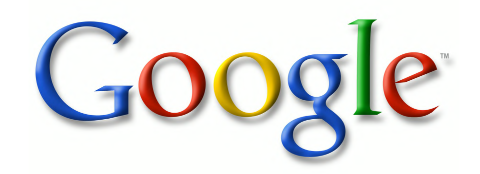


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

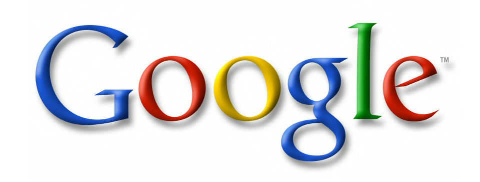
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

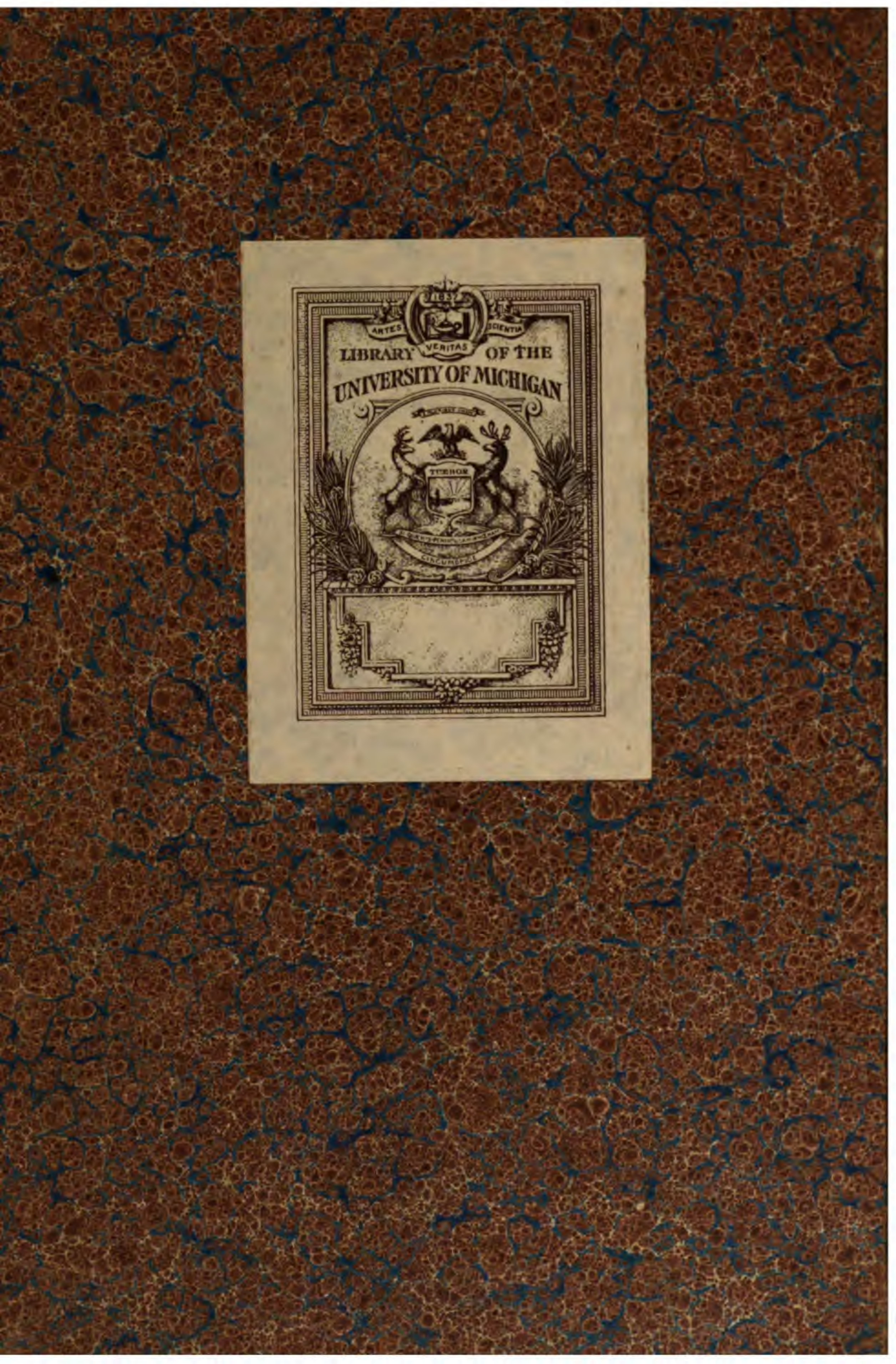
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


B 1,405,521


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



G
170
.C48

# VOYAGEURS

## ANCIENS ET MODERNES.

---

### VOYAGEURS MODERNES.

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

# VOYAGEURS
# ANCIENS ET MODERNES

OU

## CHOIX DES RELATIONS DE VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANTES ET LES PLUS INSTRUCTIVES

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

AVEC

*BIOGRAPHIES, NOTES ET INDICATIONS ICONOGRAPHIQUES,*


PAR M. ÉDOUARD CHARTON

RÉDACTEUR EN CHEF DU MAGASIN PITTORESQUE


TOME TROISIÈME.

## VOYAGEURS MODERNES.

QUINZIÈME SIÈCLE ET COMMENCEMENT DU SEIZIÈME.


PARIS

AUX BUREAUX DU MAGASIN PITTORESQUE

RUE JACOB, 30.

1855

# PRÉFACE.

Les six relations réunies dans ce volume se rapportent aux deux plus grands événements géographiques des temps anciens et modernes : la découverte de l'Amérique, et celle de la navigation vers l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance.

Il nous a paru juste de remettre en mémoire notre compatriote Jean de Béthencourt, qui fonda le premier, au commencement du quinzième siècle, un établissement européen au delà des colonnes d'Hercule, en plein Océan, et qui, en ouvrant ainsi la carrière à Colomb et à Gama, leur prépara la première étape de leurs immortelles explorations.

Plus d'un quart du volume est ensuite consacré aux relations des quatre voyages de Christophe Colomb. Nous les avons annotées et mêlées de cartes et d'estampes choisies, de manière à donner (nous l'espérons du moins) une instruction aussi complète que possible sur tout ce qui concerne la vie, le caractère, le but et les travaux de ce grand génie.

Nous avons donné place, immédiatement après, à la relation du voyage le plus célèbre d'Améric Vespuce. Ce document a été pour nous une occasion de répandre des éclaircissements encore peu connus sur les questions fréquemment agitées à propos du navigateur florentin, et qui importent peut-être autant à la morale qu'à la géographie.

La quatrième relation, inconnue certainement aux lecteurs (sauf quelques très-rares exceptions), est celle du voyage de Vasco da Gama : on l'a traduite ici en français, pour la première fois, d'après un manuscrit appartenant autrefois au monastère de Santa-Cruz de Coimbre, et conservé aujourd'hui dans la bibliothèque de Porto. C'est, sous le titre de Routier *(Roteiro)*, un journal fidèle, écrit avec une naïveté amusante par un marin portugais qui faisait partie de l'équipage de Gama.

Le voyage de Magellan vient ensuite. Aucun récit ne pouvait être préféré à celui d'Antonio Pigafetta, compagnon de ce grand navigateur. Nous avons profité de la traduction d'Amoretti, mais en la soumettant, comme il était indispensable, à une révision très-minutieuse.

Il a été de même nécessaire de modifier d'une manière notable la traduction de la pre-

3.1020

mière lettre de Cortez, que l'on doit à Flavigny. Il a fallu surtout changer presque toutes les dénominations de lieux et de peuples qui, fausses ou défigurées dans ces anciennes versions, auraient mis en perplexité l'esprit des lecteurs.

Nous devons déclarer que, pour tout ce qui concerne ces trois dernières relations, nous avons fait appel à l'obligeante collaboration de notre ami M. Ferdinand Denis, dont la science spéciale sur les voyages espagnols et portugais est bien connue. Sans son aide, il nous eût été bien difficile, au milieu d'épreuves douloureuses que nous avons eu à subir cette année, de remplir à temps nos engagements envers le public. Nous sommes heureux, en constatant la part importante que M. Ferdinand Denis a bien voulu prendre dans notre travail, de l'assurer ici de toute notre reconnaissance.

Ajoutons que nous avons des remercîments à adresser à M. Ramon de la Sagra, qui nous a permis d'emprunter une belle carte à son Atlas sur Cuba. Nous avons eu soin, du reste, de faire connaître dans les notes ce que nous devons à ses écrits, ainsi qu'à ceux de M. de Santarem, [redacted] de MM. de Humboldt, Washington-Irving, de Verneuil, de la Roquette, Ed. Poe, et autres savants étrangers ou français, dont il est impossible de ne pas invoquer l'autorité toutes les fois que l'on veut entretenir le public des voyageurs des quinzième et seizième siècles.

Les bibliographies qui suivent les relations ont été, comme dans les deux premiers volumes, l'objet de recherches très-consciencieuses; nous espérons qu'elles rendront service à l'étude non moins qu'à la curiosité.

ÉD. CH.



# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

## *ERRATA.*

Dans le tome II *(Voyageurs du moyen âge)*, vers la fin de la notice sur MARCO-POLO, page 235, dernière ligne, nous avons commis une inexactitude qu'il faut rectifier ainsi :

L'abbé Lebeuf a eu sous les yeux, sans se douter qu'il y fût question de Marco-Polo, la Chronique de saint Bertin, où Jean le Long, d'Ypres, déclare que le fameux voyageur vénitien écrivit sa relation « en français vulgaire, » et que lui-même, Jean d'Ypres, en possédait une copie. — C'est M. d'Avezac qui, le premier, a produit ce témoignage formel; le savant M. Th. Wright n'a fait que le citer.

Dans la carte page 254, au lieu de : « Iles masculines et féminines, » lisez : « Ile des hommes et île des femmes. » Il y a quelques autres incorrections de peu d'importance dans l'orthographe des désignations de lieux sur cette même carte.

# VOYAGEURS

ANCIENS ET MODERNES.

## VOYAGEURS MODERNES.

QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES.

### JEAN DE BÉTHENCOURT,

VOYAGEUR FRANÇAIS.

[1402-1405.]



*Primera-Tierra*, sur la côte septentrionale de la Grande-Canarie. — D'après Barker-Webb et Sabin Berthelot.

Jean de Béthencourt, né vers 1339, baron de Saint-Martin-le-Gaillard, dans le comté d'Eu, en Normandie ([1]), chambellan de Charles VI ([2]), avait appris la guerre et la navigation sous l'amiral Jean de Vienne, l'un de ses parents ([3]). Sa femme appartenait à une branche de la famille des Fayel. Si considérable que fût sa position, il ambitionna plus de renommée et plus de richesse. Au commencement du quinzième siècle, la démence du roi, les rivalités des maisons d'Orléans et de Bourgogne, jetaient le trouble dans toutes les provinces de France et rendaient incertaines toutes les fortunes. Il paraît aussi que Béthencourt ne jouissait pas d'une paix inaltérable dans son ménage. Au milieu de ces circonstances, cédant à sa passion pour de grandes entreprises, et encore dans la maturité de l'âge, il conçut le projet de conquérir les îles Canaries. On croit qu'il avait été encouragé ou même appelé à cette entreprise par son parent Robert de Braquemont, qui avait servi Henri III de Castille, et avait obtenu de ce roi l'autorisation de faire la conquête de ces îles. Il est probable d'ailleurs qu'à cette époque, où se réveillait si vivement l'ardeur des découvertes, plus d'une imagination convoitait les Canaries qui, entrevues par les voyageurs anciens, avaient reçu d'eux le nom d'îles Fortunées, et qui depuis, côtoyées ou touchées, sur quelques points, de siècle en siècle, par des navires égarés, avaient paru, à ces rares et rapides explorateurs de hasard, des séjours délicieux, riches de tous les charmes et de tous les dons de la nature ([4]). Une aventure récente avait donné à toutes ces traditions de l'antiquité et du moyen âge une éclatante confirmation. En 1393, des Biscayens et des Andalous, commandés par un nommé Gonzalo Peraza Martel, seigneur d'Almonaster, ayant abordé à l'île de Lancerote, avaient assailli les indigènes, emmené captifs le roi, la reine, cent soixante-dix de leurs sujets, et emporté un grand nombre de produits de toute sorte qui attestaient la fertilité du sol. Aucune tentative n'avait été renouvelée depuis; mais en Portugal, en Espagne, en France, les esprits éclairés pressentaient l'approche de celle qui assurerait enfin à l'Europe et à sa civilisation la conquête de l'archipel; c'était à notre compatriote normand qu'il était réservé de répondre à leur attente.

([1]) « Les uns (Loysel et Lescarbot) le font Picard, les autres Normand, comme il était; car sa demeure est assez remarquée près de Dieppe, au pays de Caux. » (Bergeron.)

([2]) La charge de chambellan était plutôt honorifique qu'active; elle donnait aux gentilshommes qui en étaient pourvus l'avantage de demeurer avec le roi lorsqu'ils venaient à la cour, et ordinairement d'assister aux délibérations du grand conseil. L'ancien cérémonial nous est très-peu connu; nous ne savons point ce que le chambellan avait à faire de service domestique pour justifier son titre.

([3]) Son cousin, suivant Guilbert *(Mémoires biographiques et littéraires, etc., sur les hommes qui se sont fait remarquer dans le département de la Seine-Inférieure;* 1812).

La charge d'amiral était l'un des grands offices de la couronne, mais le moindre de tous en ce temps-là. L'amiral était à la fois ministre de la marine, chef de la justice de la mer et commandant général des flottes. Tout cela réuni n'était pas de très-haute importance à une époque où la France n'avait ni la côte de Flandre, ni celle de Calais, ni celle de Bretagne, ni celle de Guyenne, ni celle de Provence, et où nous ne possédions en fait de ports que Dieppe, Harfleur, la Rochelle et Aigues-Mortes; encore perdîmes-nous Dieppe et Harfleur sous l'amirauté de Robert de Braquemont, parent de Béthencourt. Braquemont était un homme de mer, mais le plus souvent le grand amiral était un seigneur qui n'avait jamais navigué sur d'autres eaux que celles de la faveur; ses fonctions, dont il abandonnait la partie active à des lieutenants, n'étaient qu'une façon de gagner de l'argent.

([4]) Il est très-vraisemblable que les îles Canaries étaient connues des Phéniciens, et Pline constate qu'elles furent explorées par un roi de Numidie, fils de Juba, mort l'an 776 de Rome.

On cite, parmi les navigateurs du moyen âge que le hasard avait conduits à quelqu'une des Canaries : — huit Arabes, partis de Lisbonne au commencement du douzième siècle, et parvenus probablement jusqu'à Lancerote ou à Fortaventure (on a surnommé ces Arabes *almaghrourins*, c'est-à-dire « quartier de ceux qui ont été trompés, » probablement parce que leur entreprise, qui était d'aller jusqu'aux extrémités de l'Océan, la *mer ténébreuse*, n'avait pas réussi); — un Génois, nommé Lancelot Maloisel; — vers 1291, deux capitaines génois, Tedio ou Teodosio Doria et Ugolino ou Agostino Vivaldi, dont les galères firent naufrage; — en 1341, sous le roi de Portugal Alphonse IV, trois grandes caravelles commandées par Angiolino del Tegghia (la relation de ce voyage a été écrite par Boccace; M. Sébastien Ciampi l'a publiée en 1827); — en 1360, deux bâtiments espagnols expédiés par don Luis de la Cerda, et qui abordèrent à l'île Gomère, ou à la Grande-Canarie; — en 1377, un capitaine biscayen, Martin Ruys de Avendaño, jeté par une tempête sur la côte de Lancerote; — en 1382, le capitaine Francisco Lopez; — en 1386, un navire castillan commandé par don Fernando, comte d'Urena et d'Andeyro, chassé par les vents sur le rivage de l'île Gomère (les insulaires firent prisonniers les Espagnols, mais les renvoyèrent généreusement dans leur patrie); — en 1393 (1399, suivant quelques auteurs), le seigneur d'Almonaster.

Il faut ajouter que les îles Canaries sont plus ou moins vaguement indiquées sur plusieurs cartes du quatorzième siècle, notamment sur un portulan décrit par Baldelli dans son histoire du *Millione;* sur la carte des *Pizzigani*, dressée à Venise en 1367; dans l'Atlas catalan de 1357. (Voy. Santarem. *Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie.)*

Béthencourt méritait à un autre titre encore de prendre place en tête de ce volume consacré aux étonnantes découvertes des quinzième et seizième siècles. Ce valeureux gentilhomme, comme l'appelle Humboldt ([1]), explora, dans les intervalles de ses conquêtes, la côte d'Afrique jusqu'au sud du cap Bojador, que les Portugais se sont longtemps enorgueillis d'avoir dépassé les premiers plus de trente ans après ([2]).

On peut donc dire que Béthencourt fit véritablement les premières étapes des deux immortelles navigations de Christophe Colomb et de Vasco de Gama ([3]); et c'est par là que, malgré la date de son entreprise ([4]), il se détache du moyen âge et se rapporte immédiatement au grand mouvement des découvertes modernes.

La relation de tous les événements accomplis depuis le jour où Béthencourt partit de son manoir jusqu'à son retour définitif en France a été écrite, sous ses yeux, par F. Pierre Bontier, franciscain, et Jean le Verrier, prêtre, qu'il avait emmenés avec lui : « C'est, dit avec raison un biographe, le plus ancien monument qui nous reste des établissements que les Européens ont faits outre-mer, et elle rend le nom de Béthencourt illustre dans l'histoire. » Le manuscrit, orné de miniatures en camaïeu brun rehaussé de blanc, existe encore et appartenait naguères encore à M. Guérard de la Quinerie. Un descendant de Béthencourt permit, en 1630, à Pierre Bergeron d'imprimer ce récit, sauf un chapitre relatif à des discussions conjugales qui n'importaient pas, en effet, au sujet. Nous reproduisons ici le texte de cette ancienne édition, dont les exemplaires sont devenus extrêmement rares, en modifiant seulement, mais avec réserve, des locutions et des formes de phrase qui en eussent rendu la lecture trop obscure et trop difficile. Nous avons aussi fait graver quelques-unes des miniatures, qui, si curieuses qu'elles soient, n'ajoutent point cependant assez de lumière au récit pour mériter d'être toutes publiées.

# HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DES CANARIES

## PAR LE SIEUR DE BÉTHENCOURT.

### CHAPITRE Ier. — Comment M. de Béthencourt partit de Granville et s'en alla à la Rochelle, et de là en Espagne, et ce qui lui advint.

Au temps jadis, on avait coutume de mettre en écrit les bonnes chevaleries et les étranges choses que faisaient les vaillants conquéreurs. Ainsi donc qu'on trouve aux anciennes histoires, nous voulons

([1]) *Histoire de la géographie du nouveau continent.*

([2]) Voy. les Mémoires de M. d'Avezac : *Note sur la première expédition de Béthencourt aux Canaries et sur le degré d'habileté nautique des Portugais à cette époque;* Paris, 1846; — *Notice des découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique, antérieurement aux grandes explorations portugaises du quinzième siècle;* Paris, 1845.

« Les Portugais, dit M. d'Avezac dans ce dernier ouvrage (p. 57), ne parvinrent à doubler le cap de Bugeder (Bojador) qu'en 1434, après des tentatives vainement réitérées pendant plus de douze ans, tandis que Béthencourt avait fait au sud du cap, une quarantaine d'années auparavant, une expédition *(ghaziah* ou *razzia)*, etc. »

([3]) Colomb et Gama firent leur première halte aux Canaries. Colomb aborda à ces îles neuf jours après son départ pour y faire radouber une de ses caravelles; Gama arriva en vue des Canaries après sept jours de navigation, et pêcha le long des côtes.

« Gonzalès de Illescas, dans son *Histoire pontificale,* fait remarquer que la conquête des Canaries aida grandement à la découverte du nouveau monde, ces îles servant d'escale très-commode pour une si longue navigation. » (Bergeron.)

« L'Islande, les Açores et les *Canaries,* dit Humboldt, sont les points d'arrêt qui ont joué le rôle le plus important dans l'histoire des découvertes et de la civilisation, c'est-à-dire dans la série des moyens qu'ont employés les peuples de l'occident pour entrer en rapport avec les parties du monde qui leur étaient restées inconnues. » *(Hist. de la géogr. du nouveau continent,* t. II, p. 56.) — A quelques lignes plus loin, l'auteur appelle ces îles « les avant-postes de la civilisation européenne, des points d'attente et d'espérance. » (P. 57.)

([4]) Les historiens s'accordent généralement à donner pour limite au moyen âge l'année (1453) où Constantinople fut prise par les Turcs; mais on comprend que c'est là une convention arbitraire et qui ne peut s'appliquer d'une manière utile et raisonnable qu'à la condition de se prêter à la logique des faits. En réalité, d'ailleurs, il n'y a point plusieurs âges.

faire ici mention de l'entreprise du sieur de Béthencourt, né au royaume de France, en Normandie.

Ledit Béthencourt se partit de son hôtel de Grainville-la-Teinturière, en Caux, et s'en vint à la Rochelle. Là, il trouva Gadifer de la Salle, un bon et honnête chevalier, lequel allait à son aven-



Comment monseigneur de Béthencourt se partit de Granville et s'en alla à la Rochelle. — D'après une miniature du manuscrit de la relation (commencement du quinzième siècle) (¹).

ture, et il y eut parole entre ledit Béthencourt et Gadifer. Et lui demanda, Mgr de Béthencourt, de quel côté il voulait tirer, et ledit Gadifer disait qu'il allait à son aventure. Adonc Mgr de Béthencourt lui dit qu'il était fort joyeux de l'avoir trouvé, et lui demanda s'il lui plairait de venir en sa compagnie; puis il conta audit Gadifer son entreprise, si bien que ledit Gadifer fut tout joyeux de l'ouïr parler. Il y eut entre eux deux moult de belles paroles, qui trop longues seraient à raconter.

Adonc partirent Mgr de Béthencourt et messire Gadifer et toute son armée de la Rochelle, le premier jour de mai 1402, pour venir aux côtes de Canare (²), pour voir et visiter tout le pays, en espérance de conquérir les îles et mettre les gens à la foi chrétienne (³); et ils avaient un très-bon navire, suffi-

(¹) Le propriétaire du manuscrit et M. P. Margry, qui en est le dépositaire, nous ont donné l'autorisation de copier cette miniature ainsi que trois autres dont l'on trouvera la reproduction plus loin.

(²) Des Canaries. Ce nom ne fut donné d'abord qu'à la plus grande des îles. « Aucuns estiment, dit Bergeron, qu'elle a été appelée Canarie à raison de la quantité de chiens qui furent trouvés en icelle; mais j'ai souvent ouï dire aux anciens habitants qu'elle a été ainsi nommée à cause d'une espèce de canne ou de roseau à quatre carres qui croît en abondance en ces îles-là, de laquelle sort un lait qui est un très-dangereux poison. »

(³) Ce désir de convertir les idolâtres fut un des mobiles de presque tous les voyageurs des quinzième et seizième siècles, comme on le verra dans le cours de ce volume. Non-seulement Béthencourt fit servir à cette œuvre de propagation

samment garni de gens et de victuailles, et de toutes les choses qui leur étaient nécessaires pour leur voyage. Ils devaient suivre le chemin de Belle-Ile; mais, au passage de l'île de Ré, ils eurent vent contraire, dirigèrent leur voie en Espagne, et arrivèrent au port de Vivières ([1]). Là demeura Mgr de Béthencourt, avec sa compagnie, huit jours. Or il y eut un grand discord entre plusieurs gens de la compagnie, tant que le voyage fut en grand danger d'être rompu; mais ledit seigneur de Béthencourt et messire Gadifer les rapaisèrent.

Adonc se partit de là le sieur de Béthencourt, avec lui messire Gadifer de la Salle et autres gentilshommes, et vinrent à la Coulongne ([2]), et y trouvèrent un comte d'Écosse, le sire de Hely, messire Rasse de Renty et plusieurs autres avec leur armée. Mgr de Béthencourt descendit à terre et alla à la ville, où il avait à besogner, et trouva qu'ils défaisaient de plusieurs habillements une nef qu'ils avaient prise, nous ne savons sur qui. Quand Béthencourt vit cela, il pria le comte qu'il pût prendre de la nef quelques choses qui leur étaient nécessaires, et le comte lui octroya, et Béthencourt s'en alla en la nef, et fit prendre une ancre et un batel et les fit amener à sa nef. Mais quand le seigneur de Hely et ses compagnons le surent, ils n'en furent mie contents et leur en déplut. Et vint messire Rasse de Renty vers eux, et leur dit qu'il ne plaisait mie au sire de Hely qu'ils eussent le batel ni l'ancre. Béthencourt leur répondit que c'était par la volonté du comte de Craforde ([3]), et qu'ils ne le rendraient point. Ouïe leur réponse, le sire de Hely vint vers Mgr de Béthencourt, et lui dit qu'il ramenât ou fît ramener ce qu'il avait pris de leur nef, et il lui répondit encore qu'il l'avait fait par le congé du comte.

Par suite, il y eut grosses paroles assez. Quand Mgr de Béthencourt vit cela, il dit au sieur de Hely: « Prenez batel et ancre, de par Dieu! et vous en allez. — Puisqu'il vous plaît, répondit le sire de Hely, ce ne ferai-je mie, mais je les y ferai mener aujourd'hui ou j'y pourvoirai autrement. — Prenez-les si vous voûlez, répondirent ledit Béthencourt et Gadifer, car nous avons autre chose à faire. » — Ledit Béthencourt était sur son départ et voulait lever les ancres et se tirer hors du port, et incontinent ils partirent.

**Chapitre II. — Comment M. de Béthencourt et son armée arrivèrent à Cadix, et comment ils furent accusés par les marchands de Séville.**

Quand ils virent cela, ils armèrent une galiote et vinrent après ledit Béthencourt; mais ils n'approchèrent point plus près, excepté lorsqu'on parla à eux, et il y eut assez de paroles qui trop longues seraient à raconter. Ils n'eurent pas autre chose ni autre réponse que comme la première était, et s'en retournèrent enfin. Et M. de Béthencourt et sa compagnie prirent leur chemin, et quand ils eurent doublé le cap de Fine-terre ([4]), ils suivirent la côte de Portugal jusqu'au cap Saint-Vincent, puis reployèrent et tinrent le chemin de Séville, et arrivèrent au port de Calix ([5]), qui est assez près du détroit de Maroc ([6]), et ils y séjournèrent longuement. Et fut ledit de Béthencourt empêché, car les marchands demeurant en Séville qui avaient perdu leur navire sur la mer, pris l'on ne savait par qui, c'est à savoir soit par les Génevois ([7]), les Plaisantins ou les Anglais, les accusèrent tellement devant le conseil du roi ([8]), qu'ils ne purent rien recouvrer, en disant qu'ils étaient voleurs et qu'ils avaient affondré trois navires, pris et pillé ce qui était dedans.

le franciscain et le prêtre qu'il avait emmenés avec lui, mais encore, après la conquête, il alla demander au pape un évêque pour les Canaries.

([1]) Vivero.
([2]) La Corogne.
([3]) Craford.
([4]) Le cap-Finistère, en Galice.
([5]) Cadix.
([6]) Détroit de Gibraltar.
([7]) Génois.
([8]) Henri III de Castille

. . . . . . . . . .

CHAPITRE III. — Comment M. de Béthencourt se défendit de l'accusation des marchands génevois (génois), plaisantins et anglais, et de la mutinerie des mariniers.

Donc Béthencourt descendit à terre et alla à Sainte-Marie du Port (1), pour savoir ce que c'était ; là, il fut pris et mené en Séville. Mais quand le conseil du roi eut parlé à lui et qu'il leur eut fait réponse, ils le prièrent que la chose demeurât ainsi et qu'il n'en fût plus parlé quant à présent, et le délivrèrent tout au plein. Et lui étant en Séville, les mariniers, mus de mauvais courage (2), découragèrent tellement toute la compagnie, en disant qu'ils avaient peu de vivres et qu'on les menait mourir, que de quatre-vingts personnes n'en demeura que cinquante-trois. Béthencourt s'en revint en la nef, et avec aussi peu de gens qu'il leur en restait, ils prirent leur voyage (3), duquel ceux qui sont demeurés avec Béthencourt et n'ont mie voulu consentir aux mauvais faits de Berthin de Berneval ont souffert moult de pauvreté, de peine, de travail en plusieurs manières, ainsi que vous oirez ci-après.

CHAPITRE IV. — Comment ils partirent d'Espagne et arrivèrent à l'ile Lancelot (Lancerote).

Et après se partirent du port de Calix et se mirent en haute mer (4), et furent trois jours en bonace, sans avancer leur chemin, ou presque point, et puis se releva le temps. Et ils furent en cinq jours au port de l'île Gracieuse (5) et descendirent en l'île Lancelot (6), et entra M. de Béthencourt par le pays et mit grande diligence de prendre des gens de Canare (7) ; mais il ne put, car il ne savait mie encore le pays. Il retourna donc au port de Joyeuse (8), sans autre chose faire. Et lors M. de Béthencourt demanda à messire Gadifer de la Salle et aux autres gentilshommes ce qu'il leur était avis de faire. Il fut avisé qu'ils prendraient des compagnons et se remettraient au pays, et n'en partiraient jusqu'à tant qu'ils eussent trouvé des gens. Et bientôt en fut trouvé qui descendirent des montagnes et vinrent par devers eux, et appointèrent que le roi du pays viendrait parler à M. de Béthencourt, en certain lieu ; et ainsi fut fait. Ledit roi du pays (9) vint vers Béthencourt, en la présence de Gadifer et de plusieurs autres gentilshommes, et se mit

(1) Le port Sainte-Marie.

(2) *Mauvais courage*, c'est-à-dire *mauvaise intention*. Les Portugais, en interprétant mal le mot *courage*, ont à tort prétendu établir que, par suite de la lâcheté des matelots normands, Béthencourt avait été obligé de recourir à des marins espagnols (voy. le *Diario do Governo* de Lisbonne, 5 septembre 1845). Ce petit trait de partialité contre les Normands se rattache au plan général d'attribuer uniquement au Portugal l'honneur de toutes les premières découvertes dans l'océan Occidental, le long de l'Afrique. (Voy. d'Avezac, *Découvertes faites au moyen âge dans l'océan Atlantique;* Paris, 1845.)

(3) D'où l'on est fondé à conclure que Béthencourt ne se pourvut point de pilotes et de matelots espagnols, ce que des écrivains portugais ont avancé pour enlever aux Normands le mérite d'avoir su faire route vers les Canaries sans secours étranger.

Il ressort aussi très-clairement du texte que l'expédition se fit au printemps, avec une seule nef. Ce fut celle qui, après avoir conduit les deux chevaliers et leurs gens aux Canaries, ramena Béthencourt à Cadix, et se perdit dans la traversée de Cadix à Séville, ce qui força Béthencourt à en demander une autre au roi de Castille. Plus tard, il en acheta une troisième.

(4) Ainsi les Normands de Béthencourt avaient déjà la pratique de la haute mer à une époque où les Portugais eux-mêmes ne savaient encore que caboter le long des côtes.

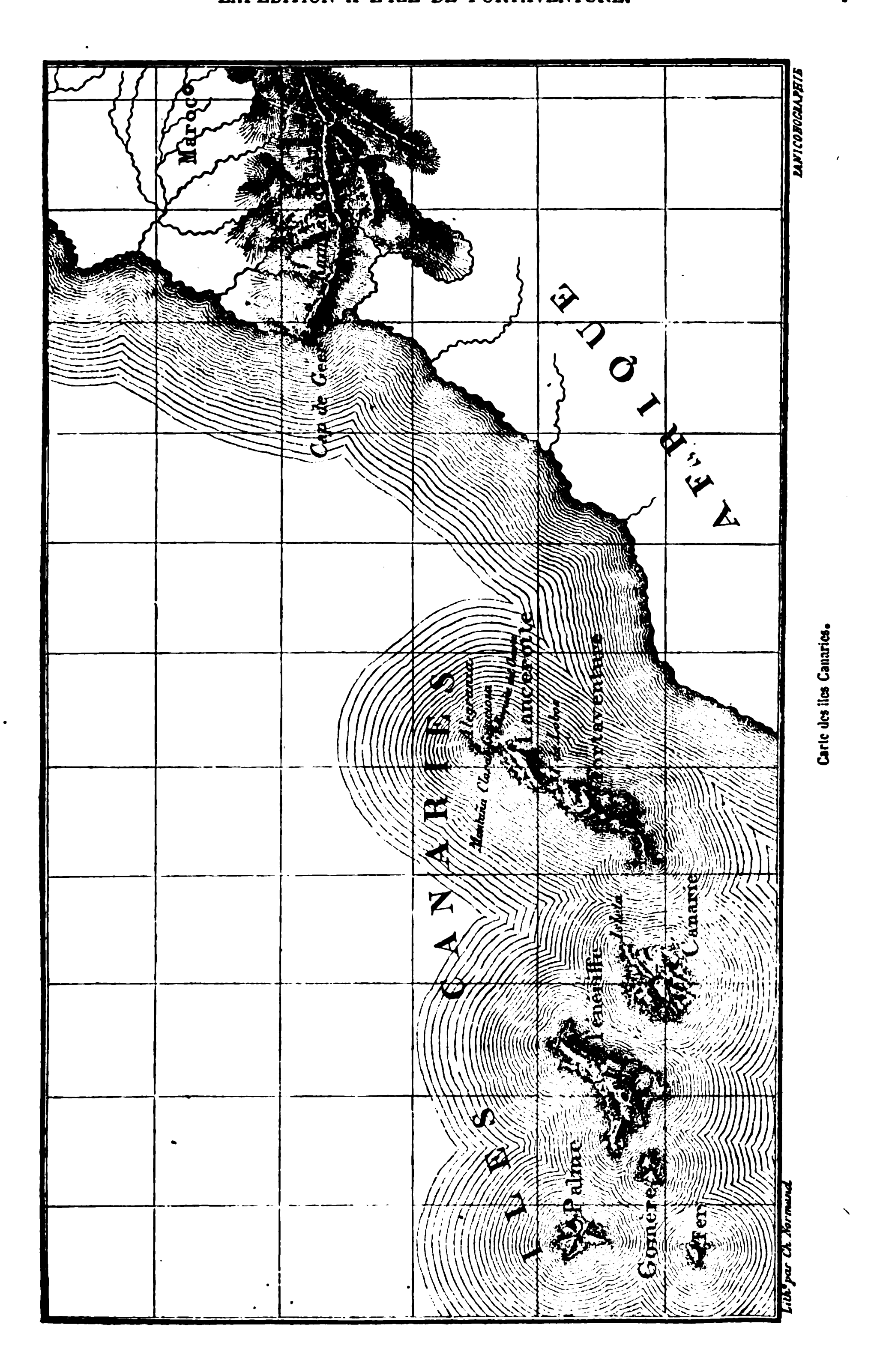
(5) *Graciosa*, petite île du groupe des Canaries qui a environ cinq milles de long, et dont la plus grande largeur n'excède pas un mille.

(6) L'île *Lancerote*, longue d'environ 44 kilomètres sur 16 de large.

(7) Canariens.

(8) *Allegranza*. Cette île, située au nord de l'archipel des Canaries, n'a guère plus de 2 kilomètres d'étendue. On y cultive une ficoïde, la glaciale *(Mesembryanthemum cristallinum)*, pour en extraire la soude. La chasse des puffins ou plongeons, dont on vend la chair, et celle des grands goëlands, qui fournissent une espèce d'édredon, y est très-productive.

(9) Le roi Guadarfia.




Carte des îles Canaries.

ledit roi en l'obéissance dudit Béthencourt et de sa compagnie, comme amis, non mie comme sujets, et on leur promit qu'on les garderait à l'encontre de tous ceux qui leur voudraient mal faire. Mais on ne leur a mie bien tenu convenant (¹), ainsi comme vous oirez plus à plein ci-après. Et demeurèrent ledit roi sarrasin et M. de Béthencourt d'accord, et fit faire ledit sieur de Béthencourt un chastel qui s'appelle Rubicon (²), et y laissa une partie de sa compagnie. Puis, comme il parut audit de Béthencourt qu'un nommé Berthin de Berneval était homme de bonne diligence, il lui bailla tout le gouvernement de ses gens et du pays, puis passa ledit de Béthencourt et Gadifer de la Salle, avec le surplus de sa compagnie, en l'île d'Erbanie, nommée Forte-Adventure (³).

**Chapitre V. — Comment M. de Béthencourt partit de l'île Lancerote pour aller à l'île d'Erbanie, dite Forte-Adventure, par le conseil de Gadifer de la Salle.**

Et, tantôt après, M. de Bethencourt prit conseil de Gadifer qu'on irait de nuit en ladite île de Forte-Adventure, et ainsi fut fait. Ledit Gadifer et Remonet de Lenedan et toute une partie des compagnons y



Comment M. de Béthencourt se partit de l'île Lancerote pour aller en l'île d'Erbanie. — Miniature du manuscrit original (quinzième siècle).

allèrent tout le plus avant qu'ils purent, et jusqu'à une montagne, là où est une fontaine vive et courante Et mirent grande peine et grande diligence d'encontrer leurs ennemis, bien marris qu'ils ne les purent

(¹) Convention, promesse.

(²) Dans la partie sud-ouest de l'île.

(³) Après l'arrivée des aventuriers normands, cette île prit le nom de *Forte-Adventure* ou *Fortaventure*, par allusion sans doute aux rudes combats qu'ils eurent à soutenir pour s'emparer du pays. Elle a un peu plus de 80 kilomètres dans sa plus grande longueur, et le développement de la côte dans tous les contours peut être évalué à 200 kilomètres.

trouver. Mais s'étaient lesdits ennemis retraits en l'autre bout du pays, dès qu'ils avaient vu arriver le navire au port. Et demeura ledit Gadifer avec la compagnie huit jours, jusqu'à ce qu'il leur convint re-



Vue de l'île Allegranza prise de l'île de Lancerote (¹).

tourner, par faute de pain, au port de Louppes (²). Et puis prirent lesdits chevaliers conseil ensemble, et ordonnèrent qu'ils s'en iraient par terre au long du pays, jusqu'à une rivière nommée le Vien de Palme, et se logeraient sur le bout d'icelle rivière, et que la nef se retrairait tout le plus près qu'elle pourrait, et qu'ils descendraient leurs vivres à terre, et là se fortifieraient et n'en partiraient jusqu'à tant que le pays serait conquis et les habitants mis à la foi catholique.

### Chapitre VI. — Comment les mariniers refusèrent Gadifer de sa nef même.

Robin le Brument, maître marinier d'une nef que ledit Gadifer disait lui appartenir, ne voulait plus demeurer ni recevoir Gadifer et ses compagnons, et il fallut qu'ils eussent des otages pour les repasser en l'île Lancerote, ou autrement ils fussent demeurés par delà sans vivres. Et firent dire Robin Brument et Vincent Cerent, par Colin Brument, son frère, à Gadifer, que lui et ses compagnons n'entreraient point plus forts qu'eux dans la nef. Et ils les repassèrent au bastel de la nef, en laquelle il entra comme otage, lui et Annibal son bâtard, en grande douleur de cœur de ce qu'il était en telle sujétion, qu'il ne se pouvait aider du sien propre.

### Chapitre VII. — Comment M. de Béthencourt s'en alla en Espagne et laissa messire Gadifer, à qui il donna la charge des îles.

Adonc M. de Béthencourt et Gadifer revinrent au château de Rubicon. Et, quand ils furent là, les mariniers pensant grande mauvaiseté se hâtèrent moult d'eux en aller. Si ordonna ledit sieur de Béthencourt, par le conseil dudit Gadifer et de plusieurs autres gentilshommes, qu'il s'en irait avec lesdits mariniers, pour les venir secourir à leurs nécessités, et que le plus tôt qu'il pourrait il reviendrait et amènerait des rafraîchissements de gens et de vivres. Puis parlèrent aux mariniers, afin que les vivres qui sont au navire fussent descendus à terre, excepté ceux dont ils auraient besoin pour leur retour. Et ainsi fut fait, hormis que lesdits mariniers en détruisirent le plus qu'ils purent, et d'artillerie (³) et d'autres choses qui leur eussent été depuis bon besoin. Et se partit M. de Béthencourt du port de Rubicon, avec

(¹) Voy. la note 8 de la p. 6.

(²) *Isla de Lobos*. Cet îlot, situé entre Lancerote et Fortaventure, a environ 4 kilomètres de circonférence. Il doit son nom aux loups marins (les phoques), qui abondaient autrefois sur son rivage. Il est remarquable par les anfractuosités de ses bords.

(³) Outils et instruments de guerre. « *Artillerie* vient, dit Ménage, de l'ancien mot *artiller*, qui signifiait proprement rendre fort par art, et garnir d'outils et d'instruments de guerre. *Artiller* ou *artillier* vient de *ars, artis*. »

les mariniers en son navire, et s'en vint à l'autre bout de l'île Lancelot, et là demeurèrent. Ledit sieur de Béthencourt envoya quérir à Rubicon messire Jean le Verrier, prêtre, et son chapelain, à qui il dit plusieurs choses de secret, et à un nommé Jean le Courtois, auquel il bailla aucunes charges qui pouvaient toucher son honneur et profit, et lui en chargea qu'il prît bien garde à toutes choses qu'ils verraient qui seraient à faire, et qu'ils fussent eux deux comme frères, en maintenant toujours paix et union dans la compagnie, et que, le plus tôt qu'il pourrait, il ferait diligence pour retourner. Et adonc ledit Béthencourt prit congé de messire Gadifer et de toute la compagnie, et partit ledit sieur, et cinglèrent tant qu'ils vinrent en Espagne.

Ici, nous ne continuerons à parler de cette matière, et parlerons du fait de Berthin de Berneval, natif de Caux en Normandie et gentilhomme de nom et d'armes ([1]), auquel ledit sieur se fiait fort, et avait été élu par lui et messire Gadifer, comme j'ai devant dit, lieutenant et gouverneur de l'île Lancelot et de la compagnie. Et ledit Berthin, tout le pis qu'il put faire il le fit, et de grandes trahisons, comme vous ouïrez plus à plein déclaré.

CHAPITRE VIII. — Comment Berthin de Berneval commença ses malices à l'encontre de Gadifer.

Afin qu'on sache que Berthin de Berneval avait déjà mauvaiseté machinée en son cœur, il faut dire que, dès qu'il fut venu vers M. de Béthencourt, à la Rochelle, il commença à rallier des compagnons et fit alliance avec plusieurs gens. Et un peu après par lui fut commencée une grande dissension en la nef, entre les Gascons et Normands ; et de vrai ledit Berthin n'aimait point messire Gadifer, et cherchait à lui faire tout le plus de déplaisir qu'il pouvait. Et tant advint que Gadifer s'armait en sa chambre pour vouloir apaiser le débat d'entre les mariniers, qui s'étaient retirés au château ([2]) de devant en ladite nef. Ils jetèrent audit Gadifer deux dards, dont l'un passa entre lui et Annibal, qui lui aidait à s'armer en sa chambre, et s'attacha en un coffre. Et étaient quelques-uns des mariniers montés au château du mât, et avaient dards et barres de fer tout prêts pour jeter sur nous ; et à moult grande peine fut apaisée cette noise. Et dès lors commencèrent des coalitions et dissensions les uns contre les autres, en telle manière qu'avant que la nef partît d'Espagne pour traverser aux îles de Canaries, ils perdirent bien deux cents hommes des mieux appareillés qui y fussent : de quoi on a eu depuis grande souffrette par plusieurs fois ; car s'ils eussent été loyaux, ledit Béthencourt aurait été plus tôt seigneur des îles de Canarie, ou de la plus grande partie d'elles.

CHAPITRE IX. — Comment Gadifer, qui avait fiance à Berthin, l'envoya parler à un patron d'une nef.

Et après que M. de Béthencourt fut parti de Rubicon, et qu'il eut commandé à Berthin de Berneval qu'il fît son devoir en tout ce qu'il est raison de faire, et qu'il obéît à messire Gadifer, ainsi que tous les gens dudit sieur de Béthencourt, car M. de Béthencourt tenait messire Gadifer pour un bon chevalier et sage, et c'était l'avantage de messire Gadifer qu'il s'était mis en la compagnie de M. de Béthencourt, bien que peu de temps après il dût y avoir de grandes dissensions et de grandes noises entre eux deux, comme vous oirez ci-après ; or donc, après qu'est parti M. de Béthencourt de Rubicon, et qu'il est allé en Espagne, Gadifer, qui avait plus de confiance en Berthin de Berneval qu'en nul autre, l'envoya vers une nef qui était arrivée du port de l'île de Loupes ([3]) ; et pensait Berthin que ce fût la nef *Tranchemare*, de laquelle Ferrant d'Ordognes était maître, auquel il pensait avoir grande accointance. Mais ce n'était pas elle, mais une autre nef qui s'appelait *Morelle*, de laquelle Francisque Calve avait le gou-

([1]) Armoiries.
([2]) Gaillard d'avant.
([3]) L'îlot de Lobos. (Voy. la note 2 de la p. 9.)

vernement. Et parla Berthin ou fit parler à un des compagnons de la nef qui s'appelait Simene [1], en la présence de quelques autres, qu'ils l'emmenassent avec eux, et trente des compagnons de la nef, et qu'il prendrait quarante hommes des meilleurs qui fussent en l'île Lancelot. Mais ils ne voulurent pas consentir à cette grande mauvaiseté, et leur dit Francisque Calve qu'il n'appartenait pas à Berthin, et qu'à Dieu ne plût qu'ils fissent une telle déloyauté à tels et si bons chevaliers comme étaient M. de Béthencourt et messire Gadifer, de les dégarnir ainsi du peu de gens qui leur était demeuré, et aussi de prendre et ravir ceux que ledit Béthencourt et tous ses gens avaient assurés et mis en leur sauvegarde, lesquels avaient bonne espérance d'être baptisés et mis en notre foi.

### Chapitre X. — Comment Berthin donna faux à entendre à ceux de son alliance.

Après un peu de temps, Berthin, qui toujours avait mauvaise volonté et trahison en sa pensée, parla à tous ceux qu'il pensa être du mauvais courage qu'il était, et les exhorta, et dit qu'il leur dirait telle chose que ce serait le bien, l'exhaussement et l'honneur de leurs personnes. Et à tous ceux qui avec lui s'accordèrent, il leur fit jurer qu'ils ne le découvriraient point; puis leur donna à entendre comment Béthencourt et Gadifer leur devaient donner, à Remonnet de Levéden et à lui, certaine somme d'argent, et qu'ils s'en iraient au premier navire qui viendrait en France, et que les compagnons seraient départis parmi les îles, et là demeureraient jusqu'à leur retour. Et avec ledit Berthin quelques Gascons s'accordèrent, desquels les noms s'ensuivent : Pierre de Liens, Augerot de Montignac, Siort de Lartigue, Bernard de Châtelvary, Guillaume de Nau, Bernard de Mauléon (dit le Coq), Guillaume de Salerne (dit Labat), Morelet de Couroge, Jean de Bidouille, Bidaut de Hournau, Bernard de Montauban, et un du pays d'Auxis [2], nommé Jehan l'Alieu; et tous ceux-ci s'accordèrent avec ledit Berthin et plusieurs autres d'autres pays, desquels mention sera faite ci-après, ainsi qu'il écherra en leur endroit.

### Chapitre XI. — Comment Gadifer alla à l'île de Loupes.

Depuis, Gadifer, ne soupçonnant nullement que Berthin de Berneval, qui était de noble lignée, dût faire nulle mauvaiseté, partit lui et Remonnet de Levéden et plusieurs autres, avec son bateau, de Rubicon, et passèrent en l'île de Loupes, pour avoir des peaux de loups marins [3] pour la nécessité de chaussure qui manquait aux compagnons, et là demeurèrent pendant quelques jours, tant que vivres firent défaut; car c'est une île déserte et sans eau douce. Puis Gadifer renvoya Remonnet de Levéden avec le bateau au château de Rubicon, pour chercher des vivres, et lui recommanda qu'il revînt le lendemain, car il n'avait de vivres que pour deux jours. Quand Remonnet et le bateau furent arrivés au port de Rubicon, ils trouvèrent que pendant que Gadifer et les dessus dits étaient passés en l'île de Loupes, Berthin s'en était allé avec ses alliés à un port nommé l'île Gracieuse, où était arrivée la nef *Tranchemare*. Et donna ledit Berthin à entendre au maître de la nef assez de mensonges, et lui dit qu'il prendrait quarante hommes des meilleurs qui fussent en l'île Lancelot, qui valaient 2 000 francs, afin que ledit maître le voulût recevoir en sa nef, lui et ses compagnons; et tant fit par ses fausses paroles que le maître, mû de grande convoitise, lui octroya. Et cette chose advint le quinzième jour après la Saint-Michel 1402; et s'en retourna incontinent Berthin, persévérant en sa malice et en sa très-mauvaise intention.

(1) Ximénès?

(2) L'Auxois, en Bourgogne.

(3) Les phoques ou loups marins ne fréquentent plus ces parages depuis la guerre d'extermination que leur firent les compagnons de Béthencourt.

**Chapitre XII. — Comment le traître Berthin, sous beau semblant, fit venir le roi de l'île Lancelot avec les siens pour les prendre.**

Gadifer étant en l'île de Loupes, et Berthin en l'île Lancelot, au château de Rubicon, après qu'il fut revenu de l'île Gracieuse, là vinrent deux Canariens vers lui, disant comment les Espagnols étaient



L'île Gracieuse, vue de l'île Lancerote (¹).

descendus à terre pour les prendre. Berthin leur répondit qu'ils s'en allassent et se tinssent ensemble, car ils seraient tantôt secourus. Et ainsi s'en allèrent les deux Canariens. Et là Berthin, qui tenait une lance en main, reniant Dieu, dit : « J'irai parler aux Espagnols, et s'ils y mettent la main, je les tuerai ou ils me tueront, car je prie Dieu que jamais je n'en puisse retourner. » De quoi quelques-uns de ceux qui étaient là lui dirent : « Berthin, c'est mal dit. » Et derechef il dit : « J'en prie Dieu de paradis. » Et cependant il partit du château de Rubicon, accompagné de plusieurs de ses alliés, c'est à savoir : Pierre de Liens, Bernard de Montauban, Olivier de Barré, Guillaume le bâtard de Blécy, Phelipot de Baslieu, Michelet le cuisinier, Jacquet le boulanger, Pernet le maréchal, avec plusieurs qui ne sont pas ici nommés; et ses autres complices demeurèrent au château de Rubicon. Berthin, ainsi accompagné, s'en alla à un certain village nommé la Grand'Aldée, où il trouva quelques-uns des grands Canariens. Et lui, ayant grande trahison en pensée, leur fit dire : « Allez, et me faites venir le roi et ceux qui avec lui sont, et je les garderai bien contre les Espagnols. » Et les Canariens le crurent, à cause de la sûreté et affiance que eux avaient au sieur de Béthencourt et à sa compagnie; et vinrent à ladite Aldée comme dans une retraite sûre, jusqu'au nombre de vingt-quatre, auxquels Berthin fit bonne chère, et les fit souper. Il avait de plus deux Canariens, un nommé Alphonse, et une femme nommée Isabelle, lesquels ledit sieur de Béthencourt avait amenés pour être leurs truchements en l'île de Lancelot (²).

**Chapitre XIII. — Comment, après que Berthin eut pris le roi, il les mena à la nef *Tranchemare* et les bailla aux larrons.**

Quand les Canariens eurent soupé, Berthin leur fit dire : « Dormez sûrement et ne craignez rien, car je vous garderai bien. » Et cependant les uns s'endormirent et les autres non; et quand Berthin vit qu'il était temps, il se mit devant leur porte l'épée à la main, toute nue, et les fit tous prendre et lier. Et ainsi fut-il fait, hormis un nommé Auago, qui en échappa. Et quand il les eut pris et liés, il vit bien qu'il était découvert, et qu'il n'en pouvait plus avoir; il partit de là, persévérant en sa grande malice,

(¹) Voy. la note 5 de la p. 6.
(²) Béthencourt les avait amenés de France, comme il sera dit plus loin.

et s'en alla droit au port de l'île Gracieuse, où était la nef d'Espagne nommée *Tranchemare,* et amena les prisonniers avec lui.

CHAPITRE XIV. — Comment le roi se délivra de ceux auxquels Berthin l'avait baillé en garde.

Quand le roi se vit en tel point et connut la trahison de Berthin et de ses compagnons, et l'ontrage qu'ils lui faisaient, en homme hardi, fort et puissant, il rompit ses liens et se délivra de trois hommes



L'île Lancerote, côte du sud-est. — D'après Berthelot (1).

qui en garde l'avaient, desquels était un Gascon qui le poursuivit. Mais le roi retourna moult aigrement sur lui, et lui donna un tel coup que nul ne l'osa plus approcher. Et c'est la sixième fois qu'il s'est délivré des mains des chrétiens par sa valeur; et n'en demeura que vingt-deux, lesquels Berthin bailla et délivra aux Espagnols de la nef *Tranchemare,* à l'exemple du traître Judas Iscariote qui trahit notre sauveur Jésus-Christ et le livra entre les mains des Juifs pour le crucifier et le mettre à mort. Ainsi fit Berthin, qui bailla et livra ces pauvres gens innocents en la main des larrons qui les menèrent vendre en terres étrangères et en perpétuel servage.

CHAPITRE XV. — Comment les compagnons de Berthin prirent le bateau que Gadifer avait transmis pour vivres.

Cependant Berthin, étant en la nef, envoya le bâtard de Blessi et quelques-uns de ses alliés au château de Rubicon, et trouvèrent le bateau qui était à Gadifer, lequel il avait envoyé pour chercher vivres pour lui et ses compagnons qui étaient en l'île de Loupes, comme dessus est dit. Et alors les compagnons de Berthin, pensant à accomplir leur entreprise, se retirèrent vers quelques Gascons, leurs compagnons de serment, lesquels, à l'aide les uns des autres, se saisirent du bateau et entrèrent dedans; mais Remonnet de Lenéden accourut pour le reprendre. Là était le bâtard de Blessi, qui courut sus à Remonnet, l'épée toute nue en la main et le pensa tuer. Ils s'éloignèrent en la mer, bien avant, avec le bateau, et les autres demeurèrent dehors, disant : « S'il y a si hardi des gens de Gadifer pour mettre la main au bateau, nous le tuerons sans remède; car, quoi qu'il arrive, Berthin sera reçu dans la nef et tous ses gens, quand bien même Gadifer et ses gens ne devraient manger jamais. » Quelques-uns de Gadifer, étant au château de Rubicon, dirent ainsi : « Beaux seigneurs, vous savez bien que Gadifer est passé par delà en l'île de Loupes pour la nécessité de chaussure qui était entre nous, et n'a avec lui ni pain, ni farine, ni eau douce, et n'en peut point avoir ni recouvrer, si ce n'est par le bateau. Plaise à vous que nous l'ayons pour lui transmettre aucunes victuailles, pour lui et pour ses gens, ou autrement nous les

(1) Voy. la note 6 de la p. 6.

tenons pour morts. » Et ils répondirent : « Ne nous en parlez plus, car nous n'en ferons rien, pour parler bref; mais seront Berthin et toutes ses gens conduits en la nef *Tranchemare.* »

CHAPITRE XVI. — Comment Berthin transmit le bateau de *Tranchemare* quérir les vivres de Gadifer.

Le lendemain, à l'heure de nones (1), arriva le bateau de la nef *Tranchemare* au port de Rubicon, avec sept compagnons dedans. Les gens de Gadifer leur demandèrent : « Beaux seigneurs, que cherchez-vous? » Et répondirent dudit bateau : « Berthin nous a envoyés ici et nous dit au partir de la nef qu'il serait ici aussitôt que nous. » Et les alliés dudit Berthin cependant, étant au château de Rubicon, firent grand dégât et grande destruction de vivres qui là étaient appartenant à M. de Béthencourt, lesquels vivres il avait laissés audit Gadifer et à ses gens de la compagnie, comme de vin, de biscuit, de chair salée et autres victuailles, nonobstant qu'il avait départi les vivres tous également au petit comme au grand, et ne lui était demeuré tant seulement que sa droite portion, excepté un tonneau de vin qui n'était pas encore partagé entre eux.

CHAPITRE XVII. — Comment Berthin livra les femmes du château aux Espagnols, et les prirent de force.

Et au soir du même jour Berthin vint par terre au château de Rubicon, accompagné de trente hommes des compagnons de la nef *Tranchemare,* disant ainsi : « Prenez pain et vin et ce qui y sera; pendu soit-il qui rien en épargnera, car il m'en a plus coûté qu'à nul d'eux, et maudit soit-il qui rien y laissera qu'il puisse prendre! » Et Berthin disait cela et beaucoup d'autres paroles qui trop longues seraient à écrire. Et même quelques femmes, lesquelles étaient du pays en France, il les donna et livra par force et contre leur gré aux Espagnols, qui les traînèrent d'amont le chastel jusques en bas sur la marine (2), nonobstant les grands cris et les grands griefs qu'elles avaient. Et ledit Berthin étant audit lieu disait ainsi : « Je veux bien que Gadifer de la Salle sache que, s'il était aussi jeune que moi, je l'irais tuer; mais parce qu'il ne l'est pas, par aventure, je m'en dispenserai. S'il me monte un peu à la tête, je l'irai faire noyer en l'île de Loupes, et il y pêchera aux loups marins. » C'était bien affectueusement parlé contre celui qui jamais ne lui avait fait qu'amour et plaisir.

CHAPITRE XVIII. — Comment Berthin fit charger les deux bateaux de vivres et d'autres choses.

Et le lendemain matin Berthin de Berneval fit charger le bateau de Gadifer et celui de la nef *Tranchemare* de plusieurs choses, comme de sacs de farine en grande quantité, et des bagages de plusieurs guises, et un tonneau de vin qui y était, le seul qui restait : eux emplirent une queue qu'ils amenèrent avec eux, et le restant burent et gâtèrent, ainsi qu'ils détruisirent plusieurs coffres, malles et bouges de plusieurs manières avec toutes les choses qui dedans étaient, lesquelles seront déclarées quand temps et lieu sera; et plusieurs arbalètes et tous les arcs qui y étaient, excepté ceux que Gadifer avait avec lui en l'île de Loupes. Et de deux cents cordes d'arcs qui devaient y être n'en demeura nulle; et grand foison de fil pour faire cordes d'arbalètes, le tout emportèrent avec eux. Et de toute l'artillerie (3), de quoi il y avait grand foison de belle et bonne, ont pris et emporté à leur plaisir. Et nous fûmes réduits

(1) La neuvième heure du jour, trois heures après midi.
(2) Le port.
(3) Bâtons à feu.

à dépecer un vieux câble qui nous était demeuré pour faire cordes pour arcs et pour arbalètes, et sans ce peu d'armes de trait que nous avions, nous étions en aventure d'être tous perdus et détruits; car les Canariens craignent les arcs sur toutes choses. Et avec cela les Espagnols emportèrent en leurs mains quatre douzaines de dards, et prirent deux coffres à Gadifer, et ce qui était dedans.

### Chapitre XIX. — Comment Francisque Calve envoya quérir Gadifer en l'île de Loupes.

Pendant que les bateaux s'en allèrent vers la nef, les gens de Gadifer, considérant que leur capitaine avait telle nécessité de vivres, en étant tout à fait dépourvu, lors partirent les deux chapelains, et deux écuyers du château de Rubicon, et s'en allèrent devant le maître de la nef *Morelle*, qui était au port de l'île Gracieuse, là où était la nef *Tranchemare*, lesquels en prièrent le maître qu'il lui plût de sa grâce secourir Gadifer de la Salle, lequel était en l'île de Loupes, lui onzième en péril de mort, sans nuls vivres depuis plus de huit jours. Et ledit maître, mû de pitié, regardant la grande trahison que Berthin lui avait faite, lui envoya un de ses compagnons nommé Simene; et, lui venu à Rubicon, il se mit à l'aventure avec quatre compagnons de la compagnie dudit sieur de Béthencourt, c'est à savoir Guillaume le moine, Jean le chevalier, Thomas Richard et Jean le maçon. Et passèrent en l'île de Loupes en un petit coquet (¹) qui était demeuré là; car, bien que Berthin eût laissé le coquet, il emporta tous les avirons, et prit, ledit Simene, autant de vivres qu'il put porter. C'est le plus horrible passage de tous ceux qui sont dans cet endroit de la mer, et pourtant il n'est que de quatre lieues.

### Chapitre XX. — Comment Gadifer repassa, en un petit coquet, en l'île Lancerote.

Gadifer étant en l'île de Loupes, en grande détresse de faim et de soif, attendant la merci de notre Seigneur, toutes les nuits mettait un drap de linge dehors à la rosée du ciel, puis le tordait et buvait les gouttes pour étancher la soif. Ne sachant rien de tout le fait dudit Berthin, ledit Gadifer fut fort émerveillé quand il en ouït parler. Alors il se mit tout seul dans le coquet, sous le gouvernement dudit Simene et des compagnons susdits, et ils vinrent à Rubicon, Gadifer disant ainsi : « Il me pèse moult de la grande mauvaiseté et grande trahison qui a été faite contre ces pauvres gens que nous avions assurés. Mais sur tout cela il nous faut passer, nous n'y pouvons mettre remède; loué soit Dieu en toutes ses œuvres, lequel est juge en cette querelle! » Et disait ainsi ledit Gadifer, « que M. de Béthencourt et lui n'auraient jamais pensé qu'il eût osé faire ni machiner ce qu'il a fait; car ledit Béthencourt et moi nous l'élûmes à notre avis comme un des plus suffisants de la compagnie, et le bon seigneur et moi fûmes bien malavisés. »

### Chapitre XXI. — Comment les deux chapelains, frère Pierre Bontier et messire Jean le Verrier, allèrent en la nef *Tranchemare*.

Les deux chapelains étant à la nef *Morelle*, quelques jours après, ils virent les deux bateaux venir de Rubicon, qui étaient chargés de victuailles de quoi nous devions vivre, et de moult autres choses. Alors ils prièrent le maître de la nef qu'il lui plût d'aller avec eux en l'autre nef dite *Tranchemare*, lesquels y allèrent tous ensemble, et deux gentilhommes qui là étaient, l'un nommé Pierre du Plessis et l'autre Guillaume d'Allemagne. Là disait Berthin : « Ne pensez point qu'aucunes de ces choses soient à Béthencourt ni à Gadifer; elles sont miennes, témoin ces deux chapelains-ci, » lesquels lui dirent en la pré-

(¹) Nacelle.

sence de tous : « Berthin, nous savons bien que quand vous vîntes premièrement avec M. de Béthencourt vous n'aviez rien qui fût vôtre, ou si peu que rien ; M. de Béthencourt même vous bailla, entre nous, 100 francs de Paris, quand il entreprit l'entreprise qui, s'il plaît à Dieu, s'achèvera et viendra à son honneur et profit. Mais ce qui est ici est audit seigneur et à M. Gadifer, et peut bien apparaître par les livrées et devises dudit seigneur de Béthencourt. » Ledit Berthin répond et dit : « S'il plaît à Dieu, j'irai tout droit en Espagne où est M. de Béthencourt ; et si j'ai aucune chose du sien, je le lui rendrai bien, et de ce ne vous mêlez, et ne doutez que ledit sieur de Béthencourt mettra remède en plusieurs choses, de quoi on se peut bien douter et de quoi je me veux bien taire. » Ledit Berthin n'aimait point messire Gadifer, parce qu'il était plus grand maître que lui et de plus grande autorité, et ledit Berthin pensait que ledit seigneur de Béthencourt, son maître, ne lui saurait pas si mauvais gré qu'il était avis aux autres, et que s'il avait quelque chose qui déplût à sondit seigneur, il ne les appellerait pas pour faire sa paix. Et enfin sortirent de la barque, disant ainsi : « Berthin, puisque vous emmenez ces pauvres gens, laissez-nous Isabelle la Canarienne, car nous ne saurions parler aux habitants qui demeurent en cette île ; et aussi laissez-nous votre bateau que vous avez amené, car nous ne pouvons pas vraiment vivre sans lui. » Berthin répond : « Ce n'est point à moi, mais à mes compagnons ; ils en feront à leur volonté. » Et lors se saisirent les deux chapelains et les deux écuyers dudit bateau. Alors les compagnons de Berthin prirent Isabelle la Canarienne et, par le sabord de la nef, la jetèrent en la mer ; et elle eût été noyée sans les susdits chapelains et écuyers, lesquels la tirèrent hors de la mer et la mirent dans le bateau. Et enfin ils se séparèrent les uns des autres, et bientôt après s'apprêtèrent ceux de la nef à s'en aller. Et ainsi se conduisit Berthin comme dessus est dit et comme vous ouïrez encore ci-après.

### Chapitre XXII. — Comment Berthin laissa ses compagnons à terre et s'en alla avec sa proie.

Et bien que Berthin et ses compagnons de serment fussent en la nef en sa compagnie, lui, ayant volonté de tout mal accomplir, fit tant que les compagnons qui étaient de sa bande furent mis à terre, par lesquels il avait fait tout l'exploit ci-devant dit de sa trahison. Car s'ils n'eussent été avec lui et de son alliance, il n'eût osé faire ni entreprendre la trahison et la mauvaiseté qu'il fit. Et leur dit le très-mauvais homme : « Donnez-vous le meilleur conseil que vous pourrez, car avec moi vous ne vous en viendrez point. » Et le faisait ledit Berthin, parce qu'il avait peur que ceux-ci ne lui fissent un cas pareil. Et aussi ledit Berthin avait intention de parler à M. de Béthencourt, quand il viendrait en Espagne, et de faire sa paix avec lui, laquelle il fit le mieux qu'il put en lui donnant à entendre des choses dont une partie ledit seigneur crut être vérité, comme un temps à venir vous ouïrez, quoique ledit seigneur fut bien averti de son fait et qu'il avait fait tout cela par son avarice.

### Chapitre XXIII. — Comment les compagnons que Berthin laissa à terre désespérés prirent leur chemin droit à la terre des Sarrasins.

Ces compagnons, à terre, tous déconfortés, craignant la colère de M. de Béthencourt et de Gadifer, et aussi des compagnons de ces derniers, se plaignirent aux chapelains et écuyers susdits, disant : « Aussi bien Berthin est véritablement un traître, car il a trahi son capitaine et nous aussi. » Et là se confessèrent quelques-uns d'entre eux à messire Jean le Verrier, chapelain de Mgr de Béthencourt. Et disaient ainsi : « Si notre capitaine Gadifer nous voulait pardonner la mauvaiseté que nous avons faite contre lui, nous serions tenus à le servir toute notre vie. » Et ils chargèrent Guillaume d'Allemagne de le lui demander en leur nom et de leur faire savoir la réponse ; et ledit Guillaume partit incontinent pour aller vers lui. Mais aussitôt après, eux craignant sa venue, ils se saisirent du bateau et se mirent dedans, et s'éloignèrent bien avant en la mer, considérant le mal et le péché par lequel ils avaient offensé un tel

chevalier et leur capitaine, craignant l'ire et le courroux de celui-ci; et, en gens désespérés, prirent leur chemin avec le bateau directement vers la terre des Maures (¹); car les Maures peuvent bien être à mi-chemin de là et de l'Espagne et de leur gouvernement. Ils s'allèrent noyer en la côte de Barbarie, près du Maroc, et de douze qu'ils étaient dix furent noyés et les deux autres furent esclaves : de quoi l'un est depuis mort, et l'autre, qui s'appelle Siot de Lartigue, est demeuré vif en la main des païens.

### Chapitre XXIV. — Comment le sieur de Béthencourt étant arrivé en Espagne, la nef de messire Gadifer périt.

Nous retournerons à parler de M. de Béthencourt, et dirons que la nef où il était arrivé en Espagne, laquelle on disait qu'elle était à Gadifer, arriva au port de Cadix. Ledit sieur, sachant bien que les mariniers de ladite nef étaient mauvais et malicieux, fit grande diligence contre eux, et en fit mettre en prison quelques-uns des principaux et prit la nef en sa main. Il vint des marchands pour l'acheter; mais ledit sieur ne le voulait pas, car son intention était de retourner, avec ce navire et d'autres encore, auxdites îles de Canaries et d'y porter et envoyer de la victuaille; car il était fort entré en grâce du roi de Castille. Il fit partir ladite nef du port de Cadix pour la mener à Séville, pensant bien faire; et en allant, elle fut perdue et périt, ce qui fut un grand dommage; et il arriva au port de Basremede (²). Et, ainsi qu'on dit, il s'y trouvait des bagues qui valaient de l'argent, qui appartenaient à messire Gadifer de la Salle; et ce qui en fut recueilli valait bien cinq cents doubles (³), à ce qu'on dit, qui ne vint point au profit ni à la connaissance dudit Gadifer. Et un peu avant que la nef ne pérît, M. de Béthencourt s'en était allé de Cadix en Séville, là où était le roi de Castille. Et là vint Francisque Calve, qui promptement était arrivé des îles de Canarie et s'offrit de retourner vers Gadifer, s'il lui plaisait de le ravitailler. Et il lui dit qu'il en ordonnerait le plus tôt qu'il pourrait, mais qu'il fallait qu'il allât vers le roi de Castille, qui alors était en Séville. Et ainsi fit-il, comme vous ouïrez plus à plein, et la grande chère et la bienvenue que ledit roi lui fit.

### Chapitre XXV. — Comment la nef *Tranchemare* arrive au port de Cadix avec les prisonniers.

Quelques jours après arriva la nef *Tranchemare* au port de Cadix, là où étaient Berthin et une partie de ceux qui avaient été consentants avec lui; car les autres qui étaient de son alliance par désespoir s'étaient allés noyer sur les côtes de la terre des Maures. Et Berthin avait avec lui les pauvres Canariens, habitants de l'île Lancelot, que sous ombre de bonne foi ils avaient pris par trahison, pour les mener vendre en terres étrangères comme esclaves. Et là était Courtille, trompette de Gadifer, qui incontinent fit prendre Berthin et tous ses compagnons, et fit faire le procès contre eux, et par main de justice les fit enchaîner et mettre dans les prisons du roi, à Cadix; et fit savoir à M. de Béthencourt, qui était à Séville, tout le fait, et que, s'il voulait là venir, il retrouverait tous les pauvres Canariens. Ledit sieur fut bien ébahi d'ouïr telles nouvelles, et leur manda que le plus tôt qu'il pourrait il y mettrait remède; mais il ne pouvait partir à cette heure, car il était sur le point de parler au roi de Castille pour cela et pour autre chose. Tandis que ledit seigneur de Béthencourt faisait sa besogne près du roi de Castille, un nommé Ferrand d'Ordogne amena la nef en Aragon, et tout le chargement et les prisonniers, et les vendit.

(¹) Le nom de Maures, qui, chez les anciens, était restreint aux habitants de la Mauritanie, fut plus tard étendu à un plus grand nombre d'individus, et s'applique de nos jours à une forte partie des indigènes de l'Algérie, du royaume de Maroc, du Biledulgérid, de l'État de Sidy-Hescham, et du Sahara.

(²) Barrameda.

(³) Le ducat d'argent *(de plata)* était de la valeur d'environ 4 fr. 20 cent.; le ducat de cuivre *(de vellon)* valait moins de moitié. — Il s'agit probablement ici de doubles ducats d'argent.

### CHAPITRE XXVI. — Comment M. de Béthencourt fit hommage au roi d'Espagne.

Et avant que M. de Béthencourt partît de l'île Lancelot et des îles de Canarie, ledit seigneur ordonna au mieux qu'il put de ses besognes, et laissa à messire Gadifer tout le gouvernement, lui promettant que le plus tôt qu'il pourrait il reviendrait le secourir et rafraîchir de gens et de vivres, ne pensant pas qu'il y aurait un tel désarroi qu'il y a eu. Mais on comprend qu'ayant affaire à un tel prince que le roi de Castille, on ne peut pas avoir sitôt fait, et pour une telle matière. Ledit seigneur de Béthencourt vint faire la révérence audit roi, lequel le reçut bien bénignement et lui demanda ce qu'il voulait. Et ledit de Béthencourt lui dit : « Sire, je viens vous demander secours : c'est qu'il vous plaise me donner congé de conquérir et mettre à la foi chrétienne des îles qui s'appellent les îles de Canarie, dans lesquelles j'ai été et commencé, si bien que j'y ai laissé de ma compagnie qui tous les jours m'attendent, et aussi un bon chevalier, nommé messire Gadifer de la Salle, auquel il a plu me tenir compagnie. Et, très-cher sire, pour ce que vous êtes roi et seigneur de tout le pays à l'environ, et le plus proche roi chrétien, je suis venu requérant votre grâce qu'il vous plaise me recevoir à vous en faire hommage. » Le roi qui l'ouït parler fut fort joyeux et dit qu'il était le bienvenu, et le prisa fort d'avoir un si bon et honnête vouloir de venir de si loin que du royaume de France conquérir et acquérir l'honneur. Et disait ainsi le roi : « Il lui vient d'un bon courage de vouloir me faire hommage d'une chose qui est, ainsi que je peux entendre, à plus de deux cents lieues d'ici, et de laquelle je n'ouïs jamais parler. » Le roi lui dit qu'il fît bonne chère, qu'il lui accorderait ce qu'il voudrait, et le reçut à hommage et lui donna la seigneurie, tout autant qu'il était possible, desdites îles de Canarie ; et, en outre, lui donna le cinquième des marchandises qui desdites îles viendraient en Espagne, lequel cinquième ledit seigneur leva une grande saison. Et encore donna le roi, pour approvisionner Gadifer et ceux qui étaient demeurés avec lui, vingt mille maravédis [1] à prendre à Séville. Lequel argent fut baillé par le commandement de M. de Béthencourt à Enguerrand de la Boissière, lequel n'en fit pas fort son devoir, car on dit que ledit la Boissière s'en alla en France avec tout ou une partie. Mais pourtant ledit sieur de Béthencourt y remédia bientôt, en sorte qu'ils eurent des vivres, et il y retourna lui-même le plus tôt qu'il put, comme vous ouïrez ci-après. Le roi lui permit de battre monnaie au pays de Canarie, et ainsi fit-il quand il fut investi et saisi paisiblement desdites îles.

### CHAPITRE XXVII. — Comment Enguerrand de la Boissière vendit le bateau de la nef qui avait péri.

Comme Enguerrand de la Boissière vendit le bateau de la nef qui avait péri, en prit l'argent et feignit, par lettres, de vouloir envoyer des victuailles, ils eurent grand défaut de choses nécessaires jusqu'à tant que M. de Béthencourt y eût remédié ; car ils vécurent un carême à manger de la chair. Et, comme on peut savoir, nul, si grand soit-il, ne se peut garder de fausseté et de trahison. Ledit seigneur avait fait bailler l'argent que le roi de Castille lui avait donné audit Enguerrand, pensant qu'il en ferait son devoir. Un nommé Jean de Lesecases accusa devant ledit Béthencourt ledit Enguerrand, et qu'il ne faisait pas son devoir à l'égard de l'argent que le roi lui avait fait bailler. Alors ledit sieur de Béthencourt vint vers le roi et le pria qu'il lui plût lui faire avoir une nef et des gens pour secourir ceux des îles. Pour laquelle chose le roi lui fit bailler une nef bien outillée, et en cette nef il y avait bien quatre-vingts hommes de fait ; et, de plus, lui fit bailler quatre tonneaux de vin et dix-sept sacs de farine, et plusieurs choses nécessaires qui leur manquaient en artillerie et autres provisions. Et M. de Béthencourt écrit à messire Gadifer qu'il entretînt les choses tout au mieux qu'il pourrait, et qu'il serait aux

[1] Ancienne petite monnaie espagnole, de la valeur d'un de nos centimes environ. Ce mot venait, dit-on, du nom d'une dynastie arabe, les Almoravides ou Morabétoun. Le maravédis d'or valait 75 centimes.

îles le plus tôt qu'il se pourrait faire, et qu'il mît les gens qu'il lui envoie en besogne, et qu'ils besognassent toujours fermement. Et en outre lui écrit qu'il avait fait hommage au roi de Castille des îles de Canarie, et que le roi lui a fait grande chère et plus d'honneur qu'à lui n'appartient, et, de plus, lui a donné de l'argent et promis de faire beaucoup de bien, et qu'il ne doutât pas qu'il ne fût près de lui bientôt et le plus tôt qu'il se pourrait faire. « La barque ira là où vous voudrez ordonner d'aller autour des îles, laquelle chose je conseille que vous fassiez, pour toujours savoir comme on s'y devra gouverner. J'ai été bien ébahi des grandes faussetés que Berthin de Berneval a faites, et il lui en arrivera mal tôt ou tard. Il ne m'avait pas donné à entendre ainsi; comme je l'ai su depuis, je vous avais écrit que l'on prît garde à lui; car on m'avait bien dit qu'il ne vous aimait point de grand amour. Mon très-cher frère et ami, il faut souffrir beaucoup de choses; ce qui est passé, il le faut oublier, en faisant toujours le mieux qu'on pourra. »

Ledit Gadifer fut tout joyeux de tout, de la venue du vaisseau et de ce qu'il lui avait écrit, sinon de ce qu'il avait fait hommage au roi de Castille. Car il pensait avoir part et portion desdites îles de Canarie, ce qui n'est point l'intention dudit sieur de Béthencourt, comme il sera montré. De sorte qu'il y aura de grosses paroles et des noises entre les deux chevaliers; et il peut bien être que lesdites îles eussent été déjà conquises, s'il n'y eût eu aucune jalousie. Car la compagnie ne voulait obéir qu'à M. de Béthencourt : aussi c'était bien raison, car il était le droit chef et meneur et premier moteur de la conquête desdites îles. Ledit de Béthencourt fait ses apprêts tant le plus tôt qu'il peut, car tout le désir qu'il a, c'est de venir parfaire la conquête des îles de Canarie. Quand ledit sieur de Béthencourt partit de l'île de Lancelot, c'était son intention d'aller jusques en France et ramener M^me de Béthencourt; car il l'avait fait venir avec lui jusqu'au port de Cadix, et elle ne passa point ledit port de Cadix. Et incontinent qu'il eut fait hommage au roi, il fit ramener madite dame sa femme en Normandie jusqu'à son hôtel de Granville-la-Teinturière [1]; et Enguerrand de la Boissière fut en sa compagnie; ledit seigneur la fit mener bien honnêtement; et bientôt après ledit seigneur partit de Séville avec une toute petite compagnie que le roi de Castille lui fit avoir, et de plus le roi de Castille lui donna de l'artillerie de toute manière, tant qu'il fut bien content, comme il devait l'être. Or s'en va M^me de Béthencourt en son pays de Normandie, en sondit hôtel de Granville, au pays de Caux, là où ceux du pays lui firent grande chère, et elle fut là jusqu'à tant que mondit seigneur revînt de Canare, comme vous ouïrez ci-après.

### Chapitre XXVIII. — Les noms de ceux qui trahirent Gadifer, et ceux de l'île Lancelot et leurs propres compagnons.

Ce sont les noms tous ensemble de ceux qui ont été traîtres avec Berthin. Et premièrement ledit Berthin, Pierre des Liens, Ogerot de Montignac, Siot de Lartigue, Bernard de Castellenau, Guillaume de Nau, Bernard de Mauléon dit le Coq, Guillaume de Salerne dit Labat, Maurelet de Conrengé, Jean de Bidouville, Bidaut de Hornay, Bernard de Montauban, Jean de l'Aleu, le bâtard de Blessi, Philippot de Baslieu, Olivier de la Barre, le Grand Perrin, Gillet de la Bordenière, Jean le Brun, Jean le Cousturier de Béthencourt, Pernet le maréchal, Jacques le boulanger, Michelet le cuisinier. Tous ont été cause de beaucoup de mal, et la plupart étaient du pays de Gascogne, d'Anjou, de Poitou, et trois de Normandie. Nous quitterons cette matière, et parlerons de messire Gadifer et de la compagnie.

### Chapitre XXIX. — Comme ceux de l'île Lancelot s'estrangèrent (s'éloignèrent) des gens de M. de Béthencourt après la trahison que Berthin leur avait faite.

Les gens de l'île Lancelot furent très-malcontents d'avoir été tellement pris et trahis, en sorte qu'ils disaient que notre foi et notre loi n'étaient point si bonnes que nous disions, puisque nous trahissions

[1] On a omis de publier un chapitre du manuscrit qui ne se rapportait qu'à des discussions de la vie privée.

l'un et l'autre, et que nous faisions si terrible chose l'un contre l'autre, et que nous n'étions point fermes dans nos actes. Et furent ces païens de Lancelot tous mus contre nous et nous fuyaient, au point qu'ils se révoltèrent et tuèrent de nos gens, dont ce fut pitié et dommage. Et parce que Gadifer ne peut, quant à présent, bien poursuivre le fait, il requiert tous justiciers du royaume de France et d'ailleurs en aide de droit et pour qu'en ceci ils fassent justice, si quelques-uns des malfaiteurs peuvent être atteints et choir à leurs mains, ainsi comme à tel cas appartient.

Chapitre XXX. — Comme Ache, un des principaux de l'île Lancelot, fit traiter (proposer) de prendre le roi.

Or cette chose étant ainsi advenue, nous en sommes fort diffamés par suite, et notre foi déprisée, laquelle ils tenaient à bonne, et maintenant tiennent le contraire, et en outre ils ont tué nos compagnons et en ont blessé plusieurs. Gadifer leur manda qu'ils lui livrassent ceux qui avaient fait cela, ou qu'il ferait mourir tous ceux des leurs qu'il pourrait atteindre. Durant ces choses vint vers lui un nommé Ache, païen de ladite île qui voulait être roi de l'île Lancelot (1); et parlèrent, messire Gadifer et lui, moult longuement sur cette matière. Enfin, s'en alla Ache, et quelques jours après il envoya son neveu, lequel M. de Béthencourt avait amené de France pour être son truchement; et lui manda que le roi le haïssait, et que tant qu'il vivrait nous n'aurions rien d'eux, sinon à grand'peine; et qu'il était tout à fait coupable de la mort de ses gens; et, s'il voulait, qu'il trouverait bien moyen de lui faire prendre le roi et tous ceux qui avaient pris part à la mort de ses compagnons. De quoi Gadifer fut bien joyeux, et lui manda qu'il prît bien ses mesures, et qu'il lui fît savoir le tems et l'heure. Et ainsi fut fait.

Chapitre XXXI. — Comme Ache trahit son seigneur en espérance de trahir Gadifer et sa compagnie.

Or cette trahison était double, car il voulait trahir le roi son seigneur, et son propos et son intention étaient de trahir après Gadifer et tous ses gens à l'aide de son neveu Alphonse, lequel demeurait continuellement avec nous. Et il savait que nous étions si peu de gens, qu'il lui semblait bien qu'il n'y avait pas grande difficulté à nous détruire, car nous n'étions demeurés en vie qu'un bien petit nombre en état de nous défendre. Or vous ouïrez ce qu'il en advint.

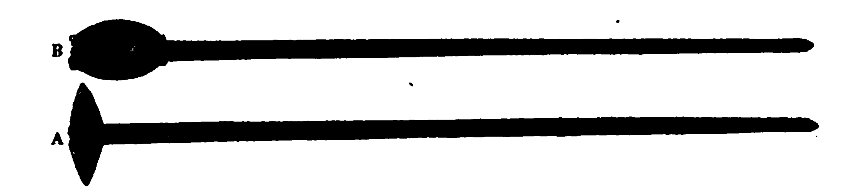
Quand Ache vit le moment pour faire prendre le roi, il manda à Gadifer qu'il vînt, et que le roi était dans un de ses châteaux, en un village près de l'Acatif, et avait cinquante de ses gens avec lui. Alors partit incontinent Gadifer avec ses compagnons, lui vingtième, et ce fut la veille de la Sainte-Catherine 1402; et il marcha toute la nuit, et arriva sur eux dès qu'il fut jour, là où ils étaient tous en une maison et tenaient conseil contre nous. Il pensait pouvoir pénétrer, mais ils gardèrent l'entrée de la maison et firent grande défense, et blessèrent plusieurs de nos gens. Il en sortit cinq de ceux qui avaient été à tuer nos compagnons, dont trois furent grièvement blessés, l'un d'une épée dans le corps, les autres de flèches. Et alors entrèrent nos gens sur eux par force et les prirent. Mais comme Gadifer ne les trouva

(1) Le roi Guadarfia était fils d'une princesse nommée Ico, dont la naissance passait pour être illégitime. Asche ou Atchen, son parent, et un des chefs les plus puissants de l'île, dénonça cette illégitimité dans l'espérance d'avoir l'autorité souveraine. Le conseil des Guayres (les nobles de Lancerote), s'étant assemblé pour décider cette question, soumit Ico à une épreuve barbare, en usage dans ces sortes de cas. On la conduisit dans un caveau où elle fut enfermée avec trois femmes du peuple, et dans lequel on introduisit une fumée épaisse et continue. Ico devait supporter cette épreuve si sa naissance n'était pas équivoque, tandis que ses trois compagnes devaient succomber. Une vieille femme la sauva, dit-on, de cette cruelle alternative, en lui conseillant de tenir dans la bouche une éponge imbibée d'eau. Un résultat aussi inespéré satisfit les Guayres : les trois innocentes victimes moururent suffoquées, Ico seule sortit triomphante de cette espèce de *jugement de Dieu*. Estimée dès lors de noblesse pur sang, on ne contesta plus son origine; son fils Guadarfia fut proclamé, et Atchen, abandonné de ses partisans, se vit forcé de le reconnaître pour son souverain légitime. Mais ce dernier n'avait pas renoncé à ses projets ambitieux et n'attendait qu'une occasion favorable pour essayer de nouveau de les mettre à exécution. Il profita de l'arrivée des Européens. — Voy. Viera, *Noticias*.

point coupables de la mort de ses gens, il les délivra à la requête dudit Ache. Et fut retenu le roi et un autre nommé Alby, lesquels il fit enchaîner par le cou, et les mena tout droit en la place où ses gens avaient été tués. Et les trouva où ils les avaient couverts de terre ; et, moult courroucé, prit ledit Alby et lui voulait faire trancher la tête. Mais le roi lui dit en vérité qu'il n'avait point été à la mort de ses compagnons, et s'il trouvait qu'il y eût été jamais consentant ou coupable, qu'il s'engagerait à donner sa tête à couper. Lors Gadifer dit qu'il se gardât bien et que ce serait à son péril, car il s'informerait tout à plein. Et en outre le roi lui promit qu'il lui baillerait tous ceux qui furent à tuer ses gens. Et enfin ils s'en allèrent tous au château de Rubicon, où le roi fut mis en deux paires de fers. Quelques jours après il se délivra par la faute des fers mal accoutrés, qui étaient trop larges. Quand Gadifer vit cela, il fit enchaîner ledit roi, et lui fit ôter une paire de fers qui moult le blessaient.

### Chapitre XXXII. — Comment Ache appointa à Gadifer qu'il serait roi.

Quelques jours après vint Ache au château de Rubicon, et parlèrent qu'il serait roi à condition qu'il ferait baptiser lui et tous ceux de sa part. Et quand le roi le vit venir, il le regarda moult dépitement, en disant : *Fore troncquevé,* c'est-à-dire « traître mauvais. » Et ainsi s'éloigna Ache de Gadifer, et se vêtit comme roi (¹). Et quelques jours après Gadifer envoya de ses gens pour quérir de l'orge, car nous




A, Anépa ou bâton de commandement des *Menays* ou princes de Ténériffe. — B, Houlette des anciens Guanches (²).

n'avions presque plus de pain. Ils rassemblèrent grande quantité d'orge et la mirent en un vieux château que Lancelot Maloisel avait jadis fait faire, à ce que l'on dit (³); et de là partirent et se mirent en chemin, au nombre de sept, pour venir à Rubicon chercher des gens pour y porter l'orge. Et quand ils furent sur le chemin, ledit Ache nouvellement fait roi, avec ses compagnons, lui vingt-quatrième, vint à l'encontre d'eux en semblance d'amitié, et allèrent longuement ensemble. Mais Jean le Courtois et les compagnons commencèrent à craindre un peu, et se tenaient tous ensemble, et ne voulaient point qu'ils se joignissent à eux, excepté Guillaume d'Andrac, qui cheminait avec eux et ne se doutait de rien. Quand ils eurent cheminé quelque temps et qu'ils virent le moment, ils chargèrent sur ledit Guillaume et l'abattirent à terre, le blessèrent de treize plaies, et l'eussent achevé; mais ledit Jean et les compagnons ouïrent le bruit et retournèrent vigoureusement sur eux, le recouvrèrent à grand'peine, et le ramenèrent au château de Rubicon.

(¹) Les rois canariens portaient une couronne ou sorte de mitre de peau garnie de coquillages. On dit que, pour les imiter, Jean de Béthencourt orna de coquilles sa toque de baron. On l'a représenté ainsi sur un portrait qui n'a rien d'authentique.

(²) « Ce bâton et la houlette qui l'accompagne ont été retirés d'une grotte, aujourd'hui presque inaccessible, située dans la vallée de l'Orotava, aux environs du village du Realejo, contre les berges escarpées d'un grand ravin de la montagne de Tigayga, dans l'île de Ténériffe. » *(Histoire naturelle des îles Canaries.)*

(³) Si, comme on le suppose, ce Lancelot de Maloysel avait abordé aux Canaries dans la seconde moitié du treizième siècle, la construction dont il s'agit devait être attribuée à un navigateur plus moderne. (Voy. la note 4 de la p. 2.)

Chapitre XXXIII. — **Comment le roi s'échappa des prisons de Rubicon, et comment il fit périr Ache.**

Or il arriva que ce même jour, dans la nuit, le premier roi s'échappa de la prison de Rubicon, et emporta les fers et la chaîne dont il était lié; et aussitôt qu'il fut à son hôtel, il fit prendre ledit Ache, qui s'était fait roi et qui l'avait trahi, et le fit lapider de pierres, et puis le fit ardoyer (¹). Le second jour après, les compagnons qui étaient au vieux château apprirent comment le nouveau roi avait couru sus à Jean le Courtois, et à d'Andrac, et aux compagnons. Ils prirent un Canarien qu'ils avaient et lui allèrent trancher la tête sur une haute montagne, et la mirent sur un pal, bien haut, afin que chacun la pût bien voir, et dès lors commencèrent guerre contre ceux du pays. On prit grand'foison de leurs gens, et femmes et enfants, et le surplus sont en tel point qu'ils vont se tapir par les cavernes. Et n'osent nullement attendre, et sont toujours par les champs la plus grande partie d'entre eux, et les autres demeurent à l'hôtel pour garder le château et les prisonniers; et font toute diligence qu'ils peuvent à prendre gens, car c'est tout leur réconfort, quant à présent, en attendant M. de Béthencourt, lequel enverra bientôt réconfort, comme vous ouïrez. Berthin leur a fait un grand mal et trouble, et est cause de mainte mort donnée.

Chapitre XXXIV. — **Comment Gadifer eut propos de tuer tous les hommes de défense de l'île Lancelot.**

Tel est le dessein de Gadifer et des compagnons que, s'ils ne trouvent autre remède, ils tueront tous les hommes de défense du pays, et conserveront les femmes et les enfants, et les feront baptiser, et vivront comme eux jusques à tant que Dieu y ait autrement pourvu; et à cette Pentecôte, plus de quatre-vingts personnes, tant hommes que femmes et enfants, ont été baptisées; et Dieu, par sa grâce, les veuille tellement confirmer en notre foi, que ce soit bon exemple à tout le pays de par ici. Il ne faut point faire de doute que si M. de Béthencourt pouvait venir, et qu'il eût un peu d'aide de quelques princes, on ne conquerrait pas seulement les îles de Canare; on conquerrait beaucoup de plus grands pays, desquels il est bien peu fait mention, et de bons, et d'aussi bons qu'il soit guère au monde, et de bien peuplés de gens mécréants, et de diverses lois, et de divers langages. Si ledit Gadifer et les compagnons eussent voulu mettre les prisonniers à rançon, ils eussent bien recouvré les frais que leur a coûtés ce voyage. Mais à Dieu ne plaise! car la plupart se font baptiser; et à Dieu ne plaise que nécessité les contraigne que jamais ils soient vendus! Mais ils sont ébahis de ce que M. de Béthencourt n'envoie pas de nouvelles, ou de ce qu'il ne vient point quelque navire d'Espagne ou d'ailleurs, qui ont coutume de venir et de fréquenter ces marches (²); car ils ont grande nécessité d'être rafraîchis et réconfortés. Que Dieu, par sa grâce, y veuille remédier!

Chapitre XXXV. — **Comment la barge de M. de Béthencourt arriva bien autorisée.**

En peu d'heures Dieu labeure (³); les choses sont bientôt changées, quand il plaît à Dieu; car il voit et connaît les pensées et volontés des cœurs, et n'oublie jamais ceux qui ont en lui bonne espérance, et ils

(¹) Brûler.

(²) « *Marche* vient de l'allemand *march*, qui signifie frontière, et que Vossius dérive de *merken*, qui signifie marquer. Ce mot de *marche* a été pris plus largement et a signifié aussi une grande province frontière. De là vient qu'on a dit *la marche de Brandebourg, d'Ancône, Trévisane*, etc. On a appelé de là *marchiones* et *marchisi* ceux qui commandaient dans ces marches, d'où les Flamands et nous avons fait le mot de *marquis*, et les Italiens celui de *marchese*. » (Ménage, *les Origines de la langue française.*)

(³) Travaille.

sont à cette heure réconfortés. Il arriva une barque au port de l'île Gracieuse, que M. de Béthencourt leur a envoyée, de quoi ils furent tout joyeux, et en furent rafraîchis et ravitaillés. Il y avait bien en la barque plus de quatre-vingts hommes, dont il y en avait plus de quarante-quatre en point de se trouver sur les reins. Car le roi de Castille les avait baillés à M. de Béthencourt, et il y avait plusieurs artilleries, et des vivres assez.

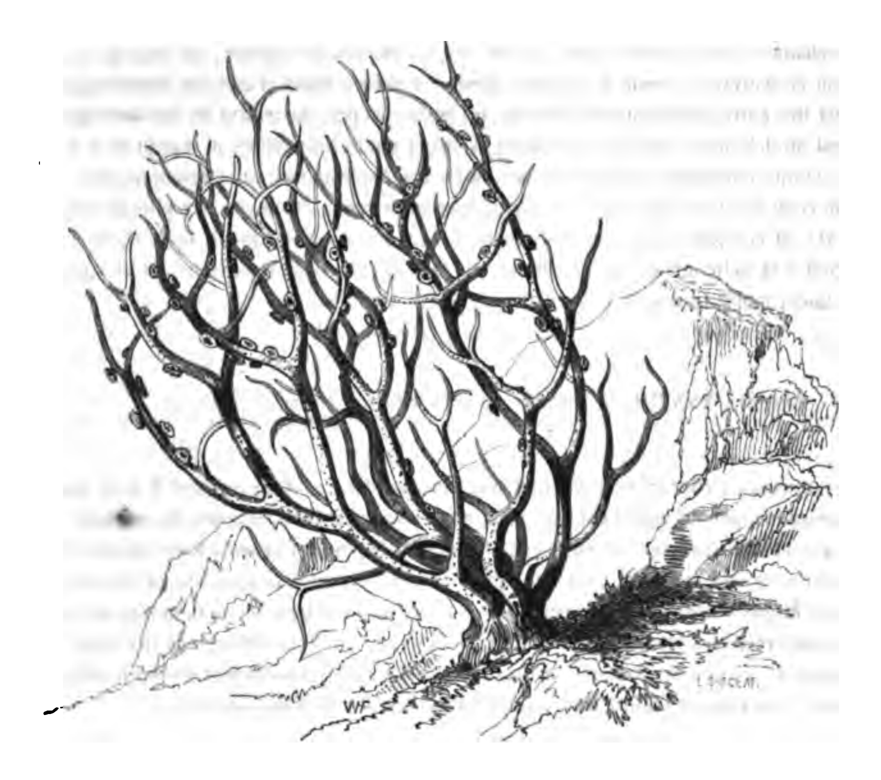
Et, comme j'ai devant dit, le sieur de Béthencourt a écrit à messire Gadifer de la Salle une lettre dans laquelle il lui écrivait plusieurs choses, entre lesquelles il lui mandait qu'il avait fait hommage au roi de Castille des îles de Canarie : de laquelle chose il n'était point joyeux et ne faisait point si bonne chère qu'il avait coutume de faire. Les gentilshommes et les compagnons s'en émerveillaient, car il leur semblait qu'il devait faire bonne chère et qu'il n'avait pas autre cause; mais nul ne put savoir ce que c'était. Les nouvelles étaient partout que M. de Béthencourt avait fait hommage au roi de Castille des îles de Canarie; mais personne n'eût pensé que telle en fût la cause, et ledit Gadifer ne s'en fût ouvert à personne. Il s'apaisa et en laissa le moins paraître qu'il put. Item, le maître de la nef et de la barque leur dit au vrai ce qu'étaient devenus les traîtres qui tant leur ont fait de mal, desquels les noms sont ci-devant déclarés, auxquels Dieu y a montré son bon plaisir et a pris vengeance du mal qu'ils leur ont fait. Car les uns se sont en Barbarie noyés, et les autres sont à leur pays à honte et à déshonneur. Et est advenue une grande merveille; car l'un des bateaux de la nef Gadifer, — que les Gascons qui étaient là emmenèrent au mois d'octobre 1402, pendant lequel ils se noyèrent et périrent sur la côte de Barbarie, — revint sain et entier de plus de cinq cents lieues d'ici, là où ils furent noyés, et arriva au port de l'île Gracieuse au mois d'août 1403, au même lieu où ils l'avaient pris quand le traître Berthin les eut trahis et fait bouter hors de la nef où ils étaient et mettre à terre; et ils tenaient cela à moult grande chose, car c'est un grand réconfort pour eux. Or est la barque reçue, et les gens et les vivres, et leur fit ledit Gadifer la meilleure chère qu'il put, quoiqu'il ne fût pas trop joyeux. Il leur demanda des nouvelles de Castille, et le maître du vaisseau lui répondit « qu'il n'en savait aucunes, excepté que le roi fait bonne chère à M. de Béthencourt, qui sera bientôt par ici; mais qu'il a fait ramener M^me de Béthencourt en Normandie, et je pense à cette heure qu'elle y est. Il y a déjà longtemps que je suis parti du pays, et il se hâtait fort dès lors de l'envoyer, afin de retourner par ici, car il lui ennuie très-fort d'être par delà, et sûrement il sera bientôt ici : il ne faut pas laisser de faire du mieux qu'on pourra jusqu'à ce qu'il soit venu. » Gadifer répondit : « On n'y manquera pas, on ne laissera pas de besogner, quoiqu'il n'y soit pas, comme on a fait. »

### CHAPITRE XXXVI. — Comment Gadifer, en cette barge, partit de l'île Lancelot pour visiter toutes les autres îles.

Et après que la barge de M. de Béthencourt fut arrivée au port de Rubicon et qu'ils eurent recueilli tous les vivres qui y étaient, vins, farines et autres choses, messire Gadifer partit et se mit en la mer dans la barque avec la plupart de la compagnie pour aller visiter les autres îles pour M. de Béthencourt, et pour la conquête, qui, s'il plaît à Dieu, arrivera à bonne fin. Aussi le maître de barque et les compagnons avaient grand désir de gagner pour remporter des denrées de par ici, pour y gagner en Castille, car ils peuvent emporter plusieurs manières de marchandises, comme cuirs, graisses, oursolle (¹), qui vaut beaucoup d'argent et sert à la teinture, dattes, sang-de-dragon et plusieurs autres choses qui sont au pays. Car lesdites îles étaient et sont en la protection et seigneurie de M. de Béthencourt, et avait-on crié de par le roi de Castille que nul n'y allât, sinon avec sa permission, car il avait obtenu cela du

(¹) « L'orseille appartient à la famille des lichens; on en a formé un genre particulier, sous le nom de *Rocella tinctoria*, distingué des autres lichens par des tiges cylindriques allongées, point fistuleuses, d'un aspect poudreux, d'une consistance un peu coriace, portant des paquets épars de poussière blanche et des réceptacles ou tubercules hémisphériques entiers et sessiles. La matière colorante rouge, de nature résineuse, qu'on en retire, la rend extrêmement précieuse pour la teinture. Cette couleur pourpre, qu'on emploie pour teindre la laine, la soie et plusieurs étoffes, s'obtient par le procédé suivant : après avoir réduit la plante en poudre très-fine et avoir passé cette poudre au tamis, on l'arrose pendant quelque temps avec de

roi. Lequel Gadifer, quand il vint aux îles, ignorait cela. Et ils arrivèrent en l'île d'Erbanie, et descendirent du navire ledit Gadifer, Remonet de Lenéden, Hannequin d'Auberbosc, Pierre de Reuil, Jamet



L'Orseille (*Lichen roccella*) (¹).

de Barège, avec d'autres de ceux de la compagnie, et des prisonniers qu'ils avaient et deux Canariens pour les conduire.

CHAPITRE XXXVII. — Comment Gadifer part de la barge pour aller en l'île d'Erbanie.

Quand Gadifer fut passé de la barque en l'île d'Erbanie, quelques jours après, il partit, lui et Remonet de Lenéden et les compagnons de la barque, au nombre de trente-cinq hommes, pour aller au ruisseau des Palmes voir s'ils pourraient rencontrer quelques-uns de leurs ennemis. Et arrivèrent près de là pendant la nuit, et trouvèrent une fontaine près de laquelle ils se reposèrent un peu, puis commencèrent à monter une haute montagne d'où l'on peut bien apercevoir une grande partie du pays. Et quand ils furent bien à mi-chemin de la montagne, les Espagnols ne voulurent pas aller plus avant et s'en retournèrent au nombre de vingt et un, pour la plupart arbalétriers; et quand Gadifer vit cela il n'en fut pas joyeux et il continua son chemin, lui treizième, et il n'y avait que deux archers. Quand ils

l'urine d'homme, à laquelle on ajoute de la potasse ou de la chaux, et on la couvre ainsi dans des tonneaux. Dans cet état, cette matière, livrée au commerce sous le nom de *pâte d'orseille*, *orseille préparée* (*oricello* des Florentins), communique sa couleur propre à l'eau par l'ébullition, et va servir à teindre en pourpre différents tissus. » (Chaumeton, Poiret, Chamberet, *Flore médicale.*)

(¹) Voy. la note précédente.

furent en haut, il prit six compagnons et s'en alla où le ruisseau tombe en la mer pour savoir s'il y avait quelque port (1); et puis revint en remontant le long du ruisseau, et trouva Remonet de Lenéden et les compagnons qui l'attendaient à l'entrée des Palmiers. Là le courant est si fort que c'est une grande merveille, et ne dure pas plus de deux jets de pierre et de deux ou trois lances de large; et ils jugèrent à propos de déchausser leurs souliers pour passer sur les pierres de marbre, qui étaient si unies et si glissantes qu'on ne pouvait s'y tenir qu'à quatre pieds, et encore fallait-il que les derniers appuyassent les pieds à ceux des autres de devant avec le bout des lances; et puis ils tiraient les derniers après eux (2). Et quand on est au delà on trouve le vallon beau et uni et moult délectable; et il peut bien y avoir huit cents palmiers (3) qui ombragent la vallée et les ruisseaux des fontaines qui courent parmi; et ils sont par groupes de cent et six-vingts ensemble, longs comme des mâts de navire, de plus de vingt brasses de haut, si verts, et si feuillus, et tant chargés de dattes, que c'est une moult belle chose à regarder. Et là ils dînèrent à la belle ombre sur l'herbe verte, près des ruisseaux courants, et se reposèrent un petit, car ils étaient moult lassés (4).

### Chapitre XXXVIII. — Comment ils se rencontrèrent avec leurs ennemis.

Après, ils se mirent en chemin et montèrent une grande côte, et il fut ordonné à trois compagnons d'aller devant assez longuet. Et quand ces trois compagnons furent un peu éloignés, ils rencontrèrent leurs ennemis et leur coururent sus, et les mirent en chasse. Et Pierre le Canarien leur tua une femme, et en prit deux autres en une caverne, dont l'une avait un petit enfant à la mamelle qu'elle étrangla : on pense bien que ce fut par crainte qu'il ne criât. Mais Gadifer et les autres ne savaient rien de tout ce fait, sinon qu'ils se doutèrent bien que dans le fort pays de la plaine qui était devant eux il y avait des gens. Alors Gadifer disposa du peu de gens qu'il avait, de manière à comprendre tout ce méchant pays; et ils se placèrent assez loin l'un de l'autre, car ils n'étaient demeurés derrière que onze.

### Chapitre XXXIX. — Comment ceux qu'ils encontrèrent au fort pays coururent sus aux Castillans.

Il advint que les Castillans qui étaient demeurés avec eux arrivèrent sur une compagnie de gens qui étaient environ cinquante personnes, lesquelles coururent aux Castillans et les enchantèrent jusqu'au moment où leurs femmes et leurs enfants furent éloignés. Les autres compagnons, qui étaient bien au loin dispersés, accoururent vers le cri le plus tôt qu'ils purent, et arriva le premier Remonet de Lenéden tout seul, qui leur courut sus; mais ils l'entourèrent, et sans Hannequin d'Auberbosc, qui là vigoureusement vint frapper sur eux, et évidemment les fit déguerpir, Remonet était en péril de mort. Survint

(1) Le port de la Pena.

(2) L'exactitude de cette description est confirmée par les voyageurs modernes; MM. Barker-Webb et Sabin Berthelot franchirent ce passage difficile tout à fait de la même manière.

(3) « Le palmier dattier *(Phœnix dactylifera)*, arbre dioïque, de 60 pieds, dont le bois, dur extérieurement, mais mou et facilement destructible à l'intérieur, est employé pour les constructions; ses feuilles sont pennées, son spadice ou *régime* sort d'une grande spathe et porte des fleurs staminées ou pistillées; ces dernières deviennent des baies dont la graine a un *testa* membraneux et un *albumen* osseux très-dur, sillonné d'un côté; le mésocarpe sucré est l'unique nourriture des nègres et des tribus arabes qui vivent dans le Biledulgérid. Quand ces peuples se font la guerre, ils vont détruire les dattiers à étamines sur le terrain de leurs ennemis, afin de les affamer en rendant stériles les palmiers à pistils. » *(Lemaout, les Trois Règnes de la nature.)*

(4) « Dans cette vallée de Rio-Palma s'élève aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame de la Pena. On y révère une Vierge miraculeuse que saint Diego de Alcala, un des moines fondateurs du couvent de Béthencourie, retira, dit-on, du milieu d'un rocher. Cette madone a les yeux fermés, et l'on assure que sa cécité date seulement de la première invasion des Barbaresques. La bonne Vierge, me dit le sacristain que j'interrogeais sur ce fait, ne voulut pas voir san Diego maltraité par un Maure, et ferma les yeux. » *(Hist. nat. des Canaries.)*

aussi Geoffroy d'Auzonville, avec un arc en sa main, et il en était bien besoin, et il les mit tout à fait en fuite. Mais Gadifer, qui était bien avant au fort pays, accourait tant qu'il pouvait, lui quatrième, et prit le chemin droit aux montagnes, là où ils se dirigeaient. Et venait au-devant quand la nuit le surprit, et en fut si près qu'il leur parla, et à grand'peine s'entre-trouvèrent entre eux tant il faisait obscur. Et s'en revinrent tout de nuit à la barque, et ne purent rien prendre que quatre femmes, et dura la chasse de haute heure de vespre jusqu'à la nuit, et furent si lassés de part et d'autre qu'à peine purent-ils hâter leurs pas. Et n'eût été l'obscurité de la nuit qui surprit Gadifer et ses compagnons, il n'en fût échappé aucun, et dès le commencement les Castillans s'arrêtèrent et ne furent point à la chasse. Et jamais depuis Gadifer ne s'y voulut fier en tout le voyage, qui dura trois mois environ, jusqu'à tant que M. de Béthencourt vint au pays avec une autre compagnie.

### Chapitre XL. — Comment Gadifer passa à la Grande-Canarie et parla aux gens du pays.

Et alors ils partirent d'Erbanie et arrivèrent à la Grande-Canarie, à l'heure de prime. Ils entrèrent en un grand port qui est entre Teldes et Argonnez, et là, sur le port, vinrent des Canares environ cinq cents, et parlèrent à eux, et venaient à la barque vingt-deux tous ensemble, après qu'on les avait rassurés, et leur apportaient des figues et du sang-de-dragon (¹), qu'ils changeaient pour des haims à pêcher (²), pour vieille ferraille et pour petits couteaux. Et ils eurent du sang-de-dragon qui valait bien 200 doubles d'or, et tout ce qu'ils leur baillèrent ne valait pas 2 francs. Et puis, quand ils étaient retirés et que le bateau accostait terre, ils couraient sus aux uns et aux autres, et l'escarmouche durait longtemps. Quand cela était passé, ils se remettaient en la mer, les Canariens revenaient en la barque comme auparavant et apportaient de leurs choses, et cela dura les deux jours qu'ils furent là. Et Gadifer envoya Pierre le Canarien parler au roi qui était à cinq lieues de là. Et parce qu'il ne retourna pas juste à l'heure qu'il devait retourner, les Espagnols, qui étaient maîtres de la barque, ne voulurent plus attendre, et firent voile, et s'en allèrent à quatre lieues de là, pensant prendre de l'eau. Mais les Canariens ne les laissèrent pas prendre terre, et toujours ils combattront quiconque se présentera avec peu de gens, car ils sont grande quantité de gens nobles selon leur état et leur manière. Et nous avons trouvé le testament des frères chrétiens qu'ils ont tués, il y a douze ans, au nombre de treize (³). Selon ce que disent les Canariens, ils les tuèrent parce qu'ils avaient envoyé des lettres en la terre des chrétiens contre eux avec qui ils avaient demeuré sept ans, leur annonçant chaque jour les articles de foi. Le testament dit aussi que nul ne se doit fier à eux, quelque beau semblant qu'ils fassent, car ils sont traîtres de nature, et pourtant se disent gentilshommes au nombre de six mille (⁴). Pourtant a dessein Gadifer, s'il peut trouver cent archers et autres gens, d'entrer au pays, de s'y fortifier et d'y demeurer jusqu'à tant qu'à l'aide de Dieu il soit mis en notre sujétion et à la foi de notre Seigneur Jésus-Christ.

(¹) *Sang-dragon*, suc du dragonnier, substance résineuse d'un rouge de sang, inodore, insipide, soluble dans l'alcool et l'éther, inflammable et brûlant avec une odeur balsamique agréable. On s'en sert dans la fabrication des vernis rouges.

(²) Hameçons.

(³) « En 1382, le capitaine Francisco Lopez, qui se rendait avec son navire de Séville en Galice, fut, dit-on, entraîné au sud par la force de la tourmente, et se vit contraint de chercher un refuge, le 5 juin, à l'embouchure du ravin de Guiniguada, où l'on a fondé depuis la capitale de la Grande-Canarie. Lopez et douze de ses compagnons furent traités d'abord avec humanité par le *guanartème* de cette partie de l'île, et passèrent sept ans occupés paisiblement du soin des troupeaux qu'on leur avait confiés. Ils profitèrent de ce séjour forcé pour donner une instruction chrétienne à plusieurs jeunes Canariens, dont quelques-uns avaient déjà appris la langue castillane ; mais les naturels, changeant tout à coup de conduite à leur égard, les massacrèrent tous sans exception. Il paraît cependant qu'avant de recevoir la mort, les malheureux Espagnols confièrent un écrit à l'un de leurs néophytes. » (*Hist. nat. des îles Canaries*, p. 42, t. Ier, première partie.)

(⁴) « Les nobles de la Grande-Canarie, dit Viera, se reconnaissaient à des distinctions particulières et jouissaient de certains privilèges ; ils portaient la barbe et les cheveux longs. Le *faycan* ou le grand-prêtre, dont l'autorité balançait celle des princes, avait seul le droit de conférer la noblesse et d'armer les chevaliers. La loi exigeait que l'aspirant fût reconnu possesseur de terres et de troupeaux, descendant de noble, et en état de porter les armes. »

CHAPITRE XLI. — Comment la compagnie partit de la Grande-Canarie et passa l'ile de Fer jusques à l'Ile de Gomère.

Et alors partit la compagnie et prit le chemin pour aller visiter les autres îles, et vint à l'île de Fer et la côtoyèrent tout au long sans prendre terre. Et passèrent tout droit en l'ile de Gomère et arrivèrent




Le grand Dragonnier d'Orotava (55 pieds de circonférence au niveau du sol) (¹).

(¹) « A la limite extrême des liliacées, qui presque toutes sont des herbes, et près de l'humble asperge aux rameaux filiformes, vient se placer le monstrueux dragonnier de l'Inde orientale et des iles Canaries. Le genre *Dracæna* est carac-

par nuit, et ceux de l'île faisaient du feu en quelques lieux sur le rivage de la mer ([1]). Des compagnons se mirent en un coquet et descendirent vers les feux, et trouvèrent un homme et trois femmes qu'ils prirent et amenèrent à la barque ([2]). Ils demeurèrent là jusqu'au jour, et puis quelques-uns descendirent pour prendre eau. Mais les gens du pays s'assemblèrent et leur coururent sus ([3]), si bien qu'ils furent contraints de retourner en la barque sans prendre eau, car la place était en trop grand désavantage pour nos gens.

### Chapitre XLII. — Comment Gadifer et la compagnie partirent de l'île de Gomère et vinrent à l'île de Fer, où ils demeurèrent vingt-deux jours.

Après, ils partirent de là et prirent leur chemin vers l'île de Palmes; mais ils eurent vent contraire et grand tourment. Et ils se résolurent de tenir le chemin de l'île de Fer, et ils y arrivèrent de jour et prirent terre; et là ils demeurèrent bien vingt-deux jours et prirent quatre femmes et un enfant, et trouvèrent porcs, chèvres, brebis en grande abondance ([4]). Et est le pays très-mauvais à une lieue vers la mer tout alentour; mais le milieu, qui est très-haut, est un beau et délicieux pays, et y sont les bo-

térisé par son périanthe profondément divisé, à segments courbés en dehors; par ses étamines à filets épaissis dans leur milieu et insérés au fond du périanthe, et par sa baie sillonnée et à trois loges ne contenant qu'une graine. Sa tige, de consistance molle, laisse exsuder dans les grandes chaleurs un suc résineux rouge, qui est le vrai *sang-dragon* des officines; ses rameaux, qui vont en se bifurquant, sont couronnés à leur sommet par des touffes de feuilles en forme de glaive, épineuses à leur extrémité, et les fleurs forment des grappes rameuses terminales.

» C'est surtout le dragonnier d'Orotava que les voyageurs vont admirer à Ténériffe. Son tronc, creusé par le temps jusqu'à l'origine des premières branches, s'élève à une hauteur de 72 pieds, et dix hommes se tenant par la main peuvent à peine embrasser sa circonférence. Lorsque l'île de Ténériffe fut découverte, en 1402, la tradition rapporte qu'il était déjà aussi gros qu'aujourd'hui. Ce qui vient confirmer cette tradition, c'est la lenteur avec laquelle croissent les jeunes dragonniers qui viennent aux Canaries, et dont l'âge est exactement connu. » (Lemaout, *les Trois Règnes de la nature.)*

« Dix hommes, dit aussi M. Sabin Berthelot, pouvaient à peine embrasser le tronc du grand dragonnier d'Orotava. Ce cippe prodigieux offrait à l'intérieur une cavité profonde que les siècles avaient creusée; une porte rustique donnait entrée dans cette grotte, dont la voûte à moitié entamée supportait encore un énorme branchage; de longues feuilles, aiguës comme des épées, couronnaient l'extrémité des rameaux. Un jour un ouragan terrible arracha le tiers des rameaux de cet arbre séculaire. La date de cet événement, 21 juillet 1819, est inscrite sur une plate-forme en maçonnerie que l'on a bâtie au sommet du tronc pour recouvrir la crevasse et prévenir l'infiltration des eaux. »

([1]) Ces insulaires étaient tous troglodytes; les grottes naturelles leur servaient d'habitation.

([2]) Les Gomérytes (indigènes de Gomère) portaient le *tamark* (manteau de peau de chèvre) plus long que leurs voisins des îles; et le teignaient en rouge ou en violet. Les femmes avaient des jupes en peau de mouton; elles se coiffaient avec des toques légères qui leur tombaient sur les épaules, et se chaussaient avec des sandales en cuir de porc.

([3]) Les Gomérytes s'étaient rendus redoutables par leur adresse et leur intrépidité dans les combats. Des exercices gymnastiques développaient en eux ces qualités dès l'âge le plus tendre, et la poésie entretenait l'enthousiasme guerrier en célébrant la mémoire des héros. Voici un de leurs chants nationaux :

« Un jour Gualhegueya, suivi de plusieurs compagnons, avait gagné à la nage un rocher solitaire pour y ramasser des coquillages, lorsqu'une troupe de requins affamés vint cerner le récif.

» Les féroces poissons avaient coupé la retraite aux Gomérytes et se préparaient à les dévorer, mais Gualhegueya, se dévouant pour ses frères, se précipita sur le plus grand de la bande, et le saisit de ses bras nerveux.

» Le monstre se débat sous l'ennemi qui le presse, et frappe la mer de sa large queue; la mer gronde, écume, bouillonne, et la bande vorace s'enfuit épouvantée.

» Alors les Gomérytes profitent de la lutte pour traverser le détroit; Gualhegueya redouble d'efforts, il tourmente son ennemi, le laisse à demi expirant, et s'élance triomphant sur la plage.

» Gualhegueya vainquit le monstre et sauva ses frères. Il fut brave ce jour-là. »

([4]) Les anciens habitants de l'île de Fer, vêtus d'un manteau de peau de mouton, qu'ils portaient le poil en dehors pendant l'été, et qui leur servait de fourrure en hiver, étaient armés de longs bâtons, pour s'aider à gravir les rochers. Leurs maisons étaient des édifices circulaires soutenus par une forte muraille, et surmontés d'un toit en rotonde qu'ils consolidaient avec des branches d'arbre recouvertes d'une couche de feuillage et de paille. Chaque habitation pouvait contenir une famille d'environ vingt personnes; mais vers le littoral ils avaient établi leurs demeures dans des grottes spacieuses, qui servent encore aujourd'hui pour renfermer les troupeaux. Ils vivaient entre eux dans une parfaite union. (Galindo et Garcia del Castillo.)

cages grands et verts en toutes saisons. Et il y a plus de cent mille pins, qui sont si gros pour la plupart, que deux hommes ne les sauraient embrasser. Et les eaux bonnes y sont en grande abondance, et il y a tant de cailles que c'est merveille, et il y pleut souvent. Et il n'y a en cet endroit que peu de gens, car chaque année on les prend. Et dans l'année 1402, il y fut pris, à ce que l'on dit, quatre cents personnes ; mais ceux qui y sont à présent seraient venus s'il y avait eu quelque truchement.

### Chapitre XLIII. — Comment ils passèrent en l'île de Palme, puis retournèrent de l'autre bande, côtoyant les îles.

Pourtant depuis a-t-on trouvé moyen d'avoir un truchement connaissant le pays et parlant le langage, pour entrer dans cette île et dans les autres. Puis ils partirent et s'en allèrent au delà, droit en l'île de Palme, et prirent port à droite d'une rivière qui chet en la mer, et là se fournirent d'eau pour leur retour, et partirent de là. Et quand ils eurent doublé l'île de Palme, ils eurent si bon vent qu'ils furent en deux jours et deux nuits au port de Rubicon, à cinq cents milles de là. Et s'en vinrent côtoyant toutes les îles de l'autre groupe, jusques audit port, sans prendre terre nulle part. Et ils avaient demeuré trois mois ou environ, et ils revinrent sains et saufs et trouvèrent en bon état leurs compagnons, qui avaient plus de cent prisonniers au château de Rubicon. Et il y en avait eu une grande foison de morts. Et les compagnons tenaient leurs ennemis en telle nécessité que ceux-ci ne savaient plus que faire et se venaient de jour en jour rendre à leur merci, puis les uns, puis les autres, tant qu'ils sont demeurés peu de gens en vie sans être baptisés, et spécialement de gens qui les puissent incommoder; et ils sont au-dessus de leur fait. Quant à l'île de Lancerote, dans laquelle il n'y avait pas plus de trois cents hommes quand ils y arrivèrent, c'est une bonne petite île qui ne contient que douze lieues de long sur quatre de large; et M. de Béthencourt y descendit au mois de juillet 1402.

### Chapitre XLIV. — Comment les autres îles furent visitées par Gadifer, et de quelles vertus elles étaient.

Et quant aux autres îles, M. de Béthencourt les a fait visiter par messire Gadifer et d'autres, chargés de cela. En sorte qu'ils ont avisé comment elles seront conquises; et les ayant fréquentées et y ayant demeuré un espace de temps, ils ont vu et connu de quelle manière et de quel profit elles sont. Et elles sont de grand profit et fort plaisantes, et en bon air et gracieux; et il ne faut point douter que s'il s'y trouvait des gens, comme il y en a en France, qui sussent faire leur profit, ce seraient des îles fort bonnes et fort profitables; et, s'il plaît à Dieu que M. de Béthencourt vienne, au plaisir de Dieu on en viendra à bout et à bonne fin.

### Chapitre XLV. — Comment M. de Béthencourt arriva à Rubicon, en l'île Lancerote, et la chère qu'on lui fit.

Le jour même que la barque arriva au port de Rubicon, au retour des îles, elle repartit et s'en alla dans un autre port, nommé l'Aratif (¹); et là on leur fit livrer de la viande pour leur retour, et ils partirent de là pour s'en aller en leur pays d'Espagne; et alors fut envoyé par Gadifer, vers M. de Béthencourt, un gentilhomme nommé Geoffroy d'Auzonville, lequel portait à M. de Béthencourt des lettres

(¹) Le port d'Arrecife est un des plus sûrs de l'archipel des Canaries, mais les sables vaseux qui l'encombrent n'en permettent pas l'entrée aux navires d'un fort tonnage; presque tous les bâtiments étrangers vont s'amarrer au port de Naos, situé un peu plus à l'est Plusieurs îlots barrent ces deux mouillages et les défendent contre les vents du sud.

annonçant comme tout se portait et tout ce que ladite barque avait fait. Mais avant que cette barque arrivât en Espagne, M. de Béthencourt était arrivé au port de Rubicon avec une belle petite compagnie ; et messire Gadifer et toute la compagnie vinrent au-devant de lui : on ne saurait croire le grand accueil qu'on lui faisait. Là vinrent aussi les Canariens qui s'étaient fait baptiser, qui se couchaient à terre en lui pensant faire révérence, disant que c'est la coutume du pays, et que, quand ils se couchent, c'est dire qu'ils se mettent tout à fait à la grâce et merci de celui à qui cela se fait. Vous eussiez vu pleurer de joie tous, grands et petits, au point que la nouvelle en vint au roi, qui tant de fois a été pris et s'est toujours échappé. Et lui et tous ses alliés eurent si grande peur, qu'avant trois jours accomplis ledit roi, qui leur avait fait beaucoup de mal, fut pris lui dix-neuvième.

Ils trouvèrent, à cause de cette prise, assez de vivres, abondance d'orge et plusieurs autres choses. Et alors, quand le demeurant des Canariens vit que leur roi était pris, et qu'ils ne pouvaient résister, ils vinrent tous les jours se rendre à la merci de M. de Béthencourt. Le roi demandant à parler audit seigneur, il fut mené vers lui, en présence de messire Gadifer et de plusieurs autres. Et alors le roi se mit à se coucher, en disant qu'il se tenait pour vaincu et se mettait à la merci de M. de Béthencourt, et lui cria merci et à messire Gadifer. Et il leur dit qu'il voulait se faire baptiser, lui et tout son hôtel, ce dont M. de Béthencourt fut bien joyeux et toute la compagnie ; car ils espéraient que c'était un grand commencement pour avoir le demeurant des îles et pour les tirer tous à la foi chrétienne. M. de Béthencourt et messire Gadifer se retirèrent à part et parlèrent ensemble, et s'embrassèrent et baisèrent, pleurant l'un et l'autre de la grande joie qu'ils avaient d'être cause de mettre en la voie du salut tant d'âmes et de personnes, et arrêtèrent eux deux comment et quand ils seraient baptisés.

### Chapitre XLVI. — Comment le roi de Lancerote requit M. de Béthencourt qu'il fût baptisé.

L'an 1404, le vingtième jour de février (jeudi), avant carême prenant, le roi païen de Lancerote requit M. de Béthencourt qu'il fût baptisé. Il fut baptisé, lui et ceux de sa maison, le premier jour de carême, et il montrait par semblant qu'il avait bon vouloir et bonne espérance d'être bon chrétien. Et le baptisa messire Jean le Verrier, chapelain de Mgr de Béthencourt, et il fut nommé Louis par ledit seigneur. Tout le pays, l'un après l'autre, et petits et grands, se faisaient baptiser. Et pour ce, on leur a fait donner une instruction, la plus simple qu'on a pu, pour initier ceux qui ont été baptisés et préparer les autres au baptême qui leur sera donné dorénavant, s'il plaît à Dieu ; ledit religieux messire Pierre Pontier et messire Jean le Verrier étaient assez bons clercs, et la firent au mieux qu'ils purent.

### Chapitre XLVII. — C'est l'instruction que M. de Béthencourt donne aux Canariens baptisés chrétiens.

Premièrement, il est un seul Dieu tout-puissant, qui, au commencement du monde, forma le ciel et la terre, les étoiles, la lune et le soleil, la mer, les poissons, les bêtes, les oiseaux, l'homme nommé Adam, et de l'une de ses côtes il forma la femme nommée Ève, la mère de tous les vivants, et il la nomma Virago, femme de ma côte. Et il forma et ordonna toutes les choses qui sont sous le ciel, et fit un lieu moult délicieux, nommé paradis terrestre ; il y mit l'homme et la femme, et là fut premièrement une seule femme conjointe en un seul homme (et qui croit autrement pèche) [1], et il leur abandonna à manger tous les fruits qui y étaient, excepté un, qu'il leur défendit expressément. Mais à quelque temps de là, le diable prit la forme d'un serpent et parla à la femme, et, par ses suggestions, lui fit manger du fruit que Dieu avait défendu ; elle en fit manger à son mari, et, pour ce péché, Dieu les fit mettre hors du paradis terrestre et de ses délices, et donna trois malédictions au serpent, deux à la femme et

[1] Ces instructions étaient conçues de manière à combattre surtout les coutumes les plus vicieuses des insulaires. On insiste en cet endroit contre la polygamie.

une à l'homme. Et dorénavant, furent condamnées les âmes de tous ceux qui trépasseraient avant notre Seigneur Jésus-Christ, lequel voulut prendre chair humaine en la vierge Marie, pour nous racheter des peines d'enfer, où tous allaient jusqu'au temps dessus dit.

### CHAPITRE XLVIII. — De l'arché de Noé, tour de Babel et confusion des langues.

Et après que les gens eurent commencé à multiplier sur terre, ils firent beaucoup de maux et d'horribles péchés, desquels notre Seigneur se courrouça et dit qu'il ferait tant pleuvoir qu'il détruirait toute chair qui était dessus terre. Mais Noé, qui était homme juste et craignant Dieu, trouva grâce devant lui. Dieu lui dit qu'il voulait détruire toute chair, depuis l'homme jusqu'aux oiseaux; que son esprit ne demeurerait pas en l'homme permanablement, qu'il amènerait les eaux du déluge sur eux. Il lui commanda qu'il fît une arche de bois carré, poli, qu'il oindrait devant et dehors de bitume (le bitume est une glu si forte et si tenante que, quand deux pièces de bois en sont assemblées, on ne les peut par nul art désassembler...; et on le trouve flottant dans les grands lacs de l'Indie, sur les algues); que l'arche fût de certaine longueur et largeur; qu'il y mettrait sa femme, ses trois fils et leurs trois femmes, et que de toutes choses portant vie il mît avec lui une paire de chacun; de quoi nous sommes tous issus. Après le déluge, quand ils virent qu'ils furent multipliés en grand nombre, un nommé Nimbrod voulut régner par force, et ils s'assemblèrent tous en un champ nommé le *champ de Sanaar*, et réglèrent de se partager entre eux les trois parties du monde : que ceux qui étaient descendus de Sem, l'aîné des fils de Noé, tiendraient l'Asie; que ceux qui étaient descendus de Cham, l'autre fils de Noé, tiendraient l'Afrique, et que les descendants de Japhet, le dernier fils, tiendraient l'Europe. Mais avant de partir, ils commencèrent une tour si grande et si forte, qu'ils voulaient qu'elle vînt jusqu'au ciel, en perpétuelle mémoire d'eux. Mais Dieu, qui vit qu'ils ne cesseraient pas leur ouvrage, leur confondit leur langage en telle manière que nul n'entendait la voix de l'autre; et là naquirent les langages qui sont aujourd'hui. Et puis il envoya ses anges, qui firent si grand vent venter, qu'ils abattirent la tour jusque près des fondements, qui encore y paraissent, à ce que disent ceux qui les ont vus.

### CHAPITRE XLIX. — Continuation de l'instruction à la foi.

Ensuite ils se séparèrent pour se rendre dans les trois parties du monde, et les générations d'à présent sont descendues d'eux. De l'une d'elles issit Abraham, homme parfait et craignant Dieu, à qui Dieu donna la terre de promission, et à ceux qui de lui naîtront. Dieu les aima moult et les fit son saint peuple, et ils s'appelèrent les fils d'Israël. Il les mit hors du servage d'Égypte, fit de grandes merveilles pour eux et les favorisa sur toutes les nations du monde, tant qu'il les trouva bons et obéissants à lui. Mais, contre son commandement et sa volonté, ils se prirent aux femmes d'autres lois, et adorèrent les idoles et les veaux d'or. C'est pourquoi il se courrouça contre eux, les fit détruire et les bailla aux mains des païens et des Philistins par plusieurs fois. Mais dès qu'ils se repentaient et lui criaient merci, il les relevait et les mettait en grande prospérité; et il fit pour eux des choses telles qu'il ne fit jamais pour aucun autre peuple, car il leur donna les prophètes qui parlèrent par la bouche du Saint-Esprit. Ils leur annonçaient les choses à venir et l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ, qui devait naître d'une Vierge (c'est à savoir la Vierge Marie, laquelle descendit de ce peuple, de la lignée du roi David, lequel roi descendit de la lignée de Juda, le fils de Jacob), et qu'il rachèterait tous ceux qui étaient condamnés par le péché d'Adam. Mais ils ne le voulurent croire, ni connaître cet avénement; ils le crucifièrent et le mirent à mort, nonobstant les grands miracles qu'il faisait en leur présence. Et c'est pour cela qu'ils ont été détruits, comme chacun sait. Car, allez par tout le monde, vous ne verrez pas de Juif qui ne soit en sujétion d'autrui, et qui ne soit jour et nuit en peur et en crainte de sa vie; et c'est pour cela qu'ils sont décolorés comme vous voyez.

**Chapitre L. — Encore de cette même matière pour instruire les Canariens.**

Or il est vrai que quand les Juifs mirent à mort notre Seigneur Jésus, il y avait moult de gens qui étaient ses disciples, et spécialement il en avait douze, dont l'un d'eux le trahit. Ils étaient continuellement avec lui et lui voyaient faire les grands miracles Par quoi ils crurent fermement, et le virent mourir. Après sa résurrection il leur apparut plusieurs fois, et les enlumina de son Saint-Esprit. Il leur commanda qu'ils allassent par toutes les parties du monde prêcher de lui toutes les choses qu'ils avaient vues. Et il leur dit que tous ceux qui croiraient en lui et seraient baptisés seraient sauvés, et que tous ceux qui en lui ne croiraient pas seraient condamnés. Or croyons donc fermement qu'il est un seul Dieu, tout-puissant et tout-sachant, qui descendit en terre et prit chair humaine au sein de la Vierge Marie, et vécut trente-deux ans et plus, et puis prit mort et passion en l'arbre de la croix pour nous racheter des peines d'enfer, où nous descendions tous pour le péché d'Adam, notre premier père, et ressuscita au troisième jour; et entre l'heure qu'il mourut et l'heure qu'il ressuscita, descendit en enfer, et en tira hors ses amis et ceux qui, par le péché d'Adam, y étaient trébuchés; et de là en avant, par ce péché nul n'y entrera.

**Chapitre LI. — Comment on doit croire les dix commandements de la loi.**

Nous devons croire les dix commandements de la loi que Dieu écrivit de son doigt en deux tables, au mont de Sinaï, moult longtemps devant, et les bailla à Moïse pour montrer au peuple d'Israël. Il y en a deux des plus principaux : c'est que l'on doit croire, craindre et aimer Dieu sur toutes choses et de tout son courage; et l'autre, que l'on ne doit faire à autrui ce que l'on ne voudrait qu'autrui lui fît. Et qui gardera bien ces commandements et croira fermement les choses dessus dites, il sera sauvé. Et sachons de vrai que toutes les choses que Dieu commanda en la vieille loi sont figures de celles du Nouveau Testament. Ainsi serait le serpent d'airain que Moïse fit dresser au désert, bien haut, sur un fût, contre la morsure des serpents, qui parfigure notre Seigneur Jésus-Christ qui fut attaché et levé bien haut en l'arbre de la croix, pour garder et défendre tous ceux qui croient en lui contre la morsure du diable, qui auparavant avait puissance sur toutes les âmes qu'il perdit jusqu'alors.

**Chapitre LII. — Comment on doit croire le saint sacrement de l'autel; de la pâque, de la confession et d'autres points.**

En ce temps les Juifs tuaient un agneau dont ils faisaient leurs sacrifices à leurs pâques, et ils ne lui brisaient nuls os. Cet agneau pourfigure notre Seigneur Jésus-Christ, qui fut crucifié et mis à mort par les Juifs, le jour de leurs pâques, sans lui briser les os. Ils mangèrent cet agneau avec pain azyme, c'est-à-dire pain sans levain, et avec jus de laitues champêtres. Ce pain nous profigure que l'on doit faire le sacrement de la messe sans levain: mais les Grecs pensent le contraire. Et parce que notre Seigneur savait qu'il devait mourir le vendredi, il avança sa pâque et la fit le jeudi; et peut-être qu'il la fit de pain levé. Mais nous, qui tenons la loi de Rome, nous disons qu'il la fit de pain sans levain. Et le jus des laitues champêtres, qui est amer, nous profigure l'amertume en quoi les fils d'Israël étaient en Égypte en servage, dont ils furent délivrés par le commandement et la volonté de Dieu. Et il y a tant d'autres choses qu'il dit et qu'il fit, qui sont pleines de si grands mystères, que nul ne les peut entendre s'il n'est moult grand clerc. Et si grand péché que nous fassions, ne nous désespérons pas, ainsi que fit Judas le traître, mais, demandons-en pardon avec grande contrition de cœur, con-

fessons-nous en dévotement, et il nous pardonnera. Et ne soyons pas paresseux, c'est un trop grand péril; car selon l'état où il nous trouvera nous serons jugés. Gardons-nous le plus que nous pour-



Comment on doit croire le sacrement de l'austel. — D'après une miniature du manuscrit original.

rons de pécher mortellement, ce sera le sauvement de nous et de nos âmes. Ayons toujours mémoire des paroles qui sont écrites ici, montrons-les et apprenons-les à ceux que nous faisons baptiser par ici. Car, en faisant cela, nous pouvons grandement acquérir l'amour de Dieu et le salut de nos âmes et des leurs. Et afin qu'ils le pussent mieux entendre, nous avons fait et ordonné cette instruction le plus simplement que nous avons su faire, selon le peu d'entendement que Dieu nous a donné. Car nous avons bonne espérance en Dieu que de bons clercs prud'hommes viendront un de ces jours par ici, qui redresseront et mettront tout en bonne forme et en bonne ordonnance, qui leur feront entendre les articles de la foi mieux que nous ne savons faire, et qui leur expliqueront les miracles que Dieu a faits pour eux et pour nous dans le passé, et le jugement dernier, et la résurrection générale, afin d'ôter tout à fait leurs cœurs de la mauvaise créance dans laquelle ils ont longtemps été, et dans laquelle sont encore la plus grande partie d'eux.

## Chapitre LIII. — Comment M. de Béthencourt a visité toutes ces îles ; de leur bonté, et de la facilité qu'on aurait à les conquérir, avec les autres pays d'Afrique.

Nul ne se doit émerveiller si M. de Béthencourt a entrepris de faire une telle conquête comme celle des îles de par ici, car beaucoup d'autres au temps passé ont fait d'aussi extraordinaires entreprises, dont ils sont bien venus à bout. Et que l'on ne doute point que si les chrétiens voulaient un peu aider la chose, toutes les îles, les unes et les autres, et grandes et petites, seraient conquises ; et si grand bien en pourrait advenir que toute la chrétienté s'en réjouirait. M. de Béthencourt a vu et visité toutes

les îles Canaries, et messire Gadifer de la Salle, bon et sage chevalier, en a fait autant; et ils ont visité aussi toute la côte des Maures, depuis le détroit de Maroc en venant vers les îles.

Il dit aussi que si quelque noble prince du royaume de France ou d'ailleurs voulait entreprendre quelque grande conquête par ici, chose bien faisable et bien raisonnable, il le pourrait faire à peu de frais; car le Portugal, l'Espagne et l'Aragon les fourniraient, pour leur argent, de toutes sortes de vivres, mieux qu'aucun autre pays, et de navires, et de pilotes qui connaissent les ports et les contrées. Et on ne saurait par où ni de quel côté on pourrait, sur les Sarrasins, faire conquête plus licite et plus propre, ni qui plus facilement se pût faire, et à moindre peine et à moindre coût que par ici. Car la raison en est que le chemin est aisé, bref et court et peu coûteux, en regard des autres chemins. Et quant aux îles de par ici, c'est le plus sain pays qu'on puisse trouver, et il n'y habite nulle bête qui porte venin, et spécialement aux îles Canaries (1). Et quoique M. de Béthencourt et sa compagnie y aient demeuré bien longtemps, nul n'y a été malade, ce dont ils ont été bien ébahis. Et on s'y rendrait, en temps convenable, de la Rochelle en moins de quinze jours, et de Séville en cinq ou six jours, et de tous les autres ports à proportion.

Un grand avantage est que c'est un pays uni, grand et large, pourvu de tous biens, de bonnes rivières et de grosses villes. Encore y a-t-il un autre avantage : les mécréants y sont tels qu'ils n'ont aucunes armures ni talent pour les batailles. Ils ne savent ce que c'est que guerre et ne peuvent recevoir secours d'autres gens; car les monts de Clère (2), qui sont si grands et si merveilleux, les séparent des Barbariens, dont ils sont fort éloignés. Ils ne sont pas gens à redouter, ainsi que le seraient d'autres nations, car ils sont gens sans armes de trait. Et on le peut bien prouver par M. de Bourbon et par plusieurs autres, qui, en l'année 1390, furent devant Afrique (3), la meilleure et la plus belle de leurs possessions. Et chacun sait qu'en bataille c'est la chose qui est la plus redoutée que le trait, et spécialement dans les régions de par ici. D'autant plus que l'on ne peut être armé aussi fortement que l'on est en France, en raison de la longueur du chemin, et du pays qui est un peu chaud. Et l'on pourrait avoir facilement des nouvelles du prêtre Jean (4). Et, une fois entré au pays, on trouverait près de là une sorte de gens appelés *Farfus* (5), qui sont chrétiens et qui pourraient nous renseigner sur beaucoup de choses grandement profitables, car ils connaissent les pays et les contrées, et en parlent les langages. Et, dans notre compagnie, il y en a un d'eux qui a toujours pris part à notre conquête, en visitant lesdites îles, et par lui on a appris beaucoup de choses.

(1) La zoologie des îles Canaries, comme celle de la plupart des îles du littoral de l'Afrique, ne comprend qu'un petit nombre d'animaux terrestres. Elle se compose de chauves-souris, de chiens, de porcs, de chèvres, de moutons, qui sont antérieurs à l'arrivée des conquérants; de chats, de lapins, de rats, de chevaux, d'ânes, de bœufs, de chameaux, que les Européens y ont introduits. On y trouve aussi plusieurs espèces de lézards. Les phoques, qui étaient très-abondants, ont été complétement détruits. La *Faune* de MM. Webb et Berthelot ne cite aucun représentant de l'ordre des ophidiens.

(2) Les monts Atlas.

(3) *Afrikiah*, port important de la côte de Tunis; ancienne *Africa*.

(4) Le prêtre Jean d'Abyssinie. « C'est, dit Humboldt, le mythe du prêtre Jean, nestorien kéraïte, tué par Gengis-Khan, en 1203, qui fut transporté de l'est à l'ouest. (Voy., dans notre deuxième volume, à la relation de MARCO-POLO, les notes sur le prêtre Jean, *passim.*)

« Un des explorateurs que le roi Jean II de Portugal envoya par terre à la découverte d'une route vers les Indes orientales, Covilhã, se rendit à la cour du roi abyssin appelé prêtre Jean. Il sut plaire à ce monarque, qui l'obligea de rester dans ses états, où il vivait encore en 1520, lorsque don Rodrigo de Lima fut envoyé en Abyssinie. En outre, un prêtre abyssin vint en Portugal pour donner à Jean II des détails plus positifs sur son pays et sur son roi. Le monarque portugais lui remit à son départ des lettres pour son souverain. » (M. de Santarem, *Rapport à la Société de géographie sur un mémoire de M. da Silveira relativement à la découverte des terres du prêtre Jean et de la Guinée par les Portugais.*)

(5) Ainsi appelés au Maroc; les mêmes que les *Rabatins* à Tunis.

Chapitre LIV. — Comment M. de Béthencourt se mit en peine pour connaître les ports et les passages du pays des Sarrasins.

Or l'intention de M. de Béthencourt est de visiter la contrée de terre ferme depuis le cap de Cantin, qui est à mi-chemin d'ici et d'Espagne, jusqu'au cap de Bugeder, qui fait la pointe de la terre ferme droit devant nous, et s'étend de l'autre côté jusqu'au fleuve de l'Or, au delà vers le midi, pour voir s'il pourra trouver quelque bon port et lieu qui puisse être fortifié et qui soit tenable, en temps et lieu, pour avoir l'entrée du pays et le mettre à treu (¹) s'il chet à point. Et si ledit seigneur de Béthencourt eût trouvé quelque secours au royaume de France, il ne faut point douter qu'à présent ou bientôt il ne serait venu à son but; et spécialement à l'égard des îles Canariennes, s'il plaît à Dieu, ledit seigneur y arrivera; et aussi par le conseil de son prince et souverain seigneur le roi de France, son intention étant toujours de conduire l'entreprise plus avant. Mais sans aide il ne la pourrait mettre en une grande perfection, pour l'honneur et l'exhaussement de la foi chrétienne, qui n'est pas par ici connue; et cela par défaut de ceux qui devraient entreprendre de telles choses, et qui auraient dû déjà les avoir entreprises pour montrer au peuple qui habite ici la connaissance de Dieu, et, en faisant cela, acquérir grand honneur en ce monde, et grande gloire et grand mérite devant Dieu.

Chapitre LV. — Comment un frère mendiant, dans un livre qu'il a fait, devise des choses qu'il a vues.

Et ledit de Béthencourt a grande volonté de savoir la vérité sur l'état et le gouvernement du pays des Sarrasins, et des ports de mer que l'on dit être bons du côté de la terre ferme, qui s'étend douze lieues près de nous au droit du cap de Bugeder et de l'île d'Erbanie, où ledit sieur de Béthencourt est à présent. Pour cela avons-nous mis en cet endroit, touchant ces pays voisins, plusieurs choses extraites du livre d'un frère mendiant qui fit le tour de ce pays (²), se rendit à tous les ports de mer qu'il nomme et dont il devise, et alla par tous les royaumes chrétiens et par tous ceux des païens et des Sarrasins qui sont de ce côté, et qu'il nomme tous; qui cite les noms des provinces et les armes (³) des rois et des princes. Mais ce serait chose trop longue à décrire, et nous n'en prendrons, quant à présent, que ce qui nous sera nécessaire pour nous entretenir de beaucoup de choses touchant la conquête, là où il écherra à point. Et comme il parle avec fidélité des pays et des contrées dont nous avons vraie connaissance, il nous semble qu'il doit faire de même de tous les autres pays; et pour cela nous avons mis ci-après plusieurs choses de son livre dont nous avons besoin.

Chapitre LVI. — Du voyage du frère mendiant en diverses contrées d'Afrique (⁴).

Nous commencerons quand il fut au delà des monts de Clère. Il vint à la ville de Maroc que Scipion l'Africain conquit, que l'on avait jadis coutume de nommer *Carthago*, et qui était la capitale de toute

(¹) « Vieux mot, dit Ménage, qui signifie les subsides que les rois ont accoutumé de lever sur les sujets. Il vient de *tributum*. »

(²) Ce moine espagnol avait voyagé en compagnie d'Arabes; sa relation paraît être perdue.

(³) Armoiries.

(⁴) Au point de vue géographique, le *Voyage du frère mendiant* ne peut être traité légèrement. Son itinéraire est très-facile à saisir sur la carte : par Maroc, les ports de la côte (Azamor, Mogador, etc.), la *Gazule* (pays de Djezzoula, d'où les anciens faisaient sans doute *Gætulia*, au sud-est d'Agadir), le cap Noun et Bojador. Après ce point, on reconnaît les Plages aréneuses (*Playas arenosas* des cartes anciennes, côte du Sahara en avant du cap Blanc); la haute montagne,

l'Afrique [1]; et de là il s'en vint vers la mer Océane, à Nifet, à Samor [2] et à Saphi [3], qui est bien près du cap de Cantin. Et puis il vint à Moguedor [4], qui est une autre province appelée la Gasule : c'est là que commencent les monts de Clère; et de là il s'en vint à la Gasule susdite, qui est un grand pays pourvu de tous biens. Et il s'en alla vers la mer, à un port qui se nomme Samatène [5], et de là au cap de Non [6], qui est dans la direction de nos îles. Et là il se mit en mer en un *pensil* [7], et vint au port de Saubrun [8], et parcourut toute la côte des Maures que l'on nomme les *plaigues aréneuses* jusqu'au cap de Bugeder, qui est à douze lieues de nous, et se trouve en un grand royaume qui s'appelle la Guinoye [9]. Et de là ils se rendirent aux îles de par deçà, qu'ils visitèrent et reconnurent. Puis ils cherchèrent par terre et par mer bien d'autres pays dont nous ne ferons nulle mention.

Et le frère se sépara d'eux et s'en alla contre orient par maintes contrées, jusqu'à un royaume qui s'appelle Dongalla, qui est en la province de Nubie, habité par les chrétiens, et qui est appelé royaume du prêtre Jean, en un de ses titres, patriarche de Nubie. Ce royaume de Dongalla confine d'un côté aux déserts d'Égypte, et de l'autre à la rivière de Nil, qui vient des frontières du prêtre Jean, et il s'étend jusqu'au point où le fleuve du Nil se fourche en deux parties, dont l'une fait le fleuve de l'Or, qui vient vers nous, et dont l'autre va en Égypte et se jette dans la mer à Damiette [10]. De ce pays le frère s'en alla en Égypte, au Caire et à Damiette, et là s'embarqua sur un vaisseau chrétien. Et puis il revint à Sarrette [11], qui est en face de Grenade, et retourna par terre à la cité de Maroc, traversa les monts de Clère et passa par la Gasule. Là il trouva des Maures qui armaient une galère pour aller au fleuve de l'Or; il se loua à eux, et ils se mirent en mer, se dirigeant vers le cap de Non, le cap de Saubrun et le cap de Bugeder, et suivirent toute la côte du midi jusqu'au fleuve de l'Or.

pour laquelle on peut choisir entre les monts Cintra et les monts blancs et noirs des Arabes du Sahara; les îles voisines de la côte, deux des trois îles d'Arguin, explorées plus tard et plus en détail par les Portugais, etc.; le royaume de *Gotome* (royaume de Gedoumah ou Djidoumagh, au nord du haut Sénégal, près Galam); Melle ou Melli, au sud de Tombouctou, cité ou région célèbre au moyen âge, indiquée hypothétiquement sur des cartes modernes excellentes, comme celle des *Itinéraires du Sahara*, par M. Renou (commission scientifique d'Algérie).

Le cours du Nil, sa scission en deux branches, qui feraient de l'Afrique du Nord un grand delta, sont dans les idées géographiques du moyen âge, et le nom donné par les Arabes au Niger (Nil des noirs) a dû y contribuer. Ajoutons, pour mémoire, que le Sahara est géologiquement un terrain d'alluvion récente, *qui se dessèche chaque jour de plus en plus* (voy. *le Soudan*, de M. d'Escayrac de Lauture), et qu'il a dû y avoir des *bahr* intérieurs (comme les *bahr bela mâ*, ou fleuves sans eau des déserts voisins de l'Égypte) dont la tradition a pu se conserver il y a cinq cents ans.

Reste la *grande île, peuplée de noirs*, avec le lac ambiant. Nous avions d'abord cru que c'était le lac Tchad, au centre duquel est le bel archipel des Biddoumas, peuple noir très-intéressant observé en 1852 par Overweg. Mais il faut remarquer qu'il y a deux siècles des géographes croyaient à l'existence simultanée dans le Soudan du Ouangara (Tchad) et d'un *lac plus grand, ayant au centre une île* grande comme la moitié de la Corse (voir les *sphères* de Coronelli, entre autres). Ce lac, *traversé par un grand fleuve parallèle à l'équateur* (ce qui rentre encore dans les idées du frère mendiant), est évidemment un souvenir grossier du lac Tibbie, dans le Bambarra, lac en réalité peu étendu, sans îles, et d'ailleurs mal exploré encore.

En somme, on ne peut refuser de reconnaître dans le *Voyage du frère mendiant* des données *réelles*, intéressantes, et qui, si elles n'indiquent pas un homme qui ait traversé l'Afrique (ce qui était à peu près impossible alors à un Européen), prouvent au moins qu'il connaissait la côte jusqu'à la hauteur d'Arguin, et qu'il avait recueilli des caravanes de vagues lumières sur la géographie de l'intérieur. *(Note communiquée par M. Lejean.)*

(1) Erreur manifeste.

(2) Azamor, ville de l'empire de Maroc, sur la Moroeja, à son embouchure dans l'Atlantique.

(3) Saffi ou Azaffi, ville murée de l'état de Maroc, sur l'océan Atlantique.

(4) Mogador.

(5) Cap Sem?

(6) Noun.

(7) Barque.

(8) Port Sabreira.

(9) Guinée.

(10) Tout annonce que les véritables sources du Nil seront très-prochainement connues

(11) Zera?

CHAPITRE LVII. — Continuation du voyage du frère mendiant.

Et, suivant ledit frère, quand ils furent là, ils trouvèrent sur le rivage du fleuve des fourmis bien grandes, qui tiraient des grains d'or de dessous terre (¹). Et les marchands gagnèrent considérablement en ce voyage. Puis ils partirent de là, et firent route en côtoyant le rivage. Et ils trouvèrent une île très-bonne et très-riche, qui s'appelle île *Gulpis* (²) où ils firent un grand profit, et où sont des gens idolâtres. Et ils partirent de là et allèrent plus avant, et trouvèrent une autre île qui s'appelle *Caable*, et la laissèrent à main droite. Et puis, ils trouvèrent sur la terre ferme une montagne très-haute et très-abondante en toutes sortes de biens, qui s'appelle *Alboc*, et de laquelle naît une rivière très-grande. Alors la galère des Maures s'en retourna, et le frère demeura quelque temps en cet endroit; puis il entra au royaume de Gotome. Là sont des montagnes si hautes qu'on les dit être les plus hautes du monde. Quelques-uns les appellent en leur langue les monts de la Lune, les autres les monts de l'Or. Il y en a six, dont il naît six grosses rivières, qui toutes chéent au fleuve de l'Or (³); elles y forment un grand lac, et dans ce lac il y a une île qui s'appelle *Palloye*, et qui est peuplée de gens noirs. De là le frère s'en alla toujours en avant, jusqu'à une rivière nommée Euphrate, qui vient du paradis terrestre (⁴). Il la traversa, et s'en alla par maints pays et par maintes diverses contrées jusqu'à la cité de Melée, où demeurait le prêtre Jean. Il y resta bien des jours, parce qu'il y voyait assez de choses merveilleuses, dont nous ne faisons nulle mention, quant à présent, en ce livre, afin de passer outre plus rapidement, et dans la crainte que le lecteur ne les prît pour mensonges.

Dans la saison d'avant le voyage de M. de Béthencourt, un bateau partit d'une des îles nommée Erbanie, vint par ici avec quinze compagnons dedans, et s'en alla au cap de Bugeder, qui se trouve dans le royaume de Guinée, à douze lieues près de nous, et là ils prirent des gens du pays et s'en retournèrent à la Grande-Canarie, où ils trouvèrent leurs compagnons et leur navire qui les attendaient.

CHAPITRE LVIII. — Continuation du dessein du sieur de Béthencourt de faire des découvertes en Afrique.

Le frère mendiant dit en son livre que l'on ne compte du cap de Bugeder au fleuve de l'Or que cent cinquante lieues françaises; la carte le fait aussi voir. C'est le cinglage de trois journées pour les vaisseaux et les barques (mais les galères, qui vont terre à terre, sont plus longtemps) : aussi n'est-ce pas une affaire pour nous que d'y aller d'ici. Si les choses de par deçà sont telles que le dit le livre du frère espagnol et telles que le disent et racontent ceux qui ont visité ces pays, l'intention de M. de Béthencourt est, avec l'aide de Dieu, des princes et du peuple chrétiens, d'ouvrir le chemin du fleuve de l'Or. S'il venait à bonne fin, ce serait un grand honneur et un grand profit pour le royaume de France et pour tous les royaumes chrétiens, vu que l'on approcherait du pays du prêtre Jean, d'où viennent tant de biens et de richesses. On ne doit pas douter que beaucoup de choses restent à faire, qui auraient

(¹) Voy. notre tome Iᵉʳ *(Voyageurs anciens)*, note 2, p. 109.

(²) Ile d'Arguin, ou du fleuve Sénégal.

(³) Tout ceci est un peu obscur. Ces hautes montagnes ne peuvent être que les monts de Kong (qui sont d'une élévation très-ordinaire); si *Gotome* n'est pas le *Gedumah*, il pourrait être le royaume de *Gotto*, au nord du Kong. A ces monts se rattache le haut plateau de Timbo, d'où sortent en effet six beaux fleuves (Sénégal, Gambie, Rio-Grande, etc.); inutile de dire qu'aucun ne tombe au *fleuve de l'or*, qui est une baie; et pas un fleuve. Le Sahara occidental n'a d'autre fleuve que le *Sagiet-el-Hamra* (rivière rouge), affluent du *Draa* marocain; le voyage de M. Panet (1850) a mis ce fait hors de doute. — Sur le plateau de Timbo et ses fleuves, voy. Hecquard *(Voyage à Timbo*, 1851).

(⁴) Sur la tradition relative aux quatre grands fleuves sortant du paradis terrestre, voy. les tables de l'*Essai sur l'histoire de la cosmographie et de la cartographie pendant le moyen âge*, par M. de Santarem, et un Mémoire de M. Letronne sur le *Paradis terrestre*, publié dans l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. III, p. 118.

pu réussir au temps passé si on les avait entreprises. Il ne se vante pas de les accomplir, mais il fera en sorte, s'il ne réussit pas, qu'on doive le tenir pour excusé, lui et toute sa compagnie, car il ne négligera rien pour savoir si on peut réussir ou si on ne le peut pas du tout maintenant. Mais, avec l'aide de Dieu, il conquerra et convertira à la foi chrétienne une foule d'hommes qui se sont jusqu'à présent perdus, faute de doctrine et d'enseignement. C'est grande pitié; car, allez par tout le monde, vous ne trouverez nulle part des gens plus beaux ni mieux faits, hommes et femmes, que ceux qui sont dans ces îles; ils ont grand entendement, et il ne s'agit que leur montrer. Et comme ledit seigneur de Béthencourt a grand désir de connaître l'état des autres lieux de cette contrée qui sont voisins, tant îles que terres fermes, il ne négligera rien pour s'instruire exactement sur tous ces pays.

**Chapitre LIX. — Comment le sieur de Béthencourt, Gadifer et leur compagnie eurent beaucoup à souffrir de plusieurs manières.**

Or il faut retourner à notre première matière et la poursuivre selon la marche des événements. Nous dirons que ledit seigneur de Béthencourt et Gadifer, ayant consommé les vivres qu'ils avaient recouvrés après la prise du roi de l'île Lancelot, eurent beaucoup à souffrir, eux qui étaient accoutumés à bien vivre. Ils sont restés pendant un an sans pain et sans vin, vivant de chair et de poisson, car il le fallait; et ils ont bien longtemps couché sur la terre sans draps, linge ni langes, si ce n'est la pauvre robe déchirée dont ils étaient vêtus. Ils en ont été bien accablés, outre la lutte qu'il leur a fallu soutenir contre leurs ennemis. Ils les ont tous mis à merci, et, par la grâce de Dieu, les ont baptisés et convertis à notre foi, après qu'ils se furent révoltés contre nous, spécialement ceux de Lancelot, en faisant une guerre à mort par suite de la trahison qui leur fut faite, comme il est dit ci-dessus (¹).

**Chapitre LX. — Comment M. de Béthencourt et Gadifer eurent paroles ensemble.**

Un jour, de l'an 1404, il advint que messire Gadifer de la Salle était si fort pensif que M. de Béthencourt lui demanda ce qu'il avait et pourquoi il faisait si étrange figure. Alors ledit Gadifer lui dit qu'il avait été un grand espace de temps dans sa compagnie, qu'il y avait eu de grands travaux et qu'il lui serait bien dur d'avoir perdu sa peine; qu'il lui baillât une ou deux de ses îles, afin qu'il les accrût et mît en valeur pour lui et les siens; et de plus, il demanda audit de Béthencourt qu'il lui donnât l'île d'Erbanie et une autre île qui s'appelle Enfer (²) et celle de Gomère. Toutefois, toutes ces îles n'étaient pas encore conquises et il y avait beaucoup à faire pour les avoir. Quand M. de Béthencourt l'eut assez ouï parler, il lui répondit : « Monsieur de la Salle, mon frère et mon ami, il est bien vrai que, quand je vous trouvai à la Rochelle, vous fûtes content de venir avec moi, et nous étions fort satisfaits l'un de l'autre, n'ayant eu aucun différend. Le voyage que j'ai fait jusqu'ici fut commencé au sortir de mon hôtel de Grainville en Normandie, et j'emmenai mes gens, mon navire, des vivres et de l'artillerie, et tout ce

(¹) Cet aveu, échappé aux conquérants eux-mêmes, légitime l'éloquente protestation que Las Casas termine ainsi :

« Soyez-en certains, la conquête de ces îles, aussi bien que celle d'autres terres lointaines, est une injustice. Vous vous assimiliez aux tyrans; vous alliez envahir pour mettre tout à feu et à sang, pour faire des esclaves et avoir votre part du butin, pour ravir la vie et le patrimoine à ceux qui vivaient tranquilles sans penser à vous nuire..... Et croyez-vous que Dieu ait établi des privilèges parmi les peuples, qu'il ait destiné à vous plutôt qu'aux autres tout ce que la prodigue nature nous accorde de biens ici-bas? Serait-il juste que tous les bienfaits du ciel, que tous les trésors de la terre, ne fussent que pour vous? » *(Ist. de Indias.)*

(²) L'île de Ténériffe. Cette île avait été nommée *Nivaria* par les premiers navigateurs, à cause de la couche de neige qui ceignait son pic. Plus tard, la dénomination d'île d'Enfer lui fut appliquée, sans doute à l'époque d'une nouvelle recrudescence du volcan qui la domine. Enfin, à une époque postérieure, le mot de Ténériffe, employé par les indigènes, a prévalu. *(Hist. des îles Canaries.)*

que j'ai pu faire, jusques à la Rochelle, où je vous trouvai, et tant qu'à la fin je suis venu ici par l'aide de Dieu, de vous et de tous les bons gentilshommes et autres champions de ma compagnie. Pour vous répondre, les îles et pays que vous demandez ne sont pas encore conquis ni réduits, comme, s'il plaît à Dieu, ils le seront, car j'espère qu'ils seront conquis et baptisés. Je vous prie de ne vous point en ennuyer, car il ne m'ennuie pas d'être avec vous. Mon intention n'est pas que vous perdiez votre peine, ni que vous ne soyez pas récompensé, car vous avez bien droit à l'être. Je vous en prie, achevons notre entreprise et faisons en sorte d'être frères et amis. — C'est très-bien dit, reprit messire Gadifer; mais il y a une chose dont je ne suis pas content, c'est que vous ayez déjà fait hommage au roi de Castille des îles de Canarie, et que vous vous en disiez tout à fait seigneur. Et même ledit roi a fait crier presque par tout son royaume, et en particulier à Séville, que vous en êtes seigneur et que personne n'ait à venir par ici dans lesdites îles de Canarie sans votre permission. Et il a fait crier en outre qu'il veut que vous ayez le quint ou le denier quint de toutes les marchandises qui seront prises dans lesdites îles et portées au royaume de Castille — A l'égard de ce que vous dites, ajouta Béthencourt, il est bien vraí que j'en ai fait hommage et qu'aussi je m'en regarde comme le vrai seigneur, puisqu'il plaît au roi de Castille. Mais s'il vous plaît d'attendre la fin de notre affaire, pour vous contenter, je vous donnerai et laisserai telle chose dont vous serez content. — Je ne serai pas tant en ce pays, dit messire Gadifer, car il faut que je m'en retourne en France; je ne veux plus rester ici. » M. de Béthencourt ne put pas, pour l'heure, avoir plus de paroles de lui, et il paraît bien que ledit Gadifer n'était point content. Pourtant n'avait-il rien perdu, mais il avait gagné de plusieurs manières, en prisonniers et autres choses qu'il avait eus et pris dans lesdites îles. S'il n'avait pas perdu sa nef, son profit aurait été plus grand encore. Lesdits chevaliers pour l'heure s'apaisèrent le mieux qu'ils purent, si bien qu'ils partirent de l'île Lancelot et vinrent en l'île d'Erbanie, nommée Fortaventure, et y travaillèrent très-bien, comme vous ouïrez ci-après.

CHAPITRE LXI. — Comment M. de Béthencourt s'en alla en l'île d'Erbanie et y fit un fort grand et bon voyage, car il y eut plus à faire que nulle part ailleurs.

Puis ensuite M. de Béthencourt passa en l'île d'Erbanie (¹), y fit une grande prise, et les ennemis qu'ils ont pris ils les ont passés en l'île Lancelot. Et après M. de Béthencourt a commencé à se fortifier



Vue de l'île Fortaventure, à la distance de 48 kilomètres. — D'après Borda.

contre les ennemis, afin de mettre le pays dans sa sujétion, et aussi parce qu'on leur a donné à entendre que le roi de Fez veut armer contre lui et toute sa compagnie, et dit que toutes les îles doivent lui appartenir. M. de Béthencourt a été dans cette île bien trois mois, a couru tout le pays et trouvé des

(¹) « L'île d'Erbanie ou Fortaventure est, après Ténériffe, la plus grande de l'archipel Canarien. Elle est divisée en deux parties distinctes par un isthme de trois quarts de lieue de large : la première partie, ou la grande terre, reçut des aborigènes le nom de *Maxorata*; l'autre partie, ou la presqu'île, est encore désignée sous celui de *Handia*. Avant la conquête, ces deux portions de territoire étaient occupées par deux peuples presque toujours en guerre, et dont le plus faible, sans doute, avait élevé sur l'isthme une forte muraille pour se défendre des invasions du plus fort. Quelques fragments de ce mur sont restés debout et rappellent les constructions cyclopéennes. » *(Histoire naturelle des Canaries.)*

gens de grande stature (¹), forts et bien fermes en leur loi. M. de Béthencourt s'est appliqué à se fortifier, et a commencé à bâtir sur la pente d'une grande montagne, sur une fontaine vive, à une lieue de la mer, une forteresse qui s'appelle Richeroque (²), que les Canariens ont prise depuis que M. de Béthencourt est retourné en Espagne, et dont ils ont tué une partie des gens que ledit sieur y avait laissés.

### Chapitre LXII. — Comment le sieur de Béthencourt et Gadifer eurent grosses paroles ensemble, et de leur entreprise sur la Grande-Canarie.

Après que M. de Béthencourt eut commencé à se fortifier, ledit sieur et messire Gadifer se dirent plusieurs paroles qui n'étaient pas très-plaisantes pour l'un et pour l'autre. Ledit messire Gadifer étant



Vue de l'île de la Grande-Canarie prise de l'*Isleta*.

en une place qu'il avait fortifiée, ils s'écrivirent l'un à l'autre. Dans les lettres que messire Gadifer écrit à M. Béthencourt il y avait pour toute écriture seulement, et non autre chose : *Si vous y venez, si vous y venez, si vous y venez.* Alors M. de Béthencourt lui récrit par son poursuivant d'armes : *Si vous vous y trouvez, si vous vous y trouvez, si vous vous y trouvez.* Ils furent un certain temps en grande haine et s'adressant de gros mots. Mais, au bout de quinze jours, M. de Béthencourt ayant envoyé une belle petite compagnie à la Grande-Canarie, messire Gadifer y alla.

Le vingt-cinquième jour de juillet 1404, il monta dans la barque de M. de Béthencourt pour visiter le pays de la Grande-Canarie avec la troupe que M. de Béthencourt avait organisée, et ils entrèrent en mer. Mais, quelques jours après, ils eurent une tempête extraordinaire et ils cinglèrent en un jour, entre deux soleils, cent milles avec vent contraire. Ensuite ils arrivèrent à la Grande-Canarie, près de Teldes; mais ils n'osèrent prendre port, car le vent soufflait trop fort et la nuit tombait; ils allèrent vingt-cinq milles plus avant, jusqu'à une ville nommée *Argygneguy* (³), y prirent port et y demeurèrent

(¹) Les habitants de la partie nord de l'île, qu'on désignait sous le nom de *Maxorata*, étaient remarquables par leur haute stature.

(²) On voit encore aujourd'hui les ruines du château de Richeroque, au milieu d'un hameau auquel il a donné son nom.

(³) « La petite ville d'Argyneguy, ou mieux Arguineguin, pouvait contenir environ quatre cents maisons ; on en retrouve les restes dans un ravin qui porte le même nom. Les habitations sont placées sur plusieurs rangs autour d'un grand cirque, au milieu duquel on voit les ruines d'un édifice plus considérable que les autres et présentant, devant la porte d'entrée, un énorme banc demi-circulaire, avec son dossier, le tout en pierres sèches, ce qui a fait présumer que cette maison était la résidence d'un chef, et que le conseil s'assemblait dans cet endroit. De longues et fortes solives en laurier *(barbusano)*, bois presque incorruptible, recouvrent encore quelques-unes de ces habitations, dont la forme est elliptique, et qui offrent intérieurement trois alcôves pratiquées dans l'épaisseur de la muraille, qui a de huit à neuf pieds de largeur. Le foyer est placé près de la porte d'entrée, qui fait face à l'alcôve du fond. La muraille est sans ciment, en pierres brutes et très-grosses à l'extérieur, mais parfaitement taillées et alignées à l'intérieur. Ces pierres blanches sont aussi bien unies que pourrait le faire le meilleur de nos maçons. » *(Hist. nat. des Canaries.)*

onze jours à l'ancre. Là, Pierre le Canarien vint leur parler; puis y vint le fils d'Artamy, le roi du pays (¹), et une grande quantité d'autres Canariens venaient à la barque, comme ils avaient fait autrefois. Mais quand ils virent le peu de forces que nous avions et le peu de gens que nous étions, ils pensèrent à nous trahir. Pierre le Canarien nous dit qu'ils nous donneraient de l'eau fraîche, puis il fit venir des pourceaux qu'ils devaient nous livrer, et il dressa une embûche. Le bateau ayant abordé assez près du rivage pour recevoir les objets, et les Canariens tenant le bout d'une corde à terre et ceux du bateau tenant l'autre bout, l'embuscade s'avança sur eux et les chargea à grands coups de pierres. Après les avoir tous blessés, leur avoir pris deux avirons, trois barils pleins d'eau et un câble, ils se jetèrent tout à coup à la mer, pensant prendre le bateau. Mais Annibal, le bâtard de Gadifer, tout blessé qu'il était, saisit un aviron, les repoussa et conduisit le bateau bien au large, tandis que plusieurs de ses compagnons s'étaient laissés choir au fond du bateau et n'osaient lever la tête; deux des trois gentilshommes de M. de Béthencourt avaient des boucliers qui furent très-utiles. Puis ils revinrent à la barque, bien battus et navrés, puis ils firent mettre à leur place, dans le bateau, des compagnons reposés. Voyant que la trêve était ainsi rompue, ils retournèrent pour escarmoucher contre les Canariens; mais ceux-ci vinrent à leur rencontre avec des boucliers armoriés aux armes de Castille, qu'ils avaient, la saison précédente, enlevés aux Espagnols. Et nos compagnons perdirent une assez grande quantité de bons traits sans causer à leurs ennemis grand dommage. Ils s'en retournèrent à la barque, levèrent l'ancre, s'en allèrent au port de Teldes et y demeurèrent deux jours.

CHAPITRE LXIII. — Comment le désaccord persistant entre Béthencourt et Gadifer, ils s'en allèrent tous deux en Espagne pour y pourvoir.

Puis ils partirent de là, s'en retournèrent en l'île d'Erbanie, vers Mgr de Béthencourt, et quand ils eurent abordé à la terre, le vent devint contraire. Néanmoins Gadifer descendit à terre et rencontra une embuscade de Castillans qui étaient venus dans une barque, amenant une abondante provision de vivres pour M. de Béthencourt; et ils dirent qu'un jour de cette semaine quarante-deux Canariens avaient rencontré dix de leurs compagnons très-bien armés, et qu'ils les avaient très-vigoureusement chargés, peut-être voyant bien que c'étaient des nouveaux venus, car ils ne se risquent pas ainsi avec leurs voisins qu'ils connaissent. Gadifer, arrivé avec ses compagnons, se montra fort las de beaucoup de choses qui lui déplaisaient; il voyait bien et pensait bien que plus il resterait en ce pays et moins il acquerrait, et que M. de Béthencourt était tout à fait dans les bonnes grâces du roi de Castille. Et en outre, il entendit le maître de la barque qui avait amené les vivres à M. de Béthencourt dire que le roi l'avait envoyé par ici pour l'approvisionner de vivres et d'armes. Et il ajoutait beaucoup de bien qu'il rapportait et disait dudit de Béthencourt, tant que ledit Gadifer s'en ébahit fort et ne put s'empêcher de dire au maître de la barque que ledit sieur de Béthencourt n'avait pas tout fait par lui-même; que si d'autres n'y eussent mis la main les choses ne seraient pas si avancées, et que s'il fût venu il y a un an ou deux, avec les vivres qu'il apportait, il serait arrivé encore plus à propos. Et il y eut tant de paroles qu'elles vinrent, par ledit maître, aux oreilles de M. de Béthencourt, qui fut très-ébahi et courroucé de l'envie que lui portait ledit Gadifer. Si bien que, l'ayant plus tard rencontré, M. de Béthencourt lui dit : « Je suis bien ébahi, mon frère, de ce que vous portiez tant envie à mon bien et à mon honneur, et je ne pensais pas que vous eussiez un tel sentiment contre moi. » Messire Gadifer lui répondit qu'il avait été grand laps de temps hors de son pays et qu'il ne devait pas avoir perdu sa peine, et qu'il voyait bien que plus il resterait ici et moins il gagnerait. M. de Béthencourt lui répondit : « Mon frère, c'est mal dit à vous, car je n'ai pas si injuste dessein que je ne veuille reconnaître ce que vous avez fait, quand les

(¹) Avant la conquête, la Grande-Canarie était divisée en dix tribus indépendantes, qui obéissaient à leurs chefs respectifs. Une femme supérieure, nommée Andamana, avec l'aide de Gumidafe, vaillant guerrier qu'elle épousa, parvint à les réunir toutes sous son sceptre. Ils moururent tous les deux vers la fin du quatorzième siècle, laissant le royaume à leur fils Artémi Semidan, qui avait aussi hérité de la bravoure de son père, et en donna des preuves en repoussant les premières invasions des Européens. (Abreu Galindo.)

choses seront arrivées, s'il plaît à Dieu, à un point de perfection où elles ne sont pas encore. — Si vous me voulez donner, dit Gadifer, les îles dont autrefois je vous ai parlé, je serai content. » M. de Béthencourt répondit qu'il en avait fait hommage au roi de Castille et qu'il ne s'en déferait point; et il y eut entre eux plusieurs gros mots qui seraient trop longs à rapporter. Huit jours après, M. de Béthencourt ayant disposé ses gens et ses affaires, ledit Béthencourt et Gadifer partirent des pays de Canarie et s'en allèrent en Espagne, n'étant pas très-contents l'un de l'autre. Et se mit M. de Béthencourt en sa nef et ledit Gadifer en une autre, et ils firent leurs affaires ensemble quand ils furent en Espagne, comme vous ouïrez ci-après.

Chapitre LXIV. — **Comment le sieur de Béthencourt et Gadifer étant arrivés en Espagne, Gadifer, ne pouvant rien gagner contre lui, s'en retourne en France, et Béthencourt aux îles.**

Quand M. de Béthencourt et Gadifer furent arrivés à Séville, ledit sieur de Béthencourt s'opposa aux réclamations que Gadifer faisait pour plusieurs choses qu'il disait lui appartenir. Le roi de Castille en eut des nouvelles, mais ledit Gadifer eut tout à fait le dessous. Aussitôt il dit qu'il voulait aller en France et qu'il y avait bien à faire. Ledit Gadifer, voyant bien qu'il n'y pouvait rien faire de plus, partit d'Espagne pour se rendre en France, dans son pays, et on ne le revit jamais plus aux îles de Canarie. M. de Béthencourt eut depuis bien à faire pour conquérir lesdites îles de Canarie, comme vous ouïrez en détail ci-après. Pourtant nous laisserons ce sujet quant à présent pour parler des îles que M. de Béthencourt a visitées et fait visiter, de leur situation, de leurs productions et de leur gouvernement.

Chapitre LXV. — **De l'île de Fer et de ses habitants.**

Nous parlerons premièrement de l'île de Fer, qui est une des plus lointaines (¹). C'est une bien belle île, grande de sept lieues de long sur cinq de large. Elle a la forme d'un croissant et elle est très-forte,



L'île de Fer vue du côté de l'est. — D'après le père Feuillée.

car elle n'a ni bon port ni bon entrage : elle a été visitée par ledit sieur et par d'autres. Pendant le long séjour qu'y fit Gadifer, elle était bien peuplée de gens; mais on les a capturés à plusieurs reprises, et conduits comme esclaves en pays étrangers. Aujourd'hui, il n'y reste plus que peu d'habitants. Le sol est elevé et assez uni; il est couvert de grands bosquets de pins et de lauriers (²) portant des mûres merveilleusement grosses et longues. La terre en est bonne et propre à la culture du blé, de la vigne

(¹) Le nom espagnol de *Hierro* donné à l'île de Fer vient de *hero*, qui, dans le langage du pays, désigne les puits ou citernes dont les habitants se servent pour conserver les eaux pluviales, et non du mot *hierro* (fer), car, comme il est dit dans le texte, ce métal est loin d'y être abondant.

(²) Le *Laurus indica*, suivant les auteurs de l'*Histoire naturelle des Canaries.*

et de bien d'autres plantes (¹). On y trouve beaucoup d'arbres portant des fruits de différentes espèces. Il y a en abondance des faucons, des éperviers, des alouettes, des cailles, et une sorte d'oiseau de la grosseur d'un perroquet, au vol court et ayant le plumage du faisan (²). Les eaux y sont bonnes (³); il



L'Arbre qui pleure, ou l'Arbre saint, de l'île de Fer. — D'après l'estampe publiée dans le tome II de *the Universal Magazine of knowlegde and pleasure*, etc., p. 184 (année 1748).

y a grande abondance d'animaux, savoir : des pourceaux, des chèvres et des brebis; il y a des lézards grands comme des chats et bien laids à voir, mais ils ne font aucun mal (⁴). Les habitants du pays, hommes et femmes, sont très-beaux (⁵); les hommes portent de grandes lances sans fer, car ils n'ont pas de fer ni aucun métal. Il y vient des grains de toutes sortes en assez grande quantité. Dans les parties les plus hautes de l'île il y a des arbres qui toujours dégouttent eau belle et claire (⁶), qui chet en fosse auprès

(¹) De hautes montagnes, où l'on retrouve des forêts vierges, attirent sur l'île une masse de vapeurs qui humectent et fertilisent le sol, bien que, dans plusieurs endroits, la compacité des laves et la nature des autres produits volcaniques retardent encore le développement de la végétation.

(²) Probablement le *Pterocles arenarius*.

(³) Pendant l'hiver, les habitants ont grand soin de recueillir les eaux pluviales dans les *hères* ou citernes. A un quart de lieue environ du bourg de Valverde, on en a creusé une quarantaine dans l'épaisseur du tuf. On en voit aussi de semblables dans d'autres vallées de l'île, et chaque commune entretient des gardiens près de ces précieux réservoirs.

(⁴) Ces animaux étaient très-communs dans l'île, et y atteignaient presque la grosseur des iguanes d'Amérique.

(⁵) « Les *Herrenos* ou habitants de l'île de Fer, dit Viera, sont comme la terre qui les a vus naître, forts, sains et féconds. Agiles de corps et bien proportionnés, ils ont en général le teint plus blanc que les autres insulaires. Vifs, gais, amateurs du chant et de la danse, ils sont tous très-enclins au mariage. »

(⁶) Ce passage fait allusion à l'*arbre saint* ou *garoé*, comme l'appelaient les gens du pays.

« Quoique fort vieux, écrivait Galindo en 1632, il est encore entier, sain et frais, et ses feuilles continuent toujours

des arbres. Cette eau est de telle nature que, quand on a mangé à satiété et qu'on en boit, avant une heure, la viande est toute digérée et l'appétit revient aussi vif qu'auparavant ([1]).

CHAPITRE LXVI. — De l'île de Palme, qui est la plus lointaine.

L'île de Palme, qui est la plus avancée d'un côté en la mer Océane, est plus grande qu'elle ne se montre sur la carte. Elle est très-haute et très-forte, garnie de grands bocages de différentes sortes, tels




L'île de Palme vue à 20 kilomètres de distance. — D'après le père Feuillée.

que pins et dragonniers portant sang-de-dragon ([2]), et d'autres arbres portant un lait très-utile en médecine et des fruits de diverses sortes. Il y court de bonnes rivières; les terres y sont bonnes pour tous les labourages et bien garnies d'herbages ([3]). Le pays est fort et bien peuplé de gens; car il n'a pas été foulé comme ont été les autres pays ([4]). Les gens sont beaux ([5]) et ne vivent que de chair ([6]). C'est le plus délectable pays que nous ayons trouvé dans les îles de par ici; mais il est bien à l'écart, car c'est l'île la

à distiller une assez grande abondance d'eau pour donner à boire à toute l'île; merveilleuse fontaine par laquelle la nature remédie à la sécheresse du sol, et pourvoit aux besoins des habitants. »

M. le docteur Roulin, qui a publié une notice intéressante sur cet arbre merveilleux, pense que c'était un *Laurus fœtens*. L'arbre saint fut renversé par un ouragan dans les premières années du dix-septième siècle. Le phénomène qui émerveillait nos ancêtres nous est maintenant clairement expliqué : les arbres agissent comme de véritables alambics en distillant, par leur action réfrigérante, les vapeurs contenues dans l'air. Les modernes habitants de l'île de Fer renouvellent de nos jours le miracle de l'arbre saint. Dans les lieux éloignés des *hères*, les pâtres se procurent de l'eau potable en creusant des trous sur les troncs de certains arbres; les vapeurs de la rosée et des brouillards ne tardent pas à les remplir.

([1]) La *Sabinosa*, l'une des deux sources qui se trouvent dans l'île, est celle qu'ont désignée nos auteurs. L'eau en est presque chaude, l'odeur est sulfureuse et la saveur piquante. Les habitans en font usage contre les obstructions.

([2]) Voy., p. 27, la gravure représentant le Dragonnier.

([3]) « Les côtes de Palma sont très-fertiles et produisent en abondance tout ce qu'on trouve dans le reste de l'archipel. Les légumes y sont très-bons, et la vigne y réussit à merveille. » (Bory Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées.)*

([4]) Les Haouarythes, tribu qui formait l'ancienne population de l'île, résistèrent à toutes les invasions jusqu'à la fin du quinzième siècle.

« Ils étaient tous gens de cœur, dit Viera dans ses *Noticias*, et les femmes palmaises, douées la plupart d'un courage viril, s'élevaient au rang des hommes par leur force et leur audace. »

Mayantigo, un de leurs guerriers, reçoit en combattant une blessure grave, et bientôt la gangrène attaque son bras fracassé. Il s'arme alors de son *tafiague*, espèce de tranchet d'obsidienne, et opère lui-même la désarticulation du coude.

([5]) Ils étaient grands et robustes de corps; leurs visages n'avaient rien de disgracieux, les traits en étaient réguliers, et le prince Mayantigo fut appelé, dit-on, *morceau du ciel*, à cause de sa belle physionomie. Quant à la couleur de leur teint, il paraîtrait qu'elle était généralement assez blanche; l'un de leurs princes avait été surnommé *Azuquahé*, qui signifiait le Brun, sans doute pour le distinguer des autres. (Voy., plus loin, une gravure et une note au chapitre LXXXIV.)

([6]) « Ils avaient cependant utilisé la semence d'une espèce de chénopodée qu'ils appelaient *amagante*, et qu'ils faisaient bouillir dans du lait. Ils se servaient, pour manger cette pâte liquide, d'un goupillon nommé *aguamante*, qu'ils fabriquaient avec des racines de mauve réduites en filaments par la macération. » (Viera.)

plus éloignée de la terre ferme. Toutefois, il n'y a du cap de Bugeder, qui est terre ferme des Sarrasins, que cent lieues françaises. Et, de plus, c'est une île dont l'air est fort bon, où l'on est rarement malade et où les gens vivent longuement.

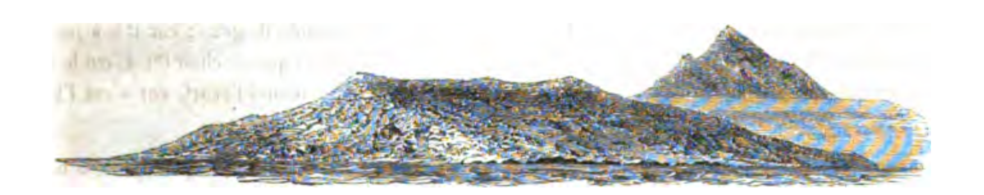
### Chapitre LXVII. — De l'île Gomère.

L'île de Gomère, qui est à quatorze lieues en deçà (de l'île de Palme), est une île très-forte, en forme de trèfle. Le pays est bien haut et assez uni, mais les baricaves ([1]) y sont merveilleusement grandes et



L'île de Gomère.

profondes ([2]). Le pays est habité par un peuple nombreux qui, de tous les autres pays de par ici, parle le plus étrange langage : ils parlent des lèvres, comme s'ils étaient sans langue; et on dit par ici qu'un grand prince les fit mettre là en exil et leur fit tailler leurs langues; et, d'après leur manière de parler,



L'île de Gomère vue de l'île de Fer.

on pourrait le croire. Le pays est garni de dragonniers, d'une assez grande quantité d'autres arbres, de menu bétail ([3]) et de beaucoup d'autres choses étranges qui seraient trop longues à raconter.

([1]) Fondrières.

([2]) « Cette île est très-fertile, très-boisée, pourvue de sources limpides et du meilleur port de l'archipel. L'intérieur du pays est en général très-montueux ; tout le sol intérieur est fendu par des ravins d'une profondeur extraordinaire, et, bien que sa constitution géologique soit de nature volcanique, comme celle des îles voisines, on n'y remarque aucune trace d'éruption moderne. » *(Hist. nat. des Canaries.)*

([3]) Les Gomérites possédaient de nombreux troupeaux; l'île abondait en gras pâturages, qu'arrosaient une multitude de torrents. De superbes forêts ombrageaient les montagnes, et les palmiers croissaient en foule dans leurs riantes vallées. La liqueur fermentée connue sous le nom de *miel de Palma,* que les paysans de la Gomère tirent encore aujourd'hui de la sève du dattier, était très-estimée des primitifs habitants.



## CHAPITRE LXVIII. — De l'île d'Enfer ou Ténériffe.

Vue du pic de Teyde, dans l'île de Ténériffe (¹).

L'île d'Enfer, qui s'appelle *Tonerfis,* est en forme de herse, presque comme la Grande-Canarie (²). Elle est grande environ de dix-huit lieues françaises sur dix de large; et, dans la meilleure partie, il y a une grande montagne, la plus haute qui soit dans toutes les îles Canariennes, et la patte de la montagne s'étend de tous côtés dans la plus grande partie de toute l'île. Tout autour sont les baricaves garnies de grands bocages et de belles fontaines courantes, de dragonniers et de beaucoup d'autres

(¹) « Le Teyde, ou pic de Ténériffe, un des plus grands cônes volcaniques connus, occupe le centre d'un plateau dont la base a plus de 10 lieues de tour, et lance sa pointe à plus de 1 900 toises au-dessus de l'Océan. Le cratère qui occupe le sommet du pic n'est plus aujourd'hui qu'une solfatare d'environ 300 pieds de diamètre et 100 pieds de profondeur. Ce chapiteau volcanique a près de 500 pieds de haut et repose sur une ceinture de lave qui s'est épanchée en larges coulées le long des pentes du cône.

» Nos regards plongeaient sur le vaste Océan d'une hauteur de 11 430 pieds; la section du globe que nous pouvions embrasser d'un coup d'œil mesurait un diamètre de plus de 100 lieues, car nous apercevions Lancerote au bout de l'horizon, à la distance de 160 milles; puis Fortaventure, qui s'allongeait vers la Grande-Canarie; à l'occident, l'ombre du Teyde s'étendant jusque sur la Gomère en immense triangle, et un peu plus loin, Palma et l'île de Fer nous montraient leurs cimes escarpées. Ainsi, tout l'archipel Canarien était là réuni comme sur un plan en relief, et, sous nos pieds, Ténériffe, avec ses groupes de montagnes et ses profondes vallées. » *(Hist. nat. des Canaries.)*

(²) « La forme de Ténériffe est très-irrégulière; l'île s'étend du nord-est au sud-ouest sur une ligne de 21 lieues de côte, et n'en a guère plus de 12 sur sa plus grande largeur; la totalité de sa surface occupe un circuit d'environ 54 lieues. La

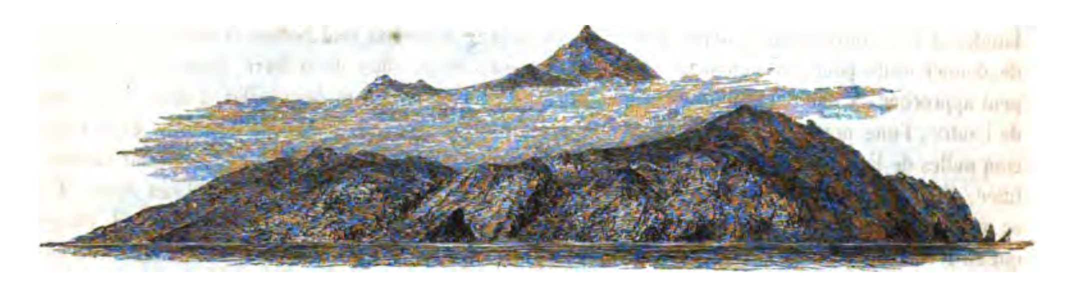


Vue de la forêt d'Agua-Garcia, dans l'île de Ténériffe (¹). — D'après l'Atlas de l'*Histoire naturelle des Canaries.*

partie qui se prolonge vers le nord-est est la plus étroite, et a moins de 4 lieues d'un côté à l'autre; elle offre de chaque bord de hautes falaises et de profondes anfractuosités au débouché des vallées côtières. Du centre de l'île s'élève un pic gigantesque dont le sommet pyramidal apparaît au-dessus des nuages; des montagnes secondaires se groupent autour de sa base, tandis qu'à l'orient et à l'occident deux chaînes de sommités prolongent leurs contre-forts vers la côte, et lancent sur l'Océan deux promontoires escarpés, le cap *Teno* et celui d'*Anaga.* » *(Hist. nat. des Canaries.)*

(¹) La forêt d'Agua-Garcia est située dans la région du nord-est de Ténériffe, à peu près à mi-chemin de Matanza à la Laguna. « Elle est traversée, dit Dumont d'Urville, par un ruisseau limpide qui coule avec un doux murmure au travers des basaltes, et de jolis sentiers bien percés en font une promenade délicieuse. De superbes lauriers des Indes, des *Ilex* et des *Viburnum* en forment la base, tandis que d'énormes bruyères de quarante à cinquante pieds de hauteur en forment la lisière. Par le ton général, l'aspect et la forme des végétaux, et surtout des fougères, cette forêt rappelle parfaitement celles des îles de l'océan Pacifique, de la Nouvelle-Guinée, et surtout d'Ualan. » *(Voyage de l'Astrolabe.)*

arbres de différentes sortes et formes. Le pays est très-bon pour toutes les cultures; un peuple bien nombreux y habite, le plus hardi de tous les autres peuples qui habitent dans les îles. Jamais il ne fut



Profil de l'île de Ténériffe.

traqué ni mené en servage, comme les autres (¹). Ce pays se trouve près de Gomère, à six lieues vers le midi, et, de l'autre côté, à quatre lieues au nord de la Grande-Canarie. On dit que c'est une des bonnes îles de par ici.

CHAPITRE LXIX. — De la Grande-Canarie et des gens qui y sont.

La Grande-Canarie contient vingt lieues de long et douze de large; elle est en forme de herse. On compte douze lieues de la Grande-Canarie à l'île d'Erbanie; c'est la plus renommée de toutes les autres îles (²). Les montagnes y sont grandes et merveilleuses du côté du midi, et, vers le nord, le pays est assez uni et bon pour le labourage. C'est un pays garni de grands bois de pins et de sapins, de dragonniers, d'oliviers, de figuiers, de palmiers portant des dattes et de beaucoup d'autres arbres portant des fruits de diverses sortes. Les gens qui y habitent sont un grand peuple, et se disent gentilshommes, sans ceux d'autre condition (³). Ils ont du froment, des fèves et des blés de toutes sortes; tout y croît. Ils sont grands pêcheurs de poissons (⁴) et font les nœuds merveilleusement bien. Ils vont tout nus, si ce n'est qu'ils portent des braies en feuilles de palmiers (⁵). La plupart d'entre eux portent des devises de diverses manières entaillées sur leur chair, suivant la plaisance de chacun; et ils portent leurs cheveux liés par derrière en forme de tresses. Ce sont de belles gens et bien formés, et leurs femmes sont bien belles

(¹) Les Guanches de Ténériffe (nom donné à la race primitive) sont, de tous les Canariens, ceux qui ont le plus longtemps résisté à la conquête. Ce fut seulement en 1496 que, vaincus par les Espagnols, ils perdirent leur indépendance. L'avantage du lieu, pour engager l'action, était ce qu'ils recherchaient le plus. Ingénieux en stratagèmes, ils disposaient leurs embuscades, se divisaient en plusieurs bandes pour tomber sur l'ennemi à un signal convenu. En temps de guerre, les tribus confédérées se communiquaient les avis au moyen de feux qu'elles allumaient au sommet des montagnes, et des vedettes, placées de loin en loin, s'avertissaient par des sifflements qui se faisaient entendre à une grande distance. Les prisonniers étaient toujours respectés, et chaque parti les échangeait contre ceux du sien qui avaient eu le même sort.

(²) La Grande-Canarie est située à dix ou douze lieues des côtes orientales de Ténériffe; l'isthme de Guanartême l'unit à la presqu'île de l'*Isletta*. Sans ce petit appendice qui la prolonge au nord-est, sa forme serait presque ronde. L'île entière, jointe ainsi à son îlot, embrasse une circonférence d'environ quarante lieues.

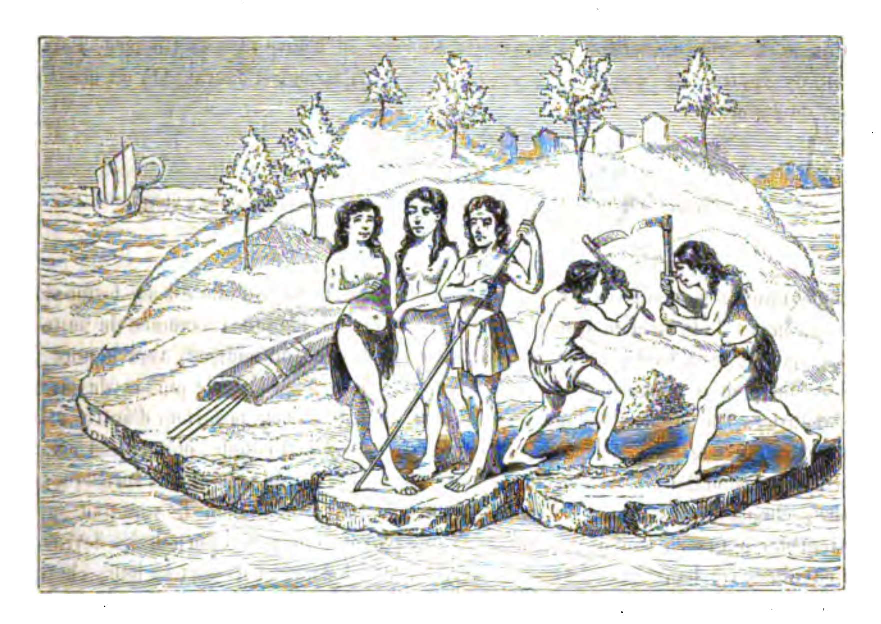
(³) Voy. la note 4 de la p. 26.

(⁴) Viera cite deux sortes de pêche qui étaient usitées aux Canaries. La pêche au flambeau, d'abord, était faite la nuit, sur le rivage. Les pêcheurs entraient dans l'eau avec des torches enflammées, et avec des dards ils harponnaient les poissons qu'attirait la lumière. La seconde pêche, dite à la *tabaïba*, consistait à empoisonner avec du suc d'euphorbe (*Euphorbia piscatoria*) les flaques d'eau que la mer laisse à la marée basse dans les anfractuosités de la côte. Le poisson, étourdi par le suc caustique de cette plante, se laissait prendre facilement.

(⁵) Le costume des chefs se distinguait des autres. Nicosolo da Recco, parlant des prisonniers qui furent amenés à Lisbonne, s'exprime en ces termes : « Le tablier du chef est de feuilles de palmier, tandis que les autres le portent en jonc peint en jaune et en rouge. »

et s'affublent de peaux pour couvrir partie de leur corps. Ils sont bien fournis de bêtes, à savoir de pourceaux, de chèvres et de brebis, et de chiens sauvages qui ressemblent à des loups, mais qui sont petits (¹).

M. de Béthencourt et Gadifer, et plusieurs autres de sa compagnie, y ont été, tant pour voir leurs habitudes et leur gouvernement, aviser les descentes et les entrées qui sont bonnes et sans danger, qu'afin de donner ordre pour que l'on sonde et mesure les ports et les côtes de la terre, partout où un navire peut approcher. A une demi-lieue de la mer, du côté du nord-est, sont deux villes, à deux lieues l'une de l'autre, l'une nommée *Telde* et l'autre *Argonès*, assises sur des ruisseaux courants. Et à vingt-cinq milles de là, du côté du sud-est, il y a sur la mer une autre ville en très-bon lieu pour être fortifiée, d'un côté par la mer qui vient y battre, et qui a, de l'autre côté, un ruisseau d'eau douce. Elle se nomme *Argineguy* (²), et on y pourrait faire un très-bon port pour les petits navires, malgré le danger qui en résulterait pour la forteresse. Il ne faut point dire que ce ne soit une fort bonne île pleine de tous



Gens de la Grande-Canarie (³). — Miniature du manuscrit original (quinzième siècle).

biens : les blés y viennent deux fois l'an, sans nul amendement; et l'on ne saurait trop malaisément labourer la terre qu'il n'y vienne plus de biens qu'on ne saurait dire

CHAPITRE LXX. — De l'île de Fortaventure ou Erbanie, et de ses deux Rois.

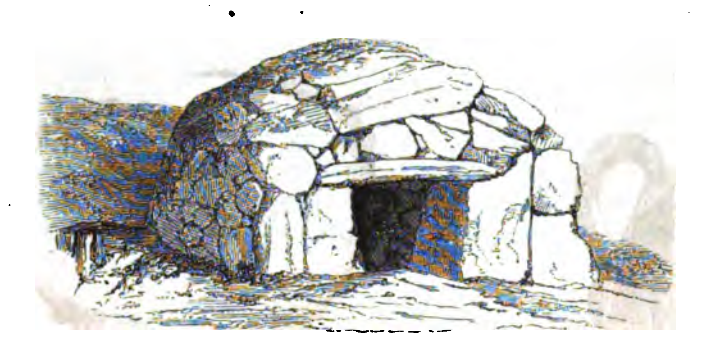
L'île de Fortaventure, que nous appelons *Erbanie*, comme font ceux de la Grande-Canarie, est à douze lieues en deçà, du côté du nord-est. Elle contient environ dix-sept lieues de long et huit de

(¹) D'après un fragment de la relation du roi Juba, Pline fait dériver le nom de *Canaria* des chiens nombreux que les explorateurs mauritaniens avaient trouvés dans l'île.

(²) Voy. la note 3 de la p. 40.

(³) Les habitants de la Grande-Canarie se servaient d'une hache en jaspe verdâtre qui portait une pointe à l'opposé du tranchant, et ressemblait assez à celle des anciens Gaulois.

large; mais il y a tel point où elle n'est large que d'une lieue d'une mer à l'autre. Là le pays est sablonneux, et il y a un grand mur de pierre qui traverse tout le pays d'un côté à l'autre. Le pays est



Habitation des anciens Canariens (¹). — D'après Barker-Webb et Sabin Berthelot.

formé de plaines et de montagnes, et l'on peut chevaucher d'un bout à l'autre (²). On y trouve, à quatre ou cinq lieues, des ruisseaux courants d'eau douce, sur lesquels des moulins pourraient moudre, et il y a sur ces ruisseaux de grands bocages de bois qui s'appellent *tarhais*, qui portent une gomme de sel bel et blanc; mais ce n'est point un bois dont on puisse faire de bon ouvrage, car il est tortu et ressemble à la bruyère par la feuille. Le pays est abondamment garni d'un autre bois qui porte un lait de grande vertu en médecine comme baume, et d'autres arbres de merveilleuse beauté, qui portent plus de lait que ne font les autres arbres, et sont anguleux sur plusieurs faces : sur chaque face, il y a un rang d'épines en manière de ronces; les branches sont grosses comme le bras d'un homme, et quand on les coupe, elles sont toutes pleines de lait de merveilleuse vertu (³). Il y a une grande abondance d'autres bois, comme de palmiers portant dattes, d'oliviers et de mastiquers. Il y croît une graine qu'on appelle *orsolle* (⁴), qui vaut beaucoup; elle sert à teindre le drap ou d'autres choses, et c'est la meilleure graine que l'on puisse trouver en nul pays pour cet usage. Si cette île est une fois conquise et mise à la foi chrétienne, cette graine sera d'un grand rapport au seigneur du pays (⁵).

Le pays n'est pas fort peuplé de gens, mais ceux qui s'y trouvent sont de grande stature. Il est très-difficile de les prendre vifs, et ils sont de mœurs telles, que si quelqu'un d'eux a été pris par les chrétiens et qu'il retourne vers eux, ils le tuent sans nul remède. Ils ont grande foison de villages et se logent plus ensemble que ne font ceux de l'ile Lancelot. Ils ne mangent point de sel, ne vivent que de chair, en

(¹) « Ils construisaient leurs maisons en pierre, sans ciment; l'entrée en était si étroite qu'un homme n'y passait qu'avec peine, en se courbant. Ces maisons étaient en partie souterraines; de là le nom de *casas hondas* que l'on donne aujourd'hui à celles qui existent encore. » (Galindo.)

(²) Le sol de Fortaventure est beaucoup moins accidenté que celui des autres îles; les plus hautes montagnes atteignent à peine 500 mètres d'élévation. La chaîne qu'elles forment parcourt la grande terre de Maxorata dans toute sa longueur.

(³) L'*Euphorbia Canariensis*. « Cet euphorbe croît, dans les îles Canaries, sur les rochers arides et sur les grèves des bords de la mer. Si l'on fait une incision à l'écorce de cette plante, il en sort un suc laiteux et âcre qui est un poison très-violent; mais si l'on perce l'écorce, la partie ligneuse, et la moelle, qui est fort grosse, une eau saine et rafraîchissante en jaillit. » (Barker-Webb et Sabin Berthelot, *Hist. nat. des Canaries.*)

(⁴) Voy. p. 24. « L'orseille croît ordinairement sur les parois des rochers. Les dangers auxquels s'exposent nos badigeonneurs ne sont rien en comparaison de ceux que courent ceux qui récoltent l'orseille. La corde des orseilleurs est sans nœuds; leurs jambes ne sont retenues par aucun crochet, une seule planchette les maintient en équilibre; assis sur ce frêle soutien, les élans qu'ils se donnent en appuyant les pieds contre les berges les font voltiger de droite et de gauche. C'est par ce moyen qu'ils s'accrochent aux saillies du roc; un petit bâton recourbé les retient devant les endroits qu'ils veulent explorer. Lorsque les accidents de la montagne rendent inutile le secours de la corde, ils se servent de la lance des Guanches, saisissent d'un coup d'œil leur point d'appui, et franchissent tous les ressauts. » (*Hist. nat. des Canaries.*)

(⁵) Francisco Escolar évalue la récolte annuelle de l'orseille, dans Fortaventure, à 390 quintaux.

font une grande provision sans la saler, la pendent dans leurs antieux ([1]), la font sécher jusqu'à ce qu'elle soit bien fanée, et puis la mangent. Cette chair est de beaucoup plus savoureuse et de meilleure qualité



Petite Cruche en terre rouge ; — Collier ou Bracelet composé de grains cylindriques en terre cuite ; — Poinçon en os (trouvés dans un tombeau, à Fortaventure) ([2]). — D'après Barker-Webb et Sabin Berthelot, Bory de Saint-Vincent, etc.

que celle des pays de France, sans nulle comparaison. Les maisons sentent très-mauvais, à cause des chairs qui y sont pendues. Ils sont bien approvisionnés de suif et le mangent aussi savoureusement comme nous le pain. Ils sont bien approvisionnés de fromages qui sont souverainement bons, les meilleurs que l'on fasse dans cette contrée. Ces fromages ne sont faits que de lait de chèvres, dont le pays est beaucoup plus peuplé que nulle des autres îles ; on en pourrait prendre chaque année soixante mille et mettre à profit les cuirs et les graisses, dont chaque bête rend bien de trente à quarante livres ; c'est merveilleux de voir la quantité de graisse qu'elles rendent, et que la chair est si bonne et meilleure de beaucoup que celle de France.

Il n'y a point de bon port pour hiverner les gros navires ; mais, pour les petits navires, il y en a de très-bons. Dans tout le pays de plaine, on pourrait faire des puits pour avoir de l'eau douce, pour arroser les jardins et faire ce qu'on voudrait. Il y a de bonnes veines de terre pour la culture. Les habitants ont l'entendement dur, sont très-fermes en leur foi et ont des temples où ils font leurs sacrifices ([3]). C'est l'île la plus proche de la terre des Sarrasins, car il n'y a que douze lieues françaises de là au cap de Bugeder, qui est sur le continent d'Afrique.

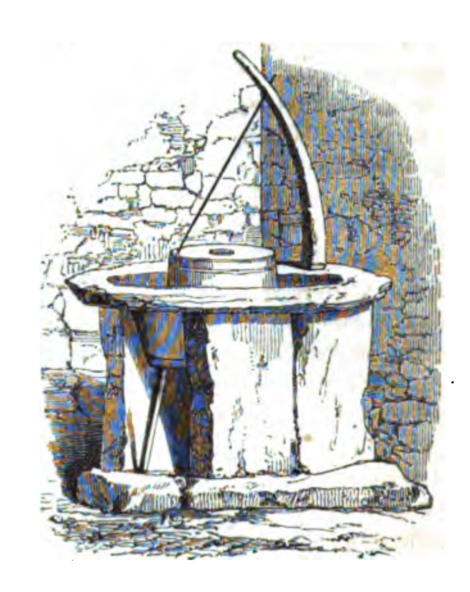
([1]) Maisons.

([2]) « Une partie des ustensiles des habitants primitifs consistaient en vases d'argile ou de bois dur, en aiguilles et hameçons d'os ou d'épine de poisson et de cordes de boyaux. Ils savaient mouler aussi de petits grains cylindriques en terre cuite, d'une couleur brune, rougeâtre, qu'ils perçaient d'un trou pour les enfiler ensemble et en faire des colliers. » (Viera.)

([3]) « Il existait à Fortaventure de grands édifices de pierre destinés au culte. Ces temples, qu'on appelait *efequenes*, étaient circulaires : deux murs concentriques formaient une double enceinte, dont l'entrée principale n'avait guère plus de largeur que celle des habitations ordinaires. C'était dans ces temples, situés pour la plupart sur le sommet des montagnes, qu'ils

## CHAPITRE LXXI. — Des îles Lancerote et de Loupes.

L'île Lancerote est à quatre lieues de l'île de Fortaventure, du côté du nord nord-est; entre elles deux est l'île de Loupes, qui est dépeuplée, est presque ronde, ne contient qu'une lieue de long et autant de large, et se trouve à un quart de lieue de Fortaventure, et d'autre part à trois lieues de l'île Lancerote. Du côté d'Erbanie ([1]) est un très-bon port pour les galères; là viennent tant de loups marins que c'est merveille, et on pourrait avoir, chaque année, des peaux et des graisses pour cinq cents doubles ou plus. Et quant à l'île Lancerote, qui s'appelle en leur langage *Tite-Roi-Gatra,* elle est de la grandeur et de la façon de l'île de Rhodes. Il y a grande foison de villages et de belles maisons. Elle était très-peuplée de gens; mais les Espagnols et autres corsaires de mer les ont maintes fois pris et menés en servage, de sorte qu'ils sont demeurés peu de gens. Quand M. de Béthencourt y arriva, ils n'étaient environ que trois cents personnes, qu'il conquit à grand'peine et à grand travail, et qui, par la grâce de Dieu, ont été baptisés.



Moulin à bras ([2]). — D'après Barker-Webb et Sabin Berthelot.

Du côté de l'île Gracieuse, le pays et l'entrée sont si forts que nul n'y pourrait entrer par force; et de l'autre côté, vers la Guinée, qui est un pays de terre ferme occupé par les Sarrasins, le pays est assez uni; il n'y a, en fait de bois, que de petits buissons pour brûler et une sorte de bois appelé *hyguères,* dont tout le pays est garni d'un bout à l'autre, et qui porte un lait de grande vertu en médecine. Il y a grande foison de fontaines et de citernes, de pâturages et de bonnes terres à cultiver. Il y croît grande quantité d'orge, dont on fait de très-bon pain. Le pays est bien garni de sel. Les habitants sont belles gens; les hommes vont tout nus, sauf un manteau qui les couvre par derrière jusqu'au jarret, et n'ont point honte de leur nudité. Les femmes, belles et honnêtes, sont vêtues de grandes houppelandes de cuir traînant jusqu'à terre; la plus grande partie d'elles ont trois maris. Les femmes portent beaucoup d'enfants, elles n'ont point de lait en leurs mamelles, mais allaitent leurs enfants à la bouche; et pour cela, elles ont les lèvres de dessous plus longues que celles de dessus, ce qui est chose laide à voir. L'île Lancerote est une île

déposaient des offrandes de beurre et faisaient des libations avec du lait de chèvre en l'honneur d'une divinité protectrice à laquelle ils adressaient leurs prières, en élevant les mains vers le ciel. Des prêtresses, dont les mystérieuses révélations entretenaient leur crédulité, exerçaient chez eux une grande influence. L'histoire a conservé les noms de deux de ces femmes devineresses, *Tibabrin* et *Tamonanto,* sa fille, qui prédisaient l'avenir, apaisaient les dissensions et présidaient aux cérémonies religieuses. » (Viera.)

([1]) Avant l'arrivée de Béthencourt, l'île de Fortaventure était déjà connue sous le nom d'Herbanie. Abreu Galindo suppose que ce mot avait été donné à l'île par les Européens à cause des herbages qui couvraient toute l'île.

([2]) « Les anciens habitants de Lancerote et de Fortaventure réduisaient le grain en farine après l'avoir torréfié; deux petites pierres volcaniques, raboteuses et taillées en forme de meule, leur servaient de moulin à bras. Ils faisaient tourner celle de dessus avec un bâton, dont ils assujettissaient une des extrémités sur la meule, tandis que l'autre bout se mouvait dans une planchette percée d'un trou et maintenue contre le mur. Ils pétrissaient ensuite la farine avec de l'eau ou du lait, quelquefois avec du miel, dans des vases d'argile cuite. Cette espèce de *polenta,* qu'ils appelaient *gofio,* était en usage dans toutes les îles. » (Galindo.)

fort plaisante et bonne, et il y peut arriver beaucoup de marchandises, car il y a spécialement deux ports bons et aisés. Il y croît de l'orseille, qui est une marchandise très-recherchée et d'un grand profit (¹). Nous laisserons cette matière et parlerons de M. de Béthencourt, qui est au royaume de Castille, près du roi du pays.

### Chapitre LXXII. — Comment M. de Béthencourt prit congé du roi d'Espagne et revint aux îles.

Quand M. de Béthencourt en eut fini avec messire Gadifer, il reçut du roi de Castille des lettres de l'hommage qu'il avait fait des îles Canaries, et il prit congé dudit roi pour s'en retourner aux îles, car il en était besoin. Ledit Gadifer avait laissé son bâtard et quelques autres avec lui; pour cette cause, ledit sieur de Béthencourt désirait retourner le plus tôt qu'il pourrait. Il ne serait pas allé en Castille, si ce n'eût été qu'il craignait que messire Gadifer entreprît sur lui, et qu'il eût rapporté au roi de Castille quelque chose dont il n'eût pas été content, non pas qu'on pût dire qu'il eût mal servi; mais, comme j'ai dit ci-devant, il désirait avoir ses lettres toutes faites, grossoyées et scellées. Le roi lui avait auparavant baillé et fait bailler des lettres, mais elles n'étaient pas comme les dernières. Le roi lui donna plein pouvoir de battre monnaie au pays, et il lui donna le cinquième denier des marchandises qui viendraient desdites îles en Espagne. Les lettres furent passées devant un tabellion nommé Sariche, demeurant à Séville. En ladite ville de Séville on trouvera tout le fait et le gouvernement dudit de Béthencourt. Et outre que le roi était fort content de lui, plusieurs bourgeois de Séville l'aimaient fort et lui firent maintes gracieusetés, telles qu'armures, vivres, or et argent, dont il avait grand besoin. Il était fort bien connu dans ladite ville et fort aimé.

Ledit seigneur de Béthencourt prit congé du roi et s'en retourna aux îles tout joyeux, comme un homme à qui il semble que sa besogne a été bien faite, et il arriva à l'île de Fortaventure, où il fut reçu de ses gens bien joyeusement, comme vous ouïrez ci-après plus pleinement.

### Chapitre LXXIII. — Comment Béthencourt arrive en l'île de Fortaventure, sa réception et ce qui lui arriva ensuite.

Or M. de Béthencourt est arrivé en l'île d'Erbanie nommée Fortaventure, et a trouvé Annibal, bâtard de messire Gadifer, lequel vint au-devant de lui faire la révérence, et ledit seigneur le reçut honnêtement. « Monsieur, dit Annibal, qu'est devenu monsieur mon maître? » Ce dit M. de Béthencourt : « Il s'en est allé en France, en son pays. — Adonc, dit Annibal, je voudrais bien que je fusse avec lui. » Ce dit ledit sieur de Béthencourt : « Je vous y mènerai, s'il plaît à Dieu, mais quand j'aurai fait mon entreprise. — Je suis fort ébahi, dit Annibal, comment il nous a laissés sans nous envoyer quelque nouvelle. — Je pense, dit M. de Béthencourt, qu'il vous aura écrit par mon poursuivant. » Et aussi l'avait-il fait.

Ledit seigneur arriva en une forteresse nommée Richeroque, laquelle il avait fait faire, et il trouva une partie de ses gens en cette place. Il en était sorti quinze de la place en ce jour, et ils étaient allés courir sur leurs ennemis. Et leurs ennemis canariens vinrent sur eux (²), leur coururent sus vigoureusement, en tuèrent incontinent six, et les autres, moult battus et froissés, se retirèrent dans la forteresse. Alors ledit Béthencourt y mit remède bientôt. Or il y avait une autre forteresse où se tenait une partie de la

(¹) Voy. la note 1, p 23.

(²) « Les naturels de Fortaventure étaient des hommes bien constitués, forts et courageux; ceux qui habitaient la région septentrionale de l'île, connue sous le nom de *Maxorata*, se distinguaient par leur haute stature. Ils pouvaient franchir, par bonds successifs, trois lances placées parallèlement à hauteur d'homme et à différentes distances. Le ravin le plus escarpé n'arrêtait pas la fougue du berger guanche, qui s'élançait du haut de la montagne pour atteindre le jeune chevreau. » (Galindo.)

compagnie où était Annibal, et ladite forteresse se nomme Baltarhays. M. de Béthencourt partit avec sa compagnie et laissa Richeroque dépourvu, afin d'avoir plus de gens pour venir à Baltarhays. Incontinent qu'il fut parti, les Canariens vinrent rompre et détruire Richeroque ([1]), et s'en allèrent au port dit *Gardins*, à une lieue près de là, où étaient les vivres de M. de Béthencourt. Ils brûlèrent une chapelle qui y était, s'emparèrent des approvisionnements, à savoir force fer et canons, rompirent les coffres et les tonneaux, prirent et détruisirent tout ce qui était là. M. de Béthencourt assembla tout autant qu'il put trouver de gens en ladite île, car il y en avait en l'île Lancerote qui n'y pouvaient être. Le bon seigneur se mit en campagne, et ils ont eu affaire avec leurs ennemis plusieurs fois, et toujours ont eu la victoire, et spécialement en deux journées, dans lesquelles ont été tués plusieurs Canariens. Ceux qu'ils ont pu prendre vifs, ils les ont fait passer en l'île Lancerote, avec leur roi, qui était demeuré avec eux, depuis que M. de Béthencourt et Gadifer partirent de là, afin qu'il fît cultiver et rouvrir les fontaines et les citernes que M. de Béthencourt avait fait détruire pour certaine cause par Gadifer et la compagnie, durant la guerre d'entre eux, avant qu'il eût conquis le pays. Et en ces endroits il y a tant de bétail, tant privé que sauvage, qu'il est de nécessité qu'elles soient ouvertes, car autrement les bêtes ne pourraient vivre. Et ledit roi a mandé à M. de Béthencourt qu'on lui envoie du drap pour vêtements et de l'artillerie, car tous les habitants de l'île Lancerote se mettent à être archers et gens de guerre, et se sont très-vaillamment maintenus avec les chrétiens contre ceux d'Erbanie, et le font encore de jour en jour; et plusieurs d'entre eux sont morts en la guerre, en combattant et aidant les nôtres. Et ceux d'Erbanie, pour mieux soutenir leur guerre contre eux cette saison, ont mis ensemble tous les hommes au-dessus de dix-huit ans. Et il appert bien qu'ils ont eu guerre entre eux, car ils ont les plus forts châteaux que l'on puisse trouver nulle part. Ils les ont abandonnés et ne s'y retirent plus, de crainte qu'ils ne soient enclos; car ils ne vivent que de chair, et si on les enclosait en leurs forteresses, ils ne pourraient vivre, car ils ne salent point leurs chairs, ce qui fait qu'elles ne pourraient durer longtemps. Ce n'est pas merveille si entre nous, qui sommes une grande multitude de peuple en terre ferme et en grande étendue de pays, nous faisons guerre l'un contre l'autre, puisque ceux qui sont ainsi enfermés dans les îles de mer guerroient et s'occient l'un l'autre. Mais Dieu souffre toutes ces choses afin qu'en nos tribulations nous puissions avoir vraie connaissance de lui; car plus nous aurons d'adversités en ce monde, plus nous devons nous humilier devant lui. De ce qui est dit ci-dessus de la mort des gens de M. de Béthencourt, le fait arriva le septième jour d'octobre 1404.

### Chapitre LXXIV. — Comment ledit sieur de Béthencourt fit rétablir le château de Richeroque, et de ses combats contre les Canariens.

Après cela, le premier jour de novembre suivant, M. de Béthencourt revint à Richeroque et le fit remettre en état. Il envoya quérir grande quantité de ses gens en l'île Lancerote, tant de ceux du pays que d'autres, lesquels vinrent vers lui. Et puis il envoya Jean le Courtois, Guillaume d'Andrac, ceux de Lancelot et plusieurs autres, pour écouter et pour voir s'il viendrait rien sur eux. Ils s'en allaient pêchant à la ligne, quand vinrent sur nos gens soixante Canariens qui leur coururent sus. Nos gens se défendirent si bien et si vigoureusement, qu'ils s'en vinrent à l'hôtel, qui était à deux lieues françaises de là, toujours combattant avec leurs ennemis, sans perdre aucun des leurs. Mais s'ils n'eussent été assez bien approvisionnés de traits, ils ne s'en fussent jamais retournés sans perte. Et le troisième jour suivant, quelques-uns de la compagnie étaient allés avec ceux de l'île Lancelot, les mieux armés qu'ils purent trouver: ils se rencontrèrent avec leurs ennemis qui leur coururent sus, et combattirent longue-

([1]) Le district d'Oliva, le plus septentrional de l'île, comprend dix hameaux, au nombre desquels est celui de Richeroque, où l'on voit les ruines du château de ce nom, que Béthencourt avait fait construire.

Si ces peuples eussent été unis et solidaires, ils auraient pu opposer aux Européens une plus longue résistance, et peut-être seraient-ils sortis vainqueurs de la lutte. Mais par suite de leur isolement et de leurs divisions, les Lancerotains aidèrent à soumettre les indigènes de Fortaventure, comme plus tard ils furent employés les uns et les autres à l'asservissement de Canarie, et comme les habitants de cette dernière île furent eux-mêmes les instruments de la conquête de Ténériffe.

ment, mais à la fin ceux d'Erbanie furent déconfits et mis en déroute. Item, tantôt après, Jean le Courtois et Annibal (bâtard de Gadifer) partirent de Baltarhays. M. de Béthencourt était à Richeroque, où il le faisait rétablir. Lesdits Courtois et Annibal prirent des compagnons de l'île Lancelot et s'en allèrent à l'aventure. Ils vinrent à un village, où ils trouvèrent une partie des gens du pays assemblés, leur coururent sus, les combattirent bien âprement, en telle manière que leurs ennemis furent déconfits, et qu'il en mourut sur la place dix, dont l'un était un géant de neuf pieds de long ([1]). M. de Béthencourt leur avait expressément défendu que nul ne l'occît, s'il était possible, et qu'ils le prissent vif; mais ils dirent qu'ils n'auraient pu autrement faire, car il était si fort et combattait si bien contre eux que, s'ils l'eussent épargné, ils étaient en aventure d'être tous déconfits et morts. Annibal et quelques-uns de la compagnie s'en retournèrent à l'hôtel bien battus et navrés, et ils ramenèrent avec eux mille chèvres à lait.

### Chapitre LXXV. — Diverses rencontres et combats contre les Canariens.

En ce temps et auparavant ledit bâtard de Gadifer et quelques-uns de ses alliés portaient envie aux gens de M. de Béthencourt, par qui a été faite toute la conquête, le commencement et la fin, et malgré cela, s'ils eussent pu être les plus forts, ils auraient fait affront aux gens dudit sieur de Béthencourt. Mais quelque chose qu'on lui dît, il dissimulait toujours, parce qu'il avait besoin d'eux et parce qu'il était en pays étranger et ne voulait point qu'on leur fît nul déplaisir, sinon en cas de nécessité. Cependant Jean le Courtois et des compagnons de la maison de mondit seigneur s'armèrent très-bien comme pour aller combattre contre leurs ennemis. Il était bien matin quand il vinrent; aussi pensait-on qu'ils allaient en embuscade; car il n'y avait pas quatre jours que beaucoup de Canariens s'étaient embarqués pensant rencontrer quelques-uns des nôtres; il n'y avait guère de temps qu'ils nous avaient bien battus, tellement qu'ils nous ont renvoyés à l'hôtel, les têtes sanglantes et les bras et les jambes rompus de coups de pierres. Car ils n'ont point d'autres armes, et croyez qu'ils jettent et manient une pierre beaucoup mieux que ne fait un chrétien; il semble que ce soit un carreau d'arbalète quand ils la jettent; et ils sont gens fort légers et courent comme des lièvres. Grâce à Dieu, quelque mal qu'ils nous fissent, ils n'eurent aucun des nôtres. Il advint, quelques jours après, que les enfants qui gardaient les bêtes trouvèrent les lieux où les Canariens avaient couché la nuit. Ils le vinrent dire où Annibal était logé, pendant que ceux de Béthencourt tiraient de l'arc et de l'arbalète, et ils leur dirent comment ils avaient trouvé la trace des ennemis. Un nommé d'Andrac, qui avait servi Gadifer, demanda aux autres s'ils voulaient aller avec eux pour voir s'ils pourraient rencontrer les Canariens; mais ils avaient d'autres desseins et n'y allèrent point. Six des compagnons de Gadifer y allèrent incontinent (car ils n'étaient pas plus nombreux, sinon deux autres qui restaient pour garder le logis où ils se tenaient), et ils allèrent de nuit, ayant chacun son arc en sa main, s'embusquer sur une montagne près de là où les Canariens avaient été l'autre nuit avant. Le lendemain matin d'Andrac, accompagné des compagnons de l'hôtel de mondit seigneur et de ceux de l'île Lancelot, partit pour aller les rejoindre, et ils avaient avec eux des chiens comme s'ils allaient se divertir en bas de l'île. Quand ils furent au pied de la montagne où était notre embuscade, ils avisèrent leurs ennemis qui les suivaient. Alors les nôtres envoyèrent un des compagnons pour dire à d'Andrac de gagner la montagne, car les Canariens étaient en grand nombre. Ils montèrent en haut de la montagne, et les ennemis les côtoyaient comme s'ils les voulaient enclore. Alors nos gens descendirent à leur rencontre; un de nos compagnons se battit avec eux et abattit d'un coup d'épée un Canarien qui pensait le saisir entre ses bras. Les autres s'enfuirent quand ils virent si clairement nos gens réunis contre eux; ils se retirèrent aux montagnes et nos gens revinrent à l'hôtel.

([1]) Abreu Galindo a parlé aussi du tombeau d'un autre géant de Fortaventure bien plus grand; mais il y a évidemment exagération dans les dimensions qu'il lui attribue.

**Chapitre LXXVI. — Comment le sieur de Béthencourt envoya Jean le Courtois parler à Annibal, qui était à Baltarhays.**

Ensuite, M. de Béthencourt envoya Jean le Courtois et quelques autres à la tour de Baltarhays [1] parler à Annibal et à d'Andrac, serviteurs de Gadifer (car ils disaient beaucoup de paroles qui ne plaisaient point à mondit sieur), et il leur manda par ledit Courtois qu'ils tinssent le serment qu'ils devaient. Ils répondirent qu'ils voulaient se garder de mal faire. Alors Jean le Courtois demanda à Annibal pourquoi ils avaient déchiré une lettre que M. de Béthencourt avait envoyée. Ils répondirent que cela avait été fait par la volonté d'Alphonse Martin et d'autres. Il y eut beaucoup de paroles qui seraient trop longues à raconter. Jean le Courtois demanda par un truchement les prisonniers canariens qui étaient entre les mains de cet Annibal. On lui en avait bien baillé en garde une trentaine qui étaient départis à différentes vacations, comme à garder les bêtes ou à autres choses auxquelles on les avait mis. Quand ils furent venus, Jean le Courtois dit à son truchement qu'il les menât en son logis, et ainsi fut fait. D'Andrac fut moult outré et courroucé contre lui, et dit qu'il ne lui appartenait point de faire cela, qu'il n'avait point à leur commander, et que Gadifer seul en avait la puissance. Jean le Courtois lui répondit que Gadifer n'avait nulle puissance. « Prenez, dit-il, que vous soyez ou ayez été son serviteur, vous n'avez plus, ni lui, aucune puissance en cet endroit. Il a plu à M. de Béthencourt que je sois son lieutenant, tout indigne que je suis; mais puisqu'il lui plaît, je le servirai ainsi que je dois faire. Mais je suis ébahi de ce que vous osez faire, car je sais bien que Gadifer a fait tout ce qu'il a pu envers M. de Béthencourt notre maître; et ils ont si bien fait l'un et l'autre que ledit Gadifer, que vous dites être votre maître, ne reviendra jamais en ce pays pour y rien demander. » Ledit Andrac fut moult courroucé d'ouïr dire telles paroles; et il le requit qu'il se départît de faire et dire un tel déshonneur de son maître, qu'il n'avait pas desservi M. de Béthencourt, et que sans monsieur leur maître la conquête des îles ne serait pas si avancée qu'elle est. « Mais je vois bien que je suis trop faible pour résister contre vous; je fais clameur contre vous et demande l'aide de tous les rois chrétiens, comme il convient en pareil cas. » Ledit d'Andrac et Annibal étaient principalement courroucés de ce qu'on leur voulait enlever leur part des prisonniers; ce n'était pourtant pas l'intention de M. de Béthencourt, qui depuis les apaisa. Mais ledit Andrac et Annibal avaient toujours été envieux des gens de mondit seigneur; s'ils eussent été les plus forts, ils leur eussent fait déplaisir il y a longtemps; mais ceux de M. de Béthencourt étaient toujours dix contre un. Quand ledit Annibal et d'Andrac virent qu'ils ne pourraient faire autre chose et que ceux de M. de Béthencourt ne tenaient compte d'aucune de leurs paroles, il fallut qu'ils obéissent. Ledit Jean le Courtois s'en alla avec ses prisonniers et s'en vint vers M. de Béthencourt, à Richeroque. Il commença à lui dire qu'il avait trouvé de terribles gens et bien orgueilleux, qui ont répondu fort fièrement. « Et qui est-ce? dit M. de Béthencourt. — C'est, dit Jean le Courtois, Annibal et d'Andrac, parce que j'ai voulu avoir les prisonniers qu'ils avaient. Les autres y ont part aussi bien qu'eux et il ne leur appartient pas d'en avoir la garde. Il semble, à les ouïr parler, qu'ils doivent être seigneurs du pays et qu'on n'eût rien fait s'ils n'y eussent été. Et, en bonne foi, Monsieur, s'il n'eût tenu qu'à eux, ni vous ni vos gens ne seriez pas ainsi que vous êtes, et je pense que vous l'avez bien aperçu. — Taisez-vous, dit Monsieur, il ne faut point que vous m'en parliez, car je sais ce qui se passe depuis longtemps. Je pense que leur maître leur a écrit de ses nouvelles et la besogne qu'il a faite en Castille près du roi. Je ne serais pas content que vous leur fissiez quelque tort, et je veux qu'ils aient leur part et portion des prisonniers comme les autres. Au surplus, j'y mettrai si bon remède que chacun sera content. Quand je m'en irai, je les emmènerai avec moi en leur pays; ainsi on en sera délivré. Il ne faut pas faire tout ce que l'on serait en droit de faire; on doit toujours se contraindre et garder son honneur plus que son profit. » Quelques jours après, ledit Courtois envoya un nommé Michelet Helye et d'autres en sa compagnie vers Annibal et d'Andrac; il leur dit que Courtois leur mandait, de par M. de Béthencourt, que

[1] Dans le val Tarahal.

l'on lui envoyât toutes les femmes canariennes qu'ils avaient. D'Andrac répondit que Courtois n'en aurait pas par lui; qu'ils ne les pourraient avoir que par force et par outrage, comme ils avaient pris les autres prisonniers, car il ne voulait pas combattre contre lui ni contre d'autres. Après que Jean le Courtois eut eu la réponse, il vint, fit sa tentative, et trouva les compagnons plus affairés que de longtemps ils n'avaient été, couvrant leurs maisons à cause de la force du temps et de la pluie qu'il faisait. Il y avait peu de gens à l'hôtel, qui vinrent cependant, suivant leur résolution, et se mirent entre l'hôtel et eux. Ceux de Jean le Courtois se mirent à côté d'une tour qui était là. Quand d'Andrac vit cela, il y accourut tant qu'il put courir et commença à leur dire : « Qu'est ceci, beaux seigneurs? que nous pensez-vous faire? Ne vous suffit-il du déshonneur et de la vilenie que vous nous avez faits à notre maître messire Gadifer? Ne nous avez-vous pas fait assez de mal? Ne vous souvient-il pas de l'aide qu'au temps passé nous vous avons donnée? car il nous semble que vous n'en faites point de compte. » Alors Jean le Courtois dit : « Faites-nous mettre ces femmes dehors. » Et il commanda à ses gens que l'on rompît tout et que l'on fît tant qu'on les eût. Alors un Allemand demanda en son langage du feu pour brûler la tour. D'Andrac l'entendit bien et dit : « Beaux seigneurs, vous pouvez bien tout brûler si vous voulez. » Et il leur dit beaucoup de paroles qui seraient trop longues à dire et à raconter. Mais il leur dit qu'ils faisaient grand déshonneur à M. de la Salle de prendre ainsi son hôtel et ses biens « qu'il nous avait laissés en garde; et vous ne faites pas bien, et je prends ceux-ci à témoin de l'outrage que vous nous faites. » Alors Jean le Courtois dit que non-seulement l'hôtel, mais tout le pays, était à M. de Béthencourt, et que ledit sieur en était roi, seigneur et maître, et que dès avant que messire Gadifer partît des îles il le savait bien. « Je suis bien ébahi, dit Courtois, comme vous osez vous rebeller contre M. de Béthencourt qui, encore à présent, est en cette île; et, quand il l'apprendra, il vous en saura peu de gré. Et, qui plus est, votre maître est en son pays qui est si loin d'ici; et, qui plus est, il a fait tout son effort près du roi de Castille, si bien qu'il s'en est allé en France, et pourtant il est parti assez d'accord avec M. de Béthencourt. Si vous me croyez, vous viendrez vers mondit sieur : il est tel qu'il vous traitera mieux que vous ne l'avez mérité. » D'Andrac et Annibal dirent : « Nous irons vraiment, et je crois fermement qu'il nous fera raison et qu'il nous fera rendre nos prisonniers ou telle part que nous devrons avoir. » Ledit Courtois entra dans la tour et dans l'hôtel, prit les femmes et les emmena avec tous les autres Canariens en l'île Lancerote; et enfin ils partirent et s'en allèrent.

### Chapitre LXXVII. — Comment les deux rois sarrasins de l'île d'Erbanie parlementèrent pour se rendre et se faire chrétiens.

Peu de temps après, ceux de l'île d'Erbanie, ignorant la discorde d'entre nous, voyaient la guerre que M. de Béthencourt leur avait faite et considéraient qu'ils ne la pourraient longtemps soutenir à l'encontre de ce seigneur et des chrétiens, et que les chrétiens étaient armés et artillés, tandis qu'eux-mêmes ne l'étaient pas; car, comme je l'ai dit autrefois, ils n'ont aucune armure et ne sont vêtus que de peaux de chèvre et de cuir ([1]), et aussi ne se revengent que de pierres et de lances de bois non ferrées qui pourtant faisaient beaucoup de mal. Quoiqu'ils voient bien qu'ils ne pourraient longtemps durer, ils sont dispos et allègres; et, vu la relation de quelques-uns d'entre eux, qui ont été prisonniers, et ce qu'ils leur ont rapporté de la manière du gouvernement des chrétiens, et de leur entreprise, et comme ils traitent gracieusement tous ceux qui veulent être leurs sujets, ils ont décidé qu'ils viendraient vers ledit sieur de Béthencourt, qui était le chef de la compagnie, roi et seigneur du pays, comme tout nouveau conquérant sur les mécréants. Car jamais ils ne furent chrétiens, et jamais aucun chrétien, que l'on

([1]) Au lieu du manteau de leurs voisins de Lancerote, les naturels de Fortaventure portaient des jaquettes de peau de mouton qui descendaient jusqu'à mi-cuisse, et dont les manches très-courtes laissaient les bras demi-nus. Les souliers ou *maho* étaient aussi de peau de chèvre dont le poil tourné en dehors, et les bonnets, de forme plus conique à Fortaventure que dans les autres îles, étaient de même nature et ornés par devant de trois grandes plumes. Les femmes avaient une coiffure semblable, mais leurs bonnets étaient serrés autour de la tête avec une bande de cuir qu'elles teignaient en rouge. (Galindo.)

sache, n'avait entrepris leur conquête. Et il est vrai qu'ils sont en cette île d'Erbanie deux rois qui ont longtemps eu ensemble une guerre dans laquelle il y a eu, en plusieurs fois, beaucoup de morts, tant qu'ils sont bien affaiblis; et, comme il est ci-devant dit, il est bien visible qu'ils ont été en guerre entre eux, car ils ont des châteaux bâtis à leur manière comme on n'en pourrait trouver nulle part (¹). Ils ont aussi un très-grand mur de pierre qui s'étend tout au travers du milieu du pays, d'une mer à l'autre (²).

### Chapitre LXXVIII. — Comment les deux rois envoyèrent un Canarien vers ledit sieur de Béthencourt.

Or il est venu vers M. de Béthencourt un Canarien qui a été envoyé par les deux rois païens d'Erbanie. Ils lui mandent qu'il lui plaise qu'ils viennent vers lui en trêve, qu'ils avaient grand désir de le voir et de lui parler, et que leur vouloir et désir était d'être chrétiens. Quand M. de Béthencourt eut entendu cela par un truchement qu'il avait, il fut bien fort joyeux. Il rendit réponse audit Canarien par son truchement que, quand il leur plaira de venir pour faire ce qu'il rapportait et disait, il leur ferait très-bonne chère et joyeuse, et qu'ils seront les très-bienvenus quand ils viendront. Ledit Canarien s'en retourna avec un Canarien nommé Alphonse qui s'était fait chrétien et auquel on fit très-bonne chère. Quand ils furent arrivés, les deux rois furent fort joyeux en entendant la réponse qu'avait faite M. de Béthencourt. Ils voulaient retenir Alphonse le truchement pour qu'il les conduisît quand ils iraient vers mondit seigneur; mais il ne le voulut pas, car on ne le lui avait pas commandé. Alors les rois le firent conduire sûrement jusqu'à l'hôtel de mondit sieur. Ledit Alphonse lui rapporta tout ce qu'ils avaient dit et fait, et un beau présent de je ne sais quel fruit qui croît en pays bien lointain et odorait si très-bon que c'était merveille (³).

### Chapitre LXXIX. — Comment les deux rois furent baptisés avec tous leurs gens, et comment le sieur de Béthencourt prit congé d'eux et des siens pour aller faire un voyage en France, et de l'ordre qu'il donna aux îles avant son départ.

Il est venu premièrement un des rois vers M. de Béthencourt, celui du côté de l'île Lancerote (⁴); lui et ses gens qu'il avait amenés étaient au nombre de quarante-deux. Ils furent baptisés le dix-huitième jour de janvier 1405, et il fut nommé Louis. Trois jours après, vinrent vingt-deux personnes qui furent baptisées ce jour même. Le vingt-cinquième jour du même mois de janvier, le roi qui était du côté de la Grande-Canarie (⁵) vint vers ledit seigneur avec quarante-six de ses gens. Ils ne furent pas baptisés ce jour-là, mais trois jours après, et ledit roi fut nommé Alphonse. Et depuis lors ils venaient tous se faire baptiser, puis les uns, puis les autres, selon qu'ils étaient logés et épars par le pays, tant qu'aujourd'hui, Dieu merci, ils sont tous chrétiens. On apporte les petits enfants, dès qu'ils sont nés, en la cour de Baltarhays, et ils sont baptisés là, dans une chapelle que M. de Béthencourt a fait faire; ses gens vont et viennent avec eux, leur administrant ce qu'il faut de tout ce que l'on peut trouver. Ledit seigneur a commandé qu'on leur fasse la plus grande douceur que l'on pourra.

Il ordonna, en présence des deux rois, que Jean le Courtois serait toujours son lieutenant comme il

(¹) De toutes ces constructions, on ne trouve plus aujourd'hui que les ruines du château de Zonzamas, situées dans la partie centrale de l'île. De grands blocs de pierre brute forment, dans cet endroit, une enceinte circulaire. Leur disposition n'a rien de bien artistique; cependant ces quartiers de roches sont entassés là dans un certain ordre, et leur assemblage dénote encore quelque chose de monumental. (Barker-Webb et Sabin Berthelot.)

(²) Le rempart gigantesque qui traversait l'isthme de Pared d'orient en occident, sur un espace d'environ quatre lieues, divisait le pays en deux principautés : celle de Maxorata, au nord, embrassant la majeure partie de l'île, et celle de Handia, au sud, comprenant toute la presqu'île de ce nom.

(³) Les présents précédaient toujours, chez eux, les traités de paix.

(⁴) Le chef de Maxorata, que nos auteurs appellent aussi roi sarrasin.

(⁵) Le chef de la presqu'île de Handia, désigné aussi sous le nom de roi païen.

avait été, et qu'il voulait s'en aller faire un tour en France, en son pays, où il demeurerait le moins qu'il pourrait. Ainsi fit-il, car il eut si bon temps qu'il n'y demeura que le temps d'aller et de venir, quatre mois et demi. Il ordonna à messire Jean le Verrier et à messire Pierre Bontier de demeurer toujours pour enseigner la foi catholique. Il emmena le moins qu'il put de gens avec lui, sinon trois Canariens et une Canarienne, à cette fin qu'ils vissent la manière d'être du royaume de France, pour en rendre compte quand il les ramènerait au pays de Canarie. Le dernier jour de janvier, il partit de l'île d'Erbanie en pleurant de joie, et tous les autres de l'île pleuraient de ce qu'il s'en allait, et plus encore les Canariens que les autres, car ledit seigneur les avait doucement traités. Il emmena aussi avec lui quelques-uns des gens de Gadifer, non pas d'Andrac ni Annibal, et il partit : Dieu veuille le conduire et reconduire !

CHAPITRE LXXX. — Comment le sieur de Béthencourt partit des îles et arriva au port de Harfleur, et de là en son hôtel; et de la bonne chère qui lui fut faite par tous les siens.

Ledit seigneur de Béthencourt partit de l'île d'Erbanie, se mit en mer, et cingla si bien qu'en vingt et un jours il arriva au port de Harfleur. Il y trouva messire Hector de Bracqueville, qui lui fit grande bienvenue, et plusieurs du pays qui le connaissaient. Il ne fut que deux nuits à Harfleur avant d'aller à Grainville, en son hôtel, et là il trouva messire Robert de Bracquemont, chevalier et proche parent, oncle dudit sieur. Ledit seigneur lui avait donné pour un certain temps la terre de Béthencourt et la baronnie de Grainville, et lui en faisait certaine somme de deniers chaque année. Ledit Bracquemont ne sut rien de son arrivée que quand on lui dit qu'il était au bout de la ville de Grainville ; alors il sortit du château, et ils se rencontrèrent sur le marché. Il ne faut pas demander s'ils se firent grande chère l'un à l'autre. Les gentilshommes d'alentour y vinrent, et ceux de la ville qui étaient hommes dudit seigneur de Béthencourt. On ne pourrait dire la chère qu'on lui faisait tous les jours. Il ne cessait de venir de ses parents et autres gentilshommes du pays. Il y vint messire Ystache d'Erneville et son fils Ytasse, le baron de la Heuse et plusieurs autres grands seigneurs que je ne saurais dire. Ils avaient bien ouï parler de la conquête des îles de Canarie, et de la grande peine et travail que ledit seigneur y avait eus, car M$^{me}$ de Béthencourt, que ledit seigneur avait renvoyée du royaume d'Espagne, avait apporté les premières nouvelles de la conquête, ainsi que Berthin de Berneval, qui s'en était venu sans congé, et n'y a pas eu un fort grand honneur, comme vous avez pu ouïr ci-devant. Et puis ledit seigneur écrivait fort souvent, de sorte qu'on avait toujours des nouvelles.

M. de Béthencourt ne trouva point sa femme à Grainville, car elle était à Béthencourt. Il l'envoya quérir; et quand elle fut venue, il ne faut point demander la joie qu'ils eurent tous deux. Jamais monsieur ne fit si grande chère à madame; il lui donna et apporta des nouvelles du pays de par delà. Messire Renaut de Béthencourt, frère dudit seigneur, vint avec ladite dame. Et quand ledit seigneur eut été à Grainville environ huit jours, ledit messire Ytasse d'Erneville et d'autres voulurent prendre congé de lui. Alors il leur dit que le plus tôt qu'il pourrait il retournerait en Canarie, qu'il emmènerait le plus qu'il pourrait de gens du pays de Normandie, et que son intention était de conquérir la Grande-Canarie, s'il pouvait, ou au moins il lui baillerait une touche. Ledit messire Ytasse, qui était présent, dit que, s'il lui plaisait, il irait. « Mon neveu, dit M. de Béthencourt, je ne vous veux pas donner cette peine, je prendrai avec moi de plus légères gens que vous. » Plusieurs gentilshommes qui étaient là s'offrirent aussi, comme un nommé Richard de Grainville, parent dudit seigneur; un Jean de Bouille, qui y alla; un nommé Jean du Plessis, qui y fut aussi; Maciot de Béthencourt et quelques-uns de ses frères, qui y furent; et plusieurs autres, dont la plus grande partie y furent avec ledit seigneur et des gens de plusieurs conditions. « Car, dit M. de Béthencourt, j'y veux mener des gens de tous les métiers que l'on connaisse. Et quand ils y seront, il ne faut point douter qu'ils seront en bon pays pour vivre bien à l'aise, et sans grande peine de corps. Je donnerai à ceux qui viendront assez de terre pour labourer, s'ils veulent prendre cette peine. Il y a beaucoup de gens de métier en ce pays qui n'ont pas un pied de terre et qui vivent à grand'peine, et s'ils veulent venir par delà, je leur promets que je les

traiterai le mieux que je pourrai, et mieux que nuls qui y puissent venir, et beaucoup mieux que les gens du pays même qui se sont faits chrétiens. »

Chacun prit congé dudit sieur, excepté messire Renaut de Béthencourt, son frère, et messire Robert de Bracquemont, qui demeurait au château de Grainville quand il arriva. Et bientôt après tout le pays sut que M. de Béthencourt voulait retourner auxdites îles de Canarie, et qu'il voulait des gens de tout métier, et gens mariés et à marier, comme il les pourrait trouver, et ayant bonne volonté d'y aller. En sorte que vous eussiez vu venir tous les jours dix, douze et même trente personnes qui s'offraient à lui tenir compagnie, sans demander nuls gages. Même il y en avait qui étaient contents de venir avec leur provision de vivres. Ledit seigneur réunit, d'une manière ou d'une autre, beaucoup de gens de bien. Il y mena huit-vingts hommes de défense, dont vingt-trois amenèrent leurs femmes. Premièrement Jean de Bouille, Jean du Plessis, Maciot de Béthencourt et quelques-uns de ses frères, qui tous étaient gentilshommes, vinrent avec ledit seigneur, et les autres étaient tous gens mécaniques et de labour. Il y en eut onze de Grainville, dont l'un avait nom Jean Anice, et un autre Pierre Girard. Il y en eut trois de Bouille, de Havouard et de Beuzeuille; beaucoup des villages de Caux; de Béthencourt, il y eut Jean le Verrier et Pierre Loisel, et quatre ou cinq autres de Picy et des pays environnants. Il y en avait de tous métiers; et quand ledit seigneur eut le nombre qu'il voulait avoir, il fit ses apprêts pour s'en retourner en Canarie. Il acheta une nef qui était à messire Robert de Bracquemont, et il eut ainsi pour le voyage deux nefs qui étaient siennes, et il fit la plus grande diligence qu'il put pour s'en retourner en Canarie. Et quand il eut fait ses apprêts et qu'il eut mandé à tous ceux qui voulaient venir avec lui qu'ils fussent prêts à partir le sixième jour de mai suivant, et qu'ils se trouvassent à Harfleur, où étaient les deux barques, il manda à tous ses amis et voisins qu'il partirait audit jour, et que le premier de mai il prendrait congé de ses amis et payerait sa bien-allée. Les siens chevaliers et gentilshommes se trouvèrent en ce jour à son hôtel de Grainville, et là furent reçus par ledit sieur, qui leur fit grand'chère. Et il y eut plus de dames et damoiselles que je ne saurais dire ni écrire. La fête et la chère durèrent trois jours accomplis. Au quatrième, ledit sieur partit de Grainville et s'en alla attendre sa compagnie à Harfleur, ledit sixième jour de mai. Le neuvième jour, ledit sieur et sa compagnie se mirent en mer, et ils eurent vent à désir.

### Chapitre LXXXI. — Comment le sieur de Béthencourt arrive à Lancerote, où il est reçu à grande chère des siens et de ceux du pays.

Or M. de Béthencourt partit le neuvième jour de mai 1405, et cingla tant qu'il descendit à l'île Lancerote et à l'île Fortaventure. Trompettes et clairons sonnaient, et tabourins, menestrés, harpes, rebequets, bucines, et toutes sortes d'instruments. On n'eût pas ouï Dieu tonner au milieu de la mélodie qu'ils faisaient; et tant que ceux d'Erbanie aussi bien que ceux de Lancelot furent tout ébahis, et spécialement les Canariens (¹). Ledit seigneur ne pensait pas avoir amené tant d'instruments, mais ledit seigneur ne se doutait pas qu'il y avait beaucoup de jeunes gens qui en jouaient et avaient apporté leurs instruments avec eux. Aussi Maciot de Béthencourt, qui, en partie, avait eu la charge de s'enquérir quels compagnons c'étaient, conseillait audit sieur de les prendre suivant qu'ils lui semblaient qu'ils étaient propres et habiles. Bannières et étendards étaient étendus, et tous les compagnons étaient en leur habillement quand ledit sieur descendit à terre. Ils étaient assez honnêtement habillés. M. de Béthencourt leur avait donné à chacun un hoqueton, et à six gentilshommes qui étaient avec lui ils étaient argentés, ce que ledit seigneur paya; néanmoins, il y en avait beaucoup d'autres argentés; mais qui les avait, les payait. Jamais M. de Béthencourt n'arriva si glorieusement. Quand le navire ne fut plus qu'à une demi-lieue, les gens de l'île Lancerote virent et s'aperçurent bien que c'était leur roi et seigneur. Vous

(¹) « Ces peuples, dit le père Galindo, étaient humains, sociables et fort joyeux, grands amateurs du chant et de la danse; leur musique, qu'ils accompagnaient de claquements de mains et de battements de pieds exécutés en mesure, était toute vocale. »

eussiez vu de la nef les Canariens, femmes et enfants, qui venaient au rivage au-devant de lui, et disaient et criaient en leur langage : « Voici venir notre roi! » Et ils étaient si joyeux qu'ils sautaient, se serraient et s'embrassaient de joie; et il paraît bien clairement qu'ils avaient grande joie de sa venue, et il ne faut pas douter que ceux que ledit sieur laissa aux îles d'Erbanie et de Fortaventure n'eussent autant de joie. Et, comme j'ai dit, les instruments qui étaient aux barques faisaient si grande mélodie, que c'était belle chose à ouïr, dont les Canariens étaient tout ébahis, et qui leur plaisait terriblement.

Quand M. de Béthencourt fut arrivé à terre, il ne faut pas demander si tout le peuple lui fit grand accueil. Les Canariens se couchaient à terre ([1]), en pensant lui faire le plus grand honneur qu'ils pouvaient, c'était à dire qu'en se couchant ainsi ils étaient à lui corps et biens. Ledit seigneur les reçut et leur fit le plus grand accueil qu'il put, et spécialement au roi, qui s'était fait chrétien. Ceux de l'île de Fortaventure surent bien que leur roi et seigneur était arrivé en l'île Lancerote. Jean le Courtois, lieutenant dudit seigneur, prit un bateau, et six compagnons avec lui, dont Annibal et un nommé de la Boissière faisaient partie; ils vinrent à l'île Lancerote vers ledit seigneur et lui firent la révérence comme il convenait. Alors M. de Béthencourt demanda à Jean le Courtois comment tout allait. « Monsieur, tout va bien et de mieux en mieux. Je pense et crois que vos sujets seront bons chrétiens, car ils ont beau commencement et sont si joyeux de votre arrivée, que jamais personne ne pourrait l'être davantage. Les deux rois chrétiens voulaient s'en venir avec moi, mais je leur ai dit que vous y viendriez bientôt, et que je ne retournerais point, si ce n'est avec vous. — Ainsi ferez-vous, dit ledit sieur; j'irai demain, s'il plaît à Dieu. »

Ledit seigneur et la plupart des siens furent logés à Rubicon, au château. Il ne faut pas demander si les gens que ledit seigneur avait amenés dernièrement de Normandie étaient ébahis de voir le pays et les Canariens, habillés comme ils l'étaient; car, comme je l'ai dit ci-devant, ils ne sont habillés que par derrière, et de cuir de chèvre, et les femmes sont vêtues de houppelandes de cuir jusques à terre ([2]). Ils étaient bien joyeux de voir le pays, qui leur plaisait fort, et plus ils le regardaient, plus il leur plaisait. Ils mangeaient de ces dattes et des fruits du pays qui leur semblaient fort bons, et rien ne leur faisait aucun mal. Ils étaient fort joyeux de s'y trouver, et il leur semblait qu'ils vivraient bien au pays. Je ne saurais vous rien dire si ce n'est qu'ils étaient fort contents. Ils le seront encore plus quand ils verront l'île d'Erbanie. Monsieur demanda à Annibal comment il le trouvait et ce qu'il lui semblait de sa compagnie. « Monsieur, dit Annibal, il me semble que si d'abord on fût venu de cette manière, les choses n'eussent pas duré aussi longtemps qu'elles ont fait, et l'on serait plus avancé encore qu'on ne l'est. C'est une fort belle et fort honnête compagnie que celle que vous avez; et quand les autres Canariens des autres îles qui ne sont point chrétiens verront si belle ordonnance, ils s'émerveilleront plus qu'ils n'ont fait. — C'est bien mon intention, dit monsieur, d'aller voir la Grande-Canarie, et de leur bailler une touche. »

**Chapitre LXXXII. — Comment le sieur de Béthencourt fut bien reçu en l'île de Fortaventure, et comment il partit de là pour aller à la conquête de la Grande-Canarie; comment il toucha à l'Afrique, et comment ses vaisseaux furent écartés.**

M. de Béthencourt partit de l'île Lancerote pour aller en l'île de Fortaventure, et il prit tous les gens qu'il avait amenés. Quand il y fut arrivé, vous eussiez vu là un grand nombre de Canariens qui étaient arrivés à la rive de la mer à la rencontre de leur roi et seigneur; et les deux rois qui s'étaient faits chrétiens y étaient. Il ne faut pas demander si eux et tous les autres du pays étaient joyeux. On ne saurait dire la joie qu'ils exprimaient à leur façon et manière; ils volaient tous de joie. Ledit seigneur arriva

([1]) La coutume de se coucher par terre, en témoignage de respect et de soumission, existait à Fortaventure et à l'île Lancerote.

([2]) Le *tamarco*, manteau de peau de chèvre, qui était cousu avec des ligaments de cuir aussi fins que le fil commun, ne dépassait pas les genoux.

à Richeroque, qu'il trouva bien fort et bien rhabillé; car Jean le Courtois y avait fait beaucoup travailler depuis que ledit seigneur était parti. Lesdits deux rois chrétiens vinrent encore s'offrir audit seigneur, qui leur fit le plus grand accueil qu'il put et les retint à souper avec lui.



Le cap Bojador. — D'après le *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, par C.-P. de Kerhallet.

Ledit seigneur ne les entendait point, mais il avait un truchement qui parlait le français et leur langage, et au moyen duquel on entendait ce qu'ils disaient. Et tandis que ledit sieur soupait, il y avait des ménestriers qui jouaient, et les deux rois ne pouvaient manger, du plaisir qu'ils prenaient à ouïr lesdits ménestriers, et aussi de voir ces hoquetons brodés. Car il y en avait bien cinquante-quatre, fort chargés d'orfévrerie; et il y en avait d'autres qui s'habillaient à qui mieux mieux, à l'envi l'un de l'autre, spécialement des fils des hommes dudit seigneur qui étaient de Grainville et de Béthencourt. Et lesdits rois dirent que si d'abord nous fussions venus en ce point, ils eussent été vaincus il y a longtemps, et qu'il ne tiendrait qu'au roi de conquérir encore beaucoup de pays. Lesdits Canariens n'appellent pas autrement M. de Béthencourt que le roi, et le tenaient pour tel.

« Or çà, dit M. de Béthencourt, mon intention est de faire une course à la Grande-Canarie et de savoir ce que c'est. — Monsieur, dit Jean le Courtois, ce sera bien fait; il me semble qu'ils ne dureront guère, pourvu qu'il plaise à Dieu qu'on puisse avoir quelque connaissance du pays et de son entrée. — J'ai intention, dit Annibal qui était présent, d'y mouiller mes soupes et d'y gagner bon butin. J'y ai autrefois été : il me semble que ce n'est pas si grand'chose qu'on dit. — Ah! dit Monsieur, si, c'est grand'chose : je suis averti qu'ils sont dix mille gentilshommes, ce qui est bien grand'chose, et nous ne comptons pas devant eux. Mais nous tâcherons d'y aller, afin de connaître le pays pour le temps à venir, et ne fût-ce que pour connaître les ports et passages du pays. S'il plaît à Dieu, il viendra quelque bon prince de quelque pays qui les conquerra et autres choses avec : Dieu par sa grâce le veuille faire ainsi! Il faut

voir quand j'y pourrai aller et qui je laisserai par ici. Quant au regard de vous, Jean le Courtois, vous viendrez avec moi au voyage. — Eh bien, Monsieur, dit le Courtois, j'en suis bien fort joyeux. — Je laisserai Maciot de Béthencourt, dit M. de Béthencourt, afin qu'il connaisse le pays, car mon intention n'est point de le ramener en France. Je ne veux plus que ce pays soit sans le nom de Béthencourt et sans quelqu'un de mon lignage (¹). — Monsieur, dit Jean le Courtois, s'il plaît à Dieu, je m'en retournerai avec vous en France. Je suis un mauvais mari : il y a cinq ans que je ne vis ma femme, et, à la vérité, elle n'en souffrait pas trop. »

Et quand Monsieur eut soupé, chacun s'en alla où il devait aller. Le lendemain, ledit seigneur s'en alla à Baltarhays (²), et là un enfant canarien fut baptisé pour la bienvenue dudit seigneur, qui en fut le parrain et le nomma Jean. Il fit apporter à la chapelle des vêtements, une image de Notre-Dame et des parements d'église, et un fort beau missel, et deux petites cloches, chacune d'un cent pessant. Il ordonna qu'on appelât la chapelle *Notre-Dame de Béthencourt* (³). Et messire Jean le Verrier fut curé du pays et y vécut bien aise le reste de sa vie.

Quand M. de Béthencourt eut été un certain temps au pays, il prit jour pour aller à la Grande-Canarie. Il ordonna que ce serait le sixième jour d'octobre 1405; et en cette journée, il fut prêt à y aller avec les nouveaux hommes qu'il avait amenés et plusieurs autres. Ils se mirent en mer ce jour-là, et trois galères partirent, dont deux étaient audit seigneur et l'autre était venue du royaume d'Espagne, que le roi lui avait envoyée. La fortune fit que les barques furent séparées sur la mer, et qu'elles vinrent toutes trois près des terres sarrasines, bien près du port de Bugeder (⁴). M. de Béthencourt et ses gens y descendirent, et ils furent bien huit lieues dans le pays (⁵). Ils prirent des hommes et des femmes qu'ils emmenèrent avec eux, et plus de trois mille chameaux (⁶). Mais ils ne les purent recevoir (tous) au navire; ils en tuèrent et en jarrérent (⁷), et puis s'en retournèrent à la Grande-Canarie, comme M. de Béthencourt l'avait ordonné. Mais fortune fit en chemin que, des trois barques, l'une arriva en Erbanie, la deuxième en l'île de Palme. Ils demeurèrent là, en faisant la guerre à ceux du pays, jusqu'à tant que l'autre barque où était M. de Béthencourt fut arrivée.

**CHAPITRE LXXXIII. — Comment le sieur de Béthencourt arriva à la Grande-Canarie, où il y eut grand combat des siens, qui par leur outrecuidance furent battus par les Canariens.**

Tantôt après, M. de Béthencourt s'en alla à la Grande-Canarie, et plusieurs fois lui et le roi Artamy parlèrent ensemble. Là arriva une des barques qui avaient été à la côte de Bugeder, et dans laquelle étaient des gens de mondit sieur, un nommé Jean le Courtois, Guillaume d'Auberbosc, Annibal, d'Andrac et plusieurs autres compagnons. Quand ils furent arrivés là, ils furent un peu orgueilleux de ce qu'ils étaient entrés si avant en terre ferme au pays des Sarrasins. Là, un Normand nommé Guillaume

(¹) En effet, Maciot de Béthencourt, son neveu, succéda à Jean de Béthencourt dans le gouvernement des trois iles conquises; et Prud'homme de Béthencourt, qui prit pour femme la nièce d'un guanartème ou chef, perpétua aux Canaries le nom du baron normand.

(²) Val Tarabal.

(³) Cette chapelle, qui avait été construite en 1410 par Jean le Masson, fut dévastée en 1539 par les pirates marocains, lors de l'invasion qu'ils firent sous les ordres du Maure Xaban-Arraez. On l'a, un peu plus tard, relevée et restaurée, et on peut la voir aujourd'hui au milieu de la petite ville gothique de *Betancuria*.

(⁴) Le port du cap Bojador est dans une anse formée par la berge *sud* du cap et une falaise qui vient à la suite. C'est un fait que M. d'Avezac a établi dans sa *Note sur la véritable situation du mouillage marqué au sud du cap de Bugeder dans toutes les cartes nautiques*. Voy. surtout les pages 76 et suivantes de cette Note, publiée au mois d'août 1846 dans le *Bulletin de la Société de géographie*. On ne saurait donc contester à Béthencourt l'honneur d'avoir dépassé le cap Bojador trente ans avant les Portugais. (Voy. plus haut, p. 3.)

(⁵) *Lieues*, comme il est écrit dans le manuscrit original, et non *jours*, comme l'ont imprimé Bergeron et Vander-Aa. (Voy. aussi sur ce sujet le Mémoire de M. d'Avezac indiqué dans notre note précédente.)

(⁶) C'est Béthencourt qui a introduit le chameau aux îles Canaries.

(⁷) Coupèrent les jarrets; ou *enjarrèrent*, mirent la chair dans des jarres?

d'Auberbosc dit qu'il penserait bien traverser avec vingt hommes toute l'île de la Grande-Canarie, malgré tous les Canariens, qui se disent bien dix mille hommes de défense. Contre la volonté de M. de Béthencourt, ils commencèrent l'escarmouche et descendirent à terre, à un village nommé Arguyneguy. Il y avait sur deux bateaux quarante-cinq hommes, parmi lesquels étaient des gens de Gadifer. Ils repoussèrent les Canariens bien avant dans les terres et se débandèrent fort. Quand les Canariens virent leur désarroi, ils se rallièrent, leur coururent sus, les déconfirent, gagnèrent l'un des bateaux et tuèrent vingt-deux hommes. Là moururent Guillaume d'Auberbosc, qui avait fait et commencé l'escarmouche; Geoffroy d'Auzonville; Guillaume d'Allemagne; Jean le Courtois, lieutenant dudit sieur de Béthencourt; Annibal, bâtard de Gadifer; un nommé Seguirgal, Girard de Sombray, Jean Chevalier, et plusieurs autres.

**Chapitre LXXXIV. — Comment le sieur de Béthencourt partit de la Grande-Canarie et alla à la conquête de l'île de Palme et de celle de Fer, les combats qu'il y eut, et comme il laissa des siens en l'île de Fer pour la peupler.**

Après, M. de Béthencourt partit de la Grande-Canarie sur ses deux barques qui étaient là, et avec quelques-uns qui étaient échappés de cette journée. Il passa outre jusqu'en l'île de Palme, où il trouva



Type de Palma (¹). — D'après Barker-Webb et Sabin Berthelot.

ceux de l'autre barque qui étaient descendus à terre et faisaient une grosse guerre à ceux de l'île. Il descendit à terre avec eux; ils entrèrent bien avant dans le pays et eurent affaire en plusieurs fois à leurs ennemis (²). Il y en eut de morts de côté et d'autre, et beaucoup plus de Canariens que des nôtres. Il mourut

(¹) MM. Barker-Webb et Sabin Berthelot décrivent ainsi les Canariens : « Ce sont des hommes au teint hâlé, plus ou moins blancs, au front saillant et un peu étroit, aux grands yeux vifs, fendus, foncés, quelquefois verdâtres, à la chevelure épaisse, un peu crépue, et variant du noir au brun-rouge. Le nez est droit, les narines sont dilatées, les lèvres fortes, la bouche grande, les dents blanches et bien rangées; le corps est sec, robuste, musculeux; la taille, médiocre dans certaines îles, et au-dessus de la moyenne dans quelques autres. »

(²) « Les Palmeros, dit Azurara, sont d'une telle adresse à lancer les pierres, qu'il leur arrive rarement de manquer leur coup, tandis qu'ils évitent ceux de leurs adversaires par les mouvements de souplesse et de contraction qu'ils savent imprimer à leur corps. » (*Chronique de la conquête de Guinée.*)



La Caldera, vallée de l'île de Palma (*). — D'après Barker-Webb et Sabin Berthelot.

(*) « Palma est, après Ténériffe, l'île la plus montueuse de l'archipel canarien; sa surface n'est pas moins tourmentée. On voit au centre de l'île une vallée solitaire dont nous admirâmes l'imposant aspect; les habitants la nomment *la Caldera*. Les rochers qui la cernent élèvent leurs crêtes sourcilleuses à cinq mille pieds environ au-dessus de l'abîme. Ce puissant massif forme une ligne de circonvallation d'environ six lieues d'étendue; des berges, taillées à pic, défendent vers l'est et le nord les abords de l'enceinte; à l'occident, le défilé d'*Adamacansis* présente une rampe scabreuse qui circule le long des précipices; mais on n'oserait s'engager dans ce sentier sans en bien connaître tous les détours. Du côté du sud, les montagnes s'écartent et laissent entre elles une profonde déchirure, qui se prolonge jusque sur le littoral; c'est le ravin des Angoisses, gorge étroite et dangereuse qu'il faut monter pour pénétrer dans *la Caldera*. »

« Ce qui frappe le plus en parcourant l'île de Palma, disent ailleurs MM. Barker-Webb et Sabin Berthelot, c'est sa hauteur

cinq de nos gens, et il en mourut des leurs plus de cent. Après qu'ils eurent demeuré six semaines au pays, ils se retirèrent aux barges qui les attendaient. Alors deux barges furent disposées pour aller à l'île de Fer, où ils demeurèrent bien trois mois. Après qu'ils y eurent été si longuement, Monsieur s'avisa d'envoyer à ceux du pays un truchement nommé Augeron, lequel était de Gomère et que ledit seigneur avait eu en Aragon, dès devant qu'il vînt à la conquête. Le roi d'Espagne, qui s'appelait le roi don Enricque, et dont la reine s'appelait Catherine, le lui avait fait avoir. Ledit seigneur envoya ce truchement aux Canariens de l'île de Fer, et cet Augeron était frère du roi de cette île (¹). Tant fit ce truchement qu'il amena son frère, le roi du pays, et cent onze personnes sous cette assurance. Ils furent amenés vers M. de Béthencourt, qui en retint pour sa part trente et un, dont le roi était le premier. Les autres furent départis au butin, et il y en eut de vendus comme esclaves.

Monsieur fit cela pour deux causes : pour apaiser ses compagnons et pour bouter là des ménages que ledit seigneur avait amenés de Normandie, afin de ne pas faire un si grand déplaisir à ceux de Lancerote et de Fortaventure; car il eût fallu qu'il mît lesdits compagnons et ménages auxdites îles. Il y en eut six-vingts ménages de ladite compagnie et de ceux qui connaissaient mieux le labour; et le reste fut mis aux îles de Fortaventure et de Lancerote. Et n'eût été ces gens que M. de Béthencourt y mit, l'île de Fer eût été déserte et sans créature du monde. Dans d'autres temps et plusieurs fois, elle a été dépeuplée de gens que l'on a pris toujours. Et toutefois c'est, dans tout le pays qu'elle contient, une des plus plaisantes îles qui soient dans le pays de par ici.

**Chapitre LXXXV. — Comment le sieur de Béthencourt retourne en Fortaventure, où il ordonne du partage des terres aux siens; de la justice et police du pays, et des bons avertissements qu'il donne à son neveu pour bien gouverner.**

Après que M. de Béthencourt eut conquis l'île de Palme et celle de Fer, ledit seigneur s'en revint à l'île de Fortaventure avec ses deux barges. Il se logea à la tour de Baltarhays, que messire Gadifer avait commencé à faire tandis qu'il était en Espagne, et donna ordre en ce pays à beaucoup de choses qui longues seraient à raconter. Il logea de ceux qu'il avait amenés, comme j'ai dit, six-vingts dans l'île de Fer, et le reste dans celles de Fortaventure et de Lancerote. Il donna à chacun une part et portion de terres, de manoirs, maisons et logis, suivant qu'il lui semblait bon et qu'il lui convenait, et il fit tant qu'il n'y eut personne qui ne fût content. Il ordonna que ceux qu'il avait amenés ne payeraient quoi que ce soit du monde avant neuf ans, mais qu'au bout de neuf ans ils payeraient comme les autres : c'est-à-dire qu'ils payeraient le cinquième denier, la cinquième bête, le cinquième boisseau de blé et de tout, le cinquième pour toutes charges. A l'égard de l'orseille, nul ne l'osera vendre sans le congé du roi et seigneur du pays. C'est une graine qui peut valoir beaucoup au seigneur et qui vient sans qu'on y mette la main. Quant au regard des deux curés d'Erbanie et de Lancerote, il est tout notoire qu'ils doivent avoir le dixième; mais parce qu'il y a beaucoup de peuple et peu de secours d'église, ils n'auront que le trentième jusqu'à ce qu'il y ait un prélat. « Et, au plaisir de Dieu, dit le sieur, quand je partirai d'ici j'irai à Rome requérir que vous ayez en ce pays un prélat évêque, qui ordonnera et magnifiera la foi catholique. »

Ensuite, ledit seigneur nomma son neveu lieutenant et gouverneur de toutes les îles que ledit seigneur a conquises, et lui commanda que, n'importe comment, Dieu y soit servi et honoré tout le mieux que l'on pourra, et que les gens du pays fussent tenus doucement et amoureusement. Et il lui commanda d'éta-

extraordinaire comparativement à la petite étendue de sa surface; car ses côtes n'embrassent dans tous leurs contours qu'une circonférence de vingt-huit lieues, et pourtant le point culminant de la montagne atteint une élévation de 7 234 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette altitude paraît encore bien plus considérable lorsque, placé sur la cime de *los Muchachos*, le voyageur aperçoit d'une part les rochers qui bordent le littoral, et de l'autre l'immense cratère de *la Caldera*, dont la profondeur est d'environ 5 000 pieds. » *(Histoire naturelle des Canaries.)*

(¹) Armiche était le nom de ce prince, qui, n'ayant personne à combattre, gouvernait paternellement sa petite principauté, et ne recevait de ses sujets qu'un tribut volontaire et proportionné aux ressources de chacun d'eux. (Galindo.)

blir dans chaque île deux sergents qui auront le gouvernement de la justice, sous lui et sous sa délibération; qu'il rende la justice suivant qu'il pourra connaître que le cas l'exige; que les gentilshommes qui y demeureront soient de bon gouvernement; que s'il y avait quelque jugement à rendre, ces gentilshommes y fussent appelés d'abord, afin que le jugement soit fait en grande délibération de plusieurs personnes, des plus savantes et des plus notables. « Et jusqu'à ce que Dieu y ait ordonné et que le pays soit plus peuplé, j'ordonne qu'il soit fait ainsi. J'ordonne aussi que tous les ans, au moins deux fois, vous envoyiez vers moi, en Normandie, et que vous m'envoyiez des nouvelles de par ici; que le revenu desdites îles Lancerote et Fortaventure soit mis à faire deux églises, telles que Jean le Masson, mon compère, ordonnera et édifiera; car autrefois je lui ai conté et dit comme je les veux avoir. Car j'ai amené assez de charpentiers et de maçons pour les bien faire.

» Et quant à votre provision et à vos gages pour vivre, je veux que sur les cinq deniers de revenu que je pourrai avoir desdites îles que vous en ayez un à toujours, tant que vous vivrez et serez en ce pays mon lieutenant. Je veux que le surplus du revenu d'ici à cinq ans soit mis en partie aux églises, et l'autre part en édifices tels que vous et ledit Jean le Masson ordonnerez, soit en réparation ou en nouveaux édifices. En outre, je vous donne plein pouvoir et autorité qu'en toutes choses que vous jugerez profitables et honnêtes vous ordonniez et fassiez faire, en sauvant mon honneur d'abord et mon profit [1]. Qu'au plus près que vous pourrez, vous suiviez les coutumes de France et de Normandie, c'est-à-dire en justice et en autre chose que vous verrez bonne à faire. Aussi je vous prie et charge que le plus que vous pourrez vous ayez paix et union ensemble, que vous vous entr'aimiez tous comme frères, et spécialement qu'entre vous, gentilshommes, vous n'ayez point d'envie les uns contre les autres. Je vous ai à chacun ordonné votre fait; le pays est assez large : apaisez-vous l'un l'autre et apparentez-vous l'un à l'autre; aidez l'un à l'autre. Je ne saurais plus que vous dire, si ce n'est que principalement vous ayez paix ensemble, et tout se portera bien. »

### Chapitre LXXXVI. — Comment le sieur de Béthencourt continue d'ordonner tout ce qui est du gouvernement des îles avant son départ pour la France.

Ledit seigneur avait deux mules que le roi d'Espagne lui avait données, sur lesquelles il chevauchait parmi les îles. Il fut trois mois en ce pays après qu'il fut venu de la Grande-Canarie, et en ces îles il chevaucha et chemina partout, en parlant bien doucement au peuple du pays avec trois truchements qu'il avait avec lui. En effet, il y avait déjà beaucoup de gens qui parlaient et entendaient le langage du pays, spécialement ceux qui étaient venus au commencement de la conquête. Pendant qu'il chevauchait dans le pays, ledit Maciot était avec lui, et les autres gentilshommes qu'il voulait faire rester au pays, et Jean le Masson, et les autres du métier. Il y avait aussi des charpentiers et gens de tout métier qui cheminaient avec lui. Et ledit seigneur leur montrait et disait ce qu'il voulait en les oyant et écoutant parler. Quand il eut été par le pays au mieux qu'il put, et qu'il eut dit ce qu'il lui semblait bon de faire, il fit crier par le pays qu'il partirait d'aujourd'hui en un mois, qui serait le quinzième jour de décembre; que s'il y en avait qui voulussent quelque chose du roi et seigneur du pays, ils vinssent vers lui, et qu'il ferait tant que chacun serait content. Ledit seigneur vint à Rubicon, en l'île Lancerote, et il se tint là jusqu'à son départ, qui fut le jour ci-devant dit. Il lui vint plusieurs gens, et de plusieurs sortes, desdites îles Lancerote et Fortaventure. Quant au regard de l'île de Fer, il n'en vint pas, car il y en était demeuré si peu que rien, et ce qui était demeuré n'était point en état de résister à ceux auxquels M. de Béthencourt avait ordonné d'y aller et d'y demeurer. De la Gomère non plus, il n'en vint aucun. Au regard de l'île de Loupes, il n'y demeure personne, et il n'y a que des bêtes qu'on appelle loups marins, qui valent beaucoup, comme j'ai autrefois dit. Il lui vint de l'île Lancerote le roi, qui était Sar-

(1) Pendant les cinq premières années de son administration, Maciot de Béthencourt sut gouverner avec équité et douceur. Il fonda la capitale de Lancerote, qu'il appela Teguize, du nom de sa femme qui était fille de Guadarfia, l'ancien roi de l'île. Mais, plus tard, il révolta la population par ses exactions et sa tyrannie, et il fut forcé de quitter le pays.

rasin, et qui demanda à son vrai seigneur et roi du pays, M. de Béthencourt, s'il lui plaisait bailler et donner le lieu où il demeurait, et certaines quantités de terres, pour labourer et pour vivre. M. de Béthencourt lui octroya qu'il voulait bien qu'il eût hôtel et ménage plus que nul autre des Canariens de cette île, et des terres suffisamment; mais que lui ni aucun du pays n'aurait de forteresse. Ledit seigneur lui bailla un hôtel qu'il demanda, qui était au milieu de l'île, et il lui bailla environ trois cents acres tant de bois que de terres autour de son hôtel, en payant le *truage* (¹) que ledit seigneur avait ordonné, c'est-à-dire le cinquième de toutes choses. Le roi canarien fut fort content; il ne pensait jamais avoir si bien, et, à vrai dire, il eut tout des meilleures terres du pays pour le labour. Aussi connaissait-il bien le lieu qu'il demandait. Plusieurs autres, et de ceux de Normandie et des Canariens de cette île, y vinrent, et chacun fut contenté selon ce qu'il le valait.

Les deux rois de l'île de Fortaventure, qui s'étaient fait baptiser, vinrent vers ledit sieur de Béthencourt, et ledit seigneur leur bailla pareillement lieu et place, ainsi qu'ils le requéraient, et il leur donna à chacun quatre cents acres tant bois que terres, et ils furent fort contents. Ledit seigneur logea les gentilshommes de son pays dans les fortes places, et il fit ensorte qu'ils fussent contents; et les autres du pays de Normandie furent pareillement logés chacun selon qu'il semblait être de raison de faire. C'était bien raison qu'ils fussent mieux que les Canariens du pays. Ledit seigneur fit tant que chacun fut content. Il ordonna plusieurs autres choses qui seraient longues à raconter, et, partant, je m'en tais.

Je veux parler de son retour, et comment il commanda à tous les gentilshommes qu'il avait amenés, et à ceux qui étaient auparavant au pays, qu'ils vinssent, deux jours avant son départ, vers lui, et aussi que tous les maçons et charpentiers y fussent; il voulut que les trois rois canariens s'y trouvassent aussi, afin en ce jour de leur dire sa volonté, et de les recommander à Dieu.

CHAPITRE LXXXVII. — Comment le sieur de Béthencourt festoie tous les siens et les rois canariens, et ce qu'il leur dit avant que de partir.

Le deuxième jour avant son départ, M. de Béthencourt était au château de Rubicon, là où il fit cette journée fort grande chère à tous les gentilshommes et à ces trois rois qui s'y trouvèrent, ainsi qu'il avait commandé. Jean le Masson et d'autres maçons et charpentiers, et plusieurs autres du pays de Normandie et du pays même, y étaient aussi, lesquels dînèrent et mangèrent tous en ce jour au château de Rubicon. Et quand ledit seigneur eut dîné, il s'assit en une chaire un peu haute, à cette fin qu'on l'ouït plus à l'aise, car il y avait plus de deux cents personnes. Et là ledit seigneur commença à parler : « Mes amis et mes frères chrétiens, il a plu à Dieu, notre créateur, d'étendre sa grâce sur nous et sur ce pays, qui est à cette heure chrétien et mis à la foi catholique. Dieu, par sa grâce, le veuille maintenir et me donner pouvoir et à vous tous de nous y savoir si bien conduire que ce soit l'exaltation et augmentation de toute chrétienté! Et pour savoir pourquoi j'ai voulu que vous soyez ici tous en présence, je vous le dirai. Il est vrai que pour vous tenir tous ensemble en amour, je vous ai assemblés, à cette fin que vous sachiez par ma bouche ce que je veux ordonner; et ce que j'ordonnerai, je veux qu'ainsi il soit fait. Et premièrement, j'établis mon parent Maciot de Béthencourt mon lieutenant et gouverneur de toutes les îles et de toutes mes affaires, soit en guerre, justice, en édifices, réparations, nouvelles ordonnances; selon qu'il verra qu'il se pourra ou devra faire, et en quelque manière qu'il le voudra faire ou faire faire, ou deviser sans y rien réserver, en gardant toujours l'honneur d'abord et ensuite profit de moi et du pays. Et à vous tous, je vous prie et charge que vous lui obéissiez comme à ma personne, et que vous n'ayez point d'envie les uns sur les autres. J'ai ordonné que le cinquième denier soit à moi et à mon profit, c'est-à-dire la cinquième chèvre, le cinquième agneau, le cinquième boisseau de blé, le cinquième de toutes choses. Et de ces deniers et devoirs (²) on prendra jusques à cinq avec les deux parts, dont l'une servira à faire deux belles églises, l'une en l'île de Fortaventure et l'autre en l'île de

(¹) L'impôt.
(²) Redevances.

Lancelot, et l'autre part sera audit Maciot, mon cousin; et quand ce viendra au bout des cinq ans, s'il plaît à Dieu, je ferai tout le mieux que je pourrai. Et quant à ce que je laisse audit Maciot, je veux qu'il ait le tiers du revenu du pays à toujours, tant qu'il vivra. Et au bout de cinq ans, il sera tenu de m'envoyer le surplus du tiers du revenu à mon hôtel, en Normandie. Et il sera tenu, tous les ans, de m'envoyer des nouvelles de ce pays. En outre, je vous prie et charge que tous vous soyez bons chrétiens et serviez bien Dieu. Aimez-le et le craignez; allez à l'église; augmentez-en et gardez-en les droits du mieux que vous saurez et pourrez, en attendant que Dieu vous ait donné un pasteur, c'est-à-dire un prélat qui ait le gouvernement de vos âmes. Et, s'il plaît à Dieu, je travaillerai pour qu'il y en ait un; et quand je partirai d'ici au plaisir de Dieu, je m'en irai à Rome requérir du pape que vous en ayez un, comme j'ai dit. Dieu me donne la grâce de vivre assez pour ce faire! Or çà, dit ledit seigneur, s'il y a quelqu'un qui veuille me dire ou m'aviser de quelque chose, je le prie qu'à cette heure il le dise et qu'il ne laisse point de parler, soit petit ou grand, et je l'ouïrai volontiers. »

Il n'y eut personne qui dît mot; mais ils disaient tous ensemble : « Nous ne saurions que dire; Monsieur a si bien dit que l'on ne saurait ni penser ni dire mieux. » Chacun était content; ils étaient bien joyeux que Maciot avait le gouvernement du pays, et ledit seigneur le fit parce qu'il était de son nom et de sa lignée. Ledit seigneur ordonna ceux qu'il voulait avoir avec lui à Rome. Messire Jean le Versier, son chapelain, curé de Rubicon, voulut aller avec ledit sieur. Ledit seigneur eût bien voulu qu'il fût demeuré, mais il pria Monsieur qu'il lui tînt compagnie. Il prit Jean de Bouille, écuyer, et six autres de sa maison, et pas plus : l'un était cuisinier, l'autre valet de chambre et palefrenier; chacun avait son office. Et quand ce vint au quinzième jour de décembre, ledit seigneur se mit en mer en l'une de ses barques. Il laissa l'autre barque à Rubicon, et chargea ledit Maciot que, le plus tôt qu'il pourrait, après Pâques passé, il renvoyât ladite barque en Normandie, à Harfleur, et qu'il la chargeât des nouveautés du pays, et cela sans faute.

### Chapitre LXXXVIII. — Comment le sieur de Béthencourt part des îles et arrive en Espagne, et de là s'en va à Rome, vers le saint-père.

Après que M. de Béthencourt eut pris congé de tous ses gens et de tout le pays, et se mit en mer, vous eussiez vu tout le peuple crier et braire, et plus encore les Canariens que ceux du pays de Normandie; c'était pitié des pleurs et des gémissements que les uns et les autres faisaient. Leurs cœurs leur disaient qu'ils ne le verraient jamais plus et qu'il ne viendrait plus au pays; et il fut vrai, car jamais oncques depuis il n'y fut. Pourtant avait-il dessein d'y revenir, et le plus tôt qu'il pourrait. Il y en eut quelques-uns qui se boutèrent en la mer jusqu'aux aisselles, en tirant la barque où était Monsieur. Il leur faisait tant de mal de ce qu'il s'en allait que nul ne saurait penser, et disaient ainsi : « Notre droiturier seigneur, pourquoi nous laissez-vous? Nous ne vous verrons jamais. Las! que fera le pays, quand il faut qu'un tel seigneur, si sage et si prudent, et qui a mis tant d'âmes en voie de salvation éternelle, qu'il nous laisse? Nous aimerions bien mieux qu'il en fût autrement, si c'était son plaisir; mais puisqu'il lui plaît, il faut qu'il nous plaise; c'est bien raison qu'il fasse son plaisir. » Et s'il faisait mal au peuple desdites îles de son allée, il faisait encore plus de mal audit seigneur d'en partir et de les laisser; car le cœur lui disait bien qu'il n'y viendrait jamais plus, et il avait le cœur si serré qu'il ne pouvait parler. Il ne leur pouvait dire adieu, et il ne fut oncques en la puissance dudit seigneur qu'à nul quelconque, tant fût-il son parent et ami, il sût proférer de la bouche de dire adieu; et quand il voulait dire ce mot, il avait le cœur si très-étreint qu'il ne le pouvait dire. Or ledit seigneur de Béthencourt part et la voile est levée : Dieu, par sa grâce, le veuille garder de mal et d'encombrié!

Il eut assez bon vent et arriva en sept jours à Séville, là où on lui fit fort grande chère, et il y fut trois ou quatre jours. Il s'enquit là où était le roi d'Espagne : on lui dit qu'il était à Valladolid, et il s'en alla vers lui. Lequel roi d'Espagne lui fit encore plus grande chère qu'il n'avait oncques fait. Car ledit roi avait beaucoup ouï parler de sa conquête, et comme il avait fait tout baptiser, et tout par beaux et bons moyens. Quand M. de Béthencourt vint devers le roi d'Espagne et qu'il lui eut fait la révérence, ledit roi

le reçut fort honnêtement; et si autrefois il lui avait fait grande chère, il lui en fit une plus grande encore. Le roi lui demanda comment le fait de la conquête avait été, et la manière et la façon. Et ledit seigneur lui raconta tout le mieux qu'il put, et tant que le roi fut si aise de l'ouïr parler qu'il ne lui ennuyait point. Ledit seigneur fut quinze jours à la cour d'Espagne. Le roi lui donna de grands dons assez pour aller au voyage là où il voulait aller. Il lui donna deux beaux genets et une mule fort bonne et bien belle, qui porta ledit seigneur jusqu'à Rome. Quand il partit de l'île Lancelot, il avait donné à Maciot de Béthencourt une des deux mules qu'il avait et n'en ramena qu'une.

Quand ledit seigneur eut été assez longuement à la cour du roi d'Espagne et qu'il fut temps qu'il partît, il voulut prendre congé du roi et lui dit : « Sire, s'il vous plaît, je vous veux requérir d'une chose. — Or dites, dit le roi. — Sire, il est bien vrai que les îles du pays de Canarie, dont je vous ai raconté la conquête, contiennent en tout plus de quarante lieues françaises et qu'il y a un beau peuple. Il est besoin qu'ils soient exhortés par un homme de grande façon et par un homme de bien qui soit leur pasteur et leur prélat. Il me semble qu'il y vivra bien et qu'il aura assez de quoi pour s'entretenir; et qu'aussi le pays se rendra et se fera, et augmentera, s'il plaît à Dieu, toujours de mieux en mieux. S'il vous plaît, de votre grâce, en récrire au pape, afin qu'il y ait un évêque, vous serez cause de leur grande perfection et salvation des âmes de ceux qui y sont à présent et de ceux qui sont encore à venir. » Répondit le roi : « Monsieur de Béthencourt, il ne tiendra pas à moi d'en écrire; vous dites très-bien, et l'on ne saurait mieux dire. Je le ferai très-volontiers, et encore je récrirai pour celui que vous voudriez qui y fût mis, si c'est votre volonté. — Sire, au regard de cela, je ne connais personne que je préfère à un autre. Mais il est besoin qu'ils aient un prélat qui soit bon clerc et qui sache la langue du pays : le langage de ce pays ([1]) approche fort de celui du pays de Canare. — Je vous baillerai, dit le roi, un homme de bien avec vous qui vous conduira à Rome, qui est un très-bon clerc, qui parle et entend bien le langage de Canare. Je récrirai au pape votre fait, tout ainsi qu'il est et que vous me l'avez conté, et je pense et crois qu'il ne vous refusera pas et vous recevra honnêtement; car il me semble qu'ainsi le doit-il faire. »



Un évêque au quinzième siècle. — D'après un vitrail de l'église cathédrale de Limoges.

([1]) L'Espagne.

Le roi récrit les lettres au pape, ainsi qu'il avait dit, et il les bailla audit seigneur, ainsi que ce clerc que le roi avait dit, lequel se nomme *Alure des Cases*, c'est-à-dire *Albert des Maisons*. Ainsi ledit seigneur fut prêt à s'en aller en son voyage de Rome, et prit congé du roi. Il s'en alla tout par terre, lui onzième, assez honnêtement; car il fit des livrées à tous ses gens, dès qu'il arriva à Séville, devant qu'il eût parlé au roi d'Espagne, et il chevaucha tant qu'il arriva à Rome, comme vous ouïrez ci-après.

### CHAPITRE LXXXIX. — Comment le sieur de Bétheucourt arrive à Rome, est bien reçu du pape et obtient ce qu'il désire, à savoir un évêque pour les îles.

M. de Béthencourt arriva à Rome et fut là l'espace de trois semaines. Il se présenta au pape et lui bailla les lettres que le roi d'Espagne lui envoyait. Et quand il les eut fait lire par deux fois et eut bien entendu la matière, il appela M. de Béthencourt, lequel baisa le pied du pape, qui lui dit : « Vous êtes



Innocent VII (¹).

un de nos enfants, et pour tel je vous tiens; vous avez fait un beau fait et un beau commencement, et vous serez cause le premier, s'il plaît à Dieu, de parvenir et faire parvenir à une plus grande chose. Le roi d'Espagne me récrit ici que vous avez conquis certaines îles, lesquelles sont à présent à la foi de Jésus-Christ, et que vous les avez fait tous baptiser. C'est pourquoi je vous veux tenir mon enfant et enfant de l'Église; et vous serez cause et commencement qu'il y aura d'autres enfants qui conquerront après plus grande chose. Car, ainsi que j'entends, le pays de terre ferme n'est pas loin de là : le pays de Guinée et le pays de Barbarie ne sont pas à plus de douze lieues. Le roi d'Espagne me récrit encore que vous avez été bien dix lieues dans ledit pays de Guinée (²), et que vous avez tué et amené des Sarrasins de ce pays. Vous êtes bien homme de qui on doit tenir compte, et je veux que vous ne soyez pas mis en oubli, et que vous soyez mis en écrit avec les autres rois et en leur catalogue. Et ce que vous me demandez, que vous ayez un prélat et évêque au pays, votre raison et votre volonté sont honnêtes, et celui que vous voulez qu'il le soit, puisqu'il est homme suffisant à l'office, je vous l'octroie. »

M. de Béthencourt le remercia humblement et fut fort joyeux qu'il faisait si bien ses besognes. Le pape arraisonna (³) ledit seigneur de plusieurs choses, comment son courage le mouvait d'aller si loin du

(¹) Cette médaille représente, sur la face, le buste d'Innocent VII, barbu et la tête chenue, avec cette légende en latin : *Innocent VII de Sulmone ;* sur le revers, la vue cavalière d'une église, et ces mots : *Temple du Saint-Esprit. (Trésor de numismatique et de glyptique*, publié sous la direction de MM. Paul Delaroche, Henriquel Dupont et Charles Lenormant.)

(²) Ce passage confirme et complète ce qui a été dit plus haut, p. 63, notes 4 et 5.

(³) Entretint.

pays de France. Ledit seigneur lui répondit tellement que le pape était si content, que tant plus il l'oyait et plus aise il était. Le pape le fit recevoir honnêtement en son hôtel et lui fit des largesses. Quand il eut été environ quinze jours à Rome, il voulut prendre congé du pape; les bulles furent faites ainsi qu'il fallait qu'elles fussent; et M. Albert des Maisons fut évêque de toutes les îles de Canare. Ledit seigneur prit congé du pape, qui lui donna sa bénédiction et lui dit qu'il ne l'épargnât pas dans les choses qui lui pourraient faire plaisir, et qu'il le ferait volontiers.

CHAPITRE XC. — Comment le sieur de Béthencourt reprend le chemin de France, et l'évêque Albert retourne en Espagne, et de là va aux Canaries.

Quand M. de Béthencourt eut pris congé du pape, il prit son chemin pour s'en retourner en son pays. Il est vrai qu'il ne savait que faire de retourner en Espagne avec son évêque; mais il s'en retourna en France et en Normandie, à son hôtel. Son évêque prit congé de lui à Rome, et ledit seigneur récrivit au roi d'Espagne, et il manda au maître de la nef qui l'avait amené de Canarie à Séville, que, le plutôt qu'il pourrait trouver sa charge, il amenât son navire à Harfleur. Mais le navire était déjà parti, et on ne put jamais savoir ce qu'il devint, si ce n'est qu'on dit audit seigneur qu'il était avis à quelques-uns qu'il s'était noyé en la mer, près en la Rochelle, et qu'il était chargé et venait par ici. Jamais en n'en entendit plus parler, et la barque fut perdue. Or l'évêque est venu en Espagne vers le roi, et lui a apporté des lettres de M. de Béthencourt, desquelles il fut joyeux qu'il avait fait sa besogne. M. de Béthencourt récrivit aussi, par cet évêque, à Maciot de Béthencourt, lequel se fit faire chevalier depuis que Monsieur partit. Or nous laisserons M. de Béthencourt (¹), et parlerons dudit messire Maciot et de l'évêque qui est arrivé aux îles de Canarie.

CHAPITRE XCI. — Comment l'évêque Albert arrive aux Canaries, où il est bien reçu par Maciot et par tous les peuples; de son bon gouvernement et de sa charge.

Messire Albert des Maisons est arrivé aux îles de Canarie, en l'île de Fortaventure, où il a trouvé messire Maciot de Béthencourt. Il lui a baillé les lettres que M. de Béthencourt lui envoie, dont il fut joyeux, et tout le pays, d'avoir prélat et évêque. Et quand le peuple le sut, on lui fit fort grande chère, et plus encore parce qu'il entendait le langage du pays. Cet évêque ordonna en l'église ce qu'il voulut et ce qui était à faire. Il se gouverna si bien et si gracieusement, et si débonnairement, qu'il eut la grâce du peuple, et fut cause de bien grands biens du pays. Il prêchait bien souvent, puis en une île, puis en une autre, et il n'y avait point d'orgueil en lui. Et à chaque prêchement, il faisait faire une prière pour M. de Béthencourt, leur roi et souverain seigneur qui était cause de leur vie, c'est-à-dire de la vie éternelle et du salut de leurs âmes. Aussi, au prône de l'église, toujours on priait pour ledit seigneur qui les avait fait chrétiens. Ledit évêque se gouverna si bien que nul ne le pouvait reprendre (²).

(¹) « A une physionomie noble, à des pensées élevées, à un courage impétueux, ferme, résolu; à un génie doux et tolérant, Jean de Béthencourt joignit le goût des actions chevaleresques..... Le vrai caractère de notre héros fut celui de son siècle, la valeur et la piété. De toutes manières sa mémoire doit être éternelle dans nos îles, et ce nom de Béthencourt, si répandu dans maintes familles de presque toutes les Canaries, qui s'honorent de le porter, mérite de sonner agréablement aux oreilles de leurs habitants. » (Viera, *Noticias.*)

(²) Il mourut en 1410; ses conseils avaient été très-utiles à Maciot de Béthencourt.

**Chapitre XCII. — Des bonnes qualités et vertus de Maciot de Béthencourt, et du progrès de la foi dans les îles Canaries.**

Quant au regard de messire Maciot, on ne peut s'empêcher de dire qu'il est tout bon. Il n'y a ni roi, ni prince, ni grand, ni petit, qui ne dise de grands biens de lui. Il se fait aimer de tous, et principalement de ceux du pays. Ceux-ci commencent fort à labourer, planter et édifier. Ils prennent un très-beau commencement; Dieu, par sa grâce, les veuille entretenir, afin qu'ils puissent faire le profit de leurs âmes et de leurs corps! Ledit messire Maciot fait fort besogner aux églises, dont l'évêque est moult joyeux : il n'y a ni grand, ni petit qui ne fasse, de tout son pouvoir, du bien à l'église (¹). Ce n'est pas que les Canariens du pays ne fassent aussi leur devoir; ils apportent des pierres, ils besognent, aident de ce qu'ils savent faire, et ont un grand et bon vouloir, ainsi que l'on peut apercevoir. Aussi ceux que M. de Béthencourt y mena dernièrement sont bien aises, et ne voudraient pour rien être autre part; car ils ne payent aucun subside, ni autres choses, et vivent en un grand amour ensemble. Nous cesserons de parler de cette matière, et parlerons de M. de Béthencourt qui est en chemin de retourner de Rome en son pays de Normandie.

**Chapitre CXIII. — Comment M. de Béthencourt arrive à Florence, de là va à Paris, puis en sa maison de Granville, et enfin de sa maladie, de ses derniers propos et de sa mort.**

M. de Béthencourt a tant chevauché qu'il est arrivé à Florence, et là a trouvé des marchands qui avaient autrefois ouï parler de lui et de ses faits. Quand il vint là, quelques-uns demandèrent quel seigneur c'était; il y eut quelques-uns de ses gens qui dirent que c'était le roi de Canare. Il était tantôt tout commun qu'il était arrivé à la ville un roi qu'on appelait *le roi de Canare*, et qu'il était logé à l'enseigne du Cerf, en la Grande-Rue; et tant, que les nouvelles vinrent à l'hôtel de la ville. Il y avait un marchand qui autrefois avait vu M. de Béthencourt à Séville, et avait ouï parler des îles de Canare, et que ledit seigneur les avait conquises. Et ce marchand le contait au maire de la ville qui était là en l'hôtel de la ville. Bientôt ils envoyèrent au logis pour savoir si c'était M. de Béthencourt, et trouvèrent que c'était lui. Et quand le maire le sut, on lui envoya un bien honnête présent, de par le maire et les seigneurs de la ville. Il y avait vin et viande bien honnête, que vint présenter ce marchand qui le connaissait, lequel fit demeurer ledit sieur en la ville de Florence, le festoya si honnêtement qu'on ne vous le saurait dire, et défraya ledit seigneur de toutes choses. Que ledit seigneur le voulût ou non, il fallut qu'ainsi fût fait : aussi c'était un fort riche marchand. Ledit marchand avait dîné avec lui en son logis à Séville, et ils avaient privette ensemble; et par quelques paroles que ledit marchand lui dit, M. de Béthencourt le reconnut. Le quatrième jour qu'il fut en cette ville, il partit, et ce marchand le convoya plus de deux lieues. Et ledit seigneur s'en vint, et chevaucha tant qu'il arriva à Paris, là où il trouva des connaissances assez. Il fut huit jours dans Paris pour se rafraîchir; et après les huit jours, il s'en vint à Béthencourt où il trouva Mme de Béthencourt, et vécut un espace de temps. Il ne faut point demander la chère qu'on lui fit. Tous les seigneurs et gentilshommes le venaient voir, et aussi les parents de ceux qu'il avait amenés aux îles de Canare, qui demandaient : Comme le fait mon frère (²)? Comme le fait mon neveu? mon cousin? etc. Il venait gens de toutes parts. Quand ledit seigneur eut resté un peu de temps à Béthencourt, il s'en alla à son hôtel de Grainville, et se logea en son château. Il ne faut pas demander si on lui fit grande chère; s'il y était venu à l'autre fois des gens de bien, il en vint encore plus; vous n'eussiez vu que gens venir et présents apporter. Et ledit seigneur se tint

(¹) Il présida à la construction de Saint-Marcial de Rubicon et de Sainte-Marie de Béthencourie.

(²) C'est-à-dire : « Comment va mon frère? etc. »

audit lieu de Grainville bien fort longuement; et il fit venir Mme de Béthencourt à Grainville. Dans un espace de temps, messire Reynault de Béthencourt revint de l'hôtel du duc Jean de Bourgogne, celui qui fut tué à Montereau-faut-Yonne (¹); ce Reynault était son grand maître d'hôtel pour l'heure, et il venait voir sa femme qui était à Rouvray, laquelle se nommait dame Marie de Briauté. Et quand il sut que son frère était venu, le plus tôt qu'il put il s'en alla vers lui, et ils se firent grande chère l'un à l'autre. Ainsi le devaient-ils faire, car ils n'étaient qu'eux deux de père et de mère, issus de messire Jean de Béthencourt et de dame Marie de Bracquemont. M. de Béthencourt, roi de Canare, n'avait nul enfant; sa femme était belle et jeune dame; mais il était déjà fort ancien; elle était issue de ceux de Fayel, d'entour Troyes en Champagne. Ledit seigneur de Béthencourt, conquérant des îles de Canare, vécut un espace de temps; il eut des nouvelles desdites îles, et il s'attendait qu'il y retournerait de bref; mais jamais depuis il n'y retourna. Il eut nouvelle que ses deux barques, qui apportaient des marchandises et nouveautés du pays, étaient perdues en la mer. Il eût eu des nouvelles de messire Maciot plus tôt qu'il n'a eu, si ce n'eût été l'aventure desdites barques qui ont été perdues.

Un jour advint qu'il fut malade en son château de Grainville, et voyait bien qu'il se mourait. Il envoya quérir plusieurs de ses amis, et principalement son frère qui était son plus prochain et son héritier, et il avait l'intention de lui dire beaucoup de choses. Mme de Béthencourt était déjà trépassée. Il demanda par plusieurs fois où était son frère. Et quand il vit qu'il ne venait point, il dit en la présence de ceux qui étaient là, que c'était la chose qui lui touchait le plus sa conscience, que le tort et le déplaisir qu'il avait faits à son frère, et qu'il savait bien que son frère ne l'avait point desservi : « Je vois bien que je ne le verrai jamais plus; mais je vous charge que vous lui disiez qu'il voie à Paris, chez un nommé Jourdain Guérard, et qu'il lui demande un coffret de lettres que je lui ai baillées, en ces enseignes qu'il y a dessus écrit : *Ce sont les lettres de Grainville et de Béthencourt.* » Tantôt après ces paroles, il ne fut guère qu'il rendit l'âme. Sondit frère vint comme il se mourait et qu'il ne pouvait plus parler. Il ne faut pas douter qu'il a eu une aussi belle fin qu'on saurait dire; il fit son testament et eut tous ses sacrements. Messire Jean le Verrier, son chapelain qui l'avait mené et ramené des îles de Canare, écrivit son testament, et fut à son trépas tout du long. Ledit seigneur mourut saisi (²) seigneur de Béthencourt, de Grainville-la-Teinturière, de Saint-Sère sous le Neufchâtel, de Lincourt, de Riville, du Grand-Quesnay et Hucquelleu, de deux fiefs qui sont à Gourel en Caux, et baron de Saint-Martin-le-Gaillard, en la comté d'Eu. Il est trépassé, et est allé de ce siècle en l'autre. Dieu lui veuille pardonner ses méfaits! Il est enterré à Grainville-la-Teinturière, dans l'église de ladite ville, tout devant le grand autel de ladite église, et trépassa l'an mil quatre cent vingt-cinq.



L'île Montana-Clara, près de l'île Graciosa (³).

(¹) En 1419.

(²) En possession des seigneuries de...

(³) Ce rocher, situé à un quart de lieue au nord de la Graciosa, s'élève au-dessus de la mer jusqu'à la hauteur de trois cents pieds; une petite source, cachée dans ses anfractuosités, attirait autrefois un grand nombre de serins, qu'on appelait *canaris;* mais on dit que, des pêcheurs ayant incendié les broussailles qui en ombrageaient le cours, ces oiseaux disparurent.

# BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — Manuscrit du quinzième siècle, orné de miniatures, autrefois en la possession de M. Guérard de la Quincrie, appartenant aujourd'hui à M^me de Montruffet. — *Histoire de la première découverte et conquête des îles Canaries*, faite dès l'an 1402 par messire Jean de Béthencourt, chambellan du roi Charles VI, écrite du temps même par F. Pierre Bontier, religieux de Saint-François, et Jean le Verrier, prêtre, domestiques dudit sieur de Béthencourt, et mise en lumière par M. Galien de Béthencourt, conseiller du roi en sa cour de parlement de Rouen; Paris, Soly, rue Saint-Jacques, *au Phénix*, 1630 (édit. par Bergeron).

OUVRAGES A CONSULTER. — Cadamosto, *el Libro de la prima navigatione per Oceano et le terre de'negri de la Bassa-Æthiopia*, per comandamento del illustrissimo signore Infante don Enrico de Portogallo, in-4°; Venise, 1507. — Gomez Eanez d'Azurara, *Chronique de la conquête de Guinée*, dont M. Ferdinand Denis a retrouvé le manuscrit. — R. P. fray Alonzo de Espinosa, *Del origen y milagros de la santa imagen de Nuestra-Senora de Candelaria, que aparecio en la isla de Tenerife, con la descripcion de esta isla;* Sevilla, 1594. — Barros, *l'Asie*, ou *Histoire des conquêtes des Portugais*, dans les relations de divers voyages curieux de Thévenot. — Don Cristoval Perez del Cristo, *De las excellencias de las Canarias*. — Don Antonio de Viana, *Antiguedades de las islas Afortunadas de la gran Canaria*, etc.; Séville, 1604. — George Glas, *the History of the discovery and conquest of the Canary islands*, etc.; London, 1764. — Nunez de la Pena, *Conquista y antiguedades de las islas de la gran Canaria y su descripcion*, etc., in-4°; Madrid, 1676. — Don Joseph Anchieta d'Alarcon, *Noticias historicas pertenescientes a las Canarias*. (Manuscrit.) — Garcia del Castillo, *Antiguetades de la isla del Hierro*. (Manuscrit.) — Castillo Ruiz de Vergara, naturel de Canaria, *Descripcion historica y geografica de las islas de Canaria*, manuscrit in-4°; 1739. — D. J.-B. Franchy Lugo de Ténériffe, *Representacion historico-politica por la villa de la Orotava*. (Manuscrit.) — P. Alonzo Garcia, jésuite, *Historia natural y moral de las islas de Canaria*, écrite vers la fin du seizième siècle. — Fray Joseph de Sosa, *Topografia de la isla Afortunada de Gran Canaria*, etc., 1 vol. in-4°; 1678. — Don Antonio Porlier, *Dissertacion historica sobre la epoca del primer descubrimiento, expedicion y conquista de las islas Canarias*; — *Discurso sobre los primeros pobladores de las islas de Canaria, y que pars era en los tiempos primitivos, con la question de la existencia de la isla Aprositus, San-Brandon o Encantada*; — *Adicion sobre la famosa question de la existencia del arbol de la isla del Hierro*. — Don Joseph de Viera y Clavijo, *Noticias de la historia general de las islas de Canaria*, 4 vol. in-4°; Madrid, 1773. — Fray Pedro de Quesada, *Diversos fragmentos para la historia de las islas de Canaria*, etc. — Jean-Baptiste Munoz, *Recueil d'extraits*. (Manuscrit. Biblioth. Ternaux.) — Barthélemy de las Casas, *Historia general de Indias*. — Ælius Antonius Nebrissensis, *Rerum Hispanarum et Hispaniens historia*. — Antonio Galuao, *Tratado dos diversos e desvayrados caminhos, por onde nos tempos passados a pimenta e especearia veyo da India as nossas partes*, etc.; Lisbonne, 1550. — André Thevet, *Grand Insulaire*, histoire de deux voyages faits par lui aux Indes australes et occidentales, etc. (Manuscrit de la Biblioth. imp.) — Francisco Thamara, *el Libro de las costumbres de todas las gentes del mundo y de las Indias;* Anvers, 1556. — Lucius Marineus de Sicile, *Obra de las cosas memorables de España*. — Girolamo Benzoni, *la Historia del mondo nuovo*, la qual tratta delle isole e mari nuovamente retrovati e delle nuove citta da lui propio vedute per acqua e per tierre in quatordici anni; Venise, 1572. — Casteillanos, *Elegias de varones illustres*. — Pedro de Medina, *Primera y segunda parte de las grandezas y cosas notables de España;* Alcala, 1595. — Francisco Lopes de Gomara, primera, segunda y tercera parte de la *Historia de las Indias*, in-fol.; Mecina, 1552. — Lope de Vega, *la Famosa comedia de los Guanches de Tenerife y conquista de Canaria*. — Esteban de Garibay, *Compendio historial de las chronicas y universal historia de todos los reynos de España*. — Don Cristoval de la Camara, *Constituciones sinodales del obispado de la Gran-Canaria y su santa Iglesia*, in-4°; Madrid, 1631. — Ortez de Zuniga, *Annles de Sevilla*. — Antonio Cordeyro, *Historia insulana das ilhas a Portugal sugueytas no oceano Occidental*; Lisbonne, 1717. — Candido Lusitano, pseudonyme de Joseph Freire, *la Vie de l'Infant don Henri de Portugal;* Lisbonne, 1758. — Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées*, in-4°; Paris, an 11; — *Voyage aux quatre principales îles des mers d'Afrique;* — Article du même auteur sur les îles Canaries dans l'*Encyclopédie moderne*. — Barrow, *Voyage à la Cochinchine par les îles de Madère, Ténériffe et du cap Vert*, etc., traduit par Malte-Brun, 2 vol in-8, avec atlas; Paris, 1807. — Léopold de Buch, *Description physique des îles Canaries*, in-8, traduit de l'allemand par C. Boulanger; Paris, 1836.

D'Avezac, *Note sur la première expédition de Béthencourt aux Canaries*, et sur le degré d'habileté nautique des Portugais à cette époque, broch. in-4°; Paris, 1846; Notice des découvertes faites, au moyen âge, dans l'océan Atlantique, etc.; Paris, 1845. — Sainte-Claire Deville, *Voyage aux Antilles et aux îles de Ténériffe et de Fogo;* Paris, Gide et Baudry, 1848. — MM. P. Barker-Webb et Sabin Berthelot, *Histoire naturelle des îles Canaries*, 3 forts vol. in-fol. avec planches et atlas; Paris 1852. (Le propriétaire de ce bel ouvrage est aujourd'hui l'éditeur Mellier.)

Voyez aussi C. Lavollée, *Voyage en Chine*, 1 vol. in-8; Paris, 1852; les ouvrages de Sprat, Cook, Macartney, Fleurieu, Pingré et Borda, Péron, Freycinet, Dumont d'Urville, et ce qui a été publié sur l'expédition de la Pérouse et de Labillardière.

# CHRISTOPHE COLOMB,

VOYAGEUR GÉNOIS.

[1492-1504.]

Christophe Colomb (Cristoforo Columbo) est né à Gênes ([1]), probablement vers l'année 1436 ([2]). Il était le fils aîné de Dominique Colomb, fabricant en lainage ([3]). Sa mère se nommait Suzanne Fontanarossa. Il avait deux frères, Barthélemy et Jacques (que les Espagnols ont appelé Diego), et une sœur mariée à un charcutier, Jacques Bavarello.

Dominique Colomb ne mourut que plusieurs années après les premières grandes découvertes de son fils. Sans doute il n'était pas aussi pauvre que l'a écrit son petit-fils Ferdinand; il possédait à Gênes deux maisons ([4]), et il eut assez de ressources pour assurer à ses enfants les bienfaits d'une instruction très-supérieure à celle de la plupart des fils d'artisan. Après avoir appris, à Gênes, dans son enfance, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, le dessin et les éléments de la peinture, Christophe Colomb fut envoyé à l'université de Pavie, où il reçut des leçons de grammaire, de langue latine, de géométrie, de géographie, d'astrologie (ou astronomie) et de navigation ([5]).

([1]) Parmi les villes ou villages qui se sont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à Christophe Colomb, on cite Cogoleto, Bugiasco, Finale, Quinto et Nervi dans la rivière de Gênes; Savone, Palestrella et Arbizoli, près de Savone; Cosseria, entre Millesimo et Carcere; la vallée d'Oneglia; Castello di Cuccaro, entre Alexandrie et Casale; Plaisance; Pradello, dans le val de Nura du Plaisantin. On s'accorde aujourd'hui à regarder comme certain que Gênes est la patrie de ce grand homme. (Voy., sur cette question, la section 2, t. III, p. 354 de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*, par Humboldt, et les Éclaircissements sur la vie de Colomb, nº 1, dans l'*Histoire de Christophe Colomb*, par Bossi). — M. Rochefort-Labouisse a cherché à établir que Christophe Colomb était d'origine française.

([2]) C'est la date adoptée par Bernaldez Cura de los Palacios, le chevalier Napione, Navarette, Humboldt.
Mais l'incertitude est telle que les biographes, commentateurs, etc., varient entre eux d'environ vingt-cinq ans. Ainsi Christophe Colomb serait né : en l'année 1430, selon les données de Ramusio; — en 1441, selon le père Charlevoix; — en 1445, selon Bossi; — en 1446, selon Munoz; — en 1447, selon Robertson et Spotorno; — en 1449, selon Willard; — en 1455, selon les combinaisons des époques indiquées dans une lettre de Colomb, datée de la Jamaïque le 7 juillet 1503.

([3]) Le père de Colomb, signant comme témoin un acte testamentaire passé par-devant notaire, à San-Stefano de Gênes, en 1494, alors qu'il avait cessé de travailler, se qualifie ainsi : *olim textor pannorum*. Ferdinand, fils de Christophe Colomb, dans la Vie de son père qu'il a écrite, cite comme une des illustrations de sa famille *Colon el Mozo* (le Jeune), amiral, né à Cogoleto. Il avoue cependant qu'il n'est point parvenu à trouver des preuves de ce fait : « Je pense, ajoute-t-il, qu'il y a plus de gloire pour nous (les fils) à descendre de l'amiral (Christophe Colomb), que de scruter si le père de celui-ci était homme de boutique. » Christophe Colomb lui-même comptait Colon el Mozo parmi ses parents : « Je ne suis pas le premier amiral de ma famille; qu'on me nomme comme on veut (dit-il dans une lettre à la nourrice de l'infant don Juan); David, ce roi si sage, a gardé les brebis, et puis il fut roi de Jérusalem. Je sers ce même Dieu qui éleva David. »

([4]) L'une dans le *vicolo di Mulcento;* l'autre avec boutique, *extrà muros*, dans la *contrada di porta Sant-Andrea*. On présume que Christophe Colomb naquit dans la première de ces maisons, et qu'il fut baptisé à San-Stefano.

([5]) Bossi a donné la liste des professeurs qui ont occupé les chaires de mathématiques et de philosophie naturelle, à l'université de Pavie, depuis l'année 1460 jusqu'à l'année 1480. Mais en admettant, contrairement à son avis, l'année 1436 comme date de celle où naquit Colomb, l'intérêt serait d'avoir les noms des professeurs depuis 1446 jusqu'à l'an 1450. — « Il y a quelque probabilité, selon Humboldt, qu'Antonio de Tergazo et Stefano de Faenza furent les maîtres de Colomb en astronomie nautique. » — « On sait, dit Bossi, que sous le titre de philosophie naturelle on enseignait alors la physique d'Aristote et quelquefois même la cosmographie; on sait également que sous le titre d'astrologie on comprenait cette partie des mathématiques enseignées à cette époque dans les écoles, c'est-à-dire la géométrie et la géodésie, le mouvement des corps célestes et tout ce qu'on savait d'astronomie réuni avec tout ce qui appartenait à la science des pronostics, à l'astrologie judiciaire et à la cabale. » *(Vita di Cristoforo Colombo,* p. 73.)

Dans sa quatorzième année, il interrompit ses études universitaires et commença son apprentissage de marin. L'histoire de sa vie depuis cette époque jusqu'à l'an 1487 est très-obscure (¹).

« J'ai passé vingt-trois ans sur mer, dit-il dans une de ses lettres à Ferdinand et à Isabelle; j'ai vu » tout le Levant, et l'Occident, et le Nord; j'ai vu l'Angleterre; j'ai été plusieurs fois de Lisbonne à la » côte de Guinée. »

Il écrit ailleurs : « Dès l'âge le plus tendre j'allai en mer, et j'ai continué de naviguer jusqu'à ce » jour. Quiconque se livre à la pratique de cet art désire savoir les secrets de la nature d'ici-bas. Voilà » déjà plus de quarante ans que je m'en occupe. Tout ce que l'on a navigué jusqu'ici (sur la surface des » mers), je l'ai navigué aussi (²). »

On a quelques notions sur plusieurs de ses navigations dans la Méditerranée, mais on ne peut en préciser les dates.

Il paraît avoir fait plusieurs courses sous le commandement de son parent Colomb le Jeune *(Colon el Mozo)*, célèbre marin, neveu d'un autre Colomb (Francesco Colon) qui fut capitaine dans les armées navales de Louis XI (³).

Il parle d'un voyage à Chio, où il vit recueillir le mastic.

Il eut le commandement de galères génoises près de l'île de Chypre, dans une guerre avec les Vénitiens.

Il fit une expédition à Tunis dans les intérêts du roi René d'Anjou. Il est probable que cette expédition se rapporte aux années 1461 ou 1463, lorsque Jean II de Calabre appela les Génois à son aide pour chercher à conquérir Naples sur Ferdinand de la maison d'Aragon. Colomb dit dans une de ses lettres à Ferdinand et à Isabelle (⁴) : « Il m'arriva d'être envoyé à Tunis par le roi Reinier (que Dieu a » rappelé à lui), pour capturer la galère *la Fernandine ;* et lorsque j'arrivai à la hauteur de l'île San-» Petro, en Sardaigne, j'appris qu'il s'y trouvait deux vaisseaux et une caraque avec la galère, ce qui » troubla tellement les gens de mon équipage, qu'ils prétendaient ne pas aller plus loin, mais retourner » à Marseille pour chercher un autre vaisseau et de nouvelles troupes. Comme je n'avais aucun moyen » de les contraindre, je fis semblant de me rendre à leurs désirs; je changeai le point du compas, et » déployai toutes les voiles. C'était le soir; et le lendemain matin nous étions à la hauteur de Cartha-» gène, tandis que tous étaient persuadés que nous faisions route vers Marseille. »

Le voyage de Christophe Colomb jusqu'à l'Islande eut lieu en 1477, comme cet illustre navigateur le dit lui-même dans son traité des *Cinq zones habitables :* « L'an 1477, au mois de février, je naviguai plus » de cent lieues au delà de Tile, dont la partie méridionale est éloignée de l'équateur de 73 degrés et » non de 63, comme prétendent quelques géographes, et Tile n'est pas placé en dedans de la ligne qui » termine l'occident de Ptolémée (⁵). Les Anglais (principalement ceux de Bristol) vont avec leurs mar-» chandises à cette île, qui est aussi grande que l'Angleterre. Lorsque je m'y trouvai, la mer n'était » pas gelée, quoique les marées y soient si fortes qu'elles y montaient à vingt-six brasses et descen-» daient autant. Il est vrai que le Tile dont parle Ptolémée se trouve là où il le place, et se nomme » aujourd'hui Frislande. »

(¹) « Lorsqu'on fait une étude sérieuse des documents relatifs à la vie de Christophe Colomb, on ne peut que gémir sur l'incertitude qui règne dès que l'on arrive à la partie de cette intéressante vie antérieure à l'année 1487. Ce regret augmente quand on se rappelle tout ce que les chroniqueurs nous ont conservé minutieusement sur la vie du chien Becerillo (voy. la p. 203 du t. XXI du *Magasin pittoresque)*, ou sur l'éléphant Aboulabahat qu'Aaroun-al-Raschyd envoya à Charlemagne. » (Humboldt.)

(²) *Profecias.*

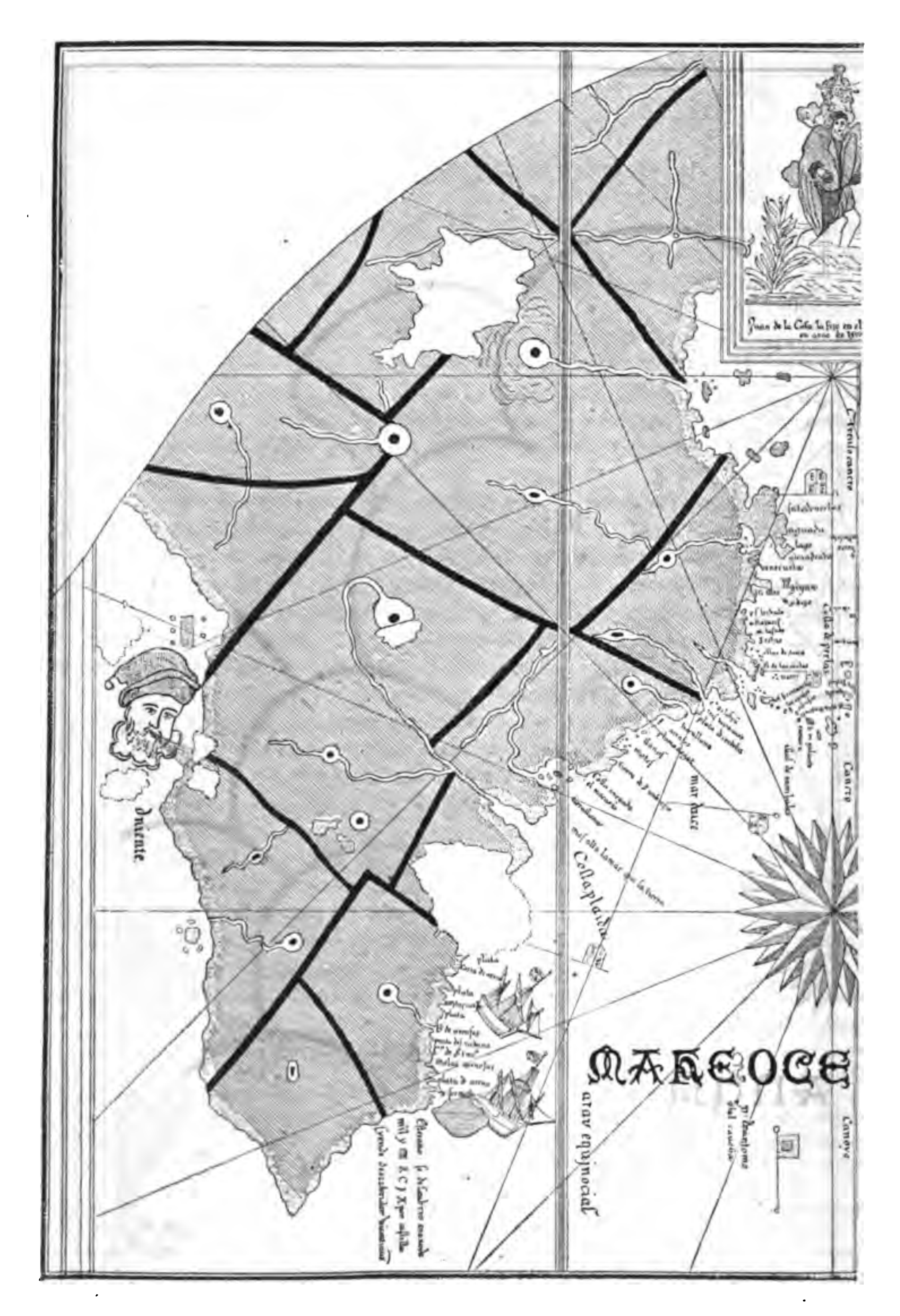
(³) « La vie du marin sur la Méditerranée se composait, à cette époque, de voyages hasardeux et d'entreprises hardies. Une simple expédition de commerce ressemblait alors à une expédition de guerre, et le bâtiment marchand avait souvent plus d'un combat à soutenir pour aller d'un port à l'autre. » (Washington Irving, *Hist. d Ch. Colomb*, ch. II.)

(⁴) Lettre aux rois catholiques d'Espagne, en date de janvier 1495.

(⁵) « C'est, je crois, la distinction entre le Thulé de Dicuil (l'Islande), et les Feroe ou Mainland, l'île principale du groupe des Shetland. » (Humboldt, *Hist. de la géogr. du nouv. contin.*, t. II, p. 114.)

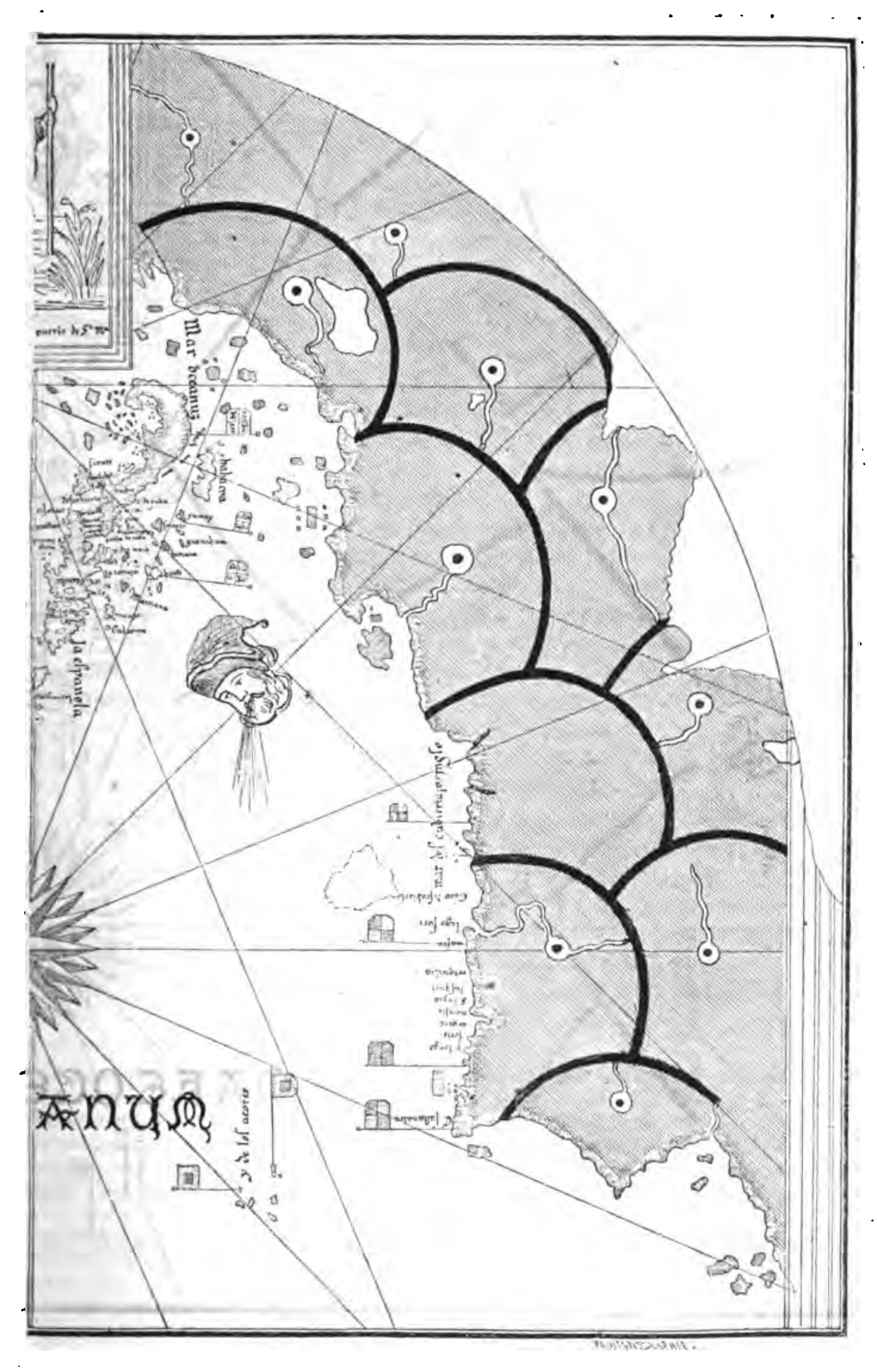
« Toutefois, ajoute Humboldt, il y a erreur dans les degrés. La côte méridionale de l'Islande se trouve par 63 degrés et demi, et non par 73; les Shetland sont par les 60 degrés et demi, et non par 63. »

Voy. dans notre premier volume *(Voyageurs anciens)*, p. 166 et 168, la relation de PYTHÉAS.



Le Nouveau Continent. — Fragment de la célèbre carte (¹) tracée en 1500 par Juan de la Cosa, de Biscaye.

(¹) La carte originale, qui appartenait à M. Walckenaër, a été rachetée par l'Espagne; M. Jomard en a conservé une copie. L'image de saint Christophe que Juan de la Cosa a dessinée en tête de la carte paraît être une allusion à Christophe




qui accompagna Christophe Colomb dans son second voyage, et fut pilote d'Alonzo Hoyeda en 1499.

Colomb. M. Ferdinand Denis ne serait pas éloigné de supposer qu'il a voulu donner au saint les traits du navigateur. Humboldt s'étonne que Juan de la Cosa n'ait point placé de pavillon sur l'île Guanahani.

Lorsque Colomb entreprit ce voyage au Nord, il avait établi depuis plusieurs années sa demeure habituelle en Portugal; il était venu en 1470 à Lisbonne ([1]). Cette ville était alors la capitale de la renaissance géographique. Alphonse V régnait; Henri de Portugal vivait encore ([2]). Ce prince généreux, instruit, enthousiaste, avait établi un collége naval, élevé un observatoire à Sagres, appelé à lui les savants les plus capables de le seconder, et obtenu une bulle du pape qui accordait au gouvernement de Portugal un droit exclusif sur toutes les terres qu'il pourrait découvrir dans l'océan Atlantique jusqu'au continent de l'Inde. Sous sa protection, on voyait se former des compagnies et des associations « dans lesquelles la passion des voyages était encore stimulée, dit Washington Irving ([3]), par l'intérêt. De simples particuliers rivalisaient avec elles. De temps en temps le départ d'une nouvelle expédition, le retour d'une escadre annonçant de nouvelles contrées découvertes, de nouveaux royaumes visités, mettaient toute la ville en mouvement. L'amour de la science, le goût des aventures ou la curiosité faisaient affluer à Lisbonne une foule d'étrangers, qui venaient pour s'instruire de plus près ou pour prendre part aux profits de ces découvertes. »

Aucun autre lieu du monde ne pouvait avoir plus d'attraits pour Colomb. Agé seulement de trente-quatre ans, déjà il avait acquis une grande expérience comme navigateur. De hardis desseins fermentaient dans son imagination; mais il sentait la nécessité d'accroître ses connaissances et de chercher des protecteurs. Il épousa à Lisbonne dona Felipa, fille de Bartolomeo Muniz Perestrello, gentilhomme italien qui s'était autrefois distingué dans plusieurs navigations sous le commandement du prince Henri, et avait fondé une colonie à l'île de Porto-Santo, dont il avait été le gouverneur. Cependant dona Felipa était sans fortune. Colomb, pour soutenir son ménage, vendit des livres à images, construisit des globes, dessina des cartes ([4]) et s'associa à diverses expéditions envoyées à la côte de Guinée. En même temps il se livra avec passion aux travaux scientifiques et littéraires. « Il est probable, dit Humboldt, que c'est pendant son long séjour en Portugal, de 1470 à 1484, âgé de trente-quatre à quarante-huit ans, qu'il refit pour ainsi dire ses études. » Par son application, il parvint à un degré d'instruction peu ordinaire parmi les marins de son temps. Quoiqu'il n'ait jamais affecté de prétentions à la science, il donne dans ses *Prophéties*, écrites vers la fin de sa vie, une assez haute idée de l'étendue et de la variété de son savoir : « Le Seigneur, dit-il, me gratifia abondamment de connaissances dans la marine; » de la science des astres, il me donna ce qui pouvait suffire; de même de la géométrie et de l'arithmétique. De plus, il m'accorda l'esprit et la dextérité pour dessiner les sphères et pour y placer en » propres lieux les villes, les rivières et les montagnes. J'ai étudié toutes sortes d'écrits, l'histoire, les » chroniques, la philosophie, et d'autres arts pour lesquels notre Seigneur m'ouvrit l'intelligence. »

On considère comme prouvé ([5]) qu'il conçut presque dès son arrivée à Lisbonne, en 1470, l'idée de l'entreprise qui ne devait s'accomplir que vingt-deux ans plus tard, et qui a immortalisé son nom. Une fois son âme possédée de cette grande pensée, il dirigea tous ses efforts vers les moyens de la féconder, de l'éclairer, de l'appuyer sur des preuves, sur des autorités considérables, et de préparer les moyens

([1]) On a raconté de la manière la plus pittoresque l'arrivée de Christophe Colomb en Portugal. « Il commandait, dit Bossi, un des vaisseaux de Colon el Mozzo, lorsqu'un combat terrible s'engagea dans les mers du Portugal entre l'escadre de cet amiral et quatre galères vénitiennes qui revenaient de Flandre. Le carnage fut sanglant : les deux escadres s'étaient serrées de près, et le navire que commandait Colomb, s'étant trouvé engagé avec un vaisseau vénitien auquel on avait mis le feu, était sur le point de sauter; Colomb voit le danger qui le menace, s'élance dans la mer, saisit une rame qui tombe sous sa main, et, par des efforts redoublés, il aborde sur les côtes de Portugal, non loin de Lisbonne. Bientôt après il se rendit dans cette ville, où il reçut l'accueil le plus amical de la part de ses compatriotes. »

Cette aventure aurait eu lieu, suivant Sabellico, Léon Ximénès et Munoz, en 1485; mais il est certain qu'à cette dernière époque Colomb était sorti du Portugal depuis plus d'une année.

([2]) Il mourut le 13 novembre 1473.

([3]) *Histoire de Christophe Colomb* (ch. III), ouvrage écrit sur les documents les plus authentiques et avec un rare talent.

([4]) La composition d'une carte géographique exacte n'était pas, au quinzième siècle, une œuvre vulgaire. Venise frappa une médaille en l'honneur de Fra Mauro pour la carte qu'il avait exécutée vers 1459, et Améric Vespuce acheta au prix de 130 ducats (555 dollars d'aujourd'hui) une carte de terre et de mer faite en 1439 par Gabriel Valesca.

([5]) Navarette, *Viages de los Españoles*, t. Ier, p. LXXIX; Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. Ier, p. 12

de parvenir à la faire accepter. « J'eus des rapports constants, dit-il, avec des hommes lettrés, ecclésiastiques et séculiers, latins et grecs, juifs et maures. » Parmi les cosmographes les plus distingués



Portrait de Colomb. — D'après le portrait qui était dans la galerie de Paolo Giovio, et inséré dans l'édition illustrée des *Éloges d'écrivains célèbres* (¹).

(¹) Bâle, 1575.

Paolo Giovio (Paul Jove), né à Côme en 1483, avait une belle collection de portraits d'hommes illustres de son temps. Celui qu'il considérait comme représentant avec fidélité les traits de Colomb a un caractère remarquable de dignité et de simplicité.

Il nous a paru intéressant de recueillir et de placer pour la première fois les uns près des autres les différents portraits de Colomb que l'on a conservés, et dont il nous a été possible de nous procurer les dessins. Aucun d'eux n'est tout à fait incontesté; mais leur comparaison aidera le lecteur à se faire quelque idée de ce qu'était la physionomie de l'illustre navigateur.

« Colomb était, dit Gomara (fol. 15 *b*), un homme de belle taille, fort de membres, à visage allongé, frais et rougeâtre de teint, rempli de taches de rousseur. »

« Dans sa jeunesse, dit Fernando Colomb, mon père avait les cheveux blonds, mais déjà, à l'âge de trente ans, il les avait blancs. »

« Il était grand, bien fait, robuste et d'un maintien noble et élevé. Il avait le visage long, ni plein, ni maigre; le teint vif, même un peu rouge, et quelques taches de rousseur. Son nez était aquilin; il avait les os de la joue un peu saillants; ses yeux, gris-clair, s'enflammaient aisément. Il était simple dans sa mise. » (Washington Irving, d'après Fernando, las Casas, etc.)

« Colomb revint en Castille (de son second voyage) en 1496, portant par dévotion, et comme c'était son habitude, le cordon de Saint-François et un vêtement qui, par la coupe et la couleur, était presque entièrement semblable à l'habit des religieux de l'Observance. » (Bernaldez, quelquefois nommé Cura Paroco de la villa de los Palacios, *Historia de los reyes catolicos*, ch. VII.)

« Comme l'amiral était très-dévot à saint François, il aimait de préférence la couleur brun-grisâtre; nous l'avons vu à Séville, vêtu à peu près comme un moine franciscain. » (Las Casas, *Hist. inédit.*, lib. Ier, cap. CII.)

On conserve un portrait de Colomb, dont nous ne connaissons aucun dessin, à la maison communale de Cogoleto, où les habitants montrent une espèce de cabane au bord de la mer comme étant, suivant eux, le lieu de naissance de l'illustre navigateur.

Sur les doutes relatifs à l'authenticité des portraits de l'amiral conservés à Cuccaro, chez le duc de Berwick, à Madrid, etc., voy. Cancellieri, *Notizie di Christ. Colombo*, 1809, p. 180; *Codice Colombo-Amer.*, p. 75.

qu'il connut à Lisbonne, on doit citer au premier rang Martin Behaim ([1]). Il se mit en relation, à l'aide du Florentin Lorenzo Giraldi, avec un astronome non moins célèbre, Toscanelli, de Florence, et l'on verra plus loin que la correspondance qui eut lieu entre ce dernier et lui ne fut pas sans influence sur le développement du dessein qui s'était emparé de son esprit.

Mais avant tout il est nécessaire de se former une idée exacte de ce projet de Christophe Colomb.

Plus d'une fois les historiens et surtout les poëtes se sont imaginé qu'ils grandissaient la gloire de Colomb en le représentant comme ayant conçu le premier, le seul au monde, par une sorte d'inspiration surhumaine, l'idée de l'existence d'un nouveau monde ([2]).

C'est une erreur : là n'est pas la gloire de Colomb.

On sait que ce grand homme n'a pas eu un seul moment l'idée de découvrir un nouveau monde, et qu'il est mort sans avoir même soupçonné qu'il eût découvert le continent que nous appelons Amérique ([3]).

Ce que Colomb chercha et voulut avec une intelligence, une persévérance, une force de volonté et un courage admirables, ce fut la découverte de la route qui devait conduire, selon lui, des côtes occidentales de l'Europe, à travers l'océan Atlantique, aux côtes orientales de l'Asie, qu'il appela toujours l'Inde.




Portrait de Colomb, gravé par Th. de Bry, à côté de celui d'Améric Vespuce, dans une médaille faisant partie de la gravure qui a pour titre : *Americæ retectio*, mise à la suite de la préface de la quatrième partie de l'*Amérique*.

En un mot, il ne fut jamais préoccupé, suivant ses propres expressions, que de « chercher l'Orient par l'Occident, et de passer, » par la voie de l'ouest, à la terre où naissent les épiceries. »

Or cette idée n'était pas nouvelle. Elle était venue de l'antiquité jusqu'au quinzième siècle, en pénétrant et se confirmant de plus en plus par la réflexion et par l'étude dans quelques esprits supérieurs. Colomb suivit sa trace, s'attacha, ainsi que le prouvent ses écrits, à l'approfondir, à la vérifier en se servant de toutes les connaissances qu'il avait acquises, de tous les conseils dont il fut à même de s'entourer ; et, une fois profondément convaincu qu'elle était vraie et praticable, il mit en œuvre toutes ses hautes facultés, toute sa puissance personnelle, pour la faire comprendre, accepter, et pour la réaliser lui-même, subissant, sans se laisser abattre, la misère, les dédains, l'ironie, et jusques à la haine.

Les anciens croyaient que les extrémités de l'Asie orientale étaient beaucoup moins éloignées qu'elles ne le sont des extrémités occidentales de l'Europe. Marin de Tyr avait donné à la terre, depuis les îles Canaries jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, une étendue totale de 225 degrés ; il ne restait donc, pour l'Océan compris entre l'extrémité de l'Asie et ces îles, qu'une étendue de 135 degrés ([4]). C'est

([1]) Né vraisemblablement, comme Colomb, en 1436, et mort à Lisbonne, deux mois après lui, en 1506 ; auteur du Globe de 1492, qu'il construisit à Nuremberg en 1490, et où le roi de Mango, Cambalu et le Cathay sont placés à 100 degrés seulement à l'ouest des îles Açores. On ne connaît point la véritable patrie de Behaim. Il a passé tour à tour pour être né en Portugal, en Bohême, à l'île Fayal des Açores, etc. Il est plus probable qu'il était originaire de Nuremberg. Il habita seize ans l'île Fayal, où demeurait son beau-père, le chevalier Jobst von Hürter, seigneur de Murkirchen. Pendant plus de vingt ans il avait été marchand de draps à Vienne, à Anvers et à Venise. A Lisbonne, il contribua à la construction de l'astrolabe, qui se fixait au grand mât du vaisseau. Il voyagea en 1484 sur les côtes d'Afrique, au delà de l'équateur. Il fut nommé par le roi de Portugal, en 1485, chevalier de l'ordre du Christ, et membre d'une commission scientifique chargée d'indiquer les moyens de naviguer d'après la hauteur du soleil.

([2]) Un des vers les plus célèbres sur la découverte de Colomb est celui que Gagliuffi improvisa, dit-on, en voyant la prétendue maison natale de l'illustre navigateur, à Cogoleto :

*Unus erat mundus ; duo sint, ait iste ; fuere.*

([3]) « Les plus belles gloires ne sont pas celles qui n'empruntent rien à autrui et vivent solitaires sur leur fonds, mais celles qui proviennent de la plus étroite alliance avec les gloires antérieures, et qui font corps avec le genre humain. Colomb s'embarquant, sur la seule autorité de ses rêveries, pour la conquête d'un continent inconnu, n'eût été qu'un fou couronné par la main du hasard, tandis que Colomb obéissant fidèlement aux lois de la géographie antique, et mourant sans se douter de l'existence des terres nouvelles dont il avait trouvé la route, mérite à bon droit d'être considéré comme un des plus audacieux et des plus sages navigateurs. » (Jean Reynaud, *Encyclopédie nouvelle.*)

([4]) « La longueur de la terre habitée comprise entre les méridiens des îles Fortunées et de Sera était, d'après Marin de Tyr

ce qui a fait dire à d'Anville que « la plus grande des erreurs dans la Géographie de Ptolémée a conduit les hommes à la plus grande découverte des terres nouvelles. »



Christophe Colomb.— D'après la gravure du fils de Th. de Bry, publiée en tête de la cinquième partie des *Grands Voyages*. (Ce serait, suivant Th. de Bry, la copie fidèle d'un portrait peint, d'après nature, par ordre d'Isabelle et de Ferdinand IV, avant le départ de Colomb pour ses expéditions) (¹).

En effet, penser que les Canaries, si voisines de l'Espagne, n'étaient qu'à 135 degrés des côtes de la Chine; qu'il fallait en parcourir seulement 115 pour arriver à la grande île de Cipango (²); qu'il n'y avait donc qu'une traversée de 2 000 lieues à faire pour atteindre les pays du Cathay et du Mangi (³), où étaient réunies tant de richesses et de merveilles, quel puissant motif de séduction et d'encouragement, à une époque où l'ambition des découvertes, se réveillant de toutes parts en Europe, était secondée par des progrès si notables dans l'astronomie et dans l'art de la navigation (⁴)!

« Colomb, dit Fernando, son fils, avait reconnu que l'espace contenu entre les îles du cap Vert et la fin déterminée par les travaux de Marin de Tyr, ne pouvait être plus que le tiers du grand cercle de la sphère (du périmètre équatorial) (⁵).

(*Ptol. geogr.*, lib. I, cap. II), de 15 heures, ou de 225 degrés. C'était avancer les côtes de la Chine jusqu'au méridien des îles Sandwich, et réduire l'espace à parcourir des îles Canaries aux côtes orientales de l'Asie à 135 degrés, erreur de 86 degrés en longitude. La grande extension de 23 degrés et demi que les anciens donnaient à la mer Caspienne contribuait également beaucoup à augmenter la largeur de l'Asie. » (Humboldt, *Hist. de la géogr. du nouv. contin.*, t. II, p. 362.)

(¹) On retrouve le même portrait dans la collection des Portraits des grands hommes, publiés en 1597, par Théodore de Bry, nº 1.

(²) Le Japon, placé par Marco-Polo à cinq cents lieues est de la Chine.

(³) La Chine. (Voy., dans notre deuxième volume, la relation de MARCO-POLO.)

(⁴) Ce fut pendant le quatorzième siècle que les navigateurs européens s'essayèrent à l'usage de la boussole. Au quinzième, Martin Behaim et deux médecins de Henri de Portugal étudièrent, par ordre de ce généreux prince, et trouvèrent, comme nous l'avons dit précédemment, les moyens d'appliquer utilement l'astrolabe à la navigation.

« De cet instrument (l'astrolabe), perfectionné et modifié, on a fait depuis le quart de cercle moderne. Il est impossible de décrire l'effet que cette invention produisit sur la navigation. Au lieu de côtoyer les rivages, comme les anciens navigateurs, obligés, s'ils s'en éloignaient, de chercher en tâtonnant leur chemin d'après la direction incertaine des astres, le marin moderne pouvait s'aventurer hardiment dans des mers inconnues, certain, s'il ne rencontrait pas de port lointain, de pouvoir toujours retrouver sa route, à l'aide de l'astrolabe et de la boussole. » (Washington Irving.)

(⁵) *Vida del amirante*, cap. VI.

Colomb savait aussi que le plus grand génie peut-être qui ait paru sur la terre, Aristote, avait écrit dans son traité du Ciel ([1]) : « Ainsi donc tous ces faits (les observations astronomiques) démontrent évidemment que non-seulement la figure de la terre est ronde, mais encore que la circonférence n'en est pas grande, car un si petit déplacement (de l'Égypte et de Chypre à des contrées plus septentrionales) ne produirait pas si vite une différence aussi sensible. Voilà comment ceux qui croient que *les pays situés vers les colonnes d'Hercule touchent aux pays de l'Inde,* et que de cette façon il n'y a qu'une seule mer, ne semblent pas faire une supposition trop insoutenable. Ils citent, entre autres preuves, les éléphants, qui se retrouvent également dans ces deux régions extrêmes ; ce qui paraît indiquer que si les mêmes animaux s'y retrouvent, c'est que ces pays se rejoignent entre eux. » Et dans la Météorologie ([2]) : « Il y a une grande différence entre la longueur et la largeur de la terre ; car on trouve que l'espace compris entre les colonnes d'Hercule et l'Inde est à l'espace compris entre l'Éthiopie, près du lac Méotide, et les dernières limites de la Scythie, dans le rapport d'un peu plus de 5 à 3, si l'on calcule d'après les navigations par mer et les voyages par terre, autant du moins qu'on peut se fier à l'exactitude de pareilles évaluations ([3]). »

Dans une de ses lettres aux monarques espagnols ([4]), Colomb fait allusion au passage que nous venons de citer en ces termes : « Aristote dit que ce monde est petit, et qu'on peut passer facilement d'Espagne dans les Indes ; Avenruyz confirme cette idée, et le cardinal Pierre de Alliaco la cite en appuyant cette opinion, qui est conforme à celle de Sénèque, etc. ([5]). »

([1]) *Traité du ciel*, liv. II, ch. XIV, p. 298, A, B, de l'édition de Bekker.

([2]) Liv. II, ch. V, p. 362, B. 20.

([3]) Parmi les autres assertions d'Aristote ou attribuées à Aristote, sur lesquelles s'appuyait Colomb, on remarque encore celles-ci : « On répète vulgairement que la terre se divise en îles et en continents parce qu'on ignore qu'elle n'est tout entière qu'une île unique, entourée par la mer qu'on appelle Atlantique. Il est bien à croire qu'il y a beaucoup d'autres mers encore situées au loin, et qui sont de l'autre côté de celle-là, les unes plus grandes qu'elle, les autres plus petites, mais qui toutes restent invisibles pour nous, qui ne pouvons voir que celle-là. En effet, le même rapport que les îles connues de nous ont avec les mers qui les entourent se retrouve entre notre continent et l'Atlantique, de même qu'entre beaucoup d'autres continents et la mer entière ; car ce sont en quelque sorte de grandes îles entourées par des océans non moins grands. » (*Du Monde*, ch. III, p. 392, B. 20.)

« Dans la mer qui est en dehors des colonnes d'Hercule, les Carthaginois ont découvert, à ce qu'on dit, une île déserte qui est couverte de forêts et qui a des fleuves navigables. Elle produit aussi les fruits les plus extraordinaires. Elle est éloignée de plusieurs jours de navigation. » (*Récits surprenants*, p. 836, B. 30.)

Rappelons au lecteur que les deux traités *Du Monde* et des *Récits surprenants* sont apocryphes, quoique anciens, et que par conséquent il ne faut pas les mettre au compte d'Aristote, bien que, protégés par son autorité, ils aient pu avoir une grande influence sur Christophe Colomb.

C'est M. Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, qui a bien voulu traduire du texte grec, à notre intention, ces différents passages d'Aristote.

([4]) Datée d'Haïti.

([5]) Il est probable que Colomb, qui cite souvent Aristote, avait lu les passages dont il se sert, non dans le texte original, mais dans l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly [Alliacus] (cap. VIII et XLIX), dans le *Compendium cosmographicum* (cap. XIX), et la *Mappa mundi* (cap. *De figura terræ*). C'est aussi dans ces ouvrages et dans d'autres cosmographes italiens, espagnols et arabes qu'il dut lire les extraits des autres auteurs anciens dont il invoquait l'autorité.

Le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai depuis 1396, est nommé tour à tour : en latin, *Petrus de Alliaco ;* en espagnol, *Pedro de Ailiaco, Pedro de Heliaco ;* on le cite aussi sous la simple dénomination de *Cardinalis Cameracensis.* C'était un homme érudit littérairement, mais peu instruit en cosmographie. Sa Géographie n'est qu'une compilation médiocre ; il devait plaire beaucoup à Colomb en ce qu'il insiste à chaque occasion sur la grande extension de l'Asie vers l'est et sur la proximité de l'Inde et de l'Espagne, en se fondant sur les opinions d'Aristote et de Strabon.

Colomb citait aussi l'opinion d'Alfragan (Al-Fergani, ou Ahmed Mouhammed Ebn-Kotbair, de Fergaña) sur le peu d'étendue de la circonférence du globe.

« Le monde n'est pas si grand que le vulgaire l'imagine, écrit Colomb à Ferdinand et à Isabelle (le 5 juillet 1503). Un » degré de distance de l'équateur est de cinquante-six milles et deux tiers. C'est là une chose que l'on pourra rendre évi- » dente. »

Cette mesure avait été donnée par Al-Fergani.

Colomb affirmait souvent que « le monde était peu de chose ; que six parties de la surface du globe étaient à sec, et que » seulement la septième était couverte d'eau. » (Même lettre.)

Cette notion erronée était puisée dans le quatrième livre d'Esdras, connu anciennement dans l'Église grecque sous la dénomination de l'*Apocalypse d'Esdras.*

Probablement, en citant ainsi Sénèque, Colomb faisait allusion à ce passage des *Questions naturelles* (1) : « Quand l'homme, spectateur curieux de l'univers, a contemplé la course majestueuse des



Christophe Colomb. — D'après une gravure faite à Rome en 1596 par Capriolo, et reproduite dans le travail iconographique de M. Carderera sur Colomb (2).

astres, et cette région du ciel qui offre à Saturne une route de trente ans, il méprise, en jetant de nouveau ses regards vers la terre, la petitesse de son étroit domicile. *Combien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Espagne jusqu'à l'Inde? L'espace de très-peu de jours,* si le vent est favorable au vaisseau. »

Colomb savait aussi que Strabon avait rappelé et commenté cette opinion bien connue d'Ératosthènes (3) : « La zone tempérée, comme disent les mathématiciens, revenant sur elle-même, forme entièrement le cercle, de sorte que si l'étendue de la mer Atlantique n'était pas un obstacle, nous pourrions nous rendre par mer de l'Ibérie (l'Espagne) dans l'Inde, en suivant toujours le même parallèle, dont les terres ci-dessus, mesurées en stades, occupent plus du tiers, puisque enfin le parallèle de Thines, sur laquelle nous avons pris la distance depuis l'Inde jusqu'à l'Ibérie, n'a pas en tout 200 000 stades..... Nous n'appelons terre habitée que cette portion de la zone tempérée que nous habitons, et qui nous est connue. Mais on conçoit que, dans cette même zone, il peut exister *deux terres* habitées, et peut-être plus de deux, surtout aux environs du parallèle qui passe par Thines et traverse la mer Atlantique (4). »

Parmi les contemporains mêmes de Colomb, plusieurs se proposaient comme lui la solution de ce

(1) *Præf.*, II. Voy., sur ce sujet, les remarques de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent,* t. Ier, p. 159.

(2) Ce portrait nous paraît être une copie du tableau attribué au peintre Antonio del Rinçon et conservé dans la bibliothèque du roi d'Espagne. Nous avons publié une esquisse de cette peinture dans le *Magasin pittoresque,* 3e année, p. 316.

(3) Lib. I, p. 113, 114, alm.; p. 64, 65, cas.

(4) Traduction de Laporte, du Theil et Coray.

Cette conjecture de Strabon sur l'existence possible d'autres grandes terres habitables *entre l'Europe et l'Asie* fut inaperçue ou négligée de tous les géographes et de Colomb lui-même. A plus forte raison n'arriva-t-il à personne de tenir un compte sérieux de cette remarquable prophétie de Sénèque :

.................... *Venient annis*
*Sæcula seris, quibus Oceanus*
*Vincula rerum laxet,* ET INGENS
PATEAT TELLUS, *typhisque novos*

problème posé par les anciens (¹). La relation de Marco-Polo, en révélant à l'Europe ou même exagérant les richesses de la Chine, avait redoublé l'ardeur des voyages en Asie (²). Le plus grand nombre des géographes et des navigateurs continuaient à chercher les moyens d'abréger la route de l'est, soit par les terres, soit en découvrant la route de mer au delà de l'Afrique; mais d'autres s'étaient arrêtés à la pensée de la route plus directe par l'ouest.

Dix-huit ans avant sa première découverte, Christophe Colomb avait eu la certitude qu'Alphonse V, roi de Portugal, avait fait demander à Toscanelli (³), par le chanoine Fernando Martinez, une instruction détaillée sur le chemin de l'Inde par la voie de l'ouest. Il s'empressa d'écrire lui-même au savant Florentin, par l'entremise de Lorenzo Giraldi. Toscanelli répondit à Colomb, en 1474, et lui communiqua une copie de la lettre qu'il avait adressée au chanoine Fernando Martinez : « Je vois, dit-il à Colomb, que vous avez le grand et noble désir de passer dans le pays où naissent les épiceries, et, en réponse à votre lettre, je vous envoie la copie de celle que j'adressai, il y a quelques jours, à un ami attaché au service du sérénissime roi de Portugal, et qui avait eu l'ordre de son altesse de m'écrire sur le même sujet..... Je pourrais, un globe à la main, démontrer ce que l'on désire; mais j'aime mieux, pour faciliter l'intelligence de l'entreprise, marquer le chemin sur une carte semblable aux cartes marines (⁴), où j'ai dessiné moi-même toute l'extrémité de l'Occident, depuis l'Irlande jusqu'à la fin de la Guinée, vers le sud, avec toutes les îles qui se trouvent sur cette route. J'ai placé vis-à-vis (des côtes d'Irlande et d'Afrique), droit à l'ouest, le commencement des Indes, avec les îles et les lieux où vous pourrez aborder. Vous y verrez aussi à combien de milles vous pourrez vous éloigner du pôle arctique vers l'équateur, et à quelle distance vous arriverez à ces régions si fertiles et si abondantes en épiceries et en pierres précieuses. »

Toscanelli distingue les îles qui sont près du continent asiatique, par exemple, Cipango (⁵), de celles que l'on rencontrera sur la route, entre autres l'Antilia (⁶). Sur sa carte, il donnait les distances précises à parcourir : « Il y a, dit-il, de Lisbonne à la fameuse cité de Quisay (⁷), en prenant le chemin

*Detegat orbes, nec sit terris*
*Ultima Thule..............*
(MÉDÉE, act. II, v. 371.)

« Un temps viendra, dans le cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue; la mer nous révélera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la borne de l'univers. » (Traduction de M. E. Greslou.)

Au quinzième siècle, on croyait à l'existence, non d'un continent inconnu, mais de quelques îles seulement, notamment d'Antilia, entre l'Europe et l'Asie.

(¹) « Les grandes découvertes de l'hémisphère occidental ne furent point le résultat d'un heureux hasard. Il serait injuste d'en chercher le premier germe dans ces dispositions instinctives de l'âme auxquelles la postérité attribue souvent ce qui est le résultat d'une longue méditation. Colomb et les autres grands navigateurs qui ont illustré les annales de la marine espagnole étaient, pour l'époque où ils vivaient, des hommes remarquables pour leur instruction. Ils ont fait d'importantes découvertes parce qu'ils avaient des idées justes de la terre et de la longueur des distances à parcourir, parce qu'ils savaient discuter les travaux de leurs devanciers, observer les vents qui règnent sous différentes zones, mesurer et la variation de l'aiguille aimantée pour corriger leur route, et la longueur du chemin; appliquer à la pratique les méthodes les moins imparfaites que les géomètres d'alors avaient proposées pour diriger un navire dans la solitude des mers. » (Humboldt.)

(²) L'usage des copies manuscrites de la relation de Marco-Polo fut assez commun pendant le temps que Colomb s'occupait de ses projets de découvertes, c'est-à-dire entre 1471 et 1492.

(³) Paolo del Pozzo Toscanelli, né à Florence en 1397, mort en 1482.

(⁴) « Je vous envoie, dit Toscanelli (cité par Humboldt), une carte marine toute semblable à celle que j'ai fait parvenir au chanoine. » Ce fut d'après cette carte que Colomb se dirigea dans son premier voyage de découverte; mais il avait à son bord une autre carte marine qu'il avait tracée lui-même, et qui était sans doute modifiée et plus complète. Celle de Toscanelli se trouvait, cinquante-trois ans après, entre les mains de las Casas. On ignore ce qu'elle est devenue.

(⁵) Rappelons que c'est le nom que Marco-Polo avait appliqué au groupe d'îles qui composent le Japon. (Voy. notre tome II, p. 380.)

(⁶) La plus ancienne indication de cette île imaginaire, qui en définitive a donné son nom aux *Antilles*, d'après l'exemple donné par Pierre Martyr d'Anghiera, en 1493, paraît être celle de l'Atlas vénitien d'Andrea Bianco, en 1436. *Antilia* s'y trouve représentée à 240 lieues marines à l'ouest des côtes du Portugal, par les 27° 55′ de longitude occidentale de Paris, et par les 33° 20′ et 38° 30′ de latitude. Sa longueur atteint celle du Portugal et de l'Angleterre. Au nord de l'*Antilia* est l'île de la *Main de Satan*.

(⁷) Quinsai, Hang-tcheou-fou, qui fut la capitale de la Chine sous la dynastie des Hong. (Voy. notre tome II, p. 371.)

tout droit vers l'ouest, 26 *espacios* dont chacun a 150 milles, tandis que de l'île d'Antilia jusqu'à Cipango il y a 10 *espacios*, lesquels équivalent à 225 lieues. »




Portrait de Christophe Colomb. — D'après celui de la galerie de Vicence publié par M. Jomard (¹).

« Vous aurez vu, écrit Toscanelli dans sa seconde lettre à Colomb, que le voyage que vous voulez entreprendre est bien moins difficile qu'on ne le pense; vous seriez persuadé de cette facilité si, comme moi, vous aviez eu occasion de fréquenter un grand nombre de personnes qui ont été dans ces pays (l'Inde des épiceries). »

Le grand projet qui amena les découvertes géographiques de 1492, à la surprise et à l'admiration de toute l'Europe, était donc, dès l'année 1474, un sujet d'étude sérieuse en Italie et en Portugal. Il occupait aussi les imaginations populaires; en effet, si les démonstrations cosmographiques ne pouvaient persuader que quelques hommes éclairés, il y avait, à côté, des indications et presque des preuves matérielles qui étaient de nature à faire impression sur les esprits les moins cultivés.

Depuis longtemps les habitants des Açores et des Canaries, ainsi que des navigateurs qui s'étaient aventurés au delà, affirmaient avoir entrevu des îles éloignées dans l'Océan. C'étaient des illusions (²); mais les faits que l'on citait pour défendre ces erreurs des sens avaient en eux-mêmes une signification très-sérieuse. Un pilote du roi de Portugal, Martin Vincente, avait trouvé, à 450 lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent, une sculpture en bois d'un art singulier, travaillée sans l'aide d'aucun instrument de fer, et poussée par un vent de l'ouest. Pedro Correa, beau-frère de Colomb, avait vu, près de l'île de Madère, une autre pièce de bois sculpté d'un style aussi inconnu et venant aussi de l'ouest. Des roseaux d'une dimension extraordinaire, qui rappelaient les bambous de l'Inde cités par Ptolémée (³), avaient été vus dans ces parages; le roi de Portugal en avait fait montrer quelques-uns à Colomb; d'un nœud à l'autre, ils pouvaient contenir neuf *garrafas* de vins. Les habitants des Açores rapportaient que lorsque le vent soufflait de l'ouest la mer rejetait, surtout dans les îles Graciosa et Fayal, des troncs de

(¹) On oppose à ce portrait que la fraise n'a été généralement adoptée que vers le milieu du seizième siècle.

(²) On avait donné des noms à ces îles imaginaires : — l'Antilia, ou l'île des sept villes (séparées ou ne formant qu'une seule île); l'île Saint-Brandan, Borodon ou Brandanis; l'île de Bracie, Brasil ou Berzil; l'île Maïda; l'île Verte, etc. (Voy. les savantes notices de Humboldt dans son *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 163 et suiv.; un appendice de la vie de Christophe Colomb, par M. Washington Irving; *le Monde enchanté*, par M. Ferdinand Denis.)

(³) *Cosmographie de Ptolémée*, liv. II, ch. XVII.

pins énormes, d'une espèce inconnue. Sur les bords de l'île de Flores ([1]), on avait trouvé un jour les cadavres de deux hommes dont la physionomie et les traits différaient entièrement de ceux des habitants de l'Europe et de l'Afrique ([2]). Enfin, des habitants du cap de la Verga (sans doute dans les Açores) avaient dit à Colomb qu'ils avaient vu des *almadias*, ou barques couvertes, remplies d'une espèce d'hommes dont ils n'avaient jamais entendu parler ([3]).

Cependant au milieu de tant d'hommes, les uns savants, les autres enthousiastes, crédules, aventureux, ou avides de gloire et de richesse, tous également préoccupés de la découverte probable, possible, d'une route qui conduirait, à travers l'Atlantique, vers des terres connues ou inconnues du côté des Indes, un seul, Colomb, se dévoua résolûment à cette pensée, et en fit l'intérêt principal, unique, irrévocable de sa vie. Pour la réaliser, il lui fallait non-seulement exposer des sommes d'argent considérables, mais encore être assuré de l'appui d'un gouvernement, afin de pouvoir prendre possession à un titre imposant et sérieux des territoires qui seraient découverts; or cet homme était pauvre, inconnu. Il était déjà parvenu à l'âge de près de quarante ans; il lui fallut dix-huit ans de patience et de persévérance laborieuse pour arriver à ce but qui avait paru au vieux Toscanelli si peu éloigné et si facile à atteindre. Alphonse de Portugal, engagé, vers la fin de sa vie, dans une guerre avec l'Espagne, avait abandonné les grandes entreprises maritimes. Son successeur, Jean II, se montra plus disposé à suivre les traces de son grand-oncle, le prince Henri. Colomb obtint une audience de ce monarque, qui d'abord parut disposé à l'écouter favorablement, et convoqua un conseil où l'on discuta s'il était raisonnable de chercher à parvenir aux Indes par la route du côté de l'ouest, ou s'il ne valait pas mieux s'en tenir à poursuivre les découvertes en Afrique, qui devaient conduire au même résultat. Ce fut Caradilla, évêque de Ceuta, qui combattit avec le plus d'ardeur la proposition de Colomb, en la représentant comme chimérique. Toutefois Jean II, plus confiant dans la possibilité du succès, fit partir une caravelle en apparence pour les îles du cap Vert, avec des instructions secrètes pour suivre la direction indiquée dans le Mémoire de Colomb. Après peu de jours une tempête survint, et les pilotes effrayés ramenèrent la caravelle à Lisbonne. Colomb perdit tout espoir de réussir près d'un monarque qui s'était montré si peu loyal à son égard. D'ailleurs il était devenu veuf; aucun intérêt ne le retenait plus en Portugal. Il quitta Lisbonne, avec son fils Diego, vers la fin de 1484. Quelques auteurs supposent qu'il se rendit d'abord à Gênes, et que le gouvernement de la république, affaibli par de récents désastres, n'accueillit point son projet; peut-être (mais c'est peu probable) alla-t-il alors à Venise, où il aurait éprouvé, suivant d'autres, un nouveau refus.

En 1485, on le voit paraître en Espagne; il est pauvre, il voyage à pied avec son fils Diego, âgé de dix à douze ans. Un jour, à une demi-lieue de Palos de Moguer, dans l'Andalousie, il s'arrête sur le seuil du couvent franciscain de Santa-Maria de Rabida, et il demande un peu de pain et d'eau pour son fils. Le gardien de ce monastère, Juan-Perez de Marchena ([4]), le fait entrer, lui adresse quelques questions; il est frappé de la noble simplicité de ses réponses, l'interroge avec plus de curiosité, et est étonné de la grandeur de ses vues; il lui donne l'hospitalité, il se charge même de l'éducation de son fils. Au printemps de 1486, il lui remet une lettre pour Fernando de Talavera, confesseur de la reine de Castille; mais ce dernier, regardant le projet de se rendre aux Indes par l'ouest comme impraticable, ne donne point suite à la recommandation du gardien de Santa-Maria de Rabida. Colomb dut se résigner encore à attendre des circonstances plus favorables; il s'établit à Cordoue et y vécut, comme en Portugal, de la vente de ses globes et de ses cartes ([5]). Il ne cessa point cependant de chercher des pro-

([1]) Une des Açores, celle qui est le plus à l'ouest.

([2]) Herrera dit : « Des cadavres à large face ne ressemblant pas à des chrétiens. »

([3]) « La véritable cause du transport de ces bois sculptés, bambous, pins, cadavres et barques était, non pas les vents d'ouest et de nord-ouest, mais bien le grand courant d'eau chaude connu sous le nom de *gulf-stream* ou *florida-stream*. » (Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 249.)

([4]) Il y a quelque confusion dans les biographes sur le titre de ce religieux; on admet ordinairement que c'était le prieur. Mais Navarette dit très-précisément dans une de ses notes : « Juan-Perez de Marchena, franciscain, gardien du couvent de la Rabida. » Cette fonction de gardien pouvait très-bien être exercée par un homme d'un mérite supérieur. (Voy. la note 3 de la p. 91 de notre deuxième volume *(Voyageurs du moyen âge)*.

([5]) En 1485, Christophe Colomb se trouvait en Espagne, gagnant sa vie à dessiner des cartes marines ou à vendre des

tecteurs, et il parvint à se concilier la faveur de Pedro-Gonzalès de Mendoza, archevêque de Tolède et grand cardinal d'Espagne. Ce prélat présenta Colomb à Ferdinand et à Isabelle. Cette fois, Colomb fut écouté avec bienveillance. Le roi l'invita à soumettre son projet à l'examen d'un conseil réuni dans le couvent dominicain de Saint-Étienne, à Salamanque, et qui fut composé, non pas, comme on l'a dit souvent, de moines ignorants, mais de professeurs d'astronomie, de géographie, de mathématiques, d'autres savants, de dignitaires de l'Église, et aussi de quelques religieux instruits. On sait que malheureusement le plus grand nombre de ces examinateurs ([1]), se renfermant avec intention dans une thèse presque uniquement religieuse, n'opposèrent aux démonstrations et aux raisonnements scientifiques de Colomb que des textes bibliques et les opinions cosmographiques de Moïse, des prophètes et des premiers pères de l'Église, exposées pour la plupart dans la Topographie chrétienne de Cosmas ([2]). Les uns niaient, avec Lactance et saint Augustin, la forme sphérique de la terre et l'existence des antipodes; les autres, même en admettant la sphéricité, contestaient la possibilité de communiquer avec un hémisphère opposé, en raison soit de la chaleur, soit de la longueur du voyage en mer, soit enfin parce que si l'on parvenait à descendre de l'autre côté du cercle, on ne pourrait jamais le remonter. C'était la foi à la lettre des livres saints qui était la base de leur argumentation, et on n'allait à rien moins qu'à insinuer contre le grand navigateur la terrible accusation d'hérésie. Cependant Colomb sut convaincre quelques-uns de ses auditeurs, entre autres Diego de Deza, alors professeur de théologie, et depuis archevêque de Tolède. Ce n'était pas assez pour vaincre toutes les préventions soulevées contre ses idées. On ajourna l'étude de son projet. Puis des guerres survinrent et détournèrent longtemps de lui l'attention des monarques. Il s'agissait d'en finir tout à fait avec l'occupation des Maures en Espagne, et l'on conçoit que Ferdinand voulut avant tout employer toutes ses forces à une entreprise d'un si haut intérêt national. Ce fut seulement après la reddition de Grenade que les monarques prêtèrent une attention calme et sérieuse aux propositions de Christophe Colomb. La minorité du conseil de Salamanque avait en somme exercé sur leur esprit une influence favorable. Il s'en fallut de peu que, cette fois, l'insuccès ne vînt de Colomb lui-même; il demandait tout d'abord et avec une fière assurance d'être nommé amiral, vice-roi des contrées qu'il aurait découvertes, et d'avoir le dixième des bénéfices. De telles prétentions de la part d'un étranger, sans noblesse, pauvre, n'ayant d'autre titre qu'un projet très-contesté, parurent exorbitantes. Colomb, indigné, se retira et sortit de Grenade. Il allait offrir en France, à Charles VIII, et peut-être à Henri VII d'Angleterre ce que refusaient Aragon et Castille. Ces deux rois connaissaient déjà ses plans et avaient le désir de l'entendre ([3]). Mais Isabelle, cédant aux instances de quelques amis zélés du hardi navigateur, entre autres de Luis de Sant-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques en Ara-





Ferdinand le Catholique et Isabelle de Castille. — Médaille d'or conservée au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale.

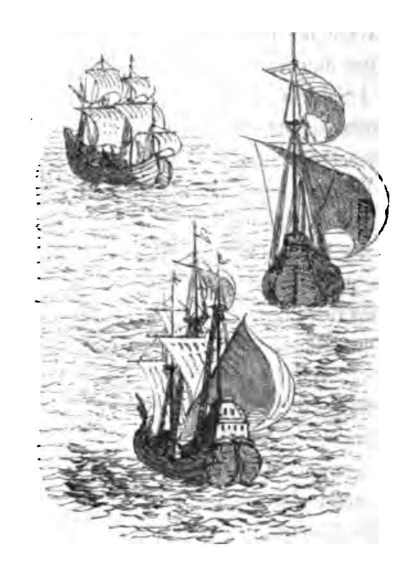
livres à estampes. « Il habitait vraisemblablement au Puerto de Santa-Maria, dans la maison de son protecteur, le duc de Medina-Celi. » (Humboldt.)

([1]) Si des moines repoussèrent le projet de Colomb, ce furent aussi des moines qui en prirent la défense. « Quand j'étais la risée de tous, dit-il dans le commencement de la relation de son troisième voyage, deux moines seuls restèrent constants dans leur affection pour moi. » On pense qu'il faisait ainsi allusion au dominicain Diego de Deza, professeur de théologie à l'université de Salamanque, depuis archevêque, et à Perez ou Antonio de Marchena (sans doute la même personne que Juan-Perez, le gardien du couvent de la Rabida, dit Humboldt).

([2]) Voy. t. II, p. 1 et suiv., *Voyageurs du moyen âge*, relation de Cosmas.

([3]) Colomb avait envoyé, en 1488, son frère Barthélemy près de Henri VII. Oviedo dit que le roi « se moqua de tout ce que Colomb proposait, tenant ses paroles pour frivoles. » Mais Colomb dit lui-même, dans une de ses lettres à Ferdinand et à Isabelle, qu'il avait reçu de Henri VII une réponse favorable.

gon, et d'Alonzo de Quintanilla, touchée surtout du reproche qu'ils lui adressaient de refuser les moyens de convertir à la foi catholique des milliers d'infidèles, envoya un courrier pour rappeler Colomb. Bientôt un traité fut signé par les monarques, le 17 avril 1492, à Santa-Feta, dans la *vega* (plaine) de Grenade; ce que Colomb avait demandé lui fut accordé : les articles du traité énonçaient « qu'il aurait, pour lui pendant sa vie, et pour ses héritiers et ses successeurs à perpétuité, l'office d'amiral dans toutes les terres qu'il pourrait découvrir ou acquérir dans l'Océan; qu'il serait vice-roi et gouverneur général de toutes ces terres, et qu'il aurait droit à un dixième de toutes les perles, pierres précieuses, or, argent, épices, et toutes denrées et marchandises quelconques obtenues de quelque manière que ce pût être dans les limites de sa juridiction. » Le dernier article enfin l'autorisait à avancer un huitième des frais de l'armement, ce qui lui donnerait droit au huitième des bénéfices. C'était Colomb qui avait offert cette avance. En effet, il équipa un des trois navires de l'expédition à l'aide d'un marché qu'il conclut avec un riche navigateur, Martin-Alonzo Pinzon (¹).



Les trois Caravelles de Christophe Colomb (d'après la supposition de M. Jal). — Frontispice des premières œuvres de Jacques de Vaulx, 1583; manuscrit Colbert, in-fol. n° 6815 (Bibliothèque impériale).

Alors commence pour Christophe Colomb, déjà parvenu à l'âge de cinquante-six ans, une vie nouvelle. C'est surtout dans les relations de ses voyages qu'il est intéressant d'en lire les événements tour à tour si glorieux et si tristes. Mais avant d'entrer dans le détail de ses illustres navigations, il semble utile d'en résumer, comme dans un sommaire, les principaux résultats, afin qu'on se fasse plus aisément une idée exacte de l'ensemble.

Dans son premier voyage, en 1492, Christophe Colomb découvrit les îles San-Salvador, la Conception, Fernandina, Isabelle, dans l'archipel des Lucayes (²), une partie de la côte septentrionale de Cuba, la côte septentrionale de Saint-Domingue (l'Espagnole). Cette première expédition dura sept mois.

Son second voyage, en 1493, dura neuf mois, et eut pour résultat la découverte des îles la Dominique, la Guadeloupe, Marie-Galante, Saint-Martin, Sainte-Croix, Puerto-Rico et la Jamaïque. Christophe Colomb explora cette fois une beaucoup plus grande partie de Saint-Domingue et la partie méridionale de Cuba.

A son troisième voyage, en 1498, Colomb découvrit la Trinité, aborda au continent d'Amérique, sur la côte entrecoupée par les branches de l'Orénoque, reconnut le golfe de Paria, les îles de l'Assomption (Tabago), de la Conception (Grenade), de la Marguerite et de Cubaga. Ce fut en revenant de ce voyage, pendant son séjour à Saint-Domingue, qu'il fut arrêté par le gouverneur Bobadilla, et renvoyé chargé de fers en Espagne.

A son quatrième et dernier voyage, Christophe Colomb, âgé de soixante-six ans (³), découvrit l'île de

(¹) « De ces trois navires, *la Gallega* était la maîtresse, en laquelle était Colomb. Et l'une des deux autres était *la Pinta*, de laquelle Martin-Alonzo Pinzon était capitaine; et l'autre se nommait *la Nina*, de laquelle était capitaine François-Martin Pinzon, avec lequel était Vincent-Yanez Pinzon. Les trois capitaines et pilotes étaient frères, tous natifs de Palos, comme la plupart de ceux qui allaient en cette armée.

» Et étaient en tout jusques au nombre de cent vingt hommes. » (Oviedo, liv. II, chap. v.)

Le nom de la caravelle ou navire amiral monté par Colomb était, non point *la Gallega*, comme le dit Oviedo, mais *la Santa-Maria*. Peut-être fût-ce Colomb qui lui donna ce nom, au jour du départ, par un sentiment de piété.

(²) Sur la désignation de ces îles, voy. plus loin les notes de la relation.

(³) De soixante-dix ans si l'on admet, avec Ramusio, l'année 1430 pour date de la naissance. (Voy. la note 2 de la p. 76.)

Guanaga, vint à deux journées de distance du Yucatan, côtoya Honduras, les Mosquites, passa près des îles Limonares, explora la côte Riche, l'isthme de Veraguas, qu'il supposa voisin des états du grand khan, aborda Porto-Bello et Puerto del Retrete (Puerto-Escribanos), dans l'isthme de Panama.

On ne saurait se faire une idée de ce que causèrent d'étonnement et d'enthousiasme en Europe les nouvelles de chacune de ces expéditions.

« Chaque jour, dit Pierre Martyr d'Anghiera ([1]), il nous arrive de nouveaux prodiges de ce *monde nouveau*, de ces antipodes de l'ouest qu'un certain Génois, nommé Christophe Colomb, vient de découvrir. Notre ami Pomponius Lœta n'a pu retenir des larmes de joie lorsque je lui ai donné les premières nouvelles de cet événement inattendu. Qui peut s'étonner aujourd'hui parmi nous des découvertes attribuées à Saturne, à Cérès et à Triptolème? Qu'ont fait de plus les Phéniciens lorsque, dans des régions lointaines, ils ont réuni des peuples errants et fondé de nouvelles cités? Il était réservé à notre temps de voir accroître ainsi l'étendue de nos conceptions, et paraître inopinément sur l'horizon tant de choses nouvelles. »

« A Londres, dit le légat Galéas Butrigarius ([2]), à la cour du roi Henri VII, quand les premières nouvelles nous arrivèrent de la découverte des *côtes de l'Inde*, faite par le Génois Christophe Colomb, tout le monde convint que c'était une chose presque divine de naviguer par l'ouest vers l'est, où croissent les épiceries ([3]). »

L'émulation excitée par le succès de Colomb provoqua immédiatement un grand nombre d'expéditions. « Telles étaient alors, dit de Humboldt, l'ardeur et la rivalité des peuples commerçants, des Espagnols, des Anglais et des Portugais, que cinquante ans suffirent pour ébaucher la configuration des masses continentales de l'autre hémisphère au sud et au nord de l'équateur..... Lorsque Diego Ribero revint, en 1525, du congrès de la Puente de Caya, près d'Yelves, les grands contours du nouveau monde étaient trouvés, depuis la terre de Feu jusqu'au Labrador. Sur les côtes occidentales, les progrès étaient naturellement plus lents; cependant, en 1543, Rodriguez Cabrillo avança jusqu'au nord de Monterey; tant il est vrai, comme l'observe un littérateur judicieux, M. Villemain, que lorsqu'un siècle commence à travailler sur quelque grande espérance, il ne se repose pas qu'elle ne soit accomplie. »

On a longtemps et souvent contesté à Colomb le mérite d'avoir le premier abordé le nouveau monde. « Lorsque Colomb avait proposé un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister, et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis longtemps ([4]). » Sans doute, en laissant de côté la possibilité que dans des temps qui échappent à notre vue les Phéniciens fussent parvenus jusqu'en Amérique, on ne saurait contester que plusieurs points du nouveau continent n'aient été abordés au nord par les Normands-Scandinaves et par Sébastien Cabot ([5]). Mais ces entreprises partielles n'avaient eu aucune conséquence importante, et, comme on l'a fait justement observer, Colomb aurait pu savoir que les colons scandinaves du Groenland avaient découvert la terre de Vinland, que des pêcheurs de Friesland avaient abordé à une terre appelée Drogeo; toutes ces nouvelles ne lui auraient aucunement paru se lier à ses projets : il cherchait les Indes. Le Groenland

([1]) Lettre de décembre 1493. Pierre Martyr est l'écrivain qui a nommé Christophe Colomb pour la première fois.

([2]) Dans le récit des premières aventures de Sébastien Cabot.

([3]) La vue des indigènes du nouveau monde, si différents des Asiatiques, ne fit point cesser l'illusion des premiers navigateurs, parce que, d'après les récits de Marco-Polo lui-même, de Balducci Pelogetti et de Nicolas de Conti, on croyait que les mers du Japon, de la Chine et du grand archipel des Indes étaient presque couvertes d'îles innombrables, riches autant en or qu'en épiceries. Dans la mappemonde de Martin Behaim, terminée en 1492, se trouve une citation de Marco-Polo (liv. III, ch. XLII), et de 12 700 îles « avec des montagnes d'or, des perles, et douze espèces d'épiceries. » Behaim transportait au nord-ouest les Maldives.

Dans les premiers temps de la conquête de l'Amérique, on avait coutume de considérer chaque partie nouvellement découverte comme une île plus ou moins grande. Peu à peu on reconnaissait la contiguïté de ces parties.

([4]) *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.* Il est superflu de rappeler que Colomb n'avait pas promis un nouvel hémisphère.

([5]) Sébastien Cabot toucha en effet à l'Amérique septentrionale le 24 juin 1497, par conséquent antérieurement à la découverte *continentale* de Colomb au golfe de Paria. Il côtoya le continent depuis la baie de l'Hudson jusqu'au sud de la Virginie dans un navire de Bristol, *the Matthew*.

avait toujours été considéré par les géographes du moyen âge comme appartenant aux mers d'Europe.

Les discussions qui se sont élevées à ce sujet, les travaux critiques qui ont déterminé avec précision la part exacte de Colomb dans la plus grande découverte géographique des temps anciens et des temps modernes, n'ont aucunement diminué les droits de ce grand homme à la reconnaissance du monde. Dépouillé de tout ce qui n'était que prestige et exagération, il est resté éminent, admirable, et la supériorité intellectuelle qui éclate dans ses actions se confirme dans les récits qu'il en avait tracés lui-même (¹). « L'amiral, dit son fils, eut soin, dans son premier voyage, de décrire jour par jour tout ce qui arrivait dans la route, les vents qui soufflaient, les courants qu'il éprouvait, les oiseaux et les poissons qu'il avait occasion d'observer. » Il fit de même dans tous les voyages qu'il exécuta successivement en allant de Castille aux Indes (²). On a conservé différentes lettres et d'autres écrits de Colomb, mais par malheur le journal de son premier voyage est le seul qui existe ; encore n'a-t-il pas été conservé intégralement tel qu'il avait été écrit; l'évêque Bartolomé de las Casas, qui possédait le manuscrit de Colomb, a cru devoir l'abréger en citant toutefois par intervalles, et sans modification, quelques passages entiers de l'auteur. Le récit original devait être d'une grande étendue ; l'abrégé ne forme pas moins d'un tome in-folio contenant cent cinquante deux pages de l'écriture de las Casas, qui est très-fine et très-serrée (³). Nous sommes obligé nous-même de ne donner qu'un extrait de cette rédaction de las Casas; mais, comme lui, nous y entremêlons quelques fragments empruntés littéralement au texte de Colomb (⁴).

## PREMIER VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

(3 août 1492. — 4 mars 1493.)

« Je partis de la ville de Grenade le samedi 12 du mois de mai de l'année 1492 ; je vins à la ville de Palos, port de mer, où j'équipai trois vaisseaux qui convenaient très-bien à l'entreprise, et je sortis de ce port approvisionné de beaucoup de vivres et accompagné de beaucoup de gens de mer (⁵). »

*Vendredi 3 août.* — « Ce vendredi 3 août 1492, nous partîmes de la barre de Saltes (⁶), à huit heures, et, une forte brise nous poussant vers le sud, nous fîmes, jusqu'au coucher du soleil, 60 milles, qui sont 15 lieues (⁷) ; ensuite nous filâmes au sud-ouest, puis au sud quart sud-ouest, ce qui était notre route pour aller aux Canaries (⁸). »

(¹) *Vida del Amirante*, cap. XIV. Colomb écrivait au pape, en février 1502 : « Je m'attriste de ne pas pouvoir me rendre personnellement à Rome pour présenter à Votre Sainteté un écrit dans lequel j'ai raconté mes exploits à la manière de Jules César, etc. »

(²) Voy., plus loin, la Bibliographie qui termine les relations des découvertes de Christophe Colomb.

(³) Ce manuscrit de las Casas est conservé dans les archives du duc del Infantado. Il a été publié pour la première fois en 1825, par don M.-F. Navarette, et traduit en français par MM. Chalumeau de Verneuil et de la Roquette (Paris, Treuttel et Würtz, 1828). Une copie manuscrite de la rédaction de las Casas existe aussi dans les mêmes archives.

On possède de plus sur ce premier voyage : 1° une lettre de Christophe Colomb à Luis de Santangel, intendant en chef du roi et de la reine catholiques; 2° une lettre presque entièrement semblable de Colomb à don Rafael Sanchez (Sanxès), traduite en latin par Leandro Cosco. Bossi l'a publiée dans l'appendice de sa Vie de Colomb, traduite en français, et publiée à Paris en 1824. Il la considérait comme très-rare ; mais on peut voir par une note du deuxième volume de la traduction de Navarette due à MM. Verneuil et de la Roquette, p. 363, que cette lettre avait été réimprimée plusieurs fois, et dans plusieurs collections. Il aurait pu suffire d'en donner une nouvelle traduction à nos lecteurs, mais il nous a paru que cette analyse du voyage était trop succincte pour offrir assez d'intérêt.

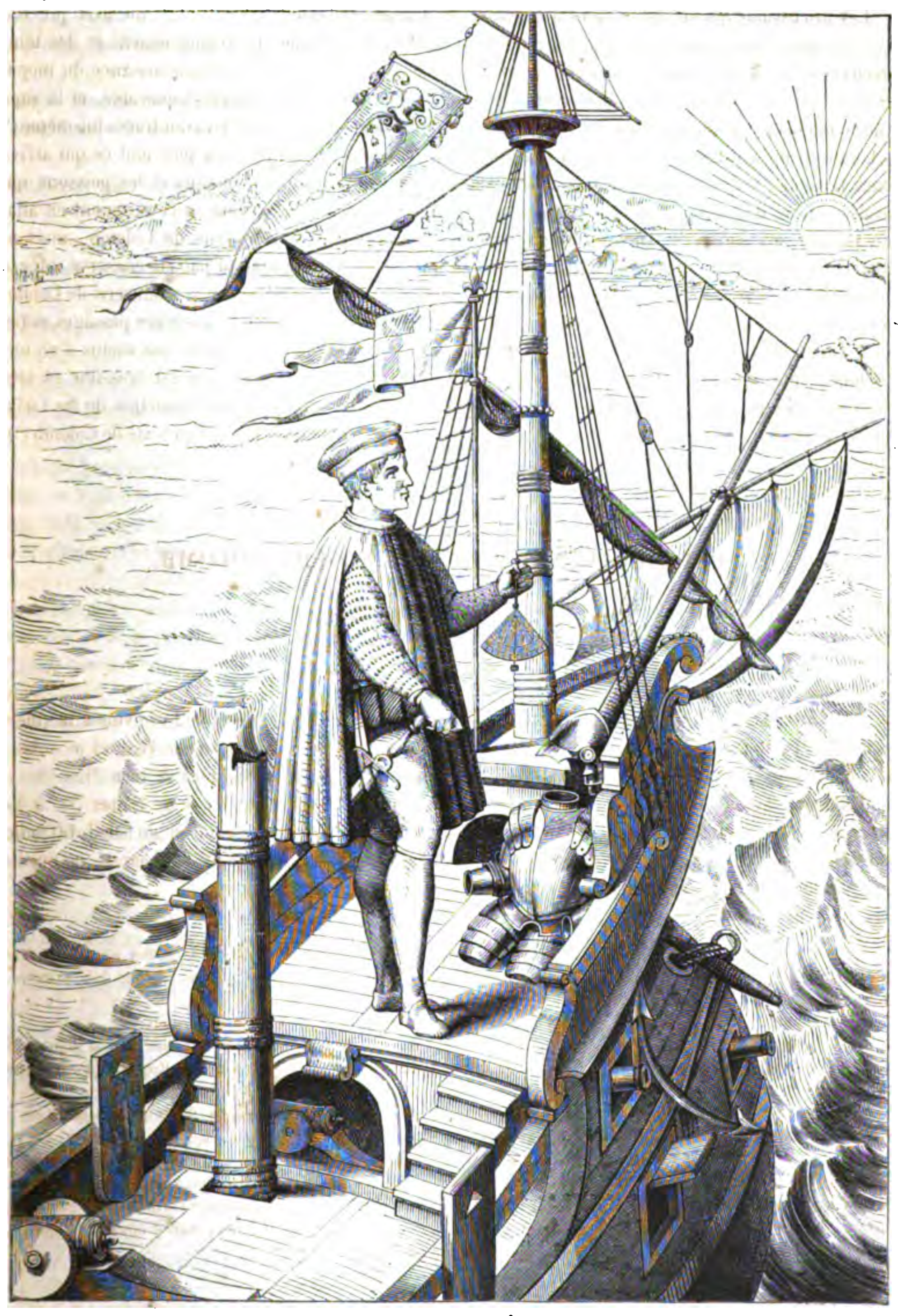
(⁴) Ces passages seront guillemetés.

(⁵) *Discours préliminaire.*

(⁶) Ile située vis-à-vis la ville d'Huelva, et formée par deux bras du fleuve Odiel.

(⁷) Colomb comptait en milles italiens. La lieue marine espagnole n'est que de trois milles; la lieue marine italienne de quatre.

(⁸) Voy. plus haut la note 3 de la p. 3.



**Christophe Colomb debout sur son navire, l'astrolabe à la main. — D'après la gravure placée en tête de la quatrième partie des *Grands Voyages* (¹).**

(¹) C'est une œuvre d'imagination, comme presque toutes les gravures insérées par Th. de Bry dans sa collection de

*Lundi 6 août.* — Le gouvernail de l'une des trois caravelles se disloqua. L'amiral (Colomb) (¹) soupçonna que cet accident était un acte de malveillance ; on avait vu, avant le départ, un des marins, nommé Gomez Rascon, se concerter secrètement avec Cristobal Quintero, propriétaire de la caravelle, et qui ne faisait ce voyage que contre son gré (²).

*Mercredi 8 août.* — L'amiral voulut aller à l'île de la Grande-Canarie pour réparer ou pour échanger contre une autre cette caravelle, que l'on nommait *la Pinta*, et qui était commandée par Martin-Alonzo Pinzon, associé à l'entreprise (³).

Les pilotes des trois caravelles ne pouvaient s'entendre sur le chemin à suivre pour aller aux Canaries; l'amiral, plus instruit, résolut la question avec justesse.

*Dimanche 12 août.* — L'amiral aborda à l'île Gomère dans la nuit de ce dimanche.

Il alla ensuite à la Grande-Canarie (ou à Ténériffe). Les trois équipages réparèrent *la Pinta;* on changea sa forme, qui était latine ou triangulaire, et on la fit ronde.

En passant près de Ténériffe pour aller à la Gomère, on vit un grand feu sortir de la Sierra de l'île de Ténériffe, qui est extrêmement élevée (⁴).

*Dimanche 2 septembre.* — On vint à Gomère. Des habitants de cette île et d'autres de l'île de Fer affirmèrent à l'amiral (ce qu'il avait déjà entendu dire souvent) que tous les ans ils voyaient une terre à l'ouest des Canaries (⁵).

*Jeudi 6 septembre.* — On partit de bonne heure du port de la Gomère. Un bâtiment qui venait de l'île de Fer avertit l'amiral que trois caravelles portugaises l'attendaient à quelque distance avec de mauvaises intentions. Colomb pensa que ce pouvait être par ordre ou par permission du roi de Portugal, jaloux de ce qu'il était sorti de ce royaume pour entrer au service de l'Espagne. On ne rencontra point les caravelles.

*Dimanche 9 septembre.* — On fit ce jour-là 19 lieues, mais l'amiral en déclara un moins grand nombre, afin que si le voyage était plus long qu'il ne l'avait prévu, les marins ne fussent pas aussi prompts à s'effrayer et à se décourager. Il persévéra dans cette mesure de prudence pendant toute la navigation (⁶).

L'amiral eut à réprimander plusieurs fois les marins parce qu'ils déclinaient sur le quart nord-est et même au demi-quart.

*Mardi 11 septembre.* — On vit les débris du mât d'un navire de 120 tonneaux, mais il fut impossible de le prendre.

*Jeudi 13 septembre.* — Courants contraires. A la fin du jour, on remarqua que les boussoles nord-ouestaient; de même le lendemain, au lever du jour (⁷).

voyages aux Indes orientales. Cependant Th. de Bry assure, dans ses avis aux lecteurs, qu'en 1587, ayant fait un voyage en Angleterre, Richard Hackluyt lui avait procuré des dessins d'après nature représentant les habitants du nouveau monde. Mais Th. de Bry, éditeur et graveur à la fois, sacrifiant toujours au succès, modifia ces dessins originaux pour les accommoder au goût et au style de son temps.

(¹) Las Casas ne le désigne jamais dans son abrégé que sous son titre d'amiral; nous suivrons le plus ordinairement son exemple. Aujourd'hui encore, dans l'Amérique espagnole, on dit toujours l'*Amirante*, en parlant de Christophe Colomb

(²) Le roi et la reine avaient ordonné que deux caravelles fussent fournies par la ville de Palos, et mises à la disposition de Colomb. Un autre décret obligeait les maîtres et les équipages à partir avec l'amiral; dans quelque direction qu'il jugeât à propos de faire voile.

(³) Voy. la note 1 de la p. 90. On suppose que les frères Pinzon avaient fourni au moins l'un des trois bâtiments et les fonds nécessaires pour payer le huitième de la dépense que Colomb avait promis d'avancer.

(⁴) « Christophe Colomb est le premier qui ait rapporté l'époque fixe d'une éruption de l'île de Ténériffe. » (Humboldt.) Voy. le Pic de Ténériffe, p. 46.

(⁵) Sur cette illusion, voy. la note 2 de la p. 87.

(⁶) Il avait un journal de route à la disposition des marins, et un autre qu'il tenait secret, et où étaient notées les véritables distances.

(⁷) « La découverte importante de la variation magnétique, ou plutôt celle du changement de la variation dans l'océan Atlantique, appartient, à n'en pas douter, à Christophe Colomb. C'est à tort que l'on a voulu attribuer cette découverte à Sébastien Cabot, dont le voyage est postérieur de cinq ans. Colomb vérifia les boussoles par des méthodes qu'il décrit confusément; il reconnut très-bien qu'en relevant l'étoile polaire il fallait tenir compte de son mouvement horaire, et que la boussole était dirigée vers un point invisible à l'ouest du pôle du monde. Les Chinois, à la vérité, connaissaient ce phé-

*Vendredi 14 septembre.* — On continua à naviguer dans la direction de l'ouest. Les marins de la caravelle *Nina* virent une hirondelle de mer et un *paille-en-queue*, ce qui leur donna trop d'espé-



Le Paille-en-queue (¹).

rance. Cependant, disait Colomb, ces oiseaux ne s'aventurent pas d'ordinaire à plus de vingt-cinq lieues en mer.

*Samedi 15 septembre.* — Au commencement de la nuit, on vit en avant des caravelles, à quatre ou cinq lieues, un merveilleux rameau de feu tomber du ciel (²).

*Dimanche 16 septembre.* — La température fut très-douce pendant ce jour et les suivants; c'était une véritable jouissance que de contempler les belles matinées qui se succédaient : il n'y manquait, dit l'amiral, que le chant des rossignols. Le temps était aussi agréable qu'il peut l'être en Andalousie, au mois d'avril.

On vit flotter de petits amas d'herbes qui paraissaient encore fraîches (³). Les marins supposèrent

nomène de la variation magnétique quatre cents ans plus tôt; mais il est bien certain que jusqu'à Christophe Colomb les pilotes européens n'employaient aucune correction relative à la variation de la boussole. » (Humboldt.)

(¹) Ou queue-de-jonc, ou oiseau des tropiques; le *Phaeton æthereus* de Linné.

Il eût certainement mieux valu ne marquer ni rocher ni terre dans cette gravure et dans les quatre qui suivent, c'eût été s'accorder mieux avec le récit; mais l'artiste, averti trop tard, et prié par nous de modifier son travail, a répondu qu'il importait peu, qu'il s'agissait de faire connaître les animaux rencontrés par les caravelles beaucoup plus que de peindre les scènes mêmes de voyage, que l'effet des dessins était meilleur ainsi, etc. Laissons donc ces figures telles qu'elles sont et effaçons, par la pensée seulement, les accessoires.

(²) Une étoile filante.

(³) Du varech. (Voy. la note 8 de la p. 96.)

qu'on approchait de la terre; mais l'amiral pensa qu'il était près d'une île [1], et non de la terre, car, dit-il, « je trouve la terre ferme plus en avant. »

*Lundi 17 septembre.* — Courant favorable à la navigation vers l'ouest; beaucoup d'herbes des rochers venant du couchant [2].

Les pilotes, croyant être près de terre, prirent la direction du nord, qu'ils marquèrent; mais ils s'aperçurent avec crainte et tristesse que les aiguilles nord-ouestaient un grand quart; ils pensaient qu'elles ne les guidaient pas fidèlement. L'amiral, pour les rassurer, leur ordonna de marquer de nouveau le nord dès l'aube du jour, et il leur montra que les aiguilles étaient bonnes. Il leur expliqua ensuite ce phénomène en leur disant que c'est l'étoile qui paraît immobile qui se meut, tandis que les aiguilles restent fixes [3].

Le nombre des herbes avait augmenté dès le point du jour, et dans l'un des amas on trouva une écrevisse vivante. L'amiral voulut la garder; il lui parut que c'était un excellent signe, parce que, disait-il, on ne rencontre jamais d'écrevisse à quatre-vingts lieues de terre.

On remarqua que, depuis le départ des Canaries, l'air était plus tempéré et l'eau de mer moins salée.

Les marins luttaient de vitesse; chacun d'eux désirait apercevoir la terre le premier.

Les marins de la caravelle *la Nina* tuèrent une *tonina* [4]. On vit un grand nombre de ces poissons, et aussi un *paille-en-queue*.

L'amiral écrivit : « Ces signes venaient du couchant, où j'espère que le Dieu puissant, dont les mains seules donnent toute victoire, nous fera bientôt trouver la terre. »

*Mardi 18 septembre.* — Une mer aussi calme que dans le fleuve de Séville.

Le bâtiment *la Pinta*, bon-voilier, s'élança en avant, parce que Martin-Alonzo Pinzon avait vu un grand nombre d'oiseaux voler vers le couchant, et il espérait voir la terre pendant la nuit.

Une obscurité du côté du nord parut un signe du voisinage de la terre.

*Mercredi 19 septembre.* — A dix heures du matin un *fou* [5] se jeta sur le bâtiment; il en vint un autre dans l'après-midi. Cet oiseau ne s'éloigne pas ordinairement à plus de vingt-cinq lieues de la terre [6]. Des brumes s'élevèrent et il n'y avait pas de vent, signe certain, disait-on, de la proximité de la terre.

L'amiral eut la conviction qu'à droite ou à gauche, au nord ou au sud, il y avait des îles; mais il ne voulut pas s'arrêter à les chercher et déclara qu'il continuerait sa route directement vers les Indes. « Le temps est bon, dit-il, et, s'il plaît à Dieu, tout se verra au retour. »

*Jeudi 20 septembre.* — Trois fous vinrent à la caravelle de l'amiral. On vit beaucoup d'herbes. On prit à la main un oiseau de rivière qui avait les pieds comme une mouette; il ressemblait à une hirondelle de mer [7]. De petits oiseaux qui habitent les terres vinrent le matin chanter au haut des mâts et quittèrent le navire vers le soir. Un quatrième fou venant de l'ouest nord-ouest se dirigea vers le sud-est. L'amiral ne douta point qu'il n'eût laissé la terre à l'ouest nord-ouest, parce que, dit-il, les oiseaux dorment à terre, et vont le matin chercher leur nourriture sur la mer.

*Vendredi 21 septembre.* — Au lever du jour on vit la mer couverte d'herbes venant de l'ouest [8],

(1) On approchait non d'une île, mais de brisants, marqués sur les cartes espagnoles comme ayant été vus en 1802.

(2) Les brisants étaient encore à quarante lieues ouest. Le lieutenant de vaisseau don Manuel Moreno, qui a accompagné Churrucca dans son expédition chronométrique des Antilles, place ces brisants par 28 degrés de latitude et 43° 22′ de longitude ouest de Paris.

(3) Les pilotes se rassurèrent, ignorant à la fois la variation de la boussole et la non-fixité de l'étoile polaire. La véritable cause de la déclinaison et de l'inclinaison de l'aiguille aimantée n'est pas connue; on en est encore aux hypothèses. Ce qu'on peut lire de plus instructif sur ce passage de la relation se trouve compris entre les pages 29 et 64 du troisième volume de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*.

(4) La thonine est une petite espèce du genre des thons; elle a le dos couvert de petites taches et vermiculations noires.

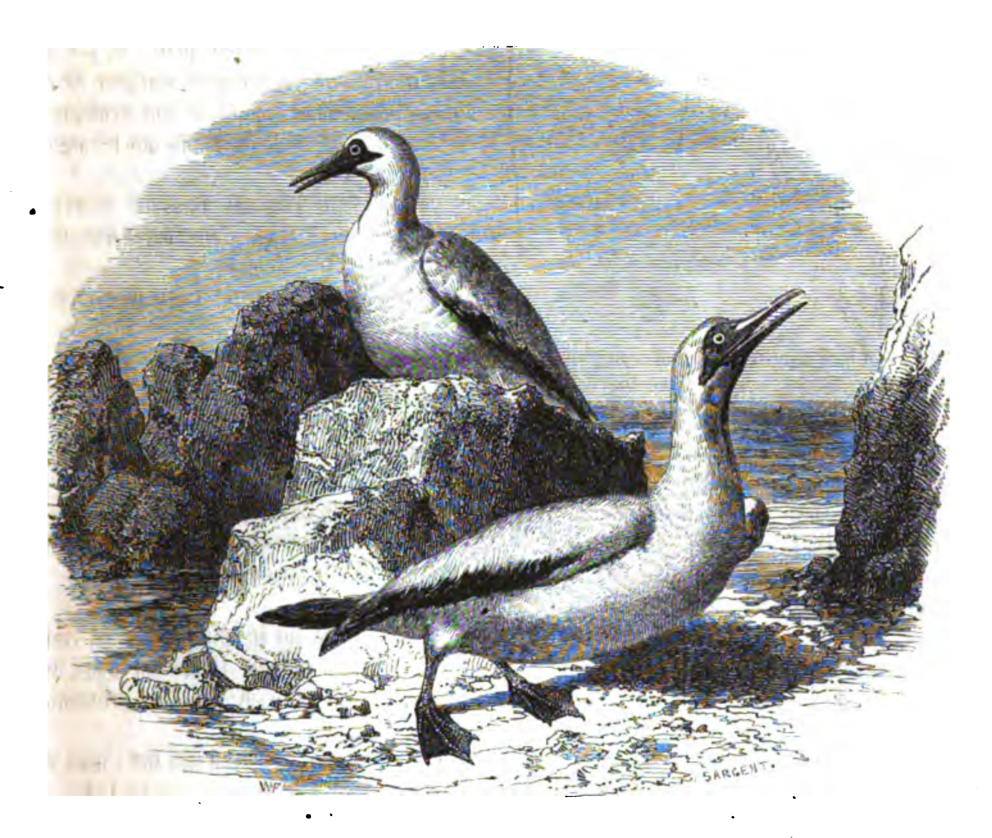
(5) Le *Sula* de Cuvier, rangé par Linné dans les *Pelecanus*.

(6) On était à dix lieues des brisants.

(7) C'était en effet probablement une hirondelle de mer (*Sterna*, Linné).

(8) Il existe, dans l'Atlantique, deux accumulations de varech flottant, que l'on confond sous la dénomination vague de *mar de sargasso* ou *sargaço*, et que l'on peut distinguer par les noms de *grand* et de *petit banc de varec*. Ces masses spo-

comme si sa surface eût été glacée. Il vint un fou. On aperçut une baleine. L'amiral fit remarquer que les baleines se tiennent toujours près de terre (¹).




Le Fou (²).

*Samedi 22 septembre.* — Presque pas d'herbe; divers oiseaux; des damiers ou pétrels tachetés (³). On navigua à l'ouest nord-ouest.

« Le vent contraire me fut fort nécessaire, parce que les gens de mon équipage étaient en grande fermentation, persuadés que, dans ces mers, il ne soufflait aucun vent pour retourner en Espagne (⁴). »

Le soir, des herbes très-épaisses.

*Dimanche 23 septembre.* — Navigation au nord-ouest, quart au nord, et de temps à autre dans la véritable direction à l'ouest. Une tourterelle, un fou, un moineau de rivière, d'autres oiseaux blancs, des écrevisses dans les herbes.

Le calme de la mer fit murmurer l'équipage, qui répétait que puisqu'il n'y avait pas de grosse mer dans ces parages, jamais on n'aurait de vents pour retourner en Espagne. Heureusement bientôt la mer s'éleva (⁵).

radiques et la bande qui les unit occupent une superficie six à sept fois grande comme celle de la France. Le 21 septembre, Colomb était par lat. 28 degrés, et par long. 43 degrés un quart.

(¹) On était à quatre lieues nord des brisants. (Voy. la note 2 de la p. 96.)

(²) Le Sula. (Voy. la note 1 de la p. 95.)

(³) En espagnol, *pardelas.*

(⁴) C'était une illusion.

(⁵) On remarquera la simplicité de ces paroles de Colomb.

« Ainsi, dit l'amiral, la grosse mer me fut très-nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. »



Le Damier ou Pétrel tacheté (¹).

*Lundi 24 septembre.* — Un fou; beaucoup de damiers.

*Mardi 25 septembre.* — L'amiral se rendit à la caravelle *Pinta* pour parler à Martin-Alonzo Pinzon au sujet d'une carte qu'il lui avait envoyée trois jours auparavant, et sur laquelle il paraît que l'amiral avait peint quelques îles qu'il supposait se rencontrer dans cette mer (²). Martin-Alonzo prétendait qu'on était dans le voisinage de ces îles; c'était aussi l'avis de l'amiral. Suivant lui, la cause pour laquelle on ne les avait pas trouvées était le courant qui portait le navire au nord-est, et on était moins avancé (à l'ouest) que les pilotes ne le supposaient. De retour à son bord, il voulut qu'on lui envoyât la carte marine, ce qui se fit au moyen d'une corde. Il se mit à travailler (faire son point, *cartear*) sur la carte, conjointement avec son pilote et ses marins, jusqu'à ce que Martin-Alonzo, au coucher du soleil, monta à la poupe de son navire, et, comme transporté de joie, appela l'amiral en criant : « Bonne nouvelle ! j'aperçois la terre ! » L'amiral, entendant avec quelle conviction s'exprimait Martin-Alonzo, se jeta à genoux pour remercier Dieu. Les équipages de *la Pinta* et du navire amiral entonnèrent le *Gloria in*

(¹) Voy. la note 1 de la p. 95.

(²) Peut-être la carte même de Toscanelli, sur laquelle étaient tracées, suivant ce savant Florentin, « toutes les îles qui se trouvent le long de la route qui de l'occident doit mener aux Indes, et qui représente encore l'extrémité orientale du continent de l'Asie, avec les ports et îles où l'on peut mouiller. »

Bossi a publié le texte entier des lettres de Toscanelli dans son Appendice à la vie de Christophe Colomb.

*excelsis Deo.* Les marins de *la Nina,* montés sur le mât de hune et dans les cordages, affirmaient qu'ils voyaient la terre. D'après les ordres de l'amiral, on quitta la route de l'ouest pour prendre la direction du sud-ouest, du côté de cette terre que l'on croyait être à vingt-cinq lieues.



La Frégate (¹).

La mer devint très-unie; les marins se mirent à nager, ils virent des dorades et d'autres poissons.

*Jeudi 27 septembre.* — On prit une dorade et on vit un paille-en-queue.

*Samedi 29 septembre.* — On vit une frégate, oiseau qui se nourrit de ce qu'il force les fous à rejeter (²). L'air était d'une douceur délicieuse. On rencontra une autre frégate, trois fous, beaucoup d'herbe.

*Dimanche 30 septembre.* — On navigua à l'ouest. Quatre paille-en-queue se posèrent sur la caravelle de l'amiral, ce qui parut un bon signe. Quand plusieurs oiseaux de même espèce volent ensemble, on peut croire, dit l'amiral, qu'ils ne sont pas égarés et que la terre est proche. Encore des fous et de l'herbe.

« Les étoiles connues sous le nom de Gardes paraissent au commencement de la nuit, près du bras, » dans la direction du couchant; au lever du jour elles paraissent dans la ligne et sous le bras, dans la » direction du nord-est. Il semble qu'elles ne font pas plus de trois lignes, c'est-à-dire neuf heures, » pendant toute la durée de la nuit. »

(¹) Voy. la note 1 de la p. 95.

(²) *Pelecanus Fregate.* « Cet oiseau fait la chasse aux fous et les force à lui abandonner les poissons qu'ils tiennent déjà dans leur bouche. » (Cuvier.)

A là fin du jour, déviation des aiguilles aimantées; elles se retrouvent juste dans la direction de l'étoile du nord, au point du jour (¹).

*Lundi 1er octobre.* — Une grande pluie de peu de durée. Le pilote de l'amiral dit avec un sentiment d'inquiétude que depuis l'île de Fer on avait fait 578 lieues vers l'ouest. L'amiral savait qu'on en avait fait 700, et il en accusait 584.

*Mardi 2 octobre.* — L'herbe vient de l'est à l'ouest, c'est-à-dire dans le sens opposé où on l'avait vue jusqu'alors. Beaucoup de poissons; un oiseau blanc semblable à une mouette.

*Mercredi 3 octobre.* — Des damiers, de l'herbe flétrie, de l'herbe fraîche portant en apparence une espèce de fruit (²).

*Jeudi 4 octobre.* — Plus de quarante damiers en troupe; deux fous, une frégate, une sorte de mouette.

*Vendredi 5 octobre.*— Toujours des damiers; un grand nombre de poissons volèrent sur la caravelle de l'amiral (³).

*Samedi 6 octobre.* — Martin-Alonzo Pinzon exprima l'avis qu'il valait mieux naviguer au quart de l'ouest, dans la direction du sud-est. Ce ne fut pas l'opinion de l'amiral; il ne voulait pas dévier de la direction de l'ouest : avant tout il fallait, dit-il, arriver à la terre ferme d'Asie; on verrait les îles ensuite.

*Dimanche 7 octobre.* — Comme le roi et la reine avaient promis une récompense au premier qui verrait la terre, les caravelles se mirent à lutter de vitesse en avant. L'amiral avait ordonné que la caravelle qui aurait cet avantage arborerait un pavillon au bout du mât de hune et ferait une décharge. Quand le soleil se leva, *la Nina* fit les signes convenus : son équipage croyait avoir découvert la terre, parce qu'un très-grand nombre d'oiseaux volaient du nord au sud-ouest, soit pour fuir l'hiver, soit pour aller se reposer la nuit à terre. C'était encore une illusion. Cependant, Colomb, tenant compte de ce signe, consentit à essayer de la direction ouest sud-ouest (⁴).

*Lundi 8 octobre.* — La mer était belle comme la rivière de Séville, et la température aussi douce qu'au mois d'avril; l'air était doux comme en Andalousie : c'était un plaisir de respirer cet air, qui est comme embaumé, dit Colomb. On vit de l'herbe fraîche, des oiseaux des champs fuyant au sud, des corneilles, des canards, un fou. De nuit, on fit jusqu'à quinze milles à l'heure, dans la direction ouest sud-ouest.

*Mardi 9 octobre.* — Navigation au sud-ouest. Le vent souffle ouest quart au nord-ouest. Pendant la nuit, on entend passer des oiseaux.

*Mercredi 10 octobre.* — Ici les gens de l'équipage se plaignirent de la longueur du chemin; ils ne voulaient pas aller plus loin (⁵). L'amiral fit de son mieux pour relever leur courage, en les entretenant des profits qui les attendaient. Il ajouta, du reste, avec fermeté, qu'aucune plainte ne le ferait changer de résolution; qu'il s'était mis en route pour se rendre aux Indes, et qu'il continuerait sa route jusqu'à ce qu'il y arrivât, avec l'assistance de Notre-Seigneur.

(¹) Colomb continue à supposer que la déclinaison résulte de ce que l'étoile polaire est mobile comme les autres étoiles.

(²) Voy. Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. III, p. 68.

(³) En espagnol, *golondrinas.* Sans doute des trigles volants, dactyloptères.

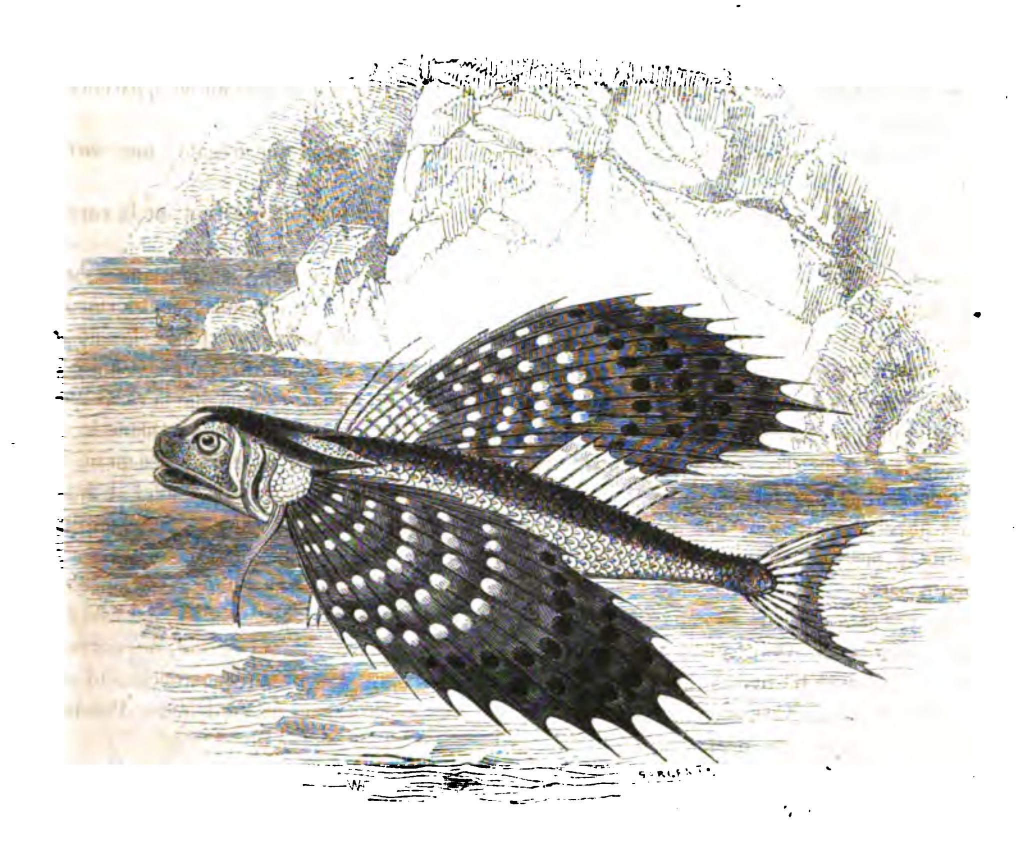
(⁴) « Si la caravelle avait continué la route vers l'ouest, qu'elle suivait constamment depuis le 30 septembre, elle aurait donné contre l'île Eleuthera, sur le grand banc de Bahama, et cette navigation du banc de Bahama dans une mer inconnue pouvait offrir bien des dangers. » (Humboldt.)

Les ennemis de Colomb voulurent attribuer à Martin-Alonzo Pinzon le mérite d'avoir fait changer la direction de navigation qui amena la découverte. « Il avait vu, dit un marin, des perroquets passer dans la soirée du 7, et il savait que ces oiseaux n'allaient pas sans motifs du côté du sud. »

« Jamais vol d'oiseau n'a eu dans les temps modernes des suites plus graves, fait observer Humboldt, car le changement de rumb effectué le 7 octobre a décidé de la direction dans laquelle ont été faits les premiers établissements des Espagnols en Amérique. »

(⁵) On doit remarquer ces expressions modérées. Oviedo, Pierre Martyr, Herrera, ont parlé d'insurrection, de menaces, d'un danger de mort pour Christophe Colomb. « Comme les historiens aiment les effets dramatiques qui résultent de l'opposition des caractères, dit Humboldt, ils ont cru devoir agrandir le navigateur génois en exagérant les dangers auxquels l'exposaient la malice, la timidité ou l'ignorance de ses matelots. Le conte d'Oviedo sur les trois jours que Colomb obtint, le 8 octobre, pour continuer à avancer vers l'ouest, copié par tous les biographes et poëtes modernes, a été réfuté par Munoz (lib. III, § 7). Au 8 octobre, qui devait être le jour si dangereux pour la révolte, selon Oviedo, les lignes écrites par Colomb, sous l'impression du moment, n'annoncent certainement pas des terreurs ou une humeur chagrine. »

*Jeudi 11 octobre.* — Navigation à l'ouest-sud-ouest. Grosse mer. Des damiers et un roseau vert près de la caravelle de Colomb. De la caravelle *la Pinta* on aperçut aussi un roseau, un bâton, un autre petit bâton que l'on prit et qui parut avoir été taillé avec du fer, un débris de roseau, une herbe de



Le Trigle volant ([1]).

terre, une planchette. L'équipage de *la Nina* vit un petit bâton couvert d'épines à fleurs; tous les esprits en furent réjouis.

L'amiral ordonna, quand vint la fin du jour, de reprendre la direction ouest.

Le navire *la Pinta*, le meilleur voilier des trois caravelles, était en tête. Il fit signe qu'il avait découvert la terre. Ce fut un marin nommé Rodrigo de Triana qui vit cette terre le premier. Car l'amiral, se trouvant à dix heures du soir dans le gaillard de poupe, avait bien aperçu une lumière; mais elle était entourée d'une obscurité si épaisse, qu'il resta en doute si c'était un signe de terre. Cependant il appela le tapissier du roi, Pedro Guttierez, et l'ayant invité à regarder, celui-ci vit aussi une lumière; Rodrigo Sanchez de Ségovie, contrôleur de la flotte, appelé à son tour, ne vit pas la lumière; mais comme on était averti par l'amiral, on la chercha, et on la vit depuis une ou deux fois : elle faisait l'effet d'une bougie que l'on élève et que l'on baisse tour à tour ([2]).

Au moment où les marins se réunirent pour chanter le *Salve*, l'amiral les invita à se tenir attentifs au

([1]) Voy. la note 1 de la p. 95.

([2]) Voici la version d'Oviedo (liv. II, ch. V) : « Un marinier de ceux qui étaient dans le principal navire, natif de Lépé, dit : « Feu ! terre ! » Et incontinent un serviteur de Colomb nommé Salzedo répliqua, disant : « Monseigneur l'amiral l'avait déjà dit. » Et tantôt après Colomb dit : « Il y a longtemps que je l'ai dit, et que j'ai vu ce feu-là qui est en terre. » Et ainsi pour vrai était advenu qu'un jeudi, à deux heures après minuit, l'amiral appela un gentilhomme nommé Escobedas, valet de

gaillard de poupe et à bien regarder, promettant de donner au premier qui verrait là terre un pourpoint de soie, outre la récompense de 10 000 maravédis de rente, et autres promises par le roi et la reine ([1]).

*Vendredi 12 octobre.—A deux heures de la nuit, on aperçut réellement la terre : on n'en était éloigné que de deux lieues* ([2]).

On mit en panne, et on attendit le jour. Cette terre était une petite île des Lucayes, que les Indiens appelaient *Guanahami* ([3]). Bientôt parurent quelques habitants : ils étaient tout nus.

L'amiral descendit dans la barque armée avec Martin-Alonzo Pinzon et Vincent-Yanez Pinzon, son frère, capitaine de *la Nina*. L'amiral tenait à la main la bannière royale : les deux capitaines portaient chacun une bannière de la croix verte, qui servait de signe de reconnaissance dans chaque bâtiment. Au milieu de ces bannières était une croix; à droite de la croix, un F (Ferdinand); à gauche, un I (Isabelle). En abordant, ils virent de beaux arbres verts, diverses espèces de fruits, et beaucoup d'eau. Avec l'amiral et les deux capitaines étaient le contrôleur Rodrigo Sanchez de Ségovie, le secrétaire de toute la flotte, Rodrigo Descovedo, et plusieurs autres. L'amiral, les appelant en témoignage, déclara qu'il prenait possession de l'île au nom du roi et de la reine, et l'on dressa sur-le-champ un acte pour constater cette déclaration ([4]). Tandis que ces choses se passaient, des habitants de l'île vinrent autour de l'amiral et de ses compagnons.

Voici les paroles mêmes de Colomb, rapportées par l'évêque las Casas :

« Désirant leur inspirer de l'amitié pour nous, et persuadé, en les voyant, qu'ils se confieraient mieux à nous et qu'ils seraient mieux disposés à embrasser notre sainte foi si nous usions de douceur pour les persuader plutôt que si nous avions recours à la force, je fis don à plusieurs d'entre eux de bonnets de couleur et de perles de verre qu'ils mirent à leur cou. J'ajoutai différentes autres choses de peu de prix : ils témoignèrent une véritable joie, et ils se montrèrent si reconnaissants que nous en fûmes émer-

garde-robe du roi catholique, et lui dit qu'il voyait du feu. Et le lendemain matin, sur le point du jour, à l'heure que Colomb avait dit le jour précédent, on vit du principal navire l'île que les Indiens appellent Guanahany, du côté du nord.

» Et le premier qui vit la terre, quand il fut jour, se nommait Rodrigue de Tryana, le onzième jour d'octobre, l'an 1492. »

Oviedo dit plus loin que le marinier qui avait prétendu avoir vu la terre le premier « étant après retourné en Espagne, parce qu'on ne lui fit aucun présent, de ce dépité et marry, s'en alla en Afrique et renia sa foi. »

On lit dans les pièces du procès de 1513 (*Probanzas del fiscal*, preg. 18) qu'un marin du navire de Martin-Alonzo Pinzon, nommé Juan-Rodriguez Bermejo, aperçut pendant cette nuit, au clair de la lune, *une plage de sables éclairée*, et cria : *Terre ! terre !* Le témoin qui rapporta ce fait en concluait que l'honneur de la découverte de Guanahani appartenait à Bermejo ou au commandant du navire où était ce marin, c'est-à-dire Martin-Alonzo Pinzon.

([1]) M. de Verneuil fait observer que le maravédis de ce temps ayant la valeur de 3 réaux actuels, ou 80 centimes de France, la rente promise était de 8 000 francs, ce qui était une somme considérable pour cette époque. Cette récompense fut adjugée non à Rodrigo de Triana, mais à l'amiral, parce qu'il avait aperçu le premier la lumière.

« Au premier coup d'œil, dit Washington Irving, il peut paraître peu digne du caractère noble et généreux de Colomb d'avoir disputé la récompense à ce pauvre matelot; mais il faut se rappeler que toute son ambition était concentrée sur ce point, et il était sans doute aussi fier d'avoir aperçu la terre le premier que d'avoir conçu le projet hardi de la découvrir. »

([2]) « Et sitôt que l'amiral vit la terre, il se mit à deux genoux, et lui sourdaient les larmes des yeux en grande abondance du grand plaisir qu'il sentait, et il commença incontinent de dire avec saint Ambroise et saint Augustin : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.* » (Oviedo, l. II, chap. v.)

« Les historiens du dix-septième siècle, qui gémissaient déjà sur les maux dont, selon eux, l'Europe a été accablée par la découverte de l'Amérique, ont fait remarquer que Colomb est parti pour la première expédition, le *vendredi* 3 août 1492, de la barre de Saltes, et que la première terre d'Amérique a été découverte le *vendredi* 12 octobre de la même année. »

([3]) Ou Guanahanin (lettre de Colomb au trésorier Rafael Sanchez). Navarette suppose que cette île, surnommée San-Salvador par Colomb, doit être la plus septentrionale des îles Turques, au nord de Saint-Domingue, l'île de la Grande-Saline, *the Grand Kay of Turks Islands, la Isla del Gran-Turco*, à l'est du groupe des Caïques, et à l'ouest du *Mouchoir carré*, à environ cent lieues au sud-est de San-Salvador, par le parallèle 21° 30′ au nord, vis-à-vis le milieu de la côte septentrionale de l'île de Saint-Domingue.

Humboldt se fonde sur la carte de Juan de la Cosa et sur d'autres documents et des inductions d'une grande autorité pour affirmer que Guanahami n'est autre que le *Cat-Island* des cartes anglaises, l'île du Chat, une des îles Bahama, que l'on nomme encore aujourd'hui San-Salvador. C'est aussi l'opinion de Washington Irving, qui a étudié cette question avec beaucoup de soin.

([4]) Le père Claude Clément donne, dans ses *Tables chronologiques*, une formule de prières dont l'on croit que Colomb fit usage en cette occasion, et qui servit ensuite, par ordre royal, à Balboa, à Cortez et à Pizarre.

veillés. Quand nous fûmes sur les embarcations, ils vinrent à la nage vers nous, pour nous offrir des perroquets, des pelotes de fil de coton, des zagaies et beaucoup d'autres choses : en échange, nous leur donnâmes de petites perles de verre, des grelots et d'autres objets. Ils acceptaient tout ce que nous leur présentions, de même qu'ils nous donnaient tout ce qu'ils avaient. Mais ils me parurent très-pauvres de toute manière. Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère. Parmi ceux que nous vîmes, une seule femme était assez jeune, et aucun des hommes n'était âgé de plus de trente ans. Du reste, ils étaient bien faits, beaux de corps et agréables de figure. Leurs cheveux, gros comme des crins de queue de cheval, tombaient devant jusque sur leurs sourcils ; par derrière, il en pendait une longue mèche, qu'ils ne coupent jamais. Il y en a quelques-uns qui se peignent d'une couleur noirâtre ; mais naturellement ils sont de la même couleur que les habitants des îles Canares ([1]). Ils ne sont ni noirs ni blancs : il y en a aussi qui se peignent en blanc, ou en rouge, ou avec toute autre couleur, soit le corps entier, soit seulement la figure, ou les yeux, ou seulement le nez. Ils n'ont pas d'armes comme les nôtres, et ne savent même pas ce que c'est. Quand je leur montrais des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient les doigts. Ils n'ont pas de fer. Leurs zagaies sont des bâtons. La pointe n'est pas en fer, mais quelquefois une dent de poisson ou quelque autre corps dur. Ils ont de la grâce dans leurs mouvements. Comme je remarquai que plusieurs avaient des cicatrices par le corps, je leur demandai, à l'aide de signes, comment ils avaient été blessés, et ils me répondirent, de la même manière, que des habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre, et qu'eux se défendaient. Je pensai et je pense encore qu'on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves : ils doivent être des serviteurs fidèles et d'une grande douceur. Ils ont de la facilité à répéter vite ce qu'ils entendent. Je suis persuadé qu'ils se convertiraient au christianisme sans difficulté, car je crois qu'ils n'appartiennent à aucune secte. Si Dieu le permet, à mon départ, j'en emmènerai d'ici six, et je les conduirai à Votre Altesse, et ils apprendront la langue espagnole. Les seuls animaux que j'aie encore vus dans cette île sont les perroquets. »

*Samedi 13 octobre.* — « Dès que se leva le jour, nous vîmes venir sur la plage beaucoup d'hommes, tous jeunes et d'une taille assez élevée : c'est vraiment une fort belle race. Leurs cheveux ne sont pas crépus et tombent naturellement. Ils ont le front et la tête plus larges que ne les ont les autres races que j'ai vues dans mes voyages. Leurs yeux sont beaux et ne sont pas petits ; leurs jambes sont très-droites, leur ventre n'est pas trop gros : il est bien fait. Ils approchèrent de mon navire dans des pirogues faites avec des troncs d'arbres, semblables à de longs canots, et tout d'une pièce, construits d'une manière remarquable pour un si pauvre pays. Parmi ces pirogues, les unes pouvaient porter quarante ou quarante-cinq hommes ; il y en avait de moins grandes, et d'autres si petites qu'un seul homme pouvait s'y tenir. Pour rame, ils ont une sorte de pelle de boulanger, et ils s'en servent parfaitement. Si une barque vient à chavirer, tous ceux qui la montent se jettent à la nage, la remettent à flot, et enlèvent l'eau qui est à l'intérieur à l'aide de calebasses qu'ils portent sur eux... Je les regardai avec beaucoup d'attention pour m'assurer s'ils avaient de l'or, et je remarquai que plusieurs en portaient un petit morceau à un trou qu'ils se font au nez. Je réussis à apprendre, au moyen de signes, qu'en tournant leur île et naviguant vers le sud, nous trouverions une contrée dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. J'essayai de leur persuader de venir avec moi dans ce pays, mais ils refusèrent. Je résolus d'attendre jusqu'à l'après-midi du lendemain et de me diriger vers le sud-ouest, où, d'après les informations de beaucoup d'entre eux, il y avait une terre, de même qu'au sud et au nord-ouest. Je compris aussi que les habitants de cette dernière contrée venaient souvent les attaquer et allaient aussi chercher de l'or et des pierres précieuses au sud-ouest. Cette île est sans montagnes, vaste, couverte d'arbres verts ; on y trouve beaucoup d'eau et notamment, au milieu, un lac. C'est un plaisir de voir sa verdure. Ses habitants sont doux : il est bien vrai que leur avidité pour les choses que nous leur laissions voir les portait à nous les dérober et à se sauver à la nage, lorsqu'ils n'avaient rien à nous donner en échange ; mais ils donnaient très-volontiers tout ce qu'ils avaient pour nos moindres bagatelles, même des morceaux d'écuelle et de verre cassé : j'ai vu l'un d'eux donner, pour trois

([1]) « Et il est naturel que cela soit, dit ailleurs l'amiral, puisque la situation de cette île est, avec celle de l'île de Fer, l'une des Canaries, en ligne directe de l'est à l'ouest. »

ceutis (1), valant environ une blanche de Castille (2), seize pelotes de coton qui pouvaient fournir vingt-cinq ou trente livres de coton filé. J'interdis aux gens de l'équipage les échanges pour du coton et je défendis que l'on en prît, ayant l'intention de faire tout emporter pour Vos Altesses, s'il s'en trouvait une grande quantité. C'est une des productions de cette île : ne voulant pas y séjourner, je ne saurais les connaître toutes. Par la même raison, et désirant essayer d'aborder à Cipango (3), je n'ai pas le temps de faire chercher d'où ils tirent l'or qu'ils portent à leur nez. Mais voici la nuit, et ils sont tous retournés à terre sur leurs pirogues. »




*Fac-simile* d'une gravure sur bois de 1493 représentant, suivant Bossi, la caravelle de Colomb, d'après un dessin de Colomb lui-même (5).

*Dimanche 14 octobre.* — « Au point du jour, ayant fait préparer les chaloupes des caravelles et le bateau de mon navire, je côtoyai l'île, dans la direction nord nord-est, afin d'explorer l'autre partie opposée à l'est. Bientôt j'aperçus deux ou trois groupes d'habitations d'où sortirent les habitants pour venir de notre côté sur la plage : ils nous appelaient et semblaient remercier le ciel de notre arrivée. Ceux-ci nous présentaient de l'eau, ceux-là des choses à manger (4); si je n'approchais pas de terre, ils se mettaient à nager vers nous. Leurs figures nous montraient clairement qu'ils croyaient que nous étions venus du ciel. Un vieillard vint à mon bateau; quelques hommes appelaient tous les habitants avec de grands cris, leur disant : « Venez vers les hommes descendus du ciel et apportez-leur à boire et à manger. » Tous nous invitaient à aborder; mais je n'osais, parce que l'île tout entière est entourée d'un rocher, sauf en cet endroit où se trouve un enfoncement et un port où tiendraient bien tous les vaisseaux chrétiens; mais l'entrée en est extrêmement étroite. Certainement il y a dans l'enceinte plusieurs bancs de sable, mais couverts d'une eau aussi dormante que celle d'un étang. Je cherchais des yeux où je pourrais construire un fort. Mes regards s'arrêtèrent sur une petite presqu'île renfermant six huttes : en deux jours, on

(1) *Ceuti* ou *cepti*, petite monnaie de Ceuta qui avait cours en Portugal.

(2) La *blanca* valait un demi-maravédis; une autre monnaie du même nom valait 5 deniers ou un peu moins de 2 liards.

(3) Nom que Marco-Polo donne au Japon. (Voy. les *Voyageurs du moyen âge*, p. 380.)

(4) Des fruits et le *cassava*, espèce de pain de peu de goût, mais nourrissant, fait avec une racine nommée *yucca*.

(5) Cette gravure fait partie du rare volume de neuf feuillets in-8° ou in-4° conservé à la Bibliothèque de Milan, et contenant la traduction latine par Leandro Cosco de la lettre de Christophe Colomb à Raphaël Sanxis (Xansis, Sanchez). Bossi suppose que le dessin doit être attribué à Colomb ou à l'un de ceux qui l'avaient accompagné; « car, dit-il, ces dessins, ayant été exécutés à Rome à la fin du quinzième siècle, auraient été mieux dessinés et mieux gravés si l'on n'avait pas eu l'intention de rendre fidèlement les dessins envoyés d'Espagne. » Mais on peut élever des doutes sérieux sur cette supposition, qui ne paraît être qu'ingénieuse. Ce que l'on sait des études de Colomb suffirait d'ailleurs pour autoriser à nier qu'il ait été l'auteur de ces dessins si imparfaits.

pouvait en faire une île. Il est cependant douteux que cette précaution soit nécessaire : les habitants sont bien inexpérimentés en ce qui se rapporte aux combats. Vos Altesses s'en rendront facilement compte en voyant les sept individus que j'ai fait prendre ([1]) afin de les conduire en Espagne où ils apprendront notre langue; je les transporterai ensuite ici. Je réponds même que si Vos Altesses me commandaient d'emmener tous les habitants en Castille ou de les faire prisonniers chez eux, rien ne s'y opposerait; c'est une tâche à laquelle suffiraient cinquante hommes. Près de la petite péninsule étaient des jardins où poussaient des légumes et des arbres fruitiers aussi verdoyants que nos arbres de Castille en avril et en mai; dans ces jardins, les plus beaux que j'aie jamais vus, il y a des sources d'eau douce abondante. Ayant tout étudié avec attention, nous revînmes à nos navires et nous mîmes à la voile. Mais nous ne tardâmes pas à voir un si grand nombre d'îles que je ne savais à laquelle aborder de préférence; les indigènes que j'avais emmenés m'affirmèrent par signes que la quantité de ces îles ne pouvait s'exprimer; ils prononcèrent plus de cent noms pour les désigner. Je cherchai donc à reconnaître quelle était la plus grande afin de me diriger vers elle. Cette île est à environ cinq lieues de Guanahani, que j'ai appelée San-Salvador ([2]); les autres sont à des distances diverses; toutes ont un terrain uni, fertile et bien peuplé; leurs habitants, bien que candides et de bon naturel, sont en guerre les uns avec les autres. »

*Lundi 15 octobre.* — La nuit approchait, on mit en panne de peur de donner sur des récifs pendant l'obscurité. Il était midi quand l'amiral arriva devant l'île, et ce fut seulement au coucher du soleil qu'il jeta l'ancre près de la pointe ouest. Il aurait voulu s'assurer si l'on y pouvait trouver beaucoup d'or. Les habitants de San-Salvador qu'il avait emmenés lui faisaient signe que dans cette île et dans les autres on portait de gros bracelets d'or aux bras et aux jambes; mais Colomb n'avait pas grande confiance en eux.

*Mardi 16 octobre.* — Au lever du jour, l'amiral approcha du rivage avec les barques armées. Un grand nombre d'individus de la même race que ceux de San-Salvador vinrent à sa rencontre, lui firent un excellent accueil et offrirent aux Espagnols tout ce que ceux-ci leur demandaient. Mais un vent de largue sud-est s'étant levé, Colomb retourna vers son navire. En ce moment, il arriva qu'un des naturels de l'île San-Salvador, peu satisfait d'être fait prisonnier, lança en mer une grande pirogue que l'on avait laissée sur *la Nina*, et s'en servit pour fuir; déjà, pendant la nuit précédente, un autre insulaire s'était sauvé à la nage. On voulut poursuivre la pirogue, on ne l'atteignit point, et le fugitif courut dans l'intérieur des terres. On ramena seulement la pirogue. A cette scène en succéda une autre que Colomb raconte ainsi :

« Une autre petite pirogue vint d'une autre pointe de l'île. Elle était conduite par un seul homme, qui offrit comme échange un peloton de coton. Mais il ne voulait pas entrer dans la caravelle; plusieurs marins se jetèrent à la mer et le prirent. De la poupe de ma caravelle, j'avais tout vu. Je fis venir cet Indien, et, quand il fut près de moi, je lui mis sur la tête un bonnet rouge, au bras des verroteries vertes, aux oreilles deux grelots; j'ordonnai ensuite qu'on lui rendît sa pirogue, que l'on avait déjà montée dans la barque, et qu'on le laissât se retirer. De même, je voulus qu'on lâchât une autre pirogue attachée à la poupe de *la Nina*. J'observai avec intérêt ce qui se passait sur la rive au moment où y aborda l'Indien auquel je venais de faire des présents, et dont j'avais refusé le coton. Il était entouré d'un grand nombre d'habitants et il paraissait se louer beaucoup de nous; j'imagine qu'il ajoutait que si nous avions emmené l'Indien qui s'était sauvé, c'était qu'il s'était rendu coupable de quelque faute envers nous. Mon espérance avait été, en effet, qu'il ferait ainsi des rapports favorables sur notre compte; c'est pourquoi j'avais agi avec lui avec bonté, dans le but de nous concilier ces pauvres

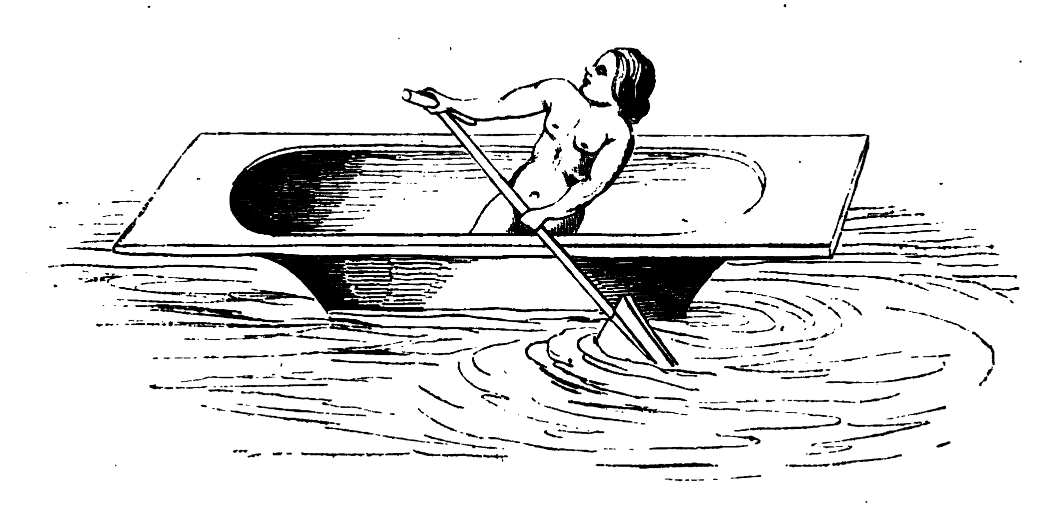
([1]) Jusqu'à quel point peut-on justifier ces violences? D'où s'en tirait le droit? C'est ce que nous laissons à l'examen de chaque conscience. L'évêque las Casas les a flétries avec une noble et éloquente indignation. Rappelons toutefois que, dès le temps des croisades, l'opinion générale du monde chrétien était que, dans l'intérêt de la foi et de la conversion universelle, il était légitime de se rendre maître des infidèles, et, par suite, de leur territoire.

([2]) Cette île, que Navarette suppose être la Grande-Caïque, paraît être la Conception, située précisément à cinq lieues est sud-est de San-Salvador. (Cap Colomb : latitude, 24° 9'; longitude, 77° 37'. — Centre : latitude, 23° 51'; longitude, 77° 27'.)

gens, afin qu'on ne les trouve pas hostiles lorsque Vos Altesses enverront de nouveau vers cette île. Tous les cadeaux que je lui avais faits ne valaient pas, du reste, quatre maravédis. »

L'amiral fit voile pour une autre île très-grande qu'il voyait à l'ouest, et dont les habitants, suivant ce que faisaient comprendre les Indiens emmenés de San-Salvador, portaient des chaînes d'or aux jambes, aux bras, au cou, au nez et aux oreilles.

Cette île, qu'il appela Fernandina ([1]), était à 9 lieues de la Conception, et elle parut à l'amiral avoir 28 lieues de côte. Il remarqua que, comme San-Salvador et la Conception, elle était verte, fertile, très-plane, sans montagne, mais de même entourée de récifs.



Pirogue indienne. — D'après une gravure de l'*Histoire naturelle des Indes*, par Oviedo ([2]).

Entre ces deux îles, on rencontra un homme seul dans une pirogue, et qui allait de Santa-Maria à la Fernandina. Il approcha et demanda à monter sur la caravelle de l'amiral. On hissa après lui sa pirogue, où l'on vit un panier d'osier contenant une petite enfilade de perles de verre et deux *blanches* ([3]), ce qui fit supposer qu'il avait été de San-Salvador à Santa-Maria. Il avait de plus un peu de pain, une gourde pleine d'eau, de la poudre de terre rouge polie et des feuilles sèches qui devaient avoir quelque vertu, car les habitants de San-Salvador avaient plusieurs fois voulu s'en servir comme moyen d'échange. Colomb fit servir à cet homme du pain, du miel et de la boisson ; en arrivant près de l'île Fernandina, il l'y laissa aller avec sa pirogue et tout ce qui était à lui.

([1]) La Grande-Exuma, à huit ou neuf lieues à l'ouest de la Conception. (Cap N. : latitude, 23° 42′; longitude, 78° 22′.)

([2]) Traduite du castillan en français par Jean Poleur; Paris, 1555.

Oviedo, page de l'infant don Juan, fils unique de Ferdinand, avait vu le triomphe de Colomb à Barcelone. Il consacra trente-quatre années de sa vie à étudier les mœurs des anciens habitants des Antilles et l'histoire naturelle des régions découvertes par Colomb. Les gravures sur bois jointes à son livre paraissent être une reproduction exacte de ce qu'il avait vu et dessiné.

« Chaque canot, dit-il, est d'une seule pièce ou d'un seul arbre, que les Indiens vident à grands coups de haches bien affilées; ils coupent, creusent le bois, et brûlent petit à petit ce qui est moulu, rompu ou coupé..... A la longue ils font ainsi une barque ou petite nacelle quasi de la façon d'une auge, longue, étroite plus ou moins, suivant la longueur et la largeur de l'arbre qu'ils emploient, bien polie et unie par-dessous, parce qu'ils n'y laissent point de quille, comme à nos barques et navires.

» J'en ai vu quelques-unes qui portaient bien quarante et cinquante hommes. Ils les appellent *piroguas* et naviguent avec des voiles de coton; ils se servent de *nahes*, qui ne signifient autre chose que avirons. Aucunes fois ils naviguent debout, aucunes fois assis, et aucunes fois à genoux, comme il leur tient à plaisir. Ces *nahes* sont comme des pelles longues, mais le bout d'en haut est comme la potence d'un boiteux.

» Ces canots se renversent de fois à autre, mais ne vont point à fond quoique pleins d'eau; les Indiens, qui sont grands nageurs, les redressent aussitôt. »

([3]) Monnaie de Castille. (Voy. la note 1 de la p. 104.)

*Mercredi 17 octobre.* — Toute la nuit on resta en panne, et l'on eut immédiatement la preuve que la conduite tenue à l'égard de l'Indien avait porté ses fruits. Avant le jour, de grandes pirogues remplies d'habitants vinrent apporter de l'eau et beaucoup d'autres choses. L'amiral fit donner à chacun de ces Indiens une bagatelle, des perles isolées ou enfilées par douzaines, de petits tambours de basque en cuivre qui valent en Espagne un maravédis, des aiguilles, qu'ils aiment beaucoup, et de la mélasse. Vers trois heures, on envoya une chaloupe pour faire de l'eau ; les habitants s'offrirent pour guides aux marins, et voulurent eux-mêmes porter les barils à la barque. L'amiral, espérant trouver une mine d'or, résolut de faire le tour de l'île. Il voulait atteindre Samaot ou Samact, lieu où tous les Indiens prétendaient que l'on trouvait l'or ; mais il ignorait si c'était une île ou une ville.

Les naturels de Fernandina ressemblent complétement, dit l'amiral, à ceux des deux premières îles ; seulement ils paraissent un peu plus civilisés, plus habiles, plus rusés, car ils cherchent à tirer le meilleur parti possible de leurs échanges. Les femmes portaient un petit tablier. On vit aussi des espèces de mantilles en coton.

Parmi les arbres, il y en avait qui ne ressemblaient point à ceux d'Europe. Quoiqu'ils ne fussent l'objet d'aucune culture, du même tronc sortaient des branches de différentes formes : l'une avec des feuilles semblables à celles des roseaux, d'autres avec l'apparence de lentisques, etc.

On ne remarqua aucune apparence d'un culte religieux (¹). On vit des baleines et des poissons de toutes couleurs, bleus, jaunes, rouges, quelques-uns faits comme des coqs.

A terre, les seuls animaux observés furent des perroquets, des lézards, une couleuvre.

Sur une observation de Martin-Alonzo Pinzon, Colomb mit à la voile au nord nord-ouest, et, près du cap de l'île, à 2 lieues, il trouva un excellent port dont l'entrée était étroite et l'intérieur assez large pour contenir cent vaisseaux. Il y entra avec toutes les embarcations des caravelles, et il envoya des hommes à terre pour y faire de l'eau. Lui-même, en les attendant, se promena sur la verdure et sous de beaux arbres, dont la plupart lui parurent tout à fait différents de ceux de l'Europe.

A leur retour, les marins racontèrent qu'ils étaient entrés dans les maisons : à l'extérieur, elles avaient la forme de pavillons, et elles avaient de hautes cheminées ; à l'intérieur, elles étaient propres et bien entretenues. Elles étaient disséminées par groupes de dix ou douze au plus. Les lits et les meubles étaient à peu près semblables à des filets de coton. Les femmes mariées et les filles âgées de plus de dix-huit ans portaient des espèces de petites braies de coton. Il y avait de gros et de petits chiens.

On avait rencontré un Indien qui portait au nez une plaque d'or sur laquelle on avait remarqué des caractères ; mais les marins n'avaient pas osé lui proposer un échange pour ce morceau d'or. L'amiral supposait que c'était une monnaie.

Les Indiens pris à San-Salvador faisaient comprendre que l'île de Samoet était plus grande que la Fernandina, et qu'il fallait retourner en arrière pour la trouver ; l'amiral navigua de nuit, de manière à s'éloigner de cette dernière île ; mais la pluie étant survenue et le temps devenant très-chargé, on revint au cap sud-est de la Fernandina.

*Vendredi 19 octobre.* — *La Santa-Maria*, caravelle de l'amiral, prit la direction du sud-est ; *la Pinta*, celle de l'est et du sud-est ; *la Nina*, celle du sud sud-est. Trois heures après, les trois navires aperçurent une île, firent voile de son côté et y abordèrent, avant midi, à la pointe nord : c'était, suivant les Indiens, l'île Samoeto ; l'amiral lui donna le nom d'Isabelle (²), et il appela le Beau-Cap *(el cabo Hermoso)* un cap situé à l'ouest et où il mouilla pendant la nuit. Cette île lui parut plus belle encore que celles qu'il avait déjà vues. Quelques collines éparses ajoutaient à la nudité du paysage. Un promontoire, au nord, était couvert d'une forêt épaisse. « Mes yeux, dit Colomb, ne peuvent se lasser de contempler cette verdure si belle et ces feuillages si différents de ceux de nos arbres. Je suis persuadé que, parmi ces plantes et ces arbustes, il y en a beaucoup qui seraient très-précieux en Espagne pour la médecine, l'épicerie et la teinture ; malheureusement, je n'y connais rien, ce qui me cause une

(¹) Voy. plus loin une note sur les croyances de ces peuples.

(²) C'est l'île Longue, au sud-est ou à l'est sud-est de la Grande-Exuma (cap N. : latitude, 23° 40' ; longitude, 77° 40'). Navarette suppose que c'est la Grande-Inague ; mais son avis est combattu par tous les géographes.

grande contrariété. En arrivant au cap, les fleurs et les arbres répandaient un si doux parfum que nous respirions l'air avec délices. Je m'avancerai demain dans l'intérieur; c'est dans l'intérieur, disent les Indiens qui sont avec nous, que demeure le roi. Je verrai ce roi, je parlerai à ce souverain qui, disent-ils, commande à toutes les îles d'alentour, a des vêtements magnifiques et est tout couvert d'ornements en or. Ce n'est pas cependant que j'aie une très-grande confiance en eux. D'abord il se peut que je ne les comprenne pas bien; puis, comme ils n'ont pas chez eux beaucoup d'or, ils s'exagèrent peut-être la valeur de ce que le roi possède de ce métal... Du reste, je n'ai pas l'intention de visiter ces îles de manière à les étudier en détail; je n'y parviendrais pas en cinquante ans. Je veux voir et découvrir le plus grand nombre possible de pays et être de retour au mois d'avril près de Vos Altesses, s'il plaît à Dieu. Seulement, si je découvre un endroit où il se trouve véritablement beaucoup d'or et d'épices, je m'y arrêterai pour en réunir la plus grande quantité possible.

*Dimanche 21 octobre.* — On aborda et on vit une hutte; elle était déserte; sans doute les habitants avaient fui. L'amiral défendit que l'on touchât aux ustensiles, qui étaient tous en ordre. Il pénétra dans l'intérieur avec les deux frères Pinzon et quelques marins. Ils virent de belles forêts, de grands lacs, des bandes très-nombreuses de perroquets, un serpent [1] long de sept palmes qui s'élança dans un lac, et que l'on tua à coups de lance. L'amiral voulut en conserver la peau afin de la porter en Espagne avec des échantillons de tous les végétaux qui paraissaient avoir de la valeur. « On vient de m'apprendre à connaître l'aloès, dit-il, et l'on m'assure que c'est un bois de grand prix : aussi j'en ferai porter dix quintaux sur mon navire [2]. » Les habitants de quelques huttes prirent la fuite à l'approche des Espagnols et allèrent se cacher sur une montagne avec tout ce qu'ils purent emporter; on eut soin de ne toucher à rien de ce qu'ils avaient laissé. Bientôt un d'eux s'étant hasardé à s'approcher, on lui donna des grelots et des perles en verre. L'amiral, pour lui témoigner de la confiance, lui demanda de l'eau; et peu d'instants après tous les habitants vinrent sur la plage avec leurs calebasses pleines d'eau.

*Lundi 22 et mardi 23 octobre.* — On resta ces deux jours sur la côte de l'île, toujours dans l'espérance que l'on verrait le roi; mais il ne parut pas, et l'on vit seulement des habitants peints en blanc, en rouge, en noir et en autres couleurs comme ceux des autres îles. Un calme plat retenait d'ailleurs les navires. Colomb était déterminé à se rendre à une grande île peu éloignée que les Indiens appelaient Cuba, et où, suivant eux, il y avait un grand nombre de très-grandes pirogues et beaucoup de marins. Il était persuadé que ce devait être Cipango [3]. « Je veux ensuite aller à la terre ferme, à la ville de Guisay [4], et remettre au grand khan les lettres de Vos Altesses. »

*Jeudi 25 octobre.* — Les trois caravelles avaient levé les ancres dans la nuit du mercredi. Le jeudi, vers trois heures, on vit sept ou huit îles échelonnées sur une seule ligne, du nord au sud [5]; l'amiral les appela les îles de Sable *(islas de Arena)*. On ne s'y arrêta point.

*Samedi 27 octobre.* — La pluie tomba par torrents pendant la nuit.

*Dimanche 28 octobre.* — Dans la matinée de ce jour, la flottille arriva en vue de Cuba [6]. On mouilla dans un grand fleuve. Les rivages étaient couverts de beaux arbres et surtout de palmiers,

[1] Sans doute une espèce de gros lézard d'Amérique que l'on nomme quelquefois *Leguano* ou *Sennebrie*.

« Ce n'est pas à cause qu'ils viennent pondre leurs œufs dans le sable du bord de la mer qu'ils ont été appelés amphibies, comme le dit le sieur de Rochefort, parce que s'ils trouvent le sable plus loin ils y font sans difficulté leurs œufs; mais à cause qu'étant quelquefois poursuivis par des chiens, ils se jettent dans le fond des rivières et y demeurent fort longtemps.

» Ces lézards ont la vie si dure que, si on ne sait l'invention de les faire mourir, on a toutes les peines du monde à les tuer. J'ai vu frapper plus de cent coups de la tête d'un lézard, tout de la force d'un homme, sur un rocher, sans le pouvoir faire mourir. Le secret est de leur fourrer un petit bâton ou un poinçon dans les naseaux, car ils expirent sur-le-champ, sans se débattre en façon quelconque; ou bien on leur fiche un clou sur le milieu de la tête, ou l'on fiche une épingle pour les faire mourir. Au reste, ce sont les plus beaux jeûneurs du monde, car on les peut garder vivants, sans boire ni manger, trois semaines entières. » (Du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, t. II, p. 311.)

[2] Le bois d'aloès, ou *Agallochum*, n'a rien de commun avec l'aloès. « C'est, dit Cuvier, un arbre de la famille des euphorbes, dont le bois brûle avec une odeur agréable; Colomb aura pris quelque bois odoriférant pour du bois d'aloès. »

[3] Le Japon.

[4] Quinsay, Hang-tcheou-fou. (Voy. la note 7 de la p. 86.)

[5] Sans doute les îles Mucaras.

[6] On suppose que ce fut vis-à-vis la côte à l'ouest de las Nuevitas del Principe.

dont les feuilles servent à couvrir les huttes des habitants; de petits oiseaux chantaient dans le feuillage. L'amiral se fit conduire vers deux huttes; ceux qui les habitaient s'enfuirent. A l'intérieur, on



Le grand Lézard des Antilles (¹).

trouva un chien qui n'aboya point (²), des filets en corde et en fil de palmier, un hameçon en corne, des harpons en os. Les Indiens de Guanahani firent entendre qu'il fallait un voyage de vingt jours en canot pour faire le tour de l'ile, et qu'elle était traversée par dix grands fleuves. Ils ajoutaient que l'on y trouverait des perles et des mines d'or. Les ports favorables y parurent nombreux, les fleuves profonds, les montagnes belles et hautes, mais non très-étendues.

L'amiral donna le nom de Saint-Sauveur *(San-Salvador)* au fleuve ou au port où il avait d'abord jeté l'ancre (³). Il navigua ensuite vers le couchant, passa devant un fleuve qu'il nomma fleuve de la Lune *(rio de la Luna)* (⁴). Le soir, il arriva devant un autre fleuve beaucoup plus grand, et il lui donna le nom de fleuve des Mers *(rio de Mares)* (⁵). En ce dernier endroit il envoya deux chaloupes à terre. A leur approche, tous les habitants abandonnèrent leurs demeures. Ces maisons, couvertes de rameaux de palmier, plus grandes et mieux faites que celles des autres îles, mais construites de même, étaient

(¹) Voy. la note 1 de la p. 108. — « L'Iguane *(Lacerta iguana)* est vert jaunâtre en dessus, marbré de vert pur; il a la queue annelée de brun, une crête de grandes écailles dorsales en forme d'épines, le bord antérieur du fanon dentelé comme le dos; il est long de 4 à 5 pieds, commun dans toute l'Amérique chaude, où sa chair passe pour délicieuse, quoique malsaine. Il vit en grande partie sur les arbres, va quelquefois à l'eau, se nourrit de fruits, de grains, de feuilles; la femelle pond dans le sable ses œufs, gros comme ceux d'un pigeon, agréables au goût et presque sans blanc. » (G. Cuvier, *Règne animal.)*

(²) On croit que ce que les Espagnols appelèrent des chiens muets étaient des almiquis ou des ratons. (Voy. plus loin.)

(³) Suivant Navarette, c'est le port ou la baie de Nipe, à six lieues sud sud-est de la pointe des Mules.

(⁴) Au port de Banes?

(⁵) Au port de las Nuevitas del Principe?

placées çà et là en désordre, sous les arbres, comme les tentes d'un camp. A l'intérieur elles étaient très-propres, et les meubles étaient ornés. On y remarqua des statues à figure de femme, des masques sculptés avec adresse (1), des oiseaux apprivoisés, des chiens qui sont muets, et tous les instruments nécessaires à la pêche.

On rencontra des ossements d'animaux; Colomb supposa que c'étaient des os de vaches, et en conclut que ces peuples avaient du bétail (2).

« Toute la nuit nous entendîmes les chants des oiseaux et les cris des grillons; l'air était embaumé, le climat tempéré. »

*Mardi 30 octobre.* — A quinze lieues nord-ouest du fleuve de Mares on rencontra un cap que Colomb appela le cap des Palmiers (3).

Les Indiens de Guanahani prétendaient qu'il y avait derrière ce cap un fleuve, et de ce fleuve à Cuba quatre jours de marche. Martin-Alonzo Pinzon crut comprendre que ce qu'ils nommaient ainsi devait être une ville (4), que le pays s'étendait au loin vers le nord, et que le roi était en guerre avec le *grand khan*, nommé par eux *Cami*. L'amiral décida qu'il fallait envoyer un présent au roi de Cuba, et il ajouta qu'il fallait se hâter de se rendre auprès du grand khan, dont la résidence devait être non loin de là, ou dans la ville de Cathay (5).

*Mercredi 31 octobre.* — On navigua le long de la côte, on passa devant un cap qui s'avançait beaucoup dans la mer (6). La crainte d'une tempête obligea les caravelles à revenir au *rio de Mares*.

*Jeudi 1er novembre.* — On attira les naturels par le moyen ordinaire, c'est-à-dire en faisant à l'un d'eux un bon accueil, et on leur fit comprendre qu'on cherchait seulement de l'or, qui se nomme chez eux *nucay*. Un d'eux portait à son nez un morceau d'argent travaillé. L'amiral crut comprendre à leurs signes qu'on verrait arriver, quelques jours après, des marchands de l'intérieur des terres, pour acheter ce que l'on apportait dans les caravelles.

« Je crois, dit Colomb, que je suis en terre ferme, à cent lieues de Zayto et de Guinsay (7). »

*Vendredi 2 novembre.* — L'amiral envoya à terre Rodrigo de Jerez d'Ayamonte, Luis de Torres, juif qui savait l'hébreu, le chaldéen et un peu d'arabe, et deux Indiens, l'un de Guanahani, l'autre habitant du pays même. Il leur donna des colliers de perles, afin qu'il leur fût possible d'acheter au besoin de la nourriture, et il leur recommanda de revenir au plus tard le sixième jour suivant. Il leur remit des instructions sur tout ce qu'ils avaient à regarder et à demander, et sur ce qu'ils avaient à dire au roi du pays (8).

*Samedi 3 novembre.* — L'amiral remonta le fleuve dans la chaloupe, jusqu'à deux lieues, pour trouver l'eau douce et visiter le pays, mais il ne vit que de grands bois odoriférants. Les habitants vinrent en pirogues aux navires pour offrir des pelotes de coton, des hamacs, en échange d'autres objets.

*Dimanche 4 novembre.* — Deux hommes de l'équipage et Martin-Alonzo Pinzon croyaient avoir trouvé de la cannelle et des cannelliers; Colomb leur prouva que c'était une erreur. Il montra de véritables échantillons de cannelle et de poivre aux Indiens, qui lui assurèrent par signes qu'on trouverait beaucoup de ces productions au sud-est, et que de ce côté aussi il y avait des marchandises et de grands navires. Ils indiquèrent plusieurs fois un lieu nommé Bohio (9) comme pouvant fournir beaucoup d'or et de perles.

Ces Indiens faisaient encore comprendre qu'il y avait dans cette direction des hommes avec un seul

(1) Peut-être des idoles. (Voy. plus loin.)

(2) On suppose que c'étaient des crânes de veaux marins.

(3) La colline ou l'éminence de Juan Danue.

(4) Las Casas pense que les Indiens voulaient parler de la province de Cubanacan.

(5) La Chine. (Voy. la relation de MARCO-POLO.)

(6) Punta del Maternillo.

(7) Zaitem (Tsuen-cheu ou Emoui) et Quinsay (Hang-tcheou-fou). (Voy. p. 371 et 379 de notre deuxième volume.)

(8) « Il est difficile de ne point sourire aujourd'hui de cette ambassade envoyée dans l'intérieur de Cuba, à un pauvre chef de sauvages, transformé par l'imagination de Colomb en monarque asiatique. Mais tel est le caractère singulier de ce premier voyage, qui ne fut qu'une suite continuelle de rêves brillants. » (Washington Irving.)

(9) Las Casas fait observer que, dans la langue de ces Indiens, *Bohio* signifiait maison.

œil et des hommes à tête de chien (¹); ces monstres mangeaient les hommes, leur tranchaient la tête et buvaient leur sang.

Parmi les plantes et légumes du pays, Colomb remarqua des mames (ou patates) ayant le goût des châtaignes, puis des haricots, des fèves et du coton.

*Lundi 5 novembre.* — On s'occupa de la réparation des navires, en ayant soin de ne pas travailler à tous à la fois, afin que l'équipage pût à toute heure pourvoir à sa sûreté. Malgré la douceur des habitants, Colomb les surveillait avec prudence.

Le contre-maître de *la Nina* découvrit de la gomme lentisque, et bientôt après on vit en effet des mastiquiers.

*Mardi 6 novembre.* —Dans la nuit du 5 au 6 on vit revenir ceux que Colomb avait envoyés en ambassade près du roi. Voici ce que racontèrent les deux Européens : ils avaient trouvé, à 12 lieues, un groupe d'environ cinquante grandes maisons en forme de tentes (²); les habitants, au nombre de mille environ, les avaient parfaitement accueillis, et avaient témoigné par leur admiration qu'ils les croyaient descendus du ciel. On les avait portés sur les bras à la plus belle hutte, puis, après les avoir fait asseoir sur des siéges, on s'était assis à terre, en cercle autour d'eux. On leur baisa les pieds, les mains; on les toucha pour s'assurer qu'ils étaient de chair et d'os. Dans tous les villages où ils passèrent on agit de même à leur égard. Ils rencontrèrent des hommes et des femmes qui portaient des herbes pour en aspirer le parfum et des charbons allumés (³).

Ils avaient remarqué des oies, des perdrix; ils n'avaient point vu d'autres quadrupèdes que des chiens qui n'aboyaient pas (⁴).

Dans une seule hutte, ils avaient trouvé plus de 500 *arrobes* de coton (⁵).

Quelques Indiens avaient accompagné les deux ambassadeurs. On aurait voulu les emmener en Espagne; ils refusèrent.

« Aujourd'hui, dit l'amiral, j'ai fait mettre le navire à flot. Je hâte les travaux dans le désir de partir jeudi, au nom de Dieu, dans la direction du sud-est, pour y chercher de l'or, des épiceries, et découvrir des terres. »

Les vents contraires retardèrent le départ jusqu'au 12 novembre.

*Lundi 12 novembre.* — L'amiral se dirigea à l'est quart sud-est. Les Indiens lui disaient que de ce côté il trouverait l'île *Babeque* (⁶), où l'on se servait de marteaux pour faire des lingots avec l'or que

(¹) Voy. la relation d'HÉRODOTE, p. 121 du premier volume, et celle de MARCO-POLO, p. 392 du deuxième volume.
Il est remarquable de voir que ces imaginations si bizarres se sont retrouvées dans tous les temps et dans tous les pays. Les hommes à queue ne pouvaient manquer à la liste; Colomb en parle dans sa lettre à Raphaël Sanchez : « On trouve, dit-il, dans la partie de Juana (Cuba) qui s'étend au couchant deux provinces que je n'ai point visitées, dont l'une, appelée par les Indiens *Anan*, est habitée par des hommes qui ont une queue. »

(²) Navarette suppose que ce devait être sur l'emplacement de la ville *del Principe* ou *el Bayanco*.

(³) C'était du tabac que ces hommes et ces femmes fumaient.


Instrument des Indiens pour fumer par les narines. — D'ap. Oviedo.

Las Casas, dans son *Histoire des Indes*, ch. LXVI, dit que les herbes étaient sèches et renfermées dans une autre feuille également sèche qui avait la forme des petits mousquets d'enfants; cette sorte de bâton était allumé par un bout; on le suçait et on l'absorbait par l'autre. On voit qu'il s'agit du cigare. Ils se servaient aussi de porte-cigares pour le nez. Oviedo dit : « Les caciques et principaux avaient petits bâtons creux, fort jolis et bien faits, de la grandeur d'environ une palme et de la grosseur du petit doigt de la main, qui ont deux petits tuyaux répondant à un, comme il est ici peint, le tout d'une pièce. Ainsi les mettaient en leurs narines, et l'autre bout simple recevait la fumée de l'herbe qui ardait. »

(⁴) Voy. la note 2 de la p. 109, et plus loin.

(⁵) « Environ 11 600 livres de France. » (De la Roquette.)

(⁶) Babèque, Bohio, Caritaba, étaient les noms que les Indiens paraissaient donner à la côte de la terre ferme. « Ce changement de direction eut une influence marquée sur les découvertes de Christophe Colomb, dit Washington Irving. Il avait navigué fort avant dans ce qu'on appelle l'ancien détroit, entre Cuba et les Bahamas. Encore deux ou trois jours, et il aurait découvert l'erreur dans laquelle il tombait en supposant que Cuba faisait partie de la terre ferme, erreur où il resta jusqu'à sa mort. Il aurait pu recueillir aussi des renseignements sur la proximité du continent et se diriger vers la côte de la Floride; ou bien encore, continuant à longer l'île de Cuba, dans la direction du sud-ouest, rencontrer la côte opposée d'Yucatan, et réaliser ses plus brillantes espérances en faisant la découverte du Mexique. Mais c'était assez pour sa gloire d'avoir découvert le nouveau monde; les régions plus opulentes qu'il renfermait dans son sein étaient réservées à illustrer d'autres entreprises. »

l'on ramassait, la nuit, sur la plage, en s'éclairant avec des chandelles. Il côtoya l'île, qui lui parut très-peuplée près d'un fleuve auquel il donna le nom de fleuve du Soleil *(rio del Sol)* (1).




Vue à vol d'oiseau de Cuba. — D'après une ancienne estampe reproduite par Ramon de la Sagra.

Il résolut de prendre quelques habitants pour les emmener en Espagne.

« Hier, dit-il, une pirogue s'approcha de mon navire. Cinq des six jeunes gens qui s'y trouvaient montèrent vers moi ; je les ai fait retenir, et je les emmène. J'envoyai ensuite à une hutte du côté ouest du fleuve, et on m'en ramena sept femmes, petites et grandes, et trois petits enfants..... La nuit suivante, un homme, le mari d'une des femmes et père des trois enfants, âgé de quarante à quarante-cinq ans, est venu à bord et m'a demandé de l'emmener avec sa famille. »

(1) Probablement *el Puerto del Padre.*

*Mardi 13 novembre.* — On avança en louvoyant, parce que l'amiral voulait voir une sorte de havre formé par l'intervalle de deux très-hautes montagnes (1).

*Mercredi 14 novembre.* — L'amiral, continuant à côtoyer l'île de Cuba, entra dans un port très-large et très-profond, rempli d'îles fort belles et fort élevées (2).

« Quelques-unes de ces îles semblent se terminer en pointe de diamant et toucher au ciel; d'autres portent à leur cime une sorte de table; elles sont couvertes de bois, sans roches, et baignées par une mer si profonde qu'une grande caraque pourrait y aborder. »

Colomb donna au port qui était près de l'embouchure de l'entrée de ces îles le nom de port du Prince *(puerto del Principe)*, et à la mer même de cet archipel le nom de mer de Notre-Dame *(mar de Nuestra-Senora)*.

*Vendredi 16 novembre.* — Dans tous les lieux où il s'arrêtait, Colomb avait coutume de faire élever une croix (3). Or, sur une pointe de terre, dans le port où il était, il vit deux grands madriers d'inégale dimension placés en croix. « Un menuisier, dit-il, n'aurait pas fait cette croix mieux proportionnée (4). »

A son retour au navire, il vit les Indiens qu'il avait à bord occupés à pêcher de très-gros limaçons.

Il chercha s'il y avait dans cette mer des coquillages à perles; il trouva les coquillages où elles sont ordinairement; mais elles n'en contenaient point, sans doute parce que le temps de leur production, mai ou juin, était passé.

Les gens de l'équipage trouvèrent un animal qui parut être un taso ou taxo (5); ils pêchèrent un poisson très-dur, sauf aux yeux et à la queue, tout écaillé, ressemblant parfaitement à un cochon.

*Samedi 17 novembre.* — Dans sa visite à ces îles, l'amiral trouva, sur une prairie couverte de beaux palmiers, de grosses noix, de gros rats semblables à ceux de l'Inde, d'énormes écrevisses, et il sentit une forte odeur de musc (6).

Deux des cinq jeunes gens qu'on avait emmenés le 12 novembre prirent la fuite.

*Lundi 19 novembre.* — Les trois caravelles partirent au point du jour et naviguèrent au nord nord-est; le soir il vit, à soixante milles est, l'île *Babeque*.

*Mercredi 21 novembre.* — Vents contraires; navigation au sud quart sud-est.

Ici Martin-Alonzo Pinzon, capitaine de *la Pinta*, se sépare des deux autres caravelles contre la volonté de Colomb, qui écrit : « Pinzon m'a dit et fait bien d'autres choses. »

*Jeudi 22 novembre.* — Courants contraires.

Martin-Alonzo Pinzon s'était mis à naviguer seul à l'est. Il voulait sans doute atteindre le premier l'île Babeque et recueillir l'or qui, d'après le rapport des Indiens, s'y trouvait en grande quantité.

L'amiral ordonna que l'on tînt le fanal allumé pendant toute la nuit, afin que Pinzon revînt s'il en avait le désir (7).

*Vendredi 23 novembre.* — L'amiral navigua vers la terre, au sud, mais le courant l'écartait. Il n'était pas éloigné d'un cap qui, selon les indigènes retenus à son bord, faisait partie de la terre *Bohio* (8). Les pauvres gens éprouvaient une grande terreur à la pensée d'aborder à cette contrée, habitée, disaient-ils,

(1) Les montagnes du Cristal et du Moa, d'après Navarette.

(2) Navarette croit que ce port est celui de Tanama.

(3) Ce n'était pas seulement un acte religieux, c'était aussi une manière de prendre possession du pays et un moyen de reconnaissance.

(4) « Les croix, qui ont tant excité la curiosité des *conquistadores*, dans diverses contrées du nouveau monde, ne sont pas des *contes de moines* et méritent, comme tout ce qui a rapport au culte des peuples indigènes de l'Amérique, un examen sérieux. Je me sers du mot culte, car un relief conservé dans les ruines du Palenque de Guatemala ne me paraît laisser aucun doute qu'une figure symbolique en forme de croix était un objet d'adoration. Il faut faire observer toutefois qu'à cette croix manque le prolongement supérieur, et qu'elle forme plutôt la lettre *tau*. » (Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. II, p. 354.)

(5) Voy., sur cet animal et sur les deux suivants, les gravures des pages 114, 115, 116, et leurs notes.

(6) Le chevrotain porte-musc n'existe pas en Amérique, mais on y trouve beaucoup d'animaux à odeur musquée.

(7) Au lever du jour, *la Pinta* avait complétement disparu. Martin-Alonzo Pinzon était jaloux de l'autorité de Colomb; plus riche que lui, et propriétaire d'une ou de deux des caravelles, il ne se considérait pas comme soumis ou comme inférieur sous aucun rapport au pauvre Génois, si subitement élevé au rang d'amiral.

(8) On ne sait s'ils voulaient dire seulement *maison*.

par des hommes qui n'avaient qu'un œil au front, qu'ils nommaient cannibales, qui étaient bien pourvus d'armes et mangeaient leurs prisonniers.

*Samedi 24 novembre.* — A trois heures du matin, l'amiral fit relâche à l'île Plate (¹), puis il explora, dans la journée, les sites environnants.



Ile de Cuba. — Le Coati (²).

*Dimanche 25 novembre.* — L'amiral monta dans sa chaloupe et alla visiter une pointe de terre au sud-est de la petite île Plate (³). A l'entrée de ce cap il vit un grand ruisseau dont les eaux limpides descendaient du sommet au pied de la montagne, avec grand bruit; il s'en approcha, et il trouva dans cette eau des pierres tachetées de couleur d'or; il fit emporter les plus belles.

Les mousses s'écrièrent qu'ils apercevaient sur la montagne des forêts de pins. Colomb les vit en effet et trouva qu'ils étaient admirables; il y avait aussi des chênes et des arbousiers.

Le fleuve avait jeté sur la plage d'autres pierres, les unes couleur de fer, d'autres qui, d'après ce que disaient quelques gens de l'équipage, annonçaient l'existence de mines d'argent.

*Lundi 26 novembre.* — Au lever du jour, l'amiral sortit du port de Sainte-Catherine, dans l'île Plate, et navigua dans la direction du cap del Pico (⁴). Il reconnut le long de la côte neuf ports, sept fleuves et plusieurs îles. Il s'arrêta près d'un cap qu'il nomma *Campana*.

*Mardi 27 novembre.* — On continua à explorer la côte. Colomb décrit avec enthousiasme la magnificence des paysages, la fraîcheur du climat, la profonde limpidité des eaux.

(¹) La baie de Moa, dans l'île de Cuba.

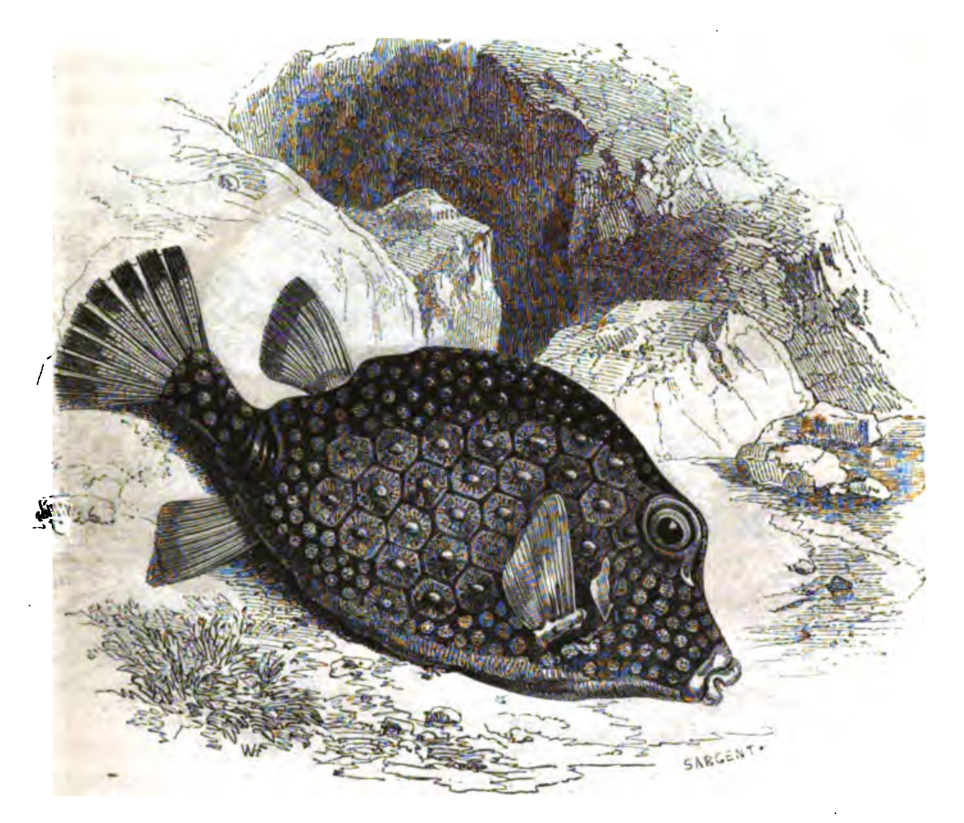
(²) Voy. p. 113. *Taxus* en latin, *taisson* en vieux français, signifie blaireau. Cuvier croit que l'animal dont parle Colomb était un coati.

(³) La pointe du Mangle ou du Guarico.

(⁴) La pointe Vaez.

Dans un des ports (¹) il vit des plantations agréables, un jardin; sur des madriers, dans un hangar de bois couvert de feuilles de palmier, il y avait une pirogue en construction, d'une seule pièce, et longue comme une fuste de douze bancs.

*Mercredi 28 novembre.* — Pluie, temps couvert. On resta dans le port.




Ile de Cuba. — Le Coffre (²).

*Jeudi 29 novembre.* — Même temps. Quelques marins rencontrèrent un vieillard qui n'avait pas eu la force de fuir à leur approche, comme les autres habitants, et lui donnèrent quelques objets.

Dans une maison déserte on trouva un pain de cire. L'amiral s'en montra très-satisfait, « car, dit-il, là où il y a de la cire, il doit y avoir mille autres bonnes choses. »

Quelques marins trouvèrent aussi, dans une maison, deux paniers d'osier dont l'un servait de couvercle à l'autre; ayant regardé à l'intérieur, ils y virent une tête d'homme. Ces paniers étaient suspendus à un pilier. On trouva dans un autre groupe de huttes deux paniers semblables, renfermant aussi une tête humaine.

*Vendredi 30 novembre.* — Le temps ne permettant point de mettre à la voile, l'amiral envoya huit hommes armés à l'intérieur, mais tous les habitants fuyaient devant eux; quatre jeunes gens qui creusaient la terre se mirent à courir comme les autres.

Près d'une rivière ils virent une belle pirogue d'une seule pièce, et si longue que cent cinquante personnes auraient pu s'y tenir et y ramer.

*Samedi 1ᵉʳ décembre.* — Pluie et vents contraires. L'amiral fait élever une grande croix sur le roc, à l'entrée du port, qu'il appela *Puerto-Santo.*

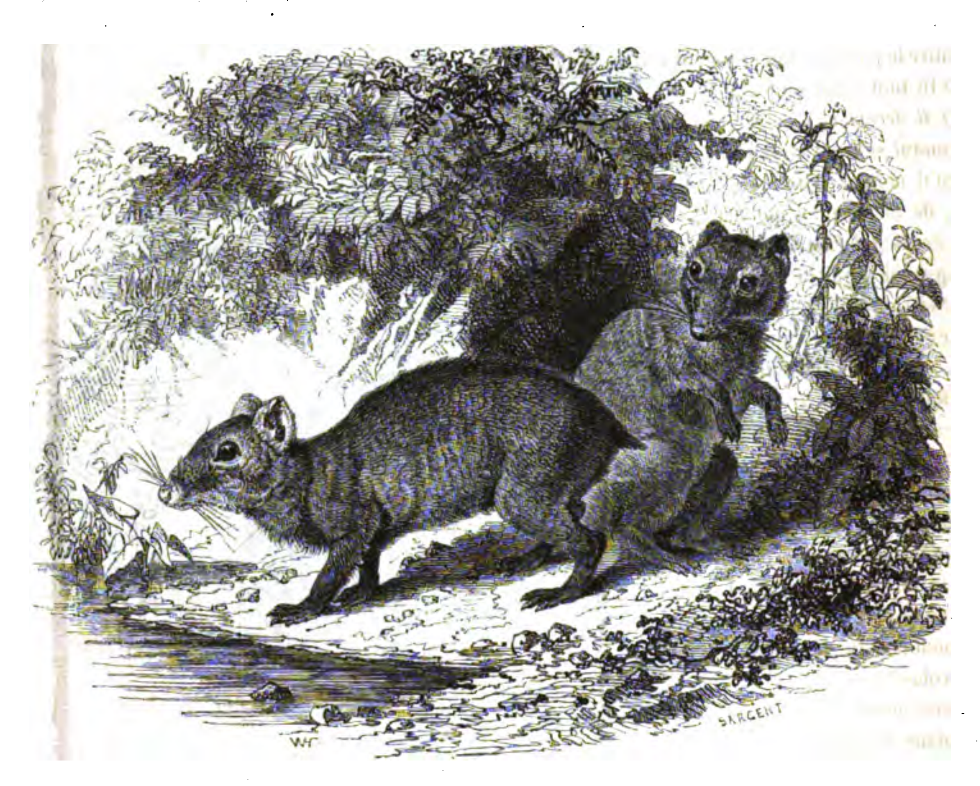
(¹) Le port de Baracoa.

(²) Voy. p. 113. Un coffre (*Ostracion*, Linné), ou un baliste.

*Dimanche 2 décembre.* — Toujours un temps contraire.

*Lundi 3 décembre.* — L'amiral alla avec des chaloupes explorer les environs; dans une petite anse, il vit cinq grands canots travaillés avec beaucoup d'art.

On parvint, à l'aide de quelques petits présents, à se mettre en rapport avec plusieurs groupes d'In-



Ile de Cuba. — L'Agouti (1).

diens. Un grand nombre de ces habitants étaient peints en rouge; quelques-uns avaient des panaches en plumes sur la tête; tous portaient des zagaies. L'amiral leur donna en échange de zagaies des grelots, des bagues de cuivre, des billes, etc. Les mousses obtinrent aussi des faisceaux de zagaies pour un petit morceau d'écaille de tortue.

L'amiral remarqua une belle maison; elle avait deux portes, comme la plupart des autres; à l'intérieur, les chambres étaient si bien travaillées qu'il supposait que c'était un temple; mais rien ne confirma cette conjecture (2).

*Mardi 4 décembre.* — L'amiral mit à la voile et longea la côte; il vit plusieurs fleuves (3).

*Mercredi 5 décembre.* — On resta pendant la nuit près du cap Cindo. Au point du jour, on vit un autre cap (4). L'ayant passé, l'amiral reconnut que la côte tournait au sud, puis qu'elle inclinait vers le

(1) Voy. p. 113. Des *agoutis*, suivant las Casas. Oviedo parle de *cories*, semblables, dit-il, à des lapereaux. c'est ce que nous appelons le cochon d'Inde.

(2) « Ces peuples ne connaissent point l'idolâtrie, mais ils croient que toute puissance, toute force, en un mot tout ce qui est bon, se trouve dans le ciel; c'est parce qu'ils croient que moi, mes matelots et mes navires nous sommes descendus des régions éthérées, qu'ils nous ont si bien accueillis. » (Lettre de Christophe Colomb à Raphaël Sanchez.) — Ils furent ensuite cruellement détrompés! — Voy. plus loin la note sur les Zémés.

(3) Entre autres le fleuve Boma.

(4) La pointe de *los Azules*.

sud-ouest ([1]); plus loin, il aperçut un cap très-élevé. Continuant à naviguer, comme le lui permettait le vent nord-est, il vit vers le sud-est une très-grande île que les Indiens appelèrent encore Bohio ([2]).

L'amiral se détermina à s'éloigner de Cuba ou Juana ([3]), dont il avait visité les côtes sur une étendue de 120 lieues au sud-est, et, s'étant dirigé vers cette terre nouvelle, il en approcha vers le soir, après avoir fait 22 lieues au sud-est; il envoya la caravelle *Nina* reconnaître le port qui était en face avant qu'il ne fît tout à fait nuit ([4]).

*Jeudi 6 décembre.* — Au lever du jour, l'amiral se trouva à 4 lieues de ce port, qu'il nomma port Marie *(puerto Maria)*, de même qu'il nomma cap de l'Étoile *(cabo del Estrella)* ([5]) un très-beau cap qu'il voyait à la distance de 28 milles; cap de l'Éléphant *(cabo del Elefante)* ([6]) un autre cap à l'est quart sud-est, éloigné de 54 milles; et enfin cap Cinquin ([7]) un troisième cap à 28 milles vers l'est sud-est. Entre ces deux derniers caps, il y avait un îlot qu'il nomma île de la Tortue.

On vit toute la nuit, sur la côte, un grand nombre de feux. C'était le jour de la fête de Saint-Nicolas. L'amiral entra dans le port à l'heure de vêpres, et, en l'honneur du saint, l'appela port Saint-Nicolas ([8]).

Un grand nombre de pirogues naviguaient dans le port; elles prirent la fuite à l'approche des caravelles. Les Indiens qui étaient à bord du navire amiral et de *la Nina* donnaient tous les signes d'une grande terreur.




Fac-simile d'une gravure sur bois de 1493 représentant la découverte de l'île Espagnole (Saint-Domingue) ([9]).

Il parut à l'amiral que l'île avait plus de rochers que celles qu'il avait vues jusqu'alors. Les arbres lui parurent plus petits; la campagne était unie, la terre élevée.

*Vendredi 7 décembre.* — Dès le lever du jour on mit à la voile et on côtoya la terre à l'est, jusqu'au cap Cinquin; on poursuivit jusqu'à un port que l'amiral appela port de *la Conception* ([10]). En cet endroit on pêcha des mules, des soles et d'autres poissons communs dans la Méditerranée.

([1]) C'est, dit Navarette, le côté oriental de l'île de Cuba qui présente une grande plage nommée pointe de *Maïci.*

([2]) C'était Saint-Domingue, l'île Espagnole, Haïti. Il est probable, d'après le procès soutenu par Diego Colomb contre le fisc, que Martin-Alonzo Pinzon vit le premier l'île d'Haïti, tandis que l'amiral était sur les côtes de Cuba.

([3]) Nom qu'il avait sans doute donné à Cuba : « Cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse réunies, » dit-il dans sa lettre à Raphaël Sanchez.

([4]) Le port du môle de Saint-Nicolas, dans l'île Espagnole.

([5]) Le cap Saint-Nicolas.

([6]) La pointe *Palmista.*

([7]) Au sud-est, le grand port à l'Écu *(puerto Escudo).*

([8]) Précédemment il l'avait appelé port Marie : c'est, du reste, encore aujourd'hui le port Saint-Nicolas.

([9]) Voy. la note 5 de la p. 104.

([10]) La baie Mosquito.

A terre, on entendit le rossignol ([1]) et d'autres oiseaux qui rappelaient ceux de l'Europe; on vit un myrte ([2]) et d'autres arbres semblables à ceux de Castille; cinq hommes que l'on rencontra prirent la fuite.

*Samedi 8 décembre.* — Fortes averses; vent très-violent.

*Dimanche 9 décembre.* — L'amiral ne vit qu'une seule maison près du port Saint-Nicolas; mais elle était construite avec plus d'habileté qu'aucune de celles qu'il eût encore vues dans les autres îles. La terre était cultivée; les plaines lui parurent presque semblables à celles de Castille, et plus belles encore : c'est pourquoi il donna à cette île le nom d'île Espagnole *(isla Española).*

*Lundi 10 décembre.* — Vent nord-est très-violent. Six hommes de l'équipage bien armés s'avancèrent à quelques lieues dans l'intérieur; ils ne virent ni maisons, ni habitants; mais ils rapportèrent qu'ils avaient vu des chemins très-larges, quelques cabanes, d'excellentes terres, des lentisques, des emplacements où l'on avait fait de grands feux.

*Mardi 11 décembre.* — Les Indiens appelaient encore du nom de Babèque une île qu'ils disaient être très-grande, et du nom dè Bohio une autre île plus grande que Cuba, et non entourée d'eau ([3]). Le mot de *caniba* revenait aussi très-souvent dans leurs discours; et l'amiral en fut d'autant plus confirmé dans l'opinion qu'il s'agissait des États du grand khan et que ces contrées devaient être peu éloignées. Il supposait que ce puissant seigneur envoyait des vaisseaux pour faire esclaves les habitants des îles, ce qui expliquait les terreurs de ces pauvres gens. On trouva beaucoup de mastic liquide, et l'on pêcha des saumons, des lampes, des crabes, des chabots, des vandoises, des dorées, des merluches, etc. On vit des sardines ([4]).

*Mercredi 12 décembre.* — L'amiral fit dresser une croix à l'entrée du port « en signe de ce que ce pays est désormais soumis à Vos Altesses, et surtout en signe de Jésus-Christ notre Seigneur, et en l'honneur de la chrétienté. »

Trois matelots entrèrent dans une forêt : ils poursuivirent des Indiens qui fuyaient devant eux, et ils réussirent à prendre une femme qui avait un fort anneau d'or au nez; ils la conduisirent à la caravelle de l'amiral. « Cette femme, dit Colomb, était très-belle et fort jeune. » Elle parlait avec les Indiens qu'on avait emmenés des autres îles. Colomb la fit habiller, lui donna des grelots, des bagues de laiton et des perles de verre; puis il la fit reconduire par trois hommes de l'équipage et trois Indiens qui étaient à bord.

*Jeudi 13 décembre.* — Les trois marins qui avaient accompagné la femme revinrent à trois heures après minuit. Ils n'avaient pas été jusqu'aux habitations où elle demeurait. Le matin, l'amiral envoya à terre neuf hommes bien armés et un Indien. Ils arrivèrent à un groupe d'environ mille maisons, situé à 4 lieues et demie au sud-est, dans une vaste plaine ([5]). Comme il arrivait ordinairement, en les voyant venir, les habitants prirent la fuite, emportant tout ce qu'ils possédaient; mais l'Indien qui était avec les chrétiens, ayant couru après eux, parvint à les rassurer assez pour les décider à revenir au nombre de près de deux mille. Ils approchèrent donc, et, en témoignage de respect pour les Espagnols, plusieurs d'entre eux mettaient les mains sur leur tête : cependant ils demeurèrent tout tremblants pendant quelque temps encore; mais aussitôt que leur confiance fut entièrement revenue, ils allèrent chercher dans leurs maisons leurs provisions, du poisson et du pain qui a le goût de châtaignes; ils font ce pain avec des racines grosses comme des radis ou des carottes ([6]). Ils plantent de petites branches, au pied de ces petites branches poussent les racines qu'ils râpent, pétrissent, et qu'ils

([1]) Le rossignol n'existe pas en Amérique; mais Cuvier fait observer qu'on y trouve un grand nombre d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui.

([2]) L'observation de la note précédente s'applique aussi au myrte.

([3]) Il paraît évident qu'ils voulaient parler du grand continent.

([4]) Il y a erreur ou fausse application dans la plupart de ces noms. Les poissons dont parle le journal n'existent point pour la plupart dans la mer des Antilles.

([5]) Ce village a longtemps été connu sous le nom de Gros-Morne; le fleuve était celui qui se jetait dans la mer, à l'ouest du port de la Paix, et qu'on appelait le port des Trois-Rivières.

([6]) « Je n'ai pu m'apercevoir qu'il existât parmi eux quelque idée de propriété; tout ce qu'ils possèdent paraît être en commun, surtout les vivres et les objets de ce genre. » (Lettre de Colomb à Raphaël Sanchez.)

font ensuite cuire ou griller; ils apportèrent aussi des perroquets. Tandis que ces choses se passaient, on vit arriver une foule d'autres habitants, et au milieu d'eux était la jeune femme que l'amiral avait si bien accueillie; on la portait sur les épaules, et c'était son mari qui conduisait la troupe (1).



Cap et Môle Saint-Nicolas, à Saint-Domingue. — D'après Moreau de Saint-Méry.

Les neuf hommes dirent à leur retour que ces Indiens et ces Indiennes étaient beaucoup plus blancs que ceux qui habitaient les autres îles; deux jeunes filles surtout leur avaient paru aussi blanches que des Espagnoles.

Ils avaient vu un beau fleuve au milieu de la vallée (2), des cotonniers, des aloès, des lentisques; mais ils n'avaient pas trouvé d'or.

*Vendredi 14 décembre.* — L'amiral sortit du port de la Conception, et fut porté par le vent sur la côte de l'île de la Tortue (3), qu'il dit être très-peuplée, bien cultivée, fertile, presque sans montagnes. Il revint le soir au port d'où il était parti.

*Samedi 15 décembre.* — L'amiral fut de nouveau conduit par le vent à l'île de la Tortue; il y vit un fleuve navigable et bordé de pierres blanches, qu'il nomma le Guadalquivir, et une vallée si admirable qu'il lui donna le nom de vallée du Paradis. Il remarqua que, dès qu'il arrivait dans cette île, comme dans l'Espagnole, les habitants allumaient de grands feux sur les endroits élevés, et il pensa que c'était un signe de leur frayeur.

*Dimanche 16 décembre.* — Colomb mit à la voile vers minuit. Entre les deux îles, dans le golfe qui les sépare, il aperçut un petit canot dirigé par un seul Indien, et il admira comment cet homme pouvait tenir la mer si loin de côte, malgré la violence du vent. Il le fit monter dans son bâtiment avec le canot, et, lui ayant donné différents petits objets, il le conduisit à terre, vers un village de la côte de l'île Espagnole (4). Ce que cet Indien rapporta aux habitants de ce village sur la bonté des Espagnols,

(1) « D'après ce que j'ai pu voir, chaque homme se contente d'une femme, à l'exception du prince, auquel il est permis d'en avoir vingt. Les femmes semblent plus adonnées au travail que les hommes. » (Lettre de Colomb à Raphaël Sanchez.)

(2) Le fleuve des Trois-Rivières *(de los Tres Rios)*.

(3) Célèbre depuis comme ayant été habitée par les boucaniers.

(4) Le port de la Paix *(puerto de Paz)*.

et ce qu'on y avait déjà appris de l'intérieur des terres, produisit un très-bon effet. Dès qu'on vit les deux caravelles approcher de terre, cinq cents Indiens accoururent, et bientôt ils furent suivis de leur roi. Ils montèrent au navire de l'amiral un à un; ils n'apportaient rien; quelques-uns avaient des grains d'or fin aux oreilles et aux narines; ils les donnèrent avec plaisir. L'amiral remarqua le roi qui était resté sur le rivage et auquel on donnait des témoignages de respect; il était beau, vigoureux et bien constitué, avec de l'embonpoint comme ses sujets, et entièrement nu, de même que tous les hommes et toutes les femmes. Il parut à l'amiral que c'était un jeune homme d'environ vingt ans, entouré de ses conseillers, dont l'un, plus âgé, était sans doute un gouverneur; il chargea un de ses alguazils de lui porter un présent; on observa des cérémonies particulières pour le remettre au roi. Comme ce qui préoccupait surtout l'amiral était la recherche de l'or, il fit demander au roi, par un des Indiens de sa suite, s'il en trouverait beaucoup à l'île de Babèque. Le roi répondit que c'était bien, qu'il y avait en effet en cet endroit une grande quantité d'or, qu'il suffisait de deux jours pour s'y rendre, et il indiqua à l'alguazil la route à suivre; il termina en disant que tout ce qu'il avait dans son pays était à la disposition de l'amiral.

Les racines qui servaient à faire le pain étaient grosses comme la jambe. L'amiral dit en avoir vu de semblables en Guinée.

La séve des arbres était en cet endroit si vigoureuse, que la verdure des feuilles en devenait noire.

Le soir, le roi vint à la caravelle de Colomb, qui lui fit rendre les honneurs dus à un chef, et ordonna qu'on lui servît un repas à l'espagnole. Il voulut qu'on lui expliquât ce qu'étaient le roi et la reine de Castille; mais le roi et les autres Indiens restèrent convaincus que ce roi et cette reine habitaient le ciel, de même que l'amiral et ceux qui l'accompagnaient.

« Avec les seuls marins qui sont sur mes navires, dit l'amiral, je puis explorer en maître toutes ces îles. Les habitants sont sans armes et nus; ils sont craintifs : mille de ces pauvrès gens fuient devant trois de nos hommes. Ils sont faits pour obéir; ils ensemenceront, ils exécuteront tous les travaux qu'on leur commandera. Il n'y a donc qu'à leur enseigner à bâtir des villes, à se vêtir et à adopter nos coutumes. »

*Lundi 17 décembre.* — La violence du vent obligea l'amiral à rester dans le même port ([1]). Il envoya les matelots pêcher au filet.

Les Indiens prenaient plaisir dans la société des chrétiens; ils leur montrèrent des flèches ou javelots en roseau surmontés de petits bâtons durcis au feu et se terminant en pointe, et ils leur dirent que c'étaient des armes dont se servaient les habitants de Canniba, ou Cannibales. Ils firent venir aussi deux hommes auxquels manquaient quelques morceaux de leur chair, et ils assurèrent que c'étaient les Cannibales qui avaient dévoré cette chair avec leurs dents.

On rapporta ces choses à l'amiral, qui, se croyant toujours près des États du grand khan, n'ajouta pas foi aux affirmations des Indiens.

Quelques gens de l'équipage étant retournés par son ordre à la bourgade, y échangèrent des billes de verre contre de minces feuilles d'or. Ces feuilles paraissaient provenir d'un morceau de ce métal, grand comme la main, et que portait encore un des Indiens. C'était un homme qu'on entourait de respect, et les marins reconnurent bientôt que c'était un chef, un roi, ou, pour l'appeler comme les Indiens, un cacique. Désirant lui-même faire des échanges, il se retira quelques instants dans sa case, fit couper sa plaque d'or en petits morceaux, et les apportant ensuite, les donna pour différents petits objets. Lorsqu'il eut tout épuisé, il laissa entendre aux Européens qu'on était allé chercher pour lui beaucoup plus d'or, et que, dès qu'il l'aurait, il continuerait à trafiquer avec eux.

Le soir, on vit venir de l'île de la Tortue environ quarante Indiens dans un canot. Sur le rivage de l'île Espagnole étaient assis, en signe de paix, les habitants de la bourgade. Le canot s'étant approché, quelques-uns de ceux qui le montaient essayèrent de descendre à terre; mais ils s'arrêtèrent et renoncèrent à leur projet à l'aspect du cacique, qui, s'étant levé seul, leur adressa des ordres, et leur jeta même de l'eau et des pierres.

Dans cette circonstance, le cacique voulut donner une preuve d'alliance aux Espagnols : il remit à

([1]) Le port de la Paix.

l'alguazil de Colomb une pierre, en l'invitant à la jeter contre les gens du canot; le prudent alguazil refusa.



Le Port de la Paix, à Saint-Domingue.

On parla encore à l'amiral de *Banèque*, d'où l'on tirait peut-être le peu d'or que possédaient ces Indiens ([1]).

*Mardi 18 décembre.* — On manquait de vent pour sortir du port, et, de plus, on attendait l'or du cacique.

L'amiral fit pavoiser son navire et *la Nina*, et célébrer la fête de sainte Marie de l'O ([2]).

Le cacique, qui avait passé la nuit à sa demeure, dans l'intérieur des terres, arriva à la bourgade vers trois heures de l'après-midi, assis dans un palanquin porté par quatre hommes et escorté de plus de deux cents de ses sujets; puis il se dirigea vers le rivage, et il monta sur le navire au moment où Colomb dînait. Il était accompagné de deux hommes âgés, son conseiller et son précepteur, qui ne le quittaient point. Quant au reste de son cortége, il lui ordonna d'un signe d'aller s'asseoir sur le pont.

Colomb remarqua le respect que ce jeune chef savait inspirer à ses sujets, et la dignité de son maintien, bien qu'il fût tout nu comme les autres Indiens.

« Lorsque le roi entra dans mon navire, dit-il, j'étais à table, sous le château de la poupe. Il s'avança droit vers moi, n'hésita pas à s'asseoir à mes côtés; son précepteur et son conseiller prirent place à ses pieds. Il ne voulut absolument pas me laisser me déranger ou me lever avant que mon repas ne fût terminé. Je donnai ordre qu'on lui servît quelques-unes de nos viandes, dans la pensée qu'il lui serait agréable d'en goûter. Il n'accepta de différents mets que je lui présentai que ce qui était nécessaire pour se montrer civil à mon égard; il envoya le reste aux personnes de sa suite, qui toutes en mangèrent. Il en fut de même des boissons : il les portait à ses lèvres, les goûtait et les portait ensuite aux Indiens. Il y avait dans son air et ses gestes une dignité remarquable. Il était très-sobre de paroles, et le peu

([1]) Las Casas fait observer que jamais on n'arriva à cette île de Banèque. Mais il est possible que ce nom fût donné par les indigènes à la Jamaïque.

([2]) On honore *sainte Marie de l'O* dans un couvent et une église situés au milieu d'un *ovale* de rochers, près de Ségovie.

qu'il disait semblait être sérieux et sage. Son conseiller et son précepteur, assis à ses pieds, suivaient attentivement le mouvement de ses lèvres, parlaient avec lui ou entre eux, en témoignant toujours un extrême respect. Après le repas, un de ses serviteurs apporta une ceinture toute semblable de forme à celles de Castille ; le travail seul en était différent. Le roi prit cette ceinture et me la présenta, en même temps que deux morceaux d'or très-minces et travaillés. »

« Je crois, ajoute Colomb, qu'ils n'ont que très-peu d'or, quoiqu'ils demeurent si près du pays où on le trouve en grande abondance. »

« Il me parut que le roi regardait avec plaisir une garniture de mon lit; je m'empressai de la lui offrir, et je lui donnai aussi de beaux grains d'ambre que je portais en collier, des chaussures de couleur et un flacon plein d'eau de fleurs d'oranger. Il se montra parfaitement satisfait, et il exprima de son mieux, de même que son précepteur et son conseiller, le regret de ne pouvoir converser avec moi ; il me fit cependant comprendre que je n'avais qu'à demander ce que je désirais, et que tout ce qui était dans l'île serait à ma disposition. Je lui montrai une pièce de monnaie en or faisant partie d'un collier, et sur laquelle étaient gravés les portraits de Vos Altesses, et je lui répétai que vous gouverniez une immense étendue de terre, que vous étiez les souverains les plus puissants du monde. Je lui fis voir aussi les bannières royales et les bannières de la croix, qu'il regarda avec des signes d'estime. Il me parut dire à ses conseillers : « Quels puissants princes doivent être en effet ceux qui ont envoyé ces navires de si loin et du ciel ! »

Comme, la nuit approchant, le cacique exprima le désir de se retirer, l'amiral le fit conduire avec cérémonie dans le canot, et, pour lui faire honneur, ordonna qu'on le saluât de plusieurs décharges de mousqueterie. Arrivé à terre, il s'assit sur son palanquin et s'éloigna avec les deux cents Indiens. Chacun des présents que lui avait faits l'amiral fut remis à un personnage de distinction, et on les porta ainsi devant lui. Derrière lui était son fils, sur les épaules d'un Indien d'un rang supérieur, avec une escorte nombreuse, et son frère, également escorté, mais marchant à pied, en s'appuyant sur les bras de deux seigneurs.

Toutes les fois que le cacique rencontra depuis des hommes de l'équipage, il leur fit donner à manger et rendre tous les honneurs possibles.

Un vieillard indien, haut placé près du roi, dit à l'amiral qu'à cent lieues au plus, et dans une direction qu'il indiquait, il y avait un groupe considérable d'îles où se trouvait de l'or en telle quantité que, dans quelques-unes, on n'avait qu'à se baisser pour le prendre ; on le passait au tamis, puis on le fondait et on en faisait des barres et une foule d'ouvrages différents.

Ce vieillard ajouta même qu'une de ces îles n'était qu'un rocher d'or.

Colomb fit planter une grande croix au milieu de la place principale de la bourgade. Les Indiens aidèrent les chrétiens dans ce travail et firent même leurs prières au pied de la croix.

*Mercredi 19 décembre.* — L'amiral mit à la voile et sortit vers le soir du golfe formé par l'île de la Tortue et l'Espagnole.

On vit de loin un port [1], plusieurs pointes de terre, une baie, une rivière, un grand promontoire avec des habitations [2] ; de l'autre côté, un vallon entouré de montagnes couvertes d'arbres ; à l'est du cap Torres [3], une petite ville que l'amiral nomma Saint-Thomas, le cap haut et bas [4], le mont Caribata [5], qui entre dans la mer et est très-verdoyant.

Les nuits duraient quatorze heures [6].

*Jeudi 20 décembre.* — A la fin du jour, on entra dans un très-vaste port, très-sûr, bien caché par des rochers épars ; il est situé entre l'île Saint-Thomas et le cap Caribata [7]. A l'entrée est un canal. De très-hautes montagnes couvertes d'arbres l'entourent ; au sud-est on voit un grand vallon cultivé.

(1) Le port de la Granja.
(2) La rade du port Margot.
(3) La pointe de Limbé.
(4) Pointe et île Margot.
(5) Montagne sur le Guarico et Monte-Cristi.
(6) Treize heures un quart seulement au nord de Saint-Domingue, et en hiver.
(7) La baie d'Acul.

On aperçut deux îlots (¹) à une lieue de l'île Saint-Thomas.

Sur la côte, on vit des peuplades et des feux.




Vue de la baie de l'Acul.

A, baie de l'Acul ; — B, île à Rats ; — C, pointe des Trois-Marie.

*Vendredi 21 décembre.* — L'amiral visita le port, qu'il trouva supérieur à tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors dans le cours de ses voyages.

Deux hommes allèrent à la recherche d'une bourgade; ils en trouvèrent une grande (²) à peu de distance de la mer. Six autres hommes descendirent à terre pour s'y mettre en rapport avec les habitants, qui les accueillirent à merveille et exprimèrent leur conviction qu'ils avaient devant eux des envoyés du ciel.

Des Indiens vinrent dans plusieurs canots pour inviter l'amiral, au nom de leur chef, à venir dans sa bourgade, non loin de là, sur une pointe de terre. Colomb y alla ; la plage était couverte d'hommes, de femmes, d'enfants, qui le suppliaient de rester parmi eux.

Un autre chef envoya des messagers à l'amiral en lui faisant la même invitation, et l'amiral se rendit aussi près de lui. Ce chef avait fait amasser une grande quantité de provisions, et il les envoya à bord des barques espagnoles. En retour, Colomb leur donna des grelots, des bagues de laiton et des grains de verre. On faisait beaucoup d'instances pour l'empêcher de partir. Quand il s'éloigna, des canots l'accompagnèrent jusqu'à son navire.

Un troisième chef indien était venu, du côté de l'ouest, le visiter pendant son absence.

L'entrée du port est à l'ouest; au nord-ouest sont trois îles, et à une lieue du cap un grand fleuve. L'amiral compara ce port à une mer; il l'appela port de la mer de Saint-Thomas.

*Samedi 22 décembre.* — Le chef de la bourgade voisine (³) envoya à l'amiral une ceinture ornée au milieu d'une figure d'animal à grandes oreilles, et dont la langue et le nez étaient faits en or battu. Ses ambassadeurs ne parvinrent pas à se faire comprendre.

L'amiral envoya six hommes, parmi lesquels était son secrétaire, à une grande peuplade, à trois lieues vers l'ouest (⁴).

Le chef donna la main au secrétaire pour rendre sa personne et celles qui l'accompagnaient sacrées aux yeux des Indiens. Il les conduisit ensuite à sa demeure, leur fit servir un repas; le soir, il leur donna trois oies grasses et quelques morceaux d'or. Les Indiens escortèrent ces six envoyés, et voulaient les porter lorsqu'il y avait à traverser des rivières ou des marécages.

Plus de cent vingt canots vinrent à bord des deux navires, apportant du pain, du poisson, de l'eau dans des cruchons de terre, des semences d'épices. Ils jettent un grain de ces semences dans une écuelle d'eau, et font ainsi une boisson qu'ils disent être très-saine.

*Dimanche 23 décembre.* — Ce jour se passa encore en visites mutuelles; c'était une continuelle affluence d'Indiens. Un très-grand nombre d'entre eux venaient dans leurs canots, à deux portées d'arbalète des navires, et montraient leurs présents en criant : Prenez! prenez! Cinq chefs vinrent

(¹) L'un d'eux est l'île à Rats *(isla de Ratas)*.

(²) Le village d'Acul.

(³) Guacanagari, souverain du Marien. (Voy. plus loin.)

(⁴) Aujourd'hui le village *del Recreo*.

aussi avec leurs familles. La plupart assurèrent à Colomb qu'il y avait beaucoup d'or dans l'île, et il demeura persuadé que c'était la vérité, d'autant plus qu'on lui avait donné en effet de bons morceaux de ce métal. « Que la miséricorde de Dieu m'aide à découvrir cet or, ou plutôt cette mine, car beaucoup m'assurent qu'ils la connaissent, » dit l'amiral (¹).

Il estimait que l'île était plus grande que l'Angleterre (²).

Les embarcations allèrent à une bourgade située à trois lieues sud-est de la Punta-Santa (³). Le cacique, entouré de deux mille hommes, vint recevoir les chrétiens sur la place; il leur donna des morceaux d'or pour l'amiral, des perroquets et des morceaux d'étoffe de coton qui servent à voiler les femmes. Les autres Indiens firent aussi présent d'étoffes et d'ustensiles aux marins.

*Lundi 24 décembre.* — Les habitants de l'île Espagnole sont, suivant l'amiral, très-supérieurs par la beauté et l'intelligence à tous ceux des autres îles. S'ils se peignent presque tous en rouge, et



Maisons des Indiens dans l'île Espagnole (⁴). — D'après Oviedo.

quelques-uns en noir ou autrement, c'est pour se garantir de l'ardeur du soleil. Les maisons sont jolies, bien construites. Les chefs ou juges sont parfaitement obéis, et le plus souvent sur un seul signe de la main.

Deux Indiens désignèrent un lieu éloigné vers l'est, et nommé Civao (qui parut à l'amiral devoir être

(¹) Une cupidité personnelle n'inspirait point seule ces désirs à Colomb; mais il savait bien que ses découvertes ne tourneraient à sa gloire, en Espagne, que si elles procuraient tout l'or qu'il avait promis.

(²) Elle est plus petite d'au moins six milles carrés.

(³) La pointe *San-Honorato.*

(⁴) Oviedo décrit ces maisons faites de bois, de cannes, et couvertes de paille ou de feuillage (livre VI de l'*Histoire naturelle des Indes).*

Au milieu des maisons dont le toit était en pointe, à peu près comme étaient les maisons gauloises, il y avait un poteau ou un mât qui touchait jusqu'au sommet, et auquel on attachait toutes les pointes des perches, à la façon d'un pavillon ou d'une tente de camp.

Les maisons des caciques et des habitants notables étaient de meilleure façon et de plus grande étendue; elles avaient deux gouttières et étaient longues comme celles des chrétiens, mais faites de même avec des poteaux et cannes pour les parois; on y voyait des portails, galeries et promenoirs couverts de feuilles ou de chaume, où l'on recevait les visiteurs.

Les diverses parties qui composaient la maison étaient liées avec une espèce d'osier qu'Oviedo appelle *bexuco,* « fort propre à faire liaison, ne se pourrissant point, et servant de clous pour attacher les membrures et les cannes. »

Cipango) ([1]), comme renfermant beaucoup d'or; le cacique de ce pays, disait-il, avait une bannière d'or battu.

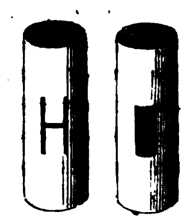
Un îlot plat, que l'amiral nomme la Amiga ([2]), est au milieu de l'embouchure du port. Des récifs avoisinent cette île; mais il y a une passe près de la Amiga, au pied du mont Caribata, à l'ouest; il s'y trouve aussi un grand port ([3]).

*Mardi 25 décembre, jour de Noël.* — Du lundi au mardi, vers onze heures du soir, l'amiral, qui n'avait pris aucun repos depuis trente-six heures, alla se coucher. Le navire amiral et *la Nina* avancèrent, sous un vent très-modéré, du golfe de Saint-Thomas jusqu'à la Punta-Santa. Le dimanche précédent, les embarcations envoyées au cacique, à 3 lieues est sud-est de la Punta-Santa, avaient observé les côtes, les bas-fonds, les bancs et les récifs; il semblait donc qu'il n'y eût absolument aucun danger à craindre. Mais le marin qui avait en main le gouvernail, voyant la mer très-calme, voulut imiter l'amiral; il laissa la barre à un jeune homme inexpérimenté, sans tenir compte de la volonté de Colomb, qui avait expressément défendu que l'on confiât jamais le timon aux novices, quel que fût le temps. A minuit, le calme étant parfait et la mer tranquille, «comme dans une écuelle,» tous les gens de l'équipage se couchèrent aussi, et il ne resta plus debout que le jeune homme qui était au gouvernail; or il arriva que le courant entraîna le vaisseau vers un des bancs. Cependant, malgré l'obscurité, on pouvait voir et même entendre ces brisants à la distance de plus d'une lieue. Le vaisseau toucha, mais sans choc violent: ce fut à peine si l'on éprouva une légère secousse; le novice seul entendit le bruissement des flots et sentit que le gouvernail était engagé. Alors il se mit à pousser des cris. Colomb s'éveilla en sursaut, et arriva sur le pont si rapidement que personne ne s'aperçut avant lui que l'on eût échoué. Le maître du navire préposé à sa garde fut le second à se lever. L'amiral ordonna à l'équipage de charger une ancre sur l'embarcation qui était à la poupe et de la jeter au large derrière le navire : son intention était de dégager le bâtiment; mais le maître et plusieurs marins sautèrent dans cette embarcation, et au lieu d'attendre d'autres ordres, comme le supposait l'amiral, ils firent force de rames vers la caravelle *la Nina*, qui était à une demi-lieue. Le commandant de la caravelle refusa sagement de les recevoir à son bord. Ils furent donc obligés de revenir au vaisseau; mais ils y furent précédés par l'embarcation de *la Nina*. Avant leur arrivée, l'amiral avait fait couper le grand mât pour alléger le navire et essayer si l'on ne pourrait pas le remettre à flot, parce que déjà la marée se retirait et le navire penchait; mais les eaux baissant toujours et *la Santa-Maria* se penchant de plus en plus, la manœuvre ne réussit pas; heureusement le calme de la mer fit que le bâtiment ne fut point fracassé; les intervalles qui sont entre les cordages s'entr'ouvrirent seuls. Dès que les embarcations furent à portée, l'amiral s'en servit pour transporter son équipage à bord de *la Nina;* puis, un vent de terre s'étant levé, il jugea prudent de mettre en panne pour attendre le jour, afin que l'on pût se bien diriger, ce qui était difficile à cause de l'obscurité et parce que l'on avait quelque doute sur l'étendue des bancs. Quant à lui, il revint à bord du navire, en y entrant du côté du banc, après avoir envoyé à terre Diego de Arana de Cordoue, alguazil de l'escadre, et Pierre Gutierrez, officier de la maison royale. Il les avait chargés l'un et l'autre d'aller donner avis de l'événement fâcheux qui lui était survenu au chef indien, dont la résidence était à environ une lieue et demie. Ce chef, qui le samedi précédent avait invité Colomb à le venir voir, donna des signes de douleur sincère à cette nouvelle, et il s'empressa de mettre de très-grands canots à la disposition de l'amiral, pour décharger le navire. Il vint lui-même avec ses frères et ses parents pour présider aux travaux des Indiens, exciter leur zèle et veiller à ce qu'aucun des objets transportés ne fût détourné ou perdu. Par intervalles, il envoyait quelqu'un de ses parents à l'amiral pour lui offrir des consolations et l'assurer que tout ce qu'il possédait était à lui, s'il le désirait. Grâce à la vigilance de ce chef et à la probité des Indiens, on ne perdit même pas un bout d'aiguillette. Ce qui avait été retiré du vaisseau fut porté près des maisons, jusqu'à ce que l'on eût préparé un endroit plus convenable pour servir de dépôt, et le chef aposta des Indiens armés, afin de faire bonne garde alentour pendant la nuit.

([1]) Colomb persistait à se croire près du Japon.
([2]) L'île à Rats.
([3]) Le port Français

« Ce chef et tout son peuple, dit Colomb, ne cessèrent de verser des larmes. Ce sont des gens aimants et sans cupidité, et tellement bons à tout, que je certifie à Vos Altesses que je ne crois pas qu'il y ait dans le monde entier de meilleures personnes, ni un meilleur pays. Ils aiment leur prochain comme eux-mêmes ; ils ont une manière de parler, la plus douce et la plus affable du monde, toujours avec un sourire aimable. Hommes et femmes sont nus comme leurs mères les ont mis au monde ; mais Vos Altesses peuvent croire qu'ils ont d'excellentes mœurs ; que le roi a une superbe représentation et un cortége merveilleux, et que tout s'y est passé avec tant de retenue et d'une manière si bien ordonnée, que cela fait plaisir à voir ; ils ont beaucoup de mémoire ; ils veulent tout voir et tout examiner, et ils demandent ce que c'est et quel en est l'usage (1). »

*Mercredi 26 décembre.* — Le cacique vint, au lever du jour, à bord de *la Nina*, où était l'amiral. Il avait les larmes aux yeux ; il pria Colomb de ne pas prendre de chagrin, renouvela toutes les offres de service qu'il lui avait faites la veille, et lui dit qu'il lui cédait deux grandes maisons pour y mettre en sûreté ce qu'ils voudraient ou pour y loger eux-mêmes.


Tambours indiens. — D'après Oviedo.

Pendant cet entretien, un canot, venant d'un autre endroit, approcha de *la Nina ;* les Indiens qui le conduisaient montrèrent des morceaux d'or en criant : *Chuq ! chuq !* pour désigner les grelots qu'ils désiraient avoir en échange.

D'autres Indiens, témoins du marché, arrivèrent aussi en canots, et prièrent l'amiral de leur garder des grelots jusqu'à ce qu'ils revinssent avec quatre morceaux d'or qui seraient, disaient-ils, aussi grands que la main (2).

De son côté, le cacique, remarquant combien l'amiral aimait l'or, lui dit de se tenir en repos d'esprit et en gaieté, parce qu'il trouverait moyen de lui donner autant de ce métal qu'il en désirerait, soit en le tirant de l'île qui en produisait beaucoup, soit en le faisant venir de *Civao*, où il y avait tant d'or qu'il n'y avait aucune valeur. L'amiral supposait toujours que par *Civao* on entendait *Cipango*.

L'amiral invita le cacique à dîner. A son tour le cacique lui servit à terre une collation composée de pain, de lapins, de chevrettes, de poissons, de racines et de fruits. Il portait une chemise et des gants que lui avait donnés l'amiral. Il mangeait avec beaucoup de propreté et de décence. Quand ce repas fut terminé, on lui présenta des herbes pour qu'il en frottât ses mains, sans doute afin d'adoucir la peau, et de l'eau pour les laver. Ensuite il conduisit l'amiral vers des plantations d'arbres verts, autour des maisons ; derrière eux marchaient plus de mille personnes, toutes nues.

L'amiral, causant avec le cacique des gens de Caniba ou Caraïbes qui viennent faire prisonniers les habitants de l'île Espagnole, fit tirer sur la plage, par un de ses meilleurs archers, quelques flèches ; il fit aussi décharger une arquebuse et un espingard ; il expliqua par signes au cacique émerveillé que, grâce à ces armes, les rois de Castille sauraient bien soumettre et détruire tous les Caraïbes. Les sujets du cacique, en entendant le bruit des armes à feu, étaient tombés à terre de frayeur.

Le cacique fit présent de différentes choses à l'amiral et à ceux qui l'accompagnaient : parmi ces présents était un grand masque, dont les yeux, les oreilles et d'autres endroits étaient en or, il y avait aussi des joyaux que le chef indien mit lui-même sur la tête et au cou de Colomb.

Cette conduite si affectueuse aida Colomb à se consoler de sa mésaventure et de la lâcheté des gens de son équipage qui l'avaient abandonné au moment où il allait commander les manœuvres nécessaires pour sauver le bâtiment. Il se félicita même bientôt de cet événement, car il lui vint à la pensée de le mettre à profit en faisant construire en ce lieu une petite forteresse.

« J'ai donné ordre, dit-il, de bâtir avec solidité une tour et un fort sur une voûte. Ce n'est pas qu'il me paraisse nécessaire de se faire une défense contre les habitants, car je suis convaincu qu'il me suffirait du peu de monde que j'ai pour conquérir l'île tout entière, quoiqu'elle soit, autant que je puis en

(1) Traduction de MM. de Verneuil et de la Roquette.

(2) Les grelots étaient ce qui plaisait le plus aux Indiens. « Ils étaient fous de la danse, et souvent ils sautaient en chantant de certains airs qu'ils accompagnaient du son d'une espèce de tambour fait d'un tronc d'arbre, et du cliquetis de morceaux de bois creux ; mais lorsqu'ils suspendaient les grelots autour d'eux, et qu'ils entendaient leur son aigu et argentin répondre au mouvement de leur danse, rien ne pouvait égaler les transports de leur joie. » (Washington Irving.)

juger, plus grande que le Portugal, et deux fois plus peuplée...... Mais je crois bon de donner une idée, par cette construction, de ce dont sont capables les sujets de Vos Altesses. On prépare le bois qui servira à construire l'édifice, ainsi que des provisions de pain et de vin pour plus d'un an, et des graines pour semer. Je laisserai en cet endroit la chaloupe de mon navire, et divers hommes de l'équipage, qui ont grand désir de découvrir la mine d'où provient l'or, à la fois dans l'intérêt du service de Vos Altesses, et pour m'être agréables, entre autres un arquebusier, un charpentier, un calfateur, un tonnelier, etc. » . . . . . . . . . . . . . . .

Du reste, l'amiral fait observer que le navire échoué était très-lourd, mauvais voilier et peu propre à un voyage de découvertes. Il est persuadé qu'à sa prochaine visite à l'île, en revenant de Castille, les hommes préposés à la garde de la forteresse auront rempli un tonneau de l'or obtenu par échange, et qu'ils auront trouvé la mine d'or et assez d'épices pour permettre au roi et à la reine d'entreprendre la conquête de la *Casa-Santa*, ou Saint-Sépulcre. Il rappelle aux deux souverains qu'il leur avait exprimé le désir que les produits de ses découvertes eussent cette destination. « Vos Altesses me répondirent en riant que cette idée leur plaisait, et qu'il n'était pas besoin même de l'espoir que je leur donnais pour qu'elles eussent l'envie de faire cette conquête. »

*Jeudi 27 décembre.* — Le cacique, son frère et un autre de ses parents dînèrent avec l'amiral.

Le bruit vint que *la Pinta*, depuis si longtemps séparée des deux autres caravelles, était dans une rivière à une extrémité de l'île. Sur-le-champ le cacique, pour obliger l'amiral, envoya un canot dans cette direction.

*Vendredi 28 décembre.* — L'amiral étant descendu à terre, le cacique le fit conduire à la plus belle et la plus grande maison de la bourgade. Une estrade en feuilles de palmier avait été préparée pour Colomb. A peine y eut-il pris place que le cacique, qui avait dirigé tous les honneurs qu'on lui rendait sans s'être laissé voir, accourut vers lui et lui attacha au cou une belle plaque d'or.

*Samedi 29 décembre.* — Un jeune homme, neveu du cacique, vint de bonne heure rendre visite à l'amiral sur la caravelle, et, en réponse à ses questions, lui dit qu'il y avait, à l'est, à la distance de quatre journées, plusieurs îles où l'on trouvait beaucoup d'or, et que ces îles s'appelaient Guarionex, Macorix, Mayonic, Fuma, Cibao, Coroay (¹). Colomb écrivit ces noms.

On lui apprit plus tard que le cacique avait réprimandé ce jeune homme pour avoir donné cet avis.

Vers la nuit, le cacique envoya encore à l'amiral un grand masque d'or (²). Il lui fit demander une aiguière et un bassin à laver les mains.

*Dimanche 30 décembre.* — Le nom de ce cacique était Guacanagari. Cinq chefs, ses tributaires, vinrent le voir, portant sur leur tête leur couronne.

Le cacique alla recevoir l'amiral lorsqu'il descendit à terre, et lui donna le bras pour le conduire jusqu'à la maison qu'il avait déjà mise la veille à sa disposition.

On fit de nouveaux échanges de présents; le cacique mit sa couronne sur la tête de Colomb, qui, en retour, lui donna un collier, un manteau d'écarlate, des brodequins de couleur et un anneau d'argent. Le cacique parut ravi.

Deux des chefs tributaires donnèrent chacun à Colomb une grande plaque d'or.

Un Indien annonça qu'il avait vu l'avant-veille *la Pinta* dans un port de l'est.

Vincente Yanez, le capitaine de *la Nina*, assura qu'il avait vu de la rhubarbe (³).

*Lundi 31 décembre.* — L'amiral, considérant qu'il était difficile de continuer ses explorations avec une seule caravelle, résolut de retourner en Espagne pour y faire connaître ses découvertes. Il fit charger du bois et de l'eau sur le navire.

*Mardi 1er janvier 1493.* — On envoya, vers minuit, un canot pour aller chercher de la rhubarbe à l'îlot de *la Amiga*, à l'entrée du port ou mer de San-Tomé; on en remplit un grand panier.

Le canot que le cacique avait envoyé pour chercher *la Pinta* revint sans l'avoir découverte. Un marin qui avait été dans ce canot rapporta qu'à la distance de vingt lieues il avait vu un chef indien qui avait

(¹) Las Casas fait observer qu'il s'agissait non pas d'îles, mais de provinces de l'île Espagnole.

(²) Ou plus probablement orné de plaques d'or.

(³) La rhubarbe ne croît que dans la haute Asie. (Voy. notre deuxième volume, p. 302.)

sur la tête deux plaques d'or, et qui s'était hâté de les ôter après avoir échangé quelques paroles avec les sujets de Guacanagari.

*Mercredi 2 janvier.* — L'amiral aurait voulu mettre à la voile ce jour-là, mais le vent était contraire.

Il descendit à terre, et fit faire la petite guerre entre les gens armés de son équipage, afin de donner au cacique une idée de la force et de l'habileté des Espagnols, qui sauraient le protéger contre les Caraïbes. Il fit aussi tirer une arquebuse contre le flanc de la caravelle échouée, et le cacique vit la pierre traverser le vaisseau et aller se perdre fort loin dans la mer.

Le cacique fit de grandes démonstrations d'amitié à l'amiral, et de chagrin à cause de son projet de départ.

Un des courtisans du cacique prétendit que ce chef avait ordonné de faire une statue d'or pur aussi grande que l'amiral; qu'elle serait terminée dans dix jours.

Colomb désigna trente-neuf hommes pour la garde de la forteresse, et leur donna comme lieutenants chargés de les commander : Diego de Arena (de Cordoue), Pedro Gutierrez, tapissier du roi et officier du premier maître d'hôtel, et Rodrigo de Escovedo (de Ségovie). Il les chargea de chercher, pendant son absence, la mine d'or, un port plus rapproché de l'est et convenable pour élever une ville. Il leur laissa de l'artillerie, du vin, du pain pour un an, des semences, la chaloupe du navire échoué, tout ce qui était dans ce bâtiment, et de plus ses ouvriers, son écrivain, son alguazil, un arquebusier, qui était bon ingénieur, un constructeur de navires, un calfateur, un tonnelier, un médecin, un tailleur : tous ces hommes étaient, en outre, marins.

*Jeudi 3 janvier.* — Colomb ne voulut plus retarder son départ. *La Nina* sortit du port à l'aide d'un peu de vent; elle se dirigea vers une montagne élevée que l'amiral appela Monte-Cristi, et qui est à 18 lieues à l'est du cap Santo (¹). On s'arrêta à 6 lieues de la montagne pour y passer la nuit. L'amiral était persuadé que *Cipango* se trouvait dans cette île (²).

*Samedi 5 janvier.* — On mit à la voile au lever du jour. Dans un îlot peu éloigné de Monte-Cristi, qui est une très-belle montagne, on trouva du feu et quelques débris qui indiquaient que des pêcheurs s'étaient arrêtés en cet endroit. On y vit aussi de très-belles pierres de couleur propres à bâtir des églises et des palais. L'amiral remarqua des pieds de lentisque. A l'est de la montagne est un cap que Colomb nomma le cap du Veau (³).

*Dimanche 6 janvier.* — On continua à longer la côte. Après midi, un des marins, qui était monté en vigie pour observer les récifs, avertit qu'il voyait la caravelle *Pinta* venant du côté de *la Nina*. Les bancs de sable ne permettant pas de jeter l'ancre en cet endroit, l'amiral ordonna de retourner au bas de Monte-Cristi, où *la Pinta* ne tarda point à le rejoindre. Martin-Alonzo Pinzon se rendit à bord de *la Nina*, et s'efforça d'expliquer et d'excuser son absence ; mais les raisons qu'il donna étaient toutes très-mauvaises. Colomb feignit toutefois de s'en contenter. Il avait d'autres sujets de se plaindre de Martin-Alonzo Pinzon, qui s'était montré plus d'une fois insolent à son égard ; mais la prudence voulait qu'il ne soulevât aucune discussion pendant le cours du voyage. Il fut, du reste, informé que Pinzon ne s'était séparé de la flotille que pour aller seul à l'île *Banèque* (⁴), où un Indien lui avait fait espérer qu'il trouverait beaucoup d'or. Déçu dans son espérance, il avait ensuite côtoyé l'île Espagnole jusqu'à vingt lieues de la Nativité (⁵), et il avait recueilli, au moyen d'échanges, une assez grande quantité d'or qu'il avait partagée par moitié entre lui et l'équipage.

L'amiral remarque toutefois que les morceaux d'or ramassés dans l'île Espagnole n'étaient pas plus

(¹) Monte-Cristi est, au nord (80 degrés est), à la distance de 10 lieues.

(²) Toujours même illusion et même vague dans le sens attaché aux noms de lieux que la relation de MARCO-POLO avait fait connaître.

(³) La pointe Rucia.

(⁴) On a déjà vu ce nom revenir plusieurs fois; il est probable qu'il servait, dans la langue des Indiens, à indiquer la terre ferme.

(⁵) Nom que Colomb avait donné à l'établissement et au lieu où devait s'élever le fort, parce qu'il était arrivé en cet endroit le jour de Noël

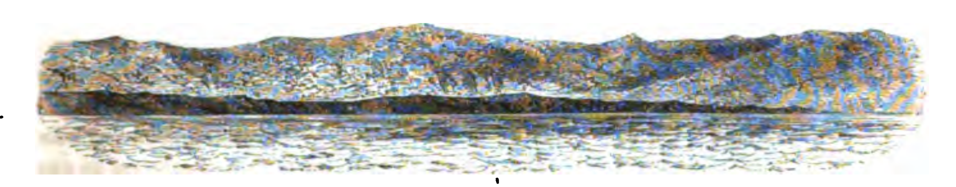
gros que des grains de blé (1), tandis que dans l'île Yamaye (2) ils étaient, d'après le rapport des Indiens, gros comme des fèves.

Des Indiens assurèrent que près de l'île Yamaye, à l'est, se trouvait une île habitée uniquement par des femmes (3), et que, pour atteindre la terre ferme où les indigènes étaient vêtus, il fallait dix jours de navigation en canot, c'est-à-dire environ 60 ou 70 lieues à partir de l'île Espagnole et de l'île Yamaye.

*Lundi 7 janvier.* — On fut occupé à boucher une voie d'eau dans *la Nina*. Les marins, s'étant avancés dans le pays pour couper du bois, virent beaucoup d'aloès et de lentisques.

*Mardi 8 janvier.* — Des vents d'est et de sud-est s'élevèrent avec trop de force pour permettre la navigation. L'amiral alla en chaloupe à un fleuve situé à un peu plus d'une lieue au sud-ouest du Monte-Christi, et à 17 lieues de la Nativité; il trouva que le sable de l'embouchure était chargé d'une quantité extraordinaire de poussière d'or (4); quelques grains étaient de la grosseur d'une lentille. On remplit les barriques d'eau en remontant le fleuve à une portée d'arquebuse, et, au retour, on vit de petits morceaux d'or dans les cercles des barriques et de la pipe. Colomb appela ce fleuve *rio del Oro*. Il avait vu, depuis la Nativité, plusieurs autres grands fleuves qui n'étaient pas, lui disait-on, à 20 lieues des mines d'or (5). L'amiral aurait volontiers continué à explorer les côtes de l'île Espagnole; mais les frères Pinzon et plusieurs de leurs gens étaient devenus tellement rebelles à son autorité, et lui manquaient tellement de respect, qu'il avait hâte de revenir en Espagne.

*Mercredi 9 janvier.* — A minuit, on mit à la voile et l'on se dirigea vers l'est nord-est, à 60 milles à l'est de Monte-Christi; on remonta une pointe que l'on nomma Punta-Roja (6), et l'on y passa la nuit.



La pointe Isabélique.

Le pays que l'on avait vu pendant le jour était élevé, plat, et offrait aux regards le spectacle agréable de riches campagnes cultivées, sillonnées de cours d'eau, et ne s'arrêtant qu'au loin devant des montagnes majestueuses.

Les matelots prirent beaucoup de tortues; quelques-unes étaient larges comme un bouclier.

Colomb rapporte qu'il vit trois sirènes. Elles s'élevèrent beaucoup au-dessus du niveau de la mer, mais elles ne lui parurent nullement belles (7).

*Jeudi 10 janvier.* — On arriva à un fleuve que Colomb nomma fleuve de Grâce (8); on jeta l'ancre dans un port qui se trouve à l'embouchure : ce port est très-bon; mais il est rempli de tarières (9) qui avaient fort endommagé *la Pinta* pendant un long séjour qu'elle avait fait précédemment seule en ce lieu.

(1) Las Casas prétend avoir vu dans l'île Espagnole des morceaux d'or pesant 8 livres, et d'autres gros comme des pains de Valladolid.

(2) La Jamaïque.

(3) Cette assertion confirmait Colomb dans l'idée qu'il était près de l'Asie; Marco-Polo avait parlé d'une île où l'on ne trouvait que des femmes. (Voy. notre deuxième volume, p. 411.)

(4) La rivière Yague, Santiago, ou de Saint-Jacques. Las Casas dit qu'en effet cette rivière est très-grande et roule beaucoup d'or.

(5) Las Casas dit que les mines étaient à moins de 4 lieues de ces fleuves.

(6) Pointe Isabélique.

(7) C'étaient des lamantins ou manates. (Voy. la gravure, p. 130, et sa note.)

(8) La rivière *Chuzona-Chico*, à 3 lieues 1/4 du port de Plata.

(9) Insecte de mer qui a la tête garnie de fortes écailles.

Martin-Alonzo Pinzon s'était emparé de force de quatre hommes et de deux jeunes filles. L'amiral fit habiller ces Indiens, et les renvoya libres, parce que, dit-il, les habitants de toutes ces îles sont les



Lamantins ou Manates, mammifères de l'ordre des cétacés herbivores, que les navigateurs du moyen âge prenaient pour des sirènes (1).

sujets du roi et de la reine, et que de plus il est juste que, dans un endroit où Leurs Altesses ont un établissement, le peuple soit traité avec humanité et bienveillance, surtout puisqu'on trouve en cette région beaucoup d'or, des épices et des terres fertiles.

*Vendredi 11 janvier.* — On rencontra successivement le cap Beaupré, la montagne d'Argent (2), d'une grande hauteur, d'une beauté remarquable et dominant un beau port (3), la Pointe-de-Fer (4), la Pointe-Sèche (5), le cap Rond (6), le cap Français (7), un grand promontoire (8), le cap du Beau-Temps, le cap Escarpé.

*Samedi 12 janvier.* — L'île Espagnole paraissait à Colomb de plus en plus étendue. Ce jour-là il vit un cap partagé en deux pointes escarpées, et qu'il appela, pour ce motif, cap du Père et du Fils (9),

(1) Le lamantin d'Amérique est le type du genre. Il atteint 6 mètres de longueur. On l'appelle poisson-femme, vache marine, bœuf marin, grand lamantin des Antilles. Son lait a une saveur très-agréable.

(2) *Monte de Plata.* Colomb l'appela ainsi parce que sa cime est toujours couronnée par des nuages blancs.

(3) Le port d'Argent *(puerto de Plata).*

(4) Pointe Macuris.

(5) Pointe Sesua, Seyva ou Sesera.

(6) Cap de la Roca.

(7) Le vieux cap Français.

(8) La baie Écossaise.

(9) L'une de ces pointes était l'île Yazual.

le port Sacré (1), le cap de l'Amoureux (2), un autre cap plus élevé et plus rond (3), et une très-grande baie au milieu de laquelle est une petite île (4). Une chaloupe s'avança vers la rive de la baie; à son approche, tous les habitants prirent la fuite. Colomb avait voulu s'assurer s'il était devant une île séparée de l'Espagnole.

*Dimanche 13 janvier*. — La flottille fut retenue dans le port par le calme. Des gens de l'équipage étant descendus à terre pour y chercher des ajes, se trouvèrent en présence d'hommes qui avaient des flèches et des arcs; ils leur achetèrent deux arcs et beaucoup de flèches; l'un d'eux les suivit, sur leur invitation, jusqu'aux caravelles. L'amiral supposa que cet homme, nu, laid, dont le visage était barbouillé de noir, dont les cheveux étaient très-longs et attachés en arrière dans un paquet de plumes de perroquet, devait être un de ces Caraïbes qui mangeaient la chair humaine (5); il fut porté à en conclure que le golfe qu'il avait vu la veille était une île, et l'Indien le confirma dans cette idée, en ajoutant, par signes, qu'on y trouverait des morceaux d'or gros comme la poupe de la caravelle Il donnait à l'or le nom de *tuob*, tandis que les premiers Indiens de l'île Espagnole l'appelaient *caona* (6), et ceux de San-Salvador *nozay*. Il parla de l'île Mantinino, située à l'est de Carib, peuplée seulement de femmes, et où il y avait beaucoup de tuob, et de l'île de Goanin (7), où il se trouvait aussi une grande quantité de tuob. On donna à cet Indien des morceaux de drap vert et rouge et de petites perles de verre; on le fit dîner, puis on le reconduisit à terre, où l'attendaient, cachés derrière les arbres, plus de cinquante hommes nus, tous semblables à lui, et armés d'arcs et de bâtons. Quand il fut près d'eux, il leur parla sans doute des chrétiens de manière à les rassurer; en effet, ils mirent à terre leurs armes et vinrent au-devant de sept Espagnols qui étaient dans la chaloupe. D'abord ils con-



Prétendue Sirène conservée au Musée de Leyde (8).



Le vieux cap Français.

sentirent à vendre deux arcs; mais tout à coup, changeant de dispositions, non-seulement ils refusèrent de rien échanger de plus, mais ils coururent chercher des cordes et revinrent avec l'intention de prendre

(1) Le port Yaqueron.
(2) Le cap Cabron.
(3) Le cap Samana.
(4) La baie de Samana et les Caies de Levantados.
(5) « Il n'y a jamais eu de Caraïbes dans l'île Espagnole. » (Las Casas.)
(6) Ils se servaient aussi du mot *tuod* pour désigner le cuivre et l'or de qualité inférieure.
(7) Sans doute les îles Vierges et l'île de Porto-Rico.
(8) Ce dessin est de M. Winterhalter, l'auteur du *Décaméron* et de beaucoup d'autres tableaux charmants où sont représentées les véritables sirènes; c'est M. A. Barbier, auteur des *Iambes*, qui a bien voulu nous permettre de le faire graver.

et de lier les Espagnols. Ceux-ci, malgré leur petit nombre, s'élancèrent contre ces sauvages, en blessèrent deux, l'un avec un sabre, l'autre avec une flèche. Tous les Indiens fuirent alors, abandonnant leurs arcs et leurs flèches. Il était évident toutefois que c'étaient des hommes plus courageux que ceux que l'on avait vus jusqu'alors. Peut-être était-il avantageux qu'on leur eût inspiré quelque crainte, afin de donner plus de force et d'autorité aux trente-neuf Espagnols qui resteraient dans la forteresse et feraient des excursions dans les îles voisines.

*Lundi 14 janvier.* — Le matin, l'Indien qu'on avait bien accueilli la veille sur le navire ramena un grand nombre d'autres indigènes et un chef, tous bien disposés. Le chef monta sur la caravelle de l'amiral avec trois de ses sujets; il fit offrir quelques billes au roi, qui, en échange, lui donna un bonnet et un morceau de drap rouge, ainsi que des perles de verre; il fit aussi servir du miel et du biscuit à ces Indiens. Le roi fit signe que, le lendemain, il viendrait avec un masque d'or, et qu'il y avait une grande quantité d'or dans ce pays, ainsi qu'à Mantinino et à Carib.

Les caravelles avaient été mal calfatées à Palos; elles faisaient eau par la quille.

Colomb se plaint de la mauvaise volonté qu'il rencontra dans tous ceux qui auraient dû le bien seconder; depuis que l'entreprise fut décidée, il n'a eu de vrais protecteurs que Dieu, le roi et la reine. « Depuis sept ans, qui s'accomplirent le 20 janvier (1), il aurait augmenté de cent millions de revenus le trésor royal, » sans l'hostilité qu'il avait rencontrée.

*Mardi 15 janvier.* — Le roi ne vint pas, mais il envoya ce qu'il avait promis, une couronne d'or (2). Un grand nombre d'Indiens, armés d'arcs et de flèches, offrirent du coton, du pain et des ajes en échange de bagatelles. Quatre d'entre eux, jeunes et intelligents, étant montés ensuite seuls sur la caravelle, l'amiral, dans l'espoir qu'il obtiendrait d'eux des renseignements utiles sur le pays, résolut de les emmener (3).

Les arcs de ces Indiens étaient faits en bois d'if et aussi grands que ceux de l'Angleterre et de la France; les flèches étaient faites de roseaux longs de quatre pieds et demi à six pieds, terminés par un petit bâton aigu d'une palme et demie, auquel les uns attachent une dent de poisson, les autres de l'herbe.

Parmi les produits, on remarqua du coton fin et long, des lentisques et de l'aji, espèce de poivre qui est en si grande quantité dans l'île Espagnole, qu'on pourrait en charger cinquante caravelles par an.

De ses observations, soit sur l'abondance de cette plante et sur ce qu'elle croît à peu de profondeur, soit sur la disposition des îles, Colomb arrive à conclure que les Indes sont à moins de 400 lieues des îles Canaries.

*Mercredi 16 janvier.* — Trois heures avant le jour, les deux caravelles partirent de ce golfe, que Colomb appela le golfe des Flèches (4), et se dirigèrent à l'est quart nord-est pour aller à l'île de Carib, suivant les indications de l'un des quatre jeunes Indiens pris la veille. A la distance de 64 milles environ, on devait avoir cette île au sud-est; mais après deux lieues seulement, un vent favorable pour le retour en Espagne s'étant levé, les gens de l'équipage témoignèrent du chagrin de voir que l'on n'en profitait point. De plus, les caravelles étaient en mauvais état. Colomb se résigna donc à renoncer, pendant ce voyage, à de nouvelles découvertes. Il aurait bien désiré cependant rencontrer sur sa route cette île de Mantinino, habitée par des femmes sans hommes; il dit qu'il aurait conduit vers le roi et la reine cinq ou six de ces femmes. Cette île et celle de Carib, habitée par des hommes, devaient être au sud-est.

On continua la navigation vers l'Europe par un bon vent. Colomb appela San-Theramo le dernier cap de l'île Espagnole (5).

*Jeudi 17 janvier.* — Navigation rapide au nord-est quart est et à l'est. Deux fous vinrent sur la caravelle; beaucoup d'herbe de mer, une grande quantité de thons.

(1) Ce passage semble indiquer que Colomb était entré au service du roi et de la reine le 20 janvier 1486.

(2) Plus haut, il s'agit d'un masque.

(3) Avec ce procédé, il était bien impossible de se faire aimer des indigènes. Les rapts des personnes ne pouvaient que répandre des sentiments de crainte et de haine. De ces premières violences, que l'on excusait par la nécessité, on fut plus tard conduit à réduire les Indiens en captivité pour les vendre et s'enrichir.

(4) La baie de Samana ou le fleuve Yuna, suivant Navarette.

(5) Probablement, dit Navarette, le cap Samana.

*Vendredi 18 janvier.* — Au nord-est, à l'est, au quart nord-est, à l'est nord-est; une frégate, après avoir fait quelques cercles autour de *la Nina,* s'en alla vers le sud-est.

*Samedi 19 janvier.* — La mer couverte de petits thons; des fous, des paille-en-queue, des frégates.



Vue du cap Samana.

*Dimanche 20 janvier.* — Encore un grand nombre de petits thons, de frégates, de damiers et d'autres oiseaux; air tépide, mer unie.

*Lundi 21 janvier.* — L'air paraît plus froid. Colomb s'attendait en effet à le trouver de plus en plus froid en avançant vers le nord, « et aussi, ajoute-t-il, à cause du resserrement du globe, qui augmente la longueur de la nuit. »

*Mardi 22 janvier.* — Navigation au nord nord-est, au nord-est quart nord, à l'est nord-est. Les Indiens s'amusent à nager. De l'herbe, des paille-en-queue.

*Mercredi 23 janvier.* — *La Pinta* restait souvent en arrière; son mât d'avant était mauvais. Colomb remarque que rien n'aurait empêché Martin-Alonzo Pinzon de s'en procurer un bon dans les Indes. Toujours de l'herbe et des paille-en-queue.

*Jeudi 24 janvier.* — Onze lieues pendant la nuit, quatorze pendant le jour.

*Vendredi 25 janvier.* — La provision de vivres était très-réduite; on n'avait plus que du pain, du vin et des ajes des Indes. Les matelots prirent une tonina (¹) et un très-grand requin.

*Du samedi 26 janvier au mardi 5 février.* — Rien de remarquable. Ce dernier jour on vit flotter sur la mer de petits bâtons.

*Mercredi 6 février.* — Vicente-Yanez Pinzon prétendit qu'il laissait au nord l'île de Flores et à l'est l'île de Madère; Roldan dit qu'il laissait au nord nord-est l'île de Fayal ou Saint-Grégoire, et à l'est l'île de Porto. Beaucoup d'herbes.

*Jeudi 7 février et jours suivants.* — L'herbe change de nature.

*Dimanche 10 février.* — Les pilotes assurent être à 150 lieues plus près de la Castille que ne le croit l'amiral.

*Mardi 12 février.* — Tempête.

*Mercredi 13 février.* — Vents furieux, grosses vagues, éclairs venant du nord nord-est; peu ou pas de voiles; une mer terrible.

*Jeudi 14 février.* — La tempête ne fait que devenir plus furieuse; les vagues, s'entre-choquant, menacent d'engloutir les caravelles; la violence des vents redouble encore. Pour échapper au péril, l'amiral fit courir *la Nina* en poupe, où la portait le vent; *la Pinta* fit de même; mais on cessa bientôt de la voir, et elle ne répondit plus aux signaux. La nuit fut horrible. Colomb décida qu'un de ceux qui montaient la caravelle et que désignerait le sort ferait un pèlerinage à Sainte-Marie de Guadalupe (²), avec un cierge de cinq livres. On assembla donc autant de pois chiches qu'il y avait de personnes sur le navire, et, après en avoir marqué un d'une croix, on les mêla dans un sac. Colomb mit le premier la main au sac, et il en tira le pois marqué de la croix; il promit solennellement d'accomplir le vœu. On tira au sort une deuxième fois pour un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, dans la Marche d'Ancône; ce fut un matelot du port de Sainte-Marie, nommé Pedro de Villa, qui eut le pois marqué. Colomb s'en-

(¹) Voy. la note 4 de la p. 96

(²) En Espagne.

gagea à lui payer les frais de son voyage. Enfin, une troisième fois, on demanda au sort de désigner un pèlerin qui irait passer une nuit à Sainte-Claire de Moguer, et qui y ferait dire une messe. Ce fut encore Colomb qui tira le pois chiche.

L'amiral et tout l'équipage firent en outre le vœu d'aller tous ensemble, et en chemise, prier dans une église dédiée à Notre-Dame (1). Chacun, du reste, fit en son particulier quelque autre vœu.

Mais la tempête ne s'apaisait point, et il semblait qu'il n'y eût plus d'espoir de salut. On n'avait plus de lest; pour tenir lieu de ce qui en manquait, l'amiral fit remplir d'eau de mer les tonneaux vides.

Colomb avait bien des sujets d'être tourmenté : il songeait à ses deux fils (2) qu'il avait laissés à Cordoue, et qui seraient orphelins; il pensait avec amertume que si les deux caravelles périssaient, la nouvelle des grandes découvertes qu'il avait faites ne parviendrait jamais en Espagne. Mais il retrouvait de la confiance et de l'espoir en se rappelant combien Dieu lui avait donné de preuves de sa protection et de sa miséricorde depuis son départ. Cependant, qui peut sonder les secrets de la volonté divine? Il écrivit sur un parchemin un récit rapide de ses découvertes, et la prière adressée à celui qui trouverait ce parchemin de le porter au roi et à la reine; puis, sans communiquer son projet à aucun de ceux qui l'entouraient, il enferma ce parchemin, bien entouré de toile cirée, dans une grosse barrique de bois qu'il fit jeter à la mer.

A la fin de la nuit le ciel s'éclaircit à l'horizon, du côté de l'occident, et la mer commença à s'apaiser.

*Vendredi 15 février.* — Lorsque le soleil se leva, on aperçut la terre à l'est nord-est, à environ cinq lieues de distance. Colomb estima que l'on était près des îles Açores, tandis que, suivant les pilotes et les matelots, on devait être en face de la Castille.

*Samedi 16 février.* — La terre qu'on avait vue la veille disparut, mais on en vit une autre à huit lieues.

A l'heure du *Salve*, quelques marins dirent qu'ils voyaient une lumière du côté de l'île qu'on avait aperçue la veille.

Pendant la nuit, l'amiral, qui depuis le mercredi n'avait pas dormi et qui souffrait beaucoup des jambes, prit un peu de repos.

*Dimanche 17 février.* — Vers la nuit on arriva devant l'île; mais l'obscurité était si épaisse qu'on ne put la reconnaître.

*Lundi 18 février.* — Cette île était Sainte-Marie, l'une des Açores. On aborda, et la nouvelle des découvertes qu'on venait de faire fut accueillie avec une grande apparence de joie par les habitants.

Colomb se félicite de la justesse de son pointage; grâce au soin qu'il a eu de tenir secret le compte exact des distances, il est sûr de posséder seul la véritable connaissance de la route des Indes.

*Mardi 19 février.* — Le capitaine de l'île, *Juan de Castaneda*, envoya trois hommes à l'amiral pour lui porter quelques provisions, entre autres des poules et du pain frais. Il le faisait avertir qu'il viendrait à bord lui-même, le lendemain, avec les trois gens de l'équipage qui étaient descendus dans l'île, et qu'il gardait près de lui, disait-il, pour entendre d'eux le récit du voyage aux Indes.

Colomb, empressé d'accomplir les vœux faits pendant la tempête, envoya la moitié de l'équipage à terre pour y aller, en chemise, prier à une église dédiée à Notre-Dame; lui-même se proposait d'y aller ensuite avec le reste de ses gens; mais pendant que les premiers étaient en prières à un ermitage que l'on ne pouvait apercevoir de la caravelle, ils furent attaqués et faits prisonniers par les insulaires armés, soit à pied, soit à cheval, et ayant en tête leur capitaine. Vers onze heures du matin, l'amiral, inquiet de ne pas voir revenir ceux qu'il avait envoyés, leva l'ancre et approcha de terre. Alors vinrent dans la chaloupe le capitaine et beaucoup d'hommes armés.

Quand la chaloupe fut près de la caravelle, le capitaine se leva et dit qu'avant de monter sur le navire il demandait que sa sûreté personnelle lui fût garantie. Colomb lui répondit qu'il n'avait rien à craindre, mais qu'il s'étonnait de ne voir avec lui aucun de ses gens. Le capitaine n'osa pas venir à bord; c'était s'accuser lui-même : aussi Colomb lui adressa-t-il de vifs reproches, en lui déclarant que, la Castille

(1) On se rappelle que Colomb avait placé sous cette invocation sa caravelle, qui était restée échouée au port de la Nativité.

(2) Diego Colomb et Fernando Colomb.

n'étant pas en guerre avec le Portugal, on n'avait aucune raison de retenir des Espagnols de force; qu'il avait des lettres de recommandation du roi et de la reine de Castille pour tous les princes, seigneurs et hommes du monde; et il montra de loin ces lettres. Il ajouta que, si l'on persistait à garder les Espagnols, il n'en irait pas moins à Séville, et que l'action indigne dont il se plaignait ne tarderait pas à être sévèrement punie. Le capitaine et plusieurs autres hommes armés répondirent qu'ils avaient agi par ordre du roi de Portugal, et qu'ils se souciaient peu des menaces qu'il leur faisait au nom du roi et de la reine de Castille. L'amiral, n'ayant pu obtenir d'eux une meilleure réponse, leur assura qu'il tirerait vengeance de cet odieux procédé. Le capitaine et ses gens retournèrent à terre.

La caravelle alla mouiller dans le port, quoiqu'il fût mauvais; mais le vent et la mer ne permettaient pas de faire autrement.

*Mercredi 20 février.* — On coupa les amarres de la caravelle; l'amiral se fit du lest avec de l'eau de mer, comme précédemment, et mit à la voile pour se rendre à l'île Saint-Michel. Le vent était violent, la mer très-houleuse; l'obscurité empêcha d'apercevoir aucune terre. Parmi les gens de la caravelle, il n'y en avait plus que trois qui connussent le service de mer. Il fallut rester toute la nuit en panne.

*Jeudi 21 février.* — Quand le soleil fut levé, comme on n'aperçut pas l'île Saint-Michel, Colomb se détermina à retourner à Sainte-Marie, afin de reprendre, s'il était possible, ses gens, sa chaloupe, ses ancres et ses amarres.

En comparant l'horrible temps qui le mettait en danger avec le beau calme dont il avait joui pendant ses découvertes, il se rappela que les théologiens et les savants avaient placé, avec raison, le paradis terrestre à l'extrémité de l'Orient; et il lui était bien manifeste que c'était près de là qu'il avait navigué.

Il entra dans le port de Sainte-Marie. Un homme parut sur un rocher et agita son manteau; peu après la chaloupe arriva avec cinq matelots, un notaire et deux ecclésiastiques; ils demandèrent s'ils pouvaient monter à bord avec sécurité, et, sur la réponse affirmative qu'on leur adressa, ils vinrent sur la caravelle. L'amiral leur fit bon accueil, et, parce qu'il était tard, il les invita à coucher à bord.

*Vendredi 22 février.* — Les envoyés de l'île demandèrent à Colomb de leur montrer les actes constatant qu'il avait fait son voyage par autorisation du roi et de la reine de Castille. Quand il eut donné à lire la circulaire royale et les autres papiers qui établissaient ses titres et droits, ils se retirèrent, et la chaloupe ne tarda pas à revenir avec les gens de l'équipage qui avaient été prisonniers. Ceux-ci dirent à l'amiral que si l'on avait réussi à s'emparer de lui, on les aurait certainement gardés tous ensemble dans l'île; mais n'ayant point réussi à le tromper, les habitants avaient compris qu'il n'y avait pour eux aucun avantage à persister dans leur mauvais dessein.

*Samedi 23 février.* — Le temps devint meilleur; la caravelle côtoya l'île afin de chercher du bois et des pierres pour lui servir de lest. On ne trouva un bon mouillage que le soir.

*Dimanche 24 février.* — On navigua vers la Castille.

*Lundi 25 février.* — Un très-gros oiseau, ressemblant à un aigle, s'abattit sur la caravelle.

*Mardi 26 février.* — Mer calme le matin; le soir, le temps fut moins favorable.

*Mercredi 27 février.* — Vents contraires, mer agitée, navigation difficile; on était à 125 lieues du cap Saint-Vincent, à 80 de l'île de Madère, à 106 de l'île de Sainte-Marie.

*Jeudi 28 février et jours suivants.* — On continua la navigation en louvoyant.

*Dimanche 3 mars.* — Une horrible tempête rompit les voiles et mit la caravelle en un très-grand péril. On tira au sort un pèlerinage en chemise à Notre-Dame de la Cinta à Huelva : ce fut Colomb que le sort désigna. Tous les gens de l'équipage firent aussi le vœu de jeûner le premier samedi qui suivrait l'arrivée en Espagne.

On eut des signes certains que l'on approchait de terre; mais la tourmente ne cessait pas. La nuit se passa dans les alarmes les plus vives; le naufrage paraissait imminent.

*Lundi 4 mars.* — Au lever du jour, Colomb reconnut qu'on était vis-à-vis la roche de Cinta, qui est près du fleuve de Lisbonne. Il était impossible de jeter l'ancre dans le port de Cascaes, ville située à l'embouchure, à cause de la tempête. Les habitants restèrent assemblés sur le rivage, pendant toute la matinée, effrayés du danger, et priant pour la caravelle.

La caravelle entra dans le fleuve; vers trois heures elle était près de Rastelo. L'amiral écrivit au roi

de Portugal, qui était à neuf lieues de là, pour lui demander sa protection et l'autorisation de se rendre à Lisbonne de peur que, dans un port désert, de mauvaises gens, le soupçonnant d'apporter une grande quantité d'or, ne tentassent contre lui et son équipage quelque violence. Dans sa lettre il se faisait connaître, annonçant qu'il venait non pas de Guinée, mais des Indes par l'ouest, et que le roi et la reine de Castille lui avaient recommandé d'entrer en toute confiance, s'il était nécessaire, dans les ports du roi de Portugal.

*Mardi 5 mars.* — Bartolomé Diaz, patron d'un grand vaisseau du roi de Portugal mouillé à Rastelo, et bien pourvu d'armes et d'artillerie, vint sommer l'amiral de le suivre pour répondre aux questions du capitaine de ce vaisseau et aux facteurs du roi. Colomb déclara qu'il était amiral du roi et de la reine de Castille, et qu'il n'avait point à se soumettre à de pareils interrogatoires. Le patron l'invita alors à envoyer le maître de la caravelle. Colomb répondit par un nouveau refus; mais, sur la demande du patron, il consentit à lui montrer les lettres du roi de Castille. Le patron se retira; et ayant été rapporter au capitaine ce qui s'était passé, celui-ci, qui se nommait Alvaro Dama, vint aussitôt à bord de *la Nina* au son des trompettes, des fifres et des timbales, pour faire honneur à Colomb; il lui témoigna une grande considération, et le pria de lui demander tout ce qu'il désirerait.

*Mercredi et jeudi 6 et 7 mars.* — La nouvelle d'un navire espagnol arrivant des Indes excita une curiosité universelle à Lisbonne; un nombre très-considérable d'habitants vinrent voir Colomb et les Indiens : leurs exclamations, leurs gestes à la vue des Indiens et de Colomb, montraient que leur surprise était extrême.

*Vendredi 8 mars.* — Le roi de Portugal envoya une lettre à Colomb pour l'inviter à venir le visiter. Il avait ordonné que l'on donnât à l'amiral tout ce qu'il demanderait, sans accepter aucun argent de lui. Colomb, quoiqu'il ne fût pas sans éprouver quelque défiance ([1]), résolut de se rendre à cette invitation.

*Samedi 9 mars.* — Grande pluie tout le jour. Vers le soir, Colomb arriva, dans la vallée de Paraiso ([2]), à la résidence du roi. Il y fut reçu très-honorablement : le roi voulut qu'il demeurât assis devant lui. Il l'écouta avec attention, l'entretint avec affabilité; mais il fit observer qu'il lui semblait que, d'après un traité conclu entre lui et les rois de Castille, les terres découvertes par Colomb lui appartenaient ([3]). Colomb répondit avec réserve qu'il ignorait quels étaient les termes de ce traité, qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de ses souverains, et que, suivant leurs instructions, il n'avait été ni en Guinée, ni aux mines. Le roi lui assigna pour logement la demeure du plus grand seigneur qui se trouvât en ce lieu, le prieur del Clato ([4]).

*Dimanche 10 mars.* — Le roi eut une longue conversation avec Colomb sur son voyage; il lui témoigna beaucoup de considération et voulut qu'il fût toujours assis en sa présence.

*Lundi 11 mars.* — Après dîner, Colomb prit congé du roi, qui le fit reconduire par tous les personnages distingués de la cour. De cette résidence il se rendit au monastère de Saint-Antoine, près du village de Villafranca, afin de se présenter devant la reine, qui l'avait fait prier de venir la visiter. Il reçut d'elle l'accueil le plus gracieux. Il alla coucher à Llandra.

*Mardi 12 mars.* — Un écuyer vint de la part du roi pour offrir à Colomb de l'accompagner et de le défrayer entièrement sur la route, s'il voulait retourner par terre en Castille. Il lui fit amener deux

([1]) Il ne pouvait pas oublier l'acte déloyal que Jean II avait commis à son égard. (Voy. plus haut.)

([2]) Valparaiso.

([3]) Les prétentions du roi de Portugal se fondaient sur la bulle du pape Martin V, qui avait donné à la couronne de Portugal toutes les terres qu'elle découvrirait depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes, et sur le traité de 1479, par lequel le roi et la reine de Castille s'engageaient à respecter ces droits. Il essaya de les faire prévaloir, et il y eut par suite de longues négociations entre lui et Ferdinand. Ce dernier se hâta de demander la sanction de son droit, sur les découvertes de Colomb, à Alexandre VI, qui était né à Valence, et sujet de la couronne d'Aragon. Ce fut alors qu'Alexandre VI rendit la fameuse bulle qui terminait les contestations des deux puissances, en traçant une ligne idéale tirée du pôle nord au pôle sud, et passant à 100 lieues à l'ouest des Açores et des îles du cap Vert. Tous les pays découverts ou à découvrir à l'ouest de cette ligne étaient alloués à l'Espagne, tous les pays à l'est au Portugal. Les deux rois, d'un commun accord, et par un traité en date du 7 mai 1494, reculèrent la ligne de démarcation de 370 lieues à l'ouest des îles du cap Vert.

([4]) Des historiens espagnols et même portugais ont prétendu que des courtisans avaient conseillé cette nuit à Jean II de faire assassiner Colomb.

mules, l'une pour lui, l'autre pour son pilote, qui l'avait accompagné à la résidence royale; mais Colomb préféra se rendre en Espagne par mer.

*Mercredi 13 mars.* — A huit heures du matin, *la Nina* mit à la voile.

*Vendredi 15 mars.* — Vers midi, Colomb entra, par la barre de Saltes, dans le port de Palos, d'où il était sorti le 3 août de l'année précédente.

Ici se termine le journal dont nous venons de donner un extrait.

Ce voyage célèbre avait duré un peu moins de sept mois et demi. A Palos, on n'espérait plus le retour des caravelles. C'était avec douleur et avec effroi que les familles de ce port avaient vu partir leurs parents pour cette expédition audacieuse. A peine s'étaient-ils éloignés, que la réflexion avait encore exagéré les craintes. L'Océan, que les Arabes appelaient la mer Ténébreuse ([1]), ne s'était jamais offert aux imaginations que comme un chaos, un abîme sans limites, rempli de monstres affreux. Mais dès qu'on fut assuré que la caravelle qui entrait, le 3 août, dans le port, était bien *la Nina*, et qu'elle était montée par Colomb; dès que le bruit se répandit que l'on avait vraiment découvert des terres inconnues à l'ouest, la population, prise d'un enthousiasme indicible, accourut sur le rivage : tous les travaux furent interrompus; et quand Colomb descendit de son navire, le mouvement spontané et unanime des habitants fut de l'accompagner en procession à l'église, pour y remercier avec lui la bonté divine qui avait permis d'accomplir un si grand miracle.

Colomb apprit que la cour était à Barcelone, et sur-le-champ il écrivit à Ferdinand et à Isabelle pour leur apprendre son arrivée et demander leurs ordres. Presque aussitôt après il partit pour Séville.

Le soir du 15 mars, la caravelle *la Pinta* fit aussi son entrée à Palos. Elle avait été jetée par la tempête dans la baie de Biscaye. Martin-Alonzo Pinzon avait abordé à Bayonne, et s'était empressé d'écrire de ce lieu au roi et à la reine de manière, croit-on, à s'attribuer en grande partie l'honneur de la découverte. Il leur demandait d'être autorisé à se rendre près d'eux. Il espérait arriver avant Colomb. Mais lorsqu'il vit que *la Nina* l'avait précédé à Palos, et lorsqu'il fut témoin de la réception que les habitants faisaient à l'amiral, il se sentit pris d'un profond découragement; il débarqua secrètement et attendit le départ de Colomb pour se retirer chez lui. Quelques jours après il reçut de la cour, au lieu d'une réponse favorable, une lettre de blâme au sujet de sa conduite avec Colomb. Munoz et Charlevoix rapportent qu'il mourut peu de jours après ([2]).

A Séville, Colomb trouva la lettre royale qui portait pour adresse : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur la mer Océane, et vice-roi et gouverneur des îles découvertes dans les Indes. » Le roi et la reine l'attendaient à Barcelone : il partit sans retard.

Sur la route, les populations accouraient de tous côtés pour le saluer de leurs acclamations.

Quand il fut près de Barcelone, il vit arriver à sa rencontre un cortége nombreux de seigneurs et de peuple. « Son entrée dans cette noble cité, dit un de ses biographes ([3]), a été comparée à l'un de ces triomphes que les Romains avaient coutume d'accorder à leurs généraux vainqueurs. Les Indiens ouvraient la marche ([4]); ils étaient peints de diverses couleurs, suivant la mode de leur pays, et parés des ornements d'or de leur nation. Après eux, on portait différentes sortes de perroquets vivants, des oiseaux et des animaux empaillés, d'espèces inconnues, et des plantes rares auxquelles on supposait des vertus

([1]) Voy. Édrisi.

([2]) Martin-Alonzo Pinzon était un homme doué de qualités supérieures; il avait aidé puissamment Colomb de son argent et de son influence avant leur départ. Il avait partagé ses périls; il aurait eu droit à partager avec lui, dans une certaine mesure, les honneurs de la découverte. Il se perdit lui-même par trop d'orgueil, d'ambition personnelle, et pour n'avoir pas su comprendre le génie de Colomb.

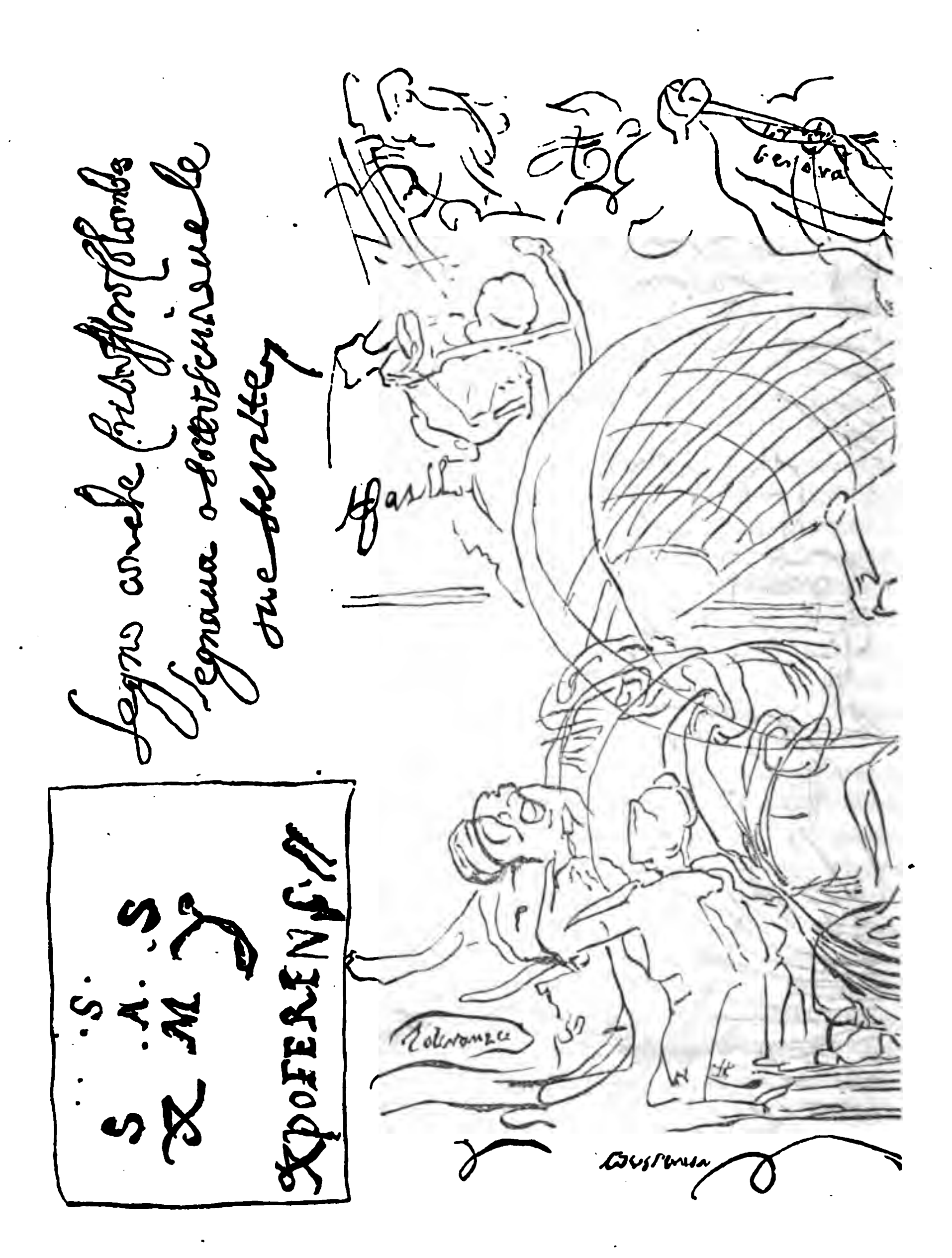
Son frère, Vicente-Yanez, a rendu son nom célèbre par quelques découvertes importantes.

Quelques descendants de cette famille existent encore à Huelva, près de Palos; ils sont marins et ont peu d'aisance.

([3]) Washington Irving.

([4]) Il y avait seulement six Indiens. Colomb en avait ramené dix, mais il en était mort un pendant la traversée, et on en avait laissé trois malades à Palos.

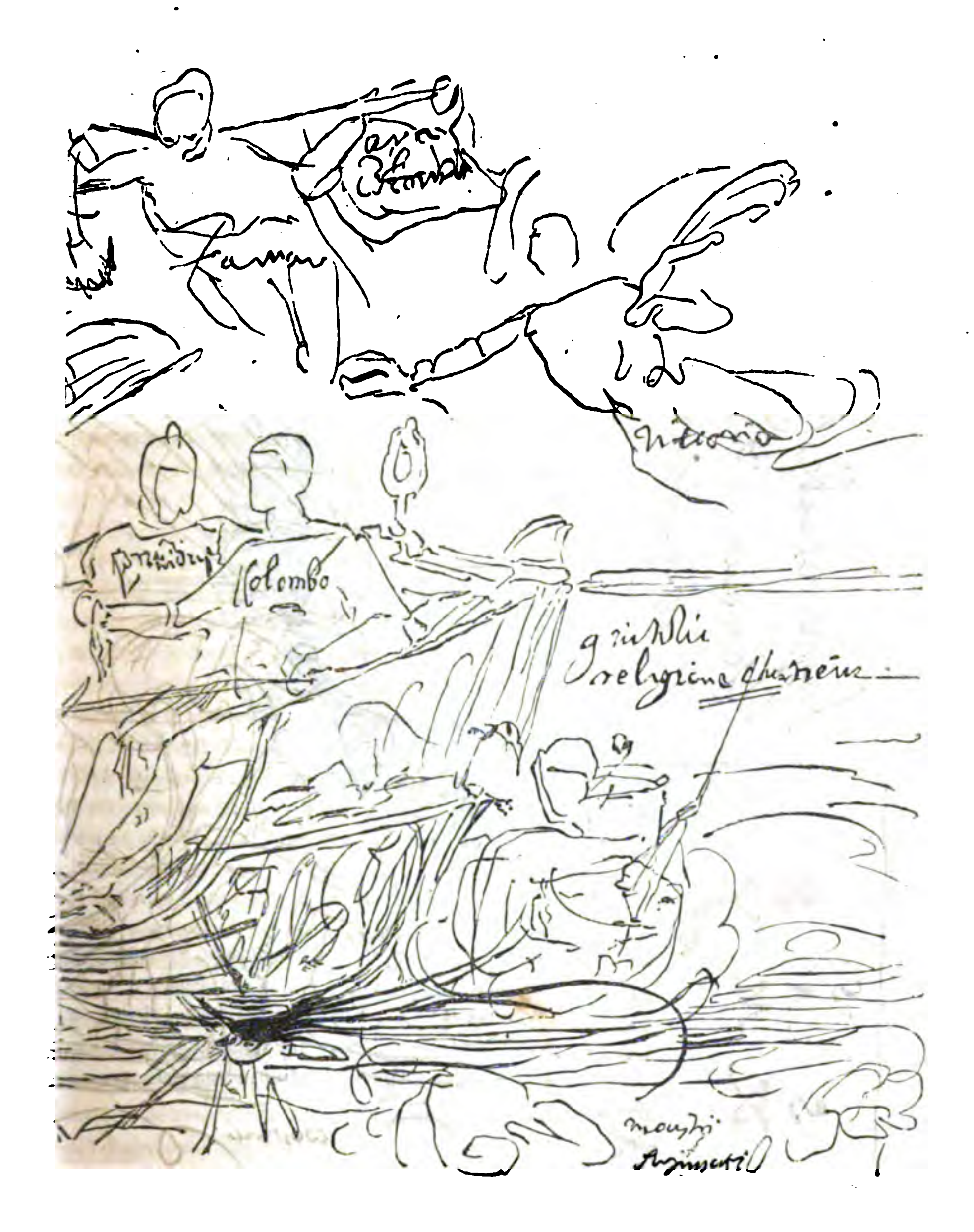
Ces six Indiens furent baptisés à Barcelone en présence du roi et de la reine. Cinq d'entre eux accompagnèrent Colomb dans son second voyage; le prince Jean voulut garder près de lui le sixième, qui ne tarda pas à mourir.



Le Triomphe de Colomb ([1]). — Dessin d'un manuscrit conservé au palais

précieuses; on étalait aux regards du public des couronnes et des bracelets d'or qui pouvaient donner une haute idée de la richesse des régions nouvellement découvertes. Colomb arrivait ensuite, monté sur son cheval, et entouré d'une brillante cavalcade de jeunes Espagnols. La foule se pressait sur les places

([1]) « Le dessin est enfermé dans un encadrement de 10 pouces de largeur environ sur 8 de hauteur. Au milieu de la composition est le héros, assis sur un char dont les roues à palettes tournent dans une mer clapoteuse où des monstres, représentant sans doute l'Envie et l'Ignorance dont il fut poursuivi, se montrent à peine; à côté de Colomb, la Providence; devant



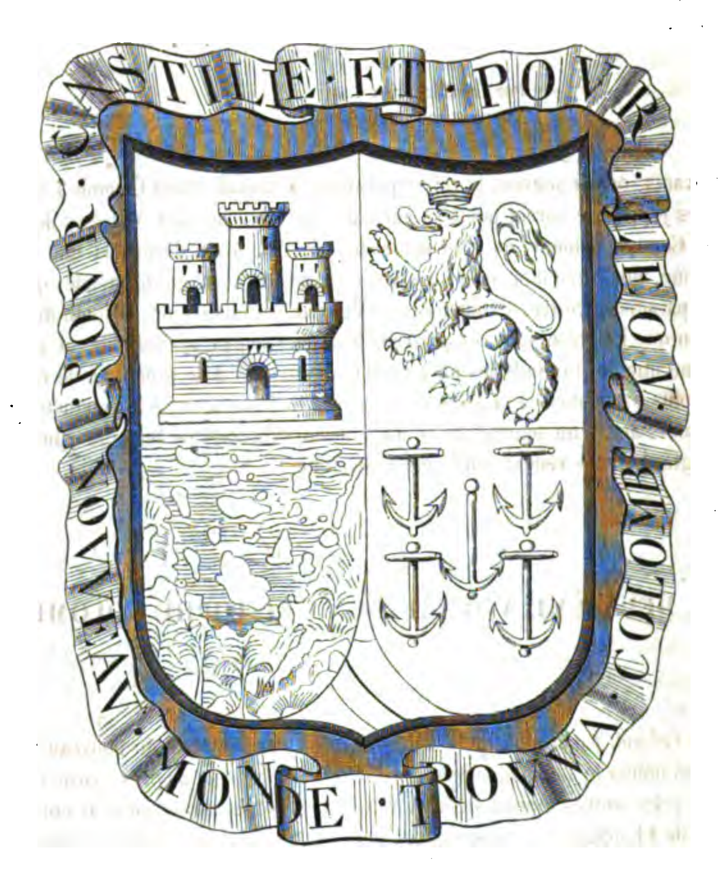

ducal de Gênes, et que l'on suppose avoir été fait par Colomb lui-même.

et dans les rues; les croisées et les balcons étaient remplis de dames, et les toits mêmes étaient couverts de spectateurs. Le public ne pouvait se rassasier de contempler ces trophées d'un monde inconnu. »

On conduisit Colomb dans une vaste salle où l'attendaient le roi et la reine, entourés des plus grands

le char et le traînant, comme feraient des chevaux marins, la Constance et la Tolérance; derrière le char, et le poussant, la Religion chrétienne; en l'air, au-dessus de Colomb, la Victoire, l'Espérance et la Renommée. » (A. Jal, *France maritime*, t. II, p. 265.)

seigneurs d'Espagne, et assis sous un riche dais de brocart d'or (¹). Au moment où Colomb entra, Ferdinand et Isabelle se levèrent. Il se mit à genoux pour baiser leurs mains, mais ils s'empressèrent




Armoiries de Christophe Colomb. — D'après Oviedo (²).

de le relever, lui ordonnèrent de s'asseoir, et l'invitèrent à faire le récit de son voyage. Ses paroles excitèrent une émotion que le respect avait peine à contenir. Quand il eut terminé son discours, le roi, la reine, l'assemblée entière tombèrent à genoux, et toutes les voix, s'unissant ensemble, chantèrent un *Te Deum*. Tels étaient les transports de joie, d'espoir, de reconnaissance qui agitaient toutes les âmes, que las Casas, pour peindre ce qu'on éprouvait dans ce moment solennel, n'a trouvé que ces expressions : « Il semblait qu'ils eussent un avant-goût des délices du paradis (³). »

(¹) C'était au palais connu sous le nom de la *Casa de la Deputacion*, où les rois d'Aragon faisaient leur résidence quand ils venaient en Catalogne.

Ce monument était de style gothique.

On trouve une très-belle et très-fidèle description de cette solennité de la mi-avril 1493 dans l'ouvrage de M. Ferdinand Denis, intitulé : *Ismaël-ben-Kaïzar*, ou *la Découverte du nouveau monde* (Paris 1829), t. III, p. 1 et suiv.

(²) « Un écusson avec un château d'or en champ de gueulles, ayant les portes et fenêtres d'azur, et un lion de pourpre ou de couleur de mûre en champ d'argent, avec une couronne, lampassé et rampant, comme les rois de Castille et de Léon les portent; au-dessous, en la partie droite, une mer, en mémoire de la grande mer Océane; les eaux au naturel, perses et blanches; et y est figurée la terre ferme des Indes, qui comprend la quasi-circonférence de ce quartier, laissant la supérieure partie ouverte; et entre les deux pointes plusieurs grandes et petites îles. Et tant cette terre que les îles doivent être fort vertes, garnies de palmes et autres arbres. En la partie senestre il y a cinq ancres d'or en champ d'azur pour enseigne de l'office et titre d'amiral perpétuel des Indes. » (Oviedo, liv. II, chap. VII.)

(³) On n'a découvert à Barcelone aucun document relatif à l'entrée triomphale de Christophe Colomb, ni à sa réception offi-

Le roi confirma le traité qui avait accordé positivement à Colomb les titres d'amiral, vice-roi et gouverneur de tous les pays qu'il avait découverts et qu'il découvrirait; de plus, il lui accorda des armoiries dans lesquelles les armes royales, le château et le lion d'Aragon étaient écartelés, avec un groupe d'îles, au milieu des flots. La devise jointe à ces armes était :

**Por Castilla y por Leon**
**Nuevo mundo hallo Colon.**

Les jours suivants, on vit souvent le roi se promener à cheval, ayant Colomb à son côté.

Les plus sages esprits ne surent point se garantir, après ce premier voyage, des illusions les plus extraordinaires. Comme Colomb, on était persuadé que l'on avait découvert une extrémité de l'Asie jusque-là inconnue, une terre d'or, et si supérieure en beauté au reste du monde, que l'on ne pouvait la comparer qu'au paradis terrestre, si toutefois ce n'était ce paradis même. Colomb disait avec une calme et fière conviction que les trésors de ces contrées lointaines étaient inépuisables et aussi faciles à transporter en Espagne que les produits les plus connus. Pour lui, il se proposait de consacrer, avant peu d'années, ses profits particuliers à la levée d'une armée qu'il mènerait à la conquête de Jérusalem.

Colomb était alors arrivé au sommet de ce qu'il devait connaître de bonheur dans la vie; il ne pouvait pas être longtemps sans redescendre vers l'infortune.

## DEUXIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

(25 septembre 1493. — 11 juin 1496.)

On décida que Colomb partirait dans le plus bref délai possible pour un nouveau voyage.

Cette fois on lui donna le commandement d'une flotte de dix-sept navires, parmi lesquels étaient trois grands vaisseaux; les autres étaient des cavarelles de diverses grandeurs. Il eut pour équipage les meilleurs pilotes de l'Espagne, des marins expérimentés, des ouvriers en tous genres. Un grand nombre de nobles voulurent faire partie de l'expédition, qui s'éleva à 1 200 hommes. On remplit les navires de provisions de toute nature : chevaux, bétail, graines, plantes, médicaments, objets d'échange, miroirs, grelots, verroteries, draps de couleur. Colomb fut investi du titre et de l'autorité de capitaine général de l'escadre; ses pouvoirs étaient illimités. Le 8 mai, il prit congé du roi et de la reine. Le 25 septembre, ses dix-sept navires sortaient de la baie de Cadix, en présence d'un immense concours de spectateurs, tous pleins de la confiance et de l'espoir exagérés qui animaient les navigateurs.

On possède deux récits de ce second voyage, écrits, l'un en latin par Pierre Martyr d'Anghiera (1), contemporain de Colomb, et qui était en Espagne à l'époque de ces grands événements; l'autre par Chanca, médecin de Séville, qui fit le voyage sur l'escadre de Colomb. « Ces deux récits ne se contredisent point, » dit Navarette, qui a publié le second. Nous offrons à nos lecteurs le premier, en nous servant de la naïve traduction faite en 1532, et qui est devenue extrêmement rare (2).

Le roi et la reine ayant grande espérance que l'on pourrait enseigner aux peuples nouveaux l'Évangile et Jésus-Christ, et que grand profit en viendrait, firent disposer dix-sept navires pour la seconde navi-

cielle dans la *Casa de la Deputacion*. Cependant ces faits ont eu pour témoin oculaire Oviedo, alors âgé de quinze ans, page de l'infant don Juan, et qui rapporte que le roi Ferdinand était encore tout pâle et tout défiguré de la blessure au cou que lui avait faite, quatre mois plus tôt, l'assassin Cagnamarès.

(1) Né en 1455, à Arona, sur le lac Majeur; mort à Grenade, en Espagne, vers 1526. (Voy. plus loin la Bibliographie.)

(2) Le volume que nous avons sous les yeux est un bel exemplaire très-complet qui fait partie de la réserve de la Bibliothèque impériale.

gation, et assembler mille et deux cents hommes de pied, bien armés, et bons forgeurs de toute artillerie ([1]) et artisans d'autres métiers ; ils voulurent aussi qu'il y eût aucunes gens à cheval entre les gens d'armes de pied, auxquels baillèrent juments, brebis et autres plusieurs bêtes, tant mâles que femelles. Ils firent ajouter force blé, orge, poirées, fruits et semences, non-seulement pour les nourrir, mais aussi pour semer, comme vignes et autres telles plantes que les terres étranges n'ont pas. Enfin, ils leur baillèrent aussi toutes sortes d'instruments nécessaires à édifier une nouvelle cité. Et ainsi commença la seconde navigation de Christophe Colomb, environ le vingt-quatrième de septembre, l'an mil quatre cent quatre-vingt-treize ([2]).

Et environ le premier d'octobre ils arrivèrent aux îles Fortunées et abordèrent à la dernière trouvée, dite l'île de Fer ([3]), en laquelle n'y a nulle eau qui soit bonne pour boire, sinon celle distillée de la rosée d'un seul arbre en une fosse faite à la main, au plus haut côté de ladite île ([4]). De là, le troisième jour, ils mirent les voiles au vent en la grande mer Océane.

Ils partirent donc le troisième jour d'octobre de l'île de Fer ([5]), naviguant vingt et un jours devant que trouver aucune île, tendant à gauche, suivant l'aquilon plus que au premier voyage, et pour ce ils tombèrent aux îles des Canibales ou Caribes, desquels on avait seulement ouï parler pendant le premier voyage ([6]).

La première île était toute couverte d'arbres sans plantes ou verdure, si bien qu'on ne pouvait y voir la longueur d'une aune de terre nue ou pierreuse. Laquelle, pour ce que ils la trouvèrent le dimanche, ils l'appelèrent la Dominique. De là, sans s'y plus arrêter, parce qu'ils crurent qu'elle était inhabitée, ils passèrent outre, estimant avoir bien fait pendant vingt et un jours huit cents et vingt lieues, tant avaient eu les vents d'aquilon à point à la poupe et au derrière de leurs navires.

Après peu de temps, apparurent devant eux des îles dont les arbres exhalaient suaves et aromatiques odeurs par le tronc, les rameaux et les racines ([7]); mais ils ne virent ni hommes ni aucunes bêtes, sinon lézards d'une magnitude non ouïe ([8]), comme racontèrent ceux qui descendirent pour investiger cette île, qu'ils appelèrent Galanta ([9]). Adonc ils partirent du promontoire de cette île, que l'on voit d'assez loin; et il leur sembla apercevoir, à une distance environ de sept lieues, un port de grande largeur à l'embouchure d'un fleuve de cette montagne.

Et cette terre fut la première qu'ils trouvèrent habitée, depuis les îles Fortunées ([10]). Quand ils furent arrivés auprès, ils reconnurent que c'était l'île des infâmes Canibales. Et cheminant par l'île, ils trouvèrent vingt ou trente villages, ayant maisons toutes faites de bois, en forme ronde comme une boule, toutes autour d'une place qui était au milieu. Ces maisons ont le sommet fait en pointe, comme sont les tentes de guerre, couvertes de feuilles de palmier et semblables arbres arrimés ensemble en manière

([1]) Voy., sur ce mot, la note 3 de la p. 9.

([2]) « On partit de Cadix le 25 septembre. » (Relation du docteur Chanca, de Séville, qui fit ce second voyage en qualité de médecin de l'escadre, et aussi de notaire pour les Indes.)

([3]) Voy. p. 42.

([4]) C'est l'arbre saint ou l'arbre qui pleure, décrit et figuré précédemment dans la relation de BÉTHENCOURT, p. 43.

([5]) « La flotte mouilla à la Grande-Canarie, puis à l'île Gomère, avant d'aller à l'île de Fer. On partit de l'île de Fer le 13 octobre. » (Chanca.)

([6]) La traversée depuis les Canaries fut heureuse, « excepté, dit Chanca, la veille de Saint-Simon, qu'il nous survint un accident qui nous mit en grand danger. »

« Le 3 novembre, le dimanche après la Toussaint, au lever du soleil, un pilote du vaisseau amiral s'écria : *Bonne nouvelle! voici la terre!* » Les pilotes comptaient qu'on avait fait 1100 lieues depuis Cadix.

Ce dimanche, en effet, on aperçut devant les navires une île couverte de montagnes, c'était la Dominique; et bientôt, à droite, une autre, unie, mais très-boisée, c'était *Marigalante* (Marie-Galande).

Le même jour on vit quatre autres îles.

Il semble que, dans sa description, Pierre Martyr confond la Dominique et Marie-Galande.

La première nuit, une partie de la flotte mouilla dans un port de la Dominique, l'autre dans un port de Marie-Galande.

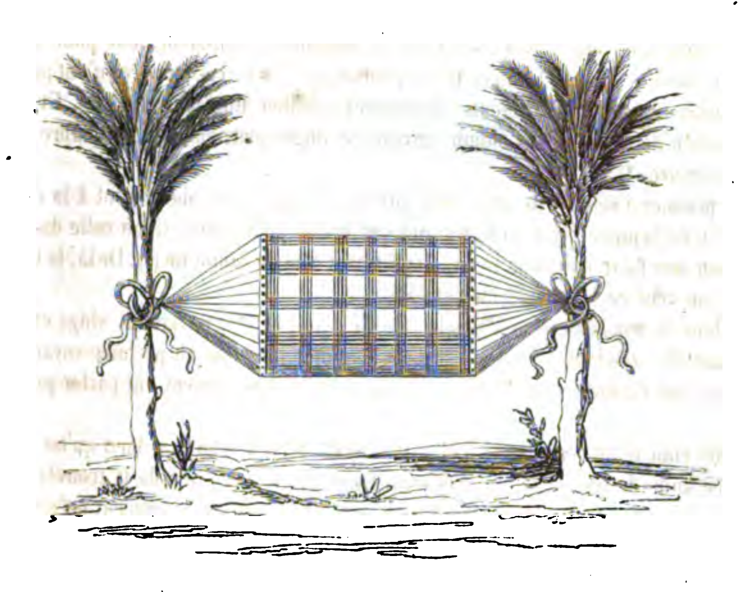
([7]) Quelques Espagnols ayant voulu goûter un de ces fruits (peut-être celui du mancenilier), éprouvèrent des douleurs si vives qu'ils semblaient pris de rage, dit Chanca; leurs figures enflaient.

([8]) Voy. p. 109.

([9]) Le vaisseau que montait l'amiral avait pour nom *Marigalante*.

([10]) Les Canaries.

très-sûre contre la pluie. Et par dedans ils tendent de travers des cordes de coton ou de racines torses semblables à sparte, auxquelles aussi pendent lits et loudiers de coton.



Lits ou Hamacs des Indiens (¹). — D'après Oviedo.

Ce pays de sa nature produit le coton, et ainsi ils usent de ces lits de coton; et quand ils se veulent jouer et récréer, ils viennent tous sur cette place environnée de maisons qu'ils appellent *boios*. Sur cette grande place, les Espagnols virent deux rudes simulacres soutenus de deux grands serpents; lesquels cuidaient que ils les adorassent; mais depuis on apprit que non, et que ces serpents étaient mis là seulement pour beauté. Et s'ils adorent autre chose que le Dieu du ciel, on ne sait, parce qu'ils ont des simulacres faits de coton à la semblance des fantômes qu'on dit apparaître de nuit.

Et quand ces gens virent les nôtres venir, soudainement tant hommes que femmes abandonnèrent leurs maisons et s'enfuirent. Alors environ trente des autres Indiens qu'ils avaient pris ou pour manger ou pour servage, vinrent se réfugier près des nôtres. Dans les maisons on vit toutes manières de ustensiles de terre, comme pots, écuelles, chaudrons, non point trop dissemblables des nôtres, et dans les cuisines des chairs d'hommes bouillies avec chairs de papegaux (²) et d'oisons. Quelques-unes étaient préparées en broche pour rôtir. Et en cherchant le profond desdites maisons, on trouva partout des os de jambes et des bras humains soigneusement gardés pour faire les pointes de leurs flèches ou sagettes, parce qu'ils n'ont point de fer; et ils jettent tous les autres os quand on mange lesdites chairs.

On trouva pendue à une poutre la tête d'un jeune homme nouvellement tranchée, encore moite de sang. Puis, en cherchant diligemment par toute cette île, on trouva, outre le grand fleuve, sept autres fleuves. Et on appella cette île Guadelouppe, pour la semblance de la montagne de Guadelouppe (³); les habitants l'appellent Carucueria (⁴), et c'est la première habitation des Canibales (en venant d'Europe).

(¹) De semblables hamacs étaient en usage dans toutes les îles.

(²) Perroquets.

(³) Notre-Dame de la Guadeloupe, dans l'Estramadure.

(⁴) « On arriva à la Guadeloupe du côté d'une grande montagne qui semblait vouloir s'élever jusqu'au ciel, et au milieu de laquelle était un pic plus haut que tout le reste de la montagne, et duquel coulaient des sources d'eaux vives de divers côtés. A la distance de trois lieues, ces sources ressemblaient à un jet d'eau qui se précipitait de si haut qu'il semblait tomber du ciel, et qui paraissait aussi gros qu'un bœuf. » (Chanca.)

Il y avait trois îles (des Caraïbes) : l'une nommée *Turuguiera* (la Guadeloupe); l'autre, que nous vîmes la première, appelée *Ceyre* (Marie-Galande?), et la troisième *Ayay* (Sainte-Croix).

Les Caraïbes se distinguaient de leurs prisonniers en ce qu'ils portaient à chaque jambe deux anneaux tissus de coton, l'un au genou, l'autre près de la cheville, et ces anneaux, étant très-serrés, leur faisaient d'énormes mollets.

Nos gens emportèrent de cette île sept papegaux plus grands que faisans et dissemblables aux autres, car ils ont le ventre et le dos colorés de pourpre, les ailes de diverses couleurs, plumes jaunes mêlées



Volcan de la Guadeloupe ; éruption d'eau.

~ , voie de Taujas ; — ~~ , piton Dolomieu ; — ~~ , le grand pic.

avec pourpre, plumes sur le col et épaules pendantes comme les chapons à nous. Et sont les papegaux aussi abondants à eux en leurs bois, comme à nous les passereaux, étourneaux et autres semblables oiseaux. Ils les nourrissent et puis les mangent.

Les nôtres donnèrent différentes choses aux femmes captives, lesquelles, comme à refuge, étaient venues à eux, afin qu'elles allassent où elles savaient que les Caraïbes étaient cachés, et qu'elles fissent effort pour les amener, en leur faisant espérer d'autres dons. Ces femmes donc partirent, et pendant la nuit elles demeurèrent avec les Caraïbes, et le lendemain matin elles en ramenèrent plusieurs, sur espérance de dons; mais ces hommes, quand eurent vu les nôtres, tous émus de terreur ou de conscience de leurs méfaits, regardant l'un l'autre soudainement, s'assemblèrent, et très-légèrement, comme une volée d'oiseaux, s'enfuirent aux vallées des bois. Les nôtres donc, n'ayant point réussi à prendre des Canibales, se retirèrent aux navires et brisèrent les canots des Indiens, puis partirent de l'île de Guadelouppe, environ le huitième de novembre (¹), pour aller visiter leurs compagnons, qu'ils avaient délaissés en l'île Espagnole, l'année de devant, passant plusieurs autres îles à dextre et à senestre.

Et, du côté du septentrion, ils en virent une grande, que ceux qui avaient été délivrés des Canibales leur dirent être l'île appelée Madanino, habitée seulement de femmes (²). Elles ont grandes fosses de

(¹) « On partit de la Guadeloupe le 10 novembre, un dimanche. » (Navarette.)

(²) Voy. la relation du premier voyage, mercredi 16 janvier.

terre où elles se cachent, si l'on vient à entrer dans l'île, et si on les poursuit, elles se défendent avec leurs sagettes, desquelles sont très-industrieuses et certaines.

Mais le vent soufflant d'aquilon empêcha les navires d'aller à ladite île. Et environ dix lieues devant Madanino, est une autre île nommée Vecte par les habitants; elle est abondante en peuple et en tous biens nécessaires à vivre, et les navires passèrent auprès. Et comme elle est environnée de hautes montagnes, on l'appela l'île de Mont-Serrat ([1]). On comprit par les signes et les paroles de ces Indiens à bord que les Canibales vont bien jusqu'à 250 lieues pour chasser les hommes et les manger.

Le jour ensuivant, on vit une île ronde, que l'amiral appela l'île Sainte-Marie Rotonde; puis, le jour suivant, on en vit semblablement une autre, qu'il appela l'île de Saint-Martin; et après, une autre tendant de orient en occident. Les Indiens assurent que ces îles étaient fort belles et fertiles ([2]). La dernière est la plus grande; elle est nommée des habitants Ayay, et elle fut appelée par Colomb l'île de Sainte-Croix; là on jeta l'ancre pour prendre eau.

L'amiral commanda que trente hommes de son navire descendissent en terre pour explorer l'île; et ces hommes étant descendus à la rive trouvèrent quatre chiens et autant d'hommes jeunes et femmes au rivage, venant au-devant d'eux, tendant les bras comme suppliants et demandant aide et délivrance de la gent cruelle. Les Canibales, voyant cela, tout ainsi que dans l'île de Guadelouppe, fuyant, se retirèrent tous aux forêts. Et nos gens demeurèrent deux jours en l'île pour la visiter.

Pendant ce temps, ceux qui étaient demeurés au navire virent venir de loin un canot, ayant huit hommes et autant de femmes; nos gens leur firent signe; mais eux approchant, tant hommes que femmes, commencèrent à transpercer très-légèrement et très-cruellement de leurs sagettes les nôtres avant qu'ils eussent eu le loisir de se couvrir de leurs boucliers, en telle manière qu'un Espagnol fut tué d'un trait d'une femme, et celle même d'une autre sagette en transperça un autre ([3]).

Ces sauvages avaient des sagettes envenimées, contenant le venin au fer; parmi eux était une femme à laquelle obéissaient tous les autres et s'inclinaient devant elle. Et c'était, comme on pouvait apercevoir par conjecture, une reine, ayant un fils de cruel regard, robuste, de face de lion, qui la suivait.

Les nôtres donc, estimant qu'il valait mieux combattre main à main, que d'attendre plus grands maux en bâtaillant ainsi de loin, avancèrent tellement leur navire à force d'avirons, et par si grande violence le firent courir, que la queue d'icelui, de roideur qu'il allait, enfondra le canot des autres au fond.

Mais ces Indiens, très-bons nageurs, sans se mouvoir plus lentement ni plus fort, ne cessèrent de jeter force sagettes contre les nôtres, tant hommes que femmes. Et ils firent tant qu'ils parvinrent, en nageant, à une roche couverte d'eau, sur laquelle ils montèrent et bataillèrent encore virilement. Néanmoins ils furent finalement pris et l'un d'eux fut occis, et le fils de la reine percé en deux endroits; et furent emmenés en le navire de l'amiral, où ils ne montrèrent pas moins de férocité ni d'atrocité de face que si c'eussent été lions de Libye, quand ils se sentent pris dans des filets. Et ils étaient tels que nul ne les eût pu bonnement regarder sans que d'horreur le cœur et les entrailles ne lui eussent tressailli, tant leur regard était hideux, terrible et infernal.

Et ainsi naviguèrent nos gens de plus en plus, environ loin cent cinquante lieues, tant que ils entrèrent dans une grande mer pleine de innumérables îles, merveilleusement différentes l'une de l'autre. Les unes étaient pleines d'arbres, les autres pleines d'herbes plaisantes, les autres sèches, stériles et pierreuses; quelques-unes avaient des montagnes très-hautes et rochers de pierre, les unes de couleur de pourpre, les autres de violet et les autres très-blanches. Aussi estimait-on qu'elles étaient pleines de métaux et pierres précieuses. Mais, à cause de la mer tumultueuse et par crainte de briser leurs navires auxdits rochers, les Espagnols les laissèrent pour une autre fois, poursuivant toujours leur chemin, et ils appelèrent cette assemblée d'îles *Archipelagus* ([4]).

Eux partis de là, environ mi-chemin trouvèrent une autre île, laquelle ils appelèrent île Saint-Jean,

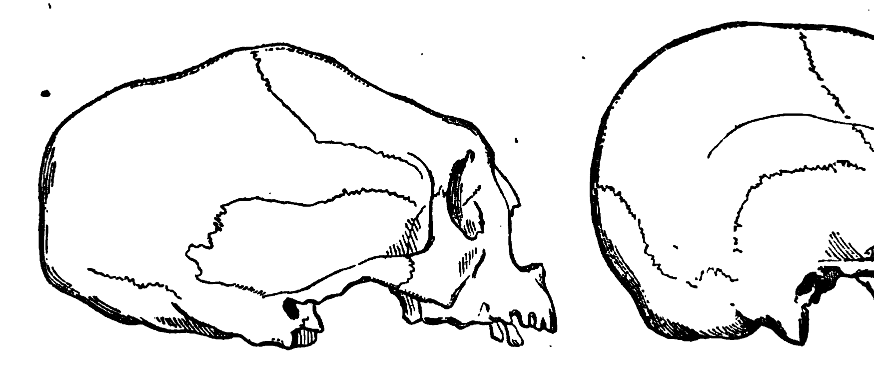
([1]) L'île de Monserra.

([2]) Entre autres *Santa-Maria la Antigua.*

([3]) D'après Navarette, ce serait à l'île Saint-Martin qu'on se serait arrêté, et que se serait passée cette scène.

([4]) Colomb appela cet archipel les *Onze mille Vierges*, et donna à la plus grande le nom de *Sainte-Ursule.*

dont ceux qu'ils avaient délivrés des Canibales se disaient être (1). Elle est labourée et peuplée, ayant force bois et forêts, et bons ports et entrées. Cette île est très-infestée des Canibales, avec lesquels



Crâne d'un Caraïbe adulte de l'île Saint-Vincent. — D'après Gall (2). Crâne d'Européen.

toujours ont perpétuelles haines. Ces peuples n'ont nuls navires pour passer aux terres des Canibales; et quand les Canibales les viennent assaillir, souventefois l'issue de la bataille est incertaine; et s'il advient qu'ils soient victorieux, ils rendent aux Canibales autant pour autant : ils les mettent par pièces, les rôtissent, et furieusement les déchirent aux dents, et les dévorent.

On entendait toutes ces choses par le moyen des interprètes indiens, lesquels la première fois on avait emmenés en Espagne. Quelques gens de l'équipage, pour faire provision d'eau, descendirent en terre, et trouvèrent douze maisons vulgaires, sans habitants, entre lesquelles était une très-grande et belle, et ils ne savaient si en ce temps les habitants s'étaient retirés aux montagnes, pour la chaleur, ou pour la crainte des Canibales.

Toute cette île n'a qu'un roi, auquel obéissent tous les habitants en merveilleuse révérence.

Les nôtres ensuite partant, firent environ 50 lieues, suivant la côte méridionale de cette île. Et cette nuit deux femmes et un adolescent, de ceux qu'ils avaient délivrés des Canibales, saillirent en la mer, et, en nageant, se retirèrent en leur île.

Toutefois nos gens, retenant les autres, vinrent en l'île Espagnole (3), que moult désiraient. Cette île est distante de la première île des Canibales environ 50 lieues.

Au commencement de l'Espagnole il y a une région appelée Xamana (4), où on avait pris, au premier voyage, dix hommes indiens, desquels seulement trois vivaient, et les autres sept étaient morts pour l'air et mutation des viandes. Et de ces trois, l'amiral en fit délier un pour envoyer devant, quand ils vinrent à la côte de Xamana. Et cependant les deux autres de nuit se jetèrent en l'eau, et, nageant,

(1) L'île Saint-Jean-Baptiste, suivant le nom que lui donna Colomb. C'est Porto-Rico. Les indigènes l'appelaient *Buriquen*, dit Chanca. La flotte resta deux jours dans un des ports de cette île, au golfe *Mayaguës*.

(2) Voy. l'*Anatomie et Physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier*, etc., par F.-J. Gall; Paris, 1819. Les Caraïbes aplatissaient le front et l'occiput de leurs enfants nouveau-nés.

« La taille des hommes (Canibales) est pour l'ordinaire au-dessus de la médiocre; ils sont tous bien faits et bien proportionnés; les traits du visage sont assez agréables; il n'y a que le front qui paraît un peu extraordinaire, parce qu'il est fort plat et comme enfoncé. Ils ont tous les yeux noirs et assez petits.

» Les femmes sont plus petites que les hommes, assez bien faites et grasses; elles ont les yeux et les cheveux noirs, le tour du visage rond, la bouche petite, les dents fort blanches, l'air plus gai, plus ouvert et plus riant que les hommes; avec tout cela elles sont fort réservées et fort modestes. Elles sont rocouiées ou peintes de rouge, comme les hommes, mais simplement, et sans moustaches ni lignes noires. Leurs cheveux sont attachés derrière la tête avec un cordon de coton; leur nudité est couverte d'un morceau de toile de coton ouvragé et brodé avec de petits grains de rassade de différentes couleurs, garni par le bas d'une frange de rassade d'environ trois pouces de hauteur. » (Labat, *Nouveau voyage aux îles d'Amérique*, t. II, p. 74.)

(3) Entre l'île Saint-Jean et l'Espagnole (Saint-Domingue) on rencontre une petite île, la *Mona y Monito*.

(4) « Comme cette île est grande, elle est divisée en provinces qui portent des noms différents. On appelle cette partie où nous arrivâmes en premier lieu *Hayti*; la province qui la touche s'appelle *Xamana*, et l'autre *Bohio*. » (Chanca.)

s'enfuirent. L'amiral ne s'en chagrina guères, estimant avoir assez d'interprètes de ceux qu'il avait laissés en l'île, et qu'il espérait y retrouver ([1])!

Les Espagnols, ayant avancé plus avant, virent un canot long de plusieurs rames venir au-devant d'eux, en lequel était le frère du roi Guaccanarel ([2]), auquel l'amiral, par grand accord et amitié, avait recommandé ses hommes.

Cet Indien, arrivé à nous, présenta deux images d'or pour don à l'amiral, au nom de son frère, et lui annonça en son langage la mort de ses gens qu'il avait là laissés. Mais pource qu'ils n'avaient interprètes, nos gens ne l'entendirent point.

Mais quand ils vinrent au château fait de bois, et maisons, fossés et murailles, lesquelles on avait faites, ils trouvèrent tout mis en cendres, et n'y avait plus pas un ([3]); laquelle chose troubla fort l'amiral et ses compagnons, estimant toutefois quelqu'un des siens encore vivre.

Lors déchargèrent toute leur artillerie ensemble comme un grand tonnerre, afin que aucun de leurs compatriotes, si d'adventure, craignant le péril des habitants, fussent cachés en quelque bois ou tanières de bêtes, entendissent leur venue. Mais ce fut fait pour néant, car n'y avait plus pas un en vie ([4]).

Ensuite l'amiral envoya des messagers devers le roi Guaccanarel, lesquels, tant qu'ils purent concevoir, rapportèrent qu'il y avait plusieurs rois plus grands que ledit Guaccanarel, et de plus grande puissance qu'il n'était. Deux de ces rois principalement ([5]), émus de la renommée de nouvelle gent, avaient assemblé grande multitude, selon leur manière de faire, et avaient tué tous les nôtres vaincus en bataille, et avaient brûlé leur fort et leurs maisons, en somme tous leurs ustensiles de ménage. Le roi Guaccanarel avait été en cette bataille grièvement navré d'une sagette, pource qu'il voulait aider aux nôtres, montrant encore sa jambe blessée, laquelle était liée d'une bande de coton; et pour ce n'avait pu aller à l'amiral, laquelle chose il désirait fort.

Mais on supposa qu'il était faux qu'il y eût plusieurs rois et plus puissants que Guaccanarel en l'île Espagnole.

Et certes les habitants de ladite île Espagnole seraient heureux s'ils étaient instruits en la religion de Christ ([6]); car ils vivent sans poids, sans mesure, sans mortifère pécune, sans lois, sans juges, sans calomniateurs, sans livres, contents de la loi de nature, et sans avoir soin du temps à venir.

Toutefois cette gent est touchée d'ambition de dominer, et c'est pourquoi ils ont guerre les uns contre les autres.

Or, pour retourner à notre propos, celui qui avait été envoyé au roi récita que, la bande ôtée, il n'avait vu ni plaie, ni cicatrice de plaie à la jambe; mais qu'il trouva ledit roi feignant le malade, gisant au lit en sa chambre, où étaient sept lits entour de sa couche ([7]); ce qui lui fit soupçonner que les nôtres avaient été occis par son conseil.

Toutefois l'ambassadeur dissimula la chose, et fit pacte avec le roi que, le lendemain, il viendrait visiter l'amiral aux navires.

Guaccanarel vint donc aux navires ainsi qu'il avait promis, et salua les nôtres, et aux principaux donna dons. Puis après il jeta son œil sur les femmes délivrées des Canibales, et principalement sur une, laquelle les nôtres appelaient Catherine. Et, avec les yeux riants, parla à elle doucement; puis civilement et courtoisement il prit congé de l'amiral, après avoir vu par admiration les chevaux et autres choses qu'il n'était pas accoutumé de voir.

Quelques-uns des nôtres donnèrent conseil à l'amiral de retenir ledit Guaccanarel afin de le punir si, par son conseil, les nôtres eussent été occis. Mais l'amiral ne fut pas d'avis d'irriter les cœurs des habitants de l'île. Le jour ensuivant son frère vint aux navires, lequel, au nom de Guaccanarel ou en son

([1]) L'amiral aborda à l'île Espagnole le vendredi 22 novembre.
([2]) Guacamari, Guacanagari. (Voy. p. 126 et suiv.)
([3]) Voy. sur cette forteresse, p. 128.
([4]) L'amiral arriva le mercredi 27 novembre, pendant la nuit, à l'entrée du port de la Nativité.
([5]) Guacanagari nommait ces deux chefs Conabo et Mayreni.
([6]) Il faudrait ajouter, pour compléter le sens : « C'est la seule chose qui manque à leur bonheur, car ils vivent, etc. »
([7]) Voy. le hamac, p. 143.

nom, trouva manière de séduire les femmes captives. Car la nuit séquente Catherine, subornée par les promesses des frères du roi, pour avoir liberté pour soi et pour les sept autres femmes, si elle pouvait, se confiant en la force de leurs bras, se jetèrent en la mer, et passèrent trois milliaires, nageant environ trois milles, la mer étant assez inquiétée et tumultueuse.

Les nôtres, avec les plus légers navires les ensuivirent, se dirigeant d'après la même lumière qui les conduisait étant au rivage, et ils en atteignirent trois; mais ils pensèrent que Catherine et les quatre autres étaient parvenues à Guaccanarel. Car quand le jour fut venu, les messagers envoyés par l'amiral trouvèrent que Guaccanarel avec les femmes avaient fui et que tous les ustensiles avaient été enlevés, ce qui leur augmenta la suspicion que Guaccanarel avait été consentant de la mort de leurs compagnons.

Alors Melchior (¹), qui avait été envoyé premier ambassadeur, prit trois cents hommes et les mena avec lui pour les chercher. Ils vinrent d'aventure ès bouches d'un grand fleuve, ayant beau port, assez grand pour entrer de front trois navires de charge, en sûreté de vents, ayant couteaux d'un côté et d'autre, et appelèrent ce port le port Royal (²). Au milieu duquel il y a un promontoire plein d'arbres, de papegaux et d'autres plusieurs beaux oiseaux chantant à plaisir et nidifiant.

Et quand les nôtres cherchaient la terre entre ces deux fleuves, ils voient une maison haute de loin, à laquelle ils vont, ayant suspicion que Guaccanarel était là retiré. Et en allant, un homme leur vint au-devant, ayant le front renfroncé et les sourcils élevés, et accompagné de cent hommes tout armés de arcs, sagettes et pieux aiguisés, comme menaçant et se disant *tainos*, c'est-à-dire nobles, et non Canibales.

Et dès que les nôtres leur eurent donné signe de paix, ils ôtèrent incontinent les armes et leur férocité; et quand chacun eut pris une sonnette de laiton, tantôt firent si ferme alliance et amitié avec eux, que présentement ils descendirent de leurs hauts rochers en leurs naves par le fleuve, apportant dons pour donner aux nôtres.

La maison dont nous avons parlé est ronde et de figure sphérique, et ils trouvèrent, en la mesurant de circonférence à circonférence, qu'elle avait 32 grands pas de diamètre, environnée d'autres populaires maisons, et qu'elle était voûtée de voûtes faites de roseaux de diverses couleurs entrelacés par artifice admirable.

Ces gens, interrogés sur Guaccanarel, dirent que cette région n'était pas à lui, mais au seigneur qui commandait en ce lieu, et qu'ils avaient bien entendu que Guaccanarel, de la plaine près des rivages, s'était retiré aux montagnes. Et ainsi fait accord d'amitié avec eux, nos gens retournèrent aux autres navires, et là racontèrent à l'amiral ce qu'ils avaient trouvé.

Adonc l'amiral envoya autres centeniers pour explorer encore cette île en divers lieux, sous la conduite d'Hoiedan (³) et Corvalan, deux nobles jeunes hommes et vaillants, dont chacun avait sa centurie, c'est-à-dire cent hommes pour soi (⁴).

Eux partis de là, l'un trouva quatre fleuves descendant des montagnes et portant or en leurs arènes, et l'autre, d'une autre part, trois; tellement que, eux présents, les paysans du lieu qui les accompagnaient cueillaient l'or auxdits fleuves en cette manière. Premièrement ils faisaient une fosse dedans le sable et arène dudit fleuve, profonde jusqu'au coude, et du bas de la fosse, de la main senestre apportaient or mêlé avec sable; après, industrieusement la purgeaient de la main dextre, et, tout purgés, mettaient les grains aux mains des nôtres.

Et Colomb même en a apporté un roc rude (⁵), en la semblance d'une pierre, pesant 9 onces, trouvé par Hoiedan. Contents donc de ces signes, ils retournèrent à l'amiral et lui contèrent ce qu'ils avaient trouvé. Aussi était bruit qu'il y avait un roi des montagnes dont descend l'or ès fleuves, lequel appellent les habitants *Caunaboa*, c'est-à-dire seigneur de la maison d'or; car ce mot *boa* signifie maison, et *cauni*

(¹) Melchior Maldonado, un des capitaines.

(²) Le port *del Fin* ou *Bahiaja*, suivant Navarette.

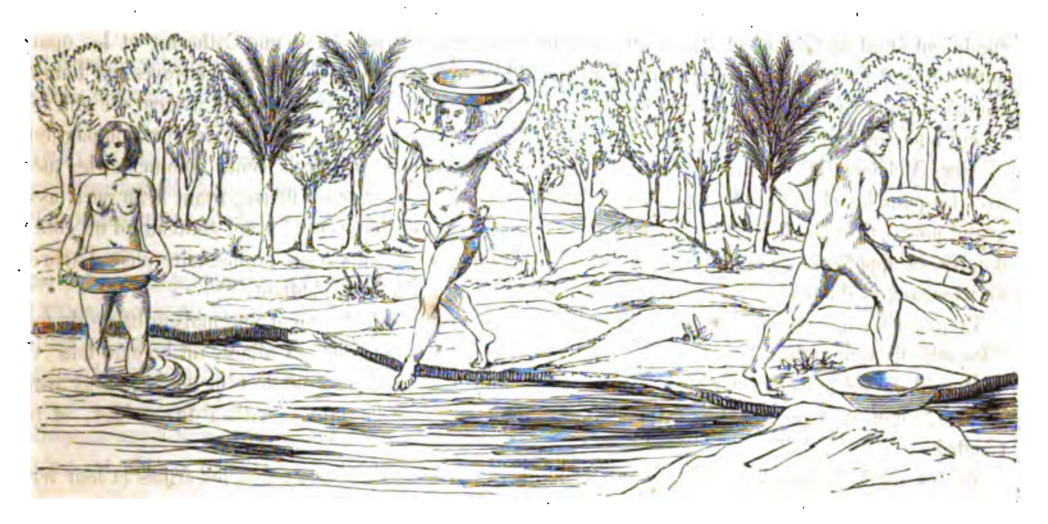
(³) Alonzo de Ojeda était un cavalier noble et intrépide, qui fut lui-même plus tard chef d'une expédition indépendante et hostile à Colomb. Washington Irving raconte à son sujet une anecdote amusante (*Histoire de Christophe Colomb*, liv. V, chap. IX).

(⁴) Ce départ pour les mines de Cibao eut lieu dans le mois de janvier 1494.

(⁵) Une pépite.

or, et *cacic* roi. Et en nulles autres eaux se trouvent poissons meilleurs, ni plus savoureux, ni moins nuisants que en ces fleuves; et ils disent toutes les eaux de ces fleuves être très-salubres.

La condition de cette île est que au mois de décembre les oiseaux font leurs nids et petits, et il y fait assez chaud. Le chariot du pôle se cache tout sous le pôle arctique en cette région-là. L'amiral Colomb



Laveurs d'or dans l'île Espagnole (Saint-Domingue). — D'après Oviedo (¹).

cherchant lieu pour édifier une cité, en élut un élevé (²), près d'un port, auquel, en peu de jours éleva aucunes maisons et un oratoire auquel, le jour de l'Épiphanie, treize prêtres firent la fête de l'apparition de Notre-Seigneur, démontrée aux sages d'Orient, et en une partie du monde tant étrange et hors de religion firent solennité et service de Dieu.

Puis après il se disposa d'envoyer des nouvelles au roi et à la reine, selon le temps de la promesse (³). Et furent envoyés aux apothicaires et vendeurs d'épiceries toutes manières de grains de ce pays, où étaient comme écorces et moelles d'arbres ressemblant à cinnamome; pourquoi on put connaître quels fruits et semences porte cette région.

Car les grains, écorce, moelle et petites bêtes qui en tombent, touchés à la lèvre, sont très-chauds; ils semblent âpres et amers, tellement que si on les tient longuement en la bouche, ils poignent la langue âprement; mais tantôt après, si on boit de l'eau, cette âpreté est ôtée.

Ils envoyèrent aussi des grains de froment, blancs et noirs, de quoi les Indiens font le pain, ensemble, du bois qu'ils appellent aloés, lequel quand on le coupe rend une fort bonne odeur, avec plusieurs autres telles choses, lesquelles présentement sont passées sous silence pour plus de briéveté.

L'île Espagnole (que l'amiral estimait être l'île d'Ophir, de laquelle est parlé au tiers livre des Rois) s'étend en largeur 5 degrés; car en aucune autre part la latitude et élévation du pôle arctique n'est de 22 degrés, et au côté de septentrion de 27 degrés. Sa longueur du côté d'orient à celui de l'occident est de 780 milliaires, qui sont lieues d'Espagne, 4 milliaires pour lieue, 195, et de France 190; mais de la longitude jusques aux Gades, ils ne sont pas encore certains (⁴).

(¹) « En plusieurs endroits de cette île Espagnole l'on trouve de l'or, tant aux montagnes qu'aux fleuves, comme en celui de Cibao, en celui du Cotuy, et aux vieilles ruines et autre part... » (*Histoire naturelle des Indes*, liv. VI.) — Oviedo donne ensuite une description étendue de la manière d'extraire et de laver l'or.

(²) On éleva, dit Chanca, sur le rivage d'une des rivières (près d'un excellent port, à 10 lieues à l'est de Monte-Cristi), une ville nommée *Marta* (Isabelle).

(³) Douze bâtiments partirent du port de la Nativité, le 2 février 1494, pour porter ces nouvelles au roi et à la reine d'Espagne.

(⁴) Saint-Domingue ou Haïti est située au sud-est de Cuba, et à l'est de la Jamaïque, par 16° 45′, 20° latitude nord, et 70° 45′, 76° 53′ longitude ouest. Sa longueur est de 660 kilomètres, et sa largeur de 260.

La forme de l'île est en la façon d'une feuille de châtaignier. Et l'amiral propose de fonder une maison sur le coupeau d'une montagne étant vers le côté de septentrion, pource qu'en ce lieu est adjointe une montagne éminente, très-convenable à tirer pierres pour édifier et avoir la chaux.

Et au pied de la montagne est terre plaine, qui s'étend en grand espace, en aucune part, ayant 60 milles de longueur, et de largeur 12 milles, en aucune part plus ou moins; au plus large elle en a 20, et au plus étroit 7.

Et par cette plaine passent plusieurs fleuves salubres, dont le plus grand est navigable, tombant à demi-stade du port, auquel la cité est jointe. Et en cestui port, en la vallée d'icelui est si grande uberté et aménité de toutes choses, qu'à peine le saurait-on dire.

En la rive de ce fleuve on peut clore jardins propres à semer toutes manières de poirées, de raves, laitues, choux, bourraches et autres choses semblables. Et du jour qu'ils ont semé, ils le recueillent mûr coutumièrement le seizième jour; et les melons, courges, pompons et semblables, au trentième jour, et disent que jamais ils n'en mangèrent de meilleurs.

Et ces jardinages en tout temps sont frais; les racines de canne de sucre dedans quinze jours ont jeté cannes d'une coudre de haut, mais le jus ne s'épaissit point. Et du sarment de vigne planté on mange grappes très-saines le second an: Outre, un rustique des champs sema un petit de blé au commencement de février, et apporta une poignée d'épis au commencement d'avril, qui leur fut chose de grande admiration. Brief, en cette île, toutes semences et fruits fructifient deux fois l'an.

Pendant ce temps, l'amiral envoya encore trente hommes pour visiter une région qui s'appelle Cipangi ([1]). Cette région est montueuse, pleine de rochers au dos du milieu de l'île, en laquelle les habitants montraient par signes avoir abondance d'or.

Et les messagers retournés contaient merveilles des richesses d'icelle. De ces montagnes descendent quatre grands fleuves, lesquels, par un merveilleux art de nature, divisent quasi toute l'île en quatre parties égales. L'un, appelé des habitants *Junna*, va tout droit à l'occident; l'autre, appelé *Attibunic*, va à l'opposite; le tiers, dit *Jachen*, va vers le septentrion; et le quart, *Naiba*, va au midi.

Après que l'amiral eut ouï ces nouvelles, que la cité était jà fossoyée, et ayant boulevards assez pour la défense des siens en son absence, il prit au mois de mars, avec les hommes à cheval, environ cinq cents hommes de pied, pour aller en personne à la dessusdite région portant or.

Tendant droit vers le midi, il passa un fleuve et la plaine, puis encore passa la montagne, et vint à l'autre plaine. Et alors descendit en une vallée par laquelle passe un fleuve plus grand que le premier, et là fit passer toute son armée. Laquelle vallée surmontée, qui n'était pas moindre que la première, il descendit encore en une autre vallée qui est le commencement de Cipangi, par laquelle tant fleuves que vaisseaux descendent de toutes parts des coteaux aux arènes, esquels tous se trouve or à foison.

Et l'amiral, entré en région portant or, proposa de faire une tour sur un haut coteau de la rive d'un grand fleuve, pour connaître sûrement peu à peu les secrets de dedans la région. Et celle faite, appelèrent la tour de Saint-Thomas. Et quand il édifiait ladite tour, les habitants, de jour en jour, venaient à lui, désirant avoir sonnettes et autres telles choses des nôtres.

Et l'amiral ordonna de donner ce qu'ils demanderaient, mais qu'ils apportassent de l'or. Et iceux, à ces promesses, couraient tantôt à la prochaine rivière et en petit de temps retournaient les mains chargées d'or.

Lors un ancien des habitants vint et apporta deux rocs d'or, dont chacun était de la pesanteur d'une once, pour lesquels il demanda seulement une sonnette. Lequel, quand il vit les nôtres s'émerveiller de la grandeur des rocs, lui-même s'émerveilla de cela, comme disant que c'était petite chose. Il prend en sa main quatre pierres, desquelles la plus grosse était plus grosse qu'une grosse pomme d'or rouge, et la plus petite plus grosse qu'une grosse noix, leur donnant signe qu'il y avait des cailloux d'or aussi gros que la plus grosse de ces pierres en la terre de sa naissance, environ à demi-journée de là, et que n'était point grand soin et cure à ses circonvoisins de cueillir l'or. Car ils n'estiment pas beaucoup l'or en soi, mais l'estiment d'autant qu'il a de beauté d'artifice, et d'autant qu'il vient à plaisir à un chacun.

Outre ce vieil homme, plusieurs autres Indiens vinrent apportant rocs d'or de 10 et 12 drachmes;

([1]) Cibao.

et ils affirmaient qu'autrefois on avait trouvé au lieu d'où ils l'avaient apportée une pierre d'or, grosse comme la tête d'un enfant, laquelle ils montraient.

Et l'amiral, demeurant là aucuns jours, envoya Luxan, un bon gentilhomme [1], avec quelques hommes armés pour explorer une partie de la région, lequel, retourné, raconta choses plus grandes lui avoir été dites par les habitants, mais n'apporta rien, pource que de ce n'avait eu commandement de l'amiral.

Les habitants ont aromates ou épiceries dissemblables de ceux dont nous usons, et ils en ont des forêts pleines, où chacun en cueille tant qu'il lui plaît, comme de l'or, pour faire des échanges avec les habitants d'autres îles qui leur donnent plats, siéges et choses semblables, lesquelles sont artificiellement faites d'un bois noir qui ne croît point en l'île Isabelle.

Luxan retourné, environ mi-mars, récita avoir trouvé grappes mûres de vignes sauvages de très-bonne saveur; mais les insulaires ne font pas compte d'icelles. Cette région est pierreuse, appelée pour ce *Cipangi*, car *cipan* signifie pierre, et toutefois portant arbres et pierres.

Et il disait que quand on coupe l'herbe aux montagnes, en quatre jours elle recroît plus haut que chez nous le blé; et qu'en ces lieux sont souvent pluies, et de là viennent ruisseaux fort abondants en sables, auxquels partout se trouve or mêlé, attiré par ces torrents des montagnes.

La gent de ce pays est oiseuse, car souvent pendant l'hiver ils tremblent de froid dans les montagnes, et cependant ils ne prennent aucune peine pour se faire des vêtements, quoique leurs forêts soient pleines d'arbres faisant le coton; mais aux vallées et lieux champêtres de ce pays ils n'ont point froid.

Au commencement d'avril l'amiral partit de Cipangi, après qu'il eut cherché ces choses diligemment, pour retourner à sa cité commencée, à laquelle donna le nom Isabella. Il y laissa pour gubernateurs son frère et un sieur Marguerit [2], ancien familier du roi, ayant souvenance du commandement du roi.

Adonc il se prépara d'aller découvrir la terre, qu'ils réputaient être terre ferme et continente, distante environ 62 lieues, afin que ces terres ne fussent premièrement subjuguées par quelque autre, le roi de Portugal prétendant qu'il lui appartenait de découvrir en lieux latents et inconnus [3].

Donc l'amiral, en un angle extrême de l'Espagnole, regardait la terre que voulait chercher, laquelle les habitants appellent Cuba [4]. Et en regardant aperçut un port très-apte à l'extrémité, regardant l'Espagnole, lequel appela le port de Saint-Michel, duquel Cuba est distante environ 20 lieues.

De là transfretta vers la terre, et, atteignant la côte méridionale, va devers l'occident; et tant plus allait devant, plus trouvait les rivages tendus vers la mer en se courbant vers le midi. Et aux côtés de Cuba, au midi, ils trouvèrent une autre île, laquelle les habitants appellent Jamaïque, plus grande que n'est l'île de Sicile, ayant seulement un mont, lequel de toutes parts, commençant de la mer, s'élève petit à petit jusques au milieu de l'île, montant et descendant si lentement que à peine se sent-on monter ou descendre. En la rive au dedans il est très-fertile et bien peuplé, ayant les habitants plus ingénieux et adonnés aux arts mécaniques, et plus vaillants batailleurs que les autres insulaires. Car l'amiral voulant prendre terre en plusieurs lieux, ils vinrent au-devant, toujours en armes, empêchant la descente; mais finalement ils furent vaincus et demandèrent à avoir amitié avec l'amiral, laquelle octroyée, procéda devers l'occident, ayant vents à gré, l'espace de soixante-deux jours, estimant être bien parvenus où les cosmographes placent Chersonesus, la région d'or de notre Orient.

Et en ce chemin, il entra en mers courantes impétueusement comme torrents et en lieux pleins de gués engloutissants et passages très-étroits à cause de la multitude des îles adjacentes. Toutefois, méprisant tous ces périls, il résolut d'aller encore avant jusqu'à ce qu'il connût si Cuba était terre ferme ou île.

Et il navigua toujours le long des rivages vers l'occident, tant qu'il acheva bien 222 lieues de chemin, et il imposa des noms à sept cents îles qu'il laissa sur sa gauche.

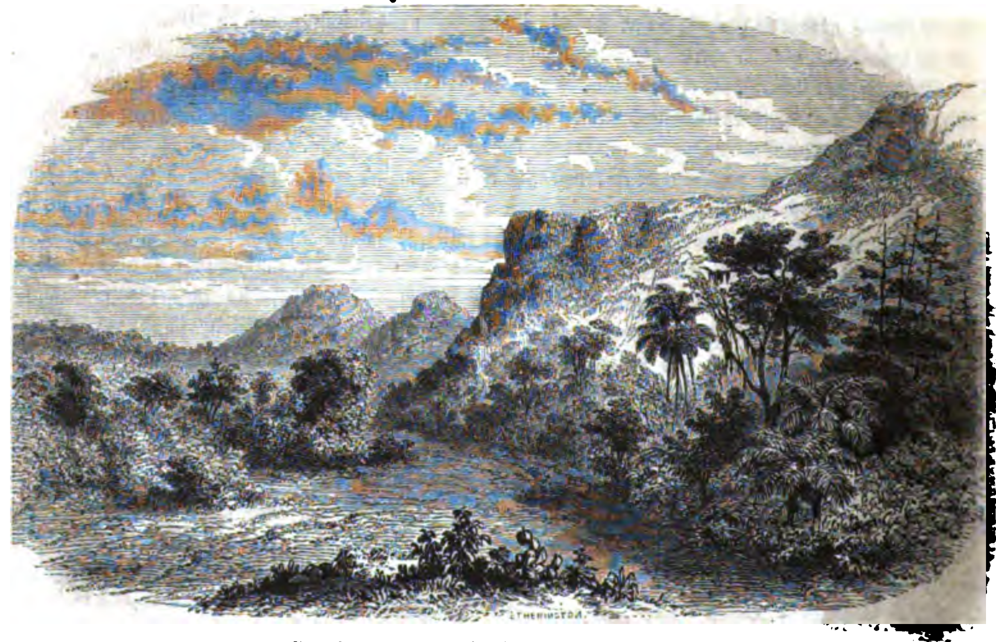
Il trouva un port fort bon pour recevoir beaucoup de navires, enclos de promontoires d'un côté et d'autre, pour défendre et retenir les ondes et flots des eaux. Et au-devant il y a des monts spacieux et de grande profondeur.

(1) Juan de Luxán, jeune cavalier de Madrid.
(2) Pedro Margarite.
(3) Voy. la note 3 de la p. 136.
(4) Pierre Martyr semble oublier que Colomb avait déjà côtoyé Cuba pendant son premier voyage.

En visitant les rives du port, il vit de loin deux maisons couvertes de joncs, et des feux allumés en plusieurs lieux. Et lors il envoya de son navire quelques-uns de ses hommes pour aller auxdites mai-



Ile de Cuba. — *Loma del Rubi* (colline du Rubi).



Ile de Cuba. — *Loma de la Givara* (colline de Givara).

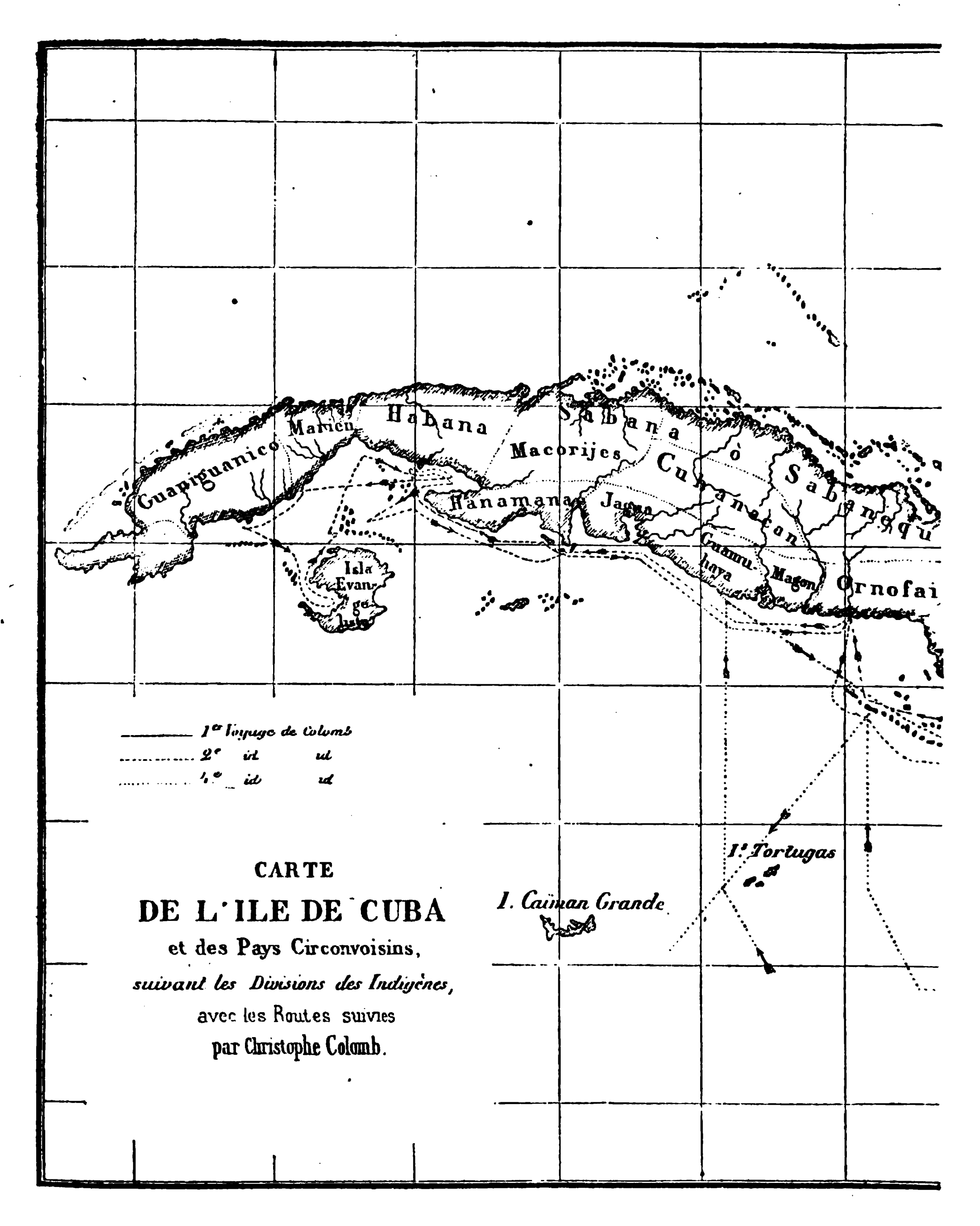
sons. Lesquels descendus, ne trouvèrent personne aux maisons, mais ils y virent cent livres environ de poisson mis au feu en broches, et trois et deux serpents de huit pieds de long, avec lesdits poissons. Et ils s'émerveillaient de ne trouver aucun des habitants, quoiqu'ils regardassent de toutes parts.



Ile de Cuba. — *Llanura del Guines* (plaine de Guines), au sud-est de la Havane.

Ile de Cuba. — *Los Portales* (les Portails), à 5 lieues de *los Banos* de San-Diego.

Ceux à qui étaient les poissons s'en étaient fuis aux montagnes. Donc les nôtres, voyant cela, s'assirent et firent grand'chère desdits poissons pris par le labeur des autres. Et ils laissèrent les serpents, qui ne différaient en rien des crocodiles de l'Égypte, sinon en grandeur.

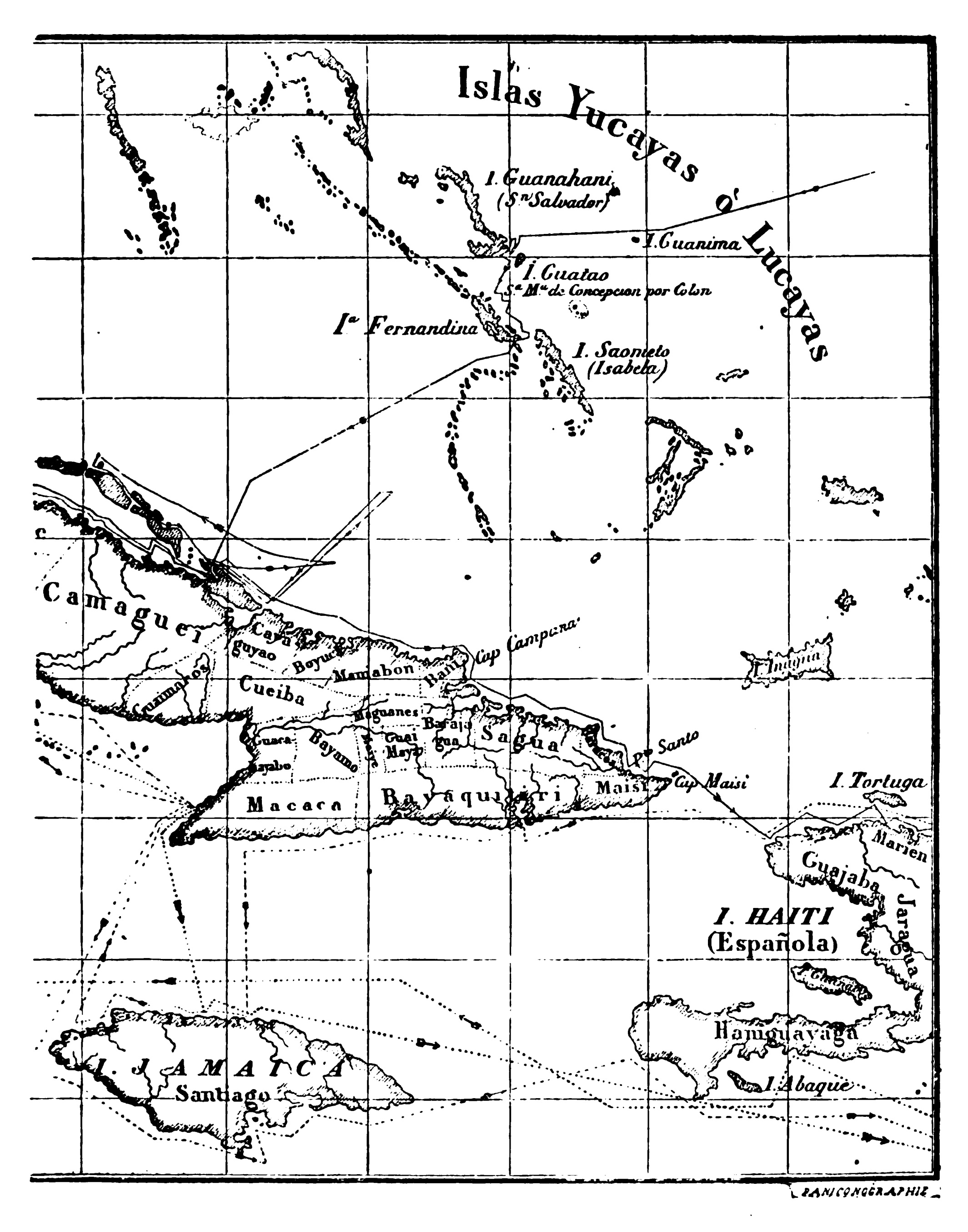



Carte des voyages de Colomb à l'île de Cuba. —

Après qu'ils furent rassasiés, ils entrèrent en un bois, où ils trouvèrent plusieurs de ces serpents liés de cordes aux arbres, les uns ayant dents et les autres sans dents. Et lorsque après ils cherchèrent à se

rapprocher du port, ils aperçurent environ soixante-dix hommes au sommet d'une haute roche, lesquels, quand les nôtres arrivèrent, s'étaient réfugiés là, pour savoir ce que voulait faire cette nouvelle gent.

Et les nôtres, par signes d'amitié, s'efforçaient de les appeler, tant qu'à la fin l'un d'eux, par l'espé-




D'après Ramon de la Sagra.

rance des dons qu'ils leur présentaient de loin, descendit en la roche prochaine, mais toujours avec l'apparence de la crainte.

Or un jeune interprète nommé Didacus, que l'amiral avait emmené de sa première navigation de l'île voisine de Cuba, dite Guanahani, parla à l'Indien descendu et le persuada, ainsi que les autres, qu'ils vinssent sans crainte. Ils descendirent donc environ soixante-dix aux navires.

Ils firent alliance d'amitié avec les nôtres, et l'amiral leur donna force dons. Et il apprit d'eux qu'ils avaient été envoyés par leur roi pour pêcher, parce qu'il préparait un grand banquet à un autre roi. Et il leur était indifférent que les gens de l'amiral eussent mangé les poissons, puisqu'ils avaient laissé les serpents : car il n'y a rien entre toutes leurs viandes qu'ils estiment plus que ces serpents; et il n'est pas plus permis aux pauvres d'en manger qu'aux nôtres en Europe faisans, paons et perdrix.

Et ils dirent qu'en cette nuit ils avaient l'espérance de prendre autant de poisson qu'ils avaient fait auparavant. On leur demanda pourquoi ils cuisaient le poisson qu'ils devaient porter au roi. Ils répondirent : Afin qu'ils les portassent sans corrompre. Et ainsi, touchant les mains en signe d'amitié, chacun s'éloigna.

L'amiral, comme il avait résolu, suivit l'occident, depuis le commencement de Cuba, nommé Alpha, et trouva les ports moyens, âpres et montueux, quoiqu'ils soient plantés d'arbres, les uns fleuris et rendant suaves odeurs en la mer, et les autres chargés de plusieurs fruits.

Mais, outre les ports, la terre est plus fertile et peuplée, et les habitants sont plus benins et convoiteux de choses nouvelles. Car sitôt qu'ils aperçurent nos navires venir au rivage, chacun d'eux s'efforçait d'accourir, apportant les pains desquels ils usent, et courges pleines d'eau; et ils invitaient nos gens à descendre à terre.

Ces îles ont une manière d'arbres grands comme olives, qui, pour fruit, portent courges, desquels ils usent à faire vaisseaux pour mettre l'eau, et non pas à manger; car ils disent la moelle d'icelle être plus amère que fiel, et l'écorce être dure comme l'écaille de la tortue.

Au mois de mai suivant, les vigies, étant à la plus haute hune, virent une grande multitude d'îles vers le midi, et bientôt aperçurent qu'elles étaient herbeuses, vertes, portant fruit, fertiles et habitées. Et le navire, approchant de la rive de la terre ferme, entra en un fleuve navigable d'eaux si chaudes que nul n'y pouvait longuement tenir la main.

Le lendemain ils virent venir au loin un canot de pêcheurs. Alors l'amiral, craignant que si ces pêcheurs voyaient les nôtres ils ne s'enfuissent, commanda qu'ils fussent surpris secrètement. Mais sans témoigner de crainte, ils attendirent les nôtres. Ces gens avaient une nouvelle façon de pêcher; car ils prennent les poissons au moyen d'un autre poisson chasseur, non autrement que nous avec chiens par les champs prenons les lièvres.

Ce poisson était de forme inconnue, ayant corps semblable à une grande anguille et sur le derrière de la tête une peau très-tenante, à la façon d'une bourse pour prendre les poissons (¹). Et ils tiennent ce poisson lié d'une corde à l'esponde du navire, toujours en l'eau; car il ne peut soutenir le regard de l'air. Et quand ils voient un grand poisson ou une tortue, qui là sont plus grandes que grands boucliers, alors ils délient le poisson en lâchant la corde. Et quand il se sent délié, soudain, plus vite qu'une flèche, il assaillit ledit poisson ou tortue, jette dessus sa peau faite en manière de bourse, et tient sa proie si fermement, soit poisson ou tortue, par la partie apparente hors de la coque, que nullement on ne lui peut arracher, si on ne l'arrache à la marge de l'eau, la corde petit à petit attirée et assemblée; car sitôt qu'il voit la splendeur de l'air, il laisse incontinent sa proie. Et les pêcheurs descendent autant qu'il est nécessaire pour prendre la proie, et la mettent dedans leur navire, et ils lient le poisson chasseur avec autant de corde qu'il lui en faut pour le remettre en son siége et place, et, avec une autre corde, lui donnent pour récompense un peu de viande de la proie. Les pêcheurs appellent ce poisson *guaican*.

Ces pêcheurs donnèrent aux nôtres quatre tortues prises de la manière susdite, lesquelles quasi emplissaient leur canot; et la viande en est fort louable. Les nôtres, à l'encontre, leur donnèrent dons, puis d'eux se séparèrent joyeusement. Et ces pêcheurs, interrogés sur la nature de cette terre, répon-

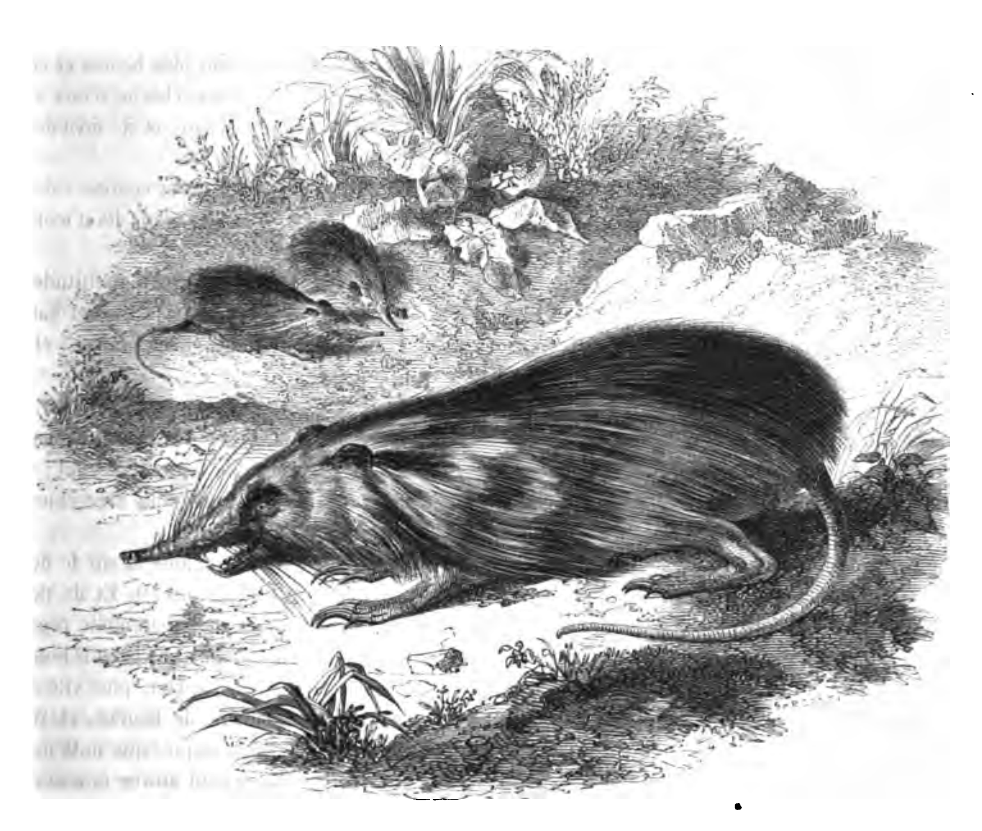
(¹) C'est le sucet ou rémora, que nous avons représenté à la page 98 de notre deuxième volume, relation des Deux Mahométans; nous y avons figuré séparément la partie supérieure de la tête. (Voy. aussi la note 7 de la page 97 du même volume.)

dirent que ce circuit n'avait point fin vers l'occident; lesquels instamment requéraient que l'amiral ou aucun des nôtres en son nom descendît pour saluer leur cazic, et que leur cazic leur donnerait moult de dons.

Mais l'amiral, voulant poursuivre son entreprise, ne leur voulut acquiescer; toutefois il demanda le nom de leur cazic, et ils donnèrent ce nom. De là, toujours procédant vers l'occident, l'amiral, après peu de jours, arriva à une haute montagne qui, à cause de sa fertilité, est couverte d'habitants, lesquels vinrent en grand nombre vers nos marins, apportant pains, lapins, oiseaux, coton; et par grand désir ils demandaient à l'interprète si les Espagnols étaient gens descendus du ciel.

Leur roi et plusieurs hommes graves qui l'assistaient disaient que cette terre n'était pas une île.

Ensuite les Espagnols entrèrent en une des îles qui étaient à la senestre, et là ils ne purent prendre aucun Indien, car tous, tant hommes que femmes, commencèrent à fuir. Les nôtres, entrant dans les huttes, trouvèrent quatre chiens de très-laid regard, qui n'aboient pas, et que l'on mange, comme nous les chevreaux.



L'Almigui (1) (*Solenodon paradoxus*, Brandt).

Cette île nourrit en abondance oisons, canards, hérons; et il y a tant de secs et passages sablonneux, que nos marins à peine purent tirer de là leurs navires. Et ces difficultés de naviguer leur durèrent l'es-

(1) L'animal désigné dans les relations des premiers voyages aux Antilles comme un chien muet paraît être soit l'almigui, soit le raton.

L'almigui est un mammifère classé parmi les carnassiers insectivores de Cuvier; il est le seul animal de cette famille qui ait été trouvé dans les Antilles, et uniquement dans les îles d'Haïti et de Cuba. M. Brandt, le premier, l'a décrit dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg* de 1834. Après avoir déterminé le genre et l'espèce, sous le nom de *Solenodon paradoxus*, sur un individu trouvé à Haïti, M. Felipe Poey, directeur du Musée d'histoire naturelle de la Havane, fit connaître le premier que cet animal se trouvait également à Cuba, dans les environs de Bayamo.

pace de quarante lieues, et l'eau de cette mer est blanche comme lait, et épaisse comme si on eût répandu de la farine en toute cette partie.

Puis, après avoir navigué environ 80 milles en la pleine mer, ils virent une montagne très-haute, à laquelle ils montèrent pour avoir du bois et de l'eau; et entre les palmes et pins très-hauts, ils trou-



Le Raton (¹) (*Ursus lotor*, Linné).

vèrent deux fontaines naturelles, dont les uns emplirent leurs tonneaux d'eau en temps que les autres coupaient force bois.

Lors, un d'eux étant entré en la forêt pour chasser, un homme vêtu de blanc s'offrit soudainement à ses regards, et il lui sembla de prime face que ce devait être un frère de l'ordre de Sainte-Marie de Mercède (²), que l'amiral avait avec lui pour prêtre. Mais bientôt deux autres semblables le suivirent, et il en vit successivement venir trente autres.

Cet Espagnol commença à crier aux mariniers de fuir le plus tôt qu'ils pourraient. Mais ces hommes vêtus de blanc se mirent à crier et à frapper des mains, comme le voulant avertir qu'il n'eût peur d'eux

(¹) « Gris-brun, le museau blanc, un trait brun en travers des yeux, la queue annelée de brun et de blanc. Animal de la taille d'un blaireau, assez facile à apprivoiser, remarquable par le singulier instinct de ne manger rien sans l'avoir plongé dans l'eau. Il vient de l'Amérique septentrionale, se nourrit d'œufs, chasse aux oiseaux. » (Cuvier, *Règne animal*, t. I, p. 165.)

M. Felipe Poey pense que le chien muet de Colomb est le raton, qui n'est pourtant pas indigène d'Haïti et de Cuba, comme l'almigui. (Voy. Felipe Poey, *Memorial sobre la historia natural de la isla de Cuba*, t. I, p. 23; la Havane, 1851.)

(²) Était-ce une sorte d'hallucination de cet Espagnol? Ou bien fut-il trompé par l'apparence, et prit-il de loin pour des hommes vêtus de blanc quelqu'une de ces troupes de grues que l'on rencontra le lendemain? Humboldt rapporte qu'une ville de l'Amérique, Augostura, fut un jour effrayée par l'apparition d'une bande de *soldalos* (grues ou hérons des tropiques) sur une montagne voisine, et que l'on prit pour une armée d'Indiens sauvages. (*Hist. de la géog. du nouv. contin.*, t. IV, p. 243.)

aucunement. Néanmoins il s'enfuit tant qu'il put; il annonça à l'amiral comment il avait vu cette gent bien accoutrée et vêtue. Et aussitôt l'amiral envoya des gens armés, leur commandant que s'il était besoin, ils entrassent avant jusqu'à 40 milles en l'île pour trouver ces vêtus.

Et quand ils eurent passé le bois, ils trouvèrent une plaine herbeuse, en laquelle ils ne trouvèrent aucune forme de pas ni de voie. Et voulant passer par l'herbe, haute comme sont les blés chez nous, ils se trouvèrent si empêchés des herbes qu'à peine ils purent faire un mille de chemin, et ainsi embarrassés ils s'en retournèrent sans avoir trouvé ni voie ni sentier.

Le lendemain l'amiral envoya vingt-cinq autres compagnons bien armés, leur commandant qu'ils cherchassent diligemment pour savoir quelle gent habite en cette terre. Et eux, n'étant guère loin du rivage, trouvèrent marches et pas frais faits comme de grandes bêtes, lesquels bien considérés leur semblèrent être pas de lions; et pour ce, mus de frayeur, ils retournèrent incontinent. Et en retournant, ils trouvèrent en plusieurs lieux de la forêt plusieurs vignes, naturellement rampantes sur hauts arbres, et autres arbres aussi portant fruits aromatiques.

Et ils portèrent des grappes de ces vignes pleines de jus et de saveur jusques en Espagne; mais non pas des fruits des arbres, car ils ne se purent bien garder dans le navire, et comme ils étaient corrompus ils furent jetés dedans la mer. Ils virent aussi près de ces bois de grandes assemblées de grues, deux fois plus hautes que celles de leur pays.

Puis en naviguant, quand ils vinrent à quelques-unes des autres montagnes, ils trouvèrent dans deux maisons du rivage un seul homme, lequel, mené au navire, enseignait par signes des doigts et de la tête, le mieux qu'il pouvait, qu'il y avait au delà des montagnes une terre très-peuplée.

Quand l'amiral aborda au rivage, beaucoup de canots vinrent au-devant de lui, et ils conversèrent par signes très-plaisamment. Car Didacus, qui avait entendu d'autres habitants de Cuba, n'entendait pas ceux-ci; par quoi il est à présupposer qu'il y a divers langages dans les provinces de Cuba. Ces gens donc dénotèrent par signes que dedans cette région habitait un roi, lequel était vêtu lui et les siens.

Et tout cet espace de pays est submergé et couvert d'eaux, et les rivages en sont fangeux comme les marais et les étangs sont chez nous, et néanmoins ils sont pleins d'arbres. Toutefois les nôtres descendirent là en terre pour avoir eau, et là ils virent des coquilles dont on tire les perles. Néanmoins l'amiral, n'ayant souci de cela, ne s'arrêta plus, voulant toujours achever son entreprise d'explorer les mers le plus qu'il pouvait, selon la volonté du roi et de la reine.

Et, dans ce dessein, procédant outre, il vit que toutes les sommités des rivages fumaient et flambaient jusques à une montagne étant environ 24 lieues par delà, et il ne savait à quelle occasion étaient faits ces feux, sinon pour voir les navires d'Europe, qui leur paraissent choses admirables à voir.

Les mers ensuite s'étendaient tantôt vers l'Auster, tantôt vers Afrique.

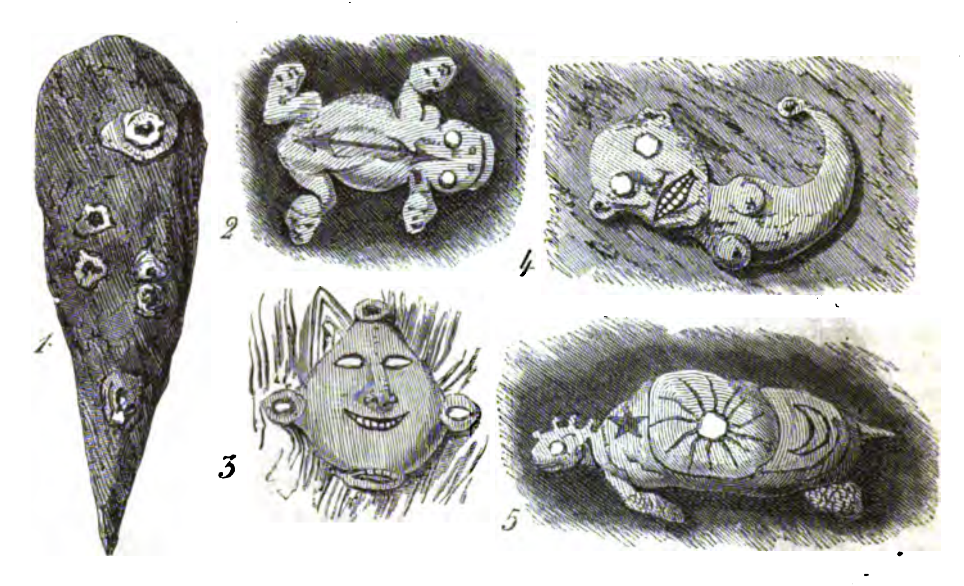
Et elles étaient pleines d'îles de toutes parts. Mais l'amiral fut contraint de faire retourner les carènes endommagées, à cause de lieux pleins de gués et de sables où souvent elles touchaient à terre; outre cela les câbles, voiles, rames et gouvernaux étaient rompus et pourris, et les viandes aussi, à cause des ouvertures des navires percés, et principalement le pain biscuit était grièvement corrompu.

Et cette dernière région de la terre que l'on croit être terre ferme et continent, il l'appela l'Évangéliste. De là, s'en retournant, il tomba en bancs de sable de la grande mer plus éloignés de la terre ferme; lesquels étaient si pleins de tortues que la marche des navires en était retardée. Et puis il entra en un gouffre d'eaux blanches, comme il en avait trouvé auparavant.

De là il retourna à la terre d'où il était venu, craignant les grues dont il a été parlé et les sables. Et comme à nul en passant il n'avait fait aucun tort, les habitants vinrent à lui, tant hommes que femmes, sans crainte aucune, et de face joyeuse ils apportaient force dons : les uns papegaux, les autres pain, eau, lapins, et principalement colombes plus grandes que ne sont les nôtres, et meilleures en goût et saveur que les perdrix à nous. Et parce que, en les mangeant, l'amiral sentit quelque odeur aromatique, il commanda d'ouvrir les gorges d'aucuns d'iceux nouvellement tués, lesquelles se trouvèrent être pleines de fleurs et graines aromatiques.

Et tandis qu'il écoutait le service divin au rivage de la mer, survint un homme grave, environ de quatre-vingts ans, de la façon des premiers, nu, ayant plusieurs qui le suivaient. Et pendant que le saint service se faisait, il était fort attentif, faisant signes d'admiration d'œil et de bouche.

Puis il donna à l'amiral un panier qu'il portait en sa main, plein des fruits dudit pays. Et, s'asseyant avec lui, fit un discours par le moyen de l'interprète Didacus :




Zémés ou Idoles d'Haïti [1].

« Il nous a été rapporté de quelle manière tu as investi et enveloppé de ta puissance ces terres qui vous étaient inconnues, et comment ta présence a causé aux peuples et aux habitants une grande terreur. Mais je crois devoir t'exhorter et t'avertir que deux chemins s'ouvrent devant les âmes lorsqu'elles se séparent de ce corps : l'un rempli de ténèbres et tristesse, destiné à ceux qui sont molestes et nuisants au genre humain ; l'autre plaisant et délectable, réservé à ceux qui en leur vivant ont aimé la paix et repos des gens. Donc, s'il te souvient toi être mortel et les rétributions advenir être mesurées sur les œuvres de la vie présente, tu ne feras de molestation à personne. »

Ces choses et plusieurs autres furent dites à l'amiral par l'interprète, qui, admirant ce remarquable jugement d'un homme nu, lui répondit : « Qu'à lui était assez connu tout ce qu'il avait dit des divers chemins et peines ou récompenses des âmes se séparant du corps. Mais aussi que jusqu'alors il avait supposé ces choses avoir été inconnues aux habitants de ces régions. »

Et il ajouta qu'il était envoyé des roi et reine des Espagnes pour apaiser toutes choses en toutes ces

(1) « Les indigènes d'Hispaniola adoraient leurs divinités dans plusieurs grottes naturelles, éclairées du sommet pour y laisser passer les premiers rayons du soleil. Parmi ces grottes, on remarque encore : celle de *Dubeda*, située sur l'habitation de ce nom, près les Gonaïves ; celle de la montagne de la Selle, voisine du Port-au-Prince ; enfin celle du quartier du Dondon, non loin du cap Français. L'intérieur de ces voûtes naturelles est tapissé de zémés, gravés et incrustés dans le roc, sous des formes bizarres ou grotesques.

» Fig. 1. Une hache propre aux sacrifices.

» Fig. 2. Crapaud ayant une tête à chaque extrémité des pattes, en pierre ollaire verdâtre.

» Fig. 3. Une figure humaine formée d'une stalactite gypseuse rubannée.

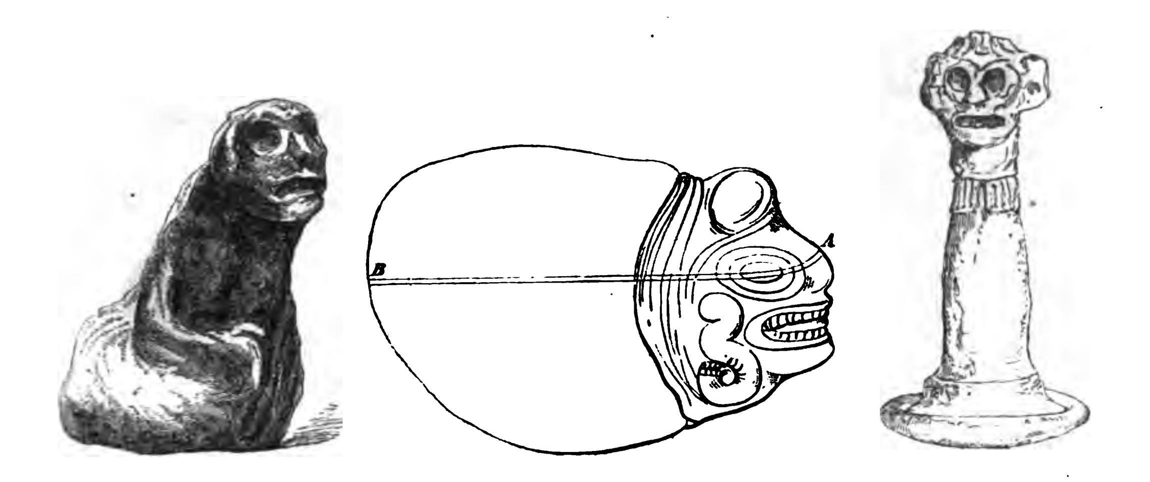
» Fig. 4. Une figure monstrueuse en basalte, représentant une tête, avec les parties qui la composent, au bas de laquelle se trouvent deux mamelles, le corps recourbé, se diminuant en cône, et terminé à son extrémité par un bouton sphérique.

» Fig. 5. Une tortue représentant sur sa carapace un soleil, ayant à ses côtés une étoile et une lune à son premier croissant ; la tête de cette tortue surmontée de protubérances globulaires. Le sujet de ce zémés était en jade d'un vert pâle olivâtre. » (Descourtilz, *Voyages d'un naturaliste.*)

Ils appelaient ces idoles *chémis* ou *zémés*. Ils les faisaient de craie, de pierre ou de terre cuite ; ils les plaçaient à tous les coins de leurs maisons, ils en ornaient leurs principaux meubles, et ils s'en imprimaient l'image sur le corps. Les uns, selon eux, présidaient aux saisons, d'autres à la santé, ceux-ci à la chasse, ceux-là à la pêche, et chacun avait son culte et ses offrandes particulières. Quelques auteurs assurent qu'ils regardaient les zémés comme des divinités subalternes et les ministres d'un être souverain, unique, éternel, infini, tout-puissant, invisible.

régions du monde jusques à ce temps inconnu : c'est à savoir pour debeller les Canibales et les autres hommes de vie impure et mauvaise, et les punir de dignes punitions, et pour honorer de leurs vertus les purs et innocents. Qu'il ne fallait donc pas que lui ni autre quelconque n'ayant pas volonté de nuire eussent crainte; mais qu'il l'invitait au contraire à lui donner à connaître si aucuns injustes des voisins lui avaient fait quelque tort ou à lui ou à ses biens, car il était résolu à les venger.

Les paroles de l'amiral plurent tant au vieil homme, qu'il se disait être prêt à aller avec lui, quoi-




Idoles de Cuba et de Saint-Domingue (¹). — D'après MM. André Poey et Walton.

qu'il fût de pesant âge; laquelle chose eût été faite si sa femme et ses enfants n'y eussent résisté. Toutefois il s'émerveillait fort que l'amiral fût sujet d'un autre roi. Et encore plus il s'émerveilla quand il lui fut dit par l'interprète combien grande est la pompe de nos rois, la puissance et appareil en batailles, combien sont immenses nos cités et nombreuses nos villes.

Sa femme et ses enfants se prosternèrent devant lui en larmes, et le vieillard demeura triste, demandant plus d'une fois si la terre qui engendrait et portait telles et si puissantes gens était le ciel.

Ces gens-là ont la terre entre eux commune, comme le soleil, l'air et l'eau. Ceci est mien et cela est tien (qui sont la cause de tout discord) ne se trouvent point entre eux; et ils vivent contents de si peu de chose, qu'en si grande amplitude de terre, les champs et biens superfluent plus qu'aucune chose ne défaille à aucun.

Ils ont l'âge d'or; ils ne fossoient ni n'enferment de haies leurs possessions, ils laissent leurs jardins ouverts, sans lois, sans livres, sans juges; mais, de leur nature, suivant ce qui est juste et réputant

(¹) « Fig. 1. Idole en pierre noire, dure et compacte (de 3 pieds de haut et de 1 pied de diamètre à sa base), dans la position d'un dogue reposant sur les pieds de derrière, les jambes croisées sur l'abdomen. Les traits de cette idole sont rudes, mais leur expression est plutôt comique que féroce.

» Fig. 2. Figure en pierre dure et d'un brun rouge, si exactement symétrique qu'elle a été probablement moulée, parfaitement polie en dessous de la couche de vernis dont elle est revêtue, et réduite au quart de la grandeur naturelle. Si on la regarde comme la représentation d'un animal, c'est vraisemblablement celle d'un poisson. La ligne AB est une veine de quartz qui traverse la pierre et coupe la figure par le milieu.

» Ces deux idoles ont été trouvées au lieu appelé le *Junco*, juridiction de Baracoa, dans le département oriental de Cuba, au milieu d'un bois, et à la profondeur de 3 pieds au-dessous du sol. » (André Poey, *Antiquités de Cuba*, dans les *Transactions of the american ethnological Society*, vol. III, p. 1; New-York, 1853.)

Fig. 3. Cette figure est une idole de granit trouvée dans l'île Saint-Domingue, et primitivement adorée par les indigènes comme un dieu domestique. Les traits de cette divinité sont énergiques; l'orbite des yeux est particulièrement remarquable. On croit distinguer sur la tête une sorte de couronne ou de serpent. M. Walton y trouve une grande analogie avec les idoles hindoues. — Les zémés ne représentaient que des divinités soumises au Dieu suprême.

mauvais et injuste celui qui se délecte à faire injure à autrui. Toutefois ils cultivent le maizi, la zucque et les ayes, comme en l'île Espagnole.

L'amiral retournant de là arriva en l'île Jamaïque, et du côté du midi et de l'occident la côtoyait toute jusques à l'orient. Puis, retournant, il vit au septentrion, par hautes montagnes, à gauche, la côte méridionale de l'Espagnole, le long de laquelle il n'avait encore point navigué.

Au commencement de septembre il entra au port de cette île, pour réparer ses navires, avec l'intention d'assaillir les îles des Canibales et de brûler tous leurs canots, afin qu'ils ne pussent plus nuire comme loups ravissants à leurs voisins simples comme ouailles. Mais une maladie qui lui survint pour trop avoir veillé, l'empêcha de donner suite à ce projet. Donc, comme demi-mort il fut porté des mariniers à la cité de Isabella, et finalement il recouvra la santé, grâce aux soins de ses deux frères qu'il avait là et de ses familiers, et il ne put pas infester les Canibales, à cause des séditions qui s'élevèrent entre les Espagnols délaissés en l'Espagnole.

Plusieurs de ceux auxquels il avait laissé le gouvernement de l'île étaient retournés en Espagne par suite de séditions et faute de courage. C'est pourquoi il délibéra de retourner à la cour, qui alors était à Burgos, noble cité en Castille. Mais auparavant il fallait achever aucunes choses; car les rois de l'île, qui jusques alors, contents des petites choses, avaient mené vie tranquille et étaient en repos, maintenant supportaient grièvement que les nôtres occupassent leur demeure en la terre de leur nativité et ne désiraient rien de plus que totalement les débouter, ou totalement détruire ou abolir leur mémoire.

Car ceux qui avaient suivi l'amiral en cette navigation, pour la plupart étaient gens rebelles et vagabonds, nonchalants de rien, et ne se pouvaient abstenir d'injures, ravissant les femmes des habitants insulaires devant les yeux de leurs parents, frères et maris; et ainsi adonnés à méchancetés, rapines et larcins, perturbaient les cœurs des habitants. Pour laquelle chose, en plusieurs lieux, lesdits habitants, autant qu'ils en trouvaient à dépourvu, les mettaient à mort comme faisant à Dieu sacrifice.

Or, pour apaiser les cœurs de ceux qui étaient perturbés, et punir ceux qui avaient mis à mort les nôtres, il sembla bon à l'amiral d'appeler à un conseil le roi de Cipangi, demeurant au pied des montagnes, lequel s'appelait Guarionexius, auquel il plut donner sa sœur à femme à Didacque, qui était leur interprète, pour mieux plaire à l'amiral et avoir plus ferme amitié avec lui.

Et l'amiral envoya Hoiedan (¹), lequel avait été assiégé au fort de Saint-Thomas par des gens de Caunaboan, seigneur des montagnes Cipangi, ou des Zibaniens, qui est la région portant or, jusques à ce que les adversaires apprirent que l'amiral retournait à main forte. Et Hoiedan, accompagné de cinquante hommes armés, alla vers Caunaboan, l'admonestant qu'il vînt par devers l'amiral, et qu'il eût bonne alliance et amitié avec lui. Mais Caunaboan était très-perplexe, et ne savait ce qu'il devait faire, craignant de désobéir à l'amiral. Et toutefois s'inquiétant d'y venir, parce que la conscience le remordait de ce qu'il avait mis à mort vingt Espagnols par embûches et trahison, il dit qu'il viendrait; et il assembla grandes troupes de ses gens, armés selon leur manière, et vint ainsi à l'amiral.

Interrogé pourquoi il amenait avec lui si grandes troupes, il répondit qu'il n'appartenait à un si grand roi comme il était d'aller sans ainsi être accompagné. Donc Hoiedan le mena à l'amiral, et il y fut mis ès liens, se repentant trop tard de son erreur.

Puis l'amiral fit élever une tour sur les confins des terres du roi Guarionexius, entre son royaume et Cipangi, sur une descente abondante d'eaux salubres, laquelle il appela la tour de la Conception, afin que les nôtres eussent plusieurs lieux pour s'y retirer, si quelques rois insulaires voulaient s'insurger et s'efforcer contre eux.

Les Espagnols habitant cette forteresse de la Conception se mirent à chercher l'or dedans les montagnes des Cipangiens, et ils eurent une masse d'or, en forme de roc naturel, d'un des petits rois, plus grosse que le poing, concave, pesant 20 onces; et elle fut portée en Espagne, à Médine-du-Champ. Et ils trouvèrent aussi en une maison d'un des petits rois une pièce d'électron (²) si grande qu'à deux mains ils ne la pouvaient lever de terre, la masse ayant plus de 300 livres, 8 onces pour livre, de poids, et

(¹) Voy. la note 3 de la p. 148.
(²) Ambre.

ce morceau était délaissé là depuis longtemps; car il n'y avait nul des insulaires ayant souvenance avoir été tiré électre, et en être aucune minière.

Mais ils disaient cela parce qu'ils étaient mal disposés aux nôtres; car finalement ils montrèrent la minière, rompue en terres jetées dessus. Et s'il y avait eu gens et fossoyeurs aptes à cette affaire, on aurait pu réparer, et extraire l'électre plus facilement que le fer. Et non loin de la forteresse de la Conception, il y a ambre en grande abondance.

Et ailleurs il se distille des fossés une couleur jaune non vulgaire, de quoi les peintres usent. Passant par les bois, on trouva grandes forêts n'ayant d'autres arbres que de bois rouge, lequel on appelle brésil (1).

Et si les gens de l'amiral n'eussent été adonnés à dormir et oisiveté plus que à labourer et travailler, ils eussent apporté or, succin ou ambre, aromates en abondance comme du brésil. Mais la plus grande partie d'entre eux refusaient d'obéir à ses commandements, comme s'ils eussent été injustes. Toutefois, l'an 1501, ils recueillirent plus de 1 200 livres d'or, 8 onces pour livre.

Et au commencement de mars, l'an 1595, l'amiral s'embarqua pour prestement venir au roi et à la reine des Espagnes, laissant son frère Barthélemy pour gouverner l'île (2).

Colomb mit à la voile pour l'Espagne le 10 mars 1496. Il emmenait avec lui 225 passagers et 30 Indiens, parmi lesquels était le cacique Caonabo. Le 9 avril, il s'arrêta sur le rivage de Marie-Galante; le 10, il partit pour la Guadeloupe, où il y eut un engagement avec les insulaires. Le 20 avril, il s'éloigna de la Guadeloupe, s'égara et lutta péniblement, pendant un mois, contre les vents alizés. La famine ne tarda pas à devenir de plus en plus menaçante, et les gens de l'équipage commençaient à devenir féroces : les uns voulaient jeter à la mer les Indiens; les autres voulaient les tuer et les manger. On arriva enfin en vue du cap Saint-Vincent, et, le 11 juin, on entra dans la baie de Cadix. Le cacique Caonabo était mort pendant la traversée.

Ce retour de Colomb fut loin de ressembler au premier. Les Espagnols qui l'accompagnaient étaient tristes, découragés, irrités contre lui. Dès qu'ils eurent le pied sur le sol d'Espagne, ils se répandirent en malédictions contre l'amiral et contre les déceptions qu'ils avaient trouvées à l'île de Saint-Domingue. Où étaient ces trésors qu'on leur avait promis? Ils revenaient pauvres, maladifs, n'ayant à raconter que des épreuves, des privations de toute sorte, des dangers, des guerres soutenues contre les insulaires. En vain Colomb essaya de ranimer l'enthousiasme public; en vain il faisait marcher devant lui, dans les villes qu'il traversait en allant à Burgos, les Indiens captifs, dont l'un, frère de Caonabo, portait une chaîne d'or du poids de 600 castillans (3); en vain il vantait la découverte des mines d'or trouvées dans la partie méridionale d'Hispaniola! Ces efforts pour remuer l'imagination étaient trop au-dessous des espérances qu'il avait lui-même fait naître et partagées. Les populations, avec leur mobilité ordinaire, se jetèrent d'une extrémité à l'autre, et commencèrent à regarder avec dérision l'homme que, quatre ans auparavant, elles avaient honoré comme un demi-dieu. Toutefois, les souverains le reçurent, à Burgos, avec bienveillance, et écoutèrent son récit avec intérêt. Mais lorsqu'il proposa une troisième expédition, il remarqua plus de froideur chez le roi. Ce fut seulement au printemps de 1498 que, grâce surtout à la reine, il parvint à triompher des obstacles que lui avaient suscités le découragement public, l'inimitié des Espagnols trompés dans leurs désirs avides pendant la deuxième expédition, et l'envie inexplicable de quelques hauts fonctionnaires, notamment de Rodriguez de Fonseca, évêque de Badajoz; président du conseil chargé des affaires des Indes.

(1) Les Espagnols donnèrent le nom de port du Brésil au port Jacquemel (Saint-Domingue).

(2) Sous le titre d'*adelantado*. Colomb décida de plus que si Barthélemy venait à mourir, son frère Diego lui succéderait. Le roi Ferdinand apprit avec déplaisir, dit-on, cette délégation absolue d'autorité que Colomb avait faite à ses frères.

(3) Ce qu'on estime à une valeur d'environ 16 000 francs de notre monnaie actuelle.

## TROISIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB [1].

**(30 mai 1498. — Décembre 1500.)**

« Le mercredi 30 mai (de l'année 1498), je partis, au nom de la très-sainte Trinité, de la ville de San-Lucar [2]. Je souffrais encore des fatigues de mes précédents voyages, et j'avais eu l'espoir de me reposer en Espagne à mon retour des Indes; mais, au contraire, je n'y trouvai que tourments et afflictions.

» Je me dirigeai vers l'île de Madère par une route différente, afin de ne pas m'exposer à une rencontre fâcheuse avec une flotte française : on m'avait informé que cette flotte était en embuscade au cap Saint-Vincent [3]. De là je naviguai dans la direction des îles Canaries [4]. Je partis ensuite avec un navire et deux caravelles [5], après avoir envoyé les autres navires directement à l'île Espagnole [6].

» Je fis voile vers le midi, désirant atteindre la ligne équinoxiale et naviguer ensuite à l'occident, en laissant l'île Espagnole au nord [7].

» Je touchai aux îles du cap Vert [8]. Le nom de ces îles est trompeur [9] : loin d'être vertes, elles n'offrent à la vue que sécheresse, et leurs habitants sont tous malingres. »

Colomb dit ensuite qu'après avoir fait 120 lieues au sud-ouest, il fut pris par le calme et par une chaleur subite tellement excessive que, pendant huit jours, aucun homme de l'équipage n'eut le courage de descendre prendre soin des vivres et des tonneaux [10]. Après ces huit jours, il se leva un vent d'est, et Colomb se dirigea vers le couchant, à droite de la Sierra-Léone.

Le mardi 31 juillet, à midi, un matelot, étant monté sur la hune, aperçut la terre [11] : c'étaient trois montagnes réunies à l'horizon. On se jeta à genoux, et on entonna le *Salve regina* et d'autres prières. Colomb donna à cette île le nom de *la Trinité*, et au cap qui était devant lui le nom de *cap de la Galère* [12]. En cet endroit, on vit des maisons, des habitants, des prairies, des arbres verts; mais il fut impossible de prendre fond dans le port : on ne jeta l'ancre qu'à 5 lieues plus loin, vers le couchant [13].

[1] On a sur ce troisième voyage, pendant lequel Colomb découvrit enfin le continent américain, deux documents précieux : 1° une lettre de Colomb au roi et à la reine, d'après le manuscrit de l'évêque Barthélemy de las Casas, conservé dans les archives du duc de l'Infantado; 2° une lettre de Colomb à dona Juana de la Torre, nourrice du prince don Juan, écrite vers la fin de l'année 1500, d'après la copie faite par J.-B. Munoz dans un tome de sa collection de manuscrits des Indes.

Nous suivons dans notre extrait le premier de ces deux textes.

[2] De Barrameda.

[3] Suivant Herrera, c'était une flotte portugaise.

[4] Il arriva à la Gomère le 19 juin et en partit le 21:

[5] Son navire était ponté.

[6] Ces navires, au nombre de trois, étaient commandés par Jean-Antoine Colomb, parent de l'amiral, Pedro de Arana et Alonzo-Sanchez de Carabajal.

[7] L'opinion unanime était que les contrées les plus riches devaient être au sud.

« Qu'avons-nous besoin de productions toutes semblables aux productions vulgaires du midi de l'Europe? Au sud! au sud! Quiconque cherche des richesses, ne doit pas aller vers de froides régions boréales. » (Pierre Martyr, *Oceanica*, dec. VIII, cap. x.)

[8] A l'île du Sel, le 27 juin, puis à l'île de Santiago. Il se remit en route le 4 juillet.

[9] On ne les a ainsi appelées qu'à cause de la proximité du cap Vert, lequel reçut ce nom en 1445, et est en effet très-verdoyant, surtout en comparaison des déserts voisins du Sahara.

[10] De plus, Colomb souffrait cruellement de la goutte.

[11] Le premier qui la vit fut un marin nommé Alonzo Perez, du port d'Huelva.

Plus d'un an auparavant, Sébastien Cabot avait déjà découvert le *continent* septentrional du nouveau monde, à la côte du Labrador, par les 56 ou 58 degrés de latitude, le 24 juin 1497. Mais la véritable découverte du *nouveau monde* date de l'arrivée de Colomb à l'île San-Salvador, le 12 octobre 1492.

[12] A cause d'un rocher qui avait la forme d'une galère. C'est aujourd'hui le cap Galiote, au sud-est de l'île.

[13] Le 1er août, près de la pointe d'Alcatraz.

Le lendemain, on arriva à un cap, où l'on s'arrêta pour descendre à terre et renouveler la provision d'eau et de bois.

« Je donnai à ce cap le nom de *pointe de Sable* (¹). Sur la terre, on remarqua des traces nombreuses de pattes d'animaux ressemblant à celles des chèvres; cependant nous ne découvrîmes qu'une chèvre morte (²). »

Le jeudi 2 août, on vit venir du côté de l'orient un long canot indien portant vingt-quatre jeunes hommes armés de flèches, d'arcs et de boucliers. Ils étaient plus blancs de peau que les habitants des îles jusqu'alors découvertes. Leur stature était belle, leurs mouvements gracieux; une coiffure semblable à celles des Maures, c'est-à-dire une écharpe de couleur en coton, était enroulée sur leur tête, et, alentour, tombaient leurs cheveux longs et plats, coupés comme ceux des Castillans. Plusieurs avaient aussi des ceintures de coton, qui ressemblaient à de petites jupes. Quand ils furent à quelque distance, ils adressèrent la parole à l'équipage du vaisseau amiral; mais on ne put les comprendre. On voulut approcher d'eux et les attirer en faisant luire à leurs yeux des miroirs, des bassins de métal, et d'autres objets : ils avançaient et reculaient tour à tour. Enfin, comme ce manége durait depuis plus de deux heures, on imagina de se donner un air de fête pour les mettre en joie, et l'on se mit à danser au son du tambourin sur le gaillard d'arrière; mais cet expédient eut un effet tout opposé à celui qu'on en attendait. Ils prirent apparemment ce bruit et ces mouvements pour un acte d'hostilité, car aussitôt ils lâchèrent les rames, tendirent leurs arcs, et décochèrent des flèches contre les Espagnols du navire amiral : on leur répondit à coups d'arbalète; et alors, s'éloignant du navire de Colomb, ils s'avancèrent très-près d'une des caravelles. Le pilote eut le courage de descendre vers eux, et fit don d'un bonnet et d'une casaque à celui qui paraissait être le principal personnage. Il convint d'aller sur la plage; mais comme il tardait à s'y rendre, voulant d'abord prendre les ordres de l'amiral, les jeunes gens s'éloignèrent sur leur canot et ne reparurent plus.

Colomb aperçut une autre terre au sud : il l'appela *terre de Gracia* (³). Il remarqua qu'entre la Trinité et la Gracia il y avait un grand canal, et que si l'on voulait y entrer pour aller au nord, on tombait dans des courants nombreux, qui traversent le canal avec un bruit effrayant, comme celui de vagues furieuses se brisant contre des rochers (⁴). Pris entre les bas-fonds et les courants, Colomb était dans une situation alarmante. Un phénomène étrange vint ajouter à l'effroi des équipages.

« A une heure avancée de la nuit, étant sur le pont, j'entendis une sorte de rugissement terrible : je cherchai à pénétrer l'obscurité, et tout à coup je vis la mer, sous la forme d'une colline aussi haute que le navire, s'avancer lentement du sud vers mes navires. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable. Je ne doutai point que nous ne fussions au moment d'être engloutis, et aujourd'hui encore j'éprouve à ce souvenir un saisissement douloureux. Par bonheur, le courant et le flot passèrent, se dirigèrent vers l'embouchure du canal, y luttèrent longtemps, puis s'affaissèrent (⁵). »

Le lendemain matin, Colomb envoya sonder cette embouchure, qu'à cause de son aspect effroyable il appela *la Bouche du Serpent;* et comme on trouva qu'il s'y trouvait plusieurs brasses d'eau et des courants en sens contraires, il ordonna d'avancer, et, grâce à un bon vent, on traversa ce détroit sans péril. Arrivé à l'intérieur de ce détroit, dont il ne s'expliquait pas bien la situation et le caractère (⁶), on remarqua avec étonnement que l'eau était douce.

(¹) C'est la pointe des Icacos.

(²) Sans doute des daims, qui en effet se trouvaient en grand nombre dans l'île.

(³) Il suppose que c'était une île; mais c'était la côte basse de la terre ferme (aujourd'hui dans la république de Venezuela), qui est entrecoupée par les branches de l'Orénoque.

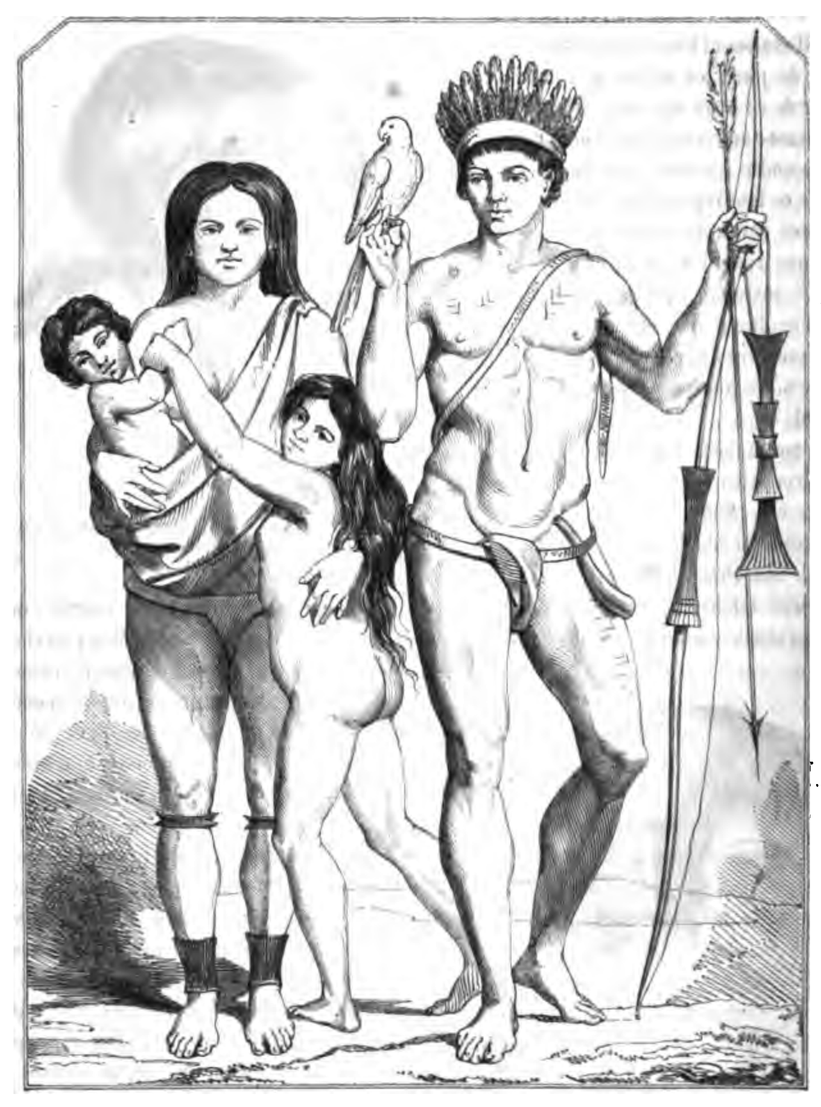
« C'est la côte orientale de la province de Cumana, à l'est du *Cano-Macareo*, près de *Punta-Rotonda*, partie basse appelée *isla Santa*, et non la partie montagneuse de la côte de Paria, formant la côte nord-ouest du *golfo de las Perlas*, ou de la *Ballena*, contrée que Colomb désignait par le nom de *isla de Gracia*, qui fut découverte la première... » (Humboldt.)

(⁴) Ces courants se dirigent à l'ouest avec une extrême rapidité.

(⁵) « On suppose que cette irruption soudaine était causée par le gonflement de l'un des fleuves qui se déchargent dans le golfe de Paria, et que Colomb ne connaissait pas encore. » (Washington Irving.) — Pierre Martyr avait entendu l'amiral dire qu'il avait gravi le dos de la mer, et que c'était une sorte de montagne s'élevant vers le ciel.

(⁶) Colomb était alors le long de la côte intérieure de la Trinité, et il avait à sa gauche le golfe de Paria, qu'il croyait être la pleine mer.

On navigua au nord vers une montagne très-élevée, qui parut à Colomb à 26 lieues de la pointe de l'Arsenal [1]. Là étaient deux caps très-élevés, l'un à l'est sur l'île de la Trinité [2], l'autre à l'ouest sur la terre que Colomb croyait être une île qu'il nommait la Gracia [3]. En cet endroit, on rencontre encore un canal étroit [4], des courants, des bruits effrayants et de l'eau douce. Plus on avançait le long de la



Groupe d'Indiens des bords de l'Orénoque. — D'après Steedmann.

côte vers le couchant, plus la mer était douce et bonne à boire. Sur un point où l'on aborda pour quelques instants, on vit des traces indiquant la présence récente d'habitants; la montagne était toute couverte de singes. On se remit en route, et l'on côtoya une chaîne de montagnes jusqu'à son extrémité, vers l'embouchure d'une rivière [5].

(1) A 13 ou 14 lieues seulement.
(2) Pointe de *Pena-Blanca*.
(3) Sur le long promontoire de Paria, qui s'avance de la terre ferme et forme la côte septentrionale du golfe.
(4) L'une des bouches du Dragon.
(5) A l'ouest de la pointe Cumana.

« Beaucoup d'habitants vinrent à nous. Ils nous dirent que cette terre s'appelait Paria, et qu'à l'ouest elle était plus peuplée. Je pris quatre de ces Indiens; puis je me dirigeai vers l'occident, et, après 8 lieues de navigation, au delà d'une pointe que je nommai pointe de l'Aiguille ([1]), je découvris des terres admirables et très-peuplées. Il était neuf heures du matin. J'ordonnai de jeter les ancres afin de mieux jouir de ce beau spectacle. Plusieurs habitants vinrent en canot m'inviter à descendre à terre, au nom de leur chef; je ne leur répondis pas. Beaucoup d'autres revinrent encore du rivage : les uns avaient des plaques d'or au cou, les autres des perles à leurs bras : ils me dirent que cet or et ces perles se trouvaient dans le pays même, et dans une autre contrée plus éloignée vers le nord. »



Portrait d'un vieillard du bassin de l'Orénoque. — D'après le *Règne animal* de Cuvier.

Colomb aurait bien voulu s'arrêter pour s'assurer si en effet on pouvait se procurer là ces choses précieuses en grande quantité; mais la prudence lui ordonnait de chercher un endroit sûr et commode pour refaire la santé de ses équipages et renouveler ses provisions de bouche, qui s'étaient avariées : il avait besoin lui-même de repos. « Les veilles avaient altéré ma santé. Mon précédent voyage, celui pendant lequel j'avais découvert la terre ferme ([2]), m'avait causé de bien grandes fatigues : pendant trente-trois jours, je n'avais point dormi, et j'avais été longtemps privé de la vue; néanmoins je n'avais pas alors autant souffert des yeux et éprouvé d'aussi grands maux qu'en ce moment. »



Portrait d'un jeune homme du bassin de l'Orénoque. — D'après le *Règne animal* de Cuvier.

Avant de partir, Colomb envoya des embarcations à terre. Ses gens furent parfaitement accueillis. Un vieillard et son fils, suivis de tous les habitants, s'avancèrent à leur rencontre, et les conduisirent dans une grande maison qui ne ressemblait pas à celles de l'île Espagnole et des autres îles. Elle n'avait pas la forme d'une tente, et elle était décorée d'une façade. Alentour, il y avait beaucoup de chaises. Le vieillard fit présenter aux Espagnols du pain, plusieurs sortes de fruits, une liqueur rouge et une liqueur blanche, faites avec des fruits différents. Pendant la collation, les hommes restèrent réunis à une des extrémités de la salle, les femmes à l'autre extrémité.

Ces habitants étaient, comme les jeunes gens qu'on avait vus le 2 août, d'une taille élevée, d'une physionomie agréable; ils portaient de même une sorte de turban fait d'une étoffe qui paraissait de soie et habilement ouvrée; ils avaient tous, hommes et

([1]) C'est la pointe d'Alcatraz.

([2]) Erreur. Colomb, n'ayant pu faire le tour entier de Cuba, ne croyait pas que ce fût une île. La vérité sur ce point ne fut complétement démontrée et reconnue qu'après sa mort.

femmes, un autre mouchoir dont ils se ceignaient comme de jupe. Leurs cheveux étaient longs et plats. Presque tous portaient des ornements, surtout des plaques d'or suspendues au cou. « Ils sont, dit Colomb, plus blancs, plus rusés, plus intelligents, que ceux que j'avais vus dans les Indes, et ils sont plus courageux. » Au milieu de leurs canots, plus légers, mieux construits que ceux des autres peuplades, était une cabine où s'asseyaient les chefs et leurs femmes.

Colomb appela ce lieu *les Jardins*. Avant de partir, il demanda de nouveau d'où venait l'or qu'il voyait, et on lui indiqua une terre peu éloignée au couchant, mais où il ne fallait pas aller, parce que l'on y mangeait la chair humaine. Pour les perles, on lui indiqua le couchant et le nord, derrière la côte.

Pendant deux jours, on côtoya la terre au couchant. Comme on n'avait plus que trois brasses de fond, Colomb fut persuadé que cette terre était encore une île, et qu'il trouverait une issue vers le nord. Il envoya en avant une caravelle, afin de s'assurer s'il y avait un moyen de sortir ou si l'on était dans une impasse. Mais la caravelle, après avoir longtemps navigué, se trouva dans un grand golfe qui paraissait en contenir quatre petits dans l'un desquels était l'embouchure d'un grand fleuve (¹).

L'eau était très-douce et très-claire. Colomb, se voyant, à son grand regret, entouré de terres de toutes parts, voulut revenir en arrière vers les Jardins; mais le choc des eaux douces avec la mer rendit l'exécution de ce projet difficile. A la fin, cependant, il sortit par l'embouchure du nord (²).

Après être sorti de ce détroit, qu'il appela Bouche du Dragon, il fut emporté par un courant si rapide, quoique sous un vent très-doux, qu'entre l'heure de la messe et l'heure de complies, il fit 65 lieues; d'où il conclut qu'en allant de ce point vers le midi on s'élève, tandis qu'en allant vers le nord, comme il avait fait, on descend (³).

Colomb, revenant, dit-il, à parler de la terre de Gracia, de la rivière et du lac, si grand que c'est une mer plutôt qu'un lac, exprime la conviction que si cette rivière, ou plutôt ce fleuve, ne sort pas du paradis terrestre, il vient d'une terre immense qui était jusqu'alors inconnue; mais il ajoute qu'en y songeant bien, il est de plus en plus persuadé que, vers cette terre de Gracia, se trouve le paradis terrestre (⁴).

La lettre de Colomb au roi et à la reine, dont nous venons de donner un extrait, ne contient pas d'autres détails sur le troisième voyage; mais on ne sait que trop de quelle manière fatale se termina pour lui cette expédition célèbre où le continent américain fut réellement découvert pour la première fois.

Après sa sortie de la Bouche du Dragon, il découvrit, au nord-ouest, l'île de l'Assomption, que l'on croit être l'île de Tabago, et celle de la Conception, que l'on appelle aujourd'hui île de Grenade. Il redescendit vers la côte septentrionale de Paria, et, continuant à la suivre, il vit plusieurs îles et plusieurs ports. Le 15 août, il découvrit l'île Margarita qu'il trouva très-peuplée; puis, entre la côte méridionale et la terre ferme, l'île de Cubagua, aride, mais pourvue d'un beau port : au moment où il approchait de cette dernière île, il vit un grand nombre d'indigènes qui pêchaient des perles et qui prirent la fuite en voyant les navires. Colomb envoya une chaloupe à terre; on rencontra un Indien qui portait un collier de perles à plusieurs rangs et qui échangea volontiers un grand nombre de ces perles contre les débris d'un vase de valeur. L'amiral, informé de cette découverte, envoya d'autres Espagnols avec d'autres vases de valeur et des grelots, au moyen desquels on obtint trois livres de perles, parmi lesquelles il y en avait de très-grosses. C'était là un grand sujet de tentation pour continuer à explorer la côte, qu'il persévérait à considérer comme faisant partie du véritable continent asiatique; mais ses yeux

(¹) Sans doute le fleuve de Paria, le Guarapich, le Cuparipari. Colomb appela cet endroit le golfe des Perles, quoiqu'il ne s'y en trouve aucune.

(²) On était au 13 ou au 14 août.

(³) Colomb, pendant ce voyage, changea d'opinion sur la forme de la terre. Il cessa de croire qu'elle était sphérique, et il imagina qu'elle était faite en forme de poire.

(⁴) Colomb fait une longue dissertation pour appuyer cette hypothèse. (Voy. une dissertation de Letronne sur les différentes opinions du moyen âge, relativement à l'emplacement du paradis terrestre, dans le troisième volume de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent*, p. 118.) — Les idées de Colomb sur le paradis terrestre paraissent avoir eu peu de succès en Espagne et en Italie, où le scepticisme en matières religieuses commençait à germer. Pierre Martyr d'Anghiera, dans ses *Oceanica*, dédiées au pape Léon X, les nomme *des fables auxquelles il ne faut pas s'arrêter*.

étaient si malades qu'il ne pouvait même plus diriger la marche de ses navires : il fallut donc aller directement à l'île Espagnole. Bientôt il arriva à la petite île Beata, située à environ 30 lieues à l'ouest de la rivière Orena, où il espérait trouver le port que son frère, qu'il avait laissé avec le titre d'*adelantado*, avait dû y établir. Il envoya donc un Indien porter une lettre à don Barthélemy, qui vint au-devant de lui. Les nouvelles sur la situation de la colonie étaient déplorables. Excès des Espagnols révoltés entre eux, guerre avec les habitants, défiance, haine, maladie, famine, découragement, tel était le résumé du rapport de Barthélemy. En arrivant à la capitale de la colonie, à Isabelle, qui est devenue depuis la ville de Saint-Domingue, l'amiral fit une proclamation pour approuver la conduite de son frère et pour blâmer énergiquement les Espagnols qui s'étaient révoltés contre son gouvernement. Les rebelles ne tinrent pas grand compte de ce manifeste. Le 12 septembre, il annonça que cinq vaisseaux allaient partir pour l'Espagne et que quiconque voudrait quitter la colonie serait libre de profiter de cette occasion pour retourner en Espagne. Ces navires mirent à la voile le 18 octobre, sans emmener les révoltés.

Ils portèrent au roi et à la reine une lettre où Colomb exposait ses griefs contre les chefs des désordres qui affligeaient l'île Espagnole. En même temps, il leur envoya le récit de son troisième voyage, avec une carte, de l'or et des perles du golfe de Paria. Il avait confiance dans la noblesse et la loyauté de ses souverains; mais il souffrait de corps et d'esprit, et il ne doutait point que ses ennemis ne missent à profit en Espagne la nécessité où il était de rester dans l'île Espagnole, en face de la sédition, pour se livrer contre lui à des manœuvres perfides. Suivant ses propres expressions, il était « absent, envié, étranger. » On parvint, en effet, à élever de graves soupçons dans l'esprit de Ferdinand, en lui représentant que Colomb, au lieu d'enrichir le trésor royal par ses expéditions, tendait à l'épuiser, et en accusant l'amiral de traiter avec orgueil et dureté les nobles qui l'avaient suivi; d'un autre côté, on excitait aussi contre l'amiral la sensibilité et la dignité de la reine, en faisant ressortir, malheureusement avec trop d'apparence, sa persistance à conseiller de réduire en esclavage les Indiens. Plusieurs fois Colomb avait écrit pour demander qu'on envoyât à l'île Espagnole un magistrat afin d'y rendre la justice, et un arbitre dans le but de juger les différends qui s'étaient élevés entre lui et les révoltés. Au lieu d'un arbitre, on fit partir pour Saint-Domingue don Francisco de Bobadilla, officier de la maison du roi et commandeur de l'ordre religieux et militaire de Calatrava, muni de lettres patentes qui le nommaient gouverneur et lui donnaient en fait une autorité absolue qu'il pouvait exercer contre Colomb lui-même. Les caravelles de Bobadilla entrèrent, le 23 août, dans le port de Saint-Domingue. Colomb était alors au fort de la Conception. Barthélemy était à la poursuite des rebelles; don Diego Colomb commandait provisoirement dans la capitale. Bobadilla procéda sur-le-champ en maître, exigea de Diego le serment d'obéissance aux lettres royales, s'empara de force de la forteresse qui renfermait une partie des rebelles, puis s'établit dans la maison même de l'amiral.

« Le commandeur, dit Colomb, en arrivant à Saint-Domingue, se logea dans ma maison, et, telle quelle, il se l'appropria avec tout ce qui était dedans. A la bonne heure! peut-être en avait-il besoin! Un corsaire n'en use jamais de la sorte avec les marchands (¹)! »

Bientôt Bobadilla envoya à Colomb un alcade pour lui signifier copie des lettres patentes qui lui avaient conféré l'autorité de gouverneur : Colomb se borna à répondre par une lettre très-modérée, où il lui donnait des conseils et lui annonçait son intention de retourner en Espagne. Mais le gouverneur lui fit communiquer la lettre de créance qui lui ordonnait d'obéir à ses ordres, et en mmée temps le somma de comparaître devant lui. Colomb, assuré que telle était la volonté de ses souverains, partit immédiatement et se rendit seul, sans serviteurs, à Saint-Domingue. Cependant Bobadilla, s'étant imaginé que l'amiral lui résisterait, avait fait mettre aux fers son frère Diego et se préparait à une défense vigoureuse. Il fut étonné, mais non ramené à des sentiments plus modérés, en apprenant l'arrivée si simple et si noble de Colomb. Sans interroger l'amiral, sans l'accuser, sans le mettre en mesure de se défendre, il ordonna qu'il fût enchaîné et jeté dans la forteresse. Barthélemy ne tarda pas à subir le même sort. Bobadilla confia à un officier, nommé Alonzo de Villejo, le soin de conduire les trois frères en Espagne. Colomb fut mené de sa prison sur une caravelle, chargé de fers, au milieu des huées de la populace. Lorsqu'il fut embarqué, Villejo et le maître de la caravelle, Andréas Marsés, voulurent lui ôter ses fers : Colomb s'y

(¹) Lettre écrite, vers la fin de 1500, à la nourrice du prince don Juan.

opposa et les garda pendant toute la traversée ; il fit plus, il les suspendit depuis dans son cabinet de travail, et il ordonna qu'ils fussent enfermés dans son cercueil.

Dès qu'on apprit à Cadix, à Séville, dans toute l'Espagne, que Colomb arrivait enchaîné comme un vil criminel, le sentiment public se souleva d'indignation. Entre son triomphe de Barcelone et cette humiliation cruelle, le contraste était trop saisissant. D'ailleurs les reproches faits à Colomb étaient trop vagues pour justifier un traitement si barbare. Le roi et la reine, informés de tout ce qui s'était passé, et entraînés par l'opinion générale, blâmèrent la conduite de Bobadilla, donnèrent immédiatement l'ordre de mettre en liberté les trois frères, en recommandant qu'ils fussent traités avec honneur. Ils adressèrent même à Colomb une lettre affectueuse pour l'inviter à venir à la cour, et lui firent donner une somme suffisante pour y soutenir son rang.

Le 17 décembre, Colomb parut à la cour, en grand costume et avec une suite nombreuse. La reine ne put contenir son émotion et ses regrets en le voyant ; lui-même, éclatant en sanglots, se jeta à genoux devant elle ; mais elle se hâta de le relever. Il ne fut pas réduit à se défendre. L'excès dont il avait été victime le relevait assez à tous les yeux ; il était désormais l'offensé, et c'était à lui à demander une réparation.

Cependant le roi, si l'on s'en rapporte à sa conduite, n'avait pas vu sans déplaisir la chute momentanée de celui qui avait ajouté tant de gloire à son règne. La réparation qu'il devait à Colomb eût été de le replacer sur-le-champ dans la position d'où on l'avait injustement précipité. Il n'en fut rien. On remplaça, il est vrai, Bobadilla (¹) par un autre gentilhomme, Nicolas de Ovando, mais on laissa Colomb réclamer en vain, pendant neuf mois, à Grenade, la restitution de ses titres et de ses dignités. En ce temps, des navigateurs espagnols, Ojeda, Pedro-Alonzo Nino, Vincent-Yanez Pinzon, Diego Lepe, Rodrigo Baptiste, de Séville, s'élançaient, vers le nouveau continent, à des explorations brillantes, tandis que celui qui leur avait ouvert la route restait dans une inaction forcée. Au milieu de ce douloureux repos, Colomb demanda d'abord, à la suite d'une vive exaltation, à faire une croisade à Jérusalem, ce qu'il avait toujours considéré comme le complément nécessaire de la découverte des terres de l'ouest. Puis, ému de la gloire de Vasco de Gama, qui venait de trouver la route des Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance, il conçut et proposa un nouveau voyage vers l'est, dans le but de découvrir un passage qui conduirait à la mer des Indes, aux côtes visitées par Gama, beaucoup plus rapidement que par le trajet de l'est. Il se fondait sur ce que la côte de la terre ferme, qu'il avait entrevue à Paria, se prolongeait beaucoup à l'occident, et qu'il devait exister quelque détroit à peu de distance de Nombre-de-Dios (²), à peu près vers le point que nous appelons l'isthme de Darien. La reine écouta favorablement ce projet ; le roi l'approuva, soit qu'il eût la pensée qu'un si grand résultat valait bien la peine d'une tentative, soit qu'il trouvât quelque avantage à occuper Colomb et à l'éloigner de la pensée de retourner à Saint-Domingue. A cette occasion, des lettres royales datées de Valence de Torres (14 mars 1502) confirmèrent à Colomb toutes les conventions précédentes entre les souverains et lui et toutes ses dignités.

## QUATRIÈME VOYAGE DE CHRISTOPHE COLOMB.

(9 mai 1502. — 7 novembre 1503.)

Le 9 mai 1502, Colomb, âgé de soixante-six ans, presque infirme, partit du port de Cadix avec quatre caravelles (³) et 150 hommes. La relation de ce dernier voyage a été faite par l'amiral lui-même,

(¹) Bobadilla périt, avec les ennemis les plus violents de Colomb, dans un naufrage, au mois de juillet 1502, en vue des côtes de Saint-Domingue, qu'ils venaient de quitter, au moment même où Colomb cherchait dans cette île un refuge qu'on lui refusait. (Voy. plus loin.)

(²) Las Casas, lib. II, cap. IV.

(³) La plus grande était de 70 tonneaux, la plus petite de 50.

dans sa lettre au roi et à la reine, datée de la Jamaïque, le 7 juillet 1503, et connue sous le nom de *Lettera rarissima* (¹).

« Le style de cette lettre, dit Humboldt, est empreint d'une profonde mélancolie. Le désordre qui la caractérise trahit l'agitation d'une âme fière, blessée par une longue série d'iniquités et déçue dans ses plus vives espérances. »

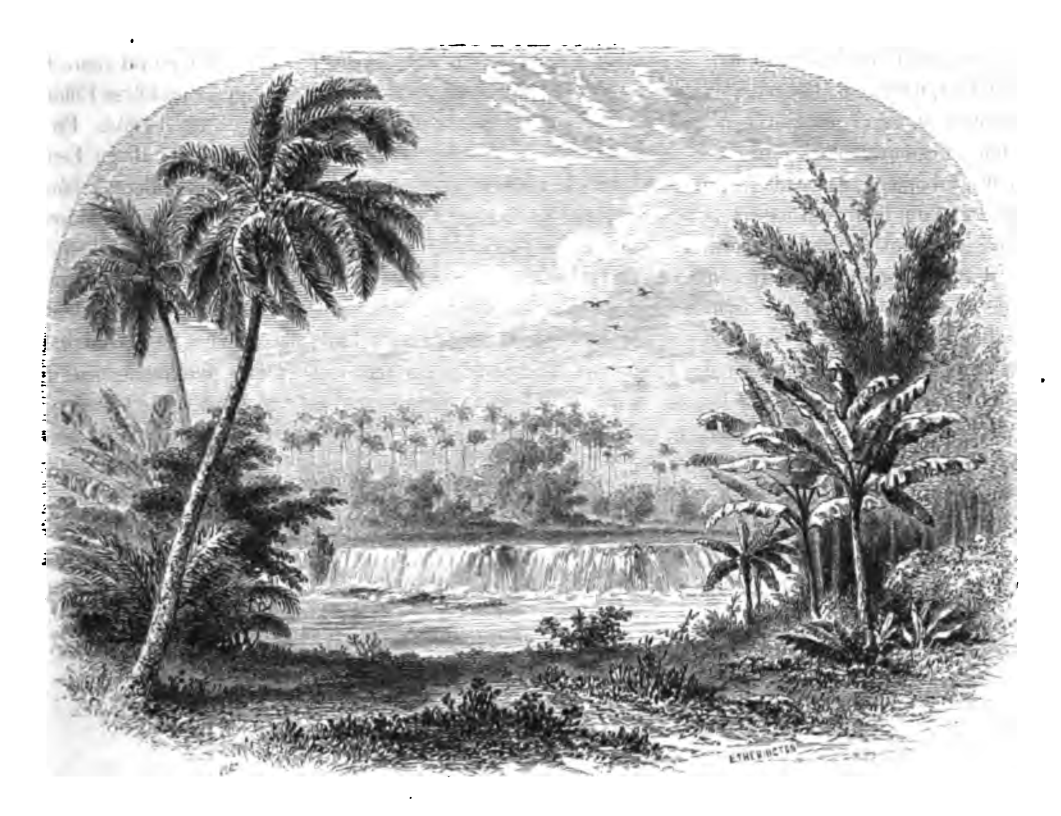
A cause de ce désordre qui fait que le lecteur est brusquement transporté, par endroits, en avant et en arrière du voyage, sans transition ou explication, il paraît nécessaire de rappeler ici sommairement l'itinéraire de ce quatrième voyage

Colomb relâche, le 20 mai 1502, à la Grande-Canarie.

Le 15 juin, il arrive à une des îles Caraïbes (Sainte-Lucie, ou plus probablement la Martinique).

Après avoir touché à la Dominique, à Santa-Cruz et à Porto-Rico, il veut entrer, le 29 juin, dans le port de Saint-Domingue; mais le gouverneur Ovando lui en refuse la permission.

Après quelques stations sur les côtes de l'île, il est entraîné dans le petit archipel des *Jardins*, sur la côte méridionale de Cuba.



Ile de Cuba. — *Caida del Husillo* (chute de la Vis de pressoir).

Le 30 juillet, il découvre l'île des Pins (Guanaga, Bonacia).

Le 14 août, on aborde sur la côte de la terre ferme, au cap Honduras (autrefois État de Guatimala).

Le 14 septembre, continuant de longer les côtes, on double le cap de *Gracias-à-Dios*.

(¹) Cette lettre avait été imprimée en Espagne, puis traduite en italien par Costanzo Baynera de Brescia, et imprimée à Venise en 1505. Elle a été publiée par Morelli, bibliothécaire de cette dernière ville, par Bossi et par Navarrete. La traduction que nous donnons est empruntée à M. Urano, traducteur de l'ouvrage de Bossi; mais nous l'avons amendée en consultant celle de MM. de Verneuil et de la Roquette (3e volume, p. 107).



Arbres des Antilles. — Bananier, Calebassier franc, Papayer commun, Cocotier des Indes, etc. — Daprès la *Flore des Antilles*, par Tussac.

On navigue le long de la côte des Mosquites ; on voit les douze petites îles Limonares. Le 16 septembre, on jette l'ancre près de la « rivière du Désastre. »




Fruits et Fleurs des Antilles. — Cacao *theobroma*, Cafier d'Arabie, etc. — D'après la *Flore des Antilles*, par Tussac.

Le 25 septembre, Colomb s'arrête entre la petite île la Huerta (le Jardin, *Quiribiri*) et le continent, en face du village Cariari.

Parti le 5 octobre de Cariari, il longe la côte Riche et relâche dans la baie ou le golfe Caribaro (Almirante, baie de Carnabaco).

Le 17 octobre, on commence à suivre la côte de Veragua ; on jette l'ancre à l'embouchure de la rivière la Cateba ; on passe devant cinq villes, dont l'une s'appelait Veraguas ; le lendemain, on arrive devant le village Cubiga.

Le 2 novembre, on jette l'ancre dans Porto-Bello.

Le 9 novembre, on se dirige vers la pointe de *Nombre-de-Dios*, et l'on s'arrête au « port des Provisions » *(puerto de Bastimentos)*.

Parti le 23, Colomb touche au port Guiga, s'arrête dans le havre de la Retraite *(el Retrete)*, où les excès des Espagnols mettent les armes aux mains des Indiens.

Le 5 décembre, Colomb, contraint par la mauvaise volonté de son équipage, retourne en arrière, à l'ouest ; il touche à Porto-Bello, essaye vainement d'atteindre Veraguas, est poussé par la tempête dans plusieurs ports, trouve un refuge, le jour de l'Épiphanie, à l'embouchure de la rivière Yebra, qu'il appelle *Belen* ou *Bethléem*, près de la rivière Veragua. Barthélemy, le frère de Colomb, l'*adelantado*, va visiter les mines d'or à l'intérieur ; on essaye de fonder une colonie ; la guerre avec les Indiens et la tempête font échouer ce projet.

Vers la fin d'avril, l'affaiblissement de l'escadre oblige à retourner en Europe ; on touche à Porto-Bello, où l'on est forcé d'abandonner des caravelles ; on passe devant le port d'el Retrete, devant un groupe d'îles que Colomb appela *las Barbas* (les Mulatas), un peu au-delà de la pointe Blas ; à 10 lieues plus loin, on entre dans le golfe de Darien.

Le 1er mai, Colomb se dirige vers l'île Espagnole.

Le 10 mai, on arrive au nord-ouest de l'Espagnole, en vue des deux îles *Tortugas* (aujourd'hui les Caïmans).

Le 30 mai, on est embossé au milieu des Jardins de la Reine (près Cuba), et l'on s'arrête près de l'une des Cayes.

Après une tempête, Colomb arrive au cap Cruz, le long de la côte méridionale de Cuba.

Le 23 juin, il jette l'ancre dans *Puerto-Bueno* (le Havre-Sec), puis dans le port *San-Gloria* (baie de don Christophe, dans la Jamaïque), où il est forcé d'échouer ses navires.

Il envoie Mender et Fiesco dans une chaloupe pour demander secours au gouverneur de l'Espagnole.

Pendant leur absence, deux officiers, nommés Porras, soulèvent les matelots contre lui ; dangers de toute nature ; intimidation exercée par Colomb sur les Indiens au moyen de la prédiction de l'éclipse.

Après huit mois depuis le départ de Mender et de Fiesco, Ovando envoie à Colomb, par Diego de Escobar, monté sur un petit navire, un tonneau de vin et un quartier de porc, en lui promettant l'envoi prochain d'un plus grand navire ; découragements, révoltes nouvelles de l'équipage.

Le 28 juin, Colomb et ceux qui l'avaient accompagné montent sur les navires qu'Ovando a enfin envoyés.

Le 3 août, il aborde sur la côte de l'Espagnole, à la petite île de *Beata*.

Le 18 août, il jette l'ancre dans le port de Saint-Domingue.

Le 12 septembre, il part de Saint-Domingue, et, à travers une suite de tempêtes formidables, il jette l'ancre dans le port de San-Lucar, le 7 novembre. De là il se rend à Séville.

## LETTERA RARISSIMA.

Copie de la lettre de Christophe Colomb, vice-roi d'Espagne et gouverneur des îles des Indes, adressée à S. M. Catholique le puissant roi d'Espagne, et à son épouse, ses augustes maîtres, dans laquelle il les informe de toutes les circonstances de son voyage, et où il raconte combien il a rencontré de pays, de provinces, de fleuves, de villes dignes d'admiration, et de contrées où se trouvent en abondance les mines d'or et autres objets de grande valeur.

Très-augustes et très-puissants prince et princesse, nos maîtres,

De Cadix je passai aux îles des Canaries en quatre jours, et de là, après un voyage de seize jours, j'abordai aux îles appelées des Indes, d'où j'écrivis à Vos Altesses que mon intention était de poursuivre

vivement mon voyage, puisque j'avais des navires tout neufs, bien munis de vivres et de matelots, et que j'étais dans le dessein de me diriger vers l'île nommée Jamaïque. Je vous ai écrit cela de la Dominique, île jusqu'à laquelle j'avais toujours eu un temps favorable. La même nuit que j'y abordai fut accompagnée d'une bourrasque et d'une tempête qui depuis me poursuivit toujours. Arrivé à l'île Espagnole, j'envoyai à Vos Altesses un paquet de lettres dans lesquelles je vous demandais le secours d'un vaisseau avec des fonds, le bâtiment qui m'avait transporté ici étant endommagé et ne pouvant plus supporter les voiles; les gens de l'île prirent les lettres, et ils savent eux, s'ils y ont fait réponse. Dans la réponse que je reçus de Vos Altesses, vous m'ordonnâtes de ne point demeurer dans les terres, disposition qui découragea l'esprit de tous ceux qui m'accompagnaient; ils craignaient que je ne voulusse les conduire trop avant dans les mers, me représentant que si nous rencontrions quelque péril ou quelque accident ils ne pourraient espérer aucun secours, et que d'ailleurs l'on ferait peu de cas des dangers qu'ils auraient essuyés; ils prétendaient même que, quant aux terres que je pourrais découvrir, Vos Altesses les feraient gouverner par d'autres que par moi. La tempête qui m'assaillit cette nuit fut violente; elle désempara mes navires, et chacun de nous, dispersé par les vagues, n'entrevoyait que la mort pour tout espoir. Quel est l'homme, et sans en excepter Job lui-même, qui fut plus malheureux que moi? Ces mêmes ports, que j'avais découverts au péril de ma vie, me refusèrent dans ces tristes circonstances un asile contre la mort qui nous menaçait, moi, mon jeune fils, mon frère et mes amis.

Mais je reviens à mes navires, dont la tempête m'avait séparé; Dieu me les rendit bientôt. J'avais mis en mer le vaisseau endommagé, dans le dessein de le ramener vers l'île Calliega : il perdit sa chaloupe et toutes ses provisions. Le vaisseau que je montais fut étrangement assailli; cependant la bonté divine voulut bien me le conserver sans qu'il éprouvât aucune perte. Mon frère était sur celui qui courut le plus de dangers, et ce fut lui qui, aidé de l'assistance céleste, le sauva du naufrage. Cette bourrasque me porta subitement vers l'île Jamaïque, et bientôt un grand calme et un rapide courant succédèrent à la tempête, et je parvins jusqu'au Jardin de la Reine sans rien apercevoir; je me dirigeai vers la terre ferme, et, dans ma course, je rencontrai des vents contraires et un courant terrible. Je luttai contre eux pendant soixante jours, durant lesquels je ne pus faire que 70 lieues.

Pendant tout ce temps, je ne pouvais entrer dans le port; la tempête, la pluie, le tonnerre et les éclairs, qui semblaient annoncer la fin du monde, ne cessèrent de m'assaillir; cependant, le 12 septembre, j'atteignis le cap de *Gracias-à-Dios*, et depuis ce moment le Seigneur m'envoya des vents et des courants favorables. Pendant quatre-vingts jours, les flots continuèrent leurs assauts, et mes yeux ne virent ni le soleil, ni les étoiles, ni aucune planète; mes vaisseaux étaient entr'ouverts, mes voiles rompues; les cordages, les chaloupes, les agrès, tout était perdu; mes matelots, malades et consternés, se livraient aux pieux devoirs de la religion; aucun ne manquait de promettre des pèlerinages, et tous s'étaient confessés mutuellement, craignant de moment en moment de voir finir leur existence. J'ai vu beaucoup d'autres tempêtes, mais jamais je n'en ai vu de si longues et de si violentes. Beaucoup des miens, qui passaient pour les matelots les plus intrépides, perdaient courage; mais ce qui navrait profondément mon âme, c'était la douleur de mon fils, dont la jeunesse (il n'avait pas treize ans) augmentait mon désespoir, et que je voyais en proie à plus de peines, plus de tourments, qu'aucun de nous (¹). C'était Dieu sans doute, et non pas un autre, qui lui prêtait une telle force; mon fils seul rallumait le courage, réveillait la patience des marins dans leurs durs travaux; enfin on eût cru voir en lui un navigateur qui aurait vieilli au milieu des tempêtes, chose étonnante, difficile à croire, et qui venait mêler quelque joie aux peines qui m'abreuvaient. J'étais malade, et plusieurs fois je vis l'approche de mon dernier moment; j'avais fait construire sur le pont du vaisseau une petite chambre, et c'était de là que je commandais la manœuvre. Mon frère, comme je l'ai déjà dit, se trouvait dans le navire le plus endommagé, et que menaçait le péril le plus pressant; c'était un grand sujet de douleur pour moi, douleur qui s'augmentait encore lorsque je réfléchissais que c'était contre sa volonté que je l'avais emmené; enfin, pour mettre le comble à mon malheur, vingt années de service, de fatigues et de périls ne m'ont apporté aucun profit, car je me trouve aujourd'hui sans posséder une tuile en Espagne, et l'auberge seule me présente un asile lorsque je veux prendre quelque repos ou les repas les plus simples; encore

(¹) Ferdinand Colomb

m'arrive-t-il souvent de me trouver dans l'impuissance de payer mon écot. Ce n'est pas tout (souvenir qui vient remplir mon cœur de désespoir!) (¹), j'ai laissé en Espagne mon fils don Diègue privé de tout moyen d'existence, privé de son père, espérant qu'il trouverait dans Vos Altesses des princes justes et reconnaissants qui lui rendraient avec usure ce dont votre service le privait.

Je parvins à une terre appelée Cariaï, et j'y demeurai afin de réparer mes vaisseaux et de pourvoir à tout ce qui nous était nécessaire; mes gens, qu'une longue fatigue avait rendus incapables de tout service, et moi, nous prîmes en ce lieu un repos que nous attendions depuis longtemps. Là, j'entendis parler des mines d'or de la province de Ciamba, qui était l'objet de nos recherches; je pris avec moi deux habitants de cette contrée, qui me conduisirent à une autre terre appelée Carambaru, où les indigènes vont toujours nus, et portent à leur cou un miroir d'or qu'ils ne veulent vendre ni troquer pour quoi que ce soit; ils me nommèrent en leur langue plusieurs autres lieux situés sur la mer, où ils m'assuraient qu'il existait beaucoup de mines d'or; le dernier de ces lieux était appelé Veragua, éloigné d'où nous étions de vingt-cinq lieues : aussi je partis et je me mis avec ardeur à leur recherche, et, lorsque je fus arrivé à moitié chemin, j'appris que je trouverais une mine d'or à deux journées de là. Je résolus d'aller les voir; mais le soir du jour de Saint-Simon et Juda, qui était le moment fixé pour notre départ, il s'éleva une tempête si violente que nous fûmes contraints de nous laisser aller où le vent nous conduisait : cependant l'Indien m'accompagna toujours afin de me montrer les mines.

Mon arrivée dans ces lieux vint me convaincre de la vérité de tout ce que j'en avais entendu dire, et de la réalité de tous les rapports que l'on m'avait faits sur la province de Ciguare, qui selon eux, est située vers le couchant, à neuf journées de chemin par terre. On m'affirma qu'il s'y trouvait de l'or à l'infini; l'on me raconta que les habitants portaient des couronnes d'or sur la tête, de gros anneaux d'or aux pieds et aux bras, et qu'ils doublaient et ornaient leurs siéges, leurs armoires et leurs tables avec de l'or, s'en servant de la même manière que nous nous servons du fer. Les femmes, selon leur récit, portaient des colliers de même métal qui pendaient sur leurs épaules. Tous les habitants du pays dont je parle s'accordèrent à dire que telle était la vérité, et m'assurèrent qu'il y existait une telle richesse que je me contenterais de la dixième partie de celle dont ils m'ont fait la description. Nous avions apporté avec nous du poivre, et ils le reconnurent aussitôt. Dans la province de Ciguare on fait le même commerce, on voit les mêmes foires que chez nous; tous sont venus me l'assurer, et ils m'ont même indiqué les règles et les usages qu'ils suivent dans leurs marchés et dans leurs échanges; ils m'ont encore dit qu'ils naviguaient comme nous, que leurs vaisseaux portaient des bombardes, et qu'ils étaient armés d'arcs, de flèches, d'épées, de cuirasses; ils vont habillés comme nous; ils montent des chevaux, font la guerre et s'habillent avec de riches vêtements, et demeurent dans des maisons commodes; enfin, selon eux, la mer entoure la province de Ciguare, et, à l'espace de dix journées de chemin, on rencontre le fleuve du Gange (²) : il paraît que ces pays sont dans le même rapport que celui qui existe entre Tortose et Fontarabie, entre Pise et Venise. Étant parti de Carambaru, j'arrivai à ces lieux susdits, et je trouvai une nation qui avait les mêmes mœurs; cependant ils échangeaient les miroirs d'or qu'ils avaient pour trois grelots, quoiqu'ils pesassent chacun dix ou quinze ducats. Quant à leurs autres habitudes, ils ressemblent entièrement aux insulaires de Saint-Domingue; mais ils recueillent l'or d'une manière différente que celle de ces derniers, quoique les procédés des uns et des autres ne puissent être comparés avec ceux que nous employons. C'est là ce que j'ai entendu dire touchant ces nations; quant à ce que j'ai vu et à ce que je sais, je vais vous le raconter.

L'année 1494 je parcourus, en neuf heures, vingt-quatre degrés vers le couchant (³); ce dont il ne faut douter, parce qu'il arriva dans le même moment une éclipse; le soleil était entré dans la Balance, et la lune dans le Bélier. Tout ce que j'appris de la bouche de ces peuples, je l'avais déjà longuement étudié dans les livres. Ptolémée crut avoir corrigé Marin (de Tyr), et maintenant on trouve que le système de ce dernier est conforme à la vérité (⁴). Ptolémée place Catigara à 12 lignes loin de son occi-

(¹) Littéralement, « qui m'arrachait le cœur par les épaules. »

(²) Il ne faut pas oublier que Colomb croyait être en Asie.

(³) Chose impossible. MM. de Verneuil et de la Roquette traduisent : « Je naviguai à 24 degrés au couchant, en neuf heures. »

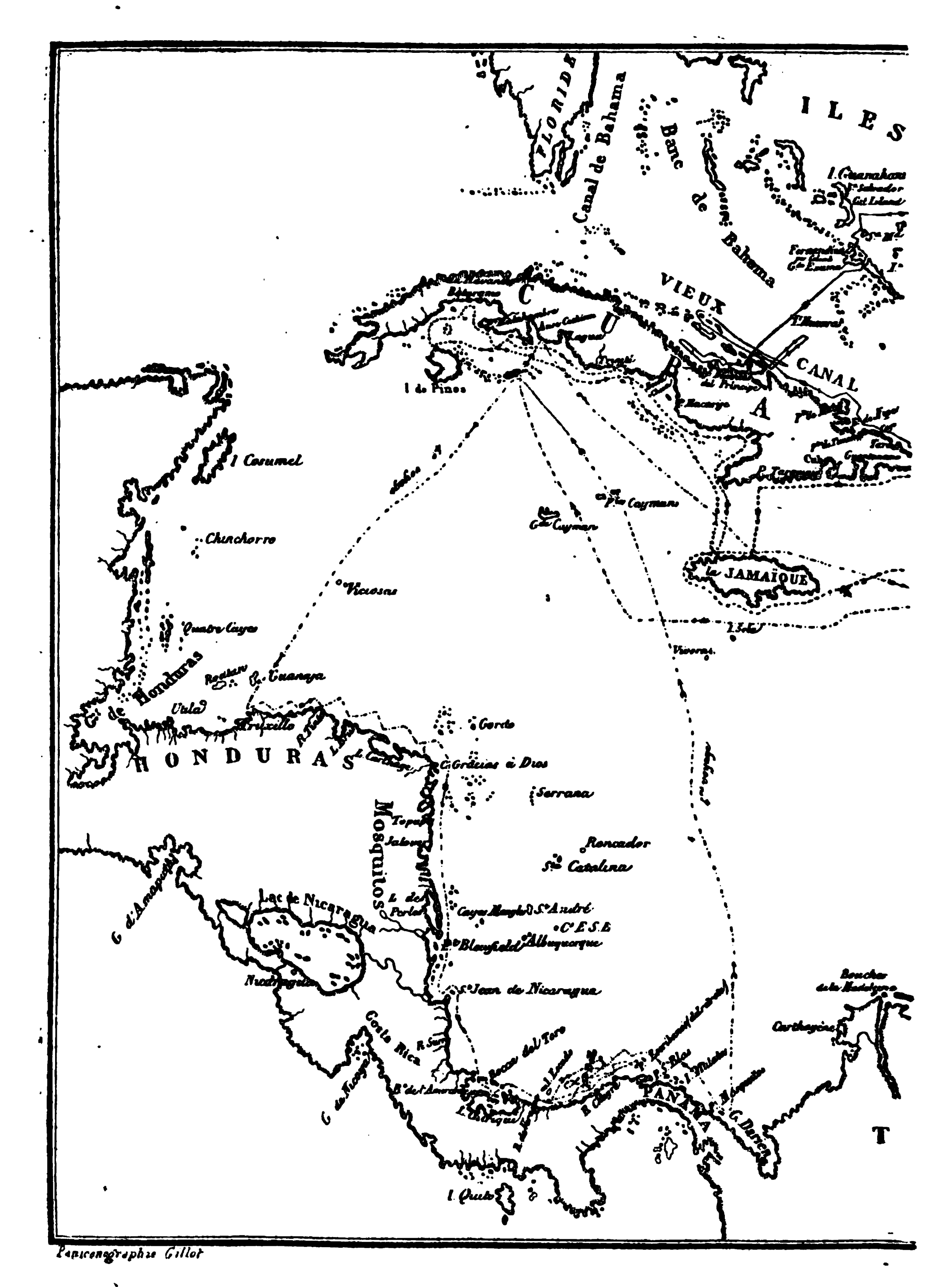
(⁴) Voy. p. 82.

dent, qui est selon moi deux degrés et un tiers au-dessus du cap Saint-Vincent en Portugal. Marin renferme la terre dans 15 lignes, et il décrit l'Indus en l'Éthiopie, à plus de 24 degrés de la ligne équinoxiale; les Portugais, qui maintenant naviguent de ce côté, ont reconnu la vérité de tout ceci. Ptolémée dit que la terre la plus australe est le premier terme, et qu'elle ne va pas au delà de 15 degrés et un tiers. Le monde est peu de chose; tout ce qui est sec, c'est-à-dire la terre, forme six parties; la septième seulement est couverte d'eau, vérité que l'expérience a confirmée, et qui s'appuie sur l'Écriture et sur la position du Paradis terrestre, telle que la sainte Église l'admet. Je dis que le monde n'est point aussi grand que le vulgaire le veut bien dire, et qu'un degré de la ligne équinoxiale est composé de 56 milles et deux tiers. Ceci est palpable; mais mon but n'est point d'entrer dans une pareille matière, et c'est de mon laborieux mais noble et utile voyage que je veux entretenir Vos Altesses.

J'ai dit que le vent m'avait entraîné sans pouvoir lui résister dans un port où j'échappai à dix jours de tempêtes; là je résolus de ne point retourner vers les mines; les regardant comme une conquête assurée, je poursuivis mon voyage au milieu de la pluie; enfin, par la volonté de Dieu, j'arrivai à un port que j'appelai Bastimientos, où j'entrai malgré moi. La tempête et le courant m'emprisonnèrent dans ce port pendant dix jours; cependant j'en partis, mais non pas avec un temps favorable. Après avoir parcouru l'espace de quinze lieues, je fus assailli de nouveau par des vents contraires et des courants furieux. Je retournai au port d'où j'étais parti, et je trouvai en chemin un autre port nommé *Retrete*, où je me retirai au milieu du trouble et du plus grand péril; mes navires et mes gens étant dans le plus fâcheux état, contraint par ce temps déplorable, je restai plusieurs jours dans ce port, et lorsque je me flattais de voir finir mes tourments, ils ne faisaient que commencer; je résolus de retourner aux mines et de faire quelque chose, jusqu'à ce qu'un temps favorable à mon voyage reparût; mais à peine m'étais-je éloigné du port de quatre lieues, que la tempête, plus furieuse que jamais, vint m'accabler par tant d'assauts que je ne savais plus où j'en étais. Tous les maux que j'avais déjà soufferts se renouvelèrent (1), et je restai pendant neuf jours sans aucune espérance de salut. Jamais homme ne vit une mer plus violente et plus terrible : elle s'était couverte d'écume; le vent ne me permettait ni d'aller en avant, ni de me diriger vers quelque cap; il me retenait dans cette mer, dont les flots semblaient être de sang; son onde paraissait bouillir comme échauffée par le feu. Jamais je ne vis au ciel un aspect aussi épouvantable : ardent pendant un jour et une nuit comme une fournaise, il lançait sans relâche la foudre et les flammes, et je craignais qu'à chaque moment les voiles et les mâts ne fussent emportés. Le tonnerre grondait avec un bruit si horrible qu'il semblait devoir anéantir nos vaisseaux; pendant tout ce temps la pluie tombait avec une telle violence que l'on ne pouvait pas dire que c'était la pluie, mais bien un nouveau déluge. Mes matelots, accablés par tant de peines et de tourments, appelaient la mort comme un terme à tant de maux; mes navires étaient ouverts de tous côtés, et les barques, les ancres, les cordages, les voiles, tout était encore perdu.

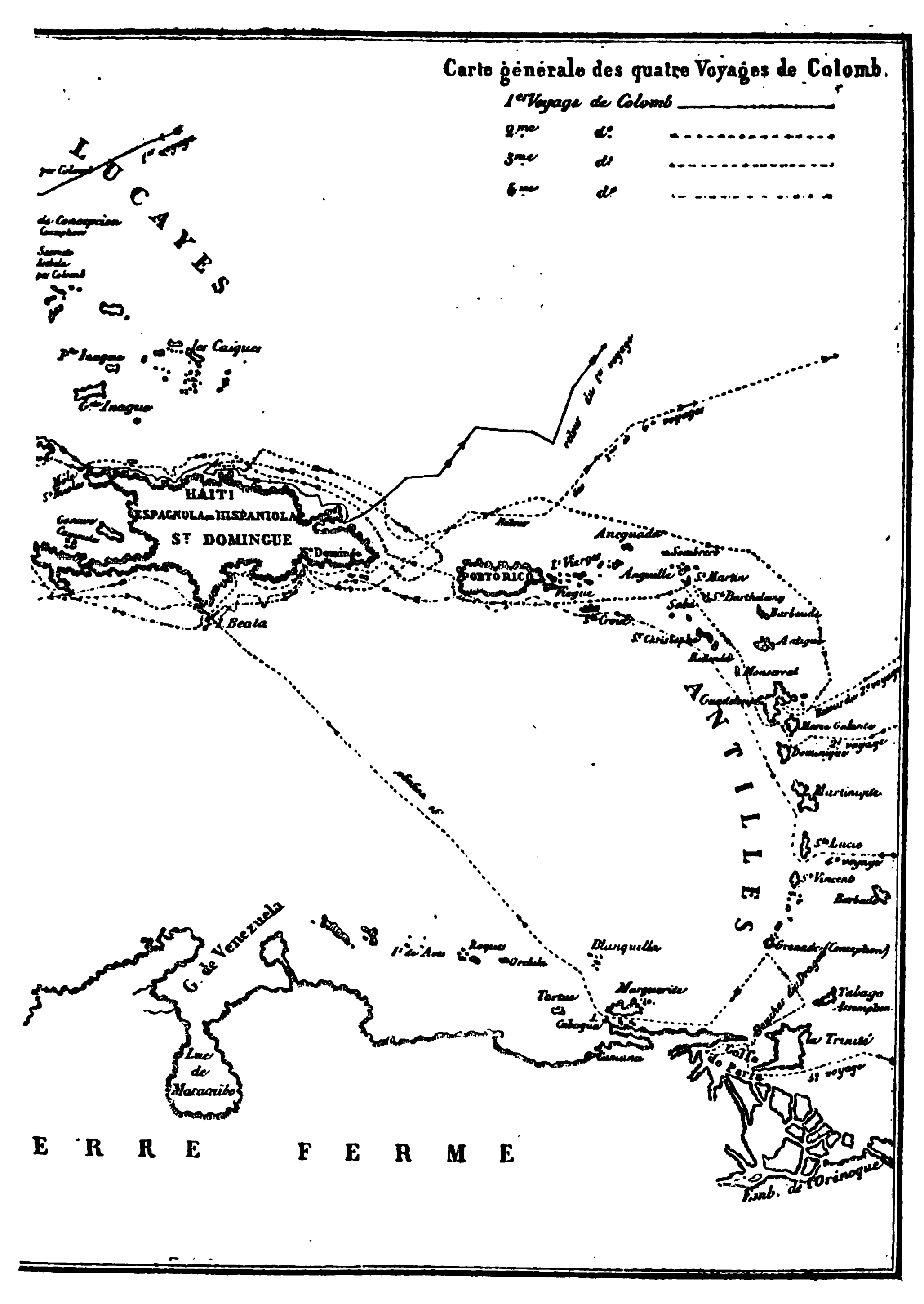
Enfin, Dieu me permit d'aborder à un port appelé *Porto-Gordo* (2), où je me munis le mieux qu'il me fut possible de toutes choses nécessaires, et je retournai de nouveau à Veragua, quoique ce ne fût pas là que j'eusse intention d'aller. Lorsque j'étais en état de naviguer, les vents et les courants me furent encore contraires; je parvins comme j'y étais déjà parvenu d'abord. Les vents et les courants s'étant opposés à mon voyage une seconde fois, une seconde fois je retournai au port, car j'avais été tellement maltraité par cette bourrasque que je n'eus pas le courage d'attendre la fin de l'opposition de Saturne avec Mars (3), opposition pendant laquelle règnent la tempête et le mauvais temps; ce fut le jour de Noël que je me trouvai dans cette situation. Je retournai de nouveau, et avec beaucoup de peine, à l'endroit d'où j'étais sorti. Étant entré dans la nouvelle année, je tentai de poursuivre mon voyage; mais quand même le temps m'eût été favorable, mes gens étaient morts ou malades, et nos vaisseaux ne pouvaient être mis en mer. Le jour de l'Épiphanie, j'arrivai à Veragua sans forces; là, Dieu m'offrit dans un fleuve une espèce de port; quoique à son embouchure ce fleuve n'eût pas plus que dix palmes de fond, ce ne fut pas sans peine que j'y entrai. Le jour suivant, la tempête recommença, et si je me fusse trouvé au

(1) « Ma plaie se rouvrit. »
(2) *Porto-Grosso*, suivant la version italienne.
(3) MM. de Verneuil et de la Roquette traduisent : « sur les mers, » au lieu de « avec Mars. »




Carte itinéraire générale des quatre voyages

bord du fleuve, je n'aurais pu y entrer à cause du banc ; il plut sans relâche jusqu'au 14 de février, et pendant tout ce temps je ne pus aborder ni apporter de remède à aucune chose ; et lorsque je me croyais




de Christophe Colomb.

en sûreté, le 24 janvier, soudain le fleuve se gonfla et s'irrita; il rompit mes câbles, et peu s'en fallut qu'il n'engloutît mes vaisseaux : je me vis alors dans un péril plus grand que jamais, mais le secours

de Dieu ne m'abandonna pas. Je ne crois pas qu'un homme se soit jamais trouvé en butte à tant de dangers et à tant de tourments. Le 6 de février, malgré la pluie, j'envoyai soixante-dix hommes, qui s'avancèrent cinq lieues dans l'intérieur des terres. Ils trouvèrent beaucoup de mines d'or; les Indiens les menèrent sur une montagne très-élevée, et, en leur désignant toutes les terres que l'œil pouvait apercevoir, ils leur dirent que de tous côtés l'or se trouvait en abondance, que les mines se prolongeaient à vingt journées de là vers l'occicident, et ils leur nommèrent les lieux où l'on en pourrait rencontrer. Par la suite, j'ai su que le *quibian* (c'est ainsi qu'ils appellent leur chef) avait recommandé aux Indiens de ne m'indiquer que les mines qui étaient les plus éloignées et celles qui appartenaient à un autre chef son ennemi. Je sus encore que ce peuple recueillait autant d'or qu'il pouvait en désirer, au point qu'un homme seul pouvait en amasser une mesure en dix jours. J'emmenai avec moi les Indiens ses esclaves, qui furent témoins de tout ceci. Les barques arrivent jusqu'au lieu où sont situées les habitations de la peuplade. Mon frère revint avec ses gens, tous chargés de l'or qu'ils avaient recueilli dans l'espace de quatre heures, car ils n'y séjournèrent pas davantage. La quantité est considérable, si l'on fait attention qu'aucun d'eux n'avait jamais vu d'or, ayant toujours parcouru la mer et étant presque tous mousses et novices. J'avais les moyens et les matériaux nécessaires pour bâtir, et des vivres en abondance. J'établis ma demeure et celle de mes gens; je construisis plusieurs maisons de bois, et je fis présent de plusieurs objets au quibian. Je prévoyais et je jugeais bien que notre concorde ne devait pas être de longue durée; car ces gens étaient farouches, et nous devions leur être très-incommodes, car nous avions usurpé leur terrain. Dès qu'ils eurent vu nos maisons finies, et notre commerce devenu abondant et général, ils résolurent de brûler nos habitations et de nous mettre tous à mort; mais le succès ne répondit pas à leur attente : je fis leur chef prisonnier, lui, sa femme, ses enfants et sa famille. Cependant mon malheur ne voulut pas qu'il restât longtemps en mon pouvoir. Le quibian s'échappa des mains d'un certain homme auquel il avait été remis sous bonne garde ; ses fils s'enfuirent d'un navire où ils étaient détenus sous la garde du maître d'équipage.

Dans le mois de janvier, l'embouchure du fleuve fut fermée. Au mois d'avril, les vaisseaux étaient mangés par les vers; mais à cette époque le fleuve forma un canal, à la faveur duquel je retirai, non sans peine, trois de mes navires après les avoir déchargés. Les barques s'y engagèrent pour aller chercher du sel, de l'eau et autres provisions; mais la mer étant devenue grosse et furieuse, elle ne permit pas qu'elles en sortissent. Les Indiens, s'étant rassemblés en grand nombre, les combattirent; mais ils trouvèrent tous la mort dans ce combat. Mon frère et le reste de mes gens étaient sur un vaisseau qui était demeuré dans le fleuve; moi seul, en butte à de si nombreuses tempêtes, tourmenté par la fièvre et accablé par tant de fatigue, j'étais resté dehors, tout espoir de salut s'étant éteint dans mon âme. Cependant je m'armai de tout mon courage, je montai à l'endroit le plus élevé, appelant en vain d'une voix lamentable les quatre vents à mon secours; je voyais autour de moi pleurer à chaudes larmes les capitaines de guerre de Votre Majesté. Épuisé, je tombai et m'endormis. Dans mon sommeil, j'entendis une voix compatissante qui m'adressa ces mots : « O insensé ! pourquoi tant de lenteur à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers? Que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur? Depuis ta naissance, n'a-t-il pas eu pour toi la plus tendre sollicitude; et lorsqu'il te vit dans un âge où t'attendaient ses desseins, n'a-t-il pas fait glorieusement retentir ton nom sur la terre? Les Indes, cette partie si riche du monde, ne te les a-t-il pas données? Ne t'a-t-il pas rendu libre d'en faire l'hommage selon ta volonté? Quel autre que lui te prêta les moyens d'exécuter tes projets? Des liens défendaient l'entrée de l'Océan; ils étaient formés de chaînes qu'on ne pouvait briser. Il t'en donna les clefs. Ton pouvoir fut reconnu dans des terres éloignées, et ta gloire fut proclamée par tous les chrétiens. Dieu se montra-t-il plus favorable au peuple d'Israël, lorsqu'il le retira de l'Égypte? Protégea-t-il plus efficacement David, lorsque de pasteur il le fit roi de Judée? Tourne-toi vers lui, et reconnais ton erreur, car sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne sera pas un obstacle pour les grandes choses qui t'attendent : il tient dans ses mains les plus brillants héritages. Abraham n'avait-il pas cent ans, et Sara n'avait-elle pas déjà passé sa première jeunesse, lorsque Isaac naquit? Tu appelles un secours incertain : réponds-moi; qui t'a exposé si souvent à tant de dangers? est-ce Dieu ou le monde? Les avantages, les promesses que Dieu accorde, il ne les enfreint jamais envers ses serviteurs. Ce n'est point lui qui, après avoir reçu un service, prétend que l'on n'a point suivi ses intentions, et qui donne à ses ordres une nou-

velle interprétation; ce n'est point lui qui s'épuise pour donner une couleur avantageuse à des actes arbitraires. Ses discours ne sont pas détournés; tout ce qu'il promet, il l'accorde avec usure; il fait toujours ainsi. Je t'ai dit tout ce que le Créateur a fait pour toi; en ce moment montre le prix et la récompense des périls et des peines auxquels tu fus en butte pour le service des autres. » Et moi, quoique accablé de souffrances, j'entendis tout ce discours; mais je ne pus trouver assez de force pour répondre à des promesses si certaines. Je me contentai de pleurer sur mes erreurs. Cette voix acheva en ces termes: « Espère, prends confiance; tes travaux seront gravés sur le marbre, et ce sera avec justice [1]. »

Dès que ma santé fut rétablie, je me levai; après neuf jours, nous eûmes un peu de calme, mais pas assez pour faire sortir les navires du fleuve. Je rassemblai les gens que j'avais à terre, et tout ce que je pus, parce qu'il ne m'en restait pas assez pour en laisser une partie à terre et conserver l'autre aux manœuvres des vaisseaux. Si Vos Altesses en avaient pu être instruites, et me l'eussent permis, je serais resté avec tous les miens pour défendre les habitations que j'avais fondées; mais je craignais qu'il n'arrivât jamais en ce lieu aucun autre navire, et cette crainte m'engagea à partir; la raison en est encore que, de même qu'on aurait eu à y apporter des secours, on pouvait en même temps rétablir toutes choses. Je mis à la voile, au nom de la Sainte-Trinité, la nuit de Pâques, avec des vaisseaux pourris et tout percés de trous. J'en laissai un, le plus endommagé, à Beleem [2], chargé de beaucoup de choses; j'en laissai un autre à Belpuerto. Il ne m'en resta plus que deux, sans chaloupes et sans provisions, pour traverser 7 000 milles de mer, et m'exposer ainsi à mourir en chemin, moi, mon fils, mon frère et mon équipage. Que ceux qui ont l'habitude de faire des reproches répondent maintenant, en disant là-bas fort à leur aise: « Que n'as-tu fait ainsi? Pourquoi ne t'es-tu pas conduit autrement? » J'aurais voulu les voir dans cette occasion; mais je crois qu'une journée d'une autre espèce les attend : à notre avis cela n'est rien.

Le 31 de mai, j'arrivai dans la province de Mago, qui touche à celle du Catay, et de là je m'en fus à l'Espagnole. Pendant deux jours, j'eus un temps favorable; mais bientôt il changea. Mon but, en suivant cette route, était de sortir des bas-fonds qui entourent les îles innombrables de ces mers; mais les vents et la grosse mer m'obligèrent de rebrousser chemin, après avoir perdu mes voiles. Je donnai contre une île où je perdis trois ancres, et, au milieu de la nuit, je crus voir la fin du monde. Les câbles de l'autre vaisseau se rompirent, et je regarde même comme étonnant qu'ils n'aient pas été mis en pièces tous les deux, car ils se heurtèrent avec un choc terrible. Dieu vint à notre secours, et, après lui, je ne dus mon salut qu'à la seule ancre qui m'était restée.

Après six jours, la mer étant un peu calmée, nous reprîmes le chemin que nous avions été obligés d'abandonner avec des vaisseaux rongés par les vers et troués de manière à offrir l'aspect d'une ruche d'abeilles, n'ayant avec moi que des matelots accablés par les fatigues et à moitié morts. Je n'arrivai pas beaucoup plus loin que la première fois. Là, j'attendis que la fortune cessât de m'être contraire; je m'arrêtai dans un port plus sûr de la même île, et au bout de huit jours je repris encore ma route. Ce ne fut qu'à la fin de juin que j'arrivai à la Jamaïque, toujours avec le vent au plus près et les navires en très-mauvais état; car j'avais eu toute la peine possible, en employant tout l'équipage avec les cuves, les chaudières et trois pompes qui étaient à bord, pour rejeter l'eau qui pénétrait de tous côtés, seul moyen de sortir de cet état. Je me mis cependant en chemin pour venir directement en Espagne, chemin que je ne voudrais pas avoir commencé; mais, en approchant de l'Espagnole, qui est à 28 lieues de la Jamaïque, l'autre navire fut obligé de chercher port, à moitié submergé. Quant à moi, je voulus résister à la fureur des flots; mon navire était au moment de couler à fond, et ce fut la bonté divine qui m'arracha à la mort; je fus conduit par miracle à terre. Qui peut croire ce que je rapporte? et cependant je puis assurer n'avoir écrit dans cette lettre qu'une petite partie de ce qui m'est arrivé, circonstance dont pourront rendre témoignage ceux qui se sont trouvés avec moi. Si Vos Altesses daignent envoyer à mon secours un navire de 64 tonneaux, avec 200 quintaux de biscuit, et quelques autres provisions, j'en aurai assez pour me rendre en Espagne, moi, ma famille et mes pauvres matelots. J'ai

[1] « Le récit de la vision nocturne, dit M. de Humboldt, est plein d'élévation et de poésie. »
[2] Bethléem, Belen.

déjà dit qu'il n'y a que 28 lieues de l'Espagnole à la Jamaïque; mais je ne me serais pas rendu dans cette île, quand même mes navires auraient été en bon état, car Vos Altesses m'avaient prescrit de ne pas aller à terre; Dieu sait si cet ordre a été favorable à votre service. Je vous envoie cette lettre par l'entremise des Indiens; je souhaite qu'elle vous parvienne.

Mes compagnons étaient au nombre de 150, parmi lesquels il y en avait qui possédaient des connaissances suffisantes pour être pilotes et devenir bons marins; cependant aucun ne pourrait décrire la route que nous prîmes pour arriver, et celle par où nous retournâmes; mais la raison en est toute simple. Je partis d'un point au-dessus du port du Brésil. A l'Espagnole, la tempête ne cessa pas de me pousser là où elle voulait, et le caprice du vent seul dirigea ma course. Dans ces tristes circonstances je tombai malade; aucun des miens n'avait encore voyagé dans ces mers. Cependant le vent et la tempête s'apaisèrent, et à la bourrasque succédèrent le calme et les courants rapides. J'allai frapper contre une île appelée *les Bouches* (¹), et de là j'arrivai à la terre ferme. Personne ne pourrait rendre un compte exact de tout cela, n'en ayant que des connaissances insuffisantes, puisque nous eûmes à lutter pendant longtemps contre les courants, sans jamais voir terre. Je suivis la côte de la terre ferme, et je la déterminai à l'aide du compas et de l'art, mais personne ne pourrait dire à quelle partie du ciel elle correspond, ni à quelle époque je la quittai pour venir à l'île Espagnole. Lorsque je partis de là pour me rendre à l'Espagnole, les pilotes pensaient qu'ils allaient mettre pied à terre dans l'île de Saint-Jean, et nous nous trouvâmes dans la terre de Mago, qui est plus avancée de 400 lieues vers le couchant qu'ils ne pensaient. Ils seraient bien embarrassés si on leur demandait la position de Veragua; ils ne pourraient rendre d'autre compte, ni rapporter d'autre récit, si ce n'est qu'ils furent dans des terres où se trouve beaucoup d'or, et dont ils certifieraient l'existence; mais pour y retourner, il faudrait la découvrir une seconde fois, car ce chemin est inconnu; il faudrait se guider par les raisonnements de l'astronomie, science certaine et qui ne peut induire en erreur. Pour celui qui la possède, mon récit est assez clair, quoique pour un autre il rassemble assez à une vision prophétique. Ce n'est point par défaut de construction, comme quelques-uns voudraient l'insinuer, ni parce qu'ils sont trop grands, que les navires indiens n'avancent que lorsqu'ils ont le vent en poupe, mais bien lorsque les courants terribles, de concert avec les vents qui soufflent dans ces mers, font qu'aucun vaisseau ne peut voguer d'une autre manière, attendu qu'un seul jour suffirait pour leur faire perdre le chemin qu'ils pourraient avoir fait en sept : aussi ne me servirai-je pas de caravelles, soit portugaises, soit munies de voiles latines; il en résulte qu'ils ne naviguent jamais qu'avec une brise réglée, et, pour l'attendre, ils sont obligés de rester dans le port pendant *huit* ou *dix* mois, ce qui arrive souvent même en Espagne.

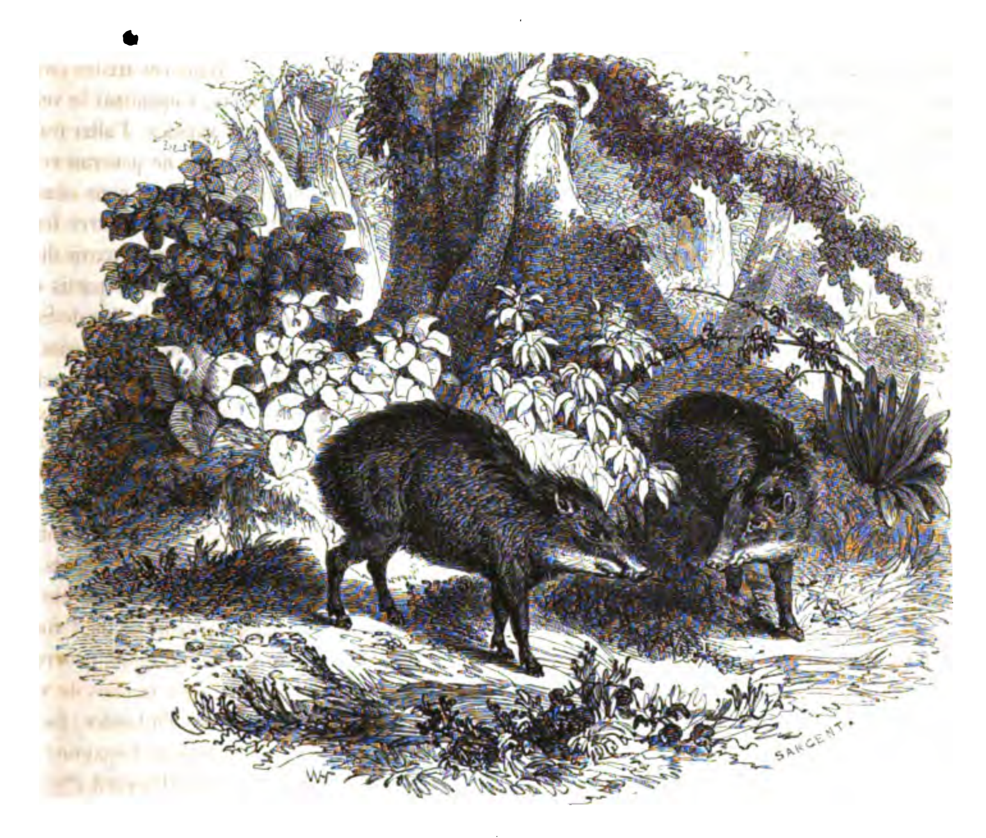
On a déjà parlé de la position et des mœurs de la nation sur laquelle le pape Pie II a écrit (²); mais si cette nation est trouvée, il n'en est pas de même des chevaux, des harnais, des freins d'or qu'on y voit; car les côtes de la mer, qui sont les seuls lieux que nous avons vus, ne peuvent être habitées que par des pêcheurs; d'ailleurs nous n'avions pas le temps d'aller à la recherche de pareils objets, puisque nous étions obligés de presser notre course. Dans Catay (³) et dans les terres de sa dépendance, on trouve beaucoup de magiciens, qui inspirent une grande terreur. Ils auraient donné le monde pour que je ne m'arrêtasse point là une heure. A mon arrivée, on m'envoya aussitôt deux jeunes filles habillées de riches vêtements; la plus âgée n'avait pas plus de onze ans, l'autre n'en avait que sept, mais toutes deux dans leurs gestes paraissaient aussi dévergondées que des courtisanes. Elle portaient sur elles des poudres d'enchantement et autres choses semblables. Aussitôt qu'elles arrivèrent, je les fis parer d'ornements européens, et je les renvoyai à terre. Je remarquai sur la montagne un tombeau aussi grand qu'une maison, et sculpté. On y voyait un corps découvert, qui sembait regarder dans l'intérieur. On me parla d'autres ouvrages d'art fort bien faits. Il y a dans cette île des animaux de toute grandeur, et tous différents de ceux que l'on voit dans nos climats; parmi les premiers, je vis deux porcs d'une forme ef-

(¹) *Las Bocas*, ou, suivant l'édition italienne, *las Pozzas*.

(²) Pie II, appelé auparavant Æneas Sylvius, auteur d'un livre intitulé : *Cosmographia seu historia rerum, ubique gestarum, locorumque descriptio.*

(³) Dans le *Cariay*, suivant les textes espagnol et italien.

frayante, tels qu'un chien d'Irlande n'oserait pas lutter avec eux ([1]). Un arbalétrier ([2]) avait blessé un animal qui ressemblait beaucoup au singe à queue, à l'exception qu'il était plus grand, et qu'il avait à peu près la face comme le visage d'un homme ([3]); la flèche l'avait percé d'outre en outre; elle était entrée par la poitrine, et elle sortait à côté de la queue; il semblait très-féroce : on lui coupa un des pieds de devant, qui semblaient être plutôt des mains, et un de derrière. Le porc se mit à grogner à l'aspect du



Le Pecari ou Dicotyle.

sang de cet animal, et prit la fuite avec une grande frayeur. Alors je lui fis jeter le *bégare* (on appelle ainsi cet animal dans le pays). En approchant, quoiqu'il fût près de mourir et qu'il eût toujours la flèche dans le corps, il enveloppa le museau du porc avec sa queue, et le lui serra avec beaucoup de force, et de l'autre main il le saisit par la nuque, comme un ennemi. Cette chasse m'a paru si singulière que j'ai cru devoir la raconter. Les animaux sont nombreux, mais ils meurent tous de la *barra*. J'en ai vu de toutes sortes, des lions, des cerfs et d'autres qui leur ressemblaient, ainsi que des oiseaux et des poules très-grosses, dont les plumes semblaient être de la laine ([4]). Lorsque je rencontrai dans la mer tant d'obstacles et de tourments, plusieurs des miens se mirent en tête que les habitants de ce pays nous avaient ensorcelés : ils en sont encore persuadés. J'ai trouvé une autre nation qui mange les hommes comme nous mangeons les animaux; ceci est certain, et la laideur de leur visage semble annoncer la cruauté de leur âme. On m'a rapporté qu'on y voyait beaucoup de mines de cuivre, et je reçus d'eux des

([1]) Cuvier suppose que ce porc est le *pecari*, genre de quadrupède voisin des cochons, connu sous le nom de *dicotyle*, et qu'on ne trouve aujourd'hui qu'en Amérique.

([2]) Selon la version italienne, ce serait Colomb lui-même qui aurait blessé l'animal.

([3]) Probablement l'alouate (*Simia seniculus*, Linné).

([4]) Voy. la relation de MARCO-POLO, *Voyageurs du moyen âge*, t. II, p. 377.

haches et autres objets travaillés et fondus avec le même métal; ils paraissent user des mêmes procédés que nos orfévres. Dans ce pays, ils sont vêtus, et j'y ai vu des draps de coton travaillés avec beaucoup d'industrie, dont plusieurs sont très-habilement peints; on m'a même dit que dans l'intérieur des terres, vers le Catay, les draps sont tissus en or; mais les renseignements que l'on peut avoir sur ces contrées et sur tout ce qu'on y trouve sont très-difficiles à obtenir, faute de pouvoir parler avec eux; car tous ces peuples, quoique très-voisins, ont tous une langue différente, et tellement différente qu'ils ne s'entendent pas plus entre eux que nous n'entendons les Arabes; selon moi, cette différence de langage n'existe que parmi les habitants des côtes de la mer qui sont fort sauvages, mais non pas parmi ceux de l'intérieur des terres.

Quand je découvris les Indes, j'assurai Vos Altesses que c'était le plus riche pays qu'il y eût au monde; je parlai des pierres précieuses, de l'or et des épices, des foires, du commerce et d'autres choses semblables; mais toutes les promesses que je vous avais faites ne s'étant pas réalisées d'abord, j'en éprouvai beaucoup de peine; pour me punir, je ne veux donc plus parler ni écrire que d'après les rapports qui me seront faits par les indigènes. Je puis cependant sans crainte avancer une circonstance, puisque plusieurs personnes peuvent rendre témoignage de la vérité de mon récit: c'est que, quant aux mines d'or, j'ai rencontré dans les deux premières journées du séjour que je fis à Veragua plus d'indices de leur existence que je n'en ai aperçu pendant quatre ans de ma résidence à l'Espagnole. On peut encore ajouter que les provinces qui se trouvent sous sa dépendance ne pourraient être plus fertiles et mieux cultivées qu'elles ne le sont, et que cependant nulle part on ne peut trouver de peuples plus lâches et plus paresseux que les habitants de ce pays; que le port est très-commode et sûr, et le fleuve le plus facile à défendre que l'on connaisse. Tout ce que je viens de dire promet aux chrétiens la conquête de ces contrées, et assure à notre religion de nouveaux triomphes. Je puis affirmer à Vos Altesses que le chemin pour arriver à ce pays n'est pas plus long que le trajet pour aborder à l'Espagnole, pourvu toutefois que l'on voyage à la faveur d'un autre vent. J'ajouterai encore que vous pouvez regarder votre pouvoir aussi bien établi dans ces terres qu'il l'est dans l'Espagne et dans la Grenade [1], et lorsque vos vaisseaux se rendront dans les ports du nouveau monde, vous pourrez les croire encore dans vos domaines. On tirera beaucoup d'or de ces provinces; mais pour obtenir ce précieux métal ou même différentes productions dans les autres terres, il faut avoir recours à ces sauvages, contre lesquels la force est souvent nécessaire, ce qui peut nous exposer aux plus grands dangers.

Si je ne parle pas des autres productions, j'en ai déjà dit la cause; ainsi, sans perdre un temps précieux à répéter ce que je vous ai déjà écrit, je me contenterai d'affirmer que je suis ici à la source des richesses. Les Vénitiens, les Génois, et en général toutes les nations qui ont des perles, des pierres précieuses et d'autres productions de quelque valeur, les transportent dans les pays les plus lointains pour les vendre, les échanger, et enfin s'en procurer de l'or. L'or est une excellente chose; c'est de l'or que naissent les richesses, c'est par lui que tout se fait dans le monde, et son pouvoir suffit souvent pour envoyer les âmes en paradis [2]. Les grands du territoire de Veragua ont pour coutume de se faire enterrer avec tout l'or qu'ils possèdent. On porta à Salomon 656 quintaux de ce métal, sans compter celui que prirent avec eux les marchands et les matelots, et celui qu'ils donnèrent aux Arabes. Salomon employa cet or à faire 200 lances, 300 boucliers, et un plancher orné de pierres précieuses; il fit faire en outre de grands vases incrustés de pierreries, et plusieurs autres objets d'une grande valeur. Cette circonstance est rapportée dans l'ouvrage de l'historien Josèphe, *De antiquitatibus Judæorum*, dans les Paralipomènes, et dans les livre des Rois. Josèphe rapporte que cet or provenait d'une île appelée *Aurea*. S'il en est ainsi, je suis certain que les mines de cette île sont les mêmes que celles de Veragua, puis-

[1] De Xérès ou de Tolède, suivant le texte espagnol.

[2] On ne peut nier ici que les paroles mêmes de Colomb ne trahissent une trop grande estime pour l'or, et malheureusement, dans le but d'en acquérir, il a donné le funeste exemple de réduire en esclavage et de traiter cruellement les habitants des terres qu'il a découvertes. Il faut considérer, il est vrai, à quels services il destinait les trésors qu'il convoitait, et par quelle sorte de pente fatale il fut conduit à modifier son premier plan de conduite envers les Indiens. Cependant il est impossible de ne pas condamner comme absolument injustes et inhumaines certaines paroles et certaines actions de Colomb, par exemple ses propositions aux souverains dictées à Antonio de Torry le 30 janvier 1494, et ses instructions au capitaine Mosen-Pedro Margarit.

qu'elle est située à 20 journées vers le couchant, et qu'elle se trouve éloignée du pôle et de la ligne équinoxiale. Salomon acheta des marchands tout cet or, cet argent et ces pierres précieuses, tandis que Vos Altesses peuvent les faire recueillir sans courir le moindre danger, dès qu'il leur plaira. David laissa par son testament à Salomon 3 000 quintaux d'or des îles des Indes, pour l'employer à la construction du Temple, et, selon le rapport de Josèphe, David était né dans ces contrées. Il est écrit que le mont Sion et la ville de Jérusalem doivent être reconstruits par la main d'un chrétien : quel est-il? Dieu le dit ainsi par la bouche du prophète, dans le quatorzième psaume. L'abbé Joaquin assura que cet élu devait être Espagnol, et saint Jérôme montra à la sainte femme le chemin pour y arriver. L'empereur du Catay ([1]), depuis quelque temps, a demandé avec beaucoup d'instance des hommes instruits, afin d'apprendre d'eux les dogmes de la religion chrétienne. Mais qui se chargera de faire parvenir jusqu'à lui ces hommes apostoliques? Si Dieu me permet de revenir en Espagne, je promets à Vos Altesses de les y conduire moi-même, avec l'aide du Seigneur.

Parmi les gens qui m'ont suivi dans mes voyages, ceux qui en sont revenus ont couru de grands dangers et ont beaucoup souffert. Je prie donc Vos Altesses de vouloir bien faire payer leurs bons services, car ils sont pauvres, et de leur accorder quelque indemnité selon leur rang, afin qu'ils leur soient dévoués. Vous le ferez avec plaisir, car, à mon avis, jamais personne n'a porté en Espagne de nouvelles plus heureuses que celles dont ils sont chargés. Je n'ai pas cru devoir m'emparer par la violence de l'or que possède le chef de la province de Veragua, et de celui que possèdent ses sujets et les habitants des pays limitrophes, quoique, selon les rapports, il dût être en abondance; je crois que ce vol aurait été contraire aux intérêts de Vos Altesses. En usant de bons procédés, nous ferons aimer votre gouvernement, et nous ferons entrer leurs trésors, quelque considérables qu'ils soient, dans vos caisses. Un mois de beau temps m'aurait suffit pour achever mon voyage; le défaut de bâtiments m'a mis dans l'impossibilité de l'entreprendre, et je n'ai pas cru à propos de m'arrêter pour attendre des renforts. Cependant, dévoué entièrement à votre service, j'espère que Dieu m'accordera santé et bonheur pour trouver des chemins et des pays inconnus qui puissent augmenter votre prospérité ainsi que celle des autres états chrétiens. Vos Altesses doivent sans doute se rappeler que j'avais le projet de faire construire des navires d'une nouvelle forme; je m'étais aperçu que les vents et les courants de cette partie du monde étant différents de ceux qui dominent dans les autres mers, il fallait également des vaisseaux d'une autre forme; mais le temps ne m'a pas permis d'exécuter ce projet. S'il plaît à Dieu, nous le mettrons à exécution dès que je serai arrivé en Espagne, toutefois si cela entre dans vos vues.

Je fais plus de cas de cette expédition dans ces terres que de tout ce qui a été fait dans les Indes. Ces contrées ne sont pas semblables à un enfant que l'on doive abandonner à une marâtre. Je ne me souviens jamais de l'Espagnole, de l'île de Paria et des autres terres que j'ai antérieurement découvertes, sans répandre des larmes; je croyais que l'exemple de ce qui était arrivé devait servir pour les autres; cela a été tout le contraire : quoiqu'elles ne meurent pas, elles sont agonisantes; la maladie est incurable ou sera très-longue. Que celui qui a causé ces maux vienne maintenant les guérir, s'il le sait et s'il le peut. Pour détruire, chacun est habile; mais pour construire, qu'ils sont en petit nombre ceux qui en sont capables. Les grâces et les honneurs doivent toujours être accordés à celui qui s'est exposé aux dangers dans une entreprise, et il est injuste que l'homme qui s'y est opposé, lui ou ses héritiers, profitent du succès. Cependant ceux qui partirent des Indes pour s'épargner des fatigues et des périls, en faisant des rapports contre moi, revinrent avec des emplois; et cet exemple allait se reproduire pour la province de Veragua; exemple qui deviendrait funeste à la réussite de cette expédition. La crainte qu'a dû m'inspirer cette conduite à mon égard, m'a engagé à demander qu'avant de venir à la découverte de ces îles et de ces continents, Vos Altesses voulussent ordonner que je les gouvernerais en vos noms. Ma proposition fut agréée, et j'obtins un privilége muni du sceau royal, avec les titres de vice-roi, amiral et gouverneur général des régions que je découvrirais, et dont on fixa les limites à 100 lieues des îles Açores et de celles du cap Vert, par une ligne qui passe d'un pôle à l'autre.

([1]) Rappelons encore ici qu'il est mort « sans avoir connu ce qu'il avait atteint, dans la ferme conviction que la côte de Veragua faisait partie du Catay et de la province du Mango; que l'île de Cuba était une terre ferme du commencement des Indes. » (*Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. III, p. 9.)

L'autre affaire très-importante exige qu'on s'en occupe incessamment; on n'y a point songé jusqu'à présent. J'ai vécu sept ans à votre cour, pendant lesquels tous ceux à qui on parlait de cette entreprise s'en moquaient et la regardaient comme une chimère; maintenant il n'y a pas jusqu'aux tailleurs et aux cordonniers qui ne demandent à Vos Altesses des commissions pour découvrir des terres. Si vous leur



Ruines du château dit de Christophe Colomb, près la ville de Santo-Domingo (¹). — D'après Guillermin (*Voyage dans la partie espagnole de Saint-Domingue*).

en accordez, il est à croire qu'ils vont vous piller; et l'on acquiesce à leur demande au détriment de cette entreprise, et au préjudice de ma gloire : il faut rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui appartient à César, axiome juste du plus juste des princes. Les provinces qui reconnaissent votre souveraineté, depuis qu'à l'aide de Dieu je les ai soumises par les armes, sont plus étendues et plus riches que toutes celles des chrétiens réunies. Je dis qu'elles reconnaissent votre gouvernement, puisque vous en retirez des revenus considérables. — Au moment même où j'attendais un navire pour me rendre auprès de Vos Altesses, afin de leur annoncer des victoires et des conquêtes qui leur assuraient des richesses immenses; dans ce moment même, dis-je, où je me croyais le plus heureux des hommes, je me vis traîné sur un navire avec mes frères, chargé de chaînes, sans avoir été ni condamné ni même appelé en justice. Qui croira jamais qu'un malheureux étranger, sans motif et sans le secours d'aucun prince, aurait songé à se révolter contre le gouvernement qu'il servait? Pouvais-je méditer un tel projet, moi qui étais entouré des serviteurs de Vos Altesses, tous nés dans vos États; moi qui avais mes

(¹) « En 1494 ou 1496, Diego Colomb, fils de Christophe Colomb, fit construire sur la rive gauche de l'Osama un château défendu contre les attaques des Indiens par une enceinte continue. Les murailles en étaient épaisses, suivant l'usage d'alors. On en voit encore aujourd'hui les ruines à l'est et à très-peu de distance des murs de Saint-Domingue. » (Ardouin, *Géographie d'Haïti*.)

enfants à la cour? J'entrai à votre service à l'âge de vingt-huit ans (¹); maintenant que mes cheveux ont blanchi et que je suis faible et malade, ce que possédaient mes frères, ce que j'avais, tout nous fut enlevé par nos ennemis; ils me prirent jusqu'à mon manteau, sans vouloir ni me voir ni m'entendre. Il faut croire que tout ceci n'a eu lieu que contre vos ordres. Si cela est ainsi, comme je n'en doute pas, le monde entier sera instruit de mon innocence, lorsqu'il apprendra que vous m'avez réintégré dans mes honneurs et que vous avez châtié mes ennemis. Cet exemple de justice retentira dans tous les pays, et l'Espagne conservera un souvenir reconnaissant envers des princes justes et chéris. Les intentions pleines de zèle dont j'ai toujours été animé pour le service de mes souverains, et les traitements injustes que j'en ai reçus, m'obligent malgré moi de laisser échapper les douloureux sentiments qui remplissent mon cœur. J'en demande pardon à Vos Altesses.

C'est ainsi que j'ai traîné ma malheureuse existence, toujours condamné aux pleurs par la méchanceté de mes ennemis; cependant, que Vos Altesses aient pitié d'eux! Que le ciel maintenant pleure pour moi, que la terre pleure aussi! que l'être sensible, juste et charitable, pleure sur mon sort! Abandonné des miens, malade, entouré de sauvages cruels, ayant toujours la mort devant mes yeux, je languis dans ces îles éloignées de ma patrie, sans recevoir les consolations et les sacrements de la sainte Église, qui abandonnera mon âme si elle vient à quitter sa dépouille. Je n'ai point entrepris ce voyage dans l'intention de m'enrichir, ni pour obtenir des honneurs; cet espoir était déjà éteint pour moi : je suis venu dans ces contrées pour servir Vos Altesses, et pour le triomphe de notre religion. Je vous supplie donc, dans le cas où, à l'aide de Dieu, je sortirais de ce pays, de me permettre de faire le pèlerinage de Rome et d'autres lieux saints.

Que la Sainte-Trinité vous conserve la vie et vous accorde une grande prospérité. — Datée de la Jamaïque, île des Indes, le 7 juillet 1503.




Signature de Colomb (²).

Il serait long de raconter les souffrances que Christophe Colomb eut à supporter à la suite de ce dernier voyage, son séjour périlleux et prolongé à la Jamaïque, la mauvaise volonté du gouverneur Ovando, les hostilités des indigènes et les révoltes des Espagnols. Du moins, délivré de tant d'épreuves, était-il en droit d'espérer en Espagne un accueil honorable; mais Isabelle, sa véritable protectrice, était morte pendant son absence. Le roi, après beaucoup de lenteurs, le reçut froidement. Colomb le pria d'accomplir ses promesses : Ferdinand ne parut pas refuser; mais il ajourna, gagna du temps, renvoya les réclamations de l'amiral devant un de ses conseils (la *iunta de descargos*), qui suivit le même système de lenteurs calculées, et lui fit enfin proposer des titres et des domaines en Castille, comme échange ou comme compensation de tous les privilèges qui lui avaient été accordés. C'était une question d'honneur : Colomb refusa avec dignité; tant d'ingratitude remplissait son cœur d'amertume. Les maux physiques le dévoraient : il sentit sa vie s'éteindre, sans que le roi lui eût fait rendre justice ou lui eût témoigné du moins quelque bienveillance. Ce fut le 20 mai 1506, à l'âge d'environ soixante-dix ans, qu'il rendit le dernier soupir, après avoir prononcé ces mots : « Seigneur, je remets mon esprit et mon corps entre

(¹) On croit qu'il y a erreur dans ce chiffre. (Voy. la note 2 de la p. 76.)

(²) « Dans le moyen âge, dit Humboldt, les Espagnols, pour se distinguer des Maures et des juifs, si nombreux dans la Péninsule avant le siége de Grenade, faisaient précéder leur nom, par dévotion, de quelques initiales d'un passage biblique, ou du nom des saints auxquels ils se recommandaient plus particulièrement. » *Chroferens* signifie Christophe (*Christophorus*, porte-Christ); les lettres *X, M, Y*, paraissent signifier *Christus, Maria, Yosephus* (Joseph ou Jésus); le *S* supérieur peut être le commencement de *Sancta (Maria)*; les *S, A, S*, qui sont au-dessous, semblent plus difficiles à expliquer : *Salve* ou *Sanctus, Sancta*; peut-être *Ave*. Il fallait sept lettres, le nombre sept étant surtout sacré, suivant le préjugé général.

vos mains. » Ses restes, déposés successivement dans le couvent de Saint-François, en 1513 au monastère des chartreux de las Cuevas de Séville, en 1536 dans la cathédrale de la ville de Saint-Domingue, furent enfin transférés à la Havane, dans l'île de Cuba.




Tombeau de Christophe Colomb, à la Havane.

Le roi Ferdinand n'est pas le seul que l'on puisse accuser d'ingratitude envers Colomb : plusieurs écrivains, exagérant quelques taches du caractère de ce grand homme, ont voulu rabaisser sa renommée : l'acclamation de la postérité couvre leur voix. De notre temps, un illustre voyageur, dont nous avons souvent invoqué l'autorité, juge Colomb et sa découverte à un point de vue élevé, et sous l'influence d'une noble admiration : « Jamais, dit Humboldt, une découverte purement matérielle, en étendant l'horizon, n'avait produit un changement moral plus extraordinaire et plus durable ; il fut soulevé alors, le voile sous lequel, pendant des milliers d'années, demeurait cachée la moitié du globe terrestre, semblable à cette moitié du globe lunaire, qui restera invisible aux habitants de la terre tant que l'ordre

actuel du système planétaire ne sera pas essentiellement troublé..... Colomb a servi le genre humain en offrant un nombre presque infini d'objets nouveaux à la réflexion; il y a eu par lui progrès de la pensée humaine; et il ne faut pas se borner aux étonnants progrès qu'ont faits simultanément, grâce à sa pensée, la géographie, le commerce des peuples, l'art de naviguer et l'astronomie nautique, toutes les sciences physiques en général, la philosophie des langues agrandie par l'étude comparée de tant d'idiomes bizarres et riches de formes grammaticales; il faut encore envisager l'influence qu'a exercée le nouveau monde sur les destinées du genre humain, sous le rapport des institutions sociales.» Quant à l'homme lui-même, Humboldt le considère comme une intelligence de premier ordre. « Colomb, aussi remarquable comme observateur de la nature que comme intrépide navigateur, ne se contente pas de recueillir des faits isolés, il les combine, il cherche leurs rapports mutuels, il s'élance quelquefois avec hardiesse à la découverte des lois générales qui régissent le monde physique. Cette tendance à généraliser est d'autant plus digne d'attention, qu'avant la fin du quinzième siècle on n'en voit pas d'autre essai...... Au commencement d'une ère nouvelle, sur la limite incertaine où se confondent le moyen âge et les temps modernes, cette grande figure domine le siècle dont il a reçu le mouvement, et qu'il vivifie à son tour (¹).»

(¹) Le Tasse a célébré Colomb dans la *Jérusalem délivrée* :

« Soudain ils voient un petit vaisseau, et sur la poupe la femme qui doit les guider.

» Son front calme, ses regards paisibles, annoncent la douceur; sa figure ressemble à celle d'un ange; une éblouissante splendeur l'environne · on ne peut définir les diverses couleurs de sa robe, où se confondent l'azur et le vermillon.

» Ainsi les plumes de l'amoureuse colombe reflètent autour de son cou mille nuances.

» Un mortel de la Ligurie osera le premier s'exposer sur ces ondes; ni le frémissement des vents, ni les mers inhospitalières, ni les climats incertains, ni la crainte des périls les plus formidables, rien ne pourra retenir son courage, sa généreuse ardeur. O Colomb! tu dirigeras tes voiles heureuses vers un nouveau pôle! A peine la Renommée suivra ton vol avec ses yeux et ses ailes sans nombre! La Renommée célèbre Bacchus, Alcide; sur toi elle arrête seulement ses regards, et cela suffit à la postérité! La moindre de tes actions fournirait le sujet d'un poëme, d'une noble histoire.» (Ch. xv, traduction de M. Mazuy, 1845.)

## BIBLIOGRAPHIE.

Écrits de Christophe Colomb. — Lettre aux rois catholiques, écrite après la prise de Grenade, au mois de janvier 1492. — Fragments du Journal du premier voyage, conservés dans la relation de Bartholomé de las Casas (manuscrit de las Casas, conservé dans les archives du duc de l'Infantado). — Lettre à Luiz de Santangel, écrite en mer, le 14 février 1493, et contenant un résumé du premier voyage (document original, conservé aux archives royales de Simancas). — Lettre à don Raphaël Sanchez, traduite en latin par Leandro Cosco, et imprimée à Rome en 1493. — Mémoire adressé par Colomb aux rois catholiques, remis dans l'île d'Hispaniola, le 30 janvier 1494, à Antoine de Torres, pour être porté à Leurs Majestés (copie conservée dans les archives générales des Indes de Séville). — Lettre aux rois catholiques, contenant la relation du troisième voyage (copie de las Casas, conservée dans les archives du duc de l'Infantado). — Lettre à la nourrice du prince D. Juan, écrite vers la fin de l'année 1500, relative aux injures que Colomb eut à souffrir dans son troisième voyage (copie faite par Muñoz, dans un tome de sa collection de manuscrits des Indes, ayant appartenu à l'Académie royale d'histoire). — Lettre aux rois catholiques, contenant la relation du quatrième voyage, écrite à la Jamaïque, le 7 juillet 1503 (copie du seizième siècle, qui était au grand collége de Cuenca, à Salamanque). — Lettres diverses au P. D. Gaspard Gorricio: 4 avril 1502, mai 1502, 7 juillet 1503, 4 janvier 1505; à son fils Diégo: 21 novembre 1504, 28 novembre 1504, 1er décembre 1504, 3 décembre 1504, 13 décembre 1504, 21 décembre 1504, 29 décembre 1504, 13 janvier 1505, 5 février 1505, 25 février 1505 (quinze lettres autographes, conservées dans les archives de l'amiral duc de Veraguas). — *Lettera rarissima di Cristoforo Colombo*, riprodotta e illustrata dal cavaliere Morelli, bibliothecario regio in Venezia; Bassano, 1810, in-8 de 66 pages; en espagnol, au seizième siècle. (Ces écrits de Christophe Colomb ont été publiés en espagnol par don M.-F. de Navarrete, ancien directeur du dépôt hydrographique de Madrid, et traduites en français par MM. de Verneuil et de la Roquette; 1828. (Voy. les *Ouvrages à consulter*.) — Notes autographes de Christophe Colomb écrites en marge d'une cosmographie de Pierre d'Ailly, conservées aux archives de Simancas, et vérifiées par M. Adolfo de Varnhagen. — Major, *Select letter of Columbus*; in-8, London, 1847.

OUVRAGES A CONSULTER. — Caroli Verardi, *De expugnatione Granatæ a Ferdinando hispaniarium rege et Cristofori Colombi de insulis in mare Indico repertis*; fig., in-4°, Basileæ, 1494.

*Histoire de Barthelomé de las Casas*, et *Histoire générale des Indes*; 1520 à 1559, 3 vol. manuscrits, conservés à la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire de Madrid, et à la bibliothèque du roi d'Espagne. — Pierre Martyr d'Anghiera, *Extrait ou recueil des îles nouvellement trouvées, en la grand'mer Océane, au temps du roi d'Espagne Fernand et Élisabeth sa femme*, faict premièrement en latin, par Pierre Martyr de Millan, et depuis translaté en langaige françois; Paris, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 1532. — Barros (Joam de), *Asia*; 1552 et années suivantes (3 premières décades, in-fol.; 2 décades existent, traduites en français, à la Bibliothèque impériale). — Ramusio, *Collection de voyages maritimes*, t. III. — Girolamo Benzoni, *Istoria del mondo nuovo*, libri VII; 1 vol. in-8, Venez., 1565, et avec les additions, 1572; trad. en français par Chauveton, petit in-8. — De Bry, *Americæ pars quarta, sive historia de reperta primum occidentali India, a Christophoro Colombo, anno 1592*, etc.; in-fol., Francfurti, 1594; quatrième partie des *Grands Voyages*. — *Americæ pars quinta*, etc.; in-fol., Francfurti, 1595. — Andr. Gonzales Barcia, *Historiadores primitivos*; in-fol. — Grinæus, *Novus Orbis*. — Muñoz (Juan-Bautista), *Historia del nuevo mundo*; 1 vol. — Bernaldez (Andres), manuscrit conservé en Espagne. — Torquemada, *Monarquia indiana*.

Baldassare Lido, *Novus Orbis*, 1616. — Acosta (le P.), *Historia natural y moral de las Indias*, trad. en français, 1 vol petit in-8; Paris, 1616. — Ant. de Herrera, *Description des Indes occidentales, qu'on appelle aujourd'hui le nouveau monde*, translatée de l'espagnol en français, à laquelle sont ajoutées quelques autres descriptions des mêmes pays, avec la navigation du capitaine Jacques Lemaire et de plusieurs autres; in-fol., Amsterdam, 1622. — J. de Laet, *Novus orbis seu descriptionis Indiæ occidentalis*, lib. XVIII, novis tabulis geographicis et variis animantium, plantarum, fructuumque iconibus illustrati; in-fol., Lugdunum Batavorum apud Elzevirios, 1633. — Traduction française de cet ouvrage; in-fol., Leyde, 1640. — Léon Pinelo, *Epitome de la Biblioteca oriental y occidental nautica y geografica*; 1629, 3 vol. petit in-fol. — Bouton (le P. Jacques), *Relation de l'establissement des François, depuis 1635, en l'isle de la Martinique, des mœurs des sauvages, de la situation et des autres singularités de l'isle*; petit in-8, Paris, 1640. — Rochefort, *Histoire naturelle et morale des îles Antilles*, avec un vocabulaire caraïbe, 1 vol. in-4°; Rotterdam, 1665. — Herrera (Antonio de), *Histoire générale des actions des Castillans dans les Indes occidentales*, trad. de l'espagnol par N. de Coste, 3 vol. in-4°; Paris, 1660-1661. — Du Tertre (le P.), *Histoire générale des Antilles, de Saint-Cristofle* (sic), *de la Guadeloupe, de la Martinique et d'autres isles habitées par les François*, 4 vol. in-4°; Paris, 1667-1671. — Fernand Colomb (don Hernando Colon), *Istorie, nelle quali si ha particolare e vera relazione della vita e de' fatti dell' ammiraglio Crist. Colombo suo padre*, etc.; in Venet., 1571. L'original étant perdu, c'est sur cette traduction italienne qu'a été publiée la traduction française de Cotolendy, 1 vol. in-8; Paris, 1681.

Hickerringil, *Jamaica viewed*, petit in-4°; London, 1705. — *Account of Jamaica and its inhabitants, by a gentleman long resident in the West Indies*; in-8, London, 1708. — Labat, *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique*, contenant l'histoire naturelle de ces pays, l'origine, les mœurs; 6 vol. in-12, Paris, 1722. — Thibaut de Chanvallon, *Voyage à la Martinique*, contenant diverses observations sur la physique et l'histoire naturelle, faites en 1751 et années suivantes; in-4°, Paris, 1763. — *The present state of the West Indies*, containing an accurate description of whas parts are possessed by the severals powers in Europe: together with an authentick account of the first discoverers of these islands and the part adjacent, their situation, product, trade... also their principal bays and harbours; with map of the west Indies; in-4°, London, 1778. — Girod Chantrans, *Voyages d'un Suisse dans différentes colonies d'Amérique*; in-8°, Neufchâtel, 1785. — Wimpfen (le baron de), *Voyage à Saint-Domingue pendant les années 1788, 1789 et 1790*. — Moreau de Saint-Méry, *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de Saint-Domingue*; Philadelphie, 1797, 2 vol. in-4°. — Dorvo-Soulastre, *Voyage par terre de Santo-Domingo au cap Français*, traduit de don Juan Nieto; in-8, Paris, 1798-1799. — Robertson, *Histoire d'Amérique*. — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*. — *A Description of the spanish Islands and settlements on the coast of the West Indies*, compiled from authentic memoirs; in-4°, London, 1762.

Camus, *Collection des grands et des petits voyages*, 1 vol.; Paris, 1802. — J. Romanet, *Voyage à la Martinique*, etc.; in-8, Paris, 1804. — J. Francisco Napione, *Della patria di Cristoforo Colombo*, 2 part. en 1 vol. in-8; Firenze, 1808; suite à cette dissert., 1809, in-8. — Descourtilz, *Voyages d'un naturaliste et ses observations faites dans plusieurs ports de mer français*, etc.; 3 vol. in-8, Paris, 1809. — Dauxion-Lavaysse, *Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite, et dans diverses parties de Venezuela, dans l'Amérique méridionale*; 2 vol. in-8, Paris, 1813. — Spotorno, *Codice diplomatico Colombo americano*; 1823. — Bossi, *Histoire de Christophe Colomb*, traduite de l'italien par Urano, 1 vol.; Paris, 1824. — Antiquités d'Haïti des plus curieuses, offrant de l'analogie avec celles de la Polynésie; voy. *Archæologia or miscellaneous tracts relating to antiquity*, pub. by Society antiquaries of London, t. XIII, p. 36. — Navarrete (don M.-F. de), *Collection des voyages et des découvertes que les Espagnols ont faits par mer, depuis la fin du quinzième siècle*, avec divers documents inédits sur l'histoire de la marine espagnole et des établissements des Espagnols en Amérique (en espagnol); 5 vol. petit in-4°, Madrid, 1825, 29 et 37. — Fr. Manuel de la Vega, *Historia del descubrimiento de la America por Cristobal Colon*; Mexico, 1 vol. in-8, 1826. — De Verneuil et de la Roquette, *Relations des quatre voyages entrepris par Ch. Colomb*, etc., suivies de lettres et pièces inédites, publiées par Navarrete; trad. de l'espagnol, 3 vol.; Paris, Treuttel et Wurtz, 1828. — Washington Irving, *Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*; traduite de l'anglais par L.-A. de Fauconpret fils; 4 vol.; Paris, 1828. — Ferdinand Denis, *Ismaël Ben-Kaïzar, ou la Découverte du nouveau monde*,

5 vol.; Paris, 1829. — Mackensio (Charles), *Notes on Haïti made during a residence in that republic;* 2 vol. in-8, London, 1830. — Boitel (Charles), *Quelques mois de l'existence d'un fonctionnaire public aux colonies de la Guadeloupe et de la Martinique;* in-8, Paris, 1832. — Waterton (Charles), *Excursion dans l'Amérique méridionale, le nord-ouest des États-Unis et les Antilles, pendant les années 1812, 1816, 1820 et 1824*, etc., traduit de l'anglais; in-8, Paris, 1833. — A. de Laujon, *Souvenirs de trente années de voyages à Saint-Domingue;* 2 vol. in-8, Paris, 1835. — Alexandre de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles;* 5 vol. in-8, Paris, Gide et Baudry, 1839. — Jean Reynaud, *Encyclopédie nouvelle*, article Christophe Colomb. — Forester, *Christ. Columbus;* 1 vol. in-8, Leipzig, 1842. — Rèta, *Vita di Cristoforo Colombo;* 1 vol. in-4°, Paris, 1846. — Sanguinetti, *Vita di Cristoforo Colombo;* 1 vol. in-12, Genova, 1846. — Ad. Dessales, *Histoire générale des Antilles :* première série, 3 vol. in-8, Paris, 1847; deuxième série, 4 vol in-8, 1847 à 1849. — Horace Roscoe, *A life, of Cristofer Columbus;* London, 1850. — Prescott, *Histoire d'Isabelle et de Ferdinand;* 2 vol. in-8. — D. Martin Fernandez de Navarrete, D. Miguel Salva y D. Pedro Sainz de Baranda, *Coleccion de documentos* para la historia de la España; 16 vol. in-8, Madrid, 1850 et années suiv.; se continue. — Carderera, *Informe sobre los retratos de Cristobal Colon, su trage y scudo de armas;* petit in-fol., avec un portrait, Madrid, 1851. — Don Ramon Campoamor, *Colon, poema;* 1 vol. in-4°, 1853, avec un beau portrait de l'auteur et une carte. — Oviedo y Valdez (Gonzalo-Fernandez de), *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firme del mar Oceano*, etc.; publicala la real Academia de la historia, cotejada con el codice original, etc.; Madrid, 1853 à 1855, 4 vol. petit in-fol., vaste recueil en partie inédit, publié par don Amador de los Rios. On a vu qu'une portion d'Oviedo avait été traduite au seizième siècle sous le titre suivant : *Histoire naturelle et générale des Indes, des îles, de la terre ferme, de l'Océan*, traduite en français par Jean Poleur, valet de chambre du Dauphin (François Ier); 1556, Paris, 1 vol. — Ramesal, *Histoire de Chiapa et de Guatemala.* — Henri Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, publiés pour la première fois en français; 20 vol. in-8. — Le même, *Bibliothèque américaine;* Paris, 1837, in-8. — Lamartine, *Christophe Colomb;* in-16, Paris, 1854. — Ferd. Hœfer, article Christophe Colomb de la *Nouvelle biographie générale*; 1855. — Ferdinand Denis, *Biographie de Barthélemy et de Ferdinand Colomb;* 1855. — Rozelly de Lorgues, *Vie de Christophe Colomb;* 2 vol. in-8.

# AMÉRIC VESPUCE,

## VOYAGEUR FLORENTIN.

[1497-1503.]

Améric Vespuce n'a pas droit à une place élevée parmi les illustres voyageurs des quinzième et seizième siècles. Sa renommée dépasse de beaucoup ses talents ainsi que ses services, et l'honneur qu'on lui a fait de donner son nom au nouveau monde, que l'on aurait dû appeler Colombie, est certainement immérité (¹). Mais est-ce bien à lui-même qu'il faut imputer cette injustice?




Améric Vespuce. — D'après le médaillon publié par Th. de Bry, en tête de la gravure qui a pour titre : *Americæ retectio*, à la suite de la quatrième partie de l'*Amérique*, dans les *Grands Voyages* (²).

A-t-il jamais prétendu déposséder Colomb de sa gloire? S'est-il rendu coupable, comme on le dit souvent, de mensonge, d'impudence et de faux?

Il est aujourd'hui permis de concevoir des doutes sérieux à ce sujet.

Améric Vespuce était un honnête homme, estimé de ses contemporains et de Colomb lui-même. Il ne manquait ni d'instruction, ni d'esprit, ni de courage, et après beaucoup de travaux, de fatigues et d'épreuves, il mourut pauvre. C'est très-probablement par suite d'une fatale erreur d'abord, par amour-propre national ensuite, qu'on l'a grandi au delà de toute mesure raisonnable; par réaction, une clameur universelle s'est élevée contre lui; on l'a pris en haine et on l'a, pour ainsi dire, calomnié par amour et par enthousiasme pour Christophe Colomb. Il semble qu'il serait plus équitable de le laisser au rang très-secondaire qui lui convient, et de se consoler d'entendre si souvent répéter son prénom à côté des noms d'Europe, d'Asie et d'Afrique, en songeant que les autres continents et la plupart des États n'ont reçu des dénominations ni plus justes, ni plus satisfaisantes sous aucun rapport.

(¹) Qui empêcherait les gouvernements des États civilisés de se concerter pour substituer le nom de Colombie à celui d'Amérique, dans leurs actes officiels, dans les cartes et dans les livres qu'ils font publier ou qu'ils encouragent? Ce serait une réparation éclatante, un grand exemple de justice qu'approuverait le sentiment universel, et qui, peu à peu, arriverait à prévaloir dans l'usage. Une épithète ou un diminutif ajouté à l'État actuel de la Colombie suffirait pour éviter toute confusion.

(²) Rien n'établit que ce portrait ait été fait d'après nature ou d'après un dessin ayant quelque caractère d'authenticité.

Plusieurs auteurs, entre autres Cinelli, dans son livre sur *les Beautés de Florence*, assurent qu'on voyait un portrait d'Améric Vespuce dans la chapelle des Vespuces, à l'église d'Ognisanti; cette peinture n'existe plus.

Georges Vasari rapporte (3e partie de la *Vie des peintres*) que Léonard de Vinci avait dessiné au charbon une belle tête de vieillard représentant Améric Vespuce. Mais il semble probable que c'était une œuvre d'imagination. Quoique l'illustre peintre eût le même âge, à une année près, que le navigateur, on ne voit pas qu'ils aient eu occasion de se rencontrer, surtout à l'époque de leur vieillesse.

Deux portraits de Vespuce conservés à la galerie royale des peintures et sculptures de Florence n'offrent pas plus de garantie de vérité que les autres.

Domenico Mellini, dans sa Description de l'entrée de la reine Jeanne d'Autriche, dit qu'à cette solennité on exposa en public un portrait d'Améric Vespuce parmi ceux des hommes célèbres de Florence.

Le marquis Vincenzio Capponi possédait dans son cabinet une médaille en plomb représentant Améric Vespuce.

Parmi les gravures qui se rapportent à Améric Vespuce, la plus remarquable est celle où Stradan l'a représenté abordant au nouveau monde et observant le ciel au milieu de la nuit. Une copie de cette estampe sert de frontispice à la *Vie d'Améric Vespuce*, par Angelo-Maria Bandini.

Améric Vespuce, né le 9 mars 1451 (¹), à Florence, était le troisième fils d'Anastasio Vespucci (²), notaire public. Sa famille, originaire de Peretola près de Florence, était riche et considérée. Il fit ses études sous la direction de son oncle Giorgio-Antonio Vespucci, savant religieux de la congrégation de Saint-Marc, ami de Marsile Ficin, le traducteur de Platon (³). On n'a point de détails sur sa jeunesse, qui semble s'être écoulée dans l'aisance et la paix, uniquement consacrée aux sciences et aux lettres. Une lettre tendre et respectueuse qu'il écrivit en latin à son père, le 19 octobre 1476, nous apprend qu'à cette époque il avait été chercher un refuge contre la peste qui désolait Florence, dans une des maisons de campagne de sa famille, à Trebbio, dans le Magello. Un des fils d'Anastasio Vespucci, nommé Girolamo, avait embrassé le commerce, profession très-honorée à Florence, qu'elle avait enrichie; on voit par une de ses lettres, écrite de Jérusalem à Améric, le 24 juillet 1489, que ses affaires étaient loin d'être prospères. Peut-être ce peu de succès de Girolamo fut-il cause qu'Améric quitta Florence, à l'âge de trente-neuf ans, en 1490, et se rendit en Espagne, où il devint facteur ou commis d'une grande maison de commerce que Juanoto Berardi, de Florence, avait fondée à Séville en 1486. Ce Juanoto Berardi étant mort au mois de décembre 1495, on confia la direction de l'établissement ou seulement la comptabilité à Améric Vespuce. Des documents authentiques trouvés parmi les *Libros de gastos de armadas* (⁴) établissent qu'à ce titre de chef comptable, Améric fut chargé de l'armement des navires destinés à la troisième expédition de Colomb. Il reçut dix mille maravédis le 12 janvier 1496, pour prix de ses fournitures; l'armement de cette expédition pour Haïti et pour la côte de Paria l'avait occupé à Séville et à San-Lucar depuis la mi-avril 1497 jusqu'au départ de Colomb, le 30 mai 1498. Peut-être cette circonstance fit-elle naître dans l'esprit de Vespuce le désir de voir les pays nouvellement découverts et d'aller chercher fortune dans le golfe des Perles, sur la côte de Paria (⁵). Mais en quelle année eut lieu son premier voyage? En quelle qualité fut-il admis à l'une des expéditions qui se dirigeaient vers le nouveau monde? Ici surgissent des doutes, des incertitudes qui aujourd'hui encore exercent la sagacité et excitent la passion des savants. Ceux qui veulent qu'Améric Vespuce ait le premier découvert le continent qui porte son nom, supposent qu'il partit de Cadix le 10 mai 1497 par ordre du roi de Castille, et qu'après trente-sept jours de navigation, par conséquent le 17 juin 1497, il aborda à la terre ferme du nouveau continent près de la côte de Paria, où Colomb n'arriva que le 1er août 1498 (⁶). Cette supposition, fût-elle admise, n'élèverait point Vespuce au-dessus de Colomb. On ne conteste pas que Jean et Sébastien Cabot n'aient découvert les premiers le continent de l'Amérique continentale, puisque certainement ils touchèrent le Labrador le 24 juin 1497, c'est-à-dire plus d'un an avant que Colomb n'eût abordé à la côte de Paria; mais il y avait six ans que Colomb avait découvert les Antilles. Voltaire a fort bien dit : « Quand même il serait vrai que Vespuce eût fait la découverte de la partie continentale, la gloire n'en serait pas à lui, elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage, à Colomb. La gloire, comme dit Newton, dans sa dispute avec Leibniz, n'est due qu'à l'inventeur (⁷). » — « La découverte de l'Amérique était assurée, dit M. de Humboldt, le vendredi 12 octobre 1492, lorsque Christophe Colomb eut débarqué à Guanahani. La découverte d'un petit îlot environné d'une plage de sable devait nécessairement conduire à la connaissance de tout le contour et de la forme du nouveau continent. Cette connaissance a été à peu près terminée dans l'espace de quarante-deux ans (⁸). »

Du reste, non-seulement aucune preuve n'établit que le voyage d'Améric Vespuce jusqu'à la côte de Paria ait eu lieu en 1497, mais encore toutes les présomptions tendent à démontrer que la date de son premier voyage doit être fixée à l'année 1499.

(¹) Quinze ans après la naissance de Christophe Colomb, si ce dernier est né en 1436. (Voy. la note 1 de la p. 76.)

(²) On nomme ordinairement, en italien, le frère d'Améric *ser (signor) Nostagio*, et, en latin, *Anastagio de Vespuccis*.

(³) Giorgino Vespucci est probablement le même religieux qui, professeur à Pise, fut l'ami et le défenseur de Savonarole.

(⁴) « Bordereaux des comptes sur les frais d'armement des flottes de l'Inde, » conservés dans les archives de la *casa de la contratacion* de Séville.

(⁵) Voy. p. 167.

(⁶) Voy. p. 166.

(⁷) *Œuvres complètes;* 1785, t. XIX, p. 428.

(⁸) *Hist. de la géogr. du nouv. cont.*, t. IV, p. 37.

Un seul fait, dans l'histoire de ces navigations obscures, est incontestable : c'est qu'Améric Vespuce s'était associé à Juan de la Cosa dans l'expédition dirigée par Hojeda vers la terre ferme du nouveau continent, depuis le 20 mai 1499 jusqu'au 30 août de la même année. On en a pour preuves le témoignage formel de Hojeda dans le procès du fisc contre les héritiers de Colomb ([1]), et dans les manuscrits de las Casas. Hojeda déclara qu'il avait abordé, le premier après l'amiral, à la côte de Paria.

Or, d'un examen attentif des quatre relations de Vespuce, il ressort que la première seule se rapporte au récit de l'expédition faite avec Hojeda et Juan de la Cosa. Dans l'une et l'autre version, on remarque une complète analogie sur les points suivants : la date du jour et du mois pour le départ; le nombre des navires; l'atterrage au sud-est du golfe de Paria, au nord de l'équateur; les noms de Paria et de Venise; un combat avec les Indiens, où il y eut vingt ou vingt-deux blessés et un seul mort; des incursions dans l'intérieur des terres, pendant lesquelles les naturels reçurent les Espagnols avec des honneurs extraordinaires; un séjour dans le port de Mochima pendant trente-sept jours; le manque de perles; un enlèvement des esclaves.

Le second voyage d'Améric Vespuce paraît être celui dans lequel Vicente-Yanez Pinzon, frère de ce Martin-Alonzo Pinzon qui avait voulu rivaliser avec Colomb ([2]), découvrit le cap Saint-Augustin, par les 8° 20′ de latitude australe, et la rivière des Amazones. Ce voyage, commencé en décembre 1499, se termina à la fin de septembre 1500.

Le troisième voyage, entrepris en 1501 et terminé en septembre 1502, fut dirigé vers la côte du Brésil, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à une latitude méridionale qui est évaluée à 52 degrés.

Le quatrième et dernier voyage, dirigé vers les Indes orientales, fut interrompu par un naufrage du vaisseau amiral, près de l'île Fernando-Norona. Les autres navires furent emportés à l'ouest et allèrent atterrir à la baie de Tous-les-Saints, au Brésil.

Les deux premiers voyages eurent lieu par ordre du roi d'Espagne; les deux derniers, par ordre du roi de Portugal.

Améric Vespuce ne fut le commandant d'aucune des quatre expéditions; et il est juste de dire que, dans ses écrits, il n'a point prétendu s'en arroger le titre. Il n'occupait certainement dans les escadres qu'une position secondaire, quelle que fût d'ailleurs sa qualité réelle, marchand, pilote ou astronome ([3]). Les découvertes qui eurent lieu pendant ces navigations ne peuvent donc, sous aucun prétexte, lui être attribuées : l'honneur n'en saurait revenir qu'à ceux qui eurent la direction et la responsabilité des entreprises Comment donc est-il arrivé que le nom d'Améric soit devenu célèbre jusqu'à s'imposer de si haut à l'univers et aux siècles?

Voici comment on peut expliquer ce fait étrange, qui a été le sujet de tant de controverses passionnées.

Améric Vespuce était un homme lettré, et il s'était créé des relations honorables avec divers personnages éminents. Il existe sept documents imprimés dont il passe pour être l'auteur, mais qui ont sans doute subi de nombreuses altérations; il n'existe aucun manuscrit original de la main de Vespuce : ces documents sont les relations abrégées de ses quatre voyages; deux autres récits du troisième et du quatrième voyage; une lettre à Lorenzo de Pierfrancesco de Medici, relative au troisième voyage. Ces écrits, dont il est impossible d'apprécier la fidélité, les manuscrits de Vespuce étant perdus, se répandirent très-rapidement, au moyen des traductions, dans toute l'Europe.

Ils portaient les premiers, sous une forme vive et amusante, des nouvelles sur les singularités des pays nouvellement découverts et sur les mœurs étranges de leurs habitants. L'impression produite par leur lecture était celle-ci : « On vient de découvrir un nouveau monde; Améric Vespuce l'a visité, et il

([1]) Hojeda dit en termes précis que, dans cette expédition entreprise à la côte de Paria, pour faire des découvertes après l'amiral, il emmena avec lui « Juan de la Cosa, pilote, Morigo Vespuce, et d'autres pilotes. » On ne sait si l'on doit en conclure que Vespuce s'était embarqué comme pilote.

On se rappelle qu'Alonzo de Hojeda et Juan de la Cosa avaient accompagné Colomb dans son deuxième voyage (1493-1496).

([2]) Voy. p. 137, note 2.

([3]) Il était d'usage d'adjoindre des astronomes aux expéditions. Isabelle avait conseillé à Colomb d'emmener avec lui un habile astronome, dans son deuxième voyage. (*Carta mensagera* des monarques à Christophe Colomb, en date du 5 septembre 1493.)

raconte ce qu'il y a vu. » Le nom d'Améric Vespuce se trouva ainsi associé intimement, dans l'opinion publique, à celui du nouveau monde, du vaste continent qui devenait la quatrième partie de la terre, tandis que Colomb, beaucoup moins populaire, était surtout cité par les érudits pour sa première découverte des îles ([1]).

Ce fut en 1507 qu'un savant, professeur et libraire à Saint-Dié (Diey), sur les bords de la Meurthe ([2]), proposa le premier de donner au nouveau continent le nom d'*Amérique*. Il était connu sous le nom d'Hylacomylus; mais on croit qu'il s'appelait Martin Walltzemüller et qu'il était né à Fribourg, dans le Brisgau ([3]). Sa proposition est écrite dans un ouvrage latin de cosmographie, de géométrie et d'astronomie, contenant, réunies pour la première fois, les quatre relations de Vespuce ([4]).

Hylacomylus était un des protégés de René II, qui régna trente-cinq ans en Lorraine, et qui, sans aucun doute, contribua beaucoup à la célébrité de Vespuce, par suite de ses encouragements à tous ceux qui cultivaient les sciences géographiques et qui traitaient dans leurs écrits des nouvelles découvertes. Améric Vespuce fit envoi à ce prince de l'abrégé de ses quatre relations.

On vit bientôt paraître à Strasbourg, en 1509, un petit traité géographique où l'on donnait la dénomination d'Amérique au nouveau monde, suivant le conseil donné par Hylacomylus ([5]).

La première carte sur laquelle on voit le nom d'Amérique donné au nouveau continent paraît être celle d'Appien, rédigée en 1520 et ajoutée au commentaire de Pomponius Mela par Vadianus (Joachim de Watt) ([6]).

En 1520, l'auteur d'un livre sur la *Célébration de Pâques*, Alberto Vighi Campere, fit au navigateur florentin seul l'honneur de la découverte du nouveau monde.

La route de l'erreur, ainsi tracée, ne fit plus que s'élargir et s'étendre.

Améric Vespuce, mort à Séville le 22 février 1512, par conséquent cinq années après la première proposition connue de donner son nom au nouveau continent, fut-il complice de cette idée d'Hylacomylus? La connaissait-il? ([7]) Si l'on suppose que le bruit en dut venir en Espagne, le silence des contemporains témoins des faits ne serait-il pas encore plus extraordinaire que celui de Vespuce? Pouvait-on pressentir, dès ce temps, les graves conséquences de cette méprise ou de cette injustice du savant de Saint-Dié? A cette époque on s'inquiétait peu, dans la Péninsule ibérique, des discussions qui pouvaient intéresser quelques savants épars en Europe; on ne dissertait pas, on agissait, on était entraîné par

([1]) C'est ainsi que dans la traduction française des relations de Vespuce, par Mathurin du Redouer, quelques chapitres, mêlés aux autres, sont consacrés à Christophe Colomb, Génois, de telle manière qu'ils ne paraissent pour ainsi dire qu'un épisode de l'histoire des découvertes du navigateur florentin.

([2]) Aujourd'hui dans le département des Vosges.

([3]) Le nom de Martin Waldseemüller ou Walltzemüller est inscrit sur la liste des étudiants de l'Université de cette ville sous le rectorat de Conrad Knoll de Grünigen, le 7 décembre 1490.

([4]) Cet ouvrage, extrêmement rare, a pour titre : *Cosmographiæ introductio cum quibusdam geometriæ ac astronomiæ principiis; ad eam rem necessariis insuper quatuor Americii Vespucii navigationes*; in-4o, sans indication de pages, 52 feuillets, y compris le titre et la dédicace à l'empereur Maximilien.

([5]) *Globus, mundi declaratio, sive descriptio mundi et totius orbis terrarum.*

Pourquoi Hylacomylus a-t-il donné au nouveau continent le nom de baptême d'Améric Vespuce, au lieu de son nom de famille? Il semble qu'il eût été plus naturel d'appeler l'Amérique *Vespuchie (Vespuccia)*. La raison est sans doute que le son de ce dernier nom parut à Hylacomylus peu agréable à l'oreille.

Le nom d'*Amerigo*, inconnu en Espagne, assez peu connu en Italie même, est d'origine germanique. On le trouve dans le haut allemand ancien sous la forme d'*Amalrich* ou *Amelrich*. On cite plusieurs personnages illustres qui ont porté ce nom, entre autres Amalricus, roi des Goths occidentaux; Amalricus, archevêque de Narbonne; Amalricus, fils de Simon de Montfort.

C'est l'ancien nom français *Amaury* qui est devenu quelquefois *Maury*.

C'est à tort, suivant M. de Hagen, que l'on a voulu faire dériver ce nom d'Albéric, qui correspond à l'Alberich de l'épopée des Niebelungen, et que l'on a quelquefois transformé en Emericus, une des formes du nom Ermenric ou Hermanrich.

([6]) Voy. *Mela cum commentatio Vadiani* (Basileæ, 1522, p. 11).

Sur cette carte, on lit à côté des mots *America provincia*, écrits dans la partie méridionale du nouveau continent, une note où l'auteur reconnaît cependant que cette terre et les îles voisines avaient été découvertes par Colomb en 1497.

([7]) « Il est probable que Vespuce n'a jamais su quelle dangereuse gloire on lui préparait à Saint-Dié, dans un petit endroit situé au pied des Vosges, et dont vraisemblablement le nom même lui était inconnu. » (Humboldt, *Géogr. du nouv. cont.*, t. V, p. 206.)

l'ardeur des expéditions, et l'enthousiasme qu'excitaient les découvertes de Gama, de Cabra, de Solès, de Balboa et de tant d'autres, était tel que Colomb lui-même était oublié en Espagne peu d'années après sa mort, à ce point que plusieurs écrivains notables du pays et leurs traducteurs en Europe ignoraient même vers 1520 si le grand homme avait cessé de vivre.

Les fausses dates, les inexactitudes, les tournures emphatiques, les expressions vaniteuses qu'il est aisé de relever dans les relations d'Améric Vespuce ne sauraient suffire pour faire peser sur ce voyageur les graves accusations qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Il ne manque point de motifs pour croire que la plupart des erreurs qui abondent dans les écrits attribués à Vespuce sont le fait de ses abréviateurs et de ses traducteurs. On a remarqué très-justement que si les fausses dates avaient été mises avec l'intention de tromper l'opinion et de détourner vers l'auteur la gloire de Colomb, il eût été certainement très-facile de les concevoir et de les combiner avec plus d'adresse. Les erreurs de dates sont de même nombreuses dans les écrits de cette époque, et ceux de Colomb sont loin d'en être exempts (1).

Tous les témoignages contemporains recueillis sur Améric Vespuce s'accordent à faire estimer son caractère et à écarter de lui le soupçon des basses et odieuses manœuvres qu'un sentiment louable dans son principe, mais trop exalté, persiste à lui imputer, même aujourd'hui.

Dans une réunion de pilotes convoqués par le roi Ferdinand, en septembre 1512, pour résoudre une question relative à des prétentions du roi de Portugal, Sébastien Cabot, membre de ce conseil, fonde son avis sur l'autorité d'Améric Vespuce, « qui, dit-il, est un homme bien expert dans la détermination des latitudes. »

Ramusio, qui rendait toute justice à Colomb, ne parle jamais de Vespuce qu'avec beaucoup de considération : il se plaît à reconnaître « l'intelligence remarquable, l'esprit supérieur de cet excellent Florentin, le seigneur Améric Vespuce. »

La plus honorable attestation que l'on puisse invoquer en l'honneur de Vespuce est celle que l'on trouve dans la correspondance intime de Colomb. On se rappelle qu'étrangers, Italiens tous deux, ils avaient eu sans doute occasion de se connaître, lorsque Améric était intéressé dans la maison de Berardi. Au commencement de 1505, Améric Vespuce avait quitté le Portugal à la suite de ses deux derniers voyages aux côtes du Brésil; il n'était pas heureux, et il avait besoin de protection près la cour d'Espagne. Le 5 février de cette année, Colomb écrivit de Séville à son fils :

« Mon cher fils, Diego Mendez (2) est parti d'ici lundi 3 de ce mois. Depuis son départ, j'ai parlé à Amerigo Vespuchy, qui va à la cour, où il est appelé pour être consulté sur des sujets relatifs à la navigation. Il a toujours eu le désir de m'être agréable : c'est tout à fait un homme de bien; la fortune lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne lui ont pas porté profit comme il avait droit de s'y attendre. Il va là (à la cour) pour moi et dans le vif désir de faire, si l'occasion se présente, quelque chose qui m'avienne à bien. Je ne sais d'ici lui spécifier en quoi il peut nous être utile, puisque je ne sais ce qu'on lui veut là-bas; mais il est bien résolu de faire en ma faveur tout ce qu'il est possible de faire. Tu verras, de ton côté, en quoi tu peux l'employer, car il parlera et mettra tout en œuvre; je veux que ce soit secrètement, afin que l'on ne soupçonne rien. Quant à moi, je lui ai dit tout ce que je pouvais lui dire sur nos intérêts. »

Un an après la date de cette lettre, en 1506, la cour d'Espagne voulut mettre Vespuce à la tête d'une expédition, avec Vicente-Yanez Pinzon (3).

(1) « Telle est la confusion qui règne dans tous les chiffres qu'offrent les manuscrits et les éditions des voyages de Vespuce parvenus jusqu'à nos jours, qu'elle seule semble prouver qu'il n'y a eu rien d'intentionnel dans leur falsification. Si le navigateur même, ou si des éditeurs jaloux de la gloire de Colomb avaient voulu changer les dates pour tromper la postérité, on les aurait mises facilement d'accord entre elles; on n'aurait pas placé le départ pour le second voyage avant le retour du premier, on aurait indiqué la durée de chaque voyage conformément aux dates falsifiées. Partout les chiffres sont altérés comme au hasard, et sans qu'il soit possible de deviner dans quel but la fraude a agi. Il semble plus naturel de n'y voir que des fautes de transcription et d'impression naissant de la multiplicité des copies répandues en tant de langues diverses. Un manque d'habitude de transformer les chiffres romains en chiffres arabes, ou plutôt hindous, peut y avoir contribué quelquefois. » (Humboldt, *Géogr. du nouv. cont.*, t. IV, p. 273 et suiv.)

(2) Serviteur de Colomb.

(3) Cédule du roi Philippe Ier, du 23 août 1506.

En février 1507, il prépara, avec Juan de la Cosa, une expédition qui n'eut pas lieu, « par des motifs politiques. »

Le 22 mars 1508, on le nomma *piloto mayor de Indias;* il était chargé, en cette qualité, de corriger les cartes hydrographiques et d'examiner les pilotes sur l'emploi de l'astrolabe et du quart de cercle, d'approfondir s'ils réunissaient la théorie à la pratique, enfin de composer une carte officielle pour servir de modèle et de guide (¹). On augmenta de moitié, en sa faveur, le traitement ordinaire.

Quelle que fût l'importance de cette fonction, elle n'était que subalterne et médiocre, si l'on veut bien la comparer aux titres ou aux richesses qu'obtinrent les premiers navigateurs au nouveau monde. S'il ne méritait pas plus, ce que l'on peut accorder, il est juste aussi de dire qu'il ne paraît point qu'il ait prétendu à une récompense plus élevée.

Il survécut à Colomb de six ans, convaincu jusqu'à son dernier jour, comme ce grand homme, qu'il avait été sur les côtes de l'Asie. La mort le surprit à Séville, le 22 février 1512, remplissant laborieusement ses fonctions de pilote chef, et n'ayant aucune fortune à laisser à sa famille; sa veuve fut réduite à mendier une petite pension de 10 000 maravédis.

L'honneur qu'on lui a fait en donnant son nom au nouveau monde n'est guère digne d'envie; il n'a eu pour conséquence que de susciter contre lui une animadversion universelle. Il est probable qu'on le jugera dans l'avenir avec plus d'impartialité. On lui accordera au moins le mérite d'avoir concouru dans une certaine mesure à l'expédition de Hojeda, en 1499, et surtout celui d'avoir contribué plus peut-être qu'aucun écrivain de son temps à éveiller la curiosité de l'Europe sur les nouvelles découvertes.

Ses relations n'ont sans doute que peu de valeur dans l'état où elles nous sont parvenues. La science et l'histoire de la géographie ont peu de profit à en tirer. Vespuce dit lui-même, très-expressément, qu'indépendamment de ces extraits qui ont été conservés, il avait l'intention de composer des récits plus détaillés et plus instructifs (²). Toutefois le grand succès de ces écrits, composés à la hâte, mutilés par les traductions, s'explique précisément parce que, traitant principalement de la nature et des coutumes des Indiens, sans discussions scientifiques, ils se trouvèrent à la portée des esprits les plus vulgaires, et leur offrirent une sorte d'intérêt dramatique.

Ce fut surtout la relation de son troisième voyage (de mai 1501 à septembre 1502) qui se répandit avec le plus de rapidité et devint populaire en Europe : c'est celle que l'on cite le plus souvent et que nous nous bornerons à traduire, à titre de curiosité littéraire de l'histoire des voyages plus encore que comme un document nécessaire à l'étude (³).

(¹) On a accusé Vespuce d'avoir profité de cette position pour mettre son nom sur les cartes du nouveau monde; mais il est constant, d'une part, que la première proposition d'appeler *Amérique* le nouveau monde, date d'une année avant la nomination de Vespuce à la fonction de *piloto mayor*, et d'autre part que les mappemondes qui portent le nom d'Amérique n'ont paru que huit ou dix ans après la mort de Vespuce, et dans des pays sur lesquels ni lui ni ses parents n'exerçaient aucune influence.

Les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* ont dit à tort, en septembre 1746, que don Diego Colomb, fils et successeur de Christophe Colomb, avait intenté un procès à Vespuce pour avoir publié qu'il avait découvert le continent, en 1497; ils ont fait confusion avec le procès intenté par le fisc à don Diego Colomb pour lui contester une partie de ses droits. (Voy. Navarrete, coll. de *los Viages*, etc., t. III, p. 559, 560, 595.)

(²) Voy. ce qu'il dit lui-même à la fin de la relation suivante, et les p. 169, 170, etc., du t. IV de la *Géographie du nouveau continent.*

(³) Cette relation est celle qui a été le plus souvent réimprimée; elle fut seule publiée dans le *Mondo novo.* « Elle était faite pour piquer la curiosité publique; elle offrait des figures de constellations australes, la description d'un arc-en-ciel lunaire, un tableau animé des mœurs des sauvages brésiliens, et, de plus, l'histoire d'une tempête qui, suivant le narrateur, avait duré quarante jours sans interruption. » (Humboldt.)

La célébrité que donnait à Vespuce la multiplication si rapide et si étendue de la relation de son troisième voyage se perpétuait d'autant mieux, que la relation du quatrième et dernier voyage de Colomb demeurait pour ainsi dire cachée dans la *Lettera rarissima*, datée de la Jamaïque, 7 juillet 1503. (Voy. p. 174.)

La traduction française de Redouer, où le nom de Vespuce domine, et où Colomb ne joue qu'un rôle secondaire, a eu pour le moins trois éditions au commencement du seizième siècle, et l'on sait combien la langue française était répandue à cette époque.

Rien n'annonce dans aucune des traductions latines, allemandes ou françaises, qu'Améric ait eu connaissance de leur publication. Prévost n'a point inséré les relations de Vespuce dans sa collection, « parce qu'il n'a pas jugé qu'elles méritassent assez de confiance. »

## RELATION DU VOYAGE D'AMÉRIC VESPUCE AUX COTES DU BRÉSIL,

### FAIT EN 1501 ET 1502, ADRESSÉE A LORENZO DI PIERFRANCESCO DE MEDICI (1).

Il y a déjà quelque temps, j'ai annoncé à Votre Seigneurie mon retour (2); et si mon souvenir est fidèle, je lui ai fait la description de toutes les parties du nouveau monde que j'ai visitées pendant mon voyage sur les caravelles du sérénissime roi de Portugal. On verra, en effet, si l'on y réfléchit bien, que ces pays sont réellement un nouveau monde. Ce n'est pas sans cause que nous nous servons de ces expressions « nouveau monde » (3), car il est certain que jamais les anciens n'en eurent connaissance : ils ne croyaient point à l'existence de ce que nous avons récemment découvert. Ils estimaient qu'au delà de la ligne équinoxiale, dans la direction du sud, il n'y avait rien de plus qu'une mer immense et quelques îles brûlantes, stériles. Ils appelaient cette mer l'Atlantique; et s'il vint à la pensée de quelques-uns d'entre eux qu'il pût s'y trouver quelque étendue de terre, ils soutenaient qu'elle devait être infertile et inhabitable. La présente navigation réfute cette opinion et démontre, d'une manière évidente pour tout le monde, qu'elle est fausse et contraire à la vérité. En effet, j'ai trouvé, au delà de l'équinoxe, des pays plus fertiles et plus peuplés que ceux que j'avais vus en quelque partie du monde que veuille imaginer Votre Seigneurie, soit en Asie, soit en Afrique, soit en Europe, comme je le montrerai avec détail dans les pages qui suivent. Du reste, laissant de côté ce qui est de peu d'intérêt, je raconterai seulement les choses importantes qui sont dignes d'être écoutées, et que nous avons vues personnellement ou que nous avons entendu rapporter par des hommes qui méritent toute confiance. Voici donc ce que nous avons à dire des pays nouvellement découverts, en témoins fidèles, et sans aucun exagération.

Le 13 mai 1501, par ordre du roi (4), et sous d'heureux auspices, nous partîmes de Lisbonne, avec trois caravelles armées, pour aller à la recherche du nouveau monde; et, nous dirigeant vers l'ouest, nous naviguâmes pendant vingt mois. Mais il convient de faire notre récit en observant l'ordre de notre navigation.

Nous allâmes d'abord aux îles Fortunées, que l'on appelle aujourd'hui les Grandes-Canaries; elles sont

(1) Né en 1463, mort en 1503. Ce personnage appartenait à la ligne cadette des Médicis, qui n'eut aucune part au pouvoir exercé par la ligne aînée, et même lui faisait opposition au nom de la démocratie. Elle était, du reste, aussi riche que la branche aînée; ses partisans s'appelaient les *popolani*. Suivant toutes les probabilités, Améric Vespuce appartenait au parti républicain de Florence.

Voy. une lettre adressée par M. Ranke à M. de Humboldt (fin du tome V de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent)*.

Lorenzo di Pierfrancesco de Medici avait été envoyé comme ambassadeur en France, à l'avénement de Charles VIII.

Il est assez singulier que Ruchamer dise qu'il était médecin à Florence. Aurait-il lu *medicum* pour *Medicem? (Epistola ad Laurentium Medicem.)*

Un doute sur l'identité de ce personnage avec celui auquel s'adresse Vespuce est né de ce que ce Lorenzo mourut au commencement de 1503, et que la lettre de Vespuce paraît avoir été écrite près d'un an après.

Le grand Laurent de Médicis mourut l'année de la découverte de l'Amérique par Colomb.

Lorenzo di Piero, créé duc d'Urbin en 1517, par Léon X, n'avait que douze ans lorsque Vespuce finit sa quatrième expédition.

La lettre que Vespuce avait adressée à Médicis, de Lisbonne, le 8 mai 1501, n'a pas encore été retrouvée. Elle remplirait la lacune de la correspondance entre la lettre du 18 juillet 1500, renfermant la relation du second voyage, et la lettre de Baldelli, du 4 juin 1501.

(2) Ces premiers mots indiquent une lettre à Lorenzo, qui manque, et qui eût été la cinquième de Vespuce. On possède sept lettres de Vespuce.

(3) Cette répétition des mots *nouveau monde* semble avoir été faite avec l'intention de bien marquer l'importance des nouvelles découvertes, et d'exciter au plus haut degré l'intérêt et l'attention.

(4) Ce voyage fut le premier qu'il entreprit par ordre du roi de Portugal.

situées dans le troisième climat, à l'extrémité de l'Occident habité. Faisant voile ensuite à travers l'Océan, nous côtoyâmes l'Afrique et le pays des nègres jusqu'au promontoire que Ptolémée appelle *Étiopo*, que nous appelons cap Vert, que les nègres nomment *Biseneghe*, et les indigènes *Madanga* (¹). Ce pays est compris dans la zône torride; par 14 degrés vers la tramontane, et il est habité par les nègres. Après nous y être reposés, rafraîchis et pourvus de toutes les provisions de bouche qui nous étaient nécessaires, nous mîmes à la voile, en nous dirigeant vers le pôle antarctique, en inclinant toutefois un peu vers le ponent, parce que le vent soufflait de l'est, et nous ne vîmes de terre qu'après avoir navigué sans nous arrêter pendant trois mois et trois jours. Quant aux fatigues, aux inquiétudes, aux périls mortels, aux effrois, aux tourments, aux maux de toute nature que nous eûmes à subir pendant toute cette longue route, nous les laisserons apprécier à ceux qui ont une mûre expérience, et surtout à ceux qui savent combien il est difficile de chercher les choses incertaines et d'aller dans des lieux où personne n'a encore été. Ceux qui n'ont rien éprouvé de semblable ne sauraient se faire une juste idée de ce que nous avons souffert. Il me suffira de dire à Vos Seigneuries que nous naviguâmes soixante-sept jours au milieu de toutes sortes d'infortunes : pendant quarante-quatre jours, le temps ne cessa point d'être orageux; nous n'eûmes que tempêtes, éclairs, tonnerres et pluies torrentielles; une nuée si épaisse obscurcissait le ciel que l'on ne distinguait pas plus les objets, même pendant le jour, que lorsqu'on est au milieu d'une nuit ténébreuse et que la lune n'éclaire point : aussi étions-nous tous dans une telle crainte de la mort, qu'il nous semblait presque avoir déjà perdu la vie. Après ces épreuves si longues et si cruelles, il plut enfin à la bonté de Dieu d'avoir pitié de nous : la terre apparut tout à coup à nos yeux, et, à sa vue, les esprits qui étaient abattus, les forces qui étaient épuisées, se ranimèrent et se relevèrent comme par enchantement, ainsi qu'il arrive à ceux qui ont été accablés par de grandes calamités et qui ont été longtemps en proie à la rage de la mauvaise fortune (²).

Donc, le 7 août 1501, nous descendîmes sur le rivage de ce pays, et, voulant témoigner à Dieu toute notre reconnaissance, nous fîmes célébrer, suivant l'usage des chrétiens, une messe solennelle.

Cette terre que nous avions découverte nous parut être, non une île, mais un continent. En effet, elle s'étendait extrêmement loin, on ne voyait pas ses limites; elle était très-fertile et couverte d'habitants divers : toutes les espèces d'animaux que l'on y rencontre sont sauvages et entièrement inconnues en Europe. Il y a beaucoup d'autres choses que nous avons remarquées dans cette contrée, mais qu'il nous paraît convenable de passer ici sous silence, afin de ne pas donner trop d'extension à notre récit; mais je ne saurais trop insister sur la bonté de Dieu, qui nous fit arriver à cette terre si heureusement, alors que nous ne pouvions plus nous soutenir et que nous manquions de tout ce qui était nécessaire à notre existence, le bois, l'eau, les biscuits, la viande, le salé, les fromages, le vin, l'huile, et, ce qui est plus important encore, la vigueur de l'âme. Reconnaissons donc que nous devons à Dieu, qui nous a sauvé la vie, grâces, honneur, gloire.

Il fut convenu entre nous que nous continuerions notre voyage près de la côte, sans jamais la perdre de vue. Nous naviguâmes ainsi jusqu'à ce que nous eussions atteint un certain cap de ce continent, situé

(¹) Ce nom est écrit dans les différents textes : *Beseneghe* et *Biseneghe* (Riccardi et Ramusio); *Besechicca* (Bandini); *Bisechere* (Itin. Port.); *Basilica* (Hylacomylus); *Byseghier* (Ruchamer).

Il s'agit bien du cap Vert, quoique la véritable latitude de ce cap soit 14° 43′ 5″.

Dans la deuxième moitié du seizième siècle, Antonio Galvani fait de Beseneghe, qu'il appelle *Bezeguiche*, une ville au cap Vert.

(²) Bandini croit que, dans ce passage, Vespuce avait en mémoire ces vers du Dante :

*Allor fu la paura un poco queta*
*Che nel lago del cor m'era durata,*
*La notte ch'i passai con tanta pieta ;*

*E come quel, che con lena affamata*
*Uscito fuor del pelago alla riva,*
*Si volge all' acqua periglosa, e guata.*
L'INFERNO, canto primo, 7 et 8.

« Alors, apaisée un peu fut la peur qui jusqu'au fond du cœur m'avait troublé, la nuit que je passai avec tant d'angoisse; et comme celui qui, sorti de la mer, sur la rive, haletant se tourne vers l'eau périlleuse, et regarde. » (Trad. de Lamennais.)

au sud, à environ 300 lieues de l'endroit où nous avions vu la terre pour la première fois (1). Pendant ce trajet, nous descendîmes souvent à terre, et nous nous mîmes en relation avec les habitants, comme je le raconterai plus loin.

J'ai oublié de dire que le cap Vert est à 700 lieues de cette terre nouvelle, bien que j'eusse pensé que notre navigation eût été de plus de 800. La violence de la tempête, les accidents, l'ignorance du nocher, avaient allongé notre voyage, et nous étions arrivés en un tel lieu que, sans les connaissances que j'avaisen cosmographie, la négligence de notre nocher eût certainement causé notre mort; car nous n'avions aucun pilote qui fût en état de dire, au delà de 50 lieues, en quel lieu nous nous trouvions. Nos navires erraient au hasard, sans direction, et se seraient perdus si, pour mon salut et pour celui de mes compagnons, je n'eusse fait usage des instruments astrologiques, l'astrolabe et le quadrant. Et ce ne fut pas pour moi l'occasion de peu de gloire : depuis ce jour j'ai joui parmi eux de la considération que les honnêtes gens ont ordinairement pour les hommes instruits; je leur enseignai à aller sur mer, et de telle sorte qu'ils reconnurent que les nochers ordinaires, ignorants en cosmographie, ne savaient rien en comparaison de moi (2).

Cette découverte du cap situé vers le sud augmenta notre désir de connaître la terre nouvelle et de l'étudier avec attention. On fut unanime dans la volonté de visiter le pays, et de s'enquérir des mœurs et de la manière de vivre des peuples qui l'habitaient.

Nous naviguâmes donc le long de la côte pendant près de 600 lieues, descendant souvent à terre et entrant en pourparler avec les habitants, qui nous accueillaient avec respect et avec sympathie. Pour nous, touchés de leur bonté et de l'innocence extraordinaire de leur nature, nous passâmes bien quinze ou vingt jours avec eux; et ils nous rendaient tous les honneurs possibles, car ils sont très-bons et très-obligeants envers leurs hôtes, comme on le verra bientôt.

Cette terre ferme commence, au delà de la ligne équinoxiale, par 8 degrés vers le pôle antarctique; et dans notre navigation près de la côte nous traversâmes le tropique d'hiver, vers le pôle antarctique, par 17 degrés et demi, ayant devant nous ce pôle élevé de 50 degrés au-dessus de l'horizon.

Les choses que j'y ai vues sont entièrement ignorées des hommes de notre temps, qu'il s'agisse, soit des habitants, de leurs usages, de leur humanité, de la fertilité du terrain, de la pureté de l'air, du ciel bienfaisant, soit des corps célestes et surtout des étoiles fixes de la huitième sphère, inconnues dans la notre, même des hommes les plus savants de l'antiquité : aussi en parlerai-je plus tard avec détails.

Ce pays est plus habitable qu'aucun de ceux que j'ai vus. Les habitants sont très-doux, très-bienveillants, très-inoffensifs; ils sont tout nus, comme les a faits la nature; ils naissent nus et ils meurent nus; leurs corps sont très-bien formés et parfaitement proportionnés dans toutes leurs parties. La couleur de leur peau approche de la couleur rousse (3), et cela vient de ce que, étant toujours nus, ils sont brûlés par la chaleur du soleil (4). Ils ont les cheveux noirs, longs et flottants. Dans leur démarche, dans leurs jeux, dans tous leurs mouvements, ils sont extrêmement adroits. Leur figure est belle, leur physionomie naturellement agréable; mais ils s'enlaidissent à plaisir par un procédé incroyable : ils percent leur visage de tous côtés, les joues, les mâchoires, le nez, les lèvres et les oreilles; ils ne se contentent pas de faire un seul trou peu visible, ils s'en font plusieurs et de très-grands. J'en ai vu quelquefois dont le visage était percé de sept trous, chacun capable de contenir une grosse prune. Quand ils ont enlevé la chair, ils remplissent les cavités avec de petites pierres, de couleur bleue, de marbre, avec du cristal, de très-bel albâtre, ou avec de l'ivoire, ou avec des os très-blancs, et tous ces objets sont travaillés

(1) 150 lieues, suivant la lettre au roi René.

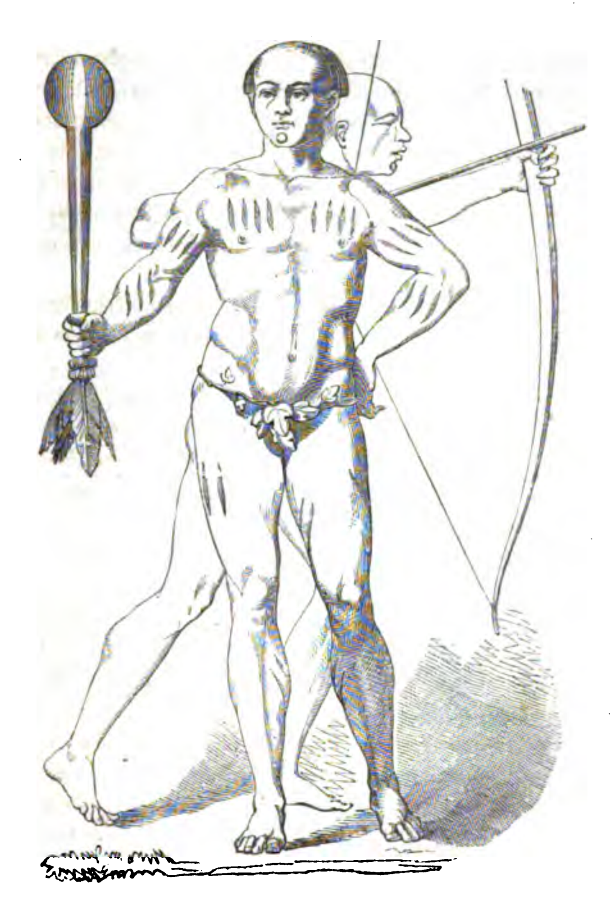
Ce cap est nommé, comme il doit l'être, cap *Saint-Augustin* dans les *Quatre navigations* et dans les éditions italiennes de la lettre au roi René.

(2) « C'est l'*astronome de l'expédition* qui parle ainsi, tout bouffi du secret qu'il croit posséder de déterminer la longitude *par les conjonctions de la lune et des planètes*. Cet accès de jactance et d'un certain orgueil astronomique se retrouve presque au même degré chez Colomb. » (Humboldt.)

(3) Vespuce avait déjà décrit les indigènes du nouveau continent, dans sa première lettre, comme des hommes à face large et à physionomie tartare, à couleur rouge comme le poil du lion.

(4) Volney a partagé cette erreur relative à la cause de la couleur de la peau (*Essai politique sur le Mexique*, t. Ier, p. 360).

avec assez d'art ([1]). Or cette coutume est si extraordinaire, si incommode, si repoussante, qu'au premier abord ces faces toutes trouées et couvertes de pierres semblent plutôt celles de monstres que d'hommes



Guerriers brésiliens. — D'après Jean de Léry ([2]).

véritables. Quelquefois j'ai vu ces sept pierres larges chacune la moitié de la main; et, si incroyable, si monstrueux que cela paraisse, ce n'en est pas moins une vérité : j'ai plusieurs fois pesé ces pierres et trouvé que leur poids était de près de sept onces. Aux oreilles, ils portent des ornements plus précieux, des anneaux ou des perles, suivant la coutume des Égyptiens et des Indiens.

Du reste, cet usage est particulier aux hommes; les femmes ne portent que des ornements d'oreilles ([3])...

Ils n'ont ni laine, ni lin, ni tissus, ni vêtements de coton; et ils n'ont besoin d'aucune de ces choses, puisqu'ils sont toujours nus.

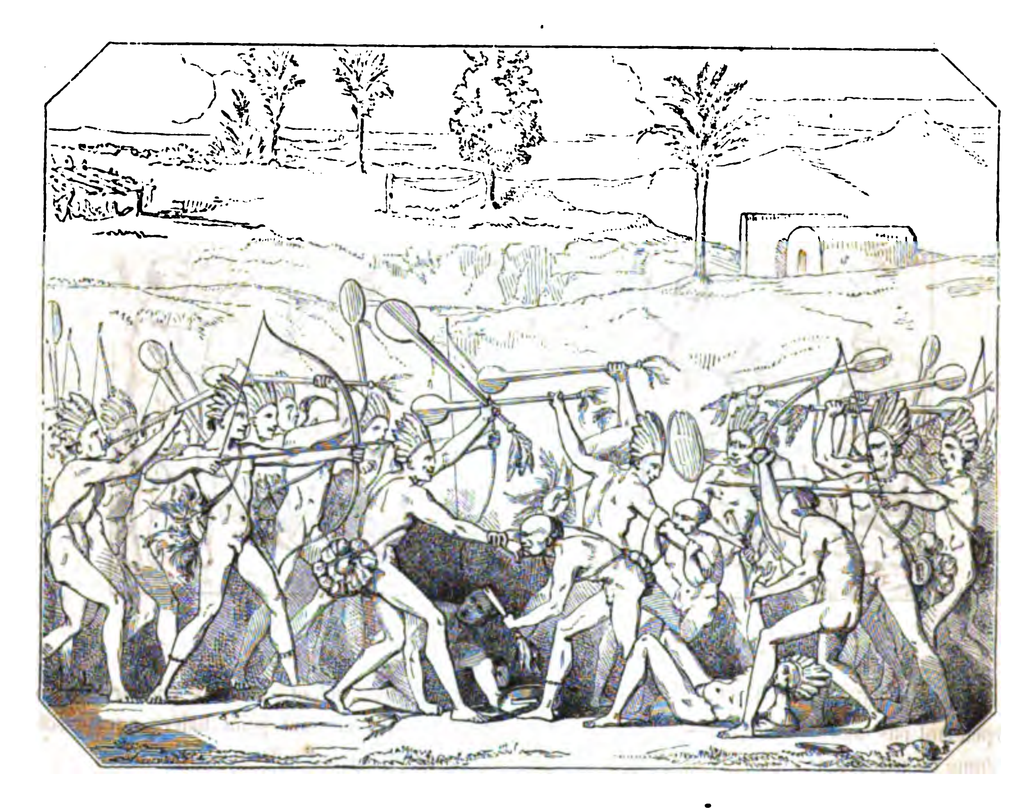
Il n'y a chez eux aucun patrimoine; tous les biens sont communs à tous. Ils n'ont ni roi, ni empereur. Chacun est son roi à lui-même. Ils ont autant d'épouses qu'il leur plaît, et il n'y a aucun empêchement de parenté à ces mariages qu'ils peuvent rompre selon leur caprice, car ils sont sans lois et privés de raison. Ils n'ont ni temples, ni religion, et cependant ils adorent des idoles. Que dirai-je de

([1]) Voy., sur les botoques, les Tables du *Magasin pittoresque.*

([2]) *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, etc.; 3e édition, Paris, 1594.

([3]) Ici se trouvent dix ou douze lignes sur les déportements des femmes. Ce passage, qu'il nous est impossible de ne pas omettre, n'est peut-être pas un de ceux qui contribuèrent le moins à donner de la popularité au nom d'Améric Vespuce.

plus? Ils vivent avec une détestable licence qui les fait ressembler plutôt à des épicuriens qu'à des stoïciens. Ils ne se livrent à aucune espèce de commerce; ils ne connaissent aucune monnaie. Néanmoins,



Combat d'indigènes brésiliens. — D'après Jean de Léry.

ils sont souvent en discorde entre eux, et ils se livrent des combats affreux, mais sans nul art militaire. Dans les conseils, les vieillards influencent les jeunes gens, leur font adopter les résolutions qui leur conviennent, et enflamment leur ardeur pour combattre et mettre à mort leurs ennemis. S'ils sont vainqueurs, ils coupent en morceaux les vaincus, les mangent, et assurent que c'est un mets très-agréable. Ils se nourrissent ainsi de chair humaine; le père mange le fils, et le fils le père, suivant les circonstances et les hasards des combats.

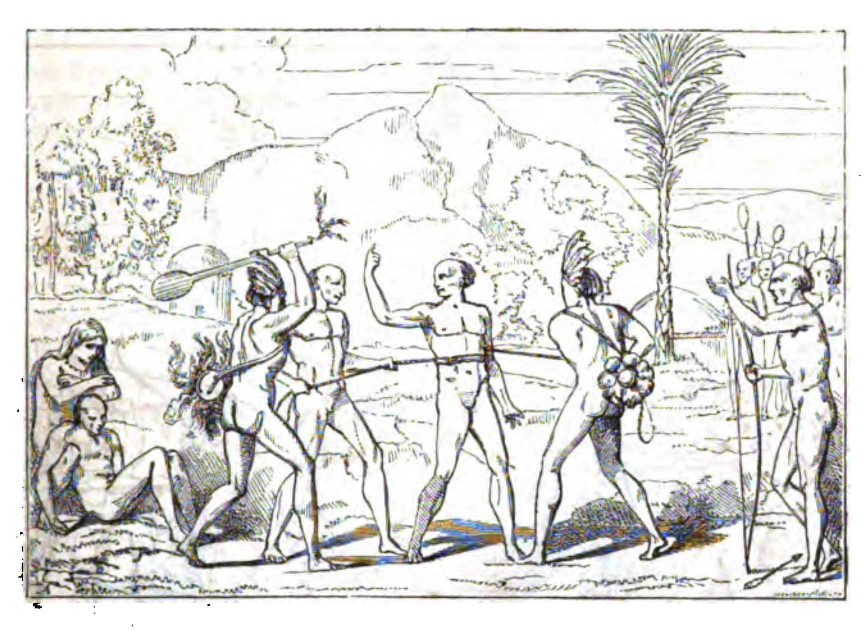
J'ai vu un abominable homme qui se vantait, et qui n'en tirait pas peu de vanité, d'avoir mangé plus de trois cents hommes. J'ai vu aussi une ville, que j'ai habitée environ vingt-sept jours, et où des morceaux de chair humaine salée étaient accrochés aux poutres des maisons, comme nous accrochons aux poutres de nos cuisines, soit de la chair de sanglier séchée au soleil ou fumée, soit des saucissons, soit d'autres provisions de cette espèce (¹). Ils s'étonnent fort que nous ne mangions pas comme eux la chair de nos ennemis; ils disent que rien ne met plus en appétit, que cette chair a un goût merveilleux, et qu'on ne peut imaginer rien de plus savoureux et de plus délicat.

Ils n'ont d'autres armes que des arcs et des flèches, et ils s'en servent très-cruellement pour s'entretuer dans leurs combats, s'attaquant et se frappant tout nus comme des bêtes sauvages.

Souvent nous avons essayé de les faire changer de sentiment, et nous les avons pressés de renoncer

(¹) Il semble bien que ceci soit une réminiscence des récits de divers voyageurs du moyen âge. Voy., dans le deuxième volume, la relation des DEUX MAHOMÉTANS, sur l'anthropophagie en Chine, p. 118 et 122, note 2; MARCO-POLO, sur la même coutume, p. 317, etc.; et Marsden, liv. II, ch, LXXIII, p. 551.

à des coutumes si odieuses et si abominables, et quelquefois ils nous ont promis de se corriger de leurs habitudes de cruauté.



Prisonniers mis à mort. — D'après Jean de Léry.

Comme je l'ai déjà dit, les femmes, quoique nues, errant à leur volonté et sans pudeur, ne sont cependant pas laides. Leurs corps sont bien proportionnés et elles ne sont point hâlées par le soleil comme on pourrait le croire. Leur extrême embonpoint ne les rend point difformes.

Ces gens-là disent qu'ils vivent cent cinquante ans (¹); il est rare qu'ils soient malades, et si, par hasard, il leur survient quelque infirmité, ils se guérissent aussitôt avec le suc de certaines herbes.

Les choses que j'ai trouvées le plus dignes d'envie dans cette contrée sont la douceur de la température, la pureté du ciel, la fertilité du sol, la longévité des habitants; et je suppose qu'ils doivent ces avantages au vent d'est, qui souffle aussi souvent chez eux que chez nous le vent du nord.

Ils aiment beaucoup la pêche, qui leur fournit leur nourriture la plus ordinaire : la nature leur est, à cet égard, très-favorable, la mer qui baigne leur terre abondant en toutes sortes de poissons.

Ils ont peu de goût pour la chasse, peut-être à cause de la multitude des animaux sauvages qu'ils redoutent et qui les empêche de se hasarder dans les forêts : on y rencontre toute espèce de lions, d'ours et de bêtes semblables (²). En outre, les arbres y atteignent une telle hauteur qu'on pourrait à peine le croire. Ils s'abstiennent donc d'aller dans les forêts, parce qu'étant nus et sans armes, ils ne pourraient lutter avec avantage contre les animaux.

Le pays est très-tempéré, très-fertile et extrêmement agréable; et quoiqu'il s'y trouve beaucoup de collines, il n'en est pas moins arrosé par un grand nombre de ruisseaux et de fleuves (³). Les bois y sont si épais, les arbres si pressés les uns contre les autres, qu'on ne peut y pénétrer : ils sont remplis d'animaux féroces de toutes sortes.

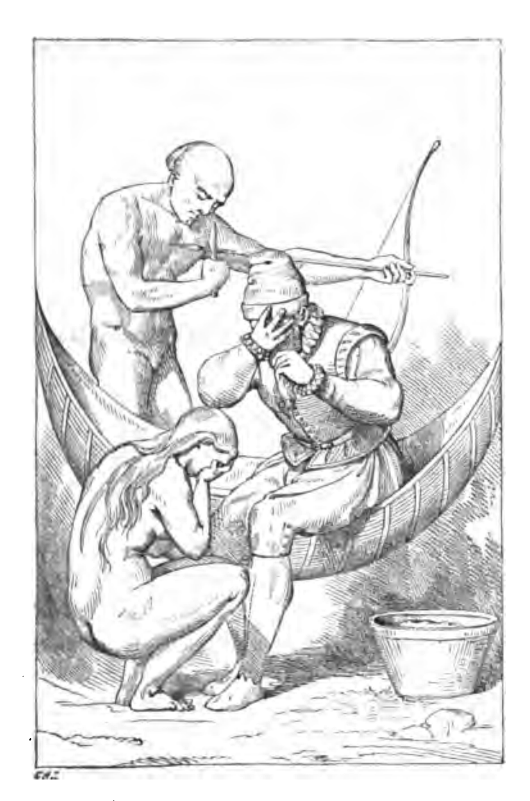
Les arbres et les fruits croissent d'eux-mêmes, sans culture : les fruits sont excellents, très-abondants,

(¹) La plupart des voyageurs du moyen âge prétendent de même que l'on vivait moyennement plus de cent ans dans quelques-uns des pays qu'il avait visités. (Voy. notre deuxième volume.) Le compagnon d'Antonio Barbarigo rapportait avoir vu à Aden un vieillard âgé de trois cents ans

(²) Erreur.

(³) Passage inintelligible.

et ils ne font aucun mal; ils diffèrent beaucoup des nôtres. La terre produit, en outre, un nombre infini d'herbes et de racines avec lesquelles on fait du pain et d'autres aliments. Il y a aussi des grains de beaucoup d'espèces différentes, mais qui ne sont pas tout à fait semblables aux nôtres.



Réception d'un ami. — D'après Jean de Léry.



Funérailles. — D'après Jean de Léry.

Le pays ne produit aucun métal, excepté l'or qu'on y trouve en très-grande abondance, quoique nous n'en ayons pas apporté de ce premier voyage; mais nous sommes assurés que c'est la vérité, parce que ce fait nous a été affirmé par tous les habitants, qui ajoutaient même que l'or était, chez eux, très-peu recherché et n'avait presque aucune valeur. Ils ont beaucoup de perles et de pierres précieuses, comme nous l'avons indiqué plus haut. Mais, si je voulais parler de tout ce que j'ai vu, j'aurais à raconter tant de choses, et si différentes les unes des autres, que cette relation deviendrait un trop long ouvrage. C'est ainsi que Pline, homme très-docte, ayant entrepris l'histoire de tant de choses, n'est point parvenu à en décrire la meilleure partie, et s'il eût traité de chacune de ces choses, il eût fait un ouvrage beaucoup plus considérable quant à l'étendue, mais surtout très-parfait.

Parmi les nouveautés qui étonnent le plus, je dois citer les espèces nombreuses de perroquets si différents et de couleurs si variées. Les arbres exhalent tous un parfum si suave, qu'on ne saurait se l'imaginer; et de toutes parts suintent des gommes, des liqueurs, des sucs qui, si nous connaissions leurs vertus, nous serviraient à toutes choses, non pas seulement à nous procurer des sensations agréables, mais à nous maintenir en santé, ou à nous guérir si nous étions malades. Certes, s'il y a un paradis terrestre au monde, je ne doute pas qu'il ne soit à peu de distance de ce pays, qui, voisin du sud, jouit d'un ciel si tempéré qu'on n'y souffre ni du froid en hiver, ni d'une trop grande chaleur en été. Il est rare que des nuages obscurcissent l'air: les jours sont presque toujours sereins. Quelquefois il tombe une légère rosée, sans aucune vapeur, et après trois ou quatre heures, elle se dissipe comme un brouillard.

Le ciel est orné de quelques belles étoiles que nous ne connaissons pas, et dont j'ai eu grand soin de prendre note. J'en ai compté environ vingt d'un éclat égal à celui de Vénus et de Jupiter. J'ai étudié leur cours et leur divers mouvements; j'ai mesuré leur circonférence et leur diamètre avec assez de facilité, étant quelque peu géomètre : aussi je puis assurer qu'elles sont plus grandes que l'on ne pense. J'ai vu entre autres trois *canopus* (¹), deux très-clairs, et le troisième obscur et différent des autres. Le pôle antarctique n'a ni Grande-Ourse, ni Petite-Ourse, comme notre pôle arctique. On ne voit point d'étoiles resplendissantes qui en marquent la place, mais il y en a quatre qui l'entourent et qui forment un quadrangle (²).

* *

* *

Et lorsqu'elles commencent à paraître, on voit à gauche un canopus éclatant et d'une belle grandeur qui, étant parvenu au milieu du ciel, forme la figure suivante.

*

* *

Trois autres lumières brillantes les précèdent, et celle du milieu a 12 degrés et demi de circonférence, et au milieu des trois est un autre *canopus* resplendissant. Ensuite viennent six autres étoiles dont la splendeur surpasse celle de toutes les autres étoiles qui sont dans la huitième sphère : celle qui est au milieu de la superficie de ladite sphère a 32 degrés de circonférence. Après ces figures paraît un grand *canopus*, mais obscur (³), et dont les étoiles sont toutes dans la voie lactée et unies à la ligne méridienne; elle forme la figure suivante (⁴).

* * * *

*

*

(¹) « On ne sait d'où sortent tous ces *canopus*, dit Bandini, le panégyriste de Vespuce; c'est une chose fort confuse que ces représentations d'étoiles, et ces *canopus* l'embrouillent encore plus. »

On ne connaît en effet, dans le catalogue des constellations australes, qu'un seul *Canopus*; c'est une étoile primaire, la seconde du ciel, dans la constellation du Navire.

(²) Vespuce ne connaît point encore le nom de la constellation de la Croix du Sud.

Les quatre étoiles qui forment la Croix du Sud étaient, au siècle de Ptolémée, visibles dans la partie la plus méridionale de la Méditerranée.

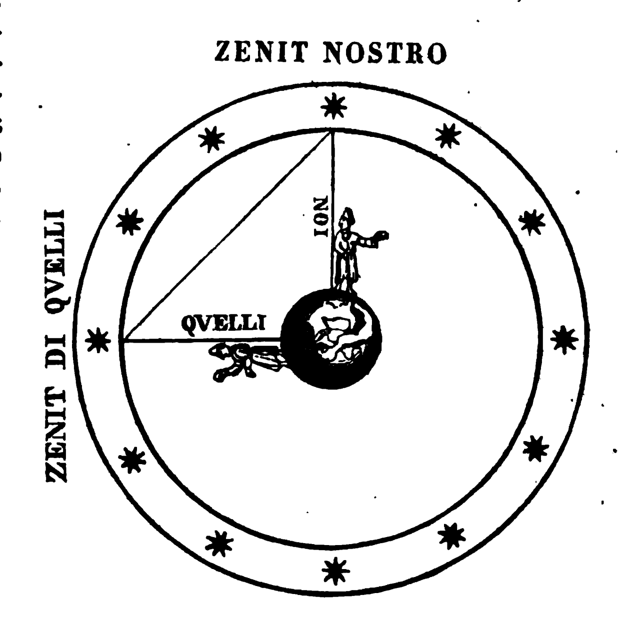
(³) Ces expressions peuvent faire allusion aux taches noires du ciel austral, aux *sacs à charbon*. (Voy. le *Magasin pittoresque*, t. XXI, p. 74.)

(⁴) « Ces dessins grossiers de la configuration des groupes d'étoiles du ciel austral n'ont pas peu contribué sans doute, dit Humboldt, à donner de la célébrité à un voyage dont le récit partiel (Ruch., cap. CXXI) portait le titre fastueux : *Comment Albéric* (Améric) *a découvert la quatrième partie du monde.* »

Ramusio dit seulement : *Comment Amerigo* a parcouru *la quatrième partie du cercle du monde.*

Ces configurations, qui n'ont aucune valeur d'exactitude, diffèrent d'ailleurs dans les différents textes.

J'ai vu encore beaucoup d'autres étoiles, et ayant observé avec grand soin tous leurs différents mouvements, j'ai composé, pour les décrire, un livre dans lequel j'ai d'ailleurs raconté tout ce que j'ai pu apprendre pendant cette navigation. Ce livre est encore entre les mains du sérénissime roi (de Portugal), et j'espère qu'il reviendra bientôt dans les miennes. J'ai donc étudié avec soin dans cet hémisphère des choses qui contredisent les opinions des philosophes, car elles leur sont tout à fait contraires. Entre autres choses j'ai vu l'iris, c'est-à-dire l'arc-en-ciel blanc, presque au milieu de la nuit. Selon l'explication de quelques savants, il prend les couleurs des quatre éléments : du feu, le rouge; de la terre, le vert; de l'air, le blanc; et de l'eau, le bleu; mais Aristote, dans son livre intitulé : *Météores*, est d'une opinion très-différente (¹), car il dit que l'arc-en-ciel est la réflexion d'un rayon dans la vapeur d'un nuage situé dans la direction opposée, de même qu'une lumière qui brille sur l'eau reluit sur une muraille, retournant ainsi contre elle-même. Par son interposition, il tempère la chaleur du soleil; en se résolvant en pluie, il fertilise la terre; par sa beauté, il ajoute un charme au ciel; il prouve que l'air est chargé d'humidité, et, quarante ans avant la fin du monde, il cessera de paraître, ce qui sera le signe de la sécheresse des éléments. Il paraît toujours à l'opposé du soleil : on ne le voit jamais au midi, parce que jamais le soleil n'est au nord; Pline dit qu'après l'équinoxe d'automne, il apparaît à toute heure (²). Et je dois dire que j'ai tiré ce fait du commentaire de Landino sur le quatrième livre de l'Énéide, parce qu'il est juste que personne ne soit privé de l'honneur que lui méritent ses travaux. J'ai vu cet arc deux ou trois fois, et je ne suis pas le seul qui aie réfléchi à ce phénomène; beaucoup de marins partagent mon opinion. Nous vîmes aussi la lune nouvelle opérant sa conjonction le même jour avec le soleil (³); et de plus, chaque nuit, des vapeurs et des flammes ardentes qui traversaient le ciel (⁴).



Fac-simile d'un dessin d'Améric Vespuce.

Un peu plus haut, j'ai donné à ce pays le nom d'Hémisphère, et, à proprement parler, on ne peut pas dire que ce soit un hémisphère, si on le met en comparaison du nôtre; mais comme après tout il paraît en avoir à peu près la forme, on peut, sans une exactitude trop rigoureuse, l'appeler Hémisphère.

Donc, ainsi que nous l'avons dit, de Lisbonne, d'où nous partîmes, et qui est éloigné de l'équinoxe, vers le nord, de près de 40 degrés, nous naviguâmes jusqu'à ce pays qui est à 50 degrés au delà de l'équinoxe, ce qui fait en somme 90 degrés, c'est-à-dire la quatrième partie du grand cercle, selon la

(¹) *Météores*, lib. III, cap. IV. Aristote dit dans le même livre (cap. II, IX) qu'il n'avait vu un arc-en-ciel lunaire que deux fois en cinquante ans.

« Je ne puis aucunement reconnaître dans la description dogmatiquement embrouillée de Vespuce, dit Humboldt, le phénomène bien connu du *halo*. »

Ce raisonnement bizarre sur les causes du phénomène est tiré en partie d'un petit ouvrage de physique de Pierre d'Ailly. (Voy. p. 84, note 5).

(²) *Histoire naturelle* de Pline, l. II, c. LIX.

(³) En disant que la lune était visible le jour même de la conjonction, Vespuce paraît vouloir rappeler simplement que la nouvelle lune se voit sous les tropiques plus tôt qu'en Europe.

(⁴) Étoiles filantes.

vraie raison du nombre, que nous ont enseignée les anciens. Il doit donc être manifeste pour tout le monde que nous avons mesuré la quatrième partie du monde ; et en effet, nous qui habitons Lisbonne, au delà de la ligne équinoxiale, par 40 degrés environ vers le nord, nous sommes éloignés de ceux qui habitent au delà de la ligne équinoxiale dans la longueur méridionale, angulairement, 90 degrés, c'est-à-dire par ligne transversale. Et afin que la chose soit plus clairement comprise, la ligne perpendiculaire qui, tandis que nous sommes droits sur nos pieds, part du point du ciel et arrive à notre zénith, vient frapper par le flanc ceux qui sont au delà de la ligne équinoxiale à 50 degrés, d'où il suit que nous sommes sur la ligne droite, et eux, relativement à nous, sur la ligne transversale, ce qui forme un triangle à angles droits, et nous tenons la droite de ces lignes, comme le montre la figure ci-dessus (1).

Et je pense avoir assez parlé cosmographie.

Votre Seigneurie me pardonnera si je ne lui ai pas envoyé les notes écrites jour par jour pendant cette dernière navigation, suivant ma promesse ; mon excuse est que le roi sérénissime tient encore près de Sa Majesté mes manuscrits ; mais puisque j'ai différé jusqu'à ce jour de faire ce travail, j'y joindrai sans doute mes quatre relations. J'ai l'intention d'aller encore une fois à la découverte dans cette partie du monde qui est vers le sud. Pour m'aider à accomplir ce dessein, il y a déjà deux caravelles toutes prêtes, armées et fournies de vivres. Tandis que j'irai au levant, en voyageant par le midi, je naviguerai par l'ostro, et quand je serai arrivé, je ferai beaucoup de choses à la louange et à la gloire de Dieu, pour l'utilité de la patrie, pour perpétuer la mémoire de mon nom, et principalement pour l'honneur et la consolation de ma vieillesse qui est déjà presque arrivée (2). Il ne me manque plus que le congé du roi, et dès que je l'aurai obtenu, nous naviguerons à grandes journées, et, s'il plaît à Dieu, nous réussirons (3).

(1) Dans le texte de Ramusio, des étoiles zénithales correspondent à l'un et à l'autre petit personnage.

« Tout cela est bien élémentaire, » dit Humboldt.

(2) Vespuce avait alors cinquante et un ans.

« Il m'a paru très-probable que le premier voyage de Vespuce a été fait avec Hojeda, le second avec Vicente-Yanez Pinzon, et le quatrième avec Gonzalo Coelho. Nous ignorons jusqu'ici sous quel chef Vespuce a exécuté son troisième voyage. » (Humboldt.)

(3) Le retour de ce troisième voyage eut lieu le 7 septembre 1502.

Tout le voyage dura quinze mois, d'après Ramusio ; seize mois, d'après Hylacomylus ; dix-huit mois, suivant le texte de Valori.

## BIBLIOGRAPHIE.

Texte. — Il n'existe aucun manuscrit original de la main d'Améric Vespuce, sinon quelques lettres autographes. Les documents qui lui sont attribués et que l'on a imprimés sont au nombre de huit : — *les Quatre voyages (Quatuor navigationes)* ; — les doubles du second et du troisième voyage (1re et 2e lettre à Lorenzo de Pier-Francesco de Medici) ; — la lettre à Lorenzo de Pier-Francesco de Medici, pendant le cours du troisième voyage, relative aux découvertes portugaises dans les Indes orientales ; — fragment d'une lettre de Vespuce à Lorenzo, d'après une copie trouvée dans le *Codice riccardiano*, imprimée en 1550 dans le premier volume de Ramusio (rejetée par les critiques).

Dates de la publication des *Voyages*. — 1504 (en italien). — 1505 (en latin). — 1506 (en allemand). — 1507 (en italien). — Même année, les *Quatre voyages* ; en Lorraine. — 1508 (en italien), dans le Recueil de Vicence, et en latin, dans l'Itin. port. — 1509, nouvelle édition de l'ouvrage d'Hylacomylus ; à Strasbourg. — *Mundus novus ; de naturâ, moribus et cœteris istius generis, gentiumque in novo mundo ;* opera impensisque Portogaliæ regis inventus, autore Americo Vespucio ; in-16. — *Voyages mémorables faits par Christophe Colomb, Améric Vespuce,* etc. (en allemand), avec planches ; Leyde, 1705, in-8. — *Albericus Vespucius Laurentio Petri Francisci de Medicis salutem plurimam dicit ;* Paris, Jehan Lambert, imprimeur (qui exerça son art de 1493 à 1514).

Quelques ouvrages a consulter. — Alessandro Zorzi, *Mondo novo e paesi nuovamente retrovati da Alberico Vespuzio, Fiorentino, intitolato* Recueil de Vicence, publié en 1507. — Hylacomylus (Waldseemuller ?), *Cosmographiæ introductio, cum quibusdam geometriæ et astronomiæ principiis ad eam rem necessariis insuper quatuor*

*Americi Vespucii navigationes;* Saint-Diez, en Lorraine, 1507; à Strasbourg, 1509. — Mathurin du Redouer, « Sensuyt le nouveau monde et navigations faictes par Emeric de Vespuce, Florentin, des pays et isles nouvellement trouvez, auparauant à nous incogneuz, translaté de ytalien en langue françoyse, par Mathurin du Redouer, licencié ès loix ; imprimé nouvellement à Paris (sans date; probablement 1513). On les vent à Paris, en la rue Neufue Nostre-Dame, à l'enseigne de *l'Escu de France.* » — On a d'autres éditions de ce dernier ouvrage sorties des presses de Gaillot-du-Pré, probablement de 1516, de Jehan Janot, de Jean Treperel, de Philippe le Noir, etc. C'est la traduction d'une partie du Recueil de Vicence, de 1507. — Madrignano, *Itinerarium Portugalentium;* 1508, in-fol. — *Le Navigationi per l'Oceano all' terrè di negre de la bassa Ethiopia,* cioe la Historia del paese nuovamento retrovato e nuovo mondo, da Alberico Vesputio; Milan, 1519, in-fol. — J.-Baut. Muñoz, *Historia del nuevo mundo;* Madrid. — Meuzel, *Bibliotheca historica,* t. III, p. 4 et 26. — *Le Nouveau monde, nouvellement découvert par Améric Vespuce;* J.-D. Lignano (en italien), 1519; in-4°. — Napione, *Esame critico del primo viaggio del Vespucci;* Venise, 1528. — Ramusio, *Recueil des navigations et voyages;* 1550. — *L'America* di Raphaël Gualterotti; Firenze, Giunti; 1 vol. in-8, 1611, poëme en cent quatre octaves. — Barlœus, *Historia rerum in Brasiliâ et alibi gestarum,* etc.; 1 vol. in-fol., Amsterdam, 1647. — Bandini, *Vita e lettere di Amerigo Vespucci, gentilhuomo fiorentino,* raccolte ed illustrate dall' abate Angeli-Maria Bandini; Firenze, 1745. — *Mémoires de Trévoux,* septembre 1746, art. XCIII. — Kock, *Tableau des révolutions de l'Europe*; in-8, Lausanne-Strasbourg, 1771, p. 16. — Canovai, *Monumenti relativi al giudizio pronunziate dall' Academia etrusca di Cortona di un elogio di Amerigo Vespuccio;* Arezzo, 1787, in-8. — *Viaggi d'Amerigo Vespucci.* — *Annotazioni sincere dell' autore dell' elogio premiato di Amerigo Vespuci* per una seconda edizione. — *Del primo scopritore del continente del nuovo mondo e dei piu antichi storici che ne scrissero;* Florence, 1787, in-8. Immédiatement après avoir publié les *Monumenti,* Canovai donna de nouveau son livre intitulé : *Elogio d'Amerigo Vespucci che ha riportato il premio della nobile Academia etrusca di Cortone,* etc., con una dissertazione giustificativa di questo celebre navigatore; Florence, 1788; ibid., 1788, 4° édition. Ce fut ce volume qui enfanta la polémique dont nous donnons les éléments. (C'était le comte de Durfort qui avait fondé le prix remporté par Canovai.) — Bartolozzi, *Apologia delle ricerche istorico critiche;* Florence, 1789 (réfutation de Canovai). — *Lettera allo stampatore sign.* Pietro Allegrini, *a nome dell' autore dell' elogio premiato di Amerigo Vespucci;* Florence, 25 février 1789. — *Difesa d'Amerigo Vespucio,* 1796. — Mariaco Lorente, *Saggio apologetico, degli storici e conquistatori spagnuoli dell' America;* Florence et Naples, 1796. — *Voyages d'Étienne Marchand,* t. IV, p. 25; Paris, 1799. — Camus, *Mémoire sur les Collections de voyages de de Bry et de Thévenot;* Paris, 1802. — Collection de notices pour servir à l'histoire et à la géographie des peuples d'outre-mer (en portugais), publiée par l'Académie royale des sciences de Lisbonne, en 1812 et années suivantes; 6 vol. petit in-4°. — Rottech, *Allgemeine Geschichte Neuerer zeiten,* etc. (Histoire générale des temps modernes); 1823. — Bossi, *Histoire de Christophe Colomb,* traduite par Urano; 1824. — Navarrete, troisième volume de la *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles,* etc. (notes des p. 242 et 243, et notices exactes d'Améric Vespuce, p. 315 à 334). — *Bulletin de la Société de géographie,* Tables de 1835, 1836 et 1837. — Ternaux-Compans, *Bibliothèque americaine;* Paris, 1837, in-8. — Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent,* t. IV et V; Gide et Baudry, 1837. — Santarem, *Recherches historiques, critiques et biographiques sur Améric Vespuce et ses voyages;* Arthus-Bertrand, in-8, 1842.

# VASCO DA GAMA,

VOYAGEUR PORTUGAIS.

[1497-1524.]



Portrait de Vasco da Gama (¹). — D'après une peinture du seizième siècle.

Vasco da Gama naquit dans une petite ville maritime nommée Sines, à 24 lieues environ de Lisbonne. La date de sa naissance est restée des plus incertaines, car il nous est difficile d'adopter celle de 1469. C'est cependant celle qui fait autorité, et elle est admise par le P. Antonio Carvalho da Costa, qui n'accorde pas plus de vingt-huit ans au célèbre navigateur lorsqu'il partit pour les Indes. Un document,

(¹) Le portrait que nous avons reproduit ici, et qui a été exécuté d'après une gravure du *Panorama*, journal littéraire et pittoresque fort en vogue à Lisbonne, est tiré d'une peinture du seizième siècle appartenant au comte de Farrobo, dont tout le monde apprécie le goût éclairé pour les arts. Le portrait en pied est une reproduction de la peinture qui existe dans le palais des vice-rois à Goa. Il est extrait de Barreto de Rezende, *Tratado dos vizos-reys da India* (manuscrit de la Bibliothèque impériale). On l'a introduit également dans la collection publiée à Lisbonne par M. Colaço.

exhumé dernièrement des archives espagnoles, recule nécessairement cette date, sans qu'il soit possible de lui en substituer une autre avec quelque exactitude. Nous voyons, en 1478, un sauf-conduit accordé par Isabelle et Ferdinand à deux personnages nommés Vasco da Gama et Lemos, pour passer à Tanger (¹); or il est difficile de supposer qu'une sorte de passe-port de cette nature eût été délivré à un enfant. Sur le renseignement même fourni par Carvalho, M. le vicomte de Santarem est le premier qui ait fixé l'année 1469, mais il l'a fait avec une réserve judicieuse qui laisse une entière liberté à la critique sur ce point.

La famille de Gama remontait, selon Carvalho, jusqu'au règne d'Alphonse III, c'est-à-dire jusqu'au treizième siècle. A cette époque, Alvaro Eanez da Gama aurait contribué par son courage à la conquête du royaume des Algarves. Selon quelques généalogistes, ce serait de ce personnage que serait descendu Estevam da Gama, né à Olivença, et alcaïde de Sines, auquel commence réellement l'illustration de la famille, sous Alphonse V. Le père de l'illustre navigateur s'appelait, comme son aïeul, Estevam da Gama; non-seulement il était grand alcaïde de Sines, mais il se trouvait revêtu de la même dignité dans Sylves, au royaume des Algarves, et il était en outre commandeur de Seixal, attaché au service de l'infant don Fernando, père du roi Emmanuel, et contrôleur de la maison du prince Alphonse, fils de Jean II. Au début de son règne, le roi avait déjà fixé son choix sur lui pour lui confier une flottille d'explorations destinée à tenter la découverte des Indes. Comme marin, Estevam da Gama jouissait donc déjà d'une haute réputation. Il se maria avec dona Isabelle Sodré, et il en eut, entre autres enfants, Vasco et Paul da Gama, qu'il destina sans doute de bonne heure à la marine, dans laquelle il s'était déjà fait un nom.

Tout nous porte à croire que Vasco da Gama commença sa carrière dans les mers d'Afrique. Le premier historien qui ait écrit sur les Indes, Fernand Lopez de Castanheda, aime à rappeler qu'avant ses mémorables découvertes, Gama avait acquis une grande expérience de la navigation. Sous Jean II, ainsi que le fait remarquer M. de Santarem, il avait été chargé d'aller saisir dans les ports du royaume les navires français qui s'y trouvaient mouillés. Cet acte de violence, qui exigeait de la résolution, n'était toutefois qu'un acte de représailles, et le roi de Portugal le justifiait en réclamant contre la prise d'un de ses navires, qui, revenant de Mina, chargé de poudre d'or, avait été capturé en pleine paix par des corsaires français; la restitution du bâtiment ayant été ordonnée par Charles VII, et la punition des délinquants ayant suivi de près leur agression, il est probable que Gama n'eut pas à prolonger cette lutte. Après le retour de Barthélemy Dias, en 1487, ses talents comme marin inspiraient déjà une telle confiance à Jean II que, par ordre de ce monarque entreprenant, il dut se préparer à aller faire le tour de l'Afrique et à tenter le passage aux Indes. Selon Garcia de Rezende, les instructions nécessaires pour accomplir cette expédition étaient déjà rédigées à l'époque où Jean II mourut. Lorsqu'il envoya, dix ans plus tard, vers les régions orientales, l'homme qui les avait déjà explorées par la pensée, Emmanuel ne faisait qu'exécuter une clause tacite du testament de son prédécesseur.

Selon toute probabilité, ce fut dans l'espace de temps qui s'écoula entre ce grand projet et sa réalisation, que Gama épousa dona Catarina de Attayde, fille d'Alvaro de Attayde, seigneur de Pena-Cova. Il eut plusieurs enfants de ce mariage, entre autres dom Estevam da Gama, qui devint gouverneur des Indes, et dom Christophe, qui, en combattant dans l'Abyssinie contre le roi de Zeila, acquit une renommée telle en peu d'années, qu'on doit le ranger parmi les plus hardis capitaines du seizième siècle.

En examinant les relations du premier voyage aux Indes orientales, qui nous ont été laissées par Castanheda, Barros et Goes, et en les comparant à celles qui nous ont été transmises par Ramusio, Galvão ou Galvam, S. Roman, Maffei, Laclede et même Barrow, la date la plus importante dans la biographie de Gama, celle de son mémorable voyage, restait environnée de doute; grâce au manuscrit dont nous offrons la traduction, on peut aujourd'hui la fixer invariablement au samedi 8 juillet 1497. On n'a pas autant de certitude sur le jour précis où Gama rentra dans le port de Lisbonne; on sait néanmoins que ce fut à la fin d'août ou bien au commencement de septembre 1499, qu'il fut reçu solennellement par le roi Emmanuel.

Il n'est pas exact de dire, comme on l'a fait dans tant de biographies, qu'on le récompensa en lui donnant uniquement un titre et une particule nobiliaire composée de trois lettres. Nommé amiral des

(¹) Fernandez de Navarrete, *Coleccion*, etc.

Indes avec la faculté de faire précéder son nom du *dom* qu'on concédait si rarement en Portugal à cette époque, et que l'on a toujours si rarement accordé aux personnages les plus haut titrés, il reçut dès son



Estevam da Gama, fils de Vasco da Gama et onzième gouverneur de l'Inde. — D'après Barreto de Rezende.

arrivée une indemnité considérable en argent et des priviléges dans le commerce des Indes qui durent l'enrichir promptement; ces preuves de munificence néanmoins se firent attendre, et elles ne furent régularisées par un acte public que le 10 janvier 1502 (¹).

Le 10 février de la même année, l'amiral des Indes partait de nouveau pour Calicut, commandant une flottille de quinze navires; à la tête de ces forces navales, Gama fit sentir la prépondérance du Portugal

(¹) On lui assigna, pour lui et ses descendants, 1 000 écus de rente, somme considérable à cette époque; comme surcroît d'honneurs, on lui concéda le droit d'ajouter à ses armes les armes royales *(as quinas)*.

à ces princes de la côte orientale de l'Afrique qui avaient failli l'arrêter dans sa première expédition : il les soumit, et en fondant des établissements à Mozambique et à Sofala il assura le succès des flottes qui devaient le remplacer dans ces mers. Il faut le dire cependant, un acte de sévérité cruelle se mêla à ces actes de haute prévision : un vaisseau chargé de richesses immenses et appartenant au soudan d'Égypte fut impitoyablement livré aux flammes par son ordre, et ceux qui le montaient périrent tous, sans que l'on pût même sauver ni les femmes ni la plupart des enfants. Le *Merii* revenait de la Mecque; il portait des musulmans appartenant aux régions les plus diverses de l'Asie. La vieille haine des Portugais les confondit sous le nom de Maures, et ces prétendus Maures durent périr dans des supplices épouvantables pour demeurer en exemple aux princes de l'Orient. Cet événement funeste, et qui demeurera toujours comme une tache dans la vie de Gama, eut lieu le 3 octobre 1502. Barros atténue la rigueur cruelle de l'amiral, en affirmant qu'il sauva en cette occasion une vingtaine d'enfants, dont on fit des soldats chrétiens, et qui servirent plus tard avec fidélité sur les bâtiments de l'État.

L'amiral ne se rendit pas dans la cité où résidait le zamorin ([1]), comme il en avait eu d'abord le projet. Il modifia ses desseins d'après les événements qui s'étaient succédé depuis le départ de Cabral, et il alla débarquer à Cananor, dans le port d'un royaume voisin. Là régnait un radjah dont Gama sut déjouer les ruses et qu'il traita sur le pied d'une égalité parfaite. En étalant à ses yeux une magnificence toute guerrière, il sut effacer la fâcheuse impression causée sur ces populations asiatiques par le caractère si simple de sa première expédition. Établi sur ce point de la côte, il prépara avec sang-froid l'entreprise qu'il méditait contre Calicut. Ce n'était pas seulement de sa conduite arrogante et de sa mauvaise foi qu'il avait à demander compte au radjah de cette cité orientale; la mort de Correa, le facteur des Portugais, assassiné avec ses compagnons au mépris des traités, lui donnait le droit d'exiger le prix du sang. Bientôt sa flotte parut devant le port du zamorin, et la représaille fut terrible. En vain le radjah allègue-t-il l'incendie du *Merii*, où tant de victimes innocentes ont succombé, comme étant une compensation suffisante dès qu'il s'agit d'expier le meurtre des Portugais; la ville est impitoyablement canonnée durant trois jours, et d'horribles détails, ajoutés à l'exécution des ordres de Gama, jettent l'épouvante parmi les populations hindoues. Les Maures peuvent se convaincre que leur ascendant sur le faible monarque leur échappe. Non-seulement l'amiral dédaigne aujourd'hui l'offre d'un établissement commercial permanent dans cette ville opulente, mais le zamorin voit incendier une partie du port, dont la population s'était enfuie, et que les musulmans n'avaient pas su défendre. Il y eut alors, comme on le voit dans le récit de Barros, une sorte de modération chez Gama : les Maures, jadis si arrogants, laissaient dans un complet abandon les points commis à leur garde; la ville pouvait être enlevée par un coup de main; l'amiral dédaigna cette riche capture, abandonnant le radjah à un tardif repentir qui avait commencé sur le trône et qui finit sous les habits de pénitent ([2]).

Après avoir laissé sur la côte quelques navires pour continuer le blocus de Calicut, Gama se dirigea vers le royaume de Cochin, dont le souverain, Triumpara, avait déjà jeté les bases d'un traité d'alliance avec les Portugais, lorsque Alvarez Cabral était apparu dans ces mers. Le traité fut renouvelé. Dès lors pouvaient commencer les grandes opérations commerciales. Gama songeait à revenir en Europe. Il laissa le commandement de la flotte à Vicente Sodré, et le 20 décembre 1503 il rentra dans le port de Lisbonne avec sa propre flotte presque tout entière. Cette fois, lorsque l'amiral des Indes se présente devant Emmanuel, il peut lui donner l'assurance que, désormais, la prépondérance des Portugais dans la plupart des ports de l'Orient n'est plus un rêve. En effet, à l'exception d'un seul radjah, qu'on doit regarder comme un allié fidèle, les souverains hindous sont frappés de terreur, et les marchands arabes reconnaissent leur insuffisance dès qu'il s'agit de lutter avec les chrétiens. Les petits souverains du littoral comprennent ce qu'ils peuvent ravir de richesses à l'empire du zamorin, en profitant uniquement des transactions commerciales que leur offrent les étrangers. Chaque *bahar* de poivre avait coûté jus-

([1]) Voy. plus loin, pour cette dénomination, une note du *Roteiro*. Barros désigne toujours le souverain de Calicut sous le titre de *samori;* nous avons cru devoir conserver l'ancienne appellation qui prédomine chez nos vieux écrivains.

([2]) Lorsque les victoires de Duarte Pacheco eurent affermi les conquêtes des Portugais, le souverain de Calicut fut forcé de se démettre de l'autorité. Il termina sa vie dans les austérités extraordinaires auxquelles se livrent la plupart de ces pénitents hindous que l'on désigne sous le nom de *bramatchari*.

qu'alors le sang de plusieurs hommes : une expédition vigoureuse peut faire cesser tout à coup cet état de choses ; la ruine de Venise est assurée. Voici pour les richesses de la terre et pour la puissance temporelle. Nous devons rappeler aussi ce que Gama put promettre de conquêtes spirituelles à l'esprit religieux du temps. Le preste Jehan et sa messe miraculeuse ont fui décidément des Indes. On sait enfin à quoi s'en tenir sur les chrétiens de cette contrée, et pour la première fois, dans Cochin même, ils sont venus payer un tribut de respect à l'amiral portugais. Rome, après des siècles d'oubli, va retrouver ces enfants égarés. Ce n'est pas tout : une troisième armée, qui doit hiverner sur les côtes de l'Arabie, et qui sera toujours prête à secourir les Portugais laissés par Gama dans le Malabar, prouve que l'amiral n'a pas seulement l'habileté des conquêtes, mais qu'il sait les assurer. Tout cela était grand, et tout cela ne fut pas apprécié sans doute à la cour d'Emmanuel, car ce ne fut pas l'amiral qui fut chargé de commander l'expédition suivante, dont tout l'avenir de l'Inde portugaise pour ainsi dire dépendait.

Dans un excellent article biographique sur Gama, et en parlant de son retour en Europe, M. le vicomte de Santarem s'est exprimé ainsi à propos de son arrivée dans le port de Lisbonne : « Ce grand homme paraît y avoir trouvé des mécomptes ; on n'appréciait pas ses services comme ils le méritaient, et il fallut les sollicitations du duc de Bragance don Jaimes, pour qu'il obtînt le titre de comte da Vidigueira avec la grandesse. En effet, Vasco da Gama, quoique couvert de gloire, fut laissé dans l'inaction pendant vingt et un ans ; il ne prit part à aucune autre expédition sous le règne d'Emmanuel. » Il y avait trois ans que ce souverain était mort, lorsque Jean III songea à réparer une grande injustice. En 1524, Vasco da Gama, l'almirante des mers de l'Inde, fut décoré du titre de vice-roi, et il partit de Lisbonne le 9 avril de la même année, à la tête de dix vaisseaux et de trois caravelles... Tout le monde connaît le mot qui termine pour ainsi dire cette vie mémorable ; il y a dans sa poétique exagération quelque chose qui va bien à ces conquérants de royaumes dont l'œuvre ne fait que commencer, et qui désormais doivent braver tout, jusqu'au trouble des éléments : comme on s'approchait des côtes de l'Inde, disent la plupart des chroniqueurs contemporains, une agitation inaccoutumée se manifesta au sein des eaux ; les flots se gonflèrent sans que rien indiquât les signes accoutumés qui accompagnent une tempête ; des chocs violents heurtèrent le navire, un cri de terreur leur succéda ; personne n'avait reconnu d'abord ce tremblement de terre sous-marin. Vasco da Gama conserva sa tranquillité au milieu de ces sinistres présages ; il se contenta de dire : « Quelle crainte faut-il donc ressentir ici ? *C'est la mer qui tremble devant nous* (¹). »

Le grand navigateur, auquel les historiens du seizième siècle se plaisent à donner le titre de comte amiral, put voir les magnificences naissantes de Goa ; mais il quitta bientôt cette ville pour se rendre dans la cité de Cochin (Codchin), où il mourut le 25 décembre 1524. Il ne garda le pouvoir que trois mois et vingt jours, et l'on affirme que les mesures répressives qu'il prenait sur son lit de mort prouvent assez ce que fût devenue sous lui une administration vigoureuse. Il y avait en Gama un rare esprit de prévoyance, un vif sentiment de la gloire nationale, et tout fait présumer qu'il eût conduit plus rapidement encore les états de l'Inde vers ce degré de splendeur qui devait bientôt frapper les Européens.

Tous les historiens s'accordent pour nous représenter Gama comme étant d'une taille médiocre, mais extrêmement gros, surtout dans la dernière période de sa vie ; ainsi que Colomb, il se laissait emporter facilement à des accès de colère, et dans cet état d'emportement, l'expression de son regard devenait terrible. Dans les rapports habituels de la vie, ses manières étaient affables et d'une dignité pleine de grâce.

Vasco da Gama fut d'abord inhumé à Cochin, puis on lui éleva une tombe à Travancor. Ce fut seulement en 1538 que son corps fut transporté en Europe, où Jean III lui rendit les plus grands honneurs. Ses restes furent conduits solennellement à un quart de lieue du bourg de Vidigueira, dans la petite église de *Nossa-Senhora das Reliquias*, faisant jadis partie d'un couvent de carmes chaussés aujourd'hui éteint. Le grand homme repose dans cette chapelle en ruines, où deux de ses descendants ont reçu également la sépulture. Sur la pierre tombale qui le recouvre, on a inscrit cette épitaphe, où, comme

(¹) Fr.-Loiz de Souza, qui reproduit ce mot mémorable, raconte l'événement qui y donna lieu dans les plus grands détails ; il fixe néanmoins l'époque du départ au 29 avril 1523, et affirme que le tremblement de terre sous-marin eut lieu un mercredi de la Notre-Dame de septembre de la même année. « On remarqua, dit-il, que le soubresaut rendit la santé à beaucoup de gens dévorés par la fièvre. » (V. *Annays de D. Joam III.*)

dans le poëme de Camoëns, une tradition mythologique s'unit à l'un des plus grands souvenirs des temps modernes. Je ne la crois pas néanmoins du seizième siècle :

**AQUI JAZ O GRANDE ARGONAUTA D. VASCO DA GAMA,**
**PRIMEIRO CONDE DA VIDIGUEIRA, ALMIRANTE DAS**
**INDIAS ORIENTAES**
**E SEU FAMOSO DESCUBRIDOR (¹).**

**(Ici repose le grand argonaute dom Vasco da Gama, premier comte de Vidigueira, amiral des Indes orientales et leur fameux explorateur.)**

En 1840, cette tombe respectée jusqu'alors fut indignement violée; deux des pierres qui couvrent la sépulture furent arrachées violemment. Le cercueil ne fut pas plus respecté; on en tira plusieurs objets précieux, et quelques-uns des ossements du grand homme furent brisés. Quatre ou cinq ans après le jour où avait eu lieu cette profanation, un homme passionné pour la gloire de son pays, l'abbé A.-D. de Castro e Souza, fit des représentations énergiques auprès du gouvernement, afin que les cendres de Gama fussent enlevées d'un lieu où l'on savait si mal les préserver de l'outrage, et qu'elles fussent transportées dans le magnifique couvent de Belem. Ces remontrances répétées ne furent pas sans influence : un commissaire spécial fut envoyé en 1845 au gouverneur civil de Beja, afin qu'il prît connaissance des faits et qu'il y apportât remède; l'enquête eût lieu, la tombe fut réparée, grâce au zèle de M. Jozé Sylvestre Ribeiro, mais la proposition si patriotique de l'abbé de Castro n'avait pas encore reçu l'année dernière son exécution.

Près de la cathédrale du vieux Goa, on voit encore l'antique arc de triomphe sur lequel est placée la statue de Vasco da Gama. Au point de vue iconographique, il s'en faut de beaucoup que cette effigie puisse inspirer de la confiance; elle n'est nullement contemporaine, quoique datant du seizième siècle, et Diogo de Couto, le célèbre continuateur de Barros, fut témoin de son inauguration. On a placé à sa base cette inscription en portugais : « Sous le règne de Philippe Iᵉʳ, la cité a fait placer ici dom Vasco da Gama, premier comte, amiral, explorateur et conquérant des Indes; étant vice-roi le comte dom Francisco da Gama, son arrière-petit-fils, en l'année 1597. » — « Cette statue, dit M. Caldeira, existe encore, dominant les vastes ruines dont elle est environnée, comme la renommée du héros qu'elle représente doit survivre à l'existence de la nation à laquelle il a légué tant de gloire (²). »

## NOTICE SUR LA RELATION DU PREMIER VOYAGE DE VASCO DA GAMA (³) AUX INDES ORIENTALES.

Le texte de ce précieux voyage, resté inédit jusqu'à nos jours, appartenait jadis à la collection du monastère de Santa-Cruz de Coimbre. Il passa de ces antiques archives dans la bibliothèque publique de la ville de Porto, avec un grand nombre d'autres manuscrits provenant de l'Université.

Ce n'est évidemment qu'une copie prise sur le Routier original, mais une copie qui a tous les caractères de l'authenticité et qui ne remonte pas au delà des premières années du seizième siècle; elle est

(¹) On a fait dernièrement parmi nous plus d'une tentative pour introduire dans l'histoire des grandes navigations le mot *découvreur*; il rendrait parfaitement ici le mot portugais *descubridor*. L'épithète ajoutée au nom de Gama et employée dans l'épitaphe manque néanmoins de justesse. Parmi les Portugais, c'était certainement Pero de Covilham qui pouvait la réclamer; il était déjà parvenu à Calicut, par la voie de terre, dès le règne de Jean II.

(²) Voy., pour plus de détails, C. Jozé Caldeira, *Apontamentos d'uma viagem de Lisboa a China e da China a Lisboa*, Lisb., em Casa de J.-P.-M. Lavado, 1853; 2 vol. in-8. L'auteur de ce précieux voyage a visité il y a deux ans tous les points de l'Orient témoins du développement de l'ancienne puissance portugaise; il constate quel est l'état actuel de ces contrées.

(³) Nous avons cru devoir rectifier ici l'orthographe de ce nom.



Portrait en pied de Vasco da Gama. — D'après Barreto de Rezende.

signée du premier historien des Indes, Fernand Lopez de Castanheda. Écrit sur papier de teinte obscure, ce manuscrit porte le numéro 804 de la bibliothèque de Porto.

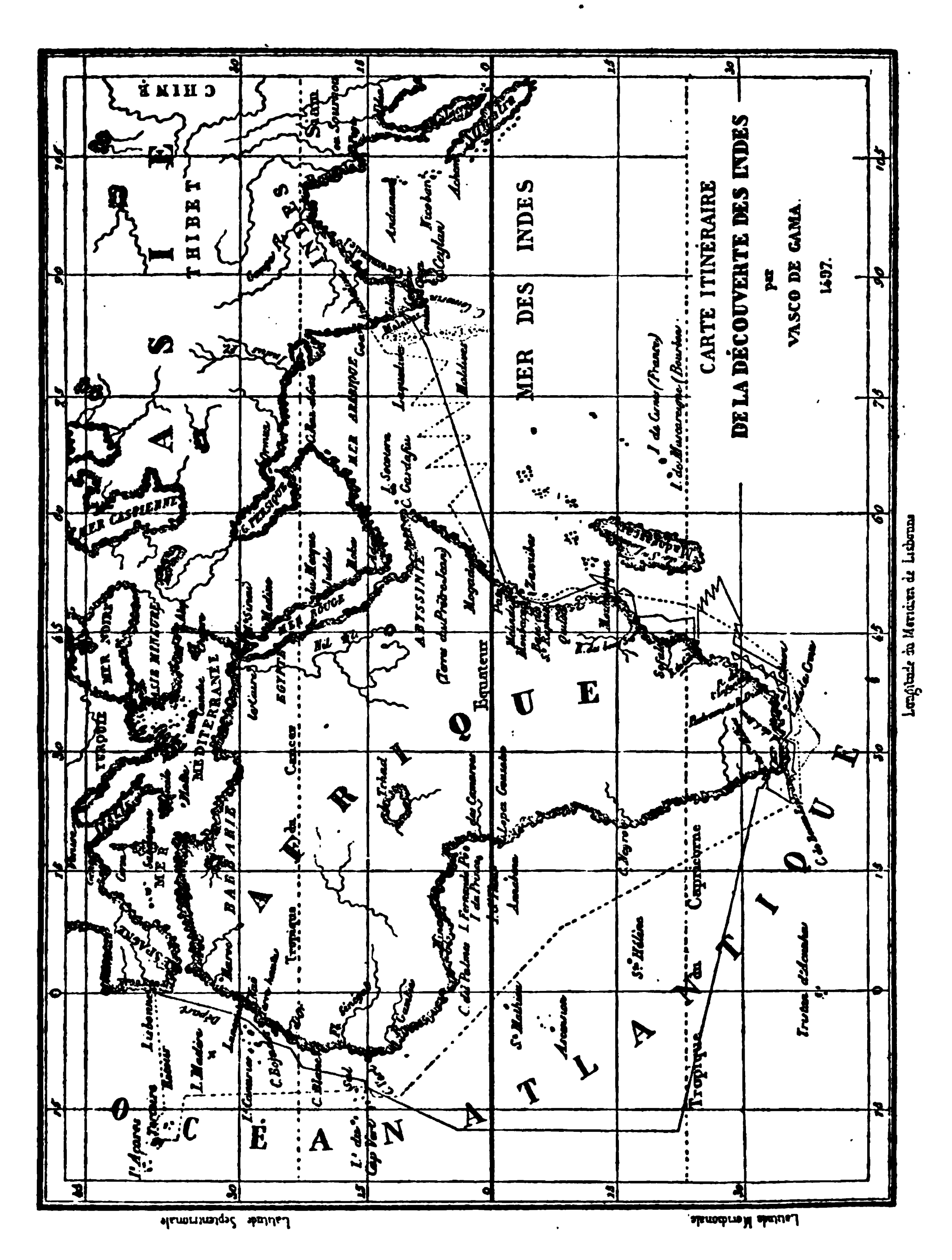
C'est, on peut le dire, la seule relation digne de confiance qui nous soit parvenue sur les divers incidents dont a été marquée la navigation de Vasco da Gama. Elle nous transmet les observations naïves d'un témoin oculaire; le document qui a guidé jusqu'à ce jour les historiens et que Ramusio a inséré, en 1554, dans sa collection, venait, disait-il, d'un gentilhomme florentin, qui se trouvait à Lisbonne lors du retour de Gama, et qui avait rédigé sa narration sur un simple récit. — Cette narration italienne d'un fait mémorable accompli par des Portugais présentait, il faut l'avouer, de bizarres inexactitudes et une étrange confusion. A l'exception des récits plus ou moins arrangés par les historiens nationaux, ce fut cependant, durant des siècles, le seul écrit sur lequel on dût se baser, lorsqu'on eut à rappeler la mémorable expédition qui conduisit les Portugais aux Indes; car le récit de Gama lui-même, signalé par plusieurs écrivains, a échappé jusqu'à ce jour à toutes les investigations.

Un biographe portugais dit bien, à propos du grand navigateur : « Il composa la relation du voyage aux Indes, accompli en 1497. » Mais, après avoir cité quelques autorités, Barbosa Machado n'ajoute rien à ces faibles renseignements. Il est bon de le faire observer ici, malgré les assertions du célèbre Nicolas Antonio, celles de Léon Pinelo et de son annotateur Barcia; en dépit des savants renseignements fournis par le comte d'Ericeira, vers 1753, au traducteur espagnol de Moreri, tout reste vague, dès qu'il s'agit de constater l'existence de la relation écrite par l'amiral lui-même. Parmi les nombreux chroniqueurs du commencement du seizième siècle, nul écrivain n'a pris soin de mentionner ce précieux manuscrit; il a même échappé aux perquisitions incessantes de Ramusio, qui n'eût certainement pas accepté le récit du gentilhomme florentin, s'il eût pu se procurer celui du chef de l'expédition. Nous ne partageons pas néanmoins l'assurance des éditeurs du voyage traduit ici pour la première fois, lorsqu'ils nient d'une manière absolue l'existence d'un journal écrit par Gama, et nous demeurerons dans ce doute tant qu'une heureuse circonstance ne nous aura pas mis à même d'examiner un manuscrit qui parut il y a une dizaine d'années dans une vente, et que l'on attribuait positivement au célèbre amiral des Indes [1].

Le manuscrit de la bibliothèque de Porto, dont nous publions ici la traduction et qui porte modestement le titre de *Roteiro* (Routier), n'est malheureusement pas signé. Il y a plus, en examinant avec quelque attention ce texte *naïf*, on acquiert aisément la preuve qu'il n'a pour auteur aucun des capitaines ou même des simples pilotes de l'expédition. C'est, néanmoins, le récit parfaitement net et quelquefois coloré d'un témoin oculaire, la narration sincère d'un simple soldat, peut-être d'un marin faisant partie de l'équipage, embarqué à bord du navire commandé par Paul da Gama, et qui, malgré l'infériorité de sa position, n'en jouissait pas moins d'une certaine considération dans la flotte. Il ne faut pas oublier que l'un des écrivains classiques de la littérature portugaise, Diogo de Couto, le continuateur de Barros, commença aussi par être simple soldat. Il faisait partie de la vaillante armée que don Sébastien entretenait aux Indes, et il se vante d'avoir été le compagnon, ou, comme on dit dans le langage des marins, le *matelot* de Camoëns.

Selon toutes les probabilités, et en acceptant le résultat des recherches les plus sérieuses, l'auteur du précieux Routier s'appellerait Alvaro Velho. Ce personnage, sur le compte duquel on n'a point d'autres détails que ceux qu'il veut bien nous donner, n'est remarquable ni par son instruction, ni par l'élégance de son style. Comparé néanmoins aux autres voyageurs de la même époque, il a le mérite d'être bon observateur, et il conserve toujours, dans sa diction parfois incorrecte, la naïveté des écrivains de son temps, si fréquemment altérée dans les historiens plus habiles de la seconde moitié du seizième siècle. Choisi par Vasco da Gama pour être l'un des douze marins destinés à porter au souverain de Calicut les présents exigés, et qui donnèrent tout d'abord une idée si fausse du vrai degré de puissance des hardis voyageurs, il put observer l'intérieur de la ville, et ne négligea aucune occasion de signaler les mouvements de quelque importance qu'excita dans la cité indienne l'arrivée des étrangers. Une préoccupation

[1] On lit ce titre parmi les manuscrits inscrits au catalogue de Wolters, publié en 1844 chez Delion : *Descripção das terras da India oriental e dos seos usos, costumos, ritos e leyes*, 1498; escrito por Vasco da Gama, descubridor da India (grand in-fol. écrit sur papier, formant 89 feuilles, d'une belle écriture portugaise, commencement du seizième siècle). La science bibliographique bien connue de l'écrivain sous lequel s'abrite ici un spirituel pseudonyme ajoute fort à nos doutes, loin de les dissiper. Si cette description des terres orientales était réellement de Gama, il en eût accru les précieuses traductions de voyages anciens qu'on lui doit déjà.




singulière, née des traditions confuses répandues sur le preste Jean, domine du reste tout son récit : c'est l'idée que l'expédition, parvenue aux Indes, est arrivée en terre de chrétiens. Les temples, les rites de la religion hindoue, les statues bizarres nées d'une cosmogonie si différente, rien ne peut le détromper, et les chefs eux-mêmes partagent son opinion.

L'espèce de journal que le marin portugais nous a transmis fut tenu avec une rare exactitude; mais Alvaro Velho le discontinua lorsque, après avoir doublé pour la seconde fois le cap de Bonne-Espérance, il navigua de nouveau dans les régions explorées depuis longtemps par les flottes portugaises. On attribue son silence aux préoccupations particulières du chef sous lequel il servait. Il en peut être autrement. Les prétendus mystères cachés par la barrière qu'avait franchie Dias n'existaient plus; la dénomination imposée par Jean II au cap lui-même ne laissait plus un problème à deviner; il n'y avait plus réellement à dire sur l'expédition que ce qu'il nous a raconté.

Le plus ancien des écrivains portugais qui ont raconté l'histoire de la conquête des Indes, Castanheda, a eu certainement connaissance du Routier d'Alvaro Velho, et il lui a fait de larges emprunts au début de son premier livre. La concordance qui existe entre les deux écrits acquiert toute ses preuves lorsque l'on peut consulter l'édition rarissime de 1551, où le sincère historien se montre si explicite dans ses aveux. Il y dit qu'il n'a pu obtenir aucun renseignement sur les événements advenus au retour de l'expédition, à partir des parages où se trouvent marqués les bas-fonds de Rio-Grande. Là, en effet, le récit d'Alvaro lui manque, et il reste sans guide. Nous dirons plus, c'est précisément le manuscrit de Porto qui a servi au vieil historien comme base première de son récit. Non-seulement il porte sa signature, mais F. Lopez de Castanheda, ayant été nommé, après son retour des Indes, bedeau et garde du chartrier de Coimbre, a bien pu le donner à la ville universitaire dont il surveillait les archives.

Les éditeurs si consciencieux auxquels on doit cette importante publication y ont joint une carte, sur laquelle la navigation de Gama est soigneusement étudiée; nous n'avons pas hésité à la joindre au récit d'Alvaro Velho. Diogo Kopke, trop tôt enlevé à la science, et son collaborateur M. Costa Paiva, ont eu un but sérieux en dressant cette carte; ils ont voulu prouver que la mémorable découverte par laquelle le monopole du commerce de l'Orient passa de Venise à Lisbonne ne fut nullement, comme on l'a dit, un heureux résultat de circonstances fortuites. Emmanuel ne dut pas seulement à sa bonne étoile le titre sous lequel il est connu dans l'histoire. Instruit et persévérant, il sut admirablement profiter des travaux de son prédécesseur Jean II, celui qu'Isabelle de Castille caractérisait si bien d'un mot, en annonçant à sa cour que *l'homme* était mort.

Par les hautes qualités de son intelligence, par sa force d'action, Jean II méritait en effet cet éloge suprême. Au point de vue dont nous nous préoccupons ici, il doit être considéré comme le premier promoteur d'une découverte à la suite de laquelle les relations commerciales de toute l'Europe furent changées. En expédiant par terre divers explorateurs vers l'extrême Orient, en chargeant surtout, dès 1490, Paiva et Covilham ([1]) de se rendre aux Indes par la mer Rouge; en réunissant, en un mot, tous les détails de géographie positive qu'on pouvait lui procurer, ce souverain habile avait élucidé plus qu'on ne le croit généralement les notions confuses que l'on possédait sur les régions voisines de l'Inde. L'expédition réalisée par son successeur était arrêtée longtemps à l'avance dans son esprit, et son choix pour la diriger s'était fixé sur Gama, dont il appréciait l'inébranlable fermeté. Mais si, avec sa sagacité habituelle, il avait fait choix d'un homme pratique et résolu, il se serait bien gardé de le jeter sur l'océan sans guide; il le munit de cartes imparfaites, il est vrai, mais dressées, suivant l'observation du célèbre Pedro Nunes, avec tout le soin dont se montraient capables les hommes les plus savants et les plus expérimentés de ce siècle. Comme le font remarquer les deux éditeurs du *Roteiro*, la destination que devait atteindre Gama lui avait été marquée de longue main, et c'était Calicut. Le roi l'avait muni d'une lettre pour le radjah qui commandait dans cette cité, centre du commerce oriental. Sa flottille une fois réunie aux îles du cap Vert, il s'élança sur l'océan Atlantique austral, en suivant une direction qui ne s'éloignait pas du sud. En adoptant cette marche, il mettait d'ailleurs à profit la connaissance qu'on avait acquise des vents généraux de la côte occidentale d'Afrique, vents contraires à sa route. Il n'eut garde de négliger ce que l'on savait de la côte orientale, découverte à son début par Barthélemy Dias, en se portant du sud

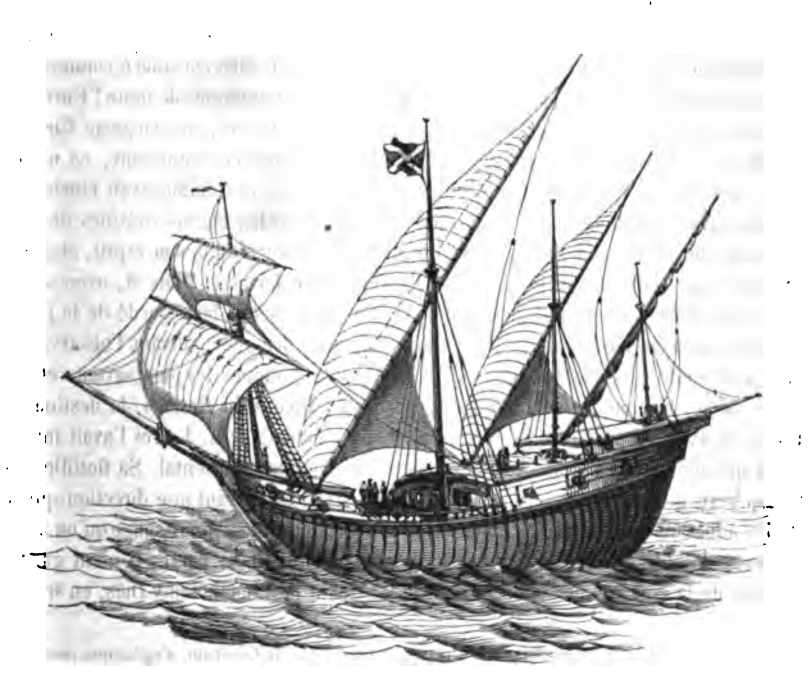
([1]) Paiva, comme on le sait, mourut en Égypte; son compagnon, Pero de Covilham, s'embarqua pour les Indes dans un port de la mer Rouge; c'était un arabisant habile, et il put visiter avec fruit la ville de Calicut, où séjournaient alors tant de mahométans. Muni de renseignements précis, il revint au Caire, et trouva dans cette ville deux juifs, messagers de Jean II: l'un était un rabbin lettré, l'autre un pauvre cordonnier établi à Lamego, en Portugal. Ce fut l'artisan qui rapporta les documents géographiques dont Gama fit usage. Covilham poursuivit ses explorations; mais, retenu par le *negous* en Abyssinie, il ne revit jamais l'Europe. (Voy. au mot ALVARES, article de M. Ferdinand Denis, dans la *Biographie générale*.)

au nord. Arrivé à une latitude sud rapprochée de celle du cap de Bonne-Espérance, Gama se dirigea par le rumb de l'ouest, ce qui, sans rien diminuer à l'audace de son entreprise, prouve qu'il se fondait sur des données scientifiques. Il fallait, sans nul doute, des connaissances antérieures pour adopter une marche pareille; ces connaissances ressortent également de l'examen du Roteiro, et des dispositions prises ultérieurement pour atteindre les Indes orientales. Si Cabral découvrit, en l'année 1500, le Brésil, ce fut parce que, suivant l'exemple de Gama, il adopta le rumb du sud en s'écartant démesurément vers l'ouest. Dans la mer des Indes, qui lui était inconnue, nous le trouvons prolongeant la côte d'Afrique du sud au nord, jusqu'à ce qu'il ait rencontré le pilote dont la connaissance pratique le conduira à sa destination, et avec le secours duquel il apprend à faire son profit des moussons, soit lorsqu'il se rend à Calicut, soit lorsqu'il en revient, en observant toutefois que dans la première traversée il est infiniment plus heureux que dans la seconde.

Le volume d'après lequel nous avons fait cette traduction porte dans le texte original le titre suivant : *Roteiro da viagem que em descobrimento da India pelo cabo de Boa-Esperança fez dom Vasco da Gama em 1497*, publicado por Diogo Kopke, lente de mathematica na Academia polytechnica do Porto, e o Dr Ant. da Costa Paiva, lente de botanica e agricultura na mesma acad. Porto, 1838, in-8.

## JOURNAL DU VOYAGE DE DOM VASCO DA GAMA

DANS L'INDE.



Navire à la voile (quinzième siècle).

Au nom de Dieu, *amen*. En l'ère de 1497, le roi don Manuel, premier de ce nom en Portugal, expédia quatre navires, destinés à des découvertes; ils allaient en quête des épices. Desdits navires, Vasco da

Gama était capitan-mor (¹); Paul da Gama, son frère, avait reçu le commandement d'un des deux autres, et le dernier avait pour capitaine Nicolas Coelho (²).

Nous sommes partis de Restello (³) un samedi, qui était le huitième jour du mois de juin de ladite année 1497 (⁴), commençant notre route que Dieu, notre Seigneur, nous permettra d'achever pour son service, *amen*.

Premièrement, nous arrivâmes le samedi suivant en vue des Canaries, et nous passâmes cette nuit sous le vent de Lancerote. La nuit suivante nous nous trouvions, à l'aube du jour, en vue de la terre haute, où nous nous mîmes à pêcher deux heures environ, et cette nuit même, à la nuit, nous nous trouvions par le travers du rio de Ouro, et le brouillard s'accrut de telle sorte que Paul da Gama perdit de vue la flotte, lui d'un côté et le capitan-mor de l'autre. Lorsque le jour vint, nous ne le vîmes plus, non plus que les autres navires, et nous nous dirigeâmes vers les îles du cap Vert selon l'ordre qui avait été donné, à savoir, que qui se perdrait suivrait cette route. Le dimanche suivant, au lever du soleil, nous aperçumes l'île du Sel, et immédiatement une heure après, nous eûmes connaissance des trois navires. Nous les joignîmes et nous rencontrâmes le bâtiment des approvisionnements, ainsi que Nicolas Coelho et Barthélemy Dias qui marchaient de conserve avec nous jusqu'à Mina (⁵); eux aussi ils avaient perdu le commandant. Et après nous être joints, nous suivîmes notre route; mais le vent tomba et le calme nous prit jusqu'au mercredi matin, et vers les dix heures, dans la matinée, nous eûmes en vue la capitane, qui avait pris sur nous une avance d'une cinquantaine de lieues; vers le soir nous l'arraisonnâmes pleins de joie, tirant force bombardes et sonnant les trompettes; faisant tout, en un mot, pour prouver le plaisir que nous avions à la retrouver. Et le jour suivant, un jeudi, on arriva à Santiago, où nous mouillâmes devant la plage de Santa-Maria, avec grande satisfaction et grande allégresse; là nous nous procurâmes de la viande, nous fîmes de l'eau et du bois, et l'on rajusta les vergues des navires, chose devenue nécessaire. Et un jeudi, qui était le 3 août, nous partîmes, faisant route vers l'est, et un jour qu'il ventait sud, la vergue de la capitane se brisa; ce fut le 18 août, à environ 11 lieues de l'île Santiago; alors nous mîmes en panne avec le traquet et la bonnette, seulement deux jours et une nuit; et le 22 dudit mois, dans notre marche au sud par le quart du sud-ouest, nous rencontrâmes grande quantité d'oiseaux ressemblant à des hérons, et quand vint la nuit, ils volaient à tire-d'aile contre le sud-ouest, comme des oiseaux qui gagnaient la terre; et ce même jour, nous vîmes une baleine, et cela comme nous pouvions être à 80 lieues en mer.

(¹) Le titre de capitan-mor *(capitão-mor)* équivaut à peu près à celui de chef d'escadre. Il désigne dans l'armée de terre un général en chef. C'est le chef suprême d'une expédition. Nous avons cru devoir le conserver dans le cours du récit.

(²) Nicolas Coelho avait à cette époque une grande réputation comme marin. Il eut le malheur de faire naufrage, en 1504, à l'est du cap de Bonne-Espérance. Il faisait alors partie d'une expédition sous les ordres de Francisco de Almeida, et revenait en Portugal. Il ne faut pas le confondre avec Gonçalo Coelho, homme de mer expérimenté qui occupait déjà un rang considérable dans la flotte portugaise en 1489, sous Jean II. Ce fut ce dernier qui fut chargé par ce souverain de porter des présents au Sénégal, lorsqu'on entreprit la conversion du prince yolof Bemoli, qui en effet vint recevoir le baptême à Lisbonne. (Voy., sur cet événement, *Cronica de Garcia de Resende*, petit in-fol.)

Le *Saint-Gabriel* était de 120 tonneaux, le *Saint-Raphaël* de 100, et la caravelle le *Berrio* n'en jaugeait que 50; les deux premiers bâtiments avaient été construits sous la direction du fameux Barthélemy Dias. Le *Berrio* s'appelait ainsi, à ce que l'on suppose, du nom d'un pilote de Lagos auquel on l'avait acheté. M. Adolpho de Varnhagen a acquis dernièrement la certitude qu'il y avait, en 1502, un capitaine de navire appelé Fernand Roiz Berrio; ce personnage serait alors Portugais. En 1515, le duc de Bragance protége un marin qui porte ce nom, et le recommande vivement en raison de ses services. Aux navires de l'expédition on avait joint un bâtiment de 200 tonneaux, destiné à transporter les approvisionnements. Le pilote de Vasco de Gama s'appelait Pero d'Alemquer; il avait accompagné Barthélemy Dias, en 1497, jusqu'au rio Infante. Jean de Coimbra occupait le même rang à bord du *Saint-Raphaël*; enfin, c'était un certain Pero Escolar qui était pilote du *Berrio*.

(³) Ou Rastello, petite chapelle sur l'emplacement de laquelle fut fondé, au mois d'avril 1500, le magnifique couvent de Belem.

(⁴) La date du départ, si nettement exprimée dans notre précieux manuscrit, fait cesser l'incertitude qui règne sur ce point dans les anciens historiens.

(⁵) L'habile marin qui s'était illustré en doublant le premier le cap de Bonne-Espérance avait reçu la mission qu'il remplissait alors comme récompense pécuniaire de ses services. C'est seulement de nos jours que l'on a acquis la certitude que son vrai nom était Dias de Novaes. Il mourut en l'année 1500, à peu de distance du cap, lors de l'effroyable tourmente qui dispersa la flotte de Pedro-Alvarez Cabral.

Le 27 du mois d'octobre, veille de Saint-Simon et Judas, un vendredi, on rencontra nombre de baleines; et de celles que l'on appelle cachalots *(quoquas)*; il y avait aussi des loups marins.

Un mercredi, 1er novembre, jour de la Toussaint, nous vîmes des signes nombreux annonçant la terre; c'étaient des espèces d'algues qui naissent le long de la côte.

Le 4 de ce mois, un samedi, deux heures avant le jour, nous trouvâmes fond par 110 brasses au plus; et vers neuf heures, dans la matinée, nous eûmes en vue la terre, et tous les navires se joignirent, et l'on salua le capitan-mor en se pavoisant et en tirant force bombardes. Tout le monde s'était revêtu de ses habits de fête; et, ce même jour, nous courûmes des bordées tout près de terre; mais nous gagnâmes le large et l'on ne prit pas connaissance de la côte.

Le mardi, nous nous dirigeâmes sur elle, et nous vîmes une terre basse dans laquelle s'ouvrait une baie spacieuse. Le capitan-mor envoya Pero d'Alemquer dans une embarcation pour sonder, afin de s'assurer s'il y avait là un bon mouillage; il trouva que cette baie était bonne et sûre, abritée de tous les vents, à l'exception du nord-ouest: elle gît est et ouest; on lui imposa le nom de Sainte-Hélène *(Santa-Ellena)* (1).

Le mercredi, on jeta l'ancre dans cette baie, où nous restâmes huit jours occupés à nettoyer les navires, raccommoder les voiles et faire du bois.

A quatre lieues de cette baie, vers le sud-ouest, coule un fleuve qui vient de l'intérieur; à son embouchure, il n'a pas plus d'un jet de pierre de deux ou trois brasses de profondeur; on l'appela le rio Santiago.

En ce pays, il y a des hommes au teint basané qui ne mangent que des loups marins, des baleines, de la viande de gazelle, des racines de plantes; ils se couvrent de peaux. Leurs armes ne sont autre chose que des cornes durcies au feu; ils les ajustent à des gaules d'olivier sauvage; ils ont nombre de chiens comme en Portugal, et ces animaux aboient comme les nôtres.

Les oiseaux de ce pays sont également pareils à ceux de Portugal : on y trouve des corbeaux de mer, des mouettes, des tourterelles, des alouettes et bien d'autres oiseaux; le climat de ces terres est fort tempéré et fort salubre; il y naît des plantes utiles.

Le jour suivant, après nous être reposés, un jeudi, nous nous rendîmes à terre avec le capitan-mor, et nous nous emparâmes d'un homme qui venait parmi ces gens-là; il était petit de corps et ressemblait à Sancho Mixia (2), et il allait recueillant du miel dans les halliers, parce que les abeilles dans ce pays le font au pied des buissons. On l'emmena dans le navire du commandant, lequel le fit mettre à table avec lui, et de tout ce que nous mangions il mangeait. Le jour suivant, le capitan-mor l'habilla de fort bonne façon et le fit mettre à terre; et l'autre jour venant après celui-ci, quinze ou seize individus de ces gens-là vinrent où étaient mouillés les navires. Notre chef s'en fut à terre et leur montra quantité de marchandises, pour savoir s'il y avait dans leur pays quelques-uns de ces objets; ces marchandises consistaient en cannelle, en clous de girofle, en perles, en aljofar (3) et en or, sans compter bien d'autres choses; et ces gens ne comprirent rien à ces objets de trafic, comme gens qui jamais ne les avaient vus; c'est pourquoi le capitan-mor leur donna des grelots et des bagues d'étain; et cela se passait un vendredi. On fit de même le samedi; et le dimanche, arrivèrent quarante ou cinquante d'entre eux, et après que nous eûmes dîné nous nous en allâmes à terre, et, munis de *ceitis* (4), nous leur achetions les coquilles qu'ils portaient aux oreilles et qui semblaient comme argentées; nous leur achetions aussi des queues de renard attachées à des perches et dont ils se servaient pour s'éventer le visage... J'achetai également pour un ceitil une gaîne que l'un d'eux portait, et de tout cela il nous sembla qu'ils prisaient fort le cuivre, parce qu'ils portaient de petites chaînes de ce métal aux oreilles.

(1) Il serait inutile de faire observer que cette baie ne doit pas être confondue avec l'île de ce nom, si des écrivains sérieux n'avaient point commis cette faute étrange.

(2) Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur ce personnage, qui faisait probablement partie de l'équipage, et qui n'a pas eu, comme l'agile Velloso, le bonheur d'être immortalisé par Camoëns.

(3) On désignait sous ce nom la semence de perles qu'on employait dans les broderies. Cette dénomination dérivait du nom de la ville de *Julfar*, dans la mer Rouge.

(4) Pluriel de *ceitil*. Le *ceitil* était considéré comme la plus petite valeur monétaire de cette époque.

Ce jour même, un certain Fernand Velloso (¹), de la suite du capitan-mor, exprima le vif désir de s'en aller avec eux visiter leurs habitations et savoir de quelle manière ils vivaient, ce qu'ils mangeaient,



Un Boschisman (côtes occidentales d'Afrique). — D'après Burchell.

quelle vie, en un mot, ils menaient; il demanda comme faveur au commandant la permission d'aller avec ces gens vers leurs cabanes, et, se voyant ainsi importuné, le capitan-mor le laissa aller; pour nous, nous retournâmes souper à la capitane, et quant à lui, il s'éloigna avec lesdits nègres. Et tout aussitôt qu'ils se furent séparés de nous, ils prirent un loup marin et s'en allèrent au pied d'une chaîne de montagnes, dans une lande, et ils firent rôtir leur proie et ils en donnèrent une portion à Fernand Velloso, qui s'en allait avec eux, y ajoutant des racines d'herbes qu'ils mangeaient; et le repas étant fini, ils lui dirent de retourner vers les bâtiments, ne le voulant pas emmener avec eux, et Fernand Velloso, lorsqu'il se trouva en face des navires, se prit tout à coup à appeler; quant à eux, ils s'étaient enfoncés dans le bois; pendant ce temps nous soupions. Et dès que nous l'eûmes entendu, les capitaines cessèrent à l'instant leur repas, et nous allâmes avec eux, nous jetant dans une barque à voile, et les nègres commencèrent à courir le long de la plage; ils furent aussi prestement auprès de Fernand Velloso que nous-mêmes, et comme nous le voulions recueillir, ils commencèrent à nous tirer avec les zagaies (²) qu'ils

(¹) Fernand Velloso a été célébré par Camoëns dans l'un des plus gracieux épisodes des *Lusiades*. On a donné son nom depuis à un fleuve et à une baie un peu au nord de Mozambique.

(²) Ces zagaies sont des espèces de javelines dont le bout, fort aigu, est durci au feu, et quelquefois garni d'un fer. Le premier vice-roi des Indes, Francisco d'Almeida, apprit à ses dépens qu'elles pouvaient donner la mort aussi bien que les javelines armées d'une pointe d'acier. Le fer, d'ailleurs, n'est pas inconnu à ces peuples.

portaient : là furent blessés le capitan-mor et trois ou quatre hommes ; et tout cela arriva parce que nous nous étions fiés à eux, les prenant pour des gens de peu de cœur et qui ne se hasarderaient pas



Camp de Boschismans — D'après Burchell.

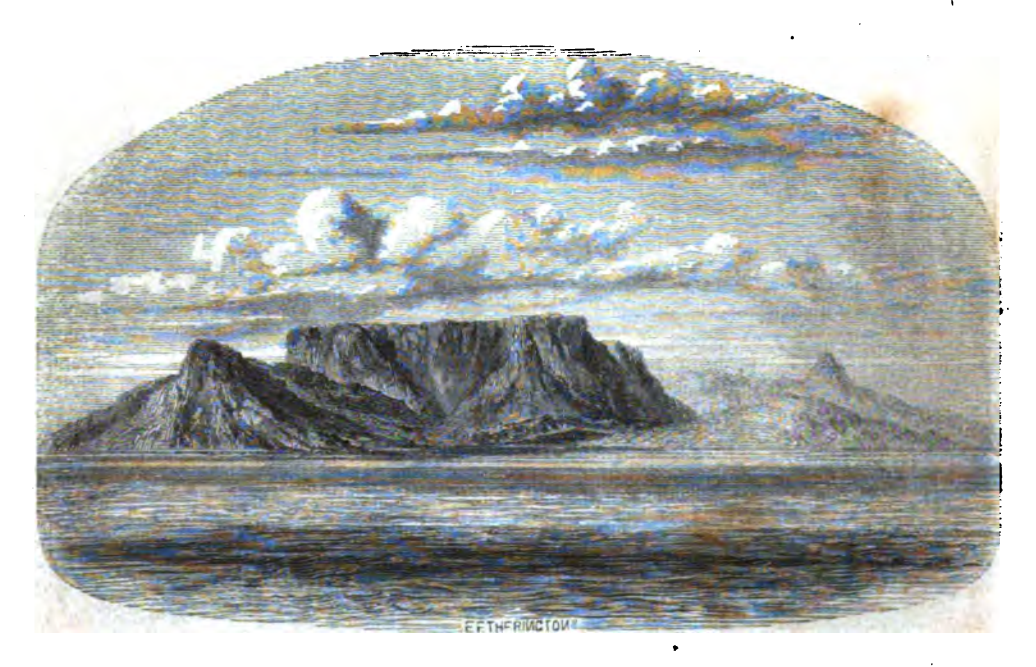
à nous attaquer ; ils ne le firent, du reste, que parce que nous allions dépourvus d'armes. Nous ralliâmes alors les bâtiments.

Et lorsque nous eûmes nos navires nettoyés et appareillés, après avoir fait du bois, nous quittâmes cette terre jeudi dans la matinée, le 16 novembre. Nous ne savions pas à quelle distance nous étions du cap de Bonne-Espérance, si ce n'est que Pero d'Alemquer disait que nous pouvions être à environ 30 lieues derrière ce cap, et s'il ne l'affirmait pas, c'était parce qu'il était parti un matin dudit cap et que dans la nuit il était passé devant la côte avec le vent en poupe, et que durant l'allée ils étaient au large ; voilà en réalité les raisons qui le jetaient dans l'incertitude sur le point où nous étions arrivés. C'est pourquoi nous gagnâmes le large avec le sud-ouest, et le samedi, dans la soirée, nous nous trouvâmes en vue du cap de Bonne-Espérance, et le même jour nous virâmes pour gagner la pleine mer, virant aussi la nuit pour gagner la terre. Le dimanche matin, qui se trouvait être le 19 du mois de novembre, nous nous dirigeâmes de nouveau sur le cap ; mais nous ne pûmes pas le doubler, parce que le vent était sud-sud-ouest et que ledit vent gît nord-est sud-ouest ; et ce même jour nous prîmes le large pour revenir sur la côte, dans la nuit du lundi, et le mercredi à midi nous passâmes devant le cap, le long de la côte, avec vent en poupe ; et près de ce cap de Bonne-Espérance, au sud, il y a une baie fort grande, qui pénètre 6 lieues en terre : son entrée peut bien avoir la même étendue.

Le 25 du mois de novembre, un samedi, le soir de la Sainte-Catherine, nous entrâmes dans la baie de Saint-Braz, où nous demeurâmes treize jours, parce que dans cette baie on dépeça le bâtiment qui portait les approvisionnements dont on chargea les navires.

Le vendredi suivant, comme nous étions encore dans cette baie de Saint-Braz, nous vîmes arriver environ quatre-vingt-dix hommes basanés, appartenant à la race que nous avions vue dans la baie de Sainte-Hélène ; il y en avait parmi eux qui allaient le long de la plage, d'autres demeuraient sur les collines. Et nous étions tous alors, ou du moins la plus grande partie d'entre nous, à bord du navire du capitan-mor,

et dès que nous les eûmes aperçus nous gagnâmes la terre dans les chaloupes que nous avions fort bien armées ; puis, lorsque nous nous trouvâmes près de la terre, le capitan-mor leur jeta des grelots bien en



Montagne de la Table (cap de Bonne-Espérance).

avant sur le rivage, et ils les prenaient. Non-seulement ils reçurent ce qu'on leur lançait ainsi, mais ils vinrent prendre les objets des propres mains du capitan-mor, ce qui nous émerveilla fort, parce que lors du passage de Barthélemy Dias, ils s'enfuyaient et n'acceptaient rien de ce qu'il leur offrait ; bien plus, un jour qu'il était à une aiguade, renouvelant son eau sur le bord de la mer, en un lieu où elle était excellente, ils avaient défendu l'aiguade à coups de pierres du sommet d'une élévation qui la commande. Barthélemy Dias avait laché un coup d'arbalète et avait tué l'un deux. Et d'après nos conjectures, il nous sembla que s'ils ne nous fuyaient point, c'est qu'ils avaient appris de ceux de la baie de Sainte-Hélène, où nous avions relâché précédemment et qui gît à une soixantaine de lieues environ par la mer, que nous étions gens ne faisant mal à personne, mais, bien au contraire, donnant du nôtre. Et le capitan-mor ne voulut pas pénétrer dans les terres de cet endroit, parce que où se trouvaient les nègres s'étendait un grand bois. Il changea le poste, et nous allâmes attérir un autre point plus découvert. Et là, au moment du départ, nous fîmes signe aux nègres qu'ils allassent où nous nous rendions, et ils y allèrent. Et le capitan-mor avec les autres capitaines débarqua à terre accompagné d'hommes armés, dont quelques-uns portaient l'arbalète. Et alors le capitan-mor dit à ces gens de se séparer et de venir seulement un ou deux à la fois ; le tout s'exécutait par signes, et à ceux qui venaient le commandant présentait des grelots, des bonnets écarlates, et eux nous offraient des bracelets d'ivoire qu'ils portaient au bras, parce que, selon qu'il nous parut alors, il y a dans ces parages beaucoup d'éléphants. Nous avions trouvé la fiente de ces animaux bien près de l'aiguade où ils venaient boire (1).

(1) L'*Elephas africanus* constitue une variété. « On croyait autrefois qu'il n'existait qu'une seule espèce d'éléphant ; mais Camper, Blumenbach et Cuvier démontrèrent que l'éléphant d'Afrique qu'on rencontre aux environs du Cap diffère essentiellement de celui des Indes par la structure, le nombre des plaques des dents molaires, par les os du crâne, ceux de la face et ceux du squelette entier. Ainsi l'espèce des Indes a la tête ronde et le front plat, ou même concave, tandis que celle d'Afrique a la tête ronde et le front convexe. La première a les plaques de ses dents molaires en forme de rubans ondoyants et festonnés, la seconde a ces mêmes plaques en losanges ; celle-ci a ses défenses plus grandes, ses oreilles plus larges que la première. » (Ferdinand Hœfer.)

Le samedi, arrivèrent environ deux cents nègres tant grands que petits; ils amenaient une douzaine de têtes de bétail, vaches et bœufs, accompagnés de quatre ou cinq moutons, et lorsque nous les aperçûmes nous allâmes à l'instant à terre, et tout aussitôt ils commencèrent à faire résonner quatre ou cinq flûtes; les uns jouaient haut, les autres bas, concertant à merveille pour des nègres, dont on



Village de Hottentots appelé *kraal*.

n'attend guère de la musique. Ils dansaient aussi comme dansent les noirs, et le capitan-mor ordonna de sonner des trompettes, et nous dans nos chaloupes nous dansions, le capitan-mor dansant aussi après être revenu parmi nous. Et, la fête achevée, nous fûmes à terre où nous avions déjà débarqué, et là nous achetâmes un bœuf noir pour trois bracelets; nous le mangeâmes au dîner du dimanche : il était fort gras, sa chair était savoureuse, comme celle des bœufs de Portugal.

Le dimanche, il vint tout autant de monde, et ces gens avaient amené des femmes et de petits enfants; mais les femmes restaient sur un monticule près de la mer. Ils amenaient nombre de bœufs et de vaches. Ils formèrent deux groupes le long de la mer; ils jouaient de leurs instruments et ils dansaient comme ils avaient fait durant la journée du samedi. La coutume de ces hommes est que les jeunes gens restent dans le bois avec les armes; et les plus âgés venaient converser avec nous, et portaient de courts bâtons à la main et des queues de renard fixées à une gaule, dont ils s'éventent le visage. Et nous trouvant ainsi en conversation, le tout par signes, nous remarquâmes entre les arbres les jeunes gens accroupis, portant leurs armes à la main. Et le capitan-mor expédia un homme qui s'appelle Martin Affonso, qui déjà est allé au Manicongo, et il lui remit des bracelets pour acheter un bœuf. Et eux, lorsqu'ils eurent reçu ces bracelets, ils le prirent par la main et le conduisirent à l'aiguade en lui demandant pourquoi nous leur avions pris de l'eau; alors ils commencèrent à pousser les bœufs vers le bois; et lorsqu'il eut vu cela, le capitan-mor nous ordonna de nous retirer et que Martin Affonso eût à en faire autant. Il lui semblait en agissant ainsi qu'ils ourdissaient quelque trahison; et alors, lorsque nous fûmes ralliés, nous nous rendîmes où nous étions d'abord, et eux ils allaient derrière nous, et le commandant ordonna d'avancer sur le rivage lances et zagaies à la main, les arbalètes armées, la cuirasse au dos, le tout pour leur montrer que nous étions en état de leur faire du mal, mais que nous voulions nous en abstenir;

et quand ils virent cela ils commencèrent à se réunir et à courir les uns vers les autres; et le commandant, pour ne point donner occasion d'en tuer quelques-uns, ordonna que l'on s'embarquât dans les cha-



Bachapin (¹).

loupes, et lorsque nous fûmes tous réunis, pour leur faire bien comprendre le mal que nous leur pouvions faire et que nous ne leur faisions pas, il fit tirer deux bombardes qui se trouvaient à la poupe de notre

(¹) Selon les meilleures autorités, le territoire du Cap et les régions environnantes étaient occupés par la race des *Gonaquas*, nation hottentote dispersée aujourd'hui ou mêlée à d'autres hordes. Les Hottentots, si nombreux au temps de Gama, et si cruellement décimés à partir du dix-septième siècle, ne forment plus, dit-on, dans la colonie du Cap, qu'un total d'environ 30 000 individus. En 1828, une loi émanée du gouvernement anglais est venue émanciper ces restes de tribus nomades et leur assurer les mêmes droits qu'à la population blanche du pays. Un ethnographe trop tôt enlevé à la science, M. Desmoulins, a fait sur cette race, si différente des autres races du monde, des observations vraiment curieuses; il voit dans les Hottentots et leurs congénères les *Boschjesmans* ou *Boschismans*, un mélange de Malais et de Cafres, constituant une des plus étranges variétés de l'espèce humaine. En 1636, Ten Rhyne distinguait sept nations différentes comprises sous le nom générique de *Hottentots*, et quelques années plus tard, grâce à un séjour de douze années parmi eux, l'astronome Kolbe fit connaître à l'Europe leurs usages, parfois si repoussants et si bizarres. (Voy. *Reise an das Africanische vergebirge der Guten Hoffnung;* Nuremberg, 1719, 3 vol. in-fol., trad. en franç., in-4° et in-12.)

Ces hordes, qui formaient de nombreux villages, désignés sous le nom de *kraal*, étaient et sont encore exclusivement livrées à des occupations pastorales; on n'a jamais pu leur faire sentir les avantages de la vie agricole. La chasse, dans l'exercice de laquelle ils développaient une adresse singulière, ajoutait aux ressources alimentaires, que rendait souvent insuffisantes une étrange voracité. Les *Gonaquas* ou *Gonaaquas*, les *Kora* ou *Coranas*, les *Namaquas*, les *Dammaras* et tant d'autres nations, forment les hordes les plus connues répandues sur le territoire du Cap. (La terminaison *qua*, qui se retrouve dans tant de dénominations de peuplades, signifie homme.)

Ainsi qu'on l'a dit, les Gonaquas formaient pour ainsi dire le passage des Cafres aux Hottentots, en partageant les carac-

barque. Ils étaient tous assis sur la plage, près du bois, lorsqu'ils entendirent les détonations, et ils commencèrent à fuir si vite vers la forêt, que les peaux dont ils étaient couverts aussi bien que leurs armes jonchaient la rive ([1]); et après qu'ils eurent pénétré dans le bois, il y eut encore deux coups, et ils commencèrent à se réunir et à fuir vers le sommet d'une montagne : ils poussaient le bétail devant eux.

Les bœufs de ce pays sont fort grands, comme ceux de l'Alem-Tejo, gras à merveille, fort doux; parmi eux il y en a sans cornes, et ceux qui sont les plus gras, les nègres leur mettent un bât fabriqué avec des planches, comme on en voit en Castille; ils le renforcent de gaules se croisant au-dessus du bât en guise de civière, et ils se font porter ainsi, et ceux qu'ils veulent diriger, ils leur fichent un petit morceau de bois taillé en épine à travers la narine, et les conduisent par ce moyen ([2]).

Dans cette baie se trouve un îlot à trois tirs d'arbalète en mer, et sur cet îlot il y a nombre de loups marins ([3]); quelques-uns d'entre eux sont grands comme des ours et néanmoins fort craintifs, ayant d'ailleurs des défenses fort grandes; ils s'avancent vers les hommes, et nulle lance, quelque forte qu'elle soit, ne les peut blesser; d'autres animaux de la même espèce sont plus petits, ils ont encore leur diminutif. Les grands poussent des rugissements comme des lions et les petits comme des cabris. Et là même nous fûmes tout un jour à nous réjouir, et nous comptâmes de ces animaux, entre grands et petits, environ trois mille; de la mer, nous les tirions avec les bombardes. Et sur cet îlot il y a des oiseaux de la grosseur d'un canard, mais qui ne volent pas parce qu'ils sont dépourvus de plumes aux ailes; ils les appellent *fotylicayos* (pingouins); nous en tuâmes autant que bon nous sembla; ces oiseaux braient comme des ânes.

Nous trouvant dans cette baie de Saint-Braz un mercredi, occupés à faire aiguade, nous plantâmes une croix et un pilier de démarcation dans ladite baie; quant à la croix, nous la fabriquâmes au moyen d'un mât de misaine, et elle était très-haute; mais le jeudi suivant, comme nous allions quitter cette baie, nous vîmes dix ou onze nègres qui, avant même que nous fussions partis, renversèrent croix et pilier.

Après avoir pris tout ce qui nous était nécessaire, nous quittâmes cet endroit, et en ce même jour nous allâmes mouiller à 2 lieues de l'endroit d'où nous étions partis, parce que le vent était calme. Le vendredi, jour de Notre-Dame de la Conception, vers le matin, nous remîmes à la voile et poursuivîmes notre chemin. Le mardi suivant, veille de Sainte-Lucie, nous essuyâmes une grande tourmente et courûmes vent en poupe, avec le traquet bien bas; et durant cette route nous perdîmes Nicolas Coelho. Cela eut lieu ce même jour pendant la matinée; mais comme le soleil était sur le point de se coucher, on

tères des uns et des autres, à peu près comme cela arrive de nos jours à l'égard des *Bachapins* civilisés comparativement, et qui forment dans l'intérieur une nation considérable, connaissant l'usage du fer et du cuivre. Les diverses aiguades que fréquentèrent les Portugais durent leur offrir une des variétés les plus hideuses de la race hottentote, les Boschjesmans (les hommes des buissons). Ces pauvres sauvages se donnaient entre eux le nom de *Saab* selon les uns, de *Saquas* selon d'autres. Il est impossible de peindre le degré d'abjection auquel ils sont descendus. Depuis Levaillant, dont la mémoire est restée si populaire, jusqu'à Will. Burchell, bien des variétés de Hottentots ont été observées, et ce dernier voyageur s'est avancé suffisamment dans les parties inexplorées de l'Afrique australe pour permettre de réunir des types que n'a pas encore altérés le contact de la civilisation (Boschisman, p. 222; Bachapin, p. 226). Le *Kora*, dont Burchell offre l'effigie, tire son nom de l'usage de porter des souliers; il l'emporte par la taille sur les autres tribus, et s'écarte rarement de la rivière d'Orange, à laquelle il a imposé le nom de *Gariejo*. (Voy. Alberti et surtout Burchell, *Travels in the interior of the southern Africa*; London, 1822, in-4o.)

En définitive, il faut le répéter avec M. Hœfer, les Hottentots du Cap ont à peu près perdu leur caractère primitif; pressés entre les Cafres et les Européens, ils ont été détruits par les uns et absorbés par les autres.

([1]) Ces tuniques de peaux, qui ont la forme de la toge des Romains, se nomment *krosse* ou *kaross*. Les armes que les Hottentots abandonnaient ainsi étaient ces espèces de bâtons de bois de fer qu'ils nomment *kirris* et *bakkum*. Le *kirri* a un mètre de longueur et sert d'arme défensive; le *bakkum*, pointu d'un côté, est un véritable dard que ces peuples lancent avec une adresse admirable.

([2]) Il y a dans l'original *estêva* (cyste épineux).

([3]) Il faut probablement substituer à cette dénomination celle de *veaux marins*. Cette espèce de phoques a pour ainsi dire disparu des lieux qu'elle fréquentait jadis. L'île de *Robben*, entre autres, à laquelle elle avait imposé son nom dans la baie de la Table, ne fournit plus qu'un nombre très-limité de ces animaux. « Cette espèce de phoques est la même que celle que Sparmann a examinée avec Forster à la Nouvelle-Zélande, à la terre de Feu et à la Thulé du Sud. Sa chair, quoique noire et d'un aspect désagréable, a un assez bon goût. » (Ferdinand Hœfer.)

l'aperçut de la hune en face de nous, à quatre ou cinq lieues; il nous sembla qu'il nous avait vus; nous mîmes en panne. Et à la fin du premier quart il se trouva de conserve avec nous, non parce qu'il nous avait aperçus de jour, mais parce que le vent était par la bouline, et qu'il ne pouvait faire autrement que de venir dans nos eaux.

Le vendredi dans la matinée, nous eûmes en vue la terre : c'est celle que l'on a désignée sous le nom d'*ilheos Châos* (les îlots Plats); on les rencontre 5 lieues au delà de l'îlot *da Cruz;* de la baie de Saint-Braz à cet îlot *da Cruz* il y a 60 lieues. On en compte autant du cap de Bonne-Espérance à la baie de Saint-Braz; des *ilheos Châos* au dernier pilier de démarcation qu'a posé Barthélemy Dias, on compte encore 5 lieues, et du pilier au rio Infante, 15 lieues ([1]).

Le samedi suivant, nous passâmes devant le dernier pilier, et comme nous allions ainsi longeant la côte, commencèrent à courir sur la plage deux hommes se dirigeant à l'opposé du lieu vers lequel nous marchions. Cette région est fort gracieuse et bien assise; et là nous vîmes errer beaucoup de bétail; et plus nous avancions, plus la terre semblait fertile et portant des futaies plus hautes.

La nuit suivante nous demeurâmes en panne. Toutefois nous étions déjà tellement avancés que nous devions nous trouver à la hauteur du rio Infante ([2]), la dernière terre découverte par Barthélemy Dias. Et le jour suivant nous fûmes avec le vent en poupe prolongeant la côte, jusqu'à l'heure des vêpres, que le vent sauta à l'est; alors nous gagnâmes le large et nous courûmes des bordées qui nous rapprochaient de terre ou nous en éloignaient alternativement, jusqu'au mardi vers le soleil couchant. Puis le vent tourna à l'ouest, ce qui nous fit mettre cette nuit en panne afin de pouvoir aller reconnaître le jour suivant la terre et savoir en quels parages nous nous trouvions.

Et lorsque le jour fut venu, nous allâmes tout droit vers la terre, et à dix heures du jour nous nous trouvions près de l'îlot da Cruz, gisant en arrière du point d'où nous comptions 60 lieues; ceci avait été causé par les courants, qui sont fort considérables. Et durant ce même jour nous renouvelâmes la carrière que nous avions accomplie avec un grand vent en poupe, qui nous dura trois ou quatre jours; nous dépassâmes même les courants, qui nous inspiraient une crainte si vive de ne pouvoir atteindre le but que nous cherchions. Et à partir de ce jour, Dieu voulut par sa miséricorde que nous allassions de l'avant, et non comme précédemment faisant route contraire; et puisse-t-il vouloir qu'il en soit toujours ainsi!

Le jour de Noël, c'est-à-dire le 25 du mois de décembre, nous avions découvert 60 lieues de côtes ([3]). Ce jour-là même, après avoir dîné, en dressant une bonnette, nous reconnûmes dans le mât une fente se prolongeant au-dessous de la hune et pouvant avoir en longueur une brasse, laquelle s'ouvrait et se fermait alternativement. C'est pourquoi nous y portâmes remède avec des galhaubans, jusqu'à ce que nous pussions gagner un port où il nous fût possible de raccommoder notre mât. Et le jeudi nous mouillâmes le long de la côte, où nous prîmes beaucoup de poisson; et lorsque le soleil se montra, nous mîmes de nouveau à la voile pour continuer notre route : là nous perdîmes une ancre par suite du peu de solidité d'un petit câble. Et de cet endroit nous fîmes telle route sur mer, sans gagner aucun port, que l'eau potable nous manqua; on ne cuisait déjà plus les vivres qu'avec de l'eau de mer; nous étions réduits à la ration d'un quartilho ([4]), de manière qu'il y avait urgence de gagner un port. Un jour donc, le jeudi qui tombait sur le 10 janvier, nous eûmes connaissance d'un petit fleuve, et là nous mouillâmes le long

([1]) Barthélemy Dias était parti pour son expédition le 2 août 1486, à la tête de deux embarcations de 50 tonneaux seulement; il était accompagné par son frère Pero Dias, Pero d'Alemquer, João Infante, l'habile pilote, et un certain Leitão. Il côtoya le littoral d'Afrique jusqu'au 33° 40′ de latitude; il posa en cet endroit un pilier monumental *(padrão)* qui imposa son nom à cette portion de la côte *(ponta do padrao)*. Ce petit monument existe encore; M. Jozé Caldeira s'en est assuré en 1851. Barthélemy Dias voulait pénétrer jusqu'aux Indes; mais les équipages se révoltèrent, et il se vit dans l'obligation de revenir sur ses pas. (Voy. *Apontamentos d'uma viagem de Lisboa a China;* Lisboa, 1853, t. II, p. 154.)

([2]) Ce fleuve avait été nommé ainsi par Barthélemy Dias pour rappeler la mémoire de son second, l'habile marin Pero Infante. C'est à tort qu'on a supposé qu'il s'agissait ici d'un fils de Jean II. Le rio Infante gît vers les 40° 30′ de latitude; mais on lui substitue sur les cartes anglaises le nom de *Breede*. Le cap Infante a gardé son nom.

([3]) La fête de Noël est désignée en portugais par le mot *Natal;* Gama imposa ce nom à *Porto-Natal,* où les Anglais ont formé récemment un établissement dépendant du Cap, et destiné à acquérir un grand degré d'importance. Le climat y est excellent; mais toute la côte de Natal est détestable pour la navigation.

([4]) Le *quartilho* équivaut à 1litre,04511.

de la côte, et le jour suivant nous allâmes dans les embarcations à terre. En cet endroit nous trouvâmes nombre d'hommes et de femmes noirs très-grands de taille ([1]), et ayant un chef parmi eux; et le capitan-



Port-Natal.

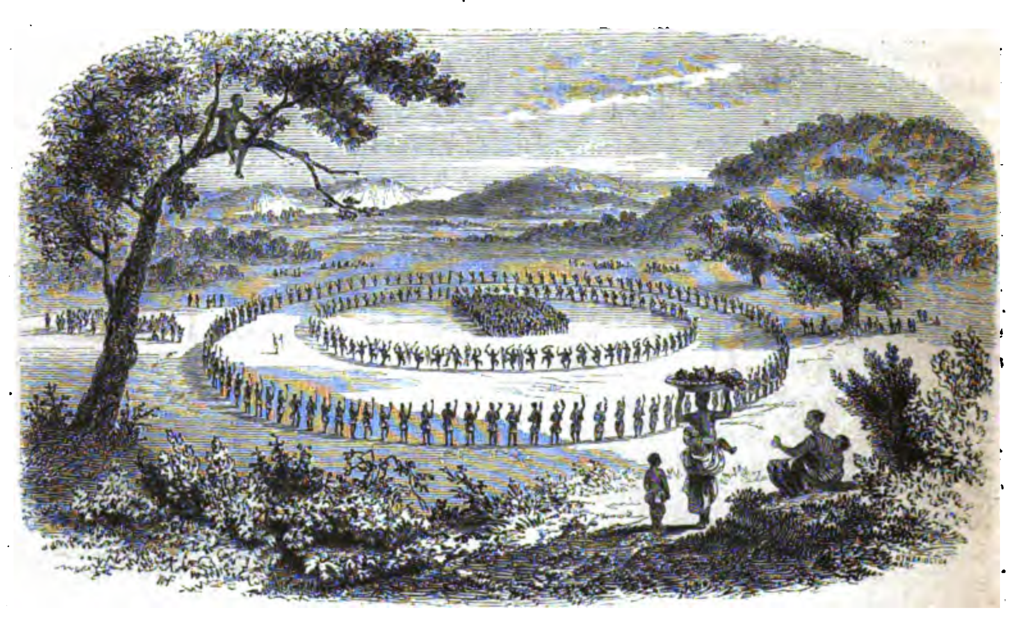
mor expédia à terre Martin Affonso, celui qui était allé au Manicongo et y avait longtemps demeuré; un autre homme allait avec lui; ils les accueillirent. Et le capitan-mor envoya à ce seigneur une jaquette et des chausses rouges, puis un capuce et un bracelet; et il dit que tout ce qui était en son pays et qui nous serait nécessaire, il nous le donnerait de bonne volonté; ledit Martin Affonso l'entendait du moins ainsi. Et à la nuit, lui et son compagnon s'en allèrent chez le même seigneur dormir en sa maison; quant à nous, nous retournâmes à bord. Et ce seigneur, sur le chemin même, revêtit les habits qu'on lui avait donnés, et il allait disant en son contentement à ceux qui le venaient recevoir : « Voyez ce qu'ils m'ont donné. » Et eux battaient des mains par courtoisie, et ils firent cela à trois ou quatre reprises différentes, jusqu'à ce que l'on fût parvenu à l'aldée, qu'il parcourut dans toute son étendue ainsi paré, avant qu'il rentrât chez lui; là, il fit entrer les deux hommes qui l'avaient accompagné dans un clos où il leur envoya une bouillie de mil, grain qui abonde en ce pays ([2]), et une poule semblable à celles de Portugal. Et durant toute cette nuit il y eut nombre d'hommes et de femmes qui les vinrent voir. Et lorsque le matin fut venu, le seigneur se rendit auprès d'eux pour les visiter, et leur dit qu'ils devaient s'en retourner : deux hommes les accompagnèrent; le chef leur donna des poules pour le capitan-mor, disant que quant à lui, il allait faire voir ce qu'on lui avait donné à un grand seigneur qu'ils reconnaissaient

([1]) L'anthropologie n'était pas soupçonnée au temps de Gama; Alvaro Velho confond naturellement les Cafres avec les nègres proprement dits, mais, en observateur intelligent, il constate la supériorité de leur taille sur celle des peuples qu'il vient de quitter; ils atteignent en effet 5 pieds 6 pouces et 5 pieds 9 pouces. Le nom général de Cafre (*Kafir*, infidèle) leur vient des Arabes; ils se désignent entre eux sous celui de *Kousas*. Cette famille remarquable du genre humain a une prodigieuse extension. En effet, sur les cartes anciennes, la Cafrerie avait pour limites, au nord la Nigritie et l'Abyssinie, à l'ouest la Guinée et le Congo, à l'est l'océan Indien, et le cap de Bonne-Espérance la bornait au sud. Elle est comprise aujourd'hui entre les 32 et 34 degrés de latitude méridionale, et les 25 et 27 degrés de longitude orientale. Les *Kousas* que rencontra l'expédition formaient comparativement un peuple civilisé. Les individus qui composent cette race n'ont guère de commun avec les nègres que l'épaisseur des lèvres et la rudesse de leurs cheveux, qui sont noirs, courts et lanugineux; leur peau est d'un gris noirâtre que l'on a comparé à la couleur du fer quand il vient d'être forgé.

([2]) C'est l'*Holcus cafer*, ou *Sorgho sacchariferum*. Ce sont les femmes qui le cultivent au moyen d'un instrument en bois d'une seule pièce, aplati aux deux extrémités.



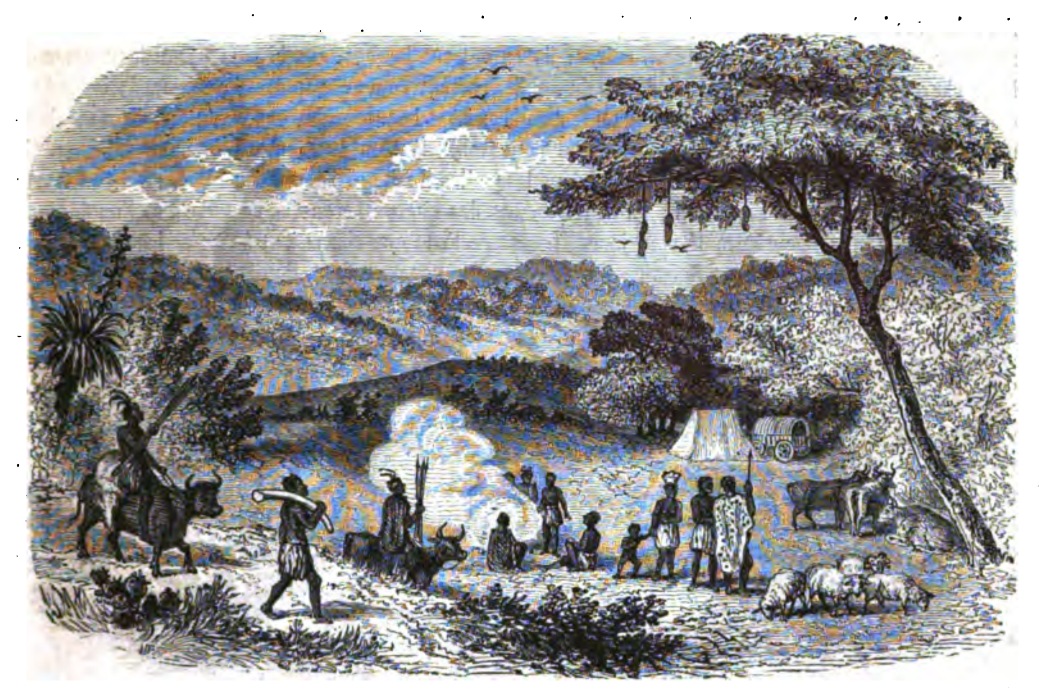
Cafres de diverses tribus. — D'après Andrew Steedman.



Danse de noirs. — D'après A.-F. Gardiner.

pour chef, et selon qu'il nous parut c'était le roi de ce pays ([1]); et lorsque nos hommes arrivèrent au port, où étaient les embarcations, ils étaient suivis d'une troupe pouvant bien monter à deux cents individus accourus pour les voir.

([1]) Les chefs cafres portent le titre d'*inkosie;* leur dignité est héréditaire. Le rang est également héréditaire parmi les filles. Chaque chef exerce sur sa horde un pouvoir presque absolu.



Bivouac de Cafres.



Vue de Béréa. — Noirs ou Cafres pasteurs

D'après notre estime, cette terre est très-peuplée et il y a là beaucoup de seigneurs, et il nous sembla que les femmes y étaient plus nombreuses que les hommes; car où venaient vingt hommes, arrivaient quarante femmes. Les maisons sont construites en paille (¹), et les armes de ce peuple sont

(¹) Les huttes des Cafres affectent une forme circulaire; elles ont environ 3 mètres de diamètre, mais leur élévation n'est pas suffisante pour qu'on s'y tienne debout.

l'arc de grande dimension, la flèche, et la zagaie armée de fer (1). Et, d'après ce que nous avons pu supposer, cette terre est abondante en cuivre; ils en ont aux jambes, aux bras et parmi les tresses de leurs cheveux. Ce pays produit aussi de l'étain, qu'ils portent comme monture de poignard; les gaînes de ces armes sont en ivoire. Les gens qu'on trouve là prisent beaucoup les étoffes de lin; ils nous donnaient force cuivre pour des chemises, lorsque nous voulions bien leur en présenter en échange. Ce peuple porte avec lui de grandes calebasses, dans lesquelles il fait provision d'eau salée, qu'il transporte des bords de la mer vers l'intérieur; on la jette dans des citernes creusées en terre, et l'on fabrique ainsi du sel. Nous demeurâmes là cinq jours, faisant de l'eau que charriaient à nos embarcations ceux qui venaient nous voir; nous ne fîmes pas la provision que nous eussions d'abord souhaitée, parce que le vent nous rendait le voyage facile. Nous avions toutefois jeté l'ancre le long de la côte, en dépit du roulement des vagues. Cette terre a été nommée par nous le pays de la Bonne-Nation *(terra da Boa-Gente)* et le fleuve *rio do Cobre* (fleuve du Cuivre).

Un lundi, en faisant route, nous eûmes connaissance d'une terre fort basse et de quelques bouquets d'arbres très-hauts et très-pressés, et en poursuivant notre chemin, nous vîmes un fleuve large à son embouchure. Et comme il était nécessaire de savoir où nous nous trouvions, nous mouillâmes en cet endroit, et un jeudi, à la nuit, nous entrâmes où était déjà le navire le *Berrio* depuis la veille; il ne fallait plus alors que huit jours pour finir janvier. Cette terre est très-basse, marécageuse et favorable à la culture de grands vergers, lesquels fournissent du fruit en quantité et d'espèces diverses : les gens du pays en font leur nourriture.

Ce peuple est noir et se compose d'hommes au corps dispos; ils vont nus avec un pagne de coton fort étroit, les femmes le portent de plus grande dimension. Les femmes jeunes, qui dans ce pays ont bonne apparence, se percent les lèvres en trois endroits et y introduisent certains morceaux d'étain tordus (2). Ces gens se plaisaient fort avec nous et nous apportaient dans nos navires de ce qu'ils avaient dans leurs barques; et nous, agissant de même, nous allions à leur aldée prendre de l'eau.

Nous étions restés deux ou trois jours en ce lieu, lorsque vinrent nous visiter deux seigneurs du pays, lesquels étaient si émus qu'ils ne prisaient aucune des choses qu'on leur donnait. L'un d'eux avait sur la tête un turban fait avec une étoffe à raies éclatantes, de soie; l'autre portait un capuchon de satin vert; et venait en leur compagnie un jeune homme qui, selon ce qu'on pouvait comprendre par leurs signes, appartenait à un autre pays fort loin de là, et il disait que déjà il avait vu des navires grands comme ceux qui nous amenaient. Nous nous réjouîmes singulièrement de ces indications, parce qu'il nous semblait que nous approchions des lieux que nous voulions atteindre. Et ces gentilshommes firent élever à terre, le long du fleuve, tout près des navires, des cabanes de feuillage où ils demeurèrent durant sept jours environ. De là ils envoyaient chaque jour vendre des étoffes à bord des bâtiments; ces étoffes portaient certaines marques d'ocre rouge. Et lorsqu'ils se sentirent fatigués d'être en ce lieu, ils s'en furent dans leurs almadias, en remontant le fleuve. Et nous demeurâmes sur ses rives trente-deux jours, pendant lesquels nous fîmes de l'eau et nettoyâmes les navires; on raccommoda également le mât du *Raphaël*. Et en ce lieu, beaucoup de nos hommes tombèrent malades : les pieds et les mains leur enflaient; les gencives croissaient de telle sorte par-dessus les dents, que les malades ne pouvaient plus manger (3). On planta là un pilier, auquel fut imposé le nom de Raphaël, parce qu'il était venu sur le navire désigné ainsi; le fleuve s'appela *rio dos Bons-Signaes* (le fleuve des Bons-Indices).

Nous partîmes de là un samedi, le 24 février, et ce même jour nous gagnâmes le large; la nuit

(1) La *sagaie* ou *hassagaie* a près de deux mètres de long, le manche a 2 centimètres de diamètre à l'origine du fer; sa portée ordinaire, projetée en ligne courbe, est d'environ 25 mètres.

(2) Ces peuples appartenaient encore à la race cafre, répandue dans toute l'Afrique australe. Un voyageur récent, le major Pedrozo Gamitto, parle de l'étrange coutume où sont de nos jours plusieurs peuplades, de se percer la lèvre supérieure et d'y introduire une rouelle d'ivoire. C'est absolument l'opposé de ce qui se passe chez les *Botocoudos* du Brésil. (Voy. *o Mutua Cazembe;* Lisbonne, 1854, in-8; et les Tables du *Magasin pittoresque.*

(3) Qui ne reconnaît dans cette description si brève et si exacte les symptômes du scorbut?

Fabrice de Hilden place en l'année 1481 la première apparition de cette maladie dans les contrées germaniques; on l'y désigna simplement sous le nom de *scharbock* ou *scorbuck*, mot qu'on emploie pour exprimer une violente altération dans la circulation, ou même une inflammation, et d'où l'on a fait évidemment le nouveau mot *scorbutus.*

suivante on se dirigea à l'est, pour nous rapprocher de la côte, qui offrait un gracieux coup d'œil; et le dimanche nous fûmes au nord-est, et quand vint l'heure de vêpres, nous vîmes surgir de la mer trois îles: elles sont peu considérables; deux d'entre elles sont garnies de grands arbres; la troisième, plus petite que les précédentes, est aride. De l'une à l'autre, il peut bien y avoir 4 lieues, et comme il était



Gembosk, ou Antilope de la Cafrerie.

nuit, nous virâmes de bord pour nous porter au large. Ce fut dans l'obscurité que nous passâmes devant ces îles. A partir du jour suivant, on fit route et l'on marcha durant six journées en mer; toutefois on mettait en panne toutes les nuits, et un jeudi qui tombait le 1er mars, vers le soir, nous eûmes connaissance des îles et de la terre; mais comme il était tard, on vira pour gagner le large et l'on mit en panne jusqu'au lendemain matin; ce fut alors que nous abordâmes le pays dont il va être question.

Le vendredi, dans la matinée, Nicolas Coelho, voulant entrer dans cette baie, manqua le canal et trouva un bas-fond, et en virant pour marcher de conserve avec les navires qui venaient par derrière, ils virent venir à eux certaines barques à voiles, qui sortaient d'un village bâti en l'île; ils arrivaient pleins de joie pour saluer le capitan-mor ainsi que son frère, et nous nous laissions toujours aller dans cette direction de la mer, parce que nous voulions gagner le mouillage; mais plus nous marchions, plus vite ils nous suivaient, nous faisant signe de nous donner garde; et comme nous pénétrions dans l'anse de cette île, d'où venait la barque, nous vîmes venir à nous six ou sept de ces almadias, ou petites

embarcations; ceux qu'elles portaient jouaient de leurs anafiles ([1]), en nous engageant à pénétrer dans l'intérieur, nous faisant comprendre que, si nous le voulions, ils nous piloteraient pour entrer dans le port. Ces gens montèrent à bord, mangeant et buvant de ce que nous mangions et buvions, et lorque cela les ennuya, ils s'en allèrent. Les capitaines prirent la résolution d'entrer dans cette baie pour connaître la nature de ces gens-là, et il fut résolu que Nicolas Coelho serait le premier avec son navire à sonder la barre, et que si l'entrée était facile on pénétrerait. Et comme Nicolas Coelho allait en effet entrer, il donna sur la pointe de cette île et cassa son gouvernail. Or, tout aussitôt qu'il eut touché, il se mit en mesure pour gagner le large. J'étais avec lui, et tout en exécutant cette manœuvre, nous amenâmes nos voiles, et l'on jeta l'ancre à deux tiers d'arbalète du village.

Les hommes de ce pays sont cuivrés, bien faits de corps, appartiennent à la secte de Mahomet et parlent le langage des Maures ([2]). Leur vêtement se compose d'étoffes de lin et de coton fort déliées, riches, bien travaillées, à raies de couleurs diverses, et ils portent tous sur la tête le turban de soie éclatante, laissant apercevoir des fils d'or. Ils sont marchands et trafiquent avec les Maures à peau blanche, qui avaient alors en ce même lieu quatre navires chargés d'or, d'argent, de drap, de clous de girofle, de poivre, de gingembre et d'anneaux d'argent, et de plus possédaient à bord grande quantité de perles, d'aljofar et de rubis; voilà, en effet, ce qu'apportent les gens de ce pays. Et selon ce que l'on pouvait croire, d'après ce qu'ils disaient, tous ces objets arrivaient là en charroi, et ces Maures les emportaient, sauf l'or; ils ajoutaient que dorénavant, où nous allions nous trouver, tout cela se rencontrait en grande quantité. Les pierres précieuses, la semence de perles, les épices, y étant en telle abondance qu'on ne se donnait pas la peine de les acheter et que l'on se contentait de les recueillir dans des paniers. Tout cela, du moins, était entendu ainsi par un marin que le capitan-mor amenait avec lui, et qui, ayant été captif chez les Maures, comprenait nécessairement ceux parmi lesquels nous nous trouvions; et les Maures dont il vient d'être parlé nous dirent de plus que sur la route qu'il nous restait à faire, nous trouverions beaucoup de bas-fonds; mais aussi que nous rencontrerions nombre de cités le long du littoral. Nous devions également aborder à une île où il y avait moitié Maures, moitié chrétiens; ces chrétiens étaient en guerre avec les Maures. En l'île il y avait grande richesse

Ils nous dirent de plus que le preste Jean demeurait à peu de distance, et qu'il avait en son pouvoir des villes nombreuses le long de la mer, et que les habitants étaient de gros marchands, possédant des navires de haut bord; mais que ledit preste Jean demeurait fort avant dans les terres, et que l'on ne pouvait se rendre là qu'à dos de chameau. Les Maures amenaient avec eux deux chrétiens des Indes captifs, et ces gens racontaient toutes ces choses avec bien d'autres encore; ce dont nous étions si joyeux que nous en pleurions de plaisir, priant Dieu qu'il lui plût de nous donner la santé, pour que nous vissions enfin ce que nous avions tant désiré.

En cette région et cette île, que l'on appelle *Mouçobiquy* (Mozambique) ([3]), il y avait un seigneur qui se nommait Colyytam; c'était comme le vice-roi. Il s'en vint à bord de nos navires nombre de fois, avec plusieurs des siens qui l'accompagnaient; et le commandant leur donnait fort bien à manger, et il leur fit un cadeau consistant en chapeaux, marlotes ([4]) et cuirasses, avec d'autres choses semblables; mais il était si orgueilleux qu'il dédaignait tout ce qu'on lui offrait, demandant qu'on lui donnât uniquement de l'écarlate; or nous n'en avions pas, mais nous lui offrions ce que nous avions à bord.

Un jour le capitan-mor lui fit servir une collation consistant en quantité de figues et de conserves, et lui demanda deux pilotes pour nous accompagner. Il dit qu'il le ferait, pourvu qu'on les pût satisfaire. Le capitan-mor donna à chacun d'eux trente *meticals* ([5]) d'or et deux marlotes, le tout à condition qu'à partir du jour où ils auraient reçu ces objets, s'ils voulaient s'absenter, l'un d'eux resterait toujours à

([1]) On désigne ainsi des espèces de hautbois d'origine moresque.

([2]) Les peuples primitifs de ces régions portaient les noms de *Makouas* et de *Monjous;* les Arabes, en se mêlant à eux, avaient modifié leur couleur et surtout leurs usages.

([3]) Rien de plus variable que l'orthographe de ce nom. Dans les plus anciens voyageurs, cette localité est désignée tour à tour ainsi : *Monzabic, Monzambic, Mezimbic*

([4]) La *marlota*, sorte d'ajustement fort usité à Grenade, était un manteau moresque assez court.

([5]) Le *metical* ou *metcal* représente ici la valeur de deux testons ou d'un ducat; comme poids, il contient une drachme deux tiers.

bord du navire, ce dont ils demeurèrent fort satisfaits. Et un samedi, le 10 du mois de mars, nous partîmes et nous allâmes mouiller à une lieue en mer, près d'une île, afin que le dimanche on pût dire la messe, puis, selon le désir de chacun, communier et se confesser.



Vue des environs de Mozambique (¹). — D'après Salt.

L'un de ces pilotes demeurait dans l'île, et lorsque nous eûmes mouillé, nous armâmes deux embarcations afin d'aller le chercher. Dans l'une desdites chaloupes s'était embarqué le capitan-mor, et dans l'autre Nicolas Coelho; et comme ils allaient ainsi, cinq ou six barques sortirent se dirigeant contre eux avec nombre de gens armés d'arcs, de très-longues flèches et de petits pavois; ils faisaient signe que l'on eût à retourner au bourg, et lorsqu'il vit cela, le commandant arrêta le pilote qu'il amenait avec lui, et ordonna qu'on fît feu des bombardes sur ceux qui venaient dans les barques. Pendant ce temps, Paul da Gama, qui était resté à bord des navires pour porter secours si cela devenait nécessaire, commença à entendre les bombardes et fit aussitôt avancer le *Berrio;* et quand ils virent ce navire à la voile, les Maures, qui s'étaient mis déjà à lever le pied, s'enfuirent bien mieux encore, et se réfugièrent sur la côte, avant que le *Berrio* eût eu le temps de les atteindre. Donc nous retournâmes au mouillage; et le dimanche, nous entendîmes notre messe dans l'île sous une futaie très-haute (²); et après que la messe fut dite, nous retournâmes aux navires; nous mîmes à la voile, commençant à suivre notre route, et

(¹) La ville de Mozambique est située par les 14° 49′ de latitude australe et les 40° 45′ de longitude orientale. Elle fut fondée en 1508 sur la petite île du même nom, à l'entrée d'une baie profonde. Cette île peut avoir 2 milles ¹/₂ de longueur. M. Caldeira en a donné une récente description, qui laisse peu de chose à désirer. La population de la ville se montait en 1849 à 10 870 âmes, sur lesquelles on comptait à peine 1 110 individus libres. D'après les dernières informations, il n'existe plus dans l'établissement que 120 Portugais. M. Caldeira déclare que la religion chrétienne s'éteint chaque jour de plus en plus parmi les populations noires, tandis que le mahométisme, au contraire, fait des progrès, sous l'influence de l'iman de Mascate. Il n'y a point d'évêque à Mozambique. Le voyageur cité plus haut ne voit d'autre moyen, pour rétablir l'agriculture dans ces contrées, qu'un appel énergique à la colonisation chinoise. La race européenne s'y éteint à la troisième génération.

(²) La végétation dans ces parages est si pittoresque, qu'elle rappelle celle de l'île de Ceylan; on y trouve les *Malumparas*, arbres vraiment gigantesques de l'espèce des *Adansonia*.

approvisionnés, d'ailleurs, de force poules et de force chèvres, sans compter les pigeons, que nous avions achetés pour des rassades jaunes de verre.

Les navires de ce pays sont grands, mais non pontés; on n'emploie point de clous dans leur construction, et on les maintient au moyen de cordes en sparte; il en est de même à l'égard des embarcations; leurs voiles sont faites en nattes de palmes, et les marins qui les dirigent font usage de boussoles génoises, au moyen desquelles ils se dirigent; ils ont cadrans et cartes marines.

Les palmiers de ce pays ([1]) donnent un fruit aussi gros qu'un melon, et la moelle de l'intérieur est ce qu'ils mangent; elle a le goût de l'aveline. Il y a là aussi des concombres et des melons en grande quantité; ils nous en apportaient pour nous les vendre.

Le jour où Nicolas Coelho entra, et où nous eûmes la visite de ce seigneur qui vint au navire avec une suite nombreuse, il l'accueillit fort bien et lui donna un capuchon rouge; le seigneur lui offrit certain chapelet dont ils se servent pour prier; c'était un gage qu'il lui offrait, et il demanda l'embarcation à Nicolas Coelho lui-même pour s'en servir; celui-ci la lui accorda; et lorsqu'il fut de retour à terre, il emmena à son logis ceux qui l'avaient accompagné, et il les convia, leur ordonnant ensuite de se rendre vers nous. Il envoya à Nicolas Coelho un pot de conserve de tamarin pilé, dans lequel on avait mêlé de la conserve de clous de girofle et de cumin; et depuis, de cette façon, il fit tenir au commandant nombre de choses, mais cela eut lieu au temps où il croyait que nous étions Turcs, ou bien Maures de quelque autre région; car ils nous demandaient, au cas où nous serions venus de Turquie, de leur montrer les arcs de notre pays et les livres de notre loi; et lorsqu'ils surent que nous étions chrétiens, ils tentèrent de s'emparer de nos personnes et de nous tuer par trahison; mais le pilote donné par eux, et que nous emmenions avec nous, découvrit tout ce qu'ils avaient en la volonté de faire contre nous, et ce qui eût eu lieu, s'ils l'eussent pu mettre à exécution.

Le mardi, nous vîmes une terre, laquelle se développait comme une chaîne au delà d'une pointe. Cette pointe, le long de la côte, porte un bouquet d'arbres qui semblent être des ormes, mais clair-semés. Ladite côte peut être à environ 20 lieues de l'endroit d'où nous sommes partis; les calmes nous arrêtèrent le mardi et le mercredi, et la nuit suivante nous fîmes route au large avec un petit vent de l'est, et lorsque le jour arriva, nous avions déjà laissé Mozambique à quatre lieues derrière nous; nous fîmes route toute cette journée jusqu'au soir et nous mouillâmes près de l'île où l'on nous avait dit la messe le dimanche passé, et là nous demeurâmes huit jours à attendre le temps favorable. Et dans cet intervalle, le roi de Mozambique nous fit dire qu'il voulait faire la paix avec nous. Un Maure blanc chérif, autrement dit *le creligo* ([2]), fut le messager de cette paix; c'était un grand ivrogne. Et comme nous étions là, vint un Maure avec un petit enfant, son fils, et il monta à bord de l'un de nos navires, disant qu'il voulait s'en aller avec nous, parce qu'il était d'un pays tout voisin de la Mecque, et n'était venu à Mozambique qu'en qualité de pilote de ce pays. Et comme le temps ne nous favorisait point, nous fûmes même contraints d'entrer dans le port de Mozambique, afin d'y faire l'eau qui nous était nécessaire; il la fallait aller chercher sur un autre point, en terre ferme; c'est l'eau que boivent ceux de l'île, il n'y a là que de l'eau salée.

Un jeudi nous entrâmes dans ce port, et lorsque la nuit vint nous mîmes dehors les embarcations. A minuit, le capitan-mor, Nicolas Coelho et quelques-uns d'entre nous qui nous étions réunis, nous allâmes voir où était l'aiguade et nous emmenâmes avec nous le pilote maure, qui pensait bien autrement à fuir, s'il l'eût pu, qu'à nous indiquer où était l'eau. Il s'embrouilla de telle sorte que jamais il ne sut nous montrer l'aiguade ou ne le voulut faire; nous demeurâmes jusqu'au matin dans ces perquisitions. Alors nous retournâmes aux navires, et vers le soir nous nous rendîmes de nouveau en ce lieu avec le même pilote, et comme nous étions près de l'aiguade, on voyait aller et venir vingt de ces gens-là; ils allaient en escarmouche, la zagaie à la main, pour nous défendre l'approche de l'eau; alors le commandant ordonna de tirer trois bombardes, afin qu'ils nous laissassent le loisir de sauter sur la rive, et lorsque nous fûmes débarqués, ils s'enfoncèrent dans le bois; nous prîmes alors autant d'eau que cela était nécessaire, et lorsqu'on put l'embarquer le soleil allait se coucher; nous nous aperçûmes qu'un noir du pilote Jean de Coimbre s'était échappé.

([1]) Partout, en effet, on voit dans cette partie de l'Afrique des plantations de cocotiers.
([2]) Souza se tait, dans son Glossaire, sur la signification de ce mot.

Le samedi 24 du mois de mars, veille de la Notre-Dame, dans la matinée, il nous vint un Maure directement des navires, disant que si nous voulions de l'eau nous pouvions en aller chercher; il donnait en même temps à entendre que nous trouverions là des gens qui nous feraient retourner sur nos pas. Et, voyant cela, le capitan-mor décida que nous irions sur ce point pour lui faire voir le mal que nous leur pouvions faire si nous le voulions. Or donc, à l'instant, nous nous rendîmes à l'aldée, montés dans les chaloupes armées à la poupe. Les Maures avaient établi en cet endroit des palissades très-solides avec de fortes planches fixées de telle manière que ceux qui se trouvaient abrités ainsi ne pouvaient être vus par nous; et ils allaient le long de la plage portant leurs petits pavois, armés de leurs zagaies, de leurs coutelas, de leurs arcs, de leurs frondes, avec lesquelles ils nous lançaient des pierres; mais nous, avec nos bombardes, nous leurs tenions telle compagnie qu'il leur fallut abandonner la plage et se réfugier derrière la palissade dressée par eux : il leur en advint plus de dommage que de profit; nous restâmes ainsi environ trois heures, et nous vîmes là deux hommes morts, un que nous avions tué sur la plage, et l'autre au dedans de l'estacade. Et lorsque nous nous sentîmes ennuyés de tout cela, nous revînmes pour dîner à bord, et à l'instant ils commencèrent à fuir et à charger leur bagage dans les almadias pour le transporter à un village situé de l'autre côté. Pour nous, après dîner nous allâmes dans les embarcations pour voir si nous pouvions prendre quelques-uns d'entre eux, afin d'obtenir par ce moyen les deux chrétiens indiens qu'ils tenaient en captivité, ainsi que le noir fugitif. En conséquence, nous poursuivîmes une almadia du chérif ayant à bord des bagages, et une autre qui portait quatre nègres, dont s'empara Paul da Gama. Pour celle qui portait des marchandises, lorsqu'elle eut atteint la terre tous ceux qui la montaient s'enfuirent, laissant l'embarcation à la côte; il en fut de même d'une autre que nous rencontrâmes le long de la mer; quant aux noirs qui étaient là, on les emmena à bord. Et dans les almadias nous trouvâmes beaucoup d'étoffes fines de coton, des nattes de palmes et un bocal en verre plein de beurre, des fioles de gros verre pleines de liquide, les livres de leur loi, et un coffre rempli de chausses de coton, sans compter nombre de grands cabas pleins de mil. Et toutes les choses prises en cet endroit, le capitan-mor les donna aux matelots qui s'étaient trouvés là avec lui, sauf les livres, qui furent mis de côté par lui pour les montrer au roi. Le dimanche suivant, nous allâmes faire de l'eau, et le lundi nous nous présentâmes devant la bourgade avec les bâteaux armés; et les Maures nous parlaient abrités par les maisons, n'osant pas toutefois venir sur la plage depuis que nous avions lâché sur eux les bombardes. On revint ensuite à bord, et le mercredi nous partîmes de devant le bourg et nous allâmes mouiller près des îlots de Saint-Georges. On resta là encore trois jours, attendant que Dieu nous donnât un temps favorable; et le vendredi 29 du mois on put quitter les îlots; mais comme le vent était faible, quand vint le samedi au matin, c'est-à-dire le 30 du mois, nous n'en étions qu'à 28 lieues.

Durant ledit jour, dans la matinée, nous avançâmes d'autant le long de la terre des Maures, où nous avions été obligés de retourner, en raison de la force des courants.

Le dimanche 1er du mois d'avril, nous gagnâmes certaines îles qui sont bien voisines de la mer, et à la première d'entre elles on imposa le nom d'*ilha do Açoutado* (1), parce que le samedi soir le pilote noir que nous emmenions avec nous ayant menti au commandant et lui ayant dit que ces îles faisaient partie de la terre ferme, ce mensonge lui valut les étrivières. Les navires de ce pays naviguent entre la terre et ces îles, et marchent par quatre brasses de fond; nous, nous allâmes au large. Ces îles sont nombreuses et fort agglomérées, de telle sorte même que nous ne pouvions discerner leur extrémité et les reconnaître les unes des autres; elles sont peuplées. Le lundi, nous eûmes connaissance d'autres îles à 5 lieues en mer.

Le mercredi 4 avril, nous fîmes de la voile, on marcha au nord-ouest, et avant midi nous eûmes en vue une grande terre et deux îles qui en étaient fort rapprochées; la terre est environnée de bas-fonds nombreux, et lorsque nous en fûmes près et que les pilotes l'eurent reconnue, ils nous dirent que l'île des chrétiens gisait derrière nous, à 3 lieues. Et alors, durant tout le jour, on travailla pour faire en sorte de la rencontrer; mais le vent du ponent était si fort qu'on ne la put atteindre; les capitaines

(1) Littéralement, l'île de Celui qui a reçu les étrivières.

résolurent alors en conseil d'aborder une cité qui se trouvait à quatre journées de nous, et que l'on appelle Mombaça (¹).

Cette île était l'une de celles que nous cherchions; les pilotes que nous emmenions disaient qu'elle était peuplée de chrétiens; et parce qu'il soufflait bon vent, nous arrivâmes à la côte comme il se faisait déjà tard. A la tombée de la nuit, nous aperçûmes une île très-grande, qui nous restait au nord. Les Maures que nous avions à bord nous disaient qu'il y avait là une bourgade peuplée de chrétiens, et une autre peuplée de Maures. La nuit suivante, nous prîmes le large, et lorsque ce fut sur le matin nous ne vîmes plus la terre. Nous fîmes route au nord-ouest, et vers le soir la terre nous apparut de nouveau.

Et la nuit suivante, notre route fut au nord quart nord-ouest; à l'aube on marcha nord-nord-ouest, et en allant deux heures ainsi avec un vent favorable, avant le matin, le navire *le Saint-Raphaël* s'en fut donner sur des bas-fonds qui se trouvent à 2 lieues de la terre ferme, et, se voyant à sec, quelqu'un du bord cria, demandant aide à ceux qui le suivaient; ceux-ci, entendant la clameur, tirèrent un coup de bombarde et mirent leurs chaloupes à la mer. Comme la mer était basse, le bâtiment demeura complétement à sec; aidé par les chaloupes, il put jeter plusieurs ancres, et quand vint la marée du jour, qui se trouva être une marée haute, le navire demeura à flot, ce qui nous mit tous en joie.

Et en droiture sur la terre ferme, en face de ces bas-fonds, s'étend une chaîne de montagnes élevée, de bel aspect; on lui imposa le nom de Saint-Raphaël; les bas-fonds furent également désignés ainsi.

Et pendant que le navire était à sec, arrivèrent deux almadias, vers lui et vers nous; ils nous apportèrent force oranges excellentes, meilleures que celles qu'on se procure en Portugal. Deux Maures demeurèrent dans le navire; ils nous accompagnèrent le jour suivant à une cité que l'on appelle Mombaça.

Le samedi dans la matinée, le 7 de ce mois, veille des Rameaux, nous longeâmes la côte et nous vîmes certaines îles qui se trouvaient à 15 lieues de la terre ferme en mer; elles pouvaient bien avoir 6 lieues de longueur. Là croissent des arbres fournissant des mâts nombreux, qui servent à emmâter les navires du pays; elles sont peuplées de Maures; et, au soleil couchant, nous allâmes mouiller devant ladite cité de Mombaça; mais nous ne pénétrâmes pas dans le port, et comme nous arrivions, vint à nous une *zavra* (sorte de petite frégate), chargée de Maures, et devant la cité se trouvaient de nombreux navires tous pavoisés de leurs pavillons; et nous, pour leur faire compagnie, nous fîmes comme eux, et peut-être plus, à bord de nos navires; l'équipage seul nous manquait; il était affaibli, et le peu que nous en avions était bien malade. Et nous mouillâmes là avec beaucoup de plaisir; il nous semblait que le jour suivant nous irions entendre la messe à terre avec les chrétiens qu'on nous avait dit se trouver là vivant séparés des Maures et ayant leur alcaïde.

Les pilotes qui venaient avec nous nous répétaient qu'en cette île de Mombaça, chacun, Maures et chrétiens, avait son seigneur, et que tout aussitôt notre arrivée, ils nous feraient grands honneurs et nous conduiraient à leurs habitations; mais ceci était dit bien plus selon le désir qu'ils en avaient que selon la manière dont les choses devaient se passer en réalité.

La nuit suivante, à minuit, vinrent sur une zavra environ cent hommes armés de coutelas et de petits boucliers, et lorsqu'ils furent arrivés où se trouvait le commandant, ils prétendirent entrer avec leurs armes : il ne le permit pas; on n'en reçut que quatre ou cinq des plus honorables, et ils demeurèrent environ deux heures avec nous, puis ils s'en furent; et selon ce qu'il nous sembla pouvoir augurer de cette visite, ils venaient afin de s'assurer s'ils ne pourraient pas se rendre maîtres de quelqu'un de nos navires.

Et le dimanche des Rameaux, le roi de Mombaça envoya au capitan-mor un mouton et nombre d'oranges, de limes douces et de cannes à sucre; en même temps il lui fit remettre un anneau comme caution, faisant dire, en outre, que s'il voulait entrer, il lui donnerait tout ce qui lui serait nécessaire; et deux hommes très-blancs de peau vinrent, qui disaient être chrétiens; et, le présent y aidant, il nous sem-

(¹) Mombas, Mombaza, ou mieux Mombaça, était jadis une cité importante, ses ruines l'attestent; cependant, avant les conquêtes du Portugal, elle n'offrait pas le mouvement qu'elle acquit au commencement du seizième siècle. Elle tenait sous sa dépendance l'île de Pemba, qui gît par les 5 degrés de latitude australe. L'iman de Mascate s'en est emparé, et la ville est divisée en deux quartiers, l'un habité par les Arabes, l'autre par les Sauwaulis

blait qu'il en était ainsi. Et le capitan-mor envoya au roi un rameau de corail et lui fit dire que le jour suivant il effectuerait son entrée; et en ce même jour demeurèrent dans la capitane quatre Maures des plus honorables, et le capitan-mor expédia au roi de cette cité deux hommes pour confirmer ses paroles de paix. Lorsque nos gens furent à terre, il vint grand nombre d'individus avec eux jusqu'à la porte du palais, et avant d'arriver jusqu'au roi, ils passèrent par quatre portes gardées par quatre portiers surveillant chacun son huis et tenant à la main un coutelas; et lorsque les messagers furent jusqu'au roi, celui-ci leur fit grand accueil et leur fit montrer toute la ville. Ils se rendirent à la maison de deux marchands chrétiens; ceux-ci montrèrent à nos deux hommes un papier, objet d'adoration, sur lequel était dessiné l'Esprit saint (1); et lorsque on eut tout vu, le roi envoya des échantillons de clous de girofle, de poivre, de gingembre et de froment hâtif au capitan-mor, disant que de tout cela nous pourrions charger nos bâtiments.

Le mercredi, en levant les ançres pour aller mouiller dans la rade, le navire du capitan-mor ne voulut pas virer et allait pesant sur sa poupe. Et alors nous nous mîmes de nouveau à jeter les ancres, et à bord de nos navires il y avait nombre de Maures avec nous, lesquels, voyant que nous ne marchions point, passèrent sur une zavra qui se trouvait déjà à la poupe. Les pilotes venus de Mozambique avec nous se jetèrent à l'eau, et ceux de la zavra les recueillirent; et comme il faisait nuit, le capitan-mor soumit au supplice des gouttes d'huile ardente deux Maures parmi ceux que nous avions avec nous (2), leur ordonnant de lui avouer s'il y avait trahison ourdie. Ceux-ci dirent qu'il y avait préméditation, lorsque nous serions dans le port, de nous prendre afin de tirer vengeance de ce que nous avions fait à Mozambique; et comme on se disposait à infliger la même torture à l'autre, en lui attachant les mains, il se jeta à la mer : l'autre s'y lança également durant le quart qui a lieu à l'aube.

Pendant la nuit suivante, à minuit, deux almadias vinrent chargées d'un grand nombre d'individus; ceux-ci se jetèrent à la nage et les embarcations gagnèrent le large; plusieurs de ces hommes se dirigèrent vers le *Berrio*, et d'autres nagèrent vers le *Raphaël;* ceux qui se dirigeaient vers le *Berrio* commencèrent à toucher le câble. Les hommes de garde crurent d'abord que c'étaient des thons; mais lorsqu'ils eurent reconnu la vérité, ils avertirent par leurs cris les équipages de nos navires; les autres étaient déjà pendus aux chaînes des manœuvres de traquets du *Raphaël;* mais comme ils comprirent qu'on les avait reconnus ils se turent, descendirent et se mirent en fuite. Ces chiens ourdirent telles méchancetés et bien d'autres encore; mais notre Seigneur ne voulut pas qu'elles fussent couronnées de succès, parce qu'ils ne croyaient pas en lui.

Cette ville est grande et est bâtie sur un monticule que vient battre la mer. Dans son port entrent chaque jour nombre de navires, et à l'entrée il y a un pilier. Un fortin bas s'élève dans la mer, près de la ville; et ceux qui étaient allés à terre nous dirent qu'ils avaient vu marcher dans les rues nombre de prisonniers portant des fers, et selon ce qu'il nous sembla ce devaient être des chrétiens, parce que les chrétiens en ce pays sont en guerre avec les Maures.

Les chrétiens qui résident dans cette cité y demeurent en qualité de marchands; mais ils sont fort assujettis, parce qu'il ne peuvent faire que ce que le roi maure ordonne.

Dieu voulut, en sa miséricorde, que dès que nous nous trouvâmes mouillés devant la ville, à l'instant tous les malades que nous avions recouvrassent la santé, car en effet cette région offre un air excellent.

Nous demeurâmes encore le mercredi et le jeudi, après avoir eu connaissance de la malice et de la trahison que ces chiens avaient voulu mettre en œuvre contre nous. Nous partîmes de là dans la matinée avec un vent faible, nous vînmes mouiller de Mombaça à environ huit lieues près de la terre, et au point du jour nous vîmes deux barques sous le vent de notre navire, en mer, à environ trois lieues; nous arrivâmes à l'instant sur elles afin de nous en emparer, parce que nous désirions avoir des pilotes pour nous conduire où nous voulions aller. Et quand vint l'heure de vêpres, nous tombâmes sur l'une de ces barques et nous la prîmes; l'autre nous échappa et gagna terre. Et dans celle dont nous nous étions emparée, nous trouvâmes dix-sept hommes, de l'or, de l'argent, du mil en quantité, ainsi que

(1) Les chrétiens que les Portugais rencontrèrent dans ces parages étaient, selon toute probabilité, des Abyssins, ou peut-être des habitants de la ville de Travancore.

(2) On désignait, au quinzième et au seizième siècle, ce genre de question par le verbe *pingar*, du mot *pinga*, goutte.

des provisions; il y avait aussi une jeune personne, femme d'un vieux Maure honorable, qui se trouvait là également; et lorsque nous arrivâmes près d'eux, tous se jetèrent à la mer; nous allions les recueillant avec les embarcations.

Ce même jour, au soleil couchant, nous jetâmes l'ancre droit en un lieu que l'on appelle *Mélinde* (¹) et qui est éloigné de Mombaça de 30 lieues. Entre Mélinde et Mombaça on compte les lieux suivants : *Benapa, Toça* et *Nugo-Quionete*.

Le jour de Pâques, ces Maures que nous avions faits prisonniers nous dirent que dans ladite ville de Mélinde, il y avait quatre navires montés par des chrétiens nés aux Indes, et que s'il nous plaisait les conduire en ce lieu, ils nous donneraient des pilotes chrétiens avec tout ce qui nous pourrait être nécessaire, comme eau, viande, bois et bien d'autres objets. Le capitan-mor, qui désirait infiniment avoir des pilotes de ce pays, ayant acquiescé à ces propositions des Maures, nous allâmes mouiller près la bourgade, à demi-lieue de terre; mais les gens de cet endroit n'osèrent jamais venir à nos navires, parce qu'ils se trouvaient déjà avisés et savaient que nous avions pris une barque avec les Maures qui la montaient.

Le lundi dans la matinée, le commandant fit mettre à terre le vieux Maure dans un lieu bas, situé en face de la bourgade, et là vint une almadia à sa rencontre : ce Maure fut dire au roi ce que voulait le commandant, et quelle satisfaction il aurait de faire la paix avec lui. Et dans l'après-dînée, le Maure s'en vint sur une zavra dans laquelle le roi de cette bourgade expédiait son cavalier et un chérif; il envoyait trois moutons et faisait dire au commandant qu'il se réjouirait que la paix fût entre eux deux et que tout allât bien. Que s'il lui achetait quelque chose de son pays, il le lui remettrait de très-bon gré, agissant de même à l'égard des pilotes et de quelque autre objet que ce fût. Et le capitan-mor lui manda à l'instant par les messagers que le jour suivant il irait mouiller dans le port; puis il lui envoya, par ceux qui venaient de sa part, une grande robe, deux branches de corail, avec trois bassines, un chapeau, des grelots et deux pièces de drap rayé.

Le mardi, sans retard, nous arrivâmes plus près de la ville, et le roi envoya au commandant six moutons, beaucoup de clous de girofle, de cumin, de gingembre, de noix muscade et de poivre; il lui fit dire que le jeudi, s'il voulait avoir avec lui une entrevue en mer, il se rendrait au rendez-vous dans sa zavra tandis que lui viendrait dans sa chaloupe.

Le mercredi dans l'après-dînée, le roi vint en effet, monté sur une zavra; il s'approcha très-près des navires, et le commandant arriva de son côté, dans sa chaloupe, qui avait été fort bien disposée. Et lorsqu'il fut parvenu où était le roi, celui-ci se plaça près de lui, et il y eut là beaucoup de paroles entre eux, et de bonnes. Elles eurent trait à ce qu'on va lire. Le roi ayant dit au capitan-mor qu'il le priait de s'en venir avec lui en son habitation, pour s'y reposer, et que lui il se rendrait en son navire, le capitaine lui répondit qu'il n'avait point reçu permission de son seigneur pour aller à terre, et que s'il débarquait, il donnerait mauvaise opinion de lui à qui l'avait envoyé. Et le roi demanda alors si lui, se rendant à ses navires, ne devait pas rendre compte de sa conduite à son peuple et penser à ce que l'on dirait? Puis il s'enquit du nom que portait notre roi et le fit écrire, disant que si nous revenions dans ces parages, il enverrait une ambassade ou bien écrirait (²).

Et, après avoir dit chacun ce qu'il souhaitait, le commandant fit venir tous les Maures que nous avions faits captifs et il les lui donna tous, ce qui le contenta fort, disant qu'il prisait plus cela que si on lui eût donné un bourg. Et le roi allait se réjouissant autour des navires, d'où on lui tirait force bombardes, et il lui plaisait fort de les voir tirer, et trois heures environ se passèrent ainsi; et, lorsqu'il s'en fut, il

(¹) Mélinde est bâtie sur un rocher qui s'avance comme un promontoire; son commerce était jadis florissant, et l'on affirme qu'elle a compté jusqu'à 200 000 habitants. L'ancienne ville, qui dominait une vaste plaine parée des plus beaux jardins, est dans une décadence complète. Alvaro Velho se sert du mot *villa* pour la désigner, ce qui ne fait pas supposer l'importance qu'eût présentée une cité *(cidade)*.

(²) Le cheik, ou, si on le préfère, le roi qui commandait à Mélinde, fut en réalité le seul chef de la côte qui accueillit Gama sans arrière-pensée. Les vieux historiens aiment à répéter que ce roi était musulman, mais qu'il avait un cœur de chrétien. En effet, dès que les navires ont mouillé dans son port, toutes les difficultés de cette prodigieuse expédition s'aplanissent comme par enchantement. Il laisse voir dans sa conduite une sagesse de vue, une droiture d'intention, qui en font un homme à part. (Voy. J. de Barros, *Asia.*)

laissa dans le navire l'un de ses fils avec son chérif. Deux hommes des nôtres allèrent avec lui en ses habitations; lui-même avait demandé qu'ils vinssent visiter son palais. Il ajouta, s'adressant au commandant, que, puisqu'il ne voulait pas se rendre à terre, il reviendrait, lui, le jour suivant, qu'il longeât la côte et qu'il allait faire chevaucher ses cavaliers.

Voici en quel train le roi venait : premièrement, il portait une pelisse de damas, fourrée en satin vert, et sur sa tête il avait un turban très-riche. Pour se reposer, il avait deux siéges de bronze, avec leurs coussins et un dais de satin cramoisi, lequel dais était rond et porté au bout d'une perche. Un homme avancé en âge lui servait de page, et il portait un sabre court à gaîne d'argent. Il y avait de nombreux anafiles et deux buccines d'ivoire de la hauteur d'un homme, fort bien travaillées : on en jouait par un trou pratiqué vers le milieu de l'instrument; les buccines s'accordent avec les anafiles dans les fanfares.

Le jeudi, le capitan-mor, accompagné de Nicolas Coelho, alla dans les embarcations, avec bombardes en poupe, faire une promenade le long de la ville. Il y avait à terre beaucoup de monde, et, parmi tous ces gens, deux hommes à cheval escarmouchant, et, selon les signes qu'ils en donnaient, se réjouissant fort, et là ils prirent le roi au bas d'un perron de pierre conduisant au palais. Ce fut en palanquin qu'on le transporta à l'embarcation, où se trouvait le commandant. Là il récidiva sa demande au capitan-mor, pour qu'il vînt à terre, parce que, disait-il, il avait un père qui, étant perclus, se réjouirait de le voir, et que, pendant ce temps, lui et ses fils se rendraient à bord de ses bâtiments; mais le commandant s'excusa de ne le point faire.

Nous trouvâmes là quatre navires de chrétiens des Indes. La première fois qu'ils vinrent au navire de Paul da Gama, où était le capitan-mor, on leur fit voir un retable où était figurée Notre-Dame avec Jésus dans ses bras au pied de la croix et avec les apôtres. Or les Indiens, en voyant ce retable, se prosternèrent sur le plancher, et, pendant tout le temps de notre séjour, ils venaient là faire leurs oraisons; ils apportaient clous de girofle, piments et autres objets dont ils faisaient offrande.

Ces Indiens sont des hommes basanés, couverts de peu d'étoffes, portant une grande barbe avec les cheveux fort longs; ils ne mangent pas de viande de bœuf, selon qu'ils nous dirent, et leur langue est fort différente de celle des Maures : quelques-uns d'entre eux savent un peu d'arabe, en raison de la perpétuelle communication qu'ils ont avec ce peuple.

Le jour où le capitan-mor fut dans les chaloupes visiter la ville, on tira des navires chrétiens force bombardes, et, quand on le voyait passer, ils allaient tous criant pleins d'allégresse : *Christ! Christ!* Et, à cette occasion, ils demandèrent au roi licence de nous festoyer la nuit; et en effet, la nuit arrivée, ils nous firent grande fête et tirèrent force bombardes en lançant des fusées et en poussant de grands cris.

Et de plus, ces Indiens dirent au capitan-mor de ne pas aller à terre, de ne point se fier aux fanfares, parce qu'elles ne venaient ni du cœur ni de la bonne volonté.

Le dimanche suivant, le 28 avril, la zavra du roi nous accosta, amenant à notre bord son favori, parce que deux jours s'étaient écoulés sans que l'on vînt à nos navires; le capitan-mor mit la main sur ce personnage et fit dire au roi qu'il eût à lui envoyer les pilotes qu'il lui avait promis; et aussitôt le message reçu, le roi lui expédia à l'instant un pilote chrétien (¹). Lors le commandant laissa aller ce gentilhomme qu'il avait retenu à bord, et nous nous réjouîmes fort d'avoir le pilote chrétien envoyé par le roi.

Là nous apprîmes comment cette île, qu'on nous avait dit, à Mozambique, être peuplée entièrement de chrétiens, est une île où demeure ce même souverain de Mozambique, et dont la moitié appartient aux Maures, tandis que l'autre est aux chrétiens. En ce lieu, il y a beaucoup de semence de perles; on l'appelle *Quyluee* (Quiloa) (²), et les pilotes maures désiraient nous y conduire, et nous aussi nous le souhaitions, croyant qu'il en était comme ils le disaient.

(¹) Ce pilote se nommait *Malemo Cana* ou *Canaca*, parce que les Portugais joignirent son nom de caste à son propre nom; il rendit les plus grands services à l'expédition. (Voy. J. de Barros, *Asia.*) Malemo était né dans le Guzarate; il avait des connaissances nautiques positives, et ne montra aucune surprise à la vue des cartes et des instruments de mathématiques dont se servaient les chrétiens.

(²) Quiloa est une petite ville située à l'embouchure du Coavo; son commerce est bien déchu; le roi nègre qui y commande, sous la tutelle d'un visir maure, est, à ce que l'on croit, vassal du souverain de Zanzibar.

La ville de Mélinde est située dans une baie et bâtie le long de la plage; elle a de la ressemblance avec Alcouchete; les maisons sont hautes et bien blanchies; elles sont percées de nombreuses fenêtres. Le long de la ville, du côté qui regarde l'intérieur, il y a une plantation immense de palmiers joignant les habitations. Sur toutes les terres d'alentour sont des cultures de mil et d'autres légumes.




Carte d'Afrique, fragment de la Mappemonde de Juan de la Cosa (¹).

Nous fûmes là neuf jours, et durant ces neuf jours, on faisait sans cesse à terre réjouissances et escarmouches à pied et à cheval; il y avait beaucoup de fanfares.

Le mardi 24 du mois indiqué plus haut, nous partîmes de là avec le pilote que le roi nous avait donné pour une cité que l'on appelle Calicut, et dont ledit roi avait connaissance; nous allâmes la chercher dans la direction de l'est. Et, vers ces parages, la côte va nord-sud. La terre s'ouvrant aux eaux forme une très-grande anse, une sorte de détroit, et dans cette anse, selon les renseignements qu'on nous donnait, il y a nombre de cités de chrétiens et de Maures, et une ville que l'on appelle Cambaya; puis

(¹) Comme spécimen des connaissances acquises par les deux expéditions de Gama, on a donné ici la carte dressée en 1500 par l'habile géographe qui avait jadis accompagné Christophe Colomb. Juan de la Cosa habitait le port de Santona lorsqu'il fut choisi pour faire partie de la mémorable expédition de 1492. Après avoir continué ses explorations maritimes avec des succès divers, il accompagna Hojeda dans son expédition téméraire vers la plage où s'est élevée Carthagène. Attaqué par les indigènes, il périt à Tarbasco vers la fin de novembre 1509, en se défendant vaillamment. Ce fut le corps criblé de milliers de flèches empoisonnées qu'on le trouva suspendu à un arbre auquel les Indiens l'avaient attaché. Rappelons au lecteur que la carte dont nous reproduisons ici un fragment était jadis en la possession de M. Walckenaër; elle a été figurée dans le splendide ouvrage de M. le vicomte de Santarem.

six cents îles connues : c'est là qu'est la mer Rouge et le temple de la Mecque. Et le dimanche suivant nous vîmes l'étoile du Nord, que depuis longtemps nous avions cessé d'apercevoir; et un vendredi, qui se trouva être le 17 de mai, nous eûmes connaissance d'une terre haute; il y avait vingt-trois jours que nous n'avions aperçu la côte. Durant ce temps, nous avions toujours marché le vent en poupe, et le moins que nous avions pu faire en cette traversée, c'était 600 lieues, et il y avait de nous à la terre, lorsque nous la vîmes, environ 8 lieues. Là on jeta la sonde et l'on trouva 40 brasses de profondeur. Cette nuit, nous fîmes route au sud-sud-ouest, pour nous éloigner de la terre, et le jour suivant nous nous remîmes en quête de la côte, mais nous ne pûmes en approcher suffisamment pour que le pilote dît en avoir parfaite connaissance, et cela en raison des averses et des orages qui avaient lieu dans ces parages, le long du littoral où nous naviguions. Et le dimanche nous longeâmes certaines montagnes les plus hautes que les hommes aient vues jamais (¹), et qui dominent la cité de Calicut, et nous nous en approchâmes de telle sorte que le pilote les reconnut et nous dit que c était le pays où nous désirions arriver. Et ce même jour, vers le soir, nous allâmes mouiller à 2 lieues au-dessous de cette cité de Calicut; cela n'arriva néanmoins que parce qu'une bourgade nommée Capoua (Capocate), située en ces parages, fut prise par le pilote pour Calicut lui-même; et, au-dessous de cette bourgade, il y en a une autre que l'on appelle Pandarany. Nous mouillâmes le long de la côte, à environ demi-lieue du rivage, et lorsque nous fûmes établis là, quatre embarcations parties de la terre vinrent nous trouver : ils voulaient savoir quelles gens nous étions; ils nous annoncèrent et montrèrent Calicut. Et, le jour suivant, les mêmes barques revinrent le long de nos navires; alors le capitan-mor envoya l'un de nos déportés à Calicut, et ceux dont il était accompagné le menèrent où se trouvaient deux Maures de Tunis qui savaient parler le castillan et le génois, et la première bienvenue qu'ils lui donnèrent fut littéralement celle-ci : « Au diable qui te tient, qui t'a amené ici? » Et ils lui demandèrent ce que nous venions chercher de si loin, et il leur répondit que nous venions chercher des chrétiens et des épices. Ils lui dirent : Pourquoi donc n'envoient ici ni le roi de Castille, ni le roi de France, ni la seigneurie de Venise? Et il repartit que le roi de Portugal ne voudrait point permettre que ces souverains envoyassent en ces parages; ils répliquèrent que bien il faisait. Alors ils lui donnèrent l'hospitalité et lui servirent à manger du miel et du pain de froment; et lorsqu'il eut mangé, il revint aux navires. Or il nous arriva avec lui un de ces Maures qui, lorsqu'il fut à bord, commença à dire ces paroles : « Bonne chance! bonne chance!.. Beaucoup de rubis... beaucoup d'émeraudes... Vous devez rendre bien des grâces à Dieu de vous avoir conduits vers une terre où il y a tant de richesses (²)! » Et ceci était pour nous telle cause d'étonnement, que nous l'entendions parler et ne le croyions pas, ne pouvant nous persuader qu'il y eût si loin du Portugal un homme capable de nous entendre en notre langage.

Cette ville de Calicut est peuplée de chrétiens au teint basané (³); il y en a parmi eux qui portent une grande barbe et les cheveux de la tête en leur longueur; d'autres vont les cheveux coupés court, d'autres encore la tête rasée, gardant au sommet du crâne un toupet indiquant leur qualité de chrétiens, et conservant aussi des moustaches. Leurs oreilles sont percées et ils y portent beaucoup d'or. Ils vont nus de la ceinture en haut, et par le bas ils portent certaines étoffes de coton fort déliées; ceux, du reste, qui vont ainsi vêtus sont les plus honorables, les autres s'arrangeant comme ils peuvent. Les femmes de ce

(¹) Il y a ici quelque exagération dans l'expression d'Alvaro Velho; la plus haute sommité de la chaîne des Gates ne dépasse point 1 500 toises, et le pic *Subramany*, dans le Malabar, n'en a que 879.

(²) Ce Maure encourageant et qui fut si utile aux Portugais s'appelait *Bontaïbo*, selon Castanheda, et *Monçaïde*, selon Barros. Luiz de Camoëns écrit *Mozaïde*. Monçaïde accompagna Vasco de Gama en Europe et se fixa en Portugal, où il mourut chrétien.

(³) La vague tradition qui peuplait l'Inde de chrétiens est toujours présente, on le voit, à la pensée d'Alvaro Velho, et elle ne l'abandonne pas un moment. Il y avait en effet des chrétiens à peu de distance de Calicut, dans le royaume de Cochin et dans celui de *Travancore*. On les connaît aux Indes sous les noms de *Nazzarini* et de *Syriens*. Selon une antique tradition, ils ont reçu le christianisme de l'apôtre saint Thomas, qui souffrit le martyre dans la ville de *Méliapour*, appelée également *Saint-Thomé*. (Voy. à ce sujet Coquebert de Monbret, t. IV des *Mémoires de la Société de géographie.)* — Pour les renseignements théologiques relatifs à cette secte, on aura les plus amples renseignements dans l'ouvrage d'Ant. de Gouvea, intitulé : *Jornada do arcebispo de Goa D. Frey Francisco Aleixo de Menezes... quando foi as serras do Malavar*, etc.; Coimbra, 1606, in-fol. Ce livre a été traduit sous le titre d'*Histoire orientale des grands progrès de l'Eglise catholique en la réduction des anciens chrestiens, dits de Saint-Thomas :* Anvers, 1609, in-8.

pays, en général, sont laides et de petite taille; elles portent sur la poitrine force joyaux d'or; aux bras quantité de bracelets, et leurs doigts de pieds sont ornés d'anneaux dans lesquels se trouvent enchâssées de riches pierres. Tout ce peuple est de bonne condition, et, selon ce que l'on peut supposer, ils sont engageants; mais, de prime abord, ils paraissent ignorants et sont fort avides.

Au temps où nous arrivâmes devant cette ville de Calicut, le roi en était à une quinzaine de lieues, et le capitan-mor envoya vers lui deux hommes, par lesquels il lui fit dire que l'ambassadeur du roi de



Calicut au seizième siècle. — D'après une ancienne gravure.

Portugal était là, apportant des lettres de son souverain, et qu'il les lui irait remettre au lieu où il se trouvait alors; et, quand ce roi eut reçu ledit message du commandant, il fit la courtoisie aux deux hommes qui le lui avaient présenté, de leur faire donner de fort belles étoffes. Et il leur fit dire qu'ils étaient les bienvenus, qu'il allait se rendre à Calicut; comme de fait, il partit à l'instant avec une suite nombreuse; et, par nos deux hommes, il nous envoya un pilote, afin de nous diriger sur un lieu que l'on appelle Pandarany, au-dessus du lieu où nous avions mouillé pour la première fois, parce qu'alors nous étions devant la cité de Calicut. On nous dit qu'il y avait là un bon port, et que nous devions nous y amarrer : où nous nous trouvions, le mouillage était mauvais et sur fond de roche (par le fait, il en était ainsi); on ajoutait que l'usage était que les navires abordant la côte s'en vinssent mouiller en ce lieu pour être en sûreté. Et ce message du roi étant parvenu au commandant, comme d'ailleurs nous n'étions pas bien, il nous fut ordonné de mettre à la voile, et l'on alla mouiller en ce port, et nous ne fûmes pas néanmoins si avant dans l'intérieur que le pilote du roi l'eût voulu. Et, après nous être assis sur nos ancres dans ce port, vint un message de la part du roi au capitan-mor, annonçant comment il était déjà parvenu en la cité. Il lui avait mandé un homme qu'on appelle le baile et qui remplit l'office d'alcaïde ([1]); il marche toujours suivi de 200 hommes armés d'épées et de targes; il vint à cette bourgade de Pandarany pour dire au com-

([1]) Nous conservons ici ce titre arabe au messager du roi de Calicut; c'est le personnage qui, dans les relations de Castanheda et de Barros, porte le titre de *catoual*. Le *catoual* ou *catwal* était une sorte d'intendant civil de la maison du radjah, et avait dans ses attributions la police de la cité. Selon Bluteau, *bal* signifie gardien. *Balio*, si l'on s'en rapporte à J. de Souza, vient de l'arabe *ualio* (seigneur, prince, noble). On appelle *baïle*, dans le département des Basses-Alpes et la haute Provence, le chef des bergers.

mandant où était le roi, avec nombre de personnages honorables; mais lorsque ce message nous parvint il était tard, et le capitan-mor ne voulut pas aller là où on lui disait ([1]). Et un lundi, le 28 du mois de mai, il s'en fut parler au roi et se fit accompagner de treize hommes, parmi lesquels je me trouvais. Et nous allions tous en belle tenue, nos barques armées de bombardes, avec fanfares de trompettes et toutes les bannières déployées. Et lorsque le capitan-mor fut à terre, il y trouva cet alcaïde avec quantité de gens armés et d'autres qui ne l'étaient point. On nous reçut avec joie et empressement, comme gens que l'on était bien aise de voir; et depuis, en bien peu de temps, ils devinrent chagrins, portant leurs armes nues à la main. Là, on amena au capitan-mor certaines litières portées à dos d'hommes, dans lesquelles les gens honorables ont coutume en ce pays d'aller. Si quelques marchands en veulent faire usage, ils payent pour cela au roi quelque chose. Le capitan-mor s'y plaça, et six hommes le portèrent en se relayant; nous partîmes avec tous ces gens derrière nous, prenant le chemin de Calicut ([2]), et nous allâmes de là à un autre endroit, que l'on appelle *Capua*. Là, ils déposèrent le capitan-mor dans l'habitation d'un homme honorable et firent à manger pour nous; ce repas consistait en riz cuit avec beaucoup de beurre, et en excellent poisson apprêté. Le capitan-mor ne voulut pas manger, et, pendant que nous dînions, il s'embarqua sur un fleuve qui coule tout auprès, et qui se dirige entre la mer et la terre ferme le long de la côte. Les barques dans lesquelles nous montâmes n'allaient pas à plus de deux, mais on les avait liées, afin que nous fussions tous réunis; il y avait en outre nombre d'embarcations dans lesquelles venait quantité de monde. De celui qui allait à terre, je ne dis rien, parce qu'il était infini; tous ces gens-là s'étaient mis en route pour nous voir. Et nous naviguâmes sur ce fleuve environ deux lieues, observant nombre de gros navires de haut bord, qui se trouvaient à sec sur la plage, parce qu'il n'y a point là de port. Et, lorsque nous eûmes débarqué, le capitan-mor retourna à sa litière, et nous suivîmes notre chemin avec le peuple, qui formait telle foule pour nous voir qu'on ne pourrait en dire le nombre; les femmes mêmes, sortant de leurs habitations avec leurs enfants dans les bras, s'en venaient à notre suite. Là, ils nous conduisirent à une grande église où se trouvait ce qu'on va voir.

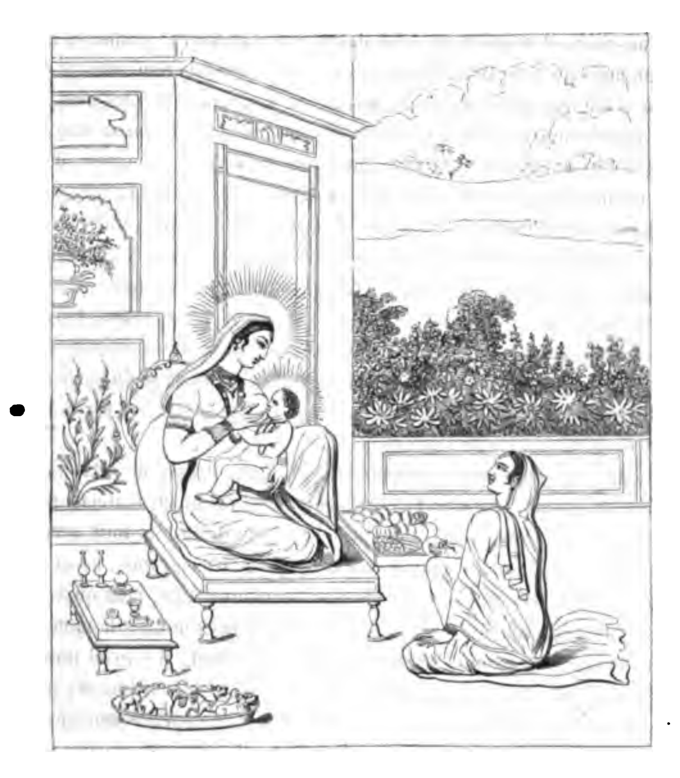
Premièrement, le corps de cette église est de la grandeur d'un monastère; construite de pierre de taille bien travaillée, couverte en carreaux; et, à la porte principale, on voyait un pilastre de bronze de la hauteur d'un mât de navire, et au sommet se trouve un oiseau, qui semble être un coq; puis on voyait un autre pilier, de la hauteur d'un homme et fort gros; et dans le milieu du vaisseau de l'église, il y a une flèche de la même matière. On remarquait également une porte de dimension suffisante pour laisser passer un homme, et un escalier en pierre par lequel on montait à cet huis, et cette porte était de bronze ([3]);

([1]) « Si nous nous en rapportons à Fernand Lopez de Castanheda, Gama eut à résister aux touchantes remontrances de son frère. Celui-ci, en effet, dont on devine la tendresse infinie et le généreux caractère à travers les digressions des historiens, renouvela ses efforts pour faire comprendre au hardi capitaine ce qu'il risquait en cette occasion; il essaya de lui persuader que, bien qu'on débarquât au sein d'une population chrétienne (les chefs eux-mêmes ne gardaient pas de doutes à ce sujet), il y avait beaucoup de Maures dans la ville, que ces musulmans étaient des ennemis implacables, et qu'il fallait craindre de voir se renouveler les scènes de trahison qui avaient eu lieu à Mozambique ainsi qu'à Mombaça. » (Voy. le PORTUGAL, par M. Ferdinand Denis, dans la collection *l'Univers.*) — On a reproduit dans sa forme à la fois naïve et énergique le discours que la tradition prête en cette circonstance à Gama.

([2]) *Kalicouth* ou *Kalacout.* Selon J. de Souza, ce mot a une origine persane; il signifie *les plantes chaudes*, en raison de la quantité d'épices que l'on venait charger dans le port de cette ville. M. de Humboldt dit que cette capitale s'appelait *Kalikhodou* en sanscrit. Cela pourrait faire supposer qu'elle avait une origine fort ancienne. L'un de nos vieux voyageurs, Souchu de Rennefort, en donne une description fort détaillée et nous la fait voir telle qu'elle était au dix-huitième siècle. Un de nos meilleurs observateurs modernes, qui la visita dernièrement, la décrit en ces termes : « Calicut, dit M. Fontanier, est une ville fort considérable, dont la population n'est cependant pas en rapport avec l'étendue qu'elle occupe, parce que les maisons sont à une assez grande distance les unes des autres. Sur le rivage s'élèvent quelques pavillons habités par des Européens; puis il y a, à peu de distance de l'église catholique, une espèce de quartier franc. Là aussi est construit un assez beau réservoir. Le bazar est animé, mais les boutiques ne sont guère mieux fournies ni mieux entretenues que celles de *Cannanore.* Cette ville fait cependant un commerce spécial, celui des bois de construction, que l'on coupe dans les montagnes, puis que l'on transporte par eau près de Calicut. » (*Voyage dans l'Inde*, deuxième partie, p. 165.)

([3]) Il ne faut pas oublier que notre vieux voyageur portugais, en donnant pour la première fois la description d'un de ces temples que nous avons désignés sous le nom de pagodes, est toujours préoccupé de l'idée qu'il entre dans une église consacrée au culte catholique. On trouve tous les détails architectoniques relatifs aux temples hindous dans l'ouvrage de Ram-Raz intitulé : *Essay on the architecture of the Hindus;* with 48 plates, gr. in-4°. Ram-Raz, mort récemment, était un juge hindou de Bangalore.

en dedans était une petite image qu'ils nous disaient être *Notre-Dame* (¹); et le long de la porte principale de l'église, le long du mur, il y avait sept petites cloches. Là le capitan-mor fit ses oraisons, et quant à nous autres, nous fîmes comme lui, mais nous n'entrâmes point en dedans de cette chapelle, parce que leur usage est de n'y point entrer, à l'exception de certains hommes qui desservent les églises, et que



Maha-Madja et son fils Shakya (le Bouddha). — D'après le Panthéon de Moor.

l'on appelle *cafis* (²). Ces cafis portent certains cordons jetés par-dessus l'épaule (c'est l'épaule gauche) et allant se lier au-dessous du bras droit, comme les clercs à l'évangile portent l'étole (³). Ces hommes nous jetèrent de l'eau bénite; ils nous donnèrent une terre blanche, dont les chrétiens de ce pays ont coutume de se marquer le front, la poitrine, le derrière du cou et les avant-bras. Ils firent toutes ces cérémonies au capitan-mor, et lui offrirent de cette terre pour s'en mettre; et il la prit, la donnant à garder, et faisant comprendre que plus tard il s'en servirait. Et il y avait beaucoup d'autres saints peints sur les murailles de l'église, lesquels portaient des diadèmes; et leur peinture était de diverses façons, car les dents de quelques-uns de leurs personnages leur sortaient bien un bon pouce de la bouche, et chacun d'eux avait quatre ou cinq bras; et au-dessous de cette église, il y avait un étang dallé en pierre de taille, comme nous en avions vu, du reste, beaucoup sur notre chemin (⁴).

(¹) L'image de Notre-Dame désignée ainsi par Alvaro Velho était probablement celle de la divinité hindoue *Maha-Madja*, ou la Dame. Elle mourut sept jours après avoir donné la naissance à son fils *Shakya;* mais, en considération de ce qu'elle avait porté dans son sein le maître *(magister)* des dieux, elle naquit de nouveau dans le *Trayastrinska*.

(²) Ce mot, probablement estropié de l'arabe *cacis*, désignait, chez les Syriens, tous les prêtres chrétiens de l'Orient, grecs, arméniens ou maronites.

(³) La description du cordon affecté à la caste des brahmes fait voir avec quel soin le vieux voyageur spécifie les moindres particularités, parmi tant d'objets nouveaux dont ses yeux sont frappés. Les rites brahmaniques contribuent, on le voit, à entretenir chez les compagnons de Gama l'idée si étrange et si erronée qu'ils sont en pays de chrétiens. (Voy., sur ces diverses particularités, l'abbé Dubois, *Religion des peuples de l'Inde.*) — Voy. les figures de brahmes, dans notre deuxième volume *(Voyageurs du moyen âge)*.

(⁴) Castanheda, si naïvement interprété par Grouchy, laisse entrevoir les doutes religieux qui s'emparèrent des pieux

Et nous quittâmes ce lieu; mais, à l'entrée de la ville, ils nous menèrent à un autre édifice, où se voyaient toutes les choses ici racontées. La foule qui se réunissait pour nous voir s'accrut beaucoup, de telle sorte que le chemin ne pouvait plus la contenir; et après que nous eûmes resté dans cette rue un bon bout de temps, ils firent entrer le commandant en une maison, et nous avec lui, à cause du peuple qui était nombreux. Le roi envoya là un frère du baile, homme considérable en ce pays; il venait pour accompagner le capitan-mor, et amenait avec lui nombre de tambours, d'anafiles et de chalémies [1]; il y avait aussi une arquebuse dont on tirait devant nous; et ils conduisirent ainsi le capitan-mor avec tel empressement, qu'on n'eût pas pu en faire davantage en Espagne à la réception d'un roi. Et la foule était si nombreuse qu'on ne la pouvait compter; outre celle dont nous étions environnés, les toits des maisons en étaient couverts. Parmi ces gens-là, il y avait au moins deux mille hommes d'armes, et plus nous nous approchions du palais où se trouvait le roi, plus la foule s'accroissait. Et lorsque nous fûmes arrivés au palais, plusieurs hommes d'importance et même des grands seigneurs, outre ceux qu'il y avait déjà, vinrent au-devant du capitan-mor. Parvenus devant le palais même, nous franchîmes une porte, et nous nous trouvâmes dans une grande cour; et avant d'arriver à la porte où était le roi, il nous fallut en traverser quatre autres, le tout par force, et la foule recevant (à cause de nous) maint horion. Et lorsque nous fûmes arrivés devant la dernière porte, où se trouvait le roi, nous vîmes sortir de l'intérieur un vieillard à la taille courte, qui est là comme un évêque, et par les conseils duquel se dirige le roi en ce qui concerne les choses d'église. Il embrassa le capitan-mor à l'entrée de cette porte, et lorsqu'il entra, il y eut des gens blessés, et nous ne pénétrâmes qu'à grand'peine.

Le roi se trouvait dans une petite cour, accoudé sur un sopha dressé de cette façon : ce meuble était d'abord recouvert d'un drap de velours vert, et au-dessus se voyait un matelas moelleux, puis sur ce matelas il y avait un linceul de coton plus délié que nulle toile de lin; le tout accompagné de coussins de même sorte. Et le roi tenait à la main gauche une coupe d'or très-grande, de la dimension d'un vase, contenant demi-*almude* [2] et pouvant avoir deux *parmos* à son ouverture; rien qu'à l'aspect, on la jugeait fort pesante. Il s'en servait pour rejeter le marc de certaines herbes que les hommes de ce pays mâchent à cause de la chaleur, et que l'on appelle *atambor* [3]. Du côté droit, il y avait une bassine d'or, qu'un homme n'eût pu embrasser en joignant ses bras, et qui contenait ces herbes; puis venaient nombre d'aiguières d'argent; le ciel au-dessus était tout doré. Lorsque le capitan-mor entra, il fit sa révérence selon la coutume de ce pays, qui consiste à joindre les mains et à les élever vers les cieux, comme font les chrétiens d'habitude en s'adressant à Dieu; seulement, aussitôt qu'ils les ont levées, ils les ouvrent, et serrent les poings vivement; et lui fit signe au commandant, de la main droite, qu'il allât au-dessous de l'estrade où il se trouvait. Cependant le capitan-mor ne s'approchait point de lui, parce que la coutume de ce pays ne veut point qu'un seul homme puisse approcher la personne royale, et avait seulement ce privilége un de ses favoris qui lui donnait de ces herbes. Lorsque quelque homme lui parle, il place sa main devant la bouche et se tient un peu écarté. Tout en faisant signe au commandant, il jeta les yeux

voyageurs à la vue des statues et des peintures indiennes. « Au dedans de la chapelle, qui estoit un peu obscure, il y avoit une imaige cachée dedans le mur, que nos gens découvrirent de dehors, car on ne les voulut pas laisser entrer dedans, leur faisant signe que personne ne pouvoit là entrer, sinon les Cafres; lesquels, monstrant l'imaige, nommoient sainte Marie, donnant à entendre que c'estoit son imaige. Alors pensant le capitaine qu'ainsi fut, il se mist à genoux, et les nôtres avec lui, pour faire leur oraison. Jean de Saa, qui doutoit que ce fust une église de chrestiens, pour avoir vu la laydure des imaiges qui estoient peintes aux murailles, en se mettant à genous, dit : Si cela est un diable, je n'entends toutefois adorer que le vray Dieu. Le capitaine général, qui bien l'entendit, se retourna vers luy en se riant... »

(1) Alvaro Velho désigne ici les instruments hindous par des dénominations tout européennes. Selon Bottée de Toulmont, la *chalémie*, ou, si on l'aime mieux, la *chalemelle*, était dans l'origine un hautbois grossier en manière de chalumeau. (Voy. *Intruments de musique en usage au moyen âge;* Paris, 1838, in-18.) — Solvyns a donné de précieux détails sur les instruments usités dans les Indes orientales. (Voy. *les Hindous*, in-fol.)

(2) L'*almude* est une mesure de capacité portant un nom arabe qui, après avoir servi, au quinzième siècle, à mesurer les marchandises sèches, ne sert plus aujourd'hui que pour les liquides; il équivalait à cette époque à l'*alqueire*. Le *meio alqueire* équivaut au double décalitre. (Voy. Jean de Souza et les *Annaes das sciencias y artes;* 16 vol. in-8.)

(3) Il est certainement question ici des vases contenant le bétel destiné au radjah. Le manuscrit d'Alvaro Velho emploie le mot *atambor* pour désigner le masticatoire odorant si fort usité aux Indes. Il est évident qu'il y a dans le récit de notre marin altération du mot. On appelait le page chargé de présenter le bétel au roi, *tombuldar*. (Voy., sur la fameuse préparation, Garcia da Orta, *Coloquios dos simples*, etc.; Goa, 1571, in-4°.)

sur nous, et ordonna que l'on nous fît asseoir sur un banc de pierre, près de lui, en un lieu où il nous pouvait voir; et il nous fit donner de l'eau pour les mains, puis apporter un fruit qui a l'apparence d'un melon, sauf que l'extérieur est rugueux; le dedans est fort doux (1); il en fit venir aussi un autre qui ressemble à la figue et est fort agréable; et nous avions des gens qui nous les préparaient; et le roi était là, regardant comme nous mangions, et il riait de nous, parlant à son familier, qui restait à ses côtés pour lui donner à mâcher de ces herbes. Après cela, il examina le capitan-mor, qui était assis en face, et lui dit de parler aux hommes qui se trouvaient là présents, que c'étaient gens fort honorables, auxquels il pouvait communiquer ce qu'il souhaitait, et qu'ensuite ils le lui transmettraient. Le capitan-mor répondit qu'il était ambassadeur du roi de Portugal, chargé par lui d'un message, et qu'il ne le remettrait qu'en mains propres. Le roi dit que c'était bien, et le fit conduire à l'instant en une chambre; et lorsqu'il y fut entré, ledit roi se leva de l'endroit où il était et s'en fut vers le capitan-mor. Quant à nous, nous restâmes où nous étions. Tout ceci se passait à la tombée du jour, et aussitôt que le roi se fut levé, un vieillard qui se trouvait dans la cour vint enlever le sopha, et la vaisselle demeura. Lorsque le roi se trouva où était le capitan-mor, il se jeta sur un autre sopha, couvert de diverses étoffes brodées d'or, et demanda au commandant ce qu'il voulait. Et le commandant lui répéta qu'il était ambassadeur du roi de Portugal, seigneur de nombreux pays, plus riche en toutes choses qu'aucun souverain de ces contrées; et que depuis soixante ans les rois ses ancêtres expédiaient chaque année des navires pour découvrir ce pays, parce qu'ils savaient qu'il y avait là des monarques chrétiens comme eux; que tel était le motif pour lequel ils envoyaient à la découverte de ces régions, ne se préoccupant d'ailleurs ni de l'or ni de l'argent qu'on y pouvait trouver, parce qu'ils en avaient en telle abondance que celui de ces mines ne leur était point nécessaire. Ces capitaines, ajouta-il, naviguaient un an, deux ans même, jusqu'à ce que les vivres leur manquassent, et, parce qu'ils n'avaient rien trouvé, retournaient en Portugal. Or, maintenant, un roi qui s'appelait dom Manuel avait fait construire pour lui ces trois navires, et lui en avait donné le commandement, lui disant de ne pas revenir en Portugal jusqu'à ce qu'il eût découvert ce roi des chrétiens (et qu'en effet, s'il revenait sans le faire, il aurait la tête tranchée); mais que s'il trouvait ce souverain, il lui remît deux lettres, lesquelles, comme de fait, il lui remettrait le jour suivant, et que son roi lui faisait dire par sa bouche qu'il demeurait son frère et son ami. A cela le roi répondit qu'il était le bienvenu, et que lui également tenait son souverain pour ami et pour frère, qu'il enverrait des ambassadeurs en Portugal par son occasion. Le capitan-mor répliqua qu'il le lui demandait comme une faveur, parce qu'il n'oserait pas reparaître devant le roi son seigneur sans amener quelques hommes de sa contrée.

Il se dit entre eux telles paroles, et bien d'autres encore, dans cette salle; et comme il était déjà bien nuit, le roi lui demanda chez qui il voulait aller reposer, chez les chrétiens ou chez les Maures? Et le commandant lui répondit ni chez les chrétiens, ni chez les Maures, et qu'il lui fît la grâce de lui assigner une demeure particulière où il n'y eût personne. Le roi lui repartit qu'il donnerait des ordres en conséquence, et sur ces mots le commandant prit congé du monarque et s'en vint nous joindre sous une *varanda* (2) où nous nous étions réfugiés; là il y avait un grand chandelier de bronze qui nous éclairait, et il pouvait être quatre heures de nuit; alors nous nous mîmes tous en route avec le capitan-mor vers notre gîte, et une foule innombrable nous suivait, et la pluie était telle que les rues ruisselaient d'eau; et le capitan-mor s'en allait porté sur les épaules de six hommes, et nous marchâmes si longtemps en la cité, que le commandant s'ennuya d'aller ainsi et se plaignit à un Maure honorable, facteur du roi, qui le suivait pour le conduire en son logis. Et le Maure le mena à sa maison en un enclos; il s'y trouvait une estrade couverte de tuiles, où l'on avait étendu force de tapis, et où il y avait deux flambeaux très-grands, de ceux-là mêmes qu'on avait chez le roi; ils servaient eux-mêmes de support à de grands chandeliers de fer alimentés par du beurre ou de l'huile, et il y avait quatre mèches dans chaque chandelier qui répandaient grande lumière; ces luminaires remplacent chez eux les torches. Et ce Maure fit

(1) Nous ne voyons guère que le jaquier *(Artocarpus hirsuta* ou *Artocarpus integrifolia)*, qui croît sur la côte de Malabar, auquel puisse convenir cette description. C'est un fruit d'une saveur fort prononcée et d'un parfum très-agréable.

(2) On désigne ainsi, dans l'Inde et dans toutes les régions tropicales, un grand balcon recouvert, ou, pour mieux dire, une sorte de terrasse abritée.

amener un cheval pour conduire le capitan-mor à son logis; mais ledit cheval arriva sans selle, et le commandant ne le voulut pas chevaucher, et nous nous mîmes en route pour notre gîte, où étaient déjà, lorsque nous arrivâmes, quelques-uns des nôtres avec le lit du capitan-mor et le reste du colis qu'il portait avec lui et dont il devait faire offrande au roi; et dès le mercredi, ces objets étaient déjà prêts pour être envoyés à ce souverain : ils consistaient en douze pièces de drap rayé, douze manteaux à capuce d'écarlate, six chapeaux et quatre rameaux de corail, accompagnés d'une caisse de bassines contenant six pièces; une caisse de sucre et quatre barils pleins, deux d'huile et deux de miel. Et comme c'est ici l'usage de ne rien porter au roi sans que d'abord le Maure qui remplit l'office de facteur et ensuite le baile ne lui en aient rendu compte, le capitan-mor leur ayant dit de venir, ils commencèrent à se moquer d'un tel présent, disant qu'il n'y avait là rien que l'on pût offrir au roi; que le plus pauvre marchand venant de la Mecque ou des Indes lui apportait mieux que cela, et que s'il lui voulait être agréable il lui fallait envoyer de l'or, parce que ce souverain ne prendrait jamais tels objets. Et le capitan-mor, en entendant cela, prit grande mélancolie, disant qu'il n'apportait point d'or, et que de plus il n'était point marchand, mais bien ambassadeur, et que ce qu'il se trouvait avoir il le donnait, tout cela étant à lui et non à son souverain, et que lorsque le roi de Portugal lui donnerait une nouvelle mission, il lui remettrait bien d'autres choses et des pièces bien autrement riches; que si le roi *Çamolin* (¹) ne voulait point des objets en question, il les renverrait aux navires. Et pour eux, ils dirent qu'ils ne les voulaient point remettre, ni consentir à ce qu'on les portât à leur souverain. Et après qu'ils s'en furent allés il nous vint de ces Maures traficants, or tous méprisaient les présents que le capitan-mor voulait envoyer au roi.

Le commandant, par suite de la détermination qui les faisait persister à ne pas présenter ces objets, dit que puisqu'on ne voulait point les porter devant le roi, il prétendait lui aller parler; mais qu'auparavant il voulait retourner à ses navires. Ils répondirent que le mieux serait de réfléchir un peu, qu'ils allaient s'occuper de tout cela un moment et qu'ils reviendraient immédiatement vers lui, et qu'alors ils l'accompagneraient au palais. Et le capitan-mor les attendit tout le jour, mais ils ne revinrent plus, et, fort impatienté de se voir ainsi parmi des hommes phlegmatiques à ce degré, et sur lesquels on pouvait compter si peu, le commandant voulait se rendre au palais sans eux; mais il prit comme meilleur conseil la détermination d'attendre au jour suivant. Or, pendant ce temps, nous ne laissions pas de nous désennuyer; nous chantions et nous dansions au son des trompettes, prenant grand plaisir à cela; et lorsque vint le jeudi, vers le matin, les Maures arrivèrent, et ils conduisirent le capitan-mor au palais; quant à nous, nous l'accompagnâmes. Et dans le palais il y avait beaucoup de gens armés, et le commandant demeura avec ceux qui l'avaient amené quatre mortelles heures devant une grande porte qui ne s'ouvrait pas : à la fin le roi leur fit dire qu'ils entrassent et qu'ils n'amenassent pas avec eux plus de deux hommes, et que le capitan-mor vît ceux qu'il désirait amener avec lui. Et il dit qu'il voulait être accompagné de Fernand Martins, celui qui savait parler, et de son secrétaire. Cette séparation toutefois ne semblait bonne ni à nous autres, ni à lui. Et lorsqu'il se trouva en présence du roi, celui-ci lui dit qu'il avait espéré le voir le mardi; et le capitan-mor lui repartit que la fatigue de la route l'avait empêché de le venir voir. Le roi se prit à dire qu'il lui avait annoncé qu'il venait d'un royaume fort riche, et que cependant il ne lui apportait rien; il était, disait-il, porteur d'une lettre et ne la remettait pas. Le capitan-mor répondit à cela qu'il ne lui avait rien apporté parce qu'il venait pour observer et découvrir; que lors de l'arrivée d'autres navires, il verrait ce qu'on lui apporterait. Et qu'en ce qui regardait la lettre qu'il lui avait annoncée, rien n'était plus vrai, et qu'il la lui remettrait immédiatement.

Et le roi lui demanda alors ce qu'il était venu découvrir, des pierres ou des hommes? Pourquoi, si, comme il le disait, c'était des hommes qu'il venait visiter, il ne leur apportait point quelque chose? Qu'on lui avait dit qu'il avait avec lui une Sainte-Marie en or. Le capitan-mor répondit que la Sainte-Marie

(¹) C'est pour la première fois que cette dénomination du rajah commandant à Calicut se présente ici. Le mot *zamorin* a prévalu. Jean de Barros écrit toujours *zamori*. Selon quelques autorités, il faudrait voir dans cette dénomination honorifique une contraction des deux mots *samoudri radjà*. Selon M. de Humboldt, *samudrya-radja* signifie le roi du littoral, de *samudra* (la mer), *samudrya* (maritime). (*Histoire de la géographie du nouveau continent* t. V, p. 98.)

apportée par lui n'était pas en or, mais que, fût-elle fabriquée de ce métal, il ne la lui donnerait pas (¹), parce qu'elle l'avait accompagné sur l'étendue des mers, et qu'il la ramènerait en son pays. Le roi lui dit alors de lui remettre la lettre dont il était porteur. Le capitan-mor répliqua qu'en raison du mal que lui voulaient les Maures, conservant intérieurement la certitude qu'il avait que ses paroles seraient dénaturées par eux, il lui demandait comme faveur de faire appeler un chrétien sachant l'arabe. Le roi répliqua que c'était fort bien, et fit appeler un jeune homme, petit de corps, et que l'on appelait Quaram; et le commandant dit alors qu'il apportait deux lettres : une écrite en sa langue et l'autre en langue maure; que celle écrite en langue vulgaire, il l'entendait à merveille et qu'il savait qu'elle était de bonne teneur; que, quant à l'autre, il ne l'entendait point : elle pouvait donc être convenable, comme elle pouvait contenir des choses erronées. Or, comme le chrétien ne savait pas lire l'arabe, quatre Maures prirent la lettre, la lurent entre eux, puis vinrent la lire devant le roi (²), lequel s'en montra satisfait et demanda au capitan-mor quelle marchandise venait en son pays. Celui-ci répondit qu'il y avait beaucoup de blé, beaucoup d'étoffes, beaucoup de fer, beaucoup de cuivre, sans compter nombre d'autres articles. Le roi lui demanda s'il apportait quelque marchandise; il repartit que d'une foule d'objets, il n'apportait que des échantillons pour la montre, et qu'il lui demandait la permission de retourner à ses navires afin de les faire débarquer, que quatre ou cinq hommes demeureraient au logis. Le roi lui dit non, et ajouta qu'il se retirât en emmenant tous ses hommes avec lui; mais qu'il fît solidement amarrer ses navires, et qu'après avoir débarqué ses marchandises à terre, il les vendît le mieux qu'il pourrait. Et après avoir pris congé du roi, le capitan-mor s'en revint au logis, et nous avec lui; mais, comme il était déjà tard, le commandant ne se mit pas en mesure de partir. Et lorsque fut arrivé le jeudi, dans la matinée, ils amenèrent au capitan-mor un cheval sans selle. Mais celui-ci ne voulut pas le monter et dit qu'on lui amenât un cheval du pays, c'est-à-dire une litière, parce qu'il ne pouvait chevaucher sur une bête en cet état. Alors on le conduisit à la maison d'un marchand très-riche, que l'on appelle *Guzerate* (³), et celui-ci fit préparer une de ces litières. Lorsque tout fut prêt, le commandant y monta et partit sur l'heure, avec nombre de gens, prenant le chemin de Pandarany, où étaient les navires. Nous autres qui n'en pouvions plus, marchant à sa suite, nous demeurâmes fort en arrière. Et, comme nous allions ainsi, arriva le baile; il passa devant nous et joignit le capitan-mor, et nous nous égarâmes en notre chemin, nous portant fort avant en l'intérieur. Ce baile envoya alors un homme après nous, afin de nous remettre en notre chemin, et lorsque nous arrivâmes à Pandarany, nous trouvâmes le capitan-mor sous un appentis, car il y en avait beaucoup sur ce chemin, afin que les passants et les voyageurs s'y pussent mettre à l'abri de la pluie. Le baile était avec le capitan-mor et bien d'autres avec lui, et lorsque nous fûmes arrivés, le commandant dit au baile de lui faire donner une almadia (⁴) pour se rendre aux navires; mais celui-ci et les autres lui répondirent qu'il était déjà tard, et qu'il partirait le jour suivant.

Et le commandant dit alors que si on ne lui donnait pas ce qu'il demandait, il retournerait vers le roi, parce qu'il le renvoyait à ses bâtiments et qu'eux seuls le retenaient; que cela était mal fait, lui

(¹) Cette figure de la Sainte-Vierge aurait pu être l'œuvre d'un fameux orfèvre de la ville de Guimaraens, que l'on nommait Pedro Alvarès, et qui jouissait de toute sa célébrité vers l'année 1480.

(²) Duarte Barbosa dit à ce propos : « Le roi de Calicut a continuellement dans son palais grand nombre d'écrivains assis dans un coin, loin de lui, sur une natte. Ils prennent note de toutes choses, aussi bien relatives à la marchandise royale qu'à la justice et au gouvernement, ils écrivent sur des feuilles de palmier longues et tendues, avec un stylet de fer, sans encre... Chacun de ces gens, en quelque lieu qu'il se transporte, porte un paquet de ces feuilles écrites, sous le bras, et tient à la main sa plume de fer. A ce signe ils sont immédiatement reconnus. Il y a là sept ou huit écrivains plus privés du roi, qui sont gens fort honorables, et ils se tiennent toujours devant ce monarque la plume à la main, un faisceau de feuilles sous le bras. Chacun d'eux garde un nombre de ces feuilles en blanc, signées par le roi au commencement. Lorsque ce prince veut donner un ordre, ou faire quelque chose dont on doit tenir note, il fait connaître ses intentions à ses gens, et ceux-ci les écrivent, commençant l'ordonnance à partir de la signature du roi jusqu'en bas. C'est ainsi que ladite ordonnance est remise à qui il appartient. Ce sont des hommes âgés et honorables, jouissant d'un grand crédit. » (Voy. *Noticias para a historia dos naçôes ultramarinas.)*

(³) Il est évident que l'auteur du *Roteiro* prend ici le nom d'une contrée qui fournissait, au quinzième siècle, un grand nombre de commerçants à la cité de Calicut, pour le nom du négociant lui-même.

(⁴) Ces légères embarcations qui desservaient les ports de Calicut et de Goa sont figurées fort exactement dans le *Voyage aux Indes*, de Linschott.

étant chrétien comme eux. Or, voyant le mécontentement du capitan-mor, ils lui répliquèrent qu'il pouvait s'en aller, et qu'on lui donnerait trente almadias s'il lui en fallait autant. Alors ils nous menèrent le long de la plage, et cela paraissant louche au commandant, il ordonna à trois hommes de se porter en avant, leur disant que s'ils rencontraient les embarcations des navires et que son frère se trouvât là, il eût à se cacher. Ils allèrent, ne trouvèrent rien et revinrent sur leurs pas; puis ces gens nous conduisirent dans une autre direction, et nous ne pûmes nous rencontrer. Alors ils nous menèrent en la maison d'un Maure, parce qu'il se faisait déjà très-tard; et lorsque nous fûmes arrivés là, ils nous dirent qu'ils voulaient s'en aller à la recherche des trois hommes qui ne nous avaient pas rejoints. Lorsqu'ils se furent retirés, le commandant fit acheter nombre de poules et beaucoup de riz, et nous mangeâmes, bien que nous fussions fatigués par notre marche de tout le jour. Quant à eux, après nous avoir quittés, ils ne parurent plus jusqu'au matin : le capitan-mor disant d'ailleurs que, selon qu'il lui semblait, ces gens étaient de bonne condition, et que leur action de la veille, lorsqu'ils n'avaient pas voulu nous laisser partir à la nuit, procédait d'une bonne intention. Et il parlait ainsi, bien que d'autre part nous eussions tous de fâcheux soupçons, et que tout nous semblât aller mal, en raison de ce qui était advenu les autres jours passés à Calicut. Et lorsque, le lendemain, ils revinrent, le commandant leur demanda des embarcations pour se rendre à ses navires. Lors ils commencèrent tous à murmurer les uns contre les autres, et dirent qu'il fît approcher ses bâtiments plus près de terre, et qu'alors il retournerait à bord. Le capitan-mor leur repartit que s'il donnait ordre de faire mouiller plus près les navires, il semblerait à son frère qu'on le retenait prisonnier, que c'était de force qu'on le faisait agir, et qu'il mettrait à la voile pour se rendre en Portugal. Ils lui répondirent que s'il ne faisait pas approcher de terre ses bâtiments, il n'y retournerait pas d'autre façon. Le capitan-mor dit à cela que le roi Çamolin l'avait renvoyé à ses navires, et qu'eux ne le voulant laisser aller ainsi que l'avait ordonné ce prince, il allait retourner, pour se trouver de nouveau en sa présence; qu'il était chrétien comme lui, et que, s'il s'était opposé à son départ, voulant qu'il demeurât en son pays, il s'en fût très-bien arrangé. Ils dirent oui à tout ce discours, ajoutant qu'il s'en allât; mais par le fait ils nous ôtaient le pouvoir de le faire, parce que les portes du lieu où nous étions furent immédiatement fermées, pendant que beaucoup de gens armés restaient dans l'intérieur pour nous garder : de sorte que nul de nous ne tentait de sortir, sans qu'il fût suivi à l'instant de nombre d'individus. Et après cela ils revinrent à leurs exigences et voulurent qu'on leur remît les voiles et les gouvernails. Le capitan-mor dit alors qu'il ne leur remettrait aucun de ces objets, puisque le roi Çamolin l'avait renvoyé vers ses navires sans condition aucune; qu'ils pouvaient faire ce qu'ils voudraient, mais qu'ils n'auraient rien de lui.

Le commandant et nous, nous demeurions ainsi fort tristes en notre âme, bien qu'au dehors nous ne fissions point paraître que tout cela nous importât. Notre chef leur dit que puisqu'on lui refusait son retour à bord, on laisserait bien aller ses hommes qui mouraient là de faim; mais ils repartirent qu'il leur fallait demeurer, et que s'ils mouraient de faim, ils prissent patience, qu'on ne leur donnerait rien pour cela. Et comme nous étions en ces termes, vint un de ces hommes de ceux qui nous avaient perdus l'autre jour à la brune, et il dit au commandant comme quoi Nicolas Coelho était depuis la veille au soir, avec les embarcations, à terre, attendant après lui. En apprenant cela, le capitan-mor expédia à l'instant, le plus secrètement qu'il put, un homme, et cela avec beaucoup d'adresse, parce que nous avions sur le dos nombre de gardes; il faisait dire à Nicolas Coelho qu'il partît à l'instant pour retourner aux navires et qu'il s'en allât à bon escient. Et lorsque ce message fut parvenu à Nicolas Coelho, il s'éloigna en toute hâte; mais dès qu'il fut parti, ceux qui nous gardaient en eurent avis, et ils équipèrent en un instant nombre d'almadias, afin de le poursuivre un bout de chemin; et, voyant qu'ils ne le pouvaient atteindre, ils revinrent où était le capitan-mor et lui dirent d'écrire une lettre à son frère pour qu'il rapprochât les navires de terre et s'en vînt plus avant dans le port. Le commandant dit qu'il prenait bien les choses, mais qu'il n'en ferait rien, et que s'il consentait à cela et se décidait à le faire, ceux qui l'avaient accompagné ne consentiraient pas à lui obéir, ne voulant pas mourir. Et ils lui demandèrent ce que cela signifiait; que, pour eux, ils savaient à merveille que ce qu'il commanderait serait exécuté.

Le capitan-mor ne voulait pas faire venir les navires dans l'intérieur du port, parce qu'il lui semblait, et à nous autres également, que lorsqu'ils y seraient mouillés, on les pourrait saisir et qu'on le tuerait premièrement avec nous tous, qui déjà nous trouvions retenus où nous étions et en leur pouvoir.

Tout ce jour, nous le passâmes en cette agonie, comme je vous l'ai raconté. Lorsque la nuit fut venue, il y eut bien plus de monde avec nous. Ils ne voulaient plus nous laisser nous promener dans l'enclos où nous étions, et nous firent passer dans une petite cour carrelée : un nombre infini de gens nous environnaient, et pour nous, nous trouvant au milieu d'eux, nous nous attendions d'un moment à l'autre à être séparés, ou bien à les voir commettre quelque autre acte contre nos personnes, tant ils se montraient indignés. Toutefois nous ne laissâmes pas de souper à merveille de ce qu'on trouva dans le bourg. Durant cette nuit, il y eut bien cent hommes à nous garder, tous armés d'épées, de guisarmes [1], d'écus, d'arcs et de flèches, et ils s'arrangeaient de telle façon que tandis que les uns veillaient, les autres dormaient; toute la nuit ils se relayèrent de cette façon.

Et quand vint le jour suivant, c'est-à-dire le samedi 2 du mois de juin, certains seigneurs arrivèrent dès le matin, et ils venaient déjà faisant meilleur visage, disant que puisque le commandant avait prévenu le roi qu'il allait faire débarquer sa marchandise à terre, qu'il la fit venir, l'usage de ce pays étant que quels que fussent les navires qui arrivaient, ils missent sur-le-champ à terre leur cargaison en même temps que leur équipage, et que jusqu'à ce que la marchandise fût vendue le marchand ne retournait plus à bord du navire. Le capitan-mor dit qu'il y consentait et qu'il écrirait à son frère de tout envoyer. Ils repartirent que c'était bien, et qu'aussitôt l'arrivée de sa marchandise ils le laisseraient libre sur l'heure de retourner à bord. Le capitan-mor écrivit à l'instant à son frère qu'il lui expédiât certains objets, et il les envoya immédiatement. Et dès qu'ils les eurent vus, ils le laissèrent sur-le-champ partir pour gagner les navires, deux hommes de garde restant seulement à terre, ce dont tous nous nous réjouîmes infiniment, rendant grâces à notre Seigneur de nous avoir tirés d'entre tels hommes, qui sont sourds à toute raison, comme s'ils tenaient de la brute. Nous savions bien que le capitan-mor une fois à bord, quand bien même quelqu'un d'entre nous demeurerait à terre, il ne lui serait rien fait. Dès qu'il fut sur son bâtiment, le commandant ne voulut plus envoyer pour le moment aucune marchandise. Et de là à cinq jours il fit dire au roi comment l'ayant renvoyé à ses navires, quelques-uns de ses gens l'avaient retenu et l'avaient arrêté un jour et une nuit en route; qu'en ce qui concernait la marchandise, elle était à terre, comme il l'avait ordonné, mais que les Maures venaient au lieu où elle était, et que c'était pour la rabaisser; qu'il avisât aux ordres qu'il aurait à donner sur ce point; qu'il ne lui envoyait rien de ces marchandises, mais que lui et ses navires étaient à son service. Le roi fit dire immédiatement que ceux qui avaient agi ainsi étaient de mauvais chrétiens, et qu'il les châtierait; puis il envoya sept ou huit négociants pour voir la marchandise et en faire l'acquisition selon leur volonté. De plus, il manda là un homme honorable avec le *feitor* [2], pour demeurer sur les lieux. Si un Maure se présentait, ils le pouvaient faire tuer, sans encourir aucune peine.

Ces marchands mandés par le roi demeurèrent en ce lieu environ huit jours; mais au lieu de trafiquer, ils dépréciaient la marchandise. Les Maures ne se présentèrent plus à la maison où elle se trouvait emmagasinée; mais ils nous voulurent de tout cela tel mal, et de telle manière, que si quelqu'un de nous venait à terre, ils crachaient à leurs pieds en répétant : *Portugal! Portugal!* Ils avaient remarqué combien cela nous blessait. D'ailleurs, et dès le principe, ils avaient cherché comment ils pourraient s'emparer de nous et nous faire périr. Or quand le commandant vit que la marchandise n'était pas en lieu où elle pût se vendre, il le fit dire sur-le-champ au roi, lui faisant savoir que son désir était de l'envoyer à Calicut, et lui demandant ses ordres sur ce point. Aussitôt que le roi eut pris connaissance de ce message, il envoya immédiatement le baile, à la tête de nombreux porteurs, pour prendre la cargaison à dos et la transporter à Calicut, en le chargeant de tout payer, ajoutant que rien de ce qui venait du roi de Portugal ne devait, dans ses États, être soumis à des frais quelconque. Mais tout cela se passait avec l'intention de nous faire du mal, en raison des fâcheuses informations que ce souverain avait eues sur nous, puisqu'on lui avait dit que nous étions des larrons venus pour voler. Il fit, sous cette impression, tout ce qui vient d'être raconté.

(1) La guizarme est une sorte de hallebarde. On trouvera une panoplie pour ainsi dire complète de l'Inde dans un recueil de la Bibliothèque impériale intitulé : *Abrégé historique des rajas de l'Indostan*, manuscrit donné par le colonel Gentil (sect. des estampes, n° 2929).

(2) On donne, en Portugal, le titre de *feitor* aux chefs de factorerie.

Un dimanche donc, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire le 24 du mois de juin, la marchandise fut transportée à Calicut, et les choses étant ainsi, le capitan-mor ordonna que tout l'équipage visiterait cette ville, à savoir : chaque navire devait expédier un homme, puis, ces marins étant débarqués, il avait été convenu que d'autres leur succéderaient; de cette façon, tout le monde devait visiter la cité et acheter ce que bon lui semblerait. Or nos gens, lorsqu'ils allaient par les chemins, recevaient de toute la population chrétienne bon accueil, tous ces gens se réjouissant fort quand quelqu'un de nous allait en sa maison pour manger ou dormir, et leur offrant de tout ce qu'ils avaient de la meilleure volonté du monde. Nombre d'habitants venaient même aux navires échanger du poisson pour du pain; ils recevaient de nous fort bon accueil. Il y en avait même beaucoup qui se faisaient accompagner de leurs fils, ou venaient avec de petits enfants, auxquels le commandant faisait donner à manger. Tout cela se passait pour entretenir paix et amitié avec eux, et les engager à dire du bien de nous, et non du mal. Ils étaient même si nombreux que nous en étions fatigués, et que bien des fois il était nuit tout à fait sans que l'on eût pu les mettre hors des navires. La grande population de ce pays et l'extrême rareté des vivres en étaient la cause (1).

Et il arrivait parfois que si quelques-uns de nos hommes destinés à raccommoder les voiles emportaient du biscuit pour leur repas, les petits comme les grands se portaient en nombre tel sur eux qu'ils leur enlevaient les morceaux pour les manger et que nos hommes restaient à jeun. Ainsi que je vous l'ai dit, tous tant que nous étions dans les navires nous allâmes à terre deux à deux et trois à trois; chacun y portait de ce qu'il possédait : des bracelets, des hardes pour se vêtir, des chemises, voire de l'étain; bref, selon les facultés de chacun. On vendait, mais non pas à un prix aussi avantageux qu'on avait espéré pouvoir le faire en arrivant à Mozambique. Ainsi une chemise de toile très-fine, qui en Portugal vaut 300 *reis* (2), on la donnait là pour 2 *fanôs* (3), qui valent en ce pays 30 reis; toutefois le prix relatif de 30 reis est considérable en ce pays; et de même qu'ils prisaient bon marché les chemises, de même ils agissaient à l'égard de plusieurs autres objets. Dès que nous voulions emporter des échantillons de la marchandise du pays, on achetait de ce qui se vendait dans la bourgade, savoir : des clous de girofle, de la cannelle, des pierres fines. Et chacun s'en allait après avoir fait ainsi ses acquisitions, sans qu'on lui dît la moindre chose. Et le capitan-mor, voyant que ce peuple était si paisible, se détermina à laisser un facteur (4) avec la marchandise, aussi bien qu'un écrivain, en compagnie de quelques autres individus. Et le temps de notre départ approchant, le capitan-mor envoya un cadeau d'ambre au roi, le tout accompagné de corail et de bien d'autres objets. Il lui fit dire qu'il voulait retourner en Portugal, et lui demanda s'il désirait envoyer quelques hommes vers son roi; qu'il laisserait là facteur, écrivain et autres employés, avec la cargaison, et qu'il lui envoyait ce présent. Il lui demanda, par réciprocité, d'expédier au roi son seigneur un *bagar* (bahar) de cannelle et un autre de clous de girofle, avec d'autres échantillons d'épices, tels que bon lui semblerait; que le facteur lui en ferait les fonds et les lui payerait s'il le souhaitait. A partir du moment où ce message du commandant fut arrivé à la résidence du roi, quatre jours se passèrent avant qu'on lui pût parler; et lorsque celui qu'on avait chargé de la mission entra où était ce souverain, il lui fit mauvais visage et lui demanda ce qu'il voulait; et celui-ci lui remit le message du capitan-mor conçu en la teneur récapitulée plus haut, avec l'annonce du présent. Le roi dit que ce qui était apporté serait remis au facteur, et ne le voulut pas voir; et il fit dire au commandant que, puisqu'il

(1) On voit par ce récit que la population pauvre de Calicut subissait d'étranges privations. A partir des premières années du seizième siècle, cette cité malheureuse fut soumise aux plus cruelles révolutions. Dès 1632 elle était en pleine décadence; enfin, Typou-Sultan effaça, au dix-huitième siècle, les derniers vestiges de sa magnificence; la population même fut transportée alors à Nelora, dont le souverain changea la dénomination contre celle de *Ferakh-Abâd* (Colonie de la Joie). Calicut s'est depuis relevé; il fait un grand commerce de bois de construction.

Cette ville est située par les 10° 5′ nord.

(2) *Reis*, pluriel de *real* : c'est une très-petite monnaie idéale du Portugal; 1000 reis valent 6 fr. 12 cent., ou, selon Freycinet, 6 fr. 25 cent.

(3) Au temps de Duarte Barbosa, qui écrivait dans les premières années du seizième siècle, le *fanão* valait un *real* d'argent. Le *fanão* actuel vaut, selon Balbi, environ 34 cent.

(4) Le *feitor* ou facteur laissé à Calicut par Gama se nommait Diogo Dias; c'était le frère de l'illustre Barthélemy Dias. Alvaro de Braga devait l'assister.

était décidé à s'en aller, il lui donnât 600 *séraphins* (1), puis s'en allât à la grâce de Dieu; qu'ainsi était la coutume du pays et celle des gens qui y venaient.

Diogo Dias, porteur du message, dit alors qu'il allait transmettre cette réponse au commandant. Et tout aussitôt qu'il fut parti, certains individus partirent avec lui, et arrivés au lieu où était la cargaison, à Calicut, ils posèrent à l'intérieur des sentinelles qui devaient demeurer avec les nôtres et les empêcher de sortir, et, de plus, ils firent crier par toute la cité que nulle embarcation n'allât à bord des navires. Lorsqu'ils virent qu'ils étaient prisonniers, les nôtres expédièrent un jeune nègre qui se trouvait avec eux pour qu'il allât voir le long de la côte s'il ne trouverait pas quelqu'un qui le conduirait aux navires, afin d'avertir comment on se trouvait retenu par ordre du roi. Or il s'en fut au bout de la ville, où demeuraient certains pêcheurs, et l'un d'eux le conduisit pour 3 fanôs; il le fit ainsi parce que la nuit commençait à tomber, et que de la cité on ne pouvait les voir. Dès que notre homme eut été mis à bord, il s'éloigna sans plus de retard. Cela eut lieu un lundi, le 13 du mois d'août 1498.

Cette nouvelle nous rendit tous tristes, non-seulement parce que nous voyions plusieurs de nos hommes entre les mains de leurs ennemis, mais aussi à cause du grand dérangement que cela apportait à notre départ; la chose nous étant d'autant plus sensible que pareille canaillerie nous venait d'un roi chrétien auquel notre chef donnait du sien, sans toutefois lui en vouloir plus que de raison, parce que les Maures qui se trouvaient là étaient des marchands de la Mecque et de lieux bien divers. Ils nous connaissaient, et notre présence leur pesait fort. Ils allaient disant au roi que nous étions des larrons, et que dès que nous aurions commencé à naviguer vers ces régions, aucun navire de la Mecque, de Cambaya, des Imgros (2), ou d'autres contrées, ne viendrait plus en son pays; ce à quoi il ne trouverait aucun profit, parce que, sans lui rien donner, nous saurions lui prendre, devenant ainsi une cause de ruine pour son pays. Loin de s'en tenir à ce qu'ils disaient ainsi, ils le pressaient de tous leurs efforts afin qu'il nous fît arrêter et périr. Ils voulaient avant tout que nous ne pussions pas retourner en Portugal. Les capitaines avaient appris tout cela par un Maure du pays, qui leur avait découvert ce que l'on tramait, leur disant de ne point descendre à terre, et que le capitan-mor, principalement, s'en gardât. Outre l'avis de ce Maure, deux chrétiens nous avaient dit que si les capitaines venaient à terre, ils s'exposaient à perdre la tête, le roi agissant ainsi d'ordinaire à l'égard de ceux qui débarquaient en son pays et ne lui apportaient point d'or.

Nous trouvant donc en cette situation, le jour suivant aucune embarcation ne vint le long des navires; mais le surlendemain une almadia arriva avec quatre jeunes gens, portant avec eux des pierres fines pour les vendre; mais il nous sembla qu'ils venaient bien plus par ordre des Maures que pour nous vendre des pierreries, agissant de cette sorte pour voir s'il leur serait fait quelque chose. Néanmoins le capitan-mor leur fit bon accueil, et écrivit par leur entremise une lettre à ceux qui se trouvaient à terre. Lorsqu'ils eurent vu qu'il ne leur était rien fait, nombre de marchands vinrent chaque jour, qui n'étaient point trafiquants, pour nous voir seulement. Tous recevaient bon accueil de nous, et nous leur donnions à manger. Et le dimanche suivant, il nous arriva environ vingt-cinq hommes, parmi lesquels se trouvaient six personnages honorables; et le capitan-mor voyant que, grâce à eux, on pourrait nous rendre nos hommes retenus prisonniers à terre, mit la main sur eux, prenant de surcroît douze des autres. Ceux qu'il prit étaient en tout dix-neuf. Quant à ceux qui restaient, il les renvoya à terre dans une de ses embarcations, et il expédia par eux une lettre au Maure facteur du roi, par laquelle il mandait qu'il eût à lui envoyer les hommes retenus en captivité; que, de son côté, il lui ferait remettre ceux qui se trouvaient entre ses mains.

Or, lorsqu'ils virent que nous leur avions laissé des prisonniers, une foule de gens s'en furent à l'instant à la maison où se trouvait la cargaison, et les amenèrent à l'habitation du facteur, mais tout cela sans leur faire aucun mal.

Le samedi 23 du mois nous mîmes à la voile, annonçant que nous retournions en Portugal, que nous espérions revenir bientôt, et qu'ils sauraient alors si nous étions des voleurs. Nous allâmes mouiller

(1) Le *pardo seraphin* ou *xeraphin*, à quatre *bons tengas*, vaut encore, dans l'Inde portugaise, 3 fr. 86 cent. Les éditeurs du *Roteiro* lui donnent approximativement, et pour l'époque, une valeur de 300 *reis*

(2) Peut-être est-il question ici d'*Imrouz*, ville grecque, siége d'un certain commerce et faisant partie de l'empire ottoman.

sous le vent de Calicut, à environ quatre lieues, et cela parce que le vent était debout; et le jour suivant, nous courûmes une bordée vers terre, et nous ne pûmes gagner certains bas-fonds qui se trouvent devant la cité. Nous prîmes le large; on mouilla en vue de la ville. Le samedi, nous gagnâmes si bien la mer que du lieu où nous étions arrêtés nous ne discernions plus, pour ainsi dire, la côte. Et le dimanche, nous trouvant encore à l'ancre, mais guettant la brise, il nous vint une embarcation de la haute mer qui était en quête de nous, et qui nous apprit comme quoi Diogo Dias était à la résidence du roi, et que, tous tant qu'ils étaient là, on les prit à bord. Mais comme il semblait au capitan-mor qu'on avait fait périr ses gens, et que ce qu'ils disaient n'était que pour nous retenir jusqu'à ce que l'on eût armé contre nous, ou que des bâtiments de la Mecque eussent eu le temps d'arriver pour s'emparer de nos personnes, il les renvoya, leur disant de ne plus revenir le long du bord sans ses hommes ou sans des lettres écrites par eux; que, sinon, il ferait tirer contre leurs embarcations ses bombardes. Il ajouta qu'il espérait bien faire couper la tête à ceux qu'il avait pris. Or après tout ceci vint la brise, et nous allâmes prolongeant la côte, et au coucher du soleil nous mouillâmes de nouveau.

### COMMENT LE ROI FIT APPELER DIOGO DIAS ET LUI DIT CE QUI SUIT.

Lorsque la nouvelle fut venue au roi que nous étions partis pour le Portugal, et qu'il n'y avait plus moyen de faire ce qu'il souhaitait, il songea à réparer le mal advenu précédemment. Or, ayant fait appeler Diogo Dias, lorsque celui-ci fut en sa présence, il lui fit beaucoup meilleur accueil que celui qu'il lui avait fait lorsque le présent lui avait été offert, puis il lui demanda pourquoi le capitan-mor s'était emparé de ses hommes. Le susdit Diogo Dias lui répondit que tout cela venait de ce qu'il ne voulait pas les laisser retourner aux navires, et de ce qu'on les retenait prisonniers dans la ville. Le roi repartit qu'il avait bien fait; puis il se reprit, et demanda si le facteur avait exigé quelque chose, donnant à entendre qu'il ne savait rien de ce que celui-là avait fait, mais que l'employé n'avait agi ainsi que pour lui donner quelque chose, ajoutant les paroles suivantes, dirigées contre ce personnage : « Ne sait-il pas qu'il y a peu de temps j'ai fait périr un autre facteur, parce qu'il avait exigé un tribut de certains marchands venus en ce pays? » Puis il finit en disant : « Toi, va-t'en, retourne vers les navires avec tous ceux qui t'accompagnent, et dis au capitan-mor de me renvoyer les hommes qu'il retient; et quant au pilier de démarcation qu'il m'a fait dire vouloir mettre à terre, que ceux qui t'auront conduit le rapportent et le posent; de plus, tu devras rester en ce pays avec les marchandises. » Et, sur ce propos, il envoya une lettre au capitan-mor, pour la remettre au roi de Portugal, laquelle missive avait été écrite de la main même de Diogo Dias, sur une feuille de palmier, toutes les choses que l'on écrit en ce pays étant tracées sur lesdites feuilles, et la plume dont on fait usage pour cela étant de fer. Le contenu de la lettre est tel qu'il suit :

« Vasco da Gama, gentilhomme de votre maison, est venu en mes États, ce que j'ai eu pour agréable. En mon pays, il y a beaucoup de cannelle, beaucoup de clous de girofle, de gingembre et de poivre, avec nombre de pierres précieuses; et ce que je souhaite de ton pays, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate (1). »

Le lundi, dans la matinée, le 27 dudit mois, comme nous étions en panne, arrivèrent sept embarcations montées de beaucoup de gens, qui nous ramenaient Diogo Dias et l'autre individu qui était avec lui; et n'osant pas les déposer à bord, ils les mirent dans le canot du capitan-mor, qui était encore attaché à la poupe; ils ne rapportaient pas néanmoins la marchandise, pensant que Diogo Dias dût retourner à terre. Et dès que le capitan-mor les eut vus à bord du navire, il ne voulut pas qu'ils retournassent d'où ils venaient, et il remit le pilier à ceux de l'embarcation, comme le roi l'avait fait dire, pour qu'on le dressât à terre; et de plus il donna, pour s'en aller avec eux, six hommes des plus honorables parmi ceux qu'il

(1) Cette lettre, on le voit, est étrangement laconique. Si l'on a présentes au souvenir les formules pompeuses employées par les souverains orientaux vis-à-vis des autres souverains, on comprendra en quelle médiocre estime était le nouvel ambassadeur aux yeux du prince hindou, et peut-être le roi européen qu'il représentait.

gardait, six autres demeurant à bord. Il ajouta que le lendemain, les marchandises lui étant rapportées, on remettrait immédiatement ceux qui restaient sur nos navires.

Le mardi, dans la matinée, comme nous étions en panne, un Maure de Tunis, qui nous avait fréquentés, monta à bord, nous disant qu'on lui avait pris tout ce qu'il possédait, et qu'il ne savait point si on ne lui ferait pas plus de mal encore; qu'il était dans cette perplexité, et que ceux du pays disaient, pour leurs raisons, qu'il était chrétien, et que s'il était venu à Calicut, c'était par ordre du roi de Portugal : c'est pourquoi il préférait s'en venir avec nous à l'alternative de demeurer en un pays où, chaque jour, il pouvait s'attendre à la mort. Et lors, sur les dix heures de la matinée, vinrent sept embarcations portant beaucoup de monde; trois d'entre elles portaient sur leurs bancs des tapis étendus : c'étaient ceux-là mêmes que nous avions à terre. Ces gens nous donnaient à entendre que toutes nos marchandises venaient avec eux; les trois premières embarcations s'approchaient des navires, mais les quatre autres demeuraient au large, et se maintenaient à telle distance qu'elles gardaient dans leur marche un grand espace entre elles et nos bâtiments. Or ils nous disaient que nous eussions à déposer les hommes dans notre embarcation, et que de leur côté, en apportant les marchandises, ils les prendraient. Et lorsque nous eûmes reconnu cette finesse de renard, le capitan-mor leur dit de s'en aller, qu'il ne voulait pas des marchandises, mais que les hommes seraient conduits en Portugal, qu'ils y songeassent bien; qu'il espérait revenir bientôt à Calicut, et que l'on saurait alors si nous étions des larrons, comme les Maures l'avaient dit.

Un mercredi, 29 dudit mois d'août, considérant que nous avions trouvé et découvert ce que nous étions venus chercher, tant en épices qu'en pierres précieuses, voyant d'ailleurs que nous ne pouvions achever de quitter ce pays de bonne amitié et en paix avec les habitants, le capitan-mor, de concert avec les autres capitaines, prit la détermination de partir et d'emmener les hommes que nous avions gardés, espérant que ces gens, revenant à Calicut, feraient renaître les bons procédés. Sur l'heure donc, nous mîmes à la voile, et nous prîmes le chemin du Portugal, nous en allant tout pleins de joie d'avoir eu telle fortune, qu'une si grande découverte se fût accomplie grâce à nous. Le jeudi, vers l'heure de midi, comme nous avions été pris par le calme environ à une lieue au-dessous de Calicut, vinrent vers nous soixante-dix embarcations portant un monde infini. Ces gens portaient sur la poitrine un plastron de drap vert, doublé d'une très-forte maille; ce sont leurs armes défensives de corps, de mains et de tête. (Ici l'auteur du manuscrit a dessiné à la plume la disposition de cette armure.) Et lorsqu'ils se furent approchés du bâtiment à portée des bombardes, le vaisseau du capitan-mor et les autres navires firent sur eux une décharge; ils nous poursuivirent de cette façon environ une heure et demie. Comme ils allaient ainsi derrière nous, survint un grain qui nous emporta en pleine mer, et lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient nous rien faire, ils retournèrent à la côte.

C'est de cette terre de Calicut, qui s'appelle l'Inde supérieure, que viennent les épices qui se consomment au couchant, au levant et en Portugal, et même en toutes les autres provinces du monde (¹); de cette même cité de Calicut, proviennent nombre de pierres précieuses de toute espèce (²). De ses propres récoltes, cette ville obtient les espèces dont les noms viennent ici : beaucoup de gingembre, de poivre et de cannelle (cette dernière n'étant pas toutefois si fine que celle d'une île appelée Ceylan, à huit journées de là). Toute cette cannelle est transportée à Calicut et à une île que l'on appelle *Melequa* (Malacca) (³), d'où vient le clou de girofle en cette cité. Les navires de *Meca* (la Mecque) viennent se charger là d'épices, et les transportent à une ville de l'État de la Mecque, appelée *Judea (Djedda)*, et de cette île à leur destination il leur faut cinquante jours vent en poupe, les navires de ces régions n'allant pas à la bouline; là ils opèrent leur déchargement, et payent au grand soudan ses droits. De ce port, ils chargent de nouveau la marchandise sur des embarcations plus petites, et la transportent dans

(¹) Voy. ce qui est dit sur l'Inde Majeure dans ce Pierre d'Ailly que Christophe Colomb regardait comme une des autorités géographiques de son temps; il y a un curieux chapitre, dans l'*Imago mundi*, où il est disserté tout au long *de partibus Asiæ et primo de Indiâ*.

(²) A la fin du *Roteiro*, Alvaro Velho ou peut-être le possesseur de son manuscrit a donné une note supplémentaire relative au commerce de l'Inde dans laquelle figurent les pierres précieuses; il cite principalement les saphirs de Ceylan et les beaux rubis que l'on trouvait, quoique en petite quantité, dans cette île.

(³) Selon Alvaro Velho, Malacca est peuplée de chrétiens et possède un roi chrétien; avec un bon vent on peut s'y rendre, du port de Calicut, en quarante jours.

la mer Rouge, à un lieu situé près de Sainte-Catherine du mont Sinaï, que l'on appelle *Tuuz* (¹); là ils payent également un autre droit. De ce lieu, les marchands transportent l'épice à dos de chameaux, qu'on loue quatre cruzades (²) par tête, et ils la conduisent au Caire en dix jours; arrivé en ce lieu, il faut payer un autre droit. Mais sur cette route du Caire, les voleurs qu'il y a en ce pays, et qui se recrutent chez les Arabes et parmi d'autres individus, les pillent. Là s'opère un nouveau chargement sur des navires, que porte un fleuve désigné sous le nom de Nil, venant des terres du preste Jean, dans les Indes inférieures (³); elles cheminent ainsi sur ce fleuve jusqu'à ce qu'elles parviennent à un endroit appelé Rosette; là encore payement d'un autre droit; on charge de nouveau l'épice sur les chameaux, et il ne faut pas plus d'un jour pour la conduire à Alexandrie, qui est un port de mer. C'est à cette cité d'Alexandrie que se rendent les galères de Venise et de Gênes pour chercher les épices, dont le droit vaut au soudan 600 000 cruzades, sur lesquelles il en donne annuellement 100 000 à un roi nommé Cid-Adim, pour qu'il fasse la guerre au preste Jean; et ce titre de grand soudan s'achète à deniers comptants, car il ne se transmet pas de père en fils.

### JE REVIENS A PARLER DE NOTRE RETOUR.

En allant ainsi le long de la côte, à cause du vent qui était faible, la brise de terre et la brise de mer alternant, nous jetions l'ancre le jour, lorsque venait le calme; et un lundi, qui était le 10 du mois de septembre, nous voyant ainsi au long de la côte, le capitan-mor manda un homme parmi ceux que nous avions gardés (lequel était louche d'un œil), et expédia par lui au roi Çamolin des lettres écrites en arabe, par un Maure que nous avions avec nous. Le pays où nous déposâmes ce Maure porteur du message s'appelle *Compia* (⁴), et le roi qui y règne *Biaquolle :* il est en guerre avec celui de Calicut. Et le jour suivant, par un temps de calme, nous vîmes arriver des barques qui portaient du poisson, et les hommes qui les manœuvraient montèrent à bord de nos navires sans nulle crainte; et le samedi suivant, le 15 dudit mois, nous nous dirigeâmes sur des îlots qui étaient situés à environ deux lieues de terre; là, nous mîmes un bateau à la mer, et nous élevâmes un pilier de démarcation sur ledit îlot; on l'appela le pilier Sainte-Marie, et cela parce que le roi avait recommandé au capitan-mor de déposer trois de ces piliers, l'un portant le nom de Saint-Raphaël, l'autre celui de Saint-Gabriel, et enfin le dernier Sainte-Marie. Ainsi tous trois se trouvaient posés, le premier au rio des Bons-Indices *(Bdos-Sinaes)*, c'était le Saint-Raphaël; le second à Calicut, c'était le Saint-Gabriel; et le dernier comme nous venons de le rapporter. Là nous accostèrent encore de nombreuses embarcations chargées de

(¹) Les éditeurs supposent qu'il s'agit ici de Suez; nous croyons qu'il faut lire *Tor*. Duarte Barbosa nous a donné sur le mode de navigation des Arabes et sur l'itinéraire qu'ils suivaient des renseignements positifs qu'il paraît utile de reproduire ici. « Au temps de la prospérité des Maures, dit-il, ceux-ci faisaient construire dans le port de Calicut des bâtiments du port de 1 000 à 1 200 bahars de charge; ces navires étaient construits sans aucun ferrement, toutes les planches de la coque assemblées au moyen de cordes de sparte, et les œuvres mortes, bien différentes de ce qu'elles sont chez nous, ne présentant d'ailleurs aucun abri. Sur ces embarcations, ils chargeaient toute espèce de marchandises, utilisant toutes les parties. A chaque mousson, quinze de ces navires quittaient la cité pour gagner la mer Rouge, Aden et la Mecque, où ils vendaient avantageusement leurs marchandises, plusieurs, du moins, aux négociants de Djedda (Juda), qui, de là, les transportaient sur de petites embarcations à Tor. De Tor elles allaient au Caire, du Caire à Alexandrie, et de là à Venise, d'où elles parvenaient dans nos régions. Ces marchandises consistaient en grande quantité de poivre et gingembre, puis en cannelle, cardamome, mirobolans, tamarin, casse, toute espèce de pierreries, perles, musc, ambre, rhubarbe, aloès, étoffes de coton (en quantité) et porcelaines. Quelques-unes de ces embarcations chargeaient à Djedda du cuivre, du mercure, du vermillon, du corail, du safran, des velours peints, de l'eau de roses, des couteaux, des camelottes de couleur, de l'or, de l'argent et une infinité d'autres choses qu'ils vendaient au retour à Calicut, d'où ils étaient partis en février, et où ils arrivaient de la mi-août à la mi-octobre. Ils s'enrichissaient prodigieusement à ce trafic. » (Voy. *Noticias para a historia das naçoens ultramarinas ;* 6 vol. petit in-4° publiés par l'Académie des sciences de Lisbonne.)

(²) La *cruzade* vieille représente un peu plus de 2 fr. 40 cent.

(³) *India Minor*. On désignait ainsi, au quinzième siècle, la vaste région composant l'empire d'Abyssinie, sur laquelle Francisco Alvarez devait bientôt, par sa relation naïve, jeter tant de lumière.

(⁴) Nous avons inutilement cherché à appliquer ce nom à quelque localité de la côte de Malabar.

poisson, et le capitan-mor donna à ces gens des chemises et leur fit bon accueil, leur demandant s'ils demeureraient satisfaits de voir planter en cet endroit le pilier qu'il prétendait déposer sur l'îlot; ils répondirent que cela les arrangerait à merveille, et que si nous le posions, cela prouverait que nous étions chrétiens comme ils l'étaient; et ce pilier resta en ce lieu, en signe de grande amitié.

Et durant la nuit suivante, avec le vent de terre, nous fîmes de la voile, et nous continuâmes notre chemin; et, le jeudi suivant, 19 dudit mois, nous nous dirigeâmes sur une terre élevée, d'aspect fort gracieux, jouissant d'un air fort bon et accompagnée de six petites îles se groupant près de la terre. Là nous mouillâmes bien près de la côte, et nous mîmes dehors une embarcation, pour aller faire de l'eau et du bois en quantité suffisante pour la traversée que nous espérions entreprendre si les vents nous conduisaient comme nous le désirions. Et, lorsque nous fûmes à terre, nous trouvâmes un homme jeune, qui s'en fut nous montrer, vers un fleuve, une aiguade d'eau excellente, qu'on voyait sourdre d'entre deux rochers. Le capitan-mor donna à cet homme un bonnet et lui demanda s'il était Maure ou chrétien; il répondit qu'il était chrétien; et lorsque nous eûmes dit que nous étions de la même religion, il se réjouit fort. Et le jour suivant, dans la matinée, nous vîmes arriver vers nous une almadia montée de quatre hommes. Ces gens apportaient beaucoup de citrouilles et de fruits; le capitan-mor leur demanda alors s'il y avait dans ce pays de la cannelle, du gingembre ou quelque autre épice. Ils répondirent que, pour de la cannelle, il y en avait beaucoup, mais que tout le reste faisait défaut. Le capitan-mor expédia à terre avec eux deux hommes, pour lui en rapporter des échantillons : on les conduisit alors dans un bois où croît en quantité l'arbre qui produit ce genre d'épice; ils en coupèrent deux grands rameaux chargés de leurs feuilles. Or, comme nous nous rendions à terre avec les bateaux pour faire de l'eau, nous trouvâmes nos deux hommes avec leurs branches de cannellier; ils étaient déjà suivis d'une vingtaine d'individus, qui apportaient au commandant nombre de poules, de citrouilles, avec grande quantité de lait, et ils dirent au capitan-mor d'envoyer avec eux ces deux hommes, parce qu'à quelques pas de là ils avaient beaucoup de cannelle sèche et que lorsqu'on l'aurait vue, ils pourraient en montrer des échantillons. Après avoir fait notre eau, nous nous rendîmes à bord, et les deux hommes demeurèrent jusqu'au jour suivant qu'ils retournèrent à notre navire, apportant au commandant un présent de vaches, de porcs et de poules. Le jour d'après, au lever du soleil, nous vîmes près de terre deux gabares, qui pouvaient être à environ deux lieues, et dont nous ne tînmes nul compte. Nous allâmes faire du bois à terre, n'attendant que la marée pour entrer dans le fleuve : il sembla au capitan-mor que ces embarcations étaient plus grandes qu'il ne lui avait paru d'abord; il donna ordre à l'instant que l'on se rembarquât dans les canots, qu'on allât manger, et qu'aussitôt le repas fini, on se disposât à se jeter dans les embarcations afin de s'assurer si ces gens-là étaient Maures ou chrétiens. Or, dès que ledit capitan-mor fut rentré à son bord, il fit monter un matelot dans la hune, afin qu'il s'assurât si l'on apercevait quelque navire. Ce matelot aperçut en mer, à environ six lieues de nous, huit bâtiments, lesquels étaient pris par un calme plat. En conséquence, le capitan-mor fit à l'instant ses dispositions pour les couler bas : quant à eux, comme la brise les favorisait, ils allèrent au lof autant qu'il leur fut possible, puis, lorsqu'ils se trouvèrent à peu près sur la même ligne que nous, et qu'un espace de deux lieues seulement nous séparait, songeant qu'ils nous distinguaient parfaitement, nous nous dirigeâmes sur eux. Voyant que nous exécutions ce mouvement, ils commencèrent à pointer vers la terre; et avant qu'il pût aborder la côte, un de ces bâtiments eut son gouvernail brisé : l'équipage se mit dans l'embarcation qu'il portait en poupe, puis gagna la terre. Et nous, qui nous trouvions le plus près de ce navire, nous l'abordâmes à l'instant; mais nous n'y trouvâmes rien que des vivres et des armes; les vivres consistaient en cocos (¹) et en quatre fragments d'un pain de sucre de palmier : tout le reste du chargement n'était que du sable, qui formait le lest. Les sept autres bâtiments allèrent s'échouer sur l'arène, et, grâce à nos embarcations, nous nous mîmes à les bombarder.

Le jour suivant, dans la matinée, comme nous étions en panne, sept hommes vinrent à nous, dans une barque, et ils nous apprirent comme quoi ces navires étaient de Calicut et s'étaient mis à notre poursuite afin de nous massacrer tous, dans le cas où ils nous eussent pris. Le lendemain, après que nous

(¹) Il est très-remarquable de voir désigné, dès 1497, le fruit du *Cocos nucifera* sous ce nom vulgaire; cela fait évanouir plusieurs étymologies ridicules. Alvaro Velho écrit *coquo* (dont le terme analogue est coque).

eûmes quitté cet endroit, nous allâmes mouiller à deux tirs de bombarde au delà du point où nous étions d'abord, devant une île où l'on nous dit qu'il y avait de l'eau ([1]). Tout aussitôt le capitan-mor envoya Nicolas Coelho dans une embarcation armée, pour voir où était l'aiguade. Celui-ci trouva dans l'île un édifice en manière d'église bâtie de grosses pierres de taille, laquelle, selon ce que nous dirent les gens du pays, avait été renversée par les Maures, à l'exception de la chapelle, couverte en paille; ils y faisaient leurs oraisons devant trois pierres noires; elles se trouvaient au milieu du corps de chapelle. Outre ce bâtiment, nous découvrîmes une église de pierre, de même architecture, où nous prîmes de l'eau autant que bon nous sembla; et tout au haut de l'île, il y avait un grand étang pouvant avoir quatre brasses de profondeur ([2]). Et de plus, devant la façade de cette église, se développait une plage, sur laquelle nous pûmes espalmer *le Berrio* et le navire du capitan-mor : *le Raphaël* ne fut pas tiré à terre à cause des inconvénients indiqués plus bas.

Étant un jour sur *le Berrio*, comme il se trouvait en carénage, voici ce que je vis : deux grandes embarcations en manière de flûtes vinrent à nous; elles portaient un monde infini, et nous arrivaient à force de rames, au son des tambours et des chalémies; elles portaient leurs étendards au sommet des mâts; cinq autres embarcations, longeant la côte, demeuraient là pour les protéger; et avant qu'elles pussent nous aborder, on demanda à ceux que nous avions à bord quels hommes ce pouvait être et à quelle nation ils appartenaient. On nous répondit de ne point les laisser venir à bord, que c'était larrons accourant pour prendre ce qu'ils pourraient attraper; que les hommes de ce pays, qui s'en allaient armés, entraient sous un prétexte plausible dans les navires, et qu'une fois dedans, s'ils se sentaient forts, ils mettaient la main dessus. Donc, lorsque ceux-ci furent à portée de nos bombardes, on tira sur eux du *Raphaël* et du navire du capitan-mor. Alors ils commencèrent à répéter : *Tambaram;* disant qu'ils étaient chrétiens, parce que les chrétiens de ce pays des Indes nommaient ainsi Dieu, *Tambaram*. Et lorsqu'ils virent qu'on ne se payait pas de cette façon d'agir, ils commencèrent à fuir vers la terre, et Nicolas Coelho fut à leur poursuite dans une embarcation durant quelque temps, jusqu'à ce qu'un pavillon de signal, hissé à bord de la capitane, lui eût commandé de revenir.

Le jour suivant, comme les capitaines étaient à terre avec beaucoup de monde, occupés à nettoyer, ainsi qu'on l'a dit, *le Berrio*, vinrent deux petites barques montées par douze hommes environ, vêtus fort proprement; ils apportaient en présent au capitan-mor un faisceau de cannes à sucre. Et, lorsqu'ils furent à terre, ils débutèrent par demander au commandant qu'il les laissât visiter les navires. Comme il sembla au capitan-mor qu'ils avaient leurs desseins cachés, il commença à s'emporter contre eux. Sur ces entrefaites, arrivèrent deux autres embarcations avec autant de monde. Lors, reconnaissant que notre chef n'avait pour eux nulle bonne volonté, les premiers dirent à ceux dont ils étaient suivis de s'abstenir de descendre à terre, et qu'ils s'en allassent. Eux-mêmes ils s'embarquèrent immédiatement, et s'éloignèrent après eux.

Comme on était en train de nettoyer le bâtiment du capitan-mor, vint un homme qui pouvait avoir quarante ans ([3]); il parlait fort bien vénitien et était entièrement vêtu de toile de lin, portant sur la tête

([1]) Ce fut à l'île d'Anjediva que Vasco da Gama trouva cet heureux refuge par les 15° 44′ 30″ de latitude nord et les 73° 45′ de longitude du méridien de Greenwich. Anjediva est un mot altéré de la langue hindoustani; il faudrait dire, pour être exact, *Adjyadripa* (l'île principale). Ce point, voisin de Goa, dont il est éloigné de quatorze lieues environ, se trouve situé presque en face du territoire de Canara. Le premier vice-roi des Indes, Francisco d'Almeida, comprenant son importance sous le rapport stratégique, le fortifia dès l'année 1506. Les innocents insulaires qui l'avaient habité jusqu'à cette époque l'abandonnèrent alors. C'est une île verdoyante qui peut avoir 3 milles de long sur 1 de large; elle est coupée par une multitude de rochers et de collines. M. Cecilia Kol lui accordait une population de 430 habitants, il y a cinq ans environ; M. Caldeira la réduit à 371; son fort renferme une garnison de 70 hommes.

([2]) La grande préoccupation d'Alvaro Velho est de trouver partout des chrétiens. Les pagodes indiennes, à ce point de vue, deviennent toujours pour lui des églises. Disons ici, en passant, que le mot pagode est d'origine persane; ***bout-kadéh*** signifie, selon Gilchrist, temple de faux dieux. Les Hindous donnent aux lieux qu'ils consacrent à leur culte le nom de ***dewal*** et de ***déw-t'hân***.

([3]) Ce personnage était un juif qui, plus tard, embrassa le christianisme, et reçut au baptême le nom de Gaspar da Gama, en réminiscence, dit M. Humboldt, de celui qui l'avait fait appliquer à la torture. Peut-être descendant d'une famille de juifs polonais de Posen, comme il le prétendait, et comme le rapporte Goes, il était né en réalité à Alexandrie; c'est là sans doute qu'il avait appris l'italien. Il avait voyagé dans l'extrême Orient, et lorsque Gama le rencontra, en décembre 1498, il était attaché au service du ***sabayo***, roi musulman de la ville de Goa. Il suivit les aventureux navigateurs qui l'avaient si étran-

une fort belle toque et un cimeterre à sa ceinture. Dès qu'il eut débarqué, il s'en fut à l'instant embrasser le capitan-mor et les autres capitaines, et commença à leur dire comme quoi il était chrétien et venait des régions du Levant; qu'il était arrivé tout petit en ce pays, et qu'il y vivait sous un seigneur commandant à quarante mille cavaliers, lequel était Maure; que lui-même il était Maure également, mais tout à fait chrétien au fond du cœur; qu'étant retiré en son habitation, on était venu lui dire comment il était arrivé à Calicut certains hommes dont personne n'entendait le langage, et qui allaient complétement vêtus; que lorsqu'il avait entendu raconter cela, il avait soupçonné que de tels individus ne pouvaient être que des *Francs* (¹) (ils nous appellent ainsi dans ces contrées); qu'alors il avait demandé licence de s'en venir par devers nous, et que si on ne lui accordait cette permission, il en mourrait de pur ennui; qu'alors son seigneur lui avait permis d'aller où il voulait, lui enjoignant de nous dire que, si quelque chose nous convenait en son pays, il nous le donnerait : il nous offrait d'ailleurs navires et approvisionnements; que s'il nous plaisait vivre sur ses terres, il en aurait grande satisfaction. Comme il paraissait sincère, et que le capitan-mor lui adressait, en raison de tout cela, de grands remercîments, il ajouta qu'il demandait comme faveur au commandant de lui faire donner un fromage, afin de l'envoyer à l'un de ses compagnons demeuré à terre, étant chose convenue entre eux que, si l'accueil était favorable, il lui enverrait un signe qui écartât de son esprit toute inquiétude. Le capitan-mor lui fit donner alors un fromage et deux pains mollets. Pour lui, il demeura à terre; et il parlait tant et sur tant de sujets, que d'un moment à l'autre il fallait bien qu'il s'embrouillât. Paulo da Gama s'en fut alors trouver les chrétiens du pays qui l'avaient amené, et il leur demanda ce qu'était cet homme. Ils lui dirent que c'était l'armateur qui nous était venu naguère attaquer, et qu'il avait ses navires pleins de monde le long de la côte. Cela su, avec d'autres détails que l'on put comprendre, on s'empara de sa personne, on le prit et on le transporta dans le navire, en ce moment à sec, et on commença à lui donner les étrivières, afin qu'il confessât s'il était réellement l'armateur qui serait venu après son monde, et en tout cas lui ordonnant de dire pourquoi il était venu. Il nous fit l'aveu qu'il n'ignorait point que tout le pays nous voulait du mal, et qu'un grand nombre d'individus armés étaient autour de nous, cachés dans les anses; cependant, que personne n'osait nous venir attaquer, et que les forces de tous ces gens-là pouvaient se monter à une quarantaine de voiles qui s'armaient dans l'intention de marcher contre nous; mais qu'il ne savait pas quand elles se mettraient en mouvement. Plus tard, il ne dit rien de plus que ce qu'il avait dit la première fois, et cependant on répéta les demandes à trois ou quatre reprises. Bien qu'il ne se déclarât point par les paroles, par les gestes nous le comprenions, et il disait qu'il était venu voir les navires, afin de s'assurer du nombre de gens et d'armes que nous amenions.

Nous fûmes douze jours dans cette île, et nous nous y nourrissions de quantité de poisson que les gens du pays nous apportaient pour le vendre; ils y joignaient grande provision de citrouilles et de concombres; ils nous amenaient aussi des barques chargées de cannelle verte, dont les rameaux gardaient leur feuillage. Et dès que nos navires se trouvèrent nettoyés, et que nous eûmes embarqué l'eau qui nous était nécessaire, après avoir également démoli le navire dont nous nous étions emparés, nous partîmes un vendredi, le 6 du mois d'octobre.

Avant que le bâtiment fût démoli, les habitants en offraient au capitan-mor 1 000 fanons; mais il répondit qu'il venait de ses ennemis, et qu'il ne le vendrait jamais; il n'en voulait faire autre chose que le brûler.

Nous avions fait environ deux cents lieues à partir du lieu où nous avions séjourné, lorsque le Maure que nous avions pris dit qu'il lui semblait ne devoir plus rien celer de ce qui était la pure vérité. Or, étant en la maison de son seigneur, on lui était venu dire comme quoi nous cheminions égarés le long de la côte, ne sachant quelle route prendre pour retourner en notre pays, et qu'en conséquence nombre de flottilles étaient sorties dans le dessein de s'emparer de nous. Son patron lui aurait dit alors d'aller

gement reçu et leur rendit des services éminents. Gama le conduisit à Lisbonne. Il devint interprète des expéditions qui succédèrent à celle de 1497, car il accompagna Cabral dans celle qui eut lieu en 1500. On avait fini par le surnommer *Gaspar da India*, et le roi Emmanuel appréciait si bien ses services, qu'il le nomma chevalier du palais *(cavalleiro de sua casa)*. Vespuce avait obtenu de lui de précieux renseignements.

(¹) La dénomination de *Frangui*, désignant les Européens, avait passé, comme on voit, de Syrie dans l'extrême Orient bien avant l'arrivée de ceux-ci.

s'assurer de la manière dont nous nous dirigions, et qu'il vît s'il ne pourrait pas nous conduire dans ses États, n'agissant d'ailleurs ainsi (lui souverain) que parce qu'on lui avait déclaré que, si nous étions capturés, on ne lui donnerait pas sa part de prise, mais qu'une fois à terre il pourrait s'emparer de nous tous, et que, comme nous étions des braves, il ferait la guerre aux autres rois du voisinage. Il avait, on le voit, compté sans son hôte.

Nous mîmes si long espace de temps à faire cette traversée, que nous demeurâmes trois mois moins trois jours à l'accomplir; cela eut lieu ainsi à cause des calmes plats, des vents contraires que nous rencontrâmes. En cette occurrence, le mal des gencives se déclara parmi tout l'équipage; la chair croissait sur les dents de telle façon que l'on ne pouvait plus manger; en même temps les jambes enflaient, et l'enflure s'emparait si bien du reste du corps, qu'elle se développait chez l'homme au point de le faire mourir sans autre maladie. Trente individus succombèrent durant cet espace de temps, sans compter trente autres, qui déjà avaient péri. Et ceux qui pouvaient prendre part à la manœuvre, sur chaque navire, n'étaient pas plus de sept ou huit hommes, encore ne se trouvaient-ils pas sains comme ils auraient pu l'être; d'où je puis vous affirmer que si le temps où nous voguions à travers ces mers s'était prolongé de quinze jours, personne d'ici n'y eût navigué après nous. Nous étions arrivés à ce point que nous croyions tout fini; et, nous trouvant ainsi au milieu de ces misères, nous ne savions plus que faire des promesses aux saints, et nous adresser aux intercesseurs célestes pour qu'ils sauvassent nos navires.

Et les capitaines ayant tenu à ce propos conseil, il avait été résolu, dans le cas où vents pareils nous reprendraient, de retourner vers les terres de l'Inde et de nous y réfugier. Dieu, en sa miséricorde, voulut bien nous donner tel vent qu'au bout de six jours il nous conduisit à terre, ce dont nous nous réjouîmes comme si nous eussions gagné le Portugal; car nous espérions, avec l'aide de Dieu, guérir là, puisque nous l'avions fait une première fois. Et ce fut un mercredi, le 2 de février de l'ère de iiij' L. R. IX [1]. Comme nous étions près de terre et qu'il faisait déjà nuit, nous nous portâmes au large et nous mîmes en panne; puis, lorsque le jour fut arrivé, nous allâmes demander la terre, pour savoir où le Seigneur nous avait jetés. Par le fait, il n'y avait plus là de pilote ni d'homme qui sût s'aider de la carte pour s'assurer des parages où nous étions; quelques-uns disaient néanmoins que nous ne pouvions pas être autre part qu'entre certaines îles situées par le travers de Mozambique, à environ trois cents lieues de terre. Et cela était ainsi, parce qu'un Maure que nous avions pris à Maçombiquy affirmait que les îles étaient fort insalubres, et que même ceux qui y vivaient tombaient malades des maladies que nous ressentions.

Et nous nous trouvâmes devant une cité très-grande, dont les maisons étaient à étages, renfermant en son centre de grands palais. Dans l'enceinte de cette ville, il y avait quatre tours, et elle était bâtie vis-à-vis la mer. Les Maures l'appellent Magadoxo [2]. Nous étant fort approchés et nous trouvant presque sur elle, nous nous mîmes à tirer force bombardes, tout en poursuivant notre chemin avec un vent excellent en poupe qui nous poussait le long de la côte. Nous marchions le jour et la nuit, nous mettions en panne, parce que nous ne savions pas combien il y avait de l'endroit où nous nous trouvions à Mélinde (Milingue), où nous désirions nous rendre.

Et le samedi, qui tomba le 5 du mois, comme nous étions en calme, un grain avec tonnerre, qui se déclara subitement, cassa les itagues du *Raphaël*. Au moment où nous étions en train de raccommoder ce navire, arriva sur nous une flottille qui était sortie d'une bourgade appelée *Pate;* elle se composait de huit embarcations portant beaucoup de monde; et lorsqu'elles se furent approchées à portée de nos

(1) 1499. On a cru devoir conserver ici cette date telle qu'elle est exprimée dans le manuscrit. Ainsi que le font observer MM. Kopke et Paiva, l'algarisme complexe dont fait usage ici Alvaro Velho dénote bien l'irrégularité qui s'introduisit au quinzième et au seizième siècle dans les signes de numération : iiij valant 4, le signe subséquent centuplait sa valeur; L représente 50 et R 40.

(2) On écrit aussi *Mugdasho*. Cette ville est située par les 2° 1′ 18″ de latitude australe et 45° 19′ 5″ de longitude. Elle offre encore une certaine importance, ses maisons sont construites en pierre. On peut la diviser en deux parties bien distinctes : l'une, désignée sous le nom de *Chaingany*, pourrait être appelée la ville des tombeaux; l'autre, *Umamine*, est le siége actif de son commerce avec les Arabes. (Voy., sur ces régions peu connues, le docteur W. Peters, *Naturwissenchaftliche Reise nach Mossambique;* Berlin, G. Reimer, in-4°.)

bombardes, nous tirâmes, et elles s'enfuirent vers la terre; on ne les poursuivit pas, parce que nous n'avions pas de vent.

Le lundi 9 de ce mois, nous allâmes mouiller devant Mélinde, où, sur-le-champ, le roi nous expédia une longue embarcation portant beaucoup de monde. Il nous envoyait des moutons, et fit dire au capitan-mor qu'il était le bienvenu, et que depuis des jours il attendait après lui. Il lui transmettait ainsi beaucoup d'autres paroles de paix et d'amitié. Le capitan-mor expédia un homme à terre avec ceux qui étaient venus, afin d'avoir le lendemain des oranges, que nos malades désiraient vivement. Il en rapporta en effet sur-le-champ, avec beaucoup d'autres fruits; mais ils ne firent pas grand profit aux malades, et la terre les éprouva tellement que beaucoup d'entre eux succombèrent. Sur ces entrefaites, nombre de Maures se rendirent à bord de nos bâtiments par ordre du roi; ils nous apportaient, pour les vendre, quantité de poules et d'œufs. Et voyant qu'il nous faisait tant d'honneur, dans des circonstances où cela était devenu si opportun, le capitan-mor lui envoya un présent et lui fit dire, par un de nos hommes (celui qui parlait arabe), qu'il lui demandait de lui envoyer une trompe d'ivoire pour la porter au roi son maître, et qu'il lui ferait remettre un pilier de démarcation pour qu'on le dressât à terre, en signe d'amitié. Et le roi répondit qu'il demeurait fort satisfait d'exécuter tout ce qu'on lui recommandait pour l'amour du roi de Portugal, qu'il désirait obliger, et au service duquel il demeurerait toujours. Et, de fait, il envoya immédiatement la trompe au capitan-mor, et fit dresser le pilier en terre. Il manda également un jeune Maure qui désirait visiter le Portugal, et le fit recommander d'une manière particulière au capitan-mor, en annonçant qu'il expédiait ce jeune homme pour que le roi de Portugal sût combien il désirait son amitié.

Nous demeurâmes cinq jours en ce lieu, prenant bon temps et nous reposant de tout le travail que nous avions enduré durant une traversée pendant laquelle nous aurions dû tous mourir. Et un vendredi, dans la matinée, nous partîmes; et quand vint le samedi, le 12 dudit mois, nous passâmes tout près de Monbaça; et le dimanche, nous allâmes mouiller sur les bas-fonds de Saint-Raphaël, mettant le feu au navire qui portait ce nom, parce qu'il devenait impossible de manœuvrer trois navires avec le peu de monde que nous avions. Là même, nous répartîmes tout le chargement de ce bâtiment entre les deux qui nous restaient. Nous demeurâmes cinq jours en cet endroit, et d'une bourgade que l'on nomme Tamugata on nous apportait quantité de poules à échanger contre des chemises et des bracelets.

Et un dimanche, le 17 de ce mois, nous partîmes de là, ayant bon vent en poupe. La nuit suivante, nous mîmes en panne, et quand vint le matin nous nous trouvâmes près d'une île très-grande que l'on nomme Jangiber (Zanzibar), laquelle est peuplée de beaucoup de Maures, et qui peut bien être éloignée de 10 lieues du continent. Le 1er février, vers le soir, nous allâmes mouiller devant les îles de Saint-Georges, à Mozambique; et le jour suivant, dans la matinée, ce fut devant l'île où, durant notre première traversée, nous avions dit la messe et posé un pilier. En cet endroit, la pluie tomba si fort que jamais on ne put allumer du feu et faire fondre le plomb nécessaire pour sceller la croix (1). On ne la posa donc point. Nous revînmes aux navires, et l'on partit immédiatement.

Le 3 du mois de mars, nous arrivâmes à la baie de Saint-Braz, où nous prîmes beaucoup d'*achoa* (2), de loups marins et de solticaires, dont nous fîmes des salaisons pour la mer. Le 12 de ce mois, on partit. Comme nous nous trouvions à 10 ou 12 lieues de l'aiguade, le vent du ponent souffla de telle sorte qu'il nous contraignit à chercher de nouveau le mouillage de ladite baie; et lorsque la bonace fut arrivée, nous sortîmes de nouveau, et notre Seigneur nous donna si bon vent que le 20 de ce mois nous passâmes par le cap de Bonne-Espérance. Et tous tant que nous nous trouvions, qui étions parvenus jusque-là, nous demeurions fermes et en bonne santé, quoique souvent à moitié morts de froid à cause des bises violentes que nous rencontrions dans ces parages; et nous attribuions cela bien plus encore à la chaleur des régions que nous venions de quitter qu'à la force du froid en lui-même. Et nous poursuivîmes notre chemin, avec grand désir d'arriver; nous faisions route avec un vent arrière qui nous dura bien vingt-sept jours, de façon qu'il nous conduisit dans les bons parages de l'île Santiago. Sur les

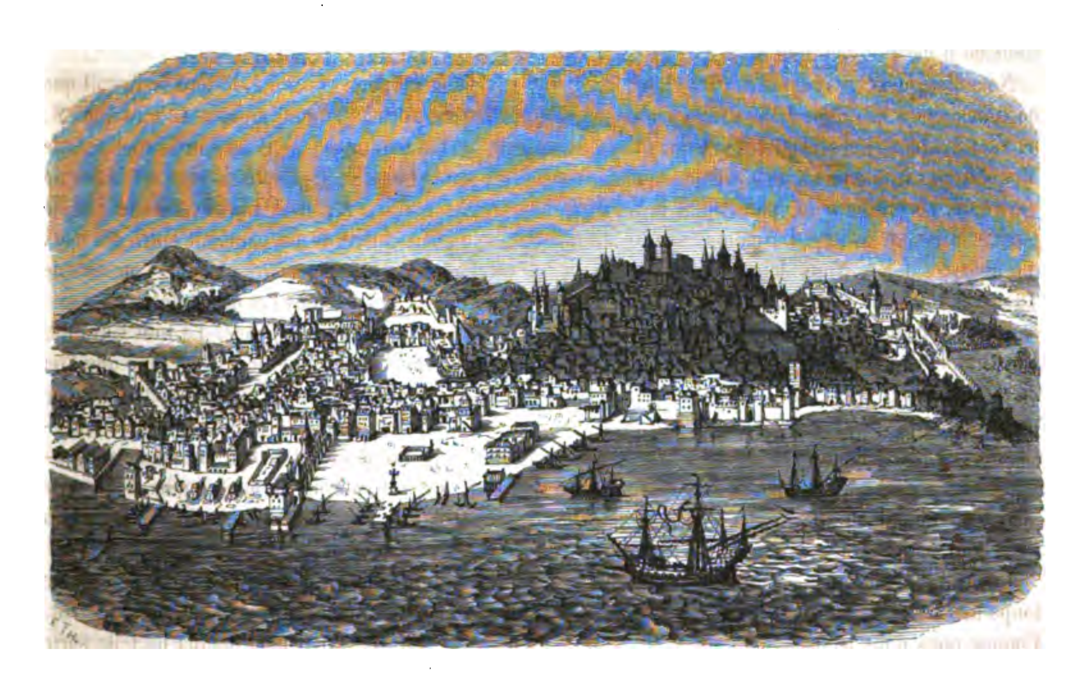
(1) Le *padrão* (pilier de démarcation) était ordinairement surmonté d'une croix. Cette circonstance aurait été omise lors de l'érection de celui qu'on avait précédemment planté à Zanzibar, et le petit monument resta incomplet.

(2) Nous n'avons pas pu découvrir la signification de ce mot.

cartes marines, le plus loin que nous pouvions en être était 100 lieues; quelques-uns y avaient été. Et le vent en cet endroit tomba, et le peu qui nous en venait était debout; mais comme nous connaissions les lieux où nous étions, grâce à quelques grains venant de terre, nous allions au lof tant que nous le pouvions. Et un jeudi, 25 du mois d'avril, nous trouvâmes fond par 35 brasses; et tout le jour nous suivîmes cette route, et le moindre fond était de 20 brasses, et nous ne pûmes avoir connaissance de la terre; les pilotes disaient que nous étions sur les bas-fonds du Rio-Grande.

Ici le journal tenu si exactement par Alvaro Velho se trouve interrompu brusquement. Mais voici ce qui a eu lieu dans les mers d'Afrique : la fine caravelle que commandait Coelho, se séparant de la capitane, abandonne le chef de l'expédition. Dès lors on a supposé que le marin auquel on doit ce précieux document, et qui faisait partie de l'équipage du *Berrio*, avait dû garder un silence forcé; il devenait par trop compromettant de raconter un voyage auquel Gama demeurait étranger. Cette supposition peut être aussi toute gratuite, et Alvaro Velho a pu interrompre son récit uniquement parce qu'il n'avait plus rien d'important à signaler, et que tous les grands faits qu'il avait voulu raconter étaient en réalité préservés de l'oubli.

Grâce aux nombreux historiens qui lui ont succédé, nous pouvons combler en quelques mots cette lacune, et ramener les débris de l'équipage dans le port de Lisbonne. Cinquante-cinq marins avaient



Lisbonne au seizième siècle. — D'après une gravure du temps

seuls résisté aux fatigues du voyage. Chose étrange! plus d'un demi-siècle devait s'écouler avant que l'Europe connût les détails de cette expédition mémorable, sur laquelle tous les regards avaient les yeux fixés. Pour consacrer cette gloire, il fallait attendre que Castanheda, Barros et Camoëns unissent leurs voix. Elle ne devint réellement populaire que lorsque le poëte eut chanté (¹).

(¹) Les deux premières éditions des *Lusiades* furent publiées seulement en 1572. C'est à tort qu'on a signalé quelquefois l'existence d'une traduction de ce poëme, qui aurait été imprimée au seizième siècle. La France n'en fut pas moins l'une des premières nations de l'Europe au courant des choses de l'Inde et des conquêtes du Portugal. En 1551, Castanheda venait à peine de publier sa relation historique, lorsqu'il se trouva dans l'Université de Bordeaux un homme habile, capable d'en donner une version française. Nicolas Grouchy, auquel le monde savant fut redevable de cette communication précieuse,

Reprenons le récit du marin; quelques mots suffiront pour l'achever.

Après le 25 avril 1599, Nicolas Coelho, monté sur *le Berrio*, dont la marche était supérieure, fit route vers l'Europe, et ne relâcha pas même aux îles du cap Vert, lieu de rendez-vous indiqué. Poursuivant au contraire sa route, il entra dans le port de Lisbonne le 10 juillet 1499. Divers historiens ont supposé que ce marin habile se sépara du chef de l'expédition dans le but unique d'obtenir une récompense pécuniaire promise par Emmanuel à celui qui viendrait lui annoncer la découverte des Indes; la somme considérable qu'il reçut plus tard du gouvernement, à titre de rémunération pour l'ensemble de ses travaux, ne fait point supposer que sa conduite ait été incriminée, ni même jugée déloyale.

Pendant que la rapide caravelle commandée par Nicolas Coelho quittait les parages de l'Afrique, une douloureuse préoccupation s'emparait du cœur de Gama et faisait taire en lui toutes les joies du retour. Le frère bien-aimé dont la tendresse courageuse ne lui avait jamais fait défaut au milieu des périls, voyait s'éteindre lentement sa vie, et comprenait qu'il ne lui restait plus assez de force pour lutter contre toutes les difficultés que présentait la dernière partie du voyage à bord de la capitane. Arrivé à l'île de San-Iago, Gama remit le commandement de son navire à Jean de Sa', et, frétant une caravelle fine voilière, tenta, par une marche rapide, de faire revoir au pauvre malade les rivages tant souhaités. Ce désir fut trompé; la caravelle aborda Tercère, mais ce fut pour y laisser le corps de cet infortuné Paul da Gama, auquel nul de ses contemporains n'a refusé un souvenir de glorieuse sympathie. Ce ne fut que dans les derniers jours d'août, ou même dans les premiers jours de septembre 1499, que Vasco da Gama put rentrer dans Lisbonne. Il y fut salué du titre d'*almirante*, et des fêtes pompeuses signalèrent son retour. La nouvelle de la découverte des Indes fut notifiée officiellement aux villes et aux bourgades du royaume; le saint-siége en fut solennellement prévenu, et ce fut à partir de cette époque que le successeur de Jean II s'appela le roi Fortuné.

la publia deux ans après l'apparition du texte original. Ce volume, si recherché aujourd'hui de quelques amateurs, porte le titre suivant : *Le Premier livre de l'histoire de l'Inde, contenant comment l'Inde a esté découverte par le commandement du roi Emmanuel, et la guerre que les capitaines portugais ont menée pour la conqueste d'icelle, escripte par Fernand Lopès de Castaneda* (sic), *trad. par Nicolas de Grouchy*; Paris, 1553, in-4°; Anvers, 1554, in-8.

Nicolas de Grouchy, originaire de Rouen, était un habile helléniste que Jean III avait appelé en Portugal pour occuper une chaire de philosophie à Coimbre. Il s'acquitta de ses fonctions avec une distinction rare, publia divers ouvrages d'érudition, et même quelques fragments d'Aristote, et revint mourir à la Rochelle en l'année même où mourut Camoëns, c'est-à-dire en 1579. On imprima bien longtemps après sa mort un livre fort bizarre, composé de dix poëmes dramatiques différents, mais se liant entre eux par le sujet; il est intitulé : *la Béatitude, ou les inimitables amours de Theoys* (fils de Dieu) *et Carite* (la Grâce); 1632, in-8. De Grouchy n'est plus connu aujourd'hui que par son travail sur la découverte des Indes.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Roteiro da viagem que en descobrimento da India pelo cabo da Boa-Esperança fez D. Vasco da Gama*, etc. Manuscrit de la bibliothèque de Porto, sous le n° 804. — *Gesta proxime per Portugalenses in India, Ethiopia et aliis Orinetalibus* (sic) *terris*; in-4°, Coloniæ, 1505. — Francisc. de Almada, *Gesta proxime per Portugalenses in India, Ethiopia et aliis orientalibus terris, ab Emanuele Portugalie rege ad episcopum Portuens. cardinalem missa*; in-4°, 1507, Norinbergæ. — *Itinerarium Portugallensium e Lusitania in Indiam*, etc.; interp. Archangelo Madrignano; in-fol., 1508. — Ludovici Vartomani, *Novum itinerarium Æthiopiæ, Ægypti*, etc., *Indiæ intra et extra Gangem*; in-fol., 1508, Mediolani. — Barthema ou Varthema a été traduit dans toutes les langues, et réimprimé durant tout le seizième siècle. — Pacheco, *Esmeraldo, De situ orbis*, feito e composto por Duarte Pacheco, cavaleiro da caza del rey dom Joam o 2° de Portugal, que deos tem; in-fol., célèbre manuscrit de la bibliothèque d'Évora qui n'a jamais été imprimé; in-fol. sous le numéro cxv, 1-3. — Resende, *Epitome rerum gestarum in India a Lusitanis anno superiori*, juxta exemplum epistolæ quam Nonius Acuña, dux Indiæ, ad regem misit, etc.; in-4°, Lovanii, 1531. — Damien de Goes, *Commentarius rerum gestarum in India citra Gangem a Lusitanis*; in-4°, Lovanii, 1539. — Vasco di Gama, *Navigatione fatta oltra il capo di Buona-Speranza in Calicut*. Voy. Ramusio, *Raccolte delle navigationi*; 3 vol. in-fol., 1550 et ann. suiv., t. Ier. — Fernão Lopez de Castanheda, *Historia do descobrimento e conquista da India, pelos Portuguezes*, feyta por Fern. Lopez de Castanheda, e approvada pelos senhores deputados da sancta Inquisiçáo, etc.; in-4°, Coimbra, 1551. Traduit en français sous le titre suivant : *le Premier livre de*

*l'histoire de l'Inde*, contenant comment l'Inde a été découverte par le commandement du roi Emmanuel, et la guerre que les Portugais ont exercée contre le Çamorin, roi de Calicut; traduit par Nicolas de Grouchy; in-4°, Paris, 1553; réimprimé à Anvers, in-8. — Andrade, *Vie inédite de Gama*, restée en manuscrit. — Joam de Barros, *Asia, decada prima, de que os Portuguezes fizeram no descubrimento e conquista dos mares e terras de Oriente*; in-fol., Lixboa, 1552. Cette première décade, traduite en italien par Alphonse Ulloa, en 1561, a été donnée en français sur cette version italienne, et demeure, avec la seconde décade, en manuscrit, à la Bibliothèque impériale de Paris. — Affonso de Alboquerque, *Comentarios*, etc.; in-fol., Lixboa, 1556. — *Les Navigations de Pierre Vasco de Game et Pierre Alvarez, de Thomas Lopez et de Jean d'Empoli*; in-fol., 1556. Voy. le t. II de la collection de Jean Temporal, publiée à Lyon. — Ant. Galvão, *Tratado que compôs o nobre e notauel capitão Ant. Galvão, dos diversos e desuayrados caminhos, por onde nos tempos passados a pimenta e especearia veyo da India*, etc.; in-8, 1561, et in-fol., 1731. — Luiz de Camoens, *os Lusiadas*; petit in-4°, Lisboa, 1572. — Miguel de Castanhoso, *Historia das cousas que o muy esforçado capitam D. Christovam da Gama fez nos reynos do preste Joam*; in-4°, Lisboa, 1564. — J. Centellas, *Voyages et conquêtes des rois de Portugal aux Indes d'Orient*, etc.; in-8, Paris, 1578. — Osorio, *Histoire des Portugais dans les Indes orientales*, par Jérôme Osorius, traduite par Simon Goulard; in-8, Paris, 1581. — J.-P. Maffei, *Historiarum indicarum*, libri XVI; in-fol., Coloniæ Agrippinæ, 1593, et Caen, in-8, 1614; traduite en français par Laborie. — Le P. Dujarric, *Histoire des choses plus mémorables advenues tant ez Indes orientales que autres pays*, etc.; 3 vol. in-4°, Bourdeaux, 1608 et 1614. — Antonio de Souza, drame écrit en latin, et dont le sujet était la découverte des Indes par Gama, et qui fut représenté à Lisbonne lors de l'entrée de Philippe III (resté en manuscrit). — Faria e Souza, *Asia portugueza*; 3 vol. in-fol., Lisboa, 1666. — Cardoso, *Agiologia lusitano*; 3 vol. petit in-fol., t. III, p. 406. — Barreto de Rezende, *Tratado dos vizos-reys da India*; grand in-fol.; manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris. Le *British Museum* possède une copie de ce précieux volume, dont on a un troisième exemplaire, fonds Geoffroy Saint-Hilaire, Bibliothèque impériale de Paris. — Lafiteau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*, etc.; 2 vol. in-4°, Paris, 1733. — L'abbé Guyon, *Histoire des Indes orientales ancienne et moderne*; 3 vol. in-12, Paris, 1744. — Louis Dussieux, *Histoire abrégée de la découverte et de la conquête des Indes*; in-12, Paris, 1770. — Laclede, *Histoire générale de Portugal*; 2 vol. in-4°, Paris, 1735. Il y a une édition avec des additions nombreuses, sous le titre suivant : *Histoire générale de Portugal, depuis l'origine des Lusitaniens jusqu'à la régence de D. Miguel*, par M. le marquis Fortia d'Urban et M. Mielle; 9 vol. in-8 (fig.), Paris (sans date). Le premier texte de Laclede a été traduit sous ce titre, en portugais : *Historia de Portugal, traduzida em vulgar e illustrada com muitas notas historicas, geographicas e criticas*; 8 t. in-8, 1785. — Cladera, *Investigaciones historicas, sobre los principales descubrimientos de los Españoles en el mar Oceano*, en el siglo XV y principios del XVI; petit in-4°, Madrid, 1794, avec un portrait apocryphe de Gama, reproduit dans l'ouvrage suivant. — *Retratos e elogios dos varões et donas que illustraram a nação portugueza, em virtudes, letras, armas e artes*, etc.; in-4°, Lisboa, na impressão regia, 1817. — *Os Lusiadas*, poema epico de Camões, nova edição correcta, e dada à luz por dom Jozé-Maria de Souza Botelho, Morgado de Matteus, etc.; 1 vol in-fol., Paris, Firmin Didot, 1819. (Cette édition, vrai chef-d'œuvre de la typographie, est ornée de figures gravées d'après les dessins de Gérard, Girodet, etc.; mais la vérité nous oblige à dire que l'on chercherait vainement, dans ces planches où Gama figure sans cesse, l'exactitude iconographique. — John Adamson, *Memoirs of the life and writings of Luis de Camoens*, portr. and plates; 2 vol. in-8, London, 1820. — Will. Burchel, *Travels in the interior of the southern Africa*; London, 1822, 2 vol. gr. in-4°. — Andrew Stedman, *Wanderings and adventures in the interior of southern Africa*; London, 1835, 2 vol. in-8. — Captain Allen F. Gardiner, *Narrative of a journey to the Zoolu country in south Africa*; London, 1836, in-8. — Kottineau de Kloguen, *An historical sketch of Goa*; in-8, Madras, 1831. L'auteur est mort en 1831; son livre est rarissime en France. — Sebastião Xavier Botelho, *Memoria estatistica sobre os dominios portuguezes na Africa oriental*; Lisboa, 1835, in-8; — segunda parte (1834 et 1835), contenant la réponse à la critique faite au Mémoire précédent dans la *Revue d'Édimbourg*. — Henri Schœffer, *Geschichte von Portugal*; 5 vol. in-8, Hambourg, 1836 à 1855. Cet ouvrage capital a été traduit en partie sous le titre suivant : *Histoire de Portugal, depuis sa séparation de la Castille jusqu'à nos jours*, par M. H. Schœffer, professeur d'histoire à l'université de Giezen ; traduit de l'allemand par M. H. Soulange-Bodin ; 2 vol. grand in-8, Paris, 1840. — M[me] H. Dujarday, *Résumé des voyages, découvertes et conquêtes des Portugais en Afrique et en Asie au quinzième et au seizième siècles*; 2 vol. in-8, Paris, 1839. — Fr. Luiz de Souza, *Annays de D. Joam III*; 1 vol. petit in-fol., Lisbonne, 1843. Cet ouvrage précieux, dans lequel est raconté le dernier voyage de Vasco da Gama, a été publié par M. Herculano. — *Annaes maritimos e coloniaes*, pub. mensal redigida sob a direcção da associação maritima e colonial, e pub. in-8; Lisboa, 1840 et années suivantes. — Vicomte de Santarem, *Biographie de Vasco da Gama*. Voy. l'*Encyclopédie des gens du monde*, t. XII, 1[re] partie, p. 87 et suivantes. — Ferdinand Denis, *Portugal*, 1 vol. in-8 à 2 colonnes, Paris, Firmin Didot, 1846. On a du même une biographie de Gama, dans la traduction *des Lusiades* par MM. Ortaire Fournier et Desaules; 1 vol. petit in-8, Paris, 1841. — Cardinal Saraiva (dom F. Francisco de San-Luiz), *Indice chronologico das navegações, viagens, descobrimentos e conquistas dos Portuguezes nos paizes ultramarinos, desde o principio de seculo XV*, etc.; 1844, 1 vol. petit in-8. Reproduit, en 1849, dans l'ouvrage intitulé : *os Portuguezes em Africa, Asia*, etc.; in-8. — *O Panorama*, jornal literario; grand in-8. (Voy., pour la biographie de Vasco da Gama, sa signature et son portrait, mars 1847.) — D. W. Peters, *Naturwissenchaftliche Reise nach Mozambique*, etc.; in-4°, Berlin. — Richard, F. Burton, *Goa and the blues montains, or six months of sick leaves*; in-8, London, 1851. — Carlos-Jozé Caldeira, *Apontamentos d'uma viagem de Lisboa à China, e de China à Lisboa*; 2 vol. in-8, Lisboa, 1853.

# FERNAND DE MAGELLAN,

## VOYAGEUR PORTUGAIS.

[Premier voyageur autour du monde, — 1518-1521.]



Fernand de Magellan. — D'après le portrait publié par Navarrete.

C'est en ces derniers temps seulement que l'on est parvenu à réunir quelques renseignements purement biographiques sur Magellan. En 1820, un savant écrivain, marin habile, auquel ces sortes de recherches étaient familières, affirmait que l'on ignorait même quel était le lieu de naissance du grand navigateur [1]. Tous les doutes à ce sujet, écartés déjà par Argensola, ont cessé. Fernand de Magalhaens, dont nous avons fait Magellan, naquit à Porto, vers la fin du quinzième siècle. Son père s'appelait Rui Magalhaens, et son aïeul, Pedro Affonso; ils étaient gentilshommes, comme on disait alors dans la Péninsule, *de cota e armas* [2], et leur propriété de famille avait une origine parfaitement connue. L'éducation du jeune Magellan se fit dans la maison de la reine dona Leonor, femme de Jean II; il passa ensuite au service d'Emmanuel.

Il est évident que Magellan avait reçu dans le palais une forte instruction, et que tout ce que l'on

[1] Voy. de Rossel, article MAGELLAN de la *Biographie universelle* des frères Michaud.

[2] Littéralement, gentilhomme de *cotte* et *armes*. Ces sortes de fidalgos, qui conservaient dans leur famille le *solar*, le bien foncier transmis par héritage, étaient nobles de lignage; on les distinguait des nobles de *carta*, de *mercé*, qui n'étaient qu'anoblis, en raison de quelque service rendu.

savait alors des sciences mathématiques lui avait été enseigné. Il ne faut pas oublier que le Portugal possédait alors des géographes éminents, destinés à servir les vastes projets de Jean II; deux Israélites surtout, mestre Jozef et mestre Rodrigo, dont le savant Navarrete (¹) parle à peine dans son Histoire de la marine, paraissent avoir exercé à cette époque une grande influence sur la jeunesse portugaise, et il est probable que Magellan suivit leurs leçons.

Magellan entra dans l'armée de mer, et il fit partie de la fameuse expédition commandée par le vice-roi des Indes don Francisco de Almeida, qui sortit du Tago, le 25 mars 1505, pour assurer les nouvelles conquêtes des Portugais dans l'extrême Orient. Cette flotte, sur laquelle le jeune *fidalgo* faisait ses premières armes, se composait de vingt-deux navires. Dès son entrée en campagne, elle mit à sac Quiloa, et détruisit pour ainsi dire cette cité de Monbaça, qu'une politique pleine d'astuce rendait hostile au Portugal, depuis le moment où les Européens avaient paru dans ces mers. En 1506, Magellan fut expédié par le vice-roi pour continuer dans une autre partie de l'Orient la lutte commencée; et il passa avec son nouveau chef, Vaz Pereira, dans l'île de Sofala, à laquelle sa position géographique allait faire prendre de toute nécessité une immense importance.

De retour sur les côtes de Malabar, Magellan débuta en s'honorant par une de ces preuves de courage et de dévouement que les marins n'oublient jamais, et qui donnent à ceux qui les ont accomplies un degré de popularité que les simples matelots aiment à se transmettre jusque dans les régions les plus lointaines. Un navire, à bord duquel le jeune officier servait, passait du port de Cochin en Portugal, de conserve avec un autre bâtiment; les deux embarcations allèrent échouer sur les bas-fonds de Padua. Les équipages purent heureusement se sauver dans les chaloupes et gagner un îlot situé dans le voisinage. On agita bientôt la question d'un sauvetage plus complet, et il s'agit, parmi ces hommes désolés, de savoir comment on gagnerait le port le plus voisin. Les chefs et les personnages importants qui passaient à bord des bâtiments naufragés prétendaient s'éloigner sur-le-champ du lieu du sinistre; les simples marins s'opposaient énergiquement à leur départ. Magellan n'hésita point; il promit de rester avec les équipages en détresse, et il fit promettre aux chefs qu'aussitôt arrivés dans un port ils expédieraient du secours; toutefois ces pourparlers exigeaient qu'il se tînt dans une frêle embarcation, à côté des chaloupes prêtes à mettre à la voile. Les matelots se crurent un moment abandonnés par celui-là même dans lequel ils avaient mis leur confiance. « Une voix sortit de la foule, dit Barros, qui raconte ce fait: — Ah! seigneur Magellan, ne nous aviez-vous pas promis de rester avec nous? » Et le jeune officier, sautant d'un seul bond sur la plage, se contenta de dire : « Me voilà! » Quelques jours plus tard, les matelots, maintenus par la discipline, gagnaient un port voisin et pouvaient rapatrier Lisbonne.

Magellan assista à la conquête de Malacca, où Alphonse d'Albuquerque donna des preuves si éclatantes de son génie guerrier. Le jeune officier rendit alors un service immense à son pays, en allant prévenir Sequeira des trames qui s'ourdissaient parmi les populations malaises, pour anéantir les Européens, non-seulement à terre, mais à bord de leur flotte. On peut dire même qu'en cette circonstance, sa prudence sauva tout à la fois le général et les troupes de débarquement; il fut aidé toutefois, dans cet acte patriotique, par un personnage auquel on voit jouer un rôle très-généreux et très-actif durant la campagne, par ce Francisco Serrão (²), qui se lia dès lors avec lui d'une amitié sincère, et qui tenait du reste à sa personne par les liens de la parenté.

C'est de cette époque, c'est-à-dire de l'année 1510, qu'il faut faire dater les premières recherches du hardi marin sur ces îles Moluques, dont se préoccupait encore si peu l'Europe, mais dont les richesses étaient si bien présentes à l'esprit d'Albuquerque, comme une des sources les plus abondantes qui pût donner une vie nouvelle au vaste commerce de son pays. Ce général expédia Antonio de Abreu, Francisco Serrano et Magellan à la découverte de ces îles. Chacun des trois marins devait suivre une route différente : Abreu, qui marchait de conserve avec Serrano, fut séparé de son compagnon par une violente tempête, et alla surgir à Banda, d'où il rapporta des richesses considérables; Serrano fit

(¹) Ce dernier était médecin, et, de plus, homme infiniment lettré. Un livre rarissime, les Épîtres de Cataldus Siculus, imprimées à Lisbonne en 1500, nous révèle toute l'influence qu'exerçait à la cour de Jean II ce savant Israélite; son influence sur le roi était si peu douteuse, que le pauvre Sicilien la réclame toutes les fois qu'il a quelque grâce à solliciter; il était cependant précepteur d'un prince auquel Jean II réservait la couronne.

(²) Ce nom portugais nous a été transmis altéré par les Espagnols, qui en ont fait Francisco Serrano.

naufrage sur l'île de Lucopino, et de là gagna Amboine, où ses rares talents lui firent acquérir plus tard une haute prépondérance sur les chefs indigènes et des connaissances géographiques qui furent mises ultérieurement à profit. Les rois de Ternate et de Tidor, qui se faisaient une guerre acharnée à propos des limites de leur royaume, sollicitèrent, pour terminer la lutte, le secours des Portugais; le chef de Ternate l'emporta auprès de Serrano, qui se fixa dans son île, et qui y fit un séjour prolongé au delà de neuf ans.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Magellan avait abordé certaines îles de la Malaisie, situées à 600 lieues au delà de Malacca, dont le nom est resté ignoré. De là il correspondait avec Serrano, et se procurait, touchant les Moluques, des renseignements positifs sur l'authenticité desquels nul doute ne pouvait s'élever. Navarrete pense que, dès cette époque, le marin portugais avait pris la résolution de se rendre dans ce riche archipel, si ses services ne trouvaient pas à Lisbonne la récompense qu'il en attendait. La supposition de l'éminent écrivain va plus loin : elle tendrait à faire croire que, dès ce temps, Magellan étudiait la disposition géographique des îles aux Épices, comme on disait alors, pour prouver un jour que, par leur situation et en vertu de la bulle de démarcation d'Alexandre VI, elles échappaient à la couronne de Portugal. Nous aimons pour notre part à penser que cette supposition est tout à fait gratuite, et que le projet de Magellan de livrer les Moluques à l'Espagne naquit plus tard des mécontentements motivés par un déni de justice.

Magellan revint dans son pays, et il alla faire la guerre en Afrique : il servait à Azamor, sous le commandement de Jean Soarez, lorsque, dans une escarmouche, il fut blessé d'un coup de lance qui, atteignant un nerf du genou, le laissa boiteux pour le reste de la vie, quoique ce fût assez légèrement. Après cette action, Soarez le nomma *quadrilleiro* (¹) ou chef de quadrille armée. Il paraît qu'à la suite de cette même expédition, plusieurs habitants d'Azamor se plaignirent au sujet des parts de butin qu'ils avaient droit de réclamer en raison de leur participation au combat. Ces plaintes, que signale Barros, furent écartées, et, au bout de quelques mois, elles devinrent, pour les officiers qui avaient commandé alors, l'occasion d'innombrables tracasseries.

Nous retrouvons Magellan à Lisbonne dès l'année 1512, et, au mois de juin, il est *moço fidalgò* du palais, c'est-à-dire page, gentilhomme, recevant mille reis par mois et ayant par jour un *alqueire* d'orge en nature (²). Nous insistons sur ce détail, puéril en apparence, parce qu'il jouera en définitive le rôle principal dans la vie de cet homme éminent. Bientôt le moço fidalgo est nommé gentilhomme-écuyer, toujours avec un alqueire d'orge par jour. Ce droit, qu'on désigne sous le nom de *moradia*, est ce qui excite ses réclamations, non à cause de la valeur vénale de l'objet en lui-même, mais en raison de l'importance que ce gage honorifique donne à celui qui le perçoit. Loin de faire droit à cette demande si modérée d'un officier qui l'a servi avec éclat, Emmanuel l'écarte avec hauteur, et se base, pour motiver son refus, sur l'arrivée intempestive de Magellan, qui a quitté Azamor sans permission de l'autorité, et qui, pour échapper à de justes accusations qu'il ne peut combattre, feint de souffrir d'une blessure sans conséquence dont il est complétement guéri. En vain l'officier outragé dans son honneur tente-t-il de se disculper, on lui enjoint de se rendre en Afrique, pour répondre à une action qui lui est intentée en justice. Magellan n'hésite plus; il s'embarque, descend à Azamor, se justifie pleinement, mais c'est pour revenir en Portugal poursuivre ses réclamations. Elles sont encore inutiles : il y a chez le souverain portugais plus que la résolution bien arrêtée de refuser ce qui est devenu un droit, il y a antipathie évidente pour celui qu'on a outragé. Magellan prit alors une résolution extrême; mais il n'agit pas en traître. Il fit constater par acte authentique qu'il changeait de nationalité et, en prenant des lettres de naturalisation qui lui donnaient les droits des sujets castillans soumis à Charles-Quint, il proclama aussi solennellement que la chose était possible alors les obligations qu'il contractait à l'égard de son nouveau souverain. Barros, si passionné pour tout ce qui regarde les intérêts de son pays, n'ose le blâmer d'un acte pareil; et Faria y Souza l'excuse, en rappelant les nombreux motifs qui lui firent suivre cette ligne de conduite.

(¹) Nous n'avons pas, dans notre organisation militaire, de grade qui corresponde à celui-là.

(²) Ce droit, perçu au palais même, s'est conservé, pour quelques officiers de la couronne, jusque dans ces derniers temps. (Voy. à ce sujet un passage curieux des Mémoires de la duchesse d'Abrantès.)

Magellan ne fut pas le seul qui alla demander à l'Espagne l'exécution d'un vaste projet. Un homme dont on vantait alors les rares connaissances en tout ce qui touchait à la cosmographie ou même aux sciences mathématiques, le licencié Ruy Faleiro ([1]), l'accompagna, muni, dit-on, de calculs savamment élaborés, pour atteindre les Moluques par une voie nouvelle. Avant de quitter Lisbonne, le marin et le géographe avaient rendu leurs intérêts communs, et chacun d'eux avait la prétention de prendre part également au commandement de l'expédition projetée. Ils devaient être accompagnés par un riche marchand, Christovam de Haro, qui avait à se plaindre de la cour de Lisbonne, et qui, en s'attachant à leur fortune, voulait accroître l'immense commerce qu'il faisait avec les Indes. S'éloignant secrètement de la cour, où sans nul doute il eût été retenu, Magellan précéda ses compagnons en Espagne, et il arriva à Séville le 20 octobre 1517. Depuis le milieu de septembre, Charles-Quint était de retour des Flandres et venait visiter sa mère à Tordesillas. On lui soumit immédiatement le projet des deux Portugais, et il en accepta sans hésiter les prémisses.

Pendant qu'un grand changement se préparait dans la carrière si active de Magellan, une situation nouvelle avait lieu dans sa vie privée. Chaleureusement accueilli à Séville par un Portugais nommé Diogo Barbosa ([2]), auquel l'attachaient des liens de famille, il épousait, dès les premiers jours de janvier 1518, la fille de son hôte, dona Beatrix. A Séville encore, il trouvait un appui solide dans un des administrateurs les plus éclairés de cette cité commerçante : Juan de Aranda, facteur de la chambre de commerce, apprenait de lui ses projets, et les servait de tous ses efforts.

Bien que cette confidence faite à un tiers eût quelque peu altéré la bonne intelligence qui régnait entre les deux associés, Magellan et Faleiro partirent en janvier même pour la résidence de l'empereur. Ils étaient à la suite de la duchesse de Arcos, et se dirigèrent sur Valladolid, où l'empereur les attendait. Arrivés à Puente-Duero, Aranda, qui leur donnait toujours des preuves de zèle et de désintéressement, les laissa partir pour Simancas, et se rendit à la cour, où, se mettant en rapport avec le grand chancelier, le cardinal et l'évêque de Burgos, il jeta les bases de la grande expédition maritime et commerciale dont l'empereur devait faire les frais ([3]).

Ce fut alors, dit-on, que Magellan tenta de persuader à Charles-Quint que les îles Moluques, dont les Portugais tiraient déjà par le commerce tant d'épices, que l'on dirigeait sur Malacca, tombaient dans la partie espagnole marquée par la ligne de démarcation de la bulle d'Alexandre VI ; il avait apporté avec lui, à ce que l'on affirme, un globe peint soigneusement, sur lequel il signalait au monarque espagnol et à son conseil la route qu'il prétendait suivre, en cachant toutefois à son illustre auditoire ses vues sur le fameux détroit qu'il prétendait traverser, et dont il avait reconnu l'existence sur une carte tracée par Martin Behaim ([4]), le colonisateur des Açores. Ces faits n'ont pu résister à l'examen critique de notre

([1]) Nous restituons ici à ce nom portugais sa véritable orthographe; les Espagnols écrivent Ruy ou Rui Falero. Ce personnage est traité par ses contemporains d'insigne astrologue; la suite prouva qu'il était très-savant, mais qu'il n'avait pas la tête bien saine. Il pouvait se faire parfaitement qu'il alliât les rêveries de l'astrologie judiciaire aux connaissances positives du vrai cosmographe. Il avait été aussi, dit-on, la victime d'un déni de justice et était tombé dans la disgrâce d'Emmanuel,

([2]) Diogo Barbosa était commandeur de l'ordre de Sant-Iago et lieutenant de l'alcaïde du château de Séville. Il avait navigué aux Indes en 1501, sous les ordres de Juan de Nova, le marin auquel on devait la découverte de Sainte-Hélène.

([3]) Cette convention fut signée le 23 février 1518. Juan de Aranda, qui, durant le voyage, avait demandé à ses deux compagnons une part dans l'entreprise, avait reçu un refus positif de Faleiro; il n'en continua pas moins généreusement à multiplier ses bons offices. A Valladolid, son désintéressement fut mieux apprécié, et il reçut par acte authentique un droit qui s'élevait au huitième des bénéfices.

([4]) Rappelons que Martin Behaim, selon l'opinion commune, naquit à Nuremberg vers 1430 ou 1436. Ce fut durant un voyage qu'il fit à Anvers qu'un hasard favorable le mit en relation avec quelques-uns de ces Flamands dont l'une des Açores était peuplée depuis le temps de l'infante Isabelle. Entraîné par leurs récits, il passa en Portugal vers l'année 1480, et il accompagna dans une de ses courses aventureuses l'un de ces hardis navigateurs dont Gomez Eanez de Azurara nous a si bien raconté l'histoire. Celui qu'il suivit, Diogo Cam, était capitan-mor de l'expédition. Le gentilhomme allemand lui fut certainement d'une grande utilité dans sa reconnaissance des côtes de la Gambie; son voyage dura dix-neuf mois. Cette suite d'explorations accrut nécessairement les connaissances géographiques d'un homme qui avait déjà sans doute épuisé tout ce que pouvait révéler la théorie. En 1486, Behaim se rendit à Fayal, où il épousa la fille d'un digne chevalier flamand, Jobst von Hurter. L'année 1492, qui voit se préparer tant de grands événements, le trouve à Nuremberg, et il construit dans cette ville le globe célèbre qui a éveillé tant de conjectures hasardées. Behaim retourna en Portugal et vécut dans la faveur de Jean II,

époque; ce qu'il y a de certain, c'est que l'adoption du projet, bien que présenté par un homme habile, subit mainte objection, et rencontra dans son exécution les plus fâcheuses difficultés. Christovam de Haro n'en persistant pas moins à faire les frais de l'expédition, Charles-Quint se décida enfin, et l'armement d'une flotte royale fut résolu, à cette condition que, toutes les dépenses retombant à la charge de l'État, l'État pouvait prétendre à la plus grande partie des bénéfices. Le contrat entre la couronne et les deux associés fut signé solennellement le 22 mars 1518.

Magellan et Faleiro suivirent dès lors la cour, afin de presser les préparatifs du départ; mais d'innombrables obstacles allaient bientôt se dresser devant eux. Non-seulement l'ambassadeur du Portugal, Alvaro da Costa, devait multiplier ses tentatives auprès de Magellan pour l'empêcher de donner suite à ses projets (il prétendait mettre en avant toutes les ressources de la diplomatie pour s'y opposer), mais, selon Herrera, on alla plus loin, et l'on songea à se débarrasser de l'audacieux marin par l'assassinat; ce qui peut donner quelque réalité à ces bruits populaires, c'est que Magellan et son compagnon furent envoyés immédiatement à Séville. Ils obtinrent auparavant une audience royale, et ils furent créés par Charles-Quint chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques (¹).

Ces faveurs, peut-être inattendues, soulevèrent une multitude de réclamations de la part des employés de la *casa de contratacion* de Séville. A ces observations remplies d'aigreur, Charles-Quint répondit par une nouvelle décision, qui paraissait irrévocable. Le projet d'armement fut maintenu. Pour les détails, le souverain s'en remettait aux décisions de l'évêque de Burgos. Magellan avait à lutter, néanmoins, contre de puissants adversaires; et, en dépit des lettres de naturalisation qui lui avaient été octroyées avant le départ de Lisbonne, sa qualité d'étranger n'était certes point le moindre motif de la réprobation presque universelle qu'excitait la décision royale. Le 22 octobre 1518, la haine populaire prit toutes les proportions d'une émeute. Magellan ayant fait tirer l'un de ses navires sur la plage, afin de lui faire subir certaines réparations et de le peindre, le bruit se répandit tout à coup dans Séville qu'il venait de le décorer des armes du Portugal. En vain fait-il observer aux officiers du port que les écussons placés, comme ils devaient l'être, au-dessous de l'étendard de Castille, offrent simplement les armes de sa famille, comme cela se pratiquait alors, la colère du peuple allait grandissant; les épées furent tirées, et peu s'en fallut alors que Magellan ne vît échouer son entreprise et ne perdît même la liberté. Enfin tout s'apaisa, et, malgré les sourdes menées d'Alvaro da Costa, deux ordonnances nouvelles pourvurent à la nomination des états-majors (²); mais, au moment du départ, le pouvoir occulte

qui l'avait nommé chevalier du Christ dès l'année 1485 (dit-on généralement, mais plus tard, selon toute probabilité). L'illustre auteur de l'*Histoire de la géographie du nouveau continent* suppose que Behaim et Colomb ont dû se connaître de 1482 à 1484, à l'époque où tous les deux ils habitaient Lisbonne. Le navigateur allemand mourut le 29 juillet 1507.

Le globe terrestre de Martin Behaim a 1 pied 8 pouces de Paris de diamètre et se trouve placé sur un haut pied de fer à trois branches. Le méridien est de fer, mais l'horizon est de laiton et n'a été fait que longtemps après (en 1510). M. de Murr a dit depuis longtemps, en parlant de ce globe célèbre dont il a donné la représentation : « Autant il paraît vrai que Martin Behaim a eu part à l'invention et à l'usage de l'astrolabe appliqué à la navigation, autant est faux le conte fondé sur un passage mal interprété de la *Chronique* de Schedel, que c'est Behaim qui a fait la découverte des îles Açores..... qu'il a même été jusqu'au détroit connu aujourd'hui sous le nom de détroit de Magellan, et qu'il a donné lieu à cette découverte par une carte marine que Magellan doit avoir vue dans le cabinet du roi de Portugal. » (Notice sur Mart. Behaim, p. 346.) — On trouvera sur le géographe allemand le dernier mot de la science dans le grand ouvrage du vicomte de Santarem, et dans un livre spécial de M. F.-W. Ghillany, publié à Nuremberg (grand in-4°, 1853).

On a prétendu également que Magellan avait vu le fameux détroit marqué sur l'une de ces deux cartes dont il a été si fréquemment parlé, et que l'on conservait en Portugal, au couvent d'Alcobaça. L'une remontait, dit-on, à l'année 1408, l'autre aurait été rapportée trente ans plus tard par D. Pedro d'Alfarrobeira, qui fut régent du royaume, et qui en aurait fait présent au monastère à la suite de son voyage. C'est particulièrement sur cette dernière mappemonde, où figurait le cap de Bonne-Espérance, que l'on avait tracé le détroit avec la dénomination *caula de Dragão*. Nous donnons ici cette tradition scientifique avec toutes ses incertitudes pour ce qu'elle vaut.

(¹) Dans les documents judiciaires publiés par Fernandez de Navarrete, Magellan reçoit le titre de commandeur. Cette distinction honorifique est accordée également à Ruy Faleiro.

(²) Celle du 30 mars 1519 nommait trésorier de l'expédition Luiz de Mendoza, puis inspecteur général et capitaine du troisième navire Juan de Carthagena ou Cartagena, les deux premières places demeurant toujours au choix de Magellan et de Faleiro. L'ordonnance du 6 avril appelait au commandement du quatrième ou cinquième bâtiment Gaspard de Quesada. Enfin, le 30 du même mois, Antonio de Coca était nommé officier comptable. Tous ces personnages jouant un rôle important et souvent dramatique durant l'expédition, on a cru devoir rappeler ici l'époque de leur nomination.

qui menaçait depuis tant de mois l'expédition jetant de nouveaux ferments de discorde entre les deux chefs, Magellan et Rui Faleiro se séparaient avec aigreur, et ces dissentiments amenaient l'ordonnance du 26 juillet 1519 (¹), qui, rendue à Barcelone, confiait le commandement unique au premier de ces deux capitaines, Faleiro devant plus tard commander une autre expédition, si sa santé, déjà atteinte, lui permettait de la diriger. Revêtu seul du commandement, Magellan put croire un moment que rien ne s'opposerait plus au départ. Jusqu'à la dernière heure, ses ennemis l'abreuvérent de dégoûts, et les paroles ambiguës qui établissaient Juan de Carthagena à la place de Faleiro ne lui laissèrent pas même l'espoir de conserver sans lutte une autorité achetée si chèrement (²). Enfin l'assistant de Séville, Sancho-Martinez de Leiva, qui remplaçait en cette occasion la personne royale, remit solennellement au capitaine général de la flotte l'étendard du roi. Cette cérémonie eut lieu dans Sainte-Marie de la Victoire. Magellan, après avoir prêté foi et hommage au souverain de la Castille, reçut à son tour le serment de fidélité des officiers qui allaient commander sous ses ordres; puis, se rendant à bord de la *Trinidad*, il put ordonner qu'on levât l'ancre.

Ainsi partit celui qui, selon une heureuse expression, allait faire entrer dans le monde extérieur et visible cette même vérité que Colomb avait été chercher dans un autre ordre de choses et d'idées (³).

Le reste de la biographie est contenu dans son voyage; nous rappelons seulement ici qu'avant de voir se renouveler une expédition semblable par le but à celle qu'il commandait, cinquante-six ans devaient s'écouler, puisque ce fut seulement le 15 novembre 1577 que sir Francis Drake partit de Plymouth pour accomplir le second voyage autour du monde. On a dit avec justesse (⁴) : Deux cents ans devaient passer encore avant que l'on en vînt à faire de la géographie pour connaître la terre et les hommes (⁵).

## NOTICE SUR ANTONIO PIGAFETTA.

Antonio Pigafetta, ou Pigaphète, comme on l'écrivait jadis en France, naquit à Vicence, vers la fin du seizième siècle. Son père, que l'on croit s'être appelé Mattheo Pigafetta, occupait un certain rang; pour

(¹) Au moment où tous les obstacles semblaient vaincus, Alvaro da Costa ne craignit pas de tenter un dernier effort en se rendant à l'auberge où demeurait Magellan. Il trouva ce dernier inébranlable et dirigea alors ses efforts vers le licencié Faleiro, dont le jugement paraissait avoir reçu quelque atteinte. Cet habile mathématicien, brouillé dès lors avec son ami, eut, moins la gloire, un sort presque aussi déplorable que celui dont il devait partager les travaux. Quoique fort bien rémunéré par Charles-Quint, il voulut retourner en Portugal pour y voir ses parents; mais on s'empara de sa personne, il fut jeté en prison, et il fallut que l'empereur intercédât pour qu'on lui rendît la liberté. Il retourna à Séville et il y mourut peu de temps après. Oviedo affirme, du reste, que cet habile homme était devenu complétement fou. Le frère de Rui Faleiro, Francisco, avait également accompagné Magellan de Lisbonne à Séville. C'était un mathématicien expérimenté, et il avait composé un traité de navigation que l'on suppose avoir été imprimé par Cromberger, en 1535, mais que le savant Navarrete n'a jamais pu se procurer. (Voy. *Disertacion sobre la historia de la nautica*, p. 147.)

(²) La cédule royale, en nommant Juan de Carthagena pour remplacer l'associé de Magellan, l'appelle à ce rang comme *su conjunta persona* (son associé direct, sa personne conjointe); de là sans doute les prétentions exorbitantes de ce dernier.

(³) Barchou de Penhoen, *Un Navire à la voile*.

(⁴) *La Science de Claudius*.

(⁵) Magellan mourut sans postérité, car l'enfant qu'il avait eu de dona Béatrix Barbosa, et qui s'appelait Rodrigo, n avait pas vécu. Sa femme elle-même succomba avant le temps, un an après lui, c'est-à-dire en 1522. En 1525, son beau-père devint son héritier; mais, probablement, ses prétentions ne se portèrent que sur les biens ou les priviléges existant en Castille. Il n'est point présumable qu'à cette époque Magellan eût encore perdu son frère Diogo de Souza et sa sœur Isabel de Magalhaens. Comme, pour hériter des priviléges qui lui avaient été accordés par la couronne, il fallait forcément résider en Espagne, après la mort de Barbosa, ses beaux-frères, en tête desquels se place Jaime Barbosa, se portèrent comme ses héritiers indirects. Le fisc plaida et confia en cette occasion ses intérêts au licencié Prado. Le conseil royal, déclarant qu'il y avait à revenir sur la sentence du 17 avril 1525, décida en faveur des héritiers qui, toutefois, ne furent pas mis en possession. Se fondant sur cette décision, bien des années après, un certain Lorenzo de Magellan, habitant de Xérés de la Frontera, petit-fils d'un cousin germain de l'illustre navigateur, se portait comme héritier. Ses prétentions furent mal accueillies. En l'année 1567 il suivait encore ce procès; mais, privé complétement de fortune, il ne pouvait guère espérer en obtenir une issue favorable. C'est la dernière trace de l'illustre marin que Navarrete ait trouvée dans les archives de Séville. On affirme que la famille de Magellan n'est pas encore éteinte en Portugal.

lui, il était à la fois docteur et chevalier. Le jeune Antonio avait dû en effet acquérir l'éducation libérale que l'on était à même de recevoir dans les cités universitaires d'Italie; il n'est nullement certain, comme on l'a donné à entendre, qu'il fût l'ami de Magellan avant qu'un concours de circonstances le rapprochât de ce grand homme; il dut le voir même fort peu durant le court espace de temps qui s'écoula entre son arrivée en Catalogne et son départ pour l'Andalousie. Le bruit que faisait dans le monde maritime la grande expédition préparée par les soins de Magellan et de Rui Faleiro étant parvenu jusqu'à lui, Antonio Pigafetta se rendit de Vicence à Barcelone, où était Charles-Quint, afin d'obtenir la faveur de prendre part au voyage. La permission qu'il sollicitait lui ayant été accordée, il se rendit à Séville, et pendant trois mois il dut attendre dans cette ville, séjour de la cour et des savants espagnols, le moment du départ. Pigafetta était, à l'égard de la science, un de ces volontaires zélés qui précédèrent les Banks et les Webb, hommes de bonne volonté, qui accomplissent d'autant mieux leur tâche que personne ne la leur impose. S'il ne fut pas précisément l'ami du capitaine général, le Lombard, comme on l'appelait à bord, devint pour lui un compagnon de voyage brave, loyal, intelligent, possédant, avec quelques éléments de dessin, toutes les connaissances qu'un homme du monde, réputé instruit, pouvait avoir alors. Il y a plus, en faisant la part de ses tendances à l'exagération, un savant voyageur qui a pu contrôler sur les lieux mêmes une partie de son récit, M. Alcide d'Orbigny, rend pleinement justice à sa sagacité et à son esprit observateur. Pour son courage, on ne saurait non plus en douter; toujours prêt à payer de sa personne, il se battit vaillamment, le 27 avril 1521, durant la déplorable échauffourée de l'île de Zébu, et il fut même blessé à côté de Magellan. Sa blessure, assez légère du reste, fut précisément ce qui lui sauva la vie : elle l'empêcha de se rendre au funeste banquet du 1er mai, à l'issue duquel périrent un si grand nombre de ses compagnons (1). Il put s'embarquer à bord de *la Victoria*, et il faisait partie des dix-huit hommes qui débarquèrent à San-Lucar de Barrameda, le 6 septembre 1522.

Antonio Lombardo, ainsi l'appelaient ses compagnons, était aussi dévot qu'il était brave : une fois à terre, son premier devoir fut de se rendre pieds nus à *Nuestra-Señora de la Victoria*, pour accomplir un vœu qu'il avait fait en mer; puis il alla à Valladolid, afin de présenter à Charles-Quint la relation complète de son voyage. Il connaissait trop bien le goût de son siècle, et il avait trop l'habitude des cours, pour garder dans ses récits une simplicité qui n'eût été appréciée que par le petit nombre; il voulut avant tout captiver l'attention, intéresser ceux que l'on n'avait pu enrichir, et une certaine exagération de détails lui parut, comme à tous les voyageurs contemporains, chose excusable; il y aurait naïveté trop grande à rejeter toujours le merveilleux de ses narrations sur une crédulité ignorante. Tel qu'il est, et lorsqu'on le compare aux trois historiens exhumés par Navarrete et M. Nuñez de Carvalho, il demeure le seul qui sache captiver vivement l'esprit du lecteur.

Grâce à leur tour parfois pittoresque et aux agréments d'une narration facile, les récits de Pigafetta se répandirent bientôt parmi les savants ou même les curieux; ils pénétrèrent dans les cours les plus polies. En quittant l'empereur, le spirituel voyageur se dirigea vers la France; ce fut là qu'il obtint, dit-on, son plus grand succès. La régente mère de François Ier ne se contenta pas d'accueillir le voyageur lombard : en faisant traduire sa relation ou bien en répandant un texte peut-être écrit en français, elle le rendit populaire. En Italie, Clément VII reçut Pigafetta avec une distinction particulière; il en fut de même de plusieurs autres princes. Ce ne fut pas toutefois à ces têtes couronnées que le voyageur dédia sa relation. Philippe de Villiers de l'Ile-Adam, le hardi grand maître devant lequel tremblaient les musulmans, fut choisi par lui pour protéger, de l'autorité de son nom, une œuvre qui attestait la lutte incessante se renouvellant entre les mahométans et les chrétiens jusqu'aux extrémités du monde, et qui d'ailleurs se recommandait par la variété des incidents aussi bien que par la grandeur du sujet. Nous ignorons si ce fut en sa qualité d'explorateur aventureux ou en raison des preuves de vaillance qu'il avait données à côté de Magellan, que Pigafetta reçut le titre dont il se tint pour le plus honoré; mais, le 3 octobre 1524, il fut créé chevalier de Rhodes et par la suite même devint commandeur de Norsia. Selon l'opinion commune, il passa ses dernières années en Italie, et ses jours s'écoulèrent dans la tranquillité.

(1) Les Malais assassinèrent alors trente-cinq Européens dont Herrera nous a conservé les noms. L'interprète Henrique de Malacca était au nombre des morts.

Sur le seuil gothique de la maison qu'il a longtemps habitée à Vicence ([1]), on lit ces mots : *Il . n'est . rose . sans . espine*, et l'on prétend que cette devise fut adoptée par lui pour rappeler les incidents terribles dont sa vie de doux loisirs avait été précédée. L'époque de sa mort est restée ignorée.

La relation de ce premier voyage autour du monde, telle que nous la possédons, n'est, on le suppose, que l'extrait d'un livre plus considérable présenté par son auteur à Charles-Quint, au mois de septembre 1522, et qui semble avoir disparu pour jamais, comme la narration officielle de Pierre Martyr d'Anghiera, écrite par ordre de l'empereur et anéantie au sac de Rome, en 1527. L'éditeur du voyage de Pigafetta, dont le livre est fort connu, Amoretti, a donné son travail sur un manuscrit très-complet comparativement, mais écrit dans un détestable italien. Il a pris soin de le traduire lui-même en français, et cela avec une rare exactitude, mais en outrageant notre langue qu'il ne possédait que d'une façon très-imparfaite; il a donc fallu faire subir à cette version une révision absolue et modifier les notes pour les mettre en rapport avec les connaissances historiques et ethnographiques qui nous viennent de la belle publication due à Fernandez de Navarrete. Les erreurs de chiffres dans les positions géographiques, erreurs qui s'étaient glissées à la suite des diverses transcriptions du seizième siècle, ont été heureusement signalées par Amoretti, et toute cette partie du travail, si précieuse, a été conservée.

La relation que nous donnons ici a soulevé dans ces derniers temps une question de critique littéraire qui n'est pas décidément résolue, et qui rappelle ce qui a été écrit à propos du texte primitif de Marco-Polo. Un membre érudit et zélé de la société de géographie, M. Raymond Thomassy, a tenté de prouver que l'œuvre de Pigafetta avait été composée primitivement en français. Ce savant se fonde sur l'existence de trois manuscrits écrits dans notre langue au seizième siècle, et qui présentent des variantes assez considérables : deux d'entre eux sont déposés à la Bibliothèque impériale de Paris; le troisième appartenait encore, il y a une dizaine d'années, à M. Beaupré, de Nancy. Nous avons suivi le travail d'Amoretti adopté par les savants jusqu'à ce jour; mais nous pensons que M. Thomassy a rendu un service réel à la science, en discutant l'importante question qui fait l'objet de son mémoire. La découverte du manuscrit offert à Charles-Quint pourrait seule décider la question.

## VOYAGE DE MAGELLAN AUTOUR DU MONDE.

Le capitaine général Ferdinand Magellan ([2]) avait résolu d'entreprendre un long voyage sur l'Océan, où les vents soufflent avec fureur, et où les tempêtes sont très-fréquentes. Il avait résolu aussi de s'ouvrir un chemin qu'aucun navigateur n'avait connu jusqu'alors; mais il se garda bien de faire connaître

([1]) Elle avait été bâtie par son père dans la rue *della Luna*, en 1481.

([2]) Le nom portugais est Fernão de Magalhães ou Magalhaens. Pigafetta écrit Magaglianes; les Espagnols prononcent Magallanes, et les Français Magellan.

La flotte de Magellan se composait de la façon suivante : la *Trinidad*, sur laquelle le capitaine général avait arboré son pavillon, et qui jaugeait 120 *toneles*; le *Sant-Antonio*, commandant Juan de Carthagena, qui en jaugeait 120; la *Concepcion*, capitaine Gaspard de Quesada, de 90; la *Victoria*, capitaine Luis de Mendoza, de 85; et enfin le *Santiago*, qui n'en jaugeait que 75, et dont le commandement avait été confié à Juan Serrano, à la fois capitaine et pilote. Nous nous servons ici du mot *toneles*, en faisant observer avec Navarrete que cette mesure de capacité ne doit pas être confondue avec la *tonelada*, en usage particulièrement à Séville, et représentant un poids de 2 000 livres; 10 *toneles* faisaient 12 *toneladas*. On trouvera dans le tome IV de la vaste collection à laquelle nous nous en référons le détail complet de l'armement avec les rôles d'équipages, et même l'énumération minutieuse des articles composant le chargement. Rien n'est mieux ordonné, on peut le dire à la louange des chefs, dans nos modernes expéditions. Les rôles d'équipages nous prouvent qu'un assez grand nombre de Français ou de Flamands prirent part à ce mémorable voyage. Nous citerons, parmi nos compatriotes : Jean-Baptiste, de Montpellier; Petit-Jean, d'Angers; Maître-Jacques, de Lorraine; Roger Dupiet, Simon, de la Rochelle; Étienne Villon, de Troyes; Bernard Mahuri, de Narbonne; Barthélemy Prior, de Saint-Malo; Ripart, Bruzeu, de Normandie; Pierre le Gascon, de Bordeaux; Laurent Caurat, Jean Breton, du Croisic, en Bretagne. Mais on ne voit reparaître qu'un de ces noms dans la courte liste que fournit la *Victoria*, au retour.

ce hardi projet, dans la crainte qu'on ne cherchât à l'en dissuader par l'aspect des dangers qu'il aurait à courir, et qu'on ne tentât de décourager son équipage. Aux périls attachés naturellement à cette entreprise, se joignait un désavantage de plus pour lui : c'est que les capitaines des quatre autres vaisseaux, qu'il devait avoir sous son commandement, étaient ses ennemis, par la seule raison qu'ils étaient Espagnols, et que lui, Magellan, était Portugais.

Avant de partir, il fit quelques règlements, tant pour les signalements que pour la discipline. Afin que l'escadre allât toujours de conserve, il établit, pour les pilotes et les maîtres, les règles suivantes. Son vaisseau devait toujours précéder les autres; et pour qu'on ne le perdît point de vue pendant la nuit, il avait un flambeau de bois, appelé *farol*, attaché à la poupe. Si, outre le farol, il allumait une lanterne ou bien un morceau de corde de jonc (1), les autres navires devaient en faire autant, afin qu'il pût être assuré par là qu'on le suivait. — Lorsqu'il faisait deux autres feux sans le farol, les navires devaient changer de direction, soit pour ralentir leur course, soit à cause du vent contraire. — Quand il allumait trois feux, c'était pour ôter la bonnette (2), qui est une partie de voilure qu'on place sous la grand'voile lorsque le temps est beau, afin de serrer mieux le vent et d'accélérer la marche. On ôte la bonnette quand on prévoit la tempête; car il faut alors l'amener, pour qu'elle n'embarrasse pas ceux qui doivent carguer la voile. — S'il allumait quatre feux, c'était signe qu'il fallait amener toutes les voiles; mais lorsqu'elles étaient carguées, ces quatre feux avertissaient de les déployer. — Plusieurs feux, ou quelques coups de bombarde (3), servaient d'avertissement pour annoncer que nous étions près de terre ou de bas-fonds, et qu'il fallait par conséquent naviguer avec beaucoup de précaution. Il y avait un autre signal pour indiquer quand il fallait jeter l'ancre.



Figure d'un navire du seizième siècle. — D'après Amoretti.

On faisait trois quarts chaque nuit : le premier, au commencement de la nuit; le second, qu'on appelle *medora* (moyenne heure), à minuit, et le troisième, vers la fin de la nuit. Par conséquent tout l'équipage était partagé en trois quarts : le premier quart était sous les ordres du capitaine, le pilote commandait durant le second, et le troisième appartenait au maître. Le capitaine général exigea la plus sévère discipline de l'équipage, afin de s'assurer par là de l'heureux succès du voyage.

Lundi matin, 10 août de l'an 1519, l'escadre ayant à bord tout ce qui lui était nécessaire, ainsi que son équipage, composé de 237 hommes, on annonça le départ par une décharge d'artillerie, et on déploya la voile de trinquet. Nous descendîmes le fleuve Bétis (4) jusqu'au pont de Guadalquivir, en passant près de Jean d'Alfarax (Alfarache), autrefois ville des Maures très-peuplée, où il y avait un pont dont il ne

(1) Cette corde s'appelle en espagnol *estrenque*, et se forme d'une espèce de sparte bien roui dans l'eau et séché ensuite au soleil ou à la fumée; elle est très-propre au but que l'on se propose.

(2) Pour bien comprendre quelques termes de marine peu connus, on peut consulter la figure du vaisseau B de la planche ci-dessus. Ce vaisseau est copié d'après un dessin qui se trouve dans une des cartes de Monti, avec cette inscription : *Nave Vittoria su cui il cav. Pigafetta fece il giro del globo.* A est le mât de misaine, B le grand mât, C la guérite où se tient la sentinelle, D le mât de trinquet, E le gaillard d'arrière, F le gaillard d'avant, G l'ancre, H la bonnette qu'on attachait sous la grande voile, et qu'on place aujourd'hui sur le côté.

(3) Comme Alvaro Velho, Pigafetta dit toujours bombardes; mais on sait que dans ce temps-là on donnait ce nom aux pièces de tout calibre, et qu'on les chargeait souvent de pierres au lieu de boulets.

(4) Nous conservons cette dénomination au Guadalquivir, qui prend naissance dans la Sierra de Cazorla.

reste plus de vestiges, à l'exception de deux piliers qui sont debout sous l'eau et auxquels il faut bien prendre garde; pour ne rien risquer, on ne doit naviguer dans cet endroit qu'avec l'aide de pilotes et à la haute marée.

En continuant de descendre le Bétis, on passe près de Coria et de quelques autres villages, jusqu'à San-Lucar, château appartenant au duc de Medina Sidonia. C'est là qu'est le port qui donne sur l'Océan, à 10 lieues du cap Saint-Vincent, par les 37 degrés de latitude septentrionale. De Séville à ce port, il y a 17 à 20 lieues (1).

Quelques jours après, le capitaine général et les capitaines des autres vaisseaux vinrent de Séville à San-Lucar, sur les chaloupes, et on acheva d'approvisionner l'escadre. Tous les matins, on descendait à terre pour entendre la messe dans l'église de Notre-Dame de Barrameda; et avant de partir, le capitaine voulut que tout l'équipage allât à confesse; il défendit aussi rigoureusement d'embarquer aucune femme sur l'escadre.

Le 20 septembre, nous partîmes de San-Lucar, courant vers le sud-ouest; et le 26, nous arrivâmes à une des îles Canaries, appelée Ténériffe, située par les 28 degrés de latitude septentrionale. Nous nous arrêtâmes trois jours dans un endroit propre à faire de l'eau et du bois; ensuite nous entrâmes dans un port de la même île, qu'on appelle Monte-Rosso, où nous passâmes deux jours.

On nous raconta un phénomène singulier de cette île : c'est qu'il n'y pleut jamais, et qu'il n'y a ni source d'eau, ni rivière, mais qu'il y croît un grand arbre dont les feuilles distillent continuellement des gouttes d'une eau excellente, qui est recueillie dans une fosse au pied de l'arbre; c'est là que les insulaires vont puiser l'eau et que les animaux, tant domestiques que sauvages, viennent s'abreuver. Cet arbre est toujours environné d'un brouillard épais, qui sans doute fournit l'eau à ses feuilles (2).

Le lundi 3 octobre, nous fîmes voile directement vers le sud. Nous passâmes entre le cap Vert et ses îles, par les 14° 30′ de latitude septentrionale. Après avoir couru plusieurs jours le long de la côte de Guinée, nous arrivâmes par les 8 degrés de latitude septentrionale, où il y a une montagne qu'on appelle Sierra Leona (3). Nous éprouvâmes ici des vents contraires ou des calmes plats avec de la pluie jusqu'à la ligne équinoxiale; et ce temps pluvieux dura soixante jours, contre l'opinion des anciens (4).

Par les 14 degrés de latitude septentrionale, nous essuyâmes plusieurs rafales impétueuses, qui, jointes aux courants, ne nous permirent pas d'avancer. A l'approche de ces rafales, nous avions la précaution d'amener toutes les voiles, et nous mettions le vaisseau en travers jusqu'à ce que le vent fût tombé.

(1) La lieue dont se sert notre auteur est de 4 milles maritimes, comme on le verra clairement par la suite.

(2) Pigafetta reproduit une vieille tradition; l'arbre en question porte le nom de *garoë*. Les savants du seizième siècle prétendent que l'île est la *Pluviala* ou l'*Ombrion* dont parle Pline (liv. VI, ch. XXXVII), qui les met au nombre des Canaries, et dit que dans la première on ne boit que de l'eau de pluie, et que dans la seconde il ne pleut jamais, mais que les habitants recueillent l'eau qui distille des branches d'un arbre. (Voy. dans la relation de BÉTHENCOURT, p. 43.) Ce fut en quittant les Canaries que les premiers symptômes de mésintelligence commencèrent à éclater entre Magellan et Carthagena. Ce dernier ayant insisté pour avoir connaissance de la route qui allait être suivie par la flottille, le capitaine général lui notifia qu'il n'avait nul compte à lui rendre.

(3) Serra Leoa en portugais. Cette portion de la côte d'Afrique fut découverte par Cintra.

Magellan fut surpris vers ces parages par un calme d'une vingtaine de jours. Ce fut dans cette situation, et comme l'on était encore sur les côtes de Guinée, que les relations entre lui et Juan de Carthagena prirent plus d'aigreur. L'inspecteur de la flotte se trouvant à bord de son navire, et fort rapproché de la *Trinidad*, éleva la voix en présence d'un simple matelot, et s'écria, probablement avec un accent particulier : « Dieu vous sauve, seigneur capitaine et maître, et bonne compagnie! » Alors Magellan lui envoya dire qu'il ne le saluât plus à l'avenir de cette façon, et qu'il eût à le traiter de capitaine général. Mais Carthagena lui fit répondre qu'il l'avait salué avec le meilleur marin de la flotte, et qu'un autre jour il le saluerait peut-être avec un mousse.

Durant une de ces journées de calme, un délit ayant été commis à bord d'un des bâtiments de la flotte, Magellan fit assembler le conseil, qui se composait des capitaines et des pilotes; une vive discussion s'éleva sur la manière dont on devait saluer les chefs, et ce fut alors que Magellan, saisissant au collet Carthagena, lui dit : « Vous êtes prisonnier! » En vain celui-ci protesta-t-il énergiquement, et réclama-t-il même l'assistance des officiers présents pour que l'on s'emparât du capitaine général, l'inspecteur de la flotte resta prisonnier, et, qui plus est, demeura attaché par les pieds au cèpe. Les autres capitaines se contentèrent de demander à Magellan qu'il le confiât à l'un d'entre eux, et il demeura alors sous la garde du comptable Antonio de Coca. (Voy. Navarrete, *Coleccion de viages.*)

(4) Les anciens croyaient qu'il ne tombait jamais de pluie entre les tropiques, et par cette raison ils s'imaginaient que cette région était inhabitable.

Pendant les jours sereins et calmes, de gros poissons, qu'on appelle *tiburons* (requins ou chiens de mer), nageaient près de notre navire. Ces poissons ont plusieurs rangées de dents terribles; et si malheureusement ils rencontrent un homme dans la mer, ils le dévorent sur-le-champ. Nous en prîmes plusieurs avec des émérillons (sorte de grand hameçon en fer); mais les gros ne sont point du tout bons à manger, et les petits ne valent pas grand'chose [1].

Dans les temps orageux, nous vîmes souvent ce qu'on appelle le Corps-Saint, c'est-à-dire Saint-Elme. Pendant une nuit fort obscure, il nous apparut comme un beau flambeau sur la pointe du grand arbre, où il s'arrêta pendant deux heures, ce qui nous était d'une grande consolation au milieu de la tempête. Au moment de sa disparition, il jeta une si grande lumière que nous en fûmes, pour ainsi dire, aveuglés. Nous nous crûmes perdus; mais le vent cessa à l'instant même [2].

Nous avons vu des oiseaux de plusieurs espèces. Quelques-uns paraissaient n'avoir point de croupion; d'autres ne font point de nid, parce qu'ils n'ont point de pattes; mais la femelle pond et couve ses œufs sur le dos du mâle au milieu de la mer [3]. Il y en a d'autres, qu'on appelle *cagassela* ou *caca uccello* (le stercoraire), qui vivent des excréments des autres oiseaux; et j'ai vu souvent moi-même un de ces oiseaux en poursuivre un autre, sans jamais l'abandonner, jusqu'à ce que celui-ci lâchât à la fin sa fiente, dont il s'emparait avidement [4]. J'ai vu aussi des poissons volants et d'autres poissons assemblés en si grand nombre qu'ils paraissaient former un banc dans la mer.

Lorsque nous eûmes dépassé la ligne équinoxiale, en approchant du pôle antarctique, nous perdîmes de vue l'étoile polaire. Nous mîmes le cap entre le sud et le sud-ouest, et fîmes route jusqu'à la terre qu'on appelle *la Terre du Verzin* [5] (le Brésil), par les 23° 30′ de latitude méridionale. Cette terre est une continuation de celle où est le cap Saint-Augustin, par les 8° 30′ de la même latitude.

Ici nous fîmes une abondante provision de poules, de patates, d'une espèce de fruit qui ressemble au cône du pin, mais qui est extrêmement doux et d'un goût exquis [6], de roseaux fort doux [7], de la chair d'*anta*, laquelle ressemble à celle de la vache [8], etc. Nous fîmes d'excellents marchés : pour un hameçon ou pour un couteau, on nous donnait cinq ou six poules; deux oies pour un peigne; pour un petit miroir ou une paire de ciseaux, nous obtenions assez de poissons pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou pour un ruban, les indigènes nous apportaient une corbeille de patates; c'est le nom

(1) Il y a plusieurs variétés de requins. Il est reconnu que la chair de toutes les espèces est détestable.

(2) Dans tous les temps on a vu de ces feux au bout des mâts pendant la tempête, et on les a toujours considérés comme un signe de la protection du ciel. Les anciens y reconnaissaient une manifestation de Castor et Pollux, et les chrétiens y apercevaient leurs saints, et surtout saint Elme. Lorsqu'il y avait autant de feux que de mâts, on joignait saint Elme à saint Nicolas et à sainte Claire. Les matelots anglais, qui refusent d'y voir des saints, en font un follet qu'ils appellent *Davy-Jones* (Dixon, *Voyage autour du monde*, 1785-88). Ce n'est qu'à partir de notre siècle que les physiciens ont reconnu dans cette lumière l'effet de l'électricité.

(3) On croyait anciennement que l'oiseau de paradis, n'ayant point de pattes, ne faisait point de nid, et que la femelle couvait ses œufs sur le dos du mâle; mais l'auteur parle ici d'un autre oiseau aquatique qui a les pattes très-courtes et couvertes de plumes, de façon qu'il paraît n'en point avoir; et quoiqu'il fasse son nid sur la terre, la mère mène sur son dos à la mer ses petits lorsqu'ils sont à peine éclos.

M. de Bougainville a vu de ces oiseaux aux îles Malouines (t. I, p. 117).

(4) Les *cagasseles*, ou stercoraires (*Larus parasitus*, Linné), sont des oiseaux de proie qui, n'étant pas amphibies, attendent, pour se nourrir de poisson, que les amphibies sortent de l'eau avec leur proie; ils les poursuivent alors jusqu'à ce que ceux-ci leur abandonnent leur pêche, dont ils s'emparent. C'est cette proie qu'ils laissent tomber qu'on a prise pour leur fiente.

(5) Le *verzino (ibirapitanga)*, ou *bois de brésil*, est le nom qu'on donnait au bois rouge qu'on tirait autrefois de l'Asie et de l'Afrique, et qu'à présent on tire presque uniquement du pays auquel on a donné ce nom à cause de l'abondance de ces arbres. Améric Vespuce dit qu'il y trouva *infinito verzino, e molto buono*. (Bartolozzi, *Ricerche storiche sulle scoperte d'Amerigo Vespucci.)* — Voy. aussi une précieuse dissertation de M. de Humboldt sur l'antiquité du commerce des bois de Brésil.

(6) Ces fruits sont les ananas (*Bromelia ananas*, Linné). Ils ressemblent effectivement à une pomme de pin. Les Espagnols les appellent *piñas*, et les Anglais *applepines*.

(7) Ce roseau doux est la canne à sucre (*Arundo saccharifera*, Linné). Il paraît être indigène dans l'intérieur du Brésil. Les cannes venant du littoral pouvaient avoir été apportées de l'île de Madère.

(8) L'*anta* est le *Tapir americanus* de Linné. (Voy. une excellente dissertation du docteur Roulin sur le tapir.) — Ce qui est dit ici touchant le goût de la chair est très-exact.

qu'on donne à des racines qui ont à peu près la forme de nos navets et dont le goût approche de celui des châtaignes. Nous changions aussi chèrement les figures des cartes à jouer : pour un roi de denier, on me donna six poules, et encore s'imagina-t-on avoir fait une très-bonne affaire.

Nous entrâmes dans ce port (1) le jour de Sainte-Lucie, treizième du mois de décembre.

Nous avions alors, à midi, le soleil à notre zénith, et nous souffrions bien plus de la chaleur que nous ne l'avions fait en passant la ligne.

La terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne, la France et l'Italie prises ensemble : elle appartient au roi de Portugal (2).

Les Brésiliens ne sont pas chrétiens, mais ils ne sont pas non plus idolâtres, car ils n'adorent rien; l'instinct naturel est leur unique loi. Ils vivent très-longtemps, car les vieillards parviennent ordinairement jusqu'à cent vingt-cinq ans et quelquefois jusqu'à cent quarante (3). Ils vont tout nus, les femmes aussi bien que les hommes. Leurs habitations sont de longues cabanes, qu'ils nomment *boi* (4), et ils se couchent sur des filets de coton appelés *hamaks* (5), attachés par les deux bouts à de grosses poutres. Leur cheminée est par terre. Un de ces *bois* contient quelquefois jusqu'à cent hommes, avec leurs femmes et leurs enfants; il y a par conséquent toujours beaucoup de bruit. Leurs barques, qu'ils appellent *canots*, sont formées d'un tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante; car les pierres leur tiennent lieu de fer, dont ils manquent. Ces arbres sont si grands, qu'un seul canot peut contenir jusqu'à trente et même quarante hommes, qui voguent avec des rames semblables aux pelles de nos boulangers. A les voir si noirs, tout nus, sales et chauves, on les aurait pris pour les matelots du Styx (6).

Les hommes et les femmes sont bien bâtis et conformés comme nous. Ils mangent quelquefois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est ni par besoin, ni par goût qu'ils s'en nourrissent, mais par un usage qui, à ce qu'ils nous dirent, s'est introduit chez eux de la manière suivante. Une vieille femme n'avait qu'un seul fils, qui fut tué par les ennemis. Quelque temps après, le meurtrier de son fils fut fait prisonnier et conduit devant elle : pour se venger, cette mère se jeta comme un animal féroce sur lui, et lui déchira une épaule avec les dents. Cet homme eut le bonheur, non-seulement de se tirer des mains de cette vieille femme et de s'évader, mais aussi de s'en retourner chez les siens, auxquels il montra l'empreinte des dents sur son épaule, et leur fit croire (peut-être le croyait-il lui-même) que les ennemis avaient voulu le dévorer tout vif. Pour ne pas céder en férocité aux autres, ils se déterminèrent à manger réellement les ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et ceux-ci en firent autant. Cependant ils ne les mangent pas sur-le-champ, ni vivants; mais ils les dépècent, et les partagent entre les vainqueurs. Chacun porte chez soi la portion qui lui est échue, la fait

(1) Nommé d'abord *porto de Santa-Lucia*, on l'appela ensuite *Rio de Janeiro*.
On a cru longtemps que Magellan avait été le premier explorateur de la baie magnifique où s'élève aujourd'hui Rio de Janeiro. D'anciens documents historiques, exhumés depuis peu d'années, nous prouvent que dès 1511 elle portait le nom de *Bahia de Cabo-Frio*, et avait pour habitant un certain João de Braga, qui s'était fixé dans une des îles les plus fertiles où, sous le titre de *feitor*, il faisait un commerce actif de bois de brésil. Quatre ans environ avant l'arrivée de Magellan, vers 1515, Pero Lopez l'avait explorée. Enfin, les navigateurs dieppois paraissent y avoir fait des excursions dès le commencement du seizième siècle. (Voy., sur les peuples qui habitaient la baie, les derniers travaux publiés par MM. Adolfo de Varnhagen, Gonçalves Dias, Machado de Oliveira, etc., etc.; et surtout la *Revista trimensal* de l'Institut historique et géographique du Brésil, qui forme aujourd'hui un ensemble de 17 vol. in-8.)

(2) Ce calcul approximatif pourrait s'appliquer aujourd'hui à une seule province du vaste empire. Celle de *Mato-Grosso*, par exemple, est considérée par Ayres de Cazal, le père de la géographie brésilienne, comme représentant l'espace de terrain que l'on accordait à la Germanie, dans l'ancienne acception de ce terme géographique. Il est vrai que, dans les recensements de population, l'on n'y compte guère qu'un homme et demi par lieue carrée.

(3) Vespuce rapporte la même chose; il dit aussi comment, au moyen de cailloux, les indigènes lui firent le calcul de leurs années, et comment ils lui donnèrent des preuves de leur longévité en lui présentant le fils, le père, le grand-père, le bisaïeul et le trisaïeul, tous vivants. (*Lettres d'Améric Vespuce*, dans Bartolozzi.)

(4) Il y a ici une erreur; on donnait aux cabanes indiennes le nom de *oca*.

(5) Ce mot appartient à la langue des *Igneris* d'Haïti; en tupique, le hamac s'appelle *inis*.

(6) Voy., sur les immenses pirogues des Tupinambas, des Tupiniquins et des Cahetès, Gabriel Soares, *Roteiro do Brasil*, édit. de M. Ad. de Varnhagen.

sécher à la fumée, et chaque huitième jour il en fait rôtir un petit morceau pour le manger. J'ai appris ce fait de Jean Carvalho ([1]), notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

Les Brésiliens se peignent le corps et surtout le visage d'une étrange manière et de différentes façons, les femmes aussi bien que les hommes. Ils ont les cheveux courts et laineux ([2]), et n'ont de poil sur aucune partie de leur corps, parce qu'ils s'épilent ([3]). Ils ont une espèce de veste faite de plumes de perroquet tissues ensemble, et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue leur forment un cercle sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule ([4]). Presque tous les hommes ont la lèvre inférieure percée de trois trous, par lesquels ils passent de petits cylindres de pierre longs de deux pouces. Les femmes et les enfants n'ont pas cet ornement incommode. Ajoutez à cela qu'ils sont entièrement nus par devant. Leur couleur est plutôt olivâtre que noire. Leur roi porte le nom de cacique ([5]).

On trouve dans ce pays un nombre infini de perroquets; de manière qu'on nous en donnait huit ou dix pour un petit miroir. Ils ont aussi de très-beaux chats maimons, jaunes, semblables à de petits lions ([6]).

Ils mangent une espèce de pain rond et blanc, mais que nous ne trouvions pas de notre goût, fait avec la moelle, ou plutôt avec l'aubier, qu'on trouve entre l'écorce et le bois d'un certain arbre ([7]), et qui a quelque ressemblance avec du lait caillé. Ils ont aussi des cochons qui nous parurent avoir le nombril sur le dos ([8]), et de grands oiseaux dont le bec ressemble à une cuiller; mais ils n'ont point de langue ([9]).

Quelquefois, pour avoir une hache ou un coutelas, ils nous offraient pour esclaves une et même deux de leurs jeunes filles; mais ils ne nous présentèrent jamais leurs femmes. Ces dernières sont chargées des travaux les plus pénibles, et on les voit souvent descendre de la montagne avec des corbeilles fort pesantes sur la tête; mais elles ne vont jamais seules, leurs maris, qui en sont très-jaloux, les accompagnant toujours, avec des flèches dans une main et un arc dans l'autre. Cet arc est de bois de brésil ou de palmier noir. Si les femmes ont des enfants, elles les placent dans un filet de coton suspendu à leur cou. Je pourrais dire bien d'autres choses sur leurs mœurs; mais je les passerai sous silence, pour ne pas être trop prolixe.

Ces peuples sont extrêmement crédules et bons; et il serait facile de leur faire embrasser le christianisme. Le hasard fit qu'on conçut pour nous de la vénération et du respect. Il régnait depuis deux mois une grande sécheresse dans le pays, et comme ce fut au moment de notre arrivée que le ciel leur donna de la pluie, ils ne manquèrent pas de l'attribuer à notre présence. Lorsque nous débarquâmes pour dire la messe à terre, ils y assistèrent en silence et avec un air de recueillement ([10]); et, voyant que nous mettions à la mer nos chaloupes, qui demeuraient attachées aux côtés du vaisseau ou qui le suivaient, ils s'imaginèrent que c'étaient les enfants du vaisseau et que celui-ci les nourrissait.

Nous passâmes treize jours dans ce port; ensuite nous reprîmes notre route, et allâmes côtoyant ce

([1]) Dans le manuscrit qui a servi à faire cette traduction, il est appelé tantôt *Carrnaio*, tantôt *Caruaio;* mais on ne peut pas douter que ce ne soit Jean Carvalho, dont parlent Castanheda et d'autres écrivains de ce temps.

([2]) Il y a ici de la part du vieux voyageur manque absolu d'observation : les cheveux des Indiens sont noirs, rudes au toucher, brillants et lisses en ce qui regarde les hommes. Néanmoins, on peut supposer que Pigafetta a vu dans la baie de Rio de Janeiro des *Tamoyos* qui s'étaient rasé la tête, et dont les cheveux coupés extrêmement courts lui rappelaient ceux des Africains.

([3]) Plusieurs peuples sauvages font encore aujourd'hui la même chose, en se servant de coquilles bivalves au lieu de pincettes, qu'ils n'ont pas.

([4]) Voy. les planches contenues dans les vieilles relations de Thevet et Léry reproduites à l'article AMÉRIC VESPUCE; voy. aussi BRÉSIL, par Ferdinand Denis, collection de *l'Univers*.

([5]) Erreur partagée par tous les marins contemporains. Le mot arabe *caзis* fut imposé dès le début de la découverte aux chefs indiens du nouveau monde. Les Brésiliens désignaient leurs chefs sous le nom de *morbicha*.

([6]) Espèce de singe. (Voy. la relation d'Alex. de Humboldt.)

([7]) Pigafetta désigne ici fort imparfaitement la cassave, que l'on obtient de la racine du manioc *(Jatropha manihot)*.

([8]) Il est ici question du pécari ou tajassou *(Sus dorso cistifero*, Linné). — Voy. p. 183.

([9]) Ce sont les *spatules (Anas rostro plano ad verticem dilatato*, Linné). — Voy. sur cet oiseau, dont le bec présente une forme si bizarre, le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de d'Orbigny.

([10]) Pedro Vas Caminha remarqua la même vénération apparente pour les cérémonies de l'Église. (Voy. sa lettre à Emmanuel, écrite au mois de mai 1500.)

pays jusque par les 34° 40′ de latitude méridionale, où nous trouvâmes une grande rivière d'eau douce. C'est ici qu'habitent les cannibales ou mangeurs d'hommes. Un d'eux, d'une figure gigantesque (¹), et dont la voix ressemblait à celle d'un taureau, s'approcha de notre navire pour rassurer ses camarades, qui, dans la crainte que nous voulussions leur faire du mal, s'éloignaient du rivage et se retiraient avec leurs effets dans l'intérieur du pays. Pour ne pas laisser échapper l'occasion de leur parler et de les voir de près, nous sautâmes à terre au nombre de cent hommes et les poursuivîmes pour en arrêter quelques-uns; mais ils faisaient de si grandes enjambées que, même en courant et sautant, nous ne pûmes jamais parvenir à les joindre.

Cette rivière contient sept petites îles : dans la plus grande, qu'on appelle cap de Sainte-Marie, on trouve des pierres précieuses. On avait cru autrefois que cette eau n'était pas une rivière, mais un canal par lequel on passait dans la mer du Sud; mais on s'assura bientôt que ce n'était qu'un fleuve, qui a dix-sept lieues de large à son embouchure. C'est ici que Jean de Solis, qui allait à la découverte de nouvelles terres comme nous, fut mangé par les cannibales, auxquels il s'était trop fié, avec soixante hommes de son équipage (²).

En côtoyant toujours cette terre vers le pôle antarctique, nous nous arrêtâmes à deux îles (³), que nous ne trouvâmes peuplées que d'oies et de loups marins. Les premières y sont en si grand nombre et si peu farouches que, dans une heure de temps, nous en fîmes une abondante provision pour les équipages des cinq vaisseaux. Elles sont noires, et paraissent couvertes également par tout le corps de petites plumes, sans avoir aux ailes les pennes nécessaires pour voler, et, en effet, elles ne volent pas, et se nourrissent de poisson; elles sont si grasses que nous étions obligés de les écorcher pour les plumer. Leur bec ressemble à une corne.

Les loups marins sont de différentes couleurs, et de la grosseur à peu près d'un veau, dont ils ont aussi la tête. Leurs oreilles sont courtes et rondes, et leurs dents très-longues. Ils n'ont point de jambes, et leurs pattes, qui sont attachées au corps, ressemblent assez à nos mains, avec de petits ongles; mais elles sont palmées, c'est-à-dire que les doigts en sont attachés ensemble par une membrane comme les pattes d'un canard. Si ces animaux pouvaient courir, ils seraient fort à craindre, car ils montrèrent beaucoup de férocité. Ils nagent fort vite, et ne vivent que de poisson.

Nous essuyâmes un terrible orage au milieu de ces îles, pendant lequel les feux de Saint-Elme, de Saint-Nicolas et de Sainte-Claire se firent voir plusieurs fois à la pointe des mâts; et au moment de leur disparition, on voyait diminuer à l'instant la fureur de la tempête.

En nous éloignant de ces îles pour continuer notre route, nous parvînmes par les 49° 30′ de latitude méridionale, où nous trouvâmes un bon port; et comme nous approchions de l'hiver, nous jugeâmes à propos d'y passer la mauvaise saison.

Deux mois s'écoulèrent sans que nous aperçussions aucun des habitants de ce pays. Un jour que nous nous y attendions le moins, un homme de figure gigantesque se présenta à nous. Il était sur le sable presque nu, et chantait et dansait en même temps, en se jetant de la poussière sur la tête. Le capitaine envoya à terre un de nos matelots, avec ordre de faire les mêmes gestes, comme une marque d'amitié et de paix, ce qui fut très-bien compris, et le géant se laissa paisiblement conduire dans une petite île où le capitaine était descendu. Je m'y trouvai aussi avec plusieurs autres. Il témoigna beaucoup

(¹) Pigafetta débute aux exagérations manifestes dont il va donner bientôt la preuve, en faisant des espèces de géants des Charruas. C'est à tort que ces peuples redoutables, qui avaient arrêté dans sa conquête Dias de Solis, étaient accusés d'anthropophagie; ils conservèrent parmi eux les prisonniers sans leur faire aucun mal. Les derniers Charruas sont venus mourir en France. (Voy., sur ceux qui ont visité Paris vers 1830, une brochure intitulée : *Arrivée en France de quatre sauvages charruas par le brick français* Phaéton, *de Saint-Malo;* Paris, gr. in-8. Ces Indiens s'appelaient Vaïmaca, Senaqué, Tacuabé, et la femme qui les accompagnait, Guyunusa.)

(²) Solis fut massacré par les *Quérandis*, qui l'arrêtèrent au moyen d'une arme terrible, désignée depuis par les Espagnols sous le nom de *bolas*. Ces espèces de frondes étaient particulières aux nations du Paraguay et du Parana. (Voy. Funès, *Ensayo*, etc.) — Ces Indiens faisaient partie de la nation charrua.

(³) Ils s'arrêtèrent au port Désiré, où il y a deux îles, dont l'une s'appelle l'île des *Pingouins*, et l'autre l'île des *Lions*. Pigafetta a appelé les premiers *oies*, et les seconds *loups*. Les premiers sont l'*Aptenodita demersa* de Linné, et les seconds sont la *Phoca ursina* de Linné, qu'on appelle communément *veau marin* ou *phoque*.

d'étonnement en nous voyant; et, levant le doigt, il voulait nous dire sans doute qu'il croyait que nous étions descendus du ciel.

Cet homme était si grand que notre tête touchait à peine à sa ceinture. Il était d'une belle taille: son visage était large et teint de rouge, si ce n'est qu'il avait les yeux entourés de jaune et deux taches





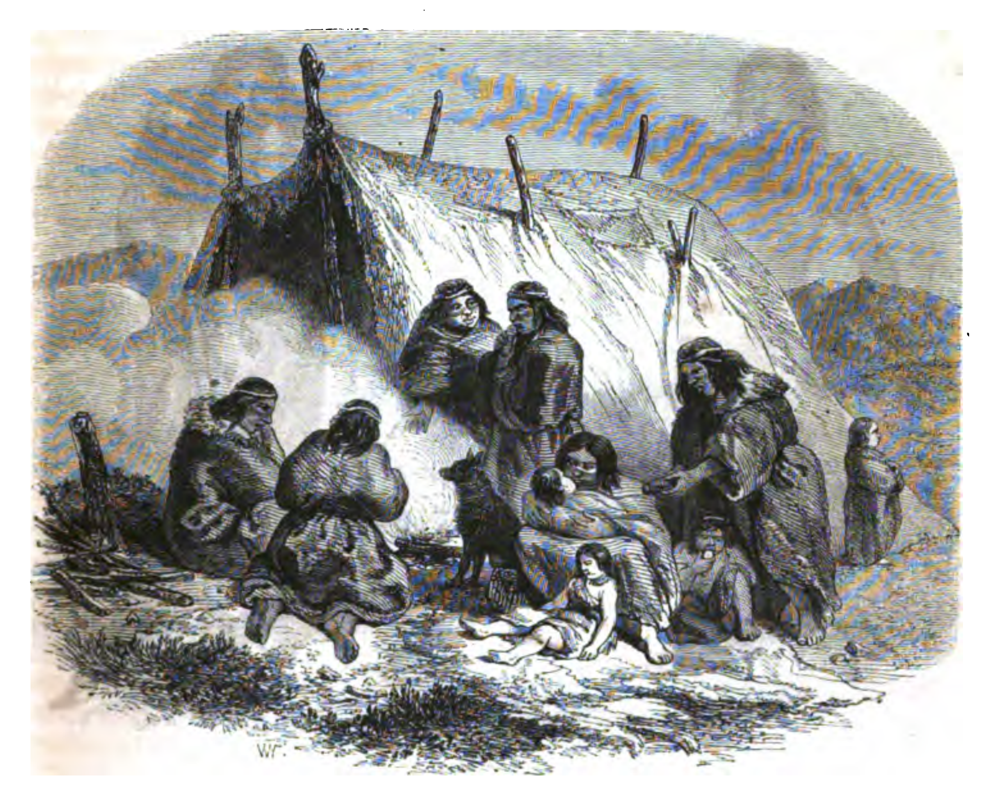
Patagons.

en forme de cœur sur les joues. Ses cheveux, qui étaient en petite quantité, paraissaient blanchis avec quelque poudre. Son habit, ou plutôt son manteau, était fait de fourrures bien cousues ensemble, d'un animal qui abonde dans ce pays, comme nous avons eu occasion de le voir par la suite. Cet animal a la tête et les oreilles d'une mule, le corps d'un chameau, les jambes d'un cerf et la queue d'un cheval, et il hennit comme ce dernier. Cet homme portait aussi une espèce de chaussure faite de la même peau([1]). Il tenait dans la main gauche un arc court et massif, dont la corde, un peu plus grosse que

([1]) C'est à cause de cette chaussure, qui donnait aux pieds de cet homme la figure de la patte d'un ours, que Magellan les a appelés *Patagons*. (Voy. de Bry, *Americæ*, lib. IV, p. 66.) — Patagon signifie littéralement, en espagnol, *qui a de grands pieds*. On l'applique souvent aux gens mal chaussés.

Depuis l'époque où a été faite la grande publication de Navarrete, le monde savant possède un moyen de contrôler les assertions de Pigafetta; il en a fait jusqu'à ce jour, il est vrai, un bien faible usage, et cependant c'est la seule manière de mettre dans leur jour véritable les exagérations du voyageur. Comment se fait-il en effet que ni Mestre Bautista le Génois, ni Francisco Albo le pilote espagnol, dont nous possédons les journaux, n'aient vu les Patagons avec les mêmes yeux que le chevalier italien? Le pilote génois ne donne que 8 à 10 palmes de hauteur à ces Indiens, c'est-à-dire de 6 à 7 pieds, et Albo, sans la moindre réticence, les compare aux hommes les plus grands de l'Espagne, et parle surtout de cette prodigieuse voracité qui leur permit de manger, entre sept ou huit hommes, ce qui eût suffi pour rassasier vingt matelots de l'équipage. Dès cette époque donc la *taille chimérique* des Patagons, pour nous servir de l'expression de M. d'Orbigny, pouvait rentrer dans ses bornes naturelles. Grâce à la lumineuse discussion à laquelle s'est livré le savant naturaliste, on a enfin une réponse satisfaisante à la question qui agite les curieux depuis plus de trois siècles. La taille des Patagons ne dépasse point *un mètre quatre-vingt-douze centimètres* (5 pieds 11 pouces métriques), la taille moyenne ne s'élevant pas au-dessus de 1 mètre 72 centimètres (5 pieds 4 pouces); sans oublier que les femmes sont à proportion aussi grandes,

celle d'un luth, était faite d'un boyau du même animal; de l'autre main, il portait des flèches de roseau courtes, ayant d'un côté des plumes comme les nôtres, et de l'autre, au lieu du fer, la pointe d'une pierre à fusil blanche et noire. Ils forment, de la même espèce de pierre, des outils tranchants pour travailler le bois.



Groupe de Patagons.

Le capitaine général lui fit donner à manger et à boire, et, parmi d'autres bagatelles, il lui fit présenter un grand miroir d'acier. Le géant, qui n'avait pas la moindre idée de ce meuble, et qui pour la première fois sans doute voyait sa figure, recula si effrayé qu'il jeta par terre quatre de nos gens qui étaient derrière lui. On lui donna des grelots, un petit miroir, un peigne et quelques grains de verroterie; ensuite on le remit à terre, en le faisant accompagner par quatre hommes bien armés.

Son camarade, qui avait refusé de monter sur le vaisseau, le voyant de retour à terre, courut avertir et appeler les autres, qui, s'apercevant que nos gens armés s'approchaient d'eux, se rangèrent en file, étant sans armes et presque nus : ils commencèrent aussitôt leur danse et leur chant, pendant lesquels ils levaient l'index vers le ciel, pour nous faire entendre qu'ils nous regardaient comme des êtres descendus d'en haut; ils nous montrèrent en même temps une poudre blanche dans des marmites d'argile.

et surtout aussi fortes que les hommes, leur taille moyenne s'élevant à 1m,120. M. d'Orbigny fait précéder néanmoins ces chiffres de quelques réflexions qui peuvent expliquer la préoccupation des anciens voyageurs : « Nous avons été, nous ne nous le dissimulerons pas, trompé nous-même plusieurs fois à l'aspect des Patagons. La largeur de leurs épaules, leur tête nue, la manière dont ils se drapent, de la tête aux pieds, avec des manteaux de peaux d'animaux sauvages cousues ensemble, nous faisaient tellement illusion, qu'avant de les mesurer nous les aurions pris pour des hommes d'une taille extraordinaire, tandis que l'observation directe les amenait à l'ordre commun. D'autres voyageurs n'ont-ils pu se laisser influencer par les apparences, sans chercher comme nous la vérité au moyen de mesures exactes? » Le témoignage de ce savant naturaliste est d'autant plus concluant ici, que M. d'Orbigny a demeuré huit mois au milieu des Tehuelches. (Voy. *l'Homme américain*, t. II, p. 67.)

et nous la présentèrent, n'ayant autre chose à nous donner à manger. Les nôtres les invitèrent par signes à venir sur nos vaisseaux, et offrirent de les aider à y porter ce qu'ils voudraient prendre avec eux. Ils y vinrent en effet; mais les hommes, qui ne tenaient que leur arc et leurs flèches, avaient tout chargé sur leurs femmes, comme si elles eussent été des bêtes de somme (¹).

Les femmes ne sont pas si grandes que les hommes; mais en revanche elles sont plus grosses. Leurs



Halte de Patagons. — Une Tombe.

mamelles, tombantes, ont plus d'un pied de long. Elles sont peintes et habillées de la même manière que leurs maris. Elles n'étaient rien moins que belles à nos yeux; cependant leurs maris en étaient fort jaloux.

Elles conduisaient quatre des animaux dont j'ai déjà parlé; mais c'étaient des petits qu'elles menaient avec une espèce de licou. On se sert de ces petits pour attraper les grands : on les lie à un arbrisseau; les grands viennent jouer avec eux, et des hommes cachés dans les broussailles les tuent à coups de flèches. Les habitants du pays, hommes et femmes, au nombre de dix-huit, ayant été invités par nos gens à se rendre près de nos vaisseaux, se partagèrent des deux côtés du port, et nous amusèrent en faisant la chasse dont il est question.

Six jours après, nos gens, occupés à faire du bois pour la provision de l'escadre, virent un autre géant vêtu comme ceux que nous venions de quitter et armé également d'un arc et de flèches. En s'approchant d'eux, il se touchait la tête et le corps, ensuite il levait les mains au ciel, gestes que nos gens imitèrent. Le capitaine général, qui en fut averti, envoya l'esquif à terre afin de le conduire sur l'îlot qui était dans le port et où l'on avait bâti une maison pour y établir une forge et un magasin destiné à quelques marchandises.

(¹) C'est une observation générale de tous les pays et de tous les temps, que les femmes sont d'autant plus maltraitées que les hommes sont moins civilisés. (Voy *les Femmes américaines*, article inséré dans le volume intitulé : *les Navigateurs;* Paris, Janet, 1 vol. in-18; fig.)

Cet homme était plus grand et mieux fait que les autres; il avait aussi les manières plus douces : il dansait et sautait si haut et avec tant de force, que ses pieds s'enfonçaient de plusieurs pouces dans le sable. Il passa quelques jours avec nous. Nous lui apprîmes à prononcer le nom de Jésus, l'oraison do-



Le Guanaco ou Huanaco.

minicale, etc., ce qu'il parvint à faire aussi bien que nous, mais d'une voix très-forte. Enfin, nous le baptisâmes, en lui donnant le nom de Jean. Le capitaine général lui fit présent d'une chemise, d'une veste, de caleçons de drap, d'un bonnet, d'un miroir, d'un peigne, de grelots et autres bagatelles. Il retourna vers les siens en paraissant fort content de nous. Le lendemain, il apporta au capitaine un de ces grands animaux dont nous avons parlé, et reçut d'autres présents, pour qu'il nous en donnât encore quelques autres; mais depuis ce jour nous ne l'avons pas revu, et nous soupçonnâmes même que ses camarades l'avaient tué parce qu'il s'était attaché à nous. Au bout de quinze jours, nous vîmes venir à nous quatre de ces hommes : ils étaient sans armes; mais nous sûmes ensuite qu'ils les avaient cachées derrière les buissons, où elles nous furent indiquées par deux d'entre eux que nous arrêtâmes. Ils étaient tous peints, mais de différentes manières.

Le capitaine voulut retenir les deux plus jeunes et les mieux faits, pour les conduire avec nous pendant notre voyage et les amener même en Espagne; mais, voyant qu'il était difficile de les arrêter par la force, il usa de l'artifice suivant.

Il leur donna une grande quantité de couteaux, miroirs, grains de verroterie, de façon qu'ils en avaient les deux mains pleines; ensuite il leur offrit deux de ces anneaux de fer qui servent à enchaîner; et quand il vit qu'ils les désiraient beaucoup (car ils aiment passionnément le fer), et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus prendre avec les mains, il leur proposa de les leur attacher aux jambes, pour les porter plus facilement chez eux: ils consentirent à tout; et alors nos gens leur appliquèrent les cercles de fer et en fermèrent les anneaux, de sorte qu'ils se trouvèrent enchaînés. Aussitôt qu'ils

s'aperçurent de cette supercherie ([1]), ils devinrent furieux, soufflant, hurlant, et invoquant *Setebos* ([2]), qui est leur démon principal, pour qu'il vînt à leur secours.

Non content d'avoir ces hommes, le capitaine désirait avoir leurs compagnes pour porter en Europe cette race de géants; dans ce but, il ordonna d'arrêter les deux autres, pour les obliger à conduire nos gens à l'endroit où demeuraient leurs femmes : neuf de nos hommes les plus forts suffirent à peine pour les jeter à terre et les lier; et même l'un d'eux parvint encore à se délivrer, tandis que l'autre fit de si grands efforts que nos gens le blessèrent légèrement à la tête, mais l'obligèrent enfin à les conduire chez les femmes de nos deux prisonniers. Ces femmes, ayant appris tout ce qui était arrivé à leurs maris, jetèrent des cris si violents que nous les entendîmes de fort loin. Jean Carvalho, pilote, qui était à la tête de nos gens, voyant qu'il était tard, ne se soucia point de prendre alors la femme chez laquelle il avait été conduit; mais il resta la nuit, en faisant bonne garde. Pendant ce temps, vinrent deux autres hommes qui, sans témoigner ni mécontentement, ni surprise, passèrent le reste de la nuit avec eux; mais à la pointe du jour, ayant dit quelques mots aux femmes, en un instant tous prirent la fuite, hommes, femmes, enfants, et ces derniers couraient même plus lestement que les autres. Ils nous abandonnèrent leur hutte et tout ce qu'elle contenait. Cependant un des hommes conduisit loin de nous les petits animaux qui leur servaient pour la chasse, et un autre caché dans un buisson blessa à la cuisse, avec une flèche empoisonnée, un de nos hommes, qui mourut à l'instant ([3]). Quoique nos gens eussent fait feu sur les fuyards, ils ne purent point les attraper, parce qu'ils ne couraient jamais sur la même ligne, mais sautaient de côté et d'autre et allaient aussi vite qu'un cheval au grand galop. Nos gens brûlèrent la hutte de ces sauvages, et enterrèrent leur mort.

Tout sauvages qu'ils sont, ces Indiens ne manquent pas d'avoir une espèce de médecine. Quand ils ont mal à l'estomac, par exemple, au lieu de se purger comme nous ferions, ils se fourrent une flèche assez avant dans la bouche pour exciter le vomissement, et rendent une matière verte mêlée de sang ([4]). Le vert provient d'une espèce de chardon dont ils se nourrissent. S'ils ont mal à la tête, ils se font une entaille au front, et pratiquent la même chose sur toutes les parties du corps où ils ressentent de la douleur, afin de faire sortir une grande quantité de sang de l'endroit où ils souffrent. Leur théorie, qui nous a été expliquée par un de ceux que nous avions pris, vaut bien leur pratique : la douleur, disent-ils, est causée par le sang qui ne veut plus rester dans telle ou telle partie du corps; c'est, par conséquent, en l'en faisant sortir que la douleur doit cesser.

Ils ont les cheveux coupés en forme d'auréole, comme les moines, mais plus longs, et soutenus autour de la tête par un cordon de coton, dans lequel ils placent leurs flèches lorsqu'ils vont à la chasse. Il paraît que leur religion se borne à adorer le diable. Ils prétendent que lorsqu'un d'eux est au moment de mourir, dix à douze démons apparaissent, dansant et chantant autour de lui. Un d'entre eux qui fait plus de tapage que les autres est le chef, ou grand diable, qu'ils nomment Setebos; les petits s'ap-

([1]) Il est inutile de faire ressortir ici ce qu'il y eut d'odieux dans l'emploi d'un pareil stratagème; on peut dire seulement pour l'excuse du navigateur qu'il agissait ici sous l'empire d'un préjugé général, assimilant pour ainsi dire les noirs et les Américains à la classe des animaux.

([2]) Shakspeare fut frappé de ce mot retentissant : *Setebos* figure parmi les démons qui jouent un rôle dans un de ses drames les plus fantastiques.

> His art is of such power
> It would control my dam's god Setebos.
> (*The Tempest*, act. I, sc. 2.)

Quoique M. d'Orbigny ait constaté la persistance de certaines dénominations dans la langue des Patagons, il n'a pas retrouvé parmi elles le fameux *Setebos*, de Pigafetta. Il est difficile, en effet, de reconnaître ce nom dans leur *Achekenat-Kanet* tour à tour génie du mal et génie du bien.

([3]) Il est connu que les indigènes de l'Amérique empoisonnent fréquemment leurs flèches; mais les relations récentes de la Patagonie ne nous donnent point de détails sur le genre de poison employé par les Tehuelches, tandis que nous en avons de nombreux sur le *curare* ou *wourali* de l'Orénoque.

([4]) De Bry a dessiné dans cette attitude la figure qu'il a donnée d'un Patagon. Il se peut qu'il enfonce la flèche dans sa bouche pour se délivrer, en vomissant, d'une indigestion. Certains Indiens se mettent dans la bouche une baguette en présence de leurs idoles pour leur prouver qu'ils n'ont rien d'impur dans le corps. (Voy. Benzoni, publié par de Bry.)

pellent *Chelenle*. Ils sont peints comme les habitants du pays. Notre géant prétendait avoir vu une fois un démon avec des cornes et des poils si longs qu'ils lui couvraient les pieds; il jetait, ajouta-t-il, des flammes par la bouche et par le derrière.

Ces peuples se vêtissent, comme je l'ai déjà dit, de la peau d'un animal, et c'est de la même peau qu'ils couvrent leurs huttes, qu'ils transportent là où il leur convient le mieux, n'ayant point de demeure fixe, mais allant, comme les bohémiens, s'établir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Ils vivent ordinairement de viande crue et d'une racine douce qu'ils appellent *capac*. Ils sont grands mangeurs : les deux que nous avions pris mangeaient chacun une corbeille pleine de biscuit par jour, et buvaient un demi-seau d'eau d'une haleine. Ils mangeaient les souris toutes crues, même sans les écorcher. Notre capitaine donna à ce peuple le nom de *Patagons* (1). Nous passâmes dans ce port, auquel nous donnâmes le nom de Saint-Julien, cinq mois, pendant lesquels il ne nous arriva aucun autre accident que ceux dont je viens de parler.

A peine eûmes-nous mouillé dans ce port, que les capitaines des quatre autres vaisseaux firent un complot pour tuer le capitaine *général*. Ces traîtres étaient Jean de Carthagène, *vehador* (2) de l'escadre; Louis de Mendoza, trésorier; Antoine Coca, *contador*, et Gaspard de Casada (Quesada). Le complot fut découvert; on écartela le premier, et le second fut poignardé. On pardonna à Gaspard de Casada, qui,

(1) Les Tehuelches, que les Espagnols nommèrent Patagons, ou Grands-Pieds, s'étendent depuis le détroit de Magellan jusqu'au rio Negro, aux 40 degrés de latitude sud. Ils passent même, dit M. d'Orbigny, plus au nord, jusqu'aux montagnes de la Ventana, aux 19 degrés sud, et de l'est à l'ouest des bords de l'océan Atlantique austral jusqu'au pied oriental des Andes, c'est-à-dire du 65e au 74e degré de longitude occidentale de Paris, mais seulement dans les plaines, car ils ne sont pas montagnards.

Selon le savant voyageur auquel nous empruntons ces détails, et qui a fait parmi eux un si long séjour, leur nombre ne s'élevait guère, il y a une quinzaine d'années, à plus de 10 000 âmes, réparties sur plus de 28 000 lieues. Ce sont des peuples essentiellement chasseurs, et qui se portent avec une étrange célérité d'un point à un autre. Le pilote génois donne du reste une excellente indication de l'étrange chaussure qui frappa les Européens, et qui fit donner aux Patagons le nom sous lequel ils sont connus. « Ils portent, dit-il, des souliers qui montent quatre doigts au-dessus de l'orteil, et ils les emplissent de paille pour se tenir chaud aux pieds. » (Voy. *Coleccion de viages*, t. IV.)

(2) *Vehador* ou *veador*, en ancien portugais, signifiait l'économe d'une société d'hommes; en espagnol on l'appelle *veedor*, du mot *veer*, qui signifie voir ou inspecter. Quelques écrivains ont prétendu que Jean de Carthagena était évêque; mais Pigafetta n'aurait pas oublié de rapporter cette circonstance, et Magellan ne l'aurait pas si cruellement puni s'il eût été revêtu de cette dignité.

Voici comment ce grave événement est rapporté dans l'extrait du voyage de Sébastien del Cano publié par Navarrete. Juan de Carthagena était passé des mains d'Antonio de Coca sous la garde de Luis de Mendoza, lorsque le capitaine général le fit monter à bord de la *Concepcion*, où commandait Gaspard de Quesada. Lorsqu'il s'agit d'hiverner dans la baie de Saint-Julien, le mécontentement étant parvenu à son comble; il paraît certain que l'esprit de révolte parmi les divers équipages eut surtout un appui dans l'état-major de la *Concepcion*. Le capitaine général déclara à son monde que les vivres ne faisant pas défaut, il saurait mourir plutôt que de rétrograder; puis, le dimanche des Rameaux, 1er avril 1520, il convoqua tous les capitaines, les officiers et les pilotes, pour venir entendre la messe et pour dîner ensuite avec lui. Alvaro de la Mesquita et Antonio de Coca, accompagnés de leurs gens, se rendirent à son invitation; elle ne fut acceptée ni par Luis de Mendoza, ni par Gaspard de Quesada. Jean de Carthagena, prisonnier de ce dernier, en était naturellement exclu. Alvaro de Mesquita alla seul dîner avec le capitaine général, dont il était le propre cousin, puis il retourna à son navire. Durant la nuit, Gaspard de Quesada et Jean de Carthagena passèrent avec environ trente hommes de la *Concepcion* au *Sant-Antonio*, disant qu'on eût à leur livrer ce même Alvaro de la Mesquita, qui n'était pas de leur parti. Le maître, Juan de Eliorraga, défendit énergiquement son capitaine, et Quesada, emporté par la colère, le frappa de quatre coups de poignard au bras, en disant : « Vous allez voir que ce fou nous empêchera de faire notre affaire ! » Mesquita tomba au pouvoir des conjurés; on secourut néanmoins le brave Elorriaga; Carthagena passa à bord de la *Concepcion*, Quesada demeura à bord du *Sant-Antonio*, Mendoza commanda la *Victoria*. Les trois officiers révoltés n'osèrent se porter ouvertement, néanmoins, contre le capitaine général; ils lui envoyèrent demander seulement l'accomplissement des ordonnances de Sa Majesté rendues, disaient-ils, en leur faveur, et s'opposant à ce qu'il les maltraitât; ce faisant, ils lui promettaient de le traiter de seigneurie et de lui baiser la main, ce qui, en style de l'époque, équivalait à une entière soumission. Magellan leur fit répondre immédiatement qu'ils vinssent à bord de la *Trinidad*, et qu'il s'entendrait avec eux. Ils s'y refusèrent. Le commandant de l'escadre n'hésita plus : il retint le long de son bord la chaloupe qui venait de lui apporter cette réponse, et, faisant armer six hommes choisis de son équipage, il les mit dans l'esquif de la *Trinidad*, sous le commandement de l'alguazil Gonzalo-Gomez de Espinosa. Arrivé à bord, l'officier de justice présenta une lettre de Magellan au trésorier Luis de Mendoza, par laquelle on l'engageait à passer à bord de la capitane. Au moment où celui-ci souriait, dit le chroniqueur, en ayant l'air de dire : Tu ne m'attraperas pas où tu me voudrais voir, Espinosa lui donna un coup de poignard dans la gorge, et un matelot le frappa au même instant de son coutelas à la tête; il tomba. Assuré à l'avance de l'exécution de ses ordres, Magellan avait envoyé immédiatement une

quelques jours après, médita une nouvelle trahison. Alors le capitaine général, qui n'osait pas lui ôter la vie, parce qu'il avait été créé capitaine par l'empereur lui-même, le chassa de l'escadre et l'abandonna sur la terre des Patagons, avec un prêtre son complice.

Il nous arriva dans cet endroit un autre malheur. Le vaisseau *le Saint-Jacques*, qu'on avait détaché



Vue dans le détroit de Magellan. — D'après Parker-King

pour aller reconnaître la côte, fit naufrage parmi les rochers; cependant tout l'équipage se sauva comme par miracle. Deux matelots vinrent par terre au port où nous étions nous apprendre ce désastre, et le capitaine général y envoya sur-le-champ des hommes avec quelques sacs de biscuit. L'équipage s'arrêta pendant deux mois dans l'endroit du naufrage pour recueillir les débris du vaisseau et les marchandises que la mer jetait successivement sur le rivage; et pendant ce temps on leur apportait de quoi subsister, quoique la distance fût de cent milles et le chemin très-incommode et fatigant, au milieu des épines et

embarcation avec quinze hommes armés, sous les ordres de Duarte Barbosa, et ceux-ci s'emparèrent de la *Victoria*, sans que les équipages, dévoués au capitaine général, fissent la moindre résistance. Ceci avait lieu le 2 avril.

Le jour suivant, Magellan sut manœuvrer avec une telle résolution et une telle habileté qu'il s'empara des deux autres navires, et tint à sa disposition les révoltés. On voudrait pouvoir néanmoins effacer de l'histoire du hardi navigateur les souvenirs sanglants que l'on va lire.

Le 4 avril, Magellan fit porter à terre le corps de Mendoza et le fit couper par quartiers, en faisant proclamer à haute voix la sentence qui flétrissait la mémoire du trésorier du nom de traître; le 7 avril il fit décoller Gaspard de Quesada, et ce fut son propre domestique, Luis de Molino, qui, pour échapper à la hart, se chargea de la terrible exécution, semblable en tout à celle de Mendoza. Juan de Carthagena et le prêtre Pedro Sanchez de la Reina, qui avait contribué à soulever les équipages, furent abandonnés sur ces plages désolées avec de faibles provisions; mais, après avoir vécu quelque temps dans cette solitude désolée, ils furent recueillis par cet Estevan Gomez dont Pigafetta nous raconte plus loin le lâche procédé, et sur la conduite duquel Navarrete donne de nombreux renseignements. Magellan pardonna à plus de quarante hommes qui avaient encouru la peine capitale, mais dont le secours lui était évidemment indispensable.

On voit, du reste, combien la géographie du détroit occupe peu le voyageur italien; il s'occupe principalement de son aspect général et des ressources qu'il peut offrir au voyageur. Il n'en est pas de même du pilote génois; mais les détails arides qu'il nous donne n'offrent plus qu'un bien faible intérêt. (Voy. *Coleccion de viages*, t. IV, et Maximilien Transylvain, *De Moluccis*, etc.)

des broussailles, à travers lesquelles on était obligé de passer la nuit, n'ayant d'autre boisson que la glace qu'on était forcé de casser, ce qui ne se faisait même pas sans peine.

Quant à nous, nous n'étions pas si mal dans ce port, quoique certains coquillages fort longs qu'on y trouvait en grande abondance ne fussent pas mangeables; quelques-uns contenaient des perles, mais fort petites. Nous trouvâmes aussi dans les environs des autruches (¹), des renards, des lapins beaucoup plus petits que les nôtres, et des moineaux. Les arbres y donnent de l'encens.

Nous plantâmes une croix sur la cime d'une montagne voisine, que nous appelâmes *monte Cristo*, et nous prîmes possession de cette terre au nom du roi d'Espagne.

Nous partîmes enfin de ce port, et, côtoyant la terre par les 50° 40′ de latitude méridionale, nous vîmes une rivière d'eau douce (²), où nous entrâmes. Toute l'escadre faillit y faire naufrage, à cause des vents furieux qui soufflaient et qui rendaient la mer fort grosse; mais Dieu et les corps saints (c'est-à-dire les feux qui resplendissaient sur la pointe des mâts) nous secoururent et nous sauvèrent. Nous y passâmes deux mois, pour approvisionner les vaisseaux d'eau et de bois (³). Nous nous y fournîmes aussi d'une espèce de poisson, long à peu près de deux pieds et fort couvert d'écailles, qui était assez bon à manger; mais nous ne pûmes pas en prendre la quantité qu'il nous eût fallu. Avant d'abandonner cet endroit, le capitaine ordonna que chacun de nous allât à confesse et communiât en bon chrétien.

En continuant notre route vers le sud, le 21 du mois d'octobre, étant par les 52 degrés de latitude méridionale, nous trouvâmes un détroit que nous appelâmes le détroit des *Onze mille Vierges*, parce que ce jour-là leur était consacré. Ce détroit, comme nous le vîmes par la suite, est long de 440 milles ou 110 lieues maritimes, qui sont de quatre milles chacune; il a une demi-lieue de large, tantôt plus et tantôt moins, et va aboutir à une autre mer, que nous appelâmes *mer Pacifique*. Ce détroit est environné de montagnes très-élevées et chargées de neige, et il est aussi très-profond; de sorte que nous ne pouvions y jeter l'ancre que fort près de terre, par 25 à 30 brasses d'eau.

Tout l'équipage était si persuadé que ce détroit n'avait point d'issue à l'ouest, qu'on ne se serait pas avisé même de la chercher, sans les grandes connaissances du capitaine général. Cet homme, aussi habile que courageux, savait qu'il fallait passer par un détroit fort caché, mais qu'il avait vu représenté sur une carte faite par Martin de Bohême, très-excellent cosmographe (⁴), que le roi de Portugal gardait dans sa trésorerie.

Aussitôt que nous entrâmes dans cette eau, que l'on croyait n'être qu'une baie, le capitaine envoya deux vaisseaux, *le Saint-Antoine* et *la Conception*, pour examiner où elle finissait ou bien aboutissait, tandis que nous, avec *la Trinité* et *la Victoire*, les attendîmes à l'entrée.

A la nuit, il survint une terrible bourrasque qui dura trente-six heures, et nous contraignit d'abandonner les ancres et de nous laisser entraîner dans la baie au gré des flots et du vent (⁵). Les deux autres vaisseaux, qui furent aussi agités que nous, ne purent parvenir à doubler un cap (⁶) pour nous rejoindre; de façon qu'en s'abandonnant aux vents qui les portaient toujours vers le fond de ce qu'ils supposaient être une baie, ils s'attendaient à y échouer d'un moment à l'autre. Mais à l'instant qu'ils se croyaient perdus, ils virent une petite ouverture (⁷), qu'ils prirent pour une anse de la baie, où ils

(¹) L'autruche d'Amérique est beaucoup plus petite que celle d'Afrique. Les Brésiliens l'appellent *nhandu-guaçu (nandou-guassou)*, et Linné lui donne le nom de *Struthio Rhea*.

(²) C'est la rivière de Sainte-Croix, que Cook a placée par les 51 degrés de latitude méridionale. Ce nom lui a été donné parce qu'ils y entrèrent le 14 de septembre, jour de l'exaltation de la Croix. (Voy. *l'Anonyme portugais*, chez Desbrosses.)

(³) Il est certain que, pendant que l'escadre était dans cette rivière, le 11 octobre, il y eut une éclipse du soleil, dont parlent tous ceux qui ont écrit l'histoire de cette navigation, et qui se trouve marquée sur les tables astronomiques. Ils prétendent même que Magellan s'est servi de cette éclipse pour déterminer la longitude. Mais Pigafetta n'en dit rien, et n'en devait rien dire, car cette éclipse, visible pour nous, ne put pas l'être à l'extrémité méridionale de l'Amérique.

(⁴) Martin Behaim. (Voy. la note 4 de la p. 269, et l'ouvrage de M. Ghillany, ainsi que celui de de Murr.)

(⁵) Sur la carte jointe à la relation d'Amoretti on a donné la partie méridionale de l'Amérique telle qu'elle se trouve dessinée et peinte dans le manuscrit de Pigafetta. Il s'en faut bien que ce dessin soit exact; mais les géographes du seizième siècle ne nous ont guère mieux laissé, comme on peut s'en convaincre par la Géographie d'Ortelius. La baie dont parle ici Pigafetta est la baie de la Possession.

(⁶) Cap de la Possession.

(⁷) Premier goulet.

s'enfoncèrent; et, voyant que ce canal n'était pas fermé, ils continuèrent à le parcourir, et se trouvèrent dans une autre baie ([1]), dans laquelle ils poursuivirent leur route, jusqu'à ce qu'ils se trouvassent dans un autre détroit ([2]), d'où ils passèrent dans une autre baie encore plus grande que les précédentes. Alors, au lieu d'aller jusqu'au bout, ils jugèrent à propos de revenir rendre compte au capitaine général de ce qu'ils avaient vu.

Deux jours s'étaient passés sans que nous vissions reparaître les deux vaisseaux envoyés à la recherche du fond de la baie, de manière que nous les crûmes submergés par la tempête que nous venions



Vue dans le détroit de Magellan. — D'après Parker-King.

d'essuyer; et, voyant de la fumée à terre, nous conjecturâmes que ceux qui avaient eu le bonheur de se sauver avaient allumé des feux pour nous annoncer leur existence et leur détresse. Mais pendant que nous étions dans cette incertitude sur leur sort, nous les vîmes, cinglant à pleines voiles et pavillons flottants, revenir vers nous; et lorsqu'ils furent plus près, ils tirèrent plusieurs coups de bombarde, en poussant des cris de joie. Nous en fîmes autant; et quand nous eûmes appris d'eux qu'ils avaient vu la continuation de la baie, ou, pour mieux dire, du détroit, nous nous joignîmes à eux pour continuer notre route, s'il était possible.

Quand nous fûmes entrés dans la troisième baie dont je viens de parler, nous vîmes deux débouchés ou canaux, l'un au sud-est et l'autre au sud-ouest ([3]). Le capitaine général envoya les deux vaisseaux *le Saint-Antoine* et *la Conception* au sud-est, pour reconnaître si ce canal aboutissait à une mer ouverte ([4]). Le premier partit aussitôt et fit force de voiles sans vouloir attendre le second, qu'il voulait laisser en arrière, parce que le pilote avait l'intention de profiter de l'obscurité de la nuit pour rebrousser chemin et s'en retourner en Espagne par la même route que nous venions de suivre.

([1]) Baie Boucault.

([2]) Second goulet.

([3]) Le canal au sud-est est celui qui se trouve près du cap Monmouth, appelé détroit Supposé dans la carte de M. de Bougainville.

([4]) Les travaux modernes sur l'hydrographie du détroit rendent ici bien imparfaits les renseignements d'Amoretti; on a

Ce pilote était Étienne Gomez, qui haïssait Magellan par la seule raison que, lorsque celui-ci vint en Espagne faire à l'empereur la proposition d'aller aux îles Moluques par l'ouest, Gomez avait demandé et était sur le point d'obtenir des caravelles pour une expédition dont il aurait été le commandant. Cette expédition avait pour but de faire de nouvelles découvertes; mais l'arrivée de Magellan fit qu'on lui refusa sa demande, et qu'il ne put obtenir qu'une place subalterne de pilote; ce qui l'irritait néanmoins le plus, c'était de se trouver sous les ordres d'un Portugais. Pendant la nuit, il se concerta avec les autres Espagnols de l'équipage. Ils mirent aux fers et blessèrent même le capitaine du vaisseau, Alvaro de Mesquita, cousin germain du capitaine général, et le conduisirent ainsi en Espagne. Ils comptaient y amener aussi l'un des deux géants que nous avions pris, et qui était sur leur vaisseau; mais nous apprîmes à notre retour qu'il mourut en approchant de la ligne équinoxiale, dont il ne put supporter la grande chaleur.

Le vaisseau *la Conception*, qui ne pouvait suivre de près *le Saint-Antoine*, ne fit que croiser dans le canal pour attendre son retour; mais ce fut en vain.

Nous étions entrés avec les deux autres vaisseaux dans l'autre canal qui nous restait au sud-ouest; et, poursuivant notre navigation, nous parvînmes à une rivière que nous appelâmes la *rivière des Sardines* (1), à cause de l'immense quantité de ce poisson que nous y vîmes. Nous y mouillâmes pour attendre les deux autres vaisseaux, et y passâmes quatre jours; mais pendant ce temps on expédia une chaloupe bien équipée pour aller reconnaître le cap de ce canal, qui devait aboutir à une autre mer. Les matelots de cette embarcation revinrent le troisième jour, et nous annoncèrent avoir vu le cap où finissait le détroit et une grande mer, c'est-à-dire l'Océan. Nous en pleurâmes tous de joie. Ce cap

dû les conserver parce qu'ils établissent une concordance avec ceux de notre célèbre Bougainville. (Voy. surtout le capitaine King, et Dumont d'Urville, *Voyage au pôle sud*, in-fol.)

Disons ici quelques mots d'une expédition beaucoup plus ancienne et qui, bien plus que celle de M. de Gennes, est restée complétement ignorée. Précisément en l'année qui allait clore le dix-septième siècle, près de cent quatre-vingts ans après l'expédition de Charles-Quint, Louis XIV, qui se préoccupait fort à ce moment de diminuer la puissance coloniale de ses voisins, arma deux bâtiments pour visiter le détroit, et pour voir imposer son nom peut-être à quelque île de ces régions désolées. Il en confia le commandement à un marin habile, M. de Beauchesne-Gouin, dont le père le Gobien vante fort la capacité, et qui devint plus tard sénéchal de Saint-Malo. Cette entreprise avait à la fois un but politique et un but scientifique : l'hydrographie du détroit fut faite complétement; deux ingénieurs intelligents accompagnèrent l'expédition, et leurs travaux sont restés malheureusement oubliés, comme cette île du grand roi, qui ne figure plus sur d'autres cartes que celle de du Plessis et Delabat, nos deux voyageurs inconnus. (Voy. notre Bibliographie.)

Plus heureux que Magellan, Beauchesne et ses officiers furent visités plus d'une fois par ces pauvres Fuégiens, que ne virent jamais les voyageurs espagnols de l'année 1520 et qui, sous la dénomination de *Pécherais*. inspirent un si profond dégoût à Bougainville.

Bien différents des Tehuelches, les habitants du détroit, nommés généralement Fuégiens, sont d'une petite taille, ou tout au moins d'une taille ordinaire. Au seizième siècle on en connaissait trois hordes, sous les noms de *Kemenettes*, de *Kennekas* et de *Karaïkes (Voyage d'Olivier de Noort)*, et on les considérait comme des peuples fort innocents. Beauchesne-Gouin vit deux tribus : les *Laguediches*, qui s'étendaient depuis l'entrée occidentale jusqu'à Saint-Sébastien, et les *Areguediches*, parcourant l'étendue qui existe du cap Saint-Jérôme au cap Gate.

Les *Pécherais* vus par Bougainville étaient, au dire de ce voyageur, petits, vilains et maigres. Selon une autorité compétente, leur nom aurait été altéré du mot *pachpachéré*, qui signifie homme dans la langue de ces peuples. Les Fuégiens de toutes tribus ont peu de rapports avec les Patagons, qu'ils paraissent désigner sous la dénomination de *Tiremenen*. Ils ont des barques de construction assez ingénieuse, tandis que les Patagons n'ont pas poussé l'industrie jusqu'à construire un simple radeau.

Il s'en faut bien, du reste, que les deux in-folios ignorés des deux jeunes ingénieurs de Beauchesne soient sans intérêt, surtout dès qu'il s'agit d'étudier au point de vue ethnographique les régions solitaires explorées par Magellan. Ces lieux si rarement décrits n'avaient pour ainsi dire point subi de changements depuis le passage de la *Trinidad;* la culture, qui n'a jamais pénétré dans ces régions, trop souvent stériles, n'avait pas effacé le caractère du paysage. Enfin, ces malheureux habitants de la terre de Feu, dont on vit alors seulement briller à l'horizon les bûchers, alimentés par tant de forêts primitives, se présentaient encore dans cet état de misère qui les a fait considérer, à juste raison, comme une des races les plus malheureuses du globe.

(1) Dans les navigateurs postérieurs il n'est fait aucune mention de la rivière des Sardines, laquelle probablement descend des montagnes de la terre de Feu. Ils ne parlent pas non plus de cette grande quantité de sardines qui surprit notre auteur, ce qui n'est pas étonnant, car ces poissons, faisant leurs émigrations, ne restent que fort peu de temps dans le même endroit.

fut appelé *el cabo Dezeado* (cap Désiré), parce qu'en effet nous désirions depuis longtemps de le voir (¹).

Nous retournâmes en arrière pour rejoindre les deux autres vaisseaux de l'escadre, et ne trouvâmes que *la Conception*. On demanda au pilote Jean Serrano (²) ce que l'autre navire était devenu. Il nous répondit qu'il le croyait perdu, parce qu'il ne l'avait plus revu du moment qu'il avait embouqué le canal. Le capitaine général donna ordre alors de le chercher partout, mais particulièrement dans le canal où il avait pénétré : il renvoya *la Victoire* jusqu'à l'embouchure du détroit, en ordonnant, s'il ne le trouvait pas, de planter dans un endroit bien éminent un étendard (³) au pied duquel on devait placer, dans une marmite, une lettre qui indiquait la route qu'on allait tenir, afin qu'il pût suivre l'escadre. Cette manière de s'avertir en cas de séparation avait été arrêtée au moment de notre départ. On planta de la même manière deux autres signaux sur des lieux éminents dans la première baie et sur une petite île de la troisième (⁴), dans laquelle nous vîmes quantité de loups marins et d'oiseaux. Le capitaine général, avec *la Conception*, attendit le retour de *la Victoire* près de la rivière des Sardines, et fit planter une croix sur une petite île, au pied de deux montagnes couvertes de neige, d'où la rivière tire son origine.

En cas que nous n'eussions pas découvert ce détroit pour passer d'une mer à une autre, le capitaine général avait déterminé de continuer sa route au sud jusque par les 75 degrés de latitude méridionale, où, pendant l'été, il n'y a point de nuit ou du moins très-peu, comme il n'y a point de jour en hiver. Pendant que nous étions dans le détroit, nous n'avions que trois heures de nuit, et c'était au mois d'octobre.

La terre de ce détroit, qui à gauche tourne au sud-est, est basse. Nous lui donnâmes le nom de *détroit des Patagons* (⁵). A chaque demi-lieue, on y trouve un port sûr, de l'eau excellente, du bois de cèdre, des sardines, et une grande abondance de coquillages. Il y avait aussi des herbes, dont quelques-unes étaient amères, mais d'autres étaient bonnes à manger, surtout une espèce de céleri doux qui croît autour des fontaines, dont nous nous nourrîmes faute de meilleurs aliments (⁶). Enfin, je crois qu'il n'y a pas au monde de meilleur détroit que celui-ci.

Au moment que nous débouchions dans l'Océan, nous fûmes témoins d'une chasse curieuse que quelques poissons faisaient à d'autres poissons. Il y en a de trois espèces, c'est-à-dire, des dorades, des albicores et des bonites, qui poursuivent les poissons appelés *colondrins*, espèces de poissons volants (⁷). Ceux-ci, quand ils sont poursuivis, sortent de l'eau, déploient leurs nageoires, qui sont assez longues pour leur servir d'ailes, et volent à la distance d'un coup d'arbalète; ensuite ils retombent dans l'eau. Pendant ce temps, leurs ennemis, guidés par leur ombre, les suivent, et, au moment où ils rentrent dans l'eau, ils les prennent et les mangent. Ces poissons volants ont au delà d'un pied de long, et sont une excellente nourriture.

Pendant le voyage, j'entretenais le mieux que je pouvais le géant patagon qui était sur notre vaisseau; et, au moyen d'une espèce de pantomime, je lui demandais le nom patagon de plusieurs objets, de manière que je parvins à en former un petit vocabulaire (⁸). Il s'y était si bien accoutumé, qu'à peine me voyait-il prendre la plume et le papier, qu'il venait aussitôt me dire les noms des objets qu'il avait sous les yeux et des opérations qu'il voyait faire. Il nous fit voir, entre autres, la manière dont on allume le feu dans son pays, c'est-à-dire en frottant un morceau de bois pointu contre un autre jusqu'à ce que le feu prenne à une espèce de moelle d'arbre qu'on place entre les deux morceaux de

(¹) Le cap Désiré forme l'extrémité occidentale de la côte méridionale que la chaloupe côtoya; mais les navires rangèrent de près la côte septentrionale, et abandonnèrent l'Amérique au cap Victoire, ainsi appelé du nom du vaisseau qui le doubla le premier, et qui revint seul en Europe.

(²) Juan Serrano était probablement Espagnol et ne paraît pas avoir été parent de ce Francisco Serrano dont le nom a été altéré comme celui du chef de l'expédition.

(³) La montagne que M. de Bougainville a appelée *le Père-Aymon*.

(⁴) L'île des Lions.

(⁵) Le nom de Magellan a prévalu, comme l'équité l'exigeait.

(⁶) *Apium dulce.* Cook l'y a trouvé également, ainsi que beaucoup de cochléarias, et, à cause de cette abondance d'herbes antiscorbutiques, il crut le passage du détroit préférable à celui du cap Horn. (Premier voyage, t. Ier, p. 70, 74.)

(⁷) *Trigla volitans*, Linné. Probablement, le poisson dont parle l'auteur est l'*Exocetus volitans*.

(⁸) Amoretti donne ce vocabulaire à la suite du voyage

bois. Un jour que je lui montrais la croix, et que je la baisais, il me fit entendre par ses gestes que *Setebos* m'entrerait dans le corps et me ferait crever. Lorsqu'il se sentit à l'extrémité, dans sa dernière maladie, il demanda la croix, qu'il baisa, et nous pria de le faire baptiser, ce que nous fîmes en lui donnant le nom de Paul.

Le mercredi 28 novembre, nous débouquâmes du détroit pour entrer dans la grande mer, à laquelle nous donnâmes ensuite le nom de mer Pacifique, dans laquelle nous naviguâmes pendant le cours de trois mois et vingt jours, sans goûter d'aucune nourriture fraîche. Le biscuit que nous mangions n'était plus du pain, mais une poussière mêlée de vers qui en avaient dévoré toute la substance, et qui, de plus,



Environs de Port-Faminé.

était d'une puanteur insupportable, étant imprégnée d'urine de souris. L'eau que nous étions obligés de boire était également putride et puante. Nous fûmes même contraints, pour ne pas mourir de faim, de manger des morceaux de cuir de bœuf dont on avait recouvert la grande vergue pour empêcher que le bois ne rongeât les cordes. Ces cuirs, toujours exposés à l'eau, au soleil et aux vents, étaient si durs qu'il fallait les faire tremper pendant quatre à cinq jours dans la mer pour les rendre un peu tendres; ensuite nous les mettions sur de la braise pour les manger. Souvent même nous avons été réduits à nous nourrir de sciure de bois; et les souris mêmes, si dégoûtantes pour l'homme, étaient devenues un mets si recherché qu'on les payait jusqu'à un demi-ducat la pièce ([1]).

Ce n'était pas là tout encore. Notre plus grand malheur était de nous voir attaqués d'une espèce de maladie par laquelle les gencives se gonflaient au point de surmonter les dents, tant de la mâchoire supé-

([1]) Il n'était pas rare à cette époque, et même au dix-huitième siècle, que la faim forçât les matelots à manger des souris et les cuirs des câbles. Lery, à son retour en France, ne dut la vie qu'aux boucliers de cuir de tapir qu'il avait embarqués comme curiosité. En 1540, une souris se payait quatre écus sur l'escadre de Pizarre. Les équipages de M. de Bougainville (t. II, p. 173) et de Cook (*Troisième voyage*, t. Ier, p. XXX) ont mangé de ces cuirs.

rieure que de l'inférieure, et ceux qui en étaient attaqués ne pouvaient prendre aucune nourriture ([1]). Dix-neuf d'entre nous en moururent, et parmi eux étaient le géant patagon et un Brésilien, que nous avions conduits avec nous. Outre les morts, nous avions vingt-cinq à trente matelots malades, qui souffraient de douleurs dans les bras, dans les jambes et dans quelques autres parties du corps; mais ils en guérirent. Quand à moi, je ne puis trop remercier Dieu de ce que pendant tout ce temps, et au milieu de tant de malades, je n'ai pas éprouvé la moindre infirmité.

Pendant cet espace de trois mois et vingt jours, nous parcourûmes à peu près 4 000 lieues dans cette mer que nous appelâmes Pacifique, parce que, durant tout le temps de notre traversée, nous n'essuyâmes pas la moindre tempête ([2]). Nous ne découvrîmes non plus pendant ce temps aucune terre, excepté deux îles désertes, où nous ne trouvâmes que des oiseaux et des arbres, et par cette raison nous les désignâmes par le nom d'*îles Infortunées*. Nous ne trouvâmes point de fond le long de leurs côtes et ne vîmes que plusieurs requins. Elles sont à 200 lieues l'une de l'autre. La première est par les 15 degrés de latitude méridionale, la seconde par les 9 degrés ([3]). D'après le sillage de notre vaisseau, que nous prîmes par le moyen de la chaîne de la poupe (le loch), nous parcourions chaque jour 60 à 70 lieues; et si Dieu et sa sainte Mère ne nous eussent pas accordé une heureuse navigation, nous aurions tous péri de faim dans une si vaste mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage ([4]).

Si en sortant du détroit nous avions continué à courir vers l'ouest, sur le même parallèle, nous aurions fait le tour du monde; et, sans rencontrer aucune terre, nous serions revenus par le cap Désiré au cap des Onze mille Vierges, qui tous les deux sont par les 52 degrés de latitude méridionale.

Le pôle antarctique n'a pas les mêmes étoiles que le pôle arctique; mais on y voit deux amas de petites étoiles nébuleuses, qui paraissent des nubécules, à peu de distance l'une de l'autre ([5]). Au milieu de ces amas de petites étoiles, on en découvre deux fort grandes et fort brillantes, mais dont le mouvement est peu apparent : elles indiquent le pôle antarctique. Quoique l'aiguille aimantée déclinât un peu du

([1]) Effets du scorbut. L'hygiène nautique a fait de tels progrès, qu'il n'est point rare de voir aujourd'hui un voyage de circumnavigation sans hommes atteints de cette fatale maladie. L'expédition du commandant Duperrey a offert cette particularité, bien digne de remarque, qu'aucun homme de l'équipage n'a succombé pendant une navigation de trois ans. (Voy. J.-P. Lesson, *Voyage médical autour du monde.*)

([2]) Queiros, M. de Bougainville et Cook, n'ont certainement pas été si heureux.

([3]) Pigafetta ne nous donne pas des renseignements assez précis pour déterminer la position des îles *Infortunées*. Notre manuscrit en fournit une figure par laquelle on voit seulement que la seconde est au nord-ouest de la première. Mais en lisant sa relation, et en la supposant exacte, nous trouverons qu'elles appartiennent aux îles de la Société, au nord et au nord-est d'Otaïti; car Pigafetta dit qu'en sortant du détroit ils naviguèrent par le nord-ouest quart ouest, ensuite dans la direction de nord-ouest jusqu'à la ligne équinoxiale, qu'ils passèrent par le 120e degré de la ligne de démarcation, c'est-à-dire à 152 degrés du premier méridien. Or, si de ce point nous traçons une ligne du nord-ouest au sud-est, elle passera entre les îles de la Société, au nord, et ensuite à l'est d'Otaïti. Les îles Infortunées devaient donc se trouver sur cette ligne. Par conséquent, Jaillot et Nolin les ont placées hors de leur véritable position géographique. Ce n'est pas mal à propos néanmoins qu'ils ont donné le nom de Saint-Pierre à l'une, et celui de Tiburon à l'autre; car l'*Anonyme portugais* leur donne les mêmes noms. Le Transylvain dit que nos navigateurs s'y arrêtèrent deux jours pour pêcher.

M. de Rossel ne partage pas l'opinion d'Amoretti, et nous avouons que son autorité est tout autrement importante que celle du digne éditeur de Pigafetta :

« Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans son trajet jusqu'aux Philippines, trajet si long, et dans une mer où depuis l'on a découvert une si grande multitude d'îles très-peuplées, il n'ait rencontré que deux petites îles désertes, que l'on nomma par cette raison *Desventuradas*, ou Infortunées. Aucun renseignement ne nous fait connaître la route de Magellan. La relation de Pigafetta place ces deux îles à 15 et 9 degrés de latitude sud, mais quelques lignes plus bas il leur donne une position différente, et dit qu'elles sont par les 15 et 20 degrés de latitude sud. Selon les premières positions, l'une de ces îles devrait être celle des Chiens, que Lemaire a vue après Magellan, et l'autre une des Marquises de Mendoza..... On doit dire que, selon toute probabilité, les deux îles vues par Magellan sont, d'une part, l'île Pitcairn, et, de l'autre, l'île des Chiens, de Lemaire; elles sont effectivement habitées (elles l'étaient en 1820). Quoi qu'il en soit, il paraît certain que Magellan a passé entre l'archipel dangereux de Bougainville et les Marquises de Mendoza; qu'il a fait route ensuite, à peu près au nord-ouest, jusqu'à l'hémisphère septentrional, et qu'après avoir relâché aux îles Mulgrave, ou dans quelques-unes de celles qui sont au nord, il est arrivé aux îles Mariannes. »

([4]) Cinquante-six ans s'écoulèrent avant qu'aucun autre navigateur fît le tour du globe. Drake, en 1578, fut le premier après Magellan qui traversa cette mer. Personne, de nos jours, ne songe à enregistrer les nombreux voyages de circumnavigation exécutés par les baleiniers anglais et américains, et même par les navires du commerce français.

([5]) Deux *nubécules*, c'est-à-dire deux amas d'étoiles, sont indiquées par les astronomes au pôle austral; l'une est au-

véritable nord, elle cherchait cependant toujours le pôle arctique; mais elle n'agissait pas avec autant de force que lorsqu'elle est vers son propre pôle. Lorsque nous fûmes en pleine mer, le capitaine général indiqua à tous les pilotes le point où ils devaient aller, et leur demanda quelle route ils pointaient (¹) sur leurs cartes. Tous lui répondirent qu'ils pointaient selon les ordres qu'il leur avait donnés; il répliqua qu'ils pointaient à faux, et qu'il fallait aider l'aiguille, parce que, se trouvant dans le sud, elle n'avait pas, pour chercher le véritable nord, autant de force qu'elle en avait du côté du nord même. Étant au milieu de la mer, nous découvrîmes à l'ouest cinq étoiles fort brillantes placées exactement en forme de croix (²).

Nous naviguâmes entre l'ouest et le nord-ouest quart nord-ouest, jusqu'à ce que nous arrivâmes sous la ligne équinoxiale, à 122 degrés de longitude de la *ligne de démarcation* (³). Cette ligne de division est à 30 degrés à l'ouest du méridien (⁴), et le premier méridien est à 3 degrés à l'ouest du cap Vert.

Dans notre route, nous rangeâmes les côtes de deux îles très-élevées, dont l'une est par les 20 degrés de latitude méridionale, et l'autre par les 15 degrés. La première s'appelle Cipangu, et la seconde Sumbdit-Pradit (⁵).

Après que nous eûmes dépassé la ligne, nous naviguâmes entre l'ouest et le nord-ouest quart ouest;

dessus, l'autre au-dessous de l'Hydre. On voit près du pôle plusieurs étoiles qui forment la constellation de l'Octant; mais comme ces étoiles sont de la cinquième ou sixième grandeur, il paraît que les deux étoiles grandes et brillantes dont parle Pigafetta sont la γ et la β de la même Hydre.

(¹) *Pointer*, c'est se servir de la pointe d'un compas pour trouver l'aire de vent qu'il faut faire pour arriver au lieu où l'on veut aller, le nord étant connu par le moyen de la boussole. *Aider l'aiguille*, c'est ajouter ou diminuer des degrés à sa direction pour avoir la vraie ligne méridienne, au moyen de procédés dont il est parlé dans le *Traité de navigation* joint par Amoretti à la fin de ce voyage.

(²) Dante (*Purgat.*, lib. I) a parlé de cette croix dans ces vers :

I' mi volsi a man destra, e posi mente
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor chè alla prima gente,
Goder pareva il ciel di lor fiammelle.
Oh! settentrional vedovo sito,
Poichè privato sei di mirar quelle!

(³) Ligne idéale qui, partageant le globe en deux hémisphères, séparait les conquêtes des Portugais de celles des Espagnols, d'après la bulle du pape Alexandre VI. (Voy. les notes sur les relations de COLOMB.)

Un marin célèbre, M. de Rossel, a donné sur ce point géographique des détails que nous reproduisons ici :

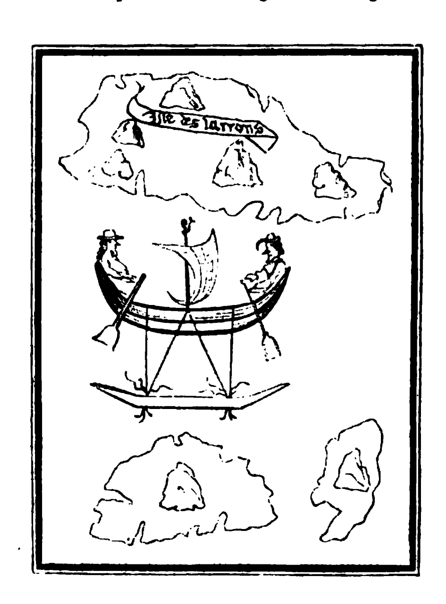
« Le pape Alexandre VI avait partagé le monde en deux parties égales par un grand cercle qui passait de notre côté à l'ouest des Canaries et des Açores, et allait marquer au-dessous du globe tous les lieux qui en étaient éloignés de 180 degrés en longitude. Les Espagnols devaient avoir la possession de tous les pays qu'ils pourraient découvrir à l'ouest de cette ligne de démarcation, et les Portugais, de ceux qu'ils découvriraient à l'est. La partie inférieure de ce cercle imaginaire marquait le terme où devaient s'arrêter de part et d'autre toutes les prétentions. Or, comme on ignorait les lieux où elle devait passer, et que l'on manquait des moyens de les connaître, il s'ensuivit des contestations, dont celle-ci est remarquable. Tous les cosmographes croyaient alors, d'après Ptolémée, que les côtes de Siam et de la Cochinchine étaient à 180 degrés de longitude, comptés du méridien des îles Canaries; il pouvait en conséquence y avoir, selon cette opinion, des difficultés entre le Portugal et l'Espagne, sur la possession de quelques-unes de ces côtes; mais les Moluques, situées à une grande distance à l'est, semblaient se trouver dans la moitié du monde concédée à l'Espagne. Cette dernière puissance crut qu'elle donnerait plus de poids à ses prétentions si elle envoyait chercher ces îles du côté de l'ouest; mais il fallait pour cela que l'on pût contourner la barrière que le continent d'Amérique semblait opposer à ce côté. Magellan s'y engagea, et, pour en prouver la possibilité, il montra une carte ou un globe que l'on s'accorde généralement à attribuer à Martin Behaim, où l'on voyait un détroit immédiatement à la suite des terres les plus au sud de l'Amérique. L'indication de ce détroit fut le résultat de l'esprit de système; rien ne paraît plus certain. » (De Rossel, article MAGELLAN de la *Biographie universelle.)*

(⁴) C'est-à-dire, du premier méridien.

(⁵) *Cipangu* est le Japon; il porte ce nom sur le globe de Behaim, où il est dit : *C'est la plus riche île de l'Orient*. *Sumbdit-Pradit* est peut-être l'*Antilia* du même globe, appelée aussi *Septe-Cidade*. Mais sur ce globe ces deux îles sont dans l'hémisphère boréal, l'une par les 20 degrés, et l'autre par les 24. Ramusio (t. Ier, tav. 3) place Cipangu par les 25 degrés; mais dans la carte XIX d'Urbain Monti on trouve Sumbdit par les 9 degrés de latitude méridionale. Delisle, on ignore sur quel fondement, les place par les 17 et 20 degrés de latitude méridionale. On doit cependant observer que Pigafetta ne dit pas y avoir été, mais qu'il a passé *à peu de distance*, c'est-à-dire qu'il a cru en avoir approché, parce que Marc-Paul avait fait croire que Cipangu était l'île la plus orientale de la mer des Indes; par conséquent, notre navigateur, y allant par l'occident, devait rencontrer la première; mais, ne l'ayant pas trouvée, il s'est imaginé avoir passé à peu de distance de là. A son retour en Espagne (liv. IV), il parle de Sumbdit-Pradit comme d'une île située près des côtes de la Chine.

ensuite nous courûmes 200 lieues à l'ouest; après quoi nous changeâmes de nouveau de direction en courant à quart de sud-ouest, jusqu'à ce que nous fûmes par les 13 degrés de latitude septentrionale (¹). Nous espérions arriver par cette route au cap de Gatticara, que les cosmographes ont placé sous cette latitude; mais ils se sont trompés, ce cap étant à 12 degrés plus au nord. Il faut cependant leur pardonner cette erreur, puisqu'ils n'ont pas, comme nous, visité ces parages (¹).

Lorsque nous eûmes couru 70 lieues dans cette direction, étant par les 12 degrés de latitude septentrionale et par les 146 degrés de longitude, le 6 de mars, qui était un mercredi, nous découvrîmes au nord-ouest une petite île, et ensuite deux autres au sud-ouest. La première était plus élevée et plus grande que les deux autres. Le capitaine général voulait s'arrêter à la plus grande pour y prendre des rafraîchissements et des provisions (²); mais cela ne nous fut pas possible, parce que les insulaires venaient sur nos vaisseaux, et volaient tantôt une chose, et tantôt une autre, sans qu'il nous fût possible de les en empêcher. Ils voulaient nous obliger à amener nos voiles et à nous rendre à terre; ils eurent même l'adresse d'enlever l'esquif qui était attaché à notre arrière. Alors le capitaine irrité fit une descente à terre, avec quarante hommes armés, brûla quarante à cinquante maisons, ainsi que plusieurs de leurs canots, et leur tua sept hommes. Il recouvra de cette manière l'esquif; mais il ne jugea pas à propos de s'arrêter dans cette île après tous ces actes d'hostilité. Nous continuâmes donc notre route dans la même direction.



L'île des Larrons. — D'après Amoretti.

Au moment où nous descendions à terre pour y punir les insulaires, nos malades nous prièrent d'une chose, à savoir que si quelqu'un des habitants venait à être tué on leur apportât ses intestins, étant persuadés qu'ils serviraient à les guérir en peu de temps.

Lorsque nos gens blessaient les insulaires avec leurs flèches (qu'ils ne connaissaient pas) de manière à les traverser d'outre en outre, ces malheureux tâchaient de retirer ces flèches de leur corps, tantôt par un bout et tantôt par l'autre; après quoi ils les regardaient avec surprise, et souvent ils mouraient de la blessure, ce qui ne laissait pas de nous faire pitié. Cependant, lorsqu'ils nous virent partir, ils nous suivirent avec plus de cent canots, et nous montraient du poisson, comme s'ils voulaient nous le vendre; mais quand ils étaient près de nous, ils nous lançaient des pierres et prenaient la fuite. Nous passâmes à pleines voiles au milieu d'eux; mais ils surent éviter avec beaucoup d'adresse nos vaisseaux. Nous vîmes aussi dans leurs canots des femmes qui pleuraient et s'arrachaient les cheveux, probablement parce que nous avions tué leurs maris.

Ces peuples ne connaissent aucune loi et ne suivent que leur propre volonté. Il n'y a parmi eux ni roi, ni chef. Ils n'adorent rien, et vont tout nus. Quelques-uns d'entre eux ont une longue barbe, des cheveux noirs noués sur le front et qui leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils portent aussi de petits chapeaux de palmier. Ils sont grands et fort bien faits. Leur teint est d'une couleur olivâtre; mais on

(¹) Le cap Cattigara, que notre auteur appelle Gatticara, était placé, selon Ptolémée, à 180 degrés de longitude des îles Canaries, et au sud de l'équateur; mais Magellan savait bien qu'il était au nord, et il est effectivement par les 8° 27′ de latitude septentrionale; par conséquent, pour parvenir à ce cap, il s'était imaginé devoir rencontrer les îles Moluques. Ce cap s'appelle aujourd'hui cap Comorin. Vespuce s'est trompé plus encore dans la latitude, car il l'a cru un cap occidental du continent auquel il a donné son nom. (Bartolozzi.)

(²) Amoretti s'exprime ainsi à propos de ce lieu de relâche : « L'île où mouilla Magellan est probablement l'île de Guahan, que Maximilien Transylvain appelle *Ivagana*. On pourrait croire que c'est l'île Rota, où Georges Menriques, commandant d'un vaisseau de la flotte de Loaisa (qui, en 1526, alla du Pérou aux Mariannes), trouva Gonsalve de Vigo, un des matelots de Magellan, qui s'y était établi volontairement; mais ce Vigo pouvait y avoir passé de Guahan. » (Desbrosses, t. Ier, p. 156.)

nous dit qu'ils naissaient blancs et qu'ils devenaient bruns avec l'âge. Ils ont l'art de se colorer les dents de rouge et de noir, ce qui passe chez eux pour une beauté [1]. Les femmes sont jolies, d'une belle taille, et moins brunes que les hommes. Elles ont les cheveux fort noirs, plats et tombant à terre. Elles vont nues comme les hommes, si ce n'est qu'elles couvrent certaines parties du corps d'un tablier étroit de toile, ou plutôt d'une écorce mince comme du papier, qu'on tire de l'aubier du palmier. Elles ne travaillent que dans leurs maisons, à faire des nattes et des corbeilles avec les feuilles de palmier, et s'occupent d'autres ouvrages semblables pour l'usage domestique. Les uns et les autres se oignent les cheveux et tout le corps d'huile de coco et de séséli [2].

Ce peuple se nourrit d'oiseaux, de poissons volants, de patates, d'une espèce de figues longues d'un demi-pied, de cannes à sucre, et d'autres fruits semblables. Leurs maisons sont de bois, couvertes de planches, sur lesquelles on étend les feuilles de leurs figuiers, longues de quatre pieds [3]. Ils ont des chambres assez propres, avec des solives et des fenêtres; et leurs lits, assez doux, sont faits de nattes de palmier très-fines, étendues sur de la paille assez molle. Ils n'ont pour toute arme que des lances, garnies par le bout d'un os pointu de poisson. Les habitants de ces îles sont pauvres, mais très-adroits et surtout voleurs habiles; c'est pourquoi nous les appelâmes *îles des Larrons* [4].

Leur amusement est de se promener avec leurs femmes dans des canots semblables aux gondoles de Fusine, près de Venise [5]; mais ils sont plus étroits; tous sont peints en noir, en blanc ou en rouge. La voile est faite de feuilles de palmier cousues ensemble, et a la forme d'une voile latine. Elle est toujours placée d'un côté, et, du côté opposé, pour donner un équilibre à la voile et en même temps pour soutenir le canot, ils attachent une grosse poutre pointue d'un côté, avec des perches en travers pour la soutenir [6]. C'est ainsi qu'ils naviguent sans danger. Leur gouvernail ressemble à une pelle de boulanger, c'est-à-dire que c'est une perche au bout de laquelle est attachée une planche. Ils ne font point de différence entre la proue et la poupe, et c'est pourquoi ils ont un gouvernail à chaque bout. Ils sont bons nageurs, et ne craignent pas de se hasarder en pleine mer comme des dauphins [7].

Ils furent si émerveillés et si surpris de nous voir, que nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avaient vu jusqu'alors d'autres hommes que les habitants de leurs îles.

Le seizième jour du mois de mars, au lever du soleil, nous nous trouvâmes près d'une terre élevée, à 300 lieues des îles des Larrons [8]. Nous nous aperçûmes bientôt que c'était une île. Elle se nomme Zamal [9]. Derrière cette île, il y en a une autre qui n'est point habitée; et nous sûmes ensuite qu'on l'appelait Humunu [10]. C'est ici que le capitaine général voulut prendre terre, le lendemain, pour faire

(1) L'usage de se noircir les dents se pratique encore dans les îles Pelew, voisines des Mariannes. Leurs habitants font avec certains végétaux une espèce de pâte qu'ils s'appliquent pendant quelques jours sur les dents, malgré l'incommodité qu'ils en ressentent. (Keate, *An account of the Pelew islands*, p. 314.)

(2) Espèce de petite graine huileuse fort commune à la Chine. C'est le *Raphanus oleifer Sinensis* de Linné.

(3) Il y a des bananes d'une certaine espèce qui atteignent ces dimensions; les feuilles de ce beau végétal (*Musa paradisiaca*) servent en effet, dans l'Océanie comme en Afrique, à la couverture des habitations.

(4) Durant tout le seizième siècle, elles furent appelées îles des Voiles, à cause du grand nombre d'embarcations qui y passaient; et du temps de Philippe IV, roi d'Espagne, on les nomma Mariannes, en l'honneur de Marie d'Autriche, son épouse. Noort observe que, même de son temps (1599), elles méritaient bien le nom d'îles des Larrons.

M. de Rossel dit positivement que c'est à tort qu'on applique le nom d'îles des Larrons aux îles Mariannes. Ce nom doit appartenir à des îles situées plus à l'est, que nous croyons être les îles Mulgrave.

(5) Petites gondoles longues et étroites avec lesquelles les habitants de Fusine vont à Venise.

(6) C'est le balancier, fort bien imaginé par ces peuples pour empêcher de chavirer leurs bateaux très-étroits avec des voiles de nattes assez pesantes. L'auteur en a donné la figure, qu'on trouve sur la carte ci-jointe; elle a été copiée fidèlement d'après son manuscrit. Anson et Cook font le plus grand éloge de la construction de ces embarcations à balanciers. (Voy., pour plus de renseignements à ce sujet, *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens;* Paris, 1 vol. in fol.)

(7) C'est par cette raison peut-être qu'une île située près des Mariannes s'appelle l'île des Nageurs.

(8) C'est de ce point, jusqu'à ce que le vaisseau *la Victoire* abandonnât l'île de Timor, que la route est tracée sur la carte qui se trouve dans l'édition d'Amoretti.

(9) Dans les cartes plus modernes, elle est appelée Samar, et elle est située effectivement à environ 15 degrés, qui font un peu moins de 300 lieues marines, à l'ouest de Guahan. Prévôt, se fiant à l'extrait de Fabre, dit que Samar n'est qu'à 30 lieues des Mariannes. (T. X, p. 198.)

(10) Humunu, qu'on appela ensuite l'île Enchantée (*Histoire générale des voyages*, t. XV, p. 198), est située près du cap Guigan de l'île de Samar.

aiguade avec plus de sûreté et jouir de quelque repos après un si long voyage. Il y fit aussitôt dresser deux tentes pour les malades, et ordonna de tuer une truie ([1]).

Le lundi 18 du mois, dans l'après-dînée, nous vîmes venir vers nous une barque avec neuf hommes. Le capitaine général ordonna que personne ne fît le moindre mouvement, ou ne dît le moindre mot sans sa permission. Quand ils furent à terre, leur chef s'adressa au capitaine général, en lui témoignant par des gestes le plaisir qu'il avait de nous voir; quatre des plus ornés d'entre eux restèrent auprès de nous; les autres allèrent appeler leurs compagnons, qui étaient occupés à la pêche, et revinrent avec eux.

Le capitaine, les voyant si paisibles, leur fit donner à manger, et leur offrit en même temps quelques bonnets rouges, de petits miroirs, des peignes, des grelots, des boccasins ([2]), quelques bijoux d'ivoire, et autres bagatelles semblables. Les insulaires, charmés de la politesse du capitaine, lui donnèrent du poisson, un vase plein de vin de palmier, qu'ils appellent *uraca,* des bananes longues de plus d'un palme, d'autres plus petites et de meilleur goût, et deux fruits du cocotier. Ils nous indiquèrent en même temps par des gestes qu'ils n'avaient alors rien autre chose à nous offrir, mais que, dans quatre jours, ils reviendraient à nous, et nous apporteraient du riz, qu'ils appellent *umai*, des noix de coco, et d'autres vivres.

Les noix de coco sont les fruits d'une espèce de palmier, dont ils tirent leur pain, leur vin, leur huile et leur vinaigre. Pour avoir le vin, ils font à la cime du palmier une incision qui pénètre jusqu'à la moelle, et d'où sort goutte à goutte une liqueur qui ressemble au moût blanc, mais qui est un peu aigrelette. On reçoit cette liqueur dans les tuyaux d'un roseau de la grosseur de la jambe, qu'on attache à l'arbre, et qu'on a soin de vider deux fois par jour, le matin et le soir. Le fruit de ce palmier est de la grosseur de la tête d'un homme, quelquefois même il est plus gros. Sa première écorce, qui est verte, a deux doigts d'épaisseur : elle est composée de filaments, dont ils se servent pour faire des cordes pour amarrer leurs barques. Ensuite on trouve une seconde écorce plus dure et plus épaisse que celle de la noix. Ils brûlent cette écorce, et en tirent une poudre pour leur usage. Il y a dans l'intérieur une moelle blanche de l'épaisseur d'un doigt, qu'on mange en guise de pain avec la viande et le poisson. Dans le centre de la noix et au milieu de cette moelle, on trouve une liqueur limpide, douce et corroborative. Si, après avoir versé cette liqueur dans un vase, on la laisse reposer, elle prend la consistance d'une pomme. Pour avoir de l'huile, on prend la noix dont on laisse putréfier la moelle avec la liqueur; ensuite on la fait bouillir, et il en résulte une huile épaisse comme du beurre. Pour obtenir du vinaigre, on laisse reposer la liqueur seule, laquelle étant exposée au soleil devient acide et semblable au vinaigre qu'on fait avec du vin blanc. Nous en faisions aussi un liquide qui ressemblait au lait de chèvre ([3]), en grattant la moelle, la détrempant dans sa liqueur même, et la passant ensuite par un linge. Les cocotiers, ressemblent aux palmiers qui portent les dattes ([4]), mais leurs troncs n'ont pas un si grand nombre de nœuds, sans être cependant bien lisses. Une famille de dix personnes peut subsister avec deux cocotiers en faisant alternativement chaque semaine des trous à l'un et laissant reposer l'autre, afin qu'un écoulement continuel de la sève ne le fasse pas périr. On nous a dit qu'un cocotier vit un siècle entier.

Les insulaires se familiarisèrent beaucoup avec nous, et par ce moyen nous pûmes apprendre d'eux plusieurs choses, et surtout concernant les objets qui nous environnaient. Ce fut d'eux aussi que nous apprîmes que leur île s'appelait Zuluan. Elle n'est pas fort grande. Ils étaient polis et honnêtes. Par amitié pour notre capitaine ils le conduisirent dans leurs canots aux magasins renfermant leurs marchandises,

([1]) Il avait pris sans doute cette truie aux îles des Larrons, où tous les navigateurs postérieurs ont trouvé beaucoup de cochons. (Desbrosses, t. Ier, p. 55.)

On ne trouva guère dans ces îles d'autres êtres vivants que le rat, la chauve-souris vampire, l'iguane, la tortue de mer, le tripan ou balate, et une espèce de gallinacé connue des naturalistes sous le nom de *Mégapode Lapérouse*, à laquelle il faut peut-être joindre la poule commune. (Voy., sur les productions naturelles de ces îles, le voyageur qui les a le mieux observées, Freycinet, *Voyage autour du monde.)*

([2]) Le boccasin est une espèce de toile qui était fort en usage anciennement. (Voy. du Cange.)

([3]) En 1684, un missionnaire apprit à Cowley à faire de cette manière une émulsion de noix de coco, qu'il trouva excellente. (Desbrosses, t. II, p. 55.)

Cet utile palmier, présenté ici comme point de comparaison, est originaire de l'Afrique et n'appartient pas à l'Océanie. (Voy. la belle Monographie des palmiers du docteur Martius; 1 vol. in-fol )

([4]) *Phœnix dactylifera,* Linné.

telles que clous de girofle, cannelle, poivre, noix muscade, *macis* (¹), or, etc., et nous firent connaître par leurs gestes que les pays vers lesquels nous dirigions notre course fournissaient abondamment de toutes ces denrées. Le capitaine général les invita à son tour à se rendre sur son vaisseau, où il étala tout ce qui pouvait les flatter par la nouveauté. Au moment où ils allaient partir il fit tirer un coup de bombarde qui les épouvanta étrangement, de sorte que plusieurs étaient sur le point de se jeter à la mer pour s'enfuir; mais on n'eut pas beaucoup de peine à leur persuader qu'ils n'avaient rien à craindre: de sorte qu'ils nous quittèrent assez tranquillement et même de bonne grâce, en nous assurant qu'ils reviendraient incessamment, comme ils nous l'avaient promis auparavant. L'île déserte sur laquelle nous nous étions établis est appelée Humunu par les insulaires; mais nous l'appelâmes l'Aiguade aux bons indices *(Aiguada degli buoni segnali)*, parce que nous y avions trouvé deux fontaines d'une eau excellente, et que nous aperçûmes les premiers indices d'or dans ce pays. On y trouve aussi du corail blanc; et il y a des arbres dont les fruits, plus petits que nos amandes, ressemblent aux pignons de pin (²). Il y a aussi plusieurs espèces de palmiers, dont quelques-unes donnent des fruits bons à manger, tandis que d'autres n'en produisent point.

Ayant aperçu autour de nous une quantité d'îles le cinquième dimanche de carême, qu'on appelle de Lazare, nous leur donnâmes le nom d'archipel de Saint-Lazare (³). Il est par les 10 degrés de latitude septentrionale et à 161 degrés de longitude de la ligne de démarcation.

Le vendredi 22 du mois, les insulaires tinrent parole et vinrent avec deux canots remplis de noix de coco, d'oranges, le tout accompagné d'une cruche pleine de vin de palmier et d'un coq, pour nous faire voir qu'ils avaient des poules. Nous achetâmes tout ce qu'ils apportèrent. Leur chef était un vieillard; son visage était peint, et il avait des pendants d'oreilles en or. Ceux de sa suite avaient des bracelets de même métal aux bras et des mouchoirs autour de la tête.

Nous passâmes huit jours près de cette île, et le capitaine allait journellement à terre visiter les malades, auxquels il portait du vin de cocotier, qui leur faisait beaucoup de bien.

Les habitants des îles près de celle où nous étions avaient de si grands trous aux oreilles, et le bout en était si allongé, qu'on pouvait y passer le bras (⁴).

Ces peuples sont cafres, c'est-à-dire gentils (⁵). Ils vont nus, n'ayant qu'un morceau d'écorce d'arbre pour cacher leur nudité; quelques-uns des chefs se couvrent d'une bande de toile de coton brodée en soie aux deux bouts. Ils sont de couleur olivâtre et généralement assez replets. Ils se tatouent et se graissent avec de l'huile de cocotier et de gengeli, pour se garantir, disent-ils, du soleil et du vent. Ils ont les cheveux noirs et si longs qu'ils leur tombent sur la ceinture. Leurs armes sont des coutelas, des boucliers, des massues et des lances garnies d'or. Pour instruments de pêche, ils ont des dards, des harpons et des filets faits à peu près comme les nôtres. Leurs embarcations ressemblent aussi à celles dont nous nous servons.

Le lundi saint, 25 mars, je courus le plus grand danger. Nous étions sur le point de faire voile, et

(¹) *Macis*. Notre auteur l'appelle *matia*. c'est la seconde écorce de la noix muscade, qui en a quatre: elle est recherchée pour son goût aromatique. (*Macis officinalis*, Linné.)

(²) Peut-être le pistachier (*Pistacia terebinthus*, Linné); mais, plus probablement, le fruit du *douc-douc* des Philippines qui a le goût de la châtaigne.

(³) On les a appelées ensuite îles Philippines, du nom de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Les Philippines sont situées entre les 125 et 135 degrés de longitude occidentale de l'île de Fer, par conséquent entre les 195 et 205 degrés de la ligne de démarcation, comme on le voit sur la carte générale. Cet archipel n'est donc pas par les 161 degrés de longitude de cette ligne. J'ignore si, en déterminant la longitude, Magellan et son astrologue San-Martino ont été de bonne foi, ou s'ils ne l'ont dit que pour trouver les Moluques en deçà des 180 degrés. Il est cependant certain qu'avant Dampier on se trompait de 25 degrés dans la longitude. (Desbrosses, t. II, p. 72.)

Nous avons conservé ici la note d'Amoretti: Ce vaste archipel s'étend en réalité depuis les 5° 35′ jusqu'aux 21 degrés de latitude septentrionale, et des 114° 35′ jusqu'aux 123° 43′ de longitude orientale. L'archipel entier contient plus de cent îles; on évalue leur superficie à 12 000 lieues carrées, avec une population de 2 532 640 individus chrétiens ou païens. Les îles principales sont: Luçon, Mindanao, Mindoro, Leyte (le Ceylon de Pigafetta), Samar, Panay, Bouglas ou Negros, Zebu, Masbate, Bohol, Palavouan et Catandouanes.

(⁴) Tous les navigateurs parlent de ces grandes oreilles. L'auteur en raconte ailleurs des choses fabuleuses.

(⁵) Le mot arabe *kafir* (infidèle) est altéré ici par Pigafetta.

je voulais pêcher : ayant, pour me placer commodément, mis le pied sur une vergue mouillée par la pluie, mon pied glissa et je tombai dans la mer sans être aperçu de personne. Heureusement la corde d'une voile qui pendait dans l'eau se présenta à moi; je m'y attachai, et criai avec tant de force qu'on m'entendit et qu'on vint me sauver avec l'esquif, ce qu'il ne faut pas attribuer à mon propre mérite, mais à la protection miséricordieuse de la très-sainte Vierge.

Nous partîmes le même jour, et, gouvernant entre l'ouest et le sud-ouest, nous passâmes au milieu de quatre îles appelées Cenalo, Huinaugan, Ibusson et Abarien.

Le jeudi 28 mars, ayant vu pendant la nuit du feu dans une île, le matin nous mîmes le cap sur elle; et lorsque nous en fûmes à peu de distance, nous vîmes une petite barque qu'on appelle *bololo*, avec huit hommes, s'approcher de notre vaisseau. Le capitaine avait un esclave natif de Sumatra, qu'on appelait anciennement *Tapobrana* (1); il essaya de leur parler dans la langue de son pays, ils le comprirent (2) et vinrent se placer à quelque distance de notre vaisseau; mais ils ne voulurent pas monter sur notre bord, et semblaient même craindre de nous trop approcher. Le capitaine, voyant leur méfiance, jeta à la mer un bonnet rouge et quelques autres bagatelles attachées sur une planche. Ils les prirent et en témoignèrent beaucoup de joie; mais ils partirent aussitôt, et nous sûmes ensuite qu'ils s'étaient empressés d'aller avertir leur roi de notre arrivée.

Deux heures après, nous vîmes venir à nous deux *balangais* (nom qu'ils donnent à leurs grandes barques) tout remplis d'hommes. Le roi était dans le plus grand, sous une espèce de dais formé de nattes. Quand ce roi fut près de notre vaisseau, l'esclave du capitaine lui parla, ce qu'il comprit très-bien, car les souverains de ces îles parlent plusieurs langues. Il ordonna à quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient de monter sur le vaisseau; mais il resta lui-même dans son balangai; et aussitôt que les siens furent de retour, il partit.

Le capitaine fit un accueil fort affable à ceux qui étaient montés sur le vaisseau, et leur donna aussi quelques présents. Le roi l'ayant su, avant de partir, voulut donner au capitaine un lingot d'or et une corbeille pleine de gingembre (3); mais le capitaine, en le remerciant, refusa d'accepter ce présent. Vers le soir, nous allâmes avec l'escadre mouiller près de la maison du roi.

Le jour suivant, le capitaine envoya à terre l'esclave qui lui servait d'interprète, pour dire au roi que, s'il avait quelques vivres à nous envoyer, nous les payerions bien, en l'assurant en même temps que, loin d'être venus vers lui avec des intentions hostiles, nous voulions être ses amis. Sur cela, le roi vint lui-même au vaisseau dans notre chaloupe, avec six ou huit de ses principaux sujets. Il monta à bord, embrassa le capitaine et lui fit présent de trois vases de porcelaine pleins de riz cru et couverts de feuilles, de deux dorades assez grosses, et de quelques autres objets. Le capitaine lui offrit à son tour une veste de drap rouge et jaune faite à la turque, et un bonnet de fin écarlate. Il fit aussi quelques présents aux hommes de sa suite : aux uns il donna des miroirs, aux autres il donna des couteaux. Ensuite il fit servir le déjeuner et ordonna à l'esclave interprète de dire au roi qu'il voulait vivre en frère avec lui, ce qui parut lui faire grand plaisir.

Il étala ensuite devant le roi des draps de différentes couleurs, des toiles, du corail (4) et autres marchandises. Il lui fit voir aussi toutes les armes à feu, jusqu'à la grosse artillerie, et ordonna même de tirer quelques coups de canon, dont les insulaires furent fort épouvantés. Il fit armer de toutes pièces un d'entre nous et chargea trois hommes de lui donner des coups d'épée et de stylet, pour montrer au roi que rien ne pouvait blesser un homme armé de cette manière, ce qui le surprit beaucoup; et, se tournant vers l'interprète, il dit par son moyen au capitaine qu'un tel homme pouvait combattre

(1) Il régnait, au seizième siècle, une grande confusion sur ce nom de *Tapobrana;* il est resté depuis à l'île de Ceylan.

(2) Depuis les Philippines jusqu'à Malacca on parle partout la langue malaise; il n'est donc pas étonnant qu'un homme de Malacca soit entendu aux Philippines. Cependant c'est la langue tagale qui est particulièrement en usage parmi les naturels de cet archipel. (Voy. à ce sujet Mallat, *les Iles Philippines*, t. II.)

Les peuples que rencontra Magellan parlaient le bissaya, également fort répandu, et dominant dans l'île qu'il aborda.

(3) *Amomum zinziber,* Linné; *Zinziber officinale,* Jussieu. Ce genre d'épices figure dès 1392 dans le *Ménagier de Paris.* On connaît le gingembre coulombin et le gingembre mesche (à écorce plus brune).

(4) Ramusio dit couteaux *(coltelli),* ce qui paraît plus vraisemblable; mais notre manuscrit porte *corali,* et nous savons que les navigateurs ont souvent fait un trafic avantageux avec le corail.

contre cent. « Oui, répondit l'interprète au nom du commandant, et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. » On lui fit examiner ensuite séparément chaque pièce de l'armure et toutes nos armes, en lui montrant la manière dont on s'en servait.

Après cela, il le conduisit au château d'arrière, et, s'étant fait apporter la carte et la boussole, il lui expliqua, à l'aide de l'interprète, comment il avait trouvé le détroit pour venir dans la mer où nous étions, et combien de lunes il avait passé en mer sans apercevoir la terre.

Le roi, étonné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, prit congé du capitaine, en le priant d'envoyer avec lui deux des siens pour leur faire voir, à son tour, quelques particularités de son pays. Le capitaine me nomma avec un autre pour accompagner le roi.

Lorsque nous mîmes pied à terre, il leva les mains au ciel et se tourna ensuite vers nous : nous en fîmes autant, ainsi que tous ceux qui nous suivaient. Le roi me prit alors par la main, et l'un des principaux fit de même à l'égard de mon camarade, et puis nous nous rendîmes ainsi sous une espèce de hangar fait de roseaux, où était un balangai qui avait environ cinquante pieds de long et qui ressemblait à une galère. Nous nous assîmes sur la poupe et tâchâmes de nous faire entendre par des gestes, parce que nous n'avions point d'interprète avec nous. Ceux de la suite du roi l'entouraient, se tenant debout, armés de lances et de boucliers.

On nous servit alors un plat de chair de porc, avec une grande cruche pleine de vin. A chaque bouchée de viande, nous buvions une écuellée de vin, et lorsque l'on ne vidait pas entièrement l'écuelle (ce qui n'arrivait guère), on versait le reste dans une autre cruche. L'écuelle du roi était toujours couverte, et personne n'osait y toucher que lui et moi. Toutes les fois que le roi voulait boire, il levait, avant de prendre l'écuelle, les mains au ciel, les tournait ensuite vers nous, et, au moment où il la prenait avec la main droite, il étendait vers moi la gauche fermée; de manière que la première fois qu'il fit cette cérémonie, je crus qu'il allait me donner un coup de poing; et il restait dans cette attitude pendant tout le temps qu'il buvait; m'étant aperçu que tous les autres l'imitaient en cela, j'en fis autant avec lui. Ce fut ainsi que nous fîmes notre repas, et je ne pus me dispenser de manger de la viande, quoique ce fût un vendredi saint.

Avant que l'heure de souper n'arrivât, je présentai au roi plusieurs choses que j'avais sur moi à cet effet, et lui demandai en même temps les noms de plusieurs objets dans leur langue : ils furent surpris de me les voir écrire.

Le souper vint : on porta deux grands plats de porcelaine, dont l'un contenait du riz et l'autre du porc cuit dans son bouillon. On suivit en soupant les mêmes cérémonies qu'au goûter. Nous passâmes de là au palais du roi, qui avait la forme d'une meule de foin [1]. Il était couvert de feuilles de bananier et se trouvait soutenu assez loin de terre par quatre grosses poutres, pour que nous eussions besoin d'une échelle lorsque nous voulions y monter.

Quand nous y fûmes, le roi nous fit asseoir sur des roseaux avec les jambes croisées, comme les tailleurs sur leur table. Une demi-heure après on apporta un plat de poisson rôti, coupé par morceaux, du gingembre qu'on venait de cueillir, et du vin. Le fils aîné du roi étant survenu, il le fit asseoir à notre côté. On servit alors deux autres plats, un de poisson cuit dans son bouillon, et l'autre de riz, pour en manger avec le prince héréditaire. Mon compagnon de voyage but sans mesure et s'enivra.

Leurs chandelles sont faites d'une espèce de gomme d'arbre [2] qu'ils appellent *anime*, qu'on enveloppe dans des feuilles de palmier ou de figuier.

Le roi, après avoir fait signe qu'il voulait se coucher, s'en alla, et nous laissa avec son fils, avec qui nous dormîmes sur une natte de roseaux, ayant la tête appuyée sur des oreillers faits de feuilles d'arbre.

Le lendemain, le roi vint me voir dans la matinée, et, m'ayant pris par la main, me conduisit dans l'endroit où nous avions soupé la veille, pour y déjeuner ensemble; mais comme notre chaloupe était venue nous chercher, je fis mes excuses au roi et partis avec mon compagnon. Le roi était de très-bonne humeur; il nous baisa les mains, et nous lui baisâmes les siennes.

(1) Par la carte III qui représente l'île de Zubu, copiée sur le manuscrit d'Amoretti, on peut se faire une idée de ces habitations soutenues sur des poutres, qui ont beaucoup de ressemblance avec les maisons et les chalets de nos Alpes.

(2) Ou plutôt d'une résine. Il est probablement question ici de la *Damara alba*.

Son frère, qui était roi d'une autre île ([1]), vint avec nous accompagné de trois hommes. Le capitaine général le retint à dîner et lui fit présent de plusieurs bagatelles.

Le roi, qui nous accompagna, nous dit qu'on trouvait dans son île des morceaux d'or gros comme des noix, et même comme des œufs, mêlés avec de la terre qu'on passait au crible pour les trouver, et que



Vue de Samboagan, dans l'ile de Mindanao. — D'après Dumont d'Urville.

tous ses vases, et même quelques ornements de sa maison, étaient de ce métal ([2]). Il était vêtu fort proprement, selon l'usage du pays, et c'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules : un voile de soie lui couvrait la tête, et il portait aux oreilles deux anneaux d'or. De la ceinture jusqu'aux genoux il était couvert d'un drap de coton brodé en soie : il portait au côté une espèce de dague ou d'épée qui avait un manche d'or fort long : le fourreau était de bois très-bien travaillé. Sur chacune de ses dents on voyait trois taches d'or ([3]), de manière qu'on aurait dit qu'il avait toutes ses dents liées avec ce métal. Il était parfumé de storax et de benjoin. Sa peau était peinte, mais le fond en était olivâtre.

Il fait son séjour ordinaire dans une île où sont les pays de Butuan et de Calagan ([4]); mais quand les

([1]) Nous verrons dans la suite que les rois dont il est question ici possédaient deux pays sur la côte orientale de l'ile de Mindanao, dont l'un s'appelait Butuan, et l'autre Calagan. Le premier a conservé le même nom, et le second s'appelle Caragua. Le roi de Butuan était aussi roi de Massana ou Mazzana.

([2]) Sonnerat (t. II, p. 117) parle aussi de Mindanao comme d'une île qui abonde en or. Par suite de cette assertion, on a cru que les Philippines étaient les îles de Salomon.

Les mines d'or des Philippines les plus connues aujourd'hui sont celles de *Maboulao* et de *Paracala* dans l'ile de Luçon, et de *Cacayan* dans Mindanao. Rienzi dit qu'on ne les exploite pas.

([3]) Fabre et Ramusio disent qu'à chaque doigt il avait trois bagues d'or, mais notre manuscrit porte clairement : *In ogni dente haveva tre machie d'oro, che parevano fosseno legati con oro.* La chose paraîtra moins étrange quand on saura qu'à Macassar, île peu éloignée des Philippines, quelques individus se font arracher certaines dents pour y substituer des dents d'or.

([4]) C'est-à-dire Mindanao. On trouve en effet un port de *Caraga* sur la côte nord-est de cette grande île, qui a environ 300 lieues de tour, et qui se divise en partie espagnole et partie indépendante. La population de cette dernière portion de l'île s'élève à 10 ou 12 000 âmes.

deux rois veulent conférer ensemble, ils se rendent dans l'île de Massana, où nous étions actuellement. Le premier s'appelle rajah ([1]) Colambu, et l'autre rajah Siagu.

Le jour de Pâques, qui était le dernier du mois de mars, le capitaine général envoya le matin de bonne heure à terre l'aumônier avec quelques matelots dans le but d'y faire les préparatifs nécessaires pour dire la messe; et en même temps il dépêcha l'interprète vers le roi pour lui mander que nous nous rendrions dans l'île, non pour dîner avec lui, mais afin de remplir une cérémonie de notre culte; le roi approuva tout, et nous envoya deux porcs qu'on avait tués.

Nous descendîmes à terre au nombre de cinquante, ne portant pas l'armure complète, mais étant cependant armés et habillés le plus proprement possible. Dès que nos chaloupes touchèrent le rivage, on tira six coups de bombarde en signe de paix. Nous sautâmes à terre, où les deux rois, qui étaient venus à notre rencontre, embrassèrent le capitaine et le mirent au milieu d'eux. Nous allâmes ainsi, en marchant en ordre, jusqu'à l'endroit où l'on devait dire la messe; ce lieu n'était pas fort éloigné du rivage.

Avant que l'on commençât la messe, le capitaine jeta de l'eau musquée sur les deux rois. Au temps de l'oblation, ils allèrent, comme nous, baiser la croix, mais ils ne firent point l'offrande. A l'élévation, ils adorèrent l'eucharistie avec les mains jointes, imitant toujours ce que nous faisions. Dans ce moment, les vaisseaux, ayant reçu le signal, firent une décharge générale de l'artillerie. Après la messe, quelques-uns d'entre nous communièrent, et ensuite le capitaine fit exécuter une danse avec des épées, ce qui fit beaucoup de plaisir aux deux rois.

Après cela, il fit apporter une grande croix garnie de clous et de la couronne d'épines, devant laquelle nous nous prosternâmes, et les insulaires nous imitèrent encore en cela. Alors le capitaine fit dire aux rois, par l'interprète, que cette croix était l'étendard qui lui avait été confié par son empereur pour le planter partout où il aborderait; et par conséquent il voulait l'élever dans cette île, à laquelle ce signe serait d'ailleurs favorable, parce que tous les vaisseaux européens qui dorénavant viendraient la visiter connaîtraient en le voyant que nous y avions été reçus comme amis, et ne feraient aucune violence ni à leurs personnes ni à leurs propriétés, et que, dans le cas même où quelqu'un d'entre eux serait pris, il n'aurait qu'à montrer la croix pour qu'on lui rendît sur-le-champ la liberté. Il ajouta qu'il fallait placer cette croix sur la sommité la plus élevée des environs, afin que chacun pût la voir, et que chaque matin il fallait l'adorer. Il ajouta qu'en suivant ce conseil, ni la foudre ni l'orage ne leur feraient désormais aucun mal. Les rois, qui ne doutaient nullement de tout ce que le capitaine venait de leur dire, le remercièrent, et le firent assurer, par l'interprète, qu'ils étaient parfaitement satisfaits, et que ce serait avec plaisir qu'ils exécuteraient ce qu'il venait de leur proposer.

Il leur fit demander quelle était leur religion, s'ils étaient maures ou gentils. Ils répondirent qu'ils n'adoraient aucun objet terrestre; mais, levant les mains jointes et les yeux au ciel, ils firent entendre qu'ils adoraient un être suprême qu'ils appelaient *Abba;* ce qui fit un grand plaisir à notre capitaine. Alors le rajah Colambu, levant les mains vers le ciel, lui dit qu'il aurait bien désiré de lui donner quelques preuves de son amitié. L'interprète lui ayant demandé pourquoi il y avait si peu de vivres, il répondit que cela venait de ce qu'il ne faisait pas sa résidence dans cette île, où il ne venait que pour la chasse ou pour y avoir des entretiens avec son frère, et que sa résidence ordinaire était dans une autre île, où demeurait aussi sa famille.

Le capitaine dit au roi que, s'il avait des ennemis, il se joindrait volontiers à lui avec ses vaisseaux et ses guerriers pour les combattre. Le roi lui fit répondre qu'il était véritablement en guerre avec les habitants de deux îles, mais que ce n'était pas le temps propre de les attaquer, et il le remercia. On résolut d'aller l'après-midi planter la croix sur le sommet d'une montagne, et la fête finit par le feu de nos arquebusiers, qui s'étaient formés en bataillons; après quoi le roi et le capitaine général s'embrassèrent, et nous retournâmes sur nos vaisseaux.

Dans l'après-dînée, nous descendîmes tous à terre en simple gilet, et, accompagnés des deux rois, nous montâmes sur le sommet de la montagne la plus élevée des environs, et y plantâmes la croix. Pendant ce temps, le capitaine fit connaître les avantages qui devaient en résulter pour les insulaires. Nous ado-

([1]) En hindoustani, *radj* signifie gouvernement, souveraineté, royauté, règne, royaume; *rádjâ*, *rajah* ou *radjah*, roi, souverain. Plusieurs Malais ont adopté ce titre.

râmes tous la croix, et les rois en firent autant. En descendant, nous traversâmes des champs cultivés, et nous nous rendîmes à l'endroit où était le balangai, dans lequel les rois firent apporter des rafraîchissements.

Le capitaine général avait déjà demandé quel était, dans les environs, le port le plus propre pour ravitailler ses vaisseaux et pour y trafiquer avec ses marchandises. On lui dit qu'il y en avait trois, savoir. Ceylon, Zubu et Calagan (¹), mais que Zubu était le meilleur; et comme il était décidé à s'y rendre, on lui offrit des pilotes pour le conduire. La cérémonie de l'adoration de la croix étant finie, le capitaine fixa au lendemain notre départ, et offrit aux rois de leur laisser un otage pour répondre des pilotes jusqu'à ce qu'il les eût envoyés. Les rois y consentirent.

Le matin, lorsque nous étions sur le point de lever l'ancre, le roi Colambu nous fit dire qu'il viendrait volontiers nous servir lui-même de pilote, mais qu'il était obligé de différer encore de quelques jours pour faire la récolte du riz et d'autres produits de la terre; il priait en même temps le capitaine de vouloir bien lui envoyer des gens de son équipage pour l'aider à achever plus vite ce travail. Le capitaine lui envoya effectivement quelques hommes; mais les rois avaient tant mangé et tant bu le jour précédent que, soit que leur santé en eût été altérée, soit par suite d'ivresse, ils ne purent donner aucun ordre, et nos gens se trouvèrent par conséquent dans l'impossibilité de rien faire. Pendant les deux jours suivants, ils travaillèrent beaucoup, et on acheva la besogne.

Nous passâmes sept jours dans cette île, pendant lesquels nous eûmes occasion d'observer leurs usages et leurs coutumes. Ils ont le corps peint, et vont tout nus, en couvrant seulement leur nudité d'un morceau de toile. Les femmes portent un jupon d'écorce d'arbre qui leur descend de la ceinture en bas. Leurs cheveux sont noirs et leur tombent quelquefois jusque sur les pieds. Leurs oreilles sont trouées et ornées de bagues et de pendants d'or. Ils sont grands buveurs, et mâchent toujours un fruit appelé *areca* (²), qui ressemble à une poire : ils le coupent par quartiers et l'enveloppent dans des feuilles du même arbre, appelé *betre* (³), qui ressemblent à celles du mûrier, et ils y mêlent un peu de chaux. Après qu'ils l'ont bien mâché, ils le crachent, et leur bouche devient toute rouge. Il n'y a aucun de ces insulaires qui ne mâche le fruit du betre, lequel, à ce qu'on prétend, leur rafraîchit le cœur; on assure même qu'ils mourraient s'ils voulaient s'en abstenir. Il y a dans cette île des chiens, des chats, des cochons, des chèvres et des poules; et l'on y trouve pour végétaux comestibles le riz, le millet, le panis, le maïs (⁴), les noix de coco, l'orange, le citron, la banane et le gingembre. Il y a aussi de la cire.

L'or y est en abondance, ainsi que le prouveront deux faits dont j'ai été témoin. Un homme nous apporta une jatte de riz et des figues, et demanda en échange un couteau. Le capitaine, au lieu du couteau, lui offrit quelques pièces de monnaie, et entre autres une double pistole d'or; mais il les refusa, et préféra le couteau. Un autre offrit un gros lingot d'or massif pour avoir six fils de grains de verroterie; mais le capitaine défendit expressément de faire cet échange, de peur que cela ne donnât à comprendre à ces insulaires que nous appréciions plus l'or que le verre et nos autres marchandises.

L'île de Massana (⁵) est par les 9° 40′ de latitude nord, et à 162 degrés de longitude occidentale de la ligne de démarcation. Elle est à 25 lieues de l'île de Humunu.

De là, nous dirigeant au sud-est, nous partîmes et passâmes au milieu de cinq îles qu'on appelle Ceylon, Bohol, Canigan, Baybay et Gatigan (⁶). Dans cette dernière, nous vîmes des chauves-souris aussi grosses

(¹) Ceylon est l'île de Leyte, que Pigafetta a coupée en deux, donnant à la partie septentrionale le nom de Baybay, qui est le nom d'un port. Le petit détroit de Juanico sépare cette île de Samar, dont il vient d'être question précédemment, et dont la circonférence s'élève à 134 lieues. Calagan est Caragua, dans l'île de Mindanao, et Zubu est l'île de Sebu ou Zebu, dont il sera beaucoup parlé.

(²) L'usage de mâcher l'arec (*Areca cathecu*, Linné) enveloppé dans les feuilles de bétel subsiste toujours. On trouvera d'excellents renseignements sur cette feuille et sa préparation dans sir And. Ljundstedt, *An Historical sketches*, etc.; Boston, 1836, in-8.

(³) C'est le bétel.

(⁴) Le terme *maïs* appartient à l'île d'Haïti. Ce grain s'était fort répandu dès l'époque de Magellan, ou peut-être les îles qu'il visitait possédaient-elles un végétal analogue. (Voy. la dissertation du docteur Duchesne sur le maïs.)

(⁵) Limassava est véritablement dans la latitude indiquée par l'auteur, mais il y a une grande erreur dans la longitude.

(⁶) Bohol a toujours le même nom; c'est une île peu fertile. Candigan et Gatigan se trouvent dans les anciennes cartes, et particulièrement dans la carte XVIII d'Urbain Monti. Bellin a placé ici des îles sans nom.

que des aigles. Nous en tuâmes une que nous mangeâmes, et à laquelle nous trouvâmes un goût de poulet (1). Il y a aussi des pigeons, des tourterelles, des perroquets, et d'autres oiseaux noirs et gros comme une poule, qui font des œufs aussi gros que ceux de canard et qui sont fort bons à manger. On nous dit que la femelle pond ses œufs dans le sable, et que la chaleur du soleil suffit pour les faire éclore. De Massana à Gatigan il y a 20 lieues.

Nous partîmes de Gatigan en mettant le cap à l'ouest; et comme le roi de Massana, qui voulut être notre pilote, ne pouvait pas nous suivre avec sa pirogue, nous l'attendîmes près de trois îles appelées Polo, Ticobon et Pozon (2). Lorsqu'il nous eut rejoints, nous le fîmes monter avec quelques-uns de sa suite sur notre vaisseau, ce qui lui fit grand plaisir, et nous nous rendîmes à l'île de Zubu (3). De Gatigan à Zubu il y a 15 lieues.

Le dimanche 7 avril, nous entrâmes dans le port de Zubu. Nous passâmes près de plusieurs villages, où nous vîmes des maisons construites sur les arbres. Quand nous fûmes près de la ville (4), le capitaine fit arborer tous les pavillons et amener toutes les voiles, et l'on fit une décharge générale de l'artillerie, ce qui causa une grande alarme parmi les insulaires.

Le capitaine envoya alors un de ses élèves, avec l'interprète, comme ambassadeur au roi de Zubu. En arrivant à la ville, ils trouvèrent le roi environné d'un peuple immense alarmé du bruit des bombardes. L'interprète commença par rassurer le roi, en lui disant que c'était notre usage, et que ce bruit n'était qu'un salut en signe de paix et d'amitié pour honorer en même temps le roi et l'île. Ce propos tranquillisa tout le monde.

Le roi fit demander par son ministre à l'interprète ce qui pouvait nous attirer dans son île, et ce que nous voulions. L'interprète répondit que son maître, qui commandait l'escadre, était capitaine au service du plus grand roi de la terre, et que le but de son voyage était de se rendre à Malucco; mais que le roi de Massana, où il avait touché, lui ayant fait de grands éloges de sa personne, il était venu pour avoir le plaisir de lui rendre visite, et en même temps pour prendre des rafraîchissements en donnant en échange de nos marchandises.

Le roi lui fit dire qu'il était le bienvenu, mais qu'il l'avertissait en même temps que tous les vaisseaux qui entraient dans son port pour y trafiquer devaient commencer par lui payer un droit : en preuve de quoi il ajouta qu'il n'y avait pas quatre jours que ce droit avait été payé par une jonque de Siam, qui y était venue prendre des esclaves et de l'or; il appela ensuite un marchand maure qui venait aussi de Siam pour le même objet, afin qu'il témoignât de la vérité de ce qu'il venait d'avancer.

L'interprète répondit que son maître, étant le capitaine d'un si grand roi, ne payerait de droit à aucun roi de la terre; que si le roi de Zubu voulait la paix, il avait apporté la paix; mais que s'il voulait la guerre, il lui ferait la guerre. Le marchand de Siam, s'approchant alors du roi, lui dit en son langage : *Cata rajah chita,* c'est-à-dire : « Seigneur, prenez bien garde à cela. Ces gens-là (ils nous croyaient Portugais) sont ceux qui ont conquis Calicut, Malacca, et toutes les grandes Indes. » L'interprète, qui avait compris ce que le marchand venait de dire, ajouta que son roi était encore beaucoup plus puissant, tant par ses armées que par ses escadres, que le roi de Portugal, dont le Siamois avait voulu parler; que c'était le roi d'Espagne et l'empereur de tout le monde chrétien; et que s'il eût préféré l'avoir plutôt pour ennemi que pour ami, il aurait envoyé un nombre assez considérable d'hommes et de vaisseaux pour détruire son île entière. Le Maure confirma au roi ce que venait de dire l'interprète. Le roi, se trouvant alors embarrassé, dit qu'il se concerterait avec les siens, et donnerait le lendemain sa réponse. En attendant, il fit apporter au député du capitaine général et à l'interprète un déjeuner consistant en plusieurs mets, tous composés de viandes servies dans des vases de porcelaine.

Après le déjeuner, nos députés revinrent à bord et nous firent le rapport de tout ce qui leur était arrivé. Le roi de Massana, qui, après celui de Zubu, était le plus puissant roi de ces îles, se rendit à terre pour annoncer au roi les bonnes dispositions de notre capitaine général à son égard.

(1) *Vespertilio vampyrus*, Linné.
(2) Polo et Pozon, îles qu'on voit aussi dans les cartes de Monti et de Ramusio, mais trop éloignées l'une de l'autre.
(3) Dans la planche III de l'édition d'Amoretti on voit les îles de Zubu et de Mattam copiées exactement sur le manuscrit.
(4) La ville dessinée sur la carte III porte le même nom que l'île.

Le jour suivant, l'écrivain de notre vaisseau et l'interprète allèrent à Zubu. Le roi vint au-devant d'eux accompagné de ses chefs, et après avoir fait asseoir nos députés devant lui, il leur dit que, convaincu par ce qu'il venait d'entendre, non-seulement il ne prétendait aucun droit, mais que, si on l'exigeait, il était prêt à se rendre lui-même tributaire de l'empereur. On lui répondit alors qu'on ne demandait d'autre droit que le privilége d'avoir le commerce exclusif de son île. Le roi y consentit, et les chargea d'assurer notre capitaine que s'il voulait être véritablement son ami, il n'avait qu'à se tirer un peu de sang du bras droit et le lui envoyer, et qu'il en ferait autant de son côté, ce qui serait de part et d'autre le signe d'une amitié loyale et solide. L'interprète l'assura que tout cela se ferait comme il le désirait. Le roi ajouta alors que tous les capitaines ses amis qui venaient dans son port lui faisaient des présents, et qu'ils en recevaient d'autres en retour; qu'il laissait au capitaine le choix de donner le premier ces présents ou de les recevoir. L'interprète répondit que, puisqu'il paraissait mettre tant d'importance à cet usage, il n'avait qu'à commencer, ce que le roi consentit à faire.

Le mardi au matin, le roi de Massana vint à bord de notre vaisseau avec le marchand maure, et après avoir salué le capitaine de la part du roi de Zubu, il lui dit qu'il était chargé de le prévenir que le roi était occupé à rassembler tous les vivres qu'il pouvait trouver pour lui en faire présent, et que, dans l'après-midi, il lui enverrait son neveu avec quelques-uns de ses ministres pour établir la paix. Le capitaine les remercia, et il leur fit en même temps voir un homme armé de pied en cap, en leur disant que, dans le cas où il faudrait combattre, nous nous armerions tous de la même manière. Le Maure fut saisi de peur en voyant un homme armé de cette manière; mais le capitaine le tranquillisa en l'assurant que nos armes étaient aussi avantageuses à nos amis que fatales à nos adversaires; que nous étions en état de dissiper tous les ennemis de notre roi et de notre foi avec autant de facilité que nous en avions à nous essuyer la sueur du front avec un mouchoir. Le capitaine prit ce ton fier et menaçant pour que le Maure allât en rendre compte au roi.

Effectivement, après dîner nous vîmes venir à notre bord le neveu [1] du roi et qui était son héritier, avec le roi de Massana, le Maure, le gouverneur ou ministre et le prévôt major, avec huit chefs de l'île, pour contracter une alliance de paix avec nous. Le capitaine les reçut avec beaucoup de dignité : il s'assit dans un fauteuil de velours rouge, donnant des chaises de la même étoffe au roi de Massana et au prince; les chefs furent s'asseoir sur des chaises de cuir, et les autres sur des nattes.

Le capitaine fit demander par l'interprète si c'était leur coutume de faire les traités en public, et si le prince et le roi de Massana avaient les pouvoirs nécessaires pour conclure un traité d'alliance avec lui. On répondit qu'ils y étaient autorisés, et qu'on pouvait en parler devant le peuple. Le capitaine leur fit sentir alors tous les avantages de cette alliance, pria Dieu de la confirmer dans le ciel, et ajouta plusieurs autres choses qui leur inspirèrent de l'amour et du respect pour notre religion.

Il demanda si le roi avait des enfants mâles. On lui répondit qu'il n'avait que des filles, dont l'aînée était la femme de son neveu qui était alors son ambassadeur, et qui, à cause de ce mariage, était regardé comme prince héréditaire. En parlant de la succession parmi eux, on nous apprit que, quand les pères ont un certain âge, on n'a plus de considération pour eux, et que le commandement passe alors aux fils. Ce discours scandalisa le capitaine, qui condamna cet usage, attendu que Dieu, qui a créé le ciel et la terre, disait-il, a expressément ordonné aux enfants d'honorer leurs père et mère, et menacé de châtier du feu éternel ceux qui transgressent ce commandement. Pour leur faire mieux sentir la force de ce précepte divin, il ajouta que nous étions tous également sujets aux mêmes lois divines, parce que nous sommes tous également descendus d'Adam et d'Ève. Il joignit à ce discours d'autres passages de l'histoire sacrée, qui firent grand plaisir à ces insulaires et excitèrent en eux le désir d'être instruits des principes de notre religion; de manière qu'ils prièrent le capitaine de leur laisser, à son départ, un ou deux hommes capables de les enseigner, et qui ne manqueraient pas d'être bien honorés parmi eux. Mais le capitaine leur fit entendre que la chose la plus essentielle pour eux était de se faire baptiser, ce qui pouvait se faire avant son départ; qu'il ne pouvait maintenant laisser parmi eux aucune personne de son équipage, mais qu'il reviendrait un jour et leur amènerait plusieurs prêtres et moines pour les instruire sur tout ce qui regarde notre sainte religion. Ils témoignèrent leur satisfaction à ces discours, et ajoutèrent

[1] L'héritier présomptif du royaume

qu'ils seraient bien contents de recevoir le baptême, et toutefois qu'ils voulaient auparavant consulter leur roi à ce sujet. Le capitaine leur dit alors qu'ils eussent soin de ne pas se faire baptiser par la seule crainte que nous pouvions leur inspirer ou par l'espoir d'en tirer des avantages temporels, parce que son intention n'était pas d'inquiéter personne parmi eux pour avoir préféré de conserver la foi de ses pères; il ne dissimula pas cependant que ceux qui se feraient chrétiens seraient les plus aimés et les mieux traités. Tous s'écrièrent alors que ce n'était ni par crainte ni par complaisance pour nous qu'ils allaient embrasser notre religion, mais par un mouvement de leur propre volonté.

Le capitaine leur promit alors de leur laisser des armes et une armure complète, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de son souverain; mais il les avertit en même temps qu'il fallait baptiser aussi leurs femmes; sans quoi ils devaient se séparer d'elles, s'ils ne voulaient pas tomber en péché. Ayant su qu'ils prétendaient avoir de fréquentes apparitions du diable, qui leur faisait grand'peur, il les assura que, s'ils se faisaient chrétiens, le diable n'oserait plus se montrer à eux qu'au moment de la mort. Ces insulaires, émus et persuadés de tout ce qu'ils venaient d'entendre, répondirent qu'ils avaient pleine confiance en lui; sur quoi le capitaine, pleurant d'attendrissement, les embrassa tous.

Il prit alors entre ses mains la main du prince et celle du roi de Massana, et dit que, par la foi qu'il avait en Dieu, par la fidélité qu'il devait à l'empereur son seigneur, et par l'habit même [1] qu'il portait, il établissait et promettait une paix perpétuelle entre le roi d'Espagne et le roi de Zubu. Les deux ambassadeurs firent la même promesse.

Après cette cérémonie, on servit à déjeuner; ensuite les Indiens présentèrent au capitaine, de la part du roi de Zubu, de grands paniers pleins de riz, des cochons, des chèvres et des poules, en faisant leurs excuses de ce que le présent qu'ils offraient n'était pas plus digne d'un si grand personnage.

De son côté, le capitaine général donna au prince un drap blanc de toile très-fine, un bonnet rouge, quelques fils de verroterie, et une tasse de verre dorée, le verre étant très-recherché par ces peuples. Il ne fit aucun présent au roi de Massana, parce qu'il venait de lui donner une veste de cambaie [2] et quelques autres choses. Il fit aussi des présents à toutes les personnes qui accompagnaient les ambassadeurs.

Après que les insulaires furent partis, le capitaine m'envoya à terre avec un autre porter les présents destinés au roi, lesquels consistaient en une veste de soie jaune et violette faite à la turque, un bonnet rouge, et quelques fils de grains de cristal, le tout dans un plat d'argent, avec deux tasses de verre dorées que nous portions à la main.

En arrivant à la ville, nous trouvâmes le roi dans son palais, accompagné d'un grand cortége. Il était assis par terre sur une natte de palmier. Son corps était tout nu, n'ayant qu'un pagne de coton; il portait en outre un voile brodé à l'aiguille autour de la tête, un collier de grand prix au cou, et aux oreilles deux grands cercles d'or entourés de pierres précieuses. Il était petit, replet et peint de différentes manières par le moyen du feu [3]. Il mangeait à terre, sur une autre natte, des œufs de tortue contenus dans deux vases de porcelaine, ayant devant lui quatre cruches pleines de vin de palmier couvertes d'herbes odoriférantes. Dans chacune de ces cruches, il y avait un tuyau de roseau, par le moyen duquel il buvait [4].

Après que nous eûmes rendu notre salut au roi, l'interprète lui dit que le capitaine son maître le faisait remercier du présent qu'il venait de lui faire, et lui envoyait en retour quelques objets, non comme une récompense, mais comme une marque de l'amitié sincère qu'il venait de contracter avec lui. Après ce préambule, nous lui endossâmes la veste, lui mîmes sur la tête le bonnet, et lui présentâmes les autres dons que nous avions pour lui. Avant de lui offrir les tasses de verre, je les baisai et les élevai au-dessus de ma tête. Le roi en fit de même en les recevant. Ensuite il nous fit manger de

[1] Probablement c'était la soubreveste de l'ordre de Saint-Jacques, dont il était commandeur.

[2] Cambaie est une des villes les plus commerçantes de l'Inde. Il y a chez les Tagales un ajustement qui porte ce nom.

[3] Il s'agit ici d'une sorte de tatouage que l'on pratique au moyen d'un caustique. Au temps de la découverte, plusieurs de ces îles étaient désignées sous le nom d'*islas de los Pintados*, en raison des peintures dont quelques naturels aimaient à s'orner. Miguel de Loarca dit que ces peintures étaient fort élégantes et se pratiquaient au moyen de fers qui pénétraient dans les chairs.

[4] L'usage de boire en se servant d'un roseau a été observé aussi par Noort chez ces peuples.

ses œufs et boire de son vin avec les tuyaux dont il se servait. Pendant que nous mangions, ceux qui étaient venus sur le vaisseau lui rapportèrent tout ce que le capitaine avait dit touchant la paix, et de quelle manière il les avait exhortés à embrasser le christianisme.

Le roi voulut aussi nous donner à souper; mais nous nous excusâmes et prîmes congé de lui. Le prince son gendre nous conduisit dans sa propre maison, où nous trouvâmes quatre filles qui faisaient de la musique à leur manière : l'une battait un tambour pareil aux nôtres, mais posé par terre; l'autre avait auprès d'elle deux timbales, et tenait dans chaque main une espèce de baguette ou de petit tampon dont l'extrémité était garnie de toile de palmier, dont elle frappait tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre; la troisième battait, de la même manière, une grande timbale; la quatrième tenait à la main deux petites timbales qu'elle frappait alternativement l'une contre l'autre, et qui rendaient un son fort doux. Elles se tenaient toutes si bien en mesure qu'on devait leur supposer une grande intelligence de la musique. Ces timbales, qui sont de métal ou de bronze, se fabriquent dans le pays du *Sign' Magno* (¹), et leur tiennent lieu de cloches; on les appelle *agon* (²). Ces insulaires jouent aussi d'une espèce de violon, dont les cordes sont de cuivre.

Ces filles étaient fort jolies, et presque aussi blanches que nos Européennes; et quoiqu'elles fussent déjà adultes, elles n'en étaient pas moins nues; quelques-unes avaient cependant un morceau de toile d'écorce d'arbre qui leur descendait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, mais les autres étaient dans une parfaite nudité; le trou de leurs oreilles était fort grand, et se trouvait garni d'un cercle de bois pour l'élargir davantage et lui donner de la rondeur (³). Elles avaient les cheveux longs et noirs, et se ceignaient la tête d'un petit voile. Elles ne portaient jamais de souliers ni aucune autre chaussure. Nous goûtâmes chez le prince, et retournâmes ensuite à nos vaisseaux.

Un de nos gens étant mort pendant la nuit, je retournai le mercredi matin chez le roi avec l'interprète pour lui demander la permission de l'enterrer et de nous indiquer un lieu convenable. Le roi, que nous trouvâmes environné d'un nombreux cortége, nous répondit que puisque le capitaine pouvait disposer de lui et de tous ses sujets, à plus forte raison pouvait-il disposer de sa terre. J'ajoutai que, pour enterrer le mort, nous devions consacrer l'endroit de la sépulture et y planter une croix. Le roi non-seulement y donna son consentement, mais ajouta qu'il adorerait, comme nous, la croix.

On consacra le mieux qu'il fut possible la place même de la ville destinée à servir de cimetière aux chrétiens, selon les rites de l'Église, afin d'inspirer aux Indiens une bonne opinion de nous, et nous y enterrâmes ensuite le mort. Le même soir, nous en enterrâmes un autre.

Ayant débarqué ce jour-là beaucoup de nos marchandises, nous les mîmes dans une maison que le roi prit sous sa protection, ainsi que quatre hommes que le capitaine y laissa pour trafiquer en gros. Ce peuple, qui est ami de la justice, a des poids et des mesures. Ses balances sont faites d'un bâton de bois soutenu au milieu par une corde. D'un côté est le bassin de la balance attaché à un bout du bâton par trois petites cordes, de l'autre il y a un poids en plomb équivalant au poids du bassin. Du même côté, on attache des poids qui représentent des livres, des demi-livres, des tiers, etc., et on met sur le bassin les marchandises qu'on veut peser. Ils ont aussi leurs mesures de longueur et de capacité.

Ces insulaires sont adonnés au plaisir et à l'oisiveté. Nous avons déjà dit la manière dont les filles battent des timbales : elles jouent aussi d'une espèce de musette qui ressemble beaucoup à la nôtre, et qu'ils appellent *subin*.

Leurs maisons sont faites de poutres, de planches et de roseaux, et il y a des chambres comme chez nous. Elles sont bâties sur pilotis, de manière qu'au-dessous il y a un vide qui sert d'étable et de poulailler, pour les cochons, les chèvres et les poules.

On nous dit qu'il y a dans ces mers des oiseaux noirs semblables à des corbeaux, qui, lorsque la baleine paraît à la surface de l'eau, attendent qu'elle ouvre la gueule pour se jeter dedans, et vont di-

(¹) Le *Sinus Magnus* de Ptolémée, qui est le golfe de la Chine.

(²) Altération évidente du mot *gong*. C'est probablement ce qu'un voyageur moderne désigne sous le nom d'*avitam*. Les chanteurs tagales se nomment *mapagavit*; ils possèdent par tradition des poésies nombreuses et du caractère le plus varié. On appelle *hinli* le chant favori des rameurs.

(³) Cook (Deuxième voyage, t. II, p. 194) a expliqué la manière dont, au moyen de cercles élastiques de feuilles de roseau, on dilate les trous faits au bout des oreilles. (Voy. à ce sujet Choris, *Voyage pittoresque autour du monde.*)

rectement lui arracher le cœur, qu'ils emportent ailleurs pour s'en nourrir. La seule preuve qu'ils nous donnaient de ce fait était qu'on voit l'oiseau noir mangeant le cœur de la baleine, et qu'on trouve la baleine morte sans cœur. Ils ajoutaient que cet oiseau s'appelle *lagan,* qu'il a le bec dentelé, la peau noire, mais que sa chair est blanche et bonne à manger (1).

Le vendredi, nous ouvrîmes notre magasin et exposâmes toutes nos marchandises, que les insulaires admiraient avec étonnement. Pour le bronze, le fer et autres grosses marchandises, ils nous donnaient de l'or. Nos bijoux et les autres petits objets se troquaient contre du riz, des cochons, des chèvres et d'autres comestibles. On nous offrait dix pièces d'or, chacune de la valeur d'un ducat et demi, pour quatorze livres de fer. Le capitaine général défendit de montrer trop d'empressement pour obtenir de l'or; sans cet ordre, chaque matelot aurait vendu tout ce qu'il possédait afin de se procurer ce métal, ce qui aurait ruiné pour toujours notre commerce.

Le roi ayant promis à notre capitaine d'embrasser la religion chrétienne, on avait fixé pour cette cérémonie le dimanche 14 avril. On dressa à cet effet, sur la place que nous avions déjà consacrée, un échafaud garni de tapisseries et de branches de palmier. Nous descendîmes sur la plage au nombre de quarante, outre deux hommes armés de pied en cap, qui précédaient la bannière royale. Au moment où nous mîmes pied à terre, les vaisseaux firent une décharge de toute l'artillerie, ce qui ne laissa pas que d'épouvanter les insulaires. Le capitaine et le roi s'embrassèrent. Nous montâmes sur l'échafaud, où il y avait pour eux deux chaises de velours vert et bleu. Les chefs des insulaires s'assirent sur des coussins, et les autres sur des nattes.

Alors le capitaine fit dire au roi que, parmi les autres avantages dont il allait jouir en se faisant chrétien, il aurait celui de vaincre plus facilement ses ennemis. Ce prince répondit qu'il était bien content de se faire chrétien, même sans cette raison, mais qu'il aurait été fort charmé de pouvoir se faire respecter de certains chefs de l'île qui refusaient de lui être soumis, en disant qu'ils étaient hommes comme le roi et qu'ils ne voulaient pas lui obéir. Le capitaine, les ayant fait appeler, leur fit dire par l'interprète que, s'ils n'obéissaient pas au roi comme à leur souverain, il les ferait tous tuer et donnerait leurs biens au monarque. A cette menace, tous les chefs promirent de reconnaître l'autorité royale.

Le capitaine promit de son côté au roi qu'à son retour en Espagne il reviendrait dans ces pays avec des forces beaucoup plus considérables, et qu'il le rendrait le plus puissant monarque de toutes ces îles; récompense qu'il croyait lui être due, comme ayant le premier embrassé la religion chrétienne. Le roi, levant les mains au ciel, le remercia, et le pria instamment de laisser chez lui quelques gens pour l'instruire dans les mystères et les devoirs de la religion chrétienne; ce que le capitaine promit de faire, mais à condition qu'on lui confierait deux fils des principaux de l'île, pour les conduire en Espagne, où ils apprendraient la langue espagnole, afin de pouvoir, à leur retour, donner une idée de ce qu'ils y auraient vu.

Après avoir planté une grande croix au milieu de la place, on publia un avis portant que quiconque voulait embrasser le christianisme devait détruire ses idoles et mettre la croix à leur place. Tous y consentirent. Le capitaine, prenant alors le roi par la main, le conduisit vers l'échafaud. Sur cette estrade, on l'habilla entièrement en blanc, et on le baptisa avec le roi de Massana, le prince son neveu, le marchand maure, et d'autres encore, au nombre de cinq cents. Le roi, qui se nommait radjah Humabon, fut appelé Charles, du nom de l'empereur. Les autres reçurent des noms divers. On célébra ensuite la messe, après laquelle le capitaine invita le roi à dîner; mais celui-ci s'en excusa, et nous accompagna jusqu'aux chaloupes, qui nous ramenèrent à l'escadre; nos bâtiments firent encore une salve de toute l'artillerie.

Après dîner, nous allâmes en grand nombre à terre, avec notre aumônier, pour baptiser la reine et d'autres femmes. Nous montâmes avec elles sur le même échafaud. Je fis voir à la reine une petite statue qui représentait la Vierge avec l'enfant Jésus, ce qui lui plut beaucoup et l'attendrit. Elle me la demanda pour la mettre à la place de ses idoles, ce à quoi je consentis volontiers (2). On donna à la reine

(1) C'est un des mille récits fantastiques que Pigafetta a entendu faire, et qu'il rapporte de bonne foi. Cependant on a observé que plusieurs oiseaux vivent de baleines mortes et jetées sur le rivage. Un vautour qui se sera introduit entre les fanons d'une baleine morte peut avoir donné lieu à ce conte.

(2) Le hasard, ou peut-être les soins de quelques habitants qui la regardaient comme une idole, firent que cette statue se

le nom de Jeanne, en souvenir de la mère de l'empereur; le nom de Catherine à la femme du prince, et celui d'Élisabeth à la reine de Massana. Nous baptisâmes, ce jour-là, près de huit cents personnes, hommes, femmes et enfants.

La reine, jeune et belle personne, était vêtue entièrement d'un drap blanc et noir, ayant la tête garnie d'un grand chapeau fait de feuilles de palmier, en forme de parasol, surmonté d'une triple couronne formée des mêmes feuilles, qui ressemblait à la tiare du pape, et sans laquelle elle ne sort jamais. Elle avait la bouche et les ongles peints d'un rouge très-vif.

Vers le soir, le roi et la reine vinrent sur le rivage où nous étions, et entendirent avec plaisir le bruit innocent des bombardes qui les avait tant effrayés précédemment.

Pendant ce temps, tous les habitants de Zubu et des îles voisines furent baptisés. Il y eut cependant un village dans une des îles dont les habitants refusèrent d'obéir au roi et à nous : après l'avoir brûlé, on y planta une croix parce que c'était un village d'idolâtres; si les habitants eussent été des Maures, c'est-à-dire mahométans, on y aurait dressé une colonne de pierre, pour rappeler l'endurcissement de leur cœur.

Le capitaine général descendait tous les jours à terre pour y entendre la messe, à laquelle accouraient aussi plusieurs nouveaux chrétiens, auxquels il faisait une espèce de catéchisme, en leur expliquant plusieurs points de notre religion.

Un jour la reine vint aussi dans toute sa pompe à la messe. Elle était précédée de trois jeunes filles, lesquelles tenaient à la main trois de ses chapeaux : elle était vêtue d'un habit blanc et noir et d'un grand voile de soie à raies d'or, qui lui couvrait la tête et les épaules. Elle venait en compagnie de plusieurs femmes, dont la tête était ornée d'un petit voile surmonté d'un chapeau : tout le reste de leur corps, et leurs pieds même, étaient nus, n'ayant qu'un petit pagne de toile de palmier. Leurs cheveux étaient épars. La reine, après avoir fait la révérence à l'autel, s'assit sur un coussin de soie brodée; et le capitaine versa sur elle, ainsi que sur les femmes de sa suite, de l'eau de rose musquée, odeur qui plaît infiniment aux femmes de ces pays.

Afin que le roi fût plus respecté et mieux obéi qu'il n'était, notre capitaine général le fit un jour venir à la messe vêtu de son habit de soie, et ordonna d'y conduire ses deux frères, dont l'un s'appelait Bondara ([1]), qui était le père du prince, et l'autre Cadaro, avec plusieurs chefs, nommés Simiut, Sibuaia, Sisacai ([2]), Magalibe, etc. Il exigea qu'ils fissent serment d'obéir au roi; après quoi tous lui baisèrent la main.

Ensuite le capitaine fit jurer au roi de Zubu qu'il resterait soumis et fidèle au roi d'Espagne. Ce serment ayant été fait, le capitaine général tira son épée devant l'image de Notre-Dame, et dit au roi que lorsqu'on avait prêté un pareil serment on devait mourir plutôt que d'y manquer, et que lui-même était disposé à périr mille fois avant que de fausser les serments qu'il avait faits, ayant juré par l'image de Notre-Dame, par la vie de l'empereur son maître, et par son propre habit. Il lui fit ensuite présent d'une chaise de velours, en lui disant de la faire porter devant lui par un de ses chefs dans tous les lieux où il irait, et lui indiqua la manière dont il fallait s'y prendre pour cela.

Le roi promit au capitaine de faire exactement tout ce qu'il venait de lui dire, et pour lui donner une marque d'attachement à sa personne, il fit préparer les joyaux dont il voulait lui faire présent; ils consistaient en deux pendants d'oreilles d'or assez grands, deux bracelets d'or pour les bras, et deux autres pour les chevilles des pieds, le tout orné de pierreries. Ces anneaux sont le plus bel ornement des souverains de ces contrées, qui vont toujours nus et sans chaussure, n'ayant, comme je l'ai déjà dit, pour tout vêtement qu'un morceau de toile qui leur descend de la ceinture aux genoux.

Le capitaine, qui avait commandé au roi et aux autres nouveaux chrétiens de brûler leurs idoles, ce qu'ils avaient tous promis de faire, voyant que non-seulement ils les gardaient encore, mais qu'ils leur

conserva dans ces contrées jusqu'en 1598. Les Espagnols, étant retournés avec des missionnaires, la trouvèrent et la mirent en vénération; et c'est à son occasion qu'ils imposèrent le nom de Ville-de-Jésus à la cité qu'ils bâtirent. (*Histoire générale des voyages*, t. XV, p. 35.)

([1]) Dans tous les États occupés par des Malais, le *bondara* ou plutôt *bandara* est le lieutenant du souverain; dans les villes, il occupe le rang de gouverneur.

([2]) Il paraît que *si* ou *ci*, placé devant un nom propre, était un titre d'honneur.

faisaient des sacrifices de viandes, selon leur ancien usage, s'en plaignit hautement et les réprimanda. Ils ne cherchèrent point à nier le fait, mais crurent s'excuser en disant que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils faisaient ces sacrifices, mais pour un malade auquel ils espéraient que lesdites idoles rendraient la santé. Ce malade était le frère du prince, qu'on regardait comme l'homme le plus sage et le plus vaillant de l'île; et sa maladie s'était aggravée au point qu'il avait déjà perdu la parole depuis quatre jours.

Le capitaine ayant entendu ce rapport, et animé d'un saint zèle, dit que, s'ils avaient une véritable foi en Jésus-Christ, ils eussent à brûler sur-le-champ tous leurs dieux et à faire baptiser le malade, qui se trouverait guéri. Il ajouta qu'il était si convaincu de ce qu'il disait, qu'il consentait à perdre la tête si ce qu'il promettait n'arrivait pas sur-le-champ. Le roi promit de souscrire à tout. Nous fîmes alors, avec toute la pompe possible, une procession de la place où nous étions à la maison du malade, que nous trouvâmes effectivement dans un fort triste état, de manière même qu'il ne pouvait ni parler ni se mouvoir. Nous le baptisâmes avec deux de ses femmes et dix filles. Le capitaine lui demanda, aussitôt après le baptême, comment il se trouvait, et il répondit soudainement que, grâce à Notre-Seigneur, il se portait bien. Nous fûmes tous témoins oculaires de ce miracle. Le capitaine surtout en rendit grâces à Dieu. Il donna au prince une boisson rafraîchissante, et continua de lui en envoyer tous les jours jusqu'à ce qu'il se fût entièrement rétabli. Il lui fit remettre en même temps un matelas, des draps, une couverture de laine jaune, et un oreiller.

Au cinquième jour, le malade se trouva parfaitement guéri et se leva. Son premier soin fut de faire brûler en présence du roi et de tout le peuple une idole pour laquelle on avait grande vénération, et que quelques vieilles femmes gardaient soigneusement dans sa maison. Il fit aussi abattre plusieurs temples placés sur le bord de la mer, où le peuple s'assemblait pour manger la viande consacrée aux anciennes divinités. Tous les habitants applaudirent à ces exécutions, et se proposèrent d'aller détruire toutes les idoles, celles même qui servaient dans la maison du roi, criant en même temps : *Vive la Castille!* en l'honneur du roi d'Espagne.

Les idoles de ces pays sont de bois, concaves ou évidées par derrière; elles tiennent les bras et les jambes écartés, et les pieds tournés en haut; elles portent une large face, avec quatre très-grosses dents semblables à celles du sanglier [1]. Généralement elles sont toutes peintes.

Puisque je viens de parler de ces statues, je vais raconter à Votre Seigneurie quelques-unes de leurs coutumes superstitieuses, dont l'une est celle de la bénédiction du cochon. On commence cette cérémonie par battre de grandes timbales. On porte ensuite trois grands plats, dont deux sont chargés de poisson rôti, de gâteaux de riz et de millet cuit, enveloppés dans des feuilles; sur l'autre il y a des draps de toile de Cambaie et deux bandes de toile de palmier. On étend par terre un de ces linceuls de toile. Alors viennent deux vieilles femmes, dont chacune tient à la main une grande trompette de roseau. Elles se placent sur le drap, font une salutation au soleil, et s'enveloppent des autres draps de toile qui étaient sur le plat. La première de ces deux vieilles se couvre la tête d'un mouchoir qu'elle lie sur son front, de manière qu'il y forme deux cornes; et, prenant un autre mouchoir dans ses mains, elle danse et sonne en même temps de la trompette, en invoquant de temps en temps le soleil. L'autre vieille prend une des bandes de toile de palmier, danse et sonne également de sa trompette, et, se tournant vers le soleil, lui adresse quelques mots. La première saisit alors l'autre bande de toile de palmier,

[1] Comme l'atteste l'ancienne relation de Loarca, ces idoles étaient en nombre prodigieux; on les désignait sous le nom d'*anitos*. « Dans quelques endroits, dit ce vieux voyageur, particulièrement dans les montagnes, quand un Indien a perdu son père, sa mère, ou quelque proche parent, il fait une idole en bois qu'il conserve avec soin, de sorte qu'il y a telle maison où l'on trouve cent cinquante ou deux cents de ces idoles, qu'ils nomment aussi *anitos*, parce qu'ils croient que les morts vont servir le *Batala;* ils leur font des sacrifices, leur offrent des aliments, du vin ou de l'or, et les prient d'intercéder auprès de ce *Batala*, qu'ils regardent comme le dieu suprême. »

Nous aimons à citer en passant cette rapide esquisse des croyances répandues parmi les peuples que visita Magellan dans ces régions. La théogonie si variée des îles Philippines est exposée du reste avec détail par Loarca, lorsqu'il nous fait connaître les *Pintados*. *Macaptan*, le dieu terrible, habite au delà des cieux; *Lalahon* est la personnification d'un volcan redoutable; mais *Varàngao*, ou l'arc-en-ciel, peut rendre la santé aux malades, tandis que *Anguinio* et *Amancanduc* le secondent par leurs dispositions favorables. (Voy. les *Archives des voyages*, publ. par M. H. Ternaux-Compans.)

jette le mouchoir qu'elle tenait à la main, et toutes les deux sonnent ensemble de leurs trompettes et dansent longtemps autour du cochon, qui est lié et couché par terre. Pendant ce temps, la première parle toujours d'une voix basse au soleil, tandis que l'autre lui répond. Après cela, on présente une tasse de vin à la première, qui la prend, sans cesser de danser et de s'adresser au soleil, l'approche quatre ou cinq fois de sa bouche, en feignant de vouloir boire, puis finit par verser la liqueur sur le cœur du cochon. Elle rend ensuite la tasse, et on lui donne une lance qu'elle agite : toujours en dansant et parlant, elle la dirige plusieurs fois contre le cœur du cochon, qu'elle perce à la fin d'outre en outre d'un coup prompt et bien mesuré. Aussitôt qu'elle a retiré la lance de la blessure, on la ferme et on la panse avec des herbes salutaires. Durant toute cette cérémonie, il y a un flambeau allumé, que la vieille qui a percé le cochon prend et met dans sa bouche pour l'éteindre. L'autre vieille trempe dans le sang du cochon le bout de sa trompette dont elle va toucher et ensanglanter le front des assistants, en commençant par celui de son mari; mais elle ne vint pas à nous. Cela fini, les deux vieilles se déshabillent, mangent ce qu'on avait apporté dans les deux premiers plats, et invitent les femmes, et non les hommes, à manger avec elles. On flambe ensuite le cochon. Jamais on ne mange de cet animal qu'il n'ait été auparavant purifié de cette manière, et il n'y a que de vieilles femmes qui puissent faire cette cérémonie (¹).

A la mort d'un de leurs chefs, on pratique également des cérémonies singulières, ainsi que j'en ai été le témoin. Les femmes les plus considérées du pays se rendirent à la maison du mort, au milieu de laquelle le cadavre était placé dans une caisse; autour de cette caisse on tendit des cordes pour former une espèce d'enceinte. On attacha à ces cordes des branches d'arbres, et au milieu de ces branches on suspendit des draps de coton en forme de pavillon. C'est sous ces pavillons que s'assirent les femmes dont je viens de parler; elles étaient toutes couvertes d'un drap blanc. Chaque femme avait une suivante qui la rafraîchissait avec un éventail de palmier. Les autres femmes étaient assises d'un air triste autour de la chambre. Il y en avait une parmi elles qui, avec un couteau, coupa peu à peu les cheveux du mort. Une autre, la première femme du défunt (car, quoiqu'un homme puisse avoir autant de femmes qu'il lui plaît, une seule est la principale) s'étendit sur lui de façon qu'elle avait sa bouche, ses mains et ses pieds sur sa bouche, sur ses mains et sur ses pieds. Tandis que la première coupait les cheveux du mort, celle-ci pleurait, et elle chantait quand la première s'arrêtait. Tout autour de la chambre il y avait plusieurs vases de porcelaine remplis de feu, où l'on jetait de temps en temps de la myrrhe, du storax et du benjoin, qui répandaient une odeur fort agréable. Ces cérémonies continuent cinq à six jours, pendant lesquels le cadavre ne sort pas de la maison : je crois qu'on a soin de l'embaumer avec du camphre pour le préserver de la putréfaction. On l'enterre enfin dans la même caisse, fermée au moyen de chevilles de bois, dans le cimetière qui est un endroit enclos et couvert d'ais.

On nous assura que toutes les nuits un oiseau noir, de la grandeur du corbeau, venait à minuit se percher sur les maisons, et par ses cris faisait peur aux chiens, qui se mettaient tous à hurler et qui ne cessaient leurs aboiements qu'à l'aube du jour. On ne voulut jamais nous dire la cause de ce phénomène, dont nous fûmes tous témoins.

On ne manque pas de vivres dans cette île. Outre les animaux que j'ai déjà nommés, il y a des chiens et des chats, qu'on mange également. Il y croît aussi du riz, du millet, du panicum et du maïs, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des noix de coco, des citrouilles, de l'ail, du gingembre, du miel et d'autres productions. On y fait du vin de palmier, et il y a une grande quantité d'or.

Lorsque quelqu'un d'entre nous descendait à terre, soit de jour, soit de nuit, il trouvait toujours des Indiens qui l'invitaient à manger et à boire. Ils ne donnent à tous leurs mets qu'une demi-cuisson et les salent extrêmement, ce qui les porte à boire beaucoup, et ils boivent fort souvent, en suçant avec des tuyaux de roseau le vin contenu dans les vases. Ils passent ordinairement cinq à six heures à table (²).

(¹) Ce récit curieux est tout à fait d'accord avec ce que nous raconte Miguel de Loarca, dont la relation a été écrite vers 1582. Les espèces de prêtresses qui figurent dans ce sacrifice portaient le nom de *baylanas*, qui leur avait été imposé probablement par les Espagnols. Le sacrifice si minutieusement et si exactement décrit par Pigafetta a lieu pour apaiser *Varangao* ou l'arc-en-ciel.

(²) Miguel de Loarca a soin de faire remarquer la prodigieuse quantité de vin obtenue sans peine du cocotier : « Un Indien peut en faire deux *arrobes* dans la matinée. Il est très-doux, très-bon; on en tire beaucoup d'eau-de-vie et de vinaigre. »

Dans cette île, il y a plusieurs villages dont chacun a quelques personnages respectables qui en sont les chefs. Voici les noms des villages et de leurs chefs respectifs : — Cingapola; ses chefs sont Cilaton, Ciguibucan, Cimaninga, Cimaticat, Cicanbul; — Mandani, qui a pour chef Aponoaan; — Lalan, dont Teten est le chef; — Lalutan, qui a pour chef Japau; — Lubucin, dont Cilumai est le chef. Tous ces villages étaient sous notre obéissance et nous payaient une espèce de tribut.

Près de l'île de Zubu, il y en a une autre appelée Matan (¹), qui a un port du même nom, où mouillaient nos vaisseaux. Le principal village de cette île s'appelle aussi Matan, dont Zula et Cilapulapu étaient les chefs. C'est dans cette île qu'était situé le village de Bulaia que nous brûlâmes.

Vendredi 26 avril, Zula, un des chefs de l'île de Matan, envoya au capitaine général l'un de ses fils avec deux chèvres, en lui faisant dire que, s'il ne lui envoyait pas tout ce qu'il avait promis, ce n'était pas sa faute, mais celle de l'autre chef appelé Cilapulapu, qui ne voulait point reconnaître l'autorité du roi d'Espagne; que si cependant le capitaine voulait seulement envoyer à son secours, la nuit suivante, une chaloupe avec des hommes armés, il s'engageait à battre et à subjuguer entièrement son rival.

Après avoir reçu ce message, le capitaine général se détermina à se transporter sur les lieux avec trois chaloupes. Nous le priâmes de ne pas y aller en personne; mais il nous répondit qu'en bon pasteur il ne devait pas abandonner son troupeau.

Nous partîmes à minuit, au nombre de 60 hommes, armés de cuirasses et de casques. Le roi chrétien, le prince son gendre et plusieurs chefs de Zubu, avec une quantité d'hommes armés, nous suivirent dans vingt ou trente balangais. Nous arrivâmes à Matan trois heures avant le jour. Le capitaine ne voulut pas attaquer alors; mais il envoya à terre le Maure dire à Cilapulapu et aux siens que, s'ils voulaient reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne, obéir au roi chrétien de Zubu et payer le tribut qu'on venait de leur demander, ils seraient regardés comme leurs amis; sans quoi ils apprendraient à connaître la force de nos lances. Les insulaires ne furent point épouvantés de nos menaces. Ils répondirent qu'ils avaient des lances aussi bien que nous, quoiqu'elles ne fussent que de roseaux pointus et de pieux durcis au feu. Ils demandèrent seulement à n'être pas attaqués pendant la nuit, parce qu'ils attendaient des renforts et seraient alors en plus grand nombre; ce qu'ils dirent malicieusement pour nous encourager à les attaquer tout de suite, dans l'espoir que nous tomberions dans des fossés qu'ils avaient creusés entre le bord de la mer et leurs maisons.

Nous attendîmes effectivement le jour. Nous sautâmes alors dans l'eau, et nous en eûmes jusqu'aux cuisses, les chaloupes ne pouvant approcher de terre, à cause des rochers et des bas-fonds. Nous étions quarante-neuf en tout, ayant laissé onze personnes pour garder nos chaloupes. Il nous fallut marcher pendant quelque temps dans l'eau avant de pouvoir gagner la terre.

Nous trouvâmes les insulaires au nombre de 1 500, formés en trois bataillons, qui aussitôt se jetèrent sur nous avec un bruit horrible; deux de ces bataillons nous attaquèrent en flanc, et le troisième de front. Notre capitaine partagea alors sa troupe en deux pelotons. Les mousquetaires et les arbalétriers tirèrent de loin pendant une demi-heure sans faire le moindre mal aux ennemis ou du moins fort peu; car, quoique les balles et les flèches pénétrassent dans leurs boucliers formés d'ais assez minces, et les blessassent même quelquefois aux bras, cela ne les arrêtait point, parce que ces blessures ne leur donnaient pas une mort subite, comme on se l'était imaginé; ils devenaient même plus hardis et plus furieux. D'ailleurs, se fiant à la supériorité de leur nombre, ils nous jetaient des nuées de lances de roseau, de pieux durcis au feu, des pierres et même de la terre; de manière qu'il nous était fort difficile de nous défendre. Il y en eut même qui lancèrent des pieux ferrés par le bout contre notre capitaine général, qui, pour les écarter et les intimider, ordonna à quelques-uns d'entre nous d'aller mettre le feu à leurs cases; ce qu'on exécuta sur-le-champ. La vue des flammes ne fit que les rendre plus féroces et plus acharnés; quelques-uns même accoururent vers le lieu de l'incendie, qui consuma

(¹) Si l'île de *Zebu* ou *Zubu* peut avoir cent lieues de tour sur une cinquantaine de lieues de longueur, et environ 3 600 Indiens de population, l'île de *Matan* ou *Mactan*, qui n'en est qu'à deux portées d'arquebuse, et dont le chef se montra si hostile aux Européens, est beaucoup moins considérable. On lui donne quatre lieues de tour et une demi-lieue de large, et elle ne renfermait, au seizième siècle, que trois cents habitants répartis dans quatre ou cinq villages. Peu de temps avant la découverte, dit-on, la population de ces îles avait été décimée par des expéditions sorties des Moluques. Zebu est aujourd'hui le siége d'un évêché et considéré comme la seconde ville de l'archipel; son territoire n'est pas très-fertile

vingt à trente maisons, et tuèrent deux de nos gens sur la place. Leur nombre paraissait augmenter, ainsi que l'impétuosité avec laquelle ils se jetaient sur nous. Une flèche empoisonnée vint percer la jambe du capitaine, qui ordonna aussitôt de nous retirer lentement et en bon ordre; mais la plus grande partie de nos gens prirent précipitamment la fuite, de manière que nous restâmes à peine sept ou huit avec le capitaine.

Les Indiens s'étaient aperçus que leurs coups ne nous faisaient aucun mal quand ils étaient portés à la tête ou au corps, en raison de notre armure; et ils voyaient fort bien que les parties inférieures étaient sans défense : aussi ne dirigèrent-ils plus que vers nos jambes leurs flèches, leurs lances et leurs pierres, et cela en si grande quantité que nous ne pûmes y résister. Les bombardes que nous avions sur les chaloupes ne nous étaient d'aucune utilité, parce que les bas-fonds ne permettaient pas de les approcher assez de nous. Nous nous retirâmes peu à peu en combattant toujours, et nous étions déjà à la distance d'une portée d'arbalète, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, lorsque les insulaires, qui nous suivaient toujours de près, reprirent et nous jetèrent jusqu'à cinq ou six fois la même lance. Comme ils connaissaient notre capitaine, c'était principalement vers lui qu'ils dirigeaient leurs coups, de façon qu'ils firent sauter deux fois le casque de sa tête; cependant il ne céda pas, et nous combattions en très-petit nombre à ses côtés. Ce combat si inégal dura près d'une heure. Un insulaire réussit enfin à pousser le bout de sa lance dans le front du capitaine, qui, irrité, le perça avec la sienne, qu'il lui laissa dans le corps. Il voulut alors tirer son épée; mais cela lui fut impossible, son bras droit étant fortement blessé. Les Indiens, qui s'en aperçurent, se portèrent tous vers lui, et l'un d'entre eux lui asséna un si grand coup de sabre sur la jambe gauche, qu'il alla tomber sur le visage; au même instant, les ennemis se jetèrent sur lui. C'est ainsi que périt notre guide, notre lumière et notre soutien. Lorsqu'il tomba, et qu'il se vit accablé par les ennemis, il se tourna plusieurs fois vers nous, pour voir si nous avions pu nous sauver. Comme il n'y avait aucun d'entre nous qui ne fût blessé, et que nous nous trouvions tous hors d'état de le secourir ou de le venger, nous nous rendîmes sur-le-champ à nos chaloupes, qui étaient sur le point de partir. C'est donc à notre capitaine que nous dûmes notre salut, parce qu'au moment où il périt tous les insulaires se portèrent vers l'endroit où il était tombé (1).

Le roi chrétien aurait pu nous secourir, et il l'aurait fait sans doute; mais le capitaine général, loin de prévoir ce qui venait d'arriver lorsqu'il mit pied à terre avec ses gens, lui ordonna de ne point sortir de son balangai, et de rester simple spectateur de notre manière de combattre. Il pleura amèrement lorsqu'il le vit succomber.

Mais la gloire de Magellan survivra à sa mort. Il était orné de toutes les vertus; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus grandes adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations que le reste de l'équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, ce qu'aucun autre n'avait osé tenter avant lui (2).

Cette malheureuse bataille se donna le 27 avril 1521, qui était un samedi, jour que le capitaine avait choisi lui-même, parce qu'il l'avait en dévotion particulière. Huit de nos gens et quatre Indiens baptisés périrent avec lui, et peu d'entre nous retournèrent à nos vaisseaux sans être blessés. Ceux qui étaient restés dans les chaloupes s'imaginèrent, à la fin, de nous protéger avec les bombardes; mais la grande

(1) Ce funeste événement est raconté en ces termes dans le manuscrit de M. Beaupré (de Nancy) : « Lors vinrent tant furieusement contre nous, qu'ils passèrent une flèche envenimée à travers la jambe du capitaine, par quoi il commanda nous retirer peu à peu..... Mais lui, comme bon capitaine et chevalier, tousjours se tenoit fort avec aulcuns autres, plus d'une heure ainsi combatant; et ne se voulant plus retirer, ung Indien lui gecta une lance de canne au visaige, et lui soudain de sa lance le tua et la lui laissa dedans le corps. Puis, voulant mettre la main à l'espée, ne la peut tirer que à moitié, à cause d'une plaie de lance de canne qu'il avoit au bras; ce que ces gens voyant se gectèrent tous vers luy, dont l'ung avec un grand javelot qui est comme une pertuisane, mais plus gros lui donna ung coup en la jambe gauche par laquelle il cheut le visaige devant; dont tous soudain se gectèrent sur luy, avec lances de fer et de cannes, et avecq ces javelots; tellement qu'ils occirent le miroer, la lumière, le confort de tous et nostre vraye guide, etc. » (Voy. le mémoire de M. Raymond Thomassy, *Bulletin de la Société de géographie*, année 1843.)

(2) Magellan n'avait fait que la moitié du tour du globe; mais Pigafetta dit qu'il l'avait fait presque en entier, parce que les Portugais connaissaient très-bien le reste de la route des îles Moluques en Europe par le cap de Bonne-Espérance.

distance où ils étaient fut cause qu'elles nous firent plus de mal qu'à nos ennemis, qui cependant perdirent quinze hommes.

Dans l'après-midi, le roi chrétien envoya dire, de notre consentement, aux habitants de Matan, que s'ils voulaient nous rendre les corps de nos soldats tués, et particulièrement celui du capitaine général, nous leur donnerions la quantité de marchandises qu'ils pourraient demander; mais ils répondirent que rien ne pourrait les engager à se défaire du corps d'un homme tel que notre chef, et qu'ils voulaient le garder comme un monument de leur victoire.

En apprenant la perte de notre capitaine, ceux qui étaient dans la ville pour trafiquer firent sur-le-champ transporter toutes les marchandises sur les vaisseaux. Nous élûmes alors à sa place deux gouverneurs, qui furent Odoard Barbosa (¹), Portugais, et Jean Serrano, Espagnol.

Notre interprète, appelé Henri, qui était l'esclave de Magellan, ayant été légèrement blessé dans le combat, prit ce prétexte pour ne plus descendre à terre, où il était nécessaire pour notre service, et passait toute la journée dans l'oisiveté, étendu sur sa natte. Odoard Barbosa, gouverneur du vaisseau que montait auparavant Magellan, le réprimanda fortement et lui dit que, malgré la mort de son maître, il n'en était pas moins esclave, et qu'à notre retour en Espagne il le rendrait à dona Béatrix, femme de Magellan; il le menaça ensuite de le faire fustiger avec des verges s'il ne se rendait pas sur-le-champ à terre pour le service de l'escadre.

L'esclave se leva, et fit semblant de n'avoir pas fait attention aux injures et aux menaces du gouverneur. Étant descendu à terre, il se rendit chez le roi chrétien, à qui il dit que nous comptions partir sous peu, et que s'il voulait suivre le conseil qu'il avait à lui donner, il pourrait se rendre maître de tous nos vaisseaux et de toutes nos marchandises. Le roi l'écouta favorablement, et ils ourdirent ensemble une trahison. L'esclave revint ensuite à bord, et montra plus d'activité et d'intelligence qu'il n'avait fait auparavant.

Le matin du mercredi 1er mai, le roi chrétien envoya dire aux gouverneurs qu'il avait préparé un présent de pierreries pour le roi d'Espagne, et que, pour le leur remettre, il les priait de venir, ce jour-là, dîner chez lui avec quelques-uns de leur suite. Ils y allèrent, en effet, au nombre de vingt-quatre, parmi lesquels était notre astrologue, qui s'appelait San-Martino, de Séville. Je ne fus pas du nombre, car j'avais le visage gonflé par la blessure d'une flèche empoisonnée, qui m'avait atteint au front. Jean Carvalho et le prévôt revinrent sur-le-champ aux vaisseaux, parce qu'ils soupçonnaient les Indiens de mauvaise foi, ayant vu, disaient-ils, celui qui avait été guéri miraculeusement conduire notre aumônier chez lui.

A peine eurent-ils achevé ces mots, que nous entendîmes des cris et des plaintes. Ayant aussitôt levé les ancres, nous nous approchâmes avec les vaisseaux près du rivage, et tirâmes plusieurs coups de bombarde sur les maisons. Nous vîmes alors Jean Serrano que l'on conduisait vers le bord de la mer, blessé et garrotté. Il nous pria de ne plus tirer de bombardes, sans quoi on allait, disait-il, le massacrer. Nous lui demandâmes ce qu'étaient devenus ses compagnons et l'interprète : il nous répondit que tous avaient été égorgés, excepté l'interprète, qui s'était joint aux insulaires. Il nous conjura de le racheter par des marchandises; mais Jean Carvalho, quoique son compère, joint à quelques autres, refusèrent de traiter de sa rançon, et ils ne permirent plus à nos chaloupes d'approcher de l'île, parce que le commandement de l'escadre leur appartenait par la mort des deux gouverneurs. Jean Serrano continuait à implorer la pitié de son compère, en disant qu'il serait massacré au moment où nous mettrions à la voile. Et, voyant enfin que ses plaintes étaient inutiles, il se livra aux imprécations, et pria Dieu qu'au jour du jugement universel il fît rendre compte de son âme à Jean Carvalho, son compère. Mais on ne l'écouta point, et nous partîmes, sans que nous ayons eu depuis aucune nouvelle de sa vie ou de sa mort (²).

(¹) Pigafetta altère ce nom; Duarte Barbosa avait déjà été aux Moluques par le Cap. Il a donné une relation des Indes très-intéressante. (Ramusio, t. Ier, p. 288. — Voy. aussi *Noticias para a historia das naçôes ultramarinas*, 6 vol. pet. in-4°.)

(²) En les comparant aux documents fournis par Navarrete, tous ces faits sont racontés ici d'une manière parfaitement exacte. Nous ajouterons quelques détails à ceux de Pigafetta. L'esclave malai qui joue le rôle principal dans cette funeste affaire s'appelait non pas Henri, mais *Henrique*, et, selon Gomara, *Henrique de Malaco*. Magellan l'avait acheté à Malacca, durant son voyage aux Indes, et, le ramenant en Espagne, l'avait mis à même d'apprendre admirablement le castillan sans oublier la langue de sa terre natale. Il ne savait néanmoins ni le tagale, ni, ce qui était plus nécessaire, le bisaya; mais un

L'île de Zubu est grande : elle a un bon port, qui a deux entrées, l'une à l'ouest et l'autre à l'est-nord-est. Elle est par les 10 degrés de latitude nord, et à 154 degrés de longitude de la ligne de démarcation. C'est dans cette île que nous eûmes, avant la mort de Magellan, des renseignements sur les îles Malucco (1).

Nous quittâmes Zubu, et allâmes mouiller à la pointe d'une autre île qu'on appelle Bohol, distante de 18 lieues; et voyant que nos équipages, diminués par tant de pertes, n'étaient pas assez nombreux pour les trois vaisseaux, nous nous déterminâmes à en brûler un *(la Conception)*, après avoir transporté sur les deux autres tout ce qui pouvait nous être utile. Nous mîmes alors le cap au sud-sud-ouest, et côtoyâmes une île appelée Panilongon, où les hommes sont noirs comme les Éthiopiens. En poursuivant notre route, nous parvînmes à une île qu'on appelle Butuan (2), où nous mouillâmes. Le roi de l'île vint sur notre vaisseau, et pour nous donner une preuve d'amitié et d'alliance, il se tira du sang de la main gauche, et en souilla sa poitrine et le bout de sa langue (3) : nous fîmes la même cérémonie. Lorsqu'il quitta notre bord, j'allai seul avec lui pour voir l'île. Nous entrâmes dans une rivière (4) où nous rencontrâmes plusieurs pêcheurs; ils offrirent du poisson au roi, qui était nu comme tous les habitants de cette île et des îles voisines, n'ayant qu'un pagne d'étoffe, que cependant il ôta. Les principaux de l'île, qui étaient avec lui, en firent autant; ensuite ils prirent les rames et voguèrent en chantant. Nous passâmes le long de plusieurs habitations situées sur le bord de la rivière, et à deux heures de la nuit nous arrivâmes à la maison du roi; elle se trouvait à deux lieues de distance de notre mouillage.

En entrant dans la maison, on vint à notre rencontre avec des flambeaux faits de cannes et de feuilles de palmier roulées et pleines de la gomme appelée *anime*. Pendant qu'on préparait notre souper, le roi avec deux de ses chefs et deux de ses femmes assez jolies vidèrent un grand vase plein de vin de palmier sans rien manger. On m'invita à boire comme eux; mais je m'excusai en disant que j'avais déjà soupé, et je ne bus qu'une seule fois. En buvant ils faisaient la même cérémonie que le roi de Massana. On servit le souper; ce repas n'était composé que de riz et de poisson fort salé dans des jattes de porcelaine. Ils mangeaient le riz en guise de pain. Voici comment on le fait cuire : on met dans un pot de terre, semblable à nos marmites, une grande feuille qui couvre entièrement le dedans du vase; ensuite on y jette l'eau et le riz, et on couvre le pot. On laisse bouillir le tout jusqu'à ce que le riz ait acquis la fermeté de notre pain, et on l'en tire par morceaux. C'est de cette même manière que l'on cuit ce grain dans toutes les îles de ces parages.

Le souper étant fini, le roi fit apporter une natte de roseaux, avec une autre de palmier et un oreil-

de ses compatriotes résidait depuis longues années à Zebu, dont il possédait l'idiome; et, grâce à ces deux intermédiaires, le capitaine général et le chef indien pouvaient s'entendre. Henrique avait été légèrement blessé lorsque Duarte Barbosa le menaça des étrivières, en ajoutant que, loin d'avoir recouvré la liberté par la mort de Magellan, il était plus que jamais esclave. On suppose avec raison qu'il fit au roi de Zebu, que quelques historiens appellent *Hamadar*, un tableau épouvantable de la rapacité des Européens, et qu'il amena ainsi la catastrophe; cependant les documents officiels le mettent au nombre des malheureux qui succombèrent à l'issue du banquet.

Un voyageur du seizième siècle, los Rios de Mançanède, raconte que, plus de quatre-vingts ans après cet événement, il allait se reposer à l'ombre des arbres majestueux sous lesquels avait eu lieu le massacre des Espagnols. (Voy. *Archives des voyages*, t. Ier, p. 310.)

(1) L'île de Zebu ne garda pas longtemps son indépendance; un hardi capitaine né à Guipuscoa, et qui était venu s'établir à Mexico, fut expédié par l'*audience* de cette ville pour faire la conquête des Philippines. Miguel Lopez de Legazpi fut nommé, avant de partir, *adelantado* des nouvelles conquêtes, et alla bientôt asservir une partie de l'archipel. Il mourut à Manille, qu'il avait fondé en 1574. Guido de las Vezaris lui succéda, et augmenta singulièrement les conquêtes de son prédécesseur. Ce fut sous son administration que l'on vit arriver les premières jonques chinoises pour commercer avec les Philippines.

(2) La baie de Butuan, qui fait partie de cette belle région, et dans laquelle se jette un fleuve magnifique dont il sera parlé tout à l'heure, offre, pour parvenir jusqu'à son port, une navigation dont les difficultés prodigieuses n'arrêtèrent point Magellan. « Ce grand navigateur, dit une autorité des plus compétentes, fut assez hardi pour franchir le détroit de Surigao, qu'il n'avait pas eu occasion de reconnaître auparavant, et qui est encore un passage fort difficile, même pour les marins les plus expérimentés. » (J. Mallat, *les Philippines*, etc., t. Ier.)

(3) Los Rios de Mançanède décrit, quatre-vingts ans plus tard, cette cérémonie, qui n'a probablement pas cessé d'être en usage sur plusieurs points de l'archipel; elle existe encore chez des peuples bien différents, à Madagascar

(4) Rivière qui forme la baie de Chipit

ler de feuilles. C'était mon lit; je m'y couchai avec un des chefs. Le roi alla coucher ailleurs avec ses deux femmes.

Le jour suivant, pendant qu'on préparait le dîner, j'allai faire une tournée dans l'île; j'entrai dans plusieurs cases, qui sont bâties comme celles des autres îles que nous avions visitées, et où je vis une quantité d'ustensiles d'or, mais fort peu de vivres. Je me rendis chez le roi; nous dînâmes avec du riz et du poisson.

Je réussis à faire comprendre par mes gestes au roi que je désirais voir la reine. Il me fit signe que cela lui était agréable; et nous nous acheminâmes vers la cime d'une montagne où est sa demeure. En entrant, je lui fis ma révérence, qu'elle me rendit. Je m'assis auprès d'elle, tandis qu'elle était occupée à faire des nattes de palmier pour un lit. Toute sa maison était garnie de vases de porcelaine, lesquels étaient appendus aux parois, ainsi que quatre timbales, dont l'une était fort grande, une autre moyenne et deux autres petites : la reine s'amusait à en jouer. Il y avait une quantité d'esclaves des deux sexes pour la servir. Nous prîmes congé, et retournâmes à la case du roi qui fit apporter un déjeuner consistant en cannes à sucre.

Nous trouvâmes dans cette île des cochons, des chèvres, du riz, du gingembre, et tout ce que nous avions vu dans les autres. Ce qui y abonde néanmoins le plus, c'est l'or. On m'indiqua des vallons, et on me fit entendre par des gestes qu'il y avait là plus d'or que nous n'avions de cheveux sur la tête, mais que, n'ayant point de fer, il faudrait un grand travail pour l'exploiter, ce qu'ils refusent de faire ([1]).

Après midi, ayant demandé à me rendre aux vaisseaux, le roi, avec quelques-uns des principaux de l'île, voulut m'y accompagner dans le même balangai. Pendant que nous descendions la rivière, je vis à la droite, sur un monticule, trois hommes pendus à un arbre. Ayant demandé ce que cela signifiait, on me répondit que c'étaient des malfaiteurs.

Cette partie de l'île, qui s'appelle Chipit, est une continuation de la même terre que Butuan et Calagan; elle passe au-dessus de Bohol, et confine à Massana ([2]). Le port en est assez bon. Elle est par les 8 degrés de latitude nord, à 167 degrés de longitude de la ligne de démarcation, et à 50 lieues de Zubu. Au nord-ouest gît l'île de Lozon ([3]), qui en est distante de deux journées. Celle-ci est grande, et il y vient tous les ans six à huit jonques montées par des peuples appelés Lequies ([4]), pour y commercer. Je parlerai ailleurs de Chipit. En partant de cette île, et courant à l'ouest-sud-ouest, nous allâmes mouiller à une île presque déserte. Les habitants, qui y sont en très-petit nombre, sont des Maures exilés d'une île qu'on appelle Burné (Bornéo). Ils vont nus comme ceux des autres îles, et sont armés de sarbacanes et de carquois pleins de flèches, et d'une herbe qui sert à les empoisonner. Ils ont aussi des poignards avec des manches garnis d'or et de pierres précieuses, des lances, des massues et de petites cuirasses faites

([1]) Voy., sur les gisements d'or exploités encore de nos jours avec tant de négligence, ce que dit M. J. Mallat.

([2]) C'est l'île de Mindanao, que notre auteur écrit Maingdanao.

« L'île de *Mindanao* s'appelle aussi *Magindanao (Maïndanao* selon Rienzi), mot qui signifie *habitant des lacs*, parce qu'elle en contient plusieurs : les naturels du pays lui avaient donné le nom de *Moluca-Bezar*, ou grande Moluque, parce que ses productions sont les mêmes que celles de cet archipel. » Elle était habitée par la race des Bisayas. Après Luçon, c'est l'île la plus considérable de l'archipel; on lui donne 135 lieues de l'est à l'ouest, 75 du nord au sud; elle a environ 300 lieues de circonférence. Une partie de cette riche contrée est restée indépendante. C'est dans cette île magnifique, aux ports nombreux, aux rivières poissonneuses, que l'on peut étudier certaines tribus indépendantes, qui, sur d'autres points, ont été domptées; tels sont les *Arafuras*, les *Subanos*, les *Caragas*, les *Lutanos* et les *Ilanos*. (Voy. M. J. Mallat, *les Philippines*, t. Ier, p. 320.)

([3]) Domeni de Rienzi donne l'étymologie de ce nom : « Elle fut ainsi nommée par les vainqueurs, du mot tagale *lousong*, à cause de la quantité de pilons placés à la porte de chaque case, et qui servent encore à nettoyer le riz. »

Les peuples qui occupaient cette belle île, et qui en avaient chassé eux-mêmes les habitants primitifs, sont refoulés dans les parties inexplorées de l'intérieur. « Ils errent encore au milieu des forêts, des rochers et des précipices des régions les plus montagneuses et les plus inaccessibles de Luçon, » dit un observateur sincère et habile.

« On les désigne sous les noms de *Tingucanes*, d'*Ygorotes*, *Negritos* ou *Aetas*. Les premiers occupent les montagnes orientales de l'île, dont ils cultivent les vallées abritées. Leurs cheveux sont lisses; ils sont grands et assez bien faits, à peine vêtus, toujours armés. On assure qu'ils ont, dans la province d'Ilocos, des villages considérables où ils vivent en paix, mais dont leur défiance rend l'approche dangereuse... Quant aux Aetas, Negritos ou Ygorotes, ce sont de véritables nègres, à cheveux laineux, répandus par toute l'île, dont ils sont sans doute les plus anciens habitants. Ils vivent nus, par tribus de quelques familles, sans apparence de gouvernement ni de religion. » (Le commandant D..., *Revue indépendante.)*

([4]) Dans la table III de Ramusio, on lit à l'ouest de Luçon, qu'il écrit Pozon : *Canali donde vengono gli Lequii.*

de peau de buffle. Ils nous crurent des dieux ou des saints. Il y a dans cette île de grands arbres, mais peu de vivres. Elle est par les 7° 30′ de latitude septentrionale, à 43 lieues de Chipit; elle s'appelle Cagayan(¹).

De cette île, en suivant la même direction vers l'ouest-sud-ouest, nous arrivâmes à une grande île que nous trouvâmes bien pourvue de toutes sortes de vivres, ce qui fut un grand bonheur pour nous; car nous étions si affamés et si mal approvisionnés, que nous nous vîmes plusieurs fois sur le point d'abandonner nos vaisseaux et de nous établir sur quelque terre pour y terminer nos jours. Cette île, qui s'appelle Palaoan (²), nous fournit des cochons, des chèvres, des poules, des bananes de plusieurs espèces, dont quelques-unes d'une coudée de long et grosses comme le bras; d'autres n'avaient qu'une palme de longueur, et d'autres étaient plus petites encore: ces dernières étaient les meilleures. Ils ont aussi des noix de coco, des cannes à sucre et des racines semblables à des navets. Ils font cuire le riz sous le feu, dans des cannes ou des vases de bois; de cette manière, il se conserve plus longtemps que celui qu'on fait cuire dans des marmites. Du même riz on tire, au moyen d'un espèce d'alambic, un vin plus fort et meilleur que le vin de palmier. En un mot, cette île fut pour nous une terre promise. Elle est par les 9° 20′ de latitude septentrionale et à 171° 20′ de longitude de la ligne de démarcation.

Nous nous présentâmes au roi, qui contracta alliance et amitié avec nous; et pour nous en donner l'assurance, il demanda un de nos couteaux, qui lui servit à tirer du sang de sa poitrine, avec lequel il se toucha le front et la langue. Nous répétâmes la même cérémonie.

Les habitants de Palaoan vont nus comme tous ces peuples; mais ils aiment à s'orner de bagues, de chaînettes de laiton et de grelots. Ce qui leur plaît néanmoins le plus est le fil d'archal, auquel ils attachent leurs hameçons.

Presque tous cultivent leurs propres champs. Ils ont des sarbacanes et de grosses flèches de bois, longues de plus d'une palme et garnies d'un harpon; quelques-unes ont la pointe d'une arête de poisson, et d'autres de roseau, empoisonnée avec une certaine herbe. Ces flèches ne sont pas garnies de plumes par le haut bout, mais d'un bois fort mou et fort léger. Au bout des sarbacanes, ils attachent un fer, et, quand ils n'ont plus de flèches, ils se servent de la sarbacane en forme de lance.

Ils ont aussi d'assez grands coqs domestiques, qu'ils ne mangent pas, par une espèce de superstition; mais ils les entretiennent pour les faire combattre entre eux. A cette occasion, on fait des gageures et on propose des prix pour les propriétaires des coqs vainqueurs.

De Palaoan, nous portant au sud-ouest, après avoir parcouru dix lieues, nous reconnûmes une autre île. En longeant la côte, elle nous parut monter. Nous la côtoyâmes pendant l'espace de 50 lieues au moins (³) avant de trouver un mouillage. A peine y eûmes-nous jeté l'ancre qu'il s'éleva une tempête; le ciel s'obscurcit, et nous vîmes le feu de Saint-Elme attaché à nos mâts.

(¹) Dans la table XVIII d'Urbain Monti, l'île de Cagayan, entourée de petites îles, est marquée sur la même direction. Elle est également environnée d'îles dans l'Atlas de Robert.

(²) Nous reproduisons ici dans son étendue une note du premier éditeur, pour montrer toute l'incertitude qui régnait jadis au sujet de cet archipel :

« Sur les anciennes cartes, Palaoan est au nord-ouest de Manille; par conséquent, cette île ne se trouvait pas sur la route de notre voyageur; car Manille est au nord nord-est de Cagayan. Sur cette route se trouve l'île de Paragua ou Paragoia; et je lis Palaoan sur un globe de 4 pieds de diamètre, appartenant à la famille Cusani (chez laquelle Amoretti avait vécu près de trente ans). Ce globe, de même qu'un autre globe céleste, ont été faits vers le milieu du dix-septième siècle par le père Sylvestre Amangio Moroncelli di Fabriano, moine célestin. Dans la carte jointe au voyage de Macartney, on lit près de cette île : *Palawan or Paragua;* ce qui prouve que Palaoan et Paragua ou Paragoia ne sont que le même nom, ou deux noms différents de la même île. »

Les doutes à ce sujet disparaissent en consultant le savant ouvrage de M. J. Mallat. Nous renvoyons aussi, pour la concordance géographique, aux belles cartes qui accompagnent le grand ouvrage de la commission scientifique des Indes néerlandaises.

Palaouan est une des plus grandes îles de l'archipel que visitaient alors *la Victoria* et *la Trinidad*, mais aussi une des moins connues. Elle fait partie du groupe des *Calamianes*, et une portion de ses côtes est soumise au sultan de Soulou. Les Espagnols n'y possèdent qu'un district fort restreint, sur la côte nord-est. Ils y ont élevé le poste de Tay-Tay. M. le contre-amiral Laplace ne donne pas une idée favorable du caractère des habitants de Palaouan. On sent à la description de Pigafetta que les navigateurs européens sont ici en pleine civilisation malaie, et que les richesses de l'antique *Kalamantan*, qu'ils feront connaître sous le nom de Burné, vont leur apparaître avec tout le prestige de la magnificence orientale.

(³) Fabre marque 10 lieues, et Ramusio dit 5; notre manuscrit porte clairement 50, et c'est là aussi la véritable distance.

Le jour suivant, le roi envoya aux vaisseaux une assez belle pirogue, dont la proue et la poupe étaient ornées d'or. La proue portait un pavillon blanc et bleu, avec une touffe de plumes de paon au bout du bâton. Il y avait dans cette pirogue des joueurs de cornemuse et de tambour, et plusieurs autres personnes. La pirogue, qui est une espèce de fuste ou de galère, était suivie de deux *almadias*, qui sont des bateaux de pêcheurs. Huit des principaux vieillards de l'île, qui étaient dans la pirogue, montèrent sur notre bord, et s'assirent sur un tapis qu'on leur avait préparé vers le gaillard d'arrière, où ils nous présentèrent un vase de bois rempli de bétel et d'arec, substances qu'ils mâchent continuellement, avec des fleurs d'orange et de jasmin ; le tout était couvert d'un drap de soie jaune. Ils nous donnèrent aussi deux cages pleines de poules, deux chèvres, trois vases de vin de riz distillé et des cannes à sucre. Ils firent le même présent à l'autre vaisseau, et, après nous avoir embrassés, ils prirent congé de nous.

Le vin de riz est aussi clair que l'eau, mais si fort que plusieurs de notre équipage s'enivrèrent. Ils l'appellent *arach* (¹).

Six jours après, le roi nous envoya trois autres pirogues fort ornées, qui vinrent au son des cornemuses, des timbales et des tambours, et firent le tour de nos vaisseaux. Les hommes nous saluèrent en ôtant leurs bonnets de toile, qui sont si petits qu'ils leur couvrent à peine le sommet de la tête. Nous leur rendîmes le salut avec nos bombardes, mais sans qu'elles fussent chargées de pierres. Ils nous apportaient plusieurs mets, tous faits avec du riz, soit en morceaux oblongs et enveloppés dans des feuilles, soit de la forme conique d'un pain de sucre, soit en manière de gâteau, avec des œufs et du miel.

Après nous avoir fait ces dons au nom du roi, ils nous dirent qu'il était bien satisfait que nous fissions dans l'île notre provision d'eau et de bois, et que nous pouvions trafiquer autant qu'il nous plairait avec les insulaires. D'après ces dispositions, nous nous déterminâmes à aller, au nombre de sept, porter des présents au roi, à la reine et aux ministres. Le présent destiné au roi consistait en un habit à la turque de velours vert, une chaise de velours violet, cinq brasses de drap rouge, un bonnet, une tasse de verre dorée, une autre tasse de verre avec son couvercle, une écritoire dorée, et trois cahiers de papier ; pour la reine, nous portâmes trois brasses de drap jaune, une paire de souliers argentés, et un étui d'argent plein d'épingles ; pour le gouverneur ou ministre du roi, trois brasses de drap rouge, un bonnet, et une tasse de verre dorée ; pour le roi d'armes ou héraut, qui était venu avec la pirogue, un habit à la turque de drap rouge et vert, un bonnet, et un cahier de papier ; aux autres sept principaux personnages qui étaient venus avec lui, nous préparâmes aussi des présents, consistant en quelques aunes de toile, un bonnet ou un cahier de papier. Quand tout fut préparé, nous entrâmes dans l'une des trois pirogues.

Étant arrivés à la ville, il nous fallut rester deux heures dans la pirogue, pour attendre l'arrivée de deux éléphants couverts de soie, et celle de douze hommes, dont chacun portait un vase de porcelaine couvert de soie, pour y placer les dons que nous allions présenter. Nous montâmes sur les éléphants, précédés par les douze hommes qui portaient nos cadeaux dans leurs vases, et nous allâmes ainsi jusqu'à la maison du gouverneur, qui nous donna un souper composé de plusieurs mets. Nous passâmes la nuit sur des matelas de coton doublés de soie, dans des draps de toile de Cambaie.

Le jour suivant, nous passâmes la matinée sans rien faire, dans la maison du gouverneur. A midi, nous allâmes au palais du roi. Nous étions montés sur les mêmes éléphants, et précédés par les hommes qui portaient les présents. Depuis la maison du gouverneur jusqu'au palais du roi, toutes les rues étaient gardées par des hommes armés de lances, d'épées et de massues, exécutant en cela un ordre particulier du roi.

Nous entrâmes sur nos éléphants dans la cour du palais, où, ayant mis pied à terre, nous montâmes par un escalier, accompagnés du gouverneur et de quelques officiers ; ensuite nous entrâmes dans un grand salon plein de courtisans, que nous appellerions barons du royaume. Là, nous nous nous assîmes sur un tapis, et les présents furent placés près de nous.

Au bout de ce salon, il y avait une autre salle un peu moins grande, tapissée de draps de soie, où l'on

(¹) Ou, plus exactement, *arrak*. On obtient en effet un alcool assez violent du riz ; mais l'arrak s'obtient à Batavia par la distillation de la sève du palmier *gomouti*. Les Hollandais en obtiennent, par certains procédés, un liquide qu'ils appellent *helwater* (eau d'enfer).

haussa deux rideaux de brocart, qui nous permirent de voir deux fenêtres par lesquelles l'appartement se trouva éclairé. Nous y vîmes trois cents hommes de la garde du roi, armés de poignards dont ils appuyaient la pointe sur leur cuisse. Au bout de cette salle, il y avait une grande porte fermée aussi par un rideau de brocart, qu'on haussa également, et nous vîmes alors le roi assis devant une table avec un petit enfant, et mâchant du bétel. Derrière lui, il n'y avait que des femmes.

Alors un des courtisans nous avertit qu'il ne nous était pas permis de parler au roi, mais que si nous avions quelque chose à lui faire savoir, nous pouvions nous adresser à lui, qui le dirait à un courtisan d'un rang supérieur, qui le dirait au frère du gouverneur qui était dans la petite salle, lequel, au moyen d'une sarbacane placée dans un trou de la muraille, exposerait nos demandes à un des principaux officiers qui étaient auprès du roi, et qui les lui transmettrait.

Il nous avertit qu'il fallait que nous fissions trois révérences au roi, en élevant nos mains jointes au-dessus de nos têtes, et en levant tantôt un pied et tantôt l'autre. Ayant fait les trois révérences d'après le cérémonial indiqué, nous fîmes savoir au roi que nous appartenions au roi d'Espagne, qui désirait de vivre en paix avec lui, et ne demandait autre chose que de pouvoir trafiquer dans son île.

Le roi nous fit répondre qu'il était charmé que le roi d'Espagne fût son ami, et que nous pouvions nous pourvoir, dans ses États, d'eau et de bois, et y trafiquer à notre volonté.

Nous lui offrîmes alors les présents que nous avions apportés pour lui, et, à chaque chose qu'il recevait, il faisait un petit mouvement de la tête. On donna à chacun de nous de la brocatelle et des draps d'or et de soie, qu'on nous mettait sur l'épaule gauche; ensuite on l'ôtait, pour le garder pour nous. On nous servit un déjeuner de clous de girofle et de cannelle, après quoi on laissa tomber tous les rideaux et on ferma les fenêtres.

Tous ceux qui étaient dans le palais du roi avaient, autour de la ceinture, des draps d'or pour couvrir leur nudité, des poignards avec des manches d'or, et plusieurs bagues aux doigts.

Nous remontâmes sur les éléphants et retournâmes à la maison du gouverneur. Sept hommes, portant les présents que le roi venait de nous donner, marchaient devant nous; et, lorsque nous y fûmes arrivés, on remit à chacun de nous le don du roi, en le plaçant sur notre épaule gauche, comme on avait fait auparavant. Nous donnâmes pour récompense deux couteaux à chacun des sept hommes qui nous avaient accompagnés.

Nous vîmes ensuite arriver à la maison du gouverneur neuf hommes dont chacun portait un plat de bois, sur chacun desquels il y avait dix ou onze jattes de porcelaine contenant des viandes de diverses sortes, c'est-à-dire du veau, des chapons, des poules, des paons et autres, avec plusieurs espèces de poissons; il y avait plus de trente mets différents de viande seulement.

Nous soupâmes, assis à terre, sur une natte de palmier. A chaque morceau qu'on mangeait, il fallait boire, dans une tasse de porcelaine grande comme un œuf, de la liqueur extraite de riz distillé. Nous mangeâmes aussi du riz et d'autres mets faits de sucre, avec des cuillers d'or semblables aux nôtres.

Nous couchâmes dans le même endroit où nous avions passé la nuit précédente, et il y eut toujours deux flambeaux de cire blanche allumés sur deux candélabres d'argent, et deux grandes lampes garnies d'huile et à quatre mèches chacune. Deux hommes veillèrent pendant toute la nuit pour en avoir soin.

Le lendemain, nous nous rendîmes au bord de la mer, où nous trouvâmes deux pirogues destinées à nous conduire à nos vaisseaux.

La ville est bâtie dans la mer même, excepté la maison du roi et celles de quelques chefs principaux. Elle contient vingt-cinq mille feux [1] ou familles. Les maisons sont construites de bois et portées sur de grosses poutres, afin d'éviter l'humidité de l'eau. Lorsque la marée monte, les femmes qui vendent les denrées nécessaires traversent la ville dans des barques. Au-devant de la maison du roi, il y a une grande muraille bâtie de grosses briques, avec des barbacanes, en manière de forteresse, sur laquelle on voit cinquante-six bombardes de bronze et six de fer; on en tira plusieurs coups pendant les deux jours que nous passâmes dans la ville.

Le roi, qui est Maure, s'appelle rajah Siripada. Il est fort replet, et peut avoir environ quarante ans.

[1] Ce nombre paraît exagéré. Au dix-huitième siècle elle n'avait que deux à trois mille maisons. (*Histoire générale des voyages*, t. XV, p. 138.)

Il n'est servi que par des femmes, qui sont les filles des principaux habitants de l'île. Personne ne peut lui parler que par le moyen d'une sarbacane, comme nous avons été obligés de le faire. Il a dix scribes, uniquement occupés à écrire ce qui le concerne sur des écorces d'arbre très-minces, qu'on appelle *chiritoles*. Il ne sort jamais de son palais que pour aller à la chasse.

Le matin, 29 juillet, qui était un lundi, nous vîmes venir vers nos vaisseaux plus de cent pirogues, partagées en trois escadres, avec autant de *tungulis* (on nomme ainsi leurs petites barques). Comme nous craignions d'être attaqués par trahison, nous mîmes sur-le-champ à la voile, et cela avec tant d'empressement que nous fûmes obligés d'abandonner une ancre. Nos soupçons s'augmentèrent lorsque nous fîmes attention à plusieurs grandes embarcations, appelées jonques, qui étaient venues, le jour précédent, mouiller à l'arrière de nos vaisseaux, ce qui nous fit craindre d'être assaillis de tous côtés. Notre premier soin fut de nous délivrer de ces embarcations, contre lesquelles nous fîmes feu, de sorte que nous y tuâmes beaucoup de monde. Quatre jonques devinrent notre proie; les quatre autres se sauvèrent, en allant échouer à terre. Dans l'une de celles que nous prîmes était le fils du roi de l'île de Lozon, qui était capitaine général du roi de Burné, et venait de conquérir, avec ces jonques, une grande ville appelée Laoë (¹), bâtie sur une pointe de l'île, vers la grande Java. Durant l'expédition, il avait saccagé cette ville, parce que ses habitants préféraient obéir au roi gentil de Java plutôt qu'au roi maure de Burné.

Jean Carvalho, notre pilote, sans nous en avertir, rendit la liberté à ce capitaine, y ayant été engagé, comme nous le sûmes par la suite, par une forte somme d'or qu'on lui avait offerte. Si nous eussions gardé ledit capitaine, le roi Siripada nous aurait donné sans doute, pour sa rançon, tout ce que nous aurions voulu; car il s'était rendu formidable aux gentils, qui sont ennemis du roi maure.

Dans le port où nous étions, on ne voit pas seulement la ville dont Siripada est le maître; il y en a une autre, habitée par des gentils, bâtie également dans la mer, et plus grande encore que celle des Maures. L'inimitié entre les deux peuples est si grande qu'il ne se passe pas de jour sans qu'ils se querellent et se livrent des combats. Le roi des gentils est aussi puissant que le roi des Maures; il n'est cependant pas si vain, et il paraît même qu'il serait facile d'introduire chez lui le christianisme (²).

Le roi maure, ayant été instruit de tout le mal que nous venions de faire à ses jonques, se hâta de nous faire savoir, par un de nos gens qui s'étaient établis à terre pour trafiquer, que ce n'était pas contre nous que ses embarcations venaient; qu'elles ne faisaient que passer pour aller porter la guerre aux gentils; et, pour nous le prouver, ils nous montrèrent quelques têtes de ces derniers, tués durant la bataille. Alors nous fîmes dire au roi que si cela était ainsi, il n'avait qu'à nous renvoyer les deux hommes qui étaient encore à terre avec nos marchandises, et le fils de Jean Carvalho; mais le roi ne voulut pas y consentir. Ainsi Carvalho fut puni par la perte de son fils (qui lui était né pendant son séjour au Brésil), et qu'il aurait sans doute recouvré en échange du capitaine général qu'il délivra pour de l'or (³). Nous retînmes à bord seize hommes des principaux de l'île, et trois femmes que nous comptions conduire en Espagne, pour présenter ces dernières à la reine; mais Carvalho les garda pour lui-même.

Les Maures vont nus comme tous les habitants de ces climats. Ils estiment surtout le vif-argent, qu'ils boivent, prétendant qu'il conserve la santé autant qu'il guérit les maladies. Ils adorent Mahomet et suivent sa loi. Par cette raison, ils ne mangent point de porc. Ils font leurs ablutions avec la main gauche, dont ils ne se servent jamais pour manger. Ils se lavent le visage de la main droite, mais ne se frottent jamais les dents avec les doigts. Ils sont circoncis comme les Juifs. Ils ne tuent ni chèvres ni poulets sans s'adresser auparavant au soleil. Ils coupent le bout des ailes aux poulets et la peau que les chèvres ont sous les pieds, et ensuite ils les fendent en deux. Ils ne mangent d'aucun animal qu'il n'ait été tué par eux-mêmes.

Cette île produit le camphre, espèce de baume qui suinte goutte à goutte d'entre l'écorce et le bois

(¹) Laoë n'est pas une ville, mais une petite île, près de la pointe méridionale de Burné. Pigafetta, n'y ayant point été, a sans doute mal compris ce qu'on lui avait dit à cet égard.

(²) Les Portugais y apportèrent le christianisme, qui s'y maintint jusqu'en 1590. Sonnerat dit aussi que les Maures ont forcé les Gentils à abandonner le bord de la mer et à se retirer dans les montagnes.

(³) Si, grâce à un de ces nombreux incidents qui se renouvelaient fréquemment au seizième siècle, le jeune Carvalho put passer à Lisbonne, et de là se rendre au Brésil, on pourrait le considérer comme étant le premier Américain qui ait fait le tour du monde. C'était le fils d'une Indienne et d'un Européen.

de l'arbre ; ces gouttes sont petites comme les brins du son. Si on laisse le camphre exposé à l'air, il s'évapore insensiblement. L'arbre qui le produit est appelé *capor* (1). On y trouve aussi de la cannelle, du gingembre, des mirobolans, des oranges, des citrons, des cannes à sucre, des melons, des citrouilles, des radis, des oignons, etc. Parmi les animaux, il y a des éléphants, des chevaux, des buffles, des cochons, des chèvres, des poules, des oies, des corbeaux et plusieurs autres espèces d'oiseaux.

On dit que le roi de Burné (Bornéo) a deux perles grosses comme des œufs de poule, et si parfaitement



Le Sultan de Bornéo. — D'après Belcher.

rondes, qu'étant posées sur une table bien unie, elles ne peuvent jamais rester en repos. Quand nous lui apportâmes nos présents, je lui fis connaître par mes gestes que je désirais vivement voir ces joyaux ; il promit de nous les montrer, mais nous ne les avons jamais vus. Quelques-uns des chefs me dirent qu'ils les connaissaient.

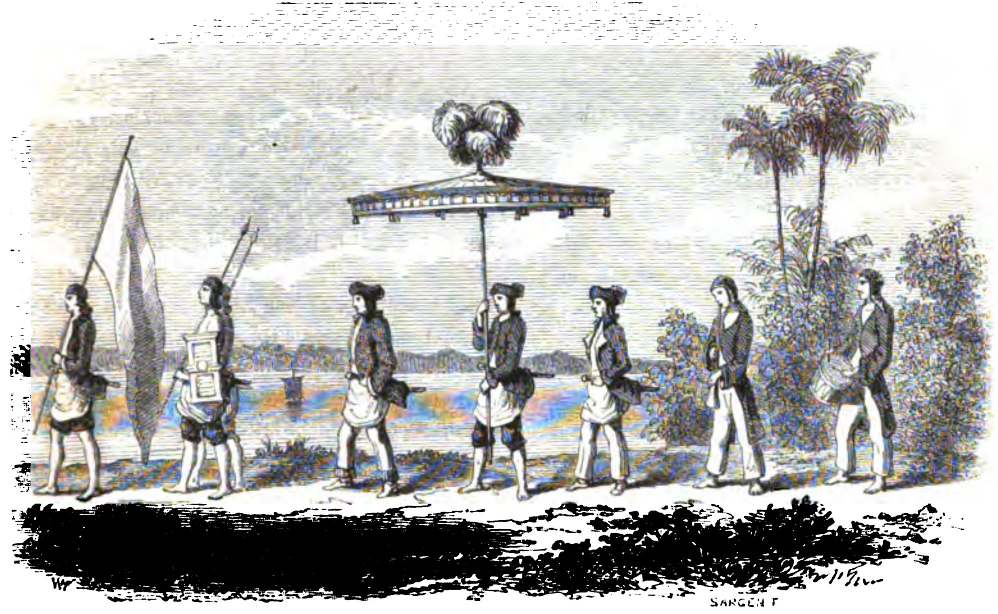
Les Maures de ce pays ont une monnaie de bronze que l'on perfore pour l'enfiler. D'un côté, elle porte quatre lettres, qui sont les quatre caractères du grand roi de la Chine. On l'appelle *pici* (2). Dans notre trafic, on nous donnait pour un *cathil* de vif-argent six jattes de porcelaine ; le cathil est un poids de deux livres. Pour un cahier de papier, nous recevions davantage encore. Le cathil de bronze nous valait un petit vase de porcelaine, et pour trois couteaux nous en recevions un plus grand ; un *bahar* de cire, pour 160 cathils de bronze ; le bahar est un poids de 203 cathils. Pour 80 cathils, un bahar de sel ; et pour 40 cathils, un bahar d'*anime*, espèce de gomme dont on se sert pour goudronner les vaisseaux ; car, dans ce pays, il n'y a point de goudron. Vingt *tabils* font un cathil. Les marchandises qu'on

(1) Le camphrier (*Dryobalanops camphora*, Colebrooke) prospère admirablement en effet dans ces régions. Le camphre de Bornéo est infiniment supérieur à celui de Sumatra ; on le vend 1 200 francs le *pikle* ou les 125 livres, tandis que celui dont il a été parlé précédemment ne se vendait naguère que 800 francs. Le meilleur camphre nous vient encore actuellement de Bornéo.

(2) Altération du mot *sapèque*.

recherche ici de préférence sont le cuivre, le vif-argent, le cinabre, le verre, les draps de laine, les toiles, mais surtout le fer et les lunettes.

Les jonques dont nous avons parlé sont leurs plus grandes embarcations. Voici comment elles sont disposées : les œuvres vives, jusqu'à 2 palmes des œuvres mortes, sont construites d'ais joints en-



Cortége du roi de Gunung-Taboor. — D'après Belcher.

semble par des chevilles de bois, et la construction en est assez bien faite. Dans la partie supérieure, elles sont de très-gros roseaux, qui saillissent en dehors de la jonque pour former contre-poids ([1]). Ces jonques portent une cargaison aussi forte que nos navires. Les mâts sont faits des mêmes roseaux, et les voiles d'écorce d'arbre.

Ayant vu à Burné beaucoup de porcelaine, je voulus prendre aussi quelques renseignements sur cet objet. On me dit qu'on la fait avec une espèce de terre très-blanche, qu'on laisse sous terre pendant un demi-siècle pour la raffiner; de sorte qu'ils ont un proverbe qui dit que le père s'enterre pour le fils. On prétend que si l'on met du poison dans un de ces vases de porcelaine, il se casse sur-le-champ.

L'île de Burné (Bornéo) est si grande que, pour en faire le tour avec une embarcation, il faudrait y employer trois mois. Elle est située par les 5° 15′ de latitude septentrionale, et à 176° 40′ de longitude de la ligne de démarcation ([2]).

([1]) C'est le balancier. Le texte ne dit pas que les roseaux, ou cannes de bambou, dépassent les bords de la jonque; mais il faut le croire, puisque notre auteur fait remarquer qu'ils y servent de contre-poids. (Voy. Paris, *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens*, etc.; Paris, in-fol. contenant 130 planches.)

([2]) A cette latitude est la pointe septentrionale de Bornéo. La longitude n'est pas exacte. Pigafetta a bien eu soin de marquer, dans le dessin de l'île de Bornéo, son voyage à 50 lieues de la pointe au port, et Laoë à la pointe méridionale de l'île. N'ayant pas entendu parler des autres pays, il a donné à l'île la forme d'un triangle, puis il y a placé les deux villes situées sur la baie.

L'île de Bornéo, ou de Kalamentan, entre les 4° 20′ de latitude sud et les 7 degrés de latitude nord, et entre les 106° 40′ et les 116° 45′ de longitude est. C'est, comme on voit, une île immense. Toutefois on reconnaît encore ici une de ces fréquentes exagérations dans lesquelles tombe à tout moment le voyageur italien, en dépit de sa sagacité bien réelle. A l'époque à laquelle Amoretti publia son précieux manuscrit, l'île de Bornéo, si imparfaitement connue de nos jours, était une véritable *terra incognita*. Les publications du capitaine Belcher, celle de Keppel, et, mieux que cela encore, l'admirable ouvrage publié à Leyde sur l'histoire naturelle et sur l'ethnographie de ces régions, permettent à la géographie de combler une lacune regrettable. La terre des beaux diamants, le royaume de Matam, le plus curieux peut-être de cette région inexplorée, formait jadis

En partant de cette île, nous retournâmes en arrière pour chercher un endroit propre à radouber nos vaisseaux, dont l'un avait une forte voie d'eau, et l'autre, faute du pilote, avait donné contre un bas-fond, près d'une île appelée Bibalon ([1]); mais, grâce à Dieu, nous le remîmes à flot. Nous courûmes aussi un autre grand danger : un matelot, en mouchant une chandelle, jeta par inadvertance la mèche allumée dans une caisse de poudre à canon; mais il fut si prompt à l'en retirer que la poudre ne prit point feu.

Chemin faisant, nous vîmes quatre pirogues. Nous en prîmes une, chargée de noix de coco destinées pour Burné; mais l'équipage se sauva dans une petite île. Les trois autres pirogues nous évitèrent, en se retirant derrière d'autres îlots.

Entre le cap nord de Burné et l'île de Cimbonbon, par les 8° 7' de latitude septentrionale, nous trouvâmes un port fort commode pour radouber nos vaisseaux; mais, comme nous manquions de plusieurs choses nécessaires à ce travail, nous fûmes obligés d'y employer quarante-deux jours. Chacun de nous s'employait de son mieux, l'un d'une manière et l'autre d'une autre. Ce qui nous coûtait le plus de peine, c'était d'aller chercher le bois dans les forêts, parce que tout le terrain était couvert de ronces et d'arbustes épineux, et que nous étions tous pieds nus.

Il y a dans cette île de très-grands sangliers. Nous en tuâmes un, pendant qu'il passait à la nage d'une île à l'autre. Sa tête avait deux palmes et demie de longueur, avec de très-grosses défenses ([2]). On y trouve aussi des crocodiles qui habitent également et la terre et la mer; des huîtres, des coquillages de toutes les espèces, et de fort grandes tortues. Nous en prîmes deux; la chair seule de l'une pesait 26 livres, et celle de l'autre 44 livres. Nous prîmes aussi un poisson dont la tête, semblable à celle du cochon, avait deux cornes; son corps était revêtu d'une substance osseuse; il avait sur le dos une espèce de selle; mais il n'était pas bien grand.

Ce que j'ai trouvé de plus étrange, ce sont des arbres dont les feuilles qui tombent sont animées. Ces feuilles ressemblent à celles du mûrier, si ce n'est qu'elles sont moins longues; leur pétiole est court et pointu; et près du pétiole, d'un côté et de l'autre, elles ont deux pieds. Si on les touche, elles s'échappent; mais elles ne rendent point de sang quand on les écrase. J'en ai gardé une dans une boîte pendant neuf jours : quand j'ouvrais la boîte, la feuille s'y promenait tout alentour. Je suis d'opinion qu'elles vivent d'air ([3]).

En quittant cette île, c'est-à-dire le port, nous rencontrâmes une jonque qui venait de Burné. Nous lui fîmes le signal d'amener; mais n'ayant pas voulu obéir, nous la poursuivîmes, la prîmes et la pillâmes. Elle portait le gouverneur de Pulaoan, avec un de ses fils et son frère, que nous contraignîmes à payer pour rançon, dans l'espace de sept jours, quatre cents mesures de riz, vingt cochons, un pareil nombre

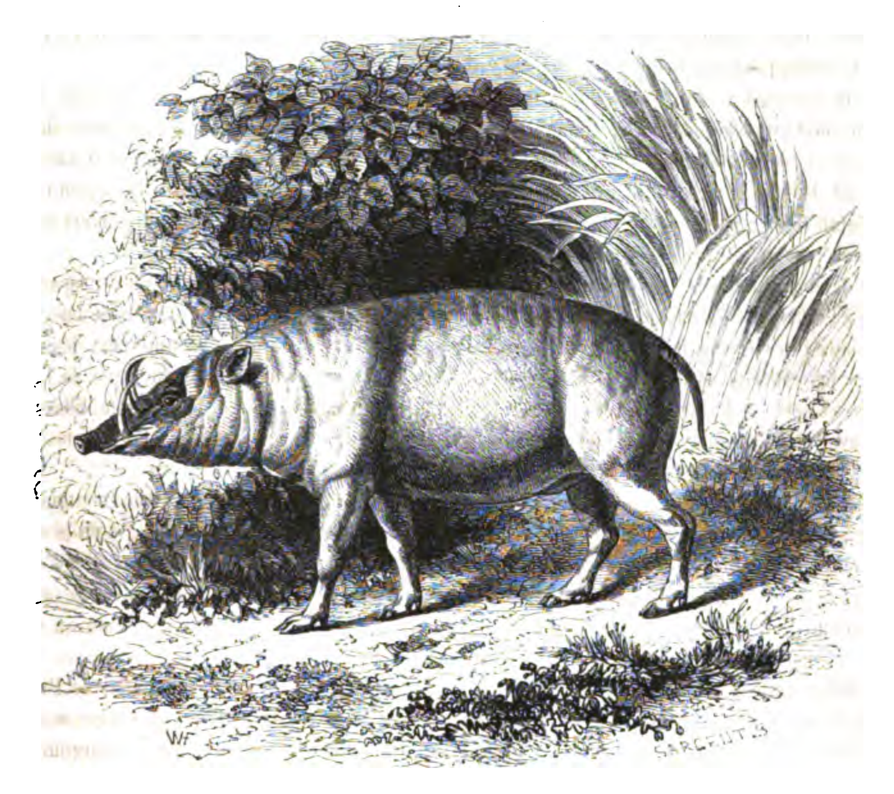
un territoire qu'on pouvait évaluer en totalité à mille milles. Au sud et à l'est, il était borné par la mer; au nord, par les rivières de *Poengoh*, *Olah-Olah*, les *Kapoeas*, la célèbre *Mendaw* et la fabuleuse *Lebai;* au nord-est, par les montagnes de *Menjorah* et de *Sekadow;* à l'est et au sud-est, par les territoires des *Dajaks* libres, ainsi que par les Dajaks de *Banjermasing* et de *Kotaringin.* On conserve dans ce royaume deux fameux diamants, que les souverains se transmettent de père en fils, le *Segima* et le *Danoe-Radjah*, qui sont d'une valeur inestimable. La plus grande de ces pierres est regardée comme une sorte de palladium. Les Dajaks soumis forment encore une population de 30 à 35000 âmes. Les Dajaks indépendants ne s'élèvent pas à plus de 10 à 12000. (Voy. Themminck, t. III, p. 283.) — *Gunung-Taboor*, riche contrée à laquelle commandait naguère un jeune sultan d'une remarquable intelligence, est située dans la partie orientale de l'île. Le capitaine du *Samarang* fit, lors de son passage, un traité de commerce avec ce souverain; il paraissait vivement souhaiter entrer en rapports suivis avec les Européens. (Voy. Belcher.)

([1]) Aujourd'hui on l'appelle Balaba.

([2]) C'est le babiroussa *(Sus babirussa*, Linné), qui a la propriété de nager, et dont le groin allongé est armé de longues défenses. (Voy. la description de cet animal dans le *Voyage par le cap de Bonne-Espérance et Batavia à Samarang, à Macassar, à Amboine et à Surate*, par Stavorinus, t. I, p. 254; voy. également Duperrey, *Voyage autour du monde.)* On n'avait jamais eu occasion d'examiner ce curieux animal en Europe avant l'arrivée de l'individu qu'apporta cette dernière expédition, et qui débarqua sain et sauf, grâce aux soins du naturaliste Lesson.

([3]) Tout ceci, comme on le sent, appartient à l'histoire naturelle du seizième siècle. D'autres voyageurs ont vu ces prétendues feuilles et les ont mieux examinées. Quelques-uns ont cru que ces feuilles étaient mues par un insecte qui s'y était logé *(Histoire générale des voyages*, t. XV, p. 58); d'autres ont remarqué que ce ne sont pas des feuilles, mais une espèce de sauterelles couvertes de quatre ailes de forme ovale, et d'environ trois pouces de longueur, dont les ailes supérieures sont tellement repliées l'une sur l'autre qu'elles semblent former exactement une feuille brune avec ses fibres. (Stedman, *Voyage à Surinam*, t. II, p. 261.)

de chèvres, et cent cinquante poules. Non-seulement il nous donna tout ce que nous demandions, mais il ajouta de son propre mouvement des noix de coco, des bananes, des cannes à sucre et des vases pleins de vin de palmier. Pour répondre à sa générosité, nous lui rendîmes une partie de ses poignards et de ses fusils, et lui donnâmes un étendard, un habit de damas jaune et quinze brasses de toile. A son fils, nous fîmes présent d'un manteau de drap bleu, etc. Son frère reçut un habit de drap vert. Nous fîmes aussi divers cadeaux aux gens qui étaient avec eux, de manière que nous nous séparâmes bons amis.




Le Babiroussa (¹).

Nous rebroussâmes chemin, pour repasser entre l'île de Cagayan et le port de Chipit, en courant à l'est quart sud-est, pour aller chercher les îles Malucco. Nous passâmes près de certains îlots où nous vîmes la mer couverte d'herbes, quoiqu'il y eût une grande profondeur : il nous semblait être dans d'autres parages (²).

En laissant Chipit à l'est, nous reconnûmes à l'ouest les deux îles de Zolo (³) et Taghima (⁴), où, à

(¹) Voy. la note 2 de la page précédente.

(²) Stedman, à peu près à la même latitude, trouva la mer couverte d'herbes dans l'océan Atlantique.

(³) Bellin l'appelle *Jolo*, et Cook *Sooloo*. Il faut prononcer Soulou. (Voy., sur cette curieuse région, l'ouvrage du commandant Belcher.) Le véritable nom de cet archipel, selon Domeni de Rienzi, est Holo. Ce voyageur, qui a navigué au milieu de ces îles, affirme que l'on n'en compte pas moins de cent soixante-deux, et qu'on peut évaluer leur superficie à 360 lieues carrées, avec une population de deux cent mille habitants. Nombre de géographes ne lui en donnent que cinquante à soixante mille.

M. Themminck nous dit qu'on ne peut indiquer ici l'origine ni l'étymologie du nom de Moluques donné à ces îles par les premiers navigateurs qui parurent dans ces mers. Ce nom a été adopté depuis par les géographes pour désigner toutes les îles situées à l'orient des Célèbes. Cette dénomination vient du mot *moloc* ou *moluco*, chose délicieuse. Les Portugais donnèrent à cette vaste étendue d'îles le nom d'*archipel de Saint-Lazare*. Non-seulement Amboine, Banda, Halmahera, etc., mais aussi Bornéo, Timor, Flores et Bali, étaient comprises sous cette dénomination. (Voy. M. Mallat.)

(⁴) A présent on l'appelle *Bassilan*; elle a 12 lieues de circuit.

ce qu'on nous dit, l'on pêche les plus belles perles. C'est là qu'on a trouvé celles du roi de Burné dont j'ai parlé : voici comment il réussit à s'en rendre maître. Ce roi avait épousé une fille du roi de Zolo, qui lui dit un jour que son père possédait ces deux grosses perles. L'envie prit au roi de Burné de les avoir, et dans une nuit il partit avec cinq cents embarcations pleines d'hommes armés, se saisit du roi de Zolo, de son beau-père et de deux de ses fils; il ne leur rendit la liberté qu'à condition qu'on lui donnerait les deux perles en question.

Continuant de cingler à l'est quart nord-est, nous longeâmes deux habitations appelées Cavit et Subanin, et passâmes près d'une île également habitée qu'on nomme Monoripa, à dix lieues des îlots dont je viens de parler. Les habitants de cette île n'ont point de maisons; ils vivent toujours sur leurs barques.

Les villages de Cavit et Subanin sont dans les îles de Butuan et de Calagan, où croît la meilleure cannelle. Si nous avions pu nous y arrêter quelque temps, nous en aurions chargé le vaisseau; mais nous ne voulûmes pas perdre de temps pour profiter du vent; car nous devions doubler une pointe et dépasser quelques petites îles qui l'environnent. Chemin faisant, nous vîmes des insulaires qui s'approchèrent de nous, et nous donnèrent dix-sept livres de cannelle pour deux grands couteaux que nous avions pris au gouverneur de Pulaoan.

Ayant vu le cannellier, je puis en donner la description. Il est haut de cinq à six pieds, et n'a que l'épaisseur d'un doigt. Il n'a jamais au delà de trois ou quatre branches; sa feuille ressemble à celle du laurier : la cannelle dont nous faisons usage n'est que son écorce, qu'on récolte deux fois par an. Le bois même et les feuilles vertes ont le même goût que l'écorce. On l'appelle *cainmana* (d'où est venu le nom de *cinnamomum)*, parce que *cain* signifie bois, et *mana* doux (1).

Ayant mis le cap au nord-est, nous nous rendîmes à une ville appelée Maingdanao (2), située dans la même île où sont Butuan et Calagan, pour y prendre une connaissance exacte de la position des îles Malucco. Ayant rencontré dans notre route un *bignadai*, barque qui ressemble à une pirogue, nous nous déterminâmes à le prendre; mais comme ce ne fut pas sans trouver quelque résistance, nous tuâmes sept hommes des dix-huit qui formaient l'équipage du bignadai. Ils étaient mieux faits et plus robustes que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors. C'étaient des chefs de Maingdanao, parmi lesquels il y avait le frère du roi; il nous assura qu'il savait très-bien la position des îles de Malucco.

Sur son rapport, nous changeâmes de route et mîmes le cap au sud-est. Nous étions alors par les 6° 7′ de latitude nord, et à 30 lieues de distance de Cavit.

On nous dit qu'à un cap de cette île, près d'une rivière, il y a des hommes velus, grands guerriers, et surtout grands archers. Ils ont des dagues d'une palme de largeur; et lorsqu'ils prennent quelque ennemi, ils lui mangent le cœur tout cru, avec du jus d'orange ou de citron. On les appelle Bénaians (3).

Nous rencontrâmes sur notre route, au sud-est, quatre îles appelées Ciboco, Biraham-Batolach, Sarangani et Candigar (4). Le samedi 26 octobre, à l'entrée de la nuit, en côtoyant l'île de Biraham-Batolach, nous essuyâmes une bourrasque, pendant laquelle nous amenâmes toutes nos voiles et priâmes Dieu de nous sauver. Alors nous vîmes au bout des mâts nos trois saints, qui dissipèrent l'obscurité. Ils

(1) Voy. la gravure représentant le cannellier dans le premier volume *(Voyageurs anciens)*, relation d'HÉRODOTE, p. 79.

(2) Maingdanao est la même île que Mindanao. (Voy. ce qui a été dit plus haut.)

(3) Benaian, cap septentrional de l'île qui porte le même nom. Il s'agit ici des Battas. De récentes publications nous prouvent que le récit de Pigafetta n'a ici rien d'exagéré dans ses affreux détails. Les Battas présentent le curieux phénomène d'un peuple anthropophage auquel les lettres ne sont pas inconnues, et qui a même une sorte de littérature. (Voy. le premier volume *(Voyageurs anciens)*, relation de MARCO-POLO, p. 387.)

(4) Toutes ces dénominations, plus ou moins altérées par le narrateur italien, ne peuvent être retrouvées qu'à grand'peine sur les cartes modernes. De grands empires ont disparu, des cités florissantes au temps de Pigafetta ont cessé d'exister. Pour n'en donner qu'un exemple, la célèbre *Madjahapit*, qui était le centre intellectuel de ces régions, et qui s'élevait dans Java, n'offrait plus que des ruines, depuis cent vingt ans, lorsque l'expédition de Magellan visita ces belles régions. « C'était, dit M. Ed. Dulaurier, le centre d'un empire puissant, duquel dépendaient vingt-cinq royaumes ou provinces, s'étendant à l'ouest sur toutes les Moluques, au nord sur une partie considérable de Bornéo. L'empire de Madjahapit occupait à l'est toute la côte nord de Sumatra, jusqu'à Passay inclusivement, et se prolongeait jusqu'à Oudjong-Tanah (pointe de terre) au delà du détroit de Malacca, à l'extrémité de la péninsule malaie. (Voy. *Mémoire, lettres et rapports relatifs au cours de langue malaie et javanaise*, etc.; Paris, 1843, in-8.)

s'y tinrent pendant plus de deux heures, saint Elme sur le mât du milieu, saint Nicolas sur le mât de misaine, et sainte Claire sur celui de trinquet. En reconnaissance de la grâce qu'ils venaient de nous accorder, nous promîmes à chacun d'eux un esclave, et leur fîmes aussi une offrande.

En poursuivant notre route, nous entrâmes dans un port qui est au milieu de l'île de Sarangani, vers Candigar; nous y mouillâmes près d'une habitation de Sarangani, où il y a beaucoup de perles et d'or. Ce port est par les 5° 9', à 50 lieues de Cavit. Les habitants sont des gentils, et vont nus comme les autres peuples de ces parages.

Nous nous y arrêtâmes un jour, et y prîmes par force deux pilotes pour nous conduire aux îles Malucco. Selon leur avis, nous courûmes au sud sud-ouest, et passâmes au milieu de huit îles en partie habitées et en partie désertes, qui forment une espèce de rue. Voici leurs noms : Cheava, Caviao, Cabiao, Camanuca, Cabaluzao, Cheai, Lipan et Nuza, au bout desquelles nous nous trouvâmes vis-à-vis d'une île assez belle; mais, ayant le vent contraire, nous ne pûmes jamais en doubler la pointe, de manière que, pendant toute la nuit, nous fûmes obligés de courir des bordées. C'est à cette occasion que les prisonniers que nous avions faits à Sarangani sautèrent du bâtiment et se sauvèrent à la nage avec le frère du roi de Maingdanao; mais nous apprîmes par la suite que son fils, n'ayant pu se tenir sur le dos de son père, s'était noyé.

Voyant l'impossibilité de doubler la pointe de la grande île, nous la passâmes sous le vent près de plusieurs îlots. Cette grande île, qui s'appelle Sanghir, a quatre rois, dont voici les noms : rajah Matandatu, rajah Laga, rajah Bapti et rajah Parabu. Elle est par les 3° 30' de latitude septentrionale, et à 27 lieues de Sarangani.

Continuant de courir toujours dans la même direction, nous passâmes auprès de cinq îles, appelées Chéoma, Carachita, Para, Zangalura, Ciau ([1]), dont la dernière est distante de 10 lieues de Sanghir. On y voit une montagne assez étendue, mais de peu d'élévation. Son roi s'appelle rajah Ponto.

Nous vînmes à l'île de Paghinzara, où l'on voit trois hautes montagnes : son roi s'appelle rajah Babintan. A douze lieues à l'est de Paghinzara, nous trouvâmes, outre Talaut, deux petites îles habitées, Zoar et Mean.

Mercredi, le 6 de novembre, ayant dépassé ces îles, nous en reconnûmes quatre autres assez hautes, à 14 lieues vers l'est. Le pilote que nous avions pris à Sarangani nous dit que c'étaient les îles Malucco. Nous rendîmes alors grâces à Dieu, et en signe de réjouissance nous fîmes une décharge de toute notre artillerie; et on ne sera pas étonné de la grande joie que nous éprouvâmes à la vue de ces îles, quand on considérera qu'il y avait vingt-sept mois moins deux jours que nous courions les mers, et que nous avions visité une infinité d'îles, toujours en cherchant les Malucco.

Les Portugais ont débité que les îles Malucco sont placées au milieu d'une mer impraticable à cause des bas-fonds qu'on rencontre partout, et de l'atmosphère nébuleuse et couverte de brouillards; cependant nous avons trouvé le contraire, et jamais nous n'eûmes moins de cent brasses d'eau jusqu'aux Malucco mêmes.

Le vendredi 8 du mois de novembre, trois heures avant le coucher du soleil, nous entrâmes dans le port d'une île appelée Tadore ([2]). Nous allâmes mouiller près de la terre par vingt brasses d'eau, et déchargeâmes toute notre artillerie.

Le lendemain, le roi vint dans une pirogue, et fit le tour de nos navires. Nous allâmes à sa rencontre dans les chaloupes pour lui témoigner notre reconnaissance : il nous fit entrer dans sa pirogue, où nous nous plaçâmes auprès de lui. Il était assis sous un parasol de soie qui le couvrait entièrement. Devant lui se tenaient un de ses fils qui portait le sceptre royal, deux hommes ayant chacun un vase d'or plein d'eau pour laver ses mains, et deux autres avec deux petits coffrets dorés remplis de *betre* (bétel).

([1]) Les îles dont il est mention ici appartiennent à ce groupe où les géographes modernes placent Kararotan, Linop et Cabrocana, après lesquelles on trouve Sanghir, qui est l'île assez belle dont parle l'auteur. Au sud sud-ouest de cette île il y a plusieurs îlots dont Pigafetta parle plus bas. Cabiou, Cabalousu, Limpang et Noussa sont nommées dans la note des îles qui appartenaient en 1682 au roi de Ternate. Il a été impossible à Amoretti d'établir ici une concordance satisfaisante. Ce travail aride, et qui nous entraînerait dans des détails par trop fastidieux, est singulièrement facilité aujourd'hui par les belles cartes qu'a publiées la Hollande.

([2]) Maintenant Tidor.

Il nous complimenta sur notre arrivée, en nous disant que depuis longtemps il avait rêvé que quelques navires devaient venir des pays lointains à Malucco, et que, pour s'assurer si ce rêve était véritable, il avait examiné la lune, où il avait remarqué que ces vaisseaux arrivaient effectivement, et que c'était nous qu'il attendait.

Il monta ensuite sur nos vaisseaux, et nous lui baisâmes tous la main. On le conduisit vers le gaillard d'arrière, où, pour ne pas être obligé de se baisser, il ne voulut entrer que par l'ouverture d'en haut. Là nous le fîmes asseoir sur une chaise de velours rouge, et lui endossâmes une veste à la turque, de velours jaune; pour lui témoigner mieux notre respect, nous nous assîmes à terre vis-à-vis de lui.

Lorsqu'il eut appris qui nous étions, et quel était le but de notre voyage, il nous dit que lui et tous ses peuples seraient fort satisfaits d'être les amis et les vassaux du roi d'Espagne; qu'il nous recevrait dans son île comme ses propres enfants; que nous pouvions descendre à terre, y demeurer comme dans nos propres maisons; et que, pour l'amour du roi notre souverain, il voulait que dorénavant son île ne portât plus le nom de Tadore, mais celui de Castille.

Nous lui fîmes alors présent de la chaise sur laquelle il était assis, et de l'habit que nous lui avions endossé. Nous lui donnâmes aussi une pièce de drap fin, quatre brasses d'écarlate, une veste de brocart, un drap de damas jaune, d'autres draps indiens tissus en or et en soie, une pièce de toile de Cambaie très-blanche, deux bonnets, six fils de verroterie, douze couteaux, trois grands miroirs, une demi-douzaine de paires de ciseaux, six peignes, quelques tasses de verre dorées, et d'autres objets. Nous offrîmes à son fils un drap indien d'or et de soie, un grand miroir, un bonnet, et deux couteaux. Chacun des neuf principaux personnages qui l'accompagnaient reçut un drap de soie, un bonnet, et deux couteaux. Nous fîmes aussi divers cadeaux à tous les gens de sa suite, et leur offrîmes un bonnet, un couteau, etc., jusqu'à ce que le roi nous eût avertis de ne plus rien donner. Il dit qu'il était fâché de n'avoir rien à présenter au roi d'Espagne qui fût digne de lui; mais qu'il ne pouvait offrir que sa personne. Il nous conseilla d'approcher avec nos vaisseaux des habitations, et que si quelqu'un des siens osait, pendant la nuit, tenter de venir nous voler, nous n'avions qu'à le tuer à coups de fusil. Après cela, il partit fort satisfait de nous; mais il ne voulut jamais incliner la tête, malgré les révérences que nous fîmes. A son départ, nous déchargeâmes toute notre artillerie.

Ce roi est Maure, c'est-à-dire Arabe, âgé à peu près de quarante-cinq ans, assez bien fait, et d'une belle physionomie. Ses vêtements consistaient en une chemise très-fine, dont les manches étaient brodées en or : une draperie lui descendait de la ceinture jusqu'aux pieds; un voile de soie couvrait sa tête, et sur ce voile il y avait une guirlande de fleurs. Son nom est rajah-sultan Manzor. Il est grand astrologue.

Le 10 novembre, jour de dimanche, nous eûmes un nouvel entretien avec le roi, qui nous demanda quels étaient nos appointements, et quelle ration le roi d'Espagne donnait à chacun de nous. Nous satisfîmes sa curiosité. Il nous pria aussi de lui donner un sceau du roi et un pavillon royal, voulant, disait-il, que son île, ainsi que celle de Tarenate [1], où il se proposait de placer comme roi son neveu appelé Calanogapi, fussent dorénavant soumises au roi d'Espagne, pour l'honneur duquel il combattrait à l'avenir; et que si, par malheur, il était obligé de succomber sous ses ennemis, il passerait en Espagne sur un de ses propres bâtiments, et emporterait avec soi le sceau et le pavillon. Il nous pria ensuite de lui laisser quelques-uns d'entre nous, nos compagnons lui devenant plus chers que toutes nos marchandises, lesquelles, ajouta-t-il, ne lui rappelleraient pas aussi longtemps que nos personnes le souvenir du roi d'Espagne et le nôtre.

Voyant notre empressement à charger nos vaisseaux de clous de girofle, il nous dit que, n'en ayant pas assez de secs dans son île pour notre besoin, il irait en chercher à l'île de Bachian, où il espérait en trouver la quantité qu'il nous faudrait.

Ce jour-là étant un dimanche, nous ne fîmes aucun achat. Le jour de fête, pour ces insulaires, est le vendredi.

[1] Avant l'arrivée des mahométans, Ternate s'appelait *Leineau-Gopie*. Les premiers mahométans qui se rendirent de Malacca dans cette île, ayant été accueillis par un épouvantable ouragan, s'écrièrent, en s'adressant au prophète : « Si tu es le chef des vrais croyants, donnes-en la preuve en nous faisant aborder heureusement. » Le lendemain on découvrit la terre; sur quoi le chef aurait dit : « *Siedak Ternjata* (Il est constaté, ou prouvé). » De *Ternjata* on aurait fait Ternate. (Voy. sur cette ville Mallat, Themminck, etc.)

Il vous sera agréable sans doute, Monseigneur, d'avoir quelques détails sur les îles où croissent les girofliers. Il y en a cinq, Tarenate, Tadore, Mutir, Machian et Bachian ([1]). Tarenate (Ternate) est la



Rade de Ternate (îles Moluques). — D'après Dumont d'Urville.

principale. Le dernier roi dominait presque entièrement sur les quatre autres. Tadore (Tidor), où nous étions alors, a son roi particulier. Mutir et Machian n'ont point de roi : leur gouvernement est populaire; et lorsque les rois de Tarenate et de Tadore sont en guerre entre eux, ces deux républiques démocratiques fournissent des combattants aux deux partis. La dernière est Bachian, laquelle a de même son roi. Toute cette province où croît le girofle s'appelle Malucco (Moluques).

Lors de notre arrivée à Tadore, on nous dit que huit mois auparavant il y était mort un certain François Serano (Serrão), Portugais ([2]). Il était capitaine général du roi de Tarenate, alors en guerre contre celui de Tadore, qu'il contraignit à donner sa fille en mariage au roi de Tarenate; il avait en outre livré presque tous les enfants mâles des seigneurs de Tadore en otage. Par cet arrangement, on parvint à établir la paix. De ce mariage naquit le petit-fils du roi de Tadore, appelé Calanopagi, dont j'ai parlé. Cependant le roi de Tadore ne pardonna jamais sincèrement à François Serano, et fit serment de se venger de lui. En effet, quelques années après, ce dernier s'étant avisé un jour d'aller à Tadore pour acheter des clous de girofle, le roi lui fit prendre du poison préparé dans des feuilles de bétel; de sorte qu'il n'y survécut que quatre jours. Le roi voulut le faire enterrer selon les usages du pays; mais trois domestiques chrétiens, que Serano avait conduits avec lui, s'y opposèrent. Ce dernier laissa en mourant un fils et une fille encore enfants que lui avait donnés une femme dont il était devenu l'époux à Java. Tout son bien ne consistait, pour ainsi dire, qu'en deux cents bahars de clous de girofle.

Serano avait été grand ami, et même parent, de notre malheureux capitaine général; et ce fut lui qui

([1]) On peut se procurer quelques documents presque contemporains dans Antonio Galvam et dans Duarte Barbosa. Le plan de la forteresse de Ternate, telle qu'elle était au seizième siècle, nous est fourni par Barreto de Rezende, *Tratado dos vizos reys da India*, manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris.

([2]) Francisco Serrão ou Serram était le beau-frère de Magellan; c'était un homme d'un vrai courage et d'une vive intelligence. Son nom est nécessairement altéré dans Argensola et dans les autres écrivains espagnols. On peut le considérer comme le promoteur de la première circumnavigation. Tout ce que dit Pigafetta est parfaitement exact.

le détermina à entreprendre ce voyage; car du temps que Magellan se trouvait à Malacca, il avait appris par des lettres de son cousin qu'il était à Tadore, où il y avait un commerce avantageux à faire. Magellan n'avait pas perdu de vue ce que Serano lui avait écrit, lorsque le feu roi de Portugal, dom Emmanuel, refusa d'augmenter ses appointements d'un seul teston (1) par mois; récompense qu'il croyait bien mériter pour les services qu'il avait rendus à la couronne. Pour s'en venger, il vint en Espagne, et proposa à S. M. l'empereur d'aller à Malucco par l'ouest, ce qu'il obtint.

Dix jours après la mort de Serano, le roi de Tarenate, appelé rajah Abuleis (2), qui avait épousé une fille du roi de Bachian, déclara la guerre à son gendre et le chassa de son île. Sa fille se rendit alors chez lui pour être médiatrice entre son père et son mari, et empoisonna son père, qui ne survécut que deux jours au poison. Il mourut en laissant neuf fils, dont voici les noms : Chechili-Momuli, Jadore-Vunghi, Chechilideroix, Cilimanzur, Cilipagi, Chialiuchechilin, Cataravajecu, Serich et Calanogapi (3).

Lundi 11 novembre, Chechilideroix, un des fils du roi de Tarenate nommé plus haut, vint près de nos vaisseaux avec deux pirogues où il y avait des joueurs de timbale. Il était vêtu d'un habit de velours rouge. Nous sûmes ensuite qu'il avait avec lui la veuve et les fils de Serano. Cependant il n'osa pas se présenter à notre bord, et nous n'osâmes pas non plus l'inviter à s'y rendre sans le consentement du roi de Tadore, son ennemi, dans le port duquel nous étions, et à qui nous fîmes demander si nous pouvions le recevoir. Il nous fit répondre que nous étions les maîtres de faire ce qui nous plairait. Pendant cet intervalle, Chechilideroix, voyant notre incertitude, eut quelques soupçons, et s'éloigna de nous, ce qui nous détermina à aller vers lui avec la chaloupe, et à lui faire présent d'une pièce de drap indien de soie et d'or, de quelques miroirs, ciseaux et couteaux, qu'il accepta d'assez mauvaise grâce; il partit ensuite.

Il avait avec lui un Indien qui s'était fait chrétien et que l'on appelait Manuel : c'était le domestique de Pierre-Alphonse de Lorosa, qui, après la mort de Serano, était venu de Bandan à Tarenate. Ce Manuel, qui parlait la langue portugaise, vint à notre navire, et nous dit que les fils du roi de Tarenate, quoique ennemis du roi de Tadore, étaient fort disposés à abandonner le Portugal pour s'attacher à l'Espagne. Nous écrivîmes par son moyen une lettre à de Lorosa, pour l'inviter à se rendre à bord sans garder la moindre crainte. Nous verrons par la suite comment il se rendit à notre invitation.

En m'informant des usages du pays, j'appris que le roi peut avoir autant de femmes qu'il le trouve bon; mais une est réputée son épouse, et toutes les autres ne sont que ses esclaves. Il avait hors de la ville une grande maison où logeaient deux cents de ses femmes les plus jolies, avec un pareil nombre d'autres destinées à les servir. Le roi mange toujours seul, ou avec son épouse, sur une espèce d'estrade élevée, d'où il voit toutes ses autres femmes assises autour de lui. Lorsque le roi a fini son repas, ses femmes mangent toutes ensemble, s'il y consent; sinon chacune va dîner en particulier dans sa chambre. Personne ne peut voir les femmes du roi sans une permission expresse de sa part; et si quelque imprudent osait approcher de leur habitation, soit de jour, soit de nuit, il serait tué sur-le-champ. Pour garnir de femmes le sérail du roi, chaque famille est obligée de lui fournir une ou deux filles. Rajah-sultan Manzour avait vingt-six enfants, dont huit garçons et dix-huit filles. Il y a dans l'île de Tadore une espèce d'évêque (4) qui avait quarante femmes et un grand nombre d'enfants.

Le mardi 12 novembre, le roi fit construire un hangar pour nos marchandises, lequel fut achevé en un jour. Nous y portâmes tout ce que nous avions destiné à faire des échanges, et employâmes trois de nos gens pour le garder. Voici comment on fixa la valeur des marchandises que nous comptions donner en échange des clous de girofle. Pour dix brasses de drap rouge de bonne qualité, on devait nous donner un bahar de clous de girofle (5). Le bahar est de quatre quintaux et six livres, et chaque

(1) Le teston valait un demi-ducat, et le ducat valait un sequin.

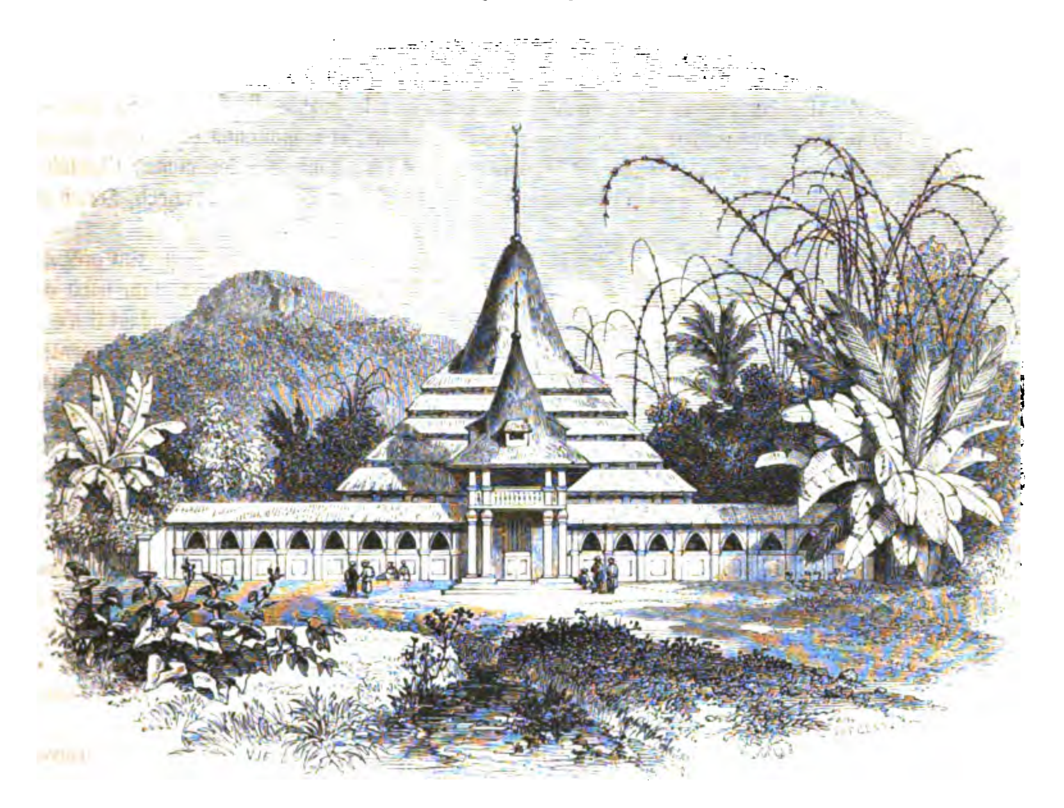
(2) Lorsque Brito fut envoyé comme gouverneur aux îles Moluques, le roi Abuleis régnait à Ternate, et il est appelé radjah Beglif.

(3) Il est inutile de faire remarquer le peu de confiance que l'on doit avoir dans l'orthographe de ces noms propres.

(4) Pigafetta croit pouvoir probablement désigner ainsi le mufti.

(5) Nous reproduisons ici, dans l'ordre que leur a assigné un auteur du moyen âge, la liste des épices en usage dans le centre de l'Europe. On y a joint les prix que ces denrées conservaient chez nous de 1392 à 1394. Il est bon de se rappeler

quintal pèse cent livres. Pour quinze brasses de drap de qualité moyenne, un bahar de clous de girofle; pour quinze haches, un bahar; pour trente-cinq tasses de verre, un bahar. Nous échangeâmes ensuite de cette manière toutes nos tasses de verre avec le roi. Pour dix-sept cathils de cinabre, un bahar; et la même quantité pour autant de vif-argent : pour vingt-six brasses de toile, un bahar; et d'une toile



Mosquée de Ternate. — D'après Dumont d'Urville.

plus fine, on n'en donnait que vingt-cinq brasses. Pour cent cinquante couteaux, un bahar; pour cinquante couteaux, un bahar; pour cinquante paires de ciseaux, ou pour quarante bonnets, un bahar; pour dix brasses de drap de Guzzerate ([1]), un bahar; pour trois de leurs timbales, un bahar; pour un quintal de cuivre, un bahar. Nous aurions tiré un fort bon parti des miroirs; mais la plus grande partie s'étaient cassés en route, et le roi s'appropria presque tous ceux qui étaient restés entiers. Une partie de nos marchandises venait des jonques dont j'ai déjà parlé. Par ce moyen, nous avons certainement fait un trafic bien avantageux; cependant nous n'en avons pas tiré tout le bénéfice que nous aurions pu, parce que nous voulions nous hâter, autant qu'il était possible, de retourner en Espagne. Outre les clous de girofle, nous faisions tous les jours une bonne provision de vivres, les Indiens venant sans

qu'avant la mémorable expédition de Gama il n'y avait eu encore que de bien faibles modifications dans le prix des épices. « Une livre *pouldre* de *gingembre coulombin*, 11 sols; un quarteron *gingembre mesche* (écorce plus brune), 5 sols; demi-livre *cannelle battue*, 5 sols; un quarteron *clou et graine*, entre 6 sols; demi-quarteron *poivre long*, 4 sols; demi-quarteron *garingal*, 5 sols (il s'agit ici de la racine de *galanga*, plante des Indes orientales, dont on se servait dans les sauces non bouillies); demi-quarteron *macis*, 3 sols 4 deniers. Voici pour les épices tirées des régions orientales. Les espèces dites de *chambre*, tirées des régions méridionales de l'Europe, sont taxées ainsi : *orengeat*, 1 livre 10 sols; *chitron* (citron confit?), 1 livre 12 sols; *anis vermeil*, 1 livre 8 sols; *sucre rosat*, 1 livre 10 sols; *dragée blanche*, 3 livres 10 sols la livre; *hypocras*, 10 sols la quarte. » (Voy., pour de plus nombreux détails, *le Ménagier de Paris, traité de morale et d'économie domestiques*, publié pour la Société des bibliophiles français, par le baron Pichon; Paris, 1846, t. II.)

([1]) Guzzerate ou Gudjarate, royaume des Indes soumis au roi de Cambaie, dont parle Barbosa, compagnon de Pigafetta. (Voy. Ramusio, t. I, p. 295, et *Noticias das naçoens ultramarinas*, etc.)

cesse avec leurs barques nous apporter des chèvres, des poules, des noix de coco, des bananes et d'autres comestibles, qu'ils nous donnaient pour des choses de peu de valeur. Nous fîmes en même temps bonne provision d'une eau excessivement chaude, mais qui, exposée à l'air, devenait très-froide dans l'espace d'une heure. On prétend que cela provient de ce que l'eau sourd de la montagne des Girofliers (1). Nous reconnûmes par là l'imposture des Portugais qui veulent faire croire qu'on manque entièrement d'eau douce aux îles Malucco, et qu'on est obligé d'aller la chercher dans des pays lointains.

Le lendemain, le roi envoya son fils Mossahap à l'île de Mutir, pour y chercher des clous de girofle, afin que nous pussions promptement compléter notre cargaison. Les Indiens que nous avions pris chemin faisant trouvèrent l'occasion de parler au roi, qui s'intéressa pour eux, et nous pria de les lui donner, afin qu'il pût les renvoyer accompagnés de cinq insulaires de Tadore, qui, en les accompagnant, auraient occasion de faire l'éloge du roi d'Espagne, et rendraient par là le nom espagnol cher et respectable à tous ces peuples. Nous lui remîmes les trois femmes que nous comptions présenter à la reine d'Espagne, ainsi que tous les hommes, à l'exception de ceux de Burné.

Le roi nous demanda une autre faveur : c'était de tuer tous les cochons que nous avions à bord; il nous offrit une ample compensation en chèvres et en volailles. Nous eûmes encore cette complaisance pour lui, et tuâmes nos porcs dans l'entre-pont, afin que les Maures ne s'en apperçussent pas; car ils avaient une telle répugnance pour ces animaux, que quand par hasard ils venaient à en rencontrer quelqu'un, ils se fermaient les yeux et se bouchaient le nez, pour ne pas le voir ou en sentir l'odeur.

Le même soir, le Portugais Pierre-Alphonse de Lorosa vint à bord du vaisseau dans une pirogue. Nous sûmes que le roi l'avait envoyé chercher pour l'avertir que, quoiqu'il fût de Tarenate, il devait bien prendre garde d'en imposer dans les réponses qu'il ferait à nos demandes. Effectivement, s'étant rendu à notre bâtiment, il nous donna tous les renseignements qui pouvaient nous intéresser. Il nous dit qu'il était dans les Indes depuis seize ans, en ayant passé dix aux îles Malucco, où il était venu avec les premiers Portugais, qui véritablement s'y étaient établis depuis dix ans; mais qui gardaient le plus profond silence sur la découverte de ces îles. Il ajouta qu'il y avait onze mois et demi qu'un gros navire était arrivé de Malacca aux îles Malucco pour y charger des clous de girofle, et y avait fait effectivement sa cargaison, mais que le mauvais temps l'avait retenu quelques mois à Bandan. Ce navire venait d'Europe, et le capitaine portugais, qui s'appelait Tristan de Menezes, dit à Alphonse de Lorosa que la nouvelle la plus importante pour lors était qu'une escadre de cinq vaisseaux sous le commandement de Ferdinand Magellan était partie de Séville afin d'aller découvrir Malucco au nom du roi d'Espagne, et que le roi de Portugal, d'autant plus fâché de cette expédition que c'était un de ses sujets qui cherchait à lui nuire, avait envoyé des vaisseaux au cap de Bonne-Espérance et au cap Sainte-Marie (2), dans le pays des cannibales, pour lui intercepter le passage dans la mer des Indes, mais qu'ils ne l'avaient pas rencontré. Ayant appris ensuite que Magellan était passé par une autre mer, et qu'il allait aux îles Malucco par l'ouest, il avait ordonné à don Diogo Lopez de Siqueira, son capitaine en chef dans les Indes (3), d'envoyer six vaisseaux de guerre à Malucco contre lui; mais Siqueira, ayant été instruit dans ce temps que les Turcs préparaient une flotte contre Malacca, avait été contraint d'envoyer 60 bâtiments contre eux au détroit de la Mecque, dans la terre de Juda (4). Ceux-ci, ayant trouvé dans ces parages des galères turques échouées sur le bord de la mer, près de la belle et forte ville d'Adem, les avaient brûlées toutes. Cette expédition avait empêché le capitaine général portugais d'entreprendre celle dont il était chargé contre nous; mais peu de temps après il avait envoyé à notre rencontre un galion à deux mains de bombardes (5), commandé par le capitaine François Faria, Portugais. Ce galion

(1) On a observé que plusieurs îles de la mer du Sud sont volcaniques; par conséquent cette eau chaude sera une simple eau thermale, et non une eau échauffée par les girofliers.

(2) Cap septentrional de Rio de la Plata.

(3) Lopez de la Siqueira alla aux Indes en 1518. (Voy. Barreto de Resende.)

(4) Plutôt Jedda, sur la mer Rouge, port qui sert au commerce de la Mecque. Cela a rapport à la malheureuse expédition que Soliman le Magnifique entreprit à la sollicitation des Vénitiens contre les établissements des Portugais dans les Indes, pour rappeler dans la mer Rouge le commerce que la navigation des Portugais par le cap de Bonne-Espérance avait anéanti. Les Vénitiens avaient fourni pour cet objet le bois de construction et des armes.

(5) A deux rangs de canons.

ne vint pas non plus nous présenter le combat aux îles Malucco; car, soit en raison des bas-fonds qu'on trouve auprès de Malacca, soit en raison des courants et des vents contraires qu'il rencontra, il fut obligé de retourner au port d'où il était sorti. A. de Lorosa ajouta que, peu de jours auparavant, une caravelle et deux jonques étaient venues aux îles Malucco pour avoir de nos nouvelles. Les jonques allèrent, en attendant, à Bachian pour y charger des clous de girofle, ayant à bord sept Portugais qui, malgré les remontrances du roi, n'ayant voulu respecter ni les femmes des habitants, ni celles du roi même, furent tous massacrés. A cette nouvelle, le capitaine de la caravelle jugea à propos de partir au plus vîte et de s'en retourner à Malacca, après avoir abandonné à Bachian les deux jonques avec 400 bahars de clous de girofle, et une assez grande quantité de marchandises pour en obtenir cent autres.

Il nous dit aussi que chaque année plusieurs jonques vont de Malacca à Bandan acheter du macis et de la noix muscade, et de là viennent aux îles Malucco charger des clous de girofle. On fait en trois jours le voyage de Bandan aux îles Malucco, et en quinze jours on va de Bandan à Malacca. Ce commerce, disait-il, est celui de ces îles qui donne le plus grand bénéfice au roi de Portugal : aussi a-t-il grand soin de le cacher aux Espagnols.

Ce que de Lorosa venait de dire était extrêmement intéressant pour nous : aussi cherchâmes-nous à le persuader de s'embarquer avec nous pour l'Europe, en lui faisant espérer de grands appointements de la part du roi d'Espagne.

Vendredi, le 15 novembre, le roi nous dit qu'il voulait aller à Bachian prendre des clous de girofle que les Portugais y avaient laissés, et nous demanda des présents pour les gouverneurs de Mutir, qu'il leur donnerait au nom du roi d'Espagne. Il s'amusa en même temps, étant monté sur notre vaisseau, à voir l'usage que nous faisions de nos armes, c'est-à-dire de l'arbalète, du fusil et des bersils (¹), qui est une arme plus grande qu'un fusil. Il tira lui-même trois coups d'arbalète; mais il ne voulut jamais toucher aux fusils.

Vis-à-vis de Tadore, il y a une fort grande île appelée Giailolo (²), habitée par les Maures et les gentils. Les Maures y ont deux rois, dont l'un, à ce que nous dit le roi de Tadore, a eu 600 enfants, et l'autre 525. Les gentils n'ont pas autant de femmes que les Maures, et sont aussi moins superstitieux. La première chose qu'ils rencontrent le matin est l'objet de leur adoration pendant toute la journée. Le roi de ces gentils s'appelle rajah Papua : il est très-riche en or, et habite l'intérieur de l'île. On voit ici croître parmi les rochers des roseaux aussi gros que la jambe d'un homme, qui sont remplis d'une eau fort bonne à boire : nous en achetâmes plusieurs. L'île de Giailolo est si grande qu'un canot a de la peine à en faire le tour en quatre mois.

Samedi 16 novembre, un des rois maures de Giailolo vint avec plusieurs embarcations à bord de nos vaisseaux. Nous lui fîmes présent d'une veste de damas vert, de deux brasses de drap rouge, de quelques miroirs, ciseaux, couteaux, peignes, et de deux tasses de verre dorées, qui lui plurent beaucoup. Il nous dit fort gracieusement que, puisque nous étions les amis du roi de Tadore, nous devions être aussi les siens, parce qu'il aimait ce roi comme son propre fils. Il nous invita à nous rendre dans

(¹) Le bersil est une espèce de grosse arbalète.

(²) « Avant l'apparition du pavillon espagnol dans ces mers, les îles... formaient quatre États indépendants, ceux de *Ternate, Tidor, Gilolo* et *Batjam*. Leur pouvoir réuni s'étendait de l'occident à l'orient, depuis la baie de Goening-Tello, sur la côte de Célèbes, jusqu'à la baie de Geelvink, sur la côte nord-est de la Nouvelle-Guinée; et du nord au midi, à partir du détroit de Magindanao, y compris les îles Talaut, jusqu'à la grande Céram et le groupe de Salager. A l'occident, Ternate formait l'État le plus puissant. Le sultan de cette île se voyait en état de mettre sur pied une armée considérable, composée seulement de ses sujets célébiens. Vers le commencement du seizième siècle, le souverain Baba-Hulah sut profiter habilement de cette force guerrière pour assujettir à son pouvoir les trois autres sultans rivaux. Se voyant le maître absolu et redouté dans ce vaste rayon, il prit le titre de *Maha-Radjah*, ou chef suprême. Vers ce temps, les Espagnols s'étant fixés solidement aux Philippines, ils convoitèrent aussi la possession de ces îles, riches en épiceries et renommées pour la salubrité de leur climat. » (Themminck.)

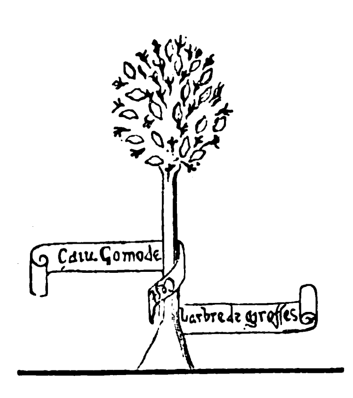
Gilolo, plus connu sous le nom d'*Halmahera*, occupe une étendue de trois degrés en longitude sur deux de latitude. C'est une île de troisième rang. Le nom d'*Halmahera* signifie grande terre. Elle présente une superficie de 172 myriamètres. On la divise en deux parties. La plus grande est placée sous l'autorité du roi de Ternate : on lui accorde une population de 19 000 âmes. La deuxième partie appartient au roi de Tidore. La végétation de cette île est puissante et féconde. (Voy. Themminck.)

son pays, en nous assurant qu'il nous y ferait rendre de grands honneurs. Ce roi est très-puissant et fort respecté dans toutes les îles des environs. Il est d'un grand âge, et s'appelle rajah Jussu.



Attaque des pirates de Gilolo (¹). — D'après Belcher.

Le lendemain au matin, jour de dimanche, le même roi revint à bord, où il voulut voir comment nous combattions et manœuvrions nos bombardes, ce que nous exécutâmes à sa grande satisfaction, car il avait été fort guerrier dans sa jeunesse.




L'Arbre de girofle. — D'après Pigafetta.

Le même jour, j'allai à terre pour examiner le giroflier et voir la manière dont il porte son fruit. Voici ce que j'observai : le giroflier atteint une assez grande hauteur, et son tronc est de la grosseur du corps d'un homme, plus ou moins, selon l'âge de l'arbre. Ses branches s'étendent beaucoup vers le milieu du tronc; mais à la cime elles forment une pyramide. Sa feuille ressemble à celle du laurier, et l'écorce en est olivâtre. Les clous de girofle naissent au bout de petites branches en bouquets de dix à vingt. Cet arbre donne plus de fruit d'un côté que de l'autre, selon les saisons. Les clous de girofle sont d'abord blancs; en mûrissant, ils deviennent rougeâtres, et ils noircissent en séchant. On en fait la récolte deux fois par an, la première fois vers Noël, et la seconde à la Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire à peu près vers les deux solstices, saison où l'air est le plus tempéré dans ces pays; mais c'est au solstice d'hiver que le clou est le plus chaud, parce que le soleil y est alors au zénith. Quand l'année est chaude et qu'il y a peu de pluie, la récolte est, dans chaque île, de trois à quatre cents bahars. Le giroflier ne vient que dans les montagnes, et il périt quand on le transplante dans la plaine. La feuille, l'écorce, et la partie ligneuse même de l'arbre, ont une odeur aussi forte

(¹) Voy. la note 2 de la page précédente.

et conservent autant de saveur que le fruit même (¹). Si ce dernier n'est pas cueilli dans sa juste maturité, il devient si gros et si dur qu'il n'y reste de bon que l'écorce. Il n'y a de girofliers que dans les montagnes des cinq îles Malucco. On en voit quelques arbres dans l'île de Giailolo et sur l'îlot de Marc,



Le Giroflier.

entre Tadore et Mutir; mais leurs fruits ne sont pas si bons. On prétend que le brouillard leur donne un certain degré de perfection; ce qu'il y a de certain, c'est que nous vîmes chaque jour un brouillard en forme de petits nuages environner tantôt l'une et tantôt l'autre des montagnes de ces îles. Chaque habitant possède quelques girofliers, auxquels il veille lui-même, et dont il va cueillir les fruits, mais

(¹) Les Hollandais s'assurèrent par la suite que le giroflier croît aussi fort bien dans la plaine. On évaluait naguère la récolte du girofle dans les Moluques à environ 400 000 livres. (Voy. Themminck, t. III, p. 257.)

Amoretti ajoute la note suivante à ce passage :

« On croyait que les girofliers ne croissaient que dans ces cinq îles qu'on appelle proprement les Moluques; mais par la suite on les trouva dans plusieurs autres îles auxquelles, par cette raison, on étendit le nom de Moluques; de façon que, sous ce nom, on comprend aujourd'hui toutes les îles qui sont entre les Philippines et Java. Les Hollandais, pour avoir le commerce exclusif des clous de girofle, tâchèrent de détruire par force ou par artifice tous les girofliers qui étaient hors de leur dépendance; mais ils n'y réussirent pas. Grâce à l'activité persévérante de ce peuple, la culture du giroflier s'est répandue dans plus d'une localité des Indes néerlandaises. »

Nous avons cru devoir reproduire, p. 332, la figure de cet arbre telle qu'elle nous est présentée par le manuscrit de Pigafetta. Elle établit un contraste curieux avec l'exactitude de la figure ci-dessus.

sans en soigner la culture. Dans chaque île, on donne un nom différent aux clous de girofle : on les appelle *ghomodes* à Tadore, *bongalavan* à Sarangani, et *chianche* aux îles Malucco.

Cette île produit aussi la noix muscade [1], qui ressemble à nos noix, tant par le fruit même que par les feuilles. La noix muscade, quand on la cueille, ressemble au coing, tant par sa forme que par sa couleur et le duvet qui la couvre; mais elle est plus petite. La première écorce est aussi épaisse que le brou de notre noix; au-dessous, il y a une espèce de tissu mince, ou plutôt de cartilage, sous lequel est le macis, d'un rouge très-vif, qui enveloppe l'écorce ligneuse, laquelle contient la noix muscade proprement dite.

Cette île produit aussi le gingembre, que nous mangions vert en guise de pain. Le gingembre ne vient pas sur un arbre proprement dit, mais sur une espèce d'arbuste qui pousse de terre des jets longs d'un palme, semblables aux scions des cannes, auxquels il ressemble également par les feuilles, si ce n'est que celles du gingembre sont plus étroites. Ces jets ne sont bons à rien, et ce n'est que la racine, qui forme le gingembre, qui est en usage dans le commerce. Le gingembre vert n'est pas aussi fort que lorsqu'il est sec, et pour le sécher on y applique de la chaux, car autrement on ne pourrait pas le conserver.

Les maisons de ces insulaires sont construites comme celles des îles voisines; mais elles ne sont pas élevées si haut de la terre, et sont environnées de cannes en forme de haie. Les femmes de ce pays sont laides : elles vont nues comme celles des autres îles, et ne se couvrent que d'un pagne fait d'écorce d'arbre. Les hommes vont également nus; et, malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont très-jaloux.

Voici comment ils font leurs étoffes d'écorce d'arbre. Ils prennent un morceau d'écorce, et le laissent dans l'eau jusqu'à ce qu'il s'amollisse. Ils le battent ensuite avec des gourdins pour l'étendre en long et en large autant qu'ils le jugent convenable; de façon qu'il devient semblable à une étoffe de soie écrue, avec des fils entrelacés intérieurement, comme s'il était tissu.

Leur pain est fait de la manière suivante, avec la pulpe intérieure d'un arbre qui ressemble au palmier. Ils prennent un morceau de ce bois, et en ôtent certaines épines noires et longues; ensuite ils le pilent et en font du pain qu'ils appellent *sagou* [2]. Ils font provision de ce pain pour leurs voyages de mer.

Les insulaires de Tarenate venaient journellement avec leurs canots nous offrir des clous de girofle; mais comme nous en attendions, nous ne voulûmes pas en acheter des autres insulaires, et nous nous contentions de leur prendre des vivres; c'est de quoi les habitants de Tarenate se plaignaient beaucoup.

La nuit du dimanche 24 novembre, le roi revint au son des timbales, et passa entre nos deux vaisseaux. Nous le saluâmes, pour lui témoigner notre respect, par plusieurs décharges de nos bombardes. Il nous dit qu'en conséquence des ordres qu'il avait donnés on nous apporterait, pendant quatre jours, une considérable quantité de clous de girofle. En effet, le lundi on nous en apporta 171 cathils, qui furent pesés sans lever la *tara*. Lever la *tara*, c'est prendre les épices pour un poids moindre que celui qu'elles pèsent, et l'on accorde ce rabais parce qu'étant fraîches quand on les prend, elles diminuent immanquablement de pesanteur, comme de bonté, en séchant. Ces clous de girofle envoyés par le roi étant les premiers que nous embarquions, et formant le principal objet de notre voyage, nous tirâmes plusieurs coups de bombarde en signe de réjouissance.

Le mardi 26 novembre, le roi vint nous faire une visite, et nous dit qu'il faisait pour nous ce que les rois ses prédécesseurs n'avaient jamais fait, en sortant de son île; mais qu'il était bien aise de s'être déterminé à nous donner cette marque de son amitié pour le roi d'Espagne et pour nous, afin que nous pussions partir au plus tôt pour notre pays, et revenir sous peu de temps avec plus de forces, pour venger la mort de son père, qui avait été tué dans une île appelée Buru [3], et dont le cadavre avait été

(1) *Myristica officinalis*, Linné; *aromatica*, Lamk.; *moscata*, Thunb. On récolte aujourd'hui à Banda 400 000 livres de noix muscade et 130 000 livres de macis. La noix se nomme, en malai, *boca-pala*. (Voy. Themminck.) On l'appelait fréquemment, au seizième siècle, noix de Banda. L'arille s'appelle fleur de muscade ou macis. (Voy., pour les diverses espèces, E.-A. Duchesne, *Répertoire des plantes utiles;* Paris, 1 vol. in-8; et surtout Toxley, *Notice sur le muscadier et sa culture*, dans le tome II du journal *Of the Indian archipelago;* Singapore, 1848.)

(2) Voy., sur cet utile palmier, Mallat *(les Philippines)*, Themminck, etc., et Planche *(Recherches pour servir à l'histoire du sagou*, etc.), dans les *Mémoires de l'Académie de médecine;* 1837, t. VI, p. 605.

(3) Bouro, dont nous parlerons encore.

jeté à la mer. Il ajouta que c'était l'usage à Tadore, lorsqu'on chargeait, sur un navire ou sur une jonque, les premiers clous de girofle, que le roi donnât un festin aux matelots ou aux marchands du bâtiment et fît en même temps des prières pour qu'ils arrivassent heureusement chez eux. Il comptait, à la même occasion, donner un festin au roi de Bachian, qui venait avec son frère lui rendre une visite; et, pour cet effet, il avait ordonné de nettoyer les rues et les grands chemins.

Cette invitation nous inspira quelques soupçons, d'autant plus que nous venions d'apprendre qu'à l'endroit où nous faisions aiguade, trois Portugais avaient été assassinés, peu de temps auparavant, par des insulaires cachés dans un bois voisin. D'ailleurs on voyait souvent ceux de Tadore en conférence avec les Indiens que nous avions faits prisonniers; de sorte que, malgré l'opinion de quelques-uns d'entre nous, qui auraient volontiers accepté l'invitation du roi, le ressouvenir du funeste festin de Zubu nous la fit refuser. On envoya cependant faire des excuses et des remercîments au roi, et le prier de se rendre le plus tôt possible aux vaisseaux, pour que nous lui remissions les quatre esclaves que nous avions promis, vu que notre intention était de partir au premier beau temps.

Le roi vint le même jour, et monta sur nos vaisseaux sans marquer la moindre défiance. Il dit qu'il venait chez nous comme s'il entrait dans sa propre maison, et nous assura qu'il était très-sensible à un départ si subit et si peu ordinaire, puisque tous les vaisseaux emploient ordinairement une trentaine de jours à compléter leur cargaison, ce que nous avions fait en bien moins de temps. Il ajouta que s'il nous avait aidé, même en sortant de son île, à charger avec plus de promptitude les clous de girofle, il n'avait point pensé à hâter par là notre départ. Il fit ensuite la réflexion que la saison n'était pas bien propre pour naviguer dans ces mers, attendu les bas-fonds qu'on rencontre près de Bandan, et que, d'ailleurs, nous pourrions, dans ce moment, rencontrer quelques bâtiments de nos ennemis les Portugais.

Quand il vit que tout ce qu'il venait de nous dire ne suffisait pas pour nous retenir : « Eh bien, reprit-il, je vous rendrai donc tout ce que vous m'avez donné au nom du roi d'Espagne; car si vous partez sans me laisser le temps de préparer pour votre roi des présents dignes de lui, tous les rois mes voisins diront que le roi de Tadore est un ingrat d'avoir reçu des bienfaits de la part d'un si grand monarque que celui de Castille sans lui rien envoyer en retour. Ils diront aussi, ajouta-t-il, que vous ne partez ainsi à la hâte que par la crainte d'une trahison de ma part, et toute ma vie j'aurai le nom d'un traître. » Alors, pour nous rassurer contre tout soupçon que nous aurions pu avoir de sa bonne foi, il se fit apporter son Coran, le baisa dévotement, et le posa quatre ou cinq fois sur sa tête, en marmottant entre ses dents certaines paroles qui étaient une invocation appelée *zambehan*. Après cela, il dit à haute voix, en présence de nous tous, qu'il jurait par *Allah* et par le Coran, qu'il tenait à la main, qu'il serait toujours un fidèle ami du roi d'Espagne. Il proféra tout cela presque en pleurant, et de si bonne grâce, que nous lui promîmes de passer encore quinze jours à Tadore.

Alors nous lui donnâmes le sceau du roi et le pavillon royal. Nous fûmes ensuite instruits que quelques-uns des principaux de l'île lui avaient effectivement conseillé de nous massacrer tous, ce qui lui aurait mérité la bienveillance et la reconnaissance des Portugais, qui l'auraient aidé, mieux que les Espagnols, à se venger du roi de Bachian; mais que lui, roi de Tadore, loyal et fidèle au roi d'Espagne, avec lequel il avait juré la paix, avait répondu que jamais rien ne pourrait le porter à un tel acte de perfidie.

Le mercredi 27, le roi fit publier un avis qui portait que tout le monde pouvait nous vendre librement des clous de girofle, ce qui nous fournit l'occasion d'en acheter une grande quantité.

Vendredi, le roi de Machian vint à Tadore avec plusieurs pirogues; mais il ne voulut pas mettre pied à terre, parce que son père et son frère, bannis de Machian, s'étaient réfugiés dans cette île.

Samedi, le roi vint aux vaisseaux avec le gouverneur de Machian, son neveu, appelé Humai, âgé de vingt-cinq ans; et, ayant su que nous n'avions plus de drap, il envoya chez lui chercher trois aunes de drap rouge, et nous les donna, pour que, en y joignant quelques autres objets que nous pouvions avoir encore, nous pussions faire au gouverneur un présent digne de son rang; ce que nous fîmes, et, à leur départ, nous tirâmes plusieurs coups de bombarde.

Le dimanche 1er décembre, le gouverneur de Machian partit, et on nous dit que le roi lui avait fait également des présents, afin qu'il nous envoyât au plus tôt des clous de girofle.

Lundi, le roi fit un autre voyage hors de son île, pour le même objet.

Mercredi étant le jour de Sainte-Barbe, et pour faire honneur au roi qui se trouvait de retour, nous fîmes une décharge de toute l'artillerie; et, le soir, nous tirâmes des feux d'artifice, que le roi prit grand plaisir à voir.

Jeudi et vendredi, nous achetâmes une grande quantité de clous de girofle, qu'on nous donnait à bon marché, en raison de notre prochain départ. On nous en fournit un bahar pour deux aunes de ruban, et 100 livres pour deux chaînettes de laiton, qui ne coûtaient qu'un *marcel* (¹). Et comme chaque matelot voulait en apporter en Espagne autant qu'il le pouvait, chacun changeait ses hardes pour des clous de girofle.

Samedi, trois fils du roi de Tarenate, avec leurs femmes, qui étaient filles du roi de Tadore, vinrent aux vaisseaux. Le Portugais Pierre-Alphonse était avec eux. Nous fîmes présent d'une tasse de verre dorée à chacun des trois frères, et donnâmes aux trois femmes des ciseaux et d'autres bagatelles. Nous envoyâmes aussi quelques bijoux à une autre fille du roi de Tadore, veuve du roi de Tarenate, qui refusa de venir à notre bord.

Dimanche étant le jour de la Conception de Notre-Dame, nous tirâmes, en réjouissance, plusieurs coups de bombarde, des bombes de feux et des fusées.

Lundi, sur le soir, le roi vint à bord de notre vaisseau, avec trois femmes qui portaient son bétel. Il faut observer que les rois et ceux de la famille royale ont seuls le droit de conduire des femmes avec eux. Le même jour, le roi de Giailolo vint une seconde fois pour voir notre exercice à feu.

Comme le jour fixé pour notre départ approchait, le roi venait souvent nous visiter, et l'on voyait bien qu'il en était véritablement pénétré. Il nous disait, entre autres choses flatteuses, qu'il se regardait comme un enfant à la mamelle que sa mère va quitter. Il nous pria de lui laisser quelques bersils pour sa défense.

Il nous avertit de ne point naviguer pendant la nuit, à cause des bas-fonds et des écueils qui se trouvent dans cette mer; et quand nous lui dîmes que notre intention était de faire route jour et nuit, pour arriver le plus tôt possible en Espagne, il nous répondit que, dans ce cas, il ne pouvait rien faire de mieux que de prier et faire prier Dieu pour la prospérité de notre navigation.

Pendant ce temps, Pierre-Alphonse de Lorosa se rendit à bord avec sa femme et tous ses effets, pour retourner en Europe avec nous. Deux jours après, Chechilideroix, fils du roi de Tarenate, nous arriva sur un canot bien garni d'hommes, et l'invita à venir à lui; mais Pierre-Alphonse, qui le soupçonnait de quelque mauvaise intention, se garda bien d'y aller, et nous avertit même de ne pas le laisser monter à bord. Nous suivîmes son conseil. On sut par la suite que Chechili, étant grand ami du capitaine portugais de Malacca, avait formé le projet de se saisir de Pierre-Alphonse et de le lui remettre. Quand il se vit trompé dans son attente, il gronda et menaça ceux chez qui Pierre-Alphonse avait logé, de ce qu'ils l'avaient laissé partir sans sa permission.

Le roi nous avait prévenus que le roi de Bachian (²) allait venir avec son frère, qui devait épouser une de ses filles, et il nous avait priés de faire en son honneur une décharge de notre artillerie. Il vint effectivement, le 15 décembre, sur le soir, et nous fîmes ce que le roi avait demandé, sans employer néanmoins notre plus grosse artillerie, parce que nos vaisseaux avaient une trop forte cargaison.

Le roi de Bachian et son frère, destiné à devenir l'époux de la fille du roi de Tadore, arrivèrent dans une grande embarcation à trois rangs de rameurs de chaque côté, au nombre de cent vingt. Le bâtiment était orné de plusieurs pavillons formés de plumes de perroquet blanches, jaunes et rouges. Pendant qu'on voguait ainsi, des timbales et la musique réglaient le mouvement des rames. Dans deux autres canots étaient les jeunes filles qu'on devait présenter à l'épouse. Ils nous rendirent le salut en faisant le tour de nos vaisseaux et du port.

Comme l'étiquette ne permet pas qu'un roi mette le pied sur la terre d'un autre, le roi de Tadore vint rendre visite à celui de Bachian dans son propre canot. Celui-ci, le voyant arriver, se leva du tapis sur lequel il était assis, et se rangea de côté pour céder la place à l'autre roi, lequel, par honnêteté, refusa

(¹) Petite monnaie de Venise que le doge Nicolo Marcello fit battre en 1473, et qui valait à peu près 10 sous de France.
(²) Batchian est une petite île de l'archipel des Moluques. La ville capitale qui porte le même nom est la résidence du sultan vassal des Hollandais; elle peut avoir 4 000 âmes de population.

également de s'asseoir sur le tapis, et alla se placer de l'autre côté, laissant le tapis entre eux. Alors le roi de Bachian offrit à celui de Tadore cinq cents *patolles*, comme une sorte de rachat de l'épouse qu'il donnait à son frère. Les patolles sont des draps d'or et de soie fabriqués à la Chine, et fort recherchés dans ces îles. Chacun de ces draps est payé trois bahars de clous de girofle, plus ou moins, selon qu'il y a plus ou moins d'or et de travail. A la mort de quelqu'un des principaux du pays, les parents, pour lui faire honneur, se vêtissent de ces draps.

Lundi, le roi de Tadore envoya un dîner au roi de Bachian; il était porté par cinquante femmes couvertes de draps de soie de la ceinture jusqu'aux genoux. Elles marchaient deux à deux, ayant un homme au milieu d'elles. Chacune portait un grand plat, sur lequel étaient de petites assiettes contenant différents ragoûts. Les hommes portaient du vin dans de grands vases. Dix femmes, des plus âgées, faisaient l'office de maîtresses de cérémonie. Elles vinrent dans cet ordre jusqu'à l'embarcation, et présentèrent le tout au roi, qui était assis sur un tapis, abrité d'un dais rouge et jaune. A leur retour, les femmes s'attachèrent à quelques-uns de nos gens que la curiosité avait engagés à aller voir ce convoi, et qui ne purent se délivrer d'elles qu'en leur faisant quelques petits présents. Le roi de Tadore envoya ensuite des vivres pour nous; ils se composaient de chèvres, de cocos et d'autres comestibles. Il y avait du vin.

Ce même jour, nous mîmes aux vaisseaux des voiles neuves, sur lesquelles on avait peint la croix de Saint-Jacques de Galice, avec cette inscription : QUESTA È LA FIGURA DELLA NOSTRA BUONA VENTURA (¹).

Mardi, nous donnâmes au roi quelques-uns des fusils que nous avions pris aux Indiens lorsque nous nous emparâmes de leurs jonques, et quelques bersils, avec quatre barriques de poudre.

Nous embarquâmes, sur chacun des deux navires, quatre-vingts tonneaux d'eau; nous devions prendre le bois à l'île de Mare, près de laquelle nous allions passer, et où le roi avait envoyé 100 hommes pour le préparer.

Ce même jour, le roi de Bachian obtint du roi de Tadore la permission de venir à terre, pour faire alliance avec nous. Il était précédé de quatre hommes, qui portaient des poignards élevés à la main. Il dit, en présence du roi de Tadore et de toute sa suite, qu'il serait toujours prêt à se vouer au service du roi d'Espagne; qu'il garderait pour lui seul tous les clous de girofle que les Portugais avaient laissés dans son île, jusqu'à l'arrivée d'une autre escadre espagnole, et ne les céderait à personne sans son consentement; qu'il allait lui envoyer, par notre moyen, un esclave et deux bahars de clous de girofle; il en aurait donné volontiers dix, mais nos bâtiments étaient si chargés qu'on ne pouvait en recevoir davantage.

Il nous donna aussi pour le roi d'Espagne deux oiseaux morts très-beaux. Cet oiseau a la grosseur d'une grive, la tête petite et le bec long, les jambes de la grosseur d'une plume à écrire, d'un palme de long; sa queue ressemble à celle de la grive, et il n'a point d'ailes, mais à leur place il a de longues plumes de différentes couleurs, semblables à des aigrettes. Toutes ses autres pennes, excepté celles qui lui tiennent lieu d'ailes, sont d'une couleur sombre. Cet oiseau ne vole que lorsqu'il y a du vent. On dit qu'il vient du paradis terrestre, et on l'appelle *bolondinata*, c'est-à-dire, oiseau de Dieu (²).

Un jour, le roi de Tadore envoya dire à nos gens chargés de la garde des magasins où étaient nos marchandises de ne point sortir pendant la nuit, parce qu'il y avait, disait-il, des insulaires qui, par le moyen de certains onguents, prenaient la figure d'un homme sans tête; dans cet état, ils se promènent la nuit, et s'ils rencontrent quelqu'un qu'ils n'aiment pas, ils lui touchent la main, et lui oignent la paume; de manière que cet homme tombe malade et meurt au bout de trois à quatre jours. Lorsqu'ils rencontrent trois ou quatre personnes à la fois, ils ne les touchent point, mais ils ont l'art de les étourdir. Le roi ajouta qu'il faisait veiller pour connaître ces sorciers, et qu'il en avait déjà fait pendre plusieurs.

Avant d'aller habiter une maison nouvelle qu'ils viennent de faire construire, ils allument tout autour

(¹) « Ceci est la figure de notre heureuse destinée. »

(²) Pigafetta est peut-être le premier qui ait appris aux Européens que l'oiseau de paradis (*Avis paradisiaca*, Linné) a des jambes et des pieds comme les autres oiseaux; car on était si persuadé qu'il n'en avait pas, parce qu'on les coupait à tous ceux qu'on empaillait pour vendre, que le grand naturaliste Aldrovandi (*De Avib.*, t. Ier, p. 807) condamne notre auteur. (Voy. aussi, sur ce point d'histoire naturelle, la curieuse cosmographie de Belleforest.) Lesson a donné une splendide monographie de ce charmant oiseau.

un grand feu et font plusieurs festins; ensuite ils attachent au toit un échantillon de tout ce que l'île fournit de bon, et sont persuadés que par ce moyen rien ne manquera désormais à ceux qui doivent l'habiter.

Mercredi au matin, toutes les dispositions avaient été faites pour notre départ. Les rois de Tadore, de Giailolo et de Bachian, ainsi que le fils du roi de Tarenate, étaient venus pour nous accompagner jusqu'à l'île de Mare. *La Victoire* fit voile la première et gagna le large, puis elle attendit *la Trinité*, mais celle-ci eut beaucoup de difficulté à lever l'ancre, et pendant ce temps, les matelots s'aperçurent qu'elle avait une forte voie d'eau à fond de cale. *La Victoire* revint alors jeter l'ancre à son premier mouillage. On déchargea une partie de la cargaison de *la Trinité* pour chercher la voie d'eau et l'étancher; mais, quoiqu'on eût couché le bâtiment sur le côté, l'eau y entrait toujours avec une grande force, comme par un tuyau, et sans qu'on pût jamais en trouver la voie. Toute cette journée et le jour suivant on ne cessa de faire aller les pompes, mais sans le moindre succès.

Le roi de Tadore, à cette nouvelle, vint à bord pour nous aider à chercher la voie d'eau, mais en vain. Il envoya sous l'eau cinq de ses plongeurs accoutumés à y demeurer longtemps : ils y restèrent en effet plus d'une demi-heure sans pouvoir trouver l'endroit d'où venait le dommage; et comme, malgré les pompes, l'eau gagnait toujours, il envoya à l'autre bout de l'île chercher trois hommes plus habiles encore que les premiers.

Il revint avec eux le lendemain de grand matin. Ces hommes plongèrent dans la mer avec leur chevelure flottante, parce qu'ils s'imaginaient que l'eau, en entrant par la voie, attirerait leurs cheveux et leur indiquerait par ce moyen l'endroit de l'ouverture (1); mais, après une heure de recherche, ils remontèrent à la surface de la mer sans avoir rien trouvé. Le roi parut vivement affecté de ce malheur, au point qu'il offrit d'aller lui-même en Espagne faire au roi le rapport de ce qui venait de nous arriver; mais nous répondîmes qu'ayant deux vaisseaux, nous pourrions bien faire ce voyage avec *la Victoire* seule, et qu'elle ne tarderait pas à partir pour profiter des vents d'est qui commençaient à souffler; nous ajoutâmes que, pendant ce temps, on radouberait *la Trinité*, qui pourrait ensuite profiter des vents d'ouest pour aller au Darien, région située de l'autre côté de la mer, dans la terre de Diucatan (2). Le roi dit alors qu'il avait à son service deux cent cinquante charpentiers qui seraient tous employés à ce travail, sous la direction de nos gens, et que ceux de nous qui resteraient dans l'île seraient traités comme ses propres enfants. Il prononça ces mots avec tant d'émotion qu'il nous fit tous verser des larmes.

Nous qui montions *la Victoire*, craignant que sa charge ne fût trop forte, ce qui aurait pu la faire ouvrir en pleine mer, nous nous déterminâmes de renvoyer à terre 60 quintaux de clous de girofle, et les fîmes porter à la maison où l'équipage de *la Trinité* était logé. Il y eut cependant quelques-uns d'entre nous qui préférèrent rester aux îles Malucco plutôt que de retourner en Espagne, soit par la crainte que le vaisseau ne pût résister à un si long voyage, soit que le souvenir de tout ce qu'ils avaient souffert avant d'arriver aux îles Malucco leur fit craindre de mourir de faim au milieu de l'Océan.

Samedi 21 du mois, jour de Saint-Thomas, le roi de Tadore nous amena deux pilotes que nous avions payés d'avance pour nous conduire hors des îles. Ils nous dirent que le temps était excellent pour ce voyage et qu'il fallait partir au plus tôt; mais étant obligés d'attendre les lettres de nos camarades qui restaient aux îles Malucco, et qui voulaient écrire en Espagne, nous ne pûmes partir qu'à midi. Alors les vaisseaux prirent congé par une décharge réciproque de l'artillerie. Nos compagnons nous suivirent aussi loin qu'ils purent avec leur chaloupe, et nous nous séparâmes en pleurant. Jean Carvalho resta à Tadore avec cinquante-trois Européens. Notre équipage était composé de quarante-sept Européens et treize Indiens (3).

(1) Cela pouvait bien avoir lieu, les cheveux flottants étant attirés par l'eau qui entre dans le bâtiment, s'ils en sont voisins. Maintenant on met des étoupes dans une voile qu'on passe sous le bâtiment; l'eau porte ces étoupes en dedans, et, par ce moyen, on reconnaît l'étendue de la voie d'eau. *(Dictionnaire de marine.)*

(2) L'Yucatan, comme tout le monde le sait, est situé dans l'Amérique du Nord, auprès du golfe de Mexique. Feu Stephens, aidé de Catherwood, a décrit ses merveilleux monuments. Il est bon de remarquer ici que les récentes découvertes de Cordova et de Grijalva avaient pu seules donner à Pigafetta quelques notions sur ce pays; peut-être aussi, au retour, le bruit des conquêtes de Cortez était-il venu jusqu'à lui.

(3) Par une de ces vicissitudes qu'amenaient les grandes expéditions du seizième siècle, le propre navire de Magellan, *la*

Le gouverneur ou ministre du roi de Tadore vint avec nous jusqu'à l'île de Mare, et à peine y fûmes-nous que quatre canots vinrent à notre bord chargés de bois qui, en moins d'une heure, fut emménagé à bord du navire.

Toutes les îles Malucco produisent des clous de girofle, du gingembre, du sagou (dont on fait le pain), du riz, des noix de coco, des figues, des bananes, des amandes plus grosses que les nôtres, des pommes de grenade douces et acides, des cannes à sucre, des melons, des concombres, des citrouilles, un fruit qu'on appelle *comilicai*, très-rafraîchissant, gros comme un melon d'eau, un autre fruit qui ressemble à la pêche et qu'on appelle *goyave*, et autres végétaux bons à manger; il y a aussi de l'huile de coco et de gengeli. A l'égard des animaux utiles, ils ont des chèvres, des poules, et une espèce d'abeille pas plus grosse qu'une fourmi, qui fait sa ruche dans les troncs d'arbre, où elle dépose son miel, qui est fort bon. Il y a plusieurs variétés de perroquets, entre autres des blancs qu'on appelle *catara*, et des rouges appelés *nori* (lori), qui sont les plus recherchés, non-seulement pour la beauté de leur plumage, mais aussi parce qu'ils prononcent plus distinctement que les autres les mots qu'on leur apprend. Un perroquet de ces espèces se vend un bahar de clous de girofle.

Il y a à peine cinquante ans que les Maures ont conquis et habitent les îles Malucco, où ils ont aussi apporté leur religion. Avant la conquête des Maures, il n'y avait que des gentils, qui ne se souciaient guère des girofliers. On y trouve encore quelques familles qui se sont retirées dans les montagnes, lieux qui conviennent le mieux aux girofliers.

L'île de Tadore est par les 27 minutes de latitude septentrionale, et à 161 degrés de longitude de la ligne de démarcation. Elle est distante de 9° 30′ de la première île de cet archipel, appelée Zamal, au sud-est quart sud.

L'île de Tarenate, est par les 40 minutes de latitude septentrionale.

Mutir est exactement sous la ligne équinoxiale.

Machian est par les 15 minutes de latitude sud.

Bachian, par le 1er degré de la même latitude.

Tarenate, Tadore, Mutir et Bachian ont des montagnes hautes et pyramidales où croissent les girofliers. Bachian ne s'aperçoit pas des quatre autres îles, quoiqu'elle soit la plus grande des cinq. Sa montagne de girofliers n'est pas si haute ni si pointue que celles des autres îles, mais sa base est plus grande (1).

En continuant notre route, nous passâmes au milieu de plusieurs îles dont voici les noms : Caioan, Laigoma, Sico, Giogi, Cafi, Laboan (2), Toliman, Titameti, Bachian, dont nous avons déjà parlé, Latalata, Jabobi, Mata et Batutiga. On nous dit que, dans l'île de Cafi, les hommes sont petits comme des pygmées : ils ont été soumis par le roi de Tadore.

Nous passâmes à l'ouest de Batutiga, et prîmes la direction d'ouest sud-ouest. Au sud, nous vîmes

*Trinidad*, se trouva sous le commandement de ce terrible alguazil qui exécutait avec une si farouche énergie les ordres du capitaine général. Il est permis de supposer que Gonçalo-Gomez de Espinosa ne brillait pas par ses connaissances nautiques. Il avait heureusement sous lui le pilote Juan de Carvalho, que l'on avait dépouillé du commandement pour le lui remettre. Parti de Tidore avec l'intention de gagner l'Europe par la voie de Panama, Espinosa suivit, durant plusieurs mois, la route qui devait le ramener dans le port de San-Lucar de Barrameda; mais son navire était dans un déplorable état, la route était incertaine, les tempêtes, ainsi que la mortalité, rendaient de plus en plus l'issue du voyage chose problématique : Espinosa se trouva heureux d'aller demander asile aux Portugais, qui venaient de s'établir à Ternate, où Antonio de Brito venait de faire bâtir une forteresse dont la première pierre avait été posée le 24 juin 1522. *La Trinidad* fut retenue dans le port de Talangomi, entre les îles de Tidore et de Ternate. L'équipage, qui ne s'élevait plus qu'à dix-sept hommes, fut enfermé dans la forteresse naissante. En vain Espinosa réclama-t-il contre une pareille violence. On alla jusqu'à le menacer de lui porter réponse sur une vergue, ce qui, en bon castillan, signifiait qu'on n'hésiterait pas à le faire pendre. Après bien des pourparlers, il passa à Cochin, et Vasco da Gama, qui était alors vice-roi des Indes, ne le voulut pas rendre à la liberté. Il fut néanmoins conduit à Lisbonne, où on l'enferma avec deux autres individus, restes de l'équipage, dans la prison du Limoeiro. Il y resta durant environ sept mois, et devint libre, sans que les historiens contemporains nous aient laissé sur sa personne aucun autre renseignement. (Voy. Navarrete, t. IV.)

(1) Presque toutes ces îles sont indiquées dans la carte XVIII de Monti, qui ne dit pas sur quelles données il a dessiné l'île de Bachian.

(2) Laboan ou Labocca, qu'on considère à présent comme faisant partie de Bachian. *(Histoire générale des voyages*, t. XI, p. 14.)

de petites îles. Ici, les pilotes moluquois nous dirent qu'il était nécessaire de mouiller dans quelque port pour ne pas tomber pendant la nuit au milieu d'îlots et de bas-fonds. Nous mîmes donc le cap au sud-est, et fîmes terre à une île située par les 3 degrés de latitude sud, et à 53 lieues de distance de Tadore.

Cette île s'appelle Sulach ([1]). Ses habitants sont gentils, et n'ont point de roi : ils sont anthropophages et vont nus, les femmes comme les hommes, ne portant qu'un petit morceau d'écorce d'arbre large de deux doigts. Il y a près de là d'autres îles dont les peuples mangent de la chair humaine. Voici les noms de quelques-unes : Silan, Noselao, Biga, Atulabaon, Leitimor, Tenetum, Gonda, Kaialruru, Manadan et Benaia ([2]).

Nous côtoyâmes ensuite les îles de Lamatola et Tenetum.

Ayant parcouru 10 lieues de Sulach dans la même direction, nous allâmes mouiller à une grande île appelée Buru, où nous trouvâmes des vivres en abondance, c'est-à-dire des cochons, des chèvres, des poulets, des cannes à sucre, des noix de coco, du sagou, un mets composé de bananes qu'ils appellent *canali*, et des *chicares*, connus ici sous le nom de *nanga*. Les chicares ([3]) sont des fruits qui ressemblent aux melons d'eau, mais dont l'écorce est pleine de nœuds. Le dedans est rempli de petites semences rouges semblables à la graine de melon; elles n'ont point d'écorce ligneuse, mais sont d'une substance médullaire, comme nos haricots blancs, néanmoins plus grandes, fort tendres et du goût de la châtaigne.



Volcan de Banda (îles Moluques).

Nous y trouvâmes un autre fruit, qui a la forme extérieure d'un cône de pin, mais d'une couleur jaune : le dedans est blanc, et quand on le coupe, il a quelque ressemblance avec la poire; mais il est beaucoup plus tendre et d'un goût exquis : on l'appelle *comilicai*.

Les habitants de cette île n'ont pas de roi; ils sont gentils, et vont nus comme ceux de Sulach. L'île de Buru est par les 3° 30′ de latitude méridionale, et à 75 lieues de distance des îles Malucco ([4]).

([1]) Xulla de Robert, et Xoula des cartes hollandaises.

([2]) L'auteur, ayant écrit les noms des îles sur les rapports des pilotes, est souvent fort inexact. Il nomme dix îles et n'en a dessiné que six, et de ces dix il y en a quatre qu'il nomme de nouveau plus bas. Leytimor n'est qu'une péninsule attachée à Amboine.

([3]) Peut-être la *Cucurbita verrucosa*, Linné.

([4]) Bougainville appelle Boëro cette île. Il la place sur la même latitude; et dans sa carte XVII il a donné Sulla, Boëro, Kilang et Bonoa, qui sont les Sulach, Buru, Kailaruru et Benaia de notre auteur.

A 10 lieues vers l'est de Boru, il y a une plus grande île qui confine à Giailolo, et qui s'appelle Ambon; elle est habitée par les Maures et par les gentils : les premiers habitent près de la mer, et les seconds dans l'intérieur des terres. Ces derniers sont anthropophages. Les productions de cette île sont les mêmes que celles de Buru.



Guerrier de Solor. — D'après le grand ouvrage de la commission néerlandaise.

Entre Buru et Ambon, on trouve trois îles environnées de bas-fonds, Vudia, Kailaruru et Benaia (1). À 4 lieues au sud de Buru, gît la petite île d'Ambalao (2).

A 35 lieues de Buru, en prenant par le sud-ouest quart sud, on rencontre l'île de Banda avec treize autres îles. Dans six de ces îles, on trouve le macis et la noix muscade. La plus grande s'appelle Zoroboa; les petites sont Chelicel, Saniananpi, Pulai, Pulurn et Rasoghin (3). Les sept autres sont Univeru, Pulan, Baracan, Lailaca, Mamican, Man et Meut (4). Dans ces îles on ne cultive que le sagou,

(1) Dans l'atlas de Robert on voit ici les îles de Menga, Kelam et Bone; et dans la carte des Hollandais (*Histoire générale des voyages*, t. XI) celles de Manipa, Kelam et Bonoa.

(2) A présent on l'appelle Amblau.

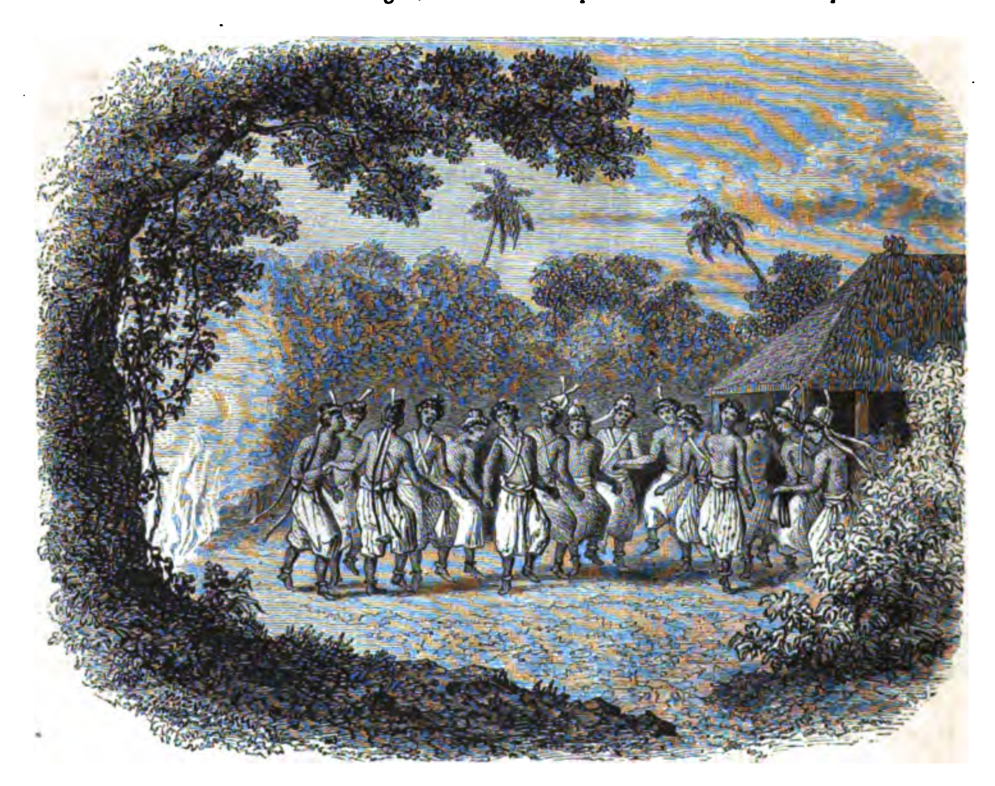
(3) Dans la carte hollandaise on trouve Guananapi, Puloay, Pulorhun et Rosingen.

(4) Le *Recueil de voyages pour l'établissement de la Compagnie des Indes*, t. II, p. 213, parle des îles de Vayer, Tonjonburong et Mamuak.

du riz, des cocotiers, des bananiers et autres arbres à fruits. Elles sont fort rapprochées les unes des autres, et toutes habitées par des Maures, qui n'ont point de roi. Banda est par 6 degrés de latitude méridionale, et à 163° 30′ de longitude de la ligne de démarcation. Comme elle était hors de notre route, nous n'y allâmes pas.

En allant de Buru au sud-ouest quart ouest, après avoir parcouru 8 degrés de latitude, nous arrivâmes à trois îles assez voisines les unes des autres, qu'on appelle Zolot (¹), Nocemamor et Galian. Pendant que nous naviguions au milieu de ces îles, nous essuyâmes une tempête qui nous fit craindre pour notre vie; de sorte que nous fîmes le vœu de faire un pèlerinage à Notre-Dame de la Guida si nous avions le bonheur de nous sauver. Nous fîmes vent arrière, et courûmes sur une île assez élevée qu'on appelle Mallua, où nous mouillâmes; mais avant d'y toucher, nous eûmes beaucoup à combattre contre les courants et les raffales qui descendaient de la montagne.

Les habitants de cette île sont sauvages, et ressemblent plutôt à des bêtes brutes qu'à des hommes;



Danse des habitants de Solor. — D'après le grand ouvrage de la commission néerlandaise.

ils sont anthropophages, et vont tout nus, ne portant qu'un petit morceau d'écorce d'arbre. Mais quand ils vont combattre, ils se couvrent la poitrine, le dos et les flancs de morceaux de peau de buffle ornés de cornioles (²) et de dents de cochon : ils s'attachent par devant et par derrière des queues faites de

(¹) Solor des cartes modernes. Le premier voyageur européen qui s'occupa de Solor fut Duarte Barbosa. Il nous apprend que c'était surtout le sandal blanc qui alimentait le commerce de ces îles, et que les Maures allaient y chercher ce bois odorant pour le porter ensuite dans l'Inde et dans la Perse. Le *Santalum album* dont Gaudichaud signale, sous le nom de *Freycinetianum*, une variété qui a l'aspect citrin, et que l'on trouve maintenant encore en prodigieuse quantité aux Sandwich, est aujourd'hui particulièrement recherché pour le commerce de la Chine. Avec la sciure de ce bois et de la colle de riz on fait des allumettes odorantes propres à parfumer les temples. Selon Barbosa, la population de Solor était presque blanche, et les deux sexes s'y faisaient distinguer par leur aspect tout à fait remarquable. L'ethnographie de cette belle île a été puisée dans le grand ouvrage de la commission néerlandaise.

(²) Les cornioles dont il est question ici paraissent être des coquilles univalves, comme térébratules, etc.

peau de chèvre. Leurs cheveux sont retroussés sur leur tête au moyen d'une espèce de peigne de canne à longues dents qui passent de part en part. Ils enveloppent leur barbe dans des feuilles, et l'enferment



Chef malai. — D'après le grand ouvrage de la commission néerlandaise.

dans des étuis de roseau : cette mode nous fit beaucoup rire. En un mot, ce sont les hommes les plus laids que nous ayons rencontrés pendant tout notre voyage.

Ils ont des sacs faits de feuilles d'arbres dans lesquels ils enferment leur manger et leur boisson. Leurs arcs, ainsi que leurs flèches, sont faits de roseaux. Aussitôt que leurs femmes nous aperçurent, elles s'avancèrent vers nous l'arc à la main, dans une attitude menaçante; mais nous ne leur eûmes pas plutôt fait quelques petits présents que nous devînmes bons amis.

Nous passâmes quinze jours dans cette île pour radouber les flancs de notre vaisseau qui avaient beaucoup souffert : nous y trouvâmes des chèvres, des poules, du poisson, des noix de coco, de la cire et du poivre. Pour une livre de vieux fer, on nous donnait quinze livres de cire.

Il y a deux espèces de poivre, le long et le rond. Les fruits du poivre long ressemblent aux fleurs amentacées du noisetier. La plante a, jusqu'à un certain point, l'aspect du lierre et s'attache de la même manière contre les troncs des arbres; mais ses feuilles sont pareilles à celles du mûrier. Ce poivre s'appelle *luli*. Le poivre rond croît de la même manière; mais ses fruits sont en épis, comme ceux du

maïs, et on les égrène de même : ce poivre se nomme *lada*. Les champs sont couverts de poivriers dont on forme des berceaux.

Nous prîmes à Mallua un homme qui se chargea de nous conduire à une île où il y avait une plus grande abondance de vivres. L'île de Mallua est par les 8° 30′ de latitude méridionale, et à 169° 40′ de longitude de la ligne de démarcation.



Habitants de Timor. — D'après le grand ouvrage de la commission néerlandaise.

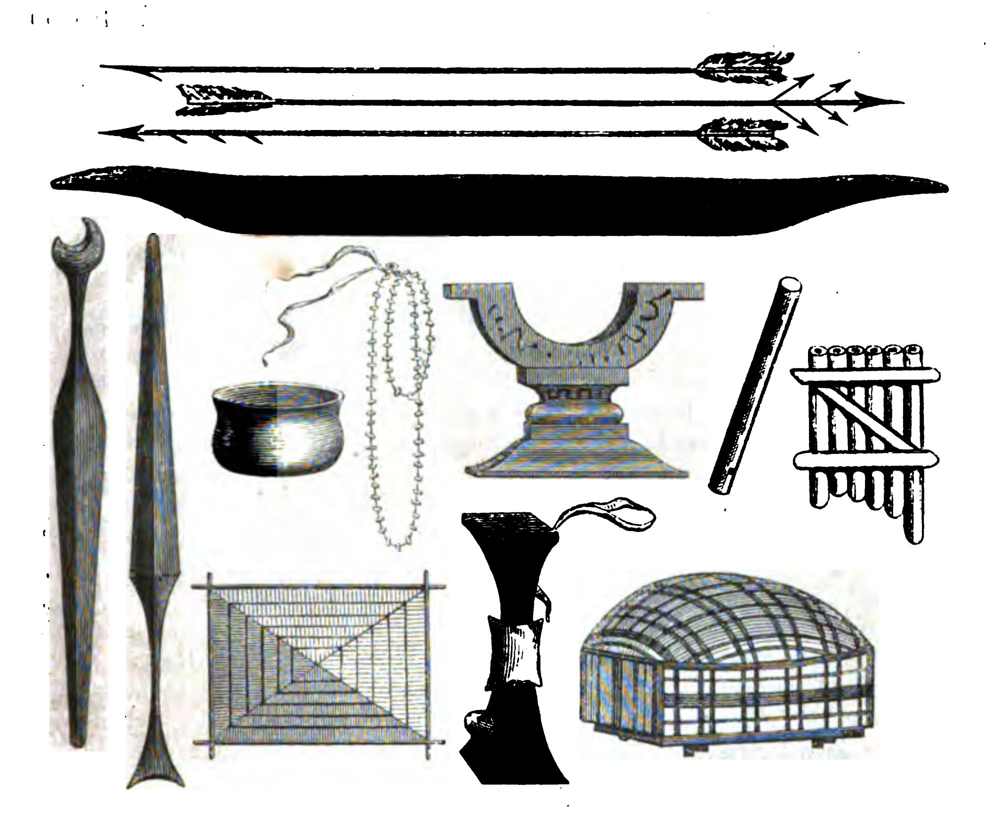
Notre vieux pilote moluquois nous raconta chemin faisant que, dans ces parages, il y a une île appelée Arucheto, dont les habitants, hommes et femmes, n'ont pas au delà d'une coudée de haut, et dont les oreilles sont aussi longues que tout leur corps; de manière que, quand ils se couchent, l'une leur sert de matelas et l'autre de couverture ([1]). Ils sont tondus, et vont tout nus : leur voix est aigre, et ils courent avec beaucoup d'agilité. Ils habitent sous terre, vivant de poisson et d'une espèce de fruit qu'ils trouvent entre l'écorce et la partie ligneuse d'un arbre. Ce fruit est blanc et rond comme les confitures de coriandre : ils l'appellent *ambulon*. Nous nous serions volontiers transportés à cette île, si les bas-fonds et les courants ne nous en avaient pas empêchés.

Samedi 25 janvier, à vingt-deux heures (deux heures trente minutes), nous partîmes de l'île de Mallua, et, ayant fait 5 lieues au sud sud-ouest, nous parvînmes à une île assez grande, appelée Timor ([2]). J'allai

([1]) Il est remarquable qu'on lise dans Strabon (*Geogr.*, lib. XV) cette fable. Strabon l'a copiée de Mégasthène, un des capitaines d'Alexandre. A la fin du dix-huitième siècle, ces insulaires s'amusaient à conter aux étrangers des choses merveilleuses. On voulut faire croire à Cook que, dans une île, les hommes étaient si forts et si grands qu'ils auraient emporté son vaisseau. M. de Humboldt fait remarquer que les indigènes de l'Amérique ressentent un malin plaisir à voir les Européens dupes des contes qu'ils leur débitent. Il y a aussi chez ces peuples des traditions merveilleuses généralement acceptées.

([2]) L'île de Timor a 60 lieues de long sur 18 de large, et elle appartient encore aux Portugais, qui y entretiennent une garnison. A la fois grand voyageur et habile écrivain, Péron nous a donné sur les paysages de cette île quelques pages charmantes. Plusieurs savants portugais s'en sont occupés récemment. On recueille, pour l'exportation, le sandal blanc et rouge et une grande quantité de cire, que l'on obtient des abeilles sauvages, qui sont en prodigieuse abondance dans les

à terre tout seul pour traiter avec le chef du village qui s'appelait Amaban, afin d'en obtenir quelques vivres. Il m'offrit des buffles, des cochons et des chèvres; mais quand il fallut désigner définitivement les marchandises qu'il voulait avoir en échange, nous ne pûmes pas nous accorder, parce que ses pré-



Ustensiles, armes, etc., des habitants de Timor. — D'après le grand ouvrage de la commission néerlandaise.

tentions étaient grandes, et que nous avions fort peu de choses à donner. Nous prîmes alors le parti de retenir sur le vaisseau le chef d'un autre village appelé Balibo, qui était venu à bord de bonne foi avec son fils. Nous lui dîmes que, s'il voulait être remis en liberté, il devait nous procurer six buffles, dix cochons et autant de chèvres. Cet homme, qui craignait d'être tué, donna ordre sur-le-champ de nous apporter tout ce que nous venions de demander; et comme il n'avait que cinq chèvres et deux cochons, il nous donna sept buffles au lieu de six. Cela fait, nous le renvoyâmes à terre bien satisfait de nous, parce qu'en lui rendant la liberté nous lui fîmes un présent de toile, d'un drap indien tissu de soie et de coton, de haches de coutelas indiens, de nos couteaux, et de miroirs.

Le chef d'Amaban, chez lequel j'avais été d'abord, n'avait à son service que des femmes, qui étaient nues comme celles des autres îles. Elles portent aux oreilles de petits anneaux d'or auxquels elles attachent de petits flocons de soie. Elles ont aux bras plusieurs cercles d'or et de laiton, qui souvent les couvrent jusqu'au coude. Les hommes sont également nus, mais ils ont le cou garni de plaques

forêts. Les métaux que l'on peut s'y procurer sont le cuivre, le tambaque et même l'or. On y récolte également une cannelle excellente et une espèce de *toute-épice* d'un parfum exquis. Comme on l'a pu voir, c'est à 20 lieues de là que se trouve Solor ou Oende, qui n'a pas moins de 45 lieues de long et environ 12 de large. Les Portugais y ont fait construire un fort. (Voy. la collection intitulée *Annaes da marinha*, t. Ier, p. 39.) Cette région, à peine connue, et siége de la civilisation des Malais, a été décrite de la manière la plus pittoresque dans le grand ouvrage de la commission scientifique des Indes néerlandaises. C'est pour la première fois, en quelque sorte, qu'on a sur cet archipel des documents iconographiques d'une fidélité incontestable.

rondes d'or, et leurs cheveux sont retenus par des peignes de roseau, ornés d'anneaux d'or. Quelques-uns, au lieu d'anneaux d'or, portent aux oreilles le col d'une gourde desséchée.

Le sandal blanc ne se trouve que dans cette île. Il y a, comme nous venons de le voir, des buffles, des cochons et des chèvres, ainsi que des poules et des perroquets de différentes couleurs. Il y croît aussi du riz, des bananes, du gingembre, des cannes à sucre, des oranges, des citrons, des amandes, des haricots et de la cire.

Nous mouillâmes près de cette partie de l'île où il y avait quelques villages habités par leurs chefs. Dans une autre partie de l'île étaient les habitations de quatre frères qui en sont les rois. Ces villages s'appellent Oibich, Lichsana, Suai-Cabanaza. Le premier est le plus considérable. On nous dit qu'une montagne près de Cabanaza produit beaucoup d'or, et que c'est avec les grains de ce métal que les habitants achètent tout ce dont ils ont besoin. C'est ici que ceux de Malacca et de Java font tout le trafic du bois de sandal et de la cire ([1]). Nous y trouvâmes aussi une jonque venue de Lozon pour faire le commerce du sandal.

Ces peuples sont gentils. Ils nous dirent que, quand ils vont couper le sandal, le démon se présente à eux sous différentes formes et leur demande très-poliment s'ils ont besoin de quelque chose. Mais, malgré cette politesse, son apparition leur fait tant de peur qu'ils en sont toujours malades pendant quelques jours ([2]). Ils coupent le sandal à certaines phases de la lune; dans tout autre temps, il ne serait pas bon. Les marchandises les plus propres à donner en échange du sandal sont le drap rouge, la toile, des haches, des clous et du fer.

L'île est entièrement habitée; elle s'étend beaucoup de l'est à l'ouest, mais est fort étroite du sud au nord. Sa latitude méridionale est par les 10 degrés, et sa longitude de la ligne de démarcation, de 174° 30′.

Dans toutes les îles de cet archipel que nous avons visitées règne la maladie de Saint-Job, et bien plus ici que partout ailleurs, où on l'appelle *for franchi*.

On nous dit qu'à la distance d'une journée de voyage à l'ouest nord-ouest de Timor, il y a une île appelée Ende, où l'on trouve beaucoup de cannelle. Ses habitants sont gentils et n'ont pas de roi. Près de là, il y a une chaîne d'îles jusqu'à Java Majeure et au cap de Malacca. En voici les noms : Ende ([3]), Tanabuton, Crenonchile, Birmacore, Azanaran, Main, Zubava, Lumboch, Chorum, et Java Majeure, que les habitants n'appellent pas Java, mais Jaoa.

Les plus grands villages du pays sont dans l'île de Java, et le principal s'appelle Magepaher, dont le roi, lorsqu'il vivait, était réputé le plus grand monarque des îles qui sont dans ces parages; il s'appelait rajah Patiunus-Sunda. On récolte ici beaucoup de poivre. Les autres îles sont : Dahadama, Gagiamada, Minutarangam, Ciparafidain, Tubancressi et Cirubaia. A une demi-lieue de Java Majeure sont les îles de Bali, dite la Petite-Java, et de Madura : ces deux dernières sont de la même grandeur.

On nous dit que c'est l'usage à Java de brûler les corps des principaux qui meurent, et que la femme que chacun d'eux aimait le plus est destinée à être brûlée toute vivante dans le même feu. Ornée de guirlandes de fleurs, elle se fait porter par quatre hommes sur un siége par toute la ville, et d'un air riant et tranquille elle console ses parents qui pleurent sa mort prochaine, en leur disant : « Je vais ce soir souper avec mon mari, et cette nuit je reposerai près de lui. » Arrivée au bûcher, elle les console de nouveau par les mêmes discours, et se jette dans les flammes, qui la dévorent. Si elle s'y refusait, elle ne serait plus regardée comme une femme honnête, ni comme une bonne épouse.

Il nous dit aussi que, dans une île appelée Ocoloro, au-dessous de Java, il n'y a que des femmes. Si

([1]) On a sur la navigation des peuples orientaux dans ces parages les documents les plus précis et les plus nets, et leurs instruments nautiques nous ont été savamment décrits par M. Reinaud, dans ces derniers temps. (Voy. l'*Introduction à la géographie d'Aboulféda.*) On a reproduit dans cet ouvrage une rose, composée de trente aires, jadis employée dans les mers orientales. Tout ce qui est dit à ce sujet peut être appliqué également aux passages du *Roteiro* de Gama où il est question des instruments nautiques des Orientaux, p. 167, 199 et 439. (Voy. aussi, sur les mathématiciens du moyen âge, les beaux travaux du prince Buoncompagni.)

([2]) Bomare dit que ceux qui vont couper le sandal (*Santalum album*, Linné) tombent malades sous l'influence des miasmes qui s'exhalent de ce bois.

([3]) Ne serait-ce pas Solor ou Oende, dont il vient d'être question précédemment?

c'est d'un garçon qu'elles accouchent, on le tue sur-le-champ; si c'est d'une fille, on l'élève; et si quelque homme ose visiter leur île, elles le tuent ([1]).

On nous fit encore d'autres contes. Au nord de Java Majeure, dans le golfe de la Chine, que les anciens appelaient *Sinus Magnus*, il y a, disait-on, un très-grand arbre appelé *campanganghi*, où se perchent certains oiseaux, dits *garuda*, si grands et si forts qu'ils enlèvent un buffle et même un éléphant, et le portent en volant à l'endroit de l'arbre appelé *puzathaer*. Le fruit de l'arbre, qui s'appelle *buapanganghi*, est plus gros qu'un melon d'eau. Les Maures de Burné nous dirent qu'ils avaient vu deux de ces oiseaux, que leur roi avait reçus du royaume de Ciam. On ne peut pas approcher de cet arbre, à cause des tourbillons que la mer y forme, jusqu'à la distance de 3 à 4 lieues. On ajoute qu'on savait tout ce qu'on venait de nous conter, relativement à cet arbre, de la manière suivante. Une jonque fut transportée par ces tourbillons près de l'arbre, où elle fit naufrage. Tous les hommes périrent, excepté un petit enfant qui se sauva miraculeusement sur une planche. Étant près de l'arbre, il y monta et se cacha sous l'aile d'un de ces grands oiseaux sans qu'il en fût aperçu. Le lendemain, l'oiseau vint à terre pour prendre un buffle; l'enfant alors sortit de dessous son aile et se sauva. C'est par ce moyen qu'on sut l'histoire des oiseaux, et d'où venaient les grands fruits qu'on trouvait si fréquemment dans la mer ([2]).

Le cap de Malacca est par 1° 30′ de latitude sud ([3]). A l'est de ce cap, il y a plusieurs bourgs et villes dont voici les noms : Cingapola, qui est sur le cap même; Pahan, Calantan, Patani, Bradlini, Benan, Lagon, Cheregigharan, Trombon, Joran, Ciu, Brabri, Banga, Judia (résidence du roi de Ciam, appelé Siri-Zacabedera), Jandibum, Laun et Langonpifa. Toutes ces villes sont bâties comme les nôtres, et sujettes du roi de Ciam.

On nous dit qu'au bord d'une rivière de ce royaume il y a de grands oiseaux qui ne se nourrissent que de charognes; mais ils ne veulent pas y toucher si quelque autre oiseau n'a été auparavant leur manger le cœur.

Au delà de Ciam, on trouve Camogia (Cambodje). Son roi s'appelle Saret-Zarabedera; ensuite Chiempa, dont le roi est rajah Brahami-Martu. C'est dans ce pays que croît la rhubarbe ([4]), qu'on trouve de cette manière : une compagnie de vingt à vingt-cinq hommes vont ensemble dans le bois, où ils passent la nuit sur les arbres pour se mettre en sûreté contre les lions et les autres bêtes féroces, et en même temps pour mieux sentir l'odeur de la rhubarbe que le vent porte vers eux. Le matin, ils vont vers l'endroit d'où leur venait l'odeur, et y cherchent la rhubarbe jusqu'à ce qu'ils la trouvent. La rhubarbe est le bois putréfié d'un gros arbre, qui acquiert son odeur de sa putréfaction même : la meilleure partie de l'arbre est sa racine; cependant le tronc, qu'on appelle *calama*, a la même vertu médicinale.

Vient après le royaume de Cocchi, dont le roi s'appelle rajah Siri-Bummipala. Ensuite on trouve la

([1]) Pigafetta nous a prévenus précédemment qu'il recueillait chemin faisant les contes des Orientaux.

([2]) Arrivé dans ces parages encore si peu explorés, Pigafetta cesse pour un moment de raconter ce qu'il a vu, et il se rend l'écho, peut-être un peu trop complaisant, mais non absolument crédule, des légendes fantastiques qui circulaient alors dans l'extrême Orient. Ces traditions, si peu connues, ont été rassemblées par M. Buddingh (*Tijdscrift voor Neerlands Indië Vijde Jaargang.* — Voy., dans ce journal, les nos 4, 5 et 6). La fable de cet oiseau à la taille démesurée, que les Hindous nommaient *garuda*, et qui, sous le nom de *rock*, joue un rôle si merveilleux dans les contes arabes, devait nécessairement circuler parmi les marins orientaux que Sésbastien del Cano avait embarqués; peut-être même s'attendaient-ils d'heure en heure à voir l'oiseau géant fondre tout à coup sur quelque monstre des mers. Dès l'époque où écrivait Tabari, c'est-à-dire au neuvième siècle de notre ère, cette légende avait cours chez les Persans, et elle était certainement plus ancienne. (Voy. l'excellente traduction de M. L. Dubeux.) Depuis plus de trois cents ans, l'Europe sourit aux récits du compagnon de Magellan, et voici cependant que, grâce au zèle si éclairé de M. Isidore-Geoffroy Saint-Hilaire, l'*épyornis* nous apparaît avec son œuf gigantesque, et que dès lors la traditition orientale rentre dans cette série de phénomènes bien avérés qui exigent l'attention des savants. (Voy. un œuf d'épyornis, dans le *Magasin pittoresque*, t. XIX, p. 157.)

([3]) A l'époque où Pigafetta parcourait ces mers, Malacca était soumis depuis dix ans environ à la couronne de Portugal, et Magellan avait contribué, comme on l'a pu voir, à cette conquête; Duarte Barbosa nous apprend que, dès cette époque, Malacca faisait un grand commerce avec les Moluques, et il nous donne la liste des importations et des exportations. (Voy. Ramusio, et surtout *Noticias para a historia e geografia das naçóes ultramarinas.*)

([4]) La description de la rhubarbe (*Rheum barbatum*, Linné) que nous donne Pigafetta est des plus fantastiques; mais il faut faire attention que notre auteur apprenait tous ces contes d'un Maure qui était sur le vaisseau. Fabre ajoute qu'on n'y croyait pas.

grande Chine, dont le roi est le plus puissant prince de la terre : son nom est Santoa-Rajah. Soixante-dix rois couronnés sont sous sa dépendance, et chacun de ces rois en a dix ou quinze qui dépendent de lui. Le port de ce royaume s'appelle Guantan (1), et parmi ses nombreuses villes, deux sont les principales, Nankin et Comlaha. La résidence du roi est dans cette dernière. Il a près de son palais quatre ministres, qui sont les principaux de l'empire, devant les quatre façades qui regardent les quatre points cardinaux; chacun donne audience à tous ceux qui viennent de son côté. Tous les rois et seigneurs de l'Inde majeure et supérieure sont obligés de conserver comme une marque de dépendance, au milieu d'une place, la figure en marbre d'un animal plus fort que le lion, appelé *chinga*, qui est aussi gravé sur le sceau royal; et tous ceux qui veulent entrer dans son port sont obligés d'avoir sur leur navire la même figure en ivoire ou en cire. Si quelqu'un parmi les seigneurs de son royaume refuse de lui obéir, on le fait écorcher, et sa peau, séchée au soleil, salée et empaillée, est mise dans un endroit éminent de la place, la tête baissée et les mains liées sur la tête, dans l'acte de faire *zongu*, c'est-à-dire, la révérence au roi (2). Celui-ci n'est visible pour qui que ce soit; et quand il veut voir les siens, il se fait porter sur un paon fait avec beaucoup d'art, et richement orné, accompagné de six femmes habillées entièrement comme lui; de manière qu'on ne peut le distinguer d'elles. Il se place ensuite dans la figure d'un serpent appelé *naga*, superbement décoré, qui a un cristal au centre de la poitrine par lequel lui, roi, peut tout voir sans être vu. Il épouse ses sœurs, pour que le sang royal ne se mêle pas avec celui de ses sujets. Son palais a sept murailles qui l'environnent, et à chaque enceinte il y a tous les jours 10000 hommes de garde, qu'on relève toutes les douze heures. Chaque enceinte a une porte, et chaque porte a également sa garde. A la première, il y a un homme avec un grand fouet à la main; à la seconde, un chien; à la troisième, un homme avec une massue de fer; à la quatrième, un homme armé d'un arc et de flèches; à la cinquième, un homme armé d'une lance; à la sixième, un lion; à la septième, deux éléphants blancs. Son palais a 79 salles, dans lesquelles il n'y a que des femmes pour le service du roi, et dans lesquelles on garde toujours des flambeaux allumés. Pour faire le tour du palais, il faut au moins un jour. Au bout du palais, il y a quatre salles où les ministres vont parler au roi. Les parois, la voûte et le pavé même d'une de ces salles sont tous ornés de bronze; dans la seconde, ces ornements sont d'argent; dans la troisième, d'or; dans la quatrième, de perles et de pierres précieuses. On place dans ces salles tout l'or et toutes les autres richesses qu'on porte en tribut au roi.

Je n'ai rien vu de tout ce que je viens de raconter; mais j'écris ces détails simplement d'après le rapport d'un Maure qui m'a assuré avoir tout vu.

Les Chinois sont blancs, et vont habillés; ils ont, comme nous, des tables pour manger. On voit aussi chez eux des croix, mais j'ignore l'usage qu'ils en font.

C'est de la Chine que vient le musc : l'animal qui le produit est une espèce de chat semblable à la civette, qui ne se nourrit que d'un bois doux, gros comme le doigt, appelé *chamaru*. Pour extraire le musc de cet animal, on lui attache une sangsue; et quand on la voit bien remplie de son sang, on l'écrase, et on recueille le sang sur une assiette, pour le faire sécher au soleil pendant quatre à cinq jours : c'est ainsi qu'il se perfectionne. Quiconque nourrit un de ces animaux doit payer un tribut. Les grains de musc qu'on porte en Europe ne sont que de petits morceaux de chair de chevreau qu'on a trempés dans le vrai musc. Le sang est quelquefois en grumeaux, mais il se purifie aisément. Le chat qui produit le musc s'appelle *castor*, et la sangsue porte le nom de *linta*.

En suivant la côte de la Chine, on rencontre plusieurs peuples, savoir : les Chiencis, qui habitent les îles où l'on pêche les perles, et où il y a aussi de la cannelle. Les Lecchiis habitent la terre ferme voisine de ces îles. L'entrée de leur port est traversée par une grande montagne, ce qui est cause qu'il faut démâter toutes les jonques et les navires qui veulent y entrer. Le roi de ce pays s'appelle Moni.

(1) Duarte Barbosa, qui ne connaissait aussi la Chine que par ouï dire, et qui recueillait ses traditions dix ans auparavant, est beaucoup mieux renseigné que le voyageur véronais. Il raconte même des choses fort exactes et signale le commerce de l'*anfian* ou de l'opium comme existant de son temps; il constate qu'alors le vaste commerce de la Chine, qui s'opérait par Malacca, n'aurait eu d'abord en Europe que les Vénitiens pour agents; les Portugais venaient, par leurs récentes conquêtes, de se substituer aux commerçants de Venise.

(2) Bruce (*Voyage aux sources du Nil*) a vu plus d'une fois en Abyssinie les grands qui s'étaient révoltés punis de cette façon.

Il obéit au roi de la Chine; mais il a vingt rois sous son obéissance. Sa capitale est Baranaci, et c'est ici qu'est le Catai oriental.

Han est une île haute et froide, où il y a du cuivre, de l'argent et de la soie : rajah Zotru en est le roi. Mili, Jaula et Gnio sont trois pays assez froids, sur le continent. Friagonla et Frianga sont deux îles dont on tire du cuivre, de l'argent, des perles et de la soie. Bassi est une terre basse sur le continent. Sumbdit-Pradit est une île très-riche en or, où les hommes portent un gros anneau de ce métal à la cheville du pied. Les montagnes voisines sont habitées par des peuples qui tuent leurs parents quand ils sont d'un certain âge, pour leur épargner les maux de la vieillesse. Tous les peuples dont nous venons de parler sont des gentils.

Mardi 11 février, à la nuit, nous quittâmes l'île de Timor et entrâmes dans la grande mer appelée *Laut-Chidol*. En faisant route par l'ouest sud-ouest, nous laissâmes à droite, au nord, de crainte des Portugais, l'île de Sumatra, appelée anciennement Taprobane; le Pégu, le Bengala, Urizza; Chelim, où sont les Malais, sujets du roi de Narsinga; Calicut, qui est sous le même roi; Cambaia, où habitent les Guzzerates; Cananor, Goa, Armus (1), et toute la côte de l'Inde majeure.

Dans ce royaume, il y a six classes de personnes, savoir : les *nairi*, *panicali*, *franai*, *pangelini*, *macuai* et *poleai*. Les nairi sont les principaux ou chefs; les panicali sont les citoyens; ces deux classes conversent ensemble; les franai recueillent le vin du palmier et les bananes : les macuai sont pêcheurs; les pangelini sont matelots; et les poleai sèment et recueillent le riz (2). Ces derniers habitent toujours dans les champs et n'entrent jamais dans les villes. Quand on veut leur donner quelque chose, on le met par terre, et ils le prennent. Lorsqu'ils sont sur les chemins, ils crient toujours : *Po, po, po,* c'est-à-dire : Gardez-vous de moi. On nous raconta qu'un nairi, qui avait été touché accidentellement par un poleai, se fit tuer pour ne point survivre à une si grande infamie.

Pour doubler le cap de Bonne-Espérance, nous nous élevâmes jusque par les 42 degrés de latitude sud; et il nous fallut rester neuf semaines vis-à-vis de ce cap avec les voiles amenées, à cause des vents d'ouest et de nord-ouest que nous eûmes constamment et qui finirent par une terrible tempête. Le cap de Bonne-Espérance est par les 34° 30′ de latitude méridionale, à 1 600 lieues de distance du cap de Malacca. C'est le plus grand et le plus périlleux cap connu de la terre.

Quelques-uns d'entre nous, et surtout les malades, auraient voulu prendre terre à Mozambique, où il y a un établissement portugais, à cause des voies d'eau qui s'étaient déclarées dans la coque du navire, du froid piquant que nous ressentions, mais surtout parce que nous n'avions plus que du riz et de l'eau pour toute nourriture et pour toute boisson, la viande n'ayant pu être salée et s'étant, faute de sel, putréfiée. Cependant la plus grande partie de l'équipage se montrant plus attachée à l'honneur qu'à la vie même, nous nous déterminâmes à faire tous nos efforts pour retourner en Espagne, quelques dangers que nous eussions encore à courir.

Enfin, avec l'aide de Dieu, nous doublâmes, le 6 mai, ce terrible cap; mais il nous fallut en approcher à la distance de 5 lieues, sans quoi nous ne l'aurions jamais dépassé (3).

Nous courûmes ensuite vers le nord-ouest, pendant deux mois entiers, sans jamais prendre de repos; et pendant cet intervalle, nous perdîmes 21 hommes, tant chrétiens qu'Indiens. Nous fîmes, en les jetant à la mer, une observation curieuse : c'est que les cadavres des chrétiens restaient toujours la face tournée vers le ciel, tandis que les Indiens avaient le visage plongé dans la mer.

Nous manquions totalement de vivres, et si le ciel ne nous eût pas accordé un temps favorable, nous serions tous morts de faim. Le 9 de juillet, jour de mercredi, nous découvrîmes les îles du cap Vert, et nous allâmes mouiller à celle qu'on appelle Saint-Jacques (Sant-Iago).

Comme nous savions être ici en terre ennemie, et qu'on ne manquerait pas de former des soupçons sur nous, nous eûmes la précaution de faire dire, par les gens de la chaloupe que nous envoyâmes à

(1) Ormuz. Il y a un proverbe oriental qui dit : « Si le monde est un œuf, Ormuz en est le moyeu. »

(2) Ces classes, qu'on appelle castes, du mot portugais, existaient déjà dans l'Inde du temps d'Alexandre, et elles s'y sont toujours maintenues. (Strabon, *Géogr.*, lib. XV; Diodor., lib. II; Sonnerat, *Voyage aux Indes;* et surtout un écrit de Morenas, intitulé : *les Castes de l'Inde*, in-8.) — On consultera avec fruit, sur cette matière, l'abbé Dubois, *Religion et cérémonies des peuples de l'Inde*, 2 vol. in-8. Cet excellent livre a été traduit en anglais.

(3) La même chose arriva aux capitaines Dixon et Lansdown. (Dixon, *Voyage*, t. II, p. 260.)

terre pour faire provision de vivres, que nous avions relâché dans ce port parce que, notre mât de trinquet ayant cassé en passant la ligne équinoxiale, nous avions, pour le raccommoder, perdu beaucoup de temps, et que le capitaine général, avec deux autres vaisseaux, avait continué sa route pour l'Espagne. Nous leur parlâmes de manière à leur faire croire que nous venions des côtes de l'Amérique, et non du cap de Bonne-Espérance. On ajouta foi à ce discours [1], et nous reçûmes deux fois la chaloupe pleine de riz en échange de nos marchandises.

Pour voir si nos journaux avaient été tenus exactement, nous fîmes demander à terre quel jour de la semaine c'était. On répondit que c'était jeudi, ce qui nous surprit, parce que, suivant nos journaux, nous n'étions qu'au mercredi. Nous ne pouvions nous persuader de nous être tous trompés d'un jour; j'en fus moi-même plus étonné que les autres, parce qu'ayant toujours été assez bien portant pour tenir mon journal, j'avais, sans interruption, marqué les jours de la semaine et les quantièmes du mois [2]. Nous apprîmes ensuite qu'il n'y avait point d'erreur dans notre calcul, parce qu'ayant toujours voyagé vers l'ouest, en suivant le cours du soleil, et étant revenus au même point, nous devions avoir gagné vingt-quatre heures sur ceux qui étaient restés en place; et il ne faut qu'y réfléchir pour en être convaincu.

La chaloupe étant retournée à terre avec treize hommes, pour la charger une troisième fois, nous nous aperçûmes qu'on la retenait, et eûmes lieu de soupçonner, par les mouvements qui se faisaient sur quelques caravelles, qu'on voulait aussi se saisir de notre bâtiment; ceci nous détermina à faire voile sur-le-champ. Nous sûmes ensuite que notre chaloupe avait été arrêtée parce qu'un des matelots avait dévoilé notre secret, en disant que le capitaine général était mort, et que notre vaisseau était le seul de l'escadre de Magellan qui fût revenu en Europe.

Grâce à la Providence, nous entrâmes, samedi 6 de septembre, dans la baie de San-Lucar; et de soixante hommes qui formaient notre équipage quand nous partîmes des îles Malucco, nous n'étions plus que dix-huit qui, pour la plupart encore, étaient malades. Les autres s'étaient enfuis dans l'île de Timor; d'autres y avaient été condamnés à mort pour crimes, et d'autres enfin avaient péri de faim.

Du temps de notre départ de la baie de San-Lucar jusqu'à celui de notre retour, nous comptâmes d'avoir parcouru au delà de 14 460 lieues, et fait le tour du monde entier, en courant toujours de l'est à l'ouest.

Lundi 8 septembre, nous jetâmes l'ancre près du môle de Séville, et déchargeâmes toute notre artillerie.

Le mardi, nous nous rendîmes tous à terre, en chemise et pieds nus, avec un cierge à la main, pour aller visiter l'église de Notre-Dame de la Victoire et celle de Sainte-Marie d'Antigua, comme nous avions promis de le faire dans les moments de détresse [3].

En partant de Séville, j'allai à Valladolid, où je présentai à Sa sacrée Majesté don Carlos [4], non de l'or ni de l'argent, mais des choses qui étaient bien plus précieuses à ses yeux. Je lui offris, entre autres objets, un livre écrit de ma main, où, jour par jour, j'avais marqué tout ce qui nous était arrivé pendant le voyage.

Je quittai Valladolid le plus tôt qu'il me fût possible, et me rendis en Portugal, pour faire au roi Jean le récit des choses que je venais de voir. Je passai ensuite par l'Espagne et vins en France, où je fis présent de quelques objets de l'autre hémisphère à M^me^ la régente, mère du roi très-chrétien François I^er^.

Je retournai enfin en Italie, où je me consacrai pour toujours au très-excellent et très-illustre seigneur Philippe de Villiers l'Isle-Adam, grand maître de Rhodes, à qui je donnai aussi le récit de mon voyage.

(Ici se termine la Relation de Pigafetta.)

(1) *La Trinidad*, pendant ce temps, était retenue dans les mers de l'Inde.

(2) « Comme leur route avait été de l'est à l'ouest, dans le sens du mouvement diurne du soleil, cet astre régulateur du temps avait fait, par rapport à eux, un tour de moins que par rapport à ceux qui étaient restés dans le même lieu. Ils s'aperçurent donc, en arrivant, qu'ils avaient perdu un jour, et ne comptaient alors que le 5 septembre, au lieu du 6, que tout le monde comptait en Europe. Cette particularité, si facile à expliquer, exerça tous les savants du temps et donna lieu à bien des faux raisonnements. » (De Rossel, art. MAGELLAN de la *Biographie universelle.*)

(3) Voy., dans Fernandez de Navarrete, *Coleccion de viages*, la liste des marins échappés à tant de périls; comparez avec celle présentée par Duperrey.

(4) Charles V.

Pigafetta nous a bien donné le récit des événements qui se lient à la navigation si aventureuse de *la Victoria;* mais il évite de prononcer le nom de Sébastien del Cano ([1]), l'habile marin qui sut ramener ce navire dans un des ports de l'Espagne. Grâce à de récents documents, nous allons essayer de combler ici cette lacune. Cet intrépide compagnon de Magellan s'était vu, dès le début, à une rude école. Issu d'une famille de Guipuscoa, voué de bonne heure à la vie du marin, les mers du Nord l'avaient peut-être, comme tant d'autres Basques, accoutumé aux souffrances de la vie du pêcheur. Ceci toutefois n'est qu'une supposition. Nous le trouvons, au commencement de sa carrière, commandant un navire de 200 tonneaux, sur lequel il va explorer le Levant et les mers d'Afrique; il est d'abord simple pilote à bord de la flotte de Magellan, puis il devient capitaine de *la Conception,* le 27 avril 1521. Lorsque par suite, dit-on, de son incapacité, on eut déposé Juan Lopez de Carabello, il passa au commandement de *la Victoria.* Ce fut sur ce bâtiment richement chargé qu'il quitta, comme nous l'avons vu, l'île de Tidore, emmenant avec lui soixante hommes, parmi lesquels on comptait encore treize naturels des îles Moluques.



Statue de del Cano. — D'après Navarrete.

Nous ne reviendrons pas ici sur les incidents de ce voyage malheureux, auquel n'échappèrent qu'un bien petit nombre de marins. Nous ferons seulement observer que parmi ces hardis navigateurs, qui venaient d'accomplir le voyage le plus extraordinaire du siècle, se trouvait un Français, que les Portugais retinrent à l'île Sant-Iago du cap Vert. Richard de Normandie, ainsi que le signalent les rôles d'équipage de *la Victoria,* put regagner sans doute l'Europe et se glorifier, parmi les audacieux marins du port de Granville ou de Dieppe, d'avoir fait le premier voyage autour du globe.

Dès son arrivée en Espagne, Sébastien del Cano se rendit à Valladolid, où était la cour, et il fut accueilli avec une haute distinction par Charles-Quint. Il reçut de la couronne de Castille une pension de 500 ducats, et se vit à même, par d'autres largesses, de récompenser libéralement son équipage ([2]). L'empereur lui conféda en même temps des armoiries dont la simplicité même faisait mieux ressortir sa glorieuse persévérance. Sur ce nouvel écusson on ne voyait qu'un globe terrestre, avec ces trois mots : *Primus circumdedisti me.* Et les hommes de ce siècle, accoutumés à une succession si étrange d'événements, n'en devaient pas trouver dans leurs souvenirs que l'on pût égaler à celui qu'annonçait au monde cette courte devise.

Pour le malheur de l'intrépide marin, les objets précieux qu'il rapportait des régions orientales, ses récits, la vue des Indiens, et, mieux que cela peut-être, l'abondante cargaison d'épices de *la Victoria,*

([1]) Comme cela arrive si souvent, pendant le quinzième et le seizième siècle, l'orthographe du ce nom varia d'une manière étrange : on écrivit Juan-Sebastian *del Cano*, ou *de Elcano*, ou même *Delcano*. Ce navigateur était né à Guetaria, dans la deuxième moitié du seizième siècle.

([2]) Sébastien del Cano fut d'abord appelé à la junte, où se discutait la validité des deux couronnes à la possession des Moluques.

décidèrent la couronne à diriger sur les Moluques une nouvelle expédition en quête de ces nouvelles richesses commerciales, qu'elle devait bientôt cependant céder au Portugal pour la somme minime de 350000 ducats. Ce ne fut pas le glorieux compagnon de Magellan qui devint chef ostensible de l'expédition, il n'occupa que le second rang à bord de l'escadre; le commandeur Garcia de Loaisa en fut nommé capitaine général.

Après avoir visité une fois encore la petite ville de Guetaria, Cano se rendit à la Corogne, accompagné de ses deux frères, qui voulaient le suivre aux Moluques; puis, suivi d'un grand nombre de marins basques qui prétendaient avoir la gloire d'accomplir cette seconde circumnavigation, il revint en Andalousie. L'expédition, qui avait nécessité de si grands préparatifs, mit à la voile le 25 juillet 1525. Comme celle qui venait d'immortaliser Magellan, elle se composait, selon quelques autorités, de cinq



Le Cap des Vierges.

navires; selon d'autres (peut-être mieux renseignées), elle en avait sept. Dès le début elle fut accueillie par les mauvais temps, et, arrivée sur les côtes du Brésil, des tempêtes épouvantables la contraignirent à se diviser. Plusieurs de ces bâtiments marchaient encore de conserve lorsque l'escadre se trouva à la hauteur du cap des Vierges. Ce fut là que le navire monté par l'intrépide marin se perdit. Sébastien del Cano passa immédiatement sur un autre navire, et, après avoir subi d'innombrables vicissitudes, le détroit qui portait déjà le nom de Magellan fut franchi le 26 mai 1526. On eut alors pour la première fois une triste preuve que la mer Pacifique avait reçu de son intrépide explorateur une dénomination trompeuse : les tempêtes s'y succédèrent, les équipages y furent décimés par les maladies, et l'expédition y perdit son chef.

Après la mort du commandeur Garcia de Loaisa, Cano prit sa place en vertu d'une provision secrète de Charles-Quint. L'illustre marin ne garda pas longtemps le titre de capitaine général; il succomba cinq jours après qu'il en eut été revêtu solennellement en présence des équipages. L'ancien compagnon de Magellan était bien en réalité, même au début du voyage, le chef de l'expédition, celui en l'expérience duquel les matelots avaient mis leur confiance. Après sa mort, l'escadre poursuivit son

voyage, qui ne pouvait plus avoir une heureuse issue, et dont les vicissitudes nous ont été récemment racontées (¹).

La renommée de Sébastien del Cano fut longtemps éclipsée par celle de l'homme éminent dont il avait terminé l'entreprise; cependant, vers la fin du dix-septième siècle, un de ses compatriotes, don Pedro de Echave y Asu, lui fit élever un splendide cénotaphe (²) dans le lieu où il était né. En l'année 1800, un de ses compatriotes fit mieux encore : don Manuel de Agote voulut que sa statue se dressât sur la place de la petite ville basque de Guetaria, qui tire de lui sa principale illustration, et il fit généreusement les frais de ce monument, dont l'exécution fut confiée à don Alfonso Bergaz (³). Plusieurs inscriptions en l'honneur de Cano se lisent à la base; elles sont en castillan, en basque et en latin. Nous doutons qu'une seule d'entre elles puisse valoir celle qu'avait choisie Charles-Quint.

(¹) Voy. *Coleccion de documentos ineditos*, t. I.

(²) Lorsqu'il se sentit atteint en mer de la maladie à laquelle il devait succomber, Sébastien del Cano fit un testament qu'il dicta au tabellion royal. Ce précieux document, qui dénote une vie des plus agitées, nous a été conservé récemment dans la grande collection, si peu connue en France, que publie l'Espagne. Le hardi marin, largement récompensé par Charles-Quint, possédait une fortune assez considérable, qu'il laissa à son fils naturel, Domingos del Cano, et qui était reversible sur la tête de sa propre mère, sainte femme dont il ne prononce le nom qu'avec le plus profond respect. (Voy. *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*, t. I.)

(³) Cet artiste, nommé statuaire du roi d'Espagne, jouissait d'une certaine renommée, et nous reproduisons son œuvre page 351. Nous doutons cependant qu'il se soit servi de documents iconographiques d'une valeur réelle. Il y a plus : un homme qui doit faire autorité en ces sortes de matières, M. Valentin Carderera, auteur d'une vaste collection iconographique savamment recueillie dans toutes les parties de l'Espagne, pense que Bergaz n'a été guidé dans son œuvre par aucun renseignement authentique. Le costume adopté par l'artiste n'est que fort approximativement celui de l'époque. A ce point de vue, la publication de l'œuvre si remarquable de M. Carderera serait d'un immense avantage pour l'histoire du costume dans la Péninsule et pour celle de l'iconographie, chaque monument et chaque effigie ayant été soumis par l'habile artiste à la critique la plus rigoureuse.

## BIBLIOGRAPHIE.

Manuscrits a consulter. — *Uno libro scripto de tutte le cose passate de giorno in giorno nel viaggio.* (Mention faite en ces termes par Pigafetta du manuscrit écrit de sa propre main, et qu'il présenta à Charles-Quint.) — Manuscrit italien publié par l'abbé C. Amoretti, écrit en caractère dit *cancelleresco*, sur papier in-fol., et dont la calligraphie remonte au temps de Pigafetta; il a été possédé par le cardinal Frédéric Borromée, et fait partie de la Bibliothèque ambroisienne. — Manuscrit français possédé naguère par M. Beaupré, de Nancy : c'est le plus complet et le plus correct des manuscrits de cet ordre. — *Navigation et descouvrement de la Indie supérieure faicte par moi Antoine Pigaféte, Vincentin;* Bibliothèque impériale, sous le n° 10270 B, écrit sur papier : c'est le plus ancien des manuscrits français. — Le même, *fonds Lavallière*, n° 68 : il est écrit sur vélin.

Manuscrits procédant d'autres sources. — *Descripcion de los reinos, costas, puertos e islas que hay en el mar de la India oriental, desde el cabo de Buena-Esperanza hasta la China; de los usos y costumbres de sus naturales, su gobierno, religion, comercio y navegacion, y de los frutos y efectos que poceden aquellas vastas regiones, con otras noticias curiosas*, compuesto por Fernando Magalianes, piloto portuguez que lo vio e anduvo todo; manuscrit sur papier, de la bibliothèque de S.-Isidro la Real de Madrid, sous le n° 29, comprenant 61 feuillets in-4°. Navarrete n'admet pas l'authenticité de ce document, et si Magellan en est l'auteur, il a été altéré postérieurement par de nombreuses interpolations. — *Extracto de la habilitacion que tuvo y viage que hizo la armada del emperador Carlos quinto, de que era capitan general Fernando Magalianes*, compuesta de las cinco navios nombradas *Trinidad, Sant-Antonio, Concepcion, Victoria*, y *Santiago*, emprendido desde San-Lucar de Barrameda, el ano 1519 al descubrimiento por el O. de las islas Maluccas : regresso que verifico de estas islas a España por el cabo de Buena-Esperanza, la nao Victoria al mando de Juan Sebastian de Elcano (*sic*), en el ano de 1522, y acaecimientos de la nao Trinidad en aquellas islas. Ce précieux document manuscrit existe dans les archives générales des Indes à Séville; il occupe 109 pages dans la *Coleccion de viages* publiée par Fernandez de Navarrete, t. IV. — Francisco Albo, *Diario o derrotero del viage de Magallanes, desde el cabo de Sant-Agustin en el Brasil, hasta el regresso a España de la nao Victoria;* manuscrit des archives des Indes de Séville, inséré dans la *Coleccion de viages* de Navarrete, t. IV. Tout le volume est, du reste, consacré aux documents originaux que l'on a pu réunir sur cette mémorable

expédition. — Maximilien Transylvain, *Relacion escrita por Maximiliano Transylvano, de como y por quien y en que tiempo fueron descubiertas y halladas las islas Molucas, donde es el proprio nascimiento de la especieria, las cuales caen en la conquista y marcacion de la corona real de España;* e dividese esta relacion en veinte parrafos principales; manuscrit exécuté par ordre de Navarrete, et inséré dans la même collection. — Même volume. Cette relation fut écrite en latin et adressée au cardinal de Salsbourg, évêque de Carthagène, par le secrétaire de Charles-Quint. — *Roteiro da navegaçâo de Fernam de Magalhâes;* manuscrit prétendu de Magellan, conservé par Antonio Moreno, cosmographe de *la casa de Contratacion* de Séville. Nous ignorons si cette relation est différente de celle dont Navarrete n'admet pas l'authenticité : Barbosa Machado et Léon Pinelo le mentionnent. (Voy. *Bibliotheca Lusitana,* 4 vol. in-fol.; et *Bibliotheca oriental y occidental,* 3 vol. petit in-fol.) Selon Barros, ce document aurait été écrit par ordre exprès de Magellan, lorsque l'escadre se trouvait dans le détroit de Tous-les-Saints, le 21 novembre 1521. — *Roteiro da navegaçam de Fernam de Magalhâes;* manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, sous le n° 7158-33. Ce manuscrit porte en note et écrit en portugais : « Cette copie est tirée d'une autre, faite elle-même sur le cahier d'un pilote génois qui se trouvait sur la flotte, et qui relata tout le voyage comme il a été consigné ici; il revint ensuite au royaume. » Un autre manuscrit de la même relation, ayant appartenu aux bénédictins du Portugal, fut porté ensuite au vaste dépôt du couvent de Sam-Francisco de Lisbonne. On lit en tête cette suscription : « Cette copie a été faite sur le cahier d'un pilote génois, qui venait sur ledit navire, et qui écrivit ledit voyage comme il se trouve porté ici; puis s'en fut en Portugal, en l'année 1542, avec D. Henrique de Menezes. » Cette précieuse relation a été copiée, en 1830, par un savant professeur de Coimbre, le docteur Antonio Nunes de Carvalho, et insérée dans le tome IV de l'ouvrage suivant : *Collecçâo de noticias para a historia e geografia das naçôes ultramarinas que vivem nos dominios portuguezes.* — *Roteiro composto por Duarte de Resende.* Ce manuscrit, d'un *feitor* établi à Ternate, avait été envoyé à Barros par celui qui en était l'auteur. (Voy. Severim de Faria, *Vida de Joâo de Barros.*) — Récit de Leon Pancaldo de Saona, pilote du navire *la Victoria*, manuscrit perdu. (Voy. Oldoino, *Atheneo Ligustico.*) — Gabriel Rebello, *Informaçâo das cousas de Maluco,* feita no anno 1569, dirigida a D. Constantino vizo rey, que foy da India, dividido em tres partes. Ce manuscrit important existait dans la bibliothèque de Severim de Faria.

Textes imprimés. — *Le voyage et nauigation aux îles de Moluque,* descrit et faict de noble homme Anthoine Pigaphette, Vincentin, chevalier de Rhodes; commencé ledict voyage l'an mil cinq cent dix-neuf, et de retour le huictième jour de 1522; Goth., traduction d'Antoine Fabre, Parisien, divisée en 114 chapitres. — Maximiliani Transylvani, *De Moluccis insulis itemque aliis pluribus admirandis epistola perquam jucunda,* in ædibus Minutii Calvi; Romæ, 1523. — Idem, Eucharius Cervicornus; Coloniæ, 1523, in-4°. — *Le Voyage et navigation faict par les Espaignols ès isles de Mollucques, des isles qu'ils ont trouvées audict voyage, des rois d'icelles, de leur gouvernement et manière de vivre, avec plusieurs aultres choses.* On les vend à Paris, en la maison de Simon de Colines, libraire juré de l'Université de Paris; in-8 de 76 feuillets et de 4 feuillets de table. C'est la traduction, devenue rarissime, de l'ouvrage précédent. — *Il viaggio fatto dagli Spanvoli atorno il mondo;* Vinegia, 1536, petit in-4°. Cette version est aussi imprimée dans Simon Grynæus. M. Ternaux-Compans n'a pas introduit ce volume rarissime dans sa Bibliothèque américaine; mais l'abbé Amoretti affirme que cet extrait de Fabre a été reproduit par Ramusio. On trouve en effet, dans cette collection, *Massimiliano Transylvano, Navigatione fatta per li Spagnuoli nell anno 1519 attorno il mondo;* tradotto di lingua francese per (Ant.) Pigafetta. — Oviedo, *Historia general,* secunda parte, en casa de Francisco Fernandez de Cordova; 1 vol. in-fol. goth. rarissime. Cette deuxième partie, dont l'impression fut interrompue par la mort de l'auteur, contient les relations de Magellan et de Garcia de Loaysa. — *Kurtze warhaffige Relation und Beschreibung der Wunderbastenvier Schiffahrten so Jemals verricht Worden als Nehmlich,* c'est-à-dire Brève et véritable description des quatre voyages les plus extraordinaires qui aient été faits; in-4°; Nürnberg, 1693. On y trouve l'article suivant : *Ferdinandi Magellani, Portügeses mit Sebastiano Cano.* Diverses collections, comme on le verra plus haut, donnent des textes plus ou moins nécessaires à consulter. — Ant. Pigafetta, *Primo viaggio intorno al globo terraqueo, ossia ragguaglio della navigazione alle Indie orientali per la via d'occidente, fatta sulla squadra del capitano Magaglianes, negli anni 1519-1522;* grand in-4°, 1800; ou 1 vol. petit in-4°, Milano, 1805. — Texte d'Amoretti, publié sous ce titre, en français, par l'éditeur lui-même : *Premier voyage autour du monde,* par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan, en 1519, 1520, 1521 et 1522; suivi du *Traité de navigation* du même auteur, et accompagné d'une Notice sur le chevalier Behaim, célèbre navigateur portugais, avec la description de son globe terrestre, par M. de Murr, trad. de l'allemand par H.-J. Jansen; 1 vol. in-8, fig., Paris, Jansen, an 9.

Ouvrages a consulter. — Duarte Barbosa, *Livro de Duarte Barbosa.* Cet ouvrage si curieux fut composé en 1516. Son auteur périt durant l'expédition de Magellan. (Voy. *Noticias para a historia e geografia das naçôes ultramarinas.*) — Antonio Galvâo, *Tratado,* etc.; in-fol., 1563. (Galvâo est surnommé l'Apôtre.) — Fernam Vas Dourado, bel *Atlas portugais,* composé vers 1571, et renfermé aujourd'hui à la Torre do Tombo. (Voy. ce que dit à ce sujet le savant M. de Santarem; puis don Jozé Urcullu, *Geografia;* 3 vol. pet. in-8. — Gabriel Rebello, alcaide mor da fortaleza de Tidor, *Informaçâo das cousas de Maluco feita no anno 1569,* dirigida à dom Constantino vizo rey que foi da India, dividido em tres partes. Nous ne croyons pas que ce livre ait jamais été imprimé; il faisait partie de la bibliothèque de Severim de Faria. — Francis Drake's *Voyage into the Southsea about the globe of the whole earth, begun 1577 and finished 1580.* Voy. la collection de Rich. Hackluyt, t. III; le second Voyage autour du

monde a été publié sous ce titre : *le Voyage curieux faict autour du monde* par François Drack, admiral d'Angleterre, traduit en françois par le sieur de Louvencourt ; 1641, in-12. — Drack et Candish, *Itinera*, etc.; collection de de Bry; 1590 et années suivantes. (Voy. aussi Purchas et Hackluyt.) — Padre Luis Fernandez, *Carta escrita das ilhas de Maluco*, 1603 et 1605. — Barth. Leoñ de Argensola, *Conquista de las islas Moluccas*; 1 vol. in-fol., Madrid, 1603; trad. en français sous ce titre : *Histoire de la conqueste des isles Moluques par les Espagnols, par les Portugais et par les Hollandais*, traduite de l'espagnol d'Argensola et enrichie de figures et cartes géographiques pour l'intelligence de cet ouvrage; 3 vol. in-12, Amsterdam, 1707. — Barth. Garc. y Gonçalo de Nodal, *Relacion del viage*, etc.; 1 vol. pet. in-8, Madrid, 1621. — Morga, *Historia de Filippinas*; in-4°, Mexico, 1609. — François Pyrard de Laval, *Voyages des Français aux Indes orientales, Maldives, Moluques, et au Brésil*, depuis 1601 jusqu'en 1611 ; 2 vol. in-8, Paris, 1611, et 1 vol. in-4° en trois parties, 1679. — Herman de los rios Coronel, *Memorial y Relacion de las islas Filippinas*, etc., *Malucas s. d. Madrid*. — Le président Desbrosses, *Histoire des navigations aux terres australes*; 2 vol. in-4°, Paris, 1656. — Gaspar S.-Agostin, *Conquista de Filippinas*; in-fol., Madrid, 1698. — Franç. Froger, *Relation d'un voyage fait en 1695, 1696 et 1697, aux côtes d'Afrique, détroit de Magellan*, etc., etc., etc., par une escadre des vaisseaux du roi, sous le commandement de M. de Gennes; 1 vol. grand in-12, Paris, 1698. — Duplessis, *Relation journalière d'un voyage fait en 1698, 1699, 1700, 1701, par de Beauchesne (Gouin), capitaine de vaisseau, aux isles du cap Verd, coste du Brésil, coste déserte de l'Amérique méridionale, détroit de Magellan, costes du Chily et du Pérou, aux isles Galapes, détroit de Maire, isles de Sebads, de Wards, isles des Açores*; 1 vol. in-fol., manuscrit de la Bibliothèque du dépôt de la marine, sous le n° 5617, avec un grand nombre de plans et de dessins coloriés. — Delabat, ingénieur, *Description des terres vues pendant le voyage du capitaine Beauchesne, les années 1699, 1700*, etc., manuscrit in-fol., même bibliothèque, sous le n° 5618. — Guill. Dampier, *Voyage aux terres australes, à la Nouvelle-Hollande*, etc.; 6 vol. in-12, Amsterdam, Marel, 1712. — Frézier, *Relation du voyage à la mer du Sud*, etc.; in-4°, Paris, 1716. — Gaspar de S.-Antonio, *Cronica de Filippinas*; 3 vol. in-fol., Manilla, 1738 (fort rare en France). — Murillo Velarde, *Hist. de la Comp. de Jesus em Filippinas*; 1 vol. in-fol., Manilla, 1749. — Alex. Guyot, lieutenant de frégate, *Relation d'un voyage chez les Patagons*. (Voy. *Journal des savants*, mai 1767.) — Alexandre Dalrymple, *An historical Collection of the several voyages and discoverie in the south pacific Ocean*; 2 t. en un vol. in-4°, London, 1770-1771 ; trad. en français sous ce titre : *Voyages dans la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*, traduit de l'anglais par de Fréville; 1 vol. in-8, Paris, 1774. (Cet ouvrage renferme les voyages de Magellan. Il existe une seconde collection anglaise, rassemblée par Alexandre Dalrymple et publiée in-4°, 1775.) — Fréville, *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud*; 2 vol. in-8, Paris, 1774. — Thomas Forrest's *New Voyage to new Guinea and the Moluccas, from Balambangan*, etc.; 1 vol. gr. in-4°, London, 1779. — *Collection de tous les voyages faits autour du monde par les différentes nations de l'Europe*; 9 vol. in-8, Paris, 1795. — Stavorinus, *Voyages*, etc.; 3 vol. in-8, Paris, 1798. — De la Borde, *Histoire abrégée de la mer du Sud*, avec plusieurs cartes composées pour l'éducation du Dauphin; 4 vol. gr. in-8 et atl. in-fol., Paris, 1791. — Zuniga, *Historia de las islas Filippinas*; 1 vol. in-4°, en sampaloc, por F. Pedro Arguelles, 1803 (rare même aux Philippines.) — Th. de Comyn, *Estado de las islas Filippinas en 1810*; 1 vol. in-4°, 1820. — Renouard de Sainte-Croix, *Voyage aux Philippines*; 3 vol in-8, Paris, 1810. — James Burney, *Chronological history of the discoveries in the south sea or pacific Ocean*; cinq parties en 5 vol. gr. in-4°, terminé en 1816 et 1817. — Amasa Delano, *a Narrative of voyages and travels in the northern and southern hemispheres*; 1 vol. in-8, Boston, 1817. — Crawfurd, *History of the Indian archipelago*, 3 vol. in-8; Edinburg, 1820. — J. Arago, *Promenades autour du monde*; 2 vol. in-8 et atl., Paris, 1822; traduit en anglais, en 1823. — Péron, continué par Freycinet, *Voyage de découvertes aux terres australes*, en 1801, 1802, 1803 et 1804; 4 vol. in-8, Paris, 1824. — J. Weddel, *a Voyage towards the south pole, performed in the years 1822-1824*, containing an examination of the antarctic sea to the 47 lat. and a visit to Tierra del Fuego, etc.; 1 vol. in-8, London, 1827. — Duperrey, *Voyage autour du monde sur la corvette la Coquille*, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825; 6 vol. in-4° et 4 atlas in-fol., composés de cinquante-huit livraisons. — Golovnine, *Voyage autour du monde*; 2 vol. in-4°, Saint-Pétersbourg, 1822. — Le vicomte Latouanne, *Album pittoresque de la frégate la Thétis*; 1 vol. gr. in-4°, renfermant vingt-trois lithographies, Paris, 1828. — Louis Freycinet, *Voyage autour du monde*; in-4° et in-fol., Paris, 1826. — Alcide d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale, le Brésil, la république orientale de l'Uruguay, la république Argentine, la Patagonie*, etc., exécuté dans le cours des années 1826-1833; 7 vol. in-4° et 2 vol. atl., Paris. On doit au même *l'Homme américain* (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux; 2 vol. in-8, Paris, 1839. — Otto von Kotzbue, *Reïse um die welt*; 2 vol. in-8, Weymar, 1830, fig. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette l'Astrolabe*; 20 vol. gr. in-8, gr. in-4° et gr. in-fol., Paris, Tastu, 1830-1833.—John Macdouall, *Narrative of a voyage to Patagonia and Terra del Fuego through the straits of Magellan*, 1 vol. in-12; London, 1833.— Le capitaine Lutké, *Voyage autour du monde*; 5 vol. in-8 et atl. in-fol. max., Paris, Firmin Didot, 1835-36. — James Holman, *a Voyage round the world*; 4 vol. in-4°, 1834, 1835. — T.-B. Wilson, *Narrative of a voyage round the world*; gr. in-8, London, 1835. — Le capitaine W. Wendt et F. J. F., *Reise um die Erde*, etc.; 2 vol. in-4°, 1835. — Angelis, *Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata*, 6 vol. in-fol.; Buenos-Ayres, 1836 et années suivantes. — Laplace, *Voyage autour du monde sur la corvette la Favorite*, 1833-35; 4 vol. gr. in-8, avec atl. hydrogr. et atl. hist., formant 12 cartes et 72 planches. On doit au même, *Campagne de circumnavigation de la frégate l'Artémise*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840; 4 vol. gr. in-8. — J. Downes et J.-N. Reynolds, *Voyage of the United States frigate Potomac, during the circumnavigation of the globe*; 1 vol. grand in-8,

New-York, 1835. — Bougainville (fils), *Journal de la navigation autour du globe, de la frégate la Thétis et de la corvette l'Espérance;* 2 vol. in-4° et atl., Paris, 1837. — Fernandez de Navarrete, *Coleccion de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*, etc.; 5 vol. pet. in-4°, Madrid, 1837, t. IV. — Parker King et Robert Fitz-Roy, *Narrative of the surveying voyages of his Magesty's ships Adventure and Beagle*, etc.; 4 vol. grand in-8, London, 1839 (le troisième volume est de Ch. Darwin.) — *Verhandelingen overde Natuurlijke geschiedeins der Nederlandsche, overzeesche Bezittingen door de leden der Natuurkundige comissie in oost Indië en andere Schrijvers;* cartes et figures, 5 vol. in-fol., Leiden, 1841 et années suivantes. (Magnifique ouvrage, trop peu répandu en France, et publié par une commission scientifique organisée à Leyde. Jamais l'ethnographie de Bornéo, des Moluques et des îles adjacentes, n'a présenté rien de si complet.) — Vaillant, *Voyage autour du monde exécuté pendant les années 1836 et 1837, sur la corvette la Bonite;* 15 vol. gr. in-8 et 3 atl. in-fol. — Otto, *Mémoire pour prouver que Christophe Colomb et Magellan ne sont pas les découvreurs*, etc. (Voy. les *Philosophical transactions* of the Society of Philadelphia.)

Ph. H. Külb, *Geschichte der Entdecksreisen*, etc., Histoire des voyages de découvertes depuis la fin du quinzième siècle jusqu'à ce jour, etc.; in-8, Mayence, 1841. — Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde, sur la frégate la Vénus;* 9 vol. gr. in-8 et atl. in-fol., Paris, Gide, 1841. — G. F. von Derfelden de Hinderstin, Carte générale des possessions néerlandaises dans le grand archipel Indien, publiée par ordre de S. M. le roi des Pays-Bas; 1 vol. in-4°, avec 8 f. gr.-aigle. — Aug. Burck, *Magellan ober die Erste reise um die Erde*, etc.; 1 vol. in-8, Leipsick, 1844. — *Voyages round the world from the death of captain Cook;* 1 vol. in-12, Édimbourg, 1846. — Ed. Belcher, *Narrative of a voyage round the world;* 2 vol. in-8, London, 1843. — Mallat, *les Philippines considérées au point de vue de l'hydrographie;* in-8, Paris, 1843. — Le commandant D..., *les Philippines sous la domination espagnole*, deux articles étendus (Voy. *la Revue indépendante*, 1845.) — Ch. Wilkes, *Narrative of the United States exploring expedition* during the years 1838, 39, 40, 42 et 43; 10 vol. gr. in-8, avec 1 vol. d'atl. gr. in-8, London, 1845 et années suivantes. Splendide ouvrage trop peu répandu en France. — Aug. Haussemann, *Voyage en Chine, Cochinchine, Inde et Malaisie;* 3 vol. in-8, Paris, 1848. — Mallat, *les Philippines, histoire, geographie, mœurs, agriculture, commerce*, etc., 2 vol. in-8, Paris, 1846. — Rodney Mundy's *Narrative of events in Borneo and Celebes;* London, 1848. — B. Jukes, *Narrative of the surveying voyage of H.-M.-S. Fly, commanded by the capt Blakwood R. N. in Torres straits*, etc.; 2 vol. in-8, 1847. — Edw. Belcher, *Narrative of a voyaqe of H. M. S. Samarang;* 1 vol. in-8, London, 1848. — G.-J. Themminck, *Coup d'œil général sur les possessions néerlandaises dans l'Inde archipélagique;* 3 vol. in-8, Leide, terminé en 1849. — Keppel, *Expedition to Borneo;* 2 vol. in-8. — J.-H. Bondish Bastianse, *Voyages faits dans les Moluques, à la Nouvelle-Guinée et à Célèbes*, avec le comte Ch. Vidua de Conzano, à bord de la goëlette royale l'Iris; 1 vol. in-8, Paris. — Dumont d'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée*, exécuté en 1337, 38, 39 et 1840; 34 vol. in-8 et 2 atl. in-fol. (La relation historique forme 10 vol. in-8.) — F.-W. Ghillany, *Geschichte des Seefahrers Martin Behaim nach den altesten vorhandenen Urkunden;* 1 vol. gr. in-4°, avec portraits et cinq cartes, Nuremberg, 1853. — *Coleccion de documentos ineditos para la historia de la España*. Les derniers volumes de cette vaste collection paraissaient en 1854. C'est dans le t. I[er] que se trouvent les renseignements sur Seb. del Cano. — P. de la Gironière, *Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines*, avec un aperçu sur la géologie et la nature du sol de ces îles, sur les habitants, sur le règne minéral, le règne végétal et le règne animal, illustré d'après les documents et croquis originaux, par Henri Valentin, grand in-8; Paris, 1855.

# FERNAND CORTEZ,

VOYAGEUR ESPAGNOL.

[1519-1547.]

Ce n'est pas le conquérant, le guerrier personnifié par la tradition d'un dieu voyageur, l'être pour ainsi dire invincible dans lequel les Mexicains crurent voir un législateur divin et sévère, que nous prétendons faire connaître ici. Cette tâche difficile, commencée jadis par Robertson et Solis, a été accomplie de nos jours par un éminent historien américain, et le livre de William Prescott est à la disposition de la plupart des lecteurs. Ce que nous prétendons mettre en relief dans ces quelques lignes, c'est le voyageur, l'homme plein d'une fine sagacité, pour nous servir des expressions d'un contemporain, l'observateur supérieur au siècle où il vivait; nous serions presque tenté de dire, l'habile écrivain. Dans la courte biographie que nous allons tracer, il sera donc fort peu question de batailles et de conquêtes, mais, autant que les documents recueillis jusqu'à ce jour nous l'auront permis, il sera parlé de l'éducation de Cortez, des premiers temps de sa vie privée, et enfin du prodigieux voyage qui a fait connaître, au seizième siècle, des régions longtemps délaissées, et qui réservaient, après trois cents années de labeur, à l'émigration européenne une terre plus riche que le Mexique, et à coup sûr aussi fertile. Comme conquérant, Cortez a subjugué l'empire des Aztèques; comme voyageur, il a fait connaître au monde la Californie; mais heureusement, au début de sa carrière, le soldat va céder la place à l'écrivain, et si le marquis del Valle, riche de tant de souvenirs, ne nous a pas légué le récit de son expédition à la mer Vermeille, il a su décrire à un conquérant comme lui, les splendeurs de Tenotchitlan. Ce sera ce récit plein de simplicité et toutefois animé par l'originalité des observations que nous voulons lui emprunter, en regrettant toutefois que sa première lettre à Charles-Quint, qui contenait le détail circonstancié de son premier voyage, ait échappé jusqu'à ce jour à toutes les recherches, et que cette perte nous ait privés des renseignements géographiques rassemblés peut-être par Alaminos, l'ancien pilote de Colomb, celui qui eut l'étrange fortune de guider ensuite les navires de Grijalva et de Cortez.

Hernando Cortez naquit, en 1485, à Medelin, ville de l'Estramadure; ses parents étaient tous deux nobles; il était donc *hijo d'algo,* comme on disait dans ce cas. Don Martin Cortez de Monroy son père, et sa mère doña Catarina Pizarro Altamirano, ne paraissent pas néanmoins avoir joui d'une fortune égale à la haute origine que leur ont prêtée quelques écrivains. Argensola (1), qui vient peut-être un peu tard pour constater les faits qu'il avance, ne croit pas aller trop loin en faisant descendre la famille de l'illustre conquérant du roi Narnesio, souverain des Lombards. Au seizième siècle, toute cette pompe généalogique s'évanouissait devant quelques mots du digne las Casas, qui se montre, il faut le dire, bien peu favorable au vainqueur de la race indienne, mais dont on ne peut pas non plus suspecter la véracité. « J'ai connu son père, dit-il, qui était un écuyer bien pauvre et bien humble. Il était cependant d'ancienne race chrétienne; on a même dit qu'il était gentilhomme (2). »

Cortez, durant sa première enfance, ne présentait qu'un aspect chétif, et était même sujet, nous dit-on, à des maladies dont la nature pouvait donner quelque inquiétude à sa famille. Ce renseignement est d'accord avec un fait biographique que nous a transmis un vieil auteur mexicain, l'intervention de quelque saint protecteur devenue nécessaire aux yeux de la mère pour sauver l'enfant. Il paraît qu'il

(1) *Annales d'Aragon*, liv. Ier, chap. XVIII.
(2) Las Casas, *Historia de las Indias*, manuscrit.

fut mis solennellement par ses parents sous la protection du prince des apôtres ([1]). Cette circonstance, qui n'avait rien que de fort simple dans les habitudes religieuses de l'Espagne, paraît avoir exercé plus tard une grande influence sur l'esprit du conquistador. A la bataille qui eut lieu entre les Indiens de Cintla, et durant laquelle une poignée d'Espagnols mit en fuite quarante mille Indiens, Cortez nia que ce fût le saint guerrier par excellence, saint Jacques, que l'on eût vu combattre dans les rangs de sa petite armée, et il attribua toujours hautement à saint Pierre le succès de cette journée brillante par laquelle commença la conquête.

Il s'en fallait bien que, dans sa première jeunesse, l'esprit de Fernand Cortez rêvât de pareils succès. Fort incertain sur la carrière qu'il embrasserait, il s'en alla tout simplement étudier à Salamanque, et se voua d'abord aux luttes paisibles d'une ville universitaire à laquelle on ne pouvait comparer alors que certaines écoles de France ou d'Italie. Mais, comme cela est arrivé à tant de grands hommes, il ne fit qu'ébaucher ses études, et trouva plus difficile de conquérir le grade de bachelier que de gagner quelques années plus tard le vaste empire de Montézuma.

Chargé d'autant de latin ([2]) qu'on peut en apprendre en deux années d'études assez distraites, capable de faire des vers dans la langue qui allait produire Garci-Lasso et Boscan, homme de goût en définitive lorsqu'il écrivait en prose, Cortez s'en revint à Medelin, bien décidé à suivre toute autre carrière que celles pour lesquelles un plus long séjour à l'université devenait indispensable. Il embrassa, au sortir de Salamanque, la carrière des armes; mais s'il se montra brave, nous ne savons rien sur ses premiers exploits. Il fallait prendre un état cependant, et, comme tant de fils de famille, il passa aux Indes. Il paraît certain qu'Ovando, celui dont jadis Colomb avait eu tant à se plaindre, était son parent. Ce fut pour ce grand commandeur de Laris, qui alors gouvernait un peu à sa guise Hispaniola, que le jeune soldat de Medelin emporta des lettres de recommandation. Il arriva dans l'île désolée d'Haïti le jour de Pâques de l'année 1504. M. de Humboldt, dont l'esprit se plaît à ces ingénieux rapprochements, aime à rappeler que Fernand Cortez et Christophe Colomb purent se connaître dans la ville naissante de Santo-Domingo; mais Cortez n'avait que dix-neuf ans alors, et ne songeait peut-être qu'à devenir *encommendero* de quelque bourgade indienne, tandis que le vieil amiral, las des persécutions et fatigué de sa gloire, rêvait douloureusement qu'il lui fallait revenir en Europe, et, après quelques jours encore de tentatives, atteignait ce paradis terrestre, séjour de la paix qu'il cherchait comme le Dante. — Ces deux hommes, presque aussi célèbres l'un que l'autre à des titres bien divers, purent s'entretenir néanmoins; et tel est le prestige qui s'attache au génie, qu'on ne peut passer sous silence cette possibilité d'une rencontre entre l'heureux conquérant, parfois si impitoyable, et le véritable grand homme. Les historiens contemporains, toutefois, gardent un silence absolu sur ce point.

Nous ne connaissons pas non plus d'une manière bien précise les avantages que la recommandation de Nicolas Ovando put faire obtenir tout d'abord à son jeune parent. Avant de soumettre des troupeaux d'Indiens, comme on le pouvait dire sans figure à cette époque, il dut mener, pendant quelques mois, la vie desœuvrée des aventuriers oisifs qu'on rencontrait en foule à Hispaniola. Dès les premiers temps de son arrivée dans le nouveau monde, tout fait présumer qu'il connut las Casas, qui l'y avait précédé de plusieurs années, et qu'une sorte d'intimité, fruit d'une culture intellectuelle fort rare alors aux îles, s'établit entre les deux jeunes gens. Cortez n'excitait pas alors cette sainte indignation qui s'exhale en paroles si amères chez son pieux contemporain; mais las Casas se préparait à aller plaider avec cette énergie qui ne faiblit pas plus que celle du conquérant, la cause sacrée que gagna bientôt un moine inconnu ([3]), F. Domingo de Betanzos.

([1]) Voy. Ternaux-Compans, Fernand Alva Ixtlilxôchitl, *Hist. des Chichimèques*, t. Ier, p. 154; voy. également Chimalpain, puis Bétancourt, *Theatro mexicano*.

([2]) Bernard Dias del Castillo nous affirme qu'il le parlait avec facilité; mais le vieux soldat n'est pas une autorité bien compétente.

([3]) Barthololmé de las Casas ne commença ses pieux voyages en Amérique qu'en 1498, c'est-à-dire à l'époque où Colomb y vint pour la troisième fois; mais ce fut dès l'année 1515 qu'il se rendit en Espagne afin d'y exposer à l'empereur la misère des Indiens. Nous avons associé à ce grand nom le nom presque ignoré d'un autre apôtre de l'humanité, qu'il faut placer, selon nous, entre Vasco de Quiroga et Palafox. Chose étrange! Betanzos, l'infatigable protecteur des Indiens, arriva à Haïti presque en même temps que celui qui devait les asservir dans une proportion jusqu'alors inconnue, et ce fut au temps où



**Fernand Cortez. — D'après le portrait original conservé dans l'hôpital de la *Purissima Concepcion de Jesus*, à Mexico.**

Cortez étendait par de nouvelles découvertes le champ des conquêtes, que le pieux dominicain fit promulguer la bulle de Paul III qui rendait une âme aux Indiens, et qui commence par ces mots : *Veritas ipsa, quæ nec falli nec fallere potest.*

Le P. Domingo de Betanzos, ou Betanços, né à Léon vers la fin du quinzième siècle, passa à Hispaniola vers 1514, et vint

Lors de son arrivée à Hispaniola, Cortez n'avait pas trouvé le gouverneur dans la capitale naissante qu'avait fondée naguère Barthélemy Colomb; il était absent, et explorait militairement l'intérieur de l'île. Sans rappeler ici une petite anecdote consignée dans toutes les biographies, et qui prouverait qu'à l'exemple de tant de jeunes gens du seizième siècle le jeune soldat de Medelin comptait sur les mines d'Hispaniola pour faire une fortune rapide, nous dirons ici qu'aussitôt le retour du gouverneur, la *mondaine sagesse* (¹) de Cortez, comme las Casas caractérise sa prudence, lui fit prendre le meilleur parti. Après avoir obtenu une concession de terres et un *repartimiento* d'Indiens, il se livra à la vie agricole, dont les résultats étaient alors assurés. Cela ne l'empêcha point de continuer un peu trop fréquemment dans les campagnes verdoyantes de la Vega la vie aventureuse qu'avait menée jusqu'alors l'ancien écolier de Salamanque. En dépit de sa dextérité à manier ces bonnes épées que fabriquait si bien Juanez de la Horta, plus d'une blessure reçue sans gloire le marqua alors de ses cicatrices, et se confondit plus tard avec celles que lui valut son bouillant courage. C'est Bernal Dias, le vieux soldat, qui nous rappelle cette circonstance. Cortez, néanmoins, débuta dès cette époque dans la vie périlleuse de conquistador, et ce fut en prenant part aux expéditions que l'on dirigeait alors contre les restes décimés des populations indiennes qu'il entra en rapport avec Diego Velasquez, ce lieutenant d'Ovando dont l'ancienne protection de Barthélemy Colomb avait fait toute la fortune. A cette école, s'il se familiarisa avec le danger, il apprit aussi bientôt à rester sans pitié devant la race qu'on exterminait : une maladie put seule l'empêcher de prendre part à la funeste expédition où périt Nicuessa. Bientôt il eut une occasion plus favorable de mettre en évidence les hautes qualités qu'on ne faisait que deviner. Au bout d'un séjour de sept ans à Saint-Domingue, Velasquez ayant été nommé gouverneur de l'île de Cuba, avec la commission d'aller subjuguer l'île que dominait une race tout aussi innocente que celle des Ignéris (²), il partit avec l'expédition qui mit à la voile en 1511, et se distingua durant la première époque de la conquête. Son habile historien dit cependant avec raison, sur la foi de Gomara et de las Casas, que si l'activité et le courage dont il fit preuve lui méritèrent les éloges du nouveau gouverneur, tandis que les saillies de son esprit et son humeur cordiale le faisaient aimer des soldats, on n'entrevoyait encore chez lui aucune des grandes qualités qui lui valurent, dix ans plus tard, sa haute renommée. La conquête s'effectua. La faveur dont il jouissait auprès de Velasquez semblait durable; il était même devenu, dit-on, son secrétaire, lorsqu'une aventure de sa vie privée fit tout à coup changer sa situation. Une famille castillane que las Casas semble traiter avec une sorte de dédain, et qui selon Solis pouvait avoir des droits à la noblesse, vivait en ce temps dans l'île de Cuba; elle était venue de Grenade, cacher peut-être sa mauvaise fortune; elle ne put cacher, à cette foule de jeunes aventuriers qui avaient accompagné Velasquez, la rare beauté et les qualités charmantes de quatre jeunes filles, qui venaient sous la garde de leur jeune frère. Doña Catalina Xuares fut remarquée par Cortez et en reçut une promesse de mariage. L'extrême pauvreté de celle à laquelle il voulait d'abord s'unir fit faire sans doute de tardives réflexions à celui pour qui les richesses d'un empire étaient plus tard presque insuffisantes. Sans nier sa promesse, il tenta de s'en dégager. Velasquez, qui, dit-on, n'était pas désintéressé dans la question, la lui rappela durement; il y eut rupture complète entre le gouverneur et son ancien secrétaire, et bientôt Cortez fut à la tête des mécontents de l'île, qui voulaient obtenir de l'autorité voisine qu'on le déposât légalement. Cortez était sur le point de se rendre à Hispàniola pour obtenir ce changement, lorsque le gouverneur, instruit de ses démarches et sûr de la décision de son caractère, le fit charger de fers et jeter en prison; la captivité ne fut toutefois ni bien longue ni bien cruelle : le lieu de réclusion n'avait reçu sans doute aucun de ces ingénieux perfectionnements dont le seizième siècle se montrait si peu avare pour maintenir la sécurité de ses cachots. L'agile Cortez ne s'effraya pas de la hauteur d'un second étage dès qu'il s'agit de recouvrer sa liberté, et il eut

à Mexico le 26 juin 1526. Sa mort survint en 1549. On comprend qu'il eut plus d'une occasion de voir le célèbre conquérant pendant des phases bien diverses de sa vie. Il refusa d'être évêque. La fameuse bulle qui fut rendue à sa sollicitation persévérante, en 1536, et promulguée en 1537 par Paul III, est reproduite tout entière dans l'ouvrage suivant : *Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de Mexico*, etc., por F. Augustin Davila Padilla; 1 vol. in-fol., Bruxellas, 1625. Vasconcellos, qui la reproduit dans ses *Noticias do Brasil*, a altéré le nom du vénérable dominicain et l'appelle Betamos.

(¹) *Mundana sabiduria.* Las Casas ajoute : *Astuta agudeza.*

(²) Habitants primitifs de Saint-Domingue, qu'il ne faut pas confondre avec les Caraïbes.

le temps, avant qu'on eût donné l'éveil, d'entrer dans une église pour y réclamer ce droit de refuge, qui ne pouvait être alors violé. Il fut pris néanmoins : une imprudence le livra; mais l'alguazil Juan Escudero, qui s'empara de lui par surprise, paya cher plus tard la joie que lui donna pareille capture. Las Casas nous apprend qu'il eut l'imprudence de passer à la Nouvelle-Espagne sous la juridiction de Cortez, et le plus grand tort d'y commettre un grave délit. La hart devint le payement de la fatale adresse du pauvre Juan Escudero.

Mis aux fers pour être transporté à Saint-Domingue, jeté probablement dans l'entre-pont, Cortez parvint encore à se dégager de ses chaînes, et, fendant vigoureusement les flots, à regagner son asile. Puis tout à coup, et sans que les historiens puissent se l'expliquer, une grande révolution se fait dans cet esprit indomptable. Bien que rentré en de bons rapports avec la famille Xuares, il a repoussé longtemps les offres de paix qui lui sont faites par Velasquez, lorsque, un jour, il abandonne volontairement le sanctuaire dont la sainteté lui assure un asile inviolable, et, tout armé, se présente devant le gouverneur auquel il demande sa liberté. Quelques mots d'explication la lui rendirent sans condition. Comme bien d'autres, nous laissons à un ancien biographe la responsabilité de cette anecdote dont nous écartons même à dessein les détails trop improbables; ce qu'il y a de certain, c'est que le mariage de Cortez avec la belle Catalina Xuares eut lieu peu de temps après; qu'il put se réjouir avec effusion d'une union si bizarrement contractée (¹), et qu'enfin, plus tard, avec des concessions de terres et d'Indiens, on lui accorda le titre d'alcade. Tout lui sourit dès lors, et ses exploitations agricoles augmentent; l'élève des bestiaux, cette richesse permanente de Cuba, lui doit l'introduction d'espèces nouvelles; son esprit plein de ressources s'applique sans relâche à tirer de ces terres inépuisables tout ce que peut produire leur fécondité; les mines de l'île elles-mêmes lui livrent leurs secrets; grâce à son active industrie, il devient possesseur de plus de trois mille *castellanos*, somme énorme pour ce temps, et lorsque le trop prudent Grijalva est de retour, le 15 novembre 1518, d'un voyage entrepris pour confirmer les découvertes de Hernandez de Cordova (²), lorsque le mécontentement de ses compagnons fait le tableau pompeux de

(¹) C'est le bon las Casas qui nous instruit de cette particularité, et elle est rappelée dans l'excellent livre de Prescott : *Estando con migo, me lo dixo que estava tan contento como si fuera hija de una duquessa* (étant avec moi, il me dit qu'il vivait avec elle aussi content que si c'était une duchesse). Catalina mourut jeune, et la *Pesquisa secreta* (voy. la *Bibliographie*) accuse Cortez de sa mort. Cette odieuse calomnie, comme le fait remarquer Prescott, n'a pas besoin d'être réfutée.

(²) Les deux voyages si mémorables qui donnèrent aux Européens les premières notions qu'ils eussent reçues sur l'empire mexicain passent comme inaperçus au début de l'histoire de la conquête. Ils n'ont jamais été racontés par ceux qui les ont accomplis, et le pilote expérimenté qui dirigea ces deux expéditions, avant de conduire celle de Cortez, ne nous a point laissé ses journaux.

Antonio de Alaminos, né à Palos de Moguer, comme les Pinzon, n'était probablement pas plus lettré qu'eux. Ce fut cependant à ce rude marin, chez lequel on doit reconnaître le secret instinct qui fait les grands explorateurs, qu'il faut attribuer la première découverte du Yucatan. Appelé à guider l'expédition de Francisco Hernandez de Cordova, qui, se composant de trois navires montés de cent dix soldats, avait mis à la voile de Santiago de Cuba le 8 janvier 1517, sans avoir d'autre détermination que de suivre les traces de Ponce de Léon, il se rappela que le *grand amiral* avait eu toujours le désir de poursuivre ses explorations maritimes vers l'ouest, et dès lors la péninsule du Yucatan fut découverte. Campêche apparut aux Espagnols avec ses édifices étranges, qui firent supposer à ces hardis aventuriers qu'on était en pays asiatiques, dans les régions où se dressent les minarets des mosquées. Les trente blessures qu'avait reçues Cordova ne l'eussent pas empêché peut-être de renouveler l'expédition, tant il y avait de persévérance en ces fortes natures; mais il mourut à la Havane, dix jours après son retour.

Le vieil Alaminos ne se découragea pas; on le trouva prêt, le 8 avril 1518, lorsque Diego Velasquez expédia Juan de Grijalva, natif de Cuellar comme lui, à la recherche des bourgades construites à chaux et à pierre, pour parler le langage des vieilles relations, et qui promettaient bien d'autres richesses que les pauvres cabanes des Ignéris. L'escadre, composée de trois navires et d'un brigantin, vit tour à tour *Pontonchan*, *Tabasco*, *isla de los Sacrificios*, *Ulua*, la côte de *Panuco*, que Grijalva trouva couverte de cités populeuses; puis, après quelques légères explorations à terre, quelques faibles engagements, elle revint, le 15 novembre 1518, au bout de quarante-cinq jours de navigation. L'or mexicain avait brillé à tous les yeux; Grijalva était un grand coupable de ne s'être pas emparé de pareils trésors! Velasquez lui fit comprendre, par la rudesse de son accueil, ce que valent en certaines circonstances la prudence et la modération. Le nom d'Alaminos est oublié, celui de Grijalva nous apparaît sans gloire; et en cela la postérité se montre également injuste. Le prédécesseur de Cortez n'eut que le tort d'exécuter à la lettre les instructions qu'on lui avait données. Tombé dans une misère réelle après la conquête des régions opulentes dont il avait signalé les richesses (et il n'en avait pas rapporté moins de 15000 écus), il était en 1523 retiré à Saint-Domingue. Bientôt il retourna à la terre ferme pour rejoindre Pedrarias Davila, qui l'expédia vers les terres du Nicaragua, où les Indiens *Ulanchos* le tuèrent avec d'autres Espagnols. Cette catastrophe eut lieu bien peu de temps après son arrivée.

ces régions nouvelles, destinées à réaliser les premiers rêves de Colomb, Cortez possède déjà assez de richesses et compte assez d'amis pour lier ses projets à ceux de Diego Velasquez, s'il ne songe même déjà à les faire prévaloir.

L'*Art de vérifier les dates* constate que, dès le 13 novembre 1518, c'est-à-dire bien peu de jours avant le retour de la dernière expédition que Diego Velasquez eût envoyée au Mexique sous les ordres de Grijalva, une convention avait été signée entre lui et l'évêque de Burgos, alors président du conseil des Indes, pour que lui, gouverneur de Cuba, devînt concessionnaire des terres qu'il découvrirait dans les régions déjà visitées par ses ordres; la capitulation donnait en outre à Velasquez le titre d'*adelantado*, et lui constituait pour lui et l'un de ses héritiers le quinzième des bénéfices provenant de ces découvertes. Il lui était alloué en outre une quantité considérable d'approvisionnements et d'armes à feu, qu'il pouvait tirer des magasins de l'État.

Avant même que cet acte important ne parvînt à l'île de Cuba, Velasquez avait commencé les préparatifs d'une expédition pour obtenir les résultats que l'on se promettait des courses armées de Hernandez de Cordova et de Juan Grijalva. Ce que l'habile Prescott omet de nous dire, lui qui a si bien interrogé les sources, c'est que le commandement de cette escadre fut offert d'abord à Balthazar Bermudez, né à Cuellar, comme Grijalva, et qu'il le refusa. Le gouverneur de Fernandina s'adressa ensuite à deux de ses parents, Antonio Velasquez Borrego et Bernardin Velasquez; mais ils firent sans hésitation une réponse négative. Ce poste périlleux alla en définitive à celui qui devait s'en emparer. Hernando Cortez fut nommé capitaine général de l'expédition destinée à faire la conquête de la Nouvelle-Espagne, après qu'Amador de Lares, trésorier de la couronne de Castille à Hispaniola, et Andrés de Duero, secrétaire du gouverneur, eurent pour ainsi dire répondu de la fidélité de leur ami à Velasquez, qui, de longue main déjà, connaissait sa résolution et son courage.

Prescott a peint en maître le changement qui s'opéra, à compter de ce jour, dans la conduite de Cortez : « Ses idées, au lieu de s'évaporer en une gaieté frivole, se concentrèrent sur un grand objet. Les ressources de son esprit commencèrent à se déployer dans la manière dont il encourageait et stimulait les compagnons de ses pénibles travaux. Son âme s'était ouverte à un généreux enthousiasme dont l'auraient cru incapable ceux-là mêmes qui le connaissaient le mieux. Il consacra tout l'argent qu'il possédait à l'équipement de la flotte. Il s'en procura davantage en engageant ses propriétés et en donnant son obligation à de riches marchands de l'île, qui ne doutaient pas du succès; puis, quand son crédit fut épuisé, il mit à contribution celui de ses amis. Tous ces fonds furent employés à l'achat des vaisseaux, des vivres et des munitions de guerre; Cortez venait en aide aux volontaires trop pauvres pour s'équiper eux-mêmes. Il en attirait un plus grand nombre par l'appât des profits à partager. »

Il résulte en effet des pièces officielles, examinées avec l'esprit de critique qui caractérise notre époque, que Cortez entra pour des sommes considérables dans les frais de cet armement, si même, comme tendraient à le faire supposer les dépositions de ses partisans exclusifs, il n'en paya pas les deux tiers. La double influence que lui donnèrent son titre, confirmé par le gouvernement d'Haïti, et sa prodigieuse activité dont tout le monde était témoin, fit pénétrer à bon droit une soupçonneuse inquiétude dans l'âme de Velasquez. Il voulut retirer un commandement que lui-même il avait offert; il fut deviné et joué résolûment. Bien que Solis le nie d'une façon positive, l'exact Herrera doit nous servir ici de guide, et il a été d'ailleurs suivi dans son opinion par l'historien le plus brillant et le plus exact de la conquête. Cortez, sentant que le pouvoir allait lui échapper, partit inopinément du port de Santiago de Cuba avant même que ses navires fussent suffisamment pourvus d'armes et de vivres. Animé par une de ces volontés subites qui tant de fois firent tout ployer devant sa résolution, il ordonna de lever l'ancre durant la nuit; et lorsque Velasquez, éveillé subitement, vint sur la plage au point du jour lui demander compte de sa conduite, quelques paroles courtoises lui rappelèrent « qu'il y avait de ces choses qu'il fallait exécuter avant même que d'y songer. » Et la flottille s'éloigna.

Le 18 novembre 1518, elle allait surgir dans un petit port, à 15 lieues de Santiago (¹). Là devait s'achever l'armement, et les fermes royales pourvurent à l'absence des approvisionnements que l'on n'avait pu emporter. Cortez fit voile ensuite pour la Trinidad.

(¹) Voy., sur les excellentes cartes de M. Ramon de la Sagra, *Macaca.*

Ce fut dans ce port que le capitaine général arbora son étendard et que l'on vit accourir de toutes les parties de l'île des hommes bien résolus à vaincre. C'étaient pour la plupart d'anciens compagnons de Grijalva, que leurs récents souvenirs entraînaient, et qui voulaient faire partie d'une expédition que plus d'une fois ils avaient appelée de leurs vœux. Pedro de Alvarado et ses frères, Christoval de Olid, Alonzo de Avila, Juan Velasquez de Léon, Alonzo Fernandez de Puerto-Carrero, Gonzalo de Sandoval, les meilleurs officiers de ce temps, les hardis marins dont plusieurs avaient navigué jusqu'aux rives du Yucatan, faisaient partie de cette phalange invincible. Le beau-père du gouverneur avait déjà refusé d'arrêter l'homme résolu qui commandait à ces braves. Lorsque la flottille fut entrée dans le port de la Havane, don Pedro Barba reçut le même ordre; mais il se garda bien de l'exécuter.

Le 19 février 1519, l'escadre, guidée par Alaminos, sortait du port aux cris joyeux de la foule, et, descendant sur la plage de Sant-Antonio, Cortez y passait librement en revue sa petite armée. Elle se montait à 110 marins, 550 soldats sur lesquels on comptait 13 arquebusiers et 32 arbalétriers, 200 Indiens appartenant sans doute à la race peu belliqueuse de l'île; quelques femmes indiennes, destinées aux travaux domestiques, accompagnaient les Espagnols; mais la force réelle de cette troupe résolue tenait surtout à ses 10 pièces de bronze, à ses 4 fauconneaux et aux munitions nombreuses que Cortez avait su réunir. Les seize cavaliers qu'il avait aussi réunis à grand'peine furent, on le peut affirmer, avec son artillerie, l'élément le plus sûr de la conquête. Ses onze navires quittèrent Cuba le 18 février 1519, et firent voile pour le Yucatan (¹).

Pierre Martyr d'Anghiera, le héraut enthousiaste de toutes les grandes découvertes qui ont marqué son temps, s'écrie, au seizième siècle : « Le génie de Cortez triomphera de toutes les déceptions! » Nous acceptons sa prophétie, réalisée d'une manière si brillante, et ce sera le conquérant lui-même qui se chargera de la raconter.

Nous n'avons rien à dire, en effet, sur l'événement prodigieux qui fit tomber le vaste empire d'Anahuac entre les mains d'une poignée de soldats. La vie du voyageur, de l'explorateur infatigable, de l'observateur judicieux, commence, pour le conquistador, en 1525, au temps où il traverse les solitudes d'Ybueras (²) pour aller réprimer la révolte d'Olid. Lui-même il nous a retracé, dans le style animé qu'on lui connaît, les incidents si variés de cette course aventureuse; et cette relation devait faire partie d'une collection justement renommée. Malheureusement cette publication intéressante est restée dans les cartons de l'éditeur généreux auquel on doit déjà tant de documents précieux sur les premiers temps de la conquête. Quant aux événements en eux-mêmes, ils ont été longuement racontés dans la précieuse histoire que nous devons au descendant des rois de Tezcuco (³).

Il y a toutefois un fait biographique que nous ne saurions omettre ici. Cortez fut du petit nombre des hommes renommés dont on célébra les funérailles de leur vivant. Pendant qu'il errait dans les vastes solitudes dont il voulait faire une annexe immense de la couronne, les ennemis insolents qu'il avait laissés dans la capitale de la Nouvelle-Espagne, et à la tête desquels se trouvait ce Gonçalo de Salazar, dont la haine ne fléchit jamais, lui faisaient des obsèques magnifiques dans la cathédrale de Mexico, et ordonnaient impunément que l'on infligeât un honteux supplice à une dame honorable de la ville, qui, ne pouvant croire à cette mort prématurée, avait osé la nier publiquement (⁴). Un autre fait ressort des pièces officielles : c'est qu'en dépit de tous leurs efforts pour le perdre, les ennemis les plus acharnés de Cortez ne peuvent nier l'affection réelle que lui portaient les peuples conquis, et surtout cette géné-

(¹) « Cortez divisa sa troupe en onze compagnies, et en plaça une à bord de chaque navire, sous le commandement d'un capitaine. Ces capitaines étaient : Alonzo Hernandez Puerto-Carrero, Alonzo Davila, Diego de Ordaz, Francisco de Montejo, F. de Morla, F. de Sancedo, Juan de Escalante, Juan Velasquez de Léon, Christoval de Olid, Pedro de Alvarado, et Francisco de Orosco. » *(Art de vérifier les dates.)* — Le navire que montait Cortez n'avait que 100 tonneaux; il y en avait trois qui en jaugeaient de 80 à 70; le reste se composait de caravelles et de petits bâtiments non pontés.

(²) Aujourd'hui Honduras.

(³) Voy. Fernando de Alva Ixtlilxôchitl: Cruautés horribles des conquérants du Mexique et des Indiens qui les aidèrent à soumettre cet empire à la couronne d'Espagne; 1 vol. in-8, Paris, 1838 (collect. Ternaux-Compans). Bustamente appelle un peu pompeusement peut-être Ixtlixôchitl le Cicéron chrétien. Cet historien a en réalité une grande valeur, mais il règne une grande confusion dans la bibliographie de ses œuvres; nous savons que le savant traducteur de Prescott en espagnol, M. Ramirez, l'a élucidée récemment.

(⁴) Voy. la longue lettre de l'évêque Zumaraga à Charles-Quint (dans la collection Ternaux-Compans).

rosité prodigieuse qui ne s'affaiblit que lorsque sa ruine eut été pour ainsi dire consommée et qu'il n'eut plus rien de ses anciens trésors à livrer à tant d'amis ([1]).

L'année 1528 marque en réalité l'époque brillante de la vie du conquistador. Inquiet sur son avenir, qu'on lui dit menaçant, fatigué des tracasseries interminables que lui suscitent ces gens de l'audience, qui composent un conseil souverain, il s'embarque pour l'Espagne peu de temps après que ses ennemis ont pris la résolution de venir l'accuser à la cour. Il débarque à Palos vers la fin de mai, se rend à la cour, et, par un étrange revirement de fortune, reçoit un accueil magnifique de Charles-Quint, qui lui donne en mariage dona Juana de Zunia, sœur du comte d'Aguilar. Des lettres patentes, signées le 6 juillet 1529, érigent pour lui en marquisat la vallée d'Oaxaca. Les villes et les simples villages qui lui sont soumis forment un total de 23000 vassaux; enfin il est nommé capitaine général et gouverneur de tout le continent, ainsi que de toutes les îles qu'il pourra découvrir dans la mer du Sud. Peut-être eût-il préféré à ces titres, tout brillants qu'ils étaient, celui de général des troupes castillanes, lorsque Charles-Quint pouvait le lui offrir, onze ans plus tard, à l'époque d'une mémorable expédition; mais, par le fait, on le récompensa de ses services en restreignant toujours son pouvoir, et sa valeur trop évidente effraya les courtisans.

En 1531, Cortez rentra dans cette ville de Mexico d'où étaient parties tant de calomnies odieuses contre sa personne et au sein de laquelle il existait un parti fomenté par Salazar, dont le but unique était de l'éloigner de nouveau du pays qu'il avait conquis. Cette fois, il reparaît dans la ville espagnole revêtu du titre de marquis del Valle de Oaxaca, et, débarquant au Mexique, il se fait proclamer capitaine général, comme il en avait le droit, voulant même user de haute et basse justice, mais trouvant dans l'administration une résistance à laquelle peut-être il ne s'était pas attendu. L'audience royale, qui représentait directement l'autorité du souverain, lui fit comprendre, dès le début, qu'elle saurait maintenir une prépondérance dont il semblait douter, mais aussi qu'elle n'hésiterait pas à reconnaître ses droits; il en avait d'ailleurs qu'il n'avait pas cherchés et qu'il tenait de son caractère affable aussi bien que de la générosité de son caractère. Les Indiens, si cruellement maltraités par ceux entre les mains desquels était tombé le pouvoir, lui portaient un attachement qui se manifestait en toute occasion, et l'on aime à lire ces paroles écrites à Charles-Quint par Salmeron, le président de l'audience, qui le traite cependant en ennemi : « L'affection que les Indiens ont pour le marquis vient de ce que c'est lui qui réellement les a soumis et de ce que, à vrai dire, il les a mieux traités que tous les autres ([2]). » Nous ajouterons donc ici avec Prescott : « Cortez n'était pas cruel, si on le compare du moins à ceux qui sont devenus comme lui des héros par la guerre..... Le meilleur commentaire de sa conduite est le respect affectueux que lui témoignaient les Indiens et la confiance avec laquelle ils recoururent à sa protection dans toutes leurs misères. »

Nous trouvons dans l'éminent historien cette phrase concise : « Jamais il n'oubliait les intérêts de la science. » La science pratique, celle qui présente dans ses résultats une utilité réelle, devint en effet bientôt son unique préoccupation, et il peut être considéré comme le promoteur le plus ardent de l'industrie européenne qui changea en quelques années l'aspect de ces contrées.

Les tracasseries interminables de l'audience, et la lutte qu'elle établissait perpétuellement avec le capitaine général, lorsque celui-ci voulait user de ses priviléges et ne pas laisser empiéter sur ses fonctions toutes militaires, contraignirent bientôt le conquistador à quitter Mexico et à aller s'établir sur le penchant des Andes, à 11 lieues du lac, dans une ville indienne appelée Guernavaca. Il y fit bâtir un palais ([3]) dont les vestiges subsistent encore ([4]), et ce fut dans ce lieu vraiment délicieux qu'il passa les années les plus paisibles de sa vie. Dans cette vallée fertile que son regard dominait, sa pensée prévoyante sut naturaliser la canne à sucre de l'île de Cuba et les fruits de l'Andalousie; grâce à lui, le

([1]) Voy., à ce sujet, Bernal Dias del Castillo.

([2]) Voy., dans la collection Ternaux-Compans, *Pièces relatives au Mexique.*

([3]) Celui qu'il possédait dans Mexico avait excité ou les craintes ou l'envie de l'audience royale, et elle l'avait pour ainsi dire confisqué au profit du gouvernement. La collection Ternaux-Compans contient à ce sujet des révélations curieuses, et l'on voit comment, grâce à une parcimonie tracassière bien plutôt qu'en vue d'une réelle économie, on empêchait Cortez de tirer de ses propriétés les avantages qu'il pouvait en obtenir à l'époque où il préparait sa coûteuse expédition.

([4]) Mme Calderon de la Barca, *Life in Mexico;* 1 vol. in-8, London, 1843

lin et le chanvre de l'Europe élevèrent leurs tiges modestes non loin du superbe maguey, qu'elles égalent peut-être en utilité; le mûrier transporté d'Europe put nourrir le ver à soie, qui se multiplia d'une manière rapide. Par ses soins encore, le mouton mérinos fut introduit dans la vallée, et plusieurs volatiles de l'Europe créèrent des ressources alimentaires ignorées jadis des Indiens. En lisant les pièces originales qui regardent la colonisation, une circonstance frappe surtout, c'est le concours de tant d'efforts provenant de partis opposés, pour enrichir de produits inconnus cette terre déjà si privilégiée. Zumarraga détruit les temples, mais il couvre les champs de moissons nouvelles; Cortez oublie ses conquêtes pour demander à la métropole l'introduction d'un végétal utile. Dans cette solitude paisible, la pensée du grand capitaine était donc tout entière à la science pratique. Ce fut dans Guernavaca qu'il se préoccupa avec tant d'ardeur des projets de Charles-Quint pour découvrir un détroit imaginaire (¹) conduisant à la région des épices; ce fut de là qu'il donna des ordres pour que deux navires se rendissent aux Moluques sur les traces de Magellan. Il fit plus encore pour les sciences géographiques, car, après avoir expédié de Tehuantepec et d'Acapulco plusieurs bâtiments dont la navigation laborieuse fut à peu près sans résultat, il envoya, le 30 juin 1532, Hurtado de Mendoza afin de reconnaître les côtes occidentales de la Nouvelle-Espagne et des îles de la mer du Sud. Mendoza avait péri après s'être avancé jusqu'au 27ᵉ degré, toujours par les ordres du capitaine général; Diego Becerra et Hernandez de Grijalva lui avaient succédé à la fin d'octobre 1533; puis une sanglante tragédie avait eu lieu à bord de la capitane, et le pilote Ximenez avait assassiné son chef, pour être frappé lui-même plus tard par les Indiens dans la basse Californie. Cortez apprend que son navire, chargé d'une grande quantité de perles, est tombé entre les mains de son vieil ennemi, Nuno de Guzman; il réclame avec énergie, se fait rendre son bâtiment sans pouvoir obtenir la précieuse cargaison; et, armant de nouveau à ses frais des navires qu'il fait venir de Tehuantepec à Chametla, dans la Nouvelle-Galice, il part pour les régions inconnues, le 15 avril 1535. Cette fois, il avait frété trois bâtiments, et il emmenait avec lui quatre cents hommes et plus de trois cents noirs, bien nouvellement introduits alors dans les campagnes du nouveau monde.

Il fit voile d'abord vers le point où Fortun Ximenez avait trouvé la mort: des armes brisées, des fragments de boucliers, des débris d'armures, lui attestèrent sur ce rivage désert ce qu'étaient devenus ses compatriotes. Depuis le 1ᵉʳ mai 1535, il avait dépassé les *sierras altas* de San-Felipe, à 3 lieues des côtes de la Californie; et ce fut en Californie même qu'il acquit la certitude de la mort des marins espagnols par lesquels il avait été précédé dans ces parages. Les vents l'emportèrent ensuite vers l'embouchure de deux fleuves auxquels il imposa les noms de *San-Pedro* et de *San-Pablo*. Après avoir reçu de nouveaux renforts, qui vinrent le rejoindre par terre, il s'embarqua de nouveau et reconnut la côte jusqu'au port de *Guayabal*. Là, un navire chargé de provisions l'attendait, et il put explorer une partie de la Californie, d'où la tradition faisait venir ces tribus d'Aztèques qu'il avait vaincues douze ans auparavant. Le nom de Cortez n'est pas seulement le nom d'un conquérant, c'est celui d'un intrépide explorateur. Il n'est donc point juste de dire, comme l'a fait un historien, que cette expédition fut aussi coûteuse qu'elle fut inutile; et dans l'ordre des faits acquis à la science, cette conquête était préférable, à coup sûr, à celle où périssaient tant d'Indiens (²).

Pendant qu'il visitait ces régions ignorées dont la géographie fut mieux connue de son temps qu'elle ne le fut un siècle plus tard, il apprit la nomination de don Antonio de Mendoza, comte de Tendilla, créé par Charles-Quint vice-roi du Mexique (³). Laissant le commandement des forces navales dont il

(¹) Dès le 6 juin 1523, Charles-Quint ordonnait à Cortez de chercher le passage sur les côtes des deux mers.

(²) Les découvertes mémorables faites alors par Cortez furent consignées, d'après ses ordres, sur une carte qu'exécuta le pilote Domingo del Castillo dans la capitale du Mexique, en 1541. Toute la côte de la mer du Sud, depuis le golfe de Tehuantepec jusqu'à l'embouchure du rio Colorado, dans la Californie, y fut soigneusement tracée. On y voit, dit Lorenzana, sur le diocèse de Guadalaxara y Durango, les ports de Colima, Puerto-Escondido, ceux de Xalisco, de Chiametla, et beaucoup d'autres situés vis-à-vis la côte de Californie; d'où il ressort évidemment que Cortez eut connaissance des provinces de Sinaloa, Sonora, Pimeria, Nuevo-Mexico et de la plus grande partie de la presqu'île de Californie, le long de la côte du nord jusqu'au rio Colorado (que le pilote Castillo appelle rio de Buena-Guia), Puerto de Cruz, qui s'élève jusqu'au 28ᵉ degré de latitude, et qui comprend le port de Monte-Rey, bien que ce point ne soit pas spécifié. Cette carte précieuse était à Mexico, dans les archives du marquis del Valle. (Voy. aussi, sur cette expédition, M. Duflot de Mofras, *Voyage en Californie*, 2 vol. gr. in-8.)

(³) Il gouverna le Mexique dix-sept ans, et fut nommé ensuite vice-roi du Pérou. Il mourut en 1552. Un de ses premiers

s'était fait suivre entre les mains de Francisco de Ulloa, qui avait ordre de poursuivre ses recherches le long des côtes de la Californie, et qui, en effet, après avoir exploré ce golfe, disparut sans laisser de souvenir, Cortez se rendit rapidement à Acapulco. Ce fut de là qu'il expédia à Francisco Pizarre, qui lui tenait du côté maternel par les liens de la parenté, des forces assez considérables, grâce auxquelles



Pizarre. — D'après un calque du portrait conservé au Musée de Lima.

celui-ci dut de ne pas succomber au moment où, apres avoir brillé dans Cusco, la fortune l'abandonnait dans Lima : le conquérant du Mexique reliait ainsi, par une aide inattendue, les deux plus mémorables conquêtes que l'on eût vues dans le nouveau monde, et l'éclat de Pizarre effaçant pour ainsi dire sa gloire dans la métropole, on eut une preuve nouvelle de sa magnanimité (¹).

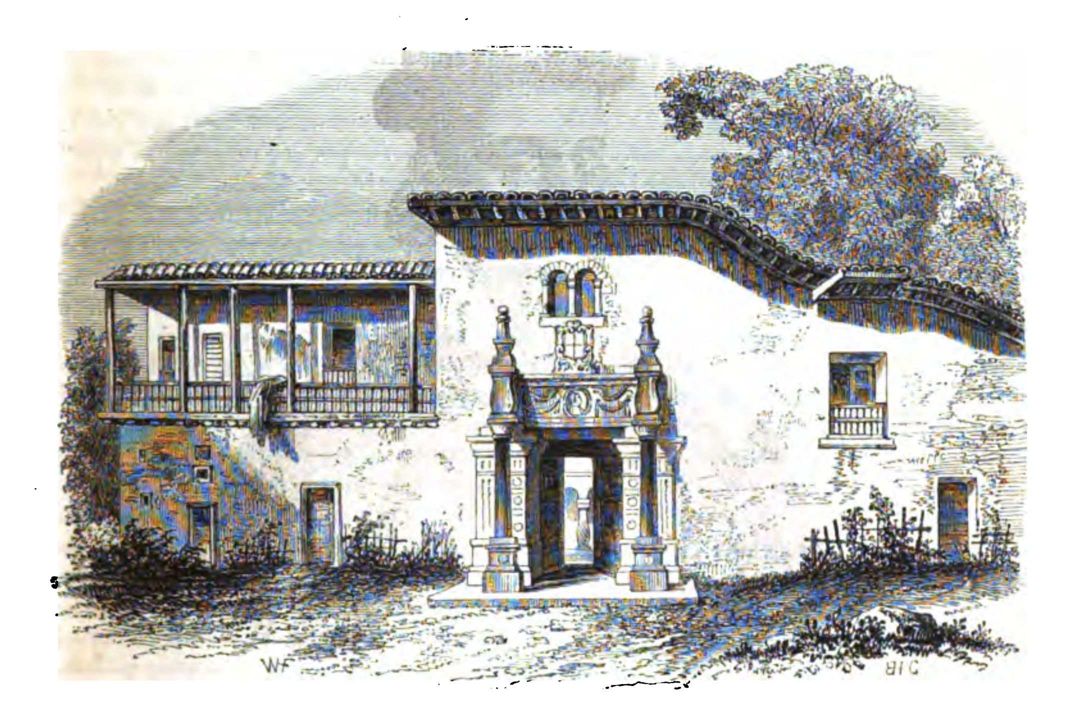
Fatigué des luttes toujours renaissantes qu'amenait nécessairement la présence du vice-roi, contraint à faire reconnaître de nouveau ses privilèges comme capitaine général, obligé d'ailleurs de répondre aux nouvelles accusations qu'avait formulées contre sa gestion militaire l'audience royale, il partit pour l'Europe, emmenant avec lui son fils aîné. L'empereur était absent, et l'on pourrait dire que le souvenir de ses conquêtes, toutes récentes qu'elles étaient, allait s'effaçant; l'or de Pizarre, l'éclat de la défaite d'Atahualpa, les faisait pâlir. Le conseil suprême des Indes, qui devait juger de ses différends, l'accueillit néanmoins avec une pompe inaccoutumée; les magistrats qui le composaient vinrent même en corps à sa rencontre, et le firent asseoir au milieu d'eux : ce fut, pour ainsi dire, le seul honneur qui

actes, en arrivant à la Nouvelle-Espagne, fut la promulgation d'une ordonnance de Charles-Quint en faveur des ***tamèmes***, ou porteurs indiens, qu'on accablait sous le poids des fardeaux.

(¹) Voy. l'*Art de vérifier les dates*, édition de M. Fortia d'Urban, t. IX, p. 207.

lui fut accordé et la seule satisfaction qu'il reçut; les débats s'éternisèrent, et son retour immédiat au Mexique devint impossible.

En 1541, lors de cette fameuse expédition contre Alger, où la tempête balaya les forces de Charles-Quint et réduisit à l'inaction Doria, Cortez offrit ses services comme volontaire et ses conseils comme capitaine expérimenté. Il ne put combattre et vit ses conseils dédaignés; les sables d'Alger enfouirent à tout jamais trois joyaux dont il n'avait pas voulu se séparer et qui eussent été, disent les chroniqueurs, la vraie rançon d'un empire (¹); on refusa même de l'écouter lorsqu'il proposa aux généraux d'aller dissiper ces légions de barbares et de renouveler dans cet instant suprême les prodiges de prudence et



Maison de Pizarre à Cusco. — D'après M. Francis de Castelnau.

de valeur qui avaient soumis Mexico. Échappé au désastre de l'expédition, il revint en Espagne et suivit, dit-on, Charles-Quint jusqu'au port lorsque celui-ci passa en Italie. Au mois de février 1544, il lui écrivait « qu'il avait espéré que les fatigues de sa jeunesse assureraient le repos de ses vieux jours. » Trois ans après il s'éteignait dans une bourgade de l'Andalousie, sans que justice lui eût été rendue, et au moment où il n'aspirait plus qu'à trouver le repos dans sa riante solitude de Guernavaca.

Comme Christophe Colomb, Cortez mourut loin des régions lointaines vers lesquelles se tournait sans cesse sa pensée. Il était à Séville, se préparant à retourner en Amérique, ou résidait encore dona Anna, et il avait heureusement près de lui don Martin, son fils aîné, lorsqu'un dérangement subit dans les fonctions de l'estomac amena une dyssenterie. Pour se dérober au tumulte d'une cité bruyante, et pour échapper peut-être aux importuns, il se fit transporter dans une petite ville nommée *Castilleja de la Cuesta*. Son fils ne le quitta pas et l'entoura des soins que lui inspirait la sollicitude la plus touchante. Il expira dans sa soixante-troisième année, le 10 novembre 1547, et non pas le 2 décembre 1554, comme le dit la *Biographie universelle*. Par son testament, dressé quelques jours auparavant, et qui nous a été conservé, il instituait pour héritier de ses biens don Martin Cortez, son fils aîné, et pour-

(¹) Voy. les Émeraudes de Cortez, dans le *Magasin pittoresque*, t. XIX, p. 127, 146

voyait au sort futur de plusieurs enfants naturels. Il demandait aussi à être inhumé dans un couvent fondé par lui en Amérique.

Au milieu du concours des populations, son corps fut transporté à Séville, au lieu de sépulture des ducs de Medina Sidonia, dans l'alliance desquels il était entré par son second mariage. Il y resta déposé jusqu'en 1562; alors seulement on l'exhuma du couvent de San-Isidro pour le transférer, non dans le lieu indiqué par le testament, mais à Tezcuco, au couvent de Saint-François. Cortez était là, près d'une jeune fille qu'il avait perdue, et près de sa vieille mère. Durant le dix-huitième siècle les cendres du conquérant furent de nouveau troublées. A la mort de son arrière-petit-fils don Pedro Cortez, quatrième marquis del Valle, en qui s'éteignait sa descendance mâle, on transporta ses ossements en grande pompe dans la capitale du Mexique; ce fut d'abord le couvent de San-Francisco qui les recueillit. En 1704, un pieux souvenir les fit déposer dans le sanctuaire, où les derniers voyageurs ont pu les visiter; et, il faut le dire, l'hôpital de Jésus-de-Nazareth était bien en réalité le lieu le mieux choisi pour y ériger cette tombe, car c'est un lieu de charité doté par Cortez lui-même. Cortez, en effet, avait essayé d'expier plus d'un acte terrible de sa rapide conquête par de pieuses fondations; peut-être aussi les plaintes de las Casas et de Betanzos avaient-elles agi peu à peu sur cette âme en apparence inflexible. Sa dernière parole condamne l'esclavage, et son dernier vœu est pour les Indiens (1).

Il y a aujourd'hui au Mexique trois tombes qui subsistent encore, et qui ont reçu tour à tour les restes du conquistador; la dernière et la plus magnifique, celle qui est surmontée d'un buste dû à l'habile Tolda, n'a pas plus que les autres gardé les ossements qui lui avaient été confiés. En 1823, une faction inintelligente, hostile à tous les souvenirs de la conquête, voulut disperser ces cendres; on lui évita ce sacrilége, et une main pieuse sut les dérober secrètement. Ce que n'a point dit l'éminent historien du Mexique, nous sommes en mesure de l'affirmer aujourd'hui : les restes de Cortez sont en Italie, dans les domaines du duc de Terra-Nova-Monteleone, dernier descendant par les femmes du célèbre conquérant.

## LETTRE DE CORTEZ A CHARLES-QUINT.

(CARTA DE RELACION.)

Très-haut, très-puissant et prince très-catholique, empereur très-invincible, notre seigneur (2),

J'envoyai à Votre Majesté sacrée, par un navire parti de la Nouvelle-Espagne (3), le 16 juillet 1519, une très-longue relation de ce qui s'y était passé depuis mon arrivée jusqu'à cette époque; je confiai cette relation à Alonzo Hernandés Puerto-Carrero et à François de Montejo, procureurs de la riche ville de la Vera-Cruz (4), dont j'avais jeté les fondements au nom de Votre Majesté. Depuis ce moment, occupé continuellement à conquérir et à pacifier, manquant de navires, inquiet de n'avoir aucune nou-

(1) Voy. le Testament de Fernand Cortez et l'extrait qu'en donne Prescott.

(2) On a cru devoir se servir ici de la traduction donnée par le vicomte de Flavigny, et qui est généralement acceptée; on lui a fait subir néanmoins diverses modifications qui contribuent à lui donner plus d'exactitude. Flavigny écrivait en 1778; il a supprimé la suscription qui se trouve en tête de la deuxième Lettre de Cortez. Nous la rétablissons ici. Le livre du traducteur français est intitulé : *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles-Quint*.

(3) Avant la révolution qui a établi l'indépendance du Mexique, le vaste territoire dont se composait la Nouvelle-Espagne, ou le territoire connu sous le nom de *el reyno de Mexico*, occupait, selon M. de Humboldt, une étendue territoriale de 118 418 lieues carrées de 25 au degré. Lors du traité signé à Washington, en 1819, tout le Mexique se trouva situé entre les 15° 53′ et 42 degrés de latitude septentrionale, et les 95° 55′ et 126° 25′ de longitude occidentale de Paris. (Voy. l'*Art de vérifier les dates.*)

(4) Villa-Rica de Vera-Cruz ne subsista pas dans le lieu où l'avait fondée Cortez en 1529. Rebâtie à l'embouchure du rio Antigua, sur le territoire des Totonaques, elle fut transportée à trois lieues de là, et connue dès lors sous le nom de *Villa-Rica-Nuova*. Située à 75 lieues de Mexico, elle a une population d'environ 1 600 habitants; latitude nord, 11° 11′; longitude ouest de Paris, 98° 29′.

velle du premier bâtiment, je n'ai pu rendre compte à Votre Majesté de mes actions et de tout le mal que Dieu sait que j'ai eu : Votre Majesté peut prendre le nom d'empereur de ces immenses provinces à aussi juste titre que celui d'empereur d'Allemagne.

S'il fallait lui exposer tous les détails des objets qui se présentent dans ces nouveaux royaumes, ils seraient infinis, et d'ailleurs ma capacité et les circonstances dans lesquelles je me trouve ne me le permettraient pas. Je ferai néanmoins tous mes efforts pour dire la vérité le moins mal qu'il sera en moi, et pour apprendre à Votre Majesté ce qu'il convient qu'elle sache actuellement. Je la supplie de vouloir bien m'excuser si j'omets quelques circonstances essentielles, si je ne lui indique pas au juste le temps et la manière dont les choses se sont passées, et si je ne me rappelle pas exactement les noms des villes, des villages et des domaines qui ont offert leurs services à Votre Majesté, en se reconnaissant pour ses sujets ou pour ses vassaux; car j'ai perdu, par un accident dont je lui rendrai compte, les traités et les différents actes que j'ai passés avec les habitants.

J'ai présenté à Votre Majesté, dans ma relation précédente, la liste des villes et des bourgs qui lui avaient offert leurs services, ou que je lui avais soumis. J'ai parlé en même temps d'un grand prince appelé Montézuma ([1]), qui, d'après les renseignements qu'on m'avait donnés, devait habiter à 90 ou 100 lieues de la côte, et du port où j'avais débarqué. J'ajoutai qu'avec l'aide de Dieu et la terreur de votre nom, je me proposais de chercher Montézuma partout où il pourrait être. Je me rappelle même que je m'engageai à beaucoup plus que je ne pouvais, quand j'assurai que je l'aurais mort ou vif, comme prisonnier ou comme sujet.

Dans ce dessein, je partis de Cempoal (que j'appelai Séville) le 16 d'août, avec quinze cavaliers et trois cents fantassins des plus aguerris; la circonstance était favorable. Je laissai à la Vera-Cruz cent cinquante hommes et deux cavaliers, avec ordre d'y construire une forteresse, qui est déjà bien avancée; et quant à cette province de Cempoal, qui contient cinquante villes ou forteresses, et qui peut fournir environ cinquante mille hommes de guerre, je la laissai en paix, et composée de sujets d'autant plus sûrs, loyaux et fidèles, qu'à peine venaient-ils d'être soumis, à force de violence, par Montézuma, qui les tyrannisait et faisait enlever leurs enfants pour les sacrifier à ses idoles.

Instruits de la puissance formidable de Votre Majesté ([2]), ils m'adressèrent leurs plaintes contre Montézuma; ils se soumirent, me demandèrent mon amitié, et me prièrent de leur accorder ma protection; comme je les ai bien traités et toujours favorisés, je ne doute point qu'ils ne soient de fidèles sujets, quand ils n'auraient d'autre motif que la reconnaissance de les avoir délivrés de la tyrannie de Montézuma. Cependant, pour m'assurer de ceux qui restaient dans les villes, j'ai cru devoir choisir parmi eux plusieurs personnes distinguées, et les emmener avec quelques habitants d'un ordre inférieur, qui m'ont été de la plus grande utilité dans mes entreprises.

Il s'est trouvé parmi mes compagnons des amis et des créatures de Diego Velasquez ([3]), qui, jaloux de mes prospérités, ont voulu quitter le pays et se révolter contre moi : quatre Espagnols, entre autres, nommés Jean Escudero, Diego Cermeno, Piloto et Gonzalo de Ungria, de même que Piloto et Alonzo Penate, ont avoué qu'ils avaient formé le projet de se saisir d'un brigantin qui était dans le port, d'y mettre une provision de pain et de cochon, de tuer le maître de l'équipage, pour se rendre à l'île Fernandina, et pour informer Diego Velasquez de l'expédition de mon navire en Europe, de son contenu

([1]) Flavigny a jugé à propos d'altérer le nom de l'empereur mexicain, que Cortez écrit invariablement *Muctezuma*. Nous conservons ici la dénomination acceptée depuis des siècles, en faisant observer que l'autorité la plus compétente, le vieil historien des Chichimèques, écrit toujours *Mochteuzoma*. Ixtlilxôchitl, descendant des rois de Tezcuco, et le plus habile des interprètes du dix-septième siècle, a tâché de figurer ainsi, pour les oreilles espagnoles, la prononciation de ce nom vénéré. Bernardino de Sahagun l'écrit de cinq ou six manières différentes. Nous épargnerons au lecteur ces étranges variations dans l'orthographe d'un nom si connu. En langue aztèque, il signifie *visage sévère*.

([2]) Flavigny écrit toujours *Majesté*, tandis que Cortez donne alternativement à Charles-Quint les titres de *Majesté sacrée* et d'*Altesse*. Comme empereur, le premier était d'étiquette absolue; mais, en 1520, les souverains de la Péninsule portaient le second plus habituellement. Ce qu'il y a d'assez étrange, c'est que Cortez lui-même reçoit ce titre dans les missives officielles écrites par ses anciens compagnons. Voy., entre autres, une Lettre de Francisco de Alvarado (collection de Ternaux-Compans).

([3]) Voy. ce qui a été dit sur ce personnage dans la biographie de Cortez. Prescott a mis son caractère sous son jour véritable. Lorenzana est fondé dans ce qu'il en dit.

et de la route qu'il tenait, afin que Velasquez prît des mesures pour s'en saisir au passage, comme il aurait traité le dernier, s'il n'avait pas passé par le canal de Bahama. Ils ont encore avoué que d'autres personnes étaient disposées à donner des avis à Velasquez.

Sur ces dépositions, je me suis décidé à punir les coupables selon la justice, les circonstances et le bien du service, et à faire jeter sur la côte les navires qui étaient dans le port, sous prétexte qu'ils n'étaient plus propres à la navigation. J'ai détruit par là tout complot qui, vu le petit nombre des Espagnols et l'intrigue des amis et des créatures de Velasquez, pouvait avoir des suites fâcheuses pour la gloire de Dieu et pour celle de Votre Majesté. J'ai ôté à ceux qui avaient envie de quitter, la possibilité de consommer leur projet, et je me suis mis en route avec d'autant plus de sécurité que les habitants des villes m'ont rendu leurs épées avant mon départ.

Huit ou dix jours après avoir fait jeter les navires à la côte, étant en route pour Cempoal ([1]) et pour le reste de mon voyage, on me fit savoir de la Vera-Cruz que quatre navires côtoyaient ces parages; que le capitaine qui commandait dans la ville, étant allé dans une barque au-devant d'eux, avait appris qu'ils venaient à la découverte, et qu'ils appartenaient à François de Garay, lieutenant de roi et gouverneur de la Jamaïque; on me manda encore que le capitaine de la Vera-Cruz les avait instruits de la manière dont j'avais pris possession du pays au nom de Votre Majesté, et comment j'avais bâti la Vera-Cruz, au port de laquelle ils pouvaient se rendre en sûreté avec leurs navires et les y réparer. Ils répondirent qu'ils avaient pris connaissance du port en passant vis-à-vis, et qu'ils adopteraient les conseils qu'on leur donnait.

Ces quatre navires ne suivirent pas cependant la barque du capitaine, car à son retour il m'apprit que ces bâtiments n'étaient point entrés au port, et qu'ils continuaient à côtoyer sans qu'on pût découvrir leur dessein. Sur cet avis, j'allai sur-le-champ à la Vera-Cruz, où j'ai su que les navires étaient appareillés à 3 lieues au-dessous, sans que personne de l'équipage eût mis pied à terre.

Je longeai la côte avec quelques soldats pour prendre langue : à une lieue environ des bâtiments, je rencontrai trois hommes qui en venaient; un d'entre eux, qualifié du titre d'écrivain, me dit être chargé de me faire, en présence de deux témoins qui l'accompagnaient, une sommation de poser des limites entre mes découvertes et celles du chef de ces navires, qui désirait fonder des colonies dans les provinces qu'il avait reconnues, et former son établissement sur la côte, à 5 lieues au-dessous de Nautecal ([2]), ville éloignée de 12 lieues de celle qui est aujourd'hui connue sous le nom d'Almeria.

Je répondis à ces envoyés que leur capitaine pouvait venir avec ses navires au port de la Vera-Cruz, que nous nous y aboucherions, que je ferais donner à l'équipage et aux bâtiments tous les secours qui pourraient dépendre de moi, et qu'enfin, puisqu'ils m'assuraient qu'ils étaient dévoués au même service que moi, je ne désirais rien tant que de trouver les moyens de les servir et de les aider. Comme ces trois envoyés me protestèrent que ni le capitaine, ni personne de l'équipage ne mettrait pied à terre où je serais, je m'assurai d'eux; j'eus lieu de croire que l'équipage de ces bâtiments voulait faire quelque insulte ou quelque dommage au pays, puisqu'il craignait ma présence. Je me cachai, en conséquence, le long de la côte qui faisait face aux navires, jusqu'au lendemain midi, dans l'espérance de prendre et d'envoyer en Europe le chef ou le pilote qui viendrait à terre pour découvrir ce qu'étaient devenus les députés, ce qu'ils avaient fait, ou au moins la route qu'ils avaient tenue.

Mais sur le midi, n'ayant vu paraître personne, je pris le parti de faire déshabiller mes trois envoyés et de vêtir de leurs dépouilles trois Espagnols, qui allèrent faire des signaux et appeler quelqu'un de l'équipage. A peine ces signaux furent-ils aperçus, qu'effectivement dix ou douze matelots ou soldats sautèrent dans une barque et mirent pied à terre, armés d'arbalètes et de fusils; mes Espagnols vinrent se cacher derrière des haies peu éloignées du rivage, comme pour s'y mettre à l'ombre : quatre personnes armées descendirent de la barque à terre et furent prises par le détachement que j'avais aposté.

([1]) A 4 lieues de Vera-Cruz. Il ne faut pas la confondre avec Cempoal, situé à 12 lieues de Mexico. Les ruines de l'ancien quartier général de Cortez attestaient encore, au dix-huitième siècle, son antique magnificence. (Voy. Lorenzana.) Cortez la nomma vainement Séville, mais ses magnifiques jardins lui valurent le titre de *Villa-Viciosa* (la belle ville).

([2]) Cortez défigure fréquemment les noms. Lorenzana croit reconnaître ici une bourgade du diocèse de Puebla, nommée *Nauthl.*

Un capitaine de navire du nombre de ces prisonniers fit feu sur le capitaine de la Vera-Cruz, et l'aurait tué si Dieu n'eût permis que le fusil ratât. Le reste de la barque regagna le plus tôt possible les bâtiments qui avaient déjà mis à la voile sans l'attendre, tant ils craignaient que je n'apprisse quelque chose de leur dessein ou de leur destination. J'appris par ceux qui me restèrent qu'ils avaient abordé à l'embouchure du Panuco, situé à 30 lieues au-dessous d'Almeria; ils avaient été bien accueillis des habitants du pays, qui leur avaient promis des rafraîchissements; ils y avaient vu de l'or, mais en petite quantité, et n'étaient descendus à terre qu'après s'être bien assurés de l'espèce de gens qu'ils avaient pu découvrir de leurs vaisseaux. Il n'y avait point dans ces cantons de maisons bâties en pierre, elles étaient toutes de paille, à l'exception des planchers faits à la main et peu élevés.

Montézuma, le puissant seigneur (¹), me confirma depuis ces particularités, de même que plusieurs interprètes du pays qui l'accompagnaient. J'envoyai alors ces interprètes, avec un Indien du canton et plusieurs députés de Montézuma, pour attirer au service de Votre Majesté sacrée le seigneur des rives du Panuco. Celui-ci me renvoya, avec mes envoyés, un personnage de haut rang, qui me remit de sa part des habits, des pierres et des panaches (²); il m'assura que tous les habitants de son pays seraient volontiers les sujets de Votre Majesté et mes amis. Je fis en revanche des présents d'Espagne à l'ambassadeur : le cacique de Panuco en fut si content que, quand les gens de l'équipage des navires de François de Garay y débarquèrent depuis, ils me firent proposer de tout ce qu'ils avaient avec eux, des femmes, des poules et d'autres comestibles.

Je restai pendant trois jours dans la province de Cempoal : les habitants m'accueillirent et me logèrent très-bien. J'entrai le quatrième jour dans celle de Sienchimalen, où je trouvai une ville forte par sa situation sur une hauteur très-escarpée; on ne pourrait y monter que d'un côté, et encore très-difficilement si les habitants voulaient en défendre le passage. Il y a dans la plaine qui compose cette seigneurie de Montézuma plusieurs hameaux et des fermes de cinq cents, de trois cents et de deux cents paysans qui cultivent la terre, et qui pourraient au besoin composer une armée de cinq ou six mille hommes. J'y ai été très-bien reçu, et on m'y a donné tous les secours possibles pour continuer ma route.

Les habitants me dirent qu'ils savaient que j'allais voir Montézuma, leur seigneur et mon ami, puisqu'il leur avait fait annoncer qu'il aurait pour très-agréable le bon accueil qu'ils me feraient dans toutes les occasions. Je répondis à leur honnêteté, et je leur dis que j'allais voir Montézuma par ordre de Votre Majesté. En quittant ces contrées, je traversai à l'extrémité de cette province une montagne que nous appelâmes le passage de *Nombre de Dios* (³), parce que c'était la première que nous traversions; nous la trouvâmes plus élevée, plus escarpée et plus difficile à passer qu'aucune montagne de l'Espagne; de l'autre côté, nous parvînmes successivement, sans obstacles et avec sûreté, à des fermes, à un bourg et à la forteresse de Yshuacan (⁴), qui appartenaient également à Montézuma. Nous y fûmes aussi bien reçus qu'à Sienchimalen, d'après les intentions de Montézuma; de mon côté, j'en traitai favorablement les habitants.

Je traversai ensuite pendant trois jours un pays inhabitable par la stérilité, par la disette d'eau et

(¹) Montézuma II était le neuvième roi de Mexico; il avait succédé, en 1502, à son grand-père Ahuitzol. Il avait épousé sa nièce, Miahuaxochitl, et son fils aîné, déjà parvenu à son âge de maturité, s'appelait Johualicahuatzin-Mochteuzoma. Ce souverain d'un vaste empire prenait officiellement le titre de Tecatecli-Tetuan-Jutlacal, *Seigneur grand et sage*, que plus tard les Indiens donnèrent à Charles-Quint. (L'héritier de la couronne était préalablement revêtu du simple titre nobiliaire de *tecuitli* ou *tecle.)* Le véritable titre de l'empereur était *tlatoque*, du verbe *tlatoa*, qui veut dire *parler*, parce que, comme chefs et véritables seigneurs, les empereurs étaient investis de la juridiction civile et criminelle. Montézuma avait été ceint du *teocuitla yxcua amalt*, ou bandeau royal, à trente-quatre ans. (Voy. *Rapports sur les chefs de la Nouvelle-Espagne*, dans la collection de M. Ternaux-Compans.) Nul empereur du Mexique n'avait encore été redouté comme Montézuma, qui, étant revêtu du sacerdoce avant d'être souverain, avait immolé de ses propres mains, et selon des rites épouvantables, des milliers de victimes sur l'autel de *Vitzilopuchtli*.

(²) Ces présents offerts ainsi constituaient en réalité l'acceptation d'un vasselage. La figure des tributs se trouve reproduite en hiéroglyphes dans Lorenzana. La vingt-cinquième planche, entre autres, spécifie pour Soconusco le payement de 400 plumes riches et 400 plumes vertes. — Voy. aussi la grande collection de lord Kingsborough, dans laquelle est figurée plus exactement la collection de Mendoza. (Voy. les vol. I, V, VI.)

(³) Aujourd'hui *Passo del Obispo* (le Passage de l'Évêque).

(⁴) Ceycoccuacan, aujourd'hui *Yshuacan de los Reyes*.

par le froid. Dieu sait tout ce que nous y avons souffert de la faim et de la soif : nous fûmes surpris encore dans ce désert par un ouragan furieux : je craignis qu'il ne fît périr de froid un grand nombre de mes gens, comme avaient déjà péri quelques Indiens qui s'étaient attroupés sans ordre. Après ces horribles journées, nous traversâmes une seconde montagne moins escarpée que la première ([1]), au haut de laquelle je vis une petite tour en forme de chapelle ; elle contenait différentes idoles. Cette tour était environnée de plus de mille chariots de bois coupés et rangés avec méthode : nous appelâmes par cette raison cette montagne *montagne du Bois ;* en la descendant, entre deux côtes très-escarpées, nous




Monte-Virgen. — D'après Nebel.

traversâmes un vallon extrêmement peuplé d'habitants pauvres ; mais après avoir marché pendant deux heures au milieu de cette peuplade sans pouvoir en rien apprendre, nous nous trouvâmes sur un terrain plus uni, où me parut située la demeure du seigneur du vallon, car nous y vîmes des maisons spacieuses, neuves, belles, bâties en pierres de taille et bien distribuées.

On appelle Caltanmi ce vallon et cette peuplade où je fus bien reçu et bien logé : quand j'eus parlé au seigneur de l'objet de mon voyage, je lui demandai s'il était vassal de Montézuma ou s'il appartenait à une autre juridiction. Surpris de ma demande, il me répondit ingénument : *Eh ! qui n'est pas sujet de Montézuma ?* Il le croyait le maître du monde, et je ne sais si je le désabusai en lui parlant de la grande puissance et de l'autorité du roi d'Espagne, auquel de plus grands seigneurs que Montézuma étaient soumis avec honneur et avec plaisir, et à l'obéissance duquel Montézuma et tous ses sujets devaient être soumis ainsi que lui-même. Je requis la soumission de ce seigneur, je le menaçai de le punir s'il ne se soumettait point, et je lui demandai de l'or pour preuve de son obéissance. Il me

([1]) On suppose que c'est la *Sierra del Agua*, que l'on rencontre après cette vaste montagne, désignée sous le nom de *el Cofre de Perote*.

répondit qu'il avait de l'or, mais qu'il ne le remettrait que sur des ordres de Montézuma, à la réception desquels son or, sa personne et tout ce qu'il possédait étaient à ma disposition. Je dissimulai pour ne point faire d'éclat et pour ne point déranger l'exécution de mon projet; je me retirai en l'assurant que Montézuma ne tarderait pas à lui adresser l'ordre de me remettre tout ce qu'il possédait.

Je fus visité dans le même endroit par deux seigneurs de ce canton; ils m'offrirent quelques colliers d'or et sept ou huit esclaves. Au bout de quatre ou cinq jours, je les quittai très-satisfaits de mes procédés, et je passai à la résidence de celui des deux qui demeurait au-dessus du vallon. Son domaine, qui s'appelle Yztacmastitan ([1]), peut occuper 3 ou 4 lieues le long du vallon, sur le bord d'une rivière, sans interruption dans les habitations. La maison du cacique ([2]) est située sur un coteau très-élevé, avec une bonne forteresse entourée de murs et de fausse braie. Sur le sommet du coteau, on compte cinq ou six mille habitants bien logés et plus à leur aise que ceux du vallon; leur cacique se dit aussi sujet de Montézuma; j'en fus bien reçu pendant les trois jours que j'y passai pour me délasser de mes fatigues et pour attendre le retour des quatre Indiens de Cempoal que j'avais députés de Caltanni vers une grande province appelée Tascalteca ([3]), qu'on me dit très-proche du canton où j'étais.

Mes députés m'avaient assuré que les habitants de cette province, très-puissants, très-nombreux, étaient, ainsi que leurs amis, continuellement en guerre avec Montézuma, leur voisin de toutes parts; ils ajoutèrent qu'il était essentiel de me lier avec eux, parce qu'ils me favoriseraient infiniment si Montézuma voulait se porter à quelque chose contre moi. J'attendis vainement pendant huit jours le retour de mes députés; impatient, j'interrogeai les autres notables de Cempoal que j'avais avec moi, et sur l'assurance qu'ils me donnèrent de l'amitié de cette province, je me déterminai à partir. A la sortie du vallon, je trouvai une enceinte de murailles sèches, élevée de 9 à 10 pieds, épaisse de 20, au haut de laquelle il y avait un parapet d'un pied et demi pour placer des combattants. Cette muraille traversait le vallon d'une extrémité de la côte à l'autre; elle n'avait qu'une issue large de dix pas, où l'enceinte était du double plus épaisse et pratiquée en forme de ravelin.

Je demandai quel était l'objet de cette enceinte; on me répondit qu'on l'avait pratiquée pour se défendre des habitants de la province limitrophe de Tascalteca, ennemis de Montézuma, avec qui ils étaient toujours en guerre. Les habitants du vallon m'engagèrent fort à ne point passer sur les terres de pareils ennemis, puisque j'allais voir Montézuma leur maître; ils me représentèrent que je m'exposerais à des insultes ou à des pertes de la part de gens qui, sans raison, pouvaient se porter aux dernières extrémités; ils m'offrirent de me conduire, sans sortir des terres de Montézuma, où je ne cesserais d'être bien reçu. Les habitants de Cempoal, en qui j'avais plus de confiance, me dissuadèrent et m'engagèrent à prendre la route de Tascalteca, en me disant que les sujets de Montézuma ne me parlaient ainsi que pour m'éloigner de l'amitié de cette province; que ces sujets étaient tous méchants et traîtres, et qu'ils finiraient par me conduire dans des précipices dont je ne pourrais plus sortir.

Je marchais une demi-lieue en avant de ma troupe avec six cavaliers, sans trop penser à ce qui pouvait m'arriver, mais dans l'intention de découvrir tout ce qu'il était important que je susse et tout ce qui pouvait venir à moi, en me conservant le temps de prendre mon parti.

Après avoir marché pendant quatre heures, nous montâmes un coteau au haut duquel les deux cavaliers qui allaient en avant aperçurent des Indiens avec leurs panaches de guerre, leurs épées et leurs boucliers; ils s'enfuirent dès qu'ils virent ces cavaliers. J'arrivai assez à temps pour ordonner à ceux-ci d'appeler les Indiens, de leur faire signe de venir et de ne rien craindre. Je me transportai vers un

([1]) On appelle maintenant cette localité *Yatacu-Maxtitlan.*

([2]) Nous ferons remarquer en passant que Cortez évite judicieusement d'employer le titre de cacique pour désigner les chefs aztèques. Le traducteur français du dix-huitième siècle a jugé à propos d'adopter cette dénomination, acceptée du reste par des contemporains de la conquête. (Voy. la collection de M. Ternaux-Compans.)

([3]) La Tlascala de nos jours. — Voy., dans Prescott, la prodigieuse influence qu'eut cette république sur la réalisation des projets du conquistador. Ainsi qu'on peut s'en assurer dans la relation toute mexicaine de Fernando de Alva Ixtlilxôchitl, descendant des rois de Tescuco, Cortez passe légèrement dans sa correspondance sur l'immense secours qu'il trouva parmi les Tlascaltèques et les Chichimèques contre les Mexicains. Ses rapports furent d'abord étrangement hostiles à ses courageux alliés. Tlascala signifie littéralement *la terre du pain*. M. de Humboldt a dit, en parlant de Tlascala et de la décadence des pauvres Indiens qui l'habitent : « Ils se distinguent par une certaine fierté de caractère que leur inspire le souvenir de leur ancienne grandeur. »

endroit où ils étaient environ quinze; mais dès qu'ils s'aperçurent de ma marche, ils se réunirent, mirent l'épée à la main, et appelèrent leurs camarades qui étaient dans le vallon : ils se battirent avec nous très-courageusement; ils nous avaient déjà tué deux chevaux, en avaient blessé trois et deux cavaliers, lorsqu'ils furent secourus par quatre ou cinq mille Indiens.

Huit cavaliers de ma suite m'avaient joint; nous les assaillîmes plusieurs fois en attendant l'arrivée du corps espagnol, auquel j'avais fait dire d'accélérer sa marche. Dans nos différentes escarmouches, nous leur tuâmes cinquante ou soixante hommes, sans recevoir aucun échec, quoiqu'ils combattissent avec beaucoup d'ardeur et de courage; mais nous combattions à cheval, conséquemment nous attaquions avec avantage et nous nous retirions sans danger. Dès que les Indiens aperçurent le corps de ma troupe, ils se retirèrent et nous laissèrent le champ de bataille.

A peine étaient-ils partis, que quelques soi-disant caciques, députés de la province, arrivèrent avec deux de mes envoyés de Cempoal. Ceux-ci m'assurèrent que ces caciques n'entraient pour rien dans ce qui venait d'arriver; que c'étaient des communes qui avaient agi sans leur aveu : ils ajoutèrent qu'ils étaient fâchés de leur conduite, qu'ils me payeraient les chevaux qu'on m'avait tués, et qu'ils voulaient être du nombre de mes amis et me bien recevoir. Je les remerciai, et je fus contraint de dormir la nuit suivante au bord d'un ruisseau, à une lieue au-dessus du champ de bataille, parce qu'il était tard et que mon monde était fatigué. J'y restai, malgré toutes ces protestations, très-exactement sur mes gardes, au milieu de mes espions et de mes sentinelles tant à pied qu'à cheval, jusqu'au point du jour, que je partis après avoir disposé pour le mieux mes coureurs, mon avant-garde et mon corps de bataille.

A peine étions-nous en marche, que je vis arriver en pleurant mes deux autres députés de Cempoal, qui m'assurèrent qu'on les avait attachés dans le dessein de les tuer, et qu'ils avaient eu le bonheur de s'échapper pendant la nuit. A peine avais-je eu le temps de les féliciter d'avoir échappé à ce péril extrême, que j'aperçus une multitude d'Indiens bien armés, qui, après avoir poussé de grands cris, commencèrent sur-le-champ le combat en nous envoyant une grêle de flèches.

Je commençai à faire des représentations par mes interprètes, et cela en forme et par-devant l'écrivain; mais plus je faisais d'efforts pour les persuader et pour demander la paix, plus ils cherchèrent à nous offenser. Je changeai alors de manière de combattre, et nous commençâmes à nous défendre. Nous nous battîmes tout le jour au milieu de cent mille hommes qui nous pressaient de tous côtés; et avec six bouches à feu et cinq ou six escopettes, quarante arbalétriers et les treize cavaliers qui me restaient, nous leur causâmes les plus grandes pertes jusqu'au coucher du soleil, sans éprouver d'autres inconvénients que la fatigue du combat et la faim. Ce succès prouve que le dieu des armées combattait pour nous : sans ce secours, comment aurions-nous pu échapper sains et saufs des mains d'une multitude si courageuse et qui, munie d'armes si diverses, montrait tant de dextérité ?

Je me postai, la nuit suivante, dans une petite tour qui contenait des idoles, et le lendemain, à la pointe du jour, j'y laissai mon artillerie sous une garde de deux cents hommes, et avec mes cavaliers, cent fantassins et sept cents Indiens, tant de Cempoal que d'Ytaemetistan, je marchai aux ennemis avant qu'ils eussent eu le temps de se rassembler; je leur brûlai cinq ou six villages d'une centaine d'habitations chacun. Je fis quatre cents prisonniers des deux sexes, et je me retirai dans mon camp sans échec, en battant continuellement en retraite. Le lendemain à la pointe du jour ils vinrent fondre sur mon camp avec plus de cent quarante-neuf mille hommes, qui nous attaquèrent avec tant de courage que quelques-uns entrèrent dans l'intérieur du camp et tombèrent sur les Espagnols l'épée à la main; nous nous défendîmes avec fermeté, et Dieu, voulant nous aider dans cette occasion, permit qu'en quatre heures de temps nous fussions retranchés et hors d'insulte en cas de nouvelle attaque.

Je sortis de mes retranchements le lendemain avant le jour, sans être aperçu, avec mes cavaliers, cent fantassins et mes Indiens. Je brûlai dix bourgs, parmi lesquels il y en avait un composé de trois mille maisons, où j'éprouvai une grande résistance; mais comme nous combattions pour notre foi, pour le service de Votre Majesté et sous les étendards de la croix, Dieu nous accorda une victoire signalée; nous leur tuâmes beaucoup de monde sans rien perdre de notre côté. Quand je vis, l'après-midi, que les forces des Indiens commençaient à se rassembler, j'ordonnai la retraite et nous arrivâmes à notre camp sans perte.

Le jour suivant, plusieurs seigneurs m'envoyèrent des députés avec des protestations de repentir et de

soumission, des vivres, et quelques plumages très-estimés parmi eux. Je leur représentai leur mauvaise conduite, et je leur répondis que je leur pardonnerais et que je serais leur ami s'ils en changeaient de bonne foi. Le lendemain, plus de cinquante Indiens, qui me parurent gens de crédit parmi eux, se rendirent à mon camp sous prétexte d'y apporter des vivres, mais en effet pour en examiner les détails et les issues avec la plus grande attention. Sur les avis positifs que je reçus des Indiens de Cempoal, qui m'assurèrent que c'étaient des espions malintentionnés, je pris le parti d'en faire arrêter un à l'insu des autres, je le pris à part avec mes interprètes et je l'intimidai pour en arracher la vérité. Il m'avoua que Sintegal, capitaine général de cette province, était caché avec son armée derrière des coteaux situés en face de mon camp, qu'il devait m'attaquer la nuit suivante, puisque le jour ne lui avait pas été favorable, et qu'il lui était important de n'avoir rien à craindre des chevaux et des armes à feu; il me dit encore que Sintegal les avait envoyés pour examiner soigneusement la construction de notre camp, et pour reconnaître les moyens de nous surprendre et de brûler nos cabanes de paille.

D'après cette déposition, je fis prendre un autre Indien, que j'interrogeai de la même manière, et qui me la confirma en mêmes termes; j'en fis prendre encore cinq ou six autres, qui me répondirent de même: je me déterminai enfin à faire arrêter les cinquante, à leur faire couper les mains et à les envoyer dire à leur général « que de nuit ou de jour, chacun d'eux ou lui, verraient qui nous étions. » J'ajoutai encore quelques retranchements à mon camp, je disposai mes postes et je restai sur le qui-vive jusqu'au coucher du soleil. A la nuit tombante, nos ennemis descendirent le long des deux vallons: ils croyaient s'approcher davantage sans être aperçus pour nous entourer et pour être plus à portée d'exécuter leur dessein. Bien instruit de tout ce qui se passait, je crus qu'il serait imprudent de les attendre et dangereux de les laisser nous surprendre la nuit, à la faveur de laquelle ils pourraient parvenir à brûler mon camp. Je me déterminai donc à aller à leur rencontre avec toute ma cavalerie, soit pour parvenir à les dissiper, soit pour les empêcher d'arriver. Je tombai sur les plus proches; dès qu'ils me virent arriver à cheval, ils s'enfuirent, sans s'arrêter et sans crier, derrière les champs de maïs dont presque toute la terre était couverte, en nous abandonnant des provisions qu'ils avaient apportées dans l'espérance de nous enlever. Nos ennemis s'étant éloignés, je pris quelques jours de repos pendant lesquels je me contentai d'éloigner du camp, par des patrouilles, les Indiens qui venaient nous étourdir de leurs cris ou tenter quelques escarmouches.

Remis un peu de mes fatigues, je sortis du camp, après la première ronde de la nuit, avec cent fantassins, mes Indiens et mes cavaliers. A peine avais-je fait une lieue que cinq chevaux ou cavales tombèrent sans qu'on pût trouver de moyen pour les faire avancer; je donnai l'ordre de les reconduire dès qu'on le pourrait, et continuai ma route, quoique tous mes compagnons, qui regardaient cette chute comme un mauvais augure, me pressassent de revenir sur mes pas. Avant le jour, je tombai sur plusieurs bourgs, où je tuai beaucoup de monde : je ne voulus pas en brûler les maisons, de peur que la flamme ne me décelât aux habitants des environs. A la pointe du jour, j'arrivai dans une ville composée de plus de vingt mille maisons; comme j'en surpris les habitants, ils sortaient sans armes et nus dans les rues, ainsi que leurs femmes et leurs enfants; les voyant dans l'impuissance de me résister, je commençais à y faire quelques ravages, lorsque les principaux vinrent me demander pardon et me supplier de ne point leur faire de mal, et de les recevoir au nombre des sujets de Votre Majesté et de mes amis, en me protestant qu'à l'avenir ils seraient soumis à mes ordres; ils me suivirent au nombre de plus de quatre mille, et ils me conduisirent à une fontaine où ils m'apportèrent fort bien à manger; je les laissai donc en paix et je m'en retournai au camp, où tout mon monde était effrayé et dans les plus vives inquiétudes sur mon sort, parce que la nuit précédente ils avaient vu revenir les juments et les chevaux; mais dès qu'ils apprirent la victoire que Dieu avait bien voulu nous accorder, et la soumission d'une partie de la province, ils se livrèrent à la joie.

Je puis actuellement avouer à Votre Majesté qu'il n'y avait nul de nous qui n'eût forte crainte quand nous nous trouvâmes engagés dans des terres inconnues, sans espoir de secours et au milieu d'une multitude innombrable d'ennemis : j'entendis plusieurs fois de mes propres oreilles me comparer, dans divers comités particuliers, à Pedro Carbonero (1) qui savait bien où il était, mais qui ignorait les moyens

(1) La légende de Pedro Carbonero, que Flavigny traduit par *Pierre le Charbonnier*, sans donner son origine, est pro-

d'en sortir. D'autres me traitaient de fou et d'insensé, qu'il ne fallait point imiter, et prétendaient au contraire qu'il fallait s'en retourner au port par le plus court chemin, et me laisser tout seul si je ne voulais pas les suivre. Ils poussèrent même les choses au point de m'en prier à différentes reprises, et j'avais bien de la peine à les persuader quand je leur représentais qu'ils étaient les vassaux de Votre Altesse, que jamais il n'y avait eu faute de cette nature chez les Espagnols, et qu'en un mot il était question de conquérir pour Votre Majesté les plus grandes possessions de l'univers; qu'il s'agissait d'ailleurs de combattre en bons chrétiens les ennemis de notre sainte foi, et de mériter conséquemment la gloire la plus éclatante dans l'autre monde, et dans celui-ci un honneur et une récompense dont aucune génération n'avait joui jusqu'à nous. Je leur faisais remarquer que Dieu combattait visiblement pour nous; que rien ne lui était impossible, puisque, dans des victoires où nous avions fait périr tant d'ennemis, nous n'avions pas perdu un seul combattant; je leur promettais les faveurs de Votre Majesté en cas de fidélité, et je les menaçais de toute sa colère en cas de révolte et de défection. Enfin, par mes propos, et en leur alléguant mille choses de ce genre, je leur rendis peu à peu la confiance et le courage, et je les amenai à faire tout ce que je désirais.

Le lendemain, à dix heures, Sintegal, capitaine général, accompagné de cinquante des principaux seigneurs de la province, se détermina à venir me supplier, de la part de Magiscatzin, gouverneur général de la république, de les recevoir au nombre des sujets de Votre Majesté, de leur accorder mon amitié, et de leur pardonner des fautes commises sans nous connaître. Ils ajoutèrent que, n'ayant jamais eu de maître; qu'ayant de temps immémorial vécu indépendants; que s'étant préservés des usurpations de Montézuma, de celles de son père et de ses aïeux qui avaient conquis le monde; qu'ayant préféré à l'esclavage la privation des choses les plus nécessaires, comme celle du sel [1] et du coton, qu'ils ne recueillaient point chez eux, ils avaient cru devoir tenter la conservation de leur liberté, vis-à-vis de moi, par tous les moyens possibles; que, s'apercevant que leurs forces, leurs ruses et leur industrie ne servaient à rien, ils préféraient l'obéissance à la mort et à la perte de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs habitations.

Je les fit convenir qu'ils avaient été eux-mêmes la cause de leurs désastres; je leur dis que j'étais venu chez eux en ami sur la parole des Indiens de Cempoal; que je leur avais envoyé d'avance des députés pour les informer de mes intentions et du plaisir que je me faisais de cultiver leur amitié; qu'ils m'avaient attaqué d'abord à l'improviste tandis que je marchais avec la plus grande sécurité; qu'ils avaient ensuite tâché de me tromper par les apparences du repentir et par de fausses protestations, tandis qu'ils faisaient de nouveaux préparatifs pour m'attaquer au moment où je m'y attendais le moins. Je leur reprochai enfin tous les projets, les noirceurs et les trahisons qu'ils avaient entrepris d'exécuter. J'acceptai néanmoins leurs soumissions et l'offre qu'ils firent de leurs personnes et de leurs biens. Depuis ce moment, ils ne se sont démentis en quoi que ce soit, et j'espère que dorénavant ce seront de bons et de fidèles sujets.

Je restai six ou sept jours sans sortir de mon camp parce que je ne pouvais avec prudence me fier à des Indiens qui m'avaient si souvent trompé; cependant, ils me prièrent avec tant d'instance de venir à Tascalteca, où tous les caciques résidaient, qu'enfin je me rendis à leur invitation, en me transportant dans cette capitale, éloignée de six lieues de mon camp. La grandeur et la magnificence de cette ville me surprirent; elle est plus grande et plus forte que Grenade; elle contient autant et d'aussi beaux édifices, et une population bien plus considérable que Grenade lors même de sa conquête; elle est beaucoup mieux approvisionnée en blé, en volailles, en gibier, en poisson d'eau douce, en légumes et en d'autres excellents comestibles. Il y a tous les jours au marché trente mille personnes qui vendent ou qui achètent, sans compter les marchands et les revendeurs distribués dans la ville. On trouve dans ce marché tout ce qui est nécessaire à l'entretien, des habits, des chaussures, des bijoux d'or et d'argent,

bablement rappelée dans les nombreux volumes de traditions populaires récemment publiés en Espagne. Nous avions cherché vainement cette locution proverbiale dans plusieurs recueils parémiographiques, lorsque nous l'avons rencontrée dans Chimalpain, qui l'a tirée sans doute de Gomara : « Pedro Carbonero, qui était parti pour aller butiner en terre de Maure, et qui y laissa sa peau et celle des siens; s'ils n'étaient pas allés là tous comme des fous, quelques-uns en seraient revenus. »

(1) Le sel auquel les Tlascaltèques faisaient ici allusion s'appelait *tequesquit*. C'était tout simplement du salpêtre. Le grand marché pour cette denrée était à Yxtapalucca et à Ixtapalapa (les villages où se recueille le sel).

des plumes de toute espèce, aussi bien travaillés que dans tous les marchés de l'univers; on y trouve encore toute sorte de faïence, meilleure que celle d'Espagne, du bois, du charbon, des herbages et des plantes médicinales; on y voit des maisons destinées pour les bains, et des endroits où l'on vous lave la tête comme font les barbiers, et où on vous la tond. Enfin il y a dans cette ville beaucoup d'ordre et de police; les habitants sont propres à tout et bien supérieurs aux Africains les plus industrieux. Le territoire de cette république contient environ quatre-vingts lieues de circuit. Il est rempli de beaux vallons parfaitement cultivés et ensemencés: la moindre portion de terre n'y reste pas en friche. La constitution de cette république ressemble à celles de Venise, de Gênes et de Pise, parce qu'il n'y a point de chef qui soit revêtu de l'autorité suprême; beaucoup de caciques résident dans la ville; les paysans laboureurs sont leurs vassaux, et possèdent néanmoins des portions de terre plus ou moins considérables; en temps de guerre, ils se réunissent tous, et le capitaine général fait ses dispositions. Ils se gouvernent par des principes de justice, et punissent les malfaiteurs; car, sur la plainte que je portai au gouverneur Magiscatzin d'un vol qu'un Indien avait fait à un Espagnol de son or, on fit des perquisitions contre le voleur, et on me l'amena avec l'effet volé, afin que j'ordonnasse sa punition; je les remerciai de leur diligence, et leur laissai le coupable pour le punir selon leur usage, en leur disant que je ne ferais pas justice de leurs sujets dans leur pays; ils furent sensibles à cette déférence, et firent conduire le coupable par le crieur public, qui divulgua son crime dans le grand marché. Le crieur monta ensuite sur une espèce de théâtre, au bas duquel resta le criminel; du haut du théâtre, il recommença à publier le vol de l'Indien, qui à l'instant fut assommé à coups de massue par les spectateurs.

D'après des recherches assez exactes, je peux assurer que cette province contient environ cinq cent mille habitants parfaitement soumis à votre empire, ainsi que ceux d'une petite province contiguë, qui vivaient sans maître, selon les usages de celle de Tascalteca, et qu'on appelle Guazincango [1].

Me trouvant, très-catholique seigneur, dans ce camp dressé en la campagne, pendant que j'étais encore en guerre avec les Indiens de Tascalteca, six chefs des plus notables, vassaux de Montézuma, accompagnés d'une suite de deux cents personnes au moins, vinrent de sa part se déclarer sujets de Votre Majesté, et demander mon amitié. Ils me prièrent d'imposer à ma volonté le tribut qu'ils devaient lui payer, tant en or qu'en argent, en pierres, en esclaves et en pièces de coton; ils m'assurèrent que je pouvais disposer entièrement de tout ce qu'ils possédaient, pourvu que je n'entrasse point sur ses terres, qui étaient stériles, et où je courrais les risques, à leur grand regret, d'éprouver moi et ma suite toutes espèces de besoins. Ces ambassadeurs restèrent avec moi pendant presque toute la guerre de Tascalteca; ils virent ce dont les Espagnols étaient capables, ils furent les témoins de la paix que j'accordai à cette province et des offres des principaux caciques. Je m'aperçus que nos arrangements ne les satisfaisaient point, parce qu'ils employèrent toutes sortes de moyens pour nous brouiller et pour m'inspirer de la défiance; ils me représentaient ces seigneurs comme des fourbes et des traîtres qui ne cherchaient qu'à me tranquilliser ou me trahir avec moins de danger. D'un autre côté, les Indiens de Tascalteca me conseillaient également de me défier des vassaux de Montézuma, qui n'avaient subjugué la terre que par des ruses et des trahisons: leur discorde et leur antipathie me paraissant favorables au dessein que j'avais de les subjuguer, j'acceptais volontiers l'augure d'un passage de l'Évangile qui m'en promettait la conquête, en disant: *Omne regnum in se ipsum divisum desolabitur* [2]. Je dissimulais avec les uns et avec les autres; je les remerciais chacun en particulier de leurs avis, et je témoignais toujours plus de confiance et d'amitié au parti qui me parlait le dernier.

J'habitais Tascalteca depuis vingt et un jours, lorsque les députés de Montézuma me sollicitèrent de me rendre à Churultecal (Cholula), qui en est éloigné de six lieues [3], pour y apprendre les intentions

(1) Lorenzana retrouve dans ce nom celui de Guajozingo. Huitzozingo, comme le rappelle Prescott, signifie un *lieu entouré de saules*.

(2) « Tout royaume divisé sera détruit. » Nous restituons ici la citation latine de Cortez, que Flavigny a maladroitement traduite en français. On voit que l'ancien écolier de Salamanque n'est pas fâché de montrer à la majesté césaréenne qu'il n'a pas oublié les leçons du docte Lebrixa.

(3) C'est là que s'élève un des monuments les plus célèbres de cette contrée. La pyramide de Cholula est bien plutôt un tumulus de dimension gigantesque qu'un monument analogue aux antiques constructions de l'Égypte dont elle porte le nom. La gravure que nous donnons p. 378 la représente telle qu'on la voit de nos jours; elle est extraite du grand ouvrage de Nebel,

de Montézuma par de nouveaux envoyés de ce prince, et pour être plus à portée de négocier avec lui; je leur promis d'y aller, et même je leur en indiquai le jour. Les seigneurs de Tascalteca, ayant appris ma résolution, vinrent me trouver d'un air consterné; ils me conjurèrent de ne point l'exécuter, et



Pyramide de Cholula. — D'après Nebel.

m'avertirent qu'on y avait machiné contre moi une trahison qui ne tendait à rien moins qu'à m'anéantir avec toute ma suite. Ils ajoutèrent que Montézuma y avait assemblé cinquante mille hommes qui avaient barré le grand chemin, et qui en avaient formé un nouveau semé de trous, de chausse-trapes et de bâtons pointus, pour faire tomber et pour faire estropier les chevaux (¹). Ils prétendaient encore qu'on

qui l'a dessinée avec tous les soins d'un architecte expérimenté, et a publié son livre en 1843. Elle produisait, du reste, l'impression d'une œuvre de la nature, il y a près d'un siècle, à l'abbé Clavijero, qui, vers l'année 1774, monta jusqu'à son sommet à cheval. Ce savant historien du Mexique dit que sa base ne peut pas avoir moins d'un demi-mille de circonférence, tandis que sa hauteur excède 500 pieds. La pyramide de Cholula est l'antique ouvrage d'un peuple bien antérieur aux Aztèques. Voici, à ce sujet, quelques lignes curieuses du vieux Bernardino de Sahagun : « Les Cholultèques, ceux-là mêmes qui échappèrent de Tulla, ont eu le sort des Romains, et, comme les Romains, ils édifièrent un Capitole pour leur servir de forteresse. C'est ainsi donc que les habitants de Cholula édifièrent à main d'homme ce promontoire... qui est comme une vraie montagne, et dont l'intérieur se trouve rempli de mines et de cavernes. » Nous donnons ce passage bien plutôt à titre de tradition que comme renseignement scientifique. M. l'abbé Brasseur de Bourbourg range ce monument gigantesque dans la seconde division de sa classification ingénieuse des monuments de l'Amérique. *Quetzalcoatl*, ou mieux *Quetzalcohuatl*, le dieu de l'air, et, sous sa seconde personnification, le dieu bienfaisant, auquel on devait l'agriculture, l'usage des métaux, en un mot, les arts de la paix, avait son temple à Cholula, et peut-être l'avait-on élevé sur cette pyramide artificielle, devenue un temple elle-même. Ce fut en fuyant la colère d'une divinité plus puissante qu'il ne l'était lui-même que Quetzalcoatl s'arrêta à Cholula. « Parvenu sur les bords du golfe mexicain, il prit congé de ceux qui l'avaient suivi, leur promit de revenir plus tard avec ses descendants visiter le pays, et, montant un véritable esquif de magicien fait de peaux de serpents, il s'embarqua sur le vaste Océan pour la fabuleuse contrée de Tlapallan. D'après la légende, Quetzalcoatl avait la taille haute, la peau blanche, une longue chevelure noire, la barbe tombante. Les Aztèques comptaient sur le retour de cette bienfaisante divinité, et cette tradition remarquable, profondément enracinée dans les esprits, prépara la voie à la conquête des Espagnols. » (Will. H. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, publiée en français par Amédée Pichot, t. Ier, p. 49.)

(¹) Voici la nomenclature à peu près complète des armes offensives employées par les Mexicains contre les Espagnols. Cette panoplie, malgré sa complication, présente l'idée d'une attaque bien peu redoutable. « Les armes offensives sont les arcs, les flèches, les dards, qu'ils lancent au moyen d'un *mangano*, baliste faite avec un bâton; la pointe de leurs flèches est

avait barricadé plusieurs rues; qu'on avait amassé des provisions de pierres sur les toits pour nous assommer en entrant; et pour preuve de ce qu'ils avançaient, ils me priaient de faire attention que les chefs de cette ville, si peu éloignés de moi, n'étaient jamais venus me voir ni me parler, tandis que ceux de la ville éloignée de Guazincango l'avaient fait; ils me conseillèrent en outre de les envoyer chercher, en m'assurant que j'en éprouverais un refus. Je les remerciai beaucoup de leur avis, et je les priai de m'indiquer des députés pour engager ces caciques à venir à Tascalteca : ils m'en procurèrent effectivement, que je chargeai d'invitations pour les seigneurs de Cholula, et de leur faire part des motifs de mon arrivée chez eux et des intentions de Votre Majesté. Mes envoyés ne revinrent qu'avec des habitants de Cholula, qui me dirent que leurs seigneurs étant malades, ils les avaient députés pour savoir ce que je désirais d'eux. Les Indiens de Tascalteca me firent observer que c'était une réponse dérisoire, que ces députés sortaient de l'ordre du peuple le plus commun et qu'absolument je ne devais point partir que les chefs ne vinssent eux-mêmes m'en prier. Je répondis en conséquence à ces envoyés que ce n'était pas à des gens comme eux qu'on devait compte des ordres de Votre Majesté, que leurs caciques seraient eux-mêmes encore trop honorés d'en être instruits, et que si, sous trois jours, ils ne venaient point pour les recevoir et pour se soumettre, j'irais les attaquer, les combattre, les détruire et les traiter comme des sujets rebelles, avec la plus rigoureuse justice, au lieu que je les traiterais avec bonté s'ils remplissaient leur devoir.

Le lendemain, je vis arriver presque tous les seigneurs de la ville, qui me protestèrent que s'ils n'étaient pas venus plus tôt, c'est parce que j'habitais au milieu de leurs ennemis, sur les terres desquels ils ne se croyaient pas en sûreté. Ils ajoutèrent que ces ennemis avaient certainement tâché, aux dépens de la vérité, de les desservir dans mon esprit; mais qu'en arrivant chez eux, je verrais et leur loyauté et la fausseté de ces imputations; que, dès ce moment, ils faisaient leur soumission, se déclaraient sujets de Votre Majesté, le seraient toujours, et se conformeraient en tout aux ordres qu'elle voudrait bien leur donner. Tout cela me fut dit par les interprètes, et un écrivain constata ces faits ([1]).

Je me déterminai à partir avec ces chefs, pour ne point montrer de timidité et pour être plus à portée de poursuivre mes projets sur Montézuma.

en pierre dure ou bien en arête de poisson acérée. Ils ont des dards garnis de trois pointes, qui font trois blessures. Ils insèrent dans un bâton trois petites baguettes garnies de pointes dont nous avons parlé, de telle façon qu'ils lancent trois traits d'un seul coup. Voici comment ils font leurs épées. Ils commencent par fabriquer une épée de bois comme nos épées à deux mains, à cela près que la poignée, qui n'est pas aussi longue que les nôtres, est grosse de trois doigts; ils pratiquent une rainure à l'endroit tranchant, ils y introduisent une pierre dure qui coupe aussi bien qu'une lame de Tolède. J'ai vu dans une bataille un Indien donner du tranchant de son épée à un cheval monté de son cavalier, contre lequel il combattait, lui ouvrir la poitrine jusqu'aux entrailles, et l'animal tomber mort sur-le-champ. Ils ont des frondes avec lesquelles ils tirent fort loin... C'est une des plus belles choses du monde que de les voir partir ensemble pour la guerre; ils marchent admirablement en ordre. » (*Relation écrite par un gentilhomme de la suite de Cortez*, collection de voyages, relations et mémoires publiés par Ternaux-Compans, 20 vol. in-8.)

([1]) La plupart des documents exacts et des renseignements circonstanciés que présente ici Cortez devaient venir de cet interprète qu'un hasard providentiel lui avait envoyé au début de la conquête. Hieronymo de Aguilar, né à Écija, ayant fait naufrage près de la Jamaïque, en 1511, comme il se rendait du Darien à l'île d'Hispaniola, s'était embarqué, lui vingtième, dans une chaloupe, afin de gagner la terre. Sept de ses compagnons avaient succombé; plus heureux, les flots l'avaient poussé avec quelques Espagnols sur les plages de la province de Maya, où un chef d'Indiens s'était emparé de lui et de ceux qui partageaient sa fortune pour les faire servir à d'affreux sacrifices. Plusieurs Européens étaient morts ainsi. Au moment où il allait lui-même succomber et servir à quelque abominable festin, il s'était échappé et avait pu se réfugier chez un autre chef près duquel il avait trouvé, aussi bien que l'un de ses compagnons, l'hospitalité la plus complète. Là il avait appris admirablement la langue que l'on parlait dans ces contrées, mais cette langue n'était pas l'aztèque; selon toute probabilité c'était le *maya*, idiome harmonieux du Yucatan dans lequel on a des fragments de poëmes.

Lorsque Hieronymo de Aguilar se présenta aux compagnons de Cortez dans une complète nudité, monté sur un canot que conduisaient des naturels, et qui aborda à la *punta de las Mugeres* (devant l'île de Cozumel), on l'eût pris pour un Indien lui-même. C'était le premier dimanche de carême de l'année 1519, et il avait confondu dans sa mémoire les jours de la semaine, puisqu'il se croyait au mercredi. Plusieurs historiens affirment que ce pauvre naufragé avait reçu les ordres mineurs, ce qui indique une certaine culture de l'esprit. Fernando Alva Ixtlilxóchitl nous dit que l'apparition de cet interprète fut regardée en son temps comme un fait qui tenait du miracle. Selon ce que nous rapporte encore ce vieil historien, Cortez dit à Aguilar que, puisqu'il savait la langue des naturels, il devait leur prêcher la foi chrétienne; il le fit avec tant de succès qu'il réussit à les convertir.

Aguilar ne savait pas néanmoins tous les idiomes que l'on parlait dans l'Anahuac, et sur le plus important desquels les tra-

Les Indiens de Tascalteca furent fâchés de me voir prendre ce parti; ils m'assurèrent à différentes reprises qu'on me trompait, mais que, puisqu'ils étaient soumis à Votre Majesté sacrée, ils devaient partager mes périls et m'aider; en vain je les priai de ne point venir, je leur représentai que cette démarche n'était point nécessaire; en vain je leur défendis de me suivre, plus de cent mille hommes, capables de bien servir, m'accompagnèrent jusqu'à 2 lieues de la ville, où, à force de sollicitations et de prières, il n'en resta que cinq ou six mille avec moi. Je passai la nuit à cette distance de la ville, au bord d'un ruisseau, tant pour renvoyer la plus grande partie de ce monde, dont je craignais les désordres et les excès dans la ville, que pour ne pas y entrer à la brune. Le lendemain, les habitants de Cholula vinrent au-devant de moi avec des trompettes, des timbales et des prêtres de différents temples, vêtus en habit de cérémonie et chantant (¹). Comme ils nous conduisaient avec cet appareil à un très-bon logement où ma suite se trouva au mieux et où l'on apporta des vivres en assez modique quantité, je remarquai chemin faisant une partie des indices que les Indiens de Tascalteca m'avaient donnés; j'observai, comme ils me l'avaient annoncé, que le grand chemin était barré, qu'ils en avaient construit un autre rempli de trous, que plusieurs rues étaient barricadées, et je vis enfin plusieurs monceaux de pierres sur les toits; je me tins en conséquence sur mes gardes.

Je trouvai, en arrivant à Cholula, quelques envoyés de Montézuma qui venaient pour apprendre et pour rendre compte à leur maître de mes dispositions par les députés qui avaient résidé près de moi. Dès qu'ils se furent acquittés de cette commission, ils s'en retournèrent vers Montézuma avec le plus notable de ces anciens députés.

Pendant les trois jours qui suivirent mon arrivée, je remarquai le peu de soin et le peu d'attention qu'on avait pour moi; je m'aperçus que les égards diminuaient chaque jour, et que les seigneurs, ainsi que les notables de la ville, ne venaient me voir que très-rarement. Je commençais à entrer en défiance, lorsqu'une Indienne de ces pays que j'avais accueillie à Potonchan, et dont j'ai parlé dans ma première relation à Votre Majesté, reçut la confidence d'une autre, née dans la cité même : elle nous apprit que les habitants de Cholula avaient fait sortir de la ville leurs femmes, leurs enfants et leurs bagages, et que, de concert avec les troupes réunies de Montézuma, ils devaient faire main

vaux de Molina devaient bientôt jeter tant de jour; le hasard heureux qui l'avait conduit parmi les Espagnols le mit bientôt à même de servir ses compatriotes et d'utiliser les lumières qu'il avait acquises sur la contrée.

En quittant Cozumel ou Acozamil (l'île des Hirondelles), Cortez était arrivé dans un village que l'on nommait *Potonchan*, ou la *bourgade de la rivière puante*, première conquête qu'il eût faite sur la terre ferme. Là le chef soumis par ses armes lui avait amené quatre jeunes femmes esclaves. L'une d'elles, née de parents nobles en pays de Maya, au village de Huilotlan, dans la province de Xalatzinco, avait été enlevée durant son enfance, puis, vendue de village en village, était arrivée dans la terre des Aztèques, chez le seigneur de Potonchan. Elle était belle, douée d'une vive intelligence, et ne tarda pas à adopter le christianisme. Au baptême, on lui imposa le nom de Marina. La jeune Indienne eut pour Cortez un de ces dévouements sans bornes dont il y a tant d'exemples dans l'histoire primitive de l'Amérique; mais il est faux qu'elle ait jamais épousé Aguilar, qui, étant sous-diacre, ne songeait point à se marier. Elle devint la femme de Juan Xamarillo, l'un des hardis compagnons du marquis del Valle, lorsque le conquistador s'avança jusque dans le pays de Honduras. Aguilar même devint bientôt inutile, car la jeune femme apprit rapidement l'espagnol, et ne fut plus obligée de transmettre dans l'idiome aztèque ce qui lui avait été dit en langue maya.

Bernal Dias et Chimalpain ne nous laissent pas de doutes sur plusieurs de ces faits. Ce fut, comme on le voit, Marina qui établit les premières négociations entre les Espagnols, Xicotencatl et les seigneurs de Tlaxcalan, négociations dont dépendit certainement l'heureuse issue d'une invasion presque téméraire. Gomara, en général bien informé, appelle la jeune interprète dona Marina de Viluta.

Outre ces deux précieux coopérateurs, Cortez avait amené avec lui un interprète de l'île de Cuba; il se nommait Melchorejo, et c'était un indigène du Yucatan venu aux Antilles avec Grijalva; il savait fort bien l'espagnol. Un peu plus tard, un célèbre religieux nommé Pedro de Gante et un certain Pilar acquirent une prodigieuse facilité à parler les idiomes de l'Anahuac; mais le dernier de ces interprètes, que Zumarraga nous représente comme ayant manqué deux fois d'être pendu, ne fit servir ses talents qu'à la persécution la plus odieuse des Indiens.

(¹) Les anciens peuples de l'empire d'Anahuac, si avancés dans tout ce qui constitue les arts qui ressortent de l'architecture, ne nous paraissent avoir eu jamais que des idées rudimentaires sur la musique. Lorenzana dit qu'ils fabriquaient de grandes trompettes de bambou fort sonores; ils avaient également des espèces de flûtes et de flageolets en terre cuite. Sahagun, Clavijero, Torquemada, se montrent fort incomplets sur ce point. L'instrument par excellence des Aztèques paraît avoir été le tambour, dont on connaissait deux variétés qui résonnaient à des distances prodigieuses : le *teponaztli* et le *tlapanhuehuetl* étaient fabriqués en bois, et on se servait, pour les faire résonner, d'une baguette garnie d'une boule d'*ulli* ou de gomme élastique.

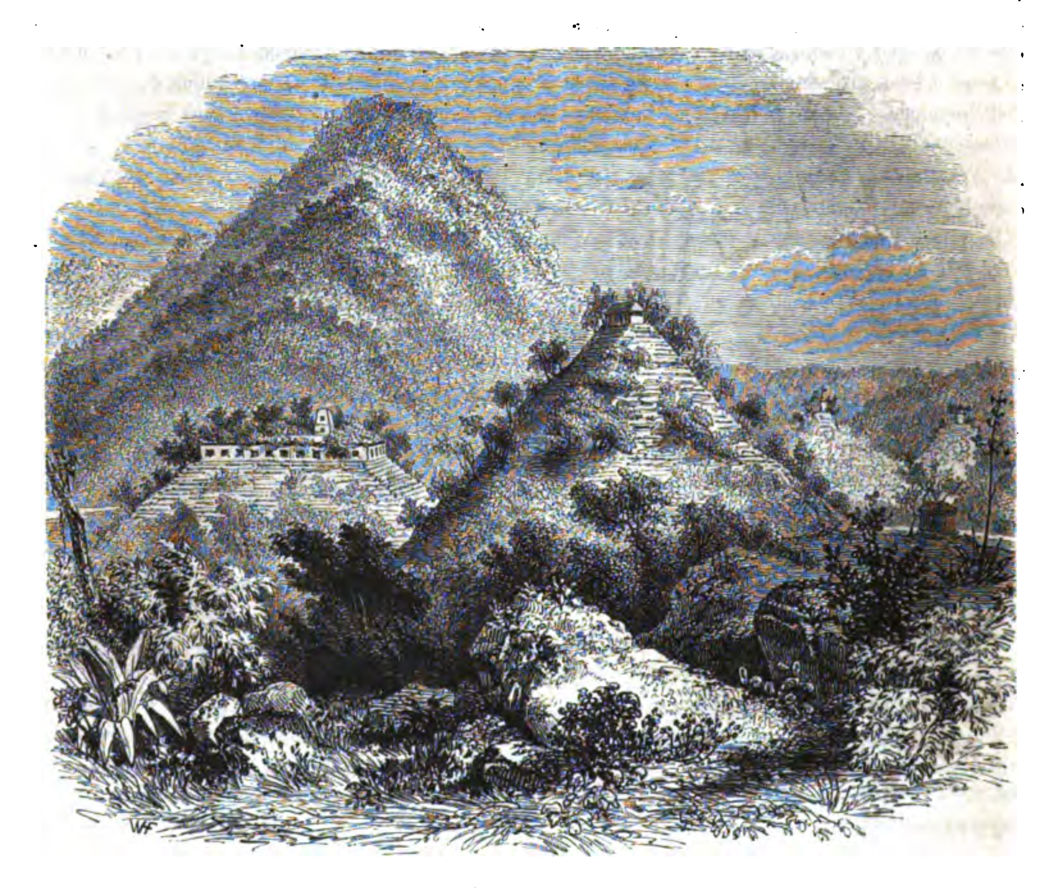
basse sur nous et n'en pas laisser échapper un seul. L'interprète ajouta au mien qu'il le sauverait et qu'il le mettrait en lieu de sûreté, s'il voulait le suivre. Mon interprète révéla ce complot à d'Aguilar, qui me le découvrit. Sur ces instructions, je fis prendre secrètement un habitant de la ville, que j'interrogeai à l'insu de tout le monde; il me confirma le rapport de mon interprète, et sur-le-champ je pris le parti de prévenir, afin de n'être point prévenu. Je fis venir en conséquence chez moi les principaux caciques de la ville, sous prétexte que j'avais quelque chose à leur communiquer; je les fis renfermer et ensuite attacher dans une salle bien gardée; je donnai l'alerte aux soldats que j'avais sous la main; j'ordonnai de faire main basse sur tous les Indiens qui se trouveraient, tant dans mon logement qu'à proximité; je montai à cheval, je fis prendre les armes à tout le monde; et en moins de deux heures, nous déconcertâmes tous les projets de nos ennemis, et nous leur tuâmes plus de trois mille hommes. Ils avaient déjà fait occuper toutes les rues; les troupes étaient aux postes qui leur étaient assignés : j'eus moins de peine à les renverser, parce que je les surpris et parce que j'avais eu la précaution de faire leurs chefs prisonniers. Je fis mettre le feu aux tours et aux autres ouvrages fortifiés, dans lesquels ils se défendaient et nous faisaient du mal; j'assurai la garde de mon logement, qui était très-fort, par un bon détachement, et j'employai cinq heures à chasser de rue en rue tous nos ennemis, avec quatre cents Indiens de Cempoal et cinq mille de Tascalteca.

De retour à mon logement, j'interrogeai mes prisonniers, et je leur demandai les motifs de leur trahison : ils me répondirent que ce n'était point leur ouvrage, mais celui des Mexicains, sujets de Montézuma, qui avaient rassemblé une armée de cinquante mille hommes à une lieue et demie de Cholula, et qui les avaient engagés par des menaces à partager l'exécution de leurs projets; qu'ils reconnaissaient qu'on les avait trompés; que, si je voulais délivrer un ou deux caciques d'entre eux, ils iraient rappeler les habitants de la ville, et qu'ils feraient rentrer les femmes, les enfants et les bagages; ils me demandèrent mon amitié, et ils me promirent d'être à l'avenir de loyaux, de fidèles et d'inébranlables sujets. Après leur avoir bien fait envisager l'horreur de leur conduite, je les fis détacher, et le lendemain la ville était peuplée et tranquille comme si rien n'y était arrivé. Au bout de quinze ou vingt jours, les marchés et les boutiques étaient aussi fréquentés qu'à l'ordinaire, et je trouvai pendant cet espace de temps les moyens de réconcilier les habitants de Tascalteca avec ceux de Cholula. Ils avaient été ci-devant amis et alliés; mais Montézuma avait employé avec succès pour les désunir les négociations et les présents.

Cette ville de Cholula, composée de plus de vingt mille maisons, est située dans une plaine bien arrosée, bien cultivée, très-fertile en blé et en bons pâturages, comme toutes les terres de cette seigneurie. Depuis un temps immémorial, la cité se gouvernait dans l'indépendance, comme celle de Tascalteca. Cette cité, riche en terre et bâtie sur un des territoires les plus fertiles, est la ville la plus belle de toutes celles que j'ai vues hors de l'Espagne; elle est des plus régulières et bien garnie de tours. Or je puis certifier à Votre Altesse qu'à partir d'une certaine *mosquée* [1] j'ai compté quatre cents et tant de tours, et toutes appartenant à des édifices religieux. C'est la cité la plus propre à la colonisation des Espagnols

[1] Lorsque Fernand Cortez signale à l'empereur un de ces vastes édifices consacrés au culte des peuples conquis, il se sert invariablement du mot *mesquita* (mosquée); et lorsqu'il veut donner une idée de l'ordre uni au mouvement qu'on remarquait dans les villes des Aztèques, le nom de quelque cité de l'empire éteint des Maures revient sous sa plume : c'est Grenade ou Cordoue qu'il cite. Et cependant ce fut par les propres lettres du conquistador que l'Europe eut pour la première fois une idée à coup sûr bien vague de ces temples, de ces palais, de ces ouvrages militaires, qui n'avaient rien de commun ni avec les magnifiques débris de l'antiquité romaine, ni avec les splendeurs de l'architecture arabe. Cortez lui-même ne s'y trompait point, mais les mots, les expressions exactes, lui manquaient pour faire comprendre d'une manière précise des différences architectoniques, qu'un goût délicat et éprouvé peut seul saisir. Quant à ses rudes compagnons, ils détruisaient et ne comprenaient point. Ce ne fut que deux ans plus tard, en 1524, que les premiers religieux franciscains arrivèrent à la Nouvelle-Espagne et se fixèrent d'abord dans la ville de Tezcuco pour prêcher l'Évangile. Dès lors, se répandant dans les grandes villes, telles que Mexico, Tlacopan, Xochimilco, Tlaxcalan, ils purent faire entrevoir, d'une manière bien imparfaite sans doute, mais avec quelque érudition, des variétés dans l'art américain qu'il a fallu plus de trois siècles d'études pour faire apprécier. Durant le synode même, qui fut tenu à cette époque dans la ville de Tezcuco, ce fut à peine si l'on put réunir trente personnes réputées instruites, parmi lesquelles figurait Cortez; et si dix-neuf religieux eurent assez d'instruction pour établir avec le reste du clergé les bases de la prédication évangélique : on bâtit alors des églises, mais il ne se trouva pas un seul homme assez frappé des magnificences de l'art chez les peuples conquis pour élever la parole en faveur des monuments, puisque le digne Bernardino de Sahagun, l'infatigable conservateur des traditions américaines et l'admira-

que j'aie vue des montagnes jusqu'ici... Sa population est si nombreuse que, malgré la culture exacte de toutes les terres et leur fertilité, il y a un grand nombre d'habitants qui souffrent faute de pain, et une quantité de mendiants qui demandent de toutes parts. En général, ils sont mieux vêtus que ceux de Tascalteca; les citoyens distingués y portent par-dessus leurs habits des bournous *(albornozes)* semblables pour l'étoffe et pour les bordures aux manteaux des Africains, mais différents pour la forme. Depuis mon expédition contre eux, je n'ai eu qu'à me louer de leur soumission aux ordres que je leur ai donnés de la part de Votre Majesté, et je crois que dorénavant elle peut compter ces peuples au nombre de ses sujets les plus fidèles.



Vue générale de Palenqué. — D'après Catherwood.

Je parlai aux envoyés de Montézuma de la trahison de Cholula. Je leur dis que je n'ignorais pas la part que ce prince y avait, et combien il était indigne d'un aussi grand seigneur que lui de m'offrir son amitié par des ambassadeurs, et de me faire en même temps trahir par un tiers, pour se disculper à défaut de succès; que puisqu'il ne tenait pas sa parole et qu'il déguisait la vérité, je voulais dorénavant changer de conduite; qu'au lieu d'aller le voir en ami, de vivre en paix et en bonne intelligence avec

teur de cette civilisation déchue, ne devait arriver que cinq ans plus tard pour accomplir cette œuvre immense et subir la persécution.

Si, dès le début, l'ami le plus fervent des Indiens, le probe mais fanatique Zumarraga, mettait sa gloire à anéantir les vestiges de la culture indienne, en commençant par détruire les archives immenses de Tezcuco, il fut imité avec un zèle déplorable par tous ceux qui lui succédèrent, et le nom de Boturini Benaducci apparait seul durant deux siècles comme celui d'un conservateur intelligent, mais alors persécuté, des merveilles de l'art mexicain; et encore faut-il faire observer que de son temps tout était confondu dans cette branche de l'archéologie naissante, et que l'on ne savait établir aucune différence

lui, comme j'en avais conçu le dessein d'abord, j'étais décidé à lui faire la guerre la plus sanglante et à ravager tout ce que je pourrais. J'ajoutai que j'en étais fâché, que j'aurais préféré l'avoir pour ami, et le consulter sur tout ce j'avais à faire.

Les envoyés de Montézuma me jurèrent qu'ils ignoraient totalement ce qui s'était passé, et qu'ils ne pouvaient pas croire que leur maître y eût la moindre part. Ils me prièrent, avant de me déterminer à lui déclarer la guerre, de m'informer exactement de la vérité, et de consentir que l'un d'eux allât lui parler pour revenir aussitôt. La résidence de Montézuma n'étant qu'à 20 lieues de cette ville, je con-



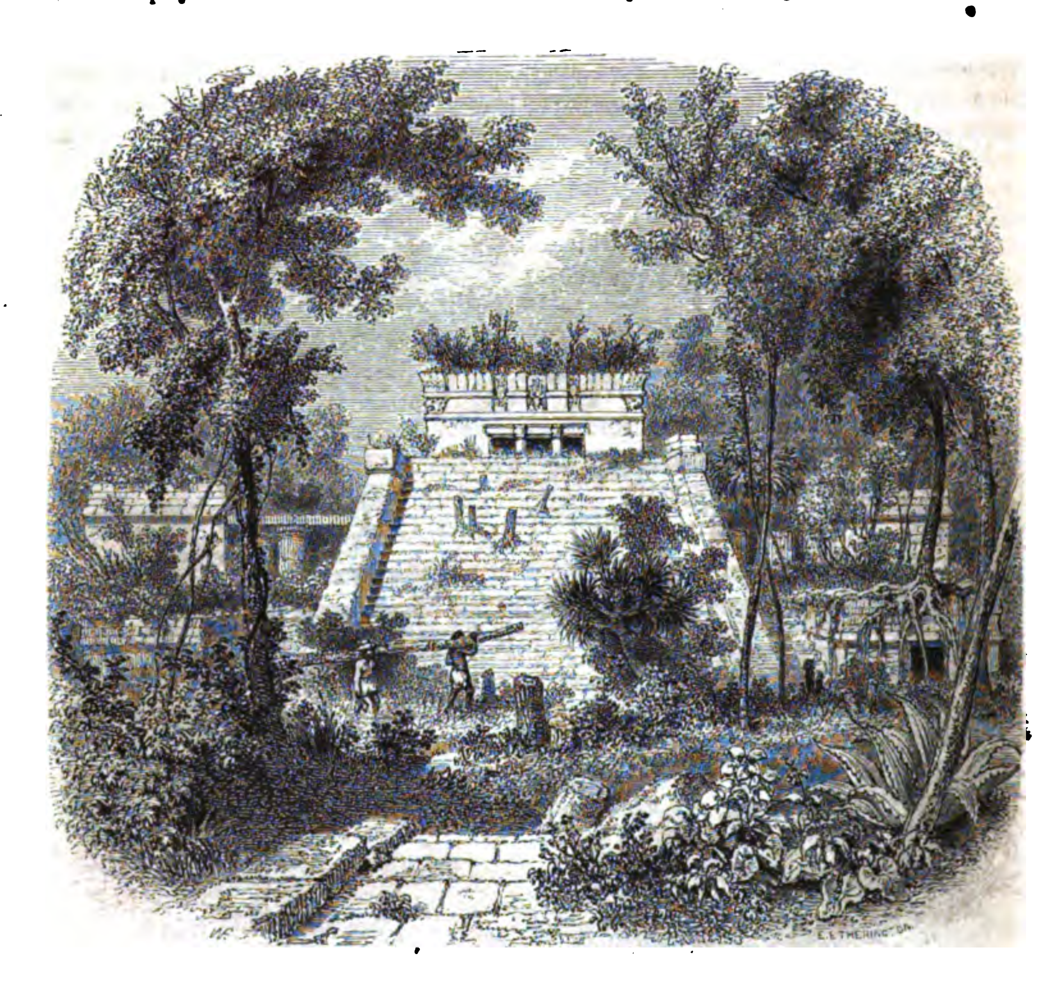
Tête colossale à Izamal. — D'après Catherwood.

sentis à la demande des envoyés, et j'en laissai partir un, qui revint au bout de six jours, avec le notable qui s'en était retourné après avoir séjourné longtemps auprès de moi.

Montézuma m'envoya dix plats d'or, cinq cents pièces d'étoffes, un grand nombre de poules, et une forte provision de la boisson composée de maïs, d'eau et de sucre, dont ils font usage, et qu'ils appellent *panicap* (d'autres écrivains désignent ce breuvage sous le nom d'*atole*).

entre l'art des peuples pour ainsi dire inconnus qui servirent de maîtres aux Toltèques, et celui des peuples comparativement nouveaux qui s'établirent par la force des armes dans l'Anahuac, où Cortez vit leurs monuments. Veytia, l'abbé Clavijero et l'habile Antonio Gama, vinrent ensuite; mais l'esprit pénétrant du premier voyageur de notre époque devait seul établir, au début du siècle, et avec l'autorité du génie, les données premières qui allaient faire saisir ces différences. Les paroles de Humboldt furent fécondes : en quelques années, la révolution a été complète. Grâce aux vastes travaux des Dupaix, des del Rio, des Aglio et des Kingsborough, des Catherwood, des Stephen, des Squier, des Nebel, des Lenoir et des Baradère, les noms de Palenqué, d'Uxmal, de Copan et de tant de villes de l'Amérique centrale ont acquis autant de popularité que

Les députés ajoutèrent aux présents, de la part de leur prince, des assurances qu'il n'était entré pour rien dans le projet de la révolte des habitants de Churultecal; qu'à la vérité la garnison de cette ville lui



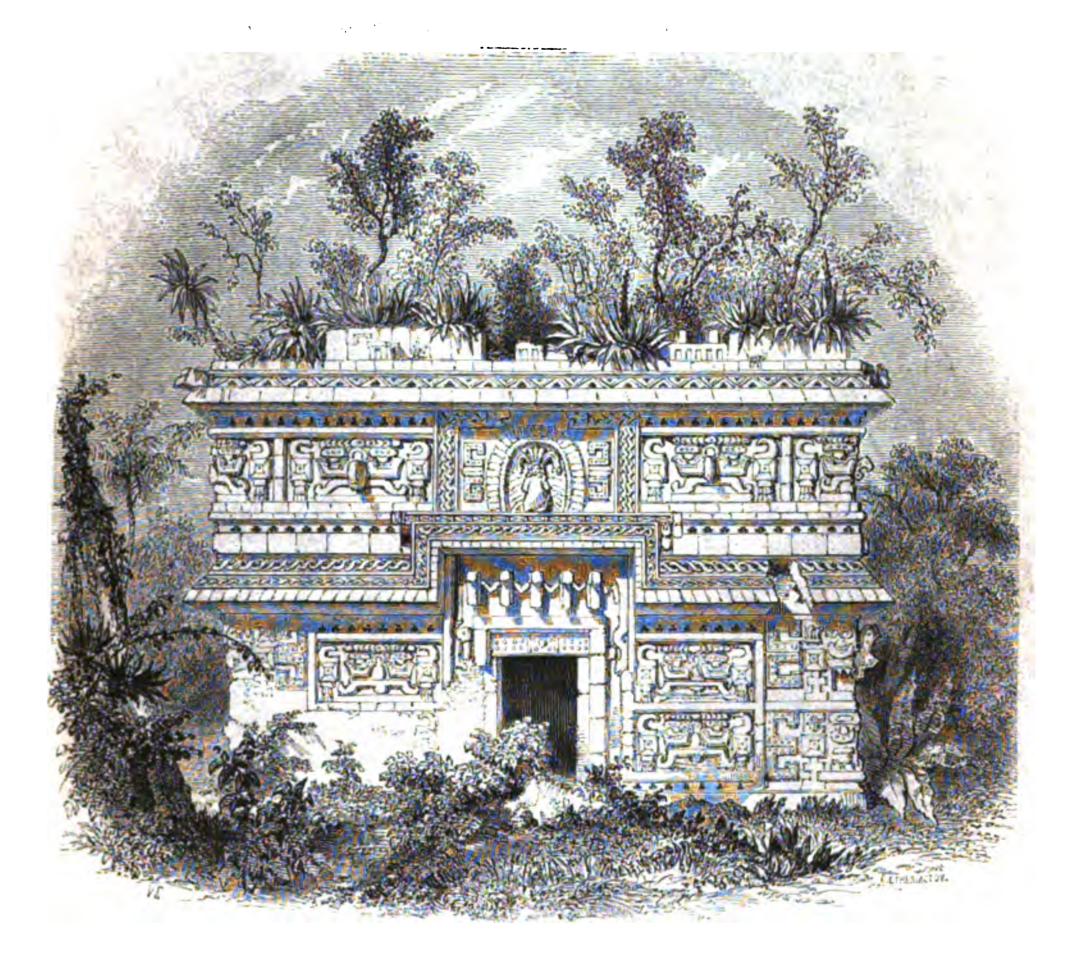
Château de Tuloom, dans le Yucatan. — D'après Catherwood.

appartenait, mais qu'elle n'y était pas entrée par ses ordres, et seulement à cause des considérations particulières pour lesquelles il leur est permis de s'entr'aider les unes les autres; qu'à l'avenir je jugerais par ses actions de la vérité de ses discours. Il finissait par ses protestations ordinaires, en me

ceux des anciennes cités conquises au seizième siècle; et la pensée ne s'égare plus au milieu de leurs ruines magnifiques, dont quelques-unes sont ruinées depuis trois mille ans!

Pour ne parler que de Palenqué, ces restes immenses d'une ville dont la véritable dénomination est encore obscure, et auxquelles on a imposé un nom tout espagnol, eurent cependant des explorateurs silencieux bien avant les archéologues habiles que nous venons de nommer. Elles furent signalées au monde savant, dès le milieu du dix-huitième siècle, par un chanoine du Guatemala, don Ramon de Ordoñez y Aguiar; mais, comme tant d'autres ruines célèbres, leur découverte fut due au hasard. Un digne ecclésiastique, oncle du chanoine don Antonio de Solis, curé de Tumbala, était allé se fixer avec les siens dans le voisinage de Santo-Domingo de Palenqué, bourgade située à environ 85 lieues nord nord-ouest de Guatemala, vers le confluent de l'Ocozingo et du rio de los Zeldales. Cette famille, composée de plusieurs Espagnols intelligents et parmi lesquels on remarquait plusieurs dames et des jeunes gens, dirigeait fréquemment ses promenades vers les forêts immenses que fréquentaient seulement les Indiens. Ce furent les neveux et les nièces du bon curé qui les premiers gravirent dans leurs élans joyeux les degrés de ces temples magnifiques ensevelis sous des troncs d'arbres séculaires. L'importance de ces ruines ne devait pas échapper à cette famille éclairée. Plus d'une fois sans doute il fut question, dans les entretiens du soir, de ce que l'on nommait alors simplement *las Casas de piedra*. Mais le vénérable Antonio de Solis mourut inopinément; la famille

priant de ne pas entrer sur ses terres, parce qu'étant stériles, j'y manquerais de tout; qu'au surplus, je pouvais demander tout ce dont je pourrais avoir besoin, et qu'il se ferait un plaisir de me l'envoyer



Las Monjas-Chichen-Itza, dans le Yucatan. — D'après Catherwood.

aussitôt. Je lui fis répondre que je ne pouvais me dispenser d'entrer sur ses terres, parce qu'il fallait que je pusse rendre compte à Votre Majesté du souverain et des États; que je croyais ce qu'il prenait la peine de me faire dire, mais qu'il trouvât bon que je m'en assurasse par moi-même; que je le priais

se dispersa, et les ruines de Palenqué seraient retombées dans l'oubli si l'un des neveux du bon curé, don José de la Fuente Coronado, n'eût été envoyé à Ciudad-Real pour y faire ses études. L'esprit encore frappé de ces constructions merveilleuses, l'étudiant se lia avec le fameux Ramon de Ordoñez, qui n'était alors qu'un enfant. Les récits de l'habitant de Palenqué enflammèrent cette jeune imagination. Ordoñez voulut contempler les merveilles qu'il avait tant de fois admirées sur la foi d'autrui. Quoique destiné à l'état ecclésiastique, qu'il embrassa plus tard, il se rendit sur les lieux, il étudia les ruines, et, donnant peut-être un peu trop d'essor à son imagination, consigna, parmi beaucoup d'assertions hasardées, une foule d'observations précieuses dans un ouvrage que l'on n'a jamais imprimé. Ce mémoire fut envoyé en Espagne vers 1803, pour y être livré à l'impression; mais le conseil des Indes le supprima, on ignore par quel motif. Son titre, quelque peu ambitieux, fera sourire plus d'un lecteur. Il porte en tête : *Historia de la creacion del ciel y de la tierra*. Dans ce livre, l'auteur promet d'embrasser non-seulement l'histoire des origines américaines, mais de suivre depuis leurs premiers pas la navigation de ces peuples sortis de la Chaldée. On voit de prime abord tout ce que l'antiquaire américain laisse à faire ici aux critiques judicieux, qui examinent sans parti pris à l'avance l'état réel de la question; mais la connaissance des langues américaines, trente années d'observations, l'examen d'une foule d'origines recueillies de la bouche des Indiens, rendent ce recueil de traditions d'une utilité incontestable. Si, dédaignant tous ces faits historiques, on a pendant bien longtemps confondu les monuments

de ne pas mettre d'obstacle à mes résolutions, parce que je serais forcé de lui causer préjudice, et ce serait toujours à mon grand regret.



Idole et autel de Copan, dans le Guatemala. — D'après Catherwood.

Quand Montézuma vit que j'étais déterminé à aller le joindre, il me fit dire qu'il ne demandait pas mieux, et m'envoya beaucoup de monde pour m'accompagner. A peine étais-je entré sur ses terres, que

du Yucatan, du Guatemala et du Mexique; si, durant de longues années, on n'a pas su distinguer les caractères divers qu'ils empruntent aux lieux où ils ont été construits, aux idées religieuses et symboliques qui leur donnèrent naissance, avec l'observation et l'étude l'ordre s'est établi.

L'un des derniers voyageurs qui se soient occupés des antiquités américaines leur assigne quatre grandes divisions, et, nous nous empressons de le dire ici, quelles que soient les théories ultérieures et les recherches historiques sur lesquelles on les établira, ces divisions nous semblent destinées à subsister. La première, selon M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, est représentée par les ruines de Palenqué, de Mayapan et d'Izamal : on lui imposerait le nom d'époque *chane-quiche*, du nom de ces peuples, Quichés ou Chichimèques, qui eurent pour législateur Votan, et dont, selon nous, l'antique chronologie reste encore à établir. La seconde prendrait le nom de *tulha-olmèque*, et les débris de la *Tulha d'Ocoçingo*, ainsi que les grandes ruines de l'Amérique centrale, entre autres celles de *Papantla-Xicochimalco*, celles de *Xochicalco*, antique capitale des Olmèques, serviraient à la représenter, malgré l'analogie des caractères architectoniques que l'on trouve entre ces débris imposants et ceux de Palenqué. Peut-être doit-on, avec le savant ecclésiastique cité plus haut, leur assigner pour point de départ le premier siècle de l'ère chrétienne. La troisième époque, qui se nommerait *chololllane*, ou *maya-zapoteco-toltèque*, ne daterait que de la fin du cinquième siècle, époque de la décadence de Tulha. Chichen-Itza, le vieux

ses gens voulurent me faire passer par un chemin où il leur était très-facile de me nuire (la route de Calpulapa), autant que j'ai pu en juger par la suite et par le rapport de plusieurs Espagnols que j'envoyai de ce côté-là. Il y avait sur ce chemin tant de gorges, de défilés, de ponts et de mauvais pas, qu'ils auraient pu exécuter leurs desseins en toute sûreté; mais comme Dieu a toujours pris soin de veiller particulièrement sur les événements relatifs à Votre Majesté, depuis sa tendre enfance, et que la troupe et le chef marchaient pour son service, Dieu, par sa bonté infinie, nous montra un autre chemin, mauvais à la vérité, mais bien moins dangereux que celui qu'on voulait nous faire prendre. Voici quelle fut notre route.

A 8 lieues de Cholula, on rencontre deux chaînes de montagnes très-élevées, et d'autant plus singulières que le sommet en est couvert de neige au mois d'août, et qu'il sort de l'une d'elles plusieurs fois le jour et la nuit des volumes de feu très-considérables (¹), dont la fumée s'élève aux nues avec une si grande force, que celle des vents, si prodigieuse qu'elle soit dans cette partie élevée, ne peut en changer la direction verticale. Afin de rendre à Votre Majesté le compte le plus détaillé des objets singuliers de cette contrée, je choisis dix de mes compagnons tels qu'il les fallait pour une découverte de cette nature, je les fis accompagner par des Indiens du pays qui leur servaient de guide, et je leur recommandai de faire tous leurs efforts pour parvenir sur le sommet de cette chaîne de montagnes et pour savoir d'où provenait cette fumée; mais il leur fut imposible d'y monter, à cause de l'abondance des neiges, des tourbillons de cendre dont la hauteur est sans cesse environnée, et du froid excessif qu'il y fait. Ils approchèrent du sommet autant qu'il leur fut possible; tandis qu'ils étaient au point le plus élevé où ils aient pu gravir, la fumée sortit avec tant de bruit et d'impétuosité, que la montagne semblait s'écrouler. Ils ne rapportèrent de leur voyage que de la neige et des glaçons, objets assez rares dans un pays situé, selon ce qu'ils disent, au 20e degré de latitude, parallèle de l'île Hispaniola, et où il fait une chaleur très-vive.

Mes dix compagnons allant à la découverte de cette chaîne de montagnes rencontrèrent sur leur passage un chemin dont ils demandèrent l'issue à leurs guides; ceux-ci leur répondirent que c'était le bon chemin de Culua, et que celui par lequel on avait voulu nous conduire ne valait rien.

Mes Espagnols suivirent ce chemin jusqu'aux hauteurs qu'il coupe, et du point le plus élevé de ces hauteurs ils découvrirent les plaines de Culua, la grande ville de Temixtitan (²) et les lacs de cette province, dont je rendrai compte à Votre Majesté.

Mon détachement vint me rejoindre, fort content d'avoir trouvé ce chemin : Dieu sait la joie que je ressentis de cette découverte. Je dis aux envoyés de Montézuma qui étaient destinés à m'accompagner chez lui que je voulais m'y rendre par ce chemin, qui était plus court, et non par celui qu'ils m'indiquaient. Ils me répondirent qu'effectivement ce chemin était plus court et plus praticable, mais qu'ils

temple de Potonchan, dont Cortez dut voir encore les ruines, la pyramide de Cholula, ou mieux de Chalollan, en seraient de nos jours la magnifique représentation. « C'est alors que l'on voit surgir les monuments d'*Uxmal*, de *Zahi*, de *Labna*, de *Chichen*, de *Kabah*, dans le Yucatan, et ceux de *Lyoboa* ou *Mictlan*, de *Tutulepec*, de *Loohvanna* et de *Zeetobaa*, berceau des rois de la Zapotèque... ceux de *Copan*, de la *Mictlan*, du lac *Lempa*, d'*Ometepec* et des autres îles du lac de *Nicaragua*; enfin ceux de la seconde *Tulla*, *Tollan*, du plateau aztèque, et d'un grand nombre d'autres cités aujourd'hui ruinées et qui dépendirent des souverains toltèques... » A cette brillante période de l'art américain succéderait, au douzième siècle, la quatrième division, à laquelle M. l'abbé Brasseur impose la dénomination de *guatemalteco-mexicaine*, celle de la plus grande décadence, celle néanmoins qu'on retrouve dans tous les monuments des peuples subjugués par Cortez. On a reproduit ici des vues qui se rattachent à la période antique, à la seconde division, et à la période magnifique de l'art durant laquelle s'élève Copan. (Voy., pour l'historique de ces monuments, Stephen, et M. l'abbé Ch. Brasseur de Bourbourg, *Lettres pour servir à l'histoire primitive des nations civilisées de l'Amérique septentrionale*; 1851.) Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ces détails : c'est que Cortez et ses hardis compagnons ne restèrent pas complétement étrangers à la connaissance de ces ruines de l'Amérique centrale. Lorsque Alvarado fit la conquête du Guatemala, on lui parla de cités immenses dont on lui signala l'antique splendeur, et qu'il se plaît à signaler au conquérant dont il tenait sa terrible mission. D'autres passages des anciennes correspondances renferment des renseignements de ce genre, et rendent d'autant plus étrange l'oubli complet où durant des siècles sont restés ces anciens débris. (Voy., *passim*, la collection de M. Ternaux-Compans.)

(¹) Il s'agit ici du *Popotatepec*, littéralement, la montagne qui fume. Ce volcan célèbre est décrit par M. de Humboldt. (Voy. *Vue des Cordillères*, 1 vol. in-fol.)

(²) Cortez altère, dans toute l'étendue de son récit, le vrai nom de la capitale du Mexique, *Tenotchitlan*, qui signifie littéralement « le nopal sur une pierre. »

ne me l'avaient pas proposé parce qu'il fallait traverser pendant un jour entier les terres des Indiens de Guasucingo, leurs ennemis, et que nous ne trouverions pas sur cette route tout ce dont nous aurions besoin, comme sur les terres de Montézuma; que cependant (puisque je voulais prendre cette route) ils feraient en sorte que nous y trouvassions des provisions comme de l'autre côté.

Nous partîmes, en craignant que ces envoyés ne cherchassent à nous tendre des piéges; mais comme nous avions déjà indiqué le chemin que nous devions prendre, je ne crus pas devoir, ni revenir sur mes pas, ni changer l'ordre de ma marche : rien n'était plus à craindre que de laisser suspecter notre courage.

Le jour de mon départ de Cholula, je fis quatre lieues pour arriver à quelques hameaux de la province de Guasucingo, où je fus très-bien reçu des Indiens, qui me donnèrent quelques esclaves, des étoffes et de petites pièces d'or ([1]), le tout en petite quantité et selon leurs moyens; car étant de la ligne de Tascalteca, concentrés uniquement dans leur pays par Montézuma, et sans communication quelconque, ils sont réduits à leurs propres ressources et sont très-pauvres.

Je montai, le lendemain, entre les deux chaînes de montagnes dont j'ai parlé, et dans la descente nous découvrîmes la province de Chalco, appartenant à Montézuma. Deux lieues avant d'arriver aux habitations, je trouvai un très-beau logement nouvellement construit, et si spacieux que tout mon monde y fut grandement logé. J'avais cependant avec moi plus de quatre mille Indiens : nous trouvâmes des vivres en abondance, de très-bon feu et une grande provision de bois, à cause du froid causé par la proximité des montagnes.

Je reçus dans ce logement plusieurs ambassadeurs de Montézuma, au nombre desquels se trouvait, à ce qu'on me dit, son propre frère : ils m'offrirent la valeur de 3 000 pesos ([2]) d'or environ, et me prièrent, de sa part, de rétrograder et de ne point persister à pénétrer dans un pays inondé, où l'on ne pouvait aborder qu'en canots ou par de très-mauvais chemins, et dans lesquels il y avait peu de vivres. Ils me prièrent encore de stipuler mes volontés, et m'assurèrent que Montézuma, leur maître, les remplirait, et qu'il conviendrait en même temps de me donner annuellement *certum quid* qu'on m'apporterait au port ou dans tel autre endroit que je désignerais.

Je reçus très-bien ces ambassadeurs, je leur fis des présents d'entre les objets de l'Espagne dont ils faisaient le plus de cas, et particulièrement à celui que je croyais le frère de Montézuma, auquel je fis dire que, s'il dépendait de moi de m'en retourner, je le ferais volontiers pour lui complaire, mais que j'étais venu par ordre de Votre Majesté, et qu'elle avait spécialement exigé de moi le compte le plus détaillé de la personne de Montézuma et de la belle ville qu'il occupait. Je le fis prier de prendre ma visite en bonne part, et l'assurai que je ne lui causerais aucune espèce de dommage; que, dès que je l'aurais vu, je m'en retournerais s'il ne voulait pas me retenir chez lui. J'ajoutai que nous conviendrions bien mieux entre lui et moi de tout ce qui pouvait concerner le service de Votre Majesté, que par des personnes tierces, quelque créance qu'elles méritassent.

Les ambassadeurs s'en retournèrent avec cette réponse, en examinant bien les environs de mon logement; je crus m'apercevoir qu'on y avait pris des précautions et fait des préparatifs pour nous attaquer pendant la nuit. Je me mis sur mes gardes, de manière qu'on changea de façon de penser : mes espions et mes sentinelles s'aperçurent qu'on avait retiré secrètement les troupes rassemblées dans le bois contigu à mon logement.

Le lendemain matin, je partis pour Amaqueruca ([3]), située dans la province de Chalco, et dont le centre de population principal, avec les aldées d'alentour, peut renfermer vingt mille habitants; cette ville se trouvait éloignée de 2 lieues de mon premier campement; nous y fûmes très-bien logés, dans des maisons appartenant aux seigneurs du lieu : plusieurs notables vinrent me parler et me dire que Monté-

([1]) Il y a dans l'original *ciertas piecezuelas*. Les Mexicains n'ayant d'autre monnaie courante que le *cacao*, nous supposons qu'il s'agit ici de pépites d'or.

([2]) Le *peso* d'or, que Flavigny rend fort à tort par le mot *écu*, représentait, dit-on, une valeur de 66 francs; mais nous pensons qu'il y a de l'exagération dans cette évaluation adoptée par un éminent historien. Le *castellano* avait la même valeur que le *peso*; un peu plus loin on trouve encore une réminiscence de collége qu'il ne faut pas rendre par une *certaine somme*, puisque les Mexicains ne frappaient pas monnaie.

([3]) Lisez *Amecameca*, à deux lieues de *Tlalmanalco*.

zuma les avait envoyés pour m'attendre et pour me faire fournir tout ce dont j'aurais besoin. Le seigneur de la province m'offrit quarante esclaves et la valeur de mille *castillans;* en outre, pendant deux jours que je restai à Amaqueruca, nous fûmes très-abondamment pourvus de tout ce qui était nécessaire à notre subsistance. Je partis le troisième jour, avec les derniers envoyés de Montézuma, et je fus coucher dans un petit endroit, bâti moitié sur une partie d'une grande lagune, et l'autre moitié sur une portion de terre tenant à une chaîne de montagnes pierreuse et très-escarpée; nous y fûmes néanmoins très-bien logés. Les Mexicains auraient bien voulu en venir aux mains avec nous dans un poste aussi désavantageux, mais ils voulaient le faire avec sûreté, conséquemment nous surprendre pendant la nuit; l'entreprise n'était pas facile, car j'étais continuellement sur mes gardes et je les prévenais toujours de vitesse. Cette nuit, je doublai ma garde, qui tua plus de vingt espions dans des canots, où du haut de la montagne ils venaient continuellement épier le moment de nous surprendre. Quand les Mexicains en virent l'impossibilité, ils changèrent de conduite et se déterminèrent à nous bien traiter.

Au moment où je me disposais à partir, le lendemain au matin, dix ou douze des principaux seigneurs, à ce que j'ai appris, vinrent me trouver; il y en avait un entre autres parmi eux qui avait au plus vingt-cinq ans, pour lequel les autres parurent avoir de si grands égards que, quand il descendit de litière, ces Indiens marchaient devant lui pour ôter les pierres et pour nettoyer le chemin ([1]).

Arrivés à mon logement, ces ambassadeurs me dirent qu'ils étaient envoyés de la part de Montézuma pour m'accompagner; qu'il me priait de l'excuser s'il ne venait pas lui-même au-devant de moi pour me recevoir, parce qu'il était indisposé; que sa cité était proche; que puisque j'étais toujours déterminé à venir le joindre, nous nous verrions incessamment, et qu'il apprendrait ce qu'il pouvait faire pour le service de Votre Altesse. Que si cependant je voulais faire quelque attention à ses conseils, je renoncerais au projet d'avancer davantage dans un pays où j'aurais beaucoup de fatigues et de besoins à supporter, et où il serait honteux de ne pouvoir m'offrir tout ce qu'il aurait désiré.

Les ambassadeurs appuyèrent avec tant d'opiniâtreté sur ce dernier point, qu'à moins d'ajouter qu'ils m'interdiraient le passage si je persistais à vouloir avancer, ils n'omirent rien pour m'engager à retourner sur mes pas. Je fis tout ce que je pus de mon côté pour les satisfaire et pour les tranquilliser sur les suites de mon voyage; je les congédiai en leur faisant quelques présents de l'Espagne, et je les suivis de près.

Je vis, à deux portées d'arbalète du chemin, une petite ville bâtie sur pilotis, inaccessible de tous côtés et bien fortifiée, à ce qu'il me parut; elle pouvait contenir environ deux mille habitants.

A une lieue plus loin, nous trouvâmes une chaussée de la largeur d'une pique et longue de deux tiers de lieue; elle nous conduisit à la plus belle ville que nous eussions encore vue, quoique petite. Les maisons en sont bien construites ainsi que les tours, et les pilotis sur lesquels elle est bâtie sont rangés dans un ordre admirable. Les habitants, au nombre d'environ deux mille, nous reçurent très-bien, nous donnèrent des comestibles en abondance, et nous prièrent d'y passer la nuit. Mais les députés de Montézuma m'engagèrent à passer plus loin et à gagner Iztapalapa, qui en est éloigné de 3 lieues, et qui appartient à un frère de Montézuma.

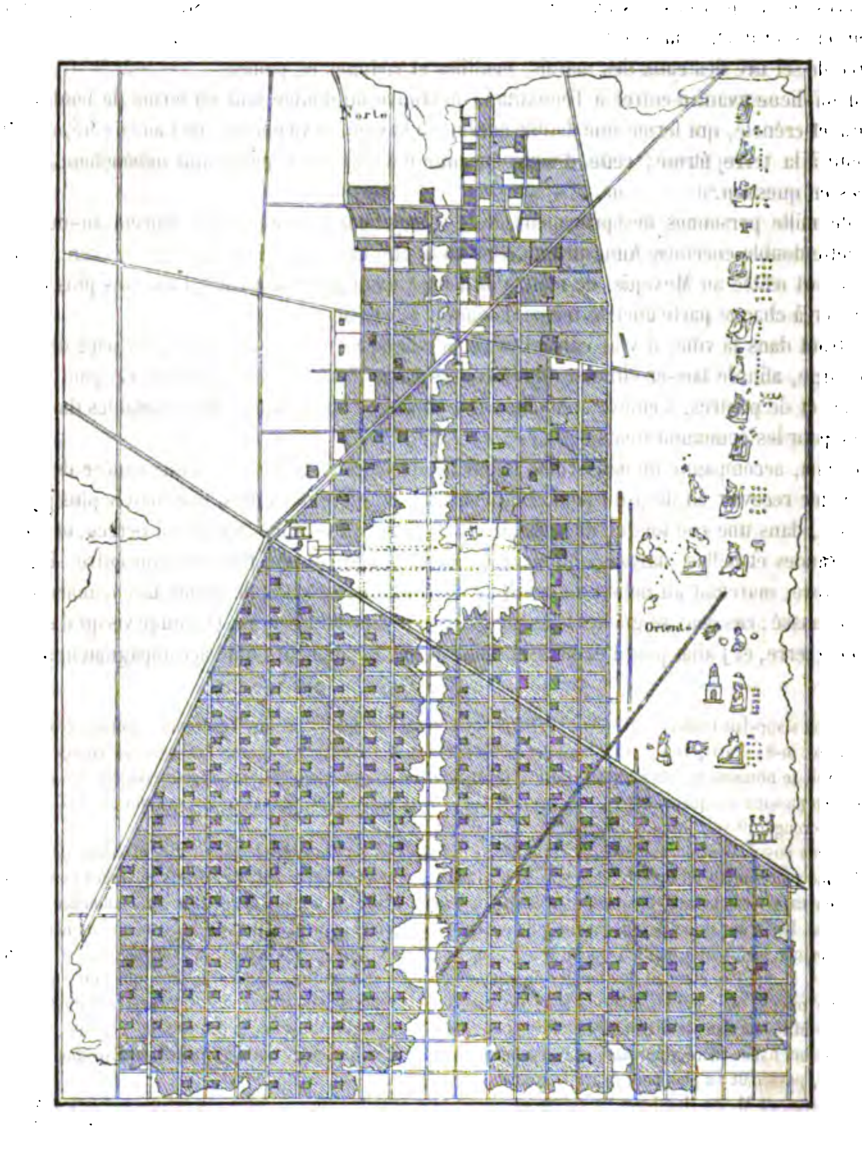
Nous sortîmes de cette ville par une chaussée semblable à la première, d'une lieue d'étendue environ, pour gagner la terre ferme : avant d'arriver à Iztapalapa ([2]), un seigneur de la ville et un autre chef d'une grande cité que l'on nomme Calnaalcan vinrent au-devant de moi; à mon arrivée, j'en trouvai d'autres qui me présentèrent 3 ou 4 000 castillans d'or, quelques esclaves et des étoffes, joignant à cela un fort bon accueil.

Iztapalapa peut contenir environ douze ou quinze mille habitants : cette ville est située en partie sur la terre et en partie sur l'eau. J'y ai vu des maisons neuves qui ne sont pas encore achevées et qui appartiennent au gouverneur; elles sont aussi bien et aussi solidement bâties, à l'architecture et aux ornements près, que les plus belles maisons d'Espagne. On y trouve des jardins très-frais, garnis de fleurs

([1]) Au dix-huitième siècle, les Mexicains gardaient encore cette coutume à l'égard des personnages pour lesquels ils conservaient un certain respect.

([2]) *Iztapalapa* conserve le nom qu'elle avait au temps de Cortez; on y découvre encore de nombreux vestiges de son ancienne grandeur.

odoriférantes, de viviers d'eau douce munis de degrés allant presque au fond, de belvédères, de portiques, d'allées d'arbres; les réservoirs sont remplis de poissons et couverts de canards sauvages, de sarcelles, et de toutes les espèces d'oiseaux aquatiques (¹).




Plan de Mexico. — D'après Beulloch.

Je partis le lendemain de mon arrivée dans cette ville, et, après une demi-lieue de marche, je gagnai une chaussée qui traverse pendant 2 lieues le lac au milieu duquel est bâti Temixtitan (²). Cette chaussée,

(¹) Dans la crainte de s'égarer au milieu de ces détails architectoniques un peu confus, Flavigny a singulièrement abrégé ici l'original.

(²) Le fragment d'un plan de Mexico que nous reproduisons ici nous est fourni par Beulloch. Il ne faut pas le confondre avec le plan curieux, mais par trop arbitraire, de Savorgnano. Il avait été tracé, à ce que l'on affirme, par ordre de Montézuma. Cette provenance, qui excite à bon droit le doute chez Prescott, nous paraît aussi très-problématique. Le souverain du Mexique avait néanmoins à sa disposition plusieurs architectes et plusieurs intendants des travaux publics capables d'entreprendre un pareil ouvrage. Le principal ingénieur de Montézuma Ier se nommait Pinotetl, et le premier ministre inspec-

large de deux lances, peut contenir huit chevaux de front ; elle est parfaitement bien faite et bordée de trois villes : la première s'appelle Mesicalsingo, et contient environ mille habitants ; la seconde, Huchilohuchico ; et la troisième, Nyciaca ; celle-ci contient plus de six mille habitants. Les tours, les temples, les oratoires, et les maisons des principaux seigneurs, sont très-solidement bâtis, ainsi que leurs mosquées ou leurs oratoires dans lesquels ils conservent leurs idoles. On fait dans cette ville un grand commerce de sel tiré des eaux des marais, bouillies et réduites en pains.

Une demi-lieue avant d'entrer à Temixtitan, on trouve un double mur en forme de boulevard, garni d'un parapet crénelé, qui forme une double enceinte à la ville, et va joindre, de l'autre côté, une chaussée qui aboutit à la terre ferme ; cette double enceinte n'a que deux portes qui débouchent sur les deux chaussées en question.

Plus de mille personnes des principaux de la ville, uniformément vêtues, vinrent au-devant de moi jusqu'à cette double enceinte. A mesure qu'elles en approchaient pour me parler, elles remplissaient une cérémonie fort usitée au Mexique, de mettre la main à terre pour la baiser. J'attendis plus d'une heure pour donner à chaque particulier le temps d'achever la cérémonie.

En entrant dans la ville, il y a, entre l'extrémité de la chaussée et la porte, un pont de bois de dix pieds de large, afin de laisser circuler librement les eaux autour de la forteresse. Ce pont, composé de lambourdes et de poutres, s'enlève à volonté ; il y en a un grand nombre de semblables dans l'intérieur de la ville pour les communications.

Montézuma, accompagné de deux cents seigneurs déchaussés et habillés d'une espèce de livrée très-riche, vint me recevoir en deçà du pont. Cette suite, rangée sur deux files, marchait le plus près possible des maisons, dans une rue longue de trois quarts de lieue, très-droite, très-bien percée, ornée de temples, de grandes et belles maisons. Montézuma, accompagné de son frère et d'un autre seigneur qu'il m'avait envoyé, marchait au milieu de la rue ; tous trois étaient vêtus de même façon, mais Montézuma seul était chaussé ; ces deux seigneurs le soutenaient par-dessous les bras. Quand je vis qu'il s'approchait, je mis pied à terre, et j'allai pour l'embrasser ; mais les deux seigneurs qui l'accompagnaient m'arrêtèrent

teur des travaux s'appelait Chihuacoatl. (Voy. l'*Histoire du Mexique*, par D. Alvaro Tezozomoc, publiée par M. Ternaux-Compans, 2 vol. in-8 ; Paris, 1853.) Ce plan offre plusieurs caractères hiéroglyphiques. Les peintres chargés d'exécuter ce genre de travail se nommaient, chez les Mexicains, *tlaluca*, et formaient une classe privilégiée exempte de certains impôts. Nous dirons en passant ici quelques mots de ces caractères mystérieux, dont le vaste ouvrage qui est dû à la munificence de lord Kingsborough (9 vol. in-fol.) offre une si ample collection.

Les Mexicains possédaient de nombreuses chroniques, des poésies du caractère le plus varié, et même des traités encyclopédiques que représentait un livre célèbre et à jamais perdu, nommé *Teomoxtli*. Ces divers ouvrages étaient invariablement écrits en caractères hiéroglyphiques, dont on a longtemps ignoré la valeur, mais dont on commence à pénétrer de nouveau le sens. Les tributs que devait chaque ville ou chaque province étaient exprimés de la même manière, c'est-à-dire qu'ils étaient peints, bien plutôt qu'ils n'étaient tracés, sur une espèce de papier ayant quelque analogie, pour la consistance, avec le papyrus, et que l'on obtenait des feuilles du maguey *(Agave americana)*. Ces caractères, que l'on a voulu comparer à ceux des Égyptiens, mais qui en diffèrent sous de nombreux rapports, ont trouvé des interprètes habiles dans le dix-septième siècle et même dans le dix-huitième. Fernando Alva Ixtlilxôchitl, descendant des rois de Tezcuco, qui écrivait en 1608, était un fort habile hiérogrammate, et l'on affirme qu'un certain Borunda, qui vint mourir en Espagne au commencement du siècle, possédait au plus haut degré la connaissance de ces signes mystérieux.

Il paraît certain, et M. de Humboldt l'a dit depuis longtemps, qu'un certain ordre d'hiéroglyphes chez les Aztèques présente tous les caractères des signes phonétiques, et plusieurs écrivains modernes en administrent même la preuve. Ceux que nous représentons page 390 ne sont probablement pas de cette nature, ils donnent l'énumération des temples de la ville. Il y en a un grand nombre figurés, avec leur valeur, dans l'édition des lettres de Cortez, publiées en 1770 par D. Francisco-Antonio Lorenzana, évêque de Mexico, sous le titre, un peu ambitieux peut-être, d'*Historia de Nueva-España*. Il s'en faut bien que l'ancien évêque de Mexico soit exempt d'erreur ; car, paraissant en 1770, il ne pouvait avoir connaissance des travaux exécutés par Borunda, et qui eurent lieu vers 1795. Ces mêmes hiéroglyphes, extraits du *Codex* de Mendoza, sont reproduits avec beaucoup plus d'exactitude et avec leurs couleurs symboliques dans l'œuvre immense publiée par Aglio, sous le patronage de lord Kingsborough. De nos jours, le savant M. Ramirez, auquel on doit une dissertation excellente placée en tête d'une traduction espagnole de Prescott, établit d'une manière fixe le caractère phonétique des hiéroglyphes mexicains. Nous citerons principalement, sur cette matière encore peu connue, une savante brochure qui porte le titre suivant : J.-M. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*, in-8 de 89 pages avec trois planches donnant des caractères hiéroglyphiques. Durant l'incendie du palais de Netzahualpizentli, qui eut lieu en 1520 à Tezcuco, « toutes les archives de la Nouvelle-Espagne furent consumées, les anciennes annales disparurent, pour ainsi dire, dans ce désastre. » (Voy. *Histoire des Chichimèques*, t. II, p. 279.)

et m'empêchèrent de le toucher. Ils firent, ainsi que Montézuma, la cérémonie de baiser leurs mains à terre. Quand cette cérémonie fut faite, Montézuma ordonna à son frère de m'accompagner et de me soutenir dessous le bras. Montézuma, m'ayant adressé la parole, marcha devant moi à petits pas avec celui qui l'accompagnait, et tous les autres seigneurs formant le cortége vinrent me parler en ordre chacun à leur tour, et s'en retournèrent à leur place.



Montézuma. - D'après Sandoval.

Lorsque j'abordai Montézuma, je m'ôtai un collier de perles et de diamants de verre que je lui attachai au cou. Quelque temps après, un de ses serviteurs m'apporta, enveloppés dans un drap, deux colliers de coquilles nacrées, à reflets chatoyants, qu'ils tiennent en grande estime. Il pendait de chaque collier huit breloques d'or longues d'environ un demi-pied et très-bien travaillées. Montézuma vint me les passer au cou, et reprit sa marche dans l'ordre que j'ai décrit, jusqu'à une très-grande et belle maison qu'il avait fait préparer pour nous loger. Alors il me prit par la main et me conduisit dans une grande salle en face de la cour par laquelle nous étions entrés; il m'y fit asseoir sur une estrade très-riche qu'il avait fait faire pour lui; il me pria de l'y attendre et sortit.

A peine avais-je fait loger tous les gens de ma suite, qu'il revint avec différents joyaux d'or et d'argent, des plumes, cinq ou six mille pièces de coton travaillées richement de diverses manières. Après m'avoir

fait remettre ses présents, il s'assit sur une autre estrade qu'on lui dressa à côté de la mienne, et me parla ainsi :

« Depuis longtemps nous savons, par les titres que nos ancêtres nous ont laissés, que ni moi ni aucun habitant de ce pays n'en sommes originaires; nous sommes des étrangers venus de fort loin sous les étendards d'un roi qui s'en retourna dans son pays après la conquête, et qui fut si longtemps à revenir au Mexique, que ses sujets avaient déjà formé une très-nombreuse population lors de son retour. Ce roi voulut ramener ses sujets avec lui, mais ils ne voulurent pas le suivre et encore moins le recevoir pour maître. Il repartit seul, et nous a toujours annoncé qu'il viendrait un de ses descendants pour subjuguer ce pays. Suivant le point de l'Orient dont vous dites venir, suivant tout ce que vous nous racontez du roi qui vous a envoyé ici, nous croyons d'autant plus fermement qu'il est notre roi naturel, que vous ajoutez qu'il y a longtemps qu'il a entendu parler de nous; nous sommes certains que vous ne nous trompez pas, vous pouvez donc être assuré que nous vous reconnaissons pour maître, comme représentant un grand roi dont vous nous parlez, et que nous vous obéirons; vous pouvez ordonner absolument dans tout le pays qui m'appartient, et tout ce que nous avons est à votre disposition.

» Puisque vous êtes dans votre pays et chez vous, réjouissez-vous, délassez-vous des fatigues de vos voyages et des guerres que vous avez eu à soutenir; car je sais tous les inconvénients et les obstacles que vous avez eu à surmonter. Je n'ignore point non plus que les Indiens de Cempoal et de Tascalteca vous ont fortement prévenus contre moi; mais ne croyez que ce que vous verrez par vous-même, surtout de ces Indiens qui sont ou mes ennemis ou des sujets révoltés. Je sais également qu'ils ont dit que les murailles de mon palais étaient d'or, que mes tapis et tout ce qui servait à mon usage en était aussi; quant aux maisons, vous voyez qu'elles sont de pierre, de chaux et de sable. » Levant en même temps ses habits et me montrant son corps, il ajouta : « Vous voyez que je suis de chair et d'os comme vous, et que, comme tout le monde, je suis mortel et palpable. Il est vrai que je conserve quelques objets en or qui m'ont été laissés par mes aïeux; mais tout ce que j'ai sera à vos ordres quand vous le voudrez. Je m'en retourne dans une autre maison où je demeure : n'ayez point d'inquiétude, vous aurez ici tout ce qui vous sera nécessaire, à vous et à votre suite, puisque vous êtes chez vous et dans votre pays natal. »

Je répondis à tout ce qu'il m'avait dit, y ajoutant ce qui me parut convenable pour lui laisser croire que Votre Majesté était en réalité celui que ces peuples attendaient ([1]).

Aussitôt le départ de Montézuma, on nous apporta une ample provision de poules, de pain, de fruits, de tous les comestibles nécessaires, et particulièrement des ustensiles de logement. Je fus ainsi pourvu pendant six jours, et je reçus les visites des principaux chefs.

Déjà, très-catholique seigneur, je vous ai dit, au début de cette lettre, qu'en partant de la Vera-Cruz j'avais laissé cent cinquante hommes pour achever la construction de la forteresse commencée, et en même temps comment il y avait un grand nombre de villes, de bourgs et d'habitants de ces contrées parfaitement soumis à votre domination; puis, que j'avais laissé dans Cholula quelques sujets affidés sous la conduite d'un capitaine que j'en avais fait commandant

J'en reçus alors des lettres qui m'apprirent que Qualpopoca, seigneur d'Almeria (appelé par les Mexicains Nauthla), lui avait envoyé des députés pour vous assurer de son hommage et de sa soumission, et pour déclarer qu'il n'y était pas encore venu lui-même, parce qu'il lui était indispensable, pour exécuter ce dessein, de passer sur les terres de ses ennemis qui l'insulteraient à coup sûr. Il fit dire en même temps que si l'on voulait lui envoyer quatre Espagnols, il viendrait aussitôt, parce qu'on n'oserait plus l'insulter, le sachant accompagné. Le commandant de Cholula, induit en erreur par bien d'autres exemples de cette nature qui lui avaient réussi, lui envoya les quatre hommes demandés. Qualpopoca ayant ordonné de les assassiner de manière qu'on ne pût l'en soupçonner, deux furent mis à mort, et deux couverts de blessures eurent le bonheur d'échapper à travers les bois. Par suite de cette trahison, le commandant de Cholula s'était mis à la tête de deux cavaliers, de cinquante Espagnols et de huit à dix mille Indiens alliés, et porté sur Almeria. Après plusieurs combats funestes aux habitants.

([1]) Cortez renvoie à cette occasion à Charles-Quint l'honneur que lui faisaient les peuples de l'Anahuac en lui accordant un caractère divin, et en personnifiant en lui *Quetzatcoatl* le dieu législateur. dont on lui avait envoyé en présent les ornements symboliques. (Voy. Bernardino de Sahagun.)

ils en furent tous chassés, et la ville fut brûlée par l'acharnement de nos Indiens, malgré les secours que Qualpopoca et ses amis tentèrent d'y apporter. On interrogea avec grand soin tous les prisonniers faits en cette occasion pour connaître les auteurs de la perfidie ourdie contre les Espagnols; tous en accusèrent Montézuma, et prétendirent qu'à mon départ de la Vera-Cruz il avait ordonné à Qualpopoca et à ses autres vassaux d'employer tous les moyens imaginables pour se défaire de ceux que j'y avais laissés dans le but de favoriser ma retraite.

Donc, très-invincible prince, six jours après mon arrivée à Temistitan, et après en avoir examiné le petit nombre de particularités remarquables, je crus, selon les indices qui me venaient du pays, et pour le bien de la couronne, devoir m'assurer de Montézuma, afin de fixer ses irrésolutions et de l'attacher constamment au service du roi, service auquel il aurait pu vouloir se soustraire, d'après son humeur inquiète. Afin de pourvoir à notre sûreté, de connaître mieux et de soumettre avec plus de facilité les terres de sa domination, je me déterminai à transférer ce prince dans mon logement, qui était très-fort. Pour y parvenir sans bruit et sans émeute, je plaçai des gardes dans les carrefours des rues, et j'allai le voir à mon ordinaire ([1]).

Nous parlâmes d'abord de bagatelles : il me fit présent de divers joyaux d'or et d'une de ses filles. Il donna aussi plusieurs filles de seigneurs à quelques-uns de ceux qui venaient en ma compagnie; mais nous changeâmes bientôt de conversation : je lui exposai l'aventure d'Almeria, la trahison, la cruauté de Qualpopoca, qui prétendait n'avoir agi que par ses ordres et n'avoir pu se défendre de les exécuter comme son sujet. J'y ajoutai que je n'en croyais rien, et que ces traîtres en imposaient pour se disculper, puisque je n'avais qu'à me louer de lui; mais qu'il lui était indispensable d'envoyer chercher au plus tôt Qualpopoca et ses complices pour constater la vérité et pour les punir, parce que, sur le récit de ces horreurs, non-seulement mon maître douterait de sa bonne volonté, mais m'ordonnerait de me porter aux dernières extrémités contre lui afin de venger la perfidie exercée sur mes compagnons. A peine avais-je fini de parler, que Montézuma remit une petite pierre en forme de sceau, qu'il portait au bras, à l'un de ses satellites, avec ordre de se transporter à Almeria, qui est à 70 lieues de Temixtitan, ou Mexico, et d'y arrêter Qualpopoca et tous les complices de l'assassinat des Espagnols, pour les amener de gré ou de force dans cette capitale. Les satellites de Montézuma obéirent et partirent sur-le-champ. Je le remerciai de sa promptitude à me donner satisfaction, et j'y ajoutai qu'il ne fallait, pour la rendre complète aux yeux du roi, auquel je devais compte de ces Espagnols, que de le voir, lui Montézuma, logé avec moi jusqu'à ce que la vérité fût connue, et que son innocence, de laquelle je ne doutais point, fût prouvée. Je le priai en même temps de ne point se formaliser de ma proposition, puisqu'il devait conserver toute sa liberté, et que je ne mettrais aucun obstacle ni à son service, ni aux ordres qu'il voudrait donner.

Je le priai de choisir le quartier de mon logement qui lui conviendrait le mieux, d'y faire absolument ses volontés; qu'on ne le troublerait en aucune manière, et qu'indépendamment de ses serviteurs, il aurait encore à ses ordres tous les gens de ma suite, qui préviendraient ses désirs.

Montézuma parut accepter volontiers toutes mes propositions. Il ordonna de préparer aussitôt l'appartement qu'il choisit. Plusieurs seigneurs entrèrent ensuite dans celui où il était, déchaussés, déshabillés, leurs habits sur les bras, et portant une espèce de civière en forme de chaise à porteurs. Ils prirent en silence Montézuma et le placèrent, les larmes aux yeux, dans cette voiture, avec laquelle on le transporta dans mon logement, sans tumulte ([2]). On aperçut, en traversant la ville, quelques émotions; mais Montézuma les apaisa d'un mot; tout fut tranquille, et le calme dura tout le temps qu'il resta en mon pouvoir, parce qu'il faisait tout ce qu'il désirait, et parce qu'il était servi comme chez lui.

Depuis quinze jours, Qualpopoca, l'un de ses fils, et les complices du meurtre des Espagnols, étaient pris, lorsqu'on me les amena au nombre de quinze. Je les fis mettre en lieu de sûreté; et, quand ils eurent avoué qu'ils étaient sujets de Montézuma, et qu'ils avaient fait mourir les Espagnols, je leur fis faire leur procès. Ils nièrent, dans les informations, que Montézuma eût autorisé leurs crimes par des

([1]) Ixtlilxóchitl dit que Montézuma fut arrêté au bout de quatre jours, on ne sait sous quel prétexte. (Voy. *Cruautés horribles des conquerants du Mexique*, p. 8.)

([2]) Cortez fit construire plus tard un palais sur cet emplacement.

ordres; mais lors de l'exécution de la sentence, qui les condamnait à être brûlés, ils changèrent de langage, et accusèrent Montézuma. Ils furent tous exécutés dans la place publique, sans la moindre rumeur; et pendant l'exécution seulement, vu l'aveu des coupables, je fis mettre Montézuma aux fers (¹). Il en fut fort effrayé; mais, après lui avoir parlé, je les lui fis ôter, et il se tranquillisa. Depuis ce moment, je ne cherchai plus qu'à le prévenir en tout; je publiai même dans son empire que tous mes vœux tendaient à la conservation de Montézuma dans toute son autorité, pourvu que lui-même reconnût celle du roi mon maître, et que mon intention était qu'on le regardât et qu'on lui obéît comme avant mon arrivée.

Je le traitai si bien, et il était si content de moi, que je lui parlai souvent et en vain de sa liberté : il me répondait toujours qu'il se trouvait bien, que rien ne lui manquait, qu'il avait les mêmes agréments que chez lui; que s'il s'en allait il pourrait arriver que les caciques et ses sujets l'importunassent et l'induisissent à des démarches préjudiciables au service du roi, qu'il avait à cœur de servir de son mieux : au lieu qu'en restant, il répondait à toutes les importunités par le défaut de liberté qui lui servait toujours d'excuse. Il me demandait fort souvent la permission d'aller s'amuser dans plusieurs maisons qu'il avait, tant au dedans qu'au dehors de la ville (²) : jamais je ne la lui ai refusée; il emmenait souvent avec lui cinq ou six Espagnols à une ou deux lieues, et revenait toujours gai et content dans le logement où je le retenais.

Il faisait toutes les fois qu'il sortait des présents, soit en bijoux, soit en étoffes, aux Espagnols qui le suivaient; il leur prodiguait les fêtes et les repas, ainsi qu'aux personnages principaux et aux seigneurs distingués qui l'accompagnaient presque toujours jusqu'au nombre de trois mille.

Quand je fus bien convaincu des dispositions favorables de Montézuma et de sa soumission, je le priai de m'indiquer les mines d'or du pays; et lui, alors de fort bonne volonté, selon qu'il paraissait, dit qu'il accomplirait ce qui lui était demandé.

Il fit venir aussitôt huit de ses serviteurs, qu'il répartit de deux en deux dans les provinces d'où l'on tirait l'or, et me demanda autant d'Espagnols pour être témoins de leur opération : les uns se transportèrent dans la province de Cuzula, qui est éloignée de 80 lieues de Mexico, où on leur montra trois rivières qui produisaient de l'or : ils m'en apportèrent trois échantillons du très-bon, quoique tiré avec peu de soin et avec les seuls instruments dont les Indiens ont coutume de se servir. Ces premiers Espagnols, en allant à cette destination, traversèrent trois grandes provinces, ornées d'une grande quantité de villes, de bourgs et de villages, aussi bien bâtis qu'en aucune partie de l'Espagne; ils rencontrèrent entre autres une forteresse plus grande, plus forte et mieux bâtie que le château de Burgos. Les habitants de la province de Tamazulapa (³) leur parurent de la plus grande intelligence, et beaucoup mieux vêtus que les autres Indiens que nous avions vus jusqu'ici.

La seconde division d'Espagnols et d'Indiens qui allèrent à la découverte de l'or parcoururent la province de Malinaltebeque *(Maninaltepec)*, éloignée de 70 lieues de Mexico, du côté de la mer; ils m'apportèrent encore des échantillons d'or d'une grande rivière qui coule dans ces contrées.

La troisième division marcha dans la province de Tenis *(Tenich)*, dont les habitants parlent une langue différente de ceux de la province de Culua. Le cacique qui y commande s'appelle Coatelicamat. Comme ses possessions existent sur une chaîne de montagnes très-élevées et très-escarpées, comme ses sujets sont très-belliqueux et combattent avec des lances longues de vingt-cinq à trente palmes, ils ne dépendent point de Montézuma : aussi les Indiens qui accompagnaient nos Espagnols n'osèrent-ils entrer dans le pays sans en faire demander la permission au seigneur. On vint lui dire que Montézuma leur maître et moi désirions qu'il eût pour agréable de faire montrer aux Espagnols les mines d'or qu'on exploitait dans son pays. Coatelicamat en accorda la permission aux Espagnols seulement, et la refusa aux sujets de Montézuma, comme à ses ennemis. Les Espagnols furent quelque temps à décider s'ils entreraient seuls, ou non, dans la province de Tenis, parce que leurs compagnons Indiens firent tout ce qu'ils purent pour les intimider; mais ils se résolurent à marcher en avant, et furent parfaitement bien reçus du sei-

(¹) Il y a dans l'original, fort abrégé ici : *Le hice echar unos grillos, de que el no recibio poco espanto.*
(²) On désignait les palais impériaux sous le nom de *tecpan;* Montézuma en possédait sept.
(³) Diocèse d'Oaxaca, qui plus tard fit partie de l'apanage de Cortez.

gneur et des habitants, qui leur montrèrent sept ou huit ruisseaux dont ils tirèrent effectivement de l'or en leur présence et dont ils m'apportèrent des échantillons.

Coatelicamat me renvoya mes Espagnols avec quelques députés, qui vinrent m'offrir de sa part des étoffes de son pays, des bijoux d'or, ses terres et sa personne.

La quatrième division des Espagnols et des Indiens qui allèrent à la découverte de l'or parcourut la province de Tuchitebeque *(Xuchitepec)*, située vers la mer, à 12 lieues de celle de Malinaltebeque. On leur montra deux rivières, d'où l'on tira de l'or en leur présence, et dont ils m'apportèrent aussi des échantillons.

Le rapport des Espagnols m'ayant appris qu'il y avait dans cette province beaucoup d'endroits où l'on pouvait fonder des habitations propres à tirer l'or, je priai Montézuma d'en faire établir une dans cette province de Malinaltebeque : les ordres qu'il donna à ce sujet furent si promptement exécutés, que deux mois après ma prière il y avait déjà soixante-dix fanègues de blé, dix fanègues de fèves blanches de semées, et deux mille pieds de cacao de plantés; ils faisaient tant de cas de cette dernière production, qu'en place d'argent elle servait à échanger et à acheter dans tous les marchés possibles (¹). Montézuma fit encore construire quatre autres métairies ou habitations, dans l'une desquelles on pratiqua une pièce d'eau pour cinq cents canards, dont on emploie les plumes pour se vêtir. Il mit dans une autre plus de quinze cents poules, sans compter beaucoup d'autres effets que les Espagnols estimaient vingt mille pesos d'or.

Je priai encore Montézuma de m'indiquer sur les côtes de la mer quelque embouchure de rivière ou ports dans lesquels les navires pussent mouiller en sûreté. Il me fit remettre une carte de toutes les côtes de son empire, peinte sur étoffe (²), et me proposa des guides pour envoyer reconnaître les points correspondants à mes vues. J'y remarquai l'embouchure d'une rivière plus ouverte que les autres, placée dans des chaînes de montagnes appelées Sanmyn autrefois, et aujourd'hui Saint-Martin et Saint-Antoine; j'y envoyai dix pilotes ou matelots, sous l'escorte que Montézuma leur donna : ils partirent du port de Saint-Jean, où je débarquai pour parcourir la côte; ils firent soixante et tant de lieues sans trouver ni port ni rivière où il pût entrer un navire. Ils arrivèrent enfin à l'embouchure du fleuve de Guacalco (³), que j'avais remarqué sur la carte. Le cacique de la province, appelé Tuchintecla, les reçut très-bien, et leur donna des canots pour examiner la rivière. Ils la trouvèrent, à son embouchure, profonde au moins de deux brasses et demie. Ils la remontèrent à environ 12 lieues, et constatèrent qu'elle avait toujours dans la plus grande profondeur cinq ou six brasses d'eau. Selon leurs observations, ils prétendirent que cette rivière a la même profondeur pendant plus de 30 lieues; que ses rives sont infiniment peuplées; que la province qu'elle parcourt consiste dans le terrain le plus uni, le plus fertile et le plus abondant en toutes sortes de productions. Les habitants de cette province ne sont pas sujets de Montézuma, et sont au contraire ses ennemis. Le cacique, en permettant l'entrée aux Espagnols, la défendit à l'escorte mexicaine qui les accompagnait. Il m'envoya des députés chargés de bijoux d'or, de peaux de tigre, de plumes, de pierres et d'étoffes, avec ordre de me dire, en me les présentant, que Tuchintecla, leur maître, avait depuis longtemps entendu parler de moi par les habitants de Putunchan (Potonchan), ses amis, qui, après avoir entrepris de me défendre l'entrée de leur pays, s'étaient soumis et avaient obtenu mon amitié. Ces députés ajoutèrent que Tuchintecla se soumettait entièrement à mes ordres, ainsi que toute sa province, pourvu que j'en défendisse l'entrée aux habitants de Culua; que tout ce qu'elle produisait était à mon service, et qu'il me payerait le tribut annuel que je lui imposerais.

Sur le rapport de mes dix Espagnols touchant la situation et la population de cette province, sur la découverte d'un port, qui avait fait l'objet de tous mes vœux depuis ma descente, je renvoyai avec les députés de Tuchintecla de nouveaux experts pour vérifier les sondes du port et de la rivière, la population de la province, la bonne volonté des habitants, et remarquer les lieux propres à former des établissements utiles. Ils remirent, de ma part, des présents à Tuchintecla : ils en furent bien reçus,

(¹) Le cacao *(cacahoatl)* a servi de monnaie sur différents marchés américains, entre autres au Maranham. En ce qui regarde Tenotchitlan, on s'aperçut bientôt que les Mexicains savaient contrefaire admirablement cette graine oléagineuse, et fabriquaient ainsi de la fausse monnaie.

(²) On désigne toutes ces peintures sous le nom de *lienzos*.

(³) Gomara dit *Goazacoalco*.

et remplirent l'objet de leur commission dans le plus grand détail. D'après leur rapport, et la certitude de la bonne volonté de Tuchintecla, je pris le parti d'envoyer dans cette province un capitaine et cent cinquante hommes pour tracer le plan et construire une forteresse, d'après les offres du cacique, qui témoigna le plus vif désir de satisfaire à tous mes besoins et de me voir fixé dans son pays.

Avant d'arriver à Temixtitan, j'avais remarqué qu'un grand seigneur, proche parent de Montézuma, était venu de sa part au-devant de moi; il possédait une province contiguë à celle de Montézuma, appelée Haculuacan (Culuacan).

A l'entrée de cette province, à 6 lieues de Temixtitan par eau, et à 10 lieues par terre, il y a sur le bord du marais salant une grande île, nommée Tezcuco, qui contient 30000 âmes, de beaux édifices, des maisons superbes, des oratoires bien décorés, et de grands marchés; et deux autres villes, contenant trois ou quatre mille habitants, à 3 et à 6 lieues de distance de la première. Cette province de Haculuacan contient en outre une grande quantité de bourgs, de villages, de métairies et de bonnes terres labourables : elle confine à la province de Tascalteca, et elle obéissait à un seigneur nommé Cacamazin (¹), qui, depuis la prise de Montézuma, s'était révolté autant contre lui que contre le roi mon maître, auquel il avait cependant offert ses services. Montézuma lui prescrivait en vain ce qu'il avait à faire; c'était en vain que je lui parlais au nom du roi : il répondait toujours qu'on pouvait venir chez lui lui donner des ordres, et qu'on verrait les services qu'il était obligé de rendre. N'ayant pu rien obtenir de lui, ni en lui ordonnant, ni en le priant, le sachant escorté et défendu par un corps d'armée considérable et aguerri, je me consultai avec Montézuma sur les moyens de punir ce chef de sa rébellion.

Montézuma prétendit qu'il y aurait du danger à vouloir prendre de vive force un seigneur puissant, qui avait une armée à ses ordres; mais qu'il était possible d'y suppléer par la ruse, ayant surtout à ses gages des notables qui vivaient habituellement avec Cacamazin. Effectivement, ce prince prit si bien ses mesures, que ces notables, qui lui étaient dévoués, engagèrent Cacamazin à se rendre dans l'une de ses maisons, située sur le marais salant, pour y conférer de leurs affaires. On y avait aposté des canots garnis de soldats, dans le cas où Cacamazin se défendrait. Dans le temps qu'il était à délibérer, les hommes dévoués à Montézuma le prirent sans que ses gens s'en aperçussent, le firent descendre dans un canot, et me l'amenèrent à Temixtitan. Je le fis mettre aux fers et en lieu de sûreté; et, après avoir pris l'avis de Montézuma, je nommai à sa place son frère, appelé Cucuscacin; j'ordonnai à tous les seigneurs et habitants de cette province de lui obéir comme à leur seigneur : mes ordres à cet égard furent exécutés, et je n'ai jamais eu à me plaindre depuis de celui qui en était l'objet.

Quelques jours après la détention de Cacamazin, Montézuma fit assembler chez lui tous les seigneurs des villes et des environs. Lorsqu'ils furent réunis, il m'envoya prier de me transporter où ils étaient, et leur parla ainsi devant moi : « Mes frères et mes amis, depuis longtemps, vous, vos pères et vos aïeux, avez été ou mes sujets ou ceux de mes ancêtres; nous vous avons toujours traités avec honneur et bonté, et vous nous avez toujours servi loyalement. Vous n'ignorez pas non plus, par la tradition de vos ancêtres, que nous ne sommes pas originaires de ce pays, mais que nos pères y ont été amenés par un souverain qui les y laissa; que ce souverain, étant revenu longtemps après, soit pour ramener ses sujets, soit pour régner parmi eux, trouva tant d'opposition à ces deux projets parmi nos ancêtres, qui s'y étaient prodigieusement multipliés, qu'il s'en retourna, en promettant d'envoyer des forces capables de les contraindre à recevoir ses lois. Nos pères et nous l'avons vainement attendu; mais, suivant ce que ce capitaine rapporte du roi et du maître qui l'a envoyé, en comparant le point d'où il est parti à celui annoncé par nos anciennes prédictions, je suis certain, et vous devez l'être aussi, qu'il vient de la part du maître que nous attendions. Puisque nos prédécesseurs n'ont pas rendu à leur souverain l'obéissance qu'ils lui devaient, faisons-le, nous autres, et remercions les dieux de voir arriver de nos jours ce que nos ancêtres attendaient depuis si longtemps. Obéissez donc dorénavant à ce grand roi, votre souverain naturel, et au capitaine qui le représente, comme vous m'avez obéi jusqu'à ce jour. Payez-lui tous les impôts que vous m'avez payés jusqu'ici, servez-le comme vous me serviez. Par là, non-seulement vous ferez ce que vous devez, mais tout ce qui peut dans le monde me faire le plus grand plaisir. »

(¹) Cacamazin, propre neveu de Montézuma, et, plus tard, livré par son ordre. (Voy., sur ce point important, Ixtlilxóchitl, *Cruautés horribles*, collection Ternaux-Compans.)

Montézuma prononça ce discours en fondant en larmes (¹). Ceux qui l'écoutaient partagèrent ses sentiments, au point de ne pouvoir répondre. Tous les Espagnols qui l'entendirent furent émus de compassion; mais, après quelques moments de silence, tous ces seigneurs répondirent à Montézuma qu'ils l'avaient toujours regardé comme leur maître, et avaient toujours promis d'exécuter ses ordres; qu'en conséquence ils se soumettaient au roi d'Espagne, et promettaient tous ensemble, et chacun en particulier, de faire, comme de bons et loyaux sujets, tout ce que je leur ordonnerais, de payer tous les impôts que j'exigerais, et de servir mon maître comme ils servaient Montézuma. L'acte de soumission fut rédigé par un écrivain public, et signé de toutes les parties, en présence de plusieurs Espagnols comme témoins.

Cet acte étant passé, je parlai, d'après l'offre des seigneurs, à Montézuma du besoin d'or qu'avait Votre Majesté pour différents ouvrages qu'elle faisait faire. Je le priai d'envoyer de son côté quelques députés chez ces seigneurs, tandis que j'y enverrais du mien quelques Espagnols pour les déterminer à remplir à cet égard les désirs de Votre Altesse, et à lui donner par là des témoignages de leur bonne volonté; j'engageai Montézuma à donner l'exemple.

Il distribua, sous escorte de ses gens, les Espagnols que je lui donnai pour cette opération, de deux en deux et de cinq en cinq, pour toutes les provinces et grandes villes de son empire, dont quelques-unes étaient à 80 et à 100 lieues de Mexico. Il envoya en même temps des ordres aux caciques de remplir une certaine mesure d'or que je leur remis. Tous exécutèrent ponctuellement ses ordres, tant en joyaux, bijoux, qu'en feuilles d'or ou d'argent.

Après avoir fait fondre tout ce qu'il fallait mettre au creuset, il en résulta, pour le quint appartenant au roi, 32 400 et tant de pesos d'or, sans compter les bijoux d'or et d'argent, les plumes, les pierres et les effets précieux que je réservai à Sa Majesté, et qui valaient au moins 100 000 ducats.

Ces bijoux, indépendamment de leur valeur intrinsèque, sont d'un prix inestimable par rapport à leur nouveauté et à la singularité de leurs formes; aucun prince de l'univers n'en peut avoir de semblables. Tout ce que Montézuma a vu sur la terre ou tiré du fond de la mer a été par ses ordres imité en or, en argent, en pierreries et en plumes, avec toute la perfection imaginable (²). Il a fait exécuter encore sur mes dessins des figures, des crucifix, des médailles, des bijoux et des colliers à l'européenne.

Il revient également au roi, pour le quint de la vaisselle et de l'argenterie que j'ai fait faire par les gens du pays, plus de 100 marcs d'argent; en outre, Montézuma m'a donné pour lui une quantité de pièces d'étoffes de coton de la plus grande beauté, tant pour les couleurs que pour le travail; des tentures de tapisseries pour les églises et pour les appartements, des couvertures en coton ou en laine de la plus grande finesse, et douze sarbacanes superbement ornées et peintes, de celles dont lui-même il se servait : je puis à peine en retracer la perfection, tant les peintures en étaient excellentes et les couleurs parfaites : on y avait représenté une multitude d'oiseaux, d'animaux, d'arbres, de fleurs, et bien d'autres sujets; aux deux extrémités et au centre, on voyait un ornement en or ciselé, de six pouces de long. Il y ajouta une sorte de *gibecière* à mailles d'or, pour y mettre les *bodoques* (³), qu'on lance par ce moyen, et qu'il dit me vouloir donner en or. Enfin, je reçus des carquois fabriqués en or, et bien d'autres objets, en nombre infini.

(¹) Toutes ces traditions exposées ici par Montézuma étaient gardées à Cuitlahuac (la ville des archives), aujourd'hui Tlahuac. « C'était autrefois une cité populeuse de l'empire chichimèque, fondée au milieu du lac de Chalco; elle était considérée comme la plus savante dans les anciennes histoires, et contenait un dépôt considérable d'archives hiéroglyphiques qui remontaient aux premiers temps de la monarchie chichimèque. A la nouvelle de l'arrivée des Espagnols sur les côtes de la Vera-Cruz, ce furent les *Amoxoaques* de Cuitlahuac que Montézuma envoya consulter pour savoir si ces étrangers étaient véritablement ceux annoncés par les antiques prophéties. Après la prise de Mexico, les archives de Cuitlahuac, dont le *Codex* anonyme de Chimalpopoca parle si souvent, en les citant comme des monuments dignes de foi, furent jetées à l'eau ou brûlées par les Espagnols. Aujourd'hui Cuitlahuac ou Tlahuac est une misérable bourgade que les eaux du lac envahissent peu à peu, faute de réparations aux travaux des anciennes digues, et qui finira par disparaître. Des restes de palais et des sculptures antiques attestent l'ancienne splendeur de la ville des livres... Son dernier seigneur fut le prince Chimalpopoca, troisième fils de Montézuma, dont le descendant est aujourd'hui professeur au collége San-Gregorio. » (Voy. M. l'abbé Brasseur de Bourbourg.)

(²) Plus tard le fameux naturaliste Hernandez se contenta, en bien des circonstances, de faire copier par ses dessinateurs ces représentations métalliques d'objets naturels, et ils figurent ainsi dans son ouvrage.

(³) On désigne ainsi une boule de terre cuite ou d'une autre matière.

Il faudrait plus de talent et plus de temps que je n'en ai pour rendre un compte bien exact de l'étendue de Mexico, des choses singulières qu'on y rencontre, de la police qu'on y exerce, des mœurs et des usages de ses habitants. Si ma relation pèche, ce sera beaucoup plutôt pour en dire trop peu que pour en dire trop. Nous voyons tous les jours des choses si surprenantes, qu'à peine pouvons-nous en croire nos propres yeux. Il ne serait donc pas bien étonnant que je n'obtinsse pas une grande créance dans les pays éloignés, quoiqu'il soit de mon devoir de dire à mon prince et à mon maître la vérité sans altération



Vue de Mexico dans son état actuel (¹). — D'après Nebel.

La province du Mexique est composée d'un vallon de 90 lieues environ de circonférence; elle est entourée de montagnes élevées et escarpées; le vallon est presque entièrement occupé par deux lacs ou marais, le plus grand d'eau salée, et le plus petit d'eau douce. Ces deux lacs sont séparés, d'un côté par une chaîne de coteaux élevés, situés au milieu de ladite plaine. Comme le lac salé augmente ou diminue suivant la marée, l'eau de ce lac tombe dans le lac d'eau douce en haute marée, et dans les marées basses le lac d'eau douce se perd dans le lac salé.

Temixtitan, ou Mexico, est situé sur le lac salé. De quelque côté qu'on y veuille aborder de la terre ferme, il y a au moins deux lieues d'eau à traverser sur quatre chaussées construites de main d'homme et larges de deux lances. La ville est aussi grande que Séville et Cordoue; les rues principales en sont très-larges et très-droites.

Quelques-unes de ces rues et la plupart des autres sont occupées moitié par un quai et moitié par un canal, qui se communiquent tous les uns aux autres sous des ponts, où l'on peut faire passer dix chevaux de front, et qui sont composés de solives larges, grandes, fortes et bien travaillées. Dès que j'eus remarqué

(¹) Voy. plus haut l'ancien plan de Mexico. L'assiette de la ville moderne n'est plus tout à fait sur le même emplacement. « La première avait été établie, comme Venise, sur de petites îles dans le lac, dont elle est maintenant éloignée d'environ deux milles par le retrait des eaux. Bernal Dias, en voyant cette ville du haut du grand *teocalli*, ou temple, la compare à un immense échiquier, parce qu'elle était en effet divisée en carrés réguliers. On a imité cette division dans la nouvelle ville; mais celle-ci ne contient pas la moitié des quartiers décrits sur le fragment de l'ancienne carte. » (Beulloch, *le Mexique en 1823*; 2 vol. in-8, t. Ier, p. 290.)

la situation de cette ville, et la facilité qu'elle donnait pour nous trahir ou pour nous faire mourir de faim, sans qu'il nous fût possible de rejoindre la terre ferme, je fis construire quatre brigantins, sur chacun desquels je pouvais transporter trois cents hommes et des chevaux à volonté.

Mexico contient plusieurs grandes places qui servent de marchés. Il y en a une entre autres plus grande que la ville de Salamanque, entourée de portiques, où plus de 60000 âmes achètent et vendent continuellement toutes espèces de marchandises, des comestibles, des vêtements, des bijoux d'or et d'argent; du plomb, du laiton, du cuivre, de l'étain, des pierres de construction, des plumes, etc... On y vend des pierres brutes et taillées, des bois bruts ou équarris, des briques, des mottes de terre, etc... On y trouve une rue, destinée à recevoir les produits de la chasse, où on vend toutes sortes de gibiers et d'oiseaux, comme des poules, des perdrix, des cailles, des espèces de vautours, des hérons, des poules d'eau, des tourterelles, des pigeons, de petits oiseaux en des cages de roseaux, des perroquets, des buitiers, des aigles, des faucons, des éperviers, des crécerelles, et parmi ces oiseaux de rapine, il y en a dont on vend les peaux avec les plumes, la tête, le bec et les ongles (¹); il y a aussi des lièvres, des lapins, des cerfs, des petits chiens qui sont bons à manger.

Il y a dans Mexico une rue d'herboristes où l'on vend de toutes sortes de plantes et herbes médicinales connues; il y a des apothicaires chez qui l'on se procure des onguents, des emplâtres et des médecines toutes prêtes à prendre; il y a des barbiers chez lesquels on rase la barbe et les cheveux; il y a des traiteurs où l'on donne à boire et à manger; il y a des porte-faix pour porter les fardeaux. On trouve dans ce marché du bois, du charbon, des brasiers en terre cuite; toutes sortes de nattes pour des lits, pour des chaises, pour des tapis; on y trouve toutes espèces de légumes et de fruits, comme oignons, poireaux, ails, cresson, cresson alénois, une espèce de chardon comestible; bourrache, oseille, cardons, cardes, etc.; il y a des cerises, des prunes, absolument semblables à celles d'Espagne; on y vend de la cire, du miel de cannes de maïs, du miel extrait d'une autre plante qu'aux îles on nomme maguey, puis une espèce de vin extrait de cette plante dont on tire aussi du sucre; on y vend en écheveaux du coton filé de toutes couleurs; dans un endroit semblable à celui dans lequel on débite la soie à coudre, à l'*Alcayceria* de Grenade, on y vend des couleurs pour les peintres, aussi bien broyées et d'aussi belles nuances qu'en Espagne; on y vend des peaux de cerf de toutes couleurs, avec poil et sans poil; des faïences et de la poterie de toutes formes, émaillées ou peintes; on y vend du blé de Turquie en grain ou en pain, qui, pour le goût, l'emporte sur tous les grains des autres îles et de la terre ferme; on y trouve des pâtés de poissons et d'oiseaux, ou mélangés des deux espèces; des poissons frais ou salés, cuits ou crus; des œufs de tous les oiseaux possibles ou des gâteaux d'œufs.

En un mot, on y vend en quantité de tous les comestibles et de toutes les marchandises qu'on trouve dans le reste de l'univers; tout y est dans le plus grand ordre; chaque espèce de marchandise se vend dans une rue particulière, par compte ou par mesure, mais non au poids. Il y a, dans la grande place, une espèce de maison, ou juridiction consulaire, où continuellement douze juges préposés prononcent sur tous les différends qui peuvent survenir dans ces marchés, et punissent sur-le-champ les délinquants: il y a encore des commissaires destinés à examiner les mesures, et nous en avons vu briser plusieurs qui se trouvaient être fausses.

Il y a dans les différents quartiers de Mexico de superbes édifices, des temples destinés au culte des idoles (²), auprès desquels existent des maisons de la plus grande beauté, pour loger les ministres ou religieux qui sont vêtus de noir, qui ne se coupent ni ne se peignent les cheveux depuis le moment où ils entrent en religion jusqu'à celui où ils en sortent. Les enfants des chefs et des habitants les plus distingués sont élevés par ces religieux, portent leurs habits et suivent leur règle depuis l'âge de sept à huit ans jusqu'à leur mariage : jamais femmes n'entrent dans leur maison; ils pratiquent des abstinences plus rigoureuses dans des temps de l'année que dans d'autres.

Le temple principal de Mexico est aussi vaste dans son enceinte que pourrait l'être celui d'un bourg (³)

(¹) On peut consulter les Tables de Lorenzana, et voir que plusieurs villes de l'empire devaient fournir des peaux ainsi préparées. La possession de certaines espèces de plumes était considérée, chez les Mexicains, comme une richesse réelle.

(²) Le mot *coue* signifiait proprement autel; on désignait les temples sous ce nom.

(³) Le grand temple (*teocalli*) de Mexico, dédié à Vitzilopuchtli ou Huitzilopochtli, et commencé par Moctezuma Ilhua-

de cinq cents habitants : il est surmonté par quarante tours d'environ 100 degrés d'élévation chacune ; la principale est aussi élevée que celle de la cathédrale de Séville ; elles sont toutes très-solidement bâties en pierres de taille, avec des charpentes bien assemblées et peintes. Les principaux seigneurs de Mexico ont dans chacune de ces tours leurs idoles et leur sépulture ([1]).

Il y a trois nefs dans l'intérieur de ce temple, où sont placées les idoles de la plus haute stature. Je fis renverser toutes ces idoles ; je fis nettoyer les chapelles particulières où se faisaient les sacrifices humains, et j'y plaçai des images de Notre-Dame et d'autres saints.

Montézuma fut, ainsi que ses sujets, très-affecté de ce changement ; il me fit prier d'abord de le suspendre, et me fit dire que je devais m'attendre à voir soulever contre moi le peuple, qui croyait que ces idoles lui donnaient tous les biens temporels, et qu'en les laissant maltraiter il s'exposait à les fâcher, à voir sécher tous les fruits de la terre et à mourir de faim ([2]).

Je tâchai de leur faire entendre, par mes interprètes, combien il était insensé de mettre leur espérance dans des idoles travaillées de leurs mains et composées d'ordures ; qu'ils devaient savoir qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, souverain, universel, qui avait créé le ciel, la terre et toute la nature, qui était immortel, c'est-à-dire sans commencement ni fin ; qu'ils devaient l'adorer, ne croire qu'en lui, et non dans aucune créature ni matière périssable : j'y ajoutai tout ce qui pouvait les détourner de leur idolâtrie et les attirer à la connaissance du vrai Dieu.

Ils me répondirent tous, et particulièrement Montézuma, que, n'étant pas originaires du Mexique, il pouvait bien se faire qu'ils se fussent trompés dans quelques points de leur croyance originelle depuis le temps qu'ils étaient sortis de leur pays natal ; que je méritais plus particulièrement leur créance, puisque j'en sortais plus récemment ; qu'ils voyaient qu'ils n'avaient rien de mieux à faire qu'à me consulter, et à suivre mes avis sur ce point. Dès ce moment, Montézuma et les principaux seigneurs de sa suite se mirent comme moi à renverser les idoles, à nettoyer les chapelles et à y placer les images avec un air de satisfaction. Je leur défendis expressément tous sacrifices humains, en leur disant que non-seulement leur divinité avait ces sacrifices en exécration, mais même que les lois humaines les défendaient sous les peines les plus rigoureuses, puisqu'elles ordonnaient de tuer quiconque donnait la mort à son semblable. Ces horribles sacrifices cessèrent, au point qu'il n'y en eut pas un pendant mon séjour à Mexico ([3]).

Leurs idoles ou statues surpassaient de beaucoup les proportions humaines ; elles étaient composées d'un mélange de légumes et de graines pétries avec le sang des hommes, auxquels ils ouvraient la poitrine tout vivants pour en arracher le cœur, qu'ils offraient à leurs divinités, dont la multiplicité égalait leurs désirs et leurs craintes.

Mexico est orné d'une quantité infinie de grandes et belles maisons, parce que tous les principaux seigneurs et caciques de l'empire y demeurent une partie de l'année, que tous les citoyens et négociants

comina Ier, ne fut terminé que sous le règne de son fils Ahuitzol, qui le fit inaugurer solennellement en 1486 par d'épouvantables sacrifices, auxquels il prit une part d'autant plus active qu'il déployait une habileté prodigieuse dans l'accomplissement de ces rites sanguinaires. Couvert du costume que l'on attribuait aux dieux, paré même de leurs attributs, il ne s'arrêta que lorsque son bras fut las de frapper. Les prêtres lui succédèrent, et le sang coula des deux côtés du temple comme deux longues cataractes. Tezozomoc affirme que ces sacrifices durèrent pendant quatre jours. (Voy. *Histoire du Mexique*, 2 vol. in-8.)

([1]) Lorsqu'on eut placé au sommet de ce temple le *cuauchicalli*, ou autel sculpté qui devait couronner l'édifice, tout le monument eut 160 toises d'élévation. Ce fut le premier jour de 1525 que ce bâtiment immense fut livré aux flammes, et le même jour tous les autres temples de l'Anahuac furent incendiés. Cinquante soldats montèrent au sommet de celui de Mexico et renversèrent les idoles. (Torquemada, t. III.) Après la destruction du temple, le P. Barthélemy de Olmedo y chanta une messe solennelle.

([2]) Zumarraga affirme que les franciscains détruisirent à eux seuls, au début de la conquête, plus de 20 200 de ces idoles, dont la nature était bien diverse. Plusieurs d'entre elles, comme Cortez va le dire, étaient moulées avec une sorte de pâte composée de graines diverses, agglutinées par le sang. Il y en avait d'autres taillées dans les matières les plus dures, et lorsqu'elles offraient certains symboles, on leur donnait le nom poétique d'anges qui soutiennent le ciel. Il y avait des statues commémoratives faites en bois léger, et qui étaient destinées à être brûlées ; on les appelait *quixococuallia*. (Voy. Tezozomoc, *Histoire du Mexique*, t. Ier, p. 289.)

([3]) Huit cents victimes humaines avaient été immolées par Montézuma lors de l'inauguration du temple de Coatlan. Tezozomoc emploie la plus terrible image pour faire comprendre l'horreur du sacrifice. L'autel pyramidal semblait, dit-il, recouvert d'un tapis cramoisi. Zumarraga évalue à 20 000 le nombre des victimes annuelles ; d'autres l'élèvent à 70 000.

riches y sont très-bien logés et y possèdent presque tous de jolis parterres de fleurs de toute espèce. L'eau douce parvient à Mexico par deux tuyaux de deux pieds de circonférence chacun, et qui sont placés le long de l'une des chaussées par lesquelles on aborde en cette ville : cette eau se distribue le long des rues dans différents canots, pour être ensuite vendue au public.

Il y a des espèces de barrières à Mexico, où des commis préposés perçoivent des droits sur tout ce qui entre. On trouve, dans les marchés publics, des ouvriers de toute espèce qui y viennent pour s'y louer. Le peuple y est plus élégamment habillé que dans tout le reste de l'empire, parce que le séjour de Montézuma et des grands seigneurs y a introduit des modes et des usages particuliers et plus recherchés. Les mœurs en général y ont un très-grand rapport avec les mœurs d'Espagne; et comme on y remarque a peu près le même ordre et le même ensemble, on est frappé continuellement de la police étonnante d'une nation barbare, séparée de toutes les nations policées, et si éloignée de la connaissance du vrai Dieu.

Il serait difficile de décrire tout ce qui concerne le luxe, la magnificence, le faste et la représentation de Montézuma, par état ou par grandeur : il possédait, comme je l'ai déjà dit, en or, en argent, en pierres précieuses ou en plumes, la représentation naturelle et parfaite de tout ce qui existe dans le monde.

Son domaine était, d'après tous les renseignements que j'ai pris, aussi considérable que l'Espagne; il commandait à plus de 200 lieues à la ronde, à l'exception de quelques provinces avec lesquelles il était en guerre. Tous les principaux seigneurs étaient aux ordres de Montézuma; et leurs fils aînés, dévoués à son service, lui répondaient de leur fidélité; d'ailleurs, il possédait des forteresses dans tous les départements, qui étaient gardées par ses troupes et commandées par ses gouverneurs; il avait ses receveurs particuliers dans chaque province; il connaissait parfaitement l'état de ses finances, qu'il avait tracé en caractères et en figures distinctives et intelligibles. Chaque province devait encore à Montézuma un tribut de service, qu'elle lui rendait avec d'autant plus d'exactitude qu'aucun prince de la terre n'était ni plus respecté, ni mieux obéi ([1]).

Montézuma possédait à Mexico, tant au dehors qu'au dedans de la ville, beaucoup de maisons de plaisance, qui toutes avaient des particularités et des propriétés pour un certain genre de divertissement. Ces maisons étaient bâties avec toute la solidité, la grandeur et la magnificence d'un souverain aussi riche, et telles qu'il y en a peu en Espagne. Il y en avait une entre autres un peu moins brillante que les autres, mais qui était décorée d'un superbe jardin, et surmontée par un belvédère du jaspe le mieux travaillé.

Cette maison pouvait aisément loger deux grands princes, avec toute leur suite; il y avait dix pièces d'eau douce ou d'eau salée, dont on changeait l'eau à volonté par des écluses, qui étaient destinées à nourrir des oiseaux aquatiques de toutes les espèces, selon leur manière de vivre en liberté : trois cents hommes étaient entièrement destinés à prendre soin de ces oiseaux et à élever les petits. Chaque réservoir ou pièce d'eau avait un corridor qui conduisait à un belvédère, où Montézuma venait s'amuser.

Il y avait dans la même maison un quartier séparé, qui contenait des hommes, des femmes et des enfants nés blancs absolument du corps, du visage, des cheveux, des cils et des sourcils

Dans une autre très-belle maison, il y avait une grande cour, pavée comme nos églises, dans laquelle il y avait quantité de cases de neuf pieds de profondeur et de six pieds d'élévation, destinées chacune à renfermer des oiseaux de proie de chaque espèce, qu'on nourrissait avec des poules, et qui étaient logés de manière qu'ils pouvaient à volonté aller au soleil et à l'air, ou se mettre à l'abri de la pluie. Cette espèce de ménagerie était encore composée de salles basses remplies de grandes cages en bois, destinées à renfermer des lions d'Amérique *(puma)*, des tigres, des léopards, des chats, des fouines de toute espèce, qu'on faisait vivre également de poules à discrétion ([2]).

Montézuma renfermait encore, dans une autre maison, des monstres humains de toute espèce, des nains, des bossus, des gens contrefaits : chaque difformité y avait son quartier séparé.

Montézuma avait à sa cour, tous les matins, plus de six cents caciques ou seigneurs, dont la suite rem-

([1]) L'archevêque de Mexico Lorenzana a donné en caractères hiéroglyphiques l'exposé des tributs, leur nombre et leur nature. (Voy. aussi la vaste collection de lord Kingsborough, *Antiquities of Mexico*, 9 vol. in-fol.)

([2]) Voy., sur cette ménagerie, un article du *Magasin pittoresque*, t. XVII, p. 335 et 402.

plissait plusieurs cours et même la grande rue qui aboutissait au palais. En servant à dîner au prince, on en servait également à toute la cour, et chaque valet ou gens de la suite avait aussi sa ration. Il y avait des offices et des boutiques de limonadiers ouverts pour tous ceux qui voulaient boire ou manger. On servait à Montézuma jusqu'à quatre cents plats différents à chaque repas, on mettait à contribution toutes les productions de la terre et des eaux pour le servir avec une profusion sans égale. Comme le pays est froid, chaque plat ou casserole avait son réchaud particulier. On rangeait tous les plats à la fois dans une grande salle tapissée et magnifiquement meublée, dans laquelle Montézuma mangeait : il se plaçait, à une extrémité de la salle, dans un petit fauteuil de cuir parfaitement travaillé. Cinq ou six seigneurs choisis parmi les anciens se tenaient éloignés de lui et recevaient par ses ordres de ce qu'il mangeait. Il était servi par un seul serviteur, qui, debout, lui avançait les mets qu'il désirait, et demandait aux autres officiers de la bouche tout ce qui était nécessaire au service. Avant et après le repas, on lui donnait à laver ses mains, et la serviette dont il s'était servi une fois ne reparaissait jamais une seconde, non plus que les plats et les casseroles, les écuelles et les réchauds. Il changeait tous les jours quatre fois d'habits, et ne remettait jamais les mêmes. Tous les seigneurs qui venaient lui faire la cour n'entraient chez lui que déchaussés; et quand ceux qu'il envoyait chercher se présentaient devant lui, ils baissaient le corps et les yeux, ils levaient la tête et lui parlaient sans le regarder en face, par égard et par respect; je dis par respect, parce que quelques seigneurs reprenaient les Espagnols de ce qu'ils me parlaient sans honnêteté, sans s'incliner, et en me regardant en face.

Montézuma sortait rarement; mais quand cela lui arrivait, tous ceux qui l'accompagnaient ou qui le rencontraient dans les rues lui tournaient le dos, sans jamais porter les yeux sur sa personne : ceux qui ne voulaient point marcher devant lui se prosternaient jusqu'à ce qu'il fût passé. Il était toujours précédé et annoncé par un seigneur qui portait trois longues baguettes fort minces; et lorsqu'il descendait de sa litière, il prenait une de ces verges en la main et la portait jusqu'au lieu où il allait.

Les usages et les cérémonies employés au service de ce prince sont si multipliés qu'il faudrait bien de la mémoire pour n'en pas omettre; il faut même plus de temps que je n'en ai pour écrire dans le plus grand détail ce dont je me souviens, puisqu'il est de fait qu'aucun prince de la terre ne porte aussi loin que Montézuma le luxe et le faste.

Je restai en cette grande cité tout le temps nécessaire pour pourvoir à tout ce qui pouvait convenir au service de Votre Majesté sacrée, pour pacifier différentes provinces, pour lui soumettre des villes et des forteresses considérables, pour découvrir les mines, pour connaître à fond le pays. Montézuma et les principaux habitants m'aidaient avec plaisir dans mes découvertes, comme si de tout temps ils avaient reconnu *ab initio* Votre Majesté sacrée pour roi et seigneur naturel.

J'employai environ six mois, à compter du 8 novembre 1519, pour tout pacifier. J'étais fort tranquille dans Mexico au commencement de mai; j'avais réparti beaucoup d'Espagnols dans les différentes provinces. J'étais dans la plus grande impatience de voir arriver des navires qui m'apportassent la réponse de ma première relation et qui chargeassent tous les effets précieux, l'or, l'argent et les pierreries que j'avais reçus pour mon maître, lorsque quelques sujets de Montézuma, habitants de la côte, m'apprirent que, près des montagnes de Saint-Martin et de la baie de Saint-Jean, ils avaient découvert dix-huit navires en mer prêts à aborder.

Il arriva en même temps un habitant de l'île de Cuba, qui m'apporta une lettre de l'Espagnol que j'avais placé sur la côte pour la découverte des navires; il me désignait le jour où il s'était montré en vue du port Saint-Jean un seul navire, qu'il croyait être celui que j'avais envoyé en Espagne, attendu le temps où il reparaissait; il ajoutait que, pour s'en assurer davantage, il attendait l'arrivée de ce navire au port, après quoi il m'enverrait sur tout cela un détail plus circonstancié. D'après cet avis, j'envoyai, pour ne point manquer le courrier qui viendrait du port, deux Espagnols, par deux routes différentes; je leur ordonnai d'aller jusqu'à la mer pour y savoir combien il était arrivé de navires, d'où ils venaient et ce qu'ils apportaient, afin de me l'apprendre le plus tôt possible.

J'envoyai également un exprès à la Vera-Cruz, pour y prendre des informations, et un autre au capitaine que j'avais détaché avec cent cinquante hommes, pour fonder l'établissement de la province et du port de Guazacualco; j'ordonnai à ce capitaine qu'en quelque endroit que mon exprès le trouvât, il n'allât pas plus loin, parce que j'étais informé qu'il était arrivé des navires au port.

Quinze jours se passèrent, depuis l'envoi de mes exprès, sans recevoir la moindre nouvelle de quelque part que ce fût; il arriva, après ce laps de temps, des Indiens qui m'apprirent que les navires étaient entrés dans le port de Saint-Jean; que l'équipage en était débarqué; qu'il était composé de huit cents fantassins, de quatre-vingts cavaliers et de douze pièces de canon, et qu'on retenait de force mon Espagnol et mes exprès qui étaient chargés de m'avertir.

Sur ces avis, je me déterminai à envoyer mon chapelain, religieux de la Merci, avec une lettre de moi et une autre des alcaldes de la Vera-Cruz, adressées aux commandants des navires débarqués au port de Saint-Jean; je les instruisais de tout ce qui m'était arrivé au sujet de la conquête et touchant la soumission et la pacification de l'empire du Mexique pour Charles-Quint. Je leur apprenais que Montézuma, l'ancien souverain, était mon prisonnier dans sa capitale, où j'avais amassé des trésors pour mon maître, auquel j'avais envoyé la plus exacte relation de ce qui m'était arrivé; je leur demandais en grâce de me faire savoir qui ils étaient, s'ils étaient sujets du même souverain que moi, s'ils venaient par ses ordres pour y faire des établissements ou pour y rester, s'ils iraient en avant ou s'ils rétrograderaient sur leurs pas, et je leur proposai de pourvoir à leurs besoins autant que cela me serait possible; j'y ajoutai que, quand ils ne seraient pas sujets de mon empereur, je ne les aiderais pas moins de tout mon pouvoir, à condition qu'ils évacueraient le pays; que, s'ils avançaient dans les terres, j'irais les attaquer avec toutes mes forces, et les traiterais en ennemis à toute rigueur.

Cinq jours après le départ de mon chapelain, il arriva à Mexico, de la Vera-Cruz, vingt Espagnols qui m'amenaient un prêtre et deux laïques qu'ils y avaient pris; ils m'apprirent que la flotte arrivée dans le port y avait débarqué l'armée de Diego Velasquez, commandée par Pamphile Narvaez, de l'île de Cuba; que cette armée était composée de quatre-vingts cavaliers, de plusieurs pièces de canon et de huit cents fantassins, dont quatre-vingts fusiliers et cent vingt arbalétriers; que Pamphile de Narvaez se disait capitaine général et lieutenant de Velasquez, gouverneur de tout ce pays; qu'il avait en conséquence des provisions de l'empereur. Ils ajoutèrent en même temps que Pamphile de Narvaez avait retenu mes émissaires, ainsi que l'Espagnol que j'avais posté sur la côte; qu'il en avait tiré toutes les informations possibles sur la ville que j'avais bâtie à 12 lieues du port, sur le nombre des gens affidés que j'y avais laissés, sur le détachement que j'avais envoyé à Guazacualco et sur celui de Tuchitebeque. Il avait pris encore des renseignements sur toutes les forteresses que j'avais ou conquises, ou pacifiées, et particulièrement sur Mexico, où j'avais trouvé tant d'or et de bijoux.

Narvaez avait envoyé ce prêtre et ses deux compagnons à la Vera-Cruz, pour attirer les habitants dans ses intérêts et pour soulever la province contre moi. Ces habitants me remirent plus de cent lettres écrites par Narvaez et par ses partisans, pour les engager, par les promesses les plus flatteuses et par les plus belles espérances, à écouter tout ce que l'ecclésiastique et ses compagnons leur diraient de sa part; ils adressaient des menaces à ceux qui ne se conformeraient pas aux désirs de Velasquez.

Il m'arriva presque en même temps un Espagnol de Guazacualco, qui m'apportait des lettres de Jean Velasquez de Leon, son capitaine, avec des nouvelles à peu près semblables. Don Juan y avait ajouté une lettre de Narvaez, à lui écrite au nom de Diego Velasquez, par laquelle on lui mandait que je le retenais à Guazacualco malgré lui, mais qu'il n'avait qu'à le rejoindre, et qu'il ferait en cela ce qu'il devait à ses parents et à ses alliés fidèles.

Don Juan, en capitaine dévoué au service de son roi, refusa non-seulement les propositions de Narvaez, mais encore partit presque aussitôt que son exprès pour venir me joindre (¹).

J'achevai de prendre mes informations des trois émissaires de Narvaez : j'appris que toutes ses forces étaient destinées contre moi, et qu'on devait me poursuivre jusqu'aux dernières extrémités, ainsi que mes partisans désignés, pour avoir osé envoyer directement à l'empereur les relations de mes conquêtes, sans me servir du canal de Velasquez. Je sus encore que le licencié Figueroa, ainsi que les autres juges de Votre Majesté qui résident dans l'île de Cuba, ayant pénétré les vues qui avaient déterminé Velasquez à assembler une armée, et prévoyant le préjudice qui résulterait d'une pareille conduite, avaient député l'un d'eux, nommé Lucas Velasquez d'Ayllon, pour faire en leur nom toutes sortes de représentations à Velasquez et pour lui défendre d'aller en avant; que cet Ayllon exécuta sa commission à la

(¹) Toute cette période de l'histoire de la conquête est parfaitement élucidée dans Prescott.

pointe de Cuba au moment où tout se disposait pour l'embarquement de l'armée, et que malgré ses représentations et les menaces qu'il fit au nom de l'empereur, qui ne pouvait être que très-irrité de leur conduite, ils suivirent leur dessein et passèrent sur le continent, où Ayllon les accompagna pour s'opposer de tout son pouvoir à leurs mauvais desseins.

D'après des instructions aussi positives, j'écrivis à Narvaez, par son prêtre émissaire, que j'avais appris de lui avec plaisir qu'il commandait l'armée débarquée sur le continent, tant parce qu'il était mon ami d'ancienne date que parce que je ne pouvais pas douter de la droiture de ses intentions pour le service de notre maître commun; que j'étais cependant un peu surpris qu'il ne m'écrivît point pour me faire part de son arrivée, qu'il retînt mes émissaires, et qu'il eût envoyé des suborneurs pour séduire, pour soulever mes compagnons d'armes et pour les attirer à son parti, comme si nous étions de différentes religions, ou comme si nous servions des maîtres différents; que je le priais dorénavant de changer de conduite et de me faire savoir la cause de son arrivée. J'y ajoutai qu'on m'avait assuré qu'il prenait le titre de capitaine général et de lieutenant du gouverneur don Diego Velasquez; qu'il faisait l'impossible pour se faire reconnaître comme tel; qu'il faisait des alcaldes et des gouverneurs particuliers; qu'il faisait exercer la justice en son nom, contre les lois et les intérêts de son souverain; qu'il avait déjà établi un sénat, sans l'agrément duquel on ne pouvait exercer les fonctions d'une place, encore qu'on en eût les provisions de l'empereur; que cependant, s'il était porteur de ces provisions et qu'il voulût me les communiquer, à moi et au sénat de la Vera-Cruz, nous y obéirions comme à des lettres et à des provisions de notre roi, notre souverain seigneur; que, pour moi, j'étais dans Mexico, où je gardais des objets d'une valeur immense, appartenant à l'empereur, à mes compagnons et à moi; que je ne pouvais pas en sortir sans m'exposer à une révolte qui me ferait perdre en même temps les richesses, la capitale et l'empire.

J'ajoutai une seconde lettre pour le licencié Ayllon à la lettre de Narvaez; mais j'appris depuis qu'à l'arrivée de mon émissaire, Narvaez l'avait fait prisonnier et l'avait renvoyé à Cuba avec deux navires.

Le jour du départ de l'émissaire qui portait mes lettres à Narvaez, il m'arriva un député de la Vera-Cruz qui m'apprit la révolte des Indiens et leur soumission à Narvaez : les habitants de Cempoal surtout s'étaient distingués dans cette révolte; aucun d'eux ne voulait plus servir comme par le passé, ni dans la ville, ni dans la forteresse, parce que Narvaez leur avait fait entendre que j'étais un méchant et un traître, qu'il venait faire prisonnier avec toute sa suite, pour nous faire évacuer le pays [1]; qu'il avait beaucoup de troupes, de bouches à feu et de chevaux, que j'en avais peu, et qu'en se rendant à son parti, ils prenaient celui du vainqueur. Le député de la Vera-Cruz m'apprit que Narvaez allait loger à Cempoal, que sa proximité de la Vera-Cruz alors ne laissait aucun doute sur ses mauvais desseins; la garnison qui la défendait, pour éviter la trahison des Indiens, le bruit et le combat, s'était retirée sur une hauteur, où elle comptait rester chez un seigneur de nos amis jusqu'à nouvel ordre.

Les suites fâcheuses que pouvait avoir pour le service de Votre Majesté la révolte en faveur de Narvaez, me déterminèrent à marcher à lui, avec le projet de l'arrêter, si je le pouvais, et de contenir et de pacifier par là les Indiens. Je laissai mon poste fortifié dans Mexico, bien pourvu de vivres, d'eau, de munitions de guerre, et défendu par cinq cents hommes; je m'acheminai avec le reste de mon monde, qui pouvait monter à soixante-dix hommes, et avec quelques chefs attachés à Montézuma, auquel je recommandai mes Espagnols, les effets précieux qu'il m'avait donnés, et surtout l'obéissance à l'empereur, duquel il devait recevoir incessamment des grâces pour les services qu'il lui avait rendus, tandis que j'allais reconnaître les malintentionnés qui venaient de débarquer.

Montézuma me promit de pourvoir à tous les besoins de mes Espagnols, d'avoir le plus grand soin des objets que je lui confiais, et m'assura que ceux de ses sujets qui m'accompagneraient me conduiraient continuellement sur ses terres, où je ne manquerais de rien. Il ajouta que si j'avais affaire à des ennemis, il me priait de le lui faire dire, parce que sur-le-champ il me ferait passer des troupes pour m'aider à les combattre et à les chasser du pays.

[1] Ixtlilxóchitl, si bien informé, fait parfaitement saisir la position critique dans laquelle se trouva placé alors Cortez; tous les *calpixques* refusèrent en cette occasion de marcher contre les étrangers nouvellement débarqués devant Vera-Cruz. (Voy. *Cruautés horribles*, etc., p. 12.)

Je le remerciai de toutes ses offres; je lui insinuai combien Votre Majesté lui saurait gré de ses heureuses dispositions. Je lui fis des présents, ainsi qu'à son fils et à plusieurs témoins de notre séparation.

Je partis, et je rencontrai à Cholula le capitaine Juan Velasquez, qui venait de Guazacualco avec tout son monde. Je renvoyai à Mexico quelques soldats malades, et le reste me suivit, ainsi que ma troupe. A quinze lieues de là, je rencontrai mon chapelain, que j'avais envoyé au port pour prendre des instructions; il m'apportait une lettre de Narvaez, qui me mandait avoir des provisions pour commander dans le pays au nom de Diego de Velasquez; que je me rendisse aussitôt pour lui obéir; qu'il avait jeté les fondements d'une ville et nommé des alcaldes et des gouverneurs. Mon émissaire m'apprit encore qu'on avait embarqué le licencié Ayllon, l'écrivain et l'alguasil qui l'accompagnaient; qu'on avait fait l'impossible pour le corrompre, lui, et l'engager à débaucher quelques-uns de mes compagnons d'armes; qu'on avait fait devant lui et devant plusieurs Indiens qui l'accompagnaient la revue de toutes les troupes, tant infanterie que cavalerie, et qu'on avait fait tirer toute l'artillerie devant les naturels, pour les intimider et pour leur faire voir que toute défense devenait impossible.

Ce religieux m'apprit encore les intelligences de Narvaez avec Montézuma; que le premier avait fait d'un seigneur, vassal du second, le gouverneur général des ports et des côtes maritimes; que ce cacique avait été l'émissaire de Narvaez auprès de Montézuma et le porteur de présents réciproques, et que c'était de lui que l'Espagnol s'était servi auprès du prince mexicain pour me faire dire qu'il venait me faire prisonnier, ainsi que toute ma suite, pour le laisser, lui et ses sujets, en liberté, sans demander d'or. Le fait est qu'il voulait s'installer de son chef dans le pays, sans prendre l'attache de qui que ce fût; que personne de nous ne voulait le reconnaître pour capitaine général, et que la justice ne pouvait sévir contre nous par ordre de Velasquez, qui d'ailleurs avait fait alliance avec les naturels du pays, et principalement avec Montézuma.

Mais, réfléchissant sans cesse au grand préjudice que causerait à Votre Majesté l'opposition de ses propres forces, je ne pensai point au danger personnel que je courais, puisque Velasquez avait donné ordre de me pendre, ainsi que mes plus affidés, et je me déterminai à approcher de plus près Narvaez, pour lui faire connaître le tort que faisaient ses mauvaises intentions au service de mon maître. A 15 lieues de Cempoal, où Narvaez était campé, je rencontrai le prêtre que les Espagnols de la Vera-Cruz m'avaient député, et par lequel j'avais écrit au licencié Ayllon, avec un autre prêtre et un habitant de Cuba, appelé André Duero, qui avaient accompagné Narvaez. Ils m'apprirent de sa part, pour réponse à ma lettre, qu'il exigeait que je lui obéisse, que je lui remisse le commandement, et que je le regardasse comme capitaine général, parce qu'il avait un grand pouvoir et que j'en avais peu, et parce qu'indépendamment du grand nombre d'Espagnols qui étaient à ses ordres, il avait dans ses intérêts la plus grande partie des naturels du pays. Il m'offrait, en cas que je voulusse abandonner ma conquête, tout ce que je pouvais désirer, tant en navires qu'en approvisionnements, pour moi et pour les miens; que je serais le maître d'emporter tout ce que je voudrais; qu'il était autorisé par Diego Velasquez à stipuler un pareil traité avec moi, conjointement avec les émissaires qu'il m'envoyait.

Je répondis que je ne voyais pas de provisions de l'empereur qui m'ordonnassent de lui remettre mon commandement, que s'il en avait à me présenter, ainsi qu'au sénat de la Vera-Cruz, selon l'usage établi en Espagne, j'étais prêt à obéir; mais que sans ce préalable, non-seulement aucune raison d'intérêt ni aucune proposition ne pouvait me déterminer à faire ce qu'il désirait, mais qu'au contraire moi et mes compagnons défendrions jusqu'à la mort et en fidèles sujets les provinces que nous avions conquises et pacifiées. Quelles que pussent être les propositions des députés de Narvaez, je fus inébranlable dans mes réponses. Je convins avec eux de le voir, avec des sûretés réciproques, et accompagnés de dix personnes chacun; je lui envoyai des assurances signées en échange de celles qu'il signa pour moi. Mais je fus informé à temps pour échapper au plus grand danger que j'aie couru de ma vie : Narvaez avait désigné deux de ceux qui devaient l'accompagner dans notre entrevue pour m'assassiner, tandis que les huit autres chercheraient à occuper mes dix compagnons, parce qu'il prétendait qu'une fois assassiné, la dispute serait bientôt terminée; elle l'aurait été effectivement, si Dieu, qui seul met obstacle à de pareils complots, ne m'eût pas fait donner un avis par l'un de ceux qui devaient coopérer à la trahison, avis que je reçus en même temps que le sauf-conduit de Narvaez.

Je refusai alors de me trouver à l'entrevue. Je fis savoir au traître que je connaissais ses mauvaises

intentions; je le sommai par des injonctions et par des réquisitions de me signifier les provisions de notre prince, et je lui ordonnai, sous des peines rigoureuses, de ne point prendre jusqu'à ce moment le titre de capitaine général, et de ne point se mêler de la justice, sous quelque prétexte que ce fût. J'ordonnai en même temps à tous les gens de sa suite de ne pas lui obéir en qualité de capitaine général; je les sommai de comparaître devant moi dans un temps marqué, pour recevoir mes ordres en tout ce qui avait trait aux volontés impériales, protestant que, s'ils y manquaient, je procéderais contre eux comme on procédait contre des traîtres et contre des rebelles, qui non-seulement se révoltaient contre leur souverain, mais même qui usurpaient ses terres et ses domaines, pour les donner à ceux qui n'y avaient aucun droit; qu'en un mot, je marcherais contre eux pour les combattre.

Narvaez, pour toute réponse, fit arrêter mes députés et les Indiens dont ils étaient accompagnés; et quand j'envoyai des émissaires pour en avoir des nouvelles, ils recommencèrent à passer devant eux la revue de leurs troupes et de leur artillerie, et à nous adresser de grandes menaces si nous n'abandonnions pas le Mexique.

Voyant que je ne pouvais rien gagner, ni prévenir le mal, ni empêcher la révolte des Indiens, qui menaçaient de se porter aux dernières extrémités, je me recommandai à Dieu; je méprisai les risques, et je sentis que rien n'était plus glorieux pour moi et mes compagnons que de mourir en défendant notre conquête, et en faisant, pour la conserver à mon roi, les derniers efforts contre des usurpateurs.

J'ordonnai en conséquence à Gonsalve de Sandoval, alguasil major, d'aller prendre Narvaez à la tête de quatre-vingts hommes, tandis que je le soutiendrais à pied et sans poudre avec cent soixante-dix hommes qui me restaient.

Le jour que Sandoval et moi devions arriver à Cempoal, où était logé Narvaez, celui-ci fut informé de mon dessein. Il sortit avec quatre-vingts cavaliers et cinq cents fantassins, et vint au-devant de moi; il en était au plus éloigné d'une lieue quand, ne me trouvant point, il crut que les Indiens qui lui avaient donné cet avis se moquaient de lui. Il rentra dans son quartier, en plaçant deux espions à une lieue de la ville, et en retenant auprès de lui, sous les armes, la plus grande partie de son monde.

Pour éviter le bruit, je résolus de marcher la nuit droit au logement de Narvaez, que nous connaissions très-bien; de faire les plus grands efforts pour le prendre, parce qu'une fois pris, il n'y avait plus rien à craindre, puisque tous les autres obéiraient volontiers à la justice, et qu'ils n'avaient obéi que par contrainte aux ordres de Diego Velasquez.

Conformément à ma résolution, le jour de la Pentecôte, un peu après minuit, j'arrivai au logement de Narvaez, après avoir fait l'impossible pour m'assurer des deux espions qu'il avait placés. Tandis que je prenais des informations de l'un d'eux, l'autre s'échappa; je pressai ma marche, pour tâcher d'arriver avant lui, mais mes efforts furent vains. L'espion échappé arriva une demi-heure avant moi; et à mon arrivée au logement de Narvaez, je trouvai tout son monde sous les armes et les chevaux sellés.

Nous marchâmes cependant si secrètement, que nous étions déjà dans la cour de Narvaez sans qu'on nous eût aperçus; alors on cria aux armes. Toute sa suite occupait cette cour et les quatre coins de son logement. L'escalier de la tour où il était logé lui-même était gardé par dix-neuf fusiliers; mais nous y montâmes avec une telle précipitation, que nous n'essuyâmes qu'une décharge qui, grâce à Dieu, ne nous fit aucun mal. Sandoval pénétra dans l'appartement avec son détachement; il était défendu par Narvaez et par cinquante hommes, qui se battirent vigoureusement jusqu'au moment où, étant placé au bas de l'escalier pour empêcher les secours, je fis mettre le feu à la tour. Alors Narvaez se rendit à Sandoval : je m'emparai de l'artillerie pour me fortifier; je fis faire prisonniers tous ceux qui devaient l'être; je fis mettre bas les armes au reste, qui promit d'obéir à la justice, et le tout s'exécuta après avoir perdu deux hommes seulement dans une action aussi vigoureuse.

Tous les soldats de Narvaez convinrent qu'il les avait trompés par des provisions supposées, et en me peignant comme un traître qui s'était révolté. Ils me donnèrent depuis des marques de soumission qui tournèrent à l'avantage de Votre Majesté. Si Dieu, au contraire, eût accordé la victoire à Narvaez, et qu'il eût exécuté le projet de me faire pendre et de se débarrasser de mes compagnons, quand il n'aurait perdu qu'autant de monde que moi dans l'exécution de ses desseins, les Indiens auraient écrasé le reste des Espagnols, seraient restés libres, et de vingt ans il eût été impossible à l'Espagne de conquérir et de pacifier cette partie du nouveau monde.

Deux jours après la prise de Narvaez, comme nous ne pouvions pas subsister dans une ville presque détruite, mise au pillage et sans habitants, je détachai un capitaine, avec deux cents hommes, pour aller former à Guazacoalco l'établissement dont j'ai ci-devant parlé, et un autre capitaine avec le même nombre de subalternes à la rivière découverte par les navires de Francisco de Garay. Je détachai encore deux cents hommes à la Vera-Cruz, où je fis conduire les navires de Narvaez. Je restai à Cempoal avec le reste de ma troupe, pour y donner les ordres nécessaires au service du roi, et j'envoyai un exprès à Mexico pour y faire savoir tout ce qui m'était arrivé. Mon émissaire revint au bout de deux jours avec des lettres de l'alcalde que j'y avais laissé, qui m'annonçait que les Indiens avaient assiégé la forteresse de différents côtés; qu'ils y avaient fait jouer des mines; qu'ils y avaient mis le feu; qu'ils leur avaient fait courir les plus grands dangers, et même les auraient assassinés, si Montézuma n'avait pas fait cesser la guerre. Il ajoutait qu'au mépris de ses ordres, les Indiens les tenaient toujours renfermés, sans cependant les attaquer; qu'ils ne laissaient sortir personne de la forteresse; qu'ils avaient brûlé mes brigantins; qu'en un mot, ils étaient dans la plus grande crise, et me priaient, au nom de Dieu, de les secourir, sans perdre un instant (¹).

Vu le danger des Espagnols, la perte des richesses immenses amassées dans Mexico, et celle de la plus grande et de la plus belle ville du nouveau monde, j'envoyai des ordres aux capitaines que j'avais détachés, pour venir me joindre au plus tôt à Tascalteca, où je me trouverais avec tout mon monde et mon artillerie.

Nous nous joignîmes effectivement à Tascalteca, où, revue faite, je me trouvai soixante-dix cavaliers et cinq cents fantassins. Nous en partîmes tous ensemble le plus tôt possible. Personne ne vint au-devant de nous de la part de Montézuma pour nous recevoir comme autrefois : tout le pays était soulevé et presque dépeuplé. Je crus qu'on avait fait mourir tous mes Espagnols, et que tous les habitants du pays s'étaient réunis dans quelques postes ou défilés pour tâcher de me faire un mauvais parti.

Je pris toutes espèces de précautions conséquemment à cette opinion. J'arrivai à Tesnacan, sur le bord du grand lac, où je demandai des nouvelles des Espagnols que j'avais laissés à Mexico. J'appris qu'ils y existaient encore. Je demandai un canot, pour pouvoir y envoyer un Espagnol qui s'en informât, et un otage considérable qui m'en répondît jusqu'à son retour.

Un homme des plus considérables de la ville fit approcher un canot, dans lequel descendit un Espagnol, accompagné de quelques Indiens; il resta avec moi tout le temps de son voyage à Mexico.

A peine le canot était-il parti que j'en vis arriver un autre qui portait un des Espagnols restés à Mexico. Celui-ci m'apprit que les Indiens n'avaient tué que cinq ou six Espagnols; qu'ils assiégeaient la forteresse, n'y laissaient rien entrer ni sortir qu'avec de fortes contributions, quoiqu'on les traitât un peu moins mal depuis qu'on apprenait ma marche.

Il ajouta que Montézuma désirait mon arrivée, pour recouvrer la liberté d'aller dans la ville. Il me présenta ensuite un émissaire de ce prince, qui me marqua, au nom de son maître, des inquiétudes sur ce qui s'était passé à Mexico; qu'il craignait que je ne lui en voulusse et que je n'entreprisse de me venger, quoique tout ce qui avait été fait contre son consentement et contre ses ordres l'eût affecté autant que moi. Cet émissaire, me croyant fâché, fit tout ce qu'il put, au nom de son maître, pour m'apaiser et pour m'engager à venir reprendre mon ancien logement, où je serais obéi comme par le passé.

Je le fis assurer que je n'étais nullement fâché contre Montézuma, dont je connaissais les intentions, et que je me conformerais à ses conseils.

Je partis le 23 juin de Tesnacan, et je passai la nuit à 3 lieues de Mexico. Le jour de Saint-Jean, je me mis en route après la messe, et j'arrivai à Mexico sur le midi. J'y trouvai peu de monde, et quelques dispositions à la défense, que je crus faites pour éviter punition. J'espérai ramener la paix. Je marchai droit à la forteresse, où je logeai mon monde, ainsi que dans le grand temple qui y était contigu. Mes anciens Espagnols me témoignèrent une joie bien vive, et me regardaient comme leur ayant donné une nouvelle

(¹) Le conquistador, on le voit, passe ici bien légèrement sur la sanglante exécution des chefs massacrés par ordre d'Alvarado, lors de la fameuse fête de Toxcatl, qui eut lieu le 19 mai 1521. Ixtlilxôchitl semble vouloir faire croire que le chef castillan fut trompé par les Tlaxcaltèques, et prétendit, en donnant un ordre odieux, prévenir une trahison.

vie; ils se croyaient en effet perdus. Tout parut calme ce jour-là et la nuit suivante. Le lendemain, je dépêchai un exprès à la Vera-Cruz, pour y annoncer notre arrivée et la tranquillité qui régnait partout; mais au bout d'une demi-heure cet exprès revint, moulu de coups et dans un état affreux, nous dire que les Indiens venaient à nous de toutes parts, et qu'ils avaient emporté les ponts. A peine avait-il achevé sa relation, que nous nous trouvâmes assaillis de tous côtés par une multitude effroyable d'Indiens qui couraient les terrasses et les rues : ils arrivaient en jetant des cris épouvantables, et nous lançaient des grêles de pierres avec leurs frondes.

Les parapets et les cours étaient couverts de flèches, au point de ne pouvoir y marcher; je fis sur la foule deux ou trois vigoureuses sorties de différents côtés : durant l'une, où marchaient deux cents hommes, commandés par un capitaine, le chef fut blessé, ainsi que beaucoup d'autres; il eut en outre quatre hommes tués avant d'avoir pu assembler sa troupe. De notre côté, nous tuâmes fort peu d'Indiens, parce qu'ils nous attaquaient au delà des ponts, et nous jetaient des monceaux de pierres de plusieurs terrasses, dont nous nous emparâmes, et que nous brulâmes en partie.

Ces terrasses étaient tellement gardées et garnies de pierres, que nous ne pûmes les prendre toutes, ni empêcher les Indiens de nous faire beaucoup de mal. Le combat fut extrêmement vif dans la forteresse. Les Indiens y mirent le feu de différents côtés : ce feu fit beaucoup de ravages dans une partie, sans qu'on pût y remédier de longtemps. Nous le coupâmes enfin, en abattant plusieurs pans de murs considérables. Nous étions pris d'assaut sans pouvoir y remédier, si la garde de fusiliers, d'arbalétriers et le feu de plusieurs pièces d'artillerie bien placées, n'eussent fait des ravages considérables. Nous combattîmes tout le jour et fort avant dans la nuit. Ils ne cessèrent de crier et de nous harceler jusqu'au lendemain. Je fis travailler avec une activité incroyable à réparer les points les plus faibles de la forteresse et les ravages du feu : je distribuai les postes à ceux qui devaient faire des sorties; je fis soigner les blessés, qui s'élevaient au moins à quatre-vingts.

A la pointe du jour, les Indiens recommencèrent leur attaque avec plus de furie que la veille. Les artilleurs n'avaient besoin que de diriger leur artillerie sur les nombreux bataillons mexicains, pour y faire des ravages incroyables; mais ces pertes étaient réparées dans l'instant par la multitude. Après avoir laissé dans le poste une garnison convenable, je sortis, je m'emparai de quelques ponts, je brûlai plusieurs maisons, où nous tuâmes beaucoup de monde, sans produire une destruction sensible, vu la multitude; nous étions obligés de combattre la journée entière, tandis qu'ils se relevaient toutes les heures, avec beaucoup plus de monde encore qu'il ne leur en fallait. Nous combattîmes jusqu'à la nuit ce second jour, et nous rentrâmes dans la forteresse après avoir eu cinquante ou soixante Espagnols blessés légèrement. Réfléchissant au préjudice continuel que nous causaient nos ennemis, à leurs forces inépuisables et à notre petit nombre, nous passâmes toute la nuit et le jour suivant à pratiquer des machines couvertes de planches, dans lesquelles combattaient, à couvert des pierres, vingt hommes, fusiliers, arbalétriers et ouvriers, munis de pics, de hoyaux et de barres de fer; on perçait ainsi les maisons et l'on abattait les murailles construites pour barrer les rues.

Quand nous sortîmes de la forteresse, les Indiens firent les plus grands efforts pour y entrer, et nous eûmes beaucoup de peine à les empêcher de le faire. J'engageai Montézuma, qui était toujours mon prisonnier, ainsi que son fils et plusieurs autres seigneurs considérables, à se montrer, à entrer en pourparler avec les capitaines indiens, et à tâcher de faire cesser le combat. Il sortit pour parler aux combattants, d'un parapet saillant de la forteresse; mais il reçut à la tête un coup de pierre si violent qu'il en mourut trois jours après. Je le fis emporter par deux Indiens prisonniers, qui sur leur dos le portèrent aux autres, mais je ne sais ce qu'ils en firent (1); ce qu'il y a de certain, c'est que la guerre, loin de discontinuer, devint plus vive de jour en jour.

Le même jour, les Indiens appelèrent du côté où ils avaient blessé Montézuma; ils m'engagèrent

(1) Le récit du descendant des rois de Tezcuco est bien différent : « On dit que l'un d'eux lui lança une pierre, qui le tua; mais ses sujets prétendent que les Espagnols eux-mêmes lui donnèrent la mort en le frappant d'un coup d'épée dans le bas-ventre. »

Un autre historien, Tezozomoc, affirme que ce souverain fut enterré à Chapultepec.

Ciutlahuatzin succéda, au bout de vingt jours, à son frère Montézuma. Néanmoins, ce prince étant mort de la petite vérole après quarante jours de règne, les Mexicains élurent Cuauhtemotzin, fils du roi Ahuitzotzin, de la branche de Tlaleco.

à venir parler à quelques capitaines qui désiraient m'entretenir. Je le fis. Je les priai de ne point combattre contre moi, et de se souvenir des bons traitements qu'ils en avaient reçus, pour sentir qu'ils n'avaient aucunes raisons pour le faire. Ils me répondirent qu'ils discontinueraient la guerre au moment où je consentirais à évacuer leur pays; qu'autrement je pouvais compter qu'ils nous extermineraient, ou qu'ils périraient tous. Leur but était de m'engager à sortir de la forteresse, pour avoir meilleur marché de moi entre les ponts. Mais je leur répondis qu'ils ne devaient point croire que je leur demandasse la paix par crainte, mais par la pitié que m'inspiraient les maux que je leur avais faits, ceux que je leur ferais encore, et la destruction d'une aussi belle ville que la leur.

N'ayant pu rien gagner, mes machines étant finies, je sortis de la forteresse pour m'emparer de quelques terrasses et de quelques ponts; je fis mouvoir mes engins, que je fis précéder par quatre bouches à feu, par beaucoup d'arbalétriers et de soldats avec leurs boucliers, et par plus de trois mille Indiens de Tascalteca, qui servaient les Espagnols. Nous appliquâmes nos machines et plusieurs échelles à quelques terrasses; mais elles étaient défendues par un si grand nombre d'Indiens, qui nous jetaient des masses énormes de pierres, que nos machines furent brisées, qu'ils tuèrent un Espagnol et en blessèrent beaucoup, sans que nous pussions gagner un pouce de terrain, malgré la vigueur et la longueur du combat. Nous rentrâmes sur le midi dans la forteresse, de très-mauvaise humeur, tandis que le courage et l'audace de nos ennemis s'accroissaient par ce faible avantage : ils nous poursuivirent avec chaleur jusqu'à la porte; ils s'emparèrent du grand temple contigu; et dans la tour la plus élevée et la plus essentielle, ils montèrent jusqu'à cinq cents Indiens des plus notables de Mexico, qui y firent porter du pain, de l'eau, des vivres de toute espèce, et une quantité de pierres incroyable. Tous étaient armés de longues lances, garnies au bout de cailloux tranchants, plus larges et moins pointus que le fer des nôtres (¹). De cette tour, les Indiens causaient de grands dommages dans la forteresse. Les Espagnols l'attaquèrent à différentes reprises, et tentèrent d'y monter; mais comme il y avait au delà de cent marches à grimper, et que ceux qui la défendaient étaient approvisionnés de pierres, ils furent toujours culbutés et repoussés avec tant de courage que les Indiens les poursuivaient jusqu'à la forteresse.

Persuadés que nous ne pouvions rien entreprendre d'utile sans avoir pris cette tour au préalable, je sortis de la forteresse, quoique blessé à la main gauche d'un coup que j'avais reçu au premier combat; je me fis attacher le bouclier, et, suivi de quelques Espagnols, je montai à la tour, après l'avoir fait entourer de soldats. Trois ou quatre de mes compagnons furent renversés en montant, par la vigoureuse résistance des Indiens; mais, avec l'aide de Dieu et celle de sa sainte mère, qui avait été placée dans la tour, nous montâmes et nous parvînmes à combattre les Indiens corps à corps. Nous les contraignîmes à sauter sur les terrasses d'alentour : tous se tuèrent en tombant, que ce fût sur ces terrasses, ou au moment de la chute; en moins de trois heures tout était fini. Je fis mettre ensuite le feu à cette tour et à toutes celles qui dépendaient du temple.

Les Indiens, après cette catastrophe, perdirent un peu de leur orgueil; ils marchaient même à la débandade. Lorsque je revins pour reparler aux capitaines avec lesquels j'avais eu précédemment un entretien, je leur exposai que chaque jour je leur causais de nouveaux dommages, que je leur tuais beaucoup d'hommes et détruisais une partie de leur ville; que je ne m'arrêterais, en cas d'opiniâtreté de leur part, que quand il ne resterait plus de vestiges de la ville et des habitants. Ils s'avouèrent convaincus de la vérité de mes assertions; mais ils m'ajoutèrent qu'ils étaient tous déterminés à mourir pour nous achever; que je pouvais voir les terrasses, les rues et les places pleines de monde, et qu'ils avaient calculé qu'en perdant vingt-cinq mille contre un, nous finirions les premiers. Ils alléguèrent, de plus, que toutes les chaussées qui arrivaient à Mexico étaient détruites; que nous ne pouvions sortir que par eau, et qu'ils n'ignoraient point que, dans peu, nous manquerions absolument de provisions d'eau douce; infailliblement donc nous devions périr par la faim, si nous échappions à la guerre.

Ils ne disaient que trop vrai, la faim devait nous moissonner en peu de temps; mais, voyant que les pourparlers n'avançaient rien, je sortis à la nuit tombante avec quelques Espagnols; et comme nous surprîmes les Indiens, nous emportâmes une rue, où nous brûlâmes plus de trois cents maisons. Je

(¹) Elles étaient armées de pointes d'iztli ou d'obsidienne.

rentrai à la forteresse par une autre rue, dans laquelle je causai quelques dommages, parce que les Indiens s'étaient postés en nombre dans celles que j'avais brûlées; je détruisis encore, chemin faisant, quelques terrasses contiguës à ma forteresse, du haut desquelles on nous incommodait singulièrement. J'effrayai beaucoup de Mexicains, par les opérations de cette nuit, qu'on employa encore à rétablir mes machines de bois.

Pour tirer parti de la victoire que Dieu nous avait accordée, je sortis de grand matin par la rue dans laquelle nous avions été repoussés la veille : nous y trouvâmes autant de résistance que la première fois; mais comme il y allait de notre honneur et de notre vie, puisque la chaussée qui conduisait par cette voie à la terre ferme était en bon état, nous fîmes les plus grands efforts, et, dans cette rue couverte de terrasses, de tours élevées, garnie de huit ponts revêtus de barrières, de barricades et murés pour la plupart, nous comblâmes quatre ponts et nous brûlâmes exactement, dans l'intervalle qu'ils remplissaient, toutes les terrasses, les tours et les maisons. Nous eûmes dans cette journée beaucoup d'Espagnols blessés, et néanmoins je laissai cette nuit une forte garde aux ponts, pour les conserver et pour s'opposer aux efforts que les Indiens pourraient faire dans le but de les reprendre.

Je fis une autre sortie le lendemain matin. Nous combattîmes avec tant de bonheur, Dieu nous accorda une victoire si complète, que, malgré les murailles, les retranchements, les barrières qu'ils avaient pratiquées cette nuit, et la quantité énorme des combattants, qui opposèrent une vigoureuse défense à nos efforts, nous prîmes et nous comblâmes tous les ponts qui restaient à forcer. Quelques cavaliers poursuivirent la victoire jusqu'à la terre ferme. J'étais encore occupé à réparer les ponts, lorsqu'on vint m'avertir en toute diligence que les Indiens assiégeaient la forteresse, et demandaient cependant la paix. Je laissai à mon poste quelques pièces de canon, avec tout mon monde; je pris seulement avec moi deux cavaliers pour aller écouter les propositions des principaux Indiens, qui m'assurèrent que si je voulais leur promettre de ne point les punir, ils feraient lever le siége, remplacer les ponts, reconstruire les chaussées, et serviraient dorénavant avec la même soumission que par le passé. Je fis venir, à leur réquisition, le premier de leur religion que j'avais fait prisonnier. Il leur parla, et nous concilia. Il me parut qu'ils envoyaient des émissaires à leurs capitaines et à leurs troupes, avec ordre de cesser les hostilités et d'abandonner le siége de la forteresse. Nous nous séparâmes, d'après ce procédé, et je me fis servir à dîner. A peine avais-je commencé, qu'on vint en toute diligence m'annoncer que les Indiens avaient repris les ponts et tué plusieurs Espagnols.

Dieu sait combien je fus abattu par cette nouvelle! Je montai à cheval le plus promptement possible, je parcourus la ville à la tête de quelques cavaliers, et sans m'arrêter nulle part, je repris les ponts, je dispersai les Indiens, et je les poursuivis jusqu'à la terre ferme.

Les fantassins, intimidés, fatigués et blessés pour la plupart, n'ayant pu me suivre, je m'aperçus du danger imminent où je me trouvais. Je revins sur mes pas, pour repasser les ponts que je trouvai pris et très-approfondis à partir du point où nous les avions comblés. Les deux côtés de la chaussée, tant sur terre que sur l'eau dans ces canaux, étaient garnis de monde qui nous assaillait de toutes parts à coups de flèches et de pierres, au point que si Dieu n'avait décidé de notre salut, il était impossible que nous en échappassions. On avait déjà répandu la nouvelle de ma mort, lorsque j'arrivai au dernier pont vers la ville. Tous les cavaliers qui m'accompagnaient y tombèrent, et j'éprouvai moi-même les plus grandes difficultés pour le traverser. Les Indiens remportèrent donc la victoire pour cette fois et s'emparèrent de quatre ponts, après m'avoir extrêmement tourmenté, sans avoir pu blesser ni moi, ni mon cheval, armés à l'épreuve.

Je laissai une bonne garde aux quatre ponts que je conservai. Je fis faire dans la forteresse un pont volant, que quarante hommes pouvaient porter. Examinant avec attention le danger imminent que nous courions, le tort considérable que nous éprouvions journellement, l'appréhension où nous étions continuellement que les Indiens ne détruisissent la dernière chaussée qui restait, mes compagnons, blessés pour la plupart, au point de ne pouvoir plus combattre, me sollicitant toujours de sortir de la ville, je pris mon parti et résolus d'en sortir cette nuit même. Je partageai en différents paquets l'or, l'argent et les bijoux qui appartenaient à l'empereur et à nous. Je les distribuai aux alcaldes, aux gouverneurs, aux officiers et à tous ceux qui étaient présents; je les requis de m'aider à les sauver; j'abandonnai à cette fin l'une de mes juments que l'on chargea, autant qu'il était possible, de ce que les hommes ne

pouvaient emporter, j'accompagnai cette jument d'une escorte suffisante, et je partis le plus secrètement que je pus de la forteresse, que j'évacuai totalement.

J'emmenai avec moi un fils et deux filles de Montézuma, Cacamazin, son frère, et plusieurs seigneurs de la province, et mes prisonniers. Arrivés aux ponts, que les Indiens avaient coupés, on jeta à la place du premier celui que j'avais fait construire, et cela sans peine, puisque personne ne s'y opposait; mais la sentinelle ayant averti, nous fûmes assaillis de toutes parts, avant d'arriver au second, par une quantité innombrable de combattants qui nous attaquaient à la fois par terre et par eau.

Je marchai en diligence avec cinq cavaliers et cent fantassins, et nous gagnâmes la terre ferme à la nage. Je laissai alors l'avant-garde, pour revenir à l'arrière-garde, que je trouvai fort maltraitée et engagée dans un vigoureux combat, ainsi que les Indiens de Tascalteca qui nous accompagnaient.

Plusieurs Espagnols avaient été tués dans le combat; nous avions perdu des chevaux, l'artillerie, une grande partie de l'or et des effets précieux, quand je fis filer le reste de mon monde, et quand j'entrepris de contenir les Indiens avec vingt fantassins et quatre cavaliers.

J'arrivai à la ville de Tacuba, qui est au delà de la chaussée, après avoir essuyé des fatigues et couru des dangers inouïs. Toutes les fois que je faisais face à l'ennemi, j'étais accablé par une grêle de flèches, de traits et de pierres, parce qu'ils pouvaient me côtoyer sans cesse et m'attaquer du milieu des eaux sans risques.

Je ne perdis à l'arrière-garde, où était le plus fort des attaques, qu'un seul cavalier; on se battit à l'avant-garde, et partout avec un courage qui enfin nous sauva.

A mon arrivée à Tacuba, je trouvai tout mon monde réuni sur une place, et ne sachant sur quel point marcher. J'ordonnai à ces hommes de sortir sur-le-champ en rase campagne, avant que la foule de nos ennemis augmentât et nous fît beaucoup de mal, en s'emparant des maisons et des terrasses de la ville.

Ceux qui composaient l'avant-garde ne sachant par où sortir, je pris leur place et les mis à l'arrière-garde jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la ville. J'attendis cette arrière-garde dans des terres labourées. J'appris, lorsqu'elle y arriva, qu'elle avait été attaquée, qu'elle avait perdu dans sa retraite quelques Espagnols et quelques Indiens, et que nous avions perdu en chemin une bonne partie de l'or et des effets précieux que nous avions emportés (¹).

Je pris un poste capable d'arrêter nos ennemis, et j'ordonnai à mes prisonniers de se rendre au haut d'une tour et d'un poste fort, situés sur la cime d'un coteau voisin; nous avions perdu vingt ou vingt-quatre chevaux; nous n'avions pas un cavalier en état d'allonger le bras, pas un fantassin qui pût se remuer, lorsque nous arrivâmes à ce logement. Nous nous y fortifiâmes, et les Mexicains vinrent nous y assiéger, sans nous laisser une heure de repos. Nous perdîmes dans cette défaite quarante-cinq chevaux, cent cinquante Espagnols, et plus de deux mille Indiens, parmi lesquels se trouvèrent au nombre des morts le fils et une fille de Montézuma, ainsi que les principaux seigneurs que j'avais faits prisonniers. A minuit, espérant de n'être pas vus, nous sortîmes secrètement de la tour, en y mettant le feu dans plusieurs endroits, sans trop savoir le chemin que nous avions à prendre : nous nous abandonnâmes à la conduite d'un Indien de Tascalteca, qui nous promit de nous mener chez lui, si on ne s'opposait point à notre passage. Les sentinelles ennemies, à notre départ, sonnèrent l'alarme, et appelèrent tous les habitants des villages à la ronde, qui se rassemblèrent en grand nombre et nous poursuivirent jusqu'au jour. A l'aube du matin, les cinq cavaliers qui battaient l'estrade donnèrent sur des groupes d'ennemis qui se trouvèrent sur le chemin, en tuèrent une partie et dissipèrent le reste. Comme je vis peu de temps après le nombre des ennemis se rassembler et s'accroître, je réunis ma troupe, je formai des pelotons de ceux qui étaient propres à quelque chose; j'en composai mon avant-garde et mon arrière-garde, je garnis mes ailes et je fis marcher mes blessés dans le centre; je divisai également ma cavalerie en petits escadrons : nous marchâmes ainsi en combattant de tous côtés, et nous ne pûmes faire que trois lieues en vingt-quatre heures.

(¹) C'est la douloureuse période de la conquête, que tous les historiens désignent sous le nom de *noche triste*.

On voit que le voyageur cesse, pour ainsi dire d'exposer ses observations; c'est le conquérant qui achève le récit. On n'a pas cru devoir supprimer cette dernière partie de la lettre; elle sera surtout lue avec fruit par ceux qui consulteront le livre de Prescott, les mémoires que l'on a récemment publiés au Mexique, et l'importante collection due à M. Ternaux-Compans.

Dieu permit qu'aux approches de la nuit nous découvrîmes, sur une hauteur où nous nous fortifiâmes, une tour et un bon logement où nous fûmes assez tranquilles pendant toute la nuit, quoique vers l'aube du jour nous eussions eu une espèce d'alarme causée par les cris de la multitude d'Indiens qui nous poursuivaient.

Je partis le lendemain à une heure, dans l'ordre exposé plus haut, en soutenant bien mon avant-garde et mon arrière-garde. Les ennemis ne cessaient de nous harceler de toutes parts, en jetant des cris épouvantables et en appelant à leur secours les nombreux habitants du pays. Nos petits escadrons de cavalerie les attaquaient et les dissipaient, sans leur faire grand mal, par suite de l'inégalité du terrain. Nous côtoyâmes un lac pendant tout le jour, et nous arrivâmes à un bon poste, où je crus que nous serions obligés d'en venir aux mains avec les habitants; mais ils s'en allèrent dans d'autres endroits à proximité. Je restai dans ce poste pendant deux jours, pour donner répit à des soldats fatigués, blessés, mourants de faim et de soif, et à des chevaux excédés de fatigues et de besoins. Nous trouvâmes du blé de Turquie, dont nous mangeâmes abondamment; nous en fîmes cuire et griller une provision pour la route, pendant laquelle nous fûmes toujours poursuivis par nos ennemis.

Nous suivions toujours avec confiance notre indien de Tascalteca; nous éprouvions des fatigues inouïes, parce que nous étions souvent obligés de sortir du chemin, et il commençait à se faire tard, lorsque nous arrivâmes dans une plaine garnie de quelques petites maisons où nous passâmes la nuit, ayant grand appétit.

Le lendemain, de grand matin, nous recommençâmes à marcher, et à peine étions-nous sur le chemin que nous fûmes attaqués à l'arrière-garde. Nous combattîmes jusqu'à notre arrivée dans un grand village éloigné de 2 lieues du point d'où nous étions partis. Je découvris à main droite quelques Indiens sur une petite éminence, que je crus pouvoir prendre, parce qu'ils étaient près du chemin. Pour reconnaître cette éminence et pour m'assurer s'il n'y avait point derrière la hauteur plus de monde qu'on n'en voyait, j'allai avec dix ou douze fantassins et cinq cavaliers avec l'intention de faire le tour du coteau. Nous nous trouvâmes derrière une grande ville très-peuplée, où nous essuyâmes un combat si vif que la terre était couverte de pierres et que j'en fus blessé moi-même à la tête de deux coups. Étant revenu au village, où se trouvait ma troupe, pour faire bander mes plaies, j'en fis sortir les Espagnols que je n'y croyais pas en sûreté. Nous continuâmes ainsi notre route, toujours assaillis par un grand nombre d'Indiens qui nous blessèrent quatre ou cinq Espagnols et autant de chevaux; ils nous tuèrent encore une jument, ce qui qui nous fit grand'peine à perdre, puisque, après Dieu, nous mettions toutes nos espérances dans nos chevaux. Nous nous consolâmes cependant de cette perte, en mangeant la bête jusqu'à la peau; nous n'avions pas même à suffisance du blé de Turquie cuit ou grillé : nous avions été souvent obligés de manger les herbes que nous trouvions dans la campagne.

Voyant tous les jours croître nos ennemis en nombre et en force, tandis que nous diminuions à vue d'œil, je fis faire cette nuit des béquilles pour soutenir les blessés, afin que tous les Espagnols pussent se défendre.

Ce fut l'Esprit-Saint qui m'inspira, si l'on considère ce qui m'arriva le jour suivant; car à peine avions-nous fait une lieue et demie que je fus attaqué, par les flancs, par l'avant-garde et par l'arrière-garde, à Otumba, ayant à me défendre contre un nombre prodigieux d'Indiens.

Nous combattions, pour ainsi dire, pêle-mêle; nous regardions ce combat comme le dernier de notre vie, tant nous étions faibles et tant nos ennemis étaient forts et vigoureux. Nous étions presque tous blessés et mourants de faim et de fatigue; mais Dieu voulut faire manifester sa toute-puissance en notre faveur et confondre par notre faiblesse l'orgueil de nos ennemis. Nous leur tuâmes beaucoup de monde, parce que le nombre les empêchait de combattre et de s'enfuir : le combat ne finit que par la mort d'un de leurs principaux chefs, et nous continuâmes un peu plus tranquillement notre chemin, tout en mourant de faim, jusqu'à une maison située dans la plaine, où nous passâmes la nuit, partie à couvert, partie en plein air.

Nous découvrîmes avec quelque plaisir de cet endroit les montagnes de Tascalteca, parce que nous commencions à connaître le pays et le chemin que nous devions prendre; mais cette joie fut bientôt modérée par des réflexions affligeantes. Nous étions, en effet, incertains de l'amitié des habitants de cette province; nous avions à craindre d'en être exterminés, par l'espoir de recouvrer leur liberté, dès qu'ils

verraient notre faiblesse et l'état déplorable où nous étions réduits. Nos craintes se dissipèrent bientôt, car le lendemain à la pointe du jour nous suivîmes un chemin plat qui conduit en droite ligne à la province de Tascalteca, poursuivis par un très-petit nombre d'ennemis, quoique le pays fût extrêmement peuplé. Nous évacuâmes entièrement, le dimanche 8 juillet, la province de Culua, et nous entrâmes dans celle de Tascalteca par une petite ville appelée Gualipan (Hueyothlipan), qui peut contenir trois à quatre mille habitants. Nous fûmes très-bien reçus des gens du pays; nous nous remîmes un peu de la faim et des fatigues que nous avions essuyées avant d'y arriver. Nous payions comptant tout ce qu'on nous fournissait, de l'or que nous avions rapporté. Je restai trois jours à Gualipan, pendant lesquels je reçus la visite de Magiscatzin, de Sintégal, de tous les seigneurs de la province, et même de quelques-uns de celle de Quaxucingo, qui nous témoignèrent prendre le plus vif intérêt aux événements qui nous étaient arrivés, et qui cherchèrent à me consoler, en me disant qu'ils m'avaient plusieurs fois assuré que les habitants de Culua étaient des traîtres auxquels je ne devais pas me fier; que, n'ayant pas voulu m'en rapporter à eux, je devais m'estimer très-heureux de m'en être tiré; que, quant à ce qui les regardait, ils m'aideraient jusqu'au dernier soupir pour me dédommager des peines que j'avais essuyées; qu'en outre de ce qu'ils y étaient obligés comme sujets de l'empereur, ils avaient à venger la mort de leurs enfants, de leurs frères, de leurs compatriotes, qui m'avaient accompagné; que je pouvais mettre leur amitié à l'épreuve de tout, jusqu'à la mort; qu'il fallait, puisque j'étais blessé et accablé de lassitude, aller avec toute ma suite à la ville, éloignée de 4 lieues, pour nous y délasser de toutes nos fatigues.

Je les remerciai, j'acceptai leurs offres, et je leur fis quelques présents des bijoux que nous avions pu sauver, et qui leur firent le plus grand plaisir. J'arrivai à la ville avec eux, et je fus très-bien reçu. Magiscatzin me fit présent d'un lit tout garni, parce que nous n'avions rien avec nous. Il fit réparer à mes gens tout ce qu'ils possédaient et qui en était susceptible.

Lorsque je partis pour Mexico, j'avais laissé dans cette ville quelques malades et quelques gens affidés commis à la garde de l'or, de l'argent, des effets et des provisions que j'abandonnais pour marcher plus lestement; j'y avais encore laissé tous les actes que j'avais passés avec les gens du pays, et les hardes des Espagnols, qui m'accompagnaient avec un simple habit. J'appris qu'un officier de la Vera-Cruz, à la tête de cinq cavaliers et de quarante-cinq fantassins, avait emmené malades, gardes et bagages, et que tous avaient péri et étaient tombés entre les mains des Mexicains, qui avaient fait en cette occasion un butin de plus de cinquante mille pesos d'or. Je sus encore qu'ils avaient massacré plusieurs Espagnols allant à Mexico, m'y croyant en paix et se fiant à la sûreté des chemins.

Cette nouvelle nous attrista au delà de toute expression, parce que, outre la perte des Espagnols et des effets, elle nous rappelait la mort de ceux qui avaient péri sur les ponts de Mexico, et nous faisait craindre que ces Indiens ne fussent tombés sur les Espagnols de la Vera-Cruz, et n'eussent fait révolter les habitants du pays, que nous regardions comme nos amis. Pour éclaircir ce doute, j'envoyai un émissaire à la Vera-Cruz, que je fis accompagner par quelques Indiens pour le guider. Je leur ordonnai de s'écarter du grand chemin jusqu'à leur arrivée dans la ville, et de m'instruire sur-le-champ de ce qui s'y passerait. Dieu permit qu'ils trouvassent les Espagnols dans le meilleur état possible et les gens du pays fort tranquilles. Cette nouvelle nous consola un peu de notre perte; mais on fut très-affligé à la Vera-Cruz des événements que nous avions éprouvés.

Je restai vingt jours dans la province de Tascalteca, à me remettre de mes blessures, que la fatigue du chemin et le mauvais pansement avaient empirées, notamment celles de la tête; je fis également guérir mes compagnons blessés; il en mourut quelques-uns, tant de leurs blessures que des fatigues qu'ils avaient essuyées; plusieurs restèrent manchots ou boiteux, par suite de blessures incurables. Pour moi, j'en suis quitte pour deux doigts de la main gauche.

Mes compagnons, réfléchissant à la mort des Espagnols que nous avions perdus et à l'état d'impuissance auquel les fatigues, les blessures et la crainte des dangers nous réduisaient, me prièrent à différentes reprises d'aller à la Vera-Cruz, où nous aurions le temps de reprendre des forces, avant que les gens du pays, que nous regardions comme nos amis, profitassent de notre détresse, ne se liassent avec nos ennemis, et ne s'emparassent des hauteurs par lesquelles nous devions passer, pour tomber, tantôt sur nous, et tantôt sur la garnison de la Vera-Cruz : ils me représentèrent qu'étant rassemblés, qu'ayant des navires à portée de nous, nous serions plus forts, et nous pourrions mieux nous défendre, au cas

d'une attaque, jusqu'au moment où nous pourrions faire venir du secours des îles. Pour moi, au contraire, je me déterminai à continuer la guerre, voyant que si nous montrions peu de courage aux gens du pays, et particulièrement à nos alliés, ce serait une raison de plus pour qu'ils nous tournassent le dos beaucoup plus tôt; me rappelant d'ailleurs que la fortune seconde toujours les entreprenants, que notre confiance en Dieu, dans sa grande bonté et dans sa miséricorde, opérerait des miracles en notre faveur, et qu'il ne permettrait pas que nous périssions ou que nous abandonnassions un aussi beau pays, je me déterminai à ne pas quitter les hauteurs, à attaquer nos ennemis de tous les côtés, à ne pas trahir les intérêts de l'empereur, et à ne pas nous déshonorer par la suite, quelles que fussent les fatigues et les dangers que nous eussions à essuyer.

Après avoir passé vingt jours dans cette province, quoique je ne fusse pas bien guéri de mes blessures, ni mes compagnons bien remis de leurs fatigues, j'en sortis du côté de la province de Tepeaca, qui était de la même ligue et de la même confédération que celle de Culua, notre ennemie, et sur les confins de laquelle on avait assassiné, disait-on, douze Espagnols qui allaient de la Vera-Cruz à Mexico.

En entrant dans cette province, les habitants vinrent en foule se placer dans les défilés et occuper certains postes avantageux pour nous combattre et pour nous empêcher d'y pénétrer; mais ils firent des efforts inutiles. Je leur tuai beaucoup de monde, je les mis en fuite, sans avoir eu un seul Espagnol de tué ou blessé.

Je pacifiai en vingt jours un grand nombre de villes, de bourgs et d'habitations qui en dépendaient; je reçus les hommages et les soumissions des chefs et des notables; je chassai un grand nombre d'Indiens de la province de Culua qui y étaient venus pour nous faire la guerre et pour nous empêcher de nous lier de gré ou de force. Il y a encore dans cette province plusieurs villes à soumettre; mais j'espère qu'avec l'aide de Dieu elles seront bientôt réunies au domaine royal de Votre Majesté.

C'était dans la partie de la province de Tepeaca qu'on avait assassiné les Espagnols qui allaient à Mexico; je me déterminai à y faire un certain nombre d'esclaves, dont je donnai le quint aux officiers de l'empereur, parce qu'ils avaient été plusieurs fois soumis par la force des armes, et toujours rebelles; parce qu'ils avaient assassiné des Espagnols, parce qu'ils étaient anthropophages, et, en un mot, parce qu'il devenait indispensable, pour en contenir le nombre, de les effrayer par un exemple rigoureux.

Nous fûmes secondés dans cette guerre par les habitants de Tascalteca, de Churustecal et de Guaxucingo, qui nous prouvèrent avec bien du zèle l'amitié qu'ils avaient pour nous. Tout me fait croire aussi que ce seront à tout jamais de fidèles sujets et de loyaux serviteurs.

Pendant la guerre de Tepeaca, je reçus des lettres de la Vera-Cruz m'apprenant qu'il était arrivé au port, et en très-mauvais état, deux navires de François de Garay, qui, ayant renvoyé plus de monde à la rivière du Panuco, avaient trouvé, de la part des habitants, une résistance telle qu'ils avaient perdu dix-sept ou dix-huit Espagnols et sept chevaux, qu'un beaucoup plus grand nombre, y compris le capitaine et le lieutenant, avaient été criblés de blessures et contraints de regagner leurs navires à la nage.

Ces accidents ne leur seraient pas arrivés s'ils ne s'étaient pas conduits vis-à-vis de moi comme on l'a vu au commencement de cette lettre; je leur aurais donné de bons avis pour les en préserver, puisque le seigneur de Panuco s'était soumis à l'empereur, et que, pendant mon séjour à Mexico, il n'avait rien négligé pour conserver mon alliance.

J'ordonnai à la Vera-Cruz d'expédier toute espèce de secours aux navires de François de Garay, et, si le capitaine voulait partir, qu'on l'aidât et qu'on favorisât son départ.

Après avoir pacifié la totalité de cette province, nous songeâmes aux moyens de nous l'assurer et de prévenir les révoltes auxquelles elle était sujette et auxquelles elle pouvait être incitée par les Indiens de Culua. Son importance, en outre, pour le commerce d'importation dans l'intérieur des terres nous décida à y construire, sur l'emplacement le plus avantageux, une ville que j'appelai *Segura de la Frontera*. J'y établis un gouvernement et un tribunal de justice, et je fis amasser d'excellents matériaux pour y élever le plus promptement possible une bonne forteresse.

J'étais occupé à écrire cette relation, lorsque je reçus des émissaires de la province de Guacahula, qui vinrent m'avertir, de la part de leurs seigneurs, que plusieurs capitaines de Culua avaient rassemblé trente mille hommes dans leurs villes et dans les environs, tant pour garder les passages que pour empêcher les villes et les provinces voisines de nous servir comme alliés; que, pour eux, qui étaient venus me rendre

leurs hommages depuis peu de temps, ils ne voulaient pas qu'on pût les accuser d'avoir donné leur aveu à une pareille incursion; que plusieurs autres villes m'auraient aussi envoyé des députés, si les capitaines de Culua ne s'y étaient pas opposés; qu'enfin ils m'en donnaient avis pour que j'y misse ordre, et afin que je les préservasse des dommages que leur occasionnerait le séjour d'une aussi grande armée, qui maltraitait tous ceux qu'elle rencontrait et volait tous les effets qui en valaient la peine.

Ces seigneurs ajoutèrent qu'ils étaient prêts à exécuter tout ce que je leur ordonnerais. Après les avoir fait remercier de l'avis qu'ils me donnaient et de leur dévouement, je leur envoyai treize cavaliers et deux cents fantassins espagnols avec trente mille Indiens de nos alliés. Nous convînmes que cette armée passerait par les endroits propres à ce qu'on ne la découvrît point; qu'à son approche de la ville le seigneur de la province et ses vassaux entoureraient les logements des capitaines de Culua, et les tueraient avant qu'on pût les secourir; que, quand ces secours arriveraient, ils seraient attaqués par les Espagnols qui entreraient aussitôt qu'eux dans la ville et qui les mettraient en fuite.

Ce plan formé une fois adopté, tout le monde se mit en marche; les Espagnols passèrent par Churustecal et dans une partie de la province de Guaxucingo, où on leur donna de si fortes suspicions sur les liaisons que les habitants avaient avec ceux de Culua, que leur capitaine fut à la découverte, et se rendit maître de tous les seigneurs de Guaxucingo et des émissaires de Guacahula.

Quand ils furent faits prisonniers, le capitaine espagnol revint avec sa troupe à Churustecal, éloigné de quatre lieues de l'endroit où j'étais; il m'envoya tous les prisonniers sous une escorte composée de cavalerie et d'infanterie, en me faisant transmettre le rapport de ce qu'on avait découvert sur leur compte, et en m'écrivant que les Espagnols étaient très-effrayés des difficultés de cette attaque.

Dès que les prisonniers furent arrivés, je les fis interroger par mes interprètes, et, après n'avoir rien omis pour découvrir la vérité, il me parut que le capitaine espagnol ne les avait pas bien entendus : je les fis mettre en liberté, et je les satisfis en leur disant que je les regardais comme de très-fidèles sujets de Votre Majesté sacrée, et que je voulais marcher à leur tête le jour de la victoire que je comptais remporter sur les gens de Culua.

Pour ne montrer ni faiblesse ni crainte aux habitants du pays et à nos alliés, je crus devoir interrompre tout ce que j'avais commencé ce jour-là et marcher droit sur la ville; j'arrivai effectivement le même jour à Churustecal, où j'eus bien du mal à dissuader les Espagnols de la trahison à laquelle ils croyaient.

Le lendemain, je fus coucher au village de Guaxucingo, où les seigneurs avaient été faits prisonniers. Le jour suivant, après avoir combiné ma marche avec les émissaires de Guacahula, je partis avant le jour, et j'y arrivai sur les dix heures. Une demi-lieue avant la ville, je trouvai des exprès qui m'assurèrent que tout était bien combiné; que les gens de Culua ne se doutaient point de mon arrivée, parce que les Indiens de la cité s'étaient saisis des espions qu'ils avaient placés sur les chemins et des détachements qu'ils avaient envoyés pour s'emparer des postes et des tours qui dominaient la campagne; qu'en conséquence les ennemis étaient fort tranquilles, pleins de la confiance qu'ils mettaient dans leurs espions et dans leurs sentinelles; qu'en un mot je pourrais arriver sans être aperçu. J'accélérai ma marche. Dès que nos alliés de la ville nous aperçurent, ils entourèrent les logements des capitaines, et commencèrent à combattre les Indiens de Culua qui étaient répartis dans divers quartiers. J'étais encore à une portée d'arbalète de la ville, qu'on m'amena quarante prisonniers. Je me hâtai d'y entrer, et, sous la conduite d'un guide, je marchai droit au logement des capitaines que je trouvai défendus par trois mille hommes au moins; ils combattaient avec tant de courage qu'on ne pouvait pénétrer dans l'intérieur; mais dès que j'arrivai, nous y entrâmes, et il y pénétra avec nous tant d'habitants du pays que nous ne pûmes préserver ces capitaines de la mort. J'aurais bien voulu en faire quelques-uns prisonniers, pour m'informer de Mexico et du successeur de Montézuma; je n'en pus prendre qu'un, encore était-il plus mort que vif : je sus de lui ce que je raconterai bientôt.

On tua dans la ville beaucoup d'Indiens de Culua; ceux qui y vivaient encore lorsque j'y entrai, apprenant mon arrivée, commencèrent à gagner leur camp; il en périt grand nombre en fuyant. La nouvelle de mon arrivée perça bien vite au camp, situé sur une hauteur qui dominait toute la ville et la plaine d'alentour. Ils vinrent au moins trente mille voir ce qui se passait; c'était bien la plus belle troupe que j'aie vue de ma vie : elle était couverte d'or, d'argent et parée de plumes. Ces gens commencèrent par mettre le feu dans différents endroits de la ville. Dès que l'on m'en eut averti, j'en sortis à la tête de

ma cavalerie, parce que l'infanterie était déjà très-fatiguée, et je les attaquai de toutes parts; ils se retirèrent, et tinrent ferme dans un passage, dont nous les chassâmes cependant. Nous en renversâmes une quantité prodigieuse dans un ravin escarpé des deux côtés, au point que les ennemis ne pouvaient ni passer pour s'enfuir, ni nous-mêmes les poursuivre; beaucoup furent étouffés, ou périrent par la chaleur; nous eûmes deux chevaux blessés, dont un mourut. Le nombre infini d'Indiens, nos alliés, qui vinrent à notre secours, acheva d'exterminer ceux de Culua; comme ils étaient tout frais, et que ceux-ci étaient à demi morts, il n'en resta pas un. Nous arrivâmes dans leur camp, où ils avaient pratiqué des baraques, des logements et des auberges; tout fut pillé et brûlé par les Indiens nos alliés, qui étaient rassemblés au nombre de cent mille au moins.

Après cette victoire, nous ne laissâmes pas un ennemi dans la province; nous chassâmes devant nous tous ceux qui existaient encore au delà des cols, des défilés et des passages qu'ils occupaient. Nous revînmes ensuite à la ville, où nous prîmes trois jours de repos, dont nous avions grand besoin.

Très-peu de temps après, les Indiens d'Ocupatuyo vinrent m'offrir leurs services. Ocupatuyo (Ocuituco) est une assez grande ville, située à deux lieues du camp qu'occupaient nos ennemis et auprès de cette montagne fameuse qui contient un volcan. Les habitants de cette ville me dirent que leur seigneur s'était enfui avec les Indiens de Culua, lorsque nous les avions poursuivis de ce côté-là, parce qu'ils croyaient que nous ne nous arrêterions qu'à la ville; qu'ils désiraient depuis longtemps mon amitié, et qu'ils se seraient venus offrir beaucoup plus tôt en qualité de vassaux et de sujets, si ce seigneur fugitif ne s'y était opposé à plusieurs reprises; qu'actuellement ils venaient rendre leurs hommages, et me prier de leur donner pour seigneur un frère de l'ancien, qui avait toujours été de leur avis et qui en était encore, et de les autoriser à ne plus recevoir l'autre, en cas qu'il revînt. Je leur répondis qu'ayant jusqu'ici été de la confédération de Culua, et que, s'étant révoltés plusieurs fois contre l'empereur, ils méritaient une punition exemplaire et sévère; que j'avais déjà médité de l'exécuter sur leur personne; que, puisqu'ils m'assuraient que leur seigneur était cause de leur rébellion, je voulais bien, au nom de mon maître, leur pardonner leur erreur, et les recevoir à son service; mais que je les prévenais qu'un châtiment bien sévère leur serait infligé en cas de récidive; que si, au contraire, comme je l'espérais, ils étaient des sujets loyaux et fidèles de Votre Altesse, je les favoriserais et je les protégerais toujours en son nom.

Cette ville de Guacahula est située dans une plaine environnée, d'un côté, de hautes montagnes escarpées, et de l'autre par deux rivières éloignées l'une de l'autre de deux portées d'arbalète, avec des rives aussi très-escarpées.

Les approches de cette cité sont extrêmement difficiles; les entrées en sont presque impraticables à cheval. La ville est entourée d'un grand mur en chaux et en pierres, de vingt-quatre pieds de hauteur du côté de la plaine, et presque au niveau dans l'intérieur. Il règne tout le long de la muraille un parapet élevé de six pieds, sur lequel on peut monter à cheval par quatre issues. Ces issues sont couvertes par trois ou quatre enceintes avec des courtines enjambées les unes dans les autres. L'enceinte entière est remplie de pierres de toute grosseur avec lesquelles ils combattent.

Cette ville peut renfermer environ cinq ou six mille habitants; les hameaux qui l'environnent et qui en dépendent peuvent en contenir autant. L'emplacement de la ville est très-considérable, parce qu'elle contient beaucoup de jardins spacieux.

Après trois jours de repos, je marchai de Guacahula à Izzucan, qui en est éloigné de 4 lieues, parce que je fus averti qu'il y avait une garnison des Indiens de Culua dans la ville, dont les environs dépendaient et dont le cacique, fort porté pour eux, était parent de Montézuma. J'étais accompagné de plus de cent vingt mille Indiens, lorsque nous arrivâmes à dix heures à Izzucan, que nous trouvâmes abandonné du peuple et des femmes.

Il y avait cinq ou six mille hommes de guerre bien disciplinés qui entreprirent de défendre la place; mais ils abandonnèrent bien vite leur projet quand nous autres Espagnols, qui faisions l'avant-garde, eûmes profité d'un passage pour y entrer. Nous les poursuivîmes de si près, d'un bout à l'autre de la ville, que nous en contraignîmes une partie à sauter du parapet dans la rivière qui l'entoure; ils en avaient coupé les ponts; nous fûmes un peu arrêtés au passage; mais nous les poursuivîmes ensuite pendant une lieue et demie, et je crois que peu d'entre eux échappèrent à la mort.

De retour à la ville, dont le seigneur s'était réfugié dans la province de Culua, j'envoyai aux principaux habitants, qui avaient abandonné leur domicile, deux prisonniers qui leur promirent de ma part et au nom de mon souverain de leur pardonner leur rébellion et de les bien traiter dorénavant, s'ils le servaient en loyaux et fidèles sujets. Mes prisonniers revinrent au bout de trois jours, avec quelques notables, qui me demandaient pardon de leur faute, qu'ils n'avaient commise qu'en obéissant à leur seigneur, et qui promirent de servir avec fidélité.

Je les rassurai, je leur dis de revenir chez eux avec leurs femmes et leurs enfants; je leur persuadai aussi de conseiller aux habitants du pays de recourir à moi, que je leur pardonnerais le passé; mais qu'ils ne m'exposassent point à marcher contre eux, parce que je serais désespéré du mal que je serais contraint de leur faire.

Au bout de deux jours, Izzucan fut repeuplée; tous les habitants des environs vinrent faire leurs soumissions, la province fut tranquillisée, et ils se lièrent avec nous et avec les Indiens de Guacahula. Il n'y avait plus qu'une contestation à juger au sujet de la seigneurie : il s'agissait de savoir à qui elle appartenait depuis le départ du dernier seigneur pour Mexico, ou du bâtard du seigneur naturel du pays, que Montézuma avait fait mourir, et qui avait remplacé son père, en épousant une cousine de Montézuma; ou du petit-fils de ce même seigneur assassiné, fils de la fille légitime qui avait épousé le chef de Guacahula.

L'héritage fut assigné par la voix publique à ce petit-fils, qui avait dix ans; ils lui prêtèrent serment d'obéissance devant moi. Ils lui donnèrent pour tuteur son oncle le bâtard et trois notables, dont deux d'Izzucan et un de Guacahula, furent chargés du gouvernement du pays et des soins à donner à l'enfant jusqu'à ce qu'il fût en état de gouverner par lui-même.

Izzucan peut contenir trois ou quatre mille habitants. Les rues en sont bien percées et alignées; elle est située sur la pente d'un coteau où s'élève une bonne forteresse du côté de la plaine; elle est entourée d'une rivière profonde qui coule près de l'enceinte; elle est encore entourée par le ravin très-escarpé d'un ruisseau, au-dessus de l'escarpement duquel il règne un parapet qui fait tout le tour de la ville. toute cette enceinte était remplie de pierres.

Près d'Izzucan on trouve un vallon charmant, très-fertile en fruits et en coton, qu'on ne rencontre point sur les hauteurs des environs, à cause du froid; mais ce vallon, situé à l'abri des vents du nord par les montagnes, est chaud, et il se trouve arrosé par des canaux superbes et bien percés.

Pendant mon séjour en cette ville, que je laissai tranquille et remplie de nouveau par sa population, je reçus les hommages et les soumissions, pour mon maître, des seigneurs de Guaxucingo et d'une autre ville, frontière de la province du Mexique, éloignée de 10 lieues d'Izzucan; il en vint également de huit endroits de la province de Coastoaca (Oaxaca), dont j'ai fait mention dans les paragraphes précédents, et qui est éloignée de 40 lieues d'Izzucan. Ces Indiens m'assurèrent que le peu qui restait à venir de leur province ne tarderait point à arriver. Ils me prièrent de leur pardonner leur retard, par la crainte qu'ils avaient eue de ceux de Culua; n'ayant jamais pris les armes ni contre moi, ni contre aucun Espagnol depuis qu'ils s'étaient rendus sujets de notre souverain; qu'en un mot ayant toujours été fidèles et prêts à exécuter ses ordres, ils avaient été contraints de cacher leur bonne volonté, par la crainte seule de s'attirer sur les bras un ennemi trop puissant.

Au surplus, Votre Majesté peut être bien assurée qu'avec l'aide de Dieu elle recouvrera bientôt, sinon le tout, du moins la majeure partie de ce qu'elle a perdu. Tous les jours je reçois des marques de soumission des villes et des provinces qui appartenaient autrefois à Montézuma, parce qu'elles voient que je traite très-bien celles qui obéissent, et que je fais une guerre impitoyable dans le cas contraire.

J'appris par les Indiens faits prisonniers à Guacahula, et spécialement par le blessé dont j'ai parlé, que Montézuma avait été remplacé par l'un de ses frères, seigneur d'Istapala, parce que l'aîné des fils de l'ancien souverain avait été tué sur les ponts de Mexico, et que, de deux autres, l'un était fou et l'autre paralytique. On s'était déterminé à ce choix parce qu'on regardait ce frère comme un homme prudent et courageux, qui nous avait fait la guerre. J'appris que ce prince se fortifiait dans Mexico, et qu'il mettait en état de défense les principales villes de sa domination; qu'il faisait pratiquer beaucoup de fossés et de souterrains et amasser de grandes provisions d'armes; qu'il faisait faire entre autres de

grandes lances, comme les piques de cavalerie, dont il avait pris quelque idée par celles dont se trouvaient armés déjà plusieurs Indiens de Tepeaca, contre qui nous avions combattu.

J'envoie chercher par quatre navires, à Cuba, des soldats et des chevaux pour nous secourir; j'en envoie quatre autres pour le même objet à Saint-Domingue, où je demande encore des armes, des arbalètes, et de la poudre surtout, dont j'ai grand besoin (¹), parce que des fantassins couverts de boucliers sont de peu de ressource contre la grande multitude et contre des forteresses. Je prie le licencié Rodrigue de Figueroa, et tous les autres officiers de Votre Majesté, de nous donner tous les secours qu'ils pourront, parce que cela est très-essentiel au bien de son service et à notre sûreté.

Avec ces renforts, je reviendrai à Mexico, je réparerai les pertes passées, et je compte soumettre cette orgueilleuse capitale et ses dépendances dans l'état où je l'avais déjà réduite. En attendant j'ai fait construire douze brigantins pour entrer dans le lac. On ramassera et on disposera tous les bois nécessaires, de manière à pouvoir les conduire par terre et à n'avoir plus en arrivant qu'à les assembler : on fait ici des amas de clous pour le même objet, et j'ai déjà fait préparer la poix, l'étoupe, les voiles, les rames et tous les agrès nécessaires. Je ne perds pas un instant ni un moyen pour parvenir à mon but, et je n'épargne ni argent, ni peine, pas plus que je ne redoute le danger.

Mon lieutenant à la Vera-Cruz m'apprit il y a deux ou trois jours l'arrivée d'une petite corvette de trente hommes d'équipage, manquant absolument de subsistances, et venant à la découverte des navires que François de Garay avait envoyés sur les côtes dont j'ai fait mention. Cette corvette était arrivée à la rivière de Panuco, où l'équipage avait séjourné trente jours, sans avoir vu qui que ce soit dans le pays et sur les bords de la rivière, ce qui me fit présumer que le pays avait été entièrement dépeuplé par les événements qui m'étaient arrivés.

La corvette nous annonça devoir être suivie par deux autres navires de François de Garay, chargés d'hommes et de chevaux, qu'ils croyaient déjà passés au-dessous de la côte. Je crus de mon devoir et du bien du service de Votre Majesté de chercher à instruire ces navires et à prévenir les dangers qu'ils couraient. Je fis donner ordre à la corvette d'aller à la découverte desdits navires, pour les avertir et pour leur dire de se rendre au port de la Vera-Cruz, où le premier capitaine envoyé par François de Garay les attendait.

Dieu veuille qu'elle les trouve avant l'heure du débarquement! Ces Espagnols ne sont nullement en défiance, et les Indiens se trouvent prévenus. Les premiers pourraient bien être maltraités au préjudice de notre souverain, d'autant plus que le succès des Indiens les animerait encore davantage et leur donnerait de plus en plus du courage et de la hardiesse pour nous attaquer.

Au moment où je finis ma lettre, j'apprends que Guatimosin, indépendamment de ses fortifications et de ses amas d'armes, de munitions et de vivres, a envoyé des émissaires dans toutes les provinces et villes de son empire, pour certifier à tous ses sujets qu'il les dispense du service et des impôts qu'ils lui doivent pendant un an, pourvu qu'ils emploient tous leurs efforts à faire une guerre sanglante à tous les chrétiens, jusqu'à ce qu'ils soient totalement exterminés ou chassés du pays, et pourvu qu'ils en fassent autant à tous les Indiens nos amis ou alliés.

Quoique j'espère, au moyen de la grâce de Dieu, qu'ils ne viendront nullement à bout de leurs desseins, je me trouve tous les jours très-embarrassé pour secourir les Indiens qui demandent à l'être. Ils sont en si grand nombre, et dans des provinces si éloignées, que je ne peux les secourir tous comme je le voudrais contre les Indiens de Culua, qui, à cause de nous, leur font une guerre continuelle et des plus opiniâtres.

Par tous les rapports que j'ai trouvés entre ces pays et l'Espagne, tant pour l'étendue que pour le climat, la fertilité, etc., j'ai cru qu'il convenait de l'appeler *Nouvelle-Espagne,* au nom de Votre Majesté : j'ose la supplier de lui conserver ce nom.

J'ai écrit en assez mauvais langage, mais de mon mieux, à Votre Majesté, la vérité de tous les événements qui me sont arrivés ici, et tout ce qu'il convient qu'elle sache, et je la supplie d'y envoyer un homme de confiance pour lui rendre un compte particulier.

(¹) Durant une de ses périlleuses expéditions, l'intrépide Alvarado recueillit du soufre et ne tarda pas à en faire fabriquer de la poudre à canon, l'élément le plus nécessaire pour achever la conquête. (Voy. collection de Ternaux-Compans.)

Très-haut, très-excellent prince, que Dieu, notre Seigneur, conserve votre vie et votre royale personne; qu'il conserve aussi l'État puissant de Votre Majesté sacrée; que cet État s'augmente, durant longues années, de royaumes plus considérables et de seigneuries, comme le désire son cœur royal.

De Votre Majesté sacrée, le très-humble serviteur et vassal, celui qui baise les pieds et les mains de Votre Altesse ([1]),

FERNAND CORTEZ.

De la ville Segura de la Frontera, en la Nouvelle-Espagne, le 3 octobre 1520.

([1]) On a cru devoir rétablir ici dans son étendue le protocole supprimé par Flavigny; c'est celui qui est, du reste, toujours employé dans les lettres officielles de l'époque.

## BIBLIOGRAPHIE.

TEXTES A CONSULTER. — *Segunda carta de relacion embiada a Su Majestad el emperador, por el capitan general de la Nueva-España, llamado Fernan Cortés*, en la cual hace relacion de las provincias y tierras sin cuento, que se han nuevamente descubierto en el Yucatan; 1 vol. in-fol., goth., J. Cronberger, Sevilla, 1522. La première lettre écrite du Mexique par Cortez à Charles-Quint ne fut jamais publiée (du moins on le suppose); celle-ci, qui est, en effet, la première dans l'ordre de celles que nous possédons, est rarissime. — *La Carta tercera;* in-fol., Goth., Sevilla, 1523. — *Historia de Nueva-España*, escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortes, aumentada con otros documentos y notas, por el illustrissimo senor D. Francisco-Antonio Lorenzana, arzobispo de Mexico; 1 vol. pet. in-fol., Mexico, 1770. Cette édition, accompagnée d'hiéroglyphes mexicains, renferme les quatre lettres connues de Cortez. Les textes hiéroglyphiques n'y sont pas toujours très-exactement reproduits, mais leur valeur est indiquée en espagnol. — *Carta quinta* de Cortez. Elle existe manuscrite en original; le célèbre conquistador y raconte à Charles-Quint son expédition vers Honduras. Cette lettre devrait nécessairement faire partie d'une autre édition, si on en donnait une. M. Ternaux-Compans en avait annoncé la traduction dans sa précieuse collection; elle n'a point été publiée. — *Cartas ineditas de Hernando Cortez;* voy. Edwards, Viscount Kinsborough et Aglio, *Antiquities of Mexico* (continued), 2 vol. in-fol., de 1831 à 1848, p. 401 du t. IX de cette vaste collection. — *Carta de Hernan Cortés*, que original existe en poder de D. Joaquim Garcia Icazbalceta, escrita en 15 de octobre 1524; 1 vol. in-8, goth., Mexico, 1855 (publiée à 40 exemplaires seulement). Il est possible que les archives de Séville et de Simancas fournissent encore de nouveaux textes.

TRADUCTIONS DES TEXTES. — *La preclara narratione di Ferdinando Cortese al imperatore*, conversa del idioma hispaniuolo al italiano, da Pietro Savorgnano; 1 vol. in-4°, Venezia, 1523; avec un grand plan de Mexico, sur lequel figure la ménagerie de Montézuma (voy. le *Magasin pittoresque*). — *Præclara Ferdinandi Cortesii de nova maris oceani Hyspania narratio sacr. et univ.* Carolo, Romanorum imperat., anno Domini MDXX, transmissa, in qua continentur plurima scitu et admiratione digna, etc., per doctorem Petrum Sauorgnanum Forojuliensem reverendissimi D. Joann. de Reuelles episcop.; Vienensis secretarium, ex hyspano idiomate in latinum versa S. L. et A.; mais imprimé à Nuremberg, chez Arthémuis, en 1524; pet. in-fol. rarissime. Il en existe un exemplaire au Muséum d'histoire naturelle. Une autre édition de la même année se trouve à la bibliothèque Sainte-Geneviève avec la date et le plan. (Voy., pour les réimpressions, la Bib. amér. de Ternaux-Compans.) — *Correspondance de Fernand Cortez avec l'empereur Charles V sur la conquête du Mexique*, traduite en français par le vicomte de Flavigny; 1 vol. in-12, Paris, 1779, et 1 vol. in-8, Paris, 1780. — *Brief an K. Carl V, uber die Eroberung von Mexico:* nebst einer enleitung und mit Anmerkungen herausgegeben von J.-J. Stapfern; 2 t. in-8, Heidelberg, 1779, et Gœttingue, 1780. — *Dispatches of Fernando Cortez;* 1 vol. in-8, New-York, 1846. Cette traduction est de M. G. Folsom, et accompagnée de notes substantielles.

SOURCES MANUSCRITES A CONSULTER. — *De rebus gestis Cortesii*, manuscrit qu'on suppose fait sur une grande compilation intitulée : *De Orbe novo*. Ce livre est adressé au propre fils de Cortez. On l'a attribué à Calvet de Estrella, chroniqueur des Indes. Il est probablement à Madrid ou à Séville. — D. Diego Garcia Panes, *Theatro de la Nueva-Espana en su gentilidad y conquista*, grande collection manuscrite à Mexico. — *Coleccion de manuscr. del Archivo* de Mexico, recojida por orden del conde de Revilla-Gigedo; 20 vol. in-4°. — F. Diego Duran, *Historia de las Indias y islas y tierra firme*, acabose el ano 1579; 1 vol in-fol., avec de nombreuses vignettes à l'aquarelle. Ce précieux volume conservé à Madrid, et dont le savant M. Jozé Fernando Ramirez possède une copie, doit être mis sous presse incessamment; sa publication sera l'un des plus grands services que l'on ait rendus aux lettres américaines. — Las Casas, *Historia de las Indias*, manuscrit. — *Memorial de Benito Martinez, cupellan de Velas-*

*quez, contra Hernan Cortés*, manusc. (Voy. aussi, pour ces premiers temps : *Carta de Diego Velasquez al licenciado Figueroa*, manusc., à Mexico ; — *Declaration de Puerto-Carrero*, Coruna, 30 abril 1520, manuscrit ; — *Declaracion de Montejo*, 29 avril 1520, manuscrit). — *Conquista de Mexico y otros reynos y provincias de la Nueva-Espana que hizo el gran capitan Fernando Cortes.* Su autor, D. Domingos de San-Anton Munon Quauhtleluannitzin ; se halla la copia original de esta historia que hasta ahora nose ha descubierto su autor, ni dado a luz ; en letras antiguas, en la libreria del Colegio de San-Pedro y San-Pablo de la Ciudad de Mexico. Manuscrit de la Bibl. imp., sous le n° supp. franç. 2502. — Chimalpain traduisit Gomara en aztèque avec des modifications importantes, puis fut traduit en espagnol à son tour. Ce précieux ouvrage a été publié depuis à Mexico par Bustamante. Parmi les ouvrages inédits, en petit nombre, qui existent à Paris et qui roulent sur les antiquités du Mexique, nous signalerons la collection de la bibliothèque du corps législatif et les manuscrits aztèques de la Bibliothèque impériale, puis la petite collection de livres écrits sur la langue *quiché* qui existe à la même bibliothèque, section des manuscrits. Nous indiquerons entre autres, comme pouvant donner la clef de bien des mystères touchant les hiéroglyphes antérieurs à ceux des Aztèques, la grammaire quichée, sous ce titre : *Arte de la lingua giche*, su compuesto por el M. R. P. Fray Bartholomeu Anleo, religioso menor de N. S. P. San-Francisco. — Puis, pour une autre langue du Guatemala : *Vocabulario en lengua castellana y guatemalteca que se llama cakchiguelchi* ; supp. franç., n° 3310. — Vuenimavuh, *Theologia indorum* ; manuscrit écrit en 1553, etc. On possède en Amérique F. Francisco Ximenez, *Historia de la provincia de San-Vicente de Chiappas y Goathemala*, manuscrit trouvé récemment dans la bibliothèque d'un couvent de Guatemala, par le docteur Karl Scherzer. — D. Ramon Ordoñez, *Historia de la creacion del cielo y de la tierra*, conforme al sistema de la gentilidad americana, theologia de los culebras figurada en ingeniosos geroglificos, simbolos, emblemas y metaphoras ; diluvio universal, dispersion de las gentes, verdadero origen de los Indios, su salida de la Chaldea ; su transmigracion en estas partes occidentales, su transito por el Oceano y derrota que siguieron, hasta llegar al seno mexicano principio de su imperio ; fundacion y destruccion de su antigua y primera corte poco ha descubierta y conocida sobre el nombre de ciudad del Palenqué ; supersticioso culto con que los antiguos Palencianos adoraron al verdadero Dios figurado en aquellos simbolos o emblemas que, colocados en las aras de sus templos ultimamente, degeneraron en abominables idolos ; libros todos de la mas venerable antiguedad sacados del olvido unos, nuevamente descubiertos otros ; e interpretados sus simbolos, emblemas y metaforas, conforme al genuino sentido del phrasismo americano, por D. Ramon Ordoñez y Aguiar, presbitero, domiciliado de la ciudad real de Chiappas y residente en Goathemala. Composé vers 1792, ce manuscrit était à Madrid, en 1808, entre les mains de Gil Lemos, prêt à être imprimé. — Le même, *Antigua mythologia de los Tzendales*, manuscrit important, composé avant 1794. Le D^r Paul-Félix de Cabrera, en ayant eu connaissance, en publia indûment les points principaux ; mais il fut condamné comme plagiaire, par décision du tribunal de Guatemala, le 30 juin 1794. L'ouvrage de Cabrera parut en Angleterre sous le titre suivant : *Theatro critico americano*, or Solution of the great problem of the population of America, by the D^r P.-F. Cabrera ; London, 1822.

Livres à consulter. — Martin-Fernandez de Enciso, *Suma de geographia que trata de todas las partidas y provincias del mondo*, en especial de las Indias ; 1 vol. in-fol., 1546. La première édition est de 1519, et c'était, en l'année même où le conquérant partit pour Mexico, le seul livre de géographie qui eût dit un mot sur le Mexique. — *Itinerario de Ludovico de Verthema, Bolognose, ne lo Egypto ne la Suria*, etc. ; 1 vol. in-8, Venezia, 1522 ; rarissime. — On y a joint l'Itinéraire de Grijalva, sous ce titre : *Qui comincia lo Itinerario de l'isola de Juchatan novamente ritrovata*, per il signor Juan de Grisalva *(sic)*, capitan generale de l'armata del re de Spania, per il suo capellano composta. (Cette précieuse relation, pour ainsi dire introuvable, a été traduite en français par M. Ternaux-Compans, et insérée dans sa collection, en 1838.) — El Dean Cervantes, *Mexicus interius*, opuscule sous forme de dialogue du début de la conquête, et dont on n'a trouvé qu'un exemplaire à la suite d'une grammaire de Nebrixa. — Bonito Fernandez, *Doctrina christiana*, en lengua mixteca ; 1 vol. in-4°, 1550 ; premier livre de linguistique publié sur les langues de ce pays. — Première et deuxième relations faites par Pierre d'Alvarado à Fernand Cortez (voy. Ramusio, 1^er vol., Giunti, 1550). — Relation faite par Diego de Godoy à Fernand Cortez, *id.* — Relation de Nuno Guzman, datée d'Omitlan, province de Mechoacan. — Lettre de D. Antonio de Mendoza ; *id.* — D. Fr. Bartolome de las Casas o Casaus, *Brevissima relacion de la destruycion de las Indias*, colegida por el obispo D. fray B. de las Casas, de la orden de Santo-Domingo ; 1 vol., Sevilla, en casa de Sebastian Truxillo. C'est le premier traité du saint évêque spécialement consacré aux Indiens d'Haïti ; pour les autres ouvrages, et notamment pour celui qui est intitulé : *Este es un tratado que el obispo de la ciudad real de Chiapa escrivio sobre la materia de los Indios*, 1552, voy. Ternaux-Compans, *Bibliothèque américaine* ; 1 vol. in-8, Paris, 1837. — Francisco Lopez de Gomara, *Historia general de las Indias*, con todo el descubrimiento y cosas notables que han acaecido, desde que se ganaron hasta el ano de 1551, con la conquista de Mexico y de la Nueva-Espana ; 1 vol. in-fol., goth., Saragoça, A. Millan, 1552-53. Lopez de Gomara, né à Séville en 1510, passa en Amérique, après avoir fait ses études à l'université d'Alcala, et devint précepteur des enfants de Cortez ; sa relation se ressent de cette intimité avec son héros. Son ouvrage, fréquemment réimprimé et traduit, a paru en français sous ce titre : *Histoire générale des Indes occidentales et terres neufves qui jusques à présent ont été découvertes*, traduite en français par M. Fumée, sieur de Marly-le-Châtel ; 1 vol. in-12, Paris, Michel Sonnius, 1569. — Il y a une édition du même format, avec l'ancre aldine, une édition de 1584, et enfin une autre de 1587. La traduction italienne est de 1555. — Molina, *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, compuesto por el M. R. P. A. de Molina, de la

orden de San-Francisco; 1 vol. in-fol., Mexico, 1571. Livre capital pour les études sur la linguistique de ces régions. M. Ramirez possède la première édition, réputée introuvable, de la grammaire donnée par Molina. — Girol. Benzoni, *Istoria del mondo nuovo;* in-8, Venezia, 1565. — D. Gabriel Lasso de la Vega, *Primera parte de Cortes valeroso y la Mexycana;* 1 vol. in-4°, Madrid, 1588. Poëme curieux, qui est complet seulement dans la deuxième édition, de 1594. — *Voyages et conquêtes du capitaine Ferdinand Courtois ès Indes occidentales,* histoire traduite de langue espagnole par Guillaume le Breton, Nivernois; 1 vol. in-12, Paris, 1588 (trad. de la 2e partie de Lopez de Gomara). — Acosta, *De natura novi orbis,* libri II; 1 vol. in-12, Salmanticæ, 1589. — El P. Joseph de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias;* 1 vol in-4°, Sevilla, 1590. — Maestro fray Agostin Davila Padilla, *Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de Mexico;* 1 vol. in-fol., Madrid, 1598. — Richard Hackluyt, *the Principales navigations, voyages,* etc.; 3 vol. in-fol., goth., 1599-1600. Voy., dans cette précieuse collection, les relations de Thomson, Chilton, Hawks, Philips, Hortop, etc. — *Piedad heroyca de Hernando Cortez;* 1 vol. in-8, imprimé vers 1600, et dû à Carlos de Siguenza y Gongora (ne se trouve jamais complet). — Gabriel Lasso de la Vega, *Elogios en loor de los tres famosos varones D. Jayme, rey de Aragon, D. Fernando Cortez, marquez del Valle, y D. Alvaro Bazan;* 1 vol. in-12, Çaragoça, 1601. — B. de Balbuena, *Grandeza mexicana;* 1 vol. in-12, Mexico, 1604. — Fray Juan de Torquemada, *XXI libros rituales y monarchia indiana,* con el origen y guerras de los Indios occidentales, de sus poblaciones, descubrimientos, conquista, conversion y cosas maravillosas de la misma tierra; 3 vol. in-fol., Madrid, 1613. Vaste ouvrage encore indispensable, mais dont l'importance a diminué depuis les publications de Ternaux-Compans, lord Kingsborough, Aglio et Ramirez. — Hernandez, *Quatro libros de la naturaleza, virtudes de las plantas,* etc., traducidos y aumentados por F. Francisco Ximenez; 1 vol. in-4°, Mexico, 1615. — Antonio de Remesal, *Historia de la provincia de Chyapa y Guatemala;* 1 vol. in-fol., Madrid, 1619. — Lope de Vega, *Marquez del Valle* (Fernand Cortez), l'une des comédies fameuses. — Canizares, *el Pleyto de Fernan Cortez* (comédie). — Fernand de Zarate, *Conquista de Mexico* (comédie). — F. del Rey, *Hernand Cortez en Tabasco* (comédie). — Bernal Dias del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España;* 1 vol. in-fol, Madrid, 1632. Il y a une édition de cet ouvrage capital, d'un vaillant compagnon de Cortez, publiée vers 1700; elle est plus complète d'un chapitre. — *Relacion universal y verdadera del sitio en que esta fundada la ciudad de Mexico;* 1 vol. in-fol., Mexico, 1637. — D. Juan Palafox, évêque de la puebla de los Angeles, *Virtudes del Indio;* 1 vol. in-4°, 1650. Il y en a une édition de 1661. — Johannis Solorzano, *De Indiarum jure,* etc.; 2 vol. in-fol., 1672. — D. Antonio de Solis, *Historia de la conquista de Mexico,* poblacion y progressos de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva-España; 1 vol. in-fol., Madrid, 1684. Première édition d'un ouvrage très-fréquemment réimprimé et traduit dans toutes les langues, mais auquel le livre de Prescott a porté un dernier coup. Il a été traduit en français sous le titre suivant: *Histoire de la conquête du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne,* traduite de l'espagnol de D. Antoine de Solis par Citry de la Guette; 1 vol. in-4°, Paris, 1691. Nous en connaissons une édition de la Haye, 1692, 2 vol. in-12, par l'auteur du *Triumvirat,* toujours Citry de la Guette. — Lopez de Cogolludo, *Historia de la provincia de Yucathan;* 1 vol. in fol., Madrid, 1688 (cet ouvrage est fort rare et a été réimprimé tout récemment). — Thomas Gage, *Voyage à la Nouvelle-Espagne;* 2 vol. in-12, Amsterdam, 1695. — F. Agostin de Vetancourt, *Theatro mexicano,* descripcion breve de los succesos, etc.; 1 vol. in-fol., Mexico, 1698. — Gemelli Carreri, *Giro del mundo;* Napoli, 1699. Il y a une édition de Venise, en 9 tomes in-8, 1719; puis une autre, 9 vol. in-8, Naples, 1721. Traduit en français sous ce titre: *Voyage autour du monde, fait de 1693 à 1697,* traduit de l'italien par (L. M.) N.; 6 volumes grand in-12, Paris, 1719-1727. — Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firma del mar oceano,* en ocho decades; 4 vol. in-fol., Anvers, 1728. Cette édition est réputée correcte; il y en a une de Madrid, 1729-1730, avec estampes, mais on sait quelle est la valeur iconographique des figures de cette époque. La première édition de ce livre capital est de 1601-1615; in-fol. Il a été publié en français, sous ce titre: *Description des Indes occidentales, ou le Nouveau monde;* 1 vol. in-fol.; les deux premières décades, Amsterdam, 1622; Amsterdam, 1681; 3e décade: la traduction latine paraît à Amsterdam, in-fol., 1622. — Fr. Gregorio Garcia, *Origen de los Indios de el nuevo mondo e Indias occidentales,* deuxième impression; 1 vol. in-fol., Madrid, 1729. — *Diario y derrotero de lo camino,* do visto y observado en el discurso de la visita general de precidios *(sic)* situados en las provincias ynternas de la Nueva-Espana, que executo D. Pedro Rivera; 1 vol. in-fol., Guathemala, 1736. — *Estrella del norte de Mexico;* 1 vol. in-4°, Mexico, 1741. — Luiz Bezerra Tanco, *Felicidad de Mexico, en la admirable aparicion de Nuestra-Senora de Guadalupe;* 1 vol. in-8, Madrid, 1745. — Lorenzo Boturini Benaduci, *Idea de una historia general de la America septentrional,* fundada sobre material copioso de figuras, symbolos, caracteres y geroglificos, cantares y manuscritos de autores indios ultimamente descubiertos; 1 vol. in-4°, Madrid, 1746. Ouvrage des plus importants. (Voy. sur Boturini un article dans la *Biographie générale,* publ. chez les frères Didot.) — D. Fr. Luiz de Leon, *Hernandia, triunfos de la fé y gloria de las armas españolas, conquista de Mexico,* y proezas de Hernan Cortez; 1 vol. in-4°, Madrid, 1755. — Eguiara, *Bibliotheca mexicana;* in-fol., Mexico, 1755. — Granados y Galvez, *Tardes americanas;* 1 vol. in-4°, Mexico, 1778. On y trouve le texte otomite du fameux chant de Netzahualcoyotl. — Robertson, *Histoire de l'Amérique* (trad. de l'angl. par Suard); 2 vol. in-4°, Paris, 1778. — Clavigero, *Storia antica del Messico;* 4 t. en 2 vol. in-4°; fig. Le texte original de cette histoire estimée ayant été presque épuisé, on en donna, au dix-huitième siècle, une traduction espagnole, sous le titre de *Historia antigua de Mexico, por Clavijero,* etc.; Londres, 1786, 2 vol. in-8; fig. — Ant. de Alcedo, *Dicionario geogr. historico de las Indias occidentales o America;* 5 vol. in-4°, Madrid, 1786. — Clavigero, *History of Mexico;* 2 vol. gr. in-4°, London, 1787. La traduction allemande, 2 vol. in-8, est publiée à Leipzick, en 1789. — Salazar y Olarte, *Historia de la conquista de*

*Mexico;* 1 vol. in-fol., Madrid, 1786. — Maneiri. *De vitis aliquot Mexicanorum,* partes III; 3 vol. in-8, Bononiæ, 1791. — Carillo y Perez, *Pencil americano;* 1 vol. in-4°, Mexico, 1797. — Escoiquiz, *Mexico conquistada,* poema heroyco; 3 vol. pet. in-8, Madrid, 1798. — *Cantos de las musas mexicanas;* 1 vol. pet. in-4°, Mexico, 1804. — D. Antonio de Leon y Gama, *Descripcion y cronologia de las dos piedras,* etc.; 1 vol pet. in-4°, Madrid, 1802, réimprimé à Mexico, par Bustamante, en 1832, avec la fig. du calendrier mexicain. Il a été publié à l'origine en italien sous ce titre. — Ant. Leone Gama, *Saggio dell' astronomia de' Messicani;* 1 vol. gr. in-8, 1804. — P. du Roure, *la Conquête du Mexique,* poëme; 1 vol. in-8, Paris, 1811. — Beristain, *Bibliotheca hispano-mexicana;* 3 vol. in-8, Mexico, 1816. — Billaud-Varennes, Mémoire contenant la relation de ses voyages et aventures dans le Mexique; 2 vol. in-8, Paris, 1822. — Bustamante, *Galeria de ant. principes mexicanos;* 1 vol. pet. in-4°, Puebla, 1821. — D. Antonio del Rio, *Description of an ancient city discovered near Palenque in the Kingdom of Guatemala,* etc., translated from the origin. ms.; 1 vol. in-4°, London, 1822. — W. Bullock, *Six month's residence and travels in Mexico;* 1 vol. in-8, fig., London, 1824. Traduit en français sous ce titre : *le Mexique en 1823,* ou Relation d'un voyage dans la Nouvelle-Espagne, contenant des notions exactes et peu connues sur la situation physique, morale et politique de ce pays; ouvrage traduit de l'anglais par M..., précédé d'une Introduction et enrichi de pièces justificatives et de notes, par sir Charles Bierley; 2 vol. in-8 et 1 atl. in-4° obl., Paris, 1824. — Roux de Rochelle, *F. Cortez,* poëme; 1 vol. in-8. — Lyons, *Journal of a residence and tour in Mexico;* 1 vol. in-8, London, 1824. — Basil Hall, *Extrait from a journal,* etc.; 4° édit.; 2 vol. in-8, Edimburgh, 1825. — A. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne;* 4 vol. in-8, Paris 1825. Nous signalons de préférence cette édition portative. — Mac Beaufoy, *Mexican illustrations;* 1 vol. in-8, Lond, 1828. — Voy. aussi le capit. Lyon, 1827 et 1828, et Ward, 1827. — Ranking, *Historical researches on the conquest of Peru, Mexico;* gr. in-8, Londres 1827; ouvrage plein d'hypothèses hasardées. — Bernardino de Sahagun, *Historia de las cosas de la Nueva-España,* pub. por el señor Bustamante; 3 vol. pet. in-4°, Mexico, 1829. Cet important ouvrage imparfaitement édité, sur lequel on peut lire un article de M. Ferd. Denis dans la *Revue des Deux-Mondes,* a été reproduit dans la vaste collection suivante. — Lord Kingsborough et Aglio, *Antiquities of Mexico,* comprising fac-similes of ancient mexican paintaings and hieroglyphics, preserved in the royal libraries of Paris, Berlin, Dresden, in the imperial library of Vienna, in the Vatican library, in the Borgiam Museum at Rome, in the library of the institute at Bologna and in the bodleian library at Oxford. Together with the monuments of New Spain by M. Dupaix, with their respectives scales of measurement and accompanying description; the whole illustrated by many valuables inedited manuscripts by Augustine Aglio; 7 vol. gr. in-fol., London, 1830. Ce vaste recueil est, sans contredit, le plus beau monument qui ait été encore élevé aux antiquités américaines. Des bibliographes, qui se disent bien informés, affirment que l'impression de l'ouvrage s'est élevée au delà de 1 500 000 francs. Les exemplaires sur grand papier étaient évalués naguère à 15 000 fr.; de 1831 à 1848, sous le titre de *Antiquities of Mexico continued,* les t. VIII et IX ont paru. Voy. un article analytique étendu sur la collection de lord Kingsborough, dans le *Bulletin* de Férussac. — Beltrami, *le Mexique;* 2 vol. in-8, Paris, 1830. — Alex. Lenoir, Warden, Ch. Farcy, Baradère et Saint-Priest, *Antiquités mexicaines,* 1 vol. in-fol., Paris, 1834 et années suivantes. — Latrobe, *Rambler in Mexico;* 1 vol. in-8, New-York, 1836. — D. Mariano Veytia, *Historia de Mejico;* 3 vol. petit in-4°, etc.; Mexico, 1836. Veytia, né à Puebla en 1710, mort en 1780, vint en Europe et fut l'exécuteur testamentaire de Boturini Benaduci; il a donc puisé aux sources les plus originales. Il embrasse la période comprise entre la fin du douzième siècle et le quinzième. Il a eu un habile éditeur dans M. Orteaga. — Delafield's, *American antiquities* and researches into the origin and antiquities of America; 1 vol. in-4°, fig., Cincinnati, 1839. — Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux,* pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publ. pour la première fois en français; 20 vol. in-8, Paris, 1837 et ann. suiv. Cette précieuse collection, qui a mis en lumière tant de relations ignorées, renferme plusieurs ouvrages écrits spécialement sur l'histoire du Mexique. Il faut mettre au premier rang les ouvrages de Fernando d'Alva Ixtlilxóchitl; le livre d'Alonzo de Zurita, *Rapport sur les différentes classes de chefs de la Nouvelle-Espagne;* puis le Recueil de pièces curieuses relatives à la conquête du Mexique (inédit); 2 vol. in-8, Paris, 1838. Ces précieux volumes renferment les relations suivantes, trop rarement consultées : — *Itinéraire du voyage de la flotte du roi catholique à l'île de Yucatan, dans l'Inde,* fait en l'an 1518, sous les ordres du capitaine Grijalva; — *Relation abrégée de la Nouvelle-Espagne,* et sur la grande ville de Temixtitan (Mexico), écrite par un gentilhomme de la suite de Cortez; — Lettres de Pedro de Alvarado; — Lettre du frère Pierre de Gand, en date du 27 juin 1527; — *De l'ordre des successions observées par les Indiens;* — *Des cérémonies observées par les Indiens, lorsqu'ils faisaient un tècle;* — Lettre de Ramirez de Fuenleal, évêque de Saint-Domingue, à S. M. Charles V, 3 novembre 1532; — Relation de ce qui s'est passé, le 10 du mois de septembre 1541, dans la ville de Santiago-de-Guatemala; — Lettre de Juan de Zarate, évêque d'Antequera; — Lettre de Lorenzo de Bienvenida; — Avis du vice-roi D. Antonio de Mendoza; — Mémoire des services rendus par le gouverneur D. Francisco de Ibarra; — Lettre des chapelains F. Torribio et F. Diego d'Olarte, sur les tributs que payaient les Indiens; — Requête de plusieurs chefs d'Atilan à Philippe II; — Extrait de l'*Histoire de Philippe II,* de Cabrera de Cordoue. — Dans le volume publié en 1829, on trouve : *De l'arrivée des Espagnols et du commencement de la loi évangélique* (c'est la treizième relation de D. Fernando de Alva Ixtlilxóchitl, l'interprète juré, descendant des rois de Tezcuco); — Note sur Echevarria y Veytia; — Supplique adressée par l'archevêque de Mexico à Charles V, en faveur des Macceiales; — Pétition adressée à Charles V par plusieurs chefs mexicains; Mexico, 1732. — Extrait du Catalogue de Muñoz: — Compte rendu du procès de Boturini; — Note sur le Guatemala; — Note sur les poésies aztèques; — Stances; — Note sur les Itzaes. — Fréjus, *Historia breve de la conquista de los estados independientes del estado de Mexico;* 1 vol. in-4°, Zacatecas,

1838. — H. Ternaux-Compans, *Essai sur la théogonie mexicaine;* broch. pet. in-8, Paris, 1840. (Extrait des Annales des voyages.) — J. Stephen's, *Incidents of travels in central America, Chiapas and Yucatan;* 2 vol. in-8, New-York, 1841. — On doit au même, *Incidents of travels in Yucatan;* 2 vol. in-8, Londres, 1843. Les dessins de ces précieux volumes ont été exécutés par Catherwood. Depuis la mort de J. Stephen, ses quatre volumes ont été réimprimés en deux volumes in-8. — Isidore Lowenstern, *le Mexique*, souvenirs d'un voyageur; 1 vol. in-8, Paris, 1843. — F. Catherwood, *View of ancient monument, in central America and Yucatan;* 1 vol. in-fol., London, 1844. —Brantz-Meyer, *Mexico as it was and as it is;* 1 vol. in-8, New-York, 1844. — Michel Chevalier, *le Mexique avant et pendant la conquête;* 1 vol. in-8, Paris, 1845. — William-H. Prescott, *Histoire de la conquête du Mexique*, avec un tableau préliminaire de l'ancienne civilisation du Mexique et la Vie de Fernand Cortés, publ. en français par Amédée Pichot; 3 vol. in-8, Paris, 1846. L'original de cet excellent livre a été aussi traduit en espagnol, par M. Joaquim Navarro, sous ce titre : *Historia de la conquista de Mexico*, 3 vol. in-8, Mexico, 1844. Le deuxième volume renferme un supplément composé de notes et d'éclaircissements précieux donnés par M. Jozé Fernando Ramirez. Le troisième est consacré aux planches et à leur explication, due à M. Gondra. Il y a une autre traduction, faite à Mexico; 2 vol. in-4°. — C. Nebel, *Voyage pittoresque et archéologique dans la partie la plus intéressante du Mexique;* 1 vol. in-fol., Paris, 1846 (ouvrage dont les planches présentent une rare exactitude). — J.-M.-A. Aubin, Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains; brochure in-8, de 89 p., Paris, imprimerie administrative de Paul Dupont, 1849. — Mayne Reid, *the Rifle rangers*, or the adventures of an officer in Southern Mexico; 2 vol. post. in-8, London, 1850. — L'abbé E.-Charles Brasseur de Bourbourg, Lettres pour servir à l'introduction à l'Histoire des nations civilisées de l'Amérique méridionale, etc., en espagnol et en français; 1 vol. pet. in-fol., à 2 col., Mexico, imprenta de M. Murguia Portal del Aguila del Oro, 1851. — George F. Buxton, *Travels*. — E.-G. Squier, *Nicaragua, its people, scenery*, monuments and the proposal canal with numerous maps and illustrations; 2 vol. in-8, New-York, 1852. — Alvaro Tezozomoc, *Histoire du Mexique*, traduite sur un manuscrit inédit, par Henri Ternaux-Compans; 2 vol. in-8, Paris, 1853. Tezozomoc (prince du sang royal de Tezcuco) a recueilli avec un soin bien rare les traditions légendaires. — *El Registro Yucateco*, periodico literario, redactado por una sociedad de amigos; 4 vol. in-8, Merida-de-Yucatan, 1846 et ann. suiv. On trouve dans cette collection, rarissime en France, une vue de Cozumel, où débarqua Cortez. — *Proceso de Residencia contra Pedro de Alvarado*, ilustrado con estampas sacadas de los antiguos codices mexicanos y notas y noticias biograficas y arqueologicas, por Jozé Fernando Ramirez, lo publica paleografiado del ms. original el licenciado Ignacio L. Rayon; 1 vol. in-8, Mexico, 1841. — Fray Torribio de Motilinia, *Historia de los Indios de la Nueva-España;* enero de 1555. — *Carta* de fray Torribio de Motilinia al emperador Carlos V; 1 vol. gr. in-8, Mexico, 1855 et années suiv. Ces précieux documents, fournis par un ardent ami des Indiens, contemporain de las Casas, font partie d'une grande collection en voie de publication, et éditée par D. Joaquim-Garcia Ycazbalceta. — D. Jozé-Fernando Ramirez, *Ixtlilxóchitl* (Fernando de Alva), article tiré à part et extrait du grand *Diccionario historico* en voie de publication à Mexico; brochure gr. in-8, à 2 col. On y a donné la liste la plus complète des œuvres du célèbre historien, qu'il faut toujours opposer aux récits des Espagnols. — J.-J. Ampère, *Promenades en Amérique*. États-Unis, Cuba, Mexique; 2 vol. in-8, Paris, 1855.

Note supplémentaire. — Au moment de clore ce volume, nous recevons de Portugal de nouveaux documents biographiques sur Magellan, extraits, nous affirme-t-on, d'actes authentiques. Bien qu'ils se trouvent en désaccord avec plusieurs renseignements adoptés par le savant et consciencieux Navarrete, nous n'hésitons pas à en donner ici un extrait sommaire, en raison de la confiance que nous inspire la source dont ils émanent. D'après ces pièces originales, Magellan ne serait pas né à Porto, mais bien à Villa-de-Sabroza, dans le district *(comarca)* de Villa-Real, province de Tras-os-Montes. Il résulte d'un testament de l'illustre navigateur, écrit à Lisbonne, dans le faubourg de Belem, le 19 décembre 1504, qu'il avait institué pour ses héritiers, à cette époque, sa sœur, dona Theresa de Magalhaens, et son beau-frère, João da Sylva Telles, gentilhomme du palais et seigneur du château da Pereira-da-Sabroza; il reconnaissait également pour son héritier un neveu, fils des deux précédents, nommé Luis Telles da Silva. Il manifeste, dans cette pièce, le désir que les armes des Magalhaens soient désormais unies aux armes des Telles da Sylva. Par suite des événements que nous avons rapportés, cette famille alla s'établir dans un village retiré, voisin de Monte-Longo de Taje. Il paraît qu'elle resta dans l'ignorance des droits qui lui auraient été transmis par leur illustre parent. Le village où s'était retiré le beau-frère de Magellan se nommait Marinhão, et trois générations appartenant à la même famille s'y succédèrent. Luis Telles da Sylva avait en réalité hérité de son oncle, car il ne paraît point que la haine qu'inspirait le nom de Magellan eût été jusqu'à la confiscation de ses biens; on s'était contenté d'abolir ses privilèges nobiliaires, comme on peut encore aujourd'hui s'en assurer à Sabroza, où les écussons portant ses armes ont été piqués partout à coups de marteau. — Voici les détails qu'il nous a été possible de nous procurer sur l'état actuel de la famille de Magellan en Portugal : Antonio-Luis Coelho de Castillo-Branco de Magalhaens, mort à Madrid et descendant direct de Luis Telles, a laissé une fille naturelle, mais reconnue et héritière de ses biens, qui vit encore aujourd'hui et qui est veuve du maréchal Antonio-Ferreira d'Aragão. Elle a eu de son mariage un fils et une fille, qui habitent Villa de Parada de Pinhão, dans la comarca de Villa-Real. Nous devons ces documents à M. Joaquim Pinto de Magalhaens, qui occupe un des premiers emplois dans l'administration de Porto; ils nous sont parvenus par l'entremise d'un savant officier d'artillerie, M. J.-V. Damazio.

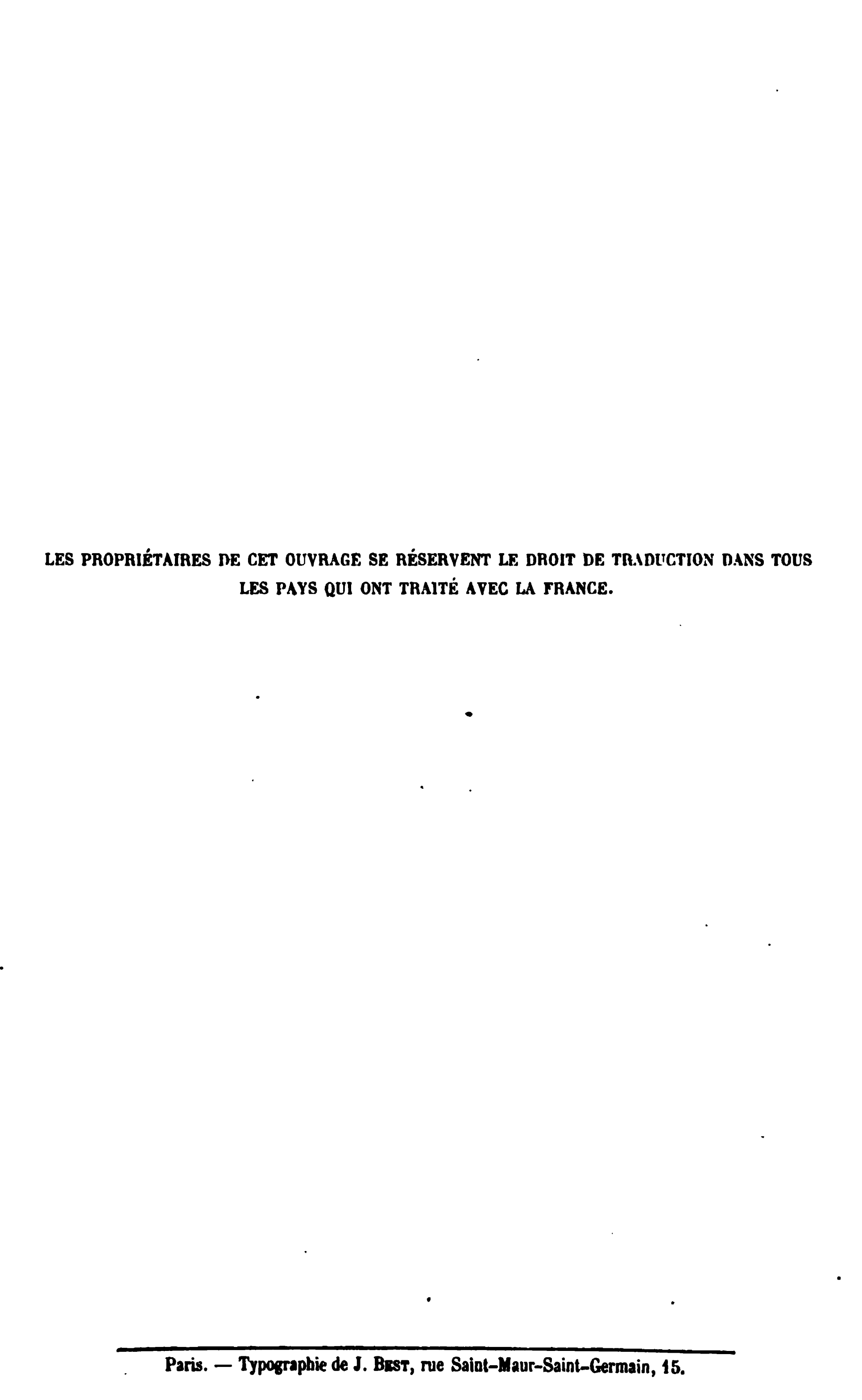
FIN DU TOME TROISIÈME.

# VOYAGEURS

## ANCIENS ET MODERNES.

---

### VOYAGEURS MODERNES.



LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Saint-Maur-Saint-Germain, 15.

# VOYAGEURS
# ANCIENS ET MODERNES

OU

## CHOIX DES RELATIONS DE VOYAGES

LES PLUS INTÉRESSANTES ET LES PLUS INSTRUCTIVES

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

AVEC

*BIOGRAPHIES, NOTES ET INDICATIONS ICONOGRAPHIQUES,*

PAR M. ÉDOUARD CHARTON

RÉDACTEUR EN CHEF DU MAGASIN PITTORESQUE

TOME QUATRIÈME.

## VOYAGEURS MODERNES.

SEIZIÈME, DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

PARIS

AUX BUREAUX DU MAGASIN PITTORESQUE

RUE JACOB, 30.

1857

# PRÉFACE.

Ce quatrième volume, où notre intention a été de marquer le progrès des découvertes géographiques depuis Colomb et ses contemporains jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, se compose des relations de Cartier, Drake, Barentz et Heemskerck, Mendana, Queiros, Pyrard, Bougainville, Cook et la Pérouse.

Jacques Cartier explorait le Canada l'année même où Fernand Cortez, de l'autre côté de l'Amérique septentrionale, pénétrait en Californie. Les récits de ses trois voyages étaient devenus rares et d'un prix élevé.

Drake, le plus célèbre des navigateurs anglais avant le capitaine Cook, signala le premier (suivant toute probabilité) les terres du cap Horn, et parvint sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord plus haut qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé. La traduction du récit de son voyage par Louvencourt n'avait pas été réimprimée depuis 1641.

Le voyage des Hollandais Barentz et Heemskerck à la recherche d'un passage aux Indes par la mer du Nord, naïvement raconté par Gérard de Veer, l'un de leurs compagnons, n'était plus guère connu depuis longtemps que par de brèves analyses où il avait été impossible de conserver la simplicité touchante du premier narrateur. Nous avons reproduit le texte et les estampes de 1600.

Mendana et Queiros, qu'on a appelés « les derniers héros de l'Espagne (1), » étaient persuadés que Colomb avait laissé à découvrir un autre nouveau monde, un continent austral. Leur belle illusion, dissipée seulement au dix-huitième siècle par Cook, n'a pas été inutile à la science : c'est en cherchant leur *terra incognita* qu'on a découvert l'Océanie.

La captivité de Pyrard (de Laval) aux Maldives est l'un des plus curieux épisodes de l'histoire des voyages au dix-septième siècle. Les informations récentes de Horsburg et de Moresby sur ce groupe singulier d'îles madréporiques n'ont fait que démontrer la sincérité de Pyrard.

Bougainville est le premier voyageur français qui ait fait le tour du monde. Son journal est une œuvre littéraire remarquable, et l'on sait quelle influence sa description séduisante des mœurs de Taïti exerça sur les imaginations du dix-huitième siècle. Si quelques observations positives de notre temps contrastent parfois avec les couleurs poétiques de son récit, elles ne le contredisent pas cependant jusqu'à en effacer l'intérêt et le charme.

Nous regrettons de ne pas avoir eu à consacrer plus d'espace aux brillantes explorations du capitaine Cook, qui, suivant une expression heureuse, « passa la revue » de la plupart des découvertes faites avant lui. Sa fin tragique ne contribua pas moins que l'incontestable utilité

(1) Queiros est né en Portugal.

de ses travaux à répandre au loin sa renommée, la plus populaire peut-être à laquelle un navigateur fût encore parvenu depuis Christophe Colomb.

La relation qui termine le volume est celle de la Pérouse, dont le sort fut longtemps un sujet d'inquiète sollicitude pour toute l'Europe. Ce digne et excellent homme, qui, pendant le cours de sa malheureuse expédition, fit preuve d'une humanité si constamment inaltérable, caractérise et résume en quelque sorte l'esprit du dix-huitième siècle. Il disparut mystérieusement au moment où commençait une ère nouvelle, au milieu des premières agitations de la révolution française, aux approches de l'année 1800, limite que nous avons cru devoir nous prescrire lorsque nous avons entrepris cet ouvrage.

Au dix-neuvième siècle, Péron, Krusenstern, Kotzebuë, Lutké, Ross, Freycinet, Duperrey, Scoresby, Parry, la Place, Humboldt, Caillaud, Beechey, Clapperton, Caillé, Lander, Dumont d'Urville, Wilkes, Gaimard, Wrangel, Franklin, et tant d'autres voyageurs célèbres, offriraient sans doute ample matière à une continuation de notre travail, et, à vrai dire, ce n'est pas sans quelque effort que nous nous résignons, provisoirement du moins, à écarter de nous des éléments d'étude si riches et si attrayants; mais cette série contemporaine non-seulement n'entre pas indispensablement dans le cadre que nous nous sommes tracé, mais encore nous eût exposé à le rompre en tendant à l'agrandir hors de mesure. Nous avons voulu, en effet, dérouler dans ce recueil, peu étendu et d'un prix accessible au plus grand nombre des lecteurs, le tableau animé des principaux voyages qui ont successivement mis en lumière les parties importantes de notre globe; or, pour atteindre ce but, il n'était pas nécessaire de dépasser le dix-huitième siècle, et ces quatre volumes que nous achevons aujourd'hui suffisent pour parcourir le cercle entier des grandes découvertes géographiqnes.

On a vu, dans notre premier volume, quelques voyageurs s'éloigner des bords de la Méditerranée, et s'essayer, dans diverses directions, à la découverte de la terre et des mers, avec une sorte de curiosité simple et craintive. Hannon et Pythéas, qui osent franchir les colonnes d'Hercule, reviennent dans leur patrie presque épouvantés. Le plus grand de ces anciens explorateurs est sans contredit Hérodote, intelligence lucide, esprit calme, puissant et sincère.

Au moyen âge, sujet de notre deuxième volume, les voyageurs européens sont presque tous entraînés vers l'Asie, soit que la piété les attire au tombeau du Christ, soit que les intérêts de leur commerce ou une rare ardeur de connaître les entraîne jusqu'aux limites de l'Orient. L'homme éminent de cette longue période, encore trop peu étudiée, est le Vénitien Marco-Polo.

Au quinzième siècle, tous les regards continuent à se tourner vers les contrées les plus lointaines de l'Asie. L'ambition des gouvernements et des navigateurs du Portugal et de l'Espagne est de parvenir, par terre ou par mer, le plus rapidement possible, à cet empire du Grand Khan décrit par Marco-Polo C'est en voulant atteindre le Catay et le Mangi (la Chine) que Christophe Colomb rencontre l'Amérique; c'est en voulant arriver, par une voie plus facile encore, aux régions enchantées des épices, des parfums, de l'or et de la lumière, que Vasco de Gama ouvre la route du cap de Bonne-Espérance. L'histoire merveilleuse de ces grands événements occupe tout notre troisième volume.

Dès que le voile qui dérobait à chacune des deux moitiés de la terre la vue de l'autre est déchiré, l'activité des voyageurs redouble; aucun succès ne leur paraît plus impossible :

ceux-ci explorent les contours de l'Amérique et de l'Asie; ceux-là cherchent, visitent et nomment une à une les îles du Sud, dont quelques-unes se trouvent être de vastes continents; d'autres enfin sondent avec une opiniâtre persévérance les passages du Nord; toutes les routes sont ouvertes, toutes sont sillonnées; et s'il reste encore quelques lacunes sur la sphère terrestre, on les connaît, on les cerne d'un regard assuré, on les resserre dans un espace de jour en jour plus étroit : l'homme entre définitivement en possession de toute sa demeure.

C'est le spectacle de ce prodigieux mouvement des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles que nous avons cherché à faire entrevoir par le choix varié des relations qui composent notre quatrième volume.

En livrant à l'appréciation de nos lecteurs cette dernière partie de notre travail, nous osons espérer qu'ils ne la jugeront pas plus indigne que les premières de leur bienveillance et de leurs encouragements. Nous avons la conscience d'avoir travaillé avec zèle à l'accomplissement de nos promesses, de n'avoir rien négligé pour bien achever notre tâche; mais ce témoignage intérieur ne nous suffit pas tout à fait, et on doit être excusable, aux yeux même les plus austères, d'avouer que l'on n'est pas insensible à l'approbation publique.

ÉD. CH.

31 décembre 1856.

# TABLE DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

# VOYAGEURS

## ANCIENS ET MODERNES.

# VOYAGEURS MODERNES.

SEIZIÈME, DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES.

## JACQUES CARTIER,

VOYAGEUR FRANÇAIS.

(1534-1542.)



Jacques Cartier. — D'après un ancien dessin à la plume conservé à la Bibliothèque impériale (1).

(1) C'est d'après ce dessin, cité par M. Ch. Cunat, mais dont il nous a été impossible de découvrir la trace, que M. Riss, élève de Gros, a fait le portrait à l'huile de Jacques Cartier placé dans la galerie historique de Saint-Malo, et qui a servi de modèle à notre dessinateur. Une copie de cette peinture, envoyée au Canada par les soins de M. Ch. Cunat, et exposée dans la salle du parlement, a été brûlée pendant un des incendies de Québec.

Jacques Cartier ou Quartier naquit à Saint-Malo, le 31 décembre 1494, l'année même où Christophe Colomb découvrait la Jamaïque [1]. On n'a aucun renseignement sur sa famille. Il est probable qu'il commença presque dès l'enfance son apprentissage de marin, et ce fut, suivant toute apparence, pendant le cours de plusieurs voyages aux pêcheries des « Terres-Neuves » [2] qu'il conçut le dessein d'explorer les contrées inconnues de l'Amérique septentrionale ou de découvrir ce mystérieux passage au Catay (la Chine) par le nord-ouest, que l'on ne cesse point de chercher avec la plus admirable persévérance depuis plus de trois siècles. Il soumit son projet à l'amiral Philippe de Chabot, et François I<sup>er</sup>, qui voyait avec regret et impatience l'Espagne et le Portugal se partager le monopole des découvertes du nouveau monde, accueillit sans hésiter la proposition du pilote malouin [3].

Ce fut le 20 avril 1534 que Jacques Cartier partit de Saint-Malo, avec deux bâtiments, pour commencer ses explorations. Dans ce premier voyage, il étudia les côtes du golfe Saint-Laurent, au sud du détroit de Belle-Isle, constata que ce que l'on appelle aujourd'hui Terre-Neuve n'était qu'une île, et arriva à très-peu de distance du grand fleuve du Canada. Le 5 septembre, il était de retour à Saint-Malo. Le 19 mai de l'année suivante, il partit de nouveau, et, cette fois, se dirigeant avec confiance vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, il pénétra hardiment dans l'intérieur des terres jusqu'au village d'Hochelaga, sur l'emplacement duquel s'est élevée depuis, au pied d'une montagne, la ville de Montréal (Mont-Royal). De retour en France le 16 juillet 1536, il entreprit un troisième voyage le 23 mai 1541, et s'avança jusqu'aux rapides de Lachine; il revint à Saint-Malo le 21 octobre 1542.

Cartier n'était pas le premier navigateur qui fût parvenu jusqu'au golfe Saint-Laurent; il avait été précédé dans ces parages notamment par Cortereal, Cabot et Verrazzano [4]; mais personne ne lui a jamais contesté l'honneur d'avoir véritablement fait et assuré la découverte du Canada. Les relations de

[1] Voy. notre troisième volume, p. 151.

[2] On donnait alors ce nom indifféremment aux îles et aux côtes du continent du Labrador, du golfe Saint-Laurent ou de l'Acadie, faute de notions suffisantes sur la configuration réelle de ces contrées.

[3] On rapporte que François I<sup>er</sup> disait: « Où donc est l'article du testament d'Adam qui me deshérite du nouveau monde au profit des rois d'Espagne et de Portugal? »

[4] Le P. Charlevoix dit, dans son *Histoire et description générale de la Nouvelle-France* (2 vol. in-4°, Paris, 1744):

« Quelques auteurs ont avancé qu'en 1477 Jean Scalve, Polonais, reconnut l'*Estotiland* et une partie des terres de *Labrador* ou *Laborador;* mais outre que l'Estotiland est aujourd'hui regardé comme un pays fabuleux, et qui n'a jamais existé que dans l'imagination des deux frères Lani (Zeni), nobles vénitiens, on ne sait rien de particulier de l'expédition du voyageur polonais, qui n'a eu aucune suite, et qui n'a pas fait beaucoup de bruit dans le monde. Il est plus certain que, vers l'an 1497, un Vénitien nommé Jean Gabot (Cabot) et ses trois fils, qui avaient armé aux frais, ou du moins sous l'autorité de Henri VII, roi d'Angleterre (aux frais de marchands de Bristol), reconnurent l'île de Terre-Neuve et une partie du continent voisin. On ajoute même qu'ils ramenèrent à Londres quatre sauvages de ces contrées; mais de bons auteurs ont écrit qu'ils n'avaient débarqué en aucun endroit ni de l'île, ni du continent.

» Il en est à peu près de même du voyage d'un gentilhomme portugais nommé Gaspar de Cortereal, qui, en 1500, visita toute la côte orientale de Terre-Neuve, et parcourut ensuite une bonne partie de celles de Labrador. A la vérité on ne saurait nier qu'il n'ait mis pied à terre en plusieurs endroits et imposé des noms, dont quelques-uns subsistent encore; mais il n'y a nulle preuve que ce navigateur ait fait aucun établissement. Les Portugais, accoutumés à des climats plus doux, et bientôt après tout occupés à recueillir les trésors de l'Afrique, des Indes orientales et du Brésil, méprisèrent sans doute un pays couvert de neiges plus de la moitié de l'année, où il n'y avait que du poisson dont on ne connaissait point encore le prix, et dont les habitants, peu sociables et malaisés à dompter, n'avaient pour toute richesse que les peaux dont ils se couvraient.

» Quoi qu'il en soit, dès l'année 1504, des pêcheurs basques, normands et bretons faisaient la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve et le long de la côte maritime du Canada; et je trouve dans de bons mémoires qu'en 1506 un habitant de Honfleur, appelé Jean Denys, avait tracé une carte du golfe qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Laurent. Vincent le Blanc raconte dans ses voyages que, vers le même temps, un capitaine espagnol nommé Velasco remonta 200 lieues le fleuve qui se décharge dans le golfe, et auquel on a donné le même nom; qu'il s'éleva ensuite, le long de la terre de Labrador, jusqu'à la rivière *Nevado*, découverte, dit-on, par Cortereal. Mais les récits de cet auteur sont si confus, si embarrassés, si dénués de dates et de tout ce qui peut donner du jour à une relation, que souvent on n'y trouve pas même de quoi appuyer une conjecture qui ait de la vraisemblance. Il y a d'ailleurs mêlé des choses si évidemment fabuleuses, comme ce qu'il dit de la taille gigantesque des naturels du pays, qu'on est étonné de voir de pareils contes dans un ouvrage qui a d'ailleurs quelque réputation.

» En 1508, un pilote de Dieppe, nommé Thomas Aubert (ou Hubert), amena en France des sauvages du Canada; mais il paraît qu'on a avancé sans fondement que ce navigateur avait fait la conquête de ce pays par ordre de Louis XII. Il passe pour constant dans notre histoire que nos rois n'ont fait nulle attention à l'Amérique avant l'année 1523. Alors François I<sup>er</sup>, voulant exciter l'émulation de ses sujets par rapport à la navigation et au commerce, comme il avait déjà fait avec tant de

ses trois voyages, devenues très-rares et d'un prix élevé ([1]), ont été réunies et publiées en 1843, au Canada, par la Société littéraire et historique de Québec, dans un recueil peu connu en France ([2]); c'est ce texte que nous réimprimons. Nous devons aussi à la Société de Québec la plupart de nos annotations; mais il est juste d'ajouter que nous avons consulté avec profit les recherches de M. Ch. Cunat, auteur d'une *Histoire de Saint-Malo* ([3]).

succès pour les sciences et les beaux-arts, donna ordre à Jean Verrazani, qui était à son service, d'aller reconnaître les nouvelles terres, dont on commençait à parler beaucoup en France.

» Verrazani fut donc envoyé en 1523, avec quatre vaisseaux, pour découvrir l'Amérique septentrionale; mais nos historiens n'ont point parlé de cette première expédition, et on l'ignorerait encore aujourd'hui si nous n'avions pas une lettre de Verrazani même, que Ramusio nous a conservée dans son grand recueil. Elle est adressée à François Ier, et datée de Dieppe, du 8 juillet de l'année 1524. L'auteur y suppose que Sa Majesté était déjà instruite du succès et des particularités de son voyage, de sorte qu'il se contente de dire qu'il était parti de Dieppe avec quatre vaisseaux, qu'il avait heureusement ramenés dans ce port. Il en sortit au mois de janvier 1524 avec deux bâtiments, *la Dauphine* et *la Normande*, pour aller en course contre les Espagnols.

» Vers la fin de la même année ou au commencement de la suivante il arma de nouveau *la Dauphine*, sur laquelle il embarqua cinquante hommes, avec des provisions pour huit mois, et se rendit d'abord à l'île de Madère. Il en partit le dix-septième de janvier 1525 avec un petit vent d'est qui dura jusqu'au vingtième de février, et lui fit faire, suivant son estime, 500 lieues au couchant. Une tempête violente le mit ensuite à deux doigts du naufrage; mais le calme étant revenu, il continua sa route sans aucun accident, et se trouva vis-à-vis d'une terre basse. Il s'en approcha; mais ayant reconnu qu'elle était fort peuplée, il n'osa y débarquer avec si peu de monde. Il tourna au sud et fit cinquante lieues sans apercevoir aucun havre où il pût mettre son navire en sûreté, ce qui l'obligea de rebrousser chemin. Il ne fut pas plus heureux du côté du nord, de sorte qu'il fut contraint de mouiller au large et d'envoyer sa chaloupe pour examiner la côte de plus près.

» A l'arrivée de cette chaloupe le rivage se trouva bordé de sauvages, en qui l'on voyait tout à la fois des effets de la surprise, de l'admiration, de la joie et de la crainte. Mais il n'est pas aisé de juger, sur la lettre que Verrazani écrivit au roi de France, au retour de son voyage, par quelle hauteur il découvrit d'abord la terre, ni précisément jusqu'où il s'éleva au nord. Lescarbot dit qu'il découvrit tout le pays qui est entre les 30 et 40 degrés de latitude septentrionale; mais il ne cite point ses auteurs. Verrazani nous apprend seulement que, de l'endroit où il aperçut la terre pour la première fois, il se rangea à vue pendant 50 lieues, allant toujours au midi, ce qu'il n'aurait pu faire, vu le gisement de la côte, si ce premier atterrage avait été plus au nord que les 33 degrés. Il dit même en termes formels qu'après avoir navigué quelque temps il se trouva par les 34 degrés. De là, ajoute-t-il, la côte tourne à l'orient. Quoi qu'il en soit, ayant repris sa route au nord et n'apercevant point de port, parce qu'apparemment il n'approchait point assez de terre pour distinguer les embouchures des rivières, le besoin où il était de faire de l'eau l'obligea d'avancer sa chaloupe pour en chercher; mais les vagues se trouvèrent si grosses que la chaloupe ne put jamais aborder.

» Peu de temps après son arrivée en France, il fit un nouvel armement, à dessein d'établir une colonie dans l'Amérique. Tout ce qu'on sait de cette entreprise, c'est que, s'étant embarqué, il n'a point paru depuis, et qu'on n'a jamais bien su ce qu'il était devenu; car je ne trouve aucun fondement à ce que quelques-uns ont publié : qu'ayant mis le pied dans un endroit où il voulait bâtir un fort, les sauvages se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tous ses gens, et le mangèrent. Ce qu'il y a de certain, c'est que le malheureux sort de Verrazani fut cause que, pendant plusieurs années, ni le roi ni la nation ne songèrent plus à l'Amérique. »

Il y aurait à faire beaucoup de remarques sur ce récit de Charlevoix. Nous nous bornerons à faire observer qu'on ne peut guère douter aujourd'hui que Jean Cabot (Giovanni Gavotta, de Venise) et son fils Sébastien n'aient visité les côtes de l'Amérique septentrionale, jusqu'à la latitude du Labrador, pendant les années 1496 et 1497. Mais il est probable que, dès l'année 1463, Jean Vaz Costa Cortereal avait exploré, par ordre du roi de Portugal, ces mêmes contrées, et notamment Terre-Neuve, qu'il appela la terre de la Morue, ou de *Boccalhaos*. Son fils Gaspard partit de Lisbonne en l'année 1500, et confirma la découverte du Labrador, désigné souvent dans le seizième siècle sous le nom de *Corterealis*. On sait que Gaspard Cortereal périt en cherchant ce passage du nord qui a déjà englouti tant de victimes; qu'un de ses frères, Michael Cortereal, perdit aussi la vie en allant à sa recherche, et que le roi de Portugal fut obligé de défendre à un troisième frère, Vasco Eanez Cortereal, de courir aussi à sa perte. Ce qui se rapporte à Giovanni Verrazzano ou Verrazzani est assez connu. (Voy. la Bibliographie.) — D'après l'auteur d'une publication intitulée : *Progress of discovery on the more northern coast of America*, on conserverait à la bibliothèque de Strozzi, à Florence, un manuscrit contenant une relation très-détaillée des pays visités par Verrazzani.

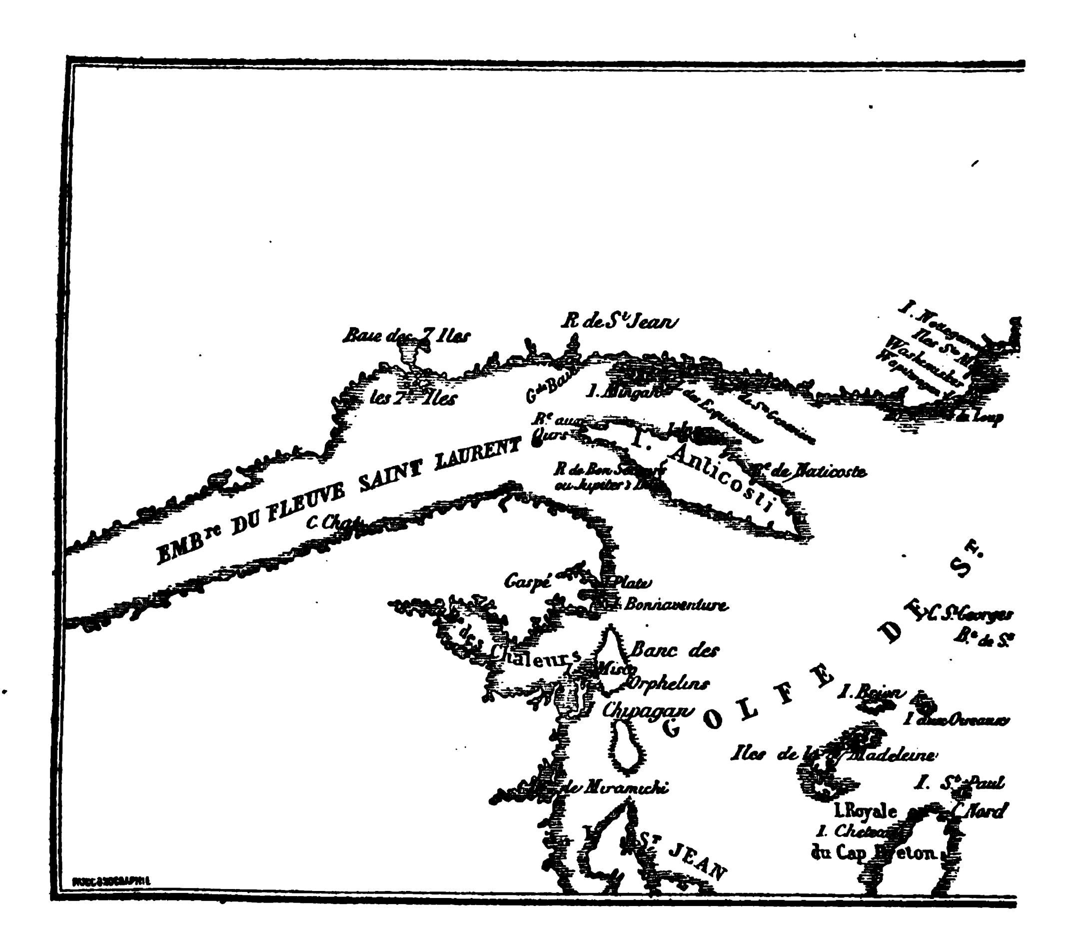
([1]) La relation du premier voyage a été imprimée à Paris en 1545, à Rouen en 1598. On possède à la Bibliothèque impériale trois manuscrits de la relation du deuxième voyage. Ramusio dans sa Collection italienne, Marc Lescarbot dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, M. Ternaux-Compans dans ses *Archives des voyages*, ont donné les deux premières relations. Hakluyt les a publiées aussi avec un fragment de la troisième. (Voy. plus loin, sur ces textes, la Bibliographie.)

([2]) M. X. Marmier a bien voulu mettre à notre disposition un exemplaire de ces Mémoires; nous les avions cherchés en vain dans les bibliothèques et chez les libraires de Paris.

([3]) Ces recherches, publiées d'abord dans la *Vigie de l'Ouest*, ont servi en partie à la rédaction de l'article CARTIER dans l'excellente *Biographie bretonne* de M. P. Levot.

## PREMIER VOYAGE.

RELATION DU PREMIER VOYAGE DE JACQUES CARTIER A LA TERRE NEUVE DU NORD, JUSQUES A L'EMBOUCHURE DE LA GRANDE RIVIÈRE DE CANADA ; ET, PREMIÈREMENT, DE L'ÉTAT DE SON ÉQUIPAGE, ET DES DÉCOUVERTES DU MOIS DE MAI.



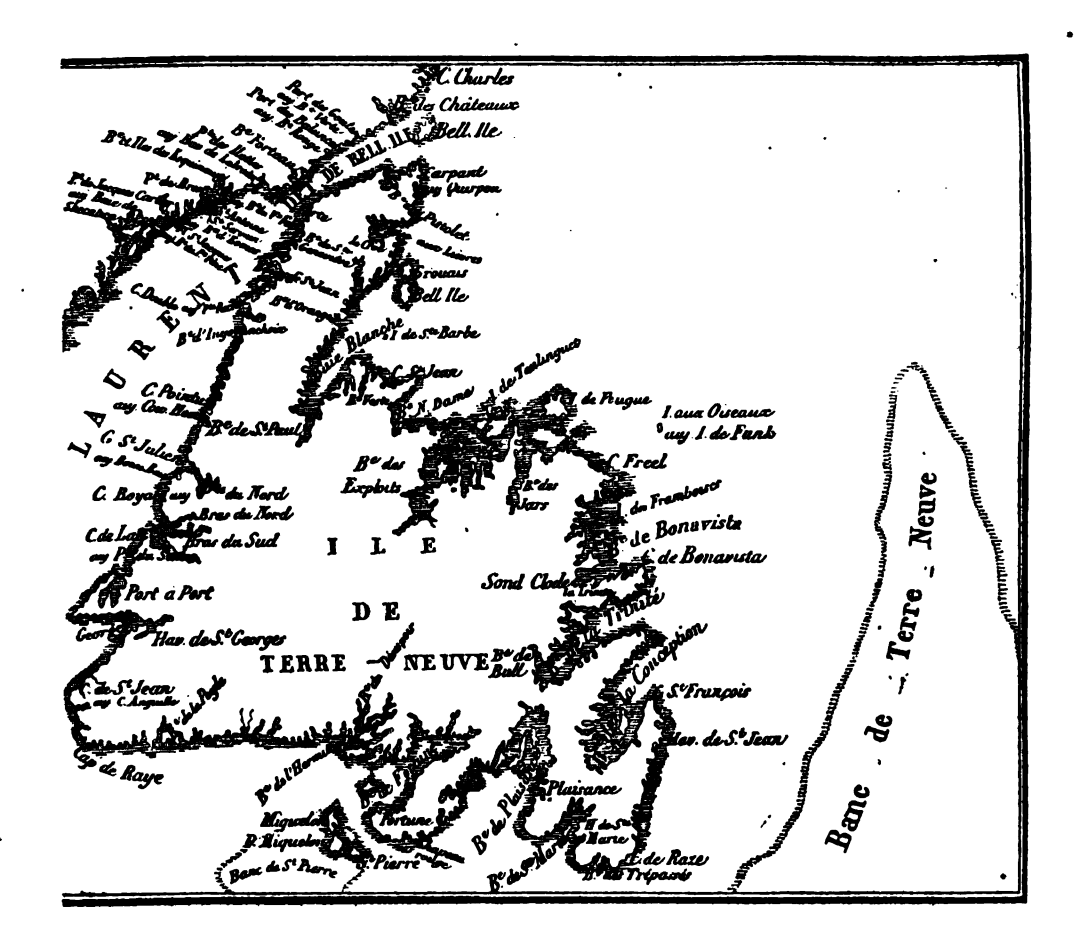

Carte de l'île de Terre-Neuve et de la côte continentale.

I. — Comme le capitaine Jacques Cartier partit avec deux navires de Saint-Malo, et comme il arriva en la Terre-Neuve, appelée la Nouvelle-France, et entra au port de Bonne-Vue.

Après que messire Charles de Mouy, sieur de la Meilleray et vice-amiral de France, eut fait jurer les capitaines, maîtres et compagnons des navires, de se comporter bien et fidèlement au service du roi très-chrétien, sous les ordres du capitaine Jacques Cartier (1), nous partîmes le 20 d'avril de l'an 1534,

(1) « Charles de Mouy passa en revue les équipages et assista au départ des deux navires. » (Ch. Cunat.)

du port de Saint-Malo, avec un navire de charge chacun d'environ soixante tonneaux et armé de soixante et un hommes, et nous naviguâmes avec un tel bonheur que le 10 de mai nous arrivâmes à la Terre-Neuve, vers laquelle nous entrâmes par le cap de Bonne-Vue ([1]), lequel est au 28e degré et demi de latitude et de longitude ; mais à cause de la grande quantité de glace qui était le long de cette terre, il nous fut nécessaire d'entrer dans un port que nous nommâmes port de *Sainte-Catherine* ([2]), distant de cinq lieues du port susdit vers le sud-sud-est ; là nous nous arrêtâmes dix jours, attendant la commodité du temps, et cependant nous équipâmes et appareillâmes nos barques.




publiée en 1784 par le dépôt général des cartes de la marine.

II. — Comme nous arrivâmes en l'île des Oiseaux, et de la grande quantité d'oiseaux qui s'y trouvent.

Le 21 de mai, nous fîmes voile, ayant vent d'ouest, et tirâmes vers le nord, depuis le cap de Bonne-Vue jusqu'à l'île des Oiseaux ([3]), laquelle était restée environnée de glace, qui toutefois était rompue et

([1]) « *Bonavista,* sur la côte est de Terre-Neuve. » (Annotation de la *Société de Québec.*)

([2]) Ou havre de *Catalina.*

([3]) Ile désignée aujourd'hui, dans les cartes marines, sous le nom de *Funk-Island.*

divisée en pièces; mais, nonobstant cette glace, nos barques ne laissèrent d'y aller pour avoir des oiseaux, desquels il y a si grand nombre que c'est chose incroyable à qui ne le voit, au point que cette île, qui peut avoir une lieue de circuit, en est si pleine qu'il semble qu'ils y soient exprès apportés et presque comme semés. Néanmoins il y en a cent fois plus alentour d'icelle et en l'air que dedans, desquels les uns sont grands comme pies, noirs et blancs, ayant le bec de corbeau. Ils sont toujours en mer et ne peuvent voler haut, d'autant que leurs ailes sont petites, point plus grandes que la moitié de la main, avec lesquelles toutefois ils volent avec même vitesse à fleur d'eau que les autres oiseaux en l'air. Ils sont excessivement gras, et étaient appelés par ceux du pays *apponath* (¹), desquels nos deux barques se chargèrent en moins de demi-heure, comme l'on aurait pu faire de cailloux; de sorte qu'en chaque navire nous en fîmes saler quatre ou cinq tonneaux, sans compter ceux que nous mangeâmes frais.

### III. — De deux espèces d'oiseaux, les uns appelés godets et les autres margaux ; et comme nous arrivâmes à Carpunt.

En outre, il y a un autre espèce d'oiseaux qui volent haut en l'air, et à fleur d'eau, lesquels sont plus petits que les autres, et sont appelés *godets* (²). Ils s'assemblent ordinairement en cette île, et se cachent sous les ailes des grands. Il y en a aussi d'une autre sorte, mais plus grands et blancs, séparés des autres en un canton de l'île; ils sont très-difficiles à prendre, parce qu'ils mordent comme des chiens, et ils étaient appelés *margaux* (³). Et bien que cette île soit distante de 14 lieues de la grande terre, néanmoins les ours y viennent à la nage pour y manger de ces oiseaux; et les nôtres y en trouvèrent un grand comme vache, blanc comme un cygne, qui sauta en mer devant eux; et le lendemain de Pâques, qui était en mai, voyageant vers la terre, nous le trouvâmes à moitié chemin, nageant vers elle aussi vite que nous qui allions à la voile; mais, l'ayant aperçu, nous lui donnâmes la chasse par le moyen de nos barques et le prîmes par force : sa chair était aussi bonne et délicate à manger que celle d'un veau. Le mercredi suivant, qui était le 27 dudit mois de mai, nous arrivâmes à la bouche du *golfe des Châteaux* (⁴); mais, à cause de la contrariété du temps et de la grande quantité de glace, il nous fallut entrer en un port qui était aux environs de cette embouchure, nommé *Carpunt* (⁵), auquel nous demeurâmes sans pouvoir sortir jusqu'au 9 de juin, que nous partîmes de là pour passer outre ce lieu de Carpunt, lequel est au 51ᵉ degré de latitude.

### IV. — Description de la Terre-Neuve depuis le cap Rasé jusques à celui de Degrad.

La terre, depuis le *cap Rasé* jusqu'à celui de *Degrad* (⁶), fait la pointe de l'entrée du golfe qui regarde de cap à cap vers l'est, nord et sud. Toute cette partie est faite d'îles situées l'une auprès de l'autre, si bien qu'entre celles-ci il n'y a que comme de petits fleuves, par lesquels on peut aller et passer avec petits bateaux; et là il y a beaucoup de bons ports, entre lesquels sont ceux de Carpunt et de Degrad. En une de ces îles, la plus haute de toutes, l'on peut, étant debout, clairement voir les deux îles basses, près le cap Rasé, duquel lieu l'on compte 25 lieues jusqu'au port de Carpunt; et là il y a deux entrées, l'une du côté d'est, parce qu'on n'y voit que bancs et eaux basses, et il faut aller

(¹) Les Acadiens les appellent *barricardières*.

(²) Des guillemots ou des macareux, suivant l'avis du docteur Roulin et du docteur Charles Martins, de Montpellier, qui a fait le voyage au Spitzberg sur la corvette *la Recherche*. (Voy. plus loin la gravure de la p. 12.)

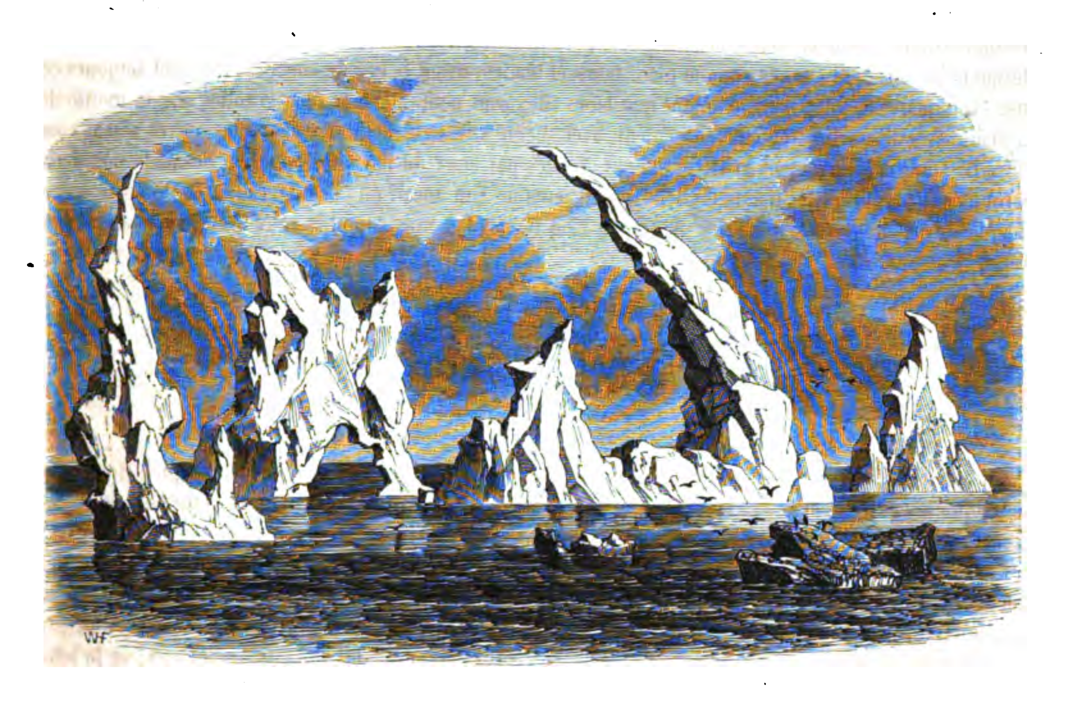
(³) Les pingouins, selon le docteur Roulin.

(⁴) Le détroit de Belle-Isle.

(⁵) Ou Quirpont.

(⁶) Ou *de Grat* (de grâce).

alentour de l'île, vers l'ouest, la longueur ou un peu moins si l'on veut, puis tirer vers le sud, pour aller au susdit Carpunt, et aussi l'on se doit garder de trois bancs qui sont sous l'eau, et dans le canal,



Rochers de glace dans le détroit de Belle-Isle. — D'après Edward Chappel (¹).

et vers l'île du côté d'est. Il y a fond, au canal, de trois ou quatre brasses. L'autre entrée regarde l'est, et vers l'ouest on peut mettre pied à terre.

V. — De l'île nommée à présent Sainte-Catherine.

Quittant la pointe de Degrad, à l'entrée du golfe susdit, à la volte d'ouest, l'on doute de deux îles qui restent au côté droit, desquelles l'une est distante 3 lieues de la pointe susdite, et l'autre 7 ou plus ou moins de la première, laquelle est une terre plate et basse, et il semble qu'elle soit la grande terre. J'appelai cette île du nom de *Sainte-Catherine* (²), en laquelle, vers est, il y a un pays sec et un mauvais terroir environ un quart de lieue. Pour cela, il est nécessaire de faire un peu de circuit. En cette île est le *port des Châteaux* (³), qui regarde vers le nord nord-est et le sud sud-ouest, et il y a distance de l'un à l'autre environ 15 lieues. Du susdit port des Châteaux jusqu'au *port des Gouttes* (⁴), qui est la terre du nord du golfe susdit qui regarde l'est nord-est et l'ouest sud-ouest, il y a une distance de 12 lieues et demie, et elle est à 2 lieues du *port des Balances* (⁵); et il se trouve qu'en la troisième partie du travers de ce golfe il y a trente brasses de fond à plomb. Et de ce port des Balances jusqu'au *Blanc-Sablon*, il y a 25 lieues vers l'ouest-sud-ouest. Il faut remarquer que du côté du sud-ouest de Blanc-Sablon l'on voit, par 3 lieues, un banc qui paraît dessus l'eau ressemblant à un bateau.

(¹) *Voyage to New-Foundland*; 1818.
(²) Une île appelée aujourd'hui Belle-Isle, dans le détroit du même nom.
(³) Entre Belle-Isle et la côte de Labrador.
(⁴) La baie Verte.
(⁵) La baie Rouge, sur la côte de Labrador.

### VI. — Du lieu nommé Blanc-Sablon, de l'île de Brest et de l'île des Oiseaux; la sorte et quantité de ceux qui s'y trouvent, et du port nommé les Islettes.

Blanc-Sablon est un lieu où il n'y a aucun abri, du sud ni du sud-est; mais, vers le sud sud-ouest de ce lieu, il y a deux îles, l'une desquelles est appelée l'*île de Brest* (1), et l'autre l'*île des Oiseaux* (2), en laquelle il y a grande quantité de *godets* et *corbeaux* (3), qui ont le bec et les pieds rouges, et font leurs nids en des trous sous terre comme les lapins. Passé un cap de terre distant une lieue de Blanc-Sablon, l'on trouve un port et passage appelés *les Islettes* (4), qui est le meilleur lieu de Blanc-Sablon, et où la pêcherie est fort grande. De ce lieu des Islettes jusqu'au *port de Brest* (5), il y a 18 lieues de circuit; et ce port est au 51e degré 55 minutes de latitude et de longitude.

Depuis les Islettes jusqu'à ce lieu, il y a plusieurs îles, et le port de Brest est même entre les îles, lesquelles l'environnent de plus de 3 lieues, et les îles sont basses tellement que l'on peut voir par-dessus celles-ci les terres susdites.

### VII. — Comme nous entrâmes au port de Brest, et comme, tirant outre vers ouest, nous passâmes au milieu des îles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter.

Le 10 du susdit mois de juin, nous entrâmes dans le port de Brest pour avoir de l'eau et du bois, et pour nous apprêter de passer au delà de ce golfe. Le jour de Saint-Barnabé, apres avoir ouï la messe, nous tirâmes au delà de ce port vers ouest, pour découvrir les ports qui y pouvaient être. Nous passâmes par le milieu des îles, lesquelles sont en si grand nombre qu'il n'est possible de les compter, parce qu'elles continuent 10 lieues au delà de ce port. Nous demeurâmes en l'une de celles-ci pour y passer la nuit, et y trouvâmes grande quantité d'œufs de canes (6) et d'autres oiseaux qui y font leurs nids, et les appelâmes toutes en général *les Iles*.

### VIII. — Des ports Saint-Antoine, Saint-Servain, Jacques Cartier; du fleuve appelé Saint-Jacques; des coutumes et des vêtements des habitants, et de l'île Blanc-Sablon.

Le lendemain, nous passâmes au delà de ces îles; et au bout celles-ci, nous trouvâmes un bon port que nous appelâmes *de Saint-Antoine* (7); et une ou deux lieues au delà, un petit fleuve fort profond vers le sud-ouest, lequel est entre deux autres terres; et il y a là un bon port. Nous y plantâmes une croix, et l'appelâmes *le port Saint-Servain* (8); et du côté du sud-ouest de ce port et fleuve se trouve, à environ une lieue, une petite île ronde comme un fourneau, environnée de beaucoup d'autres petites, lesquelles donnent la connaissance de ces ports. Au delà, à 2 lieues, il y a un autre bon fleuve plus grand, auquel nous pêchâmes beaucoup de saumons, et l'appelâmes le *fleuve de Saint-Jacques* (9). Étant

(1) L'île au Bois, sur la côte de Labrador.
(2) L'île Verte, sur la côte de Labrador.
(3) Ils sont connus aujourd'hui sous le nom de cormorans; ils sont presque aussi gros qu'une dinde, et plongent jusqu'à cinq brasses et plus pour enlever un hareng ou un maquereau.
(4) Aujourd'hui havre de Labrador.
(5) Baie du Vieux-Fort, sur la côte de Labrador.
(6) Œufs d'un oiseau appelé *moignac* dans le Labrador.
(7) Baie des Homards, sur la côte de Labrador.
(8) Aujourd'hui Rocky-Bay, sur la côte de Labrador.
(9) La baie de Nepetepec, sur la côte de Labrador.

en ce fleuve, nous avisâmes un grand navire qui était de la Rochelle, et avait la nuit précédente passé au delà du port de Brest, où il pensait aller pour pêcher; mais les mariniers ne savaient où était ce lieu. Nous les accostâmes et nous mîmes ensemble en un autre port, qui est plus vers ouest, environ une lieue au delà du susdit fleuve de Saint-Jacques, lequel j'estime être un des meilleurs ports du monde, et qui fut appelé le *port de Jacques-Cartier* (¹) : si la terre correspondait à la bonté des ports, ce serait un grand bien; mais on ne la doit point appeler « terre » ; ce sont bien plutôt cailloux et rochers sauvages, et lieux propres aux bêtes farouches; d'autant qu'en toute la terre vers le nord je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourrait tenir en un *benneau* (²). Et là toutefois je descendis en plusieurs lieux; et en l'île de Blanc-Sablon il n'y a autre chose que mousse et buissons çà et là séchés et demi-morts. Et en somme, je pense que cette terre est celle que Dieu donna à Caïn : là on voit des hommes de belle taille et grandeur, mais indomptés et sauvages. Ils portent les cheveux attachés au sommet de la tête et



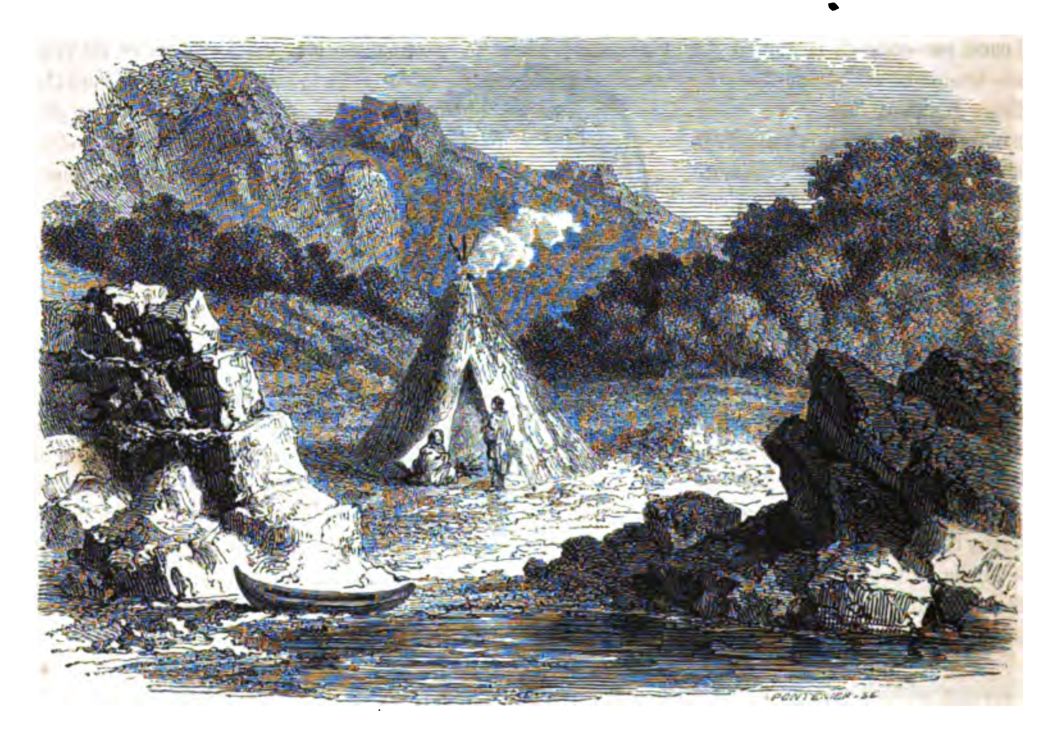
Habitant de la côte du Labrador. — D'après Edward Chappell.

étreints comme une poignée de foin, y mettant au travers un petit bois ou autre chose au lieu de clou, et ils y lient ensemble quelques plumes d'oiseaux. Ils vont vêtus de peaux d'animaux, aussi bien les hommes que les femmes, lesquelles sont toutefois plus recluses et renfermées en leurs habits, et ceintes par le milieu du corps, ce que ne sont pas les hommes ; ils se peignent avec certaines couleurs rouges. Ils ont leurs barques faites d'écorce d'arbre de *boul*, qui est un arbre ainsi appelé au pays, semblable à nos chênes, avec lesquelles barques ils pêchent grande quantité de loups marins; et depuis mon retour, j'ai entendu qu'ils ne faisaient pas là leur demeure, mais qu'ils y viennent de pays plus chauds, par terre, pour prendre de ces loups et autres choses pour vivre.

(¹) La baie de Shecatica, sur la côte de Labrador.
(²) Tombereau.

**IX. — De quelques promontoires, à savoir : du cap Double, cap Pointu, cap Royal, cap de Lait; des montagnes des Cabanes; des îles Colombaires, et d'une grande pêcherie de morues.**

Le treizième jour dudit mois, nous retournâmes à nos navires pour faire voile, parce que le temps était beau, et le dimanche nous fîmes dire la messe (1). Le lundi suivant, qui était le 15, nous partîmes du port de Brest, et nous prîmes notre chemin vers le sud, pour avoir connaissance des terres que nous avions aperçues, qui semblaient faire deux îles. Mais quand nous fûmes environ au milieu du golfe, nous connûmes que c'était la terre ferme, où était un gros cap double l'un dessous l'autre, et à cette occasion nous l'appelâmes *cap Double* (2). Au commencement du golfe, nous sondâmes le fond, et



Wigwam et paysage dans la baie de Saint-Georges, à Terre-Neuve. — D'après Edward Chappell.

le trouvâmes de cent brasses de tous côtés. De Brest au cap Double, il y a distance d'environ 20 lieues, et à 5 ou 6 lieues de là nous sondâmes aussi le fond, et le trouvâmes de quarante brasses : cette terre regarde le nord-est sur-ouest. Le jour suivant, qui était le seizième du mois, nous naviguâmes le long de la côte par sur-ouest et quart de sud, environ 35 lieues loin du cap Double, et nous trouvâmes des montagnes très-hautes et sauvages, entre lesquelles on voyait je ne sais quelles petites cabanes, et pour ce nous les appelâmes *montagnes des Cabanes* (3) : les autres terres et montagnes sont taillées, rompues

(1) Il est certain qu'aucun ecclésiastique n'accompagna Cartier, soit dans ce premier voyage, soit dans les autres qu'il fit ensuite au Canada. On doit donc entendre par ce passage que les prières ou l'office de la messe furent seulement dits ou récités.

(2) La pointe Riche, au port à Choix, sur la côte ouest de Terre-Neuve.

(3) Les hautes terres au sud de la baie d'Ingornachoix, sur la côte ouest de Terre-Neuve.

et entrecoupées, et entre celles-ci et la mer il y en a d'autres basses. Le jour précédent, à cause du grand brouillard et de l'obscurité du temps, nous ne pûmes avoir connaissance d'aucune terre; mais, le soir, nous apparut une ouverture de terre ressemblant à une embouchure de rivière, qui était entre ces monts des cabanes, et il y avait là un cap vers sur-ouest, éloigné de nous environ 3 lieues, et ce cap en son sommet est sans pointe tout alentour, et en bas vers la mer il finit en pointe, et pour cela il fut appelé le *cap Pointu* (1).

Du côté du nord de ce cap, il y a une île plate; et d'autant que nous désirions avoir connaissance de cette embouchure pour voir s'il y avait quelque bon port, nous mîmes la voile bas pour y passer la nuit. Le jour suivant, qui était le vingt-septième dudit mois, nous courûmes fortune à cause du vent de nord-est, et fûmes contraints de mettre la cauque-souris et la cape, et cheminâmes vers sur-ouest jusqu'au jeudi matin, et fîmes environ 37 lieues; et nous nous trouvâmes au travers d'un golfe plein d'îles rondes comme colombiers, et pour ce nous leur donnâmes le nom de *Colombaires*. Le *golfe Saint-Julien* (2) est distant de 7 lieues d'un cap nommé *Royal* (3), qui reste vers sud et un quart de sud-ouest. Et vers l'ouest sur-ouest de ce cap, il y en a un autre, lequel au-dessous est tout entre-rompu et est rond au-dessus. Du côté du nord, il y a une île à environ une demi-lieue; et ce cap fut appelé le *cap de Lait* (4). Entre ces deux caps, il y a de certaines terres basses, sur lesquelles il y en a encore d'autres qui démontrent bien qu'il doit y avoir des fleuves. A 2 lieues du cap Royal, l'on y trouve fond de vingt brasses, et il y a là la plus grande pêcherie de grosses morues qu'il est possible de voir, desquelles nous prîmes plus de cent en moins d'une heure, en attendant la compagnie.

### X. — De quelques îles entre le cap Royal et le cap de Lait.

Le lendemain, qui était le dix-huitième du mois, le vent devint contraire et fort impétueux, en sorte qu'il nous fallut retourner vers le cap Royal, pensant y trouver port; et avec nos barques nous allâmes découvrir ce qui était entre le cap Royal et le cap de Lait; et nous trouvâmes que sur les terres basses il y a un grand golfe très-profond, dans lequel il y a quelques îles, et ce golfe est clos et fermé du côté du sud. Ces terres basses font un des côtés de l'entrée, et le cap Royal est de l'autre côté, et s'avancent les terres basses plus d'une demi-lieue dans la mer. Le pays est plat et consiste en mauvaise terre. Et par le milieu de l'entrée il y a une île. Ce golfe est au 48e degré et demi de latitude, et de longitude...; et en ce jour nous ne trouvâmes point de port, et pour cela nous nous retirâmes en mer, la nuit, après avoir tourné le cap à l'ouest.

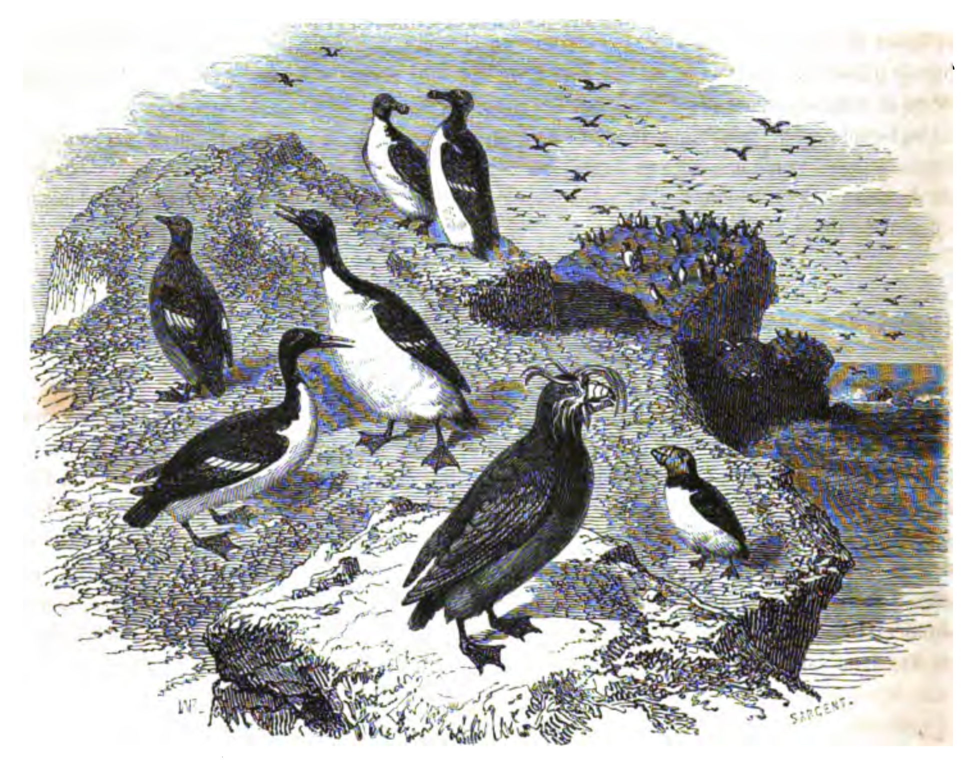
### XI. — De l'île Saint-Jean.

Depuis ledit jour jusqu'au vingt-quatrième du mois, qui était la fête de saint Jean, nous fûmes battus de la tempête et du vent contraire; et il survint une telle obscurité que nous ne pûmes avoir connaissance d'aucune terre jusqu'audit jour Saint-Jean, que nous découvrîmes un cap, qui restait vers sur-ouest, distant du cap Royal d'environ 35 lieues : mais en ce jour le brouillard fut si épais, et le temps si mauvais que nous ne pûmes approcher de terre. Et d'autant qu'en ce jour on célébrait la fête de saint Jean-Baptiste, nous le nommâmes le *cap de Saint-Jean* (5).

(1) Aujourd'hui *Cow-Head*, ou Tête-de-Vache, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(2) Bonne-Baie, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(3) Le cap Nord de la baie des Iles, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(4) La pointe Sud de la baie des Iles, sur la côte ouest de Terre-Neuve.
(5) Le cap à l'Anguille, sur la côte ouest de Terre-Neuve.

**XII. — Des îles de Margaux et des espèces d'oiseaux et animaux qui s'y trouvent; de l'île de Brion et du cap du Dauphin.**

Le lendemain, qui était le vingt-cinquième, le temps fut encore fâcheux, obscur et venteux, et naviguâmes une partie du jour vers ouest et nord-ouest, et le soir nous prîmes le travers jusques au second quart que nous partîmes de là, et pour lors nous connûmes, par le moyen de notre cadran, que nous étions vers nord-ouest et un quart d'ouest, éloignés de sept lieues et demie du cap Saint-Jean, et comme nous voulûmes faire voile, le vent commença à souffler du nord-ouest, et pour ce nous tirâmes vers sur-est quinze lieues. Et nous approchâmes de trois îles, desquelles il y en avait deux petites droites comme un mur, en sorte qu'il était impossible de monter dessus, et entre celles-ci il y a un petit écueil. Ces îles



Macareux et Guillemots (1).

étaient plus remplies d'oiseaux que ne serait un pré d'herbes, lesquels faisaient là leurs nids; et en la plus grande de ces îles, il y en avait un monde de ceux que nous appelons *margaux*, qui sont blancs et plus grands qu'oisons; et ils étaient séparés en un canton, et en l'autre part il y avait des *godets*. Mais sur le rivage il y avait de ces godets et grands *apponats*, semblables à ceux de cette île dont nous avons fait mention (2). Nous descendîmes au plus bas de la plus petite, et tuâmes plus de mille godets et apponats, et nous en mîmes tant que nous voulûmes en nos barques. Ces îles furent appelées du nom de *Margaux*.

(1) Voy. la note 2 de la p. 6.
(2) Iles aux Oiseaux.

A cinq lieues de ces îles, il y avait une autre île, du côté d'ouest, qui a environ deux lieues et autant de largeur; là nous passâmes la nuit pour avoir de l'eau et du bois. Cette île est environnée de sablon, et autour d'elle il y a une bonne source de six ou sept brasses de fond. Ces îles sont de meilleure terre que nous eussions jamais vue, en sorte qu'un champ de celles-ci vaut plus que toute la Terre-Neuve. Nous la trouvâmes pleine de grands arbres, de prairies, de campagnes pleines de froment sauvage, et de pois fleuris aussi épais et beaux que l'on eût pu voir en Bretagne, et qui semblaient avoir été semés par des laboureurs. L'on y voyait aussi grande quantité de raisins ayant la fleur blanche dessus, des fraises roses, incarnates, du persil, et d'autres herbes de bonne et forte odeur.

Alentour de cette île, il y a plusieurs grandes bêtes, comme grands bœufs, qui ont deux dents en la bouche comme un éléphant, et vivent même en la mer [1]. Nous en vîmes une qui dormait sur le rivage et allâmes vers elle avec nos barques, pensant la prendre; mais aussitôt qu'elle nous ouït, elle se jeta en mer. Nous y vîmes semblablement des ours et des loups. Cette île fut appelée l'*île de Brion* [2]. En son contour il y a de grands marais vers sud-est et nord-ouest. Je crois, par ce que j'ai pu comprendre, qu'il y a quelque passage entre la Terre-Neuve et la terre de Brion [3]. S'il était ainsi, ce serait pour raccourcir le temps et le chemin, pourvu que l'on pût découvrir quelque perfection en ce voyage [4]. A quatre lieues de cette île est la terre ferme, vers ouest sur-ouest, laquelle semble être comme une île environnée d'îlettes de sable noir. Là il y a un beau cap, que nous appelâmes le *cap Dauphin* [5], parce que là est le commencement des bonnes terres.

Le vingt-septième de juin, nous fîmes le tour des terres qui regardent vers ouest sur-ouest, et paraissent de loin comme des collines ou des montagnes de sablon, bien que ce soient terres basses et de peu de fond. Nous n'y pûmes aller, et moins y descendre, d'autant que le vent nous était contraire; et ce jour nous fîmes 15 lieues.

### XIII. — De l'île d'Alezay et du cap Saint-Pierre

Le lendemain, nous allâmes le long desdites terres, environ 10 lieues, jusques à un cap de terre rouge qui est roide et coupé comme un roc, dans lequel on voit un entre-deux qui est vers le nord, et est un pays fort bas. Et il y a aussi une petite plaine entre la mer et un étang, et de ce cap de terre et étang jusqu'à un autre cap qui apparaissait, il y a environ 14 lieues; et la terre se fait en façon d'un demi-cercle tout environné de sablon, comme une fosse sur laquelle l'on voit des marais et étangs aussi loin que se peut étendre l'œil. Et avant que d'arriver au premier cap, l'on trouve deux petites îles assez près de terre. A 5 lieues du second cap, il y a une île vers sur-ouest, qui est très-haute et pointue, laquelle fut nommée *Alezay* [6]; le premier cap fut appelé *de Saint-Pierre* [7], parce que nous y arrivâmes au jour et fête dudit saint.

(1) Des morses.

(2) Vraisemblablement ainsi nommée par Cartier en l'honneur de l'amiral de France d'alors, le vicomte de Chabot, seigneur de Brion, sous la protection duquel Cartier avait entrepris ce voyage de découvertes.

(3) C'est le passage d'aujourd'hui, entre le cap Ray et le cap Breton, que Cartier ne paraît avoir découvert qu'au retour de son deuxième voyage au Canada.

(4) « La perfection que cherche Jacques Cartier est de trouver un passage pour aller par là en Orient. » (Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France.)*

(5) C'est un des caps des îles de la Madeleine, que Cartier paraît avoir pris pour la terre ferme.

(6) Une des îles de la Madeleine.

(7) Autre cap des îles de la Madeleine.

**XIV. — Du cap d'Orléans, du fleuve des Barques, du cap des Sauvages, et de la qualité et température de ces pays.**

Depuis l'île de Brion jusques en ce lieu, il y a bon fond de sablon; et ayant sondé également vers sur-ouest jusques à en approcher de 5 lieues de terre, nous trouvâmes 25 brasses et, à une lieue près, 12 brasses, et près du bord 6, plus que moins, et bon fond. Mais parce que nous voulions avoir plus grande connaissance de ces fonds pierreux pleins de roches, nous mîmes les voiles bas et de travers. Et le lendemain, pénultième du mois, le vent vint du sud et quart de sur-ouest; nous allâmes vers ouest jusques au mardi matin, dernier jour du mois, sans connaître et moins découvrir aucune terre, excepté que vers le soir nous aperçûmes une terre qui semblait faire deux îles, et qui demeurait derrière nous vers ouest et sur-ouest, à environ neuf ou dix lieues. Et ce jour nous allâmes vers ouest, jusques au lendemain au lever du soleil, quelque quarante lieues. Et faisant ce chemin, nous connûmes que cette terre qui nous était apparue comme deux îles était la terre ferme, située au sur-ouest et nord nord-ouest, jusques à un très-beau cap de terre nommé le *cap d'Orléans*.

Toute cette terre est basse et plate, et la plus belle qu'il soit possible de voir, pleine de beaux arbres et de prairies. Il est vrai que nous n'y pûmes trouver de port, parce qu'elle est entièrement pleine de bancs et de sables. Nous descendîmes en plusieurs lieux avec nos barques, et entre autres nous entrâmes dans un beau fleuve de peu de fond, et pour cela il fut appelé le *fleuve des Barques* (¹); d'autant que nous vîmes quelques barques d'hommes sauvages qui traversaient le fleuve, et nous n'eûmes pas d'autre connaissance de ces sauvages, parce que le vent venait de mer et chargeait la côte; si bien qu'il fallut nous retirer vers nos navires. Nous allâmes vers nord-est jusques au lever du soleil du lendemain, premier juillet, auquel temps s'éleva un brouillard et tempête, et à cause de quoi nous abaissâmes les voiles jusques à environ deux heures avant midi, que le temps se fit clair, et que nous aperçûmes le cap d'Orléans, avec un autre lieu qui en était éloigné vers le nord un quart de nord-est, qui fut appelé le *cap des Sauvages*. Du côté du nord-est de ce cap, à environ une demi-lieue, il y a un banc de pierres très-périlleux.

Pendant que nous étions près de ce cap, nous aperçûmes un homme qui courait derrière nos barques, allait le long de la côte, et nous faisait plusieurs signes que nous devions retourner vers ce cap. Voyant tels signes, nous commençâmes à tirer vers lui; mais, nous voyant venir, il se mit à fuir. Étant descendus en terre, nous mîmes devant lui un couteau et une ceinture de laine sur un bâton. Cela fait, nous retournâmes à nos navires. Ce jour, nous allâmes, tournant cette terre, neuf ou dix lieues, cuidant trouver quelque bon port, ce qui ne fut pas possible, d'autant que, comme j'ai déjà dit, toute cette terre est basse, et que c'est un pays environné de bancs et de sablons. Néanmoins nous descendîmes ce jour en quatre lieux, pour voir les arbres, qui y étaient très-beaux et de grande odeur, et nous trouvâmes que c'étaient des cèdres, des ifs, des pins, des ormeaux, des frênes, des saules et plusieurs autres à nous inconnus, tous néanmoins sans fruits. Les terres où il n'y a point de bois sont très-belles et toutes pleines de pois, de raisin blanc et rouge, ayant la fleur blanche dessus, de fraises, de mûres, de froment sauvage, comme seigle, qui semble y avoir été semé et labouré; et cette terre est de meilleure température qu'aucune qui se puisse voir, et de grande chaleur: l'on voit une infinité de grives, ramiers et autres oiseaux; en somme, il n'y a faute d'autre chose que de bons ports.

(¹) La rivière de Miramichi?

### XV. — Du golfe nommé Saint-Lunaire et autres golfes notables et caps de terre, et de la qualité et bonté de ces pays.

Le lendemain, second de juillet, nous découvrîmes et aperçûmes la terre du côté du nord, à notre opposite, laquelle se joignait avec celle ci-devant dite. Après que nous en eûmes fait tout le tour, nous trouvâmes qu'elle contenait en rondeur ............... de profond et autant de diamètre. Nous l'appe-



Sauvage canadien. — D'après le tableau de West représentant la mort du général Wolf.

lâmes le *golfe Saint-Lunaire*, et nous allâmes au cap avec nos barques vers le nord, et nous trouvâmes le pays si bas que, par l'espace d'une lieue, il n'y avait qu'une brasse d'eau. Du côté vers nord-est du cap susdit, environ sept ou huit lieues, il y avait un autre cap de terre ; au milieu desquels est un golfe en forme de triangle, qui a très-grand fond, tant que nous pouvions étendre la vue sur lui ; il restait

vers le nord-est. Ce golfe est environné de sablons et lieux bas par dix lieues, et il n'y a pas plus de deux brasses de fond. Depuis ce cap jusqu'à la rive de l'autre cap de terre, il y a quinze lieues.

Étant au travers de ces caps, nous découvrîmes une autre terre et cap qui restaient au nord, un quart nord-est, pour tant que nous pouvions voir. Toute la nuit, le temps fut fort mauvais et venteux, si bien qu'il nous fut besoin de mettre la cape de la voile jusques au lendemain matin, troisième de juillet, que le vent de l'ouest vint, et fûmes portés vers le nord pour reconnaître cette terre qui nous restait du côté du nord et du nord-est sur les terres basses, entre lesquelles basses et hautes terres était un grand golfe et ouverture de cinquante-cinq brasses de fond en quelques lieues, et large d'environ quinze lieues. A cause de la grande profondeur, largeur et changement des terres, nous eûmes espérance de pouvoir trouver passage comme le passage des Châteaux. Ce golfe regarde vers l'est nord-est, ouest sur-ouest. Le terroir qui est du côté du sud du golfe est aussi bon et beau à cultiver, et plein de campagnes et prairies aussi belles que nous ayons vues, tout plat comme serait un lac; et celui qui est vers le nord est un pays haut, avec montagnes hautes et pleines de forêts et de bois très-hauts et gros de diverses sortes. Entre autres, il y a de très-beaux cèdres et sapins autant qu'il est possible de voir, et bons à faire des mâts de navires de plus de trois cents tonneaux, et nous ne vîmes aucun lieu qui ne fût plein de ces bois, excepté en deux places que le pays était bas, plein de prairies, avec deux très-beaux lacs. Le milieu de ce golfe est au 48e degré et demi de latitude.

XVI. — Du cap d'Espérance et du lieu Saint-Martin ; et comme les barques d'hommes sauvages approchèrent de nos barques, et, ne se voulant retirer, furent épouvantés de quelques coups de passe-volant et de nos dards ; et comme ils s'enfuirent à grande hâte.

Le cap de cette terre du sud fut appelé *cap d'Espérance*, à cause de l'espérance que nous avions d'y trouver passage. Le quatrième jour de juillet, nous allâmes le long de cette terre, du côté du nord, pour y trouver port, et nous entrâmes en un petit port et lieu tout ouvert vers le sud, où il n'y a aucun abri contre ce vent. Nous trouvâmes bon d'appeler le lieu *Saint-Martin*, et nous demeurâmes là depuis le quatrième de juillet jusques au douzième. Et pendant que nous étions en ce lieu, nous allâmes, le lundi, sixième de ce mois, après avoir ouï la messe, avec une de nos barques, pour découvrir un cap et pointe de terre, qui en est éloigné sept ou huit lieues du côté d'ouest, pour voir de quel côté se tournait cette terre. Et étant à demi-lieue, nous aperçûmes deux barques d'hommes sauvages qui passaient d'une terre à l'autre, et étaient plus de quarante ou cinquante barques, desquelles une partie approcha de cette pointe; et sautèrent en terre un grand nombre de ces gens, faisant grand bruit; et ils nous faisaient signe que nous allassions à terre, montrant des peaux sur quelques bois. Mais d'autant que nous n'avions qu'une seule barque, nous n'y voulûmes aller, et nous naviguâmes vers l'autre bande qui était en mer. En nous voyant fuir, ils ordonnèrent deux de leurs barques les plus grandes pour nous suivre, avec lesquelles se joignirent ensemble cinq autres de celles qui venaient du côté de la mer; et tous s'approchèrent de notre barque, sautant et faisant signe d'allégresse et de vouloir amitié, disant en leur langue : *Na peu ton damen assur tah* (1), et autres paroles que nous n'entendions pas. Mais parce que, comme nous avons dit, nous n'avions qu'une seule barque, nous ne voulûmes nous fier à leurs signes, et nous leur donnâmes à entendre qu'ils se retirassent, ce qu'ils ne voulurent faire; mais ils venaient avec une si grande furie vers nous, qu'aussitôt ils environnèrent notre barque avec les sept qu'ils avaient. Et parce que, quelques signes que nous fissions, ils ne se voulaient retirer, nous lâchâmes sur eux deux passe-volants, dont épouvantés ils retournèrent vers la susdite pointe, faisant très-grand bruit, et, demeurés là quelque peu, ils commencèrent derechef à venir vers nous comme devant, en sorte qu'étant approchés de la barque, nous décochâmes deux de nos dards au milieu d'eux, ce qui les épouvanta tellement qu'ils commencèrent à fuir en grande hâte et n'y voulurent jamais revenir.

(1) « Belleforest interprète ceci : « Nous voulons avoir ton amitié. » Je ne sais où il l'a pris; mais aujourd'hui ils ne parlent plus ainsi. » (Lescarbot.)

**XVII. — Comme, ces sauvages venant vers nos navires, et les nôtres allant vers les leurs, descendirent les uns et les autres en terre; et comme les sauvages se mirent à trafiquer en grande allégresse avec les nôtres.**

Le lendemain, une partie de ces sauvages vinrent avec neuf des leurs à la pointe et entrée du lieu d'où nos navires étaient partis. Et étant avertis de leur venue, nous allâmes avec nos barques à la pointe où ils étaient; mais, sitôt qu'ils nous virent, ils se mirent en fuite, faisant signe qu'ils étaient venus pour naviguer avec nous, montrant des peaux de peu de valeur dont ils se vêtent. De même nous leur faisions signe que nous ne leur voulions pas de mal, et, en signe de cela, deux des nôtres descendirent en terre pour aller vers eux, et leur porter couteaux, ferrements, avec un chapeau rouge pour donner à leur capitaine. Ce que voyant, ils descendirent aussi à terre, portant de ces peaux, et ils commencèrent à trafiquer avec nous, montrant une grande et merveilleuse allégresse d'avoir de ces ferrements et autres choses, dansant toujours et faisant plusieurs cérémonies, et, entre autres, ils se jetaient de l'eau de mer sur leur tête avec les mains; si bien qu'ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient, ne retenant rien. De sorte qu'il leur fallut s'en retourner tout nus, et ils nous firent signe qu'ils retourneraient le lendemain et apporteraient d'autres peaux.

**XVIII. — Comme, après que les nôtres eurent envoyé deux hommes en terre avec des marchandises, venaient trois cents sauvages en grande joie; de la qualité de ce pays, de ce qu'il produit, et du golfe de la Chaleur.**

Le jeudi, huitième du mois, le vent n'étant pas bon pour sortir avec nos navires, nous appareillâmes nos barques pour aller découvrir ce golfe, et courûmes en ce jour vingt-cinq lieues dans celui-ci. Le lendemain, ayant bon temps, nous naviguâmes jusques à midi, auquel temps nous eûmes connaissance d'une grande partie de ce golfe, et, comme sur les terres basses, il y avait d'autres terres avec hautes montagnes. Mais voyant qu'il n'y avait point de passage, nous commençâmes à retourner, faisant notre chemin le long de cette côte, et, naviguant, nous vîmes des sauvages sur le bord d'un lac qui est sur les terres basses, lesquels sauvages faisaient plusieurs feux. Nous allâmes là et trouvâmes qu'il y avait un canal de mer qui entrait en ce lac, et nous tînmes nos barques en l'un des bords de ce canal. Les sauvages s'approchèrent de nous avec une de leurs barques, et nous apportèrent des pièces de loup marin cuites, lesquels ils mirent sur des boises, et puis ils se retirèrent, nous donnant à entendre qu'ils nous les donnaient. Nous envoyâmes des hommes en terre avec des mitaines (¹), couteaux, chapelets et autres marchandises, dont ils se réjouirent infiniment; et aussitôt ils vinrent tout à coup au rivage où nous étions avec leurs barques, apportant des peaux et autres choses qu'ils avaient pour avoir de nos marchandises, et ils étaient plus de trois cents tant hommes que femmes et enfants. Et nous voyions une partie des femmes qui ne passèrent pas, lesquelles étaient jusques aux genoux dans la mer, sautant et chantant. Les autres, qui avaient passé là où nous étions, venaient familièrement à nous, frottant leurs bras avec leurs mains, et après ils les haussaient vers le ciel, sautant et faisant plusieurs signes de réjouissance. Et tellement ils s'assurèrent avec nous, qu'enfin ils trafiquaient de main à main de tout ce qu'ils avaient, en sorte qu'il ne leur resta autre chose que le corps tout nu, parce qu'ils donnèrent tout ce qu'ils avaient qui était chose de peu de valeur. Nous connûmes que ce peuple pourrait aisément se convertir à notre foi. Ils vont de lieu à autre, vivant de la pêche. Leur pays est plus chaud que n'est l'Espagne (²), et le plus beau qu'il est possible de voir, tout égal et uni, et il n'y a lieu si petit où il n'y ait des arbres, bien que ce soient sablons, et où il n'y ait du froment sauvage qui a l'épi comme le seigle et le grain comme

(¹) Selon Hakluyt, qui a traduit cette relation en anglais, le mot *mitaines* signifiait *hachots*, ou petites haches.

(²) « L'auteur s'est ici équivoqué; on a voulu faire une règle perpétuelle d'un accident de chaleur, car le golfe, étant au 48e degré et demi, ne peut être si chaud mêmement en ce pays-là. » (Lescarbot.)

de l'avoine, et des pois aussi épais que s'ils y avaient été semés et cultivés, du raisin blanc et rouge avec la fleur blanche dessus, des fraises, des mûres, roses rouges et blanches, et autres fleurs de plai-



Régates indiennes sur le fleuve Saint-Laurent. — D'après Catlin.

sante, douce et agréable odeur : aussi il y a là beaucoup de belles prairies, et bonnes herbes et lait, où il y a grande abondance de saumon. Ils appellent une mitaine, en leur langue, *cochi*, et un couteau *bacon*. Nous appelâmes ce golfe, *golfe de la Chaleur* (¹).

XIX. — D'une autre nation de sauvages; de leur costume et de leur manière de vivre.

Étant certains qu'il n'y avait aucun passage par ce golfe, nous fîmes voile et partîmes de ce lieu de Saint-Martin le dimanche, douzième de juillet, pour découvrir au delà de ce golfe, et nous allâmes vers est, environ dix-huit lieues, jusques au *cap du Pré*, où nous trouvâmes le flot très-grand et fort peu de fond, la mer courroucée et tempêtueuse, et à cause de cela il fallut nous retirer à terre vers le cap susdit, en une île vers est à environ une lieue de ce cap, et là nous mouillâmes l'ancre pour cette nuit. Le lendemain, nous fîmes voile dans l'intention de faire le tour de cette côte, laquelle est située vers le nord et nord-est; mais un vent survint si contraire et impétueux qu'il nous fut nécessaire de retourner au lieu d'où nous étions partis. Et là nous demeurâmes tout ce jour, jusques au lendemain que nous fîmes voile et vînmes au milieu d'un fleuve, éloigné de cinq ou six lieues du *cap du Pré*. Et étant au travers du fleuve, nous eûmes derechef le vent contraire, avec un grand brouillard et obscurité, tellement qu'il nous fallut entrer en ce fleuve le mardi, quatorzième du mois, et nous y demeurâmes à l'entrée jusques au seizième, attendant le bon temps pour pouvoir sortir. Mais en ce seizième, qui était le jeudi, le vent crût en telle sorte qu'un de nos navires perdit une ancre, et pour cela il nous fut besoin de passer plus outre en ce fleuve quelque sept ou huit lieues pour gagner un bon port où il y eût bon fond, lequel

(¹) Aujourd'hui la baie des Chaleurs.

nous avions été découvrir avec nos barques. Et, à cause du mauvais temps, de la tempête et obscurité qu'il fit, nous demeurâmes en ce port jusques au vingt-cinquième, sans pouvoir sortir.

Cependant nous vîmes une grande quantité d'hommes sauvages qui pêchaient des tombes (¹), desquelles



Pêche des Indiens. — D'après Catlin.

il y a grande quantité. Ils étaient environ quelque quarante barques, et, tant en hommes que femmes et enfants, plus de deux cents, lesquels, après qu'ils eurent quelque peu conversé en terre avec nous, venaient familièrement au bord de nos navires avec leurs barques. Nous leur donnions des couteaux, chapelets de verre, peignes et autres choses de peu de valeur, dont ils se réjouissaient infiniment, chantant et dansant dans leurs barques. Ceux-ci peuvent être vraiment appelés sauvages, d'autant qu'ils ne se peut trouver gens plus pauvres du monde, et je crois que tous ensemble ils n'eussent pu avoir la valeur de cinq sous, excepté leurs barques et rets. Ils n'ont qu'une petite peau pour tout vêtement, avec laquelle ils couvrent les parties honteuses du corps, avec quelques autres vieilles peaux dont ils se vêtent à la mode des Égyptiens. Ils n'ont ni la nature, ni le langage des premiers que nous avions trouvés. Ils portent la tête entièrement rasée, hormis un floquet de cheveux au plus haut de la tête, lesquels ils laissent croître longs comme une queue de cheval, et qu'ils lient sur la tête avec des aiguillettes de cuir. Ils n'ont d'autre demeure que dessous ces barques, lesquelles ils renversent et s'étendent dessous sur la terre, sans aucune couverture.

Ils mangent la chair presque crue, et la chauffent seulement le moins du monde sur des charbons; ils font de même pour le poisson. Nous allâmes, le jour de la Madeleine, avec nos barques, au lieu où ils étaient, sur le bord du fleuve, et descendîmes librement au milieu d'eux, ce dont ils se réjouirent beaucoup, et tous les hommes se mirent à danser et chanter en deux ou trois bandes, et faisant grand signe de joie pour notre venue. Ils avaient fait fuir les jeunes femmes dans les bois, hormis deux ou trois qui étaient restées avec eux. Nous donnâmes à chacune d'elles un peigne et une clochette d'étain, dont elles se réjouissaient beaucoup, remerciant le capitaine et lui frottant les bras et la poitrine avec leurs propres mains. Les hommes, voyant que nous avions fait quelques présents à celles qui étaient restées, firent venir celles qui s'étaient réfugiées au bois, afin qu'elles eussent quelque chose comme les autres; elles

(¹) Hakluyt, dans sa traduction, dit que ce sont des maquereaux.

étaient environ vingt femmes, lesquelles toutes en un moment se mirent sur ce capitaine, le touchant et frottant avec leurs mains selon leur coutume de caresses, et il donna à chacune d'elles une clochette d'étain de peu de valeur, et incontinent elles commencèrent à danser ensemble, disant plusieurs chansons.

Nous trouvâmes là grande quantité de tombes qu'ils avaient prises sur le rivage avec certains rets faits exprès pour pêcher, d'un fil de chanvre qui croît en ce pays, où ils font ordinairement leur demeure ordinaire, parce qu'ils ne se mettent en mer qu'au temps qui est bon pour pêcher, comme j'ai entendu. Il croît aussi, en ce pays, du mil gros comme un pois, pareil à celui qui croît au Brésil, dont ils mangent au lieu de pain, et ils en avaient abondance, et l'appellent en leur langue *kapaige*. Ils ont aussi des prunes qu'ils sèchent, comme nous faisons, pour l'hiver, et ils les appellent *honesta;* même ils ont des figues, des noix, des pommes et d'autres fruits, et des fèves qu'ils nomment *sahu*, les noix *cahehya*, les figues..., les pommes... Si on leur montrait quelque chose qu'ils n'ont point, et s'ils ne pouvaient savoir ce que c'était, branlant la tête, ils disaient : *Nohda*, c'est-à-dire qu'ils n'ont point et ne savent ce que c'est (¹). Ils nous montraient par signes le moyen d'accoutrer les choses qu'ils ont et comme elles ont coutume de croître. Ils ne mangent aucune chose qui soit salée, sont grands larrons, et dérobent tout ce qu'ils peuvent.

**XX. — Comme les nôtres plantèrent une grande croix sur la pointe de l'entrée du port, et comme le capitaine de ces sauvages, étant enfin entré en un long pourparler avec notre capitaine, accorda que deux de ses enfants allassent avec lui.**

Le premier jour d'août, nous fîmes faire une croix haute de 30 pieds, qui fut faite en la présence de ceux-ci, sur la pointe de l'entrée de ce port, au milieu de laquelle nous mîmes un écusson relevé avec trois fleurs de lis; et dessus était écrit, entaillé en du bois : VIVE LE ROI DE FRANCE. Après, nous la plantâmes, en leur présence, sur ladite pointe, et ils la regardaient fort tant lorsqu'on la faisait que lorsqu'on la plantait. Et l'ayant élevée en haut, nous nous agenouillions tous, ayant les mains jointes, l'adorant à leur vue, et leur faisions signe, regardant et montrant le ciel, que de celle-ci dépendait notre rédemption, de laquelle chose ils s'émerveillèrent beaucoup, se tournant entre eux, puis regardant cette croix.

Mais étant retournés en nos navires, leur capitaine vint, avec une barque, à nous, vêtu d'une vieille peau d'ours noir, avec ses trois fils et un sien frère, qui ne s'approchèrent pas si près du bord comme ils avaient coutume, et il fit une longue harangue, montrant cette croix, et en faisant le signe avec deux doigts; puis il montrait toute la terre des environs, comme s'il eût voulu dire qu'elle était toute à lui et que nous n'y devions planter aucune croix sans son congé. Sa harangue finie, nous lui montrâmes une mitaine, feignant de lui vouloir donner en échange de sa peau, à quoi il prit garde, et ainsi peu à peu il s'accosta au bord de nos navires. Mais un de nos compagnons, qui était dans le bateau, mit la main sur sa barque, et à l'instant il sauta dedans avec deux ou trois hommes, et ils le contraignirent aussitôt d'entrer en nos navires, dont ils furent tous étonnés; mais le capitaine les assura qu'ils n'auraient aucun mal, leur montrant grand signe d'amitié, les faisant boire et manger avec bon accueil. Et après, on leur donna à entendre, par signes, que cette croix était plantée là pour donner quelque marque et connaissance, afin que l'on pût entrer en ce port, que nous y voulions retourner dans peu, et que nous apporterions des ferrements et autres choses, et que nous désirions mener avec nous deux de ses fils, et qu'après nous retournerions en ce port. Et ainsi nous fîmes vêtir à ses fils à chacun une chemise, un sayon de couleur et une toque rouge, leur mettant aussi à chacun une chaîne de laiton au col, dont ils furent fort contents, et ils donnèrent leurs vieux habits à ceux qui s'en retournaient. Puis nous fîmes présent d'une mitaine à chacun des trois que nous renvoyâmes et de quelques couteaux, ce qui leur apporta grande joie. Ceux-ci étant retournés à terre, et ayant raconté les nouvelles aux autres, environ sur le midi vinrent à nos navires six de leurs barques, ayant à chacune cinq ou six hommes, qui venaient dire adieu à ceux que

(¹) « Le langage de ces peuples a changé, car aujourd'hui ils ne parlent point ainsi. » (Lescarbot.

nous avions retenus, et ils leur apportèrent du poisson, et leur tenaient plusieurs paroles que nous n'entendions pas, faisant signe qu'ils n'ôteraient pas cette croix.

**XXI. — Comme, étant hors du port susdit, cheminant derrière cette côte, nous allâmes pour chercher la terre qui est située sud-est et nord-ouest.**

Le lendemain, s'éleva un bon vent, et nous nous mîmes hors du port. Étant hors du fleuve susdit, nous tirâmes vers est-nord-est, d'autant que, près de l'embouchure de ce fleuve, la terre fait un circuit et fait un golfe en forme d'un demi-cercle, en sorte que de nos navires nous voyions toute la côte, derrière laquelle nous cheminâmes, et nous nous mîmes à chercher la terre située vers ouest et nord-ouest, et il y avait un autre pareil golfe distant 20 lieues dudit fleuve.

**XXII. — Des caps Saint-Louis et de Montmorency, et de quelques autres terres; et comme une de nos barques, ayant heurté contre un écueil, ne laissa de passer outre.**

Nous allâmes donc le long de cette terre, qui est, comme nous avons dit, située au sud-est et au nord-ouest, et, deux jours après, nous vîmes un autre cap où la terre commence à se tourner vers l'est, et nous allâmes le long de celle-ci quelque 16 lieues, et de là cette terre commence à tourner vers le nord; et à 3 lieues de ce cap, il y a fond de 24 brasses de plomb. Ces terres sont plates et les plus découvertes de bois que nous ayons encore pu voir. Il y a de belles prairies et des campagnes très-vertes. Ce cap fut nommé *de Saint-Louis*, parce qu'en ce jour on célébrait sa fête, et il est au 49e degré et demi de latitude et de longitude... Ce jour, au matin, nous étions vers l'est de ce cap, et nous allâmes vers nord-ouest, pour approcher de cette terre, étant presque nuit, et nous trouvâmes qu'elle regardait le nord et le sud. Depuis ce cap de Saint-Louis jusques à un autre nommé le *cap de Montmorency*, il y a quelque 15 lieues; la terre commence à tourner vers nord-ouest. Nous voulûmes sonder le fond à 3 lieues près de ce cap; mais nous ne le pûmes trouver avec 150 brasses, et pour cela nous allâmes le long de cette terre environ 10 lieues jusques à la latitude des 50 degrés.

Le lendemain suivant, au lever du soleil, nous connûmes et vîmes d'autres terres qui nous restaient du côté du nord et nord-est, lesquelles étaient très-hautes et coupées, et semblaient être des montagnes, entre lesquelles il y avait d'autres terres basses, ayant des bois et des rivières. Nous passâmes autour de ces terres, tant d'un côté que d'autre, tirant vers nord-est, pour voir s'il y avait quelque golfe ou bien quelque passage. D'une terre à l'autre, il y a environ quinze lieues, et le milieu est au 50e degré et un tiers de latitude; et il nous fut très-difficile de pouvoir faire plus de 5 lieues, à cause de la marée qui nous était contraire et des grands vents qui y sont ordinairement. Nous ne passâmes outre les 5 lieues, d'où l'on voyait aisément la terre de part en part, laquelle commence là à s'élargir. Mais d'autant que nous ne faisions autre chose qu'aller et venir selon le vent, nous tirâmes pour cette raison vers la terre, pour tâcher de gagner un cap vers le sud, qui était le plus loin et le plus avancé en mer que nous pussions découvrir, et était distant de nous environ de 15 lieues. Mais étant proches de là, nous trouvâmes que c'étaient des rochers, pierres et écueils, ce que nous n'avions point encore trouvé aux lieux où nous avions été auparavant vers le sud depuis le cap Saint-Jean, et pour lors était la marée qui nous portait contre le vent, vers l'ouest. De manière que, naviguant le long de cette côte, une de nos barques heurta contre un écueil, et ne laissa de passer outre; mais il nous fallut tous sortir hors pour la mettre à la marée.

**XXIII. — Comme, ayant consulté ce qui était le plus expédient de faire, nous délibérâmes notre retour; du détroit de Saint-Pierre, et du cap de Tiennot.**

Ayant navigué le long de cette côte environ deux heures, la marée survint avec telle impétuosité qu'il ne nous fut jamais possible de passer, avec treize avirons, outre la longueur d'un jet de pierre, si bien qu'il nous fallut quitter les barques et y laisser partie de nos gens pour la garde, et marcher par terre quelque dix ou douze lieues jusqu'à ce cap, où nous trouvâmes que cette terre commence à s'abaisser vers sud-ouest. Ce qu'ayant vu et étant retournés à nos barques, nous revînmes à nos navires, qui étaient déjà à la voile, et pensaient toujours pouvoir passer outre; mais ils étaient descendus, à cause du vent, de plus de 4 lieues au lieu où nous les avions laissés, où, étant arrivés, nous fîmes assembler tous les capitaines, mariniers, maîtres et compagnons pour avoir l'avis et conseil de ce qu'il était le plus expédient de faire. Mais après qu'un chacun eut parlé, l'on considéra que les grands vents d'est commençaient à régner et devenir violents et que le flot était si grand que nous ne faisions plus que redescendre et qu'il n'était possible pour lors de gagner aucune chose : même que les tempêtes commençaient à s'élever en cette saison en la Terre-Neuve, que nous étions de lointains pays et ne savions les hasards et dangers du retour, et à cause de cela qu'il était temps de se retirer ou bien de s'arrêter là pour tout le reste de l'année. Outre cela, nous raisonnions de cette sorte, que si un changement de vent de nord nous surprenait, il ne serait possible de partir; lesquels avis ouïs et bien considérés, nous firent entrer en délibération certaine de nous en retourner.

Et parce que le jour de la fête de saint Pierre nous entrâmes en ce détroit, nous l'appelâmes *détroit de Saint-Pierre* (¹), où, ayant jeté la sonde en plusieurs lieux, nous trouvâmes en aucuns cent cinquante brasses, en d'autres cent, et près de terre soixante, avec bon fond. Depuis ce jour jusqu'au mercredi, nous eûmes vent à souhait, tournâmes ladite terre du côté du nord, est, sud-est et nord-ouest · car telle est son assiette, hormis la longueur d'un cap de terres basses qui est plus tourné vers sud-est, éloigné à environ 25 lieues dudit détroit.

En ce lieu, nous vîmes de la fumée, qui était faite par les gens de ce pays, au-dessus de ce cap; mais parce que le vent cinglait vers la côte, nous ne les accostâmes point, et eux, voyant que nous n'approchions point d'eux, douze de leurs hommes vinrent à nous avec deux barques, lesquels s'accostèrent aussi librement à nous comme s'ils eussent été Français, et nous donnèrent à entendre qu'ils venaient du grand golfe, et que leur capitaine était un nommé Tiennot, lequel était sur ce cap, faisant signe qu'ils se retiraient en leur pays, d'où nous étions partis, et étaient chargés de poisson.

Nous appelâmes ce cap *cap de Tiennot* (²). Passé ce cap, toute la terre est posée vers l'est sud-est, ouest nord-ouest; et toutes ces terres sont basses, belles, et environnées de sablons près de la mer. Et il y a plusieurs marais et bancs par l'espace de 20 lieues; et après, la terre commence à se tourner d'ouest à est et nord-est, et est entièrement environnée d'îles éloignées de 2 ou 3 lieues. Et, ainsi comme il nous semble, il y a plusieurs bancs périlleux plus de 4 ou 5 lieues loin de la terre.

**XXIV. — Comme, le neuvième jour d'août, nous entrâmes dans Blanc-Sablon, et le cinquième de septembre nous arrivâmes au port de Saint-Malo.**

Depuis le mercredi susdit jusqu'au samedi, nous eûmes un grand vent de sud-ouest qui nous fit tirer vers l'est nord-est, et arrivâmes ce jour-là à la terre d'est en la Terre-Neuve, entre les cabanes et le cap Double. Ici commença le vent d'est avec tempête et grande impétuosité; et pour ce nous tournâmes le

(¹) Le détroit entre le cap Gaspé et l'île d'Anticosti.
(²) Probablement le mont Joli aujourd'hui.

cap au nord-est et au nord, pour aller voir le côté du nord, qui est, comme nous avons dit, entièrement environné d'îles; et étant près de celles-ci, le vent se changea et vint du sud, lequel nous conduisit dans le golfe; si bien que, par la grâce de Dieu, nous entrâmes le lendemain, qui était le neuvième d'août, dans Blanc-Sablon, et voilà tout ce que nous avons découvert.



Vue ancienne de Saint-Malo. — D'après Tassin, géographe de Louis XIII.

Et après le quinzième d'août, jour de l'Assomption de Notre-Dame, nous partîmes de Blanc-Sablon après avoir ouï la messe, et vînmes heureusement jusqu'au milieu de la mer qui est au delà de la Terre-Neuve et de la Bretagne, auquel lieu nous courûmes grande fortune pour les vents d'est; laquelle nous supportâmes par l'aide de Dieu, et depuis eûmes fort bon temps, en sorte que le cinquième jour de septembre de l'année susdite nous arrivâmes au port de Saint-Malo, d'où nous étions partis.

## DEUXIÈME VOYAGE [1].

**I. — Préparation du capitaine Jacques Cartier et des siens au voyage de Terre-Neuve ; embarquement. — Ile aux Oiseaux ; découverte d'icelle jusques au commencement de la grande rivière de Canada, par lui dite Hochelaga ; largeur et profondeur nompareille d'icelle ; son commencement inconnu [2].**

Le dimanche, jour et fête de Pentecôte, seizième de mai, audit an 1535, du commandement du capitaine et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et nous reçûmes tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale dudit Saint-Malo. Aprés lequel avoir reçu, nous fûmes nous présenter au chœur de ladite église, devant révérend père en Dieu M. de Saint-Malo [3], lequel, en son état épiscopal, nous donna sa bénédiction.

Et le mercredi suivant, dix-neuvième jour de mai, le vent vint bon et convenable, et nous appareillâmes avec lesdits trois navires, savoir : *la Grande-Hermine,* du port d'environ cent ou six-vingts tonneaux, où était ledit capitaine général, et pour maître Thomas Froment, Claude du Pont-Briant, fils du sieur de Montcevelles et échanson de Mgr le Dauphin, Charles de la Pommeraye, Jean Poulet, et autres gentilshommes [4]. Au second navire, nommé *la Petite-Hermine*, du port d'environ soixante tonneaux, était capitaine, sous ledit Cartier, Mail [5] Jalobert, et maître Guillaume le Marié. Et au tiers navire et plus petit, nommé *l'Émérillon,* du port d'environ quarante tonneaux, en était capitaine Guillaume le Breton, et maître Jacques Mingard. Et nous naviguâmes avec bon temps jusqu'au vingt-sixième dudit mois de mai, que le temps se trouva en ire et tourmente qui nous a duré en vents contraires et autant que jamais navires qui passassent ladite mer eussent sans aucun amendement. Tellement que le vingt-cinquième jour de juin, par ledit mauvais temps, nous nous entre-perdîmes tous trois, sans que nous ayons eu nouvelles les uns des autres jusqu'à la Terre-Neuve, là où nous avions limité nous trouver tous ensemble.

Et depuis que nous nous fûmes entre-perdus, nous avons été avec la nef générale par la mer de tous vents contraires jusqu'au septième jour de juillet, que nous arrivâmes à Terre-Neuve, et nous prîmes terre à l'île des Oiseaux [6], laquelle est à 14 lieues de la grande terre, et si pleine d'oiseaux que tous

[1] Cette relation du deuxième voyage est précédée, dans l'édition publiée en 1545, d'une lettre de Jacques Cartier adressée à François Ier, et où l'on remarque ce passage, qui montre une fois de plus l'influence de l'idée religieuse sur les grandes découvertes du quinzième et du seizième siècle :

« Je regarde le soleil, qui chaque jour se lève à l'orient et se recouche à l'occident, faisant le tour et circuit de la terre, donnant lumière et chaleur à tout le monde en vingt-quatre heures, qui est un jour naturel. A l'exemple de quoi je pense, en mon simple entendement, et sans autre raison y alléguer, qu'il plut à Dieu, par sa divine bonté, que toutes humaines créatures étantes et habitantes sur le globe de la terre, ainsi qu'elles ont vue et connaissance du soleil, aient eu et aient pour le temps à venir connaissance et créance de notre sainte foi. Car, premièrement, icelle notre très-sainte foi a été semée et plantée en la Terre-Sainte, qui est en l'Asie, à l'orient de notre Europe; et depuis, par succession de temps, apportée et divulguée jusques à nous, et, finalement, à l'occident de notredite Europe, à l'exemple dudit soleil, portant sa clarté et chaleur d'orient en occident. »

[2] « Sur le récit que Cartier fit de son voyage, le roi ordonna d'armer et d'équiper pour quinze mois trois navires, dont il lui conféra le commandement par une commission datée du 30 octobre 1534. Cette fois il joignit au titre de capitaine celui de pilote du roi. » (P. Levot.)

[3] L'évêque François Bohier.

[4] De même qu'au deuxième voyage de Christophe Colomb (voy. t. III, p. 141), les jeunes nobles s'enthousiasmèrent au récit de la première exploration pour ce nouveau genre de croisades qui promettait à la fois la gloire et la fortune.

[5] Ou Marc. (Archives de la mairie de Saint-Malo.)

[6] Funk-Island, du côté est de Terre-Neuve.

les navires de France y pourraient facilement charger sans qu'on s'aperçût qu'on en eût tiré; et là nous en prîmes deux barquées pour partie de nos victuailles. Cette île est, en l'élévation du pôle, 49° 40′.

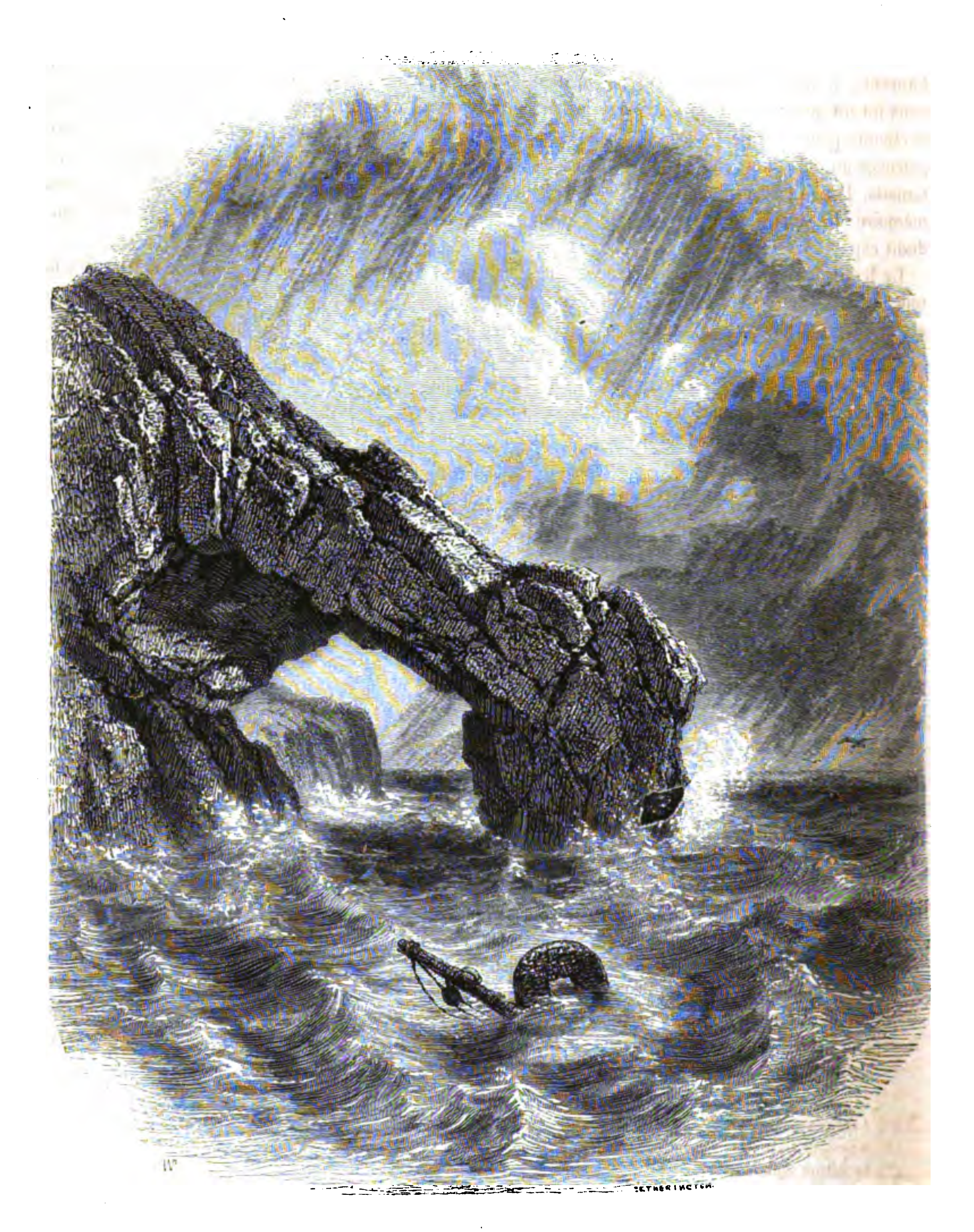
Et le huitième jour dudit mois, nous appareillâmes de ladite île, et avec bon temps nous vînmes au havre de Blanc-Sablon, étant dans la baie des Châteaux, le quinzième jour dudit mois, qui est le lieu où nous nous devions rendre, auquel lieu nous fûmes, attendant nos compagnons jusqu'au vingt-sixième jour dudit mois, qu'ils arrivèrent tous deux ensemble. Et là nous nous accoutrâmes et prîmes eaux, bois et autres choses nécessaires. Et nous appareillâmes et fîmes voile pour passer outre le vingt-sixième jour dudit mois, et fîmes porter le long de la côte du nord gisant est nord-est et ouest sud-ouest, jusqu'à environ les huit heures du soir que nous mîmes les voiles bas par les travers de deux îles que nous nommâmes les *îles de Saint-Guillaume,* qui sont à environ 20 lieues au delà du havre de Brest. Le tout de ladite côte, depuis les Châteaux jusqu'ici, gît est nord-est et ouest sud-ouest, rangée de plusieurs îles et terres, toutes hachées et pierreuses, sans aucune terre ni bois, si ce n'est en quelques vallées.

Le lendemain, pénultième jour dudit mois, nous fîmes courir à l'ouest, pour avoir connaissance d'autres terres qui demeuraient à environ 12 lieues et demie de nous, entre lesquelles îles se fait une couche vers le nord, toute à îles et grandes baies, paraissant avoir plusieurs bons havres. Nous les nommâmes les *îles Sainte-Marthe,* hors desquelles, environ une lieue et demie à la mer, il y a une basse [1] bien dangereuse, où sont quatre ou cinq têtes qui demeurent par le travers desdites baies, en la route d'est et ouest, desdites îles Saint-Guillaume, et autres îles qui demeurent à ouest sud-ouest desdites îles Sainte-Marthe, environ 7 lieues, lesquelles îles nous vînmes querir ledit jour, environ une heure après midi. Et depuis ledit jour jusqu'à l'horloge virante [2], nous fîmes courir environ 15 lieues jusque par le travers d'un cap d'îles basses que nous nommâmes les *îles Saint-Germain.* Au sud-est duquel cap, à environ 3 lieues, il y a une autre basse fort dangereuse. Et pareillement, entre lesdits caps Saint-Germain et Sainte-Marthe, il y a un banc hors desdites îles, à environ 2 lieues, sur lequel il n'y a que quatre brasses. Et pour le danger de ladite côte, nous mîmes les voiles bas et ne fîmes pas porter ladite nuit.

Le lendemain, dernier jour de juillet, nous fîmes courir le long de ladite côte qui gît est et ouest quart de sud-est, laquelle est toute rangée d'îles basses et côtes fort dangereuses, laquelle contient, depuis ledit cap des îles Saint-Germain jusqu'à la fin des îles, environ 17 lieues et demie; et à la fin desdites îles, il y a une bien belle terre basse, pleine d'arbres grands et hauts; et cette côte est toute rangée de sablons, sans avoir aucune apparence de havre, jusqu'au cap de Tiennot [3], qui se rabat au nord-ouest, et qui est à environ 7 lieues desdites îles; lequel cap nous connaissions du voyage précédent; et pour cela nous fîmes porter toute la nuit à ouest nord-ouest, jusqu'au jour que le vent vint contraire, et nous allâmes chercher un havre où nous mîmes nos navires; c'est un bon petit havre au delà du cap Tiennot, à environ 7 lieues et demie, et il est entre quatre îles sortantes à la mer. Nous le nommâmes le *havre Saint-Nicolas* [4], et, sur l'île plus prochaine, nous plantâmes une grande croix de bois pour marque. Il faut amener ladite croix au nord-est, puis l'aller querir et la laisser de tribord, et vous trouverez de profond six brasses, posés dans ledit havre à quatre brasses. Et il se faut donner de garde de quatre brasses qui demeurent des deux côtés à demi-lieue dehors. Toute cette dite côte est fort dangereuse et pleine de bas-fonds et roches.

Nous fûmes audit havre depuis ledit jour jusqu'au dimanche huitième d'août, auquel nous appareillâmes et vînmes querir la terre du sud vers le *cap de Rabast,* qui est distant dudit havre d'environ 20 lieues, gisant nord nord-est et sud sud-ouest. Et le lendemain, le vent devint contraire; et parce que nous ne trouvâmes nul havre à ladite terre du sud, nous fîmes porter vers le nord, au delà du précédent havre environ 10 lieues, où nous trouvâmes une fort belle et grande baie pleine d'îles et bonnes entrées, et posage de tous les temps qu'il pourrait faire. Et pour connaissance de cette baie il y a une grande île comme un cap de terre, qui s'avance dehors plus que les autres; et sur la terre, à environ

(1) Un bas-fond.
(2) Minuit.
(3) Le mont Joli.
(4) « On pense que c'est le havre de Mingan. » *(Société de Québec.)*



Le cap Percé, dans la baie de Gaspé, près du mont Joli (¹). — Topographie du Cabinet des estampes.

(¹) « Le cap ou roc Percé est situé dans la baie de Gaspé. Ce rocher est percé de deux arches qui, vues à distance, ressemblent à des portails de fortifications en ruines, et rappellent celles de quelque énorme mur qui aura survécu à un désastre dans lequel les ouvrages voisins auraient été anéantis. Le mont Joli (ou cap Tiennot) n'en est éloigné que de cinquante pieds. » (Bouchette, *A topographical Dictionnary of the province of lower Canada.)*

2 lieues, il y a une montagne faite comme un tas de blé. Nous nommâmes ladite baie la *baie Saint-Laurent* (¹).

Le quatorzième dudit mois, nous partîmes de ladite baie Saint-Laurent, et fîmes porter à l'ouest, et vînmes querir un cap de terre vers le sud, qui gît environ ouest un quart sud-ouest dudit havre Saint-Laurent, à environ 25 lieues. Et par les deux sauvages que nous avions pris le premier voyage, il nous fut dit que c'était de la terre vers le sud, et que c'était une île, et que par le sud de celle-ci était le chemin pour aller de *Honguedo*, où nous les avions pris le premier voyage, à *Canada*, et qu'à deux journées au delà dudit cap et île commençait le *Saguenay*, à la terre de vers le nord allant vers ledit Canada. Par le travers dudit cap, à environ 3 lieues, il y a de profond cent brasses et plus; et il n'est mémoire de jamais avoir vu tant de *baillames* (²) que nous en vîmes cette journée par le travers dudit cap.

Le lendemain, jour de Notre-Dame d'août, quinzième dudit mois, nous passâmes le détroit (³); la nuit devant et le lendemain, nous eûmes connaissance des terres qui nous demeuraient vers le sud, qui est une terre à hautes montagnes à merveilles, dont le cap susdit de ladite île que nous avons nommée l'*île de l'Assomption* (⁴), et un cap desdites hautes terres, gisent est nord-est et ouest sud-ouest; et il y a entre eux 25 lieues, et on voit les terres du nord encore plus hautes que celles du sud, à plus de 30 lieues. Nous rangeâmes lesdites terres du sud, depuis ledit jour jusqu'au mardi midi, que le vent vint ouest, et nous mîmes le cap au nord, pour aller querir lesdites hautes terres que nous voyions; et étant là, nous trouvâmes lesdites terres unies et basses vers la mer et les montagnes de vers le nord par-dessus lesdites basses terres, ces îles gisant est et ouest quart de sud-ouest; et par les sauvages que nous avions, il nous a été dit que c'était le commencement du *Saguenay*, et terre habitée, et que de là venait le cuivre rouge qu'ils appellent *caquetdazé*.

Il y a, entre les terres du nord et celles du sud, environ 30 lieues et plus de deux cents brasses de profond. Et lesdits sauvages nous ont certifié que c'était le chemin et commencement du grand fleuve de *Hochelaga* et chemin du *Canada*, lequel allait toujours en se rétrécissant jusqu'à *Canada;* et puis, l'on trouve l'eau douce audit fleuve, qui va si long que jamais homme n'avait été au bout, à ce qu'ils eussent ouï, et qu'il n'y avait d'autre passage que par bateaux; et voyant leur dire et qu'ils affirmaient n'y avoir autre passage, ledit capitaine ne voulut passer outre avant d'avoir vu le reste et côte vers le nord, qu'il avait omis à voir depuis la baie Saint-Laurent, pour aller voir la terre du sud, et voir s'il y avait aucun passage.

**II. — Comme notre capitaine fit retourner les navires en arrière afin d'avoir connaissance de la baie Saint-Laurent, pour voir s'il y avait aucun passage vers le nord.**

Le mercredi, dix-huitième jour d'août, ledit capitaine fit retourner les navires en arrière et mettre le cap à l'autre bord, et nous rangeâmes ladite côte du nord, qui gît nord-est et sud-ouest, faisant un demi-arc, qui est une terre fort haute, pas tant que celle du sud, à la vérité; et nous arrivâmes le jeudi à sept îles très-hautes, que nous nommâmes les *îles Rondes* (⁵), qui sont à environ 40 lieues des terres

(¹) « On pense que c'est la rivière de Saint-Jean, sur la côte de Labrador. » *(Société de Québec.)*

(²) « Ce sont vraisemblablement des baleines. » *(Société de Québec.)*

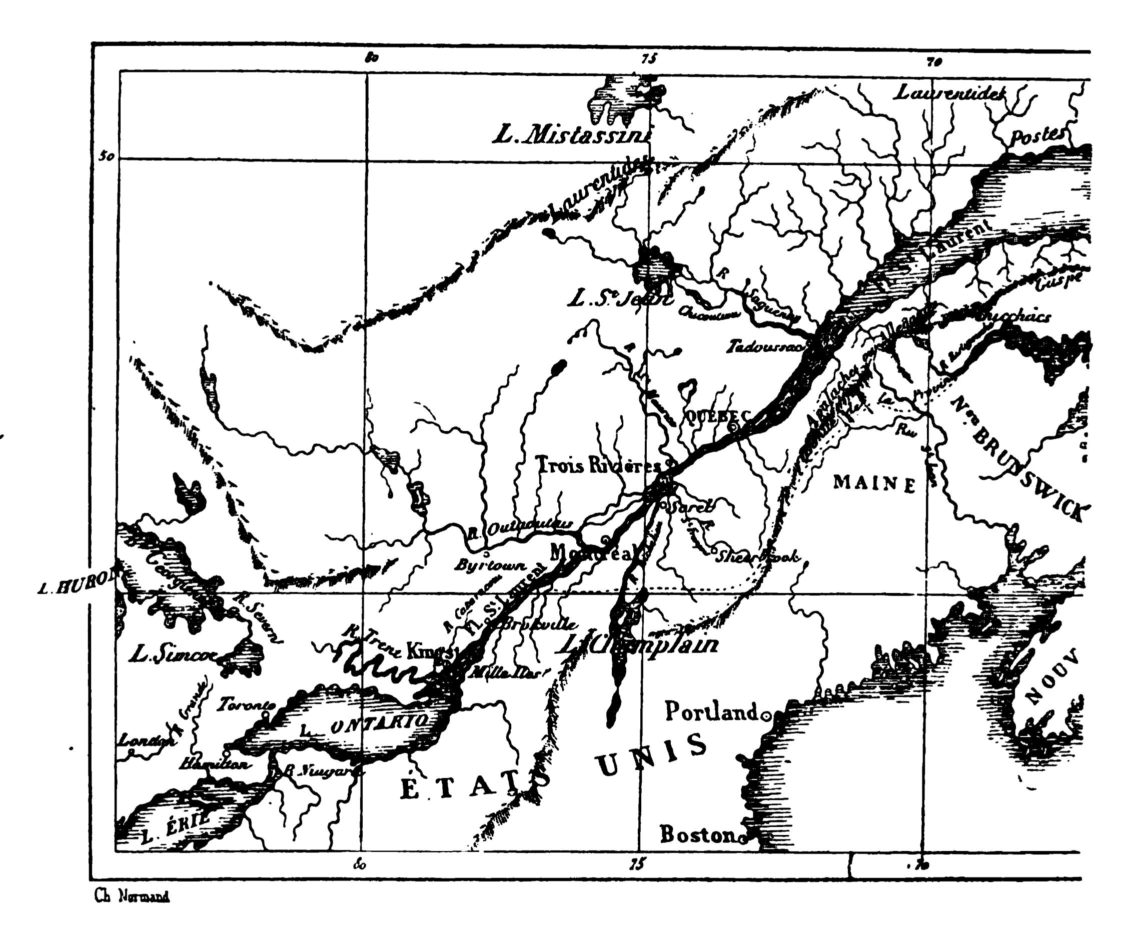
(³) Le détroit Saint-Pierre.

(⁴) Appelée par les sauvages *Natiscotec*, et depuis, par les Européens, Anticosti.

« A l'extrémité ouest du golfe et à l'entrée du fleuve Saint-Laurent est située, au milieu des eaux, l'île d'Anticoste, longue de 45 lieues et large de 12 dans sa plus grande étendue. Endroit de pêche et de chasse, cette grande île offre aussi des terres cultivables. Il ne s'y trouve que cinq habitations, deux phares, élevés aux deux extrémités pour éclairer la navigation, deux dépôts munis de provisions en cas de naufrages, et un établissement permanent de chasse et de pêche. Au nord de l'île d'Anticoste est la côte du Labrador, côte stérile, mais dont les rivières abondent en saumons de la plus belle espèce, et dont les bords sont fréquentés par toutes les sortes de poissons de mer. » (Taché.)

(⁵) Ce sont les Sept-Iles.

du sud et s'avancent en la mer 3 ou 4 lieues. Par leur travers, il y a un commencement de basses terres pleines de beaux arbres, lesquelles terres nous rangeâmes le vendredi avec nos barques. Par leur travers, il y a plusieurs bancs de sablon plus de 2 lieues à la mer; et au bout de ces basses terres (qui contiennent environ 10 lieues), il y a une rivière d'eau douce sortante à la mer, tellement qu'à plus d'une lieue de terre elle est aussi douce que l'eau de fontaine (¹). Nous entrâmes en ladite rivière avec nos barques, et ne trouvâmes à l'entrée qu'une brasse et demie. Il y a dedans ladite rivière plusieurs pois-



Ch Normand

Carte moderne du Canada.

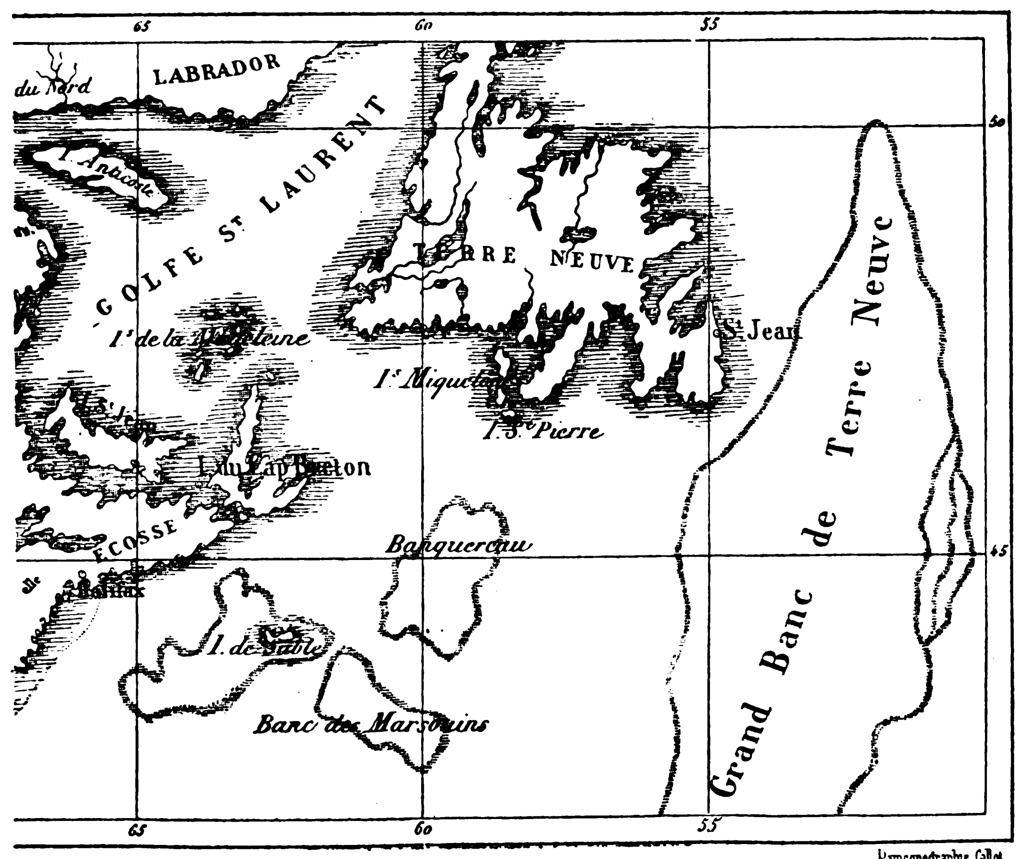
sons qui ont la forme de chevaux (²), lesquels vont à la terre de nuit, et de jour à la mer, ainsi qu'il nous fut dit par nos deux sauvages, et desdits poissons nous vîmes un grand nombre en ladite rivière.

Le lendemain, vingt-unième jour dudit mois, à l'aube du jour, nous fîmes voile, et porter le long de ladite côte sans que nous eûmes connaissance du reste de cette côte du nord que nous n'avions pas vue, et de l'île de l'Assomption que nous avions été querir. Au sortir de ladite terre, et lorsque nous fûmes certains que ladite côte était rangée et qu'il n'y avait nul passage, nous retournâmes à nos navires, qui étaient ès dites sept îles où il y a bonnes rades à dix-huit et vingt brasses et sablons. Auquel lieu nous avons été sans pouvoir sortir ni faire voile, pour cause des brumes et vents contraires, jusqu'au vingt-quatrième dudit mois que nous appareillâmes. Et nous avons été par la mer, chemin faisant, jusqu'au vingt-neuvième dudit mois, que nous sommes arrivés à un havre de la côte du sud, qui est environ à

(¹) « La rivière de Chischedec. » (Lescarbot.)
(²) Des hippopotames.

80 lieues desdites sept îles, lequel est le travers de trois îles petites, qui sont par le milieu du fleuve. Et environ le mi-chemin desdites îles, et ledit havre vers le nord, il y a une fort grande rivière (1), qui est entre les hautes et basses terres, laquelle fait plusieurs bancs à la mer à plus de 3 lieues, qui est un pays fort dangereux, et sonne de deux brasses et moins. Et à la chute de ces bancs, vous trouverez vingt-cinq et trente brasses bord à bord. Toute cette côte du nord gît nord nord-est et sud sud-ouest.

Le havre devant dit où nous posâmes, qui est à la terre du sud, est un havre de marée et de peu de




— D'après la carte publiée par M. Taché (2).

valeur. Nous les nommâmes l'*îlot de Saint-Jean* (3), parce que nous y entrâmes le jour de la décollation dudit saint. Et paravant que d'arriver audit havre, il y a une île à l'est, environ cinq lieues, où il n'y a point de passage entre terre et elle que par bateaux. Ledit havre des îlots Saint-Jean assèche à toutes les grandes marées et l'eau y marine (4) de deux brasses. Le meilleur lieu à mettre les navires est vers le sud d'un petit îlot, qui est au parmi dudit havre, à bord dudit îlot.

Nous appareillâmes dudit havre le premier jour de septembre, pour aller vers Canada. Et, à environ quinze lieues à l'est-sud-ouest dudit navire, il y a trois îles, par le travers desquelles il y a une rivière fort profonde et couverte, qui est la rivière et chemin du royaume et terre de *Saguenay*, ainsi qu'il nous

(1) Champlain donne à cette rivière le nom de Mantane.

(2) *Esquisse sur le Canada*, par J.-C. Taché, membre du parlement canadien, et commissaire du Canada à l'Exposition universelle.

(3) Lescarbot pense que ce sont les îles du Bic, qu'il appelle le Pic.

(4) « Y monte par le flux. »

a été dit par nos hommes du pays de Canada. Et cette rivière est entre hautes montagnes de pierre nue et n'ayant que peu de terre, et nonobstant il y croît une grande quantité d'arbres et de plusieurs sortes, qui croissent sur ladite pierre nue comme sur la bonne terre, de sorte que nous y avons vu tel arbre suffisant à mâter navires de trente tonneaux, aussi vert qu'il est possible, lequel était sur un roc, sans y avoir aucune saveur de terre.

A l'entrée de cette rivière, nous trouvâmes quatre barques de Canada qui étaient venues là pour faire pêcheries de loups marins et autres poissons. Et, nous étant posés dedans ladite rivière, deux desdites barques vinrent vers nos navires, et elles venaient avec peur et crainte, de sorte qu'il en ressortit une, et l'autre approcha si près, qu'ils purent entendre l'un de nos sauvages qui se nomma et fit sa connaissance, et les fit venir sûrement à bord.

Le lendemain, deuxième jour de septembre, nous sortîmes hors de ladite rivière pour faire le chemin vers Canada, et nous trouvâmes la marée fort courante et dangereuse, parce que, vers le sud de ladite rivière, il y a deux îles (1), alentour desquelles, à plus de trois lieues, il n'y a que deux ou trois brasses semées de gros perrons comme tonneaux et pipes, et les marées décevantes entre lesdites îles; de sorte que nous pensâmes y perdre notre gallion sans le secours de nos barques; et à la chute desdits rochers, il y a de profond trente brasses et plus. Passé ladite rivière de Saguenay et lesdites cinq lieues environ vers le sud-ouest, il y a une autre île vers le nord, aux côtés de laquelle il y a de très-hautes terres, par le travers desquelles nous cuidâmes poser l'ancre pour *étaler l'èbe* (2). Et nous n'y pûmes trouver le fond à six vingts brasses et un trait d'arc de terre; de sorte que nous fûmes contraints de retourner vers ladite île, où nous posâmes trente-cinq brasses et bas-fond.

Le lendemain, au matin, nous fîmes voile et appareillâmes pour passer outre, et eûmes connaissance d'une sorte de poissons, lesquels il n'est mémoire d'homme avoir vus ni ouïs. Lesdits poissons sont aussi gros que morues, sans avoir aucun estoc, et sont assez faits par le corps et la tête à la façon d'un lévrier, blancs comme neige, sans aucune tache, et il y en a un très-grand nombre dans ledit fleuve, qui vivent entre la mer et l'eau douce. Les gens du pays les nomment *adothuis;* ils nous ont dit qu'ils sont fort bons à manger, et ils nous ont affirmé qu'il n'y en a, en tout ledit fleuve et pays, qu'en cet endroit (3).

Le sixième jour du mois, avec bon vent, nous fîmes courir à nous ledit fleuve environ quinze lieues, et vînmes poser à une île qui est bord à la terre du nord, laquelle fait une petite baie et couche de terre, à laquelle il y a un nombre interminable de grandes tortues, qui sont dans les environs de cette île. Pareillement, par ceux du pays se fait aux environs de cette île grande pêcherie des adothuis ci-devant décrits. Il y a aussi grand courant aux environs de ladite île, comme devant Bordeaux, à flot et èbe. Cette île contient environ trois lieues de long et deux de large, et est une fort bonne terre et grasse, pleine de beaux et grands arbres de plusieurs sortes. Et entre autres, il y a plusieurs *coudres* francs, que nous trouvâmes fort chargés de noisettes aussi grosses et de meilleure saveur que les nôtres, mais un peu plus dures. Et pour cela, nous la nommânes l'*île aux Coudres.*

Le septième jour dudit mois, après avoir ouï la messe, nous partîmes de ladite île pour aller amont ledit fleuve, et vînmes à quatorze îles (4), qui étaient distantes de ladite île aux Coudres de sept à huit lieues, qui est le commencement de la terre et province de Canada. Une d'elles est grande environ dix lieues de long et cinq de large (5), où il y a gens demeurant qui font grande pêcherie de tous les poissons qui sont dans ledit fleuve, selon les saisons, de quoi il sera fait ci-après mention. Nous étant posés à l'ancre, entre cette grande île et la terre du nord, nous fûmes à terre, et portâmes les deux hommes que nous avions pris le précédent voyage. Nous trouvâmes plusieurs gens du pays qui commencèrent à fuir et ne voulurent pas approcher, jusqu'à ce que lesdits deux hommes commencèrent à parler et leur dire qu'ils étaient *Taigurагni* et *Domogaya.* Et alors ils eurent connaissance d'eux, commencèrent à faire

(1) L'île Rouge et l'île Blanche.

(2) « Attendre le reflux. » (Lescarbot.)

(3) Description étrange. M. le docteur Roulin croit que ce passage du texte a été altéré.

(4) Ce sont : l'île d'Orléans, l'île aux Grues, l'île aux Oies, l'île Madame, l'île aux Réaux, l'île Sainte-Marguerite, la Grosse-Ile, et autres de moindre importance.

(5) C'est l'île d'Orléans, qui n'a réellement qu'un peu moins de sept lieues de long sur une lieue et demie dans sa plus grande largeur.

grande chère, dansant et faisant plusieurs cérémonies, et partie des principaux vinrent à nos bateaux, nous apportant force anguilles et autres poissons, avec deux ou trois charges de gros mil, qui est le pain



Iroquois (¹). — D'après Catlin.

duquel ils vivent en ladite terre, et plusieurs gros melons. En cette journée vinrent à nos navires plusieurs barques dudit pays, chargées de gens, tant hommes que femmes, pour faire chère à nos deux hommes, lesquels furent tous bien reçus par ledit capitaine, qui les festoya de ce qu'il put. Et pour faire connaissance, il leur donna quelques présents de peu de valeur, dont ils furent fort contents.

Le lendemain, le seigneur de Canada, nommé *Donnaconna* en nom, et appelé comme seigneur *Agouhanna,* vint avec douze barques, accompagné de plusieurs gens, devant nos navires, puis il en fit retirer en arrière dix, et vint seulement avec deux à bord desdits navires, accompagné de seize hommes. Et commença ledit Agouhanna par le travers du plus petit de nos navires à faire une prédication et prêchement à leur mode, en agitant son corps et ses membres d'une merveilleuse sorte, ce qui est une cérémonie de joie et assurance. Et lorsqu'il fut arrivé à la nef générale ou étaient lesdits Taiguragni et Domogaya, ledit seigneur parla à eux et eux à lui. Et ils commencèrent à lui conter ce qu'ils avaient vu en France, et le bon traitement qui leur avait été fait, de quoi fut ledit seigneur fort joyeux, et pria le

(¹) Plusieurs tribus sauvages habitent encore le Canada. « Quelques restes épars et nomades des tribus sauvages, dit Taché, habitent l'extrémité du haut Canada ; toutes les nations disparaissent, à l'exception de celle des Montagnais, dans le bas Canada, territoire du Saguenay, dont il a été dit un mot, et que des mœurs douces et pures, maintenues par des missionnaires, défendent des vices et de la misère qui détruisent leurs frères. »

capitaine de lui bailler ses bras pour les baiser et accoler, ce qui est leur mode de faire chère en ladite terre.

Et alors le capitaine entra dans la barque dudit *Agouhanna*, et commanda qu'on apportât du pain et du vin pour faire manger ledit seigneur et sa bande. Ce qui fut fait. De quoi ils furent forts contents; et pour lors il ne fut fait d'autre présent audit seigneur, attendant lieu et temps. Après lesquelles choses faites, ils se séparèrent les uns des autres et prirent congé; et ledit Agouhanna se retira à ses barques, pour se retirer et aller en son lieu. Pareillement ledit capitaine fit apporter nos barques pour passer outre, et aller amont ledit fleuve avec le flot, pour chercher havre et lieu de salut pour mettre les navires. Et nous fûmes au delà dudit fleuve environ dix lieues, côtoyant ladite île (¹), et, au bout de



Cherokee. — D'après Catlin.

celle-ci, nous trouvâmes un *affourc* d'eau, fort beau et plaisant, auquel il y a une petite rivière et havre de barre (²) marinant de deux à trois brasses, que nous trouvâmes lieu à nous propice et à mettre nosdits navires en sûreté.

Nous nommâmes ledit lieu *Sainte-Croix* (³), parce que ledit jour nous y arrivâmes. Auprès de ce lieu est un peuple dont est seigneur Donnaconna, et y est sa demeure, laquelle se nomme *Stadaconé*, qui est une aussi bonne terre qu'il soit possible de voir et bien fertile, pleine de bien beaux arbres de la nature et sorte de France, comme chênes, ormes, frênes, noyers, pruniers, ifs, cèdres, vignes, aubépines qui portent des fruits aussi gros que prunes de dames, et autres arbres, sous lesquels croît aussi bon chanvre que celui de France, lequel vient sans semence ni labeur. Après avoir visité ledit lieu et l'avoir trouvé convenable, ledit capitaine et les autres se retirèrent dans les barques pour retourner aux navires. Et alors que nous sortîmes de ladite rivière, nous trouvâmes au-devant de nous un des seigneurs

(¹) C'est l'étendue que Cartier donne plus ou moins à l'île d'Orléans.

(²) Havre qui assèche pendant la basse mer.

(³) « Ce lieu de Sainte-Croix est évidemment la rivière de Saint-Charles d'aujourd'hui. Elle était autrefois appelée par les sauvages *Cabir-Coubat*, à raison des tours et détours qu'elle fait en serpentant; mais les RR. PP. récollets, vers 1617, lui donnèrent le nom de Saint-Charles en mémoire de messire Charles du Bouet, grand vicaire de Pontoise, et fondateur de leurs missions en la Nouvelle-France. » *(Société de Québec.)*

dudit peuple de Stadaconé, accompagné de plusieurs gens, tant hommes que femmes, lequel seigneur commença à faire le prêchement à la façon et mode du pays, qui est joie et assurance, et les femmes dansaient et chantaient sans cesse étant en l'eau jusqu'aux genoux. Le capitaine, voyant leur bon amour et bon vouloir, fit approcher la barque où il était, leur donna des couteaux et petites patenôtres de verre,



Chippeway. — D'après Catlin.

de quoi ils menèrent une merveilleuse joie; de sorte que, nous étant éloignés d'eux à la distance d'une lieue ou environ, nous les entendions chanter, danser et faire fête de notre venue.

**III. — Comme le capitaine retourna aux navires et alla revoir l'île; la grandeur et nature d'icelle; et comme il fit mener lesdits navires à la rivière Sainte-Croix.**

Après que nous fûmes arrivés avec les barques aux susdits navires et retournés de la rivière Sainte-Croix, le capitaine commanda d'apprêter lesdites barques pour aller à terre à ladite île, voir les arbres (qui semblaient fort beaux et de la nature de cette terre). Ce qui fut fait. Et étant à ladite île, nous la trouvâmes pleine de fort beaux arbres, comme chênes, ormes, pins, cèdres et autres bois de la sorte des nôtres, et pareillement nous y trouvâmes force vignes, ce que nous avions vu par ci-devant en toute la terre. Et pour cela nous la nommâmes l'*île de Bacchus* (¹) : cette île tient de longueur en-

(¹) Aujourd'hui l'île d'Orléans, à laquelle Cartier donne ici douze lieues de long, après lui en avoir donné dix un peu auparavant.

viron 12 lieues, et est une bien belle terre et unie, pleine de bois, sans y avoir aucun labourage, hors qu'il y a de petites maisons où ils font pêcherie, comme par ci-devant est fait mention.

Le lendemain, nous partîmes avec nosdits navires pour les mener audit lieu de Saint-Croix, et nous y arrivâmes le lendemain quatorzième dudit mois, et vinrent au-devant de nous lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya, avec vingt-cinq barques chargées de gens, lesquels venaient du lieu d'où nous étions partis, et ils allaient audit Stadaconé, où est leur demeure. Et ils vinrent tous à nos navires, faisant plusieurs signes de joie, hors les deux hommes que nous avions amenés, savoir Taiguragni et



Combats de sauvages canadiens. — Champlain, édition de 1013.

Domagaya, lesquels étaient tous changés de propos et de courage, et ne voulurent entrer dans nosdits navires, quoiqu'ils en fussent plusieurs fois priés : de quoi nous eûmes quelque défiance. Le capitaine leur demanda s'ils voulaient aller (comme ils lui avaient promis) avec lui à Hochelaga; et ils répondirent que oui et qu'ils étaient décidés à y aller; et alors chacun se retira.

Et le lendemain, quinzième dudit mois, le capitaine, accompagné de plusieurs de ses gens, fut à terre pour planter balises et marques pour mettre plus sûrement les navires en sûreté, auquel lieu nous trouvâmes et se rendirent au-devant de nous grand nombre de gens du pays, entre autres ledit Donnaconna, nos deux hommes et leur bande, lesquels se tinrent à part sous une pointe de terre qui est sur le bord dudit fleuve, sans qu'aucun d'eux vînt autour de nous, comme les autres qui n'étaient pas de leur bande faisaient. Et après que ledit capitaine fut averti qu'ils y étaient, il commanda à une partie de ses gens d'aller avec lui; et ils furent vers eux sous ladite pointe, et ils trouvèrent lesdits Donnaconna, Taiguragni, Domagaya, et autres.

Et après s'être entre-salués, ledit Taiguragni s'avança pour parler, et dit au capitaine que ledit seigneur Donnaconna était marri de ce que le capitaine et ses gens portaient tant de bâtons de guerre (¹), quand de leur part ils n'en portaient aucun. A quoi répondit le capitaine que malgré son déplaisir il ne

(¹) Leurs armes.

laisserait de les porter, que c'était la coutume de France, et qu'il le savait bien; mais, malgré toutes ces paroles, lesdits capitaine et Donnaconna ne laissèrent de faire grande chère ensemble. Et alors nous nous aperçûmes que tout ce que disait ledit Taiguragni ne venait que de lui et de son compagnon; car, avant de partir de ce lieu, lesdits capitaine et seigneur firent une alliance de sorte merveilleuse; car tout le peuple dudit Donnaconna ensemble jeta et fit trois cris à pleine voix, que c'était chose horrible à ouïr. Et enfin ils prirent congé les uns des autres.

Le lendemain, seizième dudit mois, nous mîmes nos deux plus grands navires dans ledit havre et



Combats de sauvages canadiens. — Champlain, édition de 1613.

rivière, où il y a de pleine mer trois brasses et de basse eau demi-brasse, et le gallion fut laissé dans la rade pour mener à Hochelaga. Et aussitôt que lesdits navires furent audit havre à sec, lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya, plus de cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, se trouvèrent devant lesdits navires. Et ledit seigneur entra avec dix ou douze autres des plus grands personnages, lesquels furent par ledit capitaine et autres festoyés et reçus selon leur état, et quelques petits présents leur furent donnés. Et il fut dit par Taiguragni audit capitaine que ledit seigneur était marri de ce qu'il allait à Hochelaga, et que ledit seigneur ne voulait point aller avec lui, comme il avait promis, parce que la rivière ne valait rien. A quoi ledit capitaine fit réponse que, malgré tout cela, il ne laisserait d'y aller, s'il lui était possible, parce qu'il avait commandement du roi son maître d'aller au plus avant qu'il lui serait possible. Mais que si ledit Taiguragni voulait aller, comme il avait promis, on lui ferait un présent dont il serait content, et grande chère, et qu'ils ne feraient seulement qu'aller voir Hochelaga, puis retourner. A quoi ledit Taiguragni répondit qu'il n'irait point : alors ils se retirèrent en leurs maisons.

Le lendemain, dix-septième dudit mois, ledit Donnaconna et les autres revinrent comme devant, et apportèrent force anguilles et autres poissons, dont il se fait grande pêcherie sur ledit fleuve, comme il sera dit ci-après. Et lorsqu'ils furent arrivés devant nosdits navires, ils commencèrent à danser et à chanter, comme ils avaient coutume. Et après qu'ils eurent fait cela, ledit Donnaconna fit mettre tous

ses gens d'un côté et fit un cercle sur le sable, et y fit mettre ledit capitaine et ses gens, puis commença une grande harangue, tenant une fille d'environ de l'âge de dix ans en l'une de ses mains, puis la vint présenter audit capitaine; et alors tous les gens dudit seigneur se prirent à faire trois cris en signe de joie et d'alliance; puis derechef il présenta deux petits garçons de moindre âge l'un après l'autre, dont ils firent mêmes cris et cérémonies que devant : duquel présent fut ledit seigneur par ledit capitaine remercié.

Et alors Taiguragni dit au capitaine que la fille était la propre fille de la sœur dudit seigneur, et l'un des garçons frère de lui qui parlait, et qu'on le lui donnait dans l'intention qu'il n'allât point à Hochelaga; lequel capitaine répondit que si on les lui avait donnés sur cette intention, on les reprît, et que pour rien il ne manquerait d'aller audit Hochelaga, parce qu'il avait commandement de le faire; sur lesquelles paroles Domagaya, compagnon dudit Taiguragni, dit audit capitaine que ledit sieur lui avait donné lesdits enfants par bon amour et en signe d'assurance, et qu'il était content d'aller avec ledit capitaine à Hochelaga : de quoi lesdits Taiguragni et Domagaya eurent grosses paroles. Par quoi nous aperçûmes que ledit Taiguragni ne valait rien, et qu'il ne songeait que trahison, tant par cela que par d'autres mauvais tours que nous lui avions vu faire.

Et sur cela, ledit capitaine fit mettre lesdits enfants dans les navires et apporter deux épées, un grand bassin uni, et un ouvré à laver les mains, et en fit présent audit Donnaconna, qui s'en contenta fort, et remercia ledit capitaine, et commanda à tous ses gens de chanter et danser. Et il pria ledit capitaine de faire tirer une pièce d'artillerie, parce que Taiguragni et Domagaya lui en avaient fait fête, et aussi que jamais ils n'en avaient ni vu ni ouï. Lequel capitaine répondit qu'il en était content, et commanda de tirer une douzaine de barges avec leurs boulets par le travers du bois qui était joignant lesdits navires et hommes sauvages. De quoi ils furent tous si étonnés qu'ils pensaient que le ciel fût chu sur eux, et ils se prirent à hurler et hucher si fort, qu'il semblait qu'enfer y fût vidé. Et auparavant qu'ils se retirassent, ledit Taiguragni fit dire par personnes interposées que les compagnons du gallion qui étaient en la rade avaient tué deux de leurs gens à coups d'artillerie, dont ils se retirèrent tous en si grande hâte qu'il semblait que nous les voulussions tuer; ce qui ne se trouva pas vérité, car durant ledit jour aucune artillerie ne fut tirée dudit gallion.

**IV. — Comme lesdits Donnaconna, Taiguragny et autres songèrent une finesse, et firent habiller trois hommes en guise de diables, feignant être venus de par Cudouagny, leur dieu, pour nous empêcher d'aller à Hochelaga.**

Le lendemain, dix-huitième jour dudit mois de septembre, pensant toujours nous empêcher d'aller à Hochelaga, ils songèrent une grande finesse qui fut telle : ils firent habiller trois hommes en la façon de trois diables, lesquels étaient vêtus de peaux de chiens noirs et blancs, et avaient des cornes aussi longues que le bras, étaient peints par le visage de noir comme charbon, et ils les firent mettre dans une barque à notre insu; puis ils vinrent avec leur bande comme ils avaient coutume près de nos navires, et se tinrent dans le bois sans apparaître environ deux heures, attendant que l'heure de la marée fût venue pour l'arrivée de ladite barque, à laquelle heure ils sortirent tous et se présentèrent devant nosdits navires sans s'approcher, ainsi qu'ils avaient l'habitude de faire. Et Taiguragni commença à saluer le capitaine, qui lui demanda s'il voulait avoir les bateaux. A quoi lui répondit ledit Taiguragni que non pour l'heure, mais que tantôt il entrerait dedans lesdits navires. Et incontinent arriva ladite barque où étaient lesdits trois hommes paraissant être trois diables, ayant de grandes cornes sur leurs têtes, et celui du milieu faisait, en venant, un merveilleux sermon; et ils passèrent le long de nos navires avec leurdite barque, sans aucunement tourner leur vue vers nous, et allèrent asséner et donner en terre avec leur dite barque. Et tout incontinent ledit Donnaconna et ses gens prirent ladite barque et lesdits hommes qui s'étaient laissé choir au fond de celle-ci comme gens morts, et ils portèrent le tout ensemble dans le bois, qui était distant desdits navires d'un jet de pierre, et il ne demeura pas une seule personne que tous ne se retirassent dedans ledit bois.

Et eux étant retirés, commencèrent une prédication et prêchement que nous oyions de nos navires,

et qui dura environ une demi-heure, après laquelle lesdits Taiguragni et Domagaya sortirent dudit bois, marchant vers nous, ayant les mains jointes et leurs chapeaux sous leurs coudes, faisant une grande admiration. Et commença ledit Taiguragni à dire et proférer par trois fois : Jésus, Jésus, Jésus ! levant les yeux vers le ciel. Puis Domagaya commença à dire : Jésus, Maria, Jacques Cartier ! regardant le ciel comme l'autre. Et le capitaine, voyant leurs mines et cérémonies, commença à leur demander ce qu'il y avait et ce que c'était qui était survenu de nouveau, lesquels répondirent qu'il y avait de piteuses nouvelles, en disant : *Nenni est-il bon* (c'est-à-dire qu'elles ne sont pas bonnes). Et le capitaine leur demanda derechef ce que c'était. Et ils lui dirent que leur dieu, nommé *Cudouagni*, avait parlé à Hochelaga, et que les trois hommes devant dits étaient venus de par lui leur annoncer les nouvelles, et qu'il y avait tant de glaces et neiges qu'ils mourraient tous ; desquelles paroles nous nous prîmes tous à rire, et à leur dire que Cudouagni n'était qu'un sot et qu'il ne savait ce qu'il disait, et qu'ils le disent à ses messagers, et que Jésus les garderait bien de froid, s'ils lui voulaient croire. Et lors ledit Taiguragni et son compagnon demandèrent audit capitaine s'il avait parlé à Jésus. Et il répondit que des prêtres lui avaient parlé et qu'il ferait beau temps. De quoi ils remercièrent fort ledit capitaine, et ils s'en retournèrent dedans le bois dire les nouvelles aux autres, lesquels à l'instant sortirent dudit bois, feignant d'être joyeux desdites paroles. Et pour montrer qu'ils en étaient joyeux, tout incontinent qu'ils furent devant les navires ils commencèrent d'une commune voix à faire trois cris et hurlements, qui est leur signe de joie, et ils se prirent à danser et à chanter comme ils avaient coutume. Mais par résolution lesdits Taiguragni et Domagaya dirent audit capitaine que ledit Donnaconna ne voulait point que nul d'eux allât à Hochelaga avec lui s'il ne baillait un otage qui demeurât à terre avec ledit Donnaconna. A quoi le capitaine leur répondit que s'ils n'étaient décidés à y aller de bon courage, ils se retirassent, mais que pour eux ils ne laisseraient pas de mettre peine à y aller.

**V. — Comme le capitaine et tous les gentilshommes, avec cinquante mariniers, partirent de la province de Canada avec le gallion et les deux barques, pour aller à Hochelaga, et ce qui fut dit entre eux deux sur ledit fleuve.**

Le lendemain, dix-neuvième jour de septembre, nous appareillâmes et fîmes voile avec le gallion et les deux barques pour aller avec la marée amont ledit fleuve, où nous trouvâmes à voir des deux côtés de celui-ci les plus belles et meilleures terres qu'il soit possible de voir, aussi unies que l'eau, pleines des plus beaux arbres du monde, et tant de vignes chargées de raisins le long du fleuve, qu'il semble plutôt qu'elles y aient été plantées de main d'homme qu'autrement ; mais parce qu'elles ne sont cultivées ni taillées, lesdits raisins ne sont ni si doux, ni si gros que les nôtres. Pareillement nous trouvâmes grand nombre de maisons sur la rive dudit fleuve, lesquelles sont habitées de gens qui font grande pêcherie de tous bons poissons selon les saisons. Et ils venaient en nos navires en aussi grand amour et privauté que si nous eussions été du pays, nous apportant force poissons et de ce qu'ils avaient, pour avoir de notre marchandise, tendant les mains au ciel, faisant plusieurs cérémonies et signes de joie.

Et nous étant posés à environ 25 lieues de Canada, en un lieu nommé *Achelaci* (1), qui est un détroit dudit fleuve fort courant et dangereux, tant de pierres que d'autres choses, là vinrent plusieurs barques à bord, et entre autres il y vint un grand seigneur du pays, lequel fit un grand sermon en venant et arrivant à bord, montrant, par signes évidents avec les mains et autres cérémonies, que ledit fleuve était, un peu plus amont, fort dangereux, nous avertissant de nous en donner garde. Et présenta ce seigneur deux de ses enfants en don au capitaine, lequel prit une fille de l'âge d'environ huit à neuf ans, et refusa un petit garçon de deux ou trois ans, parce qu'il était trop petit. Ledit capitaine festoya ledit seigneur et sa bande de ce qu'il put, et lui donna quelque petit présent, duquel ledit seigneur remercia le ca-

(1) « Cet endroit est visiblement le Richelieu, qui n'est cependant éloigné que de quinze lieues ou environ de Stadaconé ou Québec. » *(Société de Québec.)*

pitaine, puis ils s'en allèrent à terre. Depuis, ce seigneur et sa femme sont venus voir leur fille jusqu'à Canada, et apporter quelque petit présent au capitaine.

Depuis ledit jour, dix-neuvième, jusqu'au vingt-huitième dudit mois, nous avons été naviguant amont ledit fleuve, sans perdre heure ni jour, durant lequel temps nous avons vu et trouvé aussi beaucoup de pays et terres aussi unies que l'on saurait désirer, pleines des plus beaux arbres du monde, savoir : chênes, ormes, noyers, pins, cèdres, pruches, frênes, boules, saules, osiers, et force vignes (qui est le meilleur), lesquelles avaient si grande abondance de raisins, que les compagnons en venaient tout



Vue sur le Saint-Laurent (1). — D'après Willis.

chargés à bord. Il y a pareillement force grues, cygnes, outardes, oies, canes, alouettes, faisans, perdrix, merles, mauviettes, tourterelles, chardonnerets, serins, linottes, rossignols, et autres oiseaux, comme en France, et en grande abondance.

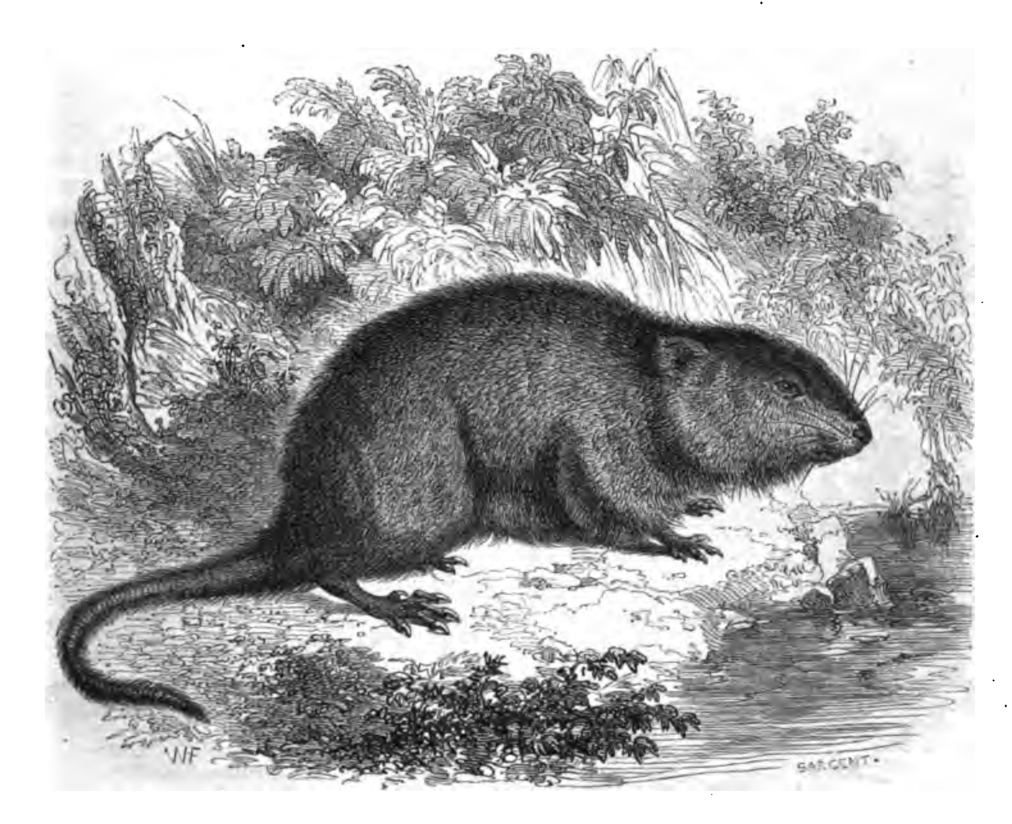
Le dix-huitième jour de septembre, nous arrivâmes à un grand lac et plaine dudit fleuve, large d'environ 5 ou 6 lieues et 12 de long (2). Et nous naviguâmes ce jour amont ledit lac sans trouver dans tout celui-ci que deux brasses de profond, sans hausser ni baisser. Et nous, arrivant à l'un des bouts dudit lac, il ne nous apparaissait aucun passage, ni sortie (3). Ainsi celui-ci nous semblait être tout clos, sans aucune rivière; et nous ne trouvâmes audit bout qu'une brasse et demie; en sorte qu'il nous

(1) « Le fleuve Saint-Laurent est navigable pour les plus grands vaisseaux jusqu'à Québec, à la distance de 150 lieues de son embouchure, navigable pour les navires de 600 tonneaux de port jusqu'à Montréal, à 60 autres lieues, et que sillonnent partout des vapeurs des plus grandes dimensions et des bâtiments à voiles de 200 à 300 tonneaux. Le flux de la mer se fait sentir jusqu'à Trois-Rivières, à 30 lieues au-dessus de Québec. Dans le port de Québec, les marées s'élèvent à un maximum de 20 pieds, et ont une moyenne élévation de 12 pieds, car de ce port vers le golfe le grand fleuve affecte toutes les allures de la mer. » (Taché.)

(2) C'est le lac Saint-Pierre, auquel Cartier donne deux fois plus d'étendue qu'il n'en a réellement.

(3) Cartier avait évidemment enfilé le chenal du nord, au lieu de prendre celui du sud.

convint de poser et mettre l'ancre dehors et aller chercher passage avec nos barques; et nous trouvâmes qu'il y a quatre ou cinq rivières toutes sortantes dudit fleuve en ce lac et venant dudit Hochelaga; mais en celles ainsi sortantes il y a barres et traverses faites par le cours de l'eau, où il n'y avait pour lors qu'une brasse de profond. Et lesdites barres passées, il y a quatre ou cinq brasses, au temps



Le Rat musqué, ou Ondatra (*Castor zibeticus*, Linné) (¹).

des plus petites eaux de l'année, ainsi que nous vîmes par les flots desdites eaux qu'elles croissent de plus de deux brasses de pic.

Toutes ces rivières font le tour de cinq ou six belles îles (²), qui font le bout de ce lac, puis se rassemblent environ 15 lieues amont toutes en une. Ce jour, nous fûmes à l'une d'elles, où nous trouvâmes cinq hommes qui prenaient des bêtes sauvages, qui vinrent aussi privément à nos barques que s'ils nous eussent vus toute leur vie, sans en avoir peur ni crainte, et nosdites barques arrivées à terre, l'un de ces hommes prit le capitaine entre ses bras et le porta à terre, ainsi qu'il eût fait d'un enfant de six ans, tant cet homme était fort et grand. Nous leur trouvâmes un grand monceau de rats sauvages (³), qui vont à l'eau, sont gros comme des lapins, et bons à manger à merveille, desquels ils firent présent audit capitaine, qui leur donna des couteaux et patenôtres pour récompense. Nous leur demandâmes par

(¹) « Grand comme un lapin, d'un gris roussâtre. Ils construisent en hiver, sur la glace, une hutte de terre où ils habitent plusieurs, allant par un trou, chercher au fond les racines d'acorus, qui servent à les nourrir. Quand la gelée ferme leurs trous, ils sont réduits à se manger les uns les autres. » (Cuvier.)

(²) Ce sont les divers chenaux qui se trouvent entre l'île du Pas, l'île au Castor, l'île Saint-Ignace, l'île Madame, l'île de Grâce, et les autres îles en haut du lac Saint-Pierre.

(³) Des rats musqués.

signes si c'était le chemin de Hochelaga, et ils nous répondirent que oui, et qu'il y avait encore trois journées pour y aller.

**VI. — Comme le capitaine fit accoutrer les barques pour aller à Hochelaga, et laisser le gallion à cause de la difficulté du passage; et comme nous arrivâmes audit Hochelaga; et de la réception que le peuple fit à notre arrivée.**

Le lendemain, vingt-neuvième de septembre, notre capitaine, voyant qu'il n'était possible de pouvoir pour lors passer ledit gallion, fit avictuailler et accoutrer les barques et mettre des vivres pour le plus de temps qu'il fut possible, et que lesdites barques en purent accueillir, et se partant avec celles-ci accompagné de partie des gentilshommes, savoir : de Claude du Pont-Briand, échanson de Mgr le Dauphin, Charles de la Pommeray, Jean Gouyon, Jean Poullet et vingt-huit mariniers, y compris Macé Jallobert et Guillaume le Breton, ayant la charge, sous ledit Cartier, des deux autres navires, pour aller amont ledit fleuve au plus loin qu'il nous serait possible. Et nous naviguâmes de temps agréable jusqu'au deuxième jour d'octobre, que nous arrivâmes à Hochelaga, qui est distant du lieu où était demeuré le gallion d'environ 45 lieues (¹), durant lequel temps et chemin faisant nous trouvâmes plusieurs gens du pays qui nous apportèrent beaucoup de poisson et autres victuailles, donnant et menant grande joie de notre venue ; et pour les attirer et tenir en amitié avec nous, ledit capitaine leur donnait pour récompense des couteaux, patenôtres et autres menues hardes, dont ils se contentaient fort. Et nous, arrivés audit Hochelaga, se rendirent au-devant de nous plus de mille personnes, tant hommes que femmes et enfants, lesquels nous firent aussi bon accueil que jamais père fit à enfant, menant une joie merveilleuse; car les hommes en une bande dansaient, et les femmes de leur part et leurs enfants d'autre, lesquels nous apportèrent force poissons et de leur pain fait de gros mil, lequel ils jetaient dedans nosdites barques, en sorte qu'il semblait qu'il tombât en l'air. Voyant cela, le capitaine descendit à terre, accompagné de plusieurs de ses gens; et sitôt qu'il fut descendu, ils s'assemblèrent tous sur lui et sur les autres, en faisant une chère inestimable, et les femmes apportaient leurs enfants à brassée, pour les faire toucher audit capitaine et aux autres qui étaient en sa compagnie, en faisant une fête qui dura plus d'une demi-heure ; et ledit capitaine, voyant leur largesse et bon vouloir, fit asseoir et ranger toutes les femmes, et leur donna certaines patenôtres d'étain et autres menues besognes; et à une partie des hommes, des couteaux ; puis il se retira à bord desdites barques pour souper et passer la nuit, durant laquelle ce peuple demeura sur le bord dudit fleuve, au plus près desdites barques, faisant encore toute la nuit plusieurs feux et danses, en disant à toutes heures *Aguiazé*, qui est leur dire de salut et joie.

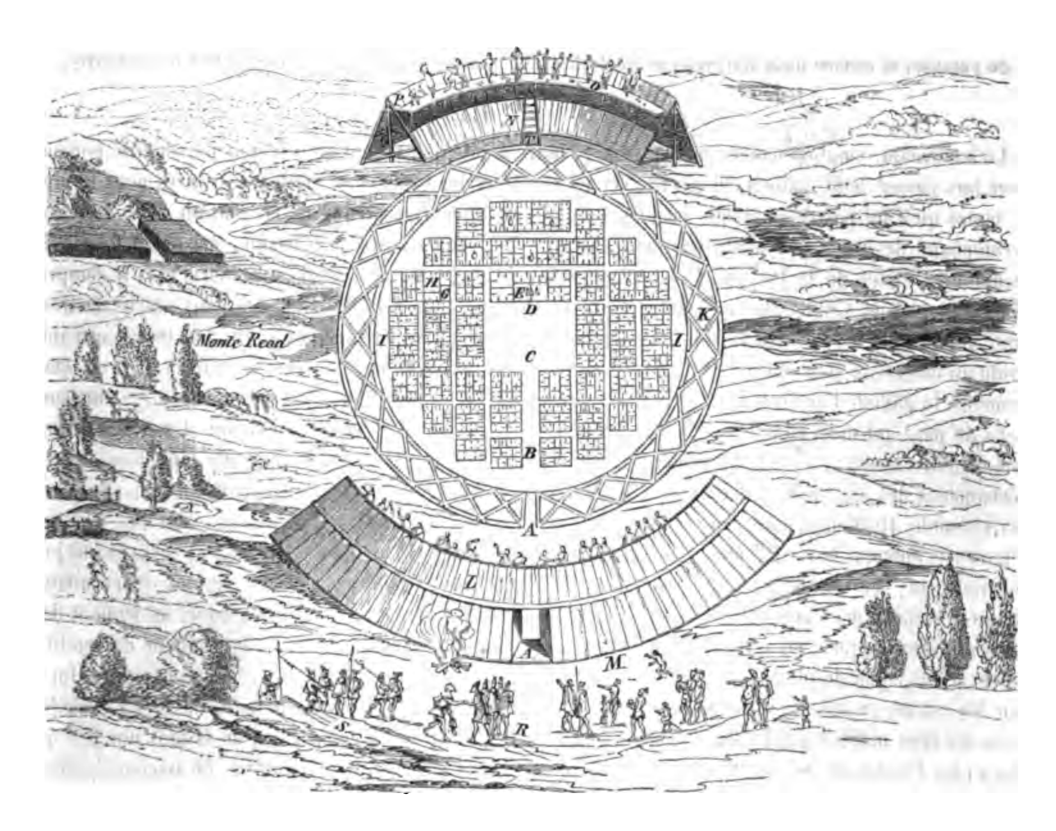
**VII. — Comme le capitaine et les gentilshommes, avec vingt-cinq hommes bien armés et en bon ordre, allèrent à la ville de Hochelaga, et de la situation dudit lieu.**

Le lendemain, dès le matin, le capitaine s'accoutra et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeurance dudit peuple, et une montagne qui est jointe à ladite ville, où avec ledit capitaine allèrent les gentilshommes et vingt mariniers, et il laissa le surplus pour la garde des barques, et il prit trois hommes de ladite ville de Hochelaga pour les mener et conduire audit lieu. Et nous étant mis en chemin, le trouvâmes aussi battu qu'il soit possible de voir, en la plus belle terre et merveilleuse plaine: des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels toute la terre était couverte de glands. Et nous, ayant fait environ une lieue et demie (²), nous trouvâmes sur le chemin l'un des prin-

(¹) Cartier avait laissé le galion à peu près vis-à-vis de Berthier; mais on ne compte que quinze lieues pour se rendre de Berthier à Hochelaga ou Montréal.

(²) Ce qui fait voir que Cartier avait pris terre au-dessous du courant de Sainte-Croix.

cipaux seigneurs de la ville de Hochelaga, avec plusieurs personnes, lequel nous fit signe qu'il fallait se reposer audit lieu, près d'un feu qu'ils avaient fait audit chemin.




Ancien plan de Hochelaga. — D'après Ramusio (¹).

A, port de la terre d'Hochelaga; — B, rue principale; — C, place; — D, maison du roi Agouhanna; — E, cour de la maison du roi; — G, maison d'un particulier; — H, cour avec le feu; — I I, espace entre les maisons où l'on peut circuler autour de la ville; — K, système qui relie les palissades de l'enceinte; — L, l'enceinte de madriers; — M, espace extérieur qui entoure la ville; — N, l'enceinte de palissades vue du dedans de la ville; — O, chemin de ronde; — P, parapet; — Q, espace vide entre les deux rangs de palissades; — R, hommes, femmes et enfants; — S, Français qui entrent dans la ville; — T, l'échelle qui conduit au chemin de ronde.

Et lors ledit seigneur commença à faire un sermon et prêchement, comme il est dit ci-devant que c'est leur coutume de faire joie et connaissance, ce seigneur faisant chère audit capitaine en sa compagnie; lequel capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une croix et remembrance du crucifix, qu'il lui fit baiser et lui pendit au cou; de quoi il rendit grâces audit capitaine.

Cela fait, nous marchâmes au delà; et à environ une demi-lieue de là nous commençâmes à trouver les terres labourées, et belles grandes campagnes pleines de blé de leurs terres, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois (²), duquel ils vivent ainsi que nous faisons du froment. Et parmi ces campagnes est située et assise ladite ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est alentour d'elle, bien labourée et fort petite, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne le *mont Royal* (³). Ladite ville est toute ronde et close de bois à trois rangs, en façon d'une pyramide croisée par le haut, ayant la rangée intérieure en façon de ligne perpendiculaire, puis rangée

(¹) Quoique le nom de Ramusio semble une autorité suffisante pour garantir une intention sérieuse dans l'exécution de cette vue, il est fort difficile d'admettre que ce soit là une représentation exacte d'Hochelaga.

(²) Blé d'Inde.

(³) Montréal.

de bois couchés de long, bien oints et cousus à leur mode, et la hauteur est d'environ deux lances. Et il n'y a en cette ville qu'une porte et entrée qui ferme à barres, sur laquelle et en plusieurs endroits de ladite clôture il y a manières de galeries et échelles à y monter, lesquelles sont garnies de roches et de cailloux pour la garde et défense de celle-ci. Il y a dans cette ville environ cinquante maisons, longues d'environ cinquante pas au plus chacune, et de douze ou quinze pas de large, toutes faites de bois, couvertes et garnies des grandes écorces et pelures desdits bois, aussi larges que des tables, bien cousues artificiellement, suivant leur mode; et par dedans celles-ci, il y a plusieurs aires et chambres. Et au milieu de ces maisons il y a une grande salle par terre où ils font leur feu, et vivent en communauté; puis ils se retirent en leursdites chambres, les hommes avec leurs femmes et enfants. Et, pareillement, ils ont des greniers en haut de leurs maisons, où ils mettent leur blé, duquel ils font leur pain, qu'ils appellent *caraconi;* et ils le font de la manière ci-après. Ils ont des piles de bois comme à piler le chanvre, et ils battent avec pilons de bois ledit blé en poudre, puis l'amassent en pâte, et en font des tourteaux qu'ils mettent sur une pierre chaude, puis ils la couvrent de cailloux chauds, et ainsi cuisent leur pain au lieu de four. Ils font pareillement force potages dudit blé, et de fèves et de pois, dont ils ont assez, et de gros concombres et autres fruits. Ils ont aussi des vaisseaux grands comme des tonnes, en leurs maisons, où ils mettent leur poisson, savoir : anguilles et autres, qui sèchent à la fumée durant l'été, et dont ils vivent en hiver; ils en font un grand amas, comme nous avons vu par expérience. Tout leur vivre est sans aucun goût de sel, et ils couchent sur des écorces de bois étendues sur la terre, avec de méchantes couvertures de peaux, dont ils font leurs vêtements, savoir : loirs, loutres, martres, renards, chats sauvages, daims, cerfs et autres sauvagines; mais la plus grande part d'eux sont quasi tout nus.

La plus précieuse chose qu'ils aient en ce monde est l'*esurgni* (¹), qui est blanc; et ils le prennent audit fleuve, en cornibots, de la manière qui suit. Quand un homme a mérité la mort, ou qu'ils ont pris quelque ennemi à la guerre, ils le tuent, puis l'incisent sur les cuisses et les jambes, les bras et les épaules, à grandes taillades; puis, aux lieux où est ledit esurgni, ils descendent ledit corps au fond de l'eau, le laissent dix ou douze heures, puis le retirent amont, et trouvent dans lesdites taillades et incisions lesdits cornibots, dont ils font des patenôtres; et usent comme nous faisons de l'or et de l'argent, les tenant la plus précieuse chose du monde : il a la vertu d'étancher le sang des narines, car nous l'avons expérimenté.

Cedit peuple ne s'adonne qu'au labourage et à la pêche pour vivre; car les biens de ce monde ne font compte, parce qu'ils n'en ont pas connaissance; et ils ne sont pas nomades comme ceux de Canada et de Saguenay, bien que lesdits Canadiens leur soient assujettis, avec huit ou neuf autres peuples qui sont sur ledit fleuve.

**VIII. — Comme nous arrivâmes à ladite ville, et de la réception qui nous y fut faite; et comment le capitaine leur fit des présents, et autres choses que ledit capitaine leur fit, comme il sera vu en ce chapitre.**

Ainsi, comme nous fûmes arrivés auprès de cette ville, se rendirent près de nous un grand nombre d'habitants qui, à leur façon, nous firent bon accueil. Et par nos guides et conducteurs nous fûmes menés au milieu de cette ville, où il y a une place entre les maisons, spacieuse d'un jet de pierre en carré ou environ. Et ils nous firent signe que nous nous arrêtassions audit lieu, ce que nous fîmes. Et soudain s'assemblèrent toutes les femmes et filles de ladite ville, dont une partie étaient chargées d'enfants entre leurs bras, qui nous vinrent baiser le visage, bras et autres endroits de dessus le corps, où elles pouvaient, toutes pleurant de joie de nous voir, nous faisant la meilleure chère qu'il leur était possible, en nous faisant signe qu'il nous plût de toucher leursdits enfants. Ces choses faites, les hommes firent retirer les

(¹) Lescarbot, en parlant de cet *esurgni*, qui est évidemment une espèce de coquillage, nous dit : « C'est un mot que j'ai eu beaucoup de peine à comprendre, et que Belleforest n'a point entendu quand il a voulu en parler. Aujourd'hui les sauvages n'en ont plus ou en ont perdu le métier, car ils se servent fort des *matachias* (grains de rassade) qu'on leur porte de France. »

femmes, et s'assirent sur la terre alentour de nous, comme si nous eussions voulu jouer un mystère. Et tout incontinent revinrent plusieurs femmes qui apportèrent chacune une natte carrée, en façon de tapisserie; et ils les étendirent sur la terre, au milieu de ladite place, et ils nous firent mettre sur celles-ci Après lesquelles choses ainsi faites, fut apporté par neuf ou dix hommes le roi et seigneur dudit pays, qu'ils appellent en leur langue *agouhanna*, lequel était assis sur une grande peau de cerf; et ils le



Le mont Royal (Montréal) vu du Saint-Laurent. — D'après Bartlett.

vinrent poser dans ladite place, sur lesdites nattes, près dudit capitaine, en faisant signe que c'était leur seigneur. Cet agouhanna était de l'âge d'environ cinquante ans, et il n'était pas mieux accoutré que les autres, fors qu'il avait alentour de la tête une manière de lisière rouge pour sa couronne, faite de poils de hérisson; et ce seigneur était tout perclus et malade de ses membres.

Après qu'il eut fait son signe de salut audit capitaine et à ses gens, en leur faisant des signes évidents qu'ils étaient les bienvenus, il montra ses bras et jambes audit capitaine, le priant de les vouloir toucher, comme s'il lui eût demandé guérison de sa santé. Et alors le capitaine commença à lui frotter les bras et jambes avec les mains, et ledit agouhanna prit la lisière et couronne qu'il avait sur la tête, et la donna audit capitaine. Et tout incontinent furent amenés audit capitaine plusieurs malades, comme aveugles, borgnes, boiteux, impotents, et gens si vieux que les paupières des yeux leur pendaient sur les joues; et ils les asseyaient et posaient près dudit capitaine pour qu'il les touchât, tellement il semblait que Dieu fût là descendu pour les guérir.

Ledit capitaine voyant la pitié et foi de cedit peuple, dit l'évangile de saint Jean, savoir : *In principio*, faisant le signe de la croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et de la passion de notre Sauveur, et grâce de recouvrer chrétienté et baptême. Puis ledit capitaine prit une paire d'Heures, et tout hautement lut mot à mot la passion de Notre-Seigneur, si bien que tous les assistants la purent ouïr, tout ce pauvre peuple faisant un grand silence; et ils furent merveilleusement bien entendus, regardant le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyaient faire. Après quoi ledit capitaine fit ranger tous les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et les enfants d'un autre; et il donna aux principaux et autres des couteaux et des hachots, et aux femmes des

patenôtres et autres menues choses; puis il jeta parmi la place, et entre lesdits enfants, de petites bagues et *Agnus Dei* d'étain, de quoi ils menèrent merveilleuse joie.

Cela fait, le capitaine commanda de sonner les trompettes et autres instruments de musique, dont ledit peuple fut fort réjoui. Après quoi nous prîmes congé d'eux et nous nous retirâmes. Voyant cela, les femmes se mirent au-devant de nous pour nous arrêter, et nous apportèrent de leurs vivres qu'elles



Tombeau de Sequaw, sur la rivière Ottawa. — D'après Bartlett.

avaient apprêtés, savoir · poisson, potage, fèves, pain et autres choses, pensant nous faire repaître et dîner audit lieu. Et comme lesdits vivres n'étaient pas de notre goût, et qu'il n'y avait pas de goût de sel, nous les remerciâmes, leur faisant signe que nous n'avions pas besoin de nous repaître.

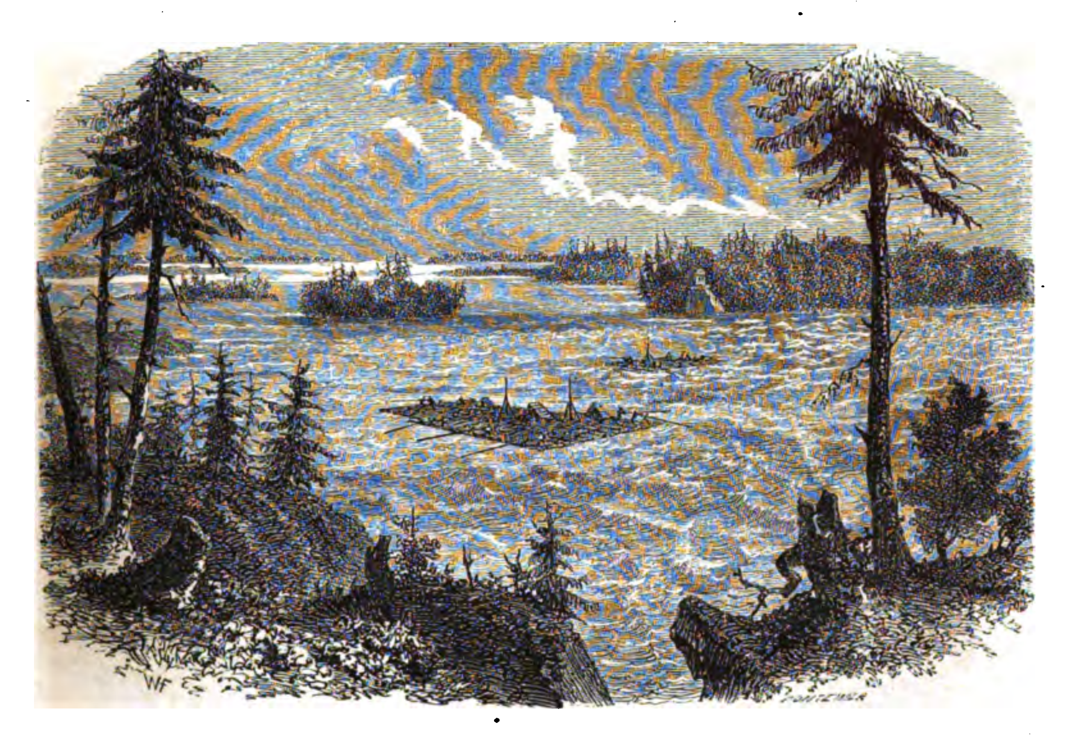
Après que nous fûmes sortis de ladite ville, nous fûmes conduits par plusieurs hommes et femmes de ceux-ci sur la montagne devant dite, qui est par nous nommée *mont Royal*, distante dudit lieu d'un quart de lieue. Et étant sur ladite montagne, nous eûmes vue et connaissance de plus de trente lieues à l'environ de celle-ci, où il y a vers le nord une rangée de montagnes qui sont gisantes est et ouest, et autant vers le sud. Entre ces montagnes est la terre la plus belle qu'il soit possible de voir, labourable, unie et plaine. Et par le milieu desdites terres nous voyions ledit fleuve au delà du lieu où étaient demeurées nos barques, où il y a un saut d'eau, le plus impétueux qu'il soit possible de voir (¹), et il ne nous fut pas possible de le passer. Et nous voyions ledit fleuve, tant que l'on pouvait regarder, grand, large et spacieux, qui allait au sud-ouest, et passait auprès de trois belles montagnes rondes que nous voyions, et estimions être à environ quinze lieues de nous. Et il nous fut dit et montré par signes, par les trois hommes qui nous avaient conduits, qu'il y avait trois sauts d'eau audit fleuve (²) comme celui où étaient nosdites barques; mais nous ne pûmes entendre quelle distance il y avait entre l'un et l'autre. Puis ils nous montraient que lesdits sauts passés on pouvait naviguer plus de trois lunes par ledit fleuve. Et là-dessus il me souvient que Donnaconna, seigneur des Canadiens, nous a dit avoir été quelquefois à

(¹) Le courant de Sainte-Marie.

(²) « On pense qu'il est ici question du Saut de Saint-Louis, des Cascades et du Long-Saut. » *(Société de Québec.)*

une terre où ils sont une lune à aller, depuis Canada jusqu'à ladite terre, en laquelle il croît cannelle et girofle. Ils appellent ladite cannelle *adotathui*, et le girofle *canonotha*.

Et, en outre, ils nous montraient que le long desdites montagnes étant vers le nord il y a une grande rivière qui descend de l'occident comme ledit fleuve. Nous estimons que c'est la rivière qui passe par le



Jonction de la rivière Ottawa et du Saint-Laurent. — D'après Bartlett.

royaume et province de Saguenay ([1]). Et sans que nous leur fissions aucune demande et signe, ils prirent la chaîne du sifflet du capitaine, qui est d'argent, et un manche de poignard, qui était de laiton jaune comme or, qui était au côté de l'un de nos mariniers, et montraient que cela venait d'amont ledit fleuve, et qu'il y avait des *agojudas*, qui est à dire mauvaises gens, qui étaient armés jusque sur les doigts, nous montrant la façon de leurs armures, qui sont de cordes et bois lacés et tissus ensemble; nous donnant à entendre que lesdits agojudas menaient la guerre continuelle les uns aux autres. Mais, par défaut de langue, nous ne pûmes avoir connaissance combien il y avait jusques audit pays.

Ledit capitaine leur montra du cuivre rouge, qu'ils appellent *caquedaze*, leur montrant vers ledit lieu, et demandant par signe s'il venait de là. Ils commencèrent à secouer la tête, disant que non, et montrant qu'il venait du Saguenay, qui est à l'opposé du précédent. Lesquelles choses ainsi vues et entendues, nous nous retirâmes à nos barques, non sans avoir conduite de grand nombre dudit peuple, dont partie, quand nos gens devenaient las, les chargeaient sur eux comme sur des chevaux, et les portaient.

Et nous, arrivés à nos barques, fîmes voile pour retourner à notre gallion, craignant qu'il n'y eût aucune encombre; lequel départ ne fut pas sans grand regret dudit peuple, car tant qu'ils nous purent suivre en descendant ledit fleuve, ils nous suivirent. Et tant fûmes, que nous arrivâmes à notre gallion le lundi quatrième jour d'octobre.

([1]) Cette rivière doit être la rivière des Outaouais, qui néanmoins ne vient pas du Saguenay; elle prend sa source au lac Témiscaming, dans une direction tout opposée à celle du Saguenay.

Le mardi, cinquième jour dudit mois d'octobre, nous fîmes voile et appareillâmes, avec notredit gallion et barque, pour retourner à la province de Canada, au port de Sainte-Croix, où étaient demeurés nosdits navires. Et le septième jour, nous vînmes poser par le travers d'une rivière qui vient du nord, sortant dudit fleuve, à l'entrée de laquelle il y a quatre petites îles, et pleines d'arbres. Nous nommâmes cette rivière la rivière de *Fouez* (¹). Et comme l'une de ces îles s'avance audit fleuve, et qu'on la voit de loin, ledit capitaine fit planter une belle croix sur la pointe de celle-ci, et il commanda d'apprêter les barques pour aller avec la marée devant cette rivière, pour voir la profondeur et nature de celle-ci. Et ils nagèrent ce jour en remontant ledit fleuve; mais comme elle fut trouvée de nulle expérience, ni profondeur, ils retournèrent, et nous appareillâmes pour aller aval.

**IX. — Comme nous arrivâmes au havre de Sainte-Croix; comme nous trouvâmes nos navires; et comme le seigneur du pays vint voir le capitaine, et comme ledit capitaine l'alla voir; et partie de leurs coutumes et particularités.**

Le lundi, onzième jour d'octobre, nous arrivâmes au havre de Sainte-Croix, où étaient nos navires, et trouvâmes que les maîtres et mariniers qui étaient demeurés avaient fait un fort devant lesdits navires, tout clos de grosses pièces de bois plantées debout, joignant les unes aux autres, et tout alentour garni d'artillerie, et bien en ordre pour se défendre contre le pays (²). Et tout incontinent que le seigneur du pays fut averti de notre venue, il vint le lendemain accompagné de Taiguragni, Domagaya et plusieurs autres pour voir ledit capitaine. Et ils lui firent une merveilleuse fête, feignant d'avoir grande joie de sa venue, lequel pareillement leur fit assez bon accueil, bien qu'ils ne l'eussent pas mérité. Le seigneur Donnaconna pria le capitaine de l'aller voir, le lendemain, à Canada, ce que lui promit ledit capitaine.

Et le lendemain, treizième dudit mois, ledit capitaine, accompagné des gentilshommes et de cinquante compagnons bien en ordre, allèrent voir ledit Donnaconna et son peuple, qui est distant de demi-lieue du lieu où étaient nos navires, et se nomme leur demeure Stadaconé. Et nous arrivés audit lieu, les habitants vinrent au-devant de nous, loin de leurs maisons d'un jet de pierre ou mieux, et là ils se rangèrent et s'assirent à leur mode et façon de faire, les hommes d'une part et les femmes de l'autre, debout, chantant et dansant sans cesse. Et après qu'ils se furent entre-salués et fait chère les uns aux autres, le capitaine donna aux hommes des couteaux et autres choses de peu de valeur, et il fit passer toutes les femmes et filles devant lui, et leur donna à chacune une bague d'étain, dont ils remercièrent ledit capitaine, qui fut par ledit Donnaconna et Taiguragni mené en leurs maisons, lesquelles étaient bien approvisionnées de vivres, selon leur sorte, pour passer leur hiver. Et il fut, par ledit Donnaconna, montré audit capitaine les peaux de cinq têtes d'hommes, étendues sur des bois comme peaux de parchemin; et il nous dit que c'étaient des *Toudamans*, devers le sud, qui leur menaient continuellement la guerre. En outre, il nous fut dit qu'il y a deux ans passés lesdits Toudamans les vinrent assaillir jusque dans ledit fleuve, à une île qui est par le travers du Saguenay, où ils étaient à passer la nuit, tendant à aller à Honguedo leur mener guerre avec environ deux cents personnes, tant hommes que femmes et enfants, lesquels furent surpris en dormant dans un fort qu'ils avaient fait, où lesdits Toudamans mirent le feu tout alentour; et comme ils sortaient, ils les tuèrent tous, à l'exception de cinq, qui échappèrent; de laquelle attaque ils se plaignaient encore fort, nous montrant qu'ils en auraient vengeance. Après lesquelles choses vues, nous nous retirâmes en nos navires.

(¹) Ce sont les Trois-Rivières.
(²) On pense que ce fort a dû être bâti à l'endroit où la petite rivière Lairet se décharge dans la rivière Saint-Charles.

**X. — De la façon de vivre du peuple de ladite terre; et de certaines conditions, créances et façons qu'ils ont.**

Ledit peuple n'a aucune créance de Dieu qui vaille, car ils croient en un dieu qu'ils appellent *Cudouagni*; et ils disent qu'il leur parle souvent et leur dit le temps qu'il doit faire. Ils disent que, quand il se courrouce contre eux, il leur jette de la terre aux yeux. Ils croient aussi, quand ils trépassent, qu'ils vont



La rivière Saint-François. — D'après Bartlett.

aux étoiles, puis viennent, baissant en l'horizon, comme lesdites étoiles; puis qu'ils vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres et fruits somptueux. Après qu'ils nous eurent donné ces choses à entendre, nous leur avons remontré leur erreur, et que leur Cudouagni était un mauvais esprit qui les abusait; qu'il n'est qu'un Dieu, lequel est au ciel, et nous donne tout; qu'il est créateur de toutes choses, et qu'en lui seulement nous devons croire; et qu'il faut être baptisé ou aller en enfer. Et il leur fut remontré plusieurs autres choses de notre foi, ce que facilement ils ont cru, et appelé leur Cudouagni *agoduja* (¹) : tellement que plusieurs fois ils ont prié le capitaine de les faire baptiser; et sont venus ledit seigneur Taiguragni, Domagaya, avec tout le peuple de la ville, pensant qu'ils le seraient. Mais parce que nous ne savions leur intention et volonté, et qu'il n'y avait personne qui leur enseignât la foi, pour lors il fut pris excuse envers eux, et dit à Taiguragni et Domagaya qu'ils leur fissent entendre que nous retournerions à un autre voyage et apporterions des prêtres et du chrême, leur donnant à entendre pour excuse que l'on ne peut baptiser sans ledit chrême; ce qu'ils crurent, parce qu'ils avaient vu baptiser plusieurs enfants en Bretagne. Et de la promesse que leur fit le capitaine de retourner, ils furent fort joyeux et le remercièrent.

(¹) C'est-à-dire méchant

Ledit peuple vit quasi en communauté de biens, assez à la manière des Brésiliens, et ils sont tout vêtus de peaux de bêtes sauvages, et assez pauvrement. L'hiver, ils sont chaussés de chausses et souliers, et l'été ils vont déchaussés. Ils gardent l'ordre du mariage, si ce n'est que les hommes prennent deux ou trois femmes; et quand les hommes sont morts, jamais les femmes ne se remarient, mais elles font le deuil de ladite mort toute leur vie, et se teignent le visage de charbon pilé et de graisse, comme l'épaisseur d'un couteau, et à cela on connaît qu'elles sont veuves. Ils ne sont point de grand travail, et labourent leurs terres avec de petits bois de la grandeur d'une demi-épée, où ils font le blé, qu'ils appellent *ozizy*, qui est gros comme un pois; et de ce même blé il en croît assez au Brésil. Pareillement ils ont assez de gros melons et concombres, courges, pois et fèves de toutes couleurs, mais non de la



Les Trois-Rivières. — D'après Bartlett.

sorte des nôtres (¹). Ils ont aussi une herbe dont ils font grand amas durant l'été, pour l'hiver; ils l'estiment fort, et les hommes seulement en usent de la façon qui suit. Ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou, en une petite peau de bête, en guise de sac, avec un cornet de pierre ou de bois; puis, à toute heure, ils font poudre de ladite herbe et la mettent à l'un des bouts dudit cornet; puis ils mettent un charbon de feu dessus et soufflent par l'autre bout, tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les narines, comme par un tuyau de cheminée. Ils disent que cela les tient sains et chaudement, et ils ne vont jamais sans lesdites choses. Nous avons expérimenté ladite fumée, après laquelle avoir mis dans notre bouche, il semble y avoir de la poudre de poivre, tant elle est chaude.

(¹) Tous les grains et tous les légumes potagers se cultivent et viennent bien d'un bout à l'autre du Canada; il en est de même du tabac, du chanvre, du lin, du houblon; les pommes, les prunes, les cerises, viennent de même, ainsi que bien d'autres fruits. Les meilleures pommes de tout le continent sont celles de Montréal, qui produit aussi les meilleures poires et les meilleurs melons, ce qui vient probablement beaucoup de la culture qu'on y donne; les meilleures prunes et les meilleures cerises, dites de France, sortent du district de Québec, où plusieurs autres fruits ne viennent bien qu'abrités par de hautes futaies contre les atteintes du vent de nord-est, en automne. Les raisins réussissent passablement à Montréal; mais les pêches ne viennent bien qu'à l'ouest de Toronto, et surtout dans le voisinage de la rivière Niagara.




**Arbres du Canada (1).**

(1) « Les arbres que l'on trouve presque partout, dans les bois du Canada, sont le chêne, l'érable, le noyer, le charme, l'orme, le merisier de deux variétés, le frêne, le pin de trois variétés, la pruche, les épinettes rouges, jaunes et noires, le sapin, le cèdre, le peuplier, le tremble et le bouleau de deux variétés. Tous ces arbres atteignent des dimensions considé-

Les femmes dudit pays travaillent sans comparaison plus que les hommes, tant à la pêche, dont ils font grand fait, qu'au labour et autres choses. Et ils sont, tant les hommes que les femmes et les enfants, plus durs que bêtes; car, par la plus grande froidure que nous ayons vue, laquelle était merveilleuse et âpre, ils venaient par-dessus les glaces et neiges tous les jours à nos navires, la plupart quasi tout nus, chose incroyable à qui ne le voit. Ils prennent durant lesdites glaces et neiges grande quantité de bêtes sauvages, comme daims, cerfs, ours, lièvres, martres et autres, desquels ils nous apportaient, mais bien peu, parce qu'ils sont avares de leurs vivres. Ils mangent leur chair toute crue, après l'avoir séchée à la fumée, et pareillement leur poisson. A ce que nous avons connu et pu entendre de cedit peuple, il me semble qu'il serait aisé à dompter en telle façon et manière que l'on voudrait. Dieu, par sa sainte miséricorde, y veuille mettre son regard! *Amen.*

**XI. — Comme ledit peuple de jour en jour nous apportait du poisson, et de ce qu'il avait à nos navires; et comme, par l'avertissement de Taiguragni et de Domagaya, ledit peuple se retira d'y venir; et comme il y eut aucuns discours entre nous et eux.**

Et depuis, de jour en l'autre, ledit peuple venait à nos navires et apportait force anguilles et autres poissons, pour avoir de notre marchandise, pour lesquels il leur était baillé couteaux, alènes, patenôtres, dont ils se contentaient fort. Mais nous nous aperçûmes que les deux méchants que nous avions apportés leur disaient et donnaient à entendre que ce que nous leur baillions ne valait rien, et qu'ils auraient aussi bien des hachots que des couteaux pour ce qu'ils nous baillaient, nonobstant que le capitaine leur eût fait beaucoup de présents; et pourtant ils ne cessaient à toute heure de demander audit capitaine, lequel fut averti par un seigneur de la ville de Hagouchouda qu'il se donnât garde de Donnaconna et desdits deux méchants, et qu'ils étaient agojuda, c'est-à-dire traîtres. Et il en fut averti aussi par quelques-uns dudit Canada, et nous nous aperçûmes aussi de leur malice, parce qu'ils voulaient retirer les trois enfants que ledit Donnaconna avait donnés audit capitaine. Et de fait ils firent enfuir du navire la plus grande des filles. Après qu'elle se fut ainsi enfuie, le capitaine fit prendre garde aux autres; et, sur l'avertissement desdits Taiguragni et Domagaya, ils s'abstinrent et départirent de venir avec nous quatre ou cinq jours, si ce n'est quelques-uns qui venaient en grande peur et crainte.

rables et poussent partout en Canada, excepté sur la côte du Labrador, où ne croissent que le bouleau, le sapin, les épinettes (mélèzes), et une des variétés du pin.

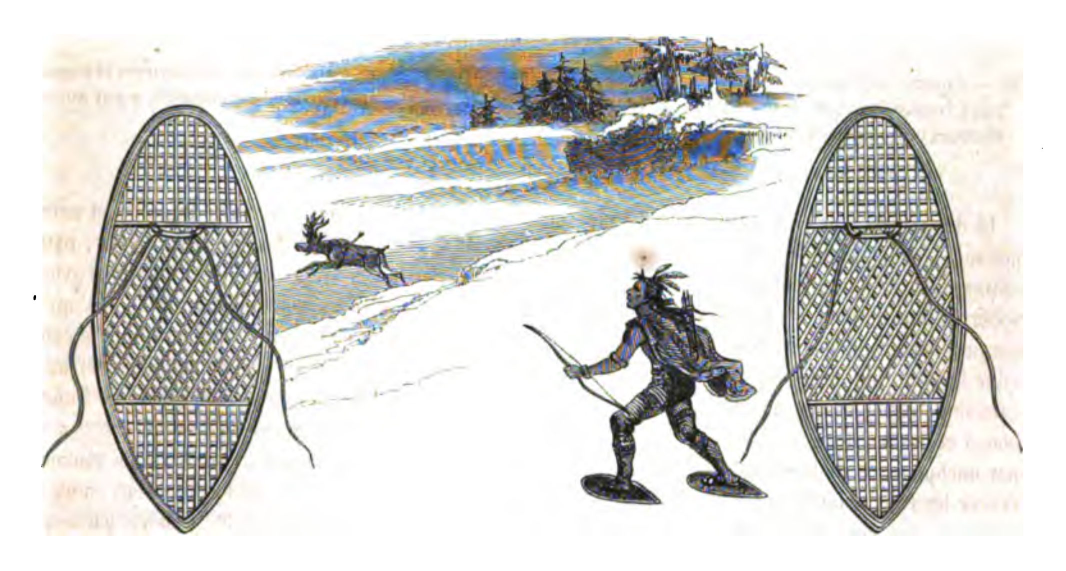
» Les arbustes communs à toute la contrée sont les cormiers, les saules, les aunes, les coudriers, les cerisiers sauvages. Les bois produisent également les groseilles, les gadelles, les fraises, les bluets, le genièvre, les mûres sauvages, et une foule d'autres arbres, arbustes, baies et plantes de plusieurs espèces, dont quelques-unes servent en médecine et dans les teintures; ces plantes, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le ginseng, qui a tant de renom en Chine, se voient dans toute l'étendue de la province, depuis Gaspé jusqu'à la rivière Détroit.

» Le noyer noir, le châtaignier, le bois de fer, le carthame, et quelques plantes très-peu nombreuses, sont exclusivement propres à la péninsule de l'extrémité ouest du haut Canada. Le chêne est plus commun et meilleur dans le haut Canada que dans le bas; il en est de même du frêne et de l'orme; mais toutes les autres espèces mentionnées sont d'une qualité supérieure dans le bas Canada.

» Il est surtout un bois précieux pour la construction des vaisseaux par son incorruptibilité et sa force, et dont le prix commence à être connu sur les marchés étrangers : c'est ce que l'on appelle épinette rouge ou tamarac. Ce bois paraît réunir le plus à la fois de toutes les qualités requises dans les bois de construction. Les plus petites des espèces d'arbres de haute futaie mentionnés plus haut atteignent une élévation de 70 pieds et un diamètre de 2 pieds dans leur pleine crue. On voit des pins de 150 pieds et de 6 pieds de diamètre, qui font des premiers mâts d'un seul morceau, pour des navires de 2 000 tonneaux. Le noyer noir, l'érable piqué et ondé et le merisier rouge ondé, offrent des bois superbes à l'ébénisterie et à la marqueterie. » (Taché.)

**XII. — Comme le capitaine, doutant qu'ils ne songeassent aucune trahison, fit renforcer le fort; et comme ils vinrent parlementer avec lui; et de la reddition de la fille qui s'était enfuie.**

Voyant leur malice, craignant qu'ils ne songeassent aucune trahison, et de venir avec un amas de gens sur nous, le capitaine fit renforcer le fort tout alentour de gros fossés, larges et profonds, avec



Sauvage canadien avec raquettes qui servent pour marcher sur la neige. — D'après le baron de la Hontan.

porte à pont-levis et renfort de rangs ou parcs de bois opposés aux premiers. Et il fut ordonné pour le guet de la nuit, pour le temps à venir, cinquante hommes à quatre quarts, et à chaque changement desdits quarts les trompettes sonnantes; ce qui fut fait selon ladite ordonnance. Et lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya étant avertis dudit renfort et de la bonne garde et guet que l'on faisait, furent courroucés d'être en la disgrâce du capitaine. Et ils envoyèrent par plusieurs fois de leurs gens, feignant d'être d'ailleurs, pour voir si on leur ferait du déplaisir; mais on ne leur en fit aucun, et on ne leur en montra même pas. Et lesdits Donnaconna, Taiguragni et Domagaya y vinrent plusieurs fois parler audit capitaine, une rivière entre eux, demandant audit capitaine s'il était marri, et pourquoi il n'allait pas à Canada les voir. Et ledit capitaine leur répondit qu'ils n'étaient que des traîtres et des méchants, ainsi qu'on le lui avait rapporté, et aussi qu'il l'avait aperçu en plusieurs sortes, comme de n'avoir tenu la promesse qu'ils lui avaient faite d'aller à Hochelaga, et d'avoir retiré la fille qu'on lui avait donnée, et autres mauvais tours qu'il leur nomma. Mais, malgré tout cela, s'ils voulaient être gens de bien et oublier leur mauvaise volonté, qu'il leur pardonnerait, et qu'ils vinssent sûrement à bord faire bonne chère comme auparavant. Desquelles paroles ils remercièrent ledit capitaine, et ils lui promirent qu'ils lui rendraient la fille qui s'était enfuie depuis trois jours.

Et le quatrième jour de novembre, Domagaya, accompagné de six autres hommes, vint à nos navires pour dire au capitaine que le seigneur Donnaconna était allé par le pays chercher ladite fille, et que le lendemain elle lui serait amenée par lui. Et il dit en outre que Taiguragni était fort malade, et qu'il priait le capitaine de lui envoyer un peu de sel et de pain; ce que fit ledit capitaine; et il lui manda que c'était Jésus qui était marri pour le mauvais tour qu'il avait voulu lui jouer.

Et le lendemain, lesdits Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et plusieurs autres vinrent et amenèrent ladite fille, la représentant audit capitaine, lequel n'en tint compte et dit qu'il n'en voulait point, et qu'ils la ramenassent. A quoi ils répondirent, faisant leurs excuses, qu'ils ne lui avaient pas conseillé de s'en aller, mais qu'elle s'en était allée parce que les pages l'avaient battue, ainsi qu'elle le leur avait dit. Et ils prièrent derechef le capitaine de la reprendre, et eux-mêmes la menèrent jusques aux navires. Après quoi le capitaine commanda d'apporter pain et vin, et les festoya. Puis, ils prirent congé les uns des autres; et depuis ils sont allés et venus à nos navires, et nous à leur demeure, en aussi grand amour que jamais.

XIII. — De la grandeur et profondeur dudit fleuve, en général; et des bêtes, poissons et autres choses que nous y avons vues; et de la situation des lieux.

Ledit fleuve commence passé l'île de l'Assomption, par le travers des hautes montagnes de Honguedo et des Sept-Iles; et il y a distance en travers d'environ trente-cinq ou quarante lieues; et il y a parmi plus de deux cents brasses de profondeur. Le plus profond et le plus sûr à naviguer est du côté du sud. Et du côté du nord, savoir, auxdites Sept-Iles, d'un côté et d'autre, à environ sept lieues, loin desdites îles, il y a deux grosses rivières qui descendent des monts du Saguenay, qui font plusieurs lieues à la mer, fort dangereuses. A l'entrée desdites rivières, nous avons vu grand nombre de baleines et de chevaux de mer.

Par le travers desdites Sept-Iles, il y a une petite rivière qui va trois ou quatre lieues en la terre, par-dessus les marais, et en laquelle il y a un merveilleux nombre de tous oiseaux de rivière. Depuis le commencement dudit fleuve jusques à Hochelaga il y a trois cents lieues et plus, et son commencement est à la rivière qui vient du Saguenay, laquelle sort d'entre de hautes montagnes et entre dans ledit fleuve avant que d'arriver à la province de Canada du côté du nord; et cette rivière est fort profonde, étroite et fort dangereuse à naviguer.

Après ladite rivière est la province de Canada, où il y a plusieurs peuples par villages non clos. Il y a aussi aux environs dudit Canada, dans ledit fleuve, plusieurs îles tant grandes que petites; et, entre autres, il y en a une qui contient plus de dix lieues de long ([1]), et qui est pleine de beaux et grands arbres, et de force vignes. Il y a passage des deux côtés de celle-ci. Le meilleur et le plus sûr est du côté du sud. Et au bout de cette île, vers l'ouest, il y a, pour mettre les navires, un affourc d'eau beau et délectable, auquel il y a un détroit dudit fleuve fort courant et profond ([2]); mais il n'a de large qu'environ un tiers de lieue, au travers duquel il y a une terre double de bonne hauteur, toute labourée, d'aussi bonne terre qu'il soit possible de voir. Et là est la ville et demeure du seigneur Donnaconna et de nos deux hommes que nous avions pris le premier voyage. Cette demeure se nomme Stadaconé. Et avant que d'arriver audit lieu il y a quatre peuples et demeures, savoir: Ajoasté, Starnatam, Tailla, qui est sur une hauteur, et Satadin; puis ledit lieu de Stadaconé, sous laquelle haute terre, vers le nord, est la rivière et havre de Sainte-Croix ([3]). C'est dans ce lieu que nous avons été depuis le quinzième jour de septembre jusqu'au sixième jour de mai 1536, et que les navires demeurèrent à sec, comme il est dit ci-devant. Passé ledit lieu est la demeure du peuple de Tequenouday et de Hochelay, lequel Tequenouday est sur une montagne, et l'autre est un plain pays.

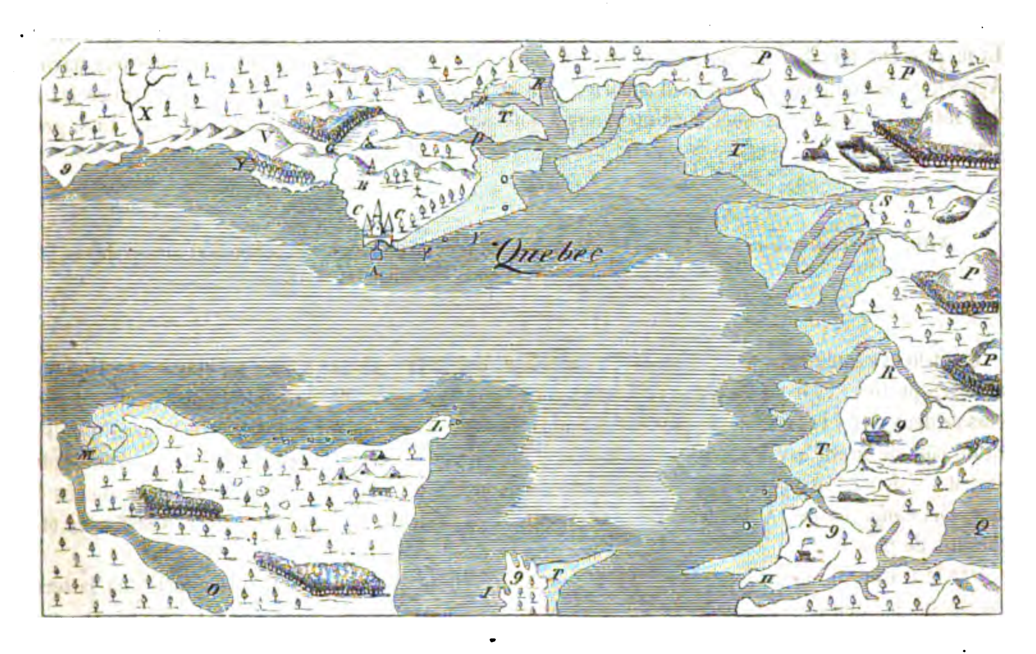
Toute la terre, des deux côtés dudit fleuve jusques à Hochelaga et au delà, est aussi belle et unie que jamais homme regarda. Il y a quelques montagnes, assez loin dudit fleuve, qu'on voit par-dessus lesdites terres, desquelles il descend plusieurs rivières qui entrent par dedans ledit fleuve. Toute cette dite terre est couverte et pleine de bois de diverses sortes, et force vignes, excepté celle alentour des

([1]) L'île d'Orléans, à laquelle Cartier donne encore une étendue de plus de dix lieues de long.

([2]) Ce détroit doit s'entendre de l'endroit où le fleuve Saint-Laurent passe entre Québec et la pointe Lévi.

([3]) « D'après ce passage de la relation, on est porté à croire que le village de Stadaconé devait être situé sur la partie du coteau Sainte-Geneviève, où se trouve maintenant le faubourg Saint-Jean; et, ce point une fois établi, l'ancienne rivière et hâble de Sainte-Croix est incontestablement la rivière Saint-Charles d'aujourd'hui. » *(Société de Québec.)*

peuples, qu'ils ont désertée pour faire leur demeure et travail. Il y a un grand nombre de grands cerfs, daims, ours et autres bêtes. Nous y avons vu les pas d'une bête qui n'a que deux pieds, et que




Carte de Québec et de ses environs, en 1608. — D'après Champlain.

A, lieu où l'habitation est bâtie; — B, terre défrichée où l'on sème du blé et autres grains; — C, les jardinages; — D, petit ruisseau qui vient dans les marécages; — E, rivière où hiverna Jacques Cartier qui, de son temps, la nomma Sainte-Croix, et que l'on a transférée à quinze lieues au-dessus de Québec; — F, ruisseau du marais; — G, lieu où l'on amassait des herbages pour le bétail qu'on y avait mené; — H, le grand saut de Montmorency, qui descend de plus de vingt-cinq brasses de haut dans la rivière; — I, bout de l'île d'Orléans; — L, pointe fort étroite du côté de l'orient de Québec; — M, rivière Bruyante, qui va aux Etchemains; — O, lac de la rivière Bruyante; — P, montagnes qui sont dans les terres; baie nommée la Nouvelle-Biscaye; — Q, lac du grand saut de Montmorency; — R, ruisseau de l'Ours; — S, ruisseau du Gendre; — T, T, T, prairies qui sont inondées à toutes les marées; — V, mont du Gas, fort haut, sur le bord de la rivière; — X, ruisseau courant propre à faire toutes sortes de moulins; — Y, Y, Y, côte de graviers où il se trouve quantité de diamants un peu meilleurs que ceux d'Alençon; — 9, 9, 9, lieux où souvent campent les sauvages. — (Champlain.)

nous avons suivis longtemps par-dessus le sable et vase; elle a les pieds de cette façon, grands d'une paume et plus. Il y a force loutres, bièvres, martres, renards, chats sauvages, lièvres, connins, écureuils, rats, lesquels sont gros à merveille, et autres sauvagines [1]. Ils s'accoutrent des peaux de ces

[1] « Les animaux sauvages du Canada sont l'orignal (espèce d'élan), le caribou (grand renne), le chevreuil, l'ours noir et roux, le lynx ou loup-cervier, le chat sauvage, la martre, le vison, le loup, le renard, le carcajou et kinkajou, le pécan, nom du pays d'un animal qui se rattache au groupe des petits ours; le castor, la loutre, le rat musqué, la marmotte, le putois, la moufette, le lièvre, qui abonde dans le bas Canada, et diverses espèces d'écureuils. Voici, pour ne mentionner que les espèces un peu grandes, les animaux qui peuplent toutes les forêts partout, avec ces différences que l'orignal ne se trouve pas sur la côte du Labrador, et ne dépasse pas généralement sur la côte nord la rivière Saguenay à l'est, et la rivière Outaouais à l'ouest, et ne se voit pas plus haut que la rivière Richelieu au sud-ouest, ce qui en fait exclusivement un animal du bas Canada, et que la moufette se trouve dans l'ouest, où ne se voit pas l'orignal.

» Le loup est bien rare en bas de Québec, mais les renards y sont communs et très-grands; sur la côte nord, au Labrador, et dans le territoire du Saguenay, les renards noirs et argentés sont communs; le prix de cette fourrure est incroyable, ayant atteint quelquefois le chiffre de 600 francs pour une seule peau de renard noir.

» Les oiseaux sont de toutes les variétés de canards, oies sauvages, plongeons d'eau salée comme de lacs; le dinde sauvage, qui n'habite que dans l'ouest du Haut-Canada; la perdrix, qui se voit partout et en abondance, surtout dans le Bas-Canada; la caille, les grues, les bécasses, bécassines, hérons, pluviers de différentes espèces, grandes et petites; les oiseaux chasseurs : aigles, éperviers, et autres, avec la tribu des chats-huants; les ortolans, la grive, les piverts, les mésanges, et grand nombre d'autres, dont plusieurs au beau plumage et au mélodieux gosier. N'oublions pas dans ces deux genres notre oiseau-mouche, et le rossignol, qui vient d'assez bonne heure le printemps.

» Les poissons les plus communs des lacs et rivières sont la truite saumonée, la truite commune, le *maskinongé*, le *tou-*

bêtes, parce qu'ils n'ont nuls autres accoutrements. Il y a grand nombre d'oiseaux, savoir : grues, outardes, cygnes, oies sauvages blanches et grises, canes, canards, merles, mauvis, tourtres, ramiers, chardonnerets, tarins, linottes, rossignols, passe-solitaires, et autres oiseaux connus en France.

Aussi, comme par ci-devant mention est faite aux chapitres précédents, ledit fleuve est le plus abon-



Marches naturelles, près Québec. — D'après le *Canada pittoresque*.

dant de toutes sortes de poissons qu'il soit de mémoire d'homme d'avoir jamais vu ni ouï, car depuis le commencement jusques à la fin vous y trouverez, selon les saisons, la plupart des sortes et espèces de poissons de mer et d'eau douce. Vous trouverez jusques audit Canada force baleines, marsouins, chevaux de mer, *adothuis*, qui est une sorte de poisson que jamais nous n'avions vu, et dont jamais nous n'avions ouï parler. Ils sont blancs comme neige et grands comme marsouins, et ont le corps et la tête comme lévriers, lesquels se tiennent entre la mer et l'eau douce, qui commence entre la rivière du Saguenay et le Canada.

De même vous y trouverez, en juin, juillet et août, force maquereaux, mulets, bars, sartres, grosses anguilles et autres poissons. Après leur saison passée, vous y trouverez l'éperlan, aussi bien qu'en la rivière de Seine ; puis, au renouveau, il y a force lamproies et saumons. Passé ledit Canada, il y a force

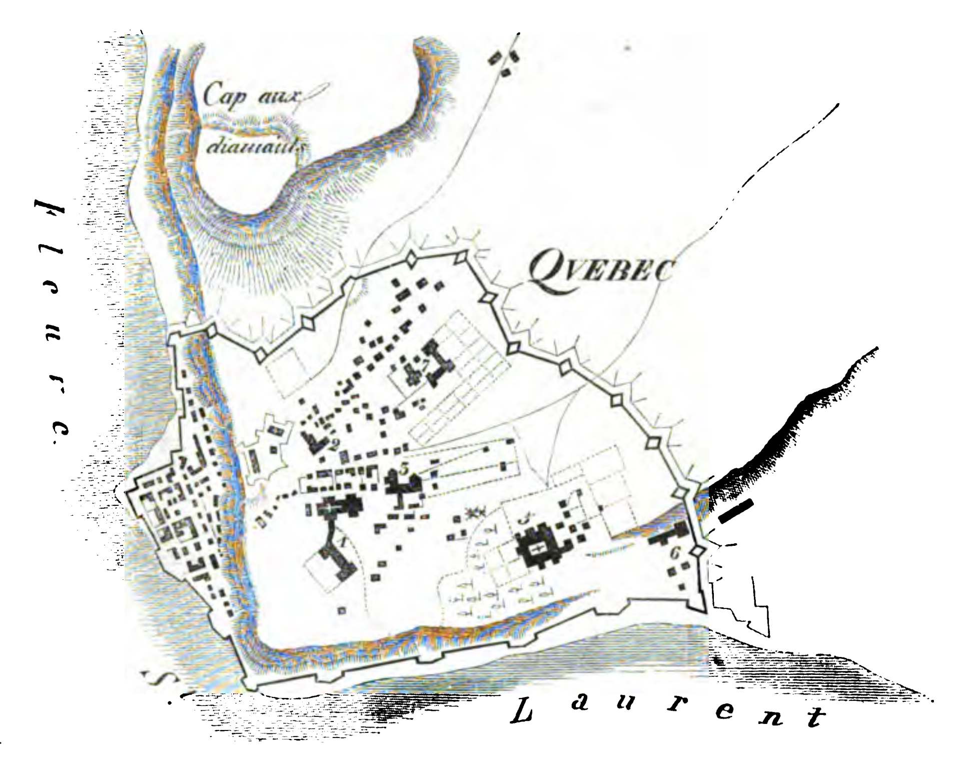
*radi*, le poisson blanc, qui sont de très-larges espèces, le brochet, la perche et une foule d'autres ; l'esturgeon, qui atteint une longueur de plusieurs pieds, habite quelques endroits du fleuve. Il se pêche beaucoup de poissons dans les grands lacs de l'ouest ; mais cela n'est qu'une bagatelle, un rien, comparé aux pêcheries du golfe et du Saint-Laurent, où la morue, le maquereau, le hareng, la sardine, la truite de mer, l'anguille, le saumon et plusieurs autres espèces, abondent au point d'attirer beaucoup de pêcheurs des États-Unis. Il se prend chaque année dans ces parages pour des valeurs considérables de ces poissons, sans compter les profits retirés de la pêche aux marsouins et loups marins, et de la chasse aux baleines et aux *pourcies*. Des armateurs ont fait dans cette industrie des fortunes colossales.

» Il n'est pas besoin de mentionner les animaux domestiques, dont les différentes races ont été introduites dans le pays. » (Taché.)

brochets, truites, carpes, brêmes et autres poissons d'eau douce; et, dans la saison du hareng, ledit peuple fait grosse pêche pour sa subsistance et victuaille.

**XIV. — D'aucuns enseignements que ceux du pays nous ont donnés depuis leur retour de Hochelaga.**

Depuis que nous sommes arrivés à Hochelaga avec le gallion et les barques, nous avons conversé, été et venu, avec les peuples les plus voisins de nos navires, en douceur et amitié, si ce n'est que par-




Ancien plan de Québec fait en 1680.

1, séminaire et couvent des Dominicains; — 2, couvent des PP. Récollets; — 3, couvent des Jésuites; — 4, le fort Saint-Louis; — 5, l'hôpital; — 6, intendance et prison; — 7, couvent des Ursulines.

fois nous avons eu des différends avec de mauvais garçons, ce dont les autres étaient fort marris et courroucés.

Et nous avons entendu par les seigneurs Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et autres, que la rivière devant dite, et nommée la rivière de Saguenay, va jusques audit Saguenay, qui est loin du commencement de plus d'une lieue vers l'ouest nord-ouest, et que passé huit ou neuf journées, elle n'est plus profonde que pour bateaux; mais que le droit et bon chemin et le plus sûr est par ledit fleuve, jusques au-dessus de Hochelaga, à une rivière qui descend dudit Saguenay et entre audit fleuve, ce que nous avons vu, et que de là on met une lune à y aller. Et ils nous ont fait entendre qu'audit lieu les gens sont habillés de draps comme nous, et qu'il y a force peuples, villes et bonnes gens, et qu'ils ont grande quantité d'or et de cuivre rouge. Et ils nous ont dit que toute la terre depuis ladite première rivière, jusques audit Hochelaga et Saguenay, est une île, laquelle est entourée de rivières et dudit fleuve, et que, passé ledit Saguenay, ladite rivière va entrant en deux ou trois grands lacs fort larges; puis, que l'on trouve une mer douce, de laquelle il n'est pas mention qu'on ait vu le bout, ainsi qu'ils ont ouï par

ceux du Saguenay, car ils nous ont dit n'y avoir pas été. En outre, ils nous ont donné à entendre qu'au lieu où nous avions laissé notre gallion, quand nous fûmes à Hochelaga, il y a une rivière qui va vers le sud-ouest (¹), où semblablement ils mettent une lune à aller avec leurs barques, depuis Sainte-Croix jusqu'à une terre où il n'y a jamais ni glaces ni neiges; mais qu'en cette dite terre il y a guerre continuelle des uns contre les autres, et qu'en celle-ci il y a des oranges, des noix, des prunes et autres sortes de fruits, et en grande abondance, et qu'ils font de l'huile, très-bonne à la guérison des plaies, qu'ils tirent des arbres. Et ils nous ont dit que les hommes et habitants de cette terre sont vêtus et accoutrés de peaux comme eux. Après leur avoir demandé s'il y avait de l'or et du cuivre, ils nous ont dit que non. J'estime, à leur dire, que le lieu est vers la Floride, à ce qu'ils montraient par signes et marques.

### XV. — Comme grosse maladie et mortalité qui a été au peuple de Stadacona, de laquelle, pour les avoir fréquentés, en avons été infectés, tellement qu'il est mort de nos gens jusqu'à vingt-cinq.

Au mois de décembre, nous fûmes avertis que la mortalité s'était tellement mise au peuple de Stadacona que déjà, de leur confession, plus de cinquante en étaient morts; à cause de quoi nous leur fîmes défense de venir à notre fort ou alentour de nous. Mais quoique nous les eussions chassés, la mortalité commença autour de nous d'une merveilleuse sorte, et la plus inconnue; car les uns perdaient la soutenue, et les jambes leur devenaient grosses et enflées, et les nerfs retirés et noircis comme charbon, d'autres fois toutes semées de gouttes de sang, comme pourpre. Puis ladite maladie montait aux hanches, cuisses, épaules, au bras et au cou; et la bouche venait à tous si infecte et pourrie par les gencives, que toute la chair en tombait jusqu'à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes (²). Et ladite maladie prit tellement en nos navires, qu'à la mi-février, de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, ce qui était chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous étions; car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, et voyaient peu de gens debout, et déjà il y en avait huit de morts et plus de cinquante auxquels on n'espérait plus de vie. Notre capitaine, voyant la pitié et maladie ainsi émue, fit mettre du monde en prières et oraisons, et fit porter une image et ressemblance de la vierge Marie contre un arbre, distant de notre fort d'un trait d'arc, au travers des neiges et glaces, et il ordonna que le dimanche suivant l'on dirait la messe audit lieu, et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession chantant les sept psaumes de David, avec la litanie, en priant ladite Vierge qu'il lui plût prier son cher enfant qu'il eût pitié de nous.

Et ladite messe dite et chantée devant ladite image, le capitaine se fit pèlerin à Notre-Dame qui se fait prier à Roquemadou (³), promettant d'y aller si Dieu lui faisait la grâce de retourner en France. Ce jour, trépassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, à l'âge d'environ vingt ans.

Et parce que ladite maladie était inconnue, le capitaine fit ouvrir le corps, pour voir si nous en avions quelque connaissance, pour préserver, s'il était possible, le surplus; et il fut trouvé qu'il avait le cœur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau rousse comme datte; le foie était beau, mais le poumon était tout noirci et mortifié, et tout son sang s'était retiré au-dessus du cœur; car, quand il fut ouvert, il sortit une grande abondance de sang noir et infect. Pareillement il avait la rate un peu entamée vers l'échine, environ deux doigts, comme si elle eût été frottée sur une pierre rude. Cela vu, il lui fut ouvert et incisé une cuisse, laquelle était fort noire par dehors, mais par dedans la chair fut trouvée assez belle. Cela fait, il fut inhumé du moins mal que l'on put. Dieu, par sa sainte grâce, pardonne à son âme et à tous trépassés! *Amen.*

(¹) Anciennement la rivière des Iroquois, maintenant la rivière Richelieu.
(²) C'est évidemment le scorbut, maladie contagieuse alors peu connue des Européens.
(³) Ou, pour mieux dire, Roque-Amadou, c'est-à-dire des Amours. C'est, dit Lescarbot, un bourg en Querry où il y a force pèlerins.

Et de jour en autre s'est tellement continuée ladite maladie, que telle heure a été que, sur lesdits trois navires, il n'y avait pas trois hommes sains. De sorte qu'en l'un desdits navires il n'y avait pas un homme qui pût descendre pour tirer à boire, tant pour lui que pour les autres. Et pour l'heure il y avait déjà plusieurs morts, lesquels il nous convint, par faiblesse, de mettre sous les neiges, car il ne nous était pour lors possible d'ouvrir la terre, qui était gelée, tant nous étions faibles et avions peu de puissance. Et toutefois nous étions dans une crainte merveilleuse des gens du pays, qu'ils ne s'aperçussent de notre pitié et faiblesse. Et pour couvrir ladite maladie, lorsqu'ils venaient près de notre fort, notre capitaine, que Dieu a toujours conservé debout, sortait au-devant d'eux avec deux ou trois hommes tant sains que malades, qu'il faisait sortir après lui; et lorsqu'il les voyait hors du parc, il faisait semblant de les vouloir battre, et criant et leur jetant bâtons après eux, les envoyait à bord, montrant par signes auxdits sauvages qu'il faisait besogner ses gens dans les navires, les uns à gallifester, les autres à faire du pain et autres besognes, et qu'il n'était pas bon qu'ils vinssent chômer dehors, ce qu'ils croyaient. Et ledit capitaine faisait battre et mener bruit par lesdits malades, dans lesdits navires, avec bâtons et cailloux, feignant gallifester. Et pour lors nous étions si pris de ladite maladie, que nous avions perdu quasi l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu par sa bonté infinie et miséricorde ne nous eût regardés en pitié et donné connaissance d'un remède contre toutes les maladies, le plus excellent qui fût vu ni trouvé sur terre, ainsi que nous dirons dans un chapitre suivant

### XVI. — Comme nous demeurâmes au port de Sainte-Croix parmi les neiges, et du nombre de ceux qui moururent de ladite maladie depuis son commencement jusqu'à la mi-mars.

Depuis la mi-novembre jusques au dix-huitième d'avril, nous avons été continuellement enfermés dans les glaces, qui avaient plus de deux brasses d'épaisseur, et sur la terre il y avait la hauteur de quatre pieds de neige et plus, tellement qu'elle était plus haute que les bords de nos navires; et elles ont duré jusques audit temps; en sorte que nos breuvages étaient tous gelés dans les futailles et dans lesdits navires: tant en bas qu'en haut, la glace était contre les bois à quatre doigts d'épaisseur, et ledit fleuve, autant qu'il contient d'eau, était gelé jusques au-dessus d'Hochelaga. Dans ce temps, il nous décéda jusques au nombre de vingt-cinq personnes des principaux et bons compagnons que nous avions, lesquels moururent de la maladie susdite. Et pour l'heure, il y en avait plus de quarante en qui on n'espérait plus de vie, et le surplus tous malades; nul n'en était exempté, excepté trois ou quatre; mais Dieu par sa sainte grâce nous regarda en pitié; et nous envoya connaissance et remède de notre guérison et santé, de la sorte et manière que nous allons dire en ce chapitre suivant.

### XVII. — Comme, par la grâce de Dieu, nous eûmes connaissance d'un certain arbre par lequel nous recouvrâmes notre santé; et de la manière d'en user.

Un jour, notre capitaine, voyant la maladie si émue et ses gens si fort pris d'elle, étant sorti hors du fort, et se promenant sur la glace, vit venir une bande des gens de Stadaconé, en laquelle était Domagaya, que le capitaine avait vu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la même maladie qu'avaient ses gens; car il avait l'une de ses jambes aussi grosse qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs de celle-ci retirés, les dents perdues et gâtées, et les gencives pourries et infectes. Le capitaine, voyant ledit Domagaya sain et guéri, fut fort joyeux, espérant par lui savoir comment il s'était guéri, afin de donner aide et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivés près du fort, le capitaine lui demanda comment il s'était guéri de sa maladie. Domagaya répondit qu'il s'était guéri avec le jus et la feuille d'un arbre, et que c'était le seul remède pour cette maladie. Alors le capitaine demanda s'il n'y en avait point là alentour, et qu'il lui en montrât pour guérir son serviteur qui avait pris ladite maladie en la maison du seigneur Donnaconna, ne lui voulant déclarer le nombre des compagnons qui




Sapin du Canada *(Abies Canadensis)*. — Dessiné d'après nature au jardin des Plantes.

étaient malades. Alors ledit Domagaya envoya deux femmes avec notre capitaine pour en querir ; lesquelles en apportèrent neuf ou dix rameaux, et nous montrèrent qu'il fallait piler l'écorce et les feuilles

dudit bois, et mettre le tout bouillir en l'eau, puis boire de ladite eau de deux jours l'un, et mettre le marc sur les jambes enflées et malades; et ledit arbre s'appelle en leur langage *annedda* (¹).




L'Épine-vinette.

Bientôt après le capitaine fit faire du breuvage pour faire boire aux malades, desquels il n'y en avait aucun qui voulût essayer, sinon un ou deux qui se mirent en aventure d'en essayer. Bientôt après qu'ils en eurent bu, ils eurent l'avantage qui se trouva être un vrai et évident miracle; car de toutes les maladies dont ils étaient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, ils recouvrèrent santé et guérison. Après avoir vu cela, il y eut une telle presse qu'on se voulait tuer sur ladite médecine à qui le premier en aurait; de sorte qu'un arbre, aussi gros et aussi grand que je vis jamais, a été employé en moins de huit jours, lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que ledit arbre a fait en huit jours; car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user ont recouvré santé et guérison, grâce à Dieu.

XVIII. — Comme le seigneur Donnaconna, accompagné de Taiguragni et de divers autres, feignant d'être allés à la chasse aux cerfs et autres bêtes, furent deux mois absents, et à leur retour amenèrent avec eux grand nombre de gens que nous n'avions pas coutume de voir.

Durant le temps que la maladie et la mortalité régnaient en nos navires, Donnaconna, Taiguragni, et plusieurs autres, partirent, feignant d'aller prendre des cerfs et autres bêtes, qu'ils nomment en leur

(¹) L'arbre dont il est ici question paraît être le sapin du Canada *(Abies Canadensis)*, doué en effet de propriétés anti-scorbutiques. On a toutefois aussi émis l'opinion que l'*annedda* des anciens habitants pouvait être l'épine-vinette, qui a des propriétés analogues.

langage *ajonnesta* et *asquenoudo*, parce que les neiges étaient grandes, et que les glaces étaient déjà rompues dans le cours du fleuve; tellement qu'ils pouvaient naviguer par celui-ci. Et il nous fut dit par Domagaya et d'autres qu'ils ne seraient que quinze jours, ce que nous croyions; mais ils furent deux mois sans retourner. Par quoi nous eûmes soupçon qu'ils fussent allés amasser grand nombre de gens pour nous faire déplaisir, parce qu'ils nous voyaient si affaiblis; néanmoins, nous avions mis si bon ordre en notre fait, que si toute la puissance de leur terre y eût été, ils n'eussent su faire autre chose que nous regarder. Et pendant le temps qu'ils étaient dehors, tous les jours force gens venaient à nos navires, comme ils avaient coutume, nous apportant de la chair fraîche de cerfs, daims et poissons frais de toutes sortes, qu'ils nous vendaient assez cher, sans quoi ils aimaient mieux les remporter, parce qu'ils avaient pour lors besoin de vivres, à cause de l'hiver qui avait été long, et qu'ils avaient mangé leurs vivres et estourements.

### XIX. — Comme Donnaconna revint à Stadaconé avec grand nombre de peuple, et de ce qu'il revint faire visite à notre capitaine, feignant être bien malade; ce qu'il fit afin que le capitaine allât le voir.

Et le vingt et unième jour du mois d'avril, Domagaya vint à bord de nos navires, accompagné de plusieurs gens, qui étaient beaux et puissants, et que nous n'étions pas accoutumés à voir; et ils nous dirent que le seigneur Donnaconna viendrait le lendemain, et qu'il apporterait force chair de cerf et autre venaison. Et le lendemain arriva ledit Donnaconna, qui amena en sa compagnie grand nombre de gens dudit Stadaconé: nous ne savions à quelle occasion ni pourquoi. Mais, comme dit le proverbe, « Qui de tous se garde, à quelques-uns échappe. » Ce qui nous était de nécessité, car nous étions si affaiblis, tant de maladies que de nos gens morts, qu'il nous fallut laisser un de nos navires (¹) audit lieu de Sainte-Croix.

Le capitaine étant averti de leur venue, et qu'ils avaient emmené tant de peuple, ainsi que Domagaya le vint dire au capitaine, sans vouloir passer la rivière, qui était entre nous et ledit Stadaconé, mais fit difficulté de passer, ce qu'il n'avait pas coutume de faire, au moyen de quoi nous eûmes soupçon de trahison. Voyant cela, ledit capitaine envoya son serviteur, nommé Charles Guyot, lequel était plus que tout autre aimé du peuple de tout le pays, pour voir qui était audit lieu et ce qu'ils faisaient. Ledit serviteur, feignant d'aller voir ledit seigneur Donnaconna, parce qu'il avait demeuré longtemps avec lui, lui porta certain présent. Et lorsque ledit Donnaconna fut averti de sa venue, il fit le malade et se coucha, disant audit serviteur qu'il était fort malade. Après, ledit serviteur alla en la maison de Taiguragni pour le voir, et partout il trouva les maisons si pleines de gens qu'on ne se pouvait tourner, lesquels on n'avait coutume de voir. Et ledit Taiguragni ne voulut permettre que ledit Guyot allât aux autres maisons; mais il le renvoya vers les navires environ la moitié du chemin, et il lui dit que si le capitaine lui voulait faire plaisir de prendre un seigneur du pays, nommé *Agonna*, lequel lui avait fait déplaisir, et l'emmener en France, il ferait tout ce que voudrait ledit capitaine, et qu'il retournât le lendemain dire la réponse.

Quand le capitaine fut averti du grand nombre de gens qui étaient audit Stadaconé, ne sachant à quelle fin, il se décida à leur jouer une finesse, et à prendre leur seigneur Taiguragni, Domagaya et des principaux, étant bien délibéré de mener ledit seigneur en France, pour conter et dire au roi ce qu'il avait vu aux pays occidentaux des merveilles du monde. Car il nous a certifié avoir été à la terre du Saguenay, où il y a infini or, rubis et autres richesses, et les hommes y sont blancs comme en France, et accoutrés de draps de laine. Plus, il dit avoir vu un autre pays où les gens ne mangent point, et n'ont point de fondement, et ne digèrent point, mais font seulement eau. Plus, il dit avoir été en un autre pays de *Piquemaines*, et autres pays où les gens n'ont qu'une jambe, et d'autres merveilles longues à raconter. Ledit seigneur est homme ancien; et ne cesse jamais d'aller par pays depuis sa connaissance, tant par fleuves, rivières, que par terre.

(¹) Probablement la *Petite-Hermine*. On assure que la carcasse de ce bâtiment, ensevelie dans un lit de vase, a été retrouvée en 1843.

Après que ledit serviteur eut fait son message et mandé à son maître ce que ledit Taiguragni lui mandait, ledit capitaine renvoya son serviteur, le lendemain, dire audit Taiguragni qu'il le vînt voir et



Vue d'une forêt du Canada. — D'après Bartlett.

lui dire ce qu'il voudrait, et qu'il lui ferait bonne chère et partie de sa volonté. Ledit Taiguragni lui manda qu'il viendrait le lendemain, et qu'il amènerait Donnaconna, et ledit homme qui lui avait fait déplaisir, ce qu'il ne fit pas ; mais il fut deux jours sans venir, pendant lesquels il ne vint personne dudit Stadaconé aux navires, comme ils avaient coutume, mais nous fuyaient comme si nous les eussions voulu tuer. Alors nous aperçûmes leur mauvaiseté. Et comme ils furent avertis que ceux de *Stadin*

allaient et venaient autour de nous, et que nous leur avions abandonné le fond du navire, que nous laissions pour avoir les vieux clous, tout le troisième jour ils vinrent dudit Stadaconé, de l'autre bord de la rivière, et passèrent la plus grande partie en petits bateaux sans difficulté. Mais ledit Donnaconna n'y voulut passer, et Taiguragni et Domagaya furent plus d'une heure à parlementer ensemble avant que de vouloir passer, mais enfin ils passèrent et vinrent parler audit capitaine. Et ledit Taiguragni pria le capitaine de vouloir prendre et emmener ledit homme en France, ce que le capitaine refusa, disant que le roi son maître lui avait défendu d'amener homme ni femme en France, mais bien deux ou trois petits garçons pour apprendre le langage; mais que volontiers il l'emmènerait en Terre-Neuve, et le mettrait en une île. Le capitaine disait ces paroles pour les rassurer, et à cette fin d'amener ledit Donnaconna, qui était demeuré au delà de l'eau. Taiguragni fut fort joyeux de ces paroles, espérant ne retourner jamais en France, et il promit audit capitaine de retourner le lendemain, qui était le jour de Sainte-Croix, et d'amener ledit seigneur Donnaconna et tout le peuple dudit Stadaconé.

**XX. — Comme, le jour de Sainte-Croix, le capitaine fit planter une croix dans notre fort, et comme les seigneurs Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et leur bande vinrent, et de la prise desdits seigneurs.**

Le troisième jour de mai, jour et fête de Sainte-Croix, pour la solennité et fête, le capitaine fit planter une belle croix, de la hauteur d'environ trente-cinq pieds de longueur, sous le croisillon de laquelle il y avait un écusson en bosse aux armes de France; et sur celui-ci était écrit en lettres antiques: *Franciscus primus, Dei gratiâ, Francorum rex, regnat.* Et ce jour, à midi environ, vinrent plusieurs gens de Stadaconé, tant hommes que femmes et enfants, qui nous dirent que leur seigneur Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et autres, qui étaient en leur compagnie, venaient; ce dont nous fûmes fort joyeux, espérant nous en servir, et ils vinrent à deux heures après midi environ. Et lorsqu'ils furent arrivés devant nos navires, notre capitaine alla saluer le seigneur Donnaconna, qui pareillement lui fit grande fête, mais toutefois avait l'œil au bois et une crainte merveilleuse. Bientôt après arriva Taiguragni, lequel dit au seigneur Donnaconna qu'il n'entrât point dans le fort. Et alors il fut, par l'un de leurs gens, apporté du feu hors dudit fort, et allumé pour ledit seigneur. Notre capitaine le pria de venir boire et manger dedans le navire, comme il avait coutume, et semblablement ledit Taiguragni, lequel dit que tantôt ils iraient; ce qu'ils firent, et entrèrent dans ledit fort.

Mais auparavant notre capitaine avait été averti par Domagaya que ledit Taiguragni avait mal parlé et qu'il avait dit au seigneur Donnaconna qu'il n'entrât point dans les navires. Et notre capitaine, voyant ceci, sortit du parc où il était, et vit que les femmes s'enfuyaient par l'avertissement dudit Taiguragni, et qu'il ne demeurait que les hommes, lesquels étaient en grand nombre. Et ledit capitaine commanda à ses gens de prendre lesdits seigneurs Donnaconna, Taiguragni, Domagaya et deux autres des principaux qu'il montra, puis qu'on fît retirer les autres. Bientôt après, ledit seigneur entra avec ledit capitaine. Mais tout soudain ledit Taiguragni vint pour le faire sortir. Notre capitaine, voyant qu'il n'y avait pas d'autre ordre, se prit à crier qu'on les prît. Auquel cri sortirent les gens dudit capitaine, lesquels prirent ledit seigneur et ceux qu'on avait délibéré de prendre (¹). Lesdits Canadiens, voyant ladite prise, commencèrent à fuir et à courir comme brebis devant le loup, les uns à travers la rivière, les autres parmi le bois, cherchant chacun son avantage. Ladite prise ainsi faite des susdits, et les autres s'étant tous retirés, ledit seigneur et ses compagnons furent mis en garde.

(¹) Pour excuser cet enlèvement, on suppose que Cartier céda au désir de convertir ces Canadiens au christianisme, et de leur donner une idée de notre civilisation, afin de hâter ensuite celle du Canada.

**XXI. — Comme les Canadiens vinrent devant les navires chercher leurs gens, la nuit, durant laquelle ils hurlaient et criaient comme loups; et le partement et conclusion qu'ils firent le lendemain; et des présents qu'ils firent à notre capitaine.**

La nuit venue, grand nombre du peuple dudit Donnaconna vinrent devant nos navires (la rivière entre deux), huchant et hurlant toute la nuit comme loups, criant sans cesse : *Agohanna! Agohanna!* pensant parler à lui, ce que ledit capitaine ne permit pour l'heure, ni le matin jusques à environ midi. Par quoi ils nous faisaient signe que nous les avions tués et pendus. Et à l'heure de midi environ, ils retournèrent derechef en aussi grand nombre que nous les avions jamais vus en une seule fois durant notre voyage, se tenant cachés dans le bois, excepté quelques-uns qui criaient et appelaient ledit Donnaconna. Et alors le capitaine commanda de faire monter en haut ledit Donnaconna pour leur parler. Et le capitaine lui dit qu'il fît bonne chère, et qu'après avoir parlé au roi de France son maître, et conté ce qu'il avait vu au Saguenay et autres lieux, il reviendrait dans dix ou douze lunes, et que le roi lui ferait un grand présent. De quoi ledit Donnaconna fut fort joyeux, et le dit en passant aux autres, qui firent trois merveilleux cris en signe de joie ([1]).

Et à l'heure ledit peuple et Donnaconna firent entre eux plusieurs prédications et cérémonies, qu'il n'est possible de décrire, faute de les entendre. Notre capitaine dit audit Donnaconna qu'ils vinssent sûrement de l'autre bord pour mieux parler ensemble, et qu'il les assurait, ce que leur dit ledit Donnaconna. Et, sur ce, il vint une barque des principaux à bord desdits navires, qui derechef commencèrent à faire plusieurs prêchements et cerémonies, en donnant des louanges à notre capitaine, et ils lui firent présent de vingt-quatre colliers d'*esurgny*, qui est la plus grande richesse qu'ils aient en ce monde, car ils l'estiment mieux qu'or ni argent. Après qu'ils eurent assez parlementé et devisé les uns avec les autres, et qu'il n'y avait remède audit seigneur d'échapper et qu'il fallait qu'il vînt en France, il leur commanda qu'on lui apportât des vivres pour manger par les mers, et qu'on les lui apportât le lendemain. Notre capitaine fit présent audit Donnaconna de deux balles d'airain et de huit hachots et autres menus objets, comme couteaux et patenôtres, de quoi il fut fort joyeux, à ce qu'il parut, et il les envoya à ses femmes et enfants ([2]). Pareillement ledit capitaine donna à ceux qui étaient venus parler audit Donnaconna quelques petits présents dont ils remercièrent fort ledit capitaine, et tous se retirèrent et s'en allèrent à leurs loges.

**XXII. — Comme, le lendemain, cinquième jour de mai, ledit peuple retourna pour parler à son seigneur, et comme il vint quatre femmes à bord lui apporter des vivres.**

Le lendemain, cinquième jour dudit mois, dès le matin, ledit peuple retourna en grand nombre pour parler à son seigneur, et envoya une barque qu'ils appellent *casnony*, en laquelle étaient quatre femmes, sans aucun homme, à cause de la crainte qu'ils avaient qu'on les retînt; lesquelles apportèrent force vivres, savoir: gros mil, qui est le blé dont ils vivent, chair, poisson et autres provisions à leur mode. Quand elles furent arrivées au navire, le capitaine leur fit bon accueil. Et le capitaine pria Donnaconna de leur dire que, dans douze lunes, il retournerait et ramènerait ledit Donnaconna à Canada; et il disait cela pour les contenter; ce que fit ledit seigneur : lesdites femmes en firent un grand semblant de joie, montrant par signes et paroles audit capitaine que, pourvu qu'il revînt et ramenât ledit Donnaconna et

([1]) Donnaconna ne revint pas; il mourut en France moins de deux ans après y être arrivé. Trois sauvages, qui survécurent seuls, furent baptisés, le 23 mars 1538, dans l'église Notre-Dame de Saint-Malo. Jacques Cartier servit de parrain à l'un des trois.

([2]) On peut douter de la sincérité de cette joie.

les autres, ils lui feraient plusieurs présents. Et alors chacune d'elles donna audit capitaine un collier d'esurgny; puis s'en allèrent de l'autre bord de la rivière, où était tout le peuple dudit Stadaconé; puis se retirèrent et prirent congé dudit seigneur Donnaconna.



La Cascade Montmorency (¹).

Le samedi, sixième jour de mai, nous appareillâmes au havre Sainte-Croix, et le dimanche nous vînmes à l'île aux Coudres, où nous avons été jusqu'au lundi, sixième jour dudit mois, laissant amortir les eaux, qui étaient trop courantes et dangereuses pour descendre ledit fleuve. Pendant ce temps, plusieurs barques vinrent, des peuples sujets dudit Donnaconna, qui venaient de la rivière du Saguenay. Et lorsque par Domagaya ils furent avertis de leur prise, et de la façon et manière dont on menait ledit Donnaconna en France, ils furent bien étonnés; mais ils ne laissèrent de venir le long des navires parler audit Donnaconna, qui leur dit que, dans douze lunes, il retournerait et qu'il avait bon traitement du capitaine et des compagnons. De quoi tous, à une voix, remercièrent ledit capitaine, et donnèrent audit Donnaconna trois paquets de peaux de bièvres et loups marins, avec un grand couteau de cuivre rouge, qui vient dudit Saguenay, et autres choses. Ils donnèrent aussi au capitaine un collier d'esurgny; pour lesquels présents le capitaine leur fit donner dix ou douze hachots, dont ils furent fort contents et joyeux, remerciant ledit capitaine; puis ils s'en retournèrent.

Le passage est plus sûr et meilleur entre le nord et ladite île que vers le sud, à cause du grand nombre de basses, bancs et rochers qui y sont, et aussi parce qu'il y a petit fond.

Le lendemain, seizième jour du mois, nous appareillâmes de ladite île aux Coudres, et vînmes poser

(¹) Entre Québec et Saguenay.

« La cascade Montmorency est formée par une belle nappe d'eau, légèrement tortueuse, qui tombe de deux cent trente pieds presque dans les eaux du Saint-Laurent, entre des arbres et des rochers. La chute, comme il arrive souvent, s'est fait jour au point où se joignent deux terrains différents, le schiste et le calcaire. » (Ampère, *Lettres sur l'Amérique.*)

à une île qui est à environ quinze lieues de ladite île, laquelle est grande d'environ cinq lieues de long; et là, nous posâmes ce jour pour passer la nuit, espérant, le lendemain, passer les dangers du Saguenay, qui sont fort grands. Le soir, nous fûmes à ladite île, où nous trouvâmes grand nombre de lièvres, dont nous eûmes quantité. Et pour cela, nous la nommâmes l'*île aux Lièvres*. Et la nuit, le temps fut contraire et en tourmente tellement qu'il nous fallut relâcher à l'île aux Coudres, d'où nous étions partis, parce qu'il n'y a pas d'autre passage entre lesdites îles; et nous y fûmes jusqu'au vingt et unième jour dudit mois, que le vent vint bon; et nous fîmes tant par nos journées, que nous passâmes jusques à *Honguedo* (1), entre l'île de l'Assomption et ledit Honguedo, lequel passage n'avait pas auparavant été découvert. Et nous fîmes courir jusque par le travers du *cap de Prato* (2), qui est le commencement de la baie du Chasseur. Et parce que le vent était convenable et bon à plaisir, nous fîmes porter le jour et la nuit; et le lendemain, nous vînmes querir au corps l'*île Brion*, ce que nous voulions faire pour abréger notre chemin. Les deux terres sont gisantes sud-ouest et nord-ouest, un quart de l'est et de l'ouest, et il y a entre elles 50 lieues. Ladite île en est à 47 degrés et demi de latitude.

Le jeudi, vingt-cinquième dudit mois, jour et fête de l'Ascension de Notre-Seigneur, nous traversâmes une terre et sillon de basses arènes, qui demeurent à environ huit lieues au sud-ouest de ladite île de Brion, et par-dessus lesquelles il y a de grosses terres pleines d'arbres; et il y a une mer enclose dans laquelle nous n'avons vu aucune entrée ni ouverture par où entre cette mer.

Et le vendredi, vingt-sixième, parce que le vent chargeait à la côte, nous retournâmes à ladite île de Brion, où nous fûmes jusqu'au premier jour de juin, et nous vînmes querir une terre haute qui demeure au sud-est de ladite île, qui nous apparaissait être une île, et nous la rangeâmes environ deux lieues et demie, dans lequel chemin nous eûmes connaissance de trois autres îles qui demeuraient vers les arènes, et pareillement lesdites arènes être île, et ladite terre qui est terre haute et unie, être terre certaine se rabattant au nord-ouest. Lesquelles choses connues, nous retournâmes au cap de ladite terre qui se fait à deux ou trois caps, hauts à merveille, et grande profondeur d'eau, et la marée si courante qu'il n'est possible de plus. Nous nommâmes ce cap le *cap de Lorraine* (3), qui est en 46 degrés et demi. Au sud duquel cap il y a une basse terre et semblant d'entrée de rivière; mais il n'y a havre qui vaille; par-dessus lesquelles, vers le sud, demeure un cap que nous nommâmes le *cap de Saint-Paul* (4), qui est en 47 degrés un quart.

Le dimanche, troisième jour dudit mois, jour et fête de la Pentecôte, nous eûmes connaissance de la terre d'est sud-est de Terre-Neuve, étant à 22 lieues dudit cap. Et parce que le vent était contraire, nous fûmes à un havre que nous nommâmes *le havre du Saint-Esprit* (5), jusques au mardi que nous appareillâmes dudit havre, et reconnûmes ladite côte jusques aux *îles de Saint-Pierre* (6). Chemin faisant, nous tournâmes le long de ladite côte, plusieurs îles basses et fort dangereuses étant en la route d'est sud-est et ouest nord-ouest, à 2, 3 et 4 lieues à la mer. Nous fûmes auxdites îles de Saint-Pierre, où nous trouvâmes plusieurs navires, tant de France que de Bretagne, depuis le jour de Saint-Barnabé, onzième de juin, jusques au seizième dudit mois, que nous appareillâmes desdites îles de Saint-Pierre, et vînmes au *cap de Raze*, et entrâmes dans un havre nommé *Rognousi* (7), où nous prîmes eau et bois pour traverser la mer; et là nous laissâmes une de nos barques, et appareillâmes dudit havre le lundi dix-neuvième jour dudit mois; et, avec bon temps, nous avons navigué par la mer tellement que, le seizième jour de juillet 1536, nous sommes arrivés au havre de Saint-Malo. La grâce au Créateur, le priant, faisant fin à notre navigation, de nous donner sa grâce et paradis à la fin. *Amen* (8).

(1) Aujourd'hui le mont Louis.
(2) Ou cap du Pré, aujourd'hui cap Forillon.
(3) C'est le cap nord de l'île Royale, ou cap Breton.
(4) On pense que c'est le cap d'Aspé, sur la côte est du cap Breton.
(5) Aujourd'hui le port aux Basques, sur la côte sud de Terre-Neuve.
(6) Les îles de Saint-Pierre de Miquelon.
(7) C'est la baie des Trépassés, sur la côte sud de Terre-Neuve.
(8) Un vocabulaire du langage de la Nouvelle-France termine ici la relation du deuxième voyage de Cartier.

## TROISIEME VOYAGE (¹).

**I. — Le roi François Ier ordonne à Jacques Cartier de faire de plus amples découvertes vers les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay; ses préparatifs et son départ de Saint-Malo avec cinq navires; son arrivée au port de Sainte-Croix; il bâtit un fort à quatre lieues au delà, en un lieu qu'il appela Charlesbourg-Royal.**

Le roi François Ier, ayant ouï ce qu'avait rapporté le capitaine Cartier, son pilote général, de ses deux premiers voyages de découvertes, tant par ses écrits que verbalement, touchant ce qu'il avait trouvé et vu dans les terres occidentales par lui découvertes dans les pays de Canada et Hochelaga, et ayant aussi vu et convenu avec les hommes sauvages que ledit Cartier avait amenés de ces pays, dont l'un était roi de ces pays, et qui avait pour nom Donnaconna, et autres; lesquels, après avoir vécu longtemps en France et au pays de Bretagne, y furent baptisés selon leur désir et demande, et trépassèrent ensuite dans ledit pays de Bretagne. Et quoique Sa Majesté eût été informée par ledit Cartier de la mort et du décès de tous les hommes sauvages qui avaient ainsi été amenés par lui (lesquels étaient au nombre de dix), à l'exception d'une petite fille d'environ dix ans, cependant elle résolut d'envoyer de nouveau ledit Cartier, son pilote, avec Jean-François de la Rocque, chevalier, seigneur de Roberval, qu'elle nomma son lieutenant et gouverneur dans les pays de Canada et Hochelaga, et ledit Cartier comme capitaine général et maître pilote des vaisseaux, afin de faire plus amples découvertes qu'il n'avait été fait dans les précédents voyages, et atteindre, s'il était possible, à la connaissance du pays de Saguenay, duquel le peuple, amené par ledit Cartier, comme il est dit, avait rapporté au roi qu'il s'y trouvait de grandes richesses et de très-bons pays. Le roi donc commanda qu'il fût donné certains deniers à l'effet d'entreprendre ledit voyage avec cinq navires : laquelle chose fut faite par lesdits sieurs de Roberval et Cartier, lesquels s'accordèrent d'apprêter lesdits cinq navires, à Saint-Malo en Bretagne, là même où les deux premiers voyages avaient été apprêtés et d'où les vaisseaux avaient pris leur départ, et auquel lieu ledit sieur de Roberval envoya Cartier pour la même fin.

Et après que Cartier eut fait préparer et mettre en bon ordre lesdits cinq navires, le sieur de Roberval se rendit à Saint-Malo, où il trouva les navires en rade, les vergues hautes, tout prêts à partir et faire voile, n'attendant autre chose que la venue du général et le payement des dépenses. Et comme le sieur de Roberval, le lieutenant du roi (²), n'avait pas encore reçu son artillerie, ses poudres et munitions, et autres choses nécessaires dont il s'était pourvu pour ce voyage, dans les pays de Champagne et de Normandie, et parce que les choses susdites lui étaient très-nécessaires et qu'il ne pouvait se résoudre à les laisser en arrière, il se détermina de partir de Saint-Malo pour aller à Rouen, et là y faire apprêter un ou deux navires à Honfleur, où il pensait que toutes ces choses étaient venues; et que ledit Cartier partirait incontinent avec les cinq navires qu'il avait préparés, et prendrait les devants. Considérant aussi que ledit Cartier avait reçu des lettres du roi, par lesquelles il lui enjoignait expressément de partir et faire voile incessamment à la vue et réception de celles-ci, à peine d'encourir son déplaisir et de lui en imputer tout le blâme. Après avoir délibéré toutes ces choses, et que ledit sieur de Roberval eut fait un état et revue de tous les gentilshommes, soldats et matelots qui avaient été retenus et choisis pour l'en-

(¹) « Le troisième voyage des découvertes faites par le capitaine Jacques Cartier, en l'année 1540, dans les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay. » — Cette troisième relation a été traduite du troisième volume de la collection de Hakluyt (1600, in-fol.), et publiée par la *Société de Québec*.

(²) François de la Roque, seigneur de Roberval, gentilhomme picard, nommé par lettres patentes du 15 janvier 1540 vice-roi du Canada, et lieutenant général du roi François Ier en Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Belle-Isle, Carpon, Labrador, etc.




Fleurs du Canada (¹).

treprise de ce voyage, il donna audit Cartier pleine autorité de partir et prendre les devants, et de se conduire en toutes choses comme s'il s'y fût trouvé en personne; et lui-même prit son départ pour

(¹) Voy. la note 1 de la p. 49.

Honfleur, afin de faire ses autres préparatifs. Après ces choses ainsi faites, le vent devenant favorable, les susdits cinq navires firent voile ensemble, bien fournis de victuailles pour deux ans, le vingt-troisième jour de mai 1540 (1541) (¹).

Et nous naviguâmes si longtemps, par des vents contraires et des tourmentes considérables qui nous arrivèrent à cause du retardement de notre départ, que nous fûmes sur la mer plus de trois mois avant de pouvoir arriver au port et havre du Canada, sans avoir eu, pendant tout ce temps, trente heures de bon vent qui pût nous servir à suivre notre droit chemin; de sorte que nos cinq navires, à cause de ces tempêtes, s'entre-perdirent les uns les autres, sauf deux qui demeurèrent ensemble, savoir celui où était le capitaine, et l'autre dans lequel se trouvait le vicomte de Beaupré, jusques enfin au bout d'un mois que nous nous rencontrâmes au havre de Carpont, en la Terre-Neuve. Mais la longueur du temps que nous fûmes à passer entre la Bretagne et la Terre-Neuve fut cause que nous nous trouvâmes en grand besoin d'eau, rapport au bestial, aussi bien que des chèvres, porcs, et autres animaux que nous avions apportés pour y multiplier dans le pays, lesquels nous fûmes forcés d'abreuver avec du cidre et d'autres breuvages.

Ayant donc été l'espace de trois mois à naviguer sur la mer, nous étant arrêtés à Terre-Neuve, attendant le sieur de Roberval, et faisant provision d'eau et autres choses nécessaires, nous ne pûmes arriver devant le havre de Sainte-Croix, en Canada (auquel lieu, dans notre précédent voyage, nous avions demeuré huit mois), que le vingt-troisième du mois d'août; auquel lieu les peuples du pays vinrent à nos navires, montrant une grande joie de notre arrivée; et nommément il y vint celui qui avait la conduite et qui gouvernait le pays du Canada, appelé Agonna, lequel avait été nommé roi par Donnaconna, que, dans notre précédent voyage, nous avions amené en France.

Et s'étant rendu au navire du capitaine avec six ou sept barques, et avec nombre de femmes et d'enfants, et après que ledit Agonna se fut informé près du capitaine où étaient Donnaconna et les autres, le capitaine répondit que Donnaconna était décédé en France, et que son corps était demeuré en France, et que les autres étaient restés en France, où ils vivaient comme de grands seigneurs, qu'ils étaient mariés et qu'ils ne voulaient pas revenir en leur pays. Ledit Agonna ne montra aucun signe de déplaisir de tout ce discours; et je crois qu'il le prit ainsi en bonne part, parce qu'il demeurait seigneur et chef du pays par la mort dudit Donnaconna. Après laquelle conférence ledit Agonna prit un morceau de cuir, et garni tout autour d'esurgny (qui est leur richesse et la chose qu'ils estiment être la plus précieuse, comme nous faisons de l'or), qui était sur sa tête au lieu de couronne, et le plaça sur la tête de notre capitaine; ensuite il ôta de ses poignets deux bracelets d'esurgny, et les plaça pareillement sur les bras du capitaine, lui faisant des accolades et lui montrant de grands signes de joie; ce qui n'était que dissimulation, comme bien il nous apparut ensuite. Le capitaine prit la couronne de cuir et la mit derechef sur sa tête, et lui donna, ainsi qu'à ses femmes, certains petits présents, lui donnant à entendre qu'il avait apporté certaines choses nouvelles, desquelles il lui ferait présent ci-après; et pour cela ledit Agonna remercia le capitaine. Et après qu'il lui eut fait bonne chère, ainsi qu'à sa compagnie, ils prirent leur départ et s'en retournèrent à terre avec leurs barques.

Après lesquelles choses, ledit capitaine fut avec deux barques amont la rivière, au delà de Canada et du port de Sainte-Croix, pour y voir un havre et une petite rivière qui est à environ quatre lieues au delà (²), laquelle fut trouvée meilleure et plus commode pour y mettre ses navires à flot et les placer, que n'était l'autre. C'est pourquoi, à son retour, il fit mener tous ses navires au delà de ladite rivière, et à basse mer il fit planter son artillerie pour mettre en sûreté ceux des navires qu'il entendait garder et retenir dans le pays, lesquels étaient au nombre de trois, ce qu'il fit le jour suivant; et les autres navires demeurèrent dans la rade au milieu du fleuve (auquel lieu les victuailles et autres choses qu'ils avaient apportées furent débarquées), depuis le vingt-septième jour d'août jusques au deuxième de septembre, auquel temps ils firent voile pour retourner à Saint-Malo; dans lesquels navires il renvoya Marc Jalobert, son beau-frère, et Étienne Noël, son neveu, tous deux excellents pilotes et bien expéri-

(¹) « La commission de Jacques Cartier avait été signée le 17 octobre 1540 par François Iᵉʳ. » (Archives de Saint-Malo; lettre de M. Cunat.)

(²) Aujourd'hui la rivière du cap Rouge.

mentés, avec des lettres au roi pour lui donner connaissance de ce qui avait été fait et trouvé, et comment M. de Roberval n'était pas encore arrivé, et comme il craignait que par la cause des vents contraires et tempêtes il eût été contraint de revenir en France.

### II. — Description de la rivière et havre de Charlesbourg-Royal.

Ladite rivière est petite et n'a pas plus de cinquante pas de largeur, et les navires tirant de trois brasses d'eau peuvent y entrer de pleine mer; et, à basse mer, il ne s'y trouve qu'un chenal d'un pied ou environ. Des deux côtés de la rivière, il y a de fort bonnes et belles terres pleines d'aussi beaux et puissants arbres que l'on puisse voir au monde, et de diverses sortes, qui ont plus de dix brasses plus haut que les autres; et il y a une espèce d'arbre qui s'étend à plus de trois brasses, qui est appelé, par



Vue d'une forêt du Canada. — D'après le *Canada pittoresque.*

les gens du pays, annedda (¹), lequel a plus excellente vertu que tous les arbres du monde, et dont je ferai mention ci-après. De plus, il y a grande quantité de chênes, les plus beaux que j'aie vus de ma vie, lesquels étaient tellement chargés de glands qu'il semblait qu'ils s'allaient rompre. En outre, il y a de plus beaux érables, cèdres, bouleaux, et autres sortes d'arbres, que l'on n'en voit en France. Et proche de cette forêt, sur le côté sud, la terre est toute couverte de vignes que nous trouvâmes chargées de grappes aussi noires que ronces, mais non pas aussi agréables que celles de France, par la raison qu'elles ne sont pas cultivées et parce qu'elles croissent naturellement sauvages. De plus, il y a quantité

(¹) Voy. la note 1 de la p. 59.

d'aubépines blanches qui ont les feuilles aussi larges que celles du chêne, et dont le fruit ressemble à celui du néflier.

En somme, ce pays est aussi propre à la culture qu'on puisse trouver ou désirer. Nous semâmes ici des graines de notre pays, telles que graines de choux, navets, laitues et autres, lesquelles fructifièrent et sortirent de terre en huit jours. L'entrée de cette rivière est vers le sud, et elle va tournant vers le nord en serpentant. Et à l'entrée de celle-ci, vers l'est, il y a un promontoire haut et roide où nous pratiquâmes un chemin en manière de double montée, et, au sommet, nous fîmes un fort pour le garde du fort qui était au bas, ainsi que des navires et de tout ce qui pouvait passer tant par le grand fleuve que par cette petite rivière. En outre, on voit une grande étendue de terre propre à la culture, unie et belle à voir, ayant la pente quelque peu au sud, aussi facile à mettre en culture que l'on peut le désirer, et toute remplie de beaux chênes et autres arbres d'une grande beauté, non plus épais qu'en nos forêts en France ([1]). Ici nous employâmes vingt de nos hommes à travailler, lesquels, dans une journée, labourèrent environ un arpent et demi de la terre susdite, et en ensemencèrent une partie avec des navets, lesquels, au bout de huit jours, comme j'ai dit ci-devant, sortirent de terre. Et sur cette haute montagne, ou promontoire, nous trouvâmes une très-belle fontaine très-proche dudit fort; joignant lequel, nous trouvâmes une bonne quantité de pierres que nous estimions être des diamants.

De l'autre côté de ladite montagne et au pied de celle-ci, qui est vers la grande rivière, se trouve une belle mine du meilleur fer qui soit au monde, laquelle s'étend jusque proche de notre fort; et le sable sur lequel nous marchions est terre de mine parfaite prête à mettre au fourneau. Et sur le bord de l'eau nous trouvâmes certaines feuilles d'un or fin, aussi épaisses que l'ongle. Et à l'ouest de ladite rivière il y a, comme il a été dit, plusieurs beaux arbres; et vers l'eau, un pré plein d'aussi belle et bonne herbe que jamais je n'en vis en aucun pré de France. Et entre ledit pré et la forêt, il y a grande quantité de vignes; et au delà de ces vignes, la terre donne abondance de chanvre, lequel croît naturellement, et qui est aussi bon qu'il est possible de voir et de même force. Et au bout dudit pré, à environ cent pas, il y a une terre qui s'élève en pente, laquelle est une espèce d'ardoise noire et épaisse ([2]), où l'on voit des veines de l'espèce des minéraux et qui luisent comme or et argent; et parmi toutes ces pierres, il s'y trouve de gros grains de ladite mine. Et en quelques endroits, nous avons trouvé des pierres comme diamants, les plus beaux, polis et aussi merveilleusement ([3]) taillés qu'il soit possible à homme de voir; et lorsque le soleil jette ses rayons sur ceux-ci, ils luisent comme si c'étaient des étincelles de feu.

([1]) « La description donnée par Cartier de cette rivière et havre correspond parfaitement à la position de la rivière du cap Rouge, située à trois lieues et demie de Québec; et les détails qu'il nous donne sur tous les environs de cette rivière nous retracent exactement le cap Rouge d'aujourd'hui, une partie de la forêt qui avoisine ce cap, du côté du sud du fleuve Saint-Laurent, ainsi que le terrain situé de l'autre côté, et à l'ouest de la rivière du cap Rouge, lequel forme une espèce de plateau et s'élève ensuite en forme d'amphithéâtre. » *(Société de Québec.)*

([2]) L'ardoise existe en abondance et d'une bonne qualité dans le voisinage de la rivière Saint-François et dans le district de Québec. Il se rencontre des pierres meulières, mais d'une qualité inférieure; les meilleures du Canada sont dans le district de Gaspé. On possède aussi, en une foule d'endroits, des pierres à aiguiser, et d'excellent tripoli a été découvert dans les comtés de Berthier et de Montmorency.

([3]) Des terres de différentes couleurs se rencontrent en quantités considérables dans plusieurs localités du Canada; par exemple : du blanc de baryte le long de la côte du nord, depuis le lac Supérieur; de l'ocre jaune, rouge et brun en différents endroits, surtout dans les comtés de Tadoussac et Montmorency; aussi, sur les bords du lac Huron, une espèce d'argile ferrugineuse qui fournit une couleur d'un rouge tendre, et des pierres lithographiques.

En fait de pierres précieuses, on trouve au Canada des agates, du jaspe, des labradorites, des hyacinthes, des améthystes, du jais; on a montré aussi quelques grains de rubis trouvés sur les bords de l'Outaouais.

Les talcs compactes et les pierres ollaires existent dans plusieurs endroits en abondance, et surtout dans les comtés de Beauce et Mégantic, où nous avons aussi de la plombagine. L'amiante se trouve dans les comtés de Stanstead et Kamouraska. Il y a du gypse sur les bords de la grande rivière, près Niagara, et dans les îles du golfe et de l'embouchure du Saint-Laurent; du phosphate de chaux principalement dans le haut de l'Outaouais, et probablement sur toute la côte nord gagnant l'est, et des marnes coquillières propres aux engrais dans une foule de localités.

Le pays possède aussi des terrains où se rencontrent l'uranium, le chrome, le cobalt, le manganèse, des pyrites de fer, des dolomites et des magnésites, dont la chimie peut tirer parti.

L'or natif, dans la terre, gît en assez grande quantité dans le comté de Beauce, près Québec. (Voy. sur le cuivre, le plomb, le fer, le nickel, le cobalt, l'*Esquisse sur le Canada*, p. 61.)

**III. — Comme, après le départ des deux navires, qui furent renvoyés en Bretagne, et que la bâtisse du fort fut commencée, le capitaine fit préparer deux barques pour aller amont la grande rivière pour découvrir le passage des trois sauts ou courants d'eau.**

Ledit capitaine ayant dépêché deux navires pour s'en retourner et porter des nouvelles, ainsi qu'il en avait eu le commandement du roi, et de ce que la bâtisse avait été commencée pour la sûreté des victuailles et autres choses, se détermina, avec le vicomte de Beaupré et les autres gentilshommes, maîtres et pilotes choisis pour la délibération, de faire un voyage avec deux barques fournies d'hommes et de victuailles pour aller jusqu'à Hochelaga, afin de voir et comprendre la façon des sauts d'eau qu'il




Cascades rapides, ou rapides du Long-Sault. — D'après Bartlett.

y a à passer pour aller au Saguenay, afin de se mettre plus en état au printemps de passer outre, et, durant la saison en hiver, apprêter toutes choses nécessaires et en ordre pour toutes affaires. Les susdites barques ayant été apprêtées, le capitaine et Martin de Paimpont, avec d'autres gentilshommes et le reste des mariniers, partirent dudit lieu de Charlesbourg-Royal ([1]), le septième de septembre de la susdite annés 1540. Et le vicomte de Beaupré demeura en arrière pour la garde et gouvernement de toutes choses audit fort. Et comme ils remontaient la rivière, le capitaine alla voir le seigneur de *Hochelai* ([2]), dont la demeure est entre Canada et Hochelaga, et lequel, dans le précédent voyage, avait donné audit capitaine une petite fille, et l'avait, à plusieurs reprises, informé des trahisons que Taiguragni et Domagaya (que le capitaine, dans son précédent voyage, avait emmenés en France) avaient désir de tramer contre lui.

([1]) Dans le Routier de Jean-Alphonse, ce même endroit est nommé France-Roy.
([2]) On pense que c'était un village qui était situé proche des Rapides de Richelieu.

Pour le regard de laquelle courtoisie ledit capitaine ne voulut passer outre sans lui rendre visite ; et afin de lui faire entendre que le capitaine comptait sur lui, il lui donna deux jeunes garçons et les lui laissa pour apprendre leur langue. Et il lui fit présent d'un manteau de drap écarlate de Paris, lequel manteau était tout garni de boutons jaunes et blancs d'étain, et de petites clochettes ; et en outre, il lui donna deux bassins de cuivre ou laiton, avec certains hachots et couteaux, ce dont ledit seigneur parut fort joyeux et remercia le capitaine ; après cela fait, le capitaine et sa compagnie partirent dudit lieu. Et nous naviguâmes avec un vent tellement favorable, que nous arrivâmes le onzième jour du mois au premier saut d'eau (1), qui est à la distance de 2 lieues de la ville de *Tatonaguy*. Et après que nous fûmes arrivés en ce lieu, nous nous décidâmes à aller et passer aussi loin qu'il est possible avec l'une des barques, pendant que l'autre demeurerait en cet endroit jusqu'à notre retour. Et nous mîmes le double des hommes en la barque pour nager contre le courant ou la force dudit saut. Et après que nous nous fûmes éloignés de notre autre barque, nous trouvâmes mauvais fonds et de gros rochers, et



Le rapide Chaudière, près de la cité d'Otoarais.

un si grand courant d'eau qu'il ne nous fut pas possible d'aller plus outre avec notre barque, sur quoi le capitaine se délibéra d'aller par terre pour voir la nature et la façon du saut.

Et après être descendus à terre, nous trouvâmes, près du rivage, un chemin et sentier battu conduisant vers lesdits sauts, par lequel nous prîmes notre chemin. Et, chemin faisant, et peu après, nous trouvâmes la demeure d'un peuple qui nous fit bon accueil et nous reçut avec beaucoup d'amitié. Et après que nous leur eûmes fait connaître que nous allions vers les sauts, et que nous désirions d'aller à Saguenay, quatre jeunes gens vinrent avec nous pour nous montrer le chemin, et ils nous menèrent si loin que nous vînmes à un autre village où demeuraient de bonnes gens, lesquels demeurent vis-à-vis le deuxième saut (2), qui nous apportèrent de leurs vivres, tels que chair et poisson, et nous en firent offre. Et après que le capitaine leur eut demandé, tant par signes que par paroles, combien de sauts

(1) Ce premier saut paraît être le courant Sainte-Marie.
(2) Ce deuxième saut paraît correspondre aux rapides de Lachine.

nous avions à passer pour aller à Saguenay, et quelle était la longueur du chemin du lieu où nous étions, ce peuple nous montra et nous donna à entendre que nous étions au deuxième saut, et qu'il n'y avait qu'un autre saut à passer ([1]); que la rivière n'était pas navigable pour se rendre au Saguenay, et que ledit saut n'était qu'à une tierce partie du chemin au delà de ce que nous avions parcouru; nous montrant celui-ci avec certains petits bâtons qu'ils placèrent sur la terre à certaines distances; et ensuite ils mirent entre eux certaines autres branches, représentant lesdits sauts. Et d'après lesdites marques, s'ils disent vrai, il ne peut y avoir que six lieues par terre pour passer lesdits sauts.

### IV. — Description des trois sauts ou courants d'eau qui sont au-dessus de Hochelaga.

Après que nous fûmes avertis par ledit peuple des choses ci-dessus dites, tant parce que la journée était bien avancée, et que nous n'avions ni bu ni mangé de cette journée, nous délibérâmes de retourner à nos barques; et y étant arrivés, nous trouvâmes grande quantité de peuple, au nombre de quatre cents ou environ, lesquels semblaient être très-réjouis et joyeux de notre arrivée. Et pour cela, le capitaine donna à chacun d'eux certains petits présents, tels que peignes, épingles d'étain et de laiton, et autres petits ornements, et aux chefs à chacun sa petite hache et hameçon, desquels ils firent plusieurs cris et cérémonies de joie. Mais néanmoins il faut se garder de toutes ces belles cérémonies et joyeusetés, car ils auraient fait de leur mieux pour nous tuer, ainsi que nous l'avons appris par la suite. Cela fait, nous retournâmes avec nos barques et passâmes près de la demeurance du seigneur de Hochelai, chez lequel le capitaine avait laissé les deux jeunes garçons en remontant la rivière, pensant les trouver; mais il ne put y trouver personne, sauf l'un de ses fils, lequel dit au capitaine qu'il était à *Maisouna*, ainsi que nous le dirent aussi nos garçons, disant qu'il était parti depuis deux jours. Mais, de vrai, il était allé à Canada pour délibérer avec Agonna ce qu'ils pouvaient entreprendre contre nous. Et lorsque nous fûmes arrivés à notre fort, il nous fut dit par nos gens que les sauvages du pays ne venaient plus autour de notre fort, comme ils avaient coutume de faire, pour nous apporter du poisson, et qu'ils nous redoutaient et craignaient à merveilles. Notre capitaine, ayant donc été averti par quelques-uns des nôtres qui avaient été à Stadaconé pour les voir, qu'il y avait un monde considérable du peuple du pays qui y était assemblé, fit apprêter toutes les choses et mettre notre fort en bon ordre.....

La suite de cette troisième relation est perdue; mais il ne paraît point qu'on ait à regretter aucune information de quelque importance. Jacques Cartier laissa Roberval au havre de Saint-Jean et revint en France ([2]); il était certainement de retour à Saint-Malo en octobre 1542 : le 21 de ce mois, il tint

([1]) Cet autre saut doit être le saut Saint-Louis.

([2]) « Roberval périt avec tout son monde dans un second voyage, et cet affreux malheur, dit M. Taché, ne contribua pas peu à retarder les progrès de la nouvelle colonie.

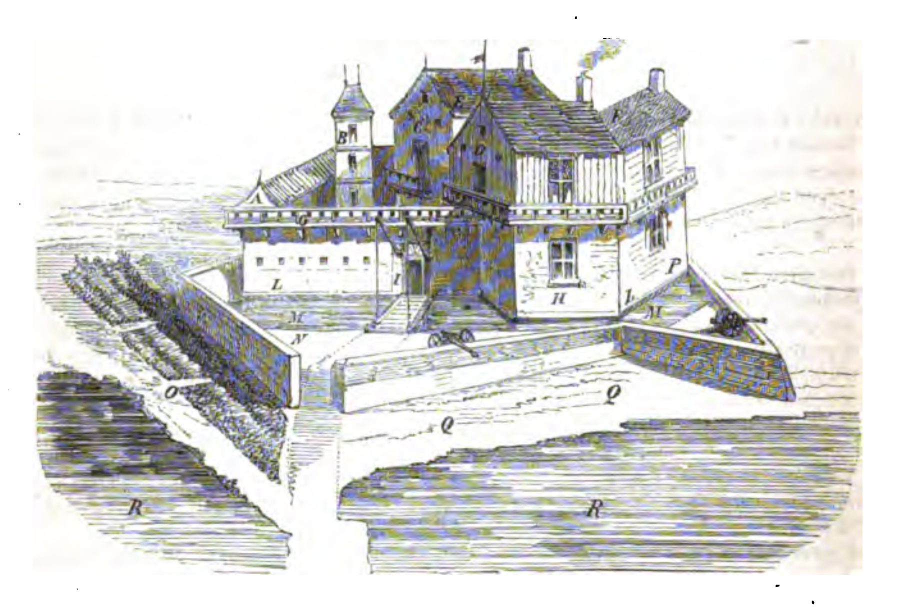
» De 1534 à 1608, époque de la fondation de Québec par M. de Champlain, alors gouverneur du Canada, l'histoire ne fait mention que de la formation de compagnies en France, et de voyages, découvertes et guerres avec les sauvages en Amérique. En conséquence de l'embarras des affaires politiques en Europe, le soin de coloniser le Canada fut presque exclusivement abandonné à des particuliers, qui s'occupèrent beaucoup plus de faire la traite profitable des fourrures avec les sauvages que de fonder une colonie agricole. Mais dès l'époque de la fondation de Québec, et grâce aux travaux de M. de Champlain, on pensa à former des établissements, et à amener par la guerre ou les traités les nations sauvages à l'alliance française. En 1629, les progrès de la colonie se trouvaient de nouveau suspendus par la prise de Québec par l'amiral anglais Kirtk; mais le Canada fut rendu à la France en 1632.

» Montréal fut fondé en 1641, et mis en état de résister aux invasions des nations iroquoises, toujours prêtes à se ruer sur les Français et sur les tribus aborigènes entrées dans leur alliance.

» La vieille France avait si peu fait pour la nouvelle jusqu'en 1663, que, seulement sous le ministère du grand Colbert, on commença à s'occuper d'un plan de colonisation. A cette époque, la population française du Canada ne s'élevait qu'au chiffre de deux mille habitants, distribués irrégulièrement à Tadoussac, Québec, Trois-Rivières, Montréal et quelques autres postes.

» En 1689, la guerre éclata entre les colonies anglaises et françaises, et fut signalée par des chances balancées des deux côtés. L'amiral anglais Phipps vint avec une flotte mettre le siége devant Québec, mais il fut repoussé. Grâce à l'adminis-

sur les fonts baptismaux la fille du lieutenant-gouverneur de la ville. Depuis, il n'entreprit aucun autre voyage. « L'hiver, il habitait Saint-Malo, dit M. Cunat; l'été, il se retirait à Limoilou, village où il avait fait bâtir une jolie maison de campagne qu'on désigne encore sous le nom de *les Portes-Cartier*. A son nom de famille, notre grand navigateur, anobli par François Ier, ajouta le titre de seigneur de Limoilou (¹). »




**Première habitation bâtie à Québec. — D'après Champlain.**

**A, le magasin; — B, le colombier; — C, corps de logis pour les ouvriers; — D, autre corps de logis pour les ouvriers; — E, cadran; — F, autre corps de logis où sont la forge et les artisans; — G, galeries tout autour des logements; — H, logis du sieur de Champlain; — I, la porte de l'habitation, où il y a pont-levis; — L, promenoir de l'habitation, contenant dix pieds de large jusque sur le bord du fossé; — M, fossés tout autour de l'habitation; — N, plates-formes en façon de tenailles pour mettre le canon; — O, jardin du sieur de Champlain; — P, la cuisine; — Q, place devant l'habitation, sur le bord de la rivière; — R, la grande rivière de Saint-Laurent.**

tration du comte de Grontenac, alors gouverneur, la Nouvelle-France signala ses armes au point qu'on résolut de prendre l'offensive sur les colonies anglaises; et on le fit avec un tel succès que d'Iberville, le Cid canadien, après plusieurs combats sur terre et sur mer, s'empara de l'île de Terre-Neuve et de sa capitale Saint-Jean, et réduisit les forts de la baie d'Hudson.

» Enfin la paix fut conclue avec l'Angleterre en 1697, et fut accompagnée, en 1701, d'un traité de paix avec toutes les nations indiennes du Canada. Une nouvelle guerre fut suivie d'un nouveau traité, par lequel la France cédait à l'Angleterre l'Acadie, Terre-Neuve et la baie d'Hudson.

» Lors de la déclaration de la guerre de 1755, l'Angleterre avait résolu de faire la conquête du Canada, et la France ne s'occupait guère de sa colonie, laissée à la garde de l'héroïsme de ses habitants et de quelques soldats.

» En 1759, le général Amherst attaqua le Canada par l'intérieur, tandis que le général Wolfe venait, avec une flotte, débarquer ses troupes à l'île d'Orléans, devant Québec. Le général anglais, après avoir réussi à surprendre les hauteurs d'Abraham, livra bataille sur les plaines voisines de la ville. Cette bataille, dans laquelle périrent les deux généraux Montcalm et Wolfe, fut gagnée par les Anglais et entraîna la reddition de Québec; par capitulation, en 1761, la Nouvelle-France cessa de faire partie des possessions françaises, et devint dépendance anglaise.

» Le Canada a bien changé depuis l'époque où l'on se consolait de la perte de cet immense territoire pour la France en disant : « Après tout, que nous font quelques arpents de neige au Canada? » Ces quelques arpents de neige sont devenus un pays de près de 40 000 lieues en superficie, peuplé par 2 000 000 d'habitants; dont le sol fertile produit pour au delà de 500 000 000 de francs de valeur annuelle, indépendamment de l'exploitation des forêts et des richesses que contiennent les eaux du golfe, aux pêcheries sans rivales; dont l'industrie occupe une flotte océanique du port de plus d'un million de tonneaux, et une flottille intérieure de plus de deux cent mille; ayant un gouvernement quasi indépendant, avec un revenu de 25 000 000 de francs, et des institutions d'éducation et de bienfaisance dignes des contrées les mieux favorisées.

» La longueur totale du Canada est, en chiffres ronds, de 400 lieues de France, et sa largeur d'environ 100 lieues; les bornes du pays touchent, dans le sens de sa longueur, au 60e et au 84e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, et aux 42e et 52e degrés de latitude nord. » (Taché, 1855, *Esquisse sur le Canada.*)

(¹) *Histoire inédite de la ville de Saint-Malo*, par M. Cunat.

On ne connaît point la date précise de la mort de Jacques Cartier; mais il paraît probable qu'il ne dépassa point de beaucoup la fin de l'année 1552 : c'est à cette époque seulement que son nom cessa de figurer sur les actes authentiques laissés à Saint-Malo. En 1552, il n'était encore âgé que de cinquante-huit ans.

## BIBLIOGRAPHIE.

Manuscrits. — Trois manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale, sous les nos 10272, 10026[5], 10025, avec ce titre : *Seconde navigation* faite par le commandement et vouloir du très-chrétien roy François premier de ce nom, au parachèvement de la découverture des terres occidentales estantes souz le climat et parallèles des terres et royaume dudit seigneur, et par lui précédemment ja commencées à faire découvrir; cette navigation, faite par Jacques Qarrtier, natif de Saint-Malo, de l'Isle en Bretagne, pilote dudit seigneur, en l'an 1535.

Textes imprimés. *Première relation.* — Ternaux-Compans, *Archives des voyages*, ou collection d'anciennes relations inédites ou très-rares, relatives à la géographie et aux voyages; Paris, in-8. — Jacques Cartier ou Quartier, navigateur, de Saint-Malo, *Brief récit de la navigation faite es isles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*, et particulièrement des mœurs, langages et cérémonies d'habitants d'icelles; Paris, Ponce Riffet, in-8, 1545; et Rouen, in-8, 1598.—*Prima relatione della navigatione di Jacques Cartier, piloto de Francia, della Terra-Nuova* detta la Nova-Francia trovata nell l'anno 1534 (troisième volume de la collection de Ramusio).

*Deuxième relation.*—*Secunda relation della navigatione da lui fatta all' isole di Canada, Hochelaga, Saguenaie et altre*, al presente detto la Nuova-Francia, con particulari costumi et ceremonie degli habitanti nell' anno 1535 (troisième volume de la collection de Ramusio). — *Discours du capitaine Jacques Quartier aux Terres-Neuves du Canada, Norembègue, Hochelaga, Labrador et pays adjacents*, en l'an 1534, écrit en langue étrangère et traduit en français; Paris, in-8, 1538.

Les deux premières relations se trouvent presque en entier dans l'*Histoire de la Nouvelle-France*, de Marc Lescarbot.

*Troisième relation.*—*Le troisième voyage des découvertes faites par le capitaine Jacques Cartier, en l'année 1540, dans les pays de Canada, Hochelaga et Saguenay* (traduit de Ramusio). La fin se trouve perdue.

Les trois relations réunies ont été publiées pour la première fois en français par la Société littéraire et historique de Québec.

Les deux premières relations de Cartier et ce qui a été conservé de la troisième se trouvent, en anglais, dans la collection d'Hakluit.

Commentaires. — *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542*, par Jacques Quartier, le sieur de Roberval, Jean-Alphonse de Xaintoigne, etc., suivis de la description de Québec et de ses environs en 1608, et de divers extraits relativement au lieu de l'hivernement de Jacques Cartier en 1535-36 (avec gravures et fac-simile); réimprimés sur d'anciennes relations et publiés sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, William Cowan et fils, in-8, 1843. — Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les Français es Indes occidentales et Nouvelle-France, par commission de nos roys très-chrétiens, et les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusqu'à hui, etc.; Paris, in-8, 1609, 1611, 1612, 1617, 1618.—La *Biographie universelle*, de Michaud; — la *Nouvelle biographie universelle*, de Didot; — la *Biographie bretonne*, par P. Levôt; in-4o, 1852, à l'article *Cartier*.

Ouvrages a consulter. — Richard Eden, *A treatise of the Newe-India*, with other new founde Lands and Islandes, etc.; London, 1553. — Jean-Baptiste Ramusio, *Della navigazione e viaggi*, raccolti da M. Giov.-Bapt. Ramusio; Venise, 3 vol. in-fol., 1554. Le troisième volume est entièrement consacré à l'histoire de l'Amérique. — André Thevet, *les Singularités de la France antarctique, autrement nommée Amérique;* Paris, in-4o, 1558; Anvers, in-8, 1558. Traduction anglaise, London, in-4o, 1568. — Mellin de Saint-Gelais, *Voyages aventureux de Jean-Alphonse, Saintongeois;* Poitiers, in-4o, 1559; Paris, in-8, 1598. — Appollonius Lavinius, *De navigatione gallorum in terram Floridam*, deque clade anno 1555 ab Hispanis acceptâ; Anvers, in-8, 1568. — Cabo ou Gaboto, célèbre navigateur, *Navigatione nella parte septentrionale;* Venise, in-fol., 1583. Mentionné dans le catalogue de la bibliothèque Bodléienne. — *Brief récit, succincte narration de la navigation faite aux iles de Canada, Hochelaga et autres*, etc.; Paris, Rosset, 1595, in-4o. — Richard Hakluit, *the Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the english nation*, made by sea or over land, etc. The third and last vol. of the voyages, etc., of the english nation, and in some few places, etc.; London, 3 vol. in-fol., 1599. — Haies (Edward), *A report of the voyages and successes attempted in the year of our lord 1583*, etc., upon those large and ample countreys extended nordward from the cape of Florida, etc. (In Hakluit's collection, vol. 3.)— Richard Clarke, *A relation of Richard*

*Clarke*, of Weymouth, master of tho ship called the Delight, going for the discovery of Norembega. Dans la collection d'Hakluit, t. III. — O'Haru, *Voyage to new foundland and cap Breton, in 1536.* In Hakluit's collection. — Giovanni da Verrazani ou Verrazano, *Relation della terra per lui scoperta*, in nome di Sua Maesta Christianissima. Dans la collection de Ramusio et dans le troisième volume d'Hakluit. — Pierre Boucher, gouverneur des Trois-Rivières, *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions de la Nouvelle-France*; Paris, in-12.

*Des sauvages*, ou *Voyages de Samuel Champlain*, faits en la Nouvelle-France, l'an 1603; Paris, 1603, in-8. — Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France*, contenant les navigations, découvertes et habitations faites par les Français ès Indes occidentales et Nouvelle-France, etc.; Paris, in-8, 3 éd., 1609, 1611, 1618. Traduction anglaise, London, small in-4°, 1609. — Bertrand, *Lettre missive touchant la conversion du grand sayamos de la Nouvelle-France*, qui en étoit, avant l'arrivée des Français, le chef et le souverain; Paris, in-8, 1610. — Lescarbot, *la Conversion des sauvages qui ont été baptisés dans la Nouvelle-France, cette année 1610*, etc.; Paris, in-8, 1610. *Relation de ce qui s'est passé au voyage du sieur de Poutrincourt en la Nouvelle-France*, etc.; Paris, in-8, 1612. — Le père Jouvency, *De expeditione quorumdam Societatis Jesu in Acadia*; Rome, 1611. — Biard, jésuite, *Relation de la Nouvelle-France et du voyage que les jésuites y ont fait*; Lyon, in-12, 1612 et 1616. — *Histoire de la Nouvelle-France* (en allemand); Augsbourg, in-4°, 1613. — *Histoire de la découverte du grand pays de la Nouvelle-France* (en allemand); Hambourg, in-4°, 1613. — *Voyage de la nouvelle-France*, de Samuel Champlain; Paris, 1616; *Ibid.*, 1617, in-8. — Samuel Purchas, *His Pilgrimages, or relations of the world and the religions observed in all ages and places*, discovered from the creation unto this present; London, in-fol., 1617. Voyages à la Nouvelle-France, dans le quatrième volume. — *Notes of voyages and plantations of the French*, in north America, both in Florida and Canada, written in 1564. (In Purchas's Pilgrims.) — Lescarbot, *les Muses de la Nouvelle-France*; Paris, in-8, 1618. — Captain Richard Whitbourne, *A discourse and discovery of newfoundland*, etc.; London, small in-4°, 1622. — Charles Lallemant, *Lettre du supérieur des missions des jésuites du Canada*, où sont contenues les mœurs des sauvages; Paris, in-8, 1627. — *Érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada*, etc. Dans le *Mercure des Français* de l'année 1628. — Thomas Harriot, *Brief and true report of the Newfoundlands and Virginia*; London, in-fol., 1628. — Samuel de Champlain, géographe du roi, *les Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dicte Canada*, faits par le sieur de Champlain, et toutes les découvertes qu'il a faites en ce pays, depuis 1603 jusqu'en 1629, etc.; Paris, in-4°, 1632. Nouvelle édition, 1830. — Le Jeune (le père Paul), *Briève relation du voyage de la Nouvelle-France*, fait au mois d'avril dernier; Paris, in-8, 1632. — Gabriel Sagard-Théodat, *le Grand voyage du pays des Hurons*, situé en l'Amérique, vers la mer Douce et derniers confins de la Nouvelle-France, dite Canada, etc.; Paris, in-12, 1632. — *Relation du voyage fait en Canada, en 1632, pour la prise de possession du fort de Québec.* Dans le *Mercure français*, en 1632. — *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France ou Canada*; 1633. — Relation du sieur de Champlain; 1633. Imprimées dans le *Mercure français* de 1633. — Jean de Laët, *Novus orbis*, seu descriptionis Indiæ occidentalis, libri XVIII; Leyde, in-fol., 1633. Traduction française sous ce titre: *l'Histoire du nouveau monde*, ou description des Indes occidentales; Leyde, in-fol., 1641. — Julien Perrault, *Relation du cap Breton*, dans la Nouvelle-France; Paris, in-12, 1634. — *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, en l'année 1633*; Paris, in-8, 1634. — *Relations de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, depuis l'année 1633 jusqu'en 1672*; Paris, Cramoisi, 19 vol. in-8, 1634 et années suivantes. — Jean de Brébeuf, jésuite, *Relation de ce que les jésuites ont fait et de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, en 1634 et 1635*; Paris, 2 vol. in-8, 1634-1635. — Jacques-Philippe Tornuti, *Canadensium plantarum aliarumque nondum editarum historia*; Paris, in-4°, 1635. — Sagard Théodat, *Histoire du Canada*, et voyages que les frères mineurs y ont faits pour la conversion des infidèles, etc.; Paris, in-8, 1636; *Ibid.*, 1686. — *Les véritables motifs de messieurs et dames de la société de Notre-Dame de Montreul, pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-Franee*; Paris, in-4°, 1643. — Jérôme Lallemant, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, depuis l'an 1645 jusqu'en 1648*; Paris, 3 vol. in-8, 1648. — Le père François-Joseph le Mercier, *Relation de la mission des PP. jésuites à la Nouvelle-France, de 1647 à 1648*; Paris, in-8, 1649. — *Relation de ce qui s'est passé en Canada, depuis l'été de 1649 jusqu'en l'été de 1650*; Paris, in-8, 1650. — Paul Raguenau, *Relation de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France, depuis l'an 1648 jusqu'en 1651*; Paris, 2 vol. in-8, 1650-1652. — François-Joseph Bressani, *Relazione degli missionari della compagnia di Gièsu nella Nuova-Francia*; Macerata, in-4°, 1653. — Le Mercier, *Relation depuis l'an 1651 jusqu'en 1653*; Paris, in-8, 1653-1654. — Le Mercier, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, en 1653 et 1654*; Paris, in-8, 1655. — N.-N. Gent, *America, or an exact description of the west Indies*; London, 1655. — *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en la mission des pères de la compagnie de Jésus aux Hurons*, pays de la Nouvelle-France; 1664. — Franciscus Creuxis, *Historiæ Canadensis*, seu Novæ Franciæ libri decem ad annum usque Christi 1656; Paris, in-4°, 1664. — Le Mercier, *Relation du Canada, de 1664 à 1665*; Paris, 3 vol. in-12, 1666. — Philippe Alegambe, *Mortes illustræ et gesta eorum de societate Jesu qui in odium fidei*, etc.; Rome, in-fol., 1667. — *Journal de la marche du marquis de Tracy contre les Iroquois de la Nouvelle-France*; Paris, in-4°, 1667. — Le Mercier, *Relation des années 1666 et 1667*; Paris, in-8, 1668. — Le même, *Relation des années 1667 et 1668*; Paris, in-8, 1669. — Jacques Bordier, jésuite, *Relation de ce qui s'est passé à la Nouvelle-France pendant les années 1666 et 1667*; Paris, in-8, 1669. — Paul Prince, *Vie de la mère de Saint-Augustin*, religieuse de Québec, dans la Nouvelle-France; Paris, in-8, 1671. — Nicolas Denis, gouverneur de l'Acadie, *Description géographique et historique des côtes de l'Amérique septentrionale*, avec l'histoire naturelle de ce pays; Paris, 2 vol. in-12, 1672. — Claude d'Ablon, *Relation de ce qui s'est passé dans la Nouvelle-France, de 1669 à 1670*; Paris, 1672, in-8. — La révérende mère Marie de l'Incarnation, *Lettres de la mère Marie de l'In-*

*carnation*, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France; Paris, in-4°, 1681. — Louis Hennepin, *Description de la Louisiane*, nouvellement découverte, au sud-ouest de la Nouvelle-France; Paris, in-12, 1638-1688; Amsterdam, 1688. — Messire Jean de la Croix de Chevriers de Saint-Vallier, second évêque de Québec, *État présent de l'Église et de la colonie française dans la Nouvelle-France*, etc.; Paris, in-8, 1688. — Le P. Chrétien Leclercq, *Premier établissement de la foi dans la Nouvelle-France*; Paris, 2 vol. in-12, 1691. — Le même, *Nouvelle relation de la Gaspésie*, qui contient les mœurs et la relation des sauvages gaspésiens, etc.; Paris, in-12, 1692. La même, traduite en hollandais; Amsterdam, 1752, in-8. — Louis Hennepin, *Nouveau voyage dans un pays plus grand que l'Europe*, entre la mer Glaciale et le Nouveau-Mexique, depuis 1679 jusqu'en 1682; Amsterdam, in-12, 1698. Traduction anglaise, Londres, 1698.

Le baron de la Hontan, *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale*, depuis l'an 1683 jusqu'en 1693, etc.; la Haye, in-12, 1703; Amsterdam, 1705. Traduction anglaise, London, 2 vol. in-8, 1701. — Thomas Torfæus, *Histoire de l'antique Vinlande* ou partie de l'Amérique septentrionale (en latin); Hanau, in-8, 1703, 1715; Copenhague, in-8, 1706. — John Harris, *Navigantium atque itinerantium bibliotheca*; London, 2 vol. in-fol., 1705. — Diereville, *Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie ou Nouvelle-France*; Rouen et Amsterdam, in-12, 1708. — *The late expedition to Canada*; London, in-8, 1712. — Admiral sir Hovenden Walker, *Account of the late disastrous expedition to Canada*; London, in-8, 1712, 1720. — Relation de Terre-Neuve, traduite de l'anglais de White, qui y a été en 1709, avec quelques remarques sur l'île du Cap-Breton; 1715. — Mémoire touchant Terre-Neuve et le golfe de Saint-Laurent, extrait des meilleurs journaux de mer; 1715. Dans le t. III du *Recueil des voyages au Nord*; Amsterdam, in-12, 1715 et 1722. — François le Maire, *Mémoire historique sur la Louisiane*, etc.; manuscrit; 27 mai 1717. — Joseph-François Lafitau, Mémoire présenté à S. A. R. M$^{gr}$ le duc d'Orléans, concernant la précieuse plante du ging-seng de Tartarie, découverte en Canada, etc.; Paris, in-8, 1718. — Sir Martin Forbisher, *Relation de la Louisiane et du fleuve de Mississipi*; Amsterdam, 2 vol. in-12, 1720. — *Relation de la Louisiane et du Mississipi*, écrite à une dame par un officier de marine; écrite vers l'an 1720. Dans le t. V du *Recueil de voyages au Nord*; Amsterdam, 1724. — M. Bacqueville la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale*; Paris, 4 vol. in-12, 1722. Deux autres éditions, en 1723. — Joseph-François Lafitau, *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*; Paris, 2 vol. in-4°, 1723; Paris et Rouen, 4 vol. in-12, 1724. — Le P. Laval, *Voyage à la Louisiane*, fait par ordre du roi, en 1720; Paris, in-4°, 1728. — J.-F. Bernard, *Recueil de voyages au Nord*; Amsterdam, 10 vol. in-12, 1731-1732. — Lesage, *les Aventures de M. Robin de Beauchesne*, capitaine de flibustiers, dans la Nouvelle-France; Paris, 2 vol. in-12, 1732. — M. Sarrazin, Lettres au sujet des eaux du cap de la Magdeleine, en Canada. Dans les *Mémoires de Trévoux*; 1736, mai, p. 956. — Charles le Beau, *Aventures ou voyages curieux parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*, dans lesquels on trouve une description du Canada, etc.; Amsterdam, 2 vol. in-12, 1738. — Emmanuel Crespel, *Voyages dans le Canada et son naufrage en revenant en France*; Francfort, 1742, in-12. — Charlevoix, jésuite, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, avec le journal historique d'un voyage fait, par ordre du roi, dans l'Amérique septentrionale; Paris, 3 vol. in-4° ou 6 vol. in-12, 1744. Traduction anglaise, London, 2 vol. in-8, 1760 et 1772. — Cadwallader Colden, lieet gorn. of New-York, *History of the five indian nations of Canada*; London, in-8, 1744. *Id.*, 2 vol. in-8, 1755. — Arthur Dobbs, *An account of the countries adjoining the Hudson's Bay*, etc.; London, 1744, 1 vol. in-4°. — Duhamel, *Observations botanico-météorologiques, faites à Québec*, etc. Dans les Mémoires de l'Académie; Paris, 1746. — J. Marius, *Traite du castor en Canada*, traduit par Eidous; Paris, in-8, 1746. — *Account of the French Settlements in north America*; showing from the latest authors, the towns, etc., of Canada, claimed and improved by the French King. By a gentleman, Boston, 1746, in-8. — *L'Importance et l'utilité de la fameuse isle du Cap-Breton, prouvée par une description exacte* (en allemand); Leipsick, in-8, 1747. — *Geographical history of Nova-Scotia*; London, in-8, 1749. — *Histoire géographique de la Nouvelle-Écosse*; Paris, in-12, 1749 et 1754. — *The importance of settling and fortifying Nova-Scotia*, by a gentleman lately arrived from that colony; London, in-8, 1751. — Peter Kalm, *Account of the cataracts of Niagara*; London, in-8, 1751. — La sœur Françoise Juchereau de Saint-Ignace, *Histoire de l'hôtel-Dieu de Québec*; Montauban et Paris, in-12, 1751. — John Bartram, *Observations on the inhabitants, climate, soil*, etc., made in his travels from Pensylvania to Onondago, Oswego, and the lac Ontario, to wich is annexed a curious account of the cataract of Niagara, by Peter Kalm; London, in-8, 1751. — Émanuel Crespel, *Reisen nach Canada*; Franckfurt und Leipsick, 1751, 1 vol. in-12. — Jean-Étienne Guettard, Mémoire dans lequel on compare le Canada à la Suisse, etc.; Paris, 1752. Dans les Mémoires de l'Académie des sciences; 1752. — John Palairet, *Concise desrcption of the english and french possessions in north America*; London, in-8, 1753. — Matthieu-François Pidanzat de Mairobert, *Discussion sommaire sur les anciennes limites de l'Acadie*; Paris, in-12, 1753. — Jean-Baptiste Lemascrier, *Mémoires historiques sur la Louisiane*, etc.; Paris, 2 vol. in-12, 1753. — Georges-Marie Butel-Dumont, *Mémoires historiques sur la Louisiane*, rédigés sur les manuscrits de l'abbé le Mascrier; Paris, 2 vol. in-12, 1753. — M. le marquis Joseph-Bernard de Chabert, *Voyage fait, par ordre du roi, en 1750 et 1751, dans l'Amérique septentrionale*, pour rectifier les côtes de l'Acadie, de l'Isle-Royale et de l'île de Terre-Neuve; Paris, in-4°, 1753. — *Some account of the north American Indians, their genius*, etc.; Londres, in-8, 1754. — Jefferys, *Conduite des Français par rapport à la Nouvelle-Écosse*; traduit de l'anglais, avec des notes, par Butel-Dumont; Londres, 1755, 1 vol. in-12. — *Histoire géographique de la Nouvelle-Écosse*; Londres, 1755, 1 vol. in-12. Traduit de l'anglais par Lafargue. — *Lettres d'un Français à un Hollandais*, au sujet des différends survenus entre la France et la Grande-Bretagne, touchant les possessions dans l'Amérique septentrionale; Paris, in-12, 1755. — *Mémoires des commissaires du roi de*

*France et d'Angleterre sur les anciennes limites de l'Acadie*, etc.; Paris, 4 vol. in-4°, 1755; 6 vol. in-12, 1756. — *Mémorials of the french and english commissaries, concerning the limits of Nova-Scotia or Acadia*, etc.; London, 2 vol. in-4°, 1755.—*Mémoires des commissaires de S. M. Très-Chrétienne et de ceux de S. M. Britannique sur les possessions et les droits respectifs des deux couronnes en Amérique*, etc.; Copenhague, deux tomes en un, in-12, 1755; Paris, 2 vol. in-4°, 1755-57. — *State of the bristish and french colonies in North-America*; London, 1755. — William Clarke, *Observations on the late and present conduct of the French*, with regard to their encroachements on the british colonies in North-America, etc.; Boston and London, in-8, 1755. — Saintard, *Essai sur les colonies françaises*; Paris, in-12, 1755.— D'Anville, Mémoire pour la carte intitulée : *Canada, Louisiane*; Paris, in-4°, 1756. — Sir Humphrey Gilbert, *Discourse to prove a passage by the north-west, and the east Indies*; London, 1756. In Hakluit's collection, vol. 3. — M. de Parfouru, Lettre de M. de Parfouru, gentilhomme de la Normandie, sur le Canada. Dans le *Journal de l'étranger*; 1776, mars, p. 138. — *Notices géographiques, historiques et politiques sur la partie de l'Amérique septentrionale qui est le théâtre de la guerre entre les Anglais et les Français* (en allemand); Francfort et Leipsick, in-8, 1756. — *A review of the military operations in north America*, from the commencement of the french hostilities on the frontiers of Virginia, in 1753, to the surrender of Oswego, August XIV, 1756; London. 1757, 3 vol, in-4°. — M. de Chevrier, *l'Acadiade*, ou Prouesses anglaises en Acadie, Canada, etc., poëme comi-héroïque en quatre chants; Cassel, pet. in-8, 1758. — *An accurate account of the taking of cape Breton, in the year 1755*; London, in-8, 1758. — Lepage du Pratz, *Histoire de la Louisiane*, etc.; Paris, 3 vol. in-12, 1758. — M^lle^ Fauque, *la Dernière guerre des bêtes*, fable pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle; Londres, in-12, 1758. — *Considerations of the importance of Canada*, and the bay of the river S.-Lawrence, and of the american fisheries on the islands of cape Breton, S.-John's newfoundland, and the seas adjacent; London, in-8, 1759. — *An account of the manners of the Mumacs and Marakeets* (savage nations) now dependant on the government of cape Breton, etc.; London, in-8, 1759. — Thadæus Macarty, *Two fast sermons before the expedition to Canada*; Boston, in-12, 1759. — Gourdin, *Mercure de la Nouvelle-France*, etc.; Paris, in-8 (sans date). — Thomas Curtis, *Particulars of the country of Labrador*. In the Philosophical transactions, vol. 64. — Captain John Knox, *Historical journal of the campaingns in north America, for the years 1757, 58, 59 and 1760*, etc.; London, 2 vol. in-4°, 1769. — *The importance of Canada considered*, in two letters to a nobleman; London, 1760. — Thomas Foxcroft, *Thanksgiving sermon on the conquest of Canada*; Boston, 1760. — Thomas Pichon, *Lettres et mémoires* pour servir à l'histoire naturelle, civile et politique du cap Breton; Londres et la Haye, in-12, 1760; Paris, in-8, 1761. — T. Jefferys, *the Natural and civil history of the French dominious in north and south America*; London, 1761, 1 vol. in-fol. — *The comparative importance of our acquisitions from France in America*; London, in-8, 1762. — *Mémoires sur le Canada*; Paris, 3 vol. in-8, 1762. — Richard Gardiner, *Memoirs of the siege of Quebec*, etc.; London, in-4°, 1762. — L'abbé Bertrand de Latour, *Mémoire sur la vie de M. de Laval*, premier évêque de Québec; Cologne, 2 vol. in-12, 1761; Paris, in-4°, 1762. — Aubry, avocat, *Mémoire* pour Michel-Jean-Hugues Péan, capitaine aide-major des ville et gouvernement de Québec; Paris, in-4°, 1763. — *Mémoire* pour le marquis de Vaudreuil, ci-devant gouverneur et lieutenant-général de la Nouvelle-France; Paris, 1763, in-4°. — *Mémoire* pour le sieur de Boishebert, capitaine, ci-devant commandant à l'Acadie; Paris, 1763, in-4°. — *Principales requêtes du procureur général en la commission établie dans l'affaire du Canada*; Paris, 1763, in-4°. — *Jugement rendu souverainement et en dernier ressort, dans l'affaire du Canada*, par MM. les lieutenant général de police, lieutenant particulier et conseillers au Châtelet, etc.; Paris, 1763, in-4°. — Lalource, *Mémoire* pour M. François Bigot, ci-devant intendant de justice, etc., en Canada; Paris, in-4°, 1763.— Griffith William's, *Account of Newfoundland*; London, in-8, 1765. — Nicholas Ray, *Importance of the colonies of North-America considered*, etc.; London, in-4°, 1766. — De Vallette, *Journal d'un voyage à la Louisiane*, fait en 1720; la Haye et Paris, in-12, 1768. — Le chevalier Bossu, *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, etc.; Paris, in-12, 1768; Amsterdam, 1769. Traduction anglaise par John Reinhold Forster, London, 2 vol. in-8, 1771. — Le même, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, etc.; Amsterdam, in-8, 1777. — Rév. Thomas Alcock, *Relation du bombardement et du siége de Québec*, par un jésuite du Canada; London, 1770. — Forster, *Travels through that part of North-America formerly called Louisiana*; London, 2 vol. in-8, 1771.— *L'Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord*, traduite par Broussonnet; Paris, 2 vol. in-8, 1788. L'original allemand a paru à Gœttingue, 1754, 3 vol. in-8. — Baron Francis Masères, *Collection of papers relating to the province of Quebec*; London, in-4°, 1772. — Le même, *Quebec commissions*; London, in-fol., 1774. — *The history of the Bristish dominions in North-America*, etc.; London, in-4°, 1773. — Thomas Lyttleton, *Letter to William Pitt*, on the passing of the Quebec Bill; New-York, in-8, 1774. — Robert Sayer, *the North American Pilot for Newfoundland, Labrador*, etc.; London, in-fol., 1775. — Baron Francis Mascret, *An account of the proceedings of the bristish and other protestant inhabitants of the province of Quebec*, etc.; London, in-8, 1775. — William Smith, *An oration in memory of general Montgomery, and of the officiers and soldiers*, wo fell with him, december 31, 1775, before Quebec, etc.; Philadelphia, 1776, in-8. Second edition, London, 1776, in-8.—F.-W. Melcheimer, *Tagebuch von der Reise der Braunschweigischen auxiliartruppen von Wolfenbüttel nach Quebec (Journal du voyage des troupes auxiliaires de Brunswick et de Wolfenbuttel à Québec)*; Minden, 1776, in-8. — Baron Francis Mascret, *Additional papers concerning the province of Quebec*, etc.; London, in-8, 1776.—*Description historique et géographique de l'Amérique septentrionale* (en allemand); Hambourg, 4 vol. in-8, 1777, 1778. — Baron Francis Masères, *the Canadian Freeholder*; London, 3 vol. in-8, 1777-1779. — *Description du pays de l'Amérique septentrionale* (en allemand); Erfurt, in-8, 1776. — *Journal* d'un voyage de Stade à Québec, en Amérique, par un officier (en allemand); Francfort, in-8, 1776. (*Tagebuch* einer Reise von

Stade nach Quebec in Amerika von einem Officier.) — *Additional papers concerning the province of Quebec;* London, in-8, 1776. — Champagny, *État présent de la Louisiane;* la Haye, in-8, 1776. — *Description des colonies européennes dans le nord de l'Amérique* (en allemand); Leipsick, in-8, 1778. — L'abbé Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes;* Paris, 7 vol. in-8, 1778; la Haye, 1774; Genève, 10 vol. in-8, 1780; Paris, 12 vol. in-8, 1820. — *Lettres confidentielles* de quelques officiers dans le Canada et la Nouvelle-Angleterre, en 1777 et 1778, sur l'état physique, etc., de ces deux pays (en allemand); Gœttingue, in-8, 1779. — John Burgoyne, *A state of the expedition from Canada;* London, in-4°, 1782. — David Anderson, *Canada,* or a view of the importance of the british American colonies; London, in-8, 1782. — *Remarks concerning the savages of North America;* London, in-8, 1784. — *Remarks on the climate, produce and natural advantages of Nova-Scotia;* London, in-8, 1784. — Pierre du Calvet, *the Case of Pierre du Calvet,* esquire of Montreal, in the province of Quebek, etc.; London, in-8, 1784. — Le même, *Appel à la justice de l'État,* ou Recueil de lettres au roi, etc., avec une lettre à MM. les Canadiens, etc.; Londres, in-8, 1784. — *Le Pilote de Terre-Neuve:* Paris, 1784, in-fol. — *Voyage d'un jeune officier,* ou Histoire d'un naufrage sur l'île Royale, autrement nommée cap Breton (en allemand); Strasbourg, in-8, 1786. — *État actuel de la Nouvelle-Écosse,* traduit de l'anglais par M. Soulès; Paris, in-8, 1787. — *A review of the government and grievances of the province of Quebec,* since the conquest of it by the british arms; London, 1788, in-8. — Edward Umfreville, *Present state of Hudson's Bay;* London, 1790, 1 vol. in-8. — John Long, *Voyage and travels of an indian interpreter and trader,* describing the manners and customs of the North American Indians; London, in-4°, 1791. Traduction française, Paris, in-8, 1794. — William Bartram, *Travels through Carolina, Georgia, Florida,* the country of the Cherokees, etc.; 2 vol. in-8, Philadelphie, 1791; London, 1792. — John Reeves, *History of the government of Newfoundland;* London, in-8, 1793. Traduction française, 1793. — Thomas Anbury, *Travels in the interior parts of America,* during the course of the last wast, in a series of letters, by an officier to his friends; London, 2 vol. in-8, 1791. Traduction française par Noël Paris; la Villette, 2 vol. in-8, 1793. — Lettres d'un Hollandais, écrites pendant un voyage dans l'Amérique septentrionale (en allemand). Insérées dans le *Journal de Berlin,* 1795, 3ᵉ et 4ᵉ cahiers. — William Winterbotham, *An historical, geographical, commercial and philosophical view of the American United-States* and of the European settlements in America and the west Indies; London, 4 vol. in-8, 1795. — *Letter of a gentleman to his Friend in England,* descriptive of the different settlements of Canada upper; Philadelphia, 1795, in-12. — J. Mackay, *Quebec Hill,* or Canadian scenery, a poem; London, in-4°, 1797. — Isaac Weld, *A voyage to Canada and the United-States of America;* London, 2 vol. in-8, 1799; London, 2 vol. in-8, 1807. Traduction française, Paris, 3 vol. in-8, 1802. — David-William Smyth, *A short topographical description of his majesty's province of upper Canada,* etc.; London, in-8, 1799. — La Rochefoucault-Liancourt, *Travels through the United-States of North America,* the country of the Iroquois and upper Canada; London, in-4°, 1799. — Jeremiah Dummer, *Letter on the late expedition to Canada;* Boston, in-8 (without date). — Sibley, *Description of Louisiana.* — T. Cole, *Plan to exclude the French from the newfoundland fishery.*

*Almanach de Québec,* pour l'année 1802; Québec, 1 vol. in-24. — Le général Milfort, *Mémoire ou coup d'œil rapide sur mes différents voyages et mon séjour dans la nation Creek;* Paris, in-8, 1802. — Sir Alexander Mackensie, *Voyages from Montreal on the river S.-Lawrence,* etc.; London, in-8, 1801; Philadelphie, in-8, 1802. Traduction francaise, *Voyages d'Alexandre Mackensie dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale,* etc., traduits de l'anglais par J. Castera; Paris, 3 vol. in-8, 1802. — De Vergennes, *Mémoire historique et politique sur la Louisiane;* Paris, in-8, 1802. — Dubroca, *Itinéraire des Français dans la Louisiane,* contenant l'histoire de cette colonie française, etc.; Paris, in-12, 1802. — Baudry des Lozières, *Voyage à la Louisiane et sur le continent de l'Amérique septentrionale,* fait dans les années 1794 à 1798, etc.; Paris, in-8, 1802. — Le même, *Second voyage à la Louisiane,* faisant suite au premier; Paris, 2 vol. in-8, 1803. — Le comte de Volney, *Tableau du climat et du sol des États-Unis,* etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1803. — Georges Heriot, *the History of Canada,* from its first discovery, comprehending an account of the original establishement of the colony of Louisiana; London, 2 vol. in-4°, 1804. — J.-U. Archenholtz, *Histoire des flibustiers de la Nouvelle-France,* traduite de l'allemand par Jean-François Bourgoing; Paris, in-8, 1804. — Perrin du Lac, *Voyages dans les deux Louisianes* et chez les nations sauvages du Missouri, etc.; Paris, in-4°, 1805. — Berquin du Vallon, Vues de la colonie espagnole du Mississipi, ou des provinces de la Louisiane et Floride occidentale, en l'an 1802; Paris, in-8, 1805. — C.-C. Robin, *Voyages dans l'intérieur de la Louisiane,* de la Floride occidentale, etc.; Paris, 3 vol. in-8, 1807. — Georges Heriot, *Travels through the Canadas* containing a description of the picturesque scenery on some of the rivers and lakes; London, in-4°, 1807. — Ethan Allen, *A narrative of col. Ethan Allen's captivity,* from the time of his being taken by the British near Montreal, etc.; Walpole, in-12, 1807. — Miss Montagu, *Voyage dans le Canada,* ou histoire de miss Montagu; traduit de l'anglais par Mᵐᵉ J.-G. M.; Paris, 4 vol. in-12, 1809. — Hugh Gray, *Letters from Canada;* London, in-8, 1809. — D.-B. Viger, *Considérations sur les effets qu'a produits, en Canada, la conservation des établissements du pays,* etc.; Montréal, in-8, 1809. — Le même, *Analyse d'un entretien sur la conservation des établissements du bas Canada;* Montréal, in-8, 1826. — Alexander Henry, *Travels and adventures in Canada* and the Indians territories between the years 1760 and 1776, in two parts; New-York, in-8, 1809. — John Lambert, *Travels trough Canada and the United-States, 1806-1808;* London, 1810, 3 vol. in-8. Second edition, London, 1816, 2 vol. in-8. — John-Joseph Henry, *An accurate and interesting account of the hardships and sufferings of the land of heroes,* who traversed the wilderness, in the campaign against Quebec in 1775; Lancaster, 1812, 1 vol. in-12. — William Fisher, *News travels among the Indians of North America,* compiled from Lewis and Clark, and other

authors, and a dictionary of the indian langue; Philadelphia, 1812, 1 vol. in-12. — M. Smith, *A geographical view of the province of upper Canada*, etc.; Harford, in-12, 1813. — *The Ressources of the Canadas*, or sketches of the physical and moral means; Québec, in-8, 1813. — David-W. Smith, *Gazetteer of the province of upper Canada;* New-York, 1813, in-8. — M. Smith, *Geographical views of the bristish possessions in North America*, with a concise history of the war in Canada; Baltimore, 1814, 1 vol. in-18. — Joseph Bouchette, arpenteur général de la province du bas Canada, *Description of lower Canada*, with remarks upon upper Canada; London, 1815, 1 vol. in-8. — William Smith, *the History of Canada*, from its firts discovery, to the peace of 1763, etc.; Québec, 2 vol. in-8, 1815. — Joseph Sanson, *Sketches of lower Canada historical and descriptive*, etc.; New-York, in-12, 1817.— John Lambert, *Travels through Canada*, etc.; London, 2 vol. in-8, 1816.—John Palmer, *Journal of travels in the United-States of North America* and in lower Canada; London, in-8, 1818. — Francis Hall, *Travels in Canada and the United-States, in 1816 and 1817;* London, in-8, 1818, et Boston, in-8, 1818. — Robert Christie, *Memoirs of the colonial government of lower Canada*, etc.; Québec, in-8, 1818. — Le même, *Brief review of the political state lower Canada;* New-York, 1818, in-8. — Le même, *Military and naval operations in the Canadas*, during the late war with the United-States; Quebec, 1818, in-12. —Edward Chappel, *Voyage of his Majesty's ship Rosamond to Newfoundland* and the southern coast of Labrador, etc.; London, in-8, 1818. —E. Mackensie, *An historical, topographical, and descriptive view of the United-States of America*, and of upper and lower Canada, etc.; Newcastle-upon-Tyne, in-8, 1819. — Edward's, *History of the british colonies in the west Indies;* London, 1819, 5 vol. in-8. — Charles-Frederic Greea, *Facts and observations respecting Canada* and the United-States of America; London, in-8, 1819. — C. Stuart, *the Emigrants guide to upper Canada*, etc.; London, in-12, 1820. — J. Strachan, *A visit to the province of upper Canada, in 1819;* Aberdeen, in-8, 1820. — D. Dainville, *Beautés de l'histoire du Canada*, ou Époques mémorables, traits intéressants, mœurs, etc.; Paris, in-12, 1821. —A.-J. Christie, *the Emigrant's assitant*, or Remarks on the agricultural interest of Canada; Montreal, 2 vol. in-12, 1821. — Howison, *Sketches of upper Canada, domestic, local*, etc.; Edinburgh, 1 vol. in-8, 1822. — Robert Gourlay, *Statistical account of upper Canada;* London, 1822, 3 vol. in-8. — J.-M. Duncan, *Travels through part of the United-States and Canada;* Glasgow, 2 vol. in-8, 1823. — *An excursion through the United-States and Canada*, during the years 1822-1823, by an english gentleman; London, in-8, 1824. — Adam Hodgson, *Letters from North America*, written during a tour in the United-States and Canada; London, 2 vol, in-8, 1824.— *Observations in favor of the proposed union of upper and lower Canada*, by the agent for that purpose; and letters of L. Papineau and W. Nielson, against the same; London, in-8, 1824.—*A general description of Nova-Scotia*, etc.; Halifax, in-8, 1825. —Edward-Allen Talbot, *Five years résidence in the Canadas*, etc.; London, 2 vol. in-8, 1824. En français, sous ce titre: *Cinq années de séjour en Canada*, traduit par M. Eyries; Paris, 3 vol. in-8, 1825. — Frederick Fitzgerald de Roos, *Personal narrative of travels in the United-States and Canada, in 1826;* London, in-8, 1827. — Thomas Mackenzie, *Sketches of a tour to the great lakes;* Baltimore, in-8, 1827. — Amable Berthelot, *Dissertation sur le canon de bronze* trouvé, en 1826, sur un banc de sable, dans le fleuve Saint-Laurent, etc.; Québec, in-12, 1827. — Right Rev. D. Mountain, *Bishop of Quebec*, letter to his clergy, on the clergy reserves; Boston, in-8, 1827. — *Speech of Louis Papineau*, at the hustings in Montreal; August 11, in-8, 1827. — *A tour through part of the United-States and Canada;* London, in-8, 1828. — J. Quincy Adams', *Report of the free navigation of the S.-Lawrence;* Washington, in-8, 1828. — Rev. Cornelius Griffin to lord Bathurst, etc., *On his missionary labours;* London, in-8, 1828. — Timothy Flint, *A condensed geography and history of the western states*, or of the valley of Mississipi; Cincinnati, 2 vol. in-8, 1828. *Political annals of lower Canada*, etc.; Montréal, in-8, 1828. —Le tome II de *Encyclopedia americana*, a popular Dictionary of arts, sciences, littérature; Philadelphie, 13 vol. in-8, 1829. — Bery Silliman, *Short tour between Hartford and Quebec, in 1819;* New-Haven, in-12, 1829. — Thomas C. Haliburton, *Historical and statistical account of Nova-Scotia;* Halifax, 2 vol. in-8, 1829. — *Transactions of the literary and historical Society of Quebec;* Québec, 3 vol. in-8, 1829, 31, 32, 33 et 35.— Hugh Murray, *Historical account of discoveries and travels in North America*, including the United-States, Canada, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. — John Mactaggart, *Three years in Canada*, an account of the actual state of the country in 1826, 27, 28, etc.; London, 2 vol. in-8, 1829. — Thomas Church, *the History of Philips'war*, commonly called the Indian wars of 1675 and 1676; Boston, in-8, 1829. — Capt. W. Moorson, *Letters from Nova-Scotia;* London, 1830, in-12. — Andrew Stuart, *Notes upon the south western boundary line of the british provinces of lower Canada;* Québec, in-8, 1830. — Pierre de Salles la Terrière, *A political account of lower Canada*, with remarks on the present situation of the people, etc., by a Canadian; London, in-8, 1830. — G.-M. Davison, *the Fashionable tour*, and guide to travellers through the northern and middle states and Canada; Saratoga, in-12, 1830. —Barbé-Marbois, *History of Louisiane* to the period of its transfert to the United-States, etc.; Philadelphie, in-8, 1830.—*Statutes of the province of upper Canada.* Revised and published by H.-C. Thomson and James Mc-Farland; Revised by James Nickalls junior; Kingston, 1 vol. in-4°, 1831. —*A memoir of Sebastien Cabot*, with a review of the history of maritima discovery; Philadelphie, in-8, 1831. — Bernard de la Harpe, *Journal historique de l'établissement de la Louisiane;* Nouvelle-Orléans, in-8, 1831. — Ferguson's, *Tour in Canada and the United-States, in 1831;* London, in-12, 1831. — Mac Gregor, *British America;* London, 2 vol. in-8, 1832. — Joseph Bouchette, *the British dominious in North America*, or a topographical description of the provinces of lower and upper Canada, etc., wich views, plans, etc.; London, 2 vol. in-4°, 1832. — Le même, *A topographical Dictionary of the province of lower Canada;* London, 1 vol. in-4°, 1832. — Andrew Picken, *the Canadas*, as they at present commend themselves to the enterprise of emigrants, etc.; London, in-8, 1832. — Joseph-François Perrault,

*Abrégé de l'histoire du Canada*, en cinq parties; Québec, 4 vol. in-12, 1832-1836. — Jean Holmer, *Nouvel abrégé de géographie moderne;* Québec, in-12, 1832. — Théodore Pavie, *Souvenirs atlantiques :* voyage aux États-Unis et au Canada; Paris, 2 vol. in-8, 1833. — William-Lyon Mackensie, *Sketches of Canada and the United-States;* London, in-8, 1833. — Isidore Lebrun, *Tableau statistique et politique des deux Canadas;* Paris, in-8, 1833. — George-R. Young, *the British north American colonies*, etc.; London, 1 vol. in-8, 1834. — Hawkin's, *Picture of Quebec*, with historical recollections, plates; Québec, in-12, 1834. — E.-T. Coke, *A subaltern's Farlough*, descriptive scenes in various parts of the United-States, upper and lower Canada, etc.; New-York, 2 vol. in-12, 1834. — C.-D. Arfwedson, *United-States and Canada, 1832-1834;* London, 2 vol. in-8, 1834. — *L'Amérique septentrionale et méridionale*, ou Description de cette grande partie du monde, etc.; Paris, gr. in-8, 1835. — John Galt, *the Canadas*, comprehending topographical information, etc., for the use of emigrants and capitalists; second edition, London, in-12, 1836. — *Siége de Québec en 1759;* Québec, in-8, 1836. — Amaury Girod, *Notes diverses sur le bas Canada;* Willage-Debartzch, 2 liv. in-4°, 1835. — D'Orbigny, *Voyage dans les deux Amériques;* Paris, 1 vol. in-4°, 1836. — Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord;* Paris, 2 vol. in-8, 1836. — G.-B. Faribault, avocat, *Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique*, et en particulier sur celle du Canada, de la Louisiane, de l'Acadie et autres lieux, ci-devant connus sous le nom de *Nouvelle-France;* Québec, in-8, 1837. — J. Logan, *Notes of a journey through Canada*, etc.; London, pet. in-8, 1838. — *Six years in the Bush, Canada, 1832 to 1838;* London, in-12, 1838. — *Stranger's guide through the United-States and Canada;* London, in-12, 1838. — Maximilien, prince de Vied-Neuwied, *Reise in das Innere nord Amerika in dies jahren 1832 bis 1834;* Coblentz, 2 vol. in-4° et atlas, 1838 et ann. suiv. — Mémoires sur le Canada, depuis 1749 jusqu'à 1760, publiés sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, in-8, 1838. — *Relation du siége de Québec en 1759; — Jugement impartial sur les opérations militaires de la campagne en Canada, en 1759.* Ces deux pièces imprimées à Québec, d'après un manuscrit obtenu de France. — *Réflexions sommaires sur le commerce qui s'est fait en Canada*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque du roi, à Paris; Québec, in-8. — Newton Bosworth, *History of Montreal;* Montréal, in-12, 1839. — *Counsel for emigrants in Canada*, with Sequell; 3ᵉ édit. and supplement, London, in-12, 1839. — Earl of Durham, *the Report and despatches of the Earl of Durham*, her Majesta's high commissioner and governor general of British north America; London, in-8, 1839. — Geo. Head, *Forest scenes and incidents in Canada;* new edit., London, post in-8, 1839. — Mrs. Jameson, *Winter studies and summer rambles in Canada;* New-York, 2 vol. in-12, 1839. — Hugh Murray, *An historical and descriptive account of british America;* Edinburgh, 3 vol. in-12, 1839. — E. Rosier, *Emigrant's Friend, "Canada";* London, in-18, 1839. — T.-R. Preston, *Three years' residence in Canada, 1837-1839;* London, 2 vol. post in-8, 1840. — Taylor, *Journal of a tour from Montreal to port Saint-Francis;* Québec, 1840. — Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada, publiée sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, in-8, 1840. — W.-H. Bartlett, *American scenery*, or Land, lake, and river, etc.; the literary department by N.-P. Willis; London, 2 vol. in-4°, 1840. — Sir R. Bonnycastle, *Canada and Canadians in 1841;* London, 2 vol. post in-8, 1841. — E.-A. Theller, *Canada in 1837-1838;* Philadelphie, 2 vol. in-8, 1841. — Art. Canada, dans *the Encyclopædia britannica*, 7ᵉ édit., London, 1842, vol. 6. — Catlin's, *Letters and notes*, customs and condition of the north American Indians; 3ᵉ édit., Londres, 2 vol. in-8, 1842. — F. de Castelnau, *Vues et souvenirs de l'Amérique du Nord;* in-4°. — Cunat, *Histoire inédite de la ville de Saint-Malo;* archives de la ville de Saint-Malo. — Whasington Irving, *Astoria.* — Bancroft, *Histoire des États-Unis;* 3 vol. — M. Jameson, *Sketches in Canada and rambles among the Redmen;* London. — H. Bartlett, *Canadian scenery;* the literary department by N.-P. Willis; London, 2 vol. in-4°, 1842. Traduction française. — J.-S. Buckingham, *Canada, Nova-Scotia, and New-Brunswick;* London, in-8, 1843. — *Voyages de découvertes au Canada*, entre les années 1534 et 1542, par Jacques Quartier, le sieur de Roberval, Jean-Alphonse de Xanctoigne, etc., suivis de la description de Québec et de ses environs en 1608, et de divers extraits relativement au lieu de l'hivernement de Jacques Cartier en 1535-36; réimprimés sur d'anciennes relations et publiés sous la direction de la Société littéraire et historique de Québec; Québec, in-8, 1843. — *Emigrant's guide to Australia and Canada;* London, in-18, 1844. — *Views of Canada and the colonists:* Edinburgh, 1 vol. in-12, 1844; London, 1 vol. in-12, 1844. — Alfred Hawkins, *the Quebec directory*, etc.; Québec, in-12, 1844-1845. — Charles Carroll of Carrollton, *Journal during his visit to Canada, in 1776;* with a memoir and notes, by Brantz Mayer; Baltimore, 1 vol. in-8, 1845. — Charles Lyell, *Travels in north America;* with geological observations on the United-States, Canada, and Nova-Scotia; London, 2 vol. in-12, 1845. — Sir R. Bonnycastle, *Canada an Canadians in 1846;* London, 2 vol. post in-8, 1846. — Head, *the Emigrant;* 2ᵉ edit., London, 1846. — Garneau, *Histoire du Canada;* Québec, 2 vol. in-8, 1846; 2ᵉ édit., corr. et augm., Québec, 3 vol. in-8, 1852. — Charles Lanman, *A summer in the Wilderness*, ambracing a canoe voyage up Mississipi and around lake superior; New-York, 1 vol. in-18, 1847. — G.-W. Warr, *Canada as it is, or Emigrant's guide;* London, in-18, 1847. — Charles Lanman, *A tour to the river Saguenay in lower Canada;* Philadelphia, 1 vol. in-12, 1848. — *Annual report of normal, model and common Schools*, in upper Canada, for 1847 and 1848, by the chief super-intendent of Schools; Montreal, 2 vol. in-fol., 1849. — *Canada;* plan for its systematic colonisation, etc., by an officier; London, in-8, 1849. — *The Canadian guide Book*, with a map of the province; Montreal, in-12, 1849. — J. Disturnell, *Railroad, steamboat and telegraph book;* a Guide through the middle, northern and eastern states, and Canada; New-York, 1 vol. in-18, 1849. — *Emigrant churchman in Canada;* edited by rev. H. Christmas; London, 2 vol. post in-8, 1849. — Francis Hincks, *Canada;* its financial position and resources; London, 1849. — E. Warbuton, *Conquest of Canada;* 2ᵉ edit., London, 2 vol. in-8, 1849. — Smith, *Canadian gazetteer;* Toronto, 1849. — News papers

(Canadian) during the years 1848 and 1849 : *le Canadien*, published at Quebec ; *la Revue canadienne*, publ. at Montreal ; *l'Ami de la religion et de la patrie*, publ. at Quebec ; *Mélanges religieux, politiques, commerciaux et littéraires*, publ. at Montréal ; *Montreal weekly pilot ; la Minerve*, publ. at Montreal ; *Pilot and journal of commerce*, publ. at Montreal ; *l'Avenir*, publ. at Montreal. — Bigsby, *the Shoe and Canoe*, or pictures of travels in the Canadas ; London, 2 vol. in-8, 1850. — Eyries, *Encyclopédie moderne*, nouvelle édition, art. Canada ; 1850. — X. Marmier, *Lettres sur l'Amérique ;* Paris, in-12, 1851. — L'abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada*, de son Église et de ses missions, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours, etc. ; Paris, 2 vol. in-8, 1852. — Art. Canada, *Dictionnaire de la conversation*, 2e édit. ; 1853. — *Vie de la sœur Bourgeoys*, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame de Villemarie, en Canada, suivie de l'histoire de cet institut jusqu'à ce jour ; Villemarie, 2 vol. in-8, 1853. — *Canada and clergy reserves* (tait's *Edinburgh Magazine*, 1853, p. 897). — Ampère, *Promenade en Amérique ;* Paris, 2 vol. in-8, 1855. — J.-C. Taché, *Esquisse sur le Canada*, etc. ; Paris, in-12, 1855. — Barthe, *le Canada reconquis par la France ;* Paris, 1 vol. in-8, 1855. — Dussieux, *le Canada sous la domination française ;* Paris, 1 vol. in-8, 1855. — Canada. Voyez : *Edinburgh review ; Quarterly review ; Revue britannique ; Westminster review ; North American review.* — *Visite de la corvette française la Capricieuse* (commandée par le capitaine de vaisseau Ladevèze) *au Canada* (*Revue coloniale*, novembre 1855, p. 587-603). — *Amérique*, dans *l'Univers pittoresque*, t. V. — *Canada an essay*, by Sheridan Hogan, avec cartes ; *Canada and her resources, an essay*, by Alexander Morris ; Sampson, Lowson and Co., 47, Ludgate-Hill, 1856.

# DRAKE,

## VOYAGEUR ANGLAIS.

[1577-1580.]



Portrait de Drake. — D'après la gravure de Jacques Houbraken (¹).

Francis Drake naquit en 1539 ou en 1541 (²), à Tavistock, dans le Devonshire. La chaumière où il avait reçu la naissance, sur le bord du Tavy, existait encore il y a une trentaine d'années; elle a été démolie pour faire place à une étable. Edmund Drake (³), père de Francis, était probablement un de ces ecclésiastiques qui, sans être attachés à une église, se donnaient pour mission d'enseigner le peuple autour d'eux et de lui réciter les prières. Ce devait être un homme estimé. Francis eut, dit-on, pour parrain Francis Russell, qui fut depuis comte de Bedford. Le vieil historien Camden rapporte que, pendant l'enfance de l'illustre voyageur, Edmund Drake se convertit au protestantisme, et que, par suite,

(¹) Rapin-Thoyras, *Histoire d'Angleterre;* in-fol., Amsterdam. — Collection de portraits publiée par Knapton.

(²) Sur un portrait original de Drake conservé dans l'abbaye de Buckland, on lit : « Peint en l'an du Seigneur 1594, à l'âge de cinquante-trois. » — Sur une belle miniature de Hilliard, vendue il y a quelques années à Strawberry-Hill, et actuellement en la possession du comte de Derby, l'inscription porte : « A l'âge de quarante-deux ans, *anno Domini 1581.* »

(³) Suivant des documents nouveaux, le père de Francis Drake aurait eu pour prénom Robert, et aurait été le troisième fils de John Drake d'Otterton.

ayant été sommé de comparaître devant les magistrats, en vertu de la loi des six articles édictée par Henri VIII, il préféra prendre la fuite. Il trouva un asile dans la cale d'un vaisseau, sur le rivage du duché de Kent. Ce fut là, au bruit des flots, que se passèrent les premières années de Francis Drake. Après la mort de Henri VIII, la pauvre famille, augmentée de quelques enfants nés dans cette demeure flottante, remonta enfin sur le rivage, et fut libre de vivre à la lumière du jour. Edmund Drake resta pendant quelque temps au bord de la mer, remplissant parmi les matelots des fonctions analogues à celles d'un chapelain de marine. Bientôt après, il fut ordonné diacre et appelé au vicariat de l'église d'Upnore, sur la rivière Medway. Mais il avait douze enfants, il était pauvre, et il dut confier son fils Francis à un patron de barque, qui faisait un petit commerce de cabotage et transportait des marchandises jusqu'aux côtes de France et de Hollande.

Francis Drake gagna la confiance et l'estime de son maître. Le vieux marin, étant célibataire, dit Camden, le fit, en mourant, l'héritier de sa barque : témoignage qui honore le commencement de la vie de Drake, et qui peut servir à enseigner, ainsi que le remarque fort bien le docteur Johnson [1], comment la fidélité et le zèle dans les travaux même peu importants de la jeunesse sont, après tout, les recommandations les plus sûres pour de plus grandes entreprises dans l'âge mûr.

Drake avait pris goût à la vie de la mer : on sait peu de chose sur ses premières navigations. Suivant la tradition la plus souvent répétée, à dix-huit ans, il fit un voyage à la baie de Biscaye, en qualité de munitionnaire, sur un navire marchand ; il alla ensuite sur la côte de Guinée avec le même titre ; mais, vers ce temps, toutes les imaginations étaient enflammées par les récits merveilleux qui venaient d'Amérique [2]. Drake s'embarqua, en 1565, pour le Mexique, avec un capitaine nommé John Lovell : probablement ils faisaient la traite des noirs. Arrivés à Rio da Hacha, ils furent victimes d'actes de déloyauté et de violence qui les réduisirent à la ruine : les Espagnols s'emparèrent, contre tout droit et toute équité, de leurs navires et de ce qu'ils portaient. En vain Drake et son associé firent adresser à l'Espagne, par le gouvernement anglais, les réclamations les plus justes et les plus pressantes ; ils n'obtinrent aucune réparation. Drake, dépossédé de toutes ses économies, conçut alors contre l'Espagne une haine implacable, et cette passion redoubla l'ardeur et l'audace dont il faut toutefois chercher les principes dans son génie naturel [3].

En 1567, il accompagna un de ses parents, le capitaine John Hawkins, dans une expédition au Mexique. La reine avait approuvé cette entreprise, et avait fait don à Hawkins d'un navire de 700 tonneaux, nommé *le Jésus-de-Lubeck;* un autre navire, commandé par le capitaine John Hampton, avait pour nom *le Minion ;* un troisième, *le William-et-John,* avait pour capitaine Thomas Bolton ; Francis Drake commandait à un quatrième navire, appelé *la Judith,* de 50 tonneaux ; il y avait, en outre, deux petits navires, *l'Ange* et *l'Hirondelle :* Drake avait alors vingt-trois ou vingt-six ans. La petite flotte, sortie du port de Plymouth le 2 octobre 1567, fut assaillie et dispersée par une violente tempête, à la hauteur du cap Finistère, mais parvint à se rallier, et atteignit le cap Vert, où cent cinquante hommes d'équipage descendirent à terre pour capturer des nègres. Les habitants se défendirent avec courage ; on ne réussit à enlever qu'un petit nombre d'entre eux. On avança ensuite vers la côte de Guinée, où l'on prit ou acheta deux cents noirs. La flotte continua à côtoyer l'Afrique, jusqu'à Saint-Georges de Mina, où l'on assiégea une ville qui contenait huit mille habitants. Le 27 mars, on arriva en vue de la Dominique ; on passa devant la Margarita et autres lieux où l'on fit le commerce des esclaves. Hawkins voulut aussi entrer en relation, pour vendre ses nègres, avec les habitants de Rio de la Hacha ; mais on lui répondit que le commerce avec les Anglais y était interdit. Il assiégea et prit la ville. Vers Carthagène, une horrible tempête faillit détruire la flotte ; *le Jésus* eut beaucoup à souffrir. On arriva cependant au port de Saint-Jean d'Ulloa, dans la baie de Mexico ; mais on s'y trouva exposé aux batteries de terre, en

(1) *Life of sir Francis Drake,* dans le *Gentlemans' Magazine for 1740,* et dans *the Lives of the most eminent english poets* (miscellaneous lives).

(2) Tous les grands poëtes de l'Europe célébrèrent la grande découverte du nouveau monde : Sannazar en Italie, Shakspeare en Angleterre, du Bartas en France, etc.

(3) Il est très-possible qu'il y ait ici confusion avec les faits qui eurent lieu en 1568, et qui sont racontés plus bas. John Barrow, dans sa biographie de Drake, fait mention de ce premier voyage à Rio da Hacha avec John Lowell, mais ne dit rien des actes injustes imputés aux Espagnols.

présence d'une flotte espagnole très-nombreuse. Après divers pourparlers, et à la suite d'une trahison de don Martin Henriquez, vice-roi de Mexico, il fallut se déterminer à accepter le combat. Les Anglais étaient si inférieurs en nombre que, malgré leur hardiesse et leur courage, ils ne pouvaient manquer d'être défaits; la famine et la tempête ajoutèrent à leur désastre. Drake fit preuve d'un grand courage, et échappa à grand'peine aux ennemis; mais les Anglais ne ramenèrent qu'une faible partie de leur équipage sur la côte de l'Angleterre, le 25 janvier 1568.

Les récits de cette désastreuse expédition produisirent une vive impression sur la nation anglaise. Un cri général de vengeance s'éleva contre l'Espagne. Toutefois, il n'entrait pas dans la politique immédiate d'Élisabeth de céder à l'entraînement de l'opinion. Francis Drake, de son propre mouvement et à ses frais, fit deux excursions aux Indes occidentales, en l'année 1570 et en l'année 1571, pour y étudier le pays (1).

Parvenu à l'âge de trente et un ans, il résolut de faire servir enfin son expérience à une entreprise digne de celles des grands navigateurs espagnols et portugais. A l'aide de toutes les ressources que purent lui procurer son crédit personnel et le zèle de ses amis, il arma deux navires, *le Swan*, de 25 tonneaux; *le Pascha-de-Plymouth*, de 70 tonneaux. Son frère John Drake commandait *le Swan*. Soixante-treize hommes, parmi lesquels était un autre de ses frères, composaient les deux équipages. Trois pinasses, faciles à monter et à démonter, étaient sur les deux navires. Parti de Plymouth le 24 mai 1572, il arriva le 12 juillet en vue de Port-Faisan, où il rencontra le capitaine James Rawse, qui se joignit à l'expédition avec une barque, une caravelle et une chaloupe à rames. Le 22 juillet, Drake fit mettre à la mer les trois pinasses et la chaloupe de James Rawse, y embarqua cent cinquante hommes (2), se dirigea vers l'isthme de Darien, et, débarquant à Rio-Francisco, effraya d'abord les habitants et s'empara à l'improviste de la ville de Nombre-de-Dios; mais bientôt il fut repoussé, blessé à la jambe, et on le reporta, malgré lui, aux embarcations. Le 7 août, il se sépara de Rawse; le 13, il prit, devant Carthagène, deux bâtiments espagnols de 240 tonneaux; le 14, il prit un autre navire, qui allait de Séville à Saint-Domingue; le 15, il sacrifia *le Swan*, qui était sans doute inférieur comme voilier, ou, sous d'autres rapports, à ses nouveaux navires. De peur de trouver de l'opposition dans l'équipage, il avait fait pratiquer secrètement des trous dans la coque du *Swan*, et quand ce navire fut à demi enfoncé dans l'eau, comme par suite d'un accident imprévu, on le brûla. Pendant quinze jours, il fit reposer son équipage sur l'isthme de Darien. Dans une croisière entre Carthagène et Tolon, il prit six frégates chargées de porcs, de jambons et de blé de Turquie. Il y eut ensuite plusieurs autres engagements : le frère de l'amiral, John Drake, fut tué par les Espagnols; un autre de ses frères, Joseph Drake, mourut de maladie. Au commencement de février, Drake aborda à Venta-Cruz; de là, il fit des excursions sur terre et attaqua plusieurs fois les Espagnols. Entre autres faits, on raconte qu'ayant été averti que trois convois de cent neuf mulets environ, chargés d'argent, conduits par des Espagnols, devaient passer entre Rio-Francisco et Nombre-de-Dios, il s'associa l'équipage d'un navire français commandé par un capitaine nommé Teton, se mit en embuscade; enleva une quantité d'argent considérable qu'il porta sur ses vaisseaux, et enfouit dans la vase d'une rivière le reste du trésor, dont il ne retrouva plus tard qu'une assez faible partie. Nous passons sous silence différentes autres expéditions, non moins heureuses et non moins lucratives (3).

Si Drake n'avait racheté par de grands et honorables services ces actes de violence et de déprédation, fort communs d'ailleurs en ce temps-là, il n'aurait laissé aucune autre réputation que celle d'un pirate; mais, tout en exerçant ces représailles contre les Espagnols, il ne perdait point de vue son projet de découvertes : ce fut pendant une de ses excursions dans l'isthme, le 11 février 1573, qu'il aperçut, dit-on, du haut d'un arbre élevé sur le sommet d'une montagne, la grande mer du Sud, découverte six années auparavant par Balboa. Le 9 août, il était de retour en Angleterre, où son nom com-

(1) Lettre de l'amiral à la reine Élisabeth. (Voy. *Sir Francis Drake revived*, publié en 1626 par sir Francis Drake, neveu de l'amiral.)

(2) Soixante-treize, suivant une autre version.

(3) Ce voyage fut mis en scène par le poëte Laurent Davenant, pendant le règne de Charles II, sous le titre de : *the History of sir Francis Drake*, expressed by instrumental and vocal music, and by art of perspective in scenes, etc.

mença dès lors à attirer l'attention publique. Il avait besoin de repos; il ajourna l'exécution du dessein qu'il avait formé à la vue de la mer qui devait le conduire aux côtes occidentales de l'Amérique. Mais il lui était impossible de rester inactif; provisoirement il arma trois navires et se mit au service du comte Walter Devereux, comte d'Essex, nommé gouverneur de la province d'Ustler, en Irlande, avec ordre de comprimer les rébellions. En 1576, le comte mourut d'un anévrisme, à l'âge de trente-six ans. Drake revint en Angleterre; il se fit présenter à la reine Élisabeth par le vice-chamberlain sir Christopher Hatton, et exposa le projet qu'il avait étudié de pénétrer dans la mer du Sud. La reine lui accorda son approbation et lui donna le commandement de cinq navires, avec le titre d'amiral. Ces navires étaient *le Pélican*, de 100 tonneaux, commandé par Drake; *l'Élisabeth*, de 80 tonneaux, commandé par le capitaine John Winter; *le Swan*, flibot de 50, capitaine John Chester; *le Marygold*, barque de 30, capitaine John Thomas; *le Christophe*, pinasse de 15, capitaine Thomas Moone. L'équipage se composait de 164 marins d'élite.

Nous donnons le récit de cette célèbre expédition, publié en 1627 par F. de Louvencourt, sieur de Vauchelles, et extrait des relations qu'on avait fait paraître en Angleterre, notamment de celle de François Pretty (?), qui était, suivant Fleurieu, un gentilhomme picard, employé sur l'escadre de Drake (1).

## RELATION.

Le quinzième de novembre 1577 (2), le chevalier François Drach (3) est parti de Plymouth, en Angleterre, pour le voyage d'Alexandrie (4), avec une flotte et équipage de cinq navires et barques, et cent soixante-quatre hommes, tant gentilshommes que soldats et mariniers.

Le second jour de notre embarcation s'est levé un vent et une tempête qui nous ont contraints de relâcher dans le havre de Falmouth, en Cornouailles, avec un effort si grand et si terrible, que nos navires ont été presque tous brisés. Toutefois il a plu à Dieu de nous préserver en telle extrémité.

Nous avons été contraints de couper le mât de notre général (amiral), nommé *le Pélican*, et de le jeter en mer pour la conservation de celui-ci et de ce qui était dedans; et un autre navire, nommé *la Marie-d'Or (Marygold)*, est allé en dérive à terre, ce qui l'a fort brisé. Or, pour raccoutrer lui et les autres, et les remettre en bon état du dommage qu'ils avaient reçu, il nous a fallu retourner au port de Plymouth. L'ayant fait, nous en sommes partis pour la seconde fois, et avons fait voile le 13 décembre suivant.



Le cap Cantin. — D'après Kerhallet (5)

Le vingt-cinquième dudit mois, nous avons découvert le cap Cantin, en terre de Barbarie, et nous l'avons quelque temps côtoyé le long de la côte.

Le 27 dudit mois, nous avons découvert une île nommée Mogador (6), qui gît à environ une demi-

(1) *Le Voyage de l'illustre seigneur et chevalier François Drach, admiral d'Angleterre, tout alentour du monde*; Paris, 1628. (Voy. sur ce livre, et sur les autres récits du voyage de Drake, la Bibliographie qui suit la relation.)
(2) Ou le 5 novembre.
(3) Francis Drake.
(4) Erreur. Le but du voyage était certainement l'Amérique.
(5) *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*; 1851.
(6) Dans l'État de Maroc, sur l'Atlantique, à 178 kilomètres sud-ouest de Maroc.

lieue de ladite côte de Barbarie, et nous avons jeté l'ancre entre celle-ci et ladite île, où se trouve un bon havre pour les navires et d'entrée extrêmement facile.

En cette île, notre général a fait faire une pinasse, dont il avait apporté les matériaux dans un de ses navires. Et quand nous avons été prêts à faire voile, quelques habitants du lieu se sont présentés, et,



Mogador. — D'après Kerballet.

avec leur enseigne de paix, nous ont témoigné avoir envie de communiquer avec nous. Notre général, voyant cela, leur a envoyé le bateau de son navire, dans lequel deux d'entre eux se sont mis, après avoir reçu un des nôtres pour otage. Alors, étant venus à bord de nos navires, ils nous ont montré beaucoup de signes d'amitié, et promis de nous apporter force provisions, comme moutons, chapons, poules et autres choses semblables. En récompense, notre général leur a promis du drap, de la toile, des souliers et autres menues marchandises. Cela fait, ils ont été ramenés en terre, et notre otage rendu, ce dont tous ensemble nous avons eu beaucoup de joie.

Le jour suivant, ces insulaires n'ont pas été paresseux à paraître sur la côte avec les mêmes signes d'amitié; mais ils ont bien montré que ce n'était que feinte et trahison; car notre général leur ayant envoyé le même bateau, et un des nôtres s'étant avec trop de confiance avancé vers eux, ils l'ont pris, et, après lui avoir mis le poignard sur la gorge pour le tuer s'il faisait quelque résistance, ils l'ont lié, monté sur un cheval et emmené, sans qu'il fût en notre puissance de lui donner aucun secours (¹).

Le 30 de décembre, nous avons levé les ancres et sommes partis de ce lieu. Côtoyant le long de la côte, nous avons découvert certains pêcheurs qui chantaient la nuit : c'étaient des Espagnols qui avaient fait leur pêche. Nous leur avons donné la chasse et pris trois barques et caravelles (²).

Le 17 de janvier 1578, nous sommes arrivés au cap Blanc, et y avons trouvé un navire à l'ancre, dans lequel il n'y avait que deux simples mariniers. Nous l'avons pris et emmené dans le havre et y avons séjourné l'espace de quatre jours, pendant lesquels notre général nous a fait descendre en terre pour faire montre, et nous avons marché en bataille comme si nous eussions été prêts à combattre contre nos ennemis.



Le cap Blanc. — D'après Kerhallet.

Le vingt-deuxième de janvier, nous sommes partis de ce lieu et avons emmené une caravelle et barque de Portugal, qui devait aller aux îles du cap Vert pour charger du sel, que l'une d'elles fournissait naturellement et de tout fait en grande quantité.

Le maître pilote de cette caravelle a fait entendre à notre général que cette île, qu'ils appellent l'*île*

(¹) Il s'appelait John Fry. Les Maures supposaient que les navires appartenaient aux Portugais, avec lesquels ils étaient en guerre ; quand ils eurent reconnu leur méprise, ils reconduisirent John Fry avec des présents; mais les navires étaient partis. Quelque temps après, les Maures confièrent John Fry à un navire marchand, qui le transporta en Angleterre. Assurément ce ne sont-pas là des procédés de barbares.

(²) Drake ne garda qu'une seule des trois barques, et donna *le Christophe* en échange.

*de May* (¹), est fort fertile en sel, chèvres et cabris, et que le peu d'hommes et femmes qui s'y tiennent ne font autre chose que d'en tuer ou écorcher, les saler ou sécher, pour la provision des navires que le roi d'Espagne envoie aux Indes, tant orientales qu'occidentales, ce qui nous a fait résoudre de prendre notre route vers celle-ci.

Le 27 dudit mois de janvier, nous avons ancré contre cette île; mais les habitants n'ont nullement voulu trafiquer avec nous; d'autant plus que le roi d'Espagne leur a fait une défense étroite de ne trafiquer avec aucune autre nation qu'avec ses sujets.

Le jour suivant, notre général a envoyé reconnaître l'île pour recouvrer des vivres, et à cette fin il a fait descendre en terre soixante-deux hommes, tant soldats que mariniers. Deux gentilshommes, l'un nommé M. Winter, l'autre M. d'Ougtie (²), en ont eu la conduite et les ont fait marcher en bataille droit vers la place où étaient les habitants, selon l'adresse que nous avaient donnée les Portugais. Or, comme il était encore nuit, après avoir cheminé par les montagnes environ une lieue et demie, nous avons fait halte auprès du village où se tenaient les habitants, attendant la pointe du jour. Mais, à son



L'île Mayo. — D'après Kerhallet.

lever, nous ayant découverts, ils ont abandonné leurs maisons qui étaient faites nouvellement, et ont gagné les montagnes.

Ici, nous nous sommes rafraîchis avec beaucoup de bons fruits, comme des grappes de raisin, extrêmement doux et en fort grand nombre, non sans beaucoup d'admiration d'un tel effet de nature en la saison où nous sommes, qui est le cœur de l'hiver; mais c'est parce que ces îles du cap Vert sont situées entre le tropique du Cancer et la ligne équinoxiale, et que le soleil passe deux fois par leur zénith, c'est-à-dire par-dessus leurs têtes, si bien qu'il n'y fait pas du tout de froid, mais les terres et le climat y sont entretenus en une chaleur continuelle.

Entre autres choses, nous y avons trouvé une sorte de fruit appelé *cocos*, qui ne croît point en notre Angleterre, ni en aucun autre pays de l'Europe.

L'arbre qui le porte n'a ni feuilles ni branches, mais seulement le fruit lui croît le long du tronc depuis le bas jusques au haut, comme tuyaux d'oignons, et chacun de ces fruits est presque aussi gros que la tête d'un homme (³). Il s'en trouve quelques-uns qui rendent bien une pinte de très-bonne et savoureuse liqueur, qui est claire et enivre les hommes comme le vin quand elle est prise en quantité. La substance ou coque de celui-ci est fort dure, et ce qui est dedans est blanc et doux comme amandes. Bref, c'est un fruit extrêmement bon, délicat, friand et cordial.

Ayant donc pris de ces fruits à notre volonté, nous nous sommes retirés dans nos navires avec provision de chèvres vives, que les habitants enfin apprivoisés nous ont amenées. Ils nous ont aussi fourni certaine quantité de vieilles chèvres cuites au soleil, mais nous n'en avons pas fait grand cas.

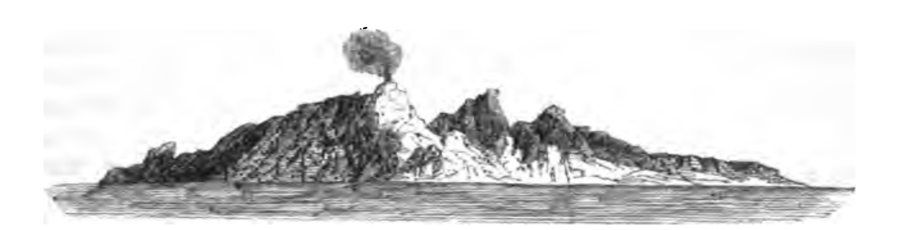
Le 31 et dernier dudit mois, nous sommes partis de cette île de May et avons fait voile vers celle de *Saint-Jacques* (⁴), qui n'en est distante que de 8 ou 9 lieues. Mais nous n'en avons point approché de trop près, d'autant plus que les habitants nous ont tiré trois coups de canon, et néanmoins ils ne nous ont point fait de dommage. Cette île est belle et fort large, riche et grandement abondante en fruits : elle est habitée par les Portugais.

Comme nous étions devant elle, nous avons eu connaissance de deux navires chargés de bon vin qui étaient à la voile. Notre général a aussitôt dépêché un des nôtres pour leur donner la chasse : ce qui a

(¹) L'île Mayo, une des îles du cap Vert.
(²) John ou Thomas Doughty. C'était un ami de Drake, et il s'était engagé dans l'expédition comme volontaire.
(³) Le cocotier.
(⁴) Ile Sant-Iago, dans le groupe du cap Vert.

été effectué si heureusement qu'ils ont été pris sans résistance, quelques-uns de nos soldats et mariniers y étant entrés par le moyen de notre petit bateau. Or, de cette prise, notredit général a commis la garde à M. le capitaine d'Ongtie et en a retenu le pilote, renvoyant dans une de ses pinasses le reste des Portugais, auxquels il a donné une pipe de vin, des vivres et leurs habillements.

Cette même nuit, nous avons ancré près de l'île que les Portugais nomment *isla del Fuego*, et les



L'île Fogo. — D'après Kerhallet.

Français l'*île du Feu*, ou bien l'*île Brûlante* (1), située du côté du septentrion de l'île Saint-Jacques. Elle est ainsi appelée à cause d'une haute et inaccessible montagne qui s'y voit, dont le sommet brûle d'un feu continuel et dont on voit la flamme tant que dure la nuit; mais de jour il n'y paraît que de la fumée. Nous n'avons rien appris de sa richesse ni de ce qu'elle produit. Toutefois elle paraît belle et agréable, et les Portugais s'y habituent peu à peu.

Du côté du midi de celle-ci, il s'en voit encore une fort belle, les arbres qu'elle porte étant toujours verts et fort plaisants à la vue; c'est pourquoi les Portugais la nomment *isla Brava*, c'est-à-dire la *Brave île* (2). Nous y avons fait une bonne provision d'eau douce; mais il n'y avait pas bon ancrage pour nos navires, parce qu'il y fait trop creux, et il nous a été dit par ces Portugais qu'à une lieue ou une lieue et demie alentour d'elle, il n'y a pas moyen d'ancrer à cause du feu souterrain qui, petit à petit, la consume.

Peu de temps après, nous sommes partis de ces îles du cap Vert, et avons pris notre route vers la ligne équinoxiale. Mais nous avons mis beaucoup de temps à la passer, ayant eu dans l'espace de trois semaines des calmes ennuyeux, avec de fortes pluies, terribles éclairs et grands éclats de tonnerre; néanmoins, en ces incommodités, nous avons passé le temps à pêcher quantité de poissons, comme bonites et plusieurs poissons volants dont la plupart venaient tomber dans nos navires (3).

Depuis le jour que nous avons fait voile desdites îles, nous avons cinglé cinquante-six jours sans voir terre (4), et la première que nous avons vue, c'a été la côte du Brésil, en la hauteur du pôle antarctique, et nous l'avons découverte le cinquième jour d'avril mil cinq cent septante-huit.

Les habitants de cette contrée faisaient alors des feux de sacrifices aux diables, et il nous a été dit qu'en telles choses ils usent de conjurations, faisant de petites buttes de terre et autres cérémonies, dont s'élèvent de grandes tempêtes, tonnerre et grosses pluies qui mettent le plus souvent les navires à fond et les perdent; en sorte que les chrétiens ont beaucoup de peine et courent de grandes fortunes à les aborder, selon l'expérience que les Portugais et les Espagnols en font ordinairement.

Le septième jour dudit mois, avons eu une grande tempête avec éclairs, tonnerre et grosse pluie, et nous avons été par suite tellement écartés que nous avons perdu notre caravelle ou barque, nommée *le*

(1) L'île Fogo, ou Saint-Philippe.

(2) Dans l'archipel du cap Vert.

(3) On passa l'équateur le 17 février; auparavant, Drake jugea nécessaire de saigner, de sa propre main, tous les hommes de l'équipage.

(4) On avait été retardé tour à tour par les calmes et par les tempêtes. Pendant plus de deux siècles les navigateurs ont persisté dans une marche directe, qui les exposait à ces difficultés. On a évité depuis les calmes en passant entre le 20e et le 24e degré de longitude ouest.

*Christofle*, que nous avions prise sur les Portugais à la côte de Barbarie ([1]). Toutefois, quatre jours après, savoir le onzième dudit mois, nous l'avons retrouvée au *cap de Joie*, lieu que notre général nous avait assigné pour nous y rendre, au cas que la tourmente nous séparât les uns des autres.

Ce cap est situé en un climat fort bon et tempéré ; l'air y est doux et la contrée belle et plaisante. Tous les navires qui font cette route s'y vont fournir d'eau douce. Il y croît plusieurs sortes de fruits et un nombre presque infini de daims sauvages; mais nous n'y avons su voir aucun peuple : seulement, nous étant avancés quelques lieues dans le pays, nous y avons trouvé des chemins ou petites sentes, comme des radresses de gens de pied, par les vestiges desquelles nous avons jugé que c'étaient des personnes de bien grande stature. Cela fait, nous sommes retournés dans nos navires; et, étant partis de ce lieu, nous nous sommes mis à l'ancre entre une grande roche et la terre ferme, et sur cette grande roche nous avons tué une grande quantité de loups marins pour notre provision et notre vivre.

Peu de jours après, nous avons suivi notre route jusques au 36e degré, et avons ancré dans la grande rivière de *Plata* ([2]), autrement *rivière d'Argent*, ayant sous nous 53 à 54 brasses de bonne eau douce, dont nous avons pris notre provision. Mais notre général, ne se détestant point en ce lieu, nous a fait prendre la mer le 27 d'avril, pendant quoi nous avons perdu la vue d'une de nos pinasses, en laquelle était M. d'Ongtie.

Cinglant quelque temps le long de la côte, nous avons trouvé une baie belle et fort commode ([3]), dans laquelle se trouvaient plusieurs agréables îles. En l'une, il y avait force loups marins et en tel nombre que, si notre général eût voulu, nous eussions eu moyen d'en charger tous nos navires. En un autre, il s'est trouvé une extrême quantité d'oiseaux que les Anglais appellent *pingwins*. Ces oiseaux n'ont point d'ailes, sont plus grands que des oies, et font des trous ou tanières en terre, dans lesquelles ils se retirent, ce qui fait que quelques Français les appellent *crapauds*. Il y avait encore plusieurs autres sortes d'oiseaux ; et sur les roches, quand la marée était basse, nous avons pêché une grande quantité de bonnes moules; mais il n'y avait point d'eau douce, et il eût fallu aller à 5 ou 6 lieues sur terre pour en trouver.

Pendant notre séjour en ce lieu, notre général étant à terre sur l'une de ces îles, le peuple l'y est venu voir, sautant et dansant d'allégresse, et même a trafiqué avec lui; mais il n'a voulu prendre aucune chose de ses mains ni des nôtres. Qui nous aurait donné occasion ([4]) de mettre sur la terre, un peu à l'écart, notre marchandise, et aux sauvages d'en faire de même, et le marché étant fait entre eux et nous, chacun a pris son échange. Ce sont gens forts de corps et bien agiles à sauter et à courir.

Le dix-huitième de mai, notre général était en peine, ayant toujours la pensée sur nos barques, parce qu'elles étaient absentes, s'étant avancées le long de la côte pour nous découvrir quelques havres. Mais le jour suivant, celle que nous avions perdue, et en laquelle était M. d'Ongtie, nous est venue rejoindre, de même en fait la *Marie-d'Or*, et la caravelle peu après; et, nous ayant salués, ils nous ont conduits en un fort bon havre qu'ils avaient trouvé. En celui-ci donc toute notre flotte s'est portée pour nous rafraîchir quelques jours, comme nous avons fait, et nous nous y sommes munis de victuailles, à savoir de loups marins, dont nous avons tué en une heure environ trois cents.

Ici notre général est parti de l'amiral, et, s'en étant allé à bord de la petite barque, en a fait tirer toutes les provisions, comme vivres et autres choses, qui étaient dedans; puis, il l'a fait mener en terre, et y a fait mettre le feu; puis, quand elle fut toute brûlée, il a commandé d'en recueillir les clous et toute la ferrure ; et lorsque cela se faisait, certains sauvages sont venus vers nous tout nus, et chacun d'eux n'avait qu'une peau de loup marin sur le dos. Quelques-uns d'entre eux por-

([1]) Ils avaient peut-être reporté à la barque portugaise le nom de celle qu'ils avaient donnée en échange. Cependant, d'autres relations désignent cette barque sous le nom de *Mary*.

([2]) Rio de la Plata.

([3]) La baie des Phoques, sur les côtes de la Patagonie. (Voy., pour ce passage de la relation, les gravures sur la Patagonie et les Patagons, insérées dans notre troisième volume, p. 280 et suiv., relation du voyage de MAGELLAN.)

([4]) Cette phrase incorrecte se trouve dans les deux éditions de 1627 et de 1641, qui d'ailleurs ne diffèrent l'une de l'autre que par quelques fautes d'impression de plus dans la seconde.

taient sur leurs têtes une apparence de corne, et presque tous avaient pour chapeaux force belles plumes d'oiseaux (¹). Ils avaient aussi le visage peint et diversifié de plusieurs sortes de couleurs, et ils tenaient chacun un arc dans la main, duquel à chaque coup qu'ils tiraient ils décochaient deux flèches. Ce sont hommes fort agiles et, à ce que nous avons pu voir, assez bien entendus au fait de la guerre, car ils tenaient un bon ordre en marchant et avançant, et, de peu d'hommes qu'ils étaient, ils se faisaient paraître en grand nombre.

Ils ont été quelque temps qu'ils n'ont voulu rien prendre de nos navires, pour la défiance qu'ils en avaient. Mais enfin, pour leur témoigner toute amitié, notre général est descendu en terre, dont ils ont mené grande joie, et ils ont sauté et dansé autour de lui selon leur mode, tournant quelquefois le dos les uns contre les autres. Même un d'entre eux s'est approché de lui, et, ayant pris son chapeau, auquel il y avait un cordon d'or, et se l'étant mis sur sa tête, il est retourné vers ses compagnons, montrant à l'un le chapeau et à l'autre le cordon.

Après avoir fait en ce lieu ce qui nous a été de besoin, nous en sommes partis, et incontinent nous avons perdu de vue notre caravelle; mais, au bout de trois ou quatre jours, nous l'avons retrouvée. Puis notre général, l'ayant pourvue de ce qui était nécessaire, l'a renvoyée devant pour découvrir le *cap de Bon-Désir* (²).

Le jour suivant, qui était le deuxième de juin, nous avons mouillé l'ancre en un endroit que Ferdinand Magellan a nommé le *port de Saint-Julien*. Nous y avons trouvé un gibet planté en terre, ce qui nous a fait croire qu'en ce lieu ledit Magellan a fait faire justice sur quelques rebelles et mutins de sa compagnie (³).

Le vingt-deuxième jour dudit mois, notre général a mis pied à terre avec Jean Thomas et Robert Buinterhie (⁴), Olivier le maître canonnier, Jean Breuuer, Thomas Hond (⁵), et Thomas Drach, son frère; et, s'étant ensemble avancés quelque peu sur le terroir, ils ont découvert trois sauvages. Alors Robert Buinterhie leur a, par plaisir, tiré un coup de flèche d'un arc qu'il portait en sa main; mais les sauvages, le prenant pour un commencement de guerre, leur en ont tiré plusieurs de leur côté; néanmoins, pas un d'eux n'en a été offensé (⁶).

En ce port, notredit général s'est diligemment enquis des actions de M. Thomas d'Ongtie (Doughty), sur l'avis qu'on lui avait donné qu'il tramait quelque révolte et désordre pour rompre notre voyage. Et de fait, peu s'en est fallu qu'il ne l'ait rompu, selon la preuve que notredit général en a tirée de quelques particuliers, qui, par leur propre bouche, ont confessé qu'il les en avait sollicités, et même qu'ils étaient de sa partie (⁷). C'est pourquoi son procès lui étant fait et parfait, selon les lois d'Angleterre et la qualité du crime, de l'avis de tous les principaux du navire, qui, à cette fin, ont été solennellement assemblés, l'a condamné à avoir la tête tranchée : ce qui, bientôt après, a été exécuté sur un billot de bois avec un hachot (⁸). Mais, avant de mourir, ledit sieur d'Ongtie a supplié qu'il lui fût permis de recevoir la commu-

(¹) Des Patagons. La relation n'insiste pas sur la taille extraordinaire que d'autres voyageurs, et Magellan, le premier de tous, leur ont faussement attribuée. (Voy., sur ce sujet, notre note 1 de la p. 280 du t. III, relation de MAGELLAN.)

(²) *El Cabo Dezeado.* (Voy. t. III, p. 290.)

(³) Voy. t. III, p. 285, sur le complot de quatre capitaines contre Magellan, dans ce port de Saint-Julien.

(⁴) Robert Winter.

(⁵) Hood.

(⁶) La relation publiée par le neveu de l'amiral, et compilée, dit-on, par son père, Thomas Drake, sous le titre de *World Encompassed*, n'est pas d'accord ici avec celle traduite par Louvencourt. Robert Winter, en voulant se préparer à tirer en l'air, ou dans une direction qui n'eût point effrayé les sauvages, rompit son arc. Les sauvages, supposant qu'il avait eu une intention hostile, tirèrent des flèches contre lui et le blessèrent mortellement. Il s'ensuivit un combat où périt un autre Anglais, nommé Oliver.

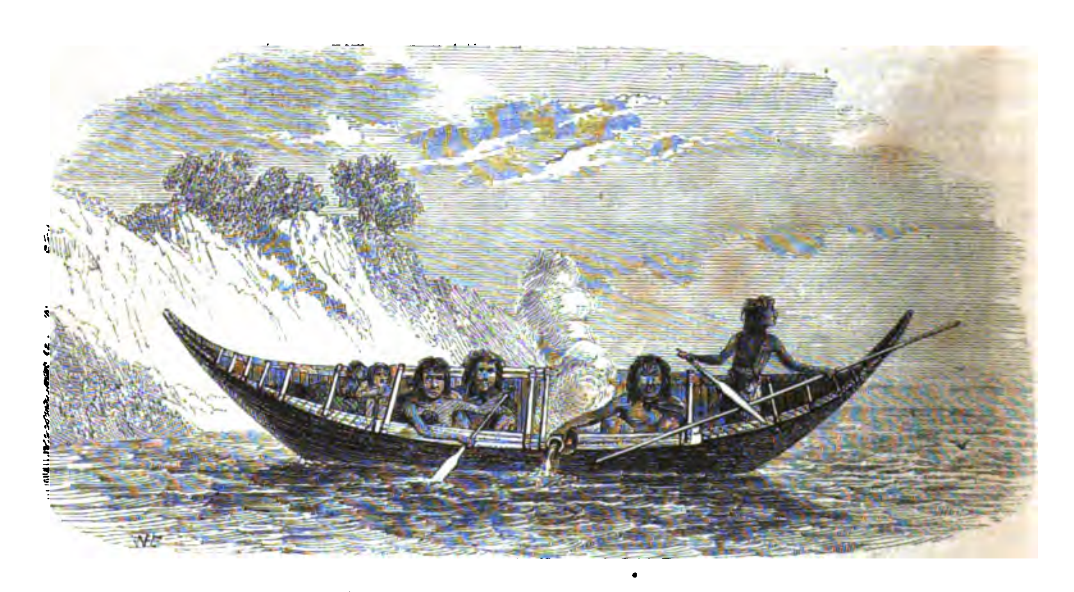
(⁷) Les accusations contre Doughty avaient commencé à l'affaire de l'île Mayo contre les Portugais. On lui avait reproché de s'être approprié injustement une partie du butin. Des témoins affirmèrent qu'il avait révélé son projet de trahison contre Drake, même avant le départ d'Angleterre, dans le jardin du général, à Plymouth. Du reste, aucun fait positif n'est articulé dans aucune relation. Toutes répètent en termes généraux qu'on l'accusait de trahison.

(⁸) Le récit de cet événement le plus ancien et le plus authentique est celui de Hakluyt, et il est conforme à ce que dit plus brièvement Louvencourt.

Francis Fletcher, le chapelain de l'équipage, parle de Doughty en termes qui témoignent d'une haute considération pour



Un Fuégien. — D'après Wilkes *(Narrative of the United-States exploring expedition)*.



Famille de Fuégiens en canot. — D'après Wilkes.



Wigwam fuégien. *(Surveying voyages of the Adventure and the Beagle.)*



Paysage fuégien. *(Surveying voyages of the Adventure and the Beagle.)*

nion, ce qui lui a été accordé; et celle-ci lui ayant été administrée par maître Marin Flescher ([1]), notre ministre, et puis après avoir embrassé notre général, lui avoir demandé pardon, avoir pris congé de toute la compagnie, et prié pour la majesté de notre reine et pour notre royaume, il est allé constamment à la mort.

Après cette exécution, notre général nous a fait plusieurs belles remontrances pour nous tenir tous en obéissance, union et amitié pendant notre voyage; et afin qu'il plût à Dieu de nous en faire la grâce, il nous a exhortés de nous préparer chacun pour faire la sainte cène, le dimanche suivant, comme frères chrétiens et bons amis : ce qui a été effectué en grande révérence et grande consolation de la compagnie; puis après chacun s'en est retourné à ses navires ([2]).

Le dix-septième d'août, nous sommes partis de ce port de Saint-Julien ([3]); et le vingtième dudit mois, nous sommes entrés dans le fameux détroit de Magellan, pour passer la mer du Sud ([4]). Quelqu'un des nôtres, ayant mis pied à terre à la pointe du cap dudit détroit, a trouvé le corps d'un homme mort qui était tout détruit.

Le vingt et unième, nous avons avancé quelque peu dedans et nous en avons trouvé le canal fort sinueux, comme s'il n'y eût point du tout de passage. Puis un vent contraire s'est levé qui nous a contraints de retourner au lieu d'où nous étions partis.

En ce détroit, il y a plusieurs beaux havres, dans lesquels descend de fort bonne eau douce. Mais la meilleure commodité y fait défaut, c'est qu'on ne peut ancrer, en plusieurs lieues, tout contre terre, à cause du trop de profondeur, si ce n'est en quelques rivières ou en quelques roches; et il y vente si fort que, si l'on est surpris de quelques coups et tourbillons contraires, l'on court ordinairement grande fortune ([5]).

La terre des deux côtés y est fort haute, étant bordée de montagnes inaccessibles; et celles du côté du sud et de l'est y sont couvertes de neiges en toutes saisons ([6]).

lui et pour sa science. « C'était, dit-il, un charmant orateur, un savant plein de connaissances; il savait bien le grec et avait quelque notion de la langue hébraïque; il aimait beaucoup à lire, à s'instruire et à instruire les autres. »

Il ne semble pas être bien convaincu de la culpabilité de Doughty, qui, dit-il, protesta énergiquement de son innocence à l'heure de sa mort.

Suivant la relation du *World Encompassed*, on avait proposé à Doughty l'option entre l'abandon sur le rivage, la transportation en Angleterre pour y être jugé, ou l'exécution au lieu même du jugement, quel qu'il fût. Il préféra, dit l'auteur, le dernier parti.

Mais cette circonstance n'est nullement mentionnée dans le manuscrit du chapelain Fletcher (conservé parmi les manuscrits du *British Museum*).

La condamnation de Doughty avait été prononcée par un conseil de quarante commissaires choisis parmi les divers équipages.

On concevrait difficilement qu'il se fût rencontré dans un tel tribunal une sorte de concert d'injustice pour mettre à mort un innocent. D'ailleurs, on représente Drake comme s'étant toujours montré modéré et juste. Comment se serait-il résolu à un acte si grave, et qui entraînait contre lui une si grande responsabilité, sans les motifs les plus sérieux?

Le matin de l'exécution, dit encore le rédacteur du *World Encompassed*, Doughty conversa affectueusement avec Drake et plusieurs officiers, dîna avec calme à la même table qu'eux, et leur dit adieu en buvant à leur santé.

A son retour en Angleterre, Drake fut accusé par la rumeur publique d'avoir saisi avec trop d'empressement et de cruauté l'occasion de se défaire d'un rival redoutable. C'était une opinion très-hasardée; mais généralement, et quoique les mœurs fussent loin d'être douces en Angleterre, surtout parmi les marins, cette exécution parut un acte très-téméraire.

Il est vrai que Christophe Colomb n'eut pas un seul moment la pensée d'en agir ainsi à l'égard de Pinson, qui n'avait peut-être pas été moins coupable à son égard que ne fût Doughty à l'égard de Drake. Mais on ne peut faire du mot *peut-être* la base d'un jugement.

([1]) « *Master* Francis Fletcher, *preacher,* » dit la relation du neveu de l'amiral.

([2]) On enterra Doughty sur la terre du port Saint-Julien, et on couvrit son corps de deux pierres unies par de la maçonnerie; sur cette tombe, on écrivit les noms de Drake en latin.

([3]) Avant de partir, on mit en pièces *le Mary*, qui faisait eau. La flotte se trouva ainsi réduite à trois navires : *le Pélican*, *l'Élisabeth* et *le Marygold*.

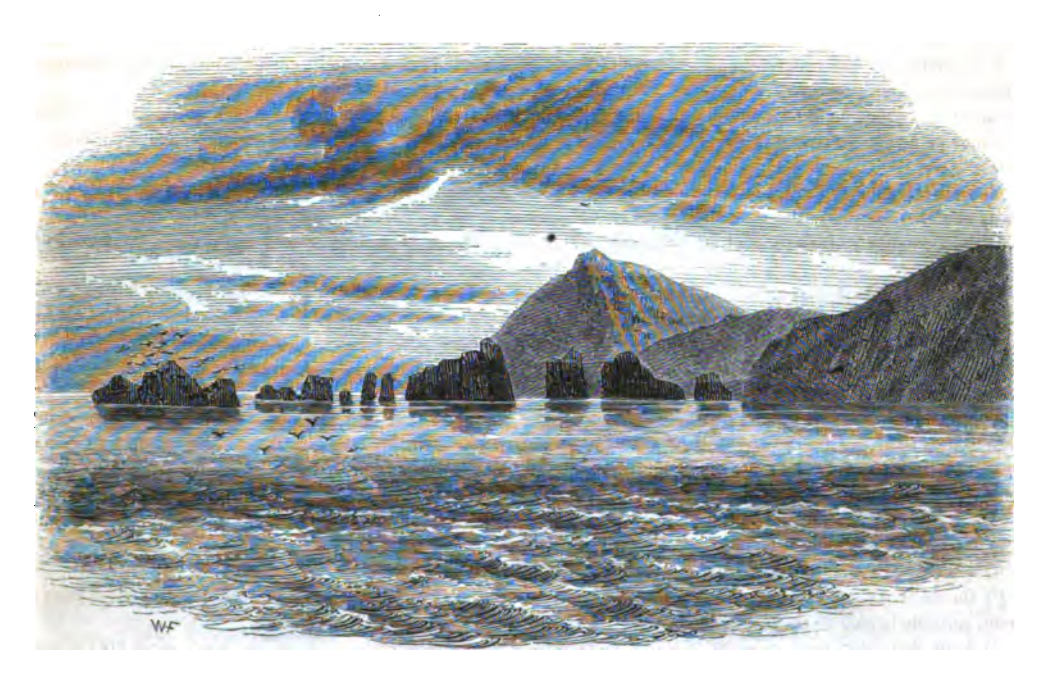
([4]) Drake fut le premier navigateur qui eût pénétré dans ce détroit depuis Magellan. (Voy. les gravures jointes au texte de la relation de MAGELLAN, dans notre troisième volume.) — En ce lieu, Drake fit faire une manœuvre particulière qui témoignait de son respect pour la reine, et changea le nom de son navire *le Pélican* en celui de *Golden-Hind*, en l'honneur, dit-on, de son protecteur, sir Christopher Hatton.

([5]) Cette navigation est aujourd'hui même, et malgré les progrès de l'art de la navigation, longue et dangereuse.

([6]) On remarqua un volcan semblable à celui de l'île Fogo.




Vue du cap Horn. — D'après Wilkes *(Narrative of the United-States exploring expedition)*.




Autre vue du cap Horn. — D'après Wilkes.

Ce détroit a de largeur, en quelques endroits, deux lieues; en d'autres, trois; en d'autres, quatre, et une au moins. Il est fort froid, n'étant guère sans verglas, neiges ou gelées : néanmoins les arbres y sont toujours verts, et il y a sous ceux-ci grande quantité de bonnes herbes ou plantes, qui produisent d'ex-



Côte nord-est de l'île de Wollaston, près du cap Horn (1).



Iles et bancs de glace du cap Horn. — D'après l'Atlas de Vaillant.

(1) *Narrative of the surveying voyages of Adventure and Beagle*, t. Ier, p. 433.

cellents fruits; et quand il vente, vous diriez que les arbres semblent tomber du haut en bas, tant ils mènent grand bruit.

Le vingt-quatrième dudit mois, nous avons surgi à une île dans ce détroit, en laquelle nous avons trouvé quantité de ces pingouins qui ne peuvent voler parce qu'ils n'ont point d'ailes. Ils sont fort gras, et nous en avons tué, pour notre provision, trois mille en un jour.

Le sixième de septembre, nous sommes sortis dudit détroit et entrés en la mer du Sud, autrement mer Pacifique.

Le septième, nous avons dérivé, par une grande tourmente, environ deux cents lieues et plus en longitude, et un degré du côté du midi (1).

Le quinzième, il nous est apparu une éclipse de lune, à six heures de nuit, qui était fort obscure, et, étant arrivés en une baie qui est nommée de *Séverin des Amis*, nous avons été dérivés au midi du détroit, 55 degrés et un tiers; et en cette hauteur nous sommes allés poser l'ancre près d'une île où il y avait de bonne eau douce et des herbes de singulières vertus (2).

Après, nous sommes allés en une autre baie, et nous y avons trouvé un homme et une femme dans un canot, qui est un petit bateau à leur façon. Ils étaient tout nus, et rangeaient la côte d'une île, y cherchant des vivres. Nous les avons sollicités, par signes, de trafiquer avec nous de ce qu'ils avaient. Ce qu'ils ont fait amiablement.

Le vingtième d'octobre, ayant, par un vent propre, repris notre route vers le nord, nous avons découvert trois îles, en l'une desquelles il y avait un si grand nombre d'oiseaux qu'il est presque impossible de le croire (3). Nous avons fait expérience, et ces îles sont à 8 degrés du tropique du Capricorne.

Le huitième de novembre, nous avons perdu l'un de nos navires dans lequel était M. Buinster (4), et nous ne l'avons plus revu depuis en notre voyage, croyant que quelque tempête l'aurait fait relâcher dans le détroit de Magellan, ou qu'il se serait perdu par naufrage ou autrement, comme quelques autres de notre compagnie. Toutefois, à notre retour en Angleterre, nous l'avons retrouvé en sa maison.

Le vingt-neuvième dudit mois, en continuant notre course, nous avons abordé à l'île nommée *la Mocha* (5), et aussitôt notre général a envoyé dix de nos hommes à terre pour en reconnaître les habitants. Ils ont trouvé que c'était un peuple qui s'y était retiré de terre ferme et comme retranché, ayant abandonné leur demeure naturelle pour se sauver, et leur liberté, de l'extrême cruauté des Espagnols.

Ils se sont donc venus présenter sur la grève, nous montrant par signes qu'ils étaient bien aises de notre arrivée. Ils nous ont apporté des patates et des brebis fort grasses, en contre-échange de quoi notre général leur a donné de nos merceries et bagatelles. Ils nous ont aussi promis de l'eau douce; mais comme, le jour suivant, nous avons laissé dans l'île deux de nos hommes pour en emplir deux barriques, ces sauvages, les prenant pour des Espagnols, les ont emmenés, et nous n'avons pu savoir ce qu'ils en ont fait (6).

Notre général, ayant vu cette perfidie et le peu d'apparence de réparer cette perte, a commandé de lever les ancres et de faire voile vers la côte du Chili. En chemin, et assez près de celle-ci, nous avons rencontré, dans un petit canot, un Indien, lequel, pensant que nous étions Espagnols, nous a donné avis que, en un proche endroit nommé *San-Iago*, il y avait un grand navire espagnol chargé qui venait du

(1) On perdit le *Marygold*, capitaine Thomas.

(2) Fleurieu suppose que cette terre était la partie méridionale de l'île, appelée depuis cap Horn.

(3) Drake nomma la plus grande Élisabeth, et le groupe les Élisabethides.

(4) *L'Élisabeth*, commandé par Winter. Ce navire resta pendant près d'un mois dans ces parages, cherchant celui de l'amiral, ou attendant que les vents lui fussent favorables. Winter supposa que Drake avait péri, s'abandonna au découragement et revint en Angleterre, où il fut généralement blâmé.

Drake n'avait plus qu'un seul navire, le sien, petite pinasse de 100 tonnes, sur laquelle il n'hésita pas à affronter tous les dangers d'une navigation lointaine, sur une mer inconnue.

(5) L'île Macho.

(6) L'affaire fut beaucoup plus grave. Ces deux Anglais, qui étaient descendus à terre, furent tués. Les Indiens attaquèrent ensuite à coups de flèches les marins qui les avaient accompagnés, et qui eurent grand'peine à échapper avec leur barque. Drake lui-même fut percé d'une flèche à la joue, sous l'œil droit, et d'une autre derrière la tête; le chirurgien en chef était mort, et l'on n'avait plus sur le navire qu'un aide, très-jeune et peu expérimenté.

Pérou ([1]). Pour ces bonnes nouvelles, notre général lui a fait quelques présents de petite valeur, dont il a été fort content, et nous a conduits à un port nommé *Val-Paraiso* ([2]).

Y étant arrivés, nous avons trouvé de vrai ledit navire à l'ancre, et il n'y avait dedans que huit Espagnols et trois Maures, qui, pensant que nous étions aussi Espagnols, nous ont reçus avec grande joie, battant le tambour et nous offrant du bon vin. Mais ils ont été bien étonnés quand un des nôtres, étant



Vue de Valparaiso. — D'après l'Atlas de Vaillant.

en leur navire et les regardant, a frappé l'un d'eux, et lui a dit ces mots : *Abaxo, perro!* ce qui veut dire en français : « A bas, chien! » Aussitôt un autre d'entre eux, voyant qu'ils s'étaient trompés et que nous étions Anglais, a fait le signe de la croix, et, s'étant jeté en la mer, il est allé à la nage donner avis de notre arrivée à ceux de la ville.

Sur cette alarme, les habitants l'ont soudain abandonnée, fuyant hors de celle-ci pour se sauver comme ils pourraient. Et bientôt après notre général y est allé avec nombre de soldats, dans son bateau et celui de l'Espagnol, et l'a prise et pillée sans résistance. Entre autres choses qu'il y a butinées, c'a été, dans une petite chapelle, un calice et deux grandes croix d'argent.

Nous y avons trouvé une bonne quantité de vins de Chili et plusieurs pièces ou planches de bois de cédar, dont nous avons pris notre provision. Et étant retournés à bord de nos navires, nous en avons levé les ancres pour suivre notre route. Quant aux Espagnols, nous leur avons fait grâce et rendu leur liberté ; seulement, nous avons emmené leur navire et un nommé Juan Grego, de nation grecque, notre général l'ayant retenu pour nous servir de pilote et nous mener devant le port de *Latina* (?).

Quand nous avons été en mer, notre général s'est approprié tout ce qui était dans ledit navire. Il y avait grande quantité des vins de Chili et des lingots d'or fin de *Baldivia*, qui n'en est pas loin, revenant à la valeur de 37 000 ducats et davantage. Ainsi cinglant avec un vent propre, nous sommes allés mouiller l'ancre auprès d'un endroit nommé *Coquimbo*.

([1]) Le 30 novembre, Drake jeta l'ancre dans la baie de Saint-Philippe, et ce fut là, sur terre, que l'on prit l'Indien.

([2]) Appelé aussi Ville-Porciso, Volpariza, ou Velhario (Valparaiso, ville maritime du Chili).

En ce lieu, quatorze de nos hommes sont descendus en terre pour y avoir de l'eau fraîche; mais les Espagnols, qui y sont habitués, les ayant découverts, sont venus vers eux avec trois cents chevaux et deux cents hommes de pied, et les ont fait retirer, ayant tué un des nôtres. Peu après, quand ils furent retirés, nous avons mis pied à terre, notre enseigne déployée; ayant découvert qu'ils retournaient,



Route de Valparaiso à San-Iago. — D'après l'Atlas de Vaillant.

quoiqu'ils nous montrassent une enseigne de paix, nous sommes rentrés dans nos navires et sommes partis, ne nous voulant pas fier en eux.

Quelques jours après, nous sommes arrivés à un certain port nommé *Terrapaca* (1), et nous y avons trouvé, près du bord de la mer, un Espagnol qui dormait et avait près de lui treize barres d'argent, qui valaient quatre cents ducats d'Espagne. Nous avons pris l'argent et laissé l'homme.

De ce lieu, nous avons mis à la voile et sommes allés en un autre port nommé *Arica*. Nous y avons trouvé trois petites barques que nous avons riflées, et tout ce qui était dedans. Il y avait en l'une cinquante-sept barres d'argent, dont chacune pesait 20 livres de poids, qui reviendrait, en la monnaie de France, à raison de 40 francs pour livre d'argent, à la somme de 50 160 livres. Il ne s'y est trouvé personne en toutes lesdites barques, tous les matelots de celles-ci s'en étant allés en la ville, qui ne consistait qu'en vingt maisons. Néanmoins notre général a négligé de la piller, et s'est contenté de la dépouiller desdites barques; puis il a passé outre.

Tirant vers Lima, il a fait rencontre d'une petite barque chargée de grande quantité de voiles. Il l'a arrêtée, en a pris ce qui lui a été agréable, puis l'a laissée aller.

Le treizième de février 1759, nous sommes venus devant la ville de Lima, et, étant entrés dans le havre de celle-ci, nous y avons trouvé douze navires ou barques qui étaient à l'ancre. Les maîtres de celles-ci en avaient fait porter les voiles à terre, n'ayant aucune défiance de chose contraire: aussi n'avaient-ils jamais eu d'alarmes de quelques ennemis; mais ce jour-là leur en a été le premier com-

(1) Ou Tarapaca.

mencement, car notre général en a pillé tout ce qu'il lui a plu ; notamment, ayant trouvé en l'un desdits navires un coffre plein de réaux de pur argent, et un grand nombre de ballots de soie et de toiles fines, il a fait porter le tout dans la sienne. Le meilleur a été qu'il a eu avis qu'un autre navire, nommé le *Cagafuego*, et chargé de grands trésors, tirait vers un port nommé *Paraca*. C'est pourquoi il a résolu



Rade de Cobija (¹), entre Coquimbo et Terrapaca. — D'après l'Atlas de Vaillant.

d'aller après en diligence, et, avant que de partir, il a fait couper tous les câbles sur les ancres desdits navires, les laissant aller en dérive, à la volonté du vent et des vagues.

Comme nous suivions notre route, nous avons rencontré une barque chargée de cordages pour navires. Nous l'avons prise et y avons trouvé le poids de 80 livres d'or, valant 14080 écus, monnaie de France, et un crucifix de même métal, orné de plusieurs pierres de grande valeur. Notre général, se réjouissant de si belle prise, les a fait porter dans son navire, et ce qui lui a été agréable dudit cordage.

De là, poursuivant ce *Cagafuego*, notre amiral, à cause de la bonne envie qu'il avait de le prendre, a promis à la compagnie qu'il donnerait sa chaîne d'or à celui qui, le premier, le découvrirait. Or, c'a été un nommé Jean Drach auquel le bonheur en est arrivé ; car, étant monté sur la vergue du petit mât, il l'a aperçu environ sur les trois heures après midi, dont nous avons tous mené grande joie.

Sur les six heures, nous l'avons abordé et salué de trois pièces d'ordonnance, et de tant d'harquebusades, qu'enfin force a été à ceux qui le conduisaient d'abattre les voiles et de se rendre. Cela fait, nous sommes entrés dedans et y avons trouvé de grandes richesses, comme joyaux, pierres de grande valeur, coffres pleins de réaux d'argent, le poids de 80 livres de pur or, valant 14 080 écus, monnaie de France, et quinze tonneaux d'argent en barres. L'endroit où nous avons fait cette prise s'appelle le *cap de Saint-François* (²), distant de Panama de 150 lieues.

(¹) 22 degrés de latitude.
(²) Cap San-Francisco.

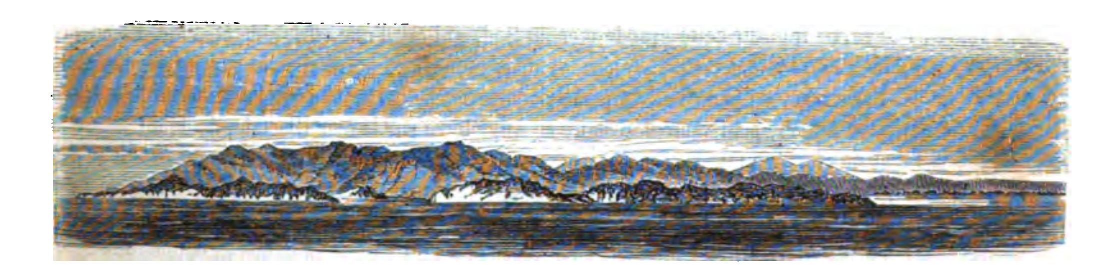
Outre toute cette richesse, notre général a encore profité de deux belles coupes d'argent que le pilote de ce navire avait; ce pilote s'appelait don Francesco. Or notre général, les ayant vues, lui a dit: « Seigneur pilote, vous avez ici deux coupes d'argent; je vous prie de m'en donner une. » Alors le pilote, qui ne pouvait honnêtement s'en excuser, lui en a baillé une, et l'autre il l'a donnée au dépensier de son navire.

Après avoir fait ce riche butin, notre général, porté de sa clémence accoutumée, leur a rendu leur vaisseau, et les a laissés aller en paix, sans leur faire tort en leurs personnes. Or, en cette séparation, le garçon du pilote a fait un trait qui a été trouvé de bonne grâce; car, parlant à notre général, il lui a dit en riant: « Capitaine, notre navire ne se doit plus nommer *Cagafuego*; il se doit appeler *Cagaplata*, et le vôtre se doit appeler *Cagafuego*. » Alors notre capitaine s'est mis à rire et nous aussi; car *Cagafuego* signifie, en langue française, *crache-feu*, et *Cagaplata* signifie *crache-argent*, voulant signifier que le leur avait été vaincu par le nôtre, et que nous emportions toutes leurs richesses.

Quelques jours après, comme nous suivions notre route droit à ouest, nous avons encore rencontré un autre navire chargé de toiles et de fine vaisselle de terre blanche, et de grand nombre de soies du royaume de la Chine, que nous avons butiné comme les autres.

Le maître de ce navire était un gentilhomme espagnol. Notre général lui a pris un faucon d'or et une fort riche émeraude qu'il avait pendue à son cou; et d'autant plus que nous avions besoin d'un pilote expert en cet endroit, il l'a retenu, laissant achever son voyage à son navire.

Il nous a donc pilotés jusques au havre d'une petite ville qui est le long de la côte, et se nomme *Guatierca* (¹), nous ayant donné avis que dans celle-ci il n'y avait que dix-sept Espagnols. Sur ce, nous y sommes descendus, et y avons trouvé un juge en chaire, accompagné de trois officiers, qui faisaient le procès à trois Maures noirs, accusés d'avoir mis le feu dans ladite ville et de la brûler. Nous avons pris le juge, les officiers et les prisonniers, et les avons emmenés à bord de nos navires. Alors notre général a dit au juge: « J'ai besoin d'eau douce, » et incontinent le juge a commandé à tous les habitants qu'ils eussent à en apporter, ce qu'ils ont effectué. Puis après nous avons pillé la ville, et entre autres



Port d'Acapulco. — D'après l'Atlas de Dupetit-Thouars.

choses nous avons trouvé et emporté un grand pot, dans lequel il y avait une demi-charge de réaux d'argent. Un autre de notre compagnie, nommé Thomas Mornis, a aussi pris un Espagnol qui s'enfuyait, et lui a ôté une belle chaîne d'or qu'il avait sur lui, et d'autres joyaux de grande valeur.

En ce lieu, notre général, entre autres Espagnols qu'il tenait prisonniers, a donné la liberté au pilote portugais qu'il avait pris aux îles du cap Vert, étant dans un navire de *Santa-Maria-del-Porto*, en Espagne (²).

(¹) Suivant d'autres versions, Aguapulca, Acapulco, Aguatulco, Guatocolo. Probablement Guatulco, sur la côte du Mexique (intendance d'Oaxaca ou Guaxaca).

(²) Ce pilote était Numa de Silva, qui, arrivé à Mexico, fut appelé devant le gouverneur, et fit un récit exact du voyage de Drake. Ce récit a été publié par Hakluyt.

Peu de jours après, nous sommes arrivés à l'*île de Canon* et y avons tardé quelque temps, notre général y ayant fait mettre les ancres bas, pour faire raccommoder l'un de ses navires qui était fort endommagé, et aussi pour faire provision de bois et d'eau douce.

Comme nous étions prêts à en partir, nous avons découvert un vaisseau qui était à la voile ; aussitôt nous lui avons donné la chasse, et nous l'avons pris. Il y avait dedans deux pilotes et un gouverneur



Profil des îles ou rochers de Farellone, à 8 milles de distance (¹). — D'après l'Atlas de Choris.

espagnols, qui s'en allaient aux îles Philippines; nous leur avons fait grâce et les avons laissés aller en liberté, nous contentant seulement de quelque peu de leurs marchandises, que nous avons prises.

Cela fait, notre général a assemblé toute la flotte pour délibérer de notre voyage et de la route que nous aurions à tenir pour retourner en notre pays, remontrant qu'il n'était pas à propos de demeurer le long de cette côte longtemps, pour les pertes et dommages que les Espagnols et les Portugais avaient reçus de nous.

Deux principales voies se présentaient à nos yeux : l'une, du détroit de Magellan, par lequel nous étions venus; l'autre, de franchir cette grande mer du Sud, qui est d'une effroyable étendue. Et encore il y avait à considérer, en suivant cette dernière, si nous prendrions notre chemin par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance, ou bien si nous monterions le long du royaume de la Chine et de la Tartarie par le détroit d'Agnan, pour venir descendre en Angleterre par la mer Glaciale, doublant le cap et promontoire Tabin de Norvége (²).

Notre général, sur ces propositions, n'a point été d'avis de retourner par le détroit de Magellan, par deux raisons spéciales : la première, parce que les Espagnols étaient forts et en grand nombre le long des côtes du Pérou et du Chili, et que, s'ils nous épiaient au retour, il nous serait impossible d'en échapper; la seconde, parce que la situation de la bouche dudit détroit était, du côté de la mer du Sud, où nous étions, extrêmement dangereuse, pour les continuelles tourmentes et grandes pluies qu'il y fait; joint les sables qui sont près de la côte, où les navires courent grande fortune, selon l'expérience que nous en avons faite.

Il a donc conclu qu'il fallait plutôt prendre la route du Japon et du royaume de la Chine, et s'exposer au hasard et à la peine de passer cette grande mer Pacifique. Et d'autant qu'il restait à délibérer si nous irions par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance, ou par la mer du Nord et de septentrion, redoutant les calmes qui se rencontrent vers la Guinée; et, ne désirant pas repasser le long des Espagnes,

(¹) Suivant Burney, les îles de Farellone sont celles qui furent appelées par Drake *islands of St-James;* il ne les découvrit qu'après son séjour en Californie.

(²) Drake avait vu les deux Océans s'unir à l'extrémité sud de l'Amérique; pourquoi ne pas admettre qu'ils se mêlaient de même à l'extrémité nord? Plusieurs cosmographes célèbres de son temps ne faisaient point de doute qu'il en dût être ainsi. D'ailleurs, Martin Forbisher, ami de Drake, était revenu en Angleterre, vers la fin de 1576, avec la conviction qu'on pouvait aller au Cathay par un passage au nord. C'était par ce passage même que Drake croyait pouvoir retourner dans sa patrie.

pour conserver les richesses que nous avions, il a résolu que nous retournerions par la susdite mer du Nord.

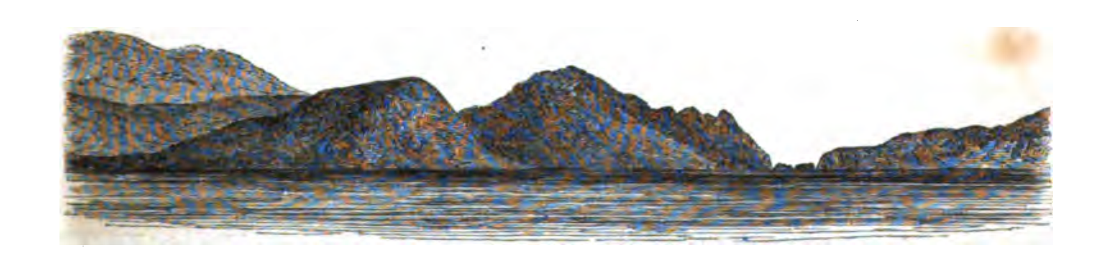
Cette opinion étant suivie, le seizième d'avril 1759, nous avons mis à la voile et avons cinglé et sillonné sur l'échine de cette mer, jusques à 600 lieues de longitude.

Le cinquième de juin, étant à 42 degrés du côté du pôle arctique (¹), nous avons trouvé l'air si froid



Entrée de la baie de San-Francisco. — D'après Dupetit-Thouars.

que toute notre compagnie a été fort molestée. Et cette froidure croissait toujours d'autant que nous montions plus avant vers le nord, ce qui a été cause que nous sommes revenus à 38 degrés de la ligne; et peu après nous avons découvert une terre à laquelle il y a peu d'apparence que les Espagnols ou autres aient jamais abordé (²).



Entrée du port de San-Francisco, à 7 milles de distance. — D'après Choris.

Cette terre n'est point montagneuse, mais elle est basse et unie, et pour lors elle était fort couverte de neiges. Et d'autant que nous avions besoin de rafraîchissements, notre général a été d'avis de nous y ancrer, ce qui a été fait à l'aide de Dieu, qui, par son Saint-Esprit, nous a donné un vent fort propre pour y entrer.

(¹) A 42 degrés de latitude nord.

(²) Erreur, voy. plus loin. La baie de San-Francisco, en Californie; ou, suivant d'autres auteurs Drake aurait relâché dans la baie nommée *Puerto de la Bodega*, par Bodega, en 1775. Le port de San-Francisco est à 37° 48′ 15″ nord.

### DESCRIPTION DES GENS ET DU PAYS DE NOVA-ALBION.

Quand nous avons été arrivés, les sauvages de cette contrée ont témoigné avoir une grande admiration de nous voir, et, pensant que nous étions des dieux, ils nous ont reçus avec une grande humanité et révérence.

Ils nous ont envoyé un présent selon leur mode, et notre général de son côté, suivant sa naturelle discrétion et bonté, leur en a fait un selon la sienne; et, entre autres choses, il leur a donné de belle étoffe pour couvrir leur nudité, et ils ont démontré faire grand cas de ce cadeau et avoir grande joie.

Les hommes y vont tout nus, mais les femmes y sont plus couvertes; car elles portent sur les épaules une peau velue de daim sauvage, et du nombril en bas, jusques à trois ou quatre pouces près



Indien du Sacramento. — D'après Wilkes.

du genou, elles se ceignent en manière de saie ou tablier d'une espèce de toile qu'elles serancent et font comme filasse d'une écorce d'arbre qui y est propre et qui croît en ce pays. Elles sont fort obéissantes et serviables à leurs maris.

Leurs maisons sont faites d'une étrange façon, car ils les bâtissent de terre, tout auprès de la mer, et de forme ronde comme des colombiers. Ils n'y font point de fenêtres: seulement, ils y font une porte et une petite ouverture au sommet, par laquelle, comme par un soupirail ou cheminée, leur fumée s'exhale, et lesdites maisons sont chaudes comme des étuves quand ils y font du feu. Leurs lits sont sur la terre, et ils les font de rameaux et de branches de sapins et autres arbres, se couchant en rond sur ceux-ci, suivant la forme desdites maisons, et ils font leur feu tout au milieu.

Les jours d'après, et tant que nous y sommes demeurés, ils ont continué de nous venir revoir, nous apportant tantôt de beaux panaches faits de plumes de diverses couleurs, et tantôt du *petum*, qui est une herbe dont les Indiens usent ordinairement. Mais avant que de nous les présenter, ils s'arrêtaient un peu loin, en un lieu où nous avions dressé nos tentes. Puis ils faisaient de longs discours en façon

de harangue, et, quand ils avaient fini, ils laissaient leurs arcs et flèches en cette place, et s'approchaient de nous pour nous offrir leurs présents.

La première fois qu'ils y sont venus, leurs femmes se sont arrêtées en la même place et se sont égratigné et arraché la peau et la chair de leurs joues, se lamentant d'une manière admirable, de quoi nous nous sommes étonnés. Mais nous avons appris que c'était une forme de sacrifice qu'elles nous faisaient. A la même heure, notre général s'est mis à faire les prières selon les saintes Écritures et notre



Armes et ustensiles des indigènes de la Nouvelle-Californie. — D'après Choris.

religion, à quoi les sauvages se sont rendus fort attentifs, et ils nous ont fait paraître qu'ils prenaient grand plaisir; puis, les femmes s'étant approchées, nous leur avons fait part de nos vivres, qu'elles ont eus pour agréables.

Les nouvelles de notre abord en cette terre n'ont point tardé beaucoup sans être portées par les habitants jusques aux oreilles de leur roi, non sans beaucoup d'occasion de s'émerveiller qu'une troupe d'hommes si éloignés et différents de leurs climats et façons de faire, s'y soient venus présenter. C'est pourquoi il s'est aussitôt épris d'un grand désir de nous voir, et s'est résolu de partir du lieu de sa demeure pour y venir.

Or, avant sa venue, il a envoyé deux ambassadeurs de sa part pour en donner avis à notre général, et ceux-ci lui en ont fait le message avec un discours qui a duré près d'une demi-heure. Mais nous avions ce manquement que nous n'entendions point leur langage.

Néanmoins notre général, par signes, leur a fait entendre qu'il leur voulait toutes sortes de biens, et en cette considération leur a offert des présents, et les a priés de les porter de sa part à leur roi, ce qu'ils ont offert de faire; et, à cette fin, ils s'en sont retournés le trouver avec grande cérémonie.

Peu de temps après, nous avons vu ce prince qui venait vers nous, accompagné de plusieurs sauvages. Il était d'une fort belle stature, avait bonne grâce, et le maintien courtois et aimable.

Il marchait avec gravité, comme s'il eût été grand monarque, et son peuple qui l'accompagnait jetait

autour de lui force cris et chants d'allégresse, lui faisant un honneur qui ne ressentait aucunement son barbare.

Un des siens, qui était fort beau personnage, marchait devant lui, portant en sa main une masse ou un sceptre, auquel pendaient deux couronnes, une petite et une grande, et trois chaînes fort longues. Ces couronnes étaient artistement faites de plumes de diverses couleurs, et ces chaînes étaient fortes et de matière solide, et si belles, que bien peu d'hommes en ont vu qui les pussent égaler.



*Mus bursarius*, ou Hamster. — D'après Shaw.

A quelque distance de celui-ci, le roi marchait avec ses gardes, vêtu, ainsi que sesdits gardes, de peau de lapin (¹) et d'autres peaux de plusieurs couleurs; et après suivaient force gens du commun peuple, ayant chacun la face peinte, les uns de blanc, les autres de noir, et les autres de plusieurs couleurs. Ils avaient avec eux grand nombre de leurs enfants et portaient en leurs mains, tant ceux-ci que ceux-là, beaucoup de présents pour nous.

Notre général, voyant ce roi venir en si bonne compagnie et en si bel ordre, nous a tous assemblés, et ne se voulant fier que de bonne sorte à de telles gens, nous a fait marcher vers nos tentes, que nous avions remparées en forme de petit fort, pour l'assurance de nos personnes.

Le roi, s'étant approché, nous a salués d'une salutation générale, et aussitôt celui qui portait son sceptre, appelant un de ses gardes, lui a dit certaines paroles tout bas, lesquelles l'autre a prononcées à haute voix, en sorte que chacun de nous et d'eux les pouvait entendre. Cette forme de harangue a duré pour le moins une demi-heure, sans que nous y pussions rien connaître; et celle-ci étant finie, le roi s'est approché plus près de notre fort, avec le même ordre qu'il avait tenu jusqu'alors; et il n'y avait d'autre différence, sinon qu'il avait fait demeurer tous les enfants en arrière.

Alors celui qui portait le sceptre a commencé à entonner un chant et danser une danse selon leur

(¹) Peau du *Mus bursarius*, ou hamster.



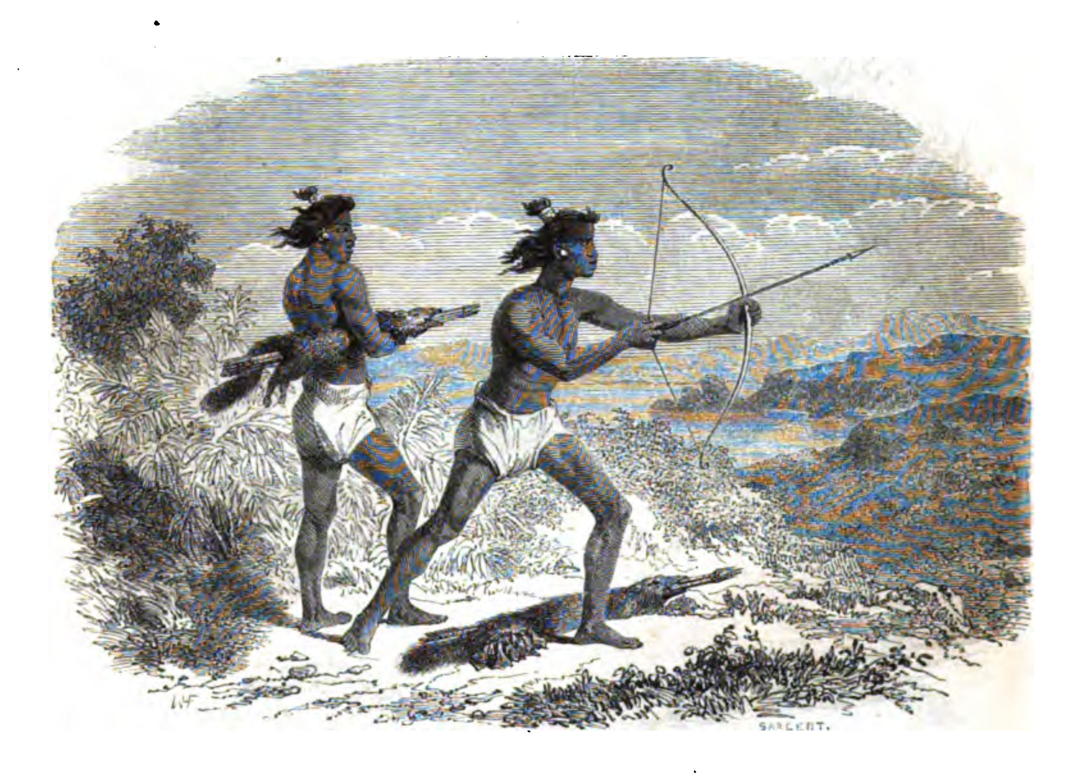
Coiffure de danse des habitants de la Californie. — D'après Choris.



Anciens habitants de la Californie. — D'après Choris.

mode, gardant si bien la mesure et d'une si belle contenance, que nous ne savions assez l'admirer. Le roi, aussitôt, s'est mis à en faire de même, et le peuple qui le suivait, étant chose très-belle à voir; et ainsi chantant et dansant, notre général lui a permis d'entrer en notre fort et en nos tentes.

La danse finie, le roi s'est assis, et, par signes, a fait entendre à notre général qu'il désirait aussi qu'il s'assît auprès de lui. Cela fait, il lui a témoigné par d'autres signes d'extrême bienveillance et de supplication que toute son affection et celle de ses sujets était qu'il lui plût d'accepter la couronne de leur



Tcholovones à la chasse (San-Francisco). — D'après Choris.

royaume, et que très-volontiers ils le reconnaîtraient comme leur roi et lui obéiraient comme ses sujets. Aussitôt il a pris la plus grande desdites couronnes et les chaînes, et a mis l'une dessus sa tête et les autres à son cou, chantant avec tout son peuple un chant d'allégresse et de joie. Et tout cet acte a été accompagné d'une grande révérence et sérieuse procédure, appelant notre général du nom d'*hioh*, c'est-à-dire souverain.

Notre général, voyant ces choses et sachant combien il en emporterait d'honneur et de profit en notre pays, a fait démonstration de les avoir pour agréables; prenant possession de ce royaume pour notre Sérénissime Majesté d'Angleterre, a accepté le sceptre, la couronne et la dignité de roi (¹).

Cela fait, le commun peuple a laissé le roi et ses gardes avec notredit général, et s'en est allé à quelque distance de là pour faire ses sacrifices à sa mode. Plusieurs des nôtres l'ont suivi pour en être spectateurs et remarquer par curiosité quelles espèces de cérémonies ils y observaient. Or il ne s'est

(¹) Juan-Rodriguez Cabrillo était le seul Européen qui eût encore abordé sur cette côte; il n'avait fait aucun mal aux indigènes; on n'avait conservé de lui qu'un bon souvenir. Il était naturel que ces pauvres gens fissent le meilleur accueil possible à Drake et à ses compagnons. Mais c'était aller trop loin que de supposer à leur roi la volonté de se démettre de son pouvoir en faveur de Drake; en lui offrant les insignes de la royauté, on cherchait sans doute à lui exprimer seulement du respect et de l'admiration. (Voy. Burney's, *South sea discoveries*.)

point vu qu'ils y aient fait grand'chose, car ils ont seulement pris le plus jeune d'entre eux, et, se mettant autour de lui, ont jeté plusieurs lamentables cris, s'égratignant le visage et en arrachant la peau et la chair, dont il sortait beaucoup de sang. Mais les nôtres leur ont fait signe qu'il fallait quitter telles sortes de sacrifices, et qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qu'il fallait adorer et servir.

De trois jours en trois jours, ils ont continué de venir répéter devant nous les mêmes sacrifices, et




Jeune lion marin des côtes de la Californie. — D'après Choris.

nous les offrir comme s'ils nous eussent tenus pour dieux. Mais ils s'en sont à la fin désistés, sur ce que nous leur avions autant de fois fait entendre que nous ne l'avions pas pour agréable. Or le sujet de cette créance qu'ils avaient de nous procédait de ce que, nous montrant leurs plaies et leurs égratignures, nous leur donnions, pour les guérir, des emplâtres et des onguents, dont ils admiraient la vertu et l'efficacité.

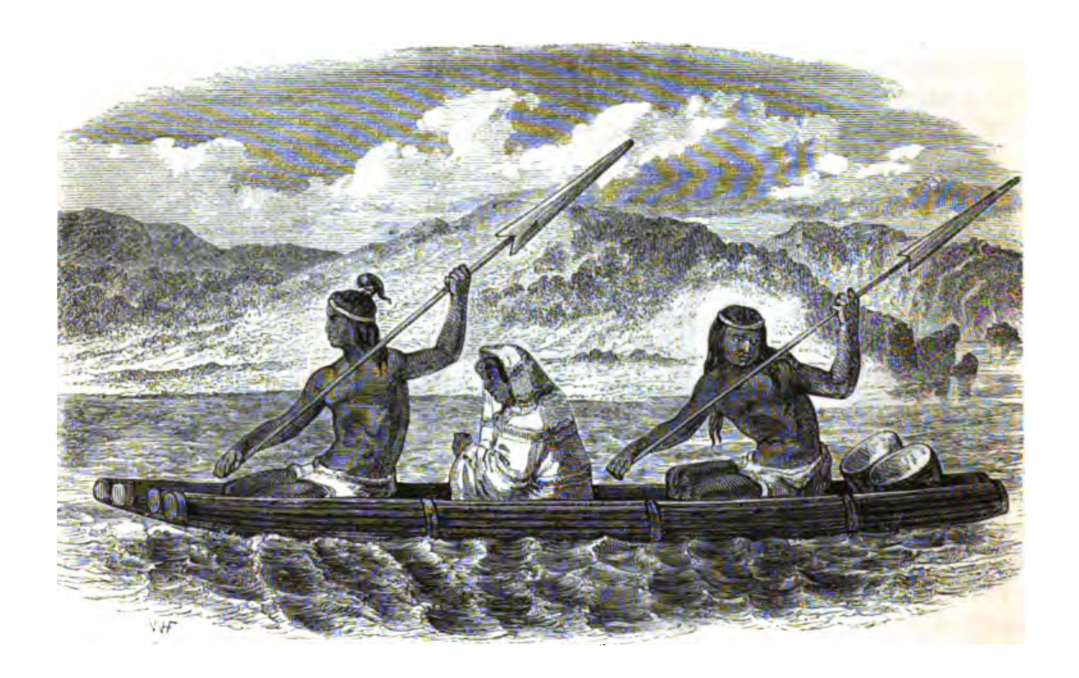
Ces gens nous aimaient extrêmement; tout leur contentement ne consistait qu'à nous voir et fréquenter, sans manquer un seul jour de venir. C'est pourquoi, quand la nouvelle de leur départ leur a été dite, ils nous ont témoigné avoir un deuil extrême, et nous ont suppliés, quand nous serions absents d'eux, d'en vouloir avoir souvenance, promettant de leur part de nous faire plusieurs sacrifices.

Nous avons trouvé en ce pays une garenne où il y a une étrange sorte de lièvres Ils ont le corps aussi gros que lapins de Barbarie, la tête aussi grosse que lapins d'Angleterre, leurs pieds semblables à ceux des taupes, leurs queues à celles des rats, sinon qu'elles sont plus longues (¹). Des deux côtés du dos, ils ont un sac dans lequel ils amassent leur manger, comme par forme de provision, quand ils sont rassasiés. Ils sont bons et savoureux, et ce peuple fait grand état de leur peau, pour en faire au roi des

(¹) *Mus bursarius*. (Voy. p. 106.)

habits et des robes. Nous y avons aussi vu quantité de daims sauvages, et telles fois nous en avons rencontré plus de mille en troupe ; ils étaient fort gras et gros de corps.

Il y a en cette contrée quelques mines d'or et d'argent (¹). Or notre général, en ayant pris possession pour notre sérénissime reine, l'a appelée *Nova-Albion* (²) pour deux causes : la première, parce qu'il est le premier qui en ait fait la découverte ; et la seconde, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec notre Angleterre, étant fort belle le long de la côte de la mer. A cet effet, et pour mémoire de ce passage, il a fait graver sur une lame de cuivre le nom, le portrait et les armes de notredite reine, et l'a fait attacher et clouer contre un pilier de pierre, pour cela spécialement bâti et érigé dans notre fort ; il



Bateau des naturels de la Californie. — D'après Choris.

y a aussi fait mettre son nom et le jour et an auquel nous sommes arrivés, dont le roi et ses sujets nous ont fait paraître qu'ils faisaient grande estime.

Après avoir suffisamment séjourné en ce pays, nous avons mis à la voile et avons pris notre route vers la ligne, pour revenir en Angleterre par les Moluques et le cap de Bonne-Espérance, notre général ayant prévu que nous ne pourrions le faire par le nord sans péril de nous perdre.

Ici, nous interrompons la relation du voyage qui conduit à des pays que nos lecteurs ont déjà en partie visités (³). Le 14 novembre, Drake arriva aux îles Moluques, séjourna à Ternate, puis visita les Célèbes. Tandis qu'il naviguait vers le sud, il échoua sur un rocher, le 9 janvier 1580, et, pour échapper à un naufrage imminent, il fut obligé de jeter à la mer une partie de ses provisions et de son artillerie : ce fut à Baratane qu'il fit réparer son navire. De cette île, que la relation représente comme un séjour

(¹) Les Anglais s'étaient mis à creuser la terre en un petit nombre d'endroits, et y avaient découvert quelques parcelles d'or. Leur observation a été confirmée d'une manière bien éclatante en notre temps.

(²) New-Albion

(³) Voy., dans notre troisième volume, la relation de MAGELLAN.

enchanteur, Drake se rendit à Java. Il revint en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance, et arriva à Plymouth le 3 novembre 1580. Son voyage avait duré trois ans moins quelques jours.

On sait que Drake, accueilli par le peuple, à Plymouth, avec enthousiasme, ne rencontra d'abord



Fauteuil de Drake fait avec les débris de son navire (le *Golden-Hind*), et conservé à l'Université d'Oxford (1).

dans les classes supérieures que froideur, hésitation et méfiance. Il semble qu'à la cour et même dans la bourgeoisie on ait douté quelque temps si l'on devait le considérer, soit comme un grand navigateur, soit seulement comme un forban heureux. Les coups de main contre les Espagnols au milieu de la paix, les déprédations, les incendies, qui avaient signalé toute la première partie de son voyage et qui l'avaient enrichi, balançaient dans l'opinion les services éminents qu'il avait rendus à son pays. La reine Élisabeth elle-même garda pendant cinq mois un silence absolu, qui parut aux courtisans une marque non équivoque d'improbation. Mais elle appréciait plus justement le génie de Drake; elle voyait d'ailleurs dans un avenir peu éloigné la nécessité de combattre l'Espagne, et elle résolut de faire cesser toutes les incertitudes de l'opinion. Le 4 avril 1581, elle se rendit avec pompe à Deptford : c'était là que le petit bâtiment de Drake était à l'ancre; elle monta à bord et conféra solennellement au hardi marin le titre de chevalier (2). « Honneur, dit Samuel Johnson, qu'on n'avilissait pas, sous cet illustre

(1) Nous avions vainement cherché une gravure représentant cette curieuse relique du petit navire qui servit à une si grande expédition; M. John Cassel, de Londres, a bien voulu nous en envoyer le dessin, fait à notre intention.

Ce fauteuil est en vieux chêne d'une belle couleur; il porte deux inscriptions qui attestent son origine et rappellent les titres de Drake à la reconnaissance de l'Angleterre.

(2) Drake reçut pour armes un globe, avec la devise : *Tu primus circumdedisti me*, sur le globe étaient ces mots : *Auxilio divino*, et au-dessous : *Sic parvis magna*.

règne, en le prodiguant, et que l'on n'accordait jamais qu'à un mérite extraordinaire. » Dès lors, Drake vit le parti de ses admirateurs l'emporter sur celui de ses adversaires. Aujourd'hui l'Angleterre honore sa mémoire à l'égal de celle de ses plus grands hommes. Son navire fut longtemps conservé comme un monument glorieux dans l'arsenal maritime de Deptford; plus tard, on le convertit en une sorte de *restaurant* où le peuple venait se divertir aux jours de fête; enfin, il se démembra de vétusté, mais on en conserva un débris que l'on montre encore aujourd'hui sous la forme d'un vieux fauteuil, à l'Université d'Oxford ([1]).

Drake demeura inactif pendant quatre ou cinq ans. Il fut maire de Plymouth en 1582. Il fit ensuite successivement plusieurs autres campagnes maritimes. En 1585, il alla ravager encore les possessions espagnoles aux Indes occidentales, avec une flotte de vingt et un ou vingt-cinq bâtiments, dont il avait été nommé commandant en chef par Élisabeth. En 1587, il conduisit, avec le même titre, une flotte de vingt ou vingt-quatre vaisseaux ([2]), cette fois contre l'Espagne elle-même. En 1588, il fut nommé vice-amiral, et partagea le commandement de l'armée navale opposée à l'Armada avec Charles Howard of Effingham, grand amiral d'Angleterre. L'année suivante, il fut envoyé de nouveau avec une escadre en Espagne. Dans cette expédition, dont il partagea le commandement avec le général sir John Norris, il captura un grand nombre de vaisseaux, fit une descente à la Corogne et prit Cascaïs : une tempête mit fin à cette campagne. De retour en Angleterre, Drake employa ses loisirs à plusieurs fondations utiles. Il créa, avec John Hawkins, le *Chest de Chatham*, premier établissement de bienfaisance consacré aux marins invalides; il fit venir à grands frais dans Plymonth, des sources de Dartmoor, l'eau qui manquait à cette ville. Bossiney ou Tintagal, ville du comté de Cornouailles, et ensuite Plymouth, le nommèrent leur représentant au parlement. Il fit preuve d'intelligence et d'activité dans cette nouvelle fonction. Après la dissolution du parlement, en 1593, la reine lui donna le commandement d'une flotte, et cette fois il s'associa son ancien ami, sir John Hawkins, alors âgé d'environ soixante-dix-huit ans. L'expédition devait être dirigée contre les colonies espagnoles d'Amérique. La flotte, composée de vingt-six navires, sortit du port de Plymouth le 28 août 1595. Sir John Hawkins mourut le 12 novembre suivant à Puerto-Rico. La flotte attaqua la ville de San-Juan de Puerto-Rico sans un succès complet; elle poursuivit sa route, brûla les villes de Ranchiera et de Rio de la Hacha, et prit Nombre-de-Dios. Il fut ensuite résolu que l'on attaquerait Panama : sept cent cinquante soldats débarquèrent, pour traverser l'isthme, sous le commandement de sir Thomas Baskerville. Mais les populations espagnoles étaient averties : de nouveaux forts avaient été construits; la tentative fut désastreuse, et la troupe anglaise dut se hâter de battre en retraite. La flotte remit à la voile. Drake était souffrant : une violents dyssenterie épuisa ses forces en peu de jours, et il mourut en mer le 28 janvier 1596, à quatre heures du matin. On aborda à Puerto-Bello; on mit son corps dans un cercueil de plomb, et on l'ensevelit dans la mer. On prétendit en Espagne qu'il avait été empoisonné par son équipage; aucun fait n'appuie cette imputation inspirée par le ressentiment. Le grand poëte Lopez de Vega s'est fait l'interprète des sentiments haineux de son pays contre Drake, dans son poëme intitulé : *Dragontea*.

« On ne peut guère douter, dit Desborough-Cooley ([3]), que Drake n'ait le premier signalé l'extrémité des terres appelées depuis le cap Horn ([4]). Si lui-même eût pris soin d'écrire le récit de son expédition, nous aurions certainement à constater les instincts remarquables et la pénétration de son esprit, mal entrevus derrière les vagues et contradictoires relations de ses historiens. Drake pénétra aussi sur la côte nord-ouest de l'Amérique plus loin qu'aucun des navigateurs qui l'avaient précédé (entre le 43e degré et le 48e). Il fut le premier qui troubla le monopole des Espagnols dans l'océan Pacifique; il ouvrit une ère nouvelle et brillante de l'histoire de la navigation; beaucoup d'Anglais s'élancèrent sur ses traces; et telle fut l'excitation produite par le succès de son voyage, qu'en moins de seize années les ports anglais envoyèrent dans les mers du Sud jusqu'à six expéditions. »

([1]) Voy. p. 111.

([2]) Quatre donnés par la reine, les autres par la cité de Londres.

([3]) *Histoire générale des voyages de découvertes maritimes et continentales, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours*, trad. de l'anglais par Ad. Joanne et Old Nick; 1840.

([4]) Les Espagnols revendiquent la priorité de cette découverte en faveur d'un capitaine de la flotte de Loyasa (1525).

# BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — Drake n'a laissé aucun document écrit sur ses voyages. On possède seulement quelques lettres de lui, mais de peu d'intérêt, parmi les manuscrits du *British Museum*.

Voici les récits de ses explorations et de sa vie publiés, soit de son vivant, soit après sa mort :

*Expeditio Francisci Dracke equitis angli, in Indias occidentales, anno 1585*; Leyde, in-4°, 1588. Inséré dans la Collection d'Hakluyt. — Th. Greepe, *The true and perfect newes of the worthy and valiant exploits performed by the valiant knigt sir Fr. Drake*, etc.; Londres, in-4°, 1587. — Fitzgeffry, *Sir Fr. Drake*, his honorable life; in-16, 1596. — *The famous voyage of sir Fr. Drake into the south sea*, and there hence about whole globe of the earth in years 1577 et 1580, by Fr. Pretty; Londres, pet. in-4°, 1600 et 1618. C'est d'après cette relation que Louvencourt, sieur de Vauchelles, publia en français l'ouvrage dont le titre suit. — *Le Voyage de l'illustre seigneur et chevalier François Drake, admiral d'Angleterre, à l'entour du monde*, publié par F. de Louvencourt, sieur de Vauchelles; Paris, in-12, 1613. — Le même (augmenté de la deuxième partie, publié par F. de Louvencourt, sieur de Vauchelles), 4e et 3e édit.; Paris, in-12, 1641. — De Brye, *Collection des grands voyages*, t. VIII, IX et XI; Francfort, 1599, 1602, 1620. — *The world encompassed by sir Fr. Drake*; London, 1626, 1652. — *Sir Francis Drake revived*, being a summary and true relation of four several voyages, made by the said sir Francis Drake to the west Indies; collected out of the notes of the said sir Francis Drake, master Philip Nichols, master Francis Flitchz, and the notes of divers others, carefully compared together; pet. in-4°, London, 1653. — *The life and dangerous voyages of sir Francis Drake*; pet. in-12. — Prince, *Worthies of Devon*. — Purchas, *his Pilgrimes*. — Lediard, *Naval history*. — D. Pedro de Ciega, *Cronica des Peru*. — Stowe, *Annales*. — *The famous voyage of sir Francis Drake*, with a particular account of his expedition in the west Indies against the spaniards, being the first commander that sailed round the globe; to witch is added the prosperous voyage of M. Thomas Candish round the world; Londres, in-8, 1741. — Samuel Clarke, *Life and death of the valiant and renowned sir Fr. Drake*; Londres, in-4°, 1671. — Richard Burton, *the English hero or sir F. Drake*; London, in-8, 1687; *Id.*, 1739; *Id.*, 1756. — G.-L. Browne, *Leben das englischen Helder and Ritters F. Drake*; Leipsik, 1720, in-8, traduit de l'anglais. — Samuel Jonson, *Life of sir F. Drake*; London, in-12, 1767. — *F. Drake's Leben und Seereisen*; Halle, in-8, 1815. — *Life of sir F. Drake*; London, in-4°, 1828. — Southey, *Lives of the british amirals* (3e volume). — Van-Tenac, *Histoire générale de la marine*, t. II. — Le *Voyage de Dumont d'Urville au pôle sud*. — Desborough Cooley, *General history*, etc. — F. Denis, *le Génie de la navigation*. — S.-John, *the Life of celebrated travellers*; London, 3 vol. in-12, 1831-32. — John Barrow, *the Life, voyages and exploits of amiral sir F. Drake*; London, in-8, 1843 et 1844. — Francis Drake, *Biographie universelle* de Michaud, nouv. édit., 1854. — Francis Drake, *Nouvelle biographie universelle* publiée par le docteur Hœfer; Paris, 1855.

OUVRAGES À CONSULTER. — Marchand, *Voyages autour du monde*, pendant les années 1790, 1791 et 1792, avec des recherches sur les terres australes de Drake, par Claret de Fleurieu ; Paris, 4 vol. in-4°, 1790-1792. — Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*; Paris, in-fol., 1822. — Bougainville, *Journal de la navigation autour du globe*, sur *la Thétis* et *l'Espérance*; Paris, 1837, 3 vol. in-4° et gr. in-fol. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe; Paris, 1830-1833, 29 vol. gr. in-8, 4 gr. in-4° et gr. in-fol. — Duhaut-Cilly, *Voyage autour du monde*, principalement à la Californie et aux îles Sandwich; Paris, 2 vol. in-8, 1834-1835. — Vaillant, *Voyage autour du monde*, exécuté pendant les années 1836 et 1837; Paris, in-8, 1840 et 1841. — La Place, *Voyage de circumnavigation de* l'Artémise, pendant les années 1837, 38, 39 et 40 ; Paris, 1841. — Lafond de Lurcy, *Quinze ans de voyage autour du monde*; Paris, 2 vol. in-8, 1840. — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-1839; Paris, in-8, 1840.

Schmidel, *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis in Americam vel novum mundum juxta Bresiliam et Rio de la Plata*, etc., etc.; Norimbergæ, petit in-4°, 1599. — De Lery, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, dite Amérique*, etc., etc.; in-8, 1578. — La même, en latin, 1586. — Duplessis, *Relation journalière d'un voyage fait en 1698, 1699*, etc., par de Beauchesne, aux côtes du Brésil, du Chili et du Pérou, etc.; in-folio. — Durret, *Voyages de Marseille à Lima et dans les autres lieux des Indes occidentales*, etc.; Paris, in-12, 1720. — La Condamine, *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil, etc.; Paris, in-8, 1745. — Thomas Lindley, *Voyage au Brésil*, où l'on trouve la description du pays ; Paris, in-8, 1806. — Sobreviola et Barcelo, *Voyages au Pérou*, faits dans les années 1791 à 1794 ; Paris, 3 vol. in-8, 1809. — Ant.-Zacharie Helms, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, commençant par Buénos-Ayres et Potosi, jusqu'à Lima, etc.; Paris, in-8, 1812. Texte original en allemand, traduction en anglais.

— Poterat, *Journal d'un voyage au cap Horn, au Chili, au Pérou,* etc.; Paris, in-4°, 1815. — John Mawe, *Travels in the interior of Brazil;* London, gr. in-4°, 1812. — Le même, traduit en français par Eyriès; 1816. — Koster, *Voyages dans la partie septentrionale du Brésil,* depuis 1809 jusqu'en 1815, etc.; Paris, 2 vol, in-8, 1818. — Le prince Maximilien de Neuwied, *Travels in Brazil in the years 1815, 1816, 1817;* London, gr. in-4°, 1820. — Le même, traduit en français par Eyriès. — Auguste de Saint-Hilaire, *Voyages dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas-Geraes;* Paris, 2 vol. in-8, 1830. — Le même, *Voyage dans le district du Diamant et sur le littoral du Brésil;* Paris, 2 vol. in-8, 1833. — Spix et Martius, *Reise in Brasilien auf Befehl Seiner Majestat Maximilian-Joseph Ier, kœnigs von Baiern, in den Jahren 1817 bis 1820;* Munchen, 1823-31, 4 vol. gr. in-4° et gr. in-fol. — W.-C. von Eschwege, *Journal von Brasilien,* etc.; Weimar, in-8, 1818. — Lieut. Henri Lister Maw, *Journal of a passage from the Pacific to the Atlantic,* crossing the Andes in the northern provinces of Peru, etc.; London, gr. in-8, 1829. — *Three years in the Pacific*, containing notices of Brazil, Chili, Bolivia, Peru, etc., in 1831-1834, by an officier in the United-States navy; London, 2 vol. in-8, 1835. — Brackenridge, *Voyage to south America,* etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1820. — Jullien Mellet, *Voyages dans l'intérieur de l'Amérique méridionale,* contenant la relation de ceux do Buénos-Ayres à l'Assomption et à Valparaiso, etc.; Paris, in-8, 1824. — Peter Schmidt-Meyer, *Travels into Chili, over the Andes,* etc.; London, gr. in-4°, 1824. — Humboldt, *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent,* etc.; Paris, 3 vol. gr. in-4°, 1814, 19 et 25. — Basil Hall, *Extracts from a Journal written on the coasts of Chili, Peru and Mexico,* in the years 1820, 21 et 22; Edinburgh, 2 vol. in-8, 1825. Traduction française. — Alexander Caldcleugh, *Travels in south America,* during the years 1819, 20 et 21, containing an account of the present state of Brazil, Buenos-Ayres and Chili; London, 2 vol. gr. in-8, 1825. — John Miers, *Travels in Chili and la Plata,* etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1826. — Stevenson, *Voyage en Araucanie, au Chili, au Pérou et dans la Colombie,* etc.; Paris, 3 vol. in-8, 1828. — Millers, *Memoirs of general Miller,* in the service of the republic of Peru, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. — Maria Graham, *Journal of a residence in Chili,* etc.; London, gr. in-4°, 1824. — Robert Proctor, *Narrative of a journey across the Cordillera of the Andes, and of a residence in Lima,* etc.; London, in-8, 1825. — *Relation d'un voyage fait récemment dans les provinces de la Plata,* etc.; Paris, in-8, 1818. — Capt. Head, *Rough notes taken during some rapid journey accross the Pampas and amoyg the Andes;* London, in-8, 1828. — Edmond Temple, *Travels in various parts of Peru,* including a years residence in Potosi; London, in-8, 1830. — Smyth and Lowe, *Narrative of a journey from Lima to Para,* etc.; London, gr. in-8, 1836. — Edouard Pœppig, *Reise in Chile, Peru, and den Amazonenstrome wahrend der Jahre 1827-1832;* Leipsick, 3 vol. in-4° et gr. in-fol., 1835-1836. — D. Félix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale,* depuis 1781 jusqu'en 1801, etc., traduit de l'espagnol; Paris, 5 vol. in-8, 1809. — Samuel Haigh, *Sketches of Buenos-Ayres, Chili and Peru;* London, gr. in-8, 1831. — Andrews, *Journey from Buenos-Ayres throug the provinces of Cordova,* etc.; London, 2 vol. pet. in-8, 1827. — D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale,* etc.; Paris, in-4°, 1834-1836. — Lopez Souza, *Analyse de la navigation de la flotte qui est allée en la terre de Brésil, en 1530-1532;* Paris, in-8, 1840. — Balboa, *Histoire du Pérou;* Paris, in-8, 1840, publié par Ternaux-Compans.

Pour la Terre de Feu et la Patagonie, *voy.* la Bibliographie de MAGELLAN, dans notre tome III.

Montgomery, *Voyage au Nouveau-Mexique,* traduit de l'anglais; 2 vol. in-8. — *Diario historico de los viages de mar y tierra hechos al norte de la California,* etc.; Mexico, pet. in-fol., 1770. — Chappe d'Auteroche, *Voyage en Californie,* pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 3 juin 1769; Paris, in-4°, 1772. — Thompson, *Narrative of an official visit to Guatemala from Mexico;* London, in-12, 1829. — Th. Gage, *Nouvelle relation, contenant les voyages de Thomas Gage dans la Nouvelle-Espagne,* etc.; Paris, 3 vol, in-12, 1676. — Lionel Waffer, *les Voyages de L. Waffer,* contenant une description de l'isthme de l'Amérique et de toute la Nouvelle-Espagne, traduits de l'anglais; Paris, in-12, 1706. — Pike, *Explanatory travels through the western territories of north America* etc.; London, in-8, 1811. Traduction française; Paris, 2 vol. in-8, 1812. — Beulloch, *le Mexique en 1823,* ou Relation d'un voyage dans la Nouvelle-Espagne, etc.; Paris, 3 vol. in-8, 1824. — Ward, *Mexico in 1827;* London, 2 vol. gr. in-8, 1828. — Lyon, *Journal of a risidence and tour in the republic of Mexico in the year 1826,* etc.; London, in-8, 1828. — Charpenne, *Mon voyage au Mexique,* ou le Colon de Guazacoalco; Paris, 2 vol. in-8, 1836. — *Dos años en Mejico,* etc.; Valencia, pet. in-8, 1838. — Hello, *Relation de l'expédition de la corvette* la Créole *au Mexique, en 1838 et 39;* Paris, in-8, 1839. — Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies,* etc.; Paris, in-8, 1844. — Wilkes, *Narrative of the United-States exploring Expedition;* London, 5 vol. grand in-8, 1845. — Fedix, *l'Orégon et les côtes de l'Océan pacifique du Nord;* Paris, 1846, 1 vol. in-8, avec carte. — Hugues Doniphan, *California, its history, population, climate, soil,* etc.; Cincinnati, 1848, in-12. — Williams Kelly, *Across the Rocky moutains from New-York to California,* etc.; London, in-8, 1849 (la seconde édition est de 1852). — Fremont et Emory, *Notes of travel in California;* Londres, 1849, pet. in-8 de 312 pages. — T.-S. Johnson, *Sight in the gold regions, and scenes by the way;* New-York, 1849, pet. in-8. — William Redmond Ryan, *Personal adventures in upper and Lower California in 1848, 1849;* with the autor's experience in the mines, illustrated with 23 drawings taken on the spot; Londres, 1850, 2 vol. pet. in-8. — Joseph Warren Revere, *A Tour of duty in California,* including a description of the gold region; New-York, 1850, in-8, avec carte et planches. — H. Ferry, *Description de la Nouvelle-Californie;* Paris, 1850, 1 vol. in-12, avec carte. — Derbec, *Lettres écrites de la Californie,* 1851; au t. Ier des *Annales des voyages de Paris;* in-8. — Friedrich Gertsaeker, *Reisen von Friedrich Gertsaeker;* Stuttgard, 1852, 2 vol. in-8. — Coke, *A ride over the Rocky moun-*

*tains of Oregon and California*, etc.; London, in-8, 1852. — J.-T. Farnham, *Life, adventures and travels in California*, etc.; New-York, in-8, 1852. — Cadwalader Ringgoli, *A series of charts*, with sailing directions, embracing surveys of the Farallones, etc.; Washington, gr. in-8, 1852. — W. Kelly, *Stroll through the diggings of California;* London, in-12, 1852. — A. Holinski, *la Californie et les routes interocéaniques;* Bruxelles, in-8, 1853. — J.-C. Fremont, *the Exploring expedition to the Rocky mountains of Oregon and California*, etc.; New-York, in-8, 1853. — R. Alsop, *California and its gold mines*, etc.; London, in-8, 1853.—G.-H. Heap, *Central route to the Pacific, from the valley of the Mississipi to California*, journal of a expedition of E.-F. Beale, superintendant of indian affairs in California, and Govinn Harris Heap, from Missouri to California; Washington, 1853, 6 vol. gr. in-8. — E. Auger, *Voyage en Californie;* Paris, gr. in-16, 1854.—De Saint-Amant, *Voyages en Californie et dans l'Orégon;* Paris, gr. in-8, 1854. — Ch. de Lambertie, *Voyage pittoresque en Californie;* Paris, in-8, 1854. — E.-S. Capron, *History of California from its discovery to the present times*, etc.; Boston, in-8, 1854. — A. Lyman, *Journal of a voyage to California and life in the gold diggings;* Hardford, in-12, 1855.—A Ross, *the Fur-hunters of the far west a narrative of adventures in the Oregon and Rocky mountains;* London, 2 vol. in-8, 1855. — *American Journal of sciences and arts*, 11 ser. XX, 1855, p. 72.—N.-E. G., squire, *Notes on central America, particularly the states of Honduras and San-Salvador;* New-York, 1855, 1 vol. in-8 avec cartes et gravures. — John Russell Barlett, *Personal narrative of explorations and incidents of Texas, New-Mexico, California, Sonora, and Chihuahua;* Londres, 1855, 2 vol. in-8.

# BARENTZ ET HEEMSKERCK,

### VOYAGEURS HOLLANDAIS.

[1596-1597.]

Depuis le milieu du seizième siècle, les navigateurs anglais cherchaient avec ardeur un passage aux Indes par le nord de l'Amérique (1). Sébastien Cabot, sir Hugh Willoughby, Richard Chancellor, Cornelius Durfoorth, Stephen Burrow, Martin Frobisher, John Davis, avaient fait diverses tentatives dans cette direction.

Les Hollandais, affranchis du joug espagnol, se proposèrent le même but. En 1594, le gouvernement des Provinces-Unies résolut d'envoyer une expédition à la découverte de ce passage au nord-est qui, en ce temps de hardiesse et de confiance, paraissait devoir être aussi facile à trouver que le passage au sud-est de l'Amérique méridionale découvert par Magellan. Il fit donc équiper trois bâtiments : *le Cygne*, commandé par Cornelis (2) ; *le Mercure*, par Ysbrandtz, et *le Messager*, par Willem Barentz de Terschelling (3). Les deux premiers, après avoir doublé le cap Nord, virent l'île de Waigatz couverte de verdure et de fleurs (4) ; la température était celle des plus beaux étés de la Hollande. Ils pénétrèrent dans le détroit de Waigatz jusqu'à 40 lieues. La terre leur parut incliner et se prolonger au sud-est ; ils revinrent, persuadés qu'ils avaient découvert le commencement du passage. Barentz s'avança au nord-est jusqu'à 77° 25′ de latitude boréale, vers la pointe la plus septentrionale de la Nouvelle-Zemble, qu'il appela *Is-Hoek*, ou cap des Glaces. Arrêté par les glaces, il retourna en Hollande, où il aborda le 16 septembre 1594.

Les illusions de Cornelis et d'Ysbrandtz engagèrent les états généraux à tenter une nouvelle entreprise. Cette fois, on équipa une flotte de sept navires, dont le commandement fut confié à Jacques Van-Heemskerck, issu d'une famille illustre ; Willem Barentz fut nommé premier pilote. La flotte partit du Texel le 2 juin 1595, et toucha plusieurs fois aux côtes de la Nouvelle-Zemble et de l'Asie ; mais les glaces et les brouillards ne lui permirent pas de dépasser le 71e parallèle ; elle fut forcée de rétrograder. Elle arriva en Hollande le 18 novembre.

Quelque découragement suivit ce second voyage. Les états généraux renoncèrent à équiper d'autres bâtiments aux frais du pays ; ils se bornèrent à promettre une prime au navigateur qui découvrirait le passage. Le conseil de ville d'Amsterdam se substitua à l'action directe du gouvernement, arma deux bâtiments, et donna le commandement du premier à Heemskerck, le commandement du second à Jean Cornelis Ryp ; Willem Barentz fut chargé de diriger l'expédition.

Nous reproduisons la relation de ce dernier voyage telle qu'elle a été écrite par Gérard de Veer, compagnon de Barentz et témoin des événements qu'il a racontés (5). Nous nous bornons à omettre des détails tout nautiques et des digressions sans intérêt.

(1) Ils avaient été précédés dans cette recherche par d'autres explorateurs, notamment par le Portugais Cortereal. (Voy. la note 4 de la p. 2.)

(2) Appelé aussi Jean Cornelis Ryp et Cornelius Cornelison.

(3) « Willem Barendsz dit de Terschelling, *d'après le lieu de sa naissance.* » (Biographie hollandaise de Van der Aa ; Haarlem, 1852.)

Terschelling est une île de la mer du Nord, sur la côte septentrionale de la Hollande, province de Frise.

Les relations portent quelquefois Barentson au lieu de Barentz.

« On parle de Willem Barentz comme d'un homme d'un très-bon jugement et fort actif, et qui avait une connaissance parfaite de la navigation. » (J.-R. Forster, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord.*)

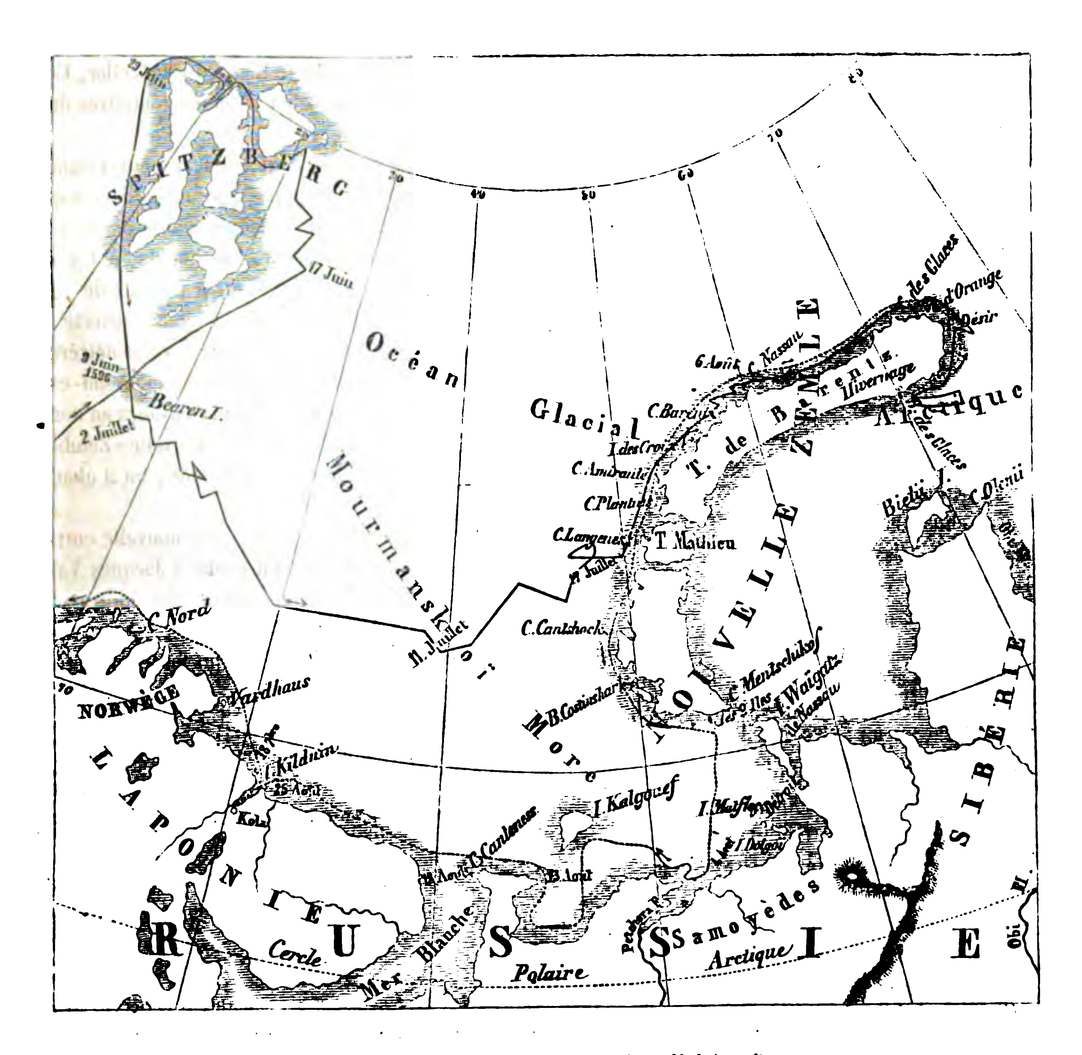
(4) La portion de l'île que les Hollandais appelèrent *Afgoden-Hoek*, ou pointe de l'Idole, fut nommée par les Russes *Waigati-Noss* (Vaigatche), ou cap des Images sculptées, à cause des idoles que l'on y avait remarquées.

(5) Voy., à la fin de la relation, la notice bibliographique.

## RELATION.

Le 10 mai 1596, les deux navires partirent d'Amsterdam; ils arrivèrent le 13 à Vlie (¹).

Le 16, faisant voile, nous sommes sortis de Vlie; mais comme la marée était passée, et comme le vent devint nord-est, nous fûmes contraints de rentrer, et le navire de Jean Ryp toucha le fond; mais il revint à flotter, et nous avons mouillé nos ancres au côté oriental de la terre de Vlie.




Carte itinéraire du voyage de Barentz, tracée par M. Lejean (²).

Le 18 de mai, nous avons derechef fait voile, et nous sommes partis de Vlie par un vent de nord, naviguant vers nord nord-ouest.

(¹) Vlieland, *Slevolandia*, île de la Hollande septentrionale, à 9 kilomètres au nord-est du Texel.

(²) Les lecteurs qui désireront plus de détails pourront consulter la carte publiée par August Peterman dans *the Journal of the royal Society*, t. XXIII; 1853.

Le 22e jour de mai, nous avons découvert les îles de Hitland et de Ferill (1).

Le 24, nous eûmes le vent favorable jusqu'au 29; alors le vent devint contraire.

Le 30, le vent fut favorable, et nous naviguâmes vers nord-est. Alors nous avons mesuré la hauteur du soleil par l'astrolabe, et avons trouvé 47° 42′.

Le premier jour de juin, nous n'avons pas eu de nuit.



Merveilleux météore vu le quatrième jour de juin, en l'an 1596 (2).

Le soleil étant presque sud sud-est, nous vîmes un merveilleux météore : à chaque côté du soleil apparut encore un autre soleil et deux arcs-en-ciel passant par les trois soleils; puis après, deux autres arcs-en-ciel : l'un, ample alentour du soleil, et l'autre, à travers par le grand rond; et le bord inférieur du grand rond était élevé sur l'horizon de 28 degrés (3).

Le navire de Jean Cornille n'est pas descendu vers nous, mais nous lui avons été à l'encontre l'espace d'un rumb. Or, sur le soir, venant ensemble, nous devions naviguer encore plus à l'est, parce que nous étions trop à l'ouest; mais son pilote répondit qu'ils ne voulaient pas entrer dans le golfe de Waigatz. Et comme nous ne les pouvions persuader par paroles rudes, nous leur avons concédé un

(1) Shetland et Feroë.

(2) Cette gravure et celles du même genre qui suivent sont les reproductions des estampes jointes au texte de la relation publié en 1609, à Amsterdam, quelques années seulement après la mort de Barentz et la fin du voyage. Plusieurs des personnes qui avaient fait partie de l'expédition vivaient encore; on peut donc être assuré que la représentation des costumes et des faits est fidèle.

(3) On attribue ce phénomène à la réflexion de quelque petite masse vaporeuse répandue dans l'atmosphère.

Scoresby (voy. la Bibliographie, à la fin de la relation) remarqua trois de ces phénomènes. « La première fois, dit-il, il y avait deux ou trois périhélies et quatre ou cinq cercles colorés. Le premier entourait le soleil, et les autres avaient leur centre sur un des points de sa circonférence, et quelques-unes des intersections avaient la splendeur du périhélie. Quelques-uns des cercles égalaient presque dans leurs couleurs l'éclat de l'arc-en-ciel, semblables à une grande arche qui se déployait en même temps dans la région opposée du ciel. »

rumb, et nous avons navigué vers nord-est quart du nord, au lieu de naviguer vers nord-est, ou même plutôt à l'est.

Le 5 juin, nous vîmes la première glace, dont nous fûmes bien ébahis, croyant premièrement que c'étaient de blancs cygnes; car l'un des nôtres, se promenant sur le tillac, commençait à crier subitement à haute voix : « Voilà nager de blancs cygnes! » Nous, qui étions dessous, en entendant un tel cri, nous nous sommes en hâte tous levés, et nous vîmes que c'était la glace, laquelle s'était séparée du grand monceau. C'était vers le soir.

Le 6 juin, environ vers les quatre heures du soir, nous vîmes derechef encore les glaçons; et ils étaient si forts que nous ne les pouvions passer; et nous naviguâmes au sud-ouest quart ouest l'espace de la tournée de huit fois l'horloge à sablon.

Le 7, nous avons trouvé tant de glaçons, que malaisément on le pourrait dire. Nous naviguâmes entre eux comme si nous avions navigué entre deux terres. L'eau était verte comme l'herbe, et nous pensions que nous étions auprès du Groenland (1); et nous avançâmes continuellement entre des glaçons plus épais.

Le 8, nous vînmes à une quantité de glace si grande que nous n'y pouvions passer à voile, tant elle était épaisse. C'est pourquoi nous l'avons tournée vers sud-ouest quart ouest deux fois l'espace de la tournée de l'horloge à sablon; et puis après vers sud sud-ouest l'espace de trois tournées de l'horloge à sablon; et alors l'espace de trois tournées vers le sud, tant pour naviguer à l'île que nous vîmes que pour éviter la glace.

Le 9, nous avons trouvé l'île, située sous la hauteur du pôle de 74° 30′ (2); et, selon notre conjecture, elle était grande d'environ cinq lieues.

Le 10, notre barque fut mise en l'eau, et nous naviguâmes huit personnes en terre, et du navire de Jean Cornille huit autres vinrent en notre barque, entre lesquels était leur pilote. Alors Guillaume Barentz, notre pilote, lui demanda si nous n'étions pas trop avant vers ouest. Mais lui ne le voulait pas confesser, ce qui fut cause de grande altercation; car Guillaume Barentz lui voulait montrer le contraire, qui était vrai.

Le 11 juin, venant à terre, nous trouvâmes grand nombre d'œufs de mouettes. Nous fûmes en grand danger de notre vie; car nous montâmes sur une haute montagne de neige (3), et, en descendant, nous pensâmes tous nous rompre le cou, tant elle était escarpée; nous descendîmes en glissant, chose étrange à voir, car ce ne fut pas sans péril de nous rompre bras et jambes, parce qu'au pied de la montagne il y avait beaucoup d'écueils, et nous fûmes en danger de tomber dessus. Néanmoins nous vînmes en bas sans aucune blessure. Cependant Guillaume Barentz était dans la barque; il nous voyait descendre en glissant, et il en était plus épouvanté que nous-mêmes. Sur ladite île, nous avons observé la déclinaison du compas, qui fut de 13 degrés; de manière que la différence fut de plus d'un rumb. Après cela, nous naviguâmes au navire de Jean Ryp, où nous mangeâmes les œufs.

Le 12 de juin, au matin, nous vîmes un ours blanc, et nous naviguâmes avec les barques vers lui, croyant lui mettre une corde ou lien au cou; mais, en l'approchant, il était si fort que nous n'osions courir l'aventure. C'est pourquoi nous sommes retournés à bord en ramant pour avoir plus de gens et plus d'armes; et nous sommes retournés vers lui avec des mousquets, arquebuses, hallebardes et haches ou cognées; et les gens de Jean Ryp vinrent en leur barque à notre assistance.

Or, étant assez pourvus d'hommes et d'armes, nous avons ramé vers l'ours avec les deux barques, et nous l'avons combattu l'espace de quatre tournées de l'horloge à sablon, parce que nos armes n'avaient

(1) C'était une erreur : on était près de l'île aux Ours.

(2) Beeren-Eiland, ou île aux Ours, dont la découverte est due à nos voyageurs. « En 1603, dit Scoresby, les morses y étaient tellement abondants que Stephen Bennet, dans l'espace de sept heures, en tua un millier. Après que les morses se furent retirés plus avant dans le nord, cette île continua à être fréquentée par les pêcheurs de baleine.

(3) F. Martens, dans sa Relation d'un voyage au Spitzberg, entrepris en 1671, donne la description de quelques rochers composés, du haut en bas, d'une seule pierre ayant l'apparence d'un vieux mur délabré, et répandant une délicieuse odeur quand ils étaient tapissés de lichens.

« A une petite distance du nord de Horn-Sound, dit Scoresby, se trouve la plus large colline de glace que j'aie vue; elle s'étend sur 11 milles de long à partir de la côte. »

guère d'effet sur lui (¹). Mais il fut blessé d'un coup de hache dans le dos, tellement qu'on ne put la retirer. Nonobstant, il l'emporta en nageant; mais nous l'avons poursuivi à force de rames, et nous lui avons finalement fendu la tête d'un coup de hache, dont il est demeuré mort; cela fait, nous l'avons apporté



Le 12 juin 1596. — Combat contre un ours.

au navire de Jean Ryp, où nous l'avons écorché. La peau était longue de douze pieds, et nous mangeâmes de sa chair; mais elle nous fut malsaine. Cette île fut par nous nommée *Beeren-Eiland* (l'île des Ours) (²).

Le 15 juin, sur le soir, nous vîmes flotter en mer une chose grande, et il nous parut que c'était un navire; mais en approchant, nous vîmes que c'était une baleine morte, sur laquelle était un grand nombre de mouettes, et qui puait merveilleusement.

(¹) L'ours polaire *(Ursus maritimus)* se rencontre fréquemment au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble, au Groënland, et dans d'autres régions arctiques.

« On peut l'attaquer dans l'eau sans beaucoup de danger; mais, sur la glace, il a à sa disposition une telle force de résistance que l'expérience en est hasardeuse.

» Quand l'ours est poursuivi ou attaqué hors de l'eau, il se retourne sur ses ennemis. Quand il est frappé avec une lance, il est habile à la saisir avec sa gueule, et à la couper en deux, ou à l'arracher aux mains qui la tiennent. Quand une balle le frappe, à moins que ce ne soit au cœur, à la tête ou à l'épaule, il est plus furieux qu'affaibli, et fond sur ses adversaires avec une force nouvelle. Quand il est frappé à une assez grande distance pour pouvoir fuir, on le voit se retirer derrière une éminence, et, comme s'il avait connaissance de l'effet styptique du froid, appliquer de la neige avec ses pattes sur sa blessure. » (Scoresby.)

(²) « En 1603, l'alderman Cherry équipa un navire qu'il destinait à une exploration dans le nord, et dont il confia le commandement à Stephen Bennet. Ce navire, en revenant de Cola, se trouva en vue de Beeren-Eiland. Bennet, qui ne connaissait pas, ou qui, peut-être, pour faire une galanterie à son patron, feignit de ne pas connaître cette île, lui donna le nom de Cherry (Cherry-Island); c'est ainsi qu'elle est désignée dans toutes les cartes anglaises. Mais si aride, si pauvre que soit cette terre du Nord, c'est un acte de justice de restituer à Barentz le stérile honneur de l'avoir découverte. » — (A. Marmier, *Lettres sur le Nord.)*

Le 19 juin, nous vînmes à terre (¹); cette terre était très-grande, et nous naviguâmes le long à l'ouest, jusques à la hauteur de 79 degrés et demi du pôle, où nous trouvâmes une bonne rade; et nous ne pouvions approcher la terre de plus près, parce que le vent était nord-est, venant directement de la terre; et le golfe s'étend en mer au nord et au sud.

Le 21 juin, nous avons jeté l'ancre à 18 brasses de profond, devant la terre, où nous et les gens de Jean Ryp naviguâmes du côté oriental de la terre, pour chercher du lest; et, revenant avec la charge à bord, nous vîmes derechef un ours blanc nageant vers notre navire. C'est pourquoi nous avons quitté notre labeur, et sommes entrés dans la barque, comme firent aussi les gens de Jean Ryp, et nous naviguâmes à force de rames vers l'ours. Nous lui avons entrecoupé le chemin et l'avons chassé en arrière de la terre. Il nagea vers la terre, et nous l'avons poursuivi à force de rames; mais notre barque n'allant pas assez vite, nous avons mis en l'eau l'esquif, pour le mieux poursuivre. Il nagea bien une lieue en mer; nous l'avons suivi avec la plupart des gens des deux navires, en trois barques, et nous eûmes grand'-peine à le battre, frapper et hacher, de sorte que nos armes furent pour la plupart rompues. Il jeta une fois ses pattes sur notre barque, de manière que les enseignes y sont demeurées, et c'était à la partie antérieure (l'étrave); s'il l'avait touchée du milieu, il y aurait eu danger qu'il l'eût renversée, tant ils ont de force en leurs pattes. Finalement, ayant été poursuivi entre les trois barques, il fut si lassé que nous en sommes devenus les maîtres, et nous l'avons massacré et apporté à notre navire, où il fut écorché. La peau était longue de 13 pieds (²).

Puis après nous avons navigué à rames avec notre barque bien une lieue dans la terre, où était un bon port, fond dur; au côté oriental, le fond était sablonneux. Nous y jetâmes la sonde en 16 brasses, et depuis en 10 et 12 brasses. Et naviguant à rames au delà, nous trouvâmes qu'au côté oriental étaient deux îles, s'étendant à l'est en la mer; au côté occidental était semblablement un très-grand golfe, qui semblait aussi être une île (³). Alors, ramant plus avant à l'île située au milieu, nous y trouvâmes un grand nombre d'œufs d'une sorte d'oiseaux qu'on appelle *rotgansen*, qui étaient assis sur leurs nids. Nous les avons chassés du nid, et s'envolant ils criaient : *Rot, rot, rot;* et nous en tuâmes un d'un coup de pierre. Nous l'avons cuit et mangé, avec bien soixante œufs que nous avions apportés à bord, et nous revînmes au navire le vingt-deuxième jour.

Ces oiseaux étaient de vrais oisons, dits rotgansen, et semblables à ceux qui chaque année viennent en

(¹) C'était le Spitzberg.

« Le Spitzberg, dit Scoresby, est situé vers le nord, plus loin qu'aucune des contrées encore découvertes. Entouré par l'océan Arctique, il s'étend entre les latitudes de 76° 30′ à 80° 7′ nord, et entre les longitudes de 9 et peut-être 22 degrés est. La partie occidentale de cette contrée fut découverte, le 19 juin 1596, par Barentz, Heemskerck et Ryp, qui, en raison des pics observés sur la côte, lui donnèrent le nom de *Spitzbergen*, ce qui signifie montagnes aiguës. Il fut ensuite nommé *Hewland* ou *King-James Newland*, puis Groënland, car on supposait qu'il était la continuation vers l'est de la contrée ainsi appelée par les habitants des glaces. Il fut découvert de nouveau par Henri Hudson, navigateur anglais, en 1607, et quatre années après l'Angleterre y fit un établissement pour la pêche de la baleine; depuis cette époque jusqu'à ce jour, ses rivages ont été chaque année visités par l'une ou l'autre des nations européennes. Quoique tout le sol de cette contrée éloignée ne produise aucun végétal propre à la nourriture, ses côtes et les mers adjacentes ont cependant fourni à des milliers d'hommes la richesse et l'indépendance. »

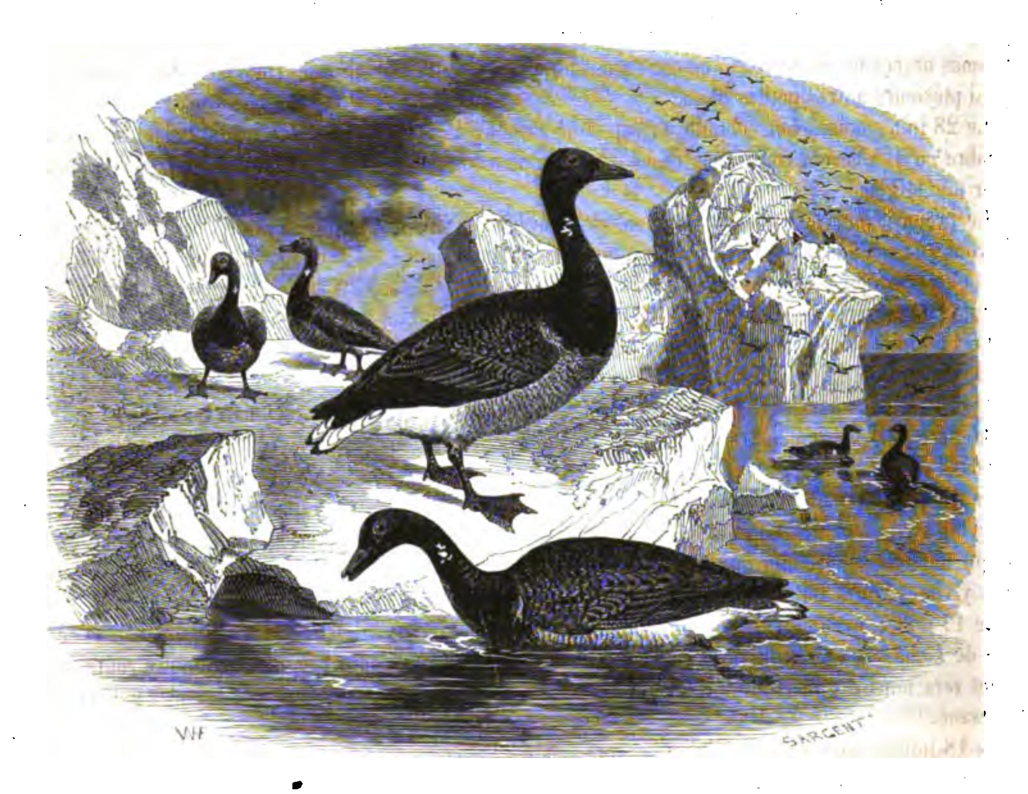
M. Crowe, consul britannique à Hammerfest, a écrit : « M. Sharoston, Russe intelligent, avec lequel je me suis fréquemment entretenu, a passé réellement trente-neuf hivers au Spitzberg, et il y a résidé quinze années sans avoir quitté l'île une seule fois. Il déclare que pendant cette résidence il a invariablement trouvé les côtes libres de glace pendant quatre et quelquefois cinq mois de chaque année. Je puis ajouter que mes vaisseaux ont fréquemment longé les côtes depuis les îles de Rike-Yse et l'extrémité sud-est, autour de la côte ouest, jusqu'aux îles de l'extrémité nord-est, et que quatre fois sur six ils ont pu faire le tour du Spitzberg. » (*The Journal of the Royal Society*; 1853, p. 129.)

M. Petermann, se fondant sur ce passage et sur d'autres analogues, admet la possibilité de nouvelles découvertes dans cette mer du Spitzberg.

(²) « L'ours blanc a généralement de 4 à 5 pieds de hauteur, de 7 à 8 de longueur, et à peu près autant de circonférence; son poids est généralement de 600 à 1 000 livres. Il est couvert de longs poils d'un blanc jaunâtre, surtout entre les jambes. Ses pattes ont 7 pouces ou plus de large, ses griffes ont 2 pouces de longueur; ses dents canines, non compris la portion implantée dans la mâchoire, ont environ 1 pouce $^1/_2$ de longueur. La force de sa mâchoire est telle, qu'on le voit couper en deux une lame de fer d'un demi-pouce de diamètre. » (Scoresby.)

(³) Le Spitzberg se compose de trois îles principales : le Spitzberg proprement dit, l'île du sud-est, et l'île du nord-est.

très-grand nombre alentour de Wieringen (¹), en Hollande, où on les prend. On n'a pas su jusqu'à présent où ils pondent et couvent leurs œufs. Quelques auteurs n'ont pas craint d'écrire qu'ils croissent en Écosse à des arbres et branches, que les fruits tombent en l'eau et deviennent de petits oisons, et que les fruits qui tombent en terre se crèvent et se gâtent. Ici le contraire se manifeste maintenant;



Oies bernaches, au pôle nord (²).

ce n'est donc pas merveille que jusqu'à présent on n'ait pas su où ils pondent leurs œufs, vu que personne, que l'on sache, ait été sous la hauteur de 80 degrés, que la terre n'a pas été connue en ce lieu, et que l'on a encore moins connu que les rotgansen y couvent leurs petits.

Ici il est encore à considérer que, bien que cette terre, que nous présumons être le Groënland, soit située sous la hauteur de 80 degrés et plus, il y croît de l'herbe et des feuilles; qu'il y a des bêtes mangeant de l'herbe, comme les rennes et d'autres animaux, qui y vivent; et que dans la terre de la Nouvelle-Zemble, située sous la hauteur de 70 degrés, il n'y croît ni feuilles ni herbes, et qu'il ne s'y trouve pas d'animaux mangeant de l'herbe, pas même d'animaux mangeant de la chair, comme les ours et les renards, bien que cette terre soit bien de quatre degrés et au delà moins élevée que ledit Groënland.

Le 23 juin, nous avons derechef levé nos ancres, et navigué vers nord-ouest; mais nous ne pûmes venir plus avant, parce qu'il nous fallut fuir la glace.

Un ours blanc nagea vers le navire, et y serait entré si nous ne l'avions tué. Nous lui envoyâmes un trait d'arquebuse, il se détourna du navire, et en nageant il retourna vers le navire, où étaient les nôtres. Ce que voyant, nous naviguâmes avec le navire vers la terre, criant fort haut et tellement que

(¹) Ile située dans la partie nord-ouest du Zuyderzée.

(²) *Anas bernicla*, ou Oie bernache. « L'oie bernache a le dos varié de gris cendré et de noir; le front, les côtés de la tête et la gorge, d'un blanc pur; l'occiput, la nuque, le cou, le haut de la poitrine, la queue et les rémiges, d'un noir profond. Cette espèce est de passage en automne et en hiver dans les pays tempérés, et se montre alors assez abondamment en France, en Hollande et en Allemagne. » (D'Orbigny, *Dict. d'hist. nat.*)

les nôtres croyaient que nous étions sur un écueil, ce qui leur donna de l'angoisse ; et l'ours fut aussi tellement épouvanté qu'il retourna derechef, nageant vers la mer, abandonnant les nôtres. Nous en fûmes grandement réjouis, car les nôtres étaient sans armes.

Le 24 juin, le vent fut sud-ouest, et il nous fut possible de doubler l'île. Nous avons donc, derechef, retourné en arrière, et nous avons trouvé un port distant du précédent de 4 lieues, à l'ouest du grand port, où nous avons mouillé l'ancre en 12 brasses. Nous y avons navigué à rames assez avant, et nous sommes descendus en terre ([1]), où nous trouvâmes deux dents de walrusses (morses). Nous y trouvâmes aussi plusieurs autres petites dents.

Le 28 juin, nous avons doublé un cap situé au côté d'ouest ([2]), où les oiseaux étaient en si grand nombre qu'ils volérent contre nos voiles ([3]) ; et nous naviguâmes bien 10 lieues au sud, puis à l'ouest, pour fuir la glace

Le premier jour de juillet, nous avons de nouveau découvert l'île des Ours. Alors Jean Ryp nous aborda avec ses officiers, consultant avec nous de changer notre cours et lui le sien ; c'est-à-dire que lui, selon son opinion, naviguerait vers les 80 degrés de hauteur. Nous nous sommes ainsi séparés l'un de l'autre, eux naviguant vers le nord et nous vers le sud, à cause de la glace.

Le 11 juillet, selon notre conjecture, nous étions droitement sud et nord de Dandinaes ([4]), qui est le cap oriental de la mer Blanche.

Le 13 juillet, nous naviguâmes à l'est par un vent de nord nord-est, et nous trouvâmes derechef de la glace, en petite quantité, à la vérité, et nous soupçonnâmes que nous étions près de la terre de Villebuis ([5]).

Le 16 juillet, nous sommes sortis de la glace, et nous vîmes sur la glace un très-grand ours, et nous lui avons tiré un coup d'arquebuse. Nous naviguâmes vers l'est sud-est sans voir aucune glace, ce qui nous fit soupçonner que nous n'étions guère loin de la terre de la Nouvelle-Zemble, parce que nous y vîmes l'ours sur la glace. Nous jetâmes la sonde à la profondeur de 100 brasses.

Le 17 juillet, le soleil étant presque au sud, nous vîmes la terre de la Nouvelle-Zemble ([6]), et ce fut près de *Lombsbay* ([7]). Je fus le premier qui vis la terre ([8]). Alors nous avons changé notre route, naviguant vers nord-est quart au nord, haussant toutes les voiles, excepté la voile du premier gabion et de la besane.

Le 18 juillet, nous vîmes derechef la terre, étant sous la hauteur de 75 degrés, et nous naviguâmes vers nord-est quart au nord, le vent étant nord-ouest, et nous avons doublé le cap de l'île de l'Amirauté ([9]).

Le 19 juillet, nous arrivâmes à l'île des Croix, et nous ne pûmes naviguer plus avant, à cause de la glace; car la glace y était encore sur le rivage. Sur cette terre étaient deux croix, dont l'île porte le nom.

([1]) La baie Weide, dans la partie septentrionale du Spitzberg.

([2]) Le cap d'Hakluyt, au nord du Spitzberg.

([3]) Les oiseaux qu'il vit sur le rivage étaient le plongeon, l'hirondelle de mer, le petit alca, la mouette, le pétrel, le goëland gris, la macreuse, l'eider, le phalarope, etc.

([4]) Le cap Kanin, à l'entrée de la mer Blanche, dans le gouvernement d'Arkhangel.

([5]) La terre de Willoughby, partie de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, que l'on conjecture avoir été visitée par Willoughby. « En 1553, une société de marchands anglais formée dans le but de découvrir le passage du nord-est vers la Chine et les Indes, équipa trois vaisseaux, dont elle donna le commandement à sir Hughes Willoughby. Dans ce voyage du Nord, l'équipage entier périt, soit de froid, soit du scorbut. » (Forster, *Histoire des découvertes et voyages faits dans le Nord.*)

([6]) La Nouvelle-Zemble s'étend entre 70° 35′ et 77 degrés de latitude nord, et entre 45° 25′ et 75 degrés de longitude est.

([7]) C'est-à-dire baie de Lombs, nom que Barentz lui avait donné dans son premier voyage, parce qu'il y avait vu une grande quantité d'oiseaux de ce nom. Ce sont les guillemots. Ces oiseaux bâtissent leurs nids sur les parois des montagnes escarpées, pour se mettre en sûreté contre les autres animaux. Ils pondent un seul œuf, qu'on pourrait leur enlever sans qu'ils s'envolassent.

([8]) C'est Gérard de Veer (et non de Vera) qui parle; il était sur le navire commandé par Heemskerck, et dont Barentz était le pilote. La relation ne se rapporte plus qu'à ce seul navire.

([9]) Le capitaine Wood a fait naufrage près de cette île, en 1676.

Le 20 juillet, nous avons jeté l'ancre au-dessous de l'île; car, à cause de la glace, nous ne pouvions aller plus avant. Nous avons mis la barque à l'eau, et plusieurs des nôtres, en ramant, naviguèrent à terre. Nous allâmes vers l'une des croix, où nous nous sommes un peu reposés, pour aller vers l'autre croix. Mais, étant en chemin, nous vîmes auprès de l'autre croix deux ours, et nous n'avions aucune arme. Les ours se dressèrent tout droit à la croix, pour nous pleinement voir et nous flairer, car ils flairent mieux qu'ils ne voient (¹), et cela fait, ils se sont acheminés vers nous. Nous fûmes fort épouvantés et n'avions pas envie de rire. Retournant vers la barque, en regardant parfois piteusement s'ils nous poursuivaient, nous cherchâmes à nous sauver en courant. Mais le capitaine nous retenait en disant : « Le premier qui commencera à courir, je lui donnerai de ce croc pointu (qu'il tenait) dans le corps; car il vaut mieux que, demeurant tous ensemble, nous essayions de les épouvanter par nos hauts cris. » Nous allâmes donc pas à pas, et tout doucement, à la barque, et nous nous sommes ainsi échappés, étant très-joyeux d'être délivrés de ce péril pour le réciter aux autres.

Le 21 juillet, deux des nôtres allèrent derechef vers les croix, et ne virent point d'ours. Nous les avons suivis avec armes pour nous défendre, si d'aventure il s'était offert quelque danger. Arrivés auprès de la deuxième croix, nous trouvâmes encore les traces des deux ours, et nous eûmes la preuve qu'ils nous avaient suivis, à cent pas près.

Le 22 de juillet, qui fut un lundi, nous avons dressé une troisième croix, et nous avons taillé nos marques dessus. Ensuite, nous demeurâmes sur ancre auprès de l'île des Croix jusques au 4 août, et nous avons lavé nos chemises sur le rivage et les avons blanchies au soleil.

Le 30, un ours approcha du navire, si près qu'on le pouvait atteindre à coups de pierres, et nous avons tiré sur ses pattes un coup d'arquebuse, et il s'est enfui tout clochant.

Le 31, au nombre de sept, nous avons massacré un ours, et, après l'avoir écorché, nous l'avons jeté à la mer (²).

Le 1er août, nous vîmes de nouveau un ours blanc, mais il prit la fuite.

Le 4, nous sommes sortis de la glace, vers l'autre côté de l'île, et, allant vers la terre, nous avons chargé notre barque de pierres, et nous l'avons conduite à grand'peine et travail vers le navire.

Le 5, nous avons de nouveau navigué vers le cap de Glace.

Le 6, nous avons doublé le cap de Nassau.

Le 7, nous vînmes près du cap de Troost (Consolation), ce que nous avions longtemps désiré. Sur le soir, nous eûmes le vent d'est avec bruine, de manière qu'il fallut fermer le navire à un grand glaçon qui s'étendait bien dessous l'eau 36 brasses, et 16 brasses hors de l'eau, tellement qu'il était épais de 52 brasses (³).

Le neuvième jour d'août, comme nous étions encore près du grand glaçon, tandis qu'il neigeait bien fort et que la bruine était grande, quelqu'un de nous faisait toujours sentinelle sur le tillac. Or le capitaine, y étant, entendit une bête qui haletait, et, en regardant par-dessus le bord, il vit tout près du navire un grand ours. Aussitôt il commença à crier fort haut : A l'ours! à l'ours! Alors, nous sommes tous venus en haut, et nous vîmes l'ours se disposant à agrafer le bord avec ses pattes et entrer dans notre barque. Mais nous fîmes une grande huée dont il fut épouvanté, et il nagea quelque chemin; puis il revint incontinent derrière un grand glaçon auquel nous étions arrêtés, et monta dessus. Alors il vint hardiment vers nous, pour monter par devant dans le navire; mais nous y avions tendu la voile de

(¹) Les sens de l'ours polaire sont très-fins, particulièrement la vue et l'odorat. Lorsqu'il traverse de vastes champs de glace, il gravit les éminences et regarde autour de lui, cherchant une proie; en élevant la tête et flairant le vent, il sent l'odeur de la baleine en putréfaction à une très-grande distance.

(²) Barentz et ses compagnons se sont ainsi privés d'un aliment qui aurait pu leur être d'une grande utilité pendant la durée du voyage. Suivant Scoresby, la chair de l'ours polaire séparée de la graisse est agréable et savoureuse, principalement le jambon. « J'ai une fois, dit-il, régalé avec du jambon d'ours mon chirurgien, qui a cru pendant un mois que c'était du bifteck. Mais, ajoute-t-il, le foie de l'ours est mauvais et malsain. Les marins qui, par irréflexion, avaient mangé du foie d'ours, ont presque toujours été malades; quelques-uns en sont morts presque immédiatement; chez d'autres, tout le corps s'est pelé. »

(³) « Les châteaux de glace, dit Scoresby, ne sont ni nombreux, ni élevés dans la mer du Spitzberg, en comparaison de ceux d'autres régions; le plus grand que j'aie rencontré dans ces parages avait 100 yards de circonférence (le yard est de 0m,914) et 200 pieds d'épaisseur. Mais dans le détroit de Baffin, dans celui d'Hudson, ils atteignent 500 ou 600 yards, suivant Ellis. »

notre barque, et nous étions sur la pointe du navire avec quatre arquebuses que nous tirâmes, de sorte qu'il s'enfuit. Mais il neigea si fort qu'il fut impossible de savoir ce qu'il devint. Néanmoins, nous présumâmes qu'il était demeuré derrière un haut promontoire de glace qui était sur le grand glaçon.

Le 10 août, qui était un samedi, la glace commença à flotter bien fort; et nous vîmes premièrement alors que ce grand glaçon, auquel nous étions attachés, tenait ferme au fond; car les autres flottaient autour de nous, ce qui nous causa grand'peur d'être enserrés dans la glace. Aussi fîmes-nous toute diligence, peine et travail, pour sortir de là, car nous étions en grand danger. Or, ayant haussé la voile, nous naviguâmes tellement contre la glace que tout ce qui était alentour craqua, et nous arrivâmes à un autre grand glaçon, auquel nous avons attaché le navire avec une ancre que nous avons portée dessus, et nous y demeurâmes jusque vers le soir. Le soir, après souper, au premier quart, ce glaçon commença subitement à se fendre et à se briser si horriblement qu'on ne saurait le dire, car il éclata avec un grand bruit en plus de quatre cents pièces. Nous y tenions avec la proue, mais nous avions relâché le câble, et ainsi nous nous sommes délivrés. La glace, qui était épaisse sous l'eau de 10 brasses, et de 2 brasses dessus, fit en se rompant un horrible éclat, tant dessous que dessus l'eau, et s'écarta de tout côtés, de çà et de là (¹). Or, étant partis de là en grand péril, nous abordâmes derechef à un autre grand glaçon, épais sous l'eau de 6 brasses, auquel nous avons de chaque côté lié un câble. Alors nous vîmes encore un autre grand glaçon arrêté plus avant en mer, et qui en montant avait la forme d'une pyramide.

Le onzième jour d'août, qui était un dimanche, nous avons vogué à rames vers un autre glaçon, et, jetant la sonde, nous trouvâmes qu'il descendait à 18 brasses de profondeur, et qu'il était élevé au-dessus de l'eau de 10 brasses.

Le 12 août, nous naviguâmes tout près de la terre, afin de ne pas être froissés par la glace, car les grands glaçons flottants allant à plusieurs brasses de profondeur, nous étions plus assurés à 4 ou 5 brasses de profondeur. De la montagne découlait latéralement une grande eau, et nous avons nommé ce coin *le petit cap de Glace.*

Le 13 d'août, au matin, un ours vint par le coin oriental de la terre jusque bien près du navire. L'un de nos compagnons lui a blessé la jambe, si bien qu'il sauta vers la montagne sur ses trois pattes, Mais nous l'avons poursuivi et massacré, puis écorché, et nous avons porté sa peau sur le navire.

Le 15 d'août, nous arrivâmes à l'île d'Orange, où nous fûmes environnés de la glace, auprès d'un grand glaçon, en grand danger de perdre le navire. Mais, par grand travail, nous vînmes à l'île. C'est pourquoi nous fûmes contraints de changer de place. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, et criant haut, un ours s'éveilla qui s'était endormi là, et vint vers nous et vers le navire, de manière qu'il nous fallut quitter notre labeur commencé, de mettre le navire en un autre lieu, pour nous défendre contre cet ours. Nous l'avons arquebusé au travers du corps, ce qui l'obligea à courir vers l'autre côté de l'île. Il entra dans l'eau et se mit sur un grand glaçon où il demeura couché. Mais quand nous vînmes avec la barque vers ce glaçon, sitôt qu'il nous aperçut, il sauta dans l'eau et nagea vers la terre (²). Alors, nous lui avons coupé le chemin et l'avons frappé d'une hache ou cognée sur la tête; mais il plongeait à chaque coup la tête sous l'eau; de sorte qu'à grand travail nous l'avons à la fin tué. Le traînant en terre, nous l'avons écorché et avons porté sa peau à bord; puis après, nous avons conduit le navire à un très-grand glaçon auquel nous l'avons lié.

Le 16 août, dix des nôtres, montant sur la chaloupe, naviguèrent à rames vers la terre ferme de la

(¹) Il y a des champs de glace de 20 à 30 milles de diamètre; souvent ils acquièrent un mouvement de rotation dans lequel leur circonférence tourne avec une vitesse de plusieurs milles par heure. Un champ de glace en mouvement venant à se rencontrer avec un autre à l'état de repos, ou mû en sens inverse, produit un terrible choc.

Depuis l'établissement de la pêcherie dans les mers du Spitzberg, de nombreux vaisseaux ont été ainsi détruits : quelques-uns ont été jetés sur la glace, d'autres ont eu leur coque broyée, ou séparée en deux parties, et d'autres ont été envahis par la glace et enterrés sous ses débris amoncelés.

(²) L'ours polaire paraît être également dans son élément au milieu de l'eau et sur la terre ferme; on le trouve sur des champs de glace à environ 200 milles du rivage. Il peut nager avec une vitesse de 3 milles à l'heure, et faire ainsi plusieurs lieues sans beaucoup de fatigue; il parcourt en plongeant des espaces considérables, mais cela lui arrive rarement. (Scoresby.)

Nouvelle-Zemble, où ils tirèrent la barque en haut sur la glace; puis ils allèrent sur une haute montagne où ils regardèrent comment le pays était situé par rapport à nous. Ils trouvèrent qu'il était au sud-est et au sud-ouest; puis après, un peu plus au sud; ce qui nous donna mauvais soupçon que la



15 août. — Nouveau combat contre un ours couché derrière un glaçon, près de l'île d'Orange.

terre s'étendait ainsi vers le sud. Mais voyant l'eau ouverte vers le sud-est et l'est sud-est, nous nous réjouîmes de nouveau, croyant que le chemin était trouvé, et nous ne savions comment nous pourrions venir assez tôt au navire pour donner cet avis à Guillaume Barentz.

Le 18, nous nous sommes préparés à faire voile, mais c'était en vain et peine perdue. Nous eussions presque perdu notre ancre et deux gros câbles neufs; et nous sommes revenus au lieu d'où nous étions partis, car le flot de l'eau était bien violent, et la glace flotta si rudement sur les ronds bois pendants sur les côtés du navire, que nous étions en grande peur de perdre ce qui était au dehors du navire. Mais Dieu ordonna toutes choses de telle manière que nous revînmes à la fin au lieu d'où nous étions partis.

Le 19, le temps fut raisonnable, et, quoique la glace flottât encore, nous fîmes voile, doublant le cap du Désir, et nous eûmes derechef bon courage. Or, ayant doublé le cap, nous naviguâmes en mer vers le sud-est, environ 4 lieues. Mais nous fûmes contraints de retourner derechef à la terre, laquelle s'étendait depuis le cap du Désir jusques au Chef-Coin, au sud quart à ouest, à 6 lieues. Et depuis le Chef-Coin (¹) jusqu'au cap de Vlissinge (²), elle s'étend vers sud quart à ouest, à la distance de 3 lieues. Du cap de Vlissinge, elle s'étend en mer à l'est sud-est, et aussi du cap de Vlissinge jusqu'au coin de l'île, elle s'étend sud-ouest quart au sud et sud-ouest à 3 lieues.

Le 21 d'août, nous naviguâmes assez avant au port de Glace (³), où nous demeurâmes la même nuit.

(¹) Le cap Head (Nouvelle-Zemble).
(²) Le cap Flushing (Nouvelle-Zemble).
(³) C'est là que Barentz et ses compagnons furent forcés de s'arrêter, et qu'ils passèrent l'hiver de 1596 à 1597.

Le matin, nous en sommes sortis, et nous avons navigué derechef jusqu'à l'île du Cap; mais parce que la bruine survint, nous vînmes auprès d'un grand glaçon, auquel nous avons lié le navire, car il commença fort à venter.



29 août. — Le navire est environné de glaces qui menacent de briser les bordages.

Nous sommes montés sur le glaçon, et nous ne pûmes assez nous émerveiller, si étrange chose à voir était ce glaçon; car au-dessus il était plein de terre [1], sur laquelle nous trouvâmes environ quarante œufs. Il n'était pas semblable à l'autre glace, mais il était de couleur azurée ou célestin; de manière qu'entre nos gens il en fut parlé diversement. L'un disait que c'était de la glace; l'autre disait que c'était de la terre engelée, car il était fort éminent au dehors de l'eau, à savoir bien 18 brasses jusqu'au fond, et 10 brasses au-dessus de l'eau; et nous y demeurâmes durant cette tempête.

Le 23 août, nous naviguâmes de la glace vers le sud-est ou la mer; mais nous revînmes bientôt parmi la glace et retournâmes vers le port de glace.

Le lendemain, il ventait merveilleusement du nord nord-ouest, et la glace entra en flottant si rudement, que nous en fûmes tous environnés; le vent s'augmenta, et la glace flottait de plus en plus, de manière que le gouvernail fut rompu par la force de la glace, au point que la barque fut brisée en pièces entre la glace et le navire, et nous pensâmes que le navire aussi serait brisé.

Le 25, la chose commençait à venir à mieux, et nous eûmes grand'peine pour ôter la glace, en laquelle nous fûmes si pressés que notre travail ne servit de rien. Mais le soleil étant presque sud-ouest, alors la glace commença à sortir avec le flot de l'eau, et nous pensâmes à naviguer à l'ouest, vers Waigatz, par le sud de la Nouvelle-Zemble. Mais ne voyant nulle part aucune ouverture, après que

[1] Ce qu'on appelle *terre de glace* consiste en glace flottante adhérente au rivage, ou en glace flottante qui, étant couverte de boue ou de gravier, paraît avoir été récemment en contact avec le rivage.

nous avions passé toute la terre de Nouvelle-Zemble, le courage nous a failli pour y passer; nous fûmes dans l'intention de retourner vers la patrie; mais, venant près du Strombay, nous fûmes contraints de retourner par la glace, qui était là bien ferme et gela encore la même nuit, de manière que nous pûmes malaisément passer avec le vent du nord que nous avions.

Le 26, un vent moyen commença à souffler, et nous pensâmes à retourner vers le cap de Désir et naviguer vers la patrie, dans le cas où nous pourrions passer par le Waigatz ; mais quand nous eûmes passé le port de Glace, la glace commença à flotter en telle quantité que nous fûmes environnés, bien que nous fissions grand travail pour naviguer en avant ; mais c'était en vain. Nous eussions perdu trois hommes qui étaient sur la glace pour faire une ouverture, dans le cas où la glace aurait retenu son cours. Comme nous naviguâmes en reculant et que la glace flotta, nos gens qui étaient dessus eurent l'adresse de saisir en passant, l'un le bec, l'autre la corde de la voile, et l'autre la grande corde pendante par derrière, en dehors du navire ; de sorte qu'ils sont ainsi, par grand bonheur et fortune, rentrés au navire, ce dont ils ont grandement remercié le Seigneur; car il y avait assez d'apparence que le glaçon les devait emporter. Mais Dieu et la célérité de leurs mains les ont délivrés de ce péril.

Ce même jour, nous vînmes, vers le soir, au côté occidental du port de glace, où nous avons hiverné en grande pauvreté, misère et fâcherie, et le vent fut alors est nord-est.

Le 27, la glace environna le navire et le temps était en bonace ; nous descendîmes à terre, et quand nous eûmes pénétré à quelque distance dans le pays, il commença à venter du sud-est, et la glace se mettant contre le côté du navire, haussant la proue bien de quatre pieds, l'arrière se trouvait comme mis sur le fond avec la poupe, tellement qu'il semblait que le navire y devait périr. Nous pensions que le navire était crevé, mais nous le trouvâmes en meilleur état que nous n'avions espéré.

Le 28, la glace a un peu diminué, et le navire s'est redressé. Avant qu'il se fût redressé, Guillaume Barentz et l'autre pilote avaient visité le côté du navire ; pendant qu'ils le visitaient à genoux, le navire rendit un si grand bruit, qu'ils ne savaient où se sauver et pensaient avoir perdu la vie.

Le 29, quand le navire fut redressé, nous fîmes de grands efforts avec des massues de fer et d'autres instruments pour rompre les glaçons qui s'étaient mis l'un sur l'autre ; mais c'était en vain et peine perdue, de manière que nous fûmes forcés de remettre la chose en la main de Dieu, attendant de lui aide et secours.

Le 30, les glaçons commencèrent à s'entasser l'un sur l'autre contre le navire, avec une neige volante. Le navire fut soulevé et environné, de manière que tout ce qui était auprès et alentour commença à craquer et à crever. Il semblait que le navire dût se crever en cent pièces, chose épouvantable à voir et à ouïr, et à faire dresser les cheveux. Le navire fut depuis en semblable péril, quand la glace vint dessous, le dressant et poussant, comme s'il eût été levé par quelque instrument.

Le 31, la proue du navire fut de nouveau haussée et poussée sur la glace, bien de 4 ou 5 pieds, et la poupe était dans une fente de la glace, ce qui nous fit penser que le gouvernail serait préservé du flot de la glace. Mais la glace flottait si rudement que le gouvernail fut brisé en pièces. Si la poupe eût été entre les glaçons flottants, comme était la proue, toute la proue eût été jetée sur la glace ou peut-être allée au fond. Ce qui nous donna très-grande peur ; et nous avions mis là notre esquif et notre barque pour nous sauver au besoin. Mais environ quatre heures après, la glace est d'elle-même partie, ce dont nous fûmes bien aises, comme si nous eussions trouvé notre vie, parce que le navire flotta derechef. Puis après nous avons refait le gouvernail, et nous avons pendu le gouvernail hors des gonds ou crocs, afin que si par hasard il était encore ainsi élevé en haut, il pût être sauvé.

Le premier jour de septembre, qui fut un dimanche, comme nous faisions nos prières et oraisons, la glace commença de nouveau à pousser, tellement que la carcasse du navire fut bien élevée de deux pieds ; mais elle demeura encore bien serrée. Après midi, la glace flotta encore, et le navire fut de plus en plus soulevé ; en sorte que nous fîmes tous les préparatifs pour tirer l'esquif et la barque par-dessus la glace.

Le 2, il neigeait bien fort avec grand vent de nord-est, et le navire commença à être soulevé par la glace ; il creva et craqua merveilleusement, de manière que nous trouvâmes bon par ce mauvais temps de porter en terre avec la barque treize tonneaux de pain et deux petits barils de vin par provision, pour nous entretenir au besoin.

Le 3, le grand vent continua encore, mais la neige était moindre. Le vent était nord nord-est, et nous fûmes de nouveau flottants et délivrés de la glace contre laquelle nous étions pressés, de manière que le bord fut froissé derrière la proue. Mais les planches dont le navire était revêtu retinrent le bord ferme ; et le nouveau câble que nous avions lié à la glace fut aussi brisé par la violente compression de la glace. Mais après il demeura ferme, environné de la glace ; néanmoins le navire resta encore sans humer l'eau, ce qui fut surprenant, vu que les glaces flottèrent bien fort ; et nous vîmes des montagnes de glace aussi grandes que les montagnes de sel qui sont en Espagne, et seulement à une portée d'arquebuse du navire où nous étions en grande angoisse.

Le 4, le temps s'apaisa et le soleil commença à se montrer; mais le temps était froid et nous fûmes contraints de rester en place.

Le 5, le temps fut très-beau et calme; et ayant au soir soupé, nous fûmes derechef environnés par la glace et étroitement pressés, tellement que le navire commença à s'incliner d'un côté et endura beaucoup ; mais, par la grâce de Dieu, il demeura sans humer l'eau. En tel péril, il fut trouvé bon de porter en terre notre vieille trinquette (¹), ainsi que la poudre à canon, le plomb, les arquebuses, mousquets et autres armes, et de faire une tente ou cabane auprès de notre barque qui avait été tirée à terre. Nous y apportâmes aussi quelque pain et vin, et des instruments pour bâtir, afin de nous en servir au besoin, et d'un peu récréer les nôtres.

Le 6, le temps fut assez calme, et le soleil luisait clair. Le vent était ouest, ce qui nous ranima un peu, en nous donnant l'espoir que la glace se retirerait et que nous pourrions partir de là.

Le 7, le temps fut assez beau; mais nous n'aperçûmes aucune ouverture d'eau, et nous demeurâmes tellement serrés par la glace, qu'il n'y avait pas assez d'eau autour du navire pour qu'on eût pu y puiser un seau d'eau à demi plein.

Ce même jour, cinq des nôtres sont descendus à terre; mais deux d'entre eux s'en retournèrent, et les trois autres allèrent environ deux lieues dans le pays, où ils trouvèrent une rivière d'eau douce et une grande quantité de bois qui y avait abordé en flottant. De plus, ils y trouvèrent les traces de chevreaux sauvages et d'alces (²), car les pieds étaient fendus, et l'un plus que l'autre, ce qui leur donna tel soupçon.

Le 8, il fit un grand vent de l'est nord-est, qui nous était tout à fait contraire, et chassait vers nous la glace, de manière que nous fûmes de plus en plus enserrés.

Le 9, il fit un vent du nord-est bon pour naviguer, avec un peu de neige, car le vent poussa la glace bien fort contre le navire, de manière que nous fûmes bien de 3 ou 4 pieds de haut environnés de glace, et notre ceinture ou bord derrière la proue se froissa de plus en plus, et le navire commença à se mal disposer par devant; mais le danger était encore petit.

De nuit, deux ours vinrent bien près du navire; nous fîmes sonner les trompettes et tirâmes des coups d'arquebuse sur eux; mais ils ne furent pas atteints, parce que la nuit était obscure, et ils se sont enfuis.

Le 11, le temps fut calme, et huit des nôtres sont descendus à terre, bien pourvus d'armes pour reconnaître si ce que les autres nous avaient dit du bois voisin de la rivière était vrai. Car, comme nous avions navigué si longtemps de côté et d'autre, tantôt dans la glace, tantôt hors de la glace, trouvant maintenant que nous ne pouvions sortir de la glace, et que nous y étions arrêtés sans plus flotter, et que l'automne et l'hiver approchaient, la nécessité nous a contraints de prendre un autre conseil et de tourner le meilleur côté du navire devant, selon l'exigence du temps, pour hiverner là, attendant telle fortune que Dieu nous voudrait donner. Nous avons donc trouvé bon, afin d'être mieux gardés contre la froidure et armés contre les bêtes féroces, d'y bâtir quelque cabane ou maison, pour nous y entretenir au mieux qu'il nous serait possible, et puis remettre nos affaires à la main de Dieu. A cette fin, nous avons parcouru la situation et commodité du pays pour trouver un lieu propre à édifier ladite maison. Mais nous étions assez mal pourvus de matériaux, parce que dans cette terre il n'y avait aucun arbre pour pouvoir bâtir ; cependant, comme la nécessité ne laisse aucune chose à tenter, quelques-uns des nôtres

(¹) Petit foc qui se hisse le long de l'étai du mât des petits bâtiments à un mât.

(²) Les rennes et les élans.

étant entrés dans le pays pour étudier le lieu et la commodité, et ce que la fortune et le bonheur leur voudraient donner, alors une commodité inespérée a été découverte; car ils trouvèrent sur le rivage des arbres avec leurs racines, comme les trois hommes l'avaient déclaré. Ces arbres étaient arrivés en flottant, soit de Tartarie ou d'autre part; car au pays où nous étions il ne croît aucun arbre. De cette commodité nous fûmes fort réjouis, espérant que Dieu nous concéderait davantage sa grâce; car ce



9 septembre. — La proue du navire était dressée en haut, et la poupe semblait tenir au fond.

bois ne nous vint pas seulement à propos pour le bâtiment de la maison, mais pour brûler, et nous nous en sommes entretenus tout l'hiver; autrement nous aurions tous ensemble péri de froid.

Le 12 septembre, le temps fut calme, et les nôtres allèrent de l'autre côté du pays épier s'ils pourraient trouver quelque bois en un lieu un peu plus proche; mais ils n'en trouvèrent aucun.

Le 13, le temps fut calme avec bruine, ce qui nous empêcha de rien faire, parce qu'il y avait grand péril, en temps de bruine, d'aller par le pays, parce que nous n'aurions pu voir les cruels ours qui nous flairaient, vu qu'ils ont le flair plus que la vue à leur commandement.

Le 14, le soleil luisait bien clair, mais le temps était très-froid. Alors nous allâmes dans le pays, et nous mîmes tout le bois en un monceau, afin qu'il ne fût pas tout couvert de neige, et pour l'amener ensuite au lieu où nous voudrions bâtir la maison (1).

Le 15e jour, un dimanche matin, un des nôtres s'en alla à la garde. Alors vinrent trois ours, dont l'un demeura derrière un grand glaçon, et les deux autres vinrent vers le navire, et nous nous apprêtâmes à les arquebuser. Sur la glace, il y avait un cuvier avec de la chair pour le faire tremper, car tout près du navire il n'y avait pas d'eau. Or l'un des ours mit la tête dans le cuvier pour en tirer une pièce de chair; mais il lui arriva comme au chien qui prit le boudin, car il fut arquebusé

(1) « La hutte des Hollandais était située dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zemble, vers les 112° 25′ de longitude est, et par les 76 degrés de latitude. » (Deperthes, *Histoire des naufrages*, édit. revue par Eyriès.)

à la tête, et tomba tout roide mort sans aucunement se mouvoir. Nous vîmes alors un rare spectacle: l'autre ours s'arrêta, regardant fièrement son compagnon, comme ébahi de ce qu'il demeurât sans remuer, et il le flaira; mais voyant qu'il était mort, il s'est retiré. Mais ayant en main hallebardes et arquebuses, nous prîmes garde s'il retournerait. Finalement, il revint vers nous, et nous nous mîmes en défense. L'ours se dressa sur ses deux pattes de derrière pour se jeter sur nous; mais



15 septembre. — Les Hollandais visités par trois ours.

pendant qu'il se tenait ainsi dressé, l'un des nôtres déchargea son arquebuse et le tira au ventre, de manière qu'il se remit sur ses quatre pattes et s'enfuit avec un haut cri. Nous avons ouvert le ventre de l'ours qui était mort; après, nous l'avons dressé debout sur ses deux pattes et l'avons ainsi laissé geler, avec l'intention de l'apporter en Hollande dans le cas où le navire serait délivré de la glace. Quand nous eûmes dressé l'ours sur ses quatre pattes, nous commençâmes à faire un traîneau pour traîner le bois au lieu où nous voulions bâtir la maison (¹).

Le 16, le soleil luisait; mais, sur le soir, la bruine s'éleva. Nous fîmes notre premier voyage pour aller chercher le bois, et nous apportâmes ce même jour quatre poutres en traîneau sur la glace, et presque une lieue par la neige; et, cette même nuit, il y eut de la glace épaisse de deux doigts.

Le 17, treize des nôtres sont allés avec deux traîneaux chercher le bois; sur ce nombre, six tiraient un traîneau; et les trois autres sont demeurés pour tailler le bois, afin qu'il fût plus léger à traîner. Ordinairement, nous faisions deux voyages par jour. Nous avons ainsi traîné tous le bois en un monceau, au lieu où la maison devait s'édifier.

Le 18, le vent était ouest, mais il neigeait fort; nous sommes allés à notre travail, chercher le bois pour le bâtiment. A midi, le soleil luisait et le temps était calme.

(¹) Voy. plus loin l'emplacement de la maison, sur la carte ancienne de la Nouvelle-Zemble qui se rapporte au passage de la relation daté du 28 juin 1597.

Le 19, le temps fut encore calme, le soleil luisait. Nous amenâmes deux traîneaux de bois, à 6 000 pas de chemin, et cela deux fois le jour.

Le 20 septembre, nous fîmes deux voyages avec les traîneaux, et le temps fut calme avec bruine.

Le 21, il faisait du brouillard. Mais, après midi, le temps devint clair, et la glace flottait encore en mer, mais pas autant que précédemment, car le froid était grand. C'est pourquoi nous avons mis notre cambuis dans le bas du navire, parce qu'en haut tout gelait.

Le 23 septembre, nous allâmes chercher du bois, pour bâtir la maison, deux fois par jour. Ce même jour, notre charpentier, qui était natif de Permerende, mourut le soir, quand nous revînmes à bord.

Le 24, nous l'avons enterré sous une digue, dans la fente d'une montagne, près d'une eau latérale, parce que nous ne pouvions bêcher la terre, tant le froid était grand. Ce même jour, nous fîmes deux voyages, amenant du bois sur les traîneaux.

Le 25, le temps fut obscur. On commença à voir quelque ouverture, et la glace à s'éloigner, mais cela ne dura pas longtemps. Ayant flotté environ la portée d'une pièce de fonte, elle s'arrêta sur le fond, à la profondeur de 3 brasses. Aussi la glace où nous étions ne flotta point, car nous étions au milieu de la glace; et si nous avions été au large en mer, nous aurions fait voile, bien qu'il fût tard dans l'année.

Ce même jour, nous avons dressé les poutres de la maison, et nous charpentâmes à force. Néanmoins, si le navire avait été libre de glace, nous aurions laissé la charpente, et refait les bords de derrière la proue pour être prêts à partir s'il eût été possible. Car nous étions singulièrement fâchés de demeurer au milieu de ce grand froid de l'hiver. Néanmoins, comme toute espérance nous était ôtée, il nous fallait faire de nécessité vertu, et attendre avec patience l'issue que Dieu nous donnerait.

Le 26, le vent était ouest et la mer était ouverte; mais notre navire resta toujours fixe, de manière que cela nous donna plus de douleur que de plaisir. Or c'était l'œuvre de Dieu, dont il nous fallut être contents; et nous commençâmes à faire la maison partout bien solide et serrée. Une partie de nos gens alla chercher du bois à brûler, et l'autre charpenta et travailla au bâtiment. Alors, nous étions encore seize; car notre charpentier était mort; et, parmi ces seize, il y en eut parfois quelqu'un de malade.

Le 27, un bien fort vent de nord-est souffla derechef, et il gela si fort que, prenant à la bouche un clou, comme en charpentant on est assez accoutumé à le faire, la peau demeurait attachée au clou en le retirant de la bouche, tellement que le sang suivait. Le même jour, comme nous allions tous ensemble vers la maison, car isolément nous n'osions pas y aller, il vint un vieil ours accompagné d'un jeune, et nous nous disposions à l'arquebuser, mais il s'enfuit. La glace parfois flottait bien fort et le soleil luisait bien clair; mais le froid était si grand qu'à grand'peine pouvions-nous travailler. Néanmoins, l'extrême nécessité nous fit persévérer.

Le 28, il fit beau temps et clair soleil. Le temps était calme, le vent ouest et la mer ouverte. Mais notre navire demeura arrêté en la glace. Ce même jour, il vint un ours près du navire; mais en nous apercevant il s'enfuit, et nous continuâmes le bâtiment de la maison.

Le 29, apparurent trois ours entre le navire et la maison, un vieux et deux jeunes. Mais nous traînâmes les meubles du navire vers la maison, de manière que nous voulûmes passer outre devant les ours. Ils vinrent tout droit vers nous, et nous ne voulûmes point leur faire place; nous criâmes bien haut, pensant qu'ils s'en iraient; mais ils tenaient leurs pas, passant par devant nous. Alors nous et ceux qui travaillaient à la maison criâmes fort haut. Les ours, entendant ce bruit, prirent la fuite, ce qui ne nous déplut pas.

Le 30, il avait fort neigé toute la nuit, et il en fut de même tout le jour; tellement que les nôtres ne pouvaient ni amener ni aller chercher du bois, tant la neige était haute. Nous fîmes grand feu près de la maison pour dégeler la terre et élever une sorte de rempart alentour de la maison. Mais c'était peine perdue : la terre était dure, et si profondément gelée qu'elle ne put être dégelée. Il nous en eût coûté trop de bois, de manière que nous nous désistâmes de cette œuvre.

Le 1er octobre, il y eut une tempête de vent avec une très-grande neige, de manière que fort difficilement on pouvait aller contre le vent; même on pouvait malaisément respirer, à cause de la neige, qui vint si fort en face qu'on n'eût su voir à la longueur de deux ou trois navires.

Le 2, avant midi, apparut le soleil; après midi, le vent était parfois obscur, avec neige, mais calme. Nous dressâmes la maison, y mettant dessus, au lieu d'un mai, une pièce de neige engelée.

Le 3, avant midi, le temps fut calme et le soleil luisant, mais si froid que malaisément on pouvait le supporter.

Le 4, il ventait bien fort avec une neige volante qui empêcha notre ouvrage. Alors, nous avons porté notre ancre sur la glace, afin que le navire fût plus ferme, car nous n'étions qu'à un trait d'arc derrière l'eau ouverte, tant la glace avait flotté.

Le 5, il fit grand vent du nord-ouest, et la mer était entièrement ouverte et sans glace, si avant que la vue pouvait s'étendre. Mais nous demeurâmes comme pris et arrêtés en la glace, et le navire était bien de 2 ou 3 pieds élevé sur la glace ; et nous ne pouvions penser autre chose, si ce n'est que l'eau était gelée jusques au fond, quoiqu'il y eût une profondeur de 3 brasses et demie.

Le même jour, nous avions rompu notre cabane basse de devant dans le navire (¹), et avec les planches nous avons couvert la maison et fait le toit au milieu un peu plus haut, pour la descente de l'eau. Le froid fut bien grand.

Le 6, il fit grand vent, et, sur le soir, une neige telle qu'on ne pouvait mettre la tête hors de la maison, à cause de la rigoureuse froidure.

Le 7, le temps était bon, mais très-froid ; et nous affermîmes notre maison. Aussi nous avons rompu la basse cabane de derrière sur le navire (²), pour faire la maison partout solide. Le vent courut ce même jour tout alentour.

Le huitième jour, toute la nuit précédente, et pendant tout le jour, il fit si grand vent avec grande neige qu'on pensait suffoquer en allant à l'air. Même il n'aurait été possible à personne, quand même il y eût été de la vie, de sortir la longueur d'un navire.

Le 9, le vent soufflait bien fort avec neige, comme le jour précédent ; il nous fallut demeurer au navire, à cause du fort rude temps.

Le 10 au matin, le temps s'amenda un peu. Nous commençâmes à sortir du navire. Or il advint qu'un des nôtres alla hors du navire en terre, et tomba à l'improviste près d'un ours, qui fut presque sur lui avant qu'il s'en aperçût. Mais il retourna vivement vers le navire, et l'ours le suivit. L'ours, le suivant, vint au lieu où nous avions auparavant tué un autre ours, et où nous l'avions dressé sur ses pieds et laissé geler. Depuis, il avait été couvert de neige ; mais comme une de ses pattes se dressait en l'air, cet ours s'y arrêta. Grâce à ce retard, notre homme put rentrer au navire, en criant d'un air effroyable : « A l'ours ! à l'ours ! » Mais quand, à son cri, nous fûmes venus en haut pour arquebuser l'ours, nous ne pûmes y voir goutte, par suite de la grande fumée que nous avions endurée pendant que nous avions été enclos dans le navire, à cause du mauvais temps. Cette fumée n'aurait été supportable pour aucun prix, s'il ne se fût agi de sauver notre vie du froid et de la grande neige ; car assurément si nous étions restés en haut sur le navire nous serions morts de froid. L'ours ne s'y arrêta pas et s'en alla incontinent.

Le même jour, sur le soir, il fit beau temps, et nous sommes sortis du navire, nous dirigeant vers la maison, et nous avons apporté presque tout notre pain.

Le 11, le temps fut calme. Alors, nous apportâmes à terre notre vin et les autres vivres. Mais comme nous étions occupés à tirer notre vin hors du navire, un ours, qui était couché derrière un grand glaçon, comme s'il eût été éveillé par notre cri, vint vers le navire. Nous l'avions bien vu couché, mais nous avions pensé que c'était un grand glaçon. Quand il vint vers nous, nous lui envoyâmes un trait d'arquebuse. L'ours s'enfuit, et nous fîmes notre affaire.

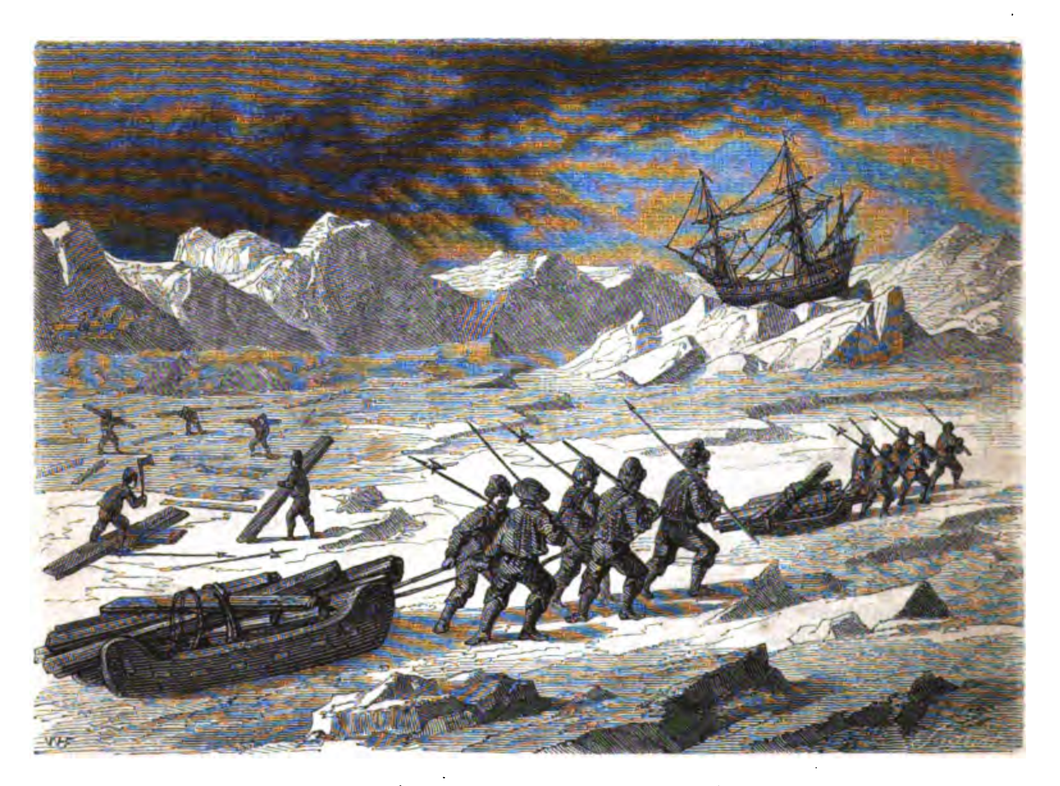
Le 12, moitié des nôtres sont entrés en la maison et y ont dormi pour la première fois ; mais ils souffraient grand froid, parce que les chambrettes n'étaient point encore faites, et qu'ils n'étaient point trop pourvus de couvertures. Ils ne pouvaient continuer le feu à cause de la trop grande fumée, car la cheminée n'était pas encore faite.

Le 13, il commença à venter bien fort ; mais nous allâmes à trois au navire, et nous chargeâmes un tonneau de cervoise (³). Mais, comme nous l'avions chargé et le pensions traîner à la maison, le vent

(¹) La chambre de l'avant.
(²) La chambre de poupe.
(³) Bière de Dantzick.

s'éleva si soudainement, avec tempête et froidure, qu'il nous fallut retourner au navire, parce que nous ne pouvions demeurer au dehors. Nous ne pouvions remettre la cervoise au navire, c'est pourquoi nous l'avons laissée dehors, sur le traîneau. Nous avons enduré le grand froid, parce que nous avions bien peu de couvertures.

Le 14 octobre, venant du navire, nous trouvâmes le tonneau de cervoise, resté dehors sur le traîneau,



Du 16 au 24 septembre. — Transport du bois en traîneaux pour la construction de la maison.

le fond fendu par la gelée. Mais la cervoise qui en sortit était congelée sur le fond, comme si elle avait été collée avec quelque colle épaisse. Nous avons traîné le tonneau à la maison et l'avons dressé sur le fond. Puis nous fîmes fondre d'abord la cervoise congelée. Il y avait au tonneau bien peu de liquide, qui, toutefois, ayant la vertu de la cervoise, était si fort qu'on ne put le boire. Et ce qui avait été gelé n'avait pas d'autre saveur que l'eau. Après l'avoir fondu, nous avons mêlé le tout ensemble et l'avons ainsi bu, mais cela n'avait ni force ni saveur.

Le 15, le temps était calme. Nous fîmes de la place en ôtant la neige pour mettre la porte.

La 16, un ours était entré dans le navire; mais, à l'aube du jour, il partit quand il aperçut les gens. Dans le même temps, nous avons rompu la cahute du navire pour employer les branches à fabriquer la porte, que nous commençâmes alors à bâtir.

Le 18, il venta fort. Nous allâmes querir notre pain dans la barque que nous avions traînée en terre, et le vin, qui n'était encore guère gelé, quoiqu'il y eût été environ six semaines.

Le même jour, nous vîmes derechef un ours; et la mer était si couverte de glace qu'on n'y pouvait voir aucune ouverture d'eau.

Le 19, il n'y avait au navire que deux hommes et un jeune garçon. Alors il vint un ours qui voulut de force entrer dans le navire. Bien que les deux hommes lui jetassent des pièces de bois, il vint hardiment vers eux, ce qui les épouvanta fort, et chacun chercha un moyen de se sauver. Les deux hommes sautèrent au large du navire, et le garçon monta sur les cordages. Cependant quelques-uns

de nos compagnons vinrent de la maison vers le navire ; l'ours, les voyant, vint hardiment vers eux ; mais ils lui firent présent d'un trait de mousquet, et alors il s'enfuit.

Le 20, nous ne vîmes derechef aucune ouverture d'eau dans la mer. Nous vînmes alors pour tirer toute la cervoise du navire, et nous trouvâmes quelques tonneaux défoncés par la gelée ; les cercles en fer même des tonneaux de bière étaient rompus par la gelée.



Du 25 septembre au 2 octobre. — Construction de la maison.

Le 21, le temps étant calme, la meilleure partie des vivres fut tirée du navire et portée à la maison.

Le 22, le vent soufflait du nord avec une telle violence et une si grande chasse de neige qu'on ne pouvait demeurer hors de la maison.

Le 23, le temps était calme. Alors, nous allâmes au navire pour voir si nos autres compagnons voulaient venir du navire à la maison ; nous avons aussi traîné avec grand'peine et travail notre esquif (¹) jusqu'à la maison, et nous le tournâmes le fond en haut, afin de pouvoir nous en servir en temps et lieu, si Dieu nous voulait faire la grâce de passer l'hiver et de retourner. Puis ensuite, voyant que le navire demeurait ferme et arrêté, et que la dernière chose à espérer était l'ouverture de l'eau, nous avons rapporté l'ancre au navire, afin qu'il ne fût pas perdu sous la neige si d'aventure, en été, il nous pouvait servir. Car nous avions toujours espoir en Dieu, et qu'il nous donnerait quelque moyen de retourner dans la patrie.

Durant ce temps, comme le soleil, suivant notre calcul, devait commencer à nous manquer, nous allâmes chaque jour chercher sur des traîneaux, en toute diligence, les meubles au navire, pour les amener à la maison, savoir la viande et la boisson, et toutes les choses nécessaires.

Le 25, nous allâmes chercher tous les agrès nécessaires de la barque et de l'esquif. Quand nous eûmes chargé le dernier traîneau, nous avions les cordes au dos pour le traîner vers la maison, lorsque

(¹) Chaloupe.

notre maître pilote regarda derrière lui et vit venir vers nous, derrière le navire, trois ours. A cette vue, il cria fort haut et effroyablement pour les épouvanter. Nous quittâmes incontinent les cordes, à cause de ce péril imprévu qui était imminent, pour nous défendre du mieux que nous pourrions. Par bonheur, il y avait sur le traîneau deux hallebardes, dont le maître pilote et moi nous prîmes chacun une, et nous nous mîmes en défense du mieux qu'il nous fut possible. Nos autres compagnons coururent vitement au navire, et, en courant, l'un d'eux tomba dans une fente entre des glaçons, ce qui était horrible à voir. Nous pensions que les ours allaient courir sur lui et le dévorer; mais Dieu fit pour le mieux, de telle sorte que les ours coururent vers le navire et ceux qui s'y étaient enfuis. Cependant nous, et l'homme qui était tombé en la fente de la glace, nous profitâmes de cet instant pour courir vers le navire de l'autre côté, et nous y arrivâmes sains et saufs Alors, voyant que nous étions ainsi échappés, les ours vinrent avec une terrible audace contre nous vers le navire. Nous n'avions d'autres armes que les deux dites hallebardes, et comme nous n'osions nous fier beaucoup à ces armes, nous les tînmes en bride en jetant des pièces de bois et autres choses, après lesquelles ils coururent chaque fois, comme le chien après la pierre qu'on lui jette. Cependant nous envoyâmes un homme battre le fusil, un autre chercher des piques. Nous ne pûmes avoir du feu, ce qui nous empêcha d'user de l'arquebuse. Mais comme les ours venaient hardiment vers nous, nous avons jeté la hallebarde droit sur le museau de l'un d'eux, qui, se sentant atteint, s'est retiré et s'en est allé au loin. Les deux qui étaient plus petits, voyant cela, se sont aussi retirés, et nous avons loué Dieu de nous avoir ainsi délivrés, et nous avons paisiblement tiré le traîneau en la maison, où nous avons raconté ce qui nous était advenu.

Le 27 octobre, nous tuâmes un renard blanc que nous fîmes rôtir, et dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin.

Le 28, les nôtres s'étaient acheminés pour chercher du bois; mais soudain il s'est élevé une telle tempête et chasse de neige qu'il leur fallut retourner. Sur le soir, le temps étant un peu amendé, trois des nôtres allaient vers l'ours par eux dressé et gelé, dans l'intention de lui arracher les dents; mais il était entièrement couvert de neige. Derechef il s'éleva une telle tempête et chasse de neige, qu'en toute hâte ils revinrent à la maison où à grand'peine ils sont venus; car ils ne pouvaient voir de leurs yeux, en sorte qu'ils se sont presque fourvoyés.

Le 29, nous allâmes chercher au rivage du sablon (¹) sur les traîneaux, puis nous en garnîmes les voiles qui étaient sur la maison, afin qu'elle fût plus solide et plus chaude, car les planches de la toiture n'étaient que posées l'une près de l'autre sans être jointes ensemble, le mauvais temps nous ayant empêchés d'achever.

Le premier jour de novembre, au soir, on vit paraître la lune à l'est, et le soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir.

Le 2, il se leva, mais son globe ne se montra point en entier sur l'horizon. Le même jour, un renard fut pris et tué d'un coup de cognée, et nous l'avons écorché, rôti et mangé. Auparavant nous n'avions vu aucun renard; ils commencèrent seulement à se montrer lors de la retraite du soleil, en même temps que les ours disparurent.

Le 3, nous ne vîmes que la partie supérieure du globe du soleil à l'horizon, quoique l'endroit de la terre où nous prîmes hauteur fût aussi élevé que la hune du vaisseau, dont nous étions assez près.

Le 4, nous ne vîmes plus le soleil, car il ne montait plus à l'horizon. Alors notre chirurgien ordonna et prépara un bain dans une pipe vide où nous sommes entrés l'un après l'autre, ce qui nous rétablit fort la santé. Ce même jour nous prîmes un renard blanc (²).

Le 5, nous vîmes beaucoup d'eau ouverte, mais notre navire demeura toujours serré au milieu de la glace. Le soleil nous avait délaissés; mais la lune paraissait jour et nuit sans se coucher, lorsqu'elle passa par son plus haut signe.

(¹) Des herbes marines, suivant Deperthes.

(²) *Canis lagopus*, ou renard arctique. « Cet animal est rarement vu par les pêcheurs de baleine. Ceux qui hivernent au Spitzberg le trouvent quelquefois en grand nombre, et se nourrissent de sa chair. On les trouve rarement sur la glace, quoique j'aie vu souvent les traces de leurs pas sur la neige; la blancheur de leur pelage empêche de les distinguer facilement. » (Scoresby.)

Le 6 novembre, le temps étant calme, les nôtres allèrent querir un traîneau de bois à brûler; mais, parce que le soleil ne vint plus à l'horizon, le temps était obscur.

Le 7, on pouvait malaisément distinguer le jour de la nuit, principalement parce qu'en ce temps notre horloge s'était arrêtée. Nous comptâmes encore que c'était la nuit quand il était jour. Les nôtres n'étaient pas sortis ce jour-là de la cabane, sinon pour faire leur eau potable; et nous ne savions si la



25 octobre. — Nouvelle attaque de trois ours.

lumière qu'ils avaient vue était celle de la lune ou du jour, ce qui engendra des opinions contraires, l'un disant que c'était le jour, l'autre que c'était la nuit. Mais quand nous eûmes bien considéré la chose, nous reconnûmes que c'était bien le plus haut du jour (¹).

Le 8 novembre, les nôtres allèrent chercher encore un traîneau de bois à brûler. Nous prîmes aussi un renard blanc et vîmes en mer beaucoup d'eau ouverte. Le même jour, nous avons partagé le pain, et chaque personne eut pour sa part 4 livres 5 onces pour huit jours, de manière que nous n'eûmes pour huit jours qu'un tonneau de pain, tandis qu'auparavant nous en avions mangé autant en cinq ou six jours. La provision de poisson sec et de viande était encore assez abondante. La cervoise qui nous restait avait en grande partie perdu sa force par la gelée.

Le 9, la lumière du jour fut bien petite, de manière qu'il fit bien brun.

Le 10, le temps était calme, et les nôtres allèrent au navire pour voir comment tout y était disposé, et ils trouvèrent qu'une quantité d'eau assez grande y était entrée.

(¹) Dans la partie septentrionale du Spitzberg, le soleil reste perpétuellement sous l'horizon environ depuis le 22 octobre jusqu'au 22 février. Cette longue nuit d'hiver, quoique triste, n'est pas néanmoins aussi obscure qu'on pourrait le supposer, car le soleil, même dans sa plus grande déclinaison au sud, s'approche de l'horizon de 13 degrés et demi, et produit un faible crépuscule pendant le quart de chaque vingt-quatre heures.

Le 11 novembre, nous avons disposé un cerceau avec un rets, dans lequel un renard ne pouvait entrer sans se trouver pris, et nous pouvions, de dedans la maison, le fermer comme une ratière.

Le 12, le temps était couvert, et nous commençâmes à distribuer le vin, à chacun une demi-pinte par jour, et le reste de l'eau de neige fondue.

Le 13, le temps fut bien rude, le vent de l'est, avec une rude chasse de neige.

Le 18, le maître pilote dépaqueta une pièce de gros drap, qu'il distribua à tout le monde pour en faire l'usage que chacun pourrait imaginer contre le froid.

Le 19, fut ouverte la caisse au drap de linge pour en faire des chemises.

Le 20, nous avons lavé nos chemises; mais il faisait si froid que, étant lavées et tordues, elles se gelèrent, hors de l'eau chaude, si roides que, quand on les mettait devant un grand feu, le côté mis contre le feu dégelait quelque peu, et l'autre qui était en arrière du feu demeurait roide et glacé, en sorte qu'on les eût plutôt déchirées que de séparer l'une d'avec l'autre; de manière qu'il fallait les remettre dégeler dans une eau presque bouillante, tant le froid était grand.

Le 21, nous avons décidé que chacun à son tour fendrait le bois, pour soulager de ce travail le cuisinier, qui avait assez de faire la cuisine deux fois le jour et fondre la neige pour notre boisson. Néanmoins, le capitaine et le pilote furent exemptés de cet ouvrage,

Le 22, nous avions encore six grands fromages de vache, dont nous mangeâmes un en commun; et de ceux qui restaient, il en fut donné un à chacun pour sa part.

Le 23, les renards se présentant plus que de coutume, nous n'avons pas voulu perdre l'occasion; nous fîmes quelques piéges de planches épaisses, mettant des pierres dessus, et plantant tout alentour des piquets jusqu'au fond, afin que s'ils creusaient par-dessous, ils ne pussent s'échapper.

Le 24, nous nous préparâmes de nouveau à entrer au bain pour nous baigner, car quelques-uns se sentaient indisposés. A cette cause, nous entrâmes au bain à quatre, et quand nous en fûmes sortis, le chirurgien nous donna une purgation, qui nous aida grandement. Nous prîmes ce même jour quatre renards.

Le 25, nous prîmes deux renards avec un piége que nous avions dressé à cette fin.

Le 26, le temps fut bien rude et tempêtueux, avec si horrible chasse de neige que nous fûmes entièrement enfermés dans la maison.

Le 27, le temps fut clair et serein; nous fîmes plusieurs piéges pour prendre les renards, car nous ne pouvions laisser perdre cette commodité, parce qu'ils nous servaient de nourriture, comme si Dieu les eût envoyés en notre nécessité, et nous n'avions pas trop à manger.

Le 28, le temps était fort rude et tempêtueux, avec terrible chasse de neige, par laquelle nous fûmes derechef assiégés dans la maison, de manière qu'on n'en pouvait sortir, car toutes les portes furent fermées par le vent.

Le 29, le temps était serein et beau et l'air fort clair. Le vent était nord. Nous avons fait une ouverture en creusant dans la neige, de manière que nous avions une porte libre pour en sortir. Étant sortis, nous trouvâmes tous les piéges couverts de neige. Nous les avons nettoyés, et derechef tendus pour prendre des renards; nous en prîmes un ce même jour. Ils nous servaient non-seulement de nourriture, mais avec les peaux nous nous fîmes des bonnets pour être mieux préservés du grand froid.

Le 30, le temps était fort clair et serein et le vent ouest. Nous allâmes, au nombre de six, au navire pour en voir la disposition, et, venant sous le tillac, nous y prîmes un renard tout vif.

Le 1er décembre, le temps fut rude et le vent sud-ouest, avec une chasse bien grande de neige, qui derechef nous assiégea en notre maison, ce qui causa une fumée si grande que difficilement nous pouvions faire du feu. C'est pourquoi nous demeurâmes la plupart du temps dans nos cabanes; toutefois, le cuisinier fut forcé de faire le feu pour cuisiner.

Le 2, continua le même temps, qui nous retenait à la maison, et il nous était difficile de rester auprès du feu à cause de la fumée. C'est pourquoi nous demeurâmes le plus de temps possible en nos cabanes. Nous fîmes alors chauffer des pierres que nous nous donnâmes l'un à l'autre en nos cabanes pour nous réchauffer les pieds, car le froid et la fumée étaient insupportables.

Le 3, le même temps continua encore; et, gisant en nos cabanes, nous pouvions alors ouïr craquer la glace en mer, qui était bien à une demi-lieue de nous; c'était un horrible bruit, de manière que

nous pensions que les grandes montagnes de glace que nous avions vues l'été s'amoncelaient les unes sur les autres. Et comme ces deux ou trois jours, à cause de la grande fumée, nous ne fîmes pas autant de feu qu'auparavant, il gela si fort dans la maison, que les parois et le sol furent gelés à la profondeur de deux doigts, même dans les cabanes où nous étions couchés. Durant ces trois jours, où nous n'étions pas sortis, à cause du mauvais temps, nous préparâmes l'horloge de sablon de douze heures, et nous y prîmes garde continuellement, afin de ne pas nous abuser sur le temps; car l'autre horloge était si gelée qu'elle ne pouvait tourner, bien qu'on en eût augmenté le poids.

Le 4, le temps était bien beau et serein, et le vent nord. Alors nous avons commencé à creuser pour faire une ouverture à travers la neige qui nous avait assiégés et avait obstrué nos portes. Et comme nous vîmes que ce serait souvent à faire, il fut ordonné que cet ouvrage serait fait par nous tous, chacun à son tour, à l'exception du capitaine et du pilote.

Le 5, le temps était bien clair et serein, et le vent d'est. Alors nous nettoyâmes derechef les piéges à prendre les renards.

Le 6, derechef le temps fut rude, et le vent d'est extrêmement froid et presque insupportable, de manière que nous nous regardions piteusement l'un l'autre, craignant que si le froid augmentait encore, nous n'eussions à périr de froid; car si grand feu que nous fissions, nous ne pouvions nous réchauffer. Le vin de Xérès, qui est si chaud, gela tellement qu'il fallut le faire dégeler sur le feu le jour de la distribution. Tous les deux jours, il en était distribué une petite mesure d'environ une demi-pinte. Pour le surplus, nous étions réduits à l'eau de neige fondue qui s'accordait bien mal avec le froid.

Le 7, continua le rude temps avec une tempête violente venant du nord-est, qui produisit un froid horrible. Comme nous ne savions aucun moyen pour nous en garantir, et que nous délibérions ensemble sur ce que nous pourrions faire de mieux, l'un des nôtres, en cette extrême nécessité, proposa d'user de la houille que nous avions apportée du navire en notre maison et d'en faire du feu, parce que le feu en est ardent et de longue durée. Sur le soir, nous fîmes un grand feu de cette houille, qui donna une grande chaleur; mais nous ne prîmes pas garde à ce qui en pourrait advenir; car, comme la chaleur nous ranima entièrement, nous cherchâmes à la retenir longtemps. A cette fin, nous trouvâmes bon de bien étouper tous les huis et la cheminée, pour tenir la douce chaleur enclose. Et ainsi chacun alla dormir en sa cabane, bien animé par cette chaleur acquise, et nous discourûmes longtemps ensemble. Mais à la fin, il nous prit un tournoiement de tête, toutefois à l'un plus qu'à l'autre; et nous nous en aperçûmes premièrement à l'un des nôtres qui était malade, et qui, par cette raison, le pouvait moins endurer. Et aussi par nous-mêmes, nous sentîmes qu'une grande angoisse nous surprit, de manière que quelques-uns qui furent les plus vaillants sortirent de leurs cabanes et commencèrent par déboucher la cheminée, puis après ouvrirent l'huis. Mais celui qui ouvrit l'huis s'est évanoui et tomba sans connaissance sur la neige; ce qu'apercevant, j'y courus et le trouvai couché tout évanoui. Je m'en allai en hâte chercher du vinaigre et lui en frottai la face jusqu'à ce qu'il revînt de sa pâmoison. Puis après, quand nous fûmes revenus à nous, le capitaine donna à chacun un peu de vin pour nous réconforter le cœur.

Le 8, le temps était fort rude, le vent nord et l'air extrêmement froid; mais nous n'osions plus faire de feu de houille, comme le jour précédent, car le malheur nous avait rendus sages et nous apprit que, pour éviter un mal, nous ne devions pas tomber dans un autre qui fût pire.

Le 9, le temps était serein et fort clair et le ciel plein d'étoiles. Alors nous avons entièrement ouvert la porte qui était toute fermée par la neige. Nous avons aussi préparé les piéges pour prendre les renards.

Le 10, continua le temps beau et serein, et le ciel plein d'étoiles. Alors nous prîmes deux renards qui nous vinrent bien à propos, car les viandes commençaient à diminuer et le froid augmentait de plus en plus, et leurs peaux aussi nous furent utiles.

Le 11, continua le temps clair, avec une extrême froidure, telle que celui qui ne l'a pas éprouvée ne voudrait pas le croire; même les souliers, gelés à nos pieds, étaient aussi durs que de la corne, et intérieurement ils étaient couverts de glace, de manière que nous ne pouvions plus nous en servir. Mais nous nous fîmes, avec le dessus des peaux de moutons que nous avions apportées, d'amples galoches,

dans lesquelles nous pouvions entrer chaussés de trois ou quatre chaussons mis l'un sur l'autre pour nous tenir les pieds chauds.

Le 12 décembre, le temps était bien beau et l'air bien pur. Le vent était nord-ouest, mais extrêmement froid, de manière que les souliers, les parois et les cabanes furent par-dedans gelés d'un doigt d'épaisseur; même les vêtements sur nos corps étaient tout blancs de la gelée et de la glace. Et bien



Piéges à renards.

que quelques-uns eussent proposé de faire derechef un feu de houille pour avoir de la chaleur, et de laisser la cheminée ouverte, nous ne l'osâmes tenter à cause des exemples récemment advenus qui nous effrayaient.

Le 13, le temps était fort clair, avec un vent d'est. Alors nous prîmes derechef un renard, et nous fîmes toute diligence pour avoir les piéges prêts, ce qui nous donna grand travail et grand'peine, car sitôt que nous étions un peu trop hors de la maison, la gelée nous causait des pustules aux oreilles et à la face.

Le 15, continua encore le temps serein et clair. Ce même jour nous prîmes deux renards et nous vîmes venir sur l'horizon, à l'est-sud-est, la lune, ayant l'âge de vingt jours.

Le 16, continua ce beau et fort clair temps; le vent était nord-est. Alors nous n'avions plus de bois à la maison, tout était brûlé; mais tout alentour de la maison, il y en avait encore une bonne partie sous la neige. Alors il nous fallut à grand'peine et travail creuser la neige pour l'en retirer et le porter ainsi à la maison, chacun à son tour, deux à deux. Et il fallut hâter notre labeur, car on ne pouvait longtemps demeurer hors de la maison, à cause du froid extrême et insupportable, bien que nos têtes fussent couvertes de peaux de renards et nos corps de doubles vêtements.

Le 17, continua le vent de nord-est et un temps fort serein et clair, avec une extrême gelée, de manière que nous nous disions l'un à l'autre que si un grand tonneau plein d'eau était mis hors de la maison, il serait en une nuit gelé de haut en bas.

Le 18, continua le vent de nord-est et un temps clair et serein. Alors nous allâmes à sept vers le navire pour voir en quel état il était. Ayant battu le briquet pour voir si l'eau était augmentée, nous y trouvâmes un renard que nous prîmes et apportâmes à la maison, et que nous avons mangé. Quant à l'eau, nous trouvâmes qu'en dix-huit jours que nous n'y avions été, elle avait crû de la hauteur d'un pouce, bien que celà ne fût pas de l'eau, mais de la glace, car l'eau avait gelé aussitôt qu'elle était venue au-dessus : aussi les grands tonneaux d'eau, que nous avions chargés en Hollande, furent gelés jusqu'au fond.

Le 19, le temps fut bien beau et clair, et le vent sud. Alors nous nous sommes réconfortés l'un l'autre, nous disant que le soleil était presque à demi-chemin de son retour vers nous, ce que nous désirions grandement, car c'était une chose bien fâcheuse que d'être sans la lumière du soleil, et privés de la plus excellente créature de Dieu, qui fait réjouir tout l'univers.

Le 20, le temps était serein avant midi; nous prîmes alors un renard. Mais sur le soir survint une tempête si grande et une si excessive chasse de neige, que la maison fut tout alentour ensevelie dans la neige.

Le 21, le temps était serein, et le vent nord-est. Alors nous avons vidé le passage de la porte, fait une ouverture et disposé les piéges à prendre les renards, qui nous vinrent bien à propos pour manger.

Le 22, le temps fut derechef bien rude et le vent sud-ouest, avec une excessive chasse de neige, qui obstrua entièrement les portes de la maison, de manière qu'il nous fallut creuser la neige pour sortir.

Le 23, ce temps rude continua, avec une excessive chasse de neige. Mais notre confort venait de ce que le soleil était sur son retour vers nous; car selon notre compte, il devait être ce jour au *tropique du Capricorne*, qui est l'extrême limite du soleil vers le sud de la ligne équinoxiale, passé laquelle il retourne vers le nord.

Le 24, veille de Noël, le temps était serein. Nous avons creusé la terre pour ouvrir la maison, et, regardant la mer, nous vîmes beaucoup d'eau ouverte, car nous avions entendu craquer et flotter la glace; et bien qu'il ne fût pas jour, nous pouvions voir à cette distance. Sur le soir, il fit grand vent, avec très-grande chasse de neige venant du nord-est, de manière que l'ouverture de la maison par nous faite fut incontinent obstruée par la neige.

Le 25, jour de Noël, le temps fut bien rude, et le vent nord-ouest. Et bien que le temps fût fort rude, nous entendîmes courir les renards sur notre maison ; ce que quelques-uns disaient être un mauvais présage. Et quand en disputant il fut demandé pourquoi c'était un mauvais présage, il fut répondu : « Parce qu'on ne pouvait les mettre en un pot ou à la broche, ce qui eût été bon présage. »

Le 26, continua le rude temps, et le vent nord-ouest. La froidure était si grande qu'on ne pouvait se réchauffer, et pourtant nous usions de tous les moyens, en faisant grand feu, en nous bien couvrant, et usant de pierres échauffées à nos pieds. Néanmoins il gela blanc dans l'intérieur de la cabane. C'est pourquoi nous nous regardâmes souvent piteusement l'un l'autre, nous réconfortant du mieux que nous pouvions, nous disant que nous étions à la descente de la montagne, c'est-à-dire que le soleil revenait vers nous, ce qui était vrai, car les jours qui s'allongent sont les plus froids; mais l'espoir adoucit la peine.

Le 27, continua encore ce rude temps, et le vent nord-ouest; tellement qu'en ces trois jours nous n'étions pas sortis de la maison, ni n'avions mis la tête dehors. Dans la maison, il fit si horriblement froid, qu'étant assis près d'un grand feu, et nous brûlant presque le devant des jambes, nous gelions par derrière et étions comme couverts de glace, ni plus ni moins que les villageois quand ils entrent le matin aux portes des villes après avoir cheminé la nuit.

Le 28, continua encore ce rude temps, et le vent était ouest. Mais sur le soir, le temps commença à s'adoucir : c'est pourquoi l'un des nôtres fit un trou à l'une des portes de la maison, et sortit par là pour sentir la disposition de l'air ; mais il la trouva telle qu'il n'y fut pas longtemps arrêté. Et il nous récita qu'il avait si fort neigé que la neige s'élevait plus haut que notre maison ; et que s'il y était demeuré quelque peu davantage, la gelée lui aurait coupé les oreilles.

Le 29, l'air était calme, le temps couvert, et le vent sud. Ce même jour, celui qui était de service fit l'ouverture de la porte de la maison, et il creusa un trou dans la neige, par lequel on sortit comme d'un cellier, par sept ou huit degrés, et chaque degré était d'un pied de haut. Nous préparâmes derechef

les piéges pour prendre les renards, dont nous n'avions pris aucun depuis quelques jours. Et il advint qu'un de nos compagnons en nettoyant les piéges trouva, en l'un d'eux, un renard mort, qui était gelé dur comme une pierre, lequel, apporté à la maison, devant le feu, fut dégelé et écorché, puis quelques-uns des nôtres l'ont mangé.

Le 30, le temps fut derechef fort rude, avec tempête, le vent d'ouest et une grande chasse de neige; de manière que tout le travail que nous avions fait les jours précédents à faire les degrés fut fait en vain et perdu; car tout fut derechef couvert de neige, et plus haut qu'auparavant.

Le 31, continua ce rude temps avec tempête. Le vent était nord-ouest, et nous fûmes enfermés dans la maison comme si nous avions été prisonniers. Et la froidure était si énorme qu'à grand'peine le feu donna de la chaleur; car, quand nous mîmes les pieds près du feu, nous brûlâmes plutôt nos chaussures que nous ne sentîmes la chaleur; de manière que nous avions continuellement assez à faire de les réparer; et même, si nous n'eussions plutôt senti l'odeur que la chaleur, nous les aurions entièrement brûlées avant de nous en être aperçus.

## ANNÉE 1597.

Après que l'année eut fini dans un froid extrême, dans le péril et dans une grande incommodité, nous sommes entrés dans l'an 1597 de la nativité de Notre-Seigneur; et le commencement fut comme avait été la fin de l'année précédente de 1596; car le mauvais temps continua, froid et tempêtueux, avec abondance de neige; de manière qu'il nous fallut demeurer enclos en la maison. Le vent était ouest. Le même jour, nous avons commencé à répartir le vin par portions, à très-petite mesure, et cela en deux jours une fois. Et comme nous craignions qu'il ne s'écoulât encore un temps long avant que nous ne sortissions de cette place, ce dont quelquefois nous avions un petit espoir, quelques-uns épargnaient même le vin tant et si longtemps qu'ils pouvaient, pour le cas où ce temps durerait encore longtemps, afin qu'ils pussent alors avoir quelques provisions.

Le 2 janvier, le rude vent continua, avec grande tempête, chasse de neige et gelée, de manière qu'en quatre ou cinq jours nous n'avons pas osé mettre la tête hors de la maison. Par ce froid extrême, tout le bois qui était à la maison fut presque brûlé. Néanmoins, nous n'osâmes pas sortir pour aller querir du bois, parce qu'il gela si fort qu'il n'était pas possible d'endurer le froid. Mais, en cherchant diligemment, nous trouvâmes à la porte quelque bois superflu. Nous l'avons coupé et avons aussi fendu le bloc sur lequel se battait le poisson sec, et nous nous aidâmes nous-mêmes du mieux qu'il nous fut possible.

Le 3, le temps rude et tempêtueux continua encore avec chasse de neige et extrême froidure. C'est pourquoi nous fûmes contraints de demeurer serrés en la maison, avec petite provision de bois à brûler.

Le 4, le même temps continua, et nous fûmes forcés de demeurer à la maison. Mais, pour connaître quel était le vent, nous poussâmes une demi-pique, par la pipe de la cheminée, avec une banderole de linge. Néanmoins, il nous fallut à tout instant regarder comment elle ventilait; car sitôt qu'elle était hors de la cheminée, elle se gelait et devenait dure comme du bois. Et alors elle ne pouvait tourner ni ventiler; de manière que nous nous dîmes l'un à l'autre : « Quel froid extrême il doit faire hors de la maison! »

Le 5, le temps était adouci. Alors nous avons de nouveau creusé la neige et ouvert la porte assez pour pouvoir sortir de la maison. Nous portâmes dehors toute l'ordure qui y avait été entassée pendant que nous y avions été renfermés, et nous apprêtâmes toutes choses, apportant du bois à la maison et le fendant. Nous fûmes occupés à cela tout le jour, afin de faire une provision aussi grande que possible, dans la crainte que nous ne fussions assaillis de nouveau comme nous l'avions été. La maison étant ensevelie sous la neige, nous pratiquâmes trois passages ou sorties; ensuite nous ôtâmes la porte et creusâmes un grand trou ou concavité sous la neige, hors de la maison, à la façon d'une voûte ou cave, pour y jeter toute ordure. Ayant ainsi travaillé tout le jour, il nous souvint que c'était la veille des

Rois. C'est pourquoi nous avons demandé au capitaine qu'au milieu de notre misère nous pussions nous réunir un peu, y employant une partie du vin qu'on devait nous distribuer de deux en deux jours; de manière que nous avons ce soir récréé nos esprits et élu un roi. Ayant deux livres de farine, nous fîmes des crêpes à l'huile. Et chacun apporta un biscuit de pain blanc, que nous avons trempé dans le vin et mangé. Et il nous sembla que nous étions en notre patrie et entre nos parents et amis; et nous en fûmes autant récréés que si nous eussions fait un banquet d'honneur, tant nous y trouvâmes bonne saveur. Nous fîmes aussi un roi à l'aide de billets, et notre maître canonnier fut roi de Nouvelle-Zemble, pays enclos entre deux mers et bien long de 200 lieues (¹).

Le 6, le temps fut serein, et le vent nord-est. Alors nous sommes sortis de la maison et avons préparé les piéges pour prendre les renards qui formaient notre venaison. Nous avons aussi creusé un grand trou dans la neige, sous laquelle notre bois à brûler fut caché.

Le 7, le temps fut de nouveau rude, et le vent nord-ouest, avec chasse de neige et froid excessif, ce qui nous donna grande crainte d'être forcés de garder la maison.

Le 8, le temps fut clair et serein, et le vent nord. Alors nous avons derechef préparé les piéges pour prendre le gibier, dont nous étions très-friands. Alors on commença parfois à voir et apercevoir que la lumière du jour augmentait, le soleil étant sur son retour vers nous, ce qui nous réjouit grandement.

Le 9, le temps fut assez rude, et le vent nord-ouest, mais pas si froid que les jours précédents; de manière que nous pûmes quelque temps être hors de la maison pour nettoyer les piéges. Néanmoins, il n'était pas besoin de nous commmander de retourner à la maison ou de revenir bientôt.

Le 10, le temps fut assez rude, et le vent nord. Alors nous allâmes à sept au navire, bien armés. En arrivant, nous trouvâmes le navire en son ancien état; nous y vîmes aussi des traces d'ours, tant petits que grands, signe que plus d'un y avait été. Ensuite, descendant dans le bas du navire, nous fîmes du feu à l'aide du briquet; et allumant une chandelle, nous trouvâmes que l'eau avait crû dans le navire de la hauteur d'un pied.

Le 11, le froid diminua un peu, en sorte que nous vînmes plus hardiment à l'air, et que nous fîmes environ un quart de lieue pour aller vers une montagne chercher des pierres que nous mettions auprès du feu pour nous réchauffer dans les cabanes.

Le 13, nous commençâmes à voir que la lumière du jour commençait à croître. Nous courûmes alors hors de la maison, jetant la boule, c'est-à-dire la boule qui était sous la banderole du navire, et qu'auparavant nous ne pouvions pas voir courir.

Le 14, le temps était calme et l'air ouvert; le vent était ouest; et nous prîmes le même jour deux renards.

Le 15, le temps était bien clair et serein, et le vent ouest. Nous allâmes au navire au nombre de six. En arrivant, nous trouvâmes le piége aux renards que nous avions mis en un trou du tillac, tiré hors du trou, traîné assez loin du navire et déchiré par les ours, ainsi que nous pouvions nous en apercevoir par les traces.

Le 16, le temps était serein et clair, et le vent nord. Nous sommes de nouveau sortis de la maison pour fortifier nos corps, en allant, jetant la boule et courant. Nous aperçûmes vers midi quelque rougeur en l'air, comme une lumière ou signe précurseur du soleil approchant.

Le 17, le temps était bien clair, et le vent nord. Nous aperçûmes de plus en plus que le soleil nous approchait, et nous sentîmes un peu plus de chaleur pendant le jour. De sorte que, quand nous avions fait bon feu, de grandes pièces de glace se détachaient parfois des parois et du sol de notre maison; il dégelait en nos cabanes, et l'humidité en découlait, ce qui auparavant n'était pas encore arrivé, quelque grand feu que nous eussions fait. Mais la nuit, la gelée était forte comme auparavant.

Le 18, le temps continua clair et beau; le vent était sud-est, et notre bois commençait assez à diminuer. C'est pourquoi nous parlâmes derechef de faire un feu de houille sans fermer la cheminée, afin que nous ne fussions pas exposés à perdre connaissance; ce qui fut fait et ne réussit pas mal. Néan-

(¹) La superficie de la Nouvelle-Zemble est évaluée à 215 500 kilomètres carrés.

moins le meilleur nous sembla encore de garder la houille et de brûler le bois avec plus de parcimonie, afin que la houille pût nous servir quand nous retournerions dans la patrie.

Le 19 janvier, le temps serein et clair continua; le vent était nord. Mais notre pain commençait petit à petit à diminuer; et comme quelques tonneaux n'avaient pas leur plein poids, il fallut diminuer les portions. Nous consommâmes ainsi ce que nous avions peu à peu épargné. Par le beau temps, quelques-uns des nôtres allèrent quelquefois au navire, où était encore un demi-tonneau de pain qu'on pensait garder pour le dernier, et ils en prirent secrètement un biscuit ou deux.

Le 20, l'air fut couvert et le temps calme. Le vent était sud-ouest. Ce jour-là nous demeurâmes à la maison, fendant le bois à brûler et rompant quelques tonneaux vides. Nous jetâmes par-dessus la maison les cercles de fer.

Le 21, le temps était serein et beau, et le vent ouest. Alors la capture des renards commença à diminuer; ce qui fut un présage que les ours étaient sur leur retour, comme depuis nous nous en sommes aperçus; car, pendant tout le temps que les ours furent absents, les renards vinrent; et, vers le retour des ours, l'abondance des renards cessa.

Le 22, le beau temps continua; le vent était ouest. Alors, nous allâmes derechef aux champs jeter la boule, et nous vîmes que la clarté du jour augmentait. En sorte que quelques-uns des nôtres disaient que le soleil se montrerait bientôt. Mais Guillaume Barentz y contredit, disant que c'était deux semaines trop tôt.

Le 23, le temps était bien serein et bien calme, et le vent sud-ouest. Alors nous allâmes à quatre au navire, nous confortant l'un l'autre, louant Dieu de ce que le plus rude de l'hiver était passé, et espérant que le temps viendrait où nous pourrions réciter toutes ces choses en notre patrie. Arrivés au navire, nous reconnûmes que l'eau augmentait peu à peu et devenait plus haute; et, prenant chacun un biscuit ou deux, nous retournâmes ainsi à la maison.

Le 24, le temps beau et clair continua, et le vent d'ouest. Alors je suis allé avec Jacques Heemskerck vers le rivage de la mer, au côté méridional de la Nouvelle-Zemble, où tout le premier, contre notre opinion, j'aperçus le bord du soleil. C'est pourquoi nous retournâmes incontinent à la maison, pour annoncer à Guillaume Barentz cette bonne nouvelle. Guillaume Barentz, expert et bon pilote, ne le voulait pas croire, parce qu'il s'en fallait encore quatorze jours que le soleil, à cette hauteur du pôle, dût apparaître. Nous, au contraire, contredisant, affirmâmes que nous avions vu le soleil. Sur quoi furent faites diverses gageures.

Le 25, l'air était couvert et obscur, et le vent ouest, ce qui mit en doute qu'on eût vu le soleil. Et furent ainsi faites diverses gageures, et nous regardâmes continuellement si le soleil ne se montrerait pas. Le même jour apparut un ours (nous n'en avions pas vu tout le temps que le soleil avait été absent), venant du sud-ouest vers notre maison. Mais nous fîmes grand bruit, et il n'approcha pas plus près, et se retira derrière nous.

Le 26, le temps était serein et fort clair; mais, à l'horizon, il y avait une barre ou nuée noire; en sorte qu'on n'y pouvait voir le soleil. Alors nos autres compagnons pensaient que ne nous l'avions pas vu le 24, que le soleil ne nous était pas apparu, et ils se moquaient de nous. Mais nous soutînmes notre premier dire, que nous avions vu le soleil, bien que ce ne fût pas son corps entier. Sur le soir, un des nôtres, malade, fut fort débile et se sentit très-mal disposé, car la maladie lui avait longtemps duré. Nous le réconfortâmes du mieux qu'il nous fut possible, et l'admonestâmes de son salut. Il mourut après minuit.

Le 27, le temps était serein et très-clair, et le vent sud-ouest. Le matin nous avons creusé une fosse dans la neige, à peu de distance de la maison. Mais le froid était encore si vif qu'on ne pouvait longtemps demeurer dehors. Nous creusâmes quelque peu de temps, chacun à notre tour, les uns allant auprès du feu pendant que d'autres venaient les remplacer au travail. Enfin nous atteignîmes une profondeur de sept pieds, où l'on pouvait ensevelir le mort. Ensuite, nous prononçâmes un sermon funèbre, avec des oraisons et des psaumes. Alors nous sommes tous ensemble sortis pour ensevelir le corps mort, puis nous sommes revenus à la maison faire le banquet. Cependant nous devisions ensemble de l'excessive neige qui tombait journellement, et nous nous disions qu'à tout événement, quand bien même la maison serait encore une fois bloquée par la neige, on pourrait bien sortir par la cheminée.

Là-dessus, le capitaine monta par la cheminée pour sortir, et un matelot courut dehors pour voir si le capitaine sortirait; et venant en haut, sur la neige, il vit le soleil et nous appela tous. Nous sommes tous ensemble sortis en grande hâte, et nous vîmes l'entière rondeur du soleil, un peu au-dessus de l'horizon. Alors il fut hors de tout doute que nous avions vu le soleil le 24 janvier, ce dont nous nous réjouîmes fort tous ensemble, louant Dieu grandement de sa grâce, et de cette grande lumière resplendissante qui était derechef levée.

Le 28, le temps fut très-beau et clair, et le vent ouest. Alors nous nous promenâmes de temps en temps, nous exerçant à aller, à courir, et quelquefois à jeter la boule, pour assouplir nos membres, maintenant que nous pouvions y voir. Car, comme nous avions été longtemps accroupis, plusieurs étaient malades de la maladie appelée le scorbut.

Le 29, le temps était bien rude, avec chasse de neige; le vent était nord-ouest.

Le 30, le temps fut nébuleux et le vent d'est, et nous fîmes de nouveau un trou par la porte. Nous rejetâmes la neige pas plus avant que la porte; car sitôt que nous aperçûmes la disposition du temps hors de la maison, le désir de sortir s'évanouit.

Le 31 janvier, le temps était beau et calme, et le vent de l'est; alors nous avons dégagé la porte et jeté la neige par-dessus la maison; et nous vînmes à l'air voir le soleil bien clair luisant, ce qui nous réjouit. Cependant nous vîmes venir un ours, droit vers la maison; en sorte que nous sommes entrés tout bellement en la maison, pour l'attendre; et quand il s'approcha, nous l'avons arquebusé tout près de la porte; mais il nous échappa encore.

Le premier jour de février, veille de la Purification, le temps était rude et tempêtueux, avec grande tourmente et chasse de neige, de manière que la maison fut de nouveau fermée par la neige, et nous y demeurâmes enfermés; le vent était nord-est.

Le 2, ce rude temps continua, ce qui nous fit perdre de nouveau courage; car, dans l'espoir d'un adoucissement de température, nous n'avions pas fait si bonne provision de bois qu'auparavant.

Le 3, le temps était encore serein et clair, et le vent d'est. Mais le brouillard qui survint nous empêcha de voir le soleil, et nous ne fûmes guère réjouis de ce que la bruine nous vint derechef visiter plus qu'elle n'avait fait en hiver. Nous avons de nouveau, en creusant, ouvert la porte, et apporté à la maison le bois qui était auprès de la porte, après l'avoir, à grand travail, tiré de dessous la neige.

Le 4, le temps était de nouveau bien rude, avec violente chasse de neige; le vent était sud-ouest, et nous fûmes derechef enfermés dans la neige. Mais nous ne prîmes pas alors tant de travail et de peine à creuser pour ouvrir la porte; car, quand la nécessité nous pressait de sortir de la maison, nous sortions par la cheminée, et nous rentrions par le même chemin.

Le 5, continua ce rude temps. Le vent était à l'est, avec grande chasse de neige; c'est pourquoi nous demeurâmes enfermés dans la maison, et nous n'avions d'autre issue que la cheminée.

Le 6, le très-rude temps continua encore avec tempête et chasse de neige; mais nous cessâmes chaque jour de creuser la neige et d'ouvrir la porte, parce que nous étions déjà accoutumés à monter par la cheminée, ce que quelques-uns d'entre nous estimaient fort facile.

Le 7, le rude temps continua; le vent était sud-ouest, avec chasse de neige; en sorte que nous fûmes contraints de garder la maison; ce qui nous fâcha plus qu'auparavant de n'avoir point la vue du soleil, après l'avoir revu et en avoir senti la douceur.

Le 8, le temps devint plus doux, et l'air serein et clair, avec un vent de sud-ouest. Alors nous vîmes lever le soleil au sud sud-est, et le vîmes se coucher au sud sud-ouest.

Le 9, le temps était clair et beau, et le vent sud-ouest; mais alors nous ne pouvions voir le soleil, parce que l'air était nébuleux vers le sud, où il devait se lever.

Le 10, le temps était si serein et si calme que nous ne pouvions savoir quel était le vent. Et nous commençâmes à sentir quelque peu la chaleur du soleil; mais, sur le soir, il commença un peu à venter de l'ouest.

Le 11, le temps était serein et calme, et le vent sud. Sur le midi, il vint un ours vers notre maison, et nous l'avons attendu avec nos mousquets; mais il n'approcha pas assez près pour que nous le pussions arquebuser. Dans la même nuit, nous avons de nouveau entendu le bruit des renards, que nous n'avions pas entendus depuis le retour des ours.

Le 12, le temps était bien beau et calme, et le vent sud-ouest. Alors nous avons derechef nettoyé et préparé les piéges. Cependant il vint un grand ours vers la maison et vers nous, ce qui nous fit aller en hâte vers la maison, et nous avons pris et braqué nos arquebuses et mousquets à notre porte; et, comme il arrivait droit vers la porte, il fut atteint si fortement à la poitrine, que le plomb, passant par son cœur et le long de son corps, sortit tout près de la queue, si bien que le plomb était plat comme un



Le Renard bleu ou Isatis (*). — D'après l'Atlas du *Voyage au Nord*, de Gaimard.

denier de cuivre aplati avec un marteau. L'ours, sentant ce coup, fit encore un grand saut en reculant, et courut à environ 20 ou 30 pieds de la maison, où il tomba à terre. Alors nous courûmes en hâte hors de la maison, et le trouvâmes encore en vie, élevant la tête vers nous, comme s'il eût voulu voir celui qui lui avait donné le coup. Mais ayant autrefois éprouvé ses forces, et nous méfiant encore, nous lui tirâmes à travers le corps deux coups de mousquet qui l'achevèrent. Alors nous lui avons ouvert le corps et ôté les entrailles; puis, le traînant devant la maison, nous l'avons écorché, et avons retiré du corps bien 100 livres de saindoux, qui nous vint bien à propos pour le fondre et le brûler à la lampe; car dorénavant nous en usâmes plus libéralement, laissant les lampes allumées toute la nuit, ce qu'auparavant nous n'avions pas fait, faute de graisse; et même chacun avait, selon son plaisir, une lampe ardente en sa cabane. La peau de cet ours était longue de 9 pieds et large de 7.

Le 13, le temps était serein, avec un rude vent d'ouest. Nous eûmes alors plus de lumière dans la maison, et en lisant ou faisant quelque autre chose, nous passâmes mieux le temps que nous n'avions fait jusqu'alors, quand par les ténèbres du jour et de la nuit nous pouvions mal voir, faute de lampes ardentes.

(*) « Le renard bleu ou isatis est de couleur cendré-foncé; il a le dessous des doigts garni de poils, et il est souvent blanc en hiver. Il habite le nord des deux continents, surtout la Norvége et la Sibérie. Sa fourrure est très-estimée. » (Cuvier, *Règne animal illustré.*)

Le 14, le temps était serein, avec un rude vent d'ouest avant midi; mais après midi le temps fut calme. Alors nous sommes allés à cinq vers le navire pour voir comment il était disposé, et nous trouvâmes que l'eau avait augmenté, mais guère.

Le 15, le temps était rude, et il y eut une tempête violente du sud-ouest, avec une très-grande chasse de neige, tellement que la maison fut derechef enfermée. La nuit, les renards vinrent chercher



12 février 1597. — Les Hollandais tuent, tout près de la maison, un ours dont la graisse sert à les éclairer.

la chair morte de l'ours qui était gisant près de la maison. Nous craignions aussi que tous les ours d'alentour ne vinssent vers nous, et, par ce motif, nous trouvâmes bon d'enfouir dans la neige le corps de cet ours dès que nous sortirions de la maison.

Le 16, ce rude temps continua, et la neige, et le vent de sud-ouest. C'était le jour des Carêmaux, et nous nous récréâmes un peu en notre tristesse et fâcherie : chacun apporta une portion de vin, en réjouissance de l'hiver qui diminuait et du temps plaisant qui approchait.

Le 17, le temps était calme et bon, l'air obscur et le vent sud. Alors nous avons derechef ouvert notre porte et rejeté la neige. Nous mîmes le corps de l'ours au trou d'où nous avions tiré le bois, en le refermant, afin que les ours ne vinssent pas vers la maison. Nous avons derechef préparé les piéges pour prendre les renards. Ce même jour, nous allâmes à cinq vers le navire pour en voir la disposition, et nous le trouvâmes en assez mauvais état; nous y trouvâmes plusieurs traces d'ours, comme si en notre absence ils en eussent pris possession.

Le 18, le temps était rude, avec grande chasse de neige et grand froid. La nuit, comme nous avions des lampes ardentes et que quelques-uns des nôtres veillaient tard, ils entendirent passer pardessus la maison quelques bêtes, qui semblaient plus grandes qu'elles n'étaient, tant la neige craqua; et ils crurent que c'étaient des ours. Au jour, nous ne trouvâmes pas d'autres traces que celles des renards; mais ils avaient pensé que c'étaient des ours, car la nuit, qui est solitaire et hideuse de soi-même, fait que ce qui est hideux semble encore plus hideux.

Le 19, le temps était calme et l'air très-clair, et le vent sud-ouest.

Le 20, le temps était rude, et la chasse de neige bien grande, venant du sud-ouest, par laquelle nous fûmes derechef enfermés à la maison, comme nous l'avions été souvent auparavant.

Le 21 février, ce rude temps continua, avec un vent âpre du nord-ouest et chasse de neige, ce qui nous fâcha plus qu'auparavant; car nous n'avions plus de bois, et il nous fallut rompre quelque bois et chercher ce dont nous n'avions pas tenu compte quand nous en avions à foison; de manière que ce jour et cette nuit, nous nous sommes aidés avec cela le mieux que nous avons pu.

Le 22, le temps était très-clair et calme, et le vent sud-ouest. Alors nous nous préparâmes à aller chercher de nouveau une traînée de bois; car la nécessité nous fit faire ce qu'on dit du loup, que la faim chasse hors du bois, et nous partîmes à onze, bien pourvus d'armes. Or, étant arrivés au lieu où nous pensions trouver le bois, nous n'en pûmes avoir aucun, parce qu'il était enseveli sous la neige; en sorte que nous fûmes nécessairement contraints d'aller plus avant, où nous en avons acquis quelque peu à grand'peine et travail; et, en retournant, le travail fut si grand que nous avions perdu le courage; car, par la longue durée de l'incommodité du froid, nous étions si débilités et affaiblis que nous avions peu de forces; et nous commençâmes presque à désespérer de notre force et de pouvoir aller querir du bois, en sorte que nous serions tous morts de froid. Mais la nécessité présente et l'espoir d'amendement nous firent faire plus que nos forces ne pouvaient faire. Venant près de la maison, nous vîmes en la mer plus d'ouverture d'eau que nous n'en avions vu de longtemps; ce qui nous donna courage et espoir que la chose viendrait en meilleur terme.

Le 23, l'air était calme et le temps couvert et obscur. Le vent était sud-ouest, et nous prîmes alors deux renards, qui nous servirent de venaison.

Le 24, l'air était calme et le temps obscur. Le vent était sud-ouest, et nos piéges étaient toujours prêts pour prendre des renards; mais il ne s'en prit aucun.

Le 25, le temps était derechef bien rude, avec chasse de neige. Le vent était nord, et nous fûmes entièrement ensevelis sous la neige, sans en pouvoir sortir.

Le 26, le temps était obscur et le vent sud-ouest, mais calme. Nous avons de nouveau ouvert le passage de notre porte et sommes sortis de la maison, nous exerçant à nous promener et à courir, pour rendre un peu plus agiles nos membres, qui étaient engourdis.

Le 27, le temps était calme et le vent sud, mais le froid extrême. Notre bois commençait à diminuer, ce qui nous donna assez de crainte, considérant quelle peine nous avions eue à amener le dernier traîneau, et que nous étions obligés de recommencer le même travail ou de périr de froid.

Le 28 février, le temps fut de nouveau calme et le vent sud-ouest; alors, à dix, nous avons de nouveau amené un traîneau, avec non moindre travail et peine qu'auparavant. L'un de nos compagnons avait perdu la première phalange de l'orteil, ce qui l'empêcha de nous aider.

Le premier jour de mars, le temps était beau et calme et le vent ouest, mais froid comme auparavant. Néanmoins, il nous fallut épargner le bois, parce qu'il était pénible de l'aller chercher; de manière que, durant le jour, nous fîmes exercice autant qu'il nous fut possible, en nous promenant et en courant. A ceux qui restèrent dans les cabanes, nous donnâmes des pierres chaudes pour les réchauffer; et, sur le soir, nous fîmes un grand feu, à l'aide duquel il nous fallut prendre patience.

Le 2, le temps était clair et froid, et le vent ouest.

Le 3, le même temps continua et le vent d'ouest, de manière que les malades se sont un peu récréés avec nous, se tenant debout en leur cabane, pour avoir quelque passe-temps; ce qui leur réussit mal, parce qu'ils étaient restés debout trop longtemps.

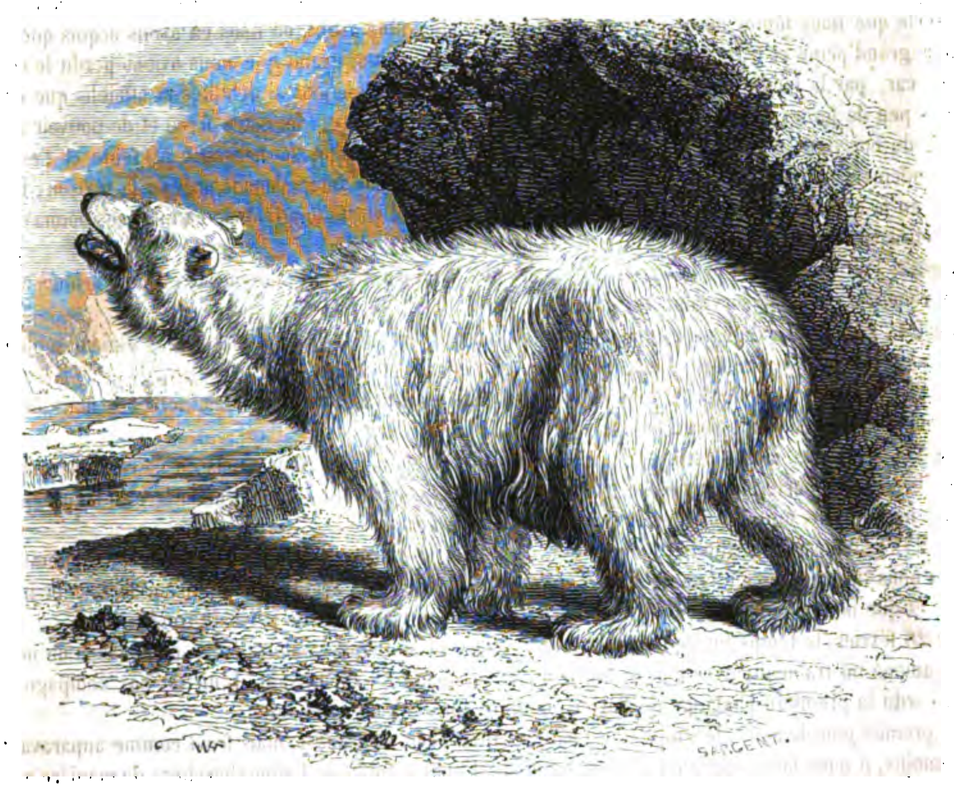
Le 4, le temps continua calme et le vent d'ouest. Le même jour, un ours vint de nouveau près de la maison, et nous l'avons attendu avec arquebuse, comme auparavant, et nous l'avons atteint de l'arquebuse; néanmoins il s'enfuit. Alors nous sommes allés à cinq vers le navire, et nous trouvâmes que les ours s'y étaient bien rendus maîtres, en effondrant la porte de l'armoire du cuisinier; ils l'avaient ensevelie sous la neige, pensant par hasard trouver quelque chose là-dessous, et l'avaient traînée assez loin du navire, où depuis nous l'avons trouvée.

Le 5, le temps était bien rude et le vent sud-ouest; et, le soir, ayant fait une ouverture en creusant la neige, nous sommes sortis à l'air, le temps étant un peu adouci. Nous vîmes dans la mer plus d'eau

ouverte que nous n'en avions vu auparavant ; ce qui nous réjouit, dans l'espoir que nous partirions de là.

Le 6, le rude temps continua, avec grande tempête et chasse de neige. Le vent était sud-ouest. Ce même jour, quelques-uns des nôtres montèrent en haut de la cheminée, et virent que, dans la mer et près de la terre, il y avait beaucoup d'eau ouverte ; mais le navire demeurait arrêté, comme auparavant.

Le 7, le mauvais temps continua encore, de manière que nous fûmes entièrement enfermés dans la maison, et celui qui en voulait sortir devait passer par la cheminée, chose qui était assez commune. Et nous vîmes aussi de plus en plus d'eau ouverte dans la mer et autour de la terre ; de manière que nous craignions qu'au milieu de cette tourmente et des flots de glace le navire ne devînt libre, pendant que nous serions assiégés dans la maison par la neige, sans que nous pussions y aider.




L'Ours polaire (*Ursus maritimus*) (¹). — D'après l'Atlas des *Voyages* de Cook.

Le 8, le mauvais temps du sud-ouest continua encore, avec tempête et chasse de neige, de manière que nous ne vîmes en la mer nulle glace ; en sorte que nous soupçonnions que, vers le nord-est, la mer devait être libre.

Le 9, le temps était encore rude, mais pas si mauvais que les jours précédents, et avec moindre neige ; de manière que nous pouvions voir, plus avant en la mer, que l'eau était ouverte vers le nord-est, mais non pas vers la Tartarie ; car en la mer de Tartarie, autrement dite mer Glaciale, nous pouvions voir de la glace, et présumions que la mer n'y était pas libre. Car, quand le temps était serein et clair, il nous a souvent semblé voir la terre au sud et sud sud-est de notre maison, et nous nous la sommes souvent montrée l'un à l'autre, comme terre montueuse, ainsi que les terres apparaissent quand justement on les peut voir.

Le 10 mars, le temps était très-clair et le vent nord. Nous avons alors nettoyé la maison et creusé la

(¹) Voy. dans cette relation, *passim*, les notes sur l'ours polaire.

neige pour faire une ouverture, et nous sommes sortis. Alors nous vîmes la mer ouverte, tellement que nous nous dîmes l'un à l'autre que si le navire eût été délivré, nous aurions pu risquer de faire notre retraite, mais qu'avec les barques ce serait folie, à cause du grand froid qui régnait encore. Sur le soir, nous allâmes à neuf vers le navire, chercher du bois. Nous trouvâmes le navire arrêté au milieu de la glace, dans le même état.

Le 11, le temps était froid, avec un clair soleil et le vent nord-est. Nous allâmes à douze, au lieu accoutumé, chercher un traîneau chargé de bois, mais avec de plus en plus de peine, parce que nous devenions de plus en plus faibles. Or, venant à la maison avec le traîneau de bois et nous trouvant bien faibles, nous avons demandé au capitaine d'avoir chacun une portion de vin, ce qui nous réchauffa et fortifia, et nous rendit plus aptes au labeur et travail. Et si le bois avait été à acheter pour de l'argent, nous aurions donné, pour en avoir, tout notre gain et louage de chaque mois.

Le 12, le temps était rude et le vent nord-est. Alors la glace revint, flottant bien fort et chassée par le vent, et le temps fut aussi froid qu'il avait été au plus fort de l'hiver.

Le 13, ce rude temps continua, avec tempête venant du nord-est et grande chasse de neige, et les glaces vinrent aborder avec grande violence, se mettant l'une sur l'autre avec un bruit terrible à entendre.

Le 14, le mauvais temps continua, avec un vent de nord-est; de manière que la mer fut derechef aussi couverte de glace qu'elle avait jamais été auparavant. Par ce froid violent, nos malades, qui, par le doux temps, s'étaient trop tôt levés, retombèrent.

Le 15, le temps était serein et le vent nord. Ce même jour, nous avons derechef ouvert la maison, afin de pouvoir sortir; mais le froid augmentait plus qu'il ne diminuait, et fut plus piquant qu'auparavant.

Le 16, le temps était beau et fort clair, mais excessivement froid, avec un vent du nord; ce qui nous fâcha grandement, de ce qu'après lui avoir presque donné congé, il revenait si vivement nous visiter.

Le 17, le même temps continua; de manière que, par le froid continuel, nous fûmes découragés et éperdus, ne sachant ce qui en adviendrait, car le froid était excessif.

Le 18, le rude et froid temps continua encore, avec très-grande chasse de neige, dont notre maison était enveloppée; de manière qu'on ne pouvait sortir ni voir loin de soi.

Le 19, le mauvais temps continua, et un froid cuisant. Les glaces s'accumulèrent de plus en plus l'une sur l'autre, craquant et crevant, ce que nous avons pu ouïr facilement en notre maison; mais ce bruit ne nous était guère plaisant.

Le 20, le rude temps continua encore, et le froid piquant avec le vent nord-est. Notre bois commença peu à peu à diminuer; de manière que le bon conseil nous était bien nécessaire, car sans bois il nous eût fallu mourir de froid. Et les forces commençaient à nous manquer; de sorte que nous n'étions pas en état de l'amener.

Le 21, le temps était beau et calme, mais le froid ne diminua pas. Ce même jour, nous avons fait, avec du feutre et de vieux chapeaux velus, des souliers, parce que les nôtres étaient durs comme de la corne. Alors, avec grand travail et fâcheux labeur, nous avons amené un traîneau de bois, pour nous en servir pendant le grand froid, qui faillit nous accabler, comme si le mois de mars avait voulu nous donner la bien-allée. Notre seule consolation était que ce froid ne durerait pas toujours, et qu'à la fin il finirait.

Le 22, le temps était clair et calme, et le vent nord-est, mais très-froid; en sorte que, comme le transport du bois nous était si pénible et fâcheux, quelques-uns des nôtres furent d'avis de faire du feu de houille, une fois le jour.

Le 23, l'air fut très-rude et le froid très-âpre, de manière qu'il fut nécessaire de faire un plus beau feu qu'auparavant; car l'épaisse gelée tenait aux liaisons et parois intérieures de la maison.

Le 24, continuèrent le même air et gelée, avec un grand orage de neige, de manière que nous fûmes entièrement enfermés en la maison, et le charbon, dont nous avions auparavant senti l'incommodité, nous fut fort utile.

Le 25, la rigueur de l'air et du froid ne diminua pas, mais demeura en un même état: aussi perdions-nous courage dans quelques moments.

Le 26, nous ouvrîmes la porte et fîmes la voie pour sortir, et nous amenâmes une voiture de bois, parce que nous avions tout consommé, à cause du froid âpre.

Le 27, la glace commença derechef à s'écouler et l'eau reparut; néanmoins le navire demeurait toujours engagé dans la glace.

Le 28, la même sérénité persévérant, la mer s'ouvrit de plus en plus; et étant allés au navire à six, pour voir en quel état il était, nous le trouvâmes en son premier état; mais nous vîmes que les ours y avaient bien fait leur ménage.

Le 1er avril, le temps fut serein, avec un froid piquant; et nous nous aidâmes d'un feu de houille, parce que le transport du bois nous était trop pénible.

Le 3, nous avons fait une massue pour frapper la boule, afin de rendre nos membres plus souples, ce dont nous cherchions tous les moyens.

Le 4, nous allâmes tous au navire, où nous relâchâmes le câble attaché à l'ancre, afin que si par hasard le navire se détachait de la glace, il pût librement se relever.

Le 5, il fit un rude vent qui ramena la glace à foison; les glaces s'accumulérent l'une sur l'autre, et le navire fut de plus en plus emprisonné.

Le 6, il vint un ours vers la maison, et nous fîmes notre devoir pour l'arquebuser; mais, comme le temps était moite et la poudre à canon humide, l'arquebuse ne se déchargea pas. L'ours vint hardiment, descendant les degrés de la maison; mais notre patron tenait la porte serrée, et, en une telle hâte et perplexité, il ne pouvait faire tomber la barre d'en haut devant la porte; mais l'ours, voyant la porte fermée, est retourné. Environ deux heures après, ce même ours est revenu vers la maison, faisant si grand hurlement alentour et dessus, que c'était chose horrible à entendre. Et venant à la pipe de la cheminée, il l'ébranla si rudement qu'il sembla qu'il la devait abattre, mettant en pièces la toile fixée autour de la cheminée. Comme il était nuit, nous n'avons fait aucune résistance, parce qu'on n'y voyait goutte. A la fin, il nous a abandonnés et s'en est allé.

Le 9, le temps était serein et clair; mais, sur le soir, il survint un temps rude, de manière que l'eau devint de plus en plus ouverte; ce dont nous fûmes fort réjouis, louant Dieu de ce qu'il nous avait préservés du froid précédent et gardés pendant cet hiver si piquant et insupportable, et espérant que bientôt nous aurions un heureux départ.

Le 15, nous allâmes à sept vers le navire, pour voir comment il était disposé, et nous le trouvâmes encore en bon état. Mais, en retournant, nous rencontrâmes un très-grand ours, contre lequel nous nous sommes défendus. Ce que voyant, l'ours a continué son chemin, et nous allâmes au lieu d'où il était venu, pour voir s'il n'y avait aucune caverne. Nous y vîmes un grand trou profond en la glace, à la hauteur d'un homme, étroit par devant et fort large par derrière. Nous en sondâmes l'intérieur avec une pique, et, n'apercevant rien, un des nôtres y est entré, mais guère, car c'était trop horrible à voir. Ensuite nous allâmes le long du rivage de la mer, et nous vîmes que la glace s'était si fort accumulée à la fin de mars et au commencement d'avril, qu'on aurait dit des villes entières de glace, avec des tours éminentes et des boulevards.

Le 17, nous allâmes à sept vers le navire, et nous vîmes l'eau ouverte en mer, en sorte que nous sommes allés par les montagnes de glace, du mieux que nous pûmes, jusqu'à l'eau, où nous n'avions pas été de six ou sept mois. Or, venant à l'eau, nous y vîmes plonger un petit oiseau; mais quand il nous vit, il se cacha sous l'eau. Nous prîmes cela pour un présage nous annonçant que dans la mer il y avait plus grande ouverture d'eau qu'auparavant, et que le temps approchait où l'eau serait ouverte.

Le 20, nous allâmes à cinq au lieu d'où nous amenions le bois, avec un chaudron et d'autres appareils sur un traîneau, pour y laver nos chemises, parce que le bois y était sous la main, et qu'il fallait avoir beaucoup de bois pour fondre la neige et échauffer l'eau, et puis après sécher les chemises, estimant qu'il y aurait eu plus de travail à traîner le bois à la maison.

Le 1er mai, nous avons cuit notre dernière chair, que nous avions longtemps épargnée et qui était encore bien bonne; et le dernier morceau avait autant de saveur que le premier; un seul défaut y était, c'est qu'elle ne durait pas plus longtemps.

Le 2, la mer était presque délivrée de la glace, ce qui nous a fait souhaiter de faire notre retraite, vu que nous avions tenu ménage ici assez longtemps.

Le 3, comme nous avions besoin d'être forts pour endurer le travail que nous avions à faire en nous retirant de là, le capitaine a réparti entre nous le reste du lard salé qui était en un petit ton-

neau, de manière que chacun en pouvait avoir et manger deux onces par jour pendant trois semaines.

Le 4, nous allâmes à cinq au navire, et nous le trouvâmes environné d'une plus grande abondance de glace qu'auparavant; car à la mi-mars l'eau ouverte n'était qu'à la distance de 75 pas : à ce jour, elle était à plus de 500 pas, et était environnée de hauts monceaux qui semblaient des montagnes; de sorte que nous étions en grande crainte et ne savions comment nous pourrions tirer notre chaloupe et notre grand canot jusques à l'eau, quand il nous faudrait partir. La nuit, un ours vint derechef au logis; mais quand il nous entendit, il s'enfuit incontinent, comme le vit un de nos gens qui regardait dehors par la cheminée; et nous eûmes peur qu'il ne vînt hardiment à notre logis, comme auparavant.

Le 6, voyant la mer ouverte, tant vers l'orient que vers l'occident, nous fûmes tous fort joyeux, désirant retourner en nos maisons et revoir notre pays.

Le 7, il tomba une neige si épaisse que nous fûmes derechef assiégés dans la maison; et, pour cette cause, les matelots ennuyés disaient que cette intempérie de l'air ne les quitterait jamais. « Il vaudrait mieux, disaient-ils, nous retirer aussitôt que la mer serait ouverte. »

Le 8, quelques matelots proposèrent entre eux de dire au capitaine qu'il était temps de partir de là; mais personne n'osait lui porter ces paroles, vu qu'ils lui avaient ouï dire qu'il voulait différer jusqu'à la fin de juin, qui est la mi-été, pour que le navire fût dégagé de la glace.

Le 9, l'air fut assez doux, en sorte que le désir croissait de jour en jour aux matelots de sortir de là, et ils résolurent de prier Wilhem Barentz, fils de Bernard, de persuader au patron qu'il fallait partir; mais par sa douceur il les apaisa et fit changer leur dessein, en leur exposant des raisons qu'ils reçurent volontiers et dont ils se payèrent.

Le 12 mai, l'ouverture de la mer augmentait tous les jours, ce qui nous donna une très-grande espérance de notre prochain départ.

Le 14, nous amenâmes au logis la dernière voiture de bois, retenant à nos pieds les souliers que nous avions faits de nos bonnets, et qui nous faisaient un grand bien. Ce jour-là, nos mariniers avertirent Wilhem de dire au patron qu'il fallait chercher les moyens de retourner au pays, ce qu'il leur promit de faire le lendemain.

Le 15, le ciel étant serein, tous les matelots sortirent du logis, afin de s'exercer à jeter la boule, à courir et à sauter pour se fortifier. Cependant Wilhem déclara la volonté des marins; et le capitaine répondit qu'il différerait de partir jusqu'à la fin de ce mois, et qu'alors, s'il n'y avait pas de moyen de délivrer et dégager le navire, il faudrait apprêter toutes choses pour partir avec la chaloupe et le canot.

Le 16, les matelots furent très-joyeux de la réponse du patron, bien que le jour donné leur semblât trop tardif, vu qu'il fallait beaucoup de temps pour disposer la chaloupe et le grand canot, et les rendre propres à naviguer en mer. Et, pour cette cause, quelques-uns trouvaient bon d'allonger la chaloupe; ce qui semblait être bien commode, mais qui toutefois eût apporté de l'incommodité; car plus l'esquif eût été commode pour faire voile, plus il eût été incommode à tenir sur la glace, comme il nous fallut faire ensuite.

Le 17, nous commençâmes à compter les jours pour nous apprêter au départ.

Le 19, quatre d'entre nous allèrent au navire et au rivage, afin de voir et remarquer la voie la plus aisée et la plus commode pour tirer en l'eau la chaloupe et le canot.

Le 20, à midi, nous dîmes au patron qu'il était bien temps dorénavant d'apprêter toutes choses, afin que, s'il se présentait une occasion commode pour partir, nous ne fussions en rien retardés. Il fit réponse que la vie lui était aussi chère qu'à nous, mais que nous attendrions jusqu'à la fin de mai, et qu'alors nous garnirions la chaloupe et le canot de toutes les choses nécessaires pour naviguer; et que toutefois nous commençassions à apprêter dès à présent les choses nécessaires pour nous mettre en chemin, et à réparer nos vêtements, de peur que toutes ces choses ne nous retardassent ensuite.

Le 22, faute de bois, nous rompîmes, pour faire du feu, une paroi de bois qui était à l'avant-porte du logis.

Le 23, l'air fut plaisant et serein, et, pour cette cause, quelques-uns de nos gens allèrent laver leurs chemises là où l'on avait amassé le bois.

Le 26, le ciel fut d'abord plaisant et serein; mais il y eut ensuite une grande tempête qui derechef amassa une glace épaisse.

Le 27, il y eut une rude et fâcheuse intempérie de l'air; la glace retournait avec plus de force, et pour cette cause, le commandant, à la sollicitation des matelots, permit que les préparatifs fussent faits afin de partir de là à la première occasion.

Le 28, après midi, nous allâmes à sept au navire, afin d'apporter ce qui était nécessaire pour équiper le grand canot et la chaloupe, à savoir la vieille trinquette pour faire des voiles propres à la chaloupe et au grand canot, en outre les ais qui avaient été tirés des parois, les cordes, et plusieurs autres choses.

Le 29, l'air fut assez commode, et nous partîmes à dix, afin de traîner le grand canot à la maison, pour le refaire et le réparer. Mais nous le trouvâmes bien avant sous la neige, et, avec grand labeur, nous le tirâmes de là; et, après l'avoir eu dégagé et retiré de la neige, nous nous efforcions de le traîner à la maison, sans pouvoir y parvenir, à cause de notre débilité et maigreur. Aussi nous perdions tout à fait courage, estimant que nous succomberions à la peine et à la misère. Mais le capitaine nous excitait



29 mai. — Les Hollandais essayent de traîner la chaloupe vers la maison.

à faire quelque chose par-dessus nos forces, parce que notre vie en dépendait; car si nous ne tirions et réparions la nacelle, il nous faudrait, disait-il, demeurer là comme citoyens de la Nouvelle-Zemble, et nous y serions ensevelis. Nous ne manquions pas de courage ni de bonne volonté, mais les forces nous défaillaient, et, pour cette raison, nous fûmes contraints de laisser la besogne, non sans grand déplaisir et peine.

Ainsi lassés et abattus, mais non découragés, nous retournâmes au logis après midi. Un peu après, reprenant cœur, nous nous encourageâmes les uns les autres à retourner à la chaloupe, que nous commençâmes à réparer, afin qu'elle fût plus en état de tenir la mer; car nous pensions bien qu'il nous faudrait faire un long et ennuyeux voyage où nous aurions de grandes difficultés; et, bien que nous cherchassions les meilleurs moyens qu'il nous était possible, nous ne pouvions nous satisfaire et nous contenter en toutes choses Comme nous étions à la besogne, un ours effroyable vint à nous, et, nous

retirant au logis, nous l'attendîmes aux trois portes de la maison avec des arquebuses, et sur la cheminée avec un mousquet. Il vint néanmoins hardiment à nous et arriva jusqu'au degré d'une porte; celui qui était à cette porte ne le voyait pas, parce qu'il avait le visage tourné vers l'autre porte. Mais ceux qui étaient à la maison, voyant l'ours si près de lui, et fort épouvantés, poussèrent des cris. Se retournant effrayé, il vit l'ours, le tira, et le traversa par le milieu du corps. Alors l'ours s'enfuit; et certainement il s'en fallut peu que notre compagnon ne pérît, vu que l'ours l'atteignait avant qu'il ne l'aperçût, et si l'arquebuse avait raté, comme il arrive quelquefois, ou s'il l'avait manqué, c'en était fait de sa vie, et peut-être l'ours serait entré dans la maison. L'ours blessé tomba, en s'enfuyant, à peu de distance du logis. Aussitôt tous, bien armés, nous vînmes auprès de lui, le tuâmes, et, lui ouvrant le ventre, nous y trouvâmes la peau et le poil d'un veau de mer qu'il avait dévoré naguère.

Le 30, le vent était assez bon et peu froid, mais obscur. Alors nous commençâmes derechef, avec tous ceux qui étaient en état, à radouber la chaloupe, et les autres raccommodèrent les voiles ou



30 mai. — Les Hollandais réparent de nouveau la chaloupe.

firent dans la maison ce qui était nécessaire pour le départ. Mais, pendant qu'ils travaillaient à la chaloupe, hors de la maison, il y vint un ours; en sorte qu'ils quittèrent leur ouvrage, non sans avoir arquebusé l'animal. Ensuite nous avons pris les planches de la maison pour achever la chaloupe, persévérant en notre labeur autant qu'il nous fut possible, car chacun était volontaire au labeur, ce que depuis longtemps nous avions souhaité, et nous fîmes plus que nous ne pouvions.

Le 31, le temps était serein, mais plus froid qu'auparavant. Le vent était sud-ouest, et fit partir la glace. Nous fîmes notre devoir en charpentant. Mais, au plus fort de notre travail, il vint un autre ours, comme s'il sentait que nous voulions nous retirer et qu'il voulût savoir quel goût nous avions; car ce fut le troisième jour qu'ils vinrent avec tant de férocité nous assaillir, et que, poursuivis par eux, il nous fallut quitter l'ouvrage et nous retirer à la maison. Mais nous l'avons attendu avec nos arquebuses, et lui avons tiré à la fois trois coups d'arquebuse, qui l'ont touché bravement; de manière qu'il lui advint

comme au chien qui prit le boudin; mais sa mort nous fut plus pernicieuse que sa vie; car nous lui avons ôté les entrailles, nous avons cuit et mangé le foie, qui nous parut bien bon; mais nous en fûmes tous malades, principalement trois d'entre nous, qui en devinrent tellement malades que nous doutions s'ils survivraient; car ils changèrent de peau de la tête aux pieds. Néanmoins ils ont recouvré la santé, ce dont nous avons loué Dieu, car si nous avions ainsi perdu trois hommes, nous ne serions peut-être pas partis de là, parce que nous aurions été d'autant plus faibles pour traîner et élever les fardeaux.

Le premier jour de juin, les nôtres furent presque tous malades d'avoir mangé le foie de l'ours, de manière que, pour ce jour, on n'a su travailler à la chaloupe. Sur le feu était un pot avec du foie; mais le capitaine le jeta hors de la maison, car nous en avions assez mangé. Ce même jour, quatre des nôtres, les plus dispos, allèrent vers le navire voir s'il y avait encore quelque chose qui pût servir à notre voyage : ils trouvèrent un tonnelet de biscuit; chacun de nous en eut deux pour sa part, et il était bien bon.

Le 2, nous allâmes à six vers la mer, pour épier par quel chemin nous pourrions plus commodément conduire le canot et la chaloupe à l'eau; car les glaces gisaient partout si accumulées l'une sur l'autre qu'il semblait bien difficile de pouvoir passer et traverser les barques par-dessus. Néanmoins le meilleur et plus court chemin que nous trouvâmes fut encore le plus direct du navire à l'eau ouverte, quoiqu'il fût raboteux et inégal, et qu'il dût nous coûter grand travail et peine.

Le 3, les malades furent guéris, et ils travaillèrent en toute diligence à la chaloupe, jusqu'à ce qu'elle fût prête, au bout de six jours de besogne. Sur le soir, le vent d'ouest s'éleva, l'eau devint entièrement libre de glace, ce qui nous donna bon courage et espoir que notre délivrance était prochaine et que bientôt nous partirions de ce fâcheux trou.

Le 4, ce beau temps continua, et il ne faisait guère froid. Nous allâmes à onze au lieu où était le canot, et nous l'avons traîné jusqu'au navire. Mais le travail nous semblait moindre qu'il n'avait été auparavant, quand nous l'avions autrefois commencé, sans le pouvoir faire. Ce changement provenait, à mon avis, de ce que la neige était plus durcie, et par suite plus ferme; et puis notre courage était peut-être plus grand, voyant que le temps nous donnait de l'eau ouverte, et que nous avions l'espoir de quitter ces lieux. Ainsi, trois des nôtres sont demeurés au canot, pour y charpenter. Mais comme c'était un canot à hareng qui était fort étroit par derrière, ils l'ont scié par derrière en deux, et lui ont donné la forme d'un miroir, afin qu'il fût plus commode sur mer; et ils l'ont aussi fait un peu plus haut. Les autres matelots étaient occupés, à la maison, à préparer tout ce qui devait servir à notre voyage; et, dans ce jour, ils ont traîné deux traîneaux pleins de vivres et d'autres choses, de la maison au navire, qui était à mi-chemin de la maison à l'eau ouverte, afin qu'après le chemin fût plus court, pour mener ces objets jusqu'à l'eau, quand nous partirions. Or tout notre travail nous semblait léger, avec l'espoir de pouvoir sortir de ce pays désert, fâcheux et froid.

Le 5, le temps était rude et tempêtueux, avec grêle et neige. Le vent causa l'ouverture de l'eau. Alors nous ne pouvions rien faire hors de la maison; mais en la maison nous préparâmes toutes choses, à savoir voiles, rames, mâts, gouvernail, et tout ce qui nous était nécessaire.

Le 6, le temps étant calme, nous allâmes, avec les charpentiers, au navire, pour réparer le canot, et nous y avons amené deux autres traîneaux de vivres et d'autres marchandises qu'on voulait embarquer. Puis après il s'éleva une grande tempête du sud-ouest, avec neige, grêle et pluie; de manière que les charpentiers furent contraints de laisser le travail et de retourner avec nous à la maison. Nous n'étions pas à l'abri de cette pluie, parce que les planches avaient été ôtées de la maison pour radouber la chaloupe et le canot, en sorte qu'il n'y avait dessus qu'une toile, qui ne pouvait résister à l'eau. Le chemin, qui était plein de neige, commençait aussi à dégeler; de manière que nous avons aussi quitté les souliers de feutre, pour chausser de nouveau nos vieux souliers de cuir.

Le 7, le vent du nord est revenu bien rude, amenant derechef la glace; mais, le soleil étant presque sud-est, le temps devint beau, et les charpentiers allèrent vers le navire, pour réparer et mettre en état le canot; puis nous avons emballé les marchandises les meilleures et les plus précieuses, pour les emporter avec nous. Nous établîmes des préserves au-dessus, afin de les garantir des ondes de la mer, vu qu'il fallut les mettre dans une barque ouverte.

Le 8, le temps était serein, et nous avons traîné au navire la marchandise emballée et préparée. Les

charpentiers travaillèrent aussi au canot, qui fut terminé pour le soir. Le même jour, nous avons, tous ensemble, traîné la chaloupe vers le navire, avec des cordes, comme on tire les traîneaux, tirant avec les épaules et les mains, pour avoir plus de force. Le courage d'un côté et l'espoir d'un autre augmentaient nos forces; de manière que nous fîmes plus que nous n'aurions fait en un autre temps.

Le 9, nous avons lavé nos chemises et tout notre linge.

Le 10, nous avons amené quatre traîneaux de marchandises au navire, et nous nous occupâmes à la maison à apprêter toutes choses. Nous mîmes le vin qui nous restait en petits barils, pour le répartir entre les deux barques, et aussi afin que, quand nous serions environnés de glaces (ce dont nous ne doutions pas), nous pussions plus facilement mettre les provisions sur la glace, les décharger et recharger, selon les occasions.

Le 11, le temps fut rude, de manière que tout le jour nous ne pûmes rien faire. Et nous craignions que, dans la tempête, la glace eût flotté et le navire avec, ce qui nous eût mis dans la plus grande



12 juin. — Les Hollandais font un chemin vers la mer et sont attaqués par les ours.

misère, car toutes nos ressources et tous nos vivres étaient dans le navire; mais Dieu nous a préservés de ce malheur.

Le 12, nous sommes tous ensemble allés, avec des cognées et toutes sortes d'instruments, afin d'aplanir le chemin par lequel nous devions traîner les barques jusqu'à l'eau. Ce chemin était plein de glaces, voire de montagnes de glaces, où nous fîmes grand travail, frappant, taillant, fouissant et rejetant. Et, pendant que nous étions au plus fort de notre ouvrage, un grand et maigre ours sortit de la mer et courut sur la glace vers nous. Nous présumions qu'il venait de Tartarie (car nous en avions vu autrefois, à 20 ou 30 lieues en pleine mer). Comme nous n'étions pas pourvus de mousquets, excepté notre chirurgien qui en avait un, je courus incontinent vers le navire pour prendre et apporter un mousquet ou deux. Or l'ours, voyant cela, courut aussitôt bien vivement après moi, et il m'aurait peut-être atteint, si les matelots, quittant leur ouvrage, ne l'avaient incontinent poursuivi. Ce que voyant,

l'ours s'est retourné vers eux et m'a laissé. Mais comme il venait vers eux, le chirurgien l'a arquebusé avec le mousquet, de sorte qu'il s'enfuit ; et comme il ne pouvait hâter sa marche au milieu de la glace, raboteuse et inégale, il fut poursuivi par les nôtres, puis massacré, et, pendant qu'il était encore en vie, ils lui ont arraché les dents.

Le 13, le capitaine est allé avec les charpentiers vers le navire, et ils ont achevé le canot et la chaloupe ; de manière qu'il n'y avait autre chose à faire que de les mettre à l'eau. Le capitaine, voyant, comme ceux qui étaient avec lui, que l'eau était ouverte et qu'il ventait fort de l'ouest, est retourné à la maison et a déclaré à Guillaume Barentz, qui avait été longtemps malade, que le temps était convenable, et qu'il lui semblait bon de partir de là et de commencer, au nom de Dieu, le voyage, pour abandonner la Nouvelle-Zemble.

Guillaume Barentz avait auparavant écrit un billet expliquant comment nous étions partis de Hollande pour aller vers le royaume de Chine, et tout ce qui était advenu, afin que si, par aventure, quelqu'un



13 juin. — Les Hollandais traînent à la mer la chaloupe et le canot.

venait après nous, il pût savoir ce qui nous était arrivé, et comment nous avions été contraints d'y bâtir une maison et d'y demeurer dix mois de temps ; il a mis ce billet dans la mesure (¹) d'un mousquet et l'a pendu à la cheminée. Et comme il nous fallait nous mettre en mer avec deux barques ouvertes, et hasarder un périlleux voyage plein de dangers, le capitaine écrivit aussi deux lettres signées par nous, en exposant « comment nous avions été longtemps au pays en grande misère et incommodité, dans l'espoir que le navire serait délivré de la glace, et qu'avec lui nous pourrions partir ; mais que cela n'ayant pas réussi et le navire étant demeuré arrêté, que le temps pressant, que nos vivres étant diminués, nous étions contraints, pour notre salut, d'abandonner le navire et de partir sur la barque, nous commettant à la garde de Dieu. » Chaque barque eut le double de ces lettres, afin que si d'aventure,

(¹) Mesure ou fourreau, suivant le texte de 1599.

par la tourmente, la tempête ou quelque autre malheur, nous venions à nous fourvoyer ou à nous séparer l'un de l'autre ou à périr, quelqu'un pût toujours, par la barque sauvée, savoir comment nous étions partis. Après que nous nous fûmes ainsi accordés, nous traînâmes la chaloupe à l'eau, laissant sur elle un homme; puis nous traînâmes la barque, puis bien onze traîneaux, tant de vivres et de vin que nous avions de reste, que de marchandises, faisant toute diligence pour les sauver autant qu'il était possible; savoir : six balles du plus fin drap, un coffre de linge, deux balles de velours, deux coffrets d'argent, deux tonneaux avec les hardes des matelots, contenant des chemises et d'autres choses, treize tonneaux de pain, un tonneau de fromage, une moitié de porc, deux tonnelets d'huile, six petits barils de vin, deux petits barils de vinaigre, et les autres accoutrements et hardes des matelots, avec autres choses; toutes choses qui, réunies ensemble, ne paraissaient pas pouvoir être chargées sur les deux barques. Or, quand ces choses furent chargées sur les barques, nous avons été à la maison, et avons, sur un traîneau, jusqu'à l'eau où étaient les barques, porté Guillaume Barentz, puis Nicolas Andrieu (1), qui étaient tous deux malades. Et ils ont été ainsi embarqués chacun sur une barque. Alors le capitaine a fait mettre les deux barques près l'une de l'autre, et il nous a fait signer la lettre qu'il avait écrite, comme il est dit ci-dessus, et dont la copie suit. Alors nous nous sommes confiés à la grâce de Dieu, et nous avons fait voile avec une raisonnable ouverture d'eau.

COPIE DE LA LETTRE.

Nous avions attendu jusqu'aujourd'hui, espérant que le navire serait délivré de la glace; mais il y a peu ou pas d'apparence qu'il en soit ainsi, vu qu'il est arrêté bien ferme en la glace, et qu'à la fin de mars ou au commencement d'avril les glaces se sont accumulées l'une sur l'autre. Nous avons donc délibéré de quelle manière nous pourrions mettre à l'eau le canot et la chaloupe, et trouver le lieu le plus propre à le faire, puisqu'il semble presque impossible que le navire puisse être délivré de la glace : pour cette cause, avec Guillaume Barentz (le pilote), les officiers et tous les matelots, j'ai considéré comme le plus profitable de sauver nos personnes et quelques marchandises appartenant aux marchands. Et nous avons trouvé pour le mieux d'élever un peu plus haut les bords de la chaloupe et du canot, et de pourvoir nos personnes de tout ce qu'il serait possible, pour ne laisser passer aucun temps propre que Dieu pourrait nous donner, car il nous aurait fallu laisser passer le meilleur temps, ou autrement périr de misère et de froid, danger qui est encore apparent, vu qu'il y a déjà trois ou quatre des nôtres qui ne nous peuvent aider au travail. Et le plus fort d'entre nous est tellement exténué par le froid et la souffrance qu'il n'a pas la force d'un demi-homme; il est à craindre qu'il n'y ait point d'amélioration. De plus, pour le lointain voyage que nous avons encore à faire, il est à craindre que notre pain ne puisse suffire jusqu'à la fin du mois d'août, tandis qu'il peut malheureusement arriver, dans le cas où le voyage nous serait contraire, que, dans ce laps de temps, nous ne vinssions aborder à aucun pays où nous puissions obtenir quelques provisions. C'est pourquoi nous ne trouvons pas bon de demeurer ici plus longtemps, vu que nous sommes obligés de chercher notre propre salut. Cette résolution fut ainsi prise par nous tous, et signée le premier jour de juin 1597. Étant donc prêts ce même jour, et ayant obtenu un vent d'ouest assez fort, et assez d'ouverture en la mer, nous nous sommes, au nom de Dieu, préparés et commis à ce voyage, vu que le navire est arrêté dans la glace comme auparavant, bien que pendant nos préparatifs nous ayons eu beaucoup de vents rudes et tempêtueux, et nous l'avons finalement abandonné.

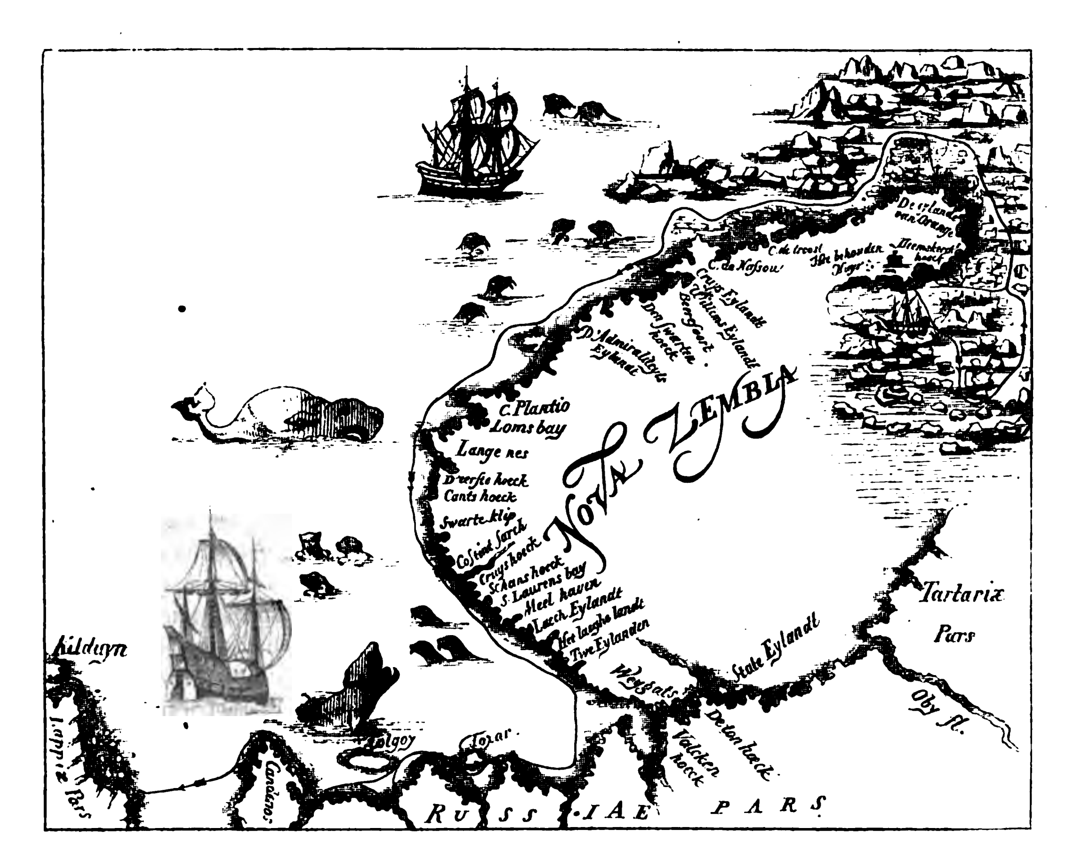
*Datum* le 13 juin 1597, et soussigné :

Jacques Heemskerck, — Guillaume Barentson, — Pierre Peterson Vos, — Gérard de Veer, — Maitre Jean Vos, — Léonard Henri, — Laurent Guillaume, — Jacques Jansen Schiedam, — Pierre Cornille, — Jacques Jansen Sterreburg, — Jean René.

(1) Nicolas, fils d'André, suivant le texte de 1599.

Le 14 juin, au matin, à la garde de Dieu, nous sommes partis de la terre de Nouvelle-Zemble et de la glace ferme, avec notre chaloupe et notre canot, par un vent d'ouest, nous dirigeant vers l'est nord-est, et nous naviguâmes ce même jour jusqu'au cap de l'Ile, à une distance de 5 lieues. Mais notre premier mouillage ne fut pas très-bon, car nous y entrâmes au milieu de la glace qui gisait bien ferme, ce qui ne nous donna pas petit embarras et peur. Étant là, nous allâmes à terre, à quatre, pour observer la situation, et nous y prîmes quatre oiseaux que nous avons, à coups de pierres, fait tomber des écueils.

Le 15, la glace s'en était allée; nous fîmes voile par un vent du sud, passant le cap de Flushing et le cap Chef jusqu'au cap de Désir (¹), qui est à une distance d'environ 13 lieues, et où nous avons demeuré jusqu'au lendemain.




Carte de la Nouvelle-Zemble. — D'après Gérard de Veer.

Le 16, nous avons derechef fait voile, et sommes venus aux îles d'Orange (²), éloignées du cap de Désir de 13 lieues. Là nous allâmes à terre, avec un chaudron pour fondre la neige et deux tonnelets pour y mettre l'eau, et aussi afin d'avoir des œufs et des oiseaux pour les malades. Arrivés là, nous avons fait du feu avec du bois que nous y trouvâmes, et nous avons fondu la neige; mais nous ne vîmes pas d'oiseaux. Trois des nôtres allèrent sur la glace jusqu'à l'autre île, et prirent trois oiseaux. En retournant, le capitaine, qui était l'un des trois, tomba dans une fente de glace, où il fut en grand danger de se noyer, parce que le courant y était fort grand. Mais, avec l'aide de Dieu, il fut sauvé et revint près

(¹) Le cap de l'Ile, le cap Flushing, le cap Chef et le cap de Désir sont situés dans le nord-est de la Nouvelle-Zemble. (Voy. la carte de la page 117.)

(²) Les îles d'Orange sont situées à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zemble.

de nous, où il s'est séché près du feu que nous avions allumé. Nous avons cuit les oiseaux et les avons portés aux malades dans la barque. Nous avons aussi empli d'eau les tonnelets, et derechef fait voile. Nous avons navigué par un vent de sud-est et un temps humide ; en sorte que nous fûmes tous ensemble moites et mouillés, car nous n'avions aucun abri dans les barques ouvertes, et nous fîmes notre route jusque devant le cap de Glace (¹). Or les deux barques étant ensemble devant le cap de Glace, le capitaine demanda à Guillaume Barentz comment il se portait, à quoi Guillaume Barentz a répondu : « Assez bien ; j'espère être debout avant que nous arrivions à Warthuse (²). » Puis il me demanda : « Gérard, sommes-nous devant le cap de Glace? Levez-moi encore une fois ; il faut que je le voie encore cette fois. » Et nous avons navigué des îles d'Orange jusqu'au cap de Glace l'espace de 5 lieues. Nous avons lié les barques aux grands glaçons, et avons mangé un peu. Le temps devint de plus en plus moite et couvert, et nous fûmes à certain moment environnés de la glace, ce qui nous fit demeurer.

Le 17 juin, au matin, nous avons mangé un peu, et la glace nous vint derechef si rudement aborder



17 juin. — Les Hollandais sur une banquise.

que nos cheveux se dressèrent, tant c'était horrible à voir ; de manière que nous ne pouvions gouverner la chaloupe ni le canot, et que nous craignions que ce fût la fin de notre voyage ; car la glace qui flottait nous menait si horriblement en avant, et nous fûmes si violemment poussés entre les glaçons, qu'il semblait que le canot et la chaloupe seraient mis en plus de cent morceaux ; en sorte que nous nous regardâmes piteusement l'un l'autre, car le bon conseil nous était bien précieux, et nous avions à chaque instant la mort devant les yeux. Finalement, en cette perplexité et danger, il fut dit que, si nous pouvions lier une corde à la glace qui était ferme, nous pourrions alors tirer la corde sur la glace, pour être ainsi préservés du principal flot de la glace. Et ce conseil, quoique très-bon, était mêlé de périls

(¹) Le cap de Glace est situé au nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.
(²) L'île Wardhous ou Wardöhuus, au nord de la Laponie.

imminents; mais personne n'osait se hasarder, craignant d'être perdu. Toutefois la nécessité requérait qu'on le fît, et le plus grand danger devait faire braver le moindre. Or, dans cette extrémité, et comme il fait bon hasarder un veau perdu, étant le plus léger de tous, je me suis risqué, allant d'un glaçon à l'autre, et je suis ainsi parvenu, avec l'aide de Dieu, à la glace ferme, où j'ai lié une corde à un haut tertre. Alors ceux qui étaient dans les barques, tirant cette même corde, les ont amenées jusqu'à la glace ferme; car alors un homme pouvait faire plus que nous tous ensemble auparavant. Or, arrivant à la glace ferme, nous y avons en toute diligence porté les malades, ayant mis auparavant quelques draps et d'autres choses, afin qu'ils pussent reposer dessus. Puis nous avons déchargé tout ce qui était dans les barques, et aussi traîné les barques sur la glace. Voilà comment nous avons été délivrés de ce grand péril, estimant être délivrés des dents de la mort, ce qui était vrai.

Le 18, nous avons réparé nos barques, qui avaient été fort endommagées par le flot violent des glaçons : aussi nous fallut-il calfater tous les joints et les consolider à l'aide de préserves. Le Seigneur Dieu nous en donna les moyens, en nous faisant trouver du bois, qui nous permit de fondre la poix durcie et de préparer toutes choses nécessaires. Puis quelques-uns des nôtres allérent sur la terre chercher des œufs, fort désirés par les malades; ils n'en purent trouver aucun. Mais ils trouvérent quatre oiseaux, entre la glace et la terre ferme, enfonçant parfois, non sans grand péril.

Le 19 juin, nous demeurâmes enfermés dans la glace, sans voir aucune ouverture; ce qui nous faisait penser que ce serait notre dernière demeure, et que nous ne pourrions partir de là. Mais nous trouvâmes de la consolation à penser que le Seigneur nous avait souvent aidés, que son bras n'était pas raccourci, et qu'il nous aiderait bien, selon son bon plaisir : ainsi nous nous sommes consolés et encouragés l'un l'autre.

Le 20, Nicolas Andrieu devint très-faible, et nous vîmes bien qu'il expirerait bientôt. Le lieutenant du gouverneur vint en notre chaloupe et nous dit que Nicolas Andrieu était fort mal disposé, et qu'il était bien apparent qu'il finirait bientôt ses jours. Sur quoi Guillaume Barentz dit : « Il me semble aussi que ma vie ne durera guère. » Nous ne pensions pas que Guillaume Barentz fût si malade, car nous causions ensemble, et Guillaume Barentz regardait la petite carte que j'avais faite de notre voyage. Nous eûmes ensemble divers propos. A la fin, il déposa la carte et me dit : « Gérard, donne-moi à boire. » Après qu'il eut bu, il lui survint une telle faiblesse qu'il tournait les yeux dans sa tête, et il mourut si subitement que nous n'eûmes pas le temps d'appeler le capitaine, qui était sur l'autre barque; de manière qu'il précéda Nicolas Andrieu, qui mourut bientôt après. Cette mort de Guillaume Barentz nous contrista grandement, vu qu'il était notre principal conducteur et notre seul pilote, en qui nous avions mis toute notre confiance. Mais nous ne pouvions résister à la volonté de Dieu, et cette pensée nous calma quelque peu (¹).

Le 21 juin, la glace commença à partir de là, et Dieu nous donna un peu d'ouverture; en sorte que nous avons commencé à nous préparer à partir.

Le 22, il nous fallut traîner les barques à l'eau par-dessus la glace, ce qui nous donna grand travail et peine. Car, en premier lieu, il nous fallut traîner les barques avec les denrées sur un grand glaçon, à bien 50 pas de distance, et là descendre à l'eau, puis les tirer hors de l'eau et les traîner sur la glace au moins 300 pas, avant que nous fussions à même de faire voile. Étant à l'eau, nous avons fait voile au nom de Dieu. Alors nous fûmes derechef si bien environnés par la glace que nous ne pouvions passer à voile, et qu'il nous fallut demeurer immobiles. Mais bientôt après la glace s'est séparée comme une écluse qu'on ouvre : profitant de ce passage, nous naviguâmes ainsi le long de la terre; mais nous fûmes de nouveau subitement environnés par la glace. Espérant être délivrés et avoir quelque ouverture, nous avons cependant un peu mangé, car la glace ne s'en allait pas, comme elle avait fait auparavant. Alors nous avons fait tous nos efforts pour repousser la glace, mais en vain. Néanmoins, à quelque temps de là, un peu d'ouverture s'est faite naturellement, de manière que nous avons passé, naviguant vers ouest quart au sud, par un vent du midi.

Le 23 juin, nous avons ainsi navigué et sommes arrivés au cap de Consolation (²), distant du cap de

(¹) Il est très-regrettable de ne pouvoir donner plus de détails biographiques sur Barentz; nous espérions recevoir d'Amsterdam quelques renseignements inédits : rien ne nous est parvenu.

(²) Le cap de Consolation, au nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.

Glace de 25 lieues. Mais nous ne pûmes pas aller plus avant, parce que les glaçons s'étaient fort accumulés l'un sur l'autre, bien que la journée fût belle. Le temps était bien beau, avec un clair soleil; toutefois le soleil n'avait pas assez de force pour fondre la neige et nous fournir ainsi de l'eau à boire. Nous avions voulu mettre au soleil les plats d'étain et tous les vaisseaux d'airain pleins de neige; mais il ne s'en fondait guère. Nous mîmes aussi des morceaux de neige dans nos bouches, mais sans beaucoup de réussite; de manière qu'il nous fallut endurer grande soif.

Le 24, nous avons ramé çà et là autour des glaçons, pour voir où nous pourrions mieux sortir; mais nous ne vîmes aucune ouverture. Pourtant, le soleil étant au sud, nous sommes sortis et venus à la mer. Nous avons grandement loué Dieu, qui nous avait donné une issue inespérée. Nous naviguâmes alors par un vent d'est avec un bon progrès, de manière que nous comptions pouvoir doubler le cap de Nassau (¹). Néanmoins, nous fûmes encore empêchés par la glace, qui nous environna si bien qu'il nous fallut demeurer au côté oriental du cap de Nassau, tout près de la terre où nous pouvions facilement le voir, et nous calculâmes que nous en étions à peu près à 3 lieues. Le vent était sud et sud sud-ouest; alors six de nos hommes allèrent à terre, où ils trouvèrent quelque bois; et ils en ont apporté à la barque autant qu'ils purent. Ils ne trouvèrent ni oiseaux ni œufs. Mais ils firent bouillir, à l'aide de ce bois, un pot plein de papin d'eau (²), que nous appelâmes *matsamore,* afin d'avoir au corps quelque chose de chaud.

Le 25, il fit grand vent de sud, et la glace dans laquelle nous nous trouvions arrêtés n'était guère forte, ce qui nous faisait supposer que nous pourrions rompre la glace et flotter en mer. Sur le soir, une pièce de cette même glace s'est rompue, ce qui nous contraignit de changer de place et de nous fixer à un autre glaçon.

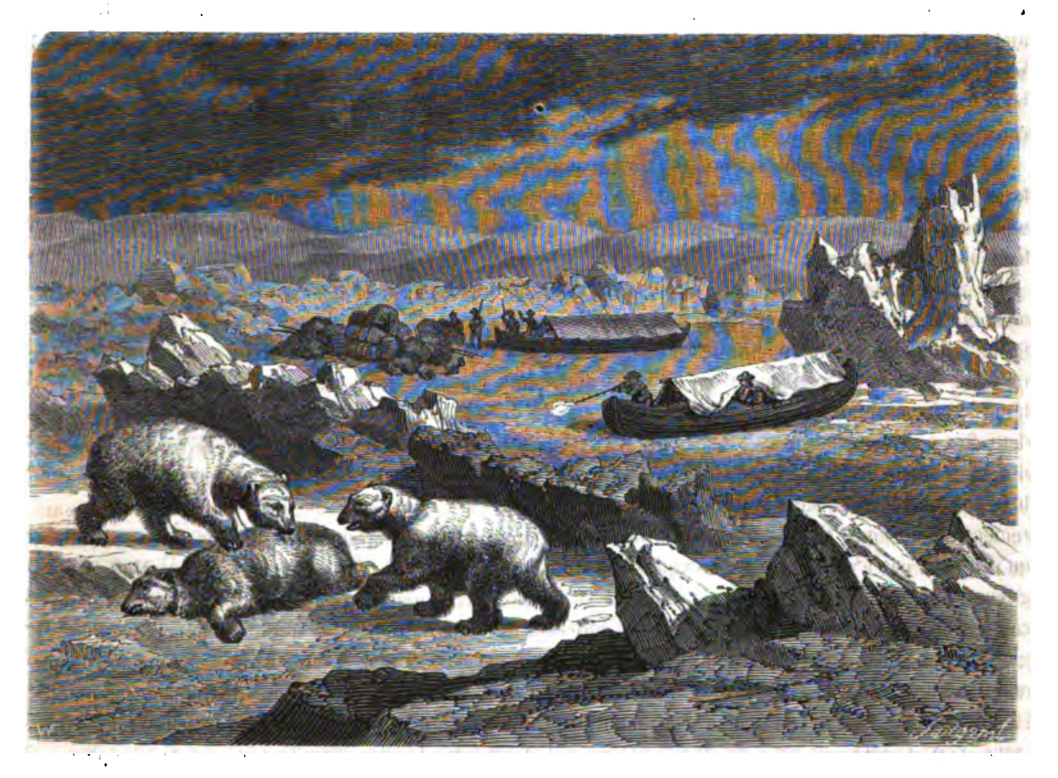
Le 26 juin, la grande tempête, venant du sud, continua encore, et mit en pièces la glace à laquelle nous étions fixés; de manière que nous flottions vers la mer et ne pouvions plus parvenir à la glace ferme, tellement que nous fûmes en mille dangers de périr tous ensemble. Flottant en mer, nous avons ramé de tout notre pouvoir; mais nous ne pouvions approcher de la terre; en sorte que nous apprêtâmes notre trinquette et nous disposâmes à faire voile; mais le mât de notre trinquette s'est par deux fois rompu. Alors nous fûmes dans un état pire qu'auparavant, car, bien que le vent fût violent, il nous fallut hausser la grande voile. Mais le vent y donna si fort que, si nous ne l'avions pas aussitôt baissée, nous serions sans doute descendus au fond, ou la barque, étant pleine d'eau, aurait nécessairement été au fond. Car l'eau commençait à entrer par-dessus la barque, et les ondes furent si enflées qu'il n'était pas à dire, et nous ne voyions rien autre chose que la mort devant nos yeux. Mais le Seigneur Dieu, qui nous avait délivrés d'autant de grands périls, nous aida aussi cette fois et nous donna, contre tout espoir, un vent de nord-est qui redressa le temps; de manière que nous pûmes revenir à la glace ferme. Ainsi délivrés d'un si grand péril, nous ignorions où était l'autre barque. Nous naviguâmes une lieue le long de la glace ferme, mais nous ne la trouvâmes pas; ce qui nous donna soupçon qu'elle était noyée; alors survint la bruine. Naviguant ainsi le long de la terre, et n'apercevant point notre conserve, nous tirâmes un coup de mousquet; mais, l'ayant entendu, il a répondu par un autre coup; toutefois nous ne pouvions nous voir. Cependant nous nous sommes un peu rapprochés, et, le temps commençant à devenir plus clair, ayant tiré l'un et l'autre un coup de mousquet, nous vîmes chacun la fumée, et finalement nous nous réunîmes à notre conserve, et la vîmes serrée entre la glace ferme et la glace flottante. Quand nous fûmes tout près de l'autre barque, nous nous sommes rendus près de nos compagnons, en passant près de la glace; puis nous les avons aidés à porter les denrées hors de la barque, et à traîner la barque sur la glace; et, après grand travail et peine, nous avons enfin atteint l'eau. Pendant qu'ils étaient ainsi cernés par la glace, ils avaient été au rivage, sur la terre ferme, recueillir un peu de bois. Étant ainsi réunis, afin de prendre quelque chose de chaud, nous avons bouilli du pain dans de l'eau, auquel nous trouvâmes bonne saveur.

Le 27 juin, nous fîmes voile avec un vent raisonnable de l'est, et nous doublâmes le cap de Nassau, à une lieue de distance de l'ouest de ce cap; et alors nous eûmes le vent contraire. De sorte que nous

(¹) Le cap de Nassau, au nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.
(²) Bouillie de farine et d'eau.

avons abaissé les voiles et navigué en ramant. Pendant que nous naviguions ainsi le long et tout près de la glace ferme, nous trouvâmes une quantité de walrusses sur la glace, comme nous n'en avions jamais vu, et même ils étaient innombrables. Nous y trouvâmes aussi un grand nombre d'oiseaux, dont nous tuâmes douze d'une fois avec deux mousquets à un coup, et nous les allâmes querir et les apportâmes dans nos barques. Pendant que nous naviguions ainsi à rames, la bruine s'éleva de nouveau, et nous vînmes près des glaces flottantes, de manière que nous fûmes contraints d'accoster la glace ferme et d'y demeurer jusqu'à ce que la bruine fût passée. Le vent nous était tout à fait contraire, et était ouest sud-ouest

Le 28 juin, le soleil étant presque à l'est, nous avons déchargé toutes les denrées qui étaient dans les barques et les avons mises sur la glace ferme; puis après nous avons aussi tiré la barque sur la glace,



28 juin. — Les Hollandais, campés sur la banquise, sont attaqués par trois ours.

parce que nous étions de tous côtés fort pressés de la glace, et que le vent venait tout droit de la mer, dans la crainte que nous ne fussions cernés et n'en pussions plus sortir. Or, étant sur la glace, nous avons fait avec les voiles une tente sous laquelle nous sommes allés un peu nous reposer, mettant un homme en sentinelle. Le soleil étant presque au nord, trois ours vinrent tout droit vers les barques; la sentinelle, les voyant, cria aussitôt : « Aux trois ours ! aux trois ours ! » Et nous sortîmes vitement de la tente avec les mousquets chargés de grenaille pour tirer aux oiseaux. Mais n'ayant pas le temps de recharger nos armes, nous les avons déchargées sur eux. Et bien que nous ne les eussions que légèrement blessés, ils se sont néanmoins retirés assez loin, nous donnant le temps de recharger nos mousquets, et nous avons atteint l'un d'eux. Les autres, voyant cela, se sont enfuis; ils revinrent environ deux heures après; mais, entendant du bruit en approchant, ils se sont enfuis.

Le 29, le soleil étant vers sud sud-ouest, les deux susdits ours revinrent au lieu où était l'ours mort. L'un d'eux le prit avec ses dents, et l'emporta assez loin sur la glace raboteuse, et ils commencèrent à le dévorer. Voyant cela, nous avons déchargé sur eux un mousquet; en entendant le bruit, ils

ont quitté l'ours mort et se sont incontinent enfuis. Nous nous sommes ensuite approchés, et nous reconnûmes qu'en aussi peu de temps ils l'avaient à demi mangé. Alors nous prîmes le reste, nous le mîmes sur un glaçon élevé, que nous pouvions voir de la barque, afin d'arquebuser les ours dans le cas où ils reviendraient. Nous jugeâmes ainsi de la grande force de l'ours, qui avait emporté l'ours mort comme si ce n'eût été rien, tandis qu'entre nous quatre nous avions assez à faire d'en lever la moitié. Le vent était ouest, et chassait la glace bien fort vers l'est.

Le 30 au matin, deux ours vinrent sur un grand glaçon flottant. Ils se préparaient à nous assaillir, allant çà et là, comme s'ils eussent voulu se mettre à l'eau et venir vers nous; mais ils ne le firent pas, ce qui nous fit soupçonner que c'étaient les mêmes ours qui étaient venus auparavant. Mais le soleil étant sud, il vint un autre ours, par la glace ferme où nous étions, tout droit vers nous : entendant quelque bruit, il s'en est allé. La glace commençait un peu à se retirer; mais, comme il y avait du brouillard, et qu'il ventait fort, nous n'osâmes mettre la barque à l'eau, attendant un temps plus opportun.

Le premier jour de juillet, de la glace flottante il vint un ours vers nous, qui étions sur la glace ferme; mais, nous entendant parler, il n'approcha pas plus près et s'enfuit. Le soleil étant presque sud-est, la glace vint si rudement nous aborder, que la glace ferme, sur laquelle nous étions avec les denrées, vint à se rompre en plusieurs pièces, les glaçons s'accumulant l'un sur l'autre. Nous fûmes en grand danger, parce que tout tomba dans l'eau. Mais nous fîmes diligence pour traîner la chaloupe par la glace sur la terre ferme, où nous pourrions être mieux à l'abri de l'abordage et pression de la glace. Mais, en retournant pour retirer les denrées, nous sommes presque tombés dans un plus grand danger que jamais; car en nous efforçant de sauver les biens, l'un de nous tomba à l'eau; et la glace se rompait sous nos pieds, et le bateau fut presque tout rompu par la force de la glace, principalement le mât et banc du mât que nous avions bâti; et il y avait dedans un matelot malade et un coffret à argent. Nous les avons emportés en grand danger et péril; car la glace sur laquelle nous étions flottait et fut poussée sous l'autre glace, ce qui devait nous rompre bras et jambes. Pensant ainsi avoir entièrement perdu la barque, nous nous regardions piteusement l'un l'autre, ne sachant ce que nous avions à faire, car notre vie en dépendait. Mais le Seigneur Dieu y pourvut; la glace se sépara quelque peu. Alors nous courûmes hâtivement vers la barque, la tirâmes telle qu'elle était un peu plus avant vers la glace ferme, sachant la chaloupe plus en sûreté où elle était.

Cette peine et ce travail nous rendirent sans force et sans courage, car ils nous touchaient bien vivement, et furent plus terribles que quand nous faillîmes nous noyer, alors que Guillaume Barentz mourut. En ce jour, nous perdîmes dans l'eau deux barils de pain, un coffret de linge, un tonneau où étaient les meilleurs instruments des matelots et l'anneau astronomique, un fardeau d'écarlate rouge, un tonnelet d'huile, quelques fromages, et un petit baril de vin qui fut effondré sur la glace sans qu'on en pût rien sauver.

Le 2, un ours vint vers nous; mais, entendant quelque bruit, il s'en est allé. Le beau temps étant revenu, nous avons incontinent pris le bateau et l'avons réparé. Pendant que nous étions au nombre de six occupés à réparer la barque, les six autres sont allés vers la terre pour chercher du bois et quelques pierres que l'on pourrait mettre l'une sur l'autre sur la glace, afin de faire du feu dessus, pour fondre la poix liquide, qui devait servir à calfater le bateau. Ils devaient voir aussi s'ils trouveraient quelque bois propre à faire un mât pour le bateau, et ils en ont trouvé un, et des pierres qu'ils ont apportées au lieu où était la barque. Et nous fîmes diligence pour fondre la poix liquide, et faire ce qui était nécessaire pour réparer la barque. Nous avons aussi fait bouillir les oiseaux que nous avions tués, et nous en mangeâmes très-bien.

Le 3 au matin, deux de nos compagnons sont allés vers l'eau, où ils ont trouvé deux de nos avirons, le manche du gouvernail, le fardeau d'écarlate rouge, le coffre au drap de linge, et un chapeau tombé hors du tonneau, ce qui fit connaître que le tonneau était rompu ou effondré. Les matelots voyant cela prirent autant qu'ils purent emporter, et nous vinrent déclarer qu'il restait encore d'autres meubles; en sorte que le capitaine y fut avec cinq des nôtres, et tira tous les biens ou meubles sur la glace ferme, afin de les charger à notre départ. Mais le coffre et le fardeau de drap ne se pouvaient emporter, à cause de la pesanteur de l'eau dont ils étaient pleins; il fallut les laisser jusqu'à notre départ, afin que l'eau s'écoulât, et les aller alors querir, ce qui fut fait. Le soleil étant sud-ouest, un grand ours vint

vers nous, sans que la sentinelle s'en aperçût; et elle eût été surprise sans un des matelots qui, l'ayant vu de la barque, cria à la sentinelle de se garder. Cette dernière s'enfuit, et cependant l'ours fut arquebusé et prit la fuite.

Le 4, le temps était beau et clair, tellement que, pendant tout notre séjour à la Nouvelle-Zemble, nous n'en eûmes pas un si beau. Nous lavâmes alors dans l'eau douce de neige fondue les draps de velours qui avaient été mouillés par l'eau salée, et puis nous les avons fait sécher et remballer.



1er juillet. — La banquise sur laquelle sont les Hollandais se rompt.

Le 5, le beau temps continua. Le même jour mourut Jean-François de Harlem, neveu de Nicolas Andrieu, qui était mort le même jour que Guillaume Barentz trépassa. Celui-ci trépassa, le soleil étant presque nord nord-ouest, et la glace rentrait derechef bien fort vers nous. Les matelots allèrent à six à terre chercher du bois à brûler pour faire la cuisine.

Le 6, il y eut du brouillard; néanmoins, sur le soir, le temps s'éclaircit. Le vent était sud-est, ce qui nous donna quelque courage; néanmoins nous demeurâmes encore arrêtés sur la glace.

Le 7, le temps fut assez beau, avec un peu de pluie. Nous allâmes vers l'eau ouverte, où nous avons tué onze oiseaux, que nous avons pris sur un glaçon flottant et apportés sur la glace ferme.

Le 8, le temps était humide, avec bruine. Alors nous avons cuit les oiseaux que nous avions tués, et nous fîmes bonne chère. Sur le soir, il commença à venter du nord-est, ce qui nous donna bon espoir de partir de là.

Le 9 au matin, la glace commençait à flotter, et nous avions de l'eau ouverte du côté de la terre; et la glace ferme, sur laquelle nous étions arrêtés, devint aussi flottante. En sorte que les matelots et le capitaine s'en allèrent chercher le coffre et le fardeau d'écarlate, qui étaient restés sur la glace, pour les porter sur la barque. Et alors ils ont traîné la barque à l'eau, à une distance de bien 340 pas, ce qui nous fut pénible à faire, parce que le travail était grand et notre force petite; et nous avons

fait voile. Mais il nous fallut aller encore à la glace ferme, parce qu'en cette contrée elle n'était pas encore séparée de la terre.

Le 10, nous eûmes grand travail et labeur pour passer par la glace, et étant passés, nous avons navigué à rames jusqu'à ce que nous vînmes entre deux glaçons grands comme des champs, qui vinrent se serrer l'un contre l'autre, de manière que nous n'y pûmes passer; mais nous fûmes contraints à tirer la chaloupe et le bateau sur la glace, à décharger les denrées, puis à les traîner sur la glace jusqu'à l'eau ouverte de l'autre côté. Ensuite il nous fallut porter le mobilier au bateau, à la longueur de 100 pas, ce qui nous fut bien pénible; mais c'était une nécessité, et dire que nous étions las ne servait à rien. Or, quand nous revînmes derechef en l'eau, nous fîmes nos efforts pour naviguer en ramant; mais peu de temps après, nous nous trouvâmes encore entre deux champs de glace, voguant, se rencontrant l'un l'autre, où nous sommes passés avant que le passage fût fermé, avec l'aide de Dieu, et par notre diligence à ramer. Quand nous fûmes passés, un grand vent d'ouest nous vint en face, de manière que nous naviguâmes à rames de toutes nos forces vers la glace ferme et vers la terre, où à grand'peine nous avons abordé. Étant sur la glace ferme, nous fûmes d'avis de naviguer plus avant le long de la glace vers l'île que nous voyions; mais, à cause du grand vent contraire, nous ne le pouvions; en sorte que nous fûmes contraints de tirer sur la glace le bateau et la chaloupe avec les meubles, attendant l'issue que le Seigneur Dieu nous donnerait. Toutefois notre courage était fort petit, parce que nous retombions toujours au milieu des glaces, craignant que, par le long travail qu'il nous fallait faire, notre force vînt à défaillir, et que par suite nous ne pussions longtemps continuer ou durer.

Le 11 au matin, comme nous étions arrêtés sur la glace, il vint hors de l'eau un ours fort gras qui courait vers nous. Nous l'attendîmes avec trois mousquets abaissés sur lui; quand il fut à trente pas de nous, nous les déchargeâmes; l'ours fut tué roide, et la graisse de son suif ou oing, sortant des trous faits par les balles, flotta sur l'eau comme de l'huile. Quand il flottait ainsi, nous avons sur un glaçon flottant cherché à l'atteindre, lui avons mis une corde au cou, et l'avons traîné sur la glace; puis nous lui avons ôté les dents de la tête; il mesurait 8 pieds. Le vent était ouest, et le temps couvert et humide. Le soleil étant presque au sud, l'air commença à s'éclaircir. Alors trois des nôtres allèrent à l'île qui était à l'opposé de nous, et où, en arrivant, ils virent l'île des Croix à l'ouest d'eux. Et après avoir délibéré, ils s'y rendirent par la glace ferme pour voir si cet été quelques Russes n'y étaient pas venus. Arrivés là, ils ne purent découvrir que personne y eût été depuis nous; ils y trouvèrent bien soixante-dix œufs de canards de montagne; mais ils ne savaient dans quoi les mettre pour les porter. Finalement, l'un d'eux ôta ses braies, les liant par en bas, et, y ayant mis les œufs, ils les ont portés à deux sur une pique, et le troisième portait le mousquet. Ils revinrent ainsi après avoir été douze heures partis, ce qui nous faisait craindre que quelque malheur leur fût arrivé. Ils nous récitèrent que quelques-uns avaient été jusqu'aux genoux en l'eau, en passant sur la glace entre les deux îles, et qu'il y avait bien six lieues de chemin pour aller et venir; et nous fûmes bien émerveillés qu'ils eussent osé se hasarder ainsi, vu que nous étions tous ensemble si faibles. Néanmoins les œufs nous furent les bienvenus, et nous en mangeâmes comme des seigneurs, de manière qu'au milieu de nos misères nous avions quelquefois des jours de carême-prenant. Alors nous avons aussi réparti entre nous le dernier vin, dont chacun, pour sa part, avait environ trois lots.

Le 12, sur le soir, six des nôtres allèrent à terre pour chercher des pierrettes [1], et ils en trouvèrent quelques-unes; mais ce n'étaient pas des meilleures, et, en retournant, chacun de nous apporta une charge de bois.

Le 13, le temps était fort beau, et nous allâmes à sept à la terre ferme pour chercher des pierrettes, comme nous en avions trouvé quelques-unes.

Le 14, le beau temps continua, avec un bon vent austral, et la glace commençait à partir du rivage,

[1] « Le schiste argileux, vers l'ouest, passe à l'état de schiste micacé, qui semble être la formation métallifère de la contrée, car le fer se trouve communément sous diverses formes minérales dans le voisinage. C'est à un schiste micacé luisant, réduit en poudre fine par l'action des neiges fondues, qu'est dû le nom de la baie d'Argent. » *(Annales des voyages*, t. LXXX.)

ce qui nous donnait bon espoir. Mais comme le vent retourna à l'ouest, la glace resta arrêtée. Le soleil étant presque sud-ouest, trois des nôtres allèrent à la plus prochaine île qui était devant nous, où ils ont tué une cane de montagne, et, l'apportant à la barque, ils nous l'ont donnée, car toutes choses nous étaient communes.

Le 16, il vint vers nous, de la terre ferme, un ours que nous avons laissé approcher; il était aussi blanc que la neige, ce qui fit qu'au commencement nous ne le pouvions distinguer. Mais ses mouvements nous le firent remarquer, et comme il approchait, nous avons tiré et l'avons atteint, si bien qu'il s'est enfui aussitôt.

Le 17, le soleil étant presque sud-ouest, cinq hommes sont derechef allés vers l'île la plus prochaine, pour rechercher s'il n'y aurait pas quelque ouverture en avant, car notre long séjour commençait à nous affliger, vu que nous ne voyions aucune issue pour partir de là. Mais, étant presque à mi-chemin, ils trouvèrent un ours gisant derrière un grand glaçon, et c'était celui que nous avions arquebusé le jour précédent; mais en nous apercevant il prit la fuite. Alors l'un des nôtres l'a poursuivi avec une gaffe, et l'a frappé au corps. L'ours, sentant le coup, s'est dressé sur ses pattes de derrière, et rompit le fer du croc au second coup que l'homme lui porta, de manière que l'homme tomba acculé. Les autres matelots, voyant cela, ont tiré sur l'ours qui prit la fuite, et l'homme avec son bâton rompu l'a poursuivi et frappé par le corps. L'ours s'est chaque fois retourné, sautant jusqu'à trois fois vers l'homme. Cependant les deux autres compagnons vinrent et arquebusèrent l'ours au travers du corps, de manière qu'il s'est assis sur ses pattes de derrière sans pouvoir presque aller plus avant. Alors ils l'arquebusèrent de nouveau, et l'ours demeura gisant à terre; ensuite ils lui ont arraché les dents.

Le 18, trois matelots sont allés au plus haut de la terre pour voir s'il n'y avait pas d'apparence d'ouverture en mer. Ils virent plusieurs ouvertures d'eau, mais si loin de la terre que le cœur leur faillit presque, doutant qu'il leur fût possible de traîner si loin les barques et les meubles, parce que nos forces défaillaient de plus en plus, et que les travaux et les difficultés de l'œuvre augmentaient. Or, arrivant aux barques, ils nous ont récité tout cela, et, prenant courage dans la nécessité, nous avons fait notre devoir de traîner la barque et les meubles jusqu'à l'eau, pour parvenir à force de rames à la glace, où il nous fallut encore passer avant d'arriver à l'eau ouverte. Et quand nous vînmes à ladite glace, nous avons déchargé les barques, et puis nous les avons traînées sur la glace jusqu'à l'eau ouverte, et ensuite nous avons traîné les meubles bien à mille pas de distance. Cela nous donna tant de travail et de peine que nous doutions de pouvoir résister au faix; mais les difficultés que nous avions surmontées nous donnaient espoir, et, souhaitant que celle-ci fût la dernière, nous sommes, avec grande difficulté, parvenus à l'eau ouverte. Alors nous avons fait voile et navigué jusqu'à ce que le soleil fût ouest quart au sud, et nous sommes de nouveau retombés parmi les glaçons, sur lesquels il nous fallut traîner les barques. De là nous pouvions voir l'île des Croix, dont, à notre compte, nous étions éloignés environ d'une lieue.

Le 19 juillet, étant ainsi sur la glace, nous sommes allés à sept à l'île des Croix (¹), et, arrivant là, nous avons vu, vers l'ouest, une grande ouverture d'eau, dont nous fûmes fort réjouis. De manière qu'en toute diligence nous sommes retournés aux barques, recueillant toutefois bien cent œufs, que nous emportâmes avec nous. Arrivés aux barques, nous avons raconté que nous avions trouvé une eau ouverte aussi étendue que là vue pouvait s'étendre, espérant que ce serait la dernière fois qu'il faudrait traîner les barques par la glace, et que dorénavant cela ne serait plus à faire, ce qui nous donna bon courage. Nous avons cuit les œufs à la hâte, et, les ayant répartis entre nous tous, nous sommes incontinent allés à l'ouvrage pour préparer toutes choses et traîner la chaloupe et le canot jusqu'à l'eau. Il fallut les traîner 270 pas sur la glace; ce que nous fîmes avec grand courage, parce que nous avions l'espoir que ce serait la dernière fois. Arrivés à l'eau, nous avons, par la grâce de Dieu, fait voile et navigué par un vent d'est et d'est nord-est en poupe, avec bon progrès; de manière que, le soleil étant ouest, nous passâmes l'île des Croix, distante de 10 lieues du cap de Nassau. Et bientôt après la glace nous a abandonnés, tellement que nous en fûmes entièrement délivrés, bien que nous en vissions encore en

(¹) Cette île est située à l'ouest de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zemble, que Lutke visita en 1822 et en 1823, et à laquelle on a donné le nom de cet amiral.

mer. Mais celle-là ne nous donna pas d'empêchement, et nous naviguâmes notre cours vers ouest quart au sud, par un continuel vent de l'est et est nord-est; de manière que, selon notre conjecture, nous fîmes, en vingt-quatre heures, 18 lieues. En sorte qu'ayant bon courage, nous fûmes tous ensemble bien réjouis, louant Dieu de ce qu'il nous avait conduits et délivrés des difficultés et périls dans lesquels, selon l'apparence, nous devions périr.



Du 18 au 21 juillet. — Traversée de l'île des Croix au cap Plancius.

Le 20 juillet, ayant encore cette excellente marche, le soleil étant presque sud-est, nous avons passé le cap Noir (¹), distant de l'île des Croix de 12 lieues; et, naviguant vers ouest sud-ouest, nous vîmes, sur le soir, le soleil étant presque à l'ouest, l'île de l'Amirauté (²), que nous avons passée, et qui est distante du cap Noir de 8 lieues. Passant devant cette dernière île, nous y vîmes environ deux cents walrusses (³) sur un grand glaçon, et, naviguant bien près d'eux, nous leur avons donné la chasse; ce qui faillit mal tourner pour nous, car ces monstres marins, très-forts, nagèrent vivement vers nous (comme s'ils eussent voulu prendre vengeance du trouble qu'on leur avait apporté), et environnèrent nos barques avec grand bruit, comme s'ils avaient voulu nous dévorer. Nous leur avons échappé, parce que nous avions le bon vent; toutefois c'était mal à nous de réveiller le loup qui dort.

Le 21, nous passâmes le cap Plancius (⁴), distant de l'île de l'Amirauté de 9 lieues, vers ouest sud-ouest; et, voguant ainsi par un bon vent, nous avons passé Langènes (⁵).

(¹) Dans la partie occidentale de la terre de Lutke.

(²) Île située à l'ouest de la terre de Lutke, et près de laquelle le navigateur Wood fit naufrage, en 1676.

(³) La capture d'un morse dans l'eau n'est pas sans danger. Ces animaux se réunissent en troupeau; quand l'un d'eux est attaqué, tous les autres arrivent à son secours. En pareil cas, il se rassemblent autour du bâtiment d'où le coup est parti, et percent les bordages avec leurs défenses; et quelque résistance qu'on leur oppose, ils envahissent souvent les plats-bords.

(⁴) A l'extrémité sud-ouest de la terre de Lutke.

(⁵) Le cap Langènes, aujourd'hui *cap Sec*, à l'ouest de la terre que Matthew visita en 1581, et à laquelle il donna son nom.

Le 22, continuant encore notre bon progrès, nous nous sommes approchés du cap de Cant ([1]), où nous sommes descendus à terre pour chercher quelques oiseaux et des œufs, mais en vain ; en sorte que nous passâmes outre. Mais ensuite nous vîmes un écueil bien fourni d'oiseaux ; nous y avons abordé et avons tué, à coups de pierres, vingt-deux oiseaux, qu'un des nôtres alla ramasser sur l'écueil, avec quinze œufs. Si nous avions voulu nous arrêter plus longtemps, nous aurions bien pris cent ou deux cents oiseaux ; mais comme le capitaine était plus avant en mer et nous attendait, et afin de ne pas perdre le continuel bon vent, nous avons incontinent passé outre, le long de la terre. Nous vînmes ensuite à un cap, où nous eûmes un grand nombre d'oiseaux, bien cent vingt-cinq, que nous prîmes en partie avec les mains sur leurs nids, en partie à coups de pierres, qui les faisaient tomber en bas, dans l'eau. Je crois qu'ils n'avaient jamais vu aucun homme, et qu'on n'avait jamais travaillé à les prendre, autrement ils se seraient envolés : aussi n'avaient-ils peur que des renards et des autres bêtes sauvages, qui ne pouvaient grimper sur ces rochers ; et ils avaient fait leurs nids n'ayant aucune crainte qu'on vînt près d'eux, et nous-mêmes fûmes en grand péril de nous rompre bras et jambes, principalement en descendant, parce que l'écueil était escarpé. Chacun de ces oiseaux n'avait qu'un seul œuf en son nid, posé sur l'écueil nu : c'était merveille que, par un tel froid, ils pussent couver et faire éclore leurs œufs ; il est croyable que s'ils ne pondent qu'un seul œuf, c'est parce que la chaleur qu'ils rendent en couvant a plus de force sur un œuf dans lequel elle se concentre toute, que si elle se répartissait sur plusieurs. Nous y trouvâmes aussi beaucoup d'autres œufs, mais la plus grande partie étaient corrompus. Quand nous sommes partis de ce lieu, le vent nous était directement contraire, soufflant fortement du nord-ouest ; aussi la glace y était à foison, et nous nous efforçâmes à grand'peine de franchir les glaces, mais nous n'y pouvions parvenir. Enfin, naviguant entre les glaçons, nous avons aperçu une grande ouverture vers la terre, et nous nous y sommes dirigés. Le capitaine, qui était plus avant en mer avec sa barque, voyant que nous étions au milieu de la glace, craignait que notre cas ne fût mauvais ; mais, voyant à la fin que nous naviguions à voile, il pensa bien que nous nous dirigions vers une ouverture, comme il était vrai ; en sorte qu'il a viré et est venu près de nous, tout proche de la terre, où nous trouvâmes un bon port, préservé presque de tous vents ; et il y arriva deux heures après nous. Nous sommes descendus à terre, nous y avons trouvé quelques œufs, recueilli du bois pour faire du feu, et fait cuire les oiseaux que nous avions pris.

Le 23, le temps était obscur et chargé de bruine ; de manière qu'il nous fallût demeurer au même golfe ou port. Pendant ce temps, quelques-uns des nôtres allèrent à terre pour chercher des oiseaux, des œufs et des pierrettes ; mais ils n'en trouvèrent guère, si ce n'est une petite quantité de pierrettes précieuses.

Le 24, le temps était serein et clair et le vent nord ; en sorte que nous demeurâmes arrêtés.

Le 25, le temps était obscur, avec bruine. Le vent était nord, et nous fûmes contraints, à cause du grand vent, de demeurer au rivage.

Le 26, revint le beau temps, qui avait été quelques jours absent, et le vent était encore au nord. Nous fîmes voile, le soleil étant presque au sud. Mais le golfe était très-grand ; de manière qu'il nous fallut naviguer bien 4 lieues en mer, pour doubler le coin, tant à voiles qu'à rames. L'ayant doublé, nous avons abaissé la voile et avons navigué à rames le long de la terre.

Le 27, le temps était beau et calme ; de manière que nous naviguâmes tout le jour, par la glace rompue, le long de la terre. Le vent était nord-ouest ; et nous sommes venus sur le soir, le soleil étant presque ouest, à un lieu où coulait un très-grand flux d'eau ; en sorte que nous pensâmes être près de Kostinshar ([2]) ; car nous vîmes aussi un grand golfe qui, selon notre conjecture, passait au delà de la mer de Tartarie. Notre cours était presque toujours vers sud-ouest. Le soleil étant presque au nord, nous avons doublé le cap des Croix ([3]) et navigué entre une île et la terre ferme. Alors nous prîmes notre cours vers sud sud-est, par le vent de nord-ouest, avec un bon progrès ; et le capitaine était avec la barque en

([1]) Le cap Cant, aujourd'hui *cap Nord de l'Oie*, est situé dans la Nouvelle-Zemble proprement dite, à l'ouest de la terre que Willoughby visita en 1553.

([2]) Détroit compris entre la terre de Willoughby et l'île Mezdusharsky.

([3]) Dans la partie nord-ouest de l'île Mezdusharsky.

avant de nous; mais quand il eut doublé le cap des Croix, il nous a attendus. Arrivés là, nous y sommes demeurés quelque temps, près de l'écueil, espérant y prendre quelques oiseaux, mais en vain. Ainsi nous avons navigué 20 lieues, du cap de Cant au cap des Croix, en passant par Costinsarch.

Le 28, le temps étant clair, nous vînmes le long de la terre, devant le golfe de Saint-Laurent (¹), au cap de la Tranchée, en faisant 6 lieues vers le sud sud-est. L'ayant doublé, nous trouvâmes deux barques russes. Au lieu de nous réjouir d'être arrivés dans un lieu où nous trouvions des gens, nous éprouvions quelque crainte de ce qu'ils étaient si nombreux; car nous y vîmes environ trente personnes,



28 juillet. — Les Hollandais rencontrent deux barques russes.

ignorant quelles gens ils pouvaient être, des gens sauvages ou d'autres étrangers. Nous vînmes à terre avec grand travail; voyant cela, ils quittèrent leur ouvrage et vinrent vers nous, mais sans armes, et nous allâmes aussi à terre, en aussi grand nombre que nous pûmes, car plusieurs étaient fort travaillés et faibles de la maladie dite scorbut. Or, approchant l'un de l'autre, nous nous fîmes une mutuelle révérence, eux à leur mode et nous à la nôtre. Étant l'un près de l'autre, nous nous regardâmes assez piteusement; car nous nous reconnûmes réciproquement pour nous être vus l'année passée, quand nous passâmes le Waigatz, et qu'ils vinrent sur notre navire. En sorte que nous voyions bien qu'ils avaient pitié de nous et qu'ils étaient troublés, nous ayant trouvés si bien disposés, avec un si grand bateau, et si bien pourvus de toutes choses qu'ils en avaient été émerveillés, tandis qu'ils nous voyaient maintenant si maigres et si défigurés, en de telles barques ouvertes. Il y en eut deux, entre autres, qui nous mirent amicalement la main sur l'épaule, au capitaine et à moi, comme nous connaissant depuis notre première rencontre (car nous étions les deux seuls de notre société qui eussions été au Waigatz), demandant où était notre *crabble*, pour dire notre navire; et, comme nous n'avions aucun truchement, nous cherchâmes à leur faire entendre, le mieux qu'il nous fut possible, que nous avions laissé le vaisseau dans

(¹) La baie de Saint-Laurent est comprise entre la Nouvelle-Zemble et le midi de l'île Mezdusharsky.

les glaces. Sur quoi ils disaient : *Crabble pro pal?* ce qui signifiait, selon nous : « Avez-vous perdu le navire? » Et nous leur répondîmes : *Crabble pro pal;* « Oui, nous avons perdu le navire. » Néanmoins nous ne pûmes guère user des paroles, parce que nous ne nous entendions pas les uns les autres. Mais tout, chez eux, indiquait qu'ils étaient peinés et qu'ils avaient pitié de nous, qui, ayant été avec autant de navires, étions maintenant en si pauvre état; et, nous rappelant qu'ils avaient bu du vin dans notre navire, ils nous demandaient par signes quelle boisson nous avions maintenant. Alors l'un des matelots courut à la barque, tira de l'eau et la leur donna à goûter; mais ils tournèrent la tête, en disant : *No dobbre,* c'est-à-dire : « Il n'est pas bon. » Ensuite notre capitaine s'est approché davantage et leur a montré le dedans de sa bouche, pour leur faire entendre que nous avions la maladie dite le scorbut, et leur demander s'ils connaissaient quelque remède. Mais ils comprirent que nous avions faim, et l'un d'eux courut à leur barque et rapporta aussitôt un pain rond de seigle pesant environ 8 livres, et quelques oiseaux fumés, que nous prîmes, leur faisant, en retour, présent d'une demi-douzaine de biscuits. Notre capitaine emmena dans sa barque deux des principaux d'entre eux, leur versant du vin qu'il avait, environ une portion, la seule qui lui restait; et, en les attendant, nous avions ensemble grande familiarité. Nous allâmes là où ils étaient postés, et fîmes bouillir du biscuit dans de l'eau, afin d'avoir quelque chose de chaud. Nous fûmes, dans la compagnie des Russes, fort allègres, parce qu'en treize mois, depuis que nous nous étions séparés de Jean Ryp, nous n'avions vu personne, si ce n'est des ours dévorants et cruels. De manière que nous avions bon courage parce que nous retrouvions des hommes, nous disant l'un à l'autre : « Tout ira bien maintenant, puisque nous sommes revenus en la compagnie des gens; » et nous louions hautement Dieu qui, dans sa bonté, nous avait jusqu'à ce jour conservé la vie.

Le 29, le temps étant assez beau le matin, les Russes ont commencé à appareiller pour faire voile, roulant du rivage quelques tonneaux de graisse de poisson qu'ils avaient serrée dans du genêt marin mêlé de sable, et ils les ont embarqués. Nous les vîmes prendre leur cours vers Waigatz [1], sans savoir où ils voulaient aller. Nous avons fait voile et les avons suivis. Pendant qu'ils naviguaient devant nous, le long de la terre, survint la bruine et un temps humide et couvert; de manière que nous les avons perdus de vue, ne sachant s'ils étaient restés dans quelque golfe ou s'ils étaient toujours devant nous. Nous avons alors navigué plus outre, passant entre deux îles, jusqu'à ce que nous fûmes derechef enveloppés par la glace. Or, étant ainsi enveloppés, sans voir aucune ouverture devant nous, nous sommes, avec grand travail et peine, retournés jusqu'aux deux îles susdites.

Le 30, le vent de nord-ouest continua, avec pluie et tempête; de manière que nous ne pouvions être à sec sous la voile, tendue par-dessus la barque, ce à quoi nous n'étions plus accoutumés, parce que, pendant longtemps, nous n'avions pas eu de pluie; toutefois nous fûmes contraints d'y demeurer pendant tout le jour.

Le 31 au matin, nous naviguâmes, en ramant, de cette île vers une autre île à deux croix, ce qui nous fit penser que quelques gens y avaient été pour leurs affaires, comme auparavant les autres Russes; mais nous n'avons trouvé personne. Le vent était encore nord-ouest; en sorte que la glace continuait à entrer dans le Waigatz. Par bonheur, nous allâmes à terre, car nous y trouvâmes l'herbe *britannica* [2], qui nous vint fort à propos, comme si le Seigneur Dieu nous y avait envoyés. Nous avions plusieurs malades, la plupart de la maladie appelée scorbut, à un degré très-fort; ils furent guéris par cette herbe; car elle nous aida si visiblement et sitôt, que nous-mêmes en fûmes émerveillés; et nous avons grandement loué Dieu, qui nous avait secourus au moment où nous ne l'espérions pas. Nous mangeâmes les feuilles à pleines mains, parce qu'en notre pays nous avions ouï priser ses vertus; mais nous trouvâmes sa vertu plus efficace encore que nous n'avions pensé.

[1] Le détroit de Waigatz, entre l'île de ce nom et l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zemble.

[2] « Le *Cochlearia* ou *Cuillerée,* ainsi nommé parce que ses feuilles sont presque concaves et en forme de cuiller. Ses feuilles et les semences sont les plus puissants antiscorbutiques que l'on connaisse. » (Campe, *Voyage au Spitzberg.)*

« La Nouvelle-Zemble n'a pas de végétation continue, pas même de l'espèce la plus humble. Cependant il y a des points qui ne méritent pas le reproche de stérilité et sont ornés d'une grande variété de fleurs. Il faut, pour que cette végétation se produise, une exposition au sud-ouest, avec un abri du côté opposé. On a recueilli dans cette île jusqu'à quatre-vingt-dix espèces de plantes phanérogames, et environ la moitié de cryptogames. » (Rapport de M. Baer à l'Académie de Saint-Pétersbourg, dans le tome LXXX des *Annales des voyages.)*

Le 1er jour d'août, le vent de nord-ouest soufflait bien, et la glace, qui pendant plusieurs jours avait été chassée au golfe de Waigatz, y subsistait; mais le flot y était violent; en sorte qu'il nous fallut mettre nos barques de l'autre côté de l'île, afin d'être mieux préservés des vagues de la mer. Nous sommes derechef descendus à terre pour cueillir de l'herbe britannica, dont nous avions reçu un grand soulagement et dont nous éprouvâmes encore cette fois l'effet plus salutaire, et si hâtivement que nous en fûmes émerveillés, voyant que quelques-uns pouvaient manger du biscuit, ce qu'auparavant ils ne pouvaient guère faire.

Le 2, le temps était obscur, avec bruine, et le rude vent du nord continua encore; et notre viande commençait fort à diminuer: nous n'avions rien qu'un peu de pain avec de l'eau, et quelques-uns avaient encore un peu de fromage. De manière que, dans la crainte de la famine, nous avions grand désir de pouvoir partir. Nos membres devinrent plus faibles; toutefois notre travail demeurait grand comme auparavant, ce qui était fort contraire à l'un et à l'autre, car il nous aurait mieux valu avoir abondance de vivres, afin de devenir plus robustes.

Le 3, le temps étant un peu plus benin, nous fûmes d'avis d'abandonner la Nouvelle-Zemble et de traverser droit vers la Russie. En sorte que nous avons navigué, avec l'aide de Dieu, prenant notre cours vers sud sud-est. Et alors nous sommes derechef venus entre les glaçons, ce qui nous donna de la crainte, car nous leur avions donné congé et dit adieu, ne pensant pas en être derechef assaillis. Or, comme nous étions au milieu des glaçons par le calme, et comme les voiles ne nous pouvaient guère aider, nous les avons abaissées et avons commencé à manier les avirons, ramant ainsi entre les glaçons, avec fâcheux travail, et nous sommes parvenus à rentrer dans la spacieuse mer qui était libre de glaces; et tant en ramant qu'en naviguant à voiles, nous avions fait 20 lieues. En naviguant ainsi, nous pensions parvenir aux côtes de Russie; mais nous sommes de nouveau revenus au milieu des glaçons par un temps très-froid, ce qui nous alarma fort, dans la crainte que la glace nous empêchât toujours, et que nous n'en fussions jamais délivrés. Et comme avec notre esquif nous ne pouvions aussi bien naviguer en avant ni doubler le long de la glace, voyant paraître quelque ouverture, nous fûmes contraints d'y entrer sans prévoir comment nous en sortirions. Mais quand nous y fûmes entrés, la difficulté fut moins grande que nous n'avions pensé, et nous parvînmes avec grand travail à l'eau ouverte. Notre capitaine, qui était dans l'autre barque, ayant de meilleures voiles, gagna le banc de glace; il avait peur en nous voyant ainsi environnés de la glace. Mais Dieu permit que nous franchissions la glace dans le même temps qu'il mit à naviguer en dehors, et que nous pussions ainsi nous réunir.

Le 4, nous naviguâmes ensemble par un vent de nord-ouest, presque toujours vers le sud; et vers midi nous vîmes la côte de Russie en face de nous, ce qui nous réjouit fort. Approchant plus près, nous avons cargué les voiles et navigué en ramant vers la terre. Nous vîmes que c'était une terre fort basse, et que l'eau pouvait flotter par-dessus le rivage. Nous y demeurâmes jusqu'à ce que le soleil fût au sud-ouest, et, voyant que nous n'y pouvions obtenir aucun avantage, ayant fait environ 30 lieues depuis le cap de la Nouvelle-Zemble d'où nous étions partis, nous avons navigué en avant le long de la côte de Russie, avec raisonnable progrès. Nous vîmes une yole (1) russe vers laquelle nous avons navigué pour parler à ceux qui la montaient. Comme nous approchions, ils sont venus tous en haut de la yole, et nous leur criâmes : *Kanin*, pour leur demander par ce mot si nous étions près du cap Kanin. Mais ils nous répondirent : *Petchora* (2), nous donnant à entendre que nous en étions à peu de distance. Ainsi nous naviguâmes le long du rivage où la profondeur était petite, pensant naviguer à ouest quart au nord, afin de doubler le cap Kanin ; mais nous fûmes fourvoyés par le compas mis sur un bord à bandes de fer, de manière que la différence était bien de deux rumbs, et que nous étions plus au sud et à l'est que nous ne pensions. Car, tandis que nous pensions être près de Kanin, nous en étions bien éloignés de trois journées, comme nous le trouvâmes depuis. Or, nous voyant ainsi fourvoyés, nous attendîmes le jour à l'endroit où nous étions.

Le 5, pendant que nous étions ainsi arrêtés, un des nôtres alla à terre et y trouva de la verdure et

(1) Canot léger qui va à rames et à voiles.

(2) Fleuve du nord de la Russie qui a son embouchure dans l'océan Arctique.

quelques petits arbres. Étant à terre, il nous cria de venir à terre avec des arquebuses, car il y avait des bêtes sauvages à tirer, ce dont nous fûmes bien aises, car notre viande était presque toute mangée, et nous n'avions plus qu'un peu de pain moisi, ce qui nous désespérait, et faisait dire à quelques-uns qu'abandonnant la barque ils s'en iraient à terre, qu'autrement il nous faudrait mourir de faim; car il y avait plus d'un jour que nous n'avions pas à manger, et la faim est un glaive tranchant; nous pouvions difficilement l'endurer.

Le 6, nous nous efforçâmes de ramer plus avant pour sortir du golfe ([1]), le vent étant est sud-est. Or, ayant navigué à rames environ 3 lieues, nous ne pouvions aller plus avant, parce que le vent nous était directement contraire, et nous sans courage et sans force, et parce que la terre s'étendait plus vers le nord-est que nous n'avions pensé; en sorte que nous nous regardâmes piteusement l'un l'autre, car les vivres nous manquaient. Nous ignorions combien nous avions encore à naviguer avant d'obtenir quelque secours, et la viande était presque toute mangée.

Le 7, l'air fut plus doux, et nous nous encourageâmes les uns les autres, voyant le vent contraire, à employer les rames, pour sortir de ce golfe. Et, ayant navigué à rames trois milles, nous ne pûmes passer outre, ce qui fit perdre le cœur et le courage aux matelots, qui ne voyaient aucune issue pour sortir de là. La maladie, la faim, ne voir aucun moyen pour nous en aller, consumaient presque notre chair et notre sang.

Le 8 août, il n'y eut encore aucun amendement; le vent contraire continua, et nos barques furent assez loin séparées l'une de l'autre, selon que le lieu était plus commode à chacun. La misère surtout était plus grande en notre canot; quelques-uns y étaient plus affamés, et, ne pouvant plus endurer la faim, ils perdaient presque entièrement courage et souhaitaient la mort ([2]).

Le 9, le même temps continua, le vent étant directement contraire, ce qui nous arrêta, de manière que nous ne pouvions partir de là, et notre misère s'augmentait de plus en plus. Finalement, deux hommes sont sortis de la barque du capitaine; ce que voyant, deux des nôtres sont aussi descendus à terre. Ils allèrent ensemble bien une lieue de chemin en terre ferme; voyant à la fin une balise, tout près de laquelle sortait un flux d'eau, ils pensaient que c'était un cours d'eau par lequel les Russes étaient venus entre le cap Kanin et la terre ferme de Russie. En retournant, nos gens ont trouvé sur leur chemin un robbe, ou chien de mer, mort et sentant très-mauvais. Ils l'ont traîné jusqu'à notre barque, pensant avoir trouvé une venaison bonne à manger dans la grande faim qu'ils enduraient. Mais nous les en avons dissuadés, leur disant que certainement ce manger serait notre mort, et que nous souffririons plutôt encore la faim; car le Seigneur Dieu, qui nous a secourus dans nos angoisses, est encore vivant, et nous espérons qu'il ne nous abandonnera pas, mais qu'il nous aidera quand nous n'y penserons pas.

Le 10, le vent de nord-ouest continua avec bruine et temps moite, en sorte que nous fûmes forcés de demeurer encore. Il est assez à présumer quel fut notre courage, on le pouvait bien voir à notre mine.

Le 11 au matin, le temps était bon et calme, et le capitaine envoya vers nous un de ses gens pour nous dire de nous apprêter à naviguer. Nous nous sommes préparés et avons navigué à rames vers lui. Comme j'étais très-faible et ne pouvais plus ramer pour faire avancer la chaloupe, qui était plus lourde que le canot, je fus reçu dans le canot et mis au gouvernail; et, à ma place, il en vint un autre plus fort que moi, afin que nous pussions de concert continuer notre route. Nous avons ainsi navigué à rames jusqu'à ce que le soleil fût au sud. Alors survint un bon vent du sud, en sorte que nous avons abandonné les avirons et fait voile avec bon progrès. Mais, sur le soir, le vent devint si rude que nous fûmes contraints de baisser les voiles et de ramer vers la terre, où nous avons mis les barques tout près du rivage, et sommes descendus à terre pour avoir de l'eau fraîche; mais nous n'en pûmes trouver. Et, comme nous ne pouvions aller plus avant, nous nous apprêtâmes à dresser nos tentes pour être à couvert. Alors survint une pluie aussi grande que possible, et à minuit la foudre et l'orage, avec une pluie

([1]) Le golfe qui se trouve à l'embouchure de la Petchora.

([2]) Du moins ces braves gens n'eurent-ils pas un seul moment la pensée de se manger les uns les autres. La nécessité ne justifie pas les crimes d'assassinat et d'anthropophagie; il vaut toujours mieux se laisser mourir de faim que de tuer et de manger son semblable.

plus violente encore qu'auparavant; en sorte que nos matelots furent fort découragés, ne voyant nul secours devant la main, mais toute rigueur et misère.

Le 12, le temps était serein, et nous vîmes un navire russe venir à pleine voile, dont nous fûmes fort réjouis. Le voyant du rivage où nous étions avec les barques, nous avons demandé à notre capitaine de naviguer vers lui, pour adresser la parole à ceux qui le montaient et en obtenir quelques vivres. En abordant, le capitaine est entré dans le navire, demandant à combien nous étions encore du cap Kanin; mais nous ne pouvions nous bien comprendre, parce que nous ne parlions pas leur langue. Ils élevaient leurs cinq doigts; et depuis nous avons pensé qu'ils voulaient dire qu'il y avait sur le cap cinq croix. Ils nous montrèrent sur le compas qu'il était au nord-ouest de nous : ce que notre compas montrait aussi d'après notre calcul. Or, ne pouvant avoir d'eux meilleure raison, le capitaine s'est avancé sur leur bateau, leur montrant un tonneau de poisson, et demandait par signes s'ils le voulaient vendre, en leur présentant une pièce d'argent. Voyant cela, ils lui ont donné cent deux poissons et quelques petits pains de farine qu'ils avaient cuits avec leur poisson. Le soleil étant presque au sud, nous nous sommes séparés d'eux, bien aises d'avoir reçu des vivres; car pendant longtemps nous n'avions mangé par jour que quatre onces de pain, et rien bu que de l'eau pour nous entretenir. Nous avons réparti lesdits poissons également entre nous, donnant, sans aucune différence, autant au moindre qu'au plus grand. Les ayant quittés, nous prîmes notre cours vers ouest quart au nord, le soleil étant ouest sud-ouest; il survint un grand orage avec foudre, tonnerre et pluie, mais qui ne dura guère, car le beau temps revint incontinent.

Le 13, ayant le vent contraire, nous fûmes forcés d'aborder la terre. Étant là, deux des nôtres allaient pour voir la situation du pays et si le cap Kanin s'étendait dans la mer, pensant n'en être guère éloignés. Lesdits matelots, en revenant, dirent avoir vu plus avant une maison, sans y trouver personne; ils disaient qu'ils ne pouvaient juger autrement, sinon que le cap par nous vu était le cap Kanin. Alors nous avions bon courage, et nous sommes derechef rentrés dans la barque, naviguant à rames le long de la terre. L'espoir nous donnait bon courage, et nous fit faire plus que nos forces n'eussent pu faire; car notre vie et notre salut en dépendaient. En naviguant ainsi le long de la terre, nous vîmes une yole russe rompue, et nous avons passé outre. Peu de temps après, nous vîmes sur le rivage une maisonnette vers laquelle allèrent quelques-uns de nos matelots; mais ils n'y trouvèrent personne, ni autre chose qu'un four. En revenant à la barque, ils apportaient des feuilles de britannica cueillies par eux en chemin. Lorsque nous naviguions ainsi près du cap, il nous revint un bon vent d'est à l'aide duquel nous fîmes voile et naviguâmes en avant. Après midi, nous vîmes que le coin que nous avions vu déclinait vers le sud; en sorte que nous pensâmes que c'était réellement le cap de Kanin, où nous avions l'intention de naviguer par l'embouchure de la mer Blanche. Et, pour ce motif, nous avons abordé la chaloupe pour partager les fromages et les autres choses qui pouvaient nous aider; et nous avons ainsi abandonné le rivage, et navigué comme nous pensâmes vers la Russie par la mer Blanche. Pendant que nous naviguions ainsi avec bon progrès, une grande tempête venant du nord s'est élevée vers minuit, ce qui nous fit carguer les voiles. Mais nos compagnons, qui voguaient un peu plus rapidement, ignorant que nous avions diminué notre voilure, naviguèrent toujours; de manière que nous nous sommes perdus de vue, d'autant plus que le temps était couvert et obscur.

Le 14 août au matin, le temps étant assez bon, nous naviguâmes par le vent de sud-ouest, et l'air devint serein et clair; si bien que nous vîmes justement l'autre barque, et fîmes toute diligence pour nous en rapprocher; mais nous ne le pûmes faire, parce que la bruine survint, et nous nous disions l'un à l'autre : « Suivons notre cours, nous viendrons auprès d'eux au côté septentrional de la mer Blanche. »

Le 15, nous vîmes terre, pensant être au côté occidental de la mer Blanche, passé le cap Kanin; et, étant venus près de la terre, nous y vîmes six navires russes à l'ancre. Nous avons navigué vers eux, leur avons parlé et demandé à quelle distance nous étions encore de Kilduin. Mais comme ils ne pouvaient bien nous entendre, ils nous ont fait comprendre, par signes, que nous étions encore loin de là, et que nous étions au côté oriental de Kanin. Ils ont ouvert les paumes de leurs mains, faisant ainsi connaître qu'il nous fallait premièrement passer la mer Blanche, que nos barques étaient trop petites pour cela, qu'il y aurait grand danger pour nous, et que le cap Kanin était encore au nord-ouest de nous. Cependant nous leur avons demandé du pain, et ils nous en donnèrent un, que nous avons mangé

tout sec, en ramant. Mais nous ne pouvions croire que nous étions au lieu qu'ils disaient, parce qu'il nous semblait que nous avions passé la mer Blanche. Or, en nous séparant d'eux, nous avons navigué à rames le long du rivage. Nous naviguâmes le long de la terre, et vîmes un grand navire russe, au côté du bord du gouvernail, pensant qu'il était venu de la mer Blanche.

Le 16 au matin, naviguant encore vers nord-ouest, nous trouvâmes que nous étions au milieu d'un golfe (¹). Alors nous nous sommes dirigés vers le navire russe que nous avions vu à main droite, et nous l'avons, à grand travail et peine, abordé. Or, en nous approchant, le soleil étant presque sud-est, avec



16 août. — Rencontre d'un navire russe qui fournit des vivres aux Hollandais.

un rude vent, nous leur avons demandé si nous étions près de la Nouvelle-Zemble, de Kola ou de Kilduin. Mais, tournant la tête, ils nous donnèrent à entendre que cette contrée était *Zemble de Candinas* (²); ce que nous ne voulions pas croire. Nous leur demandâmes quelques viandes, et ils nous donnèrent certaine quantité de passereaux, pour lesquels le capitaine leur donna une pièce d'argent. Cela fait, nous nous éloignâmes et naviguâmes pour sortir par l'embouchure devant laquelle ils étaient à l'ancre, et qui s'étendait dans la mer. Néanmoins, voyant que nous prenions un chemin contraire et que la marée était passée, ils nous envoyèrent deux hommes sur un canot, avec un grand pain en présent, et nous firent dire de revenir à leur navire, car ils voulaient nous instruire plus amplement de notre chemin. En récompense de leurs instructions, nous leur avons donné une pièce d'argent et une pièce de toile; mais ils demeuraient près de nous. Ceux de la grande lodige nous montraient du lard et du beurre, pour nous attirer vers eux. Nous nous rendîmes près d'eux, et ils nous instruisirent que nous étions encore au côté oriental de la mer Blanche et du cap Kanin; et ils nous l'ont montré plus précisément encore sur notre carte. Entendant cela, nous eûmes quelque peur, en pensant que nous avions

(¹) La baie de Tcheskaya, à l'est de la mer Blanche.

(²) Zemble de Kanin. Zemble, ou plutôt *zemlia*, est un mot russe qui signifie terre.

encore un si long chemin à faire pour passer la mer Blanche, et plus grande pour encore, pour nos compagnons de la chaloupe, et de ce qu'après avoir navigué 22 lieues en mer nous n'étions pas plus loin, tandis que maintenant nous avions à passer l'embouchure de la mer Blanche avec de bien petites provisions. En sorte que nous avons acheté du capitaine russe trois sacs de farine, deux bandes et demie de lard, un pot de beurre russe et un petit tonneau de miel, pour notre provision et celle de nos compagnons, quand nous les aurions retrouvés. Or, la marée étant passée, nous avons pris notre cours en mer vers nord nord-ouest, où nous vîmes un cap s'avançant dans la mer, que nous pensions être Kanin; néanmoins nous passâmes outre, et la terre déclinait vers nord-ouest. Sur le soir, voyant qu'en ramant nous ne pouvions guère avancer et que la marée était presque passée, nous sommes demeurés à l'ancre, et avons bouilli un pot plein d'eau et de farine, et qui nous semblait bien bon, parce que nous y avions mis un peu de graisse de lard et du miel; de manière qu'il nous semblait être à Noël ou aux jours gras. Mais nous étions en peine pour nos compagnons, ne sachant ce qu'ils étaient devenus.

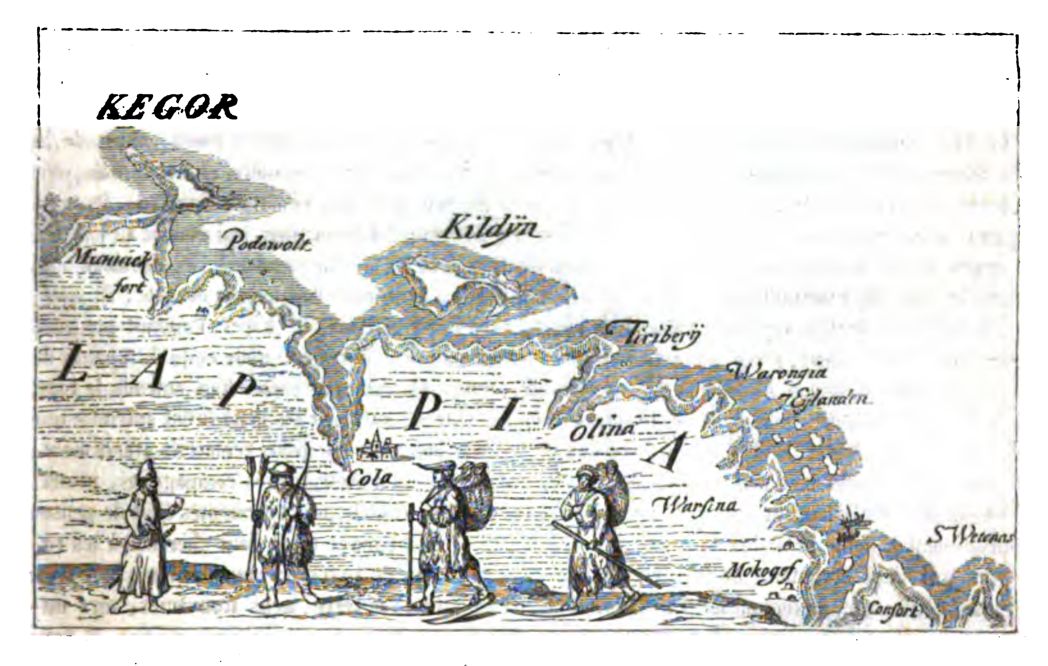
Le 17, comme nous étions à l'ancre, nous vîmes, à l'aube du jour, un navire russe venant de la mer Blanche. Nous avons ramé vers lui, pour apprendre quelque chose sur notre chemin. Mais, dès que nous l'abordâmes, ils nous donnèrent aussitôt un pain, sans que nous l'eussions demandé. Ils nous faisaient signe, du mieux possible, qu'ils avaient parlé à nos autres compagnons, qui étaient au nombre de sept; et, de crainte que nous ne les entendissions mal ou ne les crussions pas, ils élevaient sept doigts en l'air, et, montrant notre canot, ils indiquaient que c'était aussi une barque ouverte; ils ajoutaient qu'ils leur avaient vendu du pain, de la chair, du poisson et d'autres choses. Pendant que nous étions encore près d'eux, nous vîmes une petite boussole, que nous avons reconnue et qu'ils tenaient de nos compagnons, comme ils nous l'ont déclaré par signes. Quand nous eûmes bien entendu le tout, nous leur demandâmes quand et où ils avaient vu les nôtres; sur quoi ils nous firent entendre que c'était le jour précédent. Bref, ils nous firent grande amitié, dont nous les avons remerciés grandement; et nous nous sommes bien réjouis des nouvelles que nous venions d'avoir de nos compagnons, principalement de ce qu'ils avaient obtenu des vivres; car ce qui nous avait le plus tourmentés était de penser qu'ils avaient si petite provision de vivres. Nous avons en toute diligence ramé pour chercher à les rejoindre, car nous craignions qu'ils n'eussent pas reçu beaucoup de vivres, et nous désirions leur faire part des nôtres. Or, naviguant ainsi avec grand travail le long de la terre, nous trouvâmes, vers minuit, un ruisseau d'eau douce. Nous descendîmes en terre pour aller querir de l'eau fraîche, et nous trouvâmes aussi des feuilles de britannica; mais, au lieu de naviguer comme nous le pensions, il nous fallut demeurer à l'ancre, parce que la marée était passée. Nous regardâmes de tous côtés, cherchant le cap Kanin et les cinq croix, mais en vain.

Le 18 au matin, pour gagner du temps, nous avons levé la pierre qui nous servait d'ancre, et nous avons navigué à rames. Alors nous vîmes un cap étendu, avec apparence de quelques croix, qu'en approchant plus près nous vîmes parfaitement. Nous vîmes aussi que la terre déclinait vers l'ouest et le sud-ouest; de manière que, par ces signes, nous aperçûmes clairement que c'était le cap Kanin, à l'entrée de la mer Blanche, que nous avions à traverser, et longtemps désirée. Ce cap est remarquable par les cinq croix qu'il porte, et l'on peut parfaitement voir comment il décline des deux côtés, l'un vers l'est et l'autre vers le sud-ouest. Or, étant d'avis de traverser la mer vers la côte occidentale de la mer Blanche et vers la côte de Norvége, nous vîmes que l'un de nos barils d'eau s'était presque entièrement vidé. Mais, bien qu'il nous fallût naviguer 40 lieues avant de pouvoir trouver de l'eau fraîche, ayant un bon vent de nord-est que nous ne devions pas négliger, nous sommes partis, à la garde de Dieu, naviguant toute la nuit et le jour suivant avec bon progrès. De manière que, le matin, nous vîmes la terre du côté occidental de la mer Blanche, ce que nous aperçûmes d'abord par le bruit que la mer faisait à terre.

Ainsi, voyant que c'était une autre terre avec écueils, différente du côté oriental, qui était bas et sablonneux avec peu de montagnes, nous fûmes assurés que nous étions sur la côte occidentale de la mer Blanche, du côté des Lapons. Et nous louâmes le bon Dieu de ce qu'en trente heures de temps il nous avait conduits au delà de la mer Blanche, à 40 lieues de distance environ.

Le 20 août, étant devant la terre, le vent de nord-est nous a abandonnés, et le vent de nord-ouest commença fort à souffler. Mais, voyant que nous ne pouvions guère avancer en naviguant, il nous sembla

bon de nous retirer derrière quelques rochers (¹). Et venant tout près de la terre, nous y vîmes quelques croix et marques, ce qui nous faisait connaître qu'il y avait une bonne rade; et nous y sommes entrés. Avançant un peu, nous y vîmes une grande *lodie* (²) russe, vers laquelle nous avons navigué à force de rames, et nous y vîmes aussi quelques maisons habitées. Étant arrivés à la lodie, nous y avons amarré notre barque et fait une tente par-dessus, car une grande pluie commençait à tomber; puis nous des-




Du 20 au 23 août. — Côte occidentale de la mer Blanche, où les Hollandais furent reçus amicalement par treize Russes.

cendîmes à terre vers les maisons, où nous fûmes amicalement traités. Ceux qui les habitaient nous menèrent en leur poêle, où ils firent sécher nos vêtements mouillés et cuire une bonne quantité de poisson, nous conviant de très-bon cœur à leur repas. Dans ces maisonnettes il y avait treize hommes qui allaient chaque matin pêcher avec deux barques, sur lesquelles deux d'entre eux avaient l'autorité. Ils vivaient sobrement, ne mangeant ordinairement que du poisson. Sur le soir, comme nous nous préparions à nous embarquer, ils ont invité le capitaine et moi à demeurer près d'eux, en leur cabane. Le capitaine les remercia et retourna à la chaloupe; mais, pour moi, je restai la nuit avec eux. Outre ces treize hommes, il y avait encore deux Lapons et trois femmes avec un enfant, qui vivaient pauvrement de ce que les Russes leur donnaient, comme un morceau de poisson et quelques têtes que les Russes jetaient à terre, et qu'ils ramassaient avec reconnaissance. De manière que nous fûmes fort troublés de leur pauvreté et de leur état misérable, bien que nous fussions assez pauvres nous-mêmes; mais il paraissait bien que cette vie misérable leur était ordinaire (³). Et il nous fallut demeurer là parce que le vent du nord-ouest nous était contraire.

(¹) Les Hollandais étaient alors sur la côte septentrionale de la Laponie, un peu à l'ouest du cap Sviatoi, à une petite distance de l'endroit où Hugh Willoughby avait péri en 1554.

(²) « Les *lodies* sont de courts navires à trois mâts, la plupart si vieux et si usés qu'on ne les croirait pas capables de résister à un orage. Les plus petites ne sont pas même clouées; de l'avant à l'arrière les planches sont cousues avec du chanvre. » (X. Marmier, *Voyages en Scandinavie.)*

(³) M. Marmier décrit ainsi une tente de Lapons modernes :

« De retour sur la côte de Hualoë-Finmark, nous aperçûmes une tente de Lapons. Ils avaient abandonné dans une île

Le 21 août, il plut tout le jour, mais moins l'après-midi. Notre capitaine acheta du poisson frais que nous accommodâmes, et dont nous mangeâmes tout notre soûl, ce qui ne nous était pas arrivé depuis longtemps; nous avons cuit aussi de la bouillie de farine et d'eau, en guise de pain, de manière que nous eûmes fort bon courage. Après midi, la pluie étant moindre, nous allâmes un peu plus avant dans le pays, cherchant des feuilles de britannica (cochlearia). Nous vîmes alors deux hommes sur la montagne, en sorte que nous nous dîmes l'un à l'autre : « Il doit y avoir ici alentour plus de gens que nous ne pensions. » Les deux hommes venaient vers nous; mais, sans les attendre, nous sommes retournés vers notre barque. Les deux hommes qui se trouvaient sur la montagne (c'étaient nos compagnons de voyage de la chaloupe), apercevant aussi la lodie russe, descendirent de la montagne pour acheter de ceux qui la montaient quelques vivres; mais comme ils étaient arrivés à l'improviste et sans argent, ils étaient décidés à se dépouiller d'un de leurs vêtements, vu qu'ils en avaient vêtu deux ou trois l'un sur l'autre, pour échanger contre quelque viande. Mais en descendant de la montagne et en approchant, ils virent notre barque au-dessous ou bien près de la lodie. Nous les vîmes approcher et nous nous reconnûmes l'un l'autre. Nous en fûmes des deux côtés fort réjouis, nous racontant l'un à l'autre nos aventures. Nous leur dîmes que nous avions été en grand danger et en très-grande nécessité; et ils nous dirent qu'ils avaient enduré encore plus de mal que nous. Nous louâmes Dieu de ce que, ne nous ayant point encore abandonnés, il nous avait laissés en vie et ramenés ensemble; et nous avons un peu mangé, bu de l'eau, et décidé qu'ils viendraient près de nous et que nous partirions ensemble.

Le 22, nos autres compagnons vinrent vers nous avec la chaloupe, ce dont nous nous réjouîmes fort tous ensemble. Nous obtînmes du cuisinier russe qu'avec un sac de farine il nous cuirait du pain, et il le fit, moyennant salaire. Alors, les pêcheurs étant revenus de la mer, notre capitaine leur acheta quatre merluches, que nous avons cuites et mangées. Pendant que nous étions à table, le chef des Russes est venu près de nous. Voyant que nous n'avions guère de pain, il est allé chercher un pain qu'il nous a donné. Bien que nous l'eussions convié à manger avec nous, il ne l'a pas voulu faire, parce que c'était leur jour de jeûne, et qu'il y avait sur nos poissons un peu de beurre ou de graisse fondue; et même nous ne pûmes obtenir de lui qu'il bût une seule fois avec nous, parce que notre gobelet était un peu gras, tant ils observent superstitieusement leur religion et leurs jeûnes. De plus, ils ne voulurent en aucune façon nous prêter un de leurs gobelets pour boire, dans la crainte qu'il ne fût souillé par quelque graisse.

Le 23, le cuisinier s'est mis en besogne pour faire du pain avec notre farine. Quand il fut fait, le vent et le temps changeant, nous nous disposâmes à continuer notre route. Notre capitaine donna au chef des Russes, qui arrivait de la mer, une pièce d'argent, en récompense du plaisir qu'ils nous avaient fait; et nous avons aussi payé le cuisinier, et l'un et l'autre nous ont beaucoup remerciés. Le chef des Russes ayant auparavant demandé à notre capitaine un peu de poudre à canon, il lui en fut donné; ce dont il nous remercia grandement. Étant près de partir, nous avons tiré de notre canot un sac de farine, pour le mettre dans la chaloupe, afin que si, par hasard, nous venions encore à être séparés, nos compagnons pussent s'en aider. Sur le soir, nous avons fait voile par la haute marée et navigué le long du rivage.

Le 24, nous vînmes auprès des Sept-Iles ([1]), où nous trouvâmes plusieurs pêcheurs auxquels nous avons demandé où étaient Kola et Kilduin; ils nous montrèrent l'ouest, où nous avions nous-mêmes l'intention d'aller. Ils nous firent beaucoup d'amitiés et nous donnèrent une merluche. Comme notre course était rapide, nous ne pûmes les récompenser, et, émerveillés de leur libéralité, nous les avons seulement remerciés. Naviguant avec un si bon progrès, après avoir dépassé lesdites îles, nous sommes venus, le long du rivage, au milieu de quelques pêcheurs, qui vinrent en ramant vers nous et nous demandèrent où était notre *crabble*, c'est-à-dire notre navire. Nous leur répondîmes, avec le peu de langue russe

voisine leurs rennes aux soins d'un gardien, et ils étaient venus s'installer là pour pêcher. Leur tente se composait de cinq ou six bandes de *vadmel* vieilles et noircies, posées sur quatre piquets, et ouvertes par le haut pour laisser sortir la fumée. Une vieille femme était accroupie auprès d'un foyer, écrasant du sel sur une planche. Les hommes étaient dehors, avec leurs robes en peau de renne, immobiles et apathiques. Du poisson séchait sur des perches, à quelques pas d'eux, et des entrailles de poissons jonchaient le sol. »

([1]) Au nord de la côte de Laponie.

que nous avions appris : *Crabble pro pal;* « Nous l'avons abandonné. » Entendant cela, ils nous criaient : *A Kola, Brabanse crabble;* par quoi nous comprimes qu'à Kola il y avait des navires des Pays-Bas; mais nous en tînmes bien peu de compte, parce que notre intention était de nous rendre à Warthuse, de peur que les Russes ou le grand-duc ne missent quelque empêchement à notre passage sur leurs frontières.




Vue de l'île Kilduin et de Kola.

Le 25, naviguant ainsi le long de la terre, nous avons découvert Kilduin. Passant entre Kilduin et la terre ferme, nous sommes arrivés à la côte occidentale de Kilduin. Étant là, nous avons attentivement regardé si nous pourrions apercevoir quelques maisons ou quelques gens. Nous vîmes des barques russes que l'on avait tirées sur le rivage, et nous avons trouvé un lieu propre à mettre nos barques et nous assurer s'il pouvait y avoir quelqu'un dans les environs. Dans ce motif, notre capitaine est allé un peu dans le pays, et il y trouva cinq ou six petites maisons où demeuraient des Lapons, et il leur demanda si cette terre était Kilduin; et ils répondirent : « Oui, c'est Kilduin; » ajoutant qu'à Kola il y avait trois navires des Pays-Bas, dont deux feraient voile ce même jour. Ayant été ainsi avertis, nous eûmes l'intention de nous rendre à Warthuse, et nous sommes partis. Mais le vent du sud-est s'éleva si fort que nous n'osions nous tenir de nuit en mer; car les ondes étaient si enflées que nous avions peur que les barques ne fussent chaque fois coulées à fond; en sorte que nous nous dirigeâmes vers deux cabanes situées à terre, derrière deux écueils. Arrivant entre les deux écueils, nous y trouvâmes deux cabanes, dans lesquelles étaient trois hommes et un grand chien. Ils nous reçurent fort humainement, et nous demandèrent ce qui nous était arrivé et comment nous étions venus là. Nous leur avons répondu que nous avions perdu notre bâtiment, et que nous venions pour trouver un navire se rendant en Hollande. Ils nous répondirent, de même que les Russes, qu'il y avait près de là trois navires, dont deux devaient

partir le même jour. Alors nous leur avons demandé s'ils ne voudraient pas, avec un des nôtres, aller à terre à Kola, pour chercher un navire se rendant en Hollande, leur promettant de les récompenser. Ils s'excusèrent, en répondant qu'ils ne pouvaient partir de là, mais qu'ils nous conduiraient bien au delà de la montagne, où nous pourrions trouver quelque Lapon qui nous voudrait conduire. Et, en effet, le capitaine, avec un des nôtres, passa avec eux la montagne, et ils trouvèrent un Lapon qui fut content d'aller avec un des nôtres, moyennant deux réaux de 8 qui lui furent promis. Le Lapon prit une arquebuse et notre compagnon une gaffe, et ils ont commencé, après minuit, leur voyage.

Le 26, le temps était beau et serein. Alors nous avons tiré nos deux barques à terre et déchargé notre cargaison pour la mettre à l'air; puis nous allâmes auprès des Russes nous chauffer et préparer la viande que nous avions, et nous faisions deux repas par jour. Nous bûmes de leur boisson qu'ils appellent *quas*, brassée avec toutes sortes de morceaux de pain rancí; elle nous sembla bonne, vu que depuis longtemps nous n'avions bu que de l'eau. Quelques-uns des nôtres allèrent dans le pays, et ils y trouvèrent des grains bleus (¹), ainsi que des fruits de ronces, que nous avons cueillis et mangés, et qui nous firent du bien, car nous sentions parfaitement qu'ils nous guérissaient du scorbut.

Le 27, le temps était couvert et pluvieux, avec tempête fort grande; et comme nous étions à un bas rivage, et qu'un haut flux était prochain, nous fûmes contraints de tirer la chaloupe et le canot en haut sur la terre. Quand cela fut fait, nous avons été auprès des Russes pour nous chauffer à leur feu et cuire ce que nous avions à cuire. Cependant le capitaine envoya l'un des matelots vers le rivage et près des barques pour faire du feu sur le foyer, afin qu'en venant ensuite nous pussions trouver du feu, et que, dans l'intervalle, la fumée fût passée. Pendant que le matelot y était, et que les autres venaient, l'eau monta si haut que les deux barques furent envahies et en grand danger de périr, car il n'y avait sur le canot que deux hommes et trois sur la chaloupe, qui avaient grand'peine à maintenir les barques à distance du rivage, afin qu'elles ne fussent pas mises en pièces. Voyant cela, nous avions grand'peur, mais nous ne pouvions pas leur aider. Mais néanmoins nous louâmes Dieu qui nous avait conduits si avant que nous aurions bien pu achever notre retour, quand même les barques auraient été détruites, comme il y avait apparence qu'elles le seraient. Et ce jour-là et la nuit, la pluie fut très-grande, en sorte que nous endurâmes une grande misère et incommodité, car nous fûmes percés de la pluie. Mais les nôtres qui étaient sur les barques furent dans un péril et danger plus grand, parce qu'ils furent retenus sur le bas rivage.

Le 28, nous avons tiré les barques à terre, afin de décharger la cargaison, pour éviter le retour du danger dans lequel les barques s'étaient trouvées. Les barques étant mises à terre, nous avons dressé les tentes par-dessus pour nous abriter, car la bruine et la pluie continuaient. Nous avions grand désir d'avoir des nouvelles de notre homme qui était allé à Kola avec le Lapon; et, pendant que nous les attendions, nous avons chaque jour cueilli des graines bleues et des fruits de ronces, que nous mangeâmes, et qui nous firent grand bien.

Le 29, le temps était assez bon, et nous attendions patiemment de bonnes nouvelles de Kola, et chaque jour nous allions sur la montagne pour regarder tout alentour si le Lapon et notre homme ne revenaient pas. Et, recommandant l'affaire au Seigneur, nous avons été de nouveau vers les Russes, afin d'apprêter notre manger à leur feu et nous rendre ensuite vers nos barques pour y passer la nuit. Dans l'intervalle, nous avons vu le Lapon venir sur la montagne sans notre compagnon; ce qui nous surprit; mais en arrivant il nous montra une lettre écrite à notre capitaine, qui fut ouverte en notre présence. Elle contenait que l'homme qui avait écrit la lettre était fort émerveillé de notre arrivée; qu'il avait eu grande crainte que depuis longtemps nous ne fussions morts; qu'il était fort réjoui de notre arrivée, et qu'il viendrait sur-le-champ apporter toutes sortes de vivres pour nous réconforter. Nous ne pouvions penser quel était celui qui nous faisait tant d'amitié et de faveur, ni nous émerveiller assez, vu que par la lettre il apparut que nous lui étions bien connus. Et bien que la signature fût de Jean Cornelisz Ryp, nous ne pouvions penser que ce fût le même Jean Ryp qui, l'année précédente, était parti avec nous pour faire le voyage, et s'était séparé de nous vers l'île des Ours. Pour cette joyeuse nouvelle, nous avons payé au Lapon l'argent promis, et, outre cela, nous lui avons donné quelques vêtements,

(¹) Les baies de l'airelle myrtille, suivant le docteur Roulin.

comme chausses et autres, de manière qu'il était tout vêtu à la façon des Hollandais, car nous pensions être au port; puis, ayant bon courage, nous sommes allés dormir. Il ne faut pas aussi omettre le soudain retour du Lapon; car pour aller à Kola, notre compagnon nous a dit que, marchant d'un grand pas, ils mirent deux jours et deux nuits. Mais en revenant, le Lapon fit le même chemin en vingt-quatre heures, ce qui nous émerveilla, car il y avait différence d'un jour; de manière que nous nous disions l'un à l'autre : « Il doit connaître quelque art. » Il nous apporta une perdrix qu'il avait tirée sur le chemin.

Le 30, nous étions encore en doute qui pouvait être ce Jean Ryp qui avait écrit la missive. Il fut dit entre autres : « Ne serait-ce pas notre Jean Ryp qui avait voyagé avec nous en compagnie? » ce que derechef nous ne voulûmes pas croire, parce que nous n'avions pas plus d'espoir de sa vie que lui de la nôtre. Et nous pensions qu'il lui était arrivé encore pire qu'à nous, et qu'il était mort il y avait déjà longtemps. Enfin le patron dit : « Je verrai les lettres qu'il m'a écrites : il y en a une écrite de sa propre main; elle lèvera tous nos doutes. » Ayant déplié les lettres, on trouva qu'il était le même Jean, fils de Cornelisz, et, pour cette cause, nous fûmes autant réjouis de sa santé et vie que lui de la nôtre. Pendant que nous devisions ainsi, et que quelques-uns ne voulaient pas croire que c'était le même Jean Ryp, une chaloupe à rames, où était Jean Ryp, est arrivée avec l'homme que nous avions envoyé. Ils vinrent ensemble à terre, où nous les avons avec grande joie reçus l'un et l'autre, comme si mutuellement nous nous revoyions après être ressuscités de la mort; car depuis longtemps il nous croyait morts, et nous lui. Il nous amenait un tonneau de cervoise de Rostwyck, du vin, de l'eau-de-vie, ainsi que du pain, de la viande, du lard, du saumon, du sucre, et plusieurs autres choses, ce qui nous réconforta grandement, et nous remit sur pied. Et nous nous sommes récréés ensemble à cause de cette réunion inespérée de l'un et de l'autre, louant grandement Dieu de sa grâce.

Le 31, nous nous sommes préparés à naviguer vers Kola; nous commençâmes par remercier les Russes de nous avoir logés chez eux, et leur donnâmes en récompense quelques pièces de monnaie. La nuit, le soleil étant presque au nord, nous sommes partis à la marée haute.

Le premier jour de septembre, nous arrivâmes au côté occidental du fleuve Kola (¹); nous nous y sommes avancés, tant à l'aide des voiles qu'à l'aide des rames, jusqu'à ce que la marée fût retirée. Alors nous avons mouillé les pierres que nous avions au lieu d'ancres, près d'un cap, jusqu'au retour de la marée. Puis après nous avons fait voile, naviguant et ramant jusqu'à environ minuit, où nous jetâmes l'ancre jusqu'au lendemain matin.

Le 2, nous avons navigué à rames en remontant la rivière, ce qui nous réjouit fort, comme si nous entrions dans un monde nouveau; car dans tout le temps de notre voyage nous n'avions aperçu aucun arbre. Et, venant vers les salines, à 3 lieues au-dessous de Kola, nous y sommes demeurés quelque temps pour reprendre haleine, puis nous avons continué à naviguer. Enfin nous arrivâmes au navire de Jean Ryp. Là, nous avons bu une fois ou deux, recevant la bienvenue des matelots du navire qui, l'année précédente, accompagnaient Jean Ryp dans son voyage. Cela fait, nous sommes arrivés à Kola bien tard dans la soirée. Quelques-uns des nôtres sont descendus à terre, d'autres sont demeurés sur les barques pour garder la cargaison, et on leur a apporté des rafraîchissements de lait et d'autres choses. Nous nous réjouîmes fort tous ensemble de ce que Dieu, par sa grâce, nous eût délivrés de tant de périls et de travaux, et conduits jusqu'en ce lieu; car nous nous regardions comme sauvés. Ce lieu qui jadis nous paraissait si éloigné, inconnu et presque au bout du monde, nous paraissait maintenant comme le faubourg de notre pays.

Le 3, nous avons déchargé toute la cargaison et nous nous sommes rafraîchis du travail de notre long voyage, de la faim et du malaise que nous avions soufferts, et nous avons recouvré une partie de notre force et de notre santé.

Le onzième jour, avec le congé du boyard, gouverneur au nom du grand-duc, nous avons conduit notre grand canot et notre chaloupe à la maison des marchands, où nous les avons dédiés en mémoire du long et lointain chemin d'environ quatre cents lieues qui n'avait jamais été parcouru auparavant, et

(¹) Dans la baie de Motor. « Dans cette baie, dit Lutke, il y a chaque été des baleines mortes, quelquefois au nombre de dix. » *(Quatrième voyage dans l'océan Glacial sibérien.)*

que, sur des barques ouvertes, nous avions fait par mer jusqu'à Kola, dont les habitants ne revenaient pas de leur émerveillement (¹).

Le 15, avec tous les nôtres et notre cargaison, nous avons descendu la rivière sur une barque russe vers le navire de Jean Ryp, à environ une demi-lieue de la ville. Et à midi environ, nous avons continué à descendre à peu près jusqu'à moitié chemin, jusqu'à ce que nous eussions passé les détroits, et nous avons attendu là Jean Ryp et notre capitaine qui devaient nous rejoindre le lendemain.

Le 17, Jean Ryp est venu avec notre capitaine, et nous sommes ainsi, le lendemain, sortis de la rivière de Kola, à la garde de Dieu, et nous avons navigué vers la patrie. Sortant de la rivière de Kola, nous avons navigué le long du rivage vers nord-ouest quart au nord par le vent du sud.

Le 19, nous sommes arrivés devant Warthuse, où nous avons mouillé l'ancre et sommes descendus en terre parce que Jean Ryp voulait charger d'autre marchandise, et nous y sommes demeurés jusqu'au 6 d'octobre. Pendant ce temps, nous eûmes de grands vents venant du nord et du nord-ouest; et dans l'intervalle nous nous sommes rafraîchis pour nous refaire de nos maladies et recouvrer nos forces : ce qui était l'œuvre du temps, car nous étions exténués.

Le 6 octobre au soir, le soleil étant au sud-ouest, nous sommes partis de Warthuse, à la garde de Dieu, et nous avons fait voile vers la patrie. Mais comme cette navigation est bien connue, je n'en dirai rien, sinon que le 26 octobre nous sommes entrés dans la Meuse par un vent d'est nord-est; que nous sommes débarqués à Maeslant (²) le lendemain matin; que, passant ensuite par Delft, la Haye et Harlem, nous arrivâmes le premier jour de novembre à Amsterdam. Nous avions les mêmes vêtements que nous portions dans la Nouvelle-Zemble, ayant en tête des bonnets de poil de renard blanc; et nous allâmes à l'hôtel de Pierre Hasselaer, qui avait été l'un des curateurs de la ville d'Amsterdam, chargé de présider à l'appareil des deux navires de Jean Ryp et de notre capitaine. Arrivés à cet hôtel, au milieu de l'étonnement général, parce que depuis longtemps nous passions pour morts et que le bruit s'en était répandu par la ville, la nouvelle de notre arrivée parvint aussi à l'hôtel du prince, où étaient alors à table Mgr le chancelier et l'ambassadeur du très-illustre roi de Danemark, Norvége, des Goths et des Vandales. En sorte que nous avons été amenés près d'eux par M. l'Ecoutets et deux seigneurs de la ville, et nous avons fait audit seigneur ambassadeur et aux seigneurs bourgmestres le récit de notre voyage. Puis chacun de nous s'est retiré dans sa maison. Ceux qui n'étaient pas de la ville furent logés dans une hôtellerie pendant quelque temps, jusqu'à ce que nous reçûmes notre argent. Alors chacun s'en est allé. Voici les noms de ceux qui revinrent de ce voyage : Jacques Heemskerck (³), commis et capitaine; Pierre Peterson Vos; Gérard de Veer; maître Jean Vos, chirurgien; Jacques Jansen Sterrenburg; Léonard Henri; Laurent Guillaume; Jean Hillebrants; Jacques Jansen Hoochwout; Pierre Corneille; Jean de Buisen, et Jacques Everts.

(¹) Parmi les tentatives faites postérieurement pour découvrir le passage nord, nous mentionnerons les expéditions de Steven Bennet, en 1603; les trois de Henri Hudson, en 1607, 1608, 1609 et 1610; les trois de Poole, en 1610, 1611 et 1612; celles de Fotherby, en 1613; de Wood, en 1676; de Tschitschagoff, en 1764; de Phipps (lord Murgrave), en 1773; de Ross, de Parry, de Buchan, de John Franklin, etc.

(²) Maasland, sur la rive droite de la Meuse.

(³) « Heemskerck fit par la suite des campagnes dans la mer des Indes. En 1601, il combattit et prit une grosse caraque portugaise, richement parée et montée par plus de sept cents hommes; il l'amena en Hollande. En 1607, il partit comme amiral d'une flotte de vingt-six vaisseaux de guerre que les états généraux envoyaient contre les Espagnols. Il les attaqua le 25 avril sous le canon de Gibraltar, quoiqu'ils fussent une fois aussi nombreux que lui et protégés par la forteresse. Au milieu du combat, il eut la cuisse emportée par un boulet; sa blessure ne l'empêcha pas d'encourager son monde et de garder son épée jusqu'au moment où il expira. Les Holllandais remportèrent ainsi une victoire complète. » (Eyriès, *Biographie universelle.*)

# BIBLIOGRAPHIE.

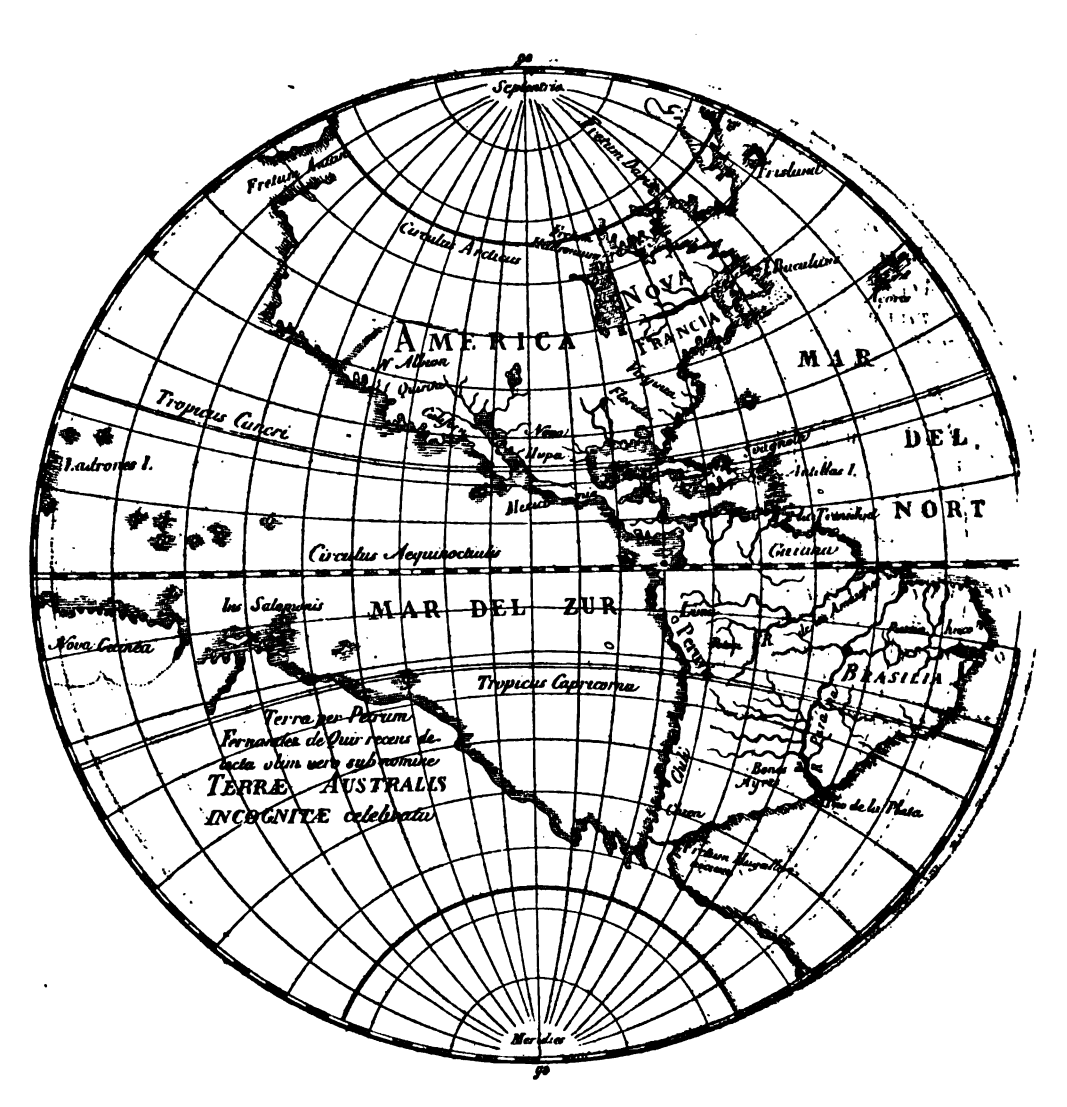
TEXTE. — Gérard de Veer, *Diarium nauticum*, seu Vera descriptio trium navigationum admirandarum tribus continuis annis factarum a Hollandicis et Zelandicis navibus ad septentrionem, etc.; Amstelredami, pet. in-fol., 1598. — *Vraie description de trois voyages en mer*, faits par les navires de Hollande et de Zélande, au Nord, par derrière Norvége, Moscovie et Tartarie; Amsterdam, in-fol., 1598. — *Trois navigations admirables*, faites par les Hollandais et les Zélandais au Septentrion; Paris, in-8, 1599. — *Tre navigationi fatte dagli Olandesi*; traduction de Giovan Guinio; Venetia, in-4°, 1599. — *Vraie description de trois voyages de mer très-admirables*, faits en trois ans, à chacun un an, par les navires de Hollande et de Zélande, etc.; Amsterdam, pet. in-fol., 1600. — *Hes derde Deel van navigatie om dem Noorden*; Amsterdam, 1605. — Le même, traduit du flamand; Amsterdam, in-fol., 1609. — *True and perfect description of three voyages*, etc.; traduction de William Philipp; London, in-4°, 1609.

OUVRAGES À CONSULTER. — Francesco Marcolini, *dei Commentarii del viaggio in Persia*, etc., e dello scoprimento dell' isole Frislanda, Eslanda, Engrouenlanda, Estoticanda ed Icaria, fatto sotto il polo artico, da due fratelli Zeni; Venise, in-12, 1558. — *Les Trois navigations de Martin Forbisher*, pour chercher un passage à la Chine et au Japon par la mer Glaciale, en 1576, 1577, 1578. — Linschotten, *Voyage of de schipvaert van Noorden*, omlanges Norwegen, de Noort-Cap, Laplant, Vienlant, Russland, de Witte-Zee, etc., door de strate van Nassau tot worby de rivier Oby, anno 1594 en 1595; Francfort, in-fol., 1601. — Dans Hakluyt, *the Principal navigations, voyagès*, etc., 1596, 1599; 3 vol. in-fol., 1600. *Voyage de Willoughby à la Nouvelle-Zemble.* — *Relation de divers voyages et découvertes dernièrement faits au Sud et au Nord*, vers le détroit de Magellan et encore à la Nouvelle-Zemble, au Groënland et au Spitzberg, par sir Jean Narborough, le capitaine Jacques Tasman et Frédéric Martens de Hambourg; Londres, in-4°, 2° édition, 1604 et 1611. — H. Rolin, *Mitternæ chtliche Schiffart*; Oppenheim, in-8, 1611. — *Descriptio geographica directionis freti in Chinam ducturi* (Waigatz), cum descriptione terrarum Samoyedarum; Amsterdam, in-4°, 1613. — J. Harris, *Collection of voyages and travels*, t. I[er]; London, in-4°, 1705. — J.-Fred. Bernard, *Recueil de voyages au Nord*; Amsterdam, 8 vol. in-12, de 1715 à 1727. — *Histoire des pêches dans les mers du Nord*, traduite du hollandais par de Reste; 3 vol. in-8, Paris, 1741. — Outhier, *Journal d'un voyage au Nord*, de 1736 à 1737; Amsterdam, in-8, 1746. — L'abbé Prévost, *Histoire générale des voyages*, t. XV; in-4°, 1759. — J.-T. Forster, *History of the voyages and discoveries made in the North*, translated from the german; London, in-4°, 1786. Traduction française. — Camp, *Bibliothèque géographique*, etc., traduite de l'allemand, t. I[er]; Paris, in-18, 1802. — A.-F. Skioldebrand, *Voyage pittoresque au cap Nord*; Stockholm, in-8, 1805. — Zurla, *Dissertazione intorno ai viaggi e scoperte di Nicolo ed Antonio fratelli Zeni*; Venise, gr. in-8, 1808. — J. Pinkerton, *A general Collection of the best and most interesting voyages and travels*, t. I[er]; London, in-4°, 1808. — Lœwenigh, *Reise nach Spitzberg*; Aix-la-Chapelle et Leipsick, in-12, 1810. — Barrow, *A Chronological history of voyages into the arctic regions*; London, in-8, 1818. Traduction française par Defauconpret. — Cadet de Metz, *Précis des voyages entrepris pour se rendre par le Nord dans la mer des Indes*, etc.; Paris, in-8, 1818. — Burney, *A Chronological history of North eastern voyages of discovery*, etc.; London, in-8, 1819. — W. Scoresby, *An account of the arctic regions*; Edinburgh, 2 vol. in-8, 1820. — John Franklin, *Narrative of a journal to the shores of the polar sea*, etc.; London, in-4°, 1823. — *Archives du Nord* (publiées à Saint-Pétersbourg), juillet 1824. — Baer et Gr. von Helmersen, *Beitrage zur Kenntniss des Russischen Reiches*, t. IX, 1[re] partie. — De Perthes, *Histoire des naufrages*; 3 vol. in-8, Paris, 1825. — Fédor Lütke, *Quatrième voyage dans l'océan Glacial sibérien*, exécuté par ordre de l'empereur Alexandre I[er], sur le brick *Novaïa-Zemlia*, en 1821, 1822, 1823 et 1824, etc.; Saint-Pétersbourg (en russe), gr. in-4°, 1828. — *Histoire générale des voyages*, par W. Desborough-Cooley, traduite de l'anglais par Ad. Joanne et Old-Nick, 2° série; Paris. in-12, 1840. — *Bibliothèque universelle des voyages*, par M. Albert Montémont. — X. Marmier, *Lettres sur le Nord*; Paris, 2 vol. in-12, 1840. — Le même, *Lettres sur la Hollande*; Paris, in-12, 1841. — Paul Gaimard, *Voyage de la commission scientifique du Nord*; Paris, in-8; relation du voyage par X. Marmier (Voy. la Bibliographie, en tête du premier volume.) — W. Beechey, *A Voyage of discovery towards the north pole*; London, in-8, 1843. — John Barrow, *Voyages of discovery and research with in the arctic regions*, from the year 1818 to the present time; London, 1846. — Collection du *Journal of the geographical Society*, sur la Nouvelle-Zemble, t. VIII, XXII et XXIII. — Collection du *Bulletin de la Société de géographie*, sur la Nouvelle-Zemble, t. XVI et XVIII (1842); 4° série, t. I[er] (1851). — *Nouvelles annales des voyages*, sur la Nouvelle-Zemble, 3° série, t. XX et XXIV; 4° série, t. I[er]. — M[me] Léonie d'Aunet (Biard), *Voyage d'une femme au Spitzberg*; Paris, in-16, 1854.

## MENDANA, VOYAGEUR ESPAGNOL.

## QUEIROS, VOYAGEUR [illegible]

[1567-1606.]




*Terra australis incognita.* — Mappemonde (¹) [illegible]

Quand la découverte de l'Amérique eut bien démontré aux esprits les plus incrédules que la terre était ronde, il fut aisé de s'assurer qu'une partie considérable de la sphère n'avait pas encore été explorée.

(¹) Sur la plupart des mappemondes du seizième siècle sont tracés les contours d'un grand continent austral, qui semblent n'être que les prolongements supposés des côtes septentrionales de la Nouvelle-Hollande déjà découvertes.

A partir du cap Horn, du cap des Tourmentes ou de Bonne-Espérance, entre les continents américain et asiatique, dans la direction du pôle sud, il restait de vastes espaces entièrement inconnus. Était-il vraisemblable qu'ils fussent inhabitables, tout à fait couverts d'eau? Pourquoi le supposer? L'analogie n'autorisait-elle pas, au contraire, à croire qu'il y avait dans ces espaces des îles nombreuses et même un autre continent immense, faisant, pour ainsi dire, équilibre à l'immense étendue des terres septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique?

Les navigateurs espagnols et portugais paraissent avoir été les premiers à tourner leur ambition de ce côté, où il semblait qu'il dût y avoir à acquérir une nouvelle gloire, égale à celle des Colomb et des




*Descriptio ac delineatio geographica detectionis freti*, etc.; in-4°, Amsterdam, 1612.

Magellan (1). Les merveilleuses découvertes de la première moitié du siècle inspiraient naturellement une confiance et une hardiesse sans bornes; on avait longtemps résisté à croire au possible : mainte-

(1) Les Hollandais contestent cette priorité, que les Portugais appuient sur différentes autorités, notamment sur deux manuscrits du *British-Museum* (l'un français, n° 5413; l'autre anglais, avec préface française, n° 20, c. IX). « ...... L'ap-

nant, on ne voulait plus croire à rien d'impossible. On continuait d'ailleurs à poursuivre le rêve d'un monde plus riche, plus beau, plus fécond encore que tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors; et cet idéal, ce paradis terrestre, où devait-il se rencontrer, sinon vers ces extrémités mystérieuses dont la Providence semblait avoir réservé la possession aux générations modernes, comme le dernier et le plus précieux de ses dons?

Déjà l'on avait découvert ou entrevu la terre des Papous (la Nouvelle-Guinée) (¹), et quelques points des côtes septentrionales de Java la Grande (la Nouvelle-Hollande) (²); mais ce ne devait être là tout au plus, suivant l'opinion générale, que ce que les premières Antilles avaient été comme signes précurseurs de l'Amérique (³).

Un homme surtout se montra possédé d'une ardeur profonde pour cette découverte d'un continent austral. Sa conviction exaltée, persévérante, infatigable, rappela celle de Colomb. Comme l'immortel Génois, il unissait l'étude à l'action, il savait, il voulait, il pouvait.

Cet homme remarquable, Pedro-Fernandez de Queiros, attend encore son historien. Si l'expérience a démontré que son espérance dépassait la réalité, la grandeur de ses vues n'en mérite pas moins d'être admirée, et les services positifs qu'il a rendus sont trop incontestables pour que sa célébrité n'augmente pas, lorsque enfin la science aura mis en lumière tous ses titres. Son nom est, du reste, inséparable de celui de Mendana, qui partagea ses idées, ses recherches, et eut même l'honneur de le précéder: aussi nous a-t-il paru qu'il convenait de rapprocher et de réunir dans une même notice les documents les plus utiles pour faire connaître et apprécier les entreprises de ces deux navigateurs.

## MENDANA.

Alvaro Mendana de Neyra est né en 1541. Il était Espagnol, mais on ne connaît pas le lieu de sa naissance. On paraît ignorer aussi comment se passèrent son enfance et sa jeunesse. Il appartenait sans doute à une famille riche et puissante. Son oncle, don Pedro de Castro, était gouverneur de Lima, et il est probable que ce fut cette circonstance qui l'attira dans le nouveau monde et éveilla son désir de s'illustrer par des découvertes.

Son projet de chercher des terres inconnues fut accueilli favorablement par le gouvernement espagnol, qui ne pouvait manquer de comprendre combien il importait à la conservation et à la prospérité de ses possessions en Amérique qu'aucune autre nation ne vînt à fonder des établissements considérables soit dans l'océan Pacifique, soit dans la mer du Sud.

Mendana fit deux voyages (⁴). Dans le premier, en 1567 (⁵), il découvrit les îles *Salomon*. Dans le second, qui eut lieu en 1595, et où Queiros fut pilote, il essaya vainement de retrouver ces îles; mais il découvrit les îles *Marquezas de Mendoza*, *Santa-Cruz* et plusieurs autres.

Voici la relation de son premier voyage (⁶).

cord de tant de preuves, dit Malte-Brun, ne permet guère de douter que, dans le premier enthousiasme pour les découvertes, après le voyage de Magellan, les Portugais ou les Espagnols n'aient visité les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande, environ un siècle avant la prétendue découverte des Hollandais. Il est même probable qu'ils découvrirent la côte orientale retrouvée depuis par le capitaine Cook. » (*Hist. de la géogr.*, t. XXIII.)

(¹) Suivant les Portugais, découverte en 1511 par Ambrea et Serram; retrouvée en 1527 par Menezez; — en 1528, par Saavedra, suivant les Espagnols.

(²) Par Saavedra, de 1530 à 1540.

(³) Les dernières illusions sur le continent austral ne se sont guère entièrement dissipées que vers la fin du dix-huitième siècle, après les mémorables navigations du capitaine Cook.

(⁴) Suivant Malte-Brun (*Hist. de la géogr.*, liv. XXII), Mendana aurait fait trois voyages. — C'est une erreur de ce savant géographe.

(⁵) « Tous les historiens, dit Fleurieu, ont placé ce voyage de Mendana en 1567; Figueroa seul dit que Mendana partit du Callao le 10 janvier 1568. » Mais il n'y avait là probablement qu'une erreur d'impression. A la fin de la relation, Figueroa dit que la flotte était de retour le 22 janvier 1568.

(⁶) Cette relation, traduite de l'espagnol par M. Ed. Dulaurier, et publiée en juillet 1852 dans les *Nouvelles Annales des*

COURTE RELATION DU VOYAGE QUE FIT ALVARO DE MENDANA A LA RECHERCHE DE LA NOUVELLE-GUINÉE (¹).

L'an 1567, par ordre du licencié Lope Garcia de Castro, membre du conseil de Sa Majesté, gouverneur du royaume du Pérou et président de l'audience de los Reyes, on arma deux navires de moyenne grandeur, sur lesquels nous nous embarquâmes au nombre de cent vingt-cinq hommes. La moitié se composait de matelots et d'hommes de mer, et l'autre moitié de soldats, sans compter les gens de service et la chiourme. Nous avions avec nous quatre pilotes, dont le chef se nommait Hernan Gallego, et pour général Alvaro de Mendana, neveu du président, jeune homme de vingt et un ans (²); le mestre de camp et amiral était Pedro de Ortega, originaire du royaume de Valence, alguazil supérieur de Panama, et natif de Guadalcanal; il y avait aussi à bord quatre frères de l'ordre de Saint-François.

Nous appareillâmes du port du Callao de Lima et de la ville de los Reyes, mercredi, jour de sainte Isabelle, 19 novembre de l'an 1567 (³). Nous louvoyâmes le reste de la soirée et une partie de la nuit, et le lendemain nous gagnâmes le large. Pendant dix jours, nous fîmes route avec des vents frais, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés à 15° 30′ de la latitude australe. Là, nous trouvâmes des vents d'est, avec lesquels nous naviguâmes pendant plusieurs jours, où nous eûmes quelques grains, mais une mer toujours belle.

Après avoir couru 500 lieues (⁴) depuis la côte du Pérou, nous aperçûmes une grande quantité d'oiseaux, qui disparurent au bout de trois jours. Ici l'on prit la hauteur du soleil, et l'on trouva que nous étions par 8 degrés de latitude sud. Nous estimâmes que nous étions éloignés de 900 lieues de la côte du Pérou. Nous aperçûmes de nouveau une grande quantité d'oiseaux. En courant par les 7 degrés de latitude sud, nous eûmes la vue d'une terre : c'était une petite île. En allant la reconnaître, nous vîmes s'avancer sept canots montés par des Indiens ; mais ils ne se laissèrent pas approcher d'assez près pour qu'il nous fût possible de savoir si c'étaient des Indiens ou des Nègres. Puis, ayant levé leurs rames en l'air, ils gagnèrent la terre, d'où ils ne cessèrent de nous faire des signaux et des gestes. Pendant la nuit et le matin, nous eûmes une tempête avec des coups de vent et de la pluie, ce qui nous força, ainsi que les nombreux courants que nous rencontrâmes, à passer outre sans pouvoir aborder; nous donnâmes à cette terre le nom d'*île de Jésus* (⁵).

Le 1ᵉʳ de février, nous découvrîmes un récif. Plus loin, en avançant péniblement à cause du mauvais

*voyages*, a été extraite d'un manuscrit in-folio appartenant à la Bibliothèque nationale, et coté sous le nº 1588, fonds français. Elle a été écrite par un des hommes qui accompagnèrent Alvaro de Mendana dans son exploration. Ce document sur les îles de Salomon paraît mériter par conséquent toute confiance, et il est instructif même après les descriptions de Surville, Shortland, d'Entrecasteaux et Dumont d'Urville, qui, dans les temps modernes, ont visité le même archipel. On pourra comparer cette relation à un autre récit du voyage de Mendana donné par le docteur Christoval Suarez de Figueroa, dans son livre intitulé: *Hechos de don Garcia Hurtado de Mendoza, quarto marques de Canete*, in-4º; en Madrid, en la imprenta real, ano de 1612, p. 228, 237. — Dalrymple (*Historical collection*, etc.) a donné une traduction anglaise de ce texte publié par Figueroa, qui a été aussi traduit en français par Pingré, dans son Mémoire pour le passage de Vénus du 3 juin 1769. (Paris, 1767, p. 22 et 29.) — Fleurieu en a reproduit un extrait au commencement de ses *Découvertes des Français en 1768 et 1769 dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée.* (Paris, 1790; in-4º.)

(¹) Ce titre, dans le manuscrit, est suivi des mots suivants : « laquelle avait été déjà découverte par Inigo Ortiz de Retes, qui partit avec Villalobos, de la Nouvelle-Espagne, en 1541. »

(²) Le récit extrait de la *Géographie indienne* de Herrera, par le président de Brosse, dans son *Histoire des navigations aux terres australes* (t. Iᵉʳ, p. 172), commence ainsi :

« En 1567, le gouverneur du Pérou envoya *don Alvar de Mendoce*, son parent, et *don Alvar de Mindana*, naviguer dans la mer Pacifique..... »

Le président de Brosse attribue, par suite, le premier rôle dans cette navigation à don Alvar de Mendoce. Mais Dalrymple remarque avec raison, dans sa « Collection des voyages et découvertes dans l'océan Pacifique du Sud » (*Historical collection*, etc., t. Iᵉʳ, p. 43), que Herrera est en contradiction avec Figueroa, Lopez Vaz, Acosta, Azias et Gallego.

(³) Le 10 janvier 1568, suivant Figueroa. (Voyez la note 5 de la page précédente.)

(⁴) Ce sont des lieues d'Espagne, de 17 ½ au degré. Les lieues marines de France sont de 20 au degré. On était à 1 450 lieues du Pérou, suivant Figueroa, ou à 1 657 lieues marines de France.

(⁵) Cette île, dit Figueroa, était habitée par une *gente amulata* (race de mulâtres).

temps et des grains que nous eûmes à essuyer, nous aperçûmes quantité d'herbes, de morceaux de bois et des oranges, comme les rivières en rejettent ordinairement. Quelques jours après, le 7 février, nous vîmes une terre élevée à une distance de 15 lieues. Y étant arrivés un dimanche, un grand nombre



Naturel de l'île Sainte-Isabelle. — D'après l'Atlas de Dumont d'Urville.

de canots vinrent à nous, dans lesquels il y avait plus de cent Indiens. Mais ils refusèrent de monter à bord, quoique ayant reçu de nous quelques petits objets de troque, et nos avances n'eurent aucun succès; alors on mit le bateau à la mer pour aller à la découverte d'un port. Nous louvoyâmes toute cette nuit jusqu'au lendemain, au grand risque d'échouer nos navires, car ces parages sont partout semés de bas-fonds.

Le lundi matin, 9 février, nous trouvâmes le port que nous désirions, et nous y jetâmes l'ancre. Nous l'appelâmes le port de *l'Étoile (el puerto de la Estrella)* (¹), parce qu'en y entrant en plein midi, nous avions vu briller une étoile au firmament. Nous donnâmes à l'île le nom de *Santa-Ysabel* (Sainte-Isabelle) (²), parce que le jour de la fête de cette sainte nous étions sortis du port du Callao, et que le général avait promis que la première terre qu'il découvrirait s'appellerait ainsi.

Cette île est habitée par des Indiens qui vont tout nus; ils portent seulement un pagne tissu de feuilles de palmier. Ils se teignent les cheveux d'une couleur blond ardent et se les frisent. Nous ne vîmes parmi eux aucune sorte de métaux. Ils ont des bracelets faits avec des os de poissons, et au cou des médailles de la même substance (³). Il n'existe chez eux aucune espèce de céréales, mais des raisins, des noix de coco et autres plantes dont il sera question plus loin. Le pays est montueux et très-boisé. Un chef vint à nous, accompagné d'autres Indiens; il se nommait *Tauriqui Bilibau Ilarra*. Il proposa au général, par amitié, de changer de nom, disant qu'il voulait s'appeler Alvaro de Mendana,

(¹) « *Santa-Ysabel de la Estrella.* » (Figueroa.)

(²) « L'île de Sainte-Isabelle a été revue en 1793 par Manning. Sur la carte de Krusenstern elle a une longueur de 105 milles du nord-ouest au sud-est, et une largeur de 14 à 16 milles; mais ses véritables dimensions sont encore inconnues. » (Ed. Dulaurier.)

(³) « Le même usage a été observé par Kotzebue dans les îles Radack. Ayant fait quelques présents à Lamary, le chef de ces îles, celui-ci détacha de son cou un os de poisson merveilleusement travaillé, qu'il portait en signe de distinction, et il l'offrit au navigateur russe. » (Ed. Dul.)

et que le général se nommerait *Tauriqui Bilibau Harra*. Le général lui fit donner quelques vivres, et on lui fit entendre une guitare et d'autres instruments que nous avions avec nous, comme une petite trompette et un tambour. En retour, le cacique fit venir sa musique, qui se composait d'une conque



Femme de l'île Sainte-Isabelle.

marine et de petits roseaux attachés ensemble, avec lesquels ces peuples forment une sorte de concert, comme le font chez nous les gardiens de porcs.

Les montagnes de l'île nous paraissant très-riches en bois, et les Indiens nous témoignant des dispositions amicales, on résolut de construire un brigantin. Le pilote alla donner des ordres afin qu'il fût fait assez vaste et assez solide pour pouvoir entreprendre la reconnaissance des îles de cet archipel. Nos pas nous conduisirent bientôt auprès d'une hutte d'Indiens qui étaient réunis avec leurs femmes, lesquelles vont toutes nues comme eux, et ne se voilent que de quelques feuilles d'arbres.

Ils nous donnèrent des noix de coco, des binaus (¹), sorte de racines dont ils se nourrissent, et un gâteau rond fait avec l'intérieur de la noix de coco et des raisins, ainsi que des amandes. Le pays produit, en effet, de très-beaux amandiers dans les montagnes. Le mestre de camp, étant parti pour une excursion dans l'intérieur de l'île, rencontra des terres fertiles, des montagnes et des rivières. Plusieurs fois, il fut en danger de la part des Indiens; car, quoiqu'ils ne soient pas très-nombreux, chaque village est en guerre l'un contre l'autre. A la fin, étant parvenu au sommet d'une montagne très-élevée, il reconnut distinctement que c'était une île et non un continent, conformément au témoignage des naturels, qui nous avaient dit, à notre arrivée, qu'à l'ouest il y avait plusieurs îles, mais qu'il ne s'en trouvait aucune du côté de l'est, où le soleil se lève.

Le mestre de camp s'en revint, non sans de grandes difficultés, occasionnées par le mauvais temps qui était très-fort, par les courants, et en outre par les attaques des Indiens. L'île de Sainte-Isabelle est située à l'ouest de la ville de Truxillo, par 8 degrés de latitude sud (²), à 1 700 lieues de Lima, comme les pilotes nous l'assurèrent, quoique je croie qu'ils se trompèrent; car si ce calcul avait été

(¹) *Venaus*. (Figueroa.)

(²) « La position de Sainte-Isabelle a été déterminée par 7° 10′ à 8° 28′ de latitude sud et par 155° 18′ à 157° 54′ de longitude est. » (Ed. Dul.)

exact, nous aurions trouvé dans ces îles quelques traces de richesses et des peuples plus civilisés, comme Miguel Lopez de Legaspi en trouva plus avant aux îles Philippines, encore que ces îles soient situées dans l'hémisphère boréal.



Naturel de l'île Sainte-Isabelle.

Les habitants de Sainte-Isabelle sont idolâtres ; ils adorent le démon, qui leur apparaît sous la forme d'un lézard et d'une couleuvre, à ce qu'ils disent : aussi vîmes-nous, dans de petits temples qu'ils ont élevés, un grand nombre de figures de crocodiles et de couleuvres. Il y avait même de ces animaux vivants conservés dans de petits réduits de ces temples. Ces peuples sont barbares, anthropophages, mangeurs de chair humaine ; ils se dévorent entre eux lorsqu'ils peuvent se faire prisonniers de guerre, et même, sans être en hostilité ouverte, quand ils réussissent à se prendre par trahison. La preuve qu'ils sont anthropophages, c'est qu'ils offrirent au général, à plusieurs reprises, des quartiers d'Indiens comme un mets très-goûté par eux et exquis (¹).

La construction du brigantin étant achevée, le troisième jour d'avril de l'année précitée, on le lança à l'eau, et on le nomma *le Santiago*. Le mestre de camp s'y embarqua avec treize soldats, le pilote en chef Heman Gallego, huit matelots et sept hommes de service. Nous côtoyâmes l'île dans la direction du sud ; puis nous tournâmes vers l'ouest, où s'élèvent un grand nombre d'îles (²). Sortis du port le 7 avril, nous eûmes vent contraire ; aussi fûmes-nous obligés d'y rentrer en vue des vaisseaux. Le lendemain, nous naviguâmes avec une très-forte pluie, et nous abordâmes à l'île *de las Palmas* (île des Palmiers), et de là, escortés par plusieurs canots et ayant le vent contraire, nous allâmes chercher un abri dans cette île. Les Indiens voulurent nous lancer des flèches ; mais nous les effrayâmes avec nos arquebuses. Nous trouvâmes dans leurs habitations des vivres qui furent transportés au brigantin.

(¹) « Le cacique envoya en présent à Mendana un quartier d'enfant, auquel tenaient le bras et la main. Le général espagnol le fit enterrer en présence de ceux qui l'avaient apporté. Ils parurent offensés et confus du mauvais succès de leur ambassade, et ils se retirèrent la tête baissée. » (Figueroa.)

Fleurieu, en traduisant ce passage (*Découvertes des Français*, etc., page 5), fait observer que le même Figueroa dit ailleurs que « les sauvages de Sainte-Isabelle ne mangeaient pas de viande. »

(²) « Ces îles, ainsi que l'île de las Palmas, sont celles probablement qui ont été aperçues par Manning au sud-ouest de Sainte-Isabelle, et deux desquelles ont été nommées par lui Jane et Neurne. » (Ed. Dul.)

Le dimanche des Rameaux, ayant appareillé de ce port, nous aperçûmes au nord une île que nous nommâmes l'île *de los Ramos* (île des Rameaux) (¹). De la côte où nous avions mouillé la nuit précédente, quatre petits canots vinrent à nous, contenant environ une centaine d'Indiens armés d'arcs et



Naturel de l'île Sainte-Isabelle.

de flèches. Parmi eux était un vieillard, debout avec son arc, menaçant ses compagnons, et leur disant que c'était à lui qu'il appartenait de nous emmener manger, et nous engageant à le suivre, sans quoi, ajoutait-il, il déchargerait sa flèche sur nous et nous tuerait. Sur ces entrefaites, les Indiens nous cernèrent et nous tirèrent des flèches. Nous nous défendîmes, et le vieillard tomba frappé d'un coup de feu. A cette vue, ils nous laissèrent. Cependant le mauvais temps nous obligea de retourner à la côte d'où nous étions venus, c'est-à-dire à celle de Sainte-Isabelle. Mais comme nous n'y étions pas bien, au gré du pilote, nous nous en éloignâmes à force de rames, et, doublant une pointe, nous entrâmes dans une baie semée de récifs. Le lendemain, nous eûmes la vue de quelques petites îles, et le jeudi-saint, au matin, en prolongeant cette côte, nous eûmes la certitude que c'était encore l'île de Sainte-Isabelle; car, quoique reconnaissant les montagnes dont il a été déjà parlé, nous conservions encore quelques doutes à cet égard, parce que l'île va en fuyant dans la direction du sud-est. Le pilote jugea à propos de prendre terre dans une île placée au sud, et faisant partie d'un groupe situé par le même rumb, en s'écartant de l'île de Sainte-Isabelle. Cette île est entourée de récifs. On l'appela *la Galera* (la Galère) (²). Elle a 2 lieues de circuit. Le lendemain, nous quittâmes cette île pour passer dans une autre, à une lieue et demie de distance; elle est très-montueuse et très-pittoresque. On lui donna le nom de *Buenavista* (Bellevue). Il vint à nous quelques Indiens qui nous firent bon accueil. La mer étant calme, et leur ayant jeté un cordage afin qu'ils nous remorquassent jusqu'à terre, chaque canot demandait pareillement un cordage; mais toutes ces démonstrations d'amitié n'étaient que pour nous

(¹) « Latitude sud, 8° 24'; longitude est, 154° 42'. » (Ed. Dul.)

(²) « Revue par Surville en 1769. Latitude sud, 9° 28'; longitude est, 159° 6'. Il y a dans la relation de Dumont d'Urville une exagération évidente de longitude vers l'est. En suivant la route des Espagnols, on voit que l'île de la Galère doit être placée au sud-est de Sainte-Isabelle, dont la position a été fixée par 155 à 157 degrés de longitude est. D'ailleurs, l'île de Buena-Vista, qui n'est qu'à une faible distance (une lieue et demie) de la Galère, est placée par 157° 18' longitude est (pointe sud), 9° 42' latitude sud. » (Ed. Dul.)

tuer et nous manger. Comme c'était à marée basse, le brigantin ne put approcher du rivage. Alors le mestre de camp se rendit à terre, et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté. Voulant couper une branche de cocotier pour en manger les fruits, car les naturels nous avaient refusé des vivres, même en échange des objets que nous leur offrions, ils commencèrent à s'agiter tumultueusement et à nous lancer des flèches. Ayant tué un de leurs chefs en les repoussant à coups d'arquebuse, ils furent forcés de nous laisser regagner tranquillement le brigantin. Nous nous dirigeâmes vers une petite île située à un quart de lieue plus loin, et où croissaient beaucoup de cocotiers. Les habitants nous firent présent d'un porc semblable à ceux d'Espagne, excepté qu'il était sauvage, de très-petite taille, et que la chair avait un mauvais goût. Nous priâmes ces insulaires de nous donner encore de ces animaux ; mais ils nous dirent qu'ils étaient très-rares chez eux et qu'ils les tiraient des îles voisines. Cependant ils nous en donnèrent un autre qui nous servit à fêter le jour de Pâques. Ce fut la première viande que nous obtînmes dans notre voyage, et que nous mangeâmes fraîche depuis notre départ du Pérou. Nous en fîmes un régal qui n'était pas à dédaigner. Cette île, ainsi que celle de Sainte-Isabelle, offre de très-beaux sites, et, sous ce rapport, elle est supérieure même à l'Espagne. Les habitants ne connaissent aucune espèce de boisson préparée, ni d'autres aliments que ceux qui viennent d'être mentionnés. Ils n'ont ni or ni argent ; mais il y a lieu de croire que l'on y trouvera des perles, parce que nous y vîmes beaucoup de coquilles à perles.

De là nous allâmes, le jour de Pâques, dans une île située une demi-lieue plus loin, et que nous appelâmes du nom de *San-Dimas*. En plein midi, au moment où nous sortions du port dans lequel nous venions de nous arrêter, nous vîmes une étoile très-brillante, comme si c'eût été de nuit. Des canots s'avancèrent vers nous comme auparavant, avec des paroles de paix, mais avec des intentions hostiles. Néanmoins nous jetâmes l'ancre devant cette île. Les Indiens du rivage, se joignant à ceux des canots, formèrent une troupe de plus de six cents hommes. Ne nous trouvant pas commodément dans cet endroit, nous poussâmes plus loin. Les Indiens nous attaquèrent vigoureusement ; mais nous les effrayâmes avec nos arquebuses, et nous leur fîmes éprouver quelques pertes. Ainsi repoussés, ils nous laissèrent. Ayant pris possession de cette île, nous continuâmes notre navigation.

Ce fut le lundi de Pâques que nous quittâmes l'île de San-Dimas. Nous aperçûmes, dans la direction du sud-est, une île assez étendue, mais sans pouvoir y arriver. Bientôt nous découvrîmes une petite île qui reçut le nom de *Sesarga* (¹), et de là nous gagnâmes la grande, dont nous prîmes possession au nom de Sa Majesté. On l'appela *Guadalcanar*, et une petite rivière qui l'arrosait *Ortega mineros*, pour indiquer que cette rivière roulait de l'or. Quant à moi, je n'y en vis pas. Ici nous trouvâmes du gingembre pour la première fois (²). Cette île est par les 10° 30′ de latitude australe.

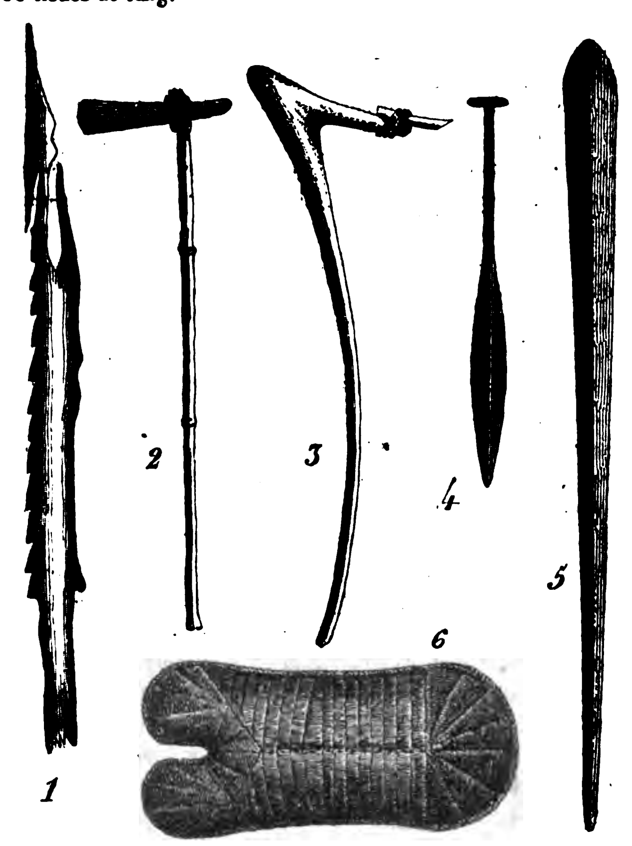
Nous résolûmes de revenir à l'île de Sainte-Isabelle, mais par l'autre direction, afin de découvrir de nouvelles terres, et avec l'intention de dire au gouverneur de s'en venir à Guadalcanar avec les navires et tout notre monde. La température en est meilleure et le sol plus fertile qu'à Sainte-Isabelle. Nous nous dirigeâmes vers une île qui est à la pointe de Sainte-Isabelle, et qui s'appelle *Boru* ; nous y abordâmes un mercredi 21 avril. Elle est entourée d'un grand nombre de petites îles et de récifs. Les Indiens avaient caché toutes leurs provisions et s'étaient enfuis dans la montagne. Nous nous procurâmes cependant de petits cochons. Cette île est très-peuplée ; nous l'appelâmes du nom de *San-Jorje* (Saint-Georges). Nous avions continué de naviguer jusqu'au 21 avril, lorsque nous vîmes venir à nous huit canots montés par des pêcheurs, qui firent pleuvoir sur nous une nuée de flèches et blessèrent un de nos soldats. Mais un d'eux ayant été tué, tous prirent la fuite. Cette côte est partout hérissée de récifs. Nulle part les Indiens n'y sont en paix entre eux. Un jour nous vîmes traverser d'une île à l'autre une multitude de chauves-souris aussi grosses que des milans (³). Ce jour-là on prit la hauteur

(¹) « Reconnue en 1792 par d'Entrecasteaux, et placée par ce navigateur au nord de l'île Guadalcanar. Latitude sud, 9° 49′ ; longitude est, 159° 43′ (milieu). » (Ed. Dul.)

(²) « Le mestre de camp fut visiter un village où il vit des corbeilles remplies de gingembre vert et d'autres bonnes racines, et aperçut quelques cochons. » (Figueroa, trad. par Fleurieu.)

(³) « On y vit des chauves-souris dont l'envergure était de 5 pieds. » (Figueroa.) — Dampier rapporte qu'il vit dans la petite île de Sabuda, à la côte occidentale de la terre des Papous (Nouvelle-Guinée), des chauves-souris grosses comme de jeunes lapins, dont les ailes avaient 4 pieds d'étendue d'une aile à l'autre. (Voy., dans notre tome II, la fig. de la p. 396, et la note de la p. 397, relation de Marco-Polo.)

du soleil, et l'on trouva que cette île, qui s'étend de l'est à l'ouest un quart nord-ouest, est par les 7° 30' de latitude australe (¹), et l'autre extrémité, qui est du côté de l'est, est par 9 degrés de latitude. Cette île a 110 lieues de long.




Armes et ustensiles des habitants du port Praslin (île Sainte-Isabelle.) — D'après Fleurieu.

1, pointe d'une lance. — 2, marteau. — 3, herminette. — 4, pagaie. — 5, massue ou sabre. — 6, bouclier.

Le lendemain, mardi 27 avril, le pilote en chef voulut traverser en canot pour visiter un canal, pensant que par là on pourrait couper le chemin ; mais ce fut impossible, à cause des nombreux courants. En conséquence, il s'en retourna. Le lendemain, nous sortîmes de cet archipel. Dans la direction du nord, nous vîmes s'avancer de la côte de Sainte-Isabelle quelques canots comme auparavant. Tous ces parages sont remplis de récifs, qui s'étendent dans la mer à une distance de plus de 20 lieues : aussi ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'en retournant aux navires nous arrivâmes à la côte de Sainte-Isabelle, et après avoir perdu six soldats, qui avaient été envoyés en avant dans un canot pour donner avis au général de notre arrivée.

Le 4 mai, nous rejoignîmes les navires, et chacun se réjouit de notre retour. Aussitôt l'ordre fut donné d'appareiller du port de Sainte-Isabelle, parce qu'il est très-malsain, et qu'il présente les mêmes conditions de température que *Nombre-de-Dios :* aussi le colonel et quatre soldats y moururent, et un grand nombre d'hommes tombèrent malades. Nous le quittâmes au bout de trois jours pour nous rendre à l'île de Guadalcanar, où nous mouillâmes le 12 mai, tout près de la rivière qui avait reçu le nom d'Ortega. Les religieux, ainsi que nous tous, nous descendîmes à terre, et nous élevâmes sur un monticule une croix que les Indiens nous dérobèrent ; mais s'apercevant que nous nous disposions à la chercher, ils nous la rapportèrent et n'y touchèrent plus. Le général commanda à vingt hommes de sa

(¹) « Et entre les 158e et 159e degrés de longitude est. » (Ed. Dul.)

rendre avec Andres Nunez sur une montagne élevée, pour tâcher de découvrir si c'étaient des îles qui nous entouraient; il ordonna en même temps que le brigantin irait reconnaître la côte plus avant et aussi loin que possible. Celui qui alla dans l'intérieur de l'île eut à soutenir quelques escarmouches avec les Indiens, et fit environ 10 lieues de chemin; mais plusieurs de ses soldats étant tombés malades, et la mèche de leurs arquebuses étant près de finir, ils revinrent après avoir vu des poules semblables à celles d'Espagne, et pas autre chose.

Vers cette époque, le dépensier (¹) de la capitane se rendit à terre avec neuf hommes de l'équipage, dans une barque, pour faire de l'eau, et quoique dans ce nombre il y eût deux arquebusiers, le malheur voulut qu'ils furent tous massacrés par les Indiens. Un nègre seul parvint à s'échapper à la nage; un des deux arquebusiers perdit sa mèche dans l'eau, l'autre eut son arme qui ne voulut pas prendre feu; ils périrent tous, taillés en pièces par les Indiens: ces sauvages coupèrent à ceux-ci la tête, à ceux-là un bras ou une jambe. Ces malheureux ne purent recevoir de secours, quoiqu'ils fussent à une bien faible distance de nous, parce que, les arquebuses n'éclatant pas, rien n'indiqua la catastrophe (²). Le général fit tirer vengeance de ces cruautés; mais elle se borna à peu de chose, parce que les Indiens étaient extrêmement agiles, et que nous avions à les poursuivre à pied sur un terrain très-raboteux (³).

Don Hernando Henriquez revint, avant le temps, avec le brigantin; car le pilote en chef était tombé malade, ainsi que plusieurs de ses gens, ce qui l'empêcha de continuer sa route. Il raconta qu'il avait vu des îles et un grand nombre de peuplades, avec lesquelles il avait été tantôt en guerre, tantôt en paix, et que, s'étant trouvé plusieurs fois en danger parmi elles, il avait été contraint de leur tirer dessus. Il trouva un casse-tête d'Indien, fait d'une sorte de pyrite; le maître de cette arme paraissait y attacher un grand prix, car il la portait enveloppée dans trois feuilles de palmier. Dans la suite, on trouva d'autres casse-tête pareils, mais ce ne fut que rarement (⁴). Ayant prolongé la côte de l'île de Guadalcanar, nous la doublâmes le 24 mai, et de là nous passâmes dans une île située 15 lieues plus loin vers l'ouest, et dans laquelle vivaient des Indiens dans un état plus complet de nudité que ceux que nous avions rencontrés jusqu'alors: les hommes et les femmes n'avaient aucune partie du corps voilée. Leurs cheveux étaient teints de diverses couleurs. Nos relations avec eux furent sur le même pied qu'avec les autres insulaires de ces parages. Nous continuâmes notre route vers une île située 8 lieues plus loin. Nos rapports avec les naturels furent encore les mêmes qu'auparavant. Étant allés à terre pour nous procurer de l'eau et des vivres, nous aperçûmes des plaines, un petit village, et les cases dans lesquelles les Indiens rendent un culte à leurs démons, lesquels sont peints avec des cornes (⁵). Ils leur présentaient en offrande, dans des lieux obscurs, divers objets de nourriture. Ces insulaires avaient des boucliers de bois, à l'abri desquels un grand nombre vinrent nous attaquer; mais, voyant le mal que nous leur faisions, ils prirent la fuite comme les autres. Nous donnâmes à cette île le nom de *la Atreguada* (⁶). Les naturels sont grands et robustes. Nous vîmes ensuite trois îles inhabitées, que nous appelâmes *les Trois-Maries* (las Tres-Marias) (⁷); de là nous allâmes à la grande île; mais

(¹) « Le dépensier *(el depensero)* était celui qui, dans les vaisseaux espagnols, avait l'intendance des vivres, et qui distribuait les rations aux hommes de l'équipage; il était chargé de la garde et de la clef des écoutilles. Chez nous, c'est le commis aux vivres. » (Ed. Dul.)

(²) Figueroa explique que jusqu'alors le cacique ou chef du district s'était montré ami de Mendana; mais les Espagnols ayant enlevé un jeune Indien et n'ayant pas voulu le rendre, sur les instances de ce chef, son affection pour eux se convertit en haine.

(³) Figueroa dit que Mendana ordonna au capitaine Pedro Sarmiento de descendre à terre avec toute sa troupe, et de faire porter son ressentiment sur les habitations comme sur les habitants. Il fut trop bien obéi, ajoute-t-il; on tua vingt hommes, et l'on brûla plusieurs maisons.

(⁴) « Les matelots rapportèrent deux poules et un coq, les premiers que l'on eût vus. Mendana en éprouva une grande satisfaction. » (Figueroa.)

(⁵) Cet usage de représenter le diable avec des cornes fit beaucoup d'impression en Europe sur les imaginations superstitieuses, et si les uns assuraient que le paradis terrestre était dans ces terres lointaines, les autres affirmaient que l'on y trouverait bien plutôt l'enfer.

(⁶) « Littéralement, celle avec qui on a fait une trêve. » (Ed. Dul.)

(⁷) « Ce nom rappelle celui des Trois-Sœurs, îles découvertes par Surville en 1769, et reconnues par d'Entrecasteaux en 1792. Mais l'auteur de notre relation la place sur la route que les Espagnols tinrent en allant à l'ouest de Guadalcanar, tandis que, suivant les navigateurs modernes, les trois-Sœurs sont à l'est de cette île. » (Ed. Dul.)

le pilote ayant commencé à se sentir indisposé, nous décidâmes de revenir sur nos pas. Chemin faisant, nous rencontrâmes des îles, d'où les Indiens vinrent à nous comme les précédents. Dans une d'elles, ils avaient des lances et des armes. On l'appela *San-Juan* (Saint-Jean). Elle a 10 lieues de circuit. Enfin nous arrivâmes aux navires.



Pirogue des Arsacides (îles Salomon). — D'après Labillardière.

Sur ces entrefaites, les Indiens voulurent attaquer des charpentiers espagnols qui étaient occupés à couper du bois pour les navires, tandis que les arquebusiers étaient assis. Le général, accourant, commanda à ses soldats de les hacher en pièces et de les exposer dans l'endroit où ils avaient tué le dépensier et les autres soldats; car on avait trouvé parmi les Indiens les dépouilles des vingt-deux hommes qui avaient péri.

Le général alla distribuer ses troupes dans les bateaux, et voir s'il pourrait exercer des représailles contre les Indiens. Il leur brûla un petit village, et s'en revint sans leur avoir fait d'autre mal.

Lundi, 14 juin, nous mîmes à la voile avec l'intention de nous rendre dans l'île de San-Juan, le pilote pensant que c'était un endroit convenable pour caréner les vaisseaux et les approvisionner de tout ce qui était nécessaire pour notre voyage. Il fut convenu que, dans l'intervalle, le brigantin irait à la découverte; en conséquence, nous partîmes tous ensemble. Nous eûmes à supporter bien du mauvais temps dans ce trajet. Les vents du nord-est rendirent notre excursion pénible et souvent périlleuse, jusqu'à notre arrivée au port de *la Visitacion de Nuestra-Senora*. Nous trouvâmes, dans l'île de San-Juan, une petite peuplade qui nous reçut avec amitié; mais un jour, ayant demandé des vivres à ces insulaires, ils nous les refusèrent : aussi fûmes-nous obligés de les leur prendre par force. Le général ayant résolu d'envoyer Fernan Munos Rio à la découverte, celui-ci partit avec le brigantin, le 16 juillet, ayant à bord quatorze arquebusiers et le pilote en chef, Hernan Gallego. Ce dernier, ayant vu qu'il n'y avait pas d'issue au nord, mais, au contraire, beaucoup d'endroits remplis de mangliers (¹), s'en alla en prolongeant la côte de San-Christoval. Il rencontra dans sa navigation beaucoup d'îles et de peuplades, dont les unes se montrèrent favorables aux Espagnols, et les autres leur furent hostiles et durent être combattues. Fernan Munoz fut blessé à la main, et plusieurs soldats reçurent aussi des blessures. Après quoi il revint trouver le général. Celui-ci, ayant prolongé la côte de San-Juan pendant plusieurs lieues, ordonna de chercher un port pour caréner les vaisseaux et faire les préparatifs afin de nous remettre en mer. Le pilote en chef, avec le mestre de camp, n'ayant pas trouvé de lieu convenable, malgré toutes leurs recherches, on résolut de ne pas aller plus loin, et de radouber les navires en cet endroit. Nous descendîmes donc à terre, emportant nos hardes, nos effets et tout ce que nos embarcations contenaient, et, ayant mis ces objets en sûreté, on entreprit de calfater les navires.

Un jour, pendant la célébration de la messe, nous entendîmes des cris, et, courant vers le lieu d'où ils partaient, nous vîmes que les Indiens tuaient un Espagnol, et qu'ils en poursuivaient un autre qu'ils avaient grièvement blessé. Ces hommes étaient sortis du camp pour couper des palmiers, malgré la défense qui avait été faite d'en franchir les limites. Le jeune homme qui fut tué était Galicien. Depuis

(¹) « Il y a dans le texte *manglares*. Le mot espagnol *manglar* désigne un lieu où croît en abondance l'arbre appelé mangle ou manglier. » (Ed. Dul.)

lors, on veilla avec plus de soin à la sûreté du camp. Cela n'empêcha pas les Indiens de nous donner souvent de l'occupation et de nous forcer à nous tenir tous les jours les armes à la main. Le général, voyant que les vaisseaux étaient prêts à reprendre la mer et que les vivres tiraient à leur fin, tint conseil avec les pilotes et les capitaines sur ce qu'il y avait à faire, puisque déjà on avait exploré cette île. On délibéra sur la question de savoir si elle devait être colonisée, ou s'il fallait chercher de nouvelles terres. Hernan Gallego répondit que le temps manquait pour continuer nos explorations, puisque chaque jour les vivres s'épuisaient et que les agrès des navires se pourrissaient; que, pour fonder une colonie, il y avait trop peu de monde; que même la plupart étaient malades; que les Indiens étaient tous en hostilité contre nous; qu'il était impossible de vivre parmi eux, et que de nouveaux retards nous mettraient tout à fait hors d'état de nous en retourner pour rendre compte à Sa Majesté des découvertes qui avaient été faites. A cette opinion se rangèrent les autres pilotes et les soldats, lesquels dirent que, depuis qu'ils s'étaient engagés au service de Dieu et de Sa Majesté, ils étaient à la recherche d'un bon pays; et quoique celui-ci le fût, on n'y trouvait point néanmoins de l'or, de l'argent ni d'autres métaux; qu'il était convenable de s'en revenir, parce que l'on ne pouvait fonder là un établissement; qu'au surplus les munitions manquaient, et que les arquebuses étaient en mauvais état et hors de service; que les naturels étaient très-belliqueux, et la contrée dont nous étions partis trop éloignée pour en tirer promptement du secours; qu'il fallait aller rendre compte à Sa Majesté de nos découvertes, et qu'elle nous donnerait tels ordres qu'il lui plairait. Un ou deux soldats furent d'avis que l'on colonisât, et là-dessus ils donnèrent leurs raisons. Enfin le mestre de camp et les religieux dirent que tout établissement était inopportun, parce qu'au Pérou on avait assuré au licencié Castro que cet archipel était près de Lima, et que sa plus grande distance du cap de *Cruzes* et de la Nouvelle-Guinée, découverte par Inigo Ortez de Retes, qui alla avec Villalobos aux Moluques, était de 600 lieues. Le résultat de cette conférence fut qu'on pousserait plus avant à la recherche de la Nouvelle-Guinée. Le général ordonna de se procurer quelques Indiens, pour les emmener, parce que ceux que l'on avait pris jusqu'alors s'étaient enfuis. Alors on se mit en mesure de s'assurer de quelques-uns d'entre eux, quoique ce ne fût pas chose facile. On en prit un avec sa femme et un enfant nouveau-né, ainsi qu'une jeune fille, qu'on mit en sûreté et dans l'impossibilité de s'échapper, en les enfermant sous l'écoutille (1).

Le jour de Saint-Laurent, nous fîmes tous la communion à terre. Le 11 août, nous mîmes à la voile et longeâmes en vue de l'île de Saint-Christoval (2). Il nous fallut huit jours pour la doubler, et ce ne fut pas sans difficulté; puis nous aperçûmes les îles de Santa-Catalina (3) et de Santa-Anna (4).

Comme nous avions à la remorque le brigantin, le navire était en danger : aussi fûmes-nous forcés de le lâcher. A cette époque, les vents d'est régnaient dans ces mers. Le pilote en chef, prenant en considération cette circonstance et voyant que les cordages finissaient de s'user et se rompaient chaque jour, et que les matelots succombaient successivement, dit au général qu'il était impossible d'aller plus avant, et que c'était courir à une perte certaine. Il pria les pilotes de lui dire la même chose, et leur ordonna, ainsi qu'aux soldats, d'en conférer ensemble, en se parlant d'un navire à l'autre. Telle fut la manière dont cette affaire se traita, et le résultat de ces pourparlers fut que, si l'on persistait à courir

(1) « *Debaxo de la escotilla;* probablement dans l'entrepont. » (Ed. Dul.)

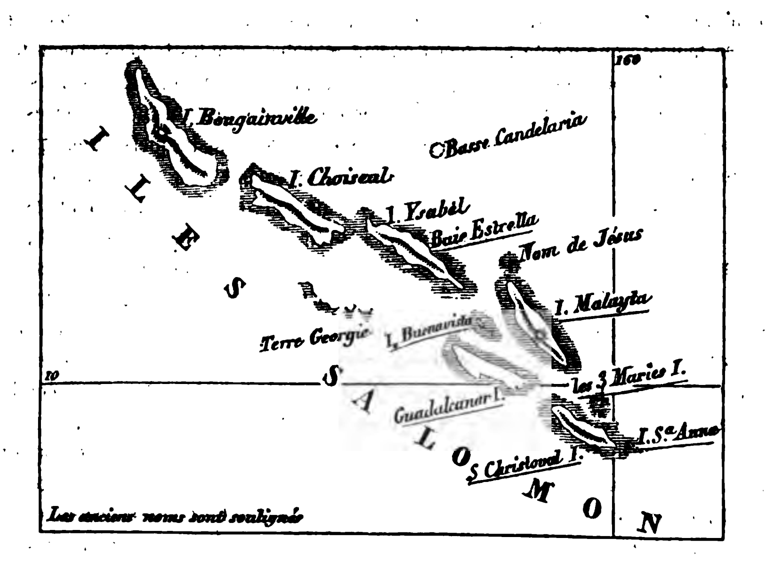
(2) Les vaisseaux y mouillèrent, et le général descendit à terre. Les insulaires voulurent s'y opposer. « Ils se mirent, dit Figueroa, à faire les grimaces et les contorsions les plus extraordinaires, à agiter leur corps comme des convulsionnaires, à gratter la terre avec leurs pieds et avec leurs mains; et, courant ensuite à la mer, ils jetaient de l'eau en l'air. » Un engagement s'ensuivit; un Indien fut tué. Les Espagnols visitèrent alors un village où ils trouvèrent une si grande quantité de cocos et d'amandes qu'un vaisseau en eût eu sa charge. »

(3) « Cette île a été revue en 1762 par Surville, qui la nomma, avec celle de Santa-Anna, îles de la Délivrance; en 1790 par Ball, qui la nomma île Masley, et en 1792 par d'Entrecasteaux. C'est une île haute, ayant 3 à 4 milles de circuit. Latitude sud, 10° 54′; longitude est, 160° 8′.

» D'après les observations de d'Entrecasteaux, cette île se trouve par 10° 53′ 50″ de latitude sud, et par 160° 6′ 30″ de longitude est. » (Ed. Dul.)

(4) On y aborda, suivant Figueroa, et l'on y trouva des cochons et des poules. Les Indiens attaquèrent les Espagnols avec audace : un dard transperça le bras gauche d'un des officiers, trois autres Espagnols furent blessés. On fit feu sur eux, et on en tua deux. Leurs corps étaient peints de diverses couleurs, leurs têtes ornées de branches d'arbres, et leurs reins ceints d'une espèce d'écharpe.

plus à l'est, c'en était fait de la flotte. Le général voulut qu'on lui exposât ces raisons par écrit, et l'équipage non-seulement y consentit, mais les lui présenta sous forme de réquisition et en les accompagnant de nombreuses protestations. Aussitôt l'ordre fut donné de se diriger vers le Pérou, en évitant surtout de se porter vers la Nouvelle-Espagne. Le pilote Hernan Gallego, qui était un homme habile dans sa profession, répondit au général qu'il ferait tous ses efforts pour cela, mais qu'il ne pouvait éviter




Carte des Iles Salomon. — D'après Dumont d'Urville.

de mettre le cap au nord, parce que l'on ne pouvait espérer des vents favorables qu'en se plaçant au nord de la ligne, et qu'ainsi il était obligé forcément d'aller aboutir à la Nouvelle-Espagne. Nous gouvernâmes donc au nord-est, d'autres fois à l'est, mais le plus souvent au nord, et toujours au-dessus du vent.

Le 7 septembre, vers le matin, nous aperçûmes une terre au vent, à environ deux lieues de distance. Le pilote dit que c'étaient les basses de San-Bartolome; mais nous ne pûmes en approcher. Nous aperçûmes aussi d'autres basses qui étaient sous le vent. Ces parages sont sillonnés par les courants. Le mestre de camp et quelques soldats, ayant mis pied à terre sur une petite île, virent sur un monticule des Indiens éloignés les uns des autres. Ils trouvèrent des vivres frais et de la volaille; parmi quelques objets que l'on recueillit, il y avait un ciseau, qui d'abord avait servi de lime. Cet objet fit conjecturer que les Espagnols étaient déjà venus dans cette île. Nous étant embarqués, et après avoir fait deux lieues, une voile se montra à l'horizon, mais le corps du bâtiment était invisible. Désirant savoir quel était ce navire, nous mîmes en ralingue; mais nous le perdîmes de vue. Étant parvenus au 27ᵉ degré de latitude nord, nous aperçûmes une île inhabitée, à laquelle nous donnâmes le nom de *San-Francisco*. Elle est entourée de récifs; c'était le soir, jour de Saint-François, dans le mois d'octobre. Nous naviguâmes jusqu'au 30ᵉ degré; arrivés au 32ᵉ, il y avait huit jours que nous n'avions communiqué avec le vaisseau amiral, parce qu'il restait en arrière, à cause de sa pesanteur. Voyant qu'il n'avançait pas, nous amenâmes nos voiles; il répéta la même manœuvre; nous les hissâmes de nouveau, pour l'avertir d'en faire autant et lui donner à entendre que nous l'avions attendu; mais tous ces signaux ne servirent à rien. Toute cette nuit, nous conservâmes nos basses voiles, et le lendemain nous avions perdu de vue le vaisseau amiral (¹); il nous fallut l'attendre tout le jour, et, lorsqu'il arriva, le pilote en chef et le général querellèrent les pilotes; mais cela n'empêcha pas qu'il resta le lendemain en arrière, et nous ne le vîmes

(¹) L'*almiranta* n'était que le second vaisseau de la flotte, et l'amiral ou l'amirante qui le commandait était subordonné au général ou au commandant de la *capitane*.

plus. Les vents et la mer augmentant de violence, nous ne songeâmes plus à l'attendre jusqu'à notre arrivée au cap de Corrientes. Nous étions à la hauteur de 32 degrés de latitude nord, lorsque le vent fraîchit tellement que nous fûmes forcés d'amener nos voiles et de mettre en travers jusqu'à la nuit du dimanche 18 octobre. La mer devint alors si forte, quoiqu'elle le fût moins que le vent, que, pendant le peu de temps que cette tempête dura, nous eûmes sous les yeux un spectacle comme jamais il ne s'en était vu. Le pilote dit que c'était un ouragan déchaîné : aussi nous nous mîmes tous à réciter les litanies, en nous recommandant à Dieu. La mer et le vent frappaient le vaisseau avec tant de furie par le côté de dessous le vent que notre bateau fut submergé. Ces coups se répétant avec une force redoublée, le vaisseau se trouva couvert par la mer. Les Frères nous consolèrent par de saintes paroles, et nous exhortaient à nous pardonner mutuellement et à prier Notre-Seigneur d'avoir pitié de nous. Ainsi ceux qui étaient brouillés s'embrassaient, et nous allâmes, tous réunis, aider les matelots. Le pilote ordonna de mettre dehors le trinquet et une voile ([1]), pour faire arriver le navire vent arrière et laisser courir sous une petite voilure. A peine une de ces deux voiles fut-elle larguée qu'elle fut déchirée en mille pièces. Voyant que, dans la fureur de l'ouragan, le trinquet n'avait pu être bordé et que le vaisseau ne pouvait pas arriver; de plus, que nous étions constamment battus par des coups de mer; que le bateau coulait bas, et que l'eau qui entrait dans le navire était si considérable qu'il était déjà complétement enseveli sous les flots, nous clouâmes avec la plus grande promptitude l'écoutille, et nous la calfatâmes. Puis le bateau fut lancé à la mer, ce qui se fit avec tant de facilité qu'il suffit pour cela de huit hommes. Le pilote allait de l'avant à l'arrière, portant remède de tous côtés. Il dit de faire une espèce de petite voile avec des couvertures et de la hisser; mais, peine inutile! le vent était si violent qu'il emporta cette voile. Comme plus l'on allait et plus l'eau nous gagnait, on résolut de couper le grand mât, lequel tomba sans occasionner aucun dommage. On revint à l'emploi des couvertures en guise de voiles. Cet expédient, l'absence du grand mât, le jeu continuel des pompes, allégèrent le navire. A cette vue, nous adressâmes de ferventes actions de grâces à Dieu, et nous fîmes un grand nombre de vœux à la Vierge, pour avoir bien voulu nous servir de protectrice dans cette périlleuse situation. Nous nous accommodâmes, cette nuit et dans la suite, le mieux que nous pûmes, de vieilles voiles et d'espars que nous avions en réserve. Parvenus au 28e degré, nous éprouvâmes, pendant la nuit du 21 du même mois, une nouvelle tempête aussi forte que la première. Les lames s'élevaient si haut et avec tant de violence que la mer n'offrait à la vue qu'une nappe d'écume. Cette bourrasque dura jusqu'au lendemain. Comme le vaisseau était déjà très-allégé, il supporta mieux cet assaut que la première fois. Depuis lors, nous ne cessâmes d'avoir de temps en temps des coups de mer qui nous épouvantaient, en ajoutant aux frayeurs que nous avions déjà éprouvées.

Au milieu de tant de malheurs, il nous en survint un autre bien pénible : c'était la certitude que l'eau allait nous manquer. Celle qui nous restait était si corrompue et si fétide, à cause des vers qui s'y étaient engendrés, qu'elle n'était plus potable. Le biscuit était rempli des ordures de ces insectes, et tellement rongé et pourri que personne ne pouvait le manger. Ce n'est pas tout : les rations furent diminuées, ce qui n'était pas une de nos moindres souffrances. Les soldats eux-mêmes furent les premiers à provoquer cette mesure, voyant le dénûment où nous étions et dans l'incertitude du moment où la terre se montrerait à nous. Ainsi nos maux ne cessèrent de s'accroître. La nourriture n'étant pas suffisante, un grand nombre d'entre nous tombèrent gravement malades, en proie à une affection fort commune dans ces mers, et qui consiste dans un gonflement des gencives tel qu'elles recouvrent les dents; et, lorsque ce mal se complique de douleurs de reins, la mort s'ensuit. Mais, dans le cas contraire, les malades en réchappent. Une autre maladie se déclara parmi nous et principalement parmi les matelots : c'était la perte de la vue; pendant la nuit, ils cessaient tout à fait de voir. Dans l'espérance de soulager notre soif, nous ne redoutions plus les vents du nord-est, quoique toujours accompagnés de bourrasques, parce qu'ils nous amenaient la pluie, dont nous recueillions l'eau dans les tonneaux. Au bout de quelques jours, nous aperçûmes un tronc de bois qui flottait au gré des vagues. Comme c'était un bon pronostic et l'annonce de notre salut, c'est-à-dire un indice du voisinage de la terre, nous mîmes un matelot à la mer avec une corde, lequel nous rapporta ce tronc de bois. Nous en fîmes une croix que

([1]) « La misaine, ou probablement le petit hunier. » (Ed. Dul.)

nous plaçâmes au bout du trinquet; les morceaux nous servirent à faire un grand nombre d'autres croix, que nous nous suspendîmes au cou. La misère et les souffrances que nous endurâmes furent si grandes que nous fûmes sur le point de prendre le chemin des Philippines, où réside le gouverneur Miguel Lopez de Legaspi, dans l'intention de nous en revenir, après nous être rétablis et pourvus des choses les plus nécessaires, en profitant des vents alisés, que les Espagnols établis dans ce pays connaissent fort bien. Un jour, quoique le ciel fût très-nuageux, un soldat qui était de garde aperçut la terre, après avoir vu auparavant de ces herbes que l'on appelle *conederas* (algues flottantes). Enfin, après de grands efforts, nous entrâmes dans un port situé par les 22 degrés de latitude nord, et de là nous continuâmes de naviguer jusqu'au port qui est sur la côte de la Nouvelle-Espagne, nous étant élevés de 31° 15′ à 32 degrés; puis de là nous arrivâmes au port de Colima, au bout de cinq mois de navigation (1). Nous jetâmes l'ancre dans le premier port de la Nouvelle-Espagne, le premier jour de l'an (2).

Note des objets d'histoire naturelle qui ont été trouvés dans le voyage précédent.

Racines qui s'appellent *benaus* (venaus). Grosses ignames. Autres racines plus petites, à peu près comme des patates, et nommées *panales*. Noix de coco. Platanes. Oranges et limons sauvages. (Les Indiens les laissent sans culture.) Cannes à sucre. Gingembre. Basilic. (Ces plantes et ces fruits se trouvent en très-grande quantité.) — Porcs, comme ceux d'Espagne. Pigeons ressemblant à notre gros pigeon sauvage, et ayant du fiel; ils sont très-communs. Poules et coqs pareils à ceux d'Espagne. Beaucoup d'autres oiseaux, comme perdrix et autres espèces différentes. Faisans et oiseaux aquatiques. Perroquets de toutes couleurs, comme ceux des Indes septentrionales. Perroquets tout blancs, avec une huppe au-dessus de la tête qui s'élève et s'abaisse, sans mélange d'aucune autre couleur; ils sont très-doux : on peut affirmer que c'est le plus bel oiseau qu'il soit possible de voir. (On en avait emporté un, mais on le tua près de la côte de la Nouvelle-Espagne, par ordre du général, pour servir de nourriture à don Hernando Henriquez, enseigne général, dans un cas d'urgente nécessité.) Guacacayas (espèce de perroquets) grandes et petites, avec des huppes. Plantes sauvages en très-grande quantité. Oies sauvages, comme celles d'Espagne. (Ces peuples n'ont aucune espèce de céréales, ni d'autres animaux domestiques; mais on voit chez eux des rats.) Œufs très-bons. Amandes comme celles d'Espagne, d'un goût excellent, mais ayant la coque très-dure. Autres fruits étrangers. Petits chiens, comme ceux que nous appelons *gosquillos* en Espagne, excepté que tous n'aboient pas (3). Chauves-souris très-grandes, dont les ailes ont plus de cinq pieds d'envergure. — On ne trouva dans toutes ces îles ni marmites, ni cruches, ni vaisselle de poterie ou de toute autre matière. — On n'y trouva pas non plus de métaux, comme or, argent, étain ou fer, ni autres objets, si ce n'est des marteaux faits avec une sorte de pyrite, et pas autre chose. — Nous perdîmes quarante hommes dans ce voyage. Que Dieu leur pardonne! Amen.

Note tracée, dans le manuscrit original, d'une autre main que ce qui précède.

Le vaisseau amiral, après six mois de séparation d'avec la capitane, entra dans le même port de la Natividad, sans savoir comment ni d'où il venait, parce qu'il n'avait pas de bon pilote, le 25 février de l'an 1569.

(1) Depuis l'archipel. Le voyage entier avait duré treize mois onze jours (voy. la note 5 de la page 186), si l'on adduit les dates de notre relation.

(2) Dans le commencement de mars 1568, aux côtes du Pérou, suivant Figueroa.

(3) Voy, sur ces animaux notre tome III, pages 157 et 158, relation de CHRISTOPHE COLOMB.

Le récit que Mendana fit de ses découvertes ne paraît pas avoir été accueilli au Pérou avec beaucoup d'enthousiasme. Qu'avait-il découvert? des îles qu'aucun caractère particulier ne distinguait de ce qu'on avait trouvé jusqu'alors, qui n'offraient que des produits déjà connus, d'où l'on ne rapportait point de métaux précieux. Cependant Mendana fit valoir de son mieux le mérite de sa navigation ; il exagéra même la richesse des îles nouvelles; il les nomma *îles Salomon*, « à cette fin, dit Hakluyt, que les » Espagnols, supposant que c'étaient celles d'où Salomon tirait ses trésors, conçussent un plus vif désir » de s'y rendre et de les coloniser. »

Mais le temps n'était plus où, pour enthousiasmer l'opinion publique, il suffisait de promesses merveilleuses; on voulait des faits : quelques lingots eussent fait plus d'impression que toute l'éloquence du navigateur. Il fallait des esprits supérieurs pour comprendre ce que ce point de départ pouvait amener de grandes découvertes; par malheur, l'Espagne était alors engagée dans des guerres coûteuses. Ce fut seulement après un intervalle de vingt-sept années que Mendana parvint, à force de persévérance, à obtenir la conduite d'une nouvelle expédition ([1]).

## SECOND VOYAGE DE MENDANA ([2]).

En 1595, on équipa une flotte de quatre vaisseaux, montés d'environ quatre cents hommes, sous le commandement d'Alvaro de Mendana.

Sa femme, dona Ysabel de Barretos ([3]), et ses trois beaux-frères, voulurent l'accompagner dans cette expédition.

Pedro-Fernandez de Queiros, qui devait s'illustrer plus tard comme chef d'une autre entreprise, fut nommé premier pilote de la flotte.

Le but était d'établir d'abord une colonie dans l'île de San-Christoval ([4]).

Cette île devait servir de port avancé pour pousser les recherches dans l'hémisphère méridional, et découvrir enfin ce continent austral, l'objet de tous les vœux, dont l'existence paraissait constatée, et sur la richesse duquel on fondait les plus brillantes espérances.

La flotte était composée de quatre vaisseaux. La capitane, commandée par Alvaro de Mendana, se nommait *le Saint-Jérôme*. (La femme de Mendana, ses trois beaux-frères, le mestre de camp Pedro Merino Manriquez, et le capitaine Pedro-Fernandez Queiros, premier pilote, étaient à bord de la capitane.) Le vaisseau amiral, dit *Sainte-Isabelle*, était monté par l'amiral Lope de Vega et deux capitaines. Une galiote ou flûte, nommée *Saint-Philippe*, avait pour capitaine Philippe Corço. Enfin une frégate, dite *Sainte-Catherine*, était sous la conduite du lieutenant Alonzo de Leyla. L'équipage se composait de 368 personnes, la plupart mariées; 208 étaient en état de porter les armes.

Le 11 avril 1595, les quatre navires sortirent du Callao (port de Lima). Ils relâchèrent d'abord à la côte, à Chereppe (port de Santiago de Miraflores), puis à celui de Payta, pour compléter, en ces deux endroits, les équipages et les munitions.

Le 16 juin, la flotte partit de Payta.

Après une navigation de plus d'un mois, qui n'offrit rien de remarquable, le 21 juillet, jour de Sainte-Madeleine, vers cinq heures du soir, étant à la distance de 1 000 lieues des côtes du Pérou, on eut la vue d'une première île qui se montrait au nord-ouest quart de nord, à la distance de 10 lieues;

(1) Le roi écrivit, en 1594, à don Garcias de Mendoze, marquis de Canete, vice-roi du Pérou, d'équiper quatre navires sous le commandement de Mendana, et d'y faire embarquer tout ce qu'il y aurait d'hommes et de femmes mobiles au Pérou.

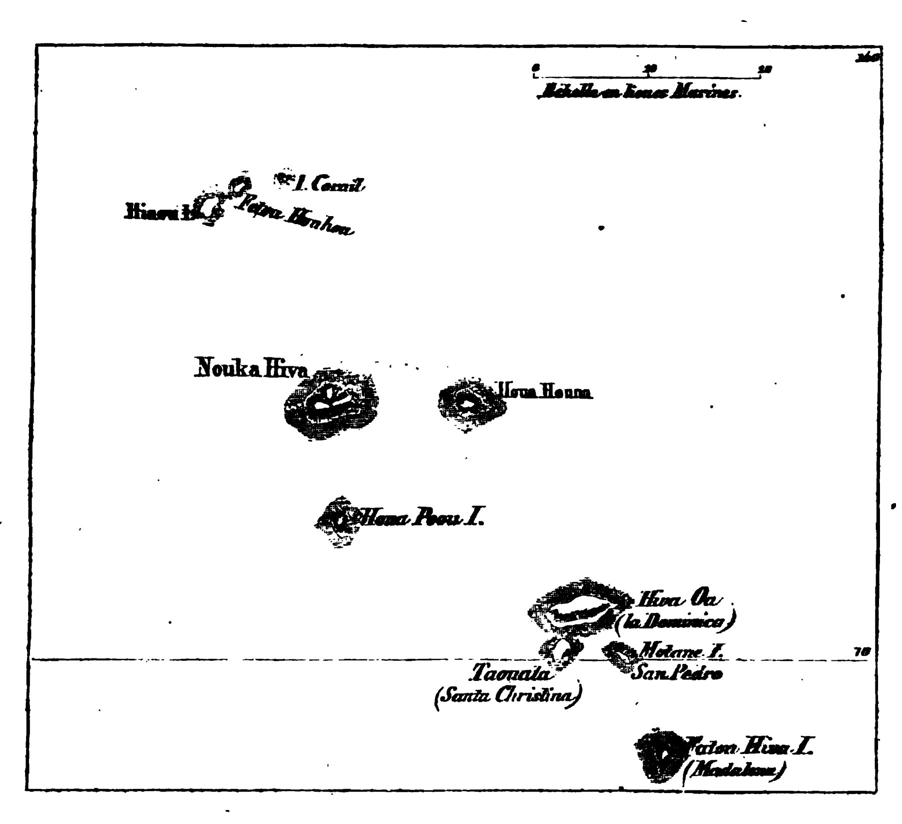
(2) Les sources sont : 1° une lettre de Queiros au Dr don Antonio Morga, lieutenant général des Philippines, et insérée dans l'ouvrage intitulé : *Successos de las islas Philipinas*, publié par Morga, à Mexico, en 1609; 2° l'ouvrage déjà cité de Figueroa : *Echos de D. Garcia Hurtado de Mendoza, marques de Caneta*, liv. 6, p. 238 et suiv.

(3) Une autre dame, D. Béatrix, faisait partie de l'expédition. L'on suppose qu'elle était la femme de l'amiral ou amirante Lope de Vega. (Voy. la note 1 de la p. 197.)

(4) L'île découverte par Mendana, le 11 août 1567. (Voy. p. 196.)

on la nomma l'île *de la Madeleine*. La joie fut générale: on chanta un *Te Deum*; on croyait avoir déjà atteint le terme du voyage.

Le lendemain, on s'approcha de la terre et d'un port voisin d'une montagne. On se vit à l'instant environné de soixante-dix canots, montés par environ quatre cents Indiens presque blancs, bien faits,

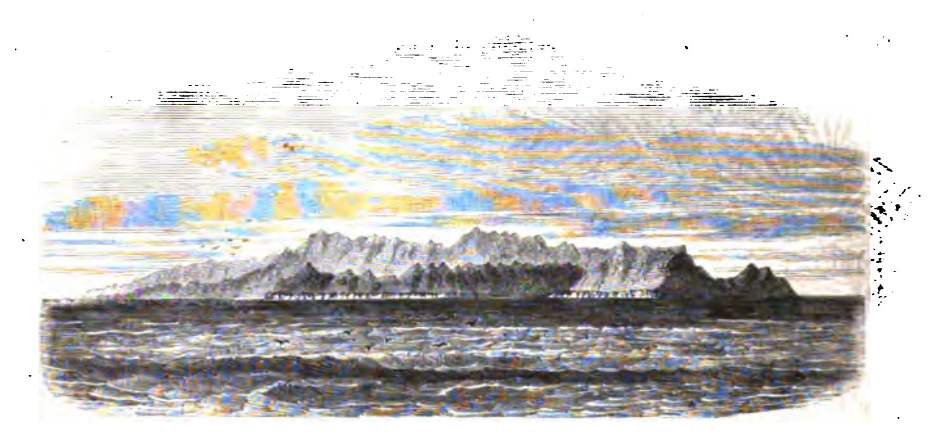



Carte des îles Marquises.

d'une belle taille, et absolument nus. Ils montraient du doigt leur île et leur port; ils parlaient très-haut, et répétaient souvent *Atalut* et *Analut*. Arrivés aux navires, ils offrirent des cocos, des espèces de noix, un certain mets ressemblant à de la pâte et enveloppé de feuilles, de bonnes bananes, et de l'eau. On en atteignit un par la main, et on le tira dans le vaisseau : plus de quarante autres, encouragés par le bon accueil qu'on lui faisait, montèrent sur les navires; ils acceptèrent des présents; mais bientôt ils se mirent à piller tout ce qui se rencontrait sous leur main. On les engagea à se retirer; ils refusèrent; alors on déchargea une pièce d'artillerie; tous sautèrent à la mer et retournèrent en nageant à leurs canots. Un seul se tint ferme au pied d'une table, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise. On aurait bien fait de le garder sain et sauf; mais un soldat le blessa à la main de la pointe de son épée; l'Indien montra sa blessure aux autres insulaires, qui le reçurent dans leurs canots. Une bataille s'engagea. Les Indiens attachèrent une corde au mât de beaupré, et s'efforcèrent d'attirer le navire vers l'île : ce fut en vain. Un d'entre eux, qui portait un parasol de feuilles de palmier, les rangea en ordre de bataille; un autre, vieillard remarquable par la longueur de sa barbe, menaçait les Espagnols du geste et des yeux. Tous s'animaient au combat. Quelques-uns agitaient des bâtons en guise de lances, faisant mine de vouloir les darder. D'autres lançaient des pierres avec leurs frondes : un soldat eut le bras cassé. On tira les arquebuses, mais la poudre mouillée avait peine à prendre feu; cependant quelques coups partirent. Le vieillard à longue barbe fut tué avec huit ou neuf autres. Quelques-uns furent blessés. C'était, dit un témoin, une chose épouvantable que d'entendre le bruit et les

cris de toute cette foule qui s'embarrassait dans les canots, tous les sauvages cherchant à se cacher les uns derrière les autres.

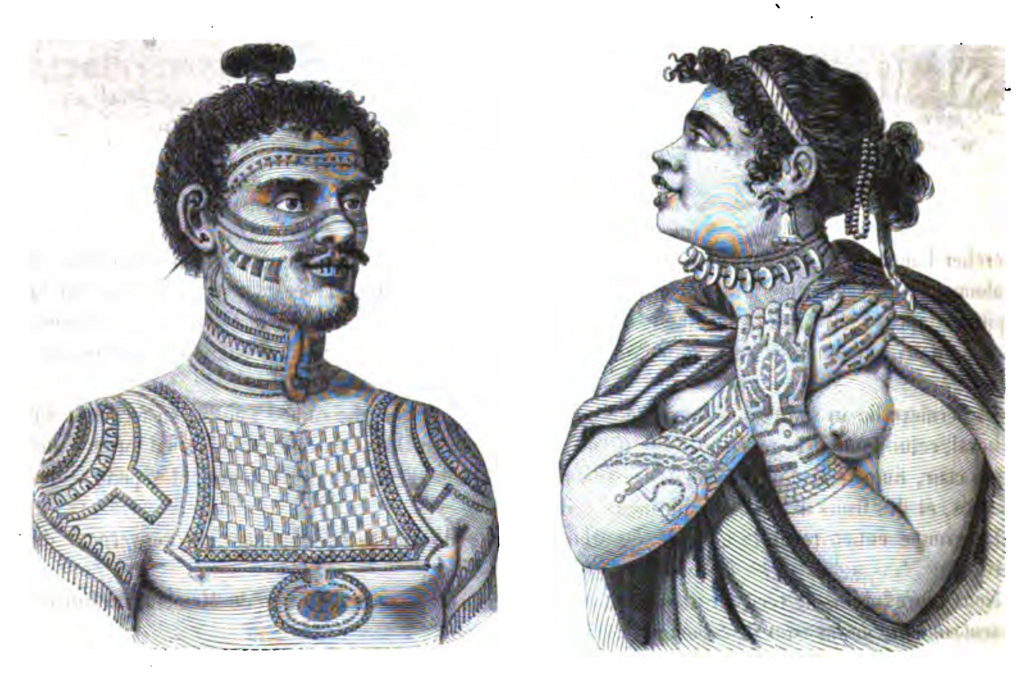
Les hostilités cessèrent. Trois Indiens, portant des rameaux verts, d'où pendait quelque chose de



Vue de Taouata (Santa-Christina).

blanc, vinrent demander la paix; ils paraissaient désirer qu'on mouillât dans leur port : on ne le voulut point; ils se retirèrent en laissant quelques cocos.

Cette île parut avoir 10 lieues de tour; elle est belle, haute, montueuse du côté de la mer, très-



Portrait d'un homme et d'une femme des îles Marquises.

peuplée. Mendana déclara qu'il ne la connaissait point, et que ce n'était point une des îles pour la recherche desquelles on s'était embarqué.

A peu de distance, on vit trois autres îles. La première, à la distance de 10 lieues, fut appelée *San-*

*Pedro*; elle était bien plantée, et était assez plate. Elle parut avoir 4 lieues de circonférence. La seconde reçut le nom de *la Dominica*. Son aspect était charmant : on y voyait de belles plaines, des coteaux, partout des arbres symétriquement plantés. On voulut approcher de la côte. Des Indiens vinrent dans leurs pirogues ; ils étaient plutôt noirs qu'autrement. Parmi eux était un vieillard de bonne mine, portant en main un rameau vert garni de blanc. Ils criaient de toute leur force pour que l'on vînt vers l'île, faisant signe de leurs grands chapeaux et montrant la terre ; mais la chaloupe envoyée pour



Groupe d'insulaires du port de Madre-de-Dios, dans l'île Santa-Christina (Taouata).

chercher l'ancrage ne put jamais approcher. Le pilote raconta qu'un des insulaires, qui entra dans la chaloupe, levait sans peine d'une main un gros veau par les oreilles. Trois Indiens montèrent sur la capitane : après y être restés quelque temps, l'un d'eux saisit tout à coup une fort jolie petite chienne, poussa un cri, puis tous les trois se jetèrent à la mer avec assez de grâce, et regagnèrent leur pirogue à la nage.

La dernière île au sud reçut le nom de *Santa-Christina*, et son port situé à l'ouest, en forme de fer à cheval, celui de *Madre-de-Dios*. Cette île n'est séparée de la Dominica que par un canal large d'une lieue, clair, limpide et d'un bon fond. On trouva sur cette île d'excellente eau douce, des poules, des cochons, et des fruits délicieux de plusieurs sortes (¹).

Le groupe entier reçut le nom de *las Marquesas de Mendoça*, en l'honneur du gouverneur du Pérou (²).

Nous reproduisons le récit direct, extrait de la relation de ce second voyage de Mendana, intitulée : *Descubrimiento de las islas de Salomon* (³).

(¹) Queiros, dans une lettre au vice-roi du Pérou, dit que cette île, et les trois autres dont il va être question, étaient peuplées de gens « d'un si bon caractère, qu'on n'en a point encore découvert de semblables. »

(²) Les îles Marquises ou Nouka-Hiva, visitées par Cook en 1774, occupées en 1842, pour la France, par l'amiral Dupetit-Thouars.

(³) Traduit par le président de Brosse, dans son *Histoire des navigations aux terres australes*, t. Ier, liv. 2, p. 251.

Le jour de Saint-Jacques (25 juillet), l'amiral envoya dans la chaloupe un mestre de camp, suivi de vingt soldats, chercher un port et de l'eau sur l'île Christine. Il fit sa descente en bon ordre, au bruit du tambour. Les insulaires, au nombre d'environ trois cents, tournaient tout autour de sa troupe. Il leur fit signe d'approcher et de ne pas passer une raie que l'on traça sur la terre, ce qu'ils exécutèrent, apportant de l'eau, des noix de coco et d'autres fruits. Les femmes s'approchèrent aussi; elles sont



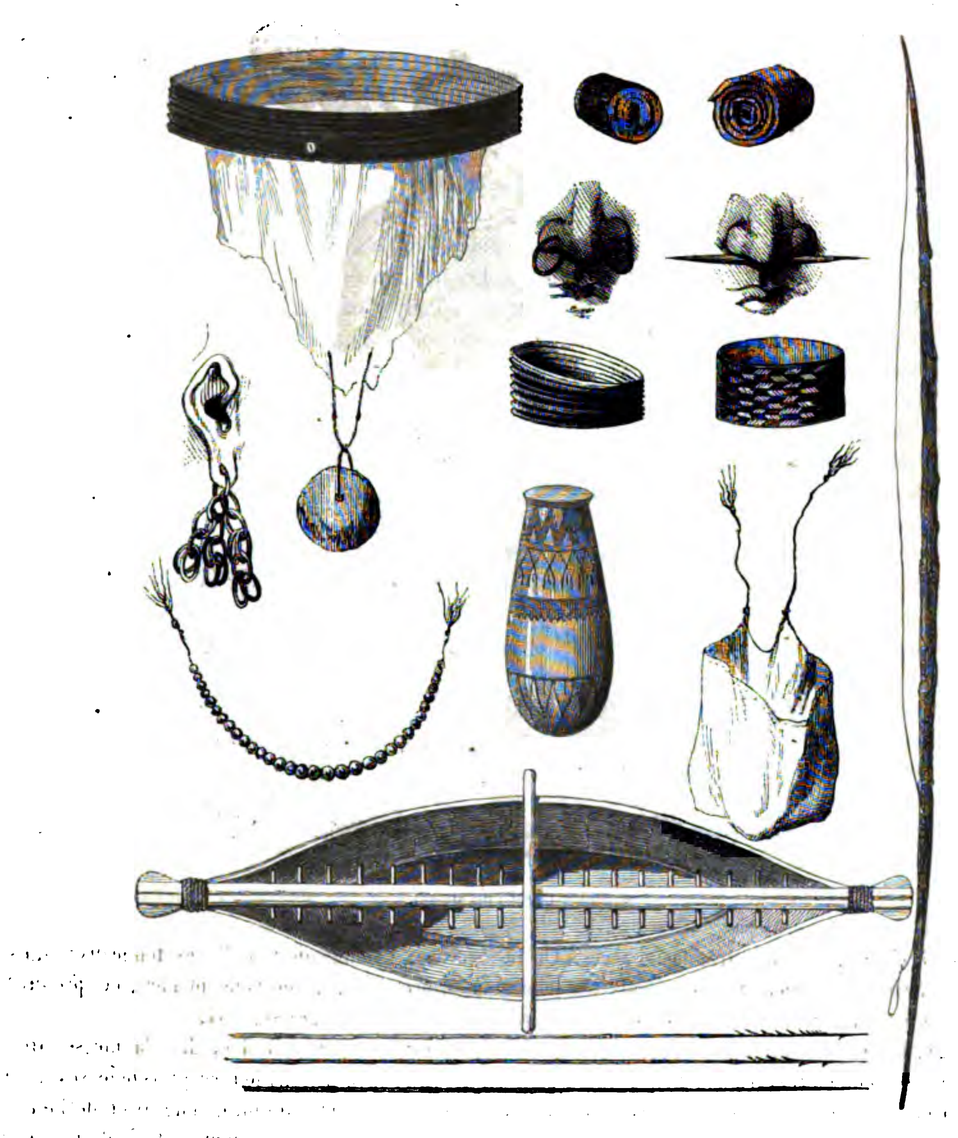
Sauvage tatoué des îles Marquises.

tout à fait charmantes et de très-facile accès. On fit signe aux hommes de remplir les tonneaux; mais ils nous firent signe à leur tour que nous n'avions qu'à en prendre la peine nous-mêmes, et, prenant quatre de nos barriques, ils s'enfuirent avec; et, pour cette raison, on tira sur eux.

Le 28, le commandant vint à terre avec sa femme dans ce même port, où il fit dire la messe, que les insulaires entendirent à genoux, paisiblement et en grand silence, faisant tout ce qu'ils nous voyaient faire. Une jolie Indienne aborda de fort bonne grâce dona Isabelle, et, voyant qu'elle avait de beaux cheveux blonds, lui fit signe d'en couper une boucle et de la lui donner; mais comme Isabelle reculait et se tenait sur ses gardes, l'Indienne se retira de peur de lui déplaire. Le peuple est affable et paraît plus prévenant que nulle autre nation indienne. Mais à peine Mendana fut-il de retour à bord, que nos gens, restés dans l'île avec le mestre de camp, prirent querelle par leur mauvaise conduite avec les naturels. On en vint aux coups. Les Indiens jetèrent sur les Espagnols une grêle de pierres et de lances, dont il n'y eut, néanmoins, qu'un soldat blessé à la jambe; puis, emmenant leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent vers la montagne, où ils se fortifièrent par des tranchées. Les nôtres les poursuivirent à coups d'arquebuse. Le soir et le matin, ils jetaient tous à la fois une espèce de cri concerté, qui retentissait horriblement dans les roches. Ils se répondaient de troupe en troupe, et

faisaient assez connaître l'envie qu'ils avaient de nous nuire ; mais ce fut en vain. Le mestre de camp posa trois corps de garde, pour la sûreté des mariniers qui faisaient de l'eau, et des femmes de l'équipage qui se divertissaient sur le bord de la mer.

Les insulaires, voyant donc que leurs lances étaient des armes fort inégales contre nos mousquets,



Armes et instruments des indigènes, aux îles Marquises. — D'après Dumont d'Urville.

en revinrent à faire des signes de paix, et abordèrent amicalement les soldats avec des racines de patates et d'autres fruits. Ils paraissaient avoir besoin de certaines choses qu'ils n'avaient pas eu le loisir d'emporter de leurs cabanes et suppliaient par signes qu'on leur permît d'y aller. Au retour, ils apportaient libéralement des vivres au corps de garde, et se liaient d'amitié avec les Espagnols. L'un d'eux se mit si bien en liaison avec le chapelain, qu'on les appelait *les camarades*. Celui-ci lui enseignait à faire le signe de la croix et à prononcer *Jésus, Maria*. Les deux nations se prirent ainsi d'amitié : on voyait de côté et d'autre un Espagnol et un Indien se promener tête à tête, s'entre-demandant par

signes comment on appelait le soleil, la lune, la mer, et le reste. On s'écoutait avec grand plaisir, et les Indiens, en se séparant, ne manquaient pas de dire : *Amigos, camaradas.*

Les gens du corps de garde proposèrent, par signes, au camarade du chapelain de le mener au vaisseau amiral, à quoi il répondit d'un air gai : *Amigos*. Le commandant le reçut avec toutes sortes de caresses. On lui servit du vin et des confitures ; mais il ne voulut ni boire ni manger. Il admira beaucoup notre gros bétail, et demanda comment s'appelaient ces bêtes en notre langue. Il regardait avec étonnement le navire, les mâts, les voiles, les cordages. Il voulut aller partout entre les ponts, et considérait chaque chose avec un soin qui n'avait rien d'un sauvage. Il disait *Jésus*, quand on lui en faisait signe. Au bout de quelque temps, il demanda d'être remis à terre ; mais il continua de nous porter tant d'affection, qu'il se chagrina beaucoup en apprenant notre prochain départ, et qu'il demanda la liberté de nous suivre.

Cette île Christine, située sous le 9e parallèle, est bien peuplée, haute dans le milieu, pleine de roches et de vallées, où les insulaires ont leurs habitations. Le port, faisant face à l'ouest, est en fer à cheval, étroit d'entrée, bon fond de sable sur 30 brasses au milieu et 12 près du rivage ; bonne source d'eau douce qui sort d'un rocher, plus grosse que le bras (¹). Les naturels de cette île sont plus basanés que ceux de la Madeleine ; d'ailleurs, c'est à peu près le même parler et les mêmes usages. L'habitation est disposée en équerre, sur deux lignes bien pavées, d'un côté, et, de l'autre, disposée en place publique plantée d'arbres. Les maisons sont plus élevées que le sol, couvertes à deux eaux. Les portes sont basses, et les fenêtres percées vis-à-vis, dans le mur opposé. Elles paraissent communes ; du moins vîmes-nous un grand nombre de places à coucher marquées dans chaque cabane. Les femmes ont le visage et la main très-jolis, la taille fine, le corsage bien fait, le teint passablement blanc ; en un mot, elles sont mieux que nos plus jolies femmes de Lima. Elles sont vêtues, depuis la poitrine jusqu'au bas du corps, d'un fin tissu d'écorce.

Nous vîmes, près de la bourgade, une espèce de temple ou sanctuaire, formé d'une enceinte de palissades, où étaient quelques figures de bois mal travaillées, auxquelles les insulaires présentent pour offrandes diverses choses comestibles. Nos gens y prirent un cochon, et venaient pour emporter le reste, lorsque les naturels les arrêtèrent, en leur faisant signe de n'y pas toucher, et que c'était un lieu respectable.

Leurs pirogues sont fort bien creusées, d'une seule pièce, quille, poupe et proue, recouvertes de planches et amarrées avec des cordages de cocotier. Il y en a qui tiennent jusqu'à trente et quarante rameurs. Ils les travaillent avec des doloires d'os de poissons et d'herminettes de coquillages, qu'ils aiguisent sur de gros cailloux.

Les forces, la stature et l'air sain des insulaires sont de bons indices de la saine température du climat. Nous n'y sentîmes ni serein ni rosée du matin. L'air y est si sec que les linges mouillés qu'on laissait sur terre se trouvaient secs le lendemain matin, sans qu'on eût pris la précaution de les étendre. Le soleil n'incommode pas beaucoup durant la jour, et, la nuit, on supporte bien une couverture.

Les animaux les plus communs sont des poules et des cochons semblables à ceux de Castille (²). Il y a un fruit gros comme la tête d'un enfant, d'un vert foncé qui s'éclaircit en mûrissant, marqué sur l'écorce de raies qui se traversent, d'une figure oblongue, plus étroite au bout qu'au pied. Il n'a ni noyau ni pepin ; le dedans est une substance de peu de suc, mais fort délicate, saine et nourrissante ; nous le nommions *blanc-manger* (³). Les feuilles de l'arbre sont grandes, très-dentelées, à peu près semblables à celles des papayes. Il y a un autre fruit, hérissé de pointes comme les châtaignes, mais six fois plus gros. Un autre, huileux, d'une écorce très-dure, assez semblable à la noix, sinon qu'il n'y a point de zeste qui le partage dans le milieu. Les citrouilles sont comme en Espagne, si ce n'est que certaines espèces ont de très-belles fleurs sans odeur. Je ne puis rien dire de l'intérieur de l'île, que nous n'avons pas visité. On éleva quatre croix sur le rivage, au bas desquelles on grava la date de notre voyage.

(¹) Au port *Madre-de-Dios*.

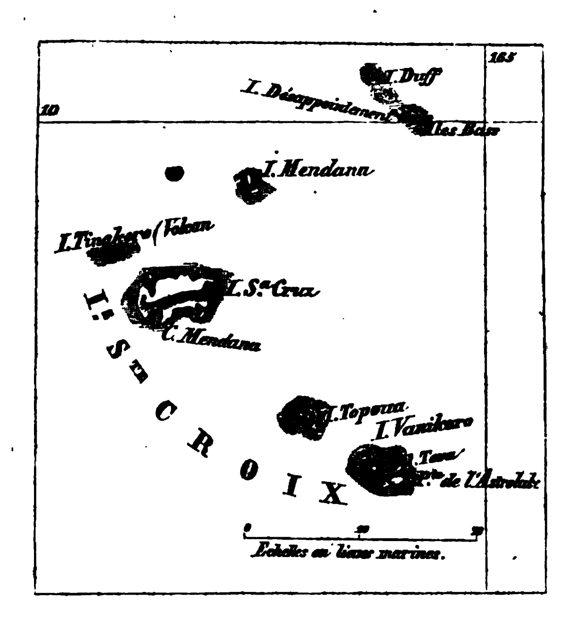
(²) « Les poules perchent sur les arbres et s'y nourrissent. » (Fleurieu.)

(³) L'arbre à pain, l'igname.

Le 5 août, nous remîmes à la voile, faisant route à l'ouest, pour continuer la recherche des îles dont nous étions en quête. On fit environ 400 lieues à l'ouest ou au nord-ouest. Un jour, la sentinelle cria qu'elle croyait voir la terre cherchée ; ce qui remplit tout l'équipage d'une joie à laquelle la tristesse succéda bientôt, quand on n'aperçut rien en regardant de plus près ; car l'eau et les provisions commençaient à manquer : la faiblesse et le découragement, compagnons ordinaires des entreprises incertaines et laborieuses, commençaient à se glisser parmi nous.

Le 20 août, jour de Saint-Bernard, les vaisseaux se trouvèrent en vue de quatre petites îles basses, sablonneuses, couvertes d'arbres, disposées comme un cadre, en carré d'environ 8 lieues de circuit (¹). Nous ne sûmes pas si elles étaient habitées. Quelques gens dirent cependant qu'ils avaient aperçu deux canots ; mais c'était à cause de l'envie qu'ils avaient de prendre terre. Le général nomma ces îles *Saint-Bernard*. Elles sont à 10° 20′ de latitude sud, à 219 degrés de longitude, et à 1400 lieues à l'ouest de Lima (²).

Après les avoir passées, le vent fut sud, mêlé de pluie et de grands et épais nuages de formes bizarres, qu'on soupçonna venir de terre, d'autant mieux qu'ils se montraient régulièrement du côté




Archipel des îles Santa-Cruz (³). — Voy. plus loin la carte itinéraire.

inconnu. Nous naviguions toujours entre le 8ᵉ et le 12ᵉ parallèle, sans nous en écarter, selon nos instructions. Le 29, on découvrit une île basse, ronde, plantée d'arbres et environnée de chaussées, à ce qu'il paraissait. Elle était seule : aussi la nommâmes-nous *la Solitaire ;* à 10° 40′ de latitude, 210 degrés de longitude, et à 1535 lieues de Lima. Nos petits bâtiments y allaient faire de l'eau et du bois ; mais ils crièrent à l'amiral de s'éloigner, à cause des rochers cachés sous l'eau. Nous regagnâmes au plus vite la haute mer, tout épouvantés de nous voir environnés d'écueils.

On navigua jusqu'au 7 septembre, avec vent arrière de sud-est. Le soir, on crut apercevoir la terre : c'était un gros nuage noir, qui couvrit tout le ciel et produisit une pluie affreuse, avec une telle obscurité qu'on n'apercevait plus les fanaux. Le matin, quand elle fut dissipée, on aperçut la terre (⁴) ; mais on fut

(¹) 12 lieues en carré, suivant la lettre de Queiros au docteur Morga.

(²) Ces îles ont été reconnues en 1765 par le commodore Byron, qui les a nommées les îles du Danger *(Islands of Danger)*. Voy. une note de Fleurieu (*Découvertes au sud-est de la Nouvelle-Guinée*, t. Iᵉʳ, p. 23).

(³) En 1767, Carteret, navigateur anglais, reconnut cet archipel, qu'il nomma *îles de la Reine-Charlotte*.

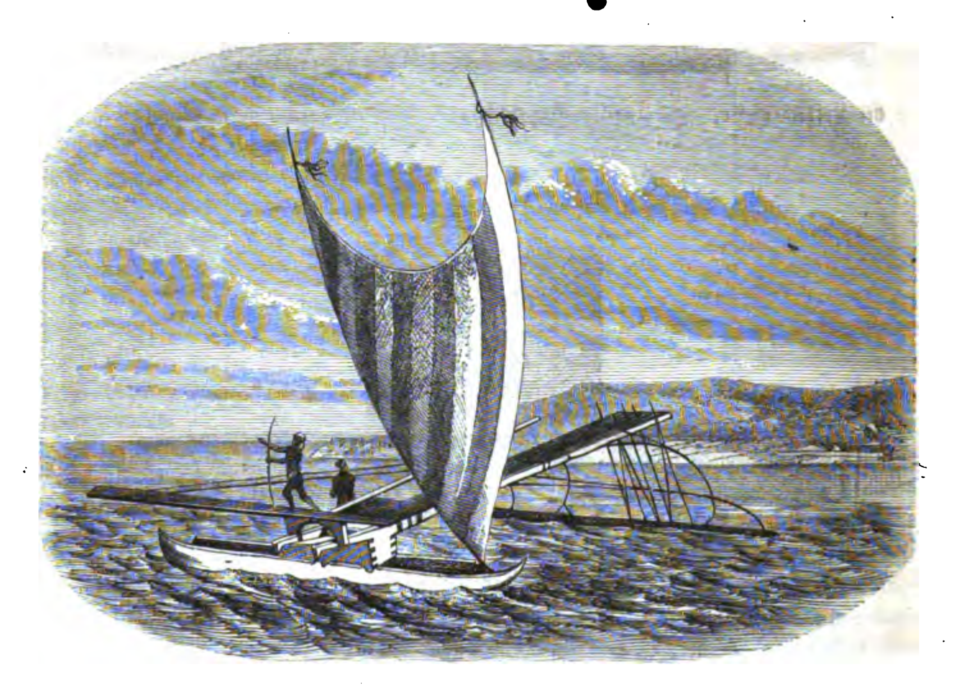
(⁴) C'était l'île de *Santa-Cruz*.

très-inquiet de ne plus voir le vaisseau amiral ([1]). La terre était environnée de rochers, toute sèche, montueuse et crevassée. Le pic était un volcan qui ne cessait de mugir et de lancer des étincelles. Cette pointe ou pic sauta, peu de jours après, avec un bruit effroyable, en donnant une telle secousse à la terre que nous la sentîmes fortement sur nos vaisseaux, à 10 lieues de là.



Pirogue de Santa-Cruz.

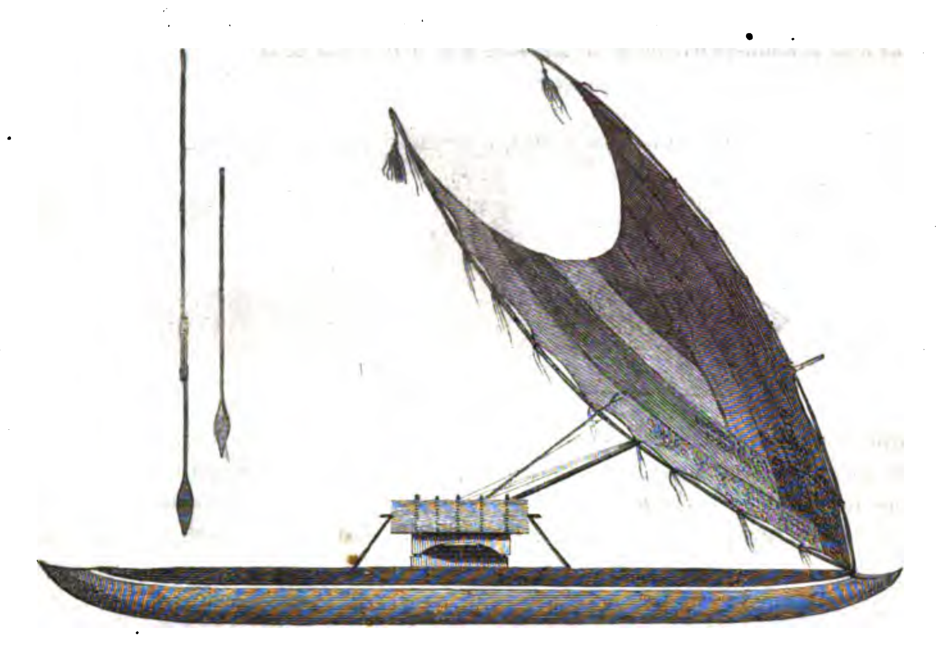
Le général avait envoyé une frégate à la recherche de l'amiral. Cependant, comme nous approchions de terre, nous vîmes venir à nous une cinquantaine de canots pleins de gens qui criaient et remuaient les mains. Ils étaient, les uns basanés, les autres d'un noir vif. Tous avaient les cheveux frisés, blancs, rouges ou d'autres couleurs (car ils étaient peints); les dents, de même, teintes en rouge; la tête à



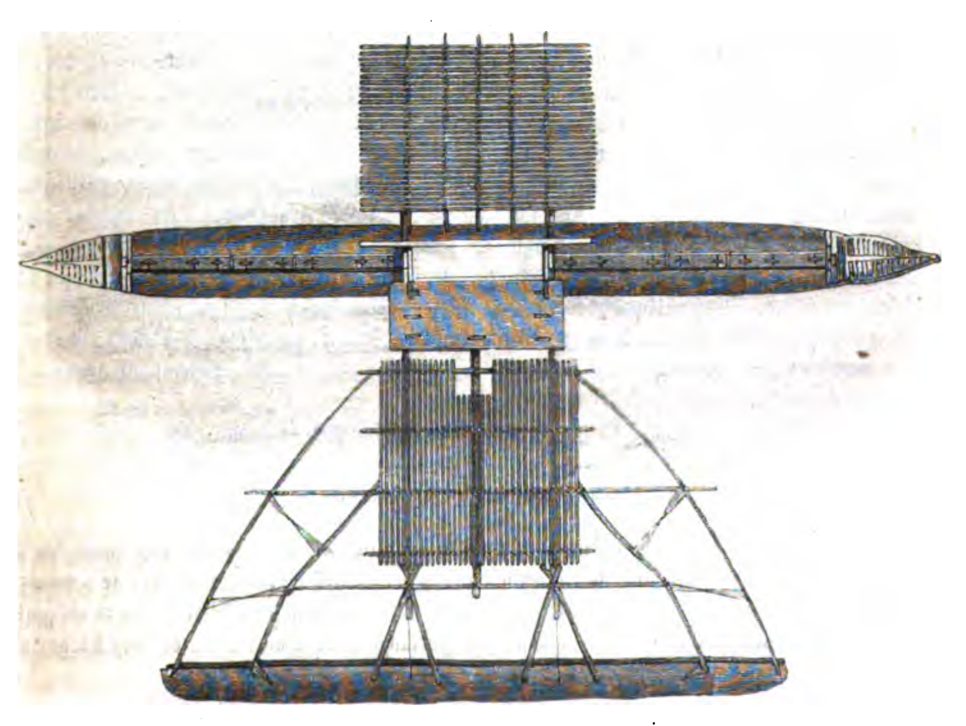
Pirogue de la baie de Vanikoro (îles Santa-Cruz).

demi rasée; le corps nu, à l'exception d'un petit voile de toile fine; le visage et les bras peints en noir reluisant, rayés de diverses couleurs; le cou et les membres chargés de plusieurs tours de cordons en petits grains d'or, ou de bois noir, en dents de poissons, en espèce de médailles de nacre de perles. Leurs canots étaient petits, attachés deux à deux. Ils portaient pour armes des arcs, des flèches em-

([1]) Depuis, on n'en a jamais eu de nouvelles. Si doña Beatrix était la femme de l'amiral Lopez de Vega, elle était sans doute à bord de la capitane avec doña Isabel Barretos, car elle survécut et revint en Amérique.



Grande et petite pagaye ; — plan et élévation d'une pirogue de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Dumont d'Urville.



Plan d'une grande pirogue de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Labillardière.

pennées, à pointes aiguës durcies au feu, ou armées d'os, et trempées dans un suc d'herbe, de grosses pierres, des épées de bois lourd, des dards d'un bois roide, avec trois pointes de harpon de plus d'un palme chacune. Ils avaient en bandoulière des havre-sacs de feuilles de palmier fort bien travaillés, remplis de biscuits qu'ils font de certaines racines dont ils se nourrissent.

Dès que le général les aperçut, il dit qu'il les reconnaissait pour les habitants du pays dont on était en quête. Il nommait les îles à la vue desquelles nous nous trouvions. Cependant quand il leur parla la langue qu'il avait apprise à son premier voyage, il ne put ni les entendre ni se faire entendre d'eux. Ils s'arrêtèrent longtemps à considérer la flotte, autour de laquelle ils allaient en croissant. Quelque invitation qu'on leur fît d'y monter, ils n'en voulurent rien faire. Après s'être parlé entre eux, ils prirent tout d'un coup les armes par le conseil, à ce qu'il nous parut, d'un vieil Indien fort maigre qui était à leur tête. A mesure que celui-ci parlait, sa parole couvrait partout : ils agissaient ou s'arrêtaient tout court. Enfin ils jetèrent un grand cri et déchargèrent sur la flotte une nuée de flèches, qui ne blessèrent personne. Nos soldats se tenaient tout prêts. Ils firent feu à l'instant. Les Indiens, dont un fut tué et plusieurs blessés, prirent la fuite pleins d'épouvante. Sitôt que nous en fûmes délivrés, on se hâta d'approcher de terre. C'était l'objet des vœux de tout l'équipage, qui croyait, en sautant à terre, trouver du remède à ses souffrances. Les trois vaisseaux donnèrent fond à l'entrée d'une baie peu profonde et de mauvaise tenue. La marée en montant fit chasser le galion sur ses ancres : il pensa échouer, et ne regagna le large qu'à grand'peine. Cependant la frégate revint sans avoir trouvé l'amiral, ce qui redoubla notre chagrin (¹).

Le lendemain matin, le général monta sur la galiote pour aller chercher un port ; on en trouva un petit, au nord-ouest du volcan, sur un fond de 12 brasses, près d'un village et d'une rivière. On posta un sergent et douze soldats pour s'en assurer ; mais les Indiens vinrent les attaquer avec tant d'impétuosité qu'ils furent forcés de se retrancher dans une cabane, où la barque alla les rechercher après que le canon des vaisseaux eût écarté les barbares. Le général trouva, le jour suivant, un meilleur port, bon abri sur 15 brasses de fond, près d'une rivière et de plusieurs villages, d'où nous entendîmes toute la nuit les chants et les danses des Indiens, au son d'un tambour et de deux bâtons qu'ils frappaient en mesure l'un sur l'autre (²).

A notre arrivée, il en vint en grand nombre, ayant la tête et les narines parées de fleurs rouges. Quelques-uns se laissèrent persuader de monter à bord de la capitane, laissant leurs armes dans leurs canots. Il vint un homme d'assez bonne mine, assez beau de visage, un peu basané, maigre, les cheveux blancs, âgé d'environ soixante ans, coiffé de plumes bleues, rouges et jaunes, armé d'un arc, avec des flèches à pointes d'os. Deux personnes, qui paraissaient supérieures aux autres, se tenaient à ses côtés. On vit bien à sa parure et au respect qu'on lui rendait que c'était un homme de distinction. Il demanda aussitôt par signes où était le chef des étrangers. Le général courut à lui les bras ouverts. Alors l'Indien dit qu'il s'appelait *Malope*. Notre général répliqua qu'il s'appelait *Mendana*. Aussitôt l'Indien s'efforça de faire entendre qu'il fallait troquer leurs noms ; qu'il s'appellerait Mendana, et que le général s'appellerait Malope. Il parut fort satisfait de cet échange, car, lorsque dans le discours on le nommait Malope, il faisait signe du doigt, en montrant le général, que c'était là Malope, et que pour lui il était Mendana. Il nous dit aussi qu'il s'appelait *Taurique*, ce que nous prîmes pour un titre équivalant à celui de chef ou de cacique.

Le général lui donna une chemise et quelques autres effets de peu de valeur. Nos soldats donnèrent à ses compagnons des plumes, des grelots, des colliers de verre, des épingles, des morceaux de toile et de taffetas. Ils pendirent tout cela à leur cou. On leur enseigna à dire *amigos*, à toucher dans la main, à s'embrasser, ce qu'ils recommencèrent souvent après l'avoir appris. On leur montra des épées, des miroirs ; on leur rasa la tête, on leur coupa les ongles des pieds et des mains, ce qui les réjouissait beaucoup. Ils voulurent aussitôt avoir les rasoirs et les ciseaux. Ils regardèrent sous nos habits, et voyant qu'ils ne faisaient pas partie de notre corps, ils se mirent à faire les mêmes contorsions que ceux

(¹) Voy. p. 208.

(²) Un des havres de la baie Gracieuse *(bahia Graciosa)*, dans l'île Santa-Cruz (appelée *Nitendi* par les naturels, et île d'Egmont par Carteret).

de la première île. Ceci dura quatre jours, pendant lesquels ils nous apportèrent des vivres, Malope venait souvent et paraissait fort de nos amis. Un jour il vint avec cinquante canots, au fond desquels on avait caché des armes. Il monta sur la capitane ; mais, voyant un soldat prendre par hasard un fusil, il s'enfuit à terre, sans qu'on pût le retenir. Les siens le reçurent sur le rivage avec de grandes démonstrations de joie. Ils parurent se consulter ensemble, et le même soir ils retirèrent tous leurs effets des





Chefs de Vanikoro (archipel Santa-Cruz). — D'après Dumont d'Urville.

maisons voisines du port. Toute la nuit, on vit des feux allumés de l'autre côté de la baie, les canots aller et venir d'un village à l'autre, comme entre gens qui se donnent des avis et qui se préparent à quelque chose.

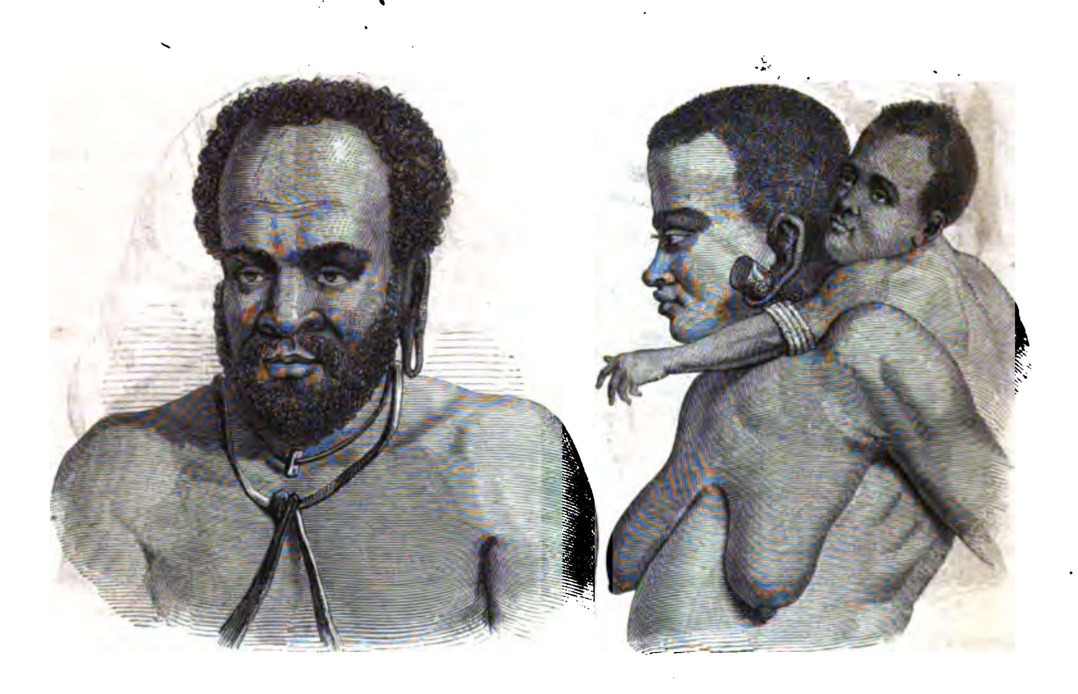
Le matin, l'équipage de la galiote, étant allé à l'aiguade de la rivière, tomba dans une embuscade d'Indiens, qui le poursuivirent à coups de flèches (¹). On fit feu des vaisseaux, pour les contraindre à se retirer. Après que les blessés furent pansés, le général envoya le mestre de camp avec trente hommes, pour tout mettre à feu et à sang. Les Indiens firent tête, et ne prirent la fuite qu'après qu'on leur eut tué cinq hommes. Nous ne perdîmes personne dans ce choc. On leur brûla quelques canots et quelques maisons, et l'on coupa les palmiers d'alentour. Le capitaine dom Lorenço fut renvoyé avec la frégate à la recherche de l'amiral, et le mestre de camp, avec quarante hommes, à la recherche d'un village indien ; on voulut essayer si, en leur faisant un peu de mal, on ne pourrait pas se dispenser de leur en faire davantage. Les Indiens ne s'y attendaient pas ; sept d'entre eux, surpris dans les maisons où l'on avait mis le feu, après s'être vaillamment défendus, se jetèrent au milieu des nôtres, sans faire cas de

(¹) Suivant une autre relation, les insulaires n'attaquèrent les Espagnols que plus tard, pour venger la mort de Malope, leur chef :

« Quelques soldats malintentionnés tuèrent Malope, ce cacique ami du général. Jusque-là, les Espagnols avaient eu des amis et des ennemis : les premiers, outrés de la mort de leur chef, ne se contentèrent pas de pleurer sa perte en public et en particulier, et d'interrompre les secours qu'ils donnaient aux Espagnols, ils se déterminèrent même à les traverser de tout leur pouvoir. En vain Mendana crut les fléchir par la punition du coupable, qui fut exécuté à mort, il ne fut pas possible de les faire revenir. » (Pingré, Mémoire sur le passage de Vénus du 3 juin 1769, p. 41.)

leur vie, et périrent tous, à l'exception d'un seul, qui fut blessé en prenant la fuite. Le mestre de camp revint avec sa troupe et deux soldats blessés.

Le village appartenait à Malope, qui vint le soir au village, en se frappant la poitrine et appelant le général par le nom de Malope, tandis qu'il se donnait celui de Mendana. Il faisait signe qu'on lui avait fait injustice; que ce n'étaient pas ses gens qui avaient attaqué les nôtres; que c'étaient d'autres Indiens,



Habitants de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Dumont d'Urville.

demeurant de l'autre côté de la baie; et, bandant son arc, il donnait à entendre qu'il se joindrait à nous pour en tirer vengeance, si nous le voulions. Le général tâcha de lui donner quelque satisfaction, et l'on se fit de nouvelles protestations d'amitié des deux parts.

Le jour de Saint-Matthieu (21 septembre), la flotte alla mouiller dans un meilleur port, placé dans la même baie. Dom Lorenço revint, sans avoir encore vu l'amiral. Il nous dit qu'en faisant le tour de l'île, il avait trouvé, à la bande du nord, une baie plus peuplée et mieux fournie que celle où nous étions; qu'un peu au delà, il avait vu deux îles moyennes fort peuplées; qu'à 8 lieues à la bande du sud-ouest, il en avait découvert une autre d'environ huit lieues de circuit; qu'à 10 lieues au nord-ouest, il y en avait trois autres, peuplées de mulâtres de couleur claire, pleines de palmiers et coupées de tant de chaussées avec leurs entrées et canots qu'on n'en pouvait voir le bout.

L'escadre vint à cette autre baie. Les sauvages passèrent la nuit à mugir et à faire des risées, criant d'une voix distincte : *Amigos!* Au point du jour, ils lancèrent des traits et des pierres. Mais étant trop éloignés pour atteindre, ils se jetèrent à la nage à grands cris et accrochèrent les bouées des vaisseaux, qu'ils croyaient entraîner à terre. Lorenço marcha contre eux dans la chaloupe; une partie de la troupe prit des boucliers pour couvrir l'autre; cependant les flèches les percèrent de part en part et blessèrent deux Espagnols. Ces barbares se battaient épars çà et là, sautant et se montrant lestes et si courageux que nous vîmes bien qu'on ne brûlerait pas leurs maisons impunément. Je pense qu'ils croyaient d'abord que nos armes ne faisaient point de mal; mais quand la chute de trois d'entre eux les eut détrompés, ils quittèrent la place, emportant leurs morts. Le lendemain, notre mestre de camp mena sa troupe sur un petit tertre, où il venait jeter les fondements d'une habitation pour la colonie;

son projet ne fut pas du goût des soldats, surtout de ceux qui étaient mariés. Ils vinrent dire au général qu'on choisissait un lieu malsain ; qu'il valait mieux s'établir dans un village des Indiens, où l'on trouverait les maisons toutes bâties et plus saines, pour avoir déjà été habitées. Le général, à leur prière, descendit à terre, où l'on assembla la troupe (¹).

Il y eut des séditions ; le mestre de camp, convaincu de les avoir excitées ou fomentées, fut





Habitants de l'archipel Santa-Cruz. — D'après Dumont d'Urville.

condamné à mort avec ses complices. La douleur que ces tristes événements causèrent à Mendana, jointe à la fatigue du voyage et aux traverses qu'il essuyait sans cesse, le conduisirent en peu de jours au tombeau. Il y eut le 17 octobre une éclipse totale de lune ; cet astre, en sortant de l'horizon, était déjà totalement éclipsé (²). Mendana, par son testament, qu'il eut à peine le temps de signer, nomma pour gouvernante de la flotte dona Isabelle Barreto, sa femme, et pour capitaine général don Laurent Barreto, son beau-frère. Il mourut à une heure après midi, le lendemain de l'éclipse, à l'âge de cinquante-quatre ans. On l'enterra sur l'île avec toute la pompe que le lieu et les circonstances pouvaient permettre.

Les hostilités entre les Espagnols et les Indiens, devenus irréconciliables depuis le meurtre de Malope, se renouvelèrent après la mort de Mendana. Le capitaine Laurent Barreto, blessé à la jambe dans une rencontre, expira le 2 novembre. Sa mort fut suivie de celles du chapelain, de son vicaire, d'un ermite qui s'était embarqué pour avoir soin des malades.

L'équipage était tellement excédé de fatigues et de maladies, que vingt Indiens bien résolus auraient suffi pour le détruire. Il fut donc décidé qu'on suspendrait l'entreprise. On fit de l'eau et du bois, et tous se rembarquèrent le 7 novembre.

(¹) Il y a ici, dans le texte traduit par de Brosse, une lacune que nous comblons à l'aide de la traduction de Pingré. (Voy. la Bibliographie.)

(²) « J'ai calculé cette éclipse, dit Pingré, sur les Tables d'Halley ; l'immersion a dû arriver à Paris à 10 heures 6 minutes, temps vrai. » (*Passage de Vénus*, p. 41, note *t*.)

Louis de Andrada, envoyé le soir du même jour faire les provisions de bouche nécessaires, descendit sur une petite île, qu'il nomma la *Querta*, c'est-à-dire le Jardin, à cause de sa beauté et de sa fertilité.

La gouvernante assembla les pilotes, et leur dit que son intention était de quitter cette île pour aller à la recherche de celle de Saint-Christophe, et pour voir si l'on n'y trouverait pas l'amiral (¹); de faire voile ensuite pour Manille, afin d'y faire une recrue de prêtres et de soldats, et de revenir mettre la dernière main à cet établissement. Elle voulut que chacun donnât son avis : ils le firent par écrit et le signèrent; il était conforme à celui de la gouvernante. Queiros ajouta au sien qu'il s'engageait à ne pas abandonner la gouvernante, si l'on revenait dans la même intention d'établir une colonie à l'île de Sainte-Croix.

Le soir, Queirós se rendit à bord de la frégate et de la flûte pour y laisser les provisions nécessaires, et pour y donner les ordres convenables sur la route qu'on devait tenir. A la nuit, on alla à terre pour enlever le corps de Mendana et le conduire dans la frégate jusqu'à Manille.

Les trois navires, en fort mauvais état, appareillèrent le 18 novembre. Le 19, on se trouva par 11 degrés; on regarda attentivement, mais on ne vit ni l'amiral, ni l'île Christoval.

Queiros, ayant reçu l'ordre de la gouvernante, fit faire route pour Manille. Le cap fut mis au nord nord-ouest, avec un vent de sud-est. On voulait s'écarter de la Nouvelle-Guinée, qu'on jugeait voisine; on craignait de s'embarrasser dans les îles qui l'environnent. Queiros aurait bien voulu reconnaître cette terre, mais le mauvais état de la flotte ne permettait pas de s'arrêter.

Au 10 décembre, on se trouvait par un demi-degré de latitude australe; on s'était déjà aperçu que la flûte (²) cherchait à fausser compagnie. La gouvernante fit dire au capitaine qu'il serait puni comme traître s'il n'entretenait pas la conserve; mais le galion était en si mauvais état, que ce capitaine ne croyait pas qu'il pût éviter de périr; en conséquence, dès la nuit suivante, il fit virer de bord, et la flûte disparut.

Les maladies cependant dépeuplaient l'équipage; il se passait à peine un jour sans qu'on jetât un ou deux, et quelquefois trois ou quatre corps à la mer. L'état des agrès du navire n'était pas moins triste; tout était usé ou pourri, et le pis était qu'on n'avait ni mâts, ni cordages, ni aucun autre agrès de rechange.

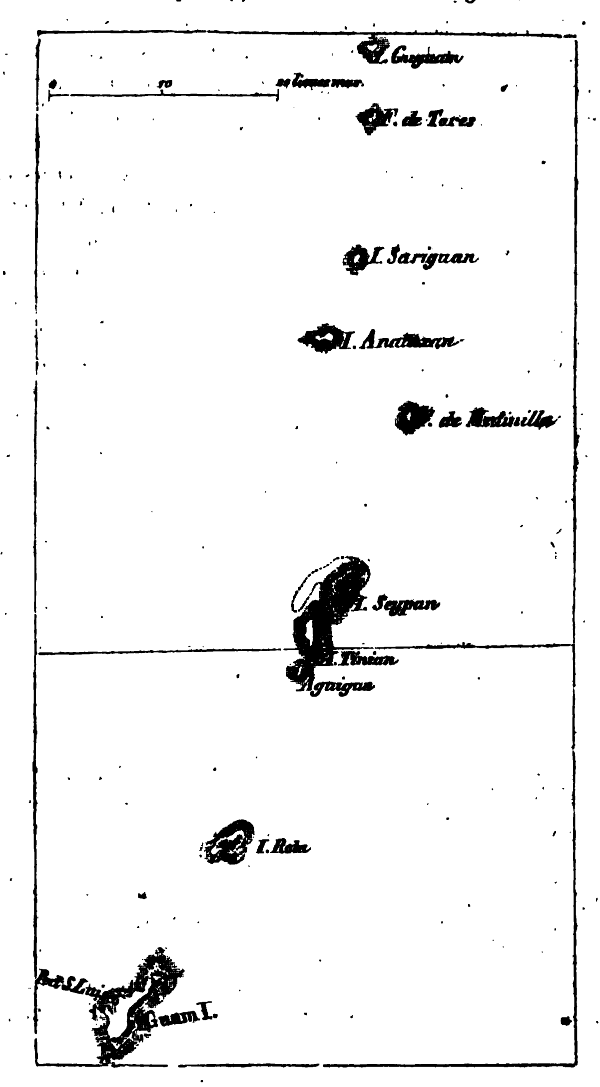
On fit toujours voile au nord nord-ouest jusqu'au mardi 19 décembre, qu'on était par 3 degrés et demi de latitude boréale. La frégate avait de la peine à suivre. Queiros proposa plusieurs fois de l'abandonner, en recevant à bord de la capitane ceux qui la montaient; la gouvernante ne fut pas de cet avis. A la nuit, on perdit de vue la frégate. Queiros la fit attendre jusqu'au lendemain soir; mais enfin les soldats s'impatientèrent. On continua de faire le rumb de nord nord-ouest jusqu'au samedi suivant, qu'on eut connaissance d'une île vers laquelle on gouverna, dans l'intention d'y chercher des provisions. La nuit commençait; Queiros craignit les écueils; il ordonna de virer de bord; il fut mal obéi; on lui fit mille représentations. Il mit lui-même la main à l'œuvre, largua les écoutes, tourna la barre, et fit prendre une autre route au vaisseau. On reconnut au jour que Queiros avait agi prudemment. On était perdu sans cette manœuvre. On ne put, même en plein jour, aborder l'île, tant elle était entourée de récifs et d'écueils.....

On voyait des Indiens sortir d'entre cette île et les îles voisines dans leurs canots à voiles et sans voiles. Ne pouvant passer par-dessus les chaussées, ils sautaient dessus et nous appelaient de là en gesticulant des mains. Sur le soir, un Indien sortit des baies, seul dans un canot. Il passa sur le vent trop loin de nous pour que nous pussions voir s'il avait de la barbe (car on était dans le passage des insulaires barbus). Il nous parut être de bonne taille, nu, à longs cheveux volants. Il mangeait quelque chose de blanc et portait à sa bouche une coque de coco, dans laquelle il buvait, selon l'apparence. Il ne voulut pas venir à nous, quelques signes que nous lui fissions. Cette île est à 6 degrés de latitude nord, ronde, couverte d'arbres, les côtes garnies de rosiers. A 3 lieues vers l'ouest, il y en a quatre autres, outre quantité de petites, toutes environnées de chaussées. Elle paraît plus dégagée à la bande du sud.

(¹) Voy. page 208.
(²) Ou galiote nommée *Saint-Philippe*, capitaine Philippe Corço.

On continua de naviguer sur le rumb nord-nord-ouest. Le lundi 1er janvier, à 14 degrés de latitude, on porta droit à l'ouest avec vent frais ; si bien que, le 3 au matin, nous découvrîmes les îles *Larrones* (¹), où nous voulions aller.

Nous passâmes entre *Guam* et la *Serpane* (²). Il sortit de Guam un grand nombre de canots aussi légers




Carte des îles Mariannes, ou des Larrons (³).

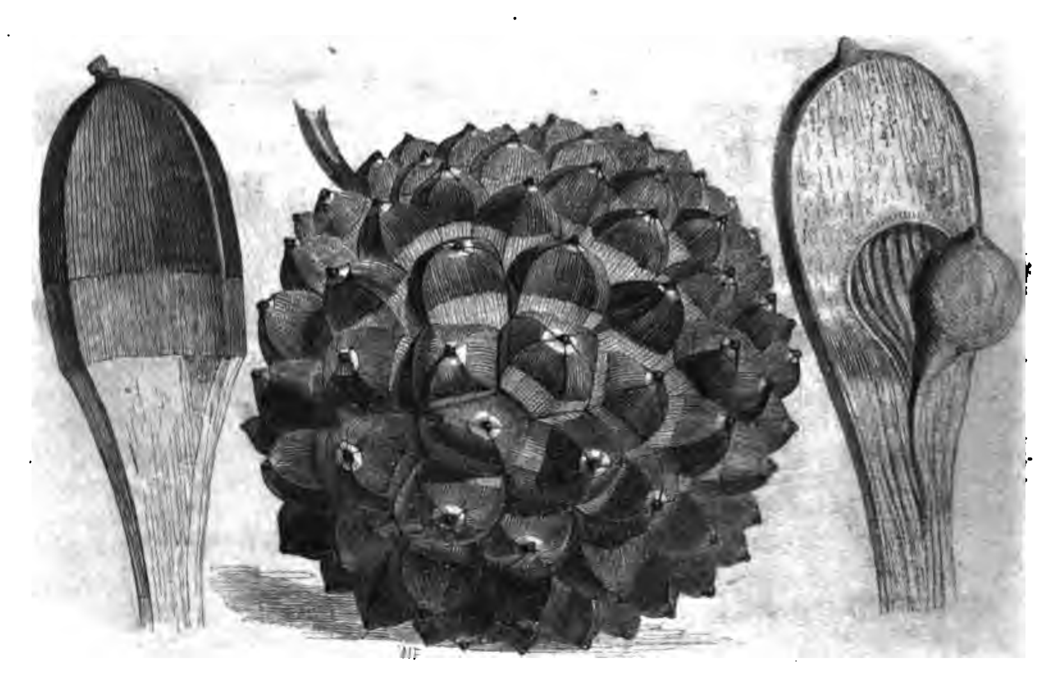
que du liége. Il n'y tient qu'un seul homme, quoique la pirogue porte un mât, sa voile, antennes, drisses, écoute et timon. L'homme gouverne d'une main ; de l'autre, il hausse, amène, vire de bord, lâche ou serre la voile, menant à chaque pied une écoute. Il vire la voile et se trouve à route sans tourner, la barque étant à deux proues. Si elle verse, le conducteur se jette à l'eau, comme un poisson, et la retourne avec l'épaule. A terre, il porte sa barque au pied d'un arbre, sur lequel il fait son habitation, comme dans un nid, et vit de sa pêche.

(¹) Les îles Mariannes.

(²) Ile Seypan.

(³) Voy. la carte itinéraire, p. 220.

Ces insulaires apportèrent à bord une abondance de fruits et de poissons qu'ils attrapent dans les creux des rochers. Il n'y en a point qui leur échappent, si ce n'est le caïman, le tiburon et la caëlla, que, n'osant prendre, ils ont pris le parti d'adorer comme des divinités. Ils leur payent une dîme des fruits de la terre, qu'ils laissent à l'eau, dans un bateau où il n'y a personne; le bateau en moins de rien tourne et s'abîme. Ces insulaires sont de couleur truitée; ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils



Le fruit du Baquois (*Pandanus odoratissimus*), arbre des îles Mariannes. — D'après Choris.

sont forts et courageux. Tout nus et sans chaussure, ils se fourrent dans les ronces; ils sautent de rochers en rochers comme des cerfs. Nous étions d'abord assez embarrassés de commercer avec eux. Ils ne voulurent ni de notre or ni de notre argent; mais ils avaient une grande cupidité pour notre fer, surtout pour les haches et les couteaux, parce qu'avec du fer on coupe les arbres et on travaille le bois. Nos soldats, allant à terre, virent plusieurs fois de ces habitations nichées sur des arbres. Les chaumières de la plaine n'étaient que des sépultures contenant des squelettes entrelacés les uns avec les autres. Ce sont les os de leurs ancêtres, qu'ils adorent comme des divinités, et dont ils croient que les âmes passent, après la mort, dans le corps des tiburons et autres poissons ci-dessus nommés. Ils adorent aussi le soleil et la lune.

Ils désossent les cadavres de leurs parents, brûlent les chairs et avalent la cendre, mêlée avec du *tuba*, qui est un vin de coco. Ils pleurent les défunts tous les ans, pendant une semaine entière. Il y a un grand nombre de pleureuses qu'on loue exprès. Outre cela, tous les voisins viennent pleurer dans la maison du défunt; on leur rend la pareille quand le tour vient de faire la fête chez eux. Ces anniversaires sont fort fréquentés, parce qu'on y régale copieusement les assistants. On pleure toute la nuit et l'on s'enivre tout le jour. On récite, au milieu des pleurs, la vie et les faits du mort, à partir du moment de sa naissance, durant tout le cours de son âge, racontant sa force, sa taille, sa beauté, en un mot, tout ce qui peut lui faire honneur. S'il se rencontre dans le récit quelque action plaisante, la compagnie se met à rire à gorge déployée, puis subitement on boit un coup, et l'on se remet à pleurer à chaudes larmes. Il se trouve quelquefois deux cents personnes à ces ridicules anniversaires (¹).

(¹) « En 1568, Lopez d'Aguirre et Laurent Chacon passèrent en ces lieux, allant aux Philippines. Un soldat, qui s'était écarté de l'aiguade, fit rencontre d'un petit sauvage d'une quinzaine d'années. L'Espagnol, voyant un enfant nu et sans armes,

Le navire poursuivit sa route à l'ouest sous le 13e parallèle nord. Notre premier pilote, Queiros, à qui ces parages étaient inconnus, marchait par conjecture, en cherchant le cap Saint-Esprit des Philippines. Le 14 janvier, on entrevit le sommet d'une montagne. La joie fut si grande qu'on aurait dit qu'il n'y



Village dans l'île Gouaham (îles Mariannes).

avait plus qu'à prendre terre le même jour. La plus grande partie de l'équipage ne pouvait plus se tenir sur pied : ce n'était plus qu'une troupe de squelettes qui ne pouvaient monter sur le pont sans se soutenir les uns les autres. Cependant le vaisseau ne naviguait que fort lentement, le pilote n'allant que la sonde à la main au milieu de chaussées et de bas-fonds ; mais ses bonnes raisons pour ne rien précipiter ne lui servaient guère auprès de gens perdus de misère et d'ennui. La mer était grosse, les cordages du vaisseau pourris. Quand on voulait hausser la vergue, les palans se rompaient et la voile tombait. L'équipage désespéré se jetait dans le découragement, et voulait tout laisser aller à l'aventure ; il ne voulait pas seulement mettre la main à l'œuvre pour y apporter remède. Il ne restait plus qu'un hauban de chaque côté du mât, de sorte que nous crûmes qu'il allait se casser à la première secousse, ce qui aurait tout fini ; par bonheur il tint bon.

n'en eut aucune peur. Il s'approcha, quoique désarmé lui-même. L'enfant l'embrassa et lui fit signe de venir cueillir des fruits qu'on voyait au bord du bois. Quand ils y furent, l'enfant l'embrassa de nouveau, l'enleva de terre agilement, et, le retournant tout d'un coup les pieds en haut, le mit sous son bras et l'emporta, fuyant à travers les bois, sans que l'Espagnol pût se débarrasser ni qu'il osât crier, de peur d'attirer d'autres sauvages. Le jeune homme ne faisait que rire, comme s'il eût badiné. Par bonheur, quatre Espagnols de l'équipage qui chassaient dans la forêt, entendant du bruit dans le fort du bois, y coururent, croyant que c'était quelque bête fauve. L'insulaire, en les voyant, lâcha prise et s'enfuit. Cinq ans après, D. Martin de Henriquez, vice-roi du Mexique, envoyant Lopez d'Aguire aux Philippines, lui donna charge d'enlever quelques habitants des îles Larrones pour leur faire embrasser le christianisme et leur faire apprendre l'espagnol, afin de les renvoyer ensuite dans leur pays, où ils instruiraient leurs compatriotes et serviraient d'interprètes à nos vaisseaux. Lopez d'Aguire n'en put attraper qu'un, qui fut baptisé à Manille : c'était le même jeune homme. Cette aventure produisit entre eux une grande liaison. L'insulaire avoua à son camarade que son dessein était de lui manger la cervelle, de boire ses cendres après avoir brûlé sa chair, et de tapisser une cabane avec ses os. » — (Aventure racontée par Figueroa, et qui n'inspire aucune confiance même au président de Brosse.)

Enfin nous entrâmes dans une baie par un canal environné de basses. Trois Indiens vinrent nous montrer l'ancrage. L'un d'eux était chrétien et parlait un peu latin; l'autre était le même que le capitaine anglais Thomas Candish avait amené pour le guider dans ce labyrinthe. Ils répandirent une grande joie dans l'équipage en nous apprenant que nous étions au cap Saint-Esprit. On fournit ici en abon-



Paysage de l'île Gouaham (îles Mariannes).

dance les vivres si nécessaires à des gens affamés, qui en usèrent avec si peu de discrétion que plusieurs en moururent, et que d'autres retombèrent dans la disette peu de temps après, car il fallut longtemps errer à travers ces détroits où nous devions nous perdre cent fois sur les bas-fonds.

Le 1er février, la gouvernante envoya la barque à terre avec ses deux frères et sept de ses gens, sous prétexte d'acheter des vivres; mais nous sûmes qu'ils étaient allés en droiture à terre, à Manille, donner avis de notre arrivée. Nous ne pouvions trouver d'issue au milieu de tant de canaux. Les vivres manquaient, et les pirogues indiennes s'enfuyaient au plus vite à notre vue, nous prenant pour un vaisseau anglais. Nous vînmes presque à la vue de Manille; mais le vent était contraire, le vaisseau dépourvu d'agrès, et l'équipage tellement accablé de fatigue qu'on n'avançait plus que peu ou point. Les matelots voulaient absolument que le pilote fît échouer le vaisseau, et que tout le monde se jetât à terre, disant qu'il valait mieux perdre le navire que de pâtir plus longtemps. Le pilote ne voulut jamais s'entendre avec eux dans un si lâche dessein à la vue des cheminées de Manille, et après avoir échappé aux périls d'une si extrême navigation. Il leur représenta l'infamie d'abandonner tant de femmes et de malades qui ne manqueraient pas de périr avant d'être secourus, et de se sauver seuls, parce que l'on avait le bonheur de savoir nager et de se porter un peu mieux. Il leur déclara qu'il ne consentirait jamais à perdre dans le port même le fruit et la gloire de tant de travaux et de nouvelles découvertes.

Sur ces entrefaites, on vit arriver, dans une chaloupe, le maître d'hôtel du gouverneur des Philippines, suivi de quelques domestiques. Son maître, averti par une sentinelle de la côte, l'envoyait faire des compliments de condoléance à dona Béatrix sur son malheur (1). Tous les gens du vaisseau se mirent

(1) On a vu que le mari de dona Beatrix, don Lopez de Vega, avait disparu avec le vaisseau amiral. Mais, très-probablement, il faut lire ici dona Isabelle.

à pleurer de joie, et à tendre les mains en voyant les Espagnols. Ceux-ci restèrent consternés et muets de saisissement à la vue de tant de malades et de tant de squelettes nus et misérables qui criaient, surtout les femmes : « Nous mourons de faim et de soif ! apportez-nous de quoi manger. » Les Espagnols n'avaient pas la force de dire autre chose que *Gracias a Dios ! gracias a Dios !* Ils annoncèrent la pro-

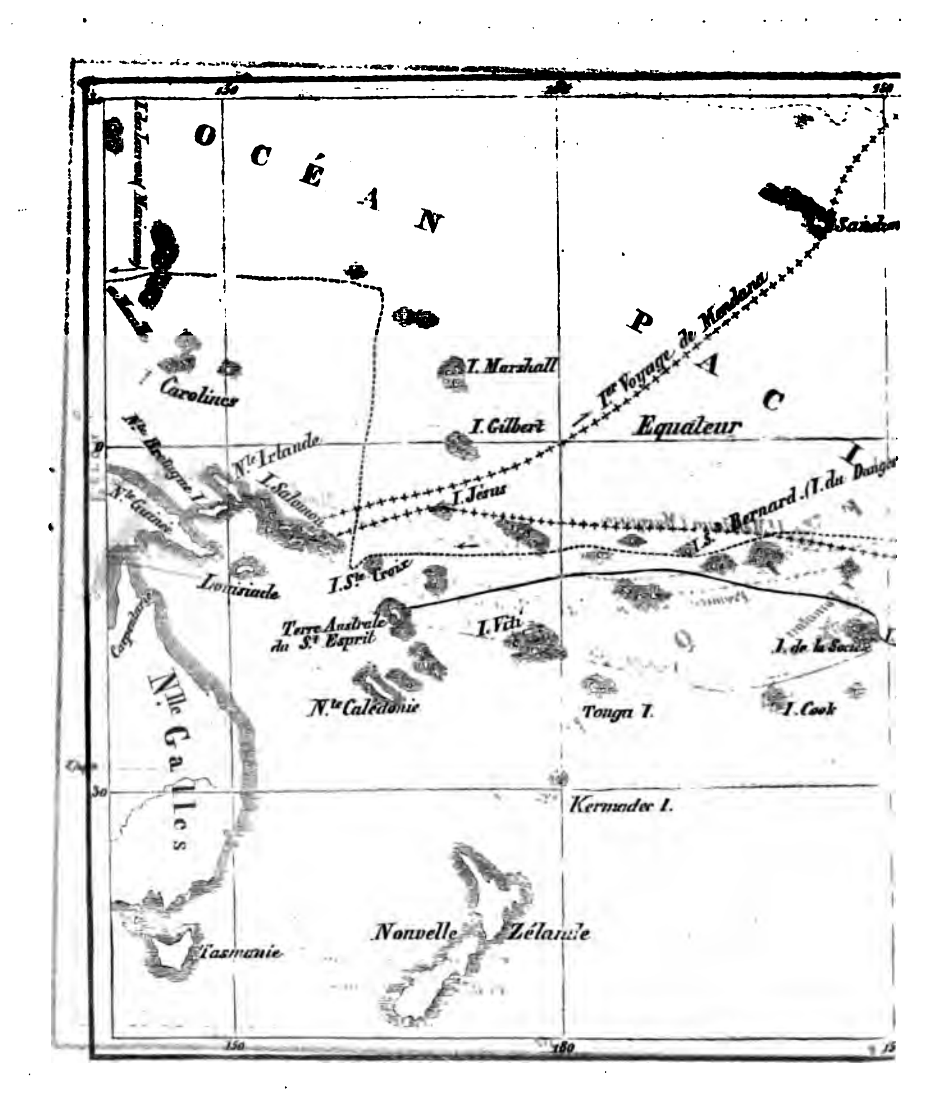


Vue de Manille (Iles Philippines).

chaine arrivée d'un bateau chargé de vivres, commandé par l'alcade mayor, qui vint, en effet, avec les deux frères de la gouvernante. Dès que les provisions furent dans le vaisseau, chacun se jeta dessus sans humanité, sans égard ni subordination ; les plus sains ravissant par force tout ce qu'ils pouvaient emporter à ceux qui en avaient le plus de besoin. Un second bateau chargé de provisions fut réparti avec plus d'égalité. Il en arriva un troisième monté par des matelots habillés de soie de toutes sortes de couleurs qui venaient aider à la manœuvre, de sorte que nous mouillâmes bientôt et prîmes terre à 2 lieues de Manille, le 11 février 1596. Notre équipage avait perdu une cinquantaine de personnes dans le trajet depuis Sainte-Croix.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, un nombre infini de personnes, poussées de charité ou de curiosité, coururent pour nous voir, apportant des vivres en si grande abondance qu'il y en eut de reste. Doña Isabelle fit son entrée dans Manille au bruit du canon et de la mousqueterie des troupes qui avaient pris les armes. Elle reçut dans la maison royale les harangues de tous les corps. Les femmes et tous les gens de l'équipage furent logés aux frais du public. Les femmes se marièrent presque toutes à Manille, excepté quatre ou cinq qui entrèrent en religion.

Nous ne revîmes jamais la frégate ; nous sûmes qu'on l'avait trouvée échouée sur une côte, les voiles tendues, et tout l'équipage mort dedans. La galiote aborda à Mindanao, où les gens s'étant égarés sur la côte et mourant de faim (car ils n'avaient trouvé à terre pour tout vivre qu'un chien qu'ils mangèrent), firent rencontre par hasard de quelques Indiens, qui les menèrent à un hospice de jésuites. Le corrégidor du lieu envoya cinq hommes de ce vaisseau prisonniers à Manille, sur les plaintes de leur capitaine qu'ils avaient voulu pendre. Il écrivit à don Antoine de Morga la lettre suivante : « Il est arrivé ici une galiote espagnole, commandée par un capitaine, homme aussi étrange que les choses qu'il raconte. Il prétend qu'il était du voyage du général don Alvaro de Mendana, parti du Pérou pour

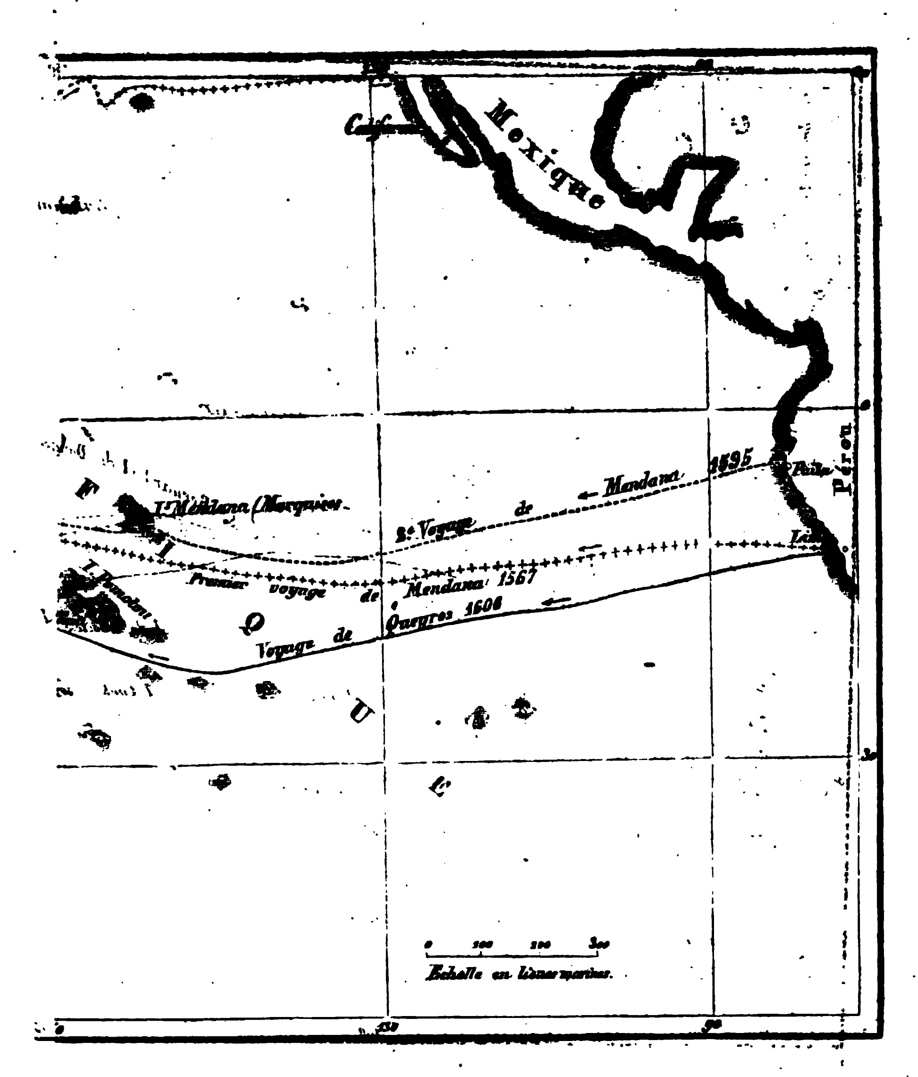



Carte itinéraire de Mendana et de Queiros.

les îles Salomon, et que la flotte était de quatre vaisseaux. Vous serez peut-être à portée de savoir ce qui en est. (Les soldats prisonniers déclarèrent que la galiote ne s'était séparée du général que parce que le capitaine avait voulu absolument suivre une autre route.)

## QUEIROS.

Pedro-Fernandez de Queiros, après avoir reconduit au Mexique la veuve de Mendana, dona Isabelle Barreto, vint à Lima, où il soumit à don Luis de Velasco, successeur du marquis de Mendoçe, deux mémoires sur l'utilité de ce second voyage, en le priant de lui donner les moyens de poursuivre les recherches qu'il avait faites avec Mendana. Le vice-roi répondit à Queiros que cette demande excédait les limites de son autorité; mais il lui remit des lettres de recommandation pour le gouvernement espagnol.




dessinée par M. G. Lejean, d'après Fleurieu et les relations.

Queiros était né à Evora, en Portugal (¹). Il avait étudié sérieusement pour se préparer à l'état de marin, et il dépensa toute sa fortune dans les diverses expéditions que son ardente passion pour les découvertes lui fit entreprendre.

L'expérience qu'il avait acquise dans le voyage de 1595 avait fortifié sa résolution de consacrer sa vie à la recherche du *continent austral* (²). Il insista vivement près de la cour d'Espagne pour obtenir la direction d'une exploration nouvelle (³); mais il attendit vainement pendant cinq années. Réduit à ajourner ses espérances, il se rendit à Rome en 1600, année du jubilé. Le duc de Seissa, ambassadeur de Castille, le chargea d'enseigner à son fils les éléments de l'art nautique, et le présenta au

(¹) La Renaudière (*Biographie universelle* Michaud) dit que Queiros était Espagnol; mais il ne s'appuie sur aucune autorité. Torquemada, qu'il cite particulièrement, ne donne aucun renseignement à ce sujet. Barbosa et Solórzano, qui avait connu le fils même de Queiros (Francisco de Queiros, premier cosmographe du royaume), indiquent Evora comme lieu de la naissance de l'illustre navigateur.

(²) Voy. p. 184.

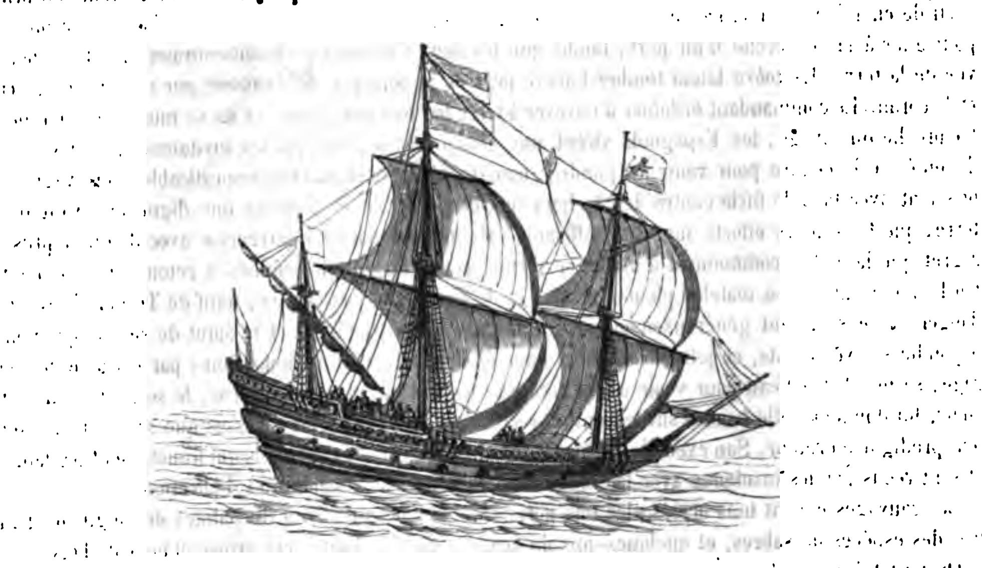
(³) Il dit lui-même qu'il adressa au roi d'Espagne huit mémoires sur le monde austral.

pape, qui ne fut peut-être pas sans influence sur le succès de ses sollicitations près de la cour d'Espagne. A son retour dans ce dernier pays, il recommença ses sollicitations et parvint à inspirer confiance à Philippe III (¹). « En 1605, ce roi, voulant, dit Torquemada, consommer les entreprises et les découvertes faites précédemment par Fernand Gallego et Alvaro de Mondana, » donna à Queiros les pouvoirs nécessaires pour choisir et armer à Lima les deux vaisseaux qu'il jugerait les plus propres pour cette expédition.

Queiros se hâta de mettre à profit ces dispositions favorables de Philippe III.

Il se rendit au Pérou, près du vice-roi, le comte de Monterey, et fit preuve d'autant d'activité que de prudence dans les préparatifs de l'expédition, « destinée, suivant les paroles de Torquemada, à gagner des âmes au ciel et des royaumes à l'Espagne (²). »

Sa flotte, composée de deux vaisseaux et d'un bâtiment léger, les mieux construits et les plus forts en artillerie qu'on eût vus dans ces mers, fit voile de Callao le 21 décembre 1605, et se dirigea à l'ouest sud-ouest et à l'est jusqu'à 1 000 lieues de la côte du Pérou sans voir aucune terre.



Navire dessiné d'après l'estampe jointe à l'ouvrage intitulé : *Descriptio ac delineatio geographica detectionis*, etc.; Amsterdam, 1612.

A cette distance, et par 25 degrés de latitude méridionale, on découvrit une petite île rase, presque à fleur d'eau, qui parut avoir 4 lieues de circuit ; ce n'est proprement qu'un plateau de sable sur lequel s'élèvent quelques arbres épars : on ne trouva point de fond près de ses côtes, qui n'offrirent aucun mouillage. On jugea qu'elle ne pouvait pas être habitée ; on la nomma *la Incarnacion*.

En continuant la route à l'ouest, on découvrit différentes îles, que nous allons nommer suivant l'ordre des découvertes (³).

*San-Juan-Baptista*, à deux jours et demi de la première ; île élevée et plane, d'environ 12 lieues de circonférence, à laquelle on ne put aborder.

*Sant-Elmo*, à six jours de la précédente ; île de 30 lieues de tour, environnée d'un récif de corail, dont le milieu est occupé par la mer. On n'y aperçut aucune place propre au débarquement, et on ne trouva point de fond à ses approches.

*Las Quatro-Coronadas*, quatre îles inabordables, à un jour de *Sant-Elmo*.

(¹) Philippe III avait succédé, en 1598, à Philippe II.

(²) Le texte qui suit est l'extrait fait par Fleurieu de la relation donnée par Juan de Torquemada, dans sa *Monarchia indiana*, première partie, liv. V ; Madrid, 1723 (collection de Barcia).

(³) Ce sont des îles de l'archipel Pomotou, ou des îles Basses, au sud des Marquises, et à l'est des îles Taïti ou de la Société.

*San-Miguel*, à 4 lieues dans l'ouest nord-ouest de ces dernières. Elle a 10 lieues de tour, gît nord et sud, et parut également inabordable.

*La Conversion-de-San-Pablo* (la Conversion-de-Saint-Paul), dans l'ouest nord-ouest de *San-Miguel*, et à une demi-journée de navigation ; autre île inabordable.

A quatre journées de la *Conversion-de-San-Pablo*, et par 18° 40' de latitude, on découvrit une île dans le nord-est ; elle était au vent, et l'on ne chercha pas à s'en approcher. On la nomma la *Dezena* ou *Decena* (la Dizaine), sans doute parce que c'était la dixième qu'on découvrait (¹).

On eut de la pluie tout le jour et toute la nuit, jusqu'au lendemain 10 février : ce jour-là, à la grande satisfaction de Queiros et de la flotte, la vigie du grand mât cria : « Terre de l'avant ! » Leur joie s'accrut quand ils virent s'élever de toutes les parties de l'île des colonnes de fumée qui donnaient l'assurance qu'elle était habitée. On mit le cap sur la terre en prenant la bordée du nord ; et, n'apercevant point de port dans cette partie, le capitaine fit ses efforts pour s'élever au vent et tâcher de remonter l'île ; mais ce fut inutilement. Et, reconnaissant que les vaisseaux tombaient toujours plus sous le vent, on prit le parti de chercher un abri par le travers de l'île, et d'y rester sous voile. Queiros détacha alors la *zabra* (²) pour aller à la recherche d'un port, tandis que les deux vaisseaux se maintiendraient bord sur bord à vue de la terre. La *zabra* laissa tomber l'ancre près de la côte par dix brasses, sur un fond de pierres et de corail. Le commandant ordonna d'envoyer à terre les bateaux armés, et ils se mirent en marche. A l'approche du rivage, les Espagnols virent une centaine d'Indiens qui les invitaient, par des signes d'amitié, à descendre pour venir les joindre ; mais le débarquement était impraticable : les vagues se brisaient avec tant de furie contre les rochers qui bordent l'île et forment une digue en avant de la terre, que tous leurs efforts furent insuffisants. Ils abandonnaient l'entreprise avec d'autant plus de regret que la flotte commençait à manquer d'eau, et ils étaient déterminés à retourner tristement à bord, lorsqu'un jeune matelot plein d'audace et de feu, Francisco Ponce, natif de Triana, bravant le danger et se sacrifiant généreusement pour l'honneur de l'expédition et le salut de ses compagnons, dépouille ses vêtements, se jette à la mer et nage aux rochers. Les Indiens, émus par cet acte de courage, se mettent à l'eau pour venir à son secours, le prennent dans leurs bras, le serrent contre leur cœur, lui donnent mille baisers sur le front, et reçoivent de lui toutes les caresses que sa reconnaissance leur prodigue en retour. Son exemple est bientôt imité par plusieurs Espagnols qui franchissent les lames, et sont reçus par les insulaires avec les mêmes témoignages de sensibilité et d'affection.

Ces sauvages étaient tous armés : les uns portaient des lances de 25 à 30 palmes de longueur, d'autres des espèces de sabres, et quelques-uns de fortes massues. Toutes ces armes étaient de bois.

On ne vit à aucun des insulaires un seul vêtement. Leur peau est basanée, leur corps bien proportionné, et leur taille élevée. Leurs habitations sont éparses sans ordre, sur le bord de la mer, au milieu des palmiers et des autres arbres qui abondent dans l'île, et dont les fruits, avec le produit de la pêche, fournissent à la subsistance des habitants.

La nuit s'approchait ; les Espagnols rejoignirent leurs bateaux à la nage ; quelques Indiens les suivirent et furent traités avec les témoignages d'amitié qui étaient dus à leur générosité, et qu'on appuya de présents ; mais on ne put jamais les décider à se rendre à bord de la *zabra* ; ils se mirent à l'eau pour regagner la terre.

Les vaisseaux éprouvèrent pendant la nuit une grande dérive, et le 11 au matin ils avaient perdu 8 lieues ; mais on était toujours à vue de la terre ; on avait l'assurance qu'elle était habitée, et l'espérance qu'on pourrait s'y procurer de l'eau. On expédia les chaloupes pour aller à la recherche d'une rivière, et comme l'aspect de l'île n'offrait aucun mouillage, les vaisseaux se tinrent bord sur bord. La lame brisait à la côte avec tant d'impétuosité qu'on ne pouvait tenter d'aborder aux rochers sans risquer la perte des bateaux et des hommes. Les matelots se mirent à l'eau, et, à force d'industrie et d'efforts, ils parvinrent à porter et établir les embarcations sur le sommet des rochers qui restent à sec de basse mer.

Après avoir ainsi mis leurs chaloupes en sûreté, les Espagnols visitèrent deux petites baies plantées

(¹) L'*Osnabrugh* de Wallis, le *Boudoir* de Bougainville, le *Maitea* de Cook (archipel Pomotou).
(²) Ou *cabra*, brigantin, frégate légère.

de palmiers, de cocotiers et d'autres arbres utiles, qui se trouvaient au voisinage du point où ils avaient débarqué; mais leurs recherches pour découvrir de l'eau douce furent infructueuses. Parvenus à une petite prairie dont le terrain était humide, ils creusèrent des puits : l'eau en était saumâtre. Ils furent un peu récompensés de leurs peines par la facilité qu'ils eurent de se procurer une ample provision de noix de coco; ils s'en nourrirent et s'en désaltérèrent à discrétion, et chacun se chargea de ce qu'il put en porter, pour en faire part à leurs compagnons qui étaient restés à bord de la flotte. Ils marchèrent l'espace d'une demi-lieue pour regagner le rivage où ils avaient abordé; ils eurent, dans le trajet, de l'eau jusqu'aux genoux, parce que la mer, venant du large avec impétuosité, après avoir franchi les rochers qui précèdent l'île, se répand le long des bords et parvient jusqu'au pied des petites montagnes; et, au moment de l'étale ([1]), elle communique et se confond avec la mer de l'autre côté de l'île, par un canal peu profond, sablonneux, qui sépare les deux petites baies que les Espagnols avaient visitées.

Leur embarras se renouvela quand ils se présentèrent pour se rembarquer : avec leur charge de noix de coco et leurs armes, il devenait impossible de gagner à la nage leurs embarcations. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se dévouent pour la gloire de son nom, fit découvrir, quand on s'y attendait le moins, un passage étroit dans les rochers qui bordent l'île; les chaloupes y entrèrent et accostèrent la terre de si près que tout le monde put s'embarquer à pied sec.

Ils ramenèrent avec eux une vieille Indienne qu'ils avaient rencontrée dans les bois, et qui ne fit aucune difficulté de les suivre à bord des vaisseaux, où elle fut fêtée, habillée, bien traitée, et accepta, avec l'air de la satisfaction et de la gaieté, tout ce qui lui fut offert en présent.

Les bateaux furent renvoyés à terre. La vieille insulaire servit de guide aux Espagnols; elle leur indiqua par signes que, de l'autre côté de l'île, ils trouveraient des habitants; ils la suivirent. Ils furent bientôt rendus à la plage opposée, et, en y arrivant, ils virent venir de la mer cinq ou six pirogues ayant des voiles taillées comme des voiles latines et tissues de feuilles de palmier. A la vue des Espagnols, les embarcations firent route sur l'île; les Indiens qui les montaient s'élancèrent à terre, y laissèrent leurs pirogues et vinrent à la rencontre des Espagnols. Dès qu'ils eurent aperçu la vieille Indienne, ils coururent à elle, ils l'embrassèrent, et ne pouvaient se lasser d'admirer ses vêtements; ils embrassaient aussi les Espagnols et les comblèrent de marques d'affection. On leur demanda par signes de faire connaître qui d'entre eux était le chef; ils indiquèrent un homme de taille élevée, de bonne mine, ayant l'air robuste, une large carrure, les membres forts et bien proportionnés, tous les muscles fortement prononcés, et portant sur la tête une espèce de couronne faite de petites plumes noires, si déliées et si souples qu'on les eût prises pour de la soie. Une chevelure blonde, à demi bouclée, descendait jusqu'au milieu de sa taille et excitait l'admiration des Espagnols, qui, ne se persuadant pas qu'un homme dont le visage n'était rien moins que blanc pût avoir des cheveux d'un blond si décidé, aimèrent mieux croire qu'il était marié et qu'il portait les cheveux de sa femme ([2]). Ils l'engagèrent à se rendre à bord de la capitane ([3]); plusieurs Indiens s'embarquèrent avec lui dans la chaloupe; mais à peine eut-on poussé au large que, craignant sans doute quelque trahison de la part des Espagnols, ils se jetèrent à l'eau et regagnèrent la terre à la nage. Leur chef voulut les suivre, et ce ne fut qu'en employant la force et la violence qu'on parvint à le retenir.

Les chaloupes furent bientôt rendues à la capitane; mais rien ne put engager l'Indien à monter à bord. Le commandant lui fit servir à manger dans le bateau, lui fit donner des habits et y ajouta d'autres présents. Nourri, vêtu, libre et content, on se hâta de le reconduire à terre, parce qu'on craignait avec raison que les Indiens, indignés de l'enlèvement de leur chef, ne s'en vengeassent sur quelques Espagnols qui étaient restés sur l'île. Le retour de la chaloupe désarma leur colère; la bonne intelligence fut bientôt rétablie, et, en signe de réconciliation, de paix et d'amitié, le chef des Indiens, détachant de sa tête sa couronne de plumes, et témoignant par signes qu'il ne possédait rien de plus précieux, en fit présent à l'officier qui commandait les bateaux.

([1]) Moment où la mer ne monte plus et ne descend pas encore.

([2]) Il est probable que ces cheveux étaient peints en jaune, ou poudrés avec de la chaux, qui finit par les faire jaunir. C'est un usage qui a été remarqué dans les îles voisines de la Nouvelle-Guinée.

([3]) Le navire monté par le commandant de l'expédition.

Les Espagnols, s'étant rapprochés du rivage avec les Indiens qui venaient rejoindre leurs pirogues, apprirent d'eux qu'ils n'étaient pas habitants de l'île, et qu'ils appartenaient à une autre terre, où ils allaient se rendre. Les Espagnols en conclurent qu'il existait une grande terre [illegible], et, en signe de réjouissance, ils firent une salve de mousqueterie qui effraya beaucoup les insulaires. Ils regagnèrent ensuite leurs vaisseaux.

La flotte louvoya toute la nuit, et, le jour suivant (12 février), elle prolongea la côte de l'île et



Vue de l'île d'O-tahiti et de pirogues.

la suivit jusqu'à sa pointe du nord-ouest, dont on détermina la latitude, par l'observation du soleil, de 17° 40′. Cette île fut nommée *la Sagittaria* (la Sagittaire) (¹).

En partant de *la Sagittaria* et continuant sa route, Queiros découvrit les îles suivantes :

*La Fugitiva*, à deux jours ou deux jours et demi de *la Sagittaria* ; on l'aperçut dans le nord-est ; mais comme la flotte était trop sous le vent, on ne chercha point à y aborder.

*La isla del Peregrino* (l'île du Pèlerin), à une journée de la Fugitiva. Elle restait au vent, comme la précédente. On continua la route à l'ouest.

Le 21 février, on aperçut une terre de l'avant ; depuis six jours, on avait perdu la vue de l'île del Peregrino. La *Buzzabra* fut détachée pour aller reconnaître la nouvelle île de plus près ; elle mouilla à la côte, dans un mauvais port où la flotte ne pouvait ancrer avec sûreté. Cette île, qui gît nord et sud, qui a 10 lieues de circuit, et qu'on nomma *isla de San-Bernardo* (²), est extrêmement rase, et son milieu

(¹) « Tout porte à croire, dit Fleurieu, que la *Sagittaria* de Queiros est l'île O-tahiti, reconnue et visitée par tous les navigateurs modernes. »

Cette opinion de Fleurieu, qui avait déjà été émise par Georges Forster, est adoptée universellement ; elle est appuyée sur une discussion très-judicieuse que le lecteur peut lire dans les *Découvertes des Français dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, p. 35, note *h*.

(²) Île qu'il ne faut pas confondre avec celles, au nombre de quatre, découvertes avec Mendaña en 1595, et que le commodore Byron a surnommées *îles du Danger*. (Voy. la carte itinéraire, p. 220.) Queiros nomme l'île dont il s'agit *Nuestra-Señora del Socorro* dans un de ses Mémoires au roi d'Espagne.

est occupé par un lac d'eau salée, comme on en avait vu dans quelques-unes de celles qui avaient été découvertes. On expédia les chaloupes, dans l'espérance qu'on pourrait s'y procurer de l'eau; mais toutes les recherches furent inutiles; on y trouva seulement des cocotiers en grande quantité. Le poisson, qui abonde à la côte, et les oiseaux, qui y sont très-multipliés, se laissèrent prendre à la main, et on jugea que l'île devait être inhabitée. Sa latitude, déterminée par l'observation, fut trouvée d'environ dix degrés et demi.



Cases des naturels d'O-tahiti.

En quittant cette île, on continua la route sous une petite voilure, pendant la nuit, parce que le vent était arrière et frais, et que le grand nombre d'oiseaux qu'on y voyait passer annonçait le voisinage d'une autre terre.

Le 2 mars, sept jours après avoir quitté l'île de San-Bernardo, on découvrit la terre à l'ouest. C'était une île de 6 lieues de tour, dont les abords ne présentèrent qu'un mauvais mouillage. Les chaloupes n'effectuèrent la descente que très-difficilement; un bateau même chavira dans une des expéditions, et ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à sauver les hommes. Cet obstacle de la nature n'était peut-être pas le plus difficile à vaincre : on trouva l'île habitée par un peuple guerrier, qui s'opposa à toute entreprise. On tua plusieurs Indiens en diverses circonstances, et les Espagnols eurent quelques blessés. Après diverses tentatives sans succès, on fut obligé d'abandonner cette île, où l'on ne put se procurer ni eau ni rafraîchissements. Les Espagnols n'avaient jamais vu d'aussi beaux hommes ni rencontré d'aussi redoutables ennemis que les habitants de cette île; ils parlent surtout avec enthousiasme de la beauté, de la blancheur et de l'ajustement recherché des femmes, qui, selon eux, l'emportent de beaucoup, en grâces et en attraits, sur les plus belles Espagnoles. Cette île fut nommée *isla de la Gente-Hermosa* (île de la Belle-Nation); elle doit être située à 11 degrés de latitude, puisque la relation dit qu'elle est sur le parallèle de la Santa-Cruz de Mendana, qui est à cette hauteur (¹).

Le projet de Queiros était de relâcher à cette dernière île, dont il connaissait par lui-même les res-

(¹) Queiros, dans son Mémoire au roi d'Espagne, nomme cette île *isla de Monterey*, du nom du vice-roi du Mexique.

sources; et, dans cette vue, il dirigea sa route à l'ouest. Après trente-trois jours de navigation, dans l'après-midi du 7 mars, on découvrit des mâts de la capitane, dans l'ouest nord-ouest, une terre élevée et noire, qui avait l'apparence d'un volcan. Ce ne fut que le 9 qu'on put y aborder; et, pour parvenir à la côte, les bateaux furent obligés de passer au milieu de plusieurs petites îles qui, de loin, semblent n'en former qu'une seule. Elles sont situées à la partie orientale de la grande île, dont elles sont assez éloignées pour laisser un canal qui peut recevoir des vaisseaux. C'est dans ce port que la flotte mouilla, par 25 brasses d'eau. Non loin de là, et en dedans du récif, on voit un petit îlot qui ne s'élève pas de cinq ou six pieds au-dessus du niveau de la mer; il est formé de pierres de corail et paraît être l'ouvrage des hommes; on y compta soixante-dix maisons couvertes de feuilles de palmier et tapissées de nattes dans l'intérieur. Les insulaires firent entendre que c'était une retraite pour eux, un lieu de refuge et de défense, lorsque les habitants des îles voisines venaient attaquer leurs possessions; et qu'à leur tour ils portaient la guerre chez leurs voisins, dans leurs fortes et grandes pirogues, avec lesquelles ils pouvaient, en toute sûreté, se risquer en pleine mer. Les Espagnols durent en conclure qu'il existait plusieurs autres îles dans le voisinage de celle où ils venaient d'aborder.

Celle-ci (¹) abonde en bananiers, en cocotiers et en palmistes; elle produit aussi des cannes à sucre et différentes sortes de racines nutritives. La flotte s'y procura sans peine les rafraîchissements, l'eau et le bois dont elle avait le plus grand besoin. Les Espagnols vécurent en bonne intelligence, avec tous les secours que le pays pouvait offrir; la paix ne fut troublée qu'au moment du départ de la flotte. Les Espagnols, pensant emmener à leur bord quelques Indiens qui pussent leur servir de guides et d'interprètes, en enlevèrent quatre qu'ils conduisirent de force aux vaisseaux. Leur chef, nommé Tumay, en fut bientôt instruit; il vint les réclamer avec les instances les plus vives, et, sur le refus qu'on fit de les lui remettre, la guerre fut déclarée. Une armée de pirogues vint attaquer la flotte espagnole; le feu de l'artillerie la dissipa bientôt, et l'eût totalement détruite, si le courage de ces braves insulaires les eût aveuglés sur leur infériorité (²).

Queiros se détermina, après quelques jours de navigation à l'ouest, à diriger sa route vers le sud, pour aller à la recherche de cette terre de *Manicolo*, que Tumay lui avait dépeinte comme si fertile en productions de tout genre, riche en animaux et en plantes, et dont les côtes abondaient en nacre de perles et en perles.

Queiros quitta l'île de *Taumaco* le 16 avril, et, le 21 au soir, il découvrit une terre dans le sud-est. On manœuvra pour s'en approcher avec précaution pendant la nuit. On prolongea la côte du nord, et Luis Vaez de Torres (³) approcha dans un canot pour la reconnaître. Il n'y découvrit aucun mouillage pour la flotte; mais sa proximité de l'île le mit à portée de communiquer avec les habitants, qui lui offrirent en présent des noix de coco et une pièce d'étoffe tissue de feuilles de palmier. Il apprit d'eux que l'île se nommait *Tucopia*, et ils lui firent entendre par signes que, s'il dirigeait sa route vers le sud, il rencontrerait de grandes terres dont les naturels étaient plus blancs que ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Comme cette île ne présentait aucun port à l'abri du vent, on ne s'y arrêta pas. On reconnut, en la côtoyant, que

(¹) Appelée par les naturels Taumaco. (Voy. la note suivante.) — On croit trouver l'île Taumaco de Queiros au nord-est des îles Duff (latitude sud-est, par les 9° 30′; longitude, 164° 30′). Peut-être même est-ce l'une de ces îles. Dumont d'Urville pense que ce doit être plutôt l'île Matou-Iti, située par 8° 40′ latitude sud, et 165° 40′ longitude est.

(²) Jean-Louis Arrias rapporte quelques particularités qui ne se trouvent point dans la relation de Torquemada.

« Queiros, dit-il, après avoir découvert dans son voyage plusieurs petites îles et d'autres d'une grande étendue, parvint à celle de Taumaco, qui peut avoir 8 ou 9 lieues de circuit, et est située à 10 degrés de latitude méridionale, à 1 700 lieues de Lima, et environ 80 lieues à l'est de l'île de Santa-Cruz (de Mendana). Le souverain ou le chef de Taumaco fit entendre à Queiros d'une manière très-positive, et aussi bien qu'il le put, que si son projet était de trouver un grand continent, ce serait en dirigeant ses recherches vers le sud qu'il y parviendrait, plutôt qu'en se portant du côté de Santa-Cruz, et que, dans la partie méridionale, il existait des terres dont la population égalait la fertilité, et qui s'étendaient dans le sud sur une grande profondeur. »

D'après cette indication, Queiros se désista du projet de former un établissement à Santa-Cruz; et, ayant dirigé sa route dans le sud, en prenant un peu vers le sud-ouest, il découvrit plusieurs îles d'une grande étendue, d'autres plus petites, toutes bien peuplées et de l'aspect le plus agréable. Enfin, étant parvenu à la hauteur de 15° 20′ de latitude sud, il découvrit les terres de la baie de San-Felipe y San-Yago, etc.

(³) Torres mérite une place sur la liste des navigateurs célèbres. (Voy. plus loin la note 2, p. 209.)

les arbres à fruits y sont communs, et on y aperçut diverses plantations. Elle est située à 12 degrés de latitude. La flotte fit route au sud, avec les vents variables, jusqu'au 25 avril; on eut alors, au point du jour, la vue d'une terre étendue et élevée, dont la latitude est de 14 degrés et demi. On la nomma *Nuestra-Senora de la Luz* (Notre-Dame de la Lumière) (1).

On eut bientôt connaissance d'une autre terre à l'ouest, d'une autre plus grande au sud, et d'une plus grande encore dans le sud-est; les montagnes de cette dernière, qui s'étendait à perte de vue, étaient très-élevées. En gouvernant sur celle qui restait à l'ouest, on découvrit par-dessus et au delà une autre terre plus grande, qui paraissait encore plus haute. La *zabra*, s'étant approchée de la côte, reçut les invitations des habitants, qui engageaient par signes les Espagnols à descendre à terre. Le pays parut bien cultivé et couvert d'arbres à fruits. Queiros, au milieu de ce grand nombre de terres qui se présentaient à la fois à sa vue dans différentes directions, se décida à faire route, le lendemain, sur celle qui restait à l'ouest de l'île de *Nuestra-Senora de la Luz*, et il vint pour l'aborder par sa partie du sud. Mais avant que d'y parvenir, il en aperçut une autre, plus élevée et plus grande, dans le sud-est; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre son premier projet. A mesure qu'on approchait de la terre de l'ouest, on distinguait les colonnes de fumée qui s'élevaient des sommets de toutes les montagnes. Des pirogues se détachèrent de la côte et, s'arrêtant auprès des vaisseaux, multipliaient les signes de paix et d'amitié. On expédia une chaloupe armée pour aller à la recherche d'un port, et elle fut bientôt rendue à la côte.

On vit de grandes rivières qui, prenant leur source dans les hautes montagnes, se précipitaient à travers les rochers et les vallées, et arrivaient à la mer par de larges embouchures. On aperçut sur la plage quelques cochons (2) qui ne différaient pas de ceux d'Espagne, et une foule innombrable d'Indiens de trois couleurs distinctes : les uns bronzés, les autres presque noirs, d'autres enfin décidément blancs, avec la barbe et les cheveux blonds (3). Tous ces Indiens, par leurs démonstrations d'amitié et des signes de paix, invitaient les Espagnols à se rendre au rivage, et ils parurent consternés de ce que la chaloupe n'abordait pas. Elle longea la côte pour en faire connaissance, et passa à vue de plusieurs villages qui parurent très-peuplés. Les habitants de cette partie de l'île, qui sont d'une couleur beaucoup plus foncée que les premiers, annoncèrent d'abord, comme ceux-ci, des dispositions pacifiques; mais on eut bientôt une preuve de leur perfidie. Après avoir fait retirer les femmes dans un bois voisin, ils décochèrent sur la chaloupe une grêle de flèches dont un Espagnol fut blessé. On leur répondit par une décharge de mousqueterie qui en tua quelques-uns et en blessa plusieurs.

La nuit obligea la chaloupe de rejoindre la flotte. On voulait reconnaître les terres qu'on avait vues dans le sud-ouest; on fit route dans cette direction, et, dans l'après-midi du 30 avril, on parvint à l'ouverture d'une grande baie. La nuit ne permit pas de s'y engager ce jour-là, et, le lendemain matin, la *zabra* fut détachée avec une chaloupe pour visiter et tâcher de découvrir un port. Elle se rallia à la flotte dans l'après-midi, et elle rapporta que la baie était fort spacieuse et à l'abri des vents; que la profondeur de l'eau, tout près du rivage, y était depuis 30 brasses jusqu'à 8, et le fond de bonne qualité; que les peuples qui l'habitent sont d'une haute stature; que plusieurs Indiens étaient venus, dans des pirogues, à portée du brigantin; qu'ils avaient paru disposés à la paix, et qu'en signe d'amitié ils avaient distribué aux Espagnols les aigrettes en plumes de héron dont ils ornaient leurs têtes; qu'enfin on ne pouvait apercevoir la fin d'une autre baie, qui courait dans le sud et le sud-ouest, et que les terres, autant que la vue pouvait porter, semblaient former un amphithéâtre. Queiros, sur le rapport de la *zabra*, se décida à faire route pour cette seconde baie, qui se trouvait sous le vent de la première, et, le lendemain, la flotte y laissa tomber l'ancre. Elle reçut le nom de baie de *San-Felipe y Sant-Yago* (Saint-Philippe et Saint-Jacques), en l'honneur des saints du jour. L'entrée de la baie court nord et sud; sa

(1) « La latitude de cette île, dit Fleurieu, et sa position à l'égard des terres plus méridionales, indiquent que c'est le pic de l'Étoile de Bougainville, » au nord-ouest de l'île Aurore (Nouvelles-Hébrides).

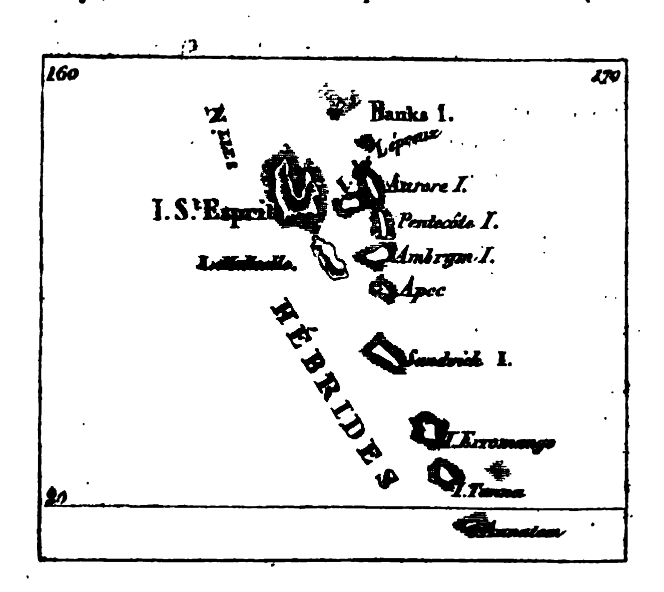
(2) Le texte de cette relation est presque entièrement emprunté à Torquemada, et Fleurieu, après avoir fait remarquer, comme une singularité, que cet historien parle des cochons avant de s'occuper des habitants, ajoute : « Il est trop souvent arrivé que les Européens, en découvrant des pays nouveaux, n'ont mis aucune différence dans le traitement entre l'homme et la brute. »

(3) Voy. la note 2, p. 224.

côte orientale peut avoir douze lieues de long, celle de l'ouest quinze, et l'ouverture est de plus de huit lieues.

Les chaloupes furent envoyées pour sonder la baie et faire la recherche d'un port. Elles parvinrent bientôt à en découvrir un, spacieux et commode, entre deux embouchures de rivières ; la profondeur de l'eau y varie de 40 brasses à 6, et partout il offre un bon fond de sable.

La flotte y mouilla le jour même. On le nomma *le port de la Vera-Cruz* (de la Vraie-Croix), et la




Carte des Nouvelles-Hébrides (terre du Saint-Esprit, de Queiros ; Nouvelles-Cyclades, de Bougainville).

terre à laquelle il appartient fut nommée *la tierra austral del Espiritu-Santo* (la terre australe du Saint-Esprit) (¹).

Ce port, comme nous l'avons dit, est situé entre deux rivières : l'une fut appelée *el Jordan* (le Jourdain), et l'autre, *el rio de San-Salvador* (la rivière de Saint-Sauveur).

Le projet de Queiros, en quittant la baie de *San-Felipe y Sant-Yago*, était de se rendre à la Chine ; mais ayant éprouvé de grandes contrariétés de temps, et son vaisseau étant en mauvais état, il fut décidé, dans un conseil général, qu'on abandonnerait ce projet et qu'on ferait route pour la Nouvelle-Espagne.

La traversée fut pénible, et ce ne fut qu'après avoir échappé à de grands dangers que le vaisseau atteignit les côtes du Mexique, le 3 octobre 1606, neuf mois après son départ de Callao (²).

Loin d'être découragé par les fatigues et les dangers de son voyage, Queiros, animé d'une plus vive ardeur, alla de nouveau prier Philippe III de lui donner les moyens de fonder une colonie sur la terre du Saint-Esprit. Il lui soumit, entre autres suppliques, un Mémoire qui, bien qu'on l'ait imprimé en plusieurs langues, est devenu un document rare et précieux ; nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt de le reproduire textuellement.

(¹) Cette île a conservé le nom que lui avait donné Queiros.

(²) L'*almiranta*, ou second vaisseau de la flotte, commandé par Luis Vaez de Torres, s'était séparé de la capitane en quittant la terre du Saint-Esprit. « Cette séparation, que la tempête avait occasionnée, peut être regardée comme une circonstance heureuse. Torres toucha dans sa route à plusieurs îles où abondaient l'or, les perles et les épiceries. Il avait suivi une côte l'espace de 800 lieues, et en avait enlevé quelques habitants, qu'il emmena avec lui. Il arriva aux Philippines, où il rendit compte de ses découvertes..... En jetant les yeux sur la carte, on est assuré que Torres, partant de la terre du Saint-Esprit, n'a pu suivre une côte qui se prolongeait sur une étendue de 800 lieues espagnoles (918 lieues de 20 au degré), sans avoir passé au sud de la Nouvelle-Guinée, et, par conséquent, par le détroit que le capitaine Cook a nommé détroit de l'Endeavour. » (Fleurieu.)

COPIE DE LA REQUÊTE PRÉSENTÉE AU ROI D'ESPAGNE PAR LE CAPITAINE PIERRE-FERDINAND DE QUIR, SUR LA DÉCOUVERTE DE LA CINQUIÈME PARTIE DU MONDE, APPELÉE LA TERRE AUSTRALE INCONNUE, ET DES GRANDES RICHESSES ET FERTILITÉ D'ICELLE (1).

Sire, je suis le capitaine Ferdinand de Quir, très-humble serviteur et sujet de Votre Majesté, qui vous remontre très-humblement que c'est ici la huitième requête que je vous présente, pour faire conduire les colonies aux terres que Votre Majesté a commandé être découvertes au pays de la terre australe inconnue; et, jusqu'à présent, il n'y a rien eu d'arrêté en mon affaire, et il ne m'a été fait aucune réponse, ni donné aucune espérance par laquelle je puisse être assuré d'avoir un jour quelque expédition. Encore qu'il y ait quatorze mois que je suis en votre cour, et qu'il y ait quatorze mois que je conduis cette affaire, sans aucun salaire ni récompense, n'y étant conduit que par la seule bonté de la cause, en laquelle me confiant, j'ai méprisé toutes les contradictions. J'ai fait mille et mille furies, tant par mer que par terre; j'ai consommé tous mes biens, reçu de grandes incommodités en ma personne, et souffert tant de choses et si horribles qu'à moi-même elles me semblent incroyables, et ne l'ai fait que pour abandonner une si sainte entreprise (2). Ce considéré, Sire, je supplie très-humblement Votre Majesté, par les entrailles de la charité divine, qu'il vous plaise de ne pas souffrir que je sois privé des fruits si désirés et si justement dûs à tant et de si continuels labeurs et angoisses, et des effets d'une requête si notable et si bien fondée, vu principalement qu'elle importe tant à la gloire de Dieu et à Votre Majesté, et qu'il en doit réussir des biens infinis, qui dureront tant que le monde subsistera, et, après celui-ci, en éternité.

Quant à l'étendue de ces terres nouvellement découvertes, jugeant par ce que j'ai vu de mes propres yeux et ce que le capitaine Luis Paez (3) de Torres, amiral de ma flotte, a représenté à Votre Majesté, la longueur en est aussi grande que toute l'Europe et l'Asie Mineure jusqu'à la mer de Bacchus, de la Perse, tant de l'Océan que de la mer Méditerranée, adjacentes à ces provinces, y comprenant l'Angleterre et l'Islande.

Ce pays inconnu est la cinquième partie du globe terrestre (4), et s'étend si loin que vraisemblablement il y a deux fois plus de royaumes et de seigneuries que tout ce que Votre Majesté possède aujourd'hui.

Ces terres-là n'ont pour voisins ni Turcs, ni Maures, ni d'autres nations qui fassent la guerre à leurs voisins. Les pays que nous avons reconnus sont tous assis au dedans de la zone torride, et une partie de ceux-ci atteint jusqu'au cercle équinoxial, lequel leur est élevé à 90 degrés sur l'horizon, et en quelques endroits un peu moins; et si le succès répond aux espérances, il s'y trouvera des terres antipodes (5) aux meilleures de l'Afrique, à toute l'Europe et à la meilleure partie de l'Asie (5). Mais il faut remarquer que, comme les pays que nous avons découverts à 15 degrés de latitude sont meilleurs que l'Espagne, les autres qui sont opposés à leur hauteur doivent, par proportion et analogie, être quelque paradis terrestre.

Tout ce quartier-là (6) est rempli d'une incroyable multitude d'habitants, dont les uns sont blancs, les

(1) Imprimée à Paris en 1617. (Voy. la Bibliographie.)

(2) Et ne l'aurai-je donc fait que pour être.....

(3) Vaez.

(4) Voy. la carte conjecturale de ce continent imaginaire, p. 184.

(5) « L'erreur est un peu forte, dit Fleurieu. Il est vrai que Queiros ne doutait point que toutes les îles et les terres qu'il avait vues, tant dans son dernier voyage que dans celui qu'il avait fait, en 1595, avec Mendana, dont il était le pilote, n'appartinssent à un grand continent qui, s'étendant de l'équateur au pôle antarctique, se prolongeait de l'est à l'ouest, jusqu'au voisinage de l'Asie. Les relations du temps nommaient ce continent *Terra australis incognita*. Les courses mémorables du capitaine Cook, qui s'est élevé, à travers les glaces, jusqu'au 67e degré et demi de latitude méridionale, d'une part, et de l'autre, jusque par delà le 71e degré, ont détruit à jamais toute idée d'un continent austral. » — Peut-être faudrait-il lire « antipodes *préférables aux meilleures*. »

(6) C'est à la terre du Saint-Esprit que Queiros fait surtout allusion, bien que ses observations paraissent s'étendre aussi parfois aux îles Salomon et autres, qu'il avait visitées avec Mendana.

autres noirs et de couleur semblable à ceux que les Espagnols appellent *mulatos* ou demi-maures; les autres sont de couleur mêlée; plusieurs ont les cheveux noirs, longs, épars; les autres les ont crêpés et épais; d'autres les ont bien dorés et fort clairs (¹), laquelle diversité est certainement signe qu'il y a beaucoup de commerce et de communications entre eux. Cette considération, avec la bonté du terroir et qu'ils n'usent d'aucune artillerie ni arquebuse, ne travaillent point aux mines, et autres pareilles cir-



Habitant des Nouvelles-Hébrides (terre du Saint-Esprit). — D'après Cook.

constances, me font inférer que le pays est fort peuplé. Il semble qu'ils ne sachent aucun artifice; ils n'ont point de forts ni de murailles, ils n'ont point de rois ni de lois. Ce sont de simples habitants, divisés en factions et jamais bien d'accord entre eux.

Les armes dont ils usent sont arcs et flèches qui ne sont point empoisonnées (²) ni trempées dans le jus des herbes comme en plusieurs autres pays, des massues, bâtons, piques, dards à lancer, et tout cela de bois seulement. Ils se couvrent à l'endroit de la ceinture seulement, jusqu'à la moitié des cuisses; ils sont soigneux de la netteté, traitables, gais et fort reconnaissants envers ceux qui leur font du bien, comme j'ai expérimenté plusieurs fois; ce qui donne lieu d'espérer qu'avec l'aide de Dieu, si on les traite doucement et amicalement, on les trouvera dociles et maniables, et l'on s'accommodera facilement avec eux. Ce qui est fort nécessaire à observer, même au commencement, afin que ces peuples puissent être conduits à cette fin si sainte et si salutaire, laquelle nous devons prendre et en avoir un grand zèle et soin, tant aux petites choses qu'aux grandes. Leurs maisons sont de bois, couvertes de feuilles de palmier. Ils ont des pots de terre, des métiers de tisserand et autres gentillesses de cette sorte; travaillent au marbre; ils ont des flûtes, des tambours et des cuillers de bois. Ils ont leurs lieux pour oratoires et prières et pour cimetières; leurs jardins son fort bien partagés en parterres, bordés et divisés par limites. Ils tirent un grand usage des mères perles et coquilles produisant les perles; ils en font des coins, des rasoirs, des scies, des socs et autres instruments semblables; ils en font aussi des perles et gros grains à pendre au cou. Ceux qui demeurent aux îles ont des nacelles fort bien ouvrées et fort commodes pour passer, preuve certaine qu'ils sont voisins d'autres nations plus policées.

Ils font du pain communément de trois sortes de racines qui croissent en très-grande abondance, et

(¹) Voy., sur les cheveux blonds, la note 2 de la p. 224.

(²) Cook s'est assuré que, dans les Nouvelles-Hébrides, les sauvages savent empoisonner leurs flèches.

ils n'ont pas grand'peine à faire ce pain, car ils font seulement rôtir ces racines jusqu'à ce qu'elles soient bien cuites. Elles sont fort agréables au goût, saines et nutritives; elles sont fort longues, et il s'en trouve de près d'une aune de longueur et de la moitié de grosseur.

Il y a, en ce pays, de très-bons fruits et en grand nombre : il y a six sortes de plantes; des amandiers de quatre sortes; d'autres arbres nommés *obi* (¹), presque semblables, par le fruit et la grandeur, à nos cognassiers. Il y a des noyers innombrables, des citrons dont les barbares ne manquent point, et plusieurs autres fruits fort gros et très-bons, que nous avons vus et goûtés. Ils ont encore des cannes à sucre fort grosses et en grand nombre. Ils ont des palmiers sans nombre, desquels on peut aisément tirer un suc dont on fait un breuvage comme du vin, du mesque, du vinaigre et du miel (²); les noyaux en sont fort doux; ils ont aussi des fruits que les Indiens appellent cocos, lesquels, étant verts, servent comme cordons, et la moelle est presque semblable à la crème de lait. Quand ils sont mûrs, ils servent de viande et de breuvage par terre et par mer. Lorsqu'ils se passent et tombent de l'arbre, il en sort de l'huile qui est propre à brûler aux lampes, sert aux plaies comme un baume, et est bonne à manger. Quand ces fruits sont tendres, on fait de leurs écorces de petites bouteilles et autres semblables vaisseaux, et l'écorce de dedans sert d'étoupe ou mousse pour boucher et poisser les fentes des navires; on en fait aussi des câbles et autres cordages qui pourraient servir à tirer les canons (³) et aux usages domestiques. Mais, ce qui est le principal, on se sert de feuilles de palmier, que l'on assemble, pour faire les voiles des petits vaisseaux; on en fait des nattes fort déliées. On s'en sert comme de tuiles, pour couvrir par dehors et revêtir par dedans les maisons, lesquelles sont faites et bâties de pieds d'arbres longs et droits, desquels aussi on fait des piques et autres sortes d'armes, des rames ou avirons, et des meubles pour la maison. Il faut remarquer que ces palmiers sont comme des vignes, desquelles, comme j'ai dit ci-dessus, on cueille du vin tout au long de l'an, sans peine, sans frais et fort promptement.

Entre les herbages et fruits de jardinage, nous y avons vu des citrouilles, des poires grandes et petites et autres potages; ils ont aussi des fèves. Quant à la chair, ils ont grande quantité de pourceaux pareils aux nôtres, force poules, chapons, perdrix, canards, tourterelles, pigeons, et des chèvres, comme l'a vu l'autre capitaine. Les Indiens nous ont dit qu'il y a des vaches et des bœufs. Il y a aussi plusieurs sortes de poissons : harghis, persereyés, lizes, soles, truites, aloses, macabises, casanes, pampanis, sardines, raies, cuculi, chitervies, anguilles de mer, marsouins, chappinis, rougets, moules, langoustes, et plusieurs autres des noms desquels il ne me souvient plus à présent. Mais il faut croire qu'il y en a plusieurs autres sortes, vu que, ceux que j'ai dit, nous les avons pris seulement auprès de nos vaisseaux.

Et si l'on considère attentivement ce que je vous représente, on reconnaîtra qu'une si grande et si diverse quantité de toutes choses peut donner moyen d'y vivre avec grandes et singulières délices. Il y a pour y faire des massepains et des confitures de toutes sortes, sans emprunter d'ailleurs aucune drogue pour cela. Quant à ce qu'il faut pour les compagnons nautoniers, il n'y aura pas faute, outre ce qui est dit ci-dessus, de jambons, saindoux et le reste de ce que l'on tire des porcs, ni de vinaigre, épiceries et autres appétits. Et il faut remarquer que plusieurs de ces choses sont semblables à celles que nous avons par deçà; et peut-être sont-elles là en plus grande abondance; outre que par ces choses il est aisé à voir que la terre est propre à porter tout ce qui se trouve en Europe.

Les richesses que j'ai vues, c'est l'argent et les perles; l'autre capitaine, en sa relation, dit avoir vu de l'or; les trois plus précieuses choses que la nature a produites. Nous y avons vu aussi tous deux plusieurs noix muscades, mastic, gingembre et poivre; il y a aussi de la cannelle, et il y a encore apparence que l'on y trouvera du girofle, vu que l'on y trouve tant d'autres aromates et épiceries, et d'autant plus que ces terres sont à peu près au parallèle des îles de Ternate, de Bachian et des Moluques (⁴). Il y aussi matière à faire les draps de soie; nous avons encore vu de l'anis; ils ont de l'ébène fort

(¹) Soit le *mirlicoton*, sorte de pavie ou pêche jaune; soit le cognassier.

(²) Le *toddy* des Anglais.

(³) C'est-à-dire à faire des mèches pour allumer la poudre des bassinets.

(⁴) Grosse erreur, comme on peut s'en assurer en regardant la carte; il y a une différence d'environ 15 degrés entre les parallèles.

excellent et des autres bois pour faire tant de navires que l'on voudra, ensemble pour faire les voiles, et trois sortes de matières à faire des cordages, dont l'une est fort semblable à notre chanvre.

On fait aussi, par le moyen de cette huile de coco dont j'ai parlé, une sorte de bitume appelé *galagala* (¹), qui sert au lieu de poix. On fait une sorte de poix résine, de laquelle les Indiens poissent leurs vaisseaux, qu'ils appellent pirogues; et puis il y a des chèvres et des vaches. Il y a sans doute quantité de maroquins, de cuirs, de suifs, de chairs. Les abeilles que nous y avons vues font preuve qu'il s'y



Homme et femme de l'île de Tanna (Nouvelles-Hébrides). — D'après Cook.

fera du miel et de la cire; et il y a apparence d'y découvrir plusieurs autres choses non encore connues, sans dire rien de la forme et assiette du pays. Qu'à tout cela l'on ajoute ce que l'industrie peut apporter, vu qu'il y a une si grande abondance de choses que le pays même produit, et une si grande espérance d'y en faire venir de celles que nous avons par deçà, desquelles, et de toutes les meilleures et plus utiles que le Pérou et la Nouvelle-Espagne produisent, j'ai proposé d'y en faire porter. Il y a apparence que cela enrichira tellement ce pays-là qu'il suffira pour nourrir et fournir non-seulement son propre peuple et ceux de l'Amérique, mais aussi pour accroître largement l'Espagne et de richesses et de grandeur, de la manière que je montrerai, s'il y en a quelques-uns qui portent la main pour aider à conduire cet ouvrage à sa fin.

Or ce que nous avons découvert des terres de loin des côtes, sans entrer bien avant dans le pays, nous est, Sire, un argument certain que de la possession du pays nous devons espérer autant de richesses, autant de commodités et autant de grandeur que de celles que nous commençons à avoir par deçà. Il faut aussi savoir que mon principal but a été seulement de reconnaître ces régions si amples, que nous avons déjà découvertes, et que, à cause de diverses maladies que j'ai eues et autres occasions que je tais, je n'ai pu reconnaître tout ce que j'aurais bien voulu, et n'aurais pu, en un mois entier, voir tout ce que nous aurions désiré davantage.

Il ne faut pas juger des Indiens qui habitent ce pays-là selon l'humeur des gens de par ici et selon leurs convoitises, goûts, nécessités et l'estime qu'ils font des choses; mais il faut faire état de ce que ce sont hommes qui s'étudient à passer cette vie doucement et avec le moins de peine et travail qu'ils

(¹) Espèce de composition ou de mastic employé aussi par les mariniers dans toute l'Inde pour couvrir l'œuvre vive des navires.

peuvent; ce qu'ils font aussi, et ne se soucient des choses pour lesquelles nous nous tourmentons tant (¹).

On trouvera là autant de commodités pour la vie humaine et autant de délices qu'on en peut attendre d'un terroir fort cultivé, fort agréable et fort tempéré. C'est une terre fort grasse et fertile, où il se trouve de l'argile en beaucoup de lieux, propre pour bâtir promptement des maisons, faire de la tuile et de la brique, et tout ce qui se fait de terre. Les marbres n'y manquent pas, et autres sortes de bonnes pierres, pour faire, si l'on veut, des bâtiments plus magnifiques.

Le pays est abondant en bois propre pour tous les ouvrages que l'on voudra faire; il y a de belles plaines; les campagnes sont entrecoupées de ruisseaux, de fossés et de rivières. Il y a de grandes et hautes roches, force torrents, petites et grandes rivières, où l'on peut commodément bâtir et pour des moulins à eau pour le blé, les engins à sucre, des moulins à draps, et pour des forges et autres machines pour lesquelles on se sert de l'eau.

On y trouve des salines; et, ce qui est un signe de la fertilité du terroir, il y a, en divers lieux, des cannes dont plusieurs ont 5 et 6 palmes de grosseur, et le fruit à proportion; la sommité des fruits est déliée et fort dure, l'écorce douce. On y trouve aussi des cailloux à feu, aussi bons que ceux de Madrid. La baie de Saint-Jacques et Saint-Philippe (²) a 20 lieues de rive; elle est sans bourbe; on y entre sûrement la nuit et le jour. Elle est couverte de beaucoup de maisons, desquelles, même de loin, on a vu souvent de jour la fumée, et de nuit le feu à la lumière. Le port dit la Vraie-Croix (³) est si capable qu'il y tiendrait mille navires; le fond, comme j'ai dit, est sans vase et d'un sablon noirâtre. On n'y a jamais trouvé d'abîmes ou gouffres; on y jette l'ancre sûrement, quelque part que l'on veuille, depuis 40 brasses jusqu'à une demie (⁴), et cela entre les embouchures de deux fleuves, dont l'un est bien aussi grand que le Guadalquivir (⁵), ayant plus d'une toise de bourbe, sur laquelle nos chaloupes et pataches passaient.

Pour l'autre fleuve, quand nos esquifs y allaient faire de l'eau, ils y entraient en sûreté; et, dès son entrée, on peut prendre de l'eau très-claire, tant que l'on veut. Le lieu où l'on décharge les navires a environ trois lieues de grève, couverte de petits cailloux noirâtres, fort pesants et bien propres à lester les vaisseaux. La rive est droite et unie; on y voit les herbes toutes vertes, ce qui fait croire que la mer n'y bat point, et les arbres fort droits et entiers, indice qu'il n'y a point là de tempêtes. Quant au port, outres les commodités que j'ai dites, il y en a une merveilleusement agréable et plaisante, à savoir, que, dès la pointe du jour, vous entendez d'un bois qui est proche un fort doux concert d'un millier d'oiseaux de toutes sortes, entre lesquels nous entendions des rossignols, merles, cailles, chardonnerets, hirondelles presque innombrables, des perequitis et un perroquet que nous y remarquâmes, et plusieurs autres espèces, jusqu'aux cigales et aux grillons.

Le matin et le soir, nous sentions une très-douce odeur d'une grande diversité de fleurs et d'herbes qu'il y a là, entre lesquelles nous y avons remarqué les fleurs d'oranger et le basilic. Toutes ces choses et tant d'autres nous faisaient estimer que l'air y doit être très-bon, et que la nature du lieu est d'une très-bonne température. Ce port et la baie sont encore plus à estimer de ce qu'ils sont voisins de tant de belles îles, et principalement de ces sept que l'on dit avoir 200 lieues d'étendue; et certainement l'une d'elles, qui est distante de près de 12 lieues du port, a 50 lieues de tour. En somme, Sire, je dis à Votre Majesté que vous pouvez faire construire fort promptement une très-grande et très-belle ville en ce port et en sa baie, qui sont à 15° 40′ d'élévation australe (⁶), et que les personnes qui l'habiteront auront abondance de toutes les richesses et commodités qu'ils pourront désirer. Le temps montrera et

(¹) Trop peu de ces désirs chez les sauvages; beaucoup trop chez nous. Ce que les Européens consomment de leur vie pour se procurer des choses qui ne sont ni belles, ni bonnes, ni utiles, paraîtra toujours, quoi qu'en puissent dire les partisans du luxe, un déplorable excès de la civilisation, à tous ceux qui voudront songer sérieusement au peu de durée de notre vie et à ce que nous devrions consacrer de jours au développement de nos facultés morales et intellectuelles, et à la recherche de la vérité.

(²) Située à la côte nord de la plus grande et de la plus septentrionale des Nouvelles-Hébrides (île du Saint-Esprit). — Voy. p. 229.

(³) Nom donné par Queiros au meilleur port de la baie Saint-Jacques et Saint-Philippe.

(⁴) Jusqu'à six brasses, dit Fleurieu; *une demie* ne peut être qu'une erreur du texte original.

(⁵) A Séville.

(⁶) De latitude méridionale.

fera voir toutes ces commodités, et qu'en ce lieu pourra être la décharge de toutes celles des pays de Chili, Pérou, Panama, Nicaragua, Guatemala, de la Nouvelle-Espagne, de Ternate et des Philippines, tous lesquels pays sont en la puissance de Votre Majesté ; et si elle s'acquiert la seigneurie de toutes celles que je lui présente maintenant, j'en fais tant d'état que j'estime qu'elles seront comme la clef de toutes ces autres ; qu'elles seront, à mon avis, comme un royaume de la Chine ou du Japon et les autres îles qui sont à cette côte de l'Asie, pour la négociation des marchandises curieuses et précieuses, sans parler de l'étendue de votre puissance et de l'établissement que vous pouvez faire par la possession d'un



Vue de l'île de Tanna (Nouvelles-Hébrides). — D'après Cook.

si grand pays. Ce que je dis est peu au regard de ce que j'estime par moi de ces pays-là, et que je suis prêt de faire voir en la présence des mathématiciens ; et je ne me veux point étendre pour vous montrer que ces terres-là peuvent, dès la première entrée, nourrir vingt mille Espagnols. Enfin, Sire, c'est un monde duquel l'Espagne est le centre, et ce que je vous dis est un ongle qui vous fait juger du corps, et remarquez ce mot, s'il vous plaît.

La bonté et température de l'air est telle, Sire, que vous le pouvez juger par ce que je vous ai représenté, dont ceci vous en fera encore un grand témoignage, que, bien que tous ceux de notre compagnie fussent étrangers, jamais un seul n'a été malade, encore qu'ils travaillassent continuellement, qu'ils fussent souvent en sueur et souvent mouillés ; d'ailleurs, qu'ils bussent de l'eau à jeun et mangeassent de ce que la terre porte là ; qu'ils ne se gardassent ni du serein, ni de la lune, ni du soleil, lequel, à la vérité, n'est pas là trop véhément ; sur le minuit, ils prenaient seulement une couverture de laine pour se coucher dessus. Vu que les habitants du pays sont fort sains et quelques-uns fort âgés, bien qu'ils couchent sur la terre, ce qui est un signe de grande santé et bonté du terroir, car s'il y avait de l'humidité en celui-ci, ou quelque autre vice, ils élèveraient leurs maisons plus haut de terre, comme l'on fait aux Philippines et autres pays que j'ai reconnus. Vu aussi que la chair et le poisson, même sans être salés, se gardent bien deux jours sans se corrompre ; que les fruits que l'on apporte de là sont fort bons, comme il se peut voir de deux que j'en ai rapportés, bien qu'ils ne fussent pas encore mûrs lorsque je les ai cueillis. Vu aussi que nous n'y avons vu nulles terres sablonneuses, nuls chardons, nuls arbres épineux ni dont les racines fussent découvertes ; nuls marécages, nulles neiges aux montagnes ; nulles couleuvres, nuls serpents, nuls crocodiles dans les rivières ; nulles de ces fourmis qui nuisent tant à nos fruits et nous font tant de mal en nos maisons ; nuls pucerons, chenilles ou moucherons. C'est

une prérogative par-dessus toutes prérogatives, digne d'être comparée ou plutôt préférée à plusieurs régions des Indes, qui sont désertes pour ces incommodités seulement et pour plusieurs autres qui sont si ennuyeuses aux habitants, comme j'en suis moi-même témoin.

Ce sont là, Sire, les vertus et excellences des terres que j'ai découvertes, dont j'ai déjà pris la possession au nom de Votre Majesté et sous votre royale bannière, comme il appert par des actes que j'en ai devers moi, à quoi je procédais de cette façon :

Premièrement, Sire, nous érigions une croix et bâtissions une église en l'honneur de Notre-Dame de Lorette; on y célébrait vingt messes; notre troupe y accourait pour gagner les indulgences; nous faisions une procession solennelle et fête du saint-sacrement; l'on portait le saint-sacrement, votre bannière allant toujours au-devant, par un grand circuit de terres, lesquelles il honorait de sa présence.

Nous y avons arboré vos enseignes en trois endroits, en chacun desquels nous avons dressé deux colonnes avec les armes de Votre Majesté. De sorte qu'à bon droit je puis dire qu'en tant que c'est là une partie du monde, la devise de *Plus rien outre* est accomplie, et qu'en tant qu'elle se rapporte au continent, soit en avant, soit en arrière, vos bornes sont fort étendues. Or tout cela et les autres choses que j'ai faites, c'a été comme très-fidèle sujet de Votre Majesté, afin que vous puissiez ajouter ce titre à tous les autres que vous avez, et que le nom de la *terre australe inconnue* soit désormais porté par tout le monde, à la plus grande gloire de Dieu, qui nous a révélé cette terre, m'a fait la grâce de m'y conduire et me ramener en la présence de Votre Majesté, devant laquelle je me présente avec la même affection que j'avais auparavant à cette affaire, laquelle j'ai comme élevée dès le berceau; et, pour la dignité et mérite que j'y reconnais, je l'aime et la chéris avec grande affection.

Je crois certainement que, comme Votre Majesté use d'une grande prudence en ses conseils, comme vous êtes magnanime et plein de piété chrétienne, vous apporterez tout le soin qu'il faut pour nous assurer, à l'avenir, de l'habitation de ces terres nouvellement découvertes; vu que la principale cause qui nous doit obliger de ne les pas laisser désertes, est qu'il n'y a que ce seul remède qui puisse faire que la connaissance de Dieu et la foi y soient établies, et qu'il soit adoré et servi en ces lieux, où l'on révère tant le diable; et ce d'autant plus que ce doit être une porte par laquelle il doit venir une grande abondance de profits et de commodités à vos sujets, et que vous évitez par là beaucoup de peines et de troubles qui vous arriveront, s'il advient que les hérétiques y entrent et s'y arrêtent pour y épancher leur fausse doctrine, convertir contre vous en incommodités et grands maux tous les biens que je vous ai jusqu'ici racontés, et s'attribuer le nom de seigneurs des Indes, pour les ruiner de fond en comble. Je ne doute point que Votre Majesté ne reconnaisse combien est grand le danger duquel je parle, et les autres qui sont imminents ou qui peuvent survenir ensuite. Et, si cela arrivait, il vous en coûterait des millions innombrables, et d'or et d'hommes, avant que vous y pussiez apporter remède. Acquérez donc, Sire, pendant que vous en avez l'occasion (afin qu'un jour vous puissiez acquérir le ciel), acquérez, dis-je, pour un peu d'argent que vous trouverez au Pérou, une réputation perpétuelle et ce nouveau monde, avec tous les biens qu'il vous promet. Et, puisqu'il n'y a personne qui demande à Votre Majesté le présent de la bonne nouvelle, pour un si grand et si insigne bienfait de Dieu, réservé à votre temps très-heureux, moi, Sire, je vous le demande, et ne vous supplie très-humblement d'autre chose, sinon qu'il vous plaise à m'expédier et me faire réponse. Car les galions sont tout prêts, j'ai un grand chemin à faire. Il faut apprêter et disposer beaucoup de choses, et il n'y a heure qu'il ne se fasse une perte très-grande pour le bien spirituel, et pour le temporel, dont le dommage est à jamais irréparable.

Si le seul soupçon qu'avait Christophe Colomb l'a fait tant opiniâtrer, il n'est pas étrange que les choses que j'ai vues et touchées de mes mains, lesquelles je présente maintenant à Votre Majesté, me contraignent de vous être si importun.

Plaise donc à Votre Majesté, parmi tant de moyens que vous avez à la main, en ordonner quelqu'un, et que je puisse voir enfin le succès de mes désirs, vous assurant que vous trouverez mes propositions fort justes, et que je vous donnerai satisfaction en tout. C'est un très-grand ouvrage, Sire, contre lequel le diable se bande avec tant d'effort, et il n'est pas raisonnable de lui laisser prendre tant de pouvoir sur ces pays, desquels Votre Majesté est défenseur.

---

L'éloquente vivacité de ce mémoire paraît n'avoir produit qu'une faible impression sur l'esprit de Philippe III. On ne repoussa point absolument Queiros, mais on ne lui donna que des espérances. Après plusieurs années de vaines sollicitations, il prit enfin la résolution de se rendre à Lima pour y tenter une nouvelle expédition. Il partit et mourut en route, à Panama, dans l'année 1614 (¹).

« Queiros et Mendana, dit Malte-Brun, furent les derniers héros de l'Espagne; avec eux s'éteignit cet esprit entreprenant qui avait conduit les Colomb aux Antilles et les Cortez dans le palais de Montézuma. »

(¹) Solorzano dit que les aventures de Queiros pourraient être comparées à celles d'Ulysse ou à celles de Mendez Pinto. Était-ce une exagération? Il est difficile de se faire une idée à ce sujet. Jusqu'ici nous ignorons certainement la majeure partie des événements particuliers à Queiros. Les études spéciales que M. Ferdinand Denis a entreprises dissiperont sans doute les obscurités qui voilent encore la mémoire de ce grand navigateur.

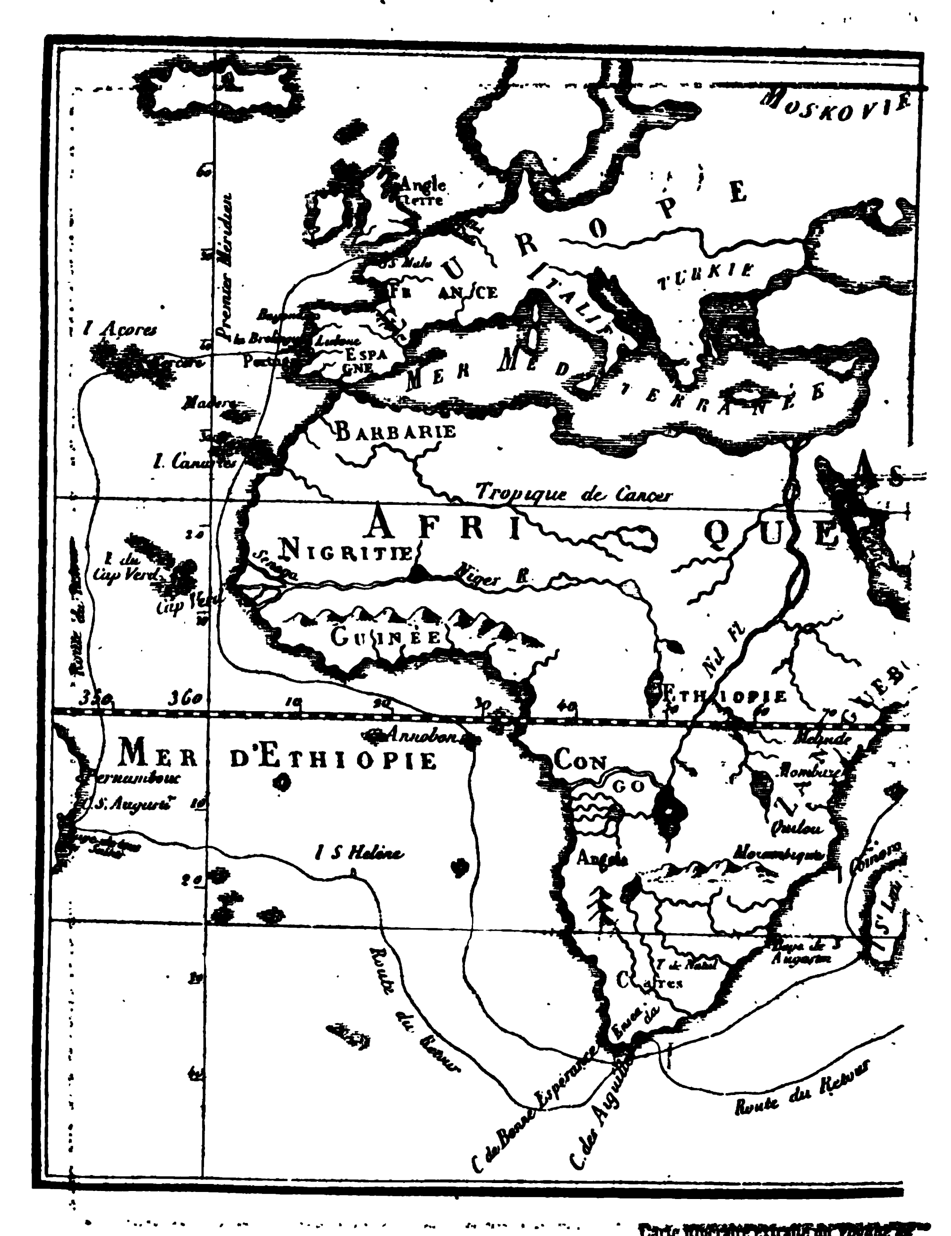
## BIBLIOGRAPHIE.

Le docteur don Antonio Morga, *Sucessos de las islas Philipinas*, chap. 6, p. 29; Mexico, 1609. — Queiros, Mémoires présentés à la cour d'Espagne. Le premier des Mémoires se trouve dans la dixième partie de l'Asie des *Petits Voyages* de Théodore de Bry. — De Bry, *Collection des grands et des petits voyages*, t. III, § 7. — Suivant un bibliographe portugais, Queiros aurait donné à l'impression, à Séville, dès 1610, son *Voyage*, qui, traduit en latin, aurait été d'abord publié à Amsterdam (1613); la traduction française est de 1617; en latin, Francfort, 1631. Sous le nº 878-879, supp. fr., la Bibliothèque impériale possède deux des huit Mémoires; ils ne sont point portés au catalogue, parce qu'ils se trouvent insérés parmi plusieurs pièces diverses étrangères aux voyages. L'un des deux porte le titre de *Descubrimientos de Queiros*. — Christoval Suarez de Figueroa, *Hechos de don Garcia Hurtado de Mendoza*, quarto marques de Cañete; Madrid, 1613.—Purchas, *his Pilgrimes*, vol. IV, p. 1422; Londres, 1625. — Antonio de Herrera, *Descripcion de las Indias occidentales*, etc.; Madrid, 1730. — Juan de Torquemada, *Monarchia indiana*, 1ʳᵉ partie, liv. V, chap. 64; *De la Tornada y nuevo descubrimiento que el capitan Pedro-Fernandes de Quiros hiço à la parte austral y incognita* en este ano de 1605, en demanda de las islas que llaman Salomon; Madrid, 3 vol. pet. in-fol., 1723 (collection Barcia). — Le président de Brosses, *Histoire des navigations aux terres australes*; Paris, 2 vol. in-4°, 1556 et 1761. — Pingré, *Mémoire* sur le choix et l'état des lieux où le passage de Vénus du 3 juin 1769 pourra être observé, etc., et principalement sur la position géographique des îles de la mer du Sud; Paris, 1767. — George Forster, *A Voyage round the world*, etc., vol. Iᵉʳ, p. 250; London, 1771. — Fleurieu, *Découvertes des Français, en 1768 et 1769, dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, etc.; Paris, 1795. — Alexander Dalrymple, *Collection of the several voyages and discoveries in the south Pacific ocean*. — D. Jozé Andia y Varela, Relation d'un voyage à l'île d'Amat (Tahiti) et aux îles voisines, exécuté en 1774 par ordre de D. Manuel de Amat y Junient, vice-roi du Pérou et du Chili. (Voy. le t. IV des *Mémoires de la Société de géographie*.) — James Burney, *A chronological history of the discoveries in the south sea*; London, 5 vol. in-4°, 1803 to 1817. — Guillaume Knight, *Mundus alter et idem sive terra australis longis itineribus peregrini Academici nuperrime perlustrata*; Francfort, in-12, 1604. — Calaucha, *Coronica moralizada de S. Augustin en el Peru*; in-fol., 1639. — Jacob Roggewen, *Twe Jaarige reyze rondom de wereld*, ter nades ontdekcinge der onbekende, etc.; Dordrecht, in-4°, 1728. — M. de B., *Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la Compagnie des Indes occidentales des Provinces-Unies, aux terres australes*; la Haye, 3 vol. in-12, 1739.—Fréville, *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud*, en 1767, 1768, 1769 et 1770; Paris, 2 vol. in-8, 1774. — De Surville, *Relation d'un voyage dans les mers australes et pacifiques* (1769-1773); manuscrit gr. in-4°, au dépôt de la marine. — James Cook, *A Voyage towards the south pole and round the world*, performed in the years 1772, 1773, 1774, 1775; London, 2 vol. gr. in-4°, 1777. — D. J. Guzman y Manrique, *Viage de E. Warthen a las tierras incognitas australes*, y al pays de las minas; Madrid, 4 vol. in-8, 1778. — De Kerguelen, *Relation de deux voyages dans les mers australes et des Indes*, faits en 1771, 1772 et 1773, etc.; Paris, in-8, 1781. — La Pérouse, *Voyage autour du monde*, rédigé par M. L.-A. Milet-Mureau; Paris, 5 vol. gr. in-4°, 1797.—De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de la Pérouse; Paris, 3 vol. in-4°, 1807. — Krusenstern, *Reise um die welt*, in den iahren 1803, 1804, 1805 und 1806; Saint-Pétersbourg, 3 vol. in-4°, 1810, 1811-1814. Traduction française: *Voyage autour du monde*; Paris, 3 vol. in-8, 1821. — W. Ellis, *Polynesian researches*; London, 2 vol. in-8, 1829. — Dupetit-Thouars, *Voyage autour du monde* sur la frégate *la Vénus*, pendant les années 1836-39; Paris, 9 vol. in-8, 1840. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, pendant les années 1826, 27, 28, 29; Paris, 10 vol. in-8, 1833. — A.-J. Moerenhout, *Voyage aux îles du Grand Océan*; Paris, 2 vol. in-8, 1837. — Ch. Wilkes, *Narrative of the United-States exploring expedition*; 10 vol. gr. in-8, 1838 à 1843. — H. Lutteroth, *O'tahiti, histoire et conquête*; Paris, in-8, 1843. — Desgraz, *Ile Tahiti*; Paris, 2 vol. in-8, 1845. — *Rovings in the Pacific from 1837 to 1849 with a glance of California, by a merchant long resident in Tahiti*; London, 1855, 2 vol. in-8. — E. de Bovis, *De la société tahitienne à l'arrivée des Européens*. (Voy., pour cet excellent travail, la *Revue coloniale*, année 1856.)

# PYRARD DE LAVAL,

### VOYAGEUR FRANÇAIS.

[1601-1608.]

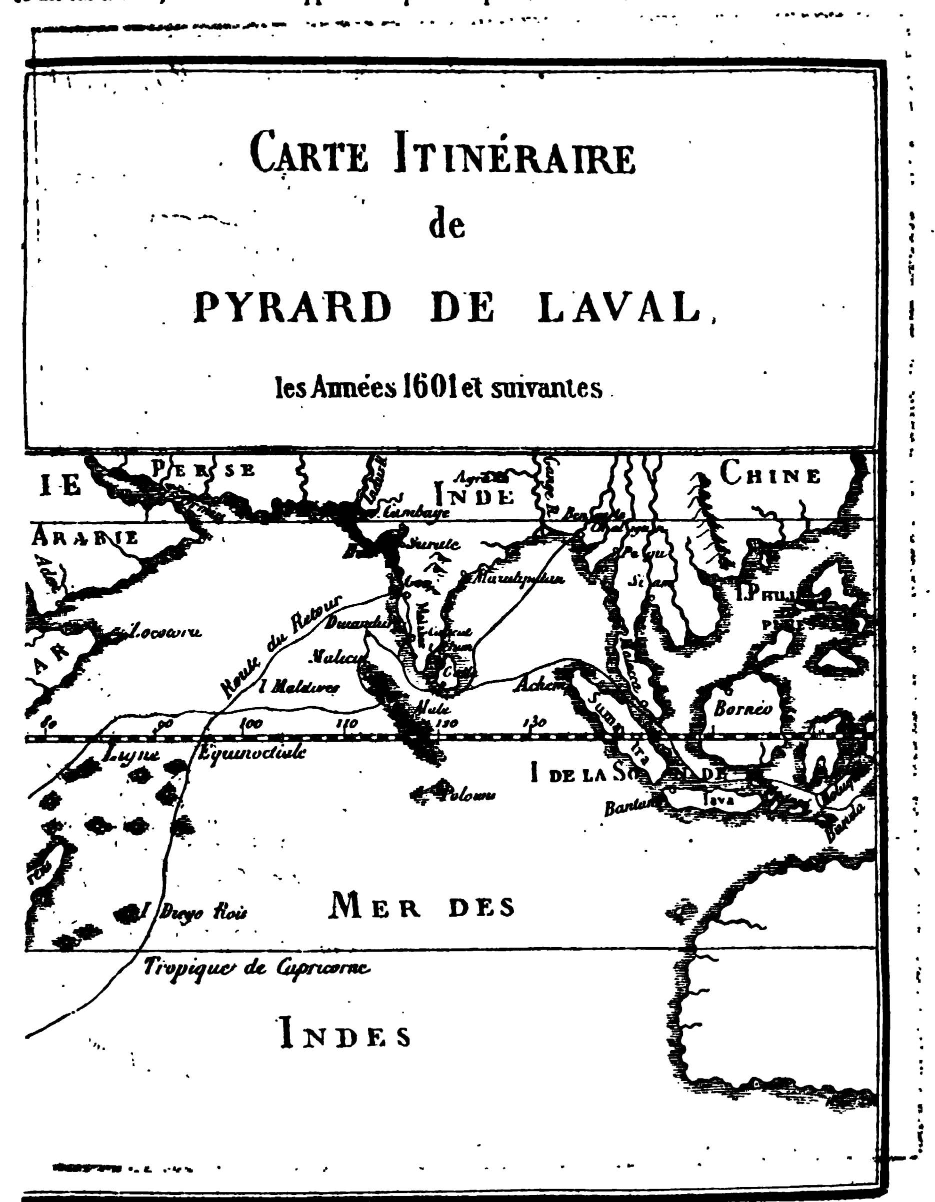



Carte itinéraire extraite du Voyage de

En 1601, des marchands de Saint-Malo, de Laval et de Vitré, formèrent une compagnie dans le but de faire le commerce direct avec les Indes orientales, qui n'étaient encore explorées, à cette époque, que par les Portugais et les Espagnols. Ils équipèrent deux navires, l'un de 400 tonneaux, nommé *le Crois-*

*sant*, l'autre de 200, nommé *le Corbin*. Ils choisirent pour chef de l'expédition un sieur la Bardelière, et pour son second le sieur François Grout du Clos-Neuf. Tous deux étaient habitants de Saint-Malo. La Bardelière monta *le Croissant*, qui, suivant le langage du temps, était le navire amiral, ou ce que les Espagnols et les Portugais appelaient la capitane. François Grout commandait le plus petit navire, *le Corbin*, avec le titre de lieutenant ou de vice-amiral.

Ce fut aussi sur *le Corbin* que s'embarqua Pyrard de Laval, « n'étant pas moins désireux, comme il le dit lui-même, de voir et d'apprendre que d'acquérir des biens. »




*Pyrard de Laval*; édition de 1679.

*Le Croissant* et *le Corbin* partirent de Saint-Malo le 18 mai 1601.

Le 3 juin, on traversa les Canaries (1).

(1) Voy. sur les Canaries la relation de BÉTHENCOURT, au commencement de notre troisième volume.

Le 12 et le 13 du même mois, on passa devant les îles du cap Vert.

Le 14 juillet, les deux navires étaient en présence de *Sierra-Leone.*

Le 30 août, on aborda à l'île d'Annobon, dans le golfe de Guinée. Les Portugais, qui étaient les maîtres de l'île, attirèrent six des officiers français dans un piége : il y eut un engagement ; le lieutenant du *Corbin*, nommé Thomas Pepin, de Saint-Malo, fut blessé mortellement. Malgré cet état d'hostilité avec les habitants d'Annobon, les deux navires restèrent six ou sept semaines dans la rade pour se reposer et y refaire les provisions.

Le 16 octobre, on mit à la voile.

Le 17 novembre, on toucha à l'île Sainte-Hélène. « Nous trouvâmes sur l'autel de la chapelle, dit Pyrard, plusieurs billets qui donnaient avis que les Hollandais y avaient passé. »

Le 26 novembre, on s'éloigna de Sainte-Hélène, et l'on fit voile vers le cap de Bonne-Espérance.

Le 27 décembre, vers minuit, par une nuit orageuse, on passa près de terre, et, au point du jour, on reconnut que l'on avait passé le cap d'Espérance ; on était en face de celui des Aiguilles.

Ce fut seulement le 19 février 1602 que *le Croissant* et *le Corbin* arrivèrent à la côte de Madagascar, qu'on appelait alors l'île Saint-Laurent. On jeta l'ancre dans la baie de Saint-Augustin.

On fit un très-long séjour dans cette île, et Pyrard donne une description intéressante du paysage et des mœurs des habitants, qui, du reste, avaient déjà été fréquemment visités.

Le 15 mai, on leva les ancres, et le 23, on aborda à l'île Mohilla, l'une des quatre îles principales de l'archipel des Comores. Après quinze jours de repos, on se remit en route.

Ici nous laissons raconter par Pyrard lui-même son naufrage et son séjour forcé aux îles Maldives. Il y a peu d'années, il était encore le seul voyageur qui fût consulté et cité avec confiance au sujet de cet archipel singulier (1). Les *Instructions nautiques* du capitaine anglais Robert Moresby, publiées depuis 1836, et traduites en français par M. Daussy, ingénieur hydrographe en chef (voy. la Bibliographie), sont le premier document d'une sérieuse importance sur les Maldives que l'on trouve, à plus de deux siècles de distance, parmi tous les écrits des explorateurs européens dans la mer des Indes (2).

(1) « On ne peut que partager l'opinion de Duval, l'un des derniers éditeurs, lorsqu'il dit que la relation de Pyrard est une des plus exactes et des plus agréables que l'on puisse lire. Il y a, s'écrie-t-il, des aventures si extraordinaires, qu'elles passeraient pour des incidents de roman si l'on n'était pas persuadé de la sincérité de l'auteur, qui, n'étant pas homme savant, avait eu la précaution de prendre les avis des plus savants hommes de son temps. Quiconque a lu les voyages de Pyrard confirme ce renseignement. Il faut qu'il ait eu une mémoire prodigieuse pour s'être souvenu de tout ce qui lui était arrivé durant un si grand nombre d'années, et dans les divers pays où il était allé. Il n'avait pas fait beaucoup d'études ; mais son bon sens, son esprit observateur et sa sincérité l'ont mis à même de donner un livre excellent. Des voyageurs anglais qu'un malheureux hasard avait jetés, de même que lui, sur les Maldives, ont, par leur récit, confirmé son témoignage. » (Eyriès, *Biographie universelle.*)

(2) L'archipel des Maldives était naturellement connu depuis longtemps déjà par les voyageurs arabes, qui les désignaient sous le nom de *Robaihat.* Comme aujourd'hui, on tirait de ces îles les coquillages-monnaies ou cowries (*Cypræa moneta*). Les Maldives sont mentionnées par Cosmas, au sixième siècle (voy. notre tome II, p. 27) ; par les deux Mahométans, au neuvième siècle (voy. notre tome II, p. 99) ; par Aboul-Féda, au quatorzième siècle. Le célèbre voyageur Ibn-Batouta résida dans cet archipel, au quatorzième siècle, et il en a longuement parlé, comme on le verra dans une des notes suivantes.

En 1512, un nommé Simon d'Andrade avait été jeté par une tempête sur les Maldives. Vers la fin du même siècle, J. Davis les remarqua sur sa route. (Voy. Purchas et Harris.) Les Portugais cherchèrent à y fonder un établissement, mais sans succès. En 1777, un Français fit aussi naufrage sur une des Maldives.

La reconnaissance des îles Maldives a été commencée en 1834, d'après les ordres du gouvernement de Bombay, et terminée en 1836. Le capitaine Robert Moresby commandait *le Bénarès.* Il était aidé par le lieutenant Frederick-Thomas Powell, qui montait le schooner *le Tigre-Royal.* Plusieurs autres officiers de la marine de l'Inde prêtèrent leur assistance avec zèle : c'étaient MM. Robinson, Young et Jonhstone, lieutenants ; Lynch, Jones, Parker, Fleming, Riddle, Christophe Macdonald, King et Hord, midshipmen ; ainsi que M. Boyce, commissaire, et le docteur Campbell, chirurgien. Par suite de l'effet pernicieux du climat des Maldives, on a eu à déplorer la perte de trois personnes : MM. Riddle et Fleming, midshipmen, et Campbell, chirurgien.

Avant le capitaine Moresby, deux officiers de la marine française avaient déjà recueilli des renseignements géographiques et hydrographiques précieux sur les Maldives : M. de Bougainville, commandant de la frégate *la Thétis* (en 1824) ; M. Fabre, commandant de la corvette *la Chevrette* (en 1828).

Depuis le capitaine Moresby, en mars 1843, M. Barbot de la Trésorière, capitaine de la corvette *la Blonde*, attachée à la station de Bourbon, reçut du gouverneur de cette colonie la mission de se rendre à Pondichéry, et de visiter en passant les Maldives. Il séjourna du 9 au 12 avril de cette année sur l'atoll (groupe d'îles) de Poulha-Moluque. A son retour, il remit au gouverneur un rapport où se trouvent quelques renseignements dignes d'intérêt.

On aura l'occasion de vérifier, à l'aide des notes empruntées à Moresby et à d'autres navigateurs, que Pyrard de Laval, mis en suspicion par quelques auteurs récents, est, au contraire, remarquable autant par sa fidélité que par la sagacité de ses observations.

## RELATION DE PYRARD DE LAVAL.

**Naufrage pitoyable du navire *le Corbin*, où était l'auteur, sur les bancs des Maldives. — Comment les hommes se sauvèrent en une île avec beaucoup de peine.**

Le premier jour de juillet 1602, étant à la hauteur de 5 degrés de la ligne équinoxiale de la bande du nord, le temps étant fort beau, et ne faisant ni trop calme ni trop de vent, au point du jour, nous aperçûmes que *le Croissant* n'avait plus son grand bateau qu'il traînait derrière lui depuis l'île de Saint-Laurent, où on l'avait fait fort bien accommoder pour s'en servir au lieu de patache ; car il avait été arrêté dès Saint-Malo, entre notre général et la compagnie des marchands, de faire une patache en la plus prochaine terre où nous descendrions au delà du cap de Bonne-Espérance.

C'est une chose bien nécessaire pour les grands voyages d'avoir une patache, afin d'envoyer reconnaître les endroits qu'on ne connaît pas, de prendre terre quand l'occasion s'en présente, même d'entrer jusque dans les rivières où un grand navire ne pourrait pas aller et n'oserait pas s'y hasarder. Je remarque exprès la perte du grand bateau qui servait de patache et la faute de n'en avoir point fait ; d'autant que si cela eût été, *le Croissant* eût pu sauver les hommes de notre navire.

Incontinent après nous reconnûmes de fort loin de grands bancs, qui entouraient un nombre de petites îles, entre lesquelles nous aperçûmes aussi une petite voile. Cela fit qu'ayant aussitôt abordé notre général, nous l'avertîmes que nous ne voyions plus son galion. Mais on nous dit que la nuit passée un grand coup de mer l'avait empli d'eau et avait rompu la corde à laquelle il était attaché et amarré, et qu'il l'avait coulé à fond, ce qui était, comme j'ai dit, une grande perte et une grande incommodité. Après quoi le maître de notre navire, qui seul parlait en ces occurrences, parce que le capitaine et le lieutenant étaient malades, et notre pilote qui était Anglais ne parlait pas français, lui demanda quels bancs et quelles îles c'étaient qui paraissaient ; le général et son pilote répondirent que c'étaient les îles appelées *de Diego de Rois ;* et toutefois nous avions laissé ces îles de Rois 80 lieues en arrière vers l'ouest (¹).

Il y eut lors une grande contestation entre ceux du *Croissant* et les nôtres sur la reconnaissance de ces bancs et de ces îles ; car notre capitaine, notre pilote, notre maître et contre-maître, soutenaient que c'étaient les Maldives, et qu'il s'en fallait donner de garde, et notre général et son pilote opiniâtraient le contraire. Même nous vîmes de petites barques qui semblaient vouloir nous aborder pour piloter, comme j'ai depuis appris d'eux, lesquels notre général n'attendit pas, les méprisant assez indiscrètement.

Toute la journée se passa en cette dispute, tenant toujours notre route, et étant les uns près des autres, jusqu'à ce que, le soir étant venu, notre navire, comme c'est la coutume, alla passer aval le vent, pour donner le bonsoir au général, et pour prendre de lui l'ordre qu'il fallait tenir la nuit. Lors, le maître de notre navire demandant si le passage était ouvert, le général lui dit que oui, et qu'il crût certainement que c'étaient les îles de Rois et non d'autres ; toutefois, parce que ce passage lui était inconnu, et craignant qu'il n'y eût d'autres bancs ou rochers devant nous, le meilleur était, quand la nuit serait close, de mettre le cap en l'autre bord, et courir à l'ouest jusqu'à minuit, et après minuit qu'il fallait retirer et remettre le navire comme auparavant, et courir à l'est pour arriver au point du jour au même lieu où on était pour lors, ou un peu plus avant, afin de ne pas avancer chemin la nuit, et ne se pas perdre sans reconnaître.

Le capitaine, qui était fort malade, me chargea d'avertir de sa part le maître et le contre-maître qu'ils fissent bon quart, et qu'il tenait certainement que nous étions en un lieu bien dangereux, à la

(¹) Pyrard de Laval veut parler de l'île Rodriguez ou Diego-Ruyz, et des autres îles Mascareignes, à l'est de Madagascar.

vue des Maldives, nonobstant l'opinion du pilote du *Croissant*. L'intention de notre général était de passer par le nord des Maldives, entre la côte de l'Inde et la tête des îles. Mais, tout au contraire, nous allions droit dans le milieu nous y embarrasser. Les pilotes disaient assez qu'ils s'en donneraient de garde; car tous ceux qui font état de naviguer en ces endroits-là doivent craindre et fuir ces écueils et ces bancs dangereux de 100 lieues loin, s'il y a moyen; autrement il y a grand hasard de passer entre ces îles sans y faire naufrage ([1]).

Mais le malheur nous talonnait de si près, que nonobstant la prévoyance de notre capitaine, qui eût pu remédier à l'ignorance des autres, ce qui n'était point encore arrivé dans tout le voyage, chacun était profondément endormi cette nuit-là, même ceux qui avaient charge de veiller pour les autres.

Le maître et le contre-maître étaient ivres; le feu qu'on tient d'ordinaire à la poupe pour voir et pour éclairer à la boussole s'éteignit, d'autant que celui qui tenait le gouvernail pour l'heure, et qui avait aussi le soin du feu, s'endormit, avec le page ([2]) qui l'accompagnait, comme c'est la coutume que le marinier qui gouverne a toujours un page du navire près de lui. Et, qui pis est, on fit tourner le navire à l'est trop tôt de demi-heure ou trois quarts d'heure au plus. Tellement qu'en cet état, étant tous endormis, le navire heurta rudement et toucha par deux fois un banc, et comme au bruit on s'éveillait en sursant, il toucha tout soudain une troisième fois et se renversa sur le banc. Je vous laisse à penser en quel état tous ceux du navire pouvaient être; quel piteux spectacle c'était que de nous; quels cris et quels gémissements furent jetés, comme de personnes qui se sentent perdues et échouées la nuit sur une roche au milieu de la mer, n'attendant qu'une mort toute certaine!

Les uns pleuraient et criaient de toute leur force, les autres se mettaient en prières, et d'autres se confessaient les uns aux autres, et, au lieu d'avoir un chef pour nous commander et pour nous donner courage, nous en avions un qui nous affligeait et qui augmentait notre pitié. Car il y avait un mois et plus qu'il ne s'était levé du lit; mais la crainte de la mort le fit incontinent lever tout en chemise et tout malade qu'il était, et il se mit à pleurer parmi nous.

Le navire étant à demi renversé, nous coupâmes les mâts pour l'empêcher de renverser davantage, et puis nous tirâmes un coup de canon pour avertir *le Croissant* qu'il eût à se retirer, de peur de se perdre avec nous. Mais il n'en était pas en danger, d'autant qu'il était bien derrière et qu'il faisait bon quart. Nous estimions tous que le navire allait couler à fond, d'autant que nous ne voyions rien du tout que de grosses vagues passer par-dessus nous; comme de fait, il n'en fallait pas attendre autre chose si c'eût été un rocher que notre navire eût heurté.

Trois quarts d'heure après ou environ, l'aube du jour parut, par le moyen de quoi nous reconnûmes des îles voisines, à cinq ou six lieues de distance, au delà des bancs, et *le Croissant* qui s'en allait à notre vue et fort proche de nous, sans nous pouvoir secourir. Notre navire tenait ferme sur le côté, et, s'étant échoué sur un banc, il pouvait encore ainsi durer quelque peu de temps, car le banc était de pierre et non pas de sable, auquel cas le navire se fût tout à fait renversé, et, s'enfonçant dedans, nous eussions été tous noyés.

Cela nous donna quelque espèce de consolation et nous fit venir le courage d'essayer, par quelque moyen que ce fût, de sauver nos vies et de tâcher à prendre terre, encore qu'avec tout cela il y avait peu d'espérance, vu le long espace de mer qu'il fallait passer auparavant que d'aborder, et encore, après cela, nous courions hasard d'en être empêchés et d'être tués par ceux du pays. Il fut donc avisé d'accoutrer quelque chose propre pour nous porter, parce que nous n'espérions pas pouvoir tirer le galion ou bateau. On prit des mâtereaux, des verges et de grosses pièces de bois que l'on nomme antennes, qui, étant de côté et d'autre des navires, sont propres à faire des vergues ou mâtereaux, quand on en a à faire; et pour ce qu'elles ne sont que pour subvenir au besoin, on leur donne ce nom d'antennes; mais étant mises en œuvre de mâtereaux ou de verges, on leur en donne le nom, et on les appelle mâtereaux ou verges de beille, qui veut dire de surcroît. On lia donc cela ensemble en forme d'une grande claie, et par-dessus on y cloua plusieurs planches et plusieurs tables tirées du dedans du

([1]) On n'a plus à éprouver ces craintes, grâce aux cartes et aux instructions de Robert Moresby. (Voy. la note 2 de la p. 240, et la carte, p. 252.)

([2]) Le mousse.

navire; on appelle cette manière de claie une *panguaye*. Cela était suffisant pour nous porter tous facilement, et encore pour sauver une grande quantité de bagages et de marchandises.

Nous fûmes à travailler après cette claie ou panguaye, tout ce que nous étions et de toute notre force, depuis le point du jour jusque sur les deux ou trois heures après midi. Mais tout notre travail fut inutile, parce qu'il fut du tout impossible de la passer au delà des bancs et de la mettre à flot; ce qui nous faisait perdre tout courage et toute espérance, d'autant même que, comme j'ai dit, il y avait peu d'apparence d'avoir le galion, qui était bien avant dans le navire, sous le deuxième pont, et, tous les mâts étant coupés, il n'y avait point de moyen de mettre ni d'attacher aucune poulie pour l'enlever; davantage, la mer était si grosse et si orageuse que le louësme [1] et les vagues passaient par-dessus tout le navire de la hauteur d'une pique et plus, et il fallait à tout moment recevoir toute cette eau sur nous. Outre cela, la mer étant si fâcheuse (car nous voyions venir avec impétuosité le louësme, de plus de deux lieues, se rompre avec un bruit horrible contre ces bancs et ces rochers), le galion n'eût pas résisté à cette violence.

Sur ces entrefaites, nous aperçûmes une barque qui venait de ces îles et tirait vers nous, comme pour nous reconnaître; mais elle ne s'approcha point que de demi-lieue. Ce que voyant l'un des nôtres, qui nageait le mieux, il se mit à la nage et l'alla trouver, suppliant par toutes sortes de signes et de cris les hommes qui étaient dedans de nous secourir et de nous assister; mais ils n'en voulurent rien faire, quelque instance qu'il en fît, tellement qu'il fut contraint de s'en revenir avec beaucoup de peine et de péril. Nous ne savions que juger de cette inhumanité et de cette barbarie; mais j'ai, depuis, appris qu'il était étroitement défendu à toutes sortes de personnes d'aborder ni d'approcher d'aucun navire perdu, si ce n'est par le commandement du roi ou qu'il se rencontrât des officiers du roi proche du lieu, lesquels, en ce cas, peuvent sauver les hommes et en donner promptement avis au roi.

Toutes choses nous faisant désespérer de notre vie, nous essayâmes de tirer le galion, à quoi nous travaillions à qui mieux mieux, comme on avait fait le matin après la claie. Enfin, ayant tiré dehors ce galion avec toutes les peines du monde, chacun se mit en devoir et fit tout son possible pour le raccoutrer et pour le mettre en état de nous servir, d'autant qu'il était tout ouvert et tout cassé des coups de la mer et des flots. Mais la nuit survint auparavant qu'il fût entièrement prêt; de sorte que nous demeurâmes la nuit suivante sur le bord du navire, dans cette misère et dans cette affliction, et parmi tant d'incommodités et de dangers, le navire étant quasi tout plein d'eau et les flots passant d'ordinaire par-dessus notre tête, qui nous mouillaient incessamment.

Le lendemain, troisième juillet 1602, au matin, nous nous mîmes à la nage pour passer le galion au dedans des bancs, ce que nous fîmes avec beaucoup de travail et de hasard. L'ayant passé, nous nous embarquâmes tous dedans, après avoir pris des épées, des arquebuses et des demi-piques. En cet équipage, nous tirions vers les îles; mais notre galion, qui était assez mauvais, étant encore beaucoup chargé, faisait grande eau. Davantage, il pensa être renversé cinq ou six fois par le vent et par les flots, qui étaient grandement violents. Enfin, après bien des appréhensions et bien de la fatigue, nous abordâmes à toute peine à une des îles, nommée *Pouladou* [2].

**De ce qui arriva aux hommes qui s'étaient sauvés après la perte du vaisseau appelé *le Corbin*.**

Lorsque nous fûmes arrivés à bord, les habitants, qui nous attendaient, ne nous voulurent jamais permettre de prendre terre que premièrement nous ne fussions désarmés par eux. Tellement que, nous étant rendus à la discrétion de ces insulaires, ils nous laissèrent enfin descendre, puis tirèrent à sec

[1] Ce mot ne se trouve dans aucun glossaire. M. Jal, que nous avons consulté, pense qu'il doit avoir le sens de *houle*, ou celui de *grande lame de fond*, ou peut-être enfin de *raz de marée*. M. le docteur Roulin croit que c'est une imitation incorrecte du mot anglais *whelm* (ouelm), qui signifie « couvrir d'eau une surface, » et que nos marins des bords de la Manche avaient adopté dans le sens de *spoon-drift* : « embrun, écume des lames chassées par le gros vent, et pendant sa durée. »

[2] Pyrard dit plus loin : « Le premier (canal) à prendre du côté du nord est celui où nous nous perdîmes, à l'entrée, sur le banc de l'atolon de *Malos-Madou*. »

notre galion et en ôtèrent le gouvernail, les mâts et les autres appareils nécessaires, et les envoyèrent en d'autres îles voisines, où par même moyen ils firent retirer tous les bateaux de leur île, en telle sorte qu'il n'en demeura pas un seul. J'ai reconnu par ce commencement qu'ils étaient gens d'esprit et bien avisés, d'autant que leur île est petite et qu'elle n'a pas une lieue de tour; et ils n'étaient en tout que vingt ou vingt-cinq habitants : de manière qu'ils avaient à craindre que, descendant avec des armes en plus grand nombre qu'eux, nous ne nous fussions rendus maîtres de l'île et emparés de leurs bateaux; ce qui nous eût été fort facile, si on eût su leur faiblesse; mais, comme j'ai dit, ils y donnèrent bon ordre.



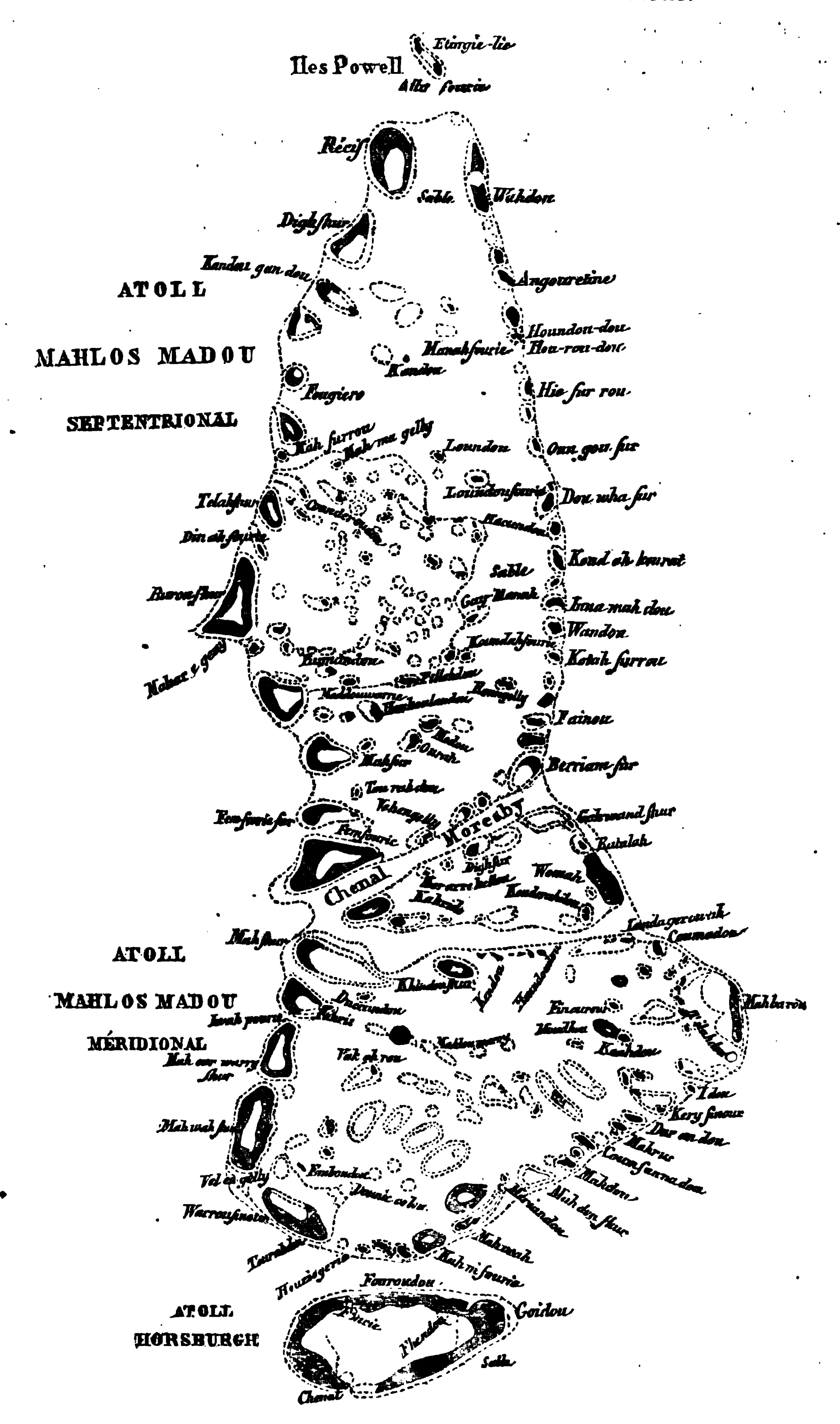
Carte de l'île des Maldives où Pyrard aborda (atoll Mahlos-Madou méridional). — D'après Dalrymple. (Voy. plus loin la carte des Maldives.)

Étant descendus, on nous mena tous ensemble en une loge au milieu de l'île, où on nous donna quelques fruits, cocos et limons. Là vint le seigneur de l'île nommée *Ibrahim* et *Pouladou-Quilague*, qui paraissait fort âgé et savait quelques mots de la langue portugaise; par le moyen de quoi il nous interrogeait et nous questionnait de diverses choses. Après cela, ses gens nous fouillèrent et nous ôtèrent tout ce que nous portions, disant que le tout appartenait à leur roi, dès qu'un navire était brisé et avait fait naufrage. Ce seigneur de l'île était grand seigneur et, comme j'ai appris depuis, proche parent du roi chrétien des Maldives, qui est à Goa ([1]). Voyant que nous portions une pièce d'écarlate, il nous demanda ce que c'était. Nous lui répondîmes que nous l'avions apportée pour la présenter au roi, et, encore que tout ce qui était dans le navire fût à lui, néanmoins elle avait été apportée pour la lui présenter plus entière, craignant qu'elle ne se fût gâtée par la mer ou du tout perdue. Aussitôt qu'on eut entendu que c'était pour le roi, il n'y eut pas un des habitants qui fît contenance de la prendre ni d'y toucher, non pas seulement de la regarder. Il fut toutefois avisé entre nous d'en couper un morceau, comme de deux ou trois aunes, et d'en faire un présent à ce seigneur de l'île, en espérance de recevoir quelque meilleur traitement. Il la prit et nous remercia avec beaucoup de caresses, mais il nous fit aussi promettre de n'en rien dire à personne, autrement qu'il aimerait mieux mourir que de l'avoir prise. Bientôt après, entendant dire qu'il venait des officiers du roi, il se ravisa et nous la rendit, priant de ne pas dire qu'il l'eût seulement maniée. Mais toutefois le roi le sut enfin, six mois après, et en fut en colère contre lui, et il l'eût mandé, n'eût été qu'il était malade à l'extrémité de la maladie dont il mourut, âgé de soixante-quinze ans.

Ayant donc été dans cette loge l'espace d'un jour, ils prirent le maître de notre navire avec deux mariniers, et les menèrent au roi, à 40 lieues de là, en une autre île nommée Malé, qui est l'île capitale d'où toutes les autres dépendent, et où il fait sa demeure. Le maître de notre navire porta avec lui la pièce d'écarlate, qu'il présenta au roi, et fut assez bien reçu et logé dans l'enclos du palais; ce qu'il ne faisait pas tant pour lui faire faveur et honneur que pour s'assurer de sa personne, ainsi que depuis j'ai reconnu leur défiance.

Le roi envoya aussitôt son beau-frère avec plusieurs soldats, en des barques, pour aller à notre navire échoué et en tirer tout ce qu'on pourrait. C'était le frère de la grande reine, et il se nommait *Ranabandery-Tacourou* en sa dignité, et de son propre nom Mouhamède. Étant arrivé en l'île de Pouladou, où nous étions, on nous traita mieux, à l'occasion de sa venue, et on nous menait souvent dans leurs barques au navire, pour leur aider à en tirer les marchandises, les hardes et tous les appareils. Mais ils se moquaient des avis que nous leur pouvions donner, car ils en avaient de meilleurs. Et de fait, pour aller au navire de dessus le banc, d'autant que, comme j'ai dit, il était impossible que les barques et les bateaux y pussent aller, ils attachèrent un câble qui tenait d'un bout au navire, et qui, de l'autre, était attaché sur le banc à une grosse roche : ainsi, tenant cette corde avec une main, on pouvait aller et venir sûrement de dessus le banc au navire sans aucun danger; quoi faisant, le louësme vous passait

([1]) Les Maldives dépendent actuellement de Ceylan, et le rajah ou sultan communique deux fois l'année avec l'agent du gouvernement, à la Pointe-de-Galle.




Fragment de la carte des Maldives représentant l'atoll Mahlos-Madou. — D'après Moresby. (Voy. la carte générale des Maldives, p. 252.)

seulement dessus la tête, et ne vous pouvait pas renverser ni vous emporter. Au reste, ils avaient une fort belle invention pour tirer facilement les canons et les autres choses pesantes, encore qu'elles fussent tout au fond. Ainsi, ils tirèrent, durant divers jours, les marchandises de notre navire, et les portèrent au roi; mais auparavant, le beau-frère du roi, qui avait cette commission, nous divisa les uns d'avec les autres, et en distribua quelques-uns aux îles circonvoisines (le plus grand nombre toutefois demeura à Pouladou, qui est l'île où premièrement nous étions descendus), et, en s'en retournant, il mena avec lui notre capitaine, tout malade qu'il était, avec cinq ou six. Il fut présenté au roi et bien reçu; même le roi promettait de lui équiper une barque pour le mener à Achen, en l'île de Sumatra, où était allé notre général. Et je ne sais pas s'il eût enfin tenu sa parole; mais notre capitaine mourut en l'île de Malé, demeure du roi, environ six ou sept semaines après. A tous les voyages qu'on venait au navire, on emmenait toujours quelqu'un des nôtres en même sorte.

Quant à moi, le beau-frère du roi, divisant mes compagnons, m'ôta d'avec ceux de Pouladou et me mena avec deux autres en une petite île nommée Paindoué([1]), distante de Pouladou d'une lieue seulement, où il n'y avait pas plus de peuple qu'en l'autre. Là, mes deux compagnons et moi fûmes assez bien reçus du commencement, et nous eûmes des vivres suffisamment, à l'occasion de ce seigneur qui nous y menait. Mais quand les habitants virent que nos compagnons qui étaient aux îles avaient de l'argent, ils se résolurent de ne nous plus rien donner pour vivre. Mes deux compagnons et moi, nous fûmes réduits à la plus grande misère qu'on puisse imaginer. Tout ce que nous pouvions faire était de chercher des limaces de mer sur le sable pour manger, et quelquefois, par rencontre, quelque poisson mort que la mer jetait à bord, puis nous les faisions bouillir avec toutes sortes d'herbes à nous inconnues indifféremment, y ajoutant, pour saler, un peu d'eau de mer; et si, par hasard, nous pouvions attraper quelque citron, nous y en mettions. Il se passait des jours que nous ne trouvions chose quelconque.

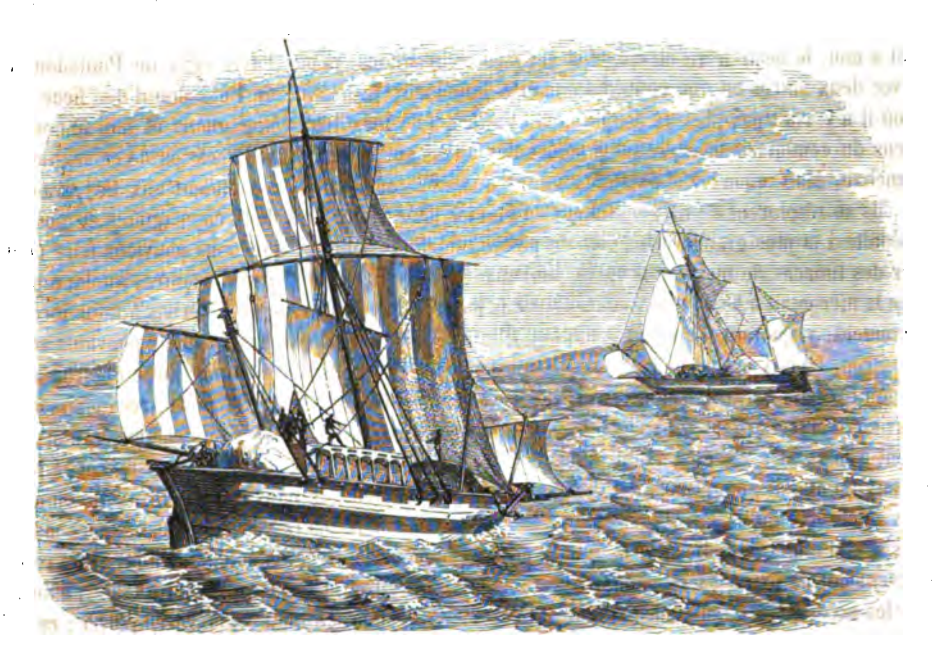
Nous fûmes dans cette extrémité assez longtemps, jusqu'à ce que les habitants, reconnaissant que nous n'avions point d'argent, et ayant, comme il est à croire, quelque espèce de commisération, commencèrent à nous être un peu moins farouches et moins barbares, d'autant qu'auparavant la plupart d'entre eux, toutes les femmes et les petits enfants, se cachaient de nous et nous fuyaient comme des monstres; de sorte qu'ils ne nous permettaient pas d'aller dans leurs villages et dans leurs maisons. Même ils se servaient de nous pour faire peur et pour menacer leurs petits enfants. Enfin, ayant reconnu qu'ils devenaient de jour en jour moins étranges en notre endroit et beaucoup plus traitables, nous nous mîmes à les accoster et à nous offrir à faire tout le service auquel on nous voudrait employer; ce qu'ils acceptèrent.

Pour moi, ils m'emmenaient souvent en leurs bateaux, à la mer et aux autres îles voisines, pour leur aider à aller querir des cocos, et aussi à pêcher, et quelquefois je fus employé à d'autre sorte de travail en terre; en récompense de quoi ils me donnaient part à leur poisson, quand j'avais été pêcher, et, pour tout autre ouvrage, des cocos, du riz, du mil et du miel. Mes compagnons, de leur côté, faisaient leur possible pour gagner semblablement quelque chose, car ils ne prenaient que moi pour aller pêcher, je ne sais pas pour quelle raison, et puis nous rapportions tout en commun et nous en vivions; tellement que nous étions réduits à ce point que, pour du poisson et des cocos, nous faisions toutes les choses les plus viles et les plus mécaniques qu'on saurait dire, et les travaux les plus pénibles; bref, pour dire en un mot, cela même que leurs esclaves ne voulaient ou ne pouvaient faire. Quant au logement, nous nous retirions, le jour pendant la pluie et la nuit pour dormir, sous une loge de bois qui était sur le bord de la mer, qu'on avait dressée peu auparavant pour y faire un bateau. Par ce moyen, nous y avions bien le couvert par-dessus, mais par les côtés elle était tout ouverte.

Pendant que je travaillais ainsi pour avoir de quoi vivre, je m'efforçais de retenir et d'apprendre la langue du pays le plus qu'il m'était possible; ce que tous mes compagnons méprisaient, disant qu'ils n'avaient que faire d'apprendre cette langue, particulière à ces îles, et qu'ils espéraient qu'on les enverrait enfin à Sumatra trouver le général, comme le roi l'avait promis à notre capitaine, et comme ceux des îles nous le disaient. Je ne désespérais de rien, mais la crainte que j'avais que cela n'arrivât pas me faisait résoudre à tout. Joint que, voyant la peine en laquelle nous étions tous, j'essayais d'apprendre la

([1]) Paddi-Pholo?

langue, pour m'en servir à propos, ce qui m'a grandement aidé. Aussi, ayant ce dessein-là, l'occasion se présenta de savoir plus tôt et plus facilement cette langue; car le seigneur de l'île de Paindoué, nommé *Aly-Pandio-Atacourou*, où nous étions trois, qui était fort noble et parent du roi à cause de sa femme, voyant que je m'efforçais d'apprendre leur langue, m'en estima davantage et me prit en affection. Et, à la vérité, je tâchais de tout mon pouvoir à me rendre complaisant et agréable envers lui et sa femme et envers tous ceux de l'île, en leur obéissant en tout et partout. Il était fort honnête et courtois. Il était savant et curieux, et même bon pilote, et il avait eu les boussoles et les cartes marines de notre navire, dont il me demandait bien souvent des raisons, d'autant que celles qu'ils ont sont faites d'autre façon (¹); bref, pour l'ordinaire, il était bien aise que je fusse en sa compagnie, pour l'entretenir et pour



Caboteurs de l'archipel des Maldives (²). — D'après le capitaine Paris.

répondre sur tout ce qu'il me demandait de nos mœurs et de nos façons de faire. Cette conversation ordinaire, jointe à la peine que j'y prenais, me fit bientôt apprendre beaucoup du langage du pays. Cela rendit ce seigneur bienveillant en mon endroit de plus en plus, et fut cause que je commençai à n'être pas du tout si misérable qu'auparavant, ayant souvent, par sa libéralité, des vivres davantage.

Cependant les gens du roi venaient de jour en jour pour tirer encore de notre navire tout ce qu'on pourrait, principalement le plomb dont il était doublé, qu'ils prisent fort en ce pays-là, et jusqu'aux clous et au bois qu'ils purent avoir. Ainsi allant et venant, ils emmenaient toujours peu à peu quelques-uns des nôtres, qui étaient fort aises d'y aller, et ceux qui avaient encore de l'argent en donnaient pour cet effet. On nous disait que le roi devait donner une barque à notre capitaine, et que, quand elle serait prête, on nous emmènerait tous. Sur cette espérance, tous nos gens mouraient, les uns après les autres.

(¹) On trouve dans plusieurs de ces îles des écoles de navigation; on y construit des instruments nautiques tels que l'astrolabe et le quart de cercle. J'ai vu avec beaucoup d'étonnement un sextant en bois qui avait été fabriqué par les insulaires avec un grand soin; ils avaient pris sur de vieux instruments la lunette et les miroirs. Ils copient nos tables nautiques en se servant ordinairement de nos chiffres, et traduisent dans leur langue les règles que l'on trouve dans nos traités de navigation. (Moresby.)

(²) Tous les bateaux des Maldives, grands et petits, sont construits en bois de cocotier; l'étrave, l'étambot, la quille, la membrure, le gouvernail, enfin les accessoires et les ornements, qui ne sont pas sans goût, sont en bois de parche. Pas un morceau de fer n'entre dans la construction. (Barbot de la Trésorière.)

Notre capitaine, le premier commis, le contre-maître et plusieurs autres étaient déjà morts. Le maître avait été le premier saluer le roi; mais il voulut retourner au navire pour prendre des habillements, ce qu'ils nous permettaient librement, d'autant qu'ils ne savaient qu'en faire et qu'ils n'étaient pas à leur usage. Quand donc le maître vit qu'on ne tenait point compte de nous venir quérir ni de nous renvoyer, et que le capitaine était mort, il fit une entreprise pour se sauver, laquelle il conduisit secrètement un long temps, à l'insu de quelques-uns des nôtres, auxquels il ne voulait pas se découvrir. La seconde fois que je fus le voir, il m'en communiqua et il me témoigna du regret que je n'en pouvais être; mais il n'y avait point de moyen. Je lui disais que je ne croyais pas que son dessein pût réussir, d'autant que les insulaires se défiaient extrêmement de nous, et principalement de ceux qui étaient à Pouladou, où, à cause de cette défiance, ils ne laissaient point de bateaux ni de barques. De plus, les gens du roi avaient mis des soldats, tant pour prendre garde à nous que pour découvrir ceux des insulaires qui recevraient de l'argent des nôtres, pour après le leur faire rendre. Néanmoins, le maître conduisit si dextrement son entreprise qu'enfin il surprit la barque du seigneur de Paindoué, qui était allé à Pouladou voir son parent, comme j'ai dit lorsqu'il m'y mena par deux fois. Il avait si bien épié l'occasion qu'il en vint à bout en plein midi, lorsque les habitants de l'île s'en doutaient le moins. Tellement qu'ayant garni la barque d'eau douce et de cocos, dont il avait auparavant fait provision et qu'il avait secrètement cachés dans le bois, il s'embarqua, lui douzième, laissant encore huit des nôtres, quatre malades et quatre sains, à l'insu desquels il mit à la voile. Les habitants de l'île s'en aperçurent bientôt, mais ils n'avaient point d'autres bateaux pour courir après. Ils vinrent seulement avec un radeau qu'ils appellent *candoupatis*, dont je parlerai en son lieu, en donner avis à ceux de notre île; de sorte que nos gens eurent assez de loisir pour sortir des bancs auparavant qu'ils eussent trouvé des bateaux, et ils étaient déjà fort éloignés et hors de vue et de péril, quand les insulaires s'embarquèrent pour courir après.

Cette entreprise réussit à ceux qui s'en allèrent; mais cela fut cause que les huit qui restaient furent accablés de misère; car les soldats exercèrent sur eux, par vengeance, toutes les rigueurs qu'on saurait dire. Ils prirent ceux qui étaient en santé, les lièrent et les battirent étrangement, et enfin ils tirèrent d'eux tout ce qu'ils avaient d'argent et de vivres, puis ils vinrent aux malades et contraignirent les sains de les porter à la plage et rivage si proche de la mer que, quand la marée venait, elle leur mouillait les jambes, étant d'ailleurs exposés aux injures de l'air, au soleil et à la pluie, qui était fort fréquente en cette saison. Davantage, ils leur tinrent tant de rigueur qu'ils ne permettaient pas que ceux qui étaient en santé leur portassent seulement à boire de l'eau douce; car d'autre chose ils n'en avaient pas pour eux-mêmes. Et ainsi ces pauvres malades se roulaient à toute peine et se couchaient sur le visage pour manger l'herbe qui était sous eux; de sorte qu'ils leur trouvaient à toute heure de l'herbe en la bouche. Le lieutenant de notre navire, qui était de bonne maison de Saint-Malo, mourut en cette sorte. Des autres qui restèrent sains, il y en eut un que la nécessité ayant contraint de grimper, la nuit, à un arbre de cocos pour essayer d'avoir du fruit, chut du haut de l'arbre, qui était fort haut, et se tua, quoique auparavant il y eût monté diverses fois sans inconvénient. Ses compagnons qui demeurèrent souffrirent beaucoup, même ils mangeaient des rats, quand ils en pouvaient prendre.

**Venue d'un seigneur portant commission du roi de l'île de Paindoué, lequel emmène enfin avec lui l'auteur.**

Ce que j'ai raconté ci-dessus est l'état auquel nous avons été pendant trois mois et demi, depuis notre naufrage. Après ce temps-là, il vint un nommé *Assant-Caounas-Calogue,* grand seigneur, de la part du roi, pour achever de faire tirer de notre navire et d'emporter tout ce qui se pourrait, entre autres quelques canons de fer qui étaient demeurés et le reste du plomb et du fer, et aussi pour faire la recherche de l'argent que les habitants des îles avaient eu de nous. Il était assisté d'un autre seigneur, nommé *Oussaint-Rannamandy-Calogue,* qui a commandement sur tous les navires, barques, bateaux, maîtres des navires et mariniers.

A son arrivée, il fut reçu comme on a de coutume de recevoir les gens et les officiers du roi de qualité relevée qui vont de sa part. Je la vis faire en cette sorte. C'est que, de loin, la barque ou le bateau qu'ils

nomment *ody*, où est le seigneur, fait un signal avec une enseigne rouge, amène ses voiles, mouille l'ancre à une portée d'arquebuse de l'île. Alors le seigneur ou supérieur du lieu envoie reconnaître qui c'est, dont étant assuré, il donne ordre à sa réception et va au-devant, accompagné du plus grand nombre d'hommes et de barques qu'il peut, et il laisse seulement le *catibe* ou curé, avec quatre ou cinq des *mouscoulits* ou anciens de l'île. Ils chargent ces bateaux, les uns de cocos, les autres de bananes, de bétel et autres fruits dont l'île abonde, le tout bien dressé et arrangé dans des paniers et coussins blancs faits de feuilles de coco, qui sont faits exprès et qui ne servent que cette fois-là, comme ils font en toutes autres occasions. Car ces feuilles sont si communes, et eux si propres et si adroits à faire ces paniers, qu'ils ne s'en servent jamais deux fois; encore les font-ils de sorte que l'on n'en saurait ôter les fruits et les autres choses de dedans sans les couper et les mettre en pièces, lesquelles ils jettent.

En présentant cela, le seigneur de l'île entre le premier et salue l'autre, en disant : *Sallam alecom*; qui est leur salut commun, et, en se baissant, lui touche de sa main droite les pieds, puis la lève et la met sur sa tête, comme pour donner à entendre qu'il voudrait mettre sa tête sous ses pieds. Tous les autres qui le suivent en font de même, comme étant ses sujets, et portent tous ces présents deux à deux sur leurs épaules, avec un bâton au milieu duquel le présent est suspendu. Ils appellent ce salut et ce présent *vedon a rouespou*. Après cela, le seigneur de l'île fait sa harangue, et prie l'autre de descendre en terre et de lui faire l'honneur de prendre son logis, qui est préparé pour lui. Ce que l'autre fait, et celui-ci l'accompagne avec les siens. Tout cela fait, lorsque le seigneur veut descendre en terre, l'un des plus apparents d'entre les catibes ou mouscoulits vient lui présenter l'épaule, se tenant fort honoré de cette faveur, et lors l'autre se met sur ses épaules, comme s'il était à cheval, jambe deçà, jambe delà, et est ainsi porté à terre, et ils prennent bien garde qu'il ne se mouille les pieds, ce qu'ils tiennent à grand déshonneur (*).

Ce seigneur étant donc ainsi arrivé, toutes les cérémonies finies, il exécuta premièrement sa commission pour ce qui était au navire, et, quand il eut achevé, il alla en l'île de Pouladou, où il fit la recherche de ceux qui avaient eu de l'argent de notre navire.

Ces affaires furent faites en quinze jours que le commissaire du roi séjourna ès îles de Paindoué, Pouladou et autres circonvoisines. Le seigneur de Paindoué et le catibe, avec tous ceux de l'île qui m'affectionnaient, me présentèrent à lui et me recommandèrent étroitement. Ils croyaient tous que j'étais quelque grand seigneur par deçà, et je ne leur en ôtais pas l'opinion, voyant qu'elle me servait. Cette recommandation fut cause que ce seigneur, envoyé du roi, me prit en amitié, d'autant même qu'il voyait que je savais assez de leur langue pour m'expliquer et pour me faire un peu entendre, et que je prenais peine de l'apprendre tous les jours. J'ai remarqué qu'il n'y a rien qui m'ait tant servi et qui m'ait plus attiré la bienveillance des habitants, des seigneurs et du roi même, que d'avoir appris leur langue, et que c'était l'occasion pour laquelle j'étais préféré à mes compagnons et plus chéri qu'eux. C'était pourquoi, pendant qu'il fut en ces quartiers-là, il voulut toujours que je le suivisse et que je fusse ordinairement auprès de lui, tantôt en sa barque, au lieu où était le navire perdu, tantôt en diverses îles. Il me mena entre autres dans une petite île nommée *Touladou*, qui est voisine de 10 lieues, où il était allé voir une de ses femmes, et il prenait un grandissime plaisir à m'entendre.

Le jour devant qu'il s'en retournât, il me demanda si je voulais bien le suivre et aller à Malé, où le roi séjourne. Je lui dis que je le désirais il y avait longtemps. J'avais néanmoins tant de peur qu'il ne changeât d'avis que, le lendemain, je ne l'abandonnai en façon quelconque; tant qu'étant tout prêt à

(*) Le sultan des Maldives envoie tous les six mois aux différents atolls une ambassade qui apporte en présent les produits de l'île royale, et en reçoit d'autres en retour.

La présentation du *nakodah*, — c'est le titre de l'ambassadeur du roi dans les autres îles, — est toujours une scène très-réjouissante par la naïveté du cérémonial. Escorté à la maison du chef par une troupe de cavaliers de Ceylan, précédé de la musique des indigènes, il applique d'abord à son front les lettres royales, qu'il a portées jusque-là sur sa tête, dans un petit sac de soie cramoisie, puis les présente en s'agenouillant avec des saluts multipliés. Alors on amène les présents royaux, et l'ambassadeur, ayant été informé qu'il recevra une réponse et des présents en retour, est averti qu'il peut s'en aller. Alors il prend congé avec son escorte, et les intérêts de son auguste monarque ayant été ainsi protégés, on peut voir Son Excellence, aussitôt après, marchandant sur la rive des fruits et de l'huile de noix de coco. (Charles Prydham. Voy. la Bibliographie.)

s'en aller, un des soldats de sa suite le prit sur son épaule, comme c'est la coutume du pays, et, entrant dans la mer, le porta dans sa barque, d'où il m'appela et m'y fit aussi entrer. J'étais grandement aise de m'en aller; mais aussi je demeurais triste de quitter tant mes deux compagnons de Paindoué que ceux de Pouladou, qui étaient seulement restés au nombre de quatre et qui avaient résisté à toutes les misères. Lorsqu'ils me virent tous partir sans eux, ils se mirent à pleurer amèrement. Ce qu'apercevant ce seigneur, il me demanda, comme à leur truchement, ce qu'ils avaient à pleurer; et, lui ayant représenté la cause de leur affliction, il me commanda de les consoler et de leur dire de sa part qu'ils ne se tourmentassent point, que le roi les enverrait bientôt querir; et, pour lui, qu'il eût bien désiré de leur faire plaisir, mais qu'il ne l'osait et ne le pouvait faire sans très-exprès commandement du roi.

**Arrivée de l'auteur en l'île de Malé, où il salue le roi. — Exécution à mort de quatre Français pour s'être voulu évader.**

Nous arrivâmes le lendemain à Malé (1), où étant descendus, le seigneur s'en alla incontinent saluer le roi et lui rendre compte de son voyage, commandant à un de ses gens de me conduire en son logis. Il ne manqua pas, entre autres choses, de parler de moi; ce qui fut cause qu'à l'instant même il m'envoya querir par commandement du roi. Étant au palais du roi, j'y demeurai environ trois heures, en attendant. Sur le soir, on me fit entrer dans une cour où le roi était sorti pour voir tout ce qu'on avait apporté à ce dernier voyage de notre navire, à savoir, les canons, les boulets, les armes et les autres sortes de meubles de guerre et de marine, et il les faisait porter en son magasin, qui était là. On me dit que je m'approchasse, et lors je saluai le roi en la langue et à la mode du pays; ce que j'avais remarqué soigneusement en cet instant que je fus admis, et je m'en étais particulièrement informé auparavant. Cela

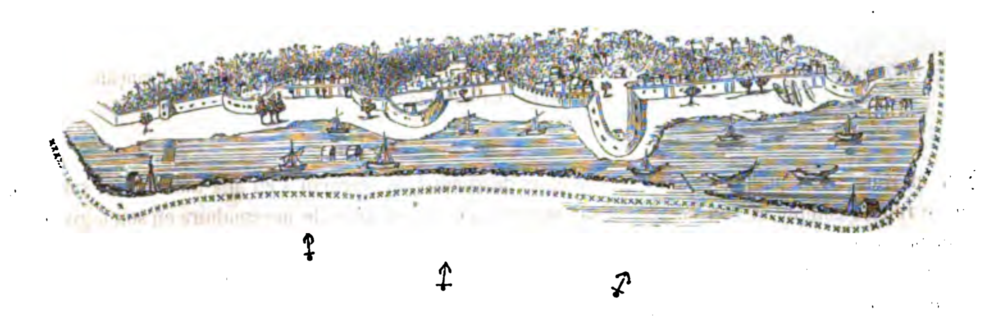
(1) Malé, ou l'île du Roi, est de forme ovale; elle a un mille et demi de long et un mille de large. Le mât de pavillon est situé sur une des principales batteries, au centre, du côté du nord. Cette île a été autrefois entourée de murs avec des bastions. Les côtés du nord et de l'ouest sont les seuls qui soient aujourd'hui en assez bon état. Il y a plusieurs canons dans le bastion qui est auprès du mât de pavillon et du débarcadère. Le récif qui entoure les côtés nord et ouest est taillé à pic, comme un mur, du côté du large; il sert d'abri aux embarcations, qui sont mouillées dans le lagon, à côté les unes des autres. Une porte dans le mur, auprès du mât de pavillon, conduit au lagon et au débarcadère; elle est fermée pendant la nuit, au moyen d'une chaîne mise en travers. Le sultan et les chefs sont très-flattés quand un navire, en arrivant, salue de quelques coups de canon, qui lui sont rendus sur-le-champ. Alors l'émir el-Bahr, ou maître du port, vient à bord pour s'informer de la santé de l'équipage, afin d'éviter l'introduction des maladies dans la place, surtout de la petite vérole. On peut se procurer dans cette île de bonne eau, mais pas de vivres; les habitants des autres atolls n'ont pas la liberté de commercer avec les étrangers ailleurs qu'à Malé; tout le commerce se fait donc là. J'avais été autorisé par le gouvernement de l'Inde à chercher à établir un traité pour ouvrir le commerce avec les autres îles; mais le sultan et ses ministres n'ont jamais voulu y consentir. Il se fait un commerce considérable entre Malé et Calcutta, Chittagong, la Pointe-de-Galle et la côte de Malabar. Leurs bateaux ou navires portent de 100 à 200 tonneaux. Ils rapportent de l'Inde principalement du riz; quelques-uns de leurs plus grands navires en portent jusqu'à 7 000 sacs. Ils exportent des îles des noix de coco, de l'écaille de tortue, du poisson sec, des cordages, des cowries, qui servent de monnaie, et des nattes. Quelques petits bricks, appartenant aux habitants de Ceylan et de Chittagong, viennent tous les ans faire le commerce ici. Quelques-uns de ces navires sont commandés par des Anglo-Indiens, qui sont aussi armateurs. Les étrangers qui voudraient participer à ce commerce ne seraient pas bien reçus, et verraient une foule de difficultés venir entraver leurs affaires. La conduite des habitants envers les marins naufragés a toujours été très-bienveillante: aucun objet sauvé du naufrage n'a jamais été volé par eux. Les équipages ont été logés, et, si cela était nécessaire, nourris par les habitants, qui profitaient de la première occasion favorable pour les transporter dans leurs canots à l'île du Roi, d'où le sultan les a toujours renvoyés dans l'Inde, dans un des ports anglais, en les pourvoyant de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et en les plaçant sur un des grands bateaux de commerce; pour tous ces actes de bienveillance, jamais rien n'a été demandé.

La population de Malé est entre 1 500 et 2 000 habitants; outre cette île, il y en a encore onze autres dans cet atoll, qui sont habitées et qui peuvent contenir en tout 700 habitants. L'insalubrité du climat attaque particulièrement les étrangers, soit Européens, soit natifs; ces derniers en ressentent même les effets plus promptement que les Européens. On ne doit jamais coucher à terre; mais, en couchant à bord, un séjour de quelques jours et même de quelques semaines ne produit pas d'effets dangereux.

Le côté ouest de cet atoll est une suite de lagons entre lesquels, à chaque 2 ou 3 milles d'intervalle, on trouve de bons passages qui conduisent dans l'intérieur. (Moresby.)

lui plut et lui donna envie de s'enquérir de moi à quoi servaient beaucoup de choses qu'on avait tirées de notre navire, dont il ne pouvait comprendre l'usage. Je lui en rendis raison, et je m'exprimai le mieux que je pus. La nuit étant close, il commanda au seigneur qui m'avait amené de me loger et de me traiter chez lui, et à moi d'aller tous les jours le voir avec les autres courtisans. Cela fait, nous nous retirâmes.

Les jours suivants, je fus toujours occupé à entretenir le roi et à lui répondre de tout ce qu'il me demandait des mœurs et des façons de faire des peuples de l'Europe et de notre France; des habits, des armes et de l'état des rois, dont il s'enquêtait fort particulièrement. Et lui discourant, entre autres



Vue de la rade et de l'île du Roi, aux îles Maldives. — D'après Dalrymple.

choses, de la grandeur du royaume de France, de la générosité de la noblesse et de leur dextérité aux armes, il me dit qu'il s'étonnait comment on n'avait pas conquis les Indes, et comment on les avait laissé conquérir aux Portugais, qui leur faisaient entendre que leur roi était le plus grand et le plus puissant roi de tous les rois chrétiens. Le roi me fit aussi voir aux reines ses femmes, lesquelles semblablement m'occupaient plusieurs jours à leur rendre raison de ce dont elles m'interrogeaient, étant surtout curieuses d'entendre la forme, les habits, les mœurs, les mariages et les façons de faire des dames de France, et le plus souvent elles m'envoyaient querir sans le su du roi, ce qui n'eût pas été permis à d'autres.

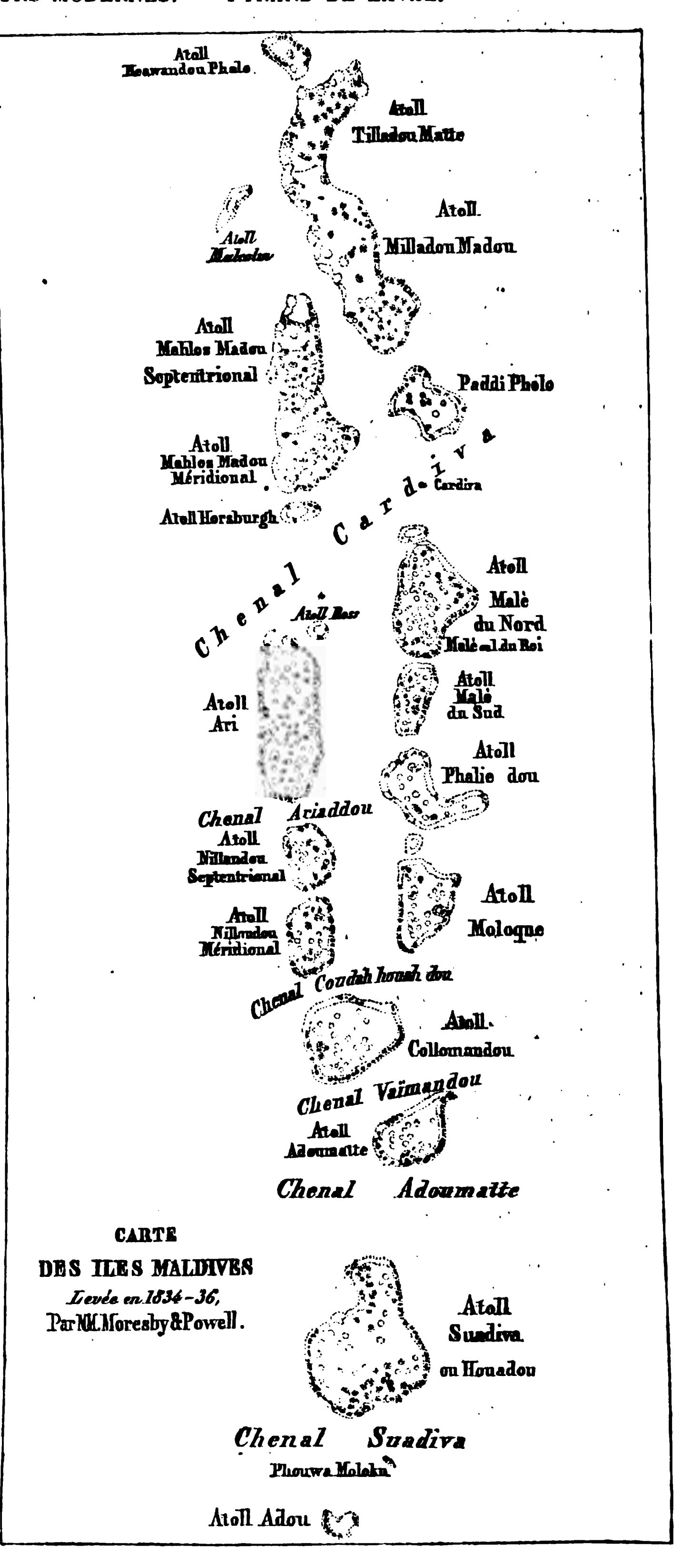
Carte des Maldives. — D'après Pyrard.

Or, comme j'ai déjà dit, quinze ou seize des nôtres avaient été menés, longtemps auparavant moi, en cette île de Malé, où le roi demeure. Quand j'y arrivai, je n'en trouvai plus que trois, à savoir, deux Flamands et un Français, lequel était malade à l'extrémité, et qui mourut huit jours après. Au commencement que nos gens y arrivèrent, il y avait à la rade un navire portugais à l'ancre, qui était de Cochin, du port de 400 tonneaux, tout chargé de riz, et qui venait querir des bolis ou coquilles pour les porter en Bengale, où elles sont estimées (¹). Le capitaine et le marchand étaient métis, les autres Indiens chrétiens, et tous habillés à la portugaise. Ils se montrèrent fort contraires aux nôtres, et ils disaient beaucoup de mal de nous au roi, qui y ajoutait foi, et cela fut en partie cause que nous n'en fûmes pas si bien traités qu'il eût fait. Ils nous demandèrent tous au roi pour nous mener à Cochin; ce qu'il consentait. De fait, il fit demander à notre capitaine et à notre premier commis s'ils voulaient y aller, et qu'il le permettait volontiers. Ils firent réponse, avec tous les leurs qui étaient là présents, qu'ils aimeraient autant mourir que d'y aller. A la vérité, il y avait bien à craindre pour eux, et ce n'était pas pour nous faire du bien ni pour notre commodité qu'ils nous voulaient avoir. Aussi les

(¹) La *Cypræa moneta.* (Voy. t. Ier, p. 370, relation de Fa-Hian, et ci-dessous, la note de la p. 280.)

nôtres espéraient toujours que le roi les enverrait, dans une barque, à Achen en Sumatra, comme il leur avait promis.

Bientôt après, le capitaine et le premier commis moururent; les autres suivaient petit à petit, accablés des fatigues qu'ils avaient souffertes jusqu'alors, et du mauvais air et des vicieuses eaux de cette île, qui sont cause que la plupart des étrangers n'y peuvent vivre. Davantage, la nouvelle étant venue au roi de l'évasion du maître et de nos gens de Pouladou, il en fut tellement irrité qu'il fit un serment solennel de ne laisser désormais aller pas un de nous. De fait, j'ai ouï assurer à plusieurs de ses seigneurs qu'autrement il nous eût accommodés d'une barque, comme nous désirions. Le pilote, ayant entendu cette résolution qui le confinait pour toute sa vie dans ces îles, desseigna de prendre une barque et de s'évader, comme ceux de Pouladou. Pour cet effet, il s'associa trois de nos mariniers, avec lesquels il cacha, dans un bois, tout ce qui était nécessaire. Ce dessein fut découvert par les insulaires, qui avaient remarqué leurs allées et venues dans le bois, sur le bord de la mer, et les y avaient épiés. Tellement que la nuit qu'ils voulurent s'embarquer ils furent pris sur le fait par les soldats, qui leur mirent les fers aux pieds et, deux jours après, les mirent en des bateaux, feignant de les vouloir mener en d'autres îles; et, quand ils furent sur mer, ils leur coupèrent la



CARTE DES ILES MALDIVES
*Levée en 1834-36,*
Par MM. Moresby & Powell.

tête à coups de *caty*, qui est fait comme une fort grande serpe de ce pays, au reste d'acier excellent, fort poli et bien ouvré. Cela vient du côté de Malabar et tranche des mieux. On leur donna plusieurs coups, et qui ne leur donnait qu'un coup n'était pas estimé bon soldat. J'entendis cette triste nouvelle, et la mort naturelle de nos autres compagnons, incontinent après que je fus arrivé à Malé. Comme pareillement un pilote du roi me dit que les douze de Pouladou, s'enfuyant avec le maître de notre navire, étaient arrivés à Coilan, à la côte de la terre ferme, et davantage, qu'on leur avait mis les fers aux pieds en une galère portugaise, où il les avait vus, et qu'on les menait à Goa

J'étais donc, moi troisième, en l'île de Malé, avec les deux Flamands. Je fis prier le roi de faire venir mon compagnon, qui avait été laissé en chemin, en l'île de *Maconnodou;* ce qui fut fait aussitôt, et nous ne fûmes séparés l'un de l'autre que dix jours. Ainsi, nous nous rassemblâmes quatre, lui et moi, et les deux Flamands. Deux mois après, je procurai encore qu'on amenât les cinq qui étaient restés épars en de petites îles, auprès du lieu où s'était perdu le navire; cela étant, nous étions jusqu'au nombre de neuf, quatre Français et quatre Flamands, tous humainement traités du roi et de ses seigneurs. Mais entre nous il n'y avait pas bonne intelligence. Cela venait des Flamands, qui faisaient tous cinq leur fait à part, séparés d'avec nous. D'ailleurs, parce que je parlais la langue des Maldives assez facilement, sans qu'ils en pussent rien entendre, ils s'imaginaient que je disais du mal d'eux, et que j'empêchais qu'ils ne fussent pas mieux à leur aise. Néanmoins c'était tout le contraire ([1]).

**Grande maladie de l'auteur, qui lui laissa des incommodités.**

Je fus environ quatre ou cinq mois en assez bonne santé, et il ne me manquait que l'exercice de ma religion et la liberté; au reste, fort bien à mon aise, logé, nourri et traité chez ce seigneur qui m'avait amené, où l'on m'avait logé en un petit département qui était dans l'enclos de sa maison. L'un de ses serviteurs me servait à toutes heures, et on me baillait des viandes et des ustensiles à part, d'autant qu'ils ne mangent jamais avec personne qui ne soit de leur religion. Il m'aimait comme un de ses enfants. Il en avait trois, presque aussi âgés que moi, et qui m'aimaient comme leur frère. Ce seigneur était en crédit auprès du roi, qui avait toute confiance en lui, et ils s'aimaient l'un l'autre de fort longue main, dès l'âge de quatre ou cinq ans, et chacun était lors âgé de cinquante ans. Étant donc en cet état, je tombai malade d'une grosse et ardente fièvre chaude, qui est là fort commune et fort dangereuse, principalement aux étrangers, en sorte que peu en réchappent; et un étranger, qu'ils appellent en leur langage *pouraddé*, s'il en guérit, ils disent qu'il est *Dives*, comme qui dirait naturalisé et non plus étranger. Car ce royaume, en leur langage, s'appelle *Malé-Ragué* (royaume de Malé), et des autres peuples de l'Inde il s'appelle *Malé-Divar*, et les peuples *Dives* ([2]). Pour revenir à ma maladie, je fus huit jours sans

([1]) Les quatre de ces Flamands qui survécurent tentèrent plus tard de fuir dans une petite barque, et se noyèrent. En définitive, il ne resta plus que trois des naufragés avec Pyrard.

([2]) Suivant Jean de Barros, *mal* veut dire en malabare mille, nombre infini, et *dyva*, île. (Voy. notre tome deuxième, p. 100, note 4.)

Nous avons dit qu'Albyrouny divisait les Maldives et les Laquedives en deux groupes : les Dybah-Kanbar et les Dybah-Kouzah. « On donne, dit-il, le nom particulier de *Dyvah* aux îles qui naissent dans la mer et qui apparaissent au-dessus de l'eau, sous la forme de monceaux de sable; ces sables ne laissent pas de grossir, de s'étendre et de faire corps ensemble, jusqu'à ce qu'ils présentent un aspect solide. Il y a en même temps de ces îles qui, avec le temps, s'ébranlent, se décomposent, se fondent, puis s'enfoncent dans la mer et disparaissent. Quand les habitants de ces îles s'aperçoivent de cela, ils se retirent dans quelque île nouvelle et en voie de s'accroître. Ils transportent en ce lieu leurs cocotiers, leurs palmiers, leurs grains et leurs ustensiles, et finissent par y établir leurs demeures. Ces îles se divisent en deux classes, suivant la nature de leur principal produit. Les unes sont nommées *Divah-Kouzah*, c'est-à-dire îles des Cawries, à cause des cawries qu'on ramasse sur les branches des cocotiers plantés dans la mer. Les autres portent le nom de *Divah-Canbar*, du mot *kanbar*, qui désigne le fil que l'on tresse avec les fibres des cocotiers, et avec lequel on coud les navires. » (Ch. Reinaud, Introduction à la Géographie d'Aboulféda.)

« La dénomination *Dybah*, appliquée aux Maldives, était encore en usage au commencement du seizième siècle. On en voit la preuve dans une relation fort curieuse, adressée au roi de Portugal, don Manuel, par un Mauro qu'Alphonse d'Albuquerque avait chargé de négocier un traité de paix avec le roi des Maldives. » (Ch. Reinaud, *Relation des voyages dans l'Inde et à la Chine.*)

rien avaler que de l'eau, chose qui est fort contraire. Ceux du pays s'empêchent surtout de boire autre chose que de l'eau bien tiède, en laquelle ils mettent du poivre concassé, ce qui empêche l'enflure qui survient autrement, après que le mal est passé. Mais moi, je ne pouvais boire de ce breuvage-là, qui ne désaltère point. Aussi, après que la fièvre m'eut quitté, les jambes et les cuisses m'enflèrent étrangement, comme si j'eusse été hydropique.

Environ ce même temps, le roi devint malade; ce qui fut cause qu'étant relevé, je ne le pus voir, sinon qu'après être guéri, comme il allait à la mosquée, je le saluai. Il fut fort étonné de me voir en l'état auquel j'étais réduit par cette enflure, et dit que sa maladie avait empêché qu'il ne me fît mieux traiter. Et à l'instant il commanda à ses gens d'y soigner, envoyant querir ceux qui étaient expérimentés à guérir de telles maladies, et même il donna charge de prendre les onguents chez lui; mais je n'en guéris point, jusqu'à ce que, mes jambes se crevant, les eaux qui me causaient l'enflure s'évacuèrent, et mes yeux recouvrèrent leur première force.

Le roi me donna un logis à part, assez près de lui, et tous les jours on m'apportait de sa maison du riz et des provisions nécessaires pour ma vie. Il me bailla aussi un serviteur pour me servir, outre quelque argent et d'autres présents dont il m'accommoda; par le moyen de quoi je devins quelque peu riche à la manière du pays, à laquelle je me conformais au plus près qu'il m'était possible, et à leurs costumes et façons de faire, afin d'être mieux venu parmi eux. Je trafiquais avec les navires étrangers qui arrivaient là, avec lesquels j'avais même pris une telle habitude qu'ils se confiaient entièrement en moi, me laissant grande quantité de marchandises de toutes sortes, pour vendre en leur absence ou pour garder jusqu'à leur retour, dont ils me donnaient une certaine partie.

J'avais quantité d'arbres de coco à moi, ce qui est là une espèce de richesse, que je faisais accoutrer par des ouvriers qui sont gens qui se louent pour cet effet. Bref, il ne me manquait rien que l'exercice de la religion chrétienne, dont il me fâchait fort d'être privé, comme aussi de perdre l'espérance de jamais revenir en France. Au reste, le long séjour que j'ai fait en ces îles m'en ayant donné une grande connaissance, et des peuples qui y habitent, de leurs mœurs et de leurs façons de faire, j'ai voulu en laisser par écrit et bien particulièrement ce que j'en ai appris.

### Description des îles Maldives; de leur situation et des peuples qui les habitent.

Les îles Maldives commencent à 8 degrés de la ligne équinoxiale du côté du nord, et finissent à 4 degrés du côté du sud (¹). C'est une bien grande longueur, qui est environ de 200 lieues, et elles n'ont de largeur que 30 ou 35 lieues. Elles sont distantes de la terre ferme, à savoir, du cap Comorin, de Coilan et de Cochin, de 150 lieues. Les Portugais comptent qu'il y a 4500 lieues de mer pour y venir d'Espagne.

Elles sont divisées en treize provinces, qu'ils nomment *atollons,* qui est une division naturelle, selon la situation des lieux; d'autant que chaque atollon est séparé des autres et contient en soi une grande multitude de petites îles. C'est une merveille de voir chacun de ces atollons environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain qui pût si bien fermer de murailles un espace de terre comme est cela (²). Ces atollons sont quasi tout ronds ou en ovale, ayant chacun 30 lieues de tour,

(¹) Les îles et atolls qui composent l'archipel des Maldives s'étendent depuis 7° 6′ 20″ de latitude nord jusqu'à 42 minutes de latitude sud, et depuis 70° 18′ jusqu'à 71° 29′ de longitude orientale. Dans cet espace on compte dix-neuf atolls ou groupes; vers le milieu ils forment deux rangées, l'une à l'est et l'autre à l'ouest, séparées par un espace libre de 10 à 25 milles de largeur. Aux deux extrémités nord et sud, les atolls sont sur une seule ligne. Entre tous ces atolls, il y a des passages pour toute espèce de navire. On ne trouve pas le fond dans ces passages, même tout près des îles et de la ceinture de récifs qui entoure les atolls.

(²) Le mot *atoll* ou *atollon* désigne chaque chapelet ou cercle madréporique enfermant les îles, la muraille de mer dont parle Pyrard. Quelquefois ce mur d'enceinte s'élève à peine au niveau de la mer; ordinairement, sa hauteur est d'environ 5 à 6 pieds.

On sait que le nom de madrépore (longtemps appliqué à tous les polypiers pierreux qui, dans les mers intertropicales, forment des bancs, des récifs, des îles, par leur accroissement successif et par l'accumulation de leurs débris) est réservé

les uns quelque peu plus, les autres quelque peu moins, et sont tous de suite et bout à bout, depuis le nord jusqu'au sud, sans aucunement s'entre-toucher. Il y a entre deux des canaux de mer, les uns larges, les autres fort étroits. Étant au milieu d'un atollon, vous voyez autour de vous ce grand banc de pierre que j'ai dit, qui environne et qui défend les îles contre l'impétuosité de la mer. Mais c'est chose effroyable, même aux plus hardis, d'approcher ce banc et de voir venir de loin les vagues se rompre avec fureur tout autour; car lors, je vous assure, comme chose que j'ai vue une infinité de fois, que le fallin ou le bouillon est plus gros qu'une maison, aussi blanc que du coton; tellement que vous voyez autour de vous comme une muraille fort blanche, principalement quand la mer est haute.

Au dedans de chacun de ces enclos sont les îles, tant grandes que petites, en nombre presque infini. Ceux du pays me disaient qu'il y en avait jusqu'à douze mille. J'estime, quant à moi, qu'il n'y a pas apparence d'y en avoir tant, et qu'ils disent douze mille pour désigner un nombre incroyable et qui ne se peut compter (¹). Bien est-il vrai qu'il y en a une infinité de petites qui ne sont quasi que des mottes de sable, toutes inhabitées. Davantage, le roi des Maldives met ce nombre en ses titres, car il s'appelait *Sultan Ibrahim dolos assa ral tera atholon;* c'est-à-dire: Ibrahim, sultan roi de treize provinces et de douze mille îles. Quoi qu'il en soit, les courants et les grandes marées diminuent tous les jours ce nombre, comme les habitants m'ont appris, qui disaient même qu'aussi à proportion le nombre diminue,

aujourd'hui à un genre assez restreint, et dont l'espèce la plus commune, le madrépore abrotanoïde, se développe si rapidement, qu'en peu d'années il produit des récifs considérables.

(¹) Ibn-Batouta (ou Bathouthah), qui visita les Maldives au quatorzième siècle, en compte près de deux mille, dont cent, disposées de front, se touchent comme les grains d'un collier. Deux autres voyageurs musulmans, qui allèrent en Chine au neuvième siècle, en portent le nombre à 1 900, Marco-Polo à 12 700, et Linschoten à 11 000.

Le célèbre Davis les aperçut en 1598; il lui fut impossible de les compter, mais on lui dit qu'il y en avait 11 000.

« La chaîne de récifs et d'îlots madréporiques nommés Maldives est partout composée d'une série d'îlots en forme circulaire, dont le groupe principal a 40 ou 50 milles dans son plus grand diamètre. Le capitaine Horsburg m'informe qu'en dehors de chaque cercle ou atoll il y a des récifs madréporiques qui s'étendent quelquefois à une distance de 2 ou 3 milles, au delà desquels la sonde n'atteint pas le fond à d'immenses profondeurs. Dans le centre de chaque atoll il y a une lagune profonde de 16 à 20 brasses. Dans les canaux qui séparent les atolls, la sonde est parvenue à la profondeur de 150 brasses sans trouver le fond. » (Lyell, *Principles of geology*, t. II, p. 294.)

« Le souverain des Maldives se désigne sous le titre de « sultan de trente atolls et de douze mille îles; » mais on évalue leur nombre à plus du triple. » (Charles Prydham.)

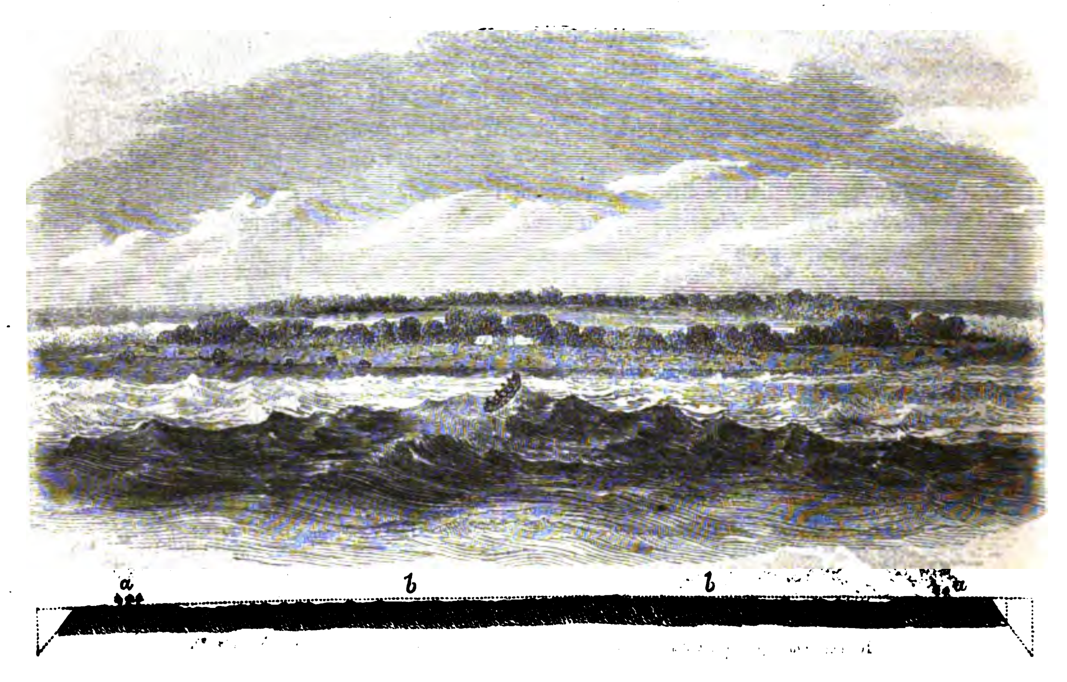
La population totale des Maldives est évaluée au chiffre de 150 000 à 200 000 habitants.

« Le grand Océan, depuis la côte occidentale d'Amérique jusqu'à la côte orientale d'Afrique, sur une zone qui s'étend, de part et d'autre de l'équateur, jusqu'à cinq cents lieues environ, est excessivement abondant en madrépores. Ces animaux ne couvrent pas sans exception tout cet espace; mais, dans tous les lieux où il leur est possible de pulluler, on les trouve par myriades innombrables, tous occupés à leur silencieux travail. Le continent de la Nouvelle-Hollande est entouré d'un gigantesque rempart de madrépores. Sur la côte orientale, il y a un de ces récifs qui s'étend sans interruption, sans laisser aucune ouverture pour le passage des navires, sur une longueur de près de cent cinquante lieues. Entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, il y en a un autre de 250 lieues, qui n'est divisé que par quelques rares intervalles. Mais cela n'est rien, pour ainsi dire, à côté de l'immense formation qui commence dans la mer des Indes, vers le milieu de la côte du Malabar, et descend vers le sud, en la suivant régulièrement jusqu'à la hauteur de Madagascar, sur une étendue de plus de six cents lieues; c'est à ce massif qu'appartiennent les archipels des îles Maldives, des îles Lacadives et des îles Chagos. Dans l'océan Pacifique, les madrépores sont encore plus nombreux; les archipels, si célèbres par les récits des navigateurs, et qui s'y trouvent répandus avec tant de profusion, sont presque tous le produit des madrépores, et c'est sur les débris de leurs cellules que croissent les beaux bois de cocotiers, au milieu desquels vivaient les heureuses populations visitées par Cook et Bougainville.

» Les îles à lagunes, ainsi que les récifs formant barrière autour des terres, ce qui est un phénomène général, peuvent être considérées comme des preuves de l'affaissement du lit de l'Océan dans les régions où on les observe. De là des conséquences du plus haut intérêt, quant à l'ensemble des mouvements souterrains dont le grand Océan est le théâtre. Le long de l'Amérique du Sud, il y a des preuves nombreuses d'élévation, comme si cet étroit continent, pour reprendre toute son analogie avec l'Afrique, tendait à s'élargir. On y trouve, en effet, en une multitude de points, des bancs de coquilles marines soulevés au-dessus du niveau de la mer. De là, en s'avançant vers l'ouest, on tombe dans une mer profonde et sans îles, et enfin l'on arrive à une bande d'îles à lagunes et d'îles entourées de récifs, d'environ 1400 lieues sur 200, comprenant l'archipel Dangereux et l'archipel de la Société. Plus loin, dans le massif des Nouvelles-Hébrides et des îles Salomon, on retrouve une aire de soulèvement; car, dans cette région, il y a des masses de madrépores hors de l'eau, sur le flanc des montagnes, comme on trouvait des bancs de coquilles près de l'Amérique du Sud. Enfin, plus à l'ouest encore, l'affaissement recommence, et l'on rencontre les récifs formant barrière autour de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Hollande. Si grandes que soient ces considérations, elles ne sont cependant, comme on le voit, que la simple conséquence de cette observation, que les madrépores ne peuvent vivre à plus de 37 mètres de profondeur. » (Jean Reynaud.)

et qu'il n'y en a pas tant qu'il y en avait anciennement. Aussi on dirait, à voir le dedans d'un de ces atollons, que toutes ces petites îles et la mer qui est entre deux ne sont qu'une basse continue, ou que ce n'a été anciennement qu'une seule île, coupée et divisée depuis en plusieurs. Et, de fait, ceux qui naviguent auprès des Maldives aperçoivent le dedans tout blanc, à cause du sable, qui est de cette couleur dessus toutes les basses et les roches.

La mer y est pacifique et à peu de profondeur, en telle sorte qu'à l'endroit le plus profond il n'y a pas vingt brasses; et encore c'est en fort peu d'endroits, car on voit presque le fond partout. Ce sont toutes basses de pierre, de roche et de sable, tellement que, quand la mer est basse, on n'y serait pas




Ile madréporique (lagon) et coupe (¹). — (*aa*, boulevard madréporique; *bb*, niveau de la mer à l'intérieur.)

à la ceinture, et pour la plupart à mi-jambe; et ainsi il serait lors facile d'aller sans bateau par toutes les îles d'un même atollon, si ce n'était deux choses qui en empêchent : l'une, les grands poissons nommez *paimones*, qui dévorent les hommes et leur rompent les bras et les jambes quand ils se rencontrent (²); l'autre, c'est qu'au fond de la mer ce sont pour la plupart des rochers fort tranchants et aigus, qui blessent grandement quand on marche dessus. Et, davantage, il se rencontre aussi quantité de branches d'une chose que je ne saurais dire si c'est arbre ou pierre, tant y a qu'il approche du corail blanc, et il est aussi branchu et aussi aigu, mais point du tout poli; au contraire, fort rude, tout cave

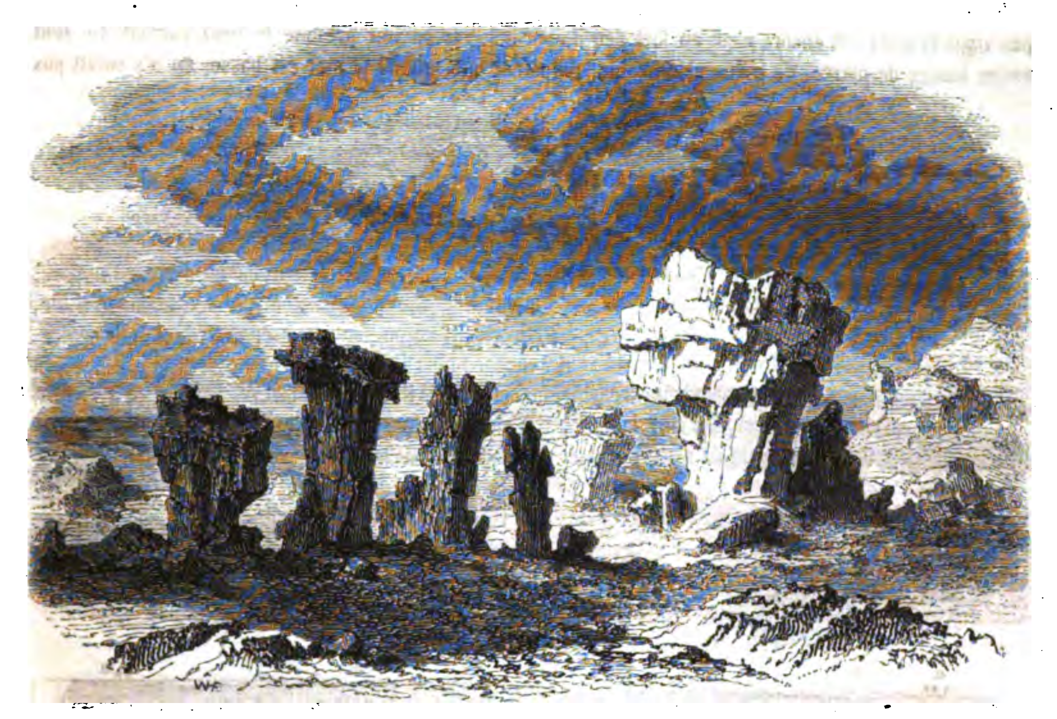
(¹) Cette gravure représente une vue de l'île de Whitsunday, archipel de la Reine-Charlotte, dans l'océan Pacifique, et la coupe de l'île, d'après le capitaine Beechey. Elle peut donner une idée, non pas des atolls, mais de celles des îles des Maldives qui se composent simplement d'un récif circulaire entourant un espace d'eau. Les Anglais appellent ces îles *lagoon-reefs*; M. Daussy a proposé de les appeler *lagons*.

On trouve une étude complète des îles madréporiques dans l'ouvrage de Charles Darwin, intitulé : *the Structure and distribution of coral reefs*; being the first part of the geology of the voyage of the *Beagle*, under the command of capt. Fitzroy, R. N., during the years 1832 to 1836.

Dès que les îles ont atteint assez de hauteur pour conserver de la végétation, elles cessent de croître; le travail des polypes prend une autre direction. (Owen.)

(²) Peut-être un sélacien. (Voy. notre deuxième volume, p. 104.) L'ichthyologie de la mer des Indes est loin d'être avancée. On peut consulter comme ouvrage curieux, plus encore que très-instructif, un recueil de poissons de l'Inde, d'après des dessins indiens, publié à Amsterdam en 1754 par Louis Renard. Voy. aussi Buchanan, *Journey from Madras through Mysore, Canara and Malabar*; Londres, 1807, 3 vol. in-4o.

et percé de petits trous, et tout poreux; au demeurant, dur et pesant comme de la pierre ([1]). Ils l'appellent en leur langue *aquiry*, et ils s'en servent pour faire le miel et le sucre de coco, l'ayant concassé par petites pierrettes et le mettant bouillir avec l'eau de coco; c'est ce qui fait former leur miel et leur sucre. Cela incommode grandement ceux qui se baignent et qui marchent dans la mer. Pour moi, il m'était difficile d'aller ainsi d'île en autre sans bateau; mais eux, qui y sont accoutumés, y vont souvent.



Rochers madréporiques dans l'archipel Pomautou, ou archipel Dangereux. — D'après Wilkes ([2]).

Entre ces îles, il y en a une infinité, et c'est le plus grand nombre, comme je crois, qui sont entièrement inhabitées et qui n'ont que des arbres et des herbes, d'autres qui n'ont aucune verdure et qui ne sont que pur sable mouvant; encore y en a-t-il qui sont pour la plupart submergées aux grandes marées, et qui sont découvertes quand la mer est basse; le reste est tout couvert de gros crabes qu'ils appellent *cacouvé*, et d'écrevisses de mer, ou bien d'une quantité d'oiseaux nommés *pinguy*, qui font là leurs œufs et leurs petits; et il y en a une quantité si prodigieuse qu'on ne saurait mettre (je l'ai souvent expérimenté) le pied en quelque endroit que ce soit sans toucher leurs œufs et leurs petits, ou les oiseaux mêmes, qui ne s'enfuient pas loin pour voir des hommes. Les insulaires n'en mangent pourtant point; toutefois ils sont bons à manger et ils sont gros comme des pigeons, de plumage blanc et noir.

Ces îles-là, que j'ai dit être inhabitées, paraissent, de loin, blanches comme si elles étaient couvertes de neige, à cause de la grande blancheur du sable, qui est délié et subtil comme celui d'une horloge, et si chaud et si ardent que les œufs de ces oiseaux en couvent aisément. Ils n'ont point d'eau douce que rarement; les autres îles couvertes, et habitées ou non, en ont, excepté quelques-unes, où les habitants sont contraints d'en aller chercher aux îles circonvoisines . aussi ils ont des inventions pour recevoir celle qui tombe du ciel. Et encore qu'il y ait des eaux dans ces îles, elles ne sont pas semblables les unes aux autres, étant bien meilleures en un endroit qu'en un autre. Toutes leurs eaux de puits ne sont pas fort douces ni fort salubres. Ils font leurs puits de cette façon : c'est qu'en creusant trois ou

([1]) Des polypiers.
([2]) *Narrative of the United-States exploring expedition*; London, 1845.

quatre pieds en terre, peu plus ou moins, on trouve de l'eau douce en abondance, et, ce qui est fort étrange, à quatre pas du bord de la mer, même aux lieux qu'elle inonde souvent [1]. J'ai observé que leurs eaux sont fort froides le jour, principalement à midi, et la nuit fort chaudes.

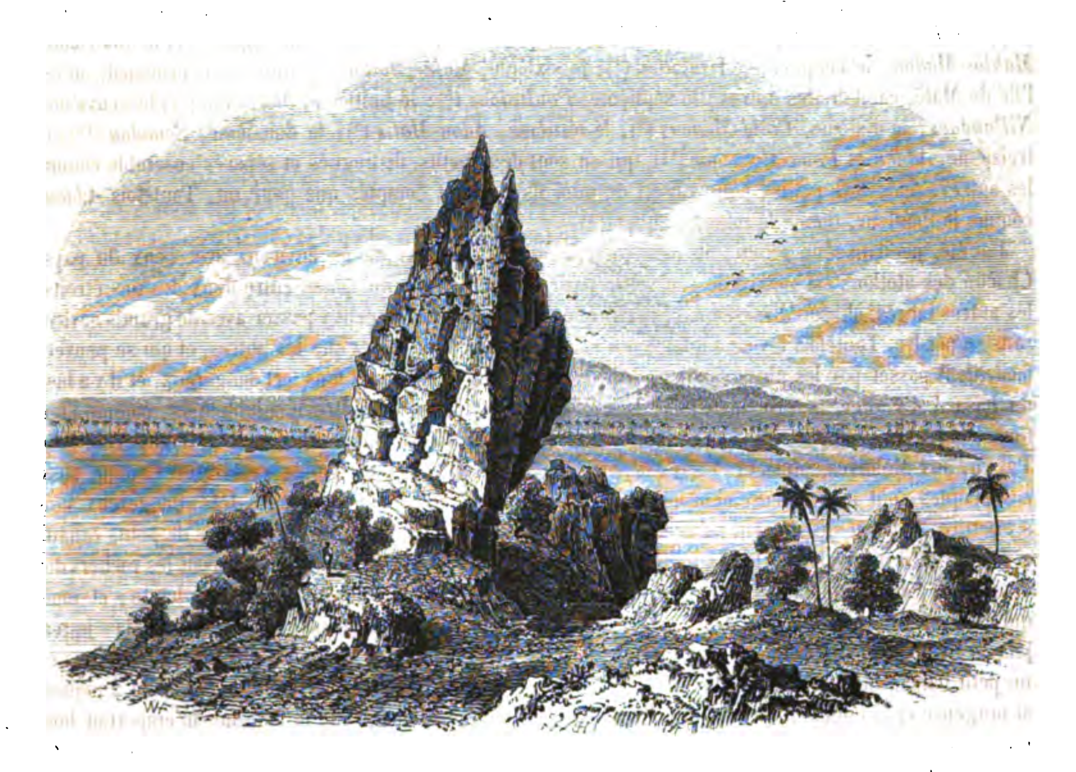
Mais, pour retourner aux treize atollons, en voici les noms, commençant à la pointe du nord, qui en est la tête, que les Portugais appellent, à cause de cela, *Cabexa des las ilhas*, et, en langue maldivoise, *Tilla-Dou-Matis* en même signification, c'est-à-dire la pointe d'en haut, laquelle est sous les 8 degrés de la ligne du côté du nord, en pareille hauteur que Cochin et non point davantage. Le premier atollon s'appelle *Tilla-Dou-Matis* [2]; le second, *Milla-Doue-Madoue;* le troisième, *Padypolo* [3]; le quatrième, *Mahlos-Madou;* le cinquième, *Ariatollon* [4]; le sixième, *Malé-Atollon* [5], qui est le principal, où est l'île de Malé, capitale des autres; le septième, *Poulisdous* [6]; le huitième, *Molucque* [7]; le neuvième, *Nillandous;* le dixième, *Collo-Madous* [8]; le onzième, *Adou-Matis* [9]; le douzième, *Souadou* [10]; le treizième, *Addou* et *Poua-Molucque* [11], qui en sont deux petits, distingués et séparés ensemble comme les autres, mais fort petits, pour raison de quoi ils ne sont comptés que pour un. Toutefois *Addou*, comme le meilleur, donne le nom à l'autre [12].

J'ai été, pendant mon séjour, en tous ces atollons, et j'ai navigué ès environs avec ceux du pays. Chacun des atollons est séparé de son voisin par un canal de mer qui passe entre deux, les uns étroits, les autres larges, chacun diversement; mais, quoi que ce soit, on ne peut y passer avec de grands navires sans se perdre. Toutefois il y en a quatre qui sont beaucoup plus larges que les autres, et qui se peuvent facilement passer par les plus grands navires [13]; mais toutefois ils sont tous fort dangereux, et il y a bien du hasard d'y aller, et principalement la nuit, car c'est pour se perdre infailliblement, comme nous fîmes, parce qu'il ne laisse pas de s'y rencontrer quelques basses et quelques roches qu'il faut éviter [14]. J'ai vu, aux Maldives, plusieurs cartes marines où cela était fort exactement remarqué. Comme aussi ces peuples sont merveilleusement adroits à les éviter et à se tirer des passages très-dangereux sans s'y perdre. Je les ai vus souvent passer, au milieu des bancs de basses et de roches, par de petits canaux si étroits qu'il n'y avait que la place de leur barque, et quelquefois si juste qu'elle frayait les rochers des deux côtés; et néanmoins ils allaient assurément au milieu de ces dangers, et la voile haute; et moi, qui étais conduit par eux, j'en avais très-grande appréhension, ce qui m'est souvent arrivé. Mais je n'ai jamais eu une telle appréhension que de me voir une fois, étant avec quelques-uns de ces insulaires en un petit bateau qui n'avait pas plus de 4 brasses de longueur, la mer plus haute que moi de 2 piques, si orageuse et si enflée que rien plus. Il me semblait à tout moment que le louësme m'emportait hors du bateau, où j'avais bien de la peine à me tenir, et eux ne s'en souciaient pas et ils ne faisaient que rire; car ils n'appréhendent point la mer, et ils sont fort adroits à conduire des barques et des bateaux, étant faits à cela et accoutumés dès leur jeunesse, autant les grands seigneurs que les plus pauvres gens, et ce leur serait déshonneur de ne l'entendre pas. C'est pourquoi il serait impossible de dire le

(1) Voy., dans notre premier volume, la relation du voyage de NÉARQUE, p. 175, note 1.
(2) Tilladou-Matté.
(3) Paddi-Pholo.
(4) L'atoll Ari.
(5) L'atoll Malé.
(6) Phalié-Dou.
(7) Moloque.
(8) Collomandou.
(9) Adou-Matté.
(10) Suadiva ou Houhadou.
(11) Phouwa-Moloku.
(12) Moresby appelle Heawandou-Pholo l'atoll qui est au nord-est de Tilladou-Matté, et que Pyrard oublie sur sa liste, de même que les petits atolls Malcolm, Horsburg, Ross, etc.
(13) Voy. la carte de Moresby, p. 252, et la note 2 de la p. 260.
(14) Il n'y a pas de récifs dans l'intérieur de l'atoll Addou, excepté trois, qui se trouvent au milieu; on peut d'ailleurs les éviter facilement. La profondeur de l'eau est de 55 à 64 mètres vers le milieu; auprès des îles, à l'est et à l'ouest, on trouve de 37 à 46 mètres; les bâtiments peuvent y mouiller comme il convient, selon la saison.

Il y a des navires qui touchent à ces îles de l'atoll Addou en allant dans l'Inde ou en en revenant; cet atoll est aussi recommandé comme pouvant être un dépôt de charbon pour les bâtiments à vapeur. (Moresby.)

nombre des barques et des bateaux qui sont par toutes ces îles, d'autant que les plus pauvres veulent avoir un bateau à eux, et les plus riches plusieurs. Ils ne naviguent jamais la nuit et ils prennent terre tous les soirs, ne naviguant qu'à vue d'œil, sans boussole, hormis quand ils sortent hors de leurs îles et quand ils entreprennent quelque grand voyage. Pour cette raison, ils ne font pas grande provision, d'autant qu'ils achètent de jour en jour tout ce qui leur est nécessaire en diverses îles.



Vue d'un Piton de l'île madréporique de Borabora. — D'après Duperrey [1].

Il y a aussi là la plus grande partie des îles qui, dans l'enclos d'un atollon, sont encore environnées d'une basse, et il n'y a qu'une ou deux ouvertures, fort étroites et difficiles à remarquer, à l'occasion desquelles il est besoin qu'ils entendent bien la manière de conduire dextrement leurs barques; autrement, s'ils manquaient le moins du monde, leur barque serait renversée et la marchandise perdue; car quant aux personnes, ils savent si bien nager qu'en ces endroits-là de mer ils se sauvent toujours, et, pour dire vrai, ils sont comme des demi-poissons, tant ils sont accoutumés à la mer, où ils vont tous les jours, soit à la nage, soit à pied, soit en bateau. Je les ai vus plusieurs fois, au dedans de leurs bancs où la mer est pacifique, comme j'ai dit, courir à la nage après des poissons qu'ils avaient soudainement aperçus en se baignant, et les prendre à la course. Cela leur est ordinaire. Et néanmoins il ne laisse pas de se perdre souvent des barques, avec toute leur dextérité. Le plus grand inconvénient, ce sont les courants *oyvarou*, lesquels courent tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, entre les canaux des îles et en divers endroits de la mer, six mois d'un côté, six mois de l'autre; non pas si certainement six mois d'un côté et d'autre, mais quelquefois plus, quelquefois moins. C'est ce qui les trompe et les fait perdre d'ordinaire. Les vents sont assez souvent fixes, comme les courants du côté de l'est ou de l'ouest; mais ils varient bien davantage et ne sont pas si réglés, biaisant quelquefois vers le

[1] L'île Borabora est située dans l'archipel de Taïti. (Voy. l'*Atlas historique du voyage de la Coquille autour du monde.*)

nord ou vers le sud, et le courant va toujours son cours accoutumé, jusqu'à ce que la saison change, laquelle, comme j'ai dit, est muable; ce qui cause des inconvénients aux vaisseaux (¹).

Il y a aussi, à ce propos, une chose grandement remarquable : c'est que les atollons étant, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, tous de suite et bout à bout, séparés par des canaux de mer qui passent au travers, ils ont des ouvertures et des entrées opposées les unes aux autres, deux d'un côté et deux de l'autre, par le moyen de quoi on peut aller et venir d'atollon en atollon, et avoir communication ensemble en tout temps. En quoi on peut observer un effet de la providence de Dieu, qui ne laisse rien imparfait. Car s'il n'y avait que deux ouvertures en chaque atollon, à savoir, l'une d'un côté, à un bout, et l'autre de l'autre, il ne serait pas possible de passer d'atollon en atollon, ni d'ouverture en ouverture, à cause de l'impétuosité des courants, qui courent six mois à l'est et six mois à l'ouest, et ne permettent pas de traverser, mais qui emportent à val.

Au reste, les entrées de ces atollons sont diverses : les unes sont assez larges, les autres fort étroites. La plus large n'a pas plus de deux cents pas ou environ ; il y en a qui n'en ont pas trente, et encore moins. Aux côtés de chacune de ces entrées, par tous les atollons, il y a deux îles, une de chaque côté. Vous diriez que ce serait pour garder l'entrée, comme de fait il serait fort aisé, si l'on voulait, avec du canon, d'empêcher les navires d'y entrer, parce que la plus large n'a pas plus de deux cents pas.

Quant aux canaux, qu'ils appellent *candou,* qui séparent les atollons, il y en a quatre fort navigables (²), où les grands navires peuvent passer pour traverser les Maldives, comme il en passe souvent d'étrangers de toutes sortes ; mais ce n'est pas sans danger, et il s'y en perd tous les ans un grand nombre. Ce n'est pas qu'on affecte d'y passer, car, tout au contraire, on les fuit le plus qu'on peut ; mais elles sont situées de telle sorte au milieu de la mer, et elles sont si longues, qu'il est malaisé de s'en échapper ; principalement les courants y portent les navires malgré eux, quand les calmes ou les vents contraires les surprennent et qu'ils ne peuvent bien s'aider de leurs voiles pour se tirer des courants. Le premier, à prendre du côté du nord, est celui où nous nous perdîmes, à l'entrée, sur le banc de l'atollon de Mahlos-Madou. Le second, approchant plus près de Malé, s'appelle *Caridou,* au milieu duquel est la plus grande de toutes ces îles, ainsi entourée de bancs, comme je l'ai dit. Le troisième est après Malé, tirant vers le sud, et s'appelle *Addou.* Le quatrième est nommé *Souadou,* qui est directement sous la ligne équinoxiale. C'est le plus large de tous, ayant plus de vingt lieues d'étendue. Les insulaires allant par les îles et atollons ne se servent point de boussole, sinon en de grands voyages fort au loin ; mais quand il faut passer ce large canal, ils s'en servent. Tous les autres canaux entre les atollons sont fort étroits et pleins d'écueils et de basses, et ils ne se peuvent passer qu'avec de petites barques ; encore faut-il avoir une grande connaissance des lieux pour s'en tirer sans péril. J'ai trouvé étrange, naviguant avec les insulaires au canal qui sépare Malé et Poulisdou, qui porte le nom de Poulisdou et qui a 7 lieues de large ou environ, que la mer y parût noire comme de l'encre (³) ; néanmoins, à en prendre dans un pot, elle ne diffère pas de l'autre. Je la voyais toujours bouillonner à gros bouillons noirs, comme si c'était de l'eau sur du feu. En cet endroit, la mer ne court pas comme aux autres, ce qui est effroyable à voir. Il me semblait que j'étais dans un abîme, ne voyant pas que l'eau se mût ni d'un côté ni d'autre. Je n'en sais point la raison, mais je sais bien que ceux du pays même en ont horreur. Il s'y rencontre aussi fort souvent des tourmentes.

(¹) Voir les *Instructions nautiques* de Moresby.

(²) Il n'y a que trois ou quatre grands passages que les bâtiments peuvent essayer de traverser de nuit ; ce sont : 1° le chenal de Cardiva, appelé par les natifs Cardou-Kandou : sa largeur est de 25 milles, et sa longueur de 67 ; 2° le chenal Vaimandou, entre les atolls Colomandou et Adou-Matté : ce chenal a 15 milles de large et 27 de long ; 3° le chenal d'un degré et demi, situé entre l'atoll Adou-Matté au nord, et l'atoll Suadiva au sud : ce chenal est large, et un navire l'a promptement traversé ; 4° le chenal équatorial situé entre l'extrémité sud de l'atoll Suadiva, et le petit atoll nommé Addou.

Les autres chenaux peuvent être traversés sans danger pendant le jour ; on peut même passer au travers des atolls entre les récifs madréporiques et les îles, car tous les dangers sont visibles à quelque distance du haut des mâts. Le centre de l'atoll Malos-Mahdou, situé par 5° 35′ de latitude nord et 70° 32′ de longitude est, est beaucoup trop embarrassé pour qu'un navire puisse passer au travers. (Moresby.)

(³) Il ne paraît pas qu'il y ait là un phénomène particulier digne d'observation. Cette couleur, qui se remarque accidentellement sur mer, quand le ciel est couvert, peut aussi s'expliquer par la profondeur de l'eau et la couleur du sable ou des roches.

On tient que les Maldives ont été autrefois peuplées par les Gingala (ainsi s'appellent les habitants de l'île de Ceylan); mais je trouve que les Maldivois ne ressemblent aucunement aux Gingala, qui sont noirs et assez mal formés, et ceux-ci sont bien formés et bien proportionnés, et il y a peu de différence d'avec nous, hormis la couleur, qui est olivâtre (¹). Toutefois il est à croire que le lieu et la longueur du temps les ont rendus plus beaux que ceux qui ont premièrement peuplé les îles; joint qu'il s'y est aussi rangé grand nombre d'étrangers de tous les côtés, qui s'y sont habitués, outre tant d'Indiens qui, de temps en temps, se sont perdus, comme nous fîmes, et qui s'y perdent tous les jours et qui y demeurent. C'est pourquoi le peuple qui habite depuis Malé et aux environs jusqu'à la pointe du nord se trouve plus poli, plus honnête et plus civilisé; et celui qui est du côté du sud, vers la pointe d'en bas, est plus grossier en son langage et en ses façons de faire, même n'est pas si bien formé de son corps et est plus noir; et on y voit encore plusieurs femmes, principalement les pauvres, qui sont toutes nues, sans aucune honte, n'ayant qu'une petite toile en tout. Et ce, d'autant que le côté du nord a toujours été plus hanté et plus fréquenté des étrangers, qui s'y marient d'ordinaire. Aussi c'est le passage de tous les navires, ce qui enrichit le pays et le civilise de plus en plus. Cela est cause que les personnes de qualité et de moyens se rangent plus volontiers là que non pas vers le sud, où même, comme j'ai déjà dit, le roi envoie en exil ceux qu'il veut punir de bannissement. Néanmoins, le peuple qui habite le côté du sud n'est en rien qui soit moins entendu ni moins spirituel que l'autre, s'il ne l'est davantage, pour quelque chose que ce soit. Mais quant à la noblesse, elle est toute du côté du nord, d'où l'on prend aussi les soldats.

Au reste, parlant généralement, ce peuple est fort spirituel, grandement adonné à la manufacture de toutes sortes d'ouvrages, en quoi ils excellent (²), même aux lettres et aux sciences à leur mode, notamment à l'astrologie, dont ils font grand état. Ce sont gens prudents et avisés, fort fins en la marchandise et à vivre parmi le monde. Au reste, ils sont vaillants et courageux et entendus aux armes, et ils vivent avec une grande règle et police.

Quant aux femmes, elles sont belles (³), hormis qu'elles sont de couleur olivâtre, et même il s'en trouve plusieurs aussi blanches qu'en Europe. Toutefois elles ont les cheveux tout noirs; mais ils estiment cela beauté, et plusieurs les font ainsi venir, parce qu'ils tiennent la tête rase à leurs filles jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans, ne leur laissant jusque-là qu'un peu de cheveux tout le long du front, pour les distinguer d'avec les garçons, qui n'en ont point du tout; encore n'est-ce pas davantage que le sourcil, et, depuis que les enfants sont nés, ils les rasent de huit jours en huit jours, ce qui rend les cheveux fort noirs, qui, sans cela, ne seraient quelquefois pas tels, car j'ai vu des petits enfants les avoir à demi blonds.

C'est la beauté et l'ornement des femmes d'avoir les cheveux fort longs, épais et noirs, qu'elles accommodent et lavent souvent, et qu'elles dégraissent avec des eaux et des lessives faites exprès, et, s'étant bien lavé et dégraissé tête et cheveux, elles demeurent tout échevelées au vent, mais dans l'enclos de leur maison, jusqu'à ce que cela soit parfaitement sec; puis frottent et huilent leurs cheveux d'huile fort odoriférante, de sorte qu'elles ont toujours la tête humide et huilée. Car ils ne se mouillent jamais le corps, hommes ou femmes, qu'après ils ne s'huilent ainsi deux et trois fois la semaine pour les cheveux, mais pour le corps, parfois plus souvent que tous les jours.

Pour les femmes, elles se parfument aussi la tête, pour peu de moyen qu'elles aient, et, étant ainsi

(¹) Les hommes sont d'une couleur de cuivre foncée, d'une petite taille, et assez semblables aux habitants de Ceylan et de la côte de Malabar; mais leur langage est totalement différent de celui de ces peuples. Les femmes ne sont pas belles et évitent avec beaucoup de soin la vue des étrangers. (Moresby.)

Cette population ressemble en tout à celle de l'Inde; mais elle est généralement plus petite et plus faible. Les naturels paraissent tous souffrir de la poitrine, peut-être à cause du passage trop brusque de la chaleur du soleil de la ligne aux ombrages humides des arbres et des maisons, sur un sol élevé seulement de cinq ou six pieds au-dessus du niveau des grandes marées. (Barbot de la Trésorière.)

Les habitants des Maldives sont probablement d'une branche arabe greffée sur la race singhalaise, ou peut-être sur celle du Malabar. (Charles Prydham.)

(²) Ceci semble peu d'accord avec ce que l'auteur dit plus loin de l'extrême paresse des habitants.

(³) On vient de voir que ce n'est pas ce que pense Moresby; il y a eu sans doute mélange et dégénérescence.

lavées, huilées et parfumées, elles se coiffent, qui est de ramener bien tous leurs cheveux de devant en arrière, et se les tirer le plus qu'elles peuvent, afin qu'un seul cheveu ne bouffe ou n'aille çà et là ; puis elles les lient par derrière, où elles font une grosse houppe nouée, pour laquelle grossir elles ont une fausse perruque d'homme, mais aussi longue que celle des femmes, en forme d'une queue de cheval; et pour tenir cela, elles le garnissent par le gros bout d'une manière de dé à coudre, et là tout le reste des cheveux est arrangé ; puis ce dé d'or ou d'argent est couvert de perles et de pierreries, selon les moyens ; et il y en a telles qui portent de ces fausses chevelures, parce que cela sert à nouer leurs cheveux par derrière et à grossir leur houppe. Elles y mettent encore des fleurs odoriférantes du pays, qui n'en manque pas. Cela ne paraît pas toutefois. Bref, tout cela est si bien agencé qu'un cheveu ne passe pas l'autre.

Pour le regard des hommes, il n'est permis, comme j'ai dit, qu'aux soldats et aux officiers du roi et gentilshommes de porter les cheveux longs, ce qu'ils font la plupart, et aussi longs que les femmes; voire ils prennent autant de peine qu'elles à les laver, à les dégraisser, à les huiler et les parfumer de fleurs ; et il n'y a point d'autre différence, sinon que les hommes lient leurs cheveux sur un des côtés, ou droit au-dessus de la tête, et non derrière comme les femmes; mais aussi ne portent-ils jamais de fausse perruque. Ils ne sont pas, toutefois, obligés de porter ainsi les cheveux, mais courts ou longs, si bon leur semble, comme on fait ici les moustaches ou les pennaches. J'ai vu là le roi et les princes, et la plupart des seigneurs et des soldats, qui les portent courts ; et ceux qui les portent longs, la plupart, quand ils en sont las ou qu'ils ne croissent plus, les font raser pour les donner ou les vendre aux femmes ; car il n'y a point de fausses perruques que d'hommes, d'autant que jamais on ne rase la chevelure des femmes, soit vives ou mortes. La plupart de ces fausses chevelures viennent de terre ferme, comme de Cochin, de Calicut et de toute la côte de Malabar, où tous les hommes portent les cheveux longs, lesquels après ils coupent et les vendent pour les femmes, tant du pays que d'ailleurs. Il n'y a point là de barbiers ordinaires, mais chacun se sait servir du rasoir. Ils n'ont point de peignes, mais ils ont des ciseaux de cuivre et de fonte, et des miroirs aussi de cuivre, dont ils se servent pour le rasoir, qui est d'acier, mais non pas fait comme les nôtres, dont ils ne faisaient pas de compte. Ils se rasent à la pareille. Pour le roi et les grands seigneurs, il y a des hommes qui se tiennent bien honorés de les servir en cela, non pas pour le gain, mais par affection, étant gens de qualité. Aussi le roi leur fait-il quelques présents au bout de l'an.

Du reste, les hommes portent la barbe de deux sortes. L'une est qu'il est permis aux pandiares, naïbes, catibes et autres gens d'église, et à tous ceux qui ont fait le voyage de la Mecque et le Medinatalnaby en Arabie, où est le sépulcre de Mahomet, de porter la barbe aussi longue qu'ils voudront; et ils ne la rasent que sous la gorge et à la lèvre, dessus et dessous, pour ce qu'ils ne voudraient pour rien que ce qu'ils boivent et mangent touchât à leur poil, comme étant une des plus grandes ordures et saletés du monde; de sorte qu'ils n'ont point de poil tout alentour de la bouche ; et j'ai souvent vu que, pour avoir trouvé un seul poil en un plat de viande, ils n'y voulaient pas toucher, et ils demeuraient plutôt sans manger, donnant cela aux oiseaux et aux autres animaux, sans que personne en voulût. L'autre sorte de barbe, pour le reste des autres gens et du commun, est de la porter petite, à l'espagnole, rasée autour de la bouche et sous la gorge, mais sans moustaches, et, aux joues, ils font de petites vidures et des façons avec le ciseau, dont ils se rasent assez près, mais non pas tant toutefois que cela ne paraisse. Pour le menton, cela est en pointe, comme entre nous maintenant.

Cependant ils serrent curieusement les rognures de leur poil et de leurs ongles, sans en laisser rien perdre ni tomber, et ils sont soigneux d'enterrer cela en leurs cimetières, avec un peu d'eau ; car pour rien au monde ils ne voudraient marcher dessus, ni moins encore les jeter au feu, parce qu'ils disent que cela, étant du corps, demande aussi la sépulture comme lui. De fait, ils les enveloppent bien gentiment dans du coton, et la plupart se vont faire raser à la porte des temples et mesquites [1]. Ils sont assez durs et insensibles en tout cela, et ils n'usent nullement d'eau chaude pour se raser, et leurs rasoirs

[1] Les mosquées sont de petites cases couvertes de feuilles de cocotier et placées, de distance en distance, presque sur la plage. Des allées conduisent aux divers groupes de maisons, toujours entourés d'un emplacement couvert de pierres tumulaires ou de tombeaux qui ont la forme usitée chez les musulmans.

coupent fort mal. Ils ne font que passer un peu d'eau froide par-dessus, et quelque mal qu'ils se fassent, ils ne s'en plaignent nullement et ils disent que cela ne fait point de douleur. Mais moi, qui y apportais plus de précaution et qui faisais chauffer de l'eau, je m'en lavais et frottais longtemps; encore m'était-il avis que l'on m'écorchait et qu'on m'arrachait tout le poil; mais à eux, cela leur vient de la coutume et de l'habitude, car autrement ils y seraient aussi sensibles que nous. Mais il est temps de venir à la description particulière de ces îles.

Les Maldives sont fort fertiles en fruits et autres commodités nécessaires pour la vie de l'homme (¹). Il y vient du mil, qu'ils nomment *oura*, en abondance; comme aussi d'une autre petite graine appelée *bimby*, qui est semblable au mil, sinon qu'elle est noire comme la graine de navets. Ces graines se sèment et se cueillent deux fois l'an. Ils en font une manière de farine, de laquelle ils font de la bouillie avec du lait et du miel de coco, et aussi des tourteaux et beignets, et plusieurs autres sortes de mangers. Il y croît aussi des racines de plusieurs sortes dont ils vivent, entre autres d'une nommée *itelpoul*, qui y vient à foison sans être semée, et est ronde et grosse comme les deux poings, peu plus ou peu moins. On la broie en la frottant sur une pierre fort rude, puis on la met sur une toile au soleil pour sécher; cela devient comme une manière d'amidon ou farine fort blanche, qui se garde tant que l'on veut, dont ils font de la bouillie, des tourteaux et des galettes, qui est un manger fort délicat, sinon qu'il charge un peu l'estomac, et il faut qu'il soit mangé frais pour être bon. Il y a encore d'autres sortes de racines nommées *alas*, de fort bon goût et en grand nombre, qu'ils sèment et cultivent, les unes rouges comme betteraves, d'autres blanches comme navets, et sont plus grosses d'ordinaire que la cuisse d'un homme. On les cuit et accoutre de diverses sortes, et même, pour les garder au long de l'année (parce qu'elles ne viennent qu'à la fin de l'hiver, au mois de septembre), ils les confisent avec du miel et du sucre de coco, et c'est une bonne partie de la nourriture de ces peuples. De froment, appelé *godam*, ou de riz, qu'ils nomment *andoue*, il n'y en croît point; mais il vient quantité de riz de la terre ferme que les marchands leur apportent, et pour ce ils en usent fort, et est à bon marché. On le mange et accoutre de diverses sortes, le faisant cuire seul dans l'eau, et on le mange avec d'autres viandes au lieu de pain, ou bien y mêlant des épiceries, quelquefois avec du lait et du sucre de coco; quelquefois ils y font cuire des poules ou bien du poisson, ce qu'ils accommodent fort proprement et délicatement. Ils le font aussi cuire, puis sécher et broyer, et de cette farine, avec des œufs, du miel, du lait et du beurre de coco, en accoutrent des tourtes et mangers fort excellents. Au reste, les herbes et les arbres foisonnent partout dans ces îles. Il y en a grand nombre qui portent fruit, d'autres qui n'en portent point et dont ils mangent néanmoins les feuilles, qui sont douces et délicates; d'autres qui servent à toute autre sorte d'usage. Pour les fruits, il y a des citrons, des grenades et des oranges en si grande abondance, que rien plus; des bannes, que les Portugais appellent figues d'Inde, et aux Maldives *quella*, qui est un gros fruit qui multiplie beaucoup, délicieux et de grande nourriture, en telle sorte qu'ils en nourrissent les petits enfants au lieu de bouillie; outre une infinité d'autres que je ne puis désigner, dont les uns ressemblent en quelque chose à nos prunes, poires, figues, concombres et melons, bien que ce soit en des arbres. Mais il n'y en a point de plus utile que le coco, ou noix d'Inde, qu'ils appellent *roul*, et le fruit *cate*, lequel abonde aux Maldives plus qu'en aucun lieu du monde, qui en fournissent, par manière de dire, plusieurs régions voisines, à cause de quoi les habitants en savent mieux tirer la substance et les commodités qu'on en peut avoir, que non pas les autres. C'est bien là plus grande et merveilleuse manne qu'on se saurait imaginer, parce que ce seul arbre peut servir à tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme, leur fournissant en abondance du vin, du miel, du sucre, du lait et du beurre; et davantage la moelle ou l'amande sert pour manger avec toutes sortes de viandes au lieu de pain; car là il ne s'en fait et ne s'en voit point; de sorte que j'ai été cinq ans ou plus sans en goûter, ni seulement en voir; et toutefois j'étais si accoutumé à cette façon de vivre, que cela ne me semblait point étrange. Outre cela, le bois, l'écorce, la feuille et les coquilles, servent à faire la plus grande partie de leurs meubles et ustensiles.

Quant au bois pour brûler, il y en a une telle quantité qu'il ne s'achète point, d'autant que le pays

(¹) Ces îles fournissent en petite quantité des fruits, des citrons, de la volaille et des œufs, de l'eau et du bois à brûler en abondance. (Moresby.)

est fort couvert de toutes sortes d'arbres : ce qui donne une grande ombre et beaucoup de fraîcheur et de plaisir. Il y a même des arbres qui ne servent à autre chose qu'à brûler, étant loisible de les aller couper quand on en a besoin; comme aussi il y a des îles entières qui en sont pleines, où chacun envoie tous les jours ses gens et ses esclaves en querir pour son usage. Au reste, en cette abondance de fruits, comme j'ai dit, c'est chose admirable que chacun des treize atollons produit diversité de commodités; et encore qu'ils soient tous sous un même climat, néanmoins chacun n'a pas tout ce qui lui est nécessaire, en sorte qu'ils ne se peuvent passer les uns des autres. Vous diriez que Dieu ait voulu que ces peuples se visitassent les uns les autres, tant il y a de diversité, et ce qui abonde en l'un est rare en l'autre.

Les gens de métier sont assemblés en des îles à part, comme les tisserands en l'une, les orfèvres en l'autre, les serruriers, les forgerons, les faiseurs de nattes, les potiers, les tourneurs et les menuisiers. Bref, tous les métiers ne sont point mêlés; chacun a son île. Néanmoins ils se communiquent aux autres îles en cette sorte : c'est qu'ils ont des bateaux couverts d'un petit tillac, et vont d'île en île travaillant et débitant leur marchandise, et sont quelquefois plus d'un an auparavant que de retourner en leur île et demeure ordinaire. Ils mènent avec eux tous leurs enfants mâles, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, pour les apprendre et les accoutumer. Au reste, ils couchent toujours en leur barque et y boivent et mangent, et le plus souvent y travaillent. Il me souvenait, voyant cela, de nos chaudronniers qui vont de village en village.

Quant aux animaux, il y a des poules en si grand nombre que c'est chose étrange, et elles ne coûtent qu'à prendre, car elles sont sauvages. Au marché, elles ne se vendent qu'un sou la pièce, et semblablement trente-six œufs pour le même prix. C'est la viande dont ils vivent le plus, après le poisson. Il y a aussi quantité de pigeons, de canes, de râles, et de certains oiseaux qui ressemblent du tout à des éperviers, mouchetés de noir et de gris, lesquels pourtant ne vivent pas de proie, mais de fruits; et plusieurs autres espèces différentes, le tout sauvage et non domestique ([1]). Les corneilles incommodent fort les habitants; car elles sont si hardies qu'elles entrent dans les maisons pour y prendre quelque chose, encore qu'il y ait des hommes présents, dont elles ne s'effrayent quasi point; ce qui me semblait fort étrange, et, du commencement, je les croyais domestiques et privées. Il y en a si grande abondance, qu'on ne les saurait nombrer à ceux qui ne les tuent point. Les chauves-souris y sont aussi grosses que des corbeaux. On est là aussi fort incommodé des moustiques ou cousins, qui piquent vivement; ils en sont autant ou plus tourmentés qu'en l'île de Saint-Laurent ([2]), ou autre part des Indes. Mais ce qui les incommode le plus, ce sont les rats, les lirons et les fourmis, qui se trouvent partout, avec d'autres sortes d'animaux et de vermines qui entrent dans leurs maisons et leur mangent et gâtent tous leurs grains, leurs provisions, fruits et marchandises tendres; de sorte qu'ils sont contraints, pour obvier à cela, de bâtir des loges et greniers sur des pilotis en la mer, à deux et trois cents pas de terre, où ils vont avec des bateaux, et y mettent leurs grains et leurs fruits pour les conserver. La plupart des magasins du roi sont bâtis de cette sorte.

Au reste, il n'y a point d'animaux venimeux, hormis quelques couleuvres. En la mer, il y a une espèce de couleuvres qui sont fort dangereuses. On y voit beaucoup de chats, de fouines et furets. C'est tout ce que j'ai pu remarquer des animaux qui croissent en ces îles. J'y en ai vu d'autres de toutes sortes, mais ils viennent de dehors. De bêtes de monture, il n'y en a point; d'autres gros animaux aussi peu, de sauvages ni de domestiques; bien est vrai qu'il y a des vaches et des taureaux environ quatre ou cinq cents, mais ils appartiennent seulement au roi, qui les fait nourrir en son île de Malé; ce qui, étant amené de la terre ferme par curiosité, a multiplié jusqu'à ce nombre, d'autant qu'on n'en mange point, sinon quatre ou cinq fois l'an, aux grandes fêtes, que le roi en fait tuer un, et quelquefois pour en donner à des navires étrangers que le roi veut gratifier. J'y ai vu aussi quelques moutons, qui sont pareillement au roi. De chiens, il n'y en a point, et davantage ils les ont en horreur. Pendant que j'y étais, les Portugais de Cochin en envoyèrent deux au roi par rareté, qui les fit incontinent noyer. Si un chien avait touché quelqu'un d'eux, il s'irait baigner à l'instant, comme pour se purifier.

([1]) M. Barbot de la Trésorière a vu aux Maldives quelques canards domestiques.

([2]) Madagascar.

La mer est tellement poissonneuse que c'est merveille, et de toutes sortes, grands et petits, principalement à cause que la mer est basse et pacifique entre les atollons, outre quelque autre propriété de ce parage. La pêcherie en est très-abondante; c'est le plus grand exercice des insulaires. Aussi est-ce leur principale nourriture, soit frais, avec du riz ou autres viandes, ou fricassé avec de l'huile de coco, ou bien cuit avec de l'eau de mer et séché pour le garder, dont outre cela ils envoient journellement plusieurs navires chargés à Achen, en Sumatra, et autre part.

Entre ces poissons, il y en a de gros qui les incommodent, d'autant plus qu'ils dévorent les hommes quand ils se vont baigner ou qu'ils vont pêcher, et même il s'en fallut fort peu qu'ils ne me dévorassent. On voit grand nombre de personnes qui ont perdu les bras ou les jambes, ou qui autrement ont été estropiées par inconvénient.

Cette grande abondance de toutes choses fait qu'il y coûte fort peu à vivre, et tout y est à bon marché. On a quatre cents cocos pour un larin, qui vaut 8 sous; cinq cents bananes aussi pour un larin (¹); semblablement, pour le même prix, cent gros poissons, ou bien une douzaine de poules ou trois cents livres de racines, et ainsi des autres; de sorte qu'il n'y a point de pays en l'Inde où les étrangers s'enrichissent sitôt, parce que le trafic y est fort bon, et les vivres y coûtent fort peu. Aussi disent-ils par proverbe qu'eux habitants naturels ne s'enrichiront jamais, et que les étrangers seront riches (²). Quant à moi, j'estime que c'est le bon marché des vivres qui les rend paresseux au travail et négligents, ce qui les empêche d'enrichir, d'autant que la plupart ne se soucient que d'avoir de quoi vivre, sans autre ambition ni avarice, et ils ne se mettent pas en peine d'autre chose (³).

L'île principale, comme j'ai dit, s'appelle *Malé*, qui donne le nom à tout le reste des autres; car le mot de *dives* signifie un nombre de petites îles amassées. Elle est à peu près au milieu de toutes les autres îles, et contient de tour environ une lieue et demie. C'est la plus fertile de toutes les îles, l'étape et l'abord des autres et des étrangers, le séjour du roi et de la cour; en conséquence de quoi elle est la plus habitée; mais certainement elle est la plus malsaine, dont ils rendent cette raison, que, de toute mémoire et antiquité, les rois y faisant leur séjour, il s'y meurt beaucoup de personnes qu'on y enterre chacune à part, de sorte que toute l'île en étant remplie, le soleil, qui est fort ardent, donnant là-dessus, il s'en élève des vapeurs fâcheuses et malsaines. Aussi les eaux y sont fort mauvaises; à cause de quoi le roi est contraint, pour lui et pour sa maison, d'en envoyer querir d'une autre île, où l'eau soit meilleure et où l'on n'enterre personne, comme font aussi les principaux et les gens de moyen de l'île.

Par toutes les îles, il n'y a point de villes closes, non pas même en l'île de Malé; mais toute l'île est remplie deçà et delà de maisons et de logements, soit des seigneurs et des gentilshommes, soit du commun peuple, et ainsi aux autres. Toutefois les maisons sont distinguées par rues et par quartiers avec un assez bel ordre, et chacun sait son département.

Les maisons et les édifices du commun peuple sont de bois de coco qu'ils coupent du tronc de

(¹) Petite pièce d'argent du pays, longue comme le doigt, mais redoublée, fabriquée dans l'île du Roi, et portant le nom du roi en lettres arabes. C'était la seule monnaie indigène et officielle; les autres étaient étrangères et n'avaient de valeur que celle de leur poids.

(²) Un chef avec lequel M. Barbot de la Trésorière fut en communication lui dit que tout Français qui viendrait aux Maldives pour traiter ou pour y créer un genre d'industrie quelconque y serait toujours le bienvenu.

(³) Les habitants, dit Moresby, sont très-honnêtes et obligeants; ils échangent leurs denrées contre de l'argent ou du riz, du biscuit, du sucre, du sel, des oignons, ou de l'ail. Ils sont extrêmement paresseux et indolents, très-craintifs, surtout à l'égard des étrangers. On ne peut pas les engager à aider à faire de l'eau ou du bois, à moins de les payer d'avance; encore faut-il les forcer à travailler. Ils sont sous la domination du sultan de Malé, et l'atoll-warree, ou chef de l'atoll, est celui auquel les étrangers doivent s'adresser afin d'obtenir de l'aide pour faire des provisions.

Leur principale occupation consiste à faire des étoffes de coton, de couleurs blanche, rouge et noire mêlées; ils les teignent eux-mêmes et les vendent à un prix assez élevé dans les autres atolls. Le gouvernement ne leur permet pas de trafiquer avec les étrangers, pas même avec les Anglais, qui sont leurs alliés : tous leurs produits doivent être vendus à Malé. Ils visitent rarement les navires qui passent, de peur d'être molestés, et les capitaines qui s'arrêtent dans ces îles auraient un grand tort de permettre aux équipages d'entrer dans l'intérieur des maisons, de chercher à voir les femmes et de prendre sans permission leurs fruits, leurs cocos et leurs volailles. Ce peuple est pauvre et inoffensif, et il a eu quelquefois à regretter la visite de certains bâtiments marchands. (Moresby.)

l'arbre. On les couvre de la feuille du même arbre, cousues en double les unes dans les autres (¹). Les seigneurs et les riches en font bâtir de pierre, qu'on tire de la mer dessous les basses et les bancs, où on en trouve tant qu'on veut, de longues et de grosses. Elle est polie et de bel emploi, fort blanche, un peu dure toutefois à scier et à tailler; mais quand elle est à la pluie, elle perd à la longue sa dureté naturelle et sa blancheur, et enfin elle devient toute noire quand elle est battue de la pluie ou mouillée d'autre eau douce. La manière de la tirer de dedans la mer est remarquable. Il croît en ces pays-là une sorte d'arbre qu'ils nomment *candou*, qui est aussi gros que les noyers de deçà, approchant de la feuille du tremble, et aussi blanc, mais extrêmement mou (²). Il ne porte aucun fruit, et même il n'est pas propre à brûler; étant sec on le scie en planches, dont ils se servent comme nous faisons ici du sapin. C'est le bois le plus léger qu'on puisse voir, et plus que le liége. Ayant remarqué dans l'eau la pierre qu'ils veulent avoir, ils y attachent bien ferme un bon câble. Cela leur est ordinaire, car, comme j'ai dit ci-devant, ils sont demi-poissons, fort adroits à la nage, leurs femmes mêmes nagent aussi bien ou mieux que les hommes de ces quartiers; en sorte qu'ils vont quasi tous, et à tout propos, au fond de la mer, à quinze ou vingt brasses d'eau, où ils y demeurent longtemps et y considèrent le fond, bien souvent pour voir s'il fait bon y poser l'ancre; quelquefois aussi au lieu d'ancre ils choisissent quelque grosse roche au fond de l'eau et y amarrent leur câble. Après donc qu'ils ont choisi la pierre qu'ils veulent tirer, et qu'ils l'ont attachée à leur câble, ils prennent une pièce de ce bois de candou et la lient ou enfilent (quand elle est percée) à leur câble tout contre la pierre, et puis dessus en ajoutent une quantité de ces mêmes pièces, selon qu'il en est besoin, tant que cela, qui est merveilleusement léger et flottant au-dessus de l'eau, emmène avec soi la pierre et l'entraîne en haut, quelque lourde qu'elle soit, ou quelque autre chose pesante, jusqu'à 100 000 livres. C'est chose que j'ai vu faire quasi tous les jours. Les canons de notre navire submergé, qui étaient au fond, les ancres et les autres choses de poids, furent tirés par eux en cette sorte, en la présence de nous tous qui pensions leur donner quelque avis; mais ils en savaient bien plus que nous. Par la même invention, qui leur est ordinaire et commune, j'ai aussi vu que le port de l'île de Malé, étant rempli de grosses roches, en sorte que les navires n'y pouvaient surgir ni ancrer en sûreté, fut curé, nettoyé et rendu navigable avec bon ancrage, en moins de quinze jours. Ils tiraient à terre, avec ce bois qui flotte, les rochers, ou bien les portaient en lieu fort profond, et puis, coupant leurs câbles, qui sont faits de certaine écorce fine de bois, les laissaient tomber au fond. Voilà la façon de tirer les pierres pour leurs bâtiments (³); mais quand ce bois est imbibé d'eau, il faut le laisser sécher au soleil, autrement il ne pourrait flotter. J'ajouterai deux autres manières comment ils se servent de l'arbre de candou, puisque j'en ai déjà tant parlé. L'une, c'est qu'ils prennent cinq ou six grosses pièces de bois et les lient ensemble tout de rang, et dessus ils mettent des planches de sciage du même arbre en forme d'une claie bien plate et bien droite, puis alentour ils y relèvent de petits bords devant, derrière et aux côtés, et au milieu pour s'asseoir. Cela leur sert pour aller sur la mer et pour passer d'île en autre. J'y ai passé moi dixième, et c'est principalement avec cet instrument qu'ils font leurs grandes pêches. Chacun en a un à soi, parce que cela leur est commode, et il ne faut qu'un homme pour le mener et le conduire, quelque tourmente qu'il fasse, j'entends entre les atollons et les canaux, non pas tant en haute mer. Il ne faut point craindre là-dessus de renverser, car cela flotte toujours sur l'eau, et davantage en le faisant; ils savent si bien mesurer ces pièces de bois, les mettre en ordre, et ils leur donnent si bien le contre-poids, que jamais il ne tourne ni renverse; ils ont seulement à craindre que les pièces ne se délient les unes d'avec les autres. On l'appelle, en langue du pays, *candoupatis*, de l'arbre dont il est composé. Il y a une autre propriété de l'arbre de candou, à savoir qu'en frottant des morceaux d'icelui l'un contre l'autre, il en sort du feu, et c'est avec cela qu'ils allument du feu, et ils s'en servent comme nous faisons de fusils. Les pierres pour bâtir sont donc prises de la mer, en la façon que j'ai décrite. Quant

(¹) Les maisons sont presque toutes dans le centre des îles, entourées de palissades en bois de cocotier, et protégées contre les ardeurs du soleil par des masses de cocotiers et d'arbres à pain. Presque toutes ont près d'elles de petits jardins ou vergers où l'on voit des bananiers, des citronniers, des cannes à sucre, des cotonniers et divers légumes.

(²) Le Bombax ou le Sterculier, selon M. le docteur Roulin.

(³) Il y aurait de curieuses études à faire sur les procédés analogues employés par des peuples très-ignorants, mais qui n'en parviennent pas moins à des résultats que nous obtenons par l'application de nos théories scientifiques.

à la chaux, ils la font d'écailles et de coquilles qu'on trouve au bord de la mer, ce qui joint et lie fort bien les bâtiments.

Mais puisque j'ai parlé des peuples, auparavant que de passer plus avant il est à propos d'ajouter un mot de leur langue, et quelle elle est.

Il y a deux langues en usage. La première, qui est particulière aux Maldives, et qui est fort ample. En cinq ans et plus que j'ai demeuré là, je l'aurais apprise comme ma langue maternelle, et je me l'étais rendue fort familière. La seconde, c'est la langue arabique, qui y est fort estimée et qu'ils apprennent comme on fait le latin de deçà. Aussi leur sert-elle journellement en leurs prières. Outre les langues extraordinaires, comme celle de Cambaye et Guzerate, de Malacca, et même le portugais, qu'aucuns savent à cause du commerce et de la communication qu'ils ont ensemble. En l'atollon de Souadou, et vers le sud des Maldives, on parle un langage malaisé à entendre, grossier et rude, mais toutefois qui n'est que de la langue commune (1).

**De la religion des habitants des Maldives; de la forme de leurs habits; de leur manière de vivre, et des autres coutumes particulières qu'ils observent en leurs déportements.**

La religion qu'ils tiennent est celle de Mahomet, et il n'y en a point d'autre par toutes ces îles, si ce n'est des étrangers qui y abordent, encore sont-ce le plus souvent Arabes ou Malabares, ou Indois de Sumatra, qui tiennent la même religion (2).

(1) Voy. p. 273. « Deux langues, dit Charles Prydham, sont en usage parmi eux : la langue vulgaire, qui leur est propre, bien qu'elle ait une grande affinité avec la singhalaise, et la langue arabe, qui est celle des lettrés. Ils ont aussi un alphabet particulier, qui diffère du sanscrit et de l'arabe. Leurs livres sont écrits de droite à gauche, et les voyelles sont indiquées par des points. »

« La langue dont les Maldiviens se servent est la même que, dans l'Inde, on appelle la musulmane, et que vulgairement, à Pondichéry, on désigne (du moins ceux qui la parlent) sous la dénomination de *choulia*, celle enfin qui s'est établie dans l'Indostan depuis sa conquête par les musulmans. » (Barbot de la Trésorière.)

Quelques habitants parlent la langue indoue. (Moresby.)

(2) C'est un peuple timide et inoffensif : les crimes y sont beaucoup moins nombreux que chez les nations plus policées : le meurtre, le vol et l'ivrognerie sont inconnus parmi eux. Professant avec rigueur la religion musulmane, ils s'abstiennent de toute liqueur spiritueuse, et cependant il leur serait facile d'en extraire du cocotier, qui se trouve abondamment sur ces îles. (Moresby.)

Ibn-Batoûta, qui, comme nous l'avons dit précédemment, voyageait vers le milieu du quatorzième siècle, consacre un chapitre entier à la description des îles Maldives. Il les avait habitées, y avait eu quatre femmes et y avait exercé les fonctions de juge, que la jalousie du premier ministre le contraignit à abandonner, après une résidence de plusieurs années.

« Ces îles, dit-il, sont une des merveilles du monde : elles sont au nombre de plus de deux mille, et il y en a une centaine qui sont assez rapprochées les unes des autres pour former une sorte de chaîne, et toutefois chacune d'elles est entourée par la mer. Lorsqu'un navire approche de leur rivage, il est obligé de montrer ce qu'il a à son bord... Le plus grand arbre de ces îles est le cocotier, qui produit des fruits jusqu'à douze fois chaque année.

» Les habitants sont religieux, chastes, inoffensifs. Ils sont faibles de corps. Ils ne font pas la guerre; ils n'ont pour armes que leurs prières. Toutefois les pirates et les voleurs de l'Inde ne les effrayent pas, et ils ne leur infligent aucun châtiment (lorsqu'ils s'emparent d'eux), parce que les Maldiviens sont convaincus que quiconque vole doit s'attendre à quelque malheur soudain et terrible.

» Chaque île a ses mosquées, construites en bois.

» Ce peuple a un grand amour de la propreté. Ils usent beaucoup de parfums, en particulier du *galia (Galia moscata?)*. Les femmes présentent un collyre à leur mari, dès qu'il se lève, afin qu'il en fasse usage pour ses yeux, et des parfums pour qu'il se parfume.

» Riches et pauvres vont pieds nus.

» L'eau de leurs puits n'est pas à plus de 2 coudées au-dessous de la surface du sol.

» Au lieu de monnaie ils se servent de coquilles qu'ils transportent au Bengale, où l'on en fait le même usage, et qu'on suspend au cou pour écarter le mauvais œil.

» Voici, d'après le témoignage de personnes respectables et instruites, comment ces îles furent amenées à se convertir au mahométisme.

» Dans le temps où les Maldiviens étaient encore infidèles, ils voyaient apparaître chaque mois, dans la mer, un spectre, sous la forme d'un navire couvert de lumières. Leur coutume était alors d'exposer une jeune vierge, seule, dans leur plus

Quant à leurs vêtements, voici comment ils s'habillent. Premièrement, les hommes s'attachent autour des reins une grande bande de toile qui joint tout autour. Après, ils mettent une petite toile de coton teinte en bleu ou en rouge, ou autre couleur, qui ne leur va que jusqu'au genou. Dessus, ils mettent une grande pièce de toile de coton ou de soie, s'ils sont tant soit peu riches et accommodés, ce qui descend jusqu'à la cheville des pieds, et ceignent cela d'un beau mouchoir carré brodé d'or et de soie, qu'ils plient en trois pointes, et, l'étendant sur les reins, le joignent par devant; puis, pour plus grand ornement, ils ajoutent une petite pièce de soie de diverses couleurs, claire comme un crêpe ou gaze, qui est courte et ne leur va que jusqu'au milieu des cuisses; et après tout cela, ils se ceignent d'une grande ceinture de soie, qui est semblable à leur turban, où il y a de belles franges, laissant pendre les bouts sur le devant. Dans cette ceinture, qui leur sert de bourse, ils mettent leur argent et leur bétel du côté gauche, et sur le côté droit ils passent leur couteau, ce qu'ils estiment fort honorable, et il n'y a personne qui n'en porte, voire le roi lui-même (¹). Ce sont des couteaux fort bien faits, tous d'acier excellent, car ils n'ont pas l'invention de mêler le fer avec l'acier. Ceux qui ont quelques moyens en portent dont le manche et la gaîne sont tout d'argent ouvré et façonné. Au bout de la gaîne d'en haut, il y a une boucle d'argent, d'où pend une petite chaîne aussi d'argent, où sont attachés un cure-dent et un cure-oreille et autres petits instruments. Les autres qui n'ont pas le moyen d'en avoir de si chers portent la gaîne de bois ouvré, le manche d'os de poisson, comme de baleine ou autre animal marin, d'autant qu'ils ne veulent pas en porter d'os d'animal terrestre. Ils sont curieux de ces couteaux, et ils n'estimeraient pas être bien vêtus s'ils n'en avaient à leur ceinture; et il n'y a si vil et si abject qui ne porte le sien. C'est leur défense. D'autres armes, il n'est permis à personne d'en porter. Il n'y a que les soldats et les officiers du roi qui en puissent avoir; encore est-ce tant qu'ils sont au service du roi, en l'île de Malé ou ailleurs, où il les envoie. Ceux-là ont d'ordinaire à leur côté un poignard ondé, qui s'appelle *cris* et qui vient d'Achem en Sumatra, de Java et de la Chine. Outre cela, quand ils vont par la rue, ils portent toujours l'épée nue en une main et la rondache en l'autre, ou bien ils portent un javelot.

Les soldats ont une autre marque particulière, c'est qu'ils ont de grands cheveux qu'ils joignent ensemble et qu'ils attachent comme une grosse houppe.

Leur principale braverie, c'est de porter autour d'eux, à la ceinture, plusieurs chaînes d'argent. Il n'y

beau temple, dont les fenêtres s'ouvraient sur la mer. On l'y laissait seule toute la nuit. Le matin, on la trouvait morte. Chaque famille tirait au sort lorsqu'il fallait sacrifier ainsi une jeune fille. Un saint homme arabe, mahométan, nommé Abu'l-Barabar (le Berbère), et qui logeait chez une vieille femme dans l'île de Mohl (sans doute Malé?), vit un jour, en rentrant dans cette maison, la vieille femme qui pleurait parce que le sort avait, cette fois, désigné sa fille unique. Le Mogrebin, qui était un homme sans crainte, lui dit : « J'irai cette nuit vers le spectre à la place de votre fille : s'il prend ma » vie, j'aurai sauvé votre enfant; si je reviens sain et sauf, ce sera pour la plus grande gloire de Dieu. » On le conduisit donc au temple à la place de la jeune fille, sans que le magistrat eût aucun soupçon de cette substitution. Le Mogrebin s'assit vers une fenêtre et récita le Coran. Le spectre approcha plusieurs fois avec des yeux flamboyants; mais quand il eut entendu les paroles du Coran, il plongea dans la mer. Le matin, les grands personnages du district vinrent pour chercher le corps de la jeune fille et le brûler, suivant la coutume. Ils furent bien surpris de trouver le Mogrebin et d'entendre son récit. On le conduisit devant le roi, qui lui dit : « Répète cette épreuve le mois prochain, et si tu en sors vivant, comme cette première fois, » je me convertirai à l'islamisme. » L'épreuve eut lieu et réussit encore. Alors on brisa les idoles, et l'on commença à adorer le dieu de Mahomet. »

Ibn-Batouta ajoute que, de son temps, le navire-spectre continuait à apparaître, mais qu'il ne faisait plus aucun mal. Il assure qu'une certaine nuit on le lui montra à lui-même; c'était bien un navire qui paraissait rempli de chandelles et de torches.

Cette tradition d'une jeune fille exposée en tribut à un monstre se retrouve en diverses contrées de l'Asie et de l'Afrique. On sait qu'elle était populaire en Grèce.

A l'époque où Ibn-Batouta résidait dans l'île, une femme gouvernait, le roi son père étant mort sans laisser d'héritier mâle. Le mari de cette femme était premier ministre.

Nous avons extrait ces notes de la traduction anglaise *the Travels of Ibn-Batuta* (translated from the abridged arabic manuscript copies preserved in the public library of Cambridge, etc., by rev. Samuel Lee; London, 1829).

Au moment où nous écrivons ces pages, la traduction française de MM. Defremery et Sanguinetti n'est pas encore parvenue à ce passage d'Ibn-Batouta relatif aux Maldives.

(¹) M. Barbot de la Trésorière n'a vu d'autres armes, chez les Maldiviens, qu'un petit couteau dont la lame a quatre ou cinq pouces de long. Ils le portent à leur ceinture et s'en servent pour ouvrir les cocos bons à boire.

a personne qui ait un peu de bien qui n'en veuille avoir, soit homme ou femme, garçon ou fille, plus ou moins, à proportion de ses biens et de sa qualité. C'est en quoi ils mettent tout leur trésor, et ils le destinent d'ordinaire pour faire les frais de leurs obsèques. Mais il n'y a que les grands seigneurs ou bien les étrangers qui les puissent porter par-dessus leurs toiles et les faire paraître; les autres les portent cachées par-dessous; et néanmoins il leur en faut avoir, pour le dire et pour les montrer en



Habitants du Malabar (¹). — D'après James Cordiner.

particulier. Le reste du corps, depuis la ceinture jusqu'en haut, demeure nu; j'entends le commun du peuple, car les seigneurs de qualité ne font pas ainsi. Toutefois, les jours de fête, ils se couvrent de jupes et de casaques de coton ou de soie, qui s'attachent avec des boutons de cuivre doré, d'autant qu'ils n'oseraient en porter d'or, et il n'y a que le roi seul qui en ait. Ces jupes sont de toutes sortes de couleurs, mais les extrémités sont bordées de blanc et de bleu. Les manches ne viennent que jusqu'au coude, disant que, si elles venaient jusqu'au poignet, comme à nous, ils n'auraient pas le maniement des bras libre. Avec cela, ils mettent des caleçons de couleur qui sont fort étroits, et qui leur prennent depuis la cheville des pieds jusqu'à la ceinture, ce qu'on attache par en bas aussi avec des boutons dorés. Les seigneurs s'accoutrent d'ordinaire avec les jupes et les casaques que j'ai dit.

Il y en a d'autres, en grand nombre, qui, aux jours de fêtes, ne mettent point de casaque, mais s'accommodent d'une autre sorte de braverie. C'est qu'ils broient du sandal et du camphre sur des

(¹) Il nous a été impossible de découvrir un seul dessin représentant des Maldiviens; l'art du dessin est encore beaucoup trop peu familier à nos officiers de marine. Peut-être la photographie leur viendra-t-elle en aide; et l'avantage considérable de ce procédé sera de contrôler des croquis faits souvent avec trop peu de fidélité.

L'aspect de ces habitants du Malabar et de ceux de Ceylan (p. 271) donnera, du moins, quelque idée de ce que peuvent être les Maldiviens.

pierres fort lisses et polies qu'on apporte de la terre ferme, et quelques autres sortes de bois odoriférants; puis ils mélangent cela avec de l'eau de fleurs distillées, et se font couvrir de cette pâte tout le corps, depuis la ceinture jusqu'en haut, y ajoutant plusieurs façons avec le doigt, telles qu'ils s'imaginent. Il me semblait que c'étaient des pourpoints découpés et façonnés; mais cela est de très-bonne odeur. Quelquefois ils y collent des fleurs les plus belles et de meilleure senteur. Ce sont leurs femmes ou leurs amies qui les accoutrent en cette sorte, et qui font dessus leur dos les façons et les ombrages comme il leur plaît. C'est une espèce de braverie qui est fort fréquente; mais ils n'osent se présenter ainsi accommodés devant le roi ni dans son palais (¹).

Ceux qui ont été en Arabie et qui ont visité le sépulcre de Mahomet, à la Mecque, sont fort respectés et honorés de tout le monde, de quelque qualité qu'ils soient, pauvres ou riches; et il y en a un grand nombre de pauvres. Ils ont des priviléges particuliers. On les nomme *agy*, et, pour être reconnus et remarqués entre les autres, ils portent tous des jupes de coton fort blanches et de petits bonnets ronds sur la tête, aussi tout blancs, avec des chapelets en la main, sans croix; et quand ils n'ont pas le moyen de s'entretenir habillés de cette sorte, le roi ou les seigneurs leur en donnent, et ils n'en manquent point.

Ils portent tous sur la tête des turbans rouges ou bigarrés de diverses couleurs; la plupart les ont de soie; les autres qui n'ont pas le moyen les ont de coton fort fin. Les soldats et officiers du roi les portent accommodés d'une sorte qui n'est pas permise aux autres, mettant aussi le plus souvent à leur tête de ces mouchoirs brodés que j'ai dit; et d'autres qu'eux ne le peuvent faire. Leurs cheveux, qui sont longs comme ceux des femmes de ces quartiers, ne laissent pas de paraître, comme ils mettent leur turban.

Tout le peuple va nu-pieds, et le plus souvent nu-jambes. Néanmoins, dans leur logis, ils se servent d'une manière de pantoufles ou sandales faites de bois, et quand quelqu'un de qualité plus grande que la leur les vient visiter en leur maison, ils quittent ces sandales et demeurent nu-pieds.

Quant aux femmes, elles ont premièrement une grande toile de coton ou de soie de couleur qui les environne depuis la ceinture jusqu'à la cheville des pieds, ce qui leur sert comme de cotte. Par-dessus, elles mettent une robe de taffetas ou de coton fort légère, mais fort longue, qui leur descend jusqu'aux pieds. Les bords en sont bleus et blancs. Je ne puis mieux comparer cette robe, pour en faire entendre la figure, qu'aux chemises que les femmes portent de deçà. Elle est un peu ouverte sur le cou, et fermée avec deux petits boutons dorés et autant à la gorge par devant, sans être ouverte plus avant sur le sein; tellement que, voulant donner la mamelle à leurs enfants, il faut qu'elles lèvent leur robe de dessus, mais non la toile qui leur sert de cotte, comme j'ai dit. Leurs bras sont chargés de gros bracelets d'argent, quelquefois depuis le poignet jusqu'au coude. Il y en a qui les portent mêlés d'airain, notamment les plus pauvres, et les autres d'argent fin et massif, en sorte qu'il s'en trouve qui portent trois et quatre livres d'argent en leurs bras. Davantage, elles ont encore des chaînes d'argent en ceinture, par-dessus leur toile, qui ne se montrent point, sinon quelquefois, quand les robes sont fort claires. Tout autour du cou, si ce sont femmes de moyens et de qualité, elles ont plusieurs chaînes d'or, où elles enfilent des pièces d'or monnayé, qui leur vient d'Arabie ou d'ailleurs de la terre ferme (²).

Leurs cheveux sont entrelacés les uns dans les autres, et quelquefois elles les couvrent encore, pour paraître en plus grosse touffe, d'une fausse perruque qui est de cheveux d'homme, car les femmes ne coupent jamais leurs cheveux; ce qu'ils couvrent d'une résille dorée, que les grandes dames couvrent de pierres précieuses. Aux oreilles, elles portent des pendants fort riches, suivant leurs moyens; mais elles les portent d'une autre façon qu'on ne fait ici, car les mères percent les oreilles de leurs filles quand elles sont en bas âge, non-seulement en un endroit, au gras de l'oreille, mais tout du long du cartilage, en plusieurs endroits, et y tiennent des filets de coton, pour nourrir les trous et les entretenir, afin d'y mettre, quand elles sont devenues grandes, de petits clous dorés, jusqu'au nombre de vingt-quatre pour les deux oreilles. La tête du clou est ornée d'ordinaire d'une pierre précieuse ou d'une perle, et, outre

(¹) Voy. notre deuxième volume, p. 357.

(²) Depuis Pyrard de Laval, les Maldiviens se sont appauvris. Ils n'ont plus tous ces ornements que l'ancien voyageur s'est plu à décrire.

au gras de l'oreille, il y a encore un pendant façonné à leur mode. Quand les femmes vont par la rue, soit de nuit ou de jour, bien qu'il soit fort rare qu'elles sortent de jour, elles portent un voile sur la tête ; mais elles le mettent bas en entrant chez les reines ou les princesses, ou même chez des personnes plus grandes qu'elles ; non pas toutefois devant les hommes ni même devant le roi, mais au contraire, c'est lorsqu'elles se cachent davantage, quand elles pensent être aperçues par des hommes.



Habitants de Ceylan (¹). — D'après James Cordiner.

J'ai dit qu'elles portaient des chaînes d'or au cou et des pierres précieuses en pendants d'oreilles ; mais, en cela, il est à remarquer qu'aucun, soit homme ou femme, s'il n'est prince ou bien grand seigneur, n'oserait avoir porté ni bagues, ni pierreries, ni bracelets, carcans ou pendants d'oreilles, ni chaînes d'or, sans permission du roi, si ce sont des hommes, ou des reines, si ce sont des femmes, dont on expédie les lettres. Cette permission s'achète à deniers comptant, à moins qu'on n'en soit gratifié, comme les femmes le sont souvent. Les étrangers ont ce privilége, qu'ils peuvent s'habiller comme il leur plaît, porter tout ce qu'ils veulent d'ornements et de braveries sans permission, autant que les plus grands princes ou que le roi même. Bref, en beaucoup d'autres choses, j'ai remarqué que les étrangers ont beaucoup de droits et de priviléges que n'ont pas les naturels du pays.

Enfin, pour revenir à notre discours, les femmes sont curieuses de se parer et de s'accommoder proprement ; de se baigner tous les jours, de se laver les cheveux d'huile de senteur, et de porter des parfums et de bonnes odeurs. Elles ont aussi une coutume de se rougir les pieds et les ongles des mains : c'est la beauté du pays, ce qu'elles font avec le jus et le suc d'un certain arbre, et cela dure jusqu'à ce que l'ongle ait poussé de nouveau, et alors elles en remettent d'autre. Certainement elles

(¹) Voy. la note de la p. 269.

paraissent assez belles et de bonne grâce, tant à cause qu'elles s'habillent joliment que parce qu'elles sont bien formées et de belle taille, et fort mignardes. Au demeurant, elles sont de couleur olivâtre pour la plupart, encore qu'il s'en trouve beaucoup qui sont brunes, et d'autres qui sont fort blanches, comme il se pourrait faire en ces pays-ci.

Ils sont si curieux en leur manger qu'ils ne goûteraient pas d'une viande où il serait tombé une mouche, une fourmi ou quelque autre petit animal, ou la moindre ordure, tellement qu'ils la donnent aux oiseaux, quand cela arrive. Car ils n'auraient garde de la bailler aux pauvres, ne leur donnant jamais chose qu'ils ne voulussent bien, et qui ne soit apprêtée comme pour eux-mêmes. A ce propos, j'ai remarqué que les pauvres venant à leur porte, ils les font entrer dans la maison et leur font pareille chère qu'à eux-mêmes, disant qu'ils sont serviteurs de Dieu comme eux.

Les plus grands seigneurs n'ont pas d'autre vaisselle ni plus riche que les autres. Ils se servent de celle que j'ai dit; d'autant qu'encore ils se pussent servir, s'ils voulaient, de vaisselle d'or ou d'argent, néanmoins leur loi le défend, et ils ne le font pas à cause de cela. S'il arrive que leur vaisselle de terre ou de porcelaine soit un peu fêlée, ils ne mangent plus dedans, la tenant pour polluée.

C'est la plus grande incivilité du monde, et digne de grand blâme entre eux, que de laisser tomber quelque chose en mangeant. Pendant ce temps-là, personne de ceux qui sont présents n'oserait cracher ni tousser, et il faut se lever et sortir dehors pour le faire. Il n'y a rien qu'ils abhorrent tant que le crachat, ni qu'ils estiment plus déshonnête et qui les indigne plus. Au reste, ils mangent tous fort avidement et en grande hâte, tenant qu'il est bien honnête de n'être pas long à manger ; et cependant, s'ils sont en compagnie, ils ne se disent mot les uns aux autres. De boire en mangeant pendant le repas, c'est incivilité ; aussi ils ne le font jamais, de sorte qu'ils se moquaient de nous, qui en usions autrement. Mais, après avoir mangé leur soûl, ils boivent une fois. La boisson la plus commune, c'est de l'eau, ou bien du vin de coco tiré le même jour. On en fait de deux autres sortes plus délicates : l'une est chaude, composée d'eau et de miel de coco, avec quantité de poivre (dont ils usent beaucoup en toutes leurs viandes, et ils les nomment *pasme*), et d'une autre graine appelée *cahoa ;* l'autre est froide et plus délicate, faite avec du sucre et du coco détrempé dans de l'eau. Mais ces breuvages sont pour le roi et pour les grands seigneurs, ou pour les festins solennels de leurs fêtes. Ils boivent dans des coupes de cuivre fort beau et fort bien mis en œuvre, qui ont aussi leur couvercle. Après le repas, et quand ils se sont lavés, on leur présente un plat de bétel au lieu de dessert; car les fruits sont servis quand et quant la viande.

Quant il faut tuer quelque animal pour leur vivre, il y a bien du mystère. Ils leur coupent la gorge en se tournant du côté du sépulcre de Mahomet, et disent leurs prières, et tout aussitôt ils les quittent ou ils les jettent sans y toucher jusqu'à ce qu'ils soient morts entièrement. Que si quelqu'un y touchait auparavant, ils jetteraient cette chair et ils n'en mangeraient point. Ce n'est pas tout, il faut que ce ne soit que par un certain endroit seulement qu'on leur coupe la gorge, autrement personne n'en mangerait. De plus, tout le monde ne s'entend pas à cela; ce sont principalement des prêtres ou des moudins (¹) qui le savent, ou bien ceux qui l'entreprennent doivent être anciens et non pas jeunes, et il faut qu'ils aient eu des enfants. Je prenais plaisir à voir que, pour l'ordinaire, pour tuer une poule, il fallait courir par toute une île pour trouver un homme qui sût tuer, encore pourvu qu'il le voulût faire, d'autant qu'ils reculent tant qu'ils peuvent à faire ce métier-là.

En toutes leurs actions ils sont scrupuleux et superstitieux, même aux plus petites choses. Après avoir dormi, soit de jour ou de nuit, ils ne manquent pas, aussitôt qu'ils sont éveillés, de se laver les yeux et la face, et se frotter d'huile, mettant encore d'un certain noir sur les cils et sourcils, et ils n'oseraient avoir parlé ni donné le bonjour à qui que ce soit qu'ils n'aient fait tout cela. Il sont fort soigneux de se frotter les dents, et de les laver et les nettoyer, et disent davantage que la couleur rouge du bétel et de l'arecqua, qu'ils mangent continuellement, y prend mieux; de sorte qu'ils ont tous les dents rouges à force de mâcher du bétel, et ils estiment cela beau : aussi ils en portent toujours sur eux, dans les replis de leur ceinture, et ce serait un déshonneur à un homme s'il était trouvé sans en avoir sur lui. C'est la coutume, quand ils se rencontrent les uns les autres par les chemins, de s'entre-

(¹) Muezzins.

donner chacun du sien. Ils se baignent plusieurs fois le jour, non-seulement pour leur plaisir et leur commodité, mais par religion.

En la nourriture des enfants, ils ont quelques coutumes et façons de faire particulières que je n'ai point vu observer ailleurs. Aussitôt que leurs enfants sont nés, ils les lavent en de l'eau froide six fois le jour, et puis ils les frottent d'huile et continuent longtemps ce lavement. Les mères nourrissent elles-mêmes leurs enfants, et elles n'oseraient les faire allaiter par d'autres, non pas même les reines, disant ordinairement que les animaux allaitent bien leurs petits (¹); mais elles se servent de servantes pour les tenir, pour les porter et les gouverner. Ils n'emmaillotent jamais leurs enfants, et les laissent libres; et, toutefois, je n'en ai jamais vu de contrefaits. On les couche suspendus en l'air, dans de petits lits de corde ou de petites chaises, où ils sont branlés et bercés. Dès l'âge de neuf mois, ils commencent à cheminer. A neuf ans, on les fait nourrir aux études et aux exercices du pays.

Ces études sont d'apprendre à lire et à écrire (²), et à entendre leur Alcoran, pour savoir ce qu'ils sont obligés de faire. Les lettres sont de trois sortes : l'arabique, avec quelques lettres et quelques points




Alphabet des Maldives. (Voy. la note 1 de la p. 207.)

qu'ils y ont ajoutés pour exprimer leur langue; une autre dont le caractère est particulier à la langue des Maldives; et en outre une troisième, qui est commune à Ceylan et à la plupart des Indes. Ils écrivent leurs leçons sur de petits tableaux de bois qui sont blanchis, et lorsqu'ils savent leur leçon par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit et les reblanchissent derechef, sinon que l'écriture dût être conservée et demeurer à perpétuité; car en ce cas ils écrivent sur du parchemin, qui est fait de feuilles d'arbre appelé *macare queau*, laquelle feuille est longue d'une brasse et demie, et large d'un pied. Ils en font des livres qui durent autant ou plus que les nôtres sans se gâter. Pour apprendre à écrire à leurs enfants, ils ont des planches de bois faites exprès, bien polies et bien unies, et étendent dessus du sable fort menu et fort délié, puis avec un poinçon ils font les lettres et les font imiter, effaçant à mesure ce

(¹) Le retour à ce devoir de la nature, si bien observé chez ces insulaires, a été presque une révolution dans nos mœurs à la fin du dernier siècle.

(²) C'est à peine si, depuis vingt-cinq à trente ans, on commence à comprendre l'utilité des écoles pour le plus grand nombre des petits Français; encore, quand on leur a donné l'enseignement très-imparfait de la lecture et de l'écriture, vers l'âge de douze ans, les abandonne-t-on à eux-mêmes sans livres, sans aucun autre encouragement, si bien que la plupart ne savent plus ni lire ni écrire à vingt ans.

qu'ils ont écrit, n'usant point en cela de papier (¹). Ils portent tous grand respect et honneur à leurs maîtres, tel qu'à leur propre père; pour raison de quoi ils ne peuvent contracter mariage ensemble, comme liés d'une affinité. Il se trouve parmi eux des gens qui poursuivent leurs études et qui sont fort savants en l'intelligence de l'Alcoran et aux cérémonies de leur loi.

La pêche des Maldives se fait de plusieurs façons. La grande pêche du poisson, dont ils font grand trafic, se fait hors de leurs bancs et atollons, en haute mer, à six ou sept lieues, où cette espèce de poisson se tient toujours. On y pêche une quantité admirable de gros poissons, de sept ou de huit sortes, qui sont néanmoins quasi de même race et espèce, toutefois non semblables ni de même grandeur, comme bonites, albachores (²), dorades et autres, qui sont fort approchants et de même goût, et ne portent point d'écailles, non plus que le maquereau; aussi se trouvent-ils toujours ensemble et en même parage, et se prennent en même façon : à savoir avec une ligne d'une brasse et demie de gros fil de coton rond, emmanchée dans une grande canne qui est un bois bien fort. L'hameçon qui se met au bout est d'une autre sorte que les nôtres; il n'est pas tant replié, mais plus étendu, et est pointu au bout comme une épingle, sans avoir d'autre accroc ni languette, ressemblant du tout à la lettre *h* de l'écriture française courante. D'amorce, on n'y en attache point; mais, le jour d'auparavant, on fait provision de quantité de petits poissons, qui sont gros comme de petits gardons ou même comme des ablettes, qui se trouvent en grand nombre sur les bancs et sur les sables, et ils les conservent en vie pour les enfermer dans des poches faites de corde de coco, à petites mailles, et les laisser tremper en la mer à la queue de leurs barques. Quand ils sont en haute mer, où se fait la pêche, ils sèment partout ces petits poissons et laissent aussi pendre leur ligne. Les gros poissons que j'ai dit, sentant le petit poisson, qui n'est pas fréquent en haute mer, y accourent en quantité, et, par même moyen, ils s'attachent à l'hameçon, qu'on fait blanchir et étamer tout exprès, d'autant que c'est une espèce de poisson fort goulu et fort sot, qui se prend à l'hameçon blanchi, pensant que ce soit un petit poisson blanc. On ne fait donc que lever la ligne dans le bateau, où le poisson tombe aussitôt, n'étant pas beaucoup attaché, et on la remet en mer à l'instant, où il s'en prend ainsi une étrange quantité : tellement qu'en moins de trois ou quatre heures leurs bateaux en sont tout pleins; et, ce qui est à remarquer, ils vont cependant toujours avant, la voile haute. Ce poisson qui se prend ainsi s'appelle généralement en leur langue *cobolly-masse,* c'est-à-dire du poisson noir, parce qu'ils sont tout noirs. Ils le font cuire en de l'eau de mer, et puis ils le font sécher au feu sur des claies, en sorte qu'étant sec il se garde fort longtemps. C'est de quoi ils font si grand trafic, non-seulement entre eux, mais aussi ils en fournissent le reste de l'Inde, où cette marchandise est fort requise. Au reste, il faut que le premier et le plus beau poisson de la pêche soit pour le roi; et sitôt que le bateau est arrivé, un des principaux prend le poisson et lui passe une corde ou un osier, et puis avec un bâton ils le portent sur l'épaule à la cuisine du roi. Ils en donnent après aux gens d'église, aux pauvres et à leurs amis, et le reste est départi entre eux. Pour peu qu'il y en ait, il faut faire tout ce partage.

Il y a une autre sorte de pêche qui se fait la nuit sur les bancs autour des atollons, deux fois le mois seulement, lorsque la lune est en conjonction et lorsqu'elle est pleine, trois jours à chacune fois. Elle se fait avec de ces claies qu'ils nomment *candoue-patis,* dont j'ai parlé ci-dessus, par le moyen de quoi ils vont la nuit sur les bancs faire leur pêche à la ligne. Ce sont de grandes lignes, de 50 ou 60 brasses de long, de gros fil de coton fort dur, qu'on noircit avec une écorce d'arbre dont ils se servent au lieu de brai ou de poix, afin de conserver le fil plus longtemps et l'empêcher de pourrir. Au bout, il y a des hameçons où l'on attache de l'amorce, de même façon que les nôtres. Avec ces lignes, ils prennent quantité de poisson d'une espèce que je n'ai point vue ailleurs, qui est long de trois ou quatre pieds et large à l'avenant; il est tout rouge, et le dedans est fort blanc et fort ferme quand il est cuit. C'est le plus délicieux et le plus excellent manger qu'on saurait dire; pour raison de quoi ces peuples, qui imposent à peu près les noms aux choses pour en désigner la nature, l'appellent en leur langue le *roi de la mer.* Ils le mangent frais et ne le salent point.

Ils ont aussi de toutes sortes de rets et de filets faits de fil de coton, de nasses et d'autres instruments

(¹) C'est aussi un des procédés économiques introduits dans nos petites écoles.

(²) Le thon.

de pêcherie, comme nous en avons ici, dont ils pêchent du poisson de toutes façons sur les basses de la mer; mais ce n'est que pour manger frais, et ils n'en font aucun trafic. Sur le bord de la mer, où elle est fort basse, ils passent le temps et prennent plaisir à pêcher de petits poissons qui ressemblent à des sardines et qui sont aussi fort délicats, avec un rets de fil de coton de grande étendue, ayant tout alentour des morceaux d'étain qui s'entre-touchent; ce qu'ils jettent subtilement lorsqu'ils aperçoivent quantité de ce petit poisson, qui se trouve arrêté dans l'étendue de ces rets par le moyen de l'étain, qui tire les rets jusqu'au fond sur le sable et les y enferme. Mais voici une autre sorte de pêche que j'ai trouvée fort étrange et pleine d'industrie.

Car deux fois l'année, aux équinoxes et aux grandes marées, ils font une pêche générale, en se mettant un grand nombre de personnes ensemble en certains endroits de la mer. Pour entendre la forme de cette pêche, il faut savoir que le flux de la mer s'étendant et montant alors plus avant que tout le reste de l'année, et passant les bornes des autres marées, de même le reflux à même proportion s'abaisse et se retire beaucoup, et découvre à sec les basses et les roches qui ne se voient point en autre temps. En ces lieux-là, pendant que la mer est retirée, ils observent quelque recoin commode, et posent tout autour de grosses pierres l'une sur l'autre, jusqu'à une grande hauteur, tellement que cela ressemble à une muraille ronde ou à un ravelin. Cet enclos a quarante pas de tour ou environ, et l'entrée qu'on y a laissée a deux ou trois pas de large. Ils s'assemblent trente ou quarante hommes, et chacun d'eux porte cinquante ou soixante brasses de grosses cordes de coco, où de brasse en brasse est attaché un morceau d'écale de coco sèche, pour faire flotter toujours la corde sur l'eau, comme on se sert ici du liége. Puis on lie ensemble les cordes que tous ont apportées en particulier, et on les étend en rond dessus les basses : je vous laisse à penser quelle étendue cela peut avoir en rondeur.

C'est chose étrange que tout le poisson qui est en dedans de cette corde se trouve pris, encore qu'il n'y ait autre rets ni instruments que la corde qui flotte seulement sur l'eau, sans qu'aucun filet en dépende. Mais le poisson craint la corde et l'ombre de la corde, tellement qu'au lieu de passer par-dessous pour s'échapper et ne se laisser pas enfermer, il fuit cette corde, pensant qu'il y ait un filet dessous qui l'arrêtât (¹). Les hommes vont tous se rendre à cet enclos de pierre que j'ai dit, tirant la corde de petit à petit, les uns d'un côté, les autres de l'autre, les uns en bateau, les autres dans l'eau, d'autant que sur ces basses-là la mer est peu profonde, et n'en ont au plus que jusqu'au cou, et pour la plupart bien moins. Ainsi, à mesure qu'ils amènent la corde, le poisson la fuit et se serre vers l'enclos, tant qu'enfin, la corde étant quasi toute tirée, ces poissons entrent tous dedans, et aussitôt ils bouchent l'entrée avec des faisceaux de branches et de feuilles de coco liées bout à bout, vingt ou trente brasses, et serrées ensemble de la grosseur d'un homme, et, à mesure que la mer baisse, le poisson demeure pris à sec. Après, il y a grand plaisir à voir le poisson pris, qui se débat et se remue, et en telle quantité que quelquefois il s'y en trouve dix ou douze mille et plus de toutes sortes, même quantité de gros et de grands, desquels ils emplissent des sacs et des poches de réseau dont la maille est fort petite, les mettant à l'embouchure et chassant le poisson dedans, en telle sorte qu'ils n'en perdent pas un seul (²). J'en ai vu de si gros que c'était tout ce que pouvait faire un homme d'en porter un. J'ai été souvent à cette pêche, et j'en ai eu pour ma part plus de cent gros poissons, et j'étais le moindre et l'étranger entre tant de personnes, et qui toutes avaient leur part bien complète; mais, à la vérité, j'avais plus de mal qu'eux, à cause qu'ils étaient accoutumés d'aller nu-pieds sur les bancs et sur les rochers, et moi non, à qui il me fallait faire quelquefois près d'une demi-lieue de cette façon, et toujours au soleil.

Tout ce poisson est employé pour leur vivre et pour leurs festins et délices; car ils ne font aucunement trafic de celui-là, encore qu'ils le fassent cuire, et puis après sécher sur des claies; autrement ils n'en pourraient pas garder longtemps une si grande quantité sans se corrompre. Cette pêche ne se fait qu'une fois en six mois sur chaque basse, et chaque fois dure quinze jours, et on change tous les jours de canton

(¹) Le fait paraît extraordinaire, et cependant il ne faudrait pas le rejeter sans examen. L'ombre de ces cordes, garnies de fragments de coco, peut faire fuir les poissons; mais il est bien à croire qu'il s'en échappe plus que l'on n'en pêche par un procédé si imparfait.

(²) Les Maldiviens de notre temps paraissent moins actifs et moins ardents, même à la pêche. M. Barbot de la Trésorière rapporte que ceux de l'atoll Moloque ne pêchaient point à la ligne : ils se contentaient de prendre de petits poissons, dans de petits filets en coton ou en fil de coco.

et on ne retourne pas souvent en même endroit à cette manière de pêche, sinon à l'autre équinoxe, qu'on en fait autant. Le poisson qui se trouve sur les basses ou enclos des bancs et des atollons s'appelle, en langue maldivoise, *phare-masse*, comme qui dirait poisson de basses ou de bancs; car *phare*, c'est-à-dire une basse ou un banc et roche; *masse*, c'est du poisson. L'autre, qui se prend en haute mer, s'appelle, comme j'ai déjà dit, *combolly-masse*, c'est-à-dire poisson noir. C'est celui dont ils font si grand trafic, et dont ils fournissent toutes les côtes de la terre ferme. Il est cuit dans l'eau de mer et séché, car d'être autrement salé, il ne l'est pas, bien qu'ils en salent quelquefois; toutefois il demeure toujours dans la saumure, jusqu'à ce qu'on en ait affaire; mais ce n'est pas de celui qu'ils transportent ou qu'ils envoient dehors : aussi il ne se fait point de sel aux Maldives; celui dont ils se servent vient de la côte de Malvaire, et il ne pourrait pas suffire à une telle quantité de poisson qu'on pêche tous les jours, tant pour la provision des habitants que pour la marchandise : car, à la vérité, il n'y a point de lieu en toutes les Indes, ni même ailleurs, comme je crois, où la pêche soit plus riche et plus abondante.

J'omettais, auparavant que de finir ce discours des façons de faire et des exercices des insulaires, de dire un mot de leurs mœurs; il ne sera pas mal à propos d'en toucher ici quelque chose. Ce peuple est spirituel, avisé, fin et discret en la plupart de ses actions. Ils ne manquent pas aussi de courage, et ils aiment les armes et l'exercice. Ils sont industrieux aux arts et aux manufactures, et assez polis en leurs mœurs. Ils sont superstitieux outre mesure et fort adonnés à leur religion; au reste, extrêmement adonnés aux voluptés.

En leurs visites de nuit, il faut que les femmes aient un homme qui leur fasse compagnie, lequel marche devant, et, quand il entend venir quelqu'un, il dit par trois fois : *Gas!* c'est-à-dire, Gardez. Les hommes, avertis par ce signal, quittent le côté du chemin où vont ces femmes, sans faire semblant de les voir ni de les vouloir connaître, avec grand respect; et si ce sont d'autres femmes, elles prennent aussi chacune leur côté et ne se saluent aucunement, si elles ne se connaissent familièrement. Jamais on ne frappe à la porte, il n'y a point de marteau, et l'on n'appelle point pour faire ouvrir un logis; car la grande porte de la cour est toujours ouverte jusqu'à une certaine heure, qui est onze heures du soir, que tout le monde est retiré. C'est pourquoi l'on entre en la cour, qui est tout proche de la porte du logis, qui est aussi ouverte et tendue seulement d'une tapisserie de toile de coton ou d'autre étoffe, et comme on s'approche de cette porte, on tousse seulement; ce que ceux du logis entendant, ils sortent et regardent s'il y a quelqu'un qui les demande. Pareillement, quand les hommes vont de nuit par la rue, ils toussent souvent à dessein, afin de s'avertir les uns les autres, de peur de se heurter ou de se blesser, parce qu'ils portent (j'entends les soldats et officiers du roi en l'île de Malé) les armes nues.

### Du palais du roi et sa description; de sa façon de vivre et des reines ses femmes.

Le palais du roi est construit de pierre, composé de plusieurs demeures fort propres et bien bâties, toutefois sans grand ornement d'architecture et à un seul étage. Autour, il y a des vergers et des jardins où il y a des fontaines et des réservoirs d'eau, enclos de murailles et pavés par le bas de grandes pierres bien polies.

En l'enclos de ce palais, appelé en leur langue *gandoyre*, qui est de grande étendue, il y a plusieurs logements, et il y a autant de cours, au milieu de toutes lesquelles il y a un puits garni de belles pierres blanches. Dans l'une de ces cours sont les deux magasins du roi, l'un où il met ses canons, et en l'autre toutes sortes d'armes.

A l'entrée du palais, il y a un corps de garde où l'on voit quelques pièces de canon et plusieurs espèces d'armes. Le portail est fait comme une tour carrée, sur le haut duquel, les jours de fête, les joueurs d'instruments jouent et chantent, comme j'ai déjà dit.

De là on trouve une première salle, où se tiennent les soldats; plus avant, on trouve une autre grande salle pour les seigneurs, gentilshommes et personnes de qualité; car personne, ni seigneur, ni gentilhomme, ni moins du commun peuple, soit homme ou garçon, femme ou fille, n'oserait passer plus

avant, excepté les officiers domestiques du roi et des reines, et leurs esclaves et serviteurs. Voici comment ces salles sont dressées. Le pavé est élevé de trois pieds sur terre et planchéié de bois bien proprement assemblé et bien poli. C'est pour remédier aux fourmis que cela est ainsi haussé. On en fait de même pour toutes les maisons du pays, sinon qu'on peut s'imaginer que s'il doit y avoir quelque chose de bien dressé, c'est là, au palais du roi. Le plancher est puis après tout couvert d'une petite natte qui se fait en ces îles, entrelacée de diverses couleurs, avec des chiffres et autres façons fort mignonnement faits, ce qui est très-beau à voir. Les parois sont tendues de tapisserie de soie, de laquelle pendent alentour de belles franges comme d'une courtine. Le roi avait fait étendre sur ce plafond, en la salle des soldats et des étrangers, la grande enseigne et bannière de notre navire, qui était bleue, où les armes de France étaient dessus, en or, fort bien faites. Il estimait cette pièce grandement, et il la montrait par excellence aux étrangers, et souvent il me faisait expliquer ce qui était représenté en ces armes; ce qui n'était pas sans faire admirer la puissance de notre roi. En ces salles, sur le lieu où le roi s'assied, il y a une autre forme de plafond ou de courtine plus riche, sous laquelle il y a une place large, relevée de deux pieds, couverte d'un grand tapis, sur quoi il s'assied les pieds croisés; car ils n'usent point d'autres siéges. Sur les nattes, par toute la salle, les seigneurs qui viennent faire la cour s'asseyent en même sorte.

Les chambres et demeures intérieures du roi sont aussi bien ornées, tapissées de tapisserie de soie, enrichie d'ouvrages, de fleurs et de ramages d'or, et de diverses couleurs, ce qui éblouit la vue, tant par la richesse de l'or et des couleurs que par la beauté de l'ouvrage. Ces tapisseries viennent pour la plupart de la Chine, de Bengale, de Masulipatan et de Saint-Thomé, et il s'en fait même aux Maldives. Le peuple use de tapisserie de coton, qui est composée de pièces de toile de coton de toutes couleurs, qu'ils entremêlent diversement les unes parmi les autres, sur quoi ils font encore des façons et des figures, avec des coutures et des pièces rapportées cousues. Il vient aussi de Bengale une manière de tapisserie de toile, peinte dessus et diversifiée de couleurs, ce qui est bien agréable. Ils les appellent *iader*.

Les lits sont suspendus en l'air, par quatre cordes, à une barre qui est soutenue par deux piliers; les coussins et les draps sont faits de coton et de soie, le tout couvert de précieuses courtines de soie et de drap d'or. On fait les lits du roi, des grands et des plus riches, en cette forme, d'autant qu'ils se font branler et bercer plus aisément. Même ils ont accoutumé, quand ils sont couchés, de se faire manier et remuer le corps par leurs gens, et se faire frotter doucement et battre à petits coups des deux mains ensemble, disant que cela est fort utile à leur mal de rate et leur en fait cesser la douleur. Ils disent aussi que cela les endort plus tôt et leur fait oublier la douleur de la partie battue et frottée. Le commun des domestiques du roi couche en des coussins de coton posés sur des ais montés à quatre piliers de 4 pieds de haut.

L'habillement ordinaire de ce roi, c'était une robe de coton fort blanche et fine, ou à mieux dire une casaque descendant jusqu'à la ceinture ou un peu plus bas, bordée de blanc et de bleu, fermée par devant avec des boutons d'or massif. Avec cela, il portait une pièce de taffetas rouge bordée, qui lui prenait depuis la ceinture jusqu'aux talons. Ce taffetas était ceint d'une longue et large ceinture de soie rouge avec des franges d'or, et d'une grosse chaîne d'or fermée au-devant d'une grande enseigne plus large que la main, de pierreries les plus exquises qu'on saurait voir. Il portait aussi un couteau à la mode du pays, mais qui était richement travaillé. Il mettait sur sa tête un petit bonnet d'écarlate rouge, ce qui est fort prisé en ce pays-là et n'est permis qu'au roi. Ce bonnet était tout passementé d'or, et sur le haut il y avait un gros bouton d'or avec quelque pierre précieuse, qui signifie quelque marque royale, et tout autour un turban de soie rouge, comme sa ceinture. Encore que les plus grands, comme il a été dit, et les soldats se plaisent à porter de grands cheveux, néanmoins il se fait raser toutes les semaines. Il demeurait toujours nu-jambes, comme les autres, et il portait seulement en ses pieds des pantoufles de cuir doré qu'on apporte d'Arabie et qui sont faites en forme de sandales; de quoi aucun de son royaume, de quelque qualité qu'il soit, n'oserait se servir, excepté les reines et les princesses ses parentes. Pour le regard des princes, encore qu'ils le puissent et qu'ils en aient facilement la permission, ils ne veulent pourtant s'en servir, si ce n'est de certaines sandales de bois, dans le logis seulement, laissant au roi cette marque et différence pour le discernement d'avec eux, encore qu'il en

ait une autre qui le fasse assez remarquer. Car, quand il sort, on lui porte un garde-soleil ou un parasol blanc, qui est la principale marque de Sa Majesté, qui n'est et qui ne serait permise à aucun, quel qu'il fût, excepté aux étrangers, que j'ai dit avoir ce privilége de s'habiller et de porter tout ce qu'ils veulent. Il y a toujours auprès du roi un page qui tient un éventail, un qui porte l'épée du roi toute nue et une rondache, un autre qui tient une boîte pleine de bétel et d'arecqua, dont il prend à toute heure. Un docteur de la loi le suit aussi, et il ne le perd guère de vue, lisant un livre en sa présence et l'admonestant de sa religion.

A table, où il mange seul, il est servi par les principaux de la maison en la même forme que j'ai ci-devant décrite des particuliers, sinon que c'est encore avec plus de soin des serviteurs, avec plus d'honneur et de révérence. Sa vaisselle n'est pas d'or ni d'argent, parce que leur loi le défend, mais de porcelaine ou d'autres façons venant de la Chine, ou de cuivre, qu'ils façonnent et qu'ils font proprement aux Maldives, et des boîtes de bois verni et lacré.

Son exercice et son passe-temps ordinaire n'était pas de sortir souvent dehors et d'aller pêcher, comme faisaient, à ce que j'ai appris des insulaires, les rois ses prédécesseurs, mais de demeurer, la plupart du temps, enfermé en son palais à entretenir les reines, voir ses courtisans, et de voir travailler plusieurs ouvriers et artisans, comme des peintres, des orfévres, des brodeurs, des couteliers, des faiseurs de chapelets, des tourneurs, des menuisiers, des armuriers, et d'autres diverses sortes, tous lesquels il tenait en son palais, et il leur fournissait de la matière pour travailler, les payant de leur ouvrage et de leur travail à mesure qu'ils le lui rendaient parfait, ce qu'il gardait curieusement en divers lieux de son palais, et il en faisait quelquefois des présents. Cette occupation lui plaisait fort et lui faisait passer bien du temps : aussi il travaillait lui-même, et il disait ordinairement que c'était péché de demeurer sans rien faire. Il avait l'esprit prompt et vif, et il savait beaucoup de choses, même il travaillait à divers métiers et ouvrages. Au reste, il était extrêmement curieux de toujours apprendre. Il recherchait ceux qui étaient excellents en quelque chose. S'il se rencontrait quelque étranger qui sût ce que ni lui ni les insulaires ne sussent pas, il le caressait fort, afin qu'il lui montrât son art.

Quand le roi sortait, il allait toujours à pied (aussi par toutes ces îles il n'y a point de chevaux ni aucune bête de monture), sinon qu'il se fît porter dans une chaise sur l'épaule de ses esclaves; mais c'était rarement ou presque point, parce qu'étant fort et dispos, il aimait mieux aller à pied. Joint à cela que l'île est petite et de peu d'étendue. En l'île de Malé, et moins encore ailleurs, il n'y a point de pavé par les rues et par les chemins; c'est pourquoi les habitants sont sujets à les nettoyer et empêcher que l'herbe n'y croisse, principalement aux fêtes et lorsqu'ils savent que le roi ou les reines doivent sortir et aller par l'île, dont ils sont fort soigneux.

Le roi allant par la rue, le peuple en quitte un côté et le laisse vide, se retirant tout de l'autre côté, afin que là où le roi passe il n'y ait personne, car le roi ne passe et ne se tient jamais entre deux personnes, et on prend bien garde de ne le pas toucher. Les grands seigneurs en usent de même en leurs terres à l'égard de leurs inférieurs.

Il est aussi à remarquer que, quand on parle au roi ou aux reines, et à leurs enfants et princes du sang, ou bien qu'on parle d'eux à d'autres personnes et de ce qu'ils font, c'est en autres termes qui ne servent qu'à cela et qu'on n'oserait avoir appliqué à d'autres, comme, par exemple, si on dit d'un homme : *Il dort*, si c'est le roi, on dira : *Il sommeille*, ou : *Il repose*, ce qui ne se dit jamais, sinon en parlant du roi [1].

Les femmes du roi sont vêtues en même façon que j'ai décrit ci-dessus les grandes dames, excepté seulement qu'elles sont plus couvertes d'or, de perles, de pierreries et de richesse aux pendants d'oreilles, aux chaînes d'or, aux bracelets et carcans sur le cou, sur les bras et sur les jambes.

Les dames, femmes et filles des grands seigneurs de l'île, sont tenues de les venir voir le soir passer le temps avec elles et leur porter des présents.

Quelquefois les reines sortent dehors, mais c'est rarement; et lors il y a des femmes et des esclaves qui vont bien loin devant avertir les hommes qu'ils se retirent et qu'ils ne paraissent pas au chemin, ainsi seulement les femmes; comme, de fait, les femmes s'assemblent par leurs quartiers et cantons, et

(1) A peu près comme dans nos tragédies.

viennent au-devant avec de petits présents, comme de fleurs et de fruits. Il y a quatre femmes principales qui portent sur la tête des reines une couronne de soie ballant à terre, tellement qu'on ne les peut voir.

Dans les chambres des reines, princesses et grandes dames, l'on n'y voit point de jour, et il n'y a point d'autre clarté que celle des lampes qui y demeurent continuellement allumées. Elles se retirent en un endroit de la chambre, étant enfermées de quatre ou cinq rangs de tapisseries, qu'il faut lever auparavant que d'arriver où elles sont; mais il n'y a homme ni femme, soit domestique, soit de dehors, enfin qui que ce soit, qui osât lever la dernière, même encore qu'elles ne soient pas couchées ni qu'elles ne prennent pas leur repas, bref, encore qu'elles soient sans rien faire. Il faut, auparavant, tousser et dire qui c'est, et puis elles appellent ou renvoient quand bon leur semble. Au reste, j'omettais de dire que toutes les femmes et filles, lorsqu'elles se couchent, ne font qu'ôter leur robe et laissent leurs toiles autour de la ceinture; mais ce sont toiles qui sont destinées seulement pour la nuit; les hommes en font de même et n'en oseraient user autrement.

**Des revenus du roi; de la monnaie; du trafic et du commerce des Maldives.**

Tout ce qui se trouve au bord de la mer appartient au roi, et il n'y a personne qui osât y avoir touché pour le retenir; mais on est tenu de le recueillir et de lui apporter, soit de quelque navire qui se perde, pièces de bois, coffres et autres aventures, soit de l'ambre gris, qu'ils appellent *gomen*, et, étant préparé, *meuvare*, dont il en arrive là une plus grande quantité qu'en aucune partie des Indes orientales ([1]); car il appartient au roi, et nul n'oserait le retenir qu'il n'eût le poing coupé. Il en est ainsi d'une certaine noix que la mer jette quelquefois à bord, qui est grosse comme la tête d'un homme, qu'on pourrait comparer à deux gros melons joints ensemble. Ils la nomment *tavarcarré*, et ils tiennent que cela vient de quelques arbres qui sont sous la mer. Les Portugais la nomment coco des Maldives ([2]) : c'est une chose fort médicinale et de grand prix. Souvent, à l'occasion de ce tavarcarré, ou bien de l'ambre gris et noir, comme il s'en trouve aussi, les gens et les officiers du roi maltraitent de pauvres gens, quand ils les soupçonnent d'en avoir trouvé; et même, quand on veut faire déplaisir à un homme, on lui impute et on l'accuse de cela, comme on fait ici de la fausse monnaie, afin qu'il en soit recherché; et quand quelqu'un devient riche tout à coup et en peu de temps, on dit communément qu'il a trouvé du tavarcarré ou de l'ambre, comme si c'était un trésor. Il se pêche aussi du corail noir en quantité, qui appartient au roi, qui tient plusieurs hommes gagés pour faire cette pêche ([3]).

Il y a une autre sorte de richesse aux îles Maldives : ce sont certaines petites coquilles où il y a un petit animal, grosses comme le bout du petit doigt, toutes blanches, fort polies et éclatantes, qui ne se pêchent que deux fois le mois, trois jours devant et trois jours après la nouvelle lune, autant à la pleine, et il ne s'en trouverait pas une en autre saison. Ce sont les femmes qui les recueillent sur les sables et les basses de la mer, étant en l'eau jusqu'à la ceinture. On les appelle *boly*, et il s'en transporte une quantité effroyable de tous côtés, de telle sorte que j'en ai vu charger par an trente ou quarante navires entiers, sans autre charge. Tout cela va en Bengale; car c'est seulement là qu'on les débite chèrement et en quantité. Ceux du Bengale en font tant d'état qu'ils s'en servent de monnaie commune, encore qu'ils aient de l'or et de l'argent et assez d'autres métaux; et ce qui est plus merveilleux, c'est

([1]) Sur l'ambre gris, voy. notre deuxième volume, note 5 de la p. 99.

([2]) Fruit du palmier qui fait un genre distinct, sous le nom de *Lodoicea*, et que nous représentons, page 280. On nommait ce fruit *Nux medica*. Les Portugais l'appelaient aussi *Coquinho*. L'arbre croît sur une des îles Séchelles, nommée l'île des Palmiers par Labourdonnais, en 1743. (Voir la description et le dessin dans le *Voyage à la Nouvelle-Guinée* de Sonnerat, et dans Labillardière.)

« Le volumineux coco du lodoïce, après sa chute de l'arbre, est souvent entraîné par les flots de la mer à des distances considérables : aussi, avant la découverte des Séchelles, on ne possédait guère que ceux qui avaient été jetés sur les côtes des Maldives; et de là était venue la dénomination de coco des Maldives. » (*Dict. univ. des sciences.*)

([3]) Ce que l'on appelle corail noir est la tige des antipathes, genre très-voisin des gorgones (polypiers).



Lodoïcea, palmier de l'Ile des Palmiers, dans les Séchelles.

que les rois et les grands seigneurs font bâtir des lieux exprès pour y assembler ces coquilles, et en font une partie de leur trésor. Tous les marchands des autres endroits de l'Inde en enlèvent quantité d'ordinaire pour porter en Bengale, où ils ont journellement affaire; car il n'en croît point autre part qu'aux Maldives (¹), et par cette occasion elles ont aussi leur prix, ou servent de menue monnaie, comme j'ai dit.

(¹) La porcelaine cauris *(Cypræa moneta)*. Il n'est pas exact qu'on ne la trouve qu'aux Maldives; elle existe non-seulement dans les mers de l'Inde, mais encore dans l'océan Atlantique. Les cawries ou cauris se vendent 20 livres la tonne en Angleterre, et 50 ou 60 livres sur la côte d'Afrique. (Voy. t. Ier, p. 370, relation de FA-HIAN; et t. II, p. 100, note 2, relation des DEUX MAHOMÉTANS

Quand j'arrivai en l'île de Malé la première fois, il y avait un navire à l'ancre, de Cochin, ville des Portugais, du port de 400 tonneaux; le capitaine et les marchands étaient métis; les autres, Indiens christianisés, tous habillés à la portugaise, et ils venaient seulement pour se charger de ces coquilles, et de là les porter en Bengale. Ils donnaient vingt coquetées de riz pour un paquet de coquilles; car tous ces bolys sont mis par paquets du nombre de douze mille, à savoir, en petites corbeilles faites de feuilles de coco à claire-voie, garnies par dedans de toile du même arbre de coco, de peur que les coquilles ne tombent. Ces paquets ou corbeilles de douze mille se baillent là comme ici des sacs d'argent, qui, entre marchands, se tiennent tout comptés, et non d'autres; car ils sont si adroits à compter qu'en moins de rien ils ont compté par le menu un de ces paquets : aussi, en Cambaye et par toute l'Inde, ils enchâssent des plus jolies et des plus belles de ces coquilles par tous leurs meubles, comme des pièces de marbre ou des pierres fines.

On estime aussi fort, aux Indes, les écailles de tortues, qu'ils nomment *cambe*, qui viennent aux Maldives, et il s'en fait un bon trafic. C'est une sorte de tortue non commune, qui ne se trouve que là et aux Philippines. Elle est belle, fort polie, toute noire, avec plusieurs figures naturelles. Le plus grand débit s'en fait en Cambaye, où on en fait, outre les bracelets de femmes, de fort beaux coffres et des caisses accoutrés avec de l'argent.

Ceux des Maldives font pareillement grand débit de nattes de jonc fort poli, qu'ils façonnent joliment de diverses couleurs, et les enrichissent d'ornements et de chiffres si proprement qu'il n'y a rien de si gentil. Tous les Portugais et les Indiens les prisent fort, de sorte qu'il s'en fait un grand trafic, comme aussi des toiles de coton et de soie, qu'on leur apporte toujours écrues et qu'ils mettent en œuvre; mais ce n'est pas de toiles blanches, mais façonnées et figurées, et seulement en petites pièces grandes d'une brasse et demie, pour se couvrir, et d'autres propres pour vêtir les femmes, et des turbans, le tout étant fait joliment et mignonnement. Ainsi les Maldives sont hantées et fréquentées de tous côtés pour la marchandise, y ayant tant de choses que les étrangers prisent et recherchent. En contre-échange de tout cela, on y apporte tout ce que les insulaires ont besoin d'ailleurs, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la soie et du coton écrus; de l'huile, qui est faite d'une certaine graine odoriférante, qui ne sert que pour se frotter le corps après s'être baigné; de l'arequa pour manger avec du bétel; du fer et de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, bref, les choses dont ils n'ont point; et tout cela néanmoins y est à fort bon prix, à cause de l'abondance et de l'abord ordinaire des navires. On y apporte aussi de l'or et de l'argent, qui n'en sort jamais quand il y est entré une fois; et ils n'en bailleraient pas, pour peu que ce fût aux étrangers, mais ils le mettent en trésor ou aux joyaux de leurs femmes.

#### D'une expédition du roi de Bengale aux Maldives, et de la mort du roi de Malé. — Délivrance de l'auteur.

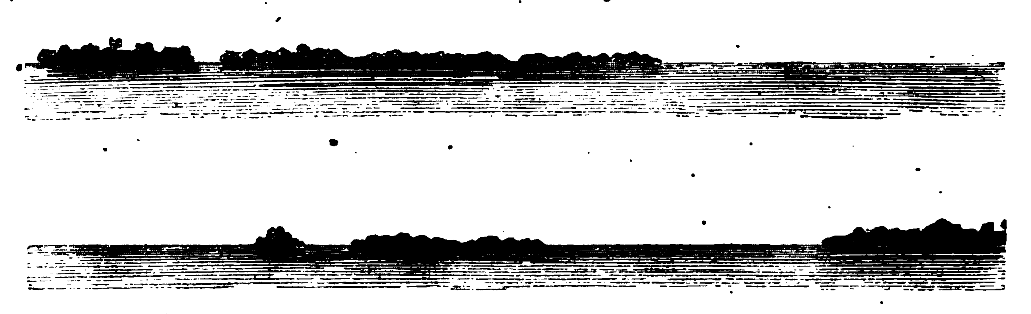
Au mois de février 1607, il arriva que le roi eut avis qu'il venait une armée navale, composée de seize galères ou galiotes, qui étaient déjà prêtes à entrer en ces îles ([1]). Cela étonna fort le roi et tout son peuple, d'autant qu'ils n'en avaient eu aucune nouvelle auparavant, et que celle-ci, si subite, les surprenait ainsi. Il commanda aussitôt de faire mettre en mer les galères qu'il avait, jusqu'au nombre de sept, sans les autres navires, les barques et les bateaux, qui étaient en grand nombre. Tout le monde se mit après à travailler de tout son pouvoir à cela; mais ils ne purent si promptement faire que les voiles des ennemis ne parussent, ce qui étonna davantage le roi. C'est pourquoi il commanda d'embarquer promptement toutes les meilleures richesses qu'il avait, pour se sauver, lui et ses femmes, en d'autres îles plus éloignées, vers le sud, où l'ennemi n'eût pu aborder, à cause de la difficulté des lieux.

A la première vue de ces galères, tout le monde était fort empêché à travailler, les uns aux galères et aux vaisseaux du roi, les autres à leurs barques et à leurs bateaux, pour s'y embarquer avec leurs biens et les sauver aux autres îles. Pour moi, quand je vis cette alarme à bon escient, je commençai à

([1]) Cette flotte, envoyée par le roi de Bengale, avait pour but de s'emparer des canons que le roi des Maldives devait aux naufrages de navires européens.

prendre quelque espérance; et principalement, quand j'aperçus de tout loin les voiles ennemies, je me résolus, avec mes trois compagnons, de chercher le moyen de nous sauver et de sortir de captivité. Cependant, durant ce grand tumulte qui était dans l'île, à la vue et aux approches des ennemis, nous faisions mine d'être aussi fâchés et éperdus que les autres, et nous faisions bien les empêchés, en sorte que ceux du pays, nous voyant en cette action et en même contenance qu'eux, n'eurent aucune défiance de nous.

Le roi sortit de son palais et prit la fuite avec les trois reines ses femmes, qui étaient portées chacune



Développement d'une vue de la partie nord de l'atoll Saadiva ou Souadou.

à bras par des gentilshommes, comme une nourrice fait de son petit enfant. Elles étaient couvertes chacune de voiles et de taffetas de diverses couleurs, figurés à la mode de la Chine et grands comme un linceul. Elles ne partirent du palais qu'avec le roi, qui s'embarqua avec elles.

J'étais pour lors chargé d'armes et d'autres hardes que je portais pour embarquer dans les galères, et, étant tout mouillé et en pauvre équipage, le roi fit rencontre de moi et me dit que j'étais honnête homme et que je prisse courage, me disant un mot qui est commun en toute l'Inde, à savoir, *Sabatz*, qui veut dire grand merci et sert aussi à louer un homme pour quelque chose qu'il a bien fait. Quand il me dit ce mot, la larme me vint à l'œil de pitié; car il pleurait et faisait les plus grandes lamentations du monde de se voir contraint de quitter tout et de voir porter ainsi ses femmes, qui, de leur côté, fondaient en larmes.

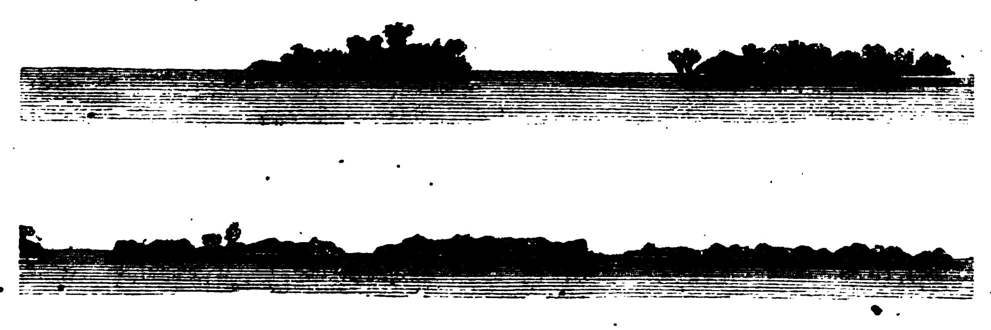
Tout le reste du peuple était en grande désolation par toutes les rues, et on n'entendait que gémissements, que cris et hurlements de femmes et d'enfants. Enfin, le roi s'étant embarqué pour se sauver en la galère royale, qu'ils appellent *ogate gourabe (gourabe* veut dire galère, et *ogate*, royale), avec ses femmes et son neveu, il fut contraint de laisser la plus grande partie de ses richesses, et toutes ses armes et ses canons, qu'il avait en grand nombre en l'île, car il n'avait pas eu le temps de s'armer et de les embarquer. Au même instant que tout le monde fut embarqué, il commanda de mettre à la voile et à la rame, et ils prirent leur route vers le sud et vers les atollons de Souadou.

Or le chef de l'armée des ennemis, découvrant que le roi se sauvait, le fit suivre par huit galères; les huit autres donnèrent en terre en l'île où j'étais. Je me rendis aux premiers qui mirent pied à terre, les priant de me sauver. Au premier abord, ne me connaissant pas pour Français, mais croyant au vrai que je fusse Portugais, ils me voulurent tuer, et, me mettant tout nu, ils m'ôtèrent ce que je pouvais avoir; mais ayant reconnu que véritablement je n'étais pas Portugais, ils me traitèrent plus humainement et ils me firent mener à leur capitaine, qui me reçut en sa protection et qui m'assura que je n'aurais point de mal; et lors il me fit bailler d'autres habits et me fit demeurer en ces galères pour ma sûreté, pour ce jour et cette nuit-là seulement, car après il me fut permis d'aller où bon me semblait par toute l'île, sans que personne me dît rien

Pour les huit galères qui avaient été commandées pour aller après le roi, l'ayant abordé, ils vinrent aux mains. Là, le roi, se mettant en défense, fut tué d'un coup de pique et puis à coups d'épée. Ses femmes furent faites prisonnières et son neveu se noya. Toutefois il ne fut fait aucun mal aux femmes, sinon qu'elles perdirent tous leurs joyaux, qui furent pillés par les soldats et par les mariniers, qui sont les plus dangereux pour le pillage. Ces mariniers sont appelés *moucois*.

Ce qui fut cause de la prise et de la mort du roi fut qu'il ne faisait aucun vent, mais qu'il y avait le plus grand calme du monde, et les galères ennemies étaient meilleures de rames que celles du roi, qui n'étaient bonnes que pour la voile et non pas pour l'aviron; car s'il eût tant soit peu fait de vent, on ne l'eût jamais pu attrapper.

Les ennemis ayant pris et pillé toutes les galères du roi, ils les ramenèrent ensemble, hormis deux, qui s'échouèrent sur les basses et sur les bancs. Ils ramenèrent aussi les trois reines en pauvre équipage, et elles furent menées dans le logis du neveu du roi défunt, joignant le palais royal.



— D'après l'atlas du *Voyage de la Thétis et de l'Espérance.*

On mit ces reines en ce palais-là à cause que, jour et nuit, on ne faisait autre chose que fouiller, que piller et emporter du palais du roi tout ce qu'il y avait de bon. J'allais souvent les voir, car ceux de l'île n'avaient pas congé d'y entrer, et j'y entrais quand bon me semblait, et je les conseillais et les consolais tant qu'il m'était possible; car j'entendais tout ce qu'on disait d'elles. Et, en pleurant, elles me demandaient souvent si j'avais grand regret de la mort du roi, qui m'aimait tant. Je leur disais que oui, et que, puisqu'il était mort, j'étais délibéré de m'en aller et de ne demeurer plus en ces îles, n'y ayant plus de maître.

Enfin, après que les ennemis eurent séjourné en cette île l'espace de dix jours à butiner et à charger leurs galères, tant des richesses qu'ils y trouvèrent que de cinq ou six vingts pièces de canon, tant gros que menus, qui y étaient, ils se retirèrent et laissèrent les reines en liberté avec tout le reste du peuple. Je m'en allai prendre congé des reines et de mes amis, ce qui ne fut pas sans pleurer, eux de tristesse et de déplaisir, mais moi de joie. Quand ce fut à nous embarquer, tous ces capitaines étaient en dispute entre eux à qui nous aurait dans sa galère, mes compagnons et moi. Enfin je m'embarquai en une, et mes trois compagnons en trois diverses autres, et nous ne nous revîmes que longtemps après.

Nous fûmes environ trois jours pour aller jusqu'à une petite île nommée *Malicut*, qui n'est qu'à 35 lieues des Maldives, au nord d'icelles. Cette île est tout environnée de fort dangereux bancs, qu'il faut bien prendre soin d'éviter. Nous y mouillâmes l'ancre trois galiotes que nous étions ensemble, les autres étant séparés d'autre côté. Cette île de Malicut n'a que 4 lieues de tour, et elle est admirablement fertile en arbres de coco, en bananes, en mil, et autres choses qui se trouvent aux Maldives. Ils abondent en toutes sortes de fruits. La pêche y est très-bonne, l'air y est fort sain et plus tempéré qu'aux Maldives, et le peuple y a les mêmes coutumes, les mêmes mœurs et langage que ceux des Maldives. Cette île a été autrefois du royaume des Maldives, mais un roi la donna à un sien frère en partage. A présent, elle est gouvernée par une dame qui relève du roi de Cananor, pour être en plus grande assurance. Cette reine me fit fort bon accueil, d'autant qu'elle m'avait vu plusieurs fois près du roi des Maldives, son proche parent. Quand elle me vit, elle se prit à pleurer, comme firent aussi la plupart de ceux de l'île, du regret qu'ils avaient de la mort de ce roi, dont je leur contai l'histoire.

Ayant séjourné environ deux jours en cette île, nous nous mîmes à la voile et nous allâmes surgir aux îles de *Divandurou*, à 30 lieues de Malicut, vers le nord. Elles sont cinq en nombre; elles ont six à sept lieues de tour, chacune plus ou moins les unes que les autres, et elles sont distantes de 80 lieues de la côte de Malabar, comme au droit de Cananor, et sont sous l'obéissance du roi de Cananor, qui possède encore quelque trente îles des Maldives, qui lui furent cédées, il y a environ cinquante ans, par

un roi des Maldives, à qui il avait prêté secours contre ses peuples qui s'étaient révoltés. Ces îles sont comme une étape et une descente de marchandises de la terre ferme, des îles Maldives et de Malicut.

Après nous être rafraîchis quatre ou cinq jours en ces îles, nous nous remîmes à la voile, tirant vers le sud, pour aller doubler la pointe de Galle, qui est un cap à la pointe de l'île de Ceylan. En allant, nous fûmes rencontre d'un si grand nombre de baleines qu'elles pensèrent renverser nos galiotes; mais ceux de dedans, avec des tambours, des poêles et des chaudrons, firent un si grand bruit qu'ils les firent fuir (¹).

De Ceylan, Pyrard fut conduit au Bengale. On aborda au port de Chartican. Les voyageurs se rendirent à Calicut, puis ils voulurent gagner Cochin. En route, ils furent arrêtés par les Portugais. A Cochin, on les jeta dans une prison, d'où Pyrard ne sortit que pour être transporté à l'hôpital de Goa. Pendant deux ans, il servit comme soldat; puis il fut de nouveau emprisonné. Délivré enfin par l'intercession des jésuites, il partit, le 30 janvier 1610, avec trois autres Français, et, le 16 février 1611, il était de retour à Laval. Bientôt après il se rendit à Paris, où ses récits inspirèrent un vif intérêt. Il fut particulièrement bien accueilli par le président Jeannin, qui lui conseilla de publier la relation de son voyage, ce qu'il fit sous le titre de *Discours* (²), et par Jérome Bignon, avocat général, qui écrivit, presque sous sa dictée, une relation plus complète (³).

Pyrard de Laval était peu instruit, mais il avait beaucoup de bon sens. On n'a point de renseignements sur la fin de sa vie.

(¹) Néarque, l'amiral d'Alexandre, avait eu recours à un moyen semblable dans le golfe Persique. (Voy. t. Ier, p. 181, *Voyageurs anciens.*)

(²) *Discours du voyage des Français aux Indes orientales*, etc.; 1611. (Voy. la Bibliographie.)

(³) *Voyage contenant la navigation aux Indes orientales*, etc.; 1615, 2 vol. (Voy. la Bibliographie.)

## BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — *Discours du voyage des Francais aux Indes orientales*, ensemble des divers accidents et dangers de l'auteur en plusieurs royaumes des Indes, et du séjour qu'il y a fait par dix ans, depuis l'an 1601 jusques en cette année 1611; contenant la description des pays, les mœurs, lois, façon de vivre, religion, de la plupart des habitants de l'Inde; l'accroissement de la chrétienté, le trafic et diverses autres singularités non encore écrites ou plus exactement remarquées; traité et description des animaux, arbres et fruits des Indes orientales observés par l'auteur; plus, un brief advertissement et advis pour ceux qui entreprennent le voyage des Indes; dédié à la reine régente, en France, par François Pyrard de Laval. A Paris, chez David Leclerc, rue Frementel, au Petit-Corbeil, près le Puits-Certain; in-8, M DC XI, avec privilége du roy. — *Voyage contenant la navigation aux Indes orientales, aux Moluques et au Brésil;* avec la description des pays, mœurs, lois, police et gouvernement; animaux, arbres et fruits, trafic et commerce qui s'y fait. Paris, R. Dallin, 2 vol. in-8, 1615. — *Voyage contenant la navigation aux Indes orientales, Maldives, Moluques, Brésil;* les divers accidents, aventures et dangers qui sont arrivés (à Pyrard de Laval) dans ce voyage, et pendant son séjour de dix ans en ce pays-là, avec la description des pays, mœurs, lois, gouvernement, etc.; divisé en deux parties; troisième édition, augmentée, avec un petit dictionnaire de la langue des Maldives. Paris, Samuel Thiboust, veuve Remy-Dallin, in-8, 1619. — Le même, augmenté de divers traités et relations, avec des observations géographiques, par Duval; précédé d'un Discours des voyages étrangers, par N. N., et d'une description de la côte d'Afrique. Paris, Louis Billaine, in-4°, 1619.

OUVRAGES A CONSULTER. — Barros (Joan de), *Decadas da Asia dos feitos que os Portegueses fezerao no descobrimento et conquista dos maris et terras do Oriente;* Lisboa, 4 vol. in-fol., 1628. — Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales et à la Chine,* de 1774 à 1781, suivi d'Observations sur les Maldives; 2 vol. in-4°. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de Lapeyrouse pendant les années 1791 et 1792;* Paris, 2 vol. in-4°, 1800. — Francis Buchanan, *A Journey from Madras, through Misore, Canara and Malabar,* etc.; London, 3 vol in-4°, 1807. — *Some Remarks relative to the geography of the Maldiva islands,* by James Horsburg. *(Journal of the royal geo-*

*graphical Society of London*, t. II, p. 72-80.) — On the same subject, by capt. Owen; t. II, p. 81-92. (Ce même volume renferme une petite carte des Maldives.) — *Extracts from commander Moresby's reports on the northern atolls of the Maldivas. (Journal of the royal geographical Society of London*, t. V, p. 398-404.) — *Description des îles Maldives*, tirée des instructions nautiques pour faciliter la navigation de cet archipel, par le capitaine Moresby, extrait par M. Daussy. (*Bulletin de la Société de géographie*, deuxième série, t. XV, p. 65-93.) — Carte des îles Maldives, dressée par M. Daussy, et publiée par le dépôt général de la marine, en 1841. (*Bulletin de la Société de géographie*, deuxième série, t. XVI, p. 457.) — *Nouvelles Annales des voyages : les Maldives*, troisième série, t. II, p. 116; *Maldiviens égarés*, troisième série, t. XII, p. 238; *Hospitalité du sultan des Maldives envers l'équipage d'un navire naufragé* (notice sur ces îles), par M. Schultz, officier à bord du *Hayston*, t. VII, p. 182-205. — *The Vocabulary of the maldivian language*, compiled by lieut. W. Christopher. (*Journal of the royal asiatic Society of Great-Britain and Ireland*, t. VI, p. 42-76.) — *Description of Heavandoo Pholo, the northern atoll of the Maldive islands*, by lieut. Powell, avec une carte. (*Journal of the asiatic Society of Bengal*, t. IV, p. 319-322.) — *Observations on the Maldive and Lakadive islands; Statistical views of the Maldives. (Asiatic journal.)* — *Expedition of the kings of the Maldives to conquest the Devil. (Quarterly review*, t. II, p. 57.) — *Notice sur les Maldives* extraite de la Relation du naufrage du capitaine Schultz dans ces parages, le 20 juillet 1819. (*Le Voyageur moderne*, par Élisabeth Bon, t. I, p. 98-202.) — Description des Laquedives et renseignements sur les différents canaux qui séparent ces îles; Description des îles Maldives et des canaux qui les séparent. (Instructions nautiques sur les mers de l'Inde, tirées de la dernière édition de l'ouvrage anglais publié par James Horsburg et traduit par M. le Prédour; t. II, p. 126-183.) — *Trigonometrical survey of the Maldivas*, by capt. Moresby and lieut. F.-T. Paul, indian navy; London, 1838. — *An historical, political and statistical account of Ceylan and its dependancies*, by Charles Pridham, esq.; London, 1849, t. II. — Barreto de Resende, *Tratado dos vizos-reys da India*, manuscrit de la Bibliothèque impériale. On trouve dans cet ouvrage un plan enluminé ou gouaché des Maldives.

# BOUGAINVILLE,

## NAVIGATEUR FRANÇAIS.

[1766-1769.]



Portrait de Bougainville. — D'après Gabriel.

Bougainville est le premier navigateur français qui ait fait le tour du monde [1]. On lui doit des découvertes géographiques importantes dans l'Océanie, entre autres celles de l'archipel des Navigateurs ou de Samoa, et de l'archipel de la Louisiade. Il reconnut ou retrouva beaucoup d'autres îles qui, entrevues avant lui, avaient été presque oubliées : Taïti (la *Sagittaria* de Queiros [2]), les Nouvelles-Hébrides (terres du Saint-Esprit du même navigateur), et les îles Salomon de Mendana. A ces titres, qui suffisent pour lui assurer une place parmi les voyageurs célèbres du dix-huitième siècle, il joint des qualités qui le distinguent de la plupart d'entre eux, et donnent un charme particulier au récit de ses explorations : il a un sentiment élevé des beautés de la nature et un grand amour de l'humanité ; il écrit avec beaucoup de grâce. Les pages où il a peint Taïti firent une impression vive et profonde sur l'esprit de nos pères ; on ne peut que leur reprocher d'avoir contribué à répandre de fausses idées sur l'innocence et le bonheur des sauvages. Mais peut-être cette aspiration vers des mœurs plus simples que celles de la

(1) Il signale lui-même une sorte d'exception ; « En 1714, un Français nommé Legentil Labarbinais était parti sur un vaisseau particulier pour aller faire la contrebande sur les côtes du Chili et du Pérou. De là il se rendit en Chine, où, après avoir séjourné plus d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua sur un autre bâtiment que celui qui l'y avait amené, et revint en Europe, ayant à la vérité fait, de sa personne, le tour du monde, mais sans qu'on puisse dire que ce soit un voyage autour du monde fait par la nation française. » En effet, ce n'avait été ni un voyage officiel, ni un voyage scientifique. (Voy. la Bibliographie.)

(2) Voy. p. 225.

régence et du règne de Louis XV n'était-elle pas sans quelque utilité : en voulant retourner à l'âge d'or, on est sorti du moins d'une halte au milieu d'une période de civilisation fort dangereuse.

On voit, dans le discours préliminaire de Bougainville, qu'il ne manquait point d'une juste ambition littéraire, mais qu'il craignait de ne pas réussir : « Avant, dit-il, que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée, qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est surtout pour les marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe n'offre pas la ressource des voyages de mer faits en temps de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avait pu m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond ! Mais, quoique initié aux sciences dès ma plus tendre jeunesse, où les leçons que me donna M. d'Alembert me mirent dans le cas de présenter à l'indulgence du public un ouvrage sur la géométrie, je suis maintenant bien loin du sanctuaire des sciences et des lettres ; mes idées et mon style n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante et sauvage que je mène depuis douze ans. Ce n'est ni dans les forêts du Canada, ni sur le sein des mers, que l'on se forme à l'art d'écrire, et j'ai perdu un frère dont la plume, aimée du public, eût aidé à la mienne [1]. »

Le succès de sa relation fut complet, auprès des gens du monde aussi bien qu'auprès des savants.

Bougainville était, du reste, un homme très-heureusement doué sous tous les rapports. Né à Paris, le 11 novembre 1729, fils d'un notaire et échevin de Paris, il suivit avec succès les cours de l'Université. Pour se conformer au désir de sa famille, il se livra d'abord à l'étude des lois et fut reçu avocat au parlement ; mais en même temps, il se fit inscrire aux mousquetaires noirs, et publia la première partie de son *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits* du marquis de l'Hôpital. Un an après, en 1753, il entra dans le bataillon provincial de Picardie comme aide-major ; en 1754, il était aide de camp de Chevert, au camp de Sarre-Louis. La même année, on l'envoya comme secrétaire d'ambassade à Londres, où il fut reçu membre de la Société royale. En 1756, il partit de Brest, avec le brevet de capitaine de dragons, et alla rejoindre au Canada le marquis de Montcalm, dont il fut l'aide de camp. Il se distingua dans plusieurs affaires d'une manière si remarquable qu'on le nomma chevalier de Saint-Louis et colonel. Dans la dernière campagne, où la France perdit le Canada, il ne montra pas moins de bravoure et de talent militaire. Il suivit, en 1760, M. de Choiseul-Stainville à l'armée d'Allemagne, comme aide de camp. La paix lui donnant, à son gré, trop de loisirs, il sut persuader aux commerçants de Saint-Malo de lui confier, en 1763, des vaisseaux pour aller fonder un établissement aux îles Falkland [2], à l'est du détroit de Magellan. A cette occasion, il reçut du gouvernement le grade de capitaine de vaisseau, et, en 1764, il fonda l'établissement qu'il avait projeté. Les Falkland furent nommées, dès lors, îles *Malouines*. Mais l'Espagne contesta les droits de Bougainville à s'emparer de ces terres, et le gouvernement français ayant admis la légitimité de cette réclamation, on chargea Bougainville lui-même d'aller restituer les Malouines.

« Dans le mois de février 1764, dit-il, la France avait commencé un établissement aux îles Malouines. L'Espagne revendiqua ces îles comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; et son droit ayant été reconnu par le roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établissement aux Espagnols, et de me rendre ensuite aux Indes orientales, en traversant la mer du Sud entre les tropiques.

» On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate *la Boudeuse*, de vingt-six canons de douze, et je devais être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Étoile*, destinée à m'apporter les vivres nécessaires à notre longue navigation, et à me suivre pendant le reste de le campagne.

[1] Ce frère aîné, Jean-Pierre de Bougainville, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, était mort à Loches, en juin 1763, trois ans seulement avant le départ du navigateur. Ce n'était pas un écrivain sans mérite. Il avait composé une dissertation sur le périple d'Hannon, intitulée : *Mémoires sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral des Carthaginois.*

[2] Ce fut John Strong, premier explorateur des Malouines, qui leur donna, en 1690, ce nom de Falkland, changé ensuite par les Espagnols en celui de San-Carlos. On trouvera des renseignements très-détaillés sur ces îles dans le Rapport sur le voyage autour du monde de la corvette *la Coquille* (1822, 1823, 1824 et 1825), commandée par M. L.-C. Duperrey. — Voir aussi l'*Art de vérifier les dates* (continuation), t. XI, p. 360 et 367.

» Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où *la Boudeuse* venait d'être construite, et où M. Duclos-Guyot, capitaine de brûlot, mon second, en faisait l'armement. Le 5 de ce mois, nous descendîmes de Paimbœuf à Mindin pour achever de l'armer, et, le 15, nous fîmes voile de cette rade pour nous rendre à la rivière de la Plata (¹). »

Les vents contraires obligèrent *la Boudeuse* à relâcher, le 22 novembre, à Brest, d'où elle repartit le 5 décembre. Elle passa la ligne le 8 janvier 1767, et mouilla dans la baie de Montévidéo le 31 du même mois.

Le 1er avril, Bougainville livra aux Espagnols l'établissement des îles Malouines. Il donne sur ces îles, de même que sur les points principaux de sa navigation depuis les côtes de France, des renseignements intéressants et utiles.

*La Boudeuse* fit sa jonction avec *l'Étoile* à Rio-Janeiro. Les deux navires sortirent le 15 de ce port, et, après divers incidents, arrivèrent, le 2 décembre, en vue du cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan. Ils s'engagèrent ensuite dans le détroit.

## RELATION (²).

J'estime la longueur entière du détroit (de Magellan), depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers, d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Combien

(¹) Voici, d'après la relation manuscrite de Fesche (voy. la note 2), les noms des officiers de l'état-major : Bougainville, capitaine ; Duclos-Guyot, capitaine du brûlot ; le chevalier de Bournaud, d'Oraison, Dubouchage, enseignes de vaisseau ; de Susannel, de Kervé, gardes-marine faisant fonctions d'officiers ; Lecorre, officier bleu ; Saint-Germain, écrivain du roi ; Laporte, chirurgien major ; le P. Lavaisse (cordelier), aumônier ; — volontaires : Fesche, A. Duclos-Guyot, Lemoyne ; — astronome, Véron ; — passager, le prince de Nassau.

(²) On conserve à la bibliothèque du dépôt de la marine, à Paris, une copie manuscrite du récit de Bougainville ; elle paraît avoir appartenu au célèbre d'Estaing. Elle ne diffère en rien de la relation imprimée.

La bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, possède : 1° les Mémoires de Commerson (Philibert), pour servir à l'histoire du voyage fait autour du monde par les vaisseaux du roi *la Boudeuse* et *l'Étoile*, pendant les années 1766-1768, manuscrit in-fol. ; 1 vol., 5 cahiers in-fol. ; — 2° une relation manuscrite rédigée par C.-F.-P. Fesche, en trois cahiers de format in-8 et composés : le premier cahier, de 828 pages ; le deuxième, de 460 ; le troisième, d'environ 226. Elle s'arrête au lundi 15 novembre 1768, dans la rade du port Maurice. En voici le titre : « Journal de navigation pour servir à moi » Charles-Félix-Pierre Fesche, volontaire sur la frégatte du roy *la Boudeuse*, commandée par M. le chevalier de Bougainville, » capitaine de vaisseau, armée en partie à Nantes, en partie à Brest, dans l'année 1766 ; ladite frégate montant vingt-six » pièces de canon de douze et deux cent vingt hommes d'équipage, destinée à faire le tour du monde, commencé le » 4 octobre 1766. »

Il existe de plus, à Rochefort, une relation manuscrite, rédigée par Vivès, compagnon de Bougainville. Il nous a été impossible de découvrir la personne, habitant Rochefort, qui possède actuellement le manuscrit original de cette dernière relation ; mais M. A. Lesson, médecin en chef de nos établissements dans l'Océanie, en possède une copie exacte qui fut faite, en 1833, pour son frère, le célèbre naturaliste et voyageur P. Lesson. Voici ce que M. A. Lesson veut bien nous écrire à ce sujet :

« La copie que je possède est le journal de tous les incidents du voyage, depuis le départ de Rochefort, le 1er février 1767, jusqu'au retour, en avril 1769. Ce journal se compose d'une centaine de pages à trente lignes. On y trouve parfois de curieux épisodes, et, particulièrement, l'histoire de la femme Barré, embarquée sous un faux nom, et sous des habits d'homme, comme domestique de Commerson, qui, avec l'astronome Véron, se trouvait sur le même navire que M. Vivès. (Voy. plus loin.) Une vingtaine de pages traitent de la Nouvelle-Cythère (Taïti).

» Mon frère a mis en note :

« Ce journal inédit du voyage autour du monde de M. Vivès, chirurgien major du bâtiment qui naviguait de conserve avec » la frégate *la Boudeuse*, est d'autant plus intéressant que, bien que concis et d'un style vieilli et bizarre, il sert de contre- » partie à la relation de Bougainville.

» M. Vivès est mort à Rochefort le 3 septembre 1828 ; il était né dans la même ville, le 14 septembre 1744. C'était un » homme singulier, et dans ses habitudes, et dans ses vêtements. Il avait beaucoup navigué ; aussi M. Robe-Moreau disait de » lui qu'il était plus connu au bureau des armements que dans l'école de médecine du port. Le même mauvais plaisant disait

de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough et de Beauchesne (¹), tels qu'ils sont sortis de leurs mains, et d'être obligés de n'en consulter que des extraits défigurés : outre l'affectation des auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui ne peut être utile qu'à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin est obligé de se servir, leur fait prendre pour des mots vicieux des expressions nécessaires et consacrées, qu'ils remplacent par des absurdités! Tout leur but est de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux sexes, et leur travail aboutit à composer un livre ennuyeux à tout le monde, et qui n'est utile à personne.

Malgré les difficultés que nous avons essuyées dans le passage du détroit de Magellan, je conseillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits sont de seize, dix-sept et dix-huit heures, je prendrais le parti de passer à mer ouverte. Le vent de bout et la grosse mer ne sont pas des dangers, au lieu qu'il n'est pas sage de se mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre les terres. On sera sans doute retenu quelque temps dans le détroit, mais ce retard n'est pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois et des coquillages, quelquefois aussi de très-bons poissons; et assurément je ne doute pas que le scorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui serait parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui y serait entré par le détroit de Magellan : lorsque nous en sortîmes, nous n'avions personne sur les cadres (²).

Lorsque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le commandant de *l'Étoile* que, afin de découvrir un plus grand espace de mer, il s'éloignerait de moi dans le sud, tous les matins, à la distance que le temps permettrait, sans nous perdre de vue; que, le soir, nous rallierions, et qu'alors il se tiendrait dans nos eaux, environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si *la Boudeuse* eût rencontré, la nuit, quelque danger subit, *l'Étoile* était dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auraient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage.

Le 30 janvier, un matelot tomba à la mer; nos efforts lui furent inutiles, et jamais nous ne pûmes le sauver. Il ventait grand frais et la mer était très-grosse.

Je dirigeai ma route pour reconnaître la terre que David (³), flibustier anglais, vit en 1686, sur le parallèle de 27 à 28 degrés sud, et qu'en 1722, Roggewеen, Hollandais, chercha vainement (⁴). J'en

» aussi de M. Vivès qu'il n'avait rapporté de son voyage que la graine d'un chou. Toujours est-il que la relation succincte de » ce voyageur nous a paru véridique, simple, écrite avec bonhomie et justesse en bien des points. Cette relation se rapporte » encore avec ce que nous avons lu des manuscrits de Commerson déposés au Muséum. J'ajouterai seulement que c'est le » journal d'un officier, qui n'était pas marin, et écrit non pour le public, mais pour un ami. »

« Quelques lignes, extraites de son Discours préliminaire, ajoute M. A. Lesson, peuvent donner une idée de l'homme et de son journal :

« Je fus destiné par mes supérieurs à faire ce voyage, pendant lequel je me suis occupé à tenir un mémoire fort étendu, » tant sur la navigation que sur l'historique. Mais, comme M. de Bougainville vient de donner au public un Journal de » navigation qui ne laisse rien à désirer, j'ensevelis pour jamais cette partie de mon mémoire; le mien, ne pouvant être que » fort inférieur, deviendrait répétitoire et peu utile aux amis pour qui j'écris. Je traiterai seulement la navigation fort légère- » ment, depuis notre départ de Rochefort jusqu'à la jonction de la frégate *la Boudeuse*, qui devint notre compagne de » voyage; et si ce précis historique, que je recueille pour mon passe-temps, peut me mériter, pour applaudissements, une » seule voix, pour laquelle j'écris, je me trouverai trop satisfait, etc. »

(¹) Sir John Narborough's voyage to the south sea by the command of king Charles II, and his instruct for settling a commerce in those parts; with a description of the inhabitants, etc., 1669-1671 ; London, 2 vol. in-8, 1711.

Duplessis : Relation journalière d'un voyage fait en 1698, 1699, 1700, 1701, par de Beauchesne, capitaine de vaisseau, aux îles du cap Vert, côtes du Brésil, côtes désertes de l'Amérique méridionale, détroit de Magellan, côtes du Chili et du Pérou, aux îles Galapes, détroit de Maire, îles de Sebalds, de Vards, îles des Açores. (Voy., à la Bibliothèque du dépôt de la marine, le manuscrit in-fol., 1698 à 1701.)

(²) Contrairement à ce conseil de Bougainville, les navigateurs évitent encore aujourd'hui le détroit de Magellan, même pendant les mois d'hiver. Les flots, les récifs, les courants contraires, les vents violents et variables, y opposent de telles difficultés à la navigation, que l'on ne peut y avancer de nuit; on préfère prendre le grand large et doubler de loin le cap Horn.

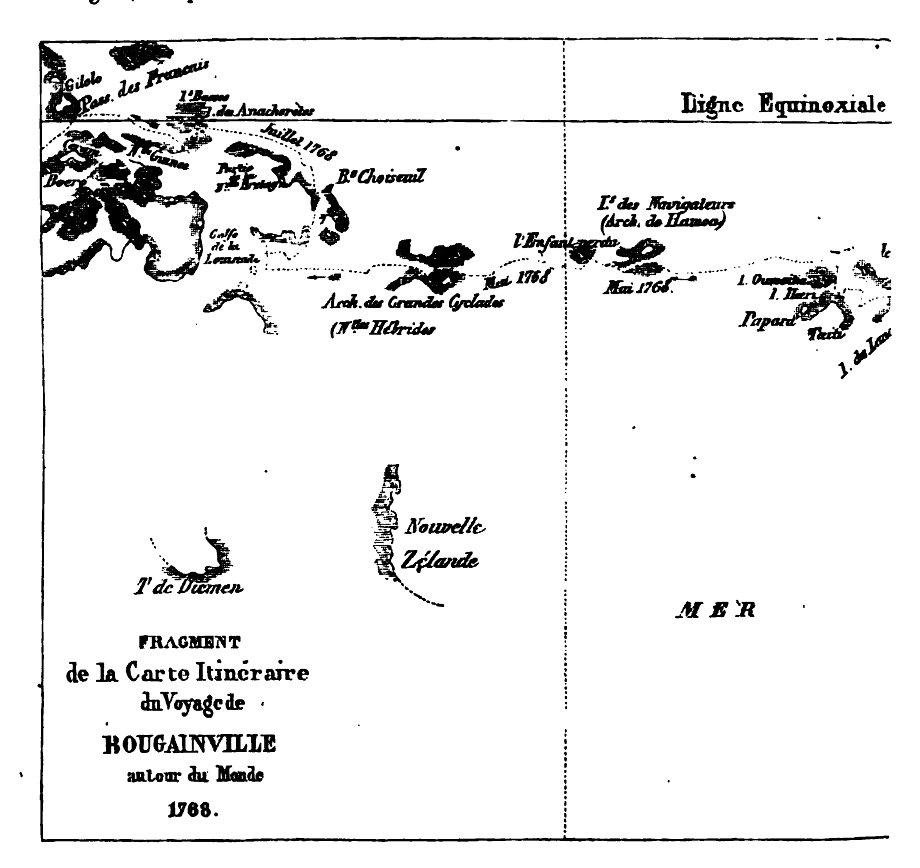
(³) Davis.

(⁴) Erreur. Voy. la note suivante.

continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avais passé, le 14, sur cette terre, suivant la carte de M. Bellin. Je pense, au reste, d'après le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue n'est autre que les îles *Saint-Ambroise* et *Saint-Félix*, qui sont à 200 lieues de la côte du Chili (¹).

Depuis le 23 février jusqu'au 3 mars, nous eûmes, avec des calmes et de la pluie, des vents d'ouest constamment variables du sud-ouest au nord-ouest; chaque jour, un peu avant ou après midi, nous avions à essuyer des grains accompagnés de tonnerre.

Il y eut sur la frégate, dès que nous fûmes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques.




Carte itinéraire

Comme on les attribuait aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les jours, dans le charnier, une pinte de vinaigre et des boulets rouges. Heureusement, ces maux de gorge cédèrent aux plus simples remèdes, et, à la fin de février, aucun homme n'était encore sur les cadres. Nous avions seulement quatre matelots tachés du scorbut. On eut, dans ce temps, une pêche abondante de bonites et de grandes oreilles (²); pendant huit ou dix jours, on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages.

Nous courûmes, pendant le mois de mars, le parallèle des premières terres et îles qui sont marquées sur la carte de M. Bellin sous le nom d'*îles de Queiros* (³).

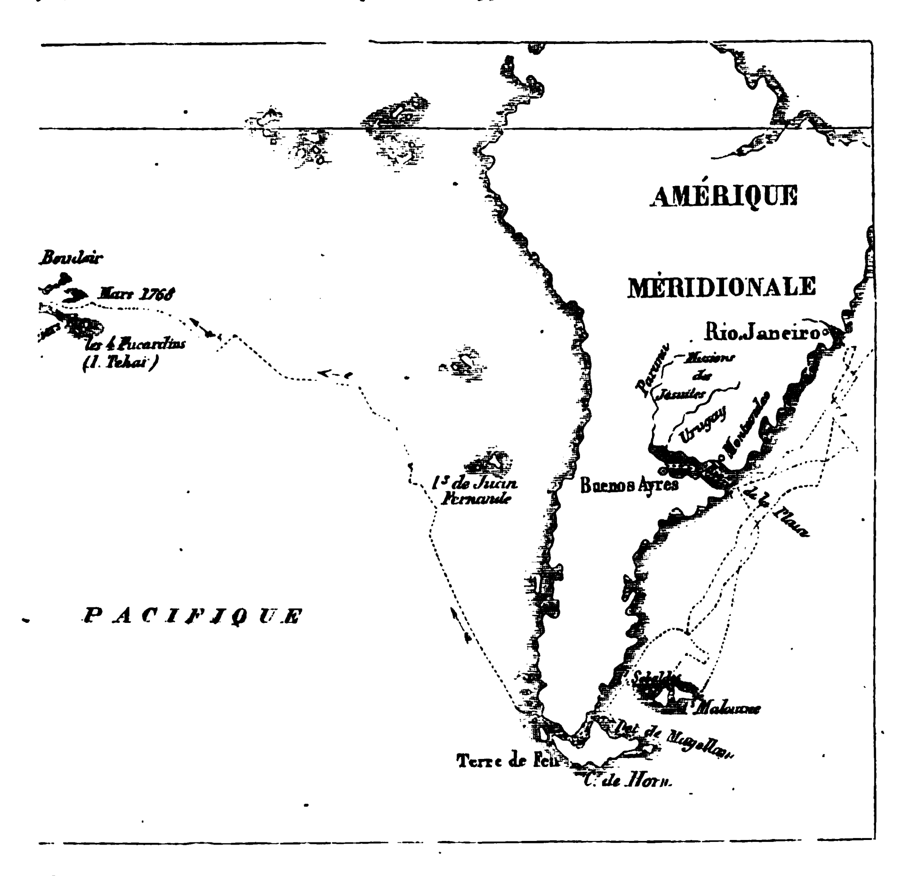
(¹) La terre de Davis, que Byron et Carteret avaient aussi cherchée inutilement, est l'île de Pâques, ou île Vaïhou, située par 27 degrés de latitude sud et 111 degrés de longitude est; elle fut trouvée ou retrouvée le 6 avril 1722, jour de Pâques, par l'amiral hollandais Roggeween. Elle a été visitée depuis par Cook, par la Pérouse (voy. plus loin), par Beechey, Dumont d'Urville, Moerenhout, etc.

(²) Le thon, ou le scombre germon (l'*Orcynus* de Cuvier).

(³) Bellin a placé, sur sa carte, les *îles de Queiros* vers la partie orientale de l'archipel Pomotou. C'était une erreur. ( Voy. plus haut la carte itinéraire de Queiros et sa relation, p. 220. )

Le 21, nous prîmes un thon, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les espèces ne s'éloignent jamais des côtes. C'était un indice du voisinage de quelques terres.

Effectivement, le 22, à six heures du matin, on eut en même temps connaissance, et de quatre îlots dans le sud sud-est 5 degrés est, et d'une petite île qui nous restait à 4 lieues dans l'ouest. Je nommai les quatre îlots les *Quatre-Facardins* (¹) ; et comme ils étaient trop au vent, je fis courir sur la petite île qui était devant nous. A mesure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle est bordée d'une



du voyage de Bougainville.

plage de sable très-unie, et que tout l'intérieur était couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élevaient les tiges fécondes des cocotiers (²).

La mer brisait assez au large au nord et au sud, et une grosse lame, qui battait toute la côte de l'est, nous défendait l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmait nos yeux, et les cocotiers nous offraient partout leurs fruits et leur ombre, sur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiseaux voltigeaient autour du rivage et semblaient annoncer une côte poissonneuse ; on soupirait après la

(¹) C'est le groupe d'îlots bas et boisés, avec un lagon intérieur, désigné aujourd'hui sous le nom de l'île Tehai, dans l'archipel Pomotou. La circonférence de ce groupe a de 8 à 10 milles. Latitude sud, 18° 43′ ; longitude ouest, 145° 23′.

Le capitaine Cook, qui visita ces îlots un an après Bougainville, leur donna le nom de Lagon.

Le capitaine Beechey a abordé à l'île Tehai en 1826.

Le nom des Quatre-Facardins était un souvenir d'un conte d'Hamilton, auteur favori de Bougainville. La plupart des cartes ont conservé ce dernier nom à l'île.

(²) L'île des Lanciers, nommée l'année suivante Thrum-Cap par Cook, visitée en 1826 par Beechey ; elle était alors inhabitée.

descente. Nous crûmes qu'elle serait plus facile dans la partie occidentale, et nous suivîmes la côte à la distance d'environ deux milles. Partout nous vîmes la mer briser avec la même force, sans une seule anse, sans la moindre crique qui pût servir d'abri et rompre la lame. Perdant ainsi toute espérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un risque évident de briser les bateaux, nous remettions le cap en route, lorsqu'on cria qu'on voyait deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'eussions jamais pensé qu'une île aussi petite pût être habitée, et ma première idée fut que sans doute quelques Européens y avait fait naufrage. J'ordonnai aussitôt de mettre en panne, déterminé à tenter tout pour les sauver. Ces hommes étaient rentrés dans le bois; bientôt après ils en sortirent, au nombre de quinze ou vingt, et s'avancèrent à grands pas; ils étaient nus et portaient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaisseaux, avec des démonstrations de menace ([1]). Après cette parade, ils se retirèrent sous les arbres, où on distingua des cabanes avec les longues-vues. Ces hommes nous parurent fort grands et d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été transportés jusqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres, et ce qu'ils deviennent en se multipliant sur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre? Je l'ai nommée l'*île des Lanciers*. Étant à moins d'une lieue dans le nord-est de cette île, je fis signal à *l'Étoile* de sonder; elle fila 200 brasses de ligne sans trouver de fond.

Nous fûmes obligés de rester en travers une partie de la nuit du 22 au 23, le temps s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie et du tonnerre. Au point du jour, nous vîmes une terre qui s'étendait, par rapport à nous, depuis le nord-est quart nord jusqu'au nord nord-ouest. Nous courûmes dessus, et à huit heures nous étions à environ trois lieues de sa pointe orientale. Alors, quoiqu'il régnât une espèce de brume, nous aperçûmes des brisants le long de cette côte, qui paraissait très-basse et couverte d'arbres. Nous revirâmes donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permît de nous rapprocher de la terre avec moins de risque; c'est ce que nous pûmes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes, cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 brasses. Une barre, sur laquelle la mer brisait avec furie, bordait toute la côte, et bientôt nous reconnûmes que cette île n'était formée que par deux langues de terre fort étroites, qui se rejoignent dans la partie du nord-ouest et qui laissent une ouverture au sud-est, entre leurs pointes.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur que nous apercevions la mer au delà de celle du nord. Elles ne paraissent être composées que par des dunes de sable entrecoupées de terrains bas, dénués d'arbres et de verdure. Les dunes les plus élevées sont couvertes de cocotiers et d'autres arbres plus petits et très-touffus. Nous aperçûmes, après midi, des pirogues qui naviguaient dans l'espèce de lac que cette île embrasse, les unes à la voile, les autres avec des pagaies. Les sauvages qui les conduisaient étaient nus. Le soir, nous vîmes un assez grand nombre d'insulaires dispersés le long de la côte. Ils nous parurent avoir aussi à la main de ces longues lances dont nous menaçaient les habitants de la première île; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots pussent aborder. Partout la mer écumait avec une égale force. La nuit suspendit nos recherches; nous la passâmes à louvoyer sous les huniers, et n'ayant découvert, le 24 au matin, aucun lieu d'abordage, nous poursuivîmes notre route et renonçâmes à cette île inaccessible, que je nommai, à cause de sa forme, l'*île de la Harpe* ([2]). Au reste, cette terre si extraordinaire est-elle naissante? est-elle en ruine? Comment est-elle peuplée? Ses habitants nous ont semblé grands et bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent sans inquiétude sur ces bandes de sable qu'un ouragan peut, d'un moment à l'autre, ensevelir dans les eaux.

Jusqu'au 27, nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles basses et en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, et qui ne méritaient pas que nous perdissions notre temps à les visiter ([3]).

([1]) Sans doute ils se servaient de ces lances pour chasser le poisson. (Voy. la note 3.)

([2]) L'île Heiou, ou Heao, nommée île Bow par Cook, en 1769; vue par Duperrey en 1823, par Beechey en 1826.

([3]) Groupe d'îles basses madréporiques semblables aux Maldives. (Voy. la relation de Pyrard de Laval.)

Un capitaine de commerce qui a visité ce groupe vers la fin de 1831 rapporte que les habitants sont pauvres, doux, vivant d'une manière patriarcale, et partageant entre eux leur nourriture. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfants. Chaque

J'ai nommé l'*archipel Dangereux* cet amas d'îles dont nous avons vu onze, et qui sont probablement en plus grand nombre ([1]). La navigation est extrêmement périlleuse au milieu de ces terres basses, hérissées de brisants et semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit surtout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du sud à la route, afin de sortir de ces parages dangereux.



Vue de la baie de Matavaï, à Taïti ([2]). — D'après Dumont d'Urville.

Effectivement, dès le 28, nous cessâmes de voir des terres. Queiros a, le premier, découvert, en 1606, la partie méridionale de cette chaîne d'îles, qui s'étend sur l'ouest nord-ouest, et dans laquelle l'amiral Roggeween s'est trouvé engagé, en 1722, vers le quinzième parallèle ; il la nomma le *Labyrinthe*. Je ne sais, au reste, sur quel fondement s'appuient nos géographes, lorsqu'ils tracent, à la suite de ces îles, un commencement de côte vu, disent-ils, par Queiros, et auquel ils donnent 70 lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'est que la première terre à laquelle il aborda

homme a une lance, longue de 10 à 12 pieds, qui lui sert à poursuivre le poisson. Un de leurs usages religieux consiste à suspendre aux arbres des écailles de tortue et des os. (Voy. notre tome premier, relation d'Hérodote, p. 105 et 106.)

« Les Pomotous se servent d'un bois très-dur, rare sur leurs îles, pour façonner des javelines souvent longues de 15 pieds, s'élargissant à leur sommet comme le fer d'une hallebarde, et couvertes de sculptures travaillées avec délicatesse. » (P. Lesson.)

([1]) On a conservé ce nom à l'archipel désigné aussi sous celui d'archipel Pomotou, que lui donnent les Taïtiens.

Situé à l'est de Taïti, cet archipel, le plus vaste de la Polynésie, s'étend, dans un espace de 500 lieues, de l'est sud-est à l'ouest nord-ouest, et se compose de plus de soixante îles ou groupe d'îles.

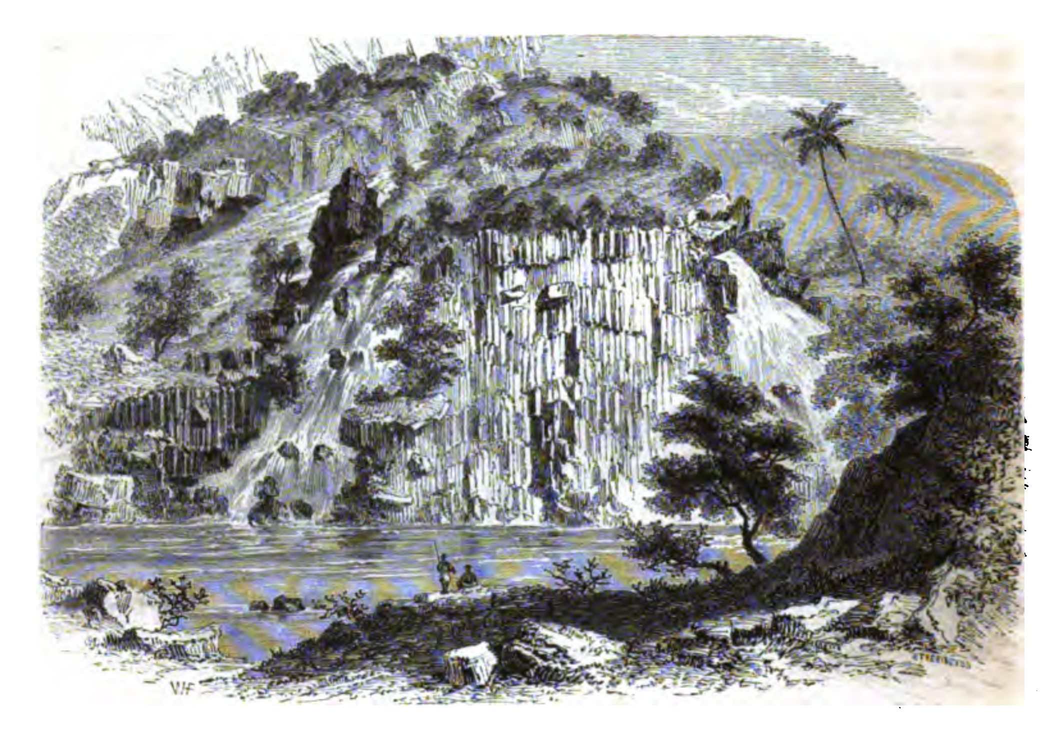
Pomotous signifie *îlots de la nuit*. *Po*, nuit; *motous*, îles (madréporiques).

Les habitants des îles Pomotous ressemblent physiquement aux Taïtiens, si ce n'est qu'ils ont l'aspect rude, la physionomie sauvage, et qu'ils se tatouent le corps entier, tandis qu'à Taïti on ne voit que de légers tatouages.

Les îles Pomotous sont pauvres; on n'y vit que de pêche.

([2]) « La baie de Matavaï, au nord de Taïti, est abritée par la pointe Vénus ou *Téhouroa* au nord nord-est, et au nord-ouest par une ceinture de corail. Elle est dangereuse dans les mois de décembre, janvier, février et mars, époque où règnent les vents d'ouest. » (P. Lesson.)

après son départ du Pérou avait plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la représenter comme une côte considérable, il dit que les sauvages qui l'habitaient lui firent entendre qu'il trouverait de grandes terres sur sa route. S'il en existait ici une considérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puisque la plus petite latitude à laquelle nous soyons jusqu'à présent parvenus a été 17° 40', latitude que Queiros observa sur cette côte, dont il a plu aux géographes de faire un grand pays.



Le Pyha, dans la vallée de Matavaï (¹). — D'après Dumont d'Urville.

Le 2 avril, à dix heures du matin, nous aperçûmes dans le nord nord-est une montagne haute et fort escarpée, qui nous parut isolée ; je la nommai le *Boudoir*, ou le *pic de la Boudeuse* (²).

Nous courions au nord pour la reconnaître, lorsque nous eûmes la vue d'une autre terre, dans l'ouest quart nord-ouest, dont la côte, non moins élevée, offrait à nos yeux une étendue indéterminée (³). Nous avions le plus urgent besoin d'une relâche qui nous procurât du bois et des rafraîchissements, et on se flattait de les trouver sur cette terre. Il fit presque calme tout le jour. La brise se leva le soir, et nous

(¹) Tous les voyageurs s'accordent pour représenter la vallée de Matavaï, à Taïti, comme un séjour d'une beauté admirable ; elle est ombragée par les cocotiers, les arbres à pain et les pommiers de Cythère ; arrosée par des cours d'eau limpides, doucement animée par le chant des oiseaux.

« La coulée ou muraille basaltique que les naturels nomment *Pyha* occupe le revers oriental du mont Oroena, à six milles environ de la pointe Vénus. Elle est formée de tronçons ou prismes à cinq faces, rangés les uns à côté des autres avec la plus grande régularité. La vue de ces orgues nous rappela la grotte de Fingal et la chaussée des Géants..... Les eaux se réunissent au faîte en une large nappe, qui se précipite en cascade..... » (P. Lesson.)

(²) Maitea, petite île que Queiros avait nommée la *Dezana* (p. 223), et que l'on aperçoit en approchant de Taïti par l'est.

Wallis nomma Osnabruck cette île, qu'il découvrit le 17 juin 1767, en l'honneur d'un prince Frédéric, évêque d'Osnabruck. Le nom Maitea a prévalu.

La tendance générale est de restituer à toutes les îles de l'Océanie les noms que leur avaient donnés les indigènes, et qui sont fondés soit sur leurs caractères physiques, soit sur des traditions.

L'île Maitea est le cratère d'un ancien volcan ; elle a environ deux milles de circonférence sur deux cents toises d'élévation, toute sa surface est verdoyante. Elle paraît être inhabitée.

(³) Première vue de Taïti.

Nous avons dit que, suivant l'opinion généralement adoptée, cette île avait été découverte en 1606 par Queiros, qui l'avait

courûmes sur la terre jusqu'à deux heures du matin, que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le soleil se leva enveloppé de nuages et de brume, et ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre, dont la pointe méridionale nous restait à ouest quart nord-ouest; on n'apercevait plus le pic de la Boudeuse que du haut des mâts. Les vents soufflaient du nord au nord nord-est, et nous tînmes le plus près pour atterrir au vent de l'île. En approchant, nous aperçûmes, au delà de sa




Mouillage de Papeïti (¹). — D'après Dumont d'Urville.

pointe du nord, une autre terre éloignée, plus septentrionale encore, sans que nous pussions alors distinguer si elle tenait à la première île ou si elle en formait une seconde.

Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux, que nous vîmes avec joie briller de toutes parts sur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4, au lever de l'aurore, nous reconnûmes que les deux terres qui, la veille, nous avaient paru séparées, étaient unies ensemble par une terre plus basse, qui se courbait en arc et formait une baie ouverte au nord-est (²). Nous courions à pleines voiles vers la terre, présentant au vent de cette baie, lorsque nous aperçûmes une pirogue qui venait du large et voguait vers la côte, se servant de sa voile et de ses pagaies. Elle nous passa de l'avant et se joignit à une infinité d'autres qui, de toutes les parties de l'île, accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nus, qui nous

nommée la *Sagittaria* (voy. p. 225). Cent soixante ans après elle fut retrouvée par Wallis, qui lui donna le nom d'île de Georges III.

Quelques auteurs (et nous-même dans ce volume) ont écrit *O-tahiti* au lieu de *Taïti*. Mais il paraît bien que *O Taïti* veut dire, dans le langage des indigènes : *C'est Taïti*.

(¹) « La crique de Papeïti a la meilleure rade de cette partie des côtes taïtiennes. Rétrécie à son ouverture, elle s'élargit en entamant circulairement les terres. Au milieu de la passe qui y conduit s'élève un îlot, couvert de cocotiers, où le vieux roi Pomaré aimait à venir se reposer. » (P. Lesson.)

(²) « La jonction des deux presqu'îles de Taïti consiste en une langue de terre large d'un mille, et nommée *Teravao*, qui semble être plutôt une soudure artificielle, un seuil exhaussé conduisant d'une île à l'autre : *Oporionou*, la plus grande, est arrondie, et peut avoir de 9 à 10 lieues de diamètre; *Tairapou*, ou la presqu'île sud-est, est de forme ovalaire, et peut avoir 6 lieues de longueur sur 4 de largeur. » (P. Lesson.)

présentèrent des branches de bananier, et leurs démonstrations attestaient que c'était là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les signes d'amitié dont nous pûmes nous aviser; alors ils accostèrent le navire, et l'un d'eux, remarquable par son énorme chevelure hérissée en rayons, nous offrit avec son rameau de paix un petit cochon et un *régime* de bananes. Nous acceptâmes son présent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jeta; nous lui donnâmes des bonnets et des mouchoirs, et ces présents furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt, plus de cent pirogues de grandeurs différentes, et toutes à balancier, environnèrent les deux vaisseaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes et d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes sortes de bagatelles, se fit avec bonne foi, mais sans qu'aucun des insulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorsqu'on était d'accord, on leur envoyait, au bout d'une corde, un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets et nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espèce d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avait point de femmes à cette première entrevue. Les pirogues restèrent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous fissent revirer au large; toutes alors se retirèrent.

Nous tâchâmes, dans la nuit, de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues.

Tout le rivage fut, jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avait été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres; on eût dit que c'était une illumination faite à dessein, et nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, et à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte, élevée en amphithéâtre, nous offrait le plus riant spectacle. Quoique les montagnes y soient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part son aride nudité; tout y est couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorsque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres jusqu'à sa cime isolée, qui s'élevait au niveau des montagnes, dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paraissait pas avoir plus de trente toises de diamètre, et il diminuait de grosseur en montant; on l'eût pris, de loin, pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillage. Les terrains moins élevés sont entrecoupés de prairies et de bosquets, et, dans toute l'étendue de la côte, il règne sur les bords de la mer, au pied du pays haut, une lisière de terre basse et unie, couverte de plantations. C'est là que, au milieu des bananiers, des cocotiers et d'autres arbres chargés de fruits, nous aperçûmes les maisons des insulaires (¹).

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle cascade (²), qui s'élançait du haut des montagnes et précipitait à la mer ses eaux écumantes. Un village était bâti au pied, et la côte y paraissait sans brisants. Nous désirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; sans cesse on sondait des navires, et nos bateaux sondaient jusqu'à terre; on ne trouva dans cette partie qu'un platin de roches, et il fallut se résoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du soleil, et toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'espèce de ceux apportés la veille, et quelques autres rafraîchissements, tels que poules et pigeons, les insulaires apportèrent avec eux toutes sortes d'instruments pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes singulières, des

(¹) Les cases sont généralement vastes; l'air y circule librement à travers les tiges de bambous qui forment leurs clôtures à claire-voie, et soutiennent les toits de feuillage de *fara* ou vaquais. Elles ressemblent à de vastes cages; on y entre par une étroite ouverture que l'on ferme avec une planche.

Cette simplicité sourit à l'imagination; mais il faut avant tout qu'elle ne nuise pas à la santé. Or, M. A. de Bovy assure que les rhumes et les rhumatismes sont très-communs à Taïti, même chez les jeunes gens. Il resterait à chercher si ces accidents ne sont devenus fréquents que par suite du mélange des anciennes coutumes avec celles des Européens. M. Lesson dit que les Taïtiens ne parviennent pas à un âge très-avancé.

(²) D'anciennes superstitions poétiques rendent célèbre parmi les Taïtiens cette cascade, qui descend avec fracas du haut de rochers basaltiques. (Voy. la note 1 de la p. 294.)

coquilles, etc. Ils demandaient en échange du fer et des pendants d'oreilles. Les trocs se firent comme la veille, avec loyauté ; cette fois aussi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies et presque nues. A bord de *l'Étoile*, il monta un insulaire qui y passa la nuit, sans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer, et, le 6 au matin, nous étions parvenus à l'extrémité septentrionale de l'île. Une seconde s'offrit à nous ; mais la vue de plusieurs brisants, qui paraissaient défendre le passage entre les deux îles, me détermina à revenir sur mes pas chercher un mouillage dans la première baie que nous avions vue le jour de notre atterrage.

A mesure que nous avions approché la terre, les insulaires avaient environné les navires. L'affluence



Otoo, roi de Taïti. — D'après les figures jointes au texte de la relation de Cook (¹).

des pirogues fut si grande autour des vaisseaux que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule et du bruit. Tous venaient en criant : *Tayo!* qui veut dire *ami*, et en nous donnant mille témoignages d'amitié ; tous demandaient des clous et des pendants d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage.

Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan ; cette écoutille était ouverte, pour donner de l'air à ceux qui viraient (²).

(¹) Nous donnons plus loin quelques détails au sujet de ces dessins, faits peu de temps après le voyage de Bougainville, qui ne précéda que d'un an le séjour de Cook à Taïti.

(²) Cook assure que la licence des Taïtiennes n'était pas générale ; que les femmes mariées savaient se faire respecter, et que tout ce désordre de mœurs, que l'on eut le tort de peindre avec de trop riantes couleurs, ne se rencontrait réellement que dans les rangs de la population inférieure.

M. E. de Bovy est plus sévère : « Les voyageurs, dit-il, qui ont donné à ces peuples l'épithète de voluptueux ont été au-dessous de la vérité. La corruption des femmes et des jeunes filles même était grossière, et la seule différence qu'elle offre avec celle que nous voyons aujourd'hui, c'est qu'elle n'était pas ordinairement vénale. » (*Revue coloniale*, sept. 1855.)

Les femmes taïtiennes sont converties au protestantisme ; elles se marient religieusement et civilement. Elles cherchent à se rapprocher de la manière de se vêtir des Européennes, sans y réussir ; elles portent des chapeaux mal faits, qui ne contribuent point à donner une idée de leur grâce si vantée.

Un Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt, plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens, qui le déshabillèrent dans un instant et le mirent nu de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et ramenèrent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.



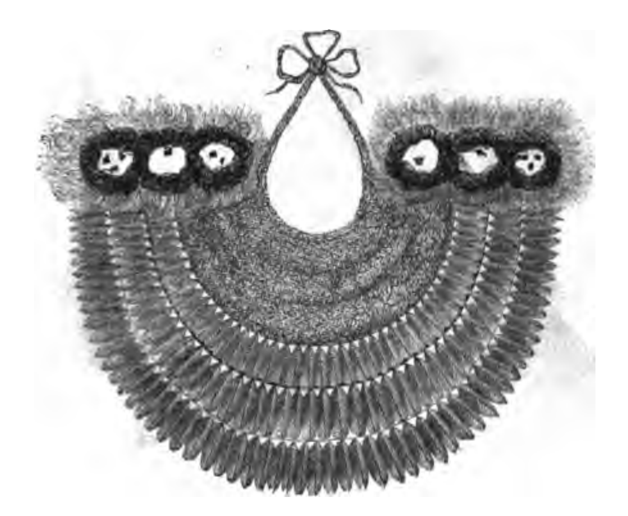
Potatow, chef de Taïti. — D'après Cook.

Lorsque nous fûmes amarrés, je descendis à terre avec plusieurs officiers, afin de reconnaître l'aiguade. Nous y fûmes reçus par une foule immense d'hommes et de femmes, qui ne se lassaient point de nous considérer; les plus hardis venaient nous toucher; aucun ne portait d'armes, pas même de bâton. Ils ne savaient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduisit dans sa maison et nous y introduisit. Il y avait dedans cinq ou six femmes et un vieillard vénérable. Les femmes nous saluèrent en portant la main sur la poitrine et criant plusieurs fois : *Tayo!* Le vieillard était père de notre hôte. Il n'avait du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs et d'une longue barbe, tout son corps nerveux et rempli, ne montraient aucune ride, aucun signe de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité; fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laissa la liberté de considérer l'intérieur de la maison. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la distinguât des cases ordinaires, que sa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingts pieds de long sur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'osier, long de trois ou quatre pieds et garni de plumes noires, lequel était suspendu au toit, et deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le dieu, était debout contre un des piliers; la déesse était vis-à-vis, inclinée

le long du mur, qu'elle surpassait en hauteur, et attachée aux roseaux qui le forment. Ces figures, mal faites et sans proportions, avaient environ trois pieds de haut; mais elles tenaient à un piédestal cylindrique, vidé dans l'intérieur et sculpté à jour. Il était fait en forme de tour, et pouvait avoir six à sept pieds de hauteur, sur environ un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous proposa ensuite de nous asseoir sur l'herbe, au dehors de sa maison, où il fit apporter des fruits, du poisson grillé et de l'eau; pendant le repas, il envoya chercher quelques pièces d'étoffe, et deux grands colliers faits d'osier et recouverts de plumes noires et de dents de requin. Leur forme ne ressemble pas mal à celle de ces fraises immenses qu'on portait du temps de François I^er^. Il en passa un au cou du chevalier d'Oraison, l'autre au mien, et distribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorsque le chevalier de Suzannet s'aperçut qu'il lui manquait un pistolet, qu'on avait adroitement volé dans sa poche. Nous le fîmes entendre au chef, qui sur-le-champ voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ses recherches, en tâchant seulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de sa friponnerie, et que son larcin lui donnerait la mort.



Hausse-col taïtien. — D'après Cook.

Le chef et tout le peuple nous accompagnèrent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure, qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servait de siége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, et, d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien soufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique; scène charmante et digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper et coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, et nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées et de serpenteaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules et le pistolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes, dans la matinée, toutes nos dispositions pour descendre à terre nos malades et nos pièces à l'eau, et les y laisser, en établissant une garde pour leur sûreté. Je descendis, l'après-midi, avec armes et bagages, et nous commençâmes à dresser le camp sur les bords d'une petite rivière où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe sous les armes et les préparatifs du campement sans paraître d'abord surpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi, accompagné de son père et des principaux du canton, qui lui avaient fait des représentations à cet égard, et me fit entendre que notre séjour à terre leur déplaisait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaisseaux. J'insistai sur l'établissement du camp, lui

faisant comprendre qu'il nous était nécessaire pour faire de l'eau, du bois, et rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conseil, à l'issue duquel Ereti vint me demander si nous resterions ici toujours, ou si nous comptions repartir, et dans quel temps. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en signe duquel nombre je lui donnai dix-



Jeune Taïtienne apportant des présents (¹). — D'après Cook.

huit petites pierres; sur cela, nouvelle conférence, à laquelle on me fit appeler. Un homme grave, et qui paraissait avoir du poids dans le conseil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'insistai pour le nombre que j'avais demandé, et enfin ils y consentirent.

De ce moment, la joie se rétablit; Ereti même nous offrit un hangar immense, tout près de la rivière, sous lequel étaient quelques pirogues, qu'il en fit enlever sur-le-champ. Nous dressâmes, dans ce hangar, les tentes pour nos scorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuse* et vingt-deux de *l'Étoile*, et quelques autres nécessaires au service. La garde fut composée de trente soldats, et je fis aussi descendre des fusils pour armer les travailleurs et les malades. Je restai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper, qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entourait le camp, et ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, et elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille et laide.

(¹) « Sa robe d'étoffe, dit Cook, flottait sur un mannequin d'osier, à peu près semblable aux paniers de nos aïeules. Les objets offerts (hausse-col, etc.) étaient étalés là-dessus avec un certain art. »

On peut douter que le dessinateur anglais ait reproduit le caractère véritable d'une Taïtienne au temps de Bougainville et de Cook.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangar était bien fait et parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barrière et un corps-de-garde. Ereti, ses femmes et ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule se tenait en dehors du hangar : un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter.



Jeune Taïtienne dansant. — D'après Cook.

C'était là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson et des pièces de toile, qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons et mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste, ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques, et qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes et les enfants ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vus ramasser, et des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays bas où nous étions n'est couvert que d'arbres fruitiers et d'une espèce de bois plein de gomme et de peu de consistance; le bois dur vient sur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, et m'indiqua même de quel côté il les fallait faire tomber en les abattant. Au reste, les insulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abattaient les arbres et les mettaient en bûches, que les gens du pays transportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, emplissant les pièces et les conduisant aux chaloupes. On leur donnait pour salaire des clous dont le nombre se proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La seule gêne qu'on eût, c'est qu'il fallait sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ses poches même; car il n'y a point, en Europe, de plus adroits filous que les gens de ce pays.

Cependant il ne semble pas que le vol soit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maisons,

tout y est à terre ou suspendu, sans serrure ni gardien. Sans doute la curiosité pour des objets nouveaux excitait en eux de violents désirs, et d'ailleurs il y a partout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les sentinelles et les patrouilles, auxquelles on avait même jeté quelques pierres. Les voleurs se cachaient dans un marais couvert d'herbes et de roseaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, et j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer sur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire; mais il eut grand soin de montrer plusieurs fois où était sa maison, en recommandant bien de tirer du côté opposé. J'envoyais aussi, tous les soirs, trois de nos bateaux, armés de pierriers et d'espingoles, se mouiller devant le camp.

Au vol près, tout se passait de la manière la plus aimable. Chaque jour, nos gens se promenaient dans le pays, sans armes, seuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maisons, on leur y donnait à manger; mais ce n'est pas à une collation légère que se borne ici la civilité des maîtres de maison.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisième, me promener dans l'intérieur de l'île. Je me croyais transporté dans le jardin d'Éden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers et coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvénients qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes et de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins se rangeaient à côté pour nous laisser passer; partout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce et toutes les apparences du bonheur.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes et de canards mâles et femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui proposai aussi de faire un jardin à notre manière et d'y semer différentes graines, proposition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer et entourer de palissades le terrain qu'avaient choisi nos jardiniers. Je le fis bêcher; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien aussi, autour de leurs maisons, des espèces de potagers garnis de giraumonts, de patates, d'ignames et d'autres racines. Nous leur avons semé du blé, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons et des graines potagères de toute espèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations seront bien soignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, et je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du sol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la visite du chef d'un canton voisin, qui vint à bord avec un présent de fruits, de cochons, de poules et d'étoffes. Ce seigneur, nommé *Toutaa*, est d'une belle figure et d'une taille extraordinaire ([1]). Il était accompagné de quelques-uns de ses parents, presque tous hommes de six pieds. Je leur fis présent de clous, d'outils, de perles fausses et d'étoffes de soie. Il fallut lui rendre sa visite chez lui; nous fûmes bien accueillis, et l'honnête Toutaa m'offrit une de ses femmes, fort jeune et assez jolie. L'assemblée était nombreuse, et les musiciens avaient déjà entonné les chants de l'hyménée. Telle est la manière de recevoir les visites de cérémonie ([2]).

Le 10, il y eut un insulaire tué, et les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de

([1]) Au-dessous du roi, la nation était divisée en trois classes. 1° les *hou-arii*, comprenant la famille royale et la noblesse (les personnes de cette classe ne contractaient jamais mariage avec celles des deux autres classes; elles étaient réputées sacrées); 2° les *boue-raatira*, qui étaient les prêtres, les guerriers, les rentiers, les propriétaires, les principaux fermiers, ceux qui exerçaient les plus nobles métiers; en un mot, la classe moyenne (Taïti, disaient les indigènes, est un mât; les *raatira* sont les cordages); 3° les *manahounes*, ou hommes du peuple, mercenaires, espèces de serfs, prolétaires, divisés eux-mêmes en plusieurs classes, dont la dernière était composée des *téoutous*, ou domestiques privés de toute propriété, et des *titis*, ou esclaves faits à la guerre. (Voy. d'Urville.)

Combien cette analyse réelle de la société taïtienne s'accorde peu avec la fable poétique qui représentait à nos pères les îles de la Société comme une image fidèle de l'âge d'or!

([2]) Le volontaire Fesche, qui était, sans aucun doute, un très-jeune homme, et fort léger, trouve admirable l'incroyable licence des mœurs dans la partie de la population de Taïti qui s'offrit d'abord à l'étude des Européens. Il entre dans les déclamations les plus étranges contre la pudeur et la décence, qu'il considère comme de déplorables préjugés. Le vice éhonté et effréné l'enivre, et il le célèbre, en termes mythologiques, de la manière la plus déclamatoire et la moins convenable possible.

feu. Cependant on ne laissait sortir aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux, ni de l'enceinte du camp. Je fis, sans succès, les plus exactes perquisitions pour connaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort, car ils continuèrent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présents, et ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.



Plateau de Fautahua, à Taïti. — D'après Lebreton.

Cependant je pressais nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savais que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos câbles, pomoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru rayés, nous avions découvert que le fond était semé de gros corail, et d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de chasse. La nécessité avait forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix, et bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étaient que trop fondées.

Un malheur n'arrive jamais seul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel était attaché notre salut, on vint m'avertir qu'il y avait eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de baïonnette; que l'alarme était répandue dans le pays; que les vieillards, les femmes et les enfants, fuyaient vers les montagnes, emportant leurs bagages et jusqu'aux cadavres des morts, et que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle était donc notre position, de craindre la guerre à terre, au même instant où les deux navires étaient dans le cas d'y être jetés. Je descendis au camp, et, en présence du chef, je fis mettre aux fers quatre soldats, soupçonnés d'être les auteurs du forfait; ce procédé parut les contenter.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires

ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivières, distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus; le front du camp était couvert par un marais; le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureusement, à quelques alertes près, occasionnées par des filous, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes étaient les plus vives : la crainte de perdre les vaisseaux à la côte nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir, les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est, avec une grosse houle, de la pluie, des orages et toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin, il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte. Je me rendis à bord; le grain, heureusement, ne dura pas, et, dès qu'il fut passé, le vent vint à terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs.



Types d'indigènes taïtiens. — D'après Dumont d'Urville.

Cependant, lorsque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp; on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maisons voisines abandonnées, tout le pays paraissait un désert. Le prince de Nassau, lequel, avec quatre ou cinq hommes seulement, s'était éloigné davantage, dans le dessein de rencontrer quelques insulaires et de les rassurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné. Les femmes, éplorées, se jetèrent à ses genoux; elles lui baisaient les mains en pleurant et répétant plusieurs fois : *Tayo, maté!* (Vous êtes nos amis, et vous nous tuez!) A force de caresses et d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes, embellissaient la marche et promettaient la paix. Je descendis aussitôt, avec un assortiment d'étoffes de soie et des outils de toute espèce; je les distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, et les assurant qu'il serait puni. Les bons insulaires me comblèrent de caresses, le peuple applaudit à la réunion, et, en peu de temps, la foule ordinaire et les filous revinrent à notre quartier, qui ne ressemblait pas mal à une foire. Ils apportèrent, ce jour et le suivant, plus de rafraîchissements que jamais. Ils demandèrent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil, ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Nous travaillâmes tout le jour et une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital et le camp. J'enfouis, près du hangar, un acte de prise de possession, inscrit sur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée et lutée, contenant les noms des officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il était deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15, à six heures du matin, les vents étant de terre et le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre.

Dès l'aube du jour, lorsque les insulaires s'aperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avait sauté seul dans la première pirogue qu'il avait trouvée sur le rivage, et s'était rendu à bord. En y arrivant, il nous embrassa tous; il nous tenait quelques instants entre ses bras, versant des larmes et paraissant très-affecté de notre départ. Peu de temps après, sa grande pirogue vint à bord, chargée de rafraîchissements de toute espèce; ses femmes étaient dedans, et avec elles ce même insulaire qui, le premier jour de notre atterrage, était venu s'établir à bord de *l'Étoile*. Ereti fut le prendre par la main et me le présenta, en me faisant entendre que cet homme, dont le nom est *Aotourou*, voulait nous suivre, et me priant d'y consentir. Il le présenta ensuite à tous les officiers chacun en particulier, disant que c'était son ami qu'il confiait à ses amis, et il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des présents de toute espèce, après quoi il prit congé de nous et fut rejoindre ses femmes, lesquelles ne cessèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait aussi dedans une jeune et jolie fille, que l'insulaire qui venait avec nous fut embrasser. Il lui donna trois perles qu'il avait à ses oreilles, et, malgré les larmes de cette jeune épouse, il s'arracha de ses bras et remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, et je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causait notre départ que je ne l'avais été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.

L'île, à laquelle on avait d'abord donné le nom de *Nouvelle-Cythère*, reçoit de ses habitants celui de *Taïti* (¹).

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taïti est surprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aspect triste et sauvage, elles servent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue et présentant de riches paysages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce désordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De là sortent une infinité de petites rivières qui fertilisent le pays, et ne servent pas moins à la commodité des habitants qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes, est consacré aux arbres fruitiers, sous lesquels, comme je l'ai déjà dit, sont bâties les maisons des Taïtiens, dispersées sans aucun ordre et sans former jamais de village; on croit être dans les champs Élysées. Des sentiers publics, pratiqués avec intelligence et soigneusement entretenus, rendent les communications faciles.

Les principales productions de l'île sont le coco, la banane, le fruit à pain (²), l'igname, le curassol,

(¹) « Nous avons nommé cette île la Nouvelle-Cythère, à cause des mœurs de ses habitants. Les femmes sont, pour la plupart, assez blanches, grandes et bien faites. » (Fesche.)

Taïti est la plus grande île de l'archipel ou groupe que l'on désigne soit sous le même nom qu'elle, soit sous celui d'îles de la Société.

Les Anglais, toutefois, persistent à donner le nom d'îles Georgiennes soit à l'archipel entier, soit aux îles occidentales, en laissant les noms d'îles de la Société à Taïti et aux quatre îles adjacentes.

Cook évaluait la population à cent mille âmes; c'était une grande exagération. En 1828 on n'y comptait plus que sept mille habitants. Quelques écrivains attribuent en partie la dépopulation à l'austérité extrême que les missions protestantes ont fait succéder, disent-ils, sans transition suffisante, à l'ancienne liberté des mœurs. Mais ce n'est là qu'une assertion dont il est très-difficile d'apprécier la valeur.

P. Lesson attribue la dépopulation de l'île aux guerres civiles de l'archipel de la Société, non moins qu'aux maladies (la petite vérole, entre autres) et aux vices que les Européens y ont introduits, surtout à l'ivrognerie.

Du reste, P. Lesson ne pense pas que le nombre des habitants ait jamais dépassé 12 000. Suivant ce qu'il a observé, l'étroite bande de terre qui enveloppe les montagnes et que borde la mer serait seule véritablement habitable. Les ravins n'ont jamais pu offrir qu'un séjour temporaire, et le sol argileux et ferrugineux des flancs des montagnes n'est pas apte à recevoir des habitations.

(²) L'arbre à pain est nommé par les naturels *ourou*, et son fruit *maïoré*; c'est le *rima* des îles Moluques, et le jaquier à feuilles découpées des auteurs (*Artocarpus incisa*).

Cet arbre s'élève à une hauteur de 10 pieds; son tronc a la grosseur du corps d'un homme. Son fruit, gros comme les

le giraumont et plusieurs autres racines et fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à sucre qu'on ne cultive point, une espèce d'indigo sauvage, une très-belle teinture rouge et jaune; j'ignore d'où on les tire (¹). En général, M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu et nommé plusieurs de nos fruits et de nos légumes, ainsi qu'un assez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les serres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, et les insulaires en font peu d'usage. Ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cèdre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur et pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui



Un jeune Taïtien. — D'après Cook.

porte le fruit à pain. C'est un bois qui ne fend point; mais il est si mou et si plein de gomme qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons (²), des chiens d'une espèce petite, mais jolie, et des rats en grande quantité. Les habitants ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres (³). Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi et d'un très-bon goût, et des perruches fort petites, mais fort singulières par le mélange de bleu et de rouge qui colorie leurs plumes (⁴).

deux poings, contient une pulpe farineuse que l'on coupe en tranches épaisses, et que l'on fait cuire; elle est tendre comme la mie de pain et a le goût de l'artichaut.

Trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire pendant huit mois. Or, sur un seul acre de terre on compte jusqu'à sept gros arbres à pain et trente-cinq de ces arbres d'une dimension ordinaire.

En hiver, les naturels vivent d'ignames, d'eddoes *(Arum)* et de bananes, dont ils ont des plantations très-étendues dans les vallées. (Forster.)

(¹) Parmi les productions végétales de Taïti on cite, de plus : le palmier, le mûrier, le plantain sauvage, l'herbe parfumée *(E-ahai)*, qui sert à donner une odeur agréable à l'huile; des arbrisseaux odorants : le *Gardenia*, le *Guettarda*, le *Calophyllum*, le sandal blanc et noir, etc.

(²) Les cochons, plus rares aujourd'hui, sont semblables à ceux de l'espèce chinoise. Ils n'ont pas les habitudes de saleté que l'on connaît à ceux de l'Europe. Le maigre de leur chair a le goût du veau.

Les Taïtiens ont aussi des chèvres vivant à l'état sauvage, et des lapins.

(³) Elles sont très-nombreuses, et se juchent sur les arbres fruitiers.

(⁴) Ajoutez le héron, le martin-pêcheur, le gros coucou, etc.

Ils ne nourrissent leurs cochons et leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre et ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a trouvé plus de huit cents têtes de volailles et près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétants des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage; car les habitants en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si sain que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique



Une jeune Taïtienne. — D'après Cook.

nos gens y fussent continuellement dans l'eau et au grand soleil, qu'ils couchassent sur le sol nu et à la belle étoile, personne n'y est tombé malade. Les scorbutiques que nous y avions débarqués, et qui n'y ont pas eu une seule nuit tranquille, y ont repris des forces et s'y sont rétablis en très-peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reste, la santé et la force des insulaires, qui habitent des maisons ouvertes à tous les vents et couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur sert de lit, l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent sans aucune incommodité, la finesse de tous leurs sens et la beauté singulière de leurs dents, qu'ils conservent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves et de la salubrité de l'air et de la bonté du régime que suivent les habitants (¹)?

Les végétaux et le poisson (²) sont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande, les enfants et les jeunes filles n'en mangent jamais, et ce régime sans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de presque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boissons; ils n'en connaissent d'autre que l'eau; l'odeur seule du vin et de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance; ils en témoignent aussi pour le tabac, les épiceries, et, en général, pour toutes les choses fortes.

Le peuple de Taïti est composé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, et qui paraissent se mêler ensemble sans distinction (³). La première, et c'est

(¹) Voy. la note 1 de la p. 296.

(²) Les poissons sont très-nombreux, entre autres l'albonite, l'albicare, le maquereau. Les Taïtiens se nourrissent aussi de homards, de crabes, de tortues.

(³) Erreur que Bougainville lui-même rectifie plus loin. (Voy. la note 1 de la p. 302.)

la plus nombreuse, produit des hommes de la plus grande taille : il est ordinaire d'en voir de six pieds et plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule et Mars, on ne trouverait nulle part d'aussi beaux modèles. Rien ne distingue leurs traits de ceux des Européens; et s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air et au grand soleil, ils seraient aussi blancs que nous. En général, leurs cheveux sont noirs. La seconde race est d'une taille médiocre, a les cheveux crépus et durs comme du crin; sa couleur et ses traits diffèrent peu de ceux des mulâtres (¹).

Les uns et les autres se laissent croître la partie inférieure de la barbe; mais ils ont tous les mous-



Vue de la baie de l'île Huaheiné (archipel de Taïti).

taches et le haut des joues rasés. Ils laissent aussi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns se coupent les cheveux très-court, d'autres les laissent croître et les portent attachés sur le sommet de la tête. Tous ont l'habitude de se les oindre, ainsi que

(¹) « Toutes les îles comprises dans un polygone dont les sommets seraient la Nouvelle-Zélande, les îles Wallis, l'archipel des Navigateurs, les îles Sandwich et les Pomotous orientales, sont peuplées par une race cuivrée qui se distingue, en général, des populations sauvages limitrophes, par la teinte et l'uniformité de sa couleur, par la beauté de ses formes, une taille très-au-dessus de la moyenne, et une expression de visage assez douce toutes les fois que le désir de paraître terribles ne les pousse pas à se procurer une laideur factice. Ces Indiens se reconnaissent tous à première vue et à la moindre parole comme appartenant à une même race, qu'ils désignent sous le nom de *Mahori* ou *Mahoï*, suivant leurs divers idiomes. Les Taïtiens occupent une position à peu près centrale dans le monde polynésien. » (E. de Bovy.)

Le même auteur paraît admettre que ces îles ont été peuplées par des émigrations venues de l'ouest; quelques individus offrent les caractères de la race malaise.

La distinction que fait Bougainville n'avait sans doute pour fondement que les effets physiques différents produits par la différence des castes.

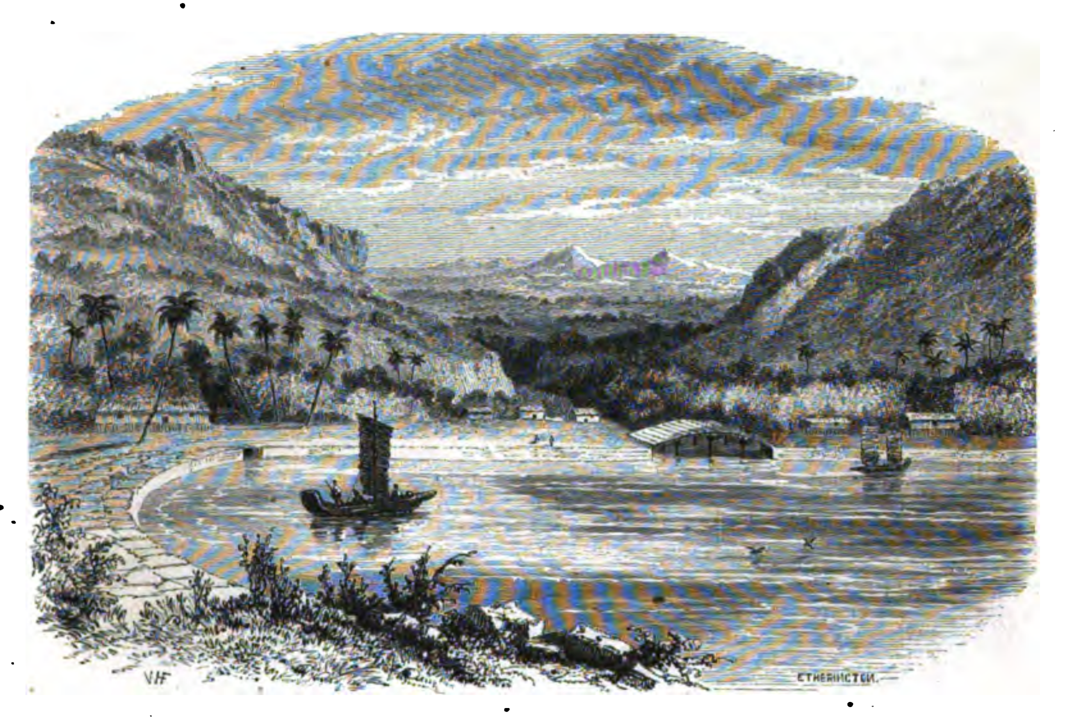
Fesche exprime la même opinion que son chef :

« Les habitants, dit-il, paraissent être composés de deux peuples différents, et voici ce qui m'engage à le croire : c'est la différence énorme de leurs couleurs; les uns sont plus blancs que les quarterons et les mixtels; les autres ont la couleur des mulâtres les moins blancs. Les premiers sont presque tous d'une taille et d'une carrure infiniment au-dessus du commun des Français; les derniers, qui sont en plus grand nombre, ont pour hauteur commune 5 pieds 3 ou 4 pouces. »

P. Lesson attribue cette différence de taille entre les classes supérieures et inférieures à la différence de nourriture et de bien-être. La dimension la plus ordinaire de la taille est de 5 pieds 3 à 5 pouces; mais il n'est pas rare de rencontrer des Taïtiens qui ont 5 pieds et 8 pouces.

la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un seul homme estropié, et qui paraissait l'avoir été par une chute.

Comme les Taïtiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, et qu'un petit chapeau de cannes garni de fleurs défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture ([1]).



Vue d'une vallée à l'île Huaheiné (archipel de Taïti).

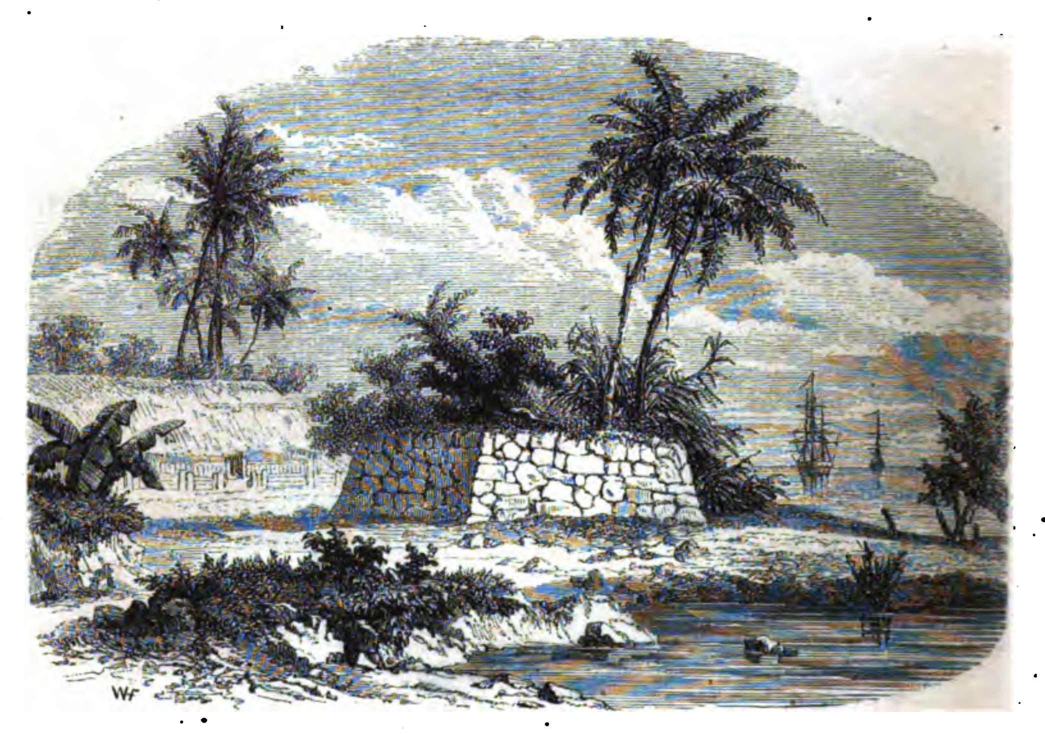
Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins; c'est une parure, et en même temps une marque de distinction. Les hommes sont souvent à la même mode ([2]). Un autre usage de Taïti, commun aux hommes et aux femmes, c'est de se percer les oreilles et d'y porter des perles ou des fleurs de toute espèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse, et jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver, avant et après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux et bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune guerre particulière, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur seigneur indépendant. Il est probable que les Taïtiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne se doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paraîtrait que, pour les choses absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété, et que tout est à tous. Vis-à-vis de nous, ils étaient filous habiles, mais d'une timidité qui les faisait fuir à la

([1]) Allusion aux corsets, etc.

([2]) On suppose que le tatouage est une sorte de langage hiéroglyphique servant à désigner la religion des individus, leur condition, etc., et ce langage serait le même dans toutes les îles de l'Océanie. C'était l'opinion de Malte-Brun (première série des *Annales des voyages*, t. XIV, p. 257 et suiv.). C'est aussi celle de M. Rienzi. Le capitaine Mauby est, de tous les voyageurs contemporains, celui qui a étudié cette question le plus particulièrement. On trouvera aussi des détails intéressants, sur le même sujet, dans Langsdorff, dans Wilkes *(Expédition des États-Unis)*, et dans P. Lesson *(Du Tatouage chez les différents peuples de la terre)*.

moindre menace. Au reste, on a vu que les chefs n'approuvaient point ces vols, qu'ils nous pressaient, au contraire, de tuer ceux qui les commettaient. Ereti cependant n'usait point de cette sévérité qu'il nous recommandait. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le poursuivait lui-même à toutes jambes; l'homme fuyait, et s'il était joint, ce qui arrivait ordinairement, car Ereti était infatigable à la course, quelques coups de bâton et une restitution forcée étaient le seul châtiment du coupable. Je ne croyais



Tombeau ancien à Mataval (Taïti). — D'après Dumont d'Urville.

pas même qu'ils connussent de punition plus forte, attendu que, quand ils voyaient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignaient une peine sensible; mais j'ai su depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'usage de pendre les voleurs à des arbres, ainsi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils sont presque toujours en guerre avec les habitants des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes, et même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, et une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait, chez eux, d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes et les enfants mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes et les filles.

Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conservent longtemps les cadavres, étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangar. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, et d'oindre d'huile de coco les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Émoé* (Il dort), nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, et j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministère sacré, et que, dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornements assez recherchés.

Ce n'est pas l'usage, à Taïti, que les hommes, uniquement occupés de la pêche et de la guerre,

laissent au sexe le plus faible les travaux pénibles du ménage et de la culture. Ici, une douce oisiveté est le partage des femmes, et le soin de plaire leur plus sérieuse occupation. Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entière.

Ils dansent au son d'une espèce de tambour, et, lorsqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec



Maison de Dieu et autel, à Huaheiné. — D'après Cook.

une flûte très-douce, à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons dit, ils soufflent avec le nez ([1]). Ils ont aussi une espèce de lutte, qui est en même temps exercice et jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaisir donne aux Taïtiens un penchant marqué pour cette douce plaisanterie, fille du repos et de la joie. Ils en contractent aussi dans le caractère une légèreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur présentions, nous n'avons jamais réussi à fixer deux minutes de suite l'attention d'aucun d'eux. Il semble que la moindre réflexion leur soit un travail insupportable, et qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse et leur industrie, dans le

([1]) L'âme de toutes les réjouissances était la *upaupa* ou *hiva*, série de danses dont l'entraînement allait *crescendo*. Ces danses, exécutées au son de tambours, de flageolets en bambou et de chœurs d'hommes, s'exécutaient soit en plein vent, soit dans de grandes cases construites exprès. (Bovy.)

Les femmes, dans les danses, étaient coiffées soit de guirlandes de fleurs, soit de cheveux empruntés; elles avaient les bras et le cou découverts; sur leur sein étaient des touffes de plumes ou des coquilles. Leur robe était presque toujours blanche et bordée d'écarlate. (Voy. Cook.)

Malgré le rapport de cette description avec la gravure empruntée au voyage de Cook, il est hors de doute que cette danseuse taïtienne est beaucoup trop européenne de costume et de figure.

« Les sons qui sortent de la flute taïtienne, quoique monotones et graves, ont quelque chose de gracieux. Un morceau de roseau d'environ un pied, ayant trois trous à son extrémité ouverte, et un seul à celle qui est munie d'un diaphragme, compose tout l'instrument. » (P. Lesson.)

peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays et la beauté du climat, démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instruments pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre, aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, et tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vastes maisons, et la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.



Rivière de Papa-Oa (Taïti). — D'après Dumont d'Urville.

Ils ont deux espèces de pirogues : les unes, petites et peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé; les autres, beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art.

Ils lient ensemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Par-dessus l'arrière de ces deux bâtiments ainsi joints, ils posent un pavillon d'une charpente très-légère, couvert par un toit de roseaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie et du soleil, et leur fournit en même temps un lieu propre à tenir leurs provisions sèches. Ces doubles pirogues sont capables de contenir un grand nombre de personnes, et ne risquent jamais de chavirer. Ce sont celles dont nous avons toujours vu les chefs se servir; elles vont, ainsi que les pirogues simples, à la rame et à la voile; les voiles sont composées de nattes étendues sur un carré de roseaux, dont un des angles est arrondi.

Les Taïtiens n'ont d'autre outil, pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant est fait avec une pierre noire très-dure. Elle est absolument de la même forme que celle de nos charpentiers, et ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtements n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitants cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur, équarri et rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, et ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale et très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple et moins sujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de plusieurs

sortes, plus ou moins épaisses, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils se servent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me justifiant, car on m'oblige à me servir de ce terme, en me justifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'assurément il ne



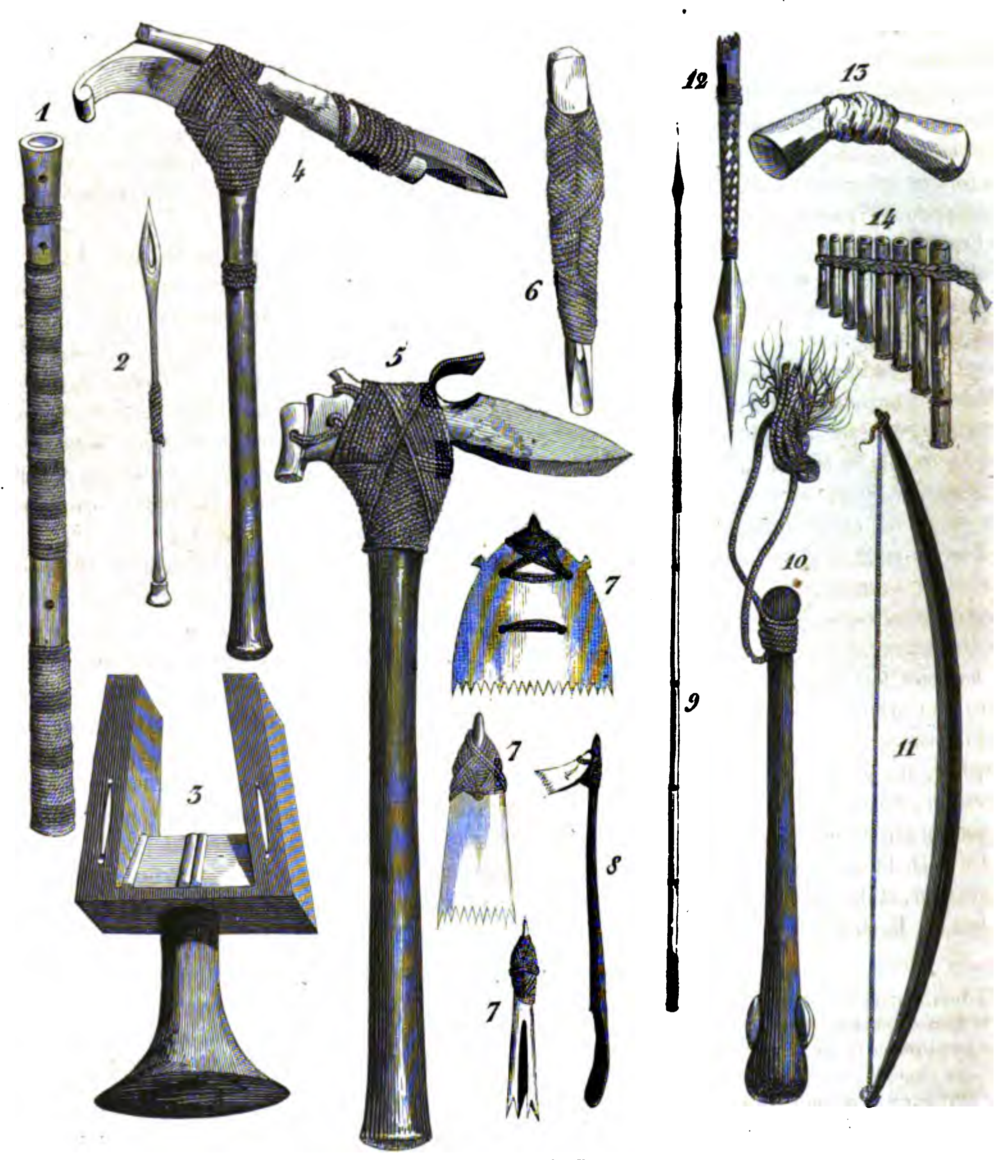
Vue d'une pirogue et d'un hangar dans une des îles de la Société. — D'après Cook.

croyait pas devoir être aussi long, et en rendant compte des connaissances qu'il m'a données sur son pays, pendant le séjour qu'il a fait avec moi.

Le zèle de cet insulaire pour nous suivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taïti, il nous l'a manifesté de la manière la plus expressive, et sa nation parut applaudir à son projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, et certains de ne devoir désormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les secours et les rafraîchissements dont notre vie dépendait, il nous était essentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus considérables de cette mer. Ne devions-nous pas présumer qu'il parlait la même langue que ses voisins, que ses mœurs étaient les mêmes, et que son crédit auprès d'eux serait décisif en notre faveur, quand il détaillerait, et notre conduite envers ses compatriotes, et nos procédés à son égard? D'ailleurs, en supposant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puissant, situé au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage, pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant son concitoyen bien traité par nous et enrichi de connaissances utiles qu'il leur porterait! Dieu veuille que le besoin et le zèle qui nous ont inspirés ne soient pas funestes au courageux Aotourou!

Je n'ai épargné ni l'argent ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif; curiosité stérile, qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés, et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée plusieurs de ceux mêmes qui passent pour instruits soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été

en Chine. D'autres, aristarques tranchants, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce que, après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français?




Armes et instruments des Taïtiens.

1, flûte dans laquelle les Taïtiens soufflent avec le nez ; — 2, aiguille ; — 3, instrument pour réduire en pâte le fruit à pain ; — 4, petite hache, — 5, grande hache ; — 6, ciseau ou gouge ; — 7, 7, 7, instruments à percer la peau ; — 8, petite hache ; — 9, dard ; — 10, massue ; — 11, arc ; — 12, pointe de dard ; — 13, pierres qui se portent dans le nez ; — 14, syrinx ou roseaux qui forment un instrument.

J'aurais pu répondre, peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obstacle physique que l'organe de cet insulaire apportait à ce qu'il pût se rendre notre langue familière, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans ; que jamais sa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail ; qu'à la vérité, un Italien, un Anglais, un Allemand, pouvaient, en un an, jargonner passablement le français ; mais que ces étrangers avaient une grammaire

pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres, et toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française; qu'ainsi ils n'avaient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taïtien, au contraire, n'ayant que le petit nombre d'idées relatives, d'une part, à la société la plus simple et la plus bornée, de l'autre, à des besoins réduits au plus petit nombre possible, aurait eu à créer, pour ainsi dire, dans un esprit aussi paresseux que son corps, un monde d'idées premières, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurais pu répondre; mais ce détail demandait quelques minutes, et j'ai presque toujours remarqué que, accablé de questions comme je l'étais, quand je me disposais à y satisfaire, les personnes qui m'en avaient honoré étaient déjà loin de moi. C'est qu'il est fort commun, dans les capitales, de trouver des gens qui questionnent, non en curieux qui veulent s'instruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer; alors, qu'ils entendent la réponse ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'Opéra; car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à Mme la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits, et surtout de marques d'intérêt et d'amitié, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présents : aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

Il en est parti au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à la Rochelle, sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'île de France. Il a été confié, pendant cette traversée, aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment, dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'île de France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et 36000 francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Mme la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, et le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines. Puisse Aotourou revoir bientôt ses compatriotes! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre sur les mœurs de son pays, dans mes conversations avec lui.

J'ai déjà dit que les Taïtiens reconnaissent un Être suprême, qu'aucune image factice ne saurait représenter, et des divinités subalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, représentées par des figures de bois (¹). Ils prient au lever et au coucher du soleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pra-

(¹) Voici, d'après le missionnaire Ellis, les principales croyances des Taïtiens avant leur conversion :

Les dieux étaient tous sortis de la Nuit ou du Chaos *(Po)*.

Le premier dieu fut *Taaroa, Tanarou, Tangaroa* (le Temps), qui eut une épouse, *Hina* (la Terre, Cybèle). Leur fils aîné, *Oro* (Jupiter), souverain du monde, eut de sa femme deux fils.

Le frère d'*Oro* se nommait *Tanè* (Mars, Pluton).

Ces divinités communiquaient avec les hommes, et il semble que c'était le plus souvent en se transformant en oiseaux.

Comme on appelait aussi *Taaroa* le Père, *Oro* le Fils, et leur transformation Oiseau ou Esprit, quelques érudits ont cru voir dans cette mythologie, outre sa ressemblance avec celle des Grecs et des Romains, une sorte de trinité offrant quelque analogie avec celle du christianisme.

Au-dessous de ces premiers dieux, les Taïtiens adoraient *Hiro*, dieu de l'Océan, dieu voyageur aux aventures extraordinaires; les dieux *Atoua-maos*, commandant aux requins; etc.

*Taaroa* avait formé l'homme avec de la terre rouge *(araea)*.

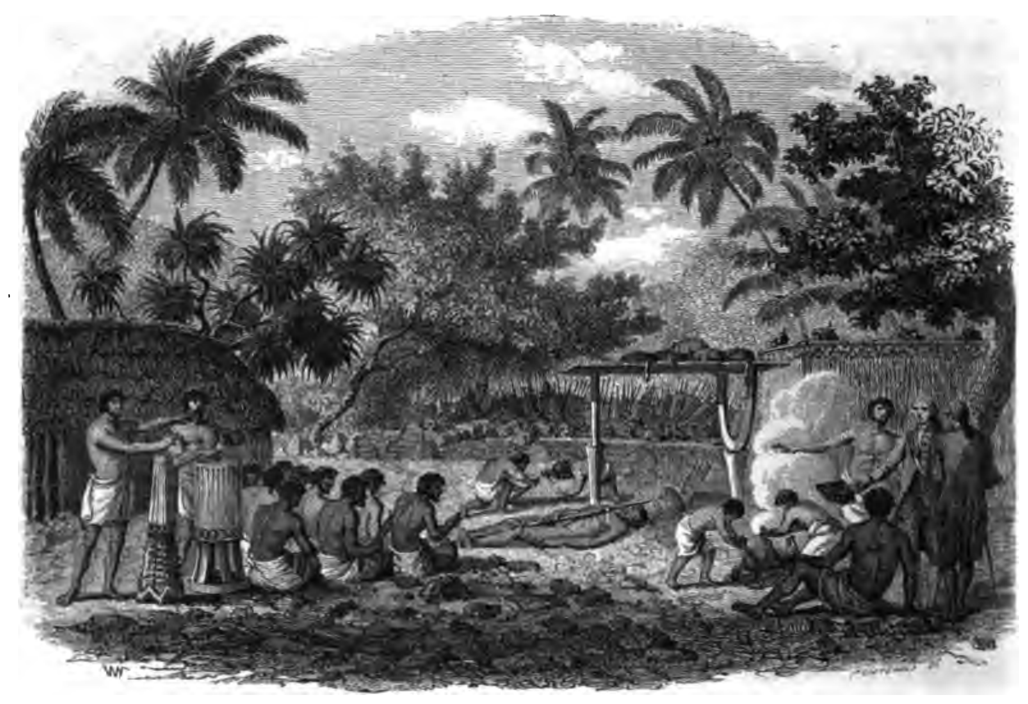
Les Taïtiens croyaient à une âme à peu près immortelle, et à des rémunérations ainsi qu'à des châtiments.

*Oro* était le seul Dieu auquel on rendît un culte. Les autres dieux (excepté les *tis* ou dieux termes, et quelques autres de second ordre), ne recevaient qu'un culte d'occasion ou de caprice.

Le *maraè* était le temple en plein vent de la religion taïtienne. A l'état rudimentaire, il se composait d'une enceinte à peu près rectangulaire, et d'un autel sous forme de parallélipipède droit qui occupait le milieu entre les deux grands côtés

Le maraë le plus ancien qu'il y ait aujourd'hui dans ces îles est celui d'Opoa à Raiatea. Dans les autres maraë que l'on

tiques superstitieuses pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète visible à Paris en 1769, et qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taïtiens connaissent ces astres, qui ne reparaissent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave,* et n'attachent à leur apparition aucune idée sinistre. Il n'en est pas de même de ces espèces



Sacrifices humains à Taïti. — D'après Cook.

de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taïtiens, qui les nomment *epao,* les croient un génie malfaisant *(eatoua toa).*

Au reste, les gens instruits de cette nation, sans être astronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des constellations les plus remarquables ; ils en connaissent le mouvement diurne, et ils s'en servent pour diriger leur route en pleine mer, d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur boussole est le cours du soleil pendant le jour, et la position des étoiles pendant les nuits, presque toujours belles entre les tropiques.

J'ai dit plus haut que les habitants de Taïti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais, la distinction des rangs est fort marquée

rencontre encore debout à Taïti et à Moorea, quelques-uns sont encore en parfait état de conservation. L'autel présente une forme différente ; le parallélipipède finit en gradins le plus souvent au nombre de trois. La pierre employée dans ces constructions appartenait à la roche des montagnes ou aux bancs de corail de la plage.

La grande idole du maraë appartenait au roi en principe ; c'était son dieu. C'était une pièce de bois roulée dans les étoffes indigènes les plus précieuses, entourée et surmontée de plumes d'oiseaux les plus rares, et pouvant présenter l'aspect d'un homme empaqueté.

Cette idole pouvait avoir 2 mètres de hauteur.

Un ou deux hommes étaient ordinairement commis à sa garde.

On attachait les animaux offerts comme victimes au pied de l'autel, devant lequel on plaçait aussi les morts dans un panier en feuilles de cocotier tressées.

Les gardiens des maraë étaient considérés comme consacrés.

Aujourd'hui, les maraë ne s'élèvent pas au-dessus du sol.

à Taïti, et la disproportion cruelle (¹). Les rois et les grands ont droit de vie et de mort sur leurs esclaves et valets; je serais même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple, qu'ils nomment *tataeinou* (hommes vils); toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande et le poisson sont réservés à la table des grands; le



Corps d'un chef conservé après sa mort (²). — D'après Cook.

peuple ne vit que de légumes et de fruits. Jusqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, et l'espèce de bois qui brûle pour les gens considérables n'est pas la même que celle dont il est permis au peuple de se servir. Les rois seuls peuvent planter devant leurs maisons l'arbre que nous nommons le saule pleureur, ou l'*arbre du grand seigneur*. On sait qu'en courbant les branches de cet arbre et les plantant en terre, on donne à son ombre la direction et l'étendue qu'on désire; à Taïti, il est la salle à manger des rois.

Les seigneurs ont des livrées pour leurs valets; suivant que la qualité des maîtres est plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils se ceignent. Cette ceinture pend immédiatement sous les bras aux valets des chefs; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière classe des nobles. Les heures ordinaires des repas sont lorsque le soleil passe au méridien et lorsqu'il est couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes; celles-ci seulement servent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taïti, on porte régulièrement le deuil, qui se nomme *ceva*. Toute la nation porte le deuil de ses rois.

(¹) Voy. la note 1 de la p. 302.

(²) On plaçait le mort près de la maison, sous un hangar en treillage fermé à une seule de ses extrémités. Il reposait sur un châssis de bois. On l'enveloppait quelquefois d'une natte et d'une étoffe blanche, et on laissait à ses côtés une massue, des coupes en cocos, un petit sac renfermant du pain grillé.

Ces hangars ronds, pavés avec des pierres, étaient ornés de figures d'hommes et d'animaux.

On conservait aussi longtemps que possible les corps, d'où l'on tirait les intestins et les autres viscères; on les lavait ensuite avec l'eau de la mer, avec des sucs odorants et de l'huile de coco; puis, on les remplissait avec des étoffes.

Les funérailles étaient, comme les mariages, de simples transactions privées, où la religion et le gouvernement n'intervenaient point d'une manière régulière. (A. de Bovis.)

Le deuil des pères est fort long. Les femmes portent celui des maris, sans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil sont de porter sur la tête une coiffure de plumes dont la couleur est consacrée à la mort, et de se couvrir le visage d'un voile. Quand les gens en deuil sortent de leur maison, ils sont précédés de plusieurs esclaves qui battent des castagnettes d'une certaine manière;



Toupapou et principal personnage en habit de deuil. — D'après Cook.

leur son lugubre avertit tout le monde de se ranger, soit qu'on respecte la douleur des gens en deuil, soit qu'on craigne leur approche comme sinistre et malencontreuse.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parents se rassemblent chez le malade. Ils y mangent et y couchent tant que le danger subsiste; chacun le soigne et le veille à son tour. Ils ont aussi l'usage de saigner; mais ce n'est ni au bras ni au pied. Un *taoua*, c'est-à-dire un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade; il ouvre, par ce moyen, la veine que nous nommons sagittale, et, lorsqu'il en a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouverture; le lendemain, il lave la plaie avec de l'eau.

Le 16 avril (1768), à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le nord-est quart nord de la pointe septentrionale de Taïti, et je pris de là mon point de départ. A dix heures, nous aperçûmes une terre sous le vent, qui paraissait former trois îles; on voyait encore l'extrémité de Taïti. A midi, nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en était qu'une seule, dont les sommets nous avaient paru isolés dans l'éloignement. Par-dessus cette nouvelle terre, nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre et couverte d'arbres; on peut l'apercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia* ([1]).

Nous perdîmes Oumaitia de vue dans la journée, et je dirigeai ma route de manière à ne pas rencontrer les *îles Pernicieuses* ([2]), que les désastres de l'amiral Roggeween nous avertissaient de fuir. Deux jours après, nous eûmes une preuve incontestable que les habitants des îles de l'océan Pacifique communiquent

([1]) L'île *Tatoua-roa*, nommée la Fugitive par Queiros, à 36 kilomètres de Taïti. Cook l'appelle *Rethu-roa*. C'est moins une île qu'un groupe de deux ou trois îlots bas et boisés.

([2]) Les îles Palliser de Cook, groupe de l'archipel Pomotou.

entre eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissait étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'était sur elle que nous devions diriger notre course, et que, dans deux jours, nous trouverions une terre abondante qu'il connaissait, et où il avait des amis. Il nous avait nommé, la veille, en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions, nous avons eu, depuis, la certitude qu'il connaît parfaitement les phases de la lune et les divers pronostics qui avertissent souvent, en mer, des changements qu'on doit avoir dans le temps. Une de leurs opinions, qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil et la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes?

Pendant le reste du mois d'avril, nous eûmes très-beau temps, mais peu de frais. Les différentes îles découvertes dans ce mois forment la seconde division des îles de ce vaste océan. Je l'ai nommée l'*archipel de Bourbon* (¹).

Le 3 mai, presque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le nord-ouest, à dix ou douze lieues de distance. Les vents étaient de la partie du nord-est, et je fis gouverner au vent de la pointe septentrionale de cette terre, laquelle est fort élevée, dans l'intention de la reconnaître. Les connaissances nautiques d'Aotourou ne s'étendaient pas jusque-là; car sa première idée, en voyant cette terre, fut qu'elle était notre patrie. Dans la journée, nous essuyâmes quelques grains, suivis de calme, de pluie et de brises d'ouest, tels que, dans cette mer, on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du soleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus considérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendait claire, nous conservâmes la vue de terre; nous courûmes dessus au jour, et nous prolongeâmes la côte orientale de la grande île, depuis sa pointe du sud jusqu'à celle du nord; c'est son plus grand côté, qui peut avoir trois lieues; l'île en a deux de l'est à l'ouest. Ses côtes sont partout escarpées, et ce n'est, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallées ni plage. La mer brisait fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs et terminées en pointe, construites à l'ombre de cocotiers, et une trentaine d'hommes qui couraient sur le bord de la mer. Les deux petites îles sont à une lieue de la grande, dans l'ouest nord-ouest (²).

A midi, je faisais route pour passer entre ces petites îles et la grande, lorsque la vue d'une pirogue qui venait à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de pistolet du vaisseau sans vouloir l'accoster, malgré tous les signes d'amitié dont nous pouvions nous aviser vis-à-vis de cinq hommes qui la conduisaient. Ils étaient nus, à l'exception d'une étroite ceinture, et nous montraient du coco et des racines. Notre Taïtien se mit nu comme eux et leur parla sa langue; mais ils ne l'entendirent pas; ce n'est plus ici la même nation. Lassé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignaient de diverses bagatelles qu'on leur montrait, ils n'osaient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils forcèrent de nage pour s'enfuir, et je ne voulus pas qu'on les poursuivît. Peu après, on vit venir plusieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignèrent moins de méfiance que la première, et s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de coco, une poule d'eau d'un superbe plumage et quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avait un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangèrent aussi des étoffes du même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taïti, et teintes de vilaines couleurs rouges, brunes et noires; des hameçons mal faits avec des arêtes de poisson; quelques nattes, et des lances longues de 6 pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféraient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux et aux pendants d'oreilles, qui avaient eu un succès si décidé à Taïti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taïtiens : leur physionomie était plus sauvage, et il fallait être toujours en garde contre les ruses qu'ils employaient pour tromper dans les échanges.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles et dispos. Ils ont la poitrine et les

(¹) Bougainville, en s'éloignant des îles de la Société, se dirigea au nord-ouest, vers l'archipel qu'il découvrit et nomma l'archipel des Navigateurs (archipel Samoa ou Hamoa). C'est aux îles de la Société qu'il applique le nom d'archipel Bourbon.

(²) Iles de l'archipel Samoa.

cuisses, jusqu'au-dessus du genou, peintes d'un bleu foncé; leur couleur est bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe; un seul la portait un peu longue; tous, en général, avaient les cheveux noirs et relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art et munies d'un balancier: elles n'ont point l'avant ni l'arrière relevés, mais pontés l'un et l'autre, et, sur le milieu de ces ponts, il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues est composée de plusieurs nattes et triangulaire; deux de ses côtés sont envergués sur des bâtons dont l'un sert à l'assujettir le long du mât, et l'autre, établi sur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont suivis assez au large, lorsque nous avons éventé nos voiles; il en est même venu quelques-unes des deux petites îles, et dans l'une il y avait une femme vieille et laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces insulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme lorsque nous fûmes sous le vent de la grosse île, ce qui me fit renoncer à passer entre elle et les deux petites. Le canal est d'une lieue et demie, et il paraît qu'il y aurait quelque mouillage. A six heures du soir, on découvrit du haut des mâts, dans l'ouest sud-ouest, une nouvelle terre, qui se présentait sous l'aspect de trois mondrains isolés.

Le 5, au matin, nous reconnûmes que cette nouvelle terre était une belle île dont nous n'avions, la veille, aperçu que les sommets. Elle est entrecoupée de montagnes et de vastes plaines couvertes de cocotiers et d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une ou deux lieues de distance, sans y voir aucune apparence de mouillage; la mer s'y développait avec fureur. Il y a même une bâture dans l'ouest de sa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Plusieurs relèvements nous ont donné avec exactitude le gisement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, semblables à celles des dernières îles, vinrent autour des navires, mais sans vouloir s'approcher; une seule accosta *l'Étoile* (¹). Les Indiens semblaient nous inviter, par leurs signes, à aller à terre; mais les brisants nous le défendaient. Quoique nous fissions alors sept et huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournaient autour de nous avec la même aisance que si nous eussions été à l'ancre. On en aperçut, du haut des mâts, plusieurs qui voguaient dans le sud.

Dès six heures du matin, nous avions eu la connaissance d'une autre terre dans l'ouest; des nuages, ensuite, nous en avaient dérobé la vue; elle se remontra vers dix heures. Sa côte courait sur le sud-ouest, et nous parut avoir au moins autant d'élévation et d'étendue que la première, avec laquelle elle gît à peu près est et ouest du monde, à la distance d'environ douze lieues. Une brume épaisse, qui s'éleva dans l'après-midi et dura toute la nuit et le jour suivant, ne nous permit pas de la reconnaître. Nous distinguâmes seulement, à sa pointe nord-est, deux petites îles de grandeur inégale.

La longitude de ces îles est à peu près la même par laquelle s'estimait être Abel Tasman, lorsqu'il découvrit les îles d'*Amsterdam* et de *Rotterdam*, des *Pilstaars*, du *Prince-Guillaume*, et les bas fonds de *Fleemskerk*. C'est aussi celle qu'on assigne, à peu de chose près, aux *îles de Salomon*. D'ailleurs les pirogues que nous avons vues voguer au large et dans le sud semblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainsi, ces terres paraissent former une chaîne étendue sous le même méridien; ce sera la troisième division, que nous avons nommée l'*archipel des Navigateurs* (²).

Le 11 au matin, après avoir gouverné à ouest quart sud-ouest, depuis la vue des dernières îles, on découvrit la terre dans l'ouest sud-ouest, à sept ou huit lieues de distance. On crut d'abord que c'étaient deux îles séparées, et le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12, on reconnut que ce n'était

(¹) 4 et 5 mai. « Les hommes ont tous la cuisse peinte en noir jusqu'au-dessus du genou, et dessus le corps quelques taches. » (Fesche.)

(²) C'est l'archipel Samoa ou Hamoa.

M. Balbi avait proposé qu'on l'appelât l'archipel de Bougainville.

Quelques auteurs attribuent la découverte de cet archipel à Roggeween, en 1722. Mais la relation de ce voyageur indique avec si peu de précision la situation géographique des îles, que l'on ne saurait établir son titre avec certitude.

Pola est la seule des îles Samoa que Bougainville n'ait point vue.

La Pérouse visita l'archipel Samoa en décembre 1787, et ce fut là qu'à l'occasion du massacre de onze de ses compagnons, il s'écria : « Je suis mille fois plus en colère contre les philosophes, qui préconisent les sauvages, que contre les sauvages mêmes. »

Edwards, en 1791; Otto de Kotzebuë, en 1824, ont aussi abordé aux îles Samoa

qu'une seule île, dont les deux parties élevées étaient jointes par une terre basse, qui paraissait se courber en arc et former une baie ouverte au nord-est. Les grosses terres courent sur le nord nord-ouest. Le vent debout nous a empêchés d'approcher de plus de six à sept lieues de cette île, que j'ai appelée *l'Enfant perdu* (¹).

Le 22, à l'aube du jour, comme nous courions à ouest, on aperçut de l'avant à nous une longue et haute terre. Lorsque le soleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous restait depuis le sud quart sud sud-est jusqu'au sud-ouest quart sud; elle paraissait courir sur le nord nord-ouest corrigé et avoir environ douze lieues de longueur sur ce gisement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte* (²). La seconde nous restait depuis le sud-ouest 5 degrés sud jusqu'à l'ouest nord-ouest; l'instant où elle s'est montrée à nous l'a fait appeler *l'île Aurore* (³). Nous tînmes d'abord le plus près bâbord amure pour tâcher de passer entre les deux îles. Les vents nous refusèrent, et il fallut arriver pour passer sous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le nord, le long de sa côte orientale, on aperçut dans le nord quart nord-ouest une petite île élevée en pain de sucre, qui fut nommée *le pic de l'Étoile* (⁴). Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue et demie de distance. Elle gît nord et sud corrigés, depuis sa pointe méridionale jusqu'à la moitié environ de sa longueur, qui est de dix lieues; ensuite elle décline vers le nord nord-ouest : elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes sont escarpées et couvertes de bois. A deux heures après midi, nous aperçûmes par-dessus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au delà. Elles appartenaient à une terre dont, à trois heures et demie, nous vîmes au sud sud-ouest du compas la pointe du sud-ouest par-dessus l'extrémité septentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette dernière, nous faisions route au sud sud-ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée et très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle se prolongeait depuis l'ouest sud-ouest jusqu'au nord-ouest quart nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Nous courûmes plusieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le sud-est, afin de reconnaître si la terre que nous avions au sud sud-ouest tenait à l'île de la Pentecôte, ou si elle en formait une troisième. C'est ce que nous vérifiâmes, le 23, à la pointe du jour. Nous découvrîmes la séparation des trois îles. Celle de la Pentecôte et l'île Aurore sont à peu près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisième est dans le sud-ouest de l'île Aurore, et leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du nord-ouest a au moins douze lieues d'étendue, terre haute, escarpée, partout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se montraient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paraissait point de cases; on voyait seulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes : fort près du rivage, nous sondâmes plusieurs fois, sans trouver de fond, avec 50 brasses de ligne.

Sur les neuf heures, la vue d'une côte, où l'abordage paraissait commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand besoin, prendre des connaissances du pays, et tâcher d'en tirer des rafraîchissements pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés sous les ordres du chevalier de Kerué, enseigne de la marine, et nous nous tînmes sur les bords prêts à leur envoyer du secours et à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il était nécessaire. Nous les vîmes prendre terre, sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi, je m'embarquai avec quelques autres personnes dans une yole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, et ceux du pays les aidaient à le porter dans les bateaux. L'officier qui commandait la descente me dit qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires était

(¹) Cette île est marquée, sur la carte itinéraire de Bougainville, un peu à l'est de la ligne des antipodes de Paris.

(²) Dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, découvertes par Queiros en 1606. (Voy. p. 229.)

Cette île de la Pentecôte n'avait pas été vue par Queiros. C'est Bougainville qui l'a découverte. Elle a été visitée par Cook en 1774, par d'Entrecasteaux en 1793-1794, et par Dumont d'Urville en 1827. L'équipage de Cook y remarqua des incendies de forêts. (Voy., dans la relation de QUEIROS, p. 235 et 237, des figures représentant les habitants des Nouvelles-Hébrides et le pays.)

(³) Ile dont la découverte est également due à Bougainville; revue par Cook en 1774.

(⁴) Probablement la petite île nommée par Queiros *Nuestra-Senora de la Luz*. (Voy. p. 228.)

venue le recevoir sur la plage, l'arc et la flèche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avait ordonné de mettre à terre, ils s'étaient reculés à quelques pas; qu'à mesure que nos gens avançaient les sauvages se retiraient, toujours dans l'attitude de faire partir leurs flèches sans vouloir se laisser approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, et le prince de Nassau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avaient cessé de reculer lorsqu'ils avaient vu un homme seul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distribua achevèrent d'établir une espèce de confiance. Le chevalier de Kerué prit aussitôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, et envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les insulaires se rapprochèrent plus amiablement en apparence; on eut même d'eux quelques fruits : ils ne voulaient ni du fer ni des clous. Ils refusèrent aussi constamment de troquer leurs arcs et leurs massues : seulement, ils cédèrent quelques flèches. Au reste, ils étaient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes; ceux mêmes qui n'avaient point d'arcs tenaient des pierres prêtes à lancer. Ils avaient fait entendre qu'ils étaient en guerre avec les habitants d'un canton voisin du leur. Effectivement, il s'en montra une troupe armée qui venait de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, et ceux-ci paraissaient disposés à les biens recevoir; mais il n'y avait point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choses en cet état à notre arrivée à terre. Nous y restâmes jusqu'à ce que nos bateaux fussent chargés de fruits et de bois. Je fis aussi enterrer au pied d'un arbre l'acte de prise de possession de ces îles, gravé sur une planche de chêne, et ensuite nous nous rembarquâmes. Ce départ dérangea sans doute le projet des insulaires, qui n'avaient pas encore tout disposé pour nous attaquer. C'est là du moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer et nous lancer une grêle de pierres et de flèches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser; plusieurs même s'avançaient dans l'eau pour nous ajuster de plus près; une décharge mieux nourrie ralentit aussitôt leur attaque; ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légèrement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs et mulâtres. Leurs lèvres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, et la plupart rongés de lèpre, circonstance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux* (¹). Il parut peu de femmes, et elles n'étaient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils sont nus; à peine se couvrent-ils d'une petite natte : les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfants sur le dos; nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étaient de fort jolis dessins faits avec une belle teinture cramoisie. J'ai remarqué qu'aucun n'avait de barbe; ils se percent les narines pour y pendre quelques ornements; ils portent aussi aux bras, en forme de bracelets, une dent de babiroussa, ou un grand anneau d'une matière que je crois de l'ivoire, et au cou des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, des massues de bois de fer, et des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les flèches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont carrées et garnies sur les arêtes de petites pointes couchées en arrière, qui empêchent de pouvoir retirer la flèche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites et voilées comme celles des îles des Navigateurs.

A notre arrivée à bord, nous rembarquâmes nos bateaux, et je fis servir (²) courant au sud-ouest sur une longue côte que nous découvrîmes à toute vue depuis le sud-ouest jusqu'à l'ouest nord-ouest. Pendant la nuit, il y eut peu de vent, et il ne cessa de varier; de sorte que nous restâmes au pouvoir des courants, qui nous entraînèrent sur le nord-est. Ce temps continua la journée du 24 et la nuit suivante, et nous pûmes à peine nous élever à trois lieues de l'île des Lépreux. Le 25, à cinq heures du matin, nous eûmes une assez jolie brise d'est sud-est; mais *l'Étoile*, qui se trouvait encore sous la terre, ne la ressentit pas et demeura en calme. Je fis route néanmoins, toutes voiles dehors, pour re-

(¹) Revue par Cook en 1774. Forster y remarqua de belles cascades et des forêts de palmiers.

(²) « On dit d'un vaisseau qui est en panne qu'*il fait servir*, lorsqu'il fait mettre le vent dans les voiles pour continuer sa route. » (Dictionnaire de marine.)

connaître la terre d'ouest. A huit heures, nous découvrions des terres dans tous les points de l'horizon, et nous paraissions enfermés dans un grand golfe. L'île de la Pentecôte venait rechercher au sud la nouvelle côte que nous avions découverte, et nous ne pouvions être assurés si elle en était détachée, ou si ce qui nous semblait former la séparation n'était pas une grande baie. Plusieurs endroits sur le reste de la côte nous offraient aussi l'apparence, ou de passages, ou de grands enfoncements; un entre autres présentait dans l'ouest une ouverture considérable. Quelques pirogues traversaient d'une terre



Débarquement dans une île de l'archipel des Navigateurs (¹). — D'après Cook.

à l'autre. A dix heures, nous fûmes obligés de revirer sur l'île aux Lépreux. *L'Étoile*, qu'on n'apercevait plus, même du haut des mâts, y était toujours en calme, quoique la brise d'est sud-est se soutînt au large. Nous courûmes sur cette flûte jusqu'à quatre heures du soir; ce ne fut qu'alors qu'elle ressentit la brise. Il était trop tard, quand elle fut ralliée, pour songer à des reconnaissances. Ainsi la journée du 25 fut perdue; nous passâmes la nuit sur les bords.

Les relèvements que nous fîmes, le 26, au lever du soleil, nous apprirent que les courants nous avaient entraînés dans le sud plusieurs milles au delà de notre estime. L'île de la Pentecôte se montrait toujours séparée des terres du sud-ouest; mais la séparation était plus étroite. Nous découvrions plusieurs autres coupures à cette côte, mais sans pouvoir distinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnait. La terre s'étendait à nos yeux depuis l'est sud-est, en passant par le sud, jusqu'à l'ouest nord-ouest du compas, et nous ne la voyions pas terminée. Je fis courir depuis le nord-ouest quart ouest, en rondissant jusqu'à l'ouest le long d'une belle côte couverte d'arbres, sur laquelle il paraissait de grands espaces de terrain cultivés, soit qu'ils le fussent en effet, soit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçait un pays riche; les croupes de quelques montagnes pelées et de couleur rouge en de certains endroits semblaient même indiquer que leurs entrailles renfermaient des minéraux. La route que nous suivions nous conduisait à ce grand enfoncement aperçu la veille dans l'ouest. A midi, nous étions au milieu, et nous y observâmes la hauteur du soleil. L'ouverture en est de cinq à six lieues; elle court est quart sud-est et ouest quart nord-ouest du monde. Quelques hommes se mon-

(¹) A Mallicolo, île située à peu de distance de celle de la Pentecôte.

trèrent à la côte du sud, et d'autres approchèrent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mousquet, ils cessèrent de s'avancer, malgré nos invitations: ces hommes étaient noirs.

Nous rangeâmes la côte septentrionale, à trois quarts de lieue de distance; elle est peu élevée et couverte d'arbres. Une multitude de nègres se faisaient voir sur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues, qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avait vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie, à l'ouvert de laquelle étaient deux gros îlots. J'envoyai sur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnaître, et pendant ce temps nous restâmes sur les bords, à une et deux lieues de terre, sondant souvent, sans trouver de fond avec une ligne de 200 brasses.

Sur les cinq heures, nous entendîmes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude; elle sortait d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'était séparé des autres et se trouvait mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux flèches qui lui furent tirées servirent de prétexte à sa première décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie et de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passèrent à portée et lui décochèrent aussi quelques flèches. Une pointe avancée nous dérobait alors la vue du canot, et son feu continuel me donnait lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allais envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avait caché. Les nègres poussaient des cris affreux dans le bois où ils s'étaient jetés, et dans lequel on entendait battre leur tambour. Je fis aussitôt à ce canot le signal de ralliement, et je pris des mesures pour que nous ne fussions plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Les canots de *la Boudeuse* reconnurent que cette côte que nous avions crue continue est un amas d'îles qui se croisent, en sorte que la baie n'est que la rencontre de plusieurs des canaux qui les séparent. Cependant ils y trouvèrent un assez bon fond de sable, sur 40, 30 et 20 brasses d'eau; mais son inégalité continuelle rendait ce mouillage peu sûr, pour nous surtout qui n'avions plus d'ancres à hasarder. Il fallait d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte; plus près le fond était de roches. Ainsi les vaisseaux n'auraient pu protéger les bateaux, et le pays est si couvert qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des surprises. On ne devait pas se flatter que les naturels oubliassent le mal qu'on venait de leur faire, et consentissent à échanger des rafraîchissements. On remarqua ici les mêmes productions que sur l'île des Lépreux. Les habitants y étaient aussi de la même espèce, presque tous noirs, nus, portant les mêmes ornements en colliers et en bracelets, et se servant des mêmes armes.

Nous passâmes la nuit sur les bords. Le 27, au matin, nous arrivâmes et prolongeâmes la côte environ à une demi-lieue de distance. Vers dix heures, on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le terrain, sous les arbres, était battu et paraissait sablé; un assez grand nombre d'habitants se montraient dans cette partie; de l'autre côté de la pointe, il y avait une apparence d'enfoncement, et je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain; ce n'était qu'un coude que formait la côte, et nous la suivîmes, jusqu'à la pointe du nord-ouest, sans trouver le mouillage. Au delà de cette pointe, les terres revenaient sur le nord nord-ouest, et s'étendaient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire et qui présentaient au-dessus des nuages une chaîne suivie de montagnes. Au reste, le temps fut sombre et à grains, avec de la pluie par intervalles. Plusieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouissait dans les éclaircies. Nous passâmes toute la nuit, qui fut très-orageuse, à louvoyer à petits bords, et les marées nous portèrent dans le sud, beaucoup au delà de notre estime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 jusqu'au soleil couchant, que nous les relevâmes de l'est au nord nord-est, à 20 ou 25 lieues de distance.

Le 29, au matin, nous ne vîmes plus de terres, nous avions gouverné sur l'ouest nord-ouest. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir, *l'archipel des Grandes-Cyclades* (¹). A en juger par ce que nous en avons parcouru et par ce que nous avons aperçu dans le lointain, il contient au moins 3 degrés en latitude et 5 en longitude. Je croirais même volontiers que c'est son extrémité septentrionale

(¹) Ce nom n'a pas été conservé; on a préféré celui de Nouvelles-Hébrides, donné par Cook. — « Pour les terres du Saint-Esprit, dit Fesche, M. Beslin les a très-mal marquées. » (Voy. p. 228, 230, relation de QUIROS.)

que Roggeween a vue sous le onzième parallèle et qu'il a nommée *Thienhoven* et *Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devait nous persuader que nous étions à la *terre australe du Saint-Esprit*. Les apparences semblaient se conformer au récit de Queiros, et ce que nous découvrions chaque jour encourageait nos recherches. Il est bien singulier que, précisément par la même latitude et la même longitude où Queiros place sa grande baie *de Saint-Jacques et Saint-Philippe*, sur une côte qui paraissait au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un passage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de sa baie. Le navigateur espagnol a-t-il mal vu? A-t-il voulu masquer ses découvertes? Les géographes avaient-ils deviné, en faisant de la terre du Saint-Esprit un même continent avec la *Nouvelle-Guinée?* Pour résoudre ce problème, il fallait suivre encore le même parallèle pendant plus de 350 lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état et la quantité de nos vivres nous avertissent d'aller promptement chercher quelque établissement européen. On verra qu'il s'en est peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre constance.

Tandis que nous étions entre les Grandes-Cyclades, quelques affaires m'avaient appelé à bord de *l'Étoile*, et j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque temps, il courait un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé Baré, était une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices, avaient fait naître et accréditaient le soupçon. Cependant comment reconnaître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déjà fort exercé, que nous avions vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges et sur les monts glacés du détroit de Magellan, et porter même, dans ces marches pénibles, provisions de bouche, armes et cahiers de plantes, avec un courage et une force qui lui avaient mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme? Il fallait qu'une scène, qui se passa à Taïti, changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser; à peine Baré, qui le suivait avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Taïtiens l'entourent, crient que c'est une femme, et veulent lui faire les honneurs de l'île. Le chevalier de Bournand, qui était de garde à terre, fut obligé de venir à son secours et de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce temps, il était assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de *l'Étoile*, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle était fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avait trompé son maître en se présentant à lui sous des habits d'homme, au moment même de son embarquement; qu'elle avait déjà servi, comme laquais, un Genévois à Paris; que, née en Bourgogne et orpheline, la perte d'un procès l'avait réduite dans la misère et lui avait fait prendre le parti de déguiser son sexe; qu'au reste elle savait, en s'embarquant, qu'il s'agissait de faire le tour du monde, et que ce voyage avait piqué sa curiosité. Elle sera le première, et je lui dois cette justice qu'elle s'est toujours conduite à bord avec la plus scrupuleuse sagesse. Elle n'est ni laide ni jolie, et n'a pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans. Il faut convenir que si les deux vaisseaux eussent fait naufrage sur quelque île déserte de ce vaste océan, la chance eût été fort singulière pour Baré.

Depuis le 29 mai, que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'ouest avec un vent d'est et de sud-est très-frais. La nuit du 4 au 5 juin, nous faisions route à l'ouest sous nos huniers, à la faveur de la lune qui nous éclairait, lorsqu'à onze heures du soir on aperçut à une demi-lieue de nous, dans le sud, des brisants et une côte de sable très-basse.

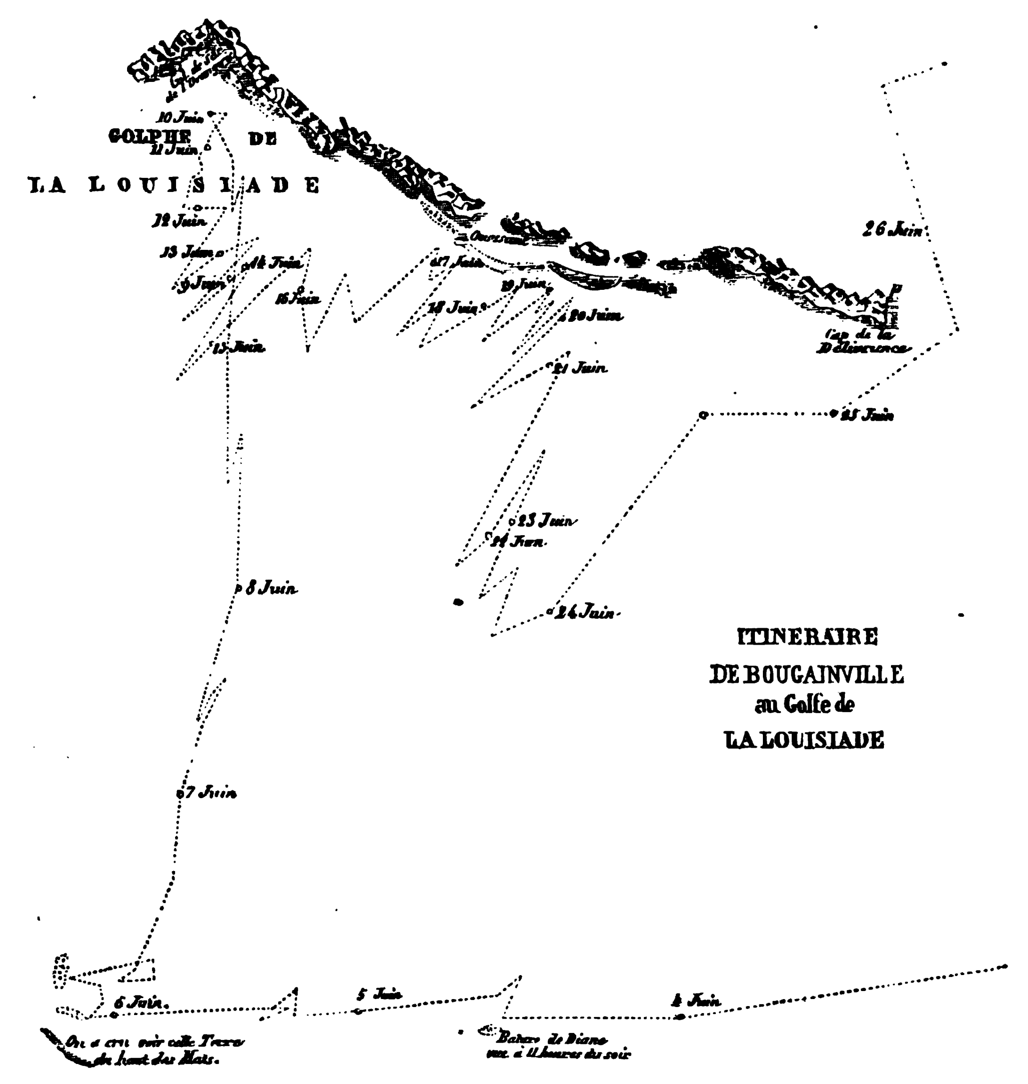
C'est un petit îlot de sable qui s'élève à peine au-dessus de l'eau et que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaisseaux qui font route de nuit ou par un temps de brume. Il est si ras, qu'à 2 lieues de distance, avec un horizon fort net, on ne le voit que du haut des mâts; il est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé *la Bâture de Diane* (¹).

Dans la journée du 5, on crut, à quatre heures après midi, apercevoir la terre et des brisants dans l'ouest; on se trompait, et nous continuâmes à y courir jusqu'à dix heures du soir.

Le 6, à une heure et demie de l'après-midi, une bâture qui se montra, environ à trois quarts de lieue de l'avant, à nous, m'avertit qu'il était temps de changer la route que je poursuivais à ouest.

(¹) Cet écueil est marqué sur la carte de l'Océanie de l'Atlas hydrographique de l'*Astrolabe;* sa latitude est de 15° 50′, et sa longitude E. de 148° 10′.

Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'était autre que l'archipel des Grandes-Cyclades, que Queiros avait pris pour un continent et représenté sous un point de vue romanesque. Quand je persévérais à courir sous le parallèle de 15 degrés, c'est que je voulais que la vue des côtes orientales de la *Nouvelle-Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en suivant les observations astronomiques, dont l'accord, depuis plus d'un mois, assurait la justesse, nous étions




Carte itinéraire de Bougainville dans le golfe de la Louisiade.

déjà, le 6 à midi, par 146 degrés de longitude orientale, c'est-à-dire un degré plus à l'ouest que la terre du Saint-Esprit, selon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre consécutive de ces brisants vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque instant, la tranquillité de la mer, la direction des courants, tout nous a suffisamment indiqué les approches d'une grande terre, et que même elle nous environnait déjà dans le sud-est. Cette terre n'est autre que la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. En effet, ces écueils multipliés et étendus au large annoncent une terre basse; et quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15° 35′ la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penserais volontiers comme lui que cette terre n'est qu'un amas d'îles, dont les approches

sont défendues par une mer dangereuse, semée d'écueils et de bas-fonds. Après de pareils éclaircissements, il y aurait eu de la témérité à risquer de s'affaler sur une côte dont on ne devait espérer aucun avantage, et de laquelle on ne pouvait se relever qu'en luttant contre les vents régnants.

Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande salée était en plus grande quantité, mais elle infectait. Nous lui préférions les rats qu'on pouvait prendre. Ainsi, de toutes façons, il était temps de s'élever dans le nord, en faisant même prendre de l'est à notre route.

Malheureusement les vents de sud-est nous abandonnèrent ici, et quand ensuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la situation la plus critique où nous nous fussions encore trouvés.

Depuis le 7, la route ne nous avait valu que le nord quart nord-est, lorsque le 10, au point du jour, on découvrit la terre depuis l'est jusqu'au nord-ouest ([1]).

Longtemps avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avait annoncé le voisinage de cette terre qui formait un grand golfe ouvert au sud-est. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines et en bosquets, régnait sur le bord de la mer et s'élevait ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdait dans les nues. On en distinguait trois étages, et la chaîne la plus élevée était à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettait, ni de sacrifier quelque temps à la visite de ce magnifique pays, que tout annonçait être fertile et riche, ni de chercher, en faisant route à ouest, un passage au sud de la Nouvelle-Guinée qui nous frayât, par le golfe de la Carpentarie, une route nouvelle et courte aux îles Moluques. Rien n'était, à la vérité, plus problématique que l'existence de ce passage; on croyait même avoir vu la terre s'étendre jusqu'à l'ouest quart sud-ouest. Il fallait tâcher de sortir au plus tôt, et par le chemin qui semblait ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous le croyions d'abord. C'est où nous attendait le vend de sud-est, pour mettre notre patience aux dernières épreuves.

Toute la journée du 10, le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du sud-est qui nous jetait à terre. A quatre heures du soir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bâture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'est. Nous parvînmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, et la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres brises. Le 11, après midi, nous étions écartés de la côte environ de 4 lieues; à 2 lieues, la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguaient le long de la terre, sur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevâmes au soleil couchant les terres les plus est à l'est quart nord-est, 2 degrés est du compas, et les plus ouest à ouest nord-ouest, les unes et les autres environ à 15 lieues de distance.

Les jours suivants furent affreux; tout fut contre nous : le vent, constamment de l'est sud-est, très-grand frais, de la pluie, une brume si épaisse que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conserver avec *l'Étoile*, qui contenait encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-grosse qui nous affalait sur la côte. A peine nous soutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arrière, et ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainsi nos bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices de dangers. La nuit du 11 au 12,

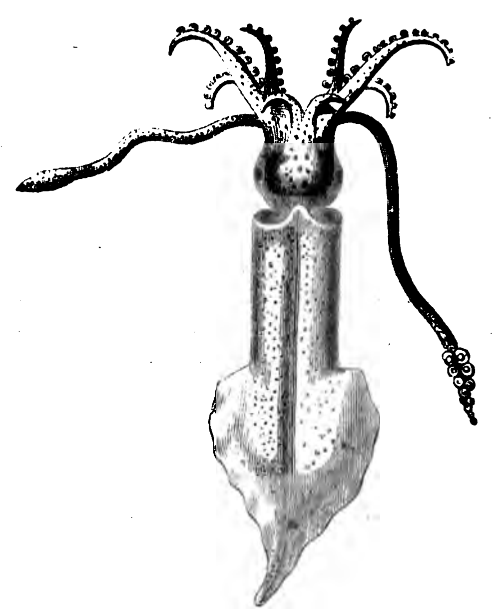
([1]) C'était la Louisiade, découverte pour la première fois.

Située à l'est de la Nouvelle-Guinée, que l'on propose de nommer Papouasie, la Louisiade est un groupe d'îles qui occupent un espace d'environ 120 lieues de l'est sud-est à l'ouest nord-ouest. Ses limites sont : à l'est, le cap appelé par Bougainville le cap de la Délivrance, et au nord-ouest, les îles Lusançay et la baie que Bougainville a nommée Cul-de-sac de l'Orangerie.

On cite, parmi les îles dont se compose ce groupe, les îles Rossel, Saint-Aignan, d'Entrecasteaux, Bonvaloir, Tropbriand, Lusançay.

« La partie des terres de la Louisiade que nous avons reconnue n'est qu'un amas d'îles dont les plus grandes n'ont pas beaucoup plus de dix lieues de longueur. Les courants qui ont lieu dans cet archipel en rendent la navigation d'autant plus dangereuse, que la plupart des îles dont il est composé sont environnées ou liées par des récifs près desquels on ne trouve pas de fond. » (D'Entrecasteaux.)

sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*, poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sautèrent sur les passavants. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable et des goëmons de fond, que les vagues y déposaient en le couvrant. Je ne voulus pas faire sonder; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, et il était le même, quelque autre parti que nous eussions pris.



Le Cornet (*Caligo subulata*). — D'après Cuvier (*Règne animal*).

Le temps se remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au moins le jour nous était rendu. A six heures du matin, nous vîmes la terre depuis le nord jusqu'au nord-est quart est du compas, et nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin, nous ne vîmes point de terre au lever du soleil; mais à neuf heures et demie nous aperçûmes une petite île dans le nord nord-est du compas, à 5 ou 6 lieues de distance et une autre terre dans le nord nord-ouest environ, à 9 lieues. Peu après nous découvrîmes, dans le nord-est, 5 degrés est, à 4 ou 5 lieues, une autre petite île que sa ressemblance avec Ouessant nous fit appeler du même nom. Nous continuions notre bordée au nord-est quart est, espérant doubler toutes les terres, lorsqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'est nord-est, 5 degrés nord, et des brisants dans l'est nord-est, qui paraissaient venir joindre Ouessant. Dans le nord-ouest de cet îlot, on voyait une autre chaîne de brisants qui s'allongeait à une demi-lieue. La première île nous semblait être aussi entre deux chaînes de brisants.

Tous les navigateurs qui sont venus dans ces parages avaient toujours redouté de tomber dans le sud de la Nouvelle-Guinée, et d'y trouver un golfe correspondant à celui de la *Carpentarie*, d'où il leur fût ensuite difficile de se relever. En conséquence, ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la Nouvelle-Bretagne, sur laquelle ils allaient atterrir. Tous ont suivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, et il fallait payer l'honneur d'une première découverte.

Malheureusement le plus cruel de nos ennemis était, à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain et de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues et les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restait une chèvre, compagne fidèle de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines, où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnait un peu de lait. Les estomacs affamés, dans un instant d'humeur, la condamnèrent à mourir; je n'ai pu que la plaindre, et le boucher qui la nourrissait depuis si longtemps a arrosé de ses larmes la victime qu'il immolait à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan eut le même sort peu de temps après.

Pendant toute la matinée du 18, nous ne vîmes point de terres, et déjà nous nous livrions à l'espoir

d'avoir doublé îlots et brisants. Notre joie fut courte. A une heure après midi, une île se fit voir dans le nord-est quart nord du compas, et bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avait jusque dans l'est nord-est, et derrière ces îles une terre plus élevée s'étendait dans le nord-est, environ à 10 lieues de distance. Nous louvoyâmes toute la nuit; le jour suivant nous donna le même spectacle



Vue d'une crique dans l'île Briesley ([1]) (archipel de la Louisiade).

d'une double chaîne de terres courant à peu près est et ouest, savoir au sud une suite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord desquels s'étendaient des terres plus élevées.

Nous vîmes la terre, le 25 au lever du soleil, depuis le nord jusqu'au nord nord-est; mais ce n'était plus une terre basse; on apercevait au contraire une terre extrêmement haute et qui paraissait se terminer par un gros cap. Il était vraisemblable qu'elle courait ensuite sur le nord. Nous gouvernâmes

([1]) « Nous trouvâmes, dit le capitaine Owen Stanley (voyage du *Rattlesnak)*, un canal qui avait une largeur uniforme d'environ cinq cents yards, et dont les bords marécageux étaient couverts de mangliers qui atteignent quelquefois une hauteur de soixante à quatre-vingts pieds, avec une circonférence de six à huit pieds à la base. Plus loin on voyait un lit bas d'argile rouge revêtue de gazons élevés et de broussailles, avec de grands arbres par intervalles, et d'autres arqués sur le courant et dont les branches touchaient presque l'eau. De gigantesques lianes, pendant en longs festons, passaient de branche en branche, et les troncs les plus vieux supportaient des corbeilles de fougère et de plantes parasites. »

tout le jour au nord-est quart est et à l'est nord-est, sans voir de terres plus est que le cap que nous doublions, avec une satisfaction que je ne saurais dépeindre.

Le 26 au matin, le cap étant beaucoup sous le vent à nous, et ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au nord nord-est. Nous appelâmes ce cap, après lequel nous avions si longtemps aspiré, le *cap de la Délivrance*, et le golfe dont il fait la pointe orientale, le *golfe de la Louisiade* (¹). C'est une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer.



Huttes des naturels de la Louisiade (²). — D'après John Maggillivray.

Pendant les quinze jours passés dans ce golfe, les courants nous ont assez régulièrement portés dans l'est.

Le 26 et le 27, le vent fut très-grand, frais, la mer affreuse, le temps à grains et fort obscur. Il ne fut pas possible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous nous étions élevés environ 60 lieues dans le nord depuis le cap de la Délivrance, lorsque, le 28 au matin, on découvrit la terre dans le nord-ouest, à 9 ou 10 lieues de distance. C'étaient deux îles, dont la plus méridionale restait, à huit heures, dans le nord-ouest quart ouest du compas. Une autre côte, longue et élevée, se fit apercevoir en même temps depuis l'est sud-est jusqu'à l'est nord-est. Celle-ci courait sur le nord, et à mesure que nous avancions dans le nord-est, on la voyait se prolonger davantage et tourner au nord nord-ouest (³). On découvrit cependant un espace où la côte était interrompue, soit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie, car on crut distinguer des terres dans le

(¹) Le cap de la Délivrance de la Louisiade est par 11° 20′ 37″ de latitude australe, et par 152° 6′ 15″ de longitude orientale.

(²) Ces huttes ont une forme allongée, semblable à un souterrain; elles s'abaissent à chaque extrémité, sont élevées sur des poteaux et couvertes en chaume. Celles que visita le capitaine Stanley avaient approximativement trente pieds de long, neuf de large, et treize de hauteur au centre. Les poteaux qui les soutiennent sont au nombre de quatre, et ils élèvent le plancher à une hauteur de quatre pieds et quatre pieds et demi au-dessus du sol, laissant ainsi, dans l'intervalle, un espace vide.

(³) Bougainville classe ces nouvelles îles comme faisant suite au groupe de la Louisiade; mais on les comprend dans l'archipel Salomon, qu'il ne crut pas avoir retrouvé. Carteret avait vu cet archipel un an auparavant.

fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'est continuait à s'étendre sur le nord-ouest, sans que de ce côté notre horizon fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger ensuite et chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de 3 lieues de terre, nous avions trouvé fond par 48 brasses, sable blanc et morceaux de coquilles brisées : nous portâmes alors sur une anse qui paraissait commode ; mais le calme survint et nous consomma inutilement le reste de la journée. La nuit se passa à courir de petits bords, et le 30, dès la pointe du jour, j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du chevalier de Bournand, pour visiter le long de la côte plusieurs anses qui semblaient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le suivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en ferait.

Vers les dix heures, une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des na-



Intérieur d'une hutte à la Louisiade. — D'après John Maggillivray.

vires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avait vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paraissaient bien faites ; elles ont l'avant et l'arrière fort relevés ; ce sont les premières que nous ayons vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les nègres d'Afrique ; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets, et des plaques au front et sur le cou. J'ignore de quelle matière ; elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs et de zagaies ; ils faisaient de grands cris, et il parut que leurs dispositions n'étaient pas pacifiques. Je rappelai nos bateaux à trois heures. La côte ouverte est presque inabordable, la vague y brise partout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, et le sol est entièrement couvert de bois. Dans de petites anses, il y a quelques cabanes, mais en petit nombre ; les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque temps par trois ou quatre pirogues qui semblaient vouloir l'attaquer. Un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une zagaie ; mais il ne le fit pas, et le canot revint à bord sans guerroyer.

Notre situation, au reste, était assez critique. Nous avions des terres inconnues jusqu'à ce jour, d'une part depuis le sud jusqu'au nord nord-ouest, par l'est et le nord, de l'autre depuis l'ouest quart sud-ouest jusqu'au nord-ouest. Malheureusement l'horizon était tellement embrumé depuis le nord-ouest jusqu'au nord nord-ouest qu'on n'y voyait pas de ce côté à la distance de 2 lieues. C'était toutefois dans cet intervalle que je comptais chercher un passage ; nous étions trop avancés pour reculer.

Le 1er juillet, à six heures du matin, nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille

à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avait eu flux et reflux. Nous gouvernâmes au nord-ouest et nord-ouest quart nord. A dix heures, nous donnâmes dans un passage large environ de 4 à 5 lieues, entre la côte prolongée jusqu'ici à l'est et les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte sud-est et nord-ouest, forme au milieu de ce passage un ras qui le traverse et où la mer s'élève et brise comme s'il y avait des roches à fleur d'eau. Je le nommai *ras Denis*, du nom de mon maître d'équipage, bon et ancien serviteur du roi [1]. *L'Étoile*, qui le passa deux heures après nous et plus dans l'ouest, s'y trouva sur 5 brasses d'eau fond de roches. La mer y était alors si mauvaise qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate, nous y sondâmes par 44 brasses, fond de sable, gravier, coquilles et corail. La côte de l'est commençait ici à s'abaisser et à tourner au nord. Nous y aperçûmes, étant à peu près au milieu du passage, une jolie baie dont l'apparence promettait un bon mouillage. Il faisait presque calme, et la marée, dont le cours était alors au nord-ouest, nous la fit dépasser en un instant. Nous tînmes aussitôt le vent, dans l'intention de la visiter. Un déluge de pluie, survenu à onze heures et demie, nous déroba la vue de la terre et du soleil, et nous força de différer nos recherches.

A une heure après midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du chevalier d'Oraison, enseigne de vaisseau, pour sonder et reconnaître la baie; et pendant le temps de cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de suivre ses signaux. Le temps était beau, mais presque calme. A trois heures, nous vîmes le fond sous nous par 10 et 8 brasses, fond de roches. A quatre heures, nos bateaux firent signal de bon mouillage, et nous manœuvrâmes aussitôt toutes voiles hautes pour le gagner. Il ventait peu et la marée nous était contraire. A cinq heures, nous repassâmes sur le banc de roches par 10, 9, 8, 7 et 6 brasses. Nous vîmes même dans le sud sud-est, environ à une encâblure, un remous qui semblait indiquer qu'en cet endroit il n'y avait pas plus de deux ou trois brasses d'eau. En gouvernant au nord-ouest et nord-ouest quart nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à *l'Étoile* le signal d'arriver, afin qu'elle évitât ce banc, et je lui envoyai son bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop faible pour nous aider à refouler la marée, et la nuit approchait à pas précipités. En deux heures entières nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, et il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de basses, de récifs, et livrés à des courants rapides et irréguliers. Je fis donc gouverner à ouest quart nord-ouest, et ouest nord-ouest, pour nous remettre au large, sondant souvent. Lorsque nous eûmes amené la pointe septentrionale de la terre au nord-est, nous arrivâmes au nord-ouest, puis au nord nord-ouest et au nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avaient d'abord rangé la pointe du nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouvèrent fond depuis 9 jusqu'à 13 brasses, sable et corail. Ils s'enfoncèrent ensuite dans la baie, et ils y trouvèrent, à un quart de lieue en dedans, un très-bon mouillage sur 9 et 12 brasses, fond de sable gris et gravier, à l'abri depuis le sud-est jusqu'au sud-ouest, en passant par l'est et le nord. Comme ils étaient occupés à sonder, ils virent tout d'un coup paraître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avait environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances et de boucliers. Elles sortaient d'une anse qui renferme une petite rivière dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancèrent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames, et lorsqu'elles s'en jugèrent assez près, elles se séparèrent fort lestement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors poussèrent des cris affreux, et, saisissant leurs arcs et leurs lances, ils commencèrent une attaque qui devait leur paraître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une première décharge qui ne les arrêta point. Ils continuèrent à lancer leurs flèches et leurs zagaies, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyaient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite; plusieurs se jetèrent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées; l'avant et l'arrière sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les flèches en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues, il y avait une tête d'homme sculptée; les yeux étaient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, et la figure ressemblait à un masque garni d'une longue barbe. Les lèvres étaient teintes d'un rouge éclatant. On

[1] Près de la rivière des Guerriers et de la baie de Choiseul.

trouva dans leurs pirogues des arcs, des flèches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, et plusieurs autres fruits dont nous ne connaissions pas l'espèce, de l'arec, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines artistement tissés, et une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces insulaires sont noirs, et ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune et en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'usage de porter des armes offensives et défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, nous avons observé, dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes nègres sont beaucoup plus méchants que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nus, à l'exception d'une bande de natte. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-dessus des autres, et parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux flèches. Nous avons nommé la rivière et l'anse d'où sont sortis ces braves insulaires la *rivière des Guerriers;* l'île entière et la baie, *île et baie Choiseul* ([1]). La presqu'île du nord est entièrement couverte de cocotiers.

Il venta peu les deux jours suivants. Après être sortis du passage, nous découvrîmes dans l'ouest une côte longue et montueuse, dont les sommets se perdaient dans les nues. Le 2 au soir, nous voyions encore les terres de l'île Choiseul. Le 3 au matin, nous ne voyions plus que la nouvelle côte, qui est d'une hauteur surprenante, et qui court sur le nord-ouest quart ouest. ([2]). Sa partie septentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaisse insensiblement et forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi.* Il nous restait, le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'ouest, 5 degrés nord du compas, et la hauteur méridienne que nous observâmes nous donna le moyen de déterminer avec justesse sa position en latitude. Les nuages qui couvraient les sommets des terres se dissipèrent au coucher du soleil, et nous laissèrent apercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuse. Le 4, les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'était une nouvelle côte, moins élevée que l'autre, et courant sur le nord nord-ouest. Entre la pointe sud sud-est de cette terre et le cap l'Averdi, il restait un vaste espace formant ou un passage ou un golfe considérable. Dans un grand éloignement, on y apercevait quelques mondrains ([3]). Derrière cette nouvelle côte, nous en aperçûmes une plus haute qui suivait le même gisement. Nous tînmes le plus près toute la matinée pour accoster la terre basse. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de distance, et nous relevâmes sa pointe du nord nord-ouest au sud-ouest quart ouest. L'après-midi, trois pirogues, dans chacune desquelles étaient cinq ou six nègres, se détachèrent de la côte et vinrent reconnaître les vaisseaux. Elles s'arrêtèrent à une portée de fusil, et ce ne fut qu'après y avoir passé près d'une heure que nos invitations réitérées les déterminèrent enfin à s'approcher davantage.

([1]) Dans l'archipel Salomon, revu par Surville en 1769, par Shortland en 1788, par le capitaine du Cornwallis en 1796, etc.

([2]) C'est l'île de l'archipel Salomon que l'on a nommée Bougainville : 5° 32′ à 6° 55′ de latitude sud, et 152° 14′ à 153° 25′ de longitude est.

« Tout ce que nous avons vu de la côte occidentale de l'île de Bougainville nous a fait présumer que l'abord en est difficile et dangereux... L'apparence de la côte que nous parcourûmes dans cette journée nous laissa dans l'incertitude sur la réalité de la séparation de l'île Bouka avec l'île Bougainville; toutes les terres nous ont paru réunies par des terrains bas. » — (D'Entrecasteaux.)

« L'île de Bougainville nous parut, lorsque nous prolongeâmes la côte nord-est, haute, montueuse, ayant de larges ravines sur ses bords ; son extrémité nord s'abaisse insensiblement en une pointe de terre basse et resserrée, qui semble se joindre aux terres de l'île de Bouka, mais qui pourrait bien en être séparée par un étroit canal. Quant à cette dernière île, la totalité de sa surface est uniformément plate, et son aspect est gracieux, car une verdure active et pressée la couvre sur tous les points; il n'y a pas jusqu'aux rochers des bords de la mer qui ne soient revêtus de guirlandes de feuillage. Des arbres d'un port majestueux et une ceinture de beaux cocotiers couronnent le tout..... Nous aperçûmes une grand nombre d'habitants, attirés sur le bord de la mer par la vue de notre navire; ils étaient complétement nus; quelques individus semblaient avoir les reins entourés d'une étoffe blanche. De toutes les pirogues qui furent lancées à la mer, deux seules parvinrent à aborder notre corvette : elles étaient montées par des hommes d'âges différents, qui ne témoignèrent aucune inquiétude à la vue de l'équipage; ils échangèrent les paquets d'armes qu'ils avaient apportées, et toutes étaient travaillées avec le plus grand soin. Ils possédaient des faisceaux de flèches en roseaux, armées de pointes de bois ou de morceaux d'or acérés; leurs arcs et leurs casse-tête étaient faits d'un bois très-rouge et très-dur, et ornés de sculptures délicates, peintes de différentes couleurs. Le fer était pour eux la marchandise la plus précieuse; et lorsqu'ils voulaient une hache, qu'ils semblèrent nommer *niko,* ils poussaient de grands cris de joie. » (Lesson, *Voyage autour du monde sur* la Coquille.)

([3]) « *Mondrain,* monticule qu'on remarque d'un bâtiment sur une côte. » (Dictionnaire de marine.)

Quelques bagatelles qu'on leur jeta, attachées sur des morceaux de planches, achevèrent de leur donner un peu de confiance. Ils accostèrent le navire, en montrant des noix de coco, et criant : *Bouca, bouca, onellé!* Ils répétaient sans cesse ces mots, que nous criâmes ensuite comme eux, ce qui parut leur faire plaisir. Ils ne restèrent pas longtemps le long du vaisseau. Ils nous firent signe qu'ils allaient nous chercher des noix de coco. On applaudit à leur dessein; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une flèche, qui n'atteignit heureusement personne. Ils fuirent ensuite à force de rames; nous étions trop forts pour les punir.

Ces nègres sont entièrement nus. Ils ont les cheveux crépus et courts, les oreilles percées et fort allongées. Plusieurs avaient la laine peinte en rouge et des taches blanches en différents endroits du corps. Il paraît qu'ils mâchent du bétel, puisque leurs dents sont rouges. Nous avons vu que les habitants de l'île Choiseul en font aussi usage; car on trouva dans leurs pirogues de petits sacs où il y en avait des feuilles, avec de l'arec et de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de 6 pieds et des flèches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues sont plus petites que celles de l'anse des Guerriers, et nous fûmes surpris de ne trouver aucune ressemblance dans leur construction. Ces dernières ont l'avant et l'arrière peu relevés; elles sont sans balancier, mais assez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île, que nous avons appelée *Bouka* (¹), paraît être extrêmement peuplée, si l'on en juge



Canot de l'île Bouka.

par la quantité de cases dont elle est couverte, et par les apparences de culture que nous y avons aperçues. Une belle plaine, à mi-côte, toute plantée de cocotiers et d'autres arbres, nous offrait la plus agréable perspective, et je désirais fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire et un courant rapide qui portait dans le nord-ouest nous en éloignaient visiblement.

Pendant la nuit, nous tînmes le plus près, gouvernant au sud quart sud-ouest et sud sud-ouest, et, le lendemain au matin, l'île Bouka était déjà bien loin de nous dans l'est et le sud-est. La veille au soir, on avait aperçu, du haut des mâts, une petite île qui fut relevée depuis le nord-ouest jusqu'au nord-ouest quart ouest du compas. Au reste, nous ne pouvions être loin de la Nouvelle-Bretagne, et c'était là que nous comptions trouver une relâche (²).

Nous eûmes connaissance, le 5 après midi, de deux petites îles dans le nord et le nord nord-ouest,

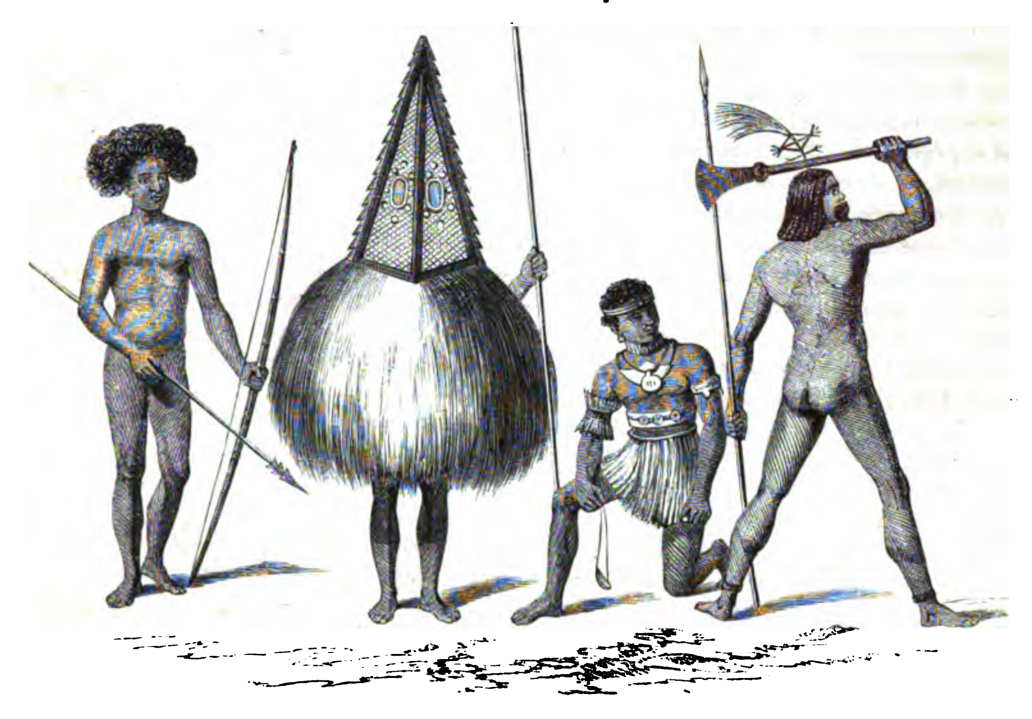
(¹) Dans l'archipel Salomon. Carteret avait découvert cette île l'année précédente (1767), et l'avait nommée *Winchelsea;* mais Bouka est le nom indigène. (Voy. la note précédente.)

D'Entrecasteaux trouva les habitants de Bouka très-défiants et très-adroits. « Peut-être des navires autres que ceux de M. de Bougainville avaient-ils abordé depuis peu à ces îles. » (D'Entrecasteaux.)

« Les naturels de l'île de Bouka sont des Papouas de moyenne taille, ayant au plus cinq pieds trois à quatre pouces, et dont les membres sont grêles et peu musclés. La peau est colorée en un brun foncé, uni à une teinte jaunâtre; leur chevelure longue, frisée, était ébouriffée, suivant la mode des habitants de Waighioa. Les traits du visage sont empreints d'une certaine douceur, et le nez est assez bien fait. Tous s'étaient serré le ventre, à la hauteur du nombril, avec une corde, et à ce mince accessoire se réduisait leur habillement. » (Lesson, *Voyage autour du monde sur* la Coquille.)

(²) Le grand archipel de la Nouvelle-Bretagne comprend l'île de la Nouvelle-Bretagne, l'île de la Nouvelle-Irlande, séparées par le canal Saint-Georges; les îles du Duc-d'York (Amakata), du Nouvel-Hanovre, de Mathy, Abgarris, Caen, Dampier, des Pêcheurs, de Gérard de Nys, Saint-Jean, Orageuse, Mathias, Jésus-Maria, Anachorète, Commerson, Boudeuse, Purdy, Elisabeth, Durour, San-Gabriel, San-Miguel, la Vendola, los Reyes et los Negros; le petit groupe des îles Françaises; les îles de l'Amirauté, de Portland, des Ermites et de l'Échiquier.

à dix ou douze lieues de distance, et, presque au même instant, d'une autre plus considérable, entre le nord-ouest et l'ouest; les terres de cette dernière les plus voisines de nous, à cinq heures et demie du soir, nous restaient au nord-ouest quart ouest, environ à sept lieues.



Naturels de la Nouvelle-Irlande. — D'après l'Atlas historique du *Voyage de la Coquille* (commandée par le capitaine Duperrey).

La côte était élevée et paraissait renfermer plusieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, et que nos malades empiraient, je résolus de m'arrêter ici, et nous fîmes toute la nuit les bordées les plus avantageuses pour nous conserver cette terre sous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou six lieues, et nous portâmes dessus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre, haute et de belle apparence, dans l'ouest sud-ouest de celle-ci, depuis dix-huit jusqu'à douze et dix lieues de distance. Sur les huit heures, étant environ à trois lieues de la première, j'envoyai le chevalier du Bouchage, avec deux bateaux armés, pour la reconnaître et y chercher un mouillage. A une heure après midi, il nous signala qu'il en avait trouvé un (¹), et aussitôt je fis servir et gouverner sur un canot qu'il détacha au-devant de nous; à trois heures, nous mouillâmes par 33 brasses d'eau, fond de sable blanc, fin et vaseux. *L'Étoile* mouilla plus à terre que nous, par 21 brasses même fond.

En entrant, on laisse à babord, dans l'ouest, une petite île et un îlot, qui sont à une demi-lieue de la côte. Une pointe qui s'avance vis-à-vis l'îlot forme, en dedans, un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est partout d'un beau sable blanc, depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'est, il y a une bâture, mais visible, et qui ne s'étend pas au large. On voit aussi, au nord de la baie, deux petites bâtures qui découvrent à basse mer. A l'accore (²) des récifs, il y a 12 brasses d'eau. L'entrée de ce port est très-aisée; la seule attention qu'on doive avoir, c'est de ranger la pointe de l'est de près et avec beaucoup de voiles, parce que, dès qu'elle est doublée, on se trouve en calme, et qu'alors il faut entrer sur l'aire du vaisseau. Notre mouillage était par les marques suivantes : *l'îlot de l'entrée* restait à l'ouest quart sud-ouest, 1° 30′ ouest; *la pointe est de l'entrée,* à ouest quart sud-ouest, 1 degré sud; *la pointe ouest,* à l'ouest quart nord-ouest; *le fond du port,* au sud-est quart est. Nous affourchâmes est

(¹) Le port Praslin, dans la partie méridionale de la Nouvelle-Irlande.

(²) « *Accore,* côte escarpée taillée à pic dans la mer. » (Dictionnaire de marine.)

et ouest. Nous passâmes le reste de la journée à nous amarrer, à amener vergues et mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors et à visiter tout le tour du port (¹).

Il plut toute la nuit suivante et presque toute la journée du 7. Nous envoyâmes à terre nos pièces à l'eau; nous y dressâmes quelques tentes, et on commença à faire l'eau, le bois et les lessives, toutes choses de première nécessité. Le débarquement était magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur du port, dans un espace de 400 pas, contenait quatre ruisseaux. Nous en primes trois pour notre usage : un destiné à faire l'eau de *la Boudeuse*, un second pour celle de *l'Étoile*, le troisième pour laver. Le bois se trouvait au bord de la mer, et il y en avait de plusieurs espèces, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, et même de tabletterie. Les deux vaisseaux étaient à portée de la voix l'un de l'autre et de la rive. D'ailleurs, le port et ses environs fort au loin étaient inhabités, ce qui nous procurait une paix et une liberté précieuses. Ainsi, nous ne pouvions désirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, et les diverses réparations dont les navires avaient le plus urgent besoin, et pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Tels étaient les avantages de cette relâche; elle avait aussi ses inconvénients. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos, ni bananes, ni aucune des ressources qu'on aurait pu, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'était pas abondante, on ne devait attendre, ici, que la sûreté et le strict nécessaire. Il y avait alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité, nous n'en avions pas qui fussent attaqués fortement, mais plusieurs étaient atteints, et, s'ils n'amendaient point ici, le progrès du mal ne pouvait plus être que rapide.

Le premier jour, sur les bords d'une petite rivière éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt et deux cabanes. La pirogue était à balancier, fort légère et en bon état. Il y avait à côté les débris de plusieurs feux, de gros coquillages calcinés et des carcasses de têtes d'animaux, que M. de Commerson nous dit être de sangliers. Il n'y avait pas longtemps que les sauvages étaient venus dans cet endroit, car on trouva, dans les cabanes, des figues-bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes; mais on a depuis vérifié qu'on avait pris pour tels le gémissement de gros ramiers huppés, d'un plumage d'azur, et qu'on nomme, dans les Moluques, l'*oiseau couronné*. Nous fîmes, au bord de cette rivière, une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva, enterré dans le sable, un morceau d'une plaque de plomb, sur lequel on lisait ce reste de mots anglais :

HOR'D HERE
ICK MAJESTY'S.

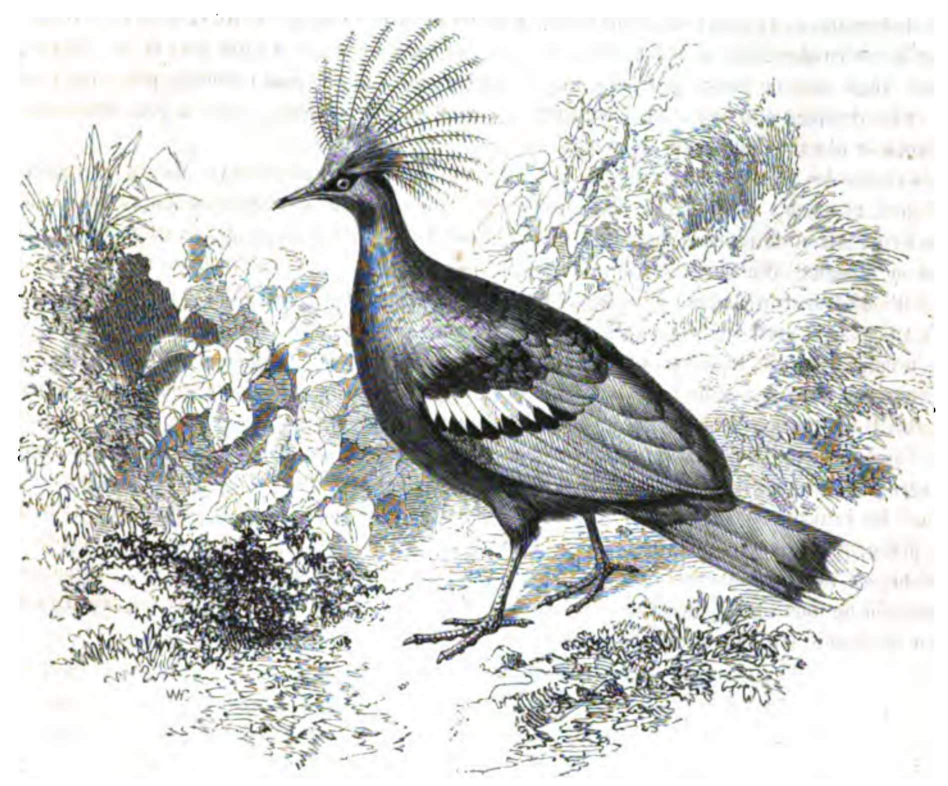
On y voyait encore les traces des clous qui avaient servi à attacher l'inscription, laquelle paraissait être peu ancienne. Les sauvages avaient sans doute arraché la plaque et l'avaient mise en morceaux.

Cette rencontre nous engageait à reconnaître soigneusement tous les environs de notre mouillage : aussi courûmes-nous la côte, en dedans de l'île, qui couvre la baie; nous la suivîmes environ deux lieues, et nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au sud-ouest, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle rivière. Quelques arbres, sciés ou abattus à coups de hache, frappèrent aussitôt nos regards, et nous apprirent que c'était là que les Anglais avaient relâché. Ensuite, il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avait été placée l'inscription. C'était à un très-gros arbre, fort apparent, sur la rive droite de la rivière, au milieu d'un grand espace, où nous jugeâmes que les Anglais avaient dressé des tentes; car on voyait encore aux arbres plusieurs amarrages de bitord. Les clous étaient à l'arbre, et la plaque n'avait été arrachée que depuis peu de jours, car sa trace était fraîche. Dans l'arbre même, il y avait des gradins pratiqués par les Anglais ou par les insulaires. Des rejetons, qui s'élevaient sur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avait pas plus de quatre mois que les Anglais avaient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquait suffisamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'était point pourri. Je ne doute pas

(¹) Dans l'île de la Nouvelle-Irlande, qui avait été découverte en 1616 par Schouten, navigateur hollandais.

que le vaisseau venu ici de relâche ne soit *le Swallow*, bâtiment de 14 canons, commandé par M. Carteret, et sorti d'Europe au mois d'août 1766, avec *le Delfin*, que commandait M. Walas. Nous avons eu, depuis, des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons et d'où on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hasard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramène à un point où cette nation rivale venait de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre ([1]).

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avait apparence de grand vent dehors, mais le port est abrité de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Un de nos premiers soins avait été



Pigeon couronné ([2]) *(Goura, ou Columba coronata*, Linné). — D'après d'Orbigny.

de chercher, assurément avec intérêt, si le pays pourrait fournir quelques rafraîchissements aux malades et quelque nourriture solide pour les sains. Nos recherches furent infructueuses. La pêche était absolument ingrate, et nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers et des choux palmistes en très-petit nombre; encore les fallait-il disputer à des fourmis énormes, dont les essaims innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit, il est vrai, cinq ou six sangliers ou cochons marrons, et, depuis ce temps, il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher, sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupède que nous avons rencontré ici.

([1]) En effet, Carteret avait mouillé au port Praslin, dans l'anse anglaise, et au havre qui porte son nom (au sud-ouest de l'île).

D'Entrecasteaux s'arrêta huit jours au havre Carteret, en 1792, et le capitaine Duperrey fit lever le plan du port Praslin en 1823.

([2]) « La seule espèce de ce genre a été décrite par Buffon, sous le nom de *pigeon couronné des Indes*. Cet oiseau a tout le plumage d'un beau bleu cendré, rembruni sur les pennes des ailes et de la queue; les couvertures supérieures des ailes, d'un marron pourpré; un trait noir à travers l'œil, et une belle huppe, composée de plumes à barbes désunies et un peu frisées. » (D'Orbigny.)

Quelques personnes ont aussi cru y reconnaître les traces d'un chat-tigre.

Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage est vert doré. Ils ont le cou et le ventre gris-blanc, et une petite crête sur la tête. Il y a aussi des tourterelles, des veuves plus grosses que celles du Brésil, des perroquets, des oiseaux couronnés ([1]), et une espèce d'oiseau dont le cri ressemble si fort à l'aboiement d'un chien qu'il n'y a personne qui n'y soit trompé, la première fois qu'on l'entend ([2]). Nous avons aussi vu des tortues en différentes parties du canal; mais nous n'étions pas dans le temps de la ponte. Il y a, dans cette baie, de belles anses de sable, où je crois qu'alors on en pourrait prendre un assez bon nombre.

Tout le pays est montagneux; le sol y est très-léger, à peine le rocher est-il recouvert. Cependant les arbres y sont de la plus grande élévation, et il y a plusieurs espèces de très-beau bois. On y trouve le bétel, l'aréca et le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais; il croît ici, dans les lieux marécageux; mais, soit qu'il exige une culture, soit que les arbres qui couvrent entièrement la terre nuisent à son accroissement et à sa qualité, soit enfin que nous ne fussions pas dans la saison de sa maturité, on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier aussi est commun ici; mais ce n'était alors ni le temps des fruits ni celui des fleurs. Le pays est, en général, peu riche en botanique ([3]). Au reste, il n'existe aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paraît certain que, de temps en temps, il y passe des Indiens; nous rencontrions fréquemment, sur le bord de la mer, des endroits où ils s'étaient arrêtés; on les reconnaissait facilement aux débris de leurs repas.

Le 10, il mourut un matelot à bord de *l'Étoile*. Sa maladie était compliquée et ne tenait en rien du scorbut. Les trois jours suivants furent très-beaux, et nous les employâmes utilement. Nous refîmes le pied de notre mât d'artimon, qui s'était rongé dans la carlingue, et *l'Étoile* recoupa le sien, dont la tête était consentie ([4]). Nous prîmes aussi, à bord de cette flûte, la farine et le biscuit qui lui restaient encore, pour nous, proportionnellement à notre nombre. Il se trouva moins de légumes qu'on n'avait cru, et je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourganes qui faisaient notre soupe : je dis notre, car tout se distribuait également. États-majors et équipages étaient à la même nourriture; notre situation égalisait les hommes comme la mort. Nous profitâmes aussi du beau temps pour faire des observations essentielles.

Le 11, au matin, M. Verron établit à terre son quart de cercle et une pendule à secondes; il s'en servit, le même jour, pour observer la hauteur méridienne du soleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correspondantes, prises deux jours de suite. Il y avait, le 13, une éclipse de soleil visible pour nous, et il fallait être en état de l'observer, si le temps le permettait. Il fut très-beau, et on put voir le moment de l'immersion et celui de l'émersion. M. Verron observait avec une lunette de 9 pieds; le chevalier du Bouchage, avec une lunette acromatique de Dollond, longue de 4 pieds; mon poste était à la pendule. Le commencement de l'éclipse fut, pour nous, le 13, à $10^h 50' 45''$ du matin; la fin, à $0^h 28' 16''$ de temps vrai, et sa grandeur, de $3' 22''$. Nous avons enterré une inscription sous l'endroit même où était la pendule, et nommé ce port le *port Praslin* ([5]).

Au milieu de ces forêts, où règne une éternelle humidité, on tuait journellement des serpents, des scorpions et une grande quantité d'insectes d'une espèce singulière. Ils sont longs comme le doigt, cuirassés sur le corps; ils ont six pattes, des pointes saillantes des côtés et une queue fort longue. On m'apporta aussi un animal qui nous parut extraordinaire : c'est un insecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; presque toutes les parties de son corps sont composées d'un tissu que, même

([1]) Voy. p. 337.

([2]) Espèce de corbeau. « Un corbeau à duvet blanc, à plumage complétement noir, le *coco* des naturels, répète ses jappements qui imitent, à s'y méprendre, ceux des chiens. » (Lesson.)

([3]) Voy. M. P. Lesson sur les produits naturels de la Nouvelle-Irlande. (*Voyage autour du monde sur la corvette* la Coquille; 2 vol. grand in-8.)

([4]) *Consentir* se dit d'une pièce de bois, ou mât ou vergue, ou même d'une partie quelconque de navire, qui cède ou se courbe par l'effort du vent, ou par toute autre cause, mais de façon à ne pouvoir plus se redresser d'elle-même.

([5]) Nom du ministre de la marine qui avait ordonné l'expédition.

Ce port est situé à l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Irlande, à l'ouest du cap Saint-Georges, par 40° 49' 48" de latitude sud, et 150° 28' 29" de longitude est.

en y regardant de près, on prendrait pour des feuilles; chacune de ses ailes est la moitié d'une feuille, laquelle est entière, quand les ailes sont rapprochées; le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antennes et six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. M. de Commerson a décrit cet insecte particulier, et l'ayant conservé dans de l'esprit-de-vin, je l'ai remis au Cabinet du roi.

On trouvait ici un grand nombre de coquilles, dont plusieurs fort belles. Les battures offraient des trésors pour la conchyliologie. On récolta dans un même endroit dix marteaux, espèce, dit-on, fort rare ([1]): aussi le zèle des curieux était fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel, en échouant la seine, fut piqué par une espèce de serpent. L'effet du venin se manifesta une demi-heure après. Le matelot ressentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morsure, qui était au côté gauche, devint livide et enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq scarifications en tirèrent beaucoup de sang déjà dissous. Aussitôt qu'on cessait de faire promener par force le malade, les convulsions le prenaient. Il souffrit horriblement pendant cinq ou six heures. Enfin la thériaque et l'eau de lusse qu'on lui avait administrées dès la première demi-heure provoquèrent une sueur abondante et l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonspect à se mettre dans l'eau. Notre Taïtien suivit avec curiosité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que, dans son pays, il y avait le long de la côte des serpents qui mordaient les hommes à la mer, et que tous ceux qui étaient mordus en mouraient. Ils ont une médecine, mais je la crois peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts, et les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés et multiplient nos forces, cet insulaire tombait dans l'admiration de ce qu'il voyait et rougissait pour son pays : *Aouaou, Taïti, fi de Taïti!* nous disait-il avec douleur. Cependant il n'aimait pas à marquer qu'il sentait notre supériorité sur sa nation. On ne saurait croire à quel point il est haut. Nous avons remarqué qu'il est aussi souple que fier; et ce caractère prouve qu'il vit dans un pays où les rangs sont inégaux, et quel est celui qu'il y tient.

Le 19, au soir, nous fûmes enfin en état de partir; mais il sembla que le temps ne fît qu'empirer : grand vent de sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer était très-grosse dehors, et les oiseaux pêcheurs se réfugiaient dans la baie. Le 22, nous ressentîmes, vers dix heures et demie du matin, plusieurs secousses de tremblement de terre. Elles furent très-sensibles sur nos vaisseaux, et durèrent environ deux minutes. Pendant ce temps, la mer haussa et baissa plusieurs fois de suite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchaient sur les récifs, et leur fit chercher un asile dans les bateaux. Au reste, il semble que, dans cette saison, les pluies soient ici sans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnerre gronde presque continuellement, et la nuit donne l'idée des ténèbres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers et des palmistes, et tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en plusieurs bandes, et le résultat ordinaire de ces caravanes pénibles était de revenir trempés jusqu'aux os et les mains vides. On découvrit cependant, les derniers jours, quelques pommes de mangles et des prunes monbin : c'eût été un secours utile si l'on en eût eu connaissance plus tôt. On trouva aussi une espèce de lierre aromatique, auquel les chirurgiens crurent reconnaître une vertu antiscorbutique; du moins les malades qui en firent des infusions et s'en lavèrent ont-ils éprouvé quelque soulagement.

Nous avons tous été voir une cascade merveilleuse qui fournissait les eaux du ruisseau de *l'Etoile* ([2]). L'art s'efforcerait en vain de produire dans le palais des rois ce que la nature a jeté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes saillants, dont les gradations, presque régulières, précipitent et diversifient la chute des eaux; nous suivions avec surprise tous ces massifs variés pour la figure, et qui forment cent bassins inégaux, où sont reçues les nappes de cristal coloriées par des arbres immenses, dont quelques-uns ont le pied dans les bassins mêmes. C'est bien assez qu'il existe des hommes

([1]) « Ils furent trouvés dans une anse de la grande île qui forme cette baie, et que, pour cette raison, on a nommée l'île aux Marteaux. » (Note de Bougainville.) — On nomme aujourd'hui cette île Lamboun ou Lambonne.

Le *marteau* est un mollusque bivalve; sa coquille est presque équivalve, raboteuse, difforme, souvent allongée à l'opposé de la charnière, et plus ou moins élargie à la base, en deux lobes figurant des oreillettes, ou les deux côtés d'un marteau.

([2]) Voy. p. 340

privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables; cette cascade mériterait le plus grand peintre.

Cependant notre situation empirait à chaque instant que nous demeurions ici et que nous perdions sans faire de chemin. Le nombre et les maux de nos scorbutiques augmentaient. L'équipage de *l'Étoile*



Vue de la cascade Bougainville, dans le port Praslin (¹). — D'après une estampe de l'Atlas de *la Coquille*.

était encore dans un état plus triste que le nôtre. Chaque jour, j'envoyais des canots dehors reconnaître le temps. C'était constamment le vent du sud presque en tourmente et une mer affreuse.

Le 25, les deux navires parvinrent enfin à sortir du Port-Praslin.

Nous suivîmes la côte, environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondissait insensiblement, et bientôt nous aperçûmes au large des îles qui se succédaient de distance en distance. Nous passâmes entre elles et la grande terre, et je leur donnai le nom des officiers des états-majors. Il n'était plus douteux que nous côtoyions la Nouvelle-Bretagne. Cette terre est très-élevée et paraît entrecoupée de belles baies, dans lesquelles nous apercevions des feux et d'autres traces d'habitations.

Le troisième jour de notre sortie, je fis couper nos tentes de campagne pour distribuer de grandes culottes aux gens des deux équipages. Nous avions déjà fait, en différentes occasions, de semblables distributions de hardes de toute espèce. Sans cela, comment eût-il été possible que ces pauvres gens

(¹) « Les chutes de la cascade de Bougainville sont à peu de distance du rivage, à l'est du port Praslin; elles sont formées par cinq gradins s'élevant rapidement les uns au-dessus des autres, dans une élévation d'environ trente à quarante pieds. L'eau s'est creusé une issue à la moitié de la montagne, et jaillit en nappes écumantes, limpides et fraîches, dont le murmure se mêle au bruissement des feuilles, à la chute des vieux arbres, qui tombent de temps à autre et encombrent son lit, ou jettent en travers des ponts chancelants. Ces eaux, très-chargées de sel, ont comme ciselé la surface des roches qu'elles baignent, et les strates d'où elles tombent en nappes sont bordées de stalactictes calcaires groupées d'une manière gracieuse. Le lit et les strates sont formés de chaux carbonatée, due sans doute à des masses madréporiques, qui ont moulé sur le noyau primitif un terrain récent. Les pores de ces coraux, depuis longtemps éteints, sont remplis par des cristaux plus blancs du sel que l'eau tient en suspension, et que plusieurs autres principes salins rendent purgatifs. » (Lesson.)

fussent vêtus pendant une aussi longue campagne, où il leur avait fallu plusieurs fois passer alternativement du froid au chaud et essuyer maintes reprises du déluge? Au reste, je n'avais plus rien à leur donner, tout était épuisé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration. Le peu qui nous restait de vivres était en partie gâté, et dans tout autre cas on eût jeté à la mer toutes nos salaisons; mais il fallait manger le mauvais comme le bon. Qui pouvait savoir quand cela finirait? Telle était notre situation, de souffrir en même temps du passé qui nous avait affaiblis, du présent dont les tristes détails se répétaient à chaque instant, et de l'avenir dont le terme indéterminé était presque le plus cruel de nos maux. Mes peines personnelles se multipliaient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'est laissé abattre, et que la patience à souffrir a été supérieure aux positions les plus critiques. Les officiers donnaient l'exemple, et jamais les matelots n'ont cessé de danser le soir, dans la disette comme dans les temps de la plus grande abondance. Il n'avait pas été nécessaire de doubler leur paye

Nous eûmes constamment la vue de la Nouvelle-Bretagne jusqu'au 3 août. Pendant ce temps, il venta peu, il plut souvent, les courants nous furent contraires, et les navires marchaient moins que jamais. La côte prenait de plus en plus de l'ouest. Le 29, au matin, nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues; deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à *l'Étoile*. Elles étaient montées chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus et laineux; quelques-uns les avaient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue et des ornements blancs aux bras, en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands et paraissent agiles et robustes. Ils nous montraient une espèce de pain, et nous invitaient par signes à venir à terre; nous les invitions à venir à bord; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jetés à la mer, ne leur inspirèrent pas la confiance de nous accoster. Ils ramassèrent ce qu'on avait jeté, et pour remercîment, l'un d'eux, avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord; nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, et ils se retirèrent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de grands cris. Ils poussèrent sans doute les hostilités plus loin à bord de *l'Étoile;* car nous en vîmes tirer plusieurs coups de fusil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues sont longues, étroites et à balancier. Toutes ont l'avant et l'arrière plus ou moins ornés de sculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adresse.

Le lendemain, il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoster le navire. Celui de leurs conducteurs qui paraissait être le chef portait un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva sur sa tête avec ses deux mains, en nous approchant, et il demeura quelque temps dans cette attitude. Tous ces nègres paraissaient avoir fait une grande toilette; les uns avaient la laine peinte en rouge; d'autres portaient des aigrettes de plume sur la tête; d'autres, des pendants d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches et rondes pendues au cou; quelques-uns avaient des anneaux passés dans le cartilage du nez : mais une parure assez générale à tous, était des bracelets faits avec la bouche d'une grosse coquille sciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchissements. Leur mauvaise foi nous fit bientôt voir que nous n'y réussirions pas. Ils tâchaient de saisir ce qu'on leur proposait, et ne voulaient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On se lassa de leur donner, et ils se retirèrent. Deux canots voguaient vers la frégate, à l'entrée de la nuit; une fusée que l'on tira pour quelque signal les fit fuir précipitamment.

Au reste, il sembla que les visites qu'ils nous avaient rendues ces deux derniers jours n'avaient été que pour nous reconnaître et concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un essaim de pirogues sortir de terre; une partie passa par notre travers sans s'arrêter, et toutes dirigèrent leur marche sur *l'Étoile,* que sans doute ils avaient observé être le plus petit des deux bâtiments et se tenir derrière. Les nègres firent leur attaque à coups de pierres et de flèches. Le combat fut court. Une fusillade déconcerta leurs projets; plusieurs se jetèrent à la mer, et quelques pirogues furent abandonnées : depuis ce moment, nous cessâmes d'en voir.

Les terres de la Nouvelle-Bretagne ne couraient maintenant que sur l'ouest quart nord-ouest et l'ouest, et dans cette partie elles s'abaissaient considérablement. Ce n'était plus cette côte élevée et garnie de plusieurs rangs de montagnes; la pointe septentrionale que nous découvrions était une terre

presque noyée et couverte d'arbres de distance en distance. Les cinq premiers jours du mois d'août furent pluvieux, le temps fut à l'orage et le vent à grains. Nous n'aperçûmes la côte que par lambeaux, dans les éclaircies et sans pouvoir en distinguer les détails. Toutefois nous en vîmes assez pour être convaincus que les marées continuaient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faisions chaque jour. Je fis alors gouverner au nord-ouest, puis au nord-ouest quart ouest, pour éviter un labyrinthe d'îles qui sont semées à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Bretagne (¹). Le 4, après-midi, nous reconnûmes distinctement deux îles que je crois être celles que Dampierre nomme *île Mathias* et *île Orageuse*. L'île Mathias, haute et montagneuse, s'étend, sur le nord-ouest, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, et entre les deux est un îlot. Une île que l'on crut apercevoir le 5, à deux heures du matin, dans l'ouest, nous fit reprendre du nord. On ne se trompait pas; et à dix heures la brume, qui jusqu'alors avait été épaisse, s'étant dissipée nous aperçûmes dans le sud-est quart sud cette île qui est petite et basse. Les marées cessèrent alors de porter sur le sud et sur l'est; ce qui semblait venir de ce que nous avions dépassé la pointe septentrionale de la Nouvelle-Bretagne, que les Hollandais nomment *cap Solomaswer*. Nous n'étions plus alors que par 0° 41′ de latitude méridionale. Nous avions sondé presque tous les jours sans trouver de fond.

Nous courûmes à ouest jusqu'au 7, avec un assez joli frais et beau temps, sans voir de terre. Le 7 au soir, l'horizon, fort embrumé, m'ayant paru, au coucher du soleil, être un horizon de terre depuis l'ouest jusqu'à l'ouest sud-ouest, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du sud-ouest quart ouest; nous reprîmes au jour celle de l'ouest. Nous vîmes dans la matinée, environ à cinq ou six lieues devant nous, une terre basse. Nous gouvernâmes à ouest quart sud-ouest et ouest sud-ouest pour en passer au sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue et demie. C'était une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres et partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des bâtures et des bancs de sable. Il y a sur cette île une grande quantité de cocotiers, et le bord de la mer y est couvert d'un si grand nombre de cases, qu'on peut juger de là qu'elle est extrêmement peuplée. Ces cases sont hautes, presque carrées et bien couvertes. Elles nous parurent plus vastes et plus belles que ne sont ordinairement des cabanes de roseaux, et nous crûmes revoir les maisons de Taïti. On découvrait un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île; aucune ne parut se déranger pour nous voir passer, et nous jugeâmes que ces habitants, qui n'étaient pas curieux, étaient contents de leur sort. Nous nommâmes cette île l'*île des Anachorètes*. A trois lieues dans l'ouest de celle-ci, on vit du haut des mâts une autre île basse (²).

La nuit fut très-obscure et quelques nuages fixes dans le sud nous y firent soupçonner de la terre. En effet, au jour, nous découvrîmes deux petites îles dans le sud-est quart sud, 3 degrés sud, à huit ou neuf lieues de distance. On ne les avait pas encore perdues de vue à huit heures et demie, lorsqu'on eut connaissance d'une autre île basse dans l'ouest quart sud-ouest, et peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendaient dans l'ouest nord-ouest et le sud-ouest de cette dernière, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne sont, à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots ras et couverts de bois, rencontre désastreuse. Il y avait cependant un îlot séparé des autres et plus au sud, lequel nous parut être plus considérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là et l'archipel d'îlots, que je nommai *l'Échiquier*, et que je voulais laisser au nord. Nous n'étions pas près d'en être dehors. Cette chaîne, aperçue dès le matin, se prolongeait beaucoup plus loin dans le sud-ouest que nous ne l'avions pu juger alors.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le sud; mais à l'entrée de la nuit

(¹) 3 août. — « ..... On a tué d'un coup de fusil une tortue pesant environ 140 livres, ce qui a fait un bon rafraîchissement. M. de la Giraudais a fait prier M. de Bougainville d'en venir manger sa part à souper, mais il l'a refusé. Je crois que M. de la Giraudais a très-mal fait de ne pas en envoyer un morceau à son commandant, pour bien des raisons : la première, c'est qu'il lui doit tout; la seconde, c'est qu'il est son commandant. Si pareille chose fût arrivée à bord de nous, certainement nous aurions partagé de moitié. » (Fesche.)

(²) « Dans la matinée du 17 (juillet 1793), on vit la petite île basse que M. de Bougainville n'avait aperçue que des mâts de sa frégate. D'après nos relèvements, cette île doit être à 5 lieues dans l'ouest quart nord-ouest de l'île la plus septentrionale des Anachorètes. » (*Voyage de d'Entrecasteaux*, rédigé par de Rossel.) — Le groupe des Anachorètes est situé par 1 degré de latitude nord et 143 degrés de longitude est.

nous y étions encore engagés, sans savoir précisément jusqu'où elle s'étendait. Le temps, incessamment chargé de grains, ne nous avait jamais montré dans un même instant tout ce que nous devions craindre; pour surcroît d'embarras, le calme vint aussitôt que la nuit, et ne finit presque qu'avec elle. Nous la passâmes dans la continuelle appréhension d'être jetés sur la côte par les courants. Je fis mettre deux ancres en mouillage, et allonger leurs bitures sur le pont, précaution presque inutile, car on sonda plusieurs fois sans trouver le fond. Tel est un des plus grands dangers de ces terres : presque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la ressource de mouiller. Heureusement le temps se maintint sans orage; même, vers minuit, il se leva une fraîcheur du nord qui nous servit à nous élever un peu dans le sud-est. Le vent fraîchit à mesure que le soleil montait, et il nous retira de ces îles basses, que je crois inhabitées; au moins, pendant le temps qu'on s'est trouvé à portée de les voir, on



Tombeau près de Doreri, dans la Nouvelle Guinée (1). — D'après l'Atlas de *la Coquille*.

n'y a distingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. *L'Étoile* avait été, dans cette nuit, plus en danger encore que nous, car elle fut très-longtemps sans gouverner, et la marée l'entraînait visiblement à la côte, lorsque le vent vint à son aide. A deux heures après midi, nous doublâmes l'îlot le plus occidental, et nous gouvernâmes à ouest sud-ouest.

Le 11, à midi, étant par 2° 17′ de latitude australe, nous aperçûmes dans le sud une côte élevée qui nous parut être celle de la Nouvelle-Guinée. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'est une terre haute et montueuse, qui dans cette partie s'étend sur l'ouest nord-ouest (2). Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voisines de nous. Il était impossible de détailler la côte à cette distance; il nous parut seulement une grande baie, vers 2° 25′ de latitude sud, et des terres

(1) « Ces tombeaux sont communément fermés par un petit mur bas supportant une charpente en bois, protégée par un toit de feuilles de palmier. Parfois cette charpente est délicatement bordée de sculpture; une petite table occupant le milieu du sarcophage est destinée à supporter les ossements desséchés après que les chairs ont été consumées. » (*Voyage de la Coquille.*)

(2) Vers l'endroit où Dumont d'Urville a placé la baie Humboldt.

basses dans le fond qu'on ne découvrait que du haut des mâts. Nous jugeâmes aussi, par la vitesse avec laquelle nous doublions les terres, que les courants nous étaient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque justesse la différence qu'ils occasionnaient dans l'estime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de distance. Son gisement était toujours sur l'ouest nord-ouest, et sa hauteur prodigieuse. Nous y remarquâmes surtout deux pics très-élevés, voisins l'un de l'autre, et qui surpassent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les Deux-Cyclopes* (¹). Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portaient sur le nord-ouest. Effectivement, nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la Nouvelle-Guinée, qui revient ici sur l'ouest. Le 14, au point du jour, nous découvrîmes deux îles, et un îlot qui paraissait entre deux, mais plus au sud (²). Elles gisent entre elles est sud-est et ouest nord-ouest corrigés; elles sont à 2 lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, et n'ont pas plus d'une lieue et demie d'étendue chacune.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la Nouvelle-Guinée, nous avions assez régulièrement une faible brise d'est ou de nord-est, qui commençait vers deux ou trois heures après midi et durait environ jusque vers minuit; à cette brise succédait un intervalle plus ou moins long de calme, qui était suivi de la brise de terre variable du sud-ouest au sud sud-ouest, laquelle se terminait aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes, le 15 au matin, la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même temps d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le sud-est quart sud jusqu'à l'ouest sud-ouest, terres fort basses, par-dessus lesquelles nous apercevions, dans une perspective éloignée, les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au sud sud-est du compas, se détachait des autres, et nous la nommâmes le *Géant-Moulineau* (³). Nous donnâmes le nom de la *Nymphe-Alie* (⁴) à la plus occidentale des îles basses dans le nord-ouest de Moulineau. A dix heures du matin, nous tombâmes dans un ras de marée, où les courants paraissaient porter avec violence sur le nord et nord nord-est. Ils étaient si vifs que, jusqu'à midi, ils nous empêchèrent de gouverner; et comme ils nous entraînèrent fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, était couverte de troncs d'arbres flottants, de divers fruits et de goëmons; elle y était en même temps si trouble, que nous craignîmes d'être sur un banc; mais la sonde ne nous donna point de fond à 100 brasses. Ce ras de marée semblait indiquer ici ou une grande rivière dans le continent, ou un passage qui couperait les terres de la Nouvelle-Guinée, passage dont l'ouverture serait presque nord et sud (⁵). Suivant deux distances des bords

(¹) « D'un côté les monts Cyclopes, et de l'autre le mont Bougainville, comme deux sentinelles gigantesques, signalèrent aux voyageurs l'approche de la baie de Humboldt à plus de vingt lieues de distance. Il est probable que ces deux énormes montagnes sont les mêmes que Bougainville nomme Cyclopes; mais je n'ai conservé ce nom qu'à celle qui se trouve à l'ouest de la baie Humboldt, et qui offre une hauteur plus considérable, avec divers pitons à peu près égaux. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.)*

(²) « Les îles Arimoa. Celle du milieu n'est qu'un îlot, et les deux autres n'ont pas plus de 3 ou 4 milles d'étendue. La plus élevée est celle de l'ouest. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.)*

(³) En souvenir du conte d'Hamilton intitulé : *le Bélier :*

Au temps jadis, certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avait une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avaient pris le nom de guerre
Ses devanciers, les Moulineaux.

(⁴) De même.

(⁵) « Je regardais comme un fait positif que ces eaux provenaient de quelque rivière considérable qui se décharge dans la mer sur cette partie de la côte. Bougainville observa le même fait au même endroit, et en tira la même induction. Précisément dans cette partie, la terre de la Nouvelle-Guinée forme une pointe basse et fort avancée en mer (pointe d'Urville). Tout porte à croire que cette pointe a été formée par les atterrissements d'un torrent considérable. Les observations de M. Jacquinot ont placé la pointe d'Urville par 1° 24′ de latitude sud et 135° 27′ de longitude est. Les terres, ou plus vrai-

du soleil et de la lune, observées à l'octant par le chevalier du Bouchage et M. Verron, notre longitude, le 15 à midi, était de 136° 16′ 30″ à l'est de Paris. Mon estime, suivie depuis la longitude déterminée au port Praslin, en différait de 2° 47′.

Le 16 et le 17, il fit presque calme; le peu de vent qui souffla fut variable. Le 16, on ne vit la terre qu'à sept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute et coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre *l'Étoile*, qui, maîtrisée par le courant,



Habitants de la Nouvelle-Guinée. — D'après l'Atlas de *la Coquille*.

ne pouvait pas mettre le cap en route; et le 17, comme elle était fort éloignée de nous, je fus obligé de virer sur elle pour la rallier, ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuse, avec un déluge de pluie et des tonnerres épouvantables. Les six jours suivants nous furent tout aussi malheureux : de la pluie, du calme, et le peu qui venta, ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions alors pour être en état de s'en former l'idée ([1]).

Le 20, nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courants continuaient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochaient le plus. Il nous devenait cependant essentiel de rallier la côte et de la ranger d'assez près pour ne pas commettre quelque erreur dangereuse, qui nous fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, et nous engageât dans l'un des golfes de Gilolo. Le 22, au point du jour, nous eûmes connaissance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la Nouvelle-Guinée que nous eussions encore vue. Nous gouvernâmes dessus, et à midi on la releva depuis le sud sud-est, 5 degrés sud, jusqu'au sud-ouest, où elle ne paraissait pas terminée. Nous venions de passer la ligne pour la

semblablement les îles qui forment cette pointe sont bien certainement les mêmes que Bougainville indique au nord-est du Géant-Moulineau. Nous n'avons pourtant rien vu qui ressemble à cette montagne; sans doute la brume nous en déroba l'aspect. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe.*)

([1]) 18 août 1768. — « ..... M. le prince de Nassau, ennuyé de manger de la viande salée, a fait tuer un chien (troqué dans le détroit de Magellan), qu'il a fait servir à table. Tous ces messieurs en ont mangé et l'ont trouvé excellent. C'est le dernier quadrupède qui restait à bord (voy. p. 340), à l'exception des rats, qui se mangent tous les jours; on a mangé chiens, chats, rats, cuir de dessus les vergues, etc. » (Fesche.)

troisième fois. La terre courait sur l'ouest nord-ouest, et nous l'accostâmes, déterminés à ne la plus quitter jusqu'à être parvenus à son extrémité, que les géographes nomment le cap *Mabo*. Dans la nuit, nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne courait plus que sur l'ouest quart sud-ouest et l'ouest sud-ouest. Le 23, à midi, nous voyions une étendue de côte d'environ 20 lieues, dont la partie la plus occidentale nous restait presque au sud-ouest, à 13 ou 14 lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles basses et couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ 4 lieues (¹). Nous en approchâmes à une demi-lieue, et tandis que nous attendions *l'Étoile*, écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux îles. Nous pensions y voir des habitations, et nous espérions en tirer quelques rafraîchissements. Un banc, qui règne le long de l'île et s'étend même assez loin dans l'est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitants, ni rafraîchissements. Ce qui de loin nous avait semblé former un village n'était qu'un amas de roches minées par la mer et creusées en caverne. Les arbres qui couvraient l'île ne portaient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inscription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du soir. *L'Étoile* venait de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avait appris que les courants portaient ici sur le nord-ouest.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchâmes de prolonger la terre, autant que les vents constants au sud et au sud sud-ouest voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir plusieurs bords, dans l'intention de passer au vent d'une grande île que nous avions aperçue, au coucher du soleil, dans l'ouest et l'ouest quart nord-ouest (²). L'aube du jour nous surprit encore sous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à peu près nord et sud, et, à sa pointe méridionale, on voit un îlot bas et de peu d'étendue. Entre elle et la terre de la Nouvelle-Guinée, qui se prolonge ici presque sur le sud-ouest quart ouest, il se présentait un vaste passage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, gît nord-est et sud-ouest. Le vent en venait, et la marée portait dans le nord-ouest; comment gagner, en louvoyant ainsi contre vent et mer? Je l'essayai jusqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'était infructueusement, et je pris le parti d'arriver, pour ranger la côte septentrionale de l'île, abandonnant à regret un débouché que je crois très-beau pour se tirer de cette chaîne éternelle d'îles.

Nous eûmes, dans cette matinée, deux alertes consécutives. La première fois, on cria d'en haut qu'on voyait devant nous une longue suite de brisants, et l'on prit aussitôt les amures à l'autre bord. Ces brisants, examinés ensuite plus attentivement, se trouvèrent être des ras d'une marée violente, et nous reprîmes notre route. Une heure après, plusieurs personnes crièrent du gaillard d'avant qu'on voyait le fond sous nous; l'affaire pressait, mais l'alarme fut heureusement aussi courte qu'elle avait été vive. Nous l'eussions même crue fausse, si *l'Étoile*, qui était dans nos eaux, n'eût aperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Presque nord et sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anse de sable, sur laquelle sont construites quelques cases environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus servir de point de reconnaissance que, jusque-là, nous n'avons vu aucune trace d'habitations sur cette côte. A une heure après midi, nous doublâmes la pointe du nord-est de la grande île, qui s'étend ensuite sur l'ouest et l'ouest quart sud-ouest, près de vingt lieues. Il fallut serrer le vent pour la prolonger, et nous ne tardâmes pas à apercevoir d'autres îles dans l'ouest et l'ouest quart nord-ouest. On en vit même une, au soleil couchant, qui fut relevée dans le nord-est quart nord, à laquelle se joignait une bâture qui parut s'étendre jusqu'au nord quart nord-ouest : ainsi, nous étions encore une fois enclavés.

Nous perdîmes, dans cette journée, notre premier maître d'équipage, nommé Denys, qui mourut du scorbut. Il était Malouin et âgé d'environ cinquante ans, passés presque tous au service du roi. Les sentiments d'honneur et les connaissances qui le distinguaient dans son état important nous l'ont fait regretter universellement. Quarante-cinq autres personnes étaient atteintes du scorbut; la limonade et le vin en suspendaient seuls les funestes progrès.

(¹) Les îles Mispulu. Dumont d'Urville, dans le *Voyage de l'Astrolabe*, a déterminé leur position par 129° 43′ de longitude est.

(²) L'île de Waigiou, qui avait été visitée pour la première fois par Forrest, en 1775.

Nous passâmes la nuit sur les bords, et le 25, au lever du jour, nous nous trouvâmes environnés de terres. Il s'offrait à nous trois passages : l'un ouvert au sud-ouest, le second à ouest sud-ouest, et le troisième presque est et ouest. Le vent ne nous accordait que ce dernier, et je n'en voulais point. Je ne doutais pas que nous ne fussions au milieu des îles des Papous. Il fallait éviter de tomber plus loin dans le nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'essentiel, pour sortir de ces parages critiques, était donc de nous élever en latitude australe ; or, au delà du passage du sud-ouest, on apercevait, dans le sud, la mer ouverte autant que la vue pouvait s'étendre : ainsi, je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles et tous ces îlots qui nous enfermaient sont fort escarpés, de hauteur médiocre, et couverts d'arbres. Nous n'y avons aperçu aucun indice qu'ils soient habités.

Le canal par lequel nous débouquâmes dans la nuit peut avoir de deux à trois lieues de large. Il est borné à l'ouest par un amas d'îles et d'îlots assez élevés. Sa côte de l'est, que nous avions prise au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande île, n'est aussi qu'un amas de petites îles et de rochers qui, de loin, semblent former une seule masse, et les séparations entre ces îles présentent d'abord l'aspect de belles baies : c'est ce que nous reconnaissions à chaque bordée que nous rapportions sur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures et demie du matin que nous parvînmes à doubler les îlots les plus sud du nouveau passage, que nous nommâmes le *passage des Français* (¹). Le fond paraît augmenter au milieu de cet archipel, en avançant vers le sud. Nos sondes ont été de 55 à 75 et 80 brasses, fond de sable gris, vase et coquilles pourries. Lorsque nous fûmes entièrement hors du canal, nous sondâmes sans trouver le fond. Je fis alors gouverner au sud-ouest.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle île dans le sud sud-ouest, et, peu après, une autre dans l'ouest nord-ouest. A midi, on ne voyait plus le labyrinthe d'où nous sortions, et la hauteur méridienne nous donna 0° 23′ de latitude australe. C'était pour la cinquième fois que nous avions passé la ligne. L'après-midi, nous eûmes connaissance d'une petite île dans le sud-est. Le lendemain, au lever du soleil, nous en vîmes une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le sud sud-est. Elle parut s'étendre, nord-est et sud-ouest, environ deux lieues. Un gros mondrain, fort escarpé et d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le Gros-Thomas*, se fit voir à dix heures du matin (²). A sa pointe méridionale, il y a un petit îlot ; il y en a deux à sa pointe septentrionale. Les courants avaient cessé de nous porter au nord ; nous eûmes, au contraire, de la différence sud. Cette circonstance, jointe à l'observation de la latitude qui nous mettait plus au sud que le cap Mabo (³), me donna l'entière conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Le 27, après midi, nous découvrîmes cinq à six îles, depuis l'ouest quart sud-ouest, 5 degrés sud, jusque dans l'ouest nord-ouest du compas. Pendant la nuit, nous tînmes la bordée du sud sud-est ; de sorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous aperçûmes alors cinq autres petites îles, sur lesquelles nous courûmes. Elles nous restaient à midi, depuis le sud sud-ouest, 1 degré ouest, jusqu'à l'ouest quart sud-ouest, 1 degré sud, à la distance de 2, 3, 4 et 5 lieues. On voyait encore le Gros-Thomas à l'est nord-est, 5 degrés nord, environ cinq lieues. On aperçut aussi alors une nouvelle île dans l'ouest sud-ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes, pendant ces vingt-quatre heures, plusieurs fortes marées, qui paraissaient venir de l'ouest. Cependant la différence de notre estime à l'observation méridienne et aux relèvements nous donna dix à onze milles sur le sud-ouest quart sud et sud sud-ouest. A neuf heures du matin, j'ordonnai à *l'Étoile* de monter ses canons et d'envoyer son canot aux îles du sud-ouest, pour reconnaître s'il y avait quelque mouillage, et si ces îles fournissaient quelques productions intéressantes.

(¹) D'Entrecasteaux rend témoignage de la parfaite exactitude des renseignements donnés par Bougainville sur la navigation du passage des Français et du détroit de Boutoun.

(²) Probablement il s'agit de l'île Rouib, située, suivant d'Entrecasteaux, par 4′ 35″ de latitude méridionale, et 127° 3′ 10″ de longitude orientale.

« Le cône immense de cette île s'aperçoit de toutes parts, dans cet archipel, à une grande distance, et procure une reconnaissance très-commode. » (Dumont d'Urville, *Voyage de l'Astrolabe*.)

(³) Bougainville se demande ce que c'est que le cap Mabo, et où il est situé. De même que lui, les voyageurs modernes ne font plus mention de ce cap, que les anciens géographes plaçaient à la partie nord-ouest de la Nouvelle-Guinée.

Il fit presque calme dans l'après-midi, et le canot ne revint qu'à neuf heures du soir. Il avait abordé à deux de ces îles, où l'on n'avait trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espèce de fruit. Les gens du canot étaient prêts à se retirer, lorsqu'ils virent avec surprise un nègre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avait à une oreille un anneau d'or, et pour armes deux zagaies. Il aborda le canot sans crainte ni surprise. On lui demanda à boire et à manger, et il offrit de l'eau et quelque peu d'une espèce de farine qui paraissait faire sa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir et quelques bagatelles pareilles. Il riait en recevant ces présents, et ne les admirait pas. Il semblait connaître les Européens, et on pensa que ce pouvait être un nègre fugitif de quelqu'une des îls voisines, où les Hollandais ont des postes, ou que peut-être y avait-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandais nomment ces îles *les Cinq-Iles* (¹), et de temps en temps ils les font visiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étaient au nombre de sept, mais que deux ont été abîmées dans un tremblement de terre; révolution assez fréquente dans ces parages. Il y a, entre ces îles, un prodigieux courant sans aucun mouillage. Les arbres et les plantes y sont à peu près les mêmes qu'à la Nouvelle-Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce temps, nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portaient sur le sud, et nous tînmes la route qui en approchait le plus. Nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond, et nous n'eûmes connaissance que d'une seule île dans l'ouest, et à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi que nous aperçûmes, dans le sud et à un grand éloignement, une terre considérable. Le courant, qui nous servait mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit, et le 31, au point du jour, nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'était l'*île Céram* (²).

Le 2 septembre, à dix heures du soir, nous eûmes connaissance des terres de l'île *Boero* (³) par des feux qui y étaient allumés, et comme mon projet était de m'y arrêter, nous passâmes la nuit sur les bords, pour nous en tenir à portée et au vent, si nous pouvions. Je savais que les Hollandais avaient sur cette île un comptoir faible, quoique assez riche en rafraîchissements. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe, il ne nous convenait pas d'en venir hasarder les premières nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fussions à peu près les plus forts.

Ce ne fut pas sans d'excessifs mouvements de joie que nous découvrîmes, à la pointe du jour, l'entrée du *golfe de Cajeli* (⁴). C'est où les Hollandais ont leur établissement; c'était le terme où devaient finir nos plus grandes misères. Le scorbut avait fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praslin; personne ne pouvait s'en dire entièrement exempt, et la moitié de nos équipages était hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus passés à la mer eussent assurément coûté la vie à un grand nombre, et la santé à presque tous. Les vivres qui nous restaient étaient si pourris et d'une odeur si cadavéreuse, que les moments les plus durs de nos tristes journées étaient ceux où la cloche avertissait de prendre ces aliments dégoûtants et malsains. Combien cette situation embellissait encore à nos

(¹) Les principales îles rencontrées par Dumont d'Urville, qui, en juin 1828, traversa aussi le passage des Français en se rendant à Bourou, sont les groupes de Gagui, Boo et Pisang.

(²) Ile des Moluques. « Céram, cette grande terre montagneuse, peuplée par une race farouche et guerrière que les Hollandais n'ont jamais pu subjuguer, est une des terres qu'il serait important de subjuguer pour faire des découvertes en histoire naturelle. » (Lesson, *Voyage de la Coquille*.)

(³) « Plusieurs navigateurs français ont visité l'île Bourou ou de Boreo, ainsi que l'écrivent les Hollandais, qui en ont dépossédé le sultan de Ternate. Cette île très-fertile ne nous est connue que très-imparfaitement; elle est longue de 18 lieues de l'est à l'ouest, sur une largeur de 13 lieues du nord au sud. Les Malais l'ont nommée, en raison des volatiles à riche plumage et d'espèces variées qui les peuplent, Bourou, ou l'île aux Oiseaux. La plupart des êtres inscrits dans nos ouvrages d'histoire naturelle sous le nom d'Amboine proviennent en effet de Bourou et de Céram, les terres les plus riches de toutes les Moluques, placées sous l'équateur, et couvertes de profondes forêts. » (Lesson.)

Trente ans après le séjour de Bougainville à l'île Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement lorsqu'ils entendirent prononcer son nom.

(⁴) « La baie de Caïeli, qui entame l'île de Bourou dans sa partie septentrionale, est vaste, profonde, sûre et très-large à son embouchure, où se dessinent les pointes Lissoltetti au nord, et Rouba à l'est. Le délicieux village de Caïeli est assis sur le bord déclive de la mer, au fond de la baie, dans le sud-ouest. Vu de la rade, le panorama du paysage qui se déroule aux yeux du voyageur est empreint d'un charme indéfinissable; l'œil se repose avec plaisir sur la riche verdure qui en tapisse les bords. » (Lesson.)

yeux le charmant aspect des côtes de Boero! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques sont couvertes, s'était fait sentir plusieurs lieues en mer, et avait semblé l'avant-coureur qui annonçait la fin de nos maux. L'aspect d'un bourg assez grand, situé au fond du golfe, celui de vaisseaux à l'ancre, la vue de bestiaux errants dans les prairies qui environnent le bourg, causèrent des transports que j'ai partagés sans doute et que je ne saurais dépeindre.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que deux soldats sans armes, dont l'un parlait français, vinrent à bord me demander, de la part du résident du comptoir, quels motifs nous attiraient dans ce port, lorsque nous ne devions pas ignorer que l'entrée n'en était permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie hollandaise. Je renvoyai avec eux un officier pour déclarer au résident que la nécessité de prendre des vivres nous forçait à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, sans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdisaient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, et que nous sortirions aussitôt qu'il nous aurait fourni les secours dont nous avions le plus urgent besoin. Les deux soldats revinrent peu de temps après pour me communiquer un ordre signé du gouverneur d'Amboine, duquel le résident de Boero dépend directement, par lequel il est expressément défendu à celui-ci de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Le résident me priait en même temps de lui donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût justifier auprès de son supérieur, auquel il l'enverrait, la conduite qu'il était obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande était juste, et j'y satisfis en lui donnant une déposition signée, dans laquelle je déclarais qu'étant parti des îles Malouines, et voulant aller dans l'Inde en passant par la mer du Sud, la mousson contraire et le défaut de vivres nous avaient empêchés de gagner les îles Philippines et forcés de venir chercher au premier port des Moluques des secours indispensables, secours que je le sommais de me donner en vertu du titre le plus respectable, de l'humanité.

Dès ce moment, il n'y eut plus de difficulté; le résident, en règle vis-à-vis de sa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, et il nous offrit ce qu'il avait d'un air aussi libre que s'il eût été chez lui. Vers les cinq heures, je descendis à terre avec plusieurs officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devait lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, et certes nous l'acceptâmes. Le spectacle du plaisir et de l'avidité avec lesquels nous le dévorions lui prouva mieux que nos paroles que ce n'était pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandais en étaient en extase; ils n'osaient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin et réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades et d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instants de mes jours, d'autant que j'avais envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour; qu'on nous donnerait, en partant, dix-huit bœufs, quelques moutons, et à peu près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut suppléer au pain par du riz : c'est la nourriture des Hollandais. Les insulaires vivent de pain de sagou, qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire; les gens du pays n'en cultivent point : le résident voulut bien en fournir, pour les malades, du jardin de la Compagnie.

*La Boudeuse* et *l'Étoile* sortirent le 7 de Boero et se dirigèrent sur Batavia, et de là revinrent par le détroit de la Sonde, l'île de France et le cap de Bonne-Espérance

Le 16 février 1769, Bougainville entra dans le port de Saint-Malo, « n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans et quatre mois écoulés depuis sa sortie de Nantes. »

Bougainville commanda des vaisseaux de ligne pendant la guerre d'Amérique, fut nommé chef d'escadre en 1779, et maréchal de camp dans les armées de terre en 1780. Il eut, en 1790, le commandement de l'armée navale de Brest. Il voulut entreprendre un voyage au pôle; mais il trouva peu d'encouragement dans le ministre qui était alors à la tête de l'administration.

En 1796, il fut élu membre de l'Institut, dans la section de géographie. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, le 31 août 1811.

—

## BIBLIOGRAPHIE.

MANUSCRITS. — Texte manuscrit conservé au Dépôt de la marine. Il paraît être de différentes mains et doit avoir appartenu au comte d'Estaing. Il est conforme au voyage imprimé, moins l'Épître dédicatoire, le Discours préliminaire, le Vocabulaire et les observations; voici son titre : *Voyage autour du monde*, par les vaisseaux du roi *la Boudeuse* et *l'Étoile*, en 1766, 1767, 1768 et 1769 (avec cartes manuscrites sur papier huilé); pet. in-fol., relié. — Fesche (Pierre), *Journal de navigation* pour servir à moi Charles-Félix-Pierre Fesche, volontaire sur la frégate du roi *la Boudeuse*, commandée par M. le chevalier de Bougainville, capitaine de vaisseau, armée en partie à Nantes, en partie à Brest, dans l'année 1766; ladite frégate montant vingt-six pièces de canon de douze et deux cent vingt hommes d'équipage, destinée pour faire le tour du monde, commencé le 4 octobre 1766; 3 cahiers in-4° (conservés à la bibliothèque du Muséum de Paris). — Commerson (Philibert), *Mémoires pour servir à l'histoire du voyage fait autour du monde par les vaisseaux du roi la Boudeuse et l'Étoile, pendant les années 1766-1768*; 7 cahiers in-fol. rédigés par nous, Philibert de Commerson, D. M., et médecin naturaliste envoyé du roi et de l'Académie royale des sciences de Paris; avec des dessins, cartes et plans faits à la plume (conservés à la bibliothèque du Muséum de Paris). — Vivès, *Journal manuscrit du voyage autour du monde, sous le commandement de Bougainville*. (Voy. la note 2 de la p. 288.)

TEXTE IMPRIMÉ. — *Voyage autour du monde* par la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*; Paris, in-4°, 1771; 2 vol. in-8, 1772; — Neufchâtel, pet. in-8, relié, 1778; — Neufchâtel, in-12, 1775.— Banks et Solander, *Supplément au Voyage de Bougainville*, ou Journal d'un voyage autour du monde en 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774, 1775; Paris, 2 vol. in-8, 1782. (Cet ouvrage ne se rapporte que par son titre au voyage de Bougainville.)

On annonce la publication prochaine des *Mémoires de Bougainville* relatifs à la guerre du Canada, et qui, jusqu'à ce jour, étaient restés inédits.

OUVRAGES A CONSULTER. — George Forster, *A voyage round the world*; London, 2 vol. gr. in-4°, 1777. — James Cook, *A voyage to the Pacific ocean undertaken*, etc., etc., in the years 1776, 1777, 1778, 1779, 1780; London, 4 vol. grand in-4°, 1784. — Lieut. William Bligh, *A voyage of south sea*, etc., etc.; London, grand in-4°, 1792. — Vancouver, *A voyage of discovery to the north Pacific ocean*; London, 4 vol. grand in-4° et grand in-fol., 1798. — William Wilson, *A missionary voyage to the southern Pacific ocean*, etc., etc.; including details never before published of the natural and civil state of Tahiti: London, grand in-4°, 1799. — John Turnbull, *A voyage round the world*, in the years 1800, 1801, 1802, 1803 and 1804, etc.; London, in-4°, 1813. — Turnbull (le subrécargue), *Relation du voyage du Margeret, capitaine Byers, à Taïti*. — *Missionary Register*, numéro de mars 1822. — Will. Ellis, *Polynesian researches*, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. — Capitaine J. Dumont d'Urville, *Mémoires sur les îles du grand Océan* (extr. du *Bulletin* de la Société de géographie, 1831). — Marius Pascal, *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Bougainville*; mars 1831, in-8. — F.-W. Beechey, *Narrative of a voyage to the Pacific and Beering's strait*; London, 2 vol. gr. in-4°, 1831. — *Annales de la propagation de la foi*, numéros 48 et 49 (septembre et novembre 1836). — Moerenhout, *Voyages aux îles du grand Océan*, etc.; Paris, 2 vol, in-8, 1837. — P. Lesson, *Voyage autour du monde*, etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1838. — W.-H. Leigh, *Reconnoitering voyages, travels and adventures in the new colonies of south Australia*, etc.; London, gr. in-8, 1839. — Dumont d'Urville, *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée*, pendant les années 1837, 1838, 1839 et 1840; Paris, 10 vol. in-8, 1842. — Vincendon Dumoulin, *Esquisse historique et géographique des îles Taïti*, etc.; Paris, 2 vol. in-8, 1844. — John Maggillivray, *Narrative of the voyage of Rattlesnake*, commanded by the late captain Owen Stanley, during the years 1846-1850; London, 2 vol. in-8, 1852.

Voy., à la Bibliographie qui suit la relation de la Pérouse, le paragraphe des voyages autour du monde.

# JAMES COOK,

## NAVIGATEUR ANGLAIS.

[1769-1778.]



James Cook. — D'après une peinture de Dance.

On lit sur le registre paroissial du petit village de Marton, dans le Yorkshire : « 1728, le 3 novembre, » a été baptisé James, fils de James Cook, journalier (1). »

Le père de l'illustre capitaine Cook était en effet, dans l'année 1728, simple serviteur à gages d'un fermier de Marton nommé Mewburn. Originaire d'Ednam, village des bords de la Tweed, où est né le poëte Thompson, il avait épousé une jeune villageoise nommée Grace.

Vers 1736, la famille Cook vint habiter Ayton, paroisse voisine de Marton. Le jeune James fut envoyé à l'école du village; en même temps il travailla avec son père à la ferme d'Airyholm et fut quelque temps garçon d'étable. Lorsqu'il eut atteint sa seizième ou sa dix-septième année, ses parents l'envoyèrent servir, comme apprenti, un marchand nommé William Sanderson, à Staiths, ville maritime où se fait un grand commerce de poissons (2). Deux ans après, avec le consentement de son père et de

(1) La chaumière où James Cook vint au monde se composait de deux petites chambres; elle fut démolie en 1786 par le major Rudd, qui se faisait alors construire un château à peu de distance.

(2) La maison de Sanderson a été renversée par la mer; mais on conserve à Staiths, dans la boutique de M. Richard Hutton, le comptoir derrière lequel James Cook servit longtemps les habitants de la ville.

sa mère, il sortit de cet apprentissage pour commencer à apprendre l'état de marin, sous le patronage d'un nommé John Walker, maître marinier à Whitby, dont les navires servaient au transport du charbon le long des côtes d'Angleterre et d'Irlande [1]. L'un d'eux fut envoyé en Norvége, dans l'année 1749, et ce fut par ce voyage que James Cook termina son temps de service chez Walker. Il passa ensuite sur plusieurs autres navires à charbon, et fit un voyage dans la Baltique. En 1755, au commencement des hostilités entre la France et l'Angleterre, le navire *l'Amitié,* sur lequel il servait, était dans la Tamise; on exerçait en ce moment la *presse des matelots* avec une extrême rigueur. James Cook résolut de se soustraire à la violence des recruteurs; mais ce fut pour aller immédiatement s'engager volontairement à bord de *l'Aigle (the Eagle),* navire de 60 canons, commandé par le capitaine Hamer, et, depuis, par le capitaine Palliser (sir Hugh). Bientôt, des lettres de recommandation pour ses chefs lui arrivèrent de Withby, et il sut d'ailleurs se concilier rapidement, par lui-même, la bienveillance et l'estime des officiers et de ses compagnons. De *l'Aigle* on l'envoya sur *le Pembroke* et ensuite sur d'autres navires. Le 15 mai 1758 il monta, avec le grade de master (patron), sur *le Mercure,* qui faisait partie de la flotte envoyée, pour seconder les opérations du général Wolf, au Canada. Cook, chargé de sonder le lit du Saint-Laurent, vers Québec, s'acquitta de cette mission avec succès, malgré les périls qui l'entouraient. Après la prise de Québec, il eut à rendre d'autres services du même genre, et il fut nommé patron d'un navire de haut bord, *le Northumberland,* où il trouva de nouvelles facilités pour acquérir des connaissances scientifiques et pratiques plus approfondies. Plus tard, sir Hugh Palliser, nommé gouverneur de Terre-Neuve en 1764, le fit nommer inspecteur maritime de cette île et du Labrador, avec mission de relever une partie des côtes. L'exactitude de ses travaux hydrographiques lui mérita les éloges du ministère, et un mémoire qu'il adressa à la Société royale de Londres, sur une éclipse de soleil observée à Terre-Neuve, attira en même temps sur lui l'attention des savants.

En 1769, la Société royale demanda au roi Georges qu'une expédition fût envoyée en Océanie pour y observer le passage de la planète Vénus sur le disque du soleil. Le savant géographe Dalrymple, hydrographe en chef de l'amirauté, choisi pour commander cette expédition, éleva, par ses exigences, des difficultés qui déterminèrent le gouvernement à renoncer à lui. Cook, dont l'on se rappela les bons services et le talent, fut nommé lieutenant (le 25 mai) et chargé du commandement de l'expédition. Il fit choix, à Whitby, d'un bâtiment houiller de 360 tonneaux qu'il nomma *l'Entreprise (the Endeavour);* on lui adjoignit des artistes et des savants, entre autres M. Charles Green, nommé comme astronome par la Société royale, et le docteur Solander, naturaliste suédois, disciple de Linné. Un gentilhomme riche, généreux, zélé pour l'avancement de la science, M. Banks (depuis sir Joseph), se joignit volontairement à cette association d'hommes éminents.

*L'Entreprise* partit de Plymouth le 26 août 1768, toucha à Rio-Janeiro, doubla le cap Horn, découvrit plusieurs îles de l'archipel Pomotou, et arriva le 13 avril 1769 à la baie Matavaï de l'île Taïti, que Wallis avait nommée Port-Royal, et qu'il avait désignée comme le lieu le plus favorable pour servir à l'observation astronomique, but principal de l'expédition. Le séjour de Cook dans l'archipel de la Société dura jusqu'au 9 août. Le 13 de ce mois, il découvrit l'île de Oteroah ou Ohiteroa [2].

Ce fut le commencement des hardies et brillantes expéditions qui ont rendu si justement populaire le nom de Cook, et qui ont captivé si vivement l'attention de l'Europe pendant près de dix années.

La première découverte importante de ce grand navigateur fut la Nouvelle-Zélande, qui avait été rencontrée, il est vrai, par Abel Tasman, en 1642, mais qu'on n'avait pas revue depuis cent vingt-sept ans.

Après avoir fait le tour de la Nouvelle-Zélande, et démontré ainsi que ce n'était point la côte septentrionale du prétendu continent qu'on avait appelé *Terra australis incognita* [3], Cook découvrit la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il appela les Nouvelles-Galles du Sud (New-South-Wales).

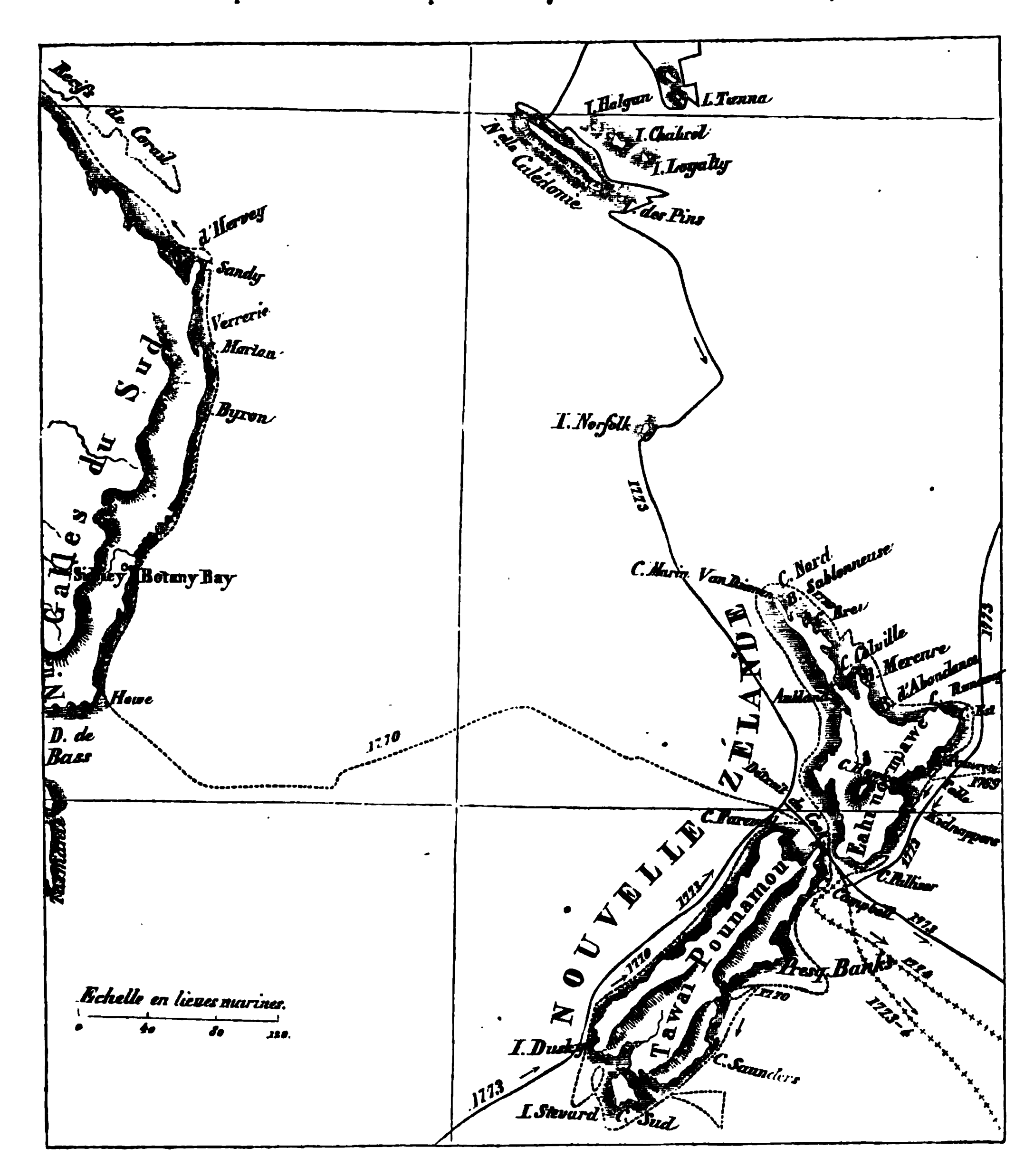
Ce premier voyage, terminé le 12 juin 1770, excita à la fois une vive admiration et des discussions

(1) « Le commerce du charbon, en Angleterre, se traitant sur une côte extrêmement dangereuse, et demandant aux marins une vigilance incessante; est par cela même une excellente école de marine pratique. » (W. Desborough-Cooley.)

(2) Ohiteroa, ou île Rouroutou, située par 23 degrés de latitude sud et 93 degrés de longitude ouest; elle fait partie du groupe de Toubouai, au sud de Taïti. Les îles de ce groupe sont : Toubouai, Ohiteroa, Rimetara, Vavitou ou Raivavaï, Routoui, et peut-être l'île de Broughton. Le capitaine Paulding a visité Toubouai en 1826.

(3) Voy. les relations de QUEMOS et de MENDANA.

très-animées. Les géographes ne pouvaient pas renoncer aisément à l'idée de l'existence d'un continent austral. Cook lui-même désirait compléter ses découvertes, et le gouvernement n'hésita pas à lui confier la direction d'une expédition nouvelle. Il partit le 13 juillet 1772 avec deux navires, *la Résolution* et




**Fragment de la carte itinéraire de Cook.**

*l'Aventure*. Il avait eu le malheur de voir mourir, entre Java et le cap de Bonne-Espérance, l'astronome Green. Il fut accompagné cette fois de deux astronomes, MM. Wales et Bayley, de deux naturalistes, M. Reinhold Forster et son fils, et d'un dessinateur habile, M. Hodges.

Dans cette deuxième exploration, Cook parvint jusqu'au delà du 65ᵉ degré de latitude sud sans rencontrer aucune terre ; de toutes parts, il n'aperçut que des glaces. Il retourna à la Nouvelle-Zélande et y jeta l'ancre dans la baie Sombre (Dusky-Bay). Il se rendit ensuite aux îles de la Société et à celles

de l'archipel Dangereux, aborda encore à la Nouvelle-Zélande, et, voulant mener à fin son exploration des mers antarctiques, s'avança jusqu'au 71e degré de latitude sud, où il fut arrêté par des bancs immenses de glace. A son retour, il aborda à l'île de Pâques (1), visita les Marquises de Mendana (2), revit les îles de la Société, retrouva l'archipel de Queiros, qu'il appela les Nouvelles-Hébrides, découvrit ensuite la Nouvelle-Calédonie et l'île de Norfolk. Après une troisième visite à la Nouvelle-Zélande, il revint en Europe par le cap Horn.

Enfin, dans l'année 1776, lorsqu'il semblait qu'il fût temps pour Cook, élevé au grade de post-capitaine, et richement pensionné, de se livrer au repos, on le vit reprendre la mer une troisième fois avec les navires *la Résolution* et *la Découverte,* pour chercher le passage du nord par le détroit de Behring; il s'était adjoint le savant Anderson comme naturaliste, William Bayley comme astronome, et Webber comme artiste. Il partit de Plymouth le 12 juillet, s'arrêta à la terre de Van-Diémen, à la Nouvelle-Zélande, rencontra quelques petites îles (Mangeea, Wateoo, etc.), revit les îles des Amis, découvrit les îles Sandwich; puis, s'élevant vers le nord, pénétra dans le détroit de Nootka, qu'aucun Européen n'avait encore visité, dans celui du prince Guillaume, atteignit le cap du Prince-de-Galles, St-Laurence-Bay, la côte des Tshuktzki, et avança jusqu'au 70° 41′ de latitude nord et au 198e degré de longitude. Après avoir observé la pointe extrême de l'Amérique septentrionale (*Icy-cap,* cap de Glace), puis le cap Nord, sur la côte d'Asie, au 68° 56′ de latitude et au 180° 51′ de longitude, il dut renoncer, pour cette saison, à chercher plus avant le passage dans l'Atlantique; alors il revint à l'archipel des îles Sandwich, où il trouva la mort, sur la côte d'Owhyhée ou Haouaï, dans des circonstances que nous rappellerons.

Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire le récit entier de ces trois voyages célèbres, traduits dans toutes les langues, il nous a paru qu'il y aurait du moins utilité à extraire quelques-uns des passages qui se rapportent à trois des découvertes les plus considérables de Cook : celles de la Nouvelle-Zélande, des Nouvelles-Galles du Sud et de la Nouvelle-Calédonie (3).

## NOUVELLE-ZÉLANDE (4).

**Passage d'Oteroah à la Nouvelle-Zélande. — Incidents qui survinrent lorsqu'on fut débarqué, et tandis que le vaisseau mouillait dans la baie de Pauvreté.**

Nous mîmes à la voile d'Oteroah (5) le 15 août 1769, et le vendredi 25, nous célébrâmes l'anniversaire de notre départ de l'Angleterre, en tirant un fromage de Chester d'un tiroir où il avait été soigneuse-

(1) Découverte en 1772 par l'amiral hollandais Roggeween, qui la nomma *Paassen* (Pâques), et explorée avec soin par la Pérouse, comme on le verra plus loin, dans la relation de ce voyageur.

(2) Voy. plus haut les relations de Mendana et de Queiros.

(3) Voy., à la *Bibliographie,* une note relative à la rédaction originale des trois Voyages et aux dessins.

(4) La Nouvelle-Zélande est composée de deux îles, l'une septentrionale, nommée par Cook *Eaheino-Mauwe,* mais qui doit être écrit *E-ika-na-mauwi* (Poisson de *Mauwi*, le premier homme créé); l'autre méridionale, nommée *Tavaï-Pouna-Mou,* c'est-à-dire, «la Baleine qui produit le jade vert.» On évalue à quatre cents lieues la longueur des deux îles réunies, et à vingt-cinq ou trente lieues leur largeur moyenne. On compte aujourd'hui environ deux cent mille habitants dans la première île, et cinquante mille dans la seconde, qui est beaucoup moins fertile.

Découverte par Tasman, en 1642, retrouvée en 1769 par Cook, et presque en même temps par Surville, elle a été, depuis, explorée, en 1772, par le capitaine Marion du Frêne, que les Nouveaux-Zélandais dévorèrent avec seize autres Français; en 1773 et en 1777, de nouveau par Cook; en 1791, par Vancouver; en 1793, par d'Entrecasteaux; plus tard, par Hansen et Dalrymple, capitaines marchands; en 1805, par Savage, et par Baden, Richardson, Moody, etc. Parmi les plus récents explorateurs de la Nouvelle-Zélande, nous citerons: en 1816, Thompson; en 1817, Liddiard Nicholas (habitant de la Nouvelle-Galles du Sud); en 1819, Marsden; en 1820, Richard Cruise; en 1824, le capitaine Duperrey; en 1827, le capitaine Dillon, Dumont d'Urville et Earle; en 1828, John James; en 1831, le capitaine la Place.

(5) Voy. la note 2 de la p. 352.

ment renfermé pour cette occasion, et en même temps nous mîmes en perce un tonneau de bière forte, qui se trouva excellente.

Le 29, un des matelots s'enivra au point qu'il en mourut le lendemain au matin; nous apprîmes que le *bosseman*, dont il était l'aide, lui avait donné par pure complaisance une partie d'une bouteille de rhum.

Le 30, nous vîmes la comète; à une heure du matin, elle était un peu au-dessus de l'horizon, dans la partie orientale du ciel. Tupia (¹), qui observa aussi la comète, s'écria sur-le-champ qu'aussitôt qu'elle serait aperçue par les habitants de Bolabola, ils iraient tuer ceux d'Ulietea (²), lesquels s'enfuiraient avec précipitation dans les montagnes.

Le 1er septembre, étant par 40° 22′ de latitude sud, et 174° 29′ de longitude ouest, ne voyant aucune apparence de terre, et ayant de grosses lames de l'ouest avec des coups de vent très-forts, je virai de bord et portai de nouveau au nord, dans la crainte que nos voiles et nos agrès ne reçussent quelque dommage qui nous empêchât de poursuivre notre voyage.

Le lendemain, les coups de vent étant toujours forts dans la partie de l'ouest, je mis en panne, portant le cap au nord; mais le 3 au matin, le vent devenant plus modéré, nous étendîmes la grande voile, mîmes celle du perroquet, et boulinâmes à l'ouest.

Le 24, étant par 33° 18′ de latitude, et 172° 51′ de longitude, nous vîmes quelques herbes marines et une pièce de bois couverte de bernacles.

Le 27, nous vîmes un veau marin endormi sur l'eau, et plusieurs paquets d'herbes marines; le lendemain, nous aperçûmes encore une plus grande quantité d'herbes marines, et, le 29, nous vîmes un oiseau que nous jugeâmes être un oiseau de terre, et qui ressemblait un peu à une bécassine; mais il avait le bec court.

Le 1er octobre, nous vîmes une quantité innombrable d'oiseaux, et un autre veau marin dormant au-dessus de l'eau. C'est une opinion générale que les veaux marins ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, et ne se voient que dans les lieux où la sonde trouve fond; mais ceux que nous vîmes dans ces mers prouvent le contraire; il est vrai cependant que les herbes marines étaient une indication sûre que la terre n'était pas éloignée. Nous vîmes encore plus de goëmons, et un autre morceau de bois couvert de bernacles. Le lendemain, nous aperçûmes deux autres veaux marins, et un oiseau brun à peu près aussi gros qu'un corbeau, et ayant sous l'aile quelques plumes blanches. M. Gore nous dit que cette espèce d'oiseau était très-nombreuse dans le voisinage des îles Falkland, et nos gens lui donnèrent le nom de *poule du port Egmont*.

Le 5, nous crûmes voir changer la couleur de l'eau; mais nous ne trouvâmes point de fond à 180 brasses de sonde.

Le lendemain, 6 octobre, nous vîmes terre de la grande hune à l'ouest quart nord-ouest. Nous y courûmes sur-le-champ; vers le soir, on pouvait reconnaître du tillac cette terre, qui paraissait considérable (³). A minuit, je mis en panne.

Le 7, nous eûmes un calme, et nous ne pûmes approcher de terre que lentement. L'après-midi, il s'éleva une petite brise lorsque nous en étions encore à sept ou huit lieues. Cette terre nous parut plus grande à mesure que nous la vîmes plus distinctement; elle avait quatre ou cinq lignes de collines s'élevant l'une au-dessus de l'autre, et par-dessus une chaîne de montagnes qui nous parurent d'une énorme grandeur. Cette découverte donna lieu à beaucoup de conjectures; mais l'opinion générale était que nous avions trouvé ce qu'on a appelé *Terra australis incognita* (⁴).

Vers les cinq heures, nous vîmes l'ouverture d'une baie qui nous parut s'enfoncer assez loin dans l'intérieur; nous y portâmes sur-le-champ. Nous aperçûmes aussi de la fumée qui s'élevait de différentes

(¹) Ancien ministre d'une reine de Taïti. Il avait demandé à suivre les Anglais dans leur voyage.

(²) Iles faisant partie de l'archipel de la Société. (Voy. la relation de BOUGAINVILLE.)

(³) C'était la Nouvelle-Zélande (côte orientale de l'île septentrionale). Le 12 décembre de la même année, notre compatriote Surville reconnut cette terre par la latitude australe de 35° 37′. Le 17, il jeta l'ancre dans une baie qu'il nomma *baie de Lauriston*.

Dès l'année 1642 (13 décembre), Tasman était entré dans le détroit qui sépare les deux îles.

(⁴) Voy. les relations de QUEIROS et de MENDANA.

parties de la côte. La nuit étant venue, nous louvoyâmes jusqu'à la pointe du jour du lendemain, où nous nous trouvâmes sous le vent de la baie, le vent étant au nord. Nous remarquâmes alors que les collines étaient couvertes de bois, et qu'il y avait dans les vallées de très-gros arbres. A midi, nous voulûmes entrer dans la baie par la pointe qui est au sud-est; mais, n'ayant pas pu la doubler, nous virâmes de bord et reprîmes le large. Nous aperçûmes plusieurs pirogues qui se tenaient en travers de la baie, et qui bientôt gagnèrent le rivage, sans paraître faire aucune attention au vaisseau. Nous découvrîmes aussi quelques maisons, petites, mais propres; et, près d'une de ces maisons, un grand nombre d'habitants rassemblés, qui étaient assis sur la grève, et qui étaient, à ce que nous crûmes, les mêmes que nous avions vus dans les pirogues. Sur une petite péninsule située à la pointe nord-est, nous aperçûmes distinctement une palissade haute et régulière, qui entourait tout le sommet d'une colline, et qui fut aussi le sujet de beaucoup de raisonnements et de spéculations : les uns jugeaient que c'était un parc de daims, et les autres, un enclos pour des bœufs et des moutons ([1]).

Vers les quatre heures après midi, nous jetâmes l'ancre sur le côté nord-ouest de la baie, au-devant de l'entrée d'une petite rivière, et à environ une demi-lieue de la côte, ayant 10 brasses d'eau sur un bon fond de sable. Les côtés de la baie sont formés de roches blanches fort hautes. Le milieu est une terre brune, avec des collines s'élevant par degrés les unes derrière les autres, et se terminant à la chaîne de montagnes dont nous avons parlé, et qui paraissaient être fort avancées dans l'intérieur ([2]).

Le soir, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, dans la pinasse et l'esquif, montés par un détachement de l'équipage. Nous débarquâmes en face du vaisseau, sur le coté oriental de la rivière, qui avait en cet endroit environ quarante verges de large; mais comme j'aperçus, sur la rive occidentale, plusieurs habitants à qui je voulais parler, et la rivière n'étant pas guéable, nous la passâmes dans l'esquif, en laissant la pinasse à l'entrée. Lorsque nous approchâmes de l'endroit où les naturels du pays étaient assemblés, ils s'enfuirent tous; cela ne nous empêcha pas de descendre à terre, et, après avoir laissé l'esquif à la garde de quatre mousses, nous marchâmes vers des huttes qui étaient à environ deux ou trois cents verges du bord de la rivière. Dès que nous fûmes à quelque distance du bateau, quatre hommes armés de longues lances sortirent des bois et coururent vers l'esquif, qu'ils auraient certainement enlevé, si ceux de nos gens qui étaient restés dans la pinasse ne les eussent découverts et n'eussent crié aux mousses de se laisser aller au courant, ce que ceux-ci firent sur-le-champ; mais, comme ils étaient poursuivis de près par leurs quatre ennemis, le maître de la pinasse, qui avait l'inspection des bateaux, tira un coup de fusil par-dessus la tête de ces Indiens, qui s'arrêtèrent alors en regardant autour d'eux; mais, dans quelques minutes, ils recommencèrent leur poursuite, en agitant leurs lances d'une manière menaçante. Le maître de la pinasse tira un second coup de fusil sur leurs têtes; mais, loin d'en être effrayés, l'un d'eux leva sa pique pour la lancer sur le bateau; alors un troisième coup de fusil l'étendit mort sur la place. Ses trois compagnons, en le voyant tomber, restèrent quelques minutes sans mouvement, comme s'ils eussent été pétrifiés; ils reprirent bientôt leurs sens, et se mirent à retourner sur leurs pas, en traînant avec eux le corps de leur camarade; mais ils furent obligés de l'abandonner bientôt après, afin de ne pas ralentir leur fuite.

Au bruit du premier coup de fusil, nous nous rassemblâmes, car nous nous étions un peu écartés les uns des autres. Nous marchâmes vers le bateau, et, traversant la rivière, nous vîmes bientôt l'Indien étendu mort sur la terre. En examinant le corps, nous trouvâmes que la balle lui avait percé le cœur. C'était un homme d'une stature moyenne; il avait le teint brun sans être trop foncé, et un des côtés de son visage était peint en lignes spirales très-régulièrement dessinées. Il était vêtu d'une belle étoffe, fabriquée d'une matière qui nous était inconnue, et arrangée exactement comme la figure qu'on trouve dans la relation du *Voyage d'Abel Tasman* ([3]). Ses cheveux étaient aussi noués sur le sommet de la tête,

([1]) C'était un *i-pah*. (Voy. plus loin.)

([2]) *Narrative of a voyage to New-Zealand.*

« Peu d'îles offrent un aspect aussi morcelé, aussi déchiqueté que celles de la Nouvelle-Zélande. Leurs bords ne sont qu'une suite de lanières étroites, coupées par des baies profondes, par d'innombrables îlots ou par des rivières qui se divisent à l'infini. Des montagnes élevées, mais ne tenant à aucune chaîne, saillent çà et là, et paraissent d'origine ignée; elles sont formées de basalte et de laves. » (Lesson, *Voyage autour du monde sur* la Coquille.)

([3]) Dessinée par Valentin, t. III, seconde partie, p. 50.

mais sans aucun ornement de plumes. Nous prîmes le parti de retourner sur-le-champ au vaisseau, d'où nous entendîmes les habitants, qui étaient revenus sur le rivage, parler avec beaucoup de chaleur et de force, vraisemblablement de ce qui venait de se passer et de ce qu'il y avait à faire.

Le 9, au matin, nous vîmes plusieurs Indiens dans le même endroit où ils s'étaient rassemblés la veille; quelques-uns marchaient fort vite vers le lieu où nous avions débarqué; la plupart étaient sans armes, mais trois ou quatre portaient à la main de longues piques. Comme je désirais d'établir un commerce avec eux, je fis équiper trois bateaux montés par des soldats de marine et des matelots. J'y montai avec MM. Banks, Solander, et avec Tupia; nous nous avançâmes vers la côte; environ cinquante Indiens paraissaient attendre que nous descendissions; ils étaient assis sur le bord opposé de la rivière, ce qui



Homme et femme de la Nouvelle-Zélande. — D'après Cook.

nous parut un signe de crainte. Je débarquai d'abord, accompagné seulement de MM. Banks, Solander et Tupia, et nous marchâmes vers les Indiens. Dès que nous eûmes fait quelques pas, ils se levèrent tous avec vivacité, ayant chacun pour arme, ou une longue pique, ou un instrument de talc vert très-bien poli, d'environ un pied de long, et assez épais pour peser quatre ou cinq livres. Tupia leur parla dans la langue d'Otaïti, mais ils ne lui répondirent qu'en agitant leurs armes et en nous faisant signe de nous éloigner. Nous tirâmes alors un coup de fusil à quelque distance d'eux; la balle tomba dans la rivière, qui était encore entre nous. Ils s'en aperçurent et cessèrent leurs menaces; mais la prudence nous engagea à nous retirer jusqu'à ce que les soldats de marine fussent débarqués, ce qui se fit sur-le-champ. Ils marchèrent, ayant à leur tête un drapeau déployé, jusqu'à environ cinquante verges de la rivière. Après les avoir rangés en bataille, je m'avançai de nouveau vers les Indiens, accompagné de MM. Banks, Solander, Green et Monkhouse, et de Tupia. Celui-ci leur parla de nouveau, et nous vîmes avec grand plaisir qu'il se faisait entendre parfaitement. Ces peuples et lui parlaient deux dialectes de la même langue. Il leur dit que nous désirions de l'eau et des provisions, et que nous leur donnerions en échange du fer, dont il leur expliqua l'usage du mieux qu'il put. Ils répondirent qu'ils voulaient bien trafiquer avec nous, et que nous n'avions qu'à venir auprès d'eux. Nous y consentîmes, à condition qu'ils mettraient bas leurs armes; mais c'est à quoi on ne put jamais les déterminer.

Pendant cette conversation, Tupia nous avertit d'être sur nos gardes, parce qu'ils n'étaient pas nos amis. Nous les pressâmes à notre tour de venir auprès de nous; à la fin, un d'eux se déshabilla et traversa la rivière à la nage, sans armes. Il fut suivi presque sur-le-champ par deux autres, et bientôt

après par la plus grande partie du reste, au nombre de vingt ou trente hommes; mais ceux-ci prirent leurs armes avec eux. Nous leur fîmes à tous des présents de fer et de verroterie; ils ne parurent pas en faire beaucoup de cas, particulièrement du fer, dont ils ne concevaient aucunement l'utilité; de sorte que nous n'eûmes en retour que quelques plumes. Ils nous offrirent, à la vérité, d'échanger leurs armes contre les nôtres, et, lorsqu'ils virent que nous nous y refusions, ils firent plusieurs tentatives pour arracher nos fusils de nos mains. Dès qu'ils s'étaient avancés vers nous, Tupia nous avait répété qu'ils n'étaient pas nos amis, et nous avait recommandé plus positivement de nous tenir sur nos gardes : aussi leurs tentatives pour nous enlever nos armes furent sans succès, et nous leur fîmes entendre par Tupia que nous serions obligés de les tuer s'ils se portaient encore à quelques violences. Cependant, au bout de quelques minutes, M. Green s'étant retourné sans précaution, un Indien lui arracha son coutelas et se retira à une petite distance, et se mit à l'agiter autour de sa tête avec des cris de triomphe. Les autres commencèrent alors à montrer beaucoup d'insolence, et nous vîmes en même temps une nouvelle troupe qui venait les joindre du bord opposé de la rivière. Nous jugeâmes alors nécessaire de réprimer leur audace : M. Banks tira sur celui qui avait pris le coutelas un coup de fusil chargé de petit plomb, à la distance d'environ quinze verges. Le coup lui fit d'abord suspendre son cri; mais au lieu de rendre le coutelas, il continua de l'agiter au-dessus de sa tête, et en même temps il se retira lentement à une plus grande distance. Alors M. Monkhouse lui tira un coup de fusil chargé à balle qui le fit tomber sur-le-champ.

Le corps principal des Indiens, qui s'était retiré vers un rocher situé au milieu de la rivière lorsque nous tirâmes le premier coup de fusil, se rapprocha en entendant le second. Des Indiens qui étaient près de celui qui venait d'être tué coururent vers le corps mort; l'un se saisit de l'arc de talc vert (¹), l'autre voulut prendre le coutelas, et M. Monkhouse n'eut que le temps de le prévenir. Comme tous ceux qui s'étaient retirés sur le rocher marchaient alors vers nous, nous tirâmes trois coups de fusil chargés seulement à petit plomb, qui les déterminèrent à regagner l'autre bord à la nage; et nous nous aperçûmes, lorsqu'ils furent à terre, que deux ou trois d'entre eux étaient blessés. Ils se retirèrent lentement en remontant le pays, et nous nous rembarquâmes dans nos bateaux.

Après nous être assurés, par une fâcheuse expérience, qu'il n'y avait rien à faire avec les Indiens que nous avions vus en cet endroit, ayant trouvé d'ailleurs que l'eau de la rivière était salée, je pris le parti de ranger le fond de la baie avec les bateaux, pour chercher de l'eau douce et pour tâcher de surprendre quelques-uns des habitants, dans l'espérance de gagner leur amitié à force de présents et de bons traitements, et d'établir par leur médiation une correspondance amicale avec leurs compagnons.

Malheureusement, je ne trouvai aucun endroit où je pusse débarquer, une houle forte et dangereuse battant partout sur la côte; mais j'aperçus deux pirogues venant du large, dont l'une avait une voile et l'autre allait à rames. Je crus avoir trouvé une occasion favorable pour me rendre maître de quelques-uns de ces Indiens sans leur faire de mal, attendu que ceux qui étaient dans la pirogue étaient probablement des pêcheurs sans armes, et que j'avais trois bateaux remplis de monde. Je disposai les bateaux de la manière la plus propre à intercepter les pirogues dans leur route vers la côte; mais les Indiens qui allaient à rames nous aperçurent bientôt, et se mirent à ramer de toutes leurs forces vers la côte la plus prochaine; de sorte qu'ils nous échappèrent. L'autre pirogue vint avec sa voile jusqu'au milieu de nous, sans distinguer qui nous étions; mais, au moment où nous fûmes reconnus, les Indiens plièrent leur voile et prirent leurs rames, dont ils se servirent avec tant d'adresse et d'agilité qu'ils dépassèrent bientôt le bateau qui voulait les couper. Comme ils étaient cependant à la portée de la voix, Tupia leur cria de s'approcher, et leur promit que nous ne leur ferions aucun mal; mais ils avaient plus de confiance dans leurs rames que dans nos promesses, et ils continuèrent de s'éloigner de nous aussi vite qu'ils le purent. Je fis tirer alors un coup de fusil par-dessus leurs têtes, et je crus que c'était l'expédient le moins fâcheux pour venir à bout de mon dessein, espérant que la crainte les forcerait à se rendre ou à sauter dans l'eau. Au bruit du coup de fusil, ils cessèrent en effet de ramer; ils étaient au nombre de sept, et tous les sept commencèrent à se déshabiller; nous ne doutâmes pas qu'ils ne fussent disposés à se jeter à la mer; mais il en arriva tout autrement. Ils prirent sur-le-champ la résolution, non de fuir,

(¹) Non pas un arc; c'est une arme que ne connaissent pas les Nouveaux-Zélandais. C'était un patou-patou ou une toki.

mais de combattre, et, lorsque notre bateau s'approcha, il commencèrent l'attaque à coups de rames, de pierres et d'autres armes offensives qu'ils avaient dans leurs pirogues, et dont ils se servaient avec tant de vigueur que nous fûmes obligés de faire feu sur eux pour nous défendre. Malheureusement, il y en eut quatre de tués; les autres, qui étaient de jeunes garçons dont le plus âgé avait environ dix-neuf ans, et le plus jeune à peu près onze, sautèrent aussitôt dans la mer. Le plus âgé nageait avec beaucoup de vigueur, et résista avec beaucoup de courage et de force à tous les efforts qu'on fit pour le prendre; il fut cependant obligé de céder enfin à la supériorité, et les autres se laissèrent prendre avec plus de facilité.

Je ne peux pas me dissimuler que toutes les âmes humaines et sensibles me blâmeront d'avoir fait tirer sur ces malheureux Indiens, et il me serait impossible de ne pas blâmer moi-même une telle violence, si je l'examinais de sang-froid. Sans doute ils ne méritaient pas la mort pour avoir refusé de se fier à mes promesses et de venir à mon bord, quand même ils n'y eussent vu aucun danger; mais la nature de ma commission m'obligeait à prendre connaissance de leur pays, et je ne pouvais le faire qu'en y pénétrant à force ouverte, ou en obtenant la confiance et la bonne volonté des habitants. J'avais déjà tenté, sans succès, la voie des présents; le désir d'éviter de nouvelles hostilités m'avait fait entreprendre d'en avoir quelques-uns à mon bord, comme l'unique moyen de les convaincre que, loin de vouloir leur faire aucun mal, nous étions disposés à leur être utiles. Jusque-là, mes intentions n'avaient certainement rien de criminel; il est vrai que dans le combat, auquel je ne m'étais point attendu, notre victoire eût pu être également complète sans ôter la vie à quatre de ces Indiens; mais il faut considérer que, dans une semblable situation, quand l'ordre de faire feu a été donné, on n'est plus le maître d'en prescrire ni d'en modérer les effets (1).

Dès que les trois jeunes Indiens que nous avions tirés de l'eau furent dans le bateau, ils se jetèrent par terre, s'attendant sans doute à être mis à mort sur-le-champ; nous nous hâtâmes de les rassurer autant qu'il nous fut possible; nous leur fournîmes des habits, et leur donnâmes les témoignages de bonne volonté les plus propres à dissiper leurs craintes et à gagner leur confiance. Ceux qui connaissent la nature humaine ne seront pas étonnés que la douleur que devaient ressentir ces jeunes sauvages de la perte de leurs parents, qui venaient de périr sous leurs yeux, ait fait place tout à coup à la joie extrême qu'ils éprouvèrent en se voyant délivrés des terreurs d'une mort qu'ils croyaient certaine, et traités avec bonté par ces mêmes hommes qu'ils regardaient comme leurs bourreaux; leur joie se peignit avec la plus grande expression sur leurs visages et dans tous leurs mouvements. Avant même que nous eussions gagné le vaisseau, leurs soupçons et leurs craintes étaient entièrement dissipés; non-seulement ils paraissaient déjà accoutumés à leur situation, ils étaient même fort gais; et lorsqu'on leur offrit du pain, ils le mangèrent avec un appétit vorace. Ils firent plusieurs questions avec beaucoup de curiosité, et répondirent volontiers aux nôtres; quand notre dîner fut servi, ils montrèrent le désir de goûter de tout ce qu'ils voyaient; le porc salé fut, de tous les mets que nous avions sur la table, celui qui leur parut le plus agréable. Après le soleil couché, ils firent un autre repas avec le même plaisir; chacun d'eux mangea une grande quantité de pain et but plus d'une quarte d'eau. Le soir, on leur dressa des lits, et ils allèrent se coucher, très-satisfaits en apparence de leur état. Cependant, l'agitation de leurs esprits s'étant un peu calmée pendant la nuit et ayant fait place à la réflexion, on les entendit soupirer souvent et très-haut. Tupia, qui était près d'eux pour les observer, se leva, et sut si bien les consoler et les encourager qu'il leur rendit non-seulement la tranquillité, mais même la gaieté, au point qu'ils se mirent à chanter une chanson avec un goût qui nous surprit; l'air en était lent et grave, comme ceux de nos psaumes, et contenait plusieurs semi-tons.

Ces jeunes Indiens avaient une physionomie pleine d'intelligence et d'expression; le second, qui paraissait avoir environ quinze ans, avait un air si ouvert et des manières si aisées qu'il était impossible

(1) Ce soin de s'excuser, ces regrets sincères, font grand honneur au caractère de Cook et au dix-huitième siècle lui-même. Les justes scrupules que le célèbre navigateur confesse étaient presque inconnus aux siècles précédents; nous n'oserions pas dire que, de nos jours, on les éprouve au même degré. Les doctrines philosophiques sur l'égalité des hommes, sur l'unité de la grande famille humaine, sur le danger de trop mettre en oubli les lois naturelles, avaient conduit a cette sensibilité dont l'on trouve l'expression dans tous les écrits du temps.

de n'en être pas frappé. Nous apprîmes que les deux plus âgés étaient *Eaahourange* et *Koikerange*, et que le plus jeune s'appelait *Maragovete*.

En retournant au vaisseau, après avoir pris ces jeunes gens dans le bateau, nous trouvâmes un très-gros morceau de pierre ponce qui flottait sur l'eau ; indication certaine qu'il y a ou qu'il y a eu un volcan dans le voisinage.

Le 10 au matin, nos prisonniers nous parurent très-joyeux et firent encore un énorme repas, après quoi nous les habillâmes et les parâmes de bracelets et de colliers à leur manière. Je fis mettre ensuite dehors le bateau, et on leur dit que nous allions les mener à terre : cette nouvelle leur causa un transport de joie ; mais lorsqu'ils s'aperçurent que nous dirigions notre route vers l'endroit où nous avions débarqué d'abord, près de la rivière, leur physionomie s'obscurcit sur-le-champ, et ils nous prièrent avec les plus grandes instances de ne pas les descendre en cet endroit, parce que c'était, nous dirent-ils, l'habitation de leurs ennemis, qui les tueraient et les mangeraient. Ce contre-temps m'embarrassa beaucoup ; j'avais espéré que le retour et les récits de ces jeunes Indiens nous procureraient un accueil favorable de la part de leurs compagnons. J'avais déjà envoyé à terre un officier avec les soldats de marine et un certain nombre de matelots pour couper du bois, et j'étais déterminé à débarquer près du même endroit. Mon intention n'était pas d'abandonner les jeunes Indiens sur la côte, s'ils avaient envie de rester avec nous, mais d'envoyer le soir au bateau avec eux vers cette partie de la baie qu'ils nous montraient comme étant leur habitation.

M. Banks, le docteur Solander et Tupia étaient avec moi ; lorsque nous eûmes débarqué et traversé la rivière, nos Indiens montrèrent d'abord de la répugnance à nous quitter ; mais, changeant tout à coup de sentiment, ils prirent enfin congé de nous, non sans avoir l'air de faire quelques efforts et sans répandre des larmes. Lorsqu'ils furent partis, nous marchâmes le long d'un marais, dans le dessein de tuer quelques canards, dont il y avait un nombre prodigieux ; quatre soldats de marine étaient en face de nous, sur une élévation qui dominait le pays. Lorsque nous eûmes fait environ un mille, nos soldats nous appelèrent et nous dirent qu'ils apercevaient un corps considérable d'Indiens marchant à grands pas vers nous. A cette nouvelle, nous nous rassemblâmes et prîmes le parti de regagner les bateaux le plus vite que nous pourrions. A peine nous étions-nous mis en marche, que les trois jeunes Indiens sortirent brusquement de quelques broussailles où ils s'étaient cachés, et vinrent réclamer notre protection : nous les reçûmes volontiers, et nous marchâmes en diligence vers nos bateaux.

Les Indiens étaient partagés en deux corps : l'un marchait le long de la hauteur que nos soldats de marine avaient quittée ; l'autre tournait le marais, de manière que nous ne pouvions pas l'apercevoir. Lorsqu'ils virent que nous nous étions formés en un seul corps, ils ralentirent leur marche, mais en nous suivant toujours d'un assez bon pas ; ce fut une circonstance aussi heureuse pour nous que pour eux ; car, lorsque nous fûmes arrivés sur le bord de la rivière, où nous espérions trouver les bateaux qui devaient nous transporter vers les coupeurs de bois, nous vîmes la pinasse à un mille au moins de sa station, parce qu'elle avait été ramasser un oiseau qu'un officier avait tué du rivage ; de sorte que le petit canot fut obligé de faire trois voyages pour nous transporter successivement de l'autre côté. Dès que nous fûmes tous rassemblés, les Indiens arrivèrent à l'autre bord, non en corps, comme nous nous y attendions, mais par pelotons de deux ou trois ; ils étaient tous armés, et, en très-peu de temps, ils se trouvèrent au nombre de deux cents. Comme nous ne pouvions espérer de faire aucune paix avec eux, puisque la crainte de notre mousqueterie ne leur en imposait pas, et que le vaisseau était trop loin pour atteindre au lieu où ils étaient avec le canon, nous aimâmes mieux nous rembarquer que de nous engager dans une nouvelle querelle, qui aurait coûté encore la vie à plusieurs de ces Indiens. Nous nous avançâmes donc au-devant de la pinasse, qui revenait alors vers nous ; un de nos jeunes Indiens se mit à crier tout à coup que son oncle était un de ceux qui marchaient vers nous, et qu'il désirait avoir une entrevue avec nous ; nous y consentîmes, et bientôt il s'établit une conférence entre ces Indiens et Tupia ; pendant ce temps-là, nos jeunes prisonniers leur montraient tous les présents que nous leur avions faits, comme des gages de notre libéralité et de nos bonnes dispositions ; mais ce fut en vain qu'ils s'invitèrent mutuellement à passer la rivière à la nage, aucun des Indiens ni des trois jeunes gens ne voulut s'y hasarder.

Le corps de celui qui avait été tué la veille était resté exposé sur le rivage ; nos jeunes Indiens, le

voyant assez près de nous, y allèrent et le couvrirent de quelques-uns des vêtements que nous leur avions donnés; et bientôt après, un homme seul et désarmé, qui se trouva être l'oncle de *Maragovete*, vint à la nage de notre côté, tenant à la main une branche verte, que nous regardâmes comme un symbole de paix. Nous reçûmes ce rameau des mains de Tupia, à qui il le remit; nous lui fîmes plusieurs présents, nous l'invitâmes aussi à venir à bord du vaisseau; mais il le refusa, et nous nous éloignâmes. Nous croyions que son neveu et ses deux camarades resteraient avec lui; mais, à notre grande surprise, ils aimèrent mieux nous accompagner.

Lorsque nous fûmes retirés, l'Indien alla cueillir une autre branche verte, et, la portant dans sa main, il s'approcha du corps mort, que les jeunes sauvages avaient couvert d'une partie de leurs vêtements; il marcha quelque temps autour de ce cadavre, en faisant différentes cérémonies, et finit par jeter près de lui la branche qu'il tenait; après quoi il retourna vers ses compagnons, qui étaient restés assis sur le sable, pour observer l'issue de sa négociation. Ils se rassemblérent sur-le-champ autour de lui, et restèrent attroupés pendant plus d'une heure, sans paraître faire aucune attention à nous. Nous étions plus curieux, et nous les observions du vaisseau avec nos lunettes ; nous en vîmes quelques-uns traverser la rivière sur une espèce de radeau, et quatre d'entre eux emportèrent le corps, sur lequel on avait fait les cérémonies qu'on vient de décrire. Ils laissèrent l'autre cadavre dans l'endroit où il était.

Après dîner, je dis à Tupia de demander aux jeunes Indiens s'ils avaient encore quelque répugnance à descendre dans l'endroit où nous avions laissé l'oncle du plus jeune, l'enlèvement du corps mort nous paraissant une ratification de la paix; ils répondirent qu'ils y descendraient volontiers : on équipa un bateau; ils y sautèrent avec beaucoup d'empressement, et, lorsque le bateau fut à la côte, ils y débarquèrent sans hésiter. A peine eut-il repris la route du vaisseau, qu'ils revinrent vers les rochers en entrant dans l'eau, et prièrent instamment nos gens de les reprendre à bord; mais il y avait des ordres positifs de ne pas les recevoir.

Nous observions avec beaucoup d'attention ce qui se passait sur le rivage, et nous vîmes bientôt un Indien passer la rivière sur un autre radeau, et prendre nos trois prisonniers pour les mener à un endroit où quarante à cinquante des habitants étaient rassemblés; ceux-ci entourèrent les trois jeunes gens et restèrent dans la même place jusqu'au coucher du soleil. Enfin, quand nous les vîmes en mouvement, nous distinguâmes nettement nos trois prisonniers qui se séparèrent des autres, vinrent sur le rivage, et, après avoir agité leurs mains trois fois du côté du vaisseau, coururent avec vitesse rejoindre leurs compagnons. Ils marchèrent tous vers le canton que les jeunes Indiens nous avaient montré comme étant la résidence de leurs ennemis; mais nous eûmes lieu de croire qu'il ne leur arriverait aucun mal, attendu que nous les vîmes partir avec les habits que nous leur avions donnés.

Lorsqu'il fut nuit, nous entendîmes, comme de coutume, de grands cris sur le rivage, au fond de la baie; mais nous ne pûmes jamais deviner quel en était l'objet.

Description de la baie de Pauvreté. — Aspect du pays adjacent. — Traversée de là au cap Turnagain et à Tolaga. — Description du pays et de ses habitants. — Plusieurs incidents qui nous arrivèrent sur cette partie de la côte.

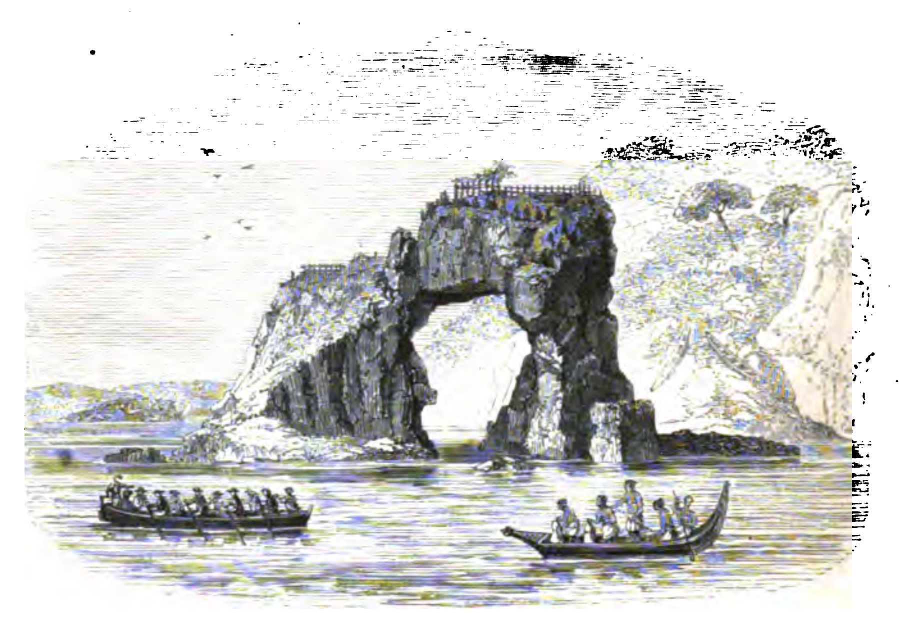
Le lendemain au matin, 11, nous levâmes l'ancre à six heures, et nous quittâmes ce canton misérable, que les naturels appellent *Taoneroa* ou Grand-Sable, et auquel je donnai le nom de *baie de Pauvreté*, parce que, de toutes les choses dont nous avions besoin, nous ne pûmes y trouver qu'un peu de bois. Cette baie est située au 38° 42′ de latitude sud, et au 181° 36′ de longitude ouest. Elle a la forme d'un fer à cheval, et on peut la reconnaître au moyen d'une île qui en est tout près, au-dessous de la pointe nord-est. Les deux pointes qui en forment l'entrée sont élevées, et de roches blanches et escarpées. La côte de la baie, un peu en dedans de son entrée, est une terre basse et sablonneuse; la surface du pays, à peu de distance par derrière, est agréablement coupée par des collines et des vallées, couvertes partout de bois et de verdure. Ce canton nous parut être bien peuplé, surtout dans les vallées qui sont au haut de la baie; la vue s'étendait fort loin, jusqu'à des montagnes d'une hauteur prodigieuse; et,

dans tout cet espace, nous aperçûmes chaque jour une grande quantité de fumée s'élever en nuages.

J'appelai la pointe sud-ouest de la baie *cap du Jeune-Nick,* du nom de Nicolas Gouny, mousse, qui, le premier, découvrit cette terre.

Cook continua d'explorer la côte au sud-ouest. A sept lieues au sud de la baie de la Pauvreté, il rencontra un cap qu'il appela le *cap Table,* à cause de sa forme. Plus loin, il donna le nom d'*île Portland* à une petite île que les naturels appelaient *Teahowray.*

« En longeant la côte, nous vîmes sur l'île de Portland, ainsi que sur la côte de Nouvelle-Zélande, les naturels du pays rassemblés en grand nombre; nous distinguâmes aussi plusieurs terrains cultivés : quelques-uns semblaient avoir été fraîchement retournés et mis en filons, comme une terre labourée; d'autres étaient couverts de plantes à différents degrés de végétation. Nous aperçûmes en deux endroits,



Un I-pah, ou Monticule fortifié (¹). — D'après Cook.

sur le sommet des collines, des palissades élevées, semblables à celles que nous avions vues sur la péninsule, à la pointe nord-est de la baie de Pauvreté. Comme elles étaient rangées en ligne, sans enclore aucun espace, nous ne pûmes pas deviner leur usage, et nous supposâmes qu'elles pouvaient bien être l'ouvrage de la superstition. »

On découvrit plus tard que ces sortes de constructions au sommet des rochers ou des collines étaient de véritables fortifications. Voici comment Cook en décrit une qu'il vit le 10 novembre :

« Près de cet endroit, il y a une pointe élevée ou péninsule qui s'avance dans la rivière, et où l'on aperçoit les restes d'un fort qu'ils appellent *Eppah* ou *Heppah.* Le plus habile ingénieur de l'Europe n'aurait pu choisir une meilleure situation pour mettre un petit nombre d'hommes en état de se défendre contre un plus grand. Les rochers sont si escarpés que l'eau qui enferme ce fort de trois côtés le rend

(¹) *I-pah,* c'est-à-dire le fort. L'accès de ces forteresses est très-difficile. Les palissades sont formées de pieux massifs nommés *kuco-tahepa,* pressés les uns contre les autres et percés de trous par lesquels les assiégés font passer des javelines longues de plus de vingt pieds. — Tous les villages sont bâtis sur des hauteurs. On n'entre dans les cabanes qu'en rampant.

entièrement inaccessible; et, du côté de terre, il est fortifié par un fossé et un parapet élevé en dedans. Du sommet du parapet jusqu'au fond du fossé, il y a vingt-deux pieds. Le fossé, en dehors, a quatorze pieds de profondeur et une largeur proportionnée. Toute la forteresse semblait avoir été construite avec beaucoup de jugement. Il y avait une rangée de piquets ou palissades sur le sommet du parapet et le long du bord du fossé, en dehors. Ces derniers avaient été enfoncés en terre à une très-grande profondeur, et ils étaient inclinés et s'avançaient en saillie vers le fossé. »

Le 16 octobre, des indigènes vinrent près du navire offrir du poisson. L'un d'eux s'empara tout à coup d'un petit domestique taïtien, nommé Tayeto, que Tupia avait emmené, et qui regardait du



Intérieur d'un I-pah. — D'après Cook.

bord du navire les échanges faits entre les Anglais et les naturels. Tayeto était déjà emporté au loin dans une pirogue, vers un cap; mais on lança un bateau qui, protégé par un coup de canon, le ramena sain et sauf. On appela ce cap *Kidnappers* (Voleur d'enfant). Dès que Tayeto fut revenu de sa frayeur, il apporta un poisson à Tupia, et il lui dit que c'était une offrande qu'il présentait à son Eatua ou Dieu, pour le remercier d'avoir échappé au danger qu'il venait de courir. Tupia fit l'éloge de sa piété, et lui ordonna de jeter le poisson dans la mer, ce qu'il fit.

Le 19, on dépassa un cap remarquable, que l'on nomma *Gable-end-Foreland* (promontoire du Bord du toit), parce que la roche blanche de la pointe ressemblait extrêmement au bord du toit d'une maison.

Le 21, MM. Banks et Solander visitèrent une baie située à deux lieues plus loin. Ils pénétrèrent à quelque distance sur la terre, et découvrirent quelque chose de la manière de vivre des naturels.

« Ils les trouvèrent quelquefois prenant leur repas, que l'approche des étrangers n'interrompait jamais. Leur nourriture à cette saison consistait en poisson, avec lequel ils mangent, au lieu de pain, la racine d'une espèce de fougère; ils grillent ces racines sur le feu, et ils les battent ensuite avec un bâton, jusqu'à ce que l'écorce et l'enveloppe extérieure tombent; ce qui reste est une substance molle, un

peu pâteuse, douce, et qui n'est point désagréable au goût; mais elle est mêlée d'une grande quantité de filasse et de fils très-désagréables. Quelques Indiens avalaient ces fibres, mais le plus grand nombre les recrachaient dans des paniers qu'ils avaient près d'eux, pour recevoir la partie mâchée qu'ils rejetaient. En d'autres temps, ils ont certainement des végétaux excellents en abondance; mais, excepté les chiens, qui sont d'une vilaine figure, nous n'avons point vu parmi eux d'animaux apprivoisés. M. Banks aperçut quelques-unes de leurs plantations où le terrain était aussi bien divisé et labouré que dans nos jardins les mieux soignés; il y reconnut des patates douces, des *eddas*, qui sont très-connus et fort estimés dans les Indes orientales et les îles d'Amérique, et quelques citrouilles; les patates douces étaient plantées sur de petites collines, quelques-unes disposées par planches, d'autres en quinconce, et toutes alignées avec la plus grande régularité. Les eddas avaient été placés sur un sol plat, mais aucun ne paraissait encore au-dessus de terre, et les citrouilles étaient placées dans des petits creux, à peu près comme en Angleterre. L'étendue de ces plantations variait depuis un acre jusqu'à dix; en les rassemblant toutes, il paraissait y avoir 150 à 200 acres de terrain cultivé dans toute la baie, quoique nous n'y ayons jamais vu cent Indiens. Chaque district était environné d'une haie composée ordinairement de roseaux, qui étaient entrelacés les uns si près des autres qu'une souris aurait à peine pu passer à travers.

» Les femmes se peignent le visage avec de l'ocre rouge et de l'huile, qui, étant ordinairement sur leurs joues et leur front dans un état d'humidité, se communique aisément à ceux qui jugent à propos de les embrasser; les nez de plusieurs de nos gens démontraient d'une manière évidente qu'elles n'avaient point d'aversion pour cette familiarité. Elles sont aussi coquettes que nos dames d'Europe les plus à la mode, et les jeunes filles aussi folâtres que des poulains qu'on n'a pas encore dressés; elles portaient toutes un jupon, au-dessous duquel il y avait une ceinture faite de tiges d'herbes bien parfumées, à laquelle était attachée une petite touffe de feuilles de quelque plante odoriférante. Les visages des hommes n'étaient pas peints aussi généralement; cependant nous en vîmes un dont tout le corps et même les vêtements avaient été frottés d'ocre sèche, et il en tenait toujours à la main un morceau, avec lequel il renouvelait à chaque instant cette parure, dans les endroits où il supposait qu'il y en manquait. Ils ne sont pas aussi propres sur leur personne que les Otaïtiens, parce que la froideur du climat ne leur permet pas de se baigner aussi souvent; mais nous avons remarqué qu'ils les surpassaient en un point dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans aucune autre nation d'Indiens. Chaque maison ou hameau de trois ou quatre habitations avait des lieux privés, de sorte qu'on ne voyait point d'ordures sur la terre; les restes de leurs repas, la litière et les autres ordures, étaient aussi mis en tas de fumier régulièrement disposés, dont ils se servent probablement comme d'engrais. Ils étaient alors plus avancés sur cet article de police qu'une des nations les plus considérables de l'Europe; car, d'après un témoignage digne de foi, je sais que, jusqu'en 1760, il n'y avait point de lieux privés à Madrid, la capitale de l'Espagne, quoique cette ville fût abondamment fournie d'eau ([1]). »

On dépassa successivement une autre baie, nommée *Tolaga;* la pointe la plus orientale de toute la côte, que l'on appela *cap Est;* la baie de Tricks, le cap Runaway, l'île Blanche, l'île Mawtohora, le mont Edgecombe; et, le 10 novembre, on s'arrêta pour observer le passage de Mercure sur le disque du soleil, dans une baie située au 36° 47′ de latitude sud, et au 184° 4′ de longitude ouest.

Le 18, on eut à redouter une nouvelle attaque des indigènes. Deux pirogues s'approchèrent : elles portaient environ soixante Indiens, qui entonnèrent une chanson guerrière en s'excitant au combat.

« Tupia, sans que nous l'en priassions, alla sur la poupe, et se mit à leur faire des plaintes et des reproches; il leur dit que nous avions des armes qui les extermineraient dans un instant, et que nous serions forcés de les employer contre eux, s'ils osaient nous attaquer; pour toute réponse, ils agitèrent leurs armes et s'écrièrent dans leur langue : « Venez à terre, et nous vous tuerons tous. — Fort bien, » dit Tupia; mais pourquoi nous inquiéter, tandis que nous sommes en mer? Comme nous n'avons pas

([1]) Plusieurs villes de France ne sont pas plus avancées aujourd'hui, et il est étrange de compter parmi elles des ports de mer où, chaque été, affluent les Parisiens et de riches étrangers.

» envie de combattre, nous n'accepterons pas votre défi d'aller à terre, et vous n'avez aucune raison de » nous faire une querelle, puisque la mer ne vous appartient pas plus qu'au vaisseau. » Cette éloquence de Tupia, qui nous surprit d'autant plus que nous ne lui avions point indiqué les raisons qu'il employait, ne fit aucun effet sur nos ennemis, qui renouvelèrent bientôt leurs menaces; nous tirâmes alors, à travers une de leurs pirogues, un coup de fusil; cet argument fit plus d'impression, car ils virèrent de bord sur-le-champ et nous quittèrent. »

Le 20, on découvrit une rivière que l'on appela *la Tamise*, et qu'on ne remonta pas très-haut, les vents étant contraires; mais on s'assura qu'elle était bordée de palétuviers ainsi que d'autres arbrisseaux, et que plus loin il s'y trouvait, des deux côtés, d'immenses forêts. Certains troncs d'arbre avaient plus de vingt pieds de tour, et quatre-vingts en hauteur avant les branches.

Après avoir étudié la côte nord et dépassé le cap Nord, on navigua le long de la côte occidentale, et on arriva à un port excellent, que Cook nomma *le détroit de la Reine-Charlotte (Queen-Charlotte's sound)*. Il découvrit alors, du sommet d'une colline, que la Nouvelle-Zélande était divisée en deux îles. Il traversa le bras de mer que l'on a appelé *le détroit de Cook*, et fit le tour de l'île méridionale.

Cette exploration complète des côtes de la Nouvelle-Zélande détruisit la pensée que l'on était peut-être parvenu à ce continent austral imaginaire qu'Abel Tasman croyait avoir découvert en se trouvant près de ces îles, et qui préoccupait encore la plupart des imaginations.

Dans ses excursions sur les terres, Cook parvint à établir des relations amicales avec quelques indigènes, et à observer de plus près les mœurs et les produits naturels.

**Description générale de la Nouvelle-Zélande. — Découverte, situation, climat et productions de cette île.**

La Nouvelle-Zélande, dit Cook, fut découverte pour la première fois, le 13 décembre 1642, par Abel-Jansen Tasman, navigateur hollandais. Il traversa la côte orientale de cette contrée, depuis le 34e jusqu'au 43e degré de latitude; il entra dans le détroit qui partage les deux îles, et qui, dans la carte que j'ai tracée, est appelé *le détroit de Cook;* mais, ayant été attaqué par les naturels du pays, bientôt après qu'il eut mis à l'ancre dans l'endroit auquel il donna le nom de *baie des Assassins*, il ne débarqua jamais à terre. Il appela ce pays *la terre des États*, en l'honneur des états généraux, et on le distingue communément aujourd'hui, dans les globes et les cartes, sous le nom de Nouvelle-Zélande. Toute cette contrée, si l'on excepte cette partie de la côte qu'aperçut Tasman sans quitter son vaisseau, étant restée entièrement inconnue depuis le temps de ce navigateur jusqu'au voyage de *l'Endeavour*, plusieurs auteurs ont supposé qu'elle faisait partie d'un continent méridional. Cependant on connaît à présent qu'elle est composée de deux grandes îles, séparées l'une de l'autre par un détroit ou passage qui a environ quatre ou cinq lieues de largeur.

Ces îles sont situées entre le 34e et le 48e degré de latitude sud, et entre le 181e et le 194e degré de longitude ouest.

La plus septentrionale de ces îles est appelée, par les naturels du pays, *Eaheinomauwe* (1), et la plus méridionale, *Tovy* ou *Tavai-Poenammoo;* cependant, comme je l'ai dit plus haut, nous ne sommes pas sûrs si le nom de Tovy-Poenammoo comprend toute l'île méridionale, ou s'il n'en désigne qu'une partie.

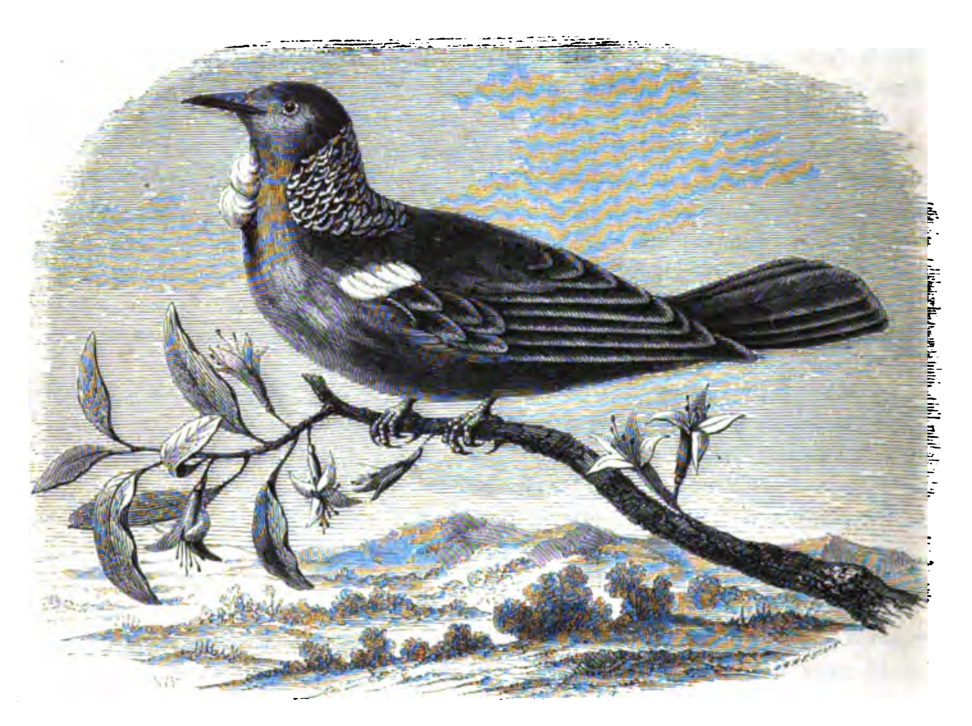
Tovy-Poenammoo est, pour la plus grande partie, un pays montueux, et, selon toute apparence, stérile; nous n'avons découvert, sur toute l'île, d'autres habitants que les insulaires que nous vîmes dans le canal de la Reine-Charlotte et ceux qui s'avancèrent vers nous au-dessous des montagnes de neige, et nous n'avons aperçu d'autres traces de population que les feux qui furent vus à l'ouest du cap Saunders.

Eaheinomauwe a un aspect plus avantageux; le terrain, il est vrai, est rempli de collines et même de montagnes; mais les unes et les autres sont couvertes de bois, et chaque vallée a un ruisseau d'eau

(1) Voy. la note 4 de la p. 351.

douce. Le sol de ces vallées, ainsi que des plaines, parmi lesquelles il y en a un grand nombre où il ne croît point de bois, est, en général, léger, mais fertile.

Excepté les chiens et les rats, il n'y a point de quadrupèdes dans ce pays, du moins nous n'en avons pas vu d'autres, et les rats sont même en si petit nombre que plusieurs de nos gens n'en ont jamais aperçu un seul (¹). Les chiens vivent avec les hommes, qui les nourrissent uniquement pour les manger.



L'oiseau *Poe* ou *Toui*. — D'après Cook.

Il y a des veaux marins sur la côte, et nous avons découvert une fois un lion de mer; mais nous croyons qu'on en prend bien rarement; car, quoique nous ayons vu quelques naturels porter sur leur poitrine et estimer beaucoup des dents de ces poissons, travaillées en forme d'aiguilles de tête, nous n'en avons remarqué aucun qui fût revêtu de leur peau. On trouve aussi des baleines sur cette côte, mais les insulaires ne semblent pas avoir des instruments ou des secrets pour les prendre; cependant nous avons vu des *patou-patous* faits d'os de baleine, ou de quelque autre animal dont l'os avait exactement la même apparence.

Les espèces d'oiseaux qu'on trouve dans la Nouvelle-Zélande ne sont pas en grand nombre (²), et, si l'on en excepte la mouette, peut-être n'y en a-t-il point qui soient exactement les mêmes que celles

(¹) Les animaux naturalisés ou indigènes sont peu nombreux. Le cochon, qui semble avoir été porté récemment à la Nouvelle-Zélande, s'est considérablement multiplié. Le rat est beaucoup plus petit que le nôtre, et les insulaires se régalent de sa chair, ainsi que de celle des chiens. Ce dernier animal est de grande taille, ayant de la physionomie du chien-loup, et communément noir et blanc; ses oreilles sont courtes et droites, et il n'aboie pas. Sa peau sert à faire des manteaux. Les missionnaires ont introduit des bœufs, des vaches, des chevaux et des moutons.

(²) Lesson dit, au contraire, qu'elles y sont très-nombreuses, et il cite : — l'oiseau bizarre nommé ***kikikivi*** (l'***Apteryx***); le merle à cravate, que Cook appelle ailleurs ***poe***, et qui est nommé ***toui*** par les indigènes; les colombes, surtout la colombe spadicée, dont le plumage est vert d'oie à reflets métalliques; de jolies perruches; le psittacus nestor, la caille, les moucherolles, les moineaux, les alouettes, les passereaux, le troupiale à barbillons, le sannio, le traquet à queue gazée; puis les oiseaux riverains ou de mer, etc.

Les naturels mettent en cage le *toui* et lui apprennent des rondeaux entiers.

d'Europe. Il est vrai qu'il y a des canards et des cormorans de plusieurs sortes, et qu'ils sont assez ressemblants avec ceux d'Europe pour être appelés du même nom par les personnes qui ne les ont pas examinés avec beaucoup d'attention. Il y a aussi des faucons, des chouettes et des cailles qui, à la première vue, diffèrent très-peu de ceux d'Europe, et plusieurs petits oiseaux dont le chant est beaucoup plus mélodieux qu'aucun de ceux que nous ayons jamais entendus.



Vue prise dans les bois, au bassin des Courants. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe* (Dumont d'Urville).

Si les animaux sont rares sur la terre, on en trouve, en revanche, une très-grande quantité dans la mer; toutes les criques fourmillent de poissons très-sains, et d'un goût aussi agréable que ceux d'Europe. Partout où le vaisseau mettait à l'ancre, et dans tous les endroits qu'un vent léger nous faisait dépasser, surtout au sud, nous pouvions, avec la ligne et l'hameçon, en pêcher assez pour en servir à tout l'équipage.

Parmi tous les arbres, les arbrisseaux et les plantes de ce pays, il n'y en a point qui porte de fruits, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une baie qui n'a ni douceur ni saveur, et que les enfants seuls prenaient la peine de recueillir (1). On y trouve une plante dont les habitants se servent en place de chanvre et de lin, et qui surpasse toutes celles qu'on emploie aux mêmes usages dans les autres pays. Il y a deux espèces de cette plante; les feuilles de toutes les deux ressemblent à celles des glaïeuls; mais les fleurs sont plus petites et les grappes en plus grand nombre; dans l'une elles sont jaunes, et dans l'autre d'un rouge foncé. L'habillement ordinaire des Nouveaux-Zélandais est composé des feuilles de ces plantes sans beaucoup de préparation; ils en fabriquent d'ailleurs leurs cordons, leurs lignes et leurs cordages, qui sont beaucoup plus forts que tous ceux qu'on fait avec du chanvre, et auxquels ils ne peuvent pas

(1) « Les formes végétales sont peu riches et variées; elles s'éloignent de la pompe et du luxe des plantes intertropicales. Quelques coteaux sont couverts d'arbres médiocres, à feuillage grisâtre et triste. L'intérieur renferme des bois très-propres aux constructions maritimes par leur dureté et leur grande taille. » (Lesson.)

Parmi les plantes énumérées par Lesson se trouvent : l'*Acrostichum furcatum*, fougère dont les racines sont comestibles; un prunier; le *korarou;* le lin *(Phormium)*.

être comparés. Ils tirent de la même plante, préparée d'une autre manière, de longues fibres minces, luisantes comme la soie et aussi blanches que la neige; ils manufacturent leurs plus belles étoffes avec



Le Lin *(Flax-plant)*. — D'après Cook.

ces fibres, qui sont aussi d'une force surprenante. Leurs filets, dont quelques-uns, comme je l'ai déjà remarqué, sont d'une grandeur énorme, sont formés de ces feuilles; tout le travail consiste à les couper en bandes de largeur convenable, qu'on noue ensemble.

**Description des habitants de la Nouvelle-Zélande. — Habitations, vêtements, parures, aliments, cuisine et manière de vivre.**

La taille des habitants de la Nouvelle-Zélande est, en général, égale à celle des Européens les plus grands; ils ont les membres forts, charnus et bien proportionnés; mais ils ne sont pas aussi gras que les oisifs et voluptueux insulaires des mers du Sud; ils sont extraordinairement alertes et vigoureux, et on aperçoit, dans tout ce qu'ils font, une adresse et une dextérité de main peu commune. J'ai vu quinze

pagaies travailler du côté d'une pirogue avec une vitesse incroyable, et cependant les rameurs gardaient aussi exactement la mesure que si tous leurs bras avaient été animés par une âme commune. Leur teint, en général, est brun; il y en a peu qui l'aient plus foncé que celui d'un Espagnol qui a été exposé au soleil, et celui du plus grand nombre l'est beaucoup moins ([1]). On n'aperçoit point dans les femmes la délicatesse d'organes qui est propre à leur sexe; mais leur voix est d'une douceur remarquable, et c'est par là qu'on les distingue principalement, car l'habillement des deux sexes est le même; elles ont pourtant, comme les femmes des autres pays, plus de gaieté, d'enjouement et de vivacité dans la figure que les hommes. Les Zélandais ont les cheveux et la barbe noirs; leurs dents sont très-régulières et aussi blanches que l'ivoire. Ils jouissent d'une santé robuste, et nous en avons vu plusieurs qui nous parurent fort âgés. Les traits des deux sexes sont beaux ([2]). Les hommes et les femmes semblent être d'un carac-



Nouveau-Zélandais. — D'après Cook.

tère doux et affable; ils se traitent les uns les autres de la manière la plus tendre et la plus affectueuse, mais ils sont implacables envers leurs ennemis, à qui, comme je l'ai déjà remarqué, ils ne font point de quartier ([3]).

S'ils ne sont pas aussi propres sur leurs personnes que les Otaïtiens, c'est que, ne vivant pas dans un climat aussi chaud, ils ne se baignent pas si souvent. Mais l'huile dont ils oignent leurs cheveux,

([1]) A la Nouvelle-Zélande, il existe une quantité d'insulaires dont les traits, la couleur et la stature se rapportent parfaitement au caractère des Mélanésiens de la Nouvelle-Calédonie et des Nouvelles-Hébrides.

Le voyageur Nicholas a signalé des rapports nombreux entre les coutumes des Nouveaux-Zélandais et celles des Battas. (Voy., sur ces anthropophages, la relation de Marco-Polo, t. II, p. 308, note 8.)

([2]) Ce n'est pas l'avis de la plupart des voyageurs. Les jeunes femmes, belles de corps, sont presque toutes laides de visage. Elles ont des traits masculins, de grosses lèvres souvent teintes en noir, une large bouche, un nez épaté. Leur chevelure, mal peignée, flotte en désordre. En général, elles sont malpropres, et elles se parfument avec l'huile de phoque, qui répand autour d'elles une odeur nauséabonde.

([3]) C'est, en effet, un caractère bien remarquable des mœurs de ces insulaires. Ils aiment passionnément leurs enfants, et ils en ont le plus grand soin. En général, chaque homme n'a qu'une seule épouse, et la fidélité conjugale est scrupuleusement observée (les jeunes filles dont les Européens racontent les mauvaises mœurs sont des esclaves faites à la guerre). Les habitants d'un même district sont très-sociables entre eux, se saluent, se complimentent en se rencontrant, et se posent le nez l'un contre l'autre en signe d'amitié. Cette cérémonie se nomme *ongi*. Mais ces mêmes hommes tuent et mangent sans aucun remords les habitants des districts ennemis, de même que les étrangers, qu'ils considèrent comme des voleurs; malheureusement la brutalité, la mauvaise foi et la cruauté de certains matelots ont trop souvent justifié cette opinion.

comme les Islandais, est ce qu'ils ont de plus dégoûtant. Cette huile est une graisse de poisson ou d'oiseau fondue; les habitants les plus distingués l'emploient fraîche, mais ceux d'une classe inférieure se servent de celle qui est rance, ce qui les rend presque aussi désagréables à l'odorat que des Hottentots. Leurs têtes ne sont pas exemptes de vermine, quoique nous ayons observé qu'ils connaissent l'usage des peignes d'os et de bois. Ils portent quelquefois ces peignes dressés sur leurs cheveux, comme un ornement; mode qui règne aujourd'hui chez les dames d'Angleterre. Les hommes ont ordinairement



Naturels du détroit de Cook. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe* (Dumont d'Urville).

la barbe courte et les cheveux attachés au-dessus de la tête, et formant une touffe où ils placent des plumes d'oiseaux de différentes manières et suivant leur caprice. Il y en a qui les font avancer en pointe de chaque côté des joues, ce qui rendait à nos yeux leur figure difforme. Quelques-unes des femmes portent leurs cheveux courts, et d'autres les laissent flotter sur leurs épaules.

Les corps des deux sexes sont marqués de taches noires, nommées *amoco;* ils emploient pour cela la même méthode dont on se sert à Otaïti, et qu'on y appelle *tattow* (¹); mais les hommes ont un plus grand nombre de ces marques que les femmes : celles-ci ne peignent, en général, aucune partie de leur corps, si ce n'est les lèvres; cependant quelques-unes avaient ailleurs de petites taches noires (²). Les hommes, au contraire, semblent ajouter quelque chose toutes les années à ces bizarres ornements; de sorte que plusieurs d'entre eux, qui paraissaient d'un âge avancé, étaient presque couverts de ces taches, depuis la tête jusqu'aux pieds. Outre l'amoco, ils portent d'autres marques extraordinaires, qu'ils s'impriment sur le corps par un moyen que nous ne connaissons pas : ce sont des filons d'environ une ligne de profondeur et d'une largeur égale, tels qu'on en aperçoit sur un jeune arbre d'un an où l'on a fait une incision. Les bords de ces filons sont dentelés, toujours en suivant la même méthode, et, devenus parfaitement noirs, ils présentent un aspect effrayant. Le visage des vieillards est presque entièrement couvert de ces marques; les jeunes gens ne noircissent que leurs lèvres, comme les femmes; ils ont

(¹) Tous les ans, les Nouveaux-Zélandais se soumettent à l'opération douloureuse du tatouage.
(²) Ou taches couleur bleu de ciel, faites avec la poussière d'un minéral nommé *para-cka-ouai-oouu.*

communément une tache noire sur une joue et sur un œil, et ils procèdent ainsi par degrés jusqu'à ce qu'ils deviennent vieux et par là plus respectables. Quoique nous fussions dégoûtés de l'horrible difformité que ces taches et ces filons impriment au visage de l'homme, cette image de la divinité, nous ne pouvions nous empêcher d'admirer l'art et la dextérité avec laquelle ils les impriment sur leur peau. Les marques du visage sont ordinairement spirales; elles sont tracées avec beaucoup de précision et même d'élégance, celles d'un côté correspondant exactement à celles de l'autre. Les marques du corps



Naturels du cap Palliser. — D'après l'Atlas de l'*Astrolabe* (Dumont d'Urville).

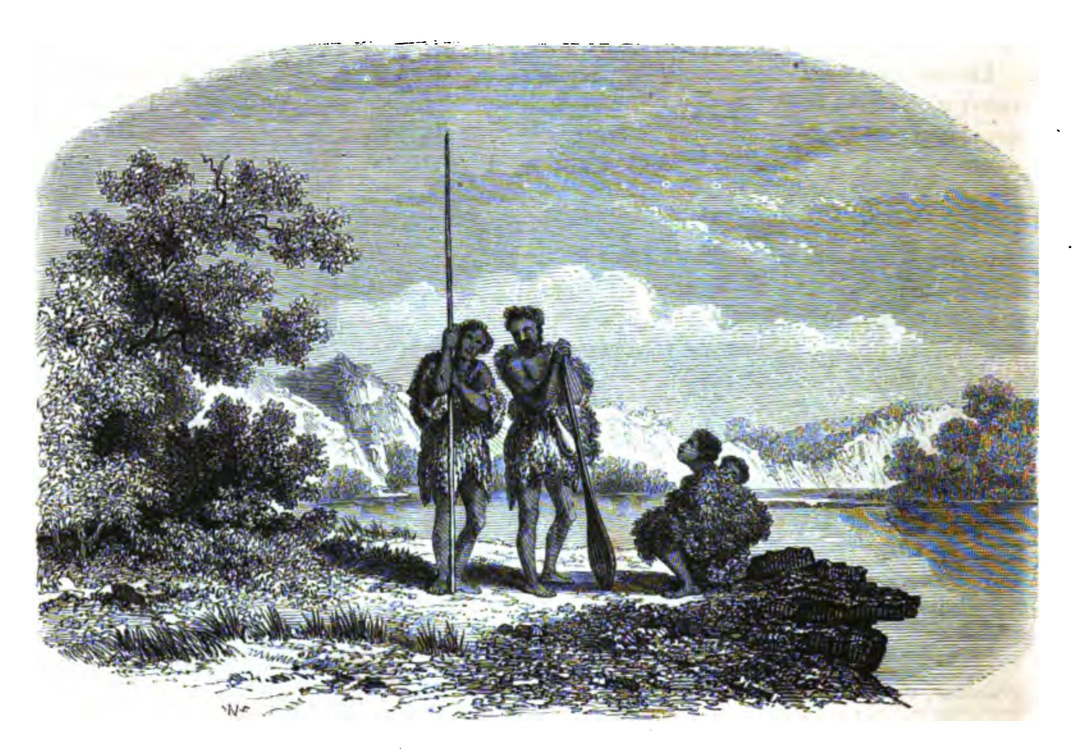
ressemblent un peu au feuillage de ces ornements de ciselure ancienne et aux circonvolutions des ouvrages à filigrane; mais on aperçoit dans ces marques une telle fécondité d'imagination que de cent hommes qui semblaient, au premier coup d'œil, porter exactement les mêmes figures, nous n'en trouvâmes pas deux qui en eussent de semblables lorsque nous les examinâmes de près.

Ces peuples ne teignent pas seulement leur peau, ils y appliquent aussi de la peinture; car, comme je l'ai remarqué plus haut, ils barbouillent leur corps avec de l'ocre rouge; quelques-uns le frottent avec cette matière sèche, d'autres l'appliquent en larges taches, mêlé avec de l'huile, qui reste toujours humide : aussi n'était-il pas possible de les toucher sans remporter des marques de peinture.

L'habillement d'un habitant de la Nouvelle-Zélande est, au premier coup d'œil d'un étranger, le plus bizarre et le plus grossier qu'on puisse imaginer. Il est composé des feuilles d'une espèce de glaïeul, décrit parmi les productions végétales de ce pays : ils coupent ces feuilles en trois ou quatre bandes, et, lorsqu'elles sont sèches, ils les entrelacent les unes dans les autres, et en forment une espèce d'étoffe qui tient le milieu entre le roseau et le drap ; les bouts des feuilles, qui ont huit ou neuf pouces, s'élèvent en saillie à l'endroit de l'étoffe, comme la peluche ou les nattes qu'on étend sur nos escaliers. Il faut deux pièces de cette étoffe, si on peut lui donner ce nom, pour un habillement complet : l'une est attachée sur les épaules avec un cordon et pend jusqu'aux genoux ; ils attachent au bout de ce cordon une aiguille d'os, qui passe aisément à travers les deux parties de ce vêtement de dessus et les joint ensemble; l'autre pièce est enveloppée autour de la ceinture et pend presque à terre. Les hommes ne portent pourtant que dans des occasions particulières cet habit de dessous. Quand ils n'ont que leurs

vêtements de dessus et qu'ils s'accroupissent, ils ressemblent un peu à une maison couverte de chaume; quoique cette couverture soit désagréable, elle est bien adaptée à la manière de vivre d'hommes qui couchent souvent en plein air, sans avoir autre chose pour se mettre à l'abri de la pluie.

Outre l'espèce d'étoffe grossière dont nous venons de parler, ils en ont deux autres qui ont la surface unie et qui sont faites avec beaucoup d'art, de la même manière que celles qui sont fabriquées par les habitants de l'Amérique méridionale, et dont nous achetâmes quelques pièces à Rio-Janeiro. L'une



Famille de la baie Sombre. — D'après Cook.

de celles-ci est aussi grossière, mais dix fois plus forte que nos serpillières les plus mauvaises; pour la manufacturer, ils en arrangent les fils à peu près comme nous. La seconde se fait en étendant plusieurs fils près les uns des autres, dans la même direction, ce qui compose la chaîne, et par d'autres fils de traverse qui servent de trame; ces fils sont éloignés d'environ un demi-pouce les uns des autres, et ils ressemblent un peu aux morceaux de canne dont on fait de petites nattes rondes, qu'on place quelquefois sur nos tables, sous les plats. Cette étoffe est souvent rayée, et elle a toujours une assez belle apparence, car elle est fabriquée avec les fibres de la même plante, qui est luisante comme la soie. Ils la manufacturent dans une espèce de châssis de la grandeur de l'étoffe, qui a ordinairement 5 pieds de long et 4 de large; les fils de la chaîne sont attachés aux bouts du châssis; la trame se fait à la main, ce qui doit être un travail très-ennuyeux.

Ils font, à l'extrémité de ces deux espèces d'étoffe, des bordures ou franges de différentes couleurs, comme celles de nos tapis. Ces bordures sont faites sur différents modèles, et travaillées avec une propreté et même une élégance qui doivent paraître surprenantes, si l'on considère qu'ils n'ont point d'aiguilles. Le vêtement dont ils tirent le plus de vanité est une fourrure de chien; ils l'emploient avec tant d'économie qu'ils la coupent par bandes qu'ils cousent sur leur habit, à quelque distance l'une de l'autre; ce qui prouve que les chiens ne sont pas abondants dans leur pays. Ces bandes sont aussi de diverses couleurs, et elles sont disposées de manière à produire un effet agréable. Nous avons vu, mais rarement, quelques habillements ornés de plumes au lieu de fourrure, et nous en avons aperçu un qui était entièrement couvert de plumes rouges de perroquet.

J'ai décrit l'habillement de l'homme qui fut tué lorsque nous allâmes à terre pour la première fois dans la baie de Pauvreté; mais, pendant notre séjour, nous n'avons remarqué qu'une autre fois le même vêtement, ce fut dans le canal de la Reine-Charlotte.

Les femmes, contre la coutume générale de leur sexe, semblent donner moins d'attention à leur habillement que les hommes. Elles portent ordinairement leurs cheveux courts, comme je l'ai déjà dit, et lorsqu'elles les laissent croître, elles ne les attachent jamais sur le sommet de la tête; elles n'y mettent pas non plus des plumes pour ornement. Leurs vêtements sont faits de la même matière et dans la même forme que ceux de l'autre sexe; mais celui d'en bas enveloppe toujours leur corps.

Les deux sexes percent leurs oreilles et en agrandissent les trous, de manière qu'on peut y faire entrer au moins un doigt. Ils passent dans ces trous des ornements de différentes espèces : de l'étoffe, des plumes, des os de grands oiseaux, et quelquefois un petit morceau de bois ([1]). Ils y mettaient ordinairement les clous que nous leur donnions, ainsi que toutes les autres choses qu'ils pouvaient y porter. Quelques femmes y mettent le duvet de l'albatros, qui est aussi blanc que la neige, et qui, étant relevé, par devant et par derrière le trou, en une touffe presque aussi grosse que le poing, forme un coup d'œil très-singulier, et qui, quoique étrange, n'est pas désagréable. Outre les parures qu'ils font entrer dans les trous des oreilles, ils en suspendent avec des cordons plusieurs autres, tels que des ciseaux ou des aiguilles de tête de talc vert, auxquels ils mettent un très-haut prix; des ongles et des dents de leurs parents défunts, des dents de chien et toutes les autres choses qu'ils peuvent se procurer, et qu'ils regardent comme étant de quelque valeur. Les femmes portent aussi des bracelets et des colliers composés d'os d'oiseaux, de coquillages ou d'autres substances, qu'elles prennent et qu'elles enfilent en chapelet. Les hommes suspendent quelquefois à un cordon qui tourne autour de leur cou un morceau de talc vert, ou d'os de baleine, à peu près de la forme d'une langue, et sur lequel on a grossièrement sculpté la figure d'un homme; ils estiment fort cet ornement. Nous avons vu un Zélandais dont le cartilage qui sépare les narines était percé, et il y avait fait passer une plume qui s'avançait en saillie de chaque côté sur les joues. Il est probable qu'il avait adopté cette singularité bizarre comme un ornement; mais parmi tous les Indiens que nous avons rencontrés, aucun n'en portait de semblable; nous n'avons pas même remarqué à leur nez de trou qui pût servir à un pareil usage.

Leurs habitations sont de tous leurs ouvrages les plus grossiers et les moins industrieux; excepté en grandeur, elles sont à peine égales au chenil des chiens en Angleterre. Elles ont rarement plus de 18 ou 20 pieds de long, 8 ou 10 de large, et 5 ou 6 de haut, depuis la poutre, qui se prolonge d'une extrémité à l'autre, et qui forme le faîte, jusqu'à terre. La charpente est de bois, et ordinairement de perches minces; les côtés et le toit sont composés d'herbes sèches et de foin, et il faut avouer que le tout est joint ensemble avec bien peu de solidité. Il y en a quelques-unes garnies en dedans d'écorces d'arbres, de sorte que, dans un temps froid, elles doivent procurer un très-bon asile. Le toit est incliné comme celui de nos granges; la porte est à une des extrémités, et n'a que la hauteur suffisante pour admettre un homme, qui se traîne, en y entrant, sur ses mains et ses genoux. Près de la porte, il y a un trou carré qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée; car le foyer est à cette extrémité, à peu près au milieu de l'habitation, et entre les deux côtés. Dans quelque partie visible, et ordinairement près de la porte, ils attachent une planche couverte de sculpture à leur manière. Cette planche a pour eux autant de prix qu'un tableau en a pour nous. Les côtés et le toit s'étendent à environ deux pieds en dehors de chaque extrémité, de manière qu'ils forment une espèce de porche où il y a des bancs pour l'usage de la famille. La partie du terrain qui est destinée pour le foyer est enfermée dans un carré creux, entouré de petites cloisons de bois ou de pierre, et c'est au milieu qu'on allume le feu. Le long des côtés, dans l'intérieur de l'habitation, ils étendent un peu de paille sur laquelle ils se couchent.

Leurs meubles et ustensiles sont en petit nombre, et un coffre les contient ordinairement tous, si l'on en excepte leurs paniers de provisions, les citrouilles où ils conservent de l'eau douce, et les maillets dont ils battent leur racine de fougère; ceux-ci sont déposés communément en dehors de la porte. Quelques outils grossiers, leurs habits, leurs armes, et les plumes qu'ils mettent dans leurs cheveux, composent le reste de leurs trésors. Ceux qui sont d'une classe distinguée et dont la famille est nom-

([1]) Voy., sur l'usage des botoques, etc., le *Magasin pittoresque*, t. XVIII, p. 139.

breuse ont trois ou quatre habitations enfermées dans une cour; les cloisons en sont faites avec des perches et du foin, et ont environ 10 ou 12 pieds de hauteur.

Lorsque nous étions à terre, dans le canton appelé *Tolaga*, nous vîmes les ruines ou plutôt la charpente d'une maison qui n'avait jamais été achevée, et qui était beaucoup plus grande qu'aucune de celles





Coffre sculpté des habitants de la Nouvelle-Zélande, vu en dessus et en dessous. — D'après Cook.

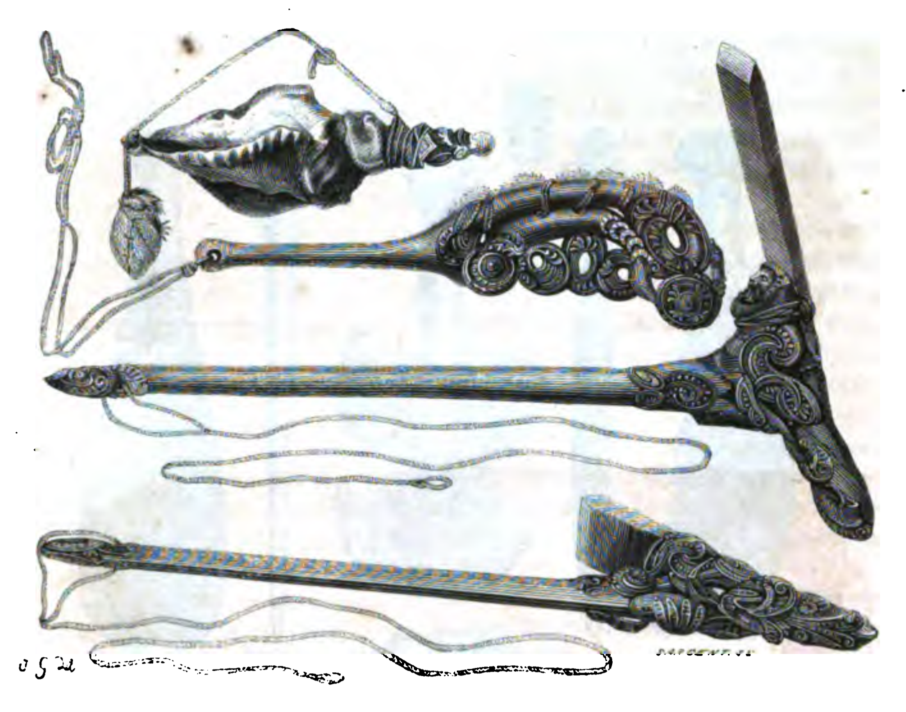
que nous avions trouvées ailleurs; les côtés en étaient ornés de plusieurs planches sculptées et beaucoup mieux travaillées que nous n'en avions encore vu; mais nous n'avons pas pu savoir à quel usage elle avait été commencée, et pourquoi on ne l'avait point finie.

Quoique ces peuples soient assez bien défendus de l'inclémence du temps dans leurs habitations, lorsqu'ils font des excursions pour chercher des racines de fougère ou pêcher du poisson, ils paraissent ne s'embarrasser en aucune manière d'avoir un abri. Ils s'en font quelquefois un contre le vent; d'autres fois ils ne prennent pas même cette précaution; ils couchent sous des buissons avec leurs femmes et leurs enfants, leurs armes rangées autour d'eux. La troupe de quarante ou cinquante Indiens que nous vîmes à la baie de *Mercure,* dans un district que les naturels du pays appellent *Opourage*, ne construisit jamais le moindre abri pendant que nous y étions, quoique la pluie tombât quelquefois pendant vingt-quatre heures sans discontinuer.

Comme ils n'ont point de vase où ils puissent faire bouillir de l'eau, ils n'ont d'autre manière d'apprêter les aliments que de les cuire dans une espèce de four ou de les rôtir. Ils font des fours semblables à ceux des insulaires des mers du Sud; et nous n'avons rien à ajouter à la description qui a déjà été donnée de leur manière de rôtir les aliments, sinon que la longue broche à laquelle ils attachent la viande est placée obliquement vers le feu; pour cela, ils engagent l'extrémité de la broche sous une pierre, et ils la soutiennent à peu près dans le milieu avec une autre; selon qu'ils approchent plus ou moins de l'extrémité cette seconde pierre, ils augmentent ou diminuent, comme il leur plaît, le degré d'obliquité de la broche.

J'ai observé ailleurs qu'au nord de la Nouvelle-Zélande il y a des plantations d'ignames, de pommes de terre et de cocos; mais nous n'en avons point vu de pareilles au sud. Les habitants de cette partie du pays doivent donc vivre uniquement de racine de fougère et de poisson, si l'on en excepte les res-

sources accidentelles et rares qu'ils peuvent trouver dans les oiseaux de mer et les chiens. Il est certain qu'ils ne peuvent pas se procurer la racine de fougère (leur principal aliment) et du poisson dans toutes les saisons de l'année, puisque nous en avons vu des provisions sèches, mises en tas, et puisque quelques-uns d'eux témoignèrent de la répugnance à nous en vendre, surtout du poisson, lorsque nous



**Ouvrages des insulaires de la Nouvelle-Zélande. — D'après Cook.**

avions envie d'en acheter pour l'embarquer. Cette circonstance paraît confirmer le sentiment où je suis que ce pays fournit à peine à la subsistance de ses habitants, que la faim porte, en conséquence, à des hostilités continuelles, et excite naturellement à manger les cadavres de ceux qui ont été tués dans les combats.

Nous n'avons pas découvert qu'ils eussent d'autre boisson que de l'eau (¹).

Ce qui prouve encore que les habitants de ce pays sont exempts de maladie, c'est le grand nombre de vieillards que nous avons vus, et dont plusieurs, à en juger par la perte de leurs cheveux et de leurs dents, semblaient être très-âgés; cependant aucun d'eux n'était décrépit, et, quoiqu'ils n'eussent plus dans les muscles autant de force que les jeunes, ils n'étaient ni moins gais ni moins vifs (²).

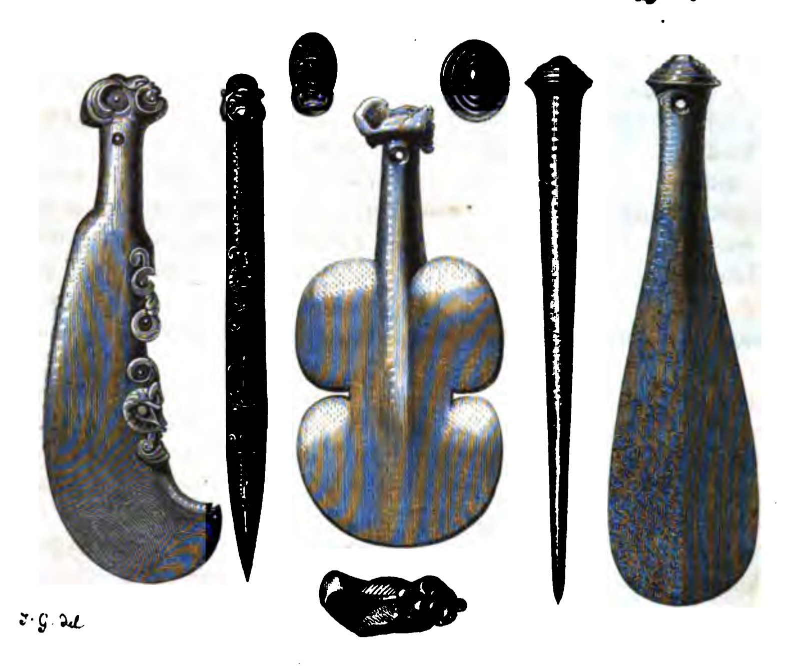
**Des pirogues et de la navigation des habitants de la Nouvelle-Zélande. — Agriculture, armes et musique; gouvernement, religion et langage de ces insulaires.**

L'industrie de ces peuples se montre dans leurs pirogues plus que dans toute autre chose; elles sont longues et étroites, et d'une forme très-ressemblante aux bateaux dont on se sert pour la pêche de la baleine dans la Nouvelle-Angleterre. Les plus grandes de ces pirogues semblent être destinées princi-

(¹) En effet, tous les voyageurs s'accordent à constater la répugnance de ces insulaires pour les liqueurs fortes.

(²) « Leurs maladies ou *mate* les plus ordinaires sont l'éléphantiasis, la phthisie pulmonaire, et les catarrhes sous toutes les formes. » (Lesson.)

palement à la guerre, et elles portent de quarante à quatre-vingts ou cent hommes armés. Nous en mesurâmes une qui était à terre, à Tolaga : elle avait 68 pieds et demi de long, 5 de large et 3 et demi de profondeur. Il y en a peu qui n'aient pas vingt pieds de long. Quelques-unes, des plus petites, ont des balanciers ; ils en joignent de temps en temps deux ensemble, mais cela est très-rare. La sculpture des ornements de la poupe et de la proue des petites pirogues, qui semblent destinées uniquement à la pêche, consiste dans la figure d'un homme dont le visage est aussi hideux qu'on puisse l'imaginer ; il



Espèces de massues des habitants de la Nouvelle-Zélande, appelées *patou-patou*, vues de côté, du tranchant et du bout. — D'après Cook.

sort de la bouche une langue monstrueuse, et des coquillages blancs d'oreilles de mer lui servent d'yeux ; mais les plus grandes pirogues, qui semblent être leurs bâtiments de guerre, sont magnifiquement ornées d'ouvrages à jour, et couvertes de franges flottantes de plumes noires, qui forment un coup d'œil agréable ; les planches du plat-bord sont sculptées aussi, souvent dans un goût grotesque, et décorées de touffes de plumes blanches, placées sur un fond noir.

Ils ont deux sortes de haches, et des ciseaux qui leur servent aussi de tarière pour faire des trous. Comme ils n'ont point de métaux, leurs haches sont faites d'une pierre noire et dure, ou d'un talc vert (¹), compacte, et qui ne casse pas. Leurs ciseaux sont composés d'ossements humains ou de morceaux de jaspe qu'ils coupent dans un bloc, en petites parties angulaires et pointues, ressemblant à nos pierres à fusil. Ils estiment leurs haches plus que tout le reste de ce qu'ils possèdent, et ils ne voulurent jamais nous en céder une seule, quelque échange que nous leur présentassions.

Leurs armes ne sont pas en grand nombre, mais elles sont très-propres à détruire leurs ennemis : ils ont des lances, des dards, des haches de bataille et le patou-patou ; la lance a quatorze ou quinze pieds de long ; elle est pointue aux deux bouts, et quelquefois garnie d'un os ; on l'empoigne par le milieu, de sorte que, la partie du derrière balançant celle du devant, elle porte un coup plus difficile à parer que celui d'une arme qu'on tient par un des bouts. Ils lancent le dard, ainsi que les pierres, avec la main ; mais ils s'en servent rarement, si ce n'est pour la défense de leurs forts. Leurs combats, dans les pirogues ou à terre, se font ordinairement de corps à corps. Ils n'ont point d'armure défensive ; mais, outre leurs armes, les chefs portent un bâton de distinction, comme nos officiers portent un

(¹) C'est-à-dire d'un beau jade vert axinien, qui se trouve dans un seul endroit de l'île méridionale, près du détroit de Cook.

esponton. C'était communément une côte de baleine, aussi blanche que la neige, et décorée de sculpture, de poil de chien et de plumes; c'était, d'autres fois, un bâton d'environ six pieds de long, orné de la même manière et incrusté de coquillages ressemblant à la nacre de perle. Ceux qui portent ces marques de distinction sont ordinairement vieux, ou au moins ils ont passé le moyen âge; ils ont aussi sur le corps plus de taches d'*amoco* que les autres.

La danse de guerre consiste en un grand nombre de mouvements violents et de contorsions hideuses des membres; le visage y joue un grand rôle; souvent ils font sortir de leur bouche une langue d'une longueur incroyable, et relèvent leurs paupières avec tant de force qu'on aperçoit tout le blanc de l'œil, en haut et en bas, de manière qu'il forme un cercle autour de l'iris. Ils ne négligent rien de tout ce qui peut rendre la figure de l'homme difforme et effroyable; pendant cette danse, ils agitent leurs lances, ils ébranlent leurs dards, et frappent l'air avec leurs patou-patou.

Ils ont des instruments sonores, mais on peut à peine leur donner le nom d'instruments de musique: l'un est la coquille appelée la *trompette de Triton,* avec laquelle ils font un bruit qui n'est pas différent de celui que nos bergers tirent de la corne d'un bœuf; l'autre est une petite flûte de bois ressemblant à une quille d'enfant, mais beaucoup plus petite, et aussi peu harmonieuse que le sifflet que nous appelons *peawhistle.* Ils ne paraissent pas regarder ces instruments comme fort propres à la musique, car nous ne les avons jamais entendus y joindre leurs voix, ni en tirer des sons mesurés qui eussent la moindre ressemblance avec un air.

Après ce que j'ai déjà dit sur l'usage où sont ces Indiens de manger de la chair humaine, j'ajouterai seulement que, dans presque toutes les anses où nous débarquâmes, nous avons trouvé des os humains encore couverts de chair, près des endroits où l'on avait fait du feu, et que, parmi les têtes qui furent apportées à bord par le vieillard, quelques-unes semblaient avoir des yeux et des ornements dans leurs oreilles, comme si elles eussent été vivantes.

On ne doit pas supposer que nous ayons pu acquérir des connaissances très-étendues sur la religion de ces peuples: ils reconnaissent l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un est suprême et les autres subordonnés; ils expliquent à peu près de la même manière que les Otaïtiens l'origine du monde et la production du genre humain ([1]). Tupia cependant semblait avoir sur ces matières de plus grandes lumières qu'aucun des habitants de la Nouvelle-Zélande; et lorsqu'il était disposé à les instruire, ce qu'il faisait quelquefois par de longs discours, il était sûr d'avoir un nombreux auditoire, qui l'écoutait avec un silence si profond, avec tant de respect et d'attention, que nous ne pouvions pas nous empêcher de leur souhaiter un meilleur prédicateur.

Nous n'avons pas pu savoir quels hommages ils rendent aux divinités qu'ils reconnaissent; mais nous n'avons point vu de lieux destinés au culte public, comme les *moraïs* des insulaires de la mer du Sud. Cependant nous avons aperçu, près d'une plantation de patates douces, une petite place carrée, environnée de pierres, et au milieu de laquelle on avait dressé un des pieux pointus qui leur servent de bêche, et auquel était suspendu un panier rempli de racines de fougère. Les naturels du pays nous dirent que c'était une offrande adressée à leurs dieux, par laquelle on espérait les rendre plus propices et obtenir d'eux une récolte abondante.

Nous ne pouvons pas nous former une idée précise de la manière dont ils disposent de leurs morts. Les rapports qu'on nous a faits sur cet objet ne sont point d'accord. Dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Zélande, ils nous dirent qu'ils les enterraient, et dans la partie méridionale, nous apprîmes qu'on les jetait à la mer. Il est sûr que nous n'avons point vu de tombeaux dans le pays, et qu'ils affectaient de nous cacher, avec une espèce de secret mystérieux, tout ce qui est relatif à leurs morts; mais quels que soient leurs cimetières, les vivants sont eux-mêmes des espèces de monuments de deuil ([2]).

([1]) Le dieu suprême s'appelle *Nui-Atua* (maître du monde). Chaque individu a son ange gardien ou *atua*. Les prêtres se nomment *arikis* ou *tane-tohonga* (hommes savants); les prêtresses, les *wahine-ariki* ou *wahine-tohonga*.

Dans chaque village ou pah, il y a un petit temple ou maison de Dieu *(ware-atua)*, dans laquelle on fait les prières *(karakia)*. Les arikis président aux prières et consacrent les guerres, les naissances, les mariages et les morts. Ils sont aussi médecins.

Les missionnaires protestants propagent le christianisme avec ardeur dans ces îles.

([2]) Quelquefois ils placent un coffre sculpté au-dessus des sépultures.

A peine avons-nous vu une seule personne, de l'un ou de l'autre sexe, dont le corps n'eût pas quelques cicatrices de blessures, qu'elle s'était faites comme un témoignage de sa douleur pour la perte d'un parent ou d'un ami. Quelques-unes de ces blessures étaient si récentes que le sang n'était pas encore entièrement étanché; ce qui prouve que la mort avait frappé quelqu'un sur la côte pendant que nous y étions. Cela était d'autant plus extraordinaire que nous n'avions point appris qu'on eût fait aucune cérémonie funéraire. Quelques-unes de ces cicatrices étaient très-larges et très-profondes, et nous avons trouvé plusieurs habitants dont elles défiguraient le visage. Nous avons encore observé, dans ce pays, un monument d'une autre espèce: je veux dire la croix qui était dressée près du canal de la Reine-Charlotte (1).

## NOUVELLE-GALLES DU SUD (2).

**Traversée de la Nouvelle-Zélande à la baie de Botanique, sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, appelée aujourd'hui Nouvelle-Galles méridionale. — Différents incidents qui nous y arrivèrent. — Description du pays et de ses habitants.**

Nous fîmes voile, le 31 mars 1770, du cap *Farewell* (d'Adieu), situé à 40° 33′ de latitude sud, et à 186 degrés de longitude occidentale.

Le matin du 9 avril, étant au 38° 29′ de latitude sud, nous vîmes un oiseau du tropique, ce qui est fort extraordinaire dans une latitude si avancée.

Nous aperçûmes, le 15, un œuf et une mouette; et comme ces oiseaux ne s'éloignent jamais beaucoup de terre, nous continuâmes à sonder toute la nuit sans trouver de fond à 130 brasses.

Le 16, sur les deux heures, un petit oiseau de terre vint se percher sur les agrès; mais nous n'avions point de fond à 120 brasses.

Le 18, dans la matinée, nous vîmes deux poules de Port-Egmont et une pintade, signes certains du voisinage de la terre; et, en effet, suivant notre estime, nous ne devions pas en être fort éloignés; car notre longitude n'était qu'un degré à l'ouest du côté oriental de la terre de Van-Diemen, d'après la position que leur a assignée Tasman, et que nous ne pouvons pas accuser d'erreur, dans une traversée aussi courte que celle qui se trouve de cette terre à la Nouvelle-Zélande, et, suivant notre latitude,

(1) Voy., sur ces croix, le t. III, note 4, p. 113.

(2) La Nouvelle-Galles du Sud, située à 300 lieues de la Nouvelle-Zélande, comprend toute la côte orientale de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. Son étendue est de plus de mille lieues, depuis le cap York jusqu'au promontoire Wilson, à l'extrémité sud. C'est toute la longueur de l'Australie, dont la largeur est moyennement de 450 lieues. La surface entière de l'Australie est à peu près égale aux quatre cinquièmes de celle de l'Europe.

Ce fut Banks, le compagnon de Cook, qui indiqua au gouvernement anglais la baie Botanique *(Botany-Bay)* comme le lieu le plus favorable de l'Océanie pour la déportation des criminels et pour la fondation d'une colonie. Le capitaine Philips y transporta les premiers *convicts* des deux sexes, au nombre de dix-sept cents, le 18 janvier 1788; mais il trouva le sol de la baie Botanique, si riche qu'il fût d'ailleurs en végétaux, trop sablonneux, et il préféra, pour l'établissement des colons, le bord méridional du port Jackson, situé à 4 lieues plus haut. On bâtit, sur la crique de Sydney, quelques cabanes qui, avec le temps, sont devenues la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud. Le territoire, à partir de Botany-Bay jusqu'à Broken-Bay, au nord, prend le nom de comté de Cumberland.

Les principaux navigateurs qui ont exploré les côtes de la Nouvelle-Galles du Sud depuis Cook sont: d'Entrecasteaux, dans son voyage à la recherche de la Pérouse, en 1792; Flinders et Ross, 1797; Flinders, Baudin, 1801; P.-P. King, 1818 et 1822; Duperrey, 1824; Bougainville fils, 1825; Fitz-Roy, 1836; J.-C. de Wickham, commandant du *Beagle*, 1837 à 1841; J. Lort. Stokes, 1841 à 1843. Si l'on devait citer tous ceux qui ont contribué à faire mieux connaître cette contrée, il faudrait ajouter un grand nombre d'autres noms, tels que ceux de Péron, Quoy, John Oxley, Sturt, Hume, Howell, Bennett, Cunningham, Nutchell, Tyers, Robert Dixon, de Strzelecki, sir John Franklin, etc. (Voy. la *Bibliographie.)*

La population anglaise à la Nouvelle-Galles, qui était de 40 000 âmes environ il y a quelques années, paraît s'être accrue dans une proportion très-remarquable, depuis les découvertes de mines d'or.

nous n'étions pas à plus de cinquante ou cinquante-cinq lieues du lieu d'où il partit. Nous eûmes tout le jour des raffales fréquentes et de grosses lames.

Le 19, à six heures, nous vîmes une terre qui s'étendait du nord-est à l'ouest, à la distance de cinq ou six lieues.

Je donnai à la pointe la plus sud de la terre qui fût en vue le nom de *pointe Hicks* ([1]), parce que M. Hicks, mon premier lieutenant, la découvrit le premier. On n'apercevait point de terre au sud de cette pointe, quoique le temps fût très-clair de ce côté, et que par notre longitude comparée avec celle de Tasman, non telle qu'on la trouve dans les cartes imprimées, mais dans les extraits du journal de ce navigateur publiés par Rembrands ([2]), le milieu de la terre de Van-Diemen dût nous rester directement au sud.

A midi, les dernières terres s'étendaient du nord-ouest à l'est nord-est, et une pointe qu'on y remarque aisément nous restait au nord, 201 degrés est, à environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en mondrain rond qui ressemble beaucoup au *Ram-Head* (Tête du Bélier), qui est à l'entrée du goulet de Plymouth, c'est pour cela que je lui donnai le même nom.

A une heure, nous vîmes trois trombes à la fois : il y en avait deux entre nous et la côte, et la troisième était à notre bâbord, à quelque distance.

Le 20, nous nous trouvâmes, à midi, à environ trois lieues de la côte. Le temps étant clair, nous vîmes distinctement le pays : il présente un coup d'œil agréable; la terre est médiocrement élevée et entrecoupée par des collines et des vallées, des hauteurs et des plaines; il y a un petit nombre de prairies de peu d'étendue, et qui sont, en général, couvertes de bois. La pente des collines et des hauteurs est douce, et les sommets n'en sont pas très-hauts. Nous continuâmes à porter au nord, le long de la côte, avec un vent du sud; dans l'après-midi, nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits, ce qui ne nous permit pas de douter que le pays ne fût habité.

Nous remîmes à la voile le 21; à six heures du matin, nous étions en travers d'une haute montagne que j'appelai *mont Dromadaire*.

A cinq heures du soir, nous étions en travers d'une pointe de terre que j'appelai *pointe Upright*.

Le 22, à midi, le cap Dromadaire nous restait au sud, 28 degrés ouest, à dix-neuf lieues, et nous avions au nord une montagne à pic qui ressemble à un colombier carré, avec un dôme au sommet, et à laquelle je donnai pour cela le nom de *Pigeon-House* (Colombier).

Dans l'intérieur du pays, entre le mont Dromadaire et le Colombier, nous vîmes de hautes montagnes toutes couvertes de bois, à l'exception de deux, aplaties à leur sommet.

Le 24 nous eûmes du tonnerre et des éclairs, avec des raffales pesantes.

Le 25, à environ deux lieues au nord d'un cap que j'avais découvert le jour de Saint-Georges, la côte semblait former une baie; je donnai à la pointe septentrionale de cette baie le nom de *Long-Nose* (Long-Nez), et à une autre pointe, située à huit lieues au nord, le nom de *Red-Point* (pointe Rouge), eu égard à la couleur de la terre. Avant la fin du jour, nous vîmes le long de la côte de la fumée en plusieurs endroits, et ensuite du feu deux ou trois fois.

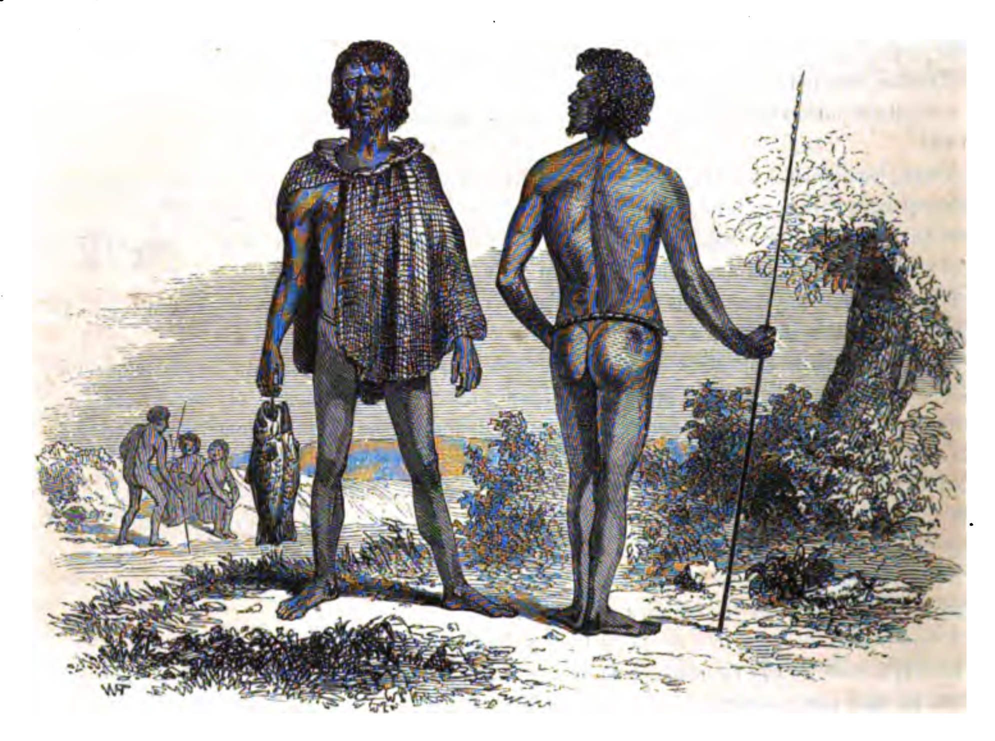
Le 27, nous vîmes plusieurs habitants marcher à grands pas sur la côte, et quatre d'entre eux portaient un petit canot sur leurs épaules. Nous nous flattions qu'ils allaient le lancer à l'eau pour s'approcher de notre vaisseau; nous fûmes bientôt détrompés, et je résolus d'aller à terre, dans l'esquif, avec autant d'hommes qu'il en pourrait contenir.

Je m'embarquai, accompagné seulement de MM. Banks et Solander, de Tupia et de quatre rameurs, et nous voguâmes vers l'endroit de la côte où étaient rassemblés les Indiens : il y avait près d'eux quatre petits canots au bord de la mer. Les Indiens s'assirent sur les rochers, et semblaient attendre notre débarquement; mais, à notre grand regret, ils s'enfuirent dans les bois dès que nous fûmes à un quart de mille d'eux. Nous persistâmes pourtant dans le dessein d'aller à terre pour tâcher d'obtenir une entrevue avec eux; mais nous trouvâmes une si grande houle, brisant sur chaque partie du rivage, qu'il nous fut tout à fait impossible de débarquer avec notre petit bateau. La nécessité nous obligea de nous

([1]) Au sud du cap Howe. (Voy. une carte moderne.)

([2]) Dirk Rembrandts, traducteur hollandais de quelques extraits des journaux d'Abel Tasman.

borner à examiner les objets que nous apercevions de la mer. Les pirogues, vues de plus près, nous parurent ressembler beaucoup aux plus petites de la Nouvelle-Zélande. Nous remarquâmes qu'il n'y avait point de broussailles parmi les arbres répandus sur la côte, lesquels n'étaient pas fort gros; nous reconnûmes plusieurs de ces arbres pour des palmiers et quelques-uns pour des palmistes; après un examen qui ne fit qu'exciter notre curiosité, au lieu de la satisfaire, nous fûmes contraints de retourner fort mé-



Habitants de la Nouvelle-Galles du Sud (baie de Jervis) ([1]). — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe* (Dumont d'Urville).

contents au vaisseau; et, sur les cinq heures du soir, nous arrivâmes à bord. Nous eûmes alors calme, et notre situation n'était point du tout agréable. Nous étions tout au plus à un mille et demi de la côte, et en dedans de quelques brisants qui sont situés au sud; mais heureusement une brise légère s'éleva de terre et nous mit hors de danger. Nous portâmes avec cette brise au nord, et, le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie qui semblait être à l'abri de tous les vents, et dans laquelle je résolus d'entrer avec le vaisseau ([2]). La pinasse étant raccommodée, je l'envoyai avec le maître pour en sonder l'entrée, pendant que je chicanai le vent, que nous avions debout. A midi, le goulet de la baie nous restait au nord nord-ouest, à environ un mille de distance; voyant de la fumée sur la côte, nous dressâmes sur-le-champ nos lunettes, et nous découvrîmes dix Indiens qui, à notre approche, abandonnèrent leur feu et se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvaient observer nos mouvements. Bientôt après, deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, vinrent sur la côte précisément au-dessous de cette éminence; les quatre rameurs montèrent au sommet pour joindre leurs compagnons, qui y étaient déjà. La pinasse, qui avait été envoyée en avant pour sonder, approcha de cet endroit, et tous les Indiens, en les voyant, se retirèrent plus avant sur la colline, excepté un seul qui se cacha dans des rochers près du lieu de débarquement. A mesure que la pinasse avançait le long de la côte, la plupart des habitants prenaient la même route, et se tenaient vis-à-vis du bâtiment à une certaine distance. Quand nos gens revinrent, le maître nous dit que plusieurs de ces Indiens étaient venus sur la grève

([1]) La baie de Jervis, située au sud de Botany-Bay, est l'une des plus belles et des plus sûres de toute la côte.

([2]) La baie Botanique (Botany-Bay), près de laquelle s'est élevée depuis, à 4 lieues au nord, la grande et belle ville de Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du Sud et du comté de Cumberland.

d'une petite anse qui se trouve dans l'intérieur du havre, et qu'ils l'avaient invité à débarquer par des signes et des paroles dont il n'entendait pas la signification ; il ajouta qu'ils étaient tous armés de longues piques et d'une pièce de bois dont la forme était assez ressemblante à celle d'un cimeterre. Les Indiens qui n'avaient pas suivi le bateau, s'apercevant que le vaisseau approchait, nous firent plusieurs gestes de menace et agitèrent leurs armes ; il y en avait deux surtout d'une figure singulière : leurs vi-



Confluent de la Nepean et de la Wera-Gambia (¹). — D'après l'Atlas de *la Thétis* (Bougainville fils).

sages semblaient être couverts d'une poudre blanche, et leurs corps étaient peints de larges raies de la même couleur, qui, passant obliquement sur la poitrine et sur le dos, avaient la forme des bandoulières de nos soldats : ils portaient aussi sur leurs jambes et leurs cuisses des raies de la même espèce, qui ressemblaient à de larges jarretières. Chacun de ces hommes tenait dans sa main l'arme, d'environ deux pieds et demi de long, que le maître nous avait décrite comme un cimeterre. Il nous parut qu'ils parlaient entre eux avec beaucoup de chaleur.

(¹) Lesson, qui visita la baie Botanique en 1824, fit une excursion dans l'intérieur des terres, en remontant la Nepean et la Wera-Gambia.

« Ces rivières coulent, dit-il, dans la crevasse profonde des hauts pitons du premier plan de la chaîne des montagnes Bleues ; les brisures de ces montagnes s'élèvent sur leurs bords en murailles verticales. Les roches, nues et éboulées, n'ont reçu qu'une végétation spéciale ; mais ces roches de grès, séparées en fragments gigantesques, placées en assises avec régularité, sembleraient avoir été posées par la main des hommes, si leur masse ne prouvait l'habileté d'un ouvrier bien autrement puissant. Un silence de stupeur règne sur cette création sauvage, qu'interrompt parfois l'aigre cri du cacatoès. »

Mais plus loin le paysage change entièrement d'aspect. Après être sortis de la Wera-Gambia, qui ne pouvait plus porter l'embarcation, Lesson et ses compagnons rétrogradèrent jusqu'au bassin de la Nepean :

« Les bords de ce bassin nous offrirent leur pelouse de violettes bleues et blanches, l'ombrage de grands arbres, des ondes tombant des diverses crevasses des montagnes Bleues, et des poissons délicats. Là nous entendîmes le cri du singulier *psophode*, qui imite à faire illusion le claquement du fouet du postillon. Là nous trouvâmes les somptueuses plumes de la *lyre* ; là, les *satin-birds* (oiseaux-satin) volaient sans bruit avec leur plumage soyeux et mollet. Je n'oublierai jamais ce spectacle extraordinaire et complétement en dehors de ce que j'ai vu sous tant de climats. » (*Voyage autour du monde*, t. II, p. 273 et 274.)

Nous continuâmes à porter sur la baie, et l'après-midi nous mîmes à l'ancre par six brasses, au-dessous de la côte méridionale, à environ deux milles en dedans de l'entrée, la pointe sud nous restant au sud-est, et la pointe nord à l'est. En avançant, nous découvrîmes sur les deux pointes de la baie quelques huttes et plusieurs naturels du pays, hommes, femmes et enfants. Nous vîmes, au-dessous de la pointe du sud, quatre petites pirogues ayant chacune à bord un homme qui semblait fort occupé à



Cours de la Nepean. — D'après l'Atlas de *la Thétis* (Bougainville fils).

harponner du poisson avec une grande pique; peu s'en fallut qu'ils ne se hasardassent à passer au milieu de la houle; et ils étaient si attentifs à leur ouvrage que, lorsque le vaisseau passa à un quart de mille d'eux, ils tournèrent à peine les yeux. Peut-être que le bruit des vagues les avait assourdis, ou que, leur attention entièrement fixée sur leur pêche, ils ne virent et n'entendirent rien quand nous passâmes.

Le vaisseau avait mis à l'ancre vis-à-vis d'un petit village composé de six à huit maisons. Tandis que nous nous préparions à remonter à bord du bateau, nous vîmes sortir du bois une vieille femme, suivie de trois enfants; elle portait des fagots à brûler, et chacun des enfants avait aussi sa petite charge. Lorsqu'elle s'approcha des maisons, trois autres enfants, plus jeunes que les premiers, vinrent à sa rencontre. Elle regardait souvent du côté du vaisseau; mais elle ne témoignait ni crainte ni surprise. Peu de temps après, elle alluma du feu, et les quatre pirogues arrivèrent de la pêche. Les hommes débarquèrent, et, après avoir tiré leur canot à terre, ils se mirent à apprêter leur dîner, sans paraître s'embarrasser de nous, quoique nous ne fussions éloignés que d'un demi-mille. Nous observâmes qu'aucun des habitants que nous avions vus ne portait le moindre vêtement; la vieille femme n'avait pas même un pagne.

Après dîner, je fis équiper les bateaux, et nous partîmes du vaisseau accompagnés de Tupia. Nous voulions débarquer dans l'endroit où nous avions aperçu des Indiens, et nous commencions à espérer que, puisqu'ils avaient fait si peu d'attention à l'entrée du vaisseau dans la baie, ils n'en feraient pas davantage à notre arrivée à terre. Nous nous trompions : dès que nous approchâmes des rochers, deux hommes vinrent nous disputer le passage, et les autres s'enfuirent. Chacun des deux champions était

armé d'une pique d'environ dix pieds de longueur, et d'un bâton court qu'il semblait manier comme si c'eût été un instrument qui servît à lancer la pique ou à en faire usage de quelque autre manière; ils nous parlèrent d'un ton de voix très-élevé, et dans un langage rude et désagréable dont ni Tupia ni nous ne comprîmes pas un seul mot. Ils agitaient leurs armes, et semblaient résolus de défendre leur rivage jusqu'à la dernière extrémité, quoiqu'ils ne fussent que deux, et qu'ils eussent à combattre contre quarante. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer leur courage, et comme j'étais bien éloigné de commencer les hostilités avec des forces si inégales, j'ordonnai aux matelots de cesser de ramer. Nous nous entretînmes, par signes, l'espace d'un quart d'heure, et, afin de gagner leur bienveillance, je leur jetai des clous, des verroteries et d'autres bagatelles qu'ils acceptèrent, et dont ils parurent fort contents. Je leur fis signe que nous avions besoin d'eau, et je tâchai de les convaincre, par tous les moyens que je pus imaginer, que nous ne voulions leur faire aucun mal : ils nous firent quelques gestes que je pris pour une invitation de débarquer; mais lorsque le bateau s'avança, ils parurent de nouveau déterminés à s'y opposer. L'un d'eux semblait être un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, et l'autre un homme d'un moyen âge; comme je n'avais pas d'autre ressource, je fis tirer entre les deux un coup de fusil. Le plus jeune, entendant le bruit de l'explosion, laissa tomber sur le rocher un paquet de lances; mais, revenu bientôt de sa frayeur, il les releva avec une grande vivacité. Ils nous lancèrent une pierre, sur quoi j'ordonnai de lâcher un second coup de fusil chargé à petit plomb, qui atteignit aux jambes le plus âgé de ces Indiens : il s'enfuit sur-le-champ à une des habitations, qui était éloignée d'environ cent verges. J'espérais que notre contestation était finie, et nous nous hâtâmes de débarquer. Nous étions à peine sortis du bateau que le blessé revint, et nous aperçûmes qu'il n'avait quitté le rocher qu'afin d'aller chercher une espèce de bouclier pour sa défense. Dès qu'il fut de retour, il nous décocha une javeline, et son camarade en lança une autre; elles tombèrent au milieu de nous, mais heureusement elles ne blessèrent personne. Nous tirâmes un troisième coup de fusil chargé à petit plomb, sur quoi ils jetèrent une autre javeline, et s'enfuirent ensuite tous deux. Si nous les avions poursuivis, nous en aurions probablement pris un; mais M. Banks nous fit penser que les lances pouvaient être empoisonnées, et je ne crus pas qu'il fût prudent de nous hasarder dans les bois. Nous allâmes alors dans les huttes, et nous trouvâmes les enfants qui s'étaient cachés derrière un bouclier et des écorces : après les avoir examinés, nous les laissâmes dans leur retraite sans leur faire apercevoir qu'ils avaient été découverts; et, en quittant la maison, nous y mîmes quelques verroteries, des morceaux d'étoffes et d'autres présents, par lesquels nous espérions gagner l'amitié de ces habitants, lorsqu'ils reviendraient; mais nous emportâmes environ cinquante lances que nous y avions trouvées : elles ont de 6 à 15 pieds de longueur, avec quatre branches comme celles des fouanes, dont chacune est très-pointue et armée d'un os de poisson. Nous remarquâmes qu'elles étaient barbouillées d'une substance visqueuse de couleur verte, ce qui nous confirmait dans l'opinion qu'elles étaient empoisonnées; mais nous reconnûmes par la suite que cette conjecture était fausse. Il nous parut que les Indiens s'en étaient servis pour prendre du poisson, attendu qu'elles portaient encore des plantes marines.

Après nous être rembarqués dans notre bateau, nous portâmes les lances à bord du vaisseau. Nous allâmes alors vers la pointe septentrionale de la baie, où nous avions vu plusieurs naturels du pays lorsque nous y étions entrés; mais elle était entièrement déserte : nous y découvrîmes de l'eau douce qui sortait des sommets des rochers et tombait en bas, dans une mare; mais nous ne pûmes pas en tirer facilement pour notre usage.

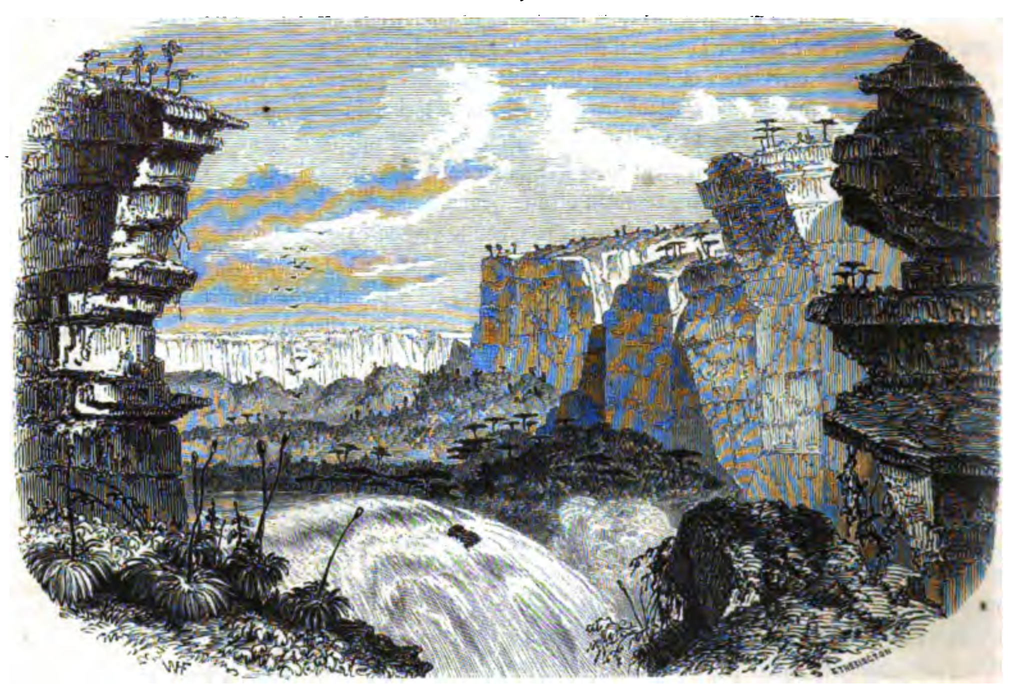
J'envoyai, le matin du 29, un détachement de matelots à cet endroit de la côte où nous avions débarqué d'abord; je leur ordonnai de creuser des trous dans le sable pour tâcher d'y puiser de l'eau. Bientôt après, j'allai à terre avec MM. Banks et Solander, et nous trouvâmes un petit courant qui était plus que suffisant pour nous fournir de l'eau.

En visitant la hutte où nous avions vu les enfants, nous fûmes très-mortifiés de trouver qu'on n'avait pas touché aux verroteries et aux rubans que nous y avions laissés la veille au soir, et de n'apercevoir aucun Indien.

Le 30, avant la pointe du jour, les Indiens vinrent aux maisons qui étaient vis-à-vis du vaisseau, et nous les entendîmes souvent pousser de grands cris. Dès qu'il fut jour, nous les vîmes se promener le

long de la grève, et bientôt après ils se retirèrent dans les bois, où ils allumèrent plusieurs feux à la distance d'environ un mille de la côte.

Le 1er mai, dès le grand matin, le corps de Forby Sutherland, un de nos matelots qui mourut la veille au soir, fut enterré près du lieu de l'aiguade, et j'appelai pour cela *pointe Sutherland* la pointe méridionale de cette baie ([1]).



Sommet de la cascade Bougainville, dans les montagnes Bleues ([2]). — D'après l'Atlas de *la Thétis* et de *l'Espérance*.

Nous résolûmes de faire une excursion dans le pays. MM. Banks et Solander, moi-même et sept autres, équipés convenablement pour cette expédition, nous nous mîmes en route et nous visitâmes d'abord, près du lieu de l'aiguade, les huttes, où quelques-uns des habitants continuaient d'aller chaque jour; et quoiqu'ils n'eussent pas encore emporté les petits présents que nous y avions mis, nous y en laissâmes d'autres un peu plus précieux, tels que des étoffes, des miroirs, des peignes et des quincailleries, et ensuite nous pénétrâmes dans la campagne. Nous trouvâmes que le sol était d'une terre marécageuse ou d'un sable léger, et que des bois et des plaines diversifiaient agréablement la surface du pays. Les arbres sont grands, droits, sans broussailles au-dessous, et placés à une telle distance l'un de l'autre que toute la campagne, si l'on en excepte les endroits où les marais y rendent le labourage impossible, pourrait être cultivée sans les abattre. Outre les arbres, le fond est couvert d'une grande quantité de gazon, qui y croît en touffes serrées les unes près des autres, et qui sont aussi grosses que la main en pourrait contenir. Nous vîmes plusieurs maisons des habitants, et des endroits où ils avaient couché en plein air; nous n'aperçûmes qu'un insulaire, et il s'enfuit au moment qu'il nous découvrit. Nous laissâmes pourtant des présents, espérant qu'à la fin nous gagnerions par là leur confiance et leur amitié.

([1]) Au nord-ouest de la pointe Solander.

([2]) Située à plusieurs milles de la baie Botanique, sur la route de Sydney à Bathurst, dans les montagnes Bleues. Bougainville arriva presque en vue de la Nouvelle-Galles du Sud en juin 1768, mais à la hauteur du cap Tribulation. La cascade doit son nom à M. Bougainville fils, commandant de *la Thétis*, qui aborda au port Jackson en juin 1825, et qui a élevé un monument sur la pointe nord de Botany-Bay, où la Pérouse écrivit les dernières de ses dépêches qui soient parvenues en Europe

Nous aperçûmes de loin, et en passant, un quadrupède qui était à peu près de la grosseur d'un lapin. Le chien de M. Banks le vit, et il l'aurait probablement attrapé, si, au moment qu'il se mit à le poursuivre, il ne s'était pas blessé la jambe contre un tronçon d'arbre caché dans la grande herbe. Nous rencontrâmes ensuite la fiente d'un animal qui se nourrissait d'herbes, et que nous jugeâmes être au moins de la grosseur d'un daim. Nous trouvâmes aussi les traces d'un autre animal, qui avait les pattes



Le Cacatoès blanc de la Nouvelle-Galles du Sud (*Plyctolophus Leadbeateri*). — D'après Mitchel (1).

comme celles du chien et qui semblait être à peu près de la grosseur d'un loup, et celles d'un troisième animal, plus petit, dont le pied ressemblait à celui d'un putois ou d'une belette (2). Les arbres étaient remplis d'un grand nombre d'oiseaux de différentes espèces, parmi lesquels il y en avait plusieurs d'une très-grande beauté, et en particulier des loriots et des catacouas (3), qui volaient en troupes très-nom-

(1) *Mitchel's australian expedition.*

(2) Voy. plus loin les notes sur les quadrupèdes de la Nouvelle-Hollande.

(3) Outre le cacatoès blanc à crête jaune, on trouve à la Nouvelle-Galles du Sud un cacatoès couleur d'ardoise à crête rouge, et deux espèces noires, sans crête, dont les ailes et la queue sont bariolées de jaune.

breuses. Nous trouvâmes quelques bois qui avaient été abattus par les naturels du pays avec un instrument émoussé, et d'autres dont ils avaient ôté l'écorce. Il n'y avait pas beaucoup d'espèces différentes de ces arbres ; nous en vîmes un grand qui distillait un gomme assez semblable au sang-du-dragon ; on avait fait des entailles dans quelques-uns, à environ trois pieds de distance les unes des autres, pour y pouvoir grimper commodément.

Le matin du lendemain 2, il tomba tant de pluie que nous fûmes tous bien aises de rester à bord.

Tupia, qui était devenu un bon tireur, s'écartait souvent de nous pour chasser aux perroquets ; il nous dit avoir rencontré une fois neuf Indiens qui s'enfuirent, frappés de crainte et avec beaucoup de désordre, dès qu'ils s'aperçurent qu'il les voyait.

Le 3, douze pirogues, qui avaient chacune à bord un seul Indien, vinrent à un demi-mille du lieu de l'aiguade, où elles restèrent pendant un temps considérable. Ces insulaires étaient occupés à harponner du poisson, et ils paraissaient si attentifs à ce qu'ils faisaient, ainsi que les autres que nous avions vus auparavant, qu'ils ne semblaient pas prendre garde à autre chose.

Le 4, un de nos officiers rencontra un homme très-vieux, une femme et quelques petits enfants, assis sous un arbre, au bord de l'eau. Ils ne s'aperçurent pas mutuellement avant d'être tout près les uns des autres. Les Indiens témoignèrent quelque crainte, mais ils ne tentèrent pas de prendre la fuite. Notre officier n'avait rien à leur donner qu'un perroquet qu'il venait de tuer ; il le leur offrit, mais ils refusèrent de l'accepter ; ils se retiraient en arrière, par frayeur ou par aversion, à mesure qu'il approchait sa main. Il resta peu de temps avec eux ; il vit plusieurs pirogues pêcher près du rivage, et, comme il était seul, il craignit qu'elles ne vinssent à terre pour l'attaquer. Il dit que ces insulaires avaient la peau d'un brun très-foncé, sans être noire (¹) ; que l'homme et la femme paraissaient fort âgés, puisqu'ils avaient tous deux les cheveux gris ; que ceux de l'homme étaient épais, et sa barbe longue et dure ; que la femme les portait courts, et que tous deux étaient entièrement nus.

La grande quantité de plantes que MM. Banks et Solander rassemblèrent dans cet endroit m'engagea à lui donner le nom de *baie de Botanique* (²). Elle est située au 34ᵉ degré de latitude sud, et au 208° 37′ de longitude ouest. Elle est étendue, sûre et commode.

Pendant mon séjour dans ce havre, j'arborai chaque jour à terre le pavillon anglais, et je fis graver, sur un des arbres près du lieu de l'aiguade, le nom de notre vaisseau, avec la date du jour et de l'année où nous arrivâmes.

(¹) Les indigènes de la Nouvelle-Hollande ont la peau d'une teinte noirâtre, couleur de suie ; le nez épaté, la chevelure plus ou moins frisée en mèches, les extrémités minces et grêles ; ces caractères ne permettent pas cependant de les confondre avec les nègres d'Afrique.

Ils descendent sans doute des peuplades primitives qui se sont répandues sur la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, etc. « Leur origine est fort obscure, dit Lesson, bien qu'on puisse la dire sœur des Alfourous et des Endamènes des hautes terres de la Malaisie, et sortie même de quelques-unes des souches les plus anciennes de Madagascar. »

En général, les naturels du continent austral sont au-dessous de la plupart des insulaires de l'Océanie, sous le rapport de l'intelligence. Plusieurs tribus sont anthropophages.

« Ceux qui occupent le dernier rang de la race malaisienne sont évidemment les habitants de l'Australie (Nouvelle-Hollande) et de la Tasmanie (terre de Van-Diémen). » (Dumont d'Urville.)

Si bas qu'ils soient placés sur l'échelle des races humaines, ils ont une religion : ils croient à l'existence de mauvais esprits, et ils leur adressent des prières pour qu'ils les préservent de tous les maux et qu'ils les favorisent dans leurs bons ou leurs mauvais desseins. Ils ensevelissent leurs morts après les avoir enveloppés de feuillage, et gravent des hiéroglyphes funéraires sur les tombes et sur les arbres voisins des sépultures.

(²) La botanique de la Nouvelle-Hollande, aussi curieuse que riche et variée, a été le sujet de savants ouvrages, notamment de ceux de Banks, de Labillardière, de Robert Brown et de Cunningham.

« La flore de l'Australie se compose d'environ 4 200 espèces, réparties dans 120 familles ; et parmi celles qui dominent sont les myrtacées, les protéacées, les épacridées, les restiacées..... Toutefois, les forêts de la Nouvelle-Galles du Sud ont un aspect brumeux, triste ; le feuillage est sec, trépide, coriace. » (Lesson.)

**Traversée de la baie de Botanique à la baie de la Trinité. — Description du pays, de ses habitants et de ses productions.**

A la pointe du jour, le 6 mai 1770, nous partîmes de la baie de Botanique. A midi, nous étions à deux ou trois milles de distance de la terre, et en travers d'une baie ou havre où il nous sembla qu'il y avait un bon mouillage, et que j'appelai *port Jackson* (¹). Ce havre gît à trois lieues au nord de la baie de Botanique.



Vue de Sidney-Cove, au port Jackson. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe*.

(Au nord du port Jackson, Cook remarqua particulièrement la pointe Stephen, le cap Hawke, trois montagnes élevées qu'il appela les *Trois-Frères*, et le cap Smokey (ou de la Fumée : on avait vu beaucoup de feu sur ce cap). A mesure que l'on s'avançait, la terre s'élevait par degrés, le pays devenait montueux. Après avoir dépassé le mont Warning, des brisants et la pointe du Danger, le cap Moreton, et des montagnes d'une forme singulière, qui avaient l'apparence de verreries *(glass houses)*, Cook rencontra une pointe qui ressemble à deux îles, et qu'il nomma *la pointe de l'île Double.)*

Au-dessus, la côte, qui est médiocrement élevée, est plus aride, dit-il, qu'aucune de celles que nous avons vues, et le sol en est plus sablonneux. Nous pouvions découvrir, avec nos lunettes, des monceaux de sable de plusieurs acres d'étendue et mobiles, dont quelques-uns avaient été transportés depuis peu dans le lieu qu'ils occupaient; car nous vîmes beaucoup d'arbres à moitié enterrés, dont les têtes étaient encore vertes, et les troncs dépouillés de ceux que le sable avait environnés plus longtemps. Dans d'autres endroits, les bois paraissaient être bas et remplis de broussailles, et nous n'aperçûmes aucun

(¹) Le port Jackson est très-étendu. Il est divisé en criques ou petites baies. Ses deux pointes avancées se rapprochent de manière à rétrécir l'entrée; sa longueur est de 7 à 9 milles. Un îlot s'élève à la partie moyenne.

signe qu'il y eût des habitants. Deux serpents d'eau nageaient au côté du vaisseau; ils avaient sur la peau de fort belles taches, et ils ressemblaient, à tous égards, aux serpents de terre, excepté que leurs queues étaient larges et plates, probablement pour leur servir de nageoires.

Le 22 mai, pendant la route, nous découvrîmes avec nos lunettes que la terre était couverte de palmiers, arbres que nous n'avions pas vus depuis que nous avions quitté les îles situées entre les tropiques; nous vîmes aussi deux Indiens qui se promenaient le long de la côte, et qui ne daignèrent pas faire la moindre attention à nous. Le soir, après avoir serré de près le vent et fait deux ou trois bordées, nous mîmes à l'ancre sur les huit heures, par cinq brasses, fond de sable fin.

Le lendemain 23, j'allai à terre dès le grand matin, accompagné de MM. Banks et Solander, de nos officiers, de Tupia, et d'un détachement de matelots, dans la vue d'examiner le pays. Le vent soufflait avec force, et nous le trouvâmes si froid qu'étant à quelque distance de la côte, nous prîmes nos manteaux, comme une précaution nécessaire pour le voyage. Nous débarquâmes un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, où nous trouvâmes un canal qui conduisait dans un grand lagon. Je m'avançai pour examiner le canal. Nous vîmes plusieurs fondrières et marais salants, sur lesquels, ainsi qu'aux côtés du lagon, croît le véritable palétuvier, tel qu'on le trouve dans les îles d'Amérique, et le premier arbre de cette espèce que nous eussions encore rencontré. On aperçoit, dans les branches de ces palétuviers, plusieurs nids d'une espèce remarquable de fourmis, qui étaient aussi vertes que l'herbe; lorsqu'on les troublait dans leurs retraites, en agitant les branches, elles sortaient en foule et punissaient l'agresseur par une piqûre beaucoup plus douloureuse que celle des animaux de la même espèce que nous connaissions. Nous avons aussi vu, sur ces arbres, un grand nombre de petites chenilles vertes; elles avaient le corps couvert d'un poil épais, et elles étaient rangées sur les feuilles à côté l'une de l'autre, vingt ou trente ensemble, comme une file de soldats. Nous sentîmes, en les touchant, que le poil de leur corps était pointu comme une aiguille, et il nous causa une douleur plus vive, quoique moins durable.

Nous rencontrâmes sur la côte des espèces d'outardes; nous en tirâmes une qui était aussi grosse qu'un coq d'inde, et qui pesait dix-sept livres et demie. Nous convînmes tous que c'était le meilleur oiseau que nous eussions mangé depuis notre départ d'Angleterre, et, à cette occasion, nous donnâmes à l'anse le nom de *Bustard-Bay* (baie de l'Outarde). Elle gît à 24° 4′ de latitude, et à 208° 16′ de longitude. La mer semblait abonder en poisson, mais malheureusement nous déchirâmes entièrement notre seine au premier jet. Nous trouvâmes sur les bancs de vase, et au-dessous des palétuviers, une quantité innombrable d'huîtres de toutes espèces, et, entre autres, le *marteau* et beaucoup de petites huîtres perlières.

Les personnes que nous laissâmes à bord du vaisseau nous dirent que, pendant que nous étions dans les bois, environ vingt naturels du pays étaient venus au rivage, en travers du vaisseau, et s'en étaient allés après l'avoir regardé quelque temps. Pour nous, qui étions à terre, quoique nous aperçussions de la fumée en plusieurs endroits, nous ne vîmes point d'habitants. La distance ne nous permettait pas d'aller aux endroits d'où partait la fumée, à l'exception d'un seul où nous arrivâmes Nous trouvâmes dix petits feux qui brûlaient encore à quelques pas les uns des autres; mais les Indiens s'étaient éloignés. Ces feux étaient dans un bosquet d'arbres serrés les uns contre les autres, qui garantissaient du vent. Il semblait qu'on avait beaucoup marché sur cet endroit, et comme nous n'avons vu ni maisons, ni débris de cabanes, nous sommes portés à croire que ces peuples, qui n'ont point de vêtements, n'ont point non plus d'habitations, et qu'ils passent les nuits en plein air, ainsi que les animaux. Tupia lui-même, en remuant la tête avec un air de supériorité et de commisération, nous dit que c'étaient des *taata enos* (de pauvres misérables).

(Le 25, on atteignit le cap du Capricorne; le 29 et le 30, on s'arrêta au canal de la Soif *(Thirsty sound)*, où l'on ne trouva pas d'eau douce, mais où les naturalistes observèrent une quantité innombrable de papillons, ainsi que des fourmilières pratiquées dans de l'argile, et dont les fourmis étaient blanches. Aucune circonstance remarquable ne signala la suite de cette exploration avant la traversée de la baie de la Trinité à la rivière Endeavour.)

Jusqu'ici, dit Cook, nous avions navigué sans accident sur cette côte dangereuse, où la mer, dans une étendue de vingt-deux degrés de latitude, c'est-à-dire de plus de treize cents milles, cache partout des bas-fonds qui se projettent brusquement du pied de la côte, et des rochers qui s'élèvent tout à coup

du fond en forme de pyramide. Jusque-là, aucun des noms que nous avions donnés aux différentes parties du pays n'étaient des monuments de détresse; mais, en cet endroit, nous commençâmes à connaître le malheur, et c'est pour cela que nous avons appelé *cap de Tribulation* la pointe la plus éloignée qu'en dernier lieu nous avions aperçue au nord.

Ce cap gît à 16° 6' de latitude sud, et à 214° 39' de longitude ouest. Nous gouvernâmes au nord quart nord-ouest, à trois ou quatre lieues le long de la côte; nous découvrîmes au large deux îles situées à environ six ou sept lieues de la grande terre. A six heures du soir, nous avions au nord demi-ouest deux îles basses et couvertes de bois, que quelques-uns de nous prirent pour des rochers qui s'élevaient au-dessus de l'eau. Nous diminuâmes alors de voiles, et nous serrâmes le vent au plus près; c'était mon dessein de tenir le large toute la nuit, non-seulement pour éviter le danger que nous apercevions à l'avant, mais encore pour voir s'il y avait quelques îles en pleine mer, d'autant plus que nous étions très-près de la latitude assignée aux îles découvertes par Queiros, et que des géographes, par des raisons que je ne connais pas, ont cru devoir joindre à cette terre. Nous avions l'avantage d'un bon vent et d'un clair de lune pendant la nuit; en portant au large, depuis six jusqu'à près de neuf heures, notre eau devint plus profonde de quatorze à vingt et une brasses; mais, pendant que nous étions à souper, elle diminua tout à coup, et retomba à douze, dix et huit brasses, dans l'espace de quelques minutes. Sur-le-champ j'ordonnai à chacun de se rendre à son poste, et tout était prêt pour virer de bord et mettre à l'ancre; mais la sonde marquant au jet suivant une eau profonde, nous conclûmes que nous avions passé sur l'extrémité des bas-fonds que nous avions vus au coucher du soleil, et qu'il n'y avait plus de danger. Avant dix heures, nous eûmes vingt et vingt et une brasses; comme cette profondeur continuait, les officiers quittèrent le tillac fort tranquillement et allèrent se coucher. A onze heures moins quelques minutes, l'eau baissa tout d'un coup de vingt à dix-sept brasses, et avant qu'on pût rejeter la sonde, le vaisseau toucha. Il resta immobile, si l'on en excepte le soulèvement que lui donnait la houle en le battant, contre le rocher sur lequel il était. En peu de moments tout l'équipage fut sur le tillac, et tous les visages exprimaient avec énergie l'horreur de notre situation. Comme nous avions gouverné au large, avec une bonne brise, l'espace de trois heures et demie, nous savions que nous ne pouvions pas être très-près de la côte. Nous n'avions que trop de raisons de craindre que nous ne fussions sur un rocher de corail; ces rochers sont plus dangereux que les autres, parce que les pointes en sont aiguës et que chaque partie de la surface est si raboteuse et si dure qu'elle brise et rompt tout ce qui s'y frotte, même légérement. Dans cet état, nous abattîmes sur-le-champ toutes les voiles, et les bateaux furent mis en mer pour sonder autour du vaisseau. Nous découvrîmes bientôt que nos craintes n'avaient point exagéré notre malheur, et que le bâtiment ayant été porté sur une bande de rochers, il était échoué dans un trou qui se trouvait au milieu. Dans quelques endroits, il y avait de trois à quatre brasses d'eau, et dans d'autres il n'y en avait pas quatre pieds. Le vaisseau avait touché le cap au nord-est, et à environ trentes verges à tribord, l'eau avait une profondeur de huit, de dix et de douze brasses. Dès que la chaloupe fut en mer, nous abattîmes nos vergues et nos huniers, nous jetâmes l'ancre de toue à tribord, nous mîmes l'ancre d'affourche avec son câble dans le bateau, et on allait le jeter du même côté; mais en sondant une seconde fois autour du vaisseau, l'eau se trouva plus profonde à l'arrière; nous portâmes donc l'ancre à la poupe plutôt qu'à l'avant, et, après qu'elle eut pris fond, nous travaillâmes de toutes nos forces au cabestan, dans l'espoir de remettre à flot le vaisseau, si nous n'enlevions pas l'ancre; mais, à notre grand regret, nous ne pûmes jamais le mouvoir; pendant tout ce temps, il continua à battre contre le rocher avec beaucoup de violence, de sorte que nous avions de la peine à nous tenir sur nos jambes. Pour accroître notre malheur, nous vîmes, à la lueur de la lune, flotter autour de nous les planches du doublage de la quille et enfin la fausse quille, et à chaque instant la mer se préparait à nous engloutir.

Nous n'avions d'autre ressource que d'alléger le vaisseau, et nous avions perdu l'occasion de tirer de cet expédient le plus grand avantage; car malheureusement nous échouâmes à la marée haute, et elle était alors considérablement diminuée; ainsi, en allégeant le bâtiment de manière qu'il tirât autant de pieds d'eau de moins que la marée en avait perdu en tombant, nous ne nous serions trouvés que dans le même état où nous étions au premier instant de l'accident. Le seul avantage que nous procurait cette circonstance, c'est que, la marée montante soulevant le vaisseau sur les rochers, il ne battait pas avec autant de violence. Nous avions quelque espoir sur la marée suivante; mais il était incertain que le bâ-

timent pût tenir jusqu'alors, d'autant plus que le rocher grattait sa quille sous l'épaule du stribord avec une si grande force qu'on entendait le ratissement de la cale de l'avant; notre situation ne nous permettait pas de perdre du temps à des conjectures, et nous fîmes tous nos efforts pour opérer notre délivrance, que nous n'osions espérer. Les pompes travaillèrent sur-le-champ; nous n'avions que six canons sur le tillac; nous les jetâmes à la mer avec toute la promptitude possible, ainsi que notre lest de fer et de pierres, des futailles, des douves et des cerceaux, des jarres d'huile, de vieilles provisions et plusieurs autres des matériaux les plus pesants. Chacun se mit au travail avec un empressement qui approchait presque de la gaieté, et sans la moindre marque de murmure ou de mécontentement; nos matelots étaient si fort pénétrés du sentiment de leur situation qu'on n'entendit pas un seul jurement; la crainte de se rendre coupable de cette faute, dans un moment où la mort semblait si prochaine, réprima à l'instant cette profane habitude, quelque empire qu'elle eût.

Enfin la pointe du jour (le 11 juin) parut, et nous vîmes la terre à environ huit lieues de distance, sans apercevoir, dans l'espace intermédiaire, une seule île sur laquelle les bateaux eussent pu nous conduire pour nous transporter ensuite sur la grande terre, en cas que le vaisseau fût mis en pièces. Le vent tomba pourtant par degrés, et nous eûmes calme tout plat d'assez bonne heure dans la matinée; s'il avait été fort, notre bâtiment aurait infailliblement péri. Nous attendions la marée haute à onze heures du matin; nous portâmes les ancres en dehors, et nous fîmes tous les autres préparatifs pour tâcher de nouveau de remettre le vaisseau à flot: nous ressentîmes une douleur et une surprise qu'il n'est pas possible d'exprimer, lorsque nous vîmes qu'il ne flottait pas de plus d'un pied et demi, quoique nous l'eussions allégé de près de cinquante tonneaux; car la marée du jour n'était pas parvenue à une aussi grande hauteur que celle de la nuit. Nous nous mîmes à l'alléger encore davantage, et nous jetâmes à la mer tout ce qui ne nous était point absolument nécessaire. Jusqu'ici, le vaisseau n'avait pas fait beaucoup d'eau; mais à mesure que la marée tombait, l'eau y entrait avec tant de rapidité que deux pompes travaillant continuellement pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond; à deux heures, deux ou trois voies d'eau s'ouvrirent à tribord, et la pinasse, qui était sous les épaules, toucha fond. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit, et, afin de nous y préparer, nous plaçâmes deux ancres d'affourche, l'une à tribord et l'autre directement à la poupe; nous mîmes en ordre les caps-moutons et les palans dont nous devions nous servir pour tirer les câbles peu à peu, et nous attachâmes fortement une des extrémités des câbles à l'arrière, afin que l'effort suivant pût produire quelque effet sur le vaisseau, et qu'en raccourcissant la longueur du câble qui était entre lui et les ancres, on pût le remettre au large et le détacher du banc de rochers sur lequel il était.

Sur les cinq heures de l'après-midi, nous observâmes que la marée commençait à monter; mais nous remarquâmes en même temps que la voie d'eau faisait des progrès alarmants, de sorte qu'on monta deux nouvelles pompes; malheureusement il n'y en eut qu'une qui fût en état de travailler. Trois pompes manœuvraient continuellement; mais la voie d'eau avait si fort augmenté que nous imaginions que le vaisseau allait couler à fond dès qu'il cesserait d'être soutenu par le rocher. Cette situation était effrayante, et nous regardions l'instant où le vaisseau serait remis à flot, non pas comme le moment de notre délivrance, mais comme celui de notre destruction; nous savions bien que nos bateaux ne pourraient pas nous porter tous à terre, et que, quand la crise fatale arriverait, comme il n'y aurait plus ni commandement ni subordination, il s'ensuivrait probablement une contestation pour la préférence qui augmenterait les horreurs du naufrage même, et nous ferait périr par les mains les uns des autres. Cependant nous savions très-bien que, si on en laissait quelques-uns à bord, ils auraient vraisemblablement moins à souffrir, en périssant dans les flots, que ceux qui gagneraient terre, sans aucune défense contre les habitants, dans un pays où des filets et des armes à feu suffiraient à peine pour leur procurer la nourriture, et que, quand même ceux-ci trouveraient des moyens de subsister, ils seraient condamnés à languir le reste de leurs jours dans un désert horrible, sans espoir de goûter jamais les consolations de la vie domestique, séparés de tout commerce avec les hommes, si on en excepte des sauvages nus, qui passaient leur vie à chercher quelque proie dans cette solitude, et qui étaient peut-être les hommes les plus grossiers et les moins civilisés de la terre.

La mort ne s'est jamais montrée dans toutes ses horreurs qu'à ceux qui l'ont attendue dans un pareil état; et comme le moment affreux qui devait décider de notre sort approchait, chacun vit ses propres

sentiments peints sur le visage de ses compagnons. Cependant tous les hommes qu'on put épargner sur le service des pompes se préparèrent à travailler au cabestan et au vindas, et, le vaisseau flottant sur les dix heures et dix minutes, nous fîmes le dernier effort, et nous le remîmes en pleine eau. Nous eûmes quelque satisfaction à voir qu'il ne faisait pas alors plus d'eau que quand il était sur le rocher, et, quoiqu'il n'y en eût pas moins de trois pieds neuf pouces dans la cale, parce que la voie d'eau avait gagné sur les pompes, cependant nos gens n'abandonnérent point leur travail, et ils parvinrent à empêcher l'eau de faire de nouveaux progrès. Mais ayant souffert, pendant plus de vingt-quatre heures, une fatigue de corps et une agitation d'esprit excessives, et perdant toute espérance, ils commencèrent à tomber dans l'abattement; ils ne pouvaient plus travailler à la pompe plus de cinq ou six minutes de suite, après quoi chacun d'eux, entièrement épuisé, s'étendait sur le tillac, quoique l'eau des pompes l'inondât à trois ou quatre pouces de profondeur. Lorsque ceux qui les remplaçaient avaient un peu travaillé et qu'ils étaient épuisés à leur tour, ils se jetaient à terre de la même manière que les premiers, qui se relevaient pour recommencer leurs efforts; c'est ainsi qu'ils se soulageaient les uns les autres, jusqu'à ce qu'un nouvel accident fût près de terminer tous leurs maux.

Le bordage qui garnit l'intérieur du fond d'un navire est appelé la *carlingue;* et, entre celui-ci et le bordage de l'extérieur, il y a un espace d'environ dix-huit pouces: l'homme qui jusqu'alors avait mesuré la hauteur de l'eau ne l'avait prise que sur la carlingue, et avait fait son rapport en conséquence; mais celui qui le remplaça pour le même service la mesura sur le bordage extérieur, par où il jugea que l'eau avait gagné, en peu de minutes, sur les pompes, 18 pouces, différence qui était entre le bordage du dehors et celui de l'intérieur; à cette nouvelle, le plus intrépide fut sur le point de renoncer à son travail ainsi qu'à ses espérances, ce qui aurait bientôt jeté tout l'équipage dans la confusion du désespoir. Quelque terrible que fût d'abord pour nous cet incident, il devint par occasion la cause de notre salut: l'erreur fut bientôt découverte, et la joie subite que ressentit chacun de nous, en trouvant que son état n'était pas aussi dangereux qu'il l'avait craint, fut une espèce d'enchantement qui sembla faire croire à tout l'équipage qu'à peine restait-il encore quelque véritable péril.

Cette confiance et cet espoir mal fondés inspirèrent une nouvelle vigueur, et quoique notre état fût le même que lorsque nos gens ralentirent leur travail par fatigue et par découragement, cependant ils réitérèrent leurs efforts avec tant de courage et d'activité qu'avant huit heures du matin les pompes avaient gagné considérablement sur la voie d'eau. Chacun parlait alors de conduire le vaisseau dans quelque havre comme d'un projet sur lequel il n'y avait pas à balancer, et tous ceux qui n'étaient pas occupés aux pompes travaillèrent à relever les ancres. Nous avions pris à bord l'ancre de toue et la seconde ancre; mais il nous fut impossible de sauver la petite ancre d'affourche, et nous fûmes obligés d'en couper le câble. Nous perdîmes aussi le câble de l'ancre de toue parmi les rochers; mais, dans notre situation, ces pertes étaient des bagatelles auxquelles nous ne faisions pas beaucoup d'attention. Nous travaillâmes ensuite à arborer le petit mât de hune et la vergue de misaine, et à remorquer le vaisseau au sud-est; et à onze heures, ayant une brise de mer, nous remîmes enfin à la voile et nous portâmes vers la terre.

Il était cependant impossible de continuer longtemps le travail nécessaire pour que les pompes gagnassent sur la voie d'eau; et comme on ne pouvait pas en découvrir exactement la situation, nous n'avions point d'espoir de l'arrêter en dedans. Dans cet état, M. Monkhouse, un des officiers de poupe, vint à moi et me proposa un expédient dont il s'était servi à bord d'un vaisseau marchand qui, ayant une voie qui faisait plus de quatre pieds d'eau par heure, fut pourtant ramené sain et sauf de la Virginie à Londres. Le maître du vaisseau avait eu tant de confiance dans cet expédient qu'il avait remis en mer son bâtiment, quoiqu'il connût son état, ne croyant pas qu'il fût nécessaire de boucher autrement sa voie d'eau. Je n'hésitai point à laisser à M. Monkhouse le soin d'employer le même expédient, qu'on appelle *larder la bonnette;* quatre ou cinq personnes furent nommées pour l'aider, et voici comment il exécuta cette opération : il prit une petite bonnette en étui, et après avoir mêlé ensemble une grande quantité de fil de caret et de laine, hachés très-menu, il les piqua sur la voile aussi légèrement qu'il lui fut possible, et il étendit par-dessus le fumier de notre bétail et d'autres ordures; si nous avions eu du fumier de cheval, il aurait été meilleur. Lorsque la voile fut ainsi préparée, on la plaça au-dessous de la quille, au moyen de quelques cordes qui la tenaient étendue; la voie, en tirant de l'eau, tira en même

temps, de la surface de la voile, qui se trouvait au trou, la laine et le fil de caret, que la mer ne pouvait pas entraîner, parce qu'elle n'était pas assez agitée pour cela; cet expédient réussit si bien que notre voie d'eau fut fort diminuée, et qu'au lieu de gagner sur trois pompes, une seule suffit pour l'empêcher de faire des progrès. Cet événement fut pour nous une nouvelle source de confiance et de consolation; les gens de l'équipage témoignèrent presque autant de joie que s'ils eussent déjà été dans un port; loin de borner dès lors leurs vues à faire échouer le vaisseau dans quelque havre, ou d'une île ou d'un con-



*L'Entreprise*, navire de Cook, près de la rivière Endeavour. — D'après Cook.

tinent, et à construire de ses débris un petit bâtiment qui pût nous porter aux Indes orientales, ce qui avait été, quelques moments auparavant, le dernier objet de notre espoir, ils ne pensèrent plus qu'à ranger la côte de la Nouvelle-Hollande, afin de chercher un lieu convenable pour le radouber, et poursuivre ensuite notre voyage comme si rien ne fût arrivé. Je dois, à cette occasion, rendre justice et témoigner ma reconnaissance à l'équipage, ainsi qu'aux personnes qui étaient à bord, de ce que, au milieu de notre détresse, on n'entendit point d'exclamations de fureur, et de ce qu'on ne vit point de gestes de désespoir; quoique tout le monde parût sentir vivement le danger qui nous menaçait, chacun, maître de soi, faisait tous ses efforts avec une patience paisible et constante, également éloignée de la violence tumultueuse de la terreur et de la sombre léthargie du désespoir.

(Ce fut seulement le 17 juin, après tant de jours d'inquiétude mortelle, que l'on parvint enfin à remorquer le navire *l'Entreprise* dans un havre convenable, découvert le 13, à l'embouchure d'un petit cours d'eau que Cook appela la rivière *Endeavour* [1]. Le matin du 18, on construisit un pont du vaisseau au rivage; la côte était si escarpée que le bâtiment flottait à 20 pieds de distance de la grève; on dressa aussi deux tentes à terre, une pour les malades du scorbut, l'autre pour les provisions, et une forge pour travailler aux choses nécessaires pour la réparation du vaisseau.)

Le 6 juillet 1770, M. Banks, le lieutenant Gore et trois matelots, remontèrent la rivière sur un petit bateau, dans la vue de faire une incursion de deux ou trois jours, pour examiner le pays et tuer quelques-uns des animaux que nous avions vus si souvent à une certaine distance de nous.

Le 7, j'envoyai de nouveau le maître sonder aux environs des bancs de sable, le rapport qu'il m'avait

[1] Effort.

fait d'un canal n'étant point du tout satisfaisant. Nous passâmes le reste de ce jour et la matinée du suivant à pêcher et à d'autres occupations nécessaires.

Le 8, sur les quatre heures de l'après-midi, M. Banks revint avec ses compagnons, et il nous fit le récit de son expédition. Après avoir marché environ trois lieues parmi des terrains marécageux et des palétuviers, ils avaient pénétré dans l'intérieur du pays, qu'ils trouvèrent très-peu différent de ce qu'ils avaient déjà vu. Dans le courant de la journée, Tupia vit un animal que, d'après sa description, M. Banks jugea être un loup. Nos gens en aperçurent aussi trois autres qu'ils ne purent ni attraper ni tuer, et une espèce de chauve-souris aussi grosse qu'une perdrix, dont il leur fut également impossible de se rendre maîtres.

Le soir, ils firent leur établissement tout près des bords de la rivière, et ils allumèrent du feu ; mais il y avait une si grande quantité de mosquites qu'à peine purent-ils y tenir ; ces insectes les suivaient dans la fumée et presque dans le feu, que nos voyageurs aimaient mieux endurer, malgré la chaleur du climat, que la piqûre de ces animaux, qui leur causait une douleur insupportable. Le feu, les mouches, et la terre qui leur servait de lit, rendirent la nuit extrêmement dure, de sorte qu'ils la passèrent à veiller et à former des souhaits pour le retour du jour. Au premier crépuscule du matin, ils allèrent chercher du gibier, et, dans une course de plusieurs milles, ils virent quatre animaux de la même espèce, dont deux furent très-bien chassés par le lévrier de M. Banks ; mais ils le laissèrent bientôt derrière en sautant par-dessus l'herbe longue et épaisse, qui empêchait le chien de courir. On observa que cet animal ne marchait pas sur ses quatre jambes, mais qu'il sautait sur les deux de devant, comme le *jerbua* ou *Mus jaculus* (¹).

Sur le midi, ils retournèrent au bateau et remontèrent ensuite la rivière, qui ne formait, un peu plus haut, qu'un ruisseau d'eau douce, et où cependant la marée s'élevait à une hauteur considérable. Comme le soir approchait, la marée baissa, et même si fort qu'ils furent obligés de descendre du bateau et de le traîner le long du rivage, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit où ils pussent reposer pendant la nuit. Enfin ils rencontrèrent un lieu convenable, et, pendant qu'ils déchargeaient le bateau, ils observèrent de la fumée à environ trois cents pas de distance ; ils pensèrent que quelques-uns des naturels du pays, avec qui ils désiraient depuis si longtemps et avec tant d'empressement de faire connaissance, étaient autour du feu. Trois de nos gens allèrent auprès d'eux, dans l'espoir qu'un si petit nombre ne les mettrait pas en fuite ; cependant, lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit de la fumée, il était abandonné, ce qui leur fit conjecturer que les Indiens les avaient découverts. Ils trouvèrent le feu qui brûlait encore dans le creux d'un vieil arbre pourri, et plusieurs branches nouvellement rompues, avec lesquelles des enfants semblaient s'être amusés. Ils observèrent plusieurs pas sur le sable, au-dessous de la marque de la haute marée, ce qui prouvait que les Indiens y avaient marché depuis peu. Ils rencontrèrent plusieurs maisons à une petite distance de là, et quelques fours creusés en terre, de la même manière que ceux de Taïti, et dans lesquels il leur parut qu'on avait apprêté des aliments dès le matin. Il y avait, dans les environs, des coquillages et quelques fragments de racines qui étaient les débris du repas.

Le 10, nous vîmes, sur la pointe sablonneuse au côté septentrional de la rivière, quatre naturels du pays qui avaient une petite pirogue avec des balanciers. Ils parurent pendant quelque temps fort occupés à harponner du poisson ; je les laissai seuls, feignant de ne pas faire la moindre attention à eux ; ce stratagème réussit si bien qu'enfin deux d'entre eux vinrent dans la pirogue, à une portée de fusil du vaisseau, et là ils parlèrent beaucoup, d'un ton de voix fort élevé ; nous ne comprîmes rien à ce qu'ils disaient, et

(¹) On compte environ dix espèces de kanguroos : le kanguroo géant, long de cinq à six pieds ; le kanguroo rouge, le wallarou, le wallabi, le puddimalla, le kanguroo-rat, le kanguroo ou lapin de rocher. Tous ces animaux ont une chair agréable au goût, et quelques-uns donnent de plus une fourrure fine et douce.

« J'en ai vu, dit Lesson, qui étaient privés et qui jouaient avec intelligence ; un entre autres avait appris à boxer. »

La danse préférée des indigènes est celle qu'ils appellent la *danse du kanguroo*, et qui consiste à faire des bonds énormes comme ce bizarre animal.

Le caractère particulier des animaux de la Nouvelle-Hollande est d'avoir une double poche où s'exécute la marsupialité, nutrition double.

On ne connaît de la famille des marsupiaux ou animaux à bourse, hors de l'Australie, que les couscous de la Papouasie et les sarigues de l'Amérique.

nous ne pûmes répondre à leur harangue que par des cris et en leur faisant tous les signes d'invitation et d'amitié que nous imaginâmes. Pendant cette conférence, ils s'approchaient peu à peu, tenant leurs lances, non d'une manière menaçante, mais comme s'ils eussent voulu nous dire que si nous leur faisions du mal ils avaient des armes pour se venger. Lorsqu'ils furent presque au côté de notre bâtiment, nous leur jetâmes quelques étoffes, des clous, des verroteries et du papier, et d'autres bagatelles, qu'ils reçurent sans la moindre marque de satisfaction. Enfin un de nos gens leur donna un petit poisson; à ce présent, ils témoignèrent la plus grande joie, et, en nous disant par signes qu'ils iraient chercher leurs compagnons, sur-le-champ ils ramèrent vers la côte. Sur ces entrefaites, quelques personnes de notre équipage, et entre autres Tupia, débarquèrent sur le côté opposé de la rivière; la pirogue, ayant les quatre Indiens à bord, revint bientôt au vaisseau; elle se rangea tout près de nous, sans exprimer ni crainte ni défiance; nous leur distribuâmes quelques nouveaux présents, et dans peu ils nous quittèrent, et



Le Kangaroo. — D'après Cook et Lesson.

allèrent aborder sur le même côté de la rivière où nos gens étaient allés à terre; chaque Indien portait dans sa main deux javelines, et un bâton dont ils se servaient pour les lancer ([1]) : ils s'avancèrent vers l'endroit ou Tupia et le reste de nos gens étaient assis. Tupia les eut bientôt déterminés à mettre bas les armes et à s'approcher dans cet état; il leur fit signe ensuite de venir s'asseoir près de lui; ils y consentirent sans donner des marques de crainte ou de répugnance. Il arriva que je débarquai à terre avec plusieurs autres personnes de notre équipage; mais les Indiens semblèrent craindre que ces derniers venus n'allassent se placer entre l'endroit où ils étaient et celui où ils avaient laissé leurs armes; nous eûmes grand soin de leur faire voir que ce n'était pas là notre intention, et, après les avoir joints, nous leur fîmes des présents, comme un nouveau témoignage de notre bienveillance et du désir que nous avions d'obtenir la leur. Nous restâmes ensemble avec beaucoup de cordialité jusqu'au temps du dîner, et, leur faisant entendre alors que nous allions manger, nous les invitâmes par signes à venir avec nous;

([1]) Ils ignorent l'emploi de l'arc et des flèches, ce qui est un signe de leur infériorité relativement à la plupart des autres peuples de l'Océanie.

ils refusèrent, et, dès que nous les eûmes quittés, ils s'en retournèrent dans leur pirogue. L'un de ces Indiens était un peu au-dessus du moyen âge, et les trois autres étaient jeunes; ils étaient, en général, d'une taille ordinaire, mais ils avaient les membres d'une petitesse remarquable; leur peau était couleur de suie ou de ce qu'on peut nommer couleur de chocolat foncé; leurs cheveux noirs, sans être laineux, étaient coupés court; les uns les avaient lisses et les autres bouclés. Dampierre dit qu'il manquait deux dents de devant aux habitants qu'il vit sur la côte occidentale de ce pays (¹); mais ceux-ci n'avaient pas ce défaut; quelques parties de leur corps avaient été peintes en rouge, et l'un d'eux portait, sur la lèvre supérieure et sur la poitrine, des raies de blanc qu'il appelait *carbanda;* les traits de leur visage étaient bien loin d'être désagréables; ils avaient les yeux très-vifs, les dents blanches et unies, la voix douce et harmonieuse, et ils répétèrent après moi plusieurs mots avec beaucoup de facilité.

Le lendemain au matin, 11 juillet, nous reçûmes une autre visite de quatre des naturels du pays; trois d'entre eux nous étaient déjà connus, mais le quatrième était un étranger qui s'appelait *Yaparico*, comme nous l'apprîmes de ses compagnons qui l'introduisaient. Cet Indien était distingué par un ornement fort extraordinaire; il portait, dans un trou fait à travers le cartilage qui sépare les deux narines, l'os d'un oiseau, qui était à peu près de la grosseur d'un doigt et de cinq ou six pouces de long : nous n'avions encore vu qu'un exemple de cette parure dans la Nouvelle-Zélande; mais, après un examen plus attentif, nous reconnûmes que tous ces peuples faisaient un trou dans cette partie du nez, pour y mettre un ornement de cette espèce. Ils avaient des trous à leurs oreilles, quoiqu'ils n'eussent point de pendants; la partie du bras de l'épaule au coude était ornée d'un bracelet composé de cheveux tressés, par où l'on voit que ces Indiens, ainsi que les habitants de la Terre de Feu, aiment passionnément la parure, quoiqu'ils soient absolument sans vêtement. Je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise; mais, au lieu de le jeter sur quelque partie de son corps, il en fit une bande qu'il entortilla autour de sa tête. Ils apportèrent avec eux un poisson qu'ils nous donnèrent en retour, à ce que nous supposâmes, de celui dont nous leur avions fait présent la veille. Ils semblaient fort contents de rester avec nous, et peu empressés de nous quitter; mais en voyant que quelques-uns de nos officiers examinaient leur pirogue avec beaucoup d'attention et de curiosité, ils parurent alarmés; ils sautèrent promptement dans leur petit bateau, et s'enfuirent à force de rames, sans dire un seul mot.

Le 12, trois Indiens se hasardèrent à venir à la tente de Tupia, et ils furent si satisfaits de la réception qu'il leur fit, que l'un d'eux alla chercher dans sa pirogue deux autres de ses compatriotes que nous n'avions pas encore vus; à son retour, il introduisit auprès de nous les nouveaux venus en les appelant par leur nom, cérémonie qu'ils n'omettaient jamais dans de pareilles occasions. Comme ils avaient reçu avec beaucoup de plaisir le poisson qui fut jeté dans leur pirogue lorsqu'ils s'approchèrent pour la première fois du vaisseau, nous leur en offrîmes encore quelques-uns, et nous fûmes fort surpris de voir qu'ils les acceptaient avec la plus grande indifférence; ils firent cependant signe à quelques-uns de nos gens de le leur apprêter, ce qui fut fait sur-le-champ; mais après qu'ils en eurent un peu mangé, ils jetèrent le reste au chien de M. Banks : ils passèrent avec nous toute l'après-midi, sans vouloir jamais s'écarter à plus de vingt verges de leur pirogue. Nous nous aperçûmes que la couleur de leur peau n'était pas aussi brune qu'elle nous avait paru d'abord; ce que nous avions pris pour leur teint n'était que l'effet de la poussière et de la fumée, dans laquelle nous imaginâmes qu'ils étaient obligés de dormir, malgré la chaleur du climat, parce qu'ils n'ont que ce seul moyen pour se mettre à l'abri des mosquites; entre autres choses que nous leur distribuâmes, quand nous les vîmes pour la première fois, il y avait quelques médailles que nous suspendîmes autour de leur cou avec un ruban : la fumée avait tellement terni ces rubans que nous ne pouvions pas distinguer aisément de quelle couleur ils avaient été; ce qui nous engagea à examiner plus particulièrement la couleur de leur peau. Tandis que ces Indiens étaient avec nous, nous en découvrîmes deux autres à environ deux cents verges, sur la pointe de terre qui est du côté opposé de la rivière, et nous reconnûmes avec nos lunettes que c'étaient une femme et un enfant; la femme, comme le reste des insulaires, était entièrement nue : nous observâmes qu'ils avaient tous les membres fort petits, et qu'ils étaient d'une activité et d'une agilité

(¹) Une des coutumes des Nouveaux-Hollandais consiste à s'arracher une dent lors de quelque événement très-extraordinaire. Aux filles, on coupe une phalange des doigts.

extrêmes. L'un de ceux-ci avait un collier de coquillages très-bien fait, et un bracelet formé de plusieurs cordons, ressemblant à ce qu'on appelle en Angleterre *gymp* (guipure) : ils portaient tous deux un morceau d'écorce attaché sur le devant du front, et l'os qu'ils avaient dans le nez leur défigurait le visage. Leur langue nous a paru plus rude que celle des insulaires de la mer du Sud, et ils répétaient continuellement le mot *chercau;* d'après la manière dont ils le prononçaient, nous imaginâmes que ce terme exprimait l'admiration. Lorsqu'ils voyaient quelque chose de nouveau, ils s'écriaient : « *Cher tut, tut, tut, tut !* » paroles qui avaient probablement une signification pareille.

Le 18, je m'embarquai avec M. Banks pour jeter un coup d'œil sur le pays, et surtout pour satisfaire une curiosité qui nous tourmentait, en examinant si la mer, autour de nous, était aussi dangereuse que



Indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud et cabane (¹). — D'après l'Atlas de *la Thétis.*

nous l'imaginions. Après avoir fait environ sept ou huit milles au nord, le long de la côte, nous montâmes une très-haute colline, et nous fûmes bientôt convaincus que nos craintes ne nous exagéraient pas le danger de notre situation ; de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous n'apercevions que des rochers et des bancs de sable sans nombre, et nul autre passage qu'à travers les tours et retours des canaux qui se trouvaient dans les intervalles, et où l'on ne pouvait naviguer sans s'exposer à des périls et à des peines extrêmes. Nous retournâmes donc au vaisseau aussi inquiets qu'au moment de notre départ.

Le 19, dans la matinée, dix autres naturels vinrent nous voir ; ils habitaient pour la plupart le côté opposé de la rivière, où nous en aperçûmes encore six ou sept, parmi lesquels il y avait des femmes entièrement nues, ainsi que les Indiens que nous avons rencontrés dans ce pays ; ils apportaient avec eux un plus grand nombre de javelines qu'ils n'avaient encore fait auparavant, et, après les avoir placées sur un arbre, ils chargèrent un homme et un enfant de les garder ; les autres arrivèrent à bord. Nous

(¹) Dans le Campden-Shire.

remarquâmes bientôt qu'ils avaient résolu de se procurer une de nos tortues, qui étaient probablement une aussi grande friandise pour eux que pour nous; il nous la demandèrent d'abord par signes, et sur notre refus, ils témoignèrent, par leurs regards et par leurs gestes, beaucoup de ressentiment et de colère : nous n'avions point alors d'aliments apprêtés; mais j'offris à l'un d'eux du biscuit, qu'il m'arracha de la main et qu'il jeta dans la mer avec un dédain très-marqué; un autre réitéra la première demande à M. Banks, et, sur un second refus, il frappa du pied la terre et le repoussa dans un transport d'indignation. Après s'être adressés inutilement tour à tour à presque toutes les personnes qui semblaient avoir quelque autorité sur le vaisseau, ces Indiens saisirent tout à coup deux tortues et les traînèrent vers le côté du bâtiment où était leur pirogue; nos gens les leur reprirent bientôt de force et les replacèrent avec les autres; ils ne voulurent cependant pas abandonner leur entreprise : ils firent plusieurs nouvelles tentatives de la même espèce, et voyant que c'était toujours avec si peu de succès, ils sautèrent de rage dans leur pirogue et ramèrent vers la côte. Je m'embarquai en même temps dans le bateau avec M. Banks et cinq ou six hommes de l'équipage, et nous arrivâmes avant eux à terre, où plusieurs de nos gens étaient occupés à divers travaux; dès que les Indiens furent débarqués, ils saisirent leurs armes,



Indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud. — D'après l'Atlas de *la Thétis*.

et, avant que nous pussions nous apercevoir de leur dessein, ils prirent un tison de dessous une chaudière où ils faisaient bouillir des pois, et, faisant du côté du vent un circuit qui embrassait le peu de choses que nous avions à terre, ils enflammèrent, avec une promptitude et une dextérité surprenantes, l'herbe qui se trouva sur leur chemin; cette herbe, qui avait cinq ou six pieds de hauteur et qui était aussi sèche que du chaume, s'alluma avec furie, et le feu fit un progrès très-rapide vers une tente de M. Banks, qu'on avait dressée pour Tupia quand il était malade. Une truie et ses petits se trouvant sur le chemin du feu, un de ces animaux fut tellement brûlé qu'il en mourut. M. Banks sauta dans un bateau, et, prenant quelques personnes avec lui, il arriva assez à temps pour sauver sa tente, en la tirant sur la grève; mais tout ce qu'il y avait de combustible dans la forge du serrurier fut consumé. Pendant que ceci se passait, les Indiens allèrent à quelque distance de là, à un endroit où plusieurs de nos gens lavaient du linge, et où ils avaient mis sécher une grande quantité de toiles avec des filets, parmi lesquels était la seine; ils mirent encore le feu à l'herbe, sans s'embarrasser des menaces et des prières que nous leur fîmes; nous fûmes donc obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb : le coup atteignit et mit en fuite l'un d'eux, qui était éloigné d'environ quarante verges; nous éteignîmes alors ce second feu avant qu'il

eût fait beaucoup de progrès; mais du lieu où ils avaient allumé l'herbe pour la première fois, il se répandit dans les bois à une grande distance. Comme nous apercevions toujours les Indiens, je fis tirer au milieu des palétuviers, vis-à-vis d'eux, un fusil chargé à balle, pour les convaincre qu'ils n'étaient pas encore au delà de notre portée; dès qu'ils entendirent le sifflement de la balle, ils doublèrent le pas, et nous les perdîmes bientôt de vue. Nous crûmes qu'ils ne nous causeraient plus d'inquiétude; mais nous fûmes frappés bientôt après du son de leurs voix, qui sortaient des bois, et nous nous aperçûmes qu'ils se rapprochaient peu à peu de nous; j'allai à leur rencontre, accompagné de M. Banks et de trois ou quatre autres personnes; lorsque nous nous vîmes réciproquement, ils firent halte, excepté un vieillard qui s'avança vers nous, et après avoir prononcé quelques mots que nous fûmes très-fâchés de ne pas entendre, il retourna vers ses compagnons et ils firent tous retraite à pas lents; cependant nous trouvâmes moyen de saisir quelques-uns de leurs dards, et nous continuâmes à les suivre l'espace d'un mille; nous nous assîmes alors sur des rochers, d'où nous pouvions observer leurs mouvements, et ils s'assirent aussi à environ cent verges de distance. Après une petite pause, le vieillard s'avança de nouveau vers nous, portant dans sa main une javeline sans pointe; il s'arrêta à plusieurs reprises et à différentes distances, et parla; nous lui répondîmes par tous les signes d'amitié que nous pûmes imaginer; sur quoi ce vieillard, que nous supposions être un messager de paix, se retourna et dit quelques paroles d'un ton de voix élevé à ses compatriotes, qui dressèrent leurs javelines contre un arbre et qui s'approchèrent de nous d'un air pacifique. Quand ils nous eurent abordés, nous leur rendîmes les dards et les javelines que nous leur avions pris, et nous remarquâmes avec beaucoup de satisfaction que cela achevait notre réconciliation. Il y avait dans cette troupe d'Indiens quatre hommes que nous n'avions pas encore vus, et qu'on introduisit auprès de nous, comme à l'ordinaire, en les annonçant par leur nom : l'homme qui fut blessé dans l'entreprise qu'ils formèrent pour brûler nos filets et nos toiles n'était point parmi eux; nous savons cependant qu'à raison de l'éloignement, sa blessure ne pouvait pas être dangereuse. Nous leur donnâmes en présent toutes les bagatelles que nous avions, et ils s'en revinrent avec nous vers le vaisseau; chemin faisant, ils nous dirent par signes qu'ils ne mettraient plus le feu à l'herbe; nous leur distribuâmes quelques balles de fusil, en tâchant de leur faire comprendre quels en étaient l'usage et les effets. Lorsqu'ils furent vis-à-vis du vaisseau, ils s'assirent, et nous ne pûmes pas les engager à venir à bord; nous les quittâmes donc; ils s'en allèrent environ deux heures après, et nous aperçûmes bientôt les bois en feu à environ deux milles de distance. Si cet accident était arrivé un peu plus tôt, les suites auraient pu en être terribles; car il n'y avait pas longtemps qu'on avait rapporté au vaisseau la poudre et la tente qui contenait l'équipement de notre bâtiment, et plusieurs autres choses très-précieuses dans notre situation : nous n'avions pas d'idée de la violence avec laquelle l'herbe s'allumait dans un climat chaud, ni par conséquent de la difficulté qu'il y avait d'éteindre le feu; nous résolûmes de commencer par dépouiller le terrain autour de nous, si jamais nous étions obligés de dresser nos tentes à terre en pareille situation.

L'après-midi nous embarquâmes toutes nos provisions; nous changeâmes le vaisseau de place, et nous le laissâmes flotter avec la marée; le maître revint le soir avec la fâcheuse nouvelle qu'il n'y avait point de passage au nord par où le bâtiment pût débouquer.

Le lendemain au matin, 20, à la marée basse, j'allai sonder et baliser la barre, le vaisseau étant tout prêt à remettre en mer. Nous ne vîmes point d'Indiens ce jour-là, mais toutes les collines autour de nous, dans un espace de plusieurs milles, étaient en feu, ce qui présentait dans la nuit un spectacle affreux et magnifique.

Le 21 se passa sans que nous aperçussions aucun des habitants et sans qu'il nous arrivât rien digne d'être rapporté. Le 22, nous tuâmes, pour la provision du jour, une tortue, et, en l'ouvrant, nous trouvâmes en dedans de ses deux épaules un harpon de bois à peu près aussi gros que le doigt, d'environ quinze pouces de long et barbelé à l'extrémité, tel, en un mot, que nous en avions vu dans les mains des naturels du pays. Il nous parut que cet animal avait reçu cette blessure depuis longtemps, car la plaie était parfaitement guérie.

Le 23, dès le grand matin, j'envoyai quelques personnes dans l'intérieur du pays pour y cueillir l'espèce de légume dont nous avons parlé plus haut sous le nom de *indian kale* (chou caraïbe). Un de nos gens, s'étant séparé des autres, rencontra tout à coup quatre Indiens, trois hommes et un enfant,

qu'il n'aperçut dans le bois qu'au moment où il se trouva devant eux. Ils avaient allumé du feu et ils faisaient griller un oiseau et un quartier de kanguroo, dont le reste était suspendu, ainsi qu'un catacoua, à un arbre voisin. Notre homme, étant sans armes, fut d'abord très-effrayé; mais il eut la présence d'esprit de ne pas s'enfuir, jugeant avec raison qu'il s'exposerait à un danger véritable s'il paraissait le redouter. Au contraire, il s'avança et s'assit près d'eux d'un air de gaieté et de bonne humeur; il leur offrit son couteau, la seule chose qu'il eût et qu'il crût pouvoir leur faire plaisir; ils le reçurent, et après l'avoir fait passer de main en main, ils le lui rendirent. Il leur fit signe alors qu'il allait les quitter; mais ils ne parurent pas disposés à y consentir. Cependant il dissimulait toujours ses craintes, et il s'assit de nouveau; ils l'examinèrent avec beaucoup d'attention et de curiosité; ses habits attirèrent surtout leurs regards; ils lui tâtèrent ensuite les mains et le visage, et ils se convainquirent enfin que son corps était fait comme le leur. Ils le traitèrent de la manière la plus honnête, et, après l'avoir retenu environ une demi-heure, ils lui dirent par signes qu'il pouvait partir. Il n'attendit pas une seconde permission;




Opossum (*Phalangister Cookii*) (¹). — D'après Cook.

mais comme il ne savait, en les quittant, quel chemin conduisait directement au vaisseau, ils s'éloignèrent de leur feu pour lui servir de guides, car ils savaient bien d'où il venait.

M. Banks, parcourant de nouveau la campagne, le 26, pour faire des recherches d'histoire naturelle, eut le bonheur de prendre un animal de la classe des opossums; c'était une femelle, et il prit en outre deux petits. Il trouva qu'il ressemblait beaucoup au quadrupède remarquable que M. de Buffon a décrit, dans son *Histoire naturelle*, sous le nom de phalanger; mais ce n'est pas le même.

Le 27, M. Gore tua un kanguroo qui, avec la peau, les entrailles et la tête, pesait quatre-vingt-quatre livres. Nous l'apprêtâmes pour le dîner du lendemain; mais il avait plus mauvais goût qu'aucun des animaux que nous eussions jamais mangés.

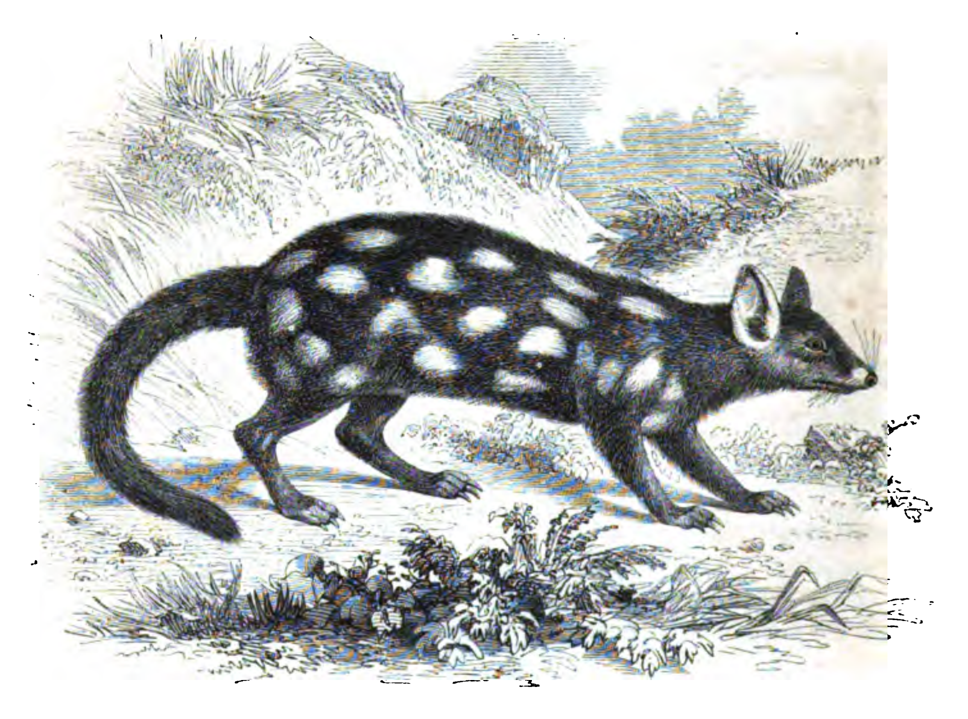
Le premier août, le charpentier examina les pompes, et, à notre grand regret, il les trouva toutes

(¹) L'opossum gris entortille sa queue aux branches d'arbres, et de là bondit sur ce qu'il veut atteindre. Il y a aussi des opossums blancs volants, qui se servent de leurs ailes pour sauter de branche en branche.

fort endommagées, ce qui provenait, suivant lui, de ce qu'on y avait employé du bois trop vieux. L'une d'elles était en si mauvais état qu'elle tombait en pièces quand on voulait la faire agir; les autres n'étaient guère meilleures; nous n'avions plus de confiance alors que dans le bon état de notre bâtiment, qui heureusement ne faisait pas plus d'un pouce d'eau par heure.

**Départ de la rivière Endeavour.—Découverte du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. — Prise de possession.**

Le 3, à six heures du matin, nous fîmes une tentative inutile pour touer le vaisseau hors du havre; le 4, vers la même heure, nos efforts eurent un meilleur succès, et, sur les sept heures, nous remîmes



Le Dasyure viverrin (1). — D'après Lesson.

à la voile, à l'aide d'une petite fraîcheur de terre qui tomba bientôt et fut suivie de brises de mer du sud-est sud, avec lesquelles nous portâmes au large à l'est nord-est.

Je donnai le nom de *rivière Endeavour* au havre que nous venions de quitter. Ce n'est qu'un petit havre avec une barre ou crique qui s'enfonce à trois ou quatre lieues dans un canal tortueux, et au fond duquel il y a un petit ruisseau d'eau douce.

Outre le kanguroo et l'opossum, dont il a déjà été fait mention plus haut, et une espèce de putois, il y a des loups sur cette partie de la côte, si nous n'avons pas été trompés par les pas que nous avons vus sur le

(1) « Les dasyures (de la Nouvelle-Hollande), entre autres le *white* et le *tapoa-tafa*, remplacent nos martres, dont ils ont la voracité. Ce dernier, nommé aussi *dasyure viverrin*, à pelage noir moucheté de blanc, est assez commun aux alentours de Port-Jackson, où il vit d'insectes, de cadavres, d'œufs; et il s'introduit dans les basses-cours, qu'il ravage. » (Lesson.)

Cet animal paraît être celui dont Cook fait mention dans un autre passage, et qui était appelé *quoll* par les naturels.

terrain (¹), et plusieurs sortes de serpents; quelques-uns des serpents sont venimeux, et les autres ne le sont pas (²). Il n'y a point d'animaux apprivoisés, si l'on en excepte les chiens, dont nous n'avons aperçu que deux ou trois qui venaient souvent, autour des tentes, ronger les os et les restes d'aliments qui s'y trouvaient par hasard; ces os semblaient être pour la plupart des os de kanguroo : nous n'avons vu qu'une



L'Echidné austral (³). — D'après Lesson.

fois un autre quadrupède; mais nous rencontrions des kanguroos presque toutes les fois que nous allions dans les bois (⁴). Nous aperçûmes des volées d'oiseaux de terre, des milans, des faucons, des catacouas de deux sortes, les uns blancs et les autres noirs, une très-belle espèce de loriot, quelques perroquets, des pigeons de deux ou trois sortes, et plusieurs petits oiseaux inconnus en Europe (⁵). Les oiseaux aqua-

(¹) Outre les animaux que nous reproduisons, on remarque, à la Nouvelle-Hollande, le ***piramèle***, à nez pointu; le ***pétauriste***, dont la peau des flancs s'étend comme un parachute; le ***potourou***, à queue demi-nue; le ***kaola;*** le ***wombat;*** le ***baudicout***, sans queue; le renard volant, énorme chauve-souris qu'un matelot de Cook prit pour le diable, etc.

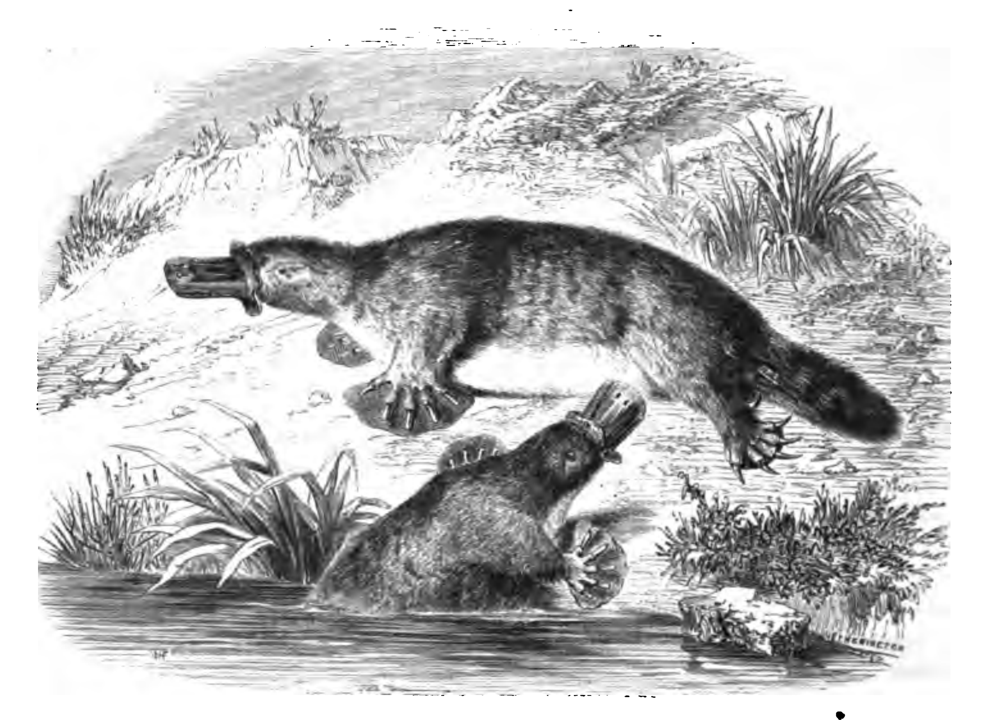
(²) On trouve à la Nouvelle-Hollande une grande variété de reptiles dangereux. Les serpents y sont très-multipliés, depuis le ***python*** jusqu'aux ***couleuvres***, à la ***vipère sourde***, au ***serpent ailé*** à oreillettes, et au ***serpent fil***, à peine long de huit ou dix pouces, et dont la morsure donne la mort en quelques minutes. Le reptile le plus redoutable est le ***serpent noir (black snake)***, ou ***Acantophis bourreau***. On mange le ***serpent diamant***, qui a jusqu'à quatorze pieds de long.

(³) L'échidné *(hedge-hog)*, animal informe, qui tient du hérisson et du fourmilier, est couvert de piquants; il n'a point de dents, et il tire une longue langue, hérissée et gluante, pour saisir les fourmis dont il se nourrit. Il se roule en boule. On distingue deux espèces : l'échidné épineux et l'échidné soyeux. Cet animal constitue, avec l'ornithorhynque, les deux seuls genres de la famille des monothrèmes.

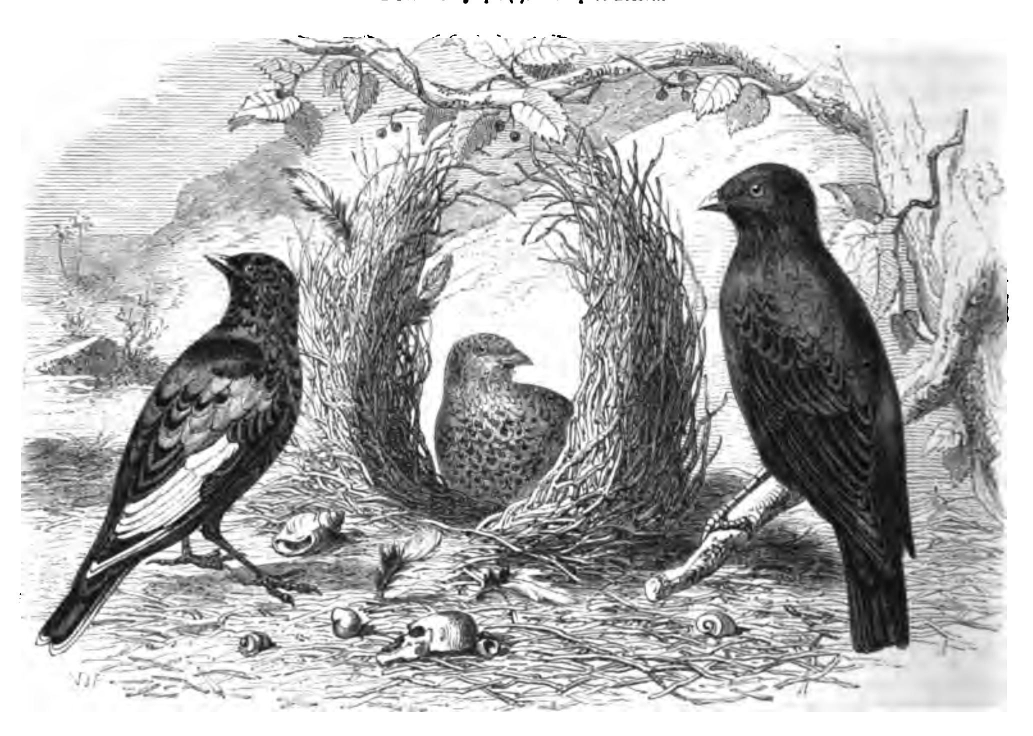
(⁴) Voy. la note 1 de la page 393.

(⁵) « Il est peu de contrées au monde plus riches en oiseaux que la Nouvelle-Galles du Sud. Presque toutes les espèces y sont remarquables par la beauté de leurs parures, la singularité de leurs formes, ou par des particularités insolites. »

La langue des passereaux de la Nouvelle-Galles du Sud se termine en un pinceau de fibres. Le séricule (prince-régent) a un plumage mi-parti d'or et de velours noir. Nos lecteurs connaissent le merveilleux ornement de l'oiseau-lyre. Un moucherolle crépitant a été justement surnommé le ***fouet de postillon***. Un oiseau des bois imite le son de la cloche des moutons; un autre, celui du remouleur qui aiguise le fer sur la pierre; le ***oui-oui*** rit le matin; le ***rohi-rohi*** imite le son d'un balancier de pendule; le *laughing-jackas*, ou ***horloge du planteur***, annonce le coucher du soleil. Citons encore le casoar émeu, l'oiseau-satin (ptylorhynque).



**L'Ornithorhynque (¹). — D'après Lesson.**



**L'Oiseau-satin. — D'après Lewin *(the Birds of New-South Vales).***

(¹) L'ornithorhynque ou paradoxal, à bec de canard, vit dans l'eau des rivières et pond des œufs. Les naturels l'appellent *mullangong*, ou *tambril*, ou *taupe d'eau*, et le mangent. C'est un animal à la fois ovipare et mammifère.

tiques sont les hérons, des canards sifflants, qui se perchent et qui, à ce que je pense, se juchent sur les arbres; les oies sauvages, les courlieux, et un petit nombre d'autres, qui n'y sont pas en grande quantité. La surface du pays, dont on a eu occasion de parler plus haut, est agréablement entrecoupée par des collines, des vallées, des prairies et des bois. Le sol des collines est dur, sec et pierreux; cependant, outre le bois, il produit une grosse herbe; celui des plaines et des vallées est, en quelques endroits, sablonneux, et argileux en d'autres, ou pierreux et rempli de rochers comme sur les collines; en général, il est pourtant couvert, et il a la plus grande apparence de fertilité : tout le pays, collines et vallées, bois et plaines, abonde en fourmilières, dont quelques-unes ont six ou huit pieds de haut et douze ou seize de circonférence.

(Après s'être éloigné de la rivière *Endeavour*, on fut bientôt exposé à des dangers nouveaux, au milieu d'un labyrinthe de bancs, de récifs et de petites îles dont la côte est parsemée. Cook persévéra cependant à naviguer en vue de terre jusqu'à ce que, arrivé au cap York, il s'assura qu'à cette hauteur un détroit sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. Ce fut du haut d'une colline de la petite île de *Possession* qu'il acheva de se faire une conviction sur ce point important).

Je donnai, dit-il, à ce canal ou passage le nom du vaisseau, et je l'appelai *détroit de l'Endeavour* (1). Sa longueur du nord-est au sud-ouest est de dix lieues, et il a environ cinq lieues de large, excepté à l'entrée nord-est, où il a un peu moins de deux milles, parce qu'il est resserré par les îles qui sont situées dans cet endroit. Celle que j'ai nommée *île de Possession* n'est ni fort haute ni d'une grande étendue; nous la laissâmes entre nous et la grande terre, en passant entre elle et deux petites îles rondes qui gisent à environ deux milles à son nord-ouest. Deux petites îles, que j'appelai *îles de Walis*, sont situées au milieu de l'entrée sud-ouest, et nous les laissâmes au sud.

(Ce fut sur la petite île de Possession que Cook renouvela l'acte solennel qui avait suivi son premier débarquement sur la terre de la Nouvelle-Galles du Sud, à la baie Botanique.)

Comme j'allais quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'ai parcourue depuis le 38e degré de latitude jusqu'à cet endroit, et que sûrement aucun Européen n'avait encore visitée, j'arborai une seconde fois le pavillon anglais, et, quoique j'eusse déjà pris possession de plusieurs parties en particulier, je pris alors possession, au nom du roi Georges III, de toute la côte orientale, depuis le 38e degré de latitude jusqu'à cet endroit; situé au 10e degré et demi sud, ainsi que de toutes les baies, havres, rivières et îles qui en dépendent; je donnai à ce pays le nom de *Nouvelle-Galles méridionale;* nous fîmes trois décharges de nos fusils, et le vaisseau y répondit par trois volées de canons. Après avoir fini cette cérémonie sur l'île de Possession, nous nous rembarquâmes.

(Cook se dirigea ensuite vers la Nouvelle-Guinée et de là vers Java.)

## NOUVELLE-CALÉDONIE (2).

**Découverte de la Nouvelle-Calédonie. — Incidents survenus pendant la relâche du vaisseau à la Balade.**

Au lever du soleil, le premier de septembre 1744, après avoir couru la nuit au sud-ouest (en nous éloignant des Nouvelles-Hébrides), nous perdîmes toute terre de vue. Le vent continuant de régner dans la partie du sud-est, nous poursuivîmes notre route au sud-ouest.

(1) Ce canal n'est qu'une partie du grand détroit de *Torrès*.

(2) La Nouvelle-Calédonie appartient à la France. On lit dans *le Moniteur officiel*, du 14 février 1854, la note suivante:

« En vertu des ordres de l'empereur, le ministre de la marine et des colonies a prescrit, le 1er mai dernier, à M. le contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef des forces navales françaises dans l'océan Pacifique, de se diriger vers la Nouvelle-Calédonie.

» Conformément aux instructions qui lui avaient été transmises, le contre-amiral Febvrier-Despointes, après s'être assuré

Nous nous préparions à traverser la mer du Sud dans sa plus grande largeur, du côté de l'extrémité de l'Amérique, et, quoique l'usage des viandes salées par un climat chaud eût fort affaibli l'équipage, nous ne nous proposions de toucher à aucun endroit sur la route. L'exécution de ce projet aurait sans doute été funeste à quelques-uns de ceux à qui leur mauvaise constitution ne permettait pas de supporter une pareille abstinence. Heureusement, après trois jours de navigation, nous découvrîmes une grande terre (¹), où aucun navigateur européen n'avait encore abordé, ce qui changea en entier le plan formé pour le reste de notre séjour dans les mers du Sud.

A huit heures, comme nous faisions voile au sud, nous aperçûmes une terre qui nous restait dans le sud sud-ouest. Nous marchâmes pour l'accoster avec une légère brise de l'est, jusqu'à cinq heures du soir, que nous nous trouvâmes en calme; nous en étions alors à 3 lieues. Quelques ouvertures ou passages, aperçus dans l'ouest, nous empêchaient de savoir si elle était continue ou si elle formait un groupe d'îles; elle paraissait se terminer dans le sud-est par un grand cap, que j'appelai le *cap Colnett*, du nom d'un de mes volontaires, qui, le premier, en eut connaissance. M. de Bougainville dit qu'il eut, dans ces parages, une mer entièrement tranquille, et que plusieurs morceaux de fruits et de bois flottants passèrent près de son vaisseau; c'était à peu près au nord-ouest de la terre que nous découvrîmes, et que ce navigateur habile et intelligent a conjecturé devoir être dans cette direction (²). On découvrit des brisants vers le milieu de la distance où nous étions du rivage, et, derrière les écueils, nous distinguâmes deux ou trois pirogues à la voile, qui semblaient diriger leur route pour venir à notre rencontre; mais, un peu avant le lever du soleil, elles amenèrent leurs voiles, et nous ne les vîmes plus.

Nous remarquions plusieurs tourbillons de fumée, ce qui prouvait que la terre était habitée. Un officier, du haut des mâts, nous assura qu'il voyait un autre volcan qui vomissait de la fumée; mais il fut trompé par les apparences, car nous n'avons trouvé, après notre débarquement, aucune production volcanique sur cette île.

En attendant avec impatience le moment où nous aurions des entrevues avec les habitants de cette

que le pavillon d'aucune nation maritime ne flottait sur la Nouvelle-Calédonie, a pris solennellement possession de cette île et de ses dépendances, y compris l'île des Pins, au nom et par ordre de S. M. Napoléon III, empereur des Français. »

Voici la copie des procès-verbaux de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie et de l'île des Pins, en date des 24 et 29 septembre 1853 :

« Ce jourd'hui, samedi, 24 septembre 1853, à trois heures de l'après-midi,

» Je soussigné, Aug. Febvrier-Despointes, contre-amiral, commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île (Nouvelle-Calédonie), qui, à partir de ce jour, 24 septembre 1853, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» Ladite prise de possession est faite en présence de MM. les officiers de la corvette à vapeur *le Phoque* et de MM. les missionnaires français, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, au lieu de Balade (Nouvelle-Calédonie), les heure, jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, L. Candeau, A. Barazer, Rougeyron, Forestier, J. Vigouroux, A. Cany, Muller, Butteaud, Mallet, L. Dépériers, A. Amet, L. de Marcé, le contre-amiral Febvrier-Despointes. »

« Ce jourd'hui, jeudi, 29 septembre 1853,

» Je soussigné, Aug. Febvrier-Despointes, contre-amiral, commandant en chef les forces navales françaises dans la mer Pacifique, agissant d'après les ordres de mon gouvernement, déclare prendre possession de l'île des Pins au nom de S. M. Napoléon III, empereur des Français.

» En conséquence, le pavillon français est arboré sur ladite île des Pins, qui, à compter de ce jour, 29 septembre 1853, devient, ainsi que ses dépendances, colonie française.

» L'île continuera à être gouvernée par son chef, qui relèvera directement de l'autorité française.

» Ladite prise de possession faite en présence de MM. les missionnaires français, des officiers du *Phoque* et du chef Ven-de-Gon, qui ont signé avec nous.

» Fait à terre, en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

» Ont signé : E. de Bovis, A. Barazer, L. Candeau, A. Cany, L. Dépériers, Mallet, Muller, Chapuy, Goujon, A. Gellé, A. Amet, le chef de l'île, V. X., le contre-amiral, commandant en chef, Febvrier-Despointes. »

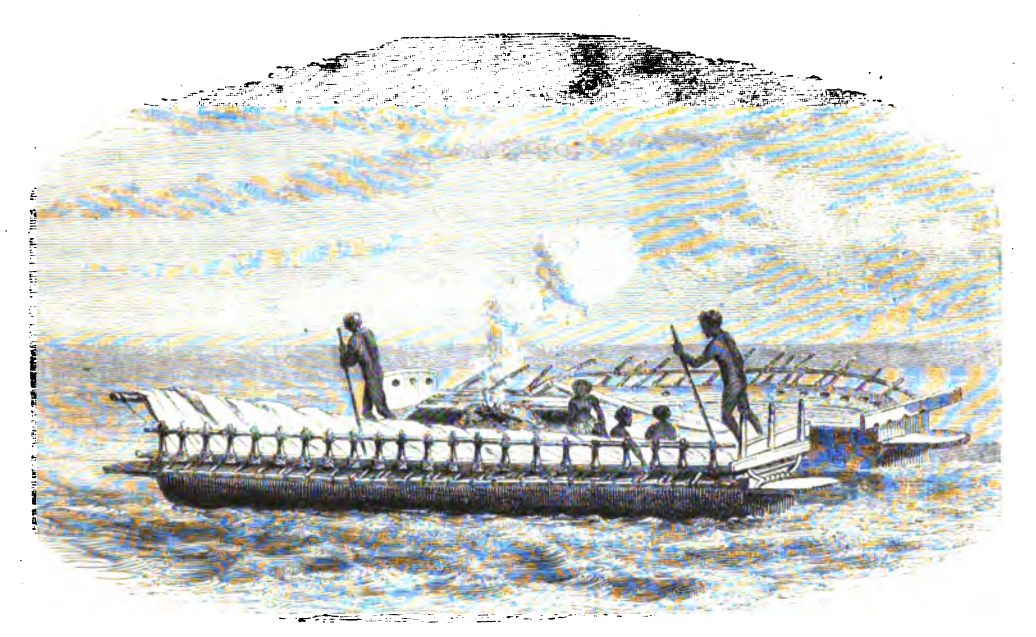
(¹) La Nouvelle-Calédonie, située à peu près sous le parallèle du centre de l'Australie, depuis le 20° 10′ latitude sud jusqu'au 22° 30′ de la même latitude, et depuis le 161° 39′ de longitude jusqu'au 164° 32′ est. Elle a environ quatre-vingt-dix lieues de longueur sur vingt de largeur.

(²) Voy. plus haut la relation de BOUGAINVILLE.

côte, nous formâmes sur eux différentes conjectures. Comme les insulaires des Nouvelles-Hébrides sont absolument différents des Zélandais, et très-différents entre eux, ce nouveau pays s'offrait de lui-même pour expliquer la population de la Nouvelle-Zélande ; mais la suite nous apprit que nos idées sur ce sujet étaient prématurées, et qu'on ne peut pas encore parler avec précision de l'histoire de l'espèce humaine dans les mers du Sud (¹).

A quelques heures de calme succéda une brise du sud-est, et nous passâmes la nuit à louvoyer.

Le 5, au lever du soleil, l'horizon étant transparent, nous eûmes une vue distincte de la côte. Les coupures ou enfoncements se montraient toujours dans l'ouest, et une chaîne de brisants, qui paraissaient défendre toute la côte, se joignait à celle que nous avions découverte la nuit précédente. Il m'était



Double pirogue de la Nouvelle-Calédonie. — D'après Labillardière.

assez indifférent de ranger la côte du sud-est, ou d'aller chercher celle du nord-est. Je pris ce dernier parti, et, après avoir couru 2 lieues en dehors du récif (car c'en était véritablement un), nous arrivâmes à un passage qui avait l'apparence d'un bon canal, dans lequel nous pouvions entrer pour accoster la terre. Je voulais y atterrir, non-seulement pour la reconnaître, mais plus encore pour avoir occasion d'y observer une éclipse de soleil qui devait bientôt arriver. Dans ce dessein, je fis mettre le vaisseau en panne, et je chargeai deux bateaux armés d'aller sonder le canal ; sur ces entrefaites, dix à douze grandes pirogues à la voile n'étaient qu'à une petite distance de nous. Toute la matinée, nous les avions vues partir de différents endroits du rivage ; quelques-unes s'étaient arrêtées près des récifs, où nous supposâmes qu'elles s'occupaient à la pêche. Aussitôt qu'elles furent rassemblées, elles s'avancèrent toutes à la fois sur le vaisseau, et elles en étaient assez près quand nous mîmes dehors nos bateaux, qui probablement les alarmèrent, car, sans s'arrêter, elles ramèrent sur les récifs, et nos bateaux les suivirent. Nous reconnûmes alors que ce que nous avions pris pour des ouvertures dans la côte n'était qu'une terre basse sans interruption. On peut en excepter l'extrémité occidentale, qui formait une île connue sous le nom de *Balabéa*, ainsi que nous l'avons appris après (²).

(¹) Voy. sur les théories relatives aux races de l'Océanie, plusieurs ouvrages indiqués dans la *Bibliographie* qui suit la relation de Bougainville.

Les Nouveaux-Calédoniens ressemblent beaucoup aux indigènes des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Galles du Sud.

(²) Le nom indigène de l'île est *Baladé*.

Le 30 germinal an 1er de la république, *la Recherche* (commandée par d'Entrecasteaux) aborda vis-à-vis du mouillage

Les bateaux nous ayant fait le signal pour le passage, et l'un d'eux s'étant placé près de la pointe et au vent du récif, nous entrâmes dans le canal, et, sur notre route, nous prîmes à bord l'autre bateau. L'officier qui le commandait m'informa que la mer où nous devions passer avait 16 et 14 brasses d'eau, fond de sable fin, et qu'il avait abordé deux pirogues dont les Indiens s'étaient montrés obligeants et civils; ils lui offrirent quelques poissons, et, en échange, il leur présenta des médailles, etc. Dans une des pirogues était un jeune homme fort et robuste, que l'on prit pour un chef; ses camarades lui donnaient tout ce qu'ils recevaient.

Le pays devenait plus stérile à mesure que nous en approchions, et il était couvert d'une herbe sèche blanchâtre. Les arbres, très-clair-semés sur les montagnes, paraissaient tous avoir des tiges blanches, et ils ressemblaient à des saules; on n'y voyait aucune espèce d'arbrisseaux ou de sous-bois. Plus proche, nous découvrîmes une petite bordure de terre plate, au pied des collines, revêtue d'arbres et de buissons verts et touffus, parmi lesquels nous remarquions de temps en temps un cocotier et un bananier. Nous observions aussi des maisons qui avaient la forme de ruches d'abeilles, rondes ou coniques, et un trou pour entrée.

Après avoir doublé le récif, nous portâmes le cap au sud demi-est, pour amener une petite île de sable que nous apercevions près du rivage, et bientôt toutes les pirogues nous suivirent.

A peine eut-on placé l'ancre que nous fûmes environnés d'une foule d'Indiens, qui nous avaient suivis dans seize ou dix-huit pirogues, et dont la plupart étaient sans armes. Ils n'osèrent pas d'abord accoster le vaisseau; mais bientôt nous leur inspirâmes la confiance de s'approcher assez pour recevoir des présents. Nous les leur descendions au bout d'une corde, à laquelle ils attachaient en échange des poissons tellement gâtés que l'odeur en était insupportable, ce qui était déjà arrivé dans la matinée. Ces échanges formant entre nous une sorte de liaison, deux Indiens hasardèrent de monter à bord, et bientôt les autres remplirent le vaisseau. Quelques-uns s'assirent à table avec nous. La soupe de pois, le bœuf et le porc salés, étaient des mets qu'ils n'eurent pas la curiosité de goûter; mais ils mangèrent des ignames que nous avions encore, et qu'ils nommèrent *oobée*. Le nom diffère peu d'*oofée*, ainsi qu'on les appelle dans la plupart des îles, à l'exception de Mallicolo : comme toutes les nations que nous avions récemment visitées, ces Indiens sont presque nus; à peine se couvrent-ils d'une espèce de pagne, telle qu'on en porte à Mallicolo. Ils furent curieux d'examiner tous les coins du vaisseau, qui leur causait une extrême surprise. Les chèvres, les cochons, les chiens et les chats, leur étaient si inconnus qu'ils n'avaient pas même de terme pour les nommer. Ils paraissaient faire un grand cas des clous et des pièces d'étoffe, parmi lesquelles les rouges étaient plus estimées.

En général, ils admiraient tout ce qui était rouge; mais ils ne nous offraient rien en échange. Leur langue, si nous en exceptons *aréekée,* et un ou deux autres termes, n'avait de rapport avec aucune des différentes langues que nous avions entendues dans la mer du Sud, ce qui nous surprit d'autant plus que nous avions trouvé les dialectes d'une langue commune dans toutes les îles orientales de la mer du Sud, ainsi qu'à la Nouvelle-Zélande. Les naturels étaient tous fort grands et, en général, bien proportionnés : ils avaient des traits intéressants, la barbe et les cheveux noirs, et si frisés qu'ils paraissaient presque laineux en quelques individus. Leur teint, d'un châtain foncé, était à peu près le même que celui des insulaires de Tanna.

Après le dîner, nous allâmes à terre avec deux bateaux armés. Un de ces insulaires, qui s'était attaché à moi de son propre mouvement, nous accompagnait. Nous débarquâmes sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand nombre d'habitants, qui s'étaient rassemblés pour nous voir : aussi nous reçu-

de Balade, où le capitaine Cook avait jeté l'ancre en 1774. Une double pirogue, montée par onze naturels, navigua à quelque distance du vaisseau, mais sans aborder. Le lendemain, 1er floréal, quatre pirogues étaient sous voiles et se dirigeaient vers l'escadre, en agitant quelques morceaux d'étoffe blanche. Quelques sauvages enhardis vinrent à bord, et témoignèrent qu'ils avaient grand'faim en montrant de la main leur ventre, qui était, en effet, extrêmement aplati. Ils témoignèrent de la crainte en voyant des cochons, ce qui fit présumer qu'ils ne connaissaient pas ce quadrupède, quoique le capitaine Cook en eût laissé deux à un de leurs chefs; mais, dès qu'ils eurent aperçu les volailles, ils imitèrent assez bien le chant du coq pour ne laisser aucun doute qu'ils n'en eussent dans leur île.

Aucune des femmes qui se trouvaient sur les pirogues ne consentit à venir sur le vaisseau, et lorsque l'on voulait leur faire présent de quelques objets, les hommes se chargeaient de les leur porter.

rent-ils avec des démonstrations de joie et cette surprise naturelle à un peuple qui voit des hommes et des objets dont il n'a pas encore d'idée. Je fis des dons aux insulaires que me présenta mon nouvel ami, et qui étaient, ou des vieillards, ou des gens de considération; mais il ne marqua aucun égard pour quelques femmes placées derrière la foule, et il me retint la main lorsque je voulus leur donner des grains de rassade ou des médailles. Nous retrouvâmes ici le même chef qu'on avait vu le matin dans une des pirogues. Il se nommait Téobooma, comme nous l'apprîmes alors, et nous ne fûmes pas à terre dix minutes qu'il fit faire silence. Tout le peuple lui ayant donné cette marque d'obéissance, il prononça un petit discours. A peine eut-il fini qu'un autre chef imposa silence à son tour, et parla une seconde fois. Ces harangues étaient composées de courtes sentences, à chacune desquelles deux ou trois vieillards



Homme et femme de la Nouvelle-Calédonie. — D'après Cook.

répondaient par des branlements de tête et une espèce de murmure, sans doute en signe d'applaudissement; peut-être aussi qu'il proposait des questions auxquelles on lui répondait. Il nous était impossible de deviner le sens de ces harangues, qui, nous étant adressées, ne contenaient vraisemblablement rien que de favorable pour nous. Tout le temps que ces chefs parlèrent, j'observai le peuple, et je ne vis rien qui dût nous inspirer de la défiance.

Nous nous mêlâmes ensuite dans la foule pour les mieux examiner : plusieurs, qui paraissaient affectés d'une espèce de lèpre, avaient des jambes et des bras prodigieusement gros : ils étaient absolument nus, si l'on excepte un cordon qu'ils portaient autour de la ceinture, et un second autour de leur cou. Le petit morceau d'étoffe d'écorce de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le nom de couverture; il ne sert pas plus de voile que celui des Mallicolois, et, aux yeux des Européens, il était plus malhonnête que décent.

Quelques-uns avaient sur leur tête des chapeaux cylindriques noirs, d'une natte très-grossière, entièrement ouverts aux deux extrémités, et de la forme d'un bonnet de hussard : ceux des chefs étaient ornés de petites plumes rouges, et de longues plumes noires de cop en décoraient la pointe. A leurs oreilles, dont l'extrémité est étendue jusqu'à une longueur prodigieuse, et dont tout le cartilage est coupé en deux, comme à l'île de Pâques, ils suspendent une grande quantité d'anneaux d'écaille de tortue, ainsi que les insulaires de Tanna, ou bien ils mettent dans le trou un rouleau de feuilles de canne à sucre.

Dès que je leur eus fait entendre que nous avions besoin d'eau, les uns nous montrèrent l'est et d'autres l'ouest. Mon ami entreprit de nous conduire, et s'embarqua avec nous à ce sujet. Nous rangeâmes la côte vers l'est, l'espace d'environ deux milles, et nous la vîmes presque partout couverte de mangliers. Nous entrâmes, à travers ces arbres, dans une crique étroite, ou une rivière, qui nous porta au pied d'un petit village, au-dessus des mangliers; là, nous débarquâmes, et l'on nous montra une source d'eau douce. Le sol des environs était en très-bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananiers, d'ignames et d'autres racines, et arrosé par de petits canaux conduits avec art depuis le principal ruisseau, qui avait sa source dans la montagne. Du milieu de ces belles plantations s'élevaient des cocotiers, dont les rameaux épais ne paraissaient pas fort chargés de fruits. Nous entendîmes le chant des coqs, mais nous n'en vîmes aucun. Les habitants cuisaient alors des racines dans une jarre de six ou huit gallons; et nous ne doutâmes point que ce vase de terre ne fût de leur propre fabrique. Comme nous remontions la crique, M. Forster tira un canard qui volait au-dessus de nous; et ce fut le premier usage que ce peuple nous vit faire de nos armes. Mon ami le demanda; et, quand nous mîmes à terre, il raconta à ses compatriotes de quelle manière cet oiseau avait été tué.

Je répétai même l'expérience, afin de leur donner, par ces innocents moyens, une idée de notre puissance. La rivière n'ayant pas plus de douze verges de large, nous débarquâmes sur les bords, élevés d'environ deux pieds au-dessus de l'eau. Il y avait quelques petites familles : les femmes et les enfants vinrent familièrement autour de nous, sans montrer la moindre marque de défiance ou de mauvaise volonté. Le teint des femmes était en général d'un châtain foncé, ou couleur de mahogony brun : leur stature était moyenne; quelques-unes étaient grandes, leurs formes étaient un peu grossières, et elles paraissaient robustes. A voir leur vêtement, qui les défigurait beaucoup, on les croyait accroupies; c'était un jupon court, ou une frange composée de filaments ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture : les cordelettes étaient placées les unes au-dessus des autres, en différentes rangées, qui formaient autour du corps une espèce de couverture de chaume, qui ne cachait pas plus d'un tiers de la cuisse : elles étaient quelquefois teintes en noir; mais communément les extérieures étaient seules de cette couleur, tandis que les autres étaient couleur de paille sale. Ces femmes portaient, comme les hommes, des coquillages, des pendants d'oreilles et des morceaux de pierre néphritique; d'autres avaient trois lignes noires qui se prolongeaient longitudinalement de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton. Ce tatouage avait été fait de la même manière qu'aux îles des Amis et de la Société. Les huttes, situées à environ dix verges des bords de la rivière, sur un petit monticule, étaient de forme conique, d'environ dix pieds de haut, et non pointues au sommet. Le charpente consistait en bâtons entrelacés comme des claies; elles étaient couvertes de nattes, et ensuite de paille fort bien arrangée; il n'y avait point de jour que par un trou d'environ quatre pieds de hauteur ; de sorte que les Indiens se baissaient pour y entrer ou pour en sortir. Nous les trouvâmes remplies de fumée, nous y vîmes un monceau de cendres, et nous en conclûmes qu'ils sont obligés d'allumer des feux pour chasser les moustiques qui infestent les marais des environs : comme le temps était un peu froid, nous aperçûmes peu de ces insectes. Les cabanes étaient environnées d'un petit nombre de cocotiers dépouillés de fruits, de cannes à sucre, de bananes et d'eddoès, au pied desquels les naturels amenaient de l'eau par de petites tranchées. Quelques-uns des eddoès étaient alors sous l'eau, comme c'est l'usage aux îles de la mer du Sud. Toute la plantation cependant paraissait mauvaise et insuffisante pour fournir à la subsistance des naturels toute l'année. Un Indien, nommé Hébaï, semblait être le principal personnage de ces familles ainsi rassemblées : nous lui fîmes des présents. En nous promenant sur les bords de la rivière, du côté des mangliers, je cueillis une plante nouvelle. Vers les collines, dont les premières élévations étaient à la distance d'environ deux milles, le pays paraissait stérile et désert; nous y remarquions de temps en temps des arbres et de petits cantons cultivés; mais ils se perdaient dans la vaste étendue des landes en friche.

Le jour étant déjà fort avancé, et le flot ne nous permettant pas de demeurer plus longtemps dans la crique, nous prîmes congé des habitants, et nous revînmes à bord un peu avant le coucher du soleil.

D'après cette petite excursion, je jugeai que nous ne devions rien attendre de ce peuple, que la permission de visiter librement la contrée. Il est aisé de voir qu'il n'a guère reçu en partage de la nature qu'un excellent caractère. Sur ce point, il surpassait toutes les nations que nous avions connues; et,

quoique cela ne satisfît pas nos besoins, nous étions charmés de lui trouver cette qualité, qui nous procurait une paix et une liberté précieuses (1).

Le lendemain, nous eûmes la visite de quelques centaines d'Indiens; les uns arrivaient à la nage, et les autres dans des pirogues; ils avaient dans chacune des feux qui brûlaient sur des pierres. Bientôt les ponts et toutes les parties du vaisseau en furent pleins. Mon ami, qui était du nombre, m'apporta des racines; mais tous les autres n'avaient avec eux aucune sorte de provisions (2). Quelques-uns, qui étaient armés de massues et de dards, échangèrent ces armes pour des clous, des pièces d'étoffe, etc. Après le déjeuner, j'envoya deux bateaux armés aux ordres du lieutenant Pickersgill, pour découvrir une source d'eau douce; car celle que nous avions trouvée le jour précédent ne pouvait nous convenir en aucune manière. Dans le même temps, M. Wales et le lieutenant Clerke allèrent sur la petite île faire des préparatifs nécessaires pour observer l'éclipse de soleil, qui devait arriver l'après-midi. M. Pickersgill revint bientôt à bord pour m'informer qu'il y avait sur la petite île un ruisseau d'eau douce où

(1) Cette illusion de Cook sur « l'excellent caractère » des Nouveaux-Calédoniens donna lieu, plus tard, à une bien vive réaction, lorsque l'on reconnut que les insulaires étaient anthropophages.

Il est vrai cependant que l'anthropophagie se concilie souvent avec des qualités morales. On explique cette horrible coutume soit par l'absurdité de certaines croyances religieuses, comme chez les Nouveaux-Zélandais, soit par les excitations de la plus affreuse disette, comme chez les tribus du Canada et de la Nouvelle-Bretagne. Est-il nécessaire de rappeler que des marins, appartenant aux nations les plus civilisées de l'Europe, ont dévoré leurs semblables plutôt que de subir avec résignation les tortures de la faim. Les conjectures sur le genre de mort du malheureux Franklin sont épouvantables.

En même temps qu'ils sont anthropophages avec délices, les Nouveaux-Calédoniens ont des vertus de famille très-remarquables.

Ce fut un des compagnons d'Entrecasteaux qui constata le premier l'anthropophagie de ces insulaires.

Un sauvage avait invité Piron, le dessinateur de l'expédition, à partager avec lui un os où pendait encore un reste de chair fraîchement grillée; Piron reconnut avec terreur que cet os, encore recouvert de parties tendineuses, appartenait au bassin d'un enfant de quatorze à quinze ans.

Plusieurs sauvages tâtèrent, à différentes reprises, les parties les plus musculeuses des bras et des jambes des matelots, en prononçant *Kapareck* d'un air d'admiration et de désir, et en faisant claquer leur langue.

« Ils ne sont pas si terribles, dit toutefois Labillardière, que les autres cannibales. Différents signes qu'on leur fit maladroitement, ou qu'ils interprétèrent mal, leur ayant fait supposer que nous étions aussi des anthropophages, ils se crurent à leur dernière heure et se mirent à pleurer. On eut beaucoup de peine à les rassurer.

Mais, en un autre endroit, Labillardière est plus sévère :

« La couleur de leur peau, dit-il, est aussi noire que celle des sauvages du reste de la Mélanésie, auxquels ils ressemblent par la férocité et l'abrutissement. Ils portent, suspendu à un collier de tresses, en guise d'ornement, un fragment d'ossement humain. Je ne puis douter d'ailleurs qu'ils ne soient anthropophages, ayant moi-même été témoin de plusieurs repas atroces, dans lesquels ces sauvages dévoraient leurs semblables, ce que ne font pas les loups. Ils se servent pour cela d'un instrument qu'ils nomment *nbouet*, formé d'un morceau de serpentine aplati et tranchant comme une hache. Cette pierre est percée de deux trous, dans chacun desquels passent deux baguettes très-flexibles qui les fixent sur un manche de bois, auquel elles sont liées avec des tresses de poil de chauve-souris; cet instrument est porté sur un pied fabriqué avec un noyau de coco. Cette hache leur sert à couper les membres de leurs ennemis, qu'ils partagent après le combat. Ils commencent par ouvrir le ventre du vaincu, qu'ils ont assommé d'un coup de zagaie, puis ils lui arrachent les intestins au moyen d'un instrument formé de deux cubitus humains bien polis et fixés dans un tissu de tresses solides. On détache ensuite les organes de la génération, qui deviennent le partage du vainqueur; les bras et les jambes sont coupés aux articulations et distribués à chacun des combattants, qui les porte à sa famille. Cette chair se coupe par tranches de sept à huit centimètres d'épaisseur, et les parties les plus musculeuses sont regardées comme le morceau le plus friand. Je pus alors m'expliquer pourquoi les sauvages tâtaient si souvent à nos compagnons le gras de la jambe et les parties charnues du corps, en faisant claquer la langue. »

Le capitaine Lecomte, qui visita la Nouvelle-Calédonie en 1846, raconte l'anecdote suivante :

« Un jour Bouarate, chef de la tribu de Yenguène, étant allé à Puébo visiter son jeune beau-frère Thindine, Téa de Mouélébé, qui, dans ce moment-là, éprouvait une grande pénurie de vivres, lui dit : « Tu vois combien tu es maigre et comme » tu as le ventre rentré : regarde comme je l'ai gros et saillant; c'est que, vois-tu, je me nourris bien. A quoi te servent tes » sujets? Mange-les, et tu deviendras comme moi. » Malheureusement Thindine a suivi ces horribles conseils. Depuis ce temps, il a mis, pour ainsi dire, sa tribu en coupe réglée, et il mange, en compagnie de ses plus intimes amis, y compris sa femme, au moins un de ses sujets par semaine. Un jour, le P. Rougeyron trouva une famille tout en larmes : leur unique enfant venait de servir à l'un de ces abominables festins. »

Un missionnaire menaçait un chef calédonien de la colère de Dieu, « qui ne trouvait pas bon, disait-il, que l'on mangeât son semblable. » — « Si Dieu le défend, répondit le chef, il faut lui obéir; mais si Dieu dit que cela n'est pas bon, il ne dit pas la vérité, parce que la vérité est que cela est bon. »

On verra plus loin quelle est l'extrême misère de ces indigènes, et ce qu'on peut dire en faveur de quelques traits de leur caractère.

(2) Des femmes accompagnaient les hommes; mais elles ne vinrent point à bord.

les bateaux arriveraient très-commodément : aussitôt on mit la chaloupe en mer pour remplir nos futailles, et je me rendis ensuite sur l'île, afin d'être un des observateurs.

L'éclipse commença vers une heure après midi; mais des nuages ne nous permirent point d'observer le commencement, et nous perdîmes le premier contact : nous fûmes plus heureux pour la fin.

Nos observations finies, nous retournâmes à bord, où était le chef Téabooma, qui quitta le vaisseau sans que je m'en aperçusse, et par là il perdit le présent que je voulais lui faire.

Après avoir mis à terre, à l'endroit où nous avions débarqué la veille, nous longeâmes la grève, qui était sablonneuse et bornée par un fourré d'arbrisseaux sauvages; nous atteignîmes bientôt une cabane, d'où des plantations se prolongeaient derrière la grève et le bois : nous parcourûmes ensuite un canal qui arrosait les plantations, mais dont l'eau était très-saumâtre. De là, nous gravîmes une colline qui était près de nous, et où le pays paraissait changé. La plaine était revêtue d'une couche légère de sol végétal, sur lequel on avait répandu des coquilles et des coraux brisés, pour le marner, parce qu'il était très-sec. L'éminence, au contraire, était un rocher composé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croissait des herbes sèches d'environ deux ou trois pieds de haut; mais elles étaient très-clair-semées dans la plupart des endroits; et, à quinze ou vingt verges les uns des autres, nous vîmes de grands arbres, noirs à la racine, qui avaient une écorce parfaitement blanche, et des feuilles longues et étroites comme nos saules. Ils étaient de l'espèce que Linné appelle *Melaleuca leucodendra*, et Ramphius *Arbor alba:* ce dernier écrivain dit que les habitants des Moluques tirent l'huile de *cayputi* des feuilles, qui sont extrêmement odorantes (¹). Il n'y avait pas le moindre arbrisseau sur cette colline, et la vue se portait fort loin, sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes de là une ligne d'arbres et d'arbustes touffus, qui se prolongeait du bord de la mer vers les montagnes.

Nous gagnâmes bientôt le ruisseau, où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au delà desquels un petit nombre d'autres plantes et arbres occupaient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une couche de terreau végétal chargé d'humidité, et d'un lit verdâtre de gramen, où l'œil aimait à se reposer, après avoir contemplé un canton brûlé et stérile. Les arbrisseaux et les arbres qui bordaient la côte nous offrirent des richesses en histoire naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, et nous y vîmes une grande variété d'oiseaux de différentes classes, qui, pour la plupart, étaient entièrement nouveaux; mais le caractère des naturels et leur conduite amicale à notre égard nous causa plus de plaisir que tout le reste : le nombre de ceux que nous aperçûmes était peu considérable, et leurs habitations très-éparses. Nous rencontrions communément deux ou trois maisons, situées près les unes des autres, sous un groupe de figuiers élevés, dont les branches étaient si bien entrelacées que le firmament se montrait à peine à travers le feuillage : une fraîcheur agréable entourait toujours les cabanes. Cette charmante position leur procurait un autre avantage; car des milliers d'oiseaux voltigeaient continuellement au sommet des arbres, où ils se mettaient à l'abri des rayons brûlants du soleil. Le ramage de quelques grimpereaux produisait un effet charmant, et causait un vif plaisir à tous ceux qui aiment cette musique simple. Les habitants eux-mêmes s'asseyaient communément au pied de ces arbres, qui ont une qualité remarquable : de la partie supérieure de la tige il pousse de larges racines. aussi rondes que si elles étaient faites au tour; elles s'enfoncent en terre à dix, quinze et vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite, très-exacte, extrêmement élastique, et aussi tendue que la corde d'un arc au moment que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffe qui leur servent de pagnes.

Ils nous apprirent quelques mots de leur langue, qui n'avait aucun rapport avec celle des autres îles. Leur caractère était doux et pacifique, mais très-indolent : ils nous accompagnaient rarement dans nos courses. Si nous passions près de leurs huttes, et si nous leur parlions, ils nous répondaient; mais si nous continuions notre route sans leur adresser la parole, ils ne faisaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuses, et elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer; mais elles ne consentaient à venir près de nous qu'en présence des hommes.

(¹) L'arbre de Ramph; les indigènes l'appellent *nhiaoulis* ou *ynaïli*. « Cet arbre, dit M. de Bovis, est répandu sur les côtes avec une déplorable abondance; il s'y plante de lui-même en quinconce; son tronc, tordu, est dur, et n'est pas même bon comme bois à brûler. Son feuillage amaigri ne donne pas d'ombrage, mais ses feuilles, légèrement froissées, répandent une odeur aromatique assez agréable. » (Lettre d'octobre 1853.)

Ils ne parurent ni fâchés ni effrayés de ce que nous tuions des oiseaux à coups de fusil; au contraire, quand nous approchions de leurs maisons, les jeunes gens ne manquaient pas de nous en montrer pour avoir le plaisir de les voir tirer. Il semble qu'ils étaient peu occupés à cette saison de l'année : ils avaient préparé la terre et planté des racines et des bananes, dont ils attendaient la récolte l'été suivant : c'est peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état que dans un autre temps de vendre leurs provisions; car d'ailleurs nous avions lieu de croire qu'ils connaissaient ces principes d'hospitalité qui rendent les insulaires de la mer du Sud si intéressants pour les navigateurs.

Le soir, j'allai voir l'aiguade au fond d'une petite crique; c'était un beau ruisseau qui descendait des montagnes. Il fallait avoir un petit canot pour débarquer les futailles sur la plage, où elles étaient rou-



Vue dans la Nouvelle-Calédonie. — D'après Cook.

lées, et pour les charger ensuite sur la chaloupe; car un petit canot pouvait seul entrer dans la crique, encore n'était-ce que pendant le flot. Nous aurions pu nous procurer ici d'excellent bois de chauffage avec plus de facilité que de l'eau, mais nous n'en avions pas besoin.

Les arbres *cayputi (Meleleuca),* dont nous trouvâmes plusieurs en fleurs, avaient une écorce lâche qui, en plusieurs endroits, crevait et jaillissait de la tige, et cachait au dedans des escarbots, des fourmis, des araignées, des lézards et des scorpions. Nous crûmes voir des cailles parmi les grandes herbes sèches, mais cela n'est pas sûr (¹). Nous nous promenâmes, jusqu'au coucher du soleil, sur les collines les plus près de notre aiguade. Nous tâchâmes de dire aux naturels que nous manquions de provisions; mais ils furent sourds à tous les propos de cette espèce : nous reconnaissions, de plus en plus, qu'ils avaient à peine assez de vivres pour leur propre subsistance.

Ce même soir, vers les sept heures, mourut Simon Monk, notre boucher, homme estimé dans le vaisseau. En tombant, le jour précédent, il s'était blessé mortellement.

(¹) Il paraît en effet que l'on a trouvé à la Nouvelle-Calédonie quelques cailles, ainsi que des tourterelles, des pigeons, des coqs, la poule sultane, les canards, la sarcelle, le martin-pêcheur, des moineaux, des hirondelles, une nouvelle espèce de pie (voy. p. 425), plusieurs jolis oiseaux du genre *Muscicapa;* mais, en somme, les espèces d'oiseaux et même les individus de chaque espèce y sont rares

Le 7, de très-bonne heure, le parti de l'aiguade, et un détachement de soldats de marine aux ordres d'un officier, furent envoyés à terre. Bientôt après, je m'embarquai avec plusieurs autres personnes pour prendre une vue générale de la contrée. Dès que nous fûmes sur la côte, nous fîmes comprendre notre dessein aux insulaires; et deux d'entre eux s'offrirent pour nous servir de guides. Ils nous conduisirent sur les montagnes par des chemins assez praticables. Dans la route, nous rencontrâmes des Indiens qui, pour la plupart, vinrent avec nous; de sorte que notre cortége se trouva enfin très-nombreux. Quelques-uns parurent désirer que nous retournassions sur nos pas; mais nous n'eûmes aucun égard à leurs signes, et nous ne remarquâmes point qu'ils fussent mécontents de nous voir poursuivre notre route. Après avoir atteint le sommet de l'une des montagnes, nous aperçûmes la mer en deux endroits, entre quelques montagnes avancées, à l'opposite ou au côté sud-ouest de la terre. Cette découverte nous était d'autant plus utile qu'elle nous faisait juger de la largeur de la contrée, qui, dans cette partie, n'excédait pas dix lieues.

Parmi ces montagnes avancées et la chaîne sur laquelle nous étions, est une grande vallée dans laquelle serpente une rivière. Ses bords sont ornés de diverses plantations et de quelques villages dont nous avions rencontré les habitants sur notre route, et que nous trouvâmes en plus grand nombre au sommet de la chaîne, d'où vraisemblablement ils observaient le vaisseau. La plaine, ou le terrain uni qui s'étend le long de la rive de notre mouillage, se présentait, à cette hauteur, sous l'aspect le plus avantageux : les sinuosités des eaux qui l'arrosent, des plantations, de petits villages, la variété des groupes dans les bois, et les écueils au pied de la côte, diversifiaient tellement la scène qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque. Sans le sol fertile des plaines et des côtés des collines, la contrée entière n'offrirait qu'un point de vue triste et stérile. Les montagnes et d'autres endroits élevés ne sont, pour la plupart, susceptibles d'aucune culture. Ce ne sont proprement que des masses de rochers, dont plusieurs renferment des minéraux. Le peu de terre qui les couvre est desséchée ou brûlée par les rayons du soleil, et cependant il y croît une herbe grossière et d'autres plantes, et çà et là s'élèvent des arbres et des arbustes. La contrée, en général, ressemble beaucoup à quelques cantons de la Nouvelle-Hollande situés dans le même parallèle : plusieurs des productions naturelles paraissent y être les mêmes, et les forêts y manquent encore de sous-bois, comme dans cette île. Les récifs sur la rive, et d'autres objets de ressemblance, frappèrent tous ceux qui avaient vu les deux pays. Nous observâmes que toute la côte nord-est était remplie d'écueils et de brisants, qui s'étendent au delà de l'île de Balabéa, à perte de vue. Après avoir fait toutes ces remarques, nos guides ne se souciant pas d'aller plus loin, nous descendîmes des montagnes par un chemin différent de celui que nous avions suivi pour y monter. Ce dernier nous conduisit dans la plaine, à travers des plantations dont la distribution très-judicieuse annonçait beaucoup de soin et de travail. On voyait des champs en jachère, quelques-uns récemment défrichés, et d'autres qui, depuis longtemps, étaient en état de culture, et qu'on recommençait à fouiller. J'ai observé que la première chose qu'ils font, pour défricher un terrain, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connaissent d'autres moyens, pour rendre au sol épuisé sa première fertilité, que de le laisser quelques années en jachère; cet usage est général chez tous les peuples de cette mer. Ils n'ont aucune idée des engrais; du moins je n'en ai jamais vu d'employés.

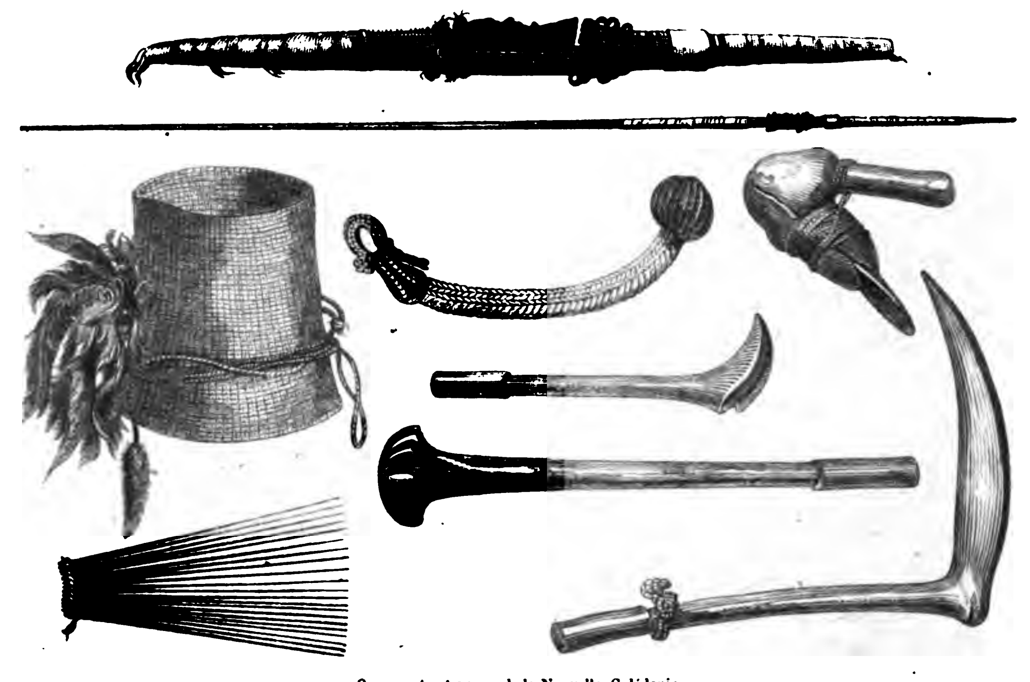
Près du sommet d'une colline, nous nous arrêtâmes pour examiner des pieux fichés çà et là en terre : des branchages et des arbres secs traversaient ces pieux. Les naturels nous dirent qu'ils enterraient les morts sur cette colline, et que les pieux indiquaient les endroits où ils avaient déposé des corps.

Les insulaires, nous voyant d'ailleurs fatigués de la chaleur excessive et altérés, nous apportèrent des cannes à sucre; mais je ne puis pas concevoir comment ils purent les trouver sitôt, car nous n'en aperçûmes point, et rien ne nous donna lieu de penser qu'il en croissait dans le voisinage.

A midi, nous étions de retour de cette excursion : l'un de nos guides nous avait quittés; mais nous retînmes les autres à bord pour dîner, et nous récompensâmes leur fidélité à peu de frais.

Nous trouvâmes à bord un grand nombre de naturels qui examinaient chaque partie du vaisseau, et qui vendaient leurs massues, leurs piques et leurs ornements. L'un d'eux était prodigieusement grand; il paraissait avoir au moins six pieds cinq pouces, et le chapeau noir cylindrique qu'il portait l'exhaussait encore de huit pouces. Plusieurs de ces chapeaux ou bonnets étaient ornés de plumes de hibou de

Ceylan (espèce qui se trouve aussi dans les bois de Tanna), et c'était parmi eux une coutume presque générale d'y attacher leur fronde, et de laisser pendre les glands du bonnet sur l'épaule. D'autres fois, ils y suspendent des feuilles de fougère : les naturels en échangèrent contre des étoffes de Taïti, quoiqu'ils y missent une grande valeur. Le nombre des pendants d'oreilles que plusieurs portaient était remarquable; l'un d'eux n'en avait pas moins de dix-huit d'écailles de tortue, d'un pouce de diamètre et d'un quart de pouce de largeur. Ils nous vendirent aussi un instrument musical, une sorte de sifflet : c'était un petit morceau de bois brun poli, d'environ deux pouces de long, de la forme d'une cloche. En apparence, il était solide, et il avait une corde attachée à la petite extrémité, deux trous près de la base,



Ornements et armes de la Nouvelle-Calédonie.

Lance. — Partie ornée de la lance. — Chapeau de plumes. — Peigne. — Corde pour jeter la lance. — Massues. — Pioche. — Hache.

et un troisième près de la corde : ces trous communiquaient entre eux : en soufflant dans celui de dessus, il se formait dans l'autre un son aigu, pareil à un sifflement. Nous n'avons d'ailleurs remarqué dans la suite aucun instrument qui eût le moindre rapport à la musique.

Ils commençaient à recevoir, dans le commerce, nos grands clous de fiche; mais, voyant les taquets et les boucles de fer auxquels les cordages étaient attachés, ils montrèrent un grand désir d'en avoir. Ils n'essayèrent jamais de nous voler la moindre bagatelle, et ils se comportèrent avec beaucoup d'honnêteté ([1]). Plusieurs vinrent à la nage, de la côte, éloignée de plus d'un mille : ils tenaient d'une main leur morceau d'étoffe brune hors de l'eau, et de l'autre ils fendaient les flots, en élevant une pique ou une massue.

([1]) Par malheur, les Nouveaux-Calédoniens n'ont pas persévéré dans cette honnêteté ; d'Entrecasteaux et ses compagnons les trouvèrent tout aussi enclins au vol que la plupart des autres insulaires de l'Océanie.

« De retour vers le lieu de notre débarquement, dit Labillardière, nous trouvâmes plus de sept cents naturels qui étaient accourus de toutes parts. Ils nous demandèrent des étoffes et du fer en échange de leurs effets, et bientôt quelques-uns d'entre eux nous prouvèrent qu'ils étaient des voleurs très-effrontés. Parmi leurs différents tours, j'en citerai un que me jouèrent deux de ces fripons. L'un m'offrit de me vendre un petit sac qui renfermait des pierres taillées en ovale, et qu'il portait à la ceinture. Aussitôt il le dénoua et feignit de vouloir me le donner d'une main, tandis que de l'autre il reçut le prix dont nous étions convenus; mais, au même instant, un autre sauvage, qui s'était placé derrière moi, jeta un grand cri pour me faire tourner la tête de son côté, et aussitôt le fripon s'enfuit avec son sac et mes effets, en cherchant à se cacher dans la foule. »

En descendant, de notre côté, nous trouvâmes sur la grève une masse irrégulière de rochers de dix pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant partout de grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles; cette découverte nous persuada davantage qu'il y a des minéraux sur cette île, qui, dans la partie que nous avions déjà reconnue, différait de toutes celles que nous avions examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordaient la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit; mais ils semblaient être venus sans culture, et ce sont peut-être les arbres indigènes sauvages de la contrée : j'y recueillis aussi une espèce de fleur de passion : on croyait que cette fleur ne se trouvait qu'en Amérique. Je me séparai de mes compagnons : je parvins à un chemin de sable creux, rempli des deux côtés de liserons et d'arbrisseaux odorants, et qui paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau; il me conduisit à un groupe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'observai un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit à dix ans dont il examinait la tête : il fut d'abord surpris de me voir; mais, reprenant bientôt sa tranquillité, il continua son opération : il avait à la main un morceau de quartz transparent, et comme l'un des bords de ce quartz était tranchant, il s'en servait, au lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille (¹). Je leur donnai à tous les deux des grains de verre noir, dont ils semblèrent fort contents. Je me rendis alors aux autres cabanes, et j'en trouvai deux placées si proches l'une de l'autre qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds carrés, entouré en partie de haies. Trois femmes, l'une d'un moyen âge, et la seconde et la troisième un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un de ces grands pots de terre dont on a parlé plus haut : dès qu'elles m'aperçurent, elles me firent signe de m'éloigner; mais, voulant connaître leur méthode d'apprêter les aliments, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames : peut-être que quelquefois on les cuit sous un monceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leurs pots; elles m'avertirent de nouveau par signes de m'en aller, et, montrant les cabanes, elles remuèrent leurs doigts à différentes reprises sous leur gosier : je jugeai que si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait ou on les tuerait. Je les quittai donc, et je jetai un coup d'œil furtif dans les cabanes, qui étaient entièrement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le docteur Sparrman, et nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir et de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes tout de suite des grains de rassade, qu'elles acceptèrent avec de grands témoignages de joie; mais elles réitérèrent cependant les signes qu'elles avaient faits quand j'étais seul : elles semblèrent même y joindre la prière et les supplications; et, afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant (²). Quelque temps après, nous rejoignîmes le

(¹) « Il est remarquable, dit le P. Rougeyron, que les Calédoniens aiment beaucoup leurs enfants; la mère et même le père portent sur leur dos les plus petits, dans des berceaux faits d'écorce d'arbre, et qui ont à peu près la forme d'une chaise ou d'une hotte. Cette chaise, sur laquelle on étend l'enfant, a un petit rebord pour l'empêcher de tomber; les parents l'entourent ou la couvrent soigneusement avec une petite natte. Quand les femmes vont à l'extérieur pour chercher des aliments dans les montagnes ou des coquillages dans les récifs, elles laissent souvent leur enfant dans la case, à la garde du père, ou le couchent sur une natte, sur laquelle on le roule pour l'endormir. Si l'on ne parvient pas à l'apaiser, pour l'empêcher de crier on lui jette de l'eau froide sur la tête. »

(²) « Un jour, dit M. Lecomte, me promenant le long du rivage de la mer, à deux lieues environ de l'établissement des missionnaires, j'entrai dans une case située dans un lieu très-pittoresque, près d'un grand rocher, et qui paraissait être une maison de campagne. J'y trouvai une jeune femme occupée à divers petits travaux : sa beauté était remarquable quoiqu'elle fût dans un état de grossesse assez avancée; elle paraissait heureuse et contente. Je m'assis quelques instants près d'elle, et la rendis fort joyeuse en lui donnant quelques gros grains de verre bleu. En rentrant à la maison, je demandai au P. Rougeyron ce que c'était que cette femme; il me dit que c'était celle du chef du village de Ouabane. Je le connaissais, et j'étais même quelquefois entré dans sa maison en me promenant à la chasse du côté de son village, et, quand j'entrais chez lui, il ne manquait jamais de m'offrir un coco pour me rafraîchir. Il était jeune, de très-bonne mine et d'une figure assez distinguée. Je ne connaissais pas sa femme, qu'il n'avait avec lui que depuis fort peu de temps. Elle était précédemment mariée à un habitant noble d'un autre village de la même tribu; le chef de Ouabane en devint amoureux, l'enleva malgré elle, ce qui causa beaucoup de rumeur dans tout le voisinage; mais la position de chef de village, le courage éprouvé du coupable, qui était d'ailleurs fort aimé et qui avait un grand nombre de partisans, en imposèrent; et puis, ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que la jeune femme, une fois dans son nouveau ménage, s'y trouva bien et déclara qu'elle ne voulait plus retourner avec son premier mari. »




Dessin extrait de la Flore de la Nouvelle-Calédonie.

*Scævola montana. — Smilax orbiculata. — Jetracera euyandra. — Disemma aurantia. — Oxera pulchella. — Microsemma salicifolia. — Melastoma denticulata. — Eriostemon corymbosum. — Uhona fulgens.*

reste de nos compagnons; et, comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux à la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de

coco, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays. Nous retournâmes à l'aiguade par terre et en chaloupe; et, chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'île est remplie, et entre autres une espèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels : quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent, en sortant de la chaloupe ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse pour que les bateaux vinssent jusque sur le rivage; nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule, et s'amusaient à répondre aux signes des matelots. Mais, dès que ceux-ci les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant d'agilité qu'on ne pouvait pas les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à les déconcerter, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle.

Mon secrétaire acheta un poisson qu'un Indien avait harponné dans les environs de l'aiguade, et il me l'envoya à bord. Ce poisson, d'une espèce absolument nouvelle, avait quelque ressemblance avec ceux qu'on nomme *soleil :* il était du genre que M. Linné nomme *Tetrodon*. Sa tête hideuse était grande et longue. Ne soupçonnant point qu'il eût rien de venimeux, j'ordonnai qu'on le préparât pour le servir le soir même à table. Mais heureusement le temps de le dessiner et de le décrire ne permit pas de le cuire, et l'on n'en servit que le foie; les deux MM. Forster et moi en ayant goûté, vers les trois heures du matin nous sentîmes une extrême faiblesse et une défaillance dans tous les membres. J'avais presque perdu le sentiment du toucher, et je ne distinguais plus les corps pesants des corps légers quand je voulais les mouvoir; un pot plein d'eau et une plume étaient dans ma main du même poids. On nous fit d'abord prendre l'émétique, et ensuite on nous procura une sueur dont nous nous sentîmes extrêmement soulagés. Le matin, un des cochons, qui avait mangé les entrailles du poisson, fut trouvé mort. Quand les habitants vinrent à bord, et qu'ils virent le poisson qu'on avait suspendu, ils nous firent entendre aussitôt que c'était une nourriture malsaine; ils en marquèrent de l'horreur : mais au moment de le vendre, et même après qu'on l'eut acheté, aucun d'eux n'avait témoigné cette aversion (¹).

Les travailleurs et la garde retournèrent à terre, comme à l'ordinaire. L'après-midi, l'officier de la garde m'informa que le chef Téabooma était venu avec un présent d'ignames et de cannes à sucre. Je lui envoyai en retour deux jeunes chiens, un mâle et une femelle, qui étaient presque dans toute leur croissance. Le chien est blanc, tacheté de feu, et la chienne a le poil entièrement roux, ou de la couleur d'un renard d'Angleterre. Je rapporte cette particularité, parce que ces deux chiens pourront très-bien propager leur espèce dans cette contrée. L'officier, étant revenu le soir, m'apprit que le chef avait eu à sa suite une vingtaine de personnes; ce cortége semblait annoncer une visite de cérémonie. Il ne pouvait d'abord se persuader qu'on lui donnât les deux chiens; dès qu'il en fut convaincu, il parut transporté de joie, et, à l'instant même, il les conduisit à son habitation.

« Je me levai à huit heures : j'avais une grande pesanteur dans les membres; mais je crus pouvoir employer la matinée à dessiner six ou huit plantes et des oiseaux que nous avions rassemblés dans nos premières excursions (²).

» Comme on montrait le poisson à tous les naturels qui vinrent à bord, ils appuyèrent tous leur tête sur leurs mains, et, fermant les yeux, ils témoignèrent qu'il causait de l'engourdissement, du sommeil et la mort. Ignorant s'ils ne faisaient point ces gestes pour avoir le poisson, nous le leur offrîmes, et ils le refusèrent en mettant les deux mains devant leur visage, en tournant la tête. Ils nous prièrent ensuite de le jeter dans la mer; mais nous voulûmes le conserver dans de l'esprit-de-vin.

» Il semblait que nous eussions eu un pressentiment de l'accident qui devait nous arriver; car, examinant le poisson avant qu'on l'apprêtât, sa forme hideuse et sa large tête nous firent penser qu'il était peut-être vénéneux, et nous en avertîmes M. Cook, qui assura qu'il en avait déjà mangé sur la côte de la Nouvelle-Hollande, dans son premier voyage.

(¹) Labillardière parle d'un poisson, de l'espèce dite *Scorpæna digitata*, qui fit une blessure dangereuse à la main d'un canotier. Les missionnaires citent encore un serpent de mer, de la famille des platures (*Platurus fasciatus*), dont la morsure est très-venimeuse.

(²) Ici c'est Forster fils qui parle.

La relation du second voyage de Cook, pendant les années 1772, 1773, 1774 et 1775, a été écrite par Cook, qui commandait le navire *la Résolution*. Mais Suard, dans sa traduction française de 1778, a ajouté au texte de Cook des extraits du Voyage de Georges Forster, qui, avec son fils, faisait partie de l'expédition.

» Vers midi, je fus bien puni d'avoir passé le matin à travailler, car un nouveau vertige et une nouvelle faiblesse me forcèrent de reprendre le lit. Les sudorifiques nous soulagèrent peu à peu; le poison était cependant trop actif pour être dissipé tout de suite : il nous empêcha de faire des recherches qui, sur un pays tel que la Nouvelle-Calédonie, auraient amené des découvertes intéressantes dans toutes les branches d'histoire naturelle. »

Le lendemain de bonne heure, j'expédiai deux bateaux, commandés par MM. Pickersgill et Gilbert, pour prendre les relèvements de la côte à l'ouest : je présumai que cette opération s'exécuterait mieux par nos bâtiments à rames que par le navire : les récifs nous auraient forcé d'écarter la terre de plusieurs lieues.

« Ce fut à regret que nous manquâmes cette occasion d'examiner un espace considérable de pays inconnu; mais nous ne pouvions encore nous tenir debout, ni marcher plus de cinq minutes. Le poison affectait aussi des chiens, pris à bord aux îles de la Société : ceux qui avaient mangé les restes du foie étaient extrêmement malades. »

Après le déjeuner, les travailleurs furent envoyés à terre pour faire des balais. Je restai à bord avec les deux MM. Forster; nous étions déjà dans un état de convalescence : la sueur qu'on nous avait procurée avait produit un bon effet. L'après-midi, on remarqua sur le rivage, et ensuite près du vaisseau, un Indien aussi blanc qu'un Européen. Je ne l'ai point vu; mais, d'après le rapport qu'on m'en fit, il est certain que sa blancheur provenait de quelque maladie. Nous avions déjà trouvé de pareils hommes à Taïti et aux îles de la Société. Un vent frais de l'est, et l'éloignement du vaisseau, qui était à un mille du rivage, n'empêchèrent point les insulaires de nager de rocher en rocher jusqu'à notre bord pour nous faire visite, et de s'en retourner par la même voie.

Les travailleurs se rendirent sur le rivage, comme de coutume, et M. Forster se trouva si bien, qu'il quitta le bord pour aller herboriser.

« J'aurais mieux fait de rester, mais je ne pouvais plus résister au désir d'aller à terre. Après avoir débarqué à l'est de l'aiguade, nous traversâmes une partie de la plaine, absolument en friche, et couverte d'herbes sèches et clair-semées. Un sentier nous conduisit par un beau bois au pied de collines remplies de nouvelles plantes, d'oiseaux et d'insectes : tout conspirait à faire regarder le pays comme une solitude. Devant et autour de nous, il n'y avait pas sur les collines une seule habitation, et la plaine que nous venions de passer était également inhabitée. Cette contrée doit en effet être peu peuplée, car le sol des montagnes n'est pas propre à la culture, et la plus grande partie de la plaine étroite est très-stérile. Nous nous avançâmes, à l'est, jusqu'à des maisons situées parmi des marais : quelques-uns des insulaires, s'approchant de nous avec un air de bonté peint sur leurs visages, nous indiquèrent les endroits où nous pouvions marcher sans enfoncer dans la vase. Devant une des cabanes, des naturels mangeaient des feuilles qui avaient été cuites à l'étuvée, et d'autres suçaient l'écorce de l'*Hibiscus tiliaceus*, après qu'ils l'avaient grillée sur le feu. Nous goûtâmes de cette écorce, qui était fort insipide, dégoûtante et peu nourrissante. Il paraît que ce peuple a peu d'aliments à certaines saisons, et la disette ne se fait jamais plus sentir qu'au printemps, lorsque les provisions de l'hiver sont épuisées et que les productions nouvelles ne sont pas encore prêtes. Ils y suppléent sans doute par la pêche : les récifs étendus qui entourent leur île leur en fournissent, en effet, l'occasion; mais, depuis notre arrivée dans le havre, le vent avait toujours été si fort que leurs pirogues se seraient en vain détachées de la côte pour pêcher. Œdidée, tandis qu'il était sur notre bord, disait souvent que les riches habitants de Taïti et des îles de la Société ressentaient, quoique rarement, les effets d'une année stérile, et qu'ils étaient obligés, durant quelques mois, de recourir aux racines de fougère, à l'écorce de différents arbres, et aux fruits des arbustes sauvages, pour apaiser leur faim [1].

[1] « Ce qui les poussait principalement au rapt et aux violences, c'était la faim, et, remarque singulière pour des cannibales! beaucoup d'entre eux mangeaient, pour satisfaire leur appétit, de gros morceaux d'une stéatite très-tendre, de couleur verdâtre. Cette terre sert à amortir le sentiment de la faim, en remplissant leur estomac et en soutenant ainsi les viscères attachés au diaphragme, et, quoiqu'elle ne fournisse aucun suc nourricier, elle est cependant très-utile à ces peuples, souvent exposés à de longs jeûnes forcés, parce qu'ils s'adonnent très-peu à la culture de leurs terres, d'ailleurs très-stériles.

» Nous avions formé le dessein de visiter le revers des montagnes situées au sud de notre mouillage, et, au nombre de vingt-huit, tous bien armés, nous nous mîmes en marche pour cette nouvelle exploration. La fumée qui s'élevait par inter-

» Autour des cabanes rôdaient des volailles apprivoisées, d'une grosse espèce, et d'un plumage brillant : les insulaires n'avaient pas d'autres animaux domestiques : je remarquai aussi des tas de coquillages, dont ils venaient de manger le poisson. Partout où nous allions, les Indiens montraient si peu de curiosité que la plupart ne se remuaient pas de dessus leurs siéges quand nous passions devant leurs cabanes. Ils parlaient très-rarement, et presque toujours d'un ton sérieux. Les femmes avaient plus de gaieté, et les mères traînaient toutes leurs enfants sur leur dos, dans une espèce de sac.

» Nous retournâmes dîner à bord; mais nous redescendîmes ensuite à terre. Ayant observé que les buissons et les arbres près du rivage étaient plus remplis d'oiseaux que dans l'intérieur des terres, nous ne nous éloignâmes pas de la plaine, afin d'augmenter notre collection zoologique. Il y avait au bord de l'eau un autre groupe de cabanes : les naturels faisaient du feu sous un de leurs pots de terre plein de coquillages, dont ils allaient ainsi griller le poisson. L'un des Indiens tenait à sa main une hache d'une forme remarquable : elle était d'un morceau crochu de bois, avec un gros nœud; son manche n'avait pas plus de six pouces; l'autre extrémité était creusée, et une pierre noire était placée dans la cavité qu'elle remplissait exactement, sans être attachée, comme dans les haches des îles de la Société et des Amis. Nous atteignîmes ensuite un enclos de pieux autour d'un mondrain de quatre pieds de haut : dans l'intérieur de l'enclos, il y avait d'autres pieux fichés en terre et garnis de gros coquillages : on nous apprit qu'on y enterrait les chefs du district. Puisque nous avons trouvé de nombreux cimetières sur les collines, il paraît que c'est parmi eux une coutume générale d'enterrer les morts : cette méthode semble plus judicieuse que celle des Taïtiens, qui les exposent au-dessus de terre, jusqu'à ce que toute la chair soit tombée en pourriture. Si la mortalité était plus considérable aux îles de la Société qu'on n'a lieu de le croire, cet usage aurait peut-être les suites les plus funestes, et produirait une terrible maladie épidémique. Les Européens doivent prendre garde de communiquer à ces peuples des maladies contagieuses : la petite vérole, par exemple, ferait sans doute un ravage épouvantable, et détruirait peut-être toute la race des Taïtiens.

» L'âcreté du poison que nous portions dans nos veines, mon père et moi, nous épuisa bientôt : nous avions été obligés de nous asseoir souvent pour réparer nos forces; des retours de vertiges nous ôtaient, pour quelque temps, l'usage de la raison, et, malgré nos efforts, nous ne pouvions ni voir, ni penser, ni former un jugement. Je regrette surtout que cet accident nous soit arrivé dans un pays nouvellement découvert, où nous avions besoin d'une santé parfaite, d'une attention et d'un discernement extrêmes, afin de profiter de notre séjour parmi des insulaires si différents de ceux que nous avions vus.

» Le 11, nous redescendîmes à terre, quoiqu'il plût beaucoup, et nous fîmes une promenade à l'est : nous vîmes un grand nombre d'oiseaux, et nous enrichîmes notre collection de plusieurs espèces nouvelles. Nous nous arrêtâmes à quelques maisons placées sous des arbres touffus : les insulaires étaient assis oisivement, sans aucune occupation, et les jeunes gens seuls se levèrent à notre approche. L'un des hommes avait les cheveux parfaitement blonds, un teint beaucoup plus blanc que ses compatriotes,

valles du fond d'un bosquet que nous voyions à peu de distance nous engagea à y diriger notre route. J'y rencontrai deux hommes et un enfant occupés à faire griller sur les charbons des racines d'une espèce de haricot que ces insulaires appellent *yalé*. Elles se ressentaient de l'aridité du sol où elles avaient pris naissance : leurs fibres étaient presque ligneuses.

» Nous rencontrâmes, tout près de là, une petite famille qui parut alarmée à notre approche. Aussitôt nous leur fîmes à tous des présents, dans l'espoir de les rassurer, ce qui réussit à l'égard du mari et des deux enfants; mais l'un d'entre nous ayant offert une paire de ciseaux à la mère, et ayant voulu lui en montrer l'usage en lui coupant quelques cheveux sur-le-champ, cette pauvre femme se mit à pleurer; sans doute elle s'imaginait que c'en était fait d'elle. Cependant elle se calma dès qu'on l'eut mise en possession de l'instrument. Les habitants de ces montagnes nous parurent dans la plus grande misère; ils étaient tous d'une grande maigreur. » (Labillardière.)

« Mille causes, et surtout la paresse, réduisent les indigènes de la Calédonie à la plus extrême misère. Ils cultivent, et même fort bien, avec le secours d'un morceau de bois pointu ou avec leurs ongles; mais ils ne cultivent jamais en raison de leurs besoins. C'est un peuple bien enfant et sans prévoyance. Ont-ils fait une récolte abondante, on dirait qu'elle leur pèse. Ils appellent des voisins de dix à douze lieues à la ronde pour s'en débarrasser plus vite, et leur festin dure autant que leurs provisions; de sorte que, pendant les trois quarts de l'année, ils n'ont plus rien à manger. Leur nourriture consiste alors en quelques poissons, coquillages, racines et écorces d'arbres; quelquefois ils mangent de la terre, dévorent la vermine dont ils sont couverts, avalent avec gloutonnerie les vers, les araignées, les lézards, etc. » (Lettre du P. Rougeyron, du 1er octobre 1845.)

et le visage couvert de rousseurs. La faiblesse des organes, et surtout celle des yeux, des individus anomaux, qu'on a trouvée chez les nègres d'Afrique et les habitants d'Amérique, des Moluques et des îles tropiques de la mer du Sud, a fait croire qu'une maladie du père et de la mère a occasionné ces variétés; mais nous n'aperçûmes dans cet homme aucun symptôme de faiblesse, ni aucun défaut dans l'organe de la vue : une autre cause doit donc avoir produit la couleur de ses cheveux et de sa peau. Un de nous lui coupa une touffe de cheveux, et il en coupa une seconde à un insulaire d'un teint ordinaire, et il nous donna l'une et l'autre. Les deux naturels montrèrent du mécontentement de ce qu'on leur coupait ainsi les cheveux; mais, comme l'opération fut faite avant qu'ils s'en aperçussent, on les apaisa bientôt en leur offrant quelques bagatelles. La bonté de leur caractère et leur indolence semblent incompatibles avec un long ressentiment.

» En quittant ces huttes, nous nous séparâmes, et chacun erra de son côté, au milieu de la campagne. Le docteur Sparrman et mon père allèrent sur les collines, tandis que je restai dans la bordure boisée de la plaine, et que je causai le plus qu'il me fut possible avec les naturels. Ils me donnèrent les noms de divers districts de l'île dont nous n'avions jamais entendu parler auparavant, et dont je ne pus faire aucun usage, faute d'en connaître la situation. Je vis de nouveau des naturels qui avaient une jambe ou un bras d'une grosseur énorme, pareils à ceux qui frappèrent nos regards à notre premier débarquement : l'un d'eux avait les deux jambes ainsi enflées; je les touchai, et je les trouvai très-dures; mais la peau n'était ni également grossière, ni également écaillée dans tous les malades; l'expansion démesurée de la jambe ou du bras ne paraissait pas les gêner beaucoup, et, autant que je le compris, ils y sentent rarement de la douleur : quelques-uns cependant avait une espèce d'excoriation, et il commençait à s'y former des pustules qui annonçaient un plus grand degré de pourriture. La lèpre, dont cette éléphantiasis, ou enflure extraordinaire, est une espèce, suivant l'opinion des médecins, semble être une maladie particulière aux climats secs et brûlés. Les pays qu'elle désole le plus, tels que la côte du Malabar, l'Égypte, la Palestine, et toute l'Afrique, essuient souvent des sécheresses, et renferment en plusieurs endroits de vastes déserts sablonneux.

» J'observai de plus en plus que les hommes de la Nouvelle-Calédonie ont moins d'égards pour leurs femmes que les habitants de Tanna; elles se tenaient toujours éloignés d'eux, et elles paraissaient craindre de les offenser, même par leurs regards ou par leurs gestes : plusieurs traînaient sur leur dos des fagots de bois à brûler; leurs insensibles maris daignaient à peine les regarder, et ils restaient dans leur flegmatique indolence ([1]).

» Après avoir dîné à bord, nous redescendîmes à terre, et nous tuâmes un parrot d'une jolie espèce, entièrement nouvelle pour les zoologistes : il était caché dans une plantation, la plus belle que j'eusse vue à la Nouvelle-Calédonie, par son étendue ainsi que par la variété et l'abondance des végétaux qu'elle renfermait; il y avait différentes allées de bananes, plusieurs champs d'ignames, d'eddoës et de cannes à sucre, et des yambos *Eugenia;* des sentiers en séparaient les différentes parties.

» Nous tirâmes au but pour amuser les naturels, qui mettaient pour marques leurs massues, et qui étaient ravis de notre habileté ([2]). »

Le soir, les bateaux que j'avais envoyés à l'ouest arrivèrent à bord, et je fus informé des circonstances suivantes. Le matin même du jour de leur départ, ils avaient pris terre pour arriver à une hauteur d'où la vue commandait toute la côte. M. Gilbert croyait l'avoir vue se terminer à l'ouest; mais M. Pickersgill

([1]) « Comme chez toutes les nations que l'Évangile n'a pas civilisées, les femmes, dit le P. Rougeyron, rampent ici au pied de l'homme, qui les tyrannise. A elles est dévolue la charge de porter les fardeaux, d'aller chercher la nourriture, d'avoir soin des champs une fois qu'ils sont défrichés. Elles ont la plus grande part aux travaux, et la plus petite aux douceurs du ménage. Y a-t-il un fruit bon à manger? aussitôt le mari le fait *tabou* (sacré), et, s'il est permis à l'épouse d'être témoin du dîner du mari, c'est à condition qu'elle n'y touchera pas; autrement elle serait punie de mort. Si elle tombe malade, elle est à l'instant expulsée de la famille, elle couche à la belle étoile, ou sous quelques branches plus ou moins bien entrelacées; il faut qu'elle reste là, exposée aux injures de l'air et de la pluie. Sur le moindre soupçon, pour une simple désobéissance à son mari, celui-ci entre en fureur et la traite avec une barbarie incroyable; quelquefois il lui brise le crâne avec une pierre, et bientôt arrivent de prétendus chirurgiens qui lui déchirent les chairs avec des coquillages : c'est un spectacle à faire frémir. »

([2]) D'autres passages extraits des journaux des deux Forster sont mêlés au récit, soit avant, soit après ces passages, mais sans aucun caractère personnel qui ait rendu nécessaire de les marquer d'un signe particulier.

n'était pas de cette opinion, quoique tous les deux convinssent que le vaisseau ne pouvait point passer par cette route. De ce lieu ils allèrent, accompagnés de quelques habitants, à Balabéa, qu'ils n'atteignirent qu'après le coucher du soleil; et, comme ils en partirent le lendemain avec le crépuscule, leur expédition devint inutile, et les deux jours suivants furent employés à regagner le vaisseau. Un des bateaux fit subitement une voie d'eau, et fut au moment de se perdre, ce qui l'obligea à jeter beaucoup de choses par-dessus bord avant de parvenir à l'étancher. Ils achetèrent, d'une pirogue qui venait de pêcher le long des récifs, du poisson autant qu'ils en purent manger. A Balabéa, le chef, appelé Téaby, et les habitants qui s'étaient assemblés sur le rivage afin de les voir, leur firent l'accueil le plus obligeant. Néanmoins, pour n'être point trop pressés par la foule, les officiers tirèrent une ligne, et les avertirent de ne point passer outre, et, bientôt après, l'un d'eux sut la tourner à son avantage : il avait quelques noix de coco qu'un des nôtres voulut lui acheter, et qu'il ne jugeait pas à propos de vendre. S'étant retiré, et se voyant suivi par l'acheteur, il s'assit sur le sable, traça autour de lui un cercle, comme il l'avait vu faire aux gens de l'équipage, et signifia à celui qui l'importunait de ne point dépasser sa ligne de démarcation : on souscrivit à ses intentions. Comme ce fait a été bien attesté, je ne l'ai pas cru indigne de trouver place dans ce journal.

Le 12, de très-bonne heure, j'ordonnai au charpentier de réparer la voie d'eau de la chaloupe, et aux travailleurs de faire la quantité d'eau nécessaire pour remplacer celle qu'on avait consommée les trois jours précédents. Comme le chef Téabooma n'avait point reparu depuis qu'il avait reçu les deux chiens en présent, et que je désirais laisser sur cette terre de quoi y produire une race de cochons, j'embarquai dans ma chaloupe un mâle et une truie, et j'allai à la crique des Mangliers pour y trouver mon ami, afin de les lui donner. Mais, en y arrivant, on nous dit qu'il était dans l'intérieur de la contrée, et qu'on allait le chercher. Je ne sais si l'on prit cette peine; mais, ne le voyant pas arriver, je résolus de mettre les cochons à la garde du plus distingué des insulaires qui étaient présents. Apercevant l'Indien qui nous avait servi de guide sur la montagne, je lui fis entendre que je me proposais de laisser les deux cochons sur le rivage, et j'ordonnai qu'on les fît sortir de la chaloupe. Je les présentai à un grave vieillard, dans la persuasion que je pouvais les lui confier avec sûreté; mais, secouant la tête, il me fit signe, ainsi que tous les autres, de reprendre les cochons dans le bateau, parce qu'il en était épouvanté. Il faut convenir que la forme de ces quadrupèdes n'est pas attrayante, et ceux qui n'en ont jamais vu ne doivent pas prendre du goût pour eux. Comme je persistais à les leur laisser, ils parurent délibérer ensemble sur ce qu'ils devaient faire, et ensuite notre guide me dit de les envoyer à l'*aléekée* (au chef). Nous nous fîmes donc conduire à l'habitation du chef, que nous trouvâmes assis dans un cercle de huit ou dix personnes d'un âge mûr. Dès que je fus introduit avec mes cochons, on me pressa très-civilement de m'asseoir, et alors je leur vantai l'excellence des deux quadrupèdes, et je m'efforçai de leur persuader combien la femelle leur donnerait, en une seule fois, de petits, qui, venant eux-mêmes à se multiplier, leur en produiraient un nombre considérable. J'exagérais ainsi la valeur de ces animaux pour engager ces Indiens à les nourrir avec le plus grand soin; et je crois qu'à cet égard je réussis pleinement. Dans cet intervalle, deux personnes, qui avaient quitté la compagnie, revinrent avec six ignames qu'elles me présentèrent. Je pris ensuite congé d'eux, et je retournai à bord.

J'ai déjà observé qu'à cette crique il y avait un petit village, et je le trouvai beaucoup plus grand que je ne l'avais d'abord jugé. L'espace de terrain cultivé dans les environs est assez étendu. La distribution en est très-régulière, et il y a des plantations d'ignames, de cannes à sucre, de bananes, et de racines qu'ils appellent *taro* ou *eddy*. Les champs d'eddy étaient très-bien arrosés par des rigoles pratiquées depuis le principal ruisseau qui coule des montagnes, et conduites avec industrie par des sinuosités à travers la plantation. Ils plantent ces racines de deux manières. Quelques-unes sont sur un terrain horizontal, auquel ils donnent la forme d'un carré ou d'un carré long. Ils abaissent le sol au-dessous du niveau de la terre adjacente, de sorte qu'ils peuvent introduire sur les plantes autant d'eau qu'ils en veulent : j'ai communément vu sur ces carrés deux ou trois pouces d'eau; mais je ne sais pas si cela est toujours nécessaire. D'autres sont sur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, et hautes de deux ou de deux et demi : sur le milieu du sommet de la planche est une rigole étroite destinée à recevoir les eaux qui doivent arroser les racines de chaque côté de ce petit canal, et les eaux sont si judicieusement distribuées que le même courant arrose plusieurs planches. Ces planches, relevées

en anse de panier, servent quelquefois à séparer les plantations horizontales; et quand cette méthode est employée, ce qui arrive d'ordinaire dans les occasions où il faut pratiquer un sentier ou quelque passage, ils ne perdent pas un pouce de terrain. Peut-être que la différence des racines plantées, suivant l'une et l'autre méthodes, rend ces deux préparations nécessaires. Elles ne sont pas toutes d'une même couleur; il en est d'un bien meilleur goût que d'autres; mais elles sont très-saines et très-nourrissantes. Les têtes de ces racines fournissent encore une bonne espèce de légume que mangent les naturels. Les hommes, les femmes et les enfants travaillent à ces plantations.

Après avoir rôdé au milieu des marais et des plantations, nous parvînmes à une maison détachée des autres, enfermée de pieux, par derrière laquelle il y avait une rangée de colonnes de bois : chacune était d'environ un pied carré de large et de neuf de haut, et le sommet représentait une tête humaine grossièrement sculptée. Nous y trouvâmes un vieillard solitaire, qui, en nous montrant ces colonnes, nous fit signe que c'était son cimetière. C'est une chose remarquable que tous les peuples policés ou sauvages érigent des monuments sur les lieux où ils enterrent leurs morts.

Nous rencontrâmes ensuite des naturels, et surtout des femmes, qui défrichaient et qui bêchaient une pièce de terre marécageuse, probablement afin d'y planter des ignames et des eddys. Elles se servaient d'un instrument dont le bec était recourbé et pointu : ce même instrument semble leur servir aussi d'arme offensive.

Les plantations exigent des soins extraordinaires, à cause de la maigreur du sol. En effet, je n'ai jamais vu, dans aucune autre île de la mer du Sud, les insulaires bêcher de cette manière. Nous tuâmes ici des oiseaux curieux.

L'après-midi, je retournai à terre, où, sur un grand arbre voisin de l'aiguade, et proche du rivage, je fis graver une inscription contenant le nom du vaisseau, la date de notre arrivée, etc., comme un témoignage que nous avons les premiers découvert cette contrée; j'ai observé cette formalité sur toutes les nouvelles terres que nous avons reconnues.

Nous remontâmes, pour la dernière fois, le ruisseau où l'on avait rempli nos futailles, et, après avoir cueilli quelques plantes que notre maladie nous avait empêchés de rassembler plutôt, il fallut quitter cette grande île.

Nous congédiâmes nos amis et retournâmes au vaisseau, où je fis mettre à bord nos bâtiments à rames, dans le dessin d'être prêt le lendemain à reprendre la mer.

**Description de la Nouvelle-Calédonie. — Mœurs, coutumes et arts de ses habitants.**

Je terminerai les observations que nous avons faites, durant notre séjour sur cette côte, par quelques détails sur la contrée et sur ses habitants. Nous y avons trouvé les hommes forts, robustes, actifs, bien faits, civils et paisibles; et nous leur avons reconnu une qualité rare parmi les nations de cette mer, c'est qu'ils n'ont pas le plus léger penchant au vol. Ils sont presque de la même couleur que les habitants de Tanna; mais ils ont des traits plus réguliers, un air plus agréable; ils sont plus robustes et de plus haute taille · quelques-uns ont 6 pieds 4 pouces. Il en est qui ont les lèvres épaisses, le nez plat, les traits et la mine des nègres. Deux choses contribuaient à former ce rapprochement dans notre esprit : leur tête moutonnée et l'usage de se frotter le visage avec une espèce de fard d'un noir luisant. En général, la couleur de leurs cheveux et de leur barbe est noire. Leurs cheveux, naturellement bouclés, paraissent, à la première vue, ne pas différer de ceux des nègres, et cependant ils sont d'une tout autre nature, et plus rudes et plus forts que les nôtres. Plusieurs les laissent croître et les relèvent sur le sommet de la tête; d'autres n'en conservent qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin; et il y en a qui, comme toutes les femmes, les portent courts. Des cheveux de cette rudesse demandent à être souvent peignés, et, à cet effet, ils ont un instrument très-convenable. C'est une espèce de peigne dont les dents sont de petits bâtons d'un bois dur, de la grosseur des aiguilles à faire les bas, et de la longueur de sept à neuf et dix pouces. Ces brochettes, dont le nombre est de vingt, mais plus souvent au-dessous, sont liées ensemble par un bout, et parallèlement, à la distance

d'un dixième de pouce l'une de l'autre. Les autres extrémités, qui sont un peu pointues, s'ouvrent comme les branches d'un éventail. Ce peigne, dont ils se servent pour se gratter et faire tomber leurs poux, est toujours attaché à leurs cheveux d'un côté de la tête. Les habitants de Tanna ont un instrument pareil pour le même usage; mais les dents en sont fourchues, et le peigne ne contient pas plus de trois ou quatre dents, et ce n'est quelquefois qu'un petit bâton pointu. Leur barbe est de la nature de leurs cheveux, et la plupart la portent courte. Ils ont assez communément des ulcères aux pieds et aux jambes; et nous avons remarqué que presque tous ont le scrotum enflé. Je ne dirai pas si ce gonflement est occasionné par quelque maladie, ou s'il est causé par le pagne qu'ils portent comme à Tanna et Mallicolo. Ce pagne, leur seul vêtement, est ordinairement d'écorce d'arbre ou de feuilles. Ils emploient à cela les petites pièces d'étoffes et les feuilles de papier que nous leur donnions. Nous leur avons vu des vêtements grossiers d'une espèce de natte; mais il ne paraît pas qu'ils les portent jamais. Quelques-uns avaient sur la tête un grand bonnet noir cylindrique; et cet ornement, très-considéré parmi eux, semble réservé aux chefs et aux guerriers. Quand, dans les échanges, nous leur donnâmes des feuilles de gros papier, ils en firent tout de suite de ces bonnets.

Le vêtement des femmes est une jupe courte, de fibres de bananier, attachée à un cordon qu'elles nouent autour des reins. L'épaisseur est au moins de six ou huit pouces; mais la longueur n'est pas plus considérable qu'il le faut pour l'usage auquel elle est destinée. Les filaments extérieurs sont teints de noir, et la plupart garnis de nacre de perle sur le côté droit. Les deux sexes se parent également de pendants d'oreilles d'écailles de tortue, de bracelets ou d'amulettes, l'un et l'autre de coquillages et de pierres; les bracelets se portent au-dessus du coude. En divers endroits du corps, ils se tatouent la peau; mais ces piqûres ne sont point noires comme dans d'autres îles. Les habitants de Tanna s'impriment beaucoup de ces mêmes traits.

S'il me fallait juger de l'origine de cette nation, je la prendrais pour une race mitoyenne entre les peuples de Tanna et des îles des Amis, ou entre ceux de Tanna et de la Nouvelle-Zélande, ou même entre les trois, par la raison que leur langue n'est, à quelques égards, qu'un mélange de celles de ces différentes terres. Les Calédoniens sont à peu près du caractère de ceux qui habitent les îles des Amis; mais ils ont beaucoup plus de douceur et d'affabilité.

La quantité de leurs armes offensives doit faire croire que, malgré leur inclination pacifique, ils sont quelquefois en guerre. Ces armes sont des massues, des lances, des dards, et des frondes pour lancer des pierres. Les massues, longues de deux pieds, ont diverses formes; quelques-unes ressemblent à une faux et d'autres à une hache : il en est dont la tête est pareille à celle d'un faucon, et d'autres qui sont à tête ronde; mais toutes sont proprement travaillées. Plusieurs de leurs lances et de leurs javelots sont faits avec le même soin et ornés de bas-reliefs. Les frondes sont aussi simples qu'il est possible : elles ressemblent beaucoup aux *glandes plumbeæ* des Romains; mais pour les pierres qu'ils lancent, ils prennent la peine de les polir, et de leur donner à peu près la configuration d'un œuf également gros par les deux bouts. Pour lancer le dard, ils se servent de cordon comme à Tanna. Ils font un grand usage du dard pour le poisson; et je ne sais même pas s'ils ont une autre manière de prendre de gros poisson, car je n'ai vu, parmi eux, ni lignes ni hameçons.

Il est peu nécessaire de parler des outils dont ils se servent; car ils ne diffèrent guère, pour la matière et pour la forme, de ceux qui sont en usage dans les autres îles. Leurs haches pourraient paraître d'une forme un peu plus différente; mais cette différence est autant due au caprice qu'à la coutume.

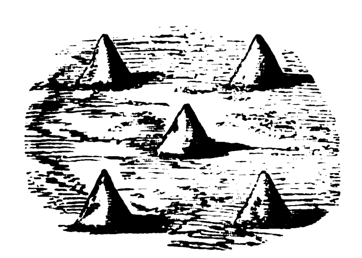
Leurs maisons, du moins pour la plupart, sont construites sur un plan circulaire : elles ne ressemblent pas mal à des ruches d'abeilles, et elles ne sont ni moins closes ni moins chaudes : l'entrée est un trou carré, précisément de la grandeur qu'il faut pour admettre un homme plié en deux. Du plancher à la naissance du toit, la hauteur est de quatre pieds et demi; mais le toit, qui est d'une élévation considérable, se termine en pointe au sommet, au-dessus duquel s'élève un poteau, orné de bas-reliefs ou de coquillages, ou des deux à la fois. Ces huttes se construisent avec des perches, des roseaux, etc., et les deux côtés et le toit sont épais et bien couverts d'un chaume de longues herbes grossières. Dans l'intérieur de la cabane, il y a des poteaux dressés qui soutiennent des échafaudages de lattes, où ils placent leurs provisions, ou toute autre chose. Quelques-unes de ces maisons ont deux planchers l'un sur l'autre. Sur le plancher est répandue de l'herbe sèche, et çà et là on voit des nattes étendues et

destinées à servir aux maîtres de siége pendant le jour, et de lit pendant la nuit. Dans la plupart, nous avons remarqué deux foyers, et communément un feu allumé; et comme la fumée n'a d'autre issue que



Huttes de la Nouvelle-Calédonie (¹) — D'après Labillardière.

la porte, toute la maison est si chaude et si enfumée que, pour nous qui ne sommes pas habitués à une pareille atmosphère, il nous était impossible d'y rester un moment.



Pierres de foyer pour soutenir les jarres.

Voilà sans doute pourquoi ces peuples sont si frileux en plein air, s'ils ne font pas de l'exercice. Nous les avons vus fréquemment allumer de petits feux et se ranger autour afin de se réchauffer. Peut-être est-il nécessaire que les maisons soient ainsi enfumées pour en écarter les mosquites, qui sont ici très-multipliés. A quelques égards, il y a de la propreté dans les habitations; car, outre les ornements du sommet, les poteaux de la porte sont souvent décorés de bas-reliefs; et si d'ailleurs elles paraissent peu convenables dans un climat chaud, elles seraient du moins très-bien entendues sous un ciel plus rigoureux : comme il n'y a qu'une seule pièce, sans aucune séparation, les membres d'une même famille vivent toujours ensemble.

Les ustensiles de ménage se réduisent à très-peu de chose : la jarre de terre, dont nous avons parlé,

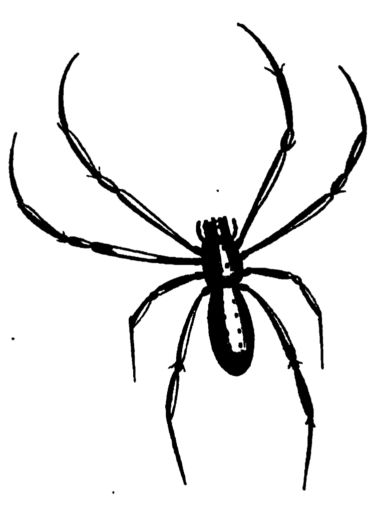
(¹) « Nous descendîmes à terre vers une heure après midi, et bientôt nous fûmes entourés par un grand nombre d'habitants, qui venaient de sortir du milieu des bois au travers desquels nous nous enfonçâmes à plusieurs reprises, en nous éloignant peu des bords de la mer. Nous ne tardâmes pas à trouver quelques huttes isolées, à trois ou quatre cents pas les unes des autres, et ombragées par des cocotiers. Quelque temps après, nous en trouvâmes quatre qui formaient un petit hameau dans un des lieux les plus sombres de la forêt; elles avaient toutes à peu près la forme de ruches ayant 3 mètres de long sur autant de large, et étaient la plupart entourées d'une palissade haute d'un mètre et demi, faite avec des pétioles de feuilles de cocotier rapprochées très-près les unes des autres et fichées en terre, de manière à former une petite allée devant la porte. Plusieurs portes avaient deux montants faits de planches, à l'extrémité supérieure desquels on avait sculpté assez grossièrement une tête d'homme. La charpente était faite de perches appuyées sur l'extrémité supérieure d'un pieu planté au centre de l'aire; quelques morceaux de bois courbés en arc rendent ces petites loges assez solides. Leur couverture est de paille, et a environ deux tiers de décimètre d'épaisseur. Des nattes couvraient le sol, sur lequel les naturels sont parfaitement à l'abri des injures de l'air; mais les moustiques y sont si importuns qu'ils sont obligés d'allumer du feu pour les chasser, lorsqu'ils veulent dormir. On voyait ordinairement, dans l'intérieur, une planche placée horizontalement, à un mètre d'élévation, et soutenue avec des cordes. On ne pouvait y poser que des effets assez légers, car ces attaches étaient très-faibles.

» Nous observâmes, près de quelques-unes de ces demeures, de petits monceaux de terre de trois à quatre décimètres d'élévation, et surmontés, vers le milieu, d'un treillage fort clair, haut de deux à trois mètres; les sauvages nous le nommèrent *nbouet*, et nous firent connaître que c'était un lieu de sépulture; ils inclinèrent la tête d'un côté en la soutenant avec la main, puis ils fermèrent les yeux, pour exprimer le repos dont jouissaient les restes de ceux qu'on y avait déposés. » (Labillardière.)

est le seul digne de remarque. Dans chaque maison, on compte une de ces jarres; et quelquefois plusieurs. Ils y cuisent leurs racines, et peut-être encore le poisson, etc. Le feu de la cuisine est en dehors de la maison, en plein air. Sur le foyer sont trois ou cinq pierres pointues, fixées en terre. Les pointes s'élèvent au-dessus de la surface, d'environ six pouces, de cette manière. Les foyers de trois pierres ne sont que pour une seule jarre; ceux de cinq en admettent deux. Les jarres ne se posent point sur le fond, mais inclinées sur le côté. On place ainsi ces pierres afin d'élever assez les jarres pour donner de l'air au feu.

Les naturels ne se nourrissent que de racines, de poissons et de l'écorce d'un arbre qu'on dit croître aux Indes occidentales. Ils grillent cette écorce, et ils en mâchent continuellement des morceaux : elle a un goût douceâtre, insipide, et quelques personnes de l'équipage en mâchèrent avec plaisir. L'eau est leur unique boisson, du moins je n'en ai pas remarqué d'autre.

Les bananes et les cannes à sucre ne s'y trouvent pas en abondance. Le fruit à pain est rare; et les cocotiers n'y poussent pas des tiges aussi vigoureuses que dans les autres îles; tous ces arbres ne produisent d'ailleurs qu'une médiocre quantité de fruits.



L'Araignée que mangent les Nouveaux-Calédoniens (¹).

Si nous jugions de la population par la quantité d'habitants que nous vîmes journellement, nous pourrions croire qu'elle est très-nombreuse; mais il est probable que notre relâche rassembla les naturels de toutes les parties de l'île. M. Pickersgill, en côtoyant la côte à l'ouest, observa que la contrée était très-peu peuplée; et nous sûmes que les habitants de l'autre partie de l'île traversaient presque chaque jour les montagnes pour nous faire visite. Cette terre, néanmoins, est peuplée en raison de ses productions : les vallées et les plaines sont habitées autant que le permet l'état de la culture. Il ne paraît pas que cette contrée puisse fournir une subsistance suffisante pour une nombreuse population. La nature a été moins libérale ici que sur les autres îles des tropiques que nous connaissons dans cette mer. La plupart des cantons, ou du moins ceux que nous en avons examinés, ne consistent guère qu'en montagnes où le roc est à peine couvert d'un peu de terre, que brûle continuellement le soleil (²); et les herbes qui y croissent deviennent inutiles à un peuple qui n'a point de bétail.

La stérilité du sol dispense les habitants de contribuer aux besoins des navigateurs. Peut-être la mer

(¹) Labillardière désigne cette araignée sous le nom d'*Aranea edulis*. Les naturels l'appellent *nougui*.

(²) « Le climat de la Nouvelle-Calédonie est très-tempéré, eu égard à sa latitude; la température varie de 26 à 29 degrés le jour, et de 22 à 25 degrés la nuit, dans les circonstances ordinaires de petites brises; quand la déclinaison du soleil est boréale, la chaleur y est très-supportable, et les nuits y sont fraîches et même froides.

» Les principales ressources et les objets de commerce qu'on pourra tirer de la Nouvelle-Calédonie sont : l'exploitation des pins colonnaires, du sandal, du teck, et des nombreuses essences d'arbres qui abondent dans les forêts; la culture du café, des épices; la pêche du corail et des trépans ou holothuries, très-recherchés des Chinois.

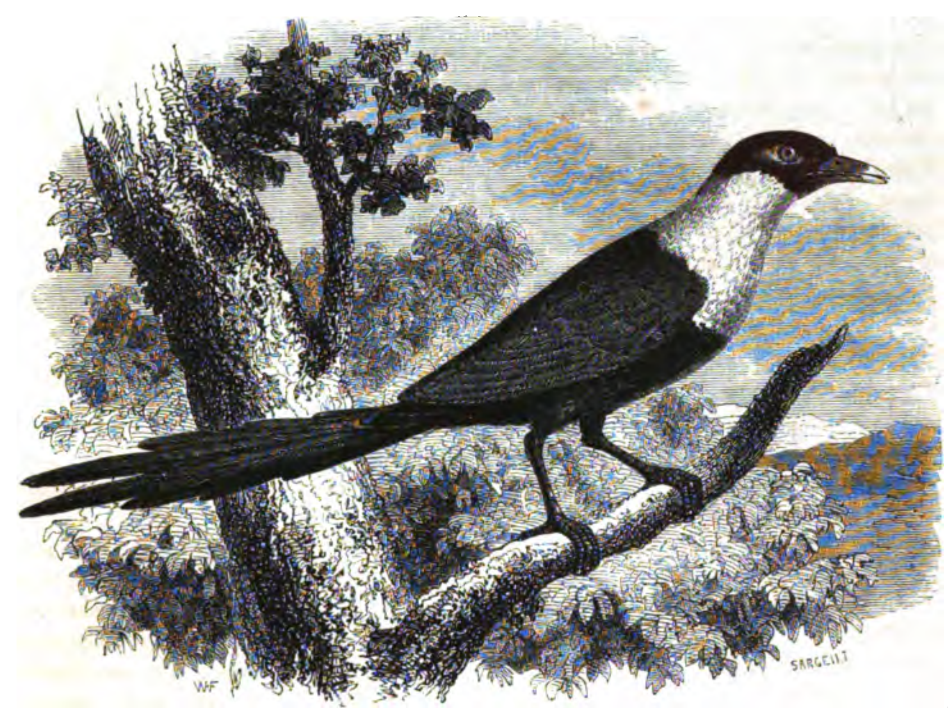
» La Nouvelle-Calédonie a soixante-dix lieues du sud-est au nord-ouest, et douze ou quinze lieues de l'est à l'ouest. De grandes plaines, dont la base est de formation coralligène (ainsi que l'indiquent les bancs nombreux de madrépores qui ceignent cette île dans tous les sens), s'étendent depuis la mer jusqu'au pied des montagnes, sur une largeur d'un à trois milles. Couvertes pour la plupart d'une herbe haute, semblable à celle dite de Guinée, ces plaines, qu'arrosent une multitude de torrents, ne demanderaient qu'un bien faible travail pour devenir de magnifiques prairies ou des rizières fertiles. Le versant des montagnes offre de belles forêts, où se pressent en foule des arbres gigantesques, propres à la construction des navires.

» Le terrain semble sablonneux jusqu'au pied des chaînes; mais, en le remuant légèrement, on rencontre presque aussitôt une couche épaisse de terre végétale, friable, propre à la culture. En s'élevant sur les montagnes, le sol est pierreux, varié, d'une nature demi-argileuse, mêlé ordinairement de quelques parties d'un sable rougeâtre; l'air devient plus vif, la température baisse, et l'on voit la nature revêtir une foule de nuances différentes.

» On peut dire, en un mot, que la variété des terrains, des températures et des expositions, permettrait de cultiver sur

dédommage-t-elle ces insulaires de ce défaut de productions; car la côte, bordée de récifs et de basses, ne peut manquer d'être poissonneuse.

J'ai déjà observé que le pays a beaucoup de ressemblance avec la Nouvelle-Galles méridionale, ou Nouvelle-Hollande, et que ses productions sont à peu près les mêmes. On y trouve, en particulier,



Pie de la Nouvelle-Calédonie. — D'après Labillardière.

l'arbre dont l'écorce blanche, douce au toucher, se déchire et s'enlève aisément, et qu'on m'a assuré être le même que celui qui, dans les Indes orientales, sert au calfatage des vaisseaux. Il a un bois très-dur; ses feuilles, longues et étroites, sont d'un vert fort pâle, et très-aromatiques. On y voit d'ailleurs diverses plantes communes aux îles situées à l'est et au nord, et même une espèce de fleur de passion, qu'on prétend ne croître naturellement qu'en Amérique. Nos botanistes n'eurent pas à se plaindre du défaut d'occupation; chaque jour ils découvraient de nouvelles plantes(¹). Les oiseaux de terre ne sont

une grande échelle, à la Nouvelle-Calédonie, toutes les plantes exotiques de la zone torride, et la presque totalité de celles des climats tempérés.

» Si nous en exceptons quelques grandes masses de granit, groupées de distance en distance sur les montagnes, presque toutes les pierres sont des quartz laiteux ou demi-transparents, de couleurs variées, dont quelques-unes ont la limpidité et la finesse du cristal de roche, et des schistes tellement remarquables par le mica brillant qui les couvre que nous les avons pris, à distance, pour des minéraux de valeur.

» Nous avons vu des argiles rouge et verte d'excellente qualité, dont les naturels font des vases remarquables par leur finesse et leur solidité.

» Ce qui nous a le plus frappé dans le règne végétal est un parfum agréable répandu dans presque toutes les plantes, depuis l'herbe la plus humble des prairies jusqu'aux arbres magnifiques des forêts. Cette particularité remarquable semble séparer nettement la flore de la Nouvelle-Calédonie de la flore polynésienne, en la rapprochant de celle des Moluques et de l'Inde.

» Parmi les grands végétaux figurent en grande quantité le bois de sandal, qui n'a nulle part été exploité, et qui pourrait fournir une branche lucrative de commerce; le pin colonnaire, d'une contexture plus serrée que le pin de nos climats, qui donnerait de magnifiques pièces de mâture et de construction; le teck, qui fait une des richesses de l'Inde... » (Pigeard.)

(¹) Labillardière, naturaliste, attaché à l'expédition commandée par d'Entrecasteaux, indique, parmi les plantes de la Nouvelle-Calédonie, l'*Arum macrorrhizon*, le chou caraïbe *(Arum esculentum)*, l'*Acanthus ilicifolius*, et l'*Hibiscus tiliaceus*, qui croissaient au bord des petites rivières; l'*Acrosticum australe*, nouvelle espèce de fougère du genre *Myrio-*

pas très-multipliés, mais nous en aperçûmes plusieurs qui nous étaient inconnus, et de ce nombre une espèce de corbeau; du moins nous lui donnâmes ce nom, quoiqu'il soit de moitié plus petit que l'oiseau qu'on appelle ainsi, et que ses plumes soient nuancées de bleu. Nous y avons remarqué en outre de belles tourterelles, et d'autres petits oiseaux que nous ne connaissions point.

Nous ne fîmes que d'inutiles efforts pour savoir le nom de l'île entière. Peut-être est-elle trop étendue pour que ses habitants aient songé à l'appeler d'une seule dénomination. Toutes les fois que nous proposâmes là-dessus des questions, ils nous donnèrent toujours le terme de quelque district que nous leur montrions; et, comme je l'ai déjà dit, nous parvînmes à connaître comment s'appelaient les districts, et celui qui en est le roi ou le chef. Nous en conclûmes que la contrée est divisée en cantons, dont chacun est gouverné par un chef; mais nous n'apprîmes rien de la nature de son pouvoir. Le district où nous débarquâmes se nommait Balade, et il avait pour chef *Téa-Booma*, qui résidait de l'autre côté de la chaîne des montagnes; cet éloignement fut cause que nous le vîmes peu, et qu'il nous fut impossible de juger de son autorité. *Téa* semble être un titre attaché aux noms de tous les chefs, ou du moins de la plus grande partie des insulaires d'un rang distingué. Mon ami me faisait l'honneur de m'appeler *Téa*-Cook.

Ils sont dans l'usage d'enterrer les morts. Je n'ai point vu les lieux destinés à la sépulture; mais quelques personnes de l'équipage ont visité ces cimetières, dans l'un desquels était le tombeau d'un chef qui avait perdu la vie dans une bataille. Ce tombeau, qui ne ressemblait pas mal à une grande taupinière, était décoré tout autour de lances, de dards, de pagaies, etc., fichés verticalement en terre (¹).

Les pirogues sont assez semblables à celles des îles des Amis; mais je n'en ai jamais rencontré d'une construction plus lourde et plus grossière.

**Suite de la navigation le long de la côte de la Nouvelle-Calédonie. — Réflexions sur l'état de l'île et des habitants. — Ile des Pins.**

Tout était disposé pour remettre en mer, et le 13 de septembre, au lever du soleil, nous levâmes l'ancre, avec un bon frais de vent de l'est quart sud-est; je gouvernai pour sortir de ce canal par où le vaisseau était entré.

Après avoir rangé toute la bande septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, nous avons jugé qu'il n'y a pas plus de cinquante mille âmes sur une côte de mer de près de deux cents lieues. Le pays ne paraît

*theca;* plusieurs espèces nouvelles de *Limodorum*, le gingembre *(Amomum zingiber)*, différentes espèces de *Cerbera*, et, outre le cocotier, le figuier, le chou palmiste et les végétaux communs aux îles de cette zone, des *Casuarina equisetifolia*, et de beaux *Aleurites*, dont les amandes étaient d'un goût fort agréable. (Voy. p. 415.)

Voy. la *Flore de la Nouvelle-Calédonie*, écrite par Labillardière, en latin, et accompagnée d'un album de quatre-vingts planches. *(Sertum Austro-Caledonicum.* Paris, veuve Huzard, 1824, 1 vol. in-fol., avec planches.)

(¹) On ensevelit les morts dans des espaces réservés à l'intérieur des bois ou dans un fourré consacré, près des villages. On pleure et l'on fait un repas funèbre. A la mort d'un chef, on brûle quelques cabanes avec la sienne, et quelquefois les plantations.

« Ces sauvages, dit le capitaine Lecomte, croient qu'après la mort la partie intellectuelle se revêt d'une forme matérielle à peu près semblable à la dépouille mortelle, et se rend à Balabéa, petite île située à neuf milles de la tribu de Pouma, et cela sans le secours de pirogues. Ces êtres nouveaux entrent par le trou d'un rocher dans la demeure d'un Dhianoua, où ils trouvent beaucoup à manger. Les ignames, les taros et les bananes mûres abondent dans ce paradis terrestre; il en est de même des richesses et des morceaux d'étoffe rouge. Ils y seraient parfaitement heureux et contents; mais comme l'instinct du vol les suit partout, ils se livrent à des déprédations pendant que le Dhianoua fait semblant de dormir. Alors il se réveille, les poursuit, les bat et les tue; et, de semblables que ces âmes étaient au corps qu'elles habitaient primitivement, elles deviennent de simples ombres qui ne sauraient mourir de nouveau, et qui passent leur temps à parcourir les villages, à parler la nuit aux vieilles femmes, à leur désigner les voleurs d'ignames et de taros: aussi les Nouveaux-Calédoniens voyagent-ils peu la nuit, tant ils ont peur de ces revenants ou fantômes. Quand le vent souffle avec violence parmi les arbres, agitant leur feuillage, le sifflement qui se fait entendre est causé par le Dhianoua qui se promène. Ces Dhianouas, chez lesquels les âmes vont résider, demeurent dans des localités différentes pour les peuplades des autres parties de l'île, car la plupart d'entre elles ne connaissent pas l'île de Balabéa. »

pas propre à la culture dans la plupart des cantons; la plaine étroite qui l'environne est remplie de marais jusqu'au rivage et couverte de mangliers; il est difficile de dessécher cette partie avec des canaux; le reste de la plaine est un peu plus élevé, mais d'un sol si mauvais qu'il faut l'arroser par des rigoles. Derrière s'élèvent plusieurs collines revêtues d'une terre sèche et brûlée, où croissent çà et là quelques espèces de gramens ridés, le cayputi et des arbrisseaux. De là, vers le centre de l'île, les montagnes intérieures, presque entièrement dépouillées de terre végétale, n'offrent qu'un mica rouge et brillant, et de gros morceaux de quartz. Ce sol ne peut pas produire beaucoup de végétaux; il est même surprenant qu'il en produise autant qu'on y en voit. Les bois, en différentes parties de la plaine, sont remplis de buissons, de liserons, de fleurs et d'arbres touffus. Nous étions frappés de ce contraste entre la Nouvelle-Calédonie et les Nouvelles-Hébrides, où le règne végétal brille dans toute sa perfection; la diversité du caractère des deux peuples ne nous étonna pas moins. Tous les naturels des îles de la mer du Sud, si on en excepte ceux que Tasman trouva à Tonga-Tabou et à Anamoka, essayent de chasser les étrangers qui abordent sur leur côte. Ceux de la Nouvelle-Calédonie, au contraire, nous reçurent comme amis : dès la première entrevue, ils montèrent sur notre vaisseau sans la moindre marque de défiance ou de crainte, et ils nous permirent d'errer librement dans leur pays. Par leur teint et leurs cheveux laineux, ils ont du rapport avec les habitants de Tanna; mais ils ont une taille supérieure, des membres plus robustes, des traits plus doux et plus ouverts.

Les Indiens de la Nouvelle-Calédonie sont les seuls des mers du Sud qui n'aient pas à se plaindre de notre arrivée parmi eux. Quand, d'après les nombreux exemples que cite ce Voyage, on considère combien il est aisé de provoquer la violence des marins, qui se jouent si légèrement de la vie des Indiens, on doit avouer qu'il leur a fallu un degré extraordinaire de bonté pour ne pas attirer sur eux un seul acte de brutalité.

Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la religion, et nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère; sans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas ([1]).

Nous ne fîmes pas plus de vingt lieues en quarante-huit heures, et, voyant toujours la terre au sud, nous craignions d'arriver tard à la Nouvelle-Zélande, où nous devions nous préparer pour notre dernière campagne au sud.

Le 19, à midi, nous avions l'île de Balabéa au sud-ouest, à dix lieues et demie de distance. Nous continuâmes de courir au plus près, avec des vents variables, entre le nord-est et le sud-est, sans rien trouver de remarquable, jusqu'au 20, à midi, que le cap Colnet nous resta au nord 78 degrés ouest, à six lieues. De ce cap, la terre s'étendait, en passant par le sud, jusqu'à l'est sud-est, à perte de vue, et la contrée se montrait en plusieurs montagnes entrecoupées de vallées. Nous fîmes de la voile pour rallier la terre, avec une légère brise de l'est, jusqu'au coucher du soleil, que nous en étions à deux ou trois lieues. La côte s'étendait du sud 42 degrés et demi est au nord 52 degrés ouest. Deux petits îlots, en dehors de cette direction, n'étaient éloignés de nous que de quatre ou cinq milles; et il s'en trouvait d'autres entre nous et le rivage, et à l'est, où ils semblaient être unis par des récifs, qui présentaient quelques ouvertures de loin en loin. Le pays devint de plus en plus montueux, et il avait, à beaucoup d'égards, le même aspect que les environs de la Balade. Sur l'une des petites îles occidentales était une élévation assez semblable à une tour, et on découvrait par-dessus une langue de terre basse, en dedans de l'île, d'autres élévations qu'on aurait pu prendre pour les mâts d'une flotte.

Le 22, au lever du soleil, l'horizon fut embrumé; mais, les nuages s'étant bientôt dissipés, nous trouvâmes, par les relèvements, que nous avions gagné beaucoup de terrain. La côte paraissait courir plus au sud, vers un gros cap, qui fut nommé le *cap du Couronnement*, parce que c'était le jour anniversaire du couronnement du roi d'Angleterre.

Les brisants qui enfermaient les côtes septentrionales de la Nouvelle-Calédonie ne s'étendaient pas jusqu'ici; mais, comme nous nous tenions à la distance de quatre ou cinq lieues, nous ne distinguions rien de la nature du pays, si ce n'est que la chaîne de montagnes continuait à se prolonger avec la

([1]) Voy. la note de la page précédente.

même hauteur jusqu'auprès de notre mouillage, sans aucune prééminence, ou sans aucun pic remarquable.

A l'aube du jour, le 23, nous découvrîmes derrière le cap du Couronnement une pointe élevée dans le sud-est. Elle fut reconnue pour l'extrémité sud-est de la côte, et nous l'appelâmes le *promontoire de la Reine-Charlotte*. Vers midi, la brise se leva du nord-est; je portai au sud sud-est, et, à mesure que nous nous approchions du cap du Couronnement, nous vîmes, dans une vallée au sud, un grand nombre de ces pointes élevées dont nous avons fait mention, et des terres basses, sous le promontoire, en étaient entièrement couvertes. Nous ne pouvions pas nous accorder sur la nature de ces objets. Je supposais que c'était une espèce singulière d'arbres, par la raison qu'ils étaient très-nombreux, et que, d'ailleurs, une grande quantité de fumée sortit tout le jour du milieu de ces objets, près du promontoire. Nos philosophes (¹) pensaient que c'était la fumée d'un feu interne et perpétuel. Je n'eus pas la peine de leur représenter que le matin il n'y avait point eu de fumée dans cette même place, car ce feu, prétendu éternel, cessa avant la nuit, et depuis on n'en aperçut plus.

Ces objets, qui ressemblaient à des colonnes, étaient éloignés les uns des autres, mais la plus grande partie formaient des groupes serrés. Comme on trouve des colonnes de basalte en plusieurs parties du monde, il y avait lieu de croire que celles-ci étaient de la même espèce, et parce que nous avions vu dernièrement plusieurs volcans dans les environs et un très-près de Tanna, cette opinion nous paraissait encore plus vraisemblable, car les minéralogistes les plus éclairés prétendent que le basalte est une production de volcan.

Au coucher du soleil, le vent passa autour du sud, et nous revirâmes de bord, le cap au large, parce qu'il était dangereux d'approcher du rivage au milieu des ténèbres.

Le 25, sur les dix heures du matin, une jolie brise s'étant levée du sud sud-est, je gouvernai au sud sud-ouest dans l'espoir de contourner le promontoire. Mais à mesure que nous en approchions, nous découvrîmes plusieurs îles basses derrière celle dont nous avons déjà parlé, liées par des brisants qui s'étendaient vers le promontoire, et paraissaient jointes au rivage. Nous les reconnûmes encore de plus près jusqu'à trois heures et demie : alors, de dessus le pont, nous aperçûmes dans le banc déjà mentionné les rochers élever leurs têtes sur la surface des eaux.....

Cette partie de notre campagne était extrêmement désagréable; nous ne pouvions pas examiner le pays, et nous avions grand besoin de nourritures fraîches : il ne nous restait plus que quelques ignames qu'on servait par extraordinaire sur la table des officiers; mais les matelots n'avaient goûté d'aucun rafraîchissement depuis notre départ d'Anamoka. L'aspect de ces nouvelles terres nous consolait peu de cette abstinence : il entretenait seulement l'espoir de faire d'autres découvertes, où l'on pourrait rafraîchir l'équipage.

Vers les sept heures, nous obtînmes une légère brise du nord, avec laquelle nous gouvernâmes à l'est sud-est, et nous passâmes la nuit avec moins d'inquiétude. Sur quelques-unes des îles basses étaient plusieurs de ces élévations déjà mentionnées. Chacun tomba d'accord que c'étaient des arbres, et MM. Forster en convinrent eux-mêmes.

Avec l'aube du jour, le 26, nous fîmes route au sud-est, toutes voiles dehors, pour amener la montagne déjà mentionnée. Elle appartient à une île. Quelques îles basses, à la pointe du sud-est, paraissaient liées avec la grande île par une chaîne de brisants. Quatre-vingts brasses de ligne ne rapportaient point de fond. Les bords de cette île étaient couverts de ces élévations dont on a parlé tant de fois. Elles avaient l'apparence de gros pins; ce qui fut cause que l'île en reçut le nom.....

J'étais bien las de suivre une côte qu'il était difficile de reconnaître plus loin sans m'exposer au risque d'un naufrage qui ferait perdre tout le fruit de cette expédition. Je ne pouvais cependant me résoudre à l'abandonner avant d'avoir reconnu ces arbres qui avaient été le sujet de nos spéculations; ils semblaient d'ailleurs offrir d'excellents bois de construction, et comme nous n'en avions vu nulle part que sur la partie méridionale de cette terre, cela piquait davantage notre curiosité. Dans cette vue, après avoir couru une bordée au sud pour doubler les écueils que nous avions de l'avant, je portai au nord, espérant trouver un ancrage sous le vent de quelques petites îles où croissent ces arbres. Vers

(¹) Au dernier siècle, on donnait encore ce nom aux physiciens.

les huit heures, nous nous trouvâmes en vue des brisants qui s'étendent entre l'île des Pins et le promontoire de la reine Charlotte.....

Nous mouillâmes (à une petite île), on mit dehors une chaloupe, où je m'embarquai avec les botanistes, et nous descendîmes sur l'île. Nous trouvâmes que les gros arbres étaient une espèce de pin de Prusse, très-propre pour des espars dont nous avions besoin. Leurs branches croissaient autour de la



Vue de l'île des Pins (¹). — D'après Cook.

tige, formant de petites touffes; mais elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds, et elles étaient minces en proportion. Ce fait bien constaté, nous nous hâtâmes de revenir à bord, afin d'avoir plus de temps l'après-midi. Nous retournâmes sur l'île avec deux bateaux, où s'embarquèrent plusieurs officiers, le charpentier et les travailleurs qui devaient choisir les arbres qui nous étaient nécessaires. Tandis qu'on coupait les arbres, je pris les relèvements de plusieurs terres autour de nous.....

(¹) « ... Nous avons pris possession de l'île des Pins le 15 août 1848. Elle peut avoir dix lieues de tour, mais sa population est peu considérable. Le chef réunit dans ses mains toute l'autorité, et reçoit de son peuple des honneurs extraordinaires. Comme il est bien disposé pour nous, l'empire qu'il exerce sur son peuple peut devenir avantageux à notre mission.

» Nos insulaires sont de couleur presque noire; les hommes ont la taille haute et bien prise; leur regard n'a rien de farouche, et il ne nous est pas encore prouvé qu'ils soient aussi voleurs que leurs voisins. Je ne sais s'ils sont anthropophages, mais ils s'en défendent et ont l'air de mépriser leurs voisins qui mangent les hommes. Malgré ces démonstrations extérieures, on voit cependant qu'ils regardent avec convoitise la chair des blancs, surtout le gras des jambes, et, au moment où vous y pensez le moins, vous sentez une main passer légèrement sur votre mollet; si vous dites à l'indiscret que vous prenez en faute : « Ce que tu fais est mal, » il répond, en se pinçant les lèvres : « Oh! *Lelei!* c'est bon? » Néanmoins, nous n'avons eu jusqu'ici à leur reprocher aucune insulte.

» Depuis quelque temps, ils négligent fort leurs plantations d'ignames et de cannes à sucre, et les vivres commencent à leur manquer. En voici la cause : leur île produit beaucoup de bois de sandal, espèce de bois blanc qui exhale une odeur aromatique, et dont les Chinois se servent pour confectionner de petits objets de curiosité ou pour composer leur huile de senteur. Nos insulaires exploitent le sandal avec beaucoup de peine, et le vendent aux armateurs anglais pour quelques mètres d'étoffe, pour une pipe, un morceau de tabac, etc. Rien ne l'emporte à leurs yeux sur ces bagatelles. Ils oubliaient donc la culture de leurs champs pour faire ce commerce improductif; mais le grand chef en a reconnu l'abus; il vient de réunir tout son peuple pour une fête publique, à l'issue de laquelle il va lui intimer l'ordre de ne s'occuper désormais qu'à soigner ses plantations. » (Le P. Goujon.)

La petite île sur laquelle nous débarquâmes n'est proprement qu'un banc de sable qui n'a pas plus de trois quarts de mille de tour. Elle produit, outre les pins, l'arbre que les Taïtiens nomment *etos*, et beaucoup d'autres, ainsi que des arbustes et des plantes. Nos botanistes ne manquèrent pas d'occupations, et c'est ce qui me la fit appeler l'*île de la Botanique*. On y compte trente espèces de plantes, et plusieurs nouvelles. Le sol est très-sablonneux sur les côtes; mais il est mêlé, dans l'intérieur, de terre végétale : c'est l'effet des arbres et des plantes qui y tombent continuellement en pourriture.

Il y a des hydres *(Anguis platura)*, des pigeons et des tourterelles, différentes en apparence de toutes celles que nous avions vues. Un des officiers tira un faucon pareil à ceux qu'on trouve sur les côtes d'Angleterre (*Falco haliaëtos;* voy. la *Zoologie britannique* de M. Pennant), et nous prîmes une nouvelle espèce d'attrappe-mouches. Les débris de quelques feux, des branchages, des feuilles encore fraîches et des restes de tortue, annonçaient que ce canton avait été visité récemment par les Indiens. Une pirogue, précisément de la forme de celles de la Balade, était échouée sur le sable. Nous ne fûmes plus en peine de savoir quels arbres ces Indiens employaient à la construction de leurs canots; ils se servent sûrement pour cela des pins. Sur cette île, il s'en trouvait de vingt pouces de diamètre, et de soixante à soixante-dix pieds de haut. On aurait fort bien pu en faire un mât pour *la Résolution*, s'il eût été nécessaire. Puisque des arbres de cette taille croissent dans une aussi petite île, il est probable qu'il y en a de plus gros sur la principale terre et sur des îles plus grandes; et nous pouvons même l'assurer, si nous n'avons pas été déçus par les apparences.

Je ne connaissais alors aucune île de la mer Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, où un vaisseau pût mieux se fournir de mâts et de vergues. Ainsi la découverte de cette terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Mon charpentier, qui n'était pas moins habile à faire un mât qu'à travailler à la construction d'un vaisseau, deux métiers qu'il avait appris dans le chantier de Deptford, pensait que ces arbres donneraient de très-bons mâts. Le bois en est blanc, le grain serré, et il est dur et léger. La térébenthine était sortie de la plupart des branches, et le soleil l'avait épaissie en une résine attachée au tronc et autour des racines. Ces arbres développent leurs branches comme les pins d'Europe, avec cette différence que ceux-ci ont des branches plus courtes et plus petites, de sorte que les nœuds deviennent à rien quand on travaille la tige. J'observai que les plus grands de ces arbres avaient les branches plus petites et plus courtes, et qu'ils étaient couronnés comme s'il y eût eu à leur sommet un rameau qui eût formé un buisson. C'était là ce qui les avait fait prendre d'abord, avec si peu de fondement, pour des colonnes de basalte; et il est vrai qu'on ne pouvait guère s'attendre à trouver de pareils arbres sur cette terre. La semence est dans des capsules coniques; nous n'en vîmes aucun qui renfermât de cette semence, du moins dans un état propre à la reproduction, Outre ces arbres, il y en a un autre de l'espèce des sapins de Prusse; mais il est très-petit, et c'est moins un arbre qu'un arbrisseau. Nous rencontrâmes encore sur cette île une espèce de cresson et une plante semblable à celle qu'on nomme, en Angleterre, *quartier d'agneau* ou *poule grasse (Tetragonia)*, qui, étant bouillie, se mange comme des épinards.

Après avoir coupé des arbres qui nous procuraient dix et douze espars pour des boute-hors de bonnettes, des mâts de chaloupe, etc., la nuit approchait, et nous rembarquâmes (¹).

## ILES SANDWICH. — MORT DE COOK.

La dernière découverte notable de Cook, dans l'Océanie, fut celle de l'archipel des îles Sandwich, qu'il serait mieux de nommer *Hawaii* ou *Haouai*.

Cet archipel, le plus septentrional de la Polynésie, est situé par 157-161 degrés de longitude

(¹) Quelques jours après, le 10 octobre 1774, Cook découvrit l'île qu'il nomma Norfolk, en l'honneur de la famille Howard.

ouest, et par 17-23 degrés de latitude nord. Ses îles principales sont : Hawaii ou Owhyhee, Ouahou, Mooui, Atooï ou Atouï, Morotoï, Onihou, Ranaï, etc.

Ce fut à son troisieme voyage, et tandis qu'il se dirigeait vers les îles des Amis (Taïti) au pôle nord, que Cook découvrit, le 18 janvier 1778, l'île Atooï. Quelques jours après, il vit Orihoua, Onihou, Voaho et Tahoura.

« Indépendamment de ces terres, dit-il, les insulaires nous parurent connaître d'autres îles à l'est et à l'ouest. J'ai donné au groupe entier le nom d'*îles Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich (¹). »

Le 2 février, Cook s'éloigna de ces îles et s'approcha des côtes d'Angleterre; mais au retour de sa remarquable excursion au pôle nord, il résolut de passer quelques mois d'hiver à l'archipel Sandwich, d'où il projetait de retourner au Kamtchatka.

Le 26 novembre, il put se convaincre, à la vue de l'île Mowi ou Mooui, qu'au mois de janvier précédent il n'avait, en effet, reconnu qu'une partie du groupe des îles Sandwich. Bientôt ensuite il découvrit l'île Owhyhee ou Hawaii, où il devait périr si malheureusement.

« Le soir du 30 novembre, nous aperçûmes au vent une autre île, que les naturels appelaient *Owhyhee*.

» Le 1er décembre, à sept heures du soir, nous étions près de la bande septentrionale d'Owhyhee, et nous louvoyâmes en attendant le jour.

» Le 2 au matin, nous fûmes surpris de voir les sommets des montagnes d'Owhyhee couverts de neige. Ces montagnes ne paraissaient pas d'une hauteur extraordinaire, et cependant la neige semblait être ancienne et d'une profondeur considérable en divers endroits. Lorsque nous fûmes près de la côte, quelques-uns des naturels du pays arrivèrent. Ils montrèrent d'abord de la timidité et beaucoup de circonspection ; mais nous ne tardâmes pas à en attirer plusieurs à bord, et nous les déterminâmes enfin à retourner dans l'île et à nous apporter les choses dont nous avions besoin. Peu de temps après que ceux-ci eurent gagné la côte, nous eûmes une compagnie assez nombreuse; les insulaires ne vinrent pas nous voir les mains vides, et nous achetâmes une bonne provision de cochons de lait, de fruits et de racines.

» Je n'avais jamais rencontré de peuples sauvages aussi peu défiants et aussi libres dans leur maintien que ceux-ci. Ils envoyaient communément aux vaisseaux les différents articles qu'ils voulaient vendre; il montaient ensuite eux-mêmes à bord, et ils faisaient leur marché sur le gaillard d'arrière. Les Taïtiens, malgré nos relâches multipliées, n'ont pas autant de confiance en nous. J'en conclus que les habitants d'Owhyhee doivent être plus exacts et plus fidèles dans leur commerce réciproque que les naturels de Taïti; car s'ils n'avaient pas de la bonne foi entre eux, ils ne seraient pas aussi disposés à croire à la bonne foi des étrangers. Il faut observer de plus, à leur honneur, qu'ils n'essayèrent pas une fois de nous tromper dans les échanges ou de commettre un vol. Ils entendaient fort bien le commerce, et ils semblaient deviner parfaitement pourquoi nous longions ainsi la côte; car, quoiqu'ils nous apportassent des provisions en abondance, et particulièrement de petits cochons, ils eurent soin de les tenir à une juste valeur, et ils les reconduisaient à terre plutôt que de les donner au-dessous du prix dont ils les jugeaient susceptibles.

» Ce fut seulement le 17 janvier, à 11 heures du matin, que l'on mouilla dans la baie nommée *Karakakooa* par les naturels.

» Les vaisseaux se remplirent de naturels, et nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avais jamais vu, dans le cours de mes voyages, une foule si nombreuse rassemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arrivèrent en canot, le rivage de la baie était couvert de spectateurs; d'autres nageaient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, et on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scène nous frappa beaucoup, et il se trouva peu de personnes à bord qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au nord; car, si elles avaient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher une seconde fois aux îles Sandwich, et d'enrichir notre voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paraît devoir être la plus importante qu'aient jusqu'ici faite les Européens dans la vaste étendue de l'océan Pacifique. »

(¹) Premier lord de l'amirauté. Cook avait déjà donné, en 1774, ce nom à un port de l'île Mallicolo, dans les Nouvelles-Hébrides, et à une autre île du même archipel.

Cette confiance et cette sorte de satisfaction du capitaine émeuvent profondément, lorsque l'on songe à la catastrophe qui déjà était si près de lui.

Son Journal finit aux dernières lignes que nous venons de transcrire. C'est le capitaine King qui a écrit la suite du *Voyage*. Nous lui empruntons les passages suivants :

« La baie de Karakakooa est située au côté occidental de l'île d'Owhyhee, dans un district appelé *Akona ;* elle a environ un mille de profondeur, et elle se trouve bornée par deux pointes de terre basses,



Baie de Karakakooa, à Owhyhee, ou Hawaï (archipel des îles Sandwich), où mourut Cook [1].

éloignées l'une de l'autre d'une lieue et demie, au sud sud-est et au nord nord-ouest. Le village de *Kowrowa* occupe la pointe septentrionale, qui est plate et stérile, et il y a, au fond de la baie, près d'un bocage de grands cocotiers, une autre bourgade d'une étendue plus considérable, appelée *Kakoa*. L'intervalle qui les sépare est rempli par une haute montagne de roche, inaccessible du côté de la mer. Le rivage qui environne la baie est un rocher de corail noir, et le débarquement est très-dangereux par un gros temps ; j'excepte néanmoins le village de Kakooa, où il y a une belle grève de sable, qui offre à l'une de ses extrémités un *moraï* ou un cimetiére, et à l'autre un petit puits d'eau douce. Le capitaine Cook ayant jugé qu'on pouvait radouber ici les vaisseaux et y embarquer de l'eau et des vivres, nous amarrâmes au côté septentrional, à environ un quart de mille du rivage, Kowrowa nous restant à l'ouest nord-ouest.

» Dès que les habitants s'aperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, ils vinrent près de nous ; la foule était immense ; ils témoignèrent leur joie par des chants et des cris, et ils firent toutes sortes de gestes bizarres et extravagants. Ils ne tardèrent pas à couvrir les flancs, les ponts et les agrès des deux vaisseaux ; et une multitude de femmes et de petits garçons, qui n'avaient pu se procurer des pirogues, arrivèrent à la nage. Ceux-ci formaient, sur la surface de la mer, de vastes radeaux ; la plupart, ne trouvant point de place à bord, passèrent la journée entière à se jouer au milieu des vagues.

[1] Voy. l'Atlas joint aux relations des voyages de Cook.

» Parmi les chefs qui vinrent sur *la Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme appelé *Pareea;* nous reconnûmes bientôt qu'il jouissait d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le capitaine Cook, il dit qu'il était *jakanee* du roi de l'île, que le prince faisait une expédition militaire à Mowee, et qu'il devait arriver dans trois ou quatre jours.

» Un autre chef, nommé *Kaneena,* témoigna, de même que Pareea, une grande affection au capitaine Cook.

» *La Résolution* fut à peine au mouillage que nos deux amis, Pareea et Kaneea, amenèrent à bord un troisième chef, nommé *Koah,* qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvait alors de la classe des prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'était un petit vieillard fort maigre; il avait les yeux très-rouges et très-malades, et le corps couvert d'une gale blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'*ava* (¹). On le conduisit dans la grande chambre, et il s'approcha avec beaucoup de respect du capitaine Cook; il lui jeta sur les épaules une pièce d'étoffe rouge qu'il avait apportée; il fit quelques pas en arrière, et il lui présenta un petit cochon, qu'il tint dans ses mains tandis qu'il prononça un long discours. Cette cérémonie fut souvent renouvelée durant notre séjour à Owhyhee, et nous jugeâmes, d'après plusieurs circonstances, que c'était une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avait mise sur le capitaine Cook, et ils offraient ordinairement des petits cochons aux *Éatooas* (²); d'ailleurs, ils récitaient leurs discours ou leurs prières avec une prestesse et une volubilité qui semblaient indiquer un formulaire établi. »

Cette cérémonie fut suivie d'un grand nombre d'autres, qui eurent pour but de déifier Cook, c'est-à-dire de le faire entrer au rang des dieux adorés par les insulaires. On conduisit le capitaine entre des idoles, on l'emmaillotta d'une étoffe rouge, on chanta des hymnes, on déposa devant lui des offrandes, on sacrifia un cochon, et le peuple se prosterna devant lui, la face contre terre.

Il semblait donc que Cook fût devenu sacré pour la population d'Owhyhee.

Le 24, on apprit sur les navires que l'arrivée du roi Terriobou avait fait *tabouer* (³) la baie et défendre toute communication avec les Anglais. Du reste, Terriobou monta sur les navires avec sa femme et ses enfants. Il y revint, le 26, avec un grand cérémonial, et changea publiquement de nom avec Cook, ce qui est, comme l'on sait, la plus grande preuve d'amitié que l'on puisse se donner en Océanie.

« Depuis ce jour, la tranquillité et l'hospitalité généreuse des naturels du pays ayant dissipé toutes nos craintes, nous n'hésitâmes pas à nous mêler au milieu d'eux, et nous les fréquentâmes sans inquiétude dans toutes les circonstances et dans toutes les occasions. Les officiers des deux vaisseaux parcoururent chaque jour l'intérieur du pays, en petites troupes et même seuls, et ils y passèrent souvent des nuits entières. Je ne finirais pas si je voulais raconter les marques sans nombre d'amitié et de politesse que nous recevions alors des insulaires; partout où nous allions, le peuple se rassemblait en foule autour de nous; il s'empressait à nous offrir les divers secours qui dépendaient de lui, et tous les individus étaient très-satisfaits si nous acceptions leurs services. Ils mettaient en usage plusieurs petites ruses pour attirer notre attention et différer notre départ. Quand nous traversions les villages, les jeunes garçons et les jeunes filles couraient devant nous, ils s'arrêtaient à chacun des endroits où il y avait assez de place pour former un groupe de danseurs : tantôt ils nous invitaient à nous reposer dans leurs cabanes, à y boire du lait de coco ou à y prendre quelque autre rafraîchissement; tantôt ils nous plaçaient au milieu d'un cercle de jeunes femmes, qui déployaient leurs talents et leur agilité afin de nous divertir par leurs chansons et leurs danses.

» Le plaisir que nous causaient leur bienfaisance et leur douceur fut néanmoins troublé souvent par leurs dispositions au vol, vice commun chez toutes les autres peuplades répandues sur ces mers. Cet

(¹) Boisson enivrante faite avec une sorte de poivre.

(²) Figures de dieux et de déesses sculptées en bois.

(³) Le tabou est une consécration religieuse, une interdiction, une rigoureuse défense de toucher ou même de regarder une personne ou une chose.

inconvénient nous chagrina d'autant plus qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement, ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. »

Cependant on avait toujours remarqué quelque froideur dans les relations avec différents chefs guerriers.

Le 12 février, on apprit que Terriobou était absent, et qu'il avait de nouveau mis le tabou sur la baie; on en conçut de l'inquiétude.

Le 13, plusieurs chefs se réunirent près d'un puits de la baie, et chassèrent les insulaires qui avaient été payés pour aider les matelots à rouler les tonneaux sur le rivage; il en résulta quelques hostilités.

Le même jour, des vols commis par des insulaires furent l'occasion de querelles plus sérieuses. On fut réduit à tirer des coups de fusil. Pareea reçut un coup de rame sur la tête.

« Quand le capitaine Cook fut informé de ces détails, il montra beaucoup de chagrin; et tandis que nous retournions à bord, il me dit : « Je crains bien que les insulaires ne me forcent à des mesures » violentes; car, ajouta-t-il, il ne faut pas leur laisser croire qu'ils ont eu de l'avantage sur nous. » Mais comme il était trop tard pour entreprendre quelque chose le même soir, il se contenta de donner des ordres pour qu'on chassât tout de suite du vaisseau les hommes et les femmes qui s'y trouvaient. Je retournai à terre lorsque ces ordres furent exécutés, et les événements de la journée ayant beaucoup diminué notre confiance dans les naturels, je mis une double garde au moraï et j'enjoignis à mon détachement de m'appeler s'il apercevait du monde caché aux environs de la grève. Sur les onze heures, on découvrit cinq insulaires qui se traînaient sans bruit autour du moraï; ils semblaient s'approcher avec une extrême circonspection, et ils se retirèrent quand ils se virent surpris. A minuit, l'un d'eux ayant osé venir tout près de l'observatoire, la sentinelle lui tira un coup de fusil; l'explosion effraya ses camarades, qui prirent la fuite, et nous passâmes le reste de la nuit sans trouble.

» Le lendemain, 14 février, à la pointe du jour, j'allai sur *la Résolution* pour examiner le garde-temps; je fus hélé sur ma route par *la Découverte*, et j'appris que, durant la nuit, les insulaires avaient volé la chaloupe de ce vaisseau, en coupant la bouée à laquelle elle se trouvait amarrée.

» Au moment où j'arrivai à bord, les soldats de marine s'armaient, et le capitaine Cook chargeait son fusil à deux coups. Tandis que je lui racontais ce qui nous était arrivé pendant la nuit, il m'interrompit d'un air animé; il me dit qu'on avait volé la chaloupe de *la Découverte*, et il m'instruisit de ses préparatifs pour la recouvrer. Il était dans l'usage, lorsque nous avions perdu des choses importantes sur quelques-unes des îles de cette mer, d'amener à bord le roi ou plusieurs des principaux *earees* (chefs guerriers) et de les y détenir en otage jusqu'à ce qu'on nous eût rendu ce qu'on nous avait pris. Il songeait à employer cet expédient qui lui avait toujours réussi; il venait de donner des ordres d'arrêter toutes les pirogues qui essayeraient de sortir de la baie, et il avait le projet de les détruire si des moyens plus paisibles ne suffisaient pas pour recouvrer la chaloupe. Il plaça, en effet, en travers de la baie, les petites embarcations de *la Résolution* et de *la Découverte*, bien équipées et bien armées, et avant que je reprisse le chemin de la côte, on avait tiré quelques coups de canon sur deux grandes pirogues qui tâchaient de se sauver.

» Nous quittâmes le vaisseau, M. Cook et moi, entre sept et huit heures; M. Cook montait la pinasse, et il avait avec lui M. Philips et neuf soldats de marine, et je m'embarquai sur le petit canot. Les derniers ordres que je reçus de lui furent de calmer l'esprit des naturels, en les assurant qu'on ne leur ferait point de mal; de ne pas diviser ma petite troupe, et de me tenir sur mes gardes. Nous nous séparâmes ensuite. M. Cook marcha vers le village de Kowrowa, résidence du roi, et moi du côté de l'observatoire. Mon premier soin en arrivant à terre fut d'enjoindre aux soldats de marine, de la manière la plus rigoureuse, de ne pas sortir de la tente, de charger leurs fusils à balles, et de ne pas les quitter. J'allai me promener vers les cabanes du vieux Kaoo et des prêtres, et je leur expliquai, le mieux qu'il me fut possible, l'objet de nos préparatifs d'hostilité, qui leur causaient une vive alarme. Je vis qu'ils avaient déjà ouï parler du vol de la chaloupe de *la Découverte*, et je leur protestai que nous étions décidés à recouvrer cette embarcation et à punir les coupables; mais que la communauté

des prêtres et les habitants du village du côté de la baie où nous étions ne devaient pas avoir la plus légère crainte. Je les priai d'expliquer ma réponse au peuple, de le rassurer, et de l'exhorter à demeurer tranquille. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude si on ferait du mal à Terriobou ; je l'assurai que non, et il parut, ainsi que ses confrères, enchanté de ma promesse.

» Le capitaine Cook appela sur ces entrefaites la chaloupe de *la Résolution*, qui était en station à la pointe septentrionale de la baie ; l'ayant prise avec lui, il continua sa route vers Kowrowa, et il débarqua, ainsi que le lieutenant et les neuf soldats de marine. Il marcha tout de suite au village, où il reçut les marques de respect qu'on avait coutume de lui rendre ; les habitants se prosternèrent devant



Monument funèbre élevé au capitaine Cook, dans l'île Hawaï. — D'après une planche du Voyage de *la Bonite* (1836-1837).

lui, et ils lui offrirent des petits cochons, selon leur usage. S'apercevant qu'on ne soupçonnait en aucune manière ses desseins, il demanda où étaient Terriobou et les deux fils de ce prince, qui avaient si longtemps mangé à notre table sur *la Résolution*. Les deux jeunes princes ne tardèrent pas à arriver avec les insulaires qu'on avait envoyés après eux, et sur-le-champ ils conduisirent le capitaine Cook à la maison où leur père était couché. Ils trouvèrent le vieux roi à moitié endormi, et M. Cook ayant dit quelques mots sur le vol de la chaloupe, dont il ne le supposait point du tout complice, il l'invita à venir aux vaisseaux et à passer la journée à bord de *la Résolution*. Le roi accepta la proposition sans balancer, et il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook.

» Nos affaires prenaient cette heureuse tournure ; les deux fils du roi étaient déjà dans la pinasse, et le reste de la petite troupe se trouvait au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareca, la mère des deux princes, et l'une des épouses favorites de Terriobou ; elle s'approcha du roi ; elle employa les larmes et les prières les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps, deux chefs qui étaient arrivés avec elle retinrent le roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devait pas aller plus loin, et ils le contraignirent à s'asseoir. Les insulaires qui se rassemblaient le long du rivage, où ils formaient des groupes sans nombre, et qui, vraisemblablement, étaient effrayés du bruit des canons et des préparatifs d'hostilités qu'ils apercevaient dans la baie, commencèrent à se précipiter en foule autour du capitaine Cook et de leur roi. Le lieutenant des soldats de marine, qui vit ses gens très-pressés par la multitude et hors d'état de se servir de leurs armes s'il

fallait y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers, près du bord de la mer, et la populace leur ayant ouvert sans difficulté un chemin, ils se postèrent à environ trente verges de l'endroit où Terriobou était assis.

» Durant tout cet intervalle, le vieux roi fut assis par terre ; la frayeur et l'abattement étaient peints sur son visage. M. Cook, ne voulant pas renoncer à son projet, continuait à le presser vivement de s'embarquer, et lorsque le prince sembla disposé à le suivre, les chefs qui l'environnaient l'en détournèrent d'abord par des prières et des supplications ; ils eurent ensuite recours à la force et à la violence, et ils insistèrent pour qu'il demeurât où il était. M. Cook, voyant que l'alarme était devenue trop générale, et qu'il n'était plus possible d'emmener le roi sans verser du sang, abandonna sa première résolution ; il observa à M. Philips que, s'il s'opiniâtrait à vouloir conduire le prince à bord, il courrait risque de tuer un grand nombre d'insulaires.

» Quoique l'entreprise qui avait amené M. Cook à terre eût manqué, et qu'il ne songeât plus à la suivre, il paraît que sa personne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette dispute la tournure la plus fatale. Nos canots, placés en travers de la baie, ayant tiré sur des pirogues qui essayaient de s'échapper, tuèrent par malheur un chef de premier rang. Les nouvelles de sa mort arrivèrent au village où se trouvait M. Cook, au moment où il venait de quitter le roi et où il marchait tranquillement vers le rivage : la rumeur et la fermentation qu'elle excita furent très-sensibles ; les hommes renvoyèrent tout de suite les femmes et les enfants ; ils se revêtirent de leurs nattes de combat, et ils s'armèrent de piques et de pierres. L'un d'eux, qui tenait une pierre et un long poignard de fer, appelé *pahooa,* nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre commandant ; il se mit à le défier en brandissant son arme, et il le menaça de lui jeter sa pierre. M. Cook lui conseilla de cesser ses menaces ; mais, l'insolence de son ennemi ayant augmenté, il fut irrité et il lui tira un coup de petit plomb. L'insulaire était revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, et lorsqu'il vit qu'il n'était point blessé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta plusieurs pierres aux soldats de marine, et l'un des *erees* essaya de poignarder M. Philips ; mais il n'en vint pas à bout, et il reçut un coup de crosse de fusil. M. Cook tira alors le second coup de son fusil double, chargé à balle, et il tua celui des naturels qui était le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du pays formèrent une attaque générale à coups de pierres, et les soldats de marine et ceux de nos matelots qui occupaient les canots leur répondirent par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, et ils se précipitèrent sur notre détachement, en poussant des cris et des hurlements terribles, avant que les soldats de marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scène d'horreur et de confusion.

» Quatre des soldats de marine furent arrêtés sur les rochers, au moment où ils se retiraient, et immolés à la fureur de l'ennemi ; trois autres furent blessés d'une manière dangereuse ; le lieutenant, blessé aussi entre les deux épaules d'un coup de pahooa [1], avait par bonheur réservé son feu, et il tua l'homme qui venait de le blesser, lorsque celui-ci se disposait à lui porter un second coup. Notre malheureux commandant se trouvait au bord de la mer la dernière fois qu'on l'aperçut d'une manière distincte ; il criait aux canots de cesser leur feu et d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les soldats de marine et les équipages des canots avaient tiré sans son ordre, et qu'il voulait prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa, en effet, que tandis qu'il regardait les naturels en face, aucun d'eux ne se permit de violences contre lui ; mais que, s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par derrière, et tomba le visage dans la mer. Les insulaires poussèrent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber ; ils traînèrent tout de suite son corps sur le rivage, et, s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnèrent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respirait plus.

» Ainsi termina sa carrière le grand homme qui commandait notre expédition ! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes et si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avait assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature semblait l'avoir destiné ; et il fut enlevé

[1] Dague faite d'un bois noir et lourd, longue d'un à deux pieds.

aux jouissances et au repos qui devaient être la suite de ses immenses travaux, plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire et il est impossible de dire combien il fut regretté et pleuré de ceux qui avaient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumières et sur son courage, et qui, au milieu de leurs maux, avaient trouvé des consolations de toute espèce dans la tendresse de son cœur et la bonté de son âme. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis, ni l'abattement et la consternation universelle qui suivirent un malheur si affreux et si imprévu (1). »

(1) La veuve de Cook est morte, le 13 mai 1835, à Clapham, village des environs de Londres; elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans. Deux jours avant sa mort, elle avait envoyé au Musée Britannique une médaille frappée autrefois en l'honneur de son mari.

## BIBLIOGRAPHIE.

### TEXTE.

PREMIER VOYAGE. — *An account of the voyages undertaken* by the order of his present Majesty for making discoveries in the southern hemisphere, and successively performed by commodore Byron, captain Wallis, captain Carteret and captain Cook in the *Dolphin*, the *Swallow* and the *Endeavour*; drawn up from the Journals which were kept by the several commanders and from the papers of Joseph Banks, esq.; by John Hawkesworth, in three vol. in-4°, London, 1773. — *Relation des voyages entrepris pour faire des découvertes dans l'hémisphère méridional*, par Byron, Carteret, Wallis et Cook, traduite de l'anglais par Suard; Paris, 4 vol. in-4°, 1774.

DEUXIÈME VOYAGE. — *A Voyage towards the south pole*, and round the world performed in his Majesty's ships the *Resolution* and *Adventure*, in the years 1772, 73, 74, 75, written by James Cook, commander of the *Resolution* in which is included captain Furneaux's narrative of his proceedings during the separation of the ships; in two vol. 4, London, 1777. — *Voyage round the world*, in sloop *Resolution*, commanded by Cook, during three years 1772-75, by George Forster; London, 2 vol. gr. in-4°, 1777. — *Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde*, fait en 1772-75, traduit de l'anglais par Suard; Paris, 5 vol. in-4°, 1778. — *A Catalogue of the different specimens of cloth*, collected in the three voyages of captain Cook, with a particular account of the manner of manufacturing the sam, etc.

TROISIÈME VOYAGE. — *A Voyage to the Pacific ocean* undertaken by the command of his Majesty, for making discoveries to determine the position and extent of the west side of North America; its distance from Asia; and the practicability of northern passage to Europe. Performed under the direction of captains Cook, Clerke and Gore, in his Majesty's ships the *Resolution* and *Discovery*, in the years 1776, 77, 78, 79, 80; in three volumes: vol I and II, written by captain James Cook; vol. II, by captain James King. Illustrated with maps and charts from the original drawing made by lieut. Henry Roberts, under the direction of captain Cook; and with a great variety of portraits of persons, views of places, and historical representations of remarkable incidents, drawn by M. Weber during the voyage and engraved by the most eminents artists; published by order of the lords commissionners of the Admiralty; London, three vol. gr. in-4°, 1784. — *Troisième voyage de Cook*, ou Voyage à l'océan Pacifique, etc., exécuté en 1776-80; traduit de l'anglais par M. Demeunier; Paris, 3 vol. in-4°, 1785. — Traduction allemande des trois Voyages: *Dritte Entdeckungsreisse des Cap. Cook übersetz von George Forster mit Zusætzen fur den deutschen Leser*; Berlin, 2 vol. in-4°, 1787. — Henry Zimmermann, *Reise um die Welt mit Captain Cook*; Gœttingue, in-8, 1781. — Traduction française, avec un abrégé de la vie de ce navigateur célèbre; Berne, in-8, 1782. — *The three Voyages of captain James Cook*; London, 7 vol. in-12, 1813. — *The three Voyages of capt. James Cook round the world*; London, 7 vol. in-8, 1821.

BIOGRAPHIE DE COOK. — *Leben des Weltumseglers J. Cook*; Francfort, in-8, 1780. — Andrew Kippis, *Life of captain James Cook*; London, in-4°, et 1788, 2 vol. in-8. Traduit en français par Jean Castera; Paris, 2 vol. in-8, 1789. — Ed.-Pierre Lemontey, *Éloge de J. Cook*; Paris, in-8, 1792. Couronné par l'Académie de Marseille. — Georges Young. *Life and voyages of captain J. Cook* drawn up from his Journals and other authentic documents, etc.; Paris, 1836. Traduit en hollandais; Amsterdam, in-8, 1843.

### OUVRAGES A CONSULTER.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — John Savage, *Some account of New Zealand*, particulary the bay of Islands, etc.; London, 1807. — John Liddiard Nicholas, *Narrative of a voyage to New Zealand*, performed in the years 1814 and 1815;

London, 2 vol. gr. in-8, 1817. — Richard A. Cruise, *Journal of a ten month's residence in New Zealand;* London, gr. in-8, 1823. — Jules de Blosseville, *Mémoire géographique sur la Nouvelle-Zélande;* Paris, in-8, 1826. — L.-J. Duperrey, *Voyage autour du monde*, exécuté par ordre du roi, sur la corvette *la Coquille*, pendant les années 1822, 23, 24 et 25, etc.; Paris, 1 vol. gr. in-4°, 1828-29. — Charles Knigth, *New Zealanders;* London, 1830. — Dumont d'Urville, *Voyage sur la corvette* l'Astrolabe, exécuté pendant les années 1826-29; Paris, partie historique, 5 vol. in-8, 1833. — Le même, *Voyage au pôle sud.* — *Narrative of the surveying voyages of his Majesty's ships Adventure and Beagle* bitwen the years 1826 and 1836 describing their examination of southern shores of south America and the Beagle's circumnavigation of the globe, in three volumes : Proceedings of the first expedition 1826-1830, under the command of captain P. Parker Kings; Proceedings of the second expedition 1831-1836, under the command of captain Robert Fitz-Roy; Journal and remarks 1832-1836, by Charles Darwing, esq. — *Report from the select committe of house of lords appointed to inquire into the present state of the island of New Zealand*, etc.; London, in-8, 1839. — John Dunmore Lang, *New Zealand in 1839;* London, in-8, 1839. — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, sur la corvette *la Vénus*, pendant les années 1836-39; Paris, in-8, 1841. — Ch. Wilkes, *Narrative of the United-States expedition during the years 1838, 39, 40, 41, 42;* London, gr. in-4°, 1845. — Sir George Grey (late governor in chief of New Zealand), *Polynesian mythology* and ancient traditional history of the New Zealand race, as furnished by their priests and chiefs; London, John Murray, Albemarle Street, 1855.

Nouvelle-Galles. — Bougainville, *Voyage de* la Thétis *et de* l'Espérance. — Philip, *The Voyage of governor Philip to Botany-Bay*, with an account of the establishment of the colonies of Port-Jackson, etc.; London, gr. in-4°, 1789. Traduit en français par Millin; Paris, in-8, 1791. — John Hunter, *An historical Journal of the transactions at Port-Jackson and Norfolk island*, etc.; London, gr. in-4°, 1793. — John White, *Journal of a voyage to New South Wales*, etc.; London, gr. in-4°, 1790. Traduit en français par Ch. Pougens; Paris, in-8, 1795. — Georges Barrington, *Voyage à Botany-Bay*, etc., traduit de l'anglais; Paris, in-8, 1797. — La Pérouse, *Voyage autour du monde*, publié et rédigé par M. L.-A. Milet-Mureau; Paris, 5 vol. gr. in-4°, 1797. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, fait pendant les années 1791 et 1792, sous le commandement de d'Entrecasteaux; Paris, 3 vol. in-4°, an VIII. — David Collins, *An account of the english colony in New South Wales*, etc., to which are added some particulars of New Zealand, etc.; London, gr. in-4°, 1798. — James Grant, *The Narrative of a voyage of discovery*, performed, etc., in the years 1800, 1801, 1802, to New South Wales, etc.; London, in-4°, 1803. — J.-H. Tuckey, *An account of a voyage to establish a colony at port Philip in Bass's strait*, on the south coast of New South Wales, etc.; London, in-8, 1805. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de la Pérouse; Paris, 3 vol. in-4°, 1807-1808. — Georges Barrington, *An account of a voyage to New South Wales*, etc.; London, gr. in-8, 1810. — Le même, *the History of New South Wales*, etc.; London, gr. in-8, 1810. — John Oxley, *Journal of tow expedition into the interior of New South Wales*, undertaken in the years 1817-1818; London, in-4°, 1820. — Thomas Reid, *Two Voyages to New South Wales and Van Diemen's land*, etc.; London, gr. in-8, 1822. — Le baron de Bougainville, *Journal de la navigation autour du globe*, sur *la Thétis* et *l'Espérance*, pendant les années 1824, 25 et 26, etc.; Paris, 3 vol. in-4°, 1824-26. — Capt. Philip Parker King, *Narrative of a survey of the intertropical, and western coast of Australia*, performed between the years 1818 and 1822, etc.; London, 2 vol. in-8, 1827. — P. Cunningham, *Two years in New South Wales*, etc.; London, 2 vol. pet. in-8, 1828. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, pendant les années 1826, 27, 28 et 29; Paris, 20 vol. gr. in-8, 1830-33. — Le même, *Voyage au pôle sud.* — Captain Charles Sturt, *Two expeditions into the interior of southern Australia*, during the years 1828, 29, 30 et 31, etc.; London, gr. in-8, 1833. — Lieutenant Breton, *Excursions in New South Wales*, etc.; London, in-8, 1833. — Georges Bennet, *Wanderings in New South Wales*, etc., during 1832, 33 et 34; London, 2 vol. gr. in-8, 1834. — John Dunmore Lang, *An historical and statistical account of New South Wales*, etc.; London, 2 vol. in-8, 1834. — Will. Yate, *An account of New Zealand*, etc. London, in-8, 1835. — Du Petit-Thouars, *Voyage autour du monde*, sur la corvette *la Vénus*, pendant les années 1836-39; Paris, in-8, 1841. — Ch. Wilkes, *Narrative of the United-States expedition during the years 1838, 39, 40, 41, 42;* London, gr. in-4°, 1845. — J. Lort Stokes, *Discoveries in Australia with an account of the coasts and rivers*, etc.; Londres, 2 vol. in-8, 1846. — Le major T.-L. Mitchell, *Three Expeditions into the interior of eastern Australia*, etc.; London, 2 vol. gr. in-8. — Samuel Sidney, *the three Colonies of Australia*, etc.; London, gr. in-8, 1852. — William Houghes, *the Australian colonies;* London, 1852. — *Australia*, its scenery, naturel history, resources, and settlements, with a glance at its goldfields; London, the Religious tract Society, 56, Paternoster row.

Nouvelle-Calédonie. — G. Forster, *A Voyage round the world;* 2 vol. in-4°, 1777. — Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, fait pendant les années 1791, 1792, sous le commandement de d'Entrecasteaux; Paris, 3 vol. in-4°, an VIII. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de la Pérouse, rédigé par de Rossel; Paris, 3 vol. in-4°, 1807, 1808. — Krusenstern, *Recueil de mémoires hydrographiques* pour servir d'analyse et d'explication à l'Atlas de l'océan Pacifique; Saint-Pétersbourg, 2 vol. gr. in-4°, 1824. — Dumont d'Urville, *Voyage de* l'Astrolabe *et de* la Zélée, pendant les années 1826, 27, 28 et 29. — *Annales de la Propagation de la foi*, t. XVII et XXV. — Ph. Braine, *la Nouvelle-Calédonie;* Paris, in-8, 1854.

# LA PÉROUSE,

## NAVIGATEUR FRANÇAIS.

[1785-17...]



Jean-François Galaup de la Pérouse. — D'après Tardieu.

le traitement qui m'est alordé comme
Comandant suffisant a ma dépense
je vous supplie d'ordoner, que mes apointements
de terre soint soldés touts les six mois
a mrs le Couteulx, qui en feront passer
le montant a ma femme le premier
semestre, commencera le 1er juillet de
cette annee

Lapérouse

Fac-simile de l'écriture de la Pérouse. — D'après de Lesseps.

Jean-François-Galaup (ou Galop) de la Pérouse est né à Alby en 1741 ([1]). Admis à l'École de marine, il en sortit garde de la marine le 19 novembre 1756. Il fut promu, le 1er octobre 1764, au grade d'enseigne de vaisseau. Le 4 avril 1777, il était lieutenant, et, le 4 avril 1780, capitaine.

Dans de nombreuses campagnes, depuis son premier départ jusqu'en 1783, il s'était distingué autant par les qualités supérieures de son intelligence que par son courage. Vainqueur des Anglais en plusieurs rencontres, il avait commandé leur admiration et leur estime, particulièrement à la suite de son expédition dans la baie d'Hudson : un marin anglais, dans sa relation d'un voyage à Botany-Bay, parle de lui en ces termes : « On doit se rappeler avec reconnaissance, en Angleterre surtout, cet homme humain et généreux, pour la conduite qu'il a tenue lorsque l'ordre fut donné de détruire notre établissement de la baie d'Hudson, dans le cours de la dernière guerre (en 1782). »

Aussitôt après la paix, en 1783, le gouvernement français ayant résolu qu'une escadre serait envoyée sur divers points du globe, pour résoudre les problèmes scientifiques qu'avaient soulevés les dernières navigations célèbres, et notamment celles du capitaine Cook, tous les regards se tournèrent naturellement vers la Pérouse, considéré avec justice comme le plus capable de bien diriger cette grande entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de faire disparaître, avant la fin du dix-huitième siècle, toutes les lacunes et toutes les erreurs de la géographie maritime. Le savant Fleurieu rédigea avec un soin extrême les instructions que devait suivre la Pérouse. Le roi Louis XVI les copia lui-même de sa main et y ajouta des notes. Une seule critique grave s'est élevée contre ces instructions : elles étaient trop minutieuses, elles embrassaient trop de difficultés et trop d'espace pour une seule expédition et dans un délai trop restreint ([2]). Elles furent remises à la Pérouse, le 26 juin 1785, ainsi que des mémoires sur

([1]) Il appartenait à une famille noble de Toulouse. Son père s'appelait Victor-Joseph de Galaup, et sa mère, Marguerite de Resseguier.

Il paraît que ce fut une de ses parentes qui, en lui donnant une terre située près d'Alby, voulut qu'il ajoutât à son nom patronymique de Galaup celui de *la Peyrouse*. Il retrancha plus tard l'*y* de ce nom. (Voy. la *Généalogie historique et authentique des familles de Bonfils et la Pérouse-Rochon*, etc.; Besançon, 1856.)

([2]) On trouvera ces instructions : — dans le premier volume du *Voyage de la Pérouse autour du monde*, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par Milet-Mureau, an 6 de la république (1798) ; — dans les *Annales maritimes*, publiées en 1816, par M. Bajot.

Voici quelques passages que nous en avons extraits, et où respirent des sentiments de justice et d'humanité bien différents de ceux qui animaient les gouvernements et la plupart des navigateurs des siècles précédents :

« Si, dans la visite et la reconnaissance qu'il fera des îles du grand Océan équatorial et des côtes des continents, M. de la Pérouse rencontrait à la mer quelque vaisseau appartenant à une autre puissance, il agirait vis-à-vis du commandant de ce bâtiment avec toute la politesse et la prévenance établies et convenues entre les nations policées et amies ; et s'il en rencontrait dans quelque port appartenant à un peuple considéré comme sauvage, il se concerterait avec le capitaine du vaisseau étranger pour prévenir sûrement toute dispute, toute altercation entre les équipages des deux nations, qui pourraient se trouver ensemble à terre, et pour se prêter un mutuel secours, dans le cas où l'un ou l'autre serait attaqué par les insulaires ou les sauvages.

» Il prescrira à tous les gens des équipages de vivre en bonne intelligence avec les naturels, de chercher à se concilier leur amitié par les bons procédés et les égards ; et il leur défendra, sous les peines les plus rigoureuses, de jamais employer la force pour enlever aux habitants ce que ceux-ci refuseraient de céder volontairement.

» Le sieur de la Pérouse, dans toutes les occasions, en usera avec beaucoup de douceur et d'humanité envers les différents peuples qu'il visitera dans le cours de son voyage.

» Il s'occupera avec zèle et intérêt de tous les moyens qui peuvent améliorer leur condition, en procurant à leur pays les légumes, les fruits et les arbres utiles d'Europe ; en leur enseignant la manière de les semer et de les cultiver ; en leur faisant connaître l'usage qu'ils doivent faire de ces présents, dont l'objet est de multiplier sur leur sol les productions nécessaires à des peuples qui tirent presque toute leur nourriture de la terre.

» Si des circonstances impérieuses, qu'il est de la prudence de prévoir dans une longue expédition, obligeaient jamais le sieur de la Pérouse à faire usage de la supériorité de ses armes sur celles des peuples sauvages pour se procurer, malgré leur opposition, les objets nécessaires à la vie, tels que des subsistances, du bois, de l'eau, il n'userait de la force qu'avec la plus grande modération, et punirait avec une extrême rigueur ceux de ses gens qui auraient outre-passé ses ordres. Dans tous les autres cas, s'il ne peut obtenir l'amitié des sauvages par les bons traitements, il cherchera à les contenir par la crainte et les menaces ; mais il ne recourra aux armes qu'à la dernière extrémité, seulement pour sa défense, et dans les occasions où tout ménagement compromettrait décidément la sûreté des bâtiments et la vie des Français dont la conservation lui est confiée.

» Sa Majesté regarderait comme un des succès les plus heureux de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

les observations les plus importantes à faire, rédigés par l'Académie des sciences et la Société de médecine.

Deux frégates, *la Boussole* et *l'Astrolabe*, l'attendaient au port de Brest.

« Des savants de tous les genres furent employés dans cette expédition, dit la relation. M. Dagelet, de l'Académie des sciences, et M. Monge ([1]), l'un et l'autre professeurs de mathématiques à l'École militaire, furent embarqués en qualité d'astronomes, le premier sur *la Boussole*, et le second sur *l'Astrolabe*. M. de Lamanon, de l'Académie de Turin, correspondant de l'Académie des sciences, fut chargé de la partie de l'histoire naturelle de la terre et de son atmosphère, connue sous le nom de géologie. M. l'abbé Mongès, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, rédacteur du *Journal de physique*, devait examiner les minéraux, en faire l'analyse, et contribuer au progrès des différentes parties de la physique. M. de Jussieu désigna M. de la Martinière, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, pour la partie de la botanique; il lui fut adjoint un jardinier du jardin du Roi pour cultiver et conserver les plantes et graines de différentes espèces que nous aurions la possibilité de rapporter en Europe : sur le choix qu'en fit M. Thouin, M. Collignon fut embarqué pour remplir ces fonctions. MM. Prevost, oncle et neveu, furent chargés de peindre tout ce qui concerne l'histoire naturelle. M. Dufresne, grand naturaliste, et très-habile dans l'art de classer les différentes productions de la nature, nous fut donné par M. le contrôleur général. Enfin M. Duché de Vancy reçut ordre de s'embarquer pour peindre les costumes, les paysages, et généralement tout ce qu'il est souvent impossible de décrire. Les compagnies savantes du royaume s'empressèrent de donner, dans cette occasion, des témoignages de leur zèle et de leur amour pour le progrès des sciences et des arts. L'Académie des sciences, la Société de médecine, adressèrent chacune un mémoire à M. le maréchal de Castries sur les observations les plus importantes que nous aurions à faire pendant cette campagne.

» M. l'abbé Tessier, de l'Académie des sciences, proposa un moyen pour préserver l'eau douce de la corruption. M. du Fourni, ingénieur architecte, fit part aussi de ses observations sur les arbres et sur le nivellement des eaux de la mer. M. le Dru proposa, dans un mémoire, de faire plusieurs observations sur l'aimant, par différentes latitudes et longitudes; il y joignit une boussole d'inclinaison de sa composition, qu'il pria de comparer avec le résultat que donneraient les deux boussoles d'inclinaison prêtées par les commissaires du Bureau des longitudes de Londres.

» Je dois, dit la Pérouse, témoigner ma reconnaissance au chevalier Banks, qui, ayant appris que M. de Monneron ne trouvait point à Londres de boussole d'inclinaison, voulut bien nous faire prêter celles qui avaient servi au célèbre capitaine Cook. Je reçus ces instruments avec un sentiment de respect religieux pour la mémoire de ce grand homme.

» M. de Monneron, capitaine au corps du génie, qui m'avait suivi dans mon expédition de la baie d'Hudson, fut embarqué en qualité d'ingénieur en chef; son amitié pour moi, autant que son goût pour les voyages, le déterminèrent à solliciter cette place : il fut chargé de lever les plans, d'examiner les positions. M. Bernizet, ingénieur géographe, lui fut adjoint pour cette partie.

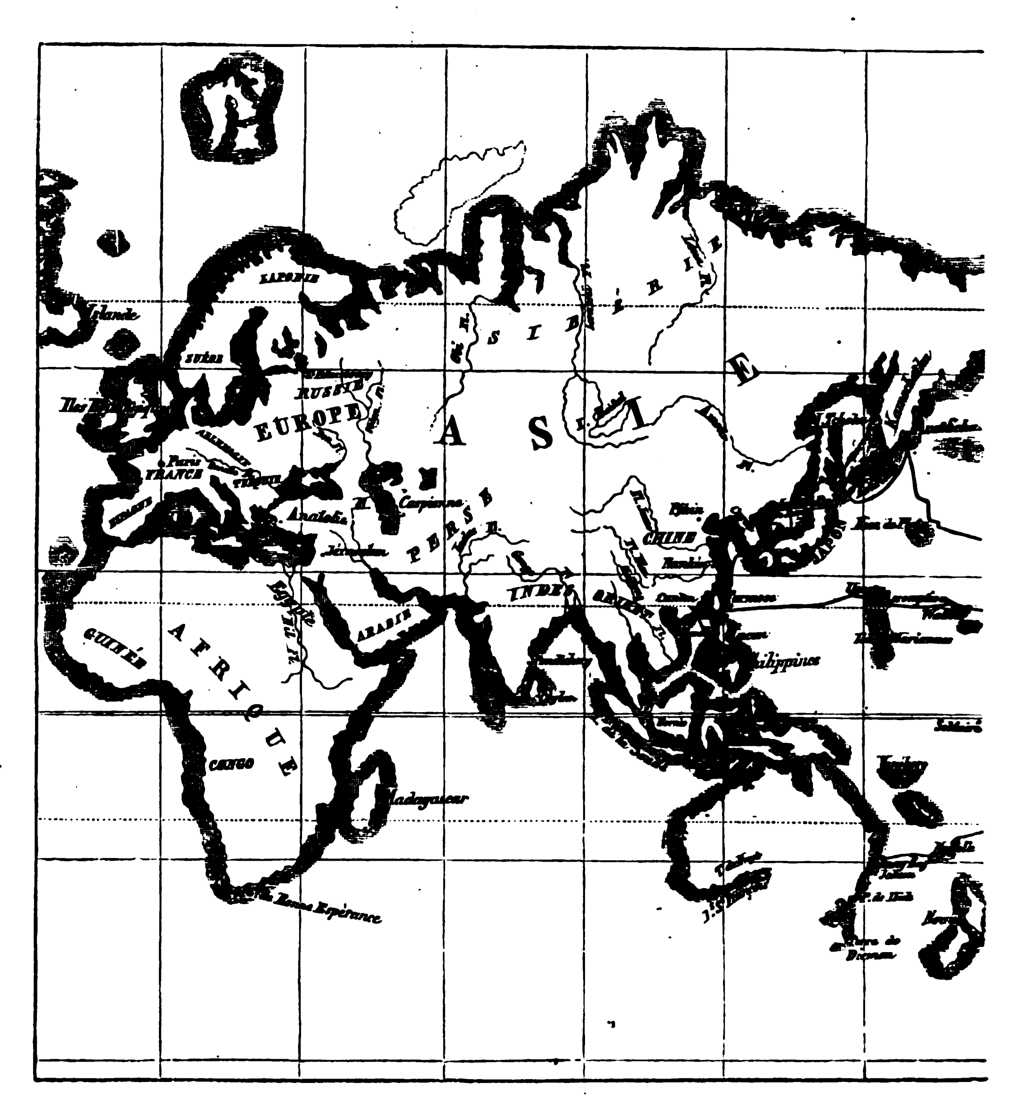
» Enfin M. de Fleurieu, ancien capitaine de vaisseau, directeur des ports et arsenaux, dressa lui-même les cartes qui devaient nous servir pendant le voyage; il y joignit un volume entier de notes les plus savantes et de discussions sur les différents voyageurs, depuis Christophe Colomb jusqu'à nos jours. Je lui dois un témoignage public de reconnaissance pour les lumières que je tiens de lui, et pour l'amitié dont il m'a si souvent donné des preuves ([2]). »

La Pérouse monta la frégate *la Boussole*. Il désigna, pour le commandement de *l'Astrolabe*, le vicomte de Langle, capitaine de vaisseau, qui avait fait partie de l'expédition de la baie d'Hudson.

On mit à la voile, de la rade de Brest, le 1er août 1785. Les deux frégates mouillèrent à Madère le 13, à Ténériffe le 19, s'arrêtèrent devant la Trinité, et arrivèrent le 6 novembre en vue de l'île Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil.

([1]) La santé de M. Monge devint si mauvaise de Brest à Ténériffe qu'il fut obligé de débarquer et de retourner en France.

([2]) Les sciences et les arts doivent plus particulièrement partager les regrets de l'Europe entière sur la perte de nos navigateurs; l'immense collection faite par les savants et une partie des mémoires ont péri avec eux.



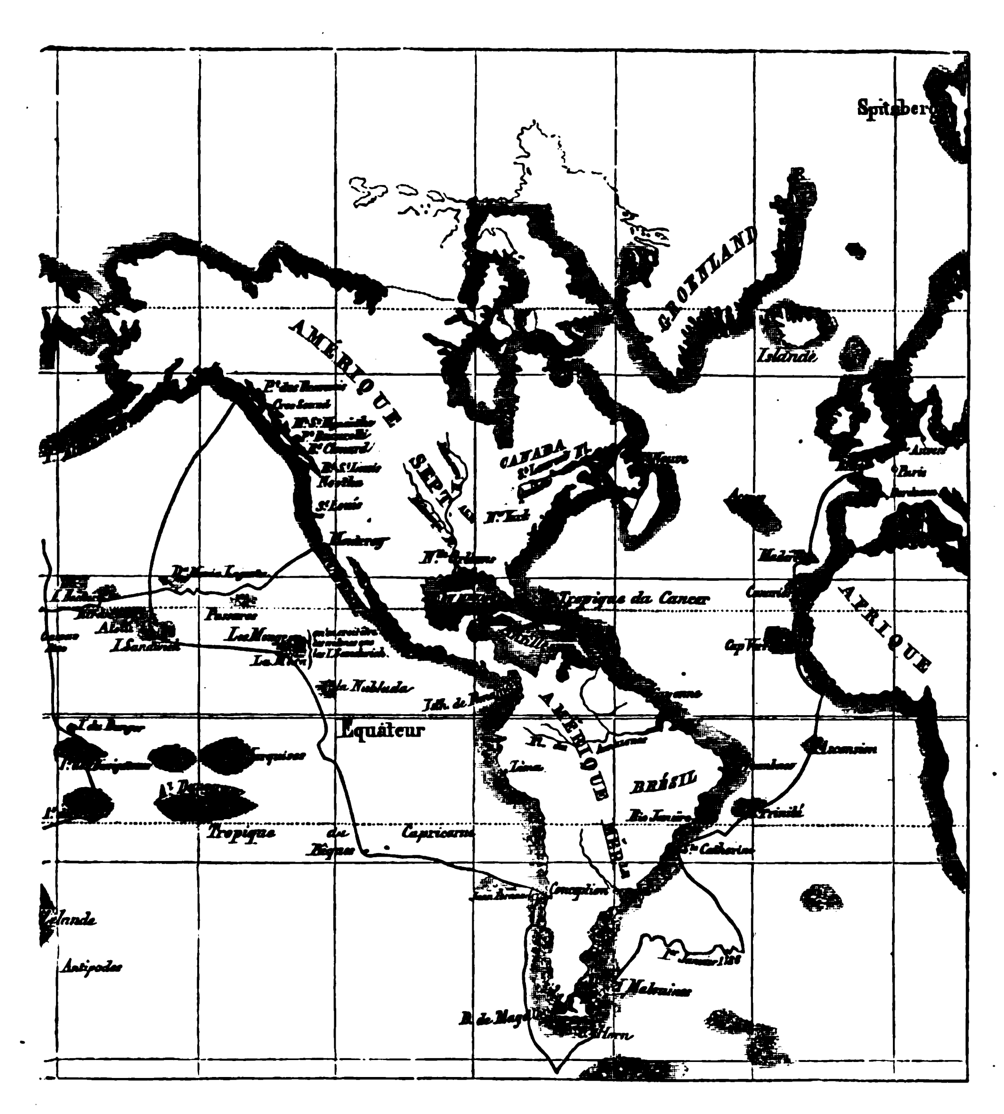

Carte itinéraire du

Après quatre-vingt-seize jours de navigation, dit la relation, nous n'avions pas un seul malade : la différence des climats, les pluies, les brumes, rien n'avait altéré la santé des équipages ; mais nos vivres étaient d'une excellente qualité. Je n'avais négligé aucune des précautions que l'expérience et la prudence pouvaient m'indiquer ; nous avions eu, en outre, le plus grand soin d'entretenir la gaieté, en faisant danser les équipages chaque soir, lorsque le temps le permettait, depuis huit heures jusqu'à dix.

Le 19 novembre, les deux frégates s'éloignèrent de l'île Sainte-Catherine, et, cherchant, sur leur route, à reconnaître certaines îles vaguement indiquées par les précédents navigateurs, ou à constater qu'elles n'existaient point, elles descendirent l'Amérique du Sud, doublèrent le cap Horn, et allèrent mouiller dans la baie de la Conception, au Chili (¹).

(¹) On donna un bal aux officiers français, qui furent enchantés de l'accueil qu'ils reçurent. Voici comment la relation décrit les costumes des dames chiliennes :

« Une jupe plissée, qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture ; des




voyage de la Pérouse.

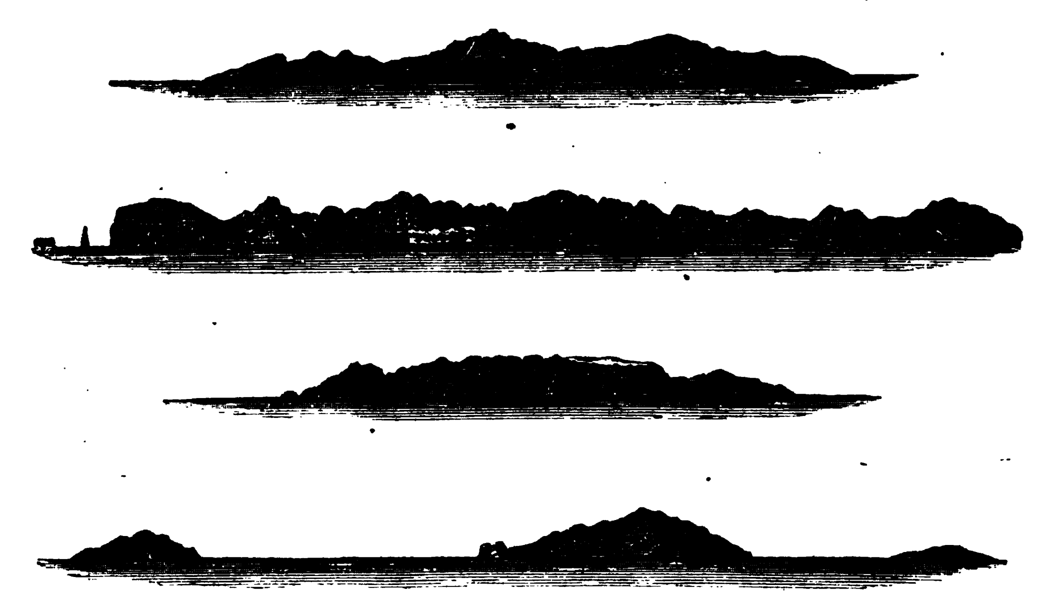
Le 15 mars, *la Boussole* et la frégate sortirent de la baie de la Conception, et se dirigèrent vers l'île de Pâques. C'est à cette première station dans l'Océanie que le voyage commence à offrir un véritable intérêt.

Le 8 avril 1786, à deux heures après midi, j'eus connaissance de l'île de Pâques, qui me restait à 12 lieues dans l'ouest, 5 degrés sud.

bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond : voilà l'habillement des dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles, la première de mousseline, et la seconde, qui est par-dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, bleue ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des dames lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais, dans les appartements, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et replace sans cesse, auquel les dames de la Conception ont beaucoup de grâce. Elles sont généralement jolies, et d'une politesse si aimable qu'il n'est certainement aucune ville maritime, en Europe, où des étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité. »

La mer était fort grosse, les vents au nord. La pointe que j'apercevais était celle de l'est : j'étais précisément au même endroit où le capitaine Davis avait rencontré, en 1686, une île de sable, et, 12 lieues plus loin, une terre à l'ouest, que le capitaine Cook et M. Dalrymple ont cru être l'île de Pâques, retrouvée, en 1722, par Roggeween. Mais ces deux marins, quoique très-éclairés, n'ont pas assez discuté ce que rapporte Waffer ([1]).

Je prolongeai, pendant la nuit du 8 au 9 avril, la côte de l'île de Pâques, à 3 lieues de distance : le temps était clair, et les vents avaient fait le tour du nord au sud-est, dans moins de trois heures. Au



Profils de l'île de Pâques. — D'après l'Atlas de la Pérouse ([2]).

jour, je fis route pour la baie de Cook : c'est celle de l'île qui est le plus à l'abri des vents du nord au sud par l'est ; elle n'est ouverte qu'aux vents d'ouest, et le temps était si beau que j'avais l'espoir qu'ils ne souffleraient pas de plusieurs jours. A onze heures du matin, je n'étais plus qu'à une lieue du mouillage ; *l'Astrolabe* avait déjà laissé tomber son ancre. Je mouillai très-près de cette frégate; mais le fond était si rapide que les ancres de nos deux bâtiments ne prirent point ; nous fûmes obligés de les relever et de courir deux bords pour regagner le mouillage.

Cette contrariété ne ralentit pas l'ardeur des Indiens; ils nous suivirent à la nage jusqu'à une lieue au large. Ils montèrent à bord avec un air riant et une sécurité qui me donnèrent la meilleure opinion de leur caractère. Des hommes plus soupçonneux eussent craint, lorsque nous remîmes à la voile, de se voir enlever et arracher à leur terre natale; mais l'idée d'une perfidie ne parut pas même se pré-

([1]) Page 300 de l'édition de Rouen.

Il est incontestable que l'amiral hollandais Roggeween retrouva cette île le 6 avril 1772, et lui donna le nom de la fête de ce jour, *Paassen* (Pâques). Cook, qui la revit le 11 mars 1774, l'appela du même nom, traduit en anglais *Easter-Island;* il ne regardait pas comme certain que ce fût la terre de Davis. Les naturels appellent leur île *Waihou.*

Rienzi comprend l'île de Pâques et l'île *Salas-y-Gomez,* les deux terres les plus reculées de la Polynésie, sous le nom de *Sporades océaniennes.*

Un schooner de New-London, *le Nancy,* qui aborda à l'île de Pâques après la Pérouse, enleva violemment plusieurs habitants. Il en résulta que, plus tard, l'expédition russe commandée par Kotzebuë fut très-mal accueillie, en 1816, et faillit être massacrée.

Beechey visita l'île en 1826, et fut attiré, ainsi que l'avait été Kotzebuë, dans une sorte de guet-apens. C'est encore un exemple des dangers que les mauvais procédés de certains navigateurs attirent sur ceux qui leur succèdent dans ces explorations.

([2]) Atlas annexé à la relation du voyage éditée, en 1798, par ordre du gouvernement.

senter à leur esprit : ils étaient au milieu de nous, nus et sans aucune arme ; une simple ficelle autour des reins servait à fixer un paquet d'herbes.

M. Hodges, peintre, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage, a fort mal rendu leur physionomie ; elle est généralement agréable, mais très-variée, et n'a point, comme celle des Malais, des Chinois, des Chiliens, un caractère qui lui soit propre.



Pirogue de l'île de Pâques. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

Je fis divers présents à ces Indiens ; ils préféraient des morceaux de toile peinte, d'une demi-aune, aux clous, aux couteaux et aux rassades ; mais ils désiraient encore davantage les chapeaux : nous en avions une trop petite quantité pour en donner à plusieurs. A huit heures du soir, je pris congé de mes nouveaux hôtes, leur faisant entendre, par signes, qu'à la pointe du jour je descendrais à terre. Ils s'embarquèrent dans le canot en dansant, et ils se jetèrent à la mer, à deux portées de fusil du rivage, sur lequel la lame brisait avec force . ils avaient eu la précaution de faire de petits paquets de mes présents, et chacun avait posé le sien sur sa tête pour le garantir de l'eau.

### Description de l'île de Pâques. — Événements qui nous y sont arrivés. Mœurs et coutumes des habitants.

La baie de Cook, dans l'île d'Easter ou de Pâques, est située par 27° 11′ de latitude sud et 111° 55′ 30″ de longitude occidentale ([1]). C'est le seul mouillage à l'abri des vents de sud-est et d'est, qui sont les vents ordinaires dans ces parages. Le débarquement est assez facile au pied d'une des statues dont je parlerai bientôt.

A la pointe du jour, je fis tout disposer pour notre descente à terre. Je devais me flatter d'y trouver des amis, puisque j'avais comblé de présents tous ceux qui étaient venus à bord la veille ; mais j'avais

([1]) Par 27° 9′ de latitude sud et 111° 45′ de longitude occidentale, suivant Moerenhout ; l'île entière n'a que 35 à 40 milles de circonférence.

trop médité les relations des différents voyageurs pour ne pas savoir que ces Indiens sont de grands enfants, dont la vue de nos différents meubles excite si fort les désirs qu'ils mettent tout en usage pour s'en emparer. Je crus donc qu'il fallait les retenir par la crainte, et j'ordonnai qu'on mît à cette descente un petit appareil guerrier; nous la fîmes, en effet, avec quatre canots et douze soldats armés. M. de Langle et moi étions suivis de tous les passagers et officiers, à l'exception de ceux qui étaient nécessaires à bord des deux frégates pour le service; nous composions, en y comprenant l'équipage de nos bâtiments à rames, environ soixante-dix personnes.

Quatre ou cinq cents Indiens nous attendaient sur le rivage; ils étaient sans armes, quelques-uns couverts de pièces d'étoffes blanches ou jaunes; mais le plus grand nombre étaient nus : plusieurs étaient tatoués et avaient le visage peint d'une couleur rouge; leurs cris et leur physionomie exprimaient la joie. Ils s'avancèrent pour nous donner la main et faciliter notre descente.

L'île, dans cette partie, est élevée d'environ vingt pieds; les montagnes sont à sept ou huit cents toises dans l'intérieur; et du pied de ces montagnes, le terrain s'abaisse en pente douce vers la mer. Cet espace est couvert d'une herbe que je crois propre à nourrir les bestiaux; cette herbe recouvre de grosses pierres, qui ne sont que posées sur la terre; elles m'ont paru absolument les mêmes que celles de l'île de France, appelées, dans le pays, *giraumonts*, parce que le plus grand nombre est de la grosseur de ce fruit; et ces pierres, que nous trouvions si incommodes en marchant, sont un bienfait de la nature; elles conservent à la terre sa fraîcheur et son humidité, et suppléent en partie à l'ombre salutaire des arbres que ces habitants ont eu l'imprudence de couper, dans des temps sans doute très-reculés, ce qui a exposé leur sol a être calciné par l'ardeur du soleil, et les a réduits à n'avoir ni ravins, ni ruisseaux, ni sources. Ils ignoraient que, dans les petites îles, au milieu d'un océan immense, la fraîcheur de la terre, couverte d'arbres, peut seule arrêter, condenser les nuages, et entretenir ainsi sur les montagnes une pluie presque continuelle, qui se répand en sources ou en ruisseaux dans les différents quartiers [1]. Les îles qui sont privées de cet avantage sont réduites à une sécheresse horrible qui peu à peu en détruit les plantes, les arbustes, et les rend presque inhabitables.

Comme l'homme est de tous les êtres celui qui s'habitue le plus à toutes les situations, ce peuple m'a paru moins malheureux qu'au capitaine Cook et à M. Forster [2]. Ceux-ci arrivèrent dans cette île après un voyage long et pénible, manquant de tout, malades du scorbut; ils n'y trouvèrent ni eau, ni bois, ni cochons : quelques poules, des bananes et des patates, sont de bien faibles ressources dans ces circonstances. Leurs relations portent l'empreinte de cette situation. La nôtre était infiniment meilleure : les équipages jouissaient de la plus parfaite santé; nous avions pris au Chili ce qui nous était nécessaire pour plusieurs mois, et nous ne désirions de ce peuple que la faculté de lui faire du bien; nous lui apportions des chèvres, des brebis, des cochons; nous avions des graines d'oranger, de citronnier, de coton, de maïs, et généralement toutes les espèces qui pouvaient réussir dans son île.

Notre premier soin, après avoir débarqué, fut de former une enceinte avec des soldats armés, rangés en cercle; nous enjoignîmes aux habitants de laisser cet espace vide; nous y dressâmes une tente. Je fis descendre à terre les présents que je leur destinais, ainsi que les différents bestiaux; mais comme j'avais expressément défendu de tirer, et que mes ordres portaient de ne pas même éloigner à coups de crosse de fusil les Indiens qui seraient trop incommodes, bientôt les soldats furent eux-mêmes exposés à la rapacité de ces insulaires, dont le nombre s'était accru; ils étaient au moins huit cents, et, dans ce nombre, il y avait bien certainement cent cinquante femmes. La physionomie de beaucoup de ces femmes était agréable. Pendant les agaceries de ces femmes, on enlevait nos chapeaux sur nos têtes et les mouchoirs de nos poches. Tous paraissaient complices des vols qu'on nous faisait, car à peine étaient-ils commis que, comme une volée d'oiseaux, ils s'enfuyaient au même instant; mais, voyant que nous ne faisions aucun usage de nos fusils, ils revenaient quelques minutes après; ils recommençaient leurs caresses, et épiaient le moment de faire un nouveau larcin : ce manége dura toute la matinée. Comme nous devions partir dans la nuit, et qu'un si court espace de temps ne nous per-

[1] Il est remarquable que l'extrême civilisation conduit à peu près de même à faire disparaître les forêts. Les terribles inondations de 1856 ont été en grande partie attribuées à l'excès des déboisements.

[2] Savant attaché à l'expédition de Cook (voy. plus haut).

mettait pas de nous occuper de leur éducation, nous prîmes le parti de nous amuser des ruses que ces insulaires employaient pour nous voler; et, afin d'ôter tout prétexte à aucune voie de fait qui aurait pu avoir des suites funestes, j'annonçai que je ferais rendre aux soldats et aux matelots les chapeaux qui seraient enlevés. Ces Indiens étaient sans armes; trois ou quatre, sur un si grand nombre, avaient une espèce de massue de bois très-peu redoutable. Quelques-uns paraissaient avoir une légère autorité sur les autres; je les pris pour des chefs, et je leur distribuai des médailles que j'attachai à leur cou avec une chaîne; mais je m'aperçus bientôt qu'ils étaient précisément les plus insignes voleurs; et quoi-



Insulaires et monuments de l'île de Pâques. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

qu'ils eussent l'air de poursuivre ceux qui enlevaient nos mouchoirs, il était facile de voir que c'était avec l'intention la plus décidée de ne pas les joindre.

Nous n'avions que huit ou dix heures à rester sur l'île, et nous ne voulions pas perdre ce temps; je confiai donc la garde de la tente et de tous nos effets à M. d'Escures, mon premier lieutenant; je le chargeai, en outre, du commandement de tous les soldats et matelots qui étaient à terre.

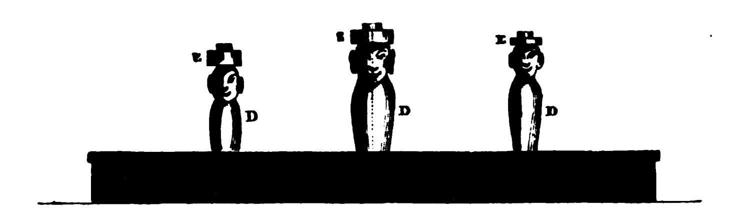
Nous nous divisâmes ensuite en deux troupes : la première, aux ordres de M. de Langle, devait pénétrer le plus possible dans l'intérieur de l'île, semer des graines dans tous les lieux qui paraîtraient susceptibles de les propager, examiner le sol, les plantes, la culture, la population, les monuments, et généralement tout ce qui peut intéresser chez ce peuple très-extraordinaire; ceux qui se sentirent la force de faire beaucoup de chemin s'enrôlèrent avec lui; il fut suivi de MM. Dagelet, de Lamanon, Duché, Dufresne, de la Martinière, du père Receveur, de l'abbé Mongès, et du jardinier. La seconde, dont je faisais partie, se contenta de visiter les monuments, les plates-formes, les maisons et les plantations à une lieue autour de notre établissement.

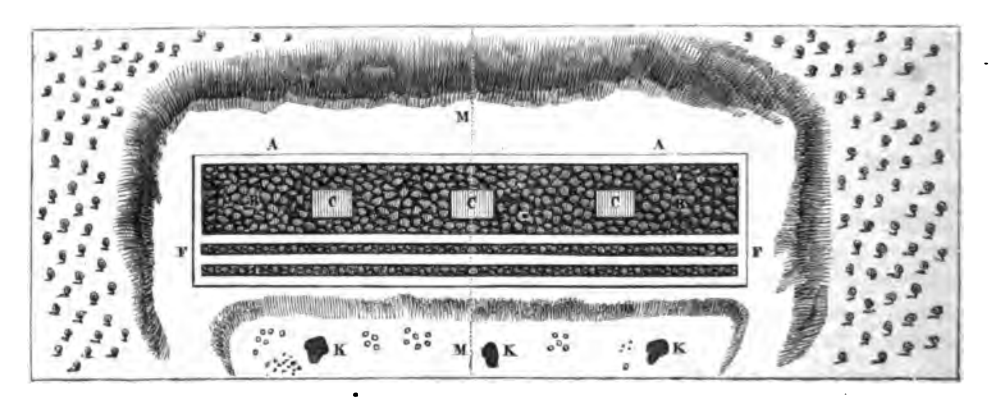
Le dessin de ces monuments, donné par M. Hodges, rend très-imparfaitement ce que nous avons vu (1). M. Forster croit qu'ils sont l'ouvrage d'un peuple beaucoup plus considérable que celui qui existe aujourd'hui; mais son opinion ne me paraît pas fondée. Le plus grand des bustes grossiers qui

(1) Dessinateur de l'expédition de Cook (voy. plus haut).

sont sur ces plates-formes, et que nous avons mesurés, n'a que 14 pieds 6 pouces de hauteur, 7 pieds 6 pouces de largeur aux épaules, 3 pieds d'épaisseur au ventre, 6 pieds de largeur, et 5 pieds d'épaisseur à la base; ces bustes, dis-je, pourraient être l'ouvrage de la génération actuelle, dont je crois pouvoir, sans aucune exagération, porter la population à deux mille personnes ([1]).

Le nombre des femmes m'a paru fort approchant de celui des hommes; j'ai vu autant d'enfants que dans aucun autre pays; et quoique, sur environ douze cents habitants que notre arrivée a rassemblés aux environs de la baie, il y eût au plus trois cents femmes, je n'en ai tiré d'autre conjecture que celle




Plan et élévation d'un moraï. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

A, A, murs en talus; — B, plate-forme horizontale en pierres brutes; — C, C, C, piédestaux en pierre; — D, D, D, bustes informes; — E, E, E, chapiteaux cylindriques en lave rouge; — F, F, F, gradins inférieurs à la plate-forme; — K, K, K, entrées des souterrains; — M, ligne indiquant le milieu exact du moraï.

de supposer que les insulaires de l'extrémité de l'île étaient venus voir nos vaisseaux, et que les femmes, ou plus délicates, ou plus occupées de leur ménage et de leurs enfants, étaient restées dans leurs maisons; en sorte que nous n'avons vu que celles qui habitent dans le voisinage de la baie. La relation de M. de Langle confirme cette opinion; il a rencontré, dans l'intérieur de l'île, beaucoup de femmes et d'enfants, et nous sommes tous entrés dans ces cavernes où M. Forster et quelques officiers du capitaine Cook crurent d'abord que les femmes pouvaient être cachées. Ce sont des maisons souterraines, de même forme que celles que je décrirai tout à l'heure, et dans lesquelles nous avons trouvé de petits fagots, dont le plus gros morceau n'avait pas cinq pieds de longueur, et n'excédait pas six pouces de

([1]) En 1816, ces statues étaient renversées de leurs piédestaux (voy. le récit de Choris, dessinateur de l'expédition de Kotzebuë); mais, en 1826, Beechey aperçut, dans un vallon, un autre moraï avec ses quatre idoles sur une plate-forme.

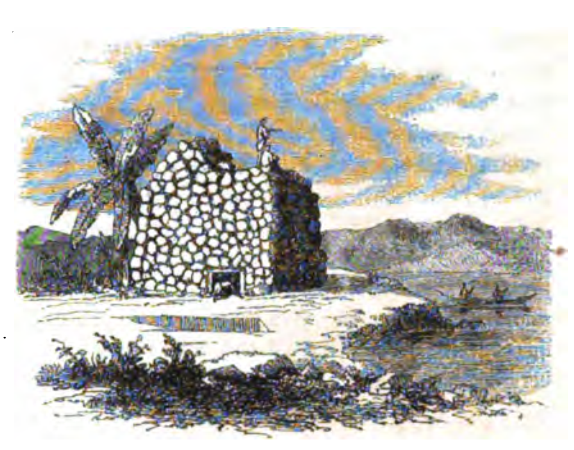
Lorsque Roggeween visita l'île, en 1712, on voyait un grand nombre de ces figures sur le rivage, et quelques-unes avaient, dit la relation, de 30 à 40 pieds de haut; la largeur d'une épaule à l'autre était de 8 à 10 pieds. Les plus grandes, lors du passage de Cook, n'avaient pas plus de 20 pieds.

La pierre placée sur la tête de chaque figure, comme une sorte de coiffure, est de couleur rougeâtre.

Moerenhout, qui a vu de semblables idoles à Pitcairn, à Toubouaï, etc., croit qu'elles sont consacrées à des divinités secondaires ou *tiis*, marquant les limites et maintenant les droits des divers éléments, des dieux, des morts et des vivants. Elles seraient d'ailleurs érigées surtout dans le but de perpétuer le souvenir de phénomènes extraordinaires et de grandes catastrophes. (*Voyages aux îles du grand Océan.*)

diamètre. On ne peut cependant révoquer en doute que les habitants n'eussent caché leurs femmes, lorsque le capitaine Cook les visita en 1772; mais il m'est impossible d'en deviner la raison, et nous devons peut-être à la manière généreuse dont il se conduisit envers ce peuple, la confiance qu'il nous a montrée, et qui nous a mis à portée de mieux juger de sa population.

Tous les monuments qui existent aujourd'hui, et dont M. Duché a donné un dessin fort exact, paraissent très-anciens; ils sont placés dans des moraïs, autant qu'on en peut juger par la grande quantité d'ossements qu'on trouve à côté. On ne peut douter que la forme de leur gouvernement actuel n'ait tellement égalisé les conditions, qu'il n'existe plus de chef assez considérable pour qu'un grand nombre d'hommes s'occupe du soin de conserver sa mémoire en lui érigeant une statue. On a substitué à ces colosses de petits monceaux de pierres en pyramide; celle du sommet est blanchie d'une eau de chaux : ces espèces de mausolées, qui sont l'ouvrage d'une heure pour un seul homme, sont empilés sur le bord de la mer; et un Indien, en se couchant à terre, nous a désigné clairement que ces pierres couvraient un tombeau; levant ensuite les mains vers le ciel, il a voulu évidemment exprimer qu'ils croyaient à une autre vie. J'étais fort en garde contre cette opinion, et j'avoue que je les croyais très-éloignés de cette idée; mais ayant vu répéter ce signe à plusieurs, et M. de Langle, qui a voyagé dans l'intérieur de l'île, m'ayant rapporté le même fait, je n'ai plus eu de doute là-dessus, et je crois que tous nos officiers et passagers ont partagé cette opinion : nous n'avons cependant vu la trace d'aucun culte; car je ne crois pas que personne puisse prendre les statues pour des idoles, quoique ces Indiens aient montré une espèce de vénération pour elles (¹).



Elévation d'une case en pierre. (Ile de Pâques.)

Ces bustes de taille colossale, dont j'ai déjà donné les dimensions, et qui prouvent bien le peu de progrès qu'ils ont fait dans la sculpture, sont d'une production volcanique, connue des naturalistes sous le nom de *lapillo* : c'est une pierre si tendre et si légère, que quelques officiers du capitaine Cook ont cru qu'elle pouvait être factice, et composée d'une espèce de mortier qui s'était durci à l'air. Il ne reste plus qu'à expliquer comment on est parvenu à élever, sans point d'appui, un poids aussi considérable; mais nous sommes certains que c'est une pierre volcanique, fort légère, et qu'avec des leviers de cinq ou six toises, et en glissant des pierres dessous, on peut, comme l'explique très-bien le capitaine Cook, parvenir à élever un poids encore plus considérable, et cent hommes suffisent pour cette opération : il n'y aurait pas d'espace pour le travail d'un plus grand nombre. Ainsi le merveilleux disparaît.

Je ne puis que hasarder des conjectures sur les mœurs de ce peuple, dont je n'entendais pas la langue, et que je n'ai vu qu'un jour : mais j'avais l'expérience des voyageurs qui m'avaient précédé; je connaissais parfaitement leurs relations, et je pouvais y joindre mes propres réflexions.

La dixième partie de la terre y est à peine cultivée; et je suis persuadé que trois jours de travail suffisent à chaque Indien pour se procurer la subsistance d'une année. Cette facilité de pourvoir aux besoins de la vie m'a fait croire que les productions de la terre étaient en commun, d'autant que je suis à peu près certain que les maisons sont communes au moins à tout un village ou district. J'ai mesuré une de ces maisons auprès de notre établissement(²) : elle avait trois cent dix pieds de longueur, dix pieds de largeur, et dix pieds de hauteur au milieu; sa forme était celle d'une pirogue renversée; on n'y pouvait entrer que par deux portes de deux pieds d'élévation, et en se glissant sur les mains. Cette maison peut contenir plus de deux cents personnes : ce n'est pas la demeure du chef, puisqu'il n'y a aucun meuble,

(¹) Voy. la note précédente.
(²) Cette maison n'était pas encore finie; le capitaine Cook n'avait pu la voir.

et qu'un aussi grand espace lui serait inutile; elle forme à elle seule un village, avec deux ou trois autres petites maisons peu éloignées.

Quelques maisons sont souterraines, comme je l'ai déjà dit; mais les autres sont construites avec des joncs, ce qui prouve qu'il y a dans l'intérieur de l'île des endroits marécageux ; ces joncs sont très-artistement arrangés et garantissent parfaitement de la pluie. L'édifice est porté sur un socle de pierres de taille ([1]) de dix-huit pouces d'épaisseur, dans lequel on a creusé, à distances égales, des trous où entrent des perches qui forment la charpente en se repliant en voûte; des paillassons de jonc garnissent l'espace qui est entre ces perches.

On ne peut douter, comme l'observe le capitaine Cook, de l'identité de ce peuple avec celui des autres îles de la mer du Sud; même langage, même physionomie : leurs étoffes sont aussi fabriquées avec l'écorce du mûrier; mais elles sont très-rares, parce que la sécheresse a détruit ces arbres. Ceux de cette espèce qui ont résisté n'ont que trois pieds de hauteur; on est même obligé de les entourer de murailles pour les garantir des vents : il est à remarquer que ces arbres n'excèdent jamais la hauteur des murs qui les abritent.

Je ne doute pas qu'à d'autres époques ces insulaires n'aient eu les mêmes productions qu'aux îles de la Société. Les arbres à fruit auront péri par la sécheresse, ainsi que les cochons et les chiens, auxquels l'eau est absolument nécessaire. Mais l'homme, qui, au détroit d'Hudson, boit de l'huile de baleine, s'accoutume à tout, et j'ai vu les naturels de l'île de Pâques boire de l'eau de mer, comme les albatros du cap Horn ([2]). Nous étions dans la saison humide; on trouvait un peu d'eau saumâtre dans des trous au bord de la mer : ils nous l'offraient dans des calebasses, mais elle rebutait les plus altérés. Je ne me flatte pas que les cochons dont je leur ai fait présent multiplient; mais j'espère que les chèvres et les brebis, qui boivent peu et aiment le sel, y réussiront.

A une heure après midi, je revins à la tente, dans le dessin de retourner à bord, afin que M. de Clonard, mon second, pût à son tour descendre à terre : j'y trouvai presque tout le monde sans chapeau et sans mouchoir; notre douceur avait enhardi les voleurs, et je n'avais pas été distingué des autres. Un Indien qui m'avait aidé à descendre d'une plate-forme, après m'avoir rendu ce service, m'enleva mon chapeau, et s'enfuit à toutes jambes, suivi, comme a l'ordinaire, de tous les autres; je ne le fis pas poursuivre, et ne voulus pas avoir le droit exclusif d'être garanti du soleil, vu que nous étions presque tous sans chapeau. Je continuai à examiner cette plate-forme : c'est le monument qui m'a donné la plus haute opinion des anciens talents de ce peuple pour la bâtisse; car le mot pompeux d'architecture ne convient point ici. Il paraît qu'il n'a jamais connu aucun ciment : mais il coupait et taillait parfaitement les pierres; elles étaient placées et jointes suivant toutes les règles de l'art.

J'ai rassemblé des échantillons de ces pierres; ce sont des laves de différente densité. La plus légère, qui doit conséquemment se décomposer la première, forme le revêtement du côté de l'intérieur de l'île : celui qui est tourné vers la mer est construit avec une lave infiniment plus compacte, afin de résister plus longtemps; et je ne connais à ces insulaires aucun instrument ni matière assez dure pour tailler ces dernières pierres : peut-être un plus long séjour dans l'île m'eût donné quelques éclaircissements à ce sujet. A deux heures, je revins à bord, et M. de Clonard descendit à terre. Bientôt deux officiers de *l'Astrolabe* arrivèrent pour me rendre compte que les Indiens venaient de commettre un vol nouveau qui avait occasionné une rixe un peu plus forte : des plongeurs avaient coupé sous l'eau le cablot du canot de *l'Astrolabe*, et avaient enlevé son grappin; on ne s'en aperçut que lorsque les voleurs furent assez loin dans l'intérieur de l'île. Comme ce grappin nous était nécessaire, deux officiers et plusieurs soldats les poursuivirent; mais ils furent accablés d'une grêle de pierres : un coup de fusil à poudre tiré en l'air ne fit aucun effet; ils furent enfin contraints de tirer un coup de fusil à petit plomb, dont quelques grains atteignirent sans doute un de ces Indiens; car la lapidation cessa, et nos officiers purent regagner tranquillement notre tente : mais il fut impossible de rejoindre les voleurs, qui durent rester étonnés de n'avoir pu lasser notre patience.

([1]) Ces pierres ne sont pas du grès, mais des laves solides.

([2]) Le capitaine Beechey rapporte le même fait; mais Moerenhout assure que ces insulaires ont seulement coutume de se rincer la bouche avec de l'eau salée et d'en boire un peu après les repas.

Ils revinrent bientôt autour de notre établissement, et nous fûmes aussi bons amis qu'à notre première entrevue. Enfin, à six heures du soir, tout fut rembarqué; les canots revinrent à bord, et je fis signal de se préparer à appareiller. M. de Langle me rendit compte, avant notre appareillage, de son voyage dans l'intérieur de l'île; je le rapporterai dans le chapitre suivant : il avait semé des graines sur toute sa route, et il avait donné à ces insulaires les marques de la plus extrême bienveillance. Je crois cependant achever leur portrait, en rapportant qu'une espèce de chef, auquel M. de Langle faisait présent d'un bouc et d'une chèvre, les recevait d'une main et lui volait son mouchoir de l'autre.

Il est certain que ces peuples n'ont pas sur le vol les mêmes idées que nous; ils n'y attachent vraisemblablement aucune honte : mais ils savent très-bien qu'ils commettent une action injuste, puisqu'ils prenaient la fuite à l'instant, pour éviter le châtiment qu'ils craignaient sans doute, et que nous n'aurions pas manqué de leur infliger, en le proportionnant au délit, si nous eussions eu quelque séjour à faire dans cette île; car notre extrême douceur aurait fini par avoir des suites fâcheuses.

J'ai retrouvé dans ce pays tous les arts des îles de la Société, mais avec beaucoup moins de moyens de les exercer, faute de matières premières. Les pirogues ont aussi la même forme; mais elles ne sont composées que de bouts de planches fort étroites, de quatre ou cinq pieds de longueur, et elles peuvent porter quatre hommes au plus. Je n'en ai vu que trois dans cette partie de l'île, et je serais peu surpris que bientôt, faute de bois, il n'y en restât pas une seule : ils ont d'ailleurs appris à s'en passer; et ils nagent si parfaitement, qu'avec la plus grosse mer, ils vont à deux lieues au large, et cherchent par plaisir, en retournant à terre, l'endroit où la lame brise avec le plus de force.

La côte m'a paru peu poissonneuse, et je crois que presque tous les comestibles de ces habitants sont tirés du règne végétal : ils vivent de patates, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre, et d'un petit fruit qui croît sur les rochers, au bord de la mer, semblable aux grappes de raisin qu'on trouve aux environs du tropique, dans la mer Atlantique. On ne peut regarder comme une ressource quelques poules qui sont très-rares sur cette île : nos voyageurs n'ont aperçu aucun oiseau de terre, et ceux de mer n'y sont pas communs.

Les champs sont cultivés avec beaucoup d'intelligence. Ces insulaires arrachent les herbes, les amoncellent, les brûlent, et ils fertilisent ainsi la terre de leurs cendres. Les bananiers sont alignés au cordeau. Ils cultivent aussi le solanum ou la morelle; mais j'ignore à quel usage ils l'emploient : si je leur connaissais des vases qui pussent résister au feu, je croirais que, comme à Madagascar ou à l'île de France, ils la mangent en guise d'épinards; mais ils n'ont d'autre manière de faire cuire leurs aliments que celle des îles de la Société, en creusant un trou en terre, et en couvrant leurs patates ou leurs ignames de pierres brûlantes et de charbons mêlés de terre; en sorte que tout ce qu'ils mangent est cuit comme au four.

Le soin qu'ils ont pris de mesurer mon vaisseau m'a prouvé qu'ils n'avaient pas vu nos arts comme des êtres stupides : ils ont examiné nos câbles, nos ancres, notre boussole, notre roue de gouvernail, et ils sont venus le lendemain avec une ficelle pour en reprendre la mesure, ce qui m'a fait croire qu'ils avaient eu quelques discussions à terre à ce sujet, et qu'il leur était resté quelques doutes. Je les estime beaucoup moins, parce qu'ils m'ont paru capables de réflexion. Je leur en ai laissé une à faire, et peut-être elle leur échappera, c'est que nous n'ayons fait contre eux aucun usage de nos forces, puisque le seul geste d'un fusil en joue les faisait fuir : nous n'avons, au contraire, abordé dans leur île que pour leur faire du bien; nous les avons comblés de présents; nous avons accablé de caresses tous les êtres faibles, particulièrement les enfants à la mamelle; nous avons semé dans leurs champs toutes sortes de graines utiles; nous avons laissé dans leurs habitations des cochons, des chèvres et des brebis, qui y multiplieront vraisemblablement; nous ne leur avons rien demandé en échange; néanmoins ils nous ont jeté des pierres, et ils nous ont volé tout ce qu'il leur a eté possible d'enlever. Il eût, encore une fois, été imprudent dans d'autres circonstances de nous conduire avec autant de douceur; mais j'étais décidé à partir dans la nuit, et je me flattais qu'au jour, lorsqu'ils n'apercevraient plus nos vaisseaux, ils attribueraient notre prompt départ au juste mécontentement que nous devions avoir de leurs procédés, et que cette réflexion pourrait les rendre meilleurs [1] : quoi qu'il en soit de

[1] Combien ces généreux sentiments diffèrent de ceux du commandant de *la Nancy*, et aussi de cet Américain Waden,

cette idée, peut-être chimérique, les navigateurs y ont un très-petit intérêt, cette île n'offrant presque aucune ressource aux vaisseaux, et étant peu éloignée des îles de la Société ([1]).

**Voyage de M. de Langle dans l'intérieur de l'île de Pâques. — Nouvelles observations sur les mœurs et les arts des naturels, sur la qualité et la culture de leur sol, etc.**

« Je partis à huit heures du matin, accompagné de MM. Dagelet, de Lamanon, Dufresne, Duché, de l'abbé Mongès, du père Receveur et du jardinier : nous fîmes d'abord deux lieues dans l'est, vers l'intérieur de l'île ; le marcher était très-pénible à travers des collines couvertes de pierres volcaniques ; mais je m'aperçus bientôt qu'il y avait des sentiers par lesquels on pouvait facilement communiquer de case en case ; nous en profitâmes, et nous visitâmes plusieurs plantations d'ignames et de patates. Le sol de ces plantations était une terre végétale très-grasse que le jardinier jugea propre à la culture de nos graines ; il sema des choux, des carottes, des betteraves, du maïs, des citrouilles, et nous cherchâmes à faire comprendre aux insulaires que ces graines produiraient des fruits et des racines qu'ils pourraient manger ; ils nous entendirent parfaitement, et dès lors ils nous désignèrent les meilleures terres, nous indiquant les endroits où ils désiraient voir nos nouvelles productions. Nous ajoutâmes aux plantes légumineuses des graines d'oranger, de citronnier et de coton, en leur faisant comprendre que c'étaient des arbres, et que ce que nous avions semé précédemment était des plantes.

» Nous ne rencontrâmes d'autre arbuste que le mûrier à papier ([2]) et le mimosa ; il y avait aussi des champs assez considérables de morelle, que ces peuples m'ont paru cultiver dans les terres épuisées par les ignames et les patates. Nous continuâmes notre route vers les montagnes, qui, quoique assez élevées, se terminent toutes en une pente facile, et sont couvertes de gramen ; nous n'aperçûmes aucune trace de ravin ni de torrent. Après avoir fait environ deux lieues à l'est, nous retournâmes au sud vers la côte du sud-est, que nous avions prolongée la veille avec nos vaisseaux, et sur laquelle, à l'aide de nos lunettes, nous avions aperçu beaucoup de monuments ; plusieurs étaient renversés ; il paraît que ces peuples ne s'occupent pas de les réparer : d'autres étaient debout, leur plate-forme à moitié ruinée. Le plus grand de ceux que j'ai mesurés avait 16 pieds 10 pouces de hauteur, en y comprenant le chapiteau, qui a 3 pieds 1 pouce, et qui est d'une lave poreuse, fort légère ; sa largeur aux épaules était de 6 pieds 7 pouces, et son épaisseur à la base de 2 pieds 7 pouces.

» Ayant ensuite aperçu quelques cases rassemblées, je dirigeai ma route vers cette espèce de village, dont une des maisons avait trois cent trente pieds de longueur, et la forme d'une pirogue renversée. Très-près de cette case, nous remarquâmes les fondements de plusieurs autres qui n'existent plus ; ils sont composés de pierres de lave taillées, dans lesquelles il y a des trous d'environ deux pouces de diamètre. Il nous parut que cette partie de l'île était mieux cultivée et plus habitée que les environs de la baie de Cook. Les monuments et les plates-formes y étaient aussi plus multipliés. Nous vîmes sur différentes pierres dont ces plates-formes sont composées, des squelettes grossièrement dessinés, et

second du navire *le Pindos*, qui, en 1822, après les plus indignes procédés, tua d'un coup de fusil un indigène, sans aucune provocation et pour son plaisir, au moment de s'éloigner de l'île ! (Voy. Moerenhout, *Voyages aux îles du grand Océan*, t. II, p. 218.)

([1]) L'île de Pâques, depuis 1722, avait sans doute éprouvé, ainsi que le dit la Pérouse, une révolution dans sa population et dans les productions de son sol ; on doit du moins le juger ainsi, d'après les différences qu'on remarque dans les relations de ces deux navigateurs. Le lecteur qui désirera faire ces rapprochements doit consulter le *Voyage de Roggeween*, imprimé à la Haye en 1739, ou l'extrait qu'en donne le président de Brosses dans son *Histoire des navigations aux terres australes*, t. II, p. 226 et suivantes.

« L'île de Pâques, dit Moerenhout, ne présente pas de ressources aux habitants : on n'y peut trouver que quelques pommes de terre douces, et la baie de Cook, seul mouillage que l'on y connaisse, n'est qu'une rade ouverte à presque tous les vents. »

([2]) *Morus papyrifera*, abondant au Japon, où l'on en prépare l'écorce pour servir de papier. Cette écorce, extrêmement ligneuse, sert aux femmes de la Louisiane à faire différents ouvrages avec la soie qu'elles en retirent ; la feuille en est bonne pour la nourriture des vers à soie. Cet arbre croît maintenant en France.

nous y aperçûmes des trous bouchés avec des pierres, par lesquelles nous pensâmes qu'on devait communiquer à des caveaux qui contenaient les cadavres des morts. Un Indien nous expliqua, par des signes bien expressifs, qu'on les y enterrait, et qu'ils montaient ensuite au ciel. Nous rencontrâmes, sur le bord de la mer, des pyramides de pierres rangées à peu près comme des boulets dans un parc d'artillerie, et nous aperçumes quelques ossements humains dans le voisinage de ces pyramides et de ces statues, qui toutes avaient le dos tourné vers la mer. Nous visitâmes dans la matinée sept différentes plates-formes sur lesquelles il y avait des statues debout ou renversées; elles ne différaient que par leur grandeur : le temps avait fait sur elles plus ou moins de ravages, suivant leur ancienneté. Nous trouvâmes auprès de la dernière une espèce de mannequin de jonc qui figurait une statue humaine de dix pieds de hauteur; il était recouvert d'une étoffe blanche du pays, la tête de grandeur naturelle, et le corps mince, les jambes dans des proportions assez exactes; à son cou pendait un filet en forme de panier revêtu d'étoffes blanches : il nous parut qu'il contenait de l'herbe. A côté de ce sac, il y avait une figure d'enfant, de deux pieds de longueur, dont les bras étaient en croix et les jambes pendantes. Ce mannequin ne pouvait exister depuis un grand nombre d'années; c'était peut-être un modèle des statues qu'on érige aujourd'hui aux chefs du pays. A côté de cette même plate-forme, on voyait deux parapets qui formaient une enceinte de trois cent quatre-vingt-quatre pieds de longueur sur trois cent vingt-quatre pieds de largeur : nous ne pûmes savoir si c'était un réservoir pour l'eau, ou un commencement de forteresse contre des ennemis; mais il nous parut que cet ouvrage n'avait jamais été fini.

» En continuant à faire route au couchant, nous rencontrâmes environ vingt enfants qui marchaient sous la conduite de quelques femmes, et qui paraissaient aller vers les maisons dont j'ai déjà parlé.

» A l'extrémité de la pointe sud de l'île, nous vîmes le cratère d'un ancien volcan dont la grandeur, la profondeur et la régularité, excitèrent notre admiration; il a la forme d'un cône tronqué; sa base supérieure, qui est la plus large, paraît avoir plus de deux tiers de lieue de circonférence. On peut estimer l'étendue de la base inférieure, en supposant que le côté du cône fait avec la verticale un angle d'environ 30 degrés : cette base inférieure forme un cercle parfait; le fond est marécageux; on y aperçoit plusieurs grandes lagunes d'eau douce, dont la surface nous parut au-dessus du niveau de la mer : la profondeur de ce cratère est au moins de huit cents pieds.

» Le père Receveur, qui y descendit, nous rapporta que ce marais était bordé des plus belles plantations de bananiers et de mûriers. Il paraît, comme nous l'avions observé en naviguant le long de la côte, qu'il s'est fait un éboulement considérable vers la mer, qui a occasionné une grande brèche à ce cratère; la hauteur de cette brèche est d'un tiers du cône entier, et sa largeur d'un dixième de la circonférence supérieure. L'herbe qui a poussé sur les côtés du cône, les marais qui sont au fond, et la fécondité des terrains adjacents, annoncent que les feux souterrains sont éteints depuis longtemps [1]; nous vîmes au fond du cratère les seuls oiseaux que nous ayons rencontrés sur l'île : c'étaient des hirondelles de mer. La nuit me força de me rapprocher des vaisseaux. Nous aperçûmes auprès d'une maison une grande quantité d'enfants qui s'enfuirent à notre approche : il nous parut vraisemblable que cette maison logeait tous les enfants du district; leur âge était trop peu différent pour qu'ils pussent appartenir aux deux femmes qui paraissaient chargées d'en avoir soin. Il y avait auprès de cette maison un trou en terre où l'on cuisait des ignames et des patates, selon la manière pratiquée aux îles de la Société.

» De retour à la tente, je donnai à trois différents habitants les trois espèces d'animaux que nous leur destinions; je fis choix de ceux qui me parurent les plus propres à multiplier. »

**Départ de l'île de Pâques. — Arrivée aux îles Sandwich. — Mouillage dans la baie de Keriporepo de l'île de Mowée. — Départ.**

En partant de la baie de Cook dans l'île de Pâques, le 10 au soir, je fis route au nord, et prolongeai la côte de cette île à une lieue de distance au clair de la lune : nous ne la perdîmes de vue que le len-

[1] Il y a sur le bord du cratère, du côté de la mer, une statue presque entièrement dévorée par le temps, qui prouve que le volcan est éteint depuis plusieurs siècles.

demain à deux heures du soir, et nous en étions à vingt lieues. Les vents jusqu'au 17 furent constamment du sud-est à l'est sud-est : le temps était extrêmement clair; il ne changea et ne se couvrit que lorsque les vents passèrent à l'est nord-est, où ils se fixèrent depuis le 17 jusqu'au 20, et nous commençâmes alors à prendre des bonites, qui suivirent constamment nos frégates jusqu'aux îles Sandwich, et fournirent, presque chaque jour, pendant un mois et demi, une ration complète aux équipages. Cette bonne nourriture maintint notre santé dans le meilleur état; et après dix mois de navigation, pendant lesquels il n'y eut que vingt-cinq jours de relâche, nous n'eûmes pas un seul malade à bord des deux bâtiments.

C'est sans doute de la direction des courants peu observée autrefois que proviennent les erreurs des cartes espagnoles; car il est remarquable qu'on a retrouvé, dans ces derniers temps, la plupart des îles découvertes par Quiros, Mendana, et autres navigateurs de cette nation, mais toujours trop rapprochées, sur leurs cartes, des côtes de l'Amérique.

Ces réflexions me laissèrent beaucoup de doute sur l'existence du groupe d'îles appelé, par les Espagnols, *la Mesa, los Majos, la Disgraciada.* Sur la carte que l'amiral Anson prit à bord du galion espagnol, et que l'éditeur de son voyage a fait graver, ce groupe est placé précisément par la même latitude que les îles Sandwich, et 16 ou 17 degrés plus à l'est. Mes différences journalières en longitude me firent croire que ces îles étaient absolument les mêmes (¹); mais ce qui acheva de me convaincre, ce fut le nom de *Mesa,* qui veut dire *table,* donné par les Espagnols à l'île d'Owhyhee : j'avais lu dans la description de cette même île par le capitaine King, qu'après en avoir doublé la pointe orientale, on découvrait une montagne appelée *Mowna-roa,* qu'on aperçoit très-longtemps : « Elle est, » dit-il, aplatie à la cime, et forme ce que les marins appellent un plateau. » L'expression anglaise est même plus significative, car le capitaine King dit *Table-Land.*

Quoique la saison fût très-avancée, et que je n'eusse pas un instant à perdre pour arriver sur les côtes de l'Amérique, je me décidai tout de suite à faire une route qui portât mon opinion jusqu'à l'évidence : le résultat, si j'étais dans l'erreur, devait être de rencontrer un second groupe d'îles oubliées des Espagnols depuis peut-être plus d'un siècle, de déterminer leur position et l'éloignement précis où je les aurais trouvées des îles Sandwich. Ceux qui connaissent mon caractère ne pourront soupçonner que j'aie été guidé dans cette recherche par l'envie d'enlever au capitaine Cook l'honneur de cette découverte. Plein d'admiration et de respect pour la mémoire de ce grand homme, il sera toujours à mes yeux le premier des navigateurs; et celui qui a déterminé la position précise de ces îles, qui en a exploré les côtes, qui a fait connaître les mœurs, les usages, la religion des habitants, et qui a payé de son sang toutes les lumières que nous avons aujourd'hui sur ces peuples; celui-là, dis-je, est le vrai Christophe Colomb de cette contrée, de la côte d'Alaska, et de presque toutes les îles de la mer du Sud. Le hasard fait découvrir des îles aux plus ignorants; mais il n'appartient qu'aux grands hommes comme lui de ne rien laisser à désirer sur les pays qu'ils ont vus. Les marins, les philosophes, les physiciens, chacun trouve dans ses voyages ce qui fait l'objet de son occupation; tous les hommes peut-être, du moins tous les navigateurs, doivent un tribut d'éloges à sa mémoire : comment m'y refuser au moment d'aborder le groupe d'îles où il a fini si malheureusement sa carrière?

Le 7 mai, par 8 degrés de latitude nord, nous aperçûmes beaucoup d'oiseaux de l'espèce des pétrels,

(¹) Dans le cours des années 1786 et 1787, le capitaine Dixon relâcha trois fois aux îles Sandwich, et, ayant le même doute que la Pérouse sur l'identité de ces îles et de celles appelées *los Majos, la Mesa,* etc., il fit des recherches en conséquence : « Nous avons cherché inutilement les îles de *los Majos, la Mesa* et *Santa-Maria de la Gorta,* et *nous pourons prononcer que ces îles n'existent pas.* » On admet généralement, comme la Pérouse, que ce groupe de los Majos n'était autre, dans l'intention des cartographes espagnols, que l'archipel Hawaï, ou des îles Sandwich, placé par eux à un degré de longitude inexact. Le calcul des longitudes a été, en effet, longtemps faussé par suite de l'action, encore peu étudiée, des courants qui sont si nombreux dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique.

On sait que les Espagnols attribuent la première découverte des îles Sandwich à leur capitaine Gaëtan, qui les nomma, en 1542, *îles des Amis* et *îles des Jardins.*

Mendana lui-même aurait traversé l'archipel des îles Sandwich dans l'année 1568, en revenant des îles Salomon. (Voy. plus haut, p. 220 et 221, la carte itinéraire.) Mais c'est une question assez obscure. On a vu, dans la relation, que le retour de ce premier voyage de Mendana se fit au milieu des tempêtes. Obligé de naviguer vers le nord, Mendana fut emporté jusqu'au 32e degré de latitude nord.

avec des frégates et des paille-en-cul; ces deux dernières espèces s'éloignent, dit-on, peu de terre: nous voyions aussi beaucoup de tortues passer le long du bord; *l'Astrolabe* en prit deux qu'elle partagea avec nous, et qui étaient fort bonnes. Les oiseaux et les tortues nous suivirent jusque par les 14 degrés, et je ne doute pas que nous n'ayons passé auprès de quelque île vraisemblablement inhabitée; car un rocher au milieu des mers sert plutôt de repaire à ces animaux qu'un pays cultivé. Nous étions alors fort près de Rocca-Partida et de la Nublada : je dirigeai ma route pour passer à peu près à vue de Rocca-Partida, si sa longitude était bien déterminée; mais je ne voulus pas courir par sa latitude, n'ayant pas, relativement à mes autres projets, un seul jour à donner à cette recherche. Lorsque sa latitude fut dépassée, les oiseaux disparurent; et jusqu'à mon arrivée aux îles Sandwich, sur un espace de cinq cents lieues, nous n'en avons jamais vu plus de deux ou trois dans le même jour.

Le 15, j'étais par 19° 17′ de latitude nord, et 130 degrés de longitude occidentale, c'est-à-dire par la même latitude que le groupe d'îles placé sur les cartes espagnoles, ainsi que par celle des îles Sandwich, mais cent lieues plus à l'est que les premières, et quatre cent soixante à l'est des autres. Croyant rendre un service important à la géographie, si je parvenais à enlever des noms oiseux qui désignent des îles qui n'existent pas, et éternisent des erreurs très-préjudiciables à la navigation, je voulus, afin de ne laisser aucun doute, prolonger ma route jusqu'aux îles Sandwich; je formai même le projet de passer entre l'île d'Owhyhee et celle de Mowee, que les Anglais n'ont pas été à portée d'explorer, et je me proposai de descendre à terre à Mowee, d'y traiter de quelques comestibles, et d'en partir sans perdre un instant. Je savais qu'en ne suivant que partiellement mon plan, et ne parcourant que deux cents lieues sur cette ligne, il resterait encore des incrédules, et je voulus qu'on n'eût pas la plus légère objection à me faire.

Le 18 mai, j'étais, par 20 degrés de latitude nord, et 139 degrés de longitude occidentale, précisément sur l'île Disgraciada des Espagnols, et je n'avais encore aucun indice de terre.

Le 20, j'avais coupé par le milieu le groupe entier (¹) de los Majos, et je n'avais jamais eu moins d'apparence d'être dans les environs d'aucune île; je continuai de courir à l'ouest sur ce parallèle, entre 20 et 21 degrés; enfin, le 28 au matin, j'eus connaissance des montagnes de l'île d'Owhyhee, qui étaient couvertes de neige, et bientôt après de celles de Mowee (²), un peu moins élevées que celles de l'autre île. Je forçai de voiles pour approcher la terre, mais j'en étais encore à sept ou huit lieues à l'entrée de la nuit.

A neuf heures du matin, je relevai la pointe de Mowee à l'ouest, 15 degrés nord; j'apercevais à l'ouest, 22 degrés nord, un îlot que les Anglais n'ont pas été à portée de voir, et qui ne se trouve pas sur leur plan, qui, dans cette partie, est très-défectueux, tandis que tout ce qu'ils ont tracé d'après leurs propres observations mérite les plus grands éloges.

L'aspect de l'île Mowee était ravissant; j'en prolongeai la côte à une lieue; elle court dans le canal au sud-ouest quart d'ouest. Nous voyions l'eau se précipiter en cascades de la cime des montagnes et descendre à la mer après avoir arrosé les habitations des Indiens; elles sont si multipliées qu'on pourrait prendre un espace de trois à quatre lieues pour un seul village; mais toutes les cases sont sur le bord de la mer, et les montagnes en sont si rapprochées que le terrain habitable m'a paru avoir moins d'une demi-lieue de profondeur. Il faut être marin, et réduit, comme nous, dans ces climats brûlants, à une bouteille d'eau par jour, pour se faire une idée des sensations que nous éprouvions. Les arbres qui couronnaient les montagnes, la verdure, les bananiers qu'on apercevait autour des habitations, tout produisait sur nos sens un charme inexprimable.

Environ cent cinquante pirogues se détachèrent de la côte; elles étaient chargées de fruits et de cochons que les Indiens nous proposaient d'échanger contre des morceaux de fer.

Presque toutes les pirogues abordèrent l'une ou l'autre frégate; mais notre vitesse était si grande qu'elles se remplissaient d'eau le long du bord. Les Indiens étaient obligés de larguer la corde que nous leur avions filée; ils se jetaient à la nage; ils couraient d'abord après leurs cochons, et, les rapportant

(¹) Voy. la note précédente.

(²) Mowee, Mawi, ou Mowi. Cette île, divisée en deux parties par un isthme très-bas, a une longueur de 38 milles. C'est par erreur que Rienzi, dans son *Océanie*, a dit : « La Pérouse mouilla à Haouaï. »

dans leurs bras, ils soulevaient avec leurs épaules leurs pirogues, en vidaient l'eau et y remontaient gaiement, cherchant, à force de pagaie, à regagner auprès de nos frégates le poste qu'ils avaient été obligés d'abandonner, et qui avait été dans l'instant occupé par d'autres auxquels le même accident était aussi arrivé. Nous vîmes ainsi renverser successivement plus de quarante pirogues, et quoique le commerce que nous faisions avec ces bons Indiens convînt infiniment aux uns et aux autres, il nous fut impossible de nous procurer plus de quinze cochons et quelques fruits, et nous manquâmes l'occasion de traiter de près de trois cents autres.

Les pirogues étaient à balancier; chacune avait de trois à cinq hommes; les moyennes pouvaient avoir vingt-quatre pieds de longueur, un pied seulement de largeur, et à peu près autant de profondeur; nous



Mouillage des frégates françaises dans la baie de l'île Mowee (¹) (archipel des îles Sandwich).

en pesâmes une de cette dimension, dont le poids n'excédait pas cinquante livres. C'est avec ces frêles bâtiments que les habitants de ces îles font des trajets de soixante lieues, traversent des canaux qui ont vingt lieues de largeur, comme celui entre Atooï et Wohaoo, où la mer est fort grosse; mais ils sont si bons nageurs qu'on ne peut leur comparer que les phoques et les loups marins.

A mesure que nous avancions, les montagnes semblaient s'éloigner vers l'intérieur de l'île, qui se montrait à nous sous la forme d'un amphithéâtre assez vaste, mais d'un vert jaune. On n'apercevait plus de cascades; les arbres étaient beaucoup moins rapprochés dans la plaine; les villages étaient composés de dix à douze cabanes seulement, très-éloignées les unes des autres.

A huit heures du matin, le 30 mai 1786, quatre canots des deux frégates étaient prêts à partir; les deux premiers portaient vingt soldats armés, commandés par M. de Pierrevert, lieutenant de vaisseau. M. de Langle et moi, suivis de tous les passagers et officiers qui n'avaient pas été retenus à bord par le service, étions dans les deux autres. Cet appareil n'effraya point les naturels, qui, dès la pointe du jour, étaient le long du bord dans leurs pirogues. Ces Indiens continuèrent leur commerce; ils ne nous suivirent point à terre, et ils conservèrent l'air de sécurité que leur visage n'avait jamais cessé d'exprimer.

(¹) Voy. l'Atlas de la Pérouse (dessin du jeune Blondela).

Cent vingt personnes environ, hommes ou femmes, nous attendaient sur le rivage. Les soldats débarquèrent les premiers avec leurs officiers; nous fixâmes l'espace que nous voulions nous réserver; les soldats avaient la baïonnette au bout du fusil, et faisaient le service avec autant d'exactitude qu'en présence de l'ennemi. Ces formes ne firent aucune impression sur les habitants. Les hommes, dans une attitude respectueuse, cherchaient à pénétrer le motif de notre visite, afin de prévenir nos désirs. Deux Indiens, qui paraissaient avoir quelque autorité sur les autres, s'avancèrent; ils me firent très-gravement une assez longue harangue dont je ne compris pas un mot, et ils m'offrirent chacun en présent un cochon, que j'acceptai. Je leur donnai, à mon tour, des médailles, des haches et d'autres morceaux de fer, objets d'un prix inestimable pour eux. Mes libéralités firent un très-grand effet; les femmes redoublèrent de caresses, mais elles étaient peu séduisantes; leurs traits n'avaient aucune délicatesse.

Quoique les Français fussent les premiers qui, dans ces derniers temps, eussent abordé sur l'île de Mowee, je ne crus pas devoir en prendre possession au nom du roi; les usages des Européens sont, à cet égard, trop complétement ridicules. Les philosophes doivent gémir sans doute de voir que des hommes, par cela seul qu'ils ont des canons et des baïonnettes, comptent pour rien soixante mille de leurs semblables; que, sans respect pour leurs droits les plus sacrés, ils regardent comme un objet de conquête une terre que ses habitants ont arrosée de leur sueur, et qui, depuis tant de siècles, sert de tombeau à leurs ancêtres. Les navigateurs modernes n'ont pour objet, en décrivant les mœurs des peuples nouveaux, que de compléter l'histoire de l'homme; leur navigation doit achever la reconnaissance du globe; et les lumières qu'ils cherchent à répandre ont pour unique but de rendre plus heureux les insulaires qu'ils visitent, et d'augmenter leurs moyens de subsistance (¹).

Le sol de l'île n'est composé que de détriments de lave et autres matières volcaniques. Les habitants ne boivent que de l'eau saumâtre, puisée dans des puits peu profonds, et si peu abondants que chacun ne pourrait pas fournir une demi-barrique d'eau par jour. Nous rencontrâmes dans notre promenade quatre petits villages de dix à douze maisons; elles sont construites et couvertes en paille, et ont la forme de celles de nos paysans les plus pauvres; les toits sont à deux pentes; la porte, placée dans le pignon, n'a que trois pieds et demi d'élévation, et on ne peut y entrer sans être courbé; elle est fermée par une simple claie, que chacun peut ouvrir. Les meubles de ces insulaires consistent dans des nattes qui, comme nos tapis, forment un parquet très-propre, et sur lequel ils couchent; ils n'ont d'ailleurs d'autres ustensiles de cuisine que des calebasses très-grosses, auxquelles ils donnent les formes qu'ils veulent lorsqu'elles sont vertes; ils les vernissent et y tracent en noir toutes sortes de dessins; j'en ai vu aussi qui étaient collées l'une à l'autre, et formaient ainsi des vases très-grands : il paraît que cette colle résiste à l'humidité, et j'aurais bien désiré en connaître la composition. Les étoffes, qu'ils ont en très-grande quantité, sont faites avec le mûrier à papier, comme celles des autres insulaires; mais, quoiqu'elles soient peintes avec beaucoup plus de variété, leur fabrication m'a paru inférieure à toutes les autres. A mon retour, je fus encore harangué par des femmes qui m'attendaient sous des arbres; elles m'offrirent en présent plusieurs pièces d'étoffes, que je payai avec des haches et des clous (²).

Notre rembarquement se fit à onze heures, en très-bon ordre, sans confusion, et sans que nous eussions la moindre plainte à former contre personne.

(¹) Nous n'avons eu garde de supprimer ces réflexions, qui marquent si bien l'esprit du dix-huitième siècle.

(²) Il est fâcheux que l'on n'ait pas eu d'interprète. Les indigènes des îles Sandwich ne manquent point d'éloquence. Le savant Ellis a traduit plusieurs de leurs poésies, et entre autres un chant funèbre composé par la femme d'un chef de Mowee :

Mort est mon seigneur et mon ami;
Mon ami dans la saison de la famine,
Mon ami dans le temps de la sécheresse,
Mon ami dans ma pauvreté,
Mon ami dans la pluie et le vent,
Mon ami dans la chaleur et le soleil,
Mon ami dans le froid de la montagne
Mon ami dans la tempête,
Mon ami dans le calme,
Mon ami dans les huit mers.
Hélas! hélas! il est parti, mon ami,
Et il ne reviendra plus.

Nous n'achevâmes de lever notre ancre qu'à cinq heures du soir. Au jour, je mis le cap sur la pointe du sud-ouest de l'île Morotoi, que je rangeai à trois quarts de lieue, et je débouquai, comme les Anglais, par le canal qui sépare l'île de Wohaoo (¹) de celle de Morotoi : cette dernière île ne m'a point paru habitée dans cette partie, quoique, suivant les relations anglaises, elle le soit beaucoup dans l'autre.

MM. Dagelet et Bernizet ont pris avec le plus grand soin tous les relèvements de la partie de Mowee que nous avons parcourue, ainsi que l'île Morotoi : il a été impossible aux Anglais, qui n'en ont jamais approché qu'à la distance de dix lieues, de donner rien d'exact.

Le 1er juin, à six heures du soir, nous étions en dehors de toutes les îles; nous avions employé moins de quarante-huit heures à cette reconnaissance, et quinze jours au plus pour éclaircir un point de géographie qui m'a paru très-important, puisqu'il enlève des cartes cinq ou six îles qui n'existent pas.

Les poissons, qui nous avaient suivis depuis les environs de l'île de Pâques jusqu'au mouillage, disparurent. Un fait assez digne d'attention, c'est que le même banc de poissons a fait quinze cents lieues à la suite de nos frégates : plusieurs bonites, blessées par nos foênes, portaient sur le dos un signalement auquel il était impossible de se méprendre, et nous reconnaissions ainsi chaque jour les mêmes poissons que nous avions vus la veille. Je ne doute pas que, sans notre relâche aux îles Sandwich, ils ne nous eussent suivis encore deux ou trois cents lieues, c'est-à-dire jusqu'à la température à laquelle ils n'auraient pu résister.

**Départ des îles Sandwich. — Indices de l'approche de la côte d'Amérique. — Reconnaissance du mont Saint-Élie. — Découverte de la baie de Monti. — Les canots vont reconnaître l'entrée d'une grande rivière, à laquelle nous conservons le nom de rivière de Behring. — Reconnaissance d'une baie très-profonde. — Rapport favorable de plusieurs officiers qui nous engagent à y relâcher. — Risques que nous courons en y entrant. — Description de cette baie, à laquelle je donne le nom de baie ou port des Français. — Mœurs et coutumes des habitants. — Échanges que nous faisons avec eux. — Détail de nos opérations pendant notre séjour.**

Les vents d'est continuèrent jusque par les 30 degrés de latitude nord : je fis route au nord; le temps fut beau. Les provisions fraîches que nous nous étions procurées pendant notre courte relâche aux îles Sandwich assuraient aux équipages des deux frégates une subsistance saine et agréable pendant trois semaines; il nous fut cependant impossible de conserver nos cochons en vie, faute d'eau et d'aliments : je fus obligé de les faire saler, suivant la méthode du capitaine Cook; mais ces cochons étaient si petits, que le plus grand nombre pesait moins de vingt livres. Cette viande ne pouvait être exposée longtemps à l'activité du sel sans en être corrodée promptement et sa substance en partie détruite, ce qui nous obligea à la consommer la première.

Le 6 juin, étant par 30 degrés de latitude nord, les vents passèrent au sud-est; le ciel devint blanchâtre et terne : tout annonçait que nous étions sortis de la zone des vents alizés, et je craignais beaucoup d'avoir bientôt à regretter ces temps sereins qui avaient maintenu notre bonne santé.

Mes craintes sur les brumes se réalisèrent très-promptement; elles commencèrent le 9 juin, par 34 degrés de latitude nord, et il n'y eut pas une éclaircie jusqu'au 14 du même mois, par 41 degrés. L'humidité était extrême; le brouillard ou la pluie avait pénétré toutes les hardes des matelots; nous n'avions jamais un rayon de soleil pour les sécher, et j'avais fait la triste expérience, dans ma campagne de la baie d'Hudson, que l'humidité froide était peut-être le principe le plus actif du scorbut. Personne n'en était encore atteint; mais, après un si long séjour à la mer, nous devions tous avoir une disposition prochaine à cette maladie. J'ordonnai donc de mettre des bailles pleines de braise sous le gaillard et dans l'entre-pont où couchaient les équipages; je fis distribuer à chaque matelot ou soldat une paire de bottes, et on rendit les gilets et les culottes d'étoffe que j'avais fait mettre en réserve depuis notre sortie des mers du cap Horn.

Mon chirurgien, qui partageait avec M. de Clonard le soin de tous ces détails, me proposa aussi de

(¹) Ile Ouahou.

mêler au *grog* du déjeuner une légère infusion de quinquina, qui, sans altérer sensiblement le goût de cette boisson, pouvait produire des effets très-salutaires. Je fus obligé d'ordonner que ce mélange fût fait secrètement : sans ce mystère, les équipages eussent certainement refusé de boire leur grog; mais comme personne ne s'en aperçut, il n'y eut point de réclamation sur ce nouveau régime, qui aurait pu éprouver de grandes contrariétés s'il eût été soumis à l'opinion générale.

Ces différentes précautions eurent le plus grand succès; mais elles n'occupaient pas seules nos loisirs, pendant une aussi longue traversée. Mon charpentier exécuta, d'après le plan de M. de Langle, un moulin à blé; mais, lorsque nous voulûmes en faire usage, le boulanger trouva que le grain n'était que brisé et pas moulu; et le travail d'une journée entière de quatre hommes, qu'on relevait toutes les demi-heures, n'avait produit que vingt-cinq livres de cette mauvaise farine. Comme notre blé formait près de la moitié de nos moyens de subsistance, nous eussions été dans le plus grand embarras, sans l'esprit d'invention de M. de Langle, qui, aidé d'un matelot, autrefois garçon meunier, imagina d'adapter à nos petites meules un mouvement de moulin à vent. Il essaya d'abord avec quelque succès des ailes que le vent faisait tourner, mais bientôt il leur substitua une manivelle ([1]); nous obtînmes, par ce nouveau moyen, une farine aussi parfaite que celle des moulins ordinaires, et nous pouvions moudre chaque jour deux quintaux de blé.

Depuis notre départ des îles Sandwich jusqu'à notre atterrage sur le mont Saint-Élie, les vents n'avaient pas cessé un instant de nous être favorables. A mesure que nous avançions au nord et que nous approchions de l'Amérique, nous voyions passer des algues d'une espèce absolument nouvelle pour nous : une boule de la grosseur d'une orange terminait un tuyau de quarante à cinquante pieds de longueur; cette algue ressemblait, mais très en grand, à la tige d'un oignon qui est monté en graine. Les baleines de la plus grande espèce, les plongeons et les canards, nous annoncèrent aussi l'approche d'une terre; enfin elle se montra à nous le 23, à quatre heures du matin : le brouillard, en se dissipant, nous permit d'apercevoir tout d'un coup une longue chaîne de montagnes couvertes de neiges, que nous aurions pu voir de trente lieues plus loin si le temps eût été clair; nous reconnûmes le mont Saint-Élie de Behring, dont la pointe paraissait au-dessus des nuages ([2]).

La vue de la terre, qui, après une longue navigation, procure ordinairement des impressions si agréables, ne produisit pas sur nous le même effet; l'œil se reposait avec peine sur ces masses de neiges qui couvraient une terre stérile et sans arbres; les montagnes paraissaient un peu éloignées de la mer, qui brisait contre un plateau élevé de cent cinquante ou deux cents toises. Ce plateau noir, comme calciné par le feu, dénué de toute verdure, contrastait d'une manière frappante avec la blancheur des neiges qu'on apercevait au travers des nuages; il servait de base à une longue chaîne de montagnes qui paraissait s'étendre quinze lieues de l'est à l'ouest. Nous crûmes d'abord en être très-près : la cime des monts paraissait au-dessus de nos têtes, et la neige répandait une clarté faite pour tromper les yeux qui n'y sont pas accoutumés; mais à mesure que nous avançâmes, nous aperçûmes, en avant du plateau, des terres basses, couvertes d'arbres, que nous prîmes pour des îles : il était probable que nous devions y trouver un abri pour nos vaisseaux, ainsi que de l'eau et du bois. Une brume épaisse enveloppa la terre pendant toute la journée du 25; mais le 26, le temps fut très-beau; la côte parut, à deux heures du matin, avec toutes ses formes. Je la prolongeai à deux lieues; je désirais beaucoup trouver un port ([3]).

Les vents de sud et les brumes continuèrent toute la journée du 29, et le temps ne s'éclaircit que

([1]) « Il paraît que M. de Langle ne renonça cependant pas aux ailes, et qu'il réussit à mettre en mouvement son moulin par tous les vents en le plaçant à l'arrière et sur le couronnement de sa frégate, en le faisant saillir à volonté, soit à bâbord, soit à tribord, ou en le maintenant au centre du bâtiment, selon les directions du vent. Il conserva constamment ce moulin. Toutes les gravures de l'Atlas du voyage représentent *l'Astrolabe* avec son moulin sur la poupe, et c'est ce qui la distingue de *la Boussole*. » (Lesseps).

([2]) M. Dagelet détermina la hauteur du mont Saint-Élie, découvert et nommé par Behring, à 1 980 toises, et sa hauteur à 8 lieues dans l'intérieur des terres. Cook dit que le mont Saint-Élie gît à 12 lieues dans l'intérieur des terres, par 60° 27' de latitude, et 219 degrés de longitude, méridien de Greenwich.

([3]) La Pérouse eut bientôt l'espoir de l'avoir rencontré; mais la baie qu'il avait en vue, et qu'il appela *baie Monti*, du nom d'un de ses officiers, n'avait point d'abri contre les vents.

le 30 vers midi; mais nous aperçûmes par instants les terres basses, dont je ne me suis jamais éloigné de plus de quatre lieues : nous étions, suivant notre point, à cinq ou six lieues dans l'est de la baie à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de baie de Behring (¹). Je fis route, toutes voiles dehors, sur la terre, avec de petits vents de l'ouest sud-ouest. Nous aperçûmes dans l'est une baie qui paraissait très-profonde, et que je crus d'abord être celle de Behring; j'en approchai à une lieue et demie : je reconnus distinctement que les terres basses joignaient, comme dans la baie de Monti, des terres plus hautes, et qu'il n'y avait point de baie; mais la mer était blanchâtre et presque douce; tout annonçait que nous étions à l'embouchure d'une très-grande rivière, puisqu'elle changeait la couleur et la salure de la mer à deux lieues au large. Nous reconnûmes un banc de sable à fleur d'eau, à l'entrée d'une grande rivière qui débouchait dans la mer par deux ouvertures assez larges; mais chacune de ces



Vue du mont Saint-Élie (²).— D'après l'Atlas de la Pérouse.

embouchures avait une barre comme celle de la rivière de Bayonne, sur laquelle la mer brisait avec tant de force qu'il fut impossible à nos canots d'en approcher. M. de Clonard passa cinq à six heures à chercher vainement une entrée; il vit de la fumée, ce qui prouvait que le pays était habité; nous aperçûmes du vaisseau une mer tranquille au delà du banc, et un bassin de plusieurs lieues de largeur et de deux lieues d'enfoncement. J'ai conservé à cette rivière le nom de Behring, et il me paraît que la baie de ce nom n'existe pas, et que le capitaine Cook l'a plutôt soupçonnée qu'aperçue, puisqu'il en est passé à dix ou douze lieues.

Le 1ᵉʳ juillet, à midi, j'appareillai avec une petite brise du sud-ouest, prolongeant la terre à deux ou trois lieues.

Le 2, à midi, je relevai le mont Beau-Temps (³) au nord, 6 degrés est du compas. A deux heures après

(¹) Cette remarque a fait douter qu'il fût vrai qu'aucun navigateur n'eût visité ce point de la côte avant la Pérouse; mais les naturels devaient être depuis longtemps en relation avec des Européens sur des points plus éloignés.

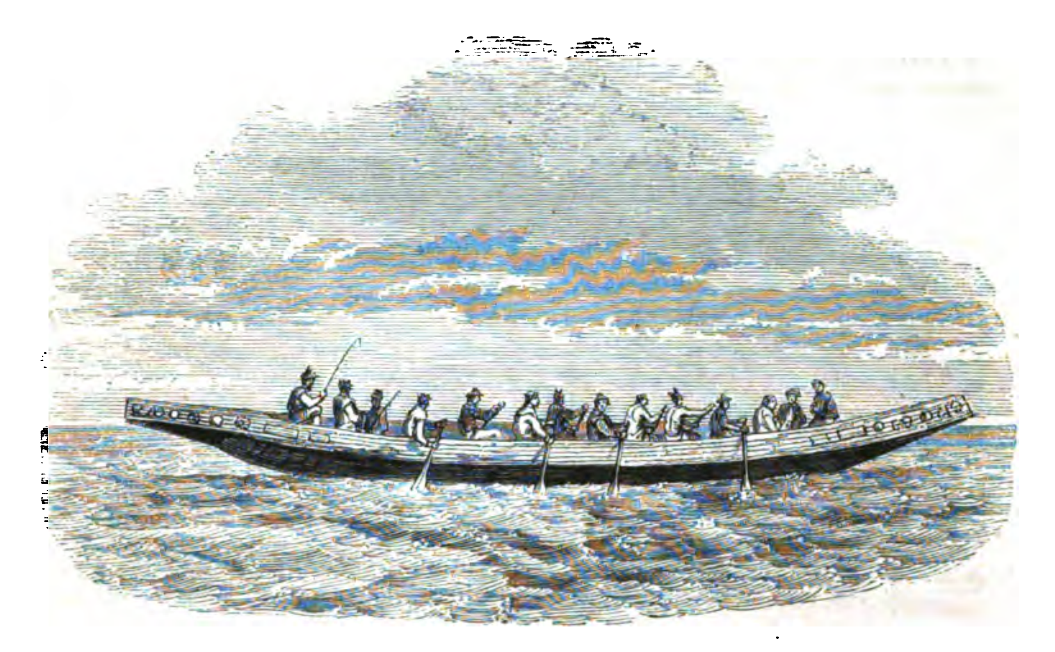
(²) Voyez la description de ce mont dans la relation de Vancouver (*A Voyage of discovery to the north Pacific ocean*, etc.; 1790-1795), et dans celle de sir Edward Belcher (*Narrative of a voyage round the world performed on her majesty's ship Sulphur*, 1836-1842). — Suivant Belcher, le mont Saint-Élie n'est pas aussi complétement couvert de neiges, et les neiges n'ont pas autant d'épaisseur que l'avait supposé Vancouver.

Vancouver détermine la position du mont Saint-Élie à une distance de 25 milles de la côte de la mer la plus proche, qui est celle de la baie de Glace. Il parle avec enthousiasme de la magnificence du spectacle qu'offrent le mont Saint-Élie et la chaîne de collines qui lui sert de base.

Le mont Saint-Élie est sur la limite de la Nouvelle-Bretagne et de l'Amérique russe.

(³) Ou *Fairweather*, nom donné par Cook (3 mai 1778). Le mont Beau-Temps est situé par 58 degrés de latitude, et 222° 47′ de longitude, à une distance de 9 milles du rivage le plus prochain.

midi, nous eûmes connaissance d'un enfoncement, un peu à l'est du cap Beau-Temps, qui parut une très-belle baie; je fis route pour en approcher. Nous apercevions, du bord, une grande chaussée de roches, derrière laquelle la mer était très-calme; cette chaussée paraissait avoir trois ou quatre cents toises de longueur de l'est à l'ouest, et se terminait à deux encâblures environ de la pointe du continent, laissant une ouverture assez large, en sorte que la nature semblait avoir fait, à l'extrémité de l'Amérique, un port comme celui de Toulon, mais plus vaste dans son plan comme dans ses moyens : ce nouveau port avait trois ou quatre lieues d'enfoncement. MM. de Flassan et Boutervilliers en firent



Pirogue des habitants du port des Français. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

le rapport le plus favorable; ils étaient entrés et sortis plusieurs fois, et ils avaient constamment trouvé sept à huit brasses d'eau dans le milieu de la passe, et cinq brasses en approchant à environ vingt toises de l'une ou l'autre extrémité : ils ajoutèrent qu'en dedans de la baie il y avait dix à douze brasses, bon fond. Je me déterminai, d'après leur rapport, à faire route vers la passe.

Nous aperçûmes bientôt des sauvages qui nous faisaient des signes d'amitié, en étendant et faisant voltiger des manteaux blancs et différentes peaux [1]; plusieurs pirogues de ces Indiens pêchaient dans la baie, où l'eau était tranquille comme celle d'un bassin, tandis qu'on voyait la jetée couverte d'écume par les brisants; mais la mer était très-calme au delà de la passe, nouvelle preuve pour nous qu'il y avait une profondeur considérable.

A sept heures du soir, nous nous présentâmes; le vent était faible, et le jusant si fort qu'il fut impossible de le refouler. Je me tins cependant bord sur bord toute la nuit, et au jour je hélai mes observations à M. de Langle; mais le rapport de ses deux officiers fut très-favorable : ils avaient sondé la passe et l'intérieur de la baie; ils représentèrent que ce courant qui nous paraissait si fort, ils l'avaient refoulé plusieurs fois avec leur canot; en sorte que M. de Langle crut que cette relâche nous convenait infiniment, et ses raisons me parurent si bonnes que je n'hésitai pas à les admettre.

Ce port n'avait jamais été aperçu par aucun navigateur : il est situé à trente-trois lieues au nord-ouest de celui de los Remedios, dernier terme des navigations espagnoles, à environ deux cent vingt-

[1] Voy. une gravure représentant un chef indigène du port Mulgrave, dans la baie de Behring, et une femme, p. 84 et 86 du premier volume de la relation de Belcher. Leurs traits ont beaucoup d'analogie avec ceux des Esquimaux, qui leur sont, du reste, supérieurs en intelligence. Ils sont d'un caractère froid, et reçoivent les présents comme s'ils y avaient droit, dit Belcher.

quatre lieues de Nootka, et à cent lieues de Williams-Sound; je pense donc que, si le gouvernement français avait des projets de factorerie sur cette partie de la côte de l'Amérique, aucune nation ne pourrait prétendre avoir le plus léger droit de s'y opposer [1]. La tranquillité de l'intérieur de cette baie était bien séduisante pour nous, qui étions dans l'absolue nécessité de faire et de changer presque entièrement notre arrimage, afin d'en arracher six canons placés à fond de cale, et sans lesquels il était imprudent de naviguer dans les mers de la Chine [2], fréquemment infestées de pirates. J'imposai à ce lieu le nom de *port des Français*.

Nous fîmes route à six heures du matin pour donner dans l'entrée avec la fin du flot. *L'Astrolabe* précédait ma frégate, et nous avions, comme la veille, placé un canot sur chaque pointe. Les vents étaient de l'ouest à l'ouest sud-ouest; la direction de l'entrée est nord et sud : ainsi tout paraissait favorable. Mais, à sept heures du matin, lorsque nous fûmes sur la passe, les vents sautèrent à l'ouest nord-ouest et au nord-ouest quart d'ouest; en sorte qu'il fallut ralinguer, et même mettre le vent sur les voiles : heureusement le flot porta nos frégates dans la baie, nous faisant ranger les roches de la pointe de l'est à demi-portée de pistolet. Je mouillai en dedans, par trois brasses et demie, fond de roche, à une demi-encâblure du rivage. *L'Astrolabe* avait mouillé sur le même fond et par le même brassage.

Depuis trente ans que je navigue, il ne m'est pas arrivé de voir deux vaisseaux aussi près de se perdre; la circonstance d'éprouver cet événement à l'extrémité du monde, aurait rendu notre malheur beaucoup plus grand; mais il n'y avait plus de danger.

M. d'Escures fut expédié dans le même moment pour visiter le fond de cette baie, dont il me fit le rapport le plus avantageux. Il avait fait le tour d'une île auprès de laquelle nous pouvions mouiller par vingt-cinq brasses, fond de vase; nul endroit n'était plus commode pour y placer notre observatoire; le bois, tout coupé, était épars sur le rivage, et des cascades de la plus belle eau tombaient de la cime des montagnes jusqu'à la mer. Il avait pénétré jusqu'au fond de la baie, deux lieues au delà de l'île; elle était couverte de glaçons. Il avait aperçu l'entrée de deux vastes canaux, et, pressé de venir me rendre compte de sa commission, il ne les avait pas reconnus. D'après ce rapport, notre imagination nous présenta la possibilité de pénétrer peut-être, par un de ces canaux, jusque dans l'intérieur de l'Amérique. Le vent ayant calmé à quatre heures après midi, nous nous touâmes sur le plateau de sable de M. Boutin, et *l'Astrolabe* se trouva à portée d'appareiller et de gagner le mouillage de l'île; je joignis cette frégate le lendemain, aidé d'une petite brise de l'est sud-est, et de nos canots et chaloupes.

Pendant notre séjour forcé à l'entrée de la baie, nous avions sans cesse été entourés de pirogues de sauvages. Ils nous proposaient, en échange de notre fer, du poisson, des peaux de loutres ou d'autres animaux, ainsi que différents petits meubles de leur costume; ils avaient l'air, à notre grand étonnement, d'être très-accoutumés au trafic, et ils faisaient aussi bien leur marché que les plus habiles acheteurs d'Europe. De tous les articles de commerce, ils ne désiraient ardemment que le fer : ils acceptèrent aussi quelques rassades; mais elles servaient plutôt à conclure un marché qu'à former la base de l'échange. Nous parvînmes dans la suite à leur faire recevoir des assiettes et des pots d'étain; mais ces articles n'eurent qu'un succès passager, et le fer prévalut sur tout. Ce métal ne leur était pas inconnu; ils en avaient tous un poignard pendu au cou : la forme de cet instrument ressemblait à celle du crid des Indiens; mais il n'y avait aucun rapport dans le manche, qui n'était que le prolongement de la lame, arrondie et sans tranchant : cette arme était enfermée dans un fourreau de peau tannée, et elle paraissait être leur meuble le plus précieux. Comme nous examinions très-attentivement tous ces poignards, ils nous firent signe qu'ils n'en faisaient usage que contre les ours et les autres bêtes des forêts. Quelques-uns étaient aussi en cuivre rouge, et ils ne paraissaient pas les préférer aux autres. Ce dernier métal est assez commun parmi eux; ils l'emploient plus particulièrement en colliers, bracelets et différents autres ornements; ils en arment aussi la pointe de leurs flèches.

Dès que nous fûmes établis derrière l'île, presque tous les sauvages de la baie s'y rendirent. Le bruit

(1) « Depuis que la Pérouse a exploré la côte nord-ouest de l'Amérique, du mont Saint-Élie jusqu'à Monterey, deux navigateurs anglais, Dixon en 1787, et Meares en 1788 et 1789, firent à peu près la même route, dans des vues purement commerciales. » (Milet-Mureau.) — Il faut ajouter Vancouver, Belcher, etc

(2) L'expédition devait arriver à la Chine dans les premiers jours de février.

de notre arrivée se répandit bientôt aux environs; nous vîmes arriver plusieurs pirogues chargées d'une quantité très-considérable de peaux de loutres, que ces Indiens échangèrent contre des haches, des herminettes et du fer en barre. Ils nous donnaient leurs saumons pour des morceaux de vieux cercles; mais bientôt ils devinrent plus difficiles, et nous ne pûmes nous procurer ce poisson qu'avec des clous ou quelques petits instruments de fer. Je crois qu'il n'est aucune contrée où la loutre de mer soit plus commune que dans cette partie de l'Amérique, et je serais peu surpris qu'une factorerie qui étendrait son commerce seulement à quarante ou cinquante lieues sur le bord de la mer, rassemblât chaque année dix mille peaux de cet animal. M. Rollin, chirurgien-major de ma frégate, a lui-même écorché, disséqué et empaillé la seule loutre que nous ayons pu nous procurer; malheureusement elle avait au plus



Établissement provisoire des équipages de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*, au port des Français.

quatre ou cinq mois, elle ne pesait que huit livres et demie. *L'Astrolabe* en avait pris une qui avait sans doute échappé aux sauvages, car elle était grièvement blessée. Elle paraissait avoir toute sa croissance, et pesait au moins soixante-dix livres. M. de Langle la fit écorcher pour l'empailler; mais comme c'était au moment de crise où nous nous trouvâmes en entrant dans la baie, ce travail ne fut pas soigné, et nous ne pûmes conserver ni la tête ni la mâchoire.

La loutre de mer est un animal amphibie, plus connu par la beauté de sa peau que par la description exacte de l'individu. Les Indiens du port des Français l'appellent *skecter;* les Russes lui donnent le nom de *colry-morsky* (¹), et ils distinguent la femelle par le mot de *maska*. Quelques naturalistes en ont parlé sous la dénomination de *saricovienne*, mais la description de la saricovienne de M. de Buffon ne convient nullement à cet animal, qui ne ressemble ni à la loutre du Canada ni à celle d'Europe.

Dès notre arrivée à notre second mouillage, nous établîmes l'observatoire sur l'île, qui n'était distante de nos vaisseaux que d'une portée de fusil; nous y formâmes un établissement pour le temps de notre

(¹) Selon Coxe, *bobry-morsky*, ou castor de mer; la femelle, *matka;* et les petits qui n'ont pas cinq mois, *medviedky*. (Voy. une figure de la loutre de mer dans la relation de Cook (avril 1778). On connaît aujourd'hui une vingtaine d'espèces du genre loutre *(Lutra)*.

relâche dans ce port; nous y dressâmes des tentes pour nos voiliers, nos forgerons, et nous y mîmes en dépôt les pièces à eau de notre arrimage, que nous refîmes entièrement. Comme tous les villages indiens étaient sur le continent, nous nous flattions d'être en sûreté sur notre île; mais nous fîmes bientôt l'expérience du contraire. Nous avions déjà éprouvé que les Indiens étaient très-voleurs; mais nous ne leur supposions pas une activité et une opiniâtreté capables d'exécuter les projets les plus longs et les plus difficiles : nous apprîmes bientôt à les mieux connaître. Ils passaient toutes les nuits à épier le moment favorable pour nous voler; mais nous faisions bonne garde à bord de nos vaisseaux, et ils ont rarement trompé notre vigilance. J'avais d'ailleurs établi la loi de Sparte : le volé était puni, et si nous n'applaudissions pas au voleur, du moins nous ne réclamions rien, afin d'éviter toute rixe qui aurait pu avoir des suites funestes. Je ne me dissimulais pas que cette extrême douceur les rendrait insolents; j'avais cependant tâché de les convaincre de la supériorité de nos armes : on avait tiré devant eux un coup de canon à boulet, afin de leur faire voir qu'on pouvait les atteindre de loin, et un coup de fusil à balle avait traversé, en présence d'un grand nombre de ces Indiens, plusieurs doubles d'une cuirasse qu'ils nous avaient vendue, après nous avoir fait comprendre par signes qu'elle était impénétrable aux flèches et aux poignards; enfin nos chasseurs, qui étaient adroits, tuaient les oiseaux sur leur tête. Je suis bien certain qu'ils n'ont jamais cru nous inspirer des sentiments de crainte; mais leur conduite m'a prouvé qu'ils n'ont pas douté que notre patience ne fût à toute épreuve. Bientôt ils m'obligèrent à lever l'établissement que j'avais sur l'île : ils y débarquaient la nuit, du côté du large; ils traversaient un bois très-fourré, dans lequel il nous était impossible de pénétrer le jour, et, se glissant sur le ventre comme des couleuvres, sans remuer presque une feuille, ils parvenaient, malgré nos sentinelles, à dérober quelques-uns de nos effets; enfin ils eurent l'adresse d'entrer de nuit dans la tente où couchaient MM. de Lauriston et Darbaud, qui étaient de garde à l'observatoire; ils enlevèrent un fusil garni d'argent, ainsi que les habits de ces deux officiers, qui les avaient placés par précaution sous leur chevet : une garde de douze hommes ne les aperçut pas, et les deux officiers ne furent point éveillés. Ce dernier vol nous eût peu inquiétés, sans la perte du cahier original sur lequel étaient écrites toutes nos observations astronomiques depuis notre arrivée dans le port des Français.

Ces obstacles n'empêchaient pas nos canots et chaloupes de faire l'eau et le bois; tous nos officiers étaient sans cesse en corvée à la tête des différents détachements de travailleurs que nous étions obligés d'envoyer à terre; leur présence et le bon ordre contenaient les sauvages.

Pendant que nous faisions les dispositions les plus promptes pour notre départ, MM. de Monneron et Bernizet levaient le plan de la baie, dans un canot bien armé : je n'avais pu leur adjoindre des officiers de la marine, parce qu'ils étaient tous occupés; mais j'avais décidé que ces derniers, avant notre départ, vérifieraient les relèvement de tous les points, et placeraient les sondes. Nous nous proposions de donner vingt-quatre heures à une chasse d'ours dont on avait aperçu les traces dans les montagnes, et de partir aussitôt après, la saison avancée ne nous permettant pas un plus long séjour.

Nous avions déjà visité le fond de la baie, qui est peut-être le lieu le plus extraordinaire de la terre. Pour en avoir une idée, qu'on se représente un bassin d'eau d'une profondeur qu'on ne peut mesurer au milieu, bordé par des montagnes à pic, d'une hauteur excessive, couvertes de neige, sans un brin d'herbe sur cet amas immense de rochers, condamnés par la nature à une stérilité éternelle. Je n'ai jamais vu un souffle de vent rider la surface de cette eau; elle n'est troublée que par la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachent très-fréquemment de cinq différents glaciers, et qui font, en tombant, un bruit qui retentit au loin dans les montagnes. L'air y est si tranquille et le silence si profond que la simple voix d'un homme se fait entendre à une demi-lieue, ainsi que le bruit de quelques oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans le creux de ces rochers. C'était au fond de cette baie que nous espérions trouver des canaux par lesquels nous pourrions pénétrer dans l'intérieur de l'Amérique. Nous supposions qu'elle devait aboutir à une grande rivière dont le cours pouvait se trouver entre deux montagnes, et que cette rivière prenait sa source dans un des grands lacs au nord du Canada. Voilà notre chimère, et voici quel en fut le résultat. Nous partîmes avec les deux grands canots de *la Boussole* et de *l'Astrolabe*. MM. de Monti, de Marchainville, de Boutervilliers, et le père Receveur, accompagnaient M. de Langle; j'étais suivi de MM. Dagelet, Boutin, Saint-Céran, Duché et Prevost. Nous entrâmes dans le canal de l'ouest; il était prudent de ne pas se tenir sur les bords à cause de la chute des pierres

et des glaces. Nous parvînmes enfin, après avoir fait une lieue et demie seulement, à un cul-de-sac qui se terminait par deux glaciers immenses; nous fûmes obligés d'écarter les glaçons dont la mer était couverte, pour pénétrer dans cet enfoncement : l'eau en était si profonde qu'à une demi-encâblure de terre, je ne trouvai pas fond à cent vingt brasses. MM. de Langle, de Monti et Dagelet, ainsi que plusieurs autres officiers, voulurent gravir le glacier; après des fatigues inexprimables, ils parvinrent jusqu'à deux lieues, obligés de franchir, avec beaucoup de risques, des crevasses d'une très-grande profondeur; ils n'aperçurent qu'une continuation de glaces et de neige qui doit ne se terminer qu'au sommet du mont Beautemps.

Pendant cette course, mon canot était resté sur le rivage; un morceau de glace qui tomba dans l'eau, à plus de quatre cents toises de distance, occasionna sur le bord de la mer un remous si considérable qu'il en fut renversé et jeté assez loin sur le bord du glacier : cet accident fut promptement réparé, et nous retournâmes tous à bord, ayant achevé en quelques heures notre voyage dans l'intérieur de l'Amérique. J'avais fait visiter le canal de l'est par MM. de Monneron et Bernizet : il se terminait, comme celui-ci, par deux glaciers ; ces deux canaux ont été levés et portés sur le plan de la baie.

**Continuation de notre séjour au port des Français.—Au moment d'en partir, nous éprouvons le plus affreux malheur. — Précis historique de cet événement. — Nous reprenons notre premier mouillage. — Départ.**

Le lendemain de cette course, le chef arriva à bord mieux accompagné et plus paré qu'à son ordinaire; après beaucoup de chansons et de danses, il proposa de me vendre l'île sur laquelle était mon observatoire, se réservant sans doute tacitement, pour lui et pour les autres Indiens, le droit de nous y voler. Il était plus que douteux que ce chef fût propriétaire d'aucun terrain ; le gouvernement de ces peuples est tel que le pays doit appartenir à la société entière : cependant, comme beaucoup de sauvages étaient témoins de ce marché, j'avais droit de penser qu'ils y donnaient leur sanction, et j'acceptai l'offre du chef, convaincu d'ailleurs que le contrat de cette vente pourrait être cassé par plusieurs tribunaux, si jamais la nation plaidait contre nous; car nous n'avions aucune preuve que les témoins fussent ses représentants, et le chef le vrai propriétaire. Quoi qu'il en soit, je lui donnai plusieurs aunes de drap rouge, des haches, des herminettes, du fer en barre, des clous; je fis aussi des présents à toute sa suite. Le marché ainsi conclu et soldé, j'envoyai prendre possession de l'île avec les formalités ordinaires; je fis enterrer au pied d'une roche une bouteille qui contenait une inscription relative à cette prise de possession, et je mis auprès une des médailles de bronze qui avaient été frappées en France avant notre départ [1].

Cependant l'ouvrage principal, celui qui avait été l'objet de notre relâche, était achevé; nos canons étaient en place, notre arrimage réparé, et nous avions embarqué une aussi grande quantité d'eau et de bois qu'à notre départ du Chili. Nous nous regardions comme les plus heureux des navigateurs, d'être arrivés à une si grande distance de l'Europe, sans avoir eu un seul malade, ni un seul homme des deux équipages atteint du scorbut.

Mais le plus grand des malheurs, celui qu'il était le plus impossible de prévoir, nous attendait à ce terme. C'est avec la plus vive douleur que je vais tracer l'histoire d'un désastre mille fois plus cruel que les maladies et tous les autres événements des plus longues navigations. Je cède au devoir rigoureux que je me suis imposé d'écrire cette relation, et je ne crains pas de laisser connaître que mes regrets ont été, depuis cet événement, cent fois accompagnés de mes larmes, que le temps n'a pu calmer ma douleur; chaque objet, chaque instant me rappelle la perte que nous avons faite, et dans une circonstance où nous croyions si peu avoir à craindre un pareil événement.

Les sondes devaient être placées, sur le plan de MM. de Monneron et Bernizet, par les officiers de la marine; en conséquence, la biscaïenne de *l'Astrolabe*, aux ordres de M. de Marchainville, fut commandée pour le lendemain, et je fis disposer celle de ma frégate, ainsi que le petit canot, dont je donnai le commandement à M. Boutin. M. d'Escures, mon premier lieutenant, chevalier de Saint-Louis, com-

[1] C'est l'île du Cénotaphe. (Voy. p. 469.)

mandait la biscaïenne de *la Boussole*, et était le chef de cette petite expédition. Comme son zèle m'avait paru quelquefois un peu ardent, je crus devoir lui donner des instructions par écrit. Les détails dans lesquels j'étais entré sur la prudence que j'exigeais lui parurent si minutieux qu'il me demanda si je le prenais pour un enfant, ajoutant qu'il avait déjà commandé des bâtiments. Je lui expliquai amicalement le motif de mes ordres; je lui dis que M. de Langle et moi avions sondé la passe de la baie deux jours auparavant, et que j'avais trouvé que l'officier commandant le deuxième canot qui était avec nous avait passé trop près de la pointe, sur laquelle même il avait touché : j'ajoutai que de jeunes officiers croient qu'il est du bon ton, pendant les siéges, de monter sur le parapet des tranchées, et que ce même esprit leur fait braver, dans les canots, les roches et les brisants; mais que cette audace peu réfléchie pouvait avoir les suites les plus funestes dans une campagne comme la nôtre, où ces sortes de périls se renouvelaient à chaque minute. Après cette conversation, je lui remis les instructions que je lus à M. Boutin (¹).

Ces instructions ne devaient me laisser aucune crainte. Elles étaient données à un homme de trente-trois ans, qui avait commandé des bâtiments de guerre : combien de motifs de sécurité!

Nos canots partirent, comme je l'avais ordonné, à six heures du matin; c'était autant une partie de plaisir que d'instruction et d'utilité : on devait chasser et déjeuner sous des arbres. Je joignis à M. d'Escures M. de Pierrevert et M. de Montarnal, le seul parent que j'eusse dans la marine, et auquel j'étais aussi tendrement attaché que s'il eût été mon fils; jamais jeune officier ne m'avait donné plus d'espérance, et M. de Pierrevert avait déjà acquis ce que j'attendais très-incessamment de l'autre.

Les sept meilleurs soldats du détachement composaient l'armement de cette biscaïenne, dans laquelle le maître pilote de ma frégate s'était aussi embarqué pour sonder. M. Boutin avait pour second, dans son petit canot, M. Mouton, lieutenant de frégate : je savais que le canot de *l'Astrolabe* était commandé par M. de Marchainville; mais j'ignorais s'il y avait d'autres officiers.

A dix heures du matin, je vis revenir notre petit canot. Un peu surpris, parce que je ne l'attendais pas sitôt, je demandai à M. Boutin, avant qu'il fût monté à bord, s'il y avait quelque chose de nouveau. Je craignis, dans ce premier instant, quelque attaque des sauvages : l'air de M. Boutin n'était pas propre à me rassurer; la plus vive douleur était peinte sur son visage. Il m'apprit bientôt le naufrage affreux dont il venait d'être témoin, et auquel il n'avait échappé que parce que la fermeté de son caractère lui avait permis de voir toutes les ressources qui restaient dans un si extrême péril. Entraîné, en suivant son commandant, au milieu des brisants qui portaient dans la passe, pendant que la marée sortait avec une vitesse de trois ou quatre lieues par heure, il imagina de présenter à la lame l'arrière de son canot, qui, de cette manière, poussé par cette lame, et lui cédant, pouvait ne pas se remplir, mais devait cependant être entraîné au dehors, à reculons, par la marée. Bientôt il vit les brisants de l'avant de son canot, et il se trouva dans la grande mer. Plus occupé du salut de ses camarades que du sien propre, il parcourut le bord des brisants, dans l'espoir de sauver quelqu'un; il s'y rengagea même, mais il fut repoussé par la marée. Enfin il monta sur les épaules de M. Mouton, afin de découvrir un plus grand espace : vain espoir! tout avait été englouti... et M. Boutin rentra à la marée étale (²).

(¹) Ces instructions commençaient ainsi : « Avant de faire connaître à M. d'Escures l'objet de sa mission, je le préviens qu'il lui est expressément défendu d'exposer les canots à aucun danger, et d'approcher la passe si elle brise..... Si la passe ne brisait point, mais qu'elle fût houleuse, comme le travail n'est pas pressé, il remettrait à un autre jour de la sonder, et il ne perdrait pas de vue que toutes les choses de cet ordre qu'on fait difficilement sont toujours mal faites. »

(²) « Mon canot, dit M. Boutin dans sa relation, était derrière notre biscaïenne, à portée de la voix; j'apercevais celle de *l'Astrolabe* à un quart de lieue, en dedans de la baie. M. d'Escures me héla alors en riant : « Je crois que nous n'avons » rien de mieux à faire que d'aller déjeuner, car la passe brise horriblement. » Je répondis : « Certainement, et j'imagine que » notre travail se bornera à fixer les limites de la baie de sable, qui est à bâbord en entrant. » M. de Pierrevert, qui était avec M. d'Escures, allait me répondre; mais ses yeux s'étant tournés vers la côte de l'est, il vit que nous étions entraînés par le jusant. »

M. Boutin explique ainsi les motifs de la conduite de M. d'Escures : « Il est impossible qu'il ait jamais songé à se présenter dans la passe; il voulait seulement s'en approcher, et il a cru se tenir à une distance plus que suffisante pour être hors de tout danger : c'est cette distance qu'il a mal jugée, ainsi que moi et les dix-sept personnes qui étaient dans nos deux canots.... On doit croire que, le 13 juillet, la violence du courant tenait à des causes particulières, comme une fonte extraordinaire de neige, ou des vents forcés qui n'avaient pas pénétré dans la baie, mais qui, sans doute, avaient soufflé avec violence au large. »

La mer étant devenue belle, cet officier avait conservé quelque espérance pour la biscaïenne de *l'Astrolabe;* il n'avait vu périr que la nôtre. M. de Marchainville était dans ce moment à un grand quart de lieue du danger, c'est-à-dire dans une mer aussi parfaitement tranquille que celle du port le mieux fermé; mais ce jeune officier, poussé par une générosité sans doute imprudente, puisque tout secours était impossible dans ces circonstances, ayant l'âme trop élevée, le courage trop grand pour faire cette réflexion lorsque ses amis étaient dans un si extrême danger, vola à leur secours, se jeta dans les mêmes brisants, et, victime de sa générosité et de la désobéissance formelle de son chef, périt comme lui.

Bientôt M. de Langle arriva à mon bord, aussi accablé de douleur que moi-même, et m'apprit, en versant des larmes, que le malheur était encore infiniment plus grand que je ne croyais. Depuis notre



Naufrage de deux chaloupes dans le port des Français. — D'après l'Atlas de la Pérouse.

départ de France, il s'était fait une loi inviolable de ne jamais détacher les deux frères [1] pour une même corvée, et il avait cédé, dans cette seule occasion, au désir qu'ils avaient témoigné d'aller se promener et chasser ensemble; car c'était presque sous ce point de vue que nous avions envisagé, l'un et l'autre, la course de nos canots, que nous croyions aussi peu exposés que dans la rade de Brest, lorsque le temps est très-beau.

Les pirogues des sauvages vinrent dans ce même moment nous annoncer ce funeste événement; les signes de ces hommes grossiers exprimaient qu'ils avaient vu périr les deux canots, et que tous secours avaient été impossibles. Nous les comblâmes de présents, et nous tâchâmes de leur faire comprendre que toutes nos richesses appartiendraient à celui qui aurait sauvé un seul homme.

Rien n'était plus propre à émouvoir leur humanité; ils coururent sur les bords de la mer et se répandirent sur les deux côtés de la baie. J'avais déjà envoyé ma chaloupe, commandée par M. de Clonard, vers l'est, où si quelqu'un, contre toute apparence, avait eu le bonheur de se sauver, il était probable qu'il aborderait. M. de Langle se porta sur la côte de l'ouest, afin de ne rien laisser à visiter, et je restai à bord, chargé de la garde des deux vaisseaux, avec les équipages nécessaires pour n'avoir rien à craindre

[1] MM. la Borde Marchainville et la Borde Boutervilliers.

des sauvages, contre lesquels la prudence voulait que nous fussions toujours en garde. Presque tous les officiers et plusieurs autres personnes avaient suivi MM. de Langle et Clonard; ils firent trois lieues sur le bord de la mer, où le plus petit débris ne fut même pas jeté. J'avais cependant conservé un peu d'espoir; l'esprit s'accoutume avec peine au passage si subit d'une situation douce à une douleur si profonde; mais le retour de nos canots et chaloupes détruisit cette illusion, et acheva de me jeter dans une consternation que les expressions les plus fortes ne rendront jamais que très-imparfaitement.

Il ne nous restait plus qu'à quitter promptement un pays qui nous avait été si funeste; mais nous devions encore quelques jours aux familles de nos malheureux amis. Un départ trop précipité aurait laissé des inquiétudes, des doutes en Europe; on n'aurait pas réfléchi que le courant ne s'étend au plus qu'à une lieue en dehors de la passe, que ni les canots ni les naufragés n'avaient pu être entraînés qu'à cette distance, et que la fureur de la mer en cet endroit ne laissait aucun espoir de leur retour. Si, contre toute vraisemblance, quelqu'un d'eux avait pu y revenir, comme ce ne pouvait être que dans les environs de la baie, je formai la résolution d'attendre encore plusieurs jours; mais je quittai le mouillage de l'île, et je pris celui du platin de sable qui est à l'entrée, sur la côte de l'ouest. Je mis cinq jours à faire ce trajet, qui n'est que d'une lieue, pendant lequel nous essuyâmes un coup de vent d'est qui nous aurait mis dans un très-grand danger, si nous n'eussions été mouillés sur un bon fond de vase; heureusement nos ancres ne chassèrent pas, car nous étions à moins d'une encâblure de terre. Les vents contraires nous retinrent plus longtemps que je n'avais projeté de rester, et nous ne mîmes à la voile que le 30 juillet, dix-huit jours après l'événement qu'il m'a été si pénible de décrire, et dont le souvenir me rendra éternellement malheureux. Avant notre départ, nous érigeâmes sur l'île du milieu de la baie, à laquelle je donnai le nom d'*île du Cénotaphe*, un monument à la mémoire de nos malheureux compagnons. M. de Lamanon composa une inscription qu'il enterra dans une bouteille, au pied de ce cénotaphe (¹).

Notre séjour à l'entrée de la baie nous procura sur les mœurs et les divers usages des sauvages beaucoup de connaissances qu'il nous eût été impossible d'acquérir dans l'autre mouillage. Nos vaisseaux étaient à l'ancre auprès de leurs villages; nous les visitions plusieurs fois chaque jour, et, chaque jour, nous avions à nous en plaindre, quoique notre conduite à leur égard ne se fût jamais démentie, et que nous n'eussions pas cessé de leur donner des preuves de douceur et de bienveillance.

Le 22 juillet, ils nous apportèrent des débris de nos canots naufragés, que la lame avait poussés sur la côte de l'est, fort près de la baie, et ils nous firent entendre par des signes qu'ils avaient enterré un de nos malheureux compagnons sur le rivage, où il avait été jeté par la lame. Sur ces indices, MM. de Clonard, de Monneron, de Monti, partirent aussitôt et dirigèrent leur course vers l'est, accompagnés des mêmes sauvages qui nous avaient apporté ces débris, et que nous avions comblés de présents.

Nos officiers firent trois lieues sur des pierres, dans un chemin épouvantable; à chaque demi-heure, les guides exigeaient un nouveau payement, ou refusaient de suivre; enfin ils s'enfoncèrent dans le bois et prirent la fuite. Nos officiers s'aperçurent, mais trop tard, que leur rapport n'était qu'une ruse inventée pour obtenir encore des présents. Ils virent, dans cette course, des forêts immenses de sapins de la plus belle dimension; ils en mesurèrent de cinq pieds de diamètre, et qui paraissaient avoir plus de cent quarante pieds de hauteur.

Nos voyageurs rencontrèrent aussi un moraï, qui leur prouva que ces Indiens étaient dans l'usage de brûler les morts et d'en conserver la tête; ils en trouvèrent une enveloppée dans plusieurs peaux. Ce monument consiste en quatre piquets assez forts, qui portent une petite chambre en planches, dans laquelle reposent les cendres contenues dans des coffres; ils ouvrirent ces coffres, défirent le paquet de peaux qui enveloppait la tête, et, après avoir satisfait à leur curiosité, ils remirent scrupuleusement chaque chose à leur place; ils y ajoutèrent beaucoup de présents en instruments de fer et en rassades. Les sauvages qui avaient été témoins de cette visite montrèrent un peu d'inquiétude, mais ils ne manquèrent pas d'aller enlever très-promptement les présents que nos voyageurs avaient laissés. D'autres curieux ayant été le lendemain dans le même lieu, n'y trouvèrent que les cendres et la tête; ils y mirent de nouvelles richesses, qui eurent le même sort que celles du jour précédent. Je suis certain que les Indiens

(¹) L'inscription commençait ainsi : « A l'entrée du port ont péri vingt et un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres. »

auraient désiré plusieurs visites par jour; mais s'ils nous permirent, quoique avec un peu de répugnance, de visiter leurs tombeaux, il n'en fut pas de même de leurs cabanes; ils ne consentirent à nous en laisser approcher qu'après en avoir éloigné leurs femmes, qui sont les êtres les plus dégoûtants de l'univers.

Nous voyions chaque jour entrer dans la baie de nouvelles pirogues, et chaque jour des villages entiers en sortaient et cédaient leur place à d'autres. Ces Indiens paraissaient beaucoup redouter la passe, et ne s'y hasardaient jamais qu'à la mer étale du flot ou du jusant; nous apercevions distinctement, à l'aide de nos lunettes, que, lorsqu'ils étaient entre les deux pointes, le chef, ou du moins l'Indien le plus considérable, se levait, tendait les bras vers le soleil, et paraissait lui adresser des prières, pendant que les autres pagayaient avec la plus grande force. Ce fut en demandant quelques éclaircissements sur cette coutume que nous apprîmes que depuis peu de temps sept très-grandes pirogues avaient fait naufrage dans la passe; la huitième s'était sauvée; les Indiens qui échappèrent à ce malheur la consacrèrent ou à leur dieu, ou à la mémoire de leurs compagnons; nous la vîmes à côté d'un moraï qui contenait sans doute les cendres de quelques naufragés.

Cette pirogue ne ressemblait point à celles du pays, qui ne sont formées que d'un arbre creusé, relevé de chaque côté par une planche cousue au fond de la pirogue. Celle-ci avait des couples, des lisses, comme nos canots, et cette charpente, très-bien faite, avait un étui de peau de loup marin qui lui servait de bordage; il était si parfaitement cousu que les meilleurs ouvriers d'Europe auraient de la peine à imiter ce travail. L'étui dont je parle, que nous avons mesuré avec la plus grande attention, était déposé dans le moraï, à côté des coffres cinéraires, et la charpente de la pirogue, élevée sur des chantiers, restait nue auprès de ce monument.

J'aurais désiré emporter cette enveloppe en Europe; nous en étions absolument les maîtres; cette partie de la baie n'étant pas habitée, aucun Indien ne pouvait y mettre obstacle; d'ailleurs je suis très-persuadé que les naufragés étaient étrangers; mais il est une religion universelle pour les asiles des morts, et j'ai voulu que ceux-ci fussent respectés.

Enfin, le 30 juillet, à quatre heures du soir, nous appareillâmes avec une brise très-faible de l'ouest, qui ne cessa que lorsque nous fûmes à trois lieues au large; l'horizon était si clair que nous apercevions et relevions le mont Saint-Élie au nord-ouest corrigé, distant au moins de quarante lieues. A huit heures du soir, l'entrée de la baie me restait à trois lieues dans le nord.

Le port des Français est situé sous le 58° 37′ de latitude et le 139° 50′ de longitude ouest [1].

Cook avait exploré toute la côte septentrionale de l'Amérique, à partir du mont Elie, en remontant vers le nord. La Pérouse estima qu'il était inutile de repasser sur ses traces, et qu'il serait plus utile de descendre les bords de la côte, vers le sud, jusqu'à Monterey.

Le 4 août, il reconnut l'entrée de Cross-Sound, double baie où se terminent les hautes montagnes de neige [2].

Après avoir passé Cross-Sound, il compta une infinité de petites îles basses, très-boisées, dont l'ensemble avait été appelé baie des Iles par le capitaine Cook. Il ne fit qu'entrevoir dans la brume le port de los Remedios, le port Guadelupe et le cap Enganno [3].

On vit ensuite deux larges baies que la Pérouse nomma *port Necker* et *port Guiber* [4], et un cap auquel la Pérouse donna le nom de *Tschirikow*, en l'honneur du navigateur russe qui, en 1741, avait

[1] Ce port est situé entre le cap Beautemps *(Fairweather)* et Cross-Sound. Il offre la forme d'un T dont le pied touche à la mer. Cook, de même que Vancouver, après la Pérouse, a passé devant ce port sans le remarquer.

L'île achetée par la Pérouse, et nommée l'île du Cénotaphe, en mémoire de la malheureuse catastrophe racontée plus haut, est située à quelque distance de l'entrée du port, dans la ligne verticale du T.

[2] Vancouver donna le nom de *cap Spencer* à la pointe ouest de l'entrée de Cross-Sound. Il trouva l'intérieur du *sound* ou canal, couvert de petites pièces de glace de couleur sale et noire; il le considéra toutefois comme très-navigable.

[3] Le mont Saint-Hyacinthe et le cap Engano sont le mont et le cap nommés Edgecumbe par Cook, le 2 mai 1778. Ce mont est un volcan éteint. Suivant Lutké, il s'élève de 2 800 pieds au-dessus de la mer. Il est situé à peu près vers le milieu de la côte d'une grande île, séparée de l'île de l'Amirauté par le détroit de Chatham, et désignée par Vancouver comme la principale d'un groupe qu'il « honora, suivant son expression, du nom d'*archipel du roi Georges III.* »

[4] L'un de ces deux ports est probablement le port Banks de Dixon.

abordé dans cette partie de l'Amérique. On passa successivement devant les îles de la Croyère ([1]), le port Bucarelli, le cap Saint-Augustin, les îles San-Carlos, la baie de Clonard, la baie de la Touche, les îlots Kerouart, le cap Hector ([2]), les îles et le cap de Fleurieu ([3]), les îles Sartines ([4]), les îles Necker, la baie de Saint-Louis, Nootka, les caps Redondo, Rond et Blanco, le port de la Trinité, le cap Mendocino ([5]); on passa ensuite en vue du port de San-Francisco, et enfin, le 14 septembre, on mouilla devant Monterey. La relation entre dans des détails, sur la Californie, qui avaient beaucoup d'intérêt au dernier siècle ([6]).

Vers la fin de septembre, la Pérouse s'éloigna de Monterey. Le 5 novembre, il rencontra, par 23° 34′ latitude nord et 166° 52′ longitude à l'occident de Paris, une petite île qu'il nomma l'*île Necker,* et qu'il considéra comme le sommet ou le noyau d'une île autrefois plus considérable, mais détruite imperceptiblement par la mer. A vingt-trois lieues à l'ouest, il faillit échouer sur un écueil dangereux, qu'il nomma la *passe des Frégates françaises.*

Le 14 décembre, on était en vue des Mariannes, et on s'arrêta devant les rochers des Mangs.

Le 28, on eut connaissance des îles ou îlots Bashées ou Bachi, déjà visités par Byron et Dampier ([7]).

Le 2 janvier 1787, on mouilla au nord de l'île Ling-ting, et le lendemain, dans la rade de Macao.

« Comme on est aussi éloigné de la Chine à Macao qu'en Europe, par l'extrême difficulté de pénétrer dans cet empire, je n'imiterai pas, dit la Pérouse, les voyageurs qui en ont parlé sans avoir pu le connaître. et je me bornerai à décrire les rapports des Européens avec les Chinois, l'extrême humiliation qu'ils y éprouvent, la faible protection qu'ils peuvent retirer de l'établissement portugais sur la côte de la Chine, l'importance enfin dont pourrait être la ville de Macao pour une nation qui se conduirait avec justice, mais avec fermeté et dignité, contre le gouvernement peut-être le plus injuste, le plus oppresseur et en même temps le plus lâche qui existe dans le monde. »

Parties de Macao le 5 février, les frégates abordèrent, le 23, dans le port de l'île Marivelle, et mouillèrent, le 28, devant Cavite, situé à 3 lieues dans le sud-ouest de Manille. Pendant le séjour que l'on fit dans ce port, les officiers allèrent visiter la capitale des Philippines. Les observations qu'ils y firent sont connues aujourd'hui; nous remarquons toutefois un passage qui montre combien l'usage continuel du tabac à fumer paraissait encore extraordinaire, même à des marins, il y a soixante-dix ans :

« Un fléau terrible, dit la Pérouse, s'élève depuis quelques années à Manille, et menace de détruire un reste de bonheur : c'est l'impôt sur le tabac. Ce peuple a une passion si immodérée pour la fumée de ce narcotique, qu'il n'est pas d'instants dans la journée où un homme ou une femme n'ait un *cigarro* à la bouche; les enfans à peine sortis du berceau contractent cette habitude. Le tabac de l'île Luçon est le meilleur de l'Asie; chacun en cultivait autour de sa maison pour sa consommation, et le petit nombre de bâtiments étrangers qui avaient la permission d'aborder à Manille en transportaient dans toutes les parties de l'Inde. Une loi prohibitive vient d'être promulguée; le tabac de chaque particulier a été arraché et confiné dans des champs où on ne le cultive plus qu'au profit de la nation. On en a fixé le prix à une demi-piastre la livre, et, quoique la consommation en soit prodigieusement diminuée, la solde de la journée d'un manœuvre ne suffit pas pour procurer à la famille le tabac qu'elle consomme chaque jour. »

([1]) Iles Brumeuses de Dixon.
([2]) Cap Saint-James de Dixon.
([3]) Cap Cos de Dixon.
([4]) Iles de Berreford de Dixon.
([5]) Pour se faire une carte détaillée et complète des divers points de cette côte, on aurait à comparer et faire concorder les résultats obtenus principalement par Behring (1728), Cook (1778), l'expédition espagnole de 1775, la Pérouse (1787), Dixon (1787), Vancouver (1793), Belcher (1839).
([6]) Voy. plus haut, sur la Californie, la relation de Drake.
([7]) Guillaume Dampier donna le nom de Bachi à ces îles, par allusion à la liqueur que leurs habitants font avec des graines fermentées.

**Cavite. — Ile Formose. — Iles Pescadores. — Ile Botol. — Ile Quelpaert. — Cap Noto. — Côte de Tartarie. — L'Ile Ségalien *(Oku-Yeso)*. — Baie de Langle. — Découverte d'un canal entre le haut Yezo et le Yezo. — Le Kamtschatka.**

Le 9 avril (1787), la Pérouse s'éloigna de Cavite avec l'intention de doubler les îles des différentes passes de la baie de Manille; mais il comptait sans la mousson du nord-est, et les deux frégates, doublées en bois et mailletées, n'étaient point de force à lutter contre les vents contraires. On eut connaissance de l'île Formose le 21 avril; on releva les îles méridionales des Pescadores, puis on côtoya diverses îles, Botol, Tabaco-Xima, Kusni, Noapiu-Su, Tiaoyu-Su. On étudia, avec les lunettes, le rivage de l'île Quelpaert, premier point intéressant avant l'entrée du canal du Japon. Cette île, appartenant au roi de Corée, et connue des Européens seulement par le naufrage du vaisseau hollandais *Sparow-Hawk*, en 1635, parut très-fertile et très-cultivée. Le 25 mai, on passa la nuit dans le détroit de Corée (1). A vingt lieues environ de ce dernier pays, on découvrit, par 37° 25′ de latitude nord et 129° 2′ de longitude orientale, une île qui n'était portée sur aucune carte, et qu'il nomma *île Dagelet*, du nom de cet astronome, qui l'aperçut le premier.

Le 6 juin, on eut connaissance de la terre du Japon, au cap Noto. Comme la Pérouse n'avait eu d'autre objet, dans sa recherche de la côte du Japon, que d'appliquer à la mer de Tartarie ses vraies limites du nord au sud, il continua sa route, après quelques observations nécessaires.

On aperçut la côte de Tartarie, le 11 juin, et l'on aborda au point qui sépare la Corée de la Tartarie des Mantchoux.

« Les montagnes, dit la Pérouse, sans avoir l'élévation de celles de l'Amérique, ont au moins six ou sept cents toises de hauteur.

» La côte était très-escarpée, mais couverte d'arbres et de verdure. On apercevait, sur la cime des plus hautes montagnes, de la neige, mais en très-petite quantité; on n'y voyait d'ailleurs aucune trace de culture ni d'habitation, et nous pensâmes que les Tartares Mantchoux, qui sont nomades et pasteurs, préféraient à ces bois et à ces montagnes des plaines et des vallons où leurs troupeaux trouvaient une nourriture plus abondante. Dans une longueur de côte de plus de quarante lieues, nous ne rencontrâmes l'embouchure d'aucune rivière.

» Nous fîmes nos relèvements le 12, le 13 et le 14, en prolongeant la terre à trois petites lieues.

» Les journées du 15 et du 16 furent très-brumeuses; nous nous éloignâmes peu de la côte de Tartarie, et nous en avions connaissance dans les éclaircis; mais ce dernier jour sera marqué dans notre journal par l'illusion la plus complète dont j'aie été le témoin depuis que je navigue.

» Le plus beau ciel succéda, à quatre heures du soir, à la brume la plus épaisse; nous découvrîmes le continent, qui s'étendait de l'ouest un quart sud-ouest au nord un quart nord-est, et peu après, dans le sud, une grande terre qui allait rejoindre la Tartarie vers l'ouest, ne laissant pas entre elle et le continent une ouverture de 15 degrés. Nous distinguions les montagnes, les ravins, enfin tous les détails du terrain, et nous ne pouvions pas concevoir par où nous étions entrés dans ce détroit, qui ne pouvait être que celui de Tessoy, à la recherche duquel nous avions renoncé. Dans cette situation, je crus devoir serrer le vent et gouverner au sud sud-est; mais bientôt ces mornes, ces ravins disparurent. Le banc de brume le plus extraordinaire que j'eusse jamais vu avait occasionné notre erreur; nous le vîmes se dissiper : ses formes, ses teintes s'élevèrent, se perdirent dans la région des nuages, et nous eûmes encore assez de jour pour qu'il ne nous restât aucune incertitude sur l'inexistence de cette terre fantastique. Je

(1) Krusenstern suppose que la Pérouse aperçut à l'est, pendant cette nuit, la partie méridionale de l'île de Tsus, mais qu'il crut voir le continent.

C'est aussi l'opinion de Buache, qui a dressé les cartes du Voyage de la Pérouse.

Au reste, l'île de Tsus appartient au Japon et est peu éloignée de la côte.

fis route, toute la nuit, sur l'espace de mer qu'elle avait paru occuper, et au jour rien ne se montra à nos yeux; l'horizon était cependant si étendu que nous voyions parfaitement la côte de Tartarie, éloignée de plus de quinze lieues.

» La brume fut encore très-épaisse le 17, le 18 et le 19; mais nous ne fîmes point de chemin, et nous restâmes bord sur bord, afin de retrouver, au premier éclairci, les mornes déjà aperçus et portés sur notre carte. Le 19 au soir, la brume se dissipa; nous n'étions qu'à trois lieues de terre; nous relevâmes une étendue de côte de plus de vingt lieues, depuis l'ouest sud-ouest jusqu'au nord nord-est; toutes les formes étaient parfaitement prononcées; l'air le plus pur nous permettait d'en distinguer toutes les teintes; mais nous ne vîmes nulle part l'apparence d'une baie.

» La brume fut très-épaisse le 21 et le 22; mais nous nous tenions si près de la côte, que nous l'apercevions dès qu'il venait le plus petit éclairci, et nous en eûmes presque chaque jour au coucher du soleil. Le froid commença à augmenter lorsque nous eûmes atteint les 45 degrés.

» Le 23, les vents s'étaient fixés au nord-est : je me décidai à faire route pour une baie que je voyais dans l'ouest nord-ouest, et où il était vraisemblable que nous trouverions un bon mouillage. Nous y laissâmes tomber l'ancre à six heures du soir, par vingt-quatre brasses, fond de sable, à une demi-lieue du rivage. Je la nommai *baie de Ternai*. Elle est située par 45° 13′ de latitude nord, et 135° 9′ de longitude orientale.

» Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert, de la Corée, du Japon; mais ces contrées, habitées par des peuples barbares envers les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher : nous savions, au contraire, que les Tartares étaient hospitaliers, et nos forces suffisaient d'ailleurs pour imposer aux petites peuplades que nous pouvions rencontrer sur le bord de la mer. Nous brûlions d'impatience d'aller reconnaître cette terre, dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France : c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook, et nous devons peut-être au funeste événement qui a terminé ses jours le petit avantage d'y avoir abordé les premiers. Il nous était prouvé que le *Kastrikum* (¹) n'avait jamais navigué sur la côte de Tartarie, et nous nous flattions de trouver, dans le cours de cette campagne, de nouvelles preuves de cette vérité.

» Les géographes qui, sur le rapport du père des Anges, et d'après quelques cartes japonaises, avaient tracé le détroit de Tessoy, déterminé les limites du Jesso, de la terre de la Compagnie et de celle des États, avaient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il était nécessaire de terminer à cet égard toutes les anciennes discussions par des faits incontestables (²).

» La latitude de la baie de Ternai était précisément la même que celle du port d'Acqueis, où avaient abordé les Hollandais; néanmoins le lecteur en trouvera la description bien différente.

» Cinq petites anses, semblables aux côtés d'un polygone régulier, forment le contour de cette rade; elles sont séparées entre elles par des coteaux couverts d'arbres jusqu'à la cime. Le printemps le plus frais n'a jamais offert, en France, des nuances d'un vert si vigoureux et si varié; et quoique nous n'eussions aperçu, depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paraissait aussi fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitants. Avant que nos canots eussent débarqué, nos lunettes étaient tournées vers le rivage; mais nous n'apercevions que des cerfs et des ours, qui paissaient tranquillement sur le bord de la mer. Cette vue augmenta l'impatience que chacun avait de descendre; les armes furent préparées avec autant d'activité que si nous eussions eu à nous défendre contre des ennemis, et, pendant qu'on faisait ces dispositions, des matelots pêcheurs avaient déjà pris à la ligne douze ou quinze morues. Les habitants des villes se peindraient difficilement les sensations que les navigateurs éprouvent à la vue d'une pêche abondante : les vivres frais sont des besoins pour tous les hommes, et les moins savoureux sont bien plus salubres que les viandes salées les mieux conservées. Je donnai ordre aussitôt d'enfermer les salai-

(¹) Expédition hollandaise de 1643, sur le *Kastrikum* et le *Breskens*, commandés par de Vries.

(²) Krusenstern conseille d'avoir recours à la Table de corrections de Dagelet, parce que, dans toutes les découvertes faites par la Pérouse, dans la route de Manille au Kamtschatka, il se trouve dans les longitudes une faute qui s'élève à la fin jusqu'à plus d'un degré; mais elle disparaît, si l'on dresse sa carte d'après cette table de corrections.

sons, et de les garder pour des circonstances moins heureuses; je fis préparer des futailles, pour les remplir d'une eau fraîche et limpide qui coulait en ruisseau dans chaque anse, et j'envoyai chercher des herbes potagères dans les prairies, où l'on trouva une immense quantité de petits oignons, du céleri et de l'oseille. Le sol était tapissé des mêmes plantes qui croissent dans nos climats, mais plus vertes et plus vigoureuses; la plupart étaient en fleurs : on rencontrait à chaque pas des roses, des lis jaunes, des lis rouges, des muguets, et généralement toutes nos fleurs des prés. Les pins couronnaient le sommet des montagnes; les chênes ne commençaient qu'à mi-côte, et ils diminuaient de grosseur et de vigueur à mesure qu'ils approchaient de la mer. Les bords des rivières et des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers et des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisetiers dont les fruits commençaient à nouer. Notre surprise redoublait, lorsque nous songions qu'un excédant de population surcharge le vaste empire de la Chine, au point que les lois n'y sévissent pas contre les pères assez barbares pour noyer et détruire leurs enfants, et que ce peuple, dont on vante tant la police, n'ose point s'étendre au delà de sa muraille pour tirer sa subsistance d'une terre dont il faudrait plutôt arrêter que provoquer la végétation. Nous trouvions, à la vérité, à chaque pas des traces d'hommes marquées par des destructions; plusieurs arbres coupés avec des instruments tranchants; les vestiges des ravages du feu paraissaient en vingt endroits, et nous aperçûmes quelques abris qui avaient été élevés par des chasseurs au coin des bois. On rencontrait aussi de petits paniers d'écorce de bouleau, cousus avec du fil, et absolument semblables à ceux des Indiens du Canada; des raquettes propres à marcher sur la neige : tout enfin nous fit juger que des Tartares s'approchent des bords de la mer dans la saison de la pêche et de la chasse, qu'en ce moment ils étaient rassemblés en peuplades le long des rivières, et que le gros de la nation vivait dans l'intérieur des terres, sur un sol peut-être plus propre à la multiplication de ses immenses troupeaux.

» A la suite d'une partie de pêche, nous découvrîmes, sur le bord d'un ruisseau, un tombeau tartare, placé à côté d'une case ruinée, et presque enterré dans l'herbe : notre curiosité nous porta à l'ouvrir, et nous y vîmes deux personnes placées l'une à côté de l'autre. Leurs têtes étaient couvertes d'une calotte de taffetas; leurs corps, enveloppés dans une peau d'ours, avaient une ceinture de cette même peau, à laquelle pendaient de petites monnaies chinoises et différents bijoux de cuivre. Des rassades bleues étaient répandues et comme semées dans ce tombeau : nous y trouvâmes aussi dix ou douze espèces de bracelets d'argent, du poids de deux gros chacun, que nous apprîmes par la suite être des pendants d'oreilles; une hache de fer, un couteau de même métal, une cuiller de bois, un peigne, un petit sac de nankin bleu, plein de riz. Rien n'était encore dans l'état de décomposition, et l'on ne pouvait guère donner plus d'un an d'ancienneté à ce monument. Sa construction nous parut inférieure à celle de la baie des Français; elle ne consistait qu'en un petit mulon formé de tronçons d'arbres, revêtu d'écorce de bouleau; on avait laissé entre eux un vide, pour y déposer les deux cadavres : nous eûmes grand soin de les recouvrir, remettant religieusement chaque chose à sa place, après avoir seulement emporté une très-petite partie des divers objets contenus dans ce tombeau, afin de constater notre découverte. Nous ne pouvions pas douter que les Tartares chasseurs ne fissent de fréquentes descentes dans cette baie : une pirogue laissée auprès de ce monument nous annonçait qu'ils y venaient par mer, sans doute de l'embouchure de quelque rivière que nous n'avions pas encore aperçue.

» Les monnaies chinoises, le nankin bleu, le taffetas, les calottes, prouvent que ces peuples sont en commerce réglé avec ceux de la Chine, et il est vraisemblable qu'ils sont sujets aussi de cet empire.

» Le riz enfermé dans le petit sac de nankin bleu désigne une coutume chinoise fondée sur l'opinion d'une continuation de besoins dans l'autre vie : enfin la hache, le couteau, la tunique de peau d'ours, le peigne, tous ces objets ont un rapport très-marqué avec ceux dont se servent les Indiens de l'Amérique; et comme ces peuples n'ont peut-être jamais communiqué ensemble, de tels points de conformité entre eux ne peuvent-ils pas faire conjecturer que les hommes, dans le même degré de civilisation et sous les mêmes latitudes, adoptent presque les mêmes usages, et que s'ils étaient exactement dans les mêmes circonstances, ils ne différeraient pas plus entre eux que les loups du Canada ne diffèrent de ceux de l'Europe?

» Le 27 juin au matin, après avoir déposé à terre différentes médailles avec une bouteille et une inscription qui contenait la date de notre arrivée, les vents ayant passé au sud, je mis à la voile, et je

prolongeai la côte à deux tiers de lieue du rivage, assez près pour distinguer l'embouchure du petit ruisseau. Nous fîmes ainsi cinquante lieues, avec le plus beau temps que des navigateurs puissent désirer.

» Le 4, à trois heures du matin, nous relevâmes la terre jusqu'au nord-est, un quart nord, et nous avions par notre travers, à deux milles dans l'ouest nord-ouest, une grande baie dans laquelle coulait une rivière de quinze à vingt toises de largeur.

» Les traces d'habitants étaient ici beaucoup plus fraîches; on voyait des branches d'arbres coupées avec un instrument tranchant, auxquelles les feuilles vertes tenaient encore; deux peaux d'élan, très-artistement tendues sur de petits morceaux de bois, avaient été laissées à côté d'une petite cabane, qui ne pouvait loger une famille, mais qui suffisait pour servir d'abri à deux ou trois chasseurs; et peut-être y en avait-il un petit nombre que la crainte avait fait fuir dans les bois. M. de Vaujuas crut devoir emporter une de ces peaux; mais il laissa en échange des haches et autres instruments de fer, d'une valeur centuple de la peau d'élan, qui me fut envoyée. Le rapport de cet officier, et celui des différents naturalistes, ne me donnèrent aucune envie de prolonger mon séjour dans cette baie, à laquelle je donnai le nom de *baie de Suffren*.

» J'appareillai de la baie de Suffren avec une petite brise du nord-est, à l'aide de laquelle je crus pouvoir m'éloigner de la côte. Cette baie est située, suivant nos observations, par 47° 51′ de latitude nord, et 137° 25′ de longitude orientale.

» Le 6, à huit heures du matin, nous eûmes connaissance d'une île qui paraissait très-étendue, et qui formait avec la Tartarie une ouverture de 30 degrés. Je pensai d'abord que c'était l'île Ségalien, dont la partie méridionale avait été placée par les géographes deux degrés trop au nord ([1]).

» L'aspect de cette terre était bien différent de celui de la Tartarie : on n'y apercevait que des rochers arides, dont les cavités conservaient encore de la neige; mais nous en étions à une trop grande distance pour découvrir les terres basses, qui pouvaient, comme celles du continent, être couvertes d'arbres et de verdure. Je donnai à la plus élevée de ces montagnes, qui se termine comme le soupirail d'un fourneau, le nom de *pic Lamanon*, à cause de sa forme volcanique, et parce que le physicien de ce nom a fait une étude particulière de différentes matières mises en fusion par le feu des volcans.

» Le 11 et le 12, le temps fut clair. Nous approchâmes la côte de l'île à moins d'une lieue; en l'approchant je la trouvai aussi boisée que celle de Tartarie. Enfin, le 12 juillet au soir, la brise du sud étant beaucoup diminuée, j'accostai la terre, et je laissai tomber l'ancre, à deux milles d'une petite anse dans laquelle coulait une rivière. Nous apercevions, à l'aide de nos lunettes, quelques cabanes, et deux insulaires qui paraissaient s'enfuir vers les bois. M. de Langle proposa de descendre pour reconnaître le terrain : je le priai de recevoir à sa suite M. Boutin et l'abbé Mongès, et après que la frégate eut mouillé, que les voiles furent serrées, et nos chaloupes débarquées, j'armai la biscaïenne, commandée par M. de Clonard, suivi de MM. Duché, Prevost et Collignon, et je leur donnai ordre de se joindre à M. de Langle, qui avait déjà abordé le rivage. Ils trouvèrent les deux seules cases de cette baie abandonnées, mais depuis très-peu de temps, car le feu y était encore allumé; aucun des meubles n'en avait été enlevé : on y voyait une portée de petits chiens, dont les yeux n'étaient pas encore ouverts, et la mère, qu'on entendait aboyer dans les bois, faisait juger que les propriétaires de ces cases n'étaient pas éloignés. M. de Langle y fit déposer des haches, différents outils de fer, des rassades, et généralement tout ce qu'il crut utile et agréable à ces insulaires, persuadé qu'après son rembarquement les habitants y retourneraient, et que nos présents leur prouveraient que nous n'étions pas des ennemis. Il fit en même temps étendre la seine, et prit, en deux coups de filet, plus de saumons qu'il n'en fallait aux équipages pour la consommation d'une semaine. Au moment où il allait retourner à bord, il vit aborder sur le rivage une pirogue avec sept hommes, qui ne parurent nullement effrayés de notre nombre. Ils échouèrent leur petite embarcation sur le sable, et s'assirent sur des nattes au milieu de nos matelots, avec un air de sécurité qui prévint beaucoup en leur faveur. Dans ce nombre étaient deux

([1]) C'était, en effet, la côte occidentale du Oku-Yezo, c'est-à-dire du haut ou Nord-Yezo des cartes japonaises, qui est aussi indiqué, sur les cartes européennes, sous les noms de *Segalien*, *Saghalin*, *Tarakai*, *Tchoka*, *Karafouto*, *Krafto*. Avant le voyage de la Pérouse, les Européens croyaient qu'Oku-Yezo et l'île Yezo proprement dite ne formaient qu'une seule île. On verra plus loin que le détroit qui les sépare fut découvert par la Pérouse.

vieillards, ayant une longue barbe blanche, vêtus d'une étoffe d'écorce d'arbres assez semblable aux pagnes de Madagascar. Deux des sept insulaires avaient des habits de nankin bleu ouatés, et la forme de leur habillement différait peu de celle des Chinois; d'autres n'avaient qu'une longue robe qui fermait entièrement au moyen d'une ceinture et de quelques petits boutons, ce qui les dispensait de porter des caleçons. Leur tête était nue, et, chez deux ou trois, entourée seulement d'un bandeau de peau d'ours; ils avaient le toupet et les faces rasés, tous les cheveux du derrière conservés dans la longueur de huit ou dix pouces, mais d'une manière différente des Chinois, qui ne laissent qu'une touffe de cheveux en rond, qu'ils appellent *pentsec*. Tous avaient des bottes de peau de loup marin, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes étaient des arcs, des piques et des flèches garnies en fer. Le plus vieux de ces insulaires portait un garde-vue pour se garantir de la trop grande clarté du soleil. Les manières de ces habitants étaient graves, nobles et très-affectueuses. M. de Langle leur donna le surplus de ce qu'il avait apporté avec lui, et leur fit entendre, par signes, que la nuit l'obligeait de retourner à bord, mais qu'il désirait beaucoup les retrouver le lendemain pour leur faire de nouveaux présents. Ils firent signe, à leur tour, qu'ils dormaient dans les environs, et qu'ils seraient exacts au rendez-vous (¹).

» Les canots ne furent de retour à bord que vers les onze heures du soir; le rapport qui me fut fait excita vivement ma curiosité. J'attendis le jour avec impatience, et j'étais à terre avec la chaloupe et le grand canot avant le lever du soleil. Les insulaires arrivèrent dans l'anse peu de temps après; ils venaient du nord, où nous avions jugé que leur village était situé; ils furent bientôt suivis d'une seconde pirogue, et nous comptâmes vingt et un habitants.

» M. de Langle, avec presque tout son état-major, arriva à terre bientôt après moi, et avant que notre conservation avec les insulaires eût commencé; elle fut précédée de présents de toute espèce. Ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles: le fer et les étoffes prévalaient sur tout; ils connaissaient les métaux comme nous; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort pauvres; trois ou quatre seulement avaient des pendants d'oreilles d'argent, ornés de rassades bleues, absolument semblables à ceux que j'avais trouvés dans le tombeau de la baie de Ternai, et que j'avais pris pour des bracelets. Leurs autres petits ornements étaient de cuivre, comme ceux du même tombeau; leurs briquets et leurs pipes paraissaient chinois ou japonais; celles-ci étaient de cuivre blanc parfaitement travaillé. En désignant de la main le couchant, ils nous firent entendre que le nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rassades et les briquets, venaient du pays des Mantchoux, et ils prononçaient ce nom absolument comme nous-mêmes. Voyant ensuite que nous avions tous du papier et un crayon à la main pour faire un vocabulaire de leur langue, ils devinèrent notre intention; ils prévinrent nos questions, présentèrent eux-mêmes les différents objets, ajoutèrent le nom du pays, et eurent la complaisance de le répéter quatre ou cinq fois, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que nous avions bien saisi leur prononciation. La facilité avec laquelle ils nous avaient devinés me porte à croire que l'art de l'écriture leur est connu; et l'un de ces insulaires, qui, comme l'on va voir, nous traça le dessin du pays, tenait le crayon de la même manière que les Chinois tiennent leur pinceau. Ils paraissaient désirer beaucoup nos haches et nos étoffes, ils ne craignaient même pas de les demander; mais ils étaient aussi scrupuleux que nous à ne jamais prendre que ce que nous leur avions donné: il était évident que leurs idées sur le vol ne différaient pas des nôtres, et je n'aurais pas craint de leur confier la garde de nos effets. Leur attention à cet égard s'étendait jusqu'à ne pas même ramasser sur le sable un seul des saumons que nous avions pêchés, quoiqu'ils y fussent étendus par milliers, car notre pêche avait été aussi abondante que celle de la veille; nous fûmes obligés de les presser, à plusieurs reprises, d'en prendre autant qu'ils voudraient.

» Nous parvînmes enfin à leur faire comprendre que nous désirions qu'ils figurassent leur pays et celui des Mantchoux. Alors un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pique il traça la côte de Tartarie, à l'ouest, courant à peu près nord et sud. A l'est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île; et, en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays. Il avait laissé entre la Tartarie et son île un détroit (²), et, se tournant vers nos vaisseaux, qu'on apercevait

(¹) Ces insulaires sont les Aïnos, qui habitent aussi Yezo et les Kourilles.

(²) Le détroit de Mamia. (Voy., plus bas, la note de la p. 478.)

du rivage, il marqua par un trait qu'on pouvait y passer. Au sud de cette île, il en avait figuré une autre, et avait laissé un détroit, en indiquant que c'était encore une route pour nos vaisseaux (¹). Sa sagacité pour deviner nos questions était très-grande, mais moindre encore que celle d'un autre insulaire, âgé à peu près de trente ans, qui, voyant que les figures tracées sur le sable s'effaçaient, prit un de nos crayons avec du papier; il y traça son île, qu'il nomma *Tchoka*, et il indiqua par un trait la petite rivière sur le bord de laquelle nous étions, qu'il plaça aux deux tiers de la longueur de l'île, depuis le nord vers le sud. Il dessina ensuite la terre des Mantchoux, laissant, comme le vieillard, un détroit au fond de l'entonnoir, et, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien, dont ces insulaires prononçaient le nom comme nous; il plaça l'embouchure de ce fleuve un peu au sud de la pointe du nord de son île, et il marqua par des traits, au nombre de sept, la quantité de journées de pirogue nécessaire pour se rendre du lieu où nous étions à l'embouchure du Ségalien; mais comme les pirogues de ces peuples ne s'écartent jamais de terre d'une portée de pistolet, en suivant le contour de petites anses, nous jugeâmes qu'elles ne faisaient guère en droite ligne que neuf lieues par jour, parce que la côte permet de débarquer partout, qu'on mettait à terre pour faire cuire les aliments et prendre ses repas, et qu'il est vraisemblable qu'on se reposait souvent : ainsi nous évaluâmes à soixante-trois lieues au plus notre éloignement de l'extrémité de l'île. Ce même insulaire nous répéta ce qui nous avait été dit, qu'ils se procuraient des nankins et d'autres objets de commerce par leur communication avec les peuples qui habitent les bords du fleuve Ségalien, et il marqua également par des traits pendant combien de journées de pirogue ils remontaient ce fleuve jusqu'aux lieux où se faisait ce commerce. Tous les autres insulaires étaient témoins de cette conversation, et approuvaient par leurs gestes les discours de leur compatriote. Nous voulûmes ensuite savoir si ce détroit était fort large; nous cherchâmes à lui faire comprendre notre idée; il la saisit, et, plaçant ses deux mains perpendiculairement et parallèlement, à deux ou trois pouces l'une de l'autre, il nous fit entendre qu'il figurait ainsi la largeur de la petite rivière de notre aiguade; en les écartant davantage, que cette seconde largeur était celle du fleuve Ségalien; et en les éloignant enfin beaucoup plus, que c'était la largeur du détroit qui sépare son pays de la Tartarie. Il s'agissait de connaître la profondeur de l'eau; nous l'entraînâmes sur le bord de la rivière, dont nous n'étions éloignés que de dix pas, et nous y enfonçâmes le bout d'une pique : il parut nous comprendre; il plaça une main au-dessus de l'autre à la distance de cinq ou six pouces, nous crûmes qu'il nous indiquait ainsi la profondeur du fleuve Ségalien; et enfin il donna à ses bras toute leur extension, comme pour figurer la profondeur du détroit. Il nous restait à savoir s'il avait représenté des profondeurs absolues ou relatives; car, dans le premier cas, ce détroit n'aurait eu qu'une brasse, et ce peuple, dont les embarcations n'avaient jamais approché nos vaisseaux, pouvait croire que trois ou quatre pieds d'eau nous suffisaient, comme trois ou quatre pouces suffisent à leurs pirogues; mais il nous fut impossible d'avoir d'autres éclaircissements là-dessus. M. de Langle et moi crûmes que, dans tous les cas, il était de la plus grande importance de reconnaître si l'île que nous prolongions était celle à laquelle les géographes ont donné le nom d'île Ségalien, sans en soupçonner l'étendue au sud. Je donnai ordre de tout disposer sur les deux frégates pour appareiller le lendemain. La baie où nous étions mouillés reçut le nom de *baie de Langle*, du nom de ce capitaine, qui l'avait découverte et y avait mis pied à terre le premier.

» Nous employâmes le reste de la journée à visiter le pays et le peuple qui l'habite. Assurément les connaissances de la classe instruite des Européens l'emportent de beaucoup, dans tous les points, sur celles des vingt et un insulaires avec qui nous avons communiqué dans la baie de Langle; mais chez les peuples de ces îles, les connaissances sont généralement plus répandues qu'elles ne le sont dans les classes communes des peuples d'Europe; tous les individus y paraissent avoir reçu la même éducation.

» Le 14 juillet, à la pointe du jour, je fis signal d'appareiller avec des vents de sud et par un temps brumeux, qui bientôt se changea en une brume très-épaisse. Jusqu'au 19, il n'y eut pas le plus petit éclairci. Le 19, au matin, nous vîmes la terre de l'île depuis le nord-est, un quart nord, jusqu'à l'est-sud-est, à deux heures après midi, que nous laissâmes tomber l'ancre à l'ouest d'une très-bonne baie, par vingt brasses, fond de petits graviers, à deux milles du rivage. J'ai nommé cette baie, la meilleure

(¹) Le détroit découvert ensuite par la Pérouse.

dans laquelle nous avons mouillé depuis notre départ de Manille, *baie d'Estaing* : elle est située par 48° 59′ de latitude nord, et 140° 32′ de longitude orientale. Lorsque nos canots abordèrent dans l'anse, des femmes effrayées poussèrent des cris, comme si elles avaient craint d'être dévorées; elles étaient cependant sous la garde d'un insulaire qui les ramenait chez elles, et qui semblait vouloir les rassurer. Leur physionomie est un peu extraordinaire, mais assez agréable; leurs yeux sont petits, leurs lèvres grosses; la supérieure peinte ou tatouée en bleu, car il n'a pas été possible de s'en assurer : leurs jambes étaient nues; une longue robe de chambre de toile les enveloppait; et comme elles avaient pris un bain dans



Habitants de la baie de Langle, dans l'île Tchoka ou Ségalien (Oku-Yezo). — D'après l'Atlas de la Pérouse.

la rosée des herbes, cette robe de chambre, collée au corps, a permis au dessinateur de rendre toutes les formes, qui sont peu élégantes. Leurs cheveux avaient toute leur longueur, et le dessus de la tête n'était point rasé, tandis qu'il l'était chez les hommes.

» M. de Langle, qui débarqua le premier, trouva les insulaires rassemblés autour de quatre pirogues chargées de poisson fumé; ils aidaient à les pousser à l'eau, et il apprit que les vingt-quatre hommes qui formaient l'équipage étaient Mantchoux, et qu'ils étaient venus des bords du fleuve Ségalien pour acheter ce poisson. Il eut une longue conversation avec eux par l'entremise de nos Chinois, auxquels ils firent le meilleur accueil. Ils dirent, comme nos premiers géographes de la baie de Langle, que la terre que nous prolongions était une île; ils lui donnèrent le même nom; ils ajoutèrent que nous étions encore à cinq journées de pirogue de son extrémité, mais qu'avec un bon vent l'on pouvait faire ce trajet en deux jours, et coucher tous les soirs à terre : ainsi tout ce qu'on nous avait déjà dit dans la baie de Langle fut confirmé dans cette nouvelle baie, mais exprimé avec moins d'intelligence par le Chinois qui nous servait d'interprète. M. de Langle rencontra aussi, dans un coin de l'île, une espèce de cirque planté de quinze ou vingt piquets, surmontés chacun d'une tête d'ours; les ossements de ces animaux étaient épars aux environs. Comme ces peuples n'ont pas l'usage des armes à feu, qu'ils combattent les ours corps à corps, et que leurs flèches ne peuvent que les blesser, ce cirque nous parut être destiné à conserver la mémoire de leurs exploits, et les vingt têtes d'ours exposées aux yeux devaient retracer les victoires qu'ils avaient remportées depuis dix ans, à en juger par l'état de décomposition dans lequel se

trouvaient le plus grand nombre. Les productions et les substances du sol de la baie d'Estaing ne diffèrent presque point de celles de la baie de Langle : le saumon y était aussi commun, et chaque cabane avait son magasin; nous découvrîmes que ces peuples consomment la tête, la queue et l'épine du dos, et qu'ils boucanent et font sécher, pour être vendus aux Mantchoux, les deux côtés du ventre de ce poisson, dont ils ne se réservent que le fumet, qui infecte leurs maisons, leurs meubles, leurs habillements, et jusqu'aux herbes qui environnent leurs villages. Nos canots partirent enfin, à huit heures du soir, après que nous eûmes comblé de présents les Tartares et les insulaires; ils étaient de retour à huit heures trois quarts, et j'ordonnai de tout disposer pour l'appareillage du lendemain.

» Le 20, le jour fut très-beau. Nous prolongeâmes la côte occidentale de l'île à une petite lieue.

» Le 22 au soir, je mouillai à une lieue de terre. J'étais par le travers d'une petite rivière; on voyait, à trois lieues au nord, un pic très-remarquable; je lui ai donné le nom de *pic la Martinière,* parce qu'il offre un beau champ aux recherches de la botanique, dont le savant de ce nom fait son occupation principale.

» Je continuai à prolonger de très-près cette île, qui ne se terminait jamais au nord. Le 23, nous observâmes 50° 54′ de latitude nord, et notre longitude n'avait presque pas changé depuis la baie de Langle. Nous relevâmes, par cette latitude, une très-bonne baie, que j'ai nommée *baie de la Jonquière.*

» Depuis que nous avions atteint le 50e degré de latitude nord, j'étais revenu entièrement à ma première opinion; je ne pouvais plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47 degrés, et qui, d'après le rapport des naturels, devait s'étendre beaucoup plus au sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54 degrés, et qui forme, dans une direction nord et sud, une des plus longues îles du monde : ainsi le prétendu détroit de Tessoy ne serait que celui qui sépare l'île Ségalien de la Tartarie, à peu près par les 52 degrés. J'étais trop avancé pour ne pas vouloir reconnaître ce détroit et savoir s'il est praticable. Je commençais à craindre qu'il ne le fût pas, parce que le fond diminuait avec une rapidité extrême en avançant vers le nord, et que les terres de l'île Ségalien n'étaient plus que des dunes noyées et presque à fleur d'eau, comme des bancs de sable (¹).

» Le 23 au soir, je mouillai à trois lieues de terre, par vingt-quatre brasses, fond de vase.

» Le 24, à la pointe du jour, nous mîmes à la voile, ayant fixé la route au nord-ouest. Le fond haussa jusqu'à dix-huit brasses dans trois heures : je fis gouverner à l'ouest, et il se maintint dans une égalité parfaite. Nous mouillâmes, le soir du 26, sur la côte de Tartarie, et le lendemain, à midi, la brume s'étant dissipée, je pris le parti de courir au nord nord-est, vers le milieu du canal, afin d'achever l'éclaircissement de ce point de géographie, qui nous coûtait tant de fatigues. Nous naviguâmes ainsi, ayant parfaitement connaissance des deux côtes : comme je m'y étais attendu, le fond haussa de trois brasses par lieue. Nous étions si avancés que je désirais toucher ou voir le sommet de cet atterrissement; malheureusement, le temps était devenu très-incertain, et la mer grossissait de plus en plus; nous mîmes cependant nos canots à la mer, pour sonder autour de nous. M. Boutin eut ordre d'aller vers le sud-est, et M. de Vaujuas fut chargé de sonder vers le nord, avec défense expresse de s'exposer à rendre problématique leur retour à bord.

» Mes ordres furent exécutés avec la plus grande exactitude. M. Boutin revint bientôt après; M. de Vaujuas fit une lieue au nord, et ne trouva plus que six brasses; il atteignit le point le plus éloigné que l'état de la mer et du temps lui permît de sonder (¹). Parti à sept heures du soir, il ne fut de retour qu'à minuit : déjà la mer était agitée, et, n'ayant pu oublier le malheur que nous avions éprouvé à la baie des Français, je commençais à être dans la plus vive inquiétude. Son retour me parut une compensation de la très-mauvaise situation où se trouvaient nos vaisseaux; car, à la pointe du jour, nous fûmes forcés

(¹) La carte de Krafto (ou Sakhalien) de Siebold, faite d'après les cartes originales de Mogoni Tokunai et Mamia Rinzo, figure avec précision les contours du détroit de *Mamia,* qui est bien réellement ouvert. Mais ce détroit, dans son état actuel, ne paraît pas être praticable aux bâtiments d'un fort tonnage. Il existe vers le milieu de sa longueur, à l'embouchure du fleuve Amour, un envasement dont le nettoyage nécessiterait des travaux immenses. Pendant la dernière guerre, des navires russes, poursuivis par les nôtres, n'ont pu traverser le chenal et chercher un refuge dans l'Amour qu'en subissant, dans ce passage, de fortes avaries. La carte du Sakhalien, publiée cette année, d'après celle de Tabienkof, indique une décroissance dans le sondage du chenal, puis une lacune importante. On peut consulter, à ce sujet, le *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde* de Neumann (Berlin, 1856), et les *Mittheilungen* du docteur A. Petermann (Gotha, 1856).

d'appareiller. La mer était si grosse que nous employâmes quatre heures à lever notre ancre : la tournevire et la marguerite cassèrent; le cabestan fut brisé. Par cet événement, trois hommes furent grièvement blessés; nous fûmes contraints, quoiqu'il ventât très-grand frais, de faire porter à nos frégates toute la voile que leurs mâts pouvaient supporter. Heureusement, quelques légères variations du sud au sud sud-ouest et au sud sud-est nous furent favorables, et nous nous élevâmes, en vingt-quatre heures, de cinq lieues.

» Le 28 au soir, la brume s'étant dissipée, nous nous trouvâmes sur la côte de Tartarie, à l'ouverture d'une baie qui paraissait très-profonde. M. de Langle, ayant de suite fait mettre son canot à la mer, sonda lui-même cette rade, et me rapporta qu'elle offrait le meilleur abri possible derrière quatre îles qui la



La baie de Romanzoff, dans le détroit de la Pérouse (¹).

garantissaient des vents du large. Il était descendu dans un village de Tartares où il avait été très-bien accueilli; il avait découvert une aiguade où l'eau la plus limpide pouvait tomber en cascade dans nos chaloupes, et ces îles, dont le bon mouillage ne devait être éloigné que de trois encâblures, étaient couvertes de bois. D'après le rapport de M. de Langle, je donnai ordre de tout disposer pour entrer au fond de la baie à la pointe du jour, et nous y mouillâmes à huit heures du matin, par six brasses, fond de vase. Cette baie fut nommée *baie de Castries.* »

L'impossibilité reconnue de débarquer au nord de l'île Ségalien fit douter à la Pérouse qu'il lui fût possible d'arriver, en cette année 1787, au Kamtschatka. Il ne voulut toutefois relâcher que cinq jours à la baie de Castries, pour pourvoir aux besoins d'eau et de bois.

Le 2 août, il mit à la voile et redescendit vers le sud. Bientôt il découvrit le détroit qui sépare le Yezo de l'Oku-Yezo, et que, depuis, l'on a nommé détroit de la Pérouse (²). Il relâcha à la baie de

(¹) « J'ai donné, dit Krusenstern, les noms de cap et baie de *Romanzoff* à la pointe septentrionale du Yezo et à toute la baie, en l'honneur du comte Nicolaï Romanzoff, chancelier de l'empire.

(²) La Pérouse donna le nom de *pic de Langle* à une montagne située à l'extrémité nord de l'île de Chicha ou Yezo,

Crillon, sur la pointe de l'île Tchoka ou Ségalien, traversa le détroit, reconnut toutes les terres découvertes par les Hollandais du vaisseau le *Kastricum*, les îles des États, puis la terre de la Compagnie, l'île des Quatre-Frères, l'île de Marikan, qui lui parurent inhabitables; enfin il explora les Kouriles, dont la population est la même que celle de l'île Tchoka, et se décida à faire route pour le Kamtschatka, que l'on aperçut le 5 septembre, six heures du soir. Toute la côte parut hideuse, hérissée de roches couvertes de neige. Le 6, on approcha de la terre; la base des montagnes était verte et boisée.

Le soir on eut connaissance de la baie d'Avatscha ou Saint-Pierre et Saint-Paul, et on entra, le 7, à deux heures après midi, dans la baie, où l'on retrouva une partie des personnages que le capitaine Cook y avait rencontrés.

La Pérouse séjourna dans la baie d'Avatscha, qui ressemble beaucoup à celle de Brest, pendant le reste du mois de septembre ([1]).

Après y avoir étudié le pays autant qu'il lui fut possible, il en sortit en octobre et chercha, sans pouvoir la découvrir, dans un espace de trois cents lieues, une grande île, riche et peuplée, découverte, disait-on, par les Espagnols, en 1620. Il traversa la ligne pour la troisième fois, et le 6 décembre il passa en vue de l'île la plus orientale de l'archipel des Navigateurs. Le 9 décembre, il mouilla à l'île Maouna, au milieu de l'archipel Samoa, ou Hamoa, ou des Navigateurs. Sa pointe occidentale est par 14° 20′ de latitude sud et 173° 7′ de longitude ouest. Sa longueur est de 17 milles, sa largeur de 7.

**Mœurs, coutumes, arcs et usages des insulaires de Maouna. — Contraste de ce pays riant et fertile avec la férocité de ses habitants. — La houle devient très-forte; nous sommes contraints d'appareiller. — M. de Langle, voulant faire de l'eau, descend à terre avec quatre chaloupes armées. — Il est assassiné; onze personnes des deux équipages éprouvent le même sort. — Récit circonstancié.**

« Le lendemain (10 décembre 1787), le lever du soleil m'annonça une belle journée; je formai la résolution d'en profiter pour reconnaître le pays, observer les habitants dans leurs propres foyers, faire de l'eau et appareiller ensuite, la prudence ne me permettant pas de passer une seconde nuit dans ce mouillage. M. de Langle avait aussi trouvé cet ancrage trop dangereux pour y faire un plus long séjour; il fut donc convenu que nous appareillerions dans l'après-midi, et que la matinée, qui était très-belle, serait employée en partie à traiter des fruits et des cochons. Dès la pointe du jour, les insulaires avaient conduit autour des deux frégates cent pirogues remplies de différentes provisions, qu'ils ne voulaient échanger que contre des rassades: c'étaient pour eux des diamants du plus grand prix; ils dédaignaient nos haches, nos étoffes, et tous nos autres articles de traite. Pendant qu'une partie de l'équipage était occupée à contenir les Indiens et à faire le commerce avec eux, le reste remplissait les canots et les chaloupes de futailles vides, pour aller faire de l'eau. Nos deux chaloupes armées, commandées par MM. de Clonard et Colinet, celles de *l'Astrolabe* par MM. de Monti et Bellegarde, partirent, dans cette vue, à cinq heures du matin, pour une baie éloignée d'environ une lieue, et un peu au vent, situation assez commode, parce que nos canots chargés d'eau pouvaient revenir à la voile et grand largue. Je suivis de très-près MM. de Clonard et Monti dans ma biscaïenne, et j'abordai au rivage en même temps

séparée de l'île Tchoka ou Ségalien, sur la côte, par le détroit qu'il découvrit. Krusenstern croit que ce pic est celui qui avait été nommé *Blydeberg* par les Hollandais. Le pic de Langle est par 45° 11′ nord et 218° 47′.

([1]) « Les vallées situées au nord de cette baie présentent une végétation qui m'a étonné. L'herbe y était presque de la hauteur d'un homme, et les fleurs champêtres, telles que des roses sauvages et autres qui s'y trouvaient mêlées, répandaient au loin l'exhalaison la plus suave. . Il tombe ordinairement de grandes pluies pendant le printemps et l'automne, et les coups de vent se font fréquemment sentir dans cette dernière saison et dans l'hiver; celui-ci est quelquefois pluvieux, mais, malgré sa longueur, on assure qu'il n'est pas si extraordinairement rigoureux, du moins dans cette partie méridionale du Kamtschatka. La neige commence à prendre pied en octobre, et le dégel n'a lieu qu'en avril ou mai; mais en juillet même on en voit tomber sur le sommet des hautes montagnes. L'été est assez beau; les plus fortes chaleurs ne durent guère que le temps du solstice. Le tonnerre s'y fait rarement entendre et ne fait jamais de ravages. » (Lesseps, *Voyage du Kamtschatka en France.)*

qu'eux. Malheureusement M. de Langle voulut, avec son petit canot, aller se promener dans une seconde anse éloignée de notre aiguade d'environ une lieue, et cette promenade, d'où il revint enchanté, transporté par la beauté du village qu'il avait visité, fut, comme on le verra, la cause de nos malheurs. L'anse vers laquelle nous dirigeâmes la route de nos chaloupes était grande et commode; les canots et les chaloupes y restaient à flot, à la marée basse, à une demi-portée de pistolet du rivage. L'aiguade était belle et facile; MM. de Clonard et Monti y établirent le meilleur ordre. Une haie de soldats fut postée entre le rivage et les Indiens; ceux-ci étaient environ deux cents, et dans ce nombre il y avait beaucoup de femmes et d'enfants; nous les engageâmes tous à s'asseoir sous des cocotiers qui n'étaient qu'à huit toises de distance de nos chaloupes. Chacun d'eux avait auprès de lui des poules, des cochons, des perruches, des pigeons, des fruits; tous voulaient les vendre à la fois, ce qui occasionnait un peu de confusion.

« Les femmes, dont quelques-unes étaient très-jolies, offraient leurs fruits et leurs poules. Bientôt elles essayèrent de traverser la haie de soldats, et ceux-ci les repoussaient trop faiblement pour les arrêter; leurs manières étaient douces, gaies et engageantes. Elles parvinrent, sans beaucoup de peine, à percer les rangs; alors les hommes s'approchèrent, et la confusion augmenta. Mais des Indiens, que nous prîmes pour des chefs, parurent, armés de bâtons, et rétablirent l'ordre; chacun retourna à son poste, et le marché recommença, à la grande satisfaction des vendeurs et des acheteurs. Cependant il s'était passé dans notre chaloupe une scène qui était une véritable hostilité, et que je voulus réprimer sans effusion de sang. Un Indien était monté sur l'arrière de notre chaloupe; là, il s'était emparé d'un maillet et en avait assené plusieurs coups sur les bras et le dos d'un de nos matelots. J'ordonnai à quatre des plus forts marins de s'élancer sur lui et de le jeter à la mer, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les autres insulaires parurent improuver la conduite de leur compatriote, et cette rixe n'eut point de suite. Peut-être un exemple de sévérité eût-il été nécessaire pour imposer davantage à ces peuples, et leur faire connaître combien la force de nos armes l'emportait sur leurs forces individuelles; car leur taille d'environ cinq pieds dix pouces, leurs membres fortement prononcés et dans les proportions les plus colossales, leur donnaient d'eux-mêmes une supériorité qui nous rendait bien peu redoutables à leurs yeux. Mais n'ayant que très-peu de temps à rester parmi ces insulaires, je ne crus pas devoir infliger de peine plus grave à celui d'entre eux qui nous avait offensés, et pour leur donner quelque idée de notre puissance, je me contentai de faire acheter trois pigeons, qui furent lancés en l'air et tués à coups de fusil devant l'assemblée. Cette action parut leur avoir inspiré quelque crainte, et j'avoue que j'attendais plus de ce sentiment que de celui de la bienveillance, dont l'homme à peine sorti de l'état sauvage est rarement susceptible.

» Pendant que tout se passait avec la plus grande tranquillité et que nos futailles se remplissaient d'eau, je crus pouvoir m'écarter d'environ deux cents pas pour aller visiter un village charmant, placé au milieu d'un bois, ou plutôt d'un verger, dont les arbres étaient chargés de fruits. Les maisons étaient placées sur la circonférence d'un cercle d'environ cent cinquante toises de diamètre, dont le centre formait une vaste place tapissée de la plus belle verdure; les arbres qui l'ombrageaient entretenaient une fraîcheur délicieuse. Des femmes, des enfants, des vieillards m'accompagnaient et m'engageaient à entrer dans leurs maisons; ils étendaient les nattes les plus fines et les plus fraîches sur le sol, formé par de petits cailloux choisis, et qu'ils avaient élevé d'environ deux pieds pour se garantir de l'humidité. J'entrai dans la plus belle de ces cases, qui vraisemblablement appartenait au chef, et ma surprise fut extrême de voir un vaste cabinet de treillis, aussi bien exécuté qu'aucun de ceux des environs de Paris. Le meilleur architecte n'aurait pu donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse qui terminait cette case; un rang de colonnes, à cinq pieds de distance les unes des autres, en formait le pourtour; ces colonnes étaient faites de troncs d'arbres très-proprement travaillés, entre lesquels des nattes fines, artistement recouvertes les unes par les autres en écailles de poisson, s'élevaient ou se baissaient avec des cordes, comme nos jalousies; le reste de la maison était couvert de feuilles de cocotier.

» Ce pays charmant réunissait encore le double avantage d'une terre fertile sans culture, et d'un climat qui n'exigeait aucun vêtement. Des arbres à pain, des cocos, des bananes, des goyaves, des oranges, présentaient à ces peuples fortunés une nourriture saine et abondante; des poules, des cochons, des chiens, qui vivaient de l'excédant de ces fruits, leur offraient une agréable variété de mets. Ils étaient

si riches, ils avaient si peu de besoins, qu'ils dédaignaient nos instruments de fer et nos étoffes, et ne voulaient que des rassades; comblés de biens réels, ils ne désiraient que des inutilités.

« Ils avaient vendu, à notre marché, plus de deux cents pigeons ramiers privés, qui ne voulaient manger que dans la main; ils avaient aussi échangé les tourterelles et les perruches les plus charmantes, aussi privées que les pigeons. Quelle imagination ne se peindrait le bonheur dans un séjour aussi délicieux! Ces insulaires, disions-nous sans cesse, sont sans doute les plus heureux habitants de la terre; entourés de leurs femmes et de leurs enfants, ils coulent au sein du repos des jours purs et tranquilles; ils n'ont d'autre soin que celui d'élever des oiseaux, et, comme le premier homme, de cueillir sans aucun travail les fruits qui croissent sur leurs têtes. Nous nous trompions; ce beau séjour n'était pas celui de l'innocence : nous n'apercevions, à la vérité, aucune arme; mais les corps de ces Indiens, couverts de cicatrices, prouvaient qu'ils étaient souvent en guerre ou en querelle entre eux, et leurs traits annonçaient une férocité qu'on n'apercevait pas dans la physionomie des femmes. La nature avait sans doute laissé cette empreinte sur la figure de ces Indiens pour avertir que l'homme presque sauvage et dans l'anarchie est un être plus méchant que les animaux les plus féroces.

» Cette première visite se passa sans aucune rixe capable d'entraîner des suites fâcheuses; j'appris cependant qu'il y avait eu des querelles particulières, mais qu'une grande prudence les avait rendues nulles.

» Nos chaloupes arrivèrent chargées d'eau, et je fis disposer tout pour appareiller. M. de Langle revint au même instant de sa promenade; il me rapporta qu'il était descendu dans un superbe port de bateaux, situé au pied d'un village charmant, et près d'une cascade de l'eau la plus limpide. En passant à son bord, il avait donné des ordres pour appareiller; il en sentait comme moi la nécessité; mais il insista avec la plus grande force pour que nous restassions bord sur bord à une lieue de la côte, et que nous fissions encore quelques chaloupées d'eau avant de nous éloigner de l'île. J'eus beau lui représenter que nous n'en avions pas le moindre besoin, il avait adopté le système du capitaine Cook : il croyait que l'eau fraîche était cent fois préférable à celle que nous avions dans la cale, et, comme quelques personnes de son équipage avaient de légers symptômes de scorbut, il pensait avec raison que nous leur devions tous les moyens de soulagement. Aucune île d'ailleurs ne pouvait être comparée à celle-ci pour l'abondance des provisions : les deux frégates avaient déjà traité plus de cinq cents cochons, une grande quantité de poules, de pigeons et de fruits, et tant de biens ne nous avaient coûté que quelques grains de verre.

» Je sentais la vérité de ces réflexions; mais un secret pressentiment m'empêcha d'abord d'y acquiescer : je lui dis que je trouvais ces insulaires trop turbulents pour risquer d'envoyer à terre des canots et des chaloupes qui ne pouvaient être soutenus par le feu de nos vaisseaux; que notre modération n'avait servi qu'à accroître la hardiesse de ces Indiens, qui ne calculaient que nos forces individuelles, très-inférieures aux leurs. Mais rien ne put ébranler la résolution de M. de Langle; il me dit que ma résistance me rendrait responsable des progrès du scorbut, qui commençait à se manifester avec assez de violence, et que d'ailleurs le port dont il me parlait était beaucoup plus commode que celui de notre aiguade; il me pria enfin de permettre qu'il se mît à la tête de la première expédition, m'assurant que, dans trois heures, il serait de retour à bord avec toutes les embarcations pleines d'eau. M. de Langle était un homme d'un jugement si solide et d'une telle capacité que ces considérations, plus que tout autre motif, déterminèrent mon consentement, ou plutôt firent céder ma volonté à la sienne : je lui promis donc que nous tiendrions bord sur bord toute la nuit; que nous expédierions le lendemain nos deux chaloupes et nos deux canots, armés comme il le jugerait à propos, et que le tout serait à ses ordres. L'événement acheva de nous convaincre qu'il était temps d'appareiller : en levant l'ancre, nous trouvâmes un toron du câble coupé par le corail, et, deux heures plus tard, le câble l'eût été entièrement.

» Comme nous ne mîmes sous voiles qu'à quatre heures après midi, il était trop tard pour songer à envoyer nos chaloupes à terre, et nous remîmes leur départ au lendemain. La nuit fut orageuse, et les vents, qui changeaient à chaque instant, me firent prendre le parti de m'éloigner de la côte d'environ trois lieues. Au jour, le calme plat ne me permit pas d'en approcher; ce ne fut qu'à neuf heures qu'il s'éleva une petite brise du nord-est, avec laquelle j'accostai l'île, dont nous n'étions, à onze heures, qu'à une petite lieue de distance : j'expédiai alors ma chaloupe et mon grand canot, commandés par MM. Boutin et Mouton, pour se rendre à bord de *l'Astrolabe*, aux ordres de M. de Langle; tous ceux qui avaient

quelques légères atteintes de scorbut y furent embarqués, ainsi que six soldats armés, ayant à leur tête le capitaine d'armes; ces deux embarcations contenaient vingt-huit hommes, et portaient environ vingt barriques d'armement, destinées à être remplies à l'aiguade. MM. de Lamanon et Colinet, quoique malades, furent du nombre de ceux qui partirent de *la Boussole*. D'un autre côté, M. de Vaujuas, convalescent, accompagna M. de Langle dans son grand canot; M. le Gobien, garde de la marine, commandait la chaloupe, et MM. de la Martinière, Lavaux et le père Receveur faisaient partie des trente-trois personnes envoyées par *l'Astrolabe*. Parmi les soixante et un individus qui composaient l'expédition entière, se trouvait l'élite de nos équipages. M. de Langle fit armer tout son monde de fusils et de sabres; et six pierriers furent placés dans les chaloupes; je l'avais généralement laissé le maître de se pourvoir de tout ce qu'il croirait nécessaire à sa sûreté.

» Les chaloupes débordèrent *l'Astrolabe* à midi et demi, et en moins de trois quarts d'heure elles furent arrivées au lieu de l'aiguade. Quelle fut la surprise de tous les officiers, celle de M. de Langle lui-même, de trouver, au lieu d'une baie vaste et commode, une anse remplie de corail, dans laquelle on ne pénétrait que par un canal tortueux, de moins de vingt-cinq pieds de largeur, et où la houle déferlait comme sur une barre! Lorsqu'ils furent en dedans, ils n'eurent pas trois pieds d'eau; les chaloupes échouèrent, et les canots ne restèrent à flot que parce qu'ils furent halés à l'entrée de la passe, assez loin du rivage. Malheureusement M. de Langle avait reconnu cette baie à la mer haute; il n'avait pas supposé que dans ces îles la marée montât de cinq ou six pieds; il croyait que ses yeux le trompaient. Son premier mouvement fut de quitter cette baie pour aller dans celle où nous avions déjà fait de l'eau, et qui réunissait tous les avantages; mais l'air de tranquillité et de douceur des peuples qui attendaient sur le rivage, avec une immense quantité de fruits et de cochons; les femmes et les enfants qu'il remarqua parmi ces insulaires, qui ont soin de les écarter lorsqu'ils ont des vues hostiles; toutes ces circonstances réunies firent évanouir ses premières idées de prudence, qu'une fatalité inconcevable l'empêcha de suivre. Il mit à terre les pièces à eau des quatre embarcations avec la plus grande tranquillité; ses soldats établirent le meilleur ordre sur le rivage; ils formèrent une haie qui laissa un espace libre à nos travailleurs. Mais ce calme ne fut pas de longue durée; plusieurs des pirogues qui avaient vendu leurs provisions à nos vaisseaux étaient retournées à terre, et toutes avaient abordé dans la baie de l'aiguade, en sorte que, peu à peu, elle s'était remplie: au lieu de deux cents habitants, y compris les femmes et les enfants, que M. de Langle y avait rencontrés en arrivant à une heure et demie, il s'en trouva mille ou douze cents à trois heures. Le nombre des pirogues qui, le matin, avaient commercé avec nous était si considérable que nous nous étions à peine aperçus qu'il eût diminué dans l'après-midi; je m'applaudissais de les tenir occupés à bord, espérant que nos chaloupes en seraient plus tranquilles. Mon erreur était extrême; la situation de M. de Langle devenait plus embarrassante de moment en moment: il parvint néanmoins, secondé par MM. de Vaujuas, Boutin, Colinet et le Gobien, à embarquer son eau; mais la baie était presque à sec, et il ne pouvait pas espérer de déchouer ses chaloupes avant quatre heures du soir: il y entra cependant, ainsi que son détachement, et se posta en avant avec son fusil et ses fusiliers, défendant de tirer avant qu'il en eût donné l'ordre. Il commençait néanmoins à sentir qu'il y serait bientôt forcé: déjà les pierres volaient, et ces Indiens, qui n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, entouraient les chaloupes à moins d'une toise de distance; les soldats, qui étaient embarqués, faisaient de vains efforts pour les écarter. Si la crainte de commencer les hostilités et d'être accusé de barbarie n'eût arrêté M. de Langle, il eût sans doute ordonné de faire sur les Indiens une décharge de mousqueterie et de pierriers qui aurait certainement éloigné cette multitude; mais il se flattait de les contenir sans effusion de sang, et il fut victime de son humanité. Bientôt une grêle de pierres, lancées à une très-petite distance avec la vigueur d'une fronde, atteignit presque tous ceux qui étaient dans la chaloupe. M. de Langle n'eut que le temps de tirer ses deux coups de fusil; il fut renversé, et tomba malheureusement du côté de bâbord de la chaloupe, où plus de deux cents Indiens le massacrèrent sur-le-champ à coups de massue et de pierres. Lorsqu'il fut mort, ils l'attachèrent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin, sans doute, de profiter plus sûrement de ses dépouilles.

» La chaloupe de *la Boussole*, commandée par M. Boutin, était échouée à deux toises de celle de *l'Astrolabe*, et elles laissaient, parallèlement entre elles, un petit canal qui n'était pas occupé par les Indiens: c'est par là que se sauvèrent à la nage tous les blessés qui eurent le bonheur de ne pas tomber

du côté du large; ils gagnèrent nos canots, qui, étant très-heureusement restés à flot, se trouvèrent à portée de sauver quarante-neuf hommes sur les soixante et un qui composaient l'expédition. M. Boutin avait imité tous les mouvements et suivi toutes les démarches de M. de Langle; ses pièces à eau, son détachement, tout son monde, avaient été embarqués en même temps et placés de la même manière, et il occupait le même poste sur l'avant de sa chaloupe. Quoiqu'il craignît les mauvaises suites de la modération de M. de Langle, il ne se permit de tirer, et n'ordonna la décharge de son détachement qu'après le feu de son commandant. On sent qu'à la distance de quatre ou cinq pas chaque coup de fusil dut tuer un Indien; mais on n'eut pas le temps de recharger. M. Boutin fut également renversé par une pierre; il tomba heureusement entre les deux chaloupes. En moins de cinq minutes, il ne resta pas un seul homme sur les deux embarcations échouées; ceux qui s'étaient sauvés à la nage vers les deux canots avaient chacun plusieurs blessures, presque toutes à la tête; ceux, au contraire, qui eurent le malheur d'être renversés du côté des Indiens, furent achevés dans l'instant à coups de massue. Mais l'ardeur du pillage fut telle que ces insulaires coururent s'emparer des chaloupes et y montèrent, au nombre de plus de trois ou quatre cents; ils brisèrent les bancs et mirent l'intérieur en pièces, pour y chercher nos prétendues richesses. Alors ils ne s'occupèrent presque plus de nos canots, ce qui donna le temps à MM. de Vaujuas et Mouton de sauver le reste de l'équipage, et de s'assurer qu'il ne restait plus au pouvoir des Indiens que ceux qui avaient été massacrés et tués dans l'eau à coups de *patow*. Ceux qui montaient nos canots, et qui jusque-là avaient tiré sur les insulaires et en avaient tué plusieurs, ne songèrent plus qu'à jeter à la mer leurs pièces à eau, pour que les canots pussent contenir tout le monde : ils avaient, d'ailleurs, presque épuisé leurs munitions, et la retraite n'était pas sans difficulté, avec une si grande quantité de personnes dangereusement blessées, qui, étendues sur les bancs, empêchaient le jeu des avirons. On doit à la sagesse de M. de Vaujuas, au bon ordre qu'il établit, à la ponctualité avec laquelle M. Mouton, qui commandait le canot de *la Boussole*, sut le maintenir, le salut des quarante-neuf personnes des deux équipages. M. Boutin, qui avait cinq blessures à la tête et une dans l'estomac, fut sauvé entre deux eaux par notre patron de chaloupe, qui était lui-même blessé. M. Colinet fut trouvé sans connaissance sur le cablot du canot, un bras fracturé, un doigt cassé, et ayant deux blessures à la tête. M. Lavaux, chirurgien-major de *l'Astrolabe*, fut blessé si fortement qu'il fallut le trépaner; il avait nagé néanmoins jusqu'aux canots, ainsi que M. de Lamartinière et le père Receveur, qui avait reçu une forte contusion dans l'œil. M. de Lamanon et M. de Langle furent massacrés avec une barbarie sans exemple, ainsi que Talin, capitaine d'armes de *la Boussole*, et neuf autres personnes des deux équipages. Le féroce Indien, après les avoir tués, cherchait encore à assouvir sa rage sur leurs cadavres, et ne cessait de les frapper à coups de massue. M. le Gobien, qui commandait la chaloupe de *l'Astrolabe* sous les ordres de M. de Langle, n'abandonna cette chaloupe que lorsqu'il s'y vit seul; après avoir épuisé ses munitions, il sauta dans l'eau, du côté du petit chenal formé par les deux chaloupes, qui, comme je l'ai dit, n'était pas occupé par les Indiens, et, malgré ses blessures, il parvint à se sauver dans l'un des canots : celui de *l'Astrolabe* était si chargé qu'il échoua. Cet événement fit naître aux insulaires l'idée de troubler les blessés dans leur retraite; ils se portèrent en grand nombre vers les récifs de l'entrée, dont les canots devaient nécessairement passer à dix pieds de distance. On épuisa sur ces forcenés le peu de munitions qui restait, et les canots sortirent enfin de cet antre, plus affreux, par sa situation perfide et par la cruauté de ses habitants, que le repaire des tigres et des lions.

» Ils arrivèrent à bord à cinq heures, et nous apprirent cet événement désastreux. Nous avions dans ce moment, autour de nous, cent pirogues, où les naturels vendaient des provisions avec une sécurité qui prouvait leur innocence; mais c'étaient les frères, les enfants, les compatriotes de ces barbares assassins, et j'avoue que j'eus besoin de toute ma raison pour contenir la colère dont j'étais animé et pour empêcher nos équipages de les massacrer. Déjà les soldats avaient sauté sur les canons, sur les armes; j'arrêtai ces mouvements, qui cependant étaient bien pardonnables, et je fis tirer un seul coup de canon à poudre, pour avertir les pirogues de s'éloigner. Une petite embarcation partie de la côte leur fit part, sans doute, de ce qui venait de se passer; car, en moins d'une heure, il ne resta aucune pirogue à notre vue. Un Indien, qui était sur le gaillard d'arrière de ma frégate lorsque notre canot arriva, fut arrêté par mon ordre et mis aux fers; le lendemain, ayant rapproché la côte, je lui permis

de s'élancer à la mer : la sécurité avec laquelle il était resté sur la frégate était une preuve non équivoque de son innocence. »

Le projet de la Pérouse fut d'abord d'ordonner une nouvelle expédition pour venger ses malheureux compagnons de voyage. Il reconnut l'impossibilité de mouiller à portée de canon du village. Il passa deux jours à louvoyer devant la baie.

Vingt personnes des deux frégates étaient en outre grièvement blessées ; on était ainsi privé de trente-deux hommes et de deux chaloupes, les seuls bâtiments à rames qui pussent contenir un nombre assez considérable d'hommes armés pour tenter une descente ; le plus petit échec eût forcé de brûler une des deux frégates pour armer l'autre. « Enfin, dit la Pérouse, s'il n'avait fallu à ma colère que le massacre de quelques Indiens, j'avais eu occasion de détruire, de couler bas, de briser cent pirogues qui contenaient plus de cinq cents personnes ; mais je craignis de me tromper au choix des victimes ; le cri de ma conscience leur sauva la vie.

» Je fis route, en conséquence, le 14, pour une troisième île que j'apercevais à l'ouest un quart nord-ouest, et dont M. de Bougainville avait eu connaissance du haut des mâts seulement, parce que le mauvais temps l'en avait écarté. Elle est séparée de celle de Maouna par un canal de neuf lieues. Les Indiens nous avaient donné les noms des deux îles qui composent leur archipel ; ils en avaient marqué grossièrement la place sur un papier, et quoiqu'on ne puisse guère compter sur le plan qu'ils en tracèrent, il paraît cependant probable que les peuples de ces diverses îles forment entre eux une espèce de confédération et qu'ils communiquent très-fréquemment ensemble. Les découvertes ultérieures que nous avons faites ne nous permettent pas de douter que cet archipel ne soit plus considérable, aussi peuplé et aussi abondant en vivres que celui de la Société ; il est même vraisemblable qu'on y trouverait de très-bons mouillages. Mais n'ayant plus de chaloupe, et voyant l'état de fermentation des équipages, je formai la résolution de ne mouiller qu'à la baie Botanique, dans la Nouvelle-Hollande, où je me proposais de construire une nouvelle chaloupe avec les pièces que j'avais à bord. Je voulais néanmoins, pour le progrès de la géographie, explorer les différentes îles que je rencontrerais, et déterminer exactement leur longitude et leur latitude ; j'espérais aussi pouvoir commercer avec ces insulaires, en restant bord sur bord, près de leurs îles. Je laisse volontiers à d'autres le soin d'écrire l'histoire très-peu intéressante de ces peuples barbares. Un séjour de vingt-quatre heures, et la relation de nos malheurs, suffisent pour faire connaître leurs mœurs atroces, leurs arts, et les productions d'un des plus beaux pays de la nature. »

**Ile d'Oyolava. — Ile de Pola. — Iles des Cocos et des Truites. — Ile Vavao. — Botany-Bay. — Interruption du journal.**

Le 14 décembre, la Pérouse fit route vers l'île d'Oyolava, dont Bougainville avait reconnu de très-loin la partie méridionale. Il y aborda. La population ressemblait beaucoup à celle de l'île Maouna. Quelques femmes étaient jolies et ornées comme les taïtiennes décrites par Cook. A quatre lieues, on côtoya l'île Pola, puis les îles des Cocos et des Traîtres, que Wallis avait nommées Boscawen et Keppel [1].

Les deux frégates s'éloignèrent de l'île des Traîtres par un temps affreux, qui les suivit jusqu'au delà de l'archipel des Amis.

Le 27 décembre, on découvrit l'île Vavao, dont Cook avait appris l'existence, mais qu'il n'avait pas visitée ; c'est une des plus considérables de cet archipel des Amis ; elle avait été découverte par le pilote espagnol Maurelle, parti de Manille en 1781, et qui avait appelé le groupe de Vavao *îles de Majora.* La Pérouse approcha aussi des îles Kao, Toofou, Koengatonga, Koonga-Kapaee, Tongataboo. Le 31 décembre, on reconnut la pointe de Van-Diémen et le banc des Brisants au large.

[1] Depuis la Pérouse, l'archipel Samoa a été visité par l'Anglais Edwards, en 1791, et exploré avec grand soin par le capitaine Otto de Kotzebue, en 1824.

Les habitants de Maouna paraissent être moins hospitaliers et moins doux que ceux des autres îles de l'archipel ; ils ne sont pas gouvernés de la même manière.

Le 13 janvier, on approcha de l'île Norfolk et des îlots qui sont à la pointe méridionale. Le 23, on aperçut Botany-Bay ([1]).

« Nous passâmes, dit la Pérouse, la journée du 24 à louvoyer à la vue de Botany-Bay, sans pouvoir doubler la pointe Solander, qui nous restait à une lieue au nord. Les vents soufflaient avec force de cette partie, et nos bâtiments étaient trop mauvais voiliers pour vaincre à la fois la force du vent et des courants.



Vue de l'entrée du port Jackson (Botany-Bay). — D'après l'Atlas de l'*Astrolabe*.

Mais nous eûmes, ce même jour, un spectacle bien nouveau pour nous depuis notre départ de Manille : ce fut celui d'une flotte anglaise, mouillée dans Botany-Bay, dont nous distinguions les flammes et les pavillons.

» Des Européens sont tous compatriotes à cette distance de leur pays, et nous avions la plus vive impatience de gagner le mouillage ; mais le temps fut si brumeux le lendemain, qu'il nous fut impossible de reconnaître la terre, et nous n'atteignîmes le mouillage que le 26, à neuf heures du matin. Je laissai tomber l'ancre à un mille de la côte du nord, sur un fond de sept brasses de bon sable gris, par le travers de la seconde baie. Au moment où je me présentais dans la passe, un lieutenant et un midshipman anglais furent envoyés à mon bord par le capitaine Hunter, commandant la frégate anglaise le *Sirius*; ils m'offrirent de sa part tous les services qui dépendaient de lui, ajoutant néanmoins qu'étant sur le point d'appareiller pour remonter vers le nord, les circonstances ne lui permettraient de nous donner ni vivres, ni munitions, ni voiles ; de sorte que leurs offres de service se réduisaient à des vœux pour le succès ultérieur de notre voyage. J'envoyai un officier pour faire mes remercîments au capitaine Hunter, qui était déjà à pic et avait ses huniers hissés ; je lui fis dire que mes besoins se bornaient à de l'eau et du bois, dont nous ne manquerions pas dans cette baie, et que je savais que des bâtiments destinés à former une colonie à une si grande distance de l'Europe ne pouvaient être d'aucun secours à des navigateurs. Nous apprîmes du lieutenant que la flotte anglaise était commandée par le commodore Philipp, qui, la veille, avait appareillé de Botany-Bay, sur la corvette le *Spey*, avec quatre vaisseaux de transport,

([1]) Voy. la relation de Cook, p. 387.

pour aller chercher vers le nord un lieu plus commode à son établissement. Le lieutenant anglais paraissait mettre beaucoup de mystère au plan du commodore Philipp, et nous ne nous permîmes de lui faire aucune question à ce sujet; mais nous ne pouvions douter que l'établissement projeté ne fût très-près de Botany-Bay, car plusieurs canots et chaloupes étaient à la voile pour s'y rendre, et il fallait que le trajet fût bien court pour que l'on eût jugé inutile de les embarquer sur les bâtiments. Bientôt les



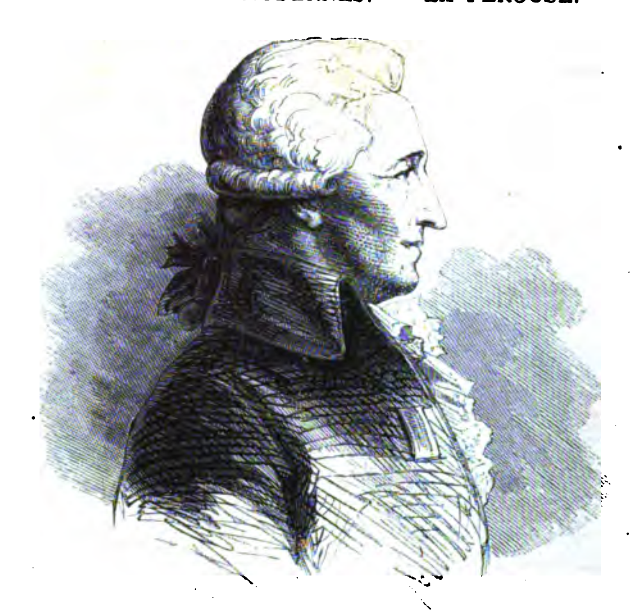
Autre vue du port Jackson. — D'après l'Atlas de *l'Astrolabe*.

matelots du canot anglais, moins discrets que leur officier, apprirent aux nôtres qu'ils n'allaient qu'au port Jackson, seize milles au nord de la pointe Banks, où le commodore Philipp avait reconnu lui-même un très-bon havre qui s'enfonçait de dix milles vers le sud-ouest; les bâtiments pouvaient y mouiller à portée de pistolet de terre, dans une mer aussi tranquille que celle d'un bassin. Nous n'eûmes, par la suite, que trop d'occasions d'avoir des nouvelles de l'établissement anglais, dont les déserteurs nous causèrent beaucoup d'ennui et d'embarras..... »

**On perd les traces de la Pérouse. — Expédition envoyée à sa recherche. — Découverte, par Dillon et Dumont d'Urville, de l'île où périt l'équipage de la Pérouse.**

Ici se termine le journal de la Pérouse. La lettre qu'il écrivit de Botany-Bay au ministre de la marine pour rendre compte de la route qu'il se proposait de tenir avant d'arriver à l'île de France, fut aussi la dernière.

Les deux frégates mirent à la voile de Botany-Bay vers la fin de février. Que devinrent-elles ensuite? On attendait, chaque mois, en France, quelque renseignement sur la direction qu'elles avaient prise : aucun n'arriva. On écrivit; on fit interroger tous les commandants des bâtiments qui exploraient l'Océanie : personne n'avait rencontré ni *l'Astrolabe*, ni *la Boussole*. Les alarmes les plus vives succédèrent à l'espérance. Cependant la révolution française agitait les esprits; le sort de nos malheureux compatriotes



Bruni d'Entrecasteaux (¹).



Vue de l'îlot de Manevaï (groupe de Vanikoro). — D'après Dumont d'Urville.

(¹) Joseph Bruni d'Entrecasteaux était né à Aix. Il débuta sous le commandement du bailli de Suffren. Il était enseigne lorsque le maréchal Devaux fit son expédition contre le Corse, et il croisa avec une barque devant cette île. En 1778, il commanda une frégate chargée de conduire des bâtiments marchands dans les Échelles du Levant, et il les défendit avec succès contre des corsaires. Nommé ensuite directeur adjoint des ports et arsenaux de la marine, il ne quitta ce poste que pour aller commander, en 1785, nos forces navales dans l'Inde. Il fut nommé gouverneur de l'île de France. Ce fut surtout le souvenir de son expédition dans le grand Océan d'Asie, jusqu'en Chine, lors de sa campagne de l'Inde, qui le fit choisir pour diriger l'expédition à la recherche de la Pérouse.

n'occupait plus l'attention au même degré. Trois années s'écoulèrent. Le 9 février 1791, l'assemblée nationale rendit un décret portant que le roi serait prié : 1° de donner des ordres à tous les agents diplomatiques français pour qu'ils eussent à faire faire les recherches les plus actives relativement aux frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe ;* 2° de faire armer un ou plusieurs bâtiments, avec la mission spéciale de rechercher M. de la Pérouse...

En exécution de ce décret, deux frégates, que l'on nomma *la Recherche* et *l'Espérance*, furent armées à Brest ; le commandement en fut confié au contre-amiral Bruni d'Entrecasteaux, qui monta *la Recherche ;* la seconde frégate eut pour commandant le capitaine Huon de Kermadec.



Village de l'îlot de Manevaï (groupe de Vanikoro). — D'après Dumont d'Urville.

L'expédition, sortie de Brest le 28 septembre 1791, se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance ; jeta l'ancre, le 24 avril 1792, près la terre de Van-Diémen, dans un canal qui reçut le nom de d'Entrecasteaux ; côtoya la Nouvelle-Calédonie, puis la partie ouest de l'île de Bougainville et de celle de Bouka. Le 27 juillet, les deux frégates entrèrent dans le havre de Carteret, à la Nouvelle-Irlande ; elles traversèrent ensuite le canal Saint-Georges et se rendirent aux îles Portland et aux îles de l'Amirauté. Un faux renseignement avait fait espérer que l'on trouverait à ces dernières îles les restes de l'équipage de la Pérouse. Assuré qu'on l'avait induit en erreur, d'Entrecasteaux fit voile vers l'île d'Amboine, aux Moluques, en vue de laquelle il arriva le 6 septembre, après avoir eu connaissance des îles de l'Ermite et de l'Échiquier, et avoir passé en vue de la Nouvelle-Guinée. Le 15 octobre, les deux frégates reprirent la mer, visitèrent successivement les côtes de la terre de Van-Diémen, de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande, et découvrirent quelques îles inconnues sur leur route. Le 25 mars 1793, elles s'arrêtèrent devant Tongatabou, île principale de l'archipel des Amis. On n'y recueillit aucun renseignement utile, quoique certainement, comme on l'a su depuis, la Pérouse eût abordé aux îles des Amis. L'expédition passa devant les Nouvelles-Hébrides, découvrit l'île Beaupré et relâcha, le 19 avril, dans le port de la Nouvelle-Calédonie, où Cook était entré en 1774. Le capitaine Huon de Kermadec mourut, dans cette île, des suites d'une maladie de langueur.

Le 10 mai, on remit à la voile, et, le 19, on passa à 35 ou 40 kilomètres de Vanikoro, mais ce fut

pendant la nuit; malheureusement, on ne visita pas cette île; il est presque certain qu'à cette époque on y eût trouvé des débris du navire de la Pérouse et très-probablement des hommes de son équipage encore vivants, peut-être la Pérouse lui-même ([1]).

D'Entrecasteaux s'arrêta près de la baie de Santa-Cruz, la *Graciosa* de Mendana ([2]), côtoya, au sud, les îles Salomon, explora la côte nord de la Louisiade, et traversa le détroit de Dampier, entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée.

Pendant que l'on explorait la côte nord de la Nouvelle-Bretagne, d'Entrecasteaux mourut du scorbut.

L'expédition continua ses recherches sous le commandement d'Auribeau, et visita les îles Portland, la plus orientale des îles de l'Amirauté, les îles des Anachorètes, les îles des Traîtres, le cap de Bonne-

([1]) Remarquons toutefois que le capitaine Edwards, commandant de la frégate *la Pandora*, qui avait vu le groupe de Vanikoro en 1791, et lui avait donné le nom de Pitt, aurait sans doute recueilli les naufragés s'il s'en fût encore trouvé sur ces îles.

Voici le passage de la relation du voyage de d'Entrecasteaux, écrite par Labillardière, qui se rapporte à la partie de l'itinéraire entre la Nouvelle-Calédonie et l'île Sainte-Croix :

« Le 21 (floréal de l'an 1 de la république française), nous fîmes voile de la Nouvelle-Calédonie de grand matin; mais lorsque nous eûmes gagné la pleine mer, nous fûmes retenus par le calme auprès d'une grande chaîne de récifs que nous apercevions vers l'ouest, et contre lesquels la mer se brisait d'une manière effrayante; cependant nous parvînmes à nous en éloigner à la faveur d'un vent faible du sud-est qui s'éleva pendant la nuit; nous les longeâmes les jours suivants, et le 24 nous découvrîmes au delà de cette chaîne, vers l'ouest, l'île de Moulin, à plus de trois myriamètres de distance, et ensuite les îles Huon. — Le lendemain, notre vaisseau était sur le point de se briser contre les écueils dont ces îles sont environnées, lorsque la lumière de l'aurore nous montra tout le danger de notre position : aussitôt on vira de bord et on s'en éloigna. Nous reconnûmes, quelques heures avant la fin du jour, que ces récifs se réunissaient à ceux que nous avions longés l'année précédente. — Bientôt nous nous dirigeâmes vers l'île de Sainte-Croix, que l'on aperçut de grand matin, le 1er prairial, etc. »

Les récifs furent donc la cause qui tint d'Entrecasteaux éloigné du groupe de Vanikoro.

Le brisant dangereux qui environne tout le groupe est interrompu seulement dans la partie de l'est, d'après ce que rapporte Dumont d'Urville, sauf que l'on rencontre quelques passes sur d'autres points, et qui sont semées de pâtés de madrépores s'élevant parfois à dix pieds au-dessous de la surface de la mer. Un second récif, adhérant à la plage, entoure les îles dont l'accès est, par suite, difficile même aux canots.

Ces terres, qu'il est si dangereux de rencontrer dans les mauvais temps, sont couvertes de forêts; les côtes seules sont habitées et cultivées à la distance d'un mille. La population est misérable; elle s'élève à peine à mille âmes; sa nourriture se compose d'ignames, de bananes, d'inocarpus et de taro.

Sous la végétation vigoureuse qui couvre les montagnes, on trouve des couches de lave qui, jadis, sont descendues des sommets. Les eaux pluviales et les marées forment en beaucoup d'endroits des marécages couverts de mangliers; aussi l'air est-il très-insalubre. Les maladies sont nombreuses.

Les habitants sont de petite taille, maigres et chétifs. Leur front, qui paraît démesurément élevé, parce qu'ils rejettent ordinairement leurs cheveux en arrière, est très-resserré à la hauteur des tempes. Leurs nez sont camards et épatés. Ils ont les cheveux crépus comme ceux des nègres. Quelques-uns se percent les ailes du nez et y suspendent d'assez longs anneaux d'écaille de tortue. Ils se perforent aussi les oreilles et en dilatent le lobe de manière à pouvoir y passer le poing. Les femmes sont encore plus laides que les hommes.

Les armes de ces insulaires sont des lances, des arcs et des flèches (voyez ces armes représentées dans une des gravures jointes à la relation de Mendana, page 205). Les pointes sont empoisonnées avec une gomme rougeâtre, extraite d'une espèce d'arbre particulière aux îles Vanikoro. On se sert aussi, dans les combats, d'une lourde massue. Les Vanikoriens ne sont pas anthropophages; ils conservent les corps de leurs ennemis dans l'eau de mer jusqu'à ce que les chairs se soient entièrement séparées des os, qui servent alors à former l'extrémité des lances et des flèches.

Chaque village se compose de douze à quinze cases carrées ou ovales, et faites de larges feuilles de vakois.

« Ce qui m'a le plus étonné dans cette île, dit M. Gaimard, c'est que les habitants parlent un dialecte de la langue polynésienne et non celle de la Nouvelle-Guinée et des îles environnantes, d'où ils tirent leur origine. Ils s'entendaient bien avec les Tikopiens et un habitant des îles de Tonga; ce qui pourrait faire supposer, jusqu'à un certain point, que les émigrations des Polynésiens jusque dans ces parages seraient antérieures à celle de la race noire. »

On a peu de renseignements sur la religion des Vanikoriens. On ne croit pas qu'ils aient des idoles; mais ils ont une espèce de maison de Dieu où l'on porte les crânes des ennemis ou des naufragés.

Dans les grandes cérémonies, dit le docteur Quoy, ils portent d'élégants bracelets noirs et blancs, qui viennent de l'archipel du Saint-Esprit. Ils ne fabriquent eux-mêmes que des anneaux faits avec un grand trochus, et qu'ils se passent aux bras au nombre de sept ou de huit.

([2]) Voy., plus haut, la relation de MENDANA, p. 209.

Espérance, la Nouvelle-Guinée, et l'île de Waggiou, près de la terre des Papous. Le 4 septembre, on arriva à Bourou ([1]); le 16, on fit voile pour Java. D'Auribeau tomba dangereusement malade, et fut remplacé par de Rossel. Le 28 octobre, les deux frégates mouillèrent à Sourabaya (île de Java), et furent prises par les Hollandais, alors en guerre avec la France. Après quelques mois, on rendit la liberté aux équipages.

Les tourmentes politiques de l'Europe interrompirent les recherches officielles. Par intervalles, des navires qui avaient traversé l'Océanie rapportaient des bruits incertains, recueillis dans les îles, sur le sort présumé de la Pérouse. Mais il était réservé au capitaine Peters Dillon, commandant le vaisseau de la Compagnie des Indes *the Research*, de jeter le premier, sur ce douloureux sujet, une triste lumière qui mit fin aux incertitudes.



Indigènes du groupe de Vanikoro. — D'après Dumont d'Urville.

En 1826, le capitaine Dillon, dans un voyage à l'île de Tucopia ([2]), voisine de l'archipel de Viti ou Fidji, avait acheté d'un naturel de cette île une poignée d'épée : il crut y reconnaître des chiffres qui avaient pu appartenir à la Pérouse; il fit des questions aux naturels, et, grâce à la connaissance qu'il avait du langage de ces insulaires, il apprit que cette poignée d'épée et un grand nombre de chevilles en fer, haches, couteaux et autres objets qui se trouvaient entre leurs mains, venaient d'une île assez éloignée, qu'ils appelaient *Malicolo* ou *Manicolo* (mais dont le véritable nom est *Vanikoro*) ([3]), près de laquelle deux grands vaisseaux avaient fait naufrage, lorsque les vieillards existant alors à Tucopia étaient de jeunes garçons ([4]); il se trouvait encore, disaient-ils, quantité de débris à Mallicolo (Vanikoro).

([1]) Ou Boreo. Voy., plus haut, la relation de BOUGAINVILLE, p. 348.

([2]) Ou Ticopia, située par le 12e degré de latitude sud, découverte probablement par le *Barnwel*, en 1798, et visitée par le *Hunter*, en 1813.

([3]) Le groupe de Vanikoro, découvert par la Pérouse, est composé des deux îles Vanikoro et Tevaï, entourées chacune d'un récif de corail, et de deux îlots nommés Manevaï et Manounha. On a proposé de donner à Vanikoro le nom de *la Recherche*, et au groupe le nom de *la Pérouse*.

([4]) « Le Lascar dit qu'il était allé à Manicolo il y avait environ six ans, et y avait vu deux hommes âgés qui faisaient partie de l'équipage des bâtiments naufragés. » (Dillon, *Voyage aux îles de la mer du Sud.*) D'après ce renseignement, deux compagnons de la Pérouse, et peut-être la Pérouse lui-même, vivaient encore en 1807.

Ces renseignements et les objets qu'il avait entre les mains persuadèrent au capitaine Dillon que les deux bâtiments naufragés devaient être ceux de l'infortuné la Pérouse, puisqu'à l'époque indiquée par les naturels on n'avait pas entendu parler de la perte de deux grands bâtiments autres que ceux-ci.

Il poursuivit dès lors ses informations avec plus d'activité, et apprit enfin d'un Tucopien qui revenait de Mallicolo (Vanikoro) comment les naturels de cette île racontaient que, bien des années auparavant, deux gros vaisseaux étaient venus devant leur île, et que tout à coup une tempête s'éleva, de manière qu'un des deux vaisseaux échoua sur les récifs. Les naturels lancèrent quelques flèches, et on riposta par des coups de canon. Le vaisseau, battu par les vagues et continuant à heurter contre les rochers, fut bientôt en pièces; quelques hommes se jetèrent dans des embarcations et furent poussés à la côte, mais les sauvages les tuèrent tous jusqu'au dernier. L'autre vaisseau, plus heureux, avait échoué sur une plage de sable, et au lieu de répondre hostilement aux agressions des sauvages, les gens de l'équipage offrirent quelques haches et de la verroterie en signe d'amitié. La confiance s'établit, et les naufragés, obligés d'abandonner leur vaisseau, purent descendre dans l'île. Ils y restèrent quelque temps et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt qu'il fut prêt, il partit avec autant d'hommes qu'il en pouvait porter. Le commandant promit à ceux qu'il laissait dans l'île de revenir les chercher; mais on n'en entendit plus parler. Ces hommes restés dans l'île se partagèrent entre les différents chefs, auxquels leurs fusils rendirent de grands services.




Débris des frégates de la Pérouse découverts au fond de la mer, à deux milles de Vanikoro. — D'après Dumont d'Urville.

Par suite de ces indications, le capitaine Dillon, de retour au Bengale, entra en correspondance avec le gouvernement de la Compagnie, et, s'appuyant sur le décret de l'assemblée nationale qui prescrivait « à tous les ambassadeurs, consuls et autres agents français dans les pays étrangers, d'inviter, au nom de l'humanité, des arts et des sciences, les souverains de ces pays à ordonner à tous les navigateurs et agents quelconques de s'enquérir de toutes les manières possibles du sort de *la Boussole* et de *l'Astrolabe* que commandait la Pérouse, » il s'offrit à aller chercher ceux des Français qui pourraient encore exister, et, en tout cas, à vérifier si l'île Mallicolo (Vanikoro) avait réellement vu périr les deux vaisseaux, et si l'on pouvait encore retrouver des traces certaines du séjour des naufragés dans l'île.

Tous ces renseignements concernant un homme qui avait servi les sciences avec tant de zèle et qui était devenu victime de ses efforts pour en étendre les progrès, ne pouvaient qu'être favorablement accueillis: aussi la poignée d'épée que M. Dillon avait rapportée fut-elle soumise à l'examen d'officiers au service de

la France, et tous reconnurent qu'elle était exactement de la forme et de l'espèce de celles que portaient les officiers de la marine française à l'époque où l'on supposait que la Pérouse avait fait naufrage; et même, d'après le chiffre gravé sur cette poignée, ils conclurent qu'elle avait dû appartenir au commandant lui-même. Un vaisseau de la Compagnie du Bengale, *the Research*, fut confié au capitaine Dillon ([1]), avec la mission d'aller à l'île de Vanikoro et de faire toutes les recherches nécessaires pour arriver à la certitude du naufrage de la Pérouse sur ces côtes. M. Chaigneau, agent français, fut embarqué pour présider aux recherches. Le 23 juin 1827, le capitaine Dillon partit du Bengale, et le 8 septembre de la même année il arriva en vue de Vanikoro; il reconnut que cette île était de tous côtés entourée de récifs à une distance d'environ deux milles des côtes. Il communiqua avec les naturels, qui lui racontèrent




Musée de la marine, au Louvre. — Tronc d'un arbre près duquel fut enterré le père Receveur, à Botany-Bay.

de nouveau ce qu'il avait déjà appris à Tucopia, ajoutant que ceux qui avaient fait naufrage étaient des esprits qui avaient de longs nez s'avançant à deux palmes en avant de leur visage (c'étaient leurs chapeaux à cornes qui avaient donné cette idée aux sauvages); que le chef était sans cesse occupé à regarder le soleil avec un certain outil qu'ils ne pouvaient dépeindre, et à lui faire des signes; qu'ils étaient partis cinq lunes après avoir fait naufrage; qu'après leur départ il n'était resté que deux hommes blancs, dont l'un était chef, l'autre le servait; que le premier était mort il y avait trois ans, et que l'autre avait quitté l'île avec un chef sauvage auquel il s'était attaché. Poursuivant ses recherches avec une infatigable per-

([1]) La Compagnie avait alloué, de plus, au capitaine Dillon, une quantité considérable d'objets à distribuer dans l'île, et dont la valeur s'élevait à mille piastres. « Valeur égale, dit Dumont d'Urville, à celle que l'on assigne, en France, à une expédition pour une campagne de trois ans. »

sévérance, le capitaine Dillon se fit conduire sur le lieu du naufrage, où il recueillit quelques morceaux de fer; il chercha vainement sur les rochers et sur les arbres des inscriptions qu'auraient pu y laisser les




Musée de la marine au Louvre. — Pyramide élevée à la mémoire de la Pérouse.

naufragés; il remonta une petite rivière jusqu'à un bois où ils avaient abattu des arbres, et ne put y trouver la trace d'aucun renseignement particulier. Ce qui cependant, plus que toute autre chose, lui donna la certitude que la Pérouse avait fait naufrage dans cette île, fut la découverte sur les récifs mêmes de plusieurs objets déposés aujourd'hui sur la pyramide, et l'acquisition qu'il fit des naturels de quatre petits canons qui servent de pilastres à cette pyramide, d'un fragment de cuillère en argent, de plusieurs pierriers et de deux cloches, dont la plus grosse, au haut de la pyramide, porte ces mots : ***Basin m'a fait;*** l'autre, qu'on voit au bas, est ornée de trois fleurs de lis.

Le capitaine Dillon rendit compte de son voyage à la Compagnie du Bengale, et il fut décidé qu'il se rendrait en Angleterre, où il lui serait permis de transporter en France ceux des objets qu'on jugerait convenable d'y envoyer. Bientôt après, Dillon vint à Paris. Charles X, alors roi de France, lui promit que tous les objets qu'il avait recueillis seraient placés dans une cénotaphe qu'on érigerait à cet effet

dans une des salles du Musée de marine qui allait se former sous le nom de Musée Dauphin. En outre, il nomma Dillon chevallier de la Légion d'honneur, et lui accorda une somme suffisante pour l'indemniser des frais de son voyage, ainsi qu'une pension de 4 000 francs. Pendant son voyage, ce malheureux officier avait été ruiné par la banqueroute d'un homme chargé de toutes ses affaires.

Dumont d'Urville, qui, en 1826, avait été envoyé de France à la recherche de la Pérouse, apprit à Hobart-Town, sur la terre de Van-Diémen, que le capitaine Dillon avait trouvé sur l'île Vanikoro des



Inauguration du monument élevé en 1826, par Dumont d'Urville, à la mémoire de la Pérouse, dans l'île de Vanikoro.

traces de l'infortuné navigateur. Il se dirigea vers cette île, et y arriva le 21 février 1828 : il fit explorer les récifs, et une ancre de 1 800 livres, un canon court en fonte, du calibre de 8, tout corrodé par la rouille, ainsi que deux pierriers en cuivre assez bien conservés, confirmèrent que les débris découverts par Dillon étaient bien réellement ceux de l'expédition de la Pérouse ([1]).

Dumont d'Urville fit alors ériger, en l'honneur de la Pérouse et de ses infortunés compatriotes, un monument modeste. L'inauguration eut lieu en présence de la majeure partie de l'équipage, au bruit de la mousqueterie des troupes et de l'artillerie de *l'Astrolabe*, avec le recueillement et la tristesse qu'inspire une cérémonie funèbre ([2]).

([1]) Voy. la gravure de la page 492.

([2]) Un navire français, *la Bayonnaise*, commandée par M. le Goarant, voulut aborder, après *l'Astrolabe*, à Tucopia : l'équipage fut mal accueilli; quelques marins parvinrent cependant à s'approcher du petit édifice commémoratif qui avait été respecté par les Tucopiens, et à clouer une médaille en cuivre près de celle que Dumont d'Urville avait fait encadrer à côté de l'inscription.

## BIBLIOGRAPHIE.

TEXTE. — La Pérouse, *Voyage autour du monde*, publié conformément au décret du 22 avril 1791, et rédigé par L.-A. Milet-Mureau; Paris, 4 vol. gr. in-4°, avec atlas séparé, et gr. in-fol., 1797; autre édition, Paris, 4 vol. gr. in-8, 1799. — *Fragments du dernier Voyage de la Pérouse;* Quimper, in-8, 1797. — *Relation abrégée du voyage de la Pérouse*, pendant les années 1785, 86, 87 et 88, pour faire suite à l'*Abrégé de l'Histoire générale des voyages* par la Harpe; Leipsick, in-8, 1799. — Lesseps, *Voyage de la Pérouse*, rédigé d'après ses manuscrits originaux, suivi d'un appendice renfermant tout ce que l'on a découvert depuis le naufrage jusqu'à nos jours, etc.; Paris, in-8, 1831. (Voy. plus loin, *Journal historique*, etc.) — *La Science populaire de Claudius*, simple discours sur toutes choses; *Voyage de la Pérouse autour du monde;* Paris, 1839.

OUVRAGES À CONSULTER. — Mémoire du roi Louis XVI pour servir d'instruction particulière au sieur de la Pérouse, capitaine de ses vaisseaux, commandant la frégate *la Boussole* et *l'Astrolabe;* manuscrit autographe (au dépôt de la marine). — Georges Dixon, *A Voyage round the world;* but more particularly to the north west coast of America, etc.; London, gr. in-4°, 1789. — Capt. Vatkin Teuch, *A Narrative of the expedition to Botany-Bay*, etc.; London, in-8, 1789. Traduit en français (avec quelques détails sur la Pérouse); Paris, in-8, 1789.—M. de Lesseps, *Journal historique de son voyage du Kamtschatka en France;* Paris, 2 vol. in-8, 1790. — John Meares, *Voyages made during the years 1788 and 1789 from China to the north west coast of America*, etc.; London, gr. in-4°, 1789.— Labillardière, *Relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, fait pendant les années 1791-92, sous le commandement de d'Entrecasteaux; Paris, 3 vol. in-4°, et gr. in-fol., 1800.—C.-J.-L. d'Avrigny, *le Départ de la Pérouse*, ou les Navigateurs modernes, t. II; 1807. — De Rossel, Beautemps-Beaupré, *Voyage de d'Entrecasteaux*, envoyé à la recherche de la Pérouse; Paris, 3 vol. in-4° et gr. in-fol., 1807, 1808. — Vanderbourg, *Compte rendu du voyage de d'Entrecasteaux* dans le *Mercure de France;* Paris, in-4°, 1809. — J.-A. Vinaty, *Éloge de la Pérouse* (couronné par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse). — *Découvertes dans la mer du Sud;* nouvelles de M. de la Pérouse jusqu'en 1794; Paris, in-8 (ouvrage apocryphe, sans nom d'auteur et sans date). — *La Pérouse*, ou le Voyage autour du monde, tableau historique, avec un prologue en vaudeville, intitulé: *le Marin provençal;* 1810. — Hapdé, *Expedition et naufrage de la Pérouse*, recueil de faits, événements, découvertes, etc., appuyés de documents officiels, avec un état nominatif des officiers, savants, etc., embarqués sur *la Boussole* et *l'Astrolabe*, et l'énumération authentique de tous les débris du naufrage; Paris, in-8, 1829. — Férussac, *Bulletin des sciences géographiques*, etc., t. XVII, p. 220 et suiv.; in-8, 1829. — Capt. P. Dillon, *Narrative and successful result of a voyage in the south seas*, etc., to ascertain the actual fate of la Pérouse expedition, etc.; London, 2 vol. gr. in-8, 1829. Traduit en français; Paris, 2 vol. in-8, 1830. — Le chevalier de Fréminville, *Nouvelle relation du voyage à la recherche de la Pérouse*, éxécuté en 1791, 92, 93 et 94, par d'Entrecasteaux; Brest, in-8, 1838. — Bajot, *Annales maritimes et coloniales;* — *the Oriental Herald*, etc.

Georges Dixon, *A Voyage round the world*, but more particularly to the north west coast of America, etc., 1785-88; London, in-4°, 1789. Traduction française par Lebas; gr. in-4°, 1789. — G. Vancouver, *Voyage of discovery to the north Pacific ocean, and round the world;* in wich the coast of north west America has been carefully examined and accurately surveyed, etc.; London, 3 vol. gr. in-4°, 1798. — Traduction française par Morellet et Demeunier, *Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde*, etc.; Paris, 4 vol. gr. in-4°, 1800. — Krusenstern, *Reise um die Welt in den Iahren 1803, 4, 5 and 6*, etc.; Saint-Pétersbourg, 3 vol. in-4° et gr. in-fol., 1810, 11 et 14. — Louis Choris, *Voyage pittoresque autour du monde*, avec des portraits de sauvages d'Amérique, d'Asie, d'Afrique et des îles du Grand Océan, etc.; Paris, in-fol., 1822. — P. Lesson, *Voyage autour du monde*, entrepris par ordre du gouvernement, sur la corvette *la Coquille;* Paris, 2 vol. gr. in-8, 1822-25. — Otton de Kotzebuë, *Neue Reise um die Welt in den Iahren 1823, 24, 25 und 26;* Saint-Pétersbourg, 2 vol. gr. in-8, 1830. — Dumont d'Urville, *Voyage de la corvette* l'Astrolabe, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1826, 27, 28, 29, etc.; Paris, 20 vol. gr. in-8, gr. in-4° et gr. in-fol., 1830-33. — Le capit. Fréd. Lutké, *Voyage autour du monde*, exécuté par ordre de l'empereur Nicolas, en 1826, 27, 28, 29, etc.; traduit du russe par F. Boyé; Paris, 5 vol. gr. in-8 et atlas gr. in-fol., 1835-36. — Edw. Belcher, *Narrative of a voyage round the world* performed in his Majesty's ship *Sulphur*, during the years 1836-42; London, 2 vol. in-8, 1843. — Georges Simpson, *Narrative of a journey round the world*, during the years 1841-42; London, 2 vol. in-8, 1847.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

# TABLE DES GRAVURES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES.

## TOME PREMIER.

*Angleterre.*



**Pausanias.**

*Attique.*



*Laconie.*



*Messénie.*



*Élide.*



*Achaïe.*



*Arcadie.*



*Béotie.*



*Phocide.*



**Fa-hian**, voyageur chinois.

# TOME DEUXIÈME.

**Cosmas Indicopleustes,** voyageur égyptien.



**Arculphe,** évêque français.



**Willibald,** voyageur saxon.

**Soleyman** et **Abou-Zeyd-Hassan** (les deux Mahométans).



**Benjamin de Tudèle**, voyageur juif espagnol.



**Jean du Plan de Carpin**, voyageur italien.



**Marco-Polo**, voyageur vénitien.

## TOME TROISIÈME.

**Jean de Béthencourt**, voyageur français.



**Christophe Colomb**, voyageur génois.

**Améric Vespuce**, voyageur florentin.



**Vasco da Gama**, voyageur portugais.



**Fernand de Magellan**, voyageur portugais.

## TOME QUATRIÈME.

